



PANTHÉON LITTÉRAIRE.

LITTÉRATURE LATINE.

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

CHOIX

D'OUVRAGES MYSTIQUES.

IMPRIMERIE DE D'URTUBIE ET WORMS,
RUE SAINT-PIERRE-MONTMARTRE, 17.

CHOIX

D'OUVRAGES MYSTIQUES

TRADUITS

DU LATIN EN FRANÇAIS.

SAINT AUGUSTIN. = CONFESSIONS. — MÉDITATIONS.

BOÈCE. = CONSOLATIONS DE LA PHILOSOPHIE.

SAINT BERNARD. = TRAITÉ DE LA CONSIDÉRATION.

GERSEN. = IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

CARDINAL BONA. = PRINCIPES DE LA VIE CHRÉTIENNE. — CHEMIN DU CIEL.

TAULER. = INSTITUTIONS.

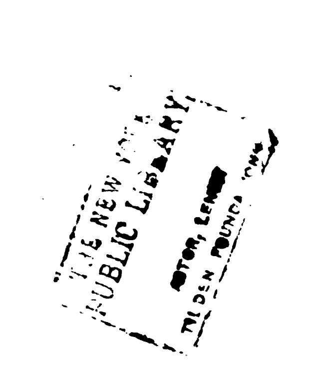
LOUIS DE BLOIS. = LE DIRECTEUR DES AMES RELIGIEUSES.

PARIS

A. DESREZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE SAINT-GEORGES, 11.

M DCCC XXXV.



A

S. ÉM. LE CARDINAL BENEDETTO CAPELLETTI,

S. ÉM. JEAN LEFÉBURE DE CHEVERUS,

ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX;

DON FÉLIX TORRES Y AMAT,

ÉVÊQUE D'ASTORGA;

DON FRÈRE FRANCISCO DE SAN LUIZ,

ÉVÊQUE DE COIMBRE, COMTE D'ARGANIL, PAIR DE PORTUGAL;

S. EX. LE BARON DE WESSENBERG,

ANCIEN GRAND-VICAIRE
DE SON ALTESSE ROYALE LE PRINCE PRIMAT.

TOUS CINQ
VÉNÉRÉS PAR LEUR PIÉTÉ,
LEUR TOLÉRANCE,
LEUR SAVOIR
ET LEUR AMOUR INÉBRANLABLE ET PUR
DE LA PATRIE ET DE LA LIBERTÉ.

NOTICE

SUR LES AUTEURS ET LES OUVRAGES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

Sous le titre de *Philosophie chrétienne — Choix d'ouvrages mystiques*, je donne ici la collection des ouvrages qui, dans les différens siècles, ont été regardés comme reproduisant avec un talent plus transcendant et avec un esprit plus parfaitement religieux, non pas les dogmes, mais la doctrine philosophique, morale, spirituelle du catholicisme. Tout ce qui n'a pas été approuvé universellement et sans mélange de blâme, non-seulement par le siècle où l'ouvrage a été écrit, mais par tous les siècles qui l'ont suivi, je l'ai à l'instant rejeté, ne voulant présenter dans ce volume que ce que le corps tout entier de l'Église catholique adopte comme sien. Aucune note, aucune remarque, de quelque nature qu'elle soit, ne pouvait trouver place dans une collection semblable. Quelques-uns de ces ouvrages étaient fort connus en France; d'autres, tels que ceux du cardinal Bona, par exemple, méritaient d'être en plus de mains. Leur ensemble forme un corps complet de philosophie catholique embrassant tous les siècles du IVe au XVIIe, et offrant les nuances d'esprit particulières à chaque peuple et à chaque écrivain. Pour le catholique affermi dans sa croyance, c'est un sentier qu'il aimera à parcourir avec des guides approuvés; pour le catholique incertain, c'est un moyen consciencieux d'examen présenté avec une fidélité scrupuleuse; pour le Chrétien qui a cru devoir s'éloigner de la voie catholique, c'est une facilité nouvelle de s'assurer des points de ressemblance et de scission entre les deux croyances, facilité propre à diminuer les antipathies en montrant à chacun des points de contact, dans la morale religieuse; pour l'homme enfin dont l'esprit indépendant de toute croyance primitive aime à les apprécier toutes consciencieusement et impartialement, c'est un tableau historique animé de la plus distinctive des facultés de l'homme, la faculté religieuse; c'est une étude indispensable à tout esprit assez éclairé pour ne pas repousser un examen d'où peut sortir pour lui, soit la modification, soit le raffermissement de ses principes.

SAINT AUGUSTIN,

NÉ A TAGASTE EN AFRIQUE, LE 13 NOVEMBRE 354.—MORT A HIPPONE EN AFRIQUE, LE 28 AOUT 430

Les détails les plus intéressans sur la vie de saint Augustin nous sont fournis par lui-même dans ses *Confessions*, livre d'une bonne foi parfaite, épanchement sincère d'un cœur noble et grand qui avoue sans réticence toutes ses faiblesses pour en obtenir le pardon de Dieu, et prémunir les hommes contre eux-mêmes. Je me contenterai de présenter ici des dates.

Né le 13 novembre 354 à Tagaste, petite ville d'Afrique, sous le règne de l'empereur Constance, d'un père païen nommé Patrice et d'une mère chrétienne, sainte Monique, saint Augustin fut inscrit de bonne heure au nombre des catéchumènes. Son père, qui le destinait au barreau, lui fit commencer ses études à Madaure, et de là, au prix de grands sacrifices dans une médiocre fortune, il l'envoya continuer ses études à Carthage pour se préparer à sa profession, par l'étude de la rhétorique et de l'éloquence. Son père mourut à cette époque (371), et Monique sa mère continua ses sacrifices en faveur d'un fils qu'elle chérissait. Les plaisirs faciles de Carthage exercèrent une vive action sur le cœur de feu de saint Augustin. Lui-même a raconté naïvement ses faiblesses. «Tout mon bonheur, dit-il, fut d'aimer et d'être aimé.» L'amour du moins le protégea contre la débauche, et avant l'âge de dix-huit ans il avait un fils, nommé Adeodatus, dont il surveilla attentivement l'éducation. Il parle de lui avec une tendresse touchante. Ardent et persévérant dans toutes ses passions, il poursuivit la vérité avec la même vivacité que le plaisir. La lecture qu'il fit à dix-neuf ans de l'*Hortensius* de Cicéron, aujourd'hui perdu, avait éveillé son amour pour la philosophie; mais au milieu de ce naufrage de toutes les croyances anciennes qui signalèrent le IIIe et le IVe siècle, à quel guide se confier? à quel appui avoir recours? à l'autel de quel Dieu invoquer la sanction des idées morales et philosophiques? Monique insistait avec amour auprès de son fils pour lui faire embrasser la foi chrétienne. Saint Augustin lut la Bible, mais il avoue qu'il ne put encore la comprendre. Ne pouvant trouver dans cette lecture la solution de ses doutes sur l'homme et le monde, il fit appel aux autres opinions en vigueur. Le manichéisme régnait alors dans toute sa puissance. A l'aide des deux principes contraires du bien et du mal, les Manichéens croyaient expliquer le problème physique et moral du monde, et des professeurs habiles savaient déguiser par la subtilité des pensées le vide des doctrines. Saint Augustin embrassa le manichéisme dès 374, à l'âge de vingt ans. A l'âge de vingt-deux ans, il fut nommé professeur de rhétorique à Carthage, et continua ses recherches philosophiques. Une conversation avec Faustus, l'homme le plus habile des Manichéens, lui avait prouvé le peu qu'il avait à espérer de ces doctrines pour l'investigation des vérités physiques et morales qu'il recherchait. Il eut recours aux divers systèmes des Grecs, en commençant par Aristote, dont il avait déjà fait une étude attentive. Il passa de là à l'étude de l'astrologie et de la magie, et fatigué de ne trouver le vrai nulle part, il finit par tomber dans le scepticisme le plus désolant pour un cœur comme le sien. Il n'avait pas toutefois encore rompu avec les Manichéens, par suite de l'impossibilité où il se sentait de trouver ailleurs une solution plus satisfaisante de ses doutes. Ce furent les premiers orateurs de cette secte qui l'engagèrent à choisir un plus vaste théâtre d'observation et d'exercice de ses talens, et qui le recommandèrent, en 383, à Symmaque gouverneur de Rome. Symmaque lui fit obtenir sur-le-champ une chaire à Rome, et l'année suivante, un emploi plus élevé du même genre étant venu à vaquer à Milan, Symmaque y fit nommer saint Augustin âgé seulement alors de trente ans.

Saint Augustin a décrit avec beaucoup d'éloquence la marche de son intelligence et de ses études pendant cette nouvelle et remarquable période de sa vie. La lecture des philosophes platoniciens de l'école d'Alexandrie le préparait à son insu aux croyances les plus relevées du christianisme, aux doctrines d'un médiateur, du Verbe, et de la Trinité spirituelle. Saint Paul acheva la conversion commencée par Platon. Le passage dans lequel saint Augustin décrit l'effet produit dans son esprit par les paroles de saint Paul, qui lui semblaient comme une voix venue d'en haut, est un des plus beaux de ses *Confessions*. Dès ce moment il était Chrétien. Saint Ambroise, archevêque de Milan, dont les vertus n'avaient pas été sans effet sur ses convictions, lui conféra le baptême à Milan, l'an 387, ainsi qu'à son fils Adeodatus.

Une vie mêlée aux embarras et aux enseignemens du monde ne pouvait plus convenir à cet

esprit puissant, sur lequel les croyances agissaient avec toute l'impétuosité et toute la jalousie exclusive qui caractérisent les passions; il donna donc sa démission de professeur à Milan, et partit pour Rome, afin d'y vivre dans une profonde retraite, seul avec les pensées qui remplissaient son cœur et avec un petit nombre d'amis qu'enflammait le même amour religieux. Sa mère, l'excellente Monique, que saint Augustin fait aimer de tout lecteur de la tendre affection d'un fils, l'accompagnait dans sa retraite. Ils se disposaient à retourner en Afrique, lorsque la mort la surprit à Ostie. Il y a là, dans saint Augustin, quelques pages admirables de grandeur et de simplicité. Il est impossible de lire en particulier les chap. x, xi et xii du liv. ix de ses *Confessions*, sans en conserver un souvenir ineffaçable, comme d'un événement marquant de notre propre vie, tant il y a de charme, de naturel, de solennité dans ce récit. Personne mieux que saint Augustin ne sait rendre comme présent par la parole le fait même le plus éloigné de nos mœurs. J'en citerai un court exemple, parce qu'étant étranger à ses propres émotions, il fait ressortir d'autant plus vivement son talent de narrateur. Son meilleur ami, Alipe, qui demeurait à Rome, fut un jour entraîné par ses amis à un spectacle de gladiateurs, dont la pensée seule lui faisait horreur. Il y alla, bien déterminé à montrer son pouvoir sur lui-même en tenant son esprit et ses yeux fermés à ce qui se passerait en sa présence.

«Lorsqu'ils furent arrivés, dit saint Augustin, et qu'ils se furent placés le mieux qu'ils purent, ils trouvèrent tout l'amphithéâtre dans l'ardeur de ces plaisirs cruels et abominables. Alipe ferma les yeux aussitôt, et défendit à son âme de prendre part à une si horrible fureur. Et plût à Dieu qu'il eût encore bouché ses oreilles! car les sentant frappées par un grand cri que poussa tout le peuple au moment d'un accident extraordinaire du combat, il se laissa emporter à la curiosité : il s'imaginait qu'il serait toujours au-dessus de tout ce qu'il pourrait voir, et qu'il le mépriserait après l'avoir vu; il ouvrit les yeux, et à l'instant il fut frappé d'une plus grande plaie de l'âme que le gladiateur ne l'avait été dans le corps. Il tomba plus malheureusement que celui qui par sa chute avait excité cette clameur!... Il n'eut pas plus tôt vu couler ce sang qu'il devint cruel et sanguinaire; il ne détourna plus ses yeux du spectacle, mais il s'y arrêta au contraire avec ardeur. Cette barbarie pénétra jusqu'au fond de son âme, et se saisit d'elle sans qu'il s'en aperçût. Il goûta cette fureur avec avidité, comme un breuvage délicieux, et il se trouva en un moment tout transporté et comme enivré d'un plaisir si sanglant et si inhumain. Ce n'était plus cet homme timide et réservé qui venait d'arriver; c'était l'un de la troupe du peuple et le compagnon véritable, tant d'esprit que de corps, de ceux qui l'avaient amené. Il devint spectateur attentif comme les autres; il jeta des cris comme les autres; il s'anima d'ardeur comme les autres, et il remporta de ce lieu une passion d'y retourner, encore plus violente que celle de tous les autres.»

Qu'on juge par ce morceau, qui ne demandait que le talent d'écrivain, du bonheur de son style lorsqu'il décrit des événemens qui lui sont personnels ou des pensées qui ont avec lui toute l'importance d'un événement.

Après la mort de sa mère, il persévéra dans son projet de retour et de vie solitaire dans l'Afrique sa patrie. La mort de son fils Adeodatus, l'année suivante (388), acheva de briser en lui toutes les pensées de la terre, et son esprit ne se porta plus que sur les contemplations religieuses. Il ne songeait cependant pas encore à embrasser l'état ecclésiastique, lorsqu'un jour qu'il était allé à l'église d'Hippone, près de laquelle était située la maison de campagne où il vivait dans la retraite, le peuple entier de la ville l'entoura et le força en quelque sorte de se faire ordonner prêtre, pour assister l'évêque Valère qui vieillissait. Quelques années après, ce même évêque le désigna comme son coadjuteur; et l'année suivante, 396, après la mort du titulaire, saint Augustin fut revêtu de la dignité épiscopale.

Depuis son entrée dans le giron de l'Église, il n'avait cessé d'écrire pour prouver que le christianisme offrait seul une solution philosophique de ces grands problèmes restés obscurs dans la philosophie ancienne, et que résolvait encore moins le manichéisme. Après avoir combattu les obstacles extérieurs, il voulut également triompher des obstacles intérieurs, en ramenant tout à l'unité de dogme et de discipline. Les Pélagiens, les semi-Pélagiens, les Priscillanistes, les Donatistes, tous les schismatiques et séparatistes, en un mot, si nombreux dans ces premiers siècles, le trouvèrent constamment sur la brèche, prêt à la conciliation sur les petites questions de discipline, à la guerre de l'intelligence sur les questions plus importantes du dogme. Le premier, en Occident, il donna une forme systématique à la doctrine évangélique; il inventa le mot de *péché originel*, établit le dogme de la prédestination absolue, et fit prévaloir la doctrine de la grâce absolue, particulière et irrésistible; et, en cherchant à concilier les idées philosophiques et le christianisme, alla jusqu'à donner de la Trinité une explication fondée sur les systèmes de la philosophie antique.

Mais ce n'étaient plus seulement les schisma-

tiques et les séparatistes qui compromettaient l'établissement de la religion nouvelle; l'indifférence universelle semblait croître avec les malheurs publics. Les Romains étaient accourus au pied des autels chrétiens, pour invoquer dans leurs désastres un appui qu'ils ne trouvaient ni dans leur propre courage ni dans leurs anciens dieux, et chaque jour les malheurs publics s'amoncelaient plus violens, plus irrésistibles. Rome, la grande cité, la cité sainte, fut ravagée l'an 410 par Alaric, et le monde romain tout entier fut en proie aux hordes barbares. A ce coup le désespoir s'empara de tous les esprits, et le christianisme fut accusé d'avoir amené les maux qu'il n'avait pu empêcher. Il fallait un orateur puissant pour raffermir ces intelligences abattues par la peur, et les rendre à l'espoir du bonheur dans un autre monde, à la confiance dans celui-ci. Saint Augustin se chargea de ce noble rôle et écrivit la *Cité de Dieu*. Il faut entendre ce qu'il dit lui-même de cette crise dans le chapitre 43e du IIe livre de ses *Rétractations*.

«Cependant, dit-il, Rome ayant été prise et saccagée par les Goths, sous la conduite de leur roi Alaric, les païens rejetèrent ce malheur sur la religion chrétienne, et commencèrent à blasphémer le véritable Dieu beaucoup plus qu'ils n'avaient encore fait. Embrasé donc du zèle de sa maison, je me mis à écrire les livres de la *Cité de Dieu* pour réfuter leurs blasphèmes ou leurs erreurs. Cet ouvrage m'a tenu quelques années, parce qu'il survenait plusieurs autres choses que je ne pouvais remettre et qu'il me fallait achever auparavant. Mais enfin j'ai terminé ce grand ouvrage en vingt-deux livres, dont les cinq premiers réfutent ceux qui croient que le culte de plusieurs dieux est nécessaire au bien du monde d'ici-bas, et qui soutiennent que tous les malheurs qui sont arrivés depuis peu ne viennent que de ce qu'on le défend; les cinq suivans sont contre ceux qui demeurent d'accord que ces malheurs sont arrivés dans tous les temps, mais qui prétendent que le culte des divinités du paganisme est utile pour l'autre vie: ces dix premiers livres ont donc pour objet de réfuter ces deux opinions chimériques contraires à la religion chrétienne. Mais afin qu'on ne nous reproche pas de n'avoir fait que combattre les sentimens d'autrui sans établir les nôtres, c'est à cela qu'est employée l'autre partie de l'ouvrage qui comprend douze livres.»

Il avait commencé à écrire cet ouvrage en 413 et ne le termina que quelques années plus tard. Les suites du quatrième concile de Carthage, en 398, où il avait assisté, les occupations du colloque de Carthage, en 411, au sujet des Donatistes, celles qui accompagnèrent et suivirent le synode de Palestine, en 417, contre Pélage, employèrent toute son activité. L'âge du repos de l'intelligence arrivait pour lui. Parvenu à cette station il voulut faire pour sa vie intellectuelle, dont le mouvement allait se ralentir puis s'arrêter, l'examen consciencieux qu'à l'expiration de sa vie active dans l'année 397, à l'âge de quarante-trois ans, il avait fait pour sa vie morale dans ses *Confessions*. Ses livres des *Rétractations*, écrits en 427, à l'âge de 73 ans, sont une revue critique, parfaitement impartiale, de tous les ouvrages écrits par lui, à l'exception de ses *homélies* et de ses *lettres* qu'il regardait comme des objets trop fugitifs pour les mentionner ou en conserver le souvenir. Il fait connaître l'objet de quatre-vingt-treize de ses ouvrages et expose franchement les erreurs de chacun, pour prémunir les autres hommes contre des erreurs semblables. Ses *Confessions* sont le premier modèle de ces révélations intimes qui appellent sur un homme la sympathie de tous les hommes et de tous les temps; les *Rétractations* sont le premier modèle d'une critique éclairée et de bonne foi exercée sur les œuvres de sa propre pensée.

C'était une sorte de testament qu'il voulait laisser après lui au moment où il sentait sa fin approcher. Peu d'années lui restaient en effet à vivre; et ces années devaient être rendues bien amères par le spectacle de la désolation de l'Afrique sa patrie, et de sa propre ville épiscopale d'Hippone. L'an 425, le comte Boniface, promu au commandement de l'Afrique par Honorius, voulut se perpétuer dans le pouvoir, malgré les ordres de l'impératrice Placidie, tutrice de Valentinien III, qui l'avait mandé à Constantinople. Dans l'aveuglement de sa vanité, il appela en Afrique, à son appui les Vandales établis en Espagne, sous Genseric. Genseric et ses Vandales accoururent en 429, et se montrèrent, ainsi qu'il arrive toujours aux forts, non des alliés mais des maîtres. Éclairé trop tard sur son crime envers son pays, Boniface voulut les chasser de l'Afrique. Il n'était plus temps. Carthage et beaucoup d'autres villes d'Afrique furent prises et livrées au pillage; et Boniface lui-même assiégé dans Hippone eut beaucoup de peine à échapper aux malheurs qu'il avait appelés sur son pays.

Saint Augustin était resté, malgré son grand âge, au centre de son siége épiscopal pour fortifier ses concitoyens par sa présence; mais les fatigues extraordinaires d'esprit et de corps qu'il avait à supporter usèrent rapidement le reste de ses forces, et il mourut dans le troisième mois du siége d'Hippone, le 28 août 430, à l'âge de soixante-seize ans.

Son corps fut, dit-on, transporté quelques années après en Sardaigne, et de là, au VIIIe siècle, dans l'église de Saint-Pierre de Pavie.

La meilleure édition de ses ouvrages a été faite par les Bénédictins dans l'année 1679 et années suivantes, en 11 vol. in-fol.

Ses compositions les plus justement célèbres sont, outre ses lettres sur toutes sortes de sujets, qui font une partie si nécessaire de l'histoire ecclésiastique de cette époque : son *Traité de la Cité de Dieu*, ses *Confessions* et ses *Méditations* tirées de ses *Soliloques*. Le *Traité sur la Cité de Dieu* étant étranger à la matière du volume que nous offrons au public, j'ai dû me borner aux *Confessions* et aux *Méditations*.

Les *Confessions*, qui eurent la plus grande vogue dès l'année même de leur apparition, ont été souvent traduites en français. J'ai adopté la traduction faite par le célèbre Arnault d'Andilly, comme reproduisant plus fidèlement les pensées et la marche du style de l'auteur original. Arnault avait un respect trop religieux de l'ouvrage et de l'écrivain pour ne pas chercher consciencieusement à le reproduire sous ses véritables formes, et la langue française qui ne se ressentait pas encore de l'influence réformatrice du génie si concis de Pascal, conservait dans l'allure de sa prose quelque chose d'un peu lent et d'un peu obscur qui rappelait les formes latines.

Les *Méditations* sont un ouvrage extrait d'un autre plus grand ouvrage de saint Augustin qui porte le nom de *Soliloques*. Sa forme actuelle a été sanctionnée par une approbation de plusieurs siècles non interrompus. Je me suis servi d'une traduction anonyme faite sur l'édition latine des Bénédictins. Le style en est clair et facile.

BOETHIUS,

NÉ A ROME VERS 455. — MORT A PAVIE EN 525.

Anicius-Manlius-Torquatus Boethius naquit vers l'an 455, dans la ville de Rome, où ses ancêtres avaient exercé les premières charges de l'État. Dès l'âge de dix ans il fut envoyé à Athènes pour y étudier la langue et les sciences de la Grèce, et il y resta dix-huit ans. Pendant ces années studieuses de sa jeunesse, il traduisit divers ouvrages de Ptolomée, de Nicomaque, d'Euclide, de Platon, d'Aristote et d'Archimède, traductions qu'il continua plus tard, dans les intervalles de loisir que lui laissaient les affaires publiques.

Peu d'années après son retour à Rome, à l'âge d'environ trente-deux ans, il fut nommé consul, l'an 485. On trouve son nom dans les fastes consulaires comme ayant été seul consul pendant cette année. Odoacre, chef des Hérules, dominait alors l'Italie où il s'était fait reconnaître comme roi, après avoir dépossédé le faible empereur Augustule. Le chef d'une nouvelle race barbare, de la seule qui ait sur-le-champ accepté la civilisation romaine sans perdre son énergie militaire, Théodoric, chef des Ostrogoths, se disposait déjà à l'établissement de sa glorieuse domination dans le midi de l'Europe. Élevé comme otage à la cour de Constantinople, il y avait puisé le goût des arts; son séjour en Italie devait lui apprendre le respect dû à la supériorité des lois romaines. Dès 489 il avait franchi les Alpes. En 493 il avait battu à différentes reprises Odoacre, assassiné, dit-on, ensuite par ses ordres, et avait épousé Audelflède, sœur de Clovis, afin de se fortifier par une alliance avec la race guerrière des Francs. En 497 il s'était fait reconnaître par l'empereur d'Orient Anastase comme roi d'Italie. En 500 il faisait son entrée solennelle dans la ville de Rome, accueilli par les félicitations du pape, du consul, du sénat et du peuple.

Les deux fils de Boèce, Fl. Hypatius et Patricius, étaient les consuls désignés de cette année. Boèce, personnage consulaire et sénatorial, placé entre ses deux jeunes fils, lui-même jeune encore, puisqu'il avait à peine 45 ans, fut chargé de haranguer, au nom du sénat, le nouveau maître de l'Italie. Il parle de ce jour, dans ses ouvrages, comme de l'un des plus glorieux de sa vie. Sur cette terre dévastée depuis peu par tant de hordes barbares, et abandonnée par la lâcheté de ses souverains et de ses possesseurs, c'était un avenir heureux qu'annonçait le triomphe de Théodoric. Depuis sept ans qu'il avait renversé Odoacre, il avait fait éclater les talens d'un grand homme. Arien, ainsi que son armée, il avait montré la plus parfaite tolérance envers les catholiques subjugués; Barbare, il avait adopté les lois et jusqu'au costume des Romains; vainqueur, il avait respecté les propriétés des vaincus; soldat, il voulut que ses soldats n'eussent droit qu'aux emplois militaires, et conféra tous les emplois civils, fidèlement conservés, aux pacifiques Romains dont il reconnut les lumières. Boèce fut un des premiers qu'il distingua. En se faisant reconnaître par les empereurs, Théodoric s'était réservé le droit de nomination au consulat d'Occident, et Boèce fut revêtu une seconde fois par ses mains, en 510, de la dignité de consul.

Ce fut à cette époque de sa vie que Boèce, dans toute la vigueur de son âge, écrivit son Commentaire sur les dix catégories d'Aristote [1] et plusieurs autres ouvrages sur toutes les branches de la philosophie qui embrassait alors toutes les sciences morales, physiques et mathématiques. Son projet était de compléter sa traduction d'Aristote commencée à Athènes; mais les affaires publiques ne lui laissèrent pas le loisir de terminer cet important travail, dont une partie obtint la plus haute célébrité dans les siècles qui suivirent.

On peut voir dans les curieuses lettres écrites au nom de Théodoric, par Cassiodore son secrétaire et un de ses ministres, quel cas Théodoric faisait de Boèce et dans combien de travaux divers il savait tirer parti de son talent. Trois des lettres de Théodoric sont adressées à Boèce. Dans la première [2], Théodoric a recours à ses talens mathématiques. Il lui dit qu'il a appris qu'un trésorier infidèle altère les monnaies; que les fantassins et les cavaliers de sa garde se plaignent de ne pas recevoir d'argent de bon aloi, et d'être obligé par-là de faire des pertes considérables; et il lui prescrit de faire vérifier avec soin si les lois à cet égard sont observées.

[1] C'est ce qu'il dit lui-même à la tête du deuxième livre de son Commentaire sur Aristote.

[2] *Cassiodori variarum libri* XI, epist. X, lib. I.

une seconde lettre[1] ce sont les talens de
our la mécanique, dont Théodoric réclame
. Malgré les amplifications ajoutées par le
Cassiodore, qui tenait la plume au nom
souverain, étranger à l'art de l'écriture et
nilier sans doute avec l'élocution de la lan-
ine telle qu'elle était adoptée alors, cette
st d'un bout à l'autre si curieuse, elle pré-
n tableau si détaillé du progrès de quelques
; et en particulier de la puissance de la mé-
, elle donne en même temps tant de détails
travaux de Boèce, que je ne puis me dis-
de la citer en entier. Voici à quelle occasion
écrite.

.ebaud, roi des Burgondes établis dans la
avait marié son fils, Sigismond, avec une
s de Théodoric. Il voulut faire la connais-
ersonnelle de cet allié dont on racontait
grandes choses, et vint lui faire visite à
e. Théodoric l'amena à Rome pour lui
ntempler de plus près les merveilles de la
tion grecque et romaine, et lui faire con-
s hommes remarquables auxquels il en de-
conservation et les progrès. Boèce était en
s savans comme des hommes politiques,
chargé de faire à Gondebaud les honneurs
e. Ce qui parut surtout frapper le roi bar-
rent deux horloges que lui montra Boèce,
l'une marquait le cours du soleil sur une
mobile, et l'autre indiquait les heures par
ement de l'eau. La dernière est, comme on
clepsydre. Il en fut tellement émerveillé, qu'à
ur dans ses états, il envoya des ambassa-
son allié Théodoric pour le prier de vouloir
faire confectionner deux horloges sembla-
lui envoyer en même temps des ouvriers
s de les monter et les diriger. Théodoric
ce sujet la lettre suivante à Boèce :

A BOÈCE,

HOMME ILLUSTRE ET PERSONNAGE PATRICIEN,

LE ROI THÉODORIC.

lemandes que nous font les rois nos voisins,
par la haute opinion des choses vues chez
nt d'autant moins à rejeter que, pour l'or-
il résulte plus d'avantage des petites cho-
des plus grandes. Souvent, en effet, ces pe-
oses offrent d'agréables distractions que ne
ocurer toute la puissance des armes. En
nt ainsi un délassement on sert encore
car après les délassemens donnés par le
n passe plus aisément aux occupations sé-

« Le seigneur des Burgondes nous prie instamment de lui envoyer, avec des ouvriers habiles, deux horloges semblables à celles que tu lui as montrées, l'une qui se règle par le cours de l'eau, et l'autre qui retrace la marche du soleil. Ce qui est pour nous un plaisir d'habitude, paraît à ces peuples une merveille. Ils désirent donc voir ces objets qui les ont frappés d'étonnement; c'est ce qu'il a chargé ses ambassadeurs de me dire.

« Nous savons que tu es si profondément versé en tout genre de science, que ces arts que les autres pratiquent tous les jours, comme par un instinct vulgaire, tu les as étudiés jusque dans leur source même; car si tu as fréquenté les écoles d'Athènes si éloignées de nous, si tu as long-temps montré la toge romaine au milieu de ces peuples vêtus du pallium. c'était pour naturaliser à Rome les sciences de la Grèce. Tu connais aussi bien les sciences de spéculation que celles d'exécution, en sorte que tout ce que les descendans de Cécrops ont inventé de remarquable, tu en as doté les illustres descendants de Romulus. Grâce à tes traductions les Romains peuvent lire et entendre aujourd'hui les écrits de Pythagore sur la musique, de Ptolémée sur l'astronomie, de Nicomaque sur l'arithmétique, d'Euclide sur la géométrie, de Platon sur la théologie, d'Aristote sur la logique. Ainsi tu as rendu le mécanicien Archimède à la Sicile sa patrie, en lui faisant parler la langue des latins. Rome, en un mot, te doit à toi seul la connaissance de ce qu'ont produit dans cette Grèce féconde, tant de génies divers dans des sciences diverses; et tu les as présentés dans un style si riche et si clair que ceux qui sauraient les deux langues pourraient préférer tes traductions aux originaux.

« La connaissance des quatre branches des mathématiques t'a facilité l'entrée dans les voies les plus secrètes de la science mécanique qui s'appuie sur elles. Guidé par tes auteurs favoris tu as pénétré jusque dans les entrailles de la nature. Il n'est rien en effet qui puisse résister à la puissance de la mécanique. Elle familiarise avec les miracles et sait montrer comme faciles des choses que les hommes ne peuvent s'attendre à voir, et qui leur font douter de la fidélité de leur propre vue quand il les voient réellement exécutées. La science mécanique sait soulever les eaux et les faire retomber à son gré; elle mesure et dirige l'activité du feu; elle enfle les orgues d'un soufle artificiel pour leur faire exécuter avec art les airs les plus harmonieux. Par sa puissance les fortifications chancelantes des villes se relèvent et se raffermissent d'une manière si solide que, celui qui désespérait de leur résistance les voit braver sans effort l'attaque des machines de guerre. Par son

rum, l. 1, ep. 45.

secours les corps humides se dessèchent dans l'eau de mer; les corps desséchés sont forcés de s'y assouplir. Elle forme, à l'aide de l'airain, des taureaux qui mugissent, des serpens qui sifflent et des oiseaux qui apprennent comme à reprendre leur voix naturelle et à charmer par la douceur de leurs chants.

« C'est peu encore que ces jeux du génie de la mécanique! Ne sait-elle pas imiter jusqu'au ciel? N'a-t-on pas, sur la sphère d'Archimède, fait décrire au soleil sa course circulaire du zodiaque? Elle a su y varier les diverses phases lumineuses de la lune. Elle sait, sous la plus petite dimension, représenter au vif et comme dans un miroir de la nature, et le monde et le ciel avec ses incompréhensibles évolutions. Car ces astres dont notre œil trompé ne peut apercevoir la marche, ce ciel qui paraît immobile à nos yeux quand notre raison nous apprend qu'il court avec rapidité, la mécanique en calcule et détermine les mouvements. Quel génie ne faut-il pas pour exécuter ce qui est déjà si difficile à comprendre!

«Toi donc qui as une si parfaite connaissance de tous ces objets, fais-nous, aux dépens publics et sans rien y mettre du tien, les deux horloges demandées.

«La première est celle où l'aiguille marque l'espace du jour, et où les heures sont indiquées par une ombre légère. Ainsi un petit rayon immobile à son centre exécute avec régularité les mouvemens de l'immense soleil. Si les astres pouvaient avoir la conscience d'une telle merveille, ils changeraient sans doute de cours, plutôt que de servir de jouet à l'homme; car, quel miracle y a-t-il à ce que l'ombre réelle de l'astre lui-même nous indique les heures, si on peut les obtenir par une petite ombre artificielle? Qu'y a-t-il de si merveilleux dans la rotation continue des astres, si le métal ductile est forcé par la main de l'homme à représenter la même périodicité de rotation? O puissance de l'art, qui, en se jouant, pénètre et reproduit les secrets les plus intimes de la nature !

« La seconde est celle où ce n'est plus un rayon artificiel du soleil qui sert à mesurer les heures et à partager le temps de la nuit. Pour ne rien devoir aux astres, c'est la circulation de l'eau qui rend compte des mouvemens du ciel. Ainsi l'art donne aux éléments une puissance que la nature leur avait refusée.

« Toutes les sciences, tous les travaux des philosophes ne se proposent qu'un but, c'est de connaître quelle est la puissance de la nature. La mécanique est la seule science qui cherche à l'imiter, et, s'il m'est permis de le dire, à la surpasser. C'est par elle que Dédale apprit à se fabriquer des ailes; c'est elle qui, dans le temple de Diane, tenait suspendu en l'air, et sans aucun lien, un (de fer. Elle fait chanter les corps dépou voix, vivre les corps privés de sens, mou corps dénués de tout mouvement. Le mé est, s'il est permis de s'exprimer ainsi, l'a la nature. Il dévoile ce qui est caché, donr pect nouveau à ce qui semblait le plus cer se faisant un jeu de l'art, vous fait ı comme naturels les objets même dont l'e artificielle paraissait impossible à obtenir

« Tu as, nous le savons, étudié tout c beaucoup de soin. Fais-nous donc aussi possible ces deux horloges, afin que ton parvienne là où ne peut aller ta person les nations étrangères apprennent par toi c possédons des nobles égaux en mérite aux les plus célèbres. Combien de fois ces pe refuseront-ils pas de croire à la réalité de qu'ils auront sous les yeux! Combien de prendront-ils pas ces choses réelles pour sions d'un songe! Et lorsqu'ils seront enf nus de leur stupeur, comment oseraient-il et se croire égaux à nous chez lesquels il qu'existent des savans capables de telles (Salut. »

On voit en effet, par la lettre suivante cueil, écrite au roi Gondebaud, que les de loges furent faites et envoyées, avec les capables de les monter et de les diriger.

«Vous allez donc, lui dit-il, avoir dar pays ce que vous avez vu quelquefois dan de Rome. Il est juste que Votre Grâce, qui alliée par la parenté, puisse profiter de n Que vos Burgondes apprennent de vous a dérer ces travaux si subtiles et à louer le tions des anciens.»

Dans la troisième lettre Théodoric fait pel au talent de Boèce pour la musique, avons en effet encore de ce savant un tı la musique. Il paraît que le roi des Fran vis, que Théodoric, qui avait épousé : Audelflède, appelle *Ludvin*, consonnance ı prochée que la nôtre de la forme réelle *H* avait beaucoup entendu vanter la musi festins de son beau-père. Il lui écrivit do le prier de lui envoyer un habile joueur d Théodoric s'adressa à Boèce [1].

«J'ai promis, dit-il, au roi des Francs tisfaire à la demande qu'il me fait, unic parce que je connais toute ton habileté en n et que j'ai compté sur toi, qui es parvenu études aux sommets les plus ardus de cette pour me désigner l'homme le plus habil genre..... Choisis donc le meilleur joueur (

[1] *Variarum*, lib. 2, ep. 40.

de notre temps, et qu'il devienne comme un autre Orphée, qui dompta par la suavité de ses accens la dureté du cœur des Gentils. Autant seront vifs les remercîmens qu'on nous adressera, autant, par une équitable compensation, je saurai en faire retomber sur toi, pour avoir su à la fois et obéir à mes ordres et te distinguer toi-même.»

Il eût été à désirer, pour la tranquillité de Boèce, qu'il continuât à s'occuper long-temps encore des travaux scientifiques qui avaient été l'affection de sa vie entière, et que, ministre d'un souverain arien, bien que catholique lui-même, il n'usât de son influence politique et de la confiance de Théodoric que pour faciliter une réconciliation religieuse, comme d'autres avaient cherché à amener une fusion politique entre les Goths et les Romains. Théodoric lui avait témoigné depuis plus de vingt ans une grande considération, et dans l'année 522 il le nomma une troisième fois consul, conjointement avec son beau-père Symmaque; mais le moment n'était pas éloigné où du faîte des honneurs et de la prospérité, Boèce allait retomber dans l'abîme de l'infortune; et en considérant avec impartialité les événemens de cette époque, les apparences, il faut l'avouer, semblent, jusqu'à un certain point, accuser Boèce et justifier Théodoric.

A l'empereur semi-arien Anastase avait succédé, en 518, sur le trône de Constantinople, un orthodoxe fougueux, l'empereur Justin, dont le zèle était encore enflammé par celui de sa femme, l'impératrice Euphémie, née comme lui de race barbare. D'autres assurent que loin d'être le fils d'un paysan thrace, il était, comme Boèce, de la famille des Anicius. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas plus tôt monté sur le trône qu'il commença une persécution universelle contre les Ariens. Il les dépouilla de leurs églises, les exclut de tous leurs emplois, confisqua tous leurs biens et menaça leur vie, traitant ainsi en conspirateurs des hommes qui formaient la moitié, et la plus énergique moitié, des habitans de l'empire; car il faut se rappeler qu'alors, à l'exception des Francs, tous les Barbares qui étaient venus se jeter sur l'empire professaient, extérieurement au moins, l'arianisme. Les Ostrogoths de l'Italie et leur roi Théodoric, les Visigoths de la Gaule Narbonnaise, de l'Aquitaine et de l'Espagne, et leur roi Alaric, les Suèves de la Galice, les Burgondes de la Gaule Lyonnaise, les Vandales d'Afrique et Thrasimund leur roi, étaient également Ariens et soutenaient les Ariens de l'empire. La persécution allumée contre cette nombreuse secte en Orient enflamma promptement les catholiques d'Italie du même esprit d'imitation. Là on ne pouvait qu'écrire et disputer, car la puissance politique était entre les mains des Ariens et de l'habile Théodoric. On écrivit donc et on disputa, et ce furent surtout les doctrines de l'arianisme qui servirent de champ de bataille. Arius, qui vivait au IVe siècle, avait publié que le Verbe n'était pas égal à son père et qu'il n'avait pas été de toute éternité, mais qu'il avait été créé de rien et qu'il était du nombre des créatures. Pour réfuter cette opinion schismatique, de nombreux traités avaient été écrits en faveur de la Trinité, et à l'époque dont nous parlons il y eut une extrême acrimonie dans les reproches faits par les Italiens catholiques, exercés dans les combats de la plume et de la parole, aux Goths ariens qui avaient peu l'usage de ces luttes littéraires. Boèce se laissa entraîner à y prendre part. Il écrivit d'abord contre les Nestoriens, sectaires du IVe siècle, qui détruisaient le mystère de l'incarnation du fils de Dieu, en disant que Marie n'était pas la mère de Dieu, mais la mère du Christ. Il réfuta ensuite les opinions des partisans d'Eutychès, sectaire du Ve siècle, qui déclarait que Jésus-Christ avait un corps céleste et non charnel, qui avait passé par le corps de la Vierge comme par un canal, et que sa nature humaine avait été absorbée par sa nature divine, comme le serait une goutte de miel, qui, tombant dans la mer, ne périrait pas, mais serait engloutie; opinion dont la conséquence nécessaire était que ce n'était pas l'homme-Christ, mais la Divinité elle-même qui avait souffert les douleurs de la passion et la mort. Le succès de ces ouvrages de Boèce sur les deux natures de Jésus-Christ et contre les Nestoriens et les Eutychéens l'excitèrent à se jeter avec plus d'ardeur dans la polémique religieuse, et ce fut cette fois contre les Ariens eux-mêmes qu'il tourna ses armes, dans son traité sur l'unité de la Trinité. Les ennemis nombreux que lui avaient faits ses vertus publiques et privées n'attendaient qu'une occasion de lui nuire, et lui-même sembla être allé au-devant de leurs attaques.

Théodoric, irrité de voir se multiplier des levains de discorde qui pouvaient renverser l'édifice de sa sage politique, résolut d'y apporter un prompt remède. Jusque-là il avait montré la plus parfaite tolérance envers ses sujets catholiques, au point d'être loué par les papes et choisi même pour arbitre dans une élection pontificale. Il voulut conserver une bonne harmonie qui avait été une des gloires de son règne. Il ordonna donc au pape Jean Ier, qui venait d'être élu, en 523, de se rendre avec son ami le patrice Symmaque, allié de Boèce, auprès de l'empereur Justin, à Constantinople, pour l'engager à modérer la rigueur de ses décrets contre les Ariens, rigueurs qui pouvaient le forcer lui-même à des représailles contre les catholiques. Jean Ier et Symmaque partirent; mais

le résultat de cette ambassade ne fut nullement satisfaisant pour Théodoric. Les deux ambassadeurs paraissent avoir préféré le triomphe de leur foi au succès de la mission qui leur avait été confiée. Quelques-uns des historiens de Jean Ier disent que, fier d'aspirer au martyre, il engagea l'empereur à ne se relâcher en rien de l'édit qu'il avait promulgué contre les Ariens; d'autres assurent, et ils l'en louent, que voulant concilier autant que possible les devoirs de sa foi et ceux de sa mission, il se contenta d'engager Justin à les modérer dans l'exécution, sans consentir à en modifier l'énoncé. A son retour de Constantinople, Théodoric le fit jeter en prison à Ravenne, où il mourut peu de temps après, et nomma lui-même un autre pape, Félix III.

Symmaque, allié de Boèce et compagnon de Jean Ier, dans son ambassade à Constantinople, fut exposé aux mêmes reproches et à la même indignation de la part de Théodoric, qui le fit aussi jeter en prison et ensuite exécuter comme criminel d'État.

Boèce fut enveloppé dans la même disgrâce que ses deux amis. Il fut accusé auprès de Théodoric d'avoir entretenu avec l'empereur Justin, son parent, une correspondance secrète. Il voulait, disait-on, enlever l'Italie à la domination de souverains étrangers et ariens, et la faire rentrer sous celle des empereurs. On produisit même deux lettres de lui dans lesquelles cette conspiration semblait patente. Boèce déclara toujours que ces deux lettres n'étaient pas de lui et qu'elles avaient été supposées par ses ennemis. C'est ce qu'il assure encore dans un ouvrage où la plus haute morale parle constamment par sa bouche, les *Consolations de la philosophie*, écrites par lui dans la prison d'où il ne sortit que pour aller à la mort. Boèce ne fut jamais confronté avec ses ennemis, et le témoignage d'un homme aussi honorable, qu'aucune preuve réelle n'invalide, est sans doute d'un grand poids dans cette affaire. Mais Théodoric avait été blessé de le voir se mêler à une polémique religieuse si irritante; la passion d'une part et l'habileté des intrigues des ennemis de Boèce de l'autre, purent entraîner son jugement, et Boèce fut sacrifié. Il fut arrêté à Vérone où il s'était rendu pour présenter la défense de son beau-frère Symmaque, et il fut conduit prisonnier à Pavie, à la fin de l'année 524 ou au commencement de 525.

Tombé du faîte de la puissance dans la plus profonde infortune, enfermé dans une dure prison, sous le poids d'une accusation capitale, Boèce retrouva sa hauteur d'âme et cette pure philosophie dont il avait été nourri dès l'enfance. Ce fut dans les momens d'une douloureuse solitude qu'il écrivit le plus beau de ses ouvrages, son véritable legs à la postérité.

Les *Consolations de la philosophie*, éc
Boèce dans sa prison sans le secours d'auc
sont un des plus beaux monumens de la
phie chrétienne, de même que le *Phédon*
ton de Platon, résumé des dernières pe
Socrate prêt à recevoir la mort, sont un
beaux monumens de la philosophie grecqu
avoir consacré son cinquième livre à pr
libre arbitre de l'homme et à montrer
la puissance de Dieu se concilie aisémen
liberté de l'homme, on voit, par la dispo
son sujet, dans lequel il procède par déd
la manière des Platoniciens, qu'il allait
un sixième livre plus particulièrement
aux récompenses offertes par le christi
ses élus [1], car jusque-là, tout en puisant
argumens dans les idées chrétiennes, i
pas prononcé une seule fois le nom de Jésu
et ses derniers traités témoignent, comm
sa vie, de ses convictions, lorsqu'il fut int
pour subir une mort cruelle sur l'échafau
octobre 546, à l'âge de soixante-onze
montre à Pavie une ancienne tour d
qu'on prétend être celle où Boèce perdi
Il fut enterré dans l'église Saint-Pierre
ville.

Dans les siècles qui suivirent on voulut
Boèce au nombre des saints et des marty
du pape Jean Ier. Mais cela ne peut se f
inscrire aussi Théodoric au nombre des
teurs et des tyrans, et ce serait contrair
vérité. Boèce fut condamné, ainsi que Je
Symmaque, pour crime d'État. Malgré l
rences qui témoignaient contre Boèce, l'a
qu'il donne de son innocence dans un
aussi solennel a convaincu la postérité de l
de ses intentions et de sa conduite; tou
défaut de confrontation avec ses témoi
laissé à ses deux lettres toute l'autorité d'u
prouvée. Un arrêt de mort dans une ac
politique aussi incertaine fut sans doute
violent : mais de la même manière qu'il
rait flétrir l'honneur de Boèce, il ne s
non plus pour flétrir une vie glorieuse
celle de Théodoric et transformer en per
féroce un homme dont tous les actes et t
paroles respirent l'amour de l'humanité.

Qu'on lise toutes les lettres écrites au
Théodoric, qu'on examine sa vie entièr
verra quel est cet homme dont quelqu
daires ont voulu faire un sanglant pers
dévoré ensuite d'affreux remords et to
par des visions. « Que les autres rois, écr

[1] Dans son quatrième livre, il appelle la philoso
la vraie lumière, mais celle qui marche devant, v
viam luminis

un de ses lieutenans en ordonnant la restitution de propriétés à leurs anciens possesseurs en Gaule, que les autres rois se plaisent à amonceler les ruines des cités et à vivre de butin, nous, à l'aide de Dieu, nous voulons user de telle manière de notre victoire que ceux que nous aurons vaincus regrettent de n'avoir pas été plus tôt soumis à notre domination [1]. »

Veut-on avoir une autre preuve de son esprit de mansuétude et de justice, qu'on lise la lettre suivante, digne des plus beaux caractères des époques les plus civilisées [2].

AU SÉNAT DE LA VILLE DE ROME [3],

LE ROI THÉODORIC.

« Nous nous étudions toujours, Pères conscripts, à ne conférer de récompenses qu'avec justice et à exciter ainsi, par les fruits de notre bénignité bien répartis, les hommes d'un bon caractère à s'améliorer encore. L'exemple des récompenses est en effet un aliment pour la vertu, et il n'est personne qui ne cherche à parvenir à la perfection morale, s'il voit qu'aucun de ceux qu'il a loués dans sa conscience n'est privé de distinction publique.

« Ces considérations nous ont déterminé à conférer au jeune et illustre Venantius, si distingué par son propre mérite et par ceux de ses ancêtres, la haute dignité vacante de comte des domestiques, afin qu'ainsi son éclat natif devînt plus brillant encore de l'éclat des honneurs que nous lui conférons [4].

« Rappelez-vous, Pères conscripts, que le jeune Venantius est le fils de ce patrice Libérius qui acquit tant de gloire lorsqu'il était dans les rangs de nos adversaires, et qui montra à notre ennemi Odoacre un dévouement si pur, qu'il nous parut à nous-mêmes l'homme le plus digne de notre choix, lui qui avait tant fait contre nous comme notre ennemi. Ce ne fut pas en effet à la manière d'un vil transfuge qu'il passa dans nos rangs, et il ne feignit pas la haine de son ancien souverain pour gagner l'affection du nouveau. Toujours intègre, il attendit le jugement de Dieu et ne permit pas à sa pensée de se chercher un roi avant d'avoir perdu celui qu'il servait; d'où il est résulté que nous l'avons récompensé avec joie d'avoir fidèlement servi notre ennemi. Le parti qui lui était opposé ayant triomphé, il nous était d'autant plus agréable d'obtenir un tel homme que nous savions bien qu'il ne nous était nullement dévoué alors. Quand son maître fut renversé, il ne s'était laissé abattre par aucune terreur. Il avait soutenu immobile la ruine du parti de son prince. Ces malheurs nouveaux ne pouvaient troubler le cœur d'un homme éprouvé par tant de coups. Sa sagesse lui prescrivait de se soumettre au destin commun, sûr qu'il était de bien mériter des hommes en acceptant et subissant avec fermeté les arrêts de Dieu.

« Nous avions apprécié la fidélité d'un tel homme. Ce fut le cœur plein de tristesse qu'il passa sous nos lois. Vaincu, son âme changea sans que personne eût à s'attribuer ce changement.

« Bientôt nous crûmes devoir lui confier la dignité de préfet du prétoire, et il s'acquitta de ses fonctions avec une telle intégrité qu'on s'étonna de le voir si simplement attaché à ses devoirs, lui qui avait été si ardent dans le parti contraire. Sa persévérance infatigable parvint, à la satisfaction universelle, à assurer les recettes sans faire augmenter les impôts. Toujours attentif à conserver, il sut, par une industrie prévoyante, rassembler les sommes qui se perdaient par de mauvaises habitudes de dépense. Nous sentîmes le trésor de l'État s'accroître, et vous, vous ne sentîtes pas les tributs s'augmenter. Ainsi, à notre admiration commune, il parvint à grossir les profits du fisc sans aucune surcharge ni dommage pour l'utilité privée.

« C'est un plaisir pour nous de rappeler comment, dans le règlement de partage qu'il eut à faire du tiers des terres [1], il sut fondre à la fois les possessions et les cœurs des Goths et des Romains. Le voisinage, qui est trop souvent une cause de collision entre les hommes, devint par cette communauté de possession une cause de bonne harmonie. Ainsi deux nations qui vivaient en commun ont été amenées à une volonté commune; et chose nouvelle et bien glorieuse! l'attachement au souverain s'est lié à ce partage de la propriété! l'affection des hommes entre eux s'est cimentée par les sacrifices mêmes qu'ils avaient à faire! Chaque champ a acquis un défenseur, et sécurité complète a été assurée par-là à l'intégralité des produits [2].

[1] *Variarum*, lib. III, ep. 43.

[2] *Variarum*, lib. II, ep. 16.

[3] Théodoric chercha toujours à ajouter à l'illustration du sénat, en lui montrant la plus grande considération, et en n'introduisant dans son sein que de véritables illustrations anciennes et modernes, romaines ou gothiques.

[4] Il écrit au jeune Venantius lui-même en lui envoyant sa nomination (lib. II, ep. 15) que jusqu'ici il le récompense au nom de son père autant que pour ses bonnes dispositions personnelles; mais qu'à l'avenir, il ne doit attendre d'avancement que de ses propres services.

[1] Odoacre avait distribué à ses soldats le tiers des terres d'Italie. Théodoric ne fit que régulariser cette spoliation dans l'intérêt commun. Ce partage ne paraît pas même avoir frappé un grand nombre de propriétaires, car les ravages précédens avaient laissé beaucoup de terres vacantes.

[2] On voit qu'au lieu de conserver le caractère d'extorsion

Une douce amitié doit nécessairement croître entre des hommes qui protégent ensemble des limites convenues de propriété. Une seule loi et une discipline équitable les réunit tous.

« La République romaine doit sa tranquillité à Libérius, qui a enseigné à deux nations si illustres l'œuvre de charité. Examinez donc, Pères conscripts, si je devais laisser sans récompense le fils d'un tel père, le fils d'un homme qui s'est illustré par tant de grandes choses. Daigne la Providence favoriser nos desseins, et faire qu'en même temps que nous cherchons à encourager à la vertu par des bienfaits, nous ayons à nous applaudir de voir les hommes que nous honorons croître encore en mérite. »

Avec un caractère aussi noble qui exclut tout soupçon d'atroce persécution religieuse, il faut donc en revenir à penser que Boèce fut victime d'un de ces jugemens précipités, si ordinaires dans tous les temps à la justice des hommes et des partis; jugemens sur lesquels revient plus tard l'impartiale postérité. La réparation semble ne pas s'être fait long-temps attendre, car Amalasonte, fille de Théodoric et régente pendant la minorité de son propre fils Athalaric, successeur de Théodoric, fit relever les statues de Boèce abattues, et rendit à sa femme ses propriétés confisquées.

Théodahat, successeur d'Athalaric, continua cette œuvre de réparation et fit épouser une de ses parentes à un descendant de l'illustre Boèce [1]. Sa veuve Rusticienne cependant, sœur de Symmaque, qu'il avait épousée en secondes noces, était destinée à de nouvelles infortunes, communes cette fois à sa patrie entière. Elle survécut assez long-temps à son mari pour être témoin du ravage de Rome par Totila, chef des Goths, en 541, et fut, ainsi que les plus illustres matrones romaines, réduite à la plus profonde misère.

Une suite d'hommages non interrompus fut rendue, après ces cruels momens d'épreuve, aux cendres de Boèce. Luitprand, roi des Lombards en 712, qui venait, en 722, de retirer à prix d'argent des mains des Sarrasins de Sardaigne le corps de saint Augustin et l'avait fait transporter à Pavie, fit aussi réparer et embellir le tombeau de Boèce, placé dans la même ville, et y fit mettre l'inscription suivante:

Mœoniæ et latior linguæ clarissimus, et qui
Consul eram, hic perii, missus in exilium.
Sed quem mors rapuit, probitas evexit ad auras,
Et nunc fama viget maxima, vivet opus.

En 996 l'empereur Othon III, dans un voyage à Rome, fit retirer les ossemens de Boèce de ce tombeau et lui fit ériger un nouveau tombeau de marbre, pour lequel le savant Gerbert, archevêque de Reims, puis évêque de Ravenne et ensuite pape sous le nom de Silvestre II, composa l'inscription suivante :

Roma potens dum jura suo declarat in orbe,
Tu, pater, et patriæ lumen, Severine Boëthi,
Consulis officio rerum disponis habenas,
Infundis lumen studiis, et cædere nescis
Græcorum ingeniis, sed mens divina coercet
Imperium mundi. Gladio bacchante Gothorum
Libertas romana perit, tu, consul et exul,
Insignes titulos, præclarâ morte, relinquis.
Nunc decus imperii, summas qui prægravat artes,
Tertius Otho, suâ dignum te judicat aulâ,
Æternumque tibi statuit monumenta laboris,
Et benè promeritum meritis exornat honestis.

Les principaux ouvrages de Boèce sont :

Un traité de la musique;

Un traité d'arithmétique;

Un traité de géométrie;

Ses trois ouvrages sur la Trinité et sur les deux natures de Jésus-Christ;

Ses commentaires sur Aristote, Cicéron et Porphyre;

Et enfin, le plus justement et le plus universellement connu de tous, son petit traité ayant pour titre *de Consolatione Philosophiæ*, dont nous réimprimons ici une traduction.

On lui a aussi attribué un traité intitulé, *de Disciplinâ Scholarum;* mais c'est un ouvrage de Thomas de Cantimpré, moine du XIIIe siècle.

Plusieurs sont restés manuscrits et se trouvent dans un grand nombre de bibliothèques, mais la *Consolation de la Philosophie* a été souvent réimprimée. L'édition la plus estimée est l'édition in-4°, *cum notis variorum.*

Ce traité, qui est écrit moitié en vers et moitié en prose latine, mais les vers d'un meilleur latin que la prose, a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe et même dans les langues grecque et hébraïque.

La traduction en langue hébraïque est de Ben-Bans-Chad. Elle existe en manuscrit dans la bibliothèque de Vienne.

La traduction grecque est de Maxime Planude, moine du XIVe siècle. Il en existe sept manuscrits

ce fut comme un pacte qui permit aux Romains énervés l'exemption du service militaire et la sécurité, et qui, en fournissant aux nouveaux conquérans l'occasion de consacrer leurs forces au maintien de la propriété, leur donna à eux-mêmes des idées d'ordre et de soldats les éleva au rang de citoyens.

[1] Anicios quidem, *écrit-il au nouveau membre de sa famille*, penè principibus pares ætas prisca progenuit...... Accusarentur sæcula, si talis potuisset latere familia..... laudati sunt hactenùs parentes tui, sed tantâ non sunt conjunctione decorati. Nobilitas tua non est ultrà quod crescat. (*Variarum*, lib. X, ep. 11.)

à la Bibliothèque royale de Paris. Celui que j'ai examiné est coté 2094; la traduction est complète. Elle a été, me dit-on, publiée par C. Weber en 1 vol. in-4°., à Darmstadt; mais je n'ai pu me procurer ce volume.

On compte, à la Bibliothèque royale de Paris, plus de cinquante exemplaires de l'original latin, dans des manuscrits de différens siècles. Les autres bibliothèques de France en possèdent également un grand nombre.

Le grand roi Alfred l'a traduit en anglo-saxon, et cette traduction a été également imprimée.

On compte en outre :

Plusieurs traductions flamandes;

Plusieurs traductions allemandes;

Plusieurs traductions anglaises, et l'une entre autres par le poète Geoffrey Chaucer, du xive siècle;

Plusieurs traductions espagnoles;

Plusieurs traductions italiennes;

Et enfin, une bonne quantité de traductions françaises.

La plus ancienne des traductions françaises a été écrite en vers un peu avant 1300, par Jean de Meun, l'un des auteurs du roman de la Rose, qui la dédia à Philippe-le-Bel. Elle a été imprimée à Lyon en 1823. La Bibliothèque royale en possède un exemplaire manuscrit aussi bien que d'une traduction en prose du même Jean de Meun.

Une seconde traduction en vers fut composée en 1336, par frère Renaut de Louens. Elle existe en manuscrit dans la Bibliothèque royale de Paris, n° 7586, et dans la Bibliothèque de la ville d'Arras.

Une troisième est en vers et de Jean de Cys ou de Cis. La Croix du Maine dit l'avoir possédée dans sa bibliothèque. Il serait possible que ce fût celle contenue dans le manuscrit 7209 de la Bibliothèque du Roi, sous ce titre: *La Complainte de la tribulacion del mirable philosophe qui fu appelés Boèces, et de la Consolacion de la Philosophie qui le consoloit en semblance d'une dame.*

La quatrième m'a semblé la plus intéressante de toutes. Elle est aussi en vers, et je la crois presque certainement du xve siècle. Bien que dans toutes les bibliothèques où je l'ai trouvée, à Paris et à Bruxelles, par exemple, elle soit citée sous le nom de Jean de Meun, mon opinion est que l'auteur est réellement Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, le même dont nous avons de charmantes poésies et qui resta si long-temps prisonnier en Angleterre après la bataille d'Azincourt. Le manuscrit de la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, coté 8542 et 552' du nouveau catalogue, est un format in-4°, écriture du xve siècle sur papier, avec de belles miniatures au commencement de chaque livre. Le manuscrit de Paris, coté 7204 est sur vélin et à peu d'années près de la même époque, pour la forme de style aussi bien que pour la forme de l'écriture.

Voici le prologue.

Celui qui bien bat les buissons
Est digne d'avoir les moissons.
Je répute l'engien pour vil,
Qui est de lui clair et subtil
Quant à lui prent et attribue
Pour avoir vaine gloire et nue,
Subtillité faite d'autruy.
L'onneur doit laissier à cellui
Qui pour l'avoir a traveillié
Et persévéramment veillié,
Tant qu'a deservi dignement
Qu'avoir le doit tant seullement.
Car s'il advient après qu'en sache
Que l'autruy œuvre siene fache,
A peines jamais creuz sera
De subtillité qu'il fera;
En souspeçon seront tout diz
Ses faiz nouveaux et subtilz diz.
Qui de vieil cuir nouvelles noces
Veult faire, c'est villains reproces.
Pour tant ce dy, car il n'a guères
Qu'ainsi que quéroie matères
Subtilles, pour estudier
Et mon engien solacier,
Il advint que j'en trouvay une
Que ne tien pas à trop commune;
Ce fu le livre de Boèce,
Qui stille a de grant espèce
Pour bien translater en françois.
Translaté estoit toutes voiz
Le dit livre, en son propre nom
Nommé de Consolacion.
Consolacion y prins grant,
Et du livre fu trop en grant.
Translaté le trouvé en prose;
Mais moult me sembla rude chose,
Selon ce que la grant matière
Est haulte et de noble mistère,
Et si laissoit le translateur
Souvent l'entente de l'acteur.
Aussi, sauve sa révérence,
Laissa assez de la sentence;
Car trop brief en aucuns lieux fu,
Et en aucuns trop superflu,
Espécialment au plus grief,
Aux mettres, qui sont fort et brief
Car du tiers, du quart, et du quint
Translater pou de conte tint;
Les fables sans plus exceptées
Que trouvay assez translatées
Longuement et en faulx françois,
Dont les corrigai plusieurs fois.
Et en soixante lieux et plus
Passa, com oysel, sans festus;
Et souvent quatre ou cinq feuillez
Laissa, sans point exposer lez.
Mais quand je oïe tout parfait,

Je trouvay que l'avoit extrait
Moult bien maistre Jehan de Cis,
Fors qu'ès mettres fu si précis
Que nulz homs ne les entendroit
Qui aillieurs ne les prendroit.
Pourquoy encore est bon le mien
Que j'ay extrait, non veu le sien,
Ou quel je met entièrement
Les ystoires tout plainement.
Et notez bien, qui lisez cy,
Qu'aucun des metres subtilz, qui
Ne sont de grant utilité,
J'ay brief trait à moralité;
Et sur le quint livre derrain,
De matère et stille hautain
Un petit prologue fait ay
Pour moi excuser; car de vray,
Nulz homs qui n'a engin divin
Ne puet comprendre le latin.
Donc encor se doit mains fier
De tel latin rommancier.
Pour mieux appaisier mesdisans
Qui, par aventure, diroient
Que la translacions est grans,
Car le latin plus brief verroient,
Sachent, tuit ce livre lisans,
Que pou sont, qui bien entendroient
Le latin, ainsi qu'est gisans,
S'en son precis francoiz l'ooient.
Boèce raconte souvent
Ystoires assez convenables
Mais il s'en passe trop briefment;
Pour ce ne sont tant agréables.
Aussi dist il courtoisement
Aucunes ficcions et fables.
Quant ne les met plus clerement
Elles en sont mains delettables.
Et pour ce ay-je voulu entendre,
Et mettre m'estude et ma cure
De clairement à tous aprendre,
Sans aucun voile ou couverture,
Ystoire brief à comprendre,
Et la fable qui est obscure,
Au moins tant que se puet estendre
De mon petit sens la nature.
Gardé n'ay pas la différence,
Qui est moult desguisée chose;
Car le livre par vers commence
Et puis tantost s'ensuit la prose;
Mais pour l'annyeuse influence
De plait, qu contre moy s'oppose,
Laissié l'ay de droite science;
La cause cy pas ne expose.
Vous tous qui ce livre lirez,
S'ai failli, veullez m'excuser
Le grain de la paille eslirez
Et le prendrez pour votre user.
Si ce livre bien remirez,
Vous ne devez pas refuser
D'amer Boèce, ains lui direz,
Grant mercis si voulez m'user,
Qu'ay de cueur et corps apresté
En metre translaté, afin
Que Charles Roy, qui a esté
Souef nourry, nommé Dalphin
En sa nouvelle magesté,
Ne soit à courroux trop enclin
Quant voit son peuple molesté
De la banière anti-cristin.
Pour ce que mon cuer si desire
Qu'il regne en sancté et en joie,
Que se deduise, et que respire
Son penser, quant il lui envoye
Merancoliant et suspire
Des nouvelles qu'estuet qu'il oye,
Dont point ne me veulle despire
De ce present que lui envoye.
Principaument ay fait pour luy,
Et pour tous mes amis de France
Qui sont pris, robé et banny,
Tout convertissent en penance
Et en leur purgatoire, aussy
Com Boèce, qu'en grant puissance
Fortune mist et enrichi,
Qui puis lui fist griefve muance.
La fortune, quant fu muée,
Le desconforta doulcement,
Mais sa raison enluminée
Le reconforta durement;
Lors proposa en sa pensée
Faire pour nostre enseignement
Aucune chose de durée.
Or oez le commencement.

Voici le prologue du livre V dont il fait mention dans les vers qui précèdent.

La matère du livre quint
Est si forte c'onques homs n'y avint
Sinon par la grace divine
Qui tous cueurs humains enlumine;
Qu'elle est si parfonde matière
Que saint Augustin la compère,
Combien c'on n'y puist pareil faire,
A la mer, feu, et ray solaire.
En la mer. . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Ains, tant que plus avant se boute
De tant il couchoit plus de doubte.
Rien mains, selon ma ferme foy
Qu'avait Boèce, tienz et croy.
Translateray son livre quint
Selon la sentence qu'il tint,
Sans y adjoucter riens du mien,
Mais en voyant le propos sien,
La translacion exceptée
Or soit donc recontinuée
La matière qu'entrepris ay
Selon ce tant pou que je say.

L'épilogue est ainsi conçu :

Cy fine le texte de Boece de Consolacion.

Cilz qui bien estudieroit
De ce livre la substance
Fortune point ne priseroit,
N'en lui n'auroit point d'espérance.
Quand du mains biens habonderoit
Tout dis venroit en grant doubtance,
Et quant souffretteux en seroit,
Point ne lairoit persevérance;
Son cœur en Dieu reposeroit
En qui ne puet estre muance
Et tout dis en luy trouveroit
Plenté de biens et habondance,
Ainsi que mestier lui seroit
Selon la divine ordonnance,
Car en Dieu servant gaengneroit
En ce siècle sa suffisance,
Puis sans fin l'entronizeroit
En l'éternel gloire et vaillance;
Lequel nous doint par sa plaisance.
Celluy qu'en vraie obbéissance
Tout bien scet, craint, ayme et croit.
Amen.

Plusieurs chansons de ce prince, en latin et en français, dans un style un peu leste, prouvent qu'il était familier avec la langue latine; et dans son rang c'est un talent dont on devait faire cas.

Nuls homs (*dit-il*) qui n'a engin divin
Ne puet comprendre le latin.

L'époque de l'écriture des manuscrits de Paris et de Bruxelles correspond exactement avec celle où florissait Charles d'Orléans. Les soins particuliers donnés au manuscrit de Bruxelles, quoi qu'il soit sur papier, indiquent une sorte de considération de famille. Le ton de la dédicace au dauphin de France, depuis le roi Charles VII, son neveu, est d'une familiarité qui serait fort extraordinaire dans un autre qu'un royal parent. C'est pour consoler Charles VII dans ses malheurs politiques, par l'examen des grands malheurs passés; c'est pour consoler aussi *ses amis de France* que l'auteur, cherchant dans un pays étranger une distraction à ses ennuis, s'est mis à cette traduction.

Le style de cette traduction est aussi en conformité parfaite avec le style et même avec les sentimens du même poète royal, tel que nous le connaissons par les poésies fugitives composées par lui dans son exil, et dont l'authenticité est prouvée. Les deux ballades qui suivent suffiront, je l'espère, pour porter témoignage en faveur de mon opinion.

BALADE.

En regardant vers le pays de France
Ung jour m'advint, à Dovre sur la mer,
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que souloie au dit pays trouver ;
Si commençai de cueur à souspirer,
Combien certes que grand bien me faisoit
De veoir France que mon cueur amer doit.

Je m'avisay que c'estoit non sçavance
De tels souspirs dedans mon cueur garder,
Veu que je voy que la voye commence
De bonne paix qui tout bien peut donner.
Pour ce, tournay en confort mon penser ;
Mais non pourtant mon cueur de se cessoit
De veoir France que mon cueur amer doit.

Alors chargeai en la nef d'espérance
Tous mes souhaits, en les priant d'aler
Oultre la mer, sans faire demeurance,
Et à France de me recommander.
Or nous doint Dieu bonne paix sans tarder !
Adonc auray loisir, mais qu'ainsi soit,
De veoir France que mon cueur aimer doit.

Paix est trésor qu'on ne peut trop louer
Je hè la guerre; point ne la doy priser,
Destourbé m'a long-temps, soit tort ou droit,
De veoir France que mon cueur amer doit.

BALADE.

Comment voy-je ces Anglois esbahys !
Resjoy-toi, franc royaume de France,
On apperçoit que de Dieu sont hays
Puis qu'il n'ont plus couraige ne puissance.
Bien pensoient, par leur oultrecuidance,
Toy surmonter et tenir en servaige,
Et ont tenu à tort ton héritaige;
Mais à présent Dieu pour toi se combat
Et se montre du tout de ta partie ;
Leur grant orgueil entièrement abat,
Et t'a rendu Guyenne et Normandie.

Quand les Anglois as pieçà envays,
Rien n'y valoit ton sens ne ta vaillance.
Lors estoïes ainsi que fut Tays
Pécheresse, qui pour faire penance
Enclouse fut par divine ordonnance.
Ainsi as-tu esté en reclusaige
De desconfort et douleur de couraige,
Et les Anglois menoïent leur sabat
En grans pompes, baubans et tirannie.
Or a tourné Dieu ton dueil en esbat
Et t'a rendu Guyenne et Normandie.

N'ont pas Anglois souvent leurs roys trays ?
Certes oyl ; tous en ont cognoissance ;
Et encore le roy de leur pays
Est maintenant en doubteuse balance
D'en parler mal chacun Anglois s'avance.
Assez monstrent par leur mauvais langage
Que voulentiers ils lui feroient oultrage.

Qui sera roy entr'eux est grant débat.
Pour ce, France, que veulx-tu que te dye?
De sa verge Dieu les punist et bat,
Et t'a rendu Guyenne et Normandie.

PRINCE,

Roy de France, gaigné as l'avantaige.
Parfais ton jeu, comme vaillant et saige.
Maintenant l'as plus belle qu'au rabat.
De ton bon eur, France, Dieu remercie;
Fortune en bien avecques toy s'embat
Et t'a rendu Guyenne et Normandie.

Je me trouverai heureux si j'ai pu faire partager mes idées au lecteur, et si j'ai pu ainsi ajouter un nouveau fleuron détaché de la couronne poétique de l'un des plus élégants de nos anciens poètes, et de l'un des plus nationaux des princes royaux [1].

Les traductions plus récentes des *Consolations de la Philosophie* sont celle de Malassis, imprimée en 1578; celle de Cérisiers en 1638, toutes deux fort médiocres; celle de Nicolas Regnier, qui parut pour la première fois en 1675 et fut plusieurs fois réimprimée; celle de J. Dufresne de Francheville, imprimée à La Haye en 1744 avec une dédicace franc-maçonnique; enfin la meilleure de toutes, celle de Léon Colesse, publiée en 1771, à Paris: c'est cette dernière que j'ai adoptée. Colesse l'avait entreprise à la sollicitation du respectable Sigaud de Lafond, auteur des *Leçons de Physique expérimentale*, d'un savant traité sur l'économie animale et traducteur de Mussembroek. Dès sa jeunesse, le goût des études sérieuses avait inspiré à M. Sigaud de Lafond une véritable admiration pour Boèce. J'ai connu bien long-temps après cet excellent vieillard, sur la tête duquel avaient passé les orages d'une révolution; il voulut bien être l'ami et le conseil de ma première jeunesse, et je l'ai trouvé le cœur plein de la même admiration pour cette haute philosophie consacrée par sa propre expérience; seulement il en tempérait la gravité trop soutenue par une gaîté conciliante. Je ne sais si ces souvenirs ont agi sur moi à mon insu pour me faire préférer la traduction de Colesse. J'ai cru ne la choisir que parce que le style en était naturel et facile, et que les vers de Boèce traduits en prose conservaient un peu de leur couleur.

[1] Charles d'Orléans était fils de Louis, duc d'Orléans, frère de Charles VI, assassiné dans Paris par ordre du duc Jean de Bourgogne en 1407, et de Valentine de Milan. Il fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt en 1415, resta captif jusqu'en 1440, c'est-à-dire pendant 25 ans, en Angleterre, et mourut en 1465. Né en 1391, il avait épousé, en 1406, en premières noces Isabelle de France, fille de Charles VI, et veuve de Richard II d'Angleterre; en secondes noces, Bonne d'Armagnac, et en troisièmes, Marie de Clèves, dont il eut Louis XII.

SAINT BERNARD,

NÉ EN 1091 A FONTAINE EN BOURGOGNE. — MORT EN AVRIL 1153 A CLAIRVAUX.

Saint Bernard est un de ces hommes puissans intelligence qui ne sauraient passer à travers les :cles sans y laisser des traces profondes de l'inience de leur génie. Né en 1091, dans le village Fontaine en Bourgogne, il parut de bonne ure avec éclat dans la célèbre université de Pa-. Abailard commençait à y fleurir alors, et elle iit le centre de toutes les lumières du temps. subtilité de ces études ne suffit pas seule à ocper l'ardent génie de saint Bernard; il résolut s'imposer les sévérités du cloître; et son inience était déjà telle sur ce qui l'entourait qu'il rsuada à trente de ses jeunes amis des familles plus opulentes d'aller s'y condamner avec lui. fut bientôt après élu abbé de Clairvaux. C'était désert affreux, il le féconda. Il voulut que ses ligieux en servant Dieu fussent aussi utiles aux ommes, et tour à tour, suivant l'aptitude de acun, il prescrivait les travaux des champs et travaux de l'étude. Son nom fut béni dans tous environs, et le respect des hommes ne tarda s à aller l'y chercher : du sein de son cloître, il iit souvent pris pour arbitre des différends dans glise et l'État. En 1128, à la prière du grandaître des Templiers, il rédigea les statuts de cet dre religieux et militaire. En 1130, Louis-le-os le chargea de décider qui on devait reconitre pour pape d'Innocent II ou d'Anaclet. Saint rnard se prononça pour Innocent II, et l'église tière se soumit à sa décision. Peu d'années après fut envoyé à Milan pour concilier le clergé de tte ville avec celui de Rome. Il réussit, et les Minais, enthousiastes de ses talens supérieurs et de s vertus, voulurent l'élever sur le siége archiépispal de saint Ambroise; mais il se déroba à leurs mmages et retourna dans son cloître. En 1140, se signala au concile de Sens par sa véhémence ntre les derniers écrits d'Abailard, et en pouriivit inflexiblement la condamnation; mais Abaird ne se fut pas plus tôt rétracté qu'une liaison amitié intime se forma entre eux deux.

L'influence de son génie allait se faire plus unirsellement sentir. Un de ses anciens religieux, evenu pape sous le nom d'Eugène III, l'exhorta à rêcher une seconde croisade. L'activité et l'éloence de saint Bernard subjuguèrent toutes les sistances : on montre encore au pied de la vaste belle église de Vezelia le lieu d'où sa passion religieuse se communiquait avec tant de rapidité et allumait la même passion dans son immense auditoire. En vain le sage Suger voulut résister; Louis VII se croisa et partit avec tout ce qu'il y avait d'hommes aventureux et d'esprits ardens : on envoyait avec mépris une quenouille et un fuseau aux retardataires, et la crainte de paraître lâches entraînait ceux sur lesquels n'avait pas agi l'enthousiasme religieux. On offrit à saint Bernard le commandement général de l'armée qui partit en l'an 1147; mais l'exemple de Pierre l'Ermite n'était pas propre à l'entraîner. Il refusa tout autre rôle que celui de prédicateur, de sorte que si la croisade échoua si complétement, ce ne fut pas sur lui qu'on en fit porter la faute. Aussitôt son retour il publia son apologie, et cet échec n'empêcha pas l'opinion publique de revenir aussitôt à lui. Il fut de nouveau consulté dans toutes les grandes questions, et forcé de quitter à chaque instant sa vie studieuse du cloître pour se mêler aux débats du monde. «Je ne sais plus ce que je suis, disait-il lui-même; je ne vis ni en religieux ni en mondain.» Fatigué de ses courses et de sa vie active, il résolut enfin de se retirer complétement dans la solitude de son cloître de Clairvaux, et il y succomba, en 1153, à ses austérités, à l'âge de soixante-deux ans.

Dans l'année 1173, vingt ans après sa mort, saint Bernard fut canonisé avec de grandes solennités.

«Nul homme (dit Garat, dans l'*Éloge de Suger*) n'a peut-être exercé sur son siècle une influence aussi extraordinaire. Entraîné vers la vie solitaire et religieuse par un de ces sentimens impérieux qui n'en laissent pas d'autre dans l'âme, il alla prendre sur l'autel toute la puissance de la religion. Lorsque, sortant de son désert, il paraissait au milieu des peuples et des cours, les austérités de sa vie, empreintes sur des traits où la nature avait répandu la grâce et la force, remplissaient toutes les âmes d'amour et de respect. Éloquent dans un siècle où la pensée et les charmes de la parole étaient entièrement inconnus, il triomphait de toutes les hérésies dans les conciles; il frappait de terreur les courtisans jusqu'au pied du trône; il faisait fondre en larmes les peuples au milieu des places publiques. Son éloquence paraissait un des miracles de la religion qu'il prêchait. Enfin l'Église,

dont il était la lumière dans ces temps barbares, semblait recevoir les volontés divines par son entremise; les rois et les ministres, à qui son inflexible sévérité ne pardonna jamais un vice et ne fit grâce d'un malheur public, s'humilièrent sous ses réprimandes comme sous la main de Dieu même; les peuples, dans leurs calamités, allaient se ranger autour de lui, comme ils vont se jeter au pied des autels. Égaré par l'enthousiasme de son zèle, il donna à ses erreurs l'autorité de ses vertus et la puissance de son caractère, et il entraîna l'Europe dans de grands malheurs; mais il ne faut pas croire qu'il ait jamais voulu tromper, et qu'il ait eu d'autre ambition que celle d'agrandir l'empire de la religion. C'est parce qu'il était toujours trompé lui-même qu'il était toujours si puissant. Il eût perdu son ascendant avec la bonne foi. L'Église, malgré ses erreurs, l'a mis au rang des saints; la philosophie, malgré les reproches qu'elle lui fait, doit l'élever au rang des grands hommes. »

Les ouvrages de saint Bernard sont nombreux. La meilleure édition qui en ait été donnée est celle de Mabillon, en deux volumes. Villefort, le Maistre et don Clémencet ont écrit sa vie

Ses ouvrages les plus remarquables sont :

Le Traité de la Considération;

Le Traité des Devoirs et des Mœurs des Évêques;

Le Traité de la Conversion des Mœurs des Religieux;

Le Traité de la Grâce et du Libre Arbitre, et des Sermons.

Les trois premiers ouvrages et quelques-uns de ses sermons ont été traduits.

Le plus célèbre de tous ses ouvrages est le *Traité de la Considération*, écrit à la demande du pape Eugène. Saint Bernard y enseigne éloquemment aux papes l'importance et l'étendue de leurs devoirs, expose avec vigueur les désordres du clergé, et, en traçant au pape Eugène les règles morales qui doivent le diriger, offre en même temps à tous les hommes les meilleures règles à suivre. La traduction que je donne est celle de don Antoine de Saint-Gabriel, de l'ordre des Feuillans, qui l'avait dédié au célèbre cardinal Bona, dont deux ouvrages sont insérés dans ce volume.

JEAN GERSEN.

NÉ A CAVAGLIA VERS 1200.

…n naquit à Cavaglia, près de Verceil, sur la fin du XIIe siècle.
…e bonne heure dans le monastère bé… Saint-Étienne de la citadelle de Ver… dit-on, par saint Maur, en 570, et en … L'histoire de ce couvent apprend qu'il …trième abbé, de 1220 à 1245.
…u'on peut savoir de lui, c'est qu'il pa… été lié d'amitié avec saint François … en 1182, instituteur de l'ordre des … en 1210, et mort en 1226, et avec …e de Padoue, né à Lisbonne en 1195, …eil et mort en 1231.
…ident de Grégory, dans son Mémoire …able auteur de l'*Imitation de Jésus-*…, 1827, 1 vol. in-12), et dans son *Istoria …llese letteratura ad arti* (4 vol. in-4°, …9), a prouvé, ce me semble, d'une …t satisfaisante, que c'était à ce moine … du milieu du XIIIe siècle qu'il fallait … bel ouvrage.
…savans l'ont attribué à Thomas à …moine régulier de Saint-Augustin, né …n 1380, mort en 1471. Il y a même en …ette opinion un arrêt du parlement de …u en 1652, dans une querelle entre les …t les Bénédictins, qui le donnaient à …rsen, et avaient aussi en leur faveur … congrégation de cardinaux, rendu à … février 1639. Mais ni l'avis des cardi… …rrêt du parlement de Paris, ne sau…r d'autorité dans l'examen d'un fait

…ère édition de l'*Imitation*, donnée au … Anvers, était faite sur un manuscrit de …de l'année 1441, sur lequel on lisait : …*t completus anno domini* 1439, *in vi-*…*i Jacobi Apostoli*, per manus *fratris* …*npis ad laudem Dei, in monte sanctæ*

…ase, où Thomas à Kempis se présente …t comme le copiste de ce volume et non …teur de l'ouvrage, a été la source de …rreurs suivantes.
… autres personnes, trompées par la con… …nom, l'ont attribué à Jean Charlier, dit … nom d'un village dans le diocèse de …en 1363, devenu chancelier de l'uni-…Paris, et mort dans le monastère des … 1429.

Depuis la publication de son mémoire en faveur de J. Gersen, M. de Grégory a fait à Paris l'acquisition d'un manuscrit plus ancien que tous les manuscrits connus, et dont la date paraît être de la fin du XIIIe siècle. Un témoignage intéressant est venu fortifier les opinions de M. de Grégory sur l'antiquité de ce manuscrit. Ce petit volume porte sur l'intérieur de la reliure, des deux côtés, plusieurs noms des membres de la famille de Advocatis, écrits au XIVe et au XVe siècle; et on lit dans un journal ancien, conservé dans cette famille verceilloise, à l'année 1349 :

1349....... *Die dominicâ mensis februarii, post divisionem factam cum fratre meo Vincentio qui Ceridonii habitat, in signum fraterni amoris quod hoc temporalibus tantum impulsus negotiis feci, dono illi preciosum codicem de* IMITATIONE CHRISTI *quod hoc ab agnatibus meis longâ manu teneo; nam nonnulli antenates mei hujus jam recordarunt.*

Ce livre contient un traité de morale qui devait être expliqué et dicté dans les écoles, et qui avait pour but principal de réformer la discipline ecclésiastique alors fort relâchée. La mansuétude et la pureté de la morale en ont fait le manuel indispensable de la morale religieuse dans tous les siècles qui ont suivi.

Des milliers d'éditions en ont été faites dans tous les pays et continuent chaque jour à s'en faire. Les deux meilleures données dans les dernières années sont celles de M. Gence et de M. de Grégory [1].

Les manuscrits s'en trouvent dans toutes les bibliothèques publiques.

Quant aux traductions, elles sont innombrables dans toutes les langues. Nous en avons plus de cent peut-être en français, au nombre desquelles figure celle de M. l'abbé de La Mennais, accompagnée de réflexions sur chaque chapitre. M. de Grégory en imprime en ce moment deux traductions, l'une en français, l'autre en italien. Celles qui se lisent avec le plus de plaisir sont encore celles de De Beuil (Louis-Isaac le Maistre de Sacy) et de M. de Beauzée; toutes deux ne contenant qu'une reproduction fidèle du texte. Celle de De Beuil a vieilli; j'ai préféré celle de Beauzée, dont le style est suave et pur; c'est celle que je reproduis.

[1] *De imitatione Christi et contempti mundi*, v. in-8, 1833. D'après le manuscrit *de Advocatis*.

JEAN BONA.

NÉ A MONDOVI LE 10 OCTOBRE 1609. — MORT A ROME LE 28 OCTOBRE 1674.

Jean Bona, de la famille dauphinoise des Bonne de Lesdiguières qui a donné un connétable à la France, naquit à Mondovi le 10 octobre 1608. Dès l'âge de seize ans il prit à Pignerol l'habit de Citeaux, et l'année suivante (2 août 1626) il fit sa profession solennelle. Ses supérieurs l'envoyèrent à Rome professer la philosophie, puis la théologie. De là il passa comme prieur, d'abord au monastère d'Asti, et ensuite à celui de Vico, puis il fut nommé provincial, et enfin, à quarante-deux ans, l'an 1651, il devint abbé général de l'ordre.

A l'expiration des trois années de cette dignité temporaire, le cardinal Chigi voulut le retenir à Rome, mais Bona préférait la vie retirée du couvent, et il retourna à Vico. Lorsque Chigi devint pape sous le nom d'Alexandre VII, les Bernardins s'étant adressés à lui pour le choix d'un nouveau général, il songea à Bona et s'empressa de le rappeler près de lui, en lui confiant cette dignité. Il le nomma ensuite consulteur de la congrégation de l'Index, puis des Rites et enfin du Saint-Office.

Le cardinal Rospigliosi succéda en 1667 à Chigi sous le nom de Clément IX, et nomma Bona consulteur de la congrégation des Indulgences, et le 19 novembre 1669, il le créa cardinal, sous le titre de Saint-Bernard-aux-Thermes.

A la mort de Clément IX, en 1670, la réputation des vertus, de la science et de la piété de Bona, semblait le désigner au choix du sacré collége. A cette occasion courut la pasquinade : *Papa Bona sarebbe solecismo.*

Le père Daugières, jésuite, y répondit ainsi :

Grammaticæ leges plerumque Ecclesia spernit
Fortè erit ut liceat dicere : Papa Bona.
Vana solecismi ne te conturbet imago
Esset Papa bonus, si Bona Papa foret.

Le choix du sacré collége tomba sur le cardinal Altieri, qui prit le nom de Clément X.

Bona continua à se livrer avec assiduité à l'étude. Il avait surtout fait une lecture approfondie des anciens philosophes, et aimait à se livrer à la recherche des vieux manuscrits. Il entretenait sur ces divers objets une correspondance suivie avec les hommes les plus célèbres de l'Europe et particulièrement de la France. Ses lettres ont été recueillies et publiées par le père Sala.

Après une vie morale et studieuse, Bona mourut à la suite d'une maladie de trente-cinq jours, le 28 octobre 1674, à Rome, et fut enterré dans le monastère, joint à l'église de son titre de cardinal.

Ses œuvres ont été recueillies en quatre volumes in-folio, Turin 1747. Elles avaient déjà été imprimées en partie en 3 vol. in-8°, à Paris en 1677, en 1723 à Anvers in-folio, puis in-4°. Son ouvrage le plus érudit est son *Traité des Liturgies ;* mais les deux ouvrages qui rappellent le plus fidèlement la direction habituelle de ses idées sont les deux ouvrages que je donne dans ce volume ; l'un intitulé *Principia vitæ christianæ* et l'autre *Manuductio ad cœlum.* Ce sont deux excellens traités de morale, écrits avec simplicité de cœur et de langage par un homme d'esprit qui, pour être dévoué aux choses saintes, n'est jamais étranger au bon goût du monde. Je ne connais aucun ouvrage de morale religieuse qui inspire plus de respect pour son auteur. C'est certainement, avec l'*Imitation de Jésus-Christ*, le traité de morale le plus pur et le plus éloquent qui nous ait été laissé par les philosophes chrétiens. Ces deux traités ont été plusieurs fois traduits, par l'abbé Gouget, par Lambert et par le président Cousin. J'ai donné pour les *Principia vitæ christianæ* la traduction de Lambert, et pour le *Manuductio ad cœlum* celle du président Cousin.

Le comte Somis a donné du *Manuductio* une excellente traduction italienne, 1 vol. in-18, Turin, 1821, sous le titre de *Guida al cielo.*

La vie de Bona a été écrite par le P. Sala à la tête du recueil de ses lettres, 1 vol. in-8°, Turin, 1755, et par le comte Benvenuti Rabbio di San-Rafaeli, dans le tome 1er de ses *Piemontesi illustri.*

JEAN TAULER.

NÉ EN ALSACE VERS 1294. — MORT A STRASBOURG EN 1361.

g d'un des côtés du Temple-Neuf de Stras-
n voit le monument funéraire du plus
es prédicateurs allemands, du premier
ı à la prose allemande un rhythme plus
ie marche plus assurée, de frère Jean
ominicain, mort à Strasbourg, après y
;ché pendant les vingt dernières années
:. Le premier des prosateurs allemands
ıposer ses sermons avec méthode, et les
un pur sentiment de morale. Son style est
ple, grave, facile, harmonieux et orné de
ısées, bien que les allégories mystiques
nt parfois un peu d'obscurité. Le tom-
J. Tauler est une simple pierre funé-
laquelle est grossièrement tracé son por-
is cette pierre couvre la cendre d'un de
ıes éminens qui ont marqué leur place
re en faisant faire un pas de plus à la
n de leurs semblables. Perfectionner la
nstrument de la pensée, c'est faciliter et
es rapports entre les hommes. »
: que j'écrivais en 1833 sur Tauler dans
littéraires sur un voyage que je fesais en
e, sans songer alors que, quelques années
, j'aurais à publier la traduction d'un ou-
ın de lui. Je tirerai les élémens de la
tice biographique qui suit d'un petit vo-
'.-W. Edel, intitulé : *Die neue Kirche
ɔurg.*
ıuler, né sur la fin du XIIIe siècle (vers
rasbourg, ou, comme d'autres le pré-
à Cologne, forma son éducation dans ces
s et surtout dans la première où il prit
Dominicain. Il vint ensuite se perfection-
is, retourna à Strasbourg dans son cloî-
ıtint le respect général dû à ses connais-
ses talens pour la prédication et à sa
l est compté avec justice au nombre des
:s plus célèbres et les plus honorables de
. C'était un mystique judicieux qui dans
reuses prédications toujours accueillies
ıudissemens, l'esprit dégagé des gros-
:rstitions de son siècle, expliqua les li-
vres sacrés avec beaucoup de méthode et de clarté : il met en garde contre le vice; il recommande la véritable piété et la pratique des vertus chrétiennes. On a cependant à reprocher à ses Instructions destinées au public, d'être exprimées dans un style souvent trop obscur. Luther et Mélanchthon faisaient un grand cas de ses ouvrages.

Il vécut depuis 1341 jusqu'en 1361 dans le cloître des Dominicains devenu aujourd'hui le Temple-Neuf à Strasbourg, et mourut le 15 juin 1361, dans la même ville, dans une petite maison de l'abbaye Saint-Nicolas-in-undis, où il était allé faire une visite à sa sœur qui y était nonne. Son corps fut enterré dans le cloître des Dominicains. La pierre funéraire qui le recouvrait a été transportée, vers la fin du XVIIIe siècle, du cloître dans l'intérieur de cette même église où il prêcha souvent avec tant d'éloquence.

C'est une simple pierre sur laquelle est grossièrement creusé un portrait de Tauler de grandeur naturelle. Dans la main gauche il tient un Agnus Dei qu'il indique de la main droite; sur sa tête sont en abrégé ces mots : *In Jesu-Christo ;* l'inscription porte : *Anno Domini MCCCLXI, XVI kal. Junii Cyrici et Julite obiit frater Joh. Tauler.*

Bossuet dit qu'il le regarde comme un des plus solides et des plus corrects des mystiques.

Surius rassembla ses ouvrages latins et allemands et donna une traduction latine de ceux qui étaient en langue allemande, en 1 vol. in-folio, imprimé pour la première fois à Cologne en 1548, et réimprimé des fois depuis.

On trouve dans plusieurs bibliothèques d'Allemagne plusieurs manuscrits de ses sermons.

Ses *Institutions divines* ont été fréquemment imprimées en latin et traduites plusieurs fois en italien et en français. Elles jouissent d'une grande célébrité. La traduction contenue dans ce volume est celle qui fut donnée par les religieux du noviciat général de l'ordre des Frères-Prêcheurs du faubourg Saint-Germain, et dont une troisième édition fut imprimée en 1681 en 1 vol. in-12.

LOUIS DE BLOIS.

NÉ AU CHATEAU DE DOUSTIENNE EN 1506. — MORT LE 7 JANVIER 1566.

Louis-François de Blois, de la maison de Chastillon-sur-Marne et de Blois, illustrée par plusieurs alliances avec les têtes couronnées et par les titres des souverainetés qu'elle possédait elle-même, naquit au château de Doustienne, dans le pays de Liége, en l'année 1506. Il est plus connu dans le monde littéraire sous le nom de *Blosius*, espèce de traduction latine de son nom, selon l'usage du temps.

A l'âge de quatorze ans, dans l'année 1520, il entra dans l'abbaye de Liesse, de l'ordre de Saint-Benoît, dans la province de Hainaut.

A l'âge de vingt-quatre ans (en 1530) il fut nommé abbé de cette maison.

Il avait été élevé auprès du prince Charles, devenu depuis l'empereur Charles V, qui conserva toujours pour lui son affection d'enfance. Il offrit même à Louis de Blois l'archevêché de Cambray et l'opulente abbaye de Tournay; mais le modeste religieux préférait la retraite paisible de son couvent, auquel il s'était vivement attaché, et qu'il réforma en 1545, par de nouveaux statuts, approuvés par le pape Paul III. Il y mourut le 7 janvier 1566, à l'âge de soixante ans.

Livré tout entier aux méditations religieuses, il a composé plusieurs ouvrages de haute piété, p bliés à Cologne, en 1571 (in-fol.), par son disci Frojus, et qui ont été plusieurs fois réimprin depuis. Le plus célèbre est son *Speculum Relig sorum*, composé à la demande d'un de ses religie nommé Odon. Il a été plusieurs fois traduit français. La meilleure traduction est celle dom par de La Nauze, Jésuite, membre de l'Acadén des Inscriptions et Belles-Lettres, sous le titre *Directeur des âmes religieuses*. C'est celle que j adoptée ici.

En 1631 son corps fut tiré du tombeau et pl dans un monument élevé à l'entrée du chœu avec cette inscription :

R. D. LUDOVICO BLOSIO
HUJUS MONASTERII ABBATI XXXIV
NOBILI BLESENSIUM SANGUINE
RELIGIOSA VITA
ASCETICIS LIBRIS
MONASTICÆ DISCIPLINÆ RESTAURATIONE
DOMI FORISQUE CLARISSIMO.

J. A. C. BUCHON.

FIN DE LA NOTICE.

SAINT AUGUSTIN.



CONFESSIONS

DE

SAINT AUGUSTIN.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

ire comment Dieu étant si grand, et l'homme si bas et si misérable, il ose entreprendre de le louer

igneur, votre grandeur est infinie, et les hautes louanges sont infiniment au-dessous us. Votre puissance n'a point de limites, et sagesse est sans mesure et sans bornes; et dant un homme ose vous louer, lui qui qu'une si petite partie de vos créatures, st accablé du poids de sa misérable et de rtelle condition, et qui publie par cet état este le crime qu'il a commis, et la justice laquelle vous résistez aux superbes. Un ne, dis-je, qui n'est qu'une si petite partie os créatures, ose entreprendre de vous . Et c'est vous-même, ô mon Dieu! qui lui ez cette pensée, et lui faites goûter un r secret dans ces louanges qu'il vous donne, que vous nous avez créés pour vous, et otre cœur est toujours agité de trouble et niétude jusqu'à ce qu'il trouve son repos us.

nnez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, la lu- qui m'est nécessaire pour discerner si la ière action de l'homme est de vous invo- ou de vous louer, et si la connaissance de divinité précède l'invocation de votre Mais qui pourrait vous invoquer sans vous ître, puisque si l'on ne vous connaît pas, st capable d'invoquer au lieu de vous un que vous? Ou plutôt vous invoque-t-on que l'on vous connaisse plus clairement, que l'on vous connaisse déjà obscurément a foi, selon ces paroles de votre apôtre : nent les hommes invoqueront-ils celui au- ils ne croient pas? et comment croiront-ils en celui qui ne leur a point été annoncé? Le prophète aussi nous enseigne que ceux qui cherchent le Seigneur le loueront, parce que ceux qui le cherchent le trouvent, et l'ayant trouvé, ils le louent. Que je vous cherche donc, mon Dieu, en vous invoquant, et que je vous invoque en croyant en vous qui nous avez été annoncé. Seigneur, la foi que vous m'avez donnée vous invoque, la foi que vous m'avez inspirée par l'humanité de votre fils, et par le ministère des prédicateurs de votre parole.

CHAPITRE II.

Il prie Dieu de venir en lui, et montre que Dieu est en l'homme et l'homme en Dieu.

Mais comment invoquerai-je mon Dieu? comment invoquerai-je mon Seigneur, puis qu'en l'invoquant il semble que je l'appelle afin qu'il vienne dans moi? Et y a-t-il quelque lieu en moi où puisse venir mon Dieu, le Dieu véritable, le Dieu qui a créé le ciel et la terre? Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait en moi quelque chose qui soit capable de vous comprendre? Et même le ciel et la terre que vous avez créés, et dans lesquels vous m'avez créé, sont-ils capables de vous comprendre?

Mais puisque tout ce qui est ne serait point sans vous, ne semble-t-il pas que tout ce qui est vous comprend en soi? Et ainsi, puisque je suis du nombre des choses qui ont un être, comment puis-je vous demander que vous veniez en moi, puisque je ne serais pas si vous n'étiez point en moi? Cependant comment vous comprendrais-je, puisque vous êtes même dans les enfers, où je ne suis pas, et que selon votre parole sacrée, si je descends dans l'enfer, je vous y trouverai?

Je ne serais donc point, mon Dieu, je ne serais point du tout si vous n'étiez point en moi. Ou ne dois-je point dire plutôt que je ne serais

point, si je n'étais point en vous, de qui procèdent toutes choses, par qui subsistent toutes choses, et en qui sont contenues toutes choses? Cela est ainsi, Seigneur, cela est ainsi. Où vous prié-je donc de venir quand je vous invoque, puis qu'il est constant que je suis en vous? Et de quel lieu viendriez-vous en moi? Car où pourrais-je me retirer hors du ciel et de la terre, afin que mon Dieu qui remplit le ciel et la terre, pût de là venir en moi?

CHAPITRE III.

Dieu est partout et tout entier en chaque chose.

Le ciel et la terre vous renferment-ils donc en eux, Seigneur, parce que vous les remplissez? ou les remplissez-vous de telle sorte qu'il reste encore quelque chose de vous après que vous les avez remplis, parce qu'ils ne peuvent vous renfermer tout en eux? Que si cela est, mon Dieu, où répandez-vous ce qui reste ainsi de vous après que vous avez rempli le ciel et la terre? Mais n'est-ce point une pensée plus digne de votre grandeur, de croire que vous n'avez pas besoin d'être contenu par quelque chose, vous qui contenez toutes choses, parce que vous ne les remplissez de vous qu'en les contenant en vous? Car les vases qui sont pleins de vous ne vous contiennent pas renfermé en eux et arrêté par leur circonférence, comme ils tiennent et arrêtent l'eau dont ils sont remplis, puisque encore qu'ils se brisent vous ne vous répandez point. Et lorsque vous vous répandez sur nous, vous ne tombez pas comme une liqueur qui est repandue, mais vous nous élevez vers vous et vous ne vous écoulez pas, mais vous nous rassemblez et réunissez en vous.

Mais remplissant ainsi toutes choses dans cette vaste étendue de votre être infini et universel, les remplissez-vous toutes de toute cette universalité de votre être? ou parce qu'elles ne peuvent toutes vous comprendre tout entier, ne comprennent-elles que quelque partie de vous? et est-ce la même partie de vous qu'elles comprennent toutes ensemble? ou chacune d'elles en comprend-elle une en particulier, les plus grandes une plus grande, et les plus petites une plus petite, comme s'il pouvait y avoir en vous de plus grandes et de plus petites parties? ou ne devons-nous pas dire plutôt que vous êtes tout entier en toutes choses, et que nulle néanmoins ne vous comprend tout entier

CHAPITRE IV.

Il décrit la grandeur et la toute-puissance de D

Qu'êtes-vous donc, ô mon Dieu? qu'êt sinon le Dieu et le maître de toutes les res? Car y a-t-il un autre Dieu que le Sei y a-t-il un autre Dieu que celui que no rons? C'est vous, Seigneur, dont la maj prême est accompagnée d'une suprême et qui n'avez pas seulement une très puissance, mais une toute-puissance qui finie. C'est vous qui êtes également très cordieux et très juste; qui étant très partout, êtes néanmoins très visible et ché en tous lieux, et n'êtes pas moins par votre parfaite et souveraine beauté, doutable par votre force invincible. C'es ô mon Dieu, qui subsistant dans un ét jours immobile et toujours le même, ête moins toujours incompréhensible; qui bi vous soyez immuable causez tous les c mens et toutes les révolutions du mo qui n'étant ni nouveau ni ancien, ni j vieux, renouvelez toutes choses, et faites et sécher en même temps toute la force gueur des superbes, sans qu'ils senten main qui les fait tomber dans la défa C'est vous, Seigneur, qui agissez sans c ne laissez pas de demeurer dans un repos é et qui, bien que vous soyez incapable d' indigence, avez soin toutefois de recu fruit de vos dons; c'est vous qui nous s de votre main, qui nous remplissez de v prit, et qui nous couvrez de votre pro c'est vous qui nous créez de nouveau, tirant du néant de notre péché, qui nou rissez par votre parole, et qui nous per nez peu à peu par l'accroissement d grâce; c'est vous enfin qui nous cherche que nous nous sommes perdus, comme aviez quelque besoin de nous trouver.

Vous aimez, Seigneur, mais vous aim trouble et sans passion; vous êtes jalou vous êtes exempt des craintes et des inqu de la jalousie; vous vous repentez, mai repentance est sans douleur et sans tr vous vous mettez en colère, mais il n'y

; plus calme ni de plus tranquille que votre co-re; vous changez vos ouvrages, mais vous ne iangez point vos desseins et vos conseils; vous ecouvrez ce que vous n'avez pu perdre; vous tes comblé de richesses, et vous aimez les rands gains comme si vous étiez pauvre; vous l'êtes point avare, et vous exigez toutefois l'in-érêt et l'usure des dons que vous dispensez aux ommes. Quoique personne ne puisse rien pos-éder qui ne soit à vous, on ne laisse pas de ous donner plus que vous ne demandez, afin ue vous soyez redevable. Vous rendez ce que ous devez, sans être obligé à aucune dette : t vous remettez ce qu'on vous doit sans rien erdre de ce que vous remettez.

Mais quelle proportion y a-t-il, mon Dieu, ntre ce que vous êtes et ce que je viens de dire le vous, ô mon Seigneur! ô ma vie! ô mes hères et saintes délices! Et que dit-on de grand le votre divine majesté, lorsqu'on en dit les lus grandes choses? Combien donc sont mal-eureux ceux qui ne parlent point du tout de ous, ô mon Dieu, puisque ceux même qui arlent le plus sont des muets s'ils ne parlent le vous!

CHAPITRE V.

Il demande à Dieu son amour et le pardon de ses péchés.

Qui me fera la grâce, Seigneur, de me re-poser en vous? Qui me fera la grâce de vous voir venir dans mon cœur et l'enivrer du vin cé-este de votre amour, afin que je perde le sou-venir de mes maux, et que je vous embrasse de outes les puissances de mon âme comme mon eul et unique bien? Qu'est-ce que vous m'êtes, mon Dieu! Éclairez-moi par votre miséricorde, fin que je le puisse dire. Et moi, Seigneur, que ous suis-je pour m'honorer d'un commande-nent aussi doux et aussi agréable que celui de ous aimer, et pour ne pouvoir souffrir que j'y nanque sans vous mettre en colère contre moi, t sans me menacer de grandes misères? Hélas! eigneur, n'est-ce pas une assez grande misère ue de ne vous point aimer? Mais je vous con-ure par votre bonté, ô mon Dieu, de me dire e que vous m'êtes. Je vous conjure de dire à non âme : « Je suis ton Sauveur; » et de le lui lire en sorte que je l'entende. Je tiens en votre présence les oreilles de mon cœur toutes prêtes pour écouter cette favorable parole. Ouvrez-les, mon Dieu, et dites à mon âme : « Je suis ton Sauveur. » Que je coure après cette voix; et que vous ayant trouvé je me tienne attaché à vous. Ne me cachez pas la beauté de votre visage. Que je meure à moi-même afin de le voir, de peur que je ne meure pour jamais si je ne le voyais pas.

La maison de mon âme est bien étroite et bien petite pour un aussi grand hôte que vous, ô mon Seigneur et mon Dieu; mais je vous prie de l'ac-croître afin qu'elle soit capable de vous recevoir. Elle tombe en ruine; mais je vous prie de la ré-parer. Il y a des choses qui peuvent offenser vos yeux; je le sais et je le confesse; mais qui peut la rendre nette que vous seul? et à qui puis-je recourir qu'à vous? Purifiez-moi s'il vous plaît, Seigneur, de mes offenses secrètes et ca-chées, et ne m'imputez point celles d'autrui. Je crois, et c'est pour cela que je parle avec quelque confiance. Vous savez, Seigneur, quelle est ma foi en votre miséricorde; et c'est elle qui me fait croire qu'après que je me suis accusé de mes crimes en votre présence, vous m'avez remis la malice de mon cœur. Mais je ne veux point con-tester avec vous, qui êtes et mon juge et la vérité : et je ne veux pas me tromper moi-même, ni m'exposer au péril de me voir convaincu de pé-ché et de mensonge. Je ne conteste donc point avec vous, mon Dieu; car, si vous vouliez exa-miner avec rigueur les péchés des hommes, qui pourrait résister devant le tribunal de votre justice?

CHAPITRE VI.

Il décrit le commencement de son enfance, et parle ensuite de la providence et de l'éternité de Dieu.

Que si je ne puis, Seigneur, parler à votre justice, permettez au moins que je parle à votre miséricorde, bien que je ne sois que terre et que cendre. Permettez-moi de parler, puisque c'est à votre clémence et à votre bonté que j'adresse mes paroles, et non à un homme qui se moque-rait peut-être de moi. Il se peut faire néanmoins que vous vous en moquiez vous-même; mais j'espère que, si vous vous moquez de mes pa-roles, vous aurez pitié de ma misère. Je com-mencerai donc, Seigneur, en vous déclarant d'abord que j'ignore d'où je suis venu en ce monde, en cette vie misérable, à laquelle je ne sais si je dois donner le nom d'une vie mortelle.

ou plutôt d'une mort vivante. En même temps que j'y suis entré, j'y ai été reçu entre les bras de votre miséricorde, ainsi que je l'ai appris des deux personnes dont vous vous êtes servi pour me faire naître, n'ayant pu par moi-même en avoir aucun souvenir.

Étant venu au monde, je goûtai les premières délices des enfans en goûtant la douceur du lait. Mais ce n'étaient ni ma mère ni mes nourrices qui en remplissaient leurs mamelles. C'était vous, Seigneur, c'était vous seul qui me donniez par leur entremise la nourriture dont j'avais besoin, selon l'ordre naturel que vous avez établi, et selon les richesses de votre bonté et de votre providence, qui étend ses soins jusque dans les principes les plus cachés et les causes les plus secrètes de la subsistance de vos créatures. C'est vous qui me donniez cet instinct de ne vouloir pas prendre plus de lait qu'il ne vous plaisait de m'en donner, et qui inspiriez à celles qui me nourrissaient la volonté de me donner ce qu'elles recevaient de vous. Car elles se portaient par une affection bien réglée à me donner avec plénitude ce qu'elles recevaient de vous avec abondance, et elles se soulageaient en me le donnant. Elles tiraient un bien pour elles-mêmes du bien que je recevais d'elles, ou plutôt de vous par elles, puisque vous êtes l'auteur de tous les biens, ô mon Dieu, et que je vous dois toute la conservation de ma vie; ce que j'ai bien remarqué depuis, toutes ces faveurs que vous nous faites au dedans et au dehors de nous ayant été comme une voix qui m'a annoncé cette vérité. Mais dans ces premiers temps de mon enfance je ne savais que sucer le lait, goûter avec joie ce qui contentait mes sens, et pleurer lorsque je sentais quelque douleur. Il ne se passa guère de jours que je commençai à rire : d'abord c'était en dormant, et puis étant éveillé, comme je l'ai appris des personnes qui avaient soin de m'élever ; et ne pouvant me souvenir de ce qui se passait en moi à cet âge, j'ai cru ce qu'elles m'en ont dit, parce qu'on remarque tous les jours les mêmes choses aux autres enfans.

Peu à peu je m'accoutumai à remarquer le lieu où j'étais, et à vouloir faire connaître mes désirs à ceux qui pouvaient les exécuter; mais je me trouvais le plus souvent dans l'impuissance de le faire, parce que mes désirs étaient au dedans de moi, au lieu que ces personnes étaient au dehors, et ne pouvaient par aucun de leurs sens pénétrer jusque dans mon âme. J'étais réduit alors à me tourmenter, à remuer mes pieds et mes bras, et à jeter divers cris, tâchant de rendre ces signes les plus conformes que je pouvais à mes volontés; mais outre que je faisais peu de ces signes selon mon peu de pouvoir en ce petit âge, ceux que je faisais avaient si peu de rapport aux mouvemens de mon cœur, qu'ils n'étaient pas capables de faire comprendre mon intention. Et quand on ne m'obéissait pas, ou parce qu'on ne m'entendait point, ou de peur que ce que je voulais ne me fît mal, je me dépitais de ce que des personnes âgées, qui avaient toute autorité sur moi, n'étaient pas soumises absolument à tous mes désirs; de ce que des personnes libres ne se rendaient pas esclaves de mes volontés; et n'ayant pas la force de me venger d'eux, j'avais recours aux larmes et me vengeais en pleurant. J'ai remarqué toutes ces choses dans les enfans dont j'ai observé les actions; et ces enfans, dans leur ignorance, m'ont fait beaucoup mieux connaître ce qui s'est passé en moi lorsque j'étais aussi petit qu'eux, que ceux qui m'ont élevé ne me l'ont appris avec toute la connaissance qu'ils en avaient.

Depuis ce temps, plusieurs années se sont écoulées, et mon enfance est morte sans que je cesse d'être vivant. Mais vous, Seigneur, non-seulement vous êtes toujours vivant, mais rien ne meurt jamais en vous, parce qu'avant tous les temps, et généralement avant toutes choses, vous étiez toujours, et vous étiez toujours Dieu et le Seigneur de toutes les créatures que vous avez tirées du néant. Car toutes les choses mobiles et passagères ont dans vous une cause qui ne passe point et est immobile; toutes les choses muables ont dans vous une origine immuable, et toutes les choses privées de raison et temporelles ont dans vous des raisons vivantes et éternelles.

Seigneur, ne dédaignez pas, s'il vous plaît, et comme Dieu tout-puissant, de parler à votre serviteur qui vous offre sa prière, et comme père des miséricordes de répondre à un pécheur misérable. Je prends la hardiesse de vous demander si mon enfance a succédé à quelque autre âge qui fût fini avant elle, si cet autre âge est celui que j'ai passé dans le ventre de ma

mère, et dont j'ai ouï dire quelque chose, ayant vu moi-même des femmes durant leur grossesse. Mais encore, qu'étais-je avant d'être conçu? Avais-je quelque être, et étais-je quelque part? Je vous prie de me le dire, ô mon Dieu! ô mon amour! Car ni mon père, ni ma mère, ni l'expérience des autres, ni ma mémoire n'ont pu m'apprendre rien sur ce point. Mais ne vous moquez-vous point de moi lorsque je vous fais ces questions? vous qui me commandez seulement de vous louer des choses dont j'ai connaissance, et de vous en rendre l'honneur et la gloire. Je vous glorifie, Seigneur du ciel et de la terre, et je me confesse redevable à votre bonté des commencemens de ma vie et de mon enfance dont je n'ai aucun souvenir, et dont vous ne donnez aucune connaissance aux hommes que parce qu'ils peuvent juger ce qui s'est passé dans eux-mêmes en remarquant ce qui se passe dans les autres, et qu'ils peuvent apprendre plusieurs choses qui leur sont arrivées dans ce premier âge, en ajoutant créance au rapport que leur en font des nourrices et de simples femmes. Enfin j'étais et je vivais déjà en ce temps de mon enfance, et je cherchais des signes pour me faire connaître aux autres mes désirs et mes volontés.

De qui, Seigneur, une telle créature peut-elle recevoir l'être et la vie, sinon de vous? Quelqu'un peut-il se rendre le créateur de soi-même? et y a-t-il une autre source d'où l'être et la vie puissent découler sur nous que votre toute-puissance qui nous tire du néant, que vous, mon Dieu, en qui l'être et la vie ne sont qu'une même chose, parce que vous êtes tout ensemble et le souverain être et la souveraine vie? Car vous êtes l'Être suprême, et vous ne changez jamais. Le jour présent ne se passe point en vous qui êtes toujours immuable et toujours le même: et toutefois c'est en vous-même qu'il se passe, parce que tous les temps sont en vous aussi bien que toutes les autres choses du monde, et qu'ils ne pourraient suivre leurs révolutions ordinaires, s'ils ne trouvaient en vous l'affermissement immobile de leur mouvement et de leur cours.

Ainsi, Seigneur, parce que vos années ne peuvent finir, elles ne sont qu'un jour qui dure toujours, et qui n'est ni passé ni futur, mais toujours présent. Et combien de nos jours et des jours de nos ancêtres ont-ils déjà passé par ce même jour immuable qui est en vous, dont ils ont reçu la mesure de leur être qui est si borné et si imparfait? Et combien d'autres jours passeront encore par ce même jour qui règlera toujours leurs cours et leur donnera le peu d'être qui leur est propre? Mais vous, Seigneur, vous êtes toujours le même, et l'on peut dire de vous que vous avez fait aujourd'hui tout ce que vous avez fait hier et dans les siècles passés; et que vous ferez aujourd'hui tout ce que vous ferez demain, et dans tous les siècles à venir, parce que vous n'agissez que dans ce grand jour de l'éternité, qui contient en soi la durée de tous les temps, et n'est précédé ni suivi par aucun jour.

Il y en aura peut-être qui ne pourront comprendre cette vérité: mais qu'y puis-je faire? Qu'ils ne laissent pas de se réjouir avec moi, et de s'écrier: « Quelle est cette haute et ineffable merveille? » Qu'ils se réjouissent même de leur ignorance, et qu'ils s'estiment heureux de ne pouvoir vous trouver, mon Dieu, puisqu'ils vous trouvent en effet lorsqu'ils ne vous trouvent point; votre grandeur infinie étant cause qu'ils ne peuvent vous trouver; au lieu que s'ils vous trouvent selon leur imagination et leur idée, ils ne vous trouvent pas en vous trouvant, puisqu'ils ne sauraient trouver par une intelligence finie et bornée, comme est la leur, un Dieu infini et incompréhensible comme vous êtes.

CHAPITRE VII.

Il montre que l'enfance même est sujette à divers péchés.

Seigneur faites-nous miséricorde. Malheur sur les péchés des hommes! Et cependant c'est un homme et un pécheur qui vous parle, et vous ne laissez pas d'avoir compassion de sa misère, parce que vous êtes l'auteur de son être, et que vous n'êtes pas l'auteur des péchés qu'il a commis. Qui me pourra dire quels ont été les péchés de mon enfance? Car votre Esprit-Saint nous a déclaré dans les Écritures, que nul n'est exempt de péché en votre présence, non pas même l'enfant qui n'a vécu sur la terre que durant l'espace d'un jour. Qui me les racontera? Ne sera-ce point quelque enfant dans lequel je puisse remarquer les choses qui se sont passées dans moi-même, et dont je ne saurais me souvenir?

En quoi donc pouvais-je pécher alors? Était-ce en ce que je pleurais dans l'ardeur et dans l'impatience de téter? Car si j'étais maintenant aussi âpre et aussi ardent à manger des viandes que j'étais alors à sucer le lait, on se moquerait de moi; et l'on me reprendrait avec très grande raison. Ces actions que je faisais méritaient donc d'être reprises; mais parce que je n'eusse pas entendu ceux qui m'eussent voulu reprendre, ni la raison, ni la coutume ne permettaient pas que l'on m'en reprît. Aussi nous nous défaisons de ces promptitudes et de ces impatiences à mesure que nous avançons dans l'âge: ce qui témoigne qu'elles sont mauvaises, puisqu'on ne voit point d'homme de jugement qui, voulant retrancher d'une chose ce qui la rend défectueuse, en retranche ce qui est bon. N'est-il pas vrai qu'en cet âge même, quoique si tendre, un enfant fait mal de demander avec tant d'ardeur et avec larmes des choses qui lui sont nuisibles? de se dépiter, et de s'aigrir contre ceux qui ne lui sont point soumis, contre des personnes libres, et que leur âge avancé lui doit rendre vénérables, contre son père et sa mère, et contre tant d'autres qui sont incomparablement plus sages que lui; et de s'efforcer même autant qu'il peut de les blesser en les frappant, parce qu'ils ne veulent pas faire tout ce qu'il désire d'eux, et qu'ils ne lui obéissent pas aveuglément en des choses qui lui seraient pernicieuses?

Ainsi la faiblesse du corps est innocente dans les enfans: mais l'esprit des enfans n'est pas innocent. J'en ai vu un, que j'ai remarqué particulièrement avoir été si jaloux et si envieux, qu'il en était devenu tout pâle; et que ne sachant pas même encore parler, il ne laissait pas de regarder avec colère et avec aigreur un autre enfant qui tétait la même nourrice que lui. Ce qui est si ordinaire et si connu de tout le monde, que les mères et les nourrices prétendent expier ces fautes de leurs enfans par je ne sais quels remèdes superstitieux. Mais peut-on se persuader qu'un enfant soit innocent, lorsque trouvant dans les mamelles de sa nourrice une source très abondante de lait, et qu'étant si riche, pour le dire ainsi, de ce premier bien de la nature, qu'il y en a assez pour lui et pour un autre, il en est néanmoins si avare qu'il ne peut souffrir qu'un autre enfant, aussi faible et aussi jeune que lui, qui a un extrême besoin de cet unique secours de son indigence cette seule nourriture qui peut conserver entre en partage avec lui, et reçoive ce de trop? On souffre toutefois avec douc même avec tendresse, ces injustices et c sions en ces petites créatures, quoic soient des défauts, et qui ne sont pas d'importance, parce qu'on sait qu'ils pas avec l'âge: autrement on n'aurait pas rai les souffrir. Et c'est pourquoi aussi l'on r les pardonner aux personnes plus âgées.

C'est donc à vous, ô mon Seigneur e Dieu, que je dois rendre de justes lo comme à l'auteur de la vie, qui donnez a fans un corps enrichi de ses organes, co de ses membres, et orné de l'éclat et beauté de ses linéamens et de sa figure, avez imprimé dans toutes ses puissances relles comme un instinct et un mouveme et secret qui lui fait employer tous ses pour conserver l'intégrité et la perfection parties. C'est avec raison que vous m'ord mon Dieu, de vous bénir et de vous g pour tous ces dons que j'ai reçus de votr ralité, et de chanter des cantiques de lo en l'honneur de votre nom si grand et fable; car vous seriez toujours reconnu le Dieu tout-puissant, et dont la bonté n' moins infinie que la puissance, quan n'auriez produit que ces beaux et ces ex ouvrages que nul n'est capable de produ vous seul, qui êtes cette unité indivisibl procèdent toutes les diverses qualités des cette beauté originelle dont reluisent q traits dans toutes les beautés de la nat cette loi vivante et souveraine qui règl l'ordre de l'univers.

Je n'ai parlé de ce premier âge, mon que pour marquer les premières oblig dont je vous suis redevable. Car du reste puis-je me résoudre à le compter comn partie de la vie que j'ai passée en ce m puisque je ne me souviens point d'avoi durant tout ce temps, que je n'en ai p savoir que ce que j'en ai appris par le gnage et par le rapport des autres, et par j'en ai pu remarquer moi-même dans l fans, quoique d'ailleurs ces conjectures très fidèles et très assurées; puisque enfin ce qui regarde ma propre connaissance

ouvenir, il ne m'en reste non plus d'idée que de elui que j'ai passé dans le ventre de ma mère, t qu'ils sont tous deux ensevelis pour moi dans 'obscurité des mêmes ténèbres. Que si j'ai été onçu dans l'iniquité, et si le péché était en noi lorsque ma mère me nourrissait en son ein, dites, je vous prie, à votre serviteur, ô non Seigneur et mon Dieu, en quel temps t en quel lieu j'ai pu jamais avoir été innocent. Mais j'ai assez parlé de cet âge; et en vain je n'y arrêterais davantage, puisqu'il n'en reste aucune trace dans mon esprit.

CHAPITRE VIII.

Il décrit de quelle sorte les enfans apprennent à parler.

De l'enfance je suis passé dans l'âge qu'on appelle puéril, ou plutôt cet âge est venu à moi et a succédé à l'enfance, qui à parler proprement ne s'en était pas allée car où serait-elle allée? mais qui toutefois n'était plus, puisque je n'étais plus ce petit enfant qui ne parlait point, mais un enfant un peu plus grand, qui savait déjà parler. Je me souviens de cet âge, et j'ai remarqué depuis de quelle sorte j'avais appris à parler. Car je n'ai eu personne qui m'ait fait apprendre des mots avec quelque ordre et quelque méthode, ainsi que l'on fit bientôt après, lorsqu'on m'apprit à connaître les lettres pour m'apprendre à lire. Mais lorsque, me servant de divers cris, de différens accens de la voix, et de plusieurs mouvemens du corps pour découvrir la pensée et le désir de mon cœur, afin qu'on fît ce que je voulais, je ne pouvais exprimer tous mes sentimens ni les rendre intelligibles à ceux à qui je désirais les faire entendre, je commençai par l'intelligence naturelle que vous m'avez donnée, mon Dieu, à prendre peine de retenir et d'imprimer fortement dans ma mémoire les noms et les mots que j'entendais dire aux personnes qui me parlaient; et lorsque, en suite de la parole qu'ils avaient dite, il s'avançaient vers quelque chose, je remarquais et retenais qu'elle s'appelait du nom qu'ils lui donnaient lorsqu'ils la voulaient montrer; et je jugeais qu'ils la voulaient montrer en considérant les mouvemens qu'ils faisaient du corps; ces gestes étant comme des paroles naturelles communes à toutes les nations, qui se forment par des signes ou de la tête ou des yeux, par les actions des autres parties du corps, et par le ton de la voix qui découvre le désir de l'âme dans tout ce qu'elle demande, ou veut avoir, ou rejette, ou fuit.

Ainsi, entendant redire souvent les mêmes paroles, dont chacune était arrangée selon sa place naturelle dans les différens discours que l'on tenait devant moi, je remarquais peu à peu ce qu'elles signifiaient; et ayant accoutumé ma langue à les prononcer, je m'en servais pour faire connaître ce que j'avais dans le cœur. Je commençai de cette sorte à me servir des mêmes signes que les autres pour leur déclarer mes sentimens, et j'entrai plus avant dans la société de cette vie, pleine de tant d'orages et de tempêtes, demeurant soumis en tout à l'autorité de mon père et de ma mère, et obéissant encore aux personnes avancées en âge qui me gouvernaient.

CHAPITRE IX.

Il parle de l'aversion pour l'étude, de l'amour du jeu et de la crainte des châtimens qui sont ordinaires aux enfans.

N'ai-je pas sujet, mon Dieu, de déplorer les misères et les tromperies que j'ai éprouvées en cet âge, puisqu'on ne me proposait point d'autre règle de bien vivre, que de suivre la conduite et les avertissemens de ceux qui ne travaillaient qu'à m'inspirer le désir et l'ambition de paraître un jour avec éclat dans le monde, et d'exceller en cet art de l'éloquence, qui fait acquérir de l'honneur parmi les hommes, et des richesses fausses et trompeuses? De là on m'envoya à l'école pour apprendre à lire. J'ignorais absolument à quoi ce travail et cette étude me pouvaient servir; mais mon ignorance n'empêchait pas que je ne fusse châtié de ma négligence et de ma paresse. Car la sévérité de cette exacte discipline était louée des personnes âgées, et l'exemple, aussi bien que le grand nombre de ceux qui, dans leur enfance, avaient passé par ces chemins âpres et difficiles, nous tenait lieu d'une loi et d'une nécessité d'y passer comme eux; étant ainsi contraints d'essuyer les peines et les sueurs de cette dure et longue carrière de nos études, et de gémir sous le joug des travaux et des douleurs, qui se sont multipliés de cette sorte sur la postérité du premier homme.

Pendant ces exercices de mon enfance, je fis rencontre de quelques-uns de vos serviteurs qui vous invoquaient dans leurs prières, et j'appris d'eux, autant que je pouvais être capable de

concevoir quelque idée de vous, que vous étiez quelque chose de grand et de sublime, et que, encore que vous fussiez caché à nos sens, vous pouviez exaucer nos prières et nous secourir. Ensuite de quoi je commençai, tout enfant que j'étais, à vous demander l'assistance, et à m'adresser à vous comme à mon refuge et à mon asile. J'apprenais à ma langue bégayante à vous invoquer; et quoique je fusse petit, l'affection avec laquelle je vous priais d'empêcher que je n'eusse point le fouet à l'école n'était point petite. Or, il arrivait souvent que vous n'exauciez pas ma prière, ce que vous faisiez pour mon bien; et alors les personnes âgées, et même mon père et ma mère, qui n'eussent pas voulu qu'il me fût arrivé aucun mal, se riaient de mes douleurs, qu'ils considéraient comme de légères peines, et qui passaient dans mon esprit pour le plus grand et le plus redoutable de tous les maux.

Seigneur, se peut-il trouver quelqu'un qui, sans avoir rien de l'insensibilité de quelques naturels stupides, que l'on voit supporter les tourmens avec une dureté inébranlable, ait un si grand cœur, une âme si généreuse et si héroïque, et soit attaché à vous par une affection si puissante; se peut-il, dis-je, trouver un homme qui, s'étant consacré à votre service, soit tellement élevé au-dessus de l'infirmité humaine par la grandeur de son zèle et par la fermeté de son courage, qu'il se moque des chevalets, des ongles de fer, et des autres espèces de gênes et de tortures, dont l'horreur fait trembler les hommes dans toute la terre, et les porte à vous demander avec un humble frémissement qu'il vous plaise les en garantir, et que non-seulement il se rie de ces supplices, mais se moque même de ceux qui les appréhendent avec tant d'effroi, comme mon père et ma mère se moquaient de mes châtimens et de ces peines que je recevais de mes maîtres? Car il est vrai que je ne les appréhendais pas moins que les hommes appréhendent les plus grands supplices, et qu'ils ne vous demandent pas avec plus d'ardeur de les en délivrer, que je vous conjurais d'éloigner de moi ces tourmens de petits enfans. Mais je ne laissais pas d'être coupable de paresse et de négligence, ou en écrivant moins, ou en lisant moins, ou en apprenant moins mes leçons que je ne devais.

Car je ne manquais, Seigneur, ni d'esprit, ni de mémoire; votre bonté a voulu que j'en eusse assez pour cet âge. Je ne manquais que d'affection à l'étude, laquelle était bannie de mon cœur par la passion du jeu qui me possédait, et qui était la première cause de tous les traitemens rigoureux que je souffrais. Cependant ceux qui punissaient en moi cette passion étaient possédés d'une pareille; car les niaiseries des hommes passent pour des affaires importantes; et celles des enfans au contraire sont punies par ceux mêmes qui les imitent, sans que nul ait pitié ni des enfans ni des hommes, qui sont encore plus enfans qu'eux. Et certes, un juge équitable peut-il approuver que je fusse puni avec rigueur, à cause que je jouais à la paume en un âge où on est enchanté de ce divertissement, et que ce jeu retardait un peu le progrès que j'eusse pu faire dans les lettres humaines et dans les sciences séculières, lesquelles ne devaient elles-mêmes me servir un jour que d'un jeu d'esprit plus indigne de la sagesse et de la gravité d'un homme, que ce plaisir des sens ne l'était de la faiblesse et de la légèreté d'un enfant? Et ce maître qui me châtiait agissait-il lui-même avec plus de modération et de retenue que moi, puisque, lorsqu'il était vaincu en quelque petite dispute par un homme de sa profession, il était plus ému de dépit et de jalousie que je n'étais lorsqu'un de mes compagnons m'avait gagné une partie à la paume?

CHAPITRE X.

Il explique de quelle sorte l'amour du jeu, des fables et des spectacles, le rendait paresseux dans ses études.

Je péchais néanmoins contre vous, mon Dieu, qui avez non-seulement établi un ordre immuable dans les choses naturelles que vous avez toutes créées, mais qui réglez même les désordres du péché dont vous n'êtes point l'auteur. Je péchais en désobéissant aux commandemens de mes parens et de mes maîtres, puisque, de quelque esprit qu'ils fussent poussés touchant mes études, je pouvais toujours, lorsque je serais avancé en âge, me servir utilement des lettres et des sciences qu'ils désiraient que j'apprisse. Car ma désobéissance ne venait pas de sagesse, ni du choix que j'eusse fait de quelque exercice plus excellent et plus saint; mais elle n'avait point

ource que la passion du jeu, que l'a- ces exercices de divertissement et de ı je me piquais d'honneur de remporter .a victoire, et les délices que je trouvais écit de quelques fables et de quelques ; feintes et imaginaires, qui me char- · l'oreille et flattant ma curiosité, en ent l'ardeur et la faisaient passer en- mes oreilles dans mes yeux, parce allumaient en moi un désir violent de spectacles que l'on représente sur les et d'assister à ces jeux publics qui le divertissement aux personnes plus n quoi toutefois il est remarquable, e que les magistrats qui les font repré- ossèdent les premières charges et les nentes dignités, il n'y a presque point qui ne désire de voir ses enfans élevés degré d'honneur auquel est attaché ir de faire jouer ces comédies. Et ce- ils souffrent volontiers qu'on les châtie pour se trouver à ces jeux ils se dé- de leurs études, par lesquelles néan- souhaitent qu'ils se rendent capables er aux plus grands honneurs de la Ré- , pour avoir le droit de donner au plaisir de ces spectacles. Seigneur, avec les yeux de votre miséricorde ces le la vanité des hommes; délivrez-en, plaît, ceux qui vous invoquent comme délivrez-en aussi ceux qui ne vous in- pas encore, afin qu'ils vous invoquent, ous acheviez de les en délivrer entiè-

CHAPITRE XI.

quelle sorte étant tombé malade dans son enfance d'être baptisé, et ce qui porta sa mère à différer son

encore dans l'enfance, j'avais entendu la vie éternelle qui nous a été promise ystère de l'incarnation de Jésus-Christ ls et notre Seigneur, qui est venu guérir gueil par son humilité prodigieuse. Et ne m'eut pas plus tôt mis au monde, ant comme une personne qui avait une spérance en vous, elle eut le soin de me rquer du signe de la croix sur le front, mettant au nombre des catéchumènes, et aire goûter ce sel divin et mystérieux, une figure de la vraie sagesse.

Vous savez, Seigneur, que lorsque j'étais encore enfant, je me trouvai un jour surpris d'une douleur d'estomac, et pressé d'un étouffement si soudain et si violent, qu'on me croyait près de rendre l'esprit. Vous savez, dis-je, mon Dieu, vous qui dès lors m'aviez pris en votre garde, avec quelle ferveur et quelle foi je demandai à recevoir le baptême de Jésus-Christ votre Fils, qui est mon Seigneur et mon Dieu, et que j'en conjurai la tendresse et la charité de ma mère, et de la mère commune de tous les fidèles, qui est votre Église. Vous savez combien ma mère fut troublée dans la surprise d'un mal si subit et si mortel; que son cœur chaste se pressant de m'enfanter comme une seconde fois, en me procurant par la foi la vie éternelle, elle se sentait plus animée d'ardeur et d'amour pour me mettre ainsi dans le ciel, qu'elle ne l'avait été pour me mettre au monde, et qu'elle se hâtait pour donner ordre à me faire recevoir les sacremens divins et salutaires, afin que je fusse purifié de mes péchés, en faisant profession de croire en vous, Jésus mon Sauveur. Mais dans ce même temps je me trouvai soulagé, et mon mal diminuant, on différa de me laver dans les eaux sacrées du baptême, parce qu'on croyait qu'il était comme impossible que, recouvrant la santé, je ne me souillasse encore par de nouvelles offenses, et que l'on craignait de m'exposer à ce danger, parce que les crimes auxquels on retombe, après avoir été plongé dans ce bain céleste, sont beaucoup plus grands et périlleux que ceux que l'on a commis avant qu'être baptisé.

Ainsi, je croyais dès lors en vous aussi bien que ma mère et toute notre famille. Et il ne restait plus que mon père qui n'y croyait pas encore, et qui ne put néanmoins par ses persuasions surmonter dans mon esprit l'autorité si légitime que ma mère y avait acquise par son insigne piété, ni me détourner par son exemple de croire en vous et en Jésus-Christ. Car elle travaillait sans cesse afin que je vous eusse plus tôt pour père, vous qui êtes mon Dieu et mon créateur, que celui par lequel vous m'aviez donné la vie. Et votre grâce la soutenait et l'assistait en ce dessein, la rendant plus forte et plus puissante que son mari, à qui elle ne laissait pas, quoiqu'elle fût beaucoup meilleure que lui, d'être soumise en toutes choses, parce

qu'en cela même c'était à vous qu'elle était soumise, puisque c'est vous qui lui commandiez de lui obéir.

Pardonnez-moi, s'il vous plaît, mon Dieu, le désir que j'ai de savoir, si toutefois vous voulez bien que je le sache, par quel conseil on différa lors de me baptiser, et s'il m'était utile que l'on m'eût ainsi comme abandonné à moi-même, et donné comme une pleine et entière liberté de me laisser aller aux vices et aux péchés. Car si ce n'était pas me donner cette liberté, d'où vient qu'encore aujourd'hui nous entendons si souvent retentir à nos oreilles cette parole commune sur le sujet de toutes sortes de personnes : « Laissez-le, qu'il fasse ce qu'il voudra, il n'est pas encore baptisé ; » quoique pour ce qui regarde la santé du corps nous ne disons pas ; « Laissez-le, qu'il se blesse de nouveau, s'il le veut, il n'est pas encore guéri. »

Combien donc eût-il mieux valu qu'on n'eût pas retardé davantage à me procurer la guérison de mon âme, et que j'eusse employé tous mes efforts, aussi bien que mes parens tous leurs soins, afin que je pusse conserver par le secours de votre puissance la santé spirituelle que j'eusse reçue par le don de votre grâce ! Il est sans doute que cette conduite m'eût été plus avantageuse que l'autre. Mais quoi ! Il était si aisé de voir qu'au sortir de mon enfance j'allais être exposé à tant de violentes tentations, et agité de tant de flots et de tant d'orages, que ma mère, qui les prévoyait bien, aima mieux abandonner à tous ces périls cette terre qui pouvait recevoir un jour la forme de l'homme nouveau, que l'image même et la forme divine que j'aurais reçue au baptême.

CHAPITRE XII.

Comme Dieu faisait tourner à son bien la contrainte dont on usait envers lui pour le faire étudier.

Ainsi dans tout ce temps de mon enfance, que l'on n'appréhendait pas tant pour moi que celui de la jeunesse où j'entrai depuis, je n'avais point d'affection pour l'étude des lettres humaines, et avais une aversion étrange de la sévérité avec laquelle on me pressait de m'y appliquer. Mais on ne s'arrêtait pas à mon inclination et à ma mollesse, et on me pressait toujours ; de sorte que l'on me faisait du bien sans que néanmoins je fisse bien, puisque l'éloignement que j'avais de tout travail m'eût empêché de rien apprendre si l'on ne m'y eût contraint, et que nul ne fait bien une action, quoique bonne, s'il ne la fait volontairement. Ceux même qui me pressaient d'étudier ne faisaient pas bien ce qu'ils faisaient : mais vous, ô mon Dieu, me faisiez du bien par eux lorsqu'ils faisaient mal, puisqu'ils n'avaient point d'autre but dans mes études que de me donner le moyen de rassasier un jour deux passions toutes deux insatiables, dont l'une trouve en effet l'indigence et la pauvreté dans les richesses, et l'autre l'ignominie et la honte dans la gloire.

C'était ainsi, Seigneur, que vous, qui savez le nombre des cheveux de notre tête, faisiez servir à mon avantage et à mon bien les fautes que je commettais en refusant d'étudier. Car je méritais bien d'être châtié, puisque n'étant encore que petit enfant, j'étais déjà si grand pécheur. D'où il paraît que vous me faisiez du bien par ceux qui n'en faisaient pas, et que vous trouviez dans moi-même de quoi venger les péchés que je commettais moi-même. Car c'est un ordre immuable de votre sagesse, ô mon Dieu, que toute âme déréglée trouve sa peine dans ses propres déréglemens.

CHAPITRE XIII.

De la vanité des fables et des fictions poétiques qu'il aimait avec passion.

Je ne suis pas encore tout-à-fait bien éclairci d'où procédait l'aversion que j'avais pour la langue grecque, laquelle on me montrait en mon enfance. Car pour ce qui est de la latine, je l'aimais ; mais je n'en aimais pas ce que les premiers maîtres enseignent. J'en aimais seulement ce que montrent ceux qu'on appelle grammairiens, ne trouvant pas moins de dégoût ni moins de difficulté en ces premières instructions, où l'on apprend à lire, à écrire et à compter, qu'en la langue grecque. Et quelle était la cause de ce mouvement en moi, sinon le péché et la vanité qui étaient répandus dans toute ma vie ; sinon la corruption de ma chair et de ma sensualité ; sinon le déréglement de mon esprit qui était volage et léger, sans solidité et sans arrêt ; puisque ces premières connaissances des enfans, qui font qu'encore aujourd'hui je puis lire tout ce qui est écrit, et écrire tout ce que je veux, étaient plus certaines, et en cela meilleures que ces secondes, où j'étais obligé de me

· des vaines et fabuleuses aventures d'un rrant tel qu'était Énée, lorsque j'ou- s égaremens et mes erreurs; et où l'on gnait à pleurer la mort de Didon, à cause 'était tuée par un transport violent de ur, cependant que j'étais si misérable egarder d'un œil sec la mort que je me à moi-même en m'attachant à ces fic- en m'éloignant de vous, mon Dieu, qui vie? Car y a-t-il une plus grande misère tre misérable sans reconnaître et sans soi-même sa propre misère? que de la mort de Didon, laquelle est venue de e son amour pour Énée, et de ne pleurer ropre mort, qui vient du défaut d'a- ur vous?

vous aimais pas, ô mon Dieu, vous qui lumière de mon cœur, la lumière inté- e mon esprit, et l'époux qui soutenez et mon âme. Je ne vous aimais pas, et j'é- aré de vous comme un adultère spiri- dans cette fornication j'entendais de és retentir cette voix à mes oreilles: , courage! Car l'amour qu'on a pour le st un amour d'adultère qui nous éloigne Et l'on nous crie: « Courage! courage! » 'étant homme comme les autres, nous onte de n'être pas aussi enchantés de ce ur, et aussi perdus que le sont les autres. u de pleurer une si grande misère, je la mort de Didon, qui s'était portée à rnière extrémité de se tuer elle-même, e temps que je me portais à cette bas- m'attacher aux dernières de vos créa- u lieu de m'attacher à vous, ô mon t qu'étant tout terrestre je me tournais s vers la terre. Ainsi d'une part j'étais douleur lorsqu'on me défendait de lire où la fin tragique de cette princesse résentée, et de l'autre je ne les pouvais s être aussi ému de douleur. Voilà les uxquelles on donne le nom de Belles-Let- de la partie la plus noble et la plus utile rammaire, les premières instructions qui pprennent à lire et à écrire étant tenues sses et méprisables en comparaison de ndes.

que votre vérité, mon Dieu, dise main- et crie au fond de mon âme : « On se , on se trompe. » Ces premières instructions sont beaucoup meilleures et plus utiles que les autres; car j'oublierais plus volontiers aujourd'hui les travaux d'Énée et toutes les autres fables, que la science de lire et d'écrire. Je sais néanmoins qu'il y a des toiles tendues sur les portes des écoles des grammairiens; mais on les doit plutôt considérer comme des rideaux qui couvrent la vanité de leurs erreurs, que comme des voiles qui cachent la vérité de leurs mystères, afin de les rendre plus vénérables.

Au reste, je me soucie peu qu'ils s'élèvent et crient contre moi; je ne les crains point, mon Dieu, lorsque je vous confesse les choses qui me viennent en l'esprit, et que je prends plaisir à marquer mes fautes et à reconnaître le mauvais chemin que j'ai suivi, afin de m'échauffer davantage dans l'amour de vos saintes voies. Que ces vendeurs ou ces acheteurs de cette partie des lettres humaines ne m'attaquent pas, puisque si je leur demande s'il est vrai qu'Énée soit autrefois venu à Carthage, selon que Virgile le dit, les moins habiles d'entre eux me répondront qu'ils n'en savent rien, et les plus savans avoueraient qu'il n'y fut jamais. Mais si je leur demande avec quelles lettres on écrit le nom d'Énée, tous ceux qui savent lire me répondront selon la vérité, et selon que les hommes, par un commun consentement, ont réglé la forme et l'usage de ces caractères. Que si je leur demande aussi lequel des deux il vaudrait mieux oublier, ou l'art de lire et écrire, ou les fictions des poètes; et duquel des deux on sentirait plus la privation et le défaut dans le commerce de la vie civile, qui ne voit ce que répondront tous ceux qui n'ont pas entièrement perdu la raison?

Je péchais donc dans mon enfance, lorsque l'amour de ces choses vaines me les faisait préférer à celles qui sont solides et utiles : ou, pour mieux dire, lorsque j'aimais les unes et que je haïssais les autres, ne pouvant souffrir qu'avec peine et avec dégoût qu'on répétât si souvent : Un et un font deux, deux et deux font quatre; et prenant au contraire un très grand plaisir à repaître mon esprit de ces spectacles vains et imaginaires d'un cheval de bois rempli de soldats armés, de l'embrasement de Troie et de l'ombre de Créuse.

CHAPITRE XIV.

Son aversion pour l'étude de la langue grecque.

Mais d'où vient que j'avais tant d'aversion de la langue grecque, quoiqu'elle soit pleine de semblables contes ? car Homère excelle dans ces inventions fabuleuses, et charme l'esprit par ces agréables rêveries. Je n'y trouvais néanmoins que du dégoût lorsque j'étais encore enfant. Et je crois que les enfans nés en Grèce, à qui l'on fait apprendre Virgile avec non moins de difficulté et de peine que j'en ressentais en apprenant Homère, ne trouvent pas plus de goût en la magnificence de ces vers latins, que j'en trouvais en la beauté de ces vers grecs.

La difficulté que je rencontrais dans l'étude de cette langue étrangère, mêlait comme une espèce d'amertume dans la douceur de ces fables, d'ailleurs si ingénieuses et si charmantes. Car comme ce langage m'était entièrement inconnu, on employait la rigueur des menaces et des châtimens pour me forcer à l'apprendre. Ce n'est pas que la langue latine ne m'eût été aussi inconnue lorsque j'étais à la mamelle ; mais remarquant moi-même ce que chaque mot signifiait, je l'appris non-seulement sans qu'on employât aucune rudesse ni aucune sévérité pour m'y obliger, mais même parmi les caresses de mes nourrices, parmi les divertissemens que me donnaient ceux qui prenaient plaisir à me faire rire, et parmi les jeux et les passe-temps dont ils m'amusaient.

Ainsi j'appris le latin sans y être porté par aucune crainte de la peine, en étant pressé au dedans de moi par l'envie de produire, et comme d'enfanter au dehors les pensées que j'avais conçues dans mon esprit et dans mon cœur ; et ne le pouvant faire qu'avec l'aide des paroles, j'apprenais à parler en entendant parler les autres, et formais mon langage sur le leur sans recevoir aucune instruction d'eux. D'où il paraît qu'on apprend plus aisément ces sortes de choses par une curiosité libre, volontaire et naturelle, que par une impression de crainte, et une violence étrangère. Mais votre sagesse, ô mon Dieu, renferme dans les bornes de vos lois cette curiosité qui n'est que trop libre d'elle-même, en retenant par cette crainte ses débordemens et ses excès. Et cet ordre admirable de votre justice s'étend depuis les petites peines dont on punit les enfans, jusqu'aux grands supplices qui peuvent exercer la patience des martyrs. C'est ainsi que par ces amertumes salutaires vous nous rappelez à vous, en nous retirant de cette douceur pernicieuse et de ce plaisir funeste qui nous avait éloignés de vous.

CHAPITRE XV.

Prière à Dieu.

Seigneur, exaucez ma prière, afin que je ne succombe point sous les châtimens de votre sévérité paternelle, et que je ne cesse jamais de vous rendre des actions de grâces pour cette infinie miséricorde par laquelle vous m'avez tiré de tous mes déréglemens. Faites, s'il vous plaît, que je trouve en vous un plaisir et une douceur qui passe sans comparaison tous ces faux plaisirs dont j'étais esclave, que je vous aime d'un amour ferme et inébranlable, et que je me tienne toujours à votre main toute-puissante, m'y attachant avec toutes les forces de mon cœur et de mon âme, afin que vous me préserviez de toutes sortes de tentations jusqu'à la fin de ma vie.

Seigneur, vous êtes mon roi et mon Dieu. Que tout ce que j'ai appris d'utile dans mon enfance soit consacré à votre service. Si je sais parler, si je sais lire, si je sais écrire, si je sais compter, que tout cela ne soit employé que pour votre honneur et pour votre gloire. Car quant aux choses vaines que j'ai apprises, vous m'avez châtié des fautes que je commettais en y prenant trop de plaisir, et vous m'avez depuis pardonné ces fautes. Ce n'est pas que je n'aie appris plusieurs paroles utiles parmi ces folies, mais on les pourrait aussi bien apprendre en des lectures plus sérieuses, et ce serait une voie sûre pour bien instruire les enfans.

CHAPITRE XVI.

Contre les fables impudiques.

Mais malheur à toi, torrent funeste de la coutume ! Qui peut avoir assez de force pour te résister ? Ne te sècheras-tu jamais ? Jusqu'à quand entraîneras-tu les enfans d'Ève dans cette vaste et si périlleuse mer, dont à peine se peuvent sauver ceux même qui la passent sur le bois de la croix de Jésus-Christ ? N'ai-je pas vu dans ces livres que tu autorises un Jupiter tonnant et adultère tout ensemble ? Ce n'est pas que la puissance divine pût jamais être jointe avec une si

infâme corruption; mais ils ont faussement armé de foudre un homme vraiment souillé de vices et de crimes, afin que l'autorité que lui donnerait son tonnerre imaginaire portât les hommes à l'imiter dans un adultère véritable. Et qui est celui de ces maîtres des lettres humaines qui considère avec l'attention qu'il devrait ce qu'un auteur, nourri comme eux dans ces sciences profanes et dans la religion du paganisme, a écrit dans ses livres contre les imaginations des poètes qu'ils estiment tant; et qui s'étant fait cette objection: « On me dira peut-être qu'Homère feignait ces choses, et qu'il attribuait aux dieux les mouvemens et les passions des hommes, » répond aussitôt: « Il aurait mieux fait de rendre les hommes semblables aux dieux, que de rendre ainsi les dieux semblables aux hommes. » Mais nous pouvons dire avec plus de vérité, que ce poète en effet inventait ces choses; et qu'il les inventait afin qu'attribuant aux dieux des actions criminelles, elles ne passassent plus pour des crimes, et que ceux qui les commettraient à l'avenir semblassent imiter plutôt les dieux célestes et tout-puissans, que des hommes perdus et des scélérats.

Et néanmoins, ô fleuve infernal, les hommes ne laissent pas de se plonger avec plaisir dans tes eaux si sales et si corrompues: et ils donnent même des récompenses à ceux qui leur apprennent ces folies si dangereuses. On les met en honneur et en crédit, comme des choses grandes et importantes; et on les enseigne publiquement et à la vue des magistrats, qui ordonnent des salaires à ces professeurs publics, outre ce qu'ils peuvent recevoir de ceux qu'ils instruisent. Et après cela, fleuve malheureux, tu fais encore retentir le bruit de tes flots et des cailloux qu'ils entraînent; et nous entendons ces personnes qui nous crient: « C'est dans ces livres que l'on apprend la pureté de la langue; c'est de ces livres qu'il faut tirer cette éloquence, qui est si nécessaire pour persuader ce que l'on désire, et pour exprimer avec grâce ses avis et ses sentimens. » N'aurions-nous donc jamais su ce que signifient ces mots, une pluie d'or, le sein d'une femme, une tromperie, les voûtes du ciel, et les autres que nous lisons dans un endroit de l'Eunuque de Térence, si ce poète ne nous représentait un jeune homme vicieux et débauché, qui racontant une action infâme qu'il avait commise, dit qu'il avait été enflammé à la commettre par l'exemple de Jupiter même, ayant remarqué dans un tableau peint sur la muraille, que Dieu avait fait descendre une pluie d'or dans le sein de Danaé, et avait ainsi trompé cette femme? Mais voyez un peu de quelle sorte il s'anime lui-même à satisfaire sa brutale passion, comme ayant pour maître et pour modèle celui que le ciel adore. « Un Dieu, dit-il, l'a bien voulu faire. Mais quel Dieu? Celui qui fait trembler les voûtes du ciel par le bruit de son tonnerre. Et moi qui ne suis qu'un des moindres d'entre les hommes, j'aurais honte d'imiter le plus grand des dieux? Non certes: aussi l'ai-je imité, et avec joie. »

N'est-il pas très vrai de dire que cette honteuse description n'était nullement nécessaire pour nous faire apprendre ces paroles avec plus de facilité; mais que ces paroles, au contraire, sont très propres à faire commettre aux hommes cette infamie détestable avec plus de hardiesse? Je ne condamne point les paroles, que je considère en elles-mêmes comme des vases riches et précieux. Je condamne seulement la corruption du vin qui est enfermé dans ces coupes d'or, que ces docteurs qui étaient ivres eux-mêmes nous présentaient, voulant nous enivrer aussi bien qu'eux, et le voulant jusqu'à nous châtier sévèrement si nous refusions d'en boire, sans qu'il nous fût permis d'en appeler au jugement d'un homme sobre. Cependant, mon Dieu, qui me faites la grâce de reconnaître devant vous les désordres de ma vie passée, sans appréhender la rigueur de votre justice, j'ai appris très volontiers toutes ces folies; je les apprenais avec plaisir, misérable que j'étais! et c'était ce qui me faisait passer pour un enfant de grande espérance.

CHAPITRE XVII.

Il se plaint de la vanité qu'on lui donnait en l'exerçant à imiter en prose les pensées des poètes, et à les réciter en public.

Permettez, mon Dieu, que je marque ici combien j'usais mal de la raison et de l'intelligence qu'il vous a plu me donner, en reconnaissant combien je me tourmentais l'esprit et l'occupais avec effort et avec violence dans ces folies et ces égaremens ridicules, lorsqu'on m'obligeait d'exprimer en prose les paroles ardentes et enflammées de la Junon de Virgile, qui, dans le transport de sa colère, se plaint en elle-même de ce

qu'elle ne pouvait empêcher le roi des Troyens d'arriver en Italie; et qu'on m'excitait à ce travail, ou par l'honneur des louanges qu'on me faisait désirer, ou par la honte du blâme qu'on me faisait fuir, ou par la rigueur des châtimens qu'on me faisait craindre. Je savais bien que Junon n'avait jamais dit ces paroles; mais on nous contraignait de nous égarer pour suivre ces fictions poétiques, et de représenter en notre style ce que le poète décrit dans ses vers. Et celui-là remportait le prix et la gloire d'avoir excellé sur tous les autres, qui, selon l'éminence et la dignité de ces personnes imaginaires dont il représentait les passions, avait animé plus puissamment leurs colères et leurs plaintes, qui les avait fait paraître plus vives et plus naturelles, et qui avait soutenu la force du raisonnement et des pensées par des expressions plus propres et plus élégantes.

Mais, hélas! ô mon Dieu, ô ma véritable vie, qu'y avait-il de solide en ces vaines acclamations et en ces faux applaudissemens qu'on me donnait, lorsque j'avais mieux récité ces déclamations fabuleuses que plusieurs de mes compagnons? Ces récompenses d'honneur étaient-elles autre chose que du vent et de la fumée? et n'y avait-il point d'autres sujets où mon esprit et ma langue pussent s'exercer? Ne les pouvais-je pas employer, Seigneur, à réciter et à chanter vos louanges, que vous avez vous-même dictées dans vos Écritures saintes, qui eussent soutenu et affermi la mobilité légère et volage de mon cœur, comme les branches des arbres soutiennent et arrêtent les pampres de vigne qui y sont enlacés et attachés; qui l'eussent empêché de s'évaporer et de se perdre dans le vague de ces chimériques rêveries, et d'être la proie et le jouet des esprits impurs qui volent dans l'air? Car il y a plusieurs manières de sacrifier aux anges rebelles.

CHAPITRE XVIII.

Que les hommes ont plus de soin d'observer les lois des grammairiens que celles de Dieu.

Mais qui peut trouver étrange, mon Dieu, que je m'emportasse de la sorte en des amusemens si frivoles, et qu'en me détachant de vous, qui habitez dans le fond du cœur, je me répandisse tout au dehors, puisqu'on ne me proposait à imiter que des personnes, qui décrivant quelque action louable qu'ils eussent faite, n'eussent pu laisser échapper un mot barbare, ou quelque faute contre les règles de la grammaire, sans en rougir lorsqu'ils en étaient repris, et sans en recevoir une extrême confusion; et qui, au contraire, traçant un tableau de leurs débauches et de leurs déréglemens, avec un discours exact dans ses paroles, juste dans sa structure et magnifique dans ses ornemens et dans ses pensées, étaient écoutés avec applaudissemens, et s'élevaient dans une estime présomptueuse de leur suffisance?

Seigneur, vous voyez ces choses, et en les voyant vous vous taisez, parce que votre patience est invincible et que votre miséricorde est infinie, quoique l'une et l'autre soient inséparables de votre justice. Que si vous vous taisez pour un temps, votre silence ne durera pas toujours, et vous retirerez dès maintenant de la profondeur de cet abîme l'âme qui vous cherche, qui sent un désir, et comme une soif ardente de ces délices sacrées que vous faites goûter en vous, et dont le cœur vous dit sans cesse : « Seigneur, j'ai cherché votre visage, et je le chercherai toujours. » Mais c'est au contraire être éloigné de votre divin visage, que d'être dans la nuit sombre et ténébreuse de ses passions. Car ce n'est point par le mouvement du corps, ni par les espaces des lieux que nous nous éloignons de vous, Seigneur, ou que nous retournons à vous. Et lorsque nous lisons dans l'Évangile que le plus jeune de vos deux fils s'en alla dans une terre fort éloignée, nous ne devons pas nous imaginer qu'il monta sur des chevaux, ou sur un chariot, ou sur un vaisseau, ou qu'il vola par l'air avec des ailes visibles, ou enfin qu'il fit un long voyage à pied en marchant sur la terre, à l'ordinaire des hommes; mais que s'étant éloigné de vous par le mouvement du cœur, il dissipa dans ses profusions et dans ses débauches les biens qu'il avait reçus de vous. Car vous lui avez assez témoigné votre bonté paternelle, en lui accordant d'abord le bien qu'il vous demandait pour vous quitter; mais vous la lui témoignâtes encore beaucoup davantage, lorsque revenant à vous dans son extrême misère, vous le reçûtes avec tant de tendresse et d'affection. Voilà de quelle sorte il s'était plongé dans les déréglemens d'une passion ténébreuse; et c'était ainsi qu'il s'était éloigné de la lumière de votre visage.

Considérez ce désordre, ô mon Seigneur et mon Dieu, et considérez-le, comme vous faites, avec patience et avec douceur. Les hommes ont un soin prodigieux d'observer toutes les lois et toutes les règles du discours, qui s'étendent jusqu'aux moindres mots, et jusqu'aux syllabes mêmes, et qui leur ont été prescrites par de simples hommes comme eux; et en même temps ils foulent aux pieds les lois et les règles éternelles du salut éternel qu'ils ont reçues de votre souveraine majesté. Ce qui arrive à un tel excès, que si un homme qui fait profession de savoir ou d'enseigner ces règles de la grammaire établies par un long usage, prononce en latin ce nom, homme, sans marquer l'aspiration dans sa première syllabe, il blesse davantage l'esprit de ceux qui l'écoutent, que si violant vos règles divines, il portait une haine mortelle à un homme lequel il est obligé d'aimer en qualité d'homme, comme étant homme lui-même. Ils ne considèrent pas que lorsqu'un homme en hait un autre, il se fait sans comparaison plus de mal par cette haine que ne lui en pourrait faire l'ennemi le plus barbare; et qu'il ne saurait exercer tant de cruauté contre celui qu'il veut perdre, qu'il en exerce contre lui-même par cette passion violente qui lui déchire le cœur.

Et certes, combien cette loi de ne point faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît, est-elle plus profondément gravée dans notre âme que toutes ces lois et ces règles du langage ne le sont dans les livres des auteurs de rhétorique? Et cependant on viole sans scrupule cette première, et l'on observe ces autres lois très religieusement. Que votre conduite est admirable et secrète, ô Dieu de gloire et de majesté, qui demeurez en silence au plus haut des cieux, et qui, selon la loi éternelle et immuable de votre justice, répandez de justes aveuglemens sur les passions injustes! Lorsqu'un homme qui a dessein de passer pour éloquent parle devant un juge en présence de tout un peuple, et qu'il poursuit avec une animosité furieuse la condamnation de celui qu'il hait, il a un soin merveilleux de conduire si bien toutes ses paroles, qu'il ne lui en échappe une seule qui puisse blesser les règles de l'art, et qui choque tant soit peu l'oreille de ses auditeurs; et en même temps il ne se met point en peine de régler son esprit ni d'arrêter la fureur qui le transporte, par laquelle il blesse la loi naturelle, et, étant homme, s'efforce de faire perdre la vie à un homme.

CHAPITRE XIX.

Des déréglemens des enfans qui passent ensuite dans les âges plus avancés.

Je commençais dès lors, mon Dieu, à entrer insensiblement dans tous ces désordres. Mon esprit recevait déjà toutes les semences qui devaient produire un jour ces fruits malheureux; craignant beaucoup plus de faire une faute contre la grammaire, que je n'avais soin, après l'avoir faite, de ne concevoir point de jalousie contre ceux qui n'en faisaient pas. Je reconnais, mon Dieu, et je confesse devant vous ces déréglemens de mon enfance, dans lesquels j'étais néanmoins loué de ceux qui avaient sur moi une autorité si absolue, que je ne connaissais point alors d'autre règle pour bien vivre que de leur plaire; car je ne voyais point cet abîme d'ordure et de puanteur où je m'étais si misérablement plongé en m'éloignant de votre présence. Et y avait-il alors rien de plus impur et de plus corrompu que moi, puisque, encore que ces personnes fussent si peu réglées, je ne laissais pas de les offenser par mes déréglemens: l'amour du jeu, la passion violente de voir des spectacles, et le désir d'imiter ensuite et de représenter les niaiseries que j'avais vues, me portant à tromper et mon précepteur et mes maîtres, et mon père et ma mère, par un nombre infini de mensonges?

Je prenais aussi, ou plutôt je dérobais plusieurs choses au logis, et dessus la table de mon père, ou pour satisfaire l'intempérance de ma bouche, ou pour avoir de quoi donner aux enfans qui me vendaient le plaisir que je prenais de jouer avec eux, quoique eux-mêmes n'y en prissent pas moins que moi. Et souvent, lorsque nous jouions ensemble, j'usais de surprise et de tromperie pour remporter le prix et comme une espèce de victoire dans ces jeux, tant j'étais possédé du vain désir d'avoir toujous l'avantage au-dessus des autres. Et cependant les voulant bien tromper de la sorte, je ne voulais nullement souffrir qu'ils me trompassent de même. Je criais contre eux, et les accablais de reproches et d'injures lorsque je les avais surpris; et quand ils m'y surprenaient, je me mettais en colere au lieu de céder.

Est-ce là cette prétendue innocence des enfans? Il n'y en a point en eux, Seigneur : il n'y en a point, mon Dieu; et je vous demande pardon encore aujourd'hui d'avoir été du nombre de ces innocens. Car c'est cette même et cette première corruption de leur esprit et de leur cœur, qui passe ensuite dans tout le reste de leur vie. Tels qu'ils ont été à l'égard de leurs précepteurs et de leurs maîtres, ils le sont à l'égard des rois et des magistrats : après avoir commis de petites injustices pour avoir des noix, des balles et des moineaux, ils en commettent de grandes pour amasser de l'argent, pour acquérir de belles maisons, et pour avoir un grand nombre de serviteurs. Leur déréglement croît avec l'âge, comme les grands supplices que les lois ordonnent succèdent aux légères peines des enfans. Et ainsi, mon Dieu et mon roi, lorsque vous avez dit dans l'Évangile, que le royaume du ciel est pour ceux qui ressembleront aux enfans, vous n'avez pas proposé l'innocence de leur esprit pour un modèle de vertu; mais seulement la petitesse de leur corps, comme l'image de l'humilité.

CHAPITRE XX.

Il rend grâces à Dieu des biens qu'il avait reçus de lui dans son enfance.

Cependant, mon Dieu, je vous rends grâces, à vous qui avez créé l'univers par votre bonté toute-puissante, et qui le gouvernez par votre admirable sagesse; je vous rends grâces, Seigneur, et je reconnais que je vous serais infiniment obligé, quand vous ne m'auriez donné autre chose que ce que nous avons dans notre enfance. Car enfin j'avais l'être, la vie, le sentiment; et tout ce qui était en moi tendait à me conserver, et marquait, par cette conspiration générale de toutes les parties de la nature à une même fin, cette unité souveraine et ineffable dont j'avais tiré mon origine. J'étais porté par un instinct gravé dans mon âme, à entretenir tous mes sens dans leur intégrité naturelle; et parmi toutes ces petites choses et ces pensées proportionnées à ma petitesse, je prenais plaisir à connaître la vérité; je ne pouvais souffrir que l'on me trompât; j'apprenais à bien parler; j'étais sensible à l'amour qu'on me témoignait; je fuyais la douleur, le déshonneur et l'ignorance. Qu'y a-t-il dans une telle créature qui ne soit digne d'admiration et de louange?

Mais toutes ces choses sont des dons que j'ai reçus de mon Dieu; ce n'est point moi qui me les suis données à moi-même. Elles sont bonnes; et elles composent toutes ensemble la perfection de mon être : et par conséquent celui qui m'a créé est souverainement bon; il est lui-même tout mon bien; et c'est lui à qui je rends grâces avec joie de tous ces biens dont je jouissais dès lors, quoique je ne fusse qu'un enfant. Car toute la cause de mon déréglement venait de ce que je cherchais les plaisirs, les grandeurs et la vérité, non dans lui qui est le Créateur, mais dans les créatures qu'il a faites, soit dans moi-même, soit dans les autres; et qu'ainsi je tombais dans les maux, dans la confusion et dans l'erreur. Je vous rends grâces, mon Dieu, qui êtes seul toutes mes délices, toute ma gloire et tout mon appui; je vous rends grâces de tous vos dons. Mais conservez-les moi, s'il vous plaît, comme il vous a plu de me les donner; car c'est ainsi que vous me conservez moi-même, que tous les biens que vous avez renfermés en moi croîtront et se perfectionneront de plus en plus, et que je vivrai en assurance avec vous après avoir reçu l'être et la vie de vous.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Il commence à raconter les désordres de sa jeunesse.

Il faut maintenant que je raconte mes impuretés passées, et ces voluptés charnelles qui ont corrompu la chasteté de mon âme. Et ce qui me porte à ce récit n'est pas que je les aime, Seigneur; mais c'est, au contraire, afin que je continue à vous aimer toujours davantage; car je vous aime, ô mon Dieu, et j'aime l'amour que j'ai pour vous : et c'est par le mouvement de cet amour que je veux repasser dans ma mémoire avec amertume et avec regret les désordres de ma jeunesse, afin que ce souvenir amer et cuisant serve à me faire goûter d'une manière encore plus sensible les douceurs ineffables que je trouve en vous, et qui ne sont ni trompeuses comme les fausses douceurs de la terre, ni funestes comme ces malheureux plaisirs, ni pas-

tes et périssables comme ces vaines délices ; qui sont solides, heureuses et assurées. vous, mon Dieu, qui rassemblez et réu- en votre seul et unique amour toutes les nces de mon esprit et de mon cœur; que e et les passions avaient divisées en tant rties, lorsque m'éloignant de votre unité me, je me suis répandu dans la multipli- les créatures, et me suis égaré en tant de s perdues; car en la fleur de ma jeunesse, llais d'ardeur et de passion pour me ras- des voluptés basses et terrestres, et je uis débordé en beaucoup de sales amours herchent à se cacher dans les ténèbres. la beauté de mon âme s'est flétrie, et je s plus que corruption et pourriture devant eux, cependant que je me plaisais en moi- :, et que je n'avais point de plus grand : que de plaire aux yeux des hommes.

CHAPITRE II.

r'à l'âge de seize ans il se laissa emporter dans les débauches.

mettais mon plus grand plaisir à aimer et aimé. Mais je ne demeurais pas dans les s de l'amitié chaste et lumineuse où les esprits s'entr'aiment d'une manière spiri- Les vapeurs grossières et impures qui ient de la boue et du limon de ma chair bouillons de ma jeunesse, obscurcissaient œur et l'offusquaient de telle sorte, qu'il ivait discerner la sérénité pure et resplen- te d'une affection légitime d'avec les ima- nébreuses d'un amour infâme. Ces deux qui se mêlaient ensemble allumaient en feu d'une brutale concupiscence, empor- la faiblesse de mon âge dans les dérègle- violens des passions, comme au travers ches et des précipices, et la plongeaient e gouffre des crimes honteux.

re colère était enflammée contre moi, Sei- , et je n'en avais aucun sentiment. Car punition de mon orgueil, le bruit que nt les chaînes de ma captivité misérable, t rendu sourd à votre voix : je m'éloignais s et vous me laissiez aller. Mon cœur était brûlant, tout bouillant et tout écumant dicité. Il se répandait, il se débordait, il lait en débauches. Et cependant, Seigneur, ous taisiez. O mon Dieu, qui avez si tard rempli mon âme d'une sainte joie, vous demeuriez alors dans le silence, et je m'éloignais toujours de vous, en m'avançant de plus en plus dans les passions sensuelles, aussi stériles en vrais biens que fécondes en misères et en douleurs. Mais quoique je fusse dans l'état du monde le plus vil et le plus abject, je ne laissais pas que d'être superbe dans ma bassesse; et quoique je me lassasse en marchant toujours dans l'iniquité, je ne laissais pas que d'être agité dans ma lassitude.

Qui eût pu, Seigneur, modérer alors mes peines en me faisant user légitimement des beautés fuyantes et passagères, des créatures sensibles et corporelles, et en renfermant dans de justes bornes la liberté vague et indiscrète de jouir de ce qu'il y a de doux et de délicieux à nos sens, afin qu'au moins les flots impétueux de ma jeunesse ne s'étendissent point au-delà des bords et du rivage de l'union conjugale, si je ne pouvais encore jouir du calme et de la tranquillité dont jouissent les personnes vertueuses, qui n'ont pour but dans l'usage du mariage que la génération des enfans, selon que votre loi nous l'a ordonné, Seigneur, vous qui ne dédaignez pas de former nos corps pour conserver la race des hommes, et dont la main favorable peut adoucir la pointe des épines de notre concupiscence, lesquelles on n'aurait point connues dans le Paradis terrestre? Car vous êtes tout-puissant et tout prêt à nous secourir, lors même que nous sommes éloignés de vous.

Mais, d'autre part, je devais écouter avec plus d'attention le bruit de ces paroles célestes et de cette voix de tonnerre que vous avez fait sortir de la bouche de votre apôtre comme d'une nuée toute divine : « Les personnes mariées souffriront des afflictions en la chair; et je désire vous épargner ces peines et ces déplaisirs : il est avantageux à l'homme de ne point toucher de femme. » Et un peu après : « Celui qui n'a point de femme ne pense qu'aux choses de Dieu et aux moyens de plaire à Dieu; au lieu que celui qui est marié pense aux choses de ce monde et aux moyens de plaire à sa femme. » Je devais me rendre plus attentif à écouter ces excellentes paroles; et en me privant de ces plaisirs charnels et profanes pour le royaume des cieux, me mettre en état d'atteindre à jouir dans la félicité du paradis des délices toutes pures et toutes

Est-ce là cette prétendue innocence des enfans? Il n'y en a point en eux, Seigneur : il n'y en a point, mon Dieu; et je vous demande pardon encore aujourd'hui d'avoir été du nombre de ces innocens. Car c'est cette même et cette première corruption de leur esprit et de leur cœur, qui passe ensuite dans tout le reste de leur vie. Tels qu'ils ont été à l'égard de leurs précepteurs et de leurs maîtres, ils le sont à l'égard des rois et des magistrats : après avoir commis de petites injustices pour avoir des noix, des balles et des moineaux, ils en commettent de grandes pour amasser de l'argent, pour acquérir de belles maisons, et pour avoir un grand nombre de serviteurs. Leur déréglement croît avec l'âge, comme les grands supplices que les lois ordonnent succèdent aux légères peines des enfans. Et ainsi, mon Dieu et mon roi, lorsque vous avez dit dans l'Évangile, que le royaume du ciel est pour ceux qui ressembleront aux enfans, vous n'avez pas proposé l'innocence de leur esprit pour un modèle de vertu; mais seulement la petitesse de leur corps, comme l'image de l'humilité.

CHAPITRE XX.

Il rend grâces à Dieu des biens qu'il avait reçus de lui dans son enfance.

Cependant, mon Dieu, je vous rends grâces, à vous qui avez créé l'univers par votre bonté toute-puissante, et qui le gouvernez par votre admirable sagesse; je vous rends grâces, Seigneur, et je reconnais que je vous serais infiniment obligé, quand vous ne m'auriez donné autre chose que ce que nous avons dans notre enfance. Car enfin j'avais l'être, la vie, le sentiment; et tout ce qui était en moi tendait à me conserver, et marquait, par cette conspiration générale de toutes les parties de la nature à une même fin, cette unité souveraine et ineffable dont j'avais tiré mon origine. J'étais porté par un instinct gravé dans mon âme, à entretenir tous mes sens dans leur intégrité naturelle; et parmi toutes ces petites choses et ces pensées proportionnées à ma petitesse, je prenais plaisir à connaître la vérité; je ne pouvais souffrir que l'on me trompât; j'apprenais à bien parler; j'étais sensible à l'amour qu'on me témoignait; je fuyais la douleur, le déshonneur et l'ignorance. Qu'y a-t-il dans une telle créature qui ne soit digne d'admiration et de louange?

Mais toutes ces choses sont des dons que j'ai reçus de mon Dieu; ce n'est point moi qui me les suis données à moi-même. Elles sont bonnes; et elles composent toutes ensemble la perfection de mon être : et par conséquent celui qui m'a créé est souverainement bon; il est lui-même tout mon bien; et c'est lui à qui je rends grâces avec joie de tous ces biens dont je jouissais dès lors, quoique je ne fusse qu'un enfant. Car toute la cause de mon déréglement venait de ce que je cherchais les plaisirs, les grandeurs et la vérité, non dans lui qui est le Créateur, mais dans les créatures qu'il a faites, soit dans moi-même, soit dans les autres; et qu'ainsi je tombais dans les maux, dans la confusion et dans l'erreur. Je vous rends grâces, mon Dieu, qui êtes seul toutes mes délices, toute ma gloire et tout mon appui; je vous rends grâces de tous vos dons. Mais conservez-les moi, s'il vous plaît, comme il vous a plu de me les donner; car c'est ainsi que vous me conservez moi-même, que tous les biens que vous avez renfermés en moi croîtront et se perfectionneront de plus en plus, et que je vivrai en assurance avec vous après avoir reçu l'être et la vie de vous.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Il commence à raconter les désordres de sa jeunesse.

Il faut maintenant que je raconte mes impuretés passées, et ces voluptés charnelles qui ont corrompu la chasteté de mon âme. Et ce qui me porte à ce récit n'est pas que je les aime, Seigneur; mais c'est, au contraire, afin que je continue à vous aimer toujours davantage; car je vous aime, ô mon Dieu, et j'aime l'amour que j'ai pour vous : et c'est par le mouvement de cet amour que je veux repasser dans ma mémoire avec amertume et avec regret les désordres de ma jeunesse, afin que ce souvenir amer et cuisant serve à me faire goûter d'une manière encore plus sensible les douceurs ineffables que je trouve en vous, et qui ne sont ni trompeuses comme les fausses douceurs de la terre, ni funestes comme ces malheureux plaisirs, ni pas-

légères et périssables comme ces vaines délices ; mais qui sont solides, heureuses et assurées. C'est vous, mon Dieu, qui rassemblez et réunissez en votre seul et unique amour toutes les puissances de mon esprit et de mon cœur, que le vice et les passions avaient divisées en tant de parties, lorsque m'éloignant de votre unité suprême, je me suis répandu dans la multiplicité des créatures, et me suis égaré en tant de routes perdues ; car en la fleur de ma jeunesse, je brûlais d'ardeur et de passion pour me rassasier des voluptés basses et terrestres, et je me suis débordé en beaucoup de sales amours qui cherchent à se cacher dans les ténèbres. Ainsi la beauté de mon âme s'est flétrie, et je n'étais plus que corruption et pourriture devant vos yeux, cependant que je me plaisais en moi-même, et que je n'avais point de plus grand plaisir que de plaire aux yeux des hommes.

CHAPITRE II.

Qu'à l'âge de seize ans il se laissa emporter dans les débauches.

Je mettais mon plus grand plaisir à aimer et à être aimé. Mais je ne demeurais pas dans les bornes de l'amitié chaste et lumineuse où les seuls esprits s'entr'aiment d'une manière spirituelle. Les vapeurs grossières et impures qui s'élevaient de la boue et du limon de ma chair et des bouillons de ma jeunesse, obscurcissaient mon cœur et l'offusquaient de telle sorte, qu'il ne pouvait discerner la sérénité pure et resplendissante d'une affection légitime d'avec les images ténébreuses d'un amour infâme. Ces deux causes qui se mêlaient ensemble allumaient en moi le feu d'une brutale concupiscence, emportaient la faiblesse de mon âge dans les dérèglemens violens des passions, comme au travers des roches et des précipices, et la plongeaient dans le gouffre des crimes honteux.

Votre colère était enflammée contre moi, Seigneur, et je n'en avais aucun sentiment. Car pour punition de mon orgueil, le bruit que faisaient les chaînes de ma captivité misérable, m'avait rendu sourd à votre voix : je m'éloignais de vous et vous me laissiez aller. Mon cœur était tout brûlant, tout bouillant et tout écumant d'impudicité. Il se répandait, il se débordait, il se fondait en débauches. Et cependant, Seigneur, vous vous taisiez. O mon Dieu, qui avez si tard rempli mon âme d'une sainte joie, vous demeuriez alors dans le silence, et je m'éloignais toujours de vous, en m'avançant de plus en plus dans les passions sensuelles, aussi stériles en vrais biens que fécondes en misères et en douleurs. Mais quoique je fusse dans l'état du monde le plus vil et le plus abject, je ne laissais pas que d'être superbe dans ma bassesse ; et quoique je me lassasse en marchant toujours dans l'iniquité, je ne laissais pas que d'être agité dans ma lassitude.

Qui eût pu, Seigneur, modérer alors mes peines en me faisant user légitimement des beautés fuyantes et passagères, des créatures sensibles et corporelles, et en renfermant dans de justes bornes la liberté vague et indiscrète de jouir de ce qu'il y a de doux et de délicieux à nos sens, afin qu'au moins les flots impétueux de ma jeunesse ne s'étendissent point au-delà des bords et du rivage de l'union conjugale, si je ne pouvais encore jouir du calme et de la tranquillité dont jouissent les personnes vertueuses, qui n'ont pour but dans l'usage du mariage que la génération des enfans, selon que votre loi nous l'a ordonné, Seigneur, vous qui ne dédaignez pas de former nos corps pour conserver la race des hommes, et dont la main favorable peut adoucir la pointe des épines de notre concupiscence, lesquelles on n'aurait point connues dans le Paradis terrestre ? Car vous êtes tout-puissant et tout prêt à nous secourir, lors même que nous sommes éloignés de vous.

Mais, d'autre part, je devais écouter avec plus d'attention le bruit de ces paroles célestes et de cette voix de tonnerre que vous avez fait sortir de la bouche de votre apôtre comme d'une nuée toute divine : « Les personnes mariées souffriront des afflictions en la chair ; et je désire vous épargner ces peines et ces déplaisirs : il est avantageux à l'homme de ne point toucher de femme. » Et un peu après : « Celui qui n'a point de femme ne pense qu'aux choses de Dieu et aux moyens de plaire à Dieu ; au lieu que celui qui est marié pense aux choses de ce monde et aux moyens de plaire à sa femme. » Je devais me rendre plus attentif à écouter ces excellentes paroles ; et en me privant de ces plaisirs charnels et profanes pour le royaume des cieux, me mettre en état d'atteindre à jouir dans la félicité du paradis des délices toutes pures et toutes

célestes de vos saints et ineffables embrassemens.

Mais, hélas! les chaleurs ardentes de la jeunesse me transportèrent tellement hors de moi-même que je vous abandonnai, Seigneur, pour suivre l'impétuosité de mes inclinations vicieuses. Je ne retins point mon incontinence dans les bornes légitimes du mariage. Mais en violant votre loi je n'évitais pas vos châtimens. Eh! qui est l'homme sur la terre qui puisse les éviter? J'éprouvais toujours l'effet de votre présence par les peines et les plaies secrètes dont vous me frappiez pour mon salut; et ce traitement était d'autant plus doux qu'il paraissait plus sévère. Vous répandiez sur tous mes plaisirs déréglés des dégoûts d'amertume, afin de m'engager par ce moyen à chercher d'autres plaisirs qui fussent sans dégoûts et sans déplaisirs. Mais où les pouvais-je trouver hors de vous, mon Dieu, qui feignez que l'accomplissement de vos préceptes est accompagné de quelque peine, comme dit votre prophète; qui ne nous blessez que pour nous guérir, et ne nous tuez que pour nous empêcher de mourir en nous séparant de vous?

Où étais-je, Seigneur, et combien dans cet exil me trouvais-je éloigné des délices de votre sainte maison, en cette seizième année de mon âge, où la volupté commença à dominer tyranniquement sur moi, où je me rendis esclave de cette impérieuse maîtresse, de cette folle et violente passion qui, à la honte des hommes, règne avec tant de licence dans le monde, quoiqu'elle soit condamnée par vos lois si saintes et si redoutables? Lorsque j'étais prêt à périr dans cette tempête, mon père et ma mère n'eurent point le soin de me faire entrer dans le port du mariage; mais ils pensaient seulement à me faire apprendre à bien parler, et à me rendre capable de persuader les hommes par mon éloquence.

CHAPITRE III.

Qu'étant retourné chez lui il se laissa emporter dans les débauches, nonobstant les remontrances de sa mère. Des fautes qu'on avait faites dans son éducation.

J'avais en cette année discontinué mes études, parce qu'étant revenu d'une ville proche du lieu de ma naissance, nommé Madaure, où l'on m'envoya d'abord pour apprendre les lettres humaines et les principes de l'éloquence, j'attendais qu'on eût préparé l'argent nécessaire pour un voyage plus long que n'avait été le premier, mon père se disposant de m'envoyer à Carthage, plutôt par un effort d'ambition qu'il avait pour moi, que par le pouvoir que son bien lui en donnait, n'étant qu'un des moindres bourgeois de Thagaste. Mais à qui dis-je ceci? Ce n'est pas à vous, mon Dieu, qui savez tout, je le dis à mes frères; en m'entretenant avec vous, je le dis à tous les hommes, ou plutôt à ceux qui pourront jeter les yeux sur ce que j'écris, en quelque petit nombre qu'ils puissent être; et le but que je me propose en tout ce livre, mon Dieu, est de considérer moi-même et de porter les autres à considérer avec moi, combien est profond cet abîme de misère dans lequel nous sommes plongés, et du fond duquel nous devons pousser nos cris en haut, afin qu'ils pénètrent jusqu'à vous. Et néanmoins vous vous approchez de nous, et vous êtes tout prêt de nous écouter aussitôt que notre cœur reconnaît ses fautes et que nous commençons à vivre par l'esprit d'une véritable foi. Il n'y avait personne alors qui ne louât extraordinairement mon père de ce qu'il me donnait ainsi au-delà de ce que son bien lui pouvait permettre, tout ce qui m'était nécessaire pour continuer mes études dans une ville si éloignée; nul de ces concitoyens, quoique beaucoup plus riches que lui, ne prenant un tel soin pour ses enfans. Et cependant il ne se mettait nullement en peine que j'avançasse dans votre crainte à mesure que j'avançais en âge, ni que je fusse chaste; mais il ne désirait autre chose sinon que je fusse éloquent et que je susse composer un discours fleuri, pendant que j'étais moi-même une terre déserte et infructueuse, et que le champ de mon âme, dont vous étiez, mon Dieu, le seul, le bon et le véritable maître et possesseur, ne recevait aucune culture de votre main, ni aucune influence de votre grâce.

Ainsi, lorsqu'en cette seizième année de mon âge, la nécessité de quelques affaires domestiques me contraignit d'interrompre mes études et de demeurer en la maison de mon père, je me sentis piqué par les pointes des désirs impurs. Ces épines et ces ronces crurent tout d'un coup et s'élevèrent par-dessus ma tête, sans qu'il se trouvât aucune main favorable pour les arracher. Au contraire, mon père se baignant un jour avec moi, et s'apercevant que je devenais

tout homme, comme s'il eût espéré de me voir marié bientôt et de se voir des petits enfans, il le vint dire avec grande joie à ma mère, joie funeste et malheureuse, dans laquelle les enfans du monde s'attachant aux choses basses par le déréglement de leur volonté corrompue, et étant enivrés de leurs passions, qui comme un vin fumeux offusquent par leurs vapeurs imperceptibles la plus haute partie de leur âme, vous oublient, mon Dieu, vous qui êtes leur Créateur, pour aimer au lieu de vous votre créature. Il est vrai que pour ce qui est de lui il n'était encore que catéchumène, et depuis fort peu de temps. Mais ma mère était plus avancée dans la piété; vous aviez déjà commencé à bâtir votre temple dans son cœur, et à y demeurer par la présence de votre esprit. C'est pourquoi elle se sentit à l'heure même tout émue, et elle fut touchée d'une crainte vraiment chrétienne. Elle appréhenda, quoique je ne fusse pas encore fidèle ni baptisé, que je ne m'engageasse dans les égaremens et dans les désordres de ceux qui détournent leurs regards de dessus vous pour les porter sur vos créatures, au lieu de se tourner vers vous, pour vous contempler vous-même.

Hélas! mon Dieu, vous demeuriez dans le silence, pendant que je m'éloignais si fort de vous. Mais comment oserais-je dire que vous soyez demeuré dans le silence? De qui étaient ces paroles que ma mère, votre fidèle servante, faisait retentir à mes oreilles, sinon de vous, mon Dieu, qui me parliez par sa bouche? Et cependant il n'y en eut aucune qui pénétrât jusqu'au fond de mon cœur, et qui me persuadât de lui obéir. Car il me souvient que, dans l'appréhension qu'elle avait que je ne tombasse dans le vice, elle me prit un jour en particulier et m'avertit avec un extrême sentiment de ne me point laisser emporter à des amours impudiques, et surtout de ne commettre jamais d'adultère. Mais ces remontrances passaient dans mon esprit pour des remontrances de femme; et il me semblait qu'il m'eût été honteux de les suivre. Cependant je n'apercevais pas qu'elles étaient d'un Dieu, et qu'elles venaient de vous; et au lieu que je m'imaginais que vous vous taisiez, et qu'elle seule me parlait, c'était vous-même qui me parliez ainsi par elle, et c'était vous-même que je méprisais en elle: que je méprisais, dis-je, moi qui étais son fils, et qui étais votre serviteur et le fils de votre servante. Mais alors j'étais dans une profonde ignorance de toutes choses, et je courais dans le précipice avec un tel aveuglement, qu'étant parmi ceux de mon âge, qui se vantaient publiquement de leurs excès et de leurs débauches d'autant plus qu'elles étaient plus infâmes et plus criminelles, j'avais honte de n'être pas aussi corrompu que les autres; et je me portais avec ardeur dans le péché, non-seulement pour trouver quelque plaisir en le commettant, mais encore pour être loué de l'avoir commis. Qu'y a-t-il dans le monde qui soit digne de blâme que le vice? Et cependant par un renversement étrange, c'était la crainte même du blâme qui me portait à me rendre vicieux. Et lorsque je n'avais rien fait qui pût égaler les débauches des plus perdus, je faisais semblant de l'avoir fait pour ne paraître pas d'autant plus vil et plus méprisable que je serais plus chaste et plus innocent.

Voilà, Seigneur, quels étaient ceux en la compagnie desquels je marchais dans le chemin large de la Babylone de ce monde, me roulant dans sa fange et dans sa boue comme dans des eaux de senteur et des parfums précieux. L'ennemi des hommes me foulait aux pieds invisiblement, et me plongeait dans le centre de la corruption du péché, afin que je ne pusse jamais m'en retirer, et il me séduisait parce que je voulais bien être séduit. Aussi ma mère, qui était déjà sortie du milieu de cette Babylone, mais qui néanmoins marchait encore lentement dans le chemin de la piété, eut bien le soin de m'avertir d'être chaste, mais elle n'en eut pas assez de veiller sur ma conduite après ce que mon père lui eut dit de moi, et de donner des bornes à mes passions dont elle prévoyait la violence, en les resserrant dans les bornes d'un légitime mariage, si elles ne pouvaient être entièrement étouffées. Ainsi elle ne se mit pas assez en peine de remédier à mon mal en me mariant; parce qu'elle appréhendait que m'engageant dans les liens du mariage, on ne ruinât l'espérance qu'on avait conçue de moi: je ne dis pas l'espérance de la vie future qu'elle attendait de votre miséricorde, mais l'espérance que je deviendrais un jour habile dans les belles-lettres; ce que mon père et ma mère désiraient tous deux avec une passion immodérée, quoique pour des causes

bien différentes. Car mon père le désirait parce qu'il ne pensait presque point du tout à vous, et qu'il formait sur moi des desseins et des prétentions imaginaires; et ma mère le désirait parce qu'elle croyait que ces sciences que l'on fait apprendre aux jeunes gens non-seulement ne me nuiraient pas, mais me serviraient pour pouvoir vous connaître et me donner tout à vous.

C'est, autant que je m'en puis ressouvenir, le jugement le plus véritable que je puis porter de la disposition où mon père et ma mère étaient alors. Mais de plus, au lieu de me conduire avec une sévérité tempérée par la discrétion et par la douceur, ils me lâchaient la bride dans mes divertissemens, me donnant une liberté qui passait jusque dans l'excès et dans la licence, et me laissant emporter au déréglement de mes différentes passions. Ainsi, mes ténèbres croissant toujours de plus en plus, il s'élevait dans mon esprit comme un brouillard épais qui me dérobait la claire lumière de votre éternelle vérité, et mon âme se fortifiait toujours, ou, pour user du terme sacré de l'Écriture, s'engraissait encore davantage dans la corruption et dans le mal.

CHAPITRE IV.

D'un larcin qu'il fit avec quelques-uns de ses amis.

Vous condamnez le larcin, mon Dieu, et ne le condamnez pas seulement par votre loi gravée sur la pierre, mais par une loi encore plus ancienne que vous avez écrite dans le fond des cœurs, et que la malice de l'homme ne peut effacer. Car qui est le voleur qui ne trouve point mauvais qu'on le vole? Et qui est le riche qui ne juge point coupable un pauvre qui lui dérobe son argent, lors même qu'il n'y est poussé que par son extrême misère? Et cependant, mon Dieu, j'ai voulu commettre un larcin; et je l'ai commis en effet, non par le besoin et par la nécessité où je me visse réduit, mais par un pur dégoût de la justice, et par un excès et un comble d'iniquité; car j'ai dérobé des choses dont j'étais si éloigné de manquer, qu'il y en avait chez nous en grande abondance, et de meilleures même que celles que je dérobais. J'ai dérobé sans rien chercher dans le larcin que le larcin même; et voulant plutôt me repaître de la laideur du vice que du fruit de l'action vicieuse. Il y avait un poirier près de la vigne de mon père, dont les poires n'étaient ni fort belles à la vue, ni fort délicieuses au goût. Nous nous en allâmes une troupe de méchans enfans, après avoir joué ensemble jusqu'à minuit, comme ce désordre n'est que trop commun; nous nous en allâmes, dis-je, secouer cet arbre pour emporter tout ce qu'il y avait de fruits. Et nous nous en revînmes tout chargés de poires, non pour les manger, mais seulement pour les prendre, quand on les eût dû jeter aux pourceaux, quoique nous en mangeâmes quelque peu, nous contentant du plaisir que nous trouvions à faire ce qui nous était défendu.

Mon Dieu, voici mon cœur devant vous: voici mon cœur dont il vous a plu avoir pitié lorsqu'il était dans le profond de l'abîme. Qu'il vous dise maintenant ce qu'il recherchait dans cette action, ce qui le portait à se rendre coupable gratuitement et sans avoir aucun sujet de sa malice que sa malice même; car j'ai aimé cette malice toute honteuse qu'elle était; j'ai aimé à me perdre; j'ai aimé mon péché, je ne dis pas seulement ce que je désirais d'avoir par le péché, mais le péché en soi et dans sa difformité naturelle. Étrange corruption de l'âme, ô mon Dieu, qui, se détachant de vous dont la fermeté immobile est son unique soutien, devient ensuite si aveugle et si déréglée, qu'elle ne fait pas seulement pour satisfaire sa passion des choses honteuses et infâmes, mais qu'elle trouve sa propre satisfaction dans sa honte même et son infamie.

CHAPITRE V.

Que les péchés et les crimes ne se commettent d'ordinaire que par le désir d'acquérir les biens de ce monde, ou par la crainte de les perdre.

Car encore, quand on aime le corps, on y trouve quelque grâce et quelque beauté. L'or et l'argent ont un lustre et un éclat qui leur est propre. L'attouchement trouve un rapport et une proportion qui lui plaît; et enfin chacun de nos sens se porte naturellement vers son objet par une certaine convenance qui l'y attire. L'honneur du monde, le pouvoir de commander, la gloire de vaincre et d'avoir l'avantage sur les autres, ont aussi un attrait et une élévation qui éblouit et qui allume le feu de la vengeance dans l'esprit des hommes. Et néanmoins, mon

Dieu, le désir d'avoir toutes ces choses ne nous doit jamais détourner de l'obéissance que nous vous devons, ni nous faire violer votre sainte loi. Cette vie même dont nous vivons sur la terre a quelque chose qui nous charme, parce qu'elle est belle en son genre, et qu'elle a une proportion et un rapport avec les beautés d'ici-bas, qui sont les moindres et les dernières de toutes. Les hommes trouvent encore une douceur particulière dans l'amitié qui les unit ensemble par un lien si étroit et si agréable, ne faisant qu'une âme de plusieurs âmes.

C'est pour ces choses ou d'autres semblables que les péchés se commettent d'ordinaire, lorsque les hommes se portent vers elles avec une affection déréglée. Ils sont si passionnés pour acquérir ces derniers de tous les biens, qu'ils abandonnent les plus excellens et les plus nobles, les plus suprêmes, vous-même, ô mon Dieu, votre vérité et votre loi. Car toutes ces choses d'ici-bas donnent aussi de la satisfaction et du plaisir; mais non pas comme mon Dieu qui est le créateur de l'univers, en qui seul le juste trouve sa joie, et qui est le bien unique et les chastes délices des âmes pures. Ainsi, lorsque l'on s'informe de quelque crime, et qu'on en recherche la cause, on ne croit pas d'ordinaire qu'un homme en ait été susceptible, s'il ne paraît y avoir pu être poussé par l'envie d'acquérir, ou par la crainte de perdre quelqu'un de ces biens que nous avons déjà dit être les derniers de tous les biens; car ils ont en effet leurs grâces et leurs beautés, quoique, si on les compare à ces biens suprêmes et à ces richesses éternelles qui seules produisent une véritable félicité, ils n'aient rien que de bas et de méprisable.

Il a tué un homme, nous dira-t-on de quelqu'un. Pourquoi? Parce qu'il aimait sa femme, ou qu'il avait dessein sur sa terre, ou qu'il lui voulait prendre son bien pour avoir de quoi subsister, ou qu'il craignait qu'il ne lui prît ce qu'il avait, ou qu'ayant été offensé, il s'est laissé transporter à l'ardeur de la vengeance. Que si l'on nous disait: Il a tué un homme sans sujet, pour avoir seulement le plaisir de tuer un homme, cela nous paraîtrait incroyable. Aussi, lorsque nous lisons dans l'histoire d'un homme brutal et cruel au dernier point, qu'il était méchant, et qu'il tuait les hommes par un divertissement abominable et de gaîté de cœur, la cause néanmoins est marquée au même endroit, de peur, dit cet historien, que s'il donnait quelque relâche à sa cruauté, sa main sanguinaire et son esprit furieux ne perdissent cette longue habitude de faire des meurtres. Que si vous recherchez encore la cause de cette conduite si inhumaine, vous trouverez qu'il ne s'exerçait et ne se fortifiait ainsi dans le mal, qu'afin de pouvoir ensuite se rendre maître de Rome, s'élever aux charges, commander aux armées, et posséder de grandes richesses, et tout ensemble pour s'affranchir de l'assujettissement des lois et de cet état misérable où il se trouvait réduit par la ruine entière de sa maison, et par la crainte des peines si justement dues aux crimes que sa conscience lui reprochait. Ainsi ce Catilina même dont nous parlons, n'a pas aimé proprement les homicides comme homicides, mais comme un moyen d'acquérir les choses qu'il se proposait pour sa fin, en répandant le sang des hommes.

CHAPITRE VI.

Il montre excellemment qu'il se trouve dans le péché une fausse imitation de Dieu; et il la cherche dans son larcin.

Que pouvais-je donc aimer en toi, ô malheureux larcin, malheureux crime que je commis alors durant la nuit étant âgé de seize ans? Car tu ne pouvais pas avoir rien de beau étant un larcin. Et je ne sais même pourquoi je t'adresse ma parole, puisque tu n'as point d'existence véritable. Ces poires que nous dérobâmes étaient belles, parce qu'elles étaient votre créature, ô mon Dieu, créateur de toutes choses, infiniment beau et infiniment bon, qui êtes le souverain bien et le seul véritable bien de mon âme. Ces poires, comme je dis, étaient belles; mais, hélas! misérable que j'étais, je ne les désirais pas à cause de leur beauté, puisqu'en ayant quantité d'autres beaucoup meilleures, je n'aimais dans celles-ci que le plaisir que j'avais de les dérober. Car je ne les eus pas plus tôt cueillies que je les jetai, sans qu'il m'en restât d'autre satisfaction que celle de mon péché et de ma malice qui me tenaient lieu d'un festin délicieux. Que si j'en mangeai quelqu'une, je n'y trouvai du goût que parce que le crime était une espèce d'assaisonnement qui me rendait doux et agréable ce que j'en mangeais.

Et maintenant, mon Dieu, je cherche ce qui m'a pu plaire dans ce larcin, et je n'y trouve aucune apparence de beauté. Je ne dis pas seulement de cette beauté qui reluit dans la prudence et dans la justice, ni même de celle qui paraît dans l'esprit et la mémoire de l'homme et dans toutes les fonctions de ses sens et de cette vie qui lui est commune avec les plantes. Je ne parle pas non plus de cette beauté que nous remarquons dans les astres et dans les étoiles, qui brillent chacune en leur place avec un ordre et une harmonie merveilleuse, ni de celle encore qui se voit dans la terre et dans la mer, en cette multitude innombrable de plantes et d'animaux qui succèdent les uns aux autres par une génération continuelle. Je parle de cette beauté imaginaire dont le péché couvre et déguise sa laideur, et je n'en trouve aucune dans cette action.

Car il se trouve dans les vices mêmes une image obscure, ou plutôt une ombre des biens solides qui trompe les hommes par une fausse apparence de beauté. Ainsi l'orgueil n'a pour but que la grandeur et l'élévation : et vous seul, mon Dieu, êtes souverainement grand et infiniment élevé au-dessus de toutes choses. L'ambition aspire aux honneurs et à la gloire : et vous seul méritez un honneur suprême et êtes environné de gloire dans l'éternité. La cruauté des tyrans ne tend qu'à se faire craindre : mais qui mérite d'être craint que vous seul, mon Dieu, dont le pouvoir absolu comprend si généralement tous les temps, tous les lieux et toutes les créatures, que quoi que l'on fasse pour tirer quelque chose de vos mains, il est impossible ni de l'enlever par surprise, ni de le ravir par violence? L'amour infâme se veut rendre agréable par ses caresses : il n'y a point de douceur ni de tendresse égale à celle de votre amour; et rien ne mérite d'être aimé avec tant d'ardeur, ni ne rend si heureux ceux qui l'aiment que votre vérité, qui est plus belle sans comparaison et plus éclatante que toutes les belles choses du monde. La curiosité veut passer pour la science, parce qu'elle désire tout savoir; mais vous seul, mon Dieu, savez tout, et rien n'est caché à votre lumière. L'ignorance même et l'indiscrétion se couvrent du nom de simplicité et d'innocence, parce que vous êtes le plus simple de tous les êtres, et que rien n'est pur ni innocent comme vous, toutes vos œuvres rendant un témoignage public que vous êtes ennemi de toute corruption et de tout mal. La paresse semble ne désirer que le repos : et où se trouve le repos assuré et véritable que dans le Seigneur? Le luxe et la superfluité veulent passer pour richesse et pour abondance; mais vous êtes seul la source abondante et inépuisable d'une douceur toute céleste et incorruptible. La profusion veut paraître libérale et magnifique; mais c'est vous qui répandez toutes sortes de biens sur les hommes avec une libéralité et une magnificence vraiment divine. L'avarice veut posséder de grands trésors, et vous les possédez tous. L'envie dispute de la prééminence et de l'excellence : et qu'y a-t-il d'éminent et de sublime qui ne soit bas en comparaison de vous? La colère veut se venger; mais vous seul savez vous venger avec une souveraine justice. La crainte se trouve surprise dans la vue d'un accident subit et inopiné; elle tremble pour ce qu'elle aime, et elle tâche de s'assurer contre les maux en prévenant les périls : pour vous, mon Dieu, que vous peut-il arriver qui vous surprenne? qui peut vous ôter ce que vous aimez? et où trouvera-t-on hors de vous un ferme repos et une pleine assurance? La tristesse se dessèche et se consume dans le regret des choses qu'elle a perdues, et que le cœur avait aimées avec passion, parce qu'elle voudrait qu'on ne lui ôtât rien de tout ce qu'elle possède, comme il est impossible de vous rien ôter de ce que vous possédez. Ainsi l'âme devenant adultère se sépare de vous qui êtes son époux unique, pour s'abandonner à l'affection des créatures, et elle s'efforce de trouver hors de vous les biens qu'elle ne peut posséder tout purs et sans mélange que lorsqu'elle retourne à vous.

En cette sorte, mon Dieu, ceux mêmes qui s'éloignent de vous et qui s'élèvent contre vous par leurs péchés, ne laissent pas de s'efforcer au milieu de leur déréglement de vous devenir semblables en quelque chose, quoique d'une manière criminelle. C'est ce qui fait voir à tout le monde que vous êtes le principe et l'auteur souverain de tous les êtres, puisque votre créature ne peut s'écarter tellement de vous qui êtes la beauté suprême, qu'elle n'en conserve quelques ombres, et qu'elle ne fasse paraître, dans sa difformité même, quelques traits confus qui marquent le

: de son Créateur. Qu'ai-je donc pu aimer ce larcin, et en quoi ai-je voulu me rendre lable à mon Dieu, même par une fausse et criminelle ressemblance? Est-ce que déro- de la sorte durant la nuit j'ai pris plaisir à r la justice par une secrète tromperie, si je pouvais faire par une puissance souveraine, nt paraître faussement libre lorsque j'étais ablement esclave, et me flattant dans ce oir que j'avais de faire impunément ce qu'il l'était pas permis de faire, comme dans une e noire et ténébreuse de la toute-puissance ie?

CHAPITRE VII.

Dieu de ce qu'il lui a pardonné le péché qu'il a commis, et l'a empêché d'en commettre plusieurs autres.

esclave malheureux qui fuit son maître, et l'embrasse qu'une ombre au lieu des biens ables qu'il a quittés! O corruption étrange! monstrueuse! ô abîme de mort! Est-il pos- que je n'aie pris plaisir à faire ce qui était te, que parce qu'il était injuste? Comment rai-je jamais assez reconnaître votre infinie ricorde, mon Dieu, de ce que je repasse tenant tous ces désordres de mon esprit, que pour cela mon âme se trouble dans réhension de votre justice? Que je vous , Seigneur, que je vous rende mille ac- de grâces, et que je bénisse sans cesse souveraine majesté, de ce qu'il vous a plu rdonner tant d'injustices et tant de crimes j'ai commis! Je reconnais que votre mi- rde et votre grâce en amollissant la dureté on cœur, a fait fondre mes péchés comme ce se fond au soleil; je reconnais que c'est grace qui m'a empêché de faire tout le mal e n'ai point fait, car y a-t-il quelque désor- lont je ne fusse capable, puisque j'ai bien endre plaisir à commettre une mauvaise ac- pour le seul plaisir de la commettre? Ainsi ne, mon Dieu, que vous m'avez tout par- é généralement, tant les maux que j'ai is par moi-même, que ceux que je n'ai commis, parce que vous ne m'avez pas aban- é à moi-même.

i est l'homme qui, considérant bien sa mi- t sa faiblesse, osera attribuer à ses propres s sa chasteté et son innocence qu'il aura rvée, et se croira moins obligé de vous aimer que ceux à qui vous avez pardonné davantage, comme n'ayant pas eu besoin de cette miséricorde par laquelle vous faites grâce aux grands pécheurs qui se convertissent et quittent leur mauvaise vie? Que celui donc qui aura été si heureux que de suivre la voix pour laquelle vous l'aurez appelé à vous, et d'éviter tous ces désordres dont je me ressouviens maintenant, et qu'il pourra lire dans ce livre où j'en fais une confession publique, ne se moque pas de moi en me voyant tombé dans de si extrêmes maladies, puisque le même médecin qui m'en a guéri est celui qui l'a préservé d'être malade, ou plutôt qui a fait qu'il fût moins malade, et qu'ainsi non-seulement il ne vous en aime pas moins, mais qu'il vous en aime encore davantage, reconnaissant que cette main favorable et toute-puissante qui referme les blessures profondes de mes péchés, est la même qui a rendu son âme impénétrable aux atteintes mortelles du péché.

CHAPITRE VIII.

Qu'il avait aussi aimé dans ce larcin le plaisir de le commettre en compagnie.

Quel avantage ai-je donc tiré alors, misérable que j'étais, de ces actions criminelles dont la pensée seule me fait rougir maintenant, et particulièrement de ce larcin, dans lequel je n'ai rien aimé que le larcin même, c'est-à-dire que le néant, puisque le péché n'est autre chose, en quoi ma misère était d'autant plus extrême? Et néanmoins je n'aurais pas fait ce larcin étant seul. Je me souviens fort bien de la disposition d'esprit dans laquelle j'étais alors, et je vois clairement que je ne l'aurais jamais fait seul; c'est donc la compagnie des autres que j'ai aimée, et ainsi il n'est pas vrai que je n'aie rien aimé dans cette action que le larcin; mais au contraire ce que j'y aimais n'était rien en effet, puisque même ce que je viens de dire n'est encore qu'un néant.

Qu'est-ce donc dans la vérité que le fond de ce désordre? Et qui me l'enseignera, sinon celui qui répand sa lumière dans mon âme, et qui perce au travers de son obscurité et de ses ombres? Car, recherchant encore de plus près la cause de cette action, examinant la disposition de mon esprit, et sondant le fond de mon cœur, il me semble que si je n'eusse aimé que ces poires,

et si je n'eusse eu autre dessein que de manger, j'eusse pu commettre ce larcin étant seul, pour satisfaire ainsi mon intempérance. Et cependant je trouve au contraire que ce qui allumait en moi ce désir, était que nous avions fait tous ensemble cette partie, et que nous nous animions l'un l'autre dans ce dessein. Ainsi je n'étais point poussé par le plaisir que j'eusse de manger des poires, mais par le plaisir que je prenais à les dérober; et ce plaisir ne venait que de ce que nous les dérobions en compagnie.

CHAPITRE IX.

Combien l'exemple et la compagnie font commettre de péchés qu'on ne commettrait pas seul.

Quelle était donc cette disposition d'esprit où je me trouvais alors? Je sais qu'elle était très honteuse et très déréglée, et que j'étais bien misérable d'être tombé dans un si étrange dérèglement. Mais encore quelle était cette disposition? Hélas! qui peut comprendre la profondeur des péchés, selon l'oracle de l'Écriture? Ce n'était autre chose, sinon que nous riions en nous-mêmes, et que nous sentions un plaisir dans le fond du cœur de ce que nous trompions ceux à qui était ce poirier, qui ne s'attendaient nullement que nous leur dussions ainsi enlever leurs poires, et qui en seraient sans doute très sensiblement touchés. Pourquoi donc le plaisir que je prenais en cette action venait-il de ce que je la faisais en la compagnie des autres? Est-ce à cause qu'on n'est pas si porté à rire et à se réjouir lorsqu'on est seul? Mais quoiqu'il soit vrai que cela arrive plus rarement, nous voyons néanmoins quelquefois qu'un homme qui est tout seul s'éclate de rire, s'il lui vient tout d'un coup en la pensée, ou s'il se présente à ses yeux quelque chose d'extraordinairement plaisant. Mais quoi qu'il en soit, il est toujours vrai qu'étant seul, je n'eusse jamais fait cette action. C'est ce que je puis dire très assurément.

Mon Dieu, vous voyez devant vous ce vif et ce véritable souvenir que j'ai encore de l'état où j'étais alors. Il est certain que si j'avais été seul, je n'aurais point commis ce larcin, puisque je n'étais pas porté à le commettre par l'amour que j'eusse pour la chose que je dérobais, mais par le plaisir même de la dérober; et à moins que d'être en compagnie, je n'eusse pris aucun plaisir à le faire, et ne l'eusse jamais fait. O amitié pernicieuse et ennemie de la vertu, est-ce ainsi que tu séduis malheureusement les esprits? Est-ce ainsi que tu leur inspires une secrète envie de nuire aux autres? Est-ce ainsi que tu fais passer pour un jeu et pour un divertissement cette injustice par laquelle nous volons le bien d'un homme sans y être poussés ni par la vengeance, puisqu'il ne nous a fait aucun tort, ni par le gain, puisqu'il ne nous en revient aucun avantage, mais seulement parce qu'on se dit l'un à l'autre : « Allons, faisons; » et que l'on a honte de n'avoir pas perdu toute honte?

CHAPITRE X.

Il déteste son péché, et désire se reposer en Dieu.

Qui peut débrouiller cette confusion et ce chaos? Qui peut développer tant de plis et tant de replis, qui se trouvent dans une action si déréglée? Mais pourquoi m'arrêter de la sorte sur un objet si honteux et si difforme? Je ne veux plus le regarder : je ne veux plus y penser. C'est vous que je veux, justice éternelle, innocente souveraine, dont la beauté est incomparable, dont les grâces sont les délices des yeux chastes, dont la jouissance comble l'âme d'un plaisir céleste, sans lui causer le moindre dégoût. C'est dans vous que l'on trouve une paix profonde, une vie exempte d'agitation et de trouble. Celui qui entre dans vous, entre dans la joie de son Seigneur; et il n'aura plus rien à craindre, puisqu'il ne lui peut manquer aucun bien étant uni au souverain bien. Je me suis détaché de vous, mon Dieu, durant ma jeunesse, de vous qui êtes seul le soutien, l'affermissement des âmes. Je vous ai abandonné malheureusement pour m'aller perdre dans des routes égarées, et devenant moi-même à moi-même une terre stérile et infructueuse, je suis tombé dans l'abîme de la pauvreté et de la misère.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Étant allé à Carthage pour y achever ses études, il se laissa emporter à l'amour déshonnête.

Je vins à Carthage, où je me trouvai aussitôt environné de toutes parts des feux de l'amour infâme. Je n'aimais pas encore, mais je désirais

d'aimer ; et dans ma pauvreté et mon indigence des biens du ciel, laquelle était d'autant plus grande qu'elle était plus secrète et plus cachée à mes yeux, je me voulais mal de ce que je n'étais pas encore assez pauvre. Comme je désirais d'aimer, je cherchai un objet que je pusse aimer. Les chemins sûrs et où il ne se rencontrait point de piéges et de périls, m'étaient devenus odieux. Mon cœur était tout sec et tout affamé dans la privation et le besoin où il était de cette nourriture intérieure, qui est vous-même, mon Dieu : mais je ne sentais point cette faim spirituelle, et je n'étais touché d'aucun désir pour cet aliment céleste et incorruptible. Ainsi le peu de soin que j'avais de le rechercher ne procédait pas de mon abondance, mais de ma nécessité ; et mon dégoût ne venait pas de ce que j'en fusse rassasié et rempli, mais au contraire de ce que j'en étais trop dépourvu et trop vide. Ce défaut de la seule bonne nourriture que mon âme pût recevoir, l'avait rendue toute languissante et toute malade : et comme elle était couverte d'ulcères, elle se jetait misérablement hors d'elle-même, souhaitant d'adoucir l'ardeur et l'inflammation de ses plaies en goûtant les plaisirs voluptueux de l'attouchement des créatures sensibles et animées, pour lesquelles on a d'autant plus d'amour qu'elles sont vivantes, et qu'on n'aimerait point si elles ne l'étaient pas. Ce qui faisait que je trouvais plus de délice et plus de douceur à aimer et à être aimé, lorsque je possédais entièrement la personne qui m'aimait, et qu'elle s'était toute donnée à moi.

C'était ainsi que je corrompais la source de l'amitié par les ordures et les impuretés de mes débauches ; et que je ternissais sa splendeur et sa lumière par les vapeurs infernales qui sortaient comme de l'abîme de mes passions charnelles et vicieuses. Cependant lorsque j'étais si difforme et si infâme, je ne travaillais, par mon excessive vanité, qu'à paraître agréable et honnête homme ; et je tombai dans les filets de l'amour, où je désirais tant de tomber et d'être pris. Je ne saurais, mon Dieu, vous bénir assez de votre miséricorde, lorsque je me souviens combien, par votre bonté, vous mêlâtes de fiel et d'amertume dans la douceur sensuelle que je goûtais. Car aussitôt que je me vis aimé selon mon désir, que j'eus obtenu en secret la jouissance de ce que j'aimais, et que je fus ravi de me voir lié par les nœuds de l'amour, je me vis aussitôt cruellement déchiré comme avec des verges de fer toutes brûlantes, par les jalousies, les soupçons, les craintes, la colère, et les querelles.

CHAPITRE II.

Il déplore l'amour qu'il avait pour les comédies, et le plaisir qu'il sentait à y être ému de douleur.

J'avais aussi en même temps une passion violente pour les spectacles du théâtre, qui étaient pleins des images de mes misères et des flammes amoureuses qui entretenaient le feu qui me dévorait. Mais quel est ce motif qui fait que les hommes y courent avec tant d'ardeur, et qu'ils veulent ressentir de la tristesse en regardant des choses funestes et tragiques qu'ils ne voudraient pas néanmoins souffrir ? Car les spectateurs veulent en ressentir de la douleur ; et cette douleur est leur joie. D'où vient cela, sinon d'une étrange maladie d'esprit, puisqu'on est d'autant plus touché de ces aventures poétiques, que l'on est moins guéri de ses passions, quoique d'ailleurs on appelle misère le mal que l'on souffre en sa personne, et miséricorde la compassion qu'on a des malheurs des autres ? Mais quelle compassion peut-on avoir en des choses feintes et représentées sur un théâtre, puisque l'on n'y excite pas l'auditeur à secourir les faibles et les opprimés, mais qu'on le convie seulement à s'affliger de leur infortune ; de sorte qu'il est d'autant plus satisfait des acteurs, qu'ils l'ont plus touché de regret et d'affliction ; et que si ces sujets tragiques et ces malheurs véritables ou supposés sont représentés avec si peu de grâce et d'industrie qu'il ne s'en afflige pas, il sort tout dégoûté et tout irrité contre les comédiens ; que si au contraire il est touché de douleur, il demeure attentif et pleure, étant en même temps dans la joie et dans les larmes ? Mais puisque tous les hommes naturellement désirent se réjouir, comment peuvent-ils aimer ces larmes et ces douleurs ? N'est-ce point qu'encore que l'homme ne prenne pas plaisir à être dans la misère, il prend plaisir néanmoins à être touché de miséricorde ; et qu'à cause qu'il ne peut être touché de ce mouvement sans en ressentir de la douleur, il arrive, par une suite nécessaire, qu'il chérit et qu'il aime ses douleurs ?

Ces larmes procèdent donc de la source de l'amour naturel que nous nous portons les uns aux

autres. Mais où vont les eaux de cette source, et où coulent-elles? Elles vont fondre dans un torrent de poix bouillante, d'où sortent les violentes ardeurs de ces noires et de ces sales voluptés; et c'est en ces actions vicieuses que cet amour se convertit et se change par son propre mouvement, lorsqu'il s'écarte et s'éloigne de la pureté céleste du vrai amour. Devons-nous donc rejeter les mouvemens de miséricorde et de compassion? Nullement; et il faut demeurer d'accord qu'il y a des rencontres où l'on peut aimer les douleurs. Mais, ô mon âme, garde-toi de l'impureté. Mets-toi sous la protection de mon Dieu, du Dieu de nos pères, qui doit être loué et glorifié dans l'éternité des siècles. Garde-toi, mon âme, de l'impureté d'une compassion folle; car il y en a une sage et raisonnable, dont je ne laisse pas d'être touché maintenant. Mais alors je prenais part à la joie de ces amans de théâtre, lorsque par leurs artifices ils faisaient réussir leurs impudiques désirs, quoiqu'il n'y eût rien que de feint dans ces représentations et ces spectacles. Et lorsque ces amans étaient contraints de se séparer, je m'affligeais avec eux, comme si j'eusse été touché de compassion; et toutefois je ne trouvais pas moins de plaisir dans l'un que dans l'autre.

Mais aujourd'hui j'ai plus de compassion de celui qui se réjouit dans ses excès et dans ses vices, que de celui qui s'afflige dans la perte qu'il a faite d'une volupté pernicieuse et d'une félicité misérable. Voilà ce qu'on doit appeler une vraie miséricorde. Mais en celle-là ce n'est pas la douleur que nous ressentons des maux d'autrui qui nous donne du plaisir; car, encore que celui qui ressent de la douleur en voyant la misère de son prochain lui rende un devoir de charité qui est louable, néanmoins celui qui est véritablement miséricordieux aimerait mieux n'avoir point de sujet de ressentir cette douleur : et il est aussi peu possible qu'il puisse désirer qu'il y ait des misérables, afin d'avoir sujet d'exercer sa miséricorde, comme il est peu possible que la bonté même puisse être malicieuse, et que la bienveillance nous porte à vouloir du mal à notre prochain.

Aussi il y a bien quelque douleur que l'on peut permettre, mais il n'y en a point que l'on doive aimer. Ce que vous nous faites bien voir, ô mon Seigneur et mon Dieu, puisque vous qui aimez les âmes incomparablement davantage et plus purement que nous ne les aimons; exercez sur elles des miséricordes d'autant plus grandes et plus parfaites que vous ne pouvez être touché d'aucune douleur. Mais qui est celui qui est capable d'une si haute perfection? Et moi, au contraire, j'étais alors si misérable que j'aimais à être touché de quelque douleur et en cherchais les sujets, n'y ayant aucunes actions des comédiens qui me plussent tant et qui me charmassent davantage que lorsqu'ils me tiraient des larmes des yeux par la représentation de quelques malheurs étrangers et fabuleux qu'ils représentaient sur le théâtre. Et faut-il s'en étonner, puisque étant alors une brebis malheureuse qui m'étais égarée en quittant votre troupeau, parce que je ne pouvais souffrir votre conduite, je me trouvais comme tout couvert de gale?

Voilà d'où procédait cet amour que j'avais pour les douleurs, lequel toutefois n'était pas tel que j'eusse désiré qu'elles eussent passé plus avant dans mon cœur et dans mon âme; car je n'eusse pas aimé à souffrir les choses que j'aimais à regarder; mais j'étais bien aise que le récit et la représentation qui s'en faisait devant moi m'égratignât un peu la peau, pour le dire ainsi, quoique ensuite, comme il arrive à ceux qui se grattent avec les ongles, cette satisfaction passagère me causât une enflure pleine d'inflammation, d'où sortait du sang corrompu et de la boue. Telle était alors ma vie; mais peut-on l'appeler une vie, mon Dieu?

CHAPITRE III.

Il parle encore de ses amours et de l'éloignement qu'il avait de l'insolence des jeunes gens de Carthage.

Seigneur, votre miséricorde ne m'abandonnait point dans tous ces désordres, et je crois pouvoir dire qu'elle volait, bien que de fort loin, au-dessus et à l'entour de moi, comme pour me couvrir de ses ailes. Hélas! combien me suis-je séché et consumé dans le vice! Combien ai-je suivi une curiosité sacrilége qui, en m'éloignant de vous, me conduisait dans la bassesse des créatures et dans les tromperies et les enchantemens des démons, auxquels je sacrifiais mes actions criminelles! Et en tout cela j'éprouvais vos châtimens. Mon imprudence passa même jusqu'à ce point, qu'en l'une de vos fêtes les plus solennelles, et dans votre propre église,

j'osai concevoir des désirs damnables pour une personne, et traiter avec elle un accord funeste, qui ne pouvait produire que des fruits de la mort et de l'enfer. Vous m'en châtiâtes après très sévèrement, mais non pas à proportion de mon crime : tant vous êtes grand en miséricorde, ô mon Dieu, vous qui étiez mon seul et mon unique refuge dans le commerce que j'avais alors avec ces insignes et ces épouvantables pécheurs, parmi lesquels je m'égarais et me perdais, errant çà et là la tête levée, m'éloignant toujours de vous, quittant votre voie sainte pour suivre les miennes toutes corrompues, et aimant une fausse liberté, qui n'est en effet qu'un malheureux esclavage!

Ces études, que l'on nomme les occupations des honnêtes gens, me conduisaient elles-mêmes au barreau, vers lequel je commençais déjà à jeter les yeux, dans l'ambition d'y exceller et d'y recevoir d'autant plus de louange et de gloire, que je saurais mieux par mon éloquence faire passer le mensonge pour la vérité : tant est grand l'aveuglement des hommes, qui tirent même des sujets de vanité et de gloire de leur propre aveuglement! Je tenais déjà le premier rang dans les écoles de rhétorique; ce qui me causait une joie mêlée de présomption, et me rendait tout enflé d'orgueil. Vous savez néanmoins, Seigneur, que j'étais plus retenu et plus modéré que les autres, et très éloigné des folies et des insolences de ces jeunes fous et débauchés qui font gloire de ce nom, et le font passer entre eux pour un terme de galanterie, quoique leurs actions soient toutes pleines d'une malignité diabolique. Je vivais néanmoins parmi eux ayant une espèce de pudeur qui venait plutôt d'impudence que de retenue, de ce que je ne leur ressemblais pas. Je me plaisais quelquefois en leur compagnie et aux témoignages d'amitié qu'ils me rendaient, bien que j'eusse toujours en horreur leurs actions, c'est-à-dire cette malice noire et cette licence débordée avec laquelle ils insultaient à la modestie des nouveaux venus et des étrangers, qu'ils couvraient de confusion et de honte, se jouant d'eux pour avoir le plaisir de les troubler et de les mettre en désordre, et nourrissant de ces moqueries sanglantes et injurieuses la malignité de leurs divertissemens et de leurs réjouissances : en quoi ils imitaient parfaitement les actions des démons, et faisaient voir qu'on avait raison de les appeler des fous et des insensés. Car ils étaient véritablement fous et perdus de jugement aussi bien que de conscience, puisqu'ils donnaient lieu à ces esprits infernaux de se moquer d'eux invisiblement, et de les tromper par leur secrète séduction, en leur inspirant ce malheureux plaisir qu'ils prenaient à se moquer des autres et à les tromper.

CHAPITRE IV.

Qu'à l'âge de dix-neuf ans la lecture d'un livre de Cicéron lui inspira un violent amour pour la sagesse.

C'était parmi ces personnes, qu'étant encore fort jeune j'étudiais les livres de l'éloquence en laquelle je souhaitais d'exceller par cette fin damnable et malheureuse de l'ambition qui ne travaille que pour s'élever dans l'éclat et dans la gloire, et n'établit les fondemens de ses plus solides joies que sur le vide de la vanité. Dans le cours de cette étude, et selon l'ordre qu'on tient pour apprendre cette science, j'étais arrivé à la lecture d'un livre de Cicéron, de cet orateur fameux, duquel néanmoins presque tous les hommes admirent plus la langue que le cœur. Mais ce livre, qui porte le titre d'Hortensius, et contient une exhortation à la philosophie, me toucha de telle sorte qu'il changea mes affections, et ensuite les prières que je vous faisais, mon Dieu, et m'inspira d'autres pensées et d'autres désirs. Je commençai aussitôt à mépriser toutes les vaines espérances de la terre; je brûlais d'un amour ardent et d'une passion incroyable d'acquérir cette sagesse immortelle, et j'avais déjà commencé à me lever afin de retourner à vous; car je ne lisais pas ce livre pour polir mon style, ce qui était le fruit que ma mère avait pour but en m'entretenant dans les études, mais pour nourrir mon esprit; et y considérant plus le sens que les termes, et l'excellence du sujet qu'il traite que la noblesse des paroles, je demeurai persuadé de la doctrine qu'il y enseigne. J'étais alors en ma dix-neuvième année, et il y avait plus de deux ans que j'avais perdu mon père.

Combien brûlais-je, mon Dieu, combien brûlais-je du désir de me détacher des choses basses et terrestres, afin de m'élever vers vous, sans que je susse toutefois à quoi tendait cet amour que vous me donniez pour la sagesse! Car c'est en vous que se trouve la sagesse, et cet amour

de la sagesse est appelé par les Grecs, philosophie; et c'était à l'amour de cette science que ce livre m'enflammait. Il y en a toutefois qui s'en servent pour tromper les hommes, en colorant et en couvrant leurs erreurs de l'éclat et de la beauté d'un nom si grand et si vénérable. Cet auteur, dans ce traité, a parlé presque de tous ceux qui de son temps et dans les siècles passés ont été tenus pour philosophes; et en lisant ce discours on reconnaît la vérité de cet avertissement salutaire que votre esprit saint nous a donné par la bouche de votre fidèle serviteur, lorsqu'il dit : « Prenez garde que personne ne vous trompe par la philosophie, et par de vaines subtilités, en suivant plutôt les traditions des hommes et les maximes du monde, que l'esprit de Jesus-Christ, en qui la plénitude de la divinité réside corporellement. »

Vous savez, mon Dieu, vous qui êtes la lumière de mon cœur, que ces paroles de votre apôtre n'étaient pas alors venues à ma connaissance; et la seule chose qui me plaisait en ce discours de Cicéron était qu'il m'exhortait puissamment à aimer, à rechercher, à acquérir, et à embrasser, non une secte particulière de sages et de philosophes, mais la sagesse même, quelle qu'elle pût être. J'en étais tout ravi et tout embrasé; et la seule chose qui me refroidissait un peu dans une si grande ardeur, était que je ne voyais point le nom de Jésus écrit dans ce livre. Car par votre miséricorde, mon Dieu, ce nom de mon Sauveur votre fils était entré dans mon cœur dès mes plus tendres années avec le lait de ma mère, et il y était demeuré gravé si profondément, que tous les discours où je ne trouvais point ce nom, quelque remplis d'éloquence, de doctrine et de vérités qu'ils fussent, ne me ravissaient pas entièrement.

CHAPITRE V.

Que son orgueil lui donna du dégoût pour l'Écriture sainte, à cause de la simplicité de son style.

Dans cette pensée je résolus de m'appliquer à lire l'Écriture sainte, pour connaître ce que c'était; et je reconnus par expérience et non par lumière, que c'est un livre qui ne peut être pénétré par les superbes, ni entendu par les enfans; qui paraissant bas dans l'entrée, se trouve fort élevé dans la suite, et dont la doctrine est voilée de mystères et de figures. Je n'étais pas capable d'entrer dans ses secrets si sublimes, ni de m'abaisser pour goûter son élocution, qui est simple et humble; car je n'en faisais pas alors le même jugement qu'aujourd'hui, et elle me semblait indigne d'être comparée à la majesté du style de Cicéron. Mon orgueil méprisait sa simplicité, et mes yeux n'étaient pas assez clairs ni assez perçans pour découvrir ses beautés cachées. Il est vrai que paraissant basse pour s'accommoder aux humbles et aux petits, elle croît avec eux, et se trouve plus élevée à mesure qu'ils avancent : mais je dédaignais d'être petit, la vanité dont j'étais enflé me faisant croire que j'étais grand.

CHAPITRE VI.

Comment il tomba dans l'hérésie des Manichéens.

Étant en cet état je tombai dans les erreurs d'une secte d'hommes superbes et insensés, qui étaient tres charnels et très grands parleurs. Leurs paroles étaient un piége du diable, et comme un charme et un enchantement composé du mélange des lettres de votre nom, du nom de notre Sauveur Jésus-Christ, et de celui du Saint-Esprit, consolateur de nos âmes. Ils avaient toute heure ces noms en la bouche, mais leur langue en proférait seulement le son, sans que leur cœur fût rempli des vérités qu'ils signifient. Le nom de la vérité était aussi continuellement sur leurs lèvres; ils m'en parlaient sans cesse, mais elle n'était point en eux. Car ils ne disaient que des choses fausses, non-seulement de vous qui êtes véritablement la vérité, mais aussi des élémens et des créatures du monde, qui sont les ouvrages de vos mains, dont les philosophes mêmes ont dit beaucoup de choses très vraies, mais au-delà desquelles je devais passer par le mouvement de votre amour, qui me devait mener jusqu'à vous, ô mon Père, qui êtes la bonté souveraine et la beauté suprême, qui est l'idée et le principe de toutes les beautés du monde.

O vérité! vérité! combien soupirai-je dès lors vers vous du plus profond de mon âme, quand ces hommes vous nommaient si souvent et me parlaient si souvent de vous, mais seulement en l'air, quoique ce fût en plusieurs volumes! Dans cette faim et ce désir que j'avais de me rassasier de vous, ils me présentaient, au lieu de vous, le soleil et la lune, qui véritablement sont d'excel-

ıvrages de votre puissance, mais vos ou-
; et non pas vous-même, ni les premiers
s ouvrages, puisque vos créatures spiri-
; sont plus excellentes que ces créatures
relles, quoique toutes éclatantes de lumière
tes célestes.
is je ne cherchais pas même ces premières
; créatures : c'était vous seule que je cher-
ô vérité, qui n'êtes capable ni d'être chan-
i d'être obscurcie; j'avais faim et soif de
onnaître; et au lieu de vous, après m'avoir
ıté le soleil, ils me présentaient encore des
nes lumineux, qui n'ayant rien que de
:t n'arrêtant l'esprit que par l'accoutumance
ı de s'attacher aux choses sensibles, méri-
ncore moins d'être aimés que ce soleil, qui
ins est véritable et tel qu'il paraît à nos
Toutefois, parce que je croyais que ce fût
je me repaissais de ces viandes creuses,
non pas avec avidité, parce qu'alors je n'y
ais pas le même goût que l'on trouve en
Aussi n'êtes-vous rien moins que toutes ces
s fictions, qui au lieu de me nourrir ne ser-
t qu'à m'épuiser davantage.
; viandes que l'on voit en songe sont très
ables à celles que l'on nous présente lors-
ous sommes éveillés, et toutefois elles ne
issent pas ceux qui dorment, parce qu'ils
ent. Mais ces chimères n'étaient en rien
ables à vous, ainsi que vous me l'avez fait
depuis, parce que c'étaient des fantômes
rels et des corps imaginaires, qui n'ont
n être solide et réel comme ces véritables
soit célestes ou élémentaires que nous
s de nos yeux, et que les bêtes et les oi-
voient aussi comme nous. Et quoique ces
subsistent plus véritablement en eux-mê-
que dans notre imagination, lorsque notre
e nous les représente, néanmoins nous ap-
ons plus près de la vérité en nous les ima-
t tels qu'ils sont, que lorsque nous prenons
de ceux-là de nous en imaginer d'autres
oup plus grands, et même infinis, lesquels
fet ne sont point du tout. Tels étaient ces
fantômes dont je me repaissais alors, sans
pouvoir rassasier.
is vous, mon amour, en qui je trouve d'au-
lus de force, que l'excès de mon affection
t tomber dans la défaillance et dans la lan-
, vous n'êtes ni ces corps que nous voyons,
quoique célestes, ni ceux que nous ne pouvons voir d'ici-bas, puisque ce ne sont que vos créatures, et que ce ne sont pas les plus excellentes. Combien donc êtes-vous éloigné des fantômes que je me figurais alors, de ces fantômes corporels, qui ne sont en aucune sorte, puisque les images des corps qui ont l'être ont beaucoup plus de vérité que ces fantômes, que les corps en ont encore plus que les images, et que l'âme, qui est la vie de ces corps, en a beaucoup plus que ces mêmes corps; et que vous n'êtes néanmoins ni ces images, ni ces corps, ni même l'âme qui les anime, et qui les surpasse de beaucoup en excellence! Mais, ô vie de mon âme, vous êtes la vie des âmes, la vie des vies, qui vivez par vous-même et qui ne changez jamais. Où étiez-vous donc alors à mon égard, ô mon Dieu? et combien étiez-vous éloigné de moi? Mais je ne l'étais pas moins de vous dans ce malheureux exil, où, comme un enfant prodigue, je ne pouvais pas seulement me rassasier du gland dont je paissais les pourceaux.

Combien les fables des grammairiens et des poëtes valent-elles mieux que ces dangereuses tromperies! Et combien les vers qui nous représentent une Médée qui vole, sont-ils moins périlleux que ces cinq élémens fantastiques qu'on me déguisait en tant de diverses manières pour y trouver du rapport avec ces cinq antres ténébreux qui ne sont point, et qui tuent l'âme de ceux qui les croient! Car la poésie en elle-même et l'art de faire des vers peuvent être mis au nombre des choses qui sont capables de donner quelque nourriture à notre esprit; et quant à ces vers qui représentent une Médée qui vole, je les récitais et les entendais réciter aux autres, mais sans prendre cette fable pour autre chose que pour une fable; au lieu que j'ai ajouté foi à ces périlleuses tromperies.

Hélas! malheureux que j'étais! par quels degrés me suis-je laissé tomber dans la profondeur de cet abîme? N'était-ce pas en me tourmentant et en m'agitant par l'ignorance de la vérité, lors, mon Dieu, car je vous confesse ma faute, à vous qui avez eu pitié de moi quand je ne vous la confessais pas encore; lors, dis-je, mon Dieu, que je vous cherchais, non par cette lumière d'esprit et d'intelligence que vous m'avez donnée par-dessus les bêtes, mais par les organes de mes sens corporels, qui n'ont pour objet que les

choses extérieures; au lieu que vous êtes plus intérieur à mon âme que ce qu'elle a de plus caché au dedans d'elle, et que vous êtes plus élevé que ce qu'elle a de plus haut et de plus sublime dans ses pensées. Je tombai entre les mains de cette femme audacieuse et impudente, dont Salomon parle dans son énigme, qui étant assise à l'entrée de sa porte, crie aux passans : « Mangez hardiment de ce pain que j'ai fait cuire en cachette, et buvez de cette eau que j'ai dérobée. » Cette femme me trompa, parce qu'elle ne me trouva pas renfermé dans moi-même, mais répandu au dehors dans les objets de mes yeux charnels, et repassant par mon imagination les images qu'ils avaient reçues avec une si grande avidité.

CHAPITRE VII.

Il réfute les erreurs des Manichéens touchant la nature de Dieu, et la vertu des anciens patriarches.

Je ne connaissais pas encore alors cette nature invisible qui seule possède un être véritable et souverain; et je ne m'estimais pas peu habile lorsque je me laissais emporter aux vaines subtilités de ces maîtres impertinens qui me venaient demander de quel principe le mal procédait; si Dieu était renfermé dans le cercle si étroit d'une forme corporelle; s'il avait des cheveux et des ongles, et si ces anciens patriarches qui avaient plusieurs femmes en même temps, qui tuaient des hommes et qui sacrifiaient des animaux, devaient passer pour des personnes justes et vertueuses. Car, étant ignorant comme j'étais, je me trouvais surpris par des questions; mon esprit se remplissait de trouble et de nuages, et en m'éloignant de la vérité je m'imaginais m'avancer vers elle, parce que je ne savais pas que le mal n'est autre chose que la privation du bien, qui n'est proprement que le néant. Et comment l'eussé-je su, puisque mon œil ne pouvant connaître que les corps qui se présentaient à lui, mon esprit ne pouvait rien comprendre au-delà des images corporelles et des fantômes que mon imagination se figurait?

Je ne savais pas que Dieu est un pur esprit qui n'a point de membres, qui n'a ni longueur ni largeur, ni cette étendue qui est propre au corps, parce qu'un corps est toujours moins grand dans sa partie que dans son tout; et qu'encore qu'il fût infini, il serait toujours moins grand dans un certain espace que dans toute son étendue infinie, ne pouvant jamais être tout entier en chaque lieu; ce qui n'est propre qu'à Dieu et aux natures spirituelles. J'ignorais aussi ce qu'il y a en nous qui nous rend semblables à Dieu, et en quelle sorte l'Écriture a raison de dire que nous avons été créés à son image. Je ne connaissais point cette justice intérieure et véritable, qui ne juge pas selon la coutume, mais selon la loi très juste du Dieu tout-puissant, et qui ordonne des pratiques différentes, selon les diverses rencontres des temps et les différentes qualités des nations, quoiqu'elle demeure la même dans tous les temps et dans toutes les nations. Je ne considérais pas que c'est par cette justice qu'ont été justes Abraham, Isaac, Jacob, Moïse et David, et tous ces autres grands patriarches qui ont été loués par la bouche de Dieu même; et que, s'ils passent dans l'estime de quelques ignorans pour des personnes injustes et déréglées, c'est parce qu'ils jugent humainement de ces divins hommes, et qu'ils mesurent par leurs actions et leur coutume particulière la conduite générale de tous les hommes. De même que si quelqu'un qui n'aurait jamais ouï dire comment il se faut armer, entrant dans un arsenal, se couvrait la tête avec des grèves et des cuissarts, et s'armait les jambes et les cuisses avec un casque, puis se plaignait ensuite que ces armes seraient mal faites. Ou comme si, en un jour où l'on aurait défendu de tenir marché l'après-dînée, quelqu'un s'offensait de ce qu'il ne lui serait pas permis de vendre alors ce qu'il aurait pu vendre le matin. Ou enfin, comme si quelqu'un trouvait étrange que, dans une maison, quelques serviteurs maniassent des choses sales auxquelles celui qui donne à boire ne doit pas toucher; ou que l'on défendît de faire auprès de la table ce que l'on peut faire derrière les écuries, et qu'il trouvât mauvais que, dans une même maison et parmi les serviteurs d'un même maître, toutes choses ne fussent pas également permises, ni à tous, ni en tous lieux.

C'est ce que font ces personnes qui ne peuvent souffrir qu'on leur dise que ce qui a été permis aux anciens justes dans leur siècle, ne l'est plus aux gens de bien dans celui-ci, parce que Dieu, selon la diversité des temps, leur a commandé des choses alors, qu'il ne nous com-

plus aujourd'hui, quoiqu'ils aient été aussi bien que nous à son éternelle jus- néanmoins ils n'ont pas de peine à com- e que dans un même homme l'habillement propre à l'un de ses membres ne l'est pas e; que, dans un même jour, ce qui a été le matin ne l'est plus au soir; et que dans me maison l'on souffre et l'on commande de faire en un endroit ce que l'on défend punit lorsqu'on le fait en un autre. Ainsi, ce de Dieu est immuable, parce qu'elle melle; mais les temps changent, parce s'écoulent sans cesse, et que leur être n'est perpétuelle révolution. C'est ce que les s ont peine à comprendre; d'autant que si peu et étant accoutumés aux lois d'un pays, ils ne peuvent accorder avec ce voient tous les jours ces rencontres et ces nens si différens, qu'ils n'ont pu voir suite de tous les siècles, et qui s'étendent utes les provinces du monde, au lieu sont témoins eux-mêmes de ce qui con- et ne convient pas dans les heures d'un jour, dans les membres d'un même corps, s les endroits différens d'un même logis. pourquoi ils se soumettent à cet ordre hu- t sensible dont ils reconnaissent l'utilité par opre expérience; et ils accusent au contraire e de la providence de Dieu, parce qu'ils uvent voir cette chaîne merveilleuse de l'effets différens, qui découvre son inef- sagesse dans la liaison et le rapport que ses parties ont ensemble.

ne savais point alors ces vérités; je ne fai- ucune réflexion sur ces choses, et je ne rcevais point d'une si grande lumière, qu'elle me frappât les yeux et qu'elle jetât ayons de toutes parts. Je ne considérais pas orsque je faisais des vers, il ne m'était pas is de mettre toute sorte de pieds partout urais voulu les mettre; mais que je devais acer différemment selon les différentes es- s de vers; et que dans un même vers je ne ais pas répéter toujours le même pied, quoi- néanmoins l'art de la poésie par lequel je is toutes les mesures des syllabes demeurât isible en soi-même; qu'ainsi la justice su- e de Dieu, à laquelle toutes les âmes saintes soumises, devait, en une manière sans com- ison plus sublime et plus excellente, renfer- mer en elle-même toutes les lois différentes qu'elle peut donner aux hommes, et qu'elle de- meure toujours la même, quoiqu'elle ne leur commande pas toujours la même chose, et qu'elle diversifie ses ordonnances, selon la diversité des personnes et des temps. C'est ce qui me portait dans l'aveuglement où j'étais, et me faisait blâ- mer ces saints patriarches, qui non-seulement ont usé des choses présentes, selon l'instinct et le commandement exprès qu'ils avaient reçu de Dieu, mais qui ont même annoncé les choses futures par la lumière divine, dont il a éclairé leurs âmes.

CHAPITRE VIII.

Que ce qui est contre la nature ne peut être permis; mais que ce qui est contre la coutume et les lois des hommes de- vient permis quand Dieu le commande.

Mais comme il y a des lois très justes qui peu- vent changer, il y en a d'autres qui ne changent jamais: car peut-on s'imaginer, ou quelque temps dans l'ordre des siècles, ou quelque lieu dans le monde, auquel il ne soit pas juste d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, et son prochain comme soi-même? Et ainsi les crimes infâmes et contraires à la nature, tels qu'étaient ceux de Sodome, doivent être rejetés avec exécration, et punis avec sévérité en quelque temps et en quelque lieu que ce puisse être. Et quand tous les hommes de la terre s'ac- corderaient à les commettre, ils seraient tous coupables également selon les règles de la loi éternelle et immuable, l'homme ayant été créé dans un tel état, que ces actions ne peuvent ja- mais être légitimes; car c'est violer la société que nous devons avoir avec Dieu, que de souil- ler ainsi par ce déréglement brutal et abomi- nable la pureté de la nature dont il est l'auteur.

Quant aux fautes que l'on commet contre les coutumes des pays, elles se doivent éviter selon que les mœurs différentes des peuples nous y obligent, sans que les citoyens ou les étrangers se donnent la liberté de violer un ordre établi par un long usage, ou par les lois d'une ville ou de tout un peuple; puisqu'il est certain que les hommes, dans le gouvernement civil, composent ensemble un même corps, et qu'une partie est toujours difforme lorsqu'elle est disproportion- née à son tout.

Mais quand Dieu commande quelque chose contre les lois ou les coutumes de quelques pays,

en doit, ou le faire quand il n'aurait jamais été fait, ou le renouveler quand il aurait été discontinué, ou l'établir quand il n'aurait jamais été établi. Car, s'il est permis à un roi de faire dans une ville qui lui est sujette quelque ordonnance que ni lui ni ses prédécesseurs n'auraient jamais faite auparavant, et si on lui obéit sans violer l'ordre de cette ville, ou plutôt si ce serait violer ce même ordre que de ne lui pas obéir, étant une loi générale parmi tous les hommes, que chaque peuple doit obéir à son roi; avec combien plus de raison devons-nous obéir à Dieu avec une soumission parfaite, lui qui est le monarque souverain de toutes les créatures? Que si dans la société de la vie humaine on préfère toujours les puissances supérieures aux inférieures, qui ne voit que Dieu doit être sans comparaison préféré à tous, étant infiniment élevé au-dessus de tous?

Ce que nous avons dit des crimes infâmes, qui ne peuvent jamais être permis, se doit dire aussi de ceux qui se commettent contre le prochain avec un désir de lui nuire, ou par des paroles outrageuses, ou par des actions injustes et violentes; soit que celui qui l'offense veuille se venger, comme un ennemi se venge de son ennemi; soit qu'il ait dessein d'en tirer quelque bien et quelque avantage, comme un voleur qui vole un passant; soit qu'il tâche de se délivrer d'un mal qu'il appréhende, comme lorsque l'on attaque celui que l'on craint; soit qu'il soit poussé d'envie comme un misérable est jaloux du bonheur d'un homme plus heureux que lui, ou comme celui qui est dans un état avantageux porte envie à ceux qui lui donnent sujet de craindre qu'ils ne deviennent ses égaux, ou à ceux qu'il voit avec regret l'être déjà devenus; soit enfin qu'il trouve un plaisir sensible dans le mal d'autrui, qui est l'esprit de ceux qui se plaisent à voir les combats sanglans des gladiateurs, ou à se railler et à se jouer de tout le monde.

Voilà les sources des péchés des hommes, qui naissent tous de ces trois concupiscences marquées par l'Écriture, de l'élévation de l'orgueil, de la curiosité des spectacles, et des plaisirs bas et sensuels; soit qu'un homme soit possédé seulement de l'une de ces passions, ou de deux, ou de toutes les trois ensemble. C'est ainsi, mon Dieu, qui vous approchez autant de nous par votre souveraine bonté, que vous êtes élevé au-dessus de nous par votre souveraine puissance, que tous les désordres de la vie humaine violent votre Décalogue divin qui est cette harpe mystérieuse à dix cordes, les dix commandemens que vous avez gravés sur les tables de la loi, dont les trois premiers regardent les fautes que l'on peut commettre contre vous, et les sept autres celles que l'on commet contre le prochain.

Mais comment est-ce, mon Dieu, que ces péchés se commettent contre vous? Qu'y a-t-il qui vous regarde dans les crimes infâmes des hommes, par lesquels ils se corrompent eux-mêmes, puisque vous êtes entièrement incorruptible? Et en quoi peuvent vous nuire les injustices et les violences qu'ils font à leur prochain, puisqu'il est impossible que l'on vous fasse aucun mal? Vous ne laissez pas néanmoins de punir les fautes que les hommes commettent contre eux-mêmes, parce qu'ils pèchent tout ensemble et contre vous et contre leurs propres âmes, et que leur iniquité, selon l'Écriture, retombe sur eux; ou lorsqu'ils corrompent la nature que vous avez créée, et qu'ils renversent tout l'ordre que vous y avez établi; ou lorsqu'ils usent avec excès des choses qui leur sont permises; ou qu'ils abusent d'eux-mêmes pour satisfaire à leur passion brutale en violant la loi naturelle; ou lorsqu'ils se soulèvent contre vous par la révolte de leur esprit et par les blasphèmes de leurs paroles, et qu'ils veulent résister à votre puissance qui les presse et à l'aiguillon qui les pique, pour user des termes de l'Écriture; ou enfin, lorsque rompant les liens de la société civile qui tend au bien général et universel, ils divisent les esprits par des partialités, ou les unissent avec eux par des factions, pour exécuter leurs entreprises téméraires et pour satisfaire à leurs intérêts particuliers, ou en détournant les maux qu'ils craignent, ou en se procurant les biens qu'ils désirent.

Ce sont les désordres où les hommes se précipitent lorsqu'ils vous abandonnent, mon Dieu, qui êtes la source de la vie et le seul et le véritable créateur et modérateur du monde; et qu'au lieu d'aimer la vérité éternelle qui doit être commune à tous, ils se portent, par un mouvement superbe de l'amour-propre, vers un faux bien qu'ils se rendent particulier, et qu'ils veulent posséder tout seuls. Mais comme nous nous séparons d'avec vous par une volonté superbe,

retournons aussi à vous par la piété d'un humble; et ensuite vous nous guérissez de abitudes vicieuses et corrompues, dans lesles nous avons langui si long-temps; vous pardonnez nos fautes lorsque nous les reaissons; vous exaucez nos gémissemens lorsnous soupirons dans notre esclavage, et rompez les chaînes dans lesquelles nous sommes engagés volontairement, pourvu notre âme ne s'élève plus contre vous par lace d'une fausse liberté, dans laquelle, ait plus un faux bien qu'elle se rend propre vous qui êtes le seul bien véritable et la ce universelle de tous les biens, elle perd en vous perdant, pour avoir désiré quelque e de plus que vous lorsqu'elle possédait tout ous possédant.

CHAPITRE IX.

es jugemens de Dieu sont souvent différens de ceux des hommes, touchant les actions bonnes ou mauvaises.

ais, outre ce grand nombre de crimes dont venons de parler, qui blessent ou l'honnêpar leur infamie, ou l'équité par leur injus-, il y en a d'autres que ceux qui en savent r, blâment dans la vue de la perfection t ils sont encore éloignés, et qu'ils louent ième temps dans l'espérance des fruits que commencemens sont capables de produire; me on loue les blés qui semblent promettre ucoup, quoiqu'ils ne soient encore qu'en e. Il y a aussi des actions qui paraissent blables à ces deux espèces de crimes que je s de rapporter, et qui sont innocentes néans, parce qu'elles ne blessent, mon Dieu, otre loi éternelle, ni la société humaine et stice civile, comme lorsque des personnes usé des choses de cette vie en une manière était conforme à leur temps, sans qu'on ait t de croire qu'ils l'aient fait par intempée ou par avarice, et que d'autres ont puni oupables par l'autorité d'une puissance léne, avec un désir de corriger les excès des mes, sans qu'on ait sujet de croire qu'ils nt fait par un mouvement de vengeance et ruauté. Ainsi il y a plusieurs actions, que les mes ont jugées dignes d'être condamnées ue vous avez néanmoins autorisées par votre robation divine : comme il y en a plusieurs les hommes approuvent et relèvent par leurs louanges, que vous condamnez néanmoins par votre équitable jugement, parce que souvent celui qui agit, et les circonstances particulières et secrètes du temps auquel il agit, rendent une action toute autre qu'elle ne semble être à ceux qui ne la considèrent que par l'apparence.

Mais lorsque vous commandez une chose toute extraordinaire, et que vous aviez auparavant défendue, qui doute que l'on ne doive vous obéir, quand bien même vous ne découvririez pas aux hommes les raisons sublimes de votre commandement, ou qu'il se trouverait contraire à quelques lois de la société humaine, puisque la justice de toute société consiste à vous obéir? Ainsi il faut faire tout ce que vous commandez: mais heureux sont ceux qui savent que c'est vous qui le commandez! Car tout ce que les anciens patriarches ont fait qui paraît nouveau et extraordinaire, ils l'ont fait, ou pour s'accommoder au temps auquel ils vivaient, ou pour tracer dans leurs actions une image des choses futures.

CHAPITRE X.

Rêveries des Manichéens touchant les fruits de la terre.

Mais, comme je ne savais point alors ces vérités, je me moquais de ces grands prophètes et de ces hommes divins qui vous ont servi avec tant de pureté. Et que faisais-je, mon Dieu, en me moquant d'eux, sinon de me rendre digne d'être moqué de vous, m'étant laissé tomber peu à peu dans des rêveries prodigieuses, jusqu'à m'imaginer que lorsqu'on cueille une figue, elle pleure avec des larmes de lait aussi bien que le figuier qui l'a produite; et que néanmoins, si l'un de ceux que les Manichéens appellent saints et élus eût mangé cette même figue, non après l'avoir cueillie lui-même, ce qui, selon leurs maximes, l'eût rendu coupable, mais l'ayant trouvée cueillie par le crime d'un autre, il poussait dehors en ouvrant la bouche, ou en soupirant dans la prière, de petits anges, ou plutôt de petites parties de Dieu même, du Dieu souverain et véritable, qui fussent toujours unies et comme liées à ce fruit, si elles n'en eussent été détachées par les dents de cet élu et par la chaleur de son estomac? Et mon aveuglement était crû jusqu'à tel point, que je me figurais qu'il valait mieux avoir compassion des fruits

de la terre que des hommes mêmes pour lesquels ils ont été créés. Car si quelqu'un qui n'eût pas été Manichéen m'en eût demandé, j'eusse cru que ce fruit que je lui aurais donné, aurait été comme condamné à un supplice capital.

CHAPITRE XI.

Prières et larmes de sainte Monique pour la conversion de son fils. Révélation qu'elle en eut en songe, neuf ans auparavant qu'elle arrivât.

Voilà l'abîme dans lequel je m'étais plongé; et vous, mon Dieu, vous avez étendu votre main du haut du ciel pour me retirer de ces profondes ténèbres où j'étais enseveli. Ma mère cependant me pleurait avec une douleur plus sensible que les mères ne pleurent leurs enfans lorsqu'elles les voient porter en terre; car elle me voyait mort devant vous, et elle le voyait par l'œil de la foi, et par la lumière de l'esprit que vous aviez répandu en elle. Aussi, mon Dieu, vous avez écouté ses vœux, et vous n'avez point méprisé ses larmes dont elle versait des torrens en votre présence, dans tous les lieux où elle vous offrait sa prière. Vous l'avez exaucée dès lors, et l'en avez comme assurée par ce songe que vous seul sans doute lui envoyâtes, et qui la consola de telle sorte qu'elle me permit de demeurer avec elle et de manger à sa table; ce qu'elle avait commencé, quelque temps auparavant, de ne vouloir plus, tant elle avait en horreur l'hérésie détestable que je soutenais.

Il lui sembla donc qu'étant debout sur une longue règle de bois, et étant toute triste et toute accablée de douleur, elle vit venir à elle un jeune homme étincelant de lumière, qui, avec un visage gai et souriant, lui demanda le sujet de son affliction et de ses larmes continuelles, mais d'une manière qui témoignait assez qu'il ne le faisait pas tant pour s'en informer que pour la consoler et pour l'instruire. Sur quoi lui ayant répondu qu'elle déplorait la perte de mon âme, il lui commanda de ne se mettre plus en peine, et de considérer que j'étais au même lieu où elle était; qu'alors regardant attentivement elle s'aperçut que j'étais près d'elle sur cette même règle. Et d'où cette consolation lui pouvait-elle venir, mon Dieu, sinon de ce que vous daigniez prêter l'oreille à la voix et aux gémissemens de son cœur?

O Dieu éternel! qui n'admirera votre puissance infinie, et votre bonté égale à votre puissance, voyant que vous avez autant de soin du moindre de nous que si vous n'aviez à conduire que lui seul, et que vous avez autant de soin de tous les hommes ensemble que de chaque homme en particulier? Mais ne fîtes-vous pas voir encore l'impression de votre esprit dans son âme, lorsque me racontant ce songe, comme je tâchais de l'interpréter à mon avantage, en lui disant qu'il lui marquait qu'elle pourrait être un jour de mon sentiment, et non pas que je dusse être du sien, elle me répondit sur-le-champ sans hésiter : « Cela ne peut être, parce qu'il ne m'a pas dit : Considérez que vous êtes où il est, mais considérez qu'il est où vous êtes. » Je vous confesse, mon Dieu, ce qui m'arriva pour lors, autant que je m'en puis souvenir, et que j'ai dit souvent depuis, que cette réponse si soudaine de ma mère, par laquelle sans se troubler du faux sens que j'avais donné à ces paroles, lequel avait tant d'apparence de vérité, elle dissipa ce nuage en un moment, et vit tout d'un coup ce qui n'était pas si aisé à découvrir, et dont je ne m'étais pas aperçu moi-même avant qu'elle me l'eût dit. Cette réponse, dis-je, me toucha dès lors beaucoup davantage que n'avait fait le songe et la vision dont il vous plut de favoriser sa piété, ayant voulu, pour la consoler dans sa douleur, lui faire voir tant de temps auparavant une image de la joie dont vous deviez la combler un jour.

Car depuis il s'est passé presque neuf années, durant lesquelles je suis demeuré dans cet abîme de fange et de boue, et dans ces ténèbres de l'erreur, tâchant souvent de me relever et retombant toujours encore plus bas. Et durant tout ce temps, mon Dieu, cette veuve chaste, sobre et dévote, telle que vous les aimez, ne cessa point de gémir pour moi devant vous, s'animant de telle sorte par la vive espérance de vos promesses, que bien loin d'en devenir plus négligente, elle ne donna jamais ni de relâche à ses soupirs, ni de trêve à ses larmes, ni de fin à ses vœux et à ses prières. Vous receviez favorablement le sacrifice qu'elle vous offrait pour moi et néanmoins vous me laissiez plonger de plus en plus dans cette nuit ténébreuse de l'impiété et de l'erreur.

CHAPITRE XII.

Belles paroles d'un évêque à sainte Monique touchant la conversion de son fils.

Mais vous ne vous êtes pas contenté, mon Dieu, de lui avoir donné cette première parole pour gage de vos bienfaits, vous lui en avez encore donné une seconde en une occasion que je raconterai maintenant, puisqu'elle me revient dans la mémoire. Car je passe beaucoup de choses, ou parce qu'elles se sont effacées de mon esprit, ou parce que je me hâte de venir bientôt aux faveurs principales que j'ai reçues de vous, pour lesquelles je me sens pressé de vous rendre de très humbles actions de grâces. Vous lui avez donc parlé encore une seconde fois par un bon évêque nourri dans le sein de votre Église et dans la connaissance de vos Écritures. Elle le suppliait un jour de prendre la peine de conférer avec moi pour combattre mes erreurs, et me détromper de mes fausses opinions en m'instruisant de la vérité, ce qu'elle faisait toujours lorsqu'elle rencontrait des personnes qui en étaient capables; mais ce sage prélat s'en excusa et certes avec beaucoup de prudence, ainsi que je l'ai reconnu depuis, et lui répondit que j'étais encore trop indocile, parce que la nouveauté de cette hérésie m'avait rempli de présomption et de vanité, et que j'avais déjà embarrassé plusieurs personnes ignorantes par la vaine subtilité de mes questions, ainsi qu'elle même le lui avait raconté. « Laissez-le, lui dit ce saint homme; contentez-vous de bien prier Dieu pour lui, et vous verrez qu'il reconnaîtra lui-même l'erreur et l'impiété de ces hérétiques par la lecture de leurs propres livres. »

Il lui conta ensuite que sa mère, qui était aussi tombée dans l'erreur de la même secte, l'ayant donné tout petit aux Manichéens afin de l'instruire, il avait non-seulement lu, mais transcrit presque tous leurs ouvrages, et sans que personne se mît en peine de disputer contre lui, ou de le convaincre par des argumens, il avait découvert de lui-même combien cette hérésie était détestable, et qu'ensuite il l'avait abandonnée. Ce qu'ayant dit à ma mère, et voyant qu'après cela néanmoins elle ne se rendait pas, mais qu'elle le pressait avec encore plus d'instance, et, fondant en larmes, le conjurait de me voir et d'entrer en discours avec moi, il lui répondit enfin comme importuné de ses prières : « Allez et continuez de faire ce que vous faites, car il est impossible qu'un fils pleuré avec tant de larmes périsse jamais. » Ce qu'elle reçut, ainsi qu'elle m'a témoigné souvent, avec la même confiance que si Dieu le lui eût dit de sa propre bouche.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Durant neuf ans il était trompé et trompait les autres, ne suivant que l'erreur et la vanité.

Durant ce temps de neuf ans qui s'écoula depuis la dix-neuvième année de mon âge jusqu'à la vingt-huitième, j'étais séduit, et je séduisais les autres; j'étais trompé, et je trompais les autres dans le déréglement de mes différentes passions. Je les trompais en public par ces sciences qu'on nomme belles-lettres, et je les trompais en secret par le faux nom de religion. Mon orgueil agissait en l'un, ma superstition en l'autre, et ma vanité en tout. D'une part, je brûlais d'un si grand désir pour la vaine gloire et pour les louanges populaires, que je les recherchais jusque dans les applaudissemens du théâtre, jusques dans les prix qu'on donne à ceux qui réussissent en quelque ouvrage d'esprit au-dessus de tous les autres, jusque dans ces ambitieux combats pour des couronnes fragiles et périssables, jusque dans les niaiseries des spectacles, et dans les dissolutions des voluptés. Et d'autre part, désirant d'être purifié de ces souillures, je portais des viandes à ceux que les Manichéens appellent saints et élus, afin que dans leur estomac où ils les faisaient passer les ayant mangées, ils en forgeassent, comme dans une boutique, des dieux et des anges qui me rendissent net de cette corruption. Voilà les erreurs que je suivais; voilà les actions ridicules que je faisais, et que faisaient mes amis, qui n'étaient pas moins trompés que moi, et qui l'avaient été par moi-même.

Que ces superbes, mon Dieu, dont l'orgueil n'est pas encore heureusement abattu et humilié sous votre main toute-puissante, se moquent de moi tant qu'il leur plaira; je ne laisserai pas de vous confesser mes crimes et mes désordres!

Et je vous conjure de me permettre et de m'accorder la grâce pour votre gloire de rassembler maintenant dans mon souvenir tous les tours et les retours de mes égaremens passés, afin que je vous les offre en sacrifice de louanges. Car où puis-je, Seigneur, me conduire moi-même sans vous, sinon dans le précipice? Et que suis-je lorsque mon âme est dans la santé, sinon un petit enfant qui suce le lait de votre grâce, ou qui se nourrit de cette viande incorruptible qui est vous-même? Et qu'est-ce que l'homme, sinon erreur et aveuglement? Et quelque homme que ce soit est-il autre chose puisqu'il est homme? Que les forts et les puissans se moquent de nous, si bon leur semble; quant à nous qui sommes faibles et pauvres nous reconnaîtrons devant vous notre faiblesse et notre indigence.

CHAPITRE II.

Il enseigne la rhétorique. Il entretient une femme durant tout ce temps; et se moque d'un devin qui lui promettait de lui faire gagner un prix.

J'enseignais alors la rhétorique, et je vendais l'art de vaincre l'esprit de l'homme par la puissance de la parole, étant moi-même vaincu par la passion de l'intérêt et de l'honneur. Vous savez néanmoins, mon Dieu, que je désirais d'avoir des écoliers sages et vertueux, ainsi que les hommes les appellent; et qu'avec simplicité et sans artifice je leur enseignais les artifices de l'éloquence, non pour faire courir fortune de la vie à un innocent, mais pour sauver quelquefois celle d'un coupable. Vous me voyiez de loin, mon Dieu, lorsque je chancelais dans ce chemin si glissant; et vous voyiez reluire, comme au milieu d'une fumée très épaisse, la fidélité avec laquelle j'instruisais ceux qui se rangeaient sous ma discipline, quoiqu'ils n'aimassent que la vanité et ne cherchassent que le mensonge non plus que moi.

Durant tout le cours de ces années, j'avais une femme qui ne m'était point conjointe par un mariage légitime, mais que j'avais choisie par une ardeur volage et imprudente d'une passion amoureuse et déréglée. C'était néanmoins la seule femme que je visse, et je lui gardais fidélité; mais je ne laissais pas d'éprouver à mon malheur la différence qui se rencontre entre l'union sainte du mariage, lequel se contracte afin d'avoir des enfans, et la liaison d'un amour de volupté, où les enfans naissent contre le désir de ceux qui leur ont donné la vie; quoique étant nés, ils les contraignent malgré eux de les aimer.

Je me souviens aussi qu'ayant résolu d'entrer dans une dispute publique où l'on récitait sur un théâtre les vers que l'on avait composés, et où celui qu'on jugeait avoir mieux réussi que les autres remportait le prix, un devin me fit demander ce que je lui voulais donner pour me faire gagner ce prix. A quoi l'horreur que j'avais de ces sacriléges abominables me fit répondre, que quand cette couronne serait d'or et immortelle, je ne souffrirais pas que pour me la procurer on fît mourir une mouche. Ce que je disais, parce qu'il devait immoler quelques animaux dans ses détestables sacrifices, pour convier les démons par ses hommages impies à me vouloir être favorables. Mais, ô Dieu de mon cœur, ce ne fut pas par un désir chaste de vous plaire que je rejetai ce mal et ce crime; car je ne pouvais pas vous aimer, puisque mon esprit ne pouvait vous concevoir que comme une lumière corporelle, et que mon âme, qui soupirait après ces fantômes vains, s'éloignait et se séparait de vous comme par un adultère, en s'appuyant sur le vide du mensonge, et se rendant le jouet des vents. Mais lors même que je ne voulais pas qu'on sacrifiât pour moi aux démons, je m'y sacrifiais moi-même par cette maudite superstition. Et n'est-ce pas se rendre le jouet des vents, que de l'être de ces esprits de ténèbres, lorsque par nos erreurs criminelles nous leur sommes un sujet de moquerie et de risée?

CHAPITRE III.

Sa passion pour l'astrologie judiciaire, dont il ne peut être détourné par les sages remontrances d'un très savant médecin.

Ainsi, parce que ces observateurs des astres, que l'on nomme mathématiciens, ne faisaient ni sacrifices, ni prières aux démons, je ne cessais de les consulter, pour acquérir par leur moyen la connaissance des choses à venir. Mais la véritable piété chrétienne condamne aussi cette science. Car l'homme est obligé, Seigneur, de vous confesser ses fautes, et de vous dire : « Ayez pitié de moi, et ne refusez pas de guérir mon âme qui est devenue malade par le péché. » Il ne doit pas abuser de votre bonté pour se porter, par la confiance qu'il a en votre miséricorde,

plus grande liberté de faire le mal, mais venir de cette paıole du Sauveur : « Main- : que vous êtes guéri, gardez-vous de pé- le nouveau, de peur qu'il ne vous arrive Or ces astrologues s'efforcent de détruire octrine si sainte, lorsqu'ils disent : « Il y a e ciel une cause inévitable qui fait pécher; st Vénus, Saturne ou Mars qui vous ont ire une telle ou telle action; » voulant ainsi homme qui n'est que chair et que sang, : pourriture pleine d'orgueil, soit exempt ute faute, et qu'elle soit rejetée sur celui créé les cieux et les astres, et qui règle leurs mouvemens. Or, qui est celui-là si- ous, mon Dieu, qui êtes la douceur même igine de toute justice, qui rendez à cha- elon ses œuvres, et ne méprisez pas un contrit et humilié?

: avait alors à Carthage un homme de . esprit, très savant et très célèbre en la ine; et c'était lui qui avait de sa propre mis sur ma tête si malade, la couronne ait le prix de ce combat de vers où j'é- emeuré victorieux. Et il me l'avait mise lité de proconsul, et non pas de médecin. est vous seul, ô mon Dieu, qui êtes le mé- de ces malades, vous qui résistez aux su- s et qui faites grâce aux humbles. Ce qui èche pas néanmoins que vous ne m'ayez par ce vieillard, et que dès lors vous : pris soin de la guérison de mon âme. tant entré dans sa familiarité, et trouvant trême plaisir à écouter ses discours, qui, ın grand ornement de langage, étaient s et agréables par la beauté et la vivacité pensées, lorsqu'il apprit dans nos entre- que j'étais passionné pour les livres de logie judiciaire, il me conseilla avec une paternelle de ne m'y arrêter plus, et de loyer pas inutilement à une étude si , le travail et le soin qui sont nécessaires apprendre des choses utiles.

e dit ensuite qu'il s'y était autrefois appli- : telle sorte, que, dans les premières an- le son âge, il avait eu dessein d'en faire sion pour gagner du bien; et que puis- vait pu entendre Hippocrate, il aurait u entendre les livres qui traitent de cette :; mais que depuis il l'avait abandonnée tudier en médecine, parce qu'il avait re- connu qu'elle était très fausse, et qu'étant homme d'honneur, il aurait été honteux de gagner du bien à tromper le monde. « Mais vous, me disait-il, qui pouvez subsister en montrant la réthorique, et qui n'étudiez cette science trompeuse que par une curiosité toute volontaire, et non par la nécessité de savoir un art qui vous donne de quoi vivre, vous devez d'autant plus ajouter foi à mes paroles, que je me suis efforcé de l'apprendre si parfaitement, que je prétendais tirer d'elle seule ma vie et ma subsistance. »

Sur quoi lui ayant demandé comment il se pouvait donc faire que l'on prédît par cet art plusieurs choses véritables, il me répondit comme il put, que la puissance du hasard et de la fortune, laquelle il disait être répandue dans toutes les parties de la nature, en est la cause. Car si, disait-il, en ouvrant le livre d'un poète, dont le dessein et l'intention dans son poème étaient très éloignés des sujets sur lesquels on le consulte au hasard, il arrive souvent par une étrange merveille, qu'on y rencontre un vers conforme à la chose dont il s'agit; l'on ne doit pas s'étonner si l'esprit de l'homme, poussé par quelque instinct et quelque esprit plus élevé que le sien, et sans savoir ce qui se passe en lui-même, peut, par hasard et non par science, répondre quelque chose qui s'accorde aux actions et à l'état des affaires de celui qui l'interroge.

Voilà, Seigneur, l'instruction que vous me procurâtes alors par ce médecin, soit qu'elle vînt de lui, ou de vous par lui; et vous commençâtes à figurer dans mon esprit les premiers traits de ce point de doctrine, dont je devais un jour m'éclaircir par moi-même avec plus de soin et d'exactitude. Car pour lors, ni lui, ni mon très cher ami Nébride, qui, bien que très jeune, était très vertueux et très circonspect, et se moquait de toute cette science de prédire, ne me purent persuader d'y renoncer, parce que l'autorité de ceux qui en ont écrit était plus puissante sur moi que celle de mes amis, et que je n'avais point encore trouvé de raison certaine, telle que je la cherchais, par laquelle il me parût clairement que c'est par hasard et non par une science tirée de l'observation des astres, que ces mathématiciens disent quelquefois la vérité lorsqu'on les consulte.

CHAPITRE IV.

Enseignant la rhétorique à Thagaste, il perd un de ses amis intimes, et ressent une douleur incroyable de sa mort.

Dans les premières années que j'avais commencé à enseigner la réthorique en la ville où je suis né, la conformité des mêmes études et de la même profession, m'avait acquis un ami qui était en la fleur de sa jeunesse et de même âge que moi. Nous avions été nourris ensemble dès notre enfance, nous avions été ensemble au collége, et nous avions joué ensemble. Mais notre amitié n'était pas alors si forte qu'elle fut depuis, quoique jamais elle n'ait été véritable, d'autant qu'il n'y en a point de véritable que celle que vous formez, mon Dieu, entre ceux qui sont attachés à vous par cette charité que le Saint-Esprit répand dans nos cœurs. Cette amitié néanmoins m'était extrêmement douce, parce qu'elle était animée par la chaleur des mêmes desseins et des mêmes affections. Je l'avais détourné de la vraie foi dans laquelle il avait été instruit dès sa jeunesse, quoique non pas pleinement et parfaitement, pour le porter dans ces superstitieuses et ces détestables rêveries qui faisaient répandre à ma mère tant de larmes sur mon sujet. Son esprit était entré avec moi dans l'erreur et je ne pouvais plus vivre sans lui. Mais vous, Seigneur, qui êtes tout ensemble le Dieu des vengeances et la source des miséricordes, et qui poursuivant de près vos esclaves fugitifs, les savez ramener à vous par des moyens admirables, vous me l'enlevâtes et le tirâtes du monde, lorsqu'à peine il y avait un an que je jouissais de la douceur de son amitié, qui m'était plus chère que tous les autres plaisirs de ma vie.

Qui est celui qui pourrait raconter vos bontés, Seigneur, quand il ne parlerait que de celles qu'il a éprouvées en lui-même? Que fîtes-vous alors, mon Dieu, et combien l'abîme de vos jugemens est-il profond et impénétrable? Car mon ami étant malade d'une grande fièvre, il demeura long-temps sans sentiment dans une sueur mortelle; et lorsque l'on n'espérait plus rien de sa vie, on le baptisa sans qu'il en eût connaissance. Ce qui ne me mit pas beaucoup en peine, parce que je m'imaginai que l'eau qu'on avait versée sur son corps sans qu'il le sût, n'effacerait pas de son esprit les sentimens que je lui avais inspirés. Mais il en arriva tout autrement; car s'étant mieux porté ensuite de son baptême et ayant été guéri, sitôt que je lui pus parler, ce que je pus dès le moment qu'il fut en état de m'entendre, parce que je ne le quittais point et que nous ne pouvions vivre l'un sans l'autre, je commençai à vouloir railler avec lui, croyant qu'il se moquerait aussi bien que moi du baptême qu'il avait reçu sans connaissance et sans sentiment, et qu'il savait bien alors avoir reçu; mais il ne m'eut pas moins en horreur quand je lui fis ce discours que si j'eusse été son ennemi; et il me dit aussitôt avec une admirable fermeté, que je cessasse de lui tenir ce langage si je voulais continuer d'être son ami. Je fus surpris et troublé de ces paroles, et je différai à lui en témoigner mes sentimens jusqu'à ce qu'il fût guéri et que sa santé fût assez forte pour me permettre d'agir avec lui en la manière que je désirais. Mais vous le délivrâtes, Seigneur, de l'importunité de mes folies, en le retirant du monde pour me servir un jour de consolation auprès de vous; car peu de jours après, en mon absence, la fièvre le reprit et il mourut.

La douleur de sa perte remplit mon cœur de ténèbres. Je ne voyais autre chose devant mes yeux que l'image de la mort. Mon pays m'était un supplice; la maison de mon père m'était en horreur; tout ce qui m'avait plu en sa compagnie m'était devenu sans lui un sujet de tourment et d'affliction; mes yeux le cherchaient partout et ne le pouvaient trouver; et je haïssais toutes les choses que je voyais, parce que je ne le voyais point en aucune d'elles, et qu'elles ne pouvaient plus me dire : « Il viendra bientôt, » comme elles me le disaient pendant sa vie lorsqu'il se trouvait absent. Ainsi je devins importun à moi-même en m'interrogeant sans cesse et demandant à mon âme pourquoi elle était triste et me troublait de la sorte : à quoi elle ne savait que répondre. Et lorsque je lui disais qu'elle espérât en Dieu, elle me désobéissait avec justice, parce que cet homme qu'elle avait perdu et qui lui était si cher, était meilleur et plus véritable que ce fantôme du Dieu des Manichéens, auquel je voulais qu'elle mît son espérance. Ainsi je ne trouvai de la consolation qu'en mes larmes, qui ayant succédé à mon ami, étaient devenues les seules délices de ma vie.

CHAPITRE V.

Il demande à Dieu pourquoi les larmes sont douces aux affligés.

Maintenant, Seigneur, que ces mouvemens de mon affliction sont passés, et que la douleur de ma plaie s'est adoucie par le temps, puis-je approcher de votre bouche les oreilles de mon cœur, et apprendre de vous, qui êtes la vérité même, pourquoi les larmes sont si douces aux misérables? Mais n'ai-je point tort de vous faire cette demande, et ne dois-je point considérer, qu'encore que vous soyez présent partout, vous vous êtes infiniment éloigné de nos misères? Car vous demeurez toujours en vous-même par une immuable stabilité, au lieu que nous sommes agités et troublés par les accidens qui nous arrivent dans la révolution des choses du monde. Mais quelle espérance nous resterait-il dans nos maux si nous ne pleurions devant vos yeux? Je vous demande donc, ô mon Dieu, d'où vient que l'on cueille des fruits si doux des amertumes de la vie, tels que sont les pleurs, les soupirs, les gémissemens et les plaintes? Est-ce l'espérance que nous avons d'être exaucés de votre bonté qui nous y fait trouver cette douceur? Cela peut être vrai dans les larmes que nous versons en vous priant, parce que nous les répandons dans le désir qu'elles arrivent jusqu'à vous. Mais la même chose ne se rencontre-t-elle pas dans l'affliction d'une perte semblable à celle qui m'accablait alors de douleur? Car je n'espérais pas ni ne demandais pas de faire revivre mon ami; mais je pleurais et soupirais seulement parce que j'étais malheureux, et qu'en le perdant j'avais perdu toute ma joie. Ou dirons-nous que les larmes sont amères d'elles-mêmes, et qu'elles nous semblent douces en comparaison du regret de ne jouir plus de ce que nous possédions auparavant, et de l'horreur que nous donne cette perte?

CHAPITRE VI.

Il exprime les douleurs qu'il ressentit de la mort de son ami.

Mais pourquoi, mon Dieu, entré-je dans ce discours, puisque ce n'est pas maintenant le temps de vous faire des questions, mais de vous confesser mes fautes? J'étais misérable, et il n'y a point de cœur qui, étant engagé dans l'amour des choses mortelles, ne soit misérable; qui ne soit déchiré lorsqu'il les perd, et qui alors ne connaisse et ne sente la misère par laquelle il était déjà misérable avant même qu'il les eût perdues.

Voilà l'état où j'étais alors. Je pleurais très amèrement, et je ne trouvais point d'autre consolation que dans l'amertume de mes larmes. Ainsi j'étais malheureux, et cette vie, toute malheureuse qu'elle était, m'était encore plus chère que mon ami; car, quoique j'eusse bien voulu la changer pour une plus douce et plus agréable, je n'eusse pas mieux aimé la perdre que l'avoir perdu. Et je ne sais même si j'eusse bien voulu la perdre pour lui, comme on le dit, si ce n'est point une fable, d'Oreste et de Pilade qui désiraient de mourir l'un pour l'autre, ou en même temps, parce qu'il leur eût été plus fâcheux de ne vivre pas ensemble que de mourir. Mais par je ne sais quel sentiment, si contraire à celui de ces deux amis, quoique j'eusse un extrême dégoût de vivre, je n'avais pas une moindre appréhension de mourir. Je crois que d'autant plus que j'aimais passionnément mon ami, je haïssais et je craignais la mort qui me l'avait enlevé, et la regardais comme ma plus cruelle ennemie, m'imaginant que puisqu'elle avait bien pu le ravir, elle ravirait bientôt le reste des hommes. Voilà l'état misérable où j'étais alors.

Mon Dieu, je vous présente mon cœur. Voyez dans ses replis les plus cachés les fautes dont je me souviens, vous qui êtes toute mon espérance, et qui me purifiez de la corruption de semblables amitiés en me faisant lever les yeux vers vous, et en me tirant des filets dont j'étais enveloppé. Je m'étonnais de voir vivre les autres hommes après la mort de celui que j'avais aimé, comme ne devant jamais mourir; et parce que j'étais un autre lui-même, je m'étonnais encore davantage de me voir vivre après sa mort. Certes cet ancien avait raison, qui parlant de son ami, le nommait la moitié de son âme; car je ressentais que celle de mon ami et la mienne n'avaient été qu'une seule âme qui donnait la vie à deux corps. Ainsi la vie m'était en horreur à cause que je ne voulais pas n'être vivant qu'à demi : et c'était peut-être par cette même raison que je craignais de mourir, de peur que celui que j'avais si fort aimé ne mourût entièrement.

CHAPITRE VII.

L'impatience de sa douleur lui fait quitter son pays et passer à Carthage.

Quelle folie de ne savoir pas aimer les hommes comme des hommes! Et que l'homme est peu sage de souffrir avec tant d'impatience ces infortunes humaines! Je m'agitais, je soupirais, je pleurais et j'étais en trouble, sans trouver aucun repos, ni sans savoir à quoi me résoudre. Car je portais mon âme toute déchirée et toute sanglante qui ne pouvait souffrir de demeurer dans mon corps, et ne savais où la mettre. Elle ne trouvait point de soulagement, ni dans les bois les plus agréables, ni parmi les jeux et la musique, ni dans les lieux les plus odoriférans, ni dans les festins les plus magnifiques, ni dans les voluptés de la chair, ni dans les livres et dans les vers. Toutes choses, et la lumière même, m'étaient en horreur; et tout ce qui n'était pas mon ami m'était devenu insupportable, excepté les larmes et les soupirs dans lesquels seuls je trouvais un peu de soulagement.

Quand je cessais de pleurer, je me sentais aussitôt accablé du pesant fardeau de mes douleurs, dont vous seul, ô mon Dieu, pouviez me décharger et me guérir. Je le savais bien, mais je n'avais ni la volonté ni la puissance de vous demander du secours; et je m'en trouvais d'autant plus incapable, que lorsque je pensais à vous, je n'en concevais rien de certain ni de solide. Car ce n'était pas vous, mais ce vain fantôme et mon erreur qui était mon Dieu. Si je tâchais de mettre mon âme en repos en la mettant entre les mains de ce Dieu imaginaire, elle se laissait tomber dans ce vide, et venait encore m'accabler. Ainsi j'étais à moi-même un lieu malheureux où je ne pouvais demeurer, et d'où je ne pouvais m'éloigner. Car comment mon cœur eût-il pu s'éloigner de mon propre cœur? Comment me serais-je enfui de moi-même? Comment ne me serais-je point suivi moi-même? Je quittai néanmoins mon pays, parce que mes yeux cherchaient moins mon ami aux lieux où ils n'avaient pas accoutumé de le voir; et de Tagaste, je vins à Carthage.

CHAPITRE VIII.

Il décrit de quelle sorte le temps et la conversation de ses amis adoucirent sa douleur.

Le temps ne se passe pas inutilement; il n'est pas stérile dans son cours : il fait de fortes impressions sur nos sens, et produit de merveilleux effets dans nos esprits. A mesure qu'il continuait ses révolutions, il jetait d'autres images dans ma fantaisie, et d'autres idées dans ma mémoire, et me faisait rentrer peu à peu dans mes plaisirs accoutumés, ma douleur cédant de jour en jour à mes divertissemens ordinaires. Mais si ce n'était pas d'autres douleurs qui lui succédaient, c'en était au moins des causes et des semences pour l'avenir. Car d'où venait que cette affliction m'avait si aisément pénétré le cœur, sinon de ce que j'avais répandu mon âme sur l'instabilité d'un sable mouvant, en aimant une personne mortelle comme si elle eût été immortelle? Or, ce qui me remit et me soulagea davantage, fut la douceur de la conversation de mes autres amis, avec lesquels j'aimais ce que j'aimais au lieu de vous, mon Dieu : ce qui n'était qu'une grande fable et un long mensonge dont notre âme était encore plus infectée par les impressions corrompues qu'elle concevait de nos discours. Mais lorsqu'un de mes amis venait à mourir, cet objet fabuleux et imaginaire ne pouvait pas guérir mon affliction véritable.

Il y avait aussi d'autres choses qui me plaisaient fort en leur compagnie, comme de s'entretenir, de se réjouir, de se rendre divers témoignages d'affection, de lire ensemble quelques livres agréables, de se divertir, de se traiter avec une civilité officieuse, de disputer quelquefois sans aigreur, ainsi qu'un homme dispute quelquefois avec soi-même, et d'assaisonner, comme par le sel de ces légères contestations qui sont très rares, la douceur si commune et si ordinaire de se trouver presque toujours dans les mêmes sentimens, de s'instruire l'un l'autre, d'apprendre l'un de l'autre, d'avoir de l'impatience pour le retour des absens, et de les recevoir avec joie à leur arrivée.

Ces témoignages d'affection et autres semblables, qui procèdent du cœur de ceux qui s'entr'aiment, et se produisent au dehors par leur bouche, par leur langue, par leurs yeux et par mille autres démonstrations si agréables,

comme autant d'étincelles de ce feu de
qui embrase nos âmes, et de plusieurs
t qu'une seule.

CHAPITRE IX.

iié humaine; et qu'il n'y en a point d'heureuse que lorsqu'on aime son ami en Dieu.

là ce qu'on aime dans les amis, et que ıe de telle sorte, qu'une personne s'es- oupable lorsqu'elle n'aime point celui me sans rechercher autre chose l'un de que des témoignages d'affection. C'est ne procèdent nos plaintes et les ténèbres e douleur, quand la mort nous enlève is. C'est ce qui change en amertume les rs dont nous jouissions auparavant. C'est noie notre cœur dans nos larmes, et fait perte de la vie de ceux qui meurent, de- a mort de ceux qui restent en vie.

neur, bienheureux celui qui vous aime, aime son ami en vous, et son ennemi pour r de vous; car celui-là seul ne perd au- e ses amis qui n'en aime aucun qu'en qui ne se peut jamais perdre. Et qui est à, sinon notre Dieu, qui a fait le ciel et e, et qui les remplit, parce qu'il les a en les remplissant? Nul ne vous perd, eur, que celui qui vous abandonne. Et où ller et s'enfuir celui qui vous abandonne, de vous favorable, à vous-même irrité et ière? Car où ne rencontre-t-il pas votre ıgeresse dans ses peines, votre loi qui est ité, comme vous êtes vous-même la vérité?

CHAPITRE X.

s créatures étant passagères, l'âme ne peut y trouver son repos.

u des vertus, convertissez-nous; montrez- votre visage, et nous serons sauvés. Car, elque côté que se tourne l'âme de l'homme, oi qu'elle recherche pour y trouver son re- elle n'y trouve que des douleurs jusqu'à ce e se repose en vous, quoique les choses e recherche hors d'elle et hors de vous t toutes belles, parce qu'elles sont vos res, qui ne seraient rien du tout si elles ient reçu de vous tout ce qu'elles sont. Elles nt, et elles meurent. En naissant elles encent d'être; elles croissent ensuite pour à la perfection de leur nature, à laquelle elles ne sont pas plutôt arrivées qu'elles vieillissent et qu'elles meurent. Car tout dépérit en ce monde; tout est sujet à la défaillance et à la mort. Ainsi elles ne sont pas plus tôt nées, qu'elles tendent en croissant à un être plus parfait; et plus elles se hâtent d'être plus parfaitement tout ce qu'elles sauraient être, plus elles se hâtent de n'être plus. Telle est leur nature; c'est tout ce qu'elles ont reçu de vous, et tout ce qu'elles en devaient recevoir, puisqu'elles font partie des choses qui ne peuvent subsister toutes en un même temps, mais qui en s'écoulant et en succédant les unes aux autres, composent ce grand corps de l'univers dont elles sont des parties. C'est en cette même manière que le discours se forme dans notre bouche par une suite de plusieurs sons, puis qu'afin qu'il soit achevé, il faut qu'aussitôt qu'une parole s'est fait entendre elle passe pour donner lieu à une autre.

Que mon âme vous loue de toutes ces choses, ô mon Dieu, mais qu'elle ne s'y attache point par cet amour violent qui la tient captive lorsqu'elle s'abandonne aux plaisirs des sens. Car comme ces créatures périssables passent et courent à leur fin, elle est déchirée par ces différentes passions qu'elle a pour elle, et qui la tourmentent sans cesse; parce que l'âme désirant naturellement de se reposer dans ce qu'elle aime, il est impossible qu'elle se repose dans ces choses passagères, puisqu'elles n'ont point de substance, et qu'elles sont dans un flux et un mouvement perpétuel : elles n'ont pas plus tôt paru qu'elles disparaissent et s'enfuient avec une telle vitesse, que lors même qu'elles sont présentes aux sens corporels, les sens ne peuvent les atteindre ni les suivre dans une course. Ce qui arrive, parce que nos sens sont terrestres et grossiers, comme il fallait qu'ils fussent pour être proportionnés à ce corps pesant et matériel. Ils ont assez de force et d'activité pour recevoir les impressions de ces choses extérieures, et les rapporter à l'âme, qui est la fin à laquelle ils ont été destinés; mais non pas pour les arrêter dans ce mouvement si rapide, par lequel elles passent du point qui leur est marqué pour commencer d'être, au terme qui leur est marqué pour n'être plus. Car comme c'est votre Verbe, mon Dieu, qui en les créant leur donne tout l'être qui leur est propre, c'est lui

aussi qui leur prescrit, et le moment de leur origine pour commencer d'être, et son terme pour n'être plus.

CHAPITRE XI.

Que les créatures sont changeantes ; et qu'il n'y a que Dieu d'immuable.

O mon âme, ne te laisse pas aller au vain amour des créatures, et prends garde que le bruit et le tumulte de tes vanités et de tes passions pour les choses périssables, ne rendent sourdes les oreilles de ton cœur, et ne l'empêchent d'ouïr la voix de la parole éternelle. Car c'est cette parole éternelle, c'est le Verbe qui te crie du haut du ciel que tu retournes à lui, et c'est en lui que tu trouveras un repos inébranlable, parce que c'est en lui seul que l'amour est assuré de n'être jamais abandonné de l'objet qu'il aime, si lui-même ne l'abandonne le premier, et s'il ne cesse d'aimer cet objet si divin et si aimable. Les créatures ne demeurent point dans un état ferme et immobile ; elles passent toutes, et il faut qu'elles passent nécessairement, afin qu'elles soient suivies des autres, et qu'elles accomplissent par cette succession continuelle le cours de ce monde inférieur et sensible, dont toutes les parties sont mobiles et passagères. Mais le Verbe de Dieu ne passe point : il est immobile et immuable. C'est en lui, mon âme, que tu dois établir ta demeure : c'est à lui que tu dois donner en garde les dons que tu as reçus de lui-même ; et le faire au moins maintenant que tu dois être lasse d'avoir été si long-temps trompée. Attache-toi désormais à la vérité. Remets en ses mains ce que tu as reçu de ses mains. Tu conserveras tout en le rendant dépositaire de tout. Et de plus tes plaies se refermeront ; toutes tes langueurs se guériront ; tes défauts se réformeront ; ta force se renouvellera ; les choses qui en toi sont sujettes à l'inconstance et au changement ne s'écouleront point hors de toi ; elles ne te porteront point en bas vers le néant où elles tendent : mais elles seront immobiles avec toi, étant appuyées sur celui qui est toujours le même, et incapable de changer jamais.

Pourquoi es-tu si malheureuse que de te corrompre en suivant les vicieuses inclinations de la chair ? N'est-ce pas plutôt à elle à se purifier par ta pureté et à te suivre ? Toutes les choses que tu connais par les sens de cette chair ne sont que les parties de ce tout que tu ignores, et dont les parties ne laissent pas de te plaire. Mais si tes sens charnels avaient une activité si étendue qu'ils fussent capables d'embrasser et de comprendre ce tout ; et que Dieu en punition de tes offenses ne les eût point bornés, comme il a fait, à n'en connaître que quelque partie, tu désirerais que ce qui s'en présente devant toi passât aussitôt, afin que le reste suivît, et que toutes les parties se succédant l'une à l'autre, et composant la perfection de ce tout, elles te plussent davantage étant considérées toutes ensemble. Car il en serait de tous les sens ce qui est de celui de l'ouïe, par lequel tu entends tout ce que l'on peut dire. Or tu ne veux pas que les syllabes demeurent fixes, mais qu'elles passent avec vitesse, afin que les autres leur succèdent, et que tu entendes tout le discours. Par où il paraît clairement que lorsqu'un tout est composé de plusieurs parties, et que ces parties ne subsistent pas toutes ensemble en même temps pour le composer, elles plaisent beaucoup davantage, lorsqu'on les peut considérer toutes, que lorsqu'on en considère seulement quelqu'une en particulier. Mais l'auteur de toutes ces créatures passagères est incomparablement plus excellent qu'elles, et il n'est point sujet à passer, parce que rien ne lui peut succéder et remplir sa place. Que si les corps te plaisent, ô mon âme, prends d'eux un sujet de louer Dieu, et porte ton amour vers cet admirable ouvrier qui les a formés : de peur qu'en te plaisant seulement en eux, et n'élevant point ta pensée vers leur auteur, tu ne viennes à lui déplaire toi-même.

CHAPITRE XII.

Qu'il faut aimer les âmes en Dieu, en qui seul est le véritable repos, et vers qui Jésus-Christ nous rappelle par son incarnation.

Que si les âmes te plaisent, aime-les en Dieu, parce qu'elles sont errantes et muables en elles-mêmes, et qu'elles sont fixes et immobiles en lui, de qui elles tiennent toutes la solidité de leur être, et sans qui elles s'écouleraient et périraient. Ne les aime donc qu'en Dieu, et entraîne vers lui avec toi toutes celles que tu pourras, et leur dis : « Voilà celui qui doit être l'objet unique de notre amour, voilà celui que nous devons seul aimer ; c'est lui qui a créé toutes

et il n'est pas éloigné de nous, car il ne
t pas allé après les avoir créées; mais
utes précédées de lui, elles sont toutes
ées en lui. Si on le cherche, on le trou-
lieu où l'on goûte la douceur de la vé-
i le trouvera dans le fond du cœur, mais
s'est éloigné de sa présence. Pécheurs,
: à votre cœur; unissez-vous à celui qui
créés; attachez-vous fortement à lui, et
rez inébranlables; reposez-vous en lui,
ne troublera votre repos.
rquoi vous égarez-vous dans les chemins
t difficiles? Où allez-vous? Le bien que
nez vient de lui; mais ce bien n'est doux
able que lorsque vous l'aimez pour lui et
et c'est avec justice qu'il se convertit en
me pour ceux qui l'aiment injustement,
ils se séparent de celui de qui ce bien et
es biens procèdent. Pourquoi allez-vous
çà et là par des chemins âpres et pénibles?
os n'est pas où vous le cherchez; vous
ien de le chercher, mais il n'est pas où
cherchez: vous cherchez une vie heureuse
région de la mort, vous ne l'y trouverez
r comment trouverait-on la vie heureuse
ne trouve pas même la vie?
lui qui est notre véritable vie est descendu
. Il a souffert notre mort, et a fait mourir
mort même par l'abondance de sa vie; il
é en criant que nous retournions d'ici à lui
e secret où habite sa divinité, et d'où il
u à nous, lorsqu'il est descendu dans le
e la bienheureuse Vierge, où il a épousé la
: humaine, cette chair mortelle qu'il devait
e immortelle, et d'où il est sorti comme
x de sa couche nuptiale, et a marché à
s pas comme un géant qui se hâte d'arri-
squ'au bout de sa carrière; car il ne s'est
arrêté, mais il a toujours couru en criant
s paroles, par ses actions, par sa vie, par
rt, par sa descente aux enfers, par son as-
n dans le ciel; et ne criant autre chose si-
ne nous retournions à lui. Il est disparu de
t nos yeux, afin que nous revenions à
cœur, et que là nous le trouvions; il s'en
é, et néanmoins il est ici; il n'a pas voulu
rer plus long-temps avec nous, et toute-
ne nous a pas abandonnés; car il s'en est
u lieu d'où il n'était jamais parti, parce
est lui qui a créé le monde, et qui était en
ce monde, et qui est venu dans le monde sauver les pécheurs.

« C'est lui à qui mon âme confesse toutes ses misères, afin qu'il lui plaise de me guérir, car c'est lui qu'elle a offensé. Enfans des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur endurci? Est-il possible qu'après que la vie est descendue vers vous, vous ne vouliez pas monter vers elle, pour trouver la vie en elle? Mais où êtes-vous montés lorsque vous vous êtes élevés au-dessus de vous-mêmes par l'enflure de l'orgueil, et avez porté vos têtes jusques dans le ciel? C'est de là que vous devez descendre par l'humilité, afin de monter ensuite, et de monter vers Dieu; puisqu'en vous élevant contre lui vous n'étiez pas montés vers lui, mais tombés dans le fond d'un précipice. »

Dis leur ces choses, ô mon âme, afin qu'ils pleurent dans cette vallée de larmes, et entraîne-les ainsi avec toi vers Dieu. Tu les entraîneras vers lui, si c'est par son esprit que tu leur parles; et tu leur parleras par son esprit, si tes paroles sont toujours ardentes et enflammées du feu de la charité.

CHAPITRE XIII.

D'où procède l'amour; et de deux livres qu'il avait faits de la bienséance et de la beauté.

Je ne comprenais pas alors ces vérités; je me précipitais dans l'abîme, et je n'aimais que les beautés basses et périssables. Je disais à mes amis : « Aimons-nous quelque chose qui ne soit beau? Car, qu'appelons-nous être beau? et qu'est-ce que la beauté, sinon ce qui nous attire et nous attache aux objets que nous aimons? » Étant certain que s'il n'y avait en eux quelque agrément et quelque beauté, ils n'auraient point d'attraits qui nous portassent à les aimer, je considérais que dans les corps mêmes on peut distinguer deux choses, ou ce qui tient lieu comme d'un tout, et qui pour cette raison même a une beauté qui lui est propre, ou ce qui a rapport à un autre, et qui nous plaît à cause de cette convenance et de cette proportion qu'il a avec la chose à laquelle il se rapporte, comme chacun de nos membres est proportionné à notre corps, et comme un soulier bien fait est proportionné au pied pour lequel il a été fait. Cette considération qui était sortie, ce me semble, du plus profond de mon âme, fit une telle impression dans mon esprit, que j'écrivis deux ou trois livres, si

je ne me trompe, sur ce sujet même de la convenance et de la beauté. Car, mon Dieu, vous en savez le nombre, que j'ai oublié maintenant, ces livres n'étant plus entre mes mains, et s'étant égarés sans que je sache moi-même ce qu'ils sont devenus.

CHAPITRE XIV.

Qu'il avait adressé ces livres à un orateur romain nommé Iquère. D'où procède l'estime qu'on a des personnes absentes.

Mais qu'est-ce qui me put porter alors, mon Seigneur et mon Dieu, à dédier ces mêmes livres à Iquère, orateur romain, que je n'avais jamais vu, et que j'aimais à cause de la réputation de sa suffisance, qui le rendait illustre parmi les hommes de son siècle? J'avais seulement ouï rapporter de lui quelques paroles qui m'avaient semblé fort belles; mais l'estime que je faisais de cet orateur venait principalement de ce que ceux qui me les avaient rapportées en témoignaient une grande estime, et le relevaient avec des louanges extraordinaires. Car ils ne pouvaient assez admirer qu'un homme originaire de Syrie, après s'être rendu excellent en la langue grecque, fût devenu un maître incomparable de l'éloquence latine, et qu'il fût tout ensemble un des plus savans philosophes de son temps. Comment se peut-il faire, mon Dieu, que nous aimions un homme lorsqu'il est fort éloigné de nous, parce qu'il est loué de ceux qui sont avec nous? Est-ce que cet amour passe de la bouche de celui qui le loue dans le cœur de celui qui l'entend louer? Nullement; mais l'amour de l'un allume l'amour de l'autre, car ce qui nous porte à aimer un homme qu'on loue devant nous, est lorsque celui qui le loue nous paraît avoir autant d'estime et de révérence pour lui dans le fond du cœur, comme il en témoigne par ses paroles, c'est-à-dire lorsqu'il le loue, parce qu'il l'aime véritablement.

Voilà comme j'aimais alors les hommes, mon Dieu, en me réglant sur le jugement des hommes, au lieu de me régler sur le vôtre, qui est souverainement juste, et qui ne peut jamais nous tromper. Néanmoins je ne louais pas alors ceux que j'estimais, en la manière qu'on loue un célèbre cocher du cirque ou un chasseur renommé de l'amphithéâtre, mais d'une manière entièrement différente et sans comparaison plus grave et plus sérieuse, comme j'aurais désiré moi-même d'être loué. Or je n'eusse nullement voulu être loué ni être aimé, comme le sont les comédiens et ceux qui servent au divertissement du peuple, mais au contraire j'aurais beaucoup mieux aimé être inconnu que d'être célèbre de la sorte, et être haï même que d'être aimé en cette manière. Mais comment les mouvemens si dissemblables de ces différens amours peuvent-ils se trouver tout ensemble dans une même âme? Comment puis-je aimer dans un autre ce que je hais véritablement dans moi-même, le fuyant avec une horreur et une aversion violente, quoique celui dans qui je l'aime soit homme aussi bien que moi? Car ce que l'on peut dire à l'égard d'un bon cheval, que celui qui l'aime ne voudrait pas néanmoins être cheval, quand il serait en son pouvoir de le devenir, ne se peut pas dire en cette rencontre, puisqu'un comédien étant homme aussi bien que nous, nous pourrions passer dans sa condition et dans son état civil, sans rien perdre de notre état naturel. Comment donc est-il possible que j'aime dans un homme ce que je hais et ce que je fuirais d'être, moi qui suis homme aussi bien que lui? O mon Dieu! que l'homme est un abîme profond et impénétrable; qu'il y a dans lui de ressorts cachés! Et néanmoins, mon Dieu, vous savez le compte de tous les cheveux de sa tête, selon la parole de votre Écriture, sans qu'à votre égard il s'en puisse perdre un seul, quoiqu'il soit vrai qu'il est plus aisé de compter ses cheveux que cette innombrable variété d'affections et de mouvemens qui se forment dans son cœur.

Mais pour ce qui est de cet orateur, je le considérais d'une telle sorte dans l'affection que je lui portais, que j'eusse souhaité de pouvoir être ce qu'il était. Ainsi je m'égarais dans les pensées vaines et présomptueuses de mon esprit; je me laissais emporter à tous les vents de mes passions: et néanmoins, mon Dieu, vous preniez toujours soin de moi au milieu de ces déréglemens par une conduite d'autant plus merveilleuse, qu'elle était plus secrète et plus cachée. Mais comment sais-je assurément, mon Dieu, ce que je vous ai dit un peu auparavant, que l'amour que je portais à cet homme venait plutôt de ce que ceux qui le louaient devant moi témoignaient l'aimer, que des choses mêmes dont ils le louaient? Je le sais, parce que si ces mêmes personnes, au lieu de me le louer, me l'eussent blâmé, et m'eussent rapporté ce qu'ils lui avaient ouï dire en le ra-

t le méprisant, je n'aurais senti aucun
it d'affection pour lui. Et néanmoins,
ıne eût été la même, les choses eussent
mes, et il n'y eût eu que la disposition
de ceux qui m'auraient parlé de lui,
à produire des impressions si diffé-
ns mon esprit. Voilà l'état déplorable
une âme faible qui n'est point encore
ur le ferme soutien de la vérité: selon
ent les vents excités par l'esprit et par
de ceux qui lui parlent, elle se trouve
des mouvemens tout contraires; elle
tantôt d'un côté et tantôt d'un autre,
re s'obscurcit d'une telle sorte qu'elle
icerner la vérité, quoiqu'elle lui soit
résente.

dérais comme un grand avantage pour
mes études et ce discours que j'avais
it venir à la connaissance de cet ora-
s'il les eût approuvés, j'aurais encore
rûlant pour mieux faire à l'avenir; et
pas témoigné les approuver, j'en au-
lessé dans le cœur, parce qu'il etait
anité et vide de cette fermeté inébran-
ne se rencontre que dans vous. Ce-
mon Dieu, je prenais plaisir à faire
méditations dans mon esprit sur la
e et la beauté, qui étaient le sujet de
ue je lui avais adressé, et je n'avais
n pour les admirer que personne les
moi.

CHAPITRE XV.

esprit étant obscurci par les images des choses
ne pouvait comprendre les spirituelles, et croyait
était une partie de Dieu.

ô Seigneur tout-puissant, qui êtes seul
adorable de toutes les merveilles que
ons, je ne pouvais comprendre alors
e sagesse, qui est l'art de tous les arts,
d'une vérité si importante. Mon esprit
hant qu'aux formes sensibles et corpo-
tinguait la beauté de la bienséance, en
e ce qui est beau est beau par soi-même;
qui est bienséant n'est beau que par un
t une proportion qu'il a avec un autre:
faisais voir par des exemples tirés des
passai de là à vouloir connaître la na-
mon âme; mais je ne m'en pouvais re-
r qu'une fausse idée, étant préoccupé
par cette fausse opinion que j'avais touchant les choses spirituelles. Et lorsque l'éclat même de la vérité me frappait les yeux, et me faisait violence en quelque sorte, mon esprit s'éblouissait de sa lumière, et se tournait aussitôt de la considération des choses incorporelles pour s'attacher aux couleurs, aux linéamens et aux grandeurs palpables et sensibles qui se trouvent dans les corps. Et parce que je ne pouvais former dans mon esprit aucune image corporelle, par laquelle je me pusse figurer mon âme, je croyais qu'il m'était impossible de la concevoir.

Mais comme je trouvais dans la vertu une paix et une tranquillité qu'on doit aimer, et dans le vice une guerre et une discorde qu'on doit haïr, je remarquais qu'il y a une certaine unité dans la vertu, et une certaine division dans le vice. Et comme je ne suivais que le fantôme de mes imaginations vaines et égarées, je mettais dans cette unité l'âme raisonnable, et la nature de la vérité suprême et du souverain bien: et dans cette division je me figurais une certaine substance d'une vie irraisonnable, et la nature du souverain mal, qui non-seulement était une substance, mais qui était même une véritable vie, et qui néanmoins ne procédait point de vous, mon Dieu, qui êtes la cause unique et souveraine de tous les êtres. Et comme j'étais possédé de ces rêveries, j'appelais cette première nature à laquelle je rapportais tout le bien, unité, la considérant comme un esprit sans aucun sexe; et cette seconde à laquelle je rapportais tout le mal, dualité, que je considérais comme la cause, tant de cette fureur qui pousse les hommes dans toutes les actions violentes et criminelles, que de ces mouvemens impurs qui les portent dans les désordres de leurs passions brutales.

Je ne savais pas, mon Dieu, et vous ne m'aviez pas encore appris que nulle substance n'est un mal, et que notre âme n'est pas le bien souverain et immuable. Car comme on tombe dans les crimes d'injustice lorsque cette partie de notre âme, qui est le siége de la colère, se révolte contre la raison et s'emporte avec violence dans des mouvemens tumultueux et déréglés; et comme on tombe dans des crimes d'intempérance, lorsque cette partie de l'âme qui reçoit l'impression des plaisirs du corps se dérègle et s'emporte dans l'excès: ainsi l'on tombe dans la

fausseté et dans l'erreur, lorsque la partie supérieure de l'âme raisonnable se dérègle et se corrompt. Et c'est l'état où je languissais alors, ne sachant pas que mon âme devait être éclairée par une lumière plus sublime pour être participante de la vérité suprême et éternelle, n'étant pas elle-même, comme je me l'imaginais faussement, la nature et l'essence de la vérité. Car c'est vous, mon Dieu, qui allumez ma lampe, selon la parole de votre prophète; c'est vous qui éclairez mes ténèbres; et nous avons tous reçu de votre plénitude, parce que vous êtes la lumière véritable qui éclaire tout homme venant dans le monde, lumière qui n'est point sujette à la vicissitude des siècles, et qui est incapable d'être jamais obscurcie.

Je tâchais alors d'aller à vous; mais vous me rejetiez loin de vous, me laissant dans mes erreurs funestes et mortelles, parce que vous résistez aux superbes. Et pouvais-je monter dans un plus haut point d'orgueil, que de m'imaginer, comme je faisais par une folie prodigieuse, que j'étais naturellement ce que vous êtes? Car ne pouvant pas nier que je ne fusse sujet à changer, puisque je ne désirais d'acquérir l'intelligence et la sagesse que pour passer dans un état plus parfait, j'aimais mieux m'imaginer que vous étiez changeant aussi bien que moi, que de croire que je ne fusse pas ce que vous êtes. C'est pourquoi vous me repoussiez loin de vous, et vous me résistiez avec très grande raison dans l'extravagance de mes pensées. Mon imagination était toute remplie des images des corps. Ayant l'âme toute charnelle, j'accusais la chair avec les Manichéens, comme étant mauvaise par elle-même. J'étais, selon votre Écriture, un esprit qui s'agitait sans cesse, et ne retournait jamais à vous. Et m'égarant de plus en plus, je me représentais un monde chimérique et imaginaire des choses qui n'étaient ni dans vous, ni dans moi, ni dans les corps qui n'étaient point des ouvrages créés par votre vérité, mais des rêveries que mon imagination se formait sur les fantômes qu'elle avait reçus des corps. J'allais attaquer, insensé que j'étais, les plus simples des enfans de votre Église, qui sont maintenant mes concitoyens et mes frères, et de la compagnie desquels j'étais malheureusement banni sans la connaître; et je leur disais avec autant de présomption que d'impertinence: « Comment l'âme que Dieu a créée est-elle dans l'aveuglement et dans l'erreur? » Et je ne voulais point souffrir que l'on me répondît: « Comment Dieu même est-il dans l'erreur, puisque l'âme étant, selon vous, une partie de Dieu, c'est lui-même qui erre, lorsqu'elle erre? » Et j'aimais mieux soutenir, selon les principes des Manichéens, que votre nature immuable avait été contrainte d'errer en mêlant notre âme, qui est une partie d'elle-même, avec la nature du mal, que de reconnaître que l'âme de l'homme, qui est muable, a péché par sa propre volonté, et qu'ensuite de ce déréglement volontaire, elle est tombée, par une juste punition, dans l'aveuglement et dans l'erreur?

J'avais environ vingt-six ou vingt-sept ans lorsque j'écrivis ces livres, et mon esprit était tellement rempli de ces fantômes et de ces images corporelles, que parmi le tumulte et le grand bruit qu'elles excitaient dans mon âme, je ne pouvais entendre, ô douce et éternelle vérité, votre harmonie céleste et divine qui ne s'entend que par l'oreille du cœur, quoique j'élevasse alors le mien pour vous écouter, méditant en moi-même sur cette bienséance et cette beauté, et désirant de me tenir devant vous, de vous écouter et de recevoir cette joie dont l'âme est ravie lorsqu'elle entend la voix de l'époux. Mais quoi que je fisse, l'erreur dont j'étais prévenu m'emportait aussitôt hors de moi, dans la considération des corps, et le poids de ma présomption et de mon orgueil me précipitait toujours en bas. Car vous ne répandiez pas encore dans moi cette joie secrète que vous donnez à l'âme qui vous écoute; et mes os ne pouvaient recevoir ce tressaillement divin dont parle votre prophète, n'étant pas encore brisés et humiliés.

CHAPITRE XVI.

Qu'il avait entendu de lui-même les catégories d'Aristote, et tous les livres des arts libéraux.

Que me servait-il, mon Dieu, dans l'état funeste où j'étais alors, de ce qu'environ à l'âge de vingt ans, m'étant tombé entre les mains un traité d'Aristote, que l'on nomme les Dix Catégories, dont j'avais entendu parler à Carthage avec tant d'ostentation et de pompe à mon maître en rhétorique et à d'autres qui passaient pour fort habiles, et que pour cette raison je souhaitais ardemment de lire, dans la créance

ıvais que c'était quelque chose tout ex-
linaire et tout divin : ce traité, dis-je, m'é-
ombé entre les mains, je le lus seul et
ıdis ; de sorte qu'en ayant conféré avec
ıui disaient l'avoir appris d'excellens mai-
ıi le leur avaient expliqué, non-seulement
ix, mais aussi par des figures qu'ils en
ıt tracées sur le sable, ils ne m'en purent
lavantage que ce que j'en avais compris
ı-même en le lisant en particulier.

ıe semblait que ce livre parlait assez clai-
ıt des substances, comme est l'homme, et
qui est en elles, comme est la figure de
ıe ; quel il est, de quelle taille, et com-
l a de pieds de hauteur ; de sa parenté,
e de qui il est frère ; en quel lieu il est ;
el temps il est né : s'il est debout ou assis ;
t habillé ou armé ; s'il agit ou s'il souffre
ıe chose, et généralement de tout ce qui
ıpris sous ces neuf derniers genres, dont
ıpporté ici quelques exemples, ou dans le
de la substance : ce qui s'étend presque
fini.

el bien m'apportait cette connaissance ? ou
t quel mal ne me causait-elle pas ? puisque,
ıginant que tout ce qui est, est absolu-
compris sous ces dix catégories, j'étais
ıint de vous concevoir, mon Dieu, qui êtes
itement simple et immuable, comme si
grandeur et votre bonté eussent été en
ainsi que des accidens sont dans leur
, qui est la manière en laquelle ces qualités
ıcontrent dans les corps : au lieu que vous
ous-même votre grandeur et votre beauté,
e le corps n'est ni grand ni beau, en tant
ıent qu'il est corps, puisque quand il se-
ıoins grand ou moins beau, il ne laisserait
l'être corps. Ainsi, ce que je pensais de
n'était qu'une ombre et un fantôme, et
ıas la vérité de votre nature. Ce n'était que
onges et des rêveries que je me formais
ma misère, et non pas ces perfections su-
es et immuables dont vous jouissez dans
éternelle félicité. Car je portais alors sur
ıême l'effet de cette juste peine à laquelle
avez condamné tous les hommes ; mon es-
tant une terre maudite qui ne me produi-
ıue des chardons et des épines, et ayant
ı d'un grand travail pour acquérir le vrai
de l'âme.

Que me servait-il encore, mon Dieu, d'avoir lu alors et d'avoir entendu seul sans l'aide d'aucun homme tous les livres des arts libéraux qui ont pu tomber entre mes mains ; puisque toutes ces belles lettres, dont le nom même montre qu'elles sont destinées pour des personnes libres et honnêtes, n'empêchaient pas que je ne fusse un esclave malheureux de mes passions déréglées ? Je me portais dans ces connaissances avec grand plaisir ; et je ne considérais pas que c'est vous, mon Dieu, qui êtes le principe et la source de tout ce qu'il y a en elles de certain et de véritable. Je tournais le dos à votre clarté, et le visage vers vos créatures dans lesquelles elle reluit. Et ainsi mes yeux, qui voyaient les choses que vous éclairez, n'étaient point éclairés eux-mêmes. J'ai compris sans beaucoup de peine, et sans être aidé d'aucun homme tout ce que j'ai pu lire touchant l'art de l'éloquence, la dialectique, la géométrie, la musique et l'arithmétique. Vous savez, mon Dieu, que ce que je dis est véritable ; car la promptitude d'esprit pour bien comprendre, et la netteté pour se bien exprimer, sont un don et une faveur que vous dispensez à qui il vous plaît. Mais, hélas ! j'ai été bien éloigné de vous l'offrir comme je devais, et de vous en faire un sacrifice. Je ne me suis servi que pour me perdre de ces qualités qui me pouvaient être si avantageuses, et à l'exemple du plus jeune de vos deux enfans, j'ai voulu être le maître de cette part de mon bien ; et au lieu de remettre entre vos mains ces richesses que j'avais reçues de votre bonté, je m'en suis allé dans une terre extrêmement éloignée pour les dissiper malheureusement en me prostituant à l'amour des créatures. Et que me servait cette bonté d'esprit que j'avais reçue de vous, puisque je n'en usais pas bien ? Car il est vrai que, dans la facilité avec laquelle j'avais appris tous ces arts et ces sciences, je ne m'apercevais de la peine que les personnes même intelligentes et laborieuses ont à les comprendre, que lorsque je m'efforçais de les leur rendre claires et faciles ; n'y ayant que les plus spirituelles qui entendissent aisément ce que je disais.

Mais, mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes la vérité suprême, de quoi me servaient tous ces avantages, puisque je vous considérais comme un corps resplendissant, et d'une grandeur immense dont j'étais une petite partie ? Y a-t-il

rien de plus détestable que cette opinion folle et extravagante? C'est néanmoins ce que je croyais alors de vous. Et je ne rougis point, mon Dieu, de reconnaître votre infinie miséricorde en le confessant, et d'implorer sur moi le secours de votre grâce, puisque je n'ai point rougi de publier mes blasphèmes, et d'aboyer contre vous devant tous les hommes. Que me servait donc alors cette promptitude et cette vivacité d'esprit avec laquelle j'avais pénétré toutes ces sciences, et j'avais éclairci moi seul, sans le secours d'aucun homme, tant de livres si obscurs et si difficiles, puisque j'étais tombé dans des excès si horribles en ce qui regarde le salut et la doctrine de la piété, et par une ignorance honteuse et sacrilége? Ou que nuisait aux plus simples et aux plus petits de vos enfans d'avoir un esprit beaucoup plus lent, puisqu'ils ne s'égaraient point comme moi; mais que se tenant toujours près de vous, ils demeuraient à couvert, ainsi que de petits oiseaux du ciel, dans votre Église comme dans leur nid, pour y prendre leurs plumes peu à peu, et pour faire croître toujours de plus en plus les deux ailes de leur double charité, en se fortifiant par la nourriture d'une foi saine et d'une doctrine véritable?

O mon Seigneur et mon Dieu, faites-nous la grâce de mettre toute notre espérance en vous seul, et de nous tenir cachés sous vos ailes. Protégez-nous contre tous nos ennemis, et portez-nous dans notre langueur. Vous nous porterez étant tout petits, et vous nous porterez jusqu'à l'extrême vieillesse, parce que nous n'avons de force qu'autant que nous nous appuyons sur vous, et que toute notre force n'est que faiblesse, lorsque nous nous appuyons sur nous-mêmes; mais notre faiblesse se change en force, lorsqu'elle est soutenue par votre force. Notre bien ne périt jamais, puisqu'il est tout en vous qui ne mourez point; et nous ne tombons dans le mal et dans le déréglement, que parce que nous nous éloignons de vous. Retournons donc, mon Seigneur, retournons à vous, afin que nous ne périssions pas. Car si nous avons été si malheureux que de nous perdre, notre bien néanmoins ne s'est pas perdu avec nous, puisque c'est vous-même qui êtes toujours vivant. Et quand nous retournerons dans notre demeure véritable après une si longue absence, nous ne craindrons pas de la trouver abattue, puisque nous n'avons point d'autre demeure que votre éternité qui est immuable.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Il excite son âme à louer Dieu.

Recevez, mon Dieu, ces confessions comme un sacrifice que vous présente ma langue, cette langue que vous avez formée et que vous faites mouvoir, afin qu'elle publie vos louanges. Guérissez toutes les puissances de mon âme; et qu'elles disent ensuite : « Seigneur, qui est semblable à vous? » Puisque celui qui se confesse à votre divine majesté ne vous apprend rien de ce qui se passe dans lui-même, non plus qu'un cœur qui se ferme ne se cache pas à vos yeux, et n'est pas assez fort pour résister par son endurcissement à la puissance de votre main; vous domptez sa dureté quand il vous plaît, ou par votre miséricorde, ou par votre justice; et il ne se peut défendre de votre chaleur, selon le langage du prophète.

Que mon âme vous loue donc, afin qu'ell vous aime davantage, et qu'elle publie les grâce que vous lui avez faites, afin qu'elle vous e loue. Toutes vos créatures, Seigneur, ne cessen jamais de célébrer vos louanges; celles qui son pourvues d'esprit et d'intelligence vous louen par leur propre bouche; et les animaux et le choses corporelles et insensibles vous louent pa la bouche de ceux qui vous considèrent, afi que notre âme sortant, par votre assistance, de langueurs et des lassitudes où elle était tombée se serve des ouvrages que vous avez faits comm de degrés pour passer à vous, et pour s'éleve vers vous qui en êtes le merveilleux ouvrier, e qu'elle trouve sa nourriture et sa véritable forc dans cette sublime élévation.

CHAPITRE II.

Que les méchans ne sauraient fuir la présence de Dieu, et qu'ils doivent plutôt retourner à lui.

Que les méchans étant troublés et inquiété s'en aillent et s'enfuient où ils voudront pou tâcher d'éviter votre présence; vous les voye partout où ils vont; vous percez les ombres dor

ouvrent, et découvrez leur difformité et leur parmi les beautés de toutes les par- la nature qui les environnent. Quel mal it-ils pu faire? ou en quoi ont-ils pu dés- r la majesté de votre empire, qui sub- ns sa justice et dans sa fermeté inébran- epuis le haut des cieux jusques au fond nes? Car où ont-ils fui lorsqu'ils ont fui vous, et en quel lieu ne les avez-vous rouvés? Mais ils ont fui afin de ne pas lui qui les voit, et ils sont tombés entre ins au milieu de leur aveuglement, parce us n'abandonnez aucune des choses que 'ez faites. Ils ont fui, et tout ce qu'ils ont r cette fuite, c'est qu'étant injustes ils it rencontré armé de vengeances et de pour les châtier justement; et que se ti- s mains de votre bonté, ils sont tombés s de votre justice, et se sont venus briser la sévérité de vos lois et la rigueur de olère. Ils sont si aveugles qu'ils ne voient e vous êtes partout, que nul lieu ne vous mprendre, et que vous seul êtes présent : mêmes qui s'éloignent de votre pré-

ls se convertissent donc et qu'ils vous ent, puisque vous n'abandonnez pas vos es comme elles abandonnent leur créa- lu'ils se convertissent et qu'ils vous cher- puisque vous êtes dans leurs cœurs, dans irs de ceux qui vous confessent leurs cri- ui se jettent entre vos bras, et qui pleu- ms votre sein après un long et pénible nent. Votre bonté est même si grande que suyez leurs larmes; mais ils pleurent en- vantage, et ils trouvent leur joie et leur ation dans leurs pleurs, parce que ce n'est ı homme de chair et de sang, mais c'est ême leur créateur, qui les soutenez dans aiblesses, et les consolez dans leurs mi- Où étais-je donc quand je vous cherchais? tiez présent devant moi, et j'étais éloigné me absent de moi-même, et je n'avais ainsi de vous trouver, puisque je ne pou- is me trouver moi-même.

CHAPITRE III.

De Fauste, évêque manichéen : et de l'aveuglement des philosophes à qui la connaissance de la nature n'a point servi pour adorer Dieu.

Je parlerai maintenant, en la présence de mon Dieu, de l'état où j'étais en la vingt-neuvième année de mon âge. Un évêque des Manichéens nommé Fauste était alors venu à Carthage. On peut dire de lui que c'était un grand piége du démon, et où plusieurs personnes se prenaient étant attirées et charmées par l'élégance de ses discours. Mais quant à moi, encore que je louasse son éloquence, je savais bien néanmoins la discerner de la vérité des choses que je désirais d'apprendre, et je considérais plutôt quelle était la doctrine que cet homme, si estimé parmi eux, me proposait comme une viande pour rassasier mon esprit, que non pas ses belles paroles, qui étaient comme les vases et les plats dans lesquels il me la présentait; car sa réputation me l'avait fait passer pour très savant dans toutes les belles-lettres, et très instruit dans tous les arts libéraux.

Or, d'autant que j'avais lu plusieurs livres des philosophes et avais fort bien retenu leurs sentimens et leurs maximes, j'en conférais quelques-uns avec ces longues fables des Manichéens, et je trouvais beaucoup moins de vraisemblance en ces fables, et plus de probabilités dans les opinions des philosophes, dont l'esprit a bien pu connaître les secrets de la nature et les merveilles du monde, mais non en trouver le Seigneur et le créateur, parce que votre grandeur est incompréhensible en elle-même, et que regardant de près et d'un œil favorable les modestes et les humbles, vous ne regardez que de loin et avec aversion ceux qui s'élèvent dans leur orgueil; vous ne vous approchez que de ceux qui ont le cœur contrit et humilié, et ne vous laissez point trouver par les superbes, quoique leur curieuse et vaine science les rende capables de compter les étoiles et les grains de sable, de mesurer les vastes régions du ciel, et de découvrir les routes des planètes et des astres; car ils cherchent ces choses par la lumière naturelle de l'esprit que vous leur avez donné, et trouvent beaucoup de secrets : ils prédisent plusieurs années auparavant les éclipses du soleil et de la lune; ils en marquent le jour, l'heure et la grandeur; et les effets sui-

vent leurs prédictions : ils en ont même écrit des règles qui se lisent encore aujourd'hui, par lesquelles on prévoit en quelle année, en quel mois de l'année, en quel jour du mois, à quelle heure du jour, et en quelle partie de leur globe le soleil et la lune doivent s'éclipser; et ce qu'on a prévu arrive toujours.

Ceux qui ignorent ces choses s'en étonnent et les admirent; ceux qui les savent s'en glorifient et s'en élèvent : et par un orgueil impie, en s'éloignant de votre lumière, et s'éclipsant dans leurs âmes par les ténèbres que leur cause cet éloignement, ils prévoient la défaillance du soleil, lorsqu'elle est encore si éloignée, et ne voient pas la leur propre lorsqu'elle est présente. Car ils ne cherchent pas avec une piété religieuse quel est l'auteur de cet esprit avec lequel ils cherchent ces choses. Et lorsqu'ils trouvent que c'est vous qui les avez créés, ils ne se donnent pas à vous afin que vous conserviez ce que vous avez fait en eux-mêmes : ils ne vous offrent pas en sacrifices leurs pensées vaines et superbes, comme des oiseaux qui volent dans l'air; leurs spéculations curieuses, comme des poissons qui se promènent par les sentiers secrets des abîmes d'eaux; et leurs sales impudicités, comme les bêtes des champs, qui se plongent dans la boue; afin que vous, mon Dieu, qui êtes un feu dévorant, consumiez en eux ces malheureuses passions qui les conduisent à la mort, et leur donniez un nouvel être et une vie immortelle.

Mais ils ignorent le chemin qui les peut conduire à vous : et ce chemin n'est autre que votre Verbe, par lequel vous avez créé toutes les choses dont ils trouvent la mesure et font le dénombrement; par lequel vous les avez créés eux-mêmes qui les nombrent et les mesurent; par lequel vous avez créé les sens qui leur font apercevoir ces objets qu'ils mesurent et qu'ils nombrent, et par lequel vous avez créé l'esprit qui les rend capables de les mesurer et de les nombrer. C'est votre sagesse qui est sans bornes et sans mesures : et c'est votre fils unique qui, en s'incarnant, a été fait notre sagesse, notre justice et notre sanctification; qui a été pris pour un d'entre nous, et qui, en cette qualité, a payé le tribut à César. Ils ignorent ce chemin par lequel, en descendant de leur vanité, et comme d'eux-mêmes pour aller à lui, ils pourraient ensuite monter vers lui. Ils ignorent entièrement ce chemin; et se croyant au vés et aussi resplendissans que les ast tombent en terre, et leur cœur enflé de remplit de ténèbres et d'aveuglement. Il plusieurs choses véritables en parlant de tures; mais ils ne cherchent pas avec p vérité même qui est l'ouvrier qui les a fo et c'est pourquoi ils n'ont garde de le tr ous 'ils le trouvent, en connaissant qu'il es ils ne l'honorent pas comme un Dieu, et rendent pas les actions de grâces qui l dues; mais ils s'égarent et se perdent d vanité de leurs pensées : et comme ils s tent d'être sages, en s'attribuant ce qui v vous, ils vous attribuent au contraire, aveuglement détestable, ce qui vient d' veulent faire trouver le mensonge en vous la vérité même : ils changent la gloire d incorruptible en la ressemblance et en l de l'homme qui est corruptible, et en ce oiseaux, des bêtes et des serpens. Ils c tissent ainsi votre vérité en mensonge, dent à la créature les honneurs et les ado qui ne sont dues qu'au seul créateur.

J'avais néanmoins retenu beaucoup de véritables que ces philosophes ont dites de tures; et comme j'en comprenais les rais la supputation et l'ordre du temps, et visibles révolutions des astres, je les co avec les discours de Manichès, qui ayant coup écrit sur ce sujet, s'est montré fort en rêveries; et je ne trouvais point dans bles les raisons des solstices, des équin des éclipses, ni de tout le reste de ce que appris de la nature et du cours des astre les livres de ces philosophes païens. On m lait néanmoins obliger d'y ajouter foi, bi n'y eût aucun rapport avec cette conna que j'en avais acquise, tant par les règles hématique que par mes yeux propres, mai contraire il y eût une différence merveill

CHAPITRE IV.

La seule connaissance de Dieu nous rend heure

Seigneur, qui êtes le Dieu de vérité, su pour vous être agréable, d'être instruit d connaissances? Malheureux est celui qui c toutes choses, et qui ne vous connaît pas heureux est celui qui vous connaît, quoiq

! Et quant à celui qui vous connaît et t aussi ces choses, il n'en est pas plus x pour les connaître; mais c'est la seule ssance qu'il a de vous qui le rend heureux, ı qu'en vous connaissant comme Dieu, il lorifie aussi comme Dieu; qu'il vous rende de vos dons, et qu'il ne se perde pas ı vanité de ses pensées.

comme celui qui possède un arbre, et end grâces des fruits qu'il rapporte, sans combien il a de hauteur, ni combien il a r, est plus heureux que celui qui, sans le er et sans connaître ni aimer l'esprit tout-nt qui l'a formé, sait toutes les mesures le nombre de ses branches : de même ce une folie de douter qu'un fidèle chrétien, outes les richesses du monde appartien-e droit, et qui n'ayant presque rien, pos-utes choses en s'attachant à vous, mon à qui elles sont toutes assujetties, ne soit up plus heureux, encore qu'il ne con-pas seulement le cours des étoiles qui l'entour du pôle, que celui qui, sachant r le ciel, nombrer les étoiles et peser les s, néglige de vous connaître, vous qui sposé et arrangé toutes les parties de rs avec poids, nombre et mesure.

CHAPITRE V.

faussetés de Manichès touchant les astres le rendaient e de toute créance dans les autres points de sa doc-

s qui obligeait Manichès de nous faire es livres de si longs discours des astres, a connaissance n'est point nécessaire pour struit dans la piété? Car, puisque vous laigné apprendre aux hommes dans vos res, que la piété est la vraie sagesse, quand ût eu une connaissance parfaite des astres, urait pas été une preuve qu'il possédât raie sagesse; mais c'est une preuve indu-e qu'il ne la possédait pas, de ce que, ne ssant rien dans cette science de la nature, la hardiesse et la présomption d'enseigner 'il ignorait. C'est même l'effet ordinaire vanité de se vouloir signaler par cette ssance des choses naturelles lorsqu'on la le; au lieu que c'est le devoir de la piété s rendre grâces et de confesser votre nom. Mais vous avez permis que cet homme, qui n'avait aucun soin de vous louer, ait beaucoup parlé des choses de la nature, afin qu'étant convaincu de fausseté par ceux qui ont une véritable connaissance, on pût voir clairement quel était son esprit et son jugement dans les autres qui sont plus cachées. Car il n'avait pas une médiocre estime de lui-même, mais il s'efforçait de persuader que le Saint-Esprit, qui remplit de divines consolations et qui enrichit des dons célestes les âmes qui vous sont fidèles, résidait personnellement en lui avec une pleine et une absolue puissance. Ainsi, lorsque l'on découvre ses faussetés en ce qu'il dit du ciel, des étoiles et du mouvement du soleil et de la lune, quoique cela ne regarde point la doctrine de la religion, on ne laisse pas néanmoins de connaître manifestement que la hardiesse avec laquelle il en a écrit était impie et sacrilége; puisque outre qu'il ignore ce dont il parle, et tombe dans des erreurs et des faussetés grossières, il en parle avec une si haute présomption et un orgueil si insupportable, qu'il veut qu'on ajoute créance à tout ce qu'il en dit, comme à des discours qui procèdent d'une personne divine.

Quand je vois quelqu'un de mes frères en Jésus-Christ qui n'est pas instruit en ces connaissances ou qui s'y trompe, je le souffre sans aucune peine, sachant qu'il ne lui importe nullement de savoir la situation et l'état d'une créature corporelle, pourvu qu'il ne croie rien d'indigne de votre majesté infinie, ô mon Dieu créateur de toutes choses. Mais ce défaut de connaissance lui est dommageable, s'il estime qu'il fait partie de la doctrine essentielle de la piété, et s'il ose soutenir avec obstination ce qu'il ne sait pas. La charité, ainsi qu'une bonne mère, supporte cette faiblesse en celui qui n'est encore que dans l'enfance de la foi, jusqu'à ce que, devenant un nouvel homme et un homme parfait, il ne soit plus sujet à être agité par les vents des différentes doctrines. Mais qui n'aurait en horreur et ne rejetterait comme détestable la folie de celui qui serait convaincu d'avoir enseigné des choses fausses après avoir voulu passer pour docteur, pour guide, pour chef et pour maître de ceux à qui il aurait osé entreprendre de persuader que ces choses étaient telles qu'il les disait, et de le faire avec tant d'audace que de prétendre qu'en le suivant, on

ne suivrait pas un homme, mais votre Esprit saint?

Néanmoins, je ne savais pas encore bien assurément si l'on pouvait expliquer selon la doctrine de Manichès ces changemens qui augmentent ou qui diminuent la longueur des jours et des nuits, et les vicissitudes mêmes du jour et de la nuit, ces éclipses du soleil et de la lune, et ce que j'avais remarqué de semblable dans les autres livres que j'avais lus. Que si cela se pouvait, et qu'il n'y eût point de répugnance visible entre ce qu'il a écrit et ce qui se passe dans la nature, je n'étais pas toutefois assuré que ce qu'il en dit fût véritable; mais j'étais disposé à me rendre à son autorité, à cause que je le tenais pour un saint et pour un homme de Dieu.

CHAPITRE VI.

De l'éloquence de Fauste; et de son ignorance dans les sciences.

Durant ces mêmes années qu'avec un esprit errant et volage j'écoutais ces Manichéens, je brûlais d'impatience de voir Fauste, d'autant que ceux que j'avais rencontrés jusqu'alors, ne pouvant répondre à mes questions, me promettaient toujours qu'aussitôt qu'il serait arrivé et que je serais entré en conférence avec lui, il me donnerait sans peine un éclaircissement et une satisfaction tout entière, non-seulement sur ces difficultés, mais aussi sur toutes celles qui me pourraient venir en l'esprit, bien qu'elles fussent beaucoup plus grandes.

Lorsqu'il fut venu, je trouvai qu'il était de fort douce humeur et de fort bonne compagnie, et que dans sa facilité de parler il contait beaucoup plus agréablement que nul des autres les fables qu'ils avaient accoutumé de me dire. Mais toutes ces belles paroles qui étaient comme des vases précieux qu'il me présentait de fort bonne grâce, n'étaient pas capables d'éteindre ma soif. J'étais déjà las et rebuté de pareilles choses. Je ne les trouvais pas meilleures pour être mieux dites, ni plus vraies pour être plus éloquentes; et l'esprit de cet homme ne me paraissait pas plus sage pour voir son visage bien composé, et ses discours bien étudiés. Je connus alors que ceux qui me l'avaient tant vanté, étaient de mauvais juges du mérite et de la suffisance des personnes, et qu'ils ne l'estimaient docte et prudent qu'à cause qu'ils le trouvaient disert et agréable dans ses discours.

J'ai connu aussi une autre sorte de gens à qui la vérité est suspecte, et qui refusent de la recevoir lorsqu'elle leur est proposée en de beaux termes. Mais vous m'aviez dès lors enseigné, mon Dieu, par des voies secrètes et admirables, qu'il y a de l'erreur dans l'opinion des uns et des autres. Et ce qui me porte à croire que c'est vous qui me l'aviez enseigné, est que cela est véritable, et que nul autre que vous ne peut enseigner la vérité de quelque part et de quelque lieu qu'elle nous vienne. J'avais donc déjà appris de vous, que l'on ne doit pas estimer qu'une chose est véritable parce qu'elle est dite avec éloquence, ni qu'elle est fausse parce qu'elle est exprimée avec des termes rudes et barbares; comme aussi, au contraire, qu'une chose ne doit pas être tenue pour véritable parce qu'elle est énoncée sans aucune politesse, ni pour fausse parce qu'elle est expliquée avec un style élégant et magnifique: mais que la vérité et le mensonge, la sagesse et la folie sont comme de bonnes ou de mauvaises viandes, qui nous peuvent être présentées dans des paroles nobles ou basses, comme dans des plats d'argent ou de terre.

Cet extrême désir que j'avais depuis si longtemps de connaître Fauste, fut donc satisfait en quelque manière par la chaleur et la vivacité qu'il faisait paraître dans ses discours, et par la grande facilité qu'il avait à se servir de termes fort propres à expliquer ses pensées. En quoi je le louais et l'estimais autant que faisaient les autres, et même plus qu'eux. Mais je souffrais avec peine de ce qu'étant au milieu d'une grande foule d'auditeurs, je n'avais pas la liberté de lui représenter mes doutes, et de lui faire des questions dans une douce et paisible conférence, pour m'en éclairer avec lui en lui proposant mes raisons et en écoutant les siennes. C'est pourquoi, ayant enfin trouvé une occasion assez favorable, étant accompagné de mes plus intimes amis, je lui demandai audience en un temps et en un lieu où, sans blesser la bienséance, nous pouvions conférer ensemble dans une liberté tout entière.

Lui ayant proposé quelques questions qui me semblaient considérables, je reconnus d'abord que, de toutes les sciences, il ne savait que la

et encore assez communément. Et
vait lu quelques oraisons de Cicé-
s traits de Sénèque, mais fort peu,
s des poètes, et les livres de ceux
qu'il avait trouvés le plus élégam-
en latin, et que d'ailleurs il s'exer-
se à parler, il avait acquis cette
angage, qui était d'autant plus
plus propre à séduire et à ins-
ır, qu'elle était accompagnée d'a-
rit, et d'une certaine grâce natu-
eur, mon Dieu, qui êtes le juge de
ce, et dont l'œil discerne parfaite-
e que j'ai dans le cœur et dans la
e rapport que je fais n'est-il pas
la vérité? Cependant, vous me con-
rs par les voies secrètes et ineffables
rovidence, et vous commenciez à
nt mes yeux la difformité de mes
le mes égaremens, afin que je les
je les eusse en horreur.

CHAPITRE VII.

la secte des Manichéens après avoir reconnu l'ignorance de Fauste.

'eus reconnu que Fauste était igno-
s sciences où j'avais cru qu'il excel-
mençai à désespérer de pouvoir,
yen, être éclairci de mes doutes,
s néanmoins il aurait pu n'être pas
laisser d'être intelligent en la doc-
véritable piété, pourvu qu'il n'eût
ichéen. Mais les livres de ceux de
ont remplis d'un nombre infini de
ant le ciel, les étoiles, le soleil et la
i faisait qu'en conférant les suppu-
hématiques que j'avais lues dans
es avec ce qui était écrit dans les
juger si leurs raisons étaient meil-
u moins aussi bonnes que celles des
rs, je n'espérais plus que Fauste me
iquer aussi nettement que je l'avais

et, aussitôt que je lui eus proposé
tés pour les examiner, il refusa mo-
l'y répondre, et ne se voulait point
n fardeau trop pesant pour lui : car
n qu'il ignorait cette science, et il
int de me l'avouer. Il n'était pas du
es grands parleurs, dont j'ai souf-
fert plusieurs avec grande peine, qui, en s'efforçant de m'éclairer sur ces points, ne me disaient rien de solide ni de raisonnable; mais il était retenu et judicieux comme l'est un homme d'honneur; et quoiqu'il fût dans l'aveuglement au regard de vous, il n'y était pas d'une telle sorte à l'égard de lui, qu'il ne connût bien son ignorance; et il ne voulut pas s'engager mal à propos dans une dispute et dans des difficultés d'où il voyait qu'il lui serait impossible de sortir. Cette conduite me le fit estimer encore davantage, parce que cette modération d'esprit avec laquelle il connaissait ses défauts, était plus belle et plus estimable que les choses mêmes dont je désirais d'acquérir la connaissance. Et je le vis toujours procéder de cette sorte dans toutes les questions subtiles ou difficiles que je proposais.

Ayant ralenti par ce moyen cette grande affection que j'avais pour la doctrine des Manichéens, et perdant de plus en plus l'espérance de pouvoir trouver de la satisfaction, en conférant avec leurs autres docteurs, puisque celui-ci, qui était si célèbre parmi eux, m'avait paru tel que j'ai dit en plusieurs choses que je désirais de savoir, je commençai à traiter avec lui de la science qu'il aimait, en lui parlant de la rhétorique dont j'étais alors professeur à Carthage, et que j'enseignais à de jeunes gens, et je lisais avec lui ou ce qu'il désirait le plus d'entendre, ou ce que j'estimais avoir le plus de rapport à son esprit. Ainsi, tous les efforts que j'avais résolu de faire pour me rendre savant en cette secte, cessèrent entièrement après que j'eus connu Fauste; non pas néanmoins de telle sorte que je la quittasse absolument; mais parce que je ne voyais encore rien de meilleur que ce que j'avais embrassé, je résolus de m'en contenter, si je n'en rencontrais quelque autre meilleure et plus digne d'être suivie.

Tellement que ce Fauste, qui avait été pour tant d'autres un piége mortel, avait déjà, sans le savoir et sans le vouloir, commencé à me tirer de celui où j'étais tombé. Car dans le secret de votre providence, mon Dieu, vous n'abandonniez point mon âme, et votre main me conduisait par des voies cachées et admirables, cependant que ma mère vous offrait continuellement pour moi en sacrifice le sang de son cœur, qui jour et nuit coulait par ses larmes. C'est ainsi

que vous m avez traité, mon Dieu, puisque c'est vous qui conduisez les pas de l'homme, et faites qu'il désire d'entrer dans vos voies. Car qui peut procurer notre salut sinon votre main, Seigneur, qui réforme et qui répare ce qu'elle même a formé?

CHAPITRE VIII.

Il va à Rome contre la volonté de sa mère.

Ainsi ce fut par l'ordre de votre providence que je me laissai persuader d'aller à Rome pour y enseigner la rhétorique plutôt qu'à Carthage. Et il faut que je raconte ici le sujet qui me porta à ce voyage, afin de vous en rendre grâce et de publier vos louanges devant tout le monde, parce qu'on y voit reluire d'une manière admirable votre sagesse toute divine dans ces détours si secrets et si imperceptibles par lesquels vous m'avez conduit, et votre ineffable miséricorde toujours présente pour me secourir, lors même que j'étais si loin de vous. Car j'entrepris ce voyage, non dans le dessein d'acquérir plus de bien et plus d'honneur, ainsi que mes amis me le faisaient espérer, quoiqu'alors la considération de ces avantages pût avoir quelque force sur mon esprit; mais la principale raison et presque la seule qui m'y porta, fut que j'avais ouï dire que la jeunesse y était beaucoup plus docile et mieux réglée, et que ceux qui étudient, non-seulement ne se jettent jamais en foule et avec insolence dans la classe d'un autre maître que le leur, mais qu'ils n'y entrent même que lorsqu'il le leur permet.

Au contraire à Carthage c'est une chose honteuse que de voir jusqu'à quel point la licence règne parmi les écoliers. Ils entrent dans les classes avec une impudence extrême qui tient quelque chose de la fureur; et après y être entrés, ils troublent l'ordre que les maîtres y ont établi pour l'avancement de leurs disciples, et avec une brutalité non pareille ils commettent mille insolences qui devraient être punies par les lois, si elles n'étaient autorisées par la coutume. En quoi ils sont d'autant plus malheureux qu'ils estiment comme permis ce qui sera toujours défendu par votre loi éternelle et inviolable. Et après cela ils s'imaginent qu'ils commettent ces excès impunément, ne considérant pas qu'ils sont punis par cet aveuglement même dans lequel il les commettent, et que les maux que leur péché cause dans leur âm incomparablement plus grands que tous qu'ils peuvent faire souffrir aux autres. A ayant aimé la licence lorsque je n'étais qu lier dans ma jeunesse, j'étais contraint supporter dans les jeunes gens en cet â j'étais devenu leur maître. Et c'est ce qu donnait d'autant plus d'envie d'aller en u où tous ceux qui en avaient connaissance suraient que l'on ne vivait pas de la même

Ce fut là le véritable mouvement qui r résoudre d'entreprendre ce voyage. Mais mon Dieu, mon espérance et mon trésor terre des vivans, vous me portiez à chang lieu pour me faire changer de vie; vous m siez sentir des dégoûts et des déplaisirs m'arracher de Carthage, et vous me f proposer des conditions favorables et av geuses pour m'attirer à Rome, employa l'un et en l'autre l'entremise des personne n'aimaient qu'une vie morte, dont les uns ritaient par leurs excès, et les autres ne me mettaient que des choses vaines. Ainsi, pa conduite secrète de votre providence, vous serviez et de leur déréglement et du mien p pour me faire sortir de mes erreurs. Car qui troublaient mon repos étaient possédés passion aveugle et furieuse; et ceux qu promettaient ailleurs un état plus favo n'avaient des pensées que pour la terre. à moi, comme je fuyais à Carthage une table misère, je cherchais à Rome une f félicité.

Il n'y avait que vous, mon Dieu, qui su la véritable cause de mon voyage; mais vo la découvriez ni à moi ni à ma mère, laq s'affligea extraordinairement de mon dé et me suivit jusqu'à la mer. Voyant qu'ell piniâtrait à ne me point abandonner af m'obliger à retourner avec elle, ou à lui mettre de me suivre, je feignis que mon de était seulement d'accompagner un de mes a jusqu'à ce que le temps étant devenu plu vorable il se fût embarqué et eût fait voil trompai ma mère de la sorte, et une mère m'aimait avec tant de passion, et je me d geai d'elle par ce mensonge. Mais vous m pardonné cette faute, mon Dieu, avec un finité d'autres, m'ayant préservé par votre séricorde des eaux de la mer, lorsque mon

it souillée par tant d'impiétés exécrables, ar me conduire jusqu'à l'eau de votre grâce, i, me purifiant de toutes mes taches dans le ptême, devait arrêter enfin ces torrens de mes qui coulaient tous les jours des yeux de . mère, lorsqu'elle vous adressait ses vœux et prières pour le salut de mon âme. Néanmoins, rant qu'elle ne pouvait se résoudre à s'en ourner sans moi, je lui persuadai enfin avec e grande peine de passer la nuit suivante en lieu proche de notre vaisseau, où il y avait e chapelle dédiée en l'honneur de saint Cy- ien, dans laquelle s'en étant allée prier et urer pour moi, je me dérobai secrètement et rtis la même nuit. Et que vous demandait- e, mon Dieu, avec tant de larmes, sinon que us empêchassiez mon voyage? Mais vous qui uliez l'exaucer dans le plus grand de ses dé- s, selon l'ordre et la profondeur de vos con- ls, vous lui refusâtes ce qu'elle demandait rs, pour m'accorder, en m'attirant à votre rvice, ce qu'elle vous demandait toujours.

Le vent s'étant levé durant la nuit, nous fîmes ile, et nous perdîmes bientôt la vue du ri- ge, où ma mère venant le matin et ne me ouvant plus, elle fut outrée de douleur, et se aignait à vous dans la violence de ses gémis- mens et de ses soupirs. Mais vous n'écoutiez int tout ce qu'elle vous disait, permettant que fusse emporté par le mouvement de mes pas- ns en un lieu où vous aviez résolu de les érir, et que cette extrême affliction qu'elle sentait à cause de moi fût la juste punition : cette tendresse humaine et charnelle qu'elle ait pour moi. Car elle ne pouvait me quitter, elle était attachée à moi comme sont les mères ordinaire, et beaucoup plus que beaucoup de tres. Ainsi elle regrettait mon absence, ne sa- ant pas que vous vous en serviez pour faire : qu'elle souhaitait si ardemment et pour la mbler de joie. Elle ignorait le succès de ce yage, et c'est ce qui la portait à se tourmenter . à s'affliger de la sorte; en quoi elle témoi- ait qu'elle était héritière de la faute et de la nition d'Ève, recherchant avec tant de dou- urs celui qu'elle avait enfanté dans les dou- urs. Et néanmoins après s'être plaint de cette omperie que je lui avais faite, et de la cruauté ec laquelle je la traitais, et vous avoir recom- andé de nouveau le soin de mon âme, elle s'en retourna chez elle, et moi je continuai mon voyage pour aller à Rome.

CHAPITRE IX.

Étant à Rome il tombe dans une grande maladie, dont il attribue la guérison aux prières de sa mère.

Étant arrivé à Rome, vous me frappâtes soudain d'une grande et périlleuse maladie; et j'étais sur le point de descendre dans les enfers, chargé de tant de crimes que j'avais commis contre vous, contre mon prochain et contre moi-même, outre l'engagement où je me trouvais du péché originel par lequel nous mourons tous pour le premier homme; car vous ne m'aviez fait encore aucune grâce en faveur de Jésus-Christ, et il n'avait point encore effacé par le mérite de sa passion l'inimitié que j'avais contractée avec vous par mes déréglemens et mes désordres. Et comment l'aurait-il pu effacer par sa croix, puisque je me la représentais comme fantastique et imaginaire? Ainsi, autant qu'était fausse dans mon esprit la mort de son corps, autant était vraie en effet la mort de mon âme: et autant qu'était véritable en soi cette même mort de son corps, autant était fausse la vie de mon âme, en cela même qu'elle ne croyait pas en la mort du Sauveur. Cependant ma fièvre redoublait toujours, et j'étais sur le point de mourir et de mourir pour l'éternité. Car où pouvais-je aller si je fusse mort en cet état, sinon dans les flammes de l'enfer, parmi les tourmens proportionnés à l'énormité des crimes, selon l'ordre éternel et immuable de votre souveraine justice? Ma mère, qui ne savait pas l'état déplorable où j'étais réduit, ne laissait pas de prier pour moi en mon absence. Et vous, mon Dieu, qui êtes présent partout, l'écoutiez favorablement au lieu où elle était, et me faisiez miséricorde au lieu où j'étais, tirant mon corps d'une maladie si violente, lorsque mon âme était infiniment plus malade par son impiété et par ses blasphèmes. Car étant à l'extrémité et dans un péril si visible, je ne demandais pas néanmoins que l'on me donnât le baptême, témoignant d'avoir moins de sentiment de piété en cet âge, que je n'en avais n'étant qu'un enfant, lorsque dans une grande maladie je demandai à ma mère qu'elle me fît baptiser, ainsi que je l'ai rapporté ci-dessus et que je vous en ai rendu grâces.

Mais en devenant plus grand j'étais devenu plus extravagant et plus insensé, et ma frénésie était montée jusqu'à tel point que je me moquais même de ce remède divin et ineffable que vous présentez aux hommes dans le baptême. Ainsi vous n'avez pas permis, mon Dieu, qu'étant dans un état si funeste je mourusse d'une double mort; ce qui eût blessé ma mère d'une plaie si profonde et si sensible, qu'elle fût demeurée inconsolable durant tout le reste de sa vie. Car je ne puis assez exprimer combien était violente cette affection qu'elle avait pour moi; et avec combien plus de peines et plus de douleurs elle tâchait de m'enfanter à Dieu par l'esprit, qu'elle n'en avait ressenti dans le corps pour me mettre au monde. Je ne vois donc pas comment elle eût pu jamais se consoler, si vous eussiez permis qu'une âme qui lui était si chère fût périe par une mort si malheureuse, qui lui eût déchiré les entrailles et qui l'eût percée jusque dans le fond du cœur. Et que fussent devenus, mon Dieu, tant de vœux et tant de prières qu'elle vous offrait sans cesse avec tant de zèle? Auriez-vous bien pu mépriser, mon Dieu, vous qui n'êtes que miséricorde, le cœur contrit et humilié d'une veuve chaste, sobre, charitable envers les pauvres, qui rendait toute sorte de soumission et de devoirs à vos serviteurs; qui avait soin tous les jours d'assister à l'oblation sainte qui se fait à votre autel; qui ne manquait jamais de se trouver à l'église deux fois le jour, le matin et le soir, non pour s'entretenir de vains discours et de ces contes que font la plupart des vieilles gens, mais pour vous entendre dans vos paroles, et pour être entendue de vous dans ses prières.

Auriez-vous bien pu mépriser ses larmes, ô mon Seigneur et mon Dieu, par lesquelles elle ne vous demandait pas de l'or et de l'argent, ni quelque bien passager et périssable, mais la guérison de l'âme et le salut de son propre fils? Auriez-vous bien pu la rejeter dans cette demande et lui refuser votre assistance divine, vous qui lui aviez donné cette piété même et cette foi avec laquelle elle avait recours à vous? Non certes, mon Dieu, vous n'aviez garde de la traiter de la sorte : mais au contraire vous l'assistiez de votre grâce, vous l'écoutiez favorablement dans ses prières, disposant toutes choses pour mon salut, selon l'ordre prescrit et arrêté dans vos desseins éternels. Vous n'aviez garde de la tromper dans ce que vous lui aviez révélé en songe, et dans ces paroles que vous lui aviez fait dire par vos serviteurs touchant ma conversion, dont j'ai rapporté quelques-unes, sans d'autres encore que j'ai passées sous silence. C'était des gages que vous lui aviez donnés, et comme une promesse signée de votre main divine qu'elle conservait dans son cœur, et qu'elle vous présentait sans cesse dans ses prières, comme pour vous faire souvenir de l'acquitter. Car votre bonté est si excessive envers nous, qu'encore que vous nous remettiez toutes nos dettes, vous voulez bien néanmoins vous obliger à nous et vous rendre notre redevable par vos promesses.

CHAPITRE X.

Que se dégoûtant peu à peu de la doctrine des Manichéens, il en retenait encore néanmoins beaucoup d'erreurs.

Vous me retirâtes donc, mon Dieu, de cette grande maladie, et vous sauvâtes le fils de votre servante, afin que me rendant la santé de ce corps fragile, je pusse recevoir un jour, en une manière sans comparaison plus excellente, la guérison de mon âme. Je voyais alors souvent dans Rome ceux que les Manichéens appellent saints, que ces hérétiques ont trompés malheureusement, et qui ensuite trompent les autres. Et je ne vivais pas seulement avec ceux qui sont au rang des disciples parmi eux, du nombre desquels était celui chez qui j'avais été malade et j'avais recouvré ma santé, mais encore avec ceux à qui ils donnent le nom d'Élus.

Je croyais encore que ce n'est pas nous qui péchons, mais que c'est une certaine nature étrangère qui pèche en nous. Comme j'étais superbe, je prenais plaisir à croire que je n'étais jamais coupable; et lorsque j'avais fait quelque mal, je ne voulais point reconnaître que je vous eusse offensé, et vous supplier de guérir mon âme; mais j'étais bien aise de me justifier et de rejeter ma faute sur je ne sais quel principe qui était distingué de moi, quoiqu'il fût en moi. Cependant, mon Dieu, j'étais moi-même tout ce que je sentais dans moi-même me porter au mal : c'était mon propre dérèglement qui avait causé en moi cette division et cette révolte; et mon péché était d'autant plus incurable que je ne croyais point être pécheur. Ainsi,

n orgueil me portait à cette injustice détes-
le d'aimer mieux que ce fût vous, ô mon
eu tout-puissant, qui fussiez surmonté en
i, selon cette erreur où j'étais alors, que
n âme qui se laissait vaincre par le péché
it en partie de vous-même, que non pas moi
i fût surmonté par vous en soumettant ma
lonté corrompue à la puissance de votre grâce,
oique l'un fût la cause de ma perte, et que
utre dût être la cause de mon salut.

Mon Dieu, vous n'aviez pas mis encore une
ntinelle à ma bouche, selon la parole de votre
ophète, et une porte de circonspection à mes
res, afin que mon cœur ne s'emportât point
des paroles malicieuses pour chercher des
cuses dans ses péchés, comme font les hommes
justes et criminels; et c'est pourquoi je vivais
ec leurs élus. Mais comme je n'avais plus d'es-
rance de pouvoir, dans cette fausse doctrine,
quérir la connaissance de la vérité, je com-
ençais de jour en jour à avoir plus de froideur
d'indifférence pour elle, quoique je fusse
solu de m'en contenter jusqu'à ce que j'eusse
ouvé quelque chose de plus certain et de plus
lide. Il me vint aussi en l'esprit que ces phi-
sophes que l'on nomme Académiciens avaient
é plus sages et plus prudens que les autres,
rsqu'ils ont soutenu que l'on doit douter de
ut, et que l'homme est incapable de com-
rendre aucune vérité. Car je pensais, comme
n le croit d'ordinaire, que ce fût là leur opi-
ion, ne concevant pas bien alors quelle avait
té sur ce point leur intention véritable.

Étant dans ces sentimens, je ne fis point de
ifficulté de témoigner à celui chez qui je lo-
eais qu'il avait trop bonne opinion des Mani-
héens, et qu'il ajoutait trop de foi à tant de
ables dont leurs livres sont remplis. Il est vrai
ue je vivais avec eux dans une plus grande fa-
miliarité qu'avec les autres qui n'étaient pas in-
ectés de cette hérésie : mais je n'avais plus
ette ardeur et cette animosité à la défendre
ue j'avais témoignée autrefois, quoique l'a-
mitié qui me liait avec ces hérétiques, qui sont
Rome en assez grand nombre et qui s'y tien-
ent cachés, m'empêchât de me mettre fort en
eine de chercher quelque chose de plus assuré
ue je pusse suivre; ce qui me retenait d'autant
lus, qu'après les fausses impressions qu'ils
m'avaient données, je désespérais entièrement
de pouvoir trouver la vérité dans votre Église, ô Dieu éternel, maître souverain du ciel et de la terre, créateur de toutes les choses visibles et invisibles.

Il me semblait qu'il était honteux pour vous de croire que vous eussiez une figure humaine semblable à la nôtre, et que vous fussiez composé de membres et de parties qui eussent les mêmes traits et les mêmes linéamens qu'a notre corps, et qui fussent renfermés dans une aussi petite circonférence. Mais la principale chose et presque la seule qui m'entretenait dans l'erreur et me mettait dans une impossibilité réelle d'en sortir, était que, lorsque je me voulais former une idée de Dieu, je me représentais toujours quelque chose de corporel et de sensible, m'imaginant que ce qui n'avait point de corps n'avait point d'être. C'est ce qui me portait à croire qu'il y avait une certaine substance du mal qui était aussi corporelle, et qui avait une forme hideuse et épaisse à laquelle ils donnaient le nom de terre, et une autre plus déliée et plus subtile, telle que peut être le corps de l'air, laquelle ils imaginaient être le mauvais esprit qui était ré pandu sur cette terre. Et parce que cette étincelle de piété que je pouvais avoir en moi me forçait de croire que Dieu, étant bon comme il est, ne pouvait avoir créé aucune nature qui fût mauvaise, j'établissais deux masses contraires et opposées, et toutes deux infinies, quoique celle du mal le fût moins, et que celle du bien le fût davantage.

De ce principe sortaient toutes mes autres erreurs, comme des ruisseaux corrompus d'une source empoisonnée. Car lorsque je voulais recourir à la foi de votre Église, mon esprit en était frappé aussitôt, parce que mon imagination me la représentait tout autre qu'elle n'était en effet. Et il me semblait, mon Dieu, qui m'avez fait une miséricorde que je ne saurais jamais assez reconnaître; il me semblait, dis-je, que je témoignerais plus de piété envers vous, vous croyant infini de toutes parts, quoique je fusse contraint d'avouer que du côté où le principe du mal s'oppose à vous, vous étiez fini, que non pas de croire que vous fussiez borné et renfermé de tous côtés dans la circonférence si petite d'un corps humain, qui était l'opinion chimérique que les Manichéens faisaient passer pour la foi de votre Église.

Il me semblait qu'il valait mieux croire que vous n'aviez point créé le mal, lequel je me persuadais être non-seulement une substance, mais une substance corporelle, ne pouvant pas me figurer que l'esprit même fût autre chose qu'un corps subtil qui occupait quelque place et quelque lieu, que de vous croire l'auteur de la nature du mal telle que je me la représentais. Je pensais de même que votre Fils unique, Jésus-Christ notre Sauveur, était sorti pour notre salut de cette étendue brillante et lumineuse de votre grandeur, ne pouvant croire de lui autre chose que ce que ma folle imagination me représentait. Ensuite de quoi je concluais, qu'étant de cette nature il ne pouvait pas naître de la Vierge sans être mêlé avec la chair; et qu'il ne pouvait pas s'y mêler sans en recevoir quelque tache dans sa souveraine pureté. Ainsi j'appréhendais de reconnaître qu'il fût né avec un corps, de peur d'être contraint d'avouer qu'il eût été souillé en quelque sorte par cette alliance avec le corps. Je ne doute point que les personnes plus spirituelles et plus éclairées de votre Église, étant touchées d'amour et de charité pour moi, ne se rient doucement de ces imaginations si extravagantes, lorsqu'elles les verront représentées dans ce livre. Mais néanmoins j'étais tel alors.

CHAPITRE XI.

Ridicule réponse des Manichéens aux passages du Nouveau-Testament qu'on leur opposait.

Je croyais de plus, qu'il était impossible aux catholiques de défendre les passages de l'Écriture que les Manichéens combattaient. Il est vrai néanmoins que je souhaitais quelquefois de conférer, sur chacun des points dont il s'agissait, avec quelque homme très savant dans l'intelligence de ces saints livres. Car ayant assisté à Carthage à une conférence qu'eut avec les Manichéens un nommé Helpide, qui disputait contre eux et les combattait de vive voix, je fus touché de lui avoir vu proposer quelques passages de l'Écriture qui me semblaient extrêmement forts, et auxquels je ne voyais pas que ces hérétiques pussent bien répondre. Aussi eux-mêmes avaient peine d'avancer en public la principale réponse qu'ils y donnaient, laquelle ils nous disaient à nous autres en particulier, qui est : que les Écritures du Nouveau-Testament avaient été falsifiées par quelques personnes qui voulaient mêler la loi des Juifs avec la foi de l'Église; quoique cependant ils ne pussent eux-mêmes produire aucun exemplaire plus correct qui servît de preuve à cette falsification prétendue. Mais ce qui me perdait principalement, mon Dieu, est que mon esprit était tellement rempli de ces images corporelles et matérielles, qui me revenaient sans cesse dans la pensée, qu'en étant accablé et comme étouffé en quelque sorte, il ne pouvait, quelque effort qu'il fit, respirer cet air si pur et si calme de votre éternelle vérité.

CHAPITRE XII.

Que les écoliers de Rome quittaient leurs maîtres pour les priver des récompenses qu'ils leur devaient.

Comme j'étais venu à Rome pour y enseigner la rhétorique, j'avais commencé déjà de le faire avec tout le soin qui m'était possible. J'avais assemblé pour cela en mon logis quelques écoliers qui, me connaissant, m'avaient fait ensuite connaître aux autres. Mais j'appris bientôt que si les désordres qui régnaient en Afrique ne se trouvaient pas en ce lieu, il y en avait d'autres qui ne valaient guère mieux : car il est vrai qu'on n'y voit pas comme à Carthage ces insolences des jeunes gens qui entrent impudemment dans une classe pour y troubler tout l'ordre et la discipline; mais on m'avertit d'une autre tromperie qu'ils ont accoutumé de faire, qui est que plusieurs jeunes hommes, conspirant ensemble pour ne rien donner à ceux qui prennent la peine de les instruire, abandonnent tout d'un coup leur maître et vont à un autre; âmes basses, sans foi et sans honneur, qui ne craignent pas, pour épargner un peu d'argent, de fouler aux pieds l'équité et la justice ! Mon cœur haïssait déjà ces personnes, quoique cette haine ne fût pas parfaite. Car peut-être que je ne les haïssais pas tant parce que leur action était injuste en elle-même envers qui que ce fût, que parce que leur injustice m'était désavantageuse.

Il est vrai néanmoins que ceux qui agissent de la sorte sont infâmes à vos yeux, et qu'ils vous abandonnent par un adultère spirituel en se prostituant à l'amour des choses passagères et périssables, et en se laissant aller à la passion de l'argent, qui n'étant que de la boue,

uille les mains qui le tiennent. Ils s'efforcent embrasser et de retenir avec eux ce monde qui s quitte et qui fuit toujours, et ils vous méprisent, mon Dieu, vous qui demeurez éternellement, et qui rappelez à vous l'âme pécheresse qui ne devait aimer que vous, étant prêt vous réconcilier avec elle, après même qu'elle corrompu sa pureté par ses déréglemens et s désordres. Je hais maintenant de telles personnes comme étant pécheurs, quoique je les ime comme se pouvant corriger de leurs ices et de leurs péchés, et je souhaite que s'en orrigeant en effet ils préfèrent à l'argent la science qu'ils apprennent, et qu'ils vous préfèrent à la science, mon Dieu, vous qui êtes la érité suprême, la source inépuisable d'un bien ui ne se peut perdre, la paix et les délices très ures des âmes pures. Mais pour lors j'avais lutôt peine à les souffrir étant méchans, parce ue j'aimais mon avantage particulier, que je souhaitais qu'ils devinssent bons pour le seul térêt de votre gloire.

CHAPITRE XIII.

ymmaque l'envoie à Milan pour y enseigner la rhétorique, et il y est reçu favorablement par saint Ambroise.

En ce même temps, ceux de Milan ayant écrit Symmaque, gouverneur de Rome, afin qu'il i plût de leur donner un professeur en éloquence, que la ville devait faire venir à ses dépens, je poursuivais cet emploi par ceux mêmes ui étaient possédés de ces rêveries des Manichéens, qui ne savaient pas, non plus que moi, ue j'en devais être dégagé par ce voyage. Et ymmaque m'ayant ordonné de faire une harangue, pour juger si j'étais capable de cette onction, il en fut satisfait et m'y envoya.

Étant arrivé à Milan, j'allai trouver l'évêque mbroise, votre serviteur fidèle, qui était alors llustre par toute la terre, et considéré comme un des plus grands personnages de son siècle. l faisait sa charge avec un soin merveilleux, ispensant à votre peuple par ses saints discours le froment très pur de votre sainte parole qui engraisse et qui fortifie les âmes, l'huile acrée et mystérieuse qui nous donne une joie oute divine, et le vin céleste qui, nous rendant lus sobres dans les choses de la terre, nous nivre saintement des plaisirs du ciel. Vous s'adressiez à lui, mon Dieu, sans que j'y pensasse, afin qu'il me fît penser à me convertir à vous. Ce saint homme me reçut en père, et témoigna se réjouir de ma venue avec une charité digne d'un évêque.

Aussitôt je commençai à l'aimer, non pas d'abord comme un maître de la vérité, puisque j'avais perdu entièrement l'espérance de pouvoir la trouver dans votre Église, mais comme une personne qui avait de l'affection pour moi. J'allais l'écouter avec grand soin, lorsqu'il enseignait le peuple, non avec l'intention que je devais, mais comme pour éprouver si son éloquence répondait à la réputation qu'il avait acquise, ou s'il était moins ou plus encore éloquent que la renommée ne le publiait. Tout mon esprit était occupé à considérer les paroles, méprisant les choses et n'y faisant nulle attention; et je prenais grand plaisir à la douceur de ses discours, quoiqu'il fût vrai qu'étant beaucoup plus solides et plus savans que ceux de Fauste, ils n'étaient pas néanmoins si agréables ni remplis de tant de charmes en ce qui était des expressions et de la grâce de s'expliquer. Car quant au sens il n'y avait aucune comparaison: l'un s'égarant dans les chimères trompeuses des Manichéens, et l'autre instruisant très utilement les hommes pour les conduire au salut. Mais ce salut est bien éloigné des pécheurs tels que j'étais alors: néanmoins je m'en approchais peu à peu sans que je le susse.

CHAPITRE XIV.

Ayant ouï prêcher saint Ambroise, il quitte les Manichéens et se résout de demeurer catéchumène dans l'église jusqu'à ce qu'il eût trouvé la vérité.

Car, comme écoutant ce saint évêque je ne me mettais point en peine d'apprendre ce qu'il disait, mais seulement de juger de la manière en laquelle il le disait, cette vaine affection pour l'éloquence m'étant restée après avoir perdu toute espérance qu'un homme pût trouver un chemin pour aller à vous; néanmoins comme les choses étaient inséparables des paroles, je ne pouvais pas empêcher que les unes et les autres n'entrassent tout ensemble et comme en foule dans mon esprit. Et lorsque j'appliquais toute mon attention à bien remarquer l'éloquence de ses discours, j'en reconnaissais en même temps la force et la vérité; ce qui néanmoins ne se sent que peu à peu et par degrés. Car d'abord il me

sembla que ce qu'il disait se pouvait défendre, et que j'avais eu tort de croire qu'on ne pût sans témérité soutenir la foi catholique contre les argumens des Manichéens : en quoi je me confirmai davantage, après lui avoir entendu expliquer souvent avec une merveilleuse clarté quelques passages des plus difficiles et des plus obscurs de l'Ancien-Testament, qui faisaient mourir mon âme lorsque je les interprétais selon la lettre qui tue.

C'est pourquoi, après lui avoir vu expliquer selon le sens spirituel et allégorique plusieurs endroits de la vieille loi, je commençai à condamner cette fausse créance que j'avais eue qu'il fût impossible de répondre à ceux qui font mille railleries, et vomissent mille blasphèmes contre la loi et les prophètes. Toutefois je n'estimais pas encore que je dusse embrasser la foi catholique, parce qu'elle pouvait avoir des hommes savans capables de la défendre, et de répondre avec éloquence et avec des raisons vraisemblables aux objections de ses adversaires, ni aussi que je dusse dès lors condamner les Manichéens, parce que la religion qu'ils combattaient me semblait aussi soutenable que la leur. Car si la foi catholique ne me paraissait plus alors vaincue comme auparavant, elle ne me paraissait pas néanmoins encore victorieuse.

J'employai tous mes efforts pour tâcher à trouver des argumens capables de convaincre de fausseté les opinions des Manichéens; et si j'eusse pu me représenter dans mon esprit une substance spirituelle, toutes ces chimères et ces fantômes se fussent dissipés et évanouis : mais cela n'était pas en ma puissance. Cependant quant à ce monde élémentaire et toutes les parties de la nature qui peuvent tomber sous la connaissance de nos sens, plus je considérais avec soin leurs opinions, et les comparais avec celles des philosophes, plus je trouvais que plusieurs d'entre ces derniers en avaient parlé d'une manière beaucoup plus vraisemblable et plus solide.

Aussi, selon la coutume des Académiciens, au moins comme on explique d'ordinaire leurs sentimens, doutant de tout sans pouvoir me déterminer à rien, je résolus d'abandonner les Manichéens; car dans l'incertitude où j'étais, je ne croyais pas devoir demeurer dans une secte dont la doctrine me paraissait moins probable que celle de beaucoup de philosophes, auxquels néanmoins j'étais très éloigné d'avoir recours pour trouver la guérison de mon âme, ne rencontrant parmi eux aucune trace du nom et de la connaissance salutaire de Jésus-Christ. Je résolus donc enfin de demeurer catéchumène dans l'Église catholique que mon père et ma mère m'avaient tant recommandée, jusqu'à ce qu'il me parût quelque chose de plus certain que je pusse suivre, et qui pût me régler dans la conduite de ma vie.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Sainte Monique le va trouver à Milan ; et ayant su de lui qu'il n'était plus Manichéen, s'assure qu'il serait bientôt catholique.

Mon Dieu, en qui j'avais mis mon espérance dès ma plus tendre jeunesse, où étiez-vous alors, et en quel lieu vous étiez-vous retiré pour vous éloigner de moi? N'est-ce pas vous qui m'aviez formé et donné une nature différente de celle des animaux de la terre, et des oiseaux qui volent dans l'air? Ne m'aviez-vous pas départi plus de connaissance et plus de lumière qu'à ces créatures? Et cependant je marchais dans des ténèbres et dans des chemins glissans. Je vous cherchais hors de moi, et n'avais garde de vous trouver, puisque vous êtes le Dieu de mon cœur. J'étais tombé dans le profond de l'abîme; et non-seulement j'étais dans la défiance, mais même dans le désespoir de pouvoir rencontrer la vérité.

Ma mère, dont la piété généreuse ne trouvait rien de difficile, m'ayant suivi par mer et par terre, était arrivée à Milan. La confiance qu'elle avait en vous, lui faisait mépriser les plus grands périls, et dans le danger de faire naufrage, elle consolait même les matelots, qui consolent d'ordinaire ceux qui n'étant pas accoutumés à la navigation, sont agités de trouble et de crainte lorsqu'ils voient une tempête; et elle leur assurait qu'ils arriveraient à bon port, parce que vous le lui aviez promis dans une vision qu'elle avait eue. Elle me trouva encore en très grand péril, dans le désespoir où j'étais de pouvoir connaître la vérité. Et lorsque je lui déclarai que je n'étais plus Manichéen, mais que je n'étais

ore chrétien catholique, elle ne s'em-
oint de joie, quoique cette déclaration
ors de peine en ce qui regardait le pre-
int de ma misère, qui avait tiré tant de
le ses yeux, et l'avait obligée si long-
me pleurer comme mort, mais comme
t que vous deviez ressusciter, et qu'elle
continuellement dans le fond de sa pen-
si que dans un cercueil, afin que touché
assion, vous dissiez au fils de cette veuve :
homme, levez-vous ; je vous le com-
» et qu'ainsi il ressuscitât, il recouvrât
e, et que vous le rendissiez à sa mère.
œur, comme je viens de dire, ne tres-
oint d'une joie immodérée lorsqu'elle
ue vous aviez déjà fait en moi une si
partie de ce qu'elle vous demandait tous
avec tant de larmes qu'il vous plut d'y
que j'avais quitté l'erreur, quoique je
pas encore entré dans la vérité. Au
e, parce qu'elle savait avec certitude
ne manqueriez pas d'accomplir la der-
rtie qui restait de cet ouvrage, d'autant
s lui aviez promis de l'achever tout en-
me répondit avec un esprit tranquille
d'une extrême confiance, qu'elle s'assu-
ésus-Christ qu'avant qu'elle partît de
le, il lui ferait la grâce de me voir un
olique.
ce qu'elle me dit. Mais en même temps,
ublait ses larmes et ses prières vers
n Dieu, qui êtes la source des miséri-
afin qu'il vous plût d'avancer votre se-
d'illuminer bientôt mes ténèbres. Elle
église avec plus de soin et de ferveur
is. Elle était ravie d'entendre votre ser-
mbroise, et de boire à cette fontaine de
vangéliques, dont les claires eaux re-
nt jusqu'à la vie éternelle. Elle aimait
it ce saint prélat ainsi qu'un ange de
rce qu'elle savait que c'était lui qui
éduit dans le doute où j'étais alors, le-
regardait comme une crise, qui, après
nis en quelque sorte plus en danger,
t faire passer dans une santé parfaite.

CHAPITRE II.

Comme sainte Monique se rendit à l'ordre de saint Ambroise, de ne point apporter de viandes aux tombeaux des martyrs.

Ma mère, selon la coutume de l'Afrique, ayant apporté du pain, du vin, et quelques viandes aux chapelles des martyrs, et le portier de l'église lui ayant dit qu'il ne pouvait lui permettre de présenter cette offrande, à cause que l'évêque l'avait défendu, elle reçut cet ordre avec tant de respect et d'obéissance, que je ne pus voir sans admiration qu'elle fût si facilement résolue à condamner plutôt la coutume qu'elle suivait auparavant, qu'à examiner pourquoi on ne lui permettait pas de la suivre. Aussi l'intempérance ne pouvait rien sur son esprit ; et l'amour du vin ne la portait pas à la haine de la vérité, comme il arrive à beaucoup d'autres de l'un et de l'autre sexe, qui étant ivrognes, n'ont pas moins de dégoût des exhortations qu'on leur fait touchant la sobriété, que du vin qui est mêlé avec beaucoup d'eau. Lorsqu'elle apportait à l'église son petit panier plein des viandes qu'elle devait offrir à l'honneur des saints martyrs pour en goûter et donner le reste aux pauvres, elle ne réservait pour elle que fort peu de vin bien trempé, afin d'en user très sobrement ; et s'il arrivait qu'elle voulût honorer de cette sorte plusieurs martyrs, elle ne portait partout que la même chose. Et ainsi le vin qu'elle buvait n'était pas seulement fort trempé, mais aussi fort chaud, et elle en donnait à goûter à ceux qui l'accompagnaient en cette dévotion, parce qu'en ces exercices religieux elle ne cherchait qu'à satisfaire à sa piété, et non pas à son plaisir.

Ainsi lorsqu'elle eut appris que, selon l'ordre de ce saint évêque et de cet illustre prédicateur de votre parole, cette coutume ne se devait plus pratiquer par les personnes mêmes qui l'observaient avec plus de sobriété, afin de ne point donner sujet d'en abuser à ceux qui étaient plongés dans l'intempérance, et parce qu'elle avait trop de rapport à la superstition des païens dans les funérailles de leurs parens et de leurs amis, elle s'en départit volontiers : et au lieu d'un panier plein de fruits terrestres, elle apprit à apporter sur les tombeaux des martyrs un cœur plein de vœux purs et religieux ; et, se réservant de faire ailleurs ses aumônes aux pauvres selon son pouvoir, elle se contentait de participer dans

l'Église au corps sacré de Jésus-Christ, dans la célébration des divins mystères, puisque ç'a été par l'imitation du sacrifice de ce même corps en la croix, que les martyrs ont été immolés et couronnés.

Il me semble toutefois, mon Dieu, et c'est le sentiment de mon cœur en votre présence, que ma mère eût eu grande peine à quitter cette coutume, si elle lui eût été défendue par un autre, qu'elle n'eût pas tant honoré et aimé qu'Ambroise qu'elle affectionnait principalement par l'espérance que vous vous en serviriez pour me sauver; et lui, de sa part, l'aimait si fort à cause de sa piété exemplaire, qui la rendait très fervente dans l'exercice des bonnes œuvres, et très assidue à l'église, que lorsqu'il me voyait, il ne pouvait s'empêcher de la louer, et de se réjouir souvent avec moi de ce que j'avais une telle mère. Mais, hélas! il ne savait pas quel fils elle avait en moi, qui doutais encore de toutes les vérités de la religion catholique, et ne croyais pas qu'on pût trouver le chemin de la véritable vie.

CHAPITRE III.

Que les occupations et les études de saint Ambroise l'empêchaient de l'entretenir autant qu'il eût bien voulu.

Je ne soupirais point encore par des prières enflammées afin de vous appeler à mon secours: mais mon esprit était seulement attentif à chercher la vérité, et ardent à discourir et à raisonner. Je n'avais pas même d'autre pensée touchant votre serviteur Ambroise, sinon que je le regardais comme un homme heureux selon le monde, le voyant si fort honoré des plus grandes puissances de la terre; et il n'y avait que son célibat qui me semblait difficile à supporter. Je ne pouvais m'imaginer, comme ne l'ayant jamais éprouvé, quels étaient ses combats contre les attaques de la vanité, quelles étaient ses espérances, quelles étaient ses consolations dont vous le favorisiez dans les événemens les plus fâcheux, et quelles étaient ses joies lorsque son cœur se nourrissait du pain si délicieux de vos Écritures saintes. Il ne savait pas aussi de son côté quelles étaient les agitations de mon esprit, et le précipice où j'étais près de tomber; car je ne pouvais m'éclaircir de mes doutes avec lui comme je l'eusse bien désiré, la grande multitude des personnes qui avaient affaire à lui, et qu'il assistait dans leurs besoins, m'empêchant de lui pouvoir parler à mon aise; et ce peu de temps durant lequel ils le laissaient libre ne lui donnant autre loisir que de réparer les forces de son corps par les soutiens nécessaires à la vie, et celles de son esprit par la lecture.

Lorsqu'il lisait, ses yeux couraient les pages du livre, mais son esprit s'arrêtait pour en pénétrer l'intelligence, et sa langue et sa voix se reposaient. Étant souvent entré dans sa chambre, dont la porte n'était jamais fermée à personne, et où tout le monde entrait librement sans qu'on l'avertît de ceux qui venaient, je le trouvais lisant tout bas, et jamais d'une autre sorte. Après m'être assis et être demeuré dans un long silence, car qui aurait osé le troubler le voyant si attentif?) je me retirais, parce que je jugeais bien que durant ce peu de temps qu'il avait à lui pour reprendre une nouvelle vigueur ensuite d'un si grand rompement de tête que les affaires d'autrui lui avaient causé, il ne désirait pas d'être diverti, et qu'il craignait possible qu'en lisant haut, ceux qui se trouveraient présens et l'écouteraient attentivement, n'entrassent en quelques doutes s'il se rencontrait dans l'auteur qu'il lisait des passages qui fussent obscurs, et que lui ensuite ne se trouvât obligé de les expliquer; et qu'ainsi employant la plus grande partie de son temps en ces explications, il ne pût lire tout ce qu'il s'était proposé. Ou bien le désir de conserver sa voix, qui s'enrouait fort aisément, lui était un juste sujet de lire tout bas. Enfin, quelque raison qui le portât à en user de la sorte, elle ne pouvait être que bonne, puisqu'il était si sage et de si grande vertu.

Ainsi je n'avais aucun moyen de m'éclaircir de ce que je désirais en consultant ce grand prélat, qui était comme votre saint oracle, si ce n'était quelque chose qui se pût expliquer en peu de mots. Mais les doutes et les inquiétudes qui m'agitaient, avaient besoin de rencontrer une personne qui eût assez de loisir pour me donner le temps de les lui déclarer en particulier, et de les répandre tous dans son sein, et je ne le trouvais jamais en cet état. Je ne manquais point tous les dimanches d'aller entendre ses prédications, dans lesquelles il expliquait excellemment votre parole à son peuple : et elles me confirmaient tous les jours de plus en plus dans la

ice qu'il n'était pas impossible de démêler
es nœuds de ces artificieuses calomnies
quelles ces trompeurs de Manichéens dé-
t les divines Écritures du vieux Testament.
s lorsque j'eus aussi appris, qu'encore que
is spirituels d'entre vos enfans que vous
non Dieu, engendrés dans votre grâce dans
i de l'Église catholique, qui est leur mère,
t que vous avez formé l'homme à votre
, ils ne croient pas toutefois que vous soyez
mé dans les limites d'une forme humaine
i corps humain : quoique je ne pusse avoir
: aucune idée, non pas même grossière et
faite, d'une nature purement spirituelle,
aissai pas néanmoins de ressentir une joie
de honte, de ce qu'ayant été durant tant
ées si téméraire et si impie, que de blâmer
es discours des choses dont je devais m'en-
pour m'en instruire, ce n'était pas contre
gion catholique que j'aboyais, mais contre
mères de mes imaginations fantastiques.
mon Dieu, qui pour être élevé au-dessus
tes choses, n'en êtes pas moins proche de
et qui pour être si caché à nos yeux n'en
as moins présent à vos créatures, comme
l'êtes point composé de parties dont les
oient plus grandes ou plus petites que les
, mais qu'étant tout entier en chaque lieu
'êtes néanmoins en aucun lieu, vous n'a-
ssi nullement cette forme corporelle que
naginais alors, quoique l'homme que vous
réé à votre image soit compris entière-
lans un espace limité de toutes parts.

CHAPITRE IV.

ad des sermons de saint Ambroise que l'église n'en-
gnait pas, ce que les Manichéens lui imputaient.

si, ne pouvant comprendre comment il se
it faire que l'homme fût créé à votre
, je devais me contenter de proposer mes
i pour apprendre ce que l'on en devait
, et non pas insulter aux catholiques
: s'ils croyaient ce qu'en effet ils ne
ent pas. C'est pourquoi je me sentais pressé
: fond du cœur d'un désir d'autant plus
de connaître la vérité, que j'avais honte
· été trompé si long-temps par les vaines
sses des Manichéens, qui, en se vantant
rien dire que de certain, m'avaient fait
ir avec opiniâtreté et avec une ignorance puérile tant de choses incertaines comme certaines et assurées. J'ai vu clairement depuis qu'elles étaient fausses; mais dès lors je connaissais avec certitude qu'elles étaient du moins incertaines, lorsque avec tant d'aveuglement et tant de chaleur je blâmais dans mes disputes votre Église catholique. J'étais assuré dès lors qu'encore que je ne connusse pas si la doctrine qu'elle enseignait était véritable, au moins je ne pouvais douter qu'elle n'enseignait point les choses dont je l'avais accusée avec tant d'aigreur. Ainsi je me trouvais confus; je changeais de sentiment, et me réjouissais, mon Dieu, de ce que votre Église unique, qui est le corps de votre fils unique, dans laquelle dès mon enfance on m'a fait connaître le nom de Jésus, n'avait rien de ridicule dans sa créance, et qu'elle n'enseignait nullement dans la pureté de sa doctrine que vous, mon Dieu, créateur de toutes choses, ayez une figure humaine, et qu'ainsi vous soyez renfermé dans l'espace d'un lieu terminé de toutes parts, quelque grand et quelque vaste que l'on se le puisse imaginer.

Je ressentais aussi beaucoup de joie de ce qu'en m'expliquant la loi et les prophètes on ne me les proposait plus à lire avec ces mêmes yeux qui m'y faisaient auparavant remarquer tant d'absurdités, et accuser vos saints comme s'ils les eussent entendus tout littéralement, bien qu'en effet ils en fussent très éloignés; et je prenais grand plaisir à ouïr saint Ambroise répéter souvent dans ses sermons, et recommander très expressément à son peuple comme une règle de la foi, cette importante maxime : « Que la lettre donne la mort, mais que l'esprit donne la vie. » Et lorsqu'en tirant les voiles mystiques, il découvrait les sens cachés des passages qui, à les interpréter selon la lettre, semblent enseigner une mauvaise doctrine, il ne disait rien qui me choquât, quoique j'ignorasse encore si ce qu'il disait était véritable. Mais la crainte de tomber dans le précipice, tenait mon esprit en suspens, sans qu'il voulût pencher de côté ni d'autre; et cette suspension m'y faisait tomber d'une autre manière encore plus dangereuse; car je voulais être aussi assuré des choses que je ne voyais pas, comme je le suis que trois et sept font dix; n'étant pas capable de mettre en doute si je ne me trompais point en faisant cette supputation, mais dési-

rant seulement de comprendre toutes les autres choses avec la même certitude, soit qu'elles fussent corporelles et éloignées de mes sens, soit qu'elles fussent spirituelles, bien qu'alors je ne m'en figurasse aucunes que comme étant corporelles. Or, cela ne pouvait arriver qu'après que la foi aurait guéri mon âme et dégagé mon esprit des nuages qui l'obscurcissaient, afin qu'il pût en quelque sorte arrêter sa vue sur votre éternelle et immuable vérité.

Mais comme il arrive souvent que celui qui a passé par les mains d'un mauvais médecin, appréhende de se confier à un bon; ainsi mon âme malade ne pouvant recevoir sa guérison que par la foi, et craignant d'ajouter créance à des choses fausses, elle refusait les remèdes, et résistait à votre conduite, mon Dieu, qui avez établi la foi comme une médecine salutaire, dont la vertu merveilleuse est capable de guérir les maladies spirituelles de tout l'univers.

CHAPITRE V.

Qu'il est nécessaire de croire ce que l'on ne comprend pas encore; et comme il commença à reconnaître l'autorité des Écritures.

Je commençai néanmoins dès lors à préférer la doctrine catholique à celle des Manichéens, en ce que je trouvai que le procédé des catholiques qui veulent que l'on croie avec soumission ce que l'on ne comprend pas avec évidence, soit qu'on le puisse faire comprendre, mais que ceux avec qui l'on traite en soient incapables, soit qu'on ne le puisse pas, était beaucoup plus modeste et plus sincère que celui des Manichéens, qui, en se moquant de la crédulité de ceux qui se laissent persuader ce qu'ils ne sauraient comprendre, promettent d'abord de ne rien enseigner que de très clair; et puis ne pouvant prouver ce qu'ils avancent, veulent qu'on ajoute foi sur leur parole à mille contes fabuleux et ridicules.

Votre main favorable ayant ensuite, mon Dieu, touché et amolli peu à peu mon cœur, vous me fîtes considérer combien je croyais de choses que je n'avais jamais vues, et sans que j'eusse été présent lorsqu'elles s'étaient passées, comme tant d'événemens que j'avais lus dans les histoires profanes; tant de lieux et tant de villes où je n'avais jamais été; tant de choses que j'avais entendu dire à mes amis, à des médecins et à plusieurs autres personnes, auxquelles si l'on n'ajoutait point de foi, il faudrait bannir tout le commerce de la vie humaine: et enfin avec quelle certitude indubitable je me tenais assuré d'être le fils de Patrice et de Monique, encore que je ne le pusse savoir que par la créance que j'avais ajoutée à ce qu'on m'en avait dit.

Vous me fîtes connaître de cette sorte, mon Dieu, qu'il ne faut pas blâmer ceux qui ajoutent foi à vos Écritures, dont vous avez si puissamment établi l'autorité presque dans toutes les parties du monde; mais qu'au contraire ceux qui refusent d'y croire méritent d'être blâmés, et qu'on ne les doit point écouter lorsqu'ils nous disent: « D'où savez-vous que ces livres ont été donnés aux hommes par l'esprit du vrai Dieu, du Dieu qui est la vérité même? » Car ce qui me faisait voir que je n'en devais point douter, était que toute cette diversité de sentimens et de questions sophistiques des philosophes qui se combattent les uns les autres, et dont j'avais lu les livres, n'avait pu ébranler dans mon esprit cette ferme créance que vous étiez, encore que je ne susse pas ce que vous étiez, ni me faire douter que la conduite des choses humaines ne fût un effet de votre admirable providence. Il est vrai que ma foi n'était pas toujours égale, ayant été tantôt plus forte et tantôt plus faible: mais je n'ai jamais douté de votre être, ni du soin que vous daignez prendre de nous, encore que j'ignorasse quelle était l'idée qu'on devait avoir de votre nature, et quelle est la voie qui nous conduit ou qui nous ramène à vous.

Ayant ainsi reconnu que nous sommes trop faibles de nous-mêmes pour trouver la vérité par des raisons claires et évidentes, et que pour cet effet nous avons besoin de l'autorité des livres divins, je commençai dès lors à croire que vous n'en auriez pas donné une si grande par tout l'univers à cette Écriture que l'Église révère et tient pour sainte si vous n'aviez voulu que par elle on vous cherchât et l'on crût en vous. Et parce que j'en avais déjà entendu expliquer plusieurs endroits en des sens très raisonnables, j'attribuais à la profondeur des mystères qu'elle contient ces prétendues absurdités que je pensais y avoir trouvées, et qui avaient accoutumé de me choquer. Et son autorité me semblait d'autant plus digne de foi, plus sainte, et plus véné-

: d'une part elle est simple pour le roportionnée à l'intelligence des lec- plus simples et les moins habiles, et ıtre elle renferme, dans le sens caché ce de la lettre, la sublime dignité de es secrets, s'exposant ainsi aux yeux ure de tous les hommes par des termes, et par des expressions très basses et aires, et exerçant en même temps it et toute la suffisance de ceux qui us haute lumière et une vue plus per- nsi par un langage si populaire, r un chemin public et royal, elle reçoit ommes dans son sein; et par la péné- ses vérités obscures, comme par des ficiles à trouver et par des sentiers le conduit vers vous quelques per- rticulières. Et quoique le nombre de nes soit assez petit, il ne serait pas s si grand qu'il est, si elle n'était élevée à oint d'autorité qu'elle s'est acquise sur uples, et si elle n'attirait à elle toutes de la terre par l'humilité sainte de son Je méditais sur ces choses, et vous ez; je flottais sur cette mer, et vous z ma course; je m'égarais dans la voie iècle, et vous ne m'abandonniez pas.

CHAPITRE VI.

r un panégyrique de l'empereur, il reconnaît la ambitieux, en se comparant à un pauvre que le endu gai.

irais après les honneurs, les richesses age; mais vous vous moquiez de moi: l'ardeur de ces passions, je souffrais urs très amères et très cuisantes, m'étiez d'autant plus favorable que aissiez moins trouver de douceur et hors de vous, mon Dieu. Mais puis- avez voulu me conserver le souvenir constances, et m'inspirer la pensée de confesser avec action de grâces, exa- il vous plaît, le fond de mon cœur que n votre présence, et faites que mon vous avez dégagée des piéges de la péché, d'où il était si difficile de la 'attache désormais fortement à vous. elle misère n'était-elle point réduite? ouchiez ses plaies pour les lui faire in que renonçant à toutes choses, elle se convertit à vous, qui êtes élevé au-dessus de toutes choses, afin, dis-je, qu'elle se convertit, et que dans sa conversion, elle trouvât la guérison de ses plaies.

Plus donc j'étais misérable, plus vous fûtes miséricordieux envers moi, mon Dieu, dans le moyen dont vous vous servîtes pour me faire connaître ma misère, lorsque je me préparais à prononcer un panégyrique en la louange de l'empereur, où je devais dire beaucoup de mensonges, qui n'auraient pas laissé d'être favorablement écoutés de ceux mêmes qui sauraient que je mentais. Car il me souvient que, mon esprit étant tourmenté d'inquiétudes sur ce sujet, et comme agité d'une fièvre ardente pour les pensées qui troublent les hommes en ces rencontres, lorsque je passais par une rue de Milan, j'aperçus un pauvre, qui, à mon avis, avait un peu bu, et qui se réjouissait et jouait. Le voyant, je soupirai, et me tournant vers quelques-uns de mes amis qui m'accompagnaient, je leur parlai avec sentiment de tant de maux que notre folie nous faisait souffrir, et leur représentai que par tous nos efforts pareils à ceux qui me donnaient alors tant de peines, et qui, par les aiguillons d'une ardente ambition, me contraignaient de traîner la charge si pesante de ma misère, et de l'augmenter en la traînant, nous ne prétendions autre chose que de posséder une joie aussi tranquille que celle dont ce pauvre jouissait déjà devant nous, et à laquelle nous n'arriverions peut-être jamais; puisque avec ce peu d'argent qu'il avait ramassé de ses aumônes, il avait acquis ce que je m'efforçais d'acquérir par tant de travaux, tant de tours et de retours, savoir, la joie d'une félicité temporelle.

Il est vrai qu'il ne jouissait pas d'une véritable joie. Mais celle que mon ambition me faisait rechercher avec tant d'ardeur, était encore moins véritable. Et enfin il était gai, et moi triste; il était sans appréhension, et moi dans la crainte. Que si quelqu'un m'eût demandé ce que j'aurais mieux aimé, ou me réjouir ou craindre, j'aurais répondu, sans doute, que j'aurais mieux aimé me réjouir. Et si l'on m'eût aussi demandé ce que j'aurais mieux aimé, ou d'être tel que ce pauvre était alors, ou d'être tel que j'étais alors moi-même, j'aurais plutôt choisi, sans doute, d'être tel que j'étais, que non pas de lui ressembler,

quoique je me sentisse accablé de mille soins et de mille inquiétudes : mais ç'aurait été plutôt par aveuglement que par raison et selon la vérité, que je me serais porté à ce choix. Car je ne devais pas me préférer à ce pauvre, parce que j'étais plus savant que lui, puisque ma science ne me donnait pas de la joie, et que je ne m'en servais que pour me rendre agréable aux hommes, non en les instruisant, mais en voulant seulement leur plaire. C'est pourquoi, Seigneur, vous preniez la verge de votre justice, et vous brisiez mes os, selon la parole du prophète, parce que je n'avais pour but que de plaire aux hommes.

Loin donc de moi ceux qui disent qu'il faut faire différence entre les sujets que chacun a de se réjouir. Le pauvre trouvait sa joie dans son ivresse, et moi je cherchais la mienne dans la gloire : mais dans quelle gloire, Seigneur? dans celle qui n'est pas en vous. Et ainsi, comme la joie de ce pauvre n'était pas une véritable joie, aussi la gloire que je cherchais n'était pas une véritable gloire; et elle me troublait l'esprit plus que le vin ne troublait celui de ce pauvre. Mais de plus, son ivresse devait finir avec la nuit; et moi je m'étais couché et levé avec la mienne, et j'étais en état de m'y lever et de m'y coucher encore long-temps. J'avoue donc qu'il faut faire différence entre les diverses causes de notre joie; et que celle qu'une solide espérance donne à une âme vraiment chrétienne, surpasse sans comparaison ce vain contentement dont ce pauvre jouissait alors. Mais il ne laissait pas d'avoir en ce point de l'avantage sur moi, puisqu'il était plus heureux, non-seulement parce qu'il était transporté de joie, lorsque j'avais le cœur déchiré de mille soins; mais aussi parce qu'il avait trouvé de quoi acheter du vin, en souhaitant toutes sortes de prospérités à ceux qui lui donneraient l'aumône; au lieu que je travaillais pour acquérir une vaine réputation en publiant des mensonges.

Je dis alors plusieurs choses semblables à mes amis; et faisant souvent des réflexions sur l'état où je me trouvais, je me trouvais toujours dans un état misérable, et plus je m'en affligeais, plus je redoublais ma misère. De sorte que s'il m'arrivait durant ce temps-là quelque succès favorable, j'avais peine à en avoir de la joie, parce que c'était comme un oiseau qui s'envolait de mes mains, presque auparavant que je le pusse tenir.

CHAPITRE VII.

De son ami Alipe. Comme il l'avait retiré de la passion pour les spectacles du cirque, et l'avait depuis engagé dans l'hérésie des Manichéens.

Voilà quel était entre mes amis et moi le sujet ordinaire de nos peines. Mais j'en parlais principalement avec beaucoup plus de confiance avec Alipe et Nebride, dont le premier, savoir Alipe, était d'une des meilleures maisons de Tagaste où j'étais né, et était plus jeune que moi, y ayant été mon écolier, et depuis à Carthage. Il m'aimait extrêmement, parce que je lui paraissais savant et homme d'honneur; et mon affection pour lui n'était pas moindre, à cause de la grande inclination à la vertu qui reluisait en ses mœurs, bien qu'il fût dans un âge si peu avancé. Néanmoins, le gouffre de la vie libertine de Carthage, où la jeunesse est toute bouillante d'ardeur pour les amusemens des spectacles, l'avait entraîné dans une folle passion pour les divertissemens du Cirque. Lorsqu'il était misérablement transporté de cette manie, et que j'enseignais la rhétorique en public, il ne venait point encore à mes leçons, à cause de quelque mauvaise intelligence qui était survenue entre son père et moi; et ayant appris qu'il aimait éperdument ces spectacles, je souffrais une extrême douleur de voir qu'il était sur le point de me faire perdre, s'il ne l'avait déjà fait, les grandes espérances que j'avais conçues de lui. Mais je ne pouvais ni l'avertir de sa faute, ni l'en corriger, en usant ou de la liberté d'un ami, ou de l'autorité d'un maître; car je croyais qu'il était entré sur mon sujet dans les mêmes sentimens qu'avait son père : ce qui n'était pas néanmoins; mais au contraire, sans s'y arrêter, il ne laissait pas de me saluer et de venir en ma classe, d'où il sortait après avoir un peu écouté.

Cela fut cause toutefois que j'oubliai le dessein de lui parler, pour le conjurer de ne pas perdre un aussi bon esprit qu'était le sien, en se laissant emporter dans l'aveugle et furieuse passion de ces jeux publics. Mais vous, Seigneur, qui par votre providence régnez sur toutes vos créatures, et réglez la conduite de leur vie, vous n'aviez pas oublié que vous l'aviez destiné

à être du nombre de vos enfans, pour en faire après un grand évêque dans votre église. C'est pourquoi, afin qu'il parût à tout le monde que son changement ne pouvait être attribué qu'à vous seul, vous le fîtes bien par moi, mais sans que j'en eusse la moindre pensée. Car comme je faisais un jour ma leçon à mon ordinaire, il vint, me salua, prit place entre mes écoliers, et commença à m'écouter avec beaucoup d'attention. Il arriva ensuite que pour expliquer un passage de l'auteur que je lisais, j'estimais à propos d'user de la comparaison des spectacles qu'on voit au Cirque, par laquelle il me semblait que je pouvais faire comprendre plus agréablement et plus clairement l'explication que je voulais donner à ce passage, et en même temps je repris avec une raillerie piquante ceux qui se laissent emporter à une telle manie.

Vous savez, mon Dieu, que je ne pensais nullement alors à guérir Alipe de cette folle passion. Mais il prit cela pour lui, et crut que je ne l'avais dit que pour lui seul; et au lieu qu'un autre qui m'aurait entendu parler de la sorte, eût pris sujet de m'en vouloir mal, lui, qui était fort bien né, n'en voulut mal qu'à lui-même, et m'en aima encore davantage. Aussi vous avez dit il y a long-temps dans vos saintes Écritures: « Reprenez le sage, et il vous aimera. » Je ne l'avais pourtant pas repris; mais vous, Seigneur, qui vous servez de toutes sortes de personnes, soit qu'elles agissent avec dessein ou sans dessein, pour exécuter les ordres éternels et toujours justes de votre sagesse, vous fîtes de mon cœur et de ma langue des charbons ardens pour consumer et pour guérir la passion qui desséchait cet esprit, lequel donnait de si belles espérances.

Que celui-là, mon Dieu, taise vos louanges qui ne considère pas vos miséricordes, dont je vous rends du plus profond de mon âme de très humbles actions de grâces. Alipe, après ce discours, se retira de ce gouffre, dans lequel il prenait plaisir de s'abîmer, et où il se laissait aveugler par une misérable volupté. Il en détacha courageusement son esprit : il renonça à toutes les folies du Cirque, et il n'y retourna jamais depuis. Il obtint ensuite de son père, quoique avec peine, de lui permettre de m'avoir pour maître : et ainsi étant retourné à mes leçons, il s'embarrassa avec moi dans les erreurs des Manichéens, aimant en eux cette profession publique qu'ils faisaient d'une haute continence, laquelle il croyait sincère et véritable, au lieu que ce n'était qu'une feinte et une image vaine, propre seulement à tromper les âmes bien nées, qui ne connaissant pas encore le fond de la vraie et de la solide vertu, se laissent aisément éblouir par l'éclat et l'apparence d'une vertu fausse et contrefaite.

CHAPITRE VIII.

Alipe se laisse emporter à la passion pour les spectacles des gladiateurs, qu'il abhorrait auparavant.

Son père et sa mère étant des personnes tout attachées au siècle et à la terre, l'avaient toujours porté à s'avancer dans le monde. Et comme leurs paroles avaient fait impression sur son esprit, il était allé à Rome pour y apprendre le droit. Demeurant en cette ville, il devint passionné pour les combats de gladiateurs, et sa passion n'était pas moins extraordinaire dans sa cause et son origine, que violente dans son excès. Car lorsqu'il en était le plus éloigné, et qu'il en avait le plus d'horreur, quelques-uns de ses compagnons et de ses amis l'ayant rencontré par hasard aussitôt après dîner, l'entraînèrent comme en se jouant de lui, quelque résistance qu'il leur pût faire, et le menèrent à l'amphithéâtre au temps de ces jeux funestes, quoiqu'il leur criât : « Si vous avez assez de force pour entraîner mon corps en ce lieu, en aurez-vous assez pour rendre malgré moi mes yeux et mon esprit attentifs à la cruauté de ces spectacles? J'y assisterai donc sans y être et sans y rien voir, et ainsi je triompherai d'eux et de vous. » Ils ne laissèrent pas néanmoins de l'emmener avec eux, voulant peut-être éprouver s'il aurait assez de pouvoir sur lui pour faire ce qu'il disait.

Lorsqu'ils furent arrivés en ce lieu, et qu'ils se furent placés le mieux qu'ils purent, ils trouvèrent tout l'amphithéâtre dans l'ardeur de ces plaisirs cruels et abominables. Alipe ferma les yeux aussitôt, et défendit à son âme de prendre part à une si horrible fureur : et plût à Dieu qu'il eût encore bouché ses oreilles! Car les sentant frapper avec violence par un grand cri que fit tout le peuple dans un accident extraordinaire qui arriva en ces combats, il se laissa emporter à la curiosité; et, s'imaginant qu'il serait toujours au-dessus de tout ce qu'il pourrait voir,

et qu'il le mépriserait après l'avoir vu, il ouvrit les yeux, et fut frappé aussitôt d'une plus grande plaie de l'âme, que le gladiateur ne l'avait été dans le corps. Il tomba plus malheureusement que celui qui par sa chute avait excité cette clameur, laquelle étant entrée dans son oreille, avait en même temps ouvert ses yeux pour lui faire recevoir le coup mortel qui le perça jusque dans le cœur; car la fermeté qu'il avait témoignée était plutôt une audace qu'une véritable force, parce qu'elle était présomptueuse; et qu'au lieu de s'appuyer sur vous, mon Dieu, qui rendez forts les plus faibles, il ne s'appuyait que sur lui-même, qui n'était que fragilité et que faiblesse. Il n'eut pas plus tôt vu couler ce sang qu'il devint cruel et sanguinaire; il ne détourna point ses yeux de ces spectacles, mais il s'y arrêta au contraire avec ardeur; cette barbarie pénétra jusque dans le fond de son âme, et se saisit d'elle sans qu'il s'en aperçût : il goûta cette fureur avec avidité comme un breuvage délicieux; et il se trouva en un moment tout transporté, et comme enivré d'un plaisir si sanglant et si inhumain. Ce n'était plus ce même homme qui venait d'arriver, mais l'un de la troupe du peuple, et le compagnon véritable, tant d'esprit que de corps, de ceux qui l'avaient amené. Que dirai-je davantage? Il devint spectateur comme les autres; il jeta des cris comme les autres; il s'anima de chaleur comme les autres, et il remporta de ce lieu une passion d'y retourner, encore plus violente que celle de tous les autres, n'y retournant pas seulement avec ceux qui l'y avaient entraîné la première fois, mais y entraînant lui-même tous ceux qu'il pouvait. Vous l'avez tiré néanmoins de cet abîme, mon Dieu, quoique ce ne fût que long-temps après, par une miséricorde et une puissance également infinie, lui apprenant à n'espérer plus que de votre grâce ce qu'il avait espéré en vain de ses propres forces.

CHAPITRE IX.

Comme Alipe étant encore à Carthage fut arrêté sur le soupçon d'avoir commis un larcin.

Ainsi, mon Dieu, vous voulûtes que la mémoire de cette chute y demeurât gravée dans l'esprit pour le préserver de tomber à l'avenir. C'est ce qui me fait souvenir encore de ce qui lui arriva étant à Carthage, lorsqu'il étudiait sous moi, et que se promenant sur le midi dans la salle du palais et pensant à une déclamation qu'il devait faire pour s'exercer selon la coutume des écoliers, il fut arrêté comme un voleur par les gardes du palais. Car vous permîtes sans doute, mon Dieu, que cet accident lui arrivât, afin que devant être un jour une personne si considérable dans votre Église, il apprît dès lors avec combien de retenue et de circonspection un homme doit juger la cause d'un homme, de peur qu'il ne condamne un innocent par une crédulité inconsidérée.

Voici donc comme cette histoire se passa. Alipe se promenait seul devant le lieu où l'on rendait la justice, ayant des tablettes à la main, lorsqu'un jeune écolier, qui était un véritable voleur, commença sans qu'il s'en aperçût, à couper avec une cognée qu'il avait apportée en cachette des barreaux de plomb qui avançaient sur la rue des Changeurs, lesquels, ayant entendu le bruit de cette cognée commencèrent à crier, et envoyèrent des gens pour prendre celui qu'ils trouveraient. Ce garçon entendant cette rumeur s'enfuit, et laissa là sa cognée, de peur qu'on ne le surprît en étant saisi. Alipe qui ne l'avait point vu entrer, l'entendant sortir, et voyant qu'il se retirait si vite, s'approcha pour en apprendre la cause, et ayant trouvé la cognée, il la prit et la considérait tout étonné, ne sachant rien de ce qui s'était passé. Sur ces entrefaites, ceux qui avaient été envoyés pour prendre le voleur arrivent et trouvent Alipe seul, tenant à la main cette même cognée qu'ils avaient entendue d'en bas, et dont le bruit leur avait donné l'alarme. Aussitôt ils se saisissent de lui, l'entraînent comme un criminel, et assemblent ceux qui demeuraient dans le palais, se réjouissent avec eux d'avoir pris sur le fait un voleur public, et le mènent devant le juge pour lui faire son procès.

Mais comme ce qui était arrivé jusques-là suffisait pour donner à Alipe une instruction si nécessaire, aussi, mon Dieu, vous ne différâtes pas davantage de justifier son innocence, dont vous étiez l'unique témoin. Car, comme ils le menaient ou en prison ou au supplice, ils trouvèrent en leur chemin un architecte qui avait le soin de tous les édifices publics : ce qui redoubla encore leur joie, étant ravis d'avoir rencontré si heureusement celui qui avait ac-

coutumé de les soupçonner d'avoir pris ce qui se volait dans le palais, afin qu'il reconnût lui-même ceux qui étaient véritablement coupables de tous ces vols. Mais il arriva par bonheur que cet architecte connaissait Alipe, l'ayant vu souvent chez un sénateur, auquel il allait rendre ses devoirs : c'est pourquoi il le prit aussitôt par la main, le tira à part, et lui ayant demandé la cause d'un si grand désordre, il apprit de lui tout ce qui s'était passé. L'architecte commanda ensuite à cette populace si émue et si irritée de venir avec lui. Et comme ils passaient par-devant le logis de celui qui était coupable de ce vol, ils virent à la porte un petit garçon qui était à lui, et qui était si jeune qu'il pouvait découvrir aisément tout ce qu'il savait, sans crainte de fâcher son maître, qu'il avait suivi lorsqu'il avait été pour couper ce plomb. Alipe l'ayant reconnu, il en avertit l'architecte, lequel lui montrant la cognée, et lui demandant à qui elle était : « Elle est à nous, répondit l'enfant ; » et lui ayant fait encore quelques demandes, il tira de lui tout le reste. Ainsi, ce crime retombant sur cette maison, et tout ce peuple qui avait déjà commencé de triompher d'Alipe demeurant confus, votre serviteur, mon Dieu, sortit heureusement de cette rencontre, et apprit par sa propre expérience à être encore plus sage et plus circonspect à l'avenir, lui qui devait être un jour le dispensateur de votre parole et le juge de tant d'affaires importantes dans votre Église.

CHAPITRE X.

Exemple mémorable de l'intégrité d'Alipe, et de l'ardeur qu'avait un autre de ses amis nommé Nébride, pour la recherche de la vérité.

J'avais rencontré Alipe, dont je parle, dans la ville de Rome ; et il s'unit à moi par le lien d'une si étroite amitié, que lorsque j'allai à Milan, il se résolut d'y venir aussi pour ne me point quitter, et tout ensemble parce qu'ayant appris la jurisprudence, il était bien aise d'y trouver quelque emploi pour l'exercer, suivant en cela plutôt l'inclination de ses parens que la sienne propre. Il avait déjà été trois fois en charge, et témoigné une probité si incorruptible, qu'il était admiré de tous les autres ; au lieu que lui au contraire admirait qu'il pût y avoir des personnes qui préférassent un peu d'argent à l'intégrité et à l'innocence. Car étant employé à Rome en qualité d'assesseur auprès d'un des principaux officiers des finances de l'empereur au département d'Italie, on avait tâché d'ébranler sa fermeté et sa constance, non-seulement par les intérêts du bien et de la fortune, mais encore par la terreur et par les menaces. Il y avait un sénateur extrêmement puissant, qui s'était assujetti la plupart des officiers, ou par la considération de ses bienfaits, ou par l'appréhension de son crédit et de son autorité. Comme il avait accoutumé de ne trouver rien qui lui résistât, il voulut faire quelque chose qui était défendu par les lois. Alipe s'y opposa. On lui offrit des présens, il les rejeta avec mépris ; on le fit menacer, il se moqua de ces menaces. Tout le monde admirait que par un courage et une générosité toute extraordinaire, il ne désirât point d'avoir pour ami, ni ne craignît point d'avoir pour ennemi un magistrat si considérable, et qui avait mille moyens ou d'obliger ceux qu'il aimait, ou de perdre ceux qu'il haïssait. L'officier même dont Alipe était assesseur n'osait le refuser ouvertement, quoiqu'il ne souhaitât pas non plus que l'affaire réussît ; mais il s'excusait sur lui, disant qu'il s'y opposait, et il disait vrai, puisqu'en effet Alipe aurait plutôt quitté sa charge que d'y consentir.

La seule chose qui pensa tenter Alipe à cause de son amour pour les lettres, fut de recevoir quelque argent dans l'exercice de sa charge, dont il aurait pu acheter des livres. Mais ayant consulté les règles de la justice, il prit une meilleure résolution, et jugea qu'il valait mieux ne pas faire ce que son devoir lui défendait, que d'abuser du pouvoir qu'il aurait eu de le faire. Je sais bien que ce n'est pas là une grande chose, mais celui qui est fidèle dans les petites, le sera aussi dans les grandes ; et cet oracle, mon Dieu, de votre vérité éternelle est infaillible : « Si vous n'avez été fidèle dans la dispensation des fausses richesses, qui vous confiera les véritables? Et si vous n'avez pas été fidèle dans le maniement d'un bien qui est hors de vous, qui vous donnera les biens de l'âme qui sont seuls proprement à vous? » Alipe donc était dans la disposition d'esprit que je viens de dire. Et pour lors nous étions unis ensemble d'une amitié très étroite, étant tous deux agités de

doutes et d'inquiétudes touchant la manière de vie que nous devions suivre.

Il y avait aussi un de mes amis nommé Nébride, lequel ayant quitté son pays qui était proche de Carthage, ayant quitté Carthage même où il demeurait d'ordinaire, ayant quitté son bien paternel qui était très considérable, ayant quitté sa maison et sa mère même, qui n'était pas femme à le suivre comme la mienne, n'était venu à Milan pour autre raison que pour vivre avec moi, et pour travailler ensemble, selon l'ardeur violente qui l'animait à la recherche de la vérité et de la sagesse. Il soupirait comme moi; il était dans l'irrésolution et dans le doute, cherchant avec une passion extrême la vie bienheureuse, et ayant une lumière et une vivacité d'esprit admirable pour pénétrer dans les questions les plus difficiles. Ainsi nous étions trois amis ensemble, tous trois pauvres et misérables, gémissant l'un avec l'autre et déplorant notre misère, et vous présentant nos bouches ouvertes dans la faim qui nous pressait, afin que vous daignassiez les remplir de la nourriture céleste après laquelle nous soupirions, attendant le temps favorable que vous aviez marqué dans l'ordre de votre éternelle providence. Et parmi tous les dégoûts et les déplaisirs que nous causait notre vie toute séculière, par une secrète conduite de votre miséricorde sur nous, lorsque nous voulions un peu considérer quel était notre but dans tous les maux que nous souffrions, il ne se présentait à notre esprit que des fantômes et des ténèbres. Nous en avions peine nous-mêmes, et nous nous disions l'un à l'autre : « Ne sortirons-nous donc jamais de cet état misérable? » Nous redisions cette parole fort souvent, et nous n'en sortions pas néanmoins, parce que nous ne trouvions rien de ferme et d'assuré sur quoi nous nous pussions appuyer en quittant toutes ces choses vaines et périssables.

CHAPITRE XI.

Il décrit quelles étaient ses irrésolutions et ses diverses pensées touchant la vie qu'il embrasserait.

Mais rien ne m'étonnait davantage que lorsque je repassais dans mon esprit et considérais attentivement le long temps qui s'était écoulé depuis la dix-neuvième année de mon âge, en laquelle j'avais commencé à brûler de l'amour de la sagesse, me disposant, après l'avoir une fois acquise, à renoncer à toutes les vaines espérances et aux trompeuses promesses de l'ambition et de la fortune. Car j'avais déjà trente ans, et je me voyais encore plongé dans la fange et dans la boue où j'étais alors, ne pensant qu'à jouir des choses présentes qui m'échappaient des mains et qui divisaient mon esprit par une infinité de désirs et de passions. « Demain, disais-je toujours, nous trouverons ce que nous cherchons. La vérité se découvrira à nous, et nous nous attacherons à elle. Fauste s'en va venir, et il nous éclaircira toutes choses. O Académiciens, c'est vous qui avez excellé parmi tous les philosophes, lorsque vous nous avez appris qu'on ne peut rien suivre de certain et d'assuré pour le règlement de cette vie! Mais pourquoi désespérer de la sorte? Cherchons plutôt avec soin et avec confiance; c'est déjà beaucoup que les passages de l'Écriture sainte ne me semblent plus absurdes et insoutenables, comme je les avais crus auparavant; mais que je reconnaisse au contraire qu'on les peut fort bien soutenir, et d'une manière qui ne choque nullement la raison. Il faut m'arrêter cependant en ce même lieu où mon père et ma mère m'avaient mis dès mon enfance, en attendant que je m'éclaircisse de la vérité; mais où la chercher, et quand la chercher? L'évêque Ambroise n'a point de temps pour me résoudre mes doutes, et je n'en ai point moi-même pour pouvoir lire; mais quand j'en aurais, où trouverons-nous des livres? quand les aurons-nous? où est l'argent pour en acheter? où sont les personnes qui nous en pourraient prêter? »

D'un autre côté je disais : « Il faut régler mon temps, et distribuer mes heures d'une telle sorte qu'il m'en reste pour songer à mon salut; voici un grand sujet de mieux espérer pour l'avenir. L'Église catholique n'enseigne pas ce que je pensais, elle est très éloignée des erreurs dont je l'accusais si injustement; ceux qui sont instruits dans sa doctrine condamnent comme un blasphème cette pensée, que Dieu soit renfermé dans la circonférence d'un corps humain. Puisque je suis déjà satisfait sur un point si important, à quoi tient-il que je ne presse pour recevoir l'éclaircissement des autres? Si je suis obligé de donner à mes écoliers toutes les heures de la matinée, qu'ai-je à faire durant le reste du jour? Pourquoi ne l'emploierais-je pas à une occupation si importante? Mais quand irai-je

re mes devoirs à mes principaux amis
sonnes de condition, dont le support
ur me sont nécessaires? Quand étu-
pour préparer les leçons pour les-
reçois quelque récompense de mes
Quand prendrai-je du temps pour
, afin de donner quelque relâche à
t après tant de soins et tant de veilles?
tout se perde, que tout périsse, à la
re. Abandonnons toutes les choses du
i sont si vaines et si inutiles, et don-
tout entier à la recherche de la vé-
vie n'est que misère, et l'heure de la
incertaine : si elle nous surprend tout
, en quel état sortirons-nous de ce
ù apprendrons-nous ce que nous n'y
s appris par notre faute? Ou plutôt
restera-t-il, sinon d'être punis sévè-
'une négligence si criminelle? Mais
qu'il ne reste plus aucun sentiment à
après sa mort, et que l'âme étant
utes les inquiétudes cessent avec elle.
nc d'autant plus nécessaire de bien
e point. Mais à Dieu ne plaise que
insi. Ce n'est pas en vain que la reli-
tienne s'est élevée en un si haut point
, et s'est acquise une si grande auto-
ute la terre. Dieu n'aurait jamais fait
tant de prodiges et tant de merveilles
me devait mourir avec notre corps;
donc différons nous davantage de re-
toutes les espérances du siècle, pour
loyer tout entier à connaître Dieu, et
er la vie bienheureuse?
endons encore un peu : « cette vie qu'on
le monde a ses douceurs et ses char-
l ne faut pas aisément s'en retirer,
il serait honteux d'y rentrer après en
Je suis sur le point d'obtenir quelque
nsidérable; et quand j'en serai venu à
rai-je pas sujet d'être content? J'ai
d'amis qui sont très puissans, et quel-
ue j'aie de borner mes espérances, je
urs aspirer à quelque charge de judi-
près cela, je pourrai prendre une
i ait du bien, afin de pouvoir entre-
famille; et mon ambition et mes dé-
t alors satisfaits. Combien a-t-on vu
personnages et très dignes de servir
à tous les autres, qui pour s'être engagés dans le mariage, n'ont pas laissé de s'occuper de l'étude de la sagesse! »

Dans cette diversité de mouvements et de pensées dont mon cœur était agité en même temps, et poussé tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, comme un navire battu par les vents contraires, le temps se passait et je demeurais irrésolu. Je différais de jour en jour, ô mon Seigneur et mon Dieu, de me convertir et de vivre en vous, et ne différais un seul jour de mourir en moi. Aimant la vie bienheureuse, j'appréhendais le lieu où elle réside, et en même temps que je la cherchais je la fuyais. Je croyais que ce me serait une extrême misère de passer ma vie sans une femme, ne considérant pas que c'est votre grâce qui nous doit guérir de cette faiblesse, parce que je n'avais jamais éprouvé un remède si divin; et me figurant qu'un homme doit être chaste par ses propres forces, en quoi je reconnaissais mon impuissance: j'étais si aveugle que de ne savoir pas cet oracle de votre Écriture: « Que nul ne peut être continent si vous ne lui donnez cette vertu. » Et vous me l'eussiez donnée sans doute, mon Dieu, si j'eusse frappé vos oreilles par le gémissement intérieur de mon âme, et si j'eusse remis entre vos mains toutes mes inquiétudes et mes peines, par une foi solide et véritable.

CHAPITRE XII.

Divers sentimens de lui et d'Alipe touchant le mariage et le célibat.

Alipe faisait tous ses efforts pour tâcher de me divertir du mariage, disant que, si je m'y engageais, nous ne pourrions jamais vivre ensemble avec un parfait repos dans l'amour de la sagesse, ainsi que nous le désirions depuis long-temps. Car quant à lui il était très chaste. Ce qui était d'autant plus merveilleux, qu'étant tombé dans quelques déréglemens en sa première jeunesse, il s'en était retiré aussitôt avec dégoût et regret de s'être laissé emporter à ce désordre, et depuis il avait vécu dans une parfaite continence.

Je lui résistais de mon côté, en lui opposant les exemples de ceux qui, après s'être mariés, étaient toujours demeurés dans l'étude de la sagesse, dans le service de Dieu, et dans l'affection et la fidélité qu'ils devaient à leurs amis. Mais j'étais très éloigné de l'éminence de la

vertu qui a paru dans ces personnes. Je ne me servais de leurs noms que pour couvrir ma faiblesse et cette maladie dans laquelle je languissais. Car, étant enchanté par la mortelle douceur d'un plaisir brutal, et ne pouvant souffrir que l'on touchât à mes plaies, je traînais ma chaîne après moi, appréhendant qu'on ne la rompît, et repoussant tout ce qu'on me pouvait dire en faveur de la chasteté, comme une main qui voulait me délier et me tirer d'une servitude que j'aimais.

De plus, le démon se servait de moi pour séduire Alipe. Il lui tendait des piéges par mes paroles pleines d'attraits et de charmes, pour le faire tomber et lui faire perdre la pureté et la liberté de son esprit. Car, ayant une opinion avantageuse de moi, il admirait que je fusse tellement attaché à ce plaisir bas et sensuel, jusqu'à lui avouer franchement, toutes les fois que nous nous entretenions ensemble à ce sujet, que je ne me pouvais résoudre d'aucune façon du monde de passer ma vie dans le célibat. Et voyant que pour me défendre sur ce qu'il témoignait être surpris de ce sentiment dans lequel j'étais, je lui disais qu'il y avait bien de la différence entre un plaisir passager qu'il avait éprouvé autrefois, dont il lui restait à peine quelque trace dans la mémoire, et la vie réglée qu'on peut mener avec une femme, lors particulièrement qu'elle est jointe à l'honnêteté d'un légitime mariage, et qu'ainsi il ne fallait pas trouver étrange, ou que j'estimasse ce genre de vie, ou que lui méprisât ce qu'il ne connaissait pas; voyant, dis-je, que je lui parlais de la sorte, il commença à se porter lui-même au mariage, étant vaincu non par une volupté sensuelle, mais par la curiosité et par le désir d'éprouver, comme il témoignait lui-même, quel pouvait être ce contentement, sans lequel ma vie qu'il estimait beaucoup d'ailleurs me semblait un supplice plutôt qu'une véritable vie.

Son esprit, qui était libre de ce joug, s'étonnait de ma servitude, et cet étonnement le portait à vouloir éprouver si ce qui me semblait si désirable l'était en effet autant que je me le figurais, ne considérant pas que par cette expérience qu'il voulait faire, il tomberait peut-être dans la même servitude qui était la cause de son étonnement, parce qu'il voulait faire alliance avec la mort, et que, selon la parole de l'Écriture: «celui qui aime le péril se perdra dans le péril.» Car ni lui ni moi n'étions que fort légèrement touchés du désir de conduire avec sagesse une famille, de bien vivre avec une femme, et d'élever des enfans en l'amour et en la crainte de Dieu, qui est tout ce qu'il peut y avoir de recommandable dans le mariage. Pour moi, je n'étais poussé que par le désir de satisfaire cette passion brutale qui n'est jamais satisfaite, et qui m'accablait depuis si long-temps sous la pesanteur de ses chaînes; et, pour lui, l'étonnement de me voir esclave le portait à se rendre esclave aussi bien que moi. Voilà l'état déplorable où nous étions alors, ô mon Dieu, jusqu'à ce que votre grandeur infinie n'abandonnant pas notre bassesse, et étant touchée de compassion pour notre misère, nous daignât tirer de cet esclavage par une conduite merveilleuse et entièrement inconnue aux hommes.

CHAPITRE XIII.

Sa mère se disposant à le marier, ne peut obtenir de Dieu aucune révélation sur ce mariage.

On travaillait avec soin pour me marier. J'avais déjà fait la recherche d'une fille, et on me l'avait promise. Ma mère fit tout ce qu'elle put pour avancer cette affaire, dans le désir qu'elle avait qu'après que je serais marié je reçusse le baptême, auquel elle reconnaissait avec grande joie que je me disposais chaque jour de plus en plus, espérant de trouver ainsi dans ma profession de foi l'accomplissement de ses vœux et de vos promesses. Mais lorsque pour satisfaire à son propre mouvement et à ma prière tout ensemble, elle vous demandait sans cesse et du plus profond de son cœur, qu'il vous plût de lui faire connaître en songe quelque chose de mon mariage à venir, vous ne voulûtes jamais le lui accorder. Elle voyait seulement quelques images vaines et fantastiques causées par les efforts continuels de son esprit dans la violente application qu'elle avait à cette pensée. Elle me les racontait avec mépris, et non avec la foi qu'elle avait accoutumé d'ajouter aux choses que vous lui faisiez connaître. Sur quoi elle me disait qu'elle discernait aisément, par une certaine douceur qui ne se peut exprimer par des paroles, ce que vous daigniez lui révéler durant son sommeil, d'avec ce que son

tion lui représentait dans ses songes. tinuait néanmoins de faire instance sur riage, et la fille qu'on demandait pour pouvant être, de deux ans, en âge de se on était résolu d'attendre, parce qu'on ce parti avantageux.

CHAPITRE XIV.

position qu'il avait faite avec quelques-uns de ses amis de vivre tous en commun.

étions plusieurs amis ensemble qui, tretenant souvent des peines et des in- es de la vie du monde qui nous parais- nsupportables, avions proposé et pres- olu de vivre en repos en quelque lieu à Notre dessein était de mettre en com- nt ce que nous possédions; de ne faire 'une famille de toutes nos familles dif- s, afin que l'amitié qui formait l'union cœurs empêchât la division de nos biens; nsi nul de nous n'ayant rien de propre, hoses fussent à tous en général et à cha- particulier. Nous étions environ dix per- qui croyions pouvoir vivre dans cette : et il y en avait de fort riches, mais par- ement un nommé Romanien qui était de e ville que moi, et mon intime ami dès fance. La poursuite de quelques affaires portantes l'avait alors mené à la suite de de l'empereur, et nul n'avait plus d'ar- ne lui pour cette proposition, ni plus ité pour nous le persuader à tous, d'au- 'il avait beaucoup plus de bien qu'aucun res.

avions avisé qu'en chaque année, deux nous seraient choisis comme intendans voir l'administration de tout le bien et de les choses nécessaires à la famille, pen- ue les autres demeureraient dans un repos sans se mêler d'aucune affaire. orsque nous vînmes à considérer si les s que quelques-uns avaient déjà, et celle voulais avoir, demeureraient d'accord de dessein, tout ce beau projet que nous s si bien établi s'évanouit et s'en alla ée.

nous trouvâmes donc dans nos soupirs nos plaintes ordinaires, et nous fûmes de retourner dans le chemin large du parce que ces pensées différentes qui roulaient dans notre esprit, étaient des pensées vaines et inutiles, au lieu que vos desseins, mon Dieu, sont immuables et éternels. Ainsi votre sagesse se moquait de nos résolutions, étant prête à accomplir les siennes, et devant nous donner bientôt la nourriture qui nous était nécessaire au temps que vous aviez jugé le plus propre, et ouvrir votre main libérale pour remplir nos âmes de bénédictions et de grâces.

CHAPITRE XV.

La femme qu'il entretenait s'en étant retournée en Afrique, il en prend une autre.

Cependant mes péchés se multipliaient. J'avais souffert que l'on éloignât de moi la femme que j'entretenais, parce qu'elle était comme un obstacle à mon mariage. Mais je n'avais pu l'arracher de mon cœur, où elle était si fortement attachée, sans le déchirer; et cette plaie saignait encore. Quant à cette femme, qui s'en retourna en Afrique, m'ayant laissé un fils que j'avais eu d'elle, et se voyant séparée de moi, elle vous fit vœu, mon Dieu, de passer tout le reste de sa vie en continence. Mais je fus si malheureux, que je n'eus pas seulement le courage d'imiter une simple femme, et que ne pouvant souffrir le retardement de deux ans qu'il me fallait attendre pour me marier, parce que je n'étais pas tant amoureux du mariage qu'esclave de la volupté, je pris une autre femme au lieu de celle qui s'en était retournée, comme si j'eusse eu le dessein de faire toujours durer la maladie de mon âme, et même de l'accroître jusqu'à ce que ma passion déréglée se changeât en un amour légitime. Ainsi la plaie que j'avais reçue par l'éloignement de cette première femme n'était pas guérie; mais au contraire, après une inflammation et des douleurs très cuisantes, elle avait passé à une espèce de corruption et de pourriture, qui rendait ma maladie encore plus incurable et plus désespérée, quoiqu'elle ne parût pas si violente.

CHAPITRE XVI.

De la crainte de la mort et du jugement à venir; et que la vie bienheureuse ne se trouve point dans les voluptés charnelles.

Que le ciel vous loue : que la terre vous glorifie, ô source de grâce et de bonté ! Plus ma misère m'éloignait de vous, et plus votre misé-

ricorde s'approchait de moi. Vous avanciez déjà votre main pour me tirer de la fange de mes crimes, et me laver dans les eaux sacrées du baptême, lorsque je n'avais pas la moindre pensée de ce qui était si près d'arriver. Dans la passion que j'avais pour des voluptés charnelles, je n'étais retenu que par la seule appréhension de la mort et de votre jugement, la diversité de tant de fausses opinions qui me sont passées par l'esprit n'ayant pu en effacer cette crainte.

Je m'entretenais de la fin des biens et des maux avec mes deux amis Alipe et Nébride, et leur témoignais que j'aurais préféré les sentimens d'Épicure à ceux de tous les philosophes de l'antiquité, si j'eusse pu perdre la créance que j'avais qu'après que le corps est mort, l'âme est encore vivante, et qu'elle sera traitée selon le mérite de ses actions; ce qu'Épicure n'a point voulu croire. Je leur demandais pourquoi nous ne serions pas heureux, et ce que nous voudrions chercher davantage si nous étions immortels, et si nous vivions dans une perpétuelle volupté des sens, sans aucune crainte de la pouvoir perdre : ne considérant pas que cette pensée que j'avais, faisait connaître la grandeur de ma misère, en ce qu'elle témoignait que j'étais si aveuglé et si plongé dans le vice, que je ne pouvais apercevoir la lumière toute pure de cette beauté céleste, qui mérite seule d'être aimée pour elle-même et sans aucun intérêt d'aucune autre récompense, que les yeux de la chair sont incapables de voir, et qui ne saurait être vue que des yeux de l'âme et au fond du cœur.

Malheureux que j'étais! je ne considérais pas de quelle source venait le plaisir que je prenais à m'entretenir doucement de ces choses, quoique honteuses, avec mes amis; et que, selon les sentimens où j'étais alors, et au milieu même de toutes les voluptés charnelles, je n'eusse pu vivre heureux si j'eusse été sans amis, et sans des amis que je n'aimais nullement par intérêt, et que j'étais assuré qui m'aimaient de la même sorte.

O voies égarées! Malheur à l'âme audacieuse qui, en s'éloignant de vous, mon Dieu, espère trouver quelque chose de meilleur que vous! Elle a beau se tourner et se retourner de tous côtés, elle ne trouve partout que des inquiétudes et des déplaisirs; car vous seul êtes son repos, et vous venez soudain la secourir; vous la tirez de cet égarement funeste; vous la faites entrer dans votre voie; vous la consolez, et lui dites : « Courez, je vous soutiendrai; je vous conduirai où vous désirez aller; et là, je vous soutiendrai encore. »

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Que s'efforçant de connaître Dieu, il n'avait pu se le figurer que comme une substance infiniment étendue, ce qui était encore le concevoir en la manière des corps.

Cet âge dans lequel je m'étais laissé emporter à toutes sortes de débordemens et de vices était alors fini, et j'entrais dans la jeunesse; mais plus j'avançais dans le cours de mes années, plus je me perdais dans les égaremens de mon esprit, ne pouvant me représenter autrement une substance que comme quelque chose de corporel, et qui se peut voir par les yeux du corps. Je ne vous considérais pas néanmoins, mon Dieu, comme ayant une figure humaine; car depuis que j'avais reçu quelque instruction de la vérité, j'avais toujours rejeté une telle erreur, et me réjouissais de la voir condamnée par la foi de votre Église catholique, qui est notre mère spirituelle : mais je ne savais que penser autre chose de vous; et n'étant qu'un homme et un homme si aveugle, je m'efforçais de vous comprendre, vous qui êtes le seul Dieu souverain et véritable. J'avais une ferme croyance que votre nature est incapable de corruption, d'altération et de changement, parce qu'encore que je ne susse pas les raisons divines de cette haute vérité, je connaissais néanmoins évidemment, et j'étais très persuadé que ce qui ne se peut ni corrompre, ni altérer, ni changer, est sans doute plus parfait et plus excellent que ce qui est capable de corruption, d'altération et de changement.

Mon esprit s'efforçait de rejeter loin de lui tous ces vains fantômes, et je tâchais d'éloigner de ma pensée ces images trompeuses et grossières qui volaient sans cesse à l'entour de moi. Mais à peine cette nuée était dissipée, qu'elle se rassemblait en un clin d'œil, et, aussi épaisse qu'auparavant, venait fondre sur mon esprit,

elle couvrait de ténèbres, et me contraignait, pas de vous concevoir sous la forme d'un ps humain, mais de penser néanmoins que s étiez quelque chose de corporel, qui remsait toutes les parties du monde, et qui était me répandu hors du monde dans des espaces nis; quoiqu'en même temps je vous crusse orruptible, inaltérable et immuable, parce ces qualités me paraissaient beaucoup plus ellentes que leurs contraires. La raison qui n faisait juger ainsi, était que tout ce que je serais figuré sans lieu et sans espace n'eût rien, je dis rien du tout, et non pas même vide tel que serait un lieu duquel on aurait généralement toute sorte de corps, ou céte, ou composé de terre, d'eau ou d'air; en te qu'il ne demeurât qu'un vide comme un cieux néant.

Mon cœur s'étant donc appesanti et devenu it charnel, je ne me connaissais pas seulement i-même, et je tenais pour un pur néant tout qui ne s'étendait et ne se répandait point ns quelque espace, ou qui au moins n'était s tel qu'il comprît, ou qu'il pût comprendre elque chose de semblable. Car mon esprit se mait des images proportionnées aux seuls jets de mes yeux, et je ne m'apercevais pas e cette action de mon esprit par laquelle je e formais ces images corporelles, n'était pas rporelle comme elles, et que néanmoins elle eût pu les former, si elle n'eût été elle-même elque chose de fort grand.

Ainsi, mon Dieu, qui êtes la vie de ma vie, pensée que j'avais de votre grandeur me faiit croire que vous étiez répandu en des espaces finis, et que vous pénétriez de telle sorte tout corps de l'univers, que vous vous étendiez de utes parts au-delà de lui sans aucunes bornes t sans aucunes limites, en sorte que la terre, le iel et toutes les choses créées fussent remplies le vous, et se terminassent en vous, sans que our cela vous fussiez terminé en aucune sorte. Car, tout ainsi que le corps de cet air élémenaire qui couvre la terre, ne saurait empêcher a lumière du soleil de le pénétrer, non en le léchirant ou en le divisant, mais en le remplisant tout entier de sa clarté, je m'imaginais que ous passiez de la même sorte, non-seulement à ravers les corps du ciel, de l'air et de l'eau, nais aussi à travers le corps de la terre, toutes leurs parties, depuis les plus grandes jusqu'aux moindres, vous faisant place pour jouir de la présence de votre majesté suprême, qui, en conduisant tout ce qu'elle a fait, se mêlait et se répandait d'une manière imperceptible au dedans et au dehors de toutes créatures.

Voilà quelle était ma pensée sur ce sujet, parce que je ne pouvais m'imaginer autre chose. Et néanmoins cette imagination était fausse, puisque si cela était ainsi, une plus grande partie de la terre contiendrait une plus grande partie de votre être, et une plus petite, une moindre; et toutes choses seraient tellement remplies de vous, que le corps d'un éléphant en contiendrait une plus grande partie que celui d'un petit oiseau, parce qu'étant beaucoup plus grand, il occuperait un plus grand lieu; et ainsi, à proportion dans toutes les parties du monde, les plus grandes comprendraient de plus grandes parties, et les plus petites de plus petites : ce qui n'est pas néanmoins. Mais je m'égarais, mon Dieu, parce que vous n'aviez pas encore éclairé les ténèbres de mon âme.

CHAPITRE II.

Raisons de Nébride pour confondre les Manichéens.

Le seul argument de Nébride contre les Manichéens me devait suffire, mon Dieu, pour confondre ces trompeurs malheureux, qui sont les premiers trompés par leurs vaines illusions, et que l'on peut appeler tout ensemble et de grands parleurs et des muets; puisque leur langue qui est si prompte à débiter leurs songes et leurs rêveries, est toujours muette pour parler selon votre Verbe et votre parole éternelle. Et voici quel était cet argument dont il se servait d'ordinaire contre eux, dès avant que nous fussions partis de Carthage, et qui avait fort ébranlé tout ce que nous étions qui l'avions ouï. Il leur demandait quel mal nous eût pu faire cette nation de ténèbres, dont ils font un principe opposé à vous, si vous n'eussiez pas voulu combattre contre elle. Si l'on répond qu'elle vous en pouvait faire, il s'ensuivrait donc que vous ne seriez pas inviolable et incorruptible. Et si l'on dit au contraire qu'elle ne vous pouvait faire aucun mal, on n'a donc point raison de feindre que vous ayez sujet de combattre, et de combattre encore d'une telle sorte, que vous ayez été obligé de faire qu'une portion et une

partie de vous-même, ou une production de votre propre substance vînt à se mettre parmi ces puissances que vous n'auriez point créées, et qui vous seraient ennemies, et à être corrompu par elles de telle sorte, que passant de la félicité dans la misère, elle eût besoin de secours pour la retirer de ce malheur, et la purifier de ses taches. Or, ils disent que cette partie de votre substance est l'âme de l'homme, que votre Verbe, étant libre, pur et sans défaut, est venu secourir lorsqu'elle était esclave, impure et défigurée; d'où il s'ensuivrait qu'il ne serait pas lui-même incorruptible, puisqu'il n'est qu'une seule et une même substance avec vous.

Ainsi Nébride confondait les Manichéens, et faisait voir que quelques sentimens qu'ils eussent de votre substance, s'ils la croient incorruptible, toutes leurs suppositions, qui ne sont fondées que sur ce combat prétendu du bien et du mal, sont visiblement fausses et détestables, et que s'ils osent dire que vous êtes corruptible, cela seul est un blasphème si grand et si étrange, que l'on ne saurait pas même le proférer sans horreur. Il ne m'en fallait donc pas davantage pour rejeter entièrement et détester une si pernicieuse doctrine, puisqu'ils ne pouvaient répondre à cet argument sans que leur cœur et leur langue commît un horrible sacrilége : leur cœur, s'ils avaient un sentiment si indigne de votre adorable majesté, et leur langue, s'ils avaient la hardiesse de proférer un si grand blasphème.

CHAPITRE III.

De la peine qu'il avait à comprendre d'où pouvait venir le mal, quoiqu'il reconnût déjà qu'il ne pouvait venir de Dieu, mais du libre arbitre.

Mais encore que je crusse dès lors fermement que le Seigneur notre Dieu, le Dieu véritable, qui a créé non-seulement nos âmes, mais aussi nos corps, mais généralement tout ce qui a l'être, ne pût, en façon quelconque, être capable d'altération, de corruption ou de changement, je ne pouvais toutefois pénétrer et distinguer avec assez de clarté quelle était la cause du mal. Je jugeais bien néanmoins que quelle qu'elle pût être, je la devais considérer de telle sorte, qu'elle ne m'obligeât pas à croire; que ce Dieu qui, par sa nature, est immuable, fût sujet à changement, afin de ne devenir pas moi-même mauvais en cherchant la cause du mal. C'est pourquoi dans cette recherche et dans doute, je supposais comme une chose const et indubitable, que ce que les Manichéens saient sur ce sujet était très faux, et j'avais aversion et une horreur extrême de leur ment, voyant qu'ils cherchaient le principe l'origine du mal avec une malice si noire et aveugle, qu'ils aimaient mieux soutenir q votre substance divine était susceptible du m que d'avouer que la leur, faible et misérab était capable de le commettre.

Je m'efforçais de connaître et de comprend la vérité de ce que j'avais ouï dire, que le m que nous faisons vient de notre libre arbitre et que le mal que nous souffrons vient de l' quité suprême de vos jugemens. Mais je pouvais bien démêler ce point, ni m'en éclai cir comme je le désirais. Ainsi, lorsque je chais de me retirer de cet abîme si profond j'y retombais aussitôt, et faisant souvent mêmes efforts, je me retrouvais toujours d le même état.

Une chose me faisait un peu ouvrir et le les yeux vers votre lumière : c'est que je n'ét pas plus assuré de vivre, que je l'étais d'av une volonté. Ainsi, quand je voulais ou ne v lais pas quelque chose, je ne pouvais douter ce ne fût moi qui voulait ou ne voulait pas déjà je commençais à m'apercevoir que c' en cela que consistait la cause de mon péc mais quant à ce que je commettais à regre me semblait que je ne faisais pas tant ce que je le souffrais, et je jugeais que ce n' pas tant un péché comme une peine : sur considérant que vous êtes juste, je me tro aussitôt obligé de reconnaître qu'il fallait je fusse châtié et puni avec justice.

Mais je disais ensuite : « Qui m'a créé ? N' ce pas le Seigneur mon Dieu, qui non-se ment est bon, mais la bonté même ? D'où donc que je me suis rendu coupable en vo le mal et ne voulant pas le bien, pour rendre ainsi digne du supplice ? Et pui j'ai été formé tout entier par un Dieu qu souverainement doux, qui est-ce qui a pu ter dans mon cœur une racine si amère ? Si le démon, comment est-ce que lui-même es venu démon ? Et si c'est sa mauvaise volo qui d'un bon ange qu'il était auparavant, fait devenir un ange de ténèbres, d'où est

lui cette mauvaise volonté qui l'a rendu ...m; puisque son Créateur qui est souve...nt bon, l'avait créé tout bon en le fai...re?» Ces pensées me remplissant l'esprit ...utions et de doutes, me faisaient re...dans une erreur, sans descendre néan...usqu'en cet abîme si profond et comme ...nfer où votre nom ne peut être glorifié, ...'état de ceux qui osent dire, par un blas...xécrable, que c'est plutôt vous qui souf...al par contrainte, que non pas nous qui ...ettons.

CHAPITRE IV.

...u étant le souverain bien, il est nécessairement incorruptible.

...ais tous mes efforts pour trouver l'é...ment de mes autres difficultés de la ...orte que j'avais déjà remarqué que ce ...ncorruptible est beaucoup meilleur que ...e l'est pas; et qu'ainsi l'on est obligé de ...r d'accord que, quel que vous soyez, mon ...ous avez un être incorruptible. Car nul ...'a jamais pu et ne pourra jamais rien ...ir de plus excellent que vous, puisque ...s le souverain bien. Or, étant constant ...bitable que l'on doit préférer ce qui est ...ptible à ce qui est sujet à la corruption, ... dès lors je ne mettais pas en doute de ...érer, j'aurais pu, mon Dieu, si vous ...pas incorruptible, élever ma pensée jus...ncevoir quelque chose de meilleur que

...nt donc que ce qui est incorruptible est ...ible à ce qui est corruptible, je devais ...ercher, mon Dieu, dans cet état le plus ..., et considérer ensuite d'où peut procéder ...c'est-à-dire cette source de corruption, qui ...en aucune façon du monde altérer la pu...votre substance. Car Dieu ne peut être ...tible de corruption, ni par sa volonté, ni ...cessité, ni par hasard; il ne le peut être ...volonté, parce qu'il est Dieu et qu'il ne ...n pour soi que le bien, et qu'il est lui...l'essence du bien. Or ce ne serait pas un ...e d'être sujet à corruption. Et vous ne ...aussi, mon Dieu, être contraint à rien ...ntre votre gré, puisque votre volonté, ... infiniment bonne, vous rendant inca...e vouloir le mal, votre puissance, qui n'est pas moins grande, vous rend aussi incapable de le souffrir ne le voulant pas; la volonté et la puissance de Dieu étant Dieu même, et ainsi l'une ne pouvant être plus grande que vous-même. Enfin, que peut-il arriver d'inopiné à vous qui connaissez toutes choses, et qui les connaissez de telle sorte que la connaissance que vous avez de toutes les créatures est la cause de leur être? Mais pourquoi cherché-je tant de raisons pour montrer que cette substance, qui est Dieu même, est incorruptible, puisqu'elle ne serait pas Dieu si elle pouvait être corrompue?

CHAPITRE V.

Il continue à représenter ses doutes touchant l'origine du mal.

Je cherchais d'où pouvait procéder le mal, mais je le cherchais par un faux raisonnement; et ainsi ma recherche était inutile pour le découvrir. Voici donc comme je le cherchais. Mon esprit se représentait l'univers et tout ce qui est visible dans son étendue, comme la terre, la mer, l'air, les astres, les plantes et les animaux. Il se représentait aussi tout ce que nos yeux ne sauraient apercevoir, comme le firmament, les anges et tous les esprits célestes; et mon imagination les plaçait en certains lieux comme s'ils eussent été corporels. De tout cela je composais une grande masse, où je rangeais par ordre tous ces divers corps de vos créatures, tant celles qui en effet sont corporelles, que celles que je m'étais imaginé l'être, quoique ce ne soient que de purs esprits. Je me figurais cette masse aussi grande qu'il me plaisait, ne pouvant pas savoir en effet sa véritable grandeur; mais je me la représentais toujours finie et bornée de toutes parts. Après cela, je vous considérais, mon Dieu, comme environnant et pénétrant entièrement cette masse, et demeurant néanmoins infini de tous côtés : de même que si une mer infinie de toutes parts enfermait une éponge d'une grandeur démesurée, mais pourtant finie, cette éponge serait toute remplie de cette mer sans bornes et sans limites.

Ainsi, je m'imaginais, mon Dieu, que votre essence étant infinie, elle remplissait de la même sorte vos créatures qui sont finies, et je disais en moi-même : «Voilà quel est Dieu et quelles sont ses créatures : ô combien il est bon et in-

doutes et d'inquiétudes touchant la manière de vie que nous devions suivre.

Il y avait aussi un de mes amis nommé Nébride, lequel ayant quitté son pays qui était proche de Carthage, ayant quitté Carthage même où il demeurait d'ordinaire, ayant quitté son bien paternel qui était très considérable, ayant quitté sa maison et sa mère même, qui n'était pas femme à le suivre comme la mienne, n'était venu à Milan pour autre raison que pour vivre avec moi, et pour travailler ensemble, selon l'ardeur violente qui l'animait à la recherche de la vérité et de la sagesse. Il soupirait comme moi; il était dans l'irrésolution et dans le doute, cherchant avec une passion extrême la vie bienheureuse, et ayant une lumière et une vivacité d'esprit admirable pour pénétrer dans les questions les plus difficiles. Ainsi nous étions trois amis ensemble, tous trois pauvres et misérables, gémissant l'un avec l'autre et déplorant notre misère, et vous présentant nos bouches ouvertes dans la faim qui nous pressait, afin que vous daignassiez les remplir de la nourriture céleste après laquelle nous soupirions, attendant le temps favorable que vous aviez marqué dans l'ordre de votre éternelle providence. Et parmi tous les dégoûts et les déplaisirs que nous causait notre vie toute séculière, par une secrète conduite de votre miséricorde sur nous, lorsque nous voulions un peu considérer quel était notre but dans tous les maux que nous souffrions, il ne se présentait à notre esprit que des fantômes et des ténèbres. Nous en avions peine nous-mêmes, et nous nous disions l'un à l'autre : « Ne sortirons-nous donc jamais de cet état misérable? » Nous redisions cette parole fort souvent, et nous n'en sortions pas néanmoins, parce que nous ne trouvions rien de ferme et d'assuré sur quoi nous nous pussions appuyer en quittant toutes ces choses vaines et périssables.

CHAPITRE XI.

Il décrit quelles étaient ses irrésolutions et ses diverses pensées touchant la vie qu'il embrasserait.

Mais rien ne m'étonnait davantage que lorsque je repassais dans mon esprit et considérais attentivement le long temps qui s'était écoulé depuis la dix-neuvième année de mon âge, en laquelle j'avais commencé à brûler de l'amour de la sagesse, me disposant, après l'avoir une fois acquise, à renoncer à toutes les vaines espérances et aux trompeuses promesses de l'ambition et de la fortune. Car j'avais déjà trente ans, et je me voyais encore plongé dans la fange et dans la boue où j'étais alors, ne pensant qu'à jouir des choses présentes qui m'échappaient des mains et qui divisaient mon esprit par une infinité de désirs et de passions. « Demain, disais-je toujours, nous trouverons ce que nous cherchons. La vérité se découvrira à nous, et nous nous attacherons à elle. Fauste s'en va venir, et il nous éclaircira toutes choses. O Académiciens, c'est vous qui avez excellé parmi tous les philosophes, lorsque vous nous avez appris qu'on ne peut rien suivre de certain et d'assuré pour le règlement de cette vie! Mais pourquoi désespérer de la sorte? Cherchons plutôt avec soin et avec confiance; c'est déjà beaucoup que les passages de l'Écriture sainte ne me semblent plus absurdes et insoutenables, comme je les avais crus auparavant; mais que je reconnaisse au contraire qu'on les peut fort bien soutenir, et d'une manière qui ne choque nullement la raison. Il faut m'arrêter cependant en ce même lieu où mon père et ma mère m'avaient mis dès mon enfance, en attendant que je m'éclaircisse de la vérité; mais où la chercher, et quand la chercher? L'évêque Ambroise n'a point de temps pour me résoudre mes doutes, et je n'en ai point moi-même pour pouvoir lire; mais quand j'en aurais, où trouverons-nous des livres? quand les aurons-nous? où est l'argent pour en acheter? où sont les personnes qui nous en pourraient prêter? »

D'un autre côté je disais : « Il faut régler mon temps, et distribuer mes heures d'une telle sorte qu'il m'en reste pour songer à mon salut; voici un grand sujet de mieux espérer pour l'avenir. L'Église catholique n'enseigne pas ce que je pensais, elle est très éloignée des erreurs dont je l'accusais si injustement; ceux qui sont instruits dans sa doctrine condamnent comme un blasphème cette pensée, que Dieu soit renfermé dans la circonférence d'un corps humain. Puisque je suis déjà satisfait sur un point si important, à quoi tient-il que je ne presse pour recevoir l'éclaircissement des autres? Si je suis obligé de donner à mes écoliers toutes les heures de la matinée, qu'ai-je à faire durant le reste du jour? Pourquoi ne l'emploierais-je pas à une occupation si importante? Mais quand irai-je

donc rendre mes devoirs à mes principaux amis et aux personnes de condition, dont le support et la faveur me sont nécessaires? Quand étudierai-je pour préparer les leçons pour lesquelles je reçois quelque récompense de mes écoliers? Quand prendrai-je du temps pour moi-même, afin de donner quelque relâche à mon esprit après tant de soins et tant de veilles? Mais que tout se perde, que tout périsse, à la bonne heure. Abandonnons toutes les choses du monde qui sont si vaines et si inutiles, et donnons-nous tout entier à la recherche de la vérité. Cette vie n'est que misère, et l'heure de la mort est incertaine : si elle nous surprend tout d'un coup, en quel état sortirons-nous de ce monde? Où apprendrons-nous ce que nous n'y aurons pas appris par notre faute? Ou plutôt que nous restera-t-il, sinon d'être punis sévèrement d'une négligence si criminelle? Mais peut-être qu'il ne reste plus aucun sentiment à l'homme après sa mort, et que l'âme étant éteinte toutes les inquiétudes cessent avec elle. Il est donc d'autant plus nécessaire de bien éclaircir ce point. Mais à Dieu ne plaise que cela soit ainsi. Ce n'est pas en vain que la religion chrétienne s'est élevée en un si haut point de gloire, et s'est acquise une si grande autorité par toute la terre. Dieu n'aurait jamais fait pour nous tant de prodiges et tant de merveilles si notre âme devait mourir avec notre corps; pourquoi donc différons nous davantage de renoncer à toutes les espérances du siècle, pour nous employer tout entier à connaître Dieu, et à rechercher la vie bienheureuse?

Mais attendons encore un peu : « cette vie qu'on mène dans le monde a ses douceurs et ses charmes; et il ne faut pas aisément s'en retirer, parce qu'il serait honteux d'y rentrer après en être sorti. Je suis sur le point d'obtenir quelque emploi considérable; et quand j'en serai venu à bout, n'aurai-je pas sujet d'être content? J'ai beaucoup d'amis qui sont très puissans, et quelque hâte que j'aie de borner mes espérances, je puis toujours aspirer à quelque charge de judicature. Après cela, je pourrai prendre une femme qui ait du bien, afin de pouvoir entretenir une famille; et mon ambition et mes désirs seront alors satisfaits. Combien a-t-on vu de grands personnages et très dignes de servir d'exemple à tous les autres, qui pour s'être engagés dans le mariage, n'ont pas laissé de s'occuper de l'étude de la sagesse! »

Dans cette diversité de mouvements et de pensées dont mon cœur était agité en même temps, et poussé tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, comme un navire battu par les vents contraires, le temps se passait et je demeurais irrésolu. Je différais de jour en jour, ô mon Seigneur et mon Dieu, de me convertir et de vivre en vous, et ne différais un seul jour de mourir en moi. Aimant la vie bienheureuse, j'appréhendais le lieu où elle réside, et en même temps que je la cherchais je la fuyais. Je croyais que ce me serait une extrême misère de passer ma vie sans une femme, ne considérant pas que c'est votre grâce qui nous doit guérir de cette faiblesse, parce que je n'avais jamais éprouvé un remède si divin; et me figurant qu'un homme doit être chaste par ses propres forces, en quoi je reconnaissais mon impuissance : j'étais si aveugle que de ne savoir pas cet oracle de votre Écriture : « Que nul ne peut être continent si vous ne lui donnez cette vertu. » Et vous me l'eussiez donnée sans doute, mon Dieu, si j'eusse frappé vos oreilles par le gémissement intérieur de mon âme, et si j'eusse remis entre vos mains toutes mes inquiétudes et mes peines, par une foi solide et véritable.

CHAPITRE XII.

Divers sentimens de lui et d'Alipe touchant le mariage et le célibat.

Alipe faisait tous ses efforts pour tâcher de me divertir du mariage, disant que, si je m'y engageais, nous ne pourrions jamais vivre ensemble avec un parfait repos dans l'amour de la sagesse, ainsi que nous le désirions depuis long-temps. Car quant à lui il était très chaste. Ce qui était d'autant plus merveilleux, qu'étant tombé dans quelques dérèglemens en sa première jeunesse, il s'en était retiré aussitôt avec dégoût et regret de s'être laissé emporter à ce désordre, et depuis il avait vécu dans une parfaite continence.

Je lui résistais de mon côté, en lui opposant les exemples de ceux qui, après s'être mariés, étaient toujours demeurés dans l'étude de la sagesse, dans le service de Dieu, et dans l'affection et la fidélité qu'ils devaient à leurs amis. Mais j'étais très éloigné de l'éminence de la

vertu qui a paru dans ces personnes. Je ne me servais de leurs noms que pour couvrir ma faiblesse et cette maladie dans laquelle je languissais. Car, étant enchanté par la mortelle douceur d'un plaisir brutal, et ne pouvant souffrir que l'on touchât à mes plaies, je traînais ma chaîne après moi, appréhendant qu'on ne la rompît, et repoussant tout ce qu'on me pouvait dire en faveur de la chasteté, comme une main qui voulait me délier et me tirer d'une servitude que j'aimais.

De plus, le démon se servait de moi pour séduire Alipe. Il lui tendait des piéges par mes paroles pleines d'attraits et de charmes, pour le faire tomber et lui faire perdre la pureté et la liberté de son esprit. Car, ayant une opinion avantageuse de moi, il admirait que je fusse tellement attaché à ce plaisir bas et sensuel, jusqu'à lui avouer franchement, toutes les fois que nous nous entretenions ensemble à ce sujet, que je ne me pouvais résoudre d'aucune façon du monde de passer ma vie dans le célibat. Et voyant que pour me défendre sur ce qu'il témoignait être surpris de ce sentiment dans lequel j'étais, je lui disais qu'il y avait bien de la différence entre un plaisir passager qu'il avait éprouvé autrefois, dont il lui restait à peine quelque trace dans la mémoire, et la vie réglée qu'on peut mener avec une femme, lors particulièrement qu'elle est jointe à l'honnêteté d'un légitime mariage, et qu'ainsi il ne fallait pas trouver étrange, ou que j'estimasse ce genre de vie, ou que lui méprisât ce qu'il ne connaissait pas; voyant, dis-je, que je lui parlais de la sorte, il commença à se porter lui-même au mariage, étant vaincu non par une volupté sensuelle, mais par la curiosité et par le désir d'éprouver, comme il témoignait lui-même, quel pouvait être ce contentement, sans lequel ma vie qu'il estimait beaucoup d'ailleurs me semblait un supplice plutôt qu'une véritable vie.

Son esprit, qui était libre de ce joug, s'étonnait de ma servitude, et cet étonnement le portait à vouloir éprouver si ce qui me semblait si désirable l'était en effet autant que je me le figurais, ne considérant pas que par cette expérience qu'il voulait faire, il tomberait peut-être dans la même servitude qui était la cause de son étonnement, parce qu'il voulait faire alliance avec la mort, et que, selon la parole de l'Écriture: «celui qui aime le péril se perdra dans le péril.» Car ni lui ni moi n'étions que fort légèrement touchés du désir de conduire avec sagesse une famille, de bien vivre avec une femme, et d'élever des enfans en l'amour et en la crainte de Dieu, qui est tout ce qu'il peut y avoir de recommandable dans le mariage. Pour moi, je n'étais poussé que par le désir de satisfaire cette passion brutale qui n'est jamais satisfaite, et qui m'accablait depuis si long-temps sous la pesanteur de ses chaînes; et, pour lui, l'étonnement de me voir esclave le portait à se rendre esclave aussi bien que moi. Voilà l'état déplorable où nous étions alors, ô mon Dieu, jusqu'à ce que votre grandeur infinie n'abandonnant pas notre bassesse, et étant touchée de compassion pour notre misère, nous daignât tirer de cet esclavage par une conduite merveilleuse et entièrement inconnue aux hommes.

CHAPITRE XIII.

Sa mère se disposant à le marier, ne peut obtenir de Dieu aucune révélation sur ce mariage.

On travaillait avec soin pour me marier. J'avais déjà fait la recherche d'une fille, et on me l'avait promise. Ma mère fit tout ce qu'elle put pour avancer cette affaire, dans le désir qu'elle avait qu'après que je serais marié je reçusse le baptême, auquel elle reconnaissait avec grande joie que je me disposais chaque jour de plus en plus, espérant de trouver ainsi dans ma profession de foi l'accomplissement de ses vœux et de vos promesses. Mais lorsque pour satisfaire à son propre mouvement et à ma prière tout ensemble, elle vous demandait sans cesse et du plus profond de son cœur, qu'il vous plût de lui faire connaître en songe quelque chose de mon mariage à venir, vous ne voulûtes jamais le lui accorder. Elle voyait seulement quelques images vaines et fantastiques causées par les efforts continuels de son esprit dans la violente application qu'elle avait à cette pensée. Elle me les racontait avec mépris, et non avec la foi qu'elle avait accoutumé d'ajouter aux choses que vous lui faisiez connaître. Sur quoi elle me disait qu'elle discernait aisément, par une certaine douceur qui ne se peut exprimer par des paroles, ce que vous daigniez lui révéler durant son sommeil, d'avec ce que son

ation lui représentait dans ses songes. ntinuait néanmoins de faire instance sur ariage, et la fille qu'on demandait pour pouvant être, de deux ans, en âge de se , on était résolu d'attendre, parce qu'on ce parti avantageux.

CHAPITRE XIV.

oposition qu'il avait faite avec quelques-uns de ses amis de vivre tous en commun.

s étions plusieurs amis ensemble qui, ntretenant souvent des peines et des in- les de la vie du monde qui nous parais- insupportables, avions proposé et pres- solu de vivre en repos en quelque lieu à Notre dessein était de mettre en com- nt ce que nous possédions; de ne faire l'une famille de toutes nos familles dif- s, afin que l'amitié qui formait l'union cœurs empêchât la division de nos biens; insi nul de nous n'ayant rien de propre, choses fussent à tous en général et à cha- particulier. Nous étions environ dix per- qui croyions pouvoir vivre dans cette : et il y en avait de fort riches, mais par- ement un nommé Romanien qui était de ne ville que moi, et mon intime ami dès nfance. La poursuite de quelques affaires portantes l'avait alors mené à la suite de de l'empereur, et nul n'avait plus d'ar- ue lui pour cette proposition, ni plus ité pour nous le persuader à tous, d'au- l'il avait beaucoup plus de bien qu'aucun tres.

s avions avisé qu'en chaque année, deux : nous seraient choisis comme intendans voir l'administration de tout le bien et de les choses nécessaires à la famille, pen- ue les autres demeureraient dans un repos sans se mêler d'aucune affaire. orsque nous vînmes à considérer si les s que quelques-uns avaient déjà, et celle voulais avoir, demeureraient d'accord de dessein, tout ce beau projet que nous ns si bien établi s'évanouit et s'en alla née.

s nous trouvâmes donc dans nos soupirs s nos plaintes ordinaires, et nous fûmes s de retourner dans le chemin large du parce que ces pensées différentes qui roulaient dans notre esprit, étaient des pensées vaines et inutiles, au lieu que vos desseins, mon Dieu, sont immuables et éternels. Ainsi votre sagesse se moquait de nos résolutions, étant prête à accomplir les siennes, et devant nous donner bientôt la nourriture qui nous était nécessaire au temps que vous aviez jugé le plus propre, et ouvrir votre main libérale pour remplir nos âmes de bénédictions et de grâces.

CHAPITRE XV.

La femme qu'il entretenait s'en étant retournée en Afrique, il en prend une autre.

Cependant mes péchés se multipliaient. J'avais souffert que l'on éloignât de moi la femme que j'entretenais, parce qu'elle était comme un obstacle à mon mariage. Mais je n'avais pu l'arracher de mon cœur, où elle était si fortement attachée, sans le déchirer; et cette plaie saignait encore. Quant à cette femme, qui s'en retourna en Afrique, m'ayant laissé un fils que j'avais eu d'elle, et se voyant séparée de moi, elle vous fit vœu, mon Dieu, de passer tout le reste de sa vie en continence. Mais je fus si malheureux, que je n'eus pas seulement le courage d'imiter une simple femme, et que ne pouvant souffrir le retardement de deux ans qu'il me fallait attendre pour me marier, parce que je n'étais pas tant amoureux du mariage qu'esclave de la volupté, je pris une autre femme au lieu de celle qui s'en était retournée, comme si j'eusse eu le dessein de faire toujours durer la maladie de mon âme, et même de l'accroître jusqu'à ce que ma passion déréglée se changeât en un amour légitime. Ainsi la plaie que j'avais reçue par l'éloignement de cette première femme n'était pas guérie; mais au contraire, après une inflammation et des douleurs très cuisantes, elle avait passé à une espèce de corruption et de pourriture, qui rendait ma maladie encore plus incurable et plus désespérée, quoiqu'elle ne parût pas si violente.

CHAPITRE XVI.

De la crainte de la mort et du jugement à venir; et que la vie bienheureuse ne se trouve point dans les voluptés charnelles.

Que le ciel vous loue : que la terre vous glorifie, ô source de grâce et de bonté ! Plus ma misère m'éloignait de vous, et plus votre misé-

ricorde s'approchait de moi. Vous avanciez déjà votre main pour me tirer de la fange de mes crimes, et me laver dans les eaux sacrées du baptême, lorsque je n'avais pas la moindre pensée de ce qui était si près d'arriver. Dans la passion que j'avais pour des voluptés charnelles, je n'étais retenu que par la seule appréhension de la mort et de votre jugement, la diversité de tant de fausses opinions qui me sont passées par l'esprit n'ayant pu en effacer cette crainte.

Je m'entretenais de la fin des biens et des maux avec mes deux amis Alipe et Nébride, et leur témoignais que j'aurais préféré les sentimens d'Épicure à ceux de tous les philosophes de l'antiquité, si j'eusse pu perdre la créance que j'avais qu'après que le corps est mort, l'âme est encore vivante, et qu'elle sera traitée selon le mérite de ses actions; ce qu'Épicure n'a point voulu croire. Je leur demandais pourquoi nous ne serions pas heureux, et ce que nous voudrions chercher davantage si nous étions immortels, et si nous vivions dans une perpétuelle volupté des sens, sans aucune crainte de la pouvoir perdre : ne considérant pas que cette pensée que j'avais, faisait connaître la grandeur de ma misère, en ce qu'elle témoignait que j'étais si aveuglé et si plongé dans le vice, que je ne pouvais apercevoir la lumière toute pure de cette beauté céleste, qui mérite seule d'être aimée pour elle-même et sans aucun intérêt d'aucune autre récompense, que les yeux de la chair sont incapables de voir, et qui ne saurait être vue que des yeux de l'âme et au fond du cœur.

Malheureux que j'étais! je ne considérais pas de quelle source venait le plaisir que je prenais à m'entretenir doucement de ces choses, quoique honteuses, avec mes amis; et que, selon les sentimens où j'étais alors, et au milieu même de toutes les voluptés charnelles, je n'eusse pu vivre heureux si j'eusse été sans amis, et sans des amis que je n'aimais nullement par intérêt, et que j'étais assuré qui m'aimaient de la même sorte.

O voies égarées! Malheur à l'âme audacieuse qui, en s'éloignant de vous, mon Dieu, espère trouver quelque chose de meilleur que vous! Elle a beau se tourner et se retourner de tous côtés, elle ne trouve partout que des inquiétudes et des déplaisirs; car vous seul êtes son repos, et vous venez soudain la secourir; vous la tirez de cet égarement funeste; vous la faites entrer dans votre voie; vous la consolez, et lui dites : « Courez, je vous soutiendrai; je vous conduirai où vous désirez aller; et là, je vous soutiendrai encore. »

LIVRE VII.

CHAPITRE PREMIER.

Que s'efforçant de connaître Dieu, il n'avait pu se le figurer que comme une substance infiniment étendue, ce qui était encore le concevoir en la manière des corps.

Cet âge dans lequel je m'étais laissé emporter à toutes sortes de débordemens et de vices était alors fini, et j'entrais dans la jeunesse; mais plus j'avançais dans le cours de mes années, plus je me perdais dans les égaremens de mon esprit, ne pouvant me représenter autrement une substance que comme quelque chose de corporel, et qui se peut voir par les yeux du corps. Je ne vous considérais pas néanmoins, mon Dieu, comme ayant une figure humaine; car depuis que j'avais reçu quelque instruction de la vérité, j'avais toujours rejeté une telle erreur, et me réjouissais de la voir condamnée par la foi de votre Église catholique, qui est notre mère spirituelle : mais je ne savais que penser autre chose de vous; et n'étant qu'un homme et un homme si aveugle, je m'efforçais de vous comprendre, vous qui êtes le seul Dieu souverain et véritable. J'avais une ferme croyance que votre nature est incapable de corruption, d'altération et de changement, parce qu'encore que je ne susse pas les raisons divines de cette haute vérité, je connaissais néanmoins évidemment, et j'étais très persuadé que ce qui ne se peut ni corrompre, ni altérer, ni changer, est sans doute plus parfait et plus excellent que ce qui est capable de corruption, d'altération et de changement.

Mon esprit s'efforçait de rejeter loin de lui tous ces vains fantômes, et je tâchais d'éloigner de ma pensée ces images trompeuses et grossières qui volaient sans cesse à l'entour de moi. Mais à peine cette nuée était dissipée, qu'elle se rassemblait en un clin d'œil, et, aussi épaisse qu'auparavant, venait fondre sur mon esprit,

rait de ténèbres, et me contraignait, vous concevoir sous la forme d'un in, mais de penser néanmoins que uelque chose de corporel, qui remes les parties du monde, et qui était ıdu hors du monde dans des espaces iqu'en même temps je vous crusse le, inaltérable et immuable, parce lités me paraissaient beaucoup plus que leurs contraires. La raison qui juger ainsi, était que tout ce que je guré sans lieu et sans espace n'eût dis rien du tout, et non pas même que serait un lieu duquel on aurait lement toute sorte de corps, ou céomposé de terre, d'eau ou d'air; en ne demeurât qu'un vide comme un ant.

r s'étant donc appesanti et devenu l, je ne me connaissais pas seulement, et je tenais pour un pur néant tout s'étendait et ne se répandait point ue espace, ou qui au moins n'était l comprit, ou qu'il pût comprendre ose de semblable. Car mon esprit se s images proportionnées aux seuls les yeux, et je ne m'apercevais pas ction de mon esprit par laquelle je s ces images corporelles, n'était pas comme elles, et que néanmoins elle s former, si elle n'eût été elle-même ose de fort grand.

ıon Dieu, qui êtes la vie de ma vie, que j'avais de votre grandeur me faique vous étiez répandu en des espaces que vous pénétriez de telle sorte tout l'univers, que vous vous étendiez de ts au-delà de lui sans aucunes bornes unes limites, en sorte que la terre, le tes les choses créées fussent remplies t se terminassent en vous, sans que vous fussiez terminé en aucune sorte. ainsi que le corps de cet air élémenouvre la terre, ne saurait empêcher du soleil de le pénétrer, non en le ou en le divisant, mais en le remplisntier de sa clarté, je m'imaginais que ez de la même sorte, non-seulement à s corps du ciel, de l'air et de l'eau, à travers le corps de la terre, toutes leurs parties, depuis les plus grandes jusqu'aux moindres, vous faisant place pour jouir de la présence de votre majesté suprême, qui, en conduisant tout ce qu'elle a fait, se mêlait et se répandait d'une manière imperceptible au dedans et au dehors de toutes créatures.

Voilà quelle était ma pensée sur ce sujet, parce que je ne pouvais m'imaginer autre chose. Et néanmoins cette imagination était fausse, puisque si cela était ainsi, une plus grande partie de la terre contiendrait une plus grande partie de votre être, et une plus petite, une moindre; et toutes choses seraient tellement remplies de vous, que le corps d'un éléphant en contiendrait une plus grande partie que celui d'un petit oiseau, parce qu'étant beaucoup plus grand, il occuperait un plus grand lieu; et ainsi, à proportion dans toutes les parties du monde, les plus grandes comprendraient de plus grandes parties, et les plus petites de plus petites : ce qui n'est pas néanmoins. Mais je m'égarais, mon Dieu, parce que vous n'aviez pas encore éclairé les ténèbres de mon âme.

CHAPITRE II.

Raisons de Nébride pour confondre les Manichéens.

Le seul argument de Nébride contre les Manichéens me devait suffire, mon Dieu, pour confondre ces trompeurs malheureux, qui sont les premiers trompés par leurs vaines illusions, et que l'on peut appeler tout ensemble et de grands parleurs et des muets; puisque leur langue qui est si prompte à débiter leurs songes et leurs rêveries, est toujours muette pour parler selon votre Verbe et votre parole éternelle. Et voici quel était cet argument dont il se servait d'ordinaire contre eux, dès avant que nous fussions partis de Carthage, et qui avait fort ébranlé tout ce que nous étions qui l'avions ouï. Il leur demandait quel mal nous eût pu faire cette nation de ténèbres, dont ils font un principe opposé à vous, si vous n'eussiez pas voulu combattre contre elle. Si l'on répond qu'elle vous en pouvait faire, il s'ensuivrait donc que vous ne seriez pas inviolable et incorruptible. Et si l'on dit au contraire qu'elle ne vous pouvait faire aucun mal, on n'a donc point raison de feindre que vous ayez sujet de combattre, et de combattre encore d'une telle sorte, que vous ayez été obligé de faire qu'une portion et une

partie de vous-même, ou une production de votre propre substance vînt à se mettre parmi ces puissances que vous n'auriez point créées, et qui vous seraient ennemies, et à être corrompu par elles de telle sorte, que passant de la félicité dans la misère, elle eût besoin de secours pour la retirer de ce malheur, et la purifier de ses taches. Or, ils disent que cette partie de votre substance est l'âme de l'homme, que votre Verbe, étant libre, pur et sans défaut, est venu secourir lorsqu'elle était esclave, impure et défigurée; d'où il s'ensuivrait qu'il ne serait pas lui-même incorruptible, puisqu'il n'est qu'une seule et une même substance avec vous.

Ainsi Nébride confondait les Manichéens, et faisait voir que quelques sentimens qu'ils eussent de votre substance, s'ils la croient incorruptible, toutes leurs suppositions, qui ne sont fondées que sur ce combat prétendu du bien et du mal, sont visiblement fausses et détestables, et que s'ils osent dire que vous êtes corruptible, cela seul est un blasphème si grand et si étrange, que l'on ne saurait pas même le proférer sans horreur. Il ne m'en fallait donc pas davantage pour rejeter entièrement et détester une si pernicieuse doctrine, puisqu'ils ne pouvaient répondre à cet argument sans que leur cœur et leur langue commît un horrible sacrilége : leur cœur, s'ils avaient un sentiment si indigne de votre adorable majesté, et leur langue, s'ils avaient la hardiesse de proférer un si grand blasphème.

CHAPITRE III.

De la peine qu'il avait à comprendre d'où pouvait venir le mal, quoiqu'il reconnût déjà qu'il ne pouvait venir de Dieu, mais du libre arbitre.

Mais encore que je crusse dès lors fermement que le Seigneur notre Dieu, le Dieu véritable, qui a créé non-seulement nos âmes, mais aussi nos corps, mais généralement tout ce qui a l'être, ne pût, en façon quelconque, être capable d'altération, de corruption ou de changement, je ne pouvais toutefois pénétrer et distinguer avec assez de clarté quelle était la cause du mal. Je jugeais bien néanmoins que quelle qu'elle pût être, je la devais considérer de telle sorte, qu'elle ne m'obligeât pas à croire; que ce Dieu qui, par sa nature, est immuable, fût sujet à changement, afin de ne devenir pas moi-même mauvais en cherchant la cause du mal. C'est pourquoi dans cette recherche et dans ce doute, je supposais comme une chose constante et indubitable, que ce que les Manichéens disaient sur ce sujet était très faux, et j'avais une aversion et une horreur extrême de leur sentiment, voyant qu'ils cherchaient le principe et l'origine du mal avec une malice si noire et si aveugle, qu'ils aimaient mieux soutenir que votre substance divine était susceptible du mal, que d'avouer que la leur, faible et misérable, était capable de le commettre.

Je m'efforçais de connaître et de comprendre la vérité de ce que j'avais ouï dire, que le mal que nous faisons vient de notre libre arbitre et que le mal que nous souffrons vient de l'équité suprême de vos jugemens. Mais je ne pouvais bien démêler ce point, ni m'en éclaircir comme je le désirais. Ainsi, lorsque je tâchais de me retirer de cet abîme si profond, j'y retombais aussitôt, et faisant souvent les mêmes efforts, je me retrouvais toujours dans le même état.

Une chose me faisait un peu ouvrir et lever les yeux vers votre lumière : c'est que je n'étais pas plus assuré de vivre, que je l'étais d'avoir une volonté. Ainsi, quand je voulais ou ne voulais pas quelque chose, je ne pouvais douter que ce ne fût moi qui voulait ou ne voulait pas. Et déjà je commençais à m'apercevoir que c'était en cela que consistait la cause de mon péché; mais quant à ce que je commettais à regret, il me semblait que je ne faisais pas tant ce mal que je le souffrais, et je jugeais que ce n'était pas tant un péché comme une peine : sur quoi considérant que vous êtes juste, je me trouvais aussitôt obligé de reconnaître qu'il fallait que je fusse châtié et puni avec justice.

Mais je disais ensuite : « Qui m'a créé? N'est-ce pas le Seigneur mon Dieu, qui non-seulement est bon, mais la bonté même? D'où vient donc que je me suis rendu coupable en voulant le mal et ne voulant pas le bien, pour me rendre ainsi digne du supplice? Et puisque j'ai été formé tout entier par un Dieu qui est souverainement doux, qui est-ce qui a pu planter dans mon cœur une racine si amère? Si c'est le démon, comment est-ce que lui-même est devenu démon? Et si c'est sa mauvaise volonté qui d'un bon ange qu'il était auparavant, l'a fait devenir un ange de ténèbres, d'où est procédée

n lui cette mauvaise volonté qui l'a rendu ion; puisque son Créateur qui est souveent bon, l'avait créé tout bon en le faige? » Ces pensées me remplissant l'esprit lutions et de doutes, me faisaient re- dans une erreur, sans descendre néanjusqu'en cet abîme si profond et comme enfer où votre nom ne peut être glorifié, l'état de ceux qui osent dire, par un blasexécrable, que c'est plutôt vous qui soufmal par contrainte, que non pas nous qui mettons.

CHAPITRE IV.

ieu étant le souverain bien, il est nécessairement incorruptible.

lisais tous mes efforts pour trouver l'ésement de mes autres difficultés de la sorte que j'avais déjà remarqué que ce incorruptible est beaucoup meilleur que ne l'est pas; et qu'ainsi l'on est obligé de rer d'accord que, quel que vous soyez, mon vous avez un être incorruptible. Car nul n'a jamais pu et ne pourra jamais rien oir de plus excellent que vous, puisque tes le souverain bien. Or, étant constant abitable que l'on doit préférer ce qui est uptible à ce qui est sujet à la corruption, e dès lors je ne mettais pas en doute de éférer, j'aurais pu, mon Dieu, si vous t pas incorruptible, élever ma pensée jusoncevoir quelque chose de meilleur que

yant donc que ce qui est incorruptible est rable à ce qui est corruptible, je devais chercher, mon Dieu, dans cet état le plus it, et considérer ensuite d'où peut procéder l, c'est-à-dire cette source de corruption, qui st en aucune façon du monde altérer la pule votre substance. Car Dieu ne peut être ptible de corruption, ni par sa volonté, ni écessité, ni par hasard; il ne le peut être a volonté, parce qu'il est Dieu et qu'il ne rien pour soi que le bien, et qu'il est lui- l'essence du bien. Or ce ne serait pas un que d'être sujet à corruption. Et vous ne z aussi, mon Dieu, être contraint à rien contre votre gré, puisque votre volonté, t infiniment bonne, vous rendant incade vouloir le mal, votre puissance, qui n'est pas moins grande, vous rend aussi incapable de le souffrir ne le voulant pas; la volonté et la puissance de Dieu étant Dieu même, et ainsi l'une ne pouvant être plus grande que vous-même. Enfin, que peut-il arriver d'inopiné à vous qui connaissez toutes choses, et qui les connaissez de telle sorte que la connaissance que vous avez de toutes les créatures est la cause de leur être? Mais pourquoi cherché-je tant de raisons pour montrer que cette substance, qui est Dieu même, est incorruptible, puisqu'elle ne serait pas Dieu si elle pouvait être corrompue?

CHAPITRE V.

Il continue à représenter ses doutes touchant l'origine du mal.

Je cherchais d'où pouvait procéder le mal, mais je le cherchais par un faux raisonnement; et ainsi ma recherche était inutile pour le découvrir. Voici donc comme je le cherchais. Mon esprit se représentait l'univers et tout ce qui est visible dans son étendue, comme la terre, la mer, l'air, les astres, les plantes et les animaux. Il se représentait aussi tout ce que nos yeux ne sauraient apercevoir, comme le firmament, les anges et tous les esprits célestes; et mon imagination les plaçait en certains lieux comme s'ils eussent été corporels. De tout cela je composais une grande masse, où je rangeais par ordre tous ces divers corps de vos créatures, tant celles qui en effet sont corporelles, que celles que je m'étais imaginé l'être, quoique ce ne soient que de purs esprits. Je me figurais cette masse aussi grande qu'il me plaisait, ne pouvant pas savoir en effet sa véritable grandeur; mais je me la représentais toujours finie et bornée de toutes parts. Après cela, je vous considérais, mon Dieu, comme environnant et pénétrant entièrement cette masse, et demeurant néanmoins infini de tous côtés : de même que si une mer infinie de toutes parts enfermait une éponge d'une grandeur démesurée, mais pourtant finie, cette éponge serait toute remplie de cette mer sans bornes et sans limites.

Ainsi, je m'imaginais, mon Dieu, que votre essence étant infinie, elle remplissait de la même sorte vos créatures qui sont finies, et je disais en moi-même : « Voilà quel est Dieu et quelles sont ses créatures : ô combien il est bon et in-

comparablement meilleur qu'elles, quoique étant tout bon, il n'ait pu les créer que bonnes! Voilà de quelle sorte il les environne et les remplit. Mais cela étant ainsi, d'où peut donc procéder le mal? et comment s'est-il glissé dans le monde? quelle est la racine dont il est sorti? quelle est la semence dont il a été produit? Mais peut-être aussi qu'il n'y a point de mal. Si cela est, pourquoi donc le craignons-nous, et nous tenons-nous sur nos gardes contre un ennemi purement imaginaire? Que si c'est sans cause que nous craignons, cette crainte est donc un mal elle-même, puisqu'elle agite et tourmente notre esprit sans aucun sujet : et ce mal est d'autant plus grand, qu'il nous porte à craindre sans qu'il y ait rien à craindre. Ainsi, ou il n'y a point de mal que nous devions appréhender, ou cela même est un mal que nous appréhendons comme un mal, ce qui en effet n'est point un mal.

«Quel est donc le principe du mal, puisque Dieu, qui est tout bon, n'a rien fait qui ne fût bon? Il est vrai qu'étant le souverain bien, il n'a pu communiquer sa bonté à ses créatures dans la plénitude qu'il la possède; mais cela n'empêche pas que le Créateur et les créatures ne soient bons. D'où peut donc procéder le mal? Viendrait-il de la matière de laquelle Dieu aurait créé toutes choses? Y avait-il quelque matière mauvaise qu'il ait formée et mise en ordre, mais en telle sorte néanmoins qu'il ait laissé quelque chose de mauvais qu'il n'ait pas voulu changer en bien? Et pourquoi aurait-il fait cela, puisque étant tout-puissant, il ne lui aurait pas été difficile de la convertir et de la changer entièrement, sans qu'il restât en elle rien de mauvais? Ou pourquoi a-t-il voulu se servir de cette matière corrompue pour en former quelque chose? et que ne l'a-t-il plutôt anéantie par sa toute-puissance? Pouvait-elle subsister contre sa volonté? ou bien, si elle était éternelle, pourquoi, durant tous ces temps infinis qui ont précédé la naissance des siècles, a-t-il souffert qu'elle demeurât de la sorte, et pourquoi s'est-il avisé si tard de s'en servir pour en former quelque créature? Que si Dieu s'est résolu tout d'un coup de faire quelque chose, ce qu'il devait faire était plutôt d'anéantir cette matière mauvaise, afin de demeurer lui seul, comme étant le bien suprême et véritable et la source infinie de tous les biens. Ou si celui qui est infiniment bon vait communiquer sa bonté et la faire reluire la création de quelque excellent ouvrage, pouvait-il pas détruire cette matière mau et en former une bonne, dont il eût créé to choses? Car il ne serait pas tout-puissant s'il pouvait rien créer de bon sans l'aide d'une tière mauvaise que lui-même n'aurait pas créé

Voilà les pensées que je roulais dans m esprit, qui était alors en un état déplorable, a sans cesse par la frayeur de la mort, et ro de mille soins qui le dévoraient. Et quoique ne connusse pas encore la vérité, mon cœur né moins était ferme et inébranlable dans la foi Jésus-Christ notre Seigneur et notre souve maître, que l'Église catholique nous enseig Ce n'est pas que la foi que j'en avais alors ne très informe, et comme flottante en plusie points; mais elle demeurait enracinée dans m âme, et s'y fortifiait tous les jours de plus plus.

CHAPITRE VI.

Des vaines prédictions des astrologues.

J'avais aussi renoncé dès lors aux trompe prédictions des astrologues et à l'impiété leurs rêveries. Que je vous bénisse encore sur point, mon Dieu, du plus profond de mon c et que je reconnaisse la miséricorde infinie vous m'avez faite! Oui, mon Dieu, c'est vous qui m'avez détrompé de ces illusions et de songes. Car, qui peut nous tirer de toutes erreurs pernicieuses et mortelles, que celui est la vie suprême qui ne peut mourir, qui est sagesse éternelle qui éclaire toutes les âmes d leurs ténèbres et dans leurs aveuglemens, s avoir besoin d'aucune lumière, et qui gouve tout l'univers par cette admirable providen qui s'étend jusqu'à une feuille d'arbre que le v emporte? Vous vous servîtes, mon Dieu, d'u rencontre merveilleuse pour vaincre cette o niâtreté avec laquelle je combattais les raiso du sage vieillard Vindicien et de Nébride, q bien que jeune, avait une lumière d'esprit in comparable, dont le premier soutenait très fo tement, et le second me disait souvent, quoiqu avec quelque sorte de doute, qu'il n'y a point d science capable de prévoir les choses future mais que les conjectures des hommes rencontre quelquefois par hasard la vérité, et que dans l multitude des choses qu'ils prédisent, il en arriv

elques-unes, non que ceux qui les assurent en nt aucune connaissance, mais parce qu'entre t d'événemens imaginaires qu'ils prédisent l'air, il est presque impossible que, dans le rs des choses du monde, il ne s'en trouve lqu'un de véritable. Vous vous servîtes donc r me faire rendre à la vérité, d'un de mes is qui n'était pas fort savant en astrologie, et était néanmoins fort curieux et fort ardent à sulter les astrologues. Il avait appris de son e une chose très importante pour ruiner te la vaine estime de cette science, sur laquelle e faisait pas assez de réflexion.

Cet homme, nommé Firmin, qui avait été fort n élevé, et qui n'était pas peu instruit dans loquence, me consultant un jour comme le s cher de ses amis, touchant quelque affaire i lui donnait une grande espérance pour sa tune, et me demandant ce qu'il m'en semblait n ce que j'en pouvais juger par son horos-pe, je ne refusai pas de lui dire mes conjec-es, et ce qui me vint en la pensée. Mais nme je commençais déjà à entrer sur ce sujet s l'opinion de Nébride, j'y ajoutai que j'étais sque persuadé que toutes ces prédictions ient vaines et ridicules. Alors il me raconta son père avait eu une curiosité nompareille r les livres qui traitent de cette science, et qu'il it un ami qui ne les aimait pas moins que ; de sorte qu'ils donnaient l'un et l'autre tout r temps à cette étude, et brûlaient d'une telle sion pour ces niaiseries, qu'ils observaient qu'à la naissance des animaux qui naissaient z eux, et remarquaient quelle était la situa-n du ciel en ce moment, afin de se rendre ans par ces sortes d'expériences.

Il disait donc avoir appris de son père, que sque sa mère était grosse de lui qui me par-t, il se rencontra qu'une servante de son ami tait aussi : ce qu'il ne manqua pas de recon-ître aussitôt, lui qui observait même si exac-ment quand ses chiennes faisaient leurs petits. nsi, il arriva que tous deux remarquant avec soin nompareil le jour, l'heure et le moment l'accouchement, l'un de sa femme, et l'autre sa servante, elles accouchèrent toutes deux emble, et si fort en même temps, que n'y ant pas à dire une minute, ils furent obligés faire tous deux la même figure, l'un de la ssance de son fils, et l'autre de celle du fils de sa servante; car, comme ces deux femmes commencèrent à être en travail, ils se donnèrent avis de ce qui se passait dans leurs maisons, et tinrent des valets tout prêts pour se les envoyer à l'instant qu'elles seraient accouchées, ce qui leur était facile par le pouvoir que chacun d'eux avait chez soi. Il ajoutait que ces valets qu'ils s'envoyèrent, se rencontrèrent si justement à moitié chemin, qu'ils ne purent ni l'un ni l'autre remarquer qu'un même moment et un même regard des planètes dans la naissance de ces deux enfans; et néanmoins Firmin, comme étant d'une maison considérable parmi les siens, vivait dans le monde avec estime et avec éclat, son bien s'augmentait tous les jours, et il était élevé dans les charges les plus honorables; au lieu que le fils de cette servante était toujours dans une vie sujette et malheureuse, sans sentir diminuer le poids du joug si rude et si ennuyeux de sa condition servile; ce que je savais par le rapport de celui-là même qui le connaissait parfaitement.

Ayant ouï cette histoire, et l'ayant crue, parce que celui qui la racontait était très digne de foi, ce qui me restait de doute fut éclairci, et toute ma résistance fut vaincue. La première chose que je fis ensuite fut de tâcher de guérir même l'esprit de Firmin de cette curiosité si vaine, lui représentant pour cela, qu'en considérant la figure de sa nativité j'aurais dû, pour leur dire vrai, y remarquer que ses parens étaient des principaux de leur province, et tenaient un grand rang dans leur ville; qu'il était fort bien né; qu'il avait été élevé avec grand soin, et instruit dans les belles-lettres. Que si ce serviteur fût venu me consulter et me faire voir que les mêmes constellations avaient présidé à sa naissance, puisque, selon ce qu'il m'en avait rapporté lui-même, il ne pouvait y en avoir eu d'autres, il eût fallu que pour lui dire la vérité, j'y eusse reconnu qu'il était né d'une famille très basse, d'une condition servile, et que toutes les autres circonstances de sa fortune étaient très différentes et très éloignées de celles que j'eusse dû avoir remarquées auparavant. Or, comment aurais-je pu, n'ayant que les mêmes astres à consulter dans ces deux nativités, leur répondre diverses choses; ce que néanmoins j'aurais dû faire pour leur dire la vérité à tous deux, puisque si je leur avais

voulu dire à tous deux les mêmes choses, comme l'inspection des astres m'y obligeait, je me serais nécessairement trompé en l'un ou en l'autre? De là je conclus très certainement que ce que l'on dit de véritable après avoir observé ces astres, se dit par hasard et non par science; et que ce que l'on dit de faux ne doit pas être attribué au défaut de l'art, mais à la tromperie qui se rencontre aisément en tout ce qui ne se dit que par hasard.

Le récit de cette histoire m'ayant donné un grand jour pour découvrir entièrement la fausseté de cet art, comme je souhaitais avec passion de pouvoir convaincre d'erreur et rendre ridicules ceux qui font profession de cette science, et qui vendent aux autres leurs songes et leurs rêveries, pour leur ôter tout moyen de se défendre, en disant que Firmin ou son père n'avait pas dit vrai en ce qui m'avait été conté, je commençai à considérer en moi-même tout ce qui se pouvait dire sur cette matière, et à faire particulièrement réflexion sur l'exemple de deux jumeaux, dont la plupart venant au monde se suivent de si près, que de quelque importance que l'on veuille dire qu'est ce petit intervalle de temps dans la nature des choses, il est néanmoins si insensible qu'un astrologue ne saurait le remarquer, ni faire pour cela d'autre figure que celle qu'il est obligé de considérer pour bien réussir dans ses prédictions. Et néanmoins ses prédictions ne se trouveraient pas véritables, puisqu'en observant deux figures tout-à-fait semblables, il aurait dû dire les mêmes choses d'Ésaü et de Jacob, dont la vie ayant été si différente, ces mêmes choses qu'il aurait prédites se seraient par conséquent trouvées fausses. Ou s'il prédisait véritablement les événemens de leur vie, il ne dirait donc pas les mêmes choses de tous les deux, quoiqu'il ne pût voir que les mêmes dans les figures de la nativité de l'un et de l'autre. Et ainsi ce serait par hasard et non par science qu'il dirait vrai.

Car, comme vous gouvernez tout l'univers, mon Dieu, avec une justice suprême et une sagesse incomparable, vous faites, par de secrets mouvemens, que sans que ces astrologues ni ceux qui les consultent sachent ce qui se passe dans eux, les uns rendent des réponses et les autres les reçoivent telles qu'ils méritent, selon la corruption qui est cachée dans le fond des âmes, et l'abîme impénétrable de vos ju[...] que l'homme ne soit pas si hardi, [...] que de vous demander : « Qu'est-ce [...] pourquoi cela »? Qu'il se garde bie[...] demander puisqu'il est homme, et [...] quent incapable de pénétrer les secr[...] admirable conduite.

CHAPITRE VII.

Il souffre de grandes peines en son esprit en [...] cause du mal, et ne pouvant concevoir le[...] tuelles.

Seigneur, qui êtes mon protect[...] seul appui, vous m'aviez alors affr[...] liens; mais je ne pouvais encore tro[...] issue pour sortir du labyrinthe où j[...] en voulant chercher la cause du m[...] permettiez pas néanmoins que l'a[...] mes pensées sur ce sujet pût me d[...] aucune sorte de la foi qui me faisait [...] seulement que vous êtes, mais qu[...] sence est immuable, que vous pre[...] hommes, que vous les jugez selon le[...] et que Jésus-Christ, votre fils uniqu[...] gneur, et l'instruction des divine[...] que l'autorité de votre Église cath[...] rend si recommandables, sont la s[...] salut par laquelle vous voulez c[...] hommes à cette vie bienheureuse [...] nous réservez après notre mort.

Ces vérités étant donc si puissa[...] blies dans mon esprit que rien n'ét[...] de les ébranler, je ne laissais pas t[...] rechercher avec mille inquiétudes [...] nes d'où pouvait procéder le mal. [...] mens mon cœur ne souffrit-il point d[...] tement de ces pensées? Quels soupir[...] point? Vos oreilles les entendaient; [...] le savais pas; et lorsque, dans le sile[...] vaillais avec tant d'efforts à cette rec[...] accablemens de mon esprit étaient [...] voix éclatantes qui s'élevaient jusqu'[...] votre miséricorde.

Vous saviez, mon Dieu, ce que j[...] et nul homme du monde ne le savait [...] tait-ce que ce peu que je disais à m[...] times amis? Comment auraient-ils p[...] jusque dans mon âme pour y voi[...] trouble et ce grand tumulte dont ell[...] tée, et que je n'aurais pas pu moi-

vrir quand je n'aurais fait autre chose que entretenir avec eux? Mais tous ces efforts ites ces plaintes, qui étaient comme des emens de mon cœur, montaient jusqu'à « mes désirs étaient présens devant vous, mière de mes yeux n'était plus avec moi » user des termes de l'Écriture; car cette e est intérieure, et j'étais tout extérieur: occupe point de lieu, et je ne portais mon nation que vers les choses qui remplissent le lieu, et là je ne trouvais point de lieu reposer; nulle d'elles ne me recevait en que je pusse dire : « Cela me suffit, et me bien; » ni ne me permettait de retourner lieu où je pusse avoir quelque repos, parce 'étais au-dessus de toutes ces choses, e j'étais au-dessous de vous; et que comme s suis assujetti, ô mon Dieu, qui êtes ma éritable joie, il vous a plu de m'assujettir e que vous avez créé de moins noble que .

st là le juste tempérament que j'étais de garder, et comme la moyenne région ssous de vous et au-dessus des créatures, aquelle je devais chercher mon salut, afin nserver inviolablement l'avantage que d'avoir été créé à votre image, qui me donner un empire sur mon corps en me t assujetti à votre puissance absolue et raine; mais ayant voulu par mon orgueil volter contre vous, et m'armer de la dule mon cœur, comme d'un bouclier impéble, pour combattre mon Seigneur et mon e, ces créatures qui devaient être sous mes s'élevaient sur ma tête, et m'accablaient lle sorte qu'elles ne me donnaient point de et ne me permettaient pas de respirer: je ncontrais partout qui se présentaient en à mes sens; et lorsque je pensais rentrer moi-même, et m'entretenir avec mes pences images corporelles me venaient trouelles m'environnaient de tous côtés, comme m'empêcher de retourner en arrière, et laient me dire : « Où vas-tu, toi qui es si r et si indigne de t'élever à la connaisdes choses divines? »

ilà l'état où mes plaies m'avaient réduit; que, selon les oracles de votre parole, vous liez les superbes en permettant qu'ils rent de grandes blessures. Ma présomption m'éloignait de vous; et l'orgueil qui m'avait enflé le visage, me fermait les yeux de telle sorte que je ne pouvais apercevoir la lumière de la vérité.

CHAPITRE VIII.

Que Dieu le tenait toujours dans l'inquiétude et dans la peine jusqu'à ce qu'il connût la vérité.

Seigneur, vous êtes éternel; mais votre colère contre nous n'est pas éternelle, puisque vous avez eu pitié de votre créature, qui n'est que terre et que cendre, et qu'il vous a plu de purifier toutes les taches qui défiguraient mon âme, et qui la rendaient si difforme et si désagréable à vos yeux. Vous agitiez sans cesse mon cœur par des pointes secrètes et invisibles, afin qu'il demeurât toujours dans l'impatience jusqu'à ce qu'il eût une connaissance assurée de vous, en vous considérant par un regard intérieur, et non plus par des fantômes sensibles et corporels. Ainsi mon âme étant touchée par votre main salutaire et toute-puissante, se guérissait peu à peu de l'enflure de son orgueil; et l'œil de mon esprit, qui était tout trouble et tout ténébreux, s'éclaircissait par le remède si cuisant des peines et des douleurs que je souffrais, et reprenait de jour en jour de nouvelles forces.

CHAPITRE IX.

Qu'il avait trouvé la divinité du Verbe éternel dans les livres des Platoniciens, mais non pas l'humilité de son incarnation.

Votre bonté, mon Dieu, me voulant faire connaître comme vous résistez aux superbes et donnez votre grâce aux humbles, et combien est grande la miséricorde que vous avez fait paraître aux hommes dans cette prodigieuse humilité, par laquelle votre Verbe s'est fait homme et a habité parmi nous, vous permîtes que, par le moyen d'un homme extraordinairement vain et glorieux, il me tombât entre les mains quelques livres des philosophes platoniciens traduits de grec en latin, dans lesquels je lus, non pas en mêmes paroles, mais dans un sens tout semblable appuyé d'un très grand nombre de raisons, que le Verbe était dès le commencement; que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu; que toutes choses ont été faites par lui, et que rien n'a été fait sans lui; que ce qui a été fait a vie en lui; que la vie était la lumière des hommes: que cette lumière luit dans les ténèbres,

et que les ténèbres ne l'ont point comprise; qu'encore que l'âme de l'homme rende témoignage de la lumière, elle n'est pas pourtant elle-même la lumière; mais que le Verbe de Dieu, qui est Dieu, est cette lumière véritable qui éclaire tout homme en ce monde; qu'il était dans le monde; que le monde a été fait par lui, et que le monde ne l'a point connu.

Voilà ce que je lus dans ces livres. Mais je n'y lus pas que le Verbe étant venu chez soi, les siens ne l'ont pas reçu; et qu'il a donné le pouvoir d'être faits enfans de Dieu à tous ceux qui l'ont reçu, et qui ont cru en son nom. Je lus aussi que ce Verbe n'était pas né de la chair, ni du sang, ni des désirs sensuels de la volonté de l'homme, mais de Dieu. Mais je n'y lus pas que le Verbe a été fait homme et a habité parmi nous.

Je trouvai qu'il était marqué en plusieurs endroits de ces livres, et en différentes expressions, que le Fils ayant la même essence que le Père, n'a pas cru faire un larcin en se rendant égal à Dieu, puisqu'il est par sa nature une même chose avec lui. Mais je n'y lus point qu'il s'est anéanti soi-même en prenant la forme d'un esclave; qu'il s'est rendu semblable à l'homme en se revêtant de nos infirmités; qu'il s'est humilié et a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, en récompense de quoi Dieu l'a ressuscité des morts, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, afin qu'à cet adorable nom de Jésus toutes les puissances du ciel, de la terre et des enfers plient les genoux, et que les nations reconnaissent et publient à haute voix que Jésus-Christ notre Seigneur est dans la gloire de Dieu son père.

Je trouvai dans ces mêmes livres, que votre Fils unique est éternel comme vous; qu'il subsiste avant tous les temps et au-delà de tous les temps d'une substance immuable; que les âmes ne sont heureuses que par les effusions qu'elles reçoivent de sa plénitude, et qu'elles ne sont renouvelées pour devenir sages que par la participation de sa sagesse, qui se communique à elles. Mais qu'il soit mort dans le temps pour les pécheurs, que vous n'ayez pas épargné votre Fils unique, et que vous l'ayez livré à la mort pour les hommes, je ne le vis point dans ces livres, d'autant que vous avez caché ces mystères aux sages du monde, et les avez seulement révélés aux humbles et aux petits, afin que ceux qui gémissent sous la pesanteur de leurs
viennent à lui, et qu'il les soulage, par
est doux et humble de cœur; et que c'est
conduit dans la justice ceux qui sont
humbles de cœur, qui leur apprend à n
dans ses saintes voies, et qui nous pa
tous nos péchés, lorsqu'il voit en nous u
milité véritable et une douleur non fe
l'avoir irrité par nos offenses.

Mais ceux qui sont enflés d'orgueil
haute opinion qu'ils conçoivent de leur s
ne l'écoutent point quand il dit: « Appr
moi que je suis doux et humble de cœur,
trouverez le repos de vos âmes. » Et lors
qu'ils connaissent Dieu, ils ne le glorifi
comme Dieu, et ne lui rendent pas les
de grâces qui lui sont dues; mais ils s'ég
se perdent dans la vanité de leurs pens
deviennent d'autant plus fous qu'ils se
être plus sages. C'est pourquoi je trou
dans ces livres la gloire de votre incorr
majesté vous était ravie pour la donne
idoles et à des statues formées sur l'ima
ressemblance de l'homme, qui est corru
des oiseaux, des bêtes et des serpens. J'
vai cette viande d'Égypte, laquelle fit
autrefois le droit d'aînesse à Ésaü, c'est-
au peuple juif, le premier né d'entre t
peuples, qui, ne respirant que son ret
Égypte, adorait une bête au lieu de vo
rer, et abaissait son âme, qui était fo
votre image, devant l'image d'un vea
mange de l'herbe.

Je vis toutes ces choses dans ces livre
je ne voulus point me repaître de cette
de l'idolâtrie; car il vous a plu, Seigneur
peler les païens à la participation de vo
ritage; il vous a plu de lever l'opprob
honte de Jacob, de ces peuples ensevelis
tant de siècles dans l'ignorance, lorsqu
accomplir les figures anciennes vous av
féré le peuple gentil, représenté par Ja
était le puîné, au peuple juif, marqué pa
qui était l'aîné. J'étais venu à vous, Sei
du milieu de ces païens, et je comm
tourner ma pensée vers cet or que vou
mandâtes à votre peuple d'emporter d'É
parce qu'en quelque lieu qu'il fût, il était
Et cet or est la sagesse dont vous aviez r
quelque lumière parmi les infidèles,

lorsque vous dites aux Athéniens par votre apôtre, que c'est par vous que nous avons l'être, le mouvement et la vie, ainsi que quelques-uns d'entre eux l'avaient déjà dit auparavant. Et ce qu'il y avait de bon et de vrai dans ces livres des Platoniciens que j'avais lus, venait aussi du même trésor. Mais, je ne m'arrêtai point à ces idoles des Égyptiens, auxquelles ils offraient l'or de votre sagesse, changeant ainsi en mensonge votre vérité, et rendant à des créatures l'honneur et l'adoration qui ne sont dus qu'au seul Créateur.

CHAPITRE X.

Il commence à reconnaître que Dieu étant la vérité même, il ne devait point être conçu comme une chose corporelle.

Ayant tiré de ces connaissances un avertissement salutaire de revenir à moi, j'entrai en moi-même dans le plus secret de mon cœur et de mes pensées, et je me trouvai capable de le faire, parce que je fus aidé de votre secours. J'entrai donc ainsi dans moi-même; et avec l'œil de mon âme, quoiqu'il n'eût encore que peu de clarté, je vis au-dessus de ce même œil de mon âme et au-dessus de la lumière de mon esprit, la lumière immuable du Seigneur, et cette lumière n'était pas celle que nous voyons, ni quelque autre de même nature, mais qui aurait été seulement plus grande, plus parfaite, plus éclatante et plus étendue dans toutes les parties de l'univers. Elle était d'une autre espèce, et entièrement différente de la lumière ordinaire. Elle n'était point au-dessus de mon esprit, comme l'huile est au-dessus de l'eau et le ciel au-dessus de la terre, mais elle était au-dessus de moi-même comme m'ayant donné l'être, et j'étais au-dessous d'elle comme ayant été créé par elle. Celui qui connaît la vérité, connaît aussi cette lumière; et celui qui connaît cette lumière, connaît aussi l'éternité; et c'est la charité qui la fait connaître.

O éternelle vérité! ô véritable charité! ô chère éternité! C'est vous qui êtes mon Dieu, et c'est pour vous que je soupire jour et nuit. Aussitôt que je commençai à vous connaître, vous m'ouvrîtes les yeux pour me faire voir qu'il y avait des choses qui pouvaient tomber sous l'intelligence humaine; mais que je n'étais pas encore capable de les entendre. Et vos regards furent si clairs et si pénétrans, que la faiblesse de ma vue ne pouvant les soutenir, je fus avec tremblement touché d'amour et de crainte, et trouvai que le péché, qui avait presque effacé votre image dans mon âme, m'avait tellement éloigné de vous, que je n'entendais que comme d'un lieu fort élevé au-dessus de moi cette voix par laquelle vous me disiez : « Je suis la nourriture des forts : croissez, et puis vous me mangerez. Vous ne me changerez pas néanmoins en votre substance, comme il arrive en la nourriture corporelle, mais ce sera vous qui serez changé en moi. »

Je connus alors que vous châtiez les hommes à cause de leurs péchés, et que par cette raison vous aviez rendu mon âme plus sèche qu'une toile d'araignée, selon la parole du prophète. Ce qui me fit dire en moi-même : « La vérité n'est-elle donc rien, parce que je ne la vois point se répandre en aucuns espaces ni finis ni infinis? » Et vous me répondîtes en criant comme de fort loin : « Tant s'en faut qu'elle ne soit rien, que c'est moi qui suis celui qui est. » Cette voix que j'entendis intérieurement dans mon cœur, fit cesser de telle sorte tous mes doutes, que j'aurais été capable depuis ce moment de douter s'il y a une vérité qui se voit par l'œil de l'intelligence, et reluit dans toutes les créatures visibles.

CHAPITRE XI.

Que les créatures sont et ne sont pas.

Je considérai ensuite toutes les choses qui sont au-dessous de vous, et je reconnus qu'on ne saurait dire ni qu'elles sont absolument, ni qu'absolument elles ne sont pas. Car elles sont, en ce qu'elles ont reçu leur être de vous; et elles ne sont pas, en ce qu'elles ne sont pas ce que vous êtes, n'y ayant point d'être véritable que celui qui subsiste sans altération et sans changement. Tout mon bonheur consiste donc à être attaché à Dieu, puisque si je ne subsistais en lui, je ne pourrais pas subsister en moi; et que c'est lui qui, changeant et renouvelant toutes choses, subsiste néanmoins dans un état toujours immuable, et est d'autant plus digne d'être reconnu de moi pour mon Seigneur et mon Dieu, qu'il n'a besoin d'aucun bien que je possède.

CHAPITRE XII.

Que toute nature est bonne, même celle qui est corruptible.

Je compris aussi que toutes les choses qui se corrompent sont bonnes, et qu'ainsi qu'elles ne dourraient se corrompre si elles étaient souverainement bonnes, il ne se pourrait faire aussi qu'elles se corrompissent si elles n'étaient pas bonnes. Car si elles avaient une souveraine bonté, elles seraient incorruptibles, et si elles n'avaient rien de bon, il n'y aurait rien en elles capable d'être corrompu, puisque la corruption nuit à ce qu'elle corrompt, et qu'elle ne saurait nuire qu'en diminuant le bien. Ainsi, ou la corruption n'apporte point de dommage, ce qui ne se peut soutenir; ou toutes les choses qui se corrompent perdent quelque bien, ce qui est indubitable. Que si elles avaient perdu tout ce qu'elles ont de bon, elles ne seraient plus du tout. Autrement, si elles subsistaient encore sans pouvoir plus être corrompues, elles seraient dans un état plus parfait qu'elles n'étaient avant d'avoir perdu tout ce qu'elles avaient de bon, puisqu'elles demeureraient toujours dans un être incorruptible. Or, qu'y aurait-il de plus extravagant que de dire: que les choses deviennent meilleures par la perte de tout ce qu'elles ont de bon? Il est donc clair qu'elles ne seraient point du tout, si elles étaient privées de toute la bonté qu'elles possèdent. D'où il s'ensuit que tant qu'elles subsistent, elles sont bonnes; et que toutes les choses qui sont, sont bonnes; et que ce mal dont je cherchais l'origine avec tant de soin n'est nullement une substance, puisque si c'en était une, ce serait un bien et non pas un mal; car, ou ce serait une substance incorruptible, ce qui serait un très grand bien, ou ce serait une substance corruptible, laquelle ne pourrait être sujette à corruption, parce qu'elle serait bonne.

Ainsi, je vis et reconnus clairement que vous n'avez rien fait que de bon, et qu'il n'y a point de substance qui ne vous doive son être. Car encore que vous n'ayez pas créé toutes choses dans un égal degré de bonté, elles le sont néanmoins toutes, parce qu'elles sont toutes bonnes chacune en particulier; et elles sont très bonnes toutes ensemble, puisqu'il est dit de tous vos ouvrages, qu'après les avoir considérés, vous les avez trouvés très bons.

CHAPITRE XIII.

Qu'il n'y a rien que de bon dans les ouvrages de Dieu.

Quant à vous, mon Dieu, il n'y a point d[e] mal, non-seulement au regard de vous, mai[s] même au regard de cet univers que vous ave[z] créé, parce qu'il n'y a rien hors de lui qui soi[t] capable de s'y introduire comme par force e[t] avec violence, et de troubler l'ordre que vous [y] avez établi. Il est vrai que quant aux créature[s] particulières dont est composé le monde, il y e[n] a quelques-unes que l'on estime mauvaises parce qu'elles ne conviennent pas à d'autres mais elles sont bonnes néanmoins, parce qu'il [y] en a d'autres auxquelles elles conviennent, e[t] qu'en elles-mêmes elles sont bonnes. Et toute[s] ces choses qui ne conviennent point entre elle[s] conviennent à la partie inférieure du monde qu[e] nous appelons la terre, laquelle tire de l'avan[-]tage d'avoir au-dessus d'elle un air plein de vent[s] et de nuées.

Et bien qu'à considérer ces choses séparé[-]ment, je puisse désirer qu'elles fussent meilleure[s] qu'elles ne sont, je n'aurais garde néanmoin[s] de désirer qu'elles ne le fussent point en tout, puisque, quand elles seraient seules, je devrai[s] toutefois vous louer de les avoir faites, parce qu[e] toutes vos créatures, les animaux de la terre, les dragons et toutes les eaux, le feu, la grêle, la neige, la glace et ces tourbillons qui vou[s] obéissent, les montagnes, les collines, les arbre[s] fruitiers et les cèdres, les bêtes, les reptiles e[t] les oiseaux, les rois du monde et toutes les na[-]tions, les princes et tous les grands, les jeunes, les vierges, les vieillards et les enfans, qu[e] toutes vos créatures, dis-je, font voir sur l[a] terre que vous êtes digne de louange.

Mais quand je considérais qu'on vous lou[e] aussi dans le ciel, et que tous vos anges, toute[s] vos puissances, le soleil, la lune, les étoiles, l[a] lumière, les cieux des cieux, et les eaux qui son[t] au-dessus des cieux chantent incessamment vo[s] louanges, les louanges du Dieu qui les a créé[s] et qui est assis sur son trône au plus haut d[u] ciel, je ne souhaitais point qu'ils fussent meil[-]leurs qu'ils ne sont, parce que je considérais gé[-]néralement tous vos ouvrages. Et quoique j'es[-]timasse que les supérieurs étaient plus noble[s] et plus excellens que les inférieurs, je jugeai[s] néanmoins, et avec grande raison, qu'ils va[-]

ieux tous ensemble que les seuls êtres
rs, considérés en eux-mêmes et sépa-

CHAPITRE XIV.

ı passa de diverses erreurs à la vraie connaissance de Dieu.

bien manquer de jugement pour trou-
dire, mon Dieu, à quelqu'une de vos
s, et j'en manquais bien aussi lorsque
emarquer des défauts en plusieurs de
ages; et parce que mon âme n'avait pas
sse d'accuser son Dieu de quelque im-
n, je ne voulais point vous reconnaître
ateur de tout ce qui ne m'agréait pas
nonde. Ce qui me fit passer dans cette
nion, qu'il y avait deux substances pre-
ui étaient les principes de toutes les au-
ne bonne et l'autre mauvaise : mais mon
e trouvait point de satisfaction dans
reur, et je suivais plutôt les sentimens
es que les miens propres.
, je passai à m'imaginer un Dieu qui
ait les espaces infinis de tous les lieux,
nt que c'était vous qui étiez ce Dieu,
votre siége dans mon cœur, qui devint
noyen le temple abominable de l'idole
'étais ainsi formé. Mais après qu'il vous
d'éclairer mon entendement lorsque je
ais pas, et de me fermer les yeux pour
cher de voir les objets de la vanité, je
çai à goûter quelque repos, et ma folie
ssoupie, mon âme s'éveilla pour vous
er, mon Dieu. Je vis alors que vous étiez
nais d'une manière toute autre que je ne
is imaginé, et cette vue n'avait rien de
ni de terrestre.

CHAPITRE XV.

es les choses participent de la vérité et de la bonté de Dieu.

s cela, je jetai mes yeux sur les autres
et je reconnus qu'elles vous sont rede-
le leur être, et qu'elles ont toutes en
ır fin et leurs bornes. Je reconnus que
tance qu'elles ont en vous, n'est pas
la substance d'un corps en un certain
is qu'elles subsistent en vous par votre
qui est comme la main avec laquelle vous
outes ces choses. Je reconnus qu'elles sont toutes vraies en tant qu'elles sont, et que la fausseté n'est autre chose que la créance qu'on a qu'une chose est lorsqu'elle n'est point. Je reconnus que chacune d'elles a du rapport, non-seulement aux lieux qui lui sont propres, mais aussi aux temps qui lui conviennent, et que vous qui êtes seul éternel, n'avez pas commencé à agir après des temps et des siècles infinis, puisque tous ces temps et ces siècles, soit passés ou à venir, ne pourraient ni arriver ni s'écouler, si vous n'étiez le principe et le moteur immobile de leurs cours et de leurs révolutions.

CHAPITRE XVI.

Que toutes les choses naturelles sont bonnes ; et ce que c'est que le péché.

Je remarquai aussi, et reconnus par expérience, qu'il ne faut pas s'étonner si le pain qui est si agréable à ceux qui ont le goût bon, est désagréable aux personnes qui l'ont mauvais, et si la lumière qui réjouit les yeux qui sont sains, offense ceux qui sont malades. Votre justice même, mon Dieu, déplaît aux méchans, comment donc les vipères et les vermisseaux ne leur déplairaient-ils point? Mais cela n'empêche pas que vous ne les ayez créés bons, et qu'ils ne trouvent leur juste rapport, selon le rang que vous avez voulu qu'ils tinssent dans l'univers entre les plus basses de vos créatures, qui est aussi le rang qui est d'autant plus propre aux méchans qu'ils sont moins semblables à vous; comme au contraire les bons ont d'autant plus de rapport avec les créatures les plus élevées, qu'ils sont plus semblables à vous.

Je recherchai ensuite ce que c'était que le mal et le péché, et je trouvai que ce n'était point une substance, mais seulement un déréglement de la volonté, qui, en s'éloignant de vous, mon Dieu, qui êtes la souveraine substance, se porte dans l'affection de ce qui est au-dessous de vous, et qui en rejetant ce qu'elle a de plus précieux et de plus caché en elle-même, s'enfle d'orgueil et se répand toute par sa vanité dans les choses extérieures.

CHAPITRE XVII.

Par quels degrés il s'était élevé à la connaissance de Dieu.

J'admirais de voir que je commençais à vous aimer, et non plus un fantôme au lieu de vous; mais je ne pouvais néanmoins jouir continuelle-

ment de vous. Car comme, d'une part, l'amour de votre beauté m'enlevait pour m'unir à vous, je sentais aussitôt, de l'autre, que le poids de ma misère m'arrachait et me séparait de vous avec violence, pour me faire retomber avec gémissement dans la bassesse d'où je tâchais de sortir. Et ce poids n'était autre chose que les habitudes de mes passions charnelles.

Mais au moins je me souvenais toujours de vous, et je ne pouvais douter qu'il n'y eût une chose souverainement bonne à laquelle je devais m'attacher, quoique je visse bien pourtant que je n'étais pas encore tel que je devais être pour m'y attacher, parce que le corps qui est corruptible appesantit l'âme, et que cette maison de terre qui est si grossière et si pesante, accable l'esprit lorsqu'il veut s'élever dans ses pensées.

J'étais aussi très assuré que, depuis la création du monde, vos grandeurs invisibles, votre puissance éternelle et votre divinité souveraine ont été rendues intelligibles et comme visibles par l'ordre, la sagesse et la conduite qui reluisent dans l'établissement et la conservation de toutes les choses que vous avez faites. Et recherchant ce qui me fait discerner la beauté des corps tant célestes que terrestres, et quelle est la règle qui est présente à mon esprit lorsque je juge selon la vérité des choses qui sont sujettes au changement, et que je dis : « Cela doit être ainsi, et ceci doit être d'une autre sorte ; » je trouvai qu'au-dessus de mon esprit qui est sujet au changement, il y avait une vérité immuable qui est l'éternité même.

Ainsi, allant par degrés, j'étais monté de la connaissance des corps à celle de l'âme sensitive, qui exerce ses fonctions par le moyen des organes corporels. De là je passai jusqu'à la puissance intérieure à laquelle les sens rapportent les objets extérieurs ; ce qui est la borne de la connaissance des bêtes. Puis je m'élevai jusqu'à cette partie supérieure de l'âme de l'homme, qui par le raisonnement et le discours juge de tout ce que les sens lui rapportent.

Cette partie la plus excellente de mon âme se considérant elle-même, et trouvant qu'elle n'était pas immuable, fit un effort pour s'élever jusqu'à sa plus haute manière de concevoir et de connaître. Car laissant celle qui lui était ordinaire, elle ferma les yeux à cette multitude d'images et de fantômes qui la troublaient auparavant, afin qu'elle pût découvrir quelle est la lumière qui l'éclaire dans la connaissance du bien immuable, lorsqu'elle déclare avec assurance qu'il doit être préféré à celui qui est sujet au changement. Ce qu'elle n'eût jamais fait, si elle en eût eu quelque connaissance, et si elle n'eût espéré de parvenir par ce moyen jusqu'à cette vue de votre être, que l'esprit humain ne saurait envisager que par des regards tremblans et qui passent comme un éclair.

Ayant agi de cette sorte, mon Dieu, je vis par la lumière de l'intelligence vos invisibles beautés comme peintes dans celles des choses visibles que vous avez tirées du néant ; mais je ne pus y arrêter la pointe de mon esprit : l'éclat de votre splendeur m'éblouit les yeux ; et ainsi, étant retombé dans mes faiblesses accoutumées, il ne me resta de ce que j'avais aperçu qu'un souvenir agréable qui m'avait laissé dans un très grand désir de goûter cette viande si délicieuse, dont je n'avais senti que l'odeur qui était excellente et m'avait ravi, mais dont je n'avais pu encore me rassasier et me nourrir.

CHAPITRE XVIII

Qu'il ne connaissait pas encore l'incarnation de Jésus-Christ, qui est l'unique voie du salut.

Je cherchais le moyen de m'acquérir des forces qui me rendissent capable de jouir de vous ; mais je n'en pouvais trouver jusqu'à ce que je connusse le médiateur d'entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, qui étant un Dieu élevé au dessus de toutes choses, et méritant des bénédictions infinies dans tous les siècles, m'appelle et me dit : « Je suis la voie, la vérité et la vie. » Et parce que je n'avais pas la force de manger d'une viande si solide, il s'est revêtu de notre nature. Le Verbe s'est fait chair, afin que votre sagesse éternelle par laquelle vous avez créé tout le monde, pût, en s'accommodant à notre faiblesse, devenir un lait divin pour nous nourrir dans notre enfance.

Mais n'étant pas humble, je ne pouvais connaître l'humble Jésus-Christ mon maître, et j'ignorais les profonds mystères que son infirmité nous enseigne. Car la vérité éternelle, qui est votre Verbe, étant infiniment élevée au-dessus des plus élevées de vos créatures, élève à soi ceux qui se soumettent à elle. Et ayant avec le limon dont nous avons été formés, bâti dans

basse partie du monde la petite maison
humanité pour y faire sa demeure, il s'en
vi pour humilier les superbes, et les faire
de l'amour d'eux-mêmes à l'amour qu'ils
t avoir pour lui. De cette sorte il les a
de leur orgueil et remplis d'une affection
sainte, afin que n'étant plus emportés
e la voie de salut par la confiance qu'ils
t en leurs propres forces, ils connussent
iblesse en voyant à leurs pieds un Dieu
u faible et infirme par la participation de
nature mortelle, et que, lassés de leur long
nent, ils se prosternassent devant cette
té rabaissée, qui en se relevant, les relè
aussi avec elle.

CHAPITRE XIX.

ce temps-là il croyait que Jésus-Christ n'avait été qu'un excellent homme.

s j'étais bien éloigné de ces pensées, et
s autre créance de Jésus-Christ mon Sau-
sinon que c'était un homme d'une sagesse
able, auquel nul ne se pouvait égaler, prin-
ment en ce qu'étant par miracle né vierge,
semblait que sa conduite toute divine sur
avait mérité cette autorité souveraine qui
dait maître du monde, afin de nous en-
r, par son exemple, à mépriser les biens
rels pour acquérir l'immortalité.
is je n'avais pas le moindre soupçon du
re enfermé dans ces paroles: « Le Verbe
ait chair; » et ayant appris par l'histoire
t écrite de lui, que lorsqu'il était dans le
e il a mangé, bu, dormi, marché, s'est
, s'est attristé, et a conversé avec les
es, je concevais fort bien que la chair n'a-
u seule être unie au Verbe, mais seule-
avec une âme et un esprit raisonnable.
qui connaissent l'immutabilité de votre
, dont j'avais dès lors assez de connais-
pour n'en point douter, savent bien que
ces actions ne lui pouvaient être propres,
ne mouvoir en un temps les membres du
par une volonté libre, et puis ne les mou-
plus; être touché de quelque passion, et
n'en avoir plus de sentiment; faire des dis-
admirables, et puis se taire, sont des
tions propres à une âme qui est sujette au
gement. Que si ces actions avaient été
ment rapportées de Jésus-Christ, toutes les autres choses qu'on a écrites de lui seraient suspectes de mensonge, et les hommes ne pourraient trouver dans l'Écriture sainte aucune certitude de foi pour les conduire à leur salut.

Mais, parce que l'on ne saurait douter de la vérité de l'Écriture, je reconnaissais en Jésus-Christ non-seulement le corps d'un homme et une âme sensitive, mais une âme raisonnable qui compose avec le corps la nature entière de l'homme; et quoique je ne crusse pas que cet homme fût uni à la personne du Verbe, je croyais néanmoins qu'il avait de très grands avantages sur tout le reste des hommes, possédant avec éminence les plus excellentes qualités dont la nature humaine soit capable, et participant d'une plus haute et plus parfaite manière à la sagesse éternelle.

Quant à Alipe, il pensait que, dans la créance qu'ont les catholiques que Dieu s'est revêtu d'une chair humaine, ils tenaient qu'il n'y a en Jésus-Christ que la divinité et la chair de l'homme. C'est pourquoi étant très persuadé que l'on ne saurait, sans avoir une âme raisonnable, faire toutes les choses qu'on a écrites de lui, il se portait avec peine à embrasser la foi de l'Église. Mais ayant appris que cette opinion était l'hérésie des Apollinaristes, il embrassa avec joie la foi catholique qui la condamne.

Pour ce qui est de moi, je confesse que je n'ai appris que quelque temps après lui quelle différence il y a, dans le mystère de l'Incarnation, entre la vérité catholique et la fausseté de la créance de Photin. Sur quoi il faut avouer que les contestations des hérétiques servent à faire connaître encore beaucoup plus clairement quels sont les sentimens de votre Église, et quelle est la saine doctrine. Aussi est-ce sans doute pour cette raison, qu'il est nécessaire qu'il y ait des hérésies, afin que la faiblesse et la légèreté des uns fassent éclater davantage la constance et la fermeté des autres.

CHAPITRE XX.

Que les livres des Platoniciens l'avaient rendu plus savant, mais aussi plus vain; et qu'il lui avait été avantageux de les lire avant l'Écriture.

Mais ces livres des philosophes platoniciens que je lisais alors, m'ayant engagé à la recherche d'une vérité détachée des corps et de la matière, je vis par la lumière de l'intelli-

gence, que la beauté des choses visibles que vous avez créées était comme un tableau de vos beautés invisibles, lesquelles ne pouvant pénétrer, je reconnus que ce qui m'empêchait de les comprendre, était les ténèbres dont mon âme était obscurcie. J'étais assuré que vous êtes, et que vous êtes infini, sans que pour cela vous vous répandiez dans des espaces finis ou infinis. J'étais assuré que vous seul aviez un être véritable, parce que vous êtes toujours le même, sans être sujet à aucune altération, soit en changeant de lieu ou de qualités. Et j'étais assuré que toutes les autres choses procèdent de vous comme de leur source, par cette seule raison indubitable qu'elles sont, puisqu'elles ne sauraient être que par vous. J'étais assuré de toutes ces vérités, et je me trouvais néanmoins trop faible pour pouvoir encore jouir de vous.

Je discourais sur ce sujet, comme si je fusse déjà devenu savant, et toutefois si je n'avais cherché, dans Jésus-Christ notre Sauveur, la voie qui conduit à vous, je me serais perdu dans toute cette science. Car, étant encore tout plein de misères et des peines de mes péchés, je voulais déjà passer et pour docte et pour habile; et non-seulement je ne pleurais pas mes fautes, mais j'étais enflé d'orgueil par la vanité que me donnait ma science prétendue.

Car où était cette charité, qui, pour bâtir l'édifice de notre salut, le fonde sur l'humilité qui est Jésus-Christ lui-même? Et ces livres eussent-ils jamais été capables de me l'enseigner? Mais je crois que vous voulûtes, mon Dieu, qu'ils me tombassent entre les mains avant que d'avoir lu avec attention votre divine parole, afin que je ne pusse jamais oublier quels sentimens ils m'avaient donnés; et que vos saintes Écritures ayant ensuite humilié et adouci mon esprit, et votre main favorable ayant touché et guéri les plaies de mon âme, je fusse capable de remarquer quelle différence il y a entre la vaine confiance en ses propres forces et l'humble reconnaissance de la faiblesse, entre ceux qui savent où il faut aller, mais qui ne savent pas le chemin qu'ils doivent tenir, et ceux qui connaissent le chemin de notre bienheureuse patrie, lequel ne nous y conduit pas seulement pour en avoir la vue, mais nous en donne la possession et la jouissance. Car si j'eusse commencé par vos livres sacrés à m'instruire de ce que je devais croire, et à goûter vos douceurs en me les rendant familiers, et que je fusse tombé ensuite dans la lecture des livres profanes, ils eussent peut-être détruit en moi le fondement de la piété, ou si j'eusse conservé les mouvemens et les impressions salutaires que j'avais tirées de votre sainte parole, j'aurais été capable de croire qu'on peut en concevoir de semblables en s'instruisant seulement dans les livres de ces philosophes.

CHAPITRE XXI.

Qu'il trouva dans les Écritures saintes l'humilité et la vraie voie du salut qu'il n'avait point trouvées dans les livres des Platoniciens.

Je commençai donc alors à lire l'Écriture sainte avec une ardeur extraordinaire, et à révérer ces paroles si vénérables que votre Esprit saint a dictées lui-même. Mais rien ne me touchait tant que les épîtres de saint Paul; et je vis évanouir en un moment toutes ces difficultés qui me faisaient croire qu'en quelques endroits il se contredisait lui-même, et que ses paroles ne s'accordaient pas avec celles de l'ancienne loi et des prophètes. Je reconnus que ces Écritures si pures et si simples ne sont animées que d'un même esprit, et ne contiennent que le même sens, et j'appris à les considérer avec une joie mêlée de respect et de crainte.

Je connus d'abord que tout ce que j'avais lu de vrai dans les livres profanes se rencontre dans ceux-ci; mais que ceux-ci nous l'enseignent en relevant la puissance de votre grâce, afin que celui qui vous connaît ne se glorifie pas comme s'il n'avait point reçu non-seulement cette connaissance, mais aussi le moyen de l'acquérir, puisqu'il n'a rien qu'il n'ait reçu; afin que non-seulement il soit excité à vous connaître, ô mon Dieu, qui êtes toujours le même, mais aussi qu'il soit guéri de ses péchés pour se rendre digne de vous posséder: et que celui qui est encore tellement éloigné de vous qu'il ne saurait vous apercevoir, ne laisse pas de marcher dans le chemin qui le peut conduire à vous, afin qu'il vous voie et qu'il vous possède.

Car encore que l'homme se plaise intérieurement en la loi de Dieu, et désire de l'accomplir, comment s'affranchira-t-il du joug de cette autre loi qui est dans lui-même, et qui, s'opposant à la loi de son esprit, le réduit sous l'esclavage de la loi du péché qui règne dans toutes

les parties de son corps? Car vous êtes juste, mon Dieu, et ce sont nos offenses, nos impiétés et nos crimes qui vous ont obligé d'appesantir votre main sur nous, et de vous livrer avec justice à ce premier des pécheurs et à ce roi de la mort, qui a persuadé à notre volonté de se rendre coupable, comme la sienne l'était devenue en se séparant de l'obéissance qu'il vous devait.

Que fera donc cet homme si misérable, et qui le délivrera de ce corps de mort, sinon votre grâce par Jésus-Christ notre Seigneur, que vous avez de toute éternité engendré de votre substance en tant que Dieu, et créé dans le temps en tant qu'homme, pour être le chef et le guide de tous ceux qui marchent dans vos voies, lui en qui le prince du monde n'a rien trouvé qui fût digne de mort, et n'a pas laissé néanmoins de répandre son sang innocent? Ce qui lui a fait perdre le droit qu'il a sur nous, et a effacé en notre faveur l'arrêt de notre condamnation.

Ces philosophes ne disent rien de ces mystères dans leurs livres. Ils ne nous donnent point la connaissance de cette humble piété qui ne se rencontre que dans le christianisme. Ils ne parlent point des torrens de larmes que les fidèles répandent en confessant leurs péchés; du sacrifice que vous offre un cœur contrit et humilié; du salut que votre grande miséricorde a accordé à votre peuple; de cette sainte cité, de cette céleste Jérusalem qui est votre bienheureuse épouse; de ce gage de votre saint Esprit que vous nous donnez ici-bas, en nous donnant votre grâce, et de ce calice précieux qui enferme le prix de notre rédemption.

Personne ne chante dans ces livres comme le roi-prophète chante dans les psaumes: « Combien mon âme doit-elle être assujettie à son Dieu, puisque c'est de lui seul qu'elle doit attendre son secours; puisqu'il est mon Dieu, mon refuge et mon protecteur, et qu'étant soutenu de lui, rien au monde ne pourra jamais m'ébranler? » Personne n'entend dans ces livres cette voix du Sauveur qui nous appelle et nous dit: « Venez à moi vous tous qui êtes affligés. » Ces savans dédaignent d'apprendre de lui qu'il est doux et humble de cœur, parce que vous avez, mon Dieu, caché ces mystères aux sages et aux savans du monde, et les avez seulement révélés aux humbles et aux petits.

Aussi y a-t-il grande différence entre apercevoir du haut d'une montagne inculte et sauvage la cité de paix, sans pouvoir, quelques efforts que l'on fasse, trouver en ces lieux déserts et inaccessibles un chemin pour y arriver, à cause qu'ils sont assiégés de tous côtés par ces fugitifs du ciel, par ces anges déserteurs du camp de Dieu, qui y dressent des embûches à tous les hommes sous la conduite de leur prince, qui est un lion et un dragon tout ensemble; et entre marcher dans la voie qui conduit à cette heureuse patrie, sans craindre de faire aucune mauvaise rencontre, parce que le roi du ciel daigne prendre le soin de la rendre si assurée, que ces esprits de ténèbres qui ont abandonné l'armée céleste n'osent exercer leurs brigandages dans ce chemin qu'ils fuient, et qu'ils appréhendent comme leur étant un lieu de supplice. Ces vérités pénétraient jusqu'au fond de mon âme par des voies secrètes et admirables, lorsque je lisais celui qui par son extrême humilité s'appelle le moindre de tous vos apôtres, et j'étais saisi d'étonnement en considérant la grandeur et les merveilles de vos ouvrages.

LIVRE VIII.

CHAPITRE PREMIER.

Saint Augustin se résout d'aller trouver un saint vieillard nommé Simplicien, pour conférer avec lui touchant le genre de vie qu'il devait embrasser.

Mon Dieu, que mon âme repasse en sa mémoire les miséricordes infinies que vous lui avez faites, et qu'elle vous en témoigne sa reconnaissance avec de très humbles actions de grâces. Que votre amour me perce et me pénètre jusque dans la moelle des os, et que je m'écrie dans l'admiration de vos bienfaits: « Seigneur, qui est semblable à vous? Vous avez rompu mes liens, que je vous sacrifie à jamais un sacrifice de louange. Je raconterai ce que vous avez fait pour les rompre; et tous ceux qui vous adorent diront, après avoir entendu ce récit si merveilleux: Le Seigneur est vraiment grand; il est admirable en ses conseils et en ses œuvres: qu'il soit béni dans le ciel et dans la terre. »

Vos paroles, mon Dieu, étaient profondément gravées dans mon cœur, et vous m'environniez de

toutes parts : j'étais assuré de votre éternelle vie, quoique la vue que j'en avais ne fût qu'à travers des ombres obscures, et comme dans un miroir : je ne doutais plus que votre substance incorruptible ne fût la source de toutes les autres substances; et je ne désirais plus d'avoir une plus grande certitude de vous, mais seulement être davantage affermi en vous. Toutefois, pour ce qui était de moi, j'étais encore dans l'incertitude, et ne savais à quoi me résoudre touchant le règlement de ma vie. Il me fallait purifier mon cœur du vieux levain dont il était infecté; et quoique je fusse bien aise de voir que le Sauveur est lui-même la voie qui me conduit au salut, je ne pouvais encore néanmoins marcher dans ces sentiers si étroits qu'il nous a marqués.

Étant donc en cet état, vous me mîtes dans l'esprit qu'il serait bon que j'allasse vers Simplicien, que je considérais comme votre fidèle serviteur, dans lequel on voyait reluire votre grâce; et j'avais appris que s'étant dès sa jeunesse consacré à votre service, il avait toujours vécu dans une très grande piété. Il était alors déjà fort âgé, ce qui me donnait sujet de croire, comme cela était très véritable, qu'ayant passé tant d'années dans la pratique des vertus, il s'était rendu savant en la vie spirituelle par une si longue expérience : ainsi je me résolus de lui découvrir toutes les agitations de mon âme, afin que selon les dispositions où j'étais, il m'enseignât le chemin qu'il jugerait être plus propre pour me faire marcher dans vos voies : car parmi cette multitude de personnes qui remplissaient votre Église, je voyais que l'un marchait d'une sorte, et l'autre de l'autre.

Je souffrais avec déplaisir et comme un pesant fardeau d'être encore dans les engagemens du siècle : car l'espérance d'acquérir du bien et de l'honneur ne m'excitait plus comme auparavant à supporter une si fâcheuse servitude. Ces objets, mon Dieu, ne me touchaient plus en comparaison de vos célestes douceurs, et de la beauté de votre éternelle demeure, pour laquelle je commençais d'avoir de l'amour; mais j'étais encore très fortement attaché par la passion d'avoir une femme. Aussi est-il vrai que l'Apôtre ne me défendait pas de me marier, quoiqu'il nous exhorte à un état plus parfait, en témoignant qu'il souhaiterait que tous les hommes fussent en cela semblables à lui.

Mais, comme j'étais très faible, je choisi ce qui avait le plus de rapport à ma faiblesse par cette seule considération je demeurai tout le reste dans la langueur et dans le cha de tant de soins qui me dévoraient, d'au que le mariage, auquel mon inclination me tait avec une si grande violence, traînait a soi, comme des suites nécessaires, diverse commodités que je ne voulais point souf J'avais appris de la bouche de celui qui e vérité même, qu'il y a des eunuques qui se eux-mêmes rendus tels pour gagner le roya du ciel; mais il ajoute : « Que celui qui sera pable de comprendre cela, le comprenne. »

Ce n'est qu'ignorance et que folie dans les hommes qui ne possèdent pas la véri science de Dieu, et que la connaissance choses qui leur paraissent si belles, n'a pu monter jusqu'à celle du souverain être. Je tais plus alors dans cette erreur; j'en étais s et considérant le témoignage universel de to vos créatures, ô mon Créateur, j'avais tr dans votre sein votre Verbe, qui n'est q même Dieu avec vous et avec le Saint-Espri par lequel vous avez créé toutes choses.

Il y a dans le monde une autre sorte d'in qui connaissent Dieu, et qui néanmoins n glorifient pas comme Dieu, ni ne lui ren pas les actions de grâces qui lui sont dues. tais aussi tombé dans ce malheur; mais, Dieu, votre main secourable m'en retira, e mon âme en état de recouvrer sa santé, p que vous avez dit à l'homme : « Apprends la piété est la vraie sagesse, et ne désire p de paraître sage : car ceux qui se sont est sages sont devenus fous. » Ainsi j'avais tr cette perle précieuse que je devais acquér vendant tout mon bien pour l'acheter; m ne pouvais m'y résoudre.

CHAPITRE II.

Simplicien lui raconte la conversion d'un célèbre prof de rhétorique à Rome, nommé Victorin.

J'allai donc trouver Simplicien, qui était spirituel de l'évêque Ambroise, lequel il baptisé, et que ce grand prélat aimait et h rait véritablement comme son père. Je lui ra tai les diverses agitations et les égaremen mon âme; et lorsque je lui dis que j'avais lu quelques livres des Platoniciens, que Victorin

tait autrefois professeur de rhétorique à Rome, t que l'on m'avait assuré être mort chrétien, vait traduits en latin, il me témoigna beau-oup de joie de ce que je n'avais point lu les uvrages de ces autres philosophes, qui ne s'ar-têtant qu'aux seules choses corporelles, sans orter plus loin leurs connaissances, sont pleins le mensonges et de tromperies; au lieu que ceux les Platoniciens tendent par tous leurs raison-emens à élever l'esprit à la connaissance de Dieu et de son Verbe éternel. Et puis, pour n'exhorter à l'amour de l'humilité de Jésus-Christ, qui est cachée aux sages du monde, et évélée seulement aux humbles, il me remit sur e discours de la conversion de ce même Victorin, u'il avait connu très particulièrement étant à Rome. Et je ne veux pas passer sous silence ce u'il m'en dit, parce qu'il peut beaucoup servir faire connaître les louanges qui sont dues aux erveilles de votre grâce. Il me raconta donc omment ce savant vieillard, qui excellait dans outes les belles sciences, qui avait lu tant de ivres des philosophes, qui en avait porté des gemens si solides, qui les avait éclaircis par es lumières de son esprit, qui était le maître meux de tant de sénateurs illustres, qui, par a haute réputation que ses leçons publiques lui vaient acquise, avait mérité qu'on lui élevât une tatue dans la principale place de Rome, ce que es hommes du siècle tiennent à si grand hon-neur, et qui jusqu'à cet âge avait adoré les idoles t participé à ces mystères sacriléges pour les-quels toute la noblesse et tout le peuple, à la ré-serve d'un très petit nombre, avaient alors une i violente passion qu'ils mettaient même au nombre des dieux l'aboyeur Anubis, et ces autres monstres qui avaient autrefois tenu le parti des ennemis des Romains contre Neptune, Vénus et Minerve, et auxquels néanmoins Rome faisait des sacrifices après les avoir vaincus; il me ra-contait, dis-je, comment ce même Victorin, qui vait défendu durant tant d'années ces divinités abominables avec une bouche qui ne respirait que la terre, n'avait point eu de honte en sa vieil-lesse de s'assujettir comme un enfant à la puis-sance de Jésus-Christ; d'être lavé comme un enfant dans les eaux salutaires du baptême; de soumettre sa tête altière à l'humble joug de l'Évangile, et d'abaisser son front superbe sous les opprobres de la croix.

Grand Dieu, qui avez abaissé les cieux et en êtes descendu, qui avez frappé les montagnes et les avez embrasées, par quelles douceurs et par quels attraits êtes-vous entré dans cette âme, et vous en êtes-vous rendu le maître? Il lisait avec attention, à ce que me rapportait Simplicien, la sainte Écriture et tous les livres des chrétiens qu'il pouvait trouver, et s'efforçait avec un extrême soin d'en pénétrer l'intelligence. Puis il disait à Simplicien, non pas devant le monde, mais en particulier et en secret, comme à son ami: « Sachez que maintenant je suis Chrétien. » A quoi il lui répondait: « Je n'en croirai rien, et ne vous considérerai point comme tel, jusqu'à ce que je vous vois dans l'Église de Jésus-Christ. » Victorin se moquait de cette réponse, et disait: « Sont-ce donc les murailles qui font les Chrétiens? » Et lui répétant souvent qu'il était Chrétien, Simplicien répliquait toujours la même chose, et Victorin continuait toujours à s'en moquer, et à parler avec raillerie de ces murailles. Car il craignait de déplaire à ses amis, qui étaient de superbes adorateurs des démons, et jugeait que leur haine, fondant sur lui du haut de ce comble des dignités temporelles où ils étaient élevés dans cette puissante Babylone, comme des cèdres du Liban que la main du Seigneur n'avait point encore brisés, elle serait capable de l'accabler.

Mais lorsqu'en lisant et en priant avec ardeur, il se fut rendu plus fort dans la foi, il appréhenda d'être désavoué par Jésus-Christ en présence de ses saints anges, s'il craignait de le confesser à la vue des hommes, et connut qu'il se fût rendu coupable d'un très grand crime, s'il eût rougi de faire une profession publique des mystères sacrés dans lesquels votre Verbe s'est humilié, lui qui n'avait pas rougi de révérer publiquement les mystères abominables et sacriléges des démons superbes, auxquels il avait ajouté foi en se rendant leur superbe imitateur. Ainsi, ayant une sainte honte de trahir la vérité, il perdit cette malheureuse honte qu'il avait d'abandonner le mensonge; et tout d'un coup, lorsque Simplicien y pensait le moins, il lui dit: « Allons à l'église, car je veux être Chrétien. » Simplicien, transporté de joie, l'y accompagna à l'heure même; et aussitôt qu'il eut été instruit dans les principes de notre religion, il donna son nom pour être écrit avec

ceux qui devaient être régénérés en Jésus-Christ par les eaux sacrés du baptême. Rome fut remplie d'étonnement, et l'Église de réjouissance. Les superbes entraient en fureur; ils frémissaient de rage et ils séchaient de dépit : mais votre serviteur, mon Dieu, mettait toute son espérance en vous, et ne considérait plus ni les vanités, ni les folies trompeuses du siècle.

Lorsque l'heure fut venue de faire la profession de foi que ceux qui doivent être baptisés ont accoutumé de faire à Rome, en certains termes qu'ils apprennent par cœur et qu'ils prononcent d'un lieu éminent en présence de tous les fidèles, les prêtres proposèrent à Victorin de faire cette action en secret, ainsi que c'était la coutume de le proposer à ceux que l'on jugeait pouvoir être touchés de crainte par une pudeur et une timidité naturelle. Mais il aima mieux faire cette action en public qu'en particulier; et certes avec grande raison : car s'il n'avait pas craint d'enseigner publiquement l'éloquence dont il ne pouvait tirer aucun bien véritable pour son âme, ni d'avoir une troupe d'insensés pour témoins de ses discours et de ses paroles, à combien plus forte raison devait-il faire une profession publique de la religion salutaire qu'il embrassait, et ne pas craindre vos humbles enfans lorsqu'il prononcerait votre parole dans votre Église?

Lors donc qu'il fut monté au pupitre pour faire sa profession de foi, tous ceux qui le connaissaient commencèrent à le nommer avec un bruit; confus de réjouissance; et y avait-il là quelqu'un qui ne le connût? On entendit ce mot de Victorin sortir avec joie comme une voix sourde de la bouche des assistans. L'extrême contentement de le voir excita ce soudain murmure, et le désir de l'entendre parler le fit cesser aussitôt. Il récita le Symbole avec une assurance merveilleuse. Tous les fidèles qui étaient présens eussent voulu comme l'enlever pour le mettre dans le fond de leur cœur, et ils l'enlevaient en effet en l'aimant et en se réjouissant de la grâce si particulière que Dieu lui faisait. Leur joie et leur amour étaient comme les deux mains avec lesquelles ils l'embrassaient et l'emportaient en quelque sorte dans eux-mêmes par une douce et une sainte violence.

CHAPITRE III

D'où vient que l'on ressent tant de joie de la conver des pécheurs.

Mon Dieu, d'où vient que les hommes s jouissent davantage de la conversion d'une qui semblait désespérée, ou qui était dar extrême péril, que si l'on avait toujours e son salut, ou qu'elle n'eût pas été dans grand danger de se perdre? Vous-mêm êtes le père des miséricordes, vous vous ré sez davantage d'un pénitent, que de qu vingt-dix-neuf justes qui n'ont point beso pénitence. Et il est vrai que nous ne sau apprendre sans une extrême consolation, est le contentement que reçoivent les ang voir le pasteur rapporter sur ses épaul brebis qui s'était égarée, et avec combi joie l'on remet dans vos trésors le drachm était perdu, les voisines de la femme q retrouvé s'en réjouissant avec elle. Et q on lit dans votre Église ce qui est dit de jeune fils, qu'il était mort et qu'il est ressu qu'il était perdu et qu'il a été retrouvé, solennelle réjouissance qui se passe dans maison arrache des larmes de nos yeux c'est en nous proprement et en vos ange vous vous réjouissez par la charité saint nous fait saints; puisque pour ce qui e vous, vous êtes toujours le même, et vous naissez toujours d'une même sorte les c qui ne sont pas toujours ni d'une même ma

Qu'est-ce donc qui se passe dans mon lorsqu'elle se réjouit davantage d'avoir r vré ce qu'elle aimait que si elle l'avait tou possédé? Car il n'est pas besoin de nous n en peine de prouver cette vérité, à laque que nous voyons tous les jours devant nos rend un témoignage si illustre. Un emp victorieux triomphe, et il n'aurait pas v s'il n'avait point combattu : plus le péril c couru dans le combat a été grand, et pl ressent de joie dans son triomphe. La te agite un vaisseau et le menace du nauf tous ceux qui sont embarqués tremblent l'effroi d'une mort prochaine : le ciel se ca et alors ces voyageurs se réjouissent avec e parce qu'ils avaient craint avec excès. Une sonne qui nous est chère est malade, e pouls fait assez connaître quelle est la gra

le son mal; tous ceux qui souhaitent sa guéri-
on ne sont pas moins malades d'esprit qu'il est de corps : il commence à se mieux porter, ais n'ayant pas recouvré ses forces, il ne peut archer; et toutefois l'on ressent beaucoup plus joie que lorsqu'il était auparavant dans sa gueur et dans une santé parfaite.

Nous ne jouissons pas même des plaisirs de tte vie sans nous y préparer par quelques ines, que nous ne souffrons point par surprise malgré nous, mais parce que nous les avons cherchées et que nous sommes bien aises de souffrir. Nous ne prendrions point de plaisir boire ni à manger, si nous n'avions ressenti paravant l'incommodité de la soif et de la im ; ce qui fait user de viandes salées à ceux i aiment le vin avec excès, afin que leur altération augmentant et devenant plus piquante, le isir de l'éteindre en buvant soit plus sensible. de là vient aussi que l'on met de l'intervalle tre les fiançailles et les noces, de peur que si mari n'avait désiré avec ardeur pendant quelle temps d'épouser celle qui lui a été fiancée, eût moins d'affection pour elle, étant aussitôt venue sa femme. Ainsi, et dans la volupté inme et criminelle, et dans les plaisirs permis et ites, et dans une amitié honnête et toute re, et dans cet enfant prodigue qui étant ort a recouvré une vie nouvelle, et qui étant rdu s'est retrouvé, nous voyons toujours que mal précède la joie, et que les plus grandes ies succèdent aux plus grands maux.

Mon Seigneur et mon Dieu, d'où vient donc e vous étant vous-même à vous-même le sujet une éternelle joie, et quelques-unes de vos éatures jouissant sans cesse d'une parfaite féicité par le bonheur de votre présence, cette rtie inférieure de l'univers est sujette à de si ands changemens, et se trouve tantôt dans la faillance et tantôt dans l'accroissement, tantôt ns la guerre et tantôt dans la paix? Est-ce la ndition de leur être? et les avez-vous créés ai, lorsque depuis le plus haut des cieux jusqu'au centre de la terre, depuis le commencement jusqu'à la fin des siècles, depuis l'ange squ'au vermisseau, et depuis le premier des ouvemens jusqu'au dernier, vous avez placé utes sortes de biens chacun en son propre u, et fait dans les temps qui y étaient les plus opres tous ces admirables ouvrages qui sont partis de vos mains? O que vous êtes élevé dans les choses les plus élevées! Que vous pénétrez profondément les plus profondes! Vous ne vous éloignez jamais de vos créatures, et cependant nous avons tant de peine à vous retrouver et à retourner à vous!

CHAPITRE IV.

Pourquoi on se doit davantage réjouir de la conversion des personnes célèbres et illustres dans le monde.

Seigneur, agissez en nous par votre grâce : réveillez-nous, rappelez-nous, réchauffez-nous, élevez-nous, enflammez-nous, et faites-nous sentir vos douceurs, afin que sans différer davantage nous vous aimions et courions vers vous. Qui peut nier qu'il ne s'en trouve plusieurs que vous tirez d'un plus grand déréglement et d'un abîme plus profond que n'est celui dont vous avez tiré Victorin, lesquels s'approchant de vous sont éclairés de votre divine lumière, qu'ils ne sauraient recevoir sans recevoir en même temps le bonheur de devenir vos enfans? Mais s'il s'en rencontre qui soient moins connus dans le monde, ceux mêmes qui les connaissent, les voyant convertis, en reçoivent une moindre joie. Car lorsqu'on se réjouit avec plusieurs, la joie de chacun en particulier est beaucoup plus grande, parce que l'on s'échauffe et que l'on s'enflamme les uns les autres. De plus, ceux qui sont connus de plusieurs, ouvrent aussi par leur exemple le chemin du salut à plusieurs; et l'autorité de leurs personnes rendant leurs actions considérables, il s'en trouve beaucoup qui les veulent suivre. C'est pourquoi ceux mêmes qui ont été convertis avant eux se réjouissent extraordinairement de leur conversion, parce qu'ils prévoient qu'elle sera suivie de celle de beaucoup d'autres.

Ce n'est pas que dans votre maison, Seigneur, les riches soient préférés aux pauvres, ou les nobles à ceux qui ne le sont pas, puisqu'au contraire vous avez choisi dans le monde les choses les plus faibles pour confondre les plus fortes, et vous vous êtes servi des plus viles, des plus méprisables et de celles qui ne sont rien, comme si elles étaient quelque chose, afin d'anéantir celles que l'on croit être quelque chose. Toutefois celui-là même qui se disait être le moindre de vos apôtres, et par la bouche duquel vous avez fait entendre ces paroles, après avoir dompté

par les armes de la foi l'orgueil du proconsul Paul, et l'avoir soumis au joug si doux et si agréable de Jésus-Christ, en le rendant par ce moyen simple sujet du roi du ciel, d'officier qu'il était auparavant du roi de la terre, il quitta le nom de Saül et prit celui de Paul pour marque d'une si grande victoire. Car il est sans doute que nous remportons un plus grand trophée sur le démon, lorsque nous surmontons celui qu'il possède avec plus d'empire, et par lequel il en possède un plus grand nombre. Or, il possède davantage les superbes, à cause de la vanité que leur donne leur noblesse; et il en possède par eux plusieurs autres, à cause du pouvoir que leur autorité donne à leur exemple.

Ainsi, plus on avait de plaisir à considérer que l'esprit de Victorin avait servi au démon comme d'une citadelle imprenable, et sa langue comme d'un dard non moins fort que pénétrant, dont il avait tué tant d'âmes; plus il était raisonnable, Seigneur, que vos enfans se réjouissent de ce que notre roi avait enchaîné le fort, et de ce que ses armes lui étant ravies, elles avaient été purifiées, consacrées à votre honneur, et rendues utiles pour votre service à toutes sortes de bonnes œuvres.

CHAPITRE V.

Il décrit la force et la tyrannie que l'habitude du péché exerçait sur lui.

Lors, mon Dieu, que Simplicien, votre serviteur, m'eut rapporté ce que je viens de dire de Victorin, je me sentis touché d'un ardent désir de l'imiter : aussi était-ce le dessein qui l'avait porté à m'en faire le récit; et lorsqu'il ajouta que l'empereur Julien ayant fait un édit, par lequel il défendait aux Chrétiens d'enseigner les lettres humaines, et particulièrement la rhétorique, il se soumit à cette loi, aimant mieux abandonner la profession de parler en public, que de manquer de fidélité à votre parole éternelle, qui rend les langues des enfans éloquentes; il me sembla que s'étant montré si généreux en cette rencontre, il n'aurait pas, d'autre part, été moins heureux d'avoir trouvé une occasion si favorable de ne travailler plus désormais que pour un seul.

Je soupirais, mon Dieu, après cette liberté de ne penser plus qu'à vous; mais je soupirais, étant encore attaché, non par des fers étrangers, mais par ma propre volonté qui était plus dure que le fer. Le démon la tenait en sa puissance; il en avait fait une chaîne, et il m'en avait lié; car en se déréglant dans la volonté, on s'engage dans la passion; en s'abandonnant à la passion, on s'engage dans l'habitude; et en ne résistant pas à l'habitude, on s'engage à la nécessité de demeurer dans le vice. Ainsi cette suite de corruption et de désordres, comme autant d'anneaux enlacés les uns dans les autres, formait cette chaîne, avec laquelle mon ennemi me tenait captif dans une cruelle servitude. J'avais bien une volonté de vous servir avec un amour tout pur, et de jouir de vous, mon Dieu, en qui seul se trouve une joie solide et véritable. Mais cette volonté nouvelle qui ne faisait que de naître, n'était pas capable de vaincre l'autre qui s'était fortifiée par une longue habitude dans le mal. Ainsi j'avais deux volontés, l'une ancienne et l'autre nouvelle, l'une charnelle et l'autre spirituelle qui se combattaient, et en se combattant déchiraient mon âme.

De cette sorte, je comprenais par ma propre expérience ce que j'avais lu : « Que la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit à ceux de la chair. » C'était moi-même qui formais en même temps ces deux désirs; et néanmoins c'était plus moi qui me portais au bien que je commençais d'aimer, que ce n'était moi-même qui me portais au mal que je haïssais; car il semblait que j'eusse moins de part dans ces désordres, puisque je les souffrais plutôt malgré moi que je ne m'y portais volontairement. Mais néanmoins c'était moi-même qui avais rendu ma mauvaise habitude si forte contre moi-même; et ainsi mon mal était volontaire dans son principe, puisque encore que j'eusse voulu pour lors n'être plus en cet état, je m'y étais néanmoins réduit par ma propre volonté. Ainsi j'étais véritablement coupable; et je méritais très justement d'être puni.

Je n'avais plus alors l'excuse qui me faisait croire auparavant, que l'incertitude où j'étais de la connaissance de la vérité était ce qui m'empêchait de renoncer à tous les intérêts du monde, pour ne penser qu'à vous pour vous servir. Car quoique j'en eusse alors une connaissance très assurée, néanmoins étant encore esclave de mes passions, j'appréhendais de me donner tout entier à votre service; et je craignais autant de me

gagé de tous ces empêchemens, comme t craindre d'y être engagé.

i, comme il arrive dans les songes, je sene le fardeau du siècle m'accablait agréableet les pensées que j'avais pour vous, mon étaient semblables aux efforts de ceux ésirant de s'éveiller, sont surmontés par meil, et retombent dans leur assoupissecar bien qu'il n'y ait personne qui veuille rs dormir, et que chacun demeure d'acvec raison qu'il est beaucoup meilleur de , il arrive souvent néanmoins que l'on ne s les derniers efforts pour s'éveiller lorsse sent pressé d'une grande envie de dorarce qu'encore qu'on voulût bien ne plus r, et qu'il soit temps de se lever, on se aller néanmoins à la douceur et aux es du sommeil. De même je ne doutais plus e valût mieux me jeter entre les bras de mour, que de me laisser emporter à ma n déréglée. Mais j'approuvais l'un, et je l'autre : l'un était victorieux dans mon , et l'autre tenait encore ma volonté dans aînes. Ainsi, je ne savais que vous ré- e lorsque vous me disiez : « Éveillez-vous, ui dormez; levez-vous d'entre les morts, et Christ vous éclairera. » Et quand vous me voir en tant de manières que vous ne me rien que de véritable, je me trouvais con- par la vérité, et ne savais du tout que épondre sinon des paroles d'un homme eux et endormi : « Tout à l'heure, tout à e : laissez-moi un peu; encore un mo- » Mais ce tout à l'heure ne venait jamais; moment durait toujours.

vain je me plaisais en votre loi, selon me intérieur, puisqu'une autre loi qui était ma chair combattait celle qui était dans esprit, et me réduisait sous la servitude de du péché, qui était en moi; car la loi du est la violence de la coutume qui entraîne it, et le tient captif malgré lui, mais justenéanmoins, puisqu'il est assujetti lui-même yrannie de sa passion. Misérable que je Qui me délivrera donc du corps de cette , sinon votre grâce par Jésus-Christ notre eur?

CHAPITRE VI.

Potitien lui raconte la vie de saint Antoine; et comment deux officiers de l'empereur ayant lu la vie de ce saint avaient renoncé au monde.

Mon Dieu et mon Rédempteur, qui avez été tout mon secours, je veux aussi dire, pour la gloire de votre nom, de quelle sorte vous avez rompu les liens qui m'attachaient si étroitement à l'amour des femmes, et m'avez affranchi des soins épineux des affaires temporelles. Mes inquiétudes ordinaires s'augmentaient tous les jours de plus en plus; je soupirais continuellement vers vous, et j'allais aussi souvent en votre Église, que ces occupations, sous le poids desquelles je gémissais, pouvaient le permettre.

Alipe était avec moi, et ayant exercé trois diverses fois l'office d'assesseur à Milan, il n'avait point alors d'emploi; mais il attendait en repos quelque occasion de pouvoir vendre ses avis et ses conseils, comme je vendais mes leçons pour apprendre à bien parler, s'il est vrai que les instructions que l'on en donne soient capables de rendre éloquens ceux qui les reçoivent. Quant à Nébride, il s'était engagé, sur notre prière, à faire quelques leçons des lettres humaines en remplacement de Vérécond, citoyen de Milan et le plus intime de tous nos amis, lequel l'ayant désiré avec passion, et usant du pouvoir de l'amitié, nous avait conjuré de ne lui pas refuser quelqu'un d'entre nous qui fût capable de lui donner ce soulagement, dont il avait alors un très grand besoin, à cause de son indisposition.

Ce ne fut donc pas le désir du gain qui porta Nébride à prendre cet emploi, puisque sa connaissance dans les belles-lettres était si grande qu'il eût pu en exercer de plus importans s'il l'eût voulu. Mais comme il n'y avait point au monde un ami qui le surpassait en affection et en tendresse pour ses amis, le désir de nous obliger ne lui put permettre de nous refuser cette prière. Son extrême prudence le portait à éviter d'être connu des personnes les plus éminentes dans le siècle, parce qu'il ne voulait point s'engager en des inquiétudes d'esprit, et qu'il voulait au contraire le conserver libre pour avoir plus de loisir de méditer, de lire ou d'entendre quelque chose de ce qui regarde la véritable sagesse.

Un jour donc qu'il était absent, je ne me souviens pas pourquoi, un gentilhomme d'Afrique

nommé Potitien, qui était en grand crédit à la cour de l'empereur, nous vint trouver Alipe et moi; je ne sais sur quel sujet, ni ce qu'il désirait. Nous nous assîmes pour nous entretenir, et Potitien ayant aperçu un livre qui était devant nous sur un damier, il le prit, et l'ayant ouvert, il fut surpris de voir que c'était les Épîtres de saint Paul, parce qu'il croyait que c'était quelqu'un de ces livres qui regardaient ma profession; il se mit ensuite à me regarder et à sourire avec témoignage de joie, comme s'étonnant de voir que je n'avais devant moi que ce seul livre. Car il était Chrétien et votre fidèle serviteur, mon Dieu; il se prosternait souvent en votre présence dans l'Église, et y faisait de fréquentes et de longues oraisons. Après que je lui eus avoué que je m'occupais avec très grand soin à cette lecture, il commença à nous parler d'Antoine, solitaire d'Égypte, dont le nom, qui était si célèbre et si illustre parmi ceux qui font profession de vous servir, nous avait jusques alors été inconnu. Ce qu'ayant remarqué, il s'arrêta davantage sur ce discours, et ne pouvait assez s'étonner de voir que nous ignorions ce qu'il nous racontait de ce grand serviteur de Dieu.

Ces effets si merveilleux de votre grâce, qui étaient certifiés par tant de témoins irréprochables, et arrivés depuis si peu de temps, et presque en nos jours dans la religion véritable et dans l'Église catholique, nous remplissaient d'admiration. Et ainsi nous étions touchés d'un égal étonnement, nous d'apprendre des choses extraordinaires, et lui de ce qu'elles nous étaient inconnues. Il nous parla ensuite de cette grande multitude de monastères, de la sainte manière de vivre de ces saints anachorètes, dont les vertus répandent une odeur qui vous est si agréable, et de cette merveilleuse et divine fécondité des déserts, dont nous ne savions chose quelconque, et nous ignorions même que hors les murailles de Milan, il y avait une maison pleine de solitaires très vertueux, qui étaient nourris par l'évêque Ambroise.

Potitien continuant son discours, et nous l'écoutant attentivement, il dit: « Qu'un jour que la cour était à Trèves, et que l'empereur s'occupait après dîner à voir les jeux qui se faisaient dans le cirque, lui et trois de ses amis allèrent pour se divertir en des jardins proche de la ville, où s'étant mis sans dessein à se promener deux à deux, l'un avec lui et les deux autres ensemble, et s'étant ainsi séparés, ces deux derniers, sans savoir où ils allaient, entrèrent dans une petite maison de quelques-uns de vos serviteurs, mon Dieu, qui étant pauvres d'esprit, étaient du nombre de ceux à qui le royaume du ciel appartient; et là ils trouvèrent un livre où la vie de saint Antoine était écrite.

« L'un d'eux commença à la lire, à l'admirer, à s'échauffer, à méditer en soi-même d'embrasser une pareille vie, de quitter le service de l'empereur, et de ne servir que vous seul; car ils étaient du nombre de ceux qu'on appelle agens dans les affaires du prince. Puis, étant soudain devenu tout rempli d'un amour divin et d'une sainte confusion, il entra en colère contre soi-même, et jetant les yeux sur son ami, il lui dit: « Dites-moi, je vous prie, à quoi désirons-nous de parvenir par tant de travaux et tant de peines? Que cherchons-nous? Quel est notre but dans l'exercice de nos charges? Toute notre espérance peut-elle aller plus loin dans la cour qu'à nous faire aimer de l'empereur? et en cela même qu'y a-t-il d'assuré, et qui ne soit sujet à plusieurs dangers? par combien de périls arrive-t-on à une fortune qui est encore environnée des plus grands périls? et de plus, quand est-ce que nous y arriverons? au lieu que si je veux, je me ferai aimer de Dieu dès cette heure. »

Il lui dit ces paroles, étant agité des mouvemens et des troubles que lui causait l'enfantement de sa vie nouvelle. Et recommençant à lire, vous le changiez dans le fond du cœur où vous voyiez ce qui se passait, et son âme se détachait des affections du monde, comme il parut peu après. Car en lisant et en roulant les flots de son esprit en lui-même, il jetait des soupirs et des sanglots; et enfin il choisit et embrassa le meilleur parti, et étant déjà à vous il parla ainsi à son ami: « Je vous déclare que je renonce pour jamais à toutes nos espérances, et que j'ai résolu de servir Dieu, et de commencer dès ce même moment sans attendre davantage, et en ce même lieu sans aller plus loin: si vous ne voulez pas me suivre dans ma retraite, au moins ne vous y opposez pas. » A quoi l'autre répondit, qu'il ne le voulait point abandonner dans une entreprise si sainte, et dans l'espoir d'une si haute récompense. Et ainsi tous deux étant dès lors à vous, mon Dieu, ils commencèrent à

édifier cette tour dont il est parlé dans l'Écriture, en prenant résolution de quitter toutes choses pour vous suivre.

Potitien et celui qui se promenait avec lui dans un autre endroit du jardin étant arrivés en ce lieu-là, et les ayant trouvés, leur dirent qu'il était temps de se retirer, parce que la nuit s'approchait. Mais eux leur ayant déclaré leur dessein, et de quelle sorte ils y étaient entrés et s'y étaient affermis, ils les prièrent de ne les troubler pas dans leur résolution s'ils n'en voulaient pas prendre une semblable. Ceux-ci ne sentant aucun changement dans leur âme, pleurèrent toutefois leur malheur, et se réjouirent de la grâce que Dieu avait faite à leurs amis, puis se recommandèrent à leurs prières, et ayant toujours leurs affections penchées vers la terre s'en retournèrent au palais. Les autres, élevant leurs cœurs au ciel, demeurèrent dans cette petite maison; et à leur imitation, deux filles à qui ils étaient fiancés, après avoir appris ce changement, vous consacrèrent leur virginité.

CHAPITRE VII.

Il décrit les agitations de son esprit durant le discours de Potitien.

Voilà ce que Potitien nous raconta. Mais vous, Seigneur, pendant qu'il me parlait ainsi, vous me rameniez à moi-même. Et parce que j'avais pris plaisir à m'aveugler, et que j'avais comme mis un bandeau sur mes yeux pour ne me point voir, vous me retiriez de cet aveuglement volontaire, et m'exposiez à ma propre vue, afin que je visse combien j'étais laid, sale, difforme, et couvert de taches et d'ulcères. Je le vis donc, et j'en eus horreur. Mais en quel lieu eussé-je pu m'enfuir pour me dérober à moi-même? Que si je m'efforçais de détourner ma pensée de mes péchés, vous vous serviez des paroles de Potitien dans la suite de sa narration, pour m'opposer de nouveau moi-même à moi-même, et me représenter à mon esprit tel que j'étais, afin que je visse dans ce miroir toute la corruption de ma vie et qu'elle me devînt odieuse et insupportable. Ce n'est pas que je l'ignorasse auparavant; mais quoique je la connusse je la dissimulais, je l'oubliais et je fermais les yeux pour ne la point voir; au lieu qu'alors, plus je me sentais touché d'un ardent amour pour ces Chrétiens, dont j'entendais raconter des mouvemens de piété si saints et si salutaires, et qui s'étaient mis entièrement entre vos mains pour recevoir leur guérison, plus en me comparant à eux je concevais une horrible aversion de moi-même de ce que j'avais passé tant de temps, et peut-être plus de douze années, depuis qu'en lisant à l'âge de dix-neuf ans l'Hortensius de Cicéron, j'avais été touché de l'amour de la sagesse, et différais toujours de renoncer à des plaisirs purement terrestres pour travailler à la chercher, quoique non-seulement sa possession, mais sa seule recherche soit préférable à tous les trésors, à toutes les couronnes et à toutes les voluptés de la terre.

Mais, misérable que j'étais, et plus misérable qu'on ne saurait dire! je vous avais demandé, dès ma première jeunesse, qu'il vous plût me rendre chaste, et je vous avais dit dans ma prière: « Donnez-moi, s'il vous plaît, Seigneur, la chasteté et la continence; mais non pas sitôt. » Car je craignais d'être exaucé aussitôt, et que vous ne me guérissiez trop promptement de cette passion forte, et de cette ardente maladie de l'impureté, dont j'aimais mieux voir le feu brûler en moi que non pas s'éteindre. Je m'étais engagé ensuite dans des chemins égarés en me laissant emporter aux superstitions sacriléges des Manichéens. Je ne les tenais pas néanmoins pour des vérités constantes, et les préférais seulement aux vérités catholiques, lesquelles je combattais avec animosité au lieu de les rechercher avec piété.

Je différais donc de jour en jour de renoncer à toutes les espérances du siècle pour ne suivre que vous, mon Dieu, et je croyais ne le faire qu'à cause que je ne voyais rien d'assuré à quoi je me puisse arrêter. Mais enfin le jour arriva, auquel je me vis moi-même tout à nu et à découvert, et auquel ma conscience me fit ces reproches : « Où es-tu, ma langue, toi qui disais que tu ne voulais pas te décharger du fardeau de la vanité, pour suivre une vérité qui ne t'était point connue? Elle t'est connue maintenant, et néanmoins ce fardeau t'accable encore; au lieu que d'autres qui ne se sont pas tant tourmentés que toi pour chercher la vérité, et qui n'y ont pas employé l'étude de dix années et davantage, se sont non-seulement déchargés de ce pesant poids, mais ont pris des ailes pour s'envoler vers le ciel. »

Ainsi, durant que Poititien nous parlait de

la sorte que j'ai dit, je me sentais déchirer le cœur, et j'étais rempli d'une horrible confusion. Son discours étant fini, et ayant fait ce qu'il désirait touchant le sujet pour lequel il était venu, il s'en alla. Alors rentrant en moi, que ne dis-je point contre moi-même? avec quels aiguillons et quelles pointes de reproches ne piquai-je point et n'excitai-je point mon âme, afin qu'elle me suivît dans l'effort que je faisais pour vous suivre? Et néanmoins elle résistait. Elle résistait, et elle ne s'excusait pas. Tous ses argumens étaient renversés. Elle n'avait plus de raison à m'alléguer. Il ne lui restait qu'une appréhension muette, et elle craignait comme la mort, de voir arrêter le cours de ses longues et de ses vicieuses habitudes, qui en la consumant peu à peu la faisaient mourir.

CHAPITRE VIII.

Dans cette violente agitation, il se retire dans un jardin avec Alipe.

Dans ce violent combat qui se passait dans moi-même, et par lequel je livrais de si violens assauts à mon âme dans le plus profond de mon cœur, n'ayant pas l'esprit moins troublé que le visage, je me tournai vers Alipe, et m'écriai : « Que faisons-nous ? Que dites-vous de ce que nous venons d'entendre? Les ignorans ravissent le ciel; et nous, avec toute notre science, sommes si stupides et si hébétés, que nous demeurons toujours ensevelis comme des bêtes dans la chair et dans le sang. Est-ce à cause qu'ils nous précèdent dans la voie de Dieu que nous avons la honte de les suivre? et ne devons-nous pas plutôt rougir de honte de n'avoir pas même le courage de les suivre? » Je lui dis quelques paroles semblables; et le transport où j'étais m'emporta aussitôt hors d'auprès de lui. Et lui cependant demeurait dans le silence étant tout étonné et me regardant. Car je ne parlais pas d'une manière ordinaire, et mon front, mes joues, mes yeux, la couleur de mon visage et le ton de ma voix étaient comme un langage vivant et visible, qui faisait beaucoup mieux connaître que mes paroles ce qui se passait dans mon âme.

Il y avait dans le logis un petit jardin dont nous nous servions comme de tout le reste de la maison, parce que notre hôte à qui elle appartenait n'y demeurait pas. Le trouble qui m'agitait m'y avait mené afin de n'être interrompu de personne dans le violent combat où j'étais entré contre moi-même, jusqu'à ce qu'il se termina où vous saviez, mon Dieu, et que je ne savais pas. J'étais transporté d'une heureuse et salutaire fureur. Je me trouvais comme à l'agonie d'une mort qui devait me faire passer à la vie; et connaissant le mal qui était en moi, je ne connaissais pas le bien qui était sur le point d'entrer en sa place.

Je m'en allai donc dans ce jardin, où Alipe me suivit à l'heure même, sachant que je ne me regardais pas moins comme en secret lorsqu'il était avec moi, que lors que j'étais tout seul, et ne pouvant se résoudre à me quitter, me voyant en cet état. Nous nous assîmes au lieu le plus éloigné de la maison; et aussitôt je me mis dans un frémissement d'esprit, et fus troublé d'une violente indignation contre moi-même, de ce que je ne me soumettais pas à vos volontés, et ne m'unissais pas à vous, mon Dieu, lorsque toutes les puissances de mon âme me criaient que je devais m'attacher entièrement à vos ordres, et semblaient m'élever dans le ciel par les louanges qu'elles vous donnaient. Mais on ne va à vous ni sur des vaisseaux, ni sur des chariots, ni en marchant durant un aussi petit espace de chemin qu'il y avait depuis la maison d'où nous étions partis, jusqu'au lieu où nous étions assis. Car non-seulement y aller, mais même y arriver, n'est autre chose qu'y vouloir aller : mais le vouloir fortement et pleinement, et non pas tourner de côté et d'autre une volonté malade et languissante, dont une partie qui s'élève vers le ciel, combat contre l'autre qui retombe vers la terre.

Enfin je considérais que durant les violentes agitations que me donnait ce retardement de l'exécution de mon désir, je faisais une infinité de mouvemens du corps que les hommes voudraient bien faire quelquefois sans le pouvoir, soit qu'ils n'aient point de bras, ou qu'ils les aient enchaînés ou affaiblis de langueur, ou rendus inutiles par quelque autre empêchement. Si je me suis tiré les cheveux, si j'ai frappé mon front, si j'ai embrassé mes genoux avec mes mains, je l'ai fait parce que je le voulais, et je pouvais aussi le vouloir et ne le pas faire, si les parties de mon corps capables de ce mouvement n'eussent pas été en état de m'obéir. J'ai donc

fit plusieurs actions où le vouloir et le pouvoir n'étaient pas une même chose. Et cependant je ne faisais pas alors ce que je désirais avec une passion sans comparaison plus grande que toutes ces actions, et que j'aurais pu faire aussitôt que je l'aurais voulu, parce qu'il était impossible que le voulant je ne le voulusse pas. De sorte que la volonté et la puissance n'étaient en cela qu'une même chose : et vouloir faire ce que j'avais dans l'esprit était le faire. Il ne se faisait pas toutefois; et mon corps obéissait plus facilement à la plus faible volonté de mon âme, lorsqu'elle lui commandait de se mouvoir, que mon âme n'obéissait à elle-même en la chose du monde qu'elle voulait avec plus d'ardeur, et qui se devait accomplir dans la seule volonté.

CHAPITRE IX.

Du combat qui se passe dans la volonté d'un homme qui se veut convertir à Dieu.

Quelle est la cause d'un effet si prodigieux, et comment une chose si étrange peut-elle arriver? Faites-le-moi connaître, Seigneur, par votre bonté, et permettez que je sonde et que je pénètre les plaies les plus cachées, et les punitions les plus secrètes des enfans d'Adam, pour voir si je pourrai découvrir ce que je cherche. Quelle est donc la cause de cet effet si prodigieux et si étrange? Mon esprit commande à mon corps, et il trouve dans le corps une prompte obéissance. Mon esprit commande à soi-même, et il trouve en soi-même une forte résistance. Mon esprit commande à ma main de se mouvoir, et elle obéit avec tant de facilité et de promptitude, qu'à peine peut-on distinguer le commandement d'avec l'exécution. L'esprit est néanmoins un esprit, et la main un corps. L'esprit commande à l'esprit de vouloir une chose. Celui qui commande n'est point différent de celui qui obéit, et néanmoins on ne lui obéit pas. D'où vient ce prodige si étrange? Il commande, dis-je, de vouloir une chose; il le commande à lui-même; et il ne le commanderait pas s'il ne le voulait pas : et cependant ce qu'il commande ne se fait pas.

Mais c'est qu'il ne le veut qu'à demi; car son commandement n'a de force qu'autant que sa volonté a de plénitude; et autant que sa volonté est imparfaite, autant l'exécution de son commandement est défectueuse. Et certes, puisque ce n'est pas une volonté étrangère, mais elle-même qui commande à elle-même de vouloir, il s'ensuit qu'elle ne commande pas pleinement, lorsque ce qu'elle commande ne s'accomplit pas; car si elle était pleine et entière, elle ne se commanderait pas de vouloir, puisqu'elle voudrait déjà. Ce n'est donc pas un prodige qu'elle veuille en partie, et qu'en partie elle ne veuille pas; mais c'est que l'âme est malade; et qu'encore qu'elle soit soulevée par la vérité, elle ne se peut relever entièrement à cause des mauvaises habitudes qui l'accablent. Ainsi, il y a deux volontés en cette âme, parce qu'aucune des deux n'est pleine et entière, et que ce qui manque à l'une, est ce que possède l'autre.

CHAPITRE X.

Il réfute l'erreur des Manichéens qui croient que les deux volontés contraires venaient de deux natures contraires qui étaient en l'homme.

Exterminez de devant votre face, mon Dieu, comme les présomptueux et les imposteurs méritent de l'être, ceux qui, voyant qu'il se rencontre dans nos délibérations deux volontés opposées, osent assurer qu'il y a en nous deux esprits de deux natures différentes, l'une bonne et l'autre mauvaise : au lieu que ce sont eux qui sont véritablement mauvais, lorsqu'ils ont de si mauvais sentimens, et peuvent devenir bons, s'ils entrent dans une créance conforme à la vérité, et s'ils s'y soumettent en telle sorte que votre apôtre leur puisse dire : « Vous avez été autrefois remplis de ténèbres, mais maintenant vous êtes remplis de lumière en notre Seigneur. » Car lorsqu'ils veulent être remplis de lumière, non en notre Seigneur, mais en eux-mêmes, en croyant que la nature de l'âme est la même chose que Dieu, ils deviennent remplis de plus épaisses ténèbres, d'autant que par un orgueil épouvantable, ils s'éloignent infiniment de vous qui êtes la véritable lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Prenez donc garde, Manichéens, à ce que vous dites; rougissez de honte; approchez-vous de Dieu pour être illuminés de sa grâce, et n'être plus sujets désormais à tomber dans une telle confusion.

Lorsque je délibérais de la sorte pour me résoudre enfin à servir mon Dieu et mon maître, selon la pensée que j'en avais depuis si longtemps, j'étais moi-même celui qui le voulait et

qui ne le voulait pas. J'étais sans doute l'un et l'autre; car je ne le voulais pas pleinement, et je ne m'y opposais pas pleinement. Ce qui faisait que je disputais ainsi en moi-même, et me tourmentais moi-même. Mais bien que ce tourment arrivât contre mon gré, il ne faisait pas voir néanmoins qu'il y eût deux esprits différens en moi; et il montrait seulement la peine que le mien souffrait pour punition de mes offenses. Ainsi ce n'était pas moi qui me causais cette peine, mais le péché qui était en moi par le juste châtiment d'un autre péché plus libre et plus volontaire que j'avais contracté comme enfant d'Adam.

Et certes s'il y avait en nous autant de natures contraires que nous avons de volontés qui se combattent, il n'y en aurait pas seulement deux, mais plusieurs. Lorsque quelque Manichéen délibère s'il ira en leur assemblée ou au théâtre, ces hérétiques s'écrient : « Voilà deux natures différentes, l'une bonne qui veut le mener à l'assemblée, et l'autre mauvaise qui veut l'empêcher d'y aller. Car autrement, disent-ils, d'où pourrait procéder cette contrariété de volontés qui se combattent de la sorte? » Et moi je dis qu'elles sont toutes deux mauvaises, tant celle qui le veut conduire en leur assemblée, que celle qui l'en veut empêcher pour le mener au théâtre. Je veux néanmoins qu'ils croient bonne celle qui conduit vers eux. Mais s'il arrive que quelqu'un de nous sentant en lui-même deux volontés opposées, délibère s'il ira au théâtre ou à notre Église, sans savoir à quoi se résoudre, ne seront-ils pas bien empêchés de trouver ce qu'ils auront à dire en cette rencontre? Car il faut, ou qu'ils confessent ce qu'ils ne veulent en aucune sorte, qu'on peut aller à notre Église par le mouvement d'une volonté qui est bonne, comme y vont ceux qui professent notre religion, et qui participent à ses mystères; ou qu'ils se persuadent qu'il se rencontre dans un même homme deux mauvais esprits et deux mauvaises natures, qui contestent et qui combattent ensemble, et qu'ainsi ce qu'ils ont accoutumé de dire qu'il y a seulement une nature bonne et l'autre mauvaise, ne se trouve pas véritable; ou bien il faut qu'ils se rendent à la vérité, et qu'ils avouent que lorsque quelqu'un délibère, ce n'est qu'une même âme qui est agitée par des volontés différentes.

Qu'ils ne nous disent donc plus, lorsqu'ils voient dans une même personne deux volontés qui se contrarient, que ce sont deux esprits différens qui procèdent de deux substances contraires et de deux principes opposés, l'un bon et l'autre mauvais, lesquels contestent ainsi ensemble. Car vous, mon Dieu, qui êtes la vérité même, vous avez en horreur une opinion si détestable, et vous les convainquez de mensonge; puisque la même chose arrive dans les volontés différentes, lesquelles sont toutes mauvaises : comme quand quelqu'un délibère s'il fera mourir un homme, ou par le poison ou par le fer; s'il usurpera cet héritage, ou cet autre, ne les pouvant usurper tous deux; s'il se servira de son argent pour acheter un plaisir infâme, ou s'il le gardera par avarice; s'il ira au cirque ou au théâtre lorsqu'on y représente des spectacles en même temps; ou, pour ajouter dans ce dernier exemple un troisième sujet de doute, s'il ira dérober quelque chose dans une maison pendant que l'occasion s'en offre; ou enfin, pour y joindre encore un quatrième sujet de doute, s'il ira commettre un adultère l'occasion s'en offrant aussi; lors, dis-je, que toutes ces choses se rencontrent dans un même moment, et qu'on les désire toutes en même temps, quoiqu'on n'en puisse accomplir qu'une. Car ces différentes volontés et même davantage qui peuvent se rencontrer en même temps dans ce grand nombre d'objets que l'on aime, partagent et déchirent le cœur en se combattant les unes les autres : et toutefois les Manichéens ne disent pas qu'il y ait un si grand nombre de différentes substances.

Et la même chose arrive en ce qui est des volontés qui sont bonnes. Car je leur demande s'il n'est pas bon de prendre plaisir à lire l'Apôtre; s'il n'est pas bon de prendre plaisir à chanter les saints cantiques; et s'il n'est pas bon de prendre plaisir à expliquer l'Évangile. Ils me répondront sans doute que toutes ces choses sont bonnes. Mais si elles nous plaisent également, et en même temps, ne sont-ce pas trois diverses volontés qui partagent notre cœur, lorsque nous délibérons laquelle de ces choses nous devons le plutôt embrasser? Car elles sont toutes bonnes, et se combattent l'une l'autre jusqu'à ce que nous en ayons choisi une vers laquelle notre volonté, divisée en tant de différentes affections, se porte enfin tout entière.

De même, lorsque la considération d'un bonheur qui est éternel élève nos esprits vers le ciel,

e plaisir d'un bien passager le rabaisse terre, ce n'est qu'une même âme qui veut ; deux; mais qui ne le veut pas d'une vo-leine et entière. C'est pourquoi elle est e par de cuisans déplaisirs, et ses mau-abitudes l'empêchent de se pouvoir sépa-'autre.

CHAPITRE XI.

d'un côté les voluptés tâchaient de le retenir, et que de l'autre la chasteté l'attirait à elle.

ı les faiblesses et les tourmens dans les-étais. Je m'accusais moi-même beaucoup grement qu'à l'ordinaire, et je me tour-me roulais dans mes liens jusqu'à ce que se tout dégagé, et que les moindres chaî-: cette chaîne, auxquels je tenais un peu n'attachaient encore assez pour m'empê-être libre, fussent tous rompus. Vous me z, mon Dieu, dans le fond du cœur, par 'ère miséricorde, et redoubliez les senti-le ma confusion et de ma crainte, dont ous serviez comme d'aiguillons pour m'ex-sortir de cette malheureuse négligence, faisant voir d'un côté qu'il était honteux neurer, et en me faisant appréhender de , que si je n'achevais de rompre ce qui de ma chaîne, elle ne se renouât et ne chât plus fortement que jamais.

je disais en moi-même du plus profond n âme : « Ne différons pas davantage. ·tissons-nous tout à l'heure ; » et par ces ı je m'avançais dans l'exécution de mon ı. Je l'accomplissais presque et ne l'accom-ı pas néanmoins. Je ne retombais pas tou-dans mes anciennes passions ; mais j'en ncore proche, et semblais reprendre ha-Je faisais ensuite de nouveaux efforts, et hais et embrassais presque déjà le bien désirais, et néanmoins je ne le touchais 'embrassais pas encore, puisque je n'étais tièrement résolu de mourir à la mort pour ı la vie ; le mal qui m'était tourné en habi-yant plus de pouvoir sur moi que le bien, l je n'étais pas accoutumé. Et plus le mo-de ma conversion approchait, plus je sen-a frayeur se redoubler : mais cette frayeur rdait seulement l'exécution de mon des-ns pouvoir me divertir ni m'en faire re-er en arrière.

Ces niaiseries et ces folles vanités qui étaient mes anciennes amies me retenaient, et me ti-rant comme par la robe de ma chair, me disaient d'une voix basse : « Voulez-vous nous abandon-ner ? Sera-ce dès ce moment que vous nous quit-terez pour jamais ? et ce même moment vous ôtera-t-il pour jamais la liberté de faire cette action ou cette autre ? » Que votre miséricorde, mon Dieu, efface de la mémoire de votre servi-teur ce qu'elles me figuraient, et ce que j'ai ex-primé sous ces noms d'une action ou d'une autre. Quelles ordures et quelles infamies ne représen-taient-elles point à mon esprit ? Je les entendais beaucoup moins toutefois qu'à demi, non comme s'opposant hardiment à moi et venant à ma ren-contre, mais comme parlant entre leurs dents derrière moi. Et lorsque je m'en allais, elles me tiraient comme à la dérobée pour m'obliger à les regarder. Ainsi, quoiqu'elles ne pussent m'ar-rêter, elles ne laissaient pas de me retarder et de me rendre plus lent à secouer et à rompre en-tièrement ces chaînes qui m'attachaient encore à elles, pour passer avec vitesse où votre grâce m'appelait. Car cette violente habitude me di-sait : « Pensez-vous pouvoir vivre sans elles ? »

Mais elle ne me disait plus cela que faible-ment, parce que du côté vers lequel je portais mes yeux, et où je craignais de passer, la chas-teté se présentait à moi avec un visage plein de majesté et de douceur, et joignant à un modeste sourire des caresses sans afféteries, afin de me donner la hardiesse de m'approcher d'elle, elle étendait, pour me recevoir et pour m'embras-ser, ses bras charitables, entre lesquels je voyais tant de personnes qui me pouvaient servir d'exemple. Il y avait un grand nombre de jeu-nes garçons et de jeunes filles, des hommes et des femmes de tout âge, des veuves véné-rables, et des vierges arrivées jusqu'à la vieil-lesse. Et cette excellente vertu n'est pas stérile, mais féconde dans ces bonnes âmes ; puisqu'elle est mère de tant de célestes délices qu'elle con-çoit de vous, mon Dieu, qui êtes son véritable et son saint époux.

Elle se moquait de moi, mais d'une moque-rie propre à me donner du courage, comme si elle m'eût dit : « Croyez-vous ne pouvoir faire ce que font ces hommes et ces filles ? et l'ont-ils pu par eux-mêmes ? N'est-ce pas par la puissance de leur Dieu et de leur Seigneur ? c'est lui qui

m'a donnée à eux. Trouvez-vous étrange que vous tombiez, si vous croyez pouvoir vous soutenir de vous-même? Jetez-vous entre les bras de Dieu et ne craignez point. Il ne se retirera pas afin de vous laisser tomber. Jetez-vous-y hardiment, il vous recevra et vous guérira.» Alors je rougissais en moi-même de ce que j'écoutais encore le murmure de ces niaiseries dont j'ai parlé, et demeurais ainsi dans l'incertitude, lorsqu'il me sembla que la chasteté continuait à me dire : «Fermez l'oreille aux discours impurs de votre chair toute terrestre afin de la mortifier. Elle vous représente des plaisirs; mais ces plaisirs sont-ils comparables à ceux qui se trouvent dans l'accomplissement de la loi de votre Dieu?» Ce combat, qui se passait dans mon cœur, n'était que de moi-même contre moi-même. Et Alipe qui était toujours près de moi, attendait sans me rien dire quelle serait la fin de cette agitation extraordinaire.

CHAPITRE XII.

Comment après avoir entendu une voix du ciel, il fut miraculeusement converti par la lecture d'un passage de saint Paul.

Après qu'une profonde méditation eut tiré des plus secrets replis de mon âme, et exposé à la vue de mon esprit toutes mes misères et tous mes égaremens, je sentis s'élever dans mon cœur une grande tempête qui fut suivie d'une pluie de larmes, et afin de la pouvoir verser tout entière avec les gémissemens dont elle était accompagnée, je me levai et me séparai d'Alipe, jugeant que la solitude me serait plus propre pour pleurer tout à mon aise, et je me retirai assez loin et à l'écart, afin de n'être point troublé même par la présence d'un si cher ami.

Voilà l'état où j'étais, dont il s'aperçut. Car je crois que j'avais dit quelque parole d'un ton de voix qui témoignait assez que j'étais tout près de fondre en larmes. Ainsi je me levai, et lui, tout rempli d'étonnement, demeura au même lieu où nous étions assis. Je me couchai par terre sous un figuier : je ne saurais dire en quelle manière; et ne pouvant plus tenir mes larmes, il en sortit de mes yeux des fleuves et des torrens que vous reçûtes comme un sacrifice agréable. Je vous dis plusieurs choses ensuite, sinon en ces mêmes termes, au moins en ce même sens : «Seigneur, jusques à quand, jusques
à quand serez-vous en colère contre moi? Oubli
s'il vous plaît, mes iniquités passées.» Car je co
naissais bien que c'étaient elles qui me ret
naient. Et c'était ce qui me faisait dire avec u
voix lamentable : «Jusques à quand, jusques
quand remettrai-je toujours au lendemain? Pou
quoi ne sera-ce pas tout à cette heure? Pourqu
mes ordures et mes saletés ne finiront-elles p
dès ce moment?»

Comme je parlais de la sorte, et pleurais t
amèrement dans une profonde affliction de m
cœur, j'entendis sortir de la maison la plus p
che une voix comme d'un jeune garçon ou d'u
fille qui disait et répétait souvent en chantan
«Prenez et lisez, prenez et lisez.» Je chang
soudain de visage, et commençai à penser en m
même si les enfans ont accoutumé de chanter
certains jeux quelque chose de semblable; et
ne me souvint point de l'avoir jamais remarqu
Ainsi j'arrêtai le cours de mes larmes, et me l
vai sans pouvoir penser autre chose, sinon q
Dieu me commandait d'ouvrir le livre des ép
tres de saint Paul, et de lire le premier endr
que je trouverais : car j'avais appris que sai
Antoine étant un jour entré dans l'église lor
qu'on sortait de l'évangile, avait écouté et re
comme particulièrement adressées à lui ces p
roles qu'on en lisait : «Allez, vendez tout ce q
vous avez, et donnez-le aux pauvres; vous aur
un trésor dans le ciel : et venez et me suivez.»
que par cet oracle qu'il entendit, il fut dans
même moment converti à vous.

Je retournai donc aussitôt vers le lieu
Alipe était assis, parce que j'y avais laissé l
épîtres de saint Paul lorsque j'en étais parti.
pris le livre, je l'ouvris, et dans le premier endr
que je rencontrai, je lus tout bas ces paroles s
lesquelles d'abord je jetai les yeux : «Ne vivez p
dans les festins et dans l'ivrognerie, ni dans l
impudicités et les débauches, ni dans les co
tentions et les envies; mais revêtez-vous de not
Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas
contenter votre chair selon les plaisirs de vot
sensualité.» Je n'en voulus pas lire davantage,
aussi n'en était-il pas besoin, puisque je n'e
pas plus tôt achevé de lire ce peu de lignes, qu
se répandit dans mon cœur comme une lumiè
qui le mit dans un plein repos, et dissipa tout
les ténèbres de mes doutes.

Puis ayant marqué cet endroit du livre av

igt ou je ne sais quelle autre marque, je mai, et avec un visage tranquille, je fis en- e à Alipe ce qui m'était arrivé. Lui de son me découvrit ce qui se passait en lui et que rais. Il désira de voir ce que j'avais lu. Je montrai; et considérant avec attention ce uivait dans ce passage à quoi je n'avais pas garde, il trouva ces mots : « Assistez celui qui ible dans la foi. » Ainsi il se trouva fortifié ette exhortation, du saint Esprit; et sans er ni retarder, il se joignit à moi par une e et sainte résolution fort convenable à ses rs, qui depuis long-temps avaient été sans araison plus pures et plus réglées que les nes.

là, nous allâmes trouver ma mère, et lui t dit ce qui était arrivé, elle s'en réjouit. lui contâmes ensuite de quelle sorte tout it passé, et elle en fut ravie. Elle tressaillait ie, et louait vos miséricordes, Seigneur, la bonté toute-puissante prend plaisir à sser par la profusion de ses grâces, non- ment nos demandes et nos désirs, mais e aussi nos pensées. Car elle voyait que lui aviez beaucoup plus accordé pour moi, le n'avait accoutumé de vous demander par émissemens et par ses larmes; puisque vous iez converti à vous d'une telle sorte, que je nsais plus à me marier, et renonçais pour is à toutes les espérances du siècle, pour urer ferme dans cette règle de la foi, où lui aviez révélé tant d'années auparavant je serais avec elle. Ainsi vous changeâtes leurs en une joie beaucoup plus grande le n'avait osé désirer, et d'une manière beau- plus chaste et qui lui était plus agréable, si elle eût vu naître les enfans qu'elle me aitait dans un légitime mariage.

LIVRE IX.

CHAPITRE PREMIER.

e Dieu de l'avoir fait renoncer avec joie à tous les vains plaisirs de la terre.

lon Dieu, je suis votre serviteur; je suis votre iteur et le fils de votre servante : c'est vous avez rompu mes liens; et je vous en dois offrir un sacrifice de louange. Que mon cœur et que ma langue vous louent, et que toutes les puissances de mon âme vous disent : « Seigneur, qui est semblable à vous? » Qu'ils vous le disent. Et vous Seigneur, répondez, s'il vous plaît, en disant à mon âme : « Je suis ton Sauveur. » Qui étais-je, hélas! et quel étais-je? Quel mal ne voyiez-vous point dans mes actions? ou si ce n'était dans mes actions, dans mes paroles? ou si ce n'était dans mes paroles, dans mes désirs et dans mes pensées? Mais vous, Seigneur, dont la miséricorde et la bonté n'ont point de bornes, vous avez regardé avec des yeux de compassion ce gouffre de mort dans lequel je m'étais plongé si profondément, et votre main toute-puissante a fait sortir du fond de mon cœur un abîme de corruption. Et ce changement merveilleux que vous fîtes en moi ne consistait en autre chose qu'à faire que je ne voulusse plus ce que je voulais auparavant, et que je voulusse ce que vous vouliez.

Où était donc durant tout ce temps mon libre arbitre, et de quel endroit secret et caché a-t-il été rappelé en un moment pour faire, ô mon Jésus, qui êtes mon refuge et mon rédempteur, que je baissasse la tête sous votre joug si aimable, et les épaules sous le fardeau si léger de votre loi? Combien tout à coup trouvai-je de douceur et de plaisir à renoncer aux plaisirs des vains amusemens du monde, et combien ressentis-je de joie à quitter ce que j'avais tant d'appréhension de perdre! Car vous, qui êtes le seul vrai et souverain plaisir capable de remplir une âme, vous rejetiez loin de moi tous ces faux plaisirs; et en même temps, vous entriez en leur place, vous qui êtes plus doux et plus agréable que toutes les voluptés, mais non à la chair et au sang; qui êtes plus éclatant qu'aucune lumière, mais plus caché que ne sont les secrets les plus cachés; et qui êtes plus élevé que tous les honneurs, mais non aux yeux de ceux qui s'élèvent en eux-mêmes. Mon esprit était déjà délivré des cuisans soucis que donnent l'ambition, l'amour du bien et le désir de se plonger dans la fange des voluptés infâmes et criminelles; et je commençais à ressentir la douceur de m'entretenir avec vous, mon Dieu, qui êtes toute ma lumière, toutes mes richesses et tout mon salut.

CHAPITRE II.

Ayant résolu de quitter sa profession, il diffère d'exécuter son dessein jusqu'aux vacations qui étaient proches.

Je résolus en votre présence, mon Dieu, de me retirer doucement et sans éclat de la profession que je faisais d'enseigner la rhétorique, afin que les jeunes gens qui ne pensaient à rien moins qu'à s'instruire dans votre loi pour acquérir cette paix que la charité répand dans les âmes, mais dont la folle ambition n'avait d'autre but que d'apprendre à bien déguiser la vérité, pour demeurer victorieux en ces guerres qui se passent dans le barreau, n'achetassent plus de moi des armes pour servir à leur fureur.

Il arriva fort à propos qu'il ne restait que très peu de jours jusqu'aux vacations qu'on donne durant les vendanges; ce qui me fit résoudre d'avoir patience, afin de ne me retirer qu'au temps que l'on a accoutumé de discontinuer les leçons publiques, et de ne me plus exposer en vente à l'avenir, moi qui avais l'honneur d'avoir été racheté par vous. Voilà le dessein que je fis en votre présence, lequel je ne communiquai qu'à mes plus intimes amis, et je résolus avec eux de n'en parler à personne; encore que lorsque nous sortions ainsi de cette vallée de larmes, et que nous chantions un cantique de joie à votre louange, vous nous eussiez armé de flèches perçantes et de charbons enflammés pour nous défendre contre ces langues trompeuses qui, sous prétexte de nous conseiller pour notre bien, s'opposent à nos bonnes résolutions, et qui font des hommes ce qu'elles font des viandes qu'elles consomment en les aimant.

Vous avez blessé mon cœur avec des flèches de votre amour; vos paroles étaient comme autant de traits qui le perçaient, et les exemples de ceux de vos serviteurs que vous aviez rendus de ténébreux tout éclatans de lumière, et de morts vivans, se présentaient continuellement à ma pensée, m'enflammaient d'ardeur de vous servir, et m'empêchaient de tomber dans la tiédeur et la négligence qui m'eût pu faire pencher vers les choses basses. Ils m'enflammaient, dis-je, de telle sorte que les vents de contradiction excités par ces langues artificieuses, au lieu d'éteindre le feu que je ressentais dans l'âme, ne pouvaient servir qu'à l'accroître.

Mais parce que la gloire de votre nom étant répandue dans toute la terre, il ne se pouvait faire qu'il ne se trouvât des gens de bi louassent la résolution que je prenais d quitter pour vous servir, il me semblait aurait eu quelque vanité à ne pas atten vacations qui étaient si prochaines, et à avant ce temps une profession publique e à la vue de tout le monde; puisque cette r si prompte aurait donné sujet à chacun d les yeux sur moi, et de publier que j voulu affecter par cette précipitation de n dre considérable. Or, il n'était pas de l dence que je donnasse lieu à tant de jug téméraires et à de mauvais discours, en d sujet aux hommes de blâmer une aussi action que celle que je voulais faire, et chercher par quel esprit je la faisais.

De plus, dès ce même été, mon poumo commencé à s'affaiblir, et à ne pouvoir plu porter l'excessif travail des leçons publiqu il ne me permettait plus de respirer q beaucoup de difficulté, et les douleurs c sentais, jointes à ce que je ne pouvais pl mer une voix nette et qui se fît entendre d témoignaient assez qu'il était malade. Ce dent d'abord m'avait mis en peine, parce me voyais presque obligé par nécessité d donner entièrement un exercice si pénibl au moins de le discontinuer pour quelque si je pouvais guérir de cette indisposition couvrer la santé. Mais aussitôt que je fu une volonté pleine et parfaite de m'em tout entier dans le loisir et dans le rep contemplation de vos grandeurs, ô mon vous savez que je commençai même à re de la joie de ce que cette excuse qui n'ét fausse me pouvait servir, pour adoucir l contentement de ceux qui, par la considé de l'utilité de leurs enfans, ne pouvaient s que je fusse libre.

Étant donc rempli de cette joie, j'att avec impatience que ce reste de temps s'é Je ne sais s'il y avait bien encore vingt mais je sais bien que j'eus beaucoup de p les passer, parce que je n'avais plus cette p de paraître dans le monde, laquelle avait tumé de porter une partie du poids dont chargé, et qu'ainsi, étant réduit à le seul, j'en serais demeuré accablé si la pa n'eût succédé à l'ambition que j'avais a vant. Peut-être, mon Dieu, que quelqu'

vos serviteurs et de mes frères dira que je ne saurais m'excuser de ce qu'étant dès lors dans une entière résolution de vous servir, j'ai pu m'asseoir encore sur la chaire du mensonge, quand ce n'aurait été que durant une heure : et je suis prêt de l'avouer. Mais vous, Seigneur, qui êtes très miséricordieux, ne m'avez-vous pas pardonné ce péché avec tant d'autres si horribles et si funestes, que vous m'avez remis dans les eaux du baptême?

CHAPITRE III.

De l'heureuse mort de deux de ses amis, Véréconde et Nébride, dont le premier lui avait prêté sa maison des champs pour s'y retirer.

Notre bonheur apporta une affliction incroyable à Véréconde, parce qu'étant arrêté au siècle par plusieurs liens qui l'y attachaient très étroitement, il se voyait près d'être privé de notre compagnie. Il n'était pas encore Chrétien; et bien que sa femme fût du nombre des fidèles, c'était l'un des plus grands obstacles qui l'empêchaient de nous suivre dans le chemin où nous entrions, parce qu'il ne voulait se faire Chrétien qu'à une condition avec laquelle il ne pouvait l'être, qui était de quitter sa femme pour renoncer généralement à toutes choses, et se donner tout à Dieu.

Il nous offrit avec beaucoup de bonté une maison qu'il avait aux champs, pour y demeurer durant tout le temps que nous passerions en ces quartiers. Vous ne laisserez pas, Seigneur, cette action sans récompense lors de la résurrection des justes, quoiqu'il vous ait déjà plu lui payer le principal de cette dette, puisque étant tombé dans une grande maladie durant notre absence et depuis notre arrivée à Rome, il se fit Chrétien, et passa de cette vie à une meilleure. Ainsi, vous eûtes pitié non-seulement de lui, mais aussi de nous, qui aurions été touchés d'une douleur insupportable, si en nous souvenant de tant de témoignages d'affection que nous avions reçus de cet ami, nous n'eussions pas eu sujet de croire qu'il était du nombre de vos élus.

Nous vous rendons grâces, Seigneur, de ce que nous sommes à vous, et de ce qu'il vous plaît nous le témoigner par les assistances et les consolations que vous nous donnez. Ainsi, mon Dieu, nous espérons de la fidélité de vos promesses, qu'en récompense de ce qu'il nous prêta sa maison des champs, nommée Cassiaque, où après avoir été agités des inquiétudes du siècle, nous trouvâmes un heureux repos en vous, vous le ferez jouir des beautés de votre jardin du ciel qui est toujours vert et fleurissant, de votre paradis de délices éternelles; puisque vous lui aviez pardonné ses péchés lorsqu'il était encore sur la terre, et que vous l'aviez établi dans votre Église sur cette montagne sainte qui est si fertile et si abondante. Voilà de quelle sorte Véréconde s'affligeait alors sur notre sujet.

Quant à Nébride, il se réjouissait avec nous de ce changement. Car bien qu'il ne fût pas encore Chrétien, et qu'il fût tombé dans le piége de cette erreur pernicieuse qui lui faisait croire que la chair de votre Fils unique n'était qu'un fantôme, il s'en était enfin retiré, et recherchait la vérité avec une merveilleuse ardeur : mais il n'avait reçu encore aucun des sacremens de votre Église. Quelque temps après ma conversion, et que j'eus été régénéré par le baptême, il embrassa aussi la foi catholique et s'en retourna chez lui en Afrique, où il vous servait dans une parfaite chasteté et continence, avec toute sa famille qu'il avait rendue chrétienne. Vous l'avez, Seigneur, affranchi des liens du corps, et il est aujourd'hui vivant dans le sein d'Abraham votre patriarche.

Quoi que puisse être ce sein d'Abraham, c'est là qu'est vivant Nébride, mon cher ami, et que vous avez rendu votre fils adoptif, mon Dieu, d'affranchi qu'il était auparavant. Car en quel autre lieu pourrait être une telle âme? Il vit donc en ce lieu bienheureux, sur le sujet duquel il me faisait autrefois tant de questions, à moi qui avais si peu de lumière et de suffisance pour le satisfaire. Il n'approche plus son oreille de ma bouche : mais il approche la bouche de son âme de cette source éternelle qui est vous-même; et là il désaltère sa soif en buvant autant qu'il veut de cette divine sagesse, et jouissant d'une félicité qui ne finira jamais. Je ne crois pas toutefois qu'il s'enivre de telle sorte dans ce torrent de délices qu'il m'oublie; puisque vous-même, Seigneur, qui êtes cette source adorable dans laquelle il boit, ne m'oubliez pas.

Voilà donc l'état dans lequel nous étions.

Nous consolions Véréconde, qui sans rien diminuer de son amitié pour nous, ne pouvait voir notre changement qu'avec beaucoup de tristesse, et nous l'exhortions à servir Dieu dans la condition du mariage où il était engagé. Et quant à Nébride, nous attendions qu'il nous suivît comme il pouvait, en étant si peu éloigné, et sur le point de le faire à tout moment; lorsque enfin ces jours se passèrent, ces jours, qui nous paraissaient si longs et en si grand nombre, à cause de la passion que nous avions de jouir de cette heureuse liberté dans laquelle nous aurions tout loisir de chanter avec David du fond de notre âme : «Mon cœur ne parle qu'à vous, mon Dieu; je ne cherche qu'un regard favorable de vos yeux, et je ne chercherai jamais autre chose. »

CHAPITRE IV.

Il se retire en la maison des champs de Véréconde. Des livres qu'il fit alors. Des mouvemens de piété qu'il ressentit en lisant les psaumes : et comme il fut guéri par miracle d'un grand mal de dents.

Enfin le jour arriva auquel je quittai entièrement et par effet la profession d'enseigner la rhétorique, comme je l'avais déjà quittée en esprit, et que vous dégageâtes ma langue comme vous aviez déjà dégagé mon cœur. Ainsi, plein de joie, et vous bénissant, mon Dieu, je m'en allai à Cassiaque avec ma mère et Alipe, et quelques autres de mes amis. On peut voir par les livres que j'y composai, ensuite des conférences que j'eus avec ces plus intimes de mes amis, et par ceux que je fis dans les disputes que j'eus seul avec moi-même devant vous, à quoi j'employais la science qu'il vous a plu me donner, et que j'avais consacrée à votre service, mais qui se ressentait encore en quelque chose de la vanité de l'école, ainsi qu'il arrive à ceux qui après avoir couru long-temps ne laissent pas de haleter encore, lors même qu'ils se reposent pour reprendre haleine. Et l'on peut voir par mes lettres ce que j'écrivis à Nébride qui était absent. Je n'ai pas assez de loisir pour rapporter en particulier toutes les insignes faveurs dont vous me comblâtes alors; et d'ailleurs je me hâte de passer à des choses plus importantes.

Mon souvenir me rappelle à vous, mon Dieu, et ce m'est une consolation incroyable de pouvoir reconnaître en votre présence avec quels perçans aiguillons vous pénétrâtes dans mon cœur pour le dompter, de quelle sorte vous abaissâtes les montagnes et aplanîtes les collines de mes pensées vaines et orgueilleuses : vous adoucîtes ce qu'il y avait d'âpre et de rude en mon naturel; et de quelle sorte vous assujettîtes Alipe, cet autre moi-même, sous le joug de votre Fils unique, notre Sauveur, dont il ne pouvait souffrir auparavant que je mêlasse le nom dans mes écrits, parce qu'il aimait mieux que mon style se sentît de l'élèvement des cèdres de la philosophie et de l'éloquence, lesquels votre main depuis a brisés en moi, que de l'humilité et de la bassesse des herbes de l'Évangile et de l'Église qui sont salutaires aux âmes et mortelles aux serpens.

Quels cris, poussais-je vers vous, mon Dieu, dans cette maison où je m'étais retiré à la campagne, lorsque n'étant encore que novice en votre véritable et pur amour, et seulement catéchumène, je lisais avec Alipe, qui l'était aussi, les psaumes de ce roi-prophète, ces cantiques animés d'une foi vive, et ces chansons toutes saintes qui bannissent des âmes l'esprit d'orgueil et de vanité? Ma mère s'était jointe à nous en cette retraite, ayant dans un corps de femme une foi mâle et généreuse, une tranquillité et une paix d'esprit digne de son âge, une affection de mère et une piété vraiment chrétienne.

Quels cris, dis-je, ne poussais-je point vers vous, mon Dieu, en lisant ces psaumes? Combien me sentais-je brûler d'un ardent désir de les chanter s'il m'eût été possible par toute la terre, afin de confondre l'orgueil des hommes! Mais ne se chantent-ils pas par toute la terre, et y a-t-il un lieu dans l'univers qui ne se sente de votre chaleur?

De quel mouvement d'indignation et de colère n'étais-je point touché contre les Manichéens? Et d'autre part, quelle compassion n'avais-je point d'eux, voyant qu'ils ignoraient les mystères enfermés dans vos Écritures saintes; qu'ils ne connaissaient point ces remèdes de leurs plaies, et qu'ils rejetaient, avec une fureur de malades et de frénétiques, l'antidote qui était capable de les guérir? J'eusse désiré qu'ils eussent été en quelque lieu auprès de moi sans que je susse ni qu'ils y fussent, ni qu'ils m'écoutassent, et qu'ils eussent vu mon visage et entendu mes paroles lorsque je lisais le quatrième psaume de David dans la retraite où j'étais, afin

qu'ils fussent témoins des mouvemens qu'il excita dans mon âme. Et j'eusse désiré, je le répète, qu'après que j'en eus lu ce premier verset : « O Dieu, qui êtes ma justice, vous m'avez exaucé lorsque je vous ai invoqué, et vous m'avez fait respirer dans l'affliction, ayez pitié de moi, » Seigneur, ils m'eussent entendu sans que je susse qu'ils m'entendissent, et sans avoir sujet de croire que je dise à cause d'eux ce que je dis ensuite de ces paroles, étant très véritable que je n'eusse pas dit les mêmes choses, ni en la même manière si j'eusse cru être vu ou écouté d'eux. Et quand j'aurais dit les mêmes choses, ils ne les auraient pas reçues de la même sorte que s'ils avaient vu que je parlais seul et à moi-même en votre présence, selon que j'y étais poussé par les plus sincères et les plus tendres affections de mon cœur.

J'étais en même temps glacé de crainte et enflammé d'espérance, et tout transporté de joie dans la vue de votre miséricorde et de votre bonté paternelle : et tous ces mouvemens intérieurs sortaient au dehors par mes pleurs et par mes soupirs, lorsque votre Saint-Esprit, en s'adressant à nous, nous dit ces paroles : « Enfans des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? » Car j'avais aimé la vanité, j'avais cherché le mensonge, et vous aviez déjà, Seigneur, glorifié votre saint en le ressuscitant des morts et en le plaçant à votre droite, d'où il nous devait envoyer selon ses promesses le consolateur et l'esprit de vérité : et il l'avait déjà envoyé, mais je ne le savais pas.

Il l'avait envoyé, parce que déjà il avait été glorifié en ressuscitant des morts et en montant dans le ciel. Car auparavant cela le Saint-Esprit n'avait pas encore été donné, parce que Jésus-Christ n'avait pas encore été glorifié. Ainsi, le prophète crie : « Jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? Sachez que Dieu a glorifié son saint. Il crie : « Jusqu'à quand? » Il crie : « Sachez. » Et moi sans que je susse, j'ai aimé long-temps la vanité et j'ai cherché le mensonge. C'est pourquoi je ne pouvais sans trembler entendre que ces paroles s'adressassent à ceux qui sont tels que je me souvenais avoir été si long-temps, puisqu'il n'y avait eu que vanité et que mensonge en ces fantômes que j'avais pris pour la vérité. Et dans la douleur de mon souvenir, je dis plusieurs choses avec tant de force et de véhémence, que je souhaiterais qu'elles eussent été entendues par ceux qui aiment encore la vanité et qui cherchent le mensonge. Car peut-être en auraient-ils été fortement touchés, peut-être auraient-ils vomi le poison qui les étouffe, et vous les auriez exaucés, Seigneur, lorsqu'ils vous auraient adressé leurs cris, parce que celui qui implore votre miséricorde pour nous, est mort pour nous d'une mort réelle et véritable.

Je lisais dans la suite de ce psaume : « Mettez-vous en colère et ne péchez point. » Et de quelle sorte, mon Dieu, étais-je touché par ces paroles, ayant appris déjà par le mouvement de votre grâce à me mettre en colère contre moi-même, à cause de mes fautes passées pour ne les commettre plus à l'avenir? Et ma colère était juste, puisque ce n'était point une autre nature de la région des ténèbres qui péchait en moi, comme le disent ces hérétiques qui ne se mettent point en colère contre eux-mêmes, et qui amassent des trésors de colère pour le jour de votre colère, lorsque vous serez assis sur le trône de votre justice.

Déjà les biens que j'aimais n'étaient plus extérieurs; et les yeux de mon corps ne les cherchaient plus dans ce soleil matériel et sensible. Car ceux qui veulent chercher hors d'eux-mêmes leurs contentemens et leurs délices, se répandent dans la recherche des choses visibles et temporelles ; et leurs esprits affamés ne font autre chose que s'en représenter les images et se repaître de ces fantômes. Qu'ils seraient heureux s'ils pouvaient s'ennuyer de cette faim, et dire ensuite : « Qui nous montrera les biens véritables? » Et que nous leur répondissions, et qu'ils l'entendissent : « La lumière de votre visage, Seigneur, est répandue dessus nous. Car nous ne sommes pas la lumière qui illumine tout homme venant au monde; mais nous sommes illuminés par vous, afin qu'après avoir été par nous-mêmes enfans de ténèbres, nous devenions par vous enfans de lumière. »

O! s'ils pouvaient voir cette lumière intérieure et éternelle dont je commençais à goûter la connaissance, et que j'avais un déplaisir sensible de ne leur pouvoir montrer, quand même ils m'eussent dit : « Qui nous montrera les vrais biens? » Parce qu'il leur est impossible de les connaître

pendant qu'ils sont éloignés de vous, et qu'il continuent à s'attacher de telle sorte aux choses visibles, qu'ils semblent avoir mis tout leur cœur et tout leur esprit dans leurs yeux. Car dans ce secret de mon âme où je m'étais mis en colère contre moi-même, où j'avais été touché jusque dans le fond du cœur, et où je vous avais offert un sacrifice, en détruisant d'une part mon ancienne corruption, et vous offrant de l'autre avec une sainte confiance en votre miséricorde, le commencement du renouvellement de mon âme, vous aviez commencé, Seigneur, à me faire goûter vos douceurs et vos délices, et à me combler de joie. Ainsi je poussais des cris au dehors en lisant ces saintes paroles dont je ressentais l'effet au dedans, et je ne désirais plus m'enrichir de l'abondance des biens terrestres, en dévorant par un désir insatiable les choses sujettes au temps, et étant moi-même dévoré par le temps, d'autant que je trouvais dans votre éternité très simple un autre froment, un autre vin, et une autre huile que ceux d'ici-bas.

Lorsque je lisais le verset suivant, je jetais un grand soupir du plus profond de mon cœur, et m'écriais : « Je serai en paix ; je serai en paix lorsque je serai en Dieu. Ce sera dans lui-même que je prendrai mon sommeil et mon repos. » O bienheureuses paroles ! A quoi j'ajoutais : « Qui sera capable de nous résister lorsque cette autre parole sera accomplie : La mort a été engloutie par la victoire ? Vous êtes, Seigneur, cet être admirable qui ne change point : en vous seul je trouve le repos qui fait oublier toutes les peines, parce que nul autre n'est égal à vous, et qu'il serait inutile d'acquérir tout ce qui n'est pas ce que vous êtes. Voilà, Seigneur, le fondement de la solide espérance dans laquelle il vous a plu m'affermir. »

Je lisais ainsi ce psaume avec ardeur, et j'eusse bien voulu pouvoir faire quelque chose pour toucher les oreilles sourdes de ces morts, dont j'avais été l'un des pires lorsque je m'élevais avec une opiniâtreté et un aveuglement étranges, contre vos saintes Écritures si pleines de la douceur d'un miel céleste et si éclatantes de votre lumière : et je séchais de douleur en pensant aux écrits contraires à ces divins livres, lorsque je me souvenais de tout ce qui s'était passé en ces temps que j'avais si inutilement employés.

Mais je n'ai pas oublié et ne veux pas aussi passer sous silence la rigueur avec laquelle vous me châtiâtes, et la promptitude admirable de votre assistance que je sentis. Vous me tourmentiez alors par un mal de dents. Et quand il fut arrivé à un tel excès que je ne pouvais plus parler, il me vint en pensée d'avertir tous ceux de mes amis qui étaient présens de vous prier pour moi, mon Dieu, qui êtes la source de toutes les grâces. Ce que j'écrivis sur des tablettes et leur donnai à lire. Nous ne fûmes pas plutôt à genoux pour commencer nos prières que ma douleur s'évanouit. Mais quelle douleur, mon Dieu, et comment s'évanouit-elle ? J'en fus épouvanté, je le confesse. Car je n'avais de ma vie rien éprouvé de semblable. Cet effet si miraculeux grava profondément dans mon cœur le pouvoir de votre divine volonté ; et ma foi m'en donnant de la joie, je louai votre saint nom. Mais cette foi ne me permettait pas d'être sans inquiétude dans le souvenir de mes péchés, qui ne m'avaient pas encore été remis par le saint baptême.

CHAPITRE V.

Il renonce à la profession d'enseigner la rhétorique. Saint Ambroise lui conseille de lire Isaïe.

Les vacations étant finies, je fis savoir à ceux de Milan qu'ils eussent à chercher un autre professeur en rhétorique qui leur vendît des paroles, parce que j'avais résolu de me consacrer tout entier à votre service, et que même sans cela une douleur de poitrine m'empêchait de pouvoir continuer davantage l'exercice de cette profession. Je fis aussi connaître par mes lettres à votre saint pontife Ambroise quelles avaient été mes erreurs passées, et dans quelles dispositions je me trouvais, afin qu'il lui plût de me conseiller ce que je devais principalement lire de vos Écritures, pour me bien préparer à recevoir une aussi grande grâce qu'est celle du sacré baptême. Sur quoi il m'ordonna de lire le prophète Isaïe, ayant jugé, comme je crois, que cette lecture m'était fort propre, à cause que c'est celui de tous les prophètes qui parle le plus clairement des vérités de l'Évangile, et de la vocation des païens. Mais ne pouvant rien comprendre à ce que j'en lus d'abord, et m'imaginant que tout le reste me serait aussi obscur, je le quittai pour le reprendre, lorsque je serais plus exercé dans le langage de votre Écriture sainte.

CHAPITRE VI.

l reçoit le baptême à Pâques, six ou sept mois après sa conversion, avec Alipe et son fils Adéodat. Admirable esprit de cet enfant.

Lorsque le temps fut venu de m'enrôler dans otre milice sacrée, nous quittâmes la campagne our retourner à Milan, et Alipe voulut aussi naître en vous avec moi. Il était déjà rempli 'une humilité qui le rendait digne de particier à vos sacremens; et il faisait souffrir à son rps de si rudes pénitences pour le dompter, ne par une action d'austérité inouïe, il eut le urage de marcher nu-pieds durant les glaces ans cette province de l'Italie. Nous menâmes ssi mon fils nommé Adéodat, qui était un uit de mon péché, mais auquel il vous avait lu de donner des inclinations excellentes. Il vait alors environ quinze ans; et son esprit tait déjà si fort avancé, qu'il surpassait celui e plusieurs graves et savans hommes.

Je publie en cela vos faveurs et vos bienfaits, t vous en rends grâces, mon Dieu, vous qui êtes e créateur de toutes choses, et qui pouvez si facilement réparer tous nos défauts. Car il n'y avait rien de moi en cet enfant que mon péché. Que si je prenais le soin de le nourrir en votre crainte, cela même venait de vous; puisque c'était vous qui me l'aviez inspiré. Je confesse donc vos bienfaits, Seigneur, et vous en rends grâces. Je composais alors un livre en forme de dialogue qui porte pour titre *du Maître*, où lui et moi parlons ensemble. Et vous savez que toutes les pensées qui y sont écrites sous le nom de celui avec qui j'y parle sont entièrement de lui, quoiqu'il n'eût alors que seize ans. Et j'ai vu plusieurs choses de cet enfant qui étaient encore plus admirables. La grandeur de son esprit m'étonnait. Et quel autre ouvrier que vous, Seigneur, est capable de faire de tels chefs-d'œuvre et de si grandes merveilles?

Vous l'enlevâtes bientôt du monde; ce qui fait que la joie que je ressens en me souvenant de lui, n'est traversée d'aucune crainte; parce que je n'ai rien à appréhender, ni pour les fautes de son enfance, ni pour les péchés qu'il a pu commettre en sa jeunesse, puisqu'ils lui ont tous été remis par le baptême. Étant donc entré avec nous en votre grâce, nous le joignîmes aussi avec nous dans notre dessein pour l'élever en votre sainte discipline. Et aussitôt que nous eûmes été tous trois baptisés, l'inquiétude que nous donnait le souvenir de notre vie passée s'évanouit. Je ne pouvais en ces premiers jours me rassasier de la consolation nompareille que je recevais en considérant quelle est la profondeur de vos conseils en ce qui regarde le salut des hommes. Combien versai-je de pleurs par la violente émotion que je ressentais lorsque j'entendais dans votre Église chanter des hymnes et des cantiques à votre louange! En même temps que ces sons si doux et si agréables frappaient mes oreilles, votre vérité se coulait par eux dans mon cœur. Elle excitait dans moi des mouvemens d'une dévotion extraordinaire. Elle me tirait des larmes des yeux; et me faisait trouver du soulagement et des délices même dans ces larmes.

CHAPITRE VII.

D'où vint à Milan la coutume de chanter à l'église. Saint Ambroise trouve par révélation les corps de saint Gervais et de saint Protais. Miracles faits par ces corps.

Il n'y avait pas long-temps que cette coutume qui console et qui élève les esprits à Dieu était en usage dans l'Église de Milan, où les fidèles la pratiquaient avec grande affection, et joignaient leurs cœurs à leurs voix dans ces saints cantiques. Car un an seulement auparavant ou un peu plus, l'impératrice Justine, mère du jeune empereur Valentinien, étant tombée dans l'hérésie des Ariens, et persécutant votre serviteur Ambroise, tout le peuple plein de zèle résolut de mourir avec son évêque, et passait pour ce sujet les nuits entières dans l'église. Ma mère votre servante était des premières à veiller, et prenant beaucoup de part à cette affaire de Dieu, ne vivait que d'oraisons. Et quant à nous, quoique la chaleur de votre esprit n'eût pas encore fondu les glaces de notre cœur, nous ne laissions pas néanmoins d'être fort touchés de voir la ville dans cet étonnement et dans ce trouble. Ce fut en cette rencontre que pour empêcher que le peuple ne s'ennuyât d'un si long et si pénible travail, on ordonna qu'on chanterait des hymnes et des psaumes selon l'usage de l'Église d'Orient. Depuis ce jour, cette coutume continue de s'observer non-seulement dans l'Église de Milan, mais dans plusieurs autres, et presque dans toutes les Églises du monde, qui se sont portées à imiter une si sainte action.

En ce même temps, vous révélâtes en songe à ce saint évêque, en quel lieu reposaient les corps des martyrs Gervais et Protais, que vous aviez gardés depuis tant d'années comme dans le trésor de votre secret, et conservés sans se corrompre, afin de les découvrir au besoin pour arrêter la fureur d'une femme, mais d'une femme qui était impératrice et mère de l'empereur. Ces corps ayant donc ainsi été trouvés et tirés du lieu où ils étaient, lorsqu'on les portait dans la grande église avec l'honneur qui leur était dû, non-seulement les possédés étaient délivrés, et les démons, en sortant hors de leurs corps, confessaient la puissance de ces saints, mais un bourgeois de Milan, très connu dans toute la ville, et qui était aveugle depuis fort long-temps, ayant demandé et appris quel était le sujet de cette joie qui causait un si grand bruit parmi le peuple, se leva, et pria celui qui le conduisait de le mener au lieu où étaient ces saintes reliques. Y étant arrivé, et ayant obtenu permission de toucher avec un linge le cercueil où étaient les corps de ces saints dont la mort vous est précieuse, il n'eut pas plus tôt porté ce linge à ses yeux, qu'ils s'ouvrirent à l'heure même. Ce grand miracle se répandit de tous côtés, fit retentir partout vos louanges, et bien qu'il n'eût pas assez de force pour guérir l'esprit de cette princesse ennemie des catholiques, et la ramener dans la véritable créance, il en eut assez néanmoins pour arrêter la fureur avec laquelle elle les persécutait.

Je vous rends grâces, mon Dieu, d'avoir rappelé dans ma mémoire le souvenir d'un événement si important, que j'avais oublié de rapporter en son lieu. Cependant, quoique ces parfums répandissent alors une odeur si douce et si agréable, je ne courais point après vous; et c'est ce qui depuis me faisait redoubler mes pleurs parmi les hymnes et les cantiques que l'Église chantait à votre louange, ayant si long-temps soupiré pour vous connaître, et commençant enfin à respirer l'air de votre esprit et de votre grâce autant qu'on le peut faire dans ce corps mortel, dans cette maison de boue et de chaume.

CHAPITRE VIII.

En retournant en Afrique il perd sa mère à Ostie. Il rapporte quelle avait été l'éducation de cette sainte femme.

Comme vous avez accoutumé, Seigneur, de porter ceux qui sont dans les mêmes sentimens à vouloir demeurer ensemble, vous fîtes que Évode, qui alors était encore jeune et de la même ville que moi, vint demeurer avec nous. Il était du nombre de ces officiers que l'on nomme agens des affaires de l'empereur; et ayant été converti et baptisé avant nous, il avait renoncé à la cour et à tout le service qu'on rend aux hommes pour ne penser qu'à vous servir. Ainsi nous étions ensemble; nous avions tous résolu de mener ensemble une vie parfaite; nous n'étions en peine que de chercher un lieu qui fût propre à l'exécution de notre dessein; nous retournions ensemble en Afrique. Et lorsque nous fûmes arrivés à Ostie où le Tibre entre dans la mer, ma mère mourut.

Je passe plusieurs choses, parce que je désire d'abréger. Recevez, s'il vous plaît, mon Dieu, les confessions que je vous fais et les actions de grâce que je vous rends, non-seulement par mes paroles, mais aussi dans mon silence, de tant de faveurs innombrables que j'ai reçues de votre bonté. Mais je ne puis taire ce que mon esprit conçoit touchant votre servante qui m'avait conçu dans ses flancs, afin de me faire naître en cette vie temporelle, et dans son cœur afin de me faire renaître pour la vie éternelle. Je ne la louerai d'aucun bien dont elle-même ait été la source, mais seulement des dons que votre grâce lui a départis, puisqu'elle ne s'était pas faite elle-même dans son enfance. C'était vous, mon Dieu, qui l'aviez formée; et lorsque son père et sa mère la mirent au monde, ils ne savaient pas quelle elle serait; mais la doctrine de votre Christ, et la conduite de votre Fils unique, l'instruisirent en votre crainte dans une maison fidèle, et qui était une des mieux réglées de votre Église.

Quand elle parlait de la manière dont elle avait été élevée, elle ne se louait pas tant du soin de sa mère, que de celui d'une servante qui était si extrêmement âgée qu'elle avait porté son père entre ses bras, lorsqu'il était encore enfant, ainsi que des filles déjà grandes ont accoutumé de porter ceux qui sont en ce petit

âge, et qui vivait dans une telle crainte de Dieu, que sa vertu aussi bien que sa vieillesse avaient porté le maître et la maîtresse de cette maison toute chrétienne à la respecter et à lui donner la conduite de leurs filles. Elle s'en acquittait avec un extrême soin; et comme lorsqu'il était nécessaire, elle les reprenait avec force, usant d'une sainte sévérité, elle les instruisait aussi avec beaucoup de discrétion et de prudence; car, hors les heures où elles mangeaient très sobrement à la table de leur père, quelque violente soif qu'elles eussent, elle ne leur permettait pas seulement de boire de l'eau, les empêchant de prendre cette mauvaise coutume, et leur disant cette parole pleine de sagesse : « Maintenant vous buvez de l'eau, parce que vous n'avez pas le vin en votre puissance; mais lorsque vous serez mariées, et que vous serez maîtresses des caves et des celliers, vous ne tiendrez compte de l'eau, et vous conserverez cette coutume de boire. »

Par ces sages remontrances et par l'autorité qu'elle prenait sur l'esprit de ces jeunes filles, elle arrêtait les désirs inconsidérés qui sont ordinaires en cet âge, et leur apprenait à régler tellement leur soif, selon les règles de la tempérance, qu'elles s'étaient accoutumées peu à peu à n'avoir pas même le désir de faire ce qu'elles n'avaient ne pouvoir faire honnêtement. Néanmoins, mon Dieu, ma mère, votre servante, me contait que, nonobstant tous les soins de cette bonne femme, il s'était glissé dans son cœur une inclination à boire du vin; et qu'ainsi lorsque, selon la coutume, son père et sa mère lui commandaient, comme à une fille très sobre, d'aller à la cave tirer du vin, ayant rempli le pot avec lequel elle puisait dans la cave, elle en goûtait un peu du bout des lèvres avant que de le verser dans la bouteille, n'en pouvant prendre davantage à cause qu'elle y sentait de la répugnance; car elle ne le faisait pas par un amour qu'elle eût pour le vin, mais par je ne sais quels excès et mouvemens gais et libres qui s'élèvent des bouillons et de la chaleur de la jeunesse, et qui ont besoin d'être réprimés dans l'esprit de ceux de cet âge par l'autorité des personnes qui les gouvernent.

Or, comme en méprisant les petites fautes on tombe insensiblement dans de plus grandes, il arriva qu'ajoutant chaque jour encore un peu à ce peu de vin qu'elle prenait, elle se laissa emporter de telle sorte à cette mauvaise coutume, qu'elle en buvait presque des coupes toutes pleines avec avidité et avec plaisir. Où était alors cette vieille femme si vigilante? Qu'étaient devenues toutes ces défenses si sévères? et quel pouvoir eussent-elles eu de guérir cette maladie cachée, si votre grâce, qui est le remède de nos maux, ne veillait sur nous? car lorsque son père et sa mère, et tous ceux qui avaient soin de sa nourriture, étaient absens, vous, mon Dieu, qui êtes toujours présent, qui nous avez créés, qui nous appelez à votre service, et qui, par l'entremise même des méchans, faites du bien aux âmes pour les sauver, et les retirez de leurs défauts par la conduite de votre providence et par la lumière efficace de votre esprit, que fîtes-vous alors, Seigneur? de quel moyen usâtes-vous pour remédier à cette imperfection de ma mère; et de quelle sorte l'en délivrâtes-vous entièrement? Vous vous servîtes d'un reproche très piquant et très outrageux que lui fit une autre personne, ainsi que d'un fer salutaire, pour retrancher tout d'un coup cette corruption qui s'était formée dans son âme. Une servante qui avait accoutumé de la suivre quand elle allait à la cave, disputant un jour avec sa petite maîtresse, ainsi qu'il arrive quelquefois, et étant toutes deux seules, elle lui reprocha ce défaut avec une insolence insupportable en l'appelant une buveuse de vin pur; ce qui fut comme un aiguillon qui la piqua de telle sorte, qu'elle reconnut aussitôt cette difformité dans sa vie, la condamna et s'en corrigea, tant il est vrai qu'au lieu que nos amis nous entretiennent souvent dans le vice par leurs flatteries, nos ennemis nous servent souvent à nous corriger de nos fautes par leurs reproches. Mais votre justice ne les traite pas selon les biens que vous avez faits par eux, mais selon le mal qu'ils ont voulu faire; car cette servante dans sa colère n'avait nul dessein de corriger ma mère de ce défaut, mais seulement de la piquer; ce qui fit qu'elle ne lui dit cette parole qu'en secret, soit que le temps et le lieu où leur dispute arriva en fussent la cause, ou plutôt la crainte qu'elle eut que si elle en parlait devant quelqu'un, son maître et sa maîtresse ne la châtiassent de ce qu'elle avait découvert si tard cette faute de leur fille.

Mais vous, mon Dieu, qui conduisez avec une

admirable sagesse tout ce qui se passe dans le ciel et dans la terre, qui réglez les déréglemens du monde, et donnez tel cours qu'il vous plaît au torrent impétueux de la malice des hommes pour la faire servir à vos desseins éternels, vous vous servîtes de la passion de l'une et de la maladie de son âme pour guérir la passion et le mal de l'autre; ce qui fait bien voir que lorsque nous reprenons une personne d'une faute avec dessein de lui donner lieu de s'en corriger, et qu'elle s'en corrige en effet par nos remontrances, c'est à vous seul que nous en devons attribuer toute la gloire, et non pas à la force de nos paroles.

CHAPITRE IX.

De la conduite admirable de sainte Monique envers son mari, et dans tout le reste de sa vie.

Ma mère ayant donc été nourrie dans une grande honnêteté et dans une grande retenue, et plutôt soumise par vous à ses parens, que non pas par eux à vous, lorsqu'elle fut en âge d'être mariée, elle obéit comme à son maître au mari qui lui fut donné, et travailla de tout son pouvoir pour vous l'acquérir, ô mon Dieu, en lui parlant de vous par la pureté de ses mœurs, dont vous vous serviez pour la rendre belle à ses yeux, et l'obliger de l'aimer avec révérence, et de joindre son admiration à son estime. Elle souffrit ses infidélités avec tant de douceur et de patience, qu'elle ne lui en fit jamais de reproches : car elle attendait l'effusion de votre miséricorde sur lui, et que venant à croire en vous, la grâce du saint baptême le rendît chaste. Comme il était d'un très bon naturel et tout plein d'affection, il était aussi extrêmement prompt, et elle était accoutumée à ne lui résister jamais, ni par ses actions, ni par la moindre de ses paroles, lorsqu'il était en colère. Mais quand il était revenu à lui, et qu'elle le jugeait à propos, elle lui rendait raison de sa conduite, s'il était arrivé qu'il se fût emporté inconsidérément contre elle.

Lorsque plusieurs des principales dames de notre ville, dont les maris étaient beaucoup plus doux que mon père, portaient même sur le visage les marques des coups qu'elles en avaient reçus, et que dans les entretiens qu'elles avaient quelquefois ensemble, elles attribuaient ce mauvais traitement aux débauches de leurs maris, elle leur disait : « Attribuez-le plutôt à votre lan gue; » et leur représentait, comme en riant, ave beaucoup de sagesse, que dès le moment qu'elle avaient entendu lire leur contrat de mariage elles l'avaient dû considérer comme un titre qu les rendait servantes de leurs maris, et qu'ains se souvenant de leur condition, elles ne devaien pas s'élever contre leurs maîtres. Sur quoi ce dames, qui savaient combien mon père étai violent, ne pouvaient assez admirer que l'o n'eût jamais entendu dire ni que personne s fût aperçu que Patrice eût frappé sa femme, o qu'il y eût eu entre eux durant un seul jour l moindre mauvais ménage. Et lorsqu'elles lu demandaient confidemment comment cela s pouvait faire, elle leur rendait raison de sa con duite selon que je viens de le rapporter. Et celle qui l'observaient en reconnaissaient l'utilité pa expérience, et la remerciaient de son bon avis au lieu que celles qui ne l'observaient pas étaien toujours maltraitées et asservies.

Elle gagna ainsi de telle sorte, par ses devoir joints à sa patience et à sa douceur, l'esprit d sa belle-mère, que les faux rapports de quelque servantes avaient au commencement aigri contr elle, qu'elle découvrait d'elle-même à son fils l malice de ces personnes qui troublaient ainsi leu union, et le priait de les châtier. Et lorsque mo père, suivant la volonté de sa mère, et pou maintenir l'ordre dans la famille et y conserve la paix, eut châtié ces servantes aussi sévère ment qu'elle le pouvait désirer, elle déclara qu toutes celles qui pensant lui plaire lui diraien quelque mal de sa belle-fille, se devaient pro mettre d'elle de semblables récompenses. Ainsi n'y en ayant une seule qui osât plus y penser elles vécurent toujours depuis dans une parfait amitié.

Mon Dieu, qui m'êtes si bon, vous aviez auss fait cette grâce particulière à votre servante dan le sein de laquelle vous m'avez créé, que, lors que l'occasion s'en offrait, elle travaillait avec tan de soin à mettre la paix entre les personnes qu se voulaient mal, qu'encore qu'elles lui dissen des deux côtés, l'une contre l'autre, des chose outrageuses, et telles que la colère dans sa pre mière chaleur a accoutumé de les produire, lors que l'aigreur de la haine se décharge contre un ennemie en présence d'une amie par des parole offensantes et injurieuses, elle ne rapportai

néanmoins rien de l'une à l'autre, que ce qui pouvait servir à les réconcilier.

J'estimerais ceci peu de chose, si je n'éprouvais avec beaucoup de regret, que par je ne sais quelle horrible contagion des péchés qui se répandent de toutes parts, il y a un nombre infini de personnes qui ne rapportent pas seulement à ceux qui sont en colère les choses que ceux qu'ils haïssent ont dites contre eux étant en colère, mais qui y ajoutent même ce qu'ils n'ont point dit ; au lieu qu'au contraire un esprit qui a tant soit peu d'humanité, ne doit pas se contenter de ne point exciter ni accroître les inimitiés des hommes en leur faisant de tels rapports, mais il doit même s'efforcer de les éteindre en parlant bien des uns aux autres. C'est ainsi que faisait ma mère, parce que vous l'aviez instruite, comme son maître intérieur et céleste, dans le fond du cœur. Enfin, la sage conduite dont elle usa envers son mari fut si puissante, qu'elle le gagna tout à vous sur la fin de sa vie. Et étant devenu chaste en devenant chrétien, il ne lui donna point sujet, après qu'il eut embrassé la foi, de pleurer en lui les mêmes désordres qu'elle avait soufferts de lui avec tant de patience lorsqu'il était encore infidèle.

Elle était aussi servante de vos serviteurs ; et tous ceux d'entre eux qui la connaissaient vous louaient, vous honoraient, et vous aimaient beaucoup en elle, parce que la sainteté de sa vie leur faisait assez connaître que vous étiez présent dans son cœur. Car, selon ce que saint Paul désire des plus saintes veuves, elle n'avait eu qu'un mari ; elle n'avait pas moins rendu d'assistance à son père et à sa mère qu'elle en avait reçu d'eux ; elle avait gouverné sa famille avec une très grande piété ; elle avait rendu par ses bonnes œuvres des témoignages d'une vertu exemplaire ; elle avait élevé ses enfans avec grand soin, les enfantant de nouveau autant de fois qu'elle les voyait s'éloigner de vous ; et enfin quelque temps avant sa mort, lorsque nous autres qui sommes vos serviteurs, mon Dieu, puisque vous nous permettez bien de prendre ce nom, vivions tous ensemble, après avoir reçu le baptême, dans une union dont votre divin amour était le lien, elle eut autant de soin de nous tous que si nous eussions tous été ses enfans, et elle eut autant de soumission pour nous tous, que si chacun de nous eût été son père.

CHAPITRE X.

Discours que saint Augustin eut avec sa mère touchant l'éternelle félicité.

Le jour s'approchant que ma mère devait passer à une meilleure vie, et ce jour vous étant connu, Seigneur, encore que nous l'ignorassions, il arriva, comme je crois, par la secrète conduite de votre sagesse, que nous nous trouvâmes seuls, elle et moi, appuyés sur une fenêtre qui regardait dans le jardin de la maison où nous logions à Ostie, qui est le lieu où le Tibre entre dans la mer, et où, en nous éloignant du bruit en suite du travail d'un long chemin, nous nous préparions pour nous embarquer.

Étant donc seuls, nous nous entretenions avec une extrême consolation ; et en oubliant tout le passé pour ne penser plus qu'aux biens à venir, nous agitions en votre présence, qui êtes l'immuable vérité, quelle sera l'éternelle vie des bienheureux, cette vie que nul œil n'a jamais vue, que nulle oreille n'a jamais entendue, et que l'esprit de l'homme n'a jamais comprise ; et les bouches de nos cœurs s'ouvraient avec avidité vers les célestes eaux de votre sainte fontaine, de cette fontaine de vie qui est en vous-même, afin qu'en étant arrosés autant que nous en étions capables, nous pussions en quelque sorte comprendre une chose si élevée.

Et notre discours se terminant à cette considération, que la plus grande des voluptés des sens dans le plus grand éclat de beauté et de splendeur qui se puisse imaginer parmi les choses corporelles, non-seulement n'était pas digne d'entrer en parallèle avec cette vie toute divine, mais ne méritait pas seulement d'être nommée, lorsqu'il s'agit d'une chose si éminente, nous nous élevâmes vers cette immuable félicité par les mouvemens d'une affection violente ; nous traversâmes l'une après l'autre toutes les choses corporelles, et ce ciel même d'où le soleil, la lune et les étoiles répandent leur lumière sur la terre. Nous allâmes encore plus avant en vous considérant, en parlant de vous, en admirant vos ouvrages ; nous entrâmes dans nos âmes, et passâmes outre pour arriver dans l'abondance inépuisable de cette heureuse région où la vérité est la viande incorruptible dont vous repaissez éternellement vos saints et vos élus, et où la vie est cette sagesse qui a fait tout ce que nous voyons, tout ce qui a été et tout ce qui sera

jamais; cette sagesse qui n'est point créée, mais qui est telle qu'elle a toujours été et qu'elle sera toujours; ou pour mieux dire, qui n'a point été, et qui ne sera point, mais qui est simplement, parce qu'elle est éternelle; car ce n'est pas être éternel que d'avoir été et devoir être.

En parlant ainsi de cette vie heureuse, et en la recherchant avec ardeur, nous nous élevâmes jusqu'à la sentir et la goûter en quelque sorte par un prompt élancement de notre cœur; puis, soupirant de n'en pouvoir encore jouir autant que nous eussions voulu, il ne nous resta autre chose que d'y demeurer unis par cet esprit dont nous avons reçu les prémices; notre propre faiblesse nous faisant bientôt retourner aux paroles extérieures, et au son de cette voix qui se forme dans cette bouche. Et qu'y a-t-il en cela de semblable à votre parole éternelle, mon Dieu, qui en demeurant immuable ne vieillit jamais, et renouvelle toutes choses?

Nous disions donc : s'il se trouvait une âme exempte des impressions que les sentimens du corps lui donnent; qui ne fût point remplie des images de ce qui est sur la terre, sous les eaux et dans l'air; qui n'eût aucune pensée des cieux ni d'elle-même, mais qui, sans songer à soi, passât hors de soi, et pour qui tous les songes, toutes les images qui remplissent l'imagination, toutes les voix, tous les signes, et tout ce qui ne fait que passer s'évanouît entièrement; car si quelqu'un écoute ces choses, elles lui diront toutes : « Nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes, mais nous tenons l'être de celui qui subsiste éternellement; » si donc toutes ces choses se taisaient après nous avoir parlé de la sorte, et nous avoir rendus attentifs à écouter celui de qui elles tiennent l'être, et que lui seul nous parle, non plus par elles, mais par lui-même, en sorte que nous entendions sa parole, non par une langue mortelle, ni par la voix d'un ange, ni par celui du tonnerre, ni par l'énigme d'une parabole; mais que lui-même que nous aimions en elles, nous parlât sans elles, comme à présent notre âme s'élève par le vol impétueux de sa pensée jusqu'à cette sagesse éternelle, qui possède un être immuable au-dessus de toutes choses; si cette sublime contemplation continuait, et que toutes les autres vues de l'esprit, qui sont d'une nature entièrement différente, étant cessées, celle-là seule absorbât l'âme et la comblât d'une joie toute intérieure et toute divine, et que vie éternelle fût semblable à ce ravissement Dieu, que nous venons d'éprouver pour un m ment, et après lequel notre âme soupire enco ne serait-ce pas là l'accomplissement de cette p role de l'Écriture : « Entrez dans la joie de vot Seigneur. » Et quand sera-ce que nous recevro un bonheur si incompréhensible? Sera-ce alo que nous ressusciterons, comme parle l'Apôtr mais que nous ne serons pas tous changés?

Nous nous entretenions dans ces pensée quoique non pas en ces mêmes termes. Et vo savez, mon Dieu, qu'ensuite de cette conféren comme tout ce qu'il y a de charmant et d'agré ble dans le monde, ne nous semblait digne q de mépris, elle me dit : « Mon fils, je vous avo que pour ce qui est de moi, il n'y a plus rien cette vie qui soit capable de me plaire, et je sais plus ce que j'y fais, ni pourquoi j'y demeu davantage, puisque je n'ai plus rien à y espér Car la seule chose qui me faisait un peu désir de vivre, était de vous voir Chrétien et cath lique avant ma mort. Dieu a plus fait, puisqu ne m'a pas seulement accordé une telle grâc mais aussi celle de vous voir devenu entièreme son serviteur par le mépris que vous faites, po l'amour de lui, de tous les biens et de toutes l félicités de ce monde. Que fais-je donc ici d vantage? »

CHAPITRE XI.

Mort de sainte Monique, qui demande à ses enfans de pr pour elle après sa mort.

Je ne me souviens pas bien de la réponse q je lui fis; mais environ cinq jours après, el tomba malade d'une fièvre, durant laquelle lui prit une faiblesse qui lui fit perdre pour u peu de temps toute connaissance. Nous y co rûmes, mais elle revint aussitôt; et nous voya mon frère et moi debout auprès d'elle, elle no demanda, comme une personne qui venait d loin : « Où étais-je? » Et puis nous voyant da l'étonnement et dans la tristesse, elle ajouta « Vous enterrerez ici votre mère. » Sur quoi je répondis rien, et retins mes larmes. Mais mo frère ayant dit quelque chose qui témoigna qu'il souhaitait, pour sa consolation particulièr qu'elle fût plutôt morte en son pays que no pas en un pays étranger, elle le regarda d'u regard sévère, comme le reprenant des yeux

ce qui était dans ces pensées. Et puis s'adressant à moi, elle me dit : « Voyez ce qu'il vient de me dire. » Et nous parlant ensuite à tous deux, elle ajouta : « Enterrez ce corps où vous voudrez sans vous en mettre en aucune peine : la seule chose que je vous demande, est de vous souvenir de moi à l'autel du Seigneur, en quelque lieu que vous soyez. »

Nous ayant ainsi fait entendre sa pensée selon qu'elle en était capable en cet état, elle se tut; et sa maladie se redoublant, elle souffrait beaucoup de douleurs. Alors, considérant en moi-même, ô Dieu invisible, ces faveurs que vous répandiez comme des semences dans le cœur de ceux qui vous sont fidèles, et qui produisent ensuite de si admirables fruits, j'étais rempli de consolation, et vous rendais grâce en me souvenant de la passion si violente que ma mère avait auparavant pour sa sépulture, laquelle elle avait choisie et préparée auprès de celle de son mari, à cause qu'ayant vécu ensemble dans une extrême union, elle désirait, comme l'esprit humain est peu capable des choses divines! d'ajouter à ce bonheur, que les hommes pussent dire un jour qu'après avoir traversé la mer, et être retournée d'un si grand voyage, elle avait eu ce bien que d'être réunie encore après la mort avec son mari dans le même tombeau, et que le corps, ou plutôt la terre de l'un et de l'autre, fût couverte d'une même terre.

Et parce que je ne savais pas depuis quel temps ce vide de son cœur, pour parler ainsi, avait été rempli de la plénitude de votre grâce, je me réjouissais avec une secrète admiration de ce qu'elle me l'avait découvert en cette sorte. Quoique d'ailleurs il avait assez paru qu'elle n'avait plus aucun désir de mourir en son pays, lorsque étant avec moi à cette fenêtre, elle me dit : « Que fais-je plus ici davantage? » J'appris aussi quelque temps après, qu'en ce même lieu d'Ostie, dans un autre discours qu'elle eut avec quelques-uns de mes amis, auquel je ne me trouvai pas présent, elle leur parla avec la même ouverture de cœur qu'une mère parle à ses enfans, du mépris de cette vie et du bonheur de la mort. Sur quoi étant étonnés de voir dans une femme une si grande vertu, qui était, mon Dieu, l'effet de votre miséricorde sur elle, et lui ayant demandé si elle n'appréhendait point d'être enterrée en un lieu si éloigné de son pays : « On n'est jamais loin de Dieu, répondit-elle, en quelque lieu du monde que l'on puisse être. Et je n'ai pas sujet d'appréhender qu'au jour du jugement il soit en peine de trouver mon corps pour le ressusciter avec tous les autres. » Ainsi cette âme si religieuse et si sainte fut séparée de son corps le neuvième jour de sa maladie, en la cinquante-sixième année de son âge, et en la trente-troisième du mien.

CHAPITRE XII.

De l'affliction qu'il ressentit à la mort de sa mère, quoiqu'il fît tous ses efforts pour la modérer.

Lorsqu'elle fut morte, je lui fermai les yeux, et en même temps je me sentis frappé d'une douleur qui me perça jusque dans le fond du cœur, laquelle se voulant répandre au-dehors par des ruisseaux de larmes, je commandai avec une violence extrême à mes yeux de les faire rentrer au dedans, et je ne souffrai pas peu de peines dans ce grand combat de moi-même contre moi-même. Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, mon fils Adéodat jeta un grand cri, et commença à pleurer; mais sur ce que nous l'en reprîmes tous, il se tut.

Il se passa quelque chose de semblable dans mon cœur, où ce qu'il y avait de faible et qui tenait de l'enfance se laissant aller aux pleurs, était réprimé par la force de la raison, et se taisait. Car nous ne croyions pas qu'il fût juste d'accompagner ses funérailles de larmes, de plaintes et de soupirs, parce que l'on s'en sert d'ordinaire pour déplorer le malheur des morts, et omme leur entier anéantissement; au lieu que la mort de ma mère n'avait rien de malheureux, et qu'elle était encore vivante dans la principale partie d'elle-même. C'est de quoi nous étions assurés, et par la pureté de ses mœurs, et par la sincérité de sa foi, et par des raisons très constantes et indubitables.

Qu'est-ce donc qui m'affligeait de telle sorte jusque dans le fond de l'âme, sinon la plaie toute nouvelle qui venait de m'arracher en un moment et avec tant de douleur, le bonheur si doux et si agréable que j'avais de vivre avec elle? J'avoue que je recevais une très grande consolation de ce que, même dans sa dernière maladie, elle se louait si fort de mes soins et de mes devoirs, et témoignait de les avoir si agréables, qu'elle

me nommait son bon fils, et disait avec des sentimens de tendresse toute extraordinaire, qu'elle n'avait jamais entendu sortir de ma bouche la moindre parole qui pût lui déplaire. Mais, mon Dieu, qui nous avez tous créés, quelle comparaison y avait-il entre les respects que je lui rendais, et les extrêmes soins qu'elle avait de moi? Et ainsi parce qu'en la perdant, je perdais une si grande consolation, mon âme demeurait blessée, et je sentais comme déchirer cette vie composée de la sienne et de la mienne, qui auparavant n'en faisaient qu'une.

Après donc qu'on eut arrêté les pleurs de mon fils, Évode prit un psautier, et se mit à chanter ce psaume : Je chanterai, Seigneur, vos miséricordes et vos jugemens. A quoi nous répondîmes tous. La mort de ma mère ayant été sue dans la ville, plusieurs Chrétiens et quantité de femmes de piété nous vinrent trouver; et ceux qui avaient accoutumé de s'occuper par charité des enterremens des morts, prenant soin des funérailles, je me retirai en un lieu où je pouvais être avec bienséance en la compagnie de ceux qui estimaient ne me devoir pas laisser seul en cet état.

Je leur tins à tous un discours conforme au sujet qui nous avait assemblés, et j'adoucissais par votre vérité, comme par un baume et un remède divin, la douleur violente que vous me voyiez souffrir. Eux cependant m'écoutaient avec grande attention; et ne sachant pas la peine que je cachais dans le fond du cœur, ils s'imaginaient que j'étais entièrement insensible; mais m'approchant de votre oreille, mon Dieu, où nul d'eux ne pouvait m'entendre, je me reprochais la faiblesse de mon ressentiment, et me faisais violence pour essayer d'arrêter le cours de mon extrême affliction, qui se ralentissait un peu, et recommençait ensuite avec la même impétuosité qu'auparavant, non pas toutefois jusques à me faire répandre des larmes, ni à me faire changer de visage; mais j'éprouvais quelle était la peine de renfermer ainsi toute ma tristesse dans mon cœur. Et parce que j'avais un sensible déplaisir de ce que les accidens humains, qui par l'ordre de la nature et par l'état de notre condition mortelle doivent arriver nécessairement, faisaient une si forte impression sur mon esprit, je ressentais de la douleur de voir que je me laissais emporter à la douleur : et ainsi j'étais consumé p double tristesse.

Le corps étant porté à l'Église, j'a revins sans répandre une seule larme; ne pleurai point durant les prières qu'o lorsque le corps étant mis auprès de la on offrit pour elle, selon la coutume, ava de l'enterrer, le sacrifice de notre réden Je ne pleurai point, dis-je, durant ces p mais durant toute la journée j'étais d'affliction dans le fond de l'âme, et l'esprit plein de trouble, je vous supplia instance de vouloir guérir ma douleur : ne le faisiez pas, afin, comme je le cr me faire connaître par cette épreuve, q le pouvoir de la coutume sur les esprits qui ne se repaissent plus des vanités monde.

Je m'avisai d'aller au bain pour ado violence de mon déplaisir, ayant ouï di ce nom lui a été donné par les Grecs, qu'il chasse les inquiétudes de l'esprit. ô mon Dieu, qui êtes le père des orpl je confesse en présence de votre misé qu'y étant allé, je n'en sortis pas moins que j'étais en y entrant; et que la sueur corps n'emporta pas avec soi l'amertume cœur.

M'étant endormi, je trouvai à mon rêv ma douleur était fort diminuée; et comm seul dans mon lit, je me souvins de ces v votre serviteur Ambroise, que je venais d ver si véritables :

> Grand Dieu dont le pouvoir, par un art sans
> Règle des feux du ciel l'inconstante carrière :
> Qui fais briller le jour d'une vive lumière,
> Et répands sur la nuit les charmes du sommei
> Afin qu'un doux repos, se glissant dans nos v
> Délasse le corps faible après ses longs travau
> Que de l'âme abattue il enchante les maux,
> Et lui fasse oublier ses plus cuisantes peines !

Mais je rentrais peu à peu dans mes pr sentimens sur le sujet de votre servante Dieu, et me représentant sa manière d religieuse envers vous, et qui par une saint ceur était si obligeante envers moi; et me privé tout d'un coup d'une telle consolat me résolus de pleurer en votre présence d'elle, et pour elle; à cause de moi, e moi. Je donnai cours à mes larmes que

alors retenues, et leur permis de se e tout à leur aise, afin de soulager mon insi je trouvai du repos, parce que cela it en votre présence, et non pas devant me superbe, qui peut-être aurait mal mes pleurs.

ıeur, je vous confesse toutes ces choses; es confesse par écrit. Les lise qui voudra, ıterprète comme il voudra. Que si quel-rouve que j'ai eu tort de pleurer un peu e, que mes yeux considéraient comme elle qui m'avait pleuré durant tant d'an-ır me faire vivre devant vos yeux, qu'il ıoque pas de moi; mais s'il a beaucoup té, qu'il pleure plutôt mes péchés en résence, mon Dieu, qui êtes le père de frères de Jésus-Christ.

CHAPITRE XIII.

Il prie pour sa mère morte

tenant que mon cœur est guéri de cette ıù l'on eût pu croire que la chair et le aient trop de part, je répands, Seigneur, : présence, des larmes bien différentes s que je répandais alors; et ces larmes nt de l'apréhension où je me trouve, je considère les grands périls auxquels posées toutes les âmes qui meurent dans misérable des enfans d'Adam. Car encore mère eût reçu une nouvelle alliance en hrist, et qu'avant que d'être séparée de son elle eût vécu de telle sorte que l'on doive ıtre nom en considérant la pureté de sa ses mœurs, je n'oserais dire néanmoins ıis que vous l'eûtes régénérée par le e, il ne soit sorti de sa bouche aucune qui fût contraire à vos saints commande-t cependant votre Fils, qui est la vérité dit : « Que si quelqu'un appelle son frère era coupable du feu éternel. » Et malheur nmes, quelque louable que soit leur vie, les voulez juger dans la sévérité de votre Mais parce que vous n'examinez pas nos avec rigueur, nous espérons avec con-rouver quelque lieu de pardon dans vo-té. Et pour ce qui est de nos mérites, que en a de véritables, que fait-il autre ırsqu'il vous les offre, que vous rendre ce reçu de vous? Hélas! si les hommes considéraient bien qu'ils sont hommes, avec quelle profonde humilité goûteraient-ils la vérité de cette parole : « Que celui qui se glorifie, ne se glorifie que dans le Seigneur. »

Laissant donc à part toutes les bonnes œuvres de ma mère, pour lesquelles je vous rends grâces avec joie, ô Dieu de mon cœur, qui êtes mon unique louange et ma véritable vie, je vous supplie d'accorder le pardon que je vous demande de ses péchés, en faveur de ce puissant remède de toutes nos plaies qui a été attaché à une croix, et qui étant assis à votre droite, intercède sans cesse pour nous. Je sais qu'elle a usé de miséricorde, et qu'elle a pardonné de tout son cœur les fautes qu'on a commises contre elle : c'est pourquoi je vous supplie, mon Dieu, de lui pardonner celles qu'elle a commises contre vous. Et si pendant tant d'années qu'elle a vécu après son baptême elle est tombée dans quelques péchés, pardonnez-les-lui, Seigneur, pardonnez-les-lui, je vous prie, et n'agissez pas avec elle en juge sévère. Que votre clémence l'emporte sur votre justice, puisque vos paroles sont véritables, et que vous avez promis de faire miséricorde à ceux qui auront usé de miséricorde. Je sais qu'ils ne l'auraient pu faire si vous ne leur aviez donné le pouvoir, vous qui, selon la parole de votre Écriture, « avez pitié de celui dont il vous plaît avoir pitié, et faites grâce à celui à qui il vous plaît de faire grâce. »

Je crois, mon Dieu, que vous lui aurez déjà accordé la faveur que je vous demande; mais néanmoins daignez recevoir le sacrifice volontaire que je vous offre pour elle. Car le jour de sa mort étant proche, elle ne pensa point à faire ensevelir son corps somptueusement, ni à le faire embaumer avec grand soin : elle ne désira point aussi d'avoir un tombeau particulier, ni se soucia pas même d'être enterrée en son pays. Elle ne nous recommanda rien de toutes ces choses; mais seulement qu'on se souvînt d'elle à votre autel, où elle avait assisté avec une dévotion si particulière durant tous les jours de sa vie, et d'où elle savait que l'on distribue aux fidèles la victime sainte, dont le sang a effacé cette scédule où notre condamnation était écrite, et a triomphé de notre ennemi, qui tenait un compte si exact de nos péchés pour nous les reprocher devant vous, mais qui n'a pu rien trouver à redire en cet agneau sans tache, qui

a été l'auteur de notre victoire. Qui lui pourra rendre le sang si pur et si innocent qu'il a répandu pour nous? Qui lui rendra le prix dont il nous a rachetés, afin de nous tirer des mains de notre ennemi? C'est, mon Dieu, à ce sacrement de notre rédemption que votre servante avait attaché son âme avec le lien d'une foi sincère.

Que personne ne l'arrache donc de votre sainte protection. Que ni le lion, ni le dragon ne se mettent point entre vous et elle, soit par force ou par artifice; car elle ne répondra pas qu'elle est innocente, de peur qu'un accusateur si artificieux ne la convainque de mensonge, mais elle répondra que ses dettes lui ont été remises par celui à qui personne ne saurait rendre ce qu'il a payé pour nous sans le devoir. Qu'elle jouisse donc d'une heureuse paix avec son mari, avec lequel et après lequel elle n'en a jamais eu d'autre, et à qui elle s'est soumise, afin de le gagner à vous, et rendre ainsi féconde par sa patience la grâce que vous aviez mise en elle!

Inspirez, Seigneur, mon Dieu, à vos serviteurs qui sont mes frères, à vos enfans qui sont mes maîtres, et que je veux servir de mon cœur, de ma voix et de ma plume; inspirez, dis-je, à tous ceux qui liront ceci, de se souvenir à votre autel de Monique votre servante et de Patrice son mari, par lesquels vous m'avez fait naître en ce monde en la manière que vous seul savez, et que je ne sais pas moi-même; qu'ils se souviennent avec une affection charitable de ces deux personnes, que j'ai eues pour père et pour mère dans cette vie qui passe sitôt; que j'ai eues pour frères à l'égard de vous qui êtes notre père, et de l'Église catholique qui est notre mère, et qui seront mes concitoyens en l'éternelle Jérusalem, en cette ville bienheureuse dont l'amour fait soupirer votre peuple durant son pèlerinage, depuis le temps qu'il en est parti jusqu'à ce qu'il y retourne. Et ainsi ma mère pourra recevoir plus abondamment par les prières de plusieurs, par celles que je vous adresse, et par les confessions que je vous fais, le dernier témoignage d'affection qu'elle a désiré de moi.

LIVRE X.

CHAPITRE PREMIER.

N'avoir de joie ni d'espérance qu'en Dieu.

Que je vous connaisse, ô mon Dieu, que je vous connaisse ainsi que je suis connu de vous. Entrez dans mon âme, unique force de mon âme, et rendez-la si pure par votre souveraine pureté, qu'elle soit toute remplie et toute possédée de vous et qu'elle n'ait plus ni tache ni ride. C'est là le but de mes espérances : c'est là le mouvement qui anime mes paroles : c'est là le sujet de toutes mes joies. Car pour toutes les autres choses de la vie, les unes méritent d'autant moins d'être pleurées, qu'on les pleure davantage, et les autres sont d'autant plus déplorables qu'on les pleure moins. Mais puisque j'apprends de votre parole sainte que vous aimez la vérité, et que celui qui marche selon les règles, se présente librement à la lumière, je viens reconnaître la vérité, non-seulement devant vous par une confession secrète que je vous fais de mon cœur où vous lisez mes pensées, mais encore devant les hommes par une confession publique que je fais dans cet écrit, en présence de ceux qui les liront.

CHAPITRE II.

Ce que c'est que se confesser à Dieu.

Et comment, Seigneur, vous pourrais-je cacher quelque chose quand je ne voudrais pas vous la confesser, puisque vos yeux percent jusque dans le fond de l'abîme des consciences, et y voient tout à nu et à découvert? Certes, je ne me cacherais qu'à moi-même et non pas à vous. Mais encore que ma confession vous soit superflue, elle vous est agréable; et parce que je vous témoigne, par les gémissemens de mon cœur, combien je me déplais à moi-même, vous remplissez dans mon âme, vous faites qu'elle vous trouve aimable, qu'elle vous aime, qu'elle vous désire, afin que je rougisse de moi-même, que je renonce à moi-même, et que je me donne tout à vous; et qu'ainsi que rien ne peut vous plaire dans moi que ce qui m'est venu de vous et non pas de moi, rien ne me plaise aussi dans moi-même

que ce qui ne sera pas de moi, mais de vous.

Ainsi, Seigneur, en quelque état que je sois, je suis parfaitement connu de votre divine majesté, et c'est avec fruit néanmoins que je me confesse à elle. Ce que je ne fais pas par des paroles sensibles que ma langue forme au dehors, ni par la voix qui sort de ma bouche, mais par ces paroles secrètes et spirituelles que l'âme forme au dedans de soi, et par ces cris qui sortent du fond du cœur, dont vos oreilles divines entendent parfaitement le langage. Car lorsque je fais le mal, c'est me confesser à vous que de me déplaire en moi-même; et lorsque je fais le bien, c'est me confesser à vous que de n'attribuer pas ce bien à moi-même. Aussi, mon Dieu, nous apprenons des oracles de vos Écritures, que vous répandez vos bénédictions sur le juste; mais que c'est après que vous avez répandu votre grâce en lui pour le rendre juste, de pécheur qu'il était auparavant.

Lors donc, Seigneur, que je me présente devant vos yeux pour vous confesser mes misères et vos miséricordes, je le fais en silence, et je ne le fais pas en silence. Je le fais en silence, parce que ma langue demeure muette, et je ne le fais pas en silence, parce que mon cœur vous parle, et que mon affection est éloquente. Car je ne dis rien de bon aux hommes que vous n'ayez ouï auparavant dans le secret de mon cœur où je parle à vous, et vous n'entendez rien de moi dans le secret de mon cœur, que vous-même ne m'ayez dit auparavant par votre saint Esprit qui m'instruit et qui me parle.

CHAPITRE III.

Du dessein qui le portait à découvrir dans cette dernière partie de ses confessions, non plus ce qu'il avait été avant sa conversion et son baptême, mais ce que la grâce de Dieu l'avait fait être depuis.

Mais puis-je tirer quelque avantage de faire entendre mes confessions aux hommes, comme si c'était les hommes qui pussent guérir toutes mes langueurs? Ne voyons-nous pas qu'ils sont d'ordinaire aussi curieux de savoir la vie d'autrui, que négligens de corriger la leur propre? Pourquoi désirent-ils donc tant d'apprendre de moi quel je suis, eux qui se mettent si peu en peine d'apprendre de vous quels ils sont? Et d'où savent-ils que je leur dis la vérité lorsqu'ils m'entendent ainsi parler de moi-même, puisqu'il n'y a point d'homme au monde qui connaisse ce qui se passe dans l'homme, que l'esprit de l'homme qui est en lui? Mais s'ils vous entendent lorsque vous leur parlerez d'eux-mêmes, ils ne pourront pas prétendre que vous n'êtes pas véritable dans vos paroles. Car qu'est-ce que nous apprenons lorsque vous nous parlez de nous-mêmes, sinon à connaître véritablement quels nous sommes? Or, qui est l'homme qui, connaissant clairement la vérité d'une chose, osera la désavouer comme un mensonge, si ce n'est que lui-même veuille mentir contre sa propre connaissance?

Mais parce que la charité fait tout croire à ceux qu'elle unit si étroitement ensemble, qu'ils ne sont plus qu'un cœur et qu'une âme, je me confesse à vous, de telle sorte, ô mon Dieu, que les hommes me puissent entendre. Et quoiqu'il me soit impossible de leur faire connaître avec certitude que mes confessions sont véritables, il me suffit qu'elles soient crues par ceux que la charité rend persuadés de la vérité de mes discours. Cependant, Seigneur, vous qui êtes le médecin intérieur de mon âme, faites-moi connaître, je vous prie, quelle peut être l'utilité de ces confessions que je m'en vais faire en ces derniers livres. Car pour ce qui regarde celles que j'ai faites auparavant des crimes que vous m'avez remis, et que vous avez couverts par votre bonté, afin de me rendre heureux en me faisant participer à votre esprit, et en changeant mon âme par la foi et par le baptême, le fruit qu'on en peut tirer est, qu'elles servent à toucher le cœur de ceux qui les lisent et les entendent, à les empêcher de tomber dans le sommeil et l'assoupissement du désespoir, qui leur persuaderait qu'ils ne peuvent sortir de leurs habitudes corrompues, et à les réveiller en les faisant entrer dans l'amour de votre miséricorde et ressentir la douceur de votre grâce qui donne de la force aux plus faibles en leur faisant reconnaître leur faiblesse. Les justes mêmes apprennent avec plaisir les péchés passés des personnes qui ne les commettent plus, non que les péchés leur puissent plaire, mais parce qu'ils se réjouissent de voir que ceux qui avaient été autrefois pécheurs cessent de l'être.

Quel fruit donc, Seigneur mon Dieu, puis-je recueillir de ce qu'outre la confession que ma conscience vous fait tous les jours, s'appuyant

davantage sur votre miséricorde que sur sa propre innocence, je veux encore confesser aux hommes par cet écrit, non ce que j'étais autrefois, mais ce que je suis aujourd'hui? Car, quant à l'histoire de ma première vie que j'ai rapportée dans les livres précédens, je ne puis ignorer le fruit que les autres et moi en peuvent tirer, et je l'ai remarqué ci-dessus. Mais plusieurs, tant de ceux qui me connaissent, que de ceux qui ne me connaissent pas et ont seulement ouï parler de moi, ou aux autres ou à moi-même, désirent de savoir quel je suis au temps où j'écris ces confessions. Et parceque leurs oreilles ne peuvent, sans que je leur parle, entendre la voix de mon cœur, où je suis tel qu'il vous a plu de me rendre par votre grâce, ils veulent savoir par ma propre bouche ce que je suis dans le fond de l'âme, où leurs yeux, ni leurs oreilles, ni leurs esprits ne sont capables de pénétrer. Et sans être assuré si ce que je dirai est véritable, ils sont disposés à le croire, parce que la charité qui les rend bons, leur persuade que je ne mens pas, lorsque je leur parle de moi-même; et c'est elle qui étant en eux ajoute foi à ce que je dis.

CHAPITRE IV.

Suite des avantages de cette sorte de confession, par laquelle il rend compte de tout ce qui pouvait être en lui de bon et de mauvais.

Mais pourquoi désirent-ils ce récit de moi? Est-ce qu'ils veulent se réjouir avec moi, lorsqu'ils apprendront combien je m'approche de vous par le don de votre grâce, et prier pour moi lorsqu'ils sauront combien je me trouve retardé dans ce chemin par le poids de ma misère? Je veux bien découvrir l'état de mon âme à ceux qui sont dans ces sentimens; car ce ne m'est pas peu d'avantage, mon Dieu, que plusieurs vous rendent grâces du bien qu'il vous a plu de me faire, et que plusieurs vous offrent leur prières, afin qu'il vous plaise de m'en faire encore. Que la charité fraternelle aime donc en moi ce qu'elle y doit aimer selon votre ordre et selon vos règles, et qu'elle plaigne en moi ce qu'elle y doit plaindre selon votre même ordre et vos mêmes règles. Mais que ce soit l'esprit d'un frère qui agisse de la sorte à mon égard, et non pas l'esprit d'un étranger, ni celui des enfans du siècle dont la bouche est remplie de mensonge, et dont les mains sont souillées de crimes. Que ce soit, dis-je, l'esprit d'un frère qui, approuvant le bien que je fais, s'en réjouit pour l'amour de moi, et, improuvant le mal que je fais, s'en afflige pour l'amour de moi, parce que l'un et l'autre, soit qu'il approuve ou qu'il improuve mes actions, il m'aime toujours.

C'est à ceux-là que je veux bien me faire connaître, afin qu'ils se réjouissent de mes biens et qu'ils gémissent de mes maux. Mes biens sont vos ouvrages et vos dons, soit dans la nature, soit dans la grâce; mes maux sont mes propres péchés et les effets de vos jugemens sur moi. Qu'ils se consolent dans la vue des uns; qu'ils soupirent dans la vue des autres; et que leurs cœurs, étant comme de sacrés et de vivans encensoirs, fassent monter jusqu'à votre trône les célestes parfums des cantiques de leurs actions de grâces, et des gémissemens de leur charité.

Et vous, Seigneur, recevez, s'il vous plaît, agréablement cette odeur sainte de votre saint temple. Ayez compassion de moi, selon la grandeur de votre miséricorde et pour la gloire de votre nom. Achevez l'ouvrage que vous avez commencé en moi, et consumez et détruisez ce qu'il y a encore d'imparfait en moi. Ainsi le fruit que je tire en me confessant de cette sorte et en marquant, non quel j'ai été, mais quel je suis, est que je ressens une secrète joie mêlée de crainte, et une secrète douleur mêlée d'espérance, en parlant de moi devant vous, et devant tous ceux des enfans des hommes qui croient en vous, qui prennent part à ma joie, qui sont sujets comme moi à la nécessité de la mort, qui sont citoyens du ciel et étrangers dans la terre comme je le suis, qui me précèdent, qui m'accompagnent, et qui me suivent dans le voyage de cette vie.

Ils sont tous mes frères et vos serviteurs; mais vous avez voulu qu'ils fussent vos enfans et mes maîtres; et vous m'avez obligé de leur rendre toute sorte de services, si je veux vivre avec vous de votre esprit et de vous-même. Et votre Fils qui est votre Verbe ne s'est pas contenté de me servir de maître par ses paroles, il a voulu encore me servir de guide par son exemple. C'est ce que je tâche d'imiter dans ma charge par mes discours et mes actions. C'est ce que je fais sous l'ombre favorable de vos ailes, quoique avec un extrême péril, mais qui me serait encore plus redoutable si je ne me consolais en ce qu'étant

couvert de vos ailes, mon âme vous demeure assujettie, et ma faiblesse vous est connue.

Il est vrai que je ne suis encore qu'un enfant, mais j'ai un père qui vit toujours, j'ai un tuteur qui est capable de me protéger et de me défendre. Car celui dont j'ai reçu la vie est le même dont je reçois toute sorte de protection. Et qui est celui-là, mon Dieu, sinon vous qui êtes seul tout mon bien, qui êtes seul tout-puissant, et qui étiez avec moi lors même que je n'étais pas encore avec vous? Je découvrirai donc l'état présent de mon âme à ceux que vous me commandez de servir, sans que je veuille néanmoins me juger moi-même; et me voyant dans cette disposition, ils me croiront.

CHAPITRE V.

Que l'homme ne se connaît pas entièrement soi-même.

Il n'y a que vous, Seigneur, qui me connaissiez parfaitement; car, encore qu'il n'y ait que l'esprit de l'homme qui sache ce qui se passe en lui, et que ce secret soit impénétrable à tout le reste des hommes, il y a néanmoins quelque chose dans l'homme que son esprit même ne connaît pas. Mais vous, Seigneur, pénétrez dans les replis les plus cachés de son âme, parce que vous le connaissez comme l'ouvrier connaît son ouvrage. Et bien qu'en me considérant en votre présence, j'entre dans le mépris de moi-même, et me regarde comme n'étant que terre et que cendre, je sais néanmoins quelque chose de vous que je ne sais pas de moi-même. Car encore que je ne puisse maintenant vous voir face à face, mais seulement comme dans un miroir et sous des voiles, et pendant que je suis éloigné de vous, vous ne me soyez pas si présent que je le suis à moi-même; néanmoins je ne laisse pas de savoir que rien n'est capable de vous nuire; mais je ne sais pas à quelles tentations je suis ou ne suis pas capable de résister.

Toute mon espérance consiste en ce qu'étant fidèle en vos promesses, vous ne souffrez pas que nous soyons tentés au-delà de ce que nos forces peuvent porter, mais vous nous en faites sortir par votre grâce, en nous donnant par elle moyen de les soutenir. Je confesserai donc ce que je connais et ce que j'ignore de moi-même, puisque je ne connais ce que j'en connais que par la lumière que vous m'en donnez, et j'ignorerai toujours ce que j'en ignore jusqu'à ce que les ténèbres qui sont dans mon âme soient changées en un midi sans nuages par l'éclat de votre gloire.

CHAPITRE VI.

Qu'il n'était point en doute qu'il n'aimât Dieu, et qu'on apprend à le connaître en considérant toutes les choses créées.

Seigneur, je vous aime, et ce n'est point avec doute, mais avec certitude que je sais que je vous aime; vous avez frappé mon cœur par votre parole, et aussitôt je vous ai aimé. Le ciel et la terre et tout ce qu'ils contiennent me disent aussi de toutes parts que je suis obligé de vous aimer, et ils ne cessent pas de le dire à tous les hommes, afin qu'ils soient inexcusables s'ils y manquent. Mais il faut que vous fassiez beaucoup davantage, pour avoir pitié de celui dont il vous plaît d'avoir pitié, et pour faire miséricorde à celui auquel il vous plaît de faire miséricorde; Car autrement le ciel et la terre parlent en vain et publient inutilement vos louanges, puisqu'ils ne parlent qu'à des sourds.

Or, qu'est-ce que j'aime lorsque je vous aime? Ce n'est ni tout ce que les lieux enferment de beau, ni tout ce que les temps nous présentent d'agréable; ce n'est ni cet éclat de la lumière qui donne tant de plaisir à nos yeux, ni la douce harmonie de la musique, ni l'odeur des fleurs et des parfums, ni la manne, ni le miel, ni tout ce qui peut plaire dans les voluptés de la chair.

Ce n'est rien de tout cela que j'aime quand j'aime mon Dieu, et j'aime néanmoins une lumière, une harmonie, une odeur, une viande délicieuse, et une volupté quand j'aime mon Dieu; mais cette lumière, cette harmonie, cette odeur, cette viande et cette volupté ne se trouvent que dans le fond de mon cœur, dans cette partie de moi-même qui est toute intérieure et toute invisible, où mon âme voit briller au-dessus d'elle une lumière que le lieu ne renferme point, où elle entend une harmonie que le temps ne mesure point, où elle sent une odeur que le vent ne dissipe point, où elle goûte une viande qui en nourrissant ne diminue point, et enfin où elle s'unit à un objet infiniment aimable dont la jouissance ne dégoûte point.

Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu. Et qu'est-ce que cela? Je l'ai demandé à la terre, et elle m'a répondu : « Ce n'est pas moi; » et tout ce qu'elle contient m'a fait aussi la même réponse. Je l'ai demandé à la mer, aux abîmes, aux pois-

sons et à tous les animaux qui se promènent dans l'eau, et ils m'ont répondu : « Nous ne sommes pas votre Dieu, cherchez-le au-dessus de nous. » Je l'ai demandé à l'air que nous respirons, et il m'a répondu, aussi bien que tous ses oiseaux : « Anaximène s'est trompé, car nous ne sommes pas Dieu. » Je l'ai demandé au ciel, au soleil, à la lune et aux étoiles; et ils m'ont répondu : « Nous ne sommes pas non plus cette divinité que vous cherchez. » Je me suis adressé ensuite à tous les objets qui environnent mes sens, et leur ai dit : « Puisque vous n'êtes pas mon Dieu, apprenez-moi au moins, je vous prie, quelque chose de lui; et ils se sont écriés tout d'une voix : « C'est lui qui nous a créés. »

Le mouvement de mon cœur dans cette recherche, a été la voix par laquelle je leur ai fait cette demande, et leur beauté a été comme la langue muette par laquelle ils m'ont fait cette réponse. Je suis enfin revenu à moi-même, et me suis dit : « Qui es-tu ? » Et j'ai répondu à moi-même : « Je suis homme, car je suis composé de corps et d'âme, dont l'un est extérieur et visible, et l'autre intérieure et invisible. » Auquel des deux devais-je plutôt m'adresser pour chercher mon Dieu, que j'avais déjà cherché par tous les êtres corporels depuis la terre jusqu'au ciel, et aussi loin que j'avais pu envoyer les rayons de mes yeux, ainsi que des messages pour en apprendre des nouvelles?

Mais l'âme, cette partie intérieure, était sans doute la plus propre pour s'en informer, car tous ces messagers extérieurs s'adressaient à elle, et elle était comme dans son tribunal et sur son siége, pour juger de toutes ces réponses que le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent m'avaient faites, en me disant : « Nous ne sommes pas votre Dieu, et c'est lui qui nous a faits. » L'homme intérieur connaît ces choses par l'homme extérieur, et c'est ainsi que moi qui suis cet homme intérieur, et un esprit élevé au-dessus du corps, les ai connues par les sens de ce corps qui m'environne.

J'ai interrogé ensuite tout l'univers sur le sujet de mon Dieu, et il m'a répondu : « Je ne le suis pas, et c'est lui qui m'a créé. » Mais cette même machine du monde ne paraît-elle pas à tous ceux qui ont des yeux? D'où vient donc qu'elle ne tient pas à tous le même langage? Car il est sans doute, que les animaux grands et petits la peuvent voir; mais ils ne sauraient l'interroger d'autant qu'ils n'ont point de raison en eux qui soit établie au-dessus de leurs sens, et à qui ils puissent rapporter ce qu'ils aperçoivent; au lieu que les hommes sont capables de faire ces questions, afin de comprendre les invisibles beautés de Dieu par les choses visibles qu'il a créées. Mais comme ils s'attachent à ces créatures, l'amour qu'ils ont pour elles les soumet à elles, et fait que leur étant ainsi soumis, ils ne peuvent plus en juger.

Or, elles ne répondent en la manière que je viens de dire sur les demandes qui leur sont faites, qu'à ceux qui sont en état de juger de leurs réponses. Car, quoiqu'elles ne changent point de langage, parce que leur langage n'est autre chose que leur nature, et qu'elles ne paraissent point d'une manière différente à celui qui ne fait que les voir, et à celui qui, en les voyant, les interroge; néanmoins, en leur paraissant à tous deux d'une même sorte, elles sont muettes pour l'un et parlent à l'autre; ou, pour mieux dire, elles leur parlent à tous, mais elles ne sont entendues que de ceux qui consultent la vérité au dedans d'eux-mêmes, sur ce qu'ils apprennent d'elles au dehors par l'entremise de leurs sens; car la vérité me dit : « Le ciel ni la terre, ni aucun de tous les corps qui sont dans le monde, n'est ton Dieu, et leur nature le fait voir à tous ceux qui la considèrent, puisqu'il n'y a point de corps qui ne soit moindre en l'une de ses parties qu'en son tout. C'est pourquoi, ô mon âme, car c'est à toi que je parle, tu ne peux douter que tu ne sois beaucoup plus excellente que le corps, puisque c'est toi qui le soutiens et qui l'animes : ce que nul corps ne peut faire à l'égard d'un corps. Or, ton Dieu est la vie même de ta vie. »

CHAPITRE VII.

Dieu ne peut être connu par les sens.

Qu'est-ce donc que j'aime quand j'aime mon Dieu? Et qui est celui qui est si fort élevé au-dessus de la plus haute partie de mon âme? Je veux par elle m'élever jusqu'à lui; je veux passer au-delà de cette puissance par laquelle je suis uni à mon corps et qui aime toutes ses parties. Car je ne saurais connaître mon Dieu par elle, puisque si elle était capable de cette haute con-

issance, les chevaux et les mulets qui sont sans ison pourraient connaître Dieu comme moi, ant comme moi cette puissance qui donne ssi la vie à leurs corps.

Il y a aussi une autre puissance par laquelle je mmunique non-seulement la vie, mais le sennent à ce corps que Dieu m'a donné, et par quelle je commande à mon œil, non pas d'enndre, mais de voir, et à mon oreille, non pas voir, mais d'entendre; et ainsi à chacun de es autres sens en particulier, ce qui est pro-e à sa fonction et à son office: car, dans cette versité d'actions que produit chacun d'eux, est mon esprit seul qui agit par eux. Je ne 'arrêterai point non plus à cette puissance que s chevaux et les mulets ont comme moi, puisu'ils ont l'usage des sens du corps.

CHAPITRE VIII.

De la force et de l'étendue de la mémoire.

Je passerai donc au-delà de ces puissances aturelles qui sont en moi, pour m'élever omme par degrés vers celui qui m'a créé, et je iendrai à ces larges campagnes, et à ces vastes alais de ma mémoire où sont renfermés les tréors de ce nombre infini d'images qui y sont en-ées par les portes de mes sens. C'est là que ous conservons aussi toutes nos pensées en y joutant, ou diminuant, ou changeant quelque hose que nous avons connu par les sens, et géralement tout ce qui a été mis comme en dét et en réserve, et que l'oubli n'a point encore ffacé et enseveli.

C'est là où je demande que l'on me tire de ce résor ce que je désire; et soudain quelques-unes le ces choses en sortent et se présentent à moi: l'autres se font chercher plus long-temps et difèrent davantage à venir; comme si on les tirait vec peine du fond de quelques replis cachés: l'autres sortent en foule; et bien que ce ne soit as elles que je cherche ni que je demande, elles e reproduisent elles-mêmes et semblent dire: N'est-ce point nous que vous cherchez?» Mais je es repousse, comme de la main, de mon esprit t les éloigne de ma mémoire jusqu'à ce que la hose que je désire se découvre et sorte du lieu où elle était cachée pour se présenter à moi. Il y en a d'autres qui, sans interrompre leur suite, viennent avec facilité dans le même ordre que je les demande; et les premières, faisant place aux autres, se retirent pour revenir toutes les fois que je le voudrai: ce qui arrive lorsque je récite par cœur quelque chose.

Dans ce même trésor de ma mémoire, je conserve distinctement et sans aucune confusion toutes les espèces qui, selon leurs divers genres, y sont entrées, chacune par la porte qui leur est propre, comme la lumière, toutes les couleurs et toutes les figures des corps par les yeux; tous les sons par les oreilles, toutes les odeurs par le nez, toutes les saveurs par la bouche; et, par l'attouchement répandu dans tout le corps, tout ce qui est dur ou mou, chaud ou froid, doux ou rude, pesant ou léger, soit qu'il entre dans nous, ou bien que nous le touchions. Ce grand magasin de la mémoire reçoit toutes ces choses pour nous les représenter quand nous en avons besoin: chacune d'elles y entre par la porte qui lui est particulière, et elle les conserve dans ses divers plis et replis, qui sont si secrets et si cachés, que nulles paroles ne sont capables de l'exprimer. Ce ne sont pas néanmoins les choses mêmes qui y entrent, mais seulement leurs images qui sont toujours prêtes à se représenter à notre esprit quand il veut s'en souvenir.

Qui serait celui qui pourrait dire de quelle sorte toutes ces images et toutes ces espèces ont été formées, encore que l'on remarque assez par quel sens elles ont été apportées et données en garde à la mémoire? Car, lorsque je suis dans l'obscurité et dans le silence, je retire si je veux des couleurs de ma mémoire, et distingue le noir d'avec le blanc, et ainsi toutes les autres couleurs qu'il me plaît, sans que les sons se jettent à la traverse, ni me viennent troubler lorsque je considère ce que j'ai appris par la vue: et néanmoins ces sons sont aussi dans ma mémoire, et comme cachés dans d'autres replis, puisque si je veux qu'ils se présentent à moi, ils le font aussitôt. Et, d'autre part, encore que je ne remue pas la langue, et que je ne fasse aucune action de la gorge, je chante autant qu'il me plaît, sans que ces images des couleurs qui sont aussi dans ma mémoire, viennent non plus se jeter à la traverse, ni m'interrompre lorsque j'en tire cet autre trésor qui y était entré par les oreilles. Et je me souviens en la même sorte, quand il me plaît, de toutes les autres choses qui

m'ont été apportées par les autres sens et placées dans ma mémoire : car, sans que je fasse aucun usage de l'odorat, je discerne la senteur des lis d'avec celle des violettes, et sans que je goûte ni que je touche rien, je préfère par mon souvenir le miel au vin cuit, et ce qui est poli à ce qui est rude. Tout ceci se passe en moi-même dans ce grand palais de ma mémoire.

C'est là que le ciel, la terre, la mer, et tout ce que j'ai pu y remarquer, s'offrent à moi aussitôt que je veux, hormis les choses que j'ai oubliées. C'est là que je me rencontre moi-même, et que je me représente le temps, le lieu, les autres circonstances de ce que j'ai fait, et les dispositions dans lesquelles j'étais lorsque je faisais ces actions. C'est là que je conserve les images des choses que j'ai connues par expérience, et que j'ai crues sans les avoir éprouvées, par le rapport qu'elles avaient avec celles que j'ai éprouvées, et qu'en conférant toutes ces expériences passées les unes avec les autres, je forme des jugemens de ce qui peut arriver et de l'espérance qu'on en doit avoir : et comme si toutes ces choses m'étaient présentes, je dis en moi-même dans ce vaste espace de mon esprit rempli de tant d'images diverses : « Je ferai ceci ou cela : il en arrivera ceci ou cela : oh ! si ceci ou cela pouvait arriver ! Dieu ne permette pas, s'il lui plaît, que ceci ou cela arrrive ! » Et lorsque je parle de la sorte, les images de toutes les choses dont je parle, s'offrent à moi dans ce riche trésor de ma mémoire, et je n'en pourrais rien dire dutout si elles n'étaient présentes.

Que cette puissance de ma mémoire est grande, mon Dieu ! qu'elle est grande ! ses plis et replis s'étendent à l'infini. Et qui est capable de les pénétrer jusques au fond ? Néanmoins c'est une faculté de mon âme et qui appartient à ma nature. Je ne puis donc pas connaître ce que je suis ; et ainsi il paraît que notre esprit n'a pas assez d'étendue pour se comprendre soi-même ; et cependant où peut être cette partie de lui-même qu'il ne comprend pas ? N'est-elle pas en lui et non hors de lui ? Pourquoi donc ne saurait-il la comprendre ?

J'avoue que tout ceci me remplit d'admiration et d'étonnement. Les hommes admirent la hauteur des montagnes, l'agitation des flots de la mer, la vaste étendue de l'Océan, le cours des fleuves, et le mouvement des astres : et ils ne pensent point à eux-mêmes, et n'admirent pas ce qui est si admirable, que, lorsque j'ai parlé de toutes ces choses, je ne les voyais pas de mes yeux, et que néanmoins je n'en aurais pas parlé si je ne voyais au dedans de moi dans ma mémoire, et dans une aussi grande étendue que si je les voyais au dehors et réellement, les montagnes, les flots, les fleuves et les astres que j'ai vus, et l'Océan que je ne connais que par le rapport d'autrui. Et cependant, lorsque je les ai vus, je ne les ai point comme enlevés avec les yeux pour les faire entrer dans moi ; et ils n'y sont point en effet, mais seulement leurs espèces et leurs images ; et je sais par lequel de mes sens toutes ces impressions se sont faites dans mon esprit.

CHAPITRE IX.

De la mémoire que nous avons des sciences.

Mais cette vaste étendue de ma mémoire ne conserve pas seulement les espèces de toutes les choses dont je viens de parler, mais elle contient aussi tout ce que j'ai appris des sciences, et que je n'ai point encore oublié ; et elle le garde comme dans des lieux secrets et particuliers bien différens des lieux ordinaires où les corps sont renfermés ; et elle ne conserve pas seulement les images de ces connaissances, mais les connaissances mêmes ; car tout ce que je sais de ces sciences, comme ce que c'est que la grammaire, ce que c'est que la logique, et combien il y a d'espèces de questions, est de telle sorte dans ma mémoire, qu'elle n'a pas laissé ces choses au dehors pour n'en recevoir que les images, et qu'elles ne se sont pas évanouies après s'être fait entendre ainsi que la voix, qui après avoir frappé nos oreilles, laisse comme une trace et une marque de soi, par laquelle, lors même qu'elle ne résonne plus, on s'en ressouvient comme si elle résonnait encore ; ou comme l'odeur qui, en passant et en se dissipant en l'air, fait une telle impression dans l'odorat, qu'il en porte dans la mémoire une image que nous y trouvons toutes les fois que nous en rappelons le souvenir ; ou comme la viande qui encore qu'elle n'ait plus de saveur lorsqu'elle est dans notre estomac, semble en conserver encore dans notre mémoire ; ou comme ce que nous touchons, qui bien qu'ensuite éloigné de nous, ne laisse pas de se représenter à

noire. Car toutes ces choses n'entrent elle, mais elle en reçoit seulement les ec une incroyable promptitude, et les me dans des cellules avec un ordre ad- d'où par une manière qui n'est pas rveilleuse, nous les retirons en nous en iant.

CHAPITRE X.

ces sont dans la mémoire sans y être entrées par les sens.

le j'entends dire que l'on peut faire sur iose trois sortes de questions, savoir : , ce qu'elle est, et quelle elle est, je re- 1 dans ma mémoire les images des sons ormé ces paroles, et je sais qu'après sé dans l'air avec bruit, ils se sont éva- ais je n'ai connu par aucun de mes sens s que ces sons signifient, ni ne les ai ja- s ailleurs que dans mon esprit; et ce ne it leurs images, mais elles-mêmes que s et enfermées dans ma mémoire afin conserver. Qu'elles disent, si elles le peu- quelle sorte elles y sont venues; car je fasse une revue de toutes les portes corps, je n'en saurais trouver une seule les soient entrées.

eux me disent : « Si elles sont colorées, s en avons fait le rapport. » Mes oreilles t : « Si elles ont rendu quelque son, c'est vous les avons fait connaître. » Mon nez « Si elles ont eu de l'odeur, je leur ai passage. » Mon palais me dit : « Si elles int de saveur, ne m'en demandez point elles. » Et mes mains me disent : « Si elles point corporelles, nous ne les avons pas ; et ainsi nous n'avons eu garde de vous er avis. » D'où donc, et par où sont-elles lans ma mémoire? Certes je ne sais; car je les ai apprises, je ne m'en suis pas rap- l'esprit d'un autre, mais je les ai remar- ans le mien propre, et j'ai connu qu'elles raies, et je les lui ai données comme en ur me les garder, et me les rendre toutes que je les voudrais. Elles étaient donc en aravant même que de les avoir apprises; n'était peut-être pas dans ma memoire étaient. Comment donc, et pourquoi les onnues lorsque l'on me les a dites, et ai- du : « Cela est ainsi : ce que vous dites est véritable; » sinon parce qu'elles étaient déjà dans ma mémoire, mais si reculées et si à l'écart, ainsi que dans des antres profonds, que si quelqu'un ne m'eût fait aviser de les en tirer, je n'y aurais peut-être jamais pensé.

CHAPITRE XI.

Que les sciences s'acquièrent en rassemblant les notions qui étaient comme dispersées dans notre esprit.

Ainsi, apprendre les sciences dont nous n'avons pas reçu les images par les sens, mais que nous considérons dans notre esprit sans aucunes images comme elles sont en elles-mêmes, n'est autre chose que rassembler par notre pensée les choses qui étaient éparses deçà et delà sans aucun ordre dans notre mémoire, et faire en sorte, en les bien considérant, qu'au lieu qu'elles y étaient cachées et comme égarées et négligées, elles soient toujours prêtes à se présenter à nous sans peine, lorsque nous voudrons tant soit peu y appliquer notre esprit.

Et combien ma mémoire conserve-t-elle de choses semblables qui sont déjà toutes trouvées et prêtes à s'offrir à moi à chaque moment, ce que l'on appelle avoir appris quelque science? Que je demeure durant un temps considérable sans les repasser par mon esprit, elles s'écoulent et s'enfoncent de nouveau de telle sorte dans les replis les plus profonds et les plus cachés de ma mémoire, qu'il faut que je les en tire encore par une nouvelle méditation, comme si je ne les en avais jamais tirées, et qu'étant éparses çà et là, je les rassemble dans ce même lieu, puisqu'elles n'ont point d'autre demeure, afin de les pouvoir connaître. D'où vient que dans la langue latine le mot qui signifie penser, ne veut dire autre chose dans son origine que rassembler, quoique étant devenu propre aux actions de l'esprit, il ne serve plus à marquer toute sorte de rassemblement pour parler ainsi, mais celui-là seulement qui se fait par la pensée.

CHAPITRE XII.

De la mémoire que nous avons des mathématiques.

La mémoire contient aussi les raisons et les règles innombrables des nombres et des dimensions que l'arithmétique et la géométrie nous enseignent, dont elle n'en a reçu aucune par l'opération des sens corporels, puisqu'elles n'ont ni couleur, ni son, ni odeur, ni saveur, ni rien

qui puisse être touché. J'ai bien entendu le son des paroles qui les signifient lorsque l'on en a parlé; mais ce son et ces connaissances sont deux choses toutes différentes; car ces paroles ont un autre son lorsqu'elles sont grecques que lorsqu'elles sont latines; au lieu que ces règles et ces raisons de mathématique ne sont ni grecques, ni latines, ni d'aucune langue.

J'ai vu des lignes tirées par d'excellens maîtres qui étaient si délicates, que les filets des toiles des araignées ne le sont pas davantage; mais ces autres lignes que je forme dans mon esprit sont toutes différentes de celles-ci, et ne sont nullement des images de celles qui sont sensibles à nos yeux. Et celui-là les connaît et les comprend, qui, sans avoir nulle pensée d'aucun corps, les connaît intérieurement en se les représentant dans son esprit. J'ai aussi aperçu par tous mes sens corporels, le nombre des choses que nous comptons; mais ces autres nombres dont nous nous servons pour compter sont bien d'une autre nature, et ne sont pas les images des nombres sensibles, mais beaucoup plus excellens qu'eux. Que si celui qui ne les comprend pas se moque de moi, comme si ce que j'en dis n'était que des rêveries, j'aurai pitié de son ignorance, qui le porte à se moquer de ce qu'il ne connaît pas.

CHAPITRE XIII.

De quelle sorte la mémoire retient les choses, et comment elle conserve le souvenir des passions de l'esprit.

J'ai toutes ces choses dans ma mémoire, et je n'ai pas oublié la manière dont je les ai apprises, non plus que tant de mauvais raisonnemens que j'ai entendu faire au contraire, lesquels, encore qu'ils soient faux, il ne laisse pas néanmoins d'être véritable que je m'en souviens; et il me souvient aussi que j'ai su discerner dans ces disputes la vérité d'avec le mensonge.

Je m'aperçois bien aussi qu'il y a différence entre ce discernement du vrai d'avec le faux, comme je le puis faire maintenant, et me souvenir de l'avoir fait fort souvent, en repassant souvent ces choses par mon esprit. Ainsi je me souviens de les avoir souvent comprises. Et si je les comprends à cette heure, je mettrai encore cette intelligence comme en garde et comme en dépôt dans ma mémoire, afin de me pouvoir souvenir ci-après de l'avoir eue maintenant. Je me souviens donc de m'être souvenu, tout de même que si je me ressouviens dans quelque temp
choses dont j'ai pu maintenant me souve
sera par le moyen et par la puissance de m
moire que je m'en ressouviendrai.

Ma mémoire conserve aussi les diverse
sions de mon esprit, non pas en la même m
qu'elles sont en lui lorsqu'il les ressent, m
une autre manière fort différente et confor
pouvoir qu'elle a de conserver les images
espèces des choses; car je me souviens, san
gai, d'avoir été dans la joie; sans être t
d'avoir été dans la tristesse; sans être tou
crainte, d'avoir été dans la crainte; et sa
sirer, d'avoir eu des désirs violens. Et, a
traire, il arrive quelquefois que je me so
avec joie d'avoir été triste, et avec tristes
voir été dans la joie.

CHAPITRE XIV.

De quelle sorte l'esprit se souvient avec joie des ch
tristes.

Il n'y a pas néanmoins tant de raison é
tonner que l'âme se souvienne avec joi
peines que le corps a souffertes avec do
puisque l'âme et le corps sont deux choses
rentes. Mais il y a sujet d'admirer que, la
moire étant une même chose que l'esprit, l'
soit gai lorsqu'il se souvient de sa tristesse p
et que la mémoire ne soit pas triste, e
qu'elle conserve le souvenir de cette tris
Or il paraît que la mémoire est une même
que l'esprit, puisque lorsque nous comma
à quelqu'un d'apprendre quelque chos
cœur, nous lui disons : « Faites en sorte de n
cela dans votre esprit; » et quand nous oul
quelque chose, nous disons : « Je ne l'avai
dans l'esprit, cela s'est effacé de mon esp
donnant ainsi à notre mémoire le nom d'es

Ceci étant de la sorte, d'où vient donc
lorsque je me souviens avec joie de ma tri
passée, la joie est dans mon esprit et la
tesse dans ma mémoire; et que l'esprit
jouissant de la joie qui est en lui, la mé
ne s'attriste pas de la tristesse qui est en
Est-ce que la mémoire n'est pas une par
l'une des puissances de l'esprit? Mais qui
rait soutenir une telle erreur? Il faut donc
que la mémoire est comme l'estomac de l'e
et que la joie ou la tristesse ressemblent
viandes douces ou amères, qui lorsqu'elles

ans la mémoire, y sont comme les viandes 'estomac, où elles peuvent bien demeurer, sans aucune saveur. J'avoue qu'il serait le d'établir une entière ressemblance entre ux choses; mais elles ne sont pas toute-ntièrement dissemblables.

quand je dis qu'il y a quatre passions de le désir, la joie, la crainte et la tristesse, le ma mémoire que je tire cette connais-; et lorsque je discours sur ce sujet, soit divisant selon leurs diverses espèces, ou définissant selon leur genre et leurs dif-e, c'est de ce même trésor que je tire tout j'en dis, sans toutefois que lorsque je rs de ces passions par le souvenir que fournit ma mémoire, je sois troublé par le le qu'elles apportent dans l'âme. Et il est oute, que je n'aurais pu par mon souvenir er ainsi de ma mémoire si elles n'y eus-té avant que je les en eusse tirées.

st-ce point, que, comme les animaux en ru-nt font revenir de leur estomac à leur e la nourriture qu'ils ont prise, nous ra-ns de la même sorte par notre souvenir les qui sont dans notre mémoire? Mais si st, d'où vient que celui qui en discourt et onséquent qui s'en souvient, ne ressent dans sa pensée, qui semble être en cette ntre comme la bouche de son âme, ni la ur de la joie, ni l'amertume de la tristesse? que l'âme est en cela différente du corps; nparaison de l'un avec l'autre ne pouvant ir en tout? Car qui est celui qui pourrait oudre à parler de semblables sujets, si les fois que nous proférons ces mots de se et crainte, nous étions nécessairement s de nous attrister et de craindre? Nous arlerions pas néanmoins si elles n'étaient notre mémoire, et si nous n'y trouvions ulement les images que le son de ces mots primées par le moyen de nos sens, mais les notions des choses mêmes qui n'y sont s par aucune des portes de ces sens corpo-ais que notre esprit même, par l'expérience tirée de ses propres passions, a confiées e mémoire, ou qu'elle a retenues par elle-sans qu'elles lui aient été confiées.

CHAPITRE XV.

Des diverses manières dont les choses qui sont absentes sont représentées dans la mémoire.

Mais qui pourrait dire que cette impression qui se fait dans la mémoire s'y fait par les images des choses ou sans aucunes images? Car lorsque je nomme une pierre ou que je nomme le soleil, il est sans doute que leurs images sont aussi présentes à ma mémoire, encore que les choses qu'elles me représentent soient éloignées de mes sens. Je nomme la douleur du corps sans que cette douleur soit présente, puisque je n'en ressens aucune, et néanmoins si son image n'était présente à ma mémoire, je ne saurais ce que je dirais, et je ne pourrais dans mes discours distinguer la douleur d'avec le plaisir. Je nomme la santé du corps lorsque je suis sain: et il est sans doute, qu'en cette sorte la chose même dont je parle se trouve présente, et toutefois si son image n'était point présente dans ma mémoire, je ne pourrais nullement me souvenir de ce que signifie ce mot de santé: et lorsqu'on le profère devant des malades ils ne sauraient pas non plus ce qu'il voudrait dire, si par la puissance de la mémoire ils n'avaient gravé dans leur esprit cette même image de la santé, bien qu'ils soient alors sans santé. Je nomme les nombres dont nous nous servons pour compter, et aussitôt, non pas leurs images, mais eux-mêmes se trouvent présens dans ma mémoire. Je nomme l'image du soleil, et elle est dans ma mémoire, puisque ce n'est pas l'image de l'image, mais l'image même, laquelle se représente à moi aussitôt que je m'en souviens. Je nomme la mémoire, et je connais ce que je nomme; mais où le connais-je sinon dans ma propre mémoire? Et comment est-ce qu'elle est présente à soi-même sinon par soi-même, et non pas seulement par son image?

CHAPITRE XVI.

La mémoire se souvient même de l'oubli.

Mais lorsque je prononce ce nom d'oubli, et que je connais aussi ce que je nomme, comment le pourrais-je connaître si je ne m'en souvenais? je ne dis pas du son de ce mot, mais de la chose qu'il signifie, laquelle si j'avais oubliée, il ne serait pas en mon pouvoir de connaître ce que signifierait cette parole. Ainsi lorsque je me sou-

viens de la mémoire, elle se présente aussitôt à moi par elle-même; et lorsque je me souviens de l'oubli, et l'oubli et la mémoire se présentent aussitôt à moi : la mémoire qui fait que je me souviens, et l'oubli qui fait que je ne me souviens pas de quelque chose.

Mais qu'est-ce que l'oubli? est-ce autre chose qu'un manquement de mémoire? Comment est-ce donc qu'il se présente pour me faire souvenir de lui, puisque sa nature est de faire que je ne me souvienne point lorsqu'il est présent? Que si c'est par la mémoire que nous retenons les choses dont nous nous ressouvenons, et que nous ne puissions, lorsque nous entendons proférer le mot d'oubli, connaître ce que ce mot signifie si nous ne nous souvenons de l'oubli, il s'ensuit que l'oubli se conserve dans la mémoire, et qu'ainsi la présence de ce qui fait que nous oublions, nous est quelquefois nécessaire pour nous empêcher d'oublier. Et ne peut-on pas inférer de là, que lorsque nous nous souvenons de l'oubli, il n'est pas lui-même dans notre mémoire, mais seulement par son espèce et par son image, puisque s'il y était parlui-même, il ferait que nous l'oublierions au lieu de nous en souvenir?

Qui est donc celui qui sera capable de pénétrer et de comprendre en quelle sorte cela se passe? J'avoue, Seigneur, que j'y trouve une extrême difficulté; et c'est dans la recherche de moi-même que je la trouve. Je suis devenu à moi-même une terre ingrate, que l'on s'emploie inutilement à cultiver avec beaucoup de travail et de sueur. Car je ne m'efforce point maintenant de découvrir quelle est l'étendue des plaines du ciel. Je ne mesure point les distances qui se rencontrent entre les astres; et je ne recherche point quel est le poids sur lequel la terre est balancée. Il n'y a pas sujet de s'étonner si tout ce que je ne suis pas se trouve être éloigné de moi : mais c'est moi-même qui me souviens des choses dont je me souviens : c'est moi-même, puisque c'est mon esprit qui s'en souvient. Et qui peut être plus proche de moi que moi-même? Je ne comprends pas toutefois quelle est la puissance de ma mémoire, encore que sans elle je ne pourrais me nommer moi-même.

Que puis-je donc dire, étant assuré comme je suis que je me souviens de mon oubli? Dirai-je que ce dont je me souviens ne réside pas dans ma mémoire? Ou bien dirai-je qu'il est nécessaire que l'oubli soit dans ma mémoire pour m'empêcher d'oublier? L'un et l'autre ne serait-il pas très ridicule? Comment aussi pourrais-je dire que lorsque je me souviens de l'oubli, c'est l'image de cet oubli, et non pas l'oubli même, qui est conservée dans ma mémoire? Comment le pourrais-je dire, puisque lorsque l'image de quelque chose s'imprime dans notre mémoire, il est nécessaire que la chose même nous soit présente, afin que cette image s'y imprime? Car c'est ainsi que je me souviens de Carthage et de tous les autres lieux où j'ai été : c'est ainsi que je me souviens des visages de toutes les personnes que j'ai vues, et de tout ce que mes autres sens m'ont rapporté; et c'est ainsi que je me souviens de la santé et de la maladie que j'ai éprouvées dans mon corps. Quand toutes ces choses m'étaient présentes, ma mémoire en a conçu des images que je pusse considérer et repasser dans mon esprit, lorsque je voudrais me ressouvenir de ces objets dans leur éloignement et dans leur absence.

Que si c'est par son image et non par lui-même que l'oubli se conserve dans ma mémoire, il fallait donc qu'il fût présent afin que ma mémoire pût concevoir cette image. Or, de quelle sorte l'oubli étant présent gravait-il cette image dans ma mémoire, puisqu'il efface par sa présence les choses mêmes qu'il trouve déjà imprimées dans notre mémoire? Toutefois, bien qu'il soit difficile de comprendre et d'expliquer de quelle manière cela arrive, je suis très assuré que je me souviens de mon oubli, quoique ce soit lui qui efface les images des choses dont nous nous ressouvenons.

CHAPITRE XVII.

Que la mémoire est une chose admirable; mais qu'il faut encore chercher Dieu au-dessus d'elle.

Mon Dieu, cette puissance de la mémoire est prodigieuse, et je ne puis assez admirer sa profonde multiplicité qui s'étend jusqu'à l'infini. Or cette mémoire n'est autre chose que l'esprit; je suis moi-même cet esprit. Que suis-je donc, ô mon Dieu? Que suis-je, moi qui vous parle, sinon une nature qui épouvante ceux qui la considèrent bien dans l'incroyable variété de ses opérations et dans la vaste étendue de ses puissances?

Voilà que je me promène dans les campagnes

: ma mémoire, dans ces antres, pour parler nsi, et ces cavernes innombrables qui sont eines d'un nombre infini d'infinis genres de ioses, soit qu'elle les conserve par leurs esèces, comme il arrive en tout ce qui regarde les rps; ou par leur présence, comme en ce qui st des astres; ou par je ne sais quelles marques, mme en ce qui est des affections de l'âme que mémoire retient, lors même que l'esprit ne les uffre plus, quoique tout ce qui est dans la émoire soit dans l'esprit. Je me promène, dis-:, et je vole en quelque sorte avec la pensée par utes ces choses, que je pénètre autant que je uis, en les considérant tantôt d'une manière et ntôt d'une autre, sans pouvoir jamais y trouer aucune fin, tant est grande la puissance de ı vie dans un homme vivant, quoique mortel.

Mon Dieu qui êtes ma véritable vie, que feai-je donc? je passerai aussi au-delà de cette uissance qui est en moi, et que l'on nomme némoire, et j'irai plus loin afin d'arriver jusu'à vous, qui êtes cette agréable lumière après aquelle mon âme soupire. Que me répondezous à cela, Seigneur? Je monterai donc plus aut que mon esprit pour aller à vous qui êtes i élevé au-dessus de moi, et je passerai au-delà le cette puissance qui est en moi, et que l'on ppelle mémoire, afin d'atteindre jusqu'à vous utant qu'on y peut atteindre, et de m'unir à ous autant que l'on s'y peut unir; car les bêtes t les oiseaux ont aussi de la mémoire, puisque utrement ils ne pourraient retrouver ni leurs anières, ni leurs nids, ni s'accoutumer à pluieurs autres choses auxquelles ils s'accoutument, n'étant pas possible qu'ils s'y accoutumassent si ce n'était par le moyen de la mémoire.

Je veux donc passer au-delà de cette puissance de l'âme, afin d'arriver jusqu'à celui qui m'a rendu différent des bêtes, et qui par l'intelligence qu'il m'a donnée, m'a élevé au-dessus des oiseaux du ciel. Je passerai au-delà de ma mémoire; mais où vous trouverai-je, ô ineffable douceur, dont rien ne nous peut ravir la possession? Où vous trouverai-je?

CHAPITRE XVIII.

Que pour retrouver une chose que l'on a perdue, il faut en avoir conservé la mémoire.

Si je vous trouve, mon Dieu, hors de ma mémoire, il faut donc que je vous aie oublié. Et comment vous puis-je trouver si je ne me souviens pas de vous? Cette femme de l'Évangile qui avait perdu son drachme, alluma une lampe pour le chercher; et elle ne l'aurait pas trouvé si elle ne s'en fût pas souvenue : car comment après l'avoir retrouvé eût-elle su que ce l'était, si elle en eût perdu la mémoire? Je me souviens d'avoir cherché plusieurs choses que j'avais perdues, et de les avoir retrouvées. Mais comment ai-je pu savoir que je les avais retrouvées, sinon parce que, quand j'en cherchais quelqu'une, et que l'on me disait : « Est-ce cela? ou est-ce ceci? » je répondais toujours : « Ce ne l'est pas; » jusqu'à ce que l'on me présentât ce que je cherchais? De sorte qu'il est visible que si j'en eusse conservé la mémoire, on me l'aurait en vain présenté, puisque je ne l'aurais pas retrouvé pour cela, parce que je ne l'aurais pas reconnu. Ce qui arrive toujours de la même sorte, quand nous cherchons quelque chose que nous avons perdu et que nous le recouvrons.

Cela néanmoins ne paraît pas si étrange au regard des choses qui s'éloignent de notre vue sans s'éloigner de notre mémoire, comme il arrive en ce qui est des corps visibles, parce qu'alors nous en conservons l'image au dedans de nous, et la cherchons jusqu'à ce que nous la revoyions, et quand nous l'avons retrouvée, nous la reconnaissons par le moyen de cette image que nous avions conservée en notre mémoire, car nous ne disons point avoir trouvé ce que nous avions perdu, si nous le reconnaissons, et nous ne saurions le reconnaître, si nous ne nous en souvenons. Ainsi ce qui était perdu à l'égard de nos yeux, s'était conservé dans notre mémoire.

CHAPITRE XIX.

Comment l'on retrouve ce que l'on a oublié.

Mais lorsque la mémoire même perd quelque chose, comme il arrive quand nous l'oublions et que nous le cherchons pour nous en ressouvenir, où le cherchons-nous, sinon dans notre mémoire? Et lorsqu'elle nous offre une autre chose, nous la rejetons jusqu'à ce qu'elle nous présente ce que nous cherchons; et quand elle nous le présente, nous disons : « Voilà ce que je cherchais; » ce que nous ne dirions pas si nous ne le reconnaissions; et nous ne le reconnaîtrions pas si nous ne nous en souvenions. Nous l'avions oublié néanmoins, mais non pas entièrement; et nous nous servions du souvenir que nous en

avions en partie, pour chercher l'autre partie que nous avions oubliée, parce que notre mémoire sentait bien qu'elle ne se représentait pas toutes les choses qu'elle avait accoutumé de se représenter en même temps, et qu'ayant en quelque sorte la même peine qu'un homme qui, voulant marcher, ne peut remuer qu'une de ses jambes, elle faisait tous ses efforts pour retrouver ce qui lui manquait.

Ainsi, lorsque nous voyons de nos yeux, ou que nous nous représentons dans notre esprit une personne qui nous est connue, s'il arrive que nous ayons oublié son nom, et que nous le cherchions, nous rejetons tous les autres noms qui n'ont nulle liaison avec l'idée de cette personne, parce qu'ils n'ont pas accoutumé de se représenter avec elle; et nous ne sommes point contens jusqu'à ce que nous ayons retrouvé celui dont l'image avait accoutumé d'accompagner dans notre mémoire celle de cette personne. Mais d'où est-ce que ce nom peut venir pour s'offrir à nous, sinon de notre mémoire, puisque, lors même que nous le reconnaissons quand quelqu'un nous en a averti, il ne saurait procéder que d'elle? Car nous ne le reconnaissons pas comme nouveau; mais notre souvenir fait que nous demeurons d'accord que c'est le nom que nous cherchions; au lieu qu'on nous en avertirait inutilement, s'il était du tout effacé de notre mémoire. Ainsi nous ne pouvons pas dire avoir du tout oublié ce que nous nous souvenons d'avoir oublié; et nous ne pourrions pas chercher ce que nous aurions perdu, si nous l'avions entièrement oublié.

CHAPITRE XX.

Que chercher Dieu, c'est chercher la vie bienheureuse, et que tous les hommes la désirant, il faut qu'ils en aient quelque connaissance.

Quand je vous cherche, mon Dieu, je cherche la vie bienheureuse, et je vous cherche afin que mon âme vive, puisque c'est de vous que mon âme tire sa vie, comme c'est de mon âme que mon corps tire la sienne. De quelle sorte est-ce donc que je cherche la vie bienheureuse? Car je ne puis pas dire que je la possède, jusqu'à ce que je puisse dire, je n'ai plus rien à désirer, et que j'aie un véritable sujet de le dire. Comment la cherché-je? Est-ce par mon souvenir, comme si je l'avais oubliée, et que je me souvinsse néanmoins de l'avoir oubliée? ou est-ce par u désir d'apprendre une chose qui m'est inconnu soit que je ne l'aie jamais sue, ou que je l'a oubliée de telle sorte que je ne me souvien pas même de l'avoir oubliée?

N'est-ce pas cette vie bienheureuse qui e désirée si généralement de tous les hommes sa en excepter un seul? Mais qui en a donné connaissance à ceux qui la souhaitent avec ta d'ardeur? où l'ont-ils vue pour l'aimer d'u telle sorte? Il faut sans doute que nous l'ayo en nous-mêmes en quelque manière, quoiqu' y ait une autre manière selon laquelle on ne l saurait posséder sans être heureux. Il y en aussi qui ne sont heureux qu'en espérance; ceux-là possèdent cette vie dont je parle, e un degré beaucoup inférieur à ceux qui so déjà heureux en effet; mais ils sont néanmoi de beaucoup meilleure condition que ceux q ne la possèdent ni en effet ni en espérance. E néanmoins si ces derniers ne l'avaient en eu mêmes en quelque façon que ce puisse être, il n'auraient pas ce grand désir d'être heureux qu l'on ne saurait douter qu'ils n'aient.

Je ne saurais dire en quelle manière ils con naissent cette vie heureuse, et en ont une ce taine idée, et je voudrais savoir si cette idée e dans la mémoire. Que si elle y est, il semble qu' faudrait que nous eussions été autrefois heu reux. Or, comment l'aurions-nous été? Serait-c chacun en particulier, ou seulement tous en gé néral dans le premier homme, qui a été le pre mier pécheur, dans lequel nous sommes tou morts, et duquel nous sommes tous nés misé rables?

Mais ce n'est pas ce que je veux chercher main tenant, n'étant en peine que de savoir si la vi bienheureuse est dans la mémoire; car nous n l'aimerions pas si nous ne la connaissions point il n'y a personne qui, en l'entendant nommer ne confesse qu'il la désire; et ce n'est pas le so de cette parole qui nous plaît, puisque lors qu'un Grec l'entend nommer en latin, il n'y prend aucun plaisir, parce qu'il ignore ce qu cette parole signifie, au lieu que nous y prenon plaisir, tout de même qu'un Grec y en pren drait s'il l'entendait nommer en grec, parce que la chose en soi, que les Grecs, que les Romains que toutes les autres nations de diverses langue désirent avec tant d'ardeur d'acquérir, n'est ni

grecque ni latine: elle est donc connue à tous les hommes, puisque si l'on pouvait par un même mot que tous entendissent, leur demander s'ils voudraient bien être heureux, ils répondraient sans doute qu'ils le veulent; ce qu'ils ne feraient pas si la chose même qui est signifiée par ce nom n'était gravée dans leur mémoire.

CHAPITRE XXI.

De quelle sorte la vie bienheureuse peut être dans la mémoire.

Celui donc qui se souvient de la vie bienheureuse que l'on nomme félicité, s'en souvient-il de la même sorte que celui qui a vu Carthage se ressouvient de Carthage? Non, puisque la félicité n'étant pas un corps, elle n'est pas sensible aux yeux. Ou bien s'en souvient-il en la même manière que nous nous souvenons des nombres? Nullement, puisque ceux qui les connaissent ne cherchent point à les posséder d'une manière plus particulière; au lieu qu'encore que nous sachions ce que c'est que la félicité, et que la connaissance que nous en avons nous la fasse aimer, nous ne laissons pas de désirer de l'acquérir afin d'être heureux.

Ou bien s'en souvient-il comme nous nous souvenons de l'éloquence? Non certes. Car encore que plusieurs qui ne sont pas éloquens se souviennent de l'éloquence aussitôt qu'ils en entendent proférer le nom, et qu'ils désirent même de l'acquérir, ce qui fait voir qu'ils en ont quelque connaissance, néanmoins cela vient de ce qu'ayant connu par les sens du corps d'autres personnes éloquentes, le plaisir qu'ils y ont pris, les a portés à désirer de l'être aussi quoiqu'il soit vrai qu'ils n'auraient point ressenti ce plaisir, si l'expérience qu'ils en ont eue par ces sens, n'avait réveillé dans leur esprit une connaissance intérieure de la beauté de cet art, comme ils n'auraient point désiré de l'acquérir; s'il ne leur avait donné du plaisir. Mais nul de nos sens ne nous peut faire apercevoir et remarquer en d'autres personnes la vie bienheureuse.

Ou bien s'en souvient-il comme nous nous souvenons de la joie? Cela pourrait être; car encore que je sois triste, je me souviens de ma joie passée, de même qu'étant misérable, je me souviens d'une vie heureuse, quoique je n'aie jamais, par aucun de tous mes sens, ni vu, ni entendu, ni senti, ni goûté, ni touché la joie que j'ai eue; mais que je l'aie seulement ressentie dans mon esprit, lorsque je me suis réjoui, et qu'ensuite la connaissance que j'en ai se soit gravée dans ma mémoire en telle sorte, que je puis, quand je veux, m'en souvenir, quelquefois avec dégoût, et quelquefois avec plaisir, selon la diversité des choses dont je me souviens de m'être réjoui: car je me souviens avec horreur de ces plaisirs honteux qui m'ont autrefois donné de la joie; et lorsque ma mémoire me représente quelques-unes de mes actions bonnes et louables, le désir que j'aurais d'en faire encore de semblables, fait que si l'occasion ne s'en offre point, je me souviens avec tristesse de ma joie passée.

Mais en quel lieu et en quel temps ai-je connu par expérience que ma vie était heureuse, afin de pouvoir me la présenter, l'aimer et la désirer? Et ce désir d'être heureux ne m'est pas commun avec peu de personnes seulement, puisque tous désirent de l'être, et tous les hommes ne se rencontreraient pas dans une volonté si déterminée et si absolue de cette félicité, s'ils n'en avaient une connaissance très certaine.

Or, d'où vient que si l'on demande à deux hommes s'ils veulent aller à la guerre, il pourra arriver que l'un répondra qu'il veut y aller, et l'autre qu'il ne le veut pas? Mais si on leur demande s'ils désirent d'être heureux, ils répondront aussitôt et sans hésiter qu'ils le souhaitent de tout leur cœur, encore qu'il n'y ait point d'autre raison qui porte l'un à vouloir aller à la guerre, et qui empêche l'autre d'y vouloir aller, sinon le désir d'être heureux. Cela ne procède-t-il point de ce que l'un mettant son plaisir en une chose et l'autre en une autre, ils s'accordent toutefois dans le désir d'être heureux, comme ils s'accorderaient lorsqu'on leur demanderait s'ils désirent d'avoir des sujets de joie; et cette joie est sans doute ce qu'ils nomment félicité? Que si l'un l'acquiert d'une manière et l'autre d'une autre, ce n'est toujours néanmoins qu'à cette félicité que tous désirent de parvenir, afin d'être dans le contentement et dans la joie; et parce qu'il n'y a personne qui, dans le cours de sa vie, n'ait ressenti quelque joie, il reconnaît l'image que sa mémoire lui en représente toutes les fois qu'il entend proférer ce nom de félicité.

CHAPITRE XXII.

Que la félicité consiste dans la véritable joie qui ne se trouve qu'en Dieu.

Mais, ô mon Dieu que j'adore, ne souffrez pas que votre serviteur se laisse jamais porter à croire que toutes sortes de joies soient capables de nous rendre heureux, car cela n'appartient qu'à cette joie qui n'est point connue des méchans, mais de ceux qui vous servent sans intérêt, dont vous-même êtes la joie, et c'est en cela que consiste la vie bienheureuse : de se réjouir en vous, par vous et pour l'amour de vous; c'est en cela qu'elle consiste, et il n'y en a point d'autre. Ceux qui en cherchent d'autre cherchent aussi une autre joie, mais qui ne peut être que fausse et trompeuse; et quoi qu'il en soit, il est impossible que leur volonté ne soit attirée au moins par quelque ombre et quelque image de joie.

CHAPITRE XXIII.

Que tous les hommes aimant naturellement la vérité, leurs intérêts et leurs passions font qu'ils la haïssent lorsqu'elle leur est contraire.

Il semble donc qu'il n'est pas vrai que tous veuillent être heureux, puisque ceux qui ne cherchent pas leur contentement en vous, en quoi seul consiste la vie bienheureuse, ne désirent pas en effet la vie bienheureuse. Dirons-nous que tous la désirent; mais que la chair combattant contre l'esprit et l'esprit contre la chair, ils ne font pas ce qu'ils voudraient pouvoir faire, et qu'ainsi ils retombent dans les joies du monde, qu'ils sont capables de se procurer à eux-mêmes, et ils s'en contentent parce qu'ils ne peuvent goûter les vraies joies; et ils ne le peuvent, parce qu'ils ne le veulent pas aussi fortement qu'il serait nécessaire pour le pouvoir?

Car je leur demande à tous, duquel des deux ils aiment mieux se réjouir, ou de la vérité ou du mensonge? Sur quoi ils n'hésiteront non plus à me répondre, qu'ils aiment mieux se réjouir de la vérité, comme ils ne font point difficulté d'avouer qu'ils désirent d'être heureux, parce que la vie bienheureuse consiste à se réjouir de la vérité; et cette joie est celle que l'on prend en vous qui êtes la vérité même, qui êtes ma lumière, mon salut et mon Dieu. Tous désirent cette vie, tous désirent sans doute cette vie qui est seule bienheureuse; tous la désirent, et tous désirent se réjouir de la vérité.

J'en ai vu plusieurs qui voulaient bien tromper les autres, mais je n'ai jamais vu personne qui voulût bien lui-même être trompé. Où est-ce donc qu'ils ont connu cette vie bienheureuse, sinon où ils ont connu la vérité, laquelle ils aiment aussi, puisqu'ils ne veulent pas être trompés; et lorsqu'ils aiment la vie bienheureuse qui n'est autre chose que la joie de la vérité, ils aiment aussi sans doute la vérité, et ils ne l'aimeraient pas s'il n'y en avait quelque idée dans leur mémoire.

Pourquoi donc ne se réjouissent-ils pas de cette vérité, et ne sont-ils pas heureux? C'est parce que ces autres choses qui remplissent davantage leur esprit ont beaucoup plus de pouvoir de les rendre misérables, que cette faible connaissance que leur mémoire conserve de la vérité n'en a de les rendre heureux. Car il reste encore, selon la parole du Fils de Dieu, quelque petite lumière dans l'esprit des hommes. Qu'ils marchent; qu'ils marchent donc pendant qu'elle les éclaire, de peur que les ténèbres ne les surprennent.

Mais si tous les hommes aiment la vie bienheureuse, qui n'est autre chose que la joie de la vérité, d'où vient que cette même vérité cause de la haine, et que lorsque vos serviteurs la leur annoncent, ils deviennent leurs ennemis? C'est que l'on aime tellement la vérité, que tous ceux qui aiment autre chose qu'elle, veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité. Et d'autant qu'ils ne voudraient pas être trompés, ils ne veulent pas aussi qu'on les puisse convaincre de l'être. Ils aiment la vérité lorsqu'elle leur montre sa lumière; et ils la haïssent lorsqu'elle fait voir leurs défauts. Car ne voulant pas être trompés, et voulant bien tromper, ils l'aiment quand elle se découvre à eux; et ils la haïssent quand elle les découvre eux-mêmes. Et Dieu permet au contraire par un juste châtiment, qu'elle les fasse connaître pour ce qu'ils sont, quelques efforts qu'ils fassent pour l'empêcher, et qu'elle leur demeure inconnue, quoiqu'ils s'efforcent de la connaître.

C'est ainsi que l'esprit de l'homme, tout faible, tout aveugle, tout souillé et tout corrompu qu'il est, veut bien se cacher, mais ne veut pas que rien soit caché pour lui : et il arrive par un

événement tout contraire, que la vérité le connaît, et qu'il ne connaît pas la vérité. Néanmoins quelque misérable qu'il soit, il aime mieux se réjouir des choses vraies que des fausses. Ne sera-t-il donc pas bien heureux, lorsque sans qu'aucun déplaisir le trouble, il se réjouira seulement de cette vérité par qui toutes choses sont véritables?

CHAPITRE XXIV.

Que la connaissance que nous avons de Dieu se conserve aussi dans notre mémoire.

Vous voyez, mon Dieu, combien je me suis promené dans cette vaste étendue de ma mémoire pour vous chercher, sans que j'aie pu vous trouver hors d'elle. Car je n'ai rien trouvé de tout ce qui vous regarde, que ce qui m'en a été représenté par mon souvenir depuis le temps que j'ai commencé à vous connaître, parce que depuis ce jour je ne vous ai jamais oublié.

Aussitôt que j'ai trouvé la vérité, j'ai trouvé mon Dieu qui est la vérité même, laquelle je n'ai point oubliée depuis qu'une fois je l'ai connue. Ainsi depuis ce moment que je vous ai connu, mon Dieu, vous êtes toujours demeuré dans ma mémoire, où je vous trouve lorsque je me souviens de vous, et trouve en vous ma consolation et ma joie. Ce sont là mes saintes délices dont vous m'avez favorisé par votre miséricorde, ayant pitié de mon indigence et de ma misère.

CHAPITRE XXV.

Dans quelle partie de notre mémoire Dieu se rencontre.

Mais, Seigneur, en quel lieu de ma mémoire demeurez-vous? En quel lieu y avez-vous établi votre séjour? Quel logement y avez-vous bâti pour vous recevoir? Quel sanctuaire vous y êtes-vous consacré? Je ne puis douter que vous ne favorisiez ma mémoire de votre présence; mais ma difficulté est de comprendre en quelle partie d'elle vous demeurez; car lorsque je me suis souvenu de vous, j'ai passé au-delà de toutes ces puissances qui nous sont communes avec les bêtes, parce que je ne vous trouvais point parmi les images des choses qui sont corporelles. Je suis allé de là jusque dans cette puissance de ma mémoire, à qui je donne en garde toutes les affections de mon esprit, et je ne vous y ai point aussi trouvé. Je suis entré jusque dans le lieu que mon esprit tient aussi dans ma mémoire, car l'esprit se souvient aussi de soi-même, et je ne vous ai point non plus trouvé, parce que comme vous n'êtes point une image corporelle, ni une passion de l'esprit, telles que sont la joie, la tristesse, le désir, la crainte, le souvenir, l'oubli, et toutes les autres choses semblables, vous n'êtes pas non plus mon esprit, puisque étant Dieu vous êtes le Seigneur et le maître de mon esprit.

Toutes ces choses sont sujettes à changement: mais vous, comme étant immuable, vous demeurez toujours élevé au-dessus de toutes choses, et daignez vous abaisser jusqu'à demeurer dans ma mémoire depuis que je vous ai connu. Mais pourquoi m'arrêté-je à chercher en quel lieu d'elle vous demeurez, comme s'il y avait des lieux en elle? Il me suffit de savoir que vous y demeurez, puisque je me souviens de vous depuis le temps que j'ai commencé à vous connaître, et que c'est en elle que je vous trouve toutes les fois que je m'en souviens.

CHAPITRE XXVI.

Dieu est la vérité que tous les hommes consultent.

Où est-ce donc que je vous ai trouvé, mon Dieu, afin que je vous pusse connaître, puisque vous n'étiez pas dans ma mémoire avant que je vous eusse connu? Où ai-je pu vous connaître et vous trouver, sinon en vous-même au-dessus de moi? Il n'y a point de lieux ni d'espaces entre vous et nous; il n'y en a point sans doute, et nous ne laissons pas toutefois de nous reculer et de nous approcher de vous. Comme vous êtes l'éternelle vérité, vous rendez partout vos oracles à tous ceux qui vous consultent; vous répondez en même temps à toutes les diverses demandes que l'on vous fait; vous y répondez très clairement; mais tous ne vous entendent pas clairement. Tous ont recours à vous pour savoir ce qu'ils désirent d'apprendre; mais ils ne reçoivent pas toujours les réponses qu'ils désirent. Et celui-là seul mérite d'être mis au rang de vos fidèles ministres, qui ne désire pas d'entendre de vous ce qui est conforme à sa volonté, mais plutôt de conformer sa volonté à ce qu'il vous plaira de lui faire entendre.

CHAPITRE XXVII.

De quelle sorte la beauté de Dieu nous ravit le cœur.

Que j'ai commencé tard à vous aimer, ô beauté si ancienne et si nouvelle! que j'ai commencé tard à vous aimer! Vous étiez au dedans de moi; mais, hélas! j'étais moi-même au-dehors de moi-même. C'était en ce dehors que je vous cherchais. Je courais avec ardeur après ces beautés périssables qui ne sont que les ouvrages et les ombres de la vôtre, cependant que je faisais périr misérablement toute la beauté de mon âme, et que je la rendais par mes désordres toute monstrueuse et toute difforme. Vous étiez avec moi, mais je n'étais pas avec vous. Car ces beautés, qui ne seraient point du tout si elles n'étaient en vous, m'éloignaient de vous. Vous m'avez appelé; vous avez crié, et vous avez ouvert les oreilles de mon cœur en rompant et en brisant tout ce qui me rendait sourd à votre voix. Vous avez frappé mon âme de vos éclairs; vous avez lancé vos rayons sur elle, et vous avez chassé toutes les ténèbres qui la rendaient aveugle au milieu de votre lumière même. Vous m'avez fait sentir l'odeur incomparable de vos parfums, et j'ai commencé à ne respirer que vous, et à soupirer après vous; j'ai goûté la douceur de votre grâce, et me suis trouvé dans une faim et dans une soif véritable de ces délices célestes. Vous m'avez touché, et je suis devenu tout brûlant d'ardeur pour la jouissance de votre éternelle félicité.

CHAPITRE XXVIII.

De la misère de cette vie.

Lorsque je serai uni à vous dans toutes les puissances et toutes les parties de mon âme, je ne sentirai plus de travaux ni de douleur, et ma vie sera toute vive et toute pleine de vie, lorsqu'elle sera toute pleine de vous; car, au lieu de rendre l'âme plus pesante en la remplissant, vous la rendez au contraire plus active et plus légère. Et ce qui fait que je suis encore à charge à moi-même, c'est que je ne suis pas entièrement rempli de vous.

Les vaines joies, qui mériteraient d'être pleurées, combattent dans mon esprit avec les heureuses tristesses dont nous nous devrions réjouir, et je ne sais de quel côté tourne la victoire. Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi. Les mauvaises tristesses combattent dans mon esprit avec les joies saintes, et je ne sais de quel côté tourne la victoire, Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi; faites miséricorde à celui qui en a tant besoin. Vous voyez que je ne vous cache point mes plaies. Vous êtes médecin, et je suis malade; vous êtes tout plein de miséricorde, et je suis tout plein de misère. Et qu'est-ce que toute la vie que nous menons sur terre, sinon une perpétuelle tentation?

Qui est celui qui souhaite et qui aime les afflictions et les peines? Aussi vous voulez seulement qu'on les souffre, et ne commandez pas qu'on les aime. Nul n'aime les maux qu'il souffre, quoiqu'il aime la souffrance de ces maux; car encore qu'on se réjouisse de souffrir ce qu'il faut souffrir, on aurait néanmoins plus de joie de n'avoir rien à souffrir. Dans l'adversité, je souhaite la prospérité; et dans la pospérité j'appréhende l'adversité. Peut-on trouver un état qui soit comme un milieu entre ces deux différens états et où notre vie ne soit point sujette à tentation? Deux raisons rendent malheureuses les prospérités du siècle; l'une, de ce qu'elles sont accompagnées de la crainte de l'adversité, l'autre, de ce qu'elles nous corrompent par la joie qu'elles nous causent. Et trois raisons rendent malheureuses les adversités du siècle : la première, de ce qu'on y désire la prospérité : la seconde, de ce que la mauvaise fortune est elle-même difficile à supporter; et la troisième, de ce qu'elle fait assez souvent succomber notre patience. Et ainsi n'est-il pas vrai de toutes parts que la vie des hommes sur la terre est une tentation continuelle?

CHAPITRE XXIX.

Ne s'appuyer que sur la grâce de Dieu.

C'est pourquoi, mon Dieu, toute mon espérance n'est fondée que sur la grandeur de votre miséricorde. Donnez-moi la grâce d'accomplir ce que vous me commandez; et commandez-moi ce que vous voudrez. Vous me commandez d'être continent. Je sais, dit le Sage, que nul ne peut être continent s'il n'a reçu la continence par un don particulier de Dieu. Et c'est déjà un degré de sagesse que de savoir de qui l'on doit attendre ce don. C'est la continence qui nous ramène à cette unité suprême dont nous nous étions éloignés pour nous répandre

dans la multiplicité des créatures. Car celui-là vous en aime moins, qui aime quelque chose avec vous qu'il n'aime pas pour l'amour de vous. O amour qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais! Charité qui êtes mon Dieu, embrasez-moi de vos flammes. Vous me commandez d'être continent : donnez-moi la grâce d'accomplir ce que vous commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez.

CHAPITRE XXX.

Il s'examine sur les trois tentations, de la volupté, de la curiosité et de l'orgueil. Il commence par celle de la volupté, et traite premièrement de ce qui regarde la chasteté.

Vous me défendez, mon Dieu, de me laisser emporter aux désirs de la chair, à la convoitise des yeux et à l'ambition du siècle. Vous avez défendu les amours illégitimes, et vous nous avez enseigné qu'il y a quelque chose de meilleur que le mariage, quoique vous l'ayez permis; et d'autant que vous m'avez fait cette grâce, j'ai accompli en cela votre volonté, avant même que d'avoir été appelé au ministère de votre Église et à la dispensation de vos sacremens.

Mais parce que les images de mes désordres passés sont encore vivantes dans ma mémoire, mes longues habitudes les ont si profondément gravées, elles se présentent souvent à moi. Et bien que, lorsque je veille, elles n'aient aucune force sur mon esprit, elles en ont tant néanmoins dans mes songes, qu'elles ne me portent pas seulement jusques à y prendre plaisir, mais même jusques à une espèce de consentement et d'action. Et l'illusion de ces vains fantômes a tant de pouvoir sur mon esprit et sur mon corps, que de fausses visions me persuadent, lorsque je dors, ce que de véritables objets ne sauraient me persuader lorsque je veille. Seigneur mon Dieu, ne suis-je pas alors ce que j'étais auparavant? Et comment se peut-il donc faire qu'il y ait une aussi grande différence entre moi-même et moi-même, comme il y en a entre ce moment auquel je m'endors et celui auquel je m'éveille?

Où est alors cette raison qui, dans le temps que je veille, résiste à de semblables tentations, et demeure ferme sans être touchée de ces objets, lorsqu'eux-mêmes se présentent à elle? S'enferme-t-elle lorsque je ferme les yeux? S'endort-elle avec mes sens corporels? Et comment arrive-t-il donc que souvent nous résistons même dans nos songes à ces attraits impudiques, et que nous souvenant de nos saintes résolutions, nous demeurons dans une chasteté inébranlable, sans donner aucun consentement à ces mauvaises illusions? Toutefois, lorsque le contraire arrive, et qu'après nous être éveillés, nous avons examiné notre conscience, et trouvé qu'elle ne nous reproche rien sur ce sujet, nous connaissons qu'à parler selon la vérité, nous n'avons pas fait ce que nous savons avec beaucoup de déplaisir s'être fait en nous, en quelque manière qu'il se soit fait. Dieu tout-puissant, votre main n'a-t-elle pas le pouvoir de guérir toutes les infirmités de mon âme, et d'éteindre par une grâce surabondante ces mouvemens d'impudicité que je souffre durant mon sommeil?

Seigneur, vous augmenterez, s'il vous plait, de plus en plus les miséricordes dont vous m'avez favorisé jusques ici, afin que mon âme étant dégagée des filets de la concupiscence, elle me suive pour aller vers vous; afin qu'elle ne se révolte pas contre elle-même, et afin qu'aussi bien dans mes songes que lorsque je veille, non-seulement elle ne se laisse point emporter par ses imaginations brutales à de semblables impuretés, jusqu'à produire un effet sensible dans le corps; mais qu'elle n'y consente en aucune sorte. Car, étant tout-puissant comme vous êtes, et pouvant faire des choses incomparablement plus difficiles que tout ce que nous pourrions ni vous demander ni comprendre, vous n'aurez pas peine à faire que non-seulement en cette vie, mais en l'âge que j'ai maintenant, mes actions soient si pures et si chastes, même quand je dors et durant mes songes, que je n'ai point la moindre inclination à ce que je viens de dire, quand elle serait si faible qu'un seul clin d'œil serait capable de l'arrêter.

Maintenant, je ne crains point de vous dire comme à mon bon maître, quel je suis encore dans cette sorte de misère. Je me réjouis avec une joie mêlée de crainte des faveurs que vous m'avez faites; je soupire pour celles qui me manquent, et j'espère que vous accomplirez en moi l'effet de vos grâces, jusques à ce que tous mes sens, tant intérieurs qu'extérieurs, soient dans une pleine paix avec vous, et que la mort soit entièrement vaincue par la victoire que vous me ferez emporter sur elle.

CHAPITRE XXVII.

De quelle sorte la beauté de Dieu nous ravit le cœur.

Que j'ai commencé tard à vous aimer, ô beauté si ancienne et si nouvelle! que j'ai commencé tard à vous aimer! Vous étiez au dedans de moi; mais, hélas! j'étais moi-même au-dehors de moi-même. C'était en ce dehors que je vous cherchais. Je courais avec ardeur après ces beautés périssables qui ne sont que les ouvrages et les ombres de la vôtre, cependant que je faisais périr misérablement toute la beauté de mon âme, et que je la rendais par mes désordres toute monstrueuse et toute difforme. Vous étiez avec moi, mais je n'étais pas avec vous. Car ces beautés, qui ne seraient point du tout si elles n'étaient en vous, m'éloignaient de vous. Vous m'avez appelé; vous avez crié, et vous avez ouvert les oreilles de mon cœur en rompant et en brisant tout ce qui me rendait sourd à votre voix. Vous avez frappé mon âme de vos éclairs; vous avez lancé vos rayons sur elle, et vous avez chassé toutes les ténèbres qui la rendaient aveugle au milieu de votre lumière même. Vous m'avez fait sentir l'odeur incomparable de vos parfums, et j'ai commencé à ne respirer que vous, et à soupirer après vous; j'ai goûté la douceur de votre grâce, et me suis trouvé dans une faim et dans une soif véritable de ces délices célestes. Vous m'avez touché, et je suis devenu tout brûlant d'ardeur pour la jouissance de votre éternelle félicité.

CHAPITRE XXVIII.

De la misère de cette vie.

Lorsque je serai uni à vous dans toutes les puissances et toutes les parties de mon âme, je ne sentirai plus de travaux ni de douleur, et ma vie sera toute vive et toute pleine de vie, lorsqu'elle sera toute pleine de vous; car, au lieu de rendre l'âme plus pesante en la remplissant, vous la rendez au contraire plus active et plus légère. Et ce qui fait que je suis encore à charge à moi-même, c'est que je ne suis pas entièrement rempli de vous.

Les vaines joies, qui mériteraient d'être pleurées, combattent dans mon esprit avec les heureuses tristesses dont nous nous devrions réjouir, et je ne sais de quel côté tourne la victoire. Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi. Les mauvaises tristesses combattent dans mon esprit avec les joies saintes, et je ne sais de quel côté tourne la victoire, Hélas! Seigneur, ayez pitié de moi; faites miséricorde à celui qui en a tant besoin. Vous voyez que je ne vous cache point mes plaies. Vous êtes médecin, et je suis malade; vous êtes tout plein de miséricorde, et je suis tout plein de misère. Et qu'est-ce que toute la vie que nous menons sur terre, sinon une perpétuelle tentation?

Qui est celui qui souhaite et qui aime les afflictions et les peines? Aussi vous voulez seulement qu'on les souffre, et ne commandez pas qu'on les aime. Nul n'aime les maux qu'il souffre, quoiqu'il aime la souffrance de ces maux; car encore qu'on se réjouisse de souffrir ce qu'il faut souffrir, on aurait néanmoins plus de joie de n'avoir rien à souffrir. Dans l'adversité, je souhaite la prospérité; et dans la pospérité j'appréhende l'adversité. Peut-on trouver un état qui soit comme un milieu entre ces deux différens états et où notre vie ne soit point sujette à tentation? Deux raisons rendent malheureuses les prospérités du siècle; l'une, de ce qu'elles sont accompagnées de la crainte de l'adversité, l'autre, de ce qu'elles nous corrompent par la joie qu'elles nous causent. Et trois raisons rendent malheureuses les adversités du siècle : la première, de ce qu'on y désire la prospérité: la seconde, de ce que la mauvaise fortune est elle-même difficile à supporter; et la troisième, de ce qu'elle fait assez souvent succomber notre patience. Et ainsi n'est-il pas vrai de toutes parts que la vie des hommes sur la terre est une tentation continuelle?

CHAPITRE XXIX.

Ne s'appuyer que sur la grâce de Dieu.

C'est pourquoi, mon Dieu, toute mon espérance n'est fondée que sur la grandeur de votre miséricorde. Donnez-moi la grâce d'accomplir ce que vous me commandez; et commandez-moi ce que vous voudrez. Vous me commandez d'être continent. Je sais, dit le Sage, que nul ne peut être continent s'il n'a reçu la continence par un don particulier de Dieu. Et c'est déjà un degré de sagesse que de savoir de qui l'on doit attendre ce don. C'est la continence qui nous ramène à cette unité suprême dont nous nous étions éloignés pour nous répandre

dans la multiplicité des créatures. Car celui-là vous en aime moins, qui aime quelque chose avec vous qu'il n'aime pas pour l'amour de vous. O amour qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais! Charité qui êtes mon Dieu, embrasez-moi de vos flammes. Vous me commandez d'être continent : donnez-moi la grâce d'accomplir ce que vous commandez, et commandez-moi ce que vous voudrez.

CHAPITRE XXX.

Il s'examine sur les trois tentations, de la volupté, de la curiosité et de l'orgueil. Il commence par celle de la volupté, et traite premièrement de ce qui regarde la chasteté.

Vous me défendez, mon Dieu, de me laisser emporter aux désirs de la chair, à la convoitise des yeux et à l'ambition du siècle. Vous avez défendu les amours illégitimes, et vous nous avez enseigné qu'il y a quelque chose de meilleur que le mariage, quoique vous l'ayez permis; et d'autant que vous m'avez fait cette grâce, j'ai accompli en cela votre volonté, avant même que d'avoir été appelé au ministère de votre Église et à la dispensation de vos sacremens.

Mais parce que les images de mes désordres passés sont encore vivantes dans ma mémoire, et mes longues habitudes les ont si profondément gravées, elles se présentent souvent à moi. Et bien que, lorsque je veille, elles n'aient aucune force sur mon esprit, elles en ont tant néanmoins dans mes songes, qu'elles ne me portent pas seulement jusques à y prendre plaisir, mais même jusques à une espèce de consentement et d'action. Et l'illusion de ces vains fantômes a tant de pouvoir sur mon esprit et sur mon corps, que de fausses visions me persuadent, lorsque je dors, ce que de véritables objets ne sauraient me persuader lorsque je veille. Seigneur mon Dieu, ne suis-je pas alors ce que j'étais auparavant? Et comment se peut-il donc faire qu'il y ait une aussi grande différence entre moi-même et moi-même, comme il y en a entre ce moment auquel je m'endors et celui auquel je m'éveille?

Où est alors cette raison qui, dans le temps que je veille, résiste à de semblables tentations, et demeure ferme sans être touchée de ces objets, lorsqu'eux-mêmes se présentent à elle? S'enferme-t-elle lorsque je ferme les yeux? S'endort-elle avec mes sens corporels? Et comment arrive-t-il donc que souvent nous résistons même dans nos songes à ces attraits impudiques, et que nous souvenant de nos saintes résolutions, nous demeurons dans une chasteté inébranlable, sans donner aucun consentement à ces mauvaises illusions? Toutefois, lorsque le contraire arrive, et qu'après nous être éveillés, nous avons examiné notre conscience, et trouvé qu'elle ne nous reproche rien sur ce sujet, nous connaissons qu'à parler selon la vérité, nous n'avons pas fait ce que nous savons avec beaucoup de déplaisir s'être fait en nous, en quelque manière qu'il se soit fait. Dieu tout-puissant, votre main n'a-t-elle pas le pouvoir de guérir toutes les infirmités de mon âme, et d'éteindre par une grâce surabondante ces mouvemens d'impudicité que je souffre durant mon sommeil?

Seigneur, vous augmenterez, s'il vous plait, de plus en plus les miséricordes dont vous m'avez favorisé jusques ici, afin que mon âme étant dégagée des filets de la concupiscence, elle me suive pour aller vers vous; afin qu'elle ne se révolte pas contre elle-même, et afin qu'aussi bien dans mes songes que lorsque je veille, non-seulement elle ne se laisse point emporter par ses imaginations brutales à de semblables impuretés, jusqu'à produire un effet sensible dans le corps; mais qu'elle n'y consente en aucune sorte. Car, étant tout-puissant comme vous êtes, et pouvant faire des choses incomparablement plus difficiles que tout ce que nous pourrions ni vous demander ni comprendre, vous n'aurez pas peine à faire que non-seulement en cette vie, mais en l'âge que j'ai maintenant, mes actions soient si pures et si chastes, même quand je dors et durant mes songes, que je n'ai point la moindre inclination à ce que je viens de dire, quand elle serait si faible qu'un seul clin d'œil serait capable de l'arrêter.

Maintenant, je ne crains point de vous dire comme à mon bon maître, quel je suis encore dans cette sorte de misère. Je me réjouis avec une joie mêlée de crainte des faveurs que vous m'avez faites; je soupire pour celles qui me manquent, et j'espère que vous accomplirez en moi l'effet de vos grâces, jusques à ce que tous mes sens, tant intérieurs qu'extérieurs, soient dans une pleine paix avec vous, et que la mort soit entièrement vaincue par la victoire que vous me ferez emporter sur elle.

CHAPITRE XXXI.

De la volupté qui se rencontre dans le boire et dans le manger, et des bornes que la tempérance chrétienne y prescrit.

Il y a une autre misère que nous rencontrons chaque jour, et je souhaiterais qu'elle fût seule: car nous sommes, tous les jours, obligés de réparer par le boire et par le manger les ruines de notre corps, jusqu'à ce que vous détruisiez le ventre et les viandes, comme dit l'Apôtre, lorsque, par un rassasiement admirable, vous éteindrez ma faim et ma soif, et revêtirez ma chair corruptible d'une incorruptibilité éternelle. Mais maintenant ce besoin m'est agréable, et je combats contre le plaisir que j'y trouve afin qu'il ne m'emporte pas. Je me fais une guerre continuelle par les jeûnes et par l'abstinence, réduisant souvent mon corps en servitude; mais il faut après cela que ce soit le plaisir qui fasse cesser mes douleurs. Car la faim et la soif sont une espèce de douleur, puisqu'elles brûlent et qu'elles tuent aussi bien qu'une fièvre ardente, si les alimens, comme un remède favorable, ne viennent à notre secours. Mais parce qu'ils se trouvent toujours prêts, vous ayant plu de consoler notre misère par les faveurs sans nombre que nous recevons de votre bonté, qui a fait que la terre, l'air et les eaux, nous fournissent toutes les choses dont nous avons besoin, ces malheureuses nécessités nous passent pour des délices.

Sur quoi vous m'avez appris, Seigneur, à ne rechercher des alimens que comme je ferais des remèdes, et à en user de la même sorte. Mais lorsque je passe de l'incommodité de la faim au soulagement que me donne le manger, la concupiscence me dresse des embûches sur ce passage; car ce passage est accompagné de volupté, et il n'y en a point d'autre par où nous puissions passer pour arriver à ce soulagement que la nécessité nous oblige de rechercher. Et quoique le soutien de la vie soit la seule chose qui oblige de boire et de manger, ce plaisir dangereux vient à la traverse, et paraît d'abord comme un serviteur qui suit son maître; mais souvent il fait des efforts pour passer devant, afin de me porter à faire pour lui ce que je n'avais dessein de faire que pour la seule nécessité. Et ce qui sert à nous tromper en cela, c'est que la nécessité n'a pas la même étendue que le plaisir, y ayant souvent assez pour le nécessaire, lorsqu'il y en a peu pour l'agréable. Et souvent aussi nous sommes incertains si c'est encore le besoin que nous avons de soutenir notre vie qui nous porte à continuer de manger, ou si c'est l'enchantement trompeur de la volupté qui nous emporte. Notre âme infortunée se plaît dans une telle incertitude, et elle se prépare à y trouver des excuses pour se défendre. Elle se réjouit de ce qu'il est difficile de déterminer ce qui suffit aux besoins du corps, afin que le prétexte de la santé lui serve de voile pour satisfaire sans scrupule à la passion de la volupté.

Je m'efforce continuellement, Seigneur, de résister à cette tentation : j'implore le secours de votre main toute-puissante, et je vous représente les agitations de mon esprit, parce que je ne sais pas bien encore ce que je dois faire en ces rencontres. J'entends votre voix qui me dit : « Ne vous laissez point emporter à la gourmandise ni à l'ivrognerie. Je suis très éloigné de l'ivrognerie, et j'espère qu'avec votre assistance je ne serai jamais si malheureux que de m'y laisser aller. Mais quelquefois la gourmandise, c'est-à-dire le plaisir de manger et de boire, me surprend. Vous aurez s'il vous plaît pitié de moi, afin que cela n'arrive point : car nul ne peut être sobre si vous ne lui en faites la grâce. Vous accordez beaucoup de choses à nos prières, et si nous avons reçu quelque bien avant même que de vous avoir prié, nous ne laissons pas de l'avoir reçu de vous. Et même si nous savons de qui nous l'avons reçu, c'est vous qui nous l'avez fait connaître. Je n'ai jamais été sujet à l'ivrognerie, mais j'ai connu des ivrognes que vous avez rendus sobres. C'est donc vous qui avez fait que ceux qui ne l'ont jamais été ne l'ont point été, et que ceux qui l'ont été ne le sont plus ; de même que c'est vous qui avez fait que les uns et les autres ont su à qui ils avaient cette obligation.

J'ai entendu aussi une autre de vos paroles : « Ne vous laissez point emporter à la concupiscence, et détournez-vous de la volupté qui se présente à vos yeux. » Vous m'avez fait la grâce d'entendre aussi cette autre parole qui m'a extrêmement touché le cœur : « Soit que nous mangions, nous n'en aurons rien de plus ; soit que nous ne mangions pas, nous n'en aurons rien de moins. » Ce qui veut dire, que ni l'une de ces deux choses ne me rendra heureux, ni l'autre ne me rendra malheureux. J'ai entendu aussi cette autre pa-

ıle : « J'ai appris à me contenter de l'état où me trouve ; je sais comment il faut vivre dans abondance, et de quelle sorte il faut souffrir la écessité : et je puis tout en celui qui me forifie. » Voilà comme parle un soldat de la milice céleste, et non pas nous autres qui ne ommes que poussière. Mais souvenez-vous, Seigneur, que si nous sommes poussière, c'est de poussière que vous avez formé l'homme ; et que cet homme s'étant perdu par sa faute, vous l'avez retrouvé par votre grâce. Et celui-là même dont j'admire ces paroles que vous lui avez inspirées, ne pouvait rien de lui-même non plus que nous. « Je puis tout, dit-il, en celui qui me fortifie. Fortifiez-moi, Seigneur, afin que je puisse ce que je ne puis par moi-même. Donnez-moi la grâce d'accomplir ce que vous me commandez ; et commandez-moi ce que vous voudrez. » Ce grand apôtre confesse qu'il n'a rien qu'il n'ait reçu, et que c'est en vous qu'il se glorifie de ce dont il se glorifie. J'ai entendu un autre de vos serviteurs qui vous demande la même grâce. « Détournez loin de moi, dit-il, les désirs de la gourmandise. » Par où il paraît, mon Dieu, qui êtes la sainteté même, que lorsque l'on accomplit ce que vous commandez, c'est vous qui nous le faites accomplir par votre grâce.

Vous m'avez aussi appris, vous qui êtes mon bon père, que toutes choses sont pures pour ceux qui sont purs ; mais qu'il y a du péché à user des viandes avec le scandale du prochain ; que toutes vos créatures sont bonnes ; qu'il ne faut rien refuser de ce qui peut être mangé avec action de grâces ; que ce n'est pas la viande qui nous rend recommandables à Dieu ; que personne ne nous doit juger par le manger et par le boire ; que celui qui mange ne doit pas mépriser celui qui ne mange pas, et que celui qui ne mange pas, ne doit pas condamner celui qui mange. J'ai appris toutes ces choses : je vous en rends grâces, et je vous en loue, Seigneur, qui m'avez voulu en cela servir de maître, en frappant à mes oreilles et en éclairant mon cœur. Délivrez-moi, mon Dieu, de toutes sortes de tentations.

Je ne crains pas qu'il y ait de l'impureté dans les viandes ; mais j'appréhende l'impureté de la gourmandise. Je sais qu'il a été permis à Noé de manger de tous les animaux qui étaient bons à manger. Je sais qu'Élie mangea de la chair, et que saint Jean, dans son admirable abstinence, n'a pas été souillé pour avoir mangé des sauterelles. Je sais au contraire qu'Ésaü a perdu son droit d'aînesse pour avoir mangé des lentilles, et que David s'est accusé d'avoir désiré de boire de l'eau, et que Jésus-Christ qui est notre roi, n'a pas été tenté avec de la chair, mais avec du pain. Aussi le peuple dans le désert ne mérita pas d'être réprouvé de Dieu, à cause simplement qu'il désira de manger de la chair, mais parce que ce désir le fit murmurer contre son Seigneur et contre son maître.

Me trouvant donc au milieu de ces tentations, je combats tous les jours contre l'excès qui se peut glisser dans le manger et le boire. Car ce n'est pas une chose que je me puisse résoudre une fois pour toutes de retrancher entièrement, ainsi que je l'ai pu faire pour ce qui regarde les femmes. Il faut en ceci donner un frein à son appétit par un juste tempérament entre le trop et le trop peu. Et qui est celui, Seigneur, qui ne s'emporte pas quelquefois au-delà des bornes de la nécessité ? Quel qu'il soit, il est bien parfait, et doit bien glorifier votre saint nom. Pour moi je ne suis pas tel, car je suis un pécheur ; mais je ne laisserai pas néanmoins de glorifier votre nom, et de me consoler de cette espérance, que celui qui a vaincu le monde, et qui me considère comme l'une des parties les plus faibles et les plus infirmes de son corps, intercède envers vous pour mes péchés, parce que vos yeux ne dédaignent pas de regarder ce qu'il y a encore d'imparfait dans le corps de votre Église, et d'écrire tous vos serviteurs dans votre livre.

CHAPITRE XXXII.

Des odeurs ; et qu'il n'y a rien d'assuré en cette vie.

Je ne me mets pas beaucoup en peine de ce qui regarde le plaisir qui se rencontre dans les odeurs. Lorsqu'elles sont éloignées de moi, je ne les recherche point, et quand elles se présentent à moi, je ne les rejette pas, étant néanmoins tout près d'en être privé pour jamais. Il me semble que cela est ainsi : mais peut-être que je me trompe ; car l'un de nos plus déplorables aveuglemens est de connaître si peu ce que nous pouvons, que notre esprit, lorsqu'il s'examine sur ses propres forces, trouve qu'il ne doit pas aisément ajouter foi à soi-même, parce qu'il ignore le plus souvent ce qui est caché dans lui, si l'expérience ne le lui découvre. Et personne

ne se doit tenir assuré en cette vie, qui est une tentation continuelle, ne sachant pas si, comme de méchant il a pu devenir bon, de bon il ne deviendra point méchant. Votre miséricorde est l'unique promesse assurée dont on ne saurait douter.

CHAPITRE XXXIII.

Du plaisir de l'ouïe, et l'utilité du chant de l'Église.

Les charmes de l'oreille m'attachaient et me captivaient beaucoup davantage : mais vous m'en avez dégagé, mon Dieu, et m'avez délivré de cette sujétion. J'avoue néanmoins que je trouve encore du plaisir dans les chants animés de votre parole, quand ils sont mêlés avec l'harmonie d'une voix douce et savante en la musique; mais je ne m'y arrête pas de telle sorte, que je ne m'en retire quand il me plaît. Ils semblent toutefois avoir quelque droit de me demander que je les reçoive avec les sentences de l'Écriture, qui sont comme leur vie et leur âme, et que je leur donne une vie honorable dans mon cœur, en quoi j'ai peine à garder la modération.

Car il me semble que quelquefois je leur défère davantage que je ne devrais, sentant mon esprit plus ardemment touché de dévotion par ces saintes paroles lorsqu'elles sont ainsi chantées, que si elles ne l'étaient pas; et j'éprouve que, par je ne sais quelle secrète sympathie, toutes les diverses passions de notre esprit ont du rapport avec les divers tons de la voix et du chant qui les excitent et les réveillent. Mais le plaisir de l'oreille qui ne devrait pas affaiblir la vigueur de notre esprit, me trompe souvent lorsque le sens de l'ouïe n'accompagne pas la raison de telle sorte qu'il se contente de la suivre, et qu'au lieu de se souvenir que ce n'a été que pour l'amour d'elle qu'on lui a fait la faveur de le recevoir, il veut entreprendre de la précéder et de la conduire. Ainsi, je pèche sans y penser, mais après je m'en aperçois.

Quelquefois voulant être trop sur mes gardes pour éviter cette tromperie, je pèche par un excès de sévérité, lorsque je désire de voir pour jamais éloigner de mes oreilles et de celles de l'Église, tous les chants harmonieux dont on a accoutumé de chanter les psaumes de David : et j'estime plus utile ce que je me souviens d'avoir si souvent ouï dire de saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, qu'il les faisait chanter avec si peu d'inflexion de voix, que celui qui les récitait semblait plutôt parler que chanter.

Mais d'autre part, quand je me souviens des larmes que les chants de votre Église me firent répandre au commencement de ma conversion, et qu'encore maintenant je me sens touché non pas par le chant, mais par les choses qui sont chantées, lorsqu'elles le sont avec une voix nette et distincte, et du ton qui leur est propre, je rentre dans l'opinion que cette coutume est très utile. Ainsi je balance entre le péril qu'il y a de rechercher le plaisir, et l'expérience que j'ai fait de l'avantage que l'on reçoit de ces choses, et me sens plus porté, sans néanmoins prononcer sur cela un arrêt irrévocable, à approuver que la coutume de chanter se conserve dans l'Église, afin que par le plaisir qui touche l'oreille, l'esprit encore faible s'élève dans les sentimens de la piété. Toutefois, lorsqu'il arrive que le chant me touche davantage que ce que l'on chante, je confesse avoir commis un péché qui mérite châtiment, et j'aimerais beaucoup mieux n'avoir point entendu chanter.

Voilà les dispositions dans lesquelles je me trouve sur ce sujet. Pleurez avec moi, et pleurez pour moi, vous qui étudiez à régler si bien le dedans de votre âme qu'on en voit l'effet dans vos actions. Car, quant à ceux qui n'ont pas ce soin, ces choses ne les touchent point. Et vous, mon Seigneur et mon Dieu, aux yeux duquel j'ai exposé mes langueurs, et tout ce que j'ai moi-même bien de la peine à découvrir, exaucez-moi, regardez-moi, ayez pitié de moi, et guérissez-moi.

CHAPITRE XXXIV.

Des plaisirs de la vue.

Il ne me reste plus à parler que des plaisirs de ces yeux terrestres dont je veux confesser toutes les fautes; et je désire que les oreilles de votre saint temple, ces oreilles fraternelles et charitables les écoutent. Ainsi j'achèverai le discours de toutes les tentations de la volupté de la chair qui me persécutent, cependant que je soupire et que je souhaite d'entrer en la possession de cette heureuse demeure que vous me préparez dans le ciel.

Les yeux aiment la diversité des beaux objets et les couleurs vives et agréables. Mais que ces objets n'arrêtent point mon âme : que Dieu

il l'arrête, lui qui a créé toutes ces choses, et i les a créées toutes bonnes. Mais c'est lui seul i est mon unique bien et non pas elles. Ces ijets, lorsque je veille et durant le jour, frappnt mes yeux, et ne me donnent point de trèves mme les sons m'en donnent assez souvent, it que je n'en entende point d'harmonieux, it que je n'en entende aucun, comme il arrive elquefois, lorsque je me trouve dans un grand lence. Car la lumière, cette reine des couleurs, ii se répand sur tout ce que nous voyons, me itte durant le jour par mille divers attraits, rs même que je pense à autre chose, et que je prends pas garde à elle; elle se glisse si avant ns nous et nous devient si agréable, que s'il rive qu'elle nous soit tout d'un coup ravie, ous la recherchons avec ardeur, et notre esprit emeure triste si nous en sommes privés pour ng-temps.

O lumière que voyait Tobie, lorsque étant eugle des yeux du corps, il enseignait à son s le véritable chemin de la vie, et sans s'égar jamais, marchait devant lui avec les pieds la charité! O lumière que le patriarche Isaac, oique son âge eût appesanti et fermé les yeux arnels de son corps, ne laissa pas de voir des ux spirituels de son âme, lorsqu'il mérita, n de bénir ses enfans en les connaissant, mais les connaître en les bénissant! O lumière que yait Jacob, lorsque la vieillesse lui ayant aussi it perdre la vue, son cœur éclairé par la grâce i fit prévoir en la personne de ses enfans la condité du peuple à venir, et croiser mystéeusement les mains sur ses petits-fils, non lon que Joseph lui marquait au dehors, mais lon ce que lui-même discernait au dedans!

Voilà quelle est la véritable lumière, l'unique mière; et ceux qui la voient et qui l'aiment sont tous qu'une même chose. Au contraire, tte lumière corporelle dont je parlais, répand ns la vie du siècle une malheureuse douceur mille attraits dangereux qui la rendent réable à ses aveugles amans. Mais ceux qui vent en tirer des sujets de vous louer, ô Dieu éateur de toutes choses, la font servir à votre loire, au lieu de se perdre par elle, comme nt les autres, dans l'assoupissement et le somil de leurs âmes. C'est ainsi que je désire être.

Je résiste aux tromperies des yeux, de peur qu'ils n'arrêtent mes pieds qui commencent, ô mon Dieu, à marcher dans vos saintes voies. J'élève vers vous mes yeux invisibles, afin que vous retiriez mes pieds des filets qui les engagent. Vous les dégagez souvent, parce que souvent ils s'y prennent. Vous ne cessez point de les en retirer, parce qu'en toutes rencontres je me trouve arrêté dans les piéges qui me sont tendus de toutes parts, et que vous, qui êtes la garde d'Israël, ne dormez ni ne sommeille jamais.

Combien les hommes, par tant de différens arts et de différens ouvrages, ont-ils ajouté d'attraits à ces tentations qui nous charment par les yeux, soit dans les habits ou dans les meubles, dans les peintures et autres choses pareilles, où ils vont beaucoup au-delà des bornes de la nécessité et d'une modération raisonnable, et même de ce qui peut servir à la représentation des choses de piété, s'attachant ainsi au dehors aux ouvrages de leurs mains, et abandonnant au dedans celui dont ils sont l'ouvrage, et effaçant en eux-mêmes les traits de cet ouvrage divin! Pour moi, mon Dieu, qui êtes toute ma gloire, cela même m'est un sujet de chanter un cantique à votre gloire, et d'offrir à celui qui me sanctifie un sacrifice de louange.

Car je sais que ces beautés qui passent de l'esprit dans les mains ingénieuses des artisans, procèdent de cette beauté qui est au-dessus de nos esprits, et vers laquelle mon âme soupire nuit et jour. Ces artisans et ceux qui sont passionnés de ces beautés extérieures, tirent de cette beauté première l'idée qui les leur fait agréer: mais ils n'en tirent pas la lumière qui leur apprendrait à en bien user. Elle y est, et toutefois ils ne l'y aperçoivent pas, et ne voient pas qu'ils n'ont point besoin de passer plus outre, mais seulement de conserver toutes leurs forces pour votre service, sans les dissiper en les employant à de vains plaisirs qui ne produisent que de l'ennui.

Et moi-même, qui parle ainsi et qui fais ce discernement, je ne laisse pas de tomber dans le piége de ces beautés visibles, qui ne sont que de faibles crayons de votre invisible et souveraine beauté. Mais vous m'en retirez, Seigneur, vous m'en retirez, d'autant que votre miséricorde est toujours présente à mes yeux. Ainsi je me laisse prendre, parce que je suis faible et

misérable; et vous me délivrez, parce que vous êtes bon et miséricordieux : vous le faites quelquefois sans que je m'en aperçoive, parce que j'étais tombé sans y penser, et quelquefois aussi avec douleur, parce que je commençais déjà à m'y attacher.

CHAPITRE XXXV.

De la seconde tentation qui est de la curiosité.

A cette tentation il s'en joint une d'une autre sorte, qui est en toutes manières la plus périlleuse. Car, outre cette concupiscence de la chair qui se rencontre dans tous les plaisirs des sens, et de ces voluptés qui se font aimer avec tant de passion par ceux qui s'éloignent de vous, il y a dans l'âme une passion volage, indiscrète et curieuse, qui se couvrant du nom de science, la porte à se servir des sens, non plus pour prendre plaisir dans la chair, mais pour faire des épreuves et acquérir des connaissances par la chair. Et parce qu'elle consiste en un désir de connaître, et que la vue est le premier de tous les sens en ce qui regarde la connaissance, le Saint-Esprit l'a appelée la concupiscence des yeux.

Car encore qu'il n'y ait proprement que les yeux qui voient, nous ne laissons pas néanmoins d'user de ce terme en parlant des autres sens, lorsque nous les appliquons à ce qui concerne la connaissance. Ainsi nous ne disons pas : « Écoutez comme il est brillant, ou sentez comme il est clair, ou goûtez comme il est lumineux, ou touchez comme il est resplendissant ; » mais l'on use pour tout du mot de voir. Et ne nous contentant pas de dire : « Voyez quelle clarté est là, » ce qui appartient seulement aux yeux, nous disons aussi, « voyez quel est ce son, voyez quelle est cette odeur, voyez quelle est cette saveur, voyez quelle est cette dureté. »

Tellement que comme j'ai dit, toute sorte d'expérience qui se fait par les sens, s'appelle généralement concupiscence des yeux, parce que lorsque les autres sens veulent entrer dans la connaissance de quelque chose, ils usurpent en quelque manière l'office de voir, qui appartient aux yeux par prérogative et par éminence. Or, il n'est pas difficile de discerner ce que les sens font par volupté ou par curiosité : la volupté ne cherche que les beaux objets, les sons harmonieux, les odeurs agréables, les goûts délicieux, et ce qui peut plaire à l'attouchement. Et la curiosité s'attache même à des sujets tout contraires, et se porte aux choses fâcheuses et désagréables, non pour en ressentir de la peine et de la douleur, mais par le désir qui la porte à vouloir tout savoir et tout éprouver; car quel plaisir y a-t-il de voir un corps mort déchiré de coups qu'on ne peut regarder qu'avec horreur? et néanmoins lorsqu'il s'en rencontre, tous y courent pour s'attrister et pour en avoir de l'effroi, quoiqu'ils craignent même de revoir en songe un objet semblable, comme si lorsqu'ils étaient éveillés on les avait contraints de le voir, ou qu'ils y fussent portés par la pensée qu'il y avait quelque beauté dans ce qu'ils désiraient de voir. Il en est de même des autres sens; ce qui serait trop long à expliquer par le menu.

C'est cette maladie qui a fait trouver ce que l'on voit avec admiration dans les spectacles : c'est elle qui nous pousse à la recherche des secrets cachés de la nature, qui ne nous regardent point, qu'il est inutile de connaître, et que les hommes ne veulent savoir que pour les savoir seulement : c'est elle qui fait qu'il se trouve aussi des personnes, qui pour satisfaire à ce malheureux désir de tout connaître, ont recours à la magie : et c'est elle enfin qui dans la religion même ose tenter Dieu, en lui demandant des prodiges et des miracles, par le seul désir d'en voir et non pour l'utilité qui en doit naître.

O mon Dieu, mon Sauveur, combien par votre assistance et par votre grâce ai-je fait de retranchemens en mon cœur dans cette vaste forêt pleine de tant d'embûches et de dangers! Et néanmoins le cours de notre vie se trouvant incessamment environné et assiégé de tous côtés d'un si grand nombre de périls de cette sorte, quand est-ce que j'oserai dire que nulle de ces choses ne me rend attentif à la regarder, et ne me fait point tomber dans une vaine curiosité? Il est vrai que le plaisir du théâtre ne me touche plus; que je ne me soucie point de connaître le cours des astres; que je n'ai jamais consulté les ombres des morts; et que j'abhorre tous ces pactes sacriléges qui se font avec les démons. Mais, Seigneur mon Dieu, auquel je dois servir avec humilité et simplicité, quels efforts cet immortel ennemi des hommes ne fait-

ar ses tentations et par ses ruses, afin
ter à vous demander quelque miracle?
onjure, par Jésus-Christ notre roi et
chère patrie, cette céleste Jérusalem
ute pure et toute chaste, que comme
rt éloigné jusqu'ici de consentir à cette
, je le sois toujours de plus en plus.
orsqu'il arrive, mon Dieu, que j'im-
tre assistance pour la santé de quel-
a fin est alors fort différente de celle
is si c'était la curiosité qui me poussât.
e en cela vous ne faites que ce qu'il
t, vous me faites aussi la grâce, et j'es-
vous me la ferez toujours, de recevoir
eur tout ce qui arrive. Néanmoins qui
dire en combien de légères occasions
es de néant nous sommes tous les jours
r la curiosité, et combien souvent nous
bons? Combien de fois arrive-t-il que
nous conte des choses frivoles, nous
rons d'abord par tolérance, afin de
oquer les esprits faibles, et qu'ensuite
s portons peu à peu à les écouter avec
le ne vais plus voir dans le cirque courir
après un lièvre; mais si passant par
ans une campagne, j'y rencontre une
mblable, elle me divertira peut-être de
grande pensée et m'attirera vers elle,
en me coutraignant de quitter mon
our pousser mon cheval de ce côté-là,
portant mon cœur à le suivre. Et si en
nt voir ma faiblesse, vous me faites
e que je dois même dans cette circons-
uver des sujets d'élever mon esprit vers
n la mépriser entièrement et passer
demeure comme immobile dans ce vain
ent.
irai-je aussi de ce qu'étant quelquefois
s la maison, un lézard qui prend des
, ou une araignée qui les enveloppe dans
me donne de l'attention? Quoique ces
soient petits, cet amusement n'est-il pas
qu'en des choses plus importantes? Je
là à vous louer, ô mon Dieu, qui avez
tes choses et qui les ordonnez avec une
si admirable; mais ce n'est pas par-là qu'a
cé mon attention, et il y a grande dif-
entre se lever promptement et ne tomber
te ma vie est pleine de telles rencontres,
mon esprit consiste en votre extrême miséricorde. Car lorsque notre esprit se remplit de ces fantômes, et qu'il porte sans cesse avec soi une infinité de vaines pensées, il arrive de là que nos prières mêmes en sont souvent troublées et interrompues, et que lorsque étant en votre présence nous nous efforçons de vous faire entendre la voix de notre cœur, une action de telle importance est traversée par des imaginations frivoles, qui viennent, de je ne sais où, se jeter comme à la foule dans notre esprit. Estimerons-nous que cela soit peu de chose? Et sur quoi devons-nous nous appuyer, que sur l'espérance que nous avons que votre miséricorde qui a commencé à nous changer, achèvera son ouvrage?

CHAPITRE XXXVI.

De la troisième tentation, qui est l'orgueil. Comment on peut désirer légitimement d'être craint et aimé des hommes.

Vous savez, Seigneur, combien vous m'avez changé, vous qui avez commencé par me délivrer de la passion de la vengeance, pour vous rendre ensuite favorable à me pardonner aussi mes autres péchés, à guérir toutes mes langueurs, et à retirer mon âme du désordre où elle était, afin de me couronner par votre compassion et par votre miséricorde, et combler mes souhaits de toutes sortes de biens. C'est vous qui avez étouffé mon orgueil par la crainte de vos jugemens, et m'avez soumis avec douceur à votre saint joug, que je porte à cette heure et qui me semble léger, parce que vous l'aviez ainsi promis, et que vous avez accompli votre promesse. Et en effet il était léger lors même que j'appréhendais de m'y soumettre, mais je ne le savais pas.

Dites-moi, je vous prie, mon Dieu, vous qui seul régnez sans orgueil, parce que vous êtes le seul véritable Seigneur qui n'en reconnaît point d'autre; dites-moi, je vous supplie, si je suis délivré ou si je pourrai l'être en toute ma vie de cette troisième sorte de tentation, qui nous porte à vouloir être craints et aimés des hommes, sans autre dessein que d'en recevoir une joie qui n'est pas une véritable joie. Cette vie n'est que misère, et la vanité n'est qu'une honteuse folie. De là vient principalement que l'on ne vous aime et que l'on ne vous craint pas avec la pureté que l'on devrait. C'est pourquoi vous résistez aux superbes, et donnez votre grâce aux

humbles; vous tonnez sur la tête des ambitieux du siècle, et les fondemens des montagnes tremblent.

Ainsi, parce qu'il est nécessaire pour maintenir la société humaine, que ceux qui sont en dignité comme nous, soient aimés et craints des hommes, l'ennemi de notre véritable bonheur, et qui tend ses piéges partout, nous presse et nous crie: « courage! courage! » afin qu'embrassant avec trop d'ardeur les témoignages d'amour et de respect que l'on nous rend, nous soyons surpris sans y penser, et que cessant d'établir notre joie dans l'amour de la vérité, nous la mettions dans les mensonges et les tromperies des hommes, en prenant plaisir à être aimés et être craints, non pas pour l'amour de vous, mais au lieu de vous; et qu'ainsi le démon nous rendant semblables à lui, il nous entraîne avec lui, non pour vivre ensemble dans l'union de la charité, mais pour être compagnons de son supplice, lui qui a mis son trône sur l'aquilon, afin d'avoir pour ses esclaves ceux qui par des voies égarées entreprennent, à son imitation, de se rendre égaux à vous, et ainsi tombent dans les ténèbres et dans la froideur opposée à votre amour.

Quant à nous, Seigneur, qui sommes votre petit troupeau, nous voici en votre présence. Prenez possession de nos âmes, et couvrez-nous de vos ailes, afin que nous soyons en assurance sous votre divine protection. Vous êtes toute notre gloire: ne soyons aimés qu'à cause de vous, ni craints que parce que nous portons votre parole. Celui qui veut être loué des hommes quand vous le blâmez, ne sera pas défendu des hommes lorsque vous le jugerez, ni arraché par eux d'entre vos mains lorsque vous le condamnerez. Or, quand le pécheur n'est point loué de ses injustes désirs, ni béni à cause de ses mauvaises actions, mais qu'on loue seulement un homme à cause de quelque grâce que vous lui faites, s'il prend plus de plaisir à être loué qu'à posséder cette grâce qui fait qu'on le loue, il se trouve que lorsqu'on le loue vous le blâmez, et que celui qui loue est meilleur que celui qui est loué, parce que l'un révère en l'homme le don de Dieu, et l'autre fait plus d'estime de la louange, qui n'est que le don d'un homme, que de la grâce, qui est le don de Dieu même.

CHAPITRE XXXVII.

Il déclare quelle était la disposition de son âme touchant le blâme et la louange.

Seigneur, nous sommes tous les jours et sans relâche éprouvés par ces diverses tentations; la langue des hommes nous est tous les jours ce que la fournaise est à l'or; et vous nous commandez d'être en cela, comme en tout le reste, dans la modération et la retenue. Donnez-nous la grâce d'accomplir ce que vous nous commandez, et commandez-nous ce que vous voudrez. Vous savez combien mon cœur pousse de soupirs vers vous sur ce sujet, et combien mes yeux versent de ruisseaux de larmes; car j'ai peine à discerner combien je suis moins engagé que je ne l'étais dans cette corruption, et je crains extrêmement pour mes péchés cachés que vos yeux connaissent, et que les miens ne connaissent pas.

Dans les autres sortes de tentations j'ai quelque moyen de m'examiner; mais dans celle-ci je n'en ai presque point. Car en ce qui regarde les plaisirs des sens et la vaine curiosité de savoir, je discerne bien jusqu'à quel point j'ai gagné sur mon esprit de réprimer mes passions quand je suis privé de ces choses, ou par ma propre volonté, ou par leur absence, parce qu'alors je m'interroge moi-même, et je reconnais si je suis peu ou beaucoup touché de ne les posséder plus. Et quant aux richesses que l'on ne désire que pour satisfaire à une, à deux ou à toutes les trois de ces passions, si notre esprit ne peut discerner par lui-même s'il les méprise lorsqu'il les possède, il peut l'éprouver en les quittant.

Mais pour nous priver de toutes louanges, et éprouver en cela le pouvoir que nous avons sur nous-mêmes, devons-nous mal vivre, ou même nous abandonner à de si grands déréglemens, qu'il n'y ait un seul de tous ceux qui nous connaissent qui nous ait en horreur? Quelle plus grande folie pourrait-on dire ou s'imaginer? Que si la louange a toujours été et doit toujours être la compagne de la bonne vie et des bonnes mœurs, nous ne devons non plus abandonner cette suite de la bonne vie, qu'abandonner la bonne vie même. Et cependant ce n'est que quand les choses nous manquent, que nous pouvons reconnaître s'il nous serait facile ou difficile de souffrir d'en être privés.

De quoi me confesserai-je donc à vous, mon Dieu, dans cette sorte de tentation, sinon de ce

qu'il est vrai que je ressens quelque joie des louanges que l'on me donne; mais que j'en ressens beaucoup davantage de la vérité qui me semble donner un juste sujet à ces louanges, que non pas des louanges mêmes. Car, si j'avais le choix, ou d'être loué de tout le monde étant extravagant et très ignorant en toutes choses, ou d'être blâmé étant sage et très instruit de la vérité, je sais bien lequel des deux je choisirais.

Toutefois, je voudrais bien que le témoignage que les autres portent en ma faveur n'augmentât point la satisfaction que je reçois du bien qui peut être en moi. Je confesse néanmoins, non-seulement qu'il l'augmente, mais que le blâme la diminue : et lorsque je m'afflige de ce défaut, il se présente à mon esprit des excuses pour le défendre. C'est à vous, Seigneur, à juger quelles elles peuvent être, puisque, pour moi, je ne sais qu'en dire. Car, à cause que vous nous avez commandé non-seulement la continence, qui nous montre ce que nous devons ne pas aimer, mais aussi la justice qui nous apprend ce que nous devons aimer; et que ne nous contentant pas que nous ayons de l'amour pour vous, vous voulez aussi que notre charité s'étende jusques à notre prochain, il me semble que souvent je me réjouis de son avancement, ou de l'espérance qu'il en donne lorsque je prends plaisir aux louanges de celui à qui vous avez fait comprendre ce qui mérite d'être loué dans les hommes; et qu'au contraire, je m'afflige pour son intérêt, lorsque je vois qu'il blâme ce qu'il n'entend point, ou ce qui est bon.

Je me fâche même quelquefois de mes propres louanges, soit que l'on fasse cas en moi des choses qui m'y déplaisent, ou que l'on y estime de petites choses beaucoup plus qu'elles ne méritent de l'être. Mais que sais-je si ce sentiment ne procède point de ce que je ne puis souffrir que celui qui me loue ait une opinion de moi différente de celle que j'en ai moi-même? Non qu'en cela je sois touché de son intérêt, mais parce que ces mêmes bonnes qualités qui me plaisent en moi, me sont encore plus agréables lorsqu'elles plaisent aussi aux autres : car c'est en quelque manière ne me louer pas, que de ne louer pas l'opinion que je porte de moi-même, ainsi qu'il arrive lorsqu'on loue en moi les choses qui m'y déplaisent, ou que l'on y loue davantage celles qui m'y plaisent le moins.

Ne me connais-je donc point moi-même en cela? Je vois bien en vous, Seigneur, qui êtes la vérité, que je ne dois être touché des louanges que l'on me donne qu'à cause de l'utilité de mon prochain, et non pas à cause de moi; mais je ne sais pas si j'en use de la sorte. Et en cela je vous connais mieux, ô mon Dieu, qui êtes la vérité éternelle, laquelle m'apprend que je dois être dans cette disposition, que je ne me connais moi-même pour savoir si j'y suis. Je vous conjure donc, mon Dieu, de me faire voir moi-même à moi-même, afin que j'avoue et que je montre à mes frères qui pourront vous prier pour moi, les plaies que je découvrirai dans mon âme.

Je veux passer encore plus avant à examiner le fond de mon cœur. Si ce n'est que par la considération de l'utilité de mon prochain que je prends plaisir à être loué, pourquoi ressens-je moins le blâme injuste qu'on lui donne que celui que je reçois? Pourquoi suis-je plus touché lorsque l'on médit de moi, que lorsque avec aussi peu de raison l'on médit d'un autre en ma présence? Dirai-je que j'en ignore aussi la cause? et userai-je encore de ce moyen afin de me tromper moi-même, et faire voir devant vous que je ne suis véritable ni dans mon cœur ni dans mes paroles?

Seigneur, éloignez de moi cette folie, de peur que mes propres discours ne soient comme l'huile dont le pécheur voudrait huiler ma tête par ses flatteries. Je suis pauvre et misérable; et tout ce que j'ai de meilleur c'est que, gémissant en secret, je me déplais à moi-même, et recherche votre miséricorde jusqu'à ce que je me corrige de mes défauts, et que par un parfait renouvellement j'arrive à cette heureuse paix que l'œil du superbe ne connaît point.

CHAPITRE XXXVIII.

Combien la vaine gloire est dangereuse.

Nos paroles et nos actions, quand elles éclatent devant les hommes, donnent sujet à une tentation très périlleuse, par l'amour de la louange qui s'efforce d'attirer des applaudissemens recherchés pour faire estimer en nous quelque qualité avantageuse; et lorsque je condamne cela dans moi, je reconnais qu'en cela même que je le

condamne, ce que je condamne s'y peut rencontrer : car il arrive souvent que ceux qui font profession de mépriser la vaine gloire, se glorifient de ce mépris avec encore plus de vanité ; et ainsi ce n'est plus du mépris de la vaine gloire qu'ils se glorifient, puisque ce n'est pas la mépriser que de se glorifier de ce mépris dans le cœur.

CHAPITRE XXXIX.

De la complaisance en soi-même.

Nous avons encore en cette espèce de tentation un autre mal au dedans de nous, c'est la vanité de ceux qui sont dans la complaisance d'eux-mêmes, quoiqu'ils ne plaisent pas aux autres, ou que même ils leur déplaisent, et qu'ils ne se soucient pas de leur plaire; car en se plaisant à eux-mêmes, il vous déplaisent beaucoup, mon Dieu, non-seulement lorsqu'ils se glorifient des choses qui ne sont pas bonnes comme si elles l'étaient, mais aussi lorsqu'ils se glorifient des grâces que vous leur avez faites, comme s'ils ne les tenaient pas de vous; ou comme si, ne les tenant pas de vous, ils les avaient obtenues par leurs mérites; ou lors même que, croyant les tenir de votre pure bonté et sans les avoir méritées, ils ne les possèdent pas dans la joie d'une union sainte avec leurs frères, mais leur envient les mêmes grâces, étant bien aises de se préférer aux autres. Dans tous ces dangers et autres semblables, vous voyez, mon Dieu, les appréhensions de mon cœur, et je reconnais que si ces plaies ne me causent pas tant de mal, c'est plutôt que votre main les guérit à mesure que je les reçois, que non pas que je ne les reçoive point.

CHAPITRE XL.

Il reprend tout ce qu'il a traité dans ce livre, et premièrement comme il a recherché Dieu dans toutes les créatures et dans soi-même.

Seigneur, qui êtes l'éternelle vérité, avez-vous jamais manqué de marcher avec moi, et de m'instruire de ce que j'avais à fuir ou à rechercher, lorsque je vous ai rapporté le mieux que j'ai pu mes pensées les plus secrètes, et que j'ai eu recours à votre assistance touchant ma conduite? J'ai considéré le plus attentivement qu'il m'a été possible par mes sens extérieurs toutes les parties du monde. J'ai tâché de découvrir dans moi-même toutes les fonctions et les puissances de cette vie qui m'anime, et de passer jusques à la connaissance de mes propres sens. De là je suis entré dans les diverses étendues des replis de ma mémoire, qui par tant de manières admirables sont pleins d'une innombrable multitude de différentes images; je les ai considérées, et j'en suis demeuré tout épouvanté.

Mais après avoir fait cette revue générale de toute la nature et de moi-même, j'ai reconnu que tout ce que j'en comprenais, était par votre lumière et votre assistance, et que vous n'étiez, mon Dieu, aucune de toutes ces choses; et que moi-même je n'étais pas vous non plus qu'elles, bien que ce fût moi qui les découvrais, qui les remarquais toutes l'une après l'autre, qui m'efforçais de les distinguer entre elles, et de les estimer chacune en particulier selon leur dignité et leur excellence, qui recevais les unes par l'entremise des sens, qui en examinais d'autres que je trouvais dans moi-même sans y être venues d'ailleurs, qui remarquais le nombre et la diversité des sens qui m'en avaient fait leur rapport, et qui, lorsque ma mémoire était remplie de ces trésors, en maniais les uns, mettais les autres comme en réserve, et retirais de leurs replis ceux dont je me voulais servir.

Non, Seigneur, je ne suis point ce que vous êtes, quoique je fasse toutes ces choses : la puissance par laquelle je les fais n'est point ce que je cherche, lorsque je cherche mon Dieu. Car vous êtes cette lumière immuable que je consultais sur toutes choses, pour savoir si elles étaient, quelles elles étaient, et l'estime que j'en devais faire. Et j'écoutais sur cela votre parole intérieure qui m'instruisait, et me servait de règle et de loi; et c'est ce que je fais souvent; c'est où je trouve du repos et un plaisir ineffable. Et tout le temps qui me peut rester de libre, après avoir satisfait aux occupations où la nécessité m'engage, je le donne à cette sainte et innocente volupté.

Or, dans toutes ces choses que mon esprit considère en consultant votre éternelle lumière, je ne trouve aucun lieu assuré pour mettre mon âme, si ce n'est en vous qui pouvez seul rassembler tout ce qui s'est dissipé en moi parmi la multitude des créatures, et faire qu'il n'y ait plus rien qui s'éloigne jamais de vous. Quelquefois, Seigneur, vous faites entrer dans des

sentimens extraordinaires, et jouir dans le plus secret de mon âme d'une certaine douceur si grande et si merveilleuse, que si vous me permettiez qu'elle reçût son entier accomplissement en moi, elle passerait à je ne sais quoi qui ne serait plus cette vie, tant ce bonheur serait extrême; mais je retombe dans les misères de l'état déplorable où nous vivons par le poids de ce corps mortel. Je me trouve emporté comme par le torrent des choses qui nous environnent tous les jours. Je me sens engagé dans ces liens, et je verse beaucoup de larmes; mais je ne laisse pas pour cela d'y demeurer toujours engagé; tant il est difficile de résister au poids de la coutume qui nous entraîne. Je puis demeurer en cet état, et je ne veux pas : je voudrais en être délivré, et je ne le puis. Ainsi de tous côtés je suis misérable.

CHAPITRE XLI

Qu'on ne doit rechercher que Dieu seul.

J'ai considéré toutes les langueurs où le péché a réduit mon âme en m'examinant sur les trois passions d'où naissent tous les désordres des hommes : la volupté, la curiosité et l'orgueil; et j'ai imploré le secours de votre main toute-puissante pour trouver quelque espérance de salut dans une si grande misère. Car, ayant vu l'éclat de votre gloire avec un cœur blessé et des yeux malades, j'ai dit tout ébloui d'une si grande lumière : « Qui est celui qui peut porter sa vue jusque-là? » Et j'ai été rejeté bien loin de la splendeur de votre face. Vous êtes la vérité sur toutes choses; et mon avidité insatiable a fait que je ne vous ai pas voulu perdre, mais que j'ai voulu posséder aussi avec vous ce qui n'est que mensonge et que vanité, comme les menteurs veulent tout ensemble, et savoir la vérité, et la déguiser aux autres par leurs mensonges. Mais par cette conduite, Seigneur, je vous ai perdu, parce que vous ne pouvez souffrir qu'on veuille vous posséder avec le mensonge.

CHAPITRE XLII.

Des Platoniciens qui ont eu recours aux démons comme à des médiateurs entre Dieu et les hommes.

Qui pouvais-je trouver qui fût capable de me réconcilier avec vous? Devais-je avoir recours aux anges? Et de quelles prières, de quelles cérémonies me fallait-il user pour cela? Je sais que plusieurs s'efforçant de retourner à vous et ne le pouvant d'eux-mêmes, ont tenté une telle voie, et se laissant emporter à la curiosité et au désir d'avoir des visions extraordinaires, ils ont mérité de tomber dans l'illusion; car ils vous cherchaient avec le faste et la vanité d'une science présomptueuse, pensant plutôt à s'élever par de hautes connaissances, qu'à s'humilier par la reconnaissance de leurs péchés. Et ainsi, par la ressemblance de leur cœur avec celui des démons, ils ont eu pour compagnons et pour associés de leur orgueil les puissances de l'air qu'ils ont attirées, et qui les ont trompés par la magie, lorsque cherchant un médiateur pour être purifiés, ils en ont rencontré un qui était bien éloigné de le pouvoir être véritablement, puisque c'était le diable qui se transformait en un ange de lumière.

Et ce qui a beaucoup servi à tromper ces superbes, c'est qu'il n'était pas comme eux revêtu d'un corps de chair; car ils étaient mortels et pécheurs; et vous, Seigneur, auquel ils cherchaient avec orgueil de se réconcilier, êtes immortel et sans péché; or, il fallait que le médiateur entre Dieu et les hommes eût quelque chose de semblable à Dieu, et quelque chose de semblable aux hommes, afin que, n'étant pas entièrement semblable aux hommes, il ne fût pas trop éloigné de Dieu, et que, n'étant pas entièrement semblable à Dieu, il ne fût pas trop éloigné des hommes, et par conséquent incapable de leur servir de médiateur. Ainsi ce faux médiateur par lequel vos secrets jugemens permettent que l'orgueil des superbes soit trompé comme ils le méritent, a une chose commune avec les hommes, savoir, le péché; et d'autant qu'il n'est pas revêtu d'un corps mortel, il veut faire croire qu'il en a une autre commune avec Dieu, savoir, l'immortalité; mais parce que la mort est la récompense du péché, et que le péché lui est commun avec les hommes, il sera condamné aussi bien qu'eux à une mort éternelle.

CHAPITRE XLIII.

Que Jésus-Christ est notre seul véritable médiateur. De la pensée qu'il avait eue de se retirer dans le désert.

Mais le véritable médiateur que vous avez fait connaître aux humbles par votre secrète miséricorde, et que vous avez envoyé afin de les instruire à l'humilité par son exemple, ce mé-

diateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme, devant paraître entre le juste immortel et les pécheurs mortels, s'est fait voir mortel et juste; mortel avec les hommes, et juste avec Dieu; afin que la vie et la paix étant les récompenses de la justice, par la justice qu'il avait commune avec Dieu, il ruinât dans les pécheurs qu'il rendrait justes, la mort qu'il a bien voulu avoir commune avec eux. C'est lui qui a été prédit aux saints des siècles passés, afin qu'ils fussent sauvés par la foi de sa passion qui devait arriver, ainsi que nous le sommes par la foi de sa passion déjà arrivée. Et c'est en tant qu'homme qu'il est médiateur, puisqu'en tant que Verbe, il ne le peut être, parce qu'il est égal à Dieu, et que c'est un Dieu résidant en Dieu qui, avec son Père et le Saint-Esprit, n'est qu'un même Dieu.

Jusqu'à quel excès nous avez-vous donc aimés, ô Père tout bon et tout miséricordieux, puisque vous n'avez pas épargné votre Fils unique, mais l'avez livré à la mort pour le salut des pécheurs? Jusqu'à quel excès nous avez-vous aimés, nous pour qui celui qui n'a point cru ravir votre gloire en se publiant égal à vous, s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; lui qui étant le seul libre entre les morts avait la puissance de quitter son âme et de la reprendre; qui pour nous s'est offert à vous comme vainqueur et comme victime, et qui n'a été vainqueur que parce qu'il a été victime; qui pour nous s'est offert à vous comme sacrificateur et sacrifice; et qui n'a été sacrificateur que parce qu'il a été sacrifice; qui d'esclaves que nous étions, nous a rendus vos enfans par la naissance qu'il tire de vous, et par son assujettissement aux hommes. C'est en lui que j'établis avec raison la ferme espérance que j'ai conçue, que vous guérirez toutes mes langueurs par lui qui est assis à votre droite, et qui implore votre miséricorde pour nous; car sans cela, je me laisserais emporter au désespoir. Il est vrai que mes faiblesses sont très grandes et en très grand nombre : elles le sont, je l'avoue; mais le remède que vous pouvez y donner est encore beaucoup plus grand et plus puissant.

Nous eussions pu croire que votre Verbe était trop éloigné de nous pour avoir aucune alliance avec nous, et ainsi désespérer de notre salut, s'il ne se fût point fait chair et n'eût point demeuré parmi nous. Étant épouvanté de la multitude de mes péchés et accablé sous le poids de mes misères, j'avais pensé en moi-même, et comme résolu de m'enfuir en quelque désert; mais vous m'en avez empêché, m'avez rassuré en disant : « Jésus-Christ est mort pour tous les hommes, afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais à celui qui est mort pour eux. »

Je remets donc, Seigneur, entre vos mains le soin de tout ce qui me regarde, afin que je vive, et que je considère les merveilles de votre loi. Vous connaissez mon ignorance et ma faiblesse : instruisez-moi et guérissez-moi. Cet adorable médiateur, votre Fils unique, dans lequel sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science, m'a racheté par son sang. Je ne crains point les calomnies des superbes, parce que je connais quel est le prix de la victime offerte pour ma rançon: je mange son corps, je bois son sang : je les distribue aux autres; et parce que je suis encore pauvre, je désire d'être rassasié de ce pain céleste avec ceux qui le mangent et en sont rassasiés, sachant que ceux qui cherchent le Seigneur, ne manqueront point de publier ses louanges.

LIVRE XI

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi nous nous confessons à Dieu qui nous connaît mieux que nous-mêmes.

Étant éternel comme vous êtes, ô mon Dieu, ignorez-vous ce que je dis, ou faut-il que vous attendiez la révolution des temps pour voir ce qui se fait dans le temps? Pourquoi donc vous rapporté-je ainsi tant de choses? Ce n'est pas certes pour vous en donner la connaissance; mais c'est pour allumer votre amour de plus en plus dans mon cœur et dans le cœur de ceux qui liront ceci, afin que nous disions tous ensemble: « Que le Seigneur est grand et admirable! »

Je l'ai déjà dit, et je le redis encore : c'est l'amour que je vous porte, et le désir d'exciter ce même amour dans le cœur de tous les hommes qui m'oblige d'en user comme je fais. Ainsi nous ne laissons pas de prier, quoique celui qui est la vérité nous ait dit : « Que notre père céleste connaît ce qui nous est nécessaire avant même que

nous le lui demandions. » Nous redoublons donc notre affection envers vous, en vous confessant notre misère et votre miséricorde ; afin que vous acheviez de nous délivrer comme vous avez commencé, et qu'ainsi nous cessions d'être malheureux en nous-mêmes, et devenions heureux en vous. Car vous nous appelez à être pauvres d'esprit, à être doux, à verser des larmes, à être affamés et altérés de la justice, à être miséricordieux, purs de cœur et pacifiques. Ainsi je vous ai fait entendre plusieurs choses comme je l'ai pu et l'ai voulu, parce que vous avez voulu le premier que je vous offrisse une confession de louange comme à mon Dieu, et que je reconnusse que vous êtes bon et que vos miséricordes s'étendent dans tous les siècles.

CHAPITRE II.

Il demande la lumière à Dieu pour entrer dans l'intelligence de ses saintes Écritures

Comment ma plume serait-elle capable d'écrire tant de saintes inspirations, de salutaires frayeurs, de favorables consolations, et de secrètes conduites par lesquelles il vous a plu m'amener jusqu'au rang que vous avez voulu que je tinsse dans votre Église, en me donnant la charge de prêcher votre parole, et de dispenser vos sacremens à votre peuple ? Mais quand je serais capable de les rapporter toutes par ordre, les moindres momens me sont si chers que je ne sais comment j'en pourrais trouver le loisir.

Car il y a long-temps que je désire avec ardeur de méditer votre sainte loi, et de vous confesser, en la méditant, quelles sont mes connaissances et mes ignorances ; de quelle sorte vous avez commencé à éclairer les yeux de mon âme ; et quelles ténèbres y restent encore et y resteront toujours, jusqu'à ce que la force toute-puissante de votre grâce détruise entièrement ma faiblesse. Je ne veux employer à autre chose les heures que j'aurai libres après avoir satisfait aux besoins du corps, aux relâches nécessaires de l'esprit, au service que nous devons au prochain, et à celui-même que nous ne lui devons pas, et que nous ne laissons pas de lui rendre.

Seigneur mon Dieu, soyez attentif à ma prière, et que votre miséricorde exauce le désir de mon cœur, puisque l'ardeur qui l'agite ne regarde pas mon seul intérêt, mais aussi celui des autres à qui la charité fraternelle lui fait désirer d'être utile. Vous voyez dans le fond de mon âme qu'il est ainsi. Faites-moi donc la grâce que je vous sacrifie tout le service que je vous puis rendre par mes pensées et par mes paroles. Donnez-moi ce que vous avez agréable que je vous offre; car je suis pauvre et misérable ; et vous répandez vos richesses sur tous ceux qui vous invoquent, vous qui, sans être inquiété d'aucun soin, daignez prendre tant de soin de nous. Retranchez de mon esprit et de ma langue toute sorte d'erreurs et de mensonges. Que vos saintes Écritures soient mes chastes et innocentes délices; que je ne sois point trompé en elles, et que je ne trompe point les autres par elles. Seigneur mon Dieu, qui êtes la lumière des aveugles, et la force des faibles, et qui devenez ensuite la lumière des clair-voyans, et la force des forts, parce que vous les rendez clair-voyans et forts, d'aveugles et de faibles qu'ils étaient auparavant; regardez mon âme, et écoutez les cris qu'elle jette du plus profond de sa misère ; car si vos oreilles ne l'entendent dans le fond de cet abîme, et si elles se détournent d'elle, où ira-t-elle, et à qui s'adressera-t-elle ?

Le jour et la nuit sont à vous, et les momens volent et s'enfuient comme il vous plaît. Accordez-moi quelques-uns de ces momens pour pouvoir méditer les secrets de votre loi, et ne fermez pas cette sainte porte à ceux qui frappent pour y entrer, puisque ce n'est pas en vain que vous avez voulu que l'on ait écrit ce grand nombre de livres voilés de tant de mystères. Ces forêts sacrées n'ont-elles pas des cerfs qui s'y retirent, qui s'y promènent, qni y paissent, qui s'y reposent, et qui y ruminent ? O mon Dieu, achevez d'illuminer mon esprit, et de me révéler ces connaissances. Votre parole est toute ma joie, et elle m'est plus agréable que toutes les voluptés de la terre. Donnez-moi donc ce que j'aime ; car il est vrai que je l'aime ; et c'est vous qui me l'avez fait aimer. Ne laissez point, Seigneur, vos dons imparfaits, et ne m'abandonnez pas, puisque je suis comme une plante que vous avez produite, qui a besoin que vous l'arrosiez en la favorisant de vos grâces. Que je reconnaisse, mon Dieu, tenir de vous tout ce que j'apprendrai de vos saintes Écritures ; que j'écoute la voie de vos louanges ; que mon âme étanche sa soif, en se remplissant des eaux divines de votre sagesse, et que je considère les merveilles de votre loi depuis ce temps

auquel vous créâtes le ciel et la terre jusques à ce royaume éternel où nous régnerons tous dans votre sainte Jérusalem.

Seigneur, ayez pitié de moi, et exaucez mon souhait, puisqu'il me semble qu'il n'a pour fin rien de terrestre; qu'il ne recherche ni l'or, ni l'argent, ni les pierres précieuses, ni les meubles magnifiques, ni les honneurs, ni la puissance, ni les voluptés des sens, ni même les choses nécessaires au corps durant cette vie voyagère que nous passons dans le monde, et qui, selon vos promesses, nous doivent être données comme par surcroît, lorsque nous cherchons votre royaume et votre justice. Voyez mon Dieu, d'où procède mon désir. Les impies m'ont raconté leurs plaisirs, mais ils n'ont rien qui égale votre loi. Voilà, Seigneur, d'où procède mon désir. Regardez-le, père tout-puissant; considérez-le et approuvez-le. Faites par votre miséricorde que je trouve grâce en votre présence, afin que les secrets de vos saintes Écritures me soient découverts, lorsque je m'efforcerai de les entendre. Je vous en conjure par notre Seigneur Jésus-Christ votre fils, l'homme de votre droite, et le fils de l'homme que vous avez établi médiateur entre vous et nous, et par lequel vous nous avez cherchés lorsque nous ne vous cherchions pas encore, et nous avez cherchés afin que nous vous cherchassions. Je vous en conjure par votre Verbe éternel par lequel vous avez créé toutes choses, du nombre desquelles je suis. Je vous en conjure par votre Fils unique par lequel vous avez appelé à votre connaissance tous les fidèles, et les avez adoptés pour vos enfans, du nombre desquels il vous a plu de me mettre; et je vous en conjure par celui qui est assis à votre droite, qui sans cesse vous prie pour nous, et en qui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science. C'est lui que je cherche dans vos saintes Écritures. Moïse a écrit de lui; il le dit lui-même dans l'Évangile; et il est la vérité même.

CHAPITRE III.

Il prie Dieu de lui faire entendre ce que Moïse a écrit de la création du ciel et de la terre.

Faites-moi donc la grâce, Seigneur, d'écouter et de comprendre de quelle sorte au commencement vous avez créé le ciel et la terre. Moïse l'a écrit, et après l'avoir écrit il s'en est allé: il a quitté le monde pour passer d'ici à vous, et ainsi je ne le saurais plus voir. Car si je pouvais le voir je m'adresserais à lui, je le supplierais et le conjurerais en votre nom de m'expliquer les choses qu'il a écrites, et je serais très attentif à ses paroles. Que si elles étaient hébraïques elles frapperaient en vain mes oreilles, puisqu'elles ne pourraient toucher mon esprit; et si elles étaient latines, j'entendrais bien ce qu'il voudrait dire; mais comment saurais-je qu'il dit vrai? Et quand bien même je le saurais, serait-ce de lui que je le saurais? Nullement; mais il faudrait que ce fût la vérité même, qui sans l'aide d'aucun langage, soit hébraïque, soit grec, soit latin, soit barbare, sans se servir des organes de la bouche et de la langue, et sans employer le son d'aucunes syllabes, me dît au dedans de moi, et dans le plus secret de ma pensée : « Moïse vous dit la vérité. » Et aussitôt je dirais avec certitude et hardiment à ce saint homme : « Vous dites la vérité. » Mais maintenant que je ne puis l'interroger, je m'adresse à vous, ô Dieu, qui êtes la vérité éternelle, de laquelle étant rempli, il n'a rien dit que de véritable, et je vous conjure de me pardonner mes péchés, et de me faire entendre par votre grâce ce que votre grâce lui a fait écrire.

CHAPITRE IV.

Les créatures reconnaissent Dieu pour leur Créateur.

Le ciel et la terre sont donc, et ils crient qu'ils ont été créés; car ils sont sujets à changer Or tout ce qui est et qui n'a point été créé, n'a rien en soi qui auparavant n'ait point été. Ils crient aussi : « Nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes, mais nous sommes, parce que nous avons été créés. Nous n'étions donc pas avant d'être créés, pour avoir pu nous créer nous-mêmes. » Et l'évidence de ces choses est comme la voix avec laquelle ils nous parlent. Vous avez donc fait, Seigneur, le ciel et la terre. Car vous êtes beau, et ils sont beaux : vous êtes bon, et ils sont bons: vous êtes, et ils sont. Mais ce qu'ils ont de beauté, de bonté et d'être, est d'une manière si fort au-dessous de vous, qui êtes leur Créateur, qu'en les comparant à vous, on ne peut plus dire, ni qu'ils soient beaux, ni qu'ils soient bons, ni même qu'ils soient. Nous savons cela, mon Dieu, et nous vous rendons grâces de ce que nous le savons;

et notre science n'est qu'ignorance si on la compare avec la vôtre.

CHAPITRE V.

Que le monde a été créé de rien.

Mais de quelle sorte, mon Dieu, avez-vous créé le ciel et la terre? et de quelles machines vous êtes-vous servi pour faire un si grand ouvrage? Car vous n'avez pas agi en cela comme un artisan, qui en se servant d'un corps pour former un autre corps, lui donne telle figure que bon lui semble, selon l'idée qu'il en reçoit et qu'il en voit en lui-même par un regard intérieur de son esprit, qui n'aurait pas cette puissance si vous ne l'aviez pas créé lui-même.

Ainsi l'ouvrier donne une nouvelle forme à une matière qui était déjà et qui était capable de la recevoir, comme le potier à la terre, le sculpteur au marbre, le menuisier au bois, l'orfèvre à l'or, les autres artisans de même, chacun sur les matières sur lesquelles ils travaillent. Mais, Seigneur, d'où ces matières auraient-elles tiré leur être, si vous ne les aviez point faites? C'est vous qui avez formé le corps de l'ouvrier, qui avez créé l'âme, laquelle remue comme il lui plaît les membres de ce corps; qui êtes l'auteur de la matière sur laquelle il travaille, de l'esprit qui le rend capable de travailler avec art, et de considérer dans lui-même ce qu'il exécute au dehors, et de tous ses sens corporels, par le moyen desquels ce qu'il fait passe de son imagination à son ouvrage, et qui lui rapportent ce qu'il a fait, afin qu'il consulte la vérité qui préside dans son âme, pour savoir s'il est bien fait. Toutes ces choses, Seigneur, vous louent, comme étant le Créateur de toutes choses.

Mais, mon Dieu, comment les avez-vous faites? Comment avez-vous fait le ciel et la terre? Certes, vous n'avez pas créé le ciel et la terre, ni dans le ciel, ni dans la terre, ni dans l'air, ni dans les eaux, puisque toutes ces choses sont comprises dans le ciel et dans la terre. Vous n'avez pas non plus créé tout ce grand univers dans l'univers; parce qu'avant qu'il fût créé il n'y avait point de place dans laquelle on le pût créer pour lui donner l'être. Vous n'aviez rien entre les mains dont vous pussiez former le ciel et la terre. Car d'où serait venue cette matière dont vous pussiez former quelque chose, si auparavant vous ne l'aviez faite elle-même, puisque votre être est la cause de tous les êtres? Il faut donc conclure que vous avez dit, que ces choses fussent faites, et elles ont été faites; et qu'ainsi c'est par votre seule parole qu'elles ont été créées.

CHAPITRE VI.

De quelle sorte Dieu a parlé pour créer le monde.

Mais de quelle sorte avez-vous parlé lorsque vous avez créé le monde? A-ce été en la même manière que vous fîtes entendre du haut des nues cette voix qui dit : « C'est là mon fils bien-aimé? » Car cette voix fut formée et elle ne dura qu'un certain temps; elle commença et elle finit; chacune de ses syllabes résonna dans l'air, et puis elles passèrent toutes, la seconde après la première, la troisième après la seconde, et toutes les autres ensuite, jusqu'à ce que la dernière eût été entendue, et que le silence eût succédé à cette dernière; ce qui fait clairement connaître que le mouvement temporel d'une créature servant à votre éternelle volonté a exprimé ces paroles. C'est pourquoi ces mêmes paroles, qui n'ont été que passagères, ayant été rapportées par les oreilles du corps à l'âme, qui est intelligente et qui tient les oreilles de son esprit attentives à écouter votre parole éternelle, elle les a comparées avec votre Verbe divin, avec cette parole ineffable que vous produisez dans un éternel silence, et a dit : « Il y a une différence et très grande différence entre l'un et l'autre; car ces paroles passagères sont beaucoup au-dessous de moi, et ne sont pas même, puisqu'elles passent et qu'elles s'enfuient, au lieu que la parole de mon Seigneur et de mon Dieu est infiniment élevée au-dessus de moi et subsiste éternellement. »

Que si ç'avait été avec des paroles résonnantes et passagères, que vous eussiez dit que le ciel et la terre fussent faits, et que vous eussiez en cette sorte créé le ciel et la terre, il faudrait qu'avant qu'ils eussent été créés, il y eût eu déjà quelque créature corporelle dont les mouvemens temporels eussent pu servir à former cette voix dans le temps. Or il n'y avait aucun corps avant que le ciel et la terre fussent créés; ou, s'il y avait quelqu'un, il faudrait que c'eût été vous qui l'eussiez formé, et qu'ainsi vous eussiez formé sans proférer aucunes paroles passagères ce qui vous devait servir pour en proférer, et pour dire que le ciel et la terre fussent faits. Car

quoi qu'eût pu être ce qui aurait servi à produire de semblables paroles, il serait impossible qu'il eût été, si ce n'était vous qui l'eussiez fait, Quelles paroles auriez-vous donc employées, mon Dieu, pour former le corps qui devait servir à produire ces paroles?

CHAPITRE VII.

Le Verbe divin, qui est le Fils de Dieu, est éternel comme son Père.

Vous nous appelez donc à d'autres pensées; et lorsque nous entendons dire que vous avez parlé pour faire le ciel et la terre, vous voulez que nous portions notre esprit à l'intelligence de ce Verbe qui est en vous, et qui est comme vous; de cette parole qui se dit éternellement, et par qui éternellement toutes choses sont dites. Car ce n'est point comme dans nos discours ordinaires, où, après qu'une chose a été dite, il s'en dit une autre, afin que toutes puissent être dites; mais là toutes les choses sont dites éternellement, et elles le sont toutes ensemble. Autrement il y aurait des temps et des changemens en Dieu, et ainsi il ne jouirait point d'une véritable éternité ni d'une véritable immortalité. Je sais, mon Dieu, que cela est ainsi. Je le sais très assurément, et je vous rends grâces de m'avoir donné cette connaissance. Et tout homme qui n'est point ingrat et rebelle à la lumière, ne peut s'empêcher de reconnaître une vérité si claire, et d'en bénir votre saint nom,

Oui, Seigneur, nous savons certainement que c'est une espèce de mort ou de naissance de cesser d'être ce que l'on était, ou de devenir ce que l'on n'était pas encore : et ainsi votre Verbe étant véritablement immortel et éternel, il n'y a rien dans lui qui se retire et qui s'éloigne pour faire place à une autre chose. C'est donc par votre Verbe, qui est éternel comme vous, que vous dites éternellement et tout ensemble tout ce que vous dites; et tout ce que vous dites qui soit fait, est fait. Vous n'employez que votre seule parole pour le faire; et néanmoins toutes les choses que vous faites par votre seule parole, qui est éternelle et qui comprend tout en même temps, ne sont pas produites toutes ensemble ni de toute éternité.

CHAPITRE VIII.

Le Verbe éternel est le principe des choses temporelles et l'unique maître qui nous instruit de la vérité.

Mon Seigneur et mon Dieu, dites-moi, je vous prie, comment cela se peut faire. Je le comprends en quelque manière; mais je ne sais comment l'expliquer, sinon en disant que tout ce qui commence d'être, et qui cesse d'être, commence et cesse alors d'être, quand cette raison éternelle connaît qu'il a dû commencer et cesser d'être, quoiqu'en elle rien ne commence et rien ne cesse. Cette raison éternelle est votre Verbe, principe de toutes choses, lequel parle dans le fond de notre cœur. Sa voix, lorsqu'il était dans un corps mortel, uous l'a ainsi fait entendre dans l'Évangile, et a préparé au dehors les oreilles des hommes, afin qu'ils crussent en lui, et le cherchassent intérieurement pour le trouver dans l'éternelle vérité, où ce bon maître, et le seul maître véritable de nos âmes, enseigne tous ses disciples.

C'est là que j'entends, Seigneur, votre divine voix qui me dit : « Que celui-là seul parle véritablement à nous, lequel nous enseigne, et que quant à celui qui nous parle sans nous enseigner, c'est tout de même que s'il ne nous parlait point. » Or qui est celui qui nous enseigne, que la vérité immuable? et lors même que nous sommes instruits par une créature muable, c'est pour nous conduire à cette vérité immuable qui est votre Verbe, par lequel, lorsque nous l'écoutons attentivement, nous sommes véritablement instruits et remplis d'une extrême joie d'entendre la voix de l'époux qui nous réunit au principe dont nous avons été tirés. Et il paraît bien qu'il est notre véritable principe, puisque s'il ne demeurait toujours ferme, nous ne saurions où retourner lorsque nous serions égarés. Ainsi, quand nous revenons de ce malheureux égarement, c'est par la connaissance de la vérité que nous en revenons; et il nous instruit afin de nous la faire connaître, parce qu'il est le principe qui nous parle.

CHAPITRE IX.

En quelle manière le Verbe parle à notre cœur.

Lors donc, Seigneur, qu'il est dit que vous avez créé au commencement le ciel et la terre; cela se peut entendre que vous les avez créés par

incipe, par votre Verbe, par votre Fils, par puissance, par votre sagesse et par votre é. Vous les fîtes en parlant et en agissant manière merveilleuse; mais qui sera ca- de la comprendre? qui sera capable de rimer? Quelle est cette lumière qui m'éclaire quefois de ses rayons, et qui, en en frap- mon cœur sans le blesser, me fait trembler embrasse tout ensemble; me fait trembler la confusion que j'ai de voir que je lui si dissemblable, et m'embrase d'amour id je considère en quoi je lui suis dissem- le?

est la sagesse, c'est la sagesse même qui laire de la sorte, et qui dissipe les nuages on âme, lesquels me couvrent de nouveau, ue se détournant de cette lumière divine, ntrant dans l'obscurité, elle succombe sous ids de ses misères; car sa vigueur est telle- t abattue dans l'extrémité où je me trouve it, que je ne suis pas seulement capable de orter mon bonheur; jusqu'à ce qu'après eu compassion de mes péchés, vous me ez la grâce, mon Dieu, de me guérir dans langueurs, en retirant ma vie de la corrup- où elle est plongée, en me couronnant par miséricorde, et en rassasiant mes désirs par ndance de vos faveurs, afin de renouveler eunesse ainsi que celle de l'aigle. C'est dans espérance que consiste maintenant notre , et l'effet de vos divines promesses. Que -là qui le peut vous entende parler inté- ement dans lui : pour moi je m'appuierai a certitude immuable de votre oracle pour rier avec confiance : « Seigneur, que vos es sont admirables! vous avez fait toutes s avec une sagesse infinie : c'est elle les ont pour principe; et c'est par ce prin- que vous avez créé le ciel et la terre. »

CHAPITRE X.

eux qui demandent ce que Dieu faisait avant qu'il eût créé le ciel et la terre.

ux-là ne sont-ils pas encore dans l'aveugle- t du vieil homme, qui demandent ce que faisait avant qu'il eût créé le ciel et la terre? disent-ils, s'il demeurait sans rien faire, quoi n'a-t-il pas continué à demeurer ainsi agir, comme il y était toujours demeuré au- vant? Que s'il y a eu en Dieu quelque nouveau mouvement, et quelque nouvelle volonté qui l'ait porté à donner l'être à une créature qu'il n'avait point encore créée, comment peut-on trouver une véritable éternité, où il se forme une volonté qui n'était point auparavant? Car la volonté de Dieu n'est pas une créature, mais elle est avant toutes les créatures, puisque rien ne serait créé si la volonté du Créateur ne précédait cette création. Il s'ensuit donc que la volonté de Dieu est la substance même. Or s'il est arrivé quelque chose dans la substance de Dieu qui ne fût pas auparavant, on ne peut pas dire avec vérité que cette substance soit éternelle. Si donc la volonté de Dieu a éternellement voulu qu'il y eût une créature, pourquoi cette créature n'a-t-elle pas aussi été éternelle?

CHAPITRE XI.

Réponse à cette objection : Que l'éternité de Dieu ne se mesure pas par le temps.

O sagesse de Dieu et lumière de nos âmes, ceux qui parlent de la sorte ne vous connaissent pas encore, et ne connaissent pas encore en quelle manière se font les choses qui se font par vous et dans vous. Ils s'efforcent de comprendre votre sagesse éternelle; mais en même temps leur esprit roule toujours en soi-même les images de ces mouvemens qui font le passé et l'avenir; et ainsi ils ne peuvent avoir qu'une vaine et fausse idée de ce qui est éternel.

Qui est celui qui arrêtera cet esprit volage, afin qu'il demeure un peu dans un état ferme, et qu'il contemple un peu la splendeur de cette éternité toujours immuable, pour la comparer avec les temps qui ne s'arrêtent jamais, et voir comme il n'y a point du tout de comparaison; puisqu'au lieu que la durée du temps ne se forme que de plusieurs mouvemens passagers, et qui ne sauraient passer tous ensemble, l'éternité au contraire n'a rien en soi qui se passe, mais que tout y est présent? ce qui ne se rencontre point dans le temps, dont il n'y en a nul où tout soit présent, puisque tout le passé est chassé par l'avenir, et que tout l'avenir succède au passé; au lieu que tout le passé et tout l'avenir sont formés et accomplissent leur cours par la puissance de cette éternité qui ne cesse jamais d'être présente.

Qui arrêtera, dis-je, l'esprit de l'homme afin qu'il demeure ferme, et qu'il considère de quelle

sorte cette éternité, qui n'est ni passée ni future, forme tous les temps passés et futurs en demeurant toujours immobile? Mais ma plume et ma langue sont-elles capables d'exprimer par mes paroles des choses si grandes et si relevées?

CHAPITRE XII.

Ce que Dieu faisait avant la création du monde.

Maintenant je veux répondre à ceux qui demandent ce que Dieu faisait avant que d'avoir créé le monde. Et je ne veux pas employer pour cela la réponse de celui qui se servit d'une raillerie pour éluder une question qui l'embarrassait, en disant : « Qu'il préparait des supplices à ceux qui auraient la curiosité de s'enquérir de ce qui passe leur intelligence. » Autre chose est de savoir ce qu'on doit dire dans la vérité, et autre chose de railler. C'est pourquoi je ne fais point cette réponse; et j'aimerais mieux avouer franchement que j'ignore ce que j'ignore, que de donner lieu par une semblable réponse de se moquer de celui qui aurait fait une question trop relevée, et de louer celui qui y aurait très mal répondu.

Je dis donc, mon Dieu, que vous êtes le Créateur de toutes les créatures; et que si on les comprend toutes sous ces noms du ciel et de la terre, je ne crains point d'assurer, qu'auparavant que vous fissiez le ciel et la terre vous ne faisiez rien. Car si vous eussiez fait quelque chose, qu'eussiez-vous pu faire autre chose que des créatures? Et je souhaiterais de savoir avec autant de certitude tout ce que je désire pour en faire un bon usage, comme je sais qu'aucune créature ne se faisait avant qu'elle se fit.

CHAPITRE XIII.

Qu'il n'y a point eu de temps avant la création du monde

Que si quelque esprit léger et volage se laissant aller aux imaginations de sa fantaisie, et se figurant une infinité de siècles passés, s'étonne de voir qu'étant comme vous êtes, le Dieu tout-puissant, le Créateur et le Conservateur de toutes choses, et l'admirable ouvrier qui avez formé le ciel et la terre, vous n'ayez point entrepris un si grand ouvrage durant cette innombrable multitude de siècles qui l'ont précédé; qu'il rentre un peu dans lui-même, et qu'il considère combien le sujet de son étonnement est peu raisonnable; car puisque vous êtes l'auteur et le Créateur de tous les siècles, comment les siècles innombrables qu'il s'imagine, auraient-ils pu se passer si vous ne les aviez créés? ou quel temps aurait-il pu y avoir, s'il n'avait été formé par vous? ou comment se serait-il passé s'il n'avait jamais été?

Puis donc que vous êtes le Créateur de tous les temps, s'il y en a eu quelqu'un avant que vous eussiez fait le ciel et la terre, comment peut-on dire que vous demeuriez alors sans rien faire, puisqu'au moins vous faisiez ce temps, et ainsi il ne se peut point faire qu'il se soit passé du temps avant que vous fissiez le temps? Que s'il n'y a point eu de temps qui ait précédé le ciel et la terre, pourquoi demande-t-on ce que vous faisiez alors, vu qu'il n'y avait point d'alors où il n'y avait point de temps, et que ce ne peut être par le temps que vous ne précédez pas le temps, puisque si cela était, vous ne précèderiez pas tous les temps? mais vous précédez tous les temps passés par l'éminence de votre éternité toujours présente, et vous êtes élevé au-dessus de tous les temps à venir, parce qu'ils sont à venir, et qu'ils ne seront pas plus tôt venus qu'ils seront passés; au lieu que vous êtes toujours le même, et que vos années ne cesseront jamais d'être.

Vos années ne vont ni ne viennent, ainsi que les nôtres vont et viennent, afin de se pouvoir toutes accomplir. Vos années demeurent toutes ensemble dans une stabilité immuable, parce qu'elles sont stables et permanentes, sans que celles qui passent soient chassées par celles qui leur succèdent, parce qu'elles ne passent point, mais les nôtres ne seront entièrement accomplies que lorsqu'elles seront toutes écoulées. Vos années ne sont qu'un jour, et votre jour n'est pas tous les jours, mais aujourd'hui, parce que votre jour présent ne fait point place à celui du lendemain, et ne succède point à celui d'hier; et ce jour présent dont je parle est l'éternité. Ainsi vous avez engendré dans une éternité égale à la vôtre, celui auquel vous avez dit : « Je vous ai engendré aujourd'hui. » Vous avez donc fait tous les temps par votre puissance; vous précédez tous les temps par votre éternité; et il n'y a point eu de temps dans lequel on ait pu dire : « Il n'y avait point de temps. »

CHAPITRE XIV.

›is différences qui se rencontrent dans le temps.

a donc point eu de temps où vous n'ayez :lque chose, puisque vous aviez fait le et nuls temps ne vous sont coéternels, : vous demeurez toujours en même état, pue s'ils y demeuraient, ils cesseraient d'ê- temps. Qu'est-ce donc que le temps? Qui ra dire clairement et en peu de mots? Et ı capable de le bien comprendre lorsqu'il lra parler? Il n'y a rien toutefois qui soit nnu que le temps, et dont il nous soit dinaire de nous entretenir dans nos dis- et lorsque nous en parlons, nous enten- ıns doute ce que nous disons, et enten- ıssi ce que les autres en disent quand ils ı parlent.

st-ce donc que le temps? Si personne ne emande, je le sais bien; mais si on me le de, et que j'entreprenne de l'expliquer, ve que je l'ignore. Je puis néanmoins dire ıent que je sais, que si rien ne se passait, il rait point de temps passé; que si rien iit, il n'y aurait point de temps à venir; si rien n'était, il n'y aurait point de présent. En quelle manière sont donc ces emps, le passé et l'avenir; puisque le n'est plus, et que l'avenir n'est pas en- Et quant au présent, s'il était toujours t, et qu'en s'écoulant il ne devînt point ıps passé, ce ne serait plus le temps, mais ité. Si donc le présent n'est un temps ırce qu'il s'écoule et devient un temps comment pouvons-nous dire qu'une chose ıquelle n'a autre cause de son être, sinon ne sera plus? De sorte que nous ne pou- lire avec vérité que le temps soit, sinon ju'il tend à n'être plus.

CHAPITRE XV.

En quoi consiste la mesure du temps.

s disons néanmoins qu'un temps est long il est court, et nous ne le disons que du ıu de l'avenir. Par exemple, nous disons ıps passé, qu'il y a long-temps, lorsqu'il ıs de cent ans qu'une chose est passée, et ıps à venir, qu'il y a encore long-temps, une chose ne doit arriver que cent ans comme au contraire, nous disons du temps passé, qu'il y a peu de temps, lorsqu'il n'y a que dix jours que cela est passé, ou du temps à venir, que c'est dans peu de temps, lorsque cela doit arriver dans dix jours. Mais comment une chose qui n'est point peut-elle être longue ou courte? Or le passé n'est plus, et l'avenir n'est pas encore. Ne disons donc pas, lorsque nous parlons du passé : « Ce temps-là est bien long; » mais, « Il a été bien long. » Et lorsque nous parlons de l'avenir, ne disons pas : « Ce temps-là est bien long; » mais, « Ce temps-là sera bien long. »

Seigneur mon Dieu, qui êtes la lumière de mon âme, votre vérité ne se moquera-t-elle pas ici de la simplicité et de la folie des hommes? Car ce temps passé que nous disons avoir été long, l'a-t-il été lorsqu'il était passé, ou quand il était encore présent? Il pouvait seulement sans doute être long, lorsqu'il était quelque chose qui pût être long. Or, le passé n'étant déjà plus, il ne pouvait plus être aussi long, puisqu'il n'était plus du tout. Ne disons donc pas : « Le passé a été long; » puisque nous ne voyons pas qu'il l'ait pu être, d'autant que dès l moment qu'il a été passé, il n'a plus été. Mai: disons : « Ce temps présent a été long; » parce que lorsqu'il était présent il était long, à cause qu'il n'était pas encore passé au non-être, et qu'ainsi c'était une chose qui pouvait être longue, au lieu qu'après qu'il a été passé, il a cessé d'être long en cessant d'être.

Voyons donc, ô mon âme, si le temps présent peut-être long; car tu es capable de connaître et de mesurer son étendue. Que me répondras-tu? Diras-tu que cent années présentes sont un long temps? Considère auparavant si ces cent années peuvent être présentes; car si c'est la première de ces cent années qui fasse son cours, cette année est bien présente, mais les quatre-vingt-dix-neuf sont à venir, et par conséquent ne sont point encore. Que si c'est la seconde année qui s'écoule, il y en a une déjà passée, une présente, et toutes les autres sont à venir; et si nous choisissons celle qu'il nous plaira de ces cent années entre la première et la dernière, et que nous la considérions comme présente, toutes celles qui la précèdent sont passées, et toutes celles qui la suivent sont à venir : tellement que ces cent années ne sauraient être présentes.

Mais vois, mon âme, si cette année que nous disons qui roule et se passe peut être elle-même présente. Si elle est dans le premier de ses mois, tous les autres sont encore à venir. Si elle est dans le second, le premier est déjà passé, et les autres ne sont pas encore venus. Ainsi l'année qui fait son cours n'est pas toute présente, non plus que les autres; et si elle n'est pas toute présente, ce n'est pas une année présente, puisque l'année est composée de douze mois, dont celui qui court est présent, et les autres sont passés ou à venir. Ce mois même qui court n'est pas présent, mais seulement un de ses jours, tous les autres étant à venir, si c'est le premier; et tous les autres étant passés, si c'est le dernier. Que si c'est un jour du milieu du mois, les uns sont déjà passés, et les autres ne sont pas encore venus.

Voilà donc ce temps présent, que nous trouvions être le seul que nous pussions appeler long, réduit à peine dans l'espace d'un seul jour. Mais examinons encore ce jour, et nous trouverons qu'il ne peut être tout présent, puisqu'il ne s'accomplit que par les heures de la nuit et du jour, qui toutes ensemble font le nombre de vingt-quatre, dont la première est suivie de toutes les autres, la dernière les suit, et chacune de celles qui sont entre deux en ont qui l'ont précédée, et d'autres qui viennent après elle.

Mais cette même heure n'étant composée que de momens fugitifs, tout ce qui s'est déjà écoulé d'elle est passé, et ce qui en reste est à venir. Si donc on peut concevoir quelque temps qui ne puisse être divisé en aucunes parties, quelque petites qu'elles puissent être, c'est là seulement ce que l'on doit nommer un temps présent; et ce temps présent passe du futur au passé avec une si extrême rapidité, qu'il n'a pas la moindre étendue par le moindre retardement; car s'il en avait, on le pourrait diviser en passé et en avenir.

Le présent n'a donc aucune étendue : et ainsi où est le temps que nous puissions appeler long? Sera-ce le temps à venir? Non certes. Car nous n'avons garde de le nommer long, puisqu'il n'est pas seulement encore, et que pour être long il faudrait qu'il fût; mais nous disons : « Il sera long. » Et quand donc le sera-t-il? ce ne saurait être pendant qu'il sera avenir, puisque n'étant pas encore il ne saurait être long. Que si l'on dit qu'il sera long, lorsque de futur qu'il est il commencera d'être ce qu'il n'est pas, et qu'il d[...] dra présent, afin qu'ayant l'être il devienne [...] nous voyons que le temps présent crie à [...] voix par tout ce que j'ai rapporté ci-dessus[...] ne saurait être long.

CHAPITRE XVI.

Quel temps se peut et ne se peut pas mesurer.

Toutefois, Seigneur, nous remarquon[...] les intervalles des temps, et en les comp[...] ensemble nous disons que les uns sont plus [...] et que les autres sont plus courts. Nous [...] aussi mesurer de combien un temps est plu[...] ou plus court que l'autre; et nous répon[...] lorsqu'on nous en demande la différence [...] l'un est le double de l'autre, ou le triple, o[...] qu'il lui est égal. Mais nous ne mesurons q[...] temps qui passent, et à mesure que no[...] voyons passer. Or comment pourrait-on m[...] les temps passés, puisqu'ils ne sont plus; [...] temps à venir, puisqu'ils ne sont pas encore [...] n'est qu'on voulût dire qu'on puisse mesu[...] qui n'est point? Lors donc que le temps se [...] on peut s'en apercevoir et le mesurer; [...] aussitôt qu'il est passé, on ne saurait [...] mesurer, puisqu'il n'est plus.

CHAPITRE XVII.

Où est le passé et l'avenir.

Je n'assure rien, mon Dieu et mon père [...] sont que des doutes que je propose. As[...] moi s'il vous plaît, et soyez mon guide dan[...] recherche. Qui serait celui qui oserait dir[...] n'y a pas trois temps : le passé, le prés[...] l'avenir, ainsi que nous l'avons appris éta[...] core tout petits, et que nous l'enseignon[...] enfans; mais qu'il n'y a que le temps pr[...] à cause que les deux autres ne sont poin[...] bien dira-t-on qu'ils sont aussi; mais [...] temps, lorsque de futur il devient présent, [...] quelque lieu caché, et se va cacher dans q[...] autre lieu, lorsque de présent il devient [...] Car si les choses futures ne sont pas enco[...] peuvent les avoir vues ceux qui les préd[...] puisqu'on ne saurait voir ce qui n'est p[...] ceux qui racontent les choses passées ne [...] raient pas non plus les raconter, s'ils [...] voyaient des yeux de l'esprit. Or si elle[...] taient point en tout, on ne pourrait du t[...]

apercevoir. Il faut donc que le passé et l'avenir soient une sorte d'existence.

CHAPITRE XVIII.

En quelle sorte le temps passé et l'avenir sont présens.

Seigneur, qui êtes toute mon espérance, permettez-moi, je vous prie, d'approfondir encore davantage cette difficulté, sans que je sois troublé dans l'attention d'esprit que j'y apporte. Je désire savoir où sont les choses futures et les passées, si l'on peut dire qu'elles sont. Que si cette connaissance est au-dessus de moi, au moins je suis assuré qu'en quelque lieu qu'elles soient, elles n'y sont ni futures ni passées, mais présentes, puisque si elles y sont futures, elles n'y sont pas encore, et que si elles y sont passées, elles n'y sont plus. En quelque lieu donc qu'elles soient, et quelles qu'elles puissent être, elles n'y sont que présentes. Ainsi lorsqu'on nous raconte des choses passées, si on les rapporte selon la vérité, on les tire de la mémoire, non pas les choses mêmes qui sont passées, mais les paroles qu'on a conçues des images de ces mêmes choses qui, en passant par nos sens, ont imprimé dans notre esprit comme leurs traces et leurs vestiges. Car mon enfance, laquelle n'est plus, est dans le temps passé qui n'est plus aussi. Mais lorsque je m'en souviens, et que j'en raconte quelque chose, c'est sans doute dans le temps présent que je considère son image, parce qu'elle est encore dans ma mémoire.

J'avoue, mon Dieu, que j'ignore si c'est de la même sorte qu'on prédit l'avenir, l'image de ce qui n'est point encore étant déjà, et se présentant à notre esprit. Mais je sais bien que nous prévenons souvent par notre pensée nos actions à venir, et que cette préméditation est présente, encore que l'action que nous préméditons ne le soit pas, parce qu'elle n'est pas encore avenue, et qu'elle ne sera que quand nous aurons entrepris et commencerons de faire cette action que nous avions préméditée, parce qu'alors elle ne sera plus future, mais présente.

En quelque sorte donc qu'arrive ce pressentiment secret des choses futures, on ne saurait voir que ce qui est. Or ce qui est déjà n'est point à venir, mais présent. Ainsi lorsqu'on dit que l'on voit les choses futures, ce ne sauraient être elles-mêmes, puisqu'elles ne sont pas encore; mais c'est peut-être leur cause ou leur signe que l'on voit, lesquels sont déjà. Ainsi ce qui donne moyen de prédire les choses à venir, n'est pas à venir, mais présent à ceux qui le voient, et qui s'en servent pour concevoir l'avenir: comme aussi la pensée dont ils les conçoivent est déjà dans leur esprit, quoique ce qu'ils conçoivent et qu'ils prédisent ne soit pas encore.

Entre un si grand nombre de choses qui m'en peuvent fournir des exemples, je veux ici en rapporter un. Lorsque j'aperçois l'aurore, je prévois aussitôt que le soleil va se lever : ce que j'aperçois est présent, et ce que je prédis est à venir, non pas le soleil qui est déjà, mais son lever qui n'est pas encore; et je ne pourrais le prédire si je ne l'imaginais dans mon esprit, ainsi que je fais maintenant lorsque j'en parle. Mais cette aurore même, laquelle je vois dans le ciel, n'est pas le lever du soleil, encore qu'elle le précède, ni cette imagination que je conçois dans mon esprit n'est pas non plus ce lever; mais ce sont ces deux choses, lesquelles sont présentes, qui me font prédire le lever du soleil qui est à venir. Par conséquent, les choses futures ne sont point encore; et si elles ne sont point encore, elles ne sont point; et si elles ne sont point, elles ne peuvent en aucune sorte être vues; mais elles peuvent être prédites par les choses présentes qui sont déjà, et qui sont vues.

CHAPITRE XIX.

Il prie Dieu de lui faire comprendre en quelle manière les hommes connaissent les choses à venir.

Mon Dieu, vous qui êtes le souverain monarque de toutes les créatures, apprenez-moi, je vous prie, en quelle manière vous faites donc connaître aux hommes les choses futures; car c'est vous qui les avez fait connaître à vos prophètes. Quelle est cette manière par laquelle vous, pour qui il n'y a rien qui soit à venir, faites connaître les choses futures, ou pour mieux dire, faites connaître ce qu'il y a de présent des choses futures, puisqu'il est impossible de faire connaître ce qui n'est point; j'avoue que cette manière est si élevée au-dessus de moi, que la pointe de mon esprit ne peut pénétrer jusque-là. Je suis incapable d'y atteindre par moi-même, mais cela me sera facile par votre assistance, si votre lumière m'est favorable et daigne éclairer les yeux de mon âme.

CHAPITRE XX.

Quels noms il faut donner aux différences du temps.

Ce qui me paraît maintenant avec certitude, et que je connais très clairement, c'est que les choses futures et les passées ne sont point, et qu'à proprement parler on ne saurait dire qu'il y ait trois temps, le passé, le présent et le futur; mais peut-être on pourrait dire avec vérité qu'il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes et le présent des choses futures. Car je trouve dans l'esprit ces trois choses que je ne trouve nulle part ailleurs: un souvenir présent des choses passées, une attention présente des choses présentes, et une attente présente des choses futures; si c'est ainsi qu'on l'entend, je vois trois temps, et je confesse qu'il y en a trois. Néanmoins, que l'on dise si l'on veut, comme on a accoutumé de le dire improprement, qu'il y a trois temps : le passé, le présent et l'avenir; qu'on le dise si on veut, je ne m'en soucie point, je ne m'y oppose point, je ne le trouve point mauvais, pourvu toutefois qu'on entende ce que l'on dit, et qu'on ne s'imagine pas que ce qui est à venir est déjà, ni que ce qui est passé soit encore. Car il est sans doute qu'il y a fort peu de choses dont nous parlions proprement, et qu'il y en a plusieurs dont nous parlons improprement; mais on ne laisse pas néanmoins de comprendre ce que nous voulons dire.

CHAPITRE XXI.

De quelle sorte on peut mesurer le temps.

J'ai déjà dit que nous mesurons les temps qui se passent, afin de pouvoir dire: « Ce temps-ci est le double de l'autre; » ou bien: « Ce temps-ci est égal à l'autre; » et ainsi de toutes les autres parties du temps dont nous pouvons parler en les mesurant : ce qui fait voir que nous mesurons les temps lorsqu'ils se passent. Que si quelqu'un me demande comment je le sais, je réponds que je le sais parce que nous les mesurons, et que nous ne saurions mesurer les choses qui ne sont point, ainsi que les passées et les futures ne sont point; mais comment pouvons-nous mesurer le temps présent, puisqu'il n'a point d'étendue? Nous le mesurons lorsqu'il passe, et nous ne le mesurons point lorsqu'il est passé, puisqu'il n'est plus pour pouvoir être mesuré.

Mais quand nous le mesurons, d'où, [...]
et où passe-t-il? D'où, sinon du futur? [...]
sinon par le présent? Et où, sinon dans l[...]
Ainsi, il va de ce qui n'est point, par ce[...]
aucune étendue, dans ce qui n'est déjà pl[...]
mesurons-nous donc, sinon le temps da[...]
ques-uns de ses espaces? Car ce n'est qu[...]
tinguant les espaces du temps que nou[...]
qu'ils sont simples, doubles, triples, ég[...]
ainsi du reste; mais de quel espace nous s[...]
nous pour mesurer le temps lorsqu'il pas[...]
ce du futur d'où il passe? mais nous ne s[...]
mesurer ce qui n'a point encore d'être.
du présent par où il passe? mais nous [...]
rions mesurer ce qui n'a point d'étendue[...]
du passé où il passe? mais comment mesu[...]
nous ce qui n'est plus?

CHAPITRE XXII.

Il demande à Dieu l'éclaircissement de cette diff[...]

Mon esprit brûle d'ardeur de compren[...]
si grande énigme; Seigneur qui êtes mon[...]
mon bon père, je vous conjure par Jésu[...]
de ne m'en pas refuser l'intelligence; ne[...]
pas à mon extrême désir de pénétrer un[...]
tion si cachée et si ordinaire tout en[...]
mais faites que votre miséricorde, com[...]
lumière favorable, éclaircisse toutes les di[...]
qui s'y rencontrent, afin que je les puis[...]
prendre. Qui puis-je consulter sur ce su[...]
qui puis-je plus avantageusement confes[...]
ignorance qu'à vous, qui n'avez pas dés[...]
l'ardeur si violente qui me presse d'[...]
l'intelligence de vos saintes Écritures? [...]
moi, Seigneur, ce que j'aime; car je [...]
que je l'aime, et c'est vous qui me l'a[...]
aimer. Accordez-moi cette grâce, vous [...]
ce bon père qui ne donnez rien que de b[...]
enfans; accordez-la-moi, je vous suppli[...]
que j'ai entrepris de le connaître, et qu[...]
le puis si vous-même ne me découvrez ce[...]
caché à mes yeux.

Je vous conjure par Jésus-Christ, par[...]
du Saint des saints, que personne ne m[...]
ble dans cette recherche. Je crois, et c'e[...]
cela que je parle, et je ne vis que par[...]
rance que j'ai de contempler les délices[...]
sauveur et de mon maître. Vous avez[...]
mes jours à l'état mortel et périssable [...]
homme, et ils s'écoulent, et je ne saur[...]

comment; nous avons sans cesse ces mots dans la bouche? Le temps et les temps; « combien celui-ci a-t-il été de temps à parler? Combien cet autre a-t-il été de temps à faire cela? Qu'il y a long-temps que je n'ai vu une telle chose! cette syllabe, qui est longue, a le double du temps de cette autre, qui est brève. » Nous disons ces choses et les entendons dire aux autres; on sait ce que nous voulons dire quand nous parlons de la sorte, et nous savons aussi ce que les autres veulent dire. Il n'y a rien de plus clair et de plus ordinaire que tout cela, et il n'y a rien en même temps qui soit plus obscur, et qui ait plus besoin d'une nouvelle recherche pour en acquérir une parfaite connaissance.

CHAPITRE XXIII.

Ce que c'est que le temps.

J'ai entendu dire une fois à un homme fort savant, que le temps n'est autre chose que le mouvement du soleil, de la lune et des autres astres; mais je n'ai pu être de son sentiment; car pourquoi les mouvemens de tous les autres corps de la nature ne seraient-ils pas aussi bien le temps comme ceux-là? Et pourquoi, si les cieux et tous les autres astres cessaient de continuer leurs cours, et que la roue d'un potier tournât à son ordinaire, ne formerait-elle pas un temps selon lequel nous mesurerions tous ces tours, et dirions qu'ils seraient tous égaux; ou si cette roue tournait tantôt plus vite et tantôt plus lentement, que les uns seraient plus longs ou les autres plus courts? Et lorsque nous dirions ces choses, ne serait-ce pas aussi dans le temps que nous parlerions? Et de ce qu'entre les syllabes des mots que nous profèrerions, il y en aurait quelques-unes qui seraient longues et les autres brèves, ne serait-ce pas aussi parce que nous aurions employé plus de temps à prononcer les unes que les autres? Mon Dieu, faites la faveur aux hommes d'observer dans une petite chose les notions communes et générales des choses qui servent à faire connaître les plus grandes et les plus petites.

Je sais qu'il y a des flambeaux célestes et des astres qui nous marquent les saisons, les temps, les ans et les jours. Je ne conteste point cette vérité, et je ne voudrais pas dire aussi que le tour de cette roue du potier fût ce même temps que nous appelons le jour : mais il ne s'ensuit pas de là que ce ne soit pas un temps. Que ce philosophe le croie s'il veut. Pour moi, je désire comprendre en quoi consiste proprement la nature du temps par lequel nous mesurons les mouvemens des corps, et disons, par exemple, que ce mouvement est deux fois plus long que l'autre. Ainsi, puisque nous appelons un jour non-seulement cet espace de temps que le soleil emploie à demeurer sur la terre, selon laquelle manière de parler on distingue le jour de la nuit, mais aussi son tour tout entier de l'orient à l'orient, selon lequel nous disons que tant de jours se sont passés, comprenant dans ce nombre les nuits mêmes, que l'on ne compte point séparément; puis, dis-je, que le jour s'accomplit par le mouvement et par le tour du soleil d'orient en orient, je demande si c'est le mouvement qui fait le jour, ou si c'est le retardement de l'espace du temps dans lequel ce mouvement s'accomplit, ou bien si c'est l'un et l'autre; car si c'est le premier, et que le mouvement fasse le jour, le jour serait donc, encore que le soleil eût achevé sa carrière dans un aussi petit espace de temps qu'il en est besoin pour former une heure. Si c'est le second, il n'y aurait donc point de jour, si entre le lever du soleil et un autre lever de ce même astre, il n'y avait pas davantage de temps qu'il en faut pour fournir une heure, et qu'il fût besoin que le soleil fît vingt-quatre fois son tour pour former un jour. Que si c'est l'un et l'autre, savoir, le mouvement et le temps que le soleil demeure à passer, on n'appellerait point un jour le tour du soleil, s'il s'achevait tout entier durant l'espace d'une heure; et on ne pourrait pas dire non plus qu'il se fût passé un jour, si, le soleil cessant de marcher, il s'écoulait autant de temps que cette planète a accoutumé d'en employer d'un matin à l'autre pour faire entièrement son tour.

Je ne m'arrêterai donc pas long-temps à rechercher ce que c'est qu'on nomme le jour; mais ce que c'est que le temps, par lequel, en mesurant le tour du soleil, nous dirions qu'il aurait été accompli en moins de temps de la moitié qu'il n'aurait accoutumé, s'il arrivait qu'il l'eût achevé dans l'espace de douze heures; et comparant ces deux temps ensemble, nous dirions que l'un est double de l'autre, quoique le soleil fît quelquefois en l'un, et fît aussi quelquefois en l'autre son tour entier d'orient en orient. Que

personne donc ne me dise que les mouvemens des corps célestes forment les temps; car le soleil s'étant arrêté à la prière de Josué, afin de lui donner le loisir de remporter une entière et pleine victoire, le temps ne laissa pas de courir, encore que cet astre fût arrêté, puisque ce combat se continua et finit durant cet espace de temps qui était nécessaire pour l'achever. Je reconnais donc par-là que le temps n'est qu'une certaine étendue; mais le vois-je en effet et en vérité, ou m'imaginé-je seulement que je le vois? C'est à vous, mon Dieu, qui êtes la vérité et la lumière, de me le faire connaître.

CHAPITRE XXIV.

Le temps est-il la même chose que le mouvement des corps.

Me commandez-vous, mon Dieu, d'être de l'avis de celui qui dirait que le temps n'est autre chose que le mouvement des corps? Non certes, vous ne me le commandez pas. Je sais bien que nul corps ne se meut dans le temps; j'entends votre vérité qui me le dit; mais je ne l'entends point qui me dise que ce mouvement des corps soit le temps. Vous ne le dites point, sans doute; car lorsque je vois mouvoir un corps, je mesure par le temps la durée de son mouvement depuis qu'il a commencé jusqu'à ce qu'il ait cessé de se mouvoir. Que si ne l'ayant point vu lorsqu'il a commencé et continué de se mouvoir, je ne puis remarquer quand il a cessé son mouvement, il n'est pas en ma puissance de le mesurer, si ce n'est peut-être depuis le temps que j'ai commencé jusqu'à celui que j'ai cessé de le voir mouvoir; et si ce mouvement dure beaucoup, je me contente de dire que ce temps a été bien long; mais je ne dis pas de combien il a été, parce que quand nous disons de combien il a été, nous le disons par comparaison à un autre, comme quand nous disons qu'il est égal ou qu'il est double d'un autre, et ainsi du reste. Que si nous pouvions remarquer les espaces des lieux d'où le corps qui se meut, ou au moins ses parties, s'il tourne en rond, commencent et cessent de se mouvoir, nous pourrions dire dans combien de temps le mouvement de ce corps ou de quelqu'une de ses parties se serait fait depuis le lieu où il aurait commencé jusqu'à celui auquel il aurait fini.

Aussi le mouvement du corps étant une chose différente de ce que nous mesurons q recherchons la durée de ce mouveme voit laquelle de ces deux choses doit appelée le temps? Car encore que l meuve quelquefois diversement et q demeure immobile, nous ne mesuror lement son mouvement, mais aussi qu'il a cessé de se mouvoir, et disou arrêté durant autant de temps qu'il s' et ainsi plus ou moins, selon ce que vons mesuré en effet, ou croyons l'avo Le mouvement du corps n'est donc pa

CHAPITRE XXV

Il s'adresse à Dieu.

Je vous confesse, mon Dieu, que nais pas encore ce que c'est que le te vous confesse aussi que je sais bien dans le temps que je dis ceci; qu'i long-temps que je parle du temps, long temps n'est autre chose qu'un in temps. Mais comment sais-je cela, ne sais pas ce que c'est que le temps point que j'ignore de quelle sorte s bien expliquer ce que je sais? Hélas! que je suis, j'ignore même ce que j'ig gneur, me voici en votre présence, que je ne mens pas et que ma bouc dit rien que ce qui est dans mon Dieu, allumez ma lampe et éclaire nèbres.

CHAPITRE XXVI.

Si c'est par le temps que nous mesurons le mo corps. Comment nous pouvons mesurer le tem

Ne suis-je pas véritable, mon Die je dis en votre présence que je mesure Mais comment se peut-il faire que je et que je ne connaisse pas ce que je mesure le mouvement du corps dans et le temps ne le mesuré-je point? E pourrais-je mesurer le mouvement Comment pourrais-je dire combien i combien il lui faut de temps pour a lieu à l'autre, si je ne mesurais le t lequel il fait ce mouvement?

Mais comment est-ce que je mesur même? Est-ce par un temps plus cour mesurons un temps plus long, ainsi nous servons d'une coudée pour me

pièce de bois, et que nous mesurons par la l'une syllabe brève la durée d'une syllabe , et disons ensuite qu'elle a le double de l'au- est aussi de la même sorte que nous mesu- longueur d'un poème par celle des vers qui posent, et la longueur des vers par celle des et la longueur des pieds par celle des syl- t la longueur des syllabes qui sont longues lurée des syllabes qui sont brèves, et non n l'étendue que ces syllabes ont sur le pa- r si on les mesurait ainsi, ce serait mesurer t non pas le temps. Mais lorsque les paro- ent en les prononçant, nous disons que ce est bien long, parce qu'il est composé de vers; que ces vers sont bien longs, parce sont composés de tant de pieds; que ces sont bien longs, parce qu'ils sont com- le tant de syllabes; que cette syllabe est :, parce qu'elle a le double d'une brève. s on ne détermine pas pour cela un certain : de temps, puisqu'il se peut faire qu'un vers demeure plus long-temps à se pro- r, si on le prononce lentement, que non a long que l'on prononce plus vite. Ce qui : de la même sorte en ce qui est d'un e, d'un pied et d'une syllabe. Ainsi il me le que le temps n'est autre chose qu'une ine étendue. Mais où se trouve cette éten- Certes, je ne sais si ce n'est dans l'esprit e; car dites-moi, mon Dieu, je vous prie, t-ce que je mesure lorsque je dis indéfi- it : « Ce temps est plus long que l'autre; » ou ment : « Ce temps est le double de l'autre? » sans doute le temps que je mesure, je le en; mais ce n'est pas l'avenir, puisqu'il as encore arrivé : ce n'est pas le présent, il n'a aucune étendue, et ce n'est pas le puisqu'il n'est plus. Qu'est-ce donc que ure? Sont-ce les temps qui se passent, et les temps passés? C'est ce que j'avais dessus.

CHAPITRE XXVII.

De quelle sorte nous mesurons le temps.

-ge, mon âme, redouble ton attention efforts. Dieu est notre aide et notre se- c'est lui qui nous a créés, et nous ne sommes pas créés nous-mêmes. Jette tes vers l'endroit où la vérité commence à et à se faire paraître; imagine-toi qu'une voix corporelle commence à se faire entendre, qu'elle continue à se faire entendre, et puisqu'elle cesse, et que le silence lui succède. Alors cette voix est passée, et ce n'est plus une voix : elle était à venir avant qu'elle se fît entendre, et comme elle ne pouvait alors être mesurée parce qu'elle n'était pas encore, elle ne saurait être entendue maintenant, à cause qu'elle n'est plus. Elle pouvait donc être mesurée pendant qu'elle résonnait, parce qu'elle était, et qu'ainsi on la pouvait mesurer; mais en ce temps-là même elle n'était pas ferme et stable, puisqu'elle marchait et passait. Et ne serait-ce point pour cette même raison qu'on pouvait plutôt la mesurer, vu qu'en passant de la sorte elle s'étendait dans quelque espace de temps qui donnait moyen de la mesurer; car le présent n'a aucun espace?

Si elle se pouvait donc alors mesurer, imagine-toi, mon âme, qu'une autre voix commence de résonner, et qu'elle résonne encore par un son continué et qui n'est point interrompu. Mesurons-la donc durant qu'elle résonne encore, puisque lorsqu'elle cessera de résonner elle sera passée et ne sera plus en état de pouvoir être mesurée. Mesurons-la donc, afin de dire quelle sera son étendue. Mais elle résonne encore, et on ne la saurait mesurer que depuis le temps qu'elle a commencé jusqu'à celui qu'elle cessera de résonner, puisque nous ne mesurons cet intervalle que depuis un certain commencement jusqu'à une certaine fin, et qu'ainsi la voix qui n'est pas encore finie ne saurait se mesurer, en sorte que nous puissions dire si elle est ou longue ou brève, si elle est égale à une, si elle n'a duré que la moitié autant, ou deux fois autant, ou quelque chose semblable. Mais lorsqu'elle sera finie elle ne sera plus. Comment pourrons-nous donc la mesurer? Nous mesurons toutefois les temps, et cependant nous ne mesurons pas ceux qui ne sont point encore arrivés, ni ceux qui sont déjà passés, ni ceux qui n'ont aucune étendue, ni ceux qui n'ont point de bornes. Nous ne mesurons donc ni les temps à venir, ni les passés, ni les présens, ni ceux qui passent, et nous mesurons toutefois les temps.

Ce vers latin, *Deus creator omnium*, qui est composé de huit syllabes, en a alternativement une brève et une longue; et ainsi la première, la troisième, la cinquième et la septième qui sont brèves, sont simples au regard de la

seconde, de la quatrième, de la sixième et de la huitième qui sont longues. Chacune de ces longues contient deux fois autant de temps que chacune de ces brèves. Je le remarque en les prononçant; j'assure qu'il en est ainsi; et on connaît manifestement et sensiblement qu'il est ainsi en effet. Autant que je puis être assuré d'une chose par mes sens, il me semble que je le suis lorsque je mesure une syllabe longue par une brève, et que je sais qu'elle a le double de l'autre. Mais lorsqu'elles résonnent l'une après l'autre, si la brève est la première et que la longue la suive, de quelle sorte arrêterai-je cette syllabe brève pour m'en servir à mesurer celle qui est longue, afin de connaître qu'elle est double de la première, puisque cette syllabe longue ne commencera à résonner qu'après que la brève aura cessé de se faire entendre? Je ne mesure pas même cette syllabe longue lorsqu'elle est présente, puisque je ne la mesure qu'après qu'elle est finie, et que quand elle est finie elle est passée. Qu'est-ce donc que je pourrai mesurer? Où est cette syllabe brève dont je me sers pour mesurer la longue? Elles ont toutes deux rendu leur son lorsqu'on les a prononcées; elles s'en sont envolées; elles sont passées; elles ne sont plus. Je les mesure néanmoins; et autant qu'on peut se fier à l'expérience de ses propres sens, je réponds hardiment, qu'en ce qui est de l'espace du temps, l'une est simple et l'autre est double, ce que je ne saurais dire que lorsqu'elles sont déjà passées et finies. Ce n'est donc pas elles-mêmes que je mesure, puisqu'elles sont passées et ne sont plus; mais je mesure quelque chose qui est dans ma mémoire, et qui y demeure fortement gravé.

Ainsi c'est dans toi, mon âme, que je mesure les temps. Ne m'importune point en demandant de quelle sorte cela se fait, et ne t'embarrasse point toi-même par mille diverses imaginations: c'est en toi, dis-je, que je mesure l'impression que les choses qui passent font dans toi, et qui y demeure après qu'elles sont passées. C'est cette impression que je mesure et qui est présente, et non pas les choses qui sont passées et qui l'ont formée. C'est elle que je mesure lorsque je mesure le temps; et par conséquent, ou je ne mesure point les temps, ou ces temps ne sont autre chose que ces impressions qui se forment dans ma mémoire.

Mais nous mesurons même les silenc
disons que ce silence a autant duré que
Et comment cela se peut-il faire, sinon pa
tention que nous faisons dans notre pen
temps que cette voix a duré, de même
elle résonnait encore, afin de pouvoir
prendre quelque chose de l'intervalle du
par le temps que le bruit aurait duré.
pourquoi aussi, sans proférer aucune pa
sans ouvrir la bouche, nous proférons en
mêmes des poëmes, des vers, et quelq
cours que ce puisse être, et en concevons
les mesures et tous les rapports que les n
les syllabes ont les uns aux autres, to
même que si nous les prononcions à haut
Tellement que si quelqu'un se propose d
tenir en parlant le ton de sa voix, il réso
son esprit combien il la veut faire durer;
termine dans le silence cet intervalle de t
et le donne en garde à sa mémoire, puis
mence à proférer cette voix, laquelle
entendre jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au
qu'il s'était proposé, ou pour mieux dire
s'est fait entendre et se fera entendre, pu
ce qui en est déjà passé s'est fait entend
ce qui en reste se fera entendre. Ainsi el
chève lorsque l'attention présente de no
prit fait que l'avenir devient passé, et
passé s'augmente d'autant que l'avenir di
jusques à ce qu'étant entièrement écoulé,
ait plus rien que de passé.

CHAPITRE XXVIII.

C'est par l'esprit que nous mesurons le temps

Mais comment le futur, qui n'est pas e
peut-il s'amoindrir ou s'écouler? Ou co
le passé peut-il croître, puisque déjà il
plus, si ce n'est parce que dans l'esprit qui
cet effet il se rencontre trois choses, savoir
tente, l'attention et le souvenir; de sorte
qu'il attend devient l'objet de son attentio
sente, pour n'être plus ensuite que l'ob
son souvenir? Qui pourrait nier que les
futures ne sont pas encore? et toutefois l'a
des choses futures est dans notre espri
pourrait nier que les choses passées n
plus? et toutefois la mémoire des choses p
demeure dans notre esprit. Et enfin qui
rait nier que le temps présent n'a point
due, puisqu'il passe en un moment? et tou

 attention demeure, et c'est par elle que n'est pas encore se hâte d'arriver pour plus. Ainsi le temps à venir ne se peut re long; mais un long temps à venir n'est chose qu'une ongue attente du temps fu- n'y a point aussi de long temps passé, puis- c'est plus; mais un long temps passé n'est chose qu'un long souvenir du temp spassé. exemple, je veux réciter un psaume que par cœur. Avant que de commencer, mon ion se porte à tout ce psaume; mais lors- l'ai commencé, autant de versets que dits et qui sont passés deviennent l'objet mémoire; et cette action de mon âme se comme en deux parties, dont l'une est ire au regard de ce que j'en ai dit, et est comme une préparation et une attente ard de ce que j'en ai encore à dire. Mais attention par laquelle doit traverser, pour ainsi, ce qui est encore à venir et à réciter u'il devienne passé, est toujours présente, s j'avance dans ce récit, plus ce qui n'était ns l'attente diminue, et ce qui doit être la mémoire s'augmente, jusqu'à ce que ttente qui regardait l'avenir étant finie, este plus rien dans toute cette action que a mémoire, laquelle regarde le passé. Or, arrive dans le récit de tout ce psaume, aussi dans chacune de ses parties et dans ne de ses syllabes : il arrive aussi dans un le plus longue haleine dont ce psaume it n'être qu'une partie : il arrive dans toute de l'homme, dont toutes les actions qu'il nt des parties, et il arrive dans tous les des enfans des hommes, dont toutes les es hommes ne sont aussi que des parties.

CHAPITRE XXIX.

lention que notre âme doit avoir pour s'unir à Dieu.

s d'autant, mon Dieu, que votre miséri- est préférable à toutes les vies, je vous se que ma vie n'est qu'une dissipation uelle dans laquelle votre main favorable cueilli par le moyen de Jésus-Christ mon eur, par le moyen de ce fils de l'homme teur entre vous qui êtes un, et nous qui s plusieurs, et qui nous laissons, en mille es manières, emporter à une infinité de , afin que comme il m'a uni à lui, je m'u-nisse aussi à vous par lui, et que me détachant de cette multiplicité des jours dans lesquels je vivais selon le vieil homme, je me rejoigne à l'unité souveraine, et oublie toutes les choses passées, non pour me porter à celles qui sont à venir et qui passeront comme ont fait les autres, mais pour m'attacher à celles qui sont devant moi et qui subsistent toujours, afin que demeurant ferme dans elles, au lieu de m'écouler avec elles, je poursuive sans cesse ma course, non par une vague dissipation d'esprit, mais par une application stable, vers cette palme à laquelle vous nous appelez dans le ciel, où j'entendrai retentir les cantiques de vos louanges, et vous contemplerai dans votre joie ineffable, qui ne connaît ni l'avenir ni le passé, parce qu'elle est immuable et toujours présente.

Mais maintenant mes années se passent dans les gémissemens et dans les douleurs; et au lieu que vous, Seigneur, qui êtes mon bon père et toute ma consolation, jouissez d'une éternité bienheureuse, je suis devenu par mon péché sujet à la vicissitude et aux impressions des temps, dont j'ignore l'ordre et les suites; et mes pensées qui sont comme les entrailles de mon âme, sont déchirées par mille différens troubles qui les agitent, et les agiteront toujours jusques à ce qu'étant purifié par le feu de votre amour, je m'unisse à vous de telle sorte que je ne sois plus qu'une même chose avec vous.

CHAPITRE XXX.

Il montre de nouveau que c'est une question ridicule de demander ce que Dieu faisait avant qu'il eût créé le monde.

C'est alors, Seigneur, que je serai ferme et immuable en vous et en votre vérité, qui est la forme qui m'a donné l'être; et je ne serai plus tourmenté de ces importunes questions des hommes, qui, par une maladie qui est la peine de leur péché, ont plus de curiosité de savoir que de capacité de comprendre, et demandent ce que Dieu faisait avant qu'il eût créé le ciel et la terre; ou comment il s'est avisé de faire quelque chose, vu qu'auparavant il n'avait jamais rien fait.

Faites-leur la grâce, mon Dieu, de mieux penser à ce qu'ils disent, et de reconnaître qu'on n'use point de ce terme de *jamais* là où il n'y a point de temps. Car en disant que vous n'aviez jamais rien fait, que dit-on autre chose sinon

que vous n'aviez rien fait en aucun temps? Qu'ils voient donc qu'il n'a pu y avoir aucun temps si vous ne l'aviez créé, et qu'ainsi ils cessent de parler avec si peu de lumière; mais qu'au contraire ils portent leurs pensées vers les choses qui sont devant eux étant toujours stables et permanentes, et qu'ils comprennent que vous, qui êtes le Créateur éternel de tous les temps, êtes avant tous les temps; et que tous ces temps, ni aucunes autres créatures, s'il s'en rencontre quelques-unes qui les aient précédés, ne vous sont point coéternels.

CHAPITRE XXXI.

La différence qu'il y a entre les connaissances de Dieu et celles des hommes.

Seigneur mon Dieu, combien est profond l'abîme de votre secret, et combien m'en suis-je éloigné par les malheureuses suites de mes péchés! Guérissez, je vous prie, les yeux de mon âme, et faites que j'aie la joie d'apercevoir votre lumière. Certes, s'il y avait un esprit qui fût rempli d'une si grande science et d'une telle connaissance de l'avenir, que toutes les choses passées et les futures lui fussent aussi connues que m'est un psaume, il faut avouer que cet esprit serait non-seulement admirable, mais qu'il le serait jusques à donner de l'étonnement, puisqu'il verrait aussi clair dans tout ce qui est des siècles passés et des siècles à venir; comme lorsque je crois que je chante un psaume, je vois clairement quelle partie j'en ai déjà dite, et ce qui m'en reste à dire. Mais ne permettez pas, s'il vous plaît, Seigneur, qu'il m'entre dans la pensée que vous, qui êtes le Créateur des corps et des âmes, connaissez en cette sorte toutes les choses futures et les passées : vous les connaissez d'une manière incomparablement plus merveilleuse, et qui nous est incomparablement plus cachée. Car au lieu que l'esprit et l'imagination de celui qui chante ou qui écoute chanter un psaume qu'il sait, ressentent divers mouvemens, et se partagent en quelque sorte par l'attente des vers qui restent encore à réciter et par le souvenir de ceux qui ont déjà été récités, il ne vous en arrive rien de semblable, mon Dieu, qui êtes le souverain Créateur de nos esprits, parce que vous êtes vraiment éternel, et par conséquent incapable de quelque changement que ce puisse être.

Comme donc, dès le commencement, connu le ciel et la terre sans aucune variété de connaissance, vous avez de même, dès le mencement, créé le ciel et la terre sans au différence d'action. Que celui qui peut prendre ces choses confesse votre gran et que celui qui ne les saurait comprend laisse pas de la confesser. O combien êtes élevé, mon Dieu! et néanmoins les humbl cœur sont votre maison et votre temple. Ca vous qui relevez ceux qui sont tombés, et qu pêchez de tomber ceux dont vous êtes l'élév

LIVRE XII.

CHAPITRE PREMIER.

De la difficulté qu'il y a de connaître la vérité.

Seigneur, dans la pauvreté où mon âm réduite durant cette vie, mon esprit étan cité par les paroles de votre Écriture s enfante beaucoup de pensées dont il d'être éclairci. C'est pourquoi il arrive so que plus notre intelligence est bornée d connaissance des choses, et plus elle se r dans la multitude des paroles, parce qu' emploie davantage à rechercher la vérité q trouver, que l'on est plus long-temps à d der qu'à obtenir, et qu'il y a plus de p frapper à une porte qu'à recevoir ce qu nous donne lorsqu'elle est ouverte : mai nous appuyons sur votre promesse, et qu en pourrait ravir l'effet? Si Dieu est pour qui sera contre nous? Nous savons que avez dit : « Demandez, et vous recevrez; chez, et vous trouverez; frappez à la po elle vous sera ouverte : car celui qui de reçoit, celui qui cherche trouve, et on o celui qui frappe. » Ce sont vos promesses Dieu; et qui pourrait craindre d'être tr quand la vérité même fait des promesses?

CHAPITRE II.

Qu'il y a deux sortes de cieux, l'un corporel, l'a spirituel.

Ma langue confesse humblement à votre majesté, que vous avez créé le ciel et la j'entends ce ciel que mes yeux voient au-

i, et cette terre sur laquelle marchent
eds, et de laquelle a été tiré le limon dont
orps a été formé. C'est vous sans doute
ez créé et ce ciel et cette terre; mais, mon
où est ce ciel du ciel dont le prophète
arle, lorsqu'il nous dit dans le psaume :
igneur s'est réservé le ciel du ciel, et a
la terre en partage aux enfans des hom-
Où est, dis-je, ce ciel qui ne se voit
et en comparaison duquel tout ce qui se
'est que la terre? car toute cette masse
elle que nous voyons n'a pas une égale
dans toutes ses parties, et principalement
les plus basses comme est notre terre.
le ciel même qui couvre cette terre que
abitons, ne peut passer que pour une terre
ard de ce ciel du ciel, et l'on peut dire
érité, que ces deux grands corps de la na-
le ciel et la terre, ne sont que terre si on
mpare à cet autre ciel que je ne sais com-
exprimer, qui appartient seulement à Dieu,
point aux enfans des hommes.

CHAPITRE III.

nèbres qui étaient répandues sur la face de l'abîme.

s il est dit, que cette terre était invisible,
e et informe, et qu'il y avait comme une
de profond abîme sur lequel ne relui-
cune lumière, parce que tout cela n'avait
aucune beauté. Et c'est pourquoi vous
it écrire à Moïse, que les ténèbres étaient
dues sur la surface de l'abîme. Or, que
s ténèbres, sinon l'absence de la lumière?
si, comme si la lumière eût été dès lors,
eût pu être que répandue sur les choses
raient été éclairées par elle; ce que l'Écri-
lit, « que les ténèbres étaient répandues sur
face de l'abîme » ne signifie autre chose
qu'il n'y avait point de lumière. Les ténè-
donc étaient sur l'abîme, parce que la lu-
n'y était pas : de même qu'il y a du silence
l'y a point de bruit. Car que veut dire autre
, « tout est en silence en ce lieu-là, » sinon
l'y a point de bruit en ce lieu-là? N'est-ce
ous, mon Seigneur, qui avez enseigné cette
à cette âme qui vous parle? N'est-ce pas
qui m'avez appris, qu'avant que vous eus-
rmé cette matière sans forme, et que vous
siez distingué et séparé toutes les parties
selon l'ordre que nous y voyons, elle n'était
rien de particulier, ni couleur, ni figure, ni
corps, ni esprit? Ce n'était pas toutefois un pur
néant, mais c'était une certaine chose informe
qui n'avait aucune beauté.

CHAPITRE IV.

De la matière première.

Comment donc aurait-on pu la nommer pour la faire comprendre en quelque manière à ceux qui ont l'esprit pesant, sinon en se servant pour cela de quelque nom qui fût dans l'usage commun et ordinaire? Et qu'aurait-on su trouver dans toutes les parties du monde, qui ait plus de rapport avec une chose informe que la terre et que l'abîme, puisque étant dans le plus bas et dans le dernier degré des créatures, elles sont beaucoup moins belles que toutes les autres qui leur sont supérieures, et qui sont éclatantes de lumière? Pourquoi donc ne croirons-nous pas que l'Écriture, s'accommodant à la faiblesse des hommes, a voulu appeler du nom de terre invisible et sans forme cette matière informe que vous aviez créée dépourvue de toute beauté, pour vous en servir ensuite à en faire un monde si beau et si admirable?

CHAPITRE V.

Quelle était cette matière première.

Lorsque notre pensée et notre imagination s'efforcent de rechercher ce que nos sens peuvent comprendre sur le sujet de cette terre invisible et sans aucune forme, et que nous nous disons à nous-mêmes : « Ce n'est pas une forme intelligible et spirituelle comme est la vie et comme est la justice considérées dans leur source qui est Dieu même, puisque c'est la matière dont les corps ont été formés. Et ce n'est pas non plus une chose qui soit sensible, puisqu'on ne saurait rien apercevoir ni remarquer en ce qui est invisible et sans nulle forme. » Lors, dis-je, que l'esprit de l'homme parle de la sorte en soi-même de cette matière première, qu'il sache qu'on la connaît en l'ignorant, et qu'on l'ignore en la connaissant, parce que tout ce qu'on peut savoir d'elle est plutôt ce qu'elle n'est pas que ce qu'elle est.

CHAPITRE VI.

Erreur des Manichéens touchant la matière première; et comme il la faut concevoir.

Seigneur, s'il faut que ma langue et ma plume vous confessent tout ce que vous m'avez appris sur le sujet de cette matière première, j'avoue qu'en entendant autrefois nommer ce nom par ceux qui m'en parlaient sans y rien comprendre, et n'y comprenant rien non plus qu'eux, je me l'imaginais avec un nombre infini de formes diverses; et ainsi, l'imagination que j'en avais était très fausse. Mon esprit roulait et se représentait en lui-même des figures et des formes hideuses, horribles et confuses, mais qui ne laissaient pas d'être des figures et des formes; et je nommais néanmoins cette matière informe, non parce que je crusse qu'elle n'eût aucune forme, mais parce que je pensais qu'elle en eût de si extraordinaires et de si étranges, que s'il se fût présenté devant moi quelque chose de semblable, mes yeux en auraient eu horreur, et la faiblesse qui est naturelle aux hommes aurait fait que je ne l'aurais pu voir sans trouble: ainsi ce que je m'imaginais de la sorte, n'était pas tant informe par la privation de toute sorte de forme et de beauté, que par la comparaison que j'en faisais avec des choses plus belles et plus agréables. Cependant ma raison me faisait bien voir que si je voulais m'imaginer une chose entièrement informe, je devais la considérer comme dénuée de tout ce qui a la moindre apparence et la moindre trace de quelque forme que ce soit; mais je ne le pouvais, parce qu'il m'était plus facile de croire qu'une chose qui était sans aucune forme n'était point du tout, que d'en imaginer une du tout informe, et qui étant comme un milieu entre le néant et une orme parfaite, ne fût presque rien.

C'est pourquoi je ne m'arrêtai plus à mon imagination, qui ne me pouvait représenter que des corps tout formés, parce qu'elle est pleine de leurs images, et qu'elle les change et les diversifie comme il lui plaît; mais je portai mon attention vers les corps mêmes, et considérai de plus près cette mutabilité qui les fait cesser d'être ce qu'ils étaient, et commencer d'être ce qu'ils n'étaient pas. Alors je commençai à entrevoir que ce passage d'une forme à une autre se faisait par je ne sais quoi d'informe qui n'était pas un pur néant; mais je désirais de le connaître avec certitude, et non pas seulement en avoir quelque conjecture et quelque soupçon.

Que si je vous propose, mon Dieu, et de vive voix et par écrit, tout ce que vous m'avez découvert sur le sujet d'une question si obscure, qui sera celui de tous ceux qui le liront qui aura assez de patience et assez d'attention pour le comprendre? Mon esprit néanmoins ne laissera pas de vous rendre l'honneur qui vous est dû, et de vous remercier par un cantique de louange des choses qu'il ne saurait exprimer; il est donc vrai que la mutabilité de toutes les choses muables est capable de toutes les formes que ces choses sujettes à changement peuvent recevoir. Mais qu'est-ce que cette mutabilité? est-ce un esprit? est-ce un corps? ou quelque espèce de l'un et de l'autre? Certes, je dirais, s'il était permis, que c'est un néant, qui tout ensemble est et n'est pas; et toutefois il fallait qu'elle fût en quelque sorte pour être capable de recevoir ces formes visibles et si agréables.

CHAPITRE VII.

Que Dieu a créé d'abord le ciel, c'est-à-dire les substances spirituelles qui jouissent de son éternité; et la terre, c'est-à-dire la matière première dont tous les corps ont été tirés.

Mais d'où cette matière première, de quelque sorte qu'elle fût, pouvait-elle avoir tiré son origine, sinon de vous de qui toutes choses procèdent en quelque manière qu'elles soient, quoiqu'elles se trouvent d'autant plus éloignées de vous qu'elles vous sont plus dissemblables, car ce n'est pas dans la distance des lieux que cet éloignement consiste? Ainsi, mon Dieu, qui n'êtes point tantôt une chose et tantôt une autre, ni tantôt d'une manière et tantôt d'une autre, mais qui êtes toujours et immuablement le même, qui êtes le Saint des saints, le Seigneur et le Dieu tout-puissant, par ce principe qui est en vous, par votre sagesse qui est née de votre substance, vous avez créé quelque chose, et l'avez créé de rien.

Car vous avez créé le ciel et la terre, non pas de votre substance, puisqu'ils auraient été égaux à votre Fils unique, et par conséquent à vous, et qu'il n'y aurait point d'apparence que ce qui n'est pas en vous fût égal à vous. Or, il n'y avait nulle autre chose hors de vous, mon Dieu, unité suprême et ineffable Trinité, dont

vous l'eussiez pu former, et partant vous avez fait de rien le ciel et la terre, c'est-à-dire quelque chose d'excellent et quelque chose qui n'est presque rien, parce que vous êtes tout-puissant et tout bon pour pouvoir faire toutes sortes de biens. Ainsi vous avez fait ce ciel dans un excellent degré de bonté, et vous avez fait la terre dans le plus bas degré de l'être. Vous étiez, et il n'y avait nulle autre chose dont vous eussiez pu faire le ciel et la terre, l'un qui approche de vous, et l'autre qui approche du néant; l'un qui n'a que vous au-dessus de lui, et l'autre qui n'a rien au-dessous d'elle.

CHAPITRE VIII.

La matière première a été faite de rien; et d'elle ont été faites toutes choses.

Mais ce ciel, Seigneur, est celui que vous vous êtes réservé; et quant à cette terre que vous avez donnée aux enfans des hommes pour la voir et pour la toucher, elle n'était pas, du commencement, telle que nous la voyons et que nous la touchons à cette heure, parce qu'elle était invisible et informe; et votre Écriture ajoute ensuite, que « les ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme, » c'est-à-dire qu'il y avait un abîme sur lequel il n'y avait aucune lumière, et beaucoup moins qu'il n'y en a maintenant au fond de l'abîme; car l'abîme de ces eaux qui sont à présent visibles, a dans ses gouffres les plus profonds quelque éclat de beauté qui accompagne sa nature, et qui se rend sensible en sa manière aux poissons et aux autres animaux qui se retirent dans ses antres; mais tout ce que l'Écriture a marqué par ce mot d'abîme n'était quasi qu'un néant, parce qu'il était tout-à-fait informe; c'était néanmoins quelque chose, puisqu'il pouvait être formé. Ainsi, vous avez fait le monde, Seigneur, d'une matière tout informe que vous avez créée de rien, n'étant elle-même presque rien, pour vous en servir à former tous ces grands ouvrages qui sont le sujet de l'admiration des hommes.

Et en effet, qui peut assez admirer ce ciel corporel que vous créâtes le second jour après avoir fait la lumière, en disant qu'il fût fait, et il le fut aussitôt? Ce firmament qui divise les eaux d'avec les eaux, et que vous nommâtes ciel, mais le ciel de cette terre et de cette mer que vous fîtes le troisième jour en donnant une forme visible à cette matière informe que vous aviez créée avant qu'il y eût aucun jour. Vous aviez aussi, avant qu'il y eût aucun jour, fait déjà le ciel, puisqu'il est dit que dès le commencement vous avez créé le ciel et la terre : mais le ciel est le ciel de celui que nous voyons, c'est-à-dire un ciel intelligent et spirituel, qui est tellement élevé au-dessus du ciel sensible, qu'il peut être appelé son ciel. De même, cette terre que vous aviez faite était une matière informe, puisqu'elle n'était ni visible ni formée, et que les ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme. C'est donc de cette terre invisible et déserte; c'est de cette matière informe; c'est de ce presque rien, que vous avez fait toutes les choses par lesquelles ce monde inconstant subsiste et ne subsiste pas. Et c'est dans ce monde, que la mutabilité commence à paraître, et que l'on y peut remarquer et compter les temps, parce qu'ils naissent des changemens qui arrivent dans les choses, selon que ces formes qui ont eu pour matière cette terre invisible dont j'ai parlé, s'altèrent ou se changent en elles.

CHAPITRE IX.

Que le ciel créé au commencement marque les créatures spirituelles unies à l'éternité de Dieu, et la terre la matière première; et que ni l'un ni l'autre n'est sujet au temps.

C'est pourquoi le Saint-Esprit, qui a conduit la plume de votre serviteur Moïse, nous apprend que vous avez fait au commencement le ciel et la terre; mais il ne parle point de temps ni de jours; d'autant que ce ciel du ciel que vous fîtes dès le commencement est une créature intelligente, qui, quoique nullement coéternelle à votre nature infinie qui subsiste en trois personnes, participe néanmoins de telle sorte à votre éternité par le bonheur qu'elle a de vous contempler sans cesse, que la douceur ineffable de ce contentement divin arrêtant sa mutabilité naturelle, et l'attachant inséparablement à vous sans qu'elle ait jamais souffert la moindre défaillance, elle n'a rien que de stable et d'élevé au-dessus des vicissitudes des temps. L'Ecriture n'a pas non plus compté, entre ceux de vos ouvrages qu'elle distingue par jours, cette terre invisible et informe, parce que rien n'arrive ni ne se passe où il n'y a ni forme ni ordre : et où ces changemens ne se trouvent point, il n'y a ni jours ni intervalle de temps.

CHAPITRE X.

Il prie Dieu de lui faire connaître la vérité.

O vérité qui êtes la lumière de mon âme, que ce soit vous et non pas mes ténèbres qui me parlent! Je me suis laissé emporter dans ces malheureuses vicissitudes des choses mortelles et passagères, et elles m'ont rempli l'esprit de ténèbres; mais cela même m'a servi pour vous aimer. Je me suis égaré, et dans mon égarement je me suis souvenu de vous. J'ai entendu derrière moi votre voix qui me commandait de retourner, et j'ai eu peine à l'entendre à cause du bruit et du tumulte que mes péchés faisaient dans moi-même. Voici maintenant que je reviens tout hors d'haleine et tout en sueur, pour me rafraîchir dans votre sainte fontaine. Que personne ne m'en empêche, Seigneur, j'en boirai, et je vivrai; car mon âme n'est pas elle-même la vie dont elle vit. Elle a bien pu, dans ses désordres, se donner la mort à soi-même, mais c'est en vous seul qu'elle recouvre la vie. Parlez-moi, instruisez-moi. J'ai cru vos saintes Écritures, et vos paroles m'ont paru remplies de mystères bien profonds.

CHAPITRE XI.

Diverses vérités que Dieu lui avait fait connaître très clairement.

Vous m'avez déjà dit, Seigneur, d'une voix puissante, et en parlant aux oreilles de mon cœur, que vous êtes seul éternel et immortel, parce que vous ne changez jamais ni par aucune nouvelle forme, ni par aucun mouvement, et que votre volonté n'est jamais diverse en divers temps. Car une volonté qui ne serait pas toujours la même, ne serait pas immortelle. Cette vérité me paraît clairement en votre présence, et je vous supplie qu'elle me paraisse toujours de plus en plus, et que, sous l'ombre de vos ailes, je demeure avec humilité dans la connaissance que vous m'en donnez. Vous m'avez dit encore, Seigneur, d'une voix puissante en parlant aux oreilles de mon cœur, que c'est vous qui avez créé toutes les natures et les substances qui ne sont pas ce que vous êtes, et qui ne laissent pas toutefois d'être, et qu'il n'y a rien qui ne vous ait pour auteur que ce qui n'est point, et le mouvement de la volonté qui s'éloigne de vous qui êtes souverainement, pour se porter à ce qui est moins que vous, parce que ce mouvement est une défaillance et un péché: comme aussi que nul péché ne vous peut nuire ni troubler l'ordre de votre empire, soit dans les premières, soit dans les dernières de vos créatures. Cette vérité me paraît clairement en votre présence, et je vous prie qu'elle me paraisse toujours de plus en plus, et que, sous l'ombre de vos ailes, je demeure avec humilité dans la connaissance que vous m'en donnez.

Vous m'avez dit encore, Seigneur, d'une voix puissante en parlant aux oreilles de mon cœur, que même cette créature ne vous est pas coéternelle, laquelle n'a point d'autre volonté que la vôtre, et qui, se remplissant sans cesse de vous dans cette union chaste et permanente qui l'attache à votre éternité, ne ressent en aucun temps ni en aucun lieu les changemens auxquels sa nature la rend sujette; mais jouissant toujours de votre présence qui est l'unique objet de son amour et de toutes ses affections, sans avoir d'avenir qu'elle doive attendre, ni de passé dont il ne lui reste plus que le souvenir, ne souffre jamais aucune altération, et ne ressent rien de la vicissitude des temps. O combien est heureuse cette créature, s'il y en a une qui soit telle, en s'attachant à votre immuable félicité! O combien est-elle heureuse de vous avoir toujours pour son roi qui habite éternellement en elle, et pour son soleil qui l'illumine sans cesse! Je ne vois rien qui, à mon avis, doive plutôt être appelé le ciel du ciel appartenant au Seigneur, que des créatures semblables à celles-là qui sont le temple de votre gloire, et qui jouissent de vos délices sans aucune défaillance qui les fasse jamais pencher vers un autre objet. Voilà, dis-je, ce qu'on peut nommer le ciel du ciel, ces pures intelligences que le lien d'une paix divine rassemble dans une unité parfaite, comme étant les citoyens de votre ville sainte qui est dans les cieux, ou plutôt qui est élevée au-dessus de tous les cieux. C'est de là que notre âme doit comprendre combien l'exil malheureux où son péché l'a fait reléguer la tient éloignée de sa patrie: et elle le comprend assez si elle commence déjà à ressentir cette soif ardente qui fait soupirer vers vous; si les larmes sont devenues son pain ordinaire, lorsqu'on lui demande à toute heure: «Où est ton Dieu?» et si elle ne

:he et ne demande autre chose, sinon de
rer en votre maison durant tous les jours
vie. Or, qui est sa vie sinon vous? Et
que sont les jours de sa vie sinon les vô-
'est-à-dire votre éternité, puisque vous
point d'années qu'éternelles et qui ne
it jamais, parce que vous êtes toujours le
?
: l'âme donc qui en est capable juge par-
quelle sorte votre éternité s'étend infini-
au-delà de tous les temps, puisque votre
n, c'est-à-dire cette nature intelligente
: s'est point éloignée de vous, quoiqu'elle
us soit pas coéternelle, n'est sujette à au-
les changemens qu'apportent les temps,
qu'elle n'a cessé et ne cessera jamais de
à vous avec une fidélité et une constance
able. Cette vérité me paraît clairement en
présence, et je vous prie qu'elle me pa-
toujours de plus en plus, et que sous
re de vos ailes je demeure avec humilité
la connaissance que vous m'en donnez.
perçois, d'une autre part, je ne sais quoi
rme en ces changemens qui arrivent dans
ioses viles et basses. Mais qui oserait me
à moins que de s'égarer dans les pensées
s et chimériques de son esprit, que s'il n'y
plus aucune espèce ni aucune forme, et
ie demeurât que cette seule matière toute
ne et toute nue qui sert de sujet aux chan-
ns des choses corporelles, lorsqu'elles pas-
l'une forme à une autre, elle peut faire les
itudes des temps? Non certes, elle ne le
ait faire, parce qu'il n'y a point de temps
i'y a point de variété de mouvemens; et il
point de variété de mouvemens où il n'y
une forme selon laquelle cette vérité se
: faire.

CHAPITRE XII.

atures qui sont sujettes au temps, et de celles qui n'y sont point assujetties.

rès avoir considéré toutes ces choses au-
que vous m'en avez fait la grâce, autant
ous m'avez porté à vous en demander l'in-
ence, et autant qu'il vous a plu de me
rder lorsque je vous l'ai demandée, je
e deux choses que vous n'avez point assu-
s au temps, quoiqu'elles ne vous soient
iéternelles; l'une si, excellente et si belle, qu'encore que de sa nature elle pût changer, elle ne change pas néanmoins, mais sans cesser jamais de vous contempler, et sans éprouver un seul moment d'altération elle jouit de votre éternité immuable; et l'autre, si basse et si informe, que ne pouvant en aucune sorte changer d'une forme en une autre pour passer du repos au mouvement ou du mouvement au repos, elle ne peut aussi être assujettie au temps. Mais, mon Dieu, vous ne l'avez pas laissée en cet état, puisque ayant créé dès le commencement, et avant qu'il y eût aucun jour, ce ciel et cette terre dont j'ai parlé, vous avez ensuite donné une forme à ce qui n'en avait point.

Car l'Écriture voulant instruire peu à peu et par degrés ceux qui ne sauraient comprendre qu'une chose puisse être privée de toute sorte de forme sans être néanmoins réduite au néant, dit que la terre était invisible et déserte, et que les ténèbres étaient répandues sur la surface de l'abîme, afin de marquer sous ces voiles cette matière informe dont Dieu se devait servir pour former un autre ciel, une terre visible parfaitement bien ornée, des eaux belles et agréables, et tout le reste que nous apprenons avoir été fait ensuite dans la construction merveilleuse de tout ce grand univers, non plus avant les jours, mais en divers jours, parce que toutes ces choses sont telles qu'elles sont sujettes à la vicissitude des temps, à cause des changemens ordinaires et si réglés de leurs mouvemens et de leur nature.

CHAPITRE XIII.

Des créatures spirituelles, et de la matière informe.

Lorsque j'entends, mon Dieu, votre Écriture qui dit : Dieu créa au commencement le ciel et la terre : or la terre était invisible et informe, et les ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme; » et que je ne vois point qu'il soit dit en quel jour vous les avez créés, cela me fait croire que par ce ciel vous avez voulu marquer le ciel du ciel, le ciel intelligent, c'est-à-dire les Esprits bienheureux, dont la connaissance consiste à voir les choses tout d'une vue, et non pas en partie ni en énigme, ou comme dans un miroir, mais d'une manière toute parfaite, par cette claire vision dans laquelle ils vous voient face à face, qui n'étant point tantôt d'une sorte et tantôt d'une autre, mais toujours la même, n'est

point sujette à la vicissitude des temps; et cette terre invisible et informe n'y peut être sujette aussi, puisqu'il faudrait pour cela qu'elle fût tantôt d'une manière et tantôt d'une autre; au lieu que n'ayant nulle forme, elle ne peut être ni d'une manière ni d'une autre. Je pense donc que c'est à cause de ces deux choses, dont l'une a été formée d'abord et ornée d'une merveilleuse beauté, et l'autre était sans aucune forme et sans aucun ornement, que votre Écriture, sans parler d'aucun jour, dit que Dieu créa au commencement le ciel et la terre; car elle ajoute aussitôt de quelle terre elle entend parler. Et ce qu'elle dit ensuite, qu'au second jour le firmament fut créé et appelé ciel, fait assez connaître quel est cet autre ciel dont elle avait déjà parlé, sans marquer le jour auquel il eût été fait.

CHAPITRE XIV.

De la profondeur des saintes Écritures.

Que la profondeur de vos Écritures est admirable! Leur surface, comme pour nous attirer à les lire, se présente agréablement à nous, qui ne sommes que des enfans en ce qui regarde leur intelligence; mais leur profondeur, mon Dieu, est tout-à-fait merveilleuse. Je ne saurais la considérer qu'avec effroi, mais un effroi de respect et un tremblement d'amour. J'ai une haine violente contre ses ennemis. O si vous vouliez, afin qu'ils ne le fussent plus, les tuer par votre épée à double tranchant, que je prendrais grand plaisir de les voir en cette sorte mourir à eux-mêmes pour vivre à vous! Il y en a d'autres qui ne blâmant pas, mais faisant au contraire profession de révérer les livres de Moïse, me diront seulement que l'esprit de Dieu, qui a fait écrire ces choses par Moïse son serviteur, n'a pas voulu que l'on entendît ces paroles selon que je les entends, mais selon qu'eux les entendent. Sur quoi voici la réponse que je leur fais: et vous, Seigneur, qui êtes le Dieu de nous tous, serez, s'il vous plaît, le juge de ce différend.

CHAPITRE XV.

Diverses vérités qu'on doit supposer comme constantes dans les sens différens qu'on peut donner aux premières paroles de la Genèse.

Accuserez-vous de fausseté ce que la vérité même, en parlant aux oreilles de mon cœur, a dit d'une voix si puissante touchant la véritable éternité du Créateur, en m'apprenant que sa substance ne change point par le temps, et que sa volonté n'est point séparée de sa substance; ce qui fait qu'il ne veut point tantôt ceci, et tantôt cela; mais que tout ce qu'il veut, il le veut une seule fois, tout à la fois, et toujours, non pas à diverses reprises, tantôt une chose, et tantôt une autre: de sorte qu'il n'arrive jamais qu'il veuille ce qu'il n'a pas voulu; ou qu'il ne veuille plus ce qu'il voulait auparavant; parce qu'une telle volonté serait changeante, et que tout ce qui est changeant n'est pas éternel: or, notre Dieu est éternel. Comme aussi ce qui m'a été dit aux oreilles de mon cœur, que «l'attente des choses à venir se change en une vue présente lorsqu'elles sont arrivées, et que cette vue se change en mémoire lorsqu'elles sont passées;» or, toute connaissance sujette à changement est muable, et tout ce qui est muable n'est pas éternel; mais notre Dieu est éternel. C'est pourquoi toutes ces vérités jointes ensemble m'apprennent que mon Dieu, le Dieu éternel, n'a pas produit ses créatures par une nouvelle volonté, et que sa connaissance n'a rien qui soit sujet à la loi du temps.

Que direz-vous à cela, vous qui combattez le sens que j'ai donné aux paroles de l'Écriture? Ces choses sont-elles fausses? «Non,» disent-ils. Quoi donc? N'est-il pas vrai que toutes les natures, soit qu'elles aient déjà leur forme et leur beauté, soit qu'elles ne soient encore qu'une matière capable de la recevoir, ne tiennent leur être que de celui qui est souverainement bon, parce qu'il est le souverain être? «Nous ne nions pas cela non plus,» répondent-ils. Quoi donc? voulez-vous nier qu'il y ait quelque créature si élevée et si unie par un chaste amour au vrai Dieu, et au Dieu véritablement éternel, qu'encore qu'elle ne lui soit pas coéternelle, elle ne se sépare et ne se retire jamais de lui pour tomber dans les changemens des temps, mais se repose toujours dans l'heureuse et parfaite contemplation de sa seule nature divine? Car vous aimant, Seigneur, autant que vous le commandez, vous vous montrez à elle, et vous remplissez ses désirs d'une telle sorte qu'elle ne se détourne jamais de vous, non pas même pour se tourner vers soi-même. C'est là la maison du Seigneur, qui n'est ni terrestre ni céleste, c'est-à-dire de la nature de ces cieux visibles et corporels; mais qui étant

spirituelle, et participant à votre éternité, urera à jamais sans le moindre déchet et indre défaillance. Vous l'avez établie pour les siècles des siècles : vous avez ordonné le fût ainsi, et rien ne peut abolir votre nance. Elle ne vous est pas néanmoins rnelle, mon Dieu, parce qu'elle n'est pas commencement, puisqu'elle a été créée. Il rai néanmoins que nous ne trouvons point mps qui la précède, selon ce qui est dit votre Écriture, que la sagesse a été créée t toutes choses. Je ne dis pas, mon Dieu, sagesse qui vous a pour père, qui vous est rement égale et coéternelle, par laquelle s choses ont été créées, et qui est le prin- par lequel vous avez fait le ciel et la terre; je parle de cette sagesse créée, qui est une e intelligente, et qui, par la contempla- de votre lumière, est toute lumière; car porte aussi le nom de sagesse, encore le soit créée. Mais autant qu'il y a de diffé- entre la lumière qui illumine et celle qui luminée, il y en a autant entre cette sa- qui crée et celle qui est créée : de même a justice qui justifie est bien différente de qui est un effet de la justification; car sommes aussi nommés votre justice, puis- de vos serviteurs dit : « Que Christ s'est fait pour nous, afin qu'en lui nous devinssions stice de Dieu. » Il y a donc une sagesse qui créée avant toutes choses, savoir, ces es- et ces intelligences célestes qui composent ville sainte, cette ville qui est notre mère votre apôtre, qui est la femme libre dont sommes les enfans, et qui est éternelle les cieux. Mais dans quels cieux, sinon les cieux des cieux qui vous louent, dans el du ciel qui appartient au Seigneur?

is encore que nous ne trouvions point de s qui précède cette sagesse, puisque étant emière de toutes les créatures, elle précède issance du temps, l'éternité du Créateur ne pas de la précéder, parce que c'est de lui le a tiré son origine, quoique ce n'ait pas lans le temps, puisque le temps n'était pas re. C'est pourquoi elle procède tellement de , mon Dieu, qu'elle est néanmoins entière- différente de vous, et non pas vous-même; ncore que nous ne trouvions aucun temps ant elle ni en elle, parce qu'elle est en état de contempler toujours votre face, et qu'elle n'en détourne jamais les regards, ce qui la rend exempte de tout changement, sa nature toute- fois en est capable, et ainsi elle pourrait s'obs- curcir et se refroidir, si la grandeur de son amour ne l'unissait si étroitement à vous, qu'en étant sans cesse éclairée et sans cesse embrasée comme dans un plein midi, il ne se peut faire qu'elle ne luise et qu'elle ne brûle toujours.

O admirable maison! ô palais étincelant de lumière! que j'ai d'amour pour vos incompara- bles beautés, pour ce bienheureux séjour où réside la gloire de mon Dieu, qui est tout ensem- ble l'ouvrier qui vous a bâti et le roi qui vous habite. Je soupire continuellement après vous dans mon pèlerinage sur la terre. Je dis à celui qui vous a formé qu'il me veuille aussi posséder en vous, puisqu'il m'a fait aussi bien que vous. J'avoue que je me suis égaré comme une brebis perdue : mais j'espère que mon Pasteur, qui est celui-là même qui vous a créé, me rapportera sur ses épaules dans votre éternelle demeure.

Que dites-vous maintenant, ô vous à qui je parlais; qui combattez l'intelligence que je donne aux paroles de Moïse, et qui croyez néanmoins qu'il a été un fidèle serviteur de Dieu, et que ses livres sont les oracles du Saint-Esprit? Cette ville sainte composée des esprits bienheureux n'est-elle pas la maison de Dieu? Je ne dis pas coéternelle à sa divinité, mais éternelle dans les cieux autant qu'elle est capable de l'être; et ne serait-ce pas en vain que vous chercheriez en elle les changemens que le temps apporte, puis- qu'il est impossible de les y trouver, ce qui a pour félicité une union stable et permanente avec Dieu, étant au-delà de l'étendue et de la durée des siècles qui coulent sans cesse? « Elle l'est, » répondent-ils. Qu'est-ce donc que vous voulez accuser de fausseté de toutes les choses que mon âme a dites, en s'écriant vers mon Dieu, en même temps qu'elle entendait au de- dans de soi une voix intérieure qui lui racontait ses louanges? Est-ce que j'ai dit, que la matière première était informe ; qu'où il n'y avait point de forme il n'y avait aucun ordre ; qu'où il n'y avait aucun ordre il n'y avait aucune révolution de temps ; et que toutefois cette matière qui n'était presque qu'un néant, en tant qu'elle n'était pas tout-à-fait un néant ne pouvait être que par celui dont tout ce qui est tire son être, quel que

soit l'être qu'il puisse avoir? « Nous ne nions pas cela non plus que le reste, » répondent-ils.

CHAPITRE XVI.

Contre ceux qui contestent les vérités claires.

Je veux donc, mon Dieu, entrer en discours en votre présence avec ceux qui demeurent d'accord que toutes ces choses, que votre éternité m'apprend dans le fond de mon âme, sont véritables. Car quant à ceux qui les nient, qu'ils crient tant qu'ils voudront, et qu'ils s'étourdissent eux-mêmes, je tâcherai de leur persuader de demeurer en repos, et de donner entrée dans leur esprit à votre sainte parole; et s'ils le refusent et méprisent ce que je leur dis, je vous conjure, mon Dieu, de ne vous taire pas en moi. Parlez dans mon cœur, et faites-y entendre votre vérité; car il n'appartient qu'à vous de parler en cette sorte; et quant à eux, je les laisserai au dehors souffler sur la terre, et élever la poussière qui leur aveugle les yeux, tandis que je me retirerai dans le plus secret de mon âme, pour y chanter des cantiques d'amour dans la passion violente qui me fait soupirer après vos bontés immortelles; pour y déplorer avec des gémissemens ineffables la misère de mon pèlerinage en ce monde; pour y élever mon cœur en haut vers la Jérusalem céleste; pour y avoir continuellement présente à mon esprit cette Jérusalem ma chère patrie, cette Jérusalem ma chère mère, et vous qui êtes son roi, son soleil, son père, son protecteur, son époux, ses chastes et immuables délices, sa parfaite joie, son bonheur inconcevable, et enfin qui lui êtes toutes choses, parce que vous êtes le seul vrai et souverain bien. Et je ne cesserai jamais, jusqu'à ce que vous rassembliez toutes les puissances de mon âme, qui est dissipée par la variété de tant d'objets, et que ses langueurs ont réduite à un état si difforme, pour la faire rentrer dans la paix de cette chère mère qui possède les prémices de mon esprit, dont je tire toutes les lumières et toute la certitude de mes connaissances, et que vous, mon Dieu, de qui je tiens mon salut, la rendiez belle et inébranlable dans toute l'éternité.

Quant à ceux qui ne combattent pas ces vérités, et qui demeurent d'accord avec nous que ces livres saints, écrits par votre serviteur Moïse, doivent avoir parmi les hommes une autorité inviolable, mais qui trouvent à redire aux explications que j'ai données, écoutez, je vous prie, Seigneur, ce que j'ai à leur dire, et soyez, s'il vous plaît, l'arbitre entre nous pour juger si ce sont les pensées que j'ai eues en méditant votre parole qui sont déraisonnables, ou si c'est leur censure qui est injuste.

CHAPITRE XVII.

Que l'on peut entendre plusieurs choses par ces noms du ciel et de la terre.

« Encore, disent-ils, que tout cela soit véritable, Moïse, néanmoins, n'entendait pas parler de ces deux choses, lorsque étant inspiré du Saint-Esprit, il a dit que Dieu créa au commencement le ciel et la terre; il n'a pas entendu par ce nom du ciel cette créature spirituelle et intelligente qui jouit incessamment de la vue de Dieu, ni par le nom de terre cette matière sans forme. « Et qu'a-t-il donc entendu? » — « Ce que nous disons, » répondent-ils. — « Et quoi? » leur demandé-je. — « Par le nom du ciel et de la terre, répliquent-ils, Moïse a voulu premièrement marquer en général et en peu de mots tout ce monde visible, afin de distinguer ensuite en particulier selon le nombre des jours dont il parle, toutes les choses qu'il a plu au Saint-Esprit de comprendre généralement sous les noms du ciel et de la terre. Car le peuple juif était si grossier et si charnel, que Moïse ne jugeait pas à propos de leur parler d'autres ouvrages de Dieu que de ceux qui sont visibles et corporels. »

Ainsi ils avouent que par cette terre invisible et sans ordre, et par cet abîme couvert de ténèbres, dont ensuite toutes les choses que nous voyons et qui sont connues à tous les hommes, ont été faites durant les six jours, on peut entendre avec raison cette matière informe dont j'ai parlé.

D'autres pourront dire que cette même confusion d'une matière informe a été premièrement appelée du nom du ciel et de la terre, parce que ç'a été d'elle qu'a été formé ce monde visible avec toutes les natures qui s'y font voir si clairement à nos yeux, et que l'on appelle d'ordinaire du nom du ciel et de la terre. D'autres pourront dire encore qu'on peut, avec assez d'apparence, appeler du nom du ciel et de la terre tous les êtres tant invisibles que visibles; et qu'ainsi toutes les créatures que Dieu a faites par sa sagesse, qui est le principe de toutes choses, sont comprises sous ces deux noms;

ie parce qu'étant faites de rien et non la propre substance de Dieu, puisqu'elles pas une même chose que lui, elles sont lement muables et sujettes au change- aussi bien que celles qui ne changent comme sont ces bienheureuses intelli- que Dieu a choisies pour son éternelle , et celles qui changent, comme est le t l'âme de l'homme, la matière encore ;, mais capable de recevoir diverses for- nt devaient être formés le ciel et la terre, dire cette double créature, l'une invi- l'autre visible, a été appelée une terre e et sans ordre, et un abîme sur lequel les s étaient répandues, avec cette distinc- ne ce mot de terre invisible et sans ordre particulièrement la matière corporelle qu'elle eût reçu aucune forme, et celui ;, sur lequel les ténèbres étaient répan- la matière spirituelle avant que votre l'eût illuminée, et arrêté le cours de constance qui lui était naturelle.

nfin quelques autres pourront encore ie, lorsque nous lisons dans la Genèse, éa au commencement le ciel et la terre, re n'entend point, par ces mots, ces na- nvisibles et visibles autant que déjà for- et selon qu'elles ont reçu la perfection être, mais qu'elle a nommé ainsi cette informe qui n'était que comme un com- nent des ouvrages que Dieu voulait faire, qu'ils en pouvaient être tirés et formés, ces deux créatures, l'une spirituelle et corporelle, qui étant maintenant dispo- ec un ordre admirable portent le nom de de la terre, étaient dès lors dans elle, e très confusément et sans être distin- ni par les qualités ni par les formes qui dent maintenant si belles et si agréables.

CHAPITRE XVIII.

ut sans faillir entendre en diverses manières l'Écriture sainte.

à ce qu'on peut dire sur ce sujet; mais avoir entendu et considéré toutes ces , je me garderai bien d'entrer en des con- ns de paroles qui ne servent, selon votre , qu'à troubler ceux qui nous écoutent, que votre loi édifie ceux qui en savent n bon usage, parce qu'elle a pour fin la charité qui naît d'un cœur pur, d'une bonne conscience, et d'une foi sincère et véritable. Et notre divin maître sait quels sont les comman- demens dans lesquels il a renfermé toute la loi et tous les prophètes. C'est pourquoi, mon Dieu, qui êtes la lumière de mon âme, tant que je serai dans ces pensées qui nourrissent dans mon cœur le feu de votre amour, que m'importe-t-il que par ces paroles l'on puisse entendre diverses choses, pourvu qu'elles soient toutes véritables? Que m'importe-t-il si ma pensée est différente de celle qu'un autre croit que Moïse a eue en les écrivant? Il est vrai que nous nous efforçons, quand nous lisons quelque livre, de trouver ce qu'a voulu dire celui qui en est l'auteur; et lorsque nous le croyons véridique, nous n'oserions pas nous imaginer qu'il n'ait rien dit de ce que nous connaissons ou estimions être faux; Mais, quoique chacun tâche de trouver dans l'Écriture sainte le même sens que celui qui l'a écrite a voulu exprimer en l'écrivant, quel mal y a-t-il, si quelqu'un l'entend en un sens que vous, qui êtes la lumière de tous les esprits clairvoyans et instruits de la vérité, lui faites voir être véritable, quoique ce ne soit pas celui de l'auteur qui, n'ayant pu manquer aussi d'en avoir de véritable, n'a pas eu dessein néanmoins de marquer celui-là par ses paroles?

CHAPITRE XIX.

Vérités claires et indubitables sur ce sujet.

Car il est vrai, mon Dieu, que vous avez créé le ciel et la terre. Il est vrai que votre sagesse a été le principe par lequel vous avez fait toutes choses. Il est vrai que ce monde visible a pour ses deux grandes parties le ciel et la terre; et qu'ainsi toutes les natures créées peuvent être renfermées en abrégé sous ces deux mots. Il est vrai que tout ce qui est muable peut être consi- déré comme informe et comme imparfait, ou à cause de la forme d'où il tire sa perfection et sa beauté, ou à cause des changemens et des alté- rations qu'il souffre. Il est vrai que ce qui est uni de telle sorte à un être immuable qu'il ne change point, quoiqu'il soit muable de sa na- ture, n'est point sujet aux révolutions des temps. Il est vrai que ce qui est informe et qui se peut dire n'être presque rien, ne peut aussi y être sujet. Il est vrai qu'une chose dont une autre est faite peut, en une certaine manière de par- ler, porter par avance le nom de la chose qui

en est faite, et qu'ainsi cette matière informe dont le ciel et la terre ont été formés a pu être appelée du nom du ciel et de la terre. Il est vrai que de toutes les choses qui ont quelque forme, il n'y en a nulles qui approchent tant de ce qui est informe que la terre et que l'abîme. Il est vrai que c'est vous, mon Dieu, duquel procèdent toutes choses, qui avez fait non-seulement tout ce qui est créé et formé, mais aussi tout ce qui peut être créé et formé. Et enfin, il est vrai que tout ce qui a été formé d'une matière informe, a premièrement été informe, et depuis a été formé.

CHAPITRE XX.

Diverses explications de ces premières paroles du livre de la Genèse : Dieu créa au commencement le ciel et la terre.

De toutes ces vérités, qui ne sont mises en doute par aucun de ceux à qui vous avez fait la grâce d'ouvrir les yeux de l'âme pour les connaître, comme ils croient tous fermement que Moïse, votre serviteur, n'a rien dit que dans un esprit de vérité, l'un en choisit une, et dit que Dieu créa au commencement le ciel et la terre, c'est-à-dire que Dieu, par son Verbe qui lui est coéternel, fit des créatures intelligibles ou spirituelles, et d'autres sensibles et corporelles. Un autre en choisit une autre, et dit que Dieu créa au commencement le ciel et la terre, c'est-à-dire que Dieu, par son Verbe qui lui est coéternel, fit toute la grande masse de ce monde corporel, et toutes les diverses créatures et les divers êtres qu'il contient, et dont nous avons connaissance.

Un autre en choisit une autre, et dit que Dieu créa au commencement le ciel et la terre, c'est-à-dire que Dieu, par son Verbe qui lui est coéternel, fit la matière informe des créatures spirituelles et corporelles. Un autre en choisit une autre, et dit que Dieu créa au commencement le ciel et la terre, c'est-à-dire que Dieu par son Verbe qui lui est coéternel, créa la matière informe des créatures corporelles, dans laquelle étaient alors confusément le ciel et la terre, qui ont depuis reçu la forme et la distinction que nous voyons dans cette grande machine de l'univers. Un autre en choisit une autre, et dit que Dieu créa au commencement le ciel et la terre, c'est-à-dire que Dieu, dans le commencement de ses ouvrages, fit une matière informe qui contenait confusément le ciel et la terre, lesquels, en ayant été tirés et formés, paraissent maintenant à nos yeux avec toutes les choses qu'ils enferment.

CHAPITRE XXI.

Que l'on peut aussi entendre diversement ces paroles de la Genèse : Or la terre était alors invisible, sans ordre et sans forme.

De même, pour ce qui regarde l'intelligence des paroles qui suivent, entre plusieurs de ces vérités dont j'ai parlé, l'un en choisit une, et dit que la terre était invisible et sans ordre, et que les ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme, c'est-à-dire que cette masse corporelle que Dieu avait faite était la matière de toutes les choses corporelles, mais qui n'avait encore aucun ordre, aucune forme ni aucune lumière. Un autre en choisit une autre, et dit que la terre était invisible et informe, et que les ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme, c'est-à-dire que ce tout, qu'on appelle maintenant le ciel et la terre, n'était encore qu'une matière informe et ténébreuse dont devaient être faits ce ciel corporel et cette terre corporelle avec toutes les choses qu'ils contiennent, et que nos sens corporels connaissent. Un autre en choisit une autre, et dit que la terre était invisible et informe, et que les ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme, c'est-à-dire que tout ce qu'on a nommé le ciel et la terre était encore une matière informe et ténébreuse, dont devaient être faits le ciel intelligible, que l'on nomme autrement le ciel et la terre, c'est-à-dire tout ce qui a un être et une autre nature corporelle, sous lequel nom est aussi compris le ciel corporel ; et qu'ainsi les créatures tant invisibles que visibles, devaient toutes être formées de cette matière informe et ténébreuse.

Un autre en choisit une autre, et dit que l'Écriture n'a point entendu la matière informe par les noms du ciel et de la terre ; mais qu'après avoir dit que Dieu créa au commencement le ciel et la terre, c'est-à-dire les créatures spirituelles et corporelles, elle a voulu marquer ensuite la matière informe dont Dieu les avait faites par ces mots de : terre invisible et sans ordre, et d'abîme ténébreux. Un autre enfin en choisit une autre, et dit que par ces paroles : « or la terre était invisible et informe, et les té-

s étaient répandues sur la face de l'abîme, » ture a voulu marquer qu'il y avait déjà une re informe, dont le ciel et cette terre e avait dit auparavant avoir été créés de , ont été formés, c'est-à-dire toute cette le masse corporelle du monde divisée en parties, la supérieure et l'inférieure, avec s les créatures qu'elles contiennent.

CHAPITRE XXII.

eut y avoir eu des choses qui ont été créées de Dieu, que l'Écriture ne parle point de leur création dans la se.

e si quelqu'un oppose à ces deux dernières ons, que si l'on ne doit pas entendre cette re informe par le nom du ciel et de la , il y aura donc quelque chose que Dieu a pas fait, et dont il se sera servi pour faire l et la terre, puisque l'Écriture ne nous rte point que Dieu ait fait cette matière, n'est qu'elle soit marquée par les noms du t de la terre, ou par le seul nom de terre u'il est dit que Dieu créa au commence- le ciel et la terre; et ainsi quand le Saint- t aurait voulu entendre la matière informe es mots de : terre invisible et sans forme, serions toujours obligés d'entendre par terre celle que l'Écriture nous apprend été créée de Dieu, lorsqu'elle nous dit : : Dieu créa au commencement le ciel et la . » Ceux qui voudront soutenir ces deux der- s opinions, ou l'une d'elles, pourront ré- re à cela : « Nous ne nions pas que cette re informe n'ait été faite de Dieu, unique ir de toutes les créatures, qui, considérées s ensemble, composent un tout excellem- bon. Car, comme nous disons que ce qui à reçu son être et sa forme est un plus grand , nous avouons aussi que ce qui est seule- : capable de recevoir cet être et cette forme, n bien, quoique ce soit un moindre bien. uant à ce que l'Écriture ne dit point que ait fait cette matière informe dont il s'agit, ne dit pas non plus qu'il ait fait plusieurs s choses, comme les Chérubins, les Séra- s, et ces autres esprits célestes, les Trônes, ominations et les Puissances dont l'Apôtre : distinctement, encore qu'il soit manifeste dubitable que Dieu les a tous créés.

« Que si dans ces paroles, Dieu fit le ciel et la terre, on veut que toutes choses soient com prises, que dirons-nous donc des eaux sur lesquelles l'Esprit de Dieu était porté? Car, si l'on prétend qu'elles soient comprises sous le nom de terre, comment peut-on donc entendre par ce nom de terre une matière sans forme, puisque nous voyons reluire tant de beauté dans les eaux? Et si l'on entend de cette sorte, pour quoi donc est-il écrit que le firmament a été formé de cette même matière informe et nommé ciel, et qu'il n'est pas écrit que les eaux en aient été formées, quoiqu'elles ne soient plus informes et invisibles, puisque nous les voyons couler avec une beauté si admirable? Que si elles ont reçu cette beauté lorsque Dieu dit : « Que les eaux qui sont sous le firmament soient assemblées en un même lieu, » et qu'en les assemblant il les ait formées, que dirons-nous des eaux qui sont au-dessus du firmament, puisqu'elles n'auraient pas mérité de recevoir une place si honorable si elles eussent été encore informes, et que nous ne voyons point dans l'Écriture par quelle manière elles ont été formées?

« Ainsi, comme il est visible que le livre de la Genèse peut avoir omis que Dieu ait créé de certaines choses, dont on ne saurait douter toutefois, à moins que de renoncer à la lumière de la foi et à celle de la raison, que Dieu ne les ait créées; et comme il serait ridicule de s'imaginer que ces eaux dont nous venons de parler soient coéternelles à Dieu, parce que l'Écriture nous apprend seulement qu'elles sont, sans nous dire quand elles ont commencé d'être: pourquoi, par la même raison et par l'instruction que la vérité nous en donne, ne croirons-nous pas aussi que Dieu a créé de rien cette matière informe, que la même Écriture nomme une terre invisible et déserte et un abîme ténébreux; et qu'ainsi elle ne lui est pas coéternelle, encore que la même Ecriture ne rapporte point quand elle a été créée? »

CHAPITRE XXIII.

Deux diverses sortes de doutes dans l'explication de l'Écriture: l'un de la vérité des choses, l'autre du sens des paroles.

Après avoir ainsi examiné et considéré ces choses autant que ma faiblesse que vous connaissez, et que je vous confesse, mon Dieu, l'a pu permettre, il me semble qu'il peut naître

deux sortes de difficultés lorsqu'une chose nous est rapportée par de fidèles interprètes de la vérité : l'une, de la vérité des choses, et l'autre, du sens auquel celui dont on considère les paroles a voulu qu'elles fussent prises. Car il y a beaucoup de différence entre s'informer de la vérité en ce qui regarde la nature des choses créées, et rechercher ce que Moïse, l'un des plus grands de vos serviteurs, a voulu qu'on entendît par ces paroles.

Quant à la première difficulté; que tous ceux-là se retirent loin de moi qui s'imaginent de savoir des choses qui sont entièrement fausses. Et quant à la seconde; que tous ceux-là se retirent aussi loin de moi qui s'imaginent que Moïse ait pu dire des choses fausses. Mais que je sois pour jamais, mon Dieu, uni en vous avec ceux qui se nourrissent de votre vérité dans l'étendue de la charité; que je me réjouisse en vous avec eux, et que nous considérions tous ensemble les paroles de vos saintes Écritures, pour chercher et pour apprendre dans les pensées de votre serviteur quelles ont été les vôtres, que sa plume nous a rapportées.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il est difficile de déterminer entre plusieurs sens véritables quel est celui que Moïse a eu dans l'esprit.

Mais qui est celui de nous qui, entre tant d'interprétations véritables que l'on peut donner à ces paroles, selon ce qu'elles sont diversement entendues par ceux qui en recherchent l'intelligence, aura le bonheur de rencontrer de telle sorte la véritable pensée de Moïse, qu'il ose dire avec autant de hardiesse, que, dans cette narration, il a entendu et voulu faire entendre telle chose, comme il assure hardiment que l'interprétation qu'il lui donne est véritable, soit que Moïse l'ait eue dans l'esprit, ou qu'il ne l'y ait pas eue?

Quant à moi, mon Dieu, qui suis du nombre de vos serviteurs, qui ai fait vœu de vous offrir comme un sacrifice ces confessions que je vous fais par écrit, et qui vous conjure par votre miséricorde de me faire la grâce de pouvoir accomplir mon vœu, je suis bien éloigné de cette pensée; et pouvant dire très assurément que vous avez fait généralement toutes choses, tant invisibles que visibles, par votre Verbe qui est immuable, je n'ai garde d'assurer de même que Moïse n'a voulu entendre autre chose qu[...] lorsqu'il a écrit que Dieu créa au commenc[...] le ciel et la terre. Car, au lieu que je vo[...] clairement dans la lumière de votre vérit[...] ce que je viens de dire est véritable, je n[...] pas de même voir dans l'esprit de Moïse [...] été sa pensée lorsqu'il a écrit ces paroles[...] qu'il a pu par ce mot de commencement [...] principe n'entendre pas le Verbe qui est l[...] cipe des créatures, mais simplement le com[...] cement de la création; et qu'il a pu au[...] tendre par les noms du ciel et de la [...] non aucune nature parfaite et accompli[...] spirituelle ou corporelle, mais l'une et l[...] encore imparfaite et informe. Je vois bien [...] l'un ou en l'autre de ces deux sens, il n'y [...] qui blesse la vérité; mais je ne vois pas [...] clairement quel est celui que Moïse a plu[...] dans l'esprit, encore que je sois très assur[...] quoiqu'un si grand personnage ait entend[...] ces paroles, soit l'un de ces deux sens [...] quelque autre que je n'ai point marq[...] qu'il a voulu dire ne peut être que très [...] table, ni les termes dont il s'est servi qu[...] propres à exprimer sa pensée.

CHAPITRE XXV.

Contre ceux qui déterminent trop hardiment, qu'ent[...] sieurs sens qui ne contiennent rien que de véritab[...] le leur, et non pas celui des autres qui est le vrai [...] l'Écriture

Que personne donc ne m'importune pl[...] me disant : « La pensée de Moïse n'a p[...] celle que vous dites, mais celle que je dis. [...] s'il se contentait de me demander d'où j[...] que le sens que je donne aux paroles de [...] est son véritable sens, je n'aurais point su[...] m'en offenser, et je me servirais peu[...] des mêmes réponses que j'ai faites ci-d[...] ou je m'étendrais même davantage s'il éta[...] difficile à satisfaire. Mais lorsqu'il soutie[...] c'est ce qu'il dit, et non pas ce que je dis [...] Moïse a voulu entendre, quoiqu'il ne n[...] que ce que nous disons tous deux ne soit [...] table; ô mon Dieu, qui êtes la vie des pa[...] et des humbles, et dans le sein duquel il [...] que paix et éloignement de toute contest[...] versez de la douceur dans mon âme, afin [...] supporte avec patience ceux qui me tienn[...] langage, et qui me parlent si hardiment

parce qu'ils sont prophètes et qu'ils ont lu dans l'esprit de votre serviteur ce qu'ils me disent, mais parce qu'ils sont superbes; non parce qu'ils connaissent les pensées de Moïse, mais parce qu'ils aiment les leurs; et qu'ils les aiment, non à cause qu'elles sont véritables, mais à cause simplement qu'elles viennent d'eux; car si cela n'était, ils aimeraient aussi les pensées des autres lorsqu'elles sont conformes à la vérité, comme j'aime ce qu'ils disent lorsqu'ils disent vrai, non à cause qu'ils le disent, mais à cause qu'il est vrai; et en cette qualité ils ne doivent plus se l'attribuer comme une chose qui leur soit propre. C'est pourquoi, s'ils n'aiment leur opinion que parce qu'elle est véritable, ils la doivent considérer comme étant également à eux et à moi, puisqu'il n'y a rien de véritable qui ne soit commun à tous les amans de la vérité.

Lors donc qu'ils assurent que leur opinion, et non pas la mienne, est conforme aux sentimens de Moïse, cela me déplaît, et je ne le puis souffrir, parce qu'encore que cela fût, néanmoins la hardiesse avec laquelle ils le soutiennent ne peut venir que de témérité et d'orgueil, et non pas de science et de lumière. C'est pourquoi, Seigneur, vos jugemens sont terribles, et parce que la vérité n'est ni à moi, ni à celui-là, ni à cet autre, mais que vous nous appelez tous à haute voix pour la posséder également, vous nous avertissez avec menaces de ne prétendre pas de l'avoir chacun en particulier, si nous ne voulons pas en être privés. Car quiconque veut avoir en propre ce que Dieu propose à tous pour en jouir en commun, et s'attribuer en particulier ce qui est un bien général, perd le droit qu'il pouvait prétendre à ce bien commun, pour être réduit à n'avoir plus que ce qui lui est propre; c'est-à-dire, que la vérité se retire de lui, et qu'il ne lui demeure que le mensonge; puisque, selon la parole de l'Évangile, celui qui parle avec mensonge, parle de soi-meme.

Mon Dieu, qui êtes un juge infiniment juste et la vérité même, écoutez, je vous prie, la réponse que je fais à celui qui se plaît ainsi à contredire. Car c'est en votre présence que je parle, et en la présence de tous mes frères qui font un bon usage de votre loi en la rapportant à la charité comme à sa véritable fin : écoutez, je vous prie, ma réponse, et voyez si elle vous sera agréable. Voici donc ce que j'ai à lui dire avec une douceur fraternelle, et dans un esprit de paix.

Si nous demeurons tous deux d'accord que ce que vous dites est véritable, et que ce que je dis l'est aussi, dites-moi, je vous prie, où le voyons-nous? Je ne le vois point sans doute dans vous, ni vous dans moi; mais nous le voyons tous deux dans l'immuable vérité qui est au-dessus de nous. Puis donc que nous ne contestons point sur le sujet de cette lumière de notre Dieu qui luit clairement à nos âmes, pourquoi disputons-nous de ce que peut être la pensée d'un homme, laquelle nous ne saurions voir de la même sorte que l'on voit cette vérité immuable; puisque, quand Moïse aurait été de notre temps, et nous aurait dit quelle aurait été sa pensée, nous ne pourrions pas même la voir, mais nous ajouterions seulement foi à ses paroles?

Souvenons-nous donc de l'avis que saint Paul donne à ses disciples, de ne s'enfler point d'orgueil les uns contre les autres sur le sujet de ceux par le ministère desquels ils auraient été instruits de la vérité. Aimons le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, et de toute l'étendue de notre esprit, et notre prochain comme nous-mêmes, puisque toutes les pensées et les sentimens qu'a eus Moïse en écrivant ces saints livres, n'ont eu pour fin que ces deux commandemens de l'amour, si ce n'est que nous voulions croire que Dieu soit menteur, en concevant une autre opinion de son ministère que celle qu'il nous en a lui-même donnée. Voyez donc, je vous supplie, si parmi ce grand nombre d'interprétations différentes et très véritables que l'on peut donner à ses paroles, il n'y aurait pas de la folie à déterminer hardiment quelle a été celle de toutes, selon laquelle Moïse les a entendues, et de blesser par des contestations dangereuses, cette même charité qui lui a fait dire toutes les choses que nous tâchons d'expliquer.

CHAPITRE XXVI.

Qu'il est digne de l'Écriture sainte d'enfermer sous les mêmes paroles plusieurs sens.

Mon Dieu, qui m'élevez lorsque je suis dans l'humilité et dans la bassesse, et qui me soulagez lorsque je suis dans les travaux et dans les peines, qui daignez entendre mes confessions, et me pardonnez mes offenses; je sais que vous

me commandez d'aimer mon prochain comme moi-même; et qu'ainsi je ne dois pas moins croire, que Moïse, votre très fidèle serviteur eût reçu de vous une moindre grâce que celle que j'eusse désiré moi-même de recevoir si j'étais né en même temps que lui, et que vous eussiez voulu vous servir de mon esprit et de ma plume pour écrire ces livres divins, qui devaient être si utiles à tous les peuples, et étouffer par ce comble d'autorité auquel vous les avez élevés, les fausses et les orgueilleuses doctrines des hommes.

Si j'avais donc été en la place de Moïse, comme cela aurait pu être si vous l'aviez voulu, mon Dieu, puisque nous avons tous été tirés d'une même masse, et que l'homme n'est rien qu'en tant qu'il vous plait de vous souvenir de lui; si j'avais, dis-je, été en sa place, et que vous m'eussiez commandé d'écrire les livres de la Genèse, j'aurais désiré que vous m'eussiez donné une manière de m'exprimer si tempérée et si admirable, que ceux qui ne pourraient pas encore comprendre de quelle sorte Dieu a créé toutes choses, ne refusassent pas d'ajouter foi à mes paroles pour les trouver trop élevées et trop disproportionnées à la portée de leur esprit; et que ceux qui le peuvent comprendre, quelque vérité qui leur vînt en esprit sur ce sujet, la trouvassent comprise dans ce peu de paroles de votre serviteur; et si quelque autre en voyait une autre dans la lumière de la vérité immuable, il la trouvât de même marquée par ces mêmes paroles.

CHAPITRE XXVII.

Abondance de l'Écriture sainte dans les divers sens qu'elle renferme.

Car, de même qu'une source, quoique renfermée dans un fort petit espace, est plus abondante et fournit à plus de ruisseaux de quoi couler et s'étendre dans un long cours, qu'aucun de tous ces ruisseaux qui, tirant d'elle son origine, traverse tant de pays; ainsi le discours de vos écrivains sacrés, qui doit fournir à une infinité de personnes de quoi parler de la vérité, en contient en peu de mots des sources inépuisables, d'où chacun tire et exprime par des discours plus étendus ce qu'il y peut remarquer de vrai et de solide, l'un une chose, et l'autre une autre.

Il y en a qui, en lisant ces premières paroles de la Genèse touchant la création du monde, se représentent Dieu comme un homme, ou comme quelque grand corps d'une puissance infinie, qui par une nouvelle et soudaine résolution a produit hors de soi-même, c'est-à-dire selon leur imagination grossière, dans des espaces éloignés de lui, deux vastes corps, le ciel et la terre, l'un supérieur et l'autre inférieur, dans lesquels toutes choses sont comprises. Et lorsqu'il est rapporté que Dieu a dit : « que telle chose soit faite, et elle fut faite, » ils s'imaginent qu'il a employé pour cela des paroles sensibles qui ont eu leur commencement et leur fin, dont le son a duré quelque temps et puis s'est passé, et qu'aussitôt après qu'elles ont été prononcées, ce qu'elles commandaient qui fût produit a soudain été produit; c'est ainsi qu'ils entendent bassement les paroles mystérieuses de votre Écriture, ou en quelque autre manière qui ait du rapport à la façon ordinaire d'agir des hommes; mais comme ils sont comme de petits enfans, et du nombre de ces personnes animales dont parle saint Paul, qui ne peuvent rien comprendre que de charnel et sensible, le Saint-Esprit, par ces expressions si simples et si communes, auxquelles il a daigné se rabaisser dans vos Écritures, soutient leur faiblesse comme une bonne mère porte son enfant dans son sein; et cependant ils se fortifient heureusement dans cette créance salutaire, que Dieu seul est le créateur de toutes ces natures, dont l'admirable variété frappe leurs sens de toutes parts. Que s'il s'en rencontre quelqu'un qui, méprisant ces paroles comme trop basses et trop populaires, ose par une faiblesse superbe sortir de ce saint berceau où il doit être nourri, hélas! que sa chute sera grande! Ayez-en pitié, mon Dieu, de peur que ce petit oiseau qui n'a point encore de plumes ne soit foulé aux pieds des passans, et envoyez un de vos saints anges pour le reporter dans son nid afin qu'il vive et qu'il y demeure jusques à ce qu'il puisse voler.

CHAPITRE XXVIII.

De divers sens que l'on peut donner à l'Écriture sainte.

Quant aux autres pour qui ces paroles ne sont plus un nid, mais un jardin tout couvert d'arbres fruitiers, ils volent avec joie de branche en branche; ils y aperçoivent des fruits cachés,

ils chantent en les cherchant et les cueillent avec plaisir. Car en lisant ou en entendant ces paroles, ils connaissent, mon Dieu, que votre éternelle stabilité est élevée au-dessus de tous les temps passés et futurs, quoiqu'il n'y ait aucune de toutes les créatures sujettes aux lois du temps que vous n'ayez créée.

Ils savent que votre volonté étant une même chose que vous, ce n'a point été en changeant de volonté, ni en prenant une résolution nouvelle, laquelle vous n'eussiez pas auparavant, que vous avez créé le monde. Ils savent que vous l'avez créé, non pas en produisant de votre substance une ressemblance parfaite de vous-même, comme lorsque vous avez engendré la sagesse éternelle qui est votre image accomplie et la forme originale dont tous vos ouvrages empruntent ce qu'ils ont de beau, mais en tirant du néant une dissemblance informe capable d'être formée par cette même sagesse, qui vous représentant parfaitement, est le modèle divin selon lequel vous faites tout ce que vous faites; ils savent qu'ayant ainsi imprimé dans chaque créature la forme particulière de son être, vous avez fait qu'elles vous ont toutes pour fin comme pour principe, et que chacune d'elles se rapporte à vous autant qu'elle en est capable selon sa nature; de sorte qu'elles composent toutes ensemble un tout excellemment bon, soit que les unes demeurent proches de vous dans une stabilité bienheureuse, soit que les autres s'en éloignant par degrés, et étant sujettes aux vicissitudes des temps et des lieux, servent, par les changemens qu'elles font ou qu'elles souffrent, à composer cette belle et agréable harmonie de l'univers. Ces personnes intelligentes voient toutes ces choses, et s'en réjouissent dans la lumière de votre vérité, laquelle seule les leur fait comprendre selon qu'ils en sont capables.

Ainsi l'un, considérant ce qui est dit à l'entrée de la Genèse du commencement ou du principe par lequel Dieu a fait les choses, jette les yeux sur la sagesse éternelle, comme sur le principe que le Saint-Esprit a voulu marquer par ce mot; puisque elle-même s'est bien voulu donner ce nom, en disant aux Juifs dans l'Évangile: « Je suis le principe qui vous parle. » Un autre, en considérant ces mêmes paroles, entend par ce mot de commencement ou de principe, le commencement de toutes les choses créées, et prétend que ce que l'Écriture dit: « Dieu a fait au commencement le ciel et la terre, » est la même chose que si elle eût dit, Dieu a fait premièrement le ciel et la terre; mais entre ceux qui les entendent de votre sagesse éternelle, comme ayant été le principe par lequel vous avez fait le ciel et la terre, l'un croit que ces mots du ciel et de la terre marquent la matière informe dont le ciel et la terre ont été tirés; l'autre, les natures mêmes toutes distinctes et toutes formées; un autre, l'une formée, savoir, la nature spirituelle marquée par le ciel, l'autre informe, savoir la matière corporelle marquée par la terre.

Et quant à ceux qui par ces noms du ciel et de la terre entendent une matière encore informe, dont le ciel et la terre devaient ensuite être formés, ils ne l'entendent pas tous d'une même sorte; mais les uns l'entendent de ce qui peut être informe dans les créatures tant spirituelles que corporelles, et les autres l'entendent seulement de cette matière dont devait être formée toute cette grande masse corporelle de l'univers, qui dans sa vaste étendue comprend tous les astres sensibles et qui s'offrent à nos yeux.

Mais ceux-là mêmes qui croient que ce sont des créatures déjà formées et ordonnées qui sont appelées du nom du ciel et de la terre, ne l'entendent pas d'une même sorte; car les uns comprennent sous deux noms les créatures invisibles et les visibles, et les autres, les visibles seulement, c'est-à-dire ce ciel lumineux que nous voyons, et cette terre ténébreuse avec toutes les choses qu'ils contiennent.

CHAPITRE XXIX.

En combien de sortes une chose peut être avant l'autre.

Mais celui qui prétend que ces paroles: « Dieu a fait au commencement le ciel et la terre, » ne veulent dire autre chose sinon qu'il les a faits premièrement et avant toutes choses, ne peut entendre par ces mots du ciel et de la terre, sinon la matière dont le ciel et la terre, c'est-à-dire toutes les créatures tant spirituelles que corporelles ont été formées. Car s'il entendait les natures déjà formées et toutes accomplies, on lui pourrait demander: « Si c'est là ce que Dieu a fait premièrement, qu'est-ce donc qu'il a fait depuis? » et ne trouvant point que Dieu ait rien créé depuis la création de l'univers, il ne saurait que répondre à celui qui le presserait

d'expliquer comment l'on peut dire que Dieu a créé premièrement le ciel et la terre, puisqu'il n'a rien créé depuis.

Que s'il dit que Dieu a créé premièrement la matière informe du ciel et de la terre, et qu'ensuite il a donné la forme à cette matière, il évitera cette absurdité; mais il faut aussi qu'il prenne garde à bien distinguer ce qui précède par l'éternité, ce qui précède par le temps, ce qui précède selon l'ordre de l'intention, et ce qui précède selon l'origine. Par l'éternité, comme Dieu précède toutes choses; par le temps, comme la fleur précède le fruit; selon l'ordre de l'intention, comme le fruit précède la fleur; et selon l'origine, comme le son précède le chant. Et de ces quatre façons, dont une chose en précède une autre, la seconde et la troisième sont très faciles à comprendre; mais les deux autres, très difficiles. Car, mon Dieu, combien est-il rare et difficile de voir et de contempler votre éternité, qui demeurant toujours immuable fait toutes les choses qui sont muables, et par conséquent les précède!

Et qui peut-on trouver aussi qui ait l'esprit si subtil et si pénétrant, qu'il comprenne sans une très grande difficulté de quelle manière le son précède le chant? qui est : que le chant n'étant autre chose qu'un son formé et harmonieux, il ne peut pas être sans le son, quoique le son puisse bien être sans le chant, parce qu'une chose peut être sans être formée, au lieu que ce qui n'est point du tout ne peut pas être formé. Ainsi la matière précède les choses qui en sont faites, non qu'elle agisse et qu'elle fasse les choses, puisque c'est plutôt elle sur laquelle on agit, et que l'on fait être ce qu'elle n'était pas; non aussi qu'elle les précède dans l'ordre du temps, puisque nous ne commençons pas par des sons informes que nous réduisions après en chant, ainsi que l'on fait un coffre avec du bois, ou un vase avec de l'argent. Car ces sortes de matières précèdent sans doute selon le temps les formes des choses qui en sont faites; mais il n'en est pas de même du chant dont on entend le son lorsqu'il est chanté, et qui pour être formé avec harmonie ne commence pas par se faire entendre imparfaitement. Car ce qui a présentement résonné passe, sans qu'il en reste rien qu'on puisse reprendre afin d'en former un chant : ce qui fait voir que ce chant consiste et est renfermé dans ce son, et que ce sc matière, puisque c'est le son même q réglé et formé avec harmonie devient u Ainsi, comme je disais, cette matière qui e précède cette forme qui est le chant; ma la précède pas comme ferait une cause qu la puissance de la produire, puisque ce n le son qui par son art produise le chant, m le son lui-même dépend de l'âme du m qui le produit par les organes du corps a former le chant. On ne saurait dire auss son précède le chant de quelque esp temps, puisqu'ils se forment ensemble; le précède par le choix que nous en faison qu'il n'est pas plus excellent que le chant n'est pas seulement un son, mais un son a et harmonieux; et ainsi il ne le peut p que d'origine, en ce qu'on ne forme qu'on ne règle point un chant pour le f venir son, mais qu'au contraire on forn règle un son pour le faire devenir chant

Que ceux qui le pourront entendre prennent par cet exemple que la mat toutes choses a été premièrement créé pelée du nom de ciel et de la terre, pa le ciel et la terre en ont été faits, et qu l'on dit, qu'elle a été premièrement créé pas à l'égard du temps, puisqu'il n'y a p temps en une chose informe, n'y ayant formes des choses qui fassent qu'il y temps; et ainsi, pour ce qui est du te matière dont le ciel et la terre ont été f point précédé le ciel et la terre. Et néa pour la faire comprendre, on en parle si elle les avait précédés par le temps quoique dans l'ordre de l'intention elle dernière de tous les êtres, puisqu'il e doute que les choses qui sont formées so coup plus excellentes que les informes. I elle-même a été précédée par l'éternité d teur, qui l'a tirée du néant pour en form que chose.

CHAPITRE XXX.

Que ceux qui expliquent l'Écriture-Sainte le doive en esprit de charité.

Mon Dieu, qui êtes la vérité même, a tant de diverses opinions, toutes vérital faites-nous miséricorde, afin que nou sions faire un bon usage de votre loi, en

portant à sa fin qui est une charité pure et sincère. Que si quelqu'un me demande laquelle de toutes ces opinions j'estime avoir été celle de Moïse, votre fidèle serviteur, je ne serais pas aussi sincère que je le dois être dans ces confessions que je fais en votre présence si je n'avouais franchement que je n'en sais rien; mais je sais bien que toutes ces pensées, selon lesquelles on peut diversement expliquer ces paroles de l'Écriture, sont véritables, excepté celles des hommes grossiers et charnels dont j'ai parlé, qui ne conçoivent rien des choses divines que selon les images corporelles dont leur esprit est rempli; quoique ceux-là même qui sont comme des enfans dont on a sujet d'espérer qu'ils s'avanceront dans l'intelligence, trouvent cependant cet avantage dans vos Écritures saintes, qu'ils ne sont point effrayés par ces paroles qui expriment des choses si hautes et si merveilleuses en termes si bas et si simples, et comprennent tant de vérités en si peu de mots.

Mais quant à nous tous qui, dans les divers sens que nous donnons à ces paroles, n'en donnons que de véritables, que devons-nous faire si c'est la vérité même, après laquelle notre cœur soupire, et non pas la vanité de nos pensées, sinon de nous unir ensemble par les liens d'une charité sincère, de vous aimer de tout notre cœur, vous qui êtes la source même de la vérité, et de porter ce respect à votre serviteur qui, étant rempli de votre Esprit-Saint, nous a donné ces saints livres, que nous ne doutions point que lorsqu'il les a écrits, il n'ait eu dans l'esprit, selon l'inspiration qu'il en a reçue de vous, les sens les plus divins et les plus recommandables, soit pour la lumière de la vérité, soit pour le fruit et l'utilité?

CHAPITRE XXXI.

Que l'on peut croire que Moïse a entendu tous les sens véritables qui se peuvent donner à ses paroles.

Ainsi lorsque quelqu'un dit que sa pensée est celle que Moïse a eue dans l'esprit, et qu'un autre au contraire assure que non, mais que c'est la sienne, je me persuade que je suis en cela plus religieux qu'eux, si je leur demande pourquoi ils ne croient pas qu'il a eu l'une et l'autre dans l'esprit, si l'une et l'autre est véritable. Et si l'on peut trouver à ces paroles un troisième sens, ou un quatrième, ou quelque autre que ce soit, qui soit conforme à la vérité, pourquoi ne croirons-nous pas qu'ils ont tous été vus par celui dont Dieu s'est servi pour écrire de telle sorte ces livres saints qu'ils fussent proportionnés à l'intelligence de tant de personnes, qui les devaient entendre en ces sens divers, et tous néanmoins véritables?

Pour moi, je dis hardiment et du fond du cœur, que si j'écrivais quelque chose qui dût avoir une autorité suprême, j'aimerais mieux l'écrire en telle manière que toutes les vérités que l'on pourrait trouver touchant les choses dont j'écrirais pussent être entendues par mes paroles, que d'y expliquer si clairement une seule pensée véritable, qu'il ne restât plus de lieu à toutes les autres dans lesquelles il n'y aurait rien de faux qui me pût blesser. Je ne veux donc pas, mon Dieu, être si hardi que de juger témérairement qu'un si grand saint n'eût pas reçu de vous cette faveur. Il a sans doute entendu, et a eu dans l'esprit, en écrivant ces paroles, tout ce que nous avons pu y remarquer de véritable, comme aussi tout ce que nous n'avons pu ou ne pouvons encore y remarquer, et qui toutefois s'y peut remarquer.

CHAPITRE XXXII.

Que tous les sens véritables que l'on peut donner aux paroles de l'Écriture, ont été prévus par le Saint-Esprit.

Enfin, Seigneur, qui n'êtes pas comme nous de chair et de sang, mais le vrai Dieu, quand l'esprit de l'homme n'aurait pas connu toutes les vérités qui sont comprises dans ces paroles, votre Esprit-Saint, qui est celui qui me doit mener dans la terre des vivans, pouvait-il ignorer ce que vous aviez dessein de révéler un jour à ceux qui les devaient lire; quoique celui qui les a écrites ne les ait peut-être entendues qu'en l'un de tant de sens véritables qu'elles peuvent recevoir? Que s'il est ainsi, la pensée que Moïse a eue dans l'esprit, sera sans doute la plus excellente de toutes. Et quant à nous, mon Dieu, ou faites-nous la grâce de la connaître, ou enseignez-nous-en telle autre qu'il vous plaira, afin qu'en l'une ou en l'autre de ces deux manières, et soit que vous nous découvriez la même vérité que vous avez découverte à Moïse, ou qu'à l'occasion de ces paroles vous nous en découvriez quelque autre, ce soit vous-même qui nourris-

siez nos âmes, et non pas l'erreur et le mensonge qui les repaissent.

Seigneur mon Dieu, considérez, je vous supplie, combien de choses j'ai écrites sur ce peu de vos paroles. Et quel temps et quelle force me faudrait-il si je voulais examiner de la sorte toutes vos saintes Écritures? Permettez-moi donc, s'il vous plaît, de me resserrer davantage en les méditant en votre présence; et faites que dans les diverses pensées qui s'offrent à mon esprit, et qui s'y pourraient encore offrir en plus grand nombre, j'en choisisse quelqu'une selon que vous me l'inspirerez, qui soit véritable, qui soit certaine, et qui soit utile à l'édification des âmes, afin que dans cette confession sincère que je vous fais, si je me rencontre dans le même sentiment qu'a eu votre serviteur Moïse, comme c'est à quoi je dois tendre, je vous rende grâces de m'avoir fait si heureusement réussir; et que si je ne m'y rencontre pas, je ne laisse pas de dire sur le sujet de ses paroles ce que votre vérité m'aura voulu faire dire, comme c'est elle qui lui a inspiré à lui-même ce qu'il lui a plu.

LIVRE XIII.

CHAPITRE PREMIER.

Dieu nous prévient par ses bienfaits, et n'agit en nous que par sa pure bonté.

Je vous invoque, mon Dieu, source de miséricorde, qui m'avez créé, et qui vous êtes souvenu de moi lorsque je vous avais oublié. Je vous invoque afin qu'il vous plaise de vous loger dans mon âme, que vous préparez à vous recevoir par l'ardeur que vous lui inspirez de le désirer. N'abandonnez pas maintenant celui qui vous invoque, vous qui m'avez prévenu avant que je vous eusse invoqué, et qui me pressant par tant de diverses manières, avez redoublé vos inspirations, afin que je vous entendisse de loin, que je me convertisse, et qu'étant appelé par vous, je vous appelasse à mon aide. Vous avez, Seigneur, effacé tous mes péchés, afin de ne me point traiter selon que le méritaient tant d'actions criminelles par lesquelles je vous ai offensé; et vous avez prévenu toutes mes bonnes œuvres, en me les faisant faire par votre grâce dont je m'étais rendu si indigne, afin de me traiter selon le bien que vous aviez mis en moi, vous dont les mains m'ont créé, parce que vous étiez avant que je fusse, et que je n'étais pas pour pouvoir recevoir l'être de vous. Cependant je l'ai reçu, et j'en jouis par votre bonté qui a prévenu tout ce que vous m'aviez fait être, et tout ce dont vous m'avez fait. Car vous n'aviez pas besoin de moi, et je ne suis pas tel, mon Dieu et mon Seigneur, que le bien qui est en moi vous puisse apporter quelque utilité. Si je vous rends quelque service, ce n'est pas afin de vous soulager comme si vous vous lassiez en travaillant, ou que votre puissance en fût moindre lorsqu'elle serait secondée de mes devoirs, ou que ceux dont je m'acquitte envers vous fussent semblables aux soins que l'on prend de labourer une terre qui demeurerait stérile si elle n'était point cultivée; mais vous voulez que je vous serve, parce que tout mon bien est de vous servir: vous voulez que je sois à vous, parce que je ne puis trouver de bonheur qu'en vous, car c'est de vous seul que je tiens l'être qui me rend capable de jouir de ce bonheur.

CHAPITRE II.

Toutes les créatures tiennent leur être de la pure bonté de Dieu.

Toutes vos créatures ne subsistent que par la plénitude de votre bonté, qui a voulu en les créant donner l'être à un bien qui pouvait procéder de vous, quoiqu'il vous fût inutile et qu'il n'eût rien d'égal à vous; car, quel service vous ont rendu le ciel et la terre, pour mériter que vous les créassiez par votre parole éternelle, qui est le principe de toutes les créatures? Que les créatures tant spirituelles que corporelles, que vous avez créées par votre sagesse, me disent ce qu'elles ont fait pour mériter de recevoir d'elle cet être même imparfait et informe, chacune en son genre, l'un spirituel et l'autre corporel. Et quoique ce commencement d'être soit encore fort défectueux, et les tienne fort éloignées de votre divine ressemblance : néanmoins, puisque la créature spirituelle, quelque informe qu'elle soit, est plus excellente que le corps du monde le plus beau et le mieux formé, et que la corporelle aussi, quelque informe qu'elle soit, est toujours plus excellente que le néant, que vous ont-elles fait, Seigneur, pour mériter d'être au moins en cet état, auquel elles seraient toujours demeurées, si ce même Verbe et cette même sagesse ne

les avaient rappelées à votre unité, et ne leur avaient donné une forme qui les rend si belles, qu'ainsi qu'elles procèdent de vous, qui êtes souverainement bon, elles sont aussi toutes ensemble excellemment bonnes?

Qu'est-ce que la matière corporelle avait mérité de vous pour être même invisible et informe, puisqu'elle ne pouvait même être telle que parce que vous l'aviez faite, et que n'étant point elle ne pouvait mériter de vous que vous lui fissiez la faveur de lui donner l'être? et qu'avait aussi mérité de vous cette créature spirituelle encore imparfaite, pour être, quoique ténébreuse et flottante, quoique semblable à un abîme si dissemblable à vous, si par le même principe, qui est votre Verbe, elle n'avait été ramenée vers le divin auteur de son être, qui l'ayant illuminé, l'a fait devenir une lumière, non pas égale à ce Verbe, mais qui a du rapport à la beauté de cette forme originale de toutes choses, laquelle est égale à vous? Car comme en un corps, ce n'est pas une même chose d'être et d'être beau, puisque autrement il n'y en pourrait avoir de laids; ainsi, dans un esprit créé, ce n'est pas la même chose d'être, et d'être sage, puisque autrement il serait immuable dans la sagesse, au lieu qu'il lui est nécessaire de s'attacher incessamment à vous, mon Dieu, afin de ne perdre pas, en s'en éloignant, la lumière qu'il a acquise en s'en approchant, et de ne retomber pas dans une vie semblable à un abîme ténébreux; car nous qui tenons aussi rang, selon l'âme, entre vos créatures spirituelles, n'avons-nous pas été autrefois ténèbres dans cette sorte de vie, lorsque nous nous sommes détournés de vous qui êtes notre lumière? Et ne travaillons-nous pas encore tous les jours à dissiper les restes de cette obscurité jusqu'à ce que nous devenions votre justice par votre fils unique, Notre-Seigneur, et soyons rendus semblables aux montagnes de Dieu après avoir été l'objet de vos jugemens ainsi qu'un profond abîme?

CHAPITRE III.

Tout procède de la pure grâce de Dieu.

Quant à ces paroles que vous prononçâtes au commencement de la création de l'univers: «Que la lumière soit faite, et elle fut faite;» il me semble qu'on les peut entendre de votre créature spirituelle, qui avait déjà une certaine sorte de vie que vous pouviez illuminer. Mais comme elle n'avait pu mériter de vous de recevoir cette vie qui fût capable d'être illuminée, aussi ne pouvait-elle, l'ayant reçue, mériter que vous l'illuminassiez. Car étant ainsi imparfaite, elle n'aurait pu vous plaire si elle ne fût devenue claire et lumineuse, non pas étant elle-même la lumière, mais en contemplant votre divine lumière qui l'illumine, et en s'y attachant pour jamais, afin qu'elle ne dût ce qu'elle a de vie, et le bonheur de sa vie, qu'à votre seule et unique grâce, qui par un heureux changement l'a réunie à ce qui est incapable de changer jamais, c'est-à-dire à vous, mon Dieu, puisque vous seul êtes véritablement, et qu'en vous il n'y a point de différence entre vivre et vivre heureux, parce que vous êtes à vous-même votre propre béatitude.

CHAPITRE IV.

Dieu a fait les créatures par la plénitude de sa bonté, et non par le besoin qu'il eût d'elles.

Que manquerait-il donc, mon Dieu, à votre félicité qui consiste toute en vous-même, encore que toutes ces créatures ne fussent point, ou qu'elles demeurassent dans leur imperfection, puisque vous ne les avez pas créées par le besoin que vous eussiez d'elles, mais par la plénitude de votre bonté; et que vous ne les avez pas ramenées à la perfection de leur être pour accomplir par elles votre bonheur? Mais comme vous êtes tout parfait, leur imperfection vous déplaît, et vous les voulez rendre parfaites afin qu'elles vous puissent plaire, et non pas pour en tirer de l'avantage comme si étant imparfait vous aviez besoin de leur perfection pour être rendu parfait. Car votre Saint-Esprit était porté sur les eaux, et n'était pas porté par elles comme y prenant son repos, lui qui fait reposer en soi ceux sur qui il se repose. Mais votre volonté immuable et éternelle, et qui seule suffit à soi-même, était portée sur cette vie que vous aviez créée, et en qui ce n'est pas la même chose que de vivre et de vivre heureusement, puisqu'elle ne laisse pas de vivre, encore qu'elle soit flottante et couverte de ténèbres, et qu'elle ait besoin de se convertir à celui de qui elle tient son être, afin de chercher de plus en plus à vivre dans la source de la vie, et à voir la lumière dans sa lumière pour être rendue toute parfaite, toute éclatante, et toute heureuse.

CHAPITRE V.

De la Trinité.

Il me semble que j'aperçois comme en enigme la Trinité qui est vous-même, mon Dieu, lorsque je vois, Père tout-puissant, que vous avez fait par le principe qui est votre sagesse née de vous, et qui vous est égale et coéternelle, c'est-à dire que vous avez fait par votre Fils, le ciel et la terre. Or j'ai parlé fort au long de ce ciel du ciel, de cette terre invisible et informe, et de cet abîme ténébreux, qui aurait été sujet à tant d'égaremens et de défaillances dans sa nature spirituelle encore informe, s'il n'eût été réuni à celui de qui il tenait cette vie défectueuse qu'il avait, et si étant éclairé de lui il n'en eût reçu une nouvelle vie si belle et si éclatante, qu'il a été fait le ciel de ce ciel visible, lequel fut créé ensuite et placé entre les eaux. Ainsi, par ce nom de Dieu, je connaissais déjà le Père qui a fait toutes ces choses, et par le nom de principe je connaissais aussi le Fils par lequel il les a faites. Mais croyant, comme je le croyais, que mon Dieu était une Trinité, je cherchais d'en trouver la preuve dans les Écritures saintes, lorsque j'y ai vu que son Esprit était porté sur les eaux. Voilà la Trinité que j'adore, et que je reconnais pour mon Dieu, le Père, le Fils et le Saint Esprit, tous trois un seul Créateur de toutes les créatures.

CHAPITRE VI.

Pourquoi il est dit que l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux.

Mais, ô mon Dieu, qui êtes ma véritable lumière, permettez, s'il vous plaît, que mon esprit, qui ne peut m'enseigner de lui-même que la fausseté et le mensonge, s'approche de vous pour y trouver la vérité qu'il recherche. Dissipez les ténèbres qui l'environnent, et dites-moi, je vous en conjure, par la charité qui est la mère de tous les fidèles, dites-moi, je vous supplie, pourquoi, après que votre Écriture sainte a nommé ce ciel, cette terre invisible et informe, et ces ténèbres qui étaient répandues sur la face de l'abîme, elle nomme ensuite votre Esprit? Est ce qu'il était nécessaire pour le marquer de dire qu'il était porté sur quelque chose; et qu'ainsi il fallait auparavant parler de la chose sur laquelle il était porté? Car il n'était porté ni sur le Père ni sur le Fils; et l'on n'aurait pas pu dire qu'il aurait été porté, s'il n'avait été porté sur quelque chose. Mais pourquoi fallait-il qu'on en parlât en ces termes?

CHAPITRE VII.

Des effets du Saint-Esprit.

Que celui qui voudra pénétrer dans la raison de ce mystère suive s'il peut de la pointe de l'esprit le vol de votre apôtre, soit lorsqu'il dit : « Que votre charité est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné; » soit lorsqu'il nous instruit des choses spirituelles, et qu'il nous enseigne la voie suréminente de l'amour; soit enfin lorsqu'il fléchit les genoux devant votre majesté pour nous obtenir la grâce de connaître la science suréminente de la charité de Jésus-Christ. Et quand il aura bien considéré toutes ces choses, il comprendra pourquoi dès le commencement cet Esprit suréminent d'amour et de charité était porté sur les eaux. »

Mais à qui parlerai-je, et en quels termes parlerai-je du poids de la cupidité qui nous précipite dans l'abîme, et de la puissance de la charité qui nous en retire par votre Esprit qui était porté sur les eaux? A qui parlerai-je, et en quels termes parlerai-je, pour faire comprendre comment nous nous relevons? Car il n'y a point de lieux dans lesquels nous tombions, et d'où nous nous relevions : et ainsi qu'y a-t-il de plus semblable et de plus dissemblable tout ensemble? Ce sont nos affections, ce sont nos amours, c'est la corruption de notre esprit qui se laisse tomber dans cet abîme par l'amour des soins de la terre, et c'est la sainteté de votre Esprit qui nous en retire, et nous élève vers le ciel par l'amour de la seule véritable et éternelle tranquillité, afin que nous élevions en haut notre cœur vers vous, où réside cet Esprit adorable qui est porté sur les eaux, et que nous arrivions à la jouissance de ce bonheur suréminent, lorsque notre âme au partir de cette vie sera sortie de ces eaux des affections du monde qui n'ont rien de ferme ni de solide.

CHAPITRE VIII.

L'unique bonheur des anges et des hommes vient de leur union avec Dieu.

L'esprit angélique et l'âme de l'homme se sont éloignés de vous, et ont fait voir par leur chute

quel est ce profond abîme de ténèbres où seraient tombées toutes les créatures spirituelles, si dès le commencement vous n'eussiez fait la lumière en disant qu'elle fût faite; et qu'ainsi tous ces bienheureux esprits de votre céleste Jérusalem, qui demeurent dans l'obéissance qu'ils vous devaient, ne se fussent attachés à vous pour trouver leur repos dans votre Esprit-Saint, qui est porté immuablement sur toutes les choses muables. Autrement ce ciel du ciel même ne serait qu'un abîme ténébreux étant laissé à lui-même; au lieu que maintenant il est lumière par la lumière du Seigneur. Et vous faites assez voir, par la misérable inquiétude de ces esprits qui se sont éloignés de vous, et qui étant dépouillés de cette robe lumineuse dont vous les avez revêtus, sont retombés dans leurs ténèbres, quelle est l'excellence de la créature raisonnable, et combien vous l'avez faite grande et relevée, puisque tout ce qui est moins que vous ne suffit pas pour la rendre heureuse, et qu'ainsi elle ne saurait trouver sa félicité dans elle-même; car c'est vous qui, comme étant notre Dieu, illuminerez nos ténèbres; c'est vous seul qui nous revêtirez de lumière, et qui rendrez nos ténèbres aussi éclatantes que le soleil l'est en son midi.

Donnez-vous à moi, mon Dieu, donnez-vous à moi; car je vous aime; et si je ne vous aime pas assez, faites que je vous aime davantage. Je ne saurais juger combien il me manque d'amour pour en avoir assez, afin de me jeter avec ardeur entre vos bras, et ne m'en séparer jamais jusqu'à ce que ma vie soit toute cachée dans la lumière de votre visage. Tout ce que je sais, c'est que partout ailleurs qu'en vous je ne trouve que du dégoût et de la misère, non-seulement hors de moi-même, mais aussi dans moi-même, et toute abondance qui n'est pas mon Dieu, m'est une véritable indigence.

CHAPITRE IX.

Pourquoi il est dit seulement du Saint-Esprit qu'il était porté sur les eaux.

Mais le Père ou le Fils n'étaient-ils point aussi portés sur les eaux? Car si c'était en la manière qu'un corps est dans un lieu, le Saint-Esprit ne pouvait y être porté, non plus que le Père et le Fils. Que si c'est par l'éminence de la divinité, qui étant immuable est au-dessus de tout ce qui est muable, le Père, le Fils et le Saint-Esprit étaient donc tous trois portés sur les eaux. Pourquoi donc cela a-t-il seulement été dit de votre Saint-Esprit? Pourquoi n'a-t-il été dit que de lui seul, comme si ce qui n'est point un lieu eût été un lieu? C'est sans doute parce qu'il est dit aussi de lui seul que c'est votre don. Or c'est dans ce don que nous trouverons notre repos; c'est en lui que nous jouirons de vous, mon Dieu, qui êtes ce repos véritable de nos âmes, et notre véritable centre.

C'est où l'amour nous élève : et votre Esprit-Saint, qui est la bonté même, nous retire des portes de la mort. Nous n'avons besoin pour arriver à un si grand bien que d'une bonne volonté; et c'est elle qui nous fera jouir de cette paix divine qui surpasse toutes nos pensées. Le corps tend en son lieu par son propre poids, et le poids ne tend pas seulement en bas, mais au lieu qui lui est propre. Le feu tend en haut, et la pierre en bas, à cause que leur poids les porte vers le lieu qui leur est naturel. L'huile versée dans l'eau s'élève au-dessus de l'eau; et l'eau versée dans l'huile s'enfonce au-dessous de l'huile, parce que leur poids les porte vers le lieu qui leur est naturel. Toutes les choses qui son tirées de leur ordre sont agitées et inquiètes, et ne trouvent leur repos que lorsqu'elles rentrent dans l'ordre. Mon poids est mon amour; et en quelque lieu que j'aille, c'est lui qui m'y porte. C'est par votre Saint-Esprit, qui est votre don, que nous sommes enflammés et portés en haut : il nous embrase, et nous le suivons. Nous montons vers le ciel par une sainte élévation de notre cœur, et nous chantons le cantique mystérieux des degrés. Votre feu divin, ce feu qui n'est qu'amour et que charité, nous embrase, et nous le suivons. Nous nous élevons en haut pour aller jouir de la paix de la Jérusalem céleste; et mon âme est ravie d'entendre dire : « Nous irons à la maison du Seigneur. » C'est là où notre bonne volonté, qui n'est autre chose que votre amour, nous a établis; et nous n'avons rien à souhaiter que d'y demeurer éternellement.

CHAPITRE X.

Nous n'avons rien qui ne soit un don de Dieu.

Bienheureuse est la créature qui n'a jamais été que dans cet état, quoique par soi-même elle

n'y fût jamais arrivée, si aussitôt qu'elle fut faite, votre Saint-Esprit, qui est votre don, et qui est porté sur toutes les choses muables, ne l'eût élevée dans ce moment à cet éminent degré de bonheur où il vous a plu de l'appeler en disant : « Que la lumière soit faite, et elle fut faite. » Car quant à nous il y a de la distinction et de l'intervalle entre le temps auquel nous n'étions que ténèbres, et celui auquel nous sommes devenus lumière; au lieu qu'en ce qui regarde ces créatures intellectuelles, l'Écriture dit seulement ce qu'elles auraient été si Dieu ne les avait point illuminées. Elle parle d'elles comme si elles avaient été auparavant flottantes et environnées de ténèbres, pour nous apprendre que ce n'est point par elles-mêmes qu'elles n'ont point été telles, mais seulement parce qu'étant unies à vous, qui êtes la souveraine et immuable lumière, elles sont devenues lumière, au lieu que d'elles-mêmes elles n'auraient été que ténèbres. Que celui qui peut comprendre ces hautes vérités les comprenne; et que celui qui est incapable de les comprendre vous en demande l'intelligence. Car pourquoi s'adresser à moi, et me presser de leur faire entendre ce qu'ils ne peuvent entendre par eux-mêmes, comme si j'avais le pouvoir d'illuminer les hommes, et de faire ce qui est réservé à cette lumière véritable qui illumine tous les hommes qui viennent au monde?

CHAPITRE XI.

Qu'il y a dans l'homme quelques marques de la Trinité.

Qui est celui qui est capable de comprendre la toute-puissante Trinité? Et toutefois qui est l'homme qui n'en parle, encore qu'il ne la comprenne pas? Certes il y en a peu qui sachent ce qu'ils disent lorsqu'ils en parlent; et néanmoins ils ne laissent pas de contester et de disputer sur ce sujet, quoique ce soit un mystère qui ne se peut bien connaître que dans la tranquillité et la paix de l'âme. Mais je voudrais que les hommes considérassent attentivement en eux-mêmes ces trois choses, l'être, le connaître et le vouloir. Je sais bien qu'elles sont très éloignées et très différentes de la sainte Trinité: mais je les propose seulement afin qu'ils s'exercent à les méditer, et qu'ils découvrent et reconnaissent la distance infinie de cette imparfaite copie avec son divin original. Qu'ils considèrent donc en eux l'être, le connaître et le vouloir. Car je suis, je connais et je veux. Je suis ce qui connaît et ce qui veut : je connais que je suis et que je veux; et je veux être et connaître.

Je voudrais qu'ils considérassent comment notre âme est inséparable de ces trois choses, et comment elles ne font toutes trois ensemble qu'une même âme, une même vie et une même nature intelligente et raisonnable; et cependant il ne laisse pas d'y avoir entre elles de la distinction, quoique cette distinction ne fasse pas qu'elles puissent jamais être séparées. Que celui qui est capable de le comprendre le comprenne. Au moins n'y a-t-il personne qui ne se puisse représenter soi-même à soi-même. Que chacun prenne donc garde à ce qui se passe dans lui, qu'il le considère, et qu'il me le dise.

Mais lorsqu'il aura fait quelque considération et quelques réflexions sur ce sujet, qu'il ne s'imagine pas pour cela d'avoir compris quelle est cette essence immuable si élevée au-dessus de tout ce qui est, et qui est immuablement, qui connaît immuablement, et qui veut immuablement. Car qui est celui qui sera capable de concevoir, qui pourra exprimer en quelque sorte, et qui aura la témérité d'assurer si c'est à cause que ces trois choses, être, connaître et vouloir se trouvent en Dieu, qu'il y a en lui une trinité de personnes? ou si elles se trouvent toutes trois en chaque personne? ou enfin si c'est l'un et l'autre, la trinité des personnes étant fondée sur ce que ces trois choses sont en Dieu; et néanmoins chaque personne les possédant toutes trois, parce que l'unité féconde de cet être souverain fait, par une manière ineffable et incompréhensible, qu'avec simplicité et multiplicité tout ensemble, il est, il se connaît, et il jouit immuablement de soi-même, comme dans un cercle infini qui n'a point de bornes.

CHAPITRE XII.

Dieu fait en formant l'église ce qu'il a fait en formant le monde.

Passe plutôt outre, ma foi, dans la confession de cette auguste et adorable Trinité, et dis au Seigneur ton Dieu : « Saint, saint, saint, mon Seigneur et mon Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit : c'est en votre nom que nous sommes baptisés : et c'est en votre nom, Père, Fils et Saint-Esprit, que nous baptisons. Car ce n'est pas seu-

lement en créant cet univers, mais aussi en formant l'Église, qui est le monde nouveau, que vous avez fait, par Jésus-Christ votre Fils, un ciel et une terre, c'est-à-dire les spirituels et les parfaits, et ceux qui sont encore charnels et imparfaits. Ainsi notre terre avant que d'avoir reçu la forme qu'une doctrine toute céleste lui a donnée était invisible et informe, et nous étions ensevelis dans les ténèbres de l'ignorance, parce que vous avez châtié l'homme pour son péché, et que vos jugemens sont comme un profond abîme. »

Mais parce que votre Saint-Esprit était porté sur les eaux, votre miséricorde ne nous a pas abandonnés dans cette misère. Vous nous avez dit : « Que la lumière soit faite, » en disant : « Faites pénitence, car le royaume des cieux s'approche; faites pénitence, et que la lumière soit faite. » Et parce que notre âme était dans l'affliction et dans le trouble, nous nous sommes souvenus de vous, Seigneur, au bord du Jourdain, par la grâce que votre Fils, qui est cette montagne sainte, laquelle étant aussi élevée que vous s'est abaissée pour l'amour de nous, a fait découler dans nos âmes. Ainsi nos ténèbres nous ont fait horreur; nous nous sommes convertis à vous; la lumière a été faite : et comme autrefois nous n'étions que ténèbres, nous sommes maintenant lumière au Seigneur.

CHAPITRE XIII.

Que notre renouvellement n'est point parfait tant que nous sommes en cette vie.

Ce n'est encore néanmoins que par la foi, et non pas en voyant Dieu face à face, que nous sommes maintenant lumière, puisque c'est par l'espérance que nous acquérons le salut, et que l'espérance qui verrait ce qu'elle espère ne serait pas espérance. C'est encore un abîme qui appelle un autre abîme, selon les paroles du psaume, mais qui l'appelle au bruit de vos eaux; ceux qui instruisent les charnels et les imparfaits, qui sont proprement cet abîme, étant eux-mêmes encore un abîme, parce qu'ils ne sont pas entièrement parfaits. C'est pourquoi l'Apôtre même qui dit à quelques-uns de ceux qu'il avait instruits, qu'il ne leur avait pu parler comme à des personnes spirituelles, mais comme à des personnes charnelles, reconnaît qu'il n'est pas encore arrivé au lieu où il aspirait. Il oublie tout le passé pour ne porter ses pensées que vers l'avenir; il gémit sous le poids de la misère qui l'accable, et son âme est altérée du désir qu'elle a de jouir du Dieu vivant, comme un cerf soupire après l'eau des claires fontaines. Il est pressé de voir son âme couverte de cette maison éternelle qui l'attend dans les cieux, au lieu de cette maison de terre qui l'environne maintenant, et il s'écrie : Quand y arriverai-je? Et cependant, quoique selon cela, il tienne encore quelque chose de la qualité d'abîme, il appelle et il instruit un autre abîme plus profond, en disant : « Gardez-vous bien de vous conformer au siècle, mais reformez-vous en entrant dans un nouvel esprit. Ne soyez pas comme des enfans sans intelligence, mais soyez comme des enfans n'ayant non plus de malice qu'eux : et quant à l'intelligence, soyez comme des hommes parfaits. »

Il dit aux Galates : « O fous et insensés que vous êtes, qui vous a ensorcelés de la sorte? » Mais c'est le bruit de vos eaux que cet abîme fait entendre : c'est-à-dire que ce n'est point sa voix, mais la vôtre, mon Dieu, qui avez envoyé d'en haut votre Saint-Esprit par celui qui est monté dans le ciel, et qui a ouvert les digues des torrens de ses faveurs, afin de combler de joie par le débordement de ses eaux divines votre sainte et bienheureuse cité. C'est après elle que soupirait ce saint Apôtre, ce fidèle ami de l'époux. Et quoiqu'il portât déjà en soi les prémices de l'esprit, néanmoins gémissant en lui-même dans l'attente de l'adoption divine, qui devait mettre son corps aussi bien que son âme dans une liberté parfaite, il soupirait après votre ville sainte. Comme il était membre de l'Église sacrée qui est l'épouse de Jésus-Christ, il avait de la jalousie pour cette divine épouse. Comme il était ami de l'époux, il était jaloux de ses intérêts, et non pas des siens propres. Et ainsi c'est par la voix de vos torrens, selon le langage du psaume, et non par la sienne propre, qu'il appelle un autre abîme, savoir les imparfaits de votre Église, par lesquels il craint dans le transport de son zèle, que comme le serpent trompa Ève par sa finesse et par sa malice, il ne corrompe de même leur esprit, en les portant à violer la chasteté que nous devons conserver inviolable à notre Époux votre Fils unique. O combien éclatante sera la lumière de sa beauté toute céleste, lorsque nous le verrons face à face et tel qu'il est en

sa gloire, et que toutes nos larmes seront essuyées, ces larmes qui me sont devenues mon pain ordinaire le jour et la nuit, lorsqu'on me dit sans cesse : « Où est votre Dieu? »

CHAPITRE XIV.

L'âme est soutenue par l'espérance.

Et moi-même souvent je m'écrie : « Où êtes-vous, mon Dieu, où êtes-vous? » Et je respire un peu en vous, lorsque mon âme se répand en elle-même par la joie qu'elle ressent de confesser votre grandeur et de publier vos louanges; mais elle ne laisse pas d'être encore triste, parce qu'elle retombe bientôt dans les faiblesses et qu'elle devient un abîme, ou pour mieux dire elle reconnaît qu'elle est encore un abîme. Lorsqu'elle est en cet état, la foi que vous m'avez donnée pour conduire mes pas parmi ces ténèbres, lui dit : « Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu? Espère en Dieu, dont la parole est un flambeau allumé pour te conduire; espère et persévère jusqu'à ce que la nuit mère des impies soit passée, et que la colère du Seigneur le soit aussi. C'est cette colère dont nous étions les enfans, lorsque nous étions autrefois ténèbres; et nous portons encore les restes de ces ténèbres dans ce corps mort par le péché, jusqu'à ce que le jour vienne à paraître, et que les ombres soient dissipées. »

Espère en Dieu! Je me tiendrai présent, Seigneur, devant vous au point du jour, et en contemplant vos grandeurs je les publierai sans cesse : je me tiendrai devant vous au point du jour, et ainsi je verrai mon Dieu, le Dieu de mon salut, qui a vivifié nos corps mortels par le Saint-Esprit qui habite en nous, et qui par sa miséricorde était porté sur les replis les plus cachés de nos âmes toutes ténébreuses et toutes flottantes. C'est par lui que nous avons reçu dans le pèlerinage de cette vie la promesse et le gage d'être désormais lumière. C'est par lui que nous sommes sauvés dès ici-bas par l'espérance, et que d'enfans de la nuit et des ténèbres que nous étions auparavant, nous devenons enfans du jour et de la lumière. C'est vous seul, mon Dieu, qui dans la certitude des choses humaines pouvez faire la distinction des uns et des autres, parce que vous seul pénétrez le fond de nos cœurs, et appelez la lumière jour, et nommez les ténèbres nuit. Car qui peut, sinon vous, mettre de la différence entre nous? et qu'avons-nous que nous n'ayons point reçu de vous, nous qui avons été tirés d'une masse pour être des vases consacrés à votre honneur, dont d'autres ont été tirés pour être des vases de déshonneur et d'ignominie?

CHAPITRE XV.

Il compare l'Écriture sainte au firmament; et les anges aux eaux qui sont au-dessus du firmament.

Quel autre sinon vous, mon Dieu, a établi au-dessus de nous un firmament d'autorité, en nous donnant vos saintes et divines Écritures? Il est dit du ciel : « qu'il sera plié comme un livre, et qu'il est maintenant étendu sur nos têtes comme une peau. » Et vous savez, Seigneur, vous savez comment vous revêtîtes les hommes de peaux, lorsque le péché les rendit mortels : et ainsi cela nous marque que c'est par le ministère des hommes que vous nous avez donné vos Écritures, et que même leur autorité s'est augmentée par leur mort. Vous avez donc étendu comme une peau le firmament des livres sacrés qui contiennent ces paroles pleines d'une conformité si admirable, lesquelles vous nous avez données pour lois établies au-dessus de nos têtes, par l'entremise des hommes. Car l'autorité si puissante contenue dans ces paroles qu'ils nous ont annoncées de votre part, s'est étendue après leur mort avec beaucoup plus de force sur tout ce qui est sous le ciel, qu'il ne l'avait été durant leur vie, parce que vous n'aviez pas encore alors étendu comme une peau le ciel de ces saintes Écritures, et n'aviez pas répandu de tous côtés cette haute réputation qu'ils ont acquise par leur mort.

Faites-nous la grâce, Seigneur, de voir ce ciel qui est l'ouvrage de vos mains; dissipez de devant nos yeux les nuages dont vous le couvrez. C'est là où vous nous donnez ces instructions qui inspirent la sagesse aux humbles. Accomplissez, Seigneur, votre louange par la bouche des enfans qui ne savent pas parler, et qui sont encore à la mamelle. Car nous ne connaissons point d'autres livres qui, comme ceux-là, détruisent l'orgueil, et détruisent l'ennemi de votre grâce, lequel en défendant ses péchés résiste à sa réconciliation avec vous. Je n'ai jamais entendu, mon Dieu, de discours qui fussent si purs et si chastes, qui me persuadassent de telle sorte de vous confesser toutes mes

qui m'assujettissent avec douceur à me
re à votre joug, et qui m'invitassent à
vérer et à vous servir purement par le
tif de votre amour. Faites-moi la grâce,
out bon et tout-puissant, que je les en-
et accordez cette faveur à la soumission
eur rends, puisque vous ne les avez éta-
olidement que pour le bonheur de ceux
soumettent.

a d'autres eaux au-dessus de ce firma-
et ces eaux sont, comme je crois, ces
immortels qui sont exempts de toutes
uptions de la terre. Que ceux-là louent
om, Seigneur! Que ces hiérarchies de vos
qui sont élevées au-dessus des cieux, chan-
cessamment votre grandeur, eux qui ne
int obligés de considérer ce firmament
saintes Écritures pour entendre vos pa-
n les y lisant, puisqu'ils voient toujours
isage, et que sans l'aide des syllabes et
ts qui ont besoin de temps pour se faire
re, ils lisent dans vous-même ce que votre
le volonté désire d'eux; ils le lisent, ils
ssent et ils l'aiment. Ils lisent toujours,
qu'ils lisent ne passe jamais, parce que
immuable stabilité de vos conseils qu'ils
sans cesse, et qu'ils ne lisent que pour
sser et pour l'aimer. Leur livre ne se
point et ne se fermera jamais, parce que
eur êtes vous-même ce livre, et que vous
z éternellement; et vous les avez placés
sus de ce firmament que vous avez établi
sus de la faiblesse des peuples qui sont
terre, c'est-à-dire au-dessus des Écritures
us avez données par une bonté et une
corde infinie, ayant voulu vous faire con-
à nous par des paroles passagères et
relles, vous qui avez créé les temps. Car
miséricorde, Seigneur, est dans le ciel, et
vérité s'élève jusqu'aux nuées : or les
passent, mais le ciel demeure. Les prédi-
s de votre parole qui sont ces nuées, pas-
e cette vie en une autre, mais votre Écri-
ainte, qui est ce ciel, s'étend sur tous les
s jusques à la fin des siècles.

iel même et la terre passeront, mais votre
, Seigneur, ne passera point. Car la peau
liée, et l'herbe sur laquelle elle est étendue
a avec toute sa beauté, au lieu que votre
, qui est votre Verbe, subsiste éternelle-
ment. Maintenant que nous ne le voyons qu'à travers l'obscurité des nuées, qui sont les prédicateurs qui nous l'annoncent, et dans le miroir de ce ciel mystérieux, qui est l'Écriture, nous ne le connaissons pas tel qu'il est, parce qu'encore que nous soyons aimés de Jésus-Christ, votre fils notre Seigneur, nous ne voyons pas clairement ce que nous ferons après cette vie. Il nous a regardés, à travers sa chair mortelle, comme l'époux du cantique à travers les barreaux, pour nous attirer à lui; ses caresses nous ont enflammés de son amour, et nous courons après l'odeur de ses parfums. Mais lorsqu'il paraîtra dans sa gloire, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons dans toute l'étendue de ce qu'il est. Faites-nous la grâce, Seigneur, de le voir ainsi tel qu'il est, et qu'il ne nous paraît pas encore.

CHAPITRE XVI.

Nul ne connaît Dieu aussi parfaitement comme il se connaît soi-même.

Vous, mon Dieu, qui seul n'aviez rien en vous qui puisse parler et cesser d'être, vous êtes aussi le seul qui avez la véritable et entière connaissance de tout ce que vous êtes, parce que vous êtes immuablement, et que vous connaissez immuablement, et que vous voulez immuablement. Votre essence connaît et veut immuablement. Votre connaissance est et veut immuablement. Votre volonté est et connaît immuablement. Et vous ne trouvez pas qu'il soit juste, qu'ainsi que la lumière immuable se connaît elle-même, elle soit de même connue par cette créature muable et changeante qui en est illuminée. C'est pourquoi mon âme est devant vous comme une terre sans eau, parce qu'ainsi qu'elle ne peut s'illuminer elle-même par soi-même, elle ne peut aussi se rassasier elle-même d'elle-même. Car comme nous verrons la lumière dans votre lumière, ainsi la source de la vie ne se trouve qu'en vous seul.

CHAPITRE XVII.

De quelle sorte on peut entendre la création de la mer et de la terre.

Qui est celui qui a rassemblé en un même lieu, et comme uni en un même corps, toutes les eaux amères qui sont les enfans de ce siècle? Car encore qu'elles soient agitées par une innom-

brable diversité de soins, elles ne laissent pas d'avoir toutes un même but, qui est la félicité temporelle et passagère de cette vie. Et qui serait celui-là sinon vous, Seigneur, qui avez commandé que les eaux se rassemblassent en un même lieu, et que la terre sèche et altérée de votre grâce vînt à paraître? Oui, Seigneur, cette mer vous appartient : c'est vous qui l'avez faite, comme ce sont vos mains qui ont fait paraître la terre, puisque ce n'est pas l'amertume des volontés, mais l'amas des eaux qui porte le nom de mer. Car c'est vous qui réprimez les désirs déréglés des âmes, qui prescrivez les bornes jusqu'où ces eaux turbulentes et agitées peuvent arriver, et qui faites que leurs flots impétueux se rompent et se brisent en eux-mêmes. Ainsi, c'est vous qui formez la mer du monde, non que vous soyez l'auteur de ces désordres, mais parce que c'est vous qui les réglez par l'ordre de cet empire absolu que vous avez sur toutes choses.

Mais quant à ces âmes altérées de votre grâce, qui sont toujours exposées à vos yeux divins, et que vous avez séparées d'avec cette mer par une fin toute différente qu'elles se proposent, qui est votre amour, vous les arrosez en secret d'une douce pluie, afin que cette terre porte ses fruits, et elle les porte; et ensuite de vos commandemens notre âme produit à son Dieu et à son maître des œuvres de miséricorde selon son espèce, faisant voir l'amour qu'elle porte à son prochain par le secours qu'elle lui donne en ses nécessités temporelles, et conservant en soi la semence qui lui fait aimer son semblable, parce que notre compassion à secourir les affligés procède du sentiment que nous avons de notre propre misère, qui fait que nous les assistons en la même sorte que nous voudrions qu'ils nous assistassent si nous en avions le même besoin, non-seulement aux choses faciles, qui sont comme des herbes qui viennent de semence, mais aussi par force d'un puissant secours, qui est comme un arbre qui porte des fruits; c'est-à-dire en arrachant d'entre les bras des puissances par une assistance généreuse ceux qu'ils oppriment, et en les mettant à couvert de leur violence sous l'abri d'une juste et vigoureuse protection.

CHAPITRE XVIII.

Que les justes se peuvent comparer à des astres; et de la différence des dons de Dieu.

Je vous conjure, Seigneur, qu'en cette sui[te] et selon ce que vous agissez si puissamment d[ans] les âmes en les remplissant de joie et de f[orce] pour vous servir, la vérité naisse de la terre, [et que] la justice nous regarde du haut du ciel, et q[u'il] se fasse des astres dans le firmament. Partag[eons] notre pain avec les pauvres, recevons dans [nos] maisons ceux qui n'ont point de retraite, [re]vêtons les nus, et ne méprisons pas ceux [qui] sont d'une même nature que nous.

Après que ces fruits seront nés en notre te[rre], prenez plaisir, Seigneur, à les regarder, afin [que] nous fassions éclater en sa saison la lumière [que] vous nous aurez donnée, et que par ces prem[iers] fruits de nos bonnes œuvres, nous nous r[en]dions dignes d'être élevés à la connaissance [de] votre contemplation, et nous paraissions dan[s le] monde comme des astres attachés au firmam[ent] de vos saintes Écritures.

C'est là que vous nous apprenez à conn[aître] la différence qu'il y a entre les choses int[elli]gibles et les sensibles, comme entre le jour e[t la] nuit; ou entre les âmes, dont les unes se [plai]sent aux choses intelligibles, et les autres [aux] sensibles, afin que ce ne soit plus seule[ment] vous qui, dans le secret de votre connaissan[ce], comme avant la création du firmament, divi[siez] la lumière d'avec les ténèbres; mais que c[eux] qui sont animés de votre Esprit, et qui par l['ef]fusion de votre grâce dans le monde, s[ont] placés et rangés par ordre dans ce même fir[ma]ment, éclairent aussi la terre, fassent la dist[inc]tion d'entre le jour et la nuit, et marque[nt la] différence des temps, parce que l'ancienne [loi] est passée pour faire place à la nouvelle, [que] notre salut est plus proche que lorsque n[ous] avons commencé de croire, que la nuit a céd[é au] jour qui s'est approché, et que vous béni[ssez] l'année et la couronnerez de vos biens, lors[que] vous enverrez des ouvriers dans votre mois[son] où d'autres ont déjà travaillé quand elle a [été] semée, et que vous en enverrez aussi dans [une] autre moisson qui ne se recueillera qu'à la [fin] des siècles.

Ainsi vous accomplissez les vœux du juste, [et] vous bénissez ses jours. Mais quant à vous [...]

rs le même, et vous conservez et
ìreté, dans nos années qui ne fini-
, nos années volantes et passagè-
r votre conseil éternel vous distri-
tains temps sur la terre les biens
ous donnez à l'un par votre Es-
le de sagesse, qui ressemble à un
gard de ceux qui se plaisent à voir la
re de la vérité, comme dans la nais-
beau jour : vous donnez à un autre
e Esprit, la parole de science, qui
l'astre de la nuit; à un autre la
ıtre le pouvoir de guérir les mala-
utre le don de faire des miracles;
elui de prophétie; à un autre celui
les esprits; à un autre celui des
: toutes ces diverses grâces sont
nt d'étoiles formées par un seul et
t, qui distribue ses dons à chacun
i plaît, et fait reluire et éclater ses
le bien et l'avantage de vos élus.
a tant de différence entre cette lu-
gesse qui se rencontre dans le plein
ii parlé, et entre cette parole de
s laquelle sont compris tous les sa-
signes sacrés que Dieu a changés
nps comme une lune, et ces autres
i mis au rang des étoiles, que ces
ont, en comparaison du premier, que
ement d'une nuit. Mais ils sont né-
eux à qui votre grand serviteur Paul
r comme à des hommes spirituels,
ent comme à des hommes charnels,
t parler le langage de la sagesse avec

me terrestre qui est petit en Jésus-
omme un enfant à la mamelle, ne
e tout-à-fait abandonné de lumière
où il est encore, mais il faut qu'il se
la clarté de la lune et des étoiles,
qu'il soit assez fort pour manger
solides, et que ses yeux soient assez
regarder le soleil. Vous, mon Dieu,
agesse infinie, vous nous instruisez
firmament de vos saintes Écritures,
s discernions toutes choses par une
n admirable, quoique nous ne
re sinon qu'au travers des figures,
ujets à la loi du temps, nous soyons
ns les bornes des ans et des jours.

CHAPITRE XIX.

Moyens d'arriver à la perfection.

« Mais auparavant, dit le Seigneur, lavez-vous, nettoyez-vous et purifiez vos âmes de toutes leurs taches, afin que n'étant plus souillés de la corruption du péché, vous paraissiez devant mes yeux ainsi qu'une bonne terre. Apprenez à faire de bonnes œuvres. Rendez justice à l'orphelin, et maintenez le droit de la veuve, afin que cette terre de vos cœurs produise des herbes en abondance et des arbres fertiles en fruits. Venez et que je vous instruise, dit le Seigneur, afin de vous rendre des astres dans le firmament du ciel, et que vous éclairiez la terre. »

Ce riche de l'Évangile demanda au bon maître ce qu'il devait faire pour acquérir la vie éternelle. Que ce bon maître, qu'il croyait n'être qu'un homme, et qui est bon parce qu'il est Dieu, lui dise : « Que s'il veut arriver à la vie, il faut qu'il observe les commandemens; qu'il fuie la corruption du péché; qu'il ne soit ni homicide, ni adultère, ni larron, ni faux témoin, afin de paraître ainsi qu'une bonne terre, et que de là naisse le respect envers les parens, et la charité envers le prochain. » — « J'ai fait toutes ces choses, » répondit-il.

Et d'où procèdent donc tant d'épines si cette terre porte de bons fruits? Va, arrache ces buissons épais de l'avarice; vends tout ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu seras comblé de biens, et auras un trésor dans le ciel; et suis le Seigneur si tu veux être parfait et du nombre de ceux qu'il instruit dans la divine sagesse, lui qui connaît la distinction qu'il faut apporter entre le jour et la nuit, et qui te la fera aussi connaître, afin que tu trouves place entre les astres du firmament : ce qui n'arrivera jamais si ton cœur n'y est; et ton cœur n'y sera jamais si ton trésor n'y est, ainsi que tu l'as appris de ce bon maître. Mais cette terre stérile s'attrista de ce langage, et les épines étouffèrent la semence de la parole de Dieu.

Quant à vous, race choisie, âmes saintes, qui êtes les faibles du monde, vous qui avez tout abandonné pour suivre votre Seigneur, allez avec lui et confondez les puissans du siècle. Que vos pieds purs et sans tache marchent après votre maître, et reluisez dans le firmament, afin que les cieux annoncent sa gloire en mettant diffé-

rence entre la lumière des parfaits, qui ne le sont pas encore néanmoins autant que les anges, et les ténèbres des imparfaits et des petits, qui ne laissent pas de lui être chers. Luisez sur toute la terre, et que ce jour tout enflammé des rayons de ce soleil qui est au-dessus des cieux, annonce au jour, c'est-à-dire aux parfaits, la parole de sagesse, et que la nuit que la lune éclaire annonce à la nuit, c'est-à-dire aux petits et imparfaits, la parole de science.

La lune et les étoiles luisent dans la nuit, et la nuit ne les obscurcit pas, puisqu'au contraire elles l'illuminent autant qu'elle est capable d'être illuminée. Car comme si Dieu eût dit : « Que des astres soient créés dans le firmament du ciel, » lorsqu'il lui plut de former l'Église, on entendit soudain un grand bruit venant d'en haut, tel qu'un tourbillon violent, et l'on vit comme des langues de feu, qui en se divisant s'arrêtèrent sur la tête de chacun de ceux qui étaient présens : ainsi les astres ayant la parole de vie furent créés dans le firmament du ciel. Courez partout, feux sacrés, feux admirables; car vous êtes la lumière du monde. Celui auquel vous êtes unis et qui est monté dans le ciel vous y fait monter après lui : courez donc, et faites-vous connaître à toutes les nations du monde.

CHAPITRE XX.

Sens mystique de ces paroles de la Genèse : Que les eaux produisent les reptiles et les oiseaux.

Faites aussi, astres saints, que la mer conçoive; qu'elle soit féconde en bonnes œuvres, et que les eaux produisent les reptiles des âmes vivantes. Car en séparant ce qui est pur et précieux d'avec ce qui est impur, vous êtes devenus comme la bouche de Dieu; et c'est par vous qu'il a dit que les eaux produisent, non pas des âmes vivantes ainsi que la terre, mais des reptiles des âmes vivantes et des oiseaux volans sur la terre. Car vos sacremens, mon Dieu, se sont répandus par les œuvres des saints vos fidèles serviteurs, et se sont coulés à travers les flots des tentations de ce siècle, afin d'instruire les peuples dans la connaissance de votre nom, et les renouveler par le baptême.

Il s'est fait ainsi de grandes merveilles, comme de grandes baleines; et la voix de vos ambassadeurs a volé sur toute la terre, sous le ciel et le firmament de votre Écriture sainte, qu'ils se proposaient comme une autorité inviolable sou[s] la protection de laquelle ils volaient de quelqu[e] côté qu'ils allassent; car il n'y a point de na-tion ni de pays qui n'ait entendu leur voix, puisque le son de leurs paroles a passé jusqu'aux extrémités du monde par la force et par l'éten-due que vous leur avez donnée en les bénissant.

Ne me trompé-je point en parlant ainsi, [et] n'est-ce point confondre des choses distinctes q[ue] d'attribuer aux mêmes personnes les connais-sances claires qui appartiennent au firmament, et les œuvres corporelles qui se font dans cette mer agitée du monde qui est sous ce même fir-mament? Mais nous voyons que les choses dont les connaissances sont certaines et bornées, [et] qui ne peuvent se multiplier comme par une espèce de génération, telles que sont les lu-mières de la sagesse et de la science, produisent plusieurs opérations corporelles toutes diffé-rentes, dont les unes procèdent des autres, [et] multiplient par votre bénédiction, mon Dieu, q[ui] consolez quand il vous plaît le dégoût que nous avons de la faiblesse et de l'imperfection de n[os] sens mortels, en faisant qu'une même chose que notre esprit ne comprend que d'une sorte soit néanmoins exprimée et figurée en diverses manières par des signes corporels.

Ce sont donc les eaux qui ont produit ces choses, mais par votre parole; c'est-à-dire q[ue] ce sont les peuples qui, dans les besoins où [ils] se sont trouvés réduits par l'éloignement de votre éternelle vérité, ont donné l'origine à ces signes corporels, mais par votre Évangile. Ces eaux ont poussé hors d'elles-mêmes toutes ces choses parce que l'amertume dans laquelle elles lan-guissaient a été cause qu'elles en ont procédé par le moyen de votre parole divine.

Or elles sont toutes belles, d'autant que c'est vous qui les avez faites; mais vous êtes incom-parablement plus beau, ô divin auteur de toutes choses. Que si Adam, par sa chute, ne s'était point éloigné de vous, on n'aurait point vu sor-tir de lui, comme une eau salée et amère, tout[e] cette race des hommes dont la curiosité n'a point de bornes, dont la vanité s'emporte à tout vent et dont l'intempérance n'a jamais d'arrêt. E[t] ainsi il n'aurait pas été nécessaire que ceux q[ui] dispensent votre vérité employassent corporel-lement et sensiblement tant de paroles allégo-riques et tant de signes mystérieux, pour tra-

à la conversion de tant de peuples infidèles s par ce grand amas d'eaux amères, d'où ortis les poissons et les oiseaux.

st ce que j'entends maintenant par les pois-t les oiseaux, savoir, les premiers moyens on se sert pour instruire les hommes et les ttir aux sacremens corporels. Mais après s ne pourraient passer plus outre pour s'a-r vers le salut, si leurs âmes ne recevaient ouvelle vie par votre Esprit, afin de s'élever le par degrés encore plus haut; et si après première grâce, que les paroles prononcées le baptême leur ont procurée, elles n'aspi-t à la perfection des vertus.

CHAPITRE XXI.

nterprétation allégorique des animaux terrestres.

ısi ce n'est plus une mer profonde, mais me terre qui, étant séparée par votre pa-les eaux amères de cette mer, produit, non s reptiles des âmes vivantes et des oiseaux, une âme qui est vivante, puisqu'elle n'a besoin du baptême comme les païens, et le elle-même en avait besoin lorsqu'elle ensevelie sous les eaux de cette mer, parce ne saurait plus entrer au royaume du ciel par cette mer, depuis le temps que vous établie pour y entrer. Et cette âme dont je ne cherche point, pour se fortifier dans la voir des merveilles extraordinaires : elle point du nombre de ceux qui ne sauraient s'ils ne voient des prodiges et des mi-, parce qu'étant déjà une terre fidèle, elle parée des eaux de cette mer que l'infidélité amères, et que le don des langues et autres ables ne sont pas donnés pour l'édification dèles, mais des infidèles.

te même terre, que vous avez fondée en nt au-dessus de l'eau, n'a point besoin de espèce d'oiseaux que les eaux ont produite otre Verbe. Faites-lui, mon Dieu, entendre parole, cette parole que vos Apôtres, qui ros ambassadeurs, ont annoncée. Car tout e nous pouvons faire est de raconter les eilles qu'ils opèrent; mais c'est vous qui z en eux afin qu'ils puissent produire une ivante.

st cette terre mystique qui l'a produite, u'elle est la cause que vos ministres pro-nt ces effets en elle ainsi que cette mer, qui est l'infidélité, a été cause de ces reptiles des âmes vivantes dont j'ai parlé, et des oiseaux qui volent sous le firmament du ciel, dont cette même terre n'a plus maintenant de besoin, encore que sur cette table que vous avez préparée pour les fidèles, elle mange ce poisson mystérieux tiré du milieu de cette mer, et qui en a été tiré pour nourrir la terre; et les oiseaux dont j'ai parlé, qui procèdent de cette mer, ne laissent pas de se multiplier sur la terre.

Car encore que l'infidélité des hommes ait été la première cause qui ait nécessité l'annonce de l'Évangile, ceux qui portent cette divine parole ne laissent pas d'exhorter aussi les fidèles, et de répandre tous les jours sur eux mille et mille bénédictions. Mais il est sans doute que l'âme vivante tire son origine de cette terre, puisqu'il ne sert qu'aux fidèles de renoncer à l'amour du siècle pour faire revivre en vous leur âme qui était morte, mon Dieu, en vivant dans les délices mortelles. Je dis mortelles, car il n'y a que vous seul qui soyez les véritables et immortelles délices d'un cœur pur et chaste.

Que vos ministres, Seigneur, cultivent donc cette terre, qui sont les fidèles, d'une autre manière qu'ils ont agi envers les païens figurés par ces eaux d'infidélité, auxquels en prêchant votre parole, ils parlaient par des miracles, et ne leur proposaient les mystères que comme voilés et couverts d'obscurités, afin que l'ignorance qui est la mère de l'admiration les remplit d'étonnement, en voyant des merveilles si extraordinaires, et dont ils ne pouvaient comprendre la cause. Car c'est ainsi qu'il faut donner entrée dans la foi aux enfans d'Adam, qui vous ayant oublié se cachent pour éviter votre présence, et deviennent un abîme. Que vos ministres, dis-je, cultivent vos fidèles, ainsi qu'une bonne terre séparée du gouffre de cet abîme; et que leur vie soit si parfaite et si sainte, qu'elle leur serve d'exemple et les excite à les imiter.

Car on ne doit pas seulement les écouter, mais il faut pratiquer ce qu'ils enseignent, lorsqu'ils disent : « Cherchez le Seigneur, et votre âme sera vivante, et fera que cette terre produira une âme vivante. Ne vous conformez pas au siècle, et n'y prenez point de part, afin que votre âme vive en le fuyant, comme elle mourrait en le recherchant. Renoncez à la fierté naturelle de l'orgueil, aux molles voluptés de la chair,

rence entre la lumière des parfaits, qui ne le sont pas encore néanmoins autant que les anges, et les ténèbres des imparfaits et des petits, qui ne laissent pas de lui être chers. Luisez sur toute la terre, et que ce jour tout enflammé des rayons de ce soleil qui est au-dessus des cieux, annonce au jour, c'est-à-dire aux parfaits, la parole de sagesse, et que la nuit que la lune éclaire annonce à la nuit, c'est-à-dire aux petits et imparfaits, la parole de science.

La lune et les étoiles luisent dans la nuit, et la nuit ne les obscurcit pas, puisqu'au contraire elles l'illuminent autant qu'elle est capable d'être illuminée. Car comme si Dieu eût dit : « Que des astres soient créés dans le firmament du ciel, » lorsqu'il lui plut de former l'Église, on entendit soudain un grand bruit venant d'en haut, tel qu'un tourbillon violent, et l'on vit comme des langues de feu, qui en se divisant s'arrêtèrent sur la tête de chacun de ceux qui étaient présens : ainsi les astres ayant la parole de vie furent créés dans le firmament du ciel. Courez partout, feux sacrés, feux admirables ; car vous êtes la lumière du monde. Celui auquel vous êtes unis et qui est monté dans le ciel vous y fait monter après lui : courez donc, et faites-vous connaître à toutes les nations du monde.

CHAPITRE XX.

Sens mystique de ces paroles de la Genèse : Que les eaux produisent les reptiles et les oiseaux.

Faites aussi, astres saints, que la mer conçoive ; qu'elle soit féconde en bonnes œuvres, et que les eaux produisent les reptiles des âmes vivantes. Car en séparant ce qui est pur et précieux d'avec ce qui est impur, vous êtes devenus comme la bouche de Dieu ; et c'est par vous qu'il a dit que les eaux produisent, non pas des âmes vivantes ainsi que la terre, mais des reptiles des âmes vivantes et des oiseaux volans sur la terre. Car vos sacremens, mon Dieu, se sont répandus par les œuvres des saints vos fidèles serviteurs, et se sont coulés à travers les flots des tentations de ce siècle, afin d'instruire les peuples dans la connaissance de votre nom, et les renouveler par le baptême.

Il s'est fait ainsi de grandes merveilles, comme de grandes baleines ; et la voix de vos ambassadeurs a volé sur toute la terre, sous le ciel et le firmament de votre Écriture sainte, qu'ils se proposaient comme une autorité inviola
la protection de laquelle ils volaient de
côté qu'ils allassent ; car il n'y a poin
tion ni de pays qui n'ait entendu leu
puisque le son de leurs paroles a passé ju
extrémités du monde par la force et pa
due que vous leur avez donnée en les bé

Ne me trompé-je point en parlant a
n'est-ce point confondre des choses distin
d'attribuer aux mêmes personnes les
sances claires qui appartiennent au firm
et les œuvres corporelles qui se font da
mer agitée du monde qui est sous ce m
mament ? Mais nous voyons que les cho
les connaissances sont certaines et bor
qui ne peuvent se multiplier comme
espèce de génération, telles que sont
mières de la sagesse et de la science, pro
plusieurs opérations corporelles toute
rentes, dont les unes procèdent des aut
multiplient par votre bénédiction, mon D
consolez quand il vous plaît le dégoût q
avons de la faiblesse et de l'imperfectio
sens mortels, en faisant qu'une mêm
que notre esprit ne comprend que d'un
soit néanmoins exprimée et figurée en
manières par des signes corporels.

Ce sont donc les eaux qui ont pro
choses, mais par votre parole ; c'est-à-
ce sont les peuples qui, dans les besoin
se sont trouvés réduits par l'éloignement
éternelle vérité, ont donné l'origine à ce
corporels, mais par votre Évangile. C
ont poussé hors d'elles-mêmes toutes ce
parce que l'amertume dans laquelle el
guissaient a été cause qu'elles en ont
par le moyen de votre parole divine.

Or elles sont toutes belles, d'autant
vous qui les avez faites ; mais vous ête
parablement plus beau, ô divin auteur d
choses. Que si Adam, par sa chute, n
point éloigné de vous, on n'aurait poin
tir de lui, comme une eau salée et amèr
cette race des hommes dont la curiosité n
de bornes, dont la vanité s'emporte à to
et dont l'intempérance n'a jamais d'a
ainsi il n'aurait pas été nécessaire que
dispensent votre vérité employassent c
lement et sensiblement tant de parole
riques et tant de signes mystérieux, p

à la conversion de tant de peuples infidèles
; par ce grand amas d'eaux amères, d'où
rtis les poissons et les oiseaux.

t ce que j'entends maintenant par les pois-
: les oiseaux, savoir, les premiers moyens
n se sert pour instruire les hommes et les
tir aux sacremens corporels. Mais après
ne pourraient passer plus outre pour s'a-
vers le salut, si leurs âmes ne recevaient
uvelle vie par votre Esprit, afin de s'élever
: par degrés encore plus haut; et si après
remière grâce, que les paroles prononcées
: baptême leur ont procurée, elles n'aspi-
à la perfection des vertus.

CHAPITRE XXI.

erprétation allégorique des animaux terrestres.

i ce n'est plus une mer profonde, mais
ıe terre qui, étant séparée par votre pa-
s eaux amères de cette mer, produit, non
; reptiles des âmes vivantes et des oiseaux,
ıne âme qui est vivante, puisqu'elle n'a
esoin du baptême comme les païens, et
: elle-même en avait besoin lorsqu'elle
ısevelie sous les eaux de cette mer, parce
ıe saurait plus entrer au royaume du ciel
ır cette mer, depuis le temps que vous
établie pour y entrer. Et cette âme dont je
ıe cherche point, pour se fortifier dans la
voir des merveilles extraordinaires : elle
oint du nombre de ceux qui ne sauraient
s'ils ne voient des prodiges et des mi-
parce qu'étant déjà une terre fidèle, elle
arée des eaux de cette mer que l'infidélité
nères, et que le don des langues et autres
bles ne sont pas donnés pour l'édification
èles, mais des infidèles.

e même terre, que vous avez fondée en
ıt au-dessus de l'eau, n'a point besoin de
spèce d'oiseaux que les eaux ont produite
re Verbe. Faites-lui, mon Dieu, entendre
parole, cette parole que vos Apôtres, qui
s ambassadeurs, ont annoncée. Car tout
nous pouvons faire est de raconter les
lles qu'ils opèrent; mais c'est vous qui
en eux afin qu'ils puissent produire une
vante.

: cette terre mystique qui l'a produite,
'elle est la cause que vos ministres pro-
: ces effets en elle ainsi que cette mer, qui est l'infidélité, a été cause de ces reptiles des âmes vivantes dont j'ai parlé, et des oiseaux qui volent sous le firmament du ciel, dont cette même terre n'a plus maintenant de besoin, encore que sur cette table que vous avez préparée pour les fidèles, elle mange ce poisson mystérieux tiré du milieu de cette mer, et qui en a été tiré pour nourrir la terre; et les oiseaux dont j'ai parlé, qui procèdent de cette mer, ne laissent pas de se multiplier sur la terre.

Car encore que l'infidélité des hommes ait été la première cause qui ait nécessité l'annonce de l'Évangile, ceux qui portent cette divine parole ne laissent pas d'exhorter aussi les fidèles, et de répandre tous les jours sur eux mille et mille bénédictions. Mais il est sans doute que l'âme vivante tire son origine de cette terre, puisqu'il ne sert qu'aux fidèles de renoncer à l'amour du siècle pour faire revivre en vous leur âme qui était morte, mon Dieu, en vivant dans les délices mortelles. Je dis mortelles, car il n'y a que vous seul qui soyez les véritables et immortelles délices d'un cœur pur et chaste.

Que vos ministres, Seigneur, cultivent donc cette terre, qui sont les fidèles, d'une autre manière qu'ils ont agi envers les païens figurés par ces eaux d'infidélité, auxquels en prêchant votre parole, ils parlaient par des miracles, et ne leur proposaient les mystères que comme voilés et couverts d'obscurités, afin que l'ignorance qui est la mère de l'admiration les remplit d'étonnement, en voyant des merveilles si extraordinaires, et dont ils ne pouvaient comprendre la cause. Car c'est ainsi qu'il faut donner entrée dans la foi aux enfans d'Adam, qui vous ayant oublié se cachent pour éviter votre présence, et deviennent un abîme. Que vos ministres, dis-je, cultivent vos fidèles, ainsi qu'une bonne terre séparée du gouffre de cet abîme; et que leur vie soit si parfaite et si sainte, qu'elle leur serve d'exemple et les excite à les imiter.

Car on ne doit pas seulement les écouter, mais il faut pratiquer ce qu'ils enseignent, lorsqu'ils disent : « Cherchez le Seigneur, et votre âme sera vivante, et fera que cette terre produira une âme vivante. Ne vous conformez pas au siècle, et n'y prenez point de part, afin que votre âme vive en le fuyant, comme elle mourrait en le recherchant. Renoncez à la fierté naturelle de l'orgueil, aux molles voluptés de la chair,

et à la curiosité qui prend faussement le nom de science, afin que vos passions soient semblables à des bêtes farouches apprivoisées, à des animaux domptés, et à des serpens sans venin. Car ces choses nous figurent les mouvemens de l'âme; le faste de la vanité, le plaisir de l'impureté, et le venin de la curiosité étant des mouvemens d'une âme morte, mais qui n'est pas tellement morte qu'elle soit privée de tout mouvement, parce que comme elle meurt en s'éloignant de la source de la vie, elle se trouve emportée par le torrent du siècle auquel elle se conforme.

Or votre parole, mon Dieu, est la source de la vie éternelle laquelle ne s'écoule point. C'est pourquoi vos saintes Écritures nous défendent de nous en éloigner, lorsqu'elles nous disent: « Ne vous conformez pas au siècle, afin que notre terre étant rendue féconde par cette source de vie, elle produise une âme vivante, une âme chaste et pure, qui suive les enseignemens de votre divine parole, selon que vos saints évangélistes nous l'ont enseignée, en imitant les imitateurs de votre Christ. » Et c'est ainsi que l'on peut entendre ces termes de la Genèse, selon son espèce, parce que les hommes se portent facilement à imiter leurs semblables et ceux pour qui ils ont de l'affection. C'est pourquoi Jésus-Christ s'est voulu faire homme, afin de nous pouvoir dire: « Soyez semblables à moi, puisque je suis semblable à vous. »

Ainsi les bêtes farouches deviendront bonnes étant apprivoisées, et faisant connaître leur bonté par la douceur de leurs actions. Car vous avez donné ce précepte: « Faites toutes vos actions avec douceur, et vous serez aimé de tout le monde. » Les autres animaux deviendront bons, » étant si modérés qu'ils ne se trouveront pas mieux pour avoir de quoi se nourrir, ni plus mal pour en manquer; et enfin, les serpens aussi deviendront bons, n'ayant point de venin pour faire mal, mais de la prudence pour s'empêcher d'en recevoir, et ne considérant les secrets et les beautés de la nature, qu'autant qu'il est nécessaire pour comprendre par les choses temporelles celles qui sont éternelles. Car ces passions de l'âme qui sont ces animaux, servent à l'esprit lorsque nous les empêchons de s'emporter à des impétuosités et à des saillies qui nous pourraient donner la mort, et qu'ainsi elles deviennent bonnes.

CHAPITRE XXII.

Une âme renouvelée par la grâce tire sa conduite de Dieu.

Voilà de quelle sorte, mon Dieu et mon Créateur, lorsque nous retirons nos affections de l'amour du siècle qui nous faisait mourir en vivant, et que notre âme commence de vivre en vivant bien, et en accomplissant cette parole de votre Apôtre: « Ne vous conformez pas au siècle, » il arrive ce que vous dites ensuite par le même apôtre: « Mais reformez-vous en nouveauté d'esprit; » ce qui n'est plus être fait selon son espèce, comme il est dit en parlant des bêtes, parce qu'en ce degré plus élevé de vertu et de sainteté, l'on ne s'attache point à l'imitation des hommes qui nous ont précédé, et on ne prend point pour règle de la bonne vie ce que des hommes, quoique meilleurs que nous, nous pourraient prescrire par leur autorité particulière; car il n'a pas été dit: « Que l'homme soit fait selon son espèce; » mais: « Faisons l'homme à notre image et ressemblance, » afin que nous puissions nous-mêmes, par la lumière de votre grâce, reconnaître quelle est votre volonté. Et c'est pour cela que ce même dispensateur de vos mystères, ne voulant pas que ceux qu'il avait engendrés par l'Évangile demeurassent toujours comme de petits enfans qu'il fût obligé de nourrir de lait, et de tenir entre ses bras comme une nourrice, leur dit: « Reformez-vous en nouveauté d'esprit, pour connaître la volonté de Dieu et savoir discerner ce qui est bon, ce qui lui est plus agréable, et ce qui est entièrement parfait. » C'est aussi pour cela même que vous n'avez pas dit: « Que l'homme soit fait, » mais: « Faisons l'homme, » et que vous n'avez pas dit: « selon son espèce, » mais: « à notre image et ressemblance. » Car étant renouvelé en esprit, et connaissant lui-même votre vérité, il n'a pas besoin d'un homme qui la lui montre, afin de se rendre imitateur d'une créature semblable à lui; mais vous-même l'enseignant, il connaît de lui-même quelle est votre volonté et discerne ce qui est bon, ce qui vous est agréable, et qui est parfait; et vous le rendez capable de voir la Trinité de votre unité, et l'unité de votre Trinité; d'où vient qu'ayant été dit au pluriel: « Faisons l'homme, » il est dit ensuite au singulier: « Et Dieu fit l'homme. » Et ayant été dit au pluriel: « à notre image, » il est dit après au singulier, « à l'image de Dieu. » Ainsi l'homme est re-

nouvelé pour être rendu capable de la connaissance de Dieu, selon l'image de celui qui l'a créé; et cet homme spirituel juge de toutes les choses dont on peut juger, sans qu'il puisse être jugé de personne.

CHAPITRE XXIII.

De quelles choses l'homme spirituel peut juger.

Or, quand nous lisons dans l'Écriture, que l'homme spirituel juge de tout, cela veut dire que sa puissance s'étend sur tous les poissons de la mer, sur tous les oiseaux du ciel, sur tous les animaux tant apprivoisés que farouches, sur toute la terre et sur tous les reptiles qu'elle contient. Ce qu'il fait par cette intelligence qui le rend capable de comprendre ce qui est de l'esprit de Dieu, de laquelle s'étant éloigné lorsqu'il était élevé dans un si haut point d'honneur, il est devenu semblable aux animaux qui sont sans raison.

Ainsi, mon Dieu, parce que nous sommes l'ouvrage de vos mains, et que vous nous avez créés dans les bonnes œuvres, non-seulement ceux qui président spirituellement sur les autres, mais aussi ceux qui leur sont spirituellement soumis, jugent spirituellement. Je dis tous ceux qui sont spirituels, soit qu'ils soient établis sur les autres, ou bien qu'ils leur soient soumis, parce qu'ainsi qu'en créant l'homme vous l'avez fait mâle et femelle, vous en usez de la même sorte en ce qui est de votre grâce spirituelle, quoique selon le sexe du corps, il n'y ait ni mâle ni femelle, comme l'on n'y distingue point le juif d'avec le païen, ni l'esclave d'avec le libre. Néanmoins ils exercent tous un jugement spirituel, quoique leur pouvoir ne s'étende pas jusqu'à juger des pensées spirituelles qui luisent dans le firmament, c'est-à-dire des dons de l'esprit de Dieu, comme est l'intelligence et la science des choses divines. Car il n'appartient pas aux hommes de juger ce qui doit avoir une autorité si sublime. Ils ne doivent pas non plus s'établir juges de vos saintes Écritures, encore qu'il s'y trouve quelque obscurité; puisqu'au contraire nous devons y soumettre notre esprit, et tenir pour très certain que ce que les yeux de notre âme ne sont pas capables d'y pénétrer est très véritable. Et ainsi l'homme, quoique spirituel et renouvelé dans la connaissance de Dieu, selon l'image de celui qui l'a créé, doit se rendre exécuteur de la loi, et non pas juge de la loi.

Il ne saurait non plus juger de la différence qu'il y a entre les hommes spirituels et ceux qui sont encore charnels, lorsqu'il n'a pu connaître par leurs actions, ainsi que les arbres se connaissent par leurs fruits, quels ils sont dans le fond du cœur; mais ils ne sauraient se cacher à vos yeux, mon Dieu; et avant même que vous eussiez créé le firmament, c'est-à-dire que vous les eussiez fait être ce qu'ils sont par votre grâce, vous saviez déjà quels ils étaient, vous les aviez séparés d'avec les autres, et les aviez déjà appelés dans votre secret.

L'homme, quoique spirituel, ne juge point non plus de ce grand nombre de personnes engagées dans le trouble et les agitations du siècle. Car pourquoi jugerait-il de ceux qui sont hors l'Église, comme dit saint Paul, puisqu'il ignore qui sont ceux d'entre eux qui doivent goûter un jour la douceur de votre grâce, et qui sont ceux qui doivent demeurer pour jamais dans l'amertume de l'impiété?

L'homme que vous avez formé à votre image n'a donc point reçu la puissance de juger ni ces astres du firmament, ni même ce firmament, dont la conaissance nous est cachée, ni ce jour, ni cette nuit que vous avez faits avant la création du ciel, ni le ramas des eaux, qui porte le nom de mer; mais il a seulement reçu la puissance de juger les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les animaux, toute la terre et tout ce qui rampe sur la terre.

Ainsi il juge et approuve ce qu'il connaît être bon, et condamne et rejette ce qu'il voit être mauvais, soit en la solennité des sacremens que reçoivent ceux que votre miséricorde attire à son service des eaux amères de l'infidélité et du siècle; soit en la solennité de ce mystère adorable qui nous présente ce poisson mystérieux tiré du fond de la mer, que la terre fidèle mange dans la sainte Eucharistie; soit dans les paroles et les discours de piété, qui doivent être soumis à l'autorité de vos saintes Écritures, comme étant figurés par les oiseaux qui volent dessous le ciel, lorsque l'on expose, que l'on explique, et que l'on fait entendre au peuple les vérités divines, lorsqu'on le bénit et que l'on invoque votre nom par des prières vocales et extérieures, afin que le peuple puisse répondre : « Ainsi soit-il. »

Les ténèbres de l'abîme de ce siècle et l'aveuglement de notre esprit, qui, pendant qu'il est enfermé dans ce corps mortel, ne saurait pénétrer les pensées, sont cause qu'il faut crier de la sorte aux oreilles du corps, et employer la voix pour se faire entendre. Ainsi, quoique ces oiseaux, qui sont les paroles dont on se sert pour annoncer votre vérité, se multiplient sur la terre, ils ne laissent pas néanmoins de tirer leur origine des eaux.

L'homme spirituel juge aussi et approuve ce qui est bon, et improuve ce qui est mauvais, selon ce qu'il en peut connaître par les sens du corps dans les mœurs et dans les œuvres des fidèles. Il juge des aumônes comme des fruits que produit la terre; des affections comme des animaux apprivoisés, et de tout ce qu'il trouve de louable dans la chasteté, dans les jeûnes et dans les saintes pensées, autant qu'elles paraissent au dehors par les effets extérieurs. Car ce jugement de l'homme spirituel s'étend à toutes les choses dans lesquelles il a le pouvoir de corriger et de reprendre.

CHAPITRE XXIV.

Pourquoi Dieu a béni l'homme, les poissons et les oiseaux, et non pas les autres créatures.

Mais d'où vient, mon Dieu, et quel est ce secret et ce mystère, que vous bénissez les hommes afin qu'ils croissent, qu'ils multiplient, et qu'ils remplissent la terre? Ne nous voulez-vous point faire comprendre par là quelque autre chose? Et pourquoi n'avez-vous pas béni de la même sorte, ni la lumière que vous avez nommée jour, ni le firmament du ciel, ni le soleil, ni la lune, ni les étoiles, ni la terre, ni la mer? Certes je dirais, mon Dieu qui nous avez créés à votre image, que vous avez voulu accorder particulièrement à l'homme cette faveur de votre bénédiction, si je ne voyais que vous avez béni de la même sorte les poissons et les baleines, afin qu'ils crussent et multipliassent, et qu'ils remplissent les eaux de la mer; et si vous n'aviez aussi béni les oiseaux afin qu'ils multipliassent sur la terre.

Je dirais aussi que cette bénédiction s'étend sur toutes les choses qui se multiplient et qui conservent leur espèce par la génération, si je voyais qu'elle eût été donnée aux plantes, aux arbres et aux animaux de la terre; mais il ne leur a point été dit non plus qu'aux serpens: «Croissez et multipliez,» encore que toutes ces choses se multiplient et se conservent par la génération aussi bien que les poissons, que les oiseaux et que les hommes, et qu'elles conservent ainsi leurs espèces.

Dirai-je donc, ô éternelle vérité, et qui êtes la lumière de mon âme, que ces paroles ont été dites inutilement et sans dessein? Ne permettez pas, mon Dieu, qui êtes le père et la source de la piété, que votre serviteur ait cette pensée; mais encore que je n'entende pas ce que vous avez voulu signifier par cette manière de parler, que ceux qui sont meilleurs que moi, c'est-à-dire plus intelligens, le comprennent, mon Dieu, chacun selon la capacité que vous leur en avez donnée, et que la confession que je vous fais de mon ignorance sur ce sujet soit agréable devant vos yeux, puisque je demeure toujours dans cette ferme croyance, que vous n'avez pas en vain parlé de la sorte; et je ne craindrai point de dire ce qui me vient sur cela en la pensée; car la chose est vraie en soi, et je ne vois rien qui m'empêche d'expliquer de la sorte les paroles figurées de vos Écritures. Je sais que les signes corporels nous représentent en diverses sortes ce qui n'est entendu par l'esprit qu'en une même manière, et qu'au contraire l'esprit entend en diverses manières ce que les signes corporels ne lui représentent que d'une sorte: comme, par exemple, l'amour de Dieu et du prochain, qui est exprimé corporellement et sensiblement par tant de divers signes, par tant de langues différentes, et par d'innombrables façons de parler en chaque langue, n'est entendu que d'une même sorte par l'esprit; et c'est en cette manière que les poissons croissent et se multiplient dans les eaux. Mais considérez de plus, qui que vous soyez qui lisez ceci, considérez, dis-je, qu'encore que l'Écriture ne dise qu'en une même manière et par ces seules paroles: «Dieu créa au commencement le ciel et la terre,» on ne laisse pas néanmoins de les entendre diversement, non en leur donnant des sens qui contiennent de la fausseté et de l'erreur, mais par les diverses manières qu'il y a de les entendre sans blesser la vérité; et c'est ainsi que la postérité des hommes croît et se multiplie.

Car si nous considérons, non pas allégoriquement, mais proprement la nature des choses, ces paroles: «Croissez et multipliez,» conviennent

mt ce qui est produit de semence. Mais si au traire nous les interprétons figurément, ainsi e j'estime que ç'a été plutôt l'intention de l'Écture, qui n'attribue pas en vain cette bénétion aux seuls poissons et aux hommes, nous uverons bien de la multitude dans les créares spirituelles et corporelles, comme dans le l et dans la terre, dans les âmes des justes et s injustes, comme dans la lumière et les ténèes; dans les saints auteurs par qui Dieu nous dispensé ses lois, comme dans le firmament abli au milieu des eaux; dans la société des uples qui se laissent emporter à l'aigreur de urs passions, comme dans une mer salée; dans s affections des âmes pieuses, comme dans une rre féconde; dans les œuvres de miséricorde i s'exercent en cette vie, comme dans les antes qui procèdent de semence, et dans les bres qui portent fruit; dans les dons spirituels i paraissent et qui éclatent pour l'utilité du rochain, comme dans le soleil et la lune; et ns les passions bien réglées, comme dans une me vivante. Nous trouverons, dis-je, sans oute dans toutes ces choses, multitude, abonnce et accroissement. Mais nous ne trouvons ue dans les paroles sensibles et dans les pens de l'esprit, cette augmentation et cette multiplicité qui fait qu'une même chose est dite en iverses sortes, et qu'une seule énonciation est tendue en plusieurs manières. Ainsi parce que est la profonde misère des hommes qui sont venus tout charnels par le péché, qui est cause e la multiplication des signes corporels, et u'au contraire la multiplication des sens et des ensées vient de la fécondité de la raison, l'un été marqué par la multiplication des poissons ui se fait dans les eaux, et l'autre par la multiication des hommes. Ce qui me fait croire, mon Dieu, que vous avez dit aux uns et aux utres : « Croissez et multipliez, » nous donnant, omme je pense, par cette bénédiction le pouoir d'exprimer en diverses sortes ce que notre sprit ne comprend qu'en une manière, et d'entendre en plusieurs manières ce que nous trouons d'obscur dans votre Écriture, encore qu'il ne soit énoncé que d'une sorte.

C'est ainsi que les eaux de la mer se remplissent de poissons par les diverses manières dont les vérités divines sont exprimées; et c'est ainsi que la postérité des hommes remplit la terre; et cette terre est l'âme du juste, qui fait paraître par son zèle à chercher les vérités divines, qu'elle a été séparée des eaux amères de l'infidélité pour devenir une terre sèche, et que la raison domine sur elle, comme Dieu dit à l'homme qu'il dominerait sur la terre.

CHAPITRE XXV.

Les fruits de la terre se doivent entendre allégoriquement des œuvres de piété.

Seigneur mon Dieu, je veux aussi dire quelle est ma pensée sur les paroles de votre Écriture sainte qui suivent celles dont j'ai parlé; et je le dirai sans crainte, parce que je ne dirai rien que de vrai et que ce que vous m'avez inspiré, et que vous avez voulu que j'entendisse par ces paroles. Car comme vous êtes la vérité même, et que tout homme est menteur, je ne saurais croire que je dise vrai, sinon lorsque vous et nul autre m'inspirerez ce que je dois dire. Puis donc que quiconque parle de lui-même ne peut dire que des mensonges, je ne parlerai que par vous, afin de parler véritablement.

Je considère donc, mon Dieu, que vous nous avez donné pour nourriture toutes les plantes qui viennent de graine et de semence, et qui sont répandues dans toute la terre, et tous les arbres qui portent des fruits qui conservent leur espèce par leur pepin ou par les noyaux qu'ils enferment; et que ce n'est pas seulement à nous que vous avez donné ces choses pour nourriture, mais aussi à tous les oiseaux du ciel, à tous les animaux de la terre, et aux serpens mêmes, mais non point aux poissons et aux baleines.

Or je disais que ces fruits de la terre figurent par allégorie les œuvres de miséricorde, qui procédant d'une terre fertile et féconde soulagent notre prochain dans les nécessités de cette vie. Telle était la terre du pieux Onésiphore, à toute la maison duquel vous fîtes miséricorde, à cause du soulagement et de l'assistance qu'il donnait à votre grand serviteur Paul, et parce qu'il n'avait point eu honte de le révérer dans ses chaînes. Les infidèles et les disciples qui lui apportèrent de Macédoine de quoi le secourir dans ses besoins firent aussi la même chose, et rapportèrent les mêmes fruits; et nous voyons de quelle sorte ce grand apôtre plaint le malheur de quelques autres chrétiens qui, comme des arbres stériles, manquèrent de porter le fruit

qui lui était dû, lorsqu'il dit : « Personne ne m'assista la première fois que je fus obligé de me défendre, mais tous m'abandonnèrent : je prie Dieu qu'il le leur pardonne. » Car cette assistance est due aux ministres de la parole de Dieu, de qui nous recevons l'instruction et l'intelligence des divins mystères; elle leur est due en cette qualité, comme les fruits de la terre sont destinés à la nourriture des hommes; elle leur est due comme étant des âmes vivantes, lorsqu'ils nous proposent par leurs bonnes œuvres les exemples que nous devons imiter pour vivre dans toute sorte de pureté et de vertu; et enfin elle leur est due comme à de célestes oiseaux, parce que la bénédiction que Dieu donne à leurs paroles fait multiplier les fidèles sur la terre, et que le bruit de leurs voix s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde.

CHAPITRE XXVI.

Que le fruit des œuvres de miséricorde est dans la bonne volonté.

Or, ces fruits de miséricorde et de charité ne nourrissent et ne rassasient proprement que ceux qui en ressentent une grande joie : mais ceux qui n'ont pour Dieu que leur ventre n'ont garde de la ressentir. Car, de la part même de ceux qui font ces aumônes, ce n'est pas ce qu'ils donnent qui est le fruit, mais l'esprit avec lequel ils le donnent. C'est pourquoi, quand je considère cet apôtre qui ne pensait qu'à servir Dieu, et non pas à satisfaire à son ventre, je vois quelle était la cause de sa joie, lorsqu'il reçut par Épaphrodite ce que les Philippiens lui envoyaient. Je le vois, et ne saurais trop m'en réjouir avec lui; je vois, dis-je, quel est le fruit de sa joie, et qu'il n'y a que cette joie qui le remplisse et le rassasie. Car il dit en parlant avec vérité : « Je me suis réjoui infiniment au Seigneur de ce que votre affection envers moi a commencé comme à refleurir, non qu'elle ait jamais cessé d'être dans votre cœur, mais la tristesse et l'ennui l'avaient empêchée de paraître. » Ces Philippiens ayant donc été si abattus de tristesse, que comme des branches sèches et arides, ils avaient cessé de produire le fruit d'une si bonne œuvre, il se réjouit non pour soi de ce qu'ils l'avaient assisté dans son besoin, mais pour eux-mêmes de ce que leur charité avait recommencé à pousser ses fruits. C'est pourquoi il ajoute : « Ce que je ne dis pas, parce qu'il me manquât quelque chose, puisque j'ai appris à me contenter de l'état où je me trouve : je sais vivre dans le besoin; je sais vivre dans l'abondance; je suis accoutumé à tout et à tous événemens; je sais être rassasié et avoir faim; je sais être dans l'abondance et souffrir la nécessité, et il n'y a rien que je ne puisse en celui qui me fortifie. »

De quoi donc vous réjouissez-vous, ô grand Paul? De quoi vous réjouissez-vous? De quoi vous nourrissez-vous, ô homme divin, que la connaissance de Dieu a renouvelé à l'image de celui qui vous a créé? O âme vivante et remplie de tant de vertus! ô langue qui, comme un oiseau, volez par toute la terre pour annoncer ses sacrés mystères! car c'est à de semblables âmes qu'une telle nourriture est due! Dites-nous donc, je vous prie, de quoi vous nourrissez-vous? « De joie, » me répondra-t-il. Car écoutons ce qu'il dit ensuite : « Certes, vous avez très bien fait de prendre part à mes souffrances. » Il se réjouit donc, et se nourrit de ce qu'ils ont fait ce bien, et non pas de ce qu'il a eu quelque relâche dans ses souffrances, lui qui chantait avec le Psalmiste : « Vous avez fait respirer mon cœur dans l'affliction, » et qui, étant soutenu de vous par le courage que vous lui donniez, savait se conduire avec une égale vertu et dans l'abondance et dans la nécessité. » Car vous saviez, dit-il aux Philippiens, que lorsqu'au partir de Macédoine j'ai commencé à annoncer l'Évangile, nulle autre Église n'a eu communication avec moi en ce qui est de donner et de recevoir, que vous seuls qui m'avez envoyé deux diverses fois à Thessalonique les choses dont j'avais besoin. »

Il se réjouit donc de ce qu'ils ont recommencé à faire ces bonnes œuvres; il se réjouit de les voir porter de nouveaux fruits, et de ce que le champ de leur âme reprenait son ancienne fertilité. Mais n'est-ce point à cause de l'avantage qu'il en reçoit, puisqu'il dit qu'ils lui ont envoyé ces charités pour s'en servir dans son besoin? N'est-ce point, dis-je, pour ce sujet qu'il s'en réjouit? Non, certes. Et comment le savons-nous? Parce que lui-même ajoute : « Non pas que je me soucie de ce que vous m'avez donné, mais parce que je désire que vos âmes produisent des fruits en abondance.

J'ai appris de vous, mon Dieu, à mettre dis-

ction entre le don et le fruit. Le don est la se même que donne celui qui nous assiste s nos besoins, comme peut être l'argent, la urriture, le breuvage, le vêtement, le couvert, toute autre sorte d'assistance. Le fruit est la nne et sincère volonté de celui qui donne. r notre divin Maître ne nous dit pas seulent : « Celui qui reçoit un prophète; » mais il ute, « en qualité de prophète : » ni : « celui qui oit un homme juste; » mais il ajoute, « en quaé d'homme juste, l'un recevra la récompense prophète, et l'autre celle de l'homme juste. e dit pas seulement : « Celui qui donnera un rre d'eau froide au moindre de ceux qui sont noi; mais il ajoute, « en qualité de mon disci-:. » Et c'est sur cela qu'il dit ensuite : « En vérité vous dis qu'il ne perdra pas sa récompense. » Dans tous ces exemples, le don est de recevoir prophète, de recevoir un homme juste, et de nner un verre d'eau froide à un disciple; et fruit est de faire ces actions en considérant s personnes en qualité de prophète, de juste, et disciple. Élie recevait de la veuve le fruit dont était nourri, parce qu'elle savait qu'elle noursait un homme de Dieu, et que c'était pour la qu'elle le nourrissait; mais il ne recevait corbeau que le don dont il était nourri. Et n'était pas l'homme intérieur qui était nourri ce qu'apportait ce corbeau, mais seulement xtérieur; comme c'était lui seul qui serait mbé dans la défaillance faute de cette nourrire.

CHAPITRE XXVII.

Ce qui est signifié par les poissons et par les baleines.

Je dirai donc en votre présence, Seigneur, ce e vous m'avez fait voir être conforme à la rité. Lorsque les hommes ignorans et infidèles, i ne peuvent être régénérés ni amenés à glise que par les premiers des sacremens et grandeur des miracles, que j'estime être marés par les poissons et les baleines, se portent lonner la nourriture corporelle à vos enfans, à les assister dans quelques autres besoins la vie présente : comme ils ignorent la cause i les doit porter à ces actions, et quelle en it être la fin, ils ne les nourrissent point en et, quoiqu'ils nourrissent leurs corps; et x qu'ils assistent ne sont point nourris par x, parce que ceux-là ne leur donnent point cette assistance par une intention qui soit bonne et sainte, et que ceux-ci ne se réjouissent point de leurs dons, sachant qu'ils sont encore infructueux. Or l'esprit ne se nourrit que de ce qui lui donne du contentement et de la joie : « C'est pourquoi ces poissons et ces baleines n'ont garde de se repaître de ces viandes que la terre ne saurait produire qu'après avoir été purifiée de l'amertume de ses eaux salées.

CHAPITRE XXVIII.

Pourquoi Dieu dit que toutes les créatures qu'il avait faites, étaient extrêmement bonnes.

Vous vîtes, mon Dieu, toutes les choses que vous aviez faites, et vous les trouvâtes fort bonnes. Nous les voyons aussi, et les trouvons telles. Quant à chacun de vos ouvrages en particulier, ayant dit qu'il fût fait, et ayant été fait, vous avez considéré celui-ci ou celui-là, et avez trouvé qu'il était bon. J'ai remarqué qu'il est écrit par sept fois, que vous avez trouvé que ce que vous aviez fait était bon; et qu'il est dit à la huitième, qu'après avoir considéré toutes les choses que vous aviez faites, non-seulement vous les aviez trouvées extrêmement bonnes, mais fort bonnes par le rapport qu'elles avaient toutes ensemble. Car chacune d'elles en particulier n'étant que bonne elles se sont trouvées extrêmement bonnes, lorsqu'elles ont été considérées toutes ensemble. C'est ce qui se voit aussi par la beauté des corps qui sont beaux, parce qu'un corps composé de toutes les parties est incomparablement plus beau que chacune de ces parties qui le composent avec une proportion si admirable, encore que chacune d'elles en particulier soit belle.

CHAPITRE XXIX.

Comment Dieu a vu huit fois que ce qu'il avait fait, était bon.

J'ai considéré avec attention s'il était vrai que vous eussiez vu sept ou huit fois que vos œuvres étaient bonnes, puisqu'elles vous étaient agréables; et je n'ai point trouvé que dans votre manière de voir les choses, il y ait aucuns temps, selon lesquels je pusse comprendre que vous avez vu autant de diverses fois les choses que vous avez faites. Sur quoi j'ai dit : « O mon Dieu, votre Écriture sainte n'est-elle pas véritable, puisque vous qui êtes véritable et la vérité même, l'avez dictée à celui qui l'a écrite? Pourquoi me

dites-vous donc que dans votre manière de voir les choses il ne se rencontre aucun temps, et que votre Écriture me dit que vous avez vu en chaque jour les choses que vous aviez faites, et les aviez trouvées bonnes; de sorte qu'en ayant compté le nombre, j'ai trouvé que ç'a été tant de fois?

Or, parce que vous êtes mon Dieu, vous répondez et criez d'une voix si forte aux oreilles intérieures de votre serviteur, qu'elle surmonte ma surdité, et me fait entendre ces paroles : « O homme, ce que mon Écriture dit, c'est moi qui le dis; mais elle le dit temporellement, au lieu qu'il ne se rencontre point de temps en ce qui est dit par mon Verbe, parce qu'il subsiste dans une éternité égale à la mienne ; De même je vois les choses que vous voyez par mon esprit, comme je dis celles que vous dites par ce même esprit. Mais encore que vous les voyiez dans le temps, je ne les vois pas dans le temps : tout de même qu'encore que vous les disiez dans le temps, je ne les dis pas dans le temps.

CHAPITRE XXX.

Contre les rêveries des Manichéens.

Seigneur mon Dieu, vous avez fait distiller dans mon âme une goutte de la liqueur si douce et si précieuse de votre vérité, et j'ai connu qu'il y a quelques personnes qui osent trouver à redire à vos ouvrages, quoiqu'ils soient si excellens et si admirables. Ils disent que vous en avez fait plusieurs par nécessité, comme les cieux et les astres; et que vous ne les avez pas composés d'une matière que vous ayez créée, mais d'une matière qui l'était déjà et qui procédait d'ailleurs, laquelle vous avez seulement rassemblée, et en avez bâti et formé ces globes étincelans de lumière, ainsi que des murailles et des remparts que vous avez élevés après avoir remporté la victoire de vos ennemis, afin de leur ôter le moyen de pouvoir à l'avenir se révolter contre vous.

Ils ajoutent qu'il y a d'autres choses que vous n'avez point faites et formées, comme tous les corps revêtus de chair, tous les petits animaux et toutes les plantes attachées à la terre par leurs racines. Mais qu'un esprit qui n'a point été créé par vous, qui est d'une autre nature que vous, et qui vous est opposé, a formé et produit toutes ces choses dans les plus basses parties du monde. Ces insensés tiennent ces discours, d'autant qu'ils ne connaissent pas par votre esprit quelles sont vos œuvres, et qu'ils ne vous connaissent point en elles

CHAPITRE XXXI.

Les gens de bien approuvent tout ce qui est agréable à Dieu.

Mais quant à ceux qui voient ces choses par votre esprit, c'est vous qui les voyez par eux; et ainsi, lorsqu'ils voient qu'elles sont bonnes, c'est vous qui voyez qu'elles le sont. C'est vous qui nous plaisez en toutes les choses qui nous plaisent à cause de vous, et qui en nous prenez plaisir à tout ce qui nous plaît par votre esprit; car qui est l'homme qui connaisse ce qui est de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est dans lui-même? Ainsi il n'y a que l'esprit de Dieu qui connaisse ce qui est de Dieu. « Aussi, dit l'Apôtre, nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'esprit qui procède de Dieu, afin que nous connaissions quelles sont les grâces que Dieu nous a faites; ce qui m'oblige de dire à son imitation : « Certes personne ne peut connaître les choses qui sont de Dieu, sinon l'esprit de Dieu même. »

Comment savons-nous donc nous-mêmes quelles sont les choses qui nous sont données de Dieu? On me répondra : « parce que nous ne le savons que par son esprit; » et ainsi il est toujours vrai qu'il n'y a que l'esprit de Dieu qui le sait. Car, comme il est dit avec vérité dans l'Église à ceux qui parlaient par l'esprit de Dieu : « Ce n'est pas vous qui parlez; » on peut dire de même à ceux qui savent quelque chose par l'esprit de Dieu : « Ce n'est pas vous qui le savez. » De même l'on peut fort bien dire à ceux qui voient par l'esprit de Dieu qu'une chose est bonne : « Ce n'est pas vous qui le voyez. » Et ainsi en tout ce que l'esprit de Dieu leur fait voir être bon, ce n'est pas eux, mais c'est Dieu qui voit qu'il est bon.

Il se trouve donc en cela trois classes différentes. La première est, lorsque quelqu'un estime que ce qui est bon soit mauvais, comme font ceux dont j'ai parlé. La seconde est, lorsqu'un homme voyant par lui-même ce qui est bon en reconnaît la bonté, comme il y en a plusieurs à qui vos créatures plaisent à cause qu'elles sont bonnes, sans que vous leur plaisiez néanmoins en elles, parce qu'ils aiment mieux jouir

d'elles que jouir de vous. Et enfin la dernière est, lorsqu'un homme voyant qu'une chose est bonne, c'est Dieu même qui le voit en lui, parce que c'est Dieu même que l'on aime dans son ouvrage, et que nous ne le saurions aimer que par le Saint-Esprit qu'il nous a donné, puisque, comme dit l'Apôtre, » la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné, et par lequel nous voyons que tout ce qui est, en quelque manière que ce puisse être, est bon, d'autant qu'il procède de celui qui n'est pas en quelque manière, mais qui est absolument l'être même. »

CHAPITRE XXXII.

Il fait un abrégé de tous les ouvrages de Dieu dans la création du monde.

Je vous rends grâces, mon Dieu, de tous les ouvrages merveilleux que vous avez faits. Nous voyons le ciel et la terre, soit que l'on entende par-là les deux parties du monde corporel, la supérieure et l'inférieure, ou que l'un nous marque la nature spirituelle, et l'autre la corporelle. Nous voyons que pour l'ornement de ces deux parties qui composent ou toute la machine de cet univers, ou généralement toutes les créatures, la lumière a été faite et divisée des ténèbres. Nous voyons le firmament du ciel, soit que ce firmament soit le premier corps du monde, et qu'il soit placé entre ces eaux supérieures qui sont toutes spirituelles, et ces eaux inférieures qui sont toutes corporelles; ou bien que ce soit cet espace et cette étendue de l'air, qui porte aussi le nom de ciel, dans lequel volent les oiseaux, et qui est comprise entre les eaux que les vapeurs élèvent au-dessus d'eux, et qui forment ces douces rosées qui tombent durant la nuit, lors même que le temps est serein et sans nuages, et entre ces autres eaux qui étant plus grossières et plus pesantes coulent et flottent sur la terre.

Nous voyons dans les campagnes de la mer la beauté de cette grande multitude d'eaux ainsi rassemblées; nous voyons la terre ferme, soit qu'elle soit encore informe, ou que déjà elle soit formée afin d'être rendue visible et capable de produire des herbes et des plantes; nous voyons les astres briller sur nos têtes; nous voyons que le soleil suffit seul à former le jour; que la lune et les étoiles éclairent la nuit dans ses ténèbres, et que tous ensemble ils distinguent et marquent les temps; nous voyons cet humide élément dont j'ai parlé, être fécond en poissons dont il y en a d'une grandeur prodigieuse, et en diverses sortes d'oiseaux, parce que la vapeur de l'eau épaissit le corps de l'air, afin de le rendre plus capable de soutenir le vol des oiseaux du ciel.

Nous voyons que toute la surface de la terre est parée de ce grand nombre d'animaux qu'elle nourrit, et que l'homme, comme ayant été créé à votre image, règne sur eux par le pouvoir que lui donne cette divine ressemblance, qui n'est autre chose que l'intelligence et la raison; et que tout de même que dans notre âme, il y a une partie dominante qui agit par jugement et par délibération, et une autre qui est soumise et qui obéit, ainsi la femme ayant été créée pour l'homme, quoiqu'elle ait dans l'esprit une intelligence raisonnable pareille à la sienne, néanmoins en ce qui est du corps son sexe l'assujettit à l'homme, comme la partie qui nous porte à agir et où se forment les passions, doit être soumise à la raison et emprunter d'elle la lumière qui la règle dans ses actions. Nous voyons, dis-je, toutes ces choses; nous voyons que chacune d'elles sont bonnes, et que toutes ensemble sont très bonnes.

CHAPITRE XXXIII.

Que Dieu a créé le monde d'une matière qu'il avait créée en même temps.

Que vos ouvrages vous louent donc, Seigneur, afin de nous exciter à vous aimer, et faites que nous vous aimions afin que vos ouvrages vous louent; ces ouvrages qui ont dans le temps leur commencement et leur fin, leur naissance et leur mort, leur accroissement et leur défaillance, leurs beautés et leurs défauts; et ainsi ils ont tous leur matin et leur soir, quoique cela paraisse moins clairement dans les uns, et plus clairement dans les autres. Car ils ont tous été faits de rien par vous, mais non pas de vous, ni d'aucune autre substance qui vous fût contraire ou qui eût été auparavant, mais d'une matière que vous aviez créée en même temps, puisque d'informe qu'elle était, vous lui avez donné une forme, sans qu'il y ait eu le moindre intervalle de temps entre la création de l'une et la formation de l'autre.

Ainsi, encore qu'il y ait de la différence entre

la matière du ciel et de la terre, et la beauté de ce même ciel et de cette même terre, vous avez néanmoins fait l'un et l'autre en même temps, en tirant cette matière d'un pur néant, et en tirant la beauté de cet univers de cette matière qui était informe, et vous l'avez fait en telle sorte que, sans qu'il y ait eu un moment de retardement, la forme a suivi la matière.

CHAPITRE XXXIV.

Allégories de tout ce qui s'est passé dans la création du monde.

J'ai aussi considéré ce que vous avez voulu figurer, lorsqu'il vous a plu que toutes choses fussent faites ou écrites en la manière que j'ai dit, et j'ai connu qu'étant bonnes séparément, elles sont très bonnes toutes ensemble, et qu'elles subsistent dans votre Verbe, dans votre Fils unique; et qu'avant la naissance des temps, avant qu'il y eût ni matin ni soir, le ciel et la terre étaient, parce que le chef et le corps de votre Église étaient dans votre prédestination éternelle. Mais lorsque vous avez commencé à accomplir dans le temps ce que vous aviez ordonné avant tous les temps, afin de rendre manifeste ce que vous avez tenu caché, et réformer nos désordres lorsque nous étions accablés sous le poids de nos péchés, et que, nous étant éloignés de vous pour nous précipiter dans un abîme de ténèbres, votre Esprit-Saint était comme suspendu au-dessus de nous pour nous secourir dans le temps que vous aviez donné, alors vous avez justifié les impies; vous les avez séparés d'avec les pécheurs; vous avez fondé et affermi l'autorité de vos saintes Écritures, en l'établissant entre ceux qui, par leur docilité à vos saintes instructions, seraient capables d'enseigner les autres par la supériorité que vous leur donneriez sur eux et ceux qui leur seraient assujettis, et vous avez rassemblé en un même corps, par une conspiration dans les mêmes desseins, toute la multitude des infidèles, afin de faire paraître les saintes affections des fidèles, qui produiraient pour vous plaire des œuvres de miséricorde, en distribuant aux pauvres leurs biens terrestres pour acquérir les célestes.

Vous avez aussi fait reluire vos saints comme des astres dans le firmament; vous avez mis des paroles de vie en leur bouche, et les avez fait éclater par les dons spirituels dont vous les avez favorisés, et par cette autorité si élevée que vous leur avez donnée sur tout le reste des hommes. Vous vous êtes servi, pour instruire les nations infidèles, d'une matière corporelle avec laquelle vous avez opéré tant de mystères, tant de miracles visibles, et fait former, en gardant toujours la soumission de l'autorité de vos saintes Écritures, tant de paroles sensibles dont la bénédiction s'est même répandue sur les fidèles.

Vous avez, par des affections chastes et pures, et par une parfaite continence, formé dans ces mêmes fidèles une âme vivante; et avez de telle sorte assujetti leur esprit à votre seule volonté, et l'avez rendu si indépendant de l'autorité des hommes, et si affranchi du besoin de les imiter, que vous l'avez renouvelé à votre image et à votre ressemblance. Vous avez assujetti à cette haute intelligence toutes les actions raisonnables, comme la femme est assujette à son mari; et parce que les fidèles avaient nécessairement besoin du secours de vos ministres pour avancer dans la vertu et arriver à la perfection, vous avez voulu que ces mêmes fidèles les assistassent dans leurs besoins temporels par des œuvres de miséricorde qui leur fussent utiles pour l'éternité. Nous voyons, Seigneur, toutes ces choses, et elles sont sans doute très bonnes : Nous les voyons, parce que vous les voyez dans nous, vous qui nous avez donné l'esprit par lequel nous sommes capables de les voir et de vous aimer en elles.

CHAPITRE XXXV.

Il demande à Dieu sa paix

En suite de tant de faveurs, donnez-nous, s'il vous plaît, mon Dieu, votre paix, une paix tranquille, une paix du jour du sabbat qui est un jour de repos, une paix qui soit comme un clair midi toujours permanent et toujours fixe, sans être suivi d'aucun soir. Car tout cet ordre si merveilleux et si admirable de tant de choses excellentes, passera après avoir accompli ce à quoi il a été destiné, parce que comme il a eu un matin, il aura aussi un soir.

CHAPITRE XXXVI.

'ourquoi le septième jour n'a point eu de soir.

le septième jour n'a point eu de soir ni de nt, parce que vous l'avez sanctifié pour e subsister éternellement, afin que le re-e vous avez pris en ce jour après avoir it d'admirables ouvrages, quoiqu'en les t vous soyez toujours demeuré dans un repos, nous fit entendre par l'oracle de Écriture sainte, qu'après avoir accompli nnes œuvres, qui ne sont bonnes que que ce sont en nous des dons de votre nous devons aussi nous reposer en vous e glorieux jour du sabbat d'une vie éter-t bienheureuse.

CHAPITRE XXXVII.

De quelle sorte Dieu se repose dans nous.

sera alors que vous vous reposerez en mon Dieu, de la même sorte que vous : maintenant en nous; et ce repos dont ouirons sera votre repos, parce que ce ous qui nous en ferez jouir, comme les s œuvres que nous faisons sont vos œuvres, que c'est vous qui nous les faites faire: car e qui est de vous, Seigneur, vous agissez esse, et vous vous reposez sans cesse. Ce as seulement durant quelque temps que igissez; et ce n'est pas seulement durant le temps que vous prenez du repos. Et lant c'est vous qui nous faites voir ce que voyons dans le temps. C'est vous qui t le temps même; et c'est vous qui nous avoir ce repos qui nous affranchira des 1 temps.

CHAPITRE XXXVIII.

De la différence qu'il y a entre la connaissance de Dieu et celle des hommes.

Nous voyons donc toutes ces choses que vous avez créées, parce qu'elles sont; et au contraire, mon Dieu, c'est parce que vous les voyez qu'elles sont. Nous voyons au dehors ce qu'elles sont, et au dedans qu'elles sont bonnes. Mais vous, vous les voyez dans vous-même lorsqu'elles sont faites, comme c'est dans vous-même que vous avez vu qu'il était à propos de les faire. Nous sommes maintenant portés à faire le bien après que notre cœur en a conçu le dessein par le mouvement de votre esprit; mais auparavant nous ne nous portions qu'au mal en nous éloignant de vous: au lieu que vous, mon Dieu, qui êtes la souveraine et unique bonté, n'avez jamais cessé de bien faire. Nous faisons par votre grâce quelques bonnes œuvres; mais elles ne sont pas perpétuelles; et après cela nous espérons de jouir d'un parfait repos dans cette admirable sanctification de vos élus. Mais vous, qui êtes le bien qui n'a besoin de nul autre bien, vous êtes toujours dans le repos, parce que vous êtes vous-même votre repos.

Qui est l'homme qui puisse donner l'intelligence de ces grandes vérités à un autre homme? Qui est l'ange qui la puisse donner à un ange? et qui est l'ange qui la puisse donner à un homme? C'est à vous qu'il la faut demander, mon Dieu, c'est en vous qu'il la faut chercher, et c'est à votre porte qu'il faut frapper. C'est ainsi qu'on la recevra, c'est ainsi qu'on la trouvera, et c'est ainsi que l'on entrera. Ainsi soit-il.

FIN DES CONFESSIONS DE SAINT AUGUSTIN.

MÉDITATIONS

DE

SAINT AUGUSTIN.

CHAPITRE PREMIER.

ande à Dieu de n'avoir aucun défaut, et d'avoir toute sorte de vertus.

n Seigneur et mon Dieu, faites que mon vous désire, et vous désire avec assez d'ar- pour vous chercher jusqu'à ce qu'il vous :, et pour vous aimer si parfaitement lors- vous aura trouvé, qu'après avoir racheté échés par une digne pénitence, il puisse plus commettre. Faites qu'il soit touché vrai repentir de ses fautes. Humiliez les urs de mon esprit par le trouble salutaire sincère contrition. Faites sortir de mes des torrens de larmes. Faites que mes s'appliquent à toutes sortes de bonnes s. Roi tout-puissant, souverain Seigneur l et de la terre, éteignez en mon âme tout des choses charnelles et sensibles; qu'elle t plus embrasée que du feu de votre amour. ssez-moi de tout orgueil, ô mon divin Sau- et m'accordez le trésor si précieux de humilité. Préservez-moi des effets de votre :, et ne me faites ressentir que ceux de miséricorde. O Dieu, dont la seule bonté iré du néant, préservez-moi de tout sen- t d'aigreur, et me comblez des trésors de douceur ineffable. Donnez-moi, ô Père e, par votre bonté infinie, une solide foi, spérance entière, une charité constante. Je is rien que par vous; préservez-moi, Sei- r, de toute vanité, de toute légèreté d'es- de tout mouvement intérieur contraire à : ordre, de tout esprit de raillerie, de toute mpérance, de tout ce qui pourrait tourner a part à la honte de mon prochain, de tout t de médisance, de calomnie, de curiosité, ut désir de richesses, de tout abus d'auto- u préjudice d'autrui, de tout mouvement meil, de toute hypocrisie, de tout esprit de flatterie. Ne souffrez pas que je méprise les pauvres, que j'opprime les faibles. Préservez-moi de toute avarice, de tout ce qui pourrait tenir de l'envie, de tout blasphème; le moindre même mérite la mort. Je suis votre ouvrage, ô mon Dieu; daignez me délivrer ou me préserver de toute témérité, de toute inquiétude, de toute oisiveté, de tout assoupissement, de toute paresse, de toute lenteur d'esprit, de tout aveuglement de cœur, de toute obstination dans mon propre sens, de toute humeur dure et fâcheuse, de toute opposition au bien de conseil ou de précepte, de toute intempérance de langue, de toute injustice et de toute violence, principalement envers les pauvres et les faibles, de tout ce qui pourrait faire tort à l'innocence, de toute négligence envers ceux qui me peuvent être soumis, de tout excès de sévérité à l'égard de mes domestiques, de toute ingratitude, principalement à l'égard de mes amis, de toute dureté à l'égard du prochain. O Dieu de bonté! que je puisse, par votre Fils unique et bien-aimé, faire désormais de dignes œuvres de miséricorde et de charité; partager, avec ceux qui souffrent, leurs chagrins et leurs peines; assister les indigens, secourir les misérables, redresser ceux qui s'égarent, consoler les affligés, relever les opprimés, soulager les vrais pauvres, pleurer avec ceux qui pleurent, remettre ce qui m'est dû, pardonner à ceux qui m'offensent, aimer ceux qui me haïssent, rendre le bien pour le mal, n'insulter qui que ce puisse être, rendre à chacun tout l'honneur qu'il mérite, imiter l'exemple des bons, éviter celui des méchans; embrasser toute vertu, et rejeter tout vice; être patient dans les maux, tempérant dans les biens; être sans cesse sur mes gardes, de crainte de pécher par ma langue; y mettre comme une barrière aussi bien qu'à mes lèvres; en un mot, n'avoir que du mépris pour toutes les choses de

la terre, et une soif ardente pour toutes celles du ciel.

CHAPITRE II.

Il publie les miséricordes de Dieu.

Voilà bien des grâces, ô mon Dieu, mon divin Créateur, que je viens de vous demander, quoique, loin d'en mériter aucune, je ne mérite que des peines. Ce qui m'anime donc, c'est l'exemple du publicain, du bon larron, de ces gens de mauvaise vie qu'il vous a plu de convertir; de ce nombre si rare mais d'autant plus heureux, que non-seulement vous avez tiré dans un instant de la gueule de l'ennemi, mais que vous avez même reçu dans votre sein, comme le pasteur si charitable de ces brebis égarées. Quoique vous soyez, ô mon Dieu, si digne d'admiration dans toutes les créatures de l'univers qui sont l'ouvrage de vos mains, il semble que votre grandeur éclate encore tout autrement quand vous faites miséricorde. C'est sans doute ce qui fait dire à un de vos serviteurs: « Dieu se plaît à répandre ses miséricordes sur tous ses ouvrages; » et dans un autre endroit, comme s'il ne voulait parler que de chacun de vos élus en particulier, qui tous ensemble composent votre peuple, il anime encore plus notre espérance en vous, par ces paroles si consolantes: « Je ne retirerai jamais de dessus son âme ma miséricorde infinie. » Vous ne rejetez avec mépris et avec horreur que ceux dont le cœur et l'esprit sont corrompus jusqu'à n'avoir point de goût pour votre loi. Mais si vous faites ressentir les terribles effets de votre colère aux pécheurs endurcis, quelles grâces ne répandez-vous point sur ceux mêmes d'entre eux qu'il vous plaît de convertir! Que je suis malheureux, ô mon Dieu, mon seul salut, mon seul asile, d'avoir excité contre moi votre colère! J'ai péché devant vous, j'ai mérité de ressentir les effets de votre fureur après l'avoir tant irritée. Cependant vous l'avez souffert; vous souffrez même actuellement tous mes péchés, toutes mes misères. Votre seule miséricorde me fait repentir de mes fautes, et m'accorde le pardon des fautes dont je me repens. Si vous voulez bien me recevoir dès que je reviens à vous, ce n'est aussi que par vous que je puis y revenir: si je diffère même, vous ne laissez pas de m'attendre. Vous voulez bien me rappeler de mes égaremens, vaincre mes répugnances à votre sainte loi, animer ma tiédeur, m'embrasser même comme votre enfant, m'instruire dans mon ignorance, adoucir mes chagrins, ne pas souffrir que je me perde, me donner quand je suis tombé, me donner quand je demande, me faire trouver lorsque je cherche, m'ouvrir enfin lorsque je frappe à votre porte.

Je ne sais, ô mon Dieu, que répondre aux reproches de ma propre conscience: je ne puis trouver d'asile que dans votre miséricorde. Non-seulement vous m'avez montré la voie d'une vie vraiment sainte, vous m'y avez même fait marcher; non-seulement vous m'avez menacé d'un malheur éternel si je l'abandonnais, vous m'avez promis même une éternité de bonheur si j'y marchais jusqu'à la fin! Présentement donc, Père de miséricorde, Dieu de toute consolation, percez ma chair mortelle de votre crainte salutaire, pour me faire éviter les maux dont vous nous menacez, et me rendez la joie de votre salut, pour me faire jouir par votre amour des biens que vous nous promettez. Inspirez-moi, ô mon Sauveur, mon unique soutien, ce que je dois penser de vous; apprenez-moi les termes par lesquels il faut que je vous invoque, et me faites accomplir les œuvres par où je puis vous plaire. Cependant je ne suis pas à savoir ce que vous voulez bien ne pas mépriser, et qui peut même vous toucher; c'est le sacrifice d'un esprit saintement troublé de ses fautes: vous ne rejetez jamais un cœur contrit et humilié. Puissiez-vous donc, ô mon Dieu, notre seul secours, nous accorder des grâces si particulières qu'elles puissent nous protéger contre nos ennemis; éteindre en nous les flammes de la concupiscence; nous porter continuellement à recourir à vous comme à notre unique ressource dans nos passions même les moins violentes! Ne permettez pas, Seigneur, vous qui seul pouvez me sauver, que je sois du nombre de ceux qui ne croient que pour un temps, et qui succombent aux tentations. Mais donnez-moi une foi vive qui me tienne lieu de casque dans le combat! Soyez mon unique espérance, mon unique salut au jour de l'affliction. Je viens de vous demander, ô mon unique lumière, bien des grâces dont j'ai besoin. Quand je rentre en moi-même, j'y trouve mille sujets de remords qui me font trembler de frayeur; et cette crainte toute seule pourrait

lever de mon cœur les semences de votre iour, ou les rendre au moins inutiles. Ma vie ssée me fait trembler; mais votre bonté, qui passe point, m'anime de confiance en vous. ns un si puissant secours, les seuls fantômes it me restent encore de mes anciens déréglens ne suffiraient que trop pour triompher de a faiblesse. Ne permettez donc pas que j'aie la ésomption de me croire de moi-même capable moindre bien.

CHAPITRE III.

Suite de ce qui empêche d'avoir de la confiance en Dieu dans la prière.

De quel front peut-on demander des grâces, st qu'on est si digne de haine! Quelle témé- é de désirer de la gloire tant qu'on ne mérite e les peines les plus honteuses, et d'attendre n roi ou d'un juge des récompenses même s crimes dont on se sent coupable! Un fils relle à son père peut-il, sans l'irriter, prétendre être traité comme un fidèle enfant, sans ême se repentir de ses désobéissances? Que ai-je point commis contre vous, ô mon Père leste! combien de fois ai-je mérité la mort, et vous demande la vie! Combien vous ai-je irté, roi tout-puissant, juge si juste, et je suis sez téméraire pour vous demander des grâces! ai même poussé l'insolence jusqu'à ne pas outer votre voix, et je ne laisse pas de retourr à vous, ô mon Dieu, comme à mon seul ile. Mais c'est bien tard que je reviens à vous. élas! avec quelle lenteur j'ai recours au remède, après m'être exposé tant de fois, et avec nt de fureur, à des blessures si mortelles! Je égligeais même tout ce qui pouvait m'en prérver. J'ai négligé de fuir les traits qui m'ont rcé jusqu'au vif, et je me tourmente présenment pour fuir la mort qui me poursuit. J'ai outé blessures sur blessures, crimes sur cries. Une démangeaison frénétique m'a fait uvrir les plaies que votre grâce avait fermées: ne me suis aperçu de mes maux que par leur ruption, et la continuation de mes déréglens rendait inutiles en moi vos anciennes miricordes. Il est dit dans les livres sacrés. « Dès le juste aura péché, toutes ses œuvres de stice seront oubliées. » Mais d'un autre côté, le juste ne peut pécher sans perdre toute sa stice, à combien plus forte raison un pécheur redevient-il juste, dès qu'il cesse de pécher et qu'il rentre en lui-même par un sincère repentir! Combien de fois, Seigneur, suis-je retourné comme un chien à mon vomissement, et me suis-je revautré comme un pourceau dans le bourbier de mille désordres! Comme je ne puis l'oublier, je ne puis non plus ne le pas publier. Combien de fois ai-je consenti au mal! combien de fois l'ai-je appris, conseillé, fait faire même par force! Combien de piéges ai-je tendus à ceux même qui marchaient dans la bonne voie! Je n'ai point eu horreur de commettre de si grands crimes; j'en ai conservé même le souvenir avec plaisir. Juge infiniment juste, vous en avez fait un recueil fidèle que vous avez comme scellé; vous avez observé jusqu'à mes moindres démarches et compté tous mes pas; vous avez gardé jusqu'ici un profond silence; jusqu'ici vous m'avez souffert avec une patience extrême; mais que je serais malheureux que vous vinssiez à me parler de cette voix si terrible dont vous terrassez le pécheur, quand il vous oblige à décharger sur lui tout le poids de votre colère!

CHAPITRE IV.

De la crainte du jugement dernier.

O Dieu des dieux! quoique votre bonté surpasse l'excès de ma malice, vous ne garderez pas toujours un tel silence. La tempête la plus violente fut-elle jamais aussi terrible que sera votre second et dernier avénement? Vous paraîtrez un jour sur un trône tout de feu, pour juger le ciel et la terre, pour séparer votre peuple de toutes les nations du monde. Tous les hommes, aussi bien que tous les anges, seront alors parfaitement instruits, non-seulement de mes paroles et de mes actions, mais encore de mes plus secrètes pensées. J'aurai pour juges dans ce dénûment de tant de vertus, tous ceux que je n'aurai pas eu le courage de suivre dans le bien que je leur ai vu faire. Je ne pourrai qu'être couvert de confusion de n'avoir pas su profiter de tant de bons exemples, qu'être convaincu par autant de témoins fidèles de l'excellence des avis que j'aurai méprisés, et de la sainteté des modèles que je n'aurai point suivis. Que pourrai-je répondre, ô mon Dieu! Il me semble que je suis déjà présent à ce jugement si terrible. Ma conscience me tourmente sans cesse. Je trouve dans le fond de mon cœur mille sujets de peines; l'avarice me

presse, l'orgueil m'élève, l'envie me consume, la concupiscence m'enflamme, la sensualité m'amollit, l'intempérance me déshonore et m'abrutit, la médisance me fait ternir la réputation du prochain, l'ambition me porte à m'élever au-dessus des autres par des voies même souvent injustes, la discorde me sollicite à troubler l'union et la paix, la colère me trouble, la légèreté me renverse, l'assoupissement m'accable, l'hypocrisie me porte à séduire les autres, la prospérité m'enfle et me fait quelquefois blesser l'honneur d'autrui. O mon divin Sauveur, qui m'avez délivré de la fureur de mes ennemis, voilà quels ont été tous les objets de mes désirs, dès ma naissance, et je ne les ai que trop suivis toute ma vie. Ils me condamnent eux-mêmes présentement, et me confondent. Voilà quels étaient les amis à qui je m'étais attaché, les maîtres à qui j'obéissais, les tyrans dont j'étais l'esclave, les seuls conseils que je suivais, les citoyens de Babylone avec qui j'ai passé la plus grande partie de ma vie, non-seulement dans la même ville, mais encore dans la même maison. Que je suis malheureux, ô mon roi, ô mon Dieu, de n'être pas encore à la fin de mon pèlerinage! Que je suis malheureux, ô ma divine lumière, d'avoir encore à demeurer avec les habitans de Cédar! Si le saint prophète s'écrie que son pèlerinage est long, à combien plus forte raison pourrais-je m'écrier que le mien l'est bien davantage! Nul homme vivant ne peut être juste à vos yeux; mais, ô mon Dieu, vous êtes mon unique appui; mon espérance n'est point dans les enfans des hommes; aucun d'eux ne sera juste, dès que vous le jugerez sans aucune miséricorde. Si vous ne prévenez l'impie de vos grâces toutes gratuites, il ne pourra jamais rentrer dans la justice, et encore moins mériter les récompenses éternelles. Je crois donc, ô mon Dieu, que vous seul pouvez me sauver, et que vous voulez bien attendre le temps que vous avez déterminé pour me convertir parfaitement. Vous êtes à mon cœur une forteresse invincible, d'où vous me faites entendre ces paroles si consolantes : « Nul ne peut venir à moi, que mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire lui-même. » Puisque vous m'avez instruit par une si grande bonté, daignez donc attirer à vous mon esprit et mon cœur. Quand pourrai-je respirer l'odeur de vos parfums, ô mon Dieu! Quand pourrai-je, ô Père tout-puissant, vous contempler à jamais, et votre Fils bien-[...] l'objet de vos complaisances, et votre Sain[...] prit, notre unique consolation!

CHAPITRE V.

Combien est efficace l'invocation du Père par le F[...]

Je vous invoque, ô mon Dieu, parc[...] vous êtes toujours prêt d'exaucer quiconq[...] plore véritablement votre secours. Mais [...] éternelle vérité, que je vous invoque selon [...] Esprit : je ne le puis que par vous. Tou[...] gesse qui ne vient point de vous n'est que [...] La science la plus parfaite ne consiste qu'[...] connaître, ô divine sagesse! Daignez donc [...] truire vous-même de votre sainte loi : on ne [...] être véritablement heureux qu'on ne la conn[...] et comment la connaître que par vous? [...] désire donc plus que de vous invoquer, e[...] l'esprit de votre vérité. Mais qu'est-ce qu[...] quer la vérité, selon l'esprit de la vérité, [...] invoquer le Père éternel selon l'Esprit de [...] Fils unique? Votre parole, ô Père saint, [...] pas moins que la vérité même; et la [...] même est le principe de votre parole. Le [...] cipe de votre parole n'est pas moins que [...] Verbe adorable, qui est avant toutes cho[...] toute éternité. Je vous adore donc, ô sou[...] principe, dans ce même principe sou[...] Éternelle vérité, je vous invoque dans [...] Verbe, qui comme vous est la vérité éte[...] Puissiez-vous me conduire par lui selon [...] Esprit qui, comme vous et comme votre [...] n'est autre que l'éternelle vérité! Que pe[...] avoir de plus doux pour le Père éternel q[...] prières qu'on lui adresse au nom de son Fi[...] que? Pourrait-il ne se pas laisser fléchir [...] mérites de ce Fils adorable? Qu'y a-t-il [...] capable d'adoucir la colère d'un roi, qu[...] tercession même de son Fils unique et bien[...] Quelle plus sûre voie pour procurer à d[...] damnés à la mort non-seulement leur grâce [...] liberté, mais encore les faveurs les plus [...] lières? De quel poids, en effet, pour ap[...] colère d'un prince aussi bien que d'un [...] ne doit point être l'intercession de son Fi[...] que et bien-aimé? Puissiez-vous donc, [...] tout-puissant, par la charité si parfai[...] votre Fils unique et tout-puissant comme [...] même, tirer mon âme de sa prison me[...] afin qu'elle bénisse votre saint nom à j[...]

délivrez-moi des liens de mes iniquités par votre Fils unique, qui comme vous est de toute éternité. Par ses mérites si précieux, par l'intercession si puissante de ce Fils bien-aimé, préservez-moi de la mort éternelle, que j'ai tant de fois méritée, et me redonnez la vie. A qui pourrais-je m'adresser pour vous demander miséricorde, qu'à notre seul Rédempteur, qui, assis à votre droite, vous prie sans cesse pour nous? C'est là notre plus puissant intercesseur auprès de vous, Père éternel, Dieu tout-puissant. C'est là le souverain pontife, qui, loin d'avoir comme les autres des fautes à expier par un sang étranger, a répandu son propre sang pour expier toutes les fautes des autres. C'est là cette victime sainte, infiniment agréable, infiniment parfaite, dont l'odeur a tant de douceur, qu'aussitôt qu'elle vous est offerte elle ne manque jamais de monter jusqu'à vous. C'est là l'Agneau sans tache, qui, même sans se plaindre, a souffert que l'on le dépouillât de sa toison si pure; qui, sans ouvrir la bouche, s'est vu couvrir d'opprobres, jusques à souffrir qu'on le frappât au visage, et que l'on osât même cracher à sa face. C'est là celui qui seul est sans péché, et qui s'est bien voulu charger des miens pour me guérir par ses souffrances de toutes mes langueurs.

CHAPITRE VI.

Il représente au Père éternel la passion de son Fils adorable.

Père éternel, dont la bonté est infinie, jetez les yeux sur votre Fils bien-aimé, qui a souffert pour mon salut de si cruels outrages : considérez, roi tout-puissant, dont la clémence n'a point de bornes, quel est celui qui veut bien souffrir, et pour qui même il souffre. N'est-ce pas, Seigneur, votre Fils unique que vous avez livré, quelque innocent qu'il fût, pour racheter un misérable esclave? N'est-ce pas l'auteur de la vie, qui, comme une brebis, s'est laissé conduire à la mort, et qui vous a obéi jusqu'à une mort aussi cruelle que celle de la croix? Souvenez-vous que c'est ce même Fils que vous avez engendré de toute éternité de votre propre substance, et que vous avez bien voulu toutefois, pour notre salut, revêtir d'une chair fragile et mortelle. Quoique véritablement Dieu comme vous, il s'est revêtu de notre nature, pour souffrir une telle mort. Considérez, ô mon Seigneur et mon Dieu, celui par qui seul vous voulez bien nous faire miséricorde. Considérez votre Fils bien-aimé étendu sur la croix. En faveur de ses mains innocentes d'où découle un sang si précieux, pardonnez à mes mains criminelles tous les crimes qu'elles ont commis. Jetez les yeux sur son côté, qui même après sa mort fut ouvert d'une lance cruelle, et me redonnez la vie par les eaux salutaires qu'on en vit découler. Faites-moi suivre les vestiges de ses pieds adorables, qui bien loin de s'arrêter dans la voie des pécheurs, ne se sont jamais écartés de votre sainte loi. Daignez conduire mes pas dans vos voies toutes saintes; que je n'ai que de l'horreur pour toute voie de mensonge et d'iniquité, et que tout me porte à ne suivre d'autre voie que celle de la justice et de la vérité. Puissiez-vous, ô roi tout-puissant, ô Saint des saints, m'accorder par mon Rédempteur, le Saint des saints lui-même, la grâce de courir dans la voie de vos divins préceptes, en sorte que je puisse m'unir, et de cœur et d'esprit, à celui qui n'a point eu d'horreur de se revêtir de notre chair mortelle! Considérez, ô Père de miséricorde, la tête de votre Fils bien-aimé toute couronnée d'épines, toute penchée sur son sein adorable, toute prête d'expirer. Considérez, Créateur si puissant, si plein de douceur, la sainte humanité de votre Fils unique, et l'unique objet de vos complaisances. Laissez-vous toucher de compassion pour une si faible créature, pour qui même il veut bien mourir. Considérez votre cher Fils expirant sur la croix, son sein tout découvert, son côté percé d'une lance, ses entrailles tout épuisées, ses yeux entièrement éteints, ses lèvres toutes pâles et toutes desséchées, ses bras et ses pieds étendus d'une manière si cruelle, et tout couverts de son sang adorable. Que ce triste spectacle de ce Fils unique si tendrement aimé, dont tous les membres sont traités avec tant d'inhumanité, puisse, ô Père tout-puissant, dont la gloire est immense, vous porter à vous souvenir des misères de notre nature. Que la vue des souffrances d'un Dieu fait homme, vous porte à soulager toutes les faiblesses des hommes. Que les peines du Rédempteur vous portent à pardonner à tous ceux qu'il a rachetés. C'est cet unique objet de votre amour que vous avez livré à la mort de la croix, pour les péchés de votre peuple. C'est là cette victime si pure, si inno-

cente, et qui n'a pas laissé d'être traitée comme coupable.

CHAPITRE VII.

Admirable disposition de Dieu dans la passion de Jésus-Christ.

Comment donc, mon divin Sauveur, vous a-t-on pu juger digne d'un traitement si rigoureux, d'une mort tout à la fois et si honteuse et si cruelle ! Quelle pouvait être la cause d'une telle condamnation? C'est mon péché, Seigneur, qui vous a fait souffrir ainsi ; ce sont mes propres fautes qui vous ont fait mourir. Je suis le seul instrument de vos peines, de vos supplices les plus cruels. Quel prodige inouï ! quel mystère ineffable ! Le juste souffre la mort, que le pécheur a méritée ; le coupable est absous, l'innocent condamné. Le Saint des saints souffre la mort pour les crimes de l'impie. Ce qu'un scélérat méritait, c'est la source de la bonté même qui veut bien l'endurer ; c'est un maître qui veut bien expier la faute de son serviteur ; en un mot, c'est un Dieu qui efface tous les péchés de l'homme. Jusques où, mon adorable Sauveur, Fils unique de Dieu, jusques où votre humilité vous fait-elle descendre? A quoi vous porte votre bonté pour les hommes? Quel excès de miséricorde, de compassion et de pitié ! Je suis tout chargé de crimes, et vous voulez, ô Saint des saints, souffrir la mort pour les expier. Quoique je ne sois qu'un néant, j'ai bien osé m'élever par un orgueil outré ; et vous vous êtes abaissé jusqu'à vous anéantir, quoique vous soyez le souverain être. Vous avez obéi jusqu'à la mort de la croix pour expier mes désobéissances. Je n'ai jamais suivi que ma sensualité, que mon intempérance ; et vous vous êtes mortifié par de continuels jeûnes. L'envie de goûter du fruit d'un arbre défendu m'avait fait mériter d'être perdu pour jamais, et vous avez eu pitié de moi jusqu'à mourir sur l'arbre de la croix pour me sauver d'une telle perte. Je ne respire que le plaisir, pendant que l'on vous perce de clous. Je vous vois tout abreuvé de fiel ; et je cherche encore les fausses douceurs dont Ève m'a imprimé le goût par son péché. Je vous vois dans les souffrances ; et au lieu que Marie les partage avec vous en mêlant ses larmes à votre sang, je cherche encore les joies criminelles qui me font marcher sur les traces de cette mère infortunée de tous les prévaricateurs. Faut-il donc, ô roi de gloire et de justice, que pendant que votre piété éclate par l'obéissance qui vous a soumis aux douleurs et à la mort, mon impiété éclate par ma désobéissance ? Que puis-je vous rendre, ô mon Dieu, pour les biens infinis dont vous m'avez comblé ! Est-il rien dans le cœur de l'homme qui mérite de vous être offert pour de si grands biens ? Quel rapport entre Dieu et l'homme, sinon que l'homme n'est que misère, et Dieu miséricorde ? Toutes les créatures ensemble peuvent-elles jamais assez reconnaître ce qu'elles doivent à leur Créateur ? Cependant, ô mon Rédempteur adorable, Fils unique de Dieu, vous avez disposé de telle sorte toute l'économie de mon salut, qu'encore que je ne sois qu'une créature fragile et mortelle, je ne laisse pas de pouvoir en quelque manière reconnaître toutes les grâces que vous me faites, dès que vous répandez dans mon cœur une assez vive douleur de mes fautes, pour me faire crucifier ma chair avec tous ses désirs déréglés. C'est aussi par-là qu'autant qu'il est en moi je prends part aux peines que vous avez bien voulu, pour mes péchés, souffrir jusqu'à la mort. C'est par cette victoire intérieure que vous me faites remporter sur mes passions, que vous me disposez à combattre pour vous jusqu'à mourir s'il le fallait. C'est uniquement par cette grâce, que notre nature si faible peut répondre en quelque manière aux bontés infinies du Dieu qui l'a créée. Cette grâce, ô Jésus, est non-seulement un remède tout divin, mais encore un heureux préservatif que votre amour nous donne contre tous les maux de notre âme. Je vous conjure donc, par vos anciennes miséricordes, de vouloir bien répandre dans ses plaies l'onction de cette grâce, et que je puisse en goûter les ineffables douceurs, en sorte que je rejette aussitôt le poison des charmes trompeurs de ce monde. Que je n'aie plus que du mépris pour tous ses biens et tous ses maux ; et que le seul souvenir de cette grandeur si solide, dont l'homme jouissait autrefois dans l'état d'innocence, ne m'inspire que de l'horreur pour toute vanité, pour tout ce qui ne fait que passer, pour tout ce qui ne peut qu'enfler notre cœur, et qui ne peut le remplir : c'est par-là que mon âme peut recouvrer sa parfaite santé. Faites, ô mon Dieu, que je ne trouve de charmes et de douceurs qu'en vous ; que sans vous, rien ne puisse

e plaire, ni me paraître beau, ni précieux, i touchant. Que tout me paraisse au contraire : vil et méprisable. Que l'objet de votre haine it l'objet de la mienne. Que rien ne me plaise ue ce qui vous plaît. Que loin de trouver de la ie en tout ce qui n'est point vous, je n'y trouve ue de l'ennui. Que je fasse même mon plaisir e souffrir pour l'amour de vous. Que la seule loire de votre nom me soutienne et m'anime. ue votre souvenir soit ma seule consolation. ue je ne me nourrisse que de pain trempé de es larmes. Que toute ma joie soit de méditer ns cesse votre loi si sainte et si juste. Que je sse tout mon trésor de votre divine parole. ue je la préfère infiniment à tous les trésors 'ici-bas. Que je ne trouve rien de doux que de ous obéir, et rien de digne d'horreur que de ouloir vous résister. Je vous conjure donc, ô on Dieu, mon unique espérance, d'effacer mes iquités par votre grâce toute-puissante; d'ou-rir l'oreille de mon cœur à vos divins préceptes. ais surtout ne souffrez pas que je sois assez alheureux pour excuser aucune de mes infi-élités. Je vous demande humblement, par les érites de votre ineffable humilité, de vouloir ien me préserver de tout élèvement d'orgueil, t de me rendre inébranlable à tous les efforts es pécheurs.

CHAPITRE VIII.

ombien les mérites de la passion de Jésus-Christ peuvent donner de confiance dans la prière.

Dieu tout-puissant, père de Jésus mon Sau-eur, faites par votre miséricorde que tout con-oure à mon salut. Je viens de vous offrir du lus profond de mon cœur ce que j'ai pu trouver le plus précieux et de plus cher; je ne me suis ien réservé; j'ai tout offert à votre majesté di-ine. Je vous ai même sacrifié toutes mes espé-ances. Je me suis adressé à votre Fils unique et ien-aimé; je l'ai supplié le plus humblement u'il m'a été possible d'être auprès de vous mon eul intercesseur, mon unique médiateur, de vous emander pour moi le pardon que j'espère de otre miséricorde. Je viens de vous offrir celui qui 'est lui-même réellement offert à lui. Je viens e vous représenter tout ce qu'il a souffert jus-u'à la mort, et dont j'espère qu'il voudra bien n'appliquer les mérites. Je crois fermement, ô on Dieu, que vous nous avez envoyé votre Verbe, qui est Dieu comme vous, qu'il s'est hum-blement revêtu de notre humanité; qu'il a bien voulu même souffrir les liens, les soufflets, les crachats, les railleries les plus outrageantes, enfin la mort de la croix; que même après sa mort son côté fut percé d'une lance. Notre ado-rable Sauveur ne fut pas plus tôt né qu'il fut as-sujetti aussi bien que les autres enfans à toutes les misères humaines, à la réserve du péché. Il eut besoin comme eux d'être enveloppé de langes. Dès qu'il fut en état de marcher et d'agir, il mortifia sa chair, quoique innocente, et il la mortifia par une infinité de jeûnes, de veilles, de travaux, de voyages les plus pénibles. Il finit ensuite sa vie par une mort précédée de sup-plices aussi honteux que rigoureux. Mais aussi le troisième jour après une mort si précieuse, il ressuscita plein de gloire, il s'éleva au plus haut des cieux, et il s'assit à votre droite pour y jouir avec vous d'une éternelle félicité. C'est uni-quement, ô mon Dieu, par les mérites de notre Sauveur, que j'espère votre miséricorde. Consi-dérez que votre Fils unique, que vous avez en-gendré de toute éternité, est le même que vous avez envoyé pour nous racheter de notre escla-vage. Au nom de ce Verbe adorable, par qui seul vous nous avez créés, ne rejetez pas, ô mon Dieu, l'ouvrage de vos mains. Au nom de ce divin pasteur, recevez avec miséricorde cette brebis égarée qu'il a cherchée depuis si long-temps avec tant de bonté, sur les monts les plus escarpés, dans les vallées les plus profondes, sans jamais se lasser de tant de travaux si pé-nibles. Il veut bien, même après l'avoir trouvée prête à périr dans les égaremens, la reporter avec joie sur ses propres épaules, et non-seule-ment la tirer de l'abîme si profond où elle s'était plongée, mais l'embrasser encore avec autant de tendresse, et la remettre au nombre des quatre-vingt-dix-neuf autres, qui ne sont point égarées. Recevez donc, ô mon Dieu, roi tout-puissant, souverain Seigneur du ciel et de la terre, cette brebis infidèle que vous rapporte ce bon pas-teur à qui seul vous l'aviez confiée. Il ne s'est revêtu de notre nature que pour la purifier de toutes ses taches, pour vous l'offrir ensuite et lui procurer enfin le salut éternel. Votre créa-ture, ô mon Dieu, s'est égarée bien loin de vous; mais pourriez-vous ne pas oublier tous ses égaremens? C'est votre Fils bien-aimé qui ramène

dans le sein de votre miséricorde, cette brebis errante que l'ennemi de votre troupeau en avait enlevée, ce serviteur rebelle, qui depuis son péché n'avait fui si loin de vous que pour n'avoir pu soutenir l'éclat de votre présence si terrible au pécheur. Pourrions-nous, ô mon Dieu, non-seulement ne pas espérer le pardon de nos fautes, mais encore le bonheur d'arriver dans votre céleste patrie, sous la conduite d'un guide qui n'est pas moins que votre Fils unique?

J'ai bien pu de moi-même vous offenser, ô Père saint; mais je ne puis mériter de moi-même le pardon de mes offenses. Il a fallu que votre Fils bien-aimé se revêtît de ma nature afin de me guérir de mes faiblesses et de mes misères; il a fallu qu'il vous offrît en sacrifice de louange une chair innocente pour expier les iniquités de notre chair si corrompue. Depuis même que, ressuscité plein de gloire, il est assis à votre droite, il vous prie continuellement d'avoir pitié d'une nature dont il porte la ressemblance. Pourrais-je ne pas tout espérer d'une si puissante intercession? Si mon iniquité me rend indigne de vos grâces, qu'au moins la charité de votre Fils unique si tendrement aimé, vous puisse porter, ô mon Dieu, à me faire miséricorde. Par les mérites infinis de ce Fils adorable, ayez pitié de votre serviteur; par le mystère si saint de son Incarnation, effacez de notre nature tout ce qui peut être indigne de ce Verbe incarné; que la vue de ses plaies ne vous fasse jeter les yeux sur les plaies de mon âme qu'afin de les guérir; que le sang si précieux qui découle de son côté puisse parfaitement purifier jusqu'aux moindres taches de mon âme; que sa chair innocente apaise votre colère que ma chair criminelle a si justement irritée; que cette chair si pure obtienne à ma chair corrompue le pardon de ses fautes. Si mon iniquité mérite une peine infinie, la bonté de mon Rédempteur mérite bien davantage le droit de m'en préserver. Si mon injustice est extrême, la sainteté de mon Sauveur n'est pas moins qu'infinie. Autant que Dieu même est au-dessus de l'homme, la bonté de mon Rédempteur surpasse ma malice. L'homme peut-il faire quelque péché que ne puisse racheter le Fils de Dieu fait homme? Peut-il être un orgueil dont une telle humilité ne puisse triompher? Le Fils de Dieu n'est mort que pour triompher de la mort même. Autant que l'orient est éloigné de l'occident, et le plus profond des enfers l'est du plus ha[ut des] cieux, autant et infiniment plus la grâce [de mon Sau]veur surpasse-t-elle les péchés et tous les [crimes] des hommes. Daignez donc, ô mon Cr[éateur,] source infinie de lumière, me pardonner mes fautes par les mérites de la passion d[e votre] Fils unique si tendrement aimé; faites [que sa] piété l'emporte sur mon iniquité; que [sa mo]destie me préserve même de ce qui p[eut] blesser les règles de la bienséance; que [sa dou]ceur me mette au-dessus de tout ce qui p[eut] m'être une occasion d'emportement; q[ue son] humilité triomphe de mon orgueil; que [sa pa]tience confonde mon aversion pour le[s souf]frances; que sa bonté si tendre l'emport[e sur la] dureté de mon cœur; que son obéissa[nce me] rende soumis à vos lois; que sa tranq[uillité] toujours égale, calme toutes mes inqui[études;] qu'il tempère par sa douceur toutes mes [amer]tumes; qu'il apaise par sa clémence to[us les] mouvemens de colère; qu'enfin son e[xtrême] charité adoucisse dans mon esprit toute [sorte] d'humeur fâcheuse.

CHAPITRE IX.

Il invoque le Saint-Esprit.

Esprit-Saint, éternel amour du Pèr[e tout-]puissant et de son Fils adorable, unique [conso]lateur de tous les saints persécutés, ré[pandez] dans le plus profond de mon cœur votr[e grâce] toute-puissante. Daignez y faire votre de[meure;] daignez me découvrir par votre lumière jusqu'à mes négligences qui me sont le p[lus in]connues. Que je fasse mon unique joie [de vous] posséder uniquement; que désormais [l'abon]dance inépuisable de votre divine rosé[e rende] mon âme aussi féconde qu'elle a été j[usqu'ici] stérile et infructueuse; que les pointes d[e votre] amour puissent la pénétrer jusqu'au vif; [que les] flammes si salutaires de ce feu divin m'[embra]sent tout entier; qu'elles puissent consu[mer en] moi, par leurs ardeurs si pures, tout [ce qui] peut y avoir d'impur. Enivrez-moi des se[crets tor]rens de vos chastes délices. Que je n'aie [plus de] goût pour les douceurs empoisonnées [du] monde. Ne me jugez, Seigneur, que selo[n votre] miséricorde, et discernez ma cause de c[elle de] l'impie. Apprenez-moi vous-même à fair[e votre] volonté, puisque vous êtes mon Dieu. Il n['appar]tient qu'à vous de faire du cœur de l'hom[me]

·e au Père éternel et à son Fils unique, ; veulent bien comme vous y faire leur ! Venez donc au plus tôt, seul consola-ute âme affligée, sa seule ressource dans es; venez nous purifier de toute impu-rir toutes nos plaies; venez, ô seul ap-ibles, sans qui l'on ne saurait, ni ne pas ni se relever; venez, vous qui seul élevez les jusqu'à pouvoir soutenir l'éclat de ière, pendant que du même éclat vous les orgueilleux; venez, père des orphe-e de miséricorde, seul protecteur des venez, seule espérance des pauvres, vous vez nous ranimer dans toutes nos lan-Nous naviguons encore sur la mer ora-: ce siècle si corrompu; venez, astre si e, vous seul pouvez nous préserver du :, et nous faire même heureusement · jusqu'au port. Venez, beauté la plus de toutes les beautés vivantes, uni-ut de ceux qui meurent saintement; unique sainteté de tous les esprits bien-; faites par votre grâce que je ne m'at-us qu'à vous. Ayez pitié de mes misères, ez mon néant, vous dont la grandeur ie; fortifiez toutes mes faiblesses par rtu toute-puissante, selon la multitude niséricordes; je vous le demande au nom -Christ, mon adorable Sauveur, qui est mme vous, et qui vit et règne avec vous tre sainte unité, pendant tous les siècles les. Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

prie avec d'humbles sentimens de lui-même.

iis bien indigne, ô mon Dieu, de votre oour; mais vous seul êtes digne du mien. atures ne méritent pas l'honneur de vous mais vous seul méritez que vos créatures rvent. Rendez-moi donc désormais aussi de vous que je m'en suis rendu jusqu'à : indigne. Que je puisse non-seulement le vous offenser, mais encore dignement outes mes offenses, et veiller toute ma vie, re en état de la finir dans cette profonde ii ne se trouve qu'en vous. Que ma mort doux sommeil qui me fasse passer à ce d'autant plus parfait qu'on est sûr d'en our toute l'éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XI.

Confession de foi de la sainte Trinité.

Puissions-nous donc, ô sainte et indivisible Trinité, Père éternel non engendré, Fils unique du Père, Esprit-Saint, notre unique consolateur, confesser votre saint nom de cœur et de bouche, vous louer, vous bénir, vous aimer de toute l'étendue de notre âme, chanter votre gloire à jamais. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XII.

Il continue.

O souveraine Trinité, un Dieu en trois personnes de la même puissance, de la même grandeur, de la même majesté, quoique je ne sois que le dernier de tous ceux qui vous servent, et le moins considérable de tous les membres de votre Église, je ne laisserai pas, Dieu tout-puissant, de reconnaître et de confesser que vous seul êtes notre Dieu : je ne laisserai pas de vous rendre d'humbles grâces de tous vos dons, autant que me le pourra permettre l'excès de ma faiblesse. Je n'ai rien hors de moi que je puisse vous offrir; recevez donc au moins le sacrifice de louange que mon cœur vous présente. C'est le seul bien que je possède au dedans de moi-même; et, s'il part d'une foi sincère, d'une conscience pure, je le dois uniquement à votre miséricorde. Je crois donc fermement et de tout mon cœur, je confesse même de bouche et hautement, roi tout-puissant, souverain seigneur du ciel et de la terre, Père, Fils, Esprit-Saint, que vous êtes un Dieu en trois personnes, d'une seule et même substance. Vous seul êtes le vrai Dieu; votre nature n'est qu'une; elle est simple, spirituelle, invisible, infinie : tout est en vous également parfait et parfaitement égal; votre grandeur est sans étendue, votre beauté sans défaut, votre bonté sans bornes; votre éternité n'est point sujette au temps, ni votre vie à la mort, ni votre puissance à aucune sorte de faiblesse, ni votre vérité à aucune sorte de mensonge; vous êtes partout tout entier, sans qu'aucun espace vous renferme; vous êtes présent partout, sans que l'on puisse dire précisément de quelle manière vous y êtes; vous remplissez toutes choses sans être rien d'étendu; vous vous trouvez partout sans que rien vous resserre; vous pénétrez toutes choses sans au-

cune sorte de mouvement; vous avez créé toutes choses sans en avoir besoin d'aucune; vous les gouvernez toutes sans travail et sans peine; vous êtes par vous-même de toute éternité, et rien ne saurait être que par vous; sans être sujet à changer, vous êtes le seul auteur de tout ce qui se fait de changemens. Il n'y a rien en vous que d'infiniment grand, que d'infiniment puissant, que d'infiniment bon. Votre sagesse est ineffable, vos desseins sont impénétrables, vos jugemens terribles, mais justes, vos paroles véritables, vos œuvres saintes, vos miséricordes abondantes; votre patience est inépuisable même envers les pécheurs, votre bonté infinie pour ceux à qui vous accordez la grâce de faire une digne pénitence. Vous êtes un Dieu éternel, immortel, immuable, toujours le même. Bien loin que vous soyez de la nature des choses que quelque espace puisse renfermer ou resserrer, vous êtes d'une nature infiniment au-dessus des espaces même les plus étendus; votre essence est incorruptible, votre volonté invariable, votre bonheur inaltérable. Vous renfermez comme dans un seul point indivisible et le passé et l'avenir: comment l'un ou l'autre pourraient-ils ne vous être pas toujours présens? Vous n'avez point eu de commencement, et vous n'aurez jamais de fin; vous êtes de toute éternité le principe et le centre de toute perfection. Vous viviez avant tous les siècles, vous vivez dans tous les siècles, et vous vivrez pendant tous les siècles dans votre éternité. Puissions-nous à jamais, Dieu tout-puissant, vous rendre toute louange, toute gloire, tout honneur dans votre royaume céleste. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIII.

Du mystère de l'Incarnation.

O Trinité toute-puissante, qui n'êtes qu'un seul Dieu, qui voyez et qui pénétrez le fond de mon cœur, je viens de confesser jusques ici la toute-puissance de votre majesté et la majesté de votre toute-puissance; je vais présentement confesser en votre divine présence tout ce que vous avez daigné faire dans la plénitude des temps que vous aviez marqués pour racheter le genre humain. Comme on ne peut être justifié sans le croire de tout son cœur, on ne saurait être sauvé sans le confesser de bouche et hautement. Je reconnais donc, ô mon Dieu, Père éternel et tout-puissant, que vous seul des trois personnes divines n'avez point été envoyé; voici ce que votre Apôtre écrit parlant de votre Fils : « Dieu, dit-il, envoya son Fils quand tous les temps furent accomplis » : lorsqu'il dit que Dieu envoya son Fils, il fait assez entendre que ce fut dans ce monde qu'il fut envoyé pour se revêtir véritablement d'une chair fragile et mortelle, dans le sein de la bienheureuse Marie toujours vierge, et pour habiter même parmi les hommes d'une manière visible et sensible. Mais que veut nous faire entendre le plus éclairé de vos évangélistes, quand il dit, parlant du Fils de Dieu : « qu'il était dans le monde, et que ç'a été par lui que Dieu a fait le monde, » sinon que ce n'a été que comme homme qu'il a été envoyé dans le monde, puisque comme Dieu il y a toujours été, et qu'il y sera toujours? Je crois de tout mon cœur, je confesse même de bouche et hautement que cette mission est l'ouvrage de toute la sainte Trinité. Combien nous avez-vous aimés, Père si saint et plein de bonté, combien nous avez-vous aimés! Non content de nous avoir créés, vous avez même livré votre propre Fils pour d'aussi grands pécheurs que nous. Il vous fut donc soumis jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la Croix; et non-seulement il voulut bien y attacher la cédule de condamnation que nous méritions par nos péchés, il y attacha nos péchés même; mais en mourant il triompha de la mort. Comme il n'appartenait qu'à lui de pouvoir ne point mourir s'il l'eût voulu, il n'appartenait qu'à lui non plus de pouvoir se ressusciter lui-même. Il fut donc tout à la fois victime et vainqueur de la mort, et n'en fut le vainqueur que parce qu'il en fut la victime; il fut pour nous encore et le sacrifice et le prêtre, et ne fut le prêtre non plus que parce qu'il fut le sacrifice. Celui qui seul est assis à votre droite vous prie sans cesse pour nous; pourrais-je ne pas espérer que vous me guérirez, ô mon Dieu, de toutes mes langueurs? Je reconnais et confesse que je n'ai que trop donné de prise sur mon âme au prince de ce monde, et qu'il n'y a que trop de choses en moi qui viennent de lui; mais j'espère, ô mon Dieu, que vous me délivrerez de ses mains, par notre divin Rédempteur en qui ce prince du monde n'a rien su trouver qui lui appartînt. J'espère que vous me justifierez par celui dont il est écrit :

qu'il n'a jamais péché, et qu'il n'a jamais rien dit que de véritable.» J'espère enfin que vous me sauverez par les mérites de notre seul Sauveur, puisqu'il est notre chef, quoique je ne sois que le moins considérable et le plus faible de ses membres. Délivrez-moi donc de tout vice, de tout péché, de toute faute, de toute négligence; répandez dans mon âme toutes sortes de vertus; rendez mes mœurs innocentes et pures; enfin, pour la gloire de votre nom et selon votre esprit, faites-moi persévérer jusqu'à la mort dans toutes sortes de bonnes œuvres.

CHAPITRE XIV.

Suite des raisons d'espérer au mystère de l'Incarnation.

Je n'aurais pu sans doute que tomber dans le désespoir à la vue de tant de péchés et de tant de négligence, si votre Verbe, qui tout Dieu qu'il est comme vous-même, n'a pas laissé de se faire homme et d'habiter parmi nous, ne m'eût soutenu par sa sainte grâce; mais comment désormais pourrais-je craindre d'y tomber? Si nous vous avons été réconciliés par la mort de votre Fils adorable, quoique nous ne fussions encore que vos ennemis, et s'il nous a sauvés des effets de votre justice, pourrions-nous ne pas espérer ceux de votre miséricorde? Toute mon espérance et toute ma confiance sont donc dans le sang si précieux qu'il a daigné répandre pour nous et pour notre salut. C'est par lui seul que je soupire de toute l'ardeur de mon cœur après l'heureux moment que j'arriverai jusqu'à vous, non que je présume de le mériter par ma propre justice, mais uniquement par celle de Jésus-Christ votre Fils et notre Seigneur.

C'est pourquoi, ô Dieu de clémence et de bonté, qui nous avez aimé, par Jésus-Christ votre Fils et notre Seigneur, jusqu'à nous tirer du néant par votre toute-puissance, et même nous racheter d'une manière si admirable, après que nous nous étions perdus par notre faute, je rends grâces à votre bonté du plus profond de mon cœur, de nous avoir aimés jusqu'à vouloir bien envoyer du sein de votre divinité, ce même Fils unique parmi nous, pour sauver de si grands pécheurs et de si misérables enfans de colère et de perdition, et si indignes d'une telle miséricorde. Je vous rends d'humbles grâces d'avoir bien voulu l'envoyer dans le sein de cette Vierge si digne de gloire, dont il a daigné naître pour nous, et pour notre salut; en sorte que comme il est vraiment Dieu engendré de Dieu de toute éternité, il naquit dans le temps vraiment homme d'une Vierge fille d'un homme. Je vous rends grâces de nous avoir fait part des mérites de sa passion, de sa croix, de sa mort; je vous rends grâces de sa résurrection et de son ascension dans le ciel, où sa majesté infinie est assise à votre droite. Quarante jours après qu'il fut ressuscité, il s'éleva au plus haut des cieux à la vue de ses disciples; il s'assit à votre droite, et dix jours après il envoya le Saint-Esprit sur vos enfans d'adoption, comme il le leur avait promis. Je vous rends grâces de nous avoir fait part des mérites du sang précieux qu'il a daigné répandre pour nous racheter, et de ce mystère si saint de son corps et de son sang, dont vous voulez bien nous nourrir chaque jour dans votre Église, et par où vous nous purifiez et nous communiquez non-seulement votre propre vie et votre sainteté, mais en quelque manière votre divinité même. Je vous rends grâces encore une fois de cette bonté si admirable, si ineffable, qui vous a porté, ô mon Dieu, à nous aimer jusqu'à nous sauver par votre Fils unique et bien-aimé. Car vous avez aimé le monde jusqu'à donner votre Fils unique, afin que qui croirait en lui, non-seulement fût préservé de la perte éternelle, mais même pût jouir de cette heureuse vie qui durera toujours: et cette vie éternellement heureuse consiste uniquement à vous connaître, ô seul vrai Dieu, et Jésus-Christ votre Fils unique que vous nous avez envoyé: et l'on ne vous connaît que par une foi sincère qui fasse faire de dignes œuvres d'une telle foi.

CHAPITRE XV.

Bonté infinie de Dieu dans la réparation de l'homme.

O bonté infinie, ô charité inestimable, pour délivrer un misérable esclave, vous avez livré votre propre Fils! Dieu s'est fait homme pour tirer de la puissance des démons l'homme qui s'était perdu! Jusques où votre Fils, ô mon Dieu, a-t-il aimé le genre humain, de ne s'être pas contenté de se faire homme, et de naître véritablement de la bienheureuse Vierge Marie, mais de s'être encore abaissé par un excès de miséricorde, jusqu'à mourir pour nous et à répandre sur la croix tout son sang pour notre salut! Il est venu ce Dieu de bonté, sauver ce

qui s'était perdu ; il est venu chercher la brebis égarée, et il ne l'a pas plus tôt retrouvée, que ce maître si charitable, ce pasteur plein de douceur, l'a reportée au troupeau sur ses propres épaules. Quelle charité ! quelle bonté ! en fut-il jamais de pareille ? Quel prodige de miséricorde ! quelle merveille ! et quel sujet pour nous d'une joie infinie ! Vous nous avez aimés jusqu'à nous envoyer votre propre Fils pour se revêtir d'une chair semblable à celle du pécheur, pour condamner le péché dans cette même chair de péché, et nous communiquer votre propre justice. C'est lui qui est véritablement l'Agneau sans tache à qui seul il appartient d'ôter les péchés du monde. C'est cet agneau qui, en mourant, a triomphé de notre mort, et qui, par sa résurrection, nous a redonné la vie.

Mais que pouvons-nous vous rendre, ô mon Dieu, pour de si grands bienfaits de votre miséricorde ? quelles louanges ? quelles grâces ? Quand même nous aurions toutes les lumières et toute la pureté de vos saints anges, pourrions-nous reconnaître une telle bonté, une telle miséricorde ? Quand tous nos sens seraient changés en autant de langues pour vous rendre à jamais les louanges que nous vous devons, seraient-elles capables de vous louer et de vous bénir comme vous le méritez ? O charité sans prix aussi bien que sans bornes, vous nous avez aimés nonobstant notre indignité ! Ce n'est point de la nature de l'ange, mais de la nature mortelle, de la race d'Abraham, que votre Fils notre Seigneur s'est revêtu : il a bien voulu même se rendre entièrement semblable à nous, à la réserve du péché.

Et jusqu'où n'a-t-il point élevé cette nature qui lui est commune non avec l'ange, mais avec l'homme : jusqu'où ne l'a-t-il point élevée par le triomphe de son ascension ? Ce n'est pas moins qu'au-dessus de tous les cieux, de tous les chœurs des anges, des chérubins, des séraphins. Il l'a fait asseoir même à votre droite, pour jouir avec vous d'une gloire immortelle. Les anges ne cessent point de louer ce Dieu fait homme, les Dominations de l'adorer, et toutes les Puissances des cieux ne peuvent sans trembler soutenir la présence de sa majesté infinie. Ce qui fait, Seigneur, toute mon espérance et toute ma confiance, c'est que chacun de nous est un membre de Jésus-Christ notre Sauveur. J'espère donc régner un jour où règne mon divin chef. Le souverain Seigneur, le Dieu du ciel et de la terre, veut bien me faire part de son corps et de son sang, nonobstant même toute mon indignité ; pourrais-je ne pas espérer d'avoir part à sa gloire ? L'union de la nature humaine avec la nature divine m'anime de confiance. Un Dieu dont la miséricorde l'a porté jusqu'à se faire homme, pourrait-il oublier les hommes ? Jésus-Christ notre Seigneur, notre Sauveur, notre Dieu, pourrait-il ne pas aimer sa propre chair, ses propres membres, ses propres entrailles, dans cette sainte humanité dont il a bien voulu se revêtir par un excès de bonté, de douceur, de miséricorde, de clémence, lui qui dans cette nature qui lui est commune avec nous, nous a fait ressusciter même par avance, qui nous a fait ensuite monter au ciel, en attendant cet heureux jour, où nous serons nous-mêmes assis dans ce royaume céleste ? Il est enfin l'unique chef qui anime tout le corps des fidèles ; et parlant de chacun d'eux, « c'est, dit-il, l'os de mes propres os ; c'est la chair de ma chair : » et dans un autre endroit il est écrit, « l'un et l'autre ne sont que la même chair. » Loin que personne, dit l'Apôtre, haïsse sa propre chair, il l'aime, et se fait un plaisir d'en avoir tout le soin possible. Ce mystère est grand, « j'entends, ajoute-t-il, en Jésus-Christ et en son Église. »

CHAPITRE XVI.

Il rend d'humbles grâces à Dieu de toutes ses miséricordes.

Je vous rends donc grâces de tout mon cœur, et de toutes mes forces, mon Seigneur et mon Dieu, de toutes les miséricordes dont vous nous avez prévenus d'une manière si admirable par ce même Fils notre Sauveur, notre rédempteur, qui est mort pour nos péchés, qui est ressuscité pour nous communiquer sa propre justice, qui vit et vivra pour jamais avec vous assis à votre droite, qui vous prie sans cesse pour nous, et qui, de concert avec vous, veut bien nous faire miséricorde, parce qu'il est comme vous-même un Dieu de miséricorde. Il est de toute éternité votre Fils unique, et de même substance que vous, et par rapport à sa divinité il vous est parfaitement égal. Pour nous sauver il n'a qu'à le vouloir ; il peut tout ce qu'il veut, quoique par rapport à son humanité il ne tienne que de vous toute la puissance qu'il a, soit sur la terre,

s le ciel, et qui fait qu'au seul nom de out genou doit fléchir, non-seulement ciel et sur la terre, mais même dans les et toute langue confesser que ce même itre Seigneur est la splendeur de votre ô Dieu Père tout-puissant. Vous avez ige des vivans et des morts celui qui s moins que la sagesse éternelle et la e toute lumière. Il est non-seulement le toute créature, mais même le scruta- cœurs; il en découvre les replis les plus ptibles. Celui que les hommes ont jugé : d'injustice, jugera ces mêmes hommes stice même. Je bénis donc votre saint vous rends gloire de tout mon cœur, ô r tout-puissant, Dieu de miséricorde, union si ineffable de notre nature hu- rec votre divinité dans une même per- n sorte que Dieu et l'homme ne soient ux différentes personnes, mais que la it tout ensemble et un Dieu homme et ne Dieu. Ce n'est pas toutefois que par ion si admirable par où le Verbe a bien faire chair, l'une de ces deux natures ransformée en la substance de l'autre. ère non plus n'a point ajouté à celui de Trinité une quatrième personne. Quoi- livinité du Verbe se soit unie à la sub- e l'homme, elle ne s'y est point confon- l'on ne saurait dire, ni que ce que Dieu e nous soit devenu Dieu lui-même, ni ue Dieu était de toute éternité, ait cessé : qu'il a toujours été, et qu'il sera tou- mystère admirable, ô commerce inef- merveilleux prodige de la bonté de l'on ne saurait trop admirer; nous n'é- s même dignes d'être les serviteurs de nous sommes devenus ses enfans, les de Dieu et les cohéritiers de Jésus- D'où nous peut venir un tel honneur, ous l'a pu mériter? Puissiez-vous donc e bonté inestimable et par votre charité nes, ô mon Dieu, Père de miséricorde, idre dignes des promesses de ce même rist votre Fils et notre Seigneur. Affer- n nous par votre force toute- puissante vous avez déjà commencé à y opérer; achever l'ouvrage de votre miséricorde, : que nous puissions par votre sainte us aimer parfaitement et sans partage. Puissions-nous adorer par une foi vive et sincère la grandeur de ce mystère de votre Incarnation que nous ne saurions comprendre, qui s'est manifesté dans une chair mortelle, à quoi le Saint-Esprit a rendu témoignage, dont les Anges ont été témoins, qui a été annoncé à toutes les nations, que l'on a cru par tout l'univers, et qui s'est enfin consommé par une gloire immortelle.

CHAPITRE XVII.

Combien nous devons à Dieu.

De combien de grâces et de bienfaits vous sommes-nous redevables, mon Seigneur et mon Dieu! Vous nous avez rachetés au prix même de votre sang; vous voulez bien nous sauver par une grâce toute gratuite. Combien devons-nous donc vous craindre, vous aimer, vous bénir, vous louer, vous honorer et chanter vos miséricordes, de nous avoir aimés, nonobstant toutes nos misères, jusqu'à nous sanctifier et nous faire part de votre gloire! Vous seul nous faites vouloir et faire tout ce que nous faisons de bien; vous seul nous le faites aimer; vous êtes le seul principe de vie dans l'ordre de la grâce et dans celui de la nature. Puisque c'est donc de vous uniquement, mon Seigneur et mon Dieu, que tout bien procède, daignez pour votre gloire, pour l'honneur de votre nom, répandre sur nous de vos biens, unique source de tout bien, et nous faire la grâce de vous servir selon l'esprit de votre vérité, en sorte que nous puissions vous plaire, et que nous ne passions pas un seul jour de notre vie sans vous rendre d'humbles grâces pour de si grands bienfaits de votre miséricorde. Tout don excellent et parfait vient d'en haut, et descend uniquement du Père de lumière, qui n'est sujet à aucune apparence de changement ou de vicissitude.

Comment pourrions-nous dignement, ô mon Dieu, et vous servir et vous plaire? Quelle est, Seigneur, votre bonté, votre miséricorde, votre toute-puissance? Votre nature est ineffable; vous êtes le souverain principe de toutes choses; vous nous avez aimés jusqu'à nous envoyer votre Fils unique Jésus-Christ, notre Seigneur, le seul objet de vos complaisances; et vous nous l'avez envoyé du sein de votre divinité pour se revêtir de notre nature et nous communiquer sa vie toute divine. Il est né de sa Mère aussi parfaite-

ment homme dans le temps, qu'il est de toute éternité parfaitement Dieu, et engendré de votre propre substance. Il est né tout à la fois Dieu et homme, et par conséquent éternel et sujet au temps, immortel et sujet à la mort, créateur et créature, tout-puissant et tout faible. Ce divin pasteur de nos âmes, qui seul peut les nourrir et les rendre victorieuses de leurs ennemis, a bien voulu lui-même avoir besoin de nourriture, et devenir cet Agneau sans tache qui a été immolé sur la croix; mais il est ensuite ressuscité et monté au plus haut des cieux, où il vit avec vous pour une éternité : il nous a même promis de nous y faire vivre aussi, pourvu que nous l'aimassions de tout notre cœur. C'est ce qu'il veut nous faire entendre par ces paroles : « Mon Père vous accordera tout ce que vous lui demanderez en mon nom. » Je vous demande donc humblement par ce souverain prêtre, ce seul véritable pontife, ce pasteur qui est la bonté même, qui s'est offert à vous en sacrifice d'holocauste, et qui a donné sa propre vie pour le salut de son troupeau : je vous demande humblement, par ce divin Sauveur, qui ne cesse point de vous demander lui-même pour nous vos miséricordes, ô Dieu de clémence et d'amour, de pouvoir un jour, avec votre Fils bien-aimé et votre Saint-Esprit, vous bénir et vous rendre gloire en toutes choses. Puissiez-vous donc m'en rendre digne par une douleur de mes fautes assez vive pour me les faire laver dans ces torrens de larmes, et me faire ensuite marcher dans vos voies avec une crainte soutenue de respect et d'amour. Comme ce Fils bien-aimé est de même substance que vous, c'est toujours de concert avec lui que vous répandez vos grâces sur nous. Mais comme d'un autre côté notre corps est tellement sujet à la corruption qu'il appesantit notre âme, réveillez-moi, Seigneur, d'un tel assoupissement par les pointes de votre amour; et me faites accomplir jusqu'à la fin tous vos divins préceptes, et chanter jour et nuit vos louanges infinies. Que mon cœur, ô mon Dieu, soit sans cesse embrasé pour vous d'une ardeur toute sainte; que je ne pense jamais à vous sans m'animer d'un nouveau zèle; et puisque votre Fils unique a dit, parlant de lui-même : « Nul ne peut venir à moi que mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire; et nul ne peut que par moi arriver à mon Père; » atttirez-moi sans cesse à lui; en sorte que lui-même à son tour veuille bien m'attirer à vous dans ce lieu de délices, où il est assis à votre droite, pour jouir avec vous d'une vie éternelle et éternellement heureuse, qui consiste, ô mon Dieu, à vous connaître et vous aimer parfaitement sans craindre de jamais vous perdre. Ce n'est que dans ce saint lieu que luit un jour qui ne finit jamais. Ses heureux habitans sont animés d'un même esprit; on y jouit d'une paix que rien ne peut troubler, d'une félicité que l'on ne craint point de perdre, d'un bonheur éternel et d'une éternité de bonheur qui consiste uniquement, ô mon Dieu, à vous voir et vous louer dans ce même lieu de délices où vous vivez et régnez de toute éternité avec votre Fils adorable, dans l'unité du Saint-Esprit, pour y vivre et régner dans toute l'éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XVIII.

Prière à Jésus-Christ. Ce qu'il est par rapport à nous.

Que votre seul amour, adorable Sauveur,
D'espérance en vous seul anime notre cœur.
Vous êtes de vos saints la lumière infinie,
La gloire, la beauté, le salut et la vie.
Vous fûtes de tout temps, et serez à jamais,
Et leur paix et leur voie à cette heureuse paix.
Ce fut pour les sauver que votre amour si tendre
Sur la terre, ô mon Dieu, du ciel vous fit descendre
Ce fut ce seul amour qui vous fit autrefois,
Souffrir tant de tourmens sur l'arbre de la croix,
Et qui seul renferma dans une tombe obscure
Celui qui dans son sein renferme la nature.
Mais, vainqueur de la mort, vous fîtes bientôt voir
Du Dieu de l'univers le souverain pouvoir.
Vos disciples pleuraient l'absence de leur maître
Quand pour les consoler vous daignâtes paraître :
Et quelque temps après, votre corps glorieux,
S'éleva d'ici-bas jusqu'au plus haut des cieux.
Puissiez-vous, ô Jésus, roi de gloire immortelle,
Être vers vous un jour notre gloire fidèle.

O Dieu vivant et véritable, Fils unique du Père saint et éternel, vous êtes mon Seigneur, mon Dieu de miséricorde; vous êtes mon roi, dont la grandeur est infinie; vous êtes mon pasteur, dont la bonté n'a point de bornes; vous êtes mon seul et souverain maître, mon seul secours, mon seul bien-aimé, dont les beautés sont ineffables, mon pain de vie, mon seul prêtre éternel, mon seul guide vers ma patrie céleste, ma seule et véritable lumière, mon unique douceur, mais une douceur toute sainte, mon unique voie, mon unique règle, mon unique sagesse,

nique centre, mon unique sainteté, mon
: paix, mon unique défense, mon unique
e, mon unique salut pour l'éternité, mon
: miséricorde, mon unique patience, mon
: victime, mais une victime pure et sans
mon unique Rédempteur, mon unique
nce, mon unique et parfait amour, mon
: résurrection, mon unique vie, mais une
mortelle, mon unique joie mais une joie
aine, enfin l'unique objet qui puissiez
ndre heureux à jamais. Que je ne cesse
oint de marcher dans votre voie, que je
arrivé par vous jusqu'à vous, pour jouir
s de ce parfait repos qui n'est autre que
nême, qui seul êtes la voie, la vérité et la
eut-on jamais que par vous aller à votre
Quand serai-je en état de vous posséder à
, ô mon Dieu, dont les douceurs et les
s surpassent toute idée?
plendeur de la gloire du Père éternel et
uissant, à qui les chérubins servent de
et qui voulez bien toutefois jeter la vue
ime de nos misères; lumière véritable,
: source de toute lumière; lumière essen-
et souveraine, dont la vue seule fait le
ır des Anges; voici mon cœur que je vous
te; dissipez ses ténèbres, et le pénétrez
de votre amour : donnez-vous à moi, ô
ieu, et me rendez à vous. Je sens que je
ime; mais si je ne vous aime pas encore
faites que je vous aime de plus en plus. Je
si je vous aime assez pour pouvoir mé-
os chastes embrassemens dès cette vie, en
ant qu'elle soit cachée en vous dans ce sé-
: gloire où nous vous verrons à jamais :
je sais, Seigneur, c'est que quelque part
sois sans vous, non-seulement hors de
ais en moi-même, je m'y trouve toujours
oute abondance qui n'est point mon Dieu
et ne peut être pour moi qu'une véritable
nce. Vous êtes le seul bien immuable;
nature est simple, et ce n'est qu'en vous
vre et vivre souverainement heureux, ne
oint choses différentes : vous êtes vous-
votre propre béatitude. Mais à l'égard de
ne, qui n'est que votre créature, autre
est de vivre, autre chose de vivre heureux,
t à votre grâce qu'il doit non-seulement le
ır de sa vie, mais sa vie même. Vous pou-
n vous passer de nous; mais nous ne sau-
rions nous passer de vous : et quand nous n'existerions point, vous n'en seriez pas moins le souverain bien. Nous devons donc, ô mon Dieu, nous tenir sans cesse attachés à vous, afin de pouvoir, par le secours de votre grâce, vivre selon les règles de la piété et de la sainteté. Si le poids de notre fragilité nous fait pencher vers les choses d'en bas, le feu de votre divin amour, comme un poids tout contraire, nous élève vers les choses d'en haut; mais il ne nous y élève qu'à proportion qu'il nous enflamme. Nous nous y élevons par les mouvemens de notre cœur comme par autant de degrés, et c'est alors que nous chantons véritablement ces heureux cantiques que l'Église appelle psaumes graduels. Mais où s'élève-t-on lorsque l'on s'élève à vous? ce n'est pas à moins qu'à la paix de Jérusalem. Mon cœur a tressailli de joie dès qu'on m'a dit que nous irions dans la maison du Seigneur : ce qui nous donne lieu de l'espérer n'est autre chose qu'une volonté droite et sainte; et cette volonté n'est sainte qu'autant qu'elle se porte à ce qui peut nous faire mériter les délices de cet heureux séjour.

Mais comme notre vie mortelle n'est qu'un pèlerinage, et que nous sommes encore bien loin de vous : comme nous n'avons point ici-bas de ville stable et permanente, et que nous soupirons sans cesse vers notre patrie céleste, où nous espérons d'arriver, faites, ô mon Dieu, roi tout-puissant, souverain Seigneur du ciel et de la terre, seul objet de mon amour, faites que je rentre dans le plus secret de mon cœur, pour y chanter vos louanges, et pour pousser sans cesse des soupirs et des gémissemens ineffables du milieu de cet exil : que toute ma consolation soit de chanter votre sainte loi, et de penser continuellement dans le plus profond de mon âme à cette Jérusalem, ma céleste patrie et la mère commune de tous les élus, à cette Jérusalem dont vous êtes le seul roi, la seule lumière, le seul père, le seul défenseur, le seul protecteur, le seul seigneur, le seul pasteur, les seules délices, aussi solides que chastes, dont vous êtes enfin le seul véritable et souverain bien, qui renfermez toutes sortes de biens ineffables. Je ne cesserai point de soupirer après la paix de cette heureuse patrie notre mère commune, où je suis déjà par avance en esprit, et par les désirs de mon cœur, que de la multiplicité infinie des objets

créés à quoi je ne me suis que trop attaché, vous ne m'ayez entièrement rappelé, par votre sainte miséricorde, à cette heureuse unité qui ne se trouve qu'en vous; et qu'après avoir rendu à mon âme cette beauté qu'elle avait perdue par le péché, vous ne daigniez encore la lui conserver à jamais.

CHAPITRE XIX.

Que la maison de Dieu n'est autre chose que la sagesse créée.

Votre séjour, ô mon Dieu, n'est donc rien de terrestre ni même de semblable au ciel corporel et sensible : ce séjour est quelque chose de tout spirituel; il tient en quelque manière de votre éternité même : il est incorruptible. Vous l'avez fait de nature à subsister toujours : vous l'avez ainsi ordonné, et votre parole ne passe point. Cette demeure, ô mon Dieu, n'est pas toutefois éternelle comme vous-même : elle n'est point sans commencement; vous l'avez faite : mais comme ce n'est pas moins aussi que la sagesse créée, c'est au moins la première créée de toutes vos créatures, quoique infiniment au-dessous de la sagesse incréée : cette sagesse incréée est éternelle comme vous-même, ô Père tout-puissant; elle vous est parfaitement égale; c'est par elle que vous avez créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment; c'est le seul souverain principe de toutes choses; en un mot ce n'est pas moins que votre Fils unique qui est cette sagesse incréée. Votre demeure n'est donc à la vérité qu'une sagesse créée; mais elle est moins spirituelle par sa nature, et par la contemplation de la lumière éternelle elle devient elle-même lumière; et c'est par-là que l'on peut dire, que c'est une sagesse, quoique créée. Mais il y a infiniment plus de différence entre vous, ô sagesse souveraine qui avez créé toutes choses et cette sagesse créée, qu'entre une lumière qui éclaire par elle-même et une autre qui n'éclaire que parce qu'elle reçoit elle-même la lumière qu'elle communique : qu'entre la justice à qui seule il appartient de justifier, et qui n'est autre que vous, ô mon Dieu, et celle qui n'est justice qu'en ce que c'est une émanation de votre justice même. L'Apôtre nous assure : « que nous sommes en quelque manière la justice de Dieu le père tout-puissant; mais que nous ne le sommes qu'en votre Fils unique notre seul Seigneur. » Il y a donc une sagesse créée et la première créée de toutes vos créatures, et cette sagesse n'est autre que ces intelligences raisonnables qui composent votre sainte ville, la céleste Jérusalem, cette ville toute libre qui est notre mère commune, et c'est ce qui est et sera éternellement votre ciel. Mais quel ciel est-ce ? Ce n'est pas moins que ce ciel du ciel, qui chante sans cesse vos louanges. C'est là le ciel du ciel que vous vous êtes réservé; et quoique nous ne trouvions point de temps avant cette créature, puisque dès qu'elle est de toutes la première créée, le temps ne saurait être que depuis elle, vous ne laissez pas, ô mon Dieu, créateur de toutes choses, d'être avant elle de toute éternité. Elle ne tient son être que de vous; mais ce n'est point par une priorité de temps que vous êtes avant elle ; le temps n'était pas encore : c'est par une priorité de nature qui est de toute éternité, et qui est infiniment plus excellente que la sienne. Elle ne laisse donc pas, ô mon Dieu, d'être quelque chose de bien différent de vous, quoique nous ne trouvions point de temps avant elle, ni en elle. Et quoiqu'elle soit capable par sa nature de contempler sans cesse la beauté de votre visage, et qu'elle soit même affermie dans cet heureux état, jusqu'à n'être point sujette au changement, on peut dire qu'il ne laisse pas d'y avoir en elle un principe de mutabilité : si vous cessiez un moment, Seigneur, de vous la tenir attachée par un amour dominant et parfait, qui, comme un soleil en plein midi, la pénètre tout entière de son éclat et de son ardeur, elle ne serait plus à votre égard que froideur et que ténèbres. Mais, ô Dieu, véritable et vraiment éternel, elle vous est unie par un amour tellement intime, qu'encore qu'elle ne soit point comme vous de toute éternité, elle ne laisse pas d'être exempte de changemens : et loin d'être sujette aux vicissitudes des temps, elle est au contraire fixée à vous contempler à jamais. Vous vous plaisez, ô mon Dieu, à vous faire connaître à quiconque vous aime sans réserve; et cela seul suffit à toute intelligence pour être parfaitement heureuse. C'est par là qu'elle n'est non plus capable de s'éloigner de vous que d'elle-même : et c'est ce qui la fixe pour jamais dans cet heureux état de vous voir continuellement comme sa vraie lumière, et de vous aimer sans cesse comme le seul digne objet de son amour.

Qu'heureuse est cette créature sublime, et la plus excellente de toutes! Son bonheur, ô mon

eur, n'est autre que ce qui fait le vôtre même. ureuse encore une fois, et infiniment heureuse vous servir de demeure pour une éternité, être toute pénétrée de l'éclat de votre lumière! ue pourrait-il y avoir de plus digne d'être ce l du ciel que le Seigneur s'est réservé, que qui vous sert de demeure, et qui jouit sans sse du bonheur infini de vous posséder, sans aindre de vous perdre? Ce qui vous sert de meure n'est autre chose que ces intelligences utes pures, dont l'union est si parfaite, qu'elles sont toutes ensemble que comme une seule. es esprits bienheureux jouissent d'une paix que en ne peut troubler, dans ce séjour de gloire finiment élevé au-dessus de tous les cieux. Que toute âme qui trouve son exil trop long r la terre, examine avec soin si c'est qu'elle commence à ressentir pour vous une soif ardente. ais en se nourrissant ici-bas d'un pain de larmes et de douleur, qu'elle se console par l'espérance de vivre avec vous à jamais dans votre sainte demeure. Et quelle est cette vie, que vous ul, ô mon Dieu? quels sont vos jours, que otre éternité? Vos années ne passent point. ue cette âme donc comprenne autant qu'elle sera capable, combien votre éternité, ô mon ieu, est éloignée d'être sujette au temps; ce ui vous sert de demeure n'y est pas même sujet: on-seulement il n'a jamais été comme nous ans aucune sorte d'exil, mais quoiqu'il ne soit as non plus de toute éternité comme vous, il e laisse pas de vous être uni pour jamais sans aindre de vous perdre. C'est par-là que ce u'il pourrait y avoir de mutabilité dans sa nature, ne saurait cependant le rendre sujet à hanger; il est fixé pour jamais dans cet heureux état par les délices si pures qu'il puise en ous sans cesse, et par le bonheur qu'il possède e vous avoir toujours présent, et de vous aimer de toute l'ardeur dont il est capable, sans aindre qu'un tel bonheur soit jamais sujet à esser ni même à s'altérer.

CHAPITRE XX.

Il soupire après le séjour de Dieu, et comment ce séjour de Dieu prie lui-même pour nous.

O bienheureuse demeure toute resplendissante de lumière, que j'aime votre beauté! Que vous aimie, heureux séjour de la gloire de mon Seigneur et de mon Dieu! Quel est votre bonheur de posséder en vous-même l'auteur de mon être et du vôtre! Que de mon exil je soupire sans cesse après vous! que mon cœur jour et nuit vous désire avec ardeur! que mon esprit ne vous perde jamais de vue! que mon âme ne respire autre chose que d'avoir un jour part à votre bonheur infini! que ce souverain principe de votre être et du mien puisse me posséder tout en vous! qu'il puisse, par votre intercession, me rendre digne de partager avec vous la gloire dont vous jouissez! Pourrais-je mériter par moi-même l'honneur d'habiter une si sainte demeure, d'en voir les beautés ineffables? Mais pourrais-je ne les pas espérer des mérites du sang de mon divin Rédempteur? Que vos vœux, dont l'ardeur et la pureté ne sauraient ne pas être efficaces auprès de Dieu, puissent suppléer à mon indignité. J'ai long-temps erré comme une brebis égarée; je ne me suis que trop attaché aux charmes trompeurs de cette vie: quand verrai-je finir ce pèlerinage si triste qui n'a déjà que trop duré? quand me verrai-je affranchi de cet exil qui me tient dans un aveuglement si profond, et dans un tel éloignement de mon Seigneur et de mon Dieu? Depuis le moment fatal que mon péché m'a exclu du paradis terrestre, je ne fais que déplorer en moi-même les misères infinies de ma captivité: mes chants de joie sont changés en de tristes soupirs, et je ne puis penser à vous, ô bienheureuse et sainte Sion, ô céleste Jérusalem, notre mère commune, sans gémir de ne pouvoir encore vous avoir pour demeure, et voir sans aucun voile vos plus secrètes beautés. Mais j'espère que votre divin architecte, qui veut bien être mon pasteur, voudra bien encore me reporter au troupeau sur ses propres épaules; j'espère même jouir à jamais de ces ineffables délices que vous goûtez à longs traits, et que goûtent avec vous ceux qui contemplent comme vous les beautés de Dieu notre Sauveur, de ce Dieu fait homme, qui, par les souffrances de sa propre chair, nous a réconciliés avec son père, et qui a mérité par son sang adorable de donner la paix à la terre, comme les arrhes de cette paix parfaite réservée pour le ciel. C'est lui qui est notre paix; c'est lui qui, de deux peuples n'en a fait qu'un, qui les a réunis en lui-même, quelque opposés qu'ils fussent, et qui leur a promis de leur faire part du bonheur dont vous

jouissez pour une éternité. «Ils seront, dit-il, semblables aux anges de Dieu dans le ciel.» O céleste Jérusalem, demeure éternelle de Dieu, soyez donc, après Jésus-Christ que je dois aimer plus que vous, ma joie la plus solide, ma plus douce consolation; que le seul souvenir de votre nom bienheureux puisse tempérer par sa douceur tous nos chagrins et nos ennuis.

CHAPITRE XXI.

Misères et ennuis de cette vie.

Je m'ennuie bien, ô mon Dieu, de ce pèlerinage si pénible. Cette misérable vie est sujette à mille maux capables de la détruire; tout y est incertain, à la réserve des peines qu'on est sûr d'y trouver. Ce n'est qu'iniquité : les plus méchans y sont les maîtres, les plus superbes y dominent; elle est sujette à tant d'erreurs et de misères, que c'est bien moins une vie qu'une véritable mort. Nous nous voyons tous chaque instant mourir d'autant de morts différentes, que nous sommes sujets à différens changemens. Comment serait-ce une véritable vie, que celle que l'on mène en ce monde? Ce n'est qu'une faible étincelle, que le moindre souffle et la moindre humeur sont capables d'éteindre. Est-il quelque espèce de misère à quoi nous ne soyons point sujets dans cette chair mortelle? Les douleurs l'exténuent; les chaleurs la dessèchent; la moindre intempérie de l'air n'est que trop capable d'altérer ce qui peut lui rester de vigueur; l'excès de nourriture la surcharge, les jeûnes l'épuisent, les plaisirs l'affaiblissent, mille ennuis la consument, mille soins la tourmentent, l'inaction l'engourdit. Qu'est-ce que cette vie, où la prospérité ne fait qu'enfler le cœur, l'adversité le resserrer; où la jeunesse n'est que témérité, qu'inconstance; la vieillesse que pesanteur, qu'assoupissement; où mille infirmités nous accablent, où mille chagrins nous dévorent, où, pour comble de maux, nous sommes sujets à la mort, qui nous enlève avec tant de fureur à cette misérable vie et à ses faux plaisirs, qu'à peine cessons-nous de vivre qu'il ne semble pas seulement que nous ayons vécu? Et quoique cette vie mourante, ou plutôt cette mort vivante, ne soit pleine que de véritables amertumes, combien, hélas! s'en trouve-t-il encore qui, charmés de ses fausses douceurs, s'en laissent misérablement séduire, jusques à s'enivrer des appas trompeurs qu'elle leur présente sans cesse dans une coupe d'or! Heureux, mais infiniment rares, ceux qui n'ont que du mépris pour les vanités de ce monde! On ne peut s'attacher à des biens aussi périssables sans se mettre soi-même en danger de périr avec eux.

CHAPITRE XXII.

Du bonheur de la vie éternelle; combien il la désire.

Je n'ai de véritable joie que de penser à vous, ô bienheureuse vie que Dieu a préparée à ceux qui l'aiment; vie, seul principe de vie; vie exempte de crainte; vie dont la pureté, la tranquillité, la beauté, la sainteté sont infinies; vie où l'on ne sait ce que c'est que de mourir ou de souffrir; vie exempte de tache, de corruption, de douleur, de peine, de trouble, de changement; vie seule souverainement noble, seule digne de notre cœur, où l'on n'a plus de combats à soutenir contre les charmes du péché; vie toute d'amour, mais d'un amour parfait qui ne souffre aucune crainte. O vie heureuse, où luit un jour qui ne finit jamais, où l'on n'est animé que d'un seul et même esprit, où l'on voit Dieu sans voile et face à face, où l'âme se nourrit sans cesse de ce pain de vie; heureux séjour de gloire, séjour tout éclatant de lumière, je n'ai pas de plus grande joie que de penser à vous, et plus mon cœur y pense, plus il se sent enflammé d'une ardeur toute sainte pour vos biens infinis. Je languis d'amour pour vous, seul objet de mes désirs, dont le seul souvenir a pour moi tant de douceur, tant de délices ineffables. Tout mon plaisir est donc de tenir sans cesse les yeux de mon esprit élevés vers vous, et de régler sur vous tous les mouvemens de mon cœur. Je ne puis plus ni parler, ni souffrir qu'on me parle, ni m'entretenir, ô mon Dieu, que de la gloire et du bonheur qu'on trouve en vous, ni cesser un instant de les repasser dans mon cœur, jusqu'à ce que je puisse passer des peines et des troubles de cette vie mortelle au torrent de délices, et à l'heureux repos que l'on ne trouve qu'en vous Ce n'est que pour me repaître abondamment de ces vérités lumineuses que j'entre avec tant de plaisir dans les jardins de vos saintes Écritures. A force de les méditer je les imprime dans mon cœur, et m'en nourris de plus en plus. Dès que je goûte votre douceur ineffable, j'en ressens moins les amertumes de cette misérable vie, ô

souverainement heureuse, seul règne
heureux, seul immortel, seul im-
seul éclairé d'un jour qui ne passe
ıme les autres, où quiconque par votre
·iomphé de ses ennemis, chante à ja-
tre gloire, avec les chœurs des anges,
ι cantiques de Sion,

ronné qu'il est d'une gloire immortelle.

jour tous mes péchés me puissent être
:s, et que, déchargé du poids de cette
·telle, je puisse enfin avoir part à cette
fable qui ne se trouve qu'en vous! Que
: en état d'entrer dans l'enceinte im-
: vos murs, ô bienheureuse ville, pour
r de la main de Dieu même une cou-
vie aussi glorieuse qu'immortelle, et
ıent uni à tous les chœurs des anges,
er avec eux la gloire du créateur du
:t l'humanité sainte de Jésus-Christ son
ue, sans être désormais sujet ni à la
à nulle autre corruption!

CHAPITRE XXIII.

bonheur de ceux qui meurent saintement.

ıreuse est l'âme qui, délivrée de sa pri-
elle, s'élève jusques dans le ciel! Que la
ı sécurité dont elle jouit sont parfaites!
ésormais ni ennemis ni mort à craindre;
sans aucun voile les beautés de son
:lle a toujours fidèlement servi, qu'elle a
aimé tendrement et sans réserve. Elle
le parfaitement dans ce séjour de gloire
:lices, sans craindre que ses ennemis
jamais lui faire perdre, ni même altérer
peu cette suprême félicité. Les filles de
l'ont pas plus tôt aperçue, qu'elles ont
on bonheur. Les reines et les favorites
ont célébré ses louanges; elles se sont
« Qui est celle-là qui sort du désert toute
de joie, et appuyée sur son bien-aimé?
rd est aussi charmant que le lever de
; elle est belle comme la lune, brillante
le soleil; son éclat imprime autant de
qu'une armée rangée en bataille: avec
ɔie et de quelle vitesse l'avons-nous vue
la voix de son bien-aimé, dès qu'il lui a
rez-vous promptement, ma bien-aimée,
beauté me charme, venez au plus tôt;
l'hiver est désormais passé, les pluies fâcheuses ont fait place à d'agréables rosées, les fleurs commencent à paraître; la saison de tailler est venue, l'on entend déjà la tourterelle dans nos champs, les figuiers ont déjà poussé leurs boutons et leurs feuilles, la vigne est en fleur, et commence à répandre son odeur agréable; hâtez-vous donc, ma bien-aimée, dont les attraits m'enchantent; sortez, ô ma chère colombe, de ces vieilles masures, où vous faites votre retraite. Montrez-vous à mes yeux, et que j'entende votre voix: votre voix me charme aussi bien que votre beauté. Venez donc encore une fois, ma colombe sans tache, vous que j'ai choisie pour mon épouse bien-aimée; venez, que j'établisse mon trône dans votre propre cœur, venez jouir du bonheur suprême que je vous ai promis; venez, après tant de périls, de peines et de travaux, venez partager avec mes anges les délices du Seigneur votre Dieu; venez enfin le voir sans voile, et le voir pour toute l'Éternité.»

CHAPITRE XXIV.

Il invoque les saints.

Que vous êtes heureux, ô saints de Dieu, qui êtes désormais passés de la mer orageuse de cette mortalité au port du repos éternel et de cette paix parfaite dont les plaisirs dureront à jamais! Puissiez-vous donc, par cette charité si tendre dont vous êtes animés, vous intéresser pour nous; vous qui n'avez désormais rien à craindre pour vous, et qui jouissez d'une gloire immortelle, soyez touchés de nos misères infinies; nous vous le demandons, au nom de celui qui vous a choisis de toute éternité pour vous faire jouir à jamais du bonheur de voir sans voile ses beautés ineffables et d'être même revêtus de son immortalité. Ne cessez point de penser à nous et de nous secourir par votre intercession dans la mer orageuse de cette vie, où nous sommes incessamment exposés au naufrage, vous dont les vœux sont si puissans, que vous êtes comme les portes de la Jérusalem céleste. Du suprême degré où vous êtes élevés, jetez les yeux sur nous qui ne sommes encore que comme des pierres informes et bien indignes d'entrer dans la structure de cette heureuse ville. Daignez-nous tendre la main pour nous relever de nos langueurs, et nous aider à triompher de tous nos ennemis. Ne vous lassez point d'intercéder

pour nous qui sommes accablés du poids de tant de misères, de négligences, de péchés. Obtenez-nous la grâce d'avoir part quelque jour à votre gloire toute sainte. Comment pourrions-nous de nous-mêmes mériter un si grand bonheur, nous qui de notre propre fonds ne sommes que des hommes fragiles, destitués de tout pouvoir, asservis à une chair mortelle comme les plus vils animaux, et tellement asservis qu'il ne nous reste presque plus de vestiges de la noblesse de notre origine. Et quoique nonobstant notre misère, nous soyons assez heureux pour croire en Jésus-Christ, pour confesser son nom, et pour nous voir porter sur sa croix même dans cette vaste mer du siècle, comme elle renferme dans son sein une infinité de reptiles, d'insectes, d'animaux de toute espèce, de toute grandeur, ce dragon même si furieux, si cruel et toujours prêt à nous dévorer, et mille autres écueils encore; notre foi est si faible que nous nous trouvons souvent sur le point de faire naufrage. Priez donc sans cesse pour nous, offrez sans cesse à Dieu vos vœux, vous tous, ô saints, qui composez ces heureux bataillons de la céleste Jérusalem, vous tous qui composez ces chœurs infinis d'anges et d'esprits bienheureux; en sorte que par vos prières si ferventes, et par tous vos mérites, nous puissions voir heureusement notre vaisseau, chargé des trésors précieux de toutes sortes de bonnes œuvres, arriver jusqu'au port de ce repos et de cette paix qu'on est sûr de ne jamais perdre.

CHAPITRE XXV.

Il désire le ciel avec ardeur.

O céleste Jérusalem notre mère commune, sainte ville de Dieu, chère épouse de Jésus-Christ, je sens que mon cœur vous aime, et que mon esprit, charmé de vos beautés incomparables, ne désire plus autre chose. Quel est ce roi de gloire que vous aimez autant que vous en êtes aimée? La blancheur la plus pure, le vermeil le plus vif, approchent-ils de la beauté de votre bien-aimé? C'est le plus parfait de tous les objets qui pourraient vous toucher. Ce qu'est le fruit le plus exquis entre tous les autres fruits, votre bien-aimé l'est entre tous les enfans des hommes. Quand aurai-je le plaisir de m'asseoir à l'ombre de ce bien-aimé, l'unique objet de mes désirs aussi bien que des vôtres, et de me nourrir de ses fruits si doux et si délicieux? Votre bien-aimé n'a fait que me tendre la main, et mes entrailles ont tressailli de joie. Je l'ai cherché jour et nuit, et je l'ai enfin trouvé. Présentement que je possède ce roi de gloire, je ne cesserai point de lui demander qu'il m'introduise dans son sanctuaire qui n'est autre que vous-même. Ce sera pour lors que je sucerai à longs traits le lait si doux de votre chaste sein, sans avoir besoin désormais d'aucune autre sorte de nourriture.

Que mon âme sera heureuse, et heureuse éternellement, ô sainte et céleste cité, de pouvoir contempler votre gloire, votre bonheur, vos beautés innombrables, vos portes, vos murailles, vos places, vos diverses demeures, vos citoyens si nobles, enfin votre seul roi, votre seul Seigneur, votre seul Dieu et le nôtre, dont la puissance et la beauté sont infiniment au-dessus de toute intelligence! Quelle est votre structure, ô céleste Jérusalem? Vos murs sont de pierres précieuses; vos portes, des perles les plus belles; vos places, de l'or le plus pur : on y chante continuellement des cantiques d'une joie toute sainte : vos diverses demeures ont pour fondement des pierres de saphir carrées, et sont couvertes de tuiles d'or : rien d'impur n'en approche. Que vos beautés sont merveilleuses, vos délices ineffables, ô céleste Jérusalem notre mère commune! Rien de ce qu'on souffre dans cette misérable vie ne se rencontre en vous. Vous n'êtes sujette ni à la nuit ni aux ténèbres, ni à nulle sorte de changement de temps : vous n'avez besoin ni d'astre qui vous éclaire, ni de lune, ni d'aucune sorte de lumière étrangère : votre lumière n'est pas moins que la splendeur de la lumière éternelle, le soleil de justice, le Fils de Dieu, et qui est Dieu lui-même. Cet agneau pur et sans tache, dont la lumière et la beauté sont infinies, est lui-même votre lumière : l'éclat de ce roi de gloire, qui seul est le souverain bien, et que vous contemplez sans cesse, est le seul astre qui vous éclaire. Ce roi des rois est au milieu de vous, et ses enfans autour de lui. C'est là que tous vos citoyens et tous les chœurs des anges chantent à jamais à sa gloire des hymnes et des cantiques. C'est là que se célèbre avec tant de délices et de magnificence l'heureux retour de ceux qui passent de ce triste exil dans cette cé-

leste patrie : c'est là que sont déjà passés tous ces prophètes animés de l'esprit de Dieu, cet heureux nombre d'apôtres qui doivent juger l'univers, ces bataillons innombrables de généreux martyrs qui en mourant ont triomphé de la mort même, cette multitude de saints qui ont confessé jusqu'à la mort le nom de Jésus-Christ, ces véritables et parfaits solitaires, ces femmes vraiment saintes que la grâce a fait triompher des faux plaisirs du siècle et de la faiblesse de leur sexe, tant de jeunes gens de l'un et de l'autre sexe moins avancés en âge qu'en vertu ; en un mot, toutes les saintes âmes qui composent cet heureux troupeau d'agneaux et de brebis que Dieu a préservé des piéges des faux plaisirs de cette vie : ils ont tous de différentes demeures, de différens degrés de gloire ; mais ils jouissent tous, et jouiront à jamais d'un bonheur infini. C'est là que règne uniquement une entière et parfaite charité : Dieu y est tout en tous. Ils le contemplent sans cesse ; et plus ils le contemplent sans cesse, plus ils se sentent embrasés d'amour pour ses ineffables beautés. Ils l'aiment sans cesse, et sans cesse ils louent ce qu'ils aiment : leur seule et continuelle occupation est de le louer : c'est là ce qui fait uniquement leur souverain bonheur. Que je serai heureux, et heureux à jamais, ô céleste patrie, si je puis un jour, affranchi de cette prison mortelle, entendre les cantiques de cette divine harmonie que chantent à la gloire du roi de tous les siècles vos heureux citoyens, et tous les chœurs des saints et des plus sublimes intelligences ! Quel sera mon bonheur, de pouvoir même quelque jour, de concert avec eux, chanter les louanges de ce roi de gloire, le Dieu qui me gouverne, jouir de sa présence, contempler éternellement les splendeurs de sa gloire, comme il nous donne lieu de l'espérer par ces paroles si consolantes : « Mon père, je désire que ceux que vous m'avez donnés soient avec moi ; qu'ils contemplent la gloire dont vous m'avez comblé avant la création du monde. » Il dit encore dans un autre endroit : « Que quiconque me sert me suive ; et partout où j'irai j'y mènerai mon serviteur. » Et dans un autre encore : « Mon père aimera quiconque m'aime ; moi-même je l'aimerai et me ferai connaître à lui. »

CHAPITRE XXVI.

De la gloire du paradis.

PROSE MESURÉE.

Pour vos divines eaux, seule source de vie,
Je brûle nuit et jour d'une soif infinie.
Après l'heureux instant qui doit briser mes fers
Je soupire accablé de mille maux divers.
Mon cœur, las de gémir d'un si long esclavage,
Sans se lasser aspire au céleste héritage.
Mais, sans être touché d'une vive douleur,
Peut-il se souvenir d'un si parfait bonheur ?
C'est par son péché seul qu'il a perdu la gloire
Dont il n'a conservé qu'une triste mémoire.

Qui pourrait exprimer de ces heureux palais
Les plaisirs souverains, la souveraine paix ?
Du séjour éternel quelles sont les délices,
Quelle est la majesté de ces saints édifices !
La place en est d'un or plus pur que le cristal,
Les faîtes à l'envi brillent d'un tel métal.
De ces saints bâtimens quelle est l'architecture ?
Des pierres d'un grand prix font toute leur structure
Nul mal n'ose approcher de ces aimables lieux,
Et jamais rien d'impur n'y peut blesser les yeux.

Mille fleurs, dont chacune est richement parée,
Y font un doux printemps d'éternelle durée :
On les y voit briller des plus vives couleurs,
Et répandre à jamais les plus douces odeurs.
Les guérets et les prés sont de telle nature
Qu'ils conservent toujours leur riante verdure.
Mille charmans ruisseaux de miel et de liqueurs
Font goûter à l'envi d'ineffables douceurs.
De fruits délicieux les forêts sont chargées
Sans être des saisons jamais endommagées.

L'Agneau pur et sans tache est pour les bienheureux
Le seul astre à jamais ardent et lumineux.
Chacun d'eux, couronné d'un riche diadème,
Y brille incessamment comme un astre lui-même :
Et de ses ennemis, par la grâce vainqueur,
Voit couronner ses maux d'un éternel bonheur.
Pour jamais affranchis et de trouble et de crainte,
A toute ombre de mal, pour jamais hors d'atteinte,
Ils comptent les combats où Dieu leur a soumis
Tout ce que sur la terre ils ont eu d'ennemis.

Leur chair à leur esprit, loin d'être encore rebelle,
Est même désormais pure et spirituelle,
Et leur esprit lui-même, à Dieu seul attaché,
Aussi bien que leur cœur de Dieu seul est touché.
Loin d'être encore sujets à souffrir le scandale,
Ils sont sûrs de jouir d'une paix sans égale.
Fixés à contempler pour une éternité
Les splendeurs de Dieu même et de sa vérité,
De se nourrir des eaux de l'éternelle vie
Ils goûtent à longs traits la douceur infinie.

C'est là ce qui les met hors d'état de changer,
Et qui rend leur bonheur exempt de tout danger.
Jouissant à jamais d'une santé parfaite,
Leur nature à vieillir n'est pas même sujette

Au séjour éternel le temps n'a plus de cours,
Ce qui faisait passer est passé pour toujours.
Toujours ils jouiront d'une vigueur extrême,
Et ce parfait bonheur sera toujours le même.
Rien ne pourra troubler cette félicité;
La mort n'a point de droit dans l'immortalité.

Celui qui seul connaît les effets par leur cause,
Connu d'eux, pourrait-il leur cacher quelque chose?
Intimement unis au souverain Seigneur,
Ils sont unis entre eux et d'esprit et de cœur:
Ils n'ont rien de secret, et d'une seule flamme
Animés, ils n'ont tous que comme une seule âme.
L'amour, commun à tous, à tous le rend commun:
Les différens degrés de leur gloire infinie
Ne sauraient leur causer la moindre ombre d'envie.

Les seuls aigles ont droit par leur sublimité
De voir de Jésus-Christ la sainte humanité.
Les anges et les saints, pour toute nourriture,
Contemplent du Seigneur l'essence toute pure.
Tel est le pain divin où tous les bienheureux
Trouvent abondamment de quoi remplir leurs vœux:
Leur cœur pour un tel mets incessamment soupire,
Quoiqu'en le possédant il ait ce qu'il désire:
Loin que de s'en nourrir ils se lassent jamais,
Leur ardeur croît toujours pour ce céleste mets.

Sans cesse de divins et de nouveaux cantiques
Font retentir le ciel de concerts magnifiques:
De ces célestes voix les chœurs harmonieux,
Au souverain seigneur de la terre et des cieux
Adressent ces concerts, pour lui rendre la gloire
D'avoir sur l'ennemi remporté la victoire.
Heureux qui sous ses pieds voit rouler l'univers,
Et tous les tourbillons de tant d'astres divers:
Plus heureux de jouir même de la présence
Du Dieu dont l'univers adore la puissance.

Quand pourrai-je, ô Jésus! quand pourrai-je à mon tour,
Par vous être introduit dans cet heureux séjour?
Si des saints triomphans vous êtes la couronne,
Ce qui fait triompher, votre grâce le donne.
Sans elle, hélas! que puis-je, ô mon divin Sauveur?
Qu'être toujours vaincu, bien loin d'être vainqueur!
Accordez-la-moi donc cette grâce puissante,
Qui ne peut attaquer sans être triomphante:
Que par elle à jamais je jouisse de vous,
De tous mes vœux, Seigneur, c'est l'objet le plus doux.

CHAPITRE XXVII.

Chanter les louanges de Dieu avec les bienheureux.

O mon âme, bénissez le Seigneur! que tout ce qu'il y a de plus intime en vous bénisse son saint nom! Bénissez le Seigneur, ô mon âme, et ne perdez jamais de vue ses bienfaits infinis! Que tous les ouvrages du Seigneur le bénissent: encore une fois, ô mon âme, bénissez en tout lieu le Seigneur dont la toute-puissance gouverne et remplit l'univers. Louons ce souverain Seigneur que tous les anges louent sans cesse. Que les Dominations adorent celui dont la majesté fait trembler toutes les puissances du ciel, à qui les Chérubins et les Séraphins crient sans cesse: « Saint, saint, saint! » Joignons nos faibles voix à celles de tous les saints anges, et louons notre commun Seigneur autant que le permet notre faiblesse. Pour eux, ils le louent parfaitement, et ils contemplent sans cesse ses divines beautés, non comme dans un miroir ou en énigme, mais face à face et sans voile.

Qui pourrait jamais exprimer, ou même concevoir quel est l'état de cette multitude innombrable d'esprits bienheureux et de vertus célestes en présence du Seigneur tout-puissant: quel doit être le bonheur de contempler sans cesse les beautés de Dieu même; quelles sont leurs délices de n'être sujettes à rien qui puisse les troubler; quelle est la nature de leur amour, qui, tout ardent qu'il est, bien loin de les agiter, ne fait qu'augmenter l'heureux calme qui les comble de joie: comment les plaisirs ineffables de contempler Dieu sans cesse, bien loin de pouvoir diminuer, croissent à mesure qu'ils le contemplent; comment leur seul attachement au souverain bonheur les rend eux-mêmes souverainement heureux; comment leur seule union avec la lumière véritable les fait devenir eux-mêmes véritablement lumière; comment la seule contemplation de l'adorable Trinité, dont l'essence est immuable, les met eux-mêmes au-dessus de toute mutabilité?

Mais comment comprendrions-nous quelle est la nature des anges, si fort au-dessus de la nôtre, nous qui ne saurions même comprendre quelle est la nature de notre âme? Pourrions-nous dire précisément ce que c'est que cette âme, qui, capable d'aimer une chair fragile et mortelle, n'est pas capable le plus souvent de suivre ce qu'elle pense? Quelle peut être sa nature d'être tout à la fois capable de si grandes choses et sujette à tant de faiblesses; de pouvoir si parfaitement pénétrer les vérités les plus abstraites, supporter la vue des plus sublimes, inventer de si beaux arts, découvrir tous les jours une infinité de commodités, être en un mot si éclairée sur tout le reste des créatures, et d'en être encore à savoir comment elle est faite elle-même? Tout ce que l'on en a pu dire se réduit à faire entendre que c'est une substance spirituelle, dont la nature est de penser; qu'elle n'a

ou être créée que par la souveraine puissance du Créateur de toutes choses; qu'elle est le principe de vie qui anime et soutient le corps mortel à quoi elle est unie; mais que, d'ailleurs, elle est sujette au changement, à l'oubli, à la crainte, à la joie. O merveille incompréhensible! Tout ce que nous pouvons dire de la nature de Dieu, le Créateur de toutes choses, quelque ineffable et quelque inconcevable qu'il soit, ne nous laisse aucun doute sur ses grandeurs, quoique infinies: voyons-nous aussi clair dans tout ce que nous pouvons dire sur la nature des anges, ou de nos propres âmes?

Mais que mon esprit s'élève au-dessus de tout être créé; qu'il tâche, autant qu'il est en lui, d'atteindre des yeux de la foi au Créateur de toutes choses. Que de toutes ces créatures, jusqu'à mon âme, je me fasse autant de degrés pour m'élever vers Dieu, dont l'essence est si fort au-dessus de celle de toute intelligence. Gardons-nous bien de penser que rien de ce que l'on peut imaginer ou voir puisse lui être semblable. Que l'esprit pur et simple s'élève jusqu'à l'auteur et des anges et des âmes, et de tout l'univers; lui seul y peut atteindre. Qu'heureuse est l'âme qui, parfaitement détachée de toutes les choses temporelles, ne croit dignes de son amour que celles qui sont éternelles, à qui rien ne paraît ni difficile ni pénible, pour se mettre en état de contempler d'une vue d'aigle le soleil de justice! Peut-il y avoir en cette vie un aussi noble et aussi parfait plaisir, que de contempler des yeux de la foi les beautés de Dieu même, qui seul peut remplir parfaitement tous les désirs de notre cœur, et de parvenir à le voir d'une manière si merveilleuse, tout invisible qu'il est? Les plaisirs d'ici-bas ont-ils rien de comparable à de telles délices? De combien la lumière divine est-elle au-dessus de cette lumière qui nous éclaire, que l'espace renferme, qu'on voit finir avec le temps, que la nuit interrompt, et qui nous est commune avec les bêtes brutes et les plus petits vermisseaux? Une telle lumière auprès de cette autre lumière primitive et suprême est-elle autre chose qu'une véritable nuit?

CHAPITRE XXVIII.

Que personne ne saurait voir en cette vie la lumière incréée, et de quelle manière elle se peut voir.

Quoique l'essence de cette lumière souveraine, la seule vraie lumière qui ne finit jamais, qui seule éclaire les anges, soit de telle nature que personne ne puisse la voir en cette vie, puisque c'est le prix que Dieu réserve aux saints dans la gloire céleste; c'est surtout la voir et la posséder en quelque manière, que de la voir des yeux de l'intelligence et de la foi, et d'y être sensible jusqu'à ne désirer autre chose.

Que l'homme donc, nonobstant sa faiblesse, s'élève d'esprit et de cœur, même au-dessus des anges; qu'il contemple attentivement les merveilles de Dieu, et qu'il ne cesse jamais de publier ses louanges. Il est bien juste que la créature rende gloire à son Créateur. Encore qu'il n'ait nul besoin de nos louanges, il ne nous a créés que pour le louer. Le Seigneur notre Dieu n'a nul besoin de ses créatures, il se suffit à lui-même; sa grandeur, sa puissance, sa sagesse sont infinies et incompréhensibles. Le Seigneur est bien grand et bien digne de louanges; ne cessons donc jamais de l'aimer de toute notre âme, de chanter ses merveilles, et qu'il soit l'unique centre de tous les mouvemens de notre cœur. Que toute âme donc qui ne croit digne de ses désirs que le bonheur de contempler les choses éternelles, se nourrisse à jamais d'un mets si délicieux, et que cette nourriture toute céleste lui donne assez de force pour s'écrier désormais dans le transport d'une joie toute sainte, ô mon Dieu, je ne soupire plus qu'après vous.

CHAPITRE XXIX.

Énumération de quelques merveilles de Dieu.

Qu'elle vous dise sans cesse, ô souverain être des êtres : « Vous êtes tout-puissant, vous êtes la bonté même, la justice même. Quoique vous soyez invisible, vous ne laissez pas d'être présent partout. Votre puissance est infinie aussi bien que votre beauté, et vous êtes toujours le même. Vous êtes incompréhensible; nul ne saurait vous voir en cette vie, et vous voyez toutes choses. Vous n'êtes point sujet au changement, et vous faites tous les changemens qui se font dans l'univers. Vous êtes immortel. Nul espace ne vous renferme. Vous êtes infini, ineffable,

et l'on ne peut même rien concevoir de digne de vous être comparé. Vos desseins sont impénétrables aussi bien que votre nature. Votre essence est immuable, et vous êtes le seul principe des mouvemens de la nature aussi bien que de la grâce. On ne peut jamais ni vous concevoir parfaitement, ni parler de vous dignement. Vous êtes un Dieu terrible; mais vous n'imprimez pas moins de respect et d'amour que de crainte et de terreur. Vos beautés si anciennes, puisqu'elles sont éternelles, ne laissent pas d'être toujours nouvelles; il n'appartient même qu'à vous de renouveler toutes choses; et par des jugemens secrets, mais justes, vous laissez vieillir les superbes dans leurs égaremens, sans même qu'ils viennent jamais à s'en apercevoir. Quoique continuellement en action, vous n'en êtes pas moins dans un parfait et continuel repos. Vous conservez toutes choses sans en avoir besoin d'aucune. Vous soutenez toutes choses sans en sentir le poids. Vous renfermez toutes choses, et rien ne vous renferme. Vous avez tout créé, vous prenez soin de tout, vous nourrissez tout ce qui vit; tous vos ouvrages sont parfaits, et quoique rien ne puisse vous manquer, vous ne laissez rien perdre. Vous aimez, mais sans passion; vous êtes jaloux, mais sans trouble; vous vous repentez, mais sans regret; vous vous mettez en colère, mais vous n'en êtes pas moins tranquille; vous changez vos ouvrages, mais jamais vos desseins. Quoique vous ne puissiez rien perdre, vous ne laissez pas de nous venir chercher vous-même dans nos égaremens; vous aimez à gagner, quoique vous possédiez tout; sans être avare, vous exigez du profit de vos dons; quoique nous n'ayons rien, ni ne puissions rien avoir qui ne vous appartienne, vous voulez bien devoir tout ce qu'on vous donne. Vous vous acquittez sans rien devoir; et même sans y rien perdre, vous remettez ce qui vous est dû. Vous êtes le seul principe de vie de tout ce qu'il y a de vivant, le seul principe d'être de tout être créé; vous êtes partout tout entier: nous ne pouvons vous voir que des yeux de notre intelligence et de ceux de la foi; ceux de notre corps ne peuvent atteindre jusqu'à vous. Quelque loin que vous soyez de l'esprit et du cœur des méchans, vous n'en êtes pas moins partout; dans les cœurs où vous n'êtes point par votre grâce, vous y êtes par votre justice. Vous imprimez dans chaque espèce de vos cré
un caractère essentiel qui la distingue de
les autres; vous donnez aux unes l'être
non pas la vie ni le sentiment; à d'autres
le sentiment et la vie, mais non pas l'i
gence; à d'autres enfin, non-seulement
le sentiment et la vie, mais l'intelligence
et quoique vous imprimiez tant de car
à toutes ces différentes espèces de créa
votre nature n'en est pas moins parfait
simple. Vous êtes présent partout, sans p
nulle part; vous êtes au dedans de nous-m
et nous vous cherchons partout ailleurs
ment pourrions-nous vous trouver? Vou
sédez toutes choses, vous les remplissez
renfermez toutes, vous les soutenez et l
passez toutes infiniment, sans être rie
tendu; on ne saurait dire que ce soit de q
partie de votre substance que vous les so
ou les remplissez toutes, quelque infini q
supposât le reste de vous-même; donc vo
surpasseriez en les contenant. Vous inst
les cœurs de ceux qui ont confiance en vou
l'entremise d'aucune parole. Vous disposez
choses avec une douceur ineffable. Votre
puissance s'étend partout. Nul espace ne
renferme. Vous n'êtes point sujet au t
Comme vous êtes partout tout entier,
saurait dire ni que vous vous approchiez,
vous vous éloigniez de quoi que ce puiss
Vous habitez un séjour de gloire et de lu
inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne
voir en cette vie. Quoique vous veilliez
nuellement sur tout ce que vous renferme
le sein de votre miséricorde, vous n'en êt
moins, ô mon Dieu, dans un parfait
Vous seul soutenez toutes choses; vous les
plissez et les possédez toutes, et rien
beauté ni d'éclat que par vous. L'esprit hu
ne saurait concevoir la profondeur im
d'un tel mystère; l'éloquence la plus su
n'en saurait dignement parler. Quand l'u
serait plein des plus savans écrits sur
divine essence, ils n'en pourraient e
donner que de faibles idées et de bien i
faites. Qui pourrait exprimer ce que vous
ô mon Dieu, source inépuisable de lum
divin soleil, dont les splendeurs sont étern
Votre grandeur est sans mesure, votre
sans bornes. Vous êtes le seul véritable e

ain bien. Votre puissance est absolue; en
s le vouloir et le faire ne sont que la même
se. Pour créer l'univers vous n'avez eu qu'à
vouloir. Vous possédez toutes vos créatures
s en avoir besoin d'aucune. Vous en prenez
n vous-même sans travail et sans peine, et
s être sujet à vous ennuyer du soin que vous
prenez. Rien ne peut troubler l'ordre de votre
onté sur elles, ni dans les plus grandes
ses, ni dans les plus petites. Vous êtes pré-
t partout sans qu'on puisse dire de quelle
nière vous y êtes. Vous n'êtes point l'auteur
mal, et vous n'en pouvez faire, quoique
s puissiez tout. Vous n'êtes point sujet à
s repentir de ce que vous faites. Rien ne
it troubler la paix de votre esprit. Votre
aume n'est renfermé dans aucune partie de
nivers. Vous êtes incapable de commander
d'approuver la moindre apparence du mal.
in d'être sujet à l'erreur ou au mensonge,
s êtes la vérité éternelle. Vous ne nous avez
ts que par votre bonté. Lorsque vous nous
nissez, c'est par votre justice; et lorsque vous
us pardonnez, c'est par votre miséricorde.
ciel, la terre, la lumière visible, en un mot,
n de sensible ne mérite d'être adoré; vous
l méritez de l'être. Vous seul êtes véritable-
nt ce que vous êtes, sans être sujet à changer:
t vous seul que les Grecs et les Latins nom-
nt *celui qui est;* vous êtes toujours le même,
vos années ne passent point. »

Voilà ce que m'apprend notre sainte Église, tre mère commune, dont j'ai le bonheur d'être mbre par votre sainte grâce. Elle m'a de plus pris que vous êtes le seul Dieu vivant et vé- ble; que vous n'êtes rien de corporel, de sible ou de sensible; que votre substance est orruptible, immuable, parfaitement simple parfaitement vraie; que nul ne vous a jamais des yeux du corps, ni ne peut jamais vous ir. Mais ce qui donne lieu de comprendre clai- nent que nous vous verrons, au moins après te vie, c'est que les anges jouissent déjà de te souveraine félicité, quoiqu'ils ne puissent tefois vous voir tel que vous êtes : il n'ap- rtient qu'à vous, ô mon Dieu, de connaître faitement votre très sainte et toute-puissante inité.

CHAPITRE XXX.

Suite des perfections de Dieu.

Vous êtes un seul Dieu en trois personnes, dont l'essence infinie est infiniment au-dessus de tout nombre, de tout poids et de toute mesure. Comme nous reconnaissons que vous êtes le souverain bien, le seul principe de toutes choses, qui seul conservez tout ce qui est fait par vous seul, nous sommes bien éloignés de croire que vous ayez aucun principe. Votre substance n'est rien qui ait rapport aux sens; et, bien loin de tenir de quelque autre que de vous-même sa forme toute divine, c'est d'elle que toute autre substance tient sa forme la plus parfaite. Vous imprimez d'une manière inconcevable, comme un caractère divin sur chaque ouvrage de vos mains : quelques-unes de vos créatures portent même votre ressemblance; mais dès qu'elles sont vos créatures, elles sont infiniment différentes de vous, ô sainte Trinité, qui n'êtes qu'un seul Dieu, dont la toute-puissance possède, gouverne, remplit tout ce que vous avez créé. Et lorsque nous disons que vous remplissez toutes choses, ce n'est pas qu'elles vous contiennent, c'est au contraire que vous les contenez : et ce n'est point par partie que vous contenez toutes choses, en sorte que les plus grandes parties de vous-même continssent les plus grandes parties de toutes ces créatures, et que les plus petites continssent les plus petites, puisque vous n'êtes rien d'étendu, ni rien par conséquent qui ait des parties, et que vous êtes tout entier en toutes choses, ou plutôt que toutes choses sont tout entières en vous. Vous renfermez donc toutes choses par votre puissance infinie, et rien de ce que vous renfermez ne peut vous échapper : quiconque est assez malheureux pour irriter votre colère, toujours juste, ne peut se soustraire à vos justes vengeances. Il est écrit : « La justice de Dieu s'étend de l'orient à l'occident, et jusque sur les montagnes les plus désertes. » Il est encore écrit : « Où pourrai-je fuir de devant vos yeux? » Votre grandeur est de telle nature que vous êtes en tout sans que rien puisse vous renfermer, et tout à la fois hors de tout sans cesser néanmoins de le remplir parfaitement. Vous n'êtes en toutes choses que pour les remplir toutes; et vous n'êtes hors de toutes choses que pour les renfermer toutes.

Par être hors de toutes choses, non-seulement vous faites voir que vous ne dépendez de rien et que tout dépend de vous, mais que vous avez tout créé; et par être en toutes choses, vous faites voir que vous voulez bien prendre soin vous-même de toutes vos créatures. Mais, soit que l'on vous considère comme en tout ou comme hors de tout, la raison ne permet pas de croire que vos créatures puissent jamais être sans vous: et ce n'est point par une immensité d'espace ou d'étendue que vous renfermez toutes choses, c'est par votre souveraine puissance que vous êtes présent à tout et que tout vous est présent, soit que nous le comprenions ou que nous ne puissions le comprendre. Vous êtes un Dieu en trois personnes, et par conséquent inséparables; toutes les trois ne sont qu'un Dieu. Ce n'est pas qu'on ne puisse nommer chacune de ces personnes séparément; mais, ô sainte Trinité, qui n'êtes qu'un seul Dieu, vous êtes tellement inséparable dans vos personnes divines, que le nom de chacune en particulier se rapporte aux deux autres; le nom du Père se rapporte au Fils, celui du Fils au Père. Le celui du Saint-Esprit au Père et au Fils; et nom qui désigne ou votre substance, ou votre essence, ou votre puissance, en un mot tout ce qui s'appelle proprement *Dieu,* convient également à chacune des trois personnes, comme lorsque l'on dit: « que Dieu est grand, qu'il est tout-puissant, qu'il est éternel, et tout ce qu'il a bien voulu nous faire connaître de ses divines perfections. » Il n'est donc point de nom qui désigne votre nature, ô Dieu père tout-puissant, dont on puisse dire qu'il vous convienne tellement qu'il ne puisse également convenir à votre Fils ou à votre Esprit-Saint. Nous disons, ô Père éternel: « que de votre nature vous êtes Dieu; » mais votre Fils de sa nature est Dieu comme vous-même; votre Esprit-Saint de sa nature est encore Dieu comme vous-même; cependant vous n'êtes point trois Dieux; vous n'êtes qu'un seul Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Vous êtes donc inséparable dans vos personnes divines, ô sainte Trinité, puisque vous n'êtes qu'un seul Dieu. Quoique vous ayez différens noms pour chacune de vos trois personnes adorables, vous n'avez qu'un seul nom pour désigner votre nature; et l'on voit clairement, par le rapport si naturel de vos trois personnes divines, que comme vous n'êtes véritablement qu'un seul Dieu, elles sont par conséquent inséparables. On ne saurait parler du Père sans donner à entendre qu'il a un fils; on ne saurait parler du Fils sans faire entendre qu'il a un père; on ne saurait enfin parler du Saint-Esprit sans donner lieu de penser qu'il faut nécessairement qu'il soit l'esprit de quelque substance, et c'est celle du Père et du Fils. Voilà la véritable foi qui part de la saine et sainte doctrine, la foi catholique et orthodoxe que vous m'avez enseignée, ô mon Dieu, par votre sainte grâce, dans le sein de l'Église, la mère commune des fidèles.

CHAPITRE XXXI.

Il invoque la sainte Trinité.

C'est donc par cette même foi que vous m'avez donnée avec tant de bonté pour mon salut, que je vous invoque, ô mon Dieu. C'est cette foi qui fait vivre toute âme assez heureuse pour croire en vous, et qui lui fait voir, comme par avance, ce qu'elle doit un jour contempler en effet, et même posséder pour une éternité. Je vous invoque, ô mon Dieu, de toute l'ardeur de mon cœur, qu'il vous a plu de purifier par votre saint amour, et par les douceurs ineffables de cette foi par où vous avez dissipé mes ténèbres même les plus profondes, par où vous m'avez éclairé de votre vérité même, et par où vous m'avez sevré des fausses douceurs de ce siècle, qui laissent après elles tant d'amertumes, pour me combler ensuite des seules véritables et parfaites douceurs, que l'on ne goûte qu'autant que l'on vous aime. Et c'est uniquement par la voix du sincère amour de cette foi, dont vous avez daigné, par votre sainte grâce, et m'éclairer et me nourrir dès mon enfance, et que vous avez fait croître en moi de plus en plus par toutes les instructions de votre sainte église, notre mère commune, que je vous invoque humblement, ô bienheureuse Trinité. C'est par cette foi que je veux éternellement vous bénir et vous rendre gloire, ô seul Dieu véritable, Père, Fils, Esprit-Saint, Dieu tout-puissant, Père éternel, souverain Seigneur, Fils unique du Père, divin consolateur, Esprit-Saint du Père et du Fils, source infinie de grâces et d'amour, Père éternel, Verbe engendré du Père de toute éternité, Esprit-Saint souverain principe de notre sainte régénération:

lumière souveraine et seule véritable, véritable splendeur de cette souveraine lumière, seul et véritable terme de cette lumière souveraine et de sa splendeur éternelle, source éternelle de tout bien, fleuve de cette source éternelle, continuel épanchement de cette source dans son fleuve et de ce fleuve dans sa source. Vous êtes, ô Père éternel, le seul principe de tout être créé : c'est par vous, ô Verbe incréé, que votre Père éternel a créé toutes choses : et en vous, ô Esprit-Saint et du Père et du Fils que le Père éternel conserve toutes choses. Vous êtes la vie par essence, ô Père tout-puissant : vous êtes, ô Verbe incréé, la vie seule engendrée de toute éternité de la vie par essence, et vous êtes, ô Saint-Esprit, le principe et le centre de tout ce qu'il y a de vivant. Le Père est par lui-même, le Fils est engendré du Père, et le Saint-Esprit procède et du Père et du Fils : c'est par lui-même que le Père est celui qui est, c'est par le Père que le Fils est celui qui est, et c'est par l'un et l'autre que le Saint-Esprit est celui qui est. Le Père est la vérité même, le Fils est la vérité même, le Saint-Esprit est la vérité même. Le Père éternel, le Verbe incréé, et le Saint-Esprit l'unique consolateur, n'ont donc tous trois qu'une seule et même essence, qu'une seule et même puissance, qu'une seule et même bonté : ils ne sont tous trois qu'un seul et même Dieu dont la félicité, seule véritable et souveraine, est l'unique source d'où procède, par qui procède, et en qui se trouve le parfait bonheur de tout ce qui est parfaitement heureux.

CHAPITRE XXXII.

Il invoque et loue Dieu.

Dieu est donc la seule vie véritable et souveraine. C'est de lui seul, par lui seul, en lui seul, que vit tout ce qui vit dans un véritable bonheur. Dieu seul est la bonté souveraine et la souveraine beauté : il est le principe par qui seul et en qui seul tout ce qui est beau est beau, et tout ce qui est bon est bon. O Dieu qui nous animez par la foi, qui nous soutenez par l'espérance et qui nous unissez à vous par votre amour, ô Dieu qui nous ordonnez de vous demander vous-même à vous-même, et qui nous accordez la grâce de vous trouver, qui nous ouvrez dès que nous frappons à la porte de votre miséricorde, ô Dieu qui êtes tellement notre centre, que c'est tomber que de s'éloigner de vous, que c'est se relever que de retourner vers vous, que c'est être enfin dans une situation ferme et sûre que de demeurer en vous; ô Dieu que l'on ne peut perdre que par des voies d'erreur, que l'on ne peut chercher que par la voie de la vérité, et qu'enfin l'on ne peut trouver sans être véritablement revenu de tous ses égaremens; ô Dieu qui êtes de telle nature, que vous connaître c'est vivre, que vous servir c'est régner, que vous louer c'est goûter les heureuses prémices du salut de notre âme: que mon cœur et mes lèvres puissent à jamais vous louer, vous bénir, vous adorer de tout leur pouvoir, vous rendre d'humbles grâces des biens infinis dont vous m'avez comblé avec tant de bonté et de miséricorde, et que je puisse à jamais m'écrier avec vos saints anges : « Que vous êtes saint, ô mon Dieu, que vous êtes saint et infiniment saint ! » Puissiez-vous donc, ô bienheureuse Trinité, venir dans mon âme, et la rendre digne de servir de sanctuaire à votre majesté infinie. Puissiez-vous, ô Père éternel, par votre Fils unique; puissiez-vous, ô Fils adorable, par votre Père Éternel; puissiez-vous, ô Saint-Esprit, par le Père et le Fils, déraciner de mon cœur tout ce qu'il peut y avoir de vices, et y répandre les semences de toutes sortes de vertus! O Dieu souverainement immense, de qui toute créature, tant invisible que visible, tient son origine, par qui seul et en qui seul elles subsistent toutes, qui n'êtes autour d'elles que pour les défendre, en elles que pour remplir de la plénitude de votre être le vide de leur néant, au-dessus d'elles que pour les protéger, et s'il est permis de se servir de ce terme, en un sens au-dessous d'elles pour les soutenir, je suis l'ouvrage de vos mains, je n'ai d'espérance et de confiance qu'en votre miséricorde, préservez moi dans ce lieu-ci, et quelque part que ce puisse être, présentement et toujours, au dedans de moi-même aussi bien qu'au dehors, de tous les piéges de mes ennemis. Vous êtes, ô Dieu tout-puissant, le protecteur de tous ceux qui n'espèrent qu'en vous, et l'on ne peut que par vous se préserver ni se tirer d'aucun danger. Vous êtes le seul Dieu du ciel et de la terre : il n'appartient qu'à vous de faire des choses dont les grandeurs et les merveilles soient incompréhensibles et le nombre infini. Il n'appar

tient qu'à vous d'être l'objet des louanges et des cantiques de tous les saints anges du ciel. Toutes les puissances des cieux chantent sans cesse votre gloire, et vous sont humblement soumises, comme des créatures à leur Créateur, des serviteurs à leur maître, des sujets à leur roi. Toutes vos créatures parlent à leur manière de votre grandeur suprême, ô sainte et indivisible Trinité; mais de toutes vos créatures, ce sont les esprits bienheureux qui savent vous louer de la manière la plus parfaite.

CHAPITRE XXXIII.

Il demande à Dieu la grâce de le louer dignement.

Après ces heureux citoyens de la Jérusalem céleste, après les ordres et les chœurs de tous ces esprits bienheureux, qui vous adorent humblement et chantent sans cesse votre gloire immortelle, ceux qui savent vous louer le plus parfaitement, ce sont les justes et les saints, les vrais humbles de cœur. L'homme ne peut donc vous louer d'une manière aussi parfaite et aussi merveilleuse que ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste; mais puisqu'il est, après eux, la plus excellente portion de toutes vos créatures, qu'au moins il ne cesse jamais de vous louer, ô mon Dieu, autant que le peut permettre l'état de cette vie.

Quoique je ne sois, ô mon Dieu, qu'un homme faible et qu'un pécheur, je ne laisse pas de désirer avec ardeur de vous aimer et de vous louer; vous êtes, ô mon Dieu, toute ma vie, toute ma force, le seul digne objet de notre amour et de nos louanges. Permettez-moi donc de vous louer. Répandez dans mon cœur une assez vive lumière pour me faire méditer sans cesse votre gloire infinie. Apprenez-moi des termes assez dignes de vous. Mais comme la plus parfaite louange ne sied point dans la bouche d'un pécheur, et que je suis un homme dont la langue et les lèvres ne sont point assez pures pour entreprendre de vous louer, daignez les purifier vous-même de toute impureté. Sanctifiez mon esprit et mon cœur, sanctifiez mes sens même, ô source unique de toute sainteté, que je puisse vous louer d'une manière digne de vous. Recevez le sacrifice de mes lèvres comme une effusion de mon cœur. Que mon âme embrasée du feu de votre amour, vous offre de continuels vœux dont l'ardeur monte jusqu'à vous comme un parfum délicieux. Que votre seul souvenir fasse tout le bonheur et toute la joie de mon âme, et qu'il l'enflamme du seul amour des choses invisibles. Que tous les objets visibles et temporels, terrestres et sensibles, lui servent d'autant de degrés pour s'élever jusqu'à ceux qui ne sont point sujets au temps, qui sont tout célestes, tout spirituels, dont enfin la seule vue peut nous rendre heureux à jamais.

O éternelle vérité, ô véritable charité, ô chère éternité, vous n'êtes pas moins que mon Dieu. Je soupire sans cesse après vous; je ne vous perds jamais de vue, et je ne désire désormais que de vous posséder. Quiconque vous connaît, Seigneur, connaît la vérité, la charité, l'éternité. Vous êtes la vérité même qui présidez à tout; mais nous ne saurions vous voir tel que vous êtes, que vous ne nous ayez tirés de cette vie mortelle où règne un si terrible et si profond aveuglement, que l'on n'ose que trop souvent nous demander où est notre Dieu. Pour moi, je vous dis à vous-même: « Où puis-je, ô mon Dieu, vous trouver? » Quelquefois je respire en vous dans la dilatation de mon cœur, quand je m'abandonne au plaisir de vous contempler et de publier vos merveilles; mais je retombe bientôt dans un abîme profond de tristesse et d'ennui; je sens parfaitement que je ne suis qu'un profond abîme de misère. Pour lors je m'adresse à mon âme par cette foi dont vous avez daigné m'éclairer, ô mon Dieu, même au milieu de mes ténèbres. Pourquoi, lui dis-je, vous abandonnez-vous à des pensées si tristes, qui ne peuvent que me troubler? Espérez au Seigneur; sa parole est comme un flambeau qui seul peut éclairer mes pas. Ne cessez donc point d'espérer qu'il n'ait détruit les impies, ces enfans de ténèbres, et que sa colère ne soit entièrement passée. Nous n'étions autrefois nous-mêmes que de dignes enfans de cette même colère; nous n'étions que ténèbres, et nous n'en portons même encore que de trop puissans restes dans un corps que le péché a rendu sujet à la mort. Mais ne laissez pas, ô mon âme, d'espérer au Seigneur, jusqu'à ce que toutes ces ombres soient dissipées, et qu'un heureux jour leur ait succédé. Je me lèverai dès le matin pour contempler mon Dieu, dont la vue seule est mon salut. Il ressuscitera même quelque jour

s fragiles et mortels, et ne les ressusci- parce qu'ils sont la demeure et le tem- aint-Esprit, et s'il veut bien habiter en 'est afin de nous rendre enfans de lu- l'enfans de ténèbres que nous étions au- t, et de nous donner même l'espérance éternel. » Autrefois, ô mon Dieu, nous que ténèbres, mais nous sommes de- mière en vous, quoique nous ne puis- core vous voir que par la foi, et non ce à face. Nous en sommes encore à es- t l'on cesse d'espérer dès qu'on voit ce pérait.

ous les chœurs de vos saints anges et s puissances du ciel chantent vos louan- ssamment, et rendent gloire à votre rable, de n'avoir pas besoin de consul- saints écrits pour connaître votre sainte isible Trinité. Ils contemplent sans cesse vine essence : c'est là l'unique livre qui prend votre éternelle volonté : c'est là lisent incessamment, et ils font toutes lices de la connaître et de l'aimer. Ils t sans cesse, et n'oublient jamais ce ent. C'est ce qui leur fait connaître vos immuables; et plus ils les connaissent, les adorent. Ce livre, ô mon Dieu, leur rnellement ouvert; et ce livre n'est pas ue vous-même. Que toutes ces puissances s ces vertus des cieux sont heureuses, r, de pouvoir vous louer pour toujours anière si pure et si sainte! Ils y trouvent ceurs qui passent toute idée. Ce qui fait r bonheur et toutes leurs délices est le seul e leurs louanges. Comme ils ne cessent d'en voir les beautés infinies, ils ne ces- nais non plus de le louer et d'être heu- our nous, ô mon Dieu, qui sommes ac- du poids de notre chair mortelle, qui ons encore dans ce triste exil où nous som- loin de vous, et qu'une infinité d'objets rens que le monde nous présente, dé- t de vous incessamment, nous ne sau- ous louer d'une manière digne de vous : ne pouvons tout au plus vous voir que foi, et non pas encore face à face. Mais s esprits bienheureux, ils vous contem- ace à face, et non plus par la foi. C'est que nos louanges sont si différentes des Mais quelque différentes qu'elles puissent être, c'est toujours à vous seul, ô Créateur de toutes choses, qu'on offre le sacrifice de louanges sur la terre et dans le ciel. Cependant, ô mon Dieu, nous espérons de votre miséricorde d'être unis quelque jour à tous ces esprits bienheureux pour vous voir et vous louer toute l'éternité.

Que mon cœur et mes lèvres, ô mon Dieu, ne cessent jamais de vous louer, que ce qui me reste de temps à vivre dans ce corps fragile et mortel, que tout ce qu'il a de plus intime en moi vous dise incessamment, Seigneur : « Y a-t-il rien de semblable à vous? » Vous êtes le Dieu puissant. Nous reconnaissons trois personnes en vous, qui n'avez toutes trois qu'une seule et même substance. Nous vous adorons donc, ô sainte et indivisible Trinité, qui n'êtes qu'un seul Dieu. Nous vous adorons humblement, Père éternel, non engendré, Fils unique du Père, Esprit-Saint, qui procédez et du Père et du Fils, et qui leur êtes uni de toute éternité. C'est vous seul, ô mon Dieu, qui par votre toute-puissance, nous avez tirés du néant. Nous nous sommes perdus depuis par notre propre faute; ensuite, vous nous avez rachetés par votre bonté infinie, d'une manière qui passe tout sentiment et toute idée. Ne permettez donc pas, ô mon Dieu, que nous soyons assez ingrats pour ne pas vous rendre éternellement d'humbles grâces de tant de bienfaits, dont nous étions si indignes. Nous vous demandons de toute l'ardeur de notre cœur, de vouloir bien augmenter en nous tout ce qu'il vous a plu d'y mettre de sentimens de foi, d'espérance et de charité. Accordez-nous la grâce d'être non-seulement inébranlables dans la foi, mais de la prouver toute notre vie par de dignes et saintes œuvres, qui nous conduisent un jour par votre sainte miséricorde à la vie éternelle, en sorte que contemplant votre gloire telle qu'elle est, nous adorions éternellement votre majesté infinie, et que nous chantions à jamais la grâce toute gratuite qui seule nous aura rendus dignes de voir vos beautés ineffables. Gloire au Père éternel, qui nous a tirés du néant! gloire à son Fils unique, qui nous a rachetés! gloire à leur Esprit-Saint, qui nous a rendus saints nous-mêmes! Gloire à cette Trinité suprême et indivisible jusques dans ses opérations! Gloire à cette adorable Trinité, dont l'empire souverain subsiste de toute éternité et subsistera éternellement! Toute louange,

tout honneur, toute gloire, toute bénédiction, toute action de grâces ne conviennent qu'à vous. Qu'à jamais notre esprit et notre cœur vous adorent donc, ô Dieu tout-puissant, source infinie de lumière et d'ardeur!

CHAPITRE XXXIV.

Il reconnaît humblement qu'il n'est qu'un pécheur, et qu'il n'est pas digne de louer Dieu.

Pardonnez-moi, Seigneur, par votre bonté et votre miséricorde, dont les trésors sont infinis, pardonnez-moi toutes mes ignorances et toutes mes imperfections. Ne me rejetez point, si je suis assez téméraire pour oser vous louer, vous bénir et vous adorer; quoique je ne sois, ô mon Dieu, que le dernier de vos serviteurs, faites que je sois au moins un serviteur fidèle et non point inutile, et assez misérable pour me présenter devant vous, Dieu tout-puissant et terrible, sans trembler à vos yeux, et sans répandre des torrens de larmes, pour toutes mes infidélités. Si les anges mêmes, quelque purs et quelque comblés qu'ils soient de délices ineffables, n'adorent et ne louent sans cesse votre majesté infinie que dans un humble tremblement, comment osé-je, tout faible pécheur que je suis, paraître en votre présence, pour vous offrir mes louanges, mes sacrifices et mes vœux, sans pâlir de terreur, et sans gémir devant vous de l'horreur de mes fautes? Je sens bien que je le voudrais; mais je sens bien aussi que je ne le puis de moi-même. Je ne saurais assez m'étonner, que dans le temps même que je considère des yeux de la foi combien vous êtes un Dieu terrible, que je sois cependant assez misérable pour ne point trembler devant vous, quelque envie que j'en aie. Mais le peut-on sans le secours de votre sainte grâce? Notre salut dépend uniquement de votre miséricorde infinie. Encore une fois, ô mon Dieu, que je suis misérable, et que je suis insensible, de n'être point pénétré de terreur quand je me présente à vos yeux pour vous louer et vous adorer! Quel est l'excès de ma misère d'avoir le cœur assez endurci pour ne pas répandre sans cesse des torrens de larmes, pendant qu'un serviteur si faible, un homme fragile et sujet à la mort, une créature formée du limon de la terre, ose parler à son souverain maître, le Dieu dont la toute-puissance a créé l'univers? Souffrez néanmoins, Seigneur, que je me présente devant vous, pour vous découvrir humblement, comme à mon Père céleste, les sentimens de mon cœur les plus secrets. Vous qui êtes si abondant en miséricordes, si magnifique en récompenses, daignez me faire part de ces biens infinis, en sorte que je vous serve désormais d'une manière digne de vous. Nous ne saurions vous servir d'une manière qui vous plaise, que par un don de votre grâce toute gratuite. Puissiez-vous donc me pénétrer jusqu'au vif de votre crainte salutaire. Que mon cœur fasse toute sa joie de craindre votre nom : que mon âme accablée du poids de ses péchés, s'écrie sans cesse avec Job, cet homme si saint: « Votre crainte, ô mon Dieu, m'a presque tout submergé, comme les flots d'une tempête. » O Dieu, source inépuisable de biens, rendez mon esprit et mon cœur assez justes à vos yeux pour vous bénir et pour vous louer. Que je fasse toute ma joie de pleurer amèrement toutes mes infidélités, en sorte que vous aimant d'un amour assez parfait pour vous louer dignement, je puisse ressentir au fond de mon cœur et goûter à longs traits ces douceurs ineffables qu'on ne trouve qu'en vous. « Goûtez vous-même et voyez, s'écrie le saint prophète, combien le Seigneur est doux. » Heureux quiconque met en lui toute son espérance. Heureux le peuple qui connaît le plaisir de l'aimer. Heureux qui se ressent de votre secours, ô mon Dieu, et qui s'élève au moins d'esprit et de cœur, de cette vallée de larmes jusqu'à la céleste patrie. Heureux ceux dont le cœur est pur; ils vous verront. Heureux, Seigneur, ceux qui habitent votre sainte maison; ils chanteront vos louanges dans toute l'étendue des siècles.

CHAPITRE XXXV.

Prières tout ardentes de l'amour de Jésus-Christ.

O Jésus, Sauveur de nos âmes, seul objet de nos désirs et de notre amour, Fils unique de Dieu, et qui êtes Dieu vous-même, secourez votre serviteur. Je crie vers vous, et je vous invoque du plus profond de mon âme; je vous invoque pour vous attirer en elle, daignez-y donc entrer, et la rendez digne de vous; possédez-la sans réserve, et la conservez à jamais, et sans tache et sans ride. Ce qui est pur est seul digne de servir de sanctuaire à la pureté même. Sanc-

ifiez-la donc, ô mon Dieu, puisqu'elle est votre ouvrage, c'est un vase à vous seul consacré, purifiez-le de toute impureté, remplissez-le ensuite de votre sainte grâce, et l'y conservez à jamais; que dès à présent même cette âme puisse être digne de vous servir de temple. Source inépuisable de douceur, d'amour et de bonté, aimable et cher objet de tous les désirs de mon cœur, est-il rien de comparable à votre divine beauté? Le miel le plus doux, le nectar le plus délicieux approchent-ils de votre douceur? la neige et le lait le plus pur approchent-ils de votre pureté? tous les trésors du monde, l'or, l'argent, les pierres précieuses, les honneurs mêmes et les plaisirs, pourraient-ils me toucher depuis que j'ai goûté vos charmes? Mais, que dis-je, ô mon Dieu, qui seul me faites espérer en vos miséricordes? que dis-je, ô douceur véritable, et tellement heureuse, que l'on ne trouve qu'en vous une parfaite paix? que dis-je, encore une fois, quand je dis de telles choses? Je dis ce que je puis, mais non pas ce que je devrais. Que ne suis-je digne de chanter, avec les esprits bienheureux, d'éternels cantiques à votre gloire! Avec quelle effusion de cœur chanterais-je vos louanges, avec quels sentimens d'amour et de piété unirais-je ma faible voix à ces divins concerts, dont votre Église triomphante fait sans cesse retentir le ciel à la gloire de votre nom! Mais pour ne pouvoir encore assez dignement vous louer, m'abstiendrai-je entièrement de publier vos louanges? Malheur à quiconque ne parle point de vous, ô mon Dieu! il n'appartient qu'à vous de rendre la parole aux muets, et non-seulement de délier la langue des plus petits enfans, mais de la rendre même éloquente. Malheur à quiconque s'abstient de parler de vous, ô mon Dieu, puisque ceux même qui en parlent le plus dignement ne sont encore que des muets lorsqu'ils entreprennent de vous louer.

Qui peut vous louer dignement, Père adorable, dont la sagesse est infinie aussi bien que la puissance? Quoiqu'il n'y ait point de termes pour exprimer dignement ce que vous êtes, Verbe tout-puissant qui savez toutes choses, je ne laisserai pas de vous louer autant que j'en serai capable, jusqu'à ce que vous m'ordonniez d'entrer dans votre heureux séjour, pour y chanter vos louanges d'une manière digne de vous. Ne prenez point garde à ce que je dis, ô mon Dieu, mais à ce que je voudrais pouvoir dire. Que ne puis-je dignement vous bénir et vous louer, vous qui seul méritez tout honneur et toute louange! Vous, ô mon Dieu, qui connaissez si parfaitement tout ce qu'il y a de plus caché sur la terre et dans le ciel, ne m'êtes-vous pas infiniment plus cher que le ciel et la terre, et mille fois plus aimable que tout ce qu'ils renferment. Aussi n'est-ce que pour l'amour de votre nom qui ne passe point, que l'on peut aimer des choses qui ne font que passer. Je vous aime donc, ô mon Dieu, de toute l'ardeur de mon cœur; mais, hélas! que ne puis-je vous aimer encore davantage! Que je vous aime donc à jamais autant que je le dois et que je le voudrais; que jour et nuit je ne pense qu'à vous; que mon âme ne s'entretienne qu'avec vous; que mon cœur soit tout pénétré de votre divine lumière. Soyez sans cesse mon guide, et me faites sans cesse avancer de vertus en vertus, et parvenir enfin à contempler votre beauté dans votre heureuse ville, la céleste Sion, ô seul vrai Dieu d'entre les dieux. Nous ne vous voyons à présent que comme dans un miroir, et pour ainsi dire qu'en énigme. Mais alors nous vous verrons face à face et nous vous connaîtrons comme vous nous connaissez. Heureux ceux dont le cœur est pur, ceux-là seuls vous verront, ô mon Dieu. Heureux ceux qui habitent votre céleste demeure, ceux-là seuls vous loueront à jamais. Puissiez-vous donc, ô mon Dieu, par ces miséricordes par où vous nous avez sauvés de la mort éternelle, et par votre onction toute-puissante, puissiez-vous attendrir mon cœur plus dur que la pierre et le fer, me purifier ensuite par le feu d'une sainte douleur de mes fautes, en sorte que je devienne une victime assez pure pour mériter de vous être offerte toute vivante. Touchez mon cœur d'un regret assez vif pour me faire répandre sans cesse d'abondantes larmes. Éteignez dans mon âme tout désir de choses terrestres et sensibles, qu'elle ne soupire plus qu'après vous. Que votre crainte et votre amour puissent la toucher assez vivement pour lui faire oublier tout ce qui ne fait que passer. Que rien de sujet au temps ne puisse me causer désormais ni tristesse, ni joie, ni crainte, ni désir. Qu'enfin je sois hors d'atteinte aux piéges de la prospérité comme à ceux de l'adversité. Et comme votre amour parfait est plus puissant que la

mort, puisse l'ardeur de cet amour dont la douceur est ineffable, consumer dans mon âme tout amour pour les choses d'ici-bas. Que je ne m'attache plus qu'à vous, que je fasse toute ma joie d'y penser continuellement. Que mon cœur ne soit plus sensible qu'à l'odeur de cet encens que le feu d'un tel amour fait monter jusqu'à vous, et qu'il n'ait plus de goût que pour ses douceurs ineffables. Que désormais tous mes désirs n'aspirent qu'après les choses d'en haut, et que les larmes salutaires qu'ils pourront me faire répandre puissent rejaillir à la vie éternelle. Comme votre grandeur, ô mon Dieu, est sans mesure et sans bornes, tous ceux qui sont rachetés de votre sang précieux par un effet de votre amour pour le genre humain, doivent vous aimer et vous louer sans bornes et sans mesure. Adorable Sauveur, justice et bonté par essence, votre père céleste vous a transmis tout pouvoir de juger: si donc vous permettez que les enfans du siècle, ces enfans de ténèbres, recherchent avec plus d'ardeur les biens et les honneurs périssables, que nous ne recherchons les seuls solides et éternels, qui consistent en votre amour, quoique nous soyons vos serviteurs, que vous avez créés et rachetés d'un prix infini, c'est par un pur effet des jugemens de votre éternelle sagesse. Si parmi les hommes il se trouve des amis si parfaitement unis qu'ils ne puissent sans peine porter l'absence l'un de l'autre; si quelquefois une femme aime son époux avec tant de tendresse qu'elle ne puisse en souffrir l'absence sans inquiétude et sans ennui; de quelle ardeur, ô mon Dieu, notre âme devrait-elle vous aimer, vous qui êtes son seul et véritable époux dont les beautés sont immortelles! Vous avez bien voulu, Seigneur, contracter avec elle une sainte alliance, par tous les sentimens de foi, de justice et de miséricorde, que vous lui avez inspirés et qui ne sont que des suites de cet amour immense, qui vous a fait souffrir tant de tourmens pour son salut. Quelque douceur que l'on puisse trouver dans l'amour des choses d'ici-bas, approche-t-elle, ô mon Dieu, de ces ineffables délices que l'on ne trouve qu'en vous? Cette joie, que le juste ressent à vous aimer, n'est-elle pas accompagnée d'une parfaite paix? Mais on n'en jouit qu'autant que l'on est aimé d'un tel amour, au lieu que l'amour du siècle et des choses sensibles n'est jamais suivi que de trouble, de soupçon, d'inquiétude, de crainte. Vous seul donc, ô mon Dieu, faites le souverain bonheur des justes, et pourrait-on s'en étonner? L'on ne trouve qu'en vous une vie exempte de trouble, un véritable repos. Quiconque vous possède, ô Dieu de bonté, entre véritablement dans la joie de mon Seigneur; il n'aura plus rien à craindre, et l'on ne saurait manquer de se trouver souverainement bien avec le souverain bien. « Je jouis désormais, dira-t-il, d'une éternelle paix. Voici l'heureux séjour que j'ai choisi pour l'habiter toute une éternité. Le Seigneur prend soin de moi, il m'a fait entrer pour jamais dans ses pâturages éternels: de quoi désormais pourrais-je manquer? »

O Jésus mon Sauveur, source inépuisable de douceur et de bonté, que je ne pense plus qu'à vous; embrasez de plus en plus mon cœur de votre amour; que toutes les eaux du monde ne puissent jamais en éteindre les flammes. Que je vous aime, ô mon Dieu; que mon âme, affranchie du poids de sa concupiscence, dont elle est accablée, soit en état de courir après l'odeur de vos parfums; que j'y coure sans cesse, jusqu'à ce que je me voie dans cet heureux séjour, où j'espère contempler vos beautés, ces beautés ineffables, sans quoi notre bonheur ne saurait être parfait. Deux sortes d'amour, dont l'un est bon et l'autre mauvais, dont l'un n'a que de la douceur et l'autre de l'amertume, ne sauraient co-exister dans le même cœur. Dès que l'on aime avec vous quoi que ce puisse être, on n'a point, ô mon Dieu, un véritable amour pour vous. O amour plein de douceur, douceur pleine d'amour, amour exempt de peines et suivi d'une infinité de plaisirs, amour si pur et si sincère qui subsiste dans tous les siècles, amour dont rien ne peut éteindre l'ardeur ni même la ralentir, Jésus mon adorable Sauveur, dont les bontés, dont les douceurs sont incompréhensibles, charité si parfaite qui n'êtes pas moins que mon Dieu, que ne suis-je embrasé de vos divines flammes jusqu'à n'être plus sensible qu'à ces torrens inépuisables de douceurs, de plaisirs, de délices et de joie; mais d'une joie toute juste, toute chaste, toute pure, toute sainte, et suivie de cette parfaite paix que l'on ne trouve qu'en vous; que charmé des douceurs d'un si puissant et si parfait amour; que tout embrasé de ses flammes, je vous aime, ô mon Dieu, de tout

l'étendue de mon cœur et de tout ce qu'il y a de plus intime en moi. Que ma langue et mes lèvres ne parlent que de vous. Que mon âme enfin ne soit plus sujette à se laisser toucher de quelque autre amour que le vôtre. Faites donc, ô mon Dieu, mon unique lumière, que je connaisse clairement ce que je dois vous demander, et me faites prier de telle sorte que vous exauciez ma prière. Exaucez-moi, Seigneur, nonobstant mon indignité, vous que n'implore jamais en vain le plus indigne d'être exaucé. Recevez favorablement, ô mon Dieu, les vœux de votre serviteur. Pourriez-vous ne pas remplir de si légitimes désirs, par l'intercession si puissante de votre sainte Mère, ma protectrice auprès de vous, et par les prières si efficaces de tous vos saints? Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXVI.

Il demande à Jésus-Christ avec ardeur la grâce de l'aimer et de pleurer ses fautes.

O Jésus mon Sauveur, ô Verbe du Père éternel, qui êtes venu dans ce monde pour sauver des pécheurs, je vous demande humblement, par vos entrailles de miséricorde, de ne rien souffrir dans mes mœurs et dans toute ma conduite qui n'ait pour seul motif et votre gloire et mon salut. Qui peut rendre pure une créature conçue dans l'impureté même, que vous seul, ô mon Dieu? Il n'appartient qu'à vous, Dieu tout-puissant, de rendre justes les impies, de ressusciter les morts et de changer de telle sorte le cœur des pécheurs, qu'il ne semble pas seulement qu'ils aient jamais péché. Que la main de votre miséricorde puisse ôter de mon cœur tout ce qui peut le rendre indigne de paraître à vos yeux, dont la pureté est infinie. Vous connaissez à fond l'état de mon âme, ô mon Dieu; puissiez-vous la tirer de l'abîme de ses misères, et ne plus permettre qu'elle y retombe. Guérissez-moi, Seigneur, et je serai vraiment guéri; sauvez-moi, ô mon Dieu, et je serai vraiment sauvé : c'est à vous seul qu'il appartient de rendre la santé et de la conserver; et vous n'avez qu'à vouloir pour rétablir dans l'ordre tout ce qui peut s'en être écarté. Arrachez du champ de mon cœur, ô mon Dieu, tout ce que mes vices y ont fait naître de ronces et d'épines, et y répandez le bon grain. Aimable et cher objet de mon amour et de mes désirs, ô Jésus mon Sauveur, dont les douceurs sont ineffables, les bontés infinies et les beautés sans prix, répandez dans le fond de mon âme de ces torrens inépuisables des délices de votre amour; que désormais affranchi de tout désir des choses terrestres et sensibles, je ne pense qu'à vous aimer et à vous louer sans cesse de toute l'étendue de mon cœur. Gravez-y de votre propre doigt le souvenir si doux de votre saint nom; que je ne puisse jamais en perdre la mémoire. Gravez-y profondément, Seigneur, toutes vos volontés et votre sainte loi; que je ne les perde jamais de vue. Embrasez mon âme, ô mon Dieu, de ce feu tout divin, que vous n'avez fait descendre sur la terre qu'afin qu'il s'allumât de plus en plus : embrasez-l'en si fortement que chaque jour je vous offre avec d'abondantes larmes le sacrifice d'un esprit saintement troublé et d'un cœur vivement touché. O Jésus, douceur et bonté par essence, comme je ne désire autre chose de toute mon âme, que votre chaste et saint amour, qu'il me puisse remplir et posséder entièrement; que la douceur d'un tel amour ne permette pas à mon âme de retenir ses larmes; mais qu'elles soient un signe sensible de mon amour pour vous, comme elles ne peuvent être qu'un pur effet de votre amour pour moi; qu'elles soient comme autant de voix qui publient comme je vous aime. Je pense souvent, ô mon Dieu, à ce que l'Écriture rapporte de la constance de cette sainte femme à venir dans votre temple vous demander un fils, et de ce qu'après ses prières, qu'elle vous avait offertes avec tant de larmes, on ne vit plus son visage changer. Mais, misérable que je suis, quel sujet pour moi de confusion et de douleur de me voir encore si éloigné d'une telle constance! Si une femme qui ne désirait qu'un fils, vous le demanda si constamment et avec tant de larmes, mon âme devrait-elle cesser d'en répandre, qu'elle ne vous eût trouvé, ô Jésus mon Sauveur, seul digne objet de mes désirs et de mon amour? Regardez-la donc, ô mon Dieu, de vos yeux de miséricorde. Pour la consoler de tant de peines dont elle est accablée, faites-lui ressentir quelqu'une de vos célestes consolations. C'est uniquement pour les pécheurs que vous avez répandu votre sang adorable, pourriez-vous la rejeter quelque pécheresse qu'elle pût être. Brisez mon cœur d'une douleur sincère, et que ce cœur à son tour brise tous ses funestes liens pour s'envoler

vers vous, et pour être à jamais comblé de vos chastes délices. Si mon âme ne peut espérer d'être dans votre royaume au rang de ces âmes si pures qui n'ont jamais aimé que vous, qu'elle puisse espérer d'y avoir quelque part avec cette illustre pénitente dont votre Écriture fait l'éloge. Avec quelle ardeur vous alla-t-elle chercher jusque dans votre tombeau! Elle y entra plusieurs fois, et tout accablée de douleur, toute baignée de larmes, elle courait en tous lieux cherchant son bien-aimé : elle ne cessa point de vous chercher qu'elle ne vous eût enfin trouvé : ce fut le digne prix, et même le seul digne d'une telle persévérance. Et vous nous avez appris que la persévérance est le comble et la perfection de toute bonne œuvre. Comme elle ne vous cherchait uniquement que parce qu'elle vous aimait uniquement, elle vous trouva, elle vous vit, elle vous parla même avant toute autre, et ce ne fut que par elle que vous annonçâtes à vos disciples votre glorieuse résurrection : « Allez, lui dites-vous avec tant de bonté, allez dire à mes frères qu'ils s'en aillent en Galilée, et qu'ils m'y verront. Si donc une femme dont la foi n'était pas encore bien parfaite, puisqu'elle vous cherchait parmi les morts, quoique vous fussiez ressuscité, n'a pas laissé de vous chercher sans cesse avec tant de larmes, avec quelles larmes et quels soupirs ne devrait point vous chercher, ô mon divin Sauveur, une âme qui croit de tout son cœur, et qui confesse hautement que non-seulement vous êtes ressuscité, mais que vous régnez dans le ciel, et même partout ailleurs! Une telle âme donc ne devrait-elle pas gémir sans cesse jusqu'à ce qu'elle pût contempler vos beautés infinies, ô Dieu, seul digne objet de ses désirs et de son amour?

Seul asile, seule espérance de quiconque est dans la misère, et dont il n'implore point les miséricordes en vain, que ne puis-je verser de tendres et d'abondantes larmes, toutes les fois que je pense à vous, ô mon Dieu, ou que je me présente devant vous pour vous offrir un sacrifice de louanges ou pour vous adresser mes vœux! Vous-même, ô roi de gloire, parfait modèle de vertus, après nous avoir exhortés à pleurer et à soupirer, lorsque vous avez dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés; » pour nous l'apprendre même par votre exemple, vous avez bien voulu pleurer et la mort de Lazare et la perte future de la Jérusalem terrestre. Jésus, Dieu de bonté, puissiez-vous par ces mêmes larmes, par ces larmes si précieuses et par toutes vos miséricordes, m'accorder le don des larmes que mon âme désire avec tant d'ardeur, qu'elle vous demande avec tant d'instance; je ne le puis avoir que de vous. Accordez-le-moi donc, ô mon Dieu, par votre Saint-Esprit; il n'appartient qu'à vous de convertir les pécheurs même les plus endurcis, et de les faire gémir d'un tel endurcissement. Accordez-moi le don des larmes aussi bien qu'à mes pères dont je dois imiter l'exemple : que je pleure sur moi jour et nuit, comme nuit et jour ils ont pleuré sur eux. Par les vœux et par les mérites de vos serviteurs les plus dignes, ayez pitié du plus indigne de vos serviteurs. Que le feu d'une véritable et sincère douleur de mes fautes puisse me rendre, ô mon Dieu, un holocauste digne de vous; que sur mon propre cœur comme sur un autel, je m'immole tout entier, et qu'un tel sacrifice soit pour vous d'agréable odeur. Daignez de plus en plus purifier cette victime, par des torrens de larmes les plus dignes de vous. Quoique par l'onction de votre grâce, ô Dieu de sainteté, je sois déjà pour vous une victime toute consacrée, je ne puis sans péché passer un seul jour de ma vie. Donnez-moi donc ce don des larmes; je vous le demande encore une fois, ô Dieu seul digne objet d'être loué à jamais, d'être à jamais aimé. Mais que la source de ces larmes ne soit autre que la douceur de votre amour, et le souvenir de vos miséricordes. Puissiez-vous non-seulement chaque jour, mais même chaque instant, préparer à votre serviteur un calice et si pur et si salutaire, qui étanche la soif de mon âme, et qui l'enivre même d'une si sainte ivresse, qu'oubliant mes misères et toutes les vanités de ce monde, mon esprit et mon cœur ne soupirent plus qu'après vous, ne soient plus touchés que de votre amour. Écoutez les vœux de mon cœur, ô mon Dieu; voyez les larmes de mes yeux, lumière des yeux de mon âme, et me faites prier de telle sorte, que vous exauciez ma prière. Seigneur, dont on n'implore jamais les miséricordes en vain, que l'excès de mes péchés ne vous rende point insensible aux misères du pécheur. Recevez plutôt, ô Dieu de bonté, recevez favorablement les prières de votre servi-

teur, et m'accordez l'effet de mes désirs et de mes vœux, par les vœux et par les mérites de la bienheureuse vierge Marie notre puissante protectrice, et par l'intercession de tous vos autres saints. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXVII.

Il demande à Jésus-Christ avec ardeur la grâce de le voir.

Seigneur Jésus, qui par une bonté infinie avez souffert la mort pour expier nos iniquités, et qui êtes ressuscité pour nous communiquer votre propre justice, puissiez-vous me ressusciter du tombeau de mes péchés, pour me faire espérer d'avoir part à la gloire de votre résurrection. Jésus, dont les miséricordes et les douceurs sont ineffables, dont les beautés n'ont point de prix, seul digne objet de nos désirs et de notre amour, roi tout-puissant, vous êtes monté au ciel après avoir triomphé de la mort avec tant de gloire, et vous êtes assis à la droite de votre Père, attirez donc sans cesse mon âme à l'odeur de vos parfums; qu'elle puisse étancher, dans les torrens de vos délices et de vos délices éternelles, l'ardente soif qu'elle a de vous. Attirez-moi vers vous, ô mon Dieu, source dont les eaux rejaillissent à la vie éternelle. Que je goûte à longs traits de ces eaux si salutaires; que j'y trouve cette éternelle vie qui n'est autre chose que vous-même. Vous avez dit de votre propre bouche, de cette bouche si sainte et si adorable: «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi pour l'étancher.» O fontaine de vie, étanchez à jamais la soif ardente de mon âme, qui n'a soif que de vous; que selon votre parole, qui n'est autre chose que la vérité même, il coule à jamais des eaux vives du milieu de mon cœur. O fontaine de vie, remplissez mon esprit des seuls torrens de vos délices, et daignez enivrer mon cœur de la sainte ivresse de votre amour, en sorte qu'un entier oubli des choses vaines et terrestres, me mette en état désormais de ne plus penser qu'à vous. Je ne puis penser à vous, ô mon Dieu, s'écrie votre prophète, que je ne me trouve comblé d'une joie toute sainte. Vous avez promis votre Esprit-Saint à quiconque aurait soif de ces divines eaux, et ces eaux toutes divines ne sont pas moins que la figure de votre Saint-Esprit; pourriez-vous me le refuser? Que notre cœur soupire d'une continuelle ardeur vers ce lieu de délices où la foi nous apprend que vous vous élevâtes quarante jours après votre résurrection; que je ne sois plus que de corps dans cette vallée de misère; que mon esprit et mon cœur soient sans cesse avec vous, notre unique trésor, seul digne objet de nos désirs et de notre amour. Dans le déluge d'iniquité dont toute la terre est inondée, la colombe trouvera-t-elle où se reposer en sûreté? Parmi tant d'ennemis, tant de guerres, tant de combats, tant de querelles, tant de sujets de crainte qui nous affligent de toutes parts au dedans de nous-mêmes aussi bien qu'au dehors, où trouver un véritable repos, une paix assurée? Et comme nous ne tenons du ciel que par notre âme, et que par notre corps nous tenons de la terre, l'amour de cette âme pour ce repos fragile et mortel qui l'appesantit sans cesse, est ce qui l'a fait si long-temps errer et tomber en défaillance dans ces routes égarées. Elle s'est toute couverte de blessures en courant misérablement après les vanités du siècle qui ne font que passer. Je ne suis qu'indigence, ô mon Dieu; que puis-je lui donner dans la faim et la soif où je la vois réduite? Unique source de tout bien, et qui seul nous pouvez nourrir des mets célestes et si délicieux, apaisez la faim de mon âme tout épuisée de lassitude. Soyez son seul asile après tous ses égaremens, et guérissez toutes ses plaies. Voici qu'elle est à votre porte, elle y frappe humblement; puissiez-vous donc par vos entrailles de miséricorde, qui du haut de votre gloire vous ont fait descendre parmi nous, puissiez-vous même de votre main, de cette main si charitable, tirer cette âme d'un tel abîme de misère, et lui ouvrir la porte de votre miséricorde. Ordonnez-lui de s'approcher de vous, de se reposer en vous, de se nourrir de vous, ô pain céleste, unique source de vie. Que cette nourriture toute divine lui donne assez de vigueur pour s'élever par les ailes de ses désirs, de cette vallée de larmes jusqu'au plus haut des cieux, et s'envoler avec rapidité vers les délices éternelles. Que mon âme, Seigneur, prenne son vol comme un aigle, pour s'élever jusqu'au séjour de votre gloire immortelle, sans jamais s'arrêter qu'elle ne contemple les beautés de votre demeure, qu'elle ne se repaisse pour toujours, dans ces heureux pâturages, de ces mets ineffables dont vous nour-

rissez vos élus, et qu'enfin elle ne goûte à longs traits de ces torrens de délices, dont ils sont si comblés, et dont ils le seront à jamais. Que mon cœur, qui est comme une vaste mer agitée, puisse retrouver en vous son calme et son repos. Vous qui n'avez pas plus tôt commandé à la mer et aux vents de se calmer, qu'ils se sont calmés, daignez descendre dans mon âme, et calmez-en par votre présence toutes les agitations; que toutes ses puissances jouissent désormais d'une tranquillité parfaite jusqu'à ce que je vous possède, ô mon souverain bien; et qu'ayant imposé silence au bruit que peut faire en mon âme l'impression des choses sensibles, je vous contemple sans aucun nuage, ô ma divine lumière, qui faites toutes mes délices.

Que mon âme, ô mon Dieu, se retire à l'ombre de vos ailes, et qu'elle puisse trouver dans cet heureux asile, de quoi se rafraîchir de ses ardeurs pour le siècle, et s'écrier toute transportée de joie: « C'est maintenant que je jouis et pour toujours d'un vrai repos, et d'une parfaite paix. » Que mon cœur, ô mon Dieu, perde entièrement le souvenir de tout ce qui est sous le ciel, et n'ait désormais d'attention qu'à vous seul, selon ce qui est écrit: « Rien n'empêche mon cœur d eveiller, pas même le sommeil. » Mon âme, ô mon Dieu, ne peut être dans une parfaite sûreté que sous les ailes de votre protection. Qu'elle puisse donc s'y retirer; qu'elle demeure en vous à jamais, qu'elle soit tout embrasée du feu de votre amour, qu'elle puisse un jour s'élever jusqu'à vous, vous contempler, chanter vos louanges dans le transport d'une joie toute sainte. Que vos consolations tempèrent par leur douceur toutes mes afflictions, jusqu'à ce que je vous possède, ô véritable paix que rien ne peut troubler, et qui consiste, ô mon Dieu, à vous voir et vous louer dans toute l'étendue des siècles.

O Jésus mon Sauveur, à qui le Père éternel a transmis les trésors infinis de sa toute-puissance et de sa souveraine sagesse, à qui les nuées servent de marche pied, qui mettez seul en mouvement les vents les plus impétueux, à qui tout est parfaitement soumis, depuis les Anges, depuis les intelligences les plus sublimes, jusques aux créatures du dernier ordre, donnez des ailes à ma foi, mais des ailes assez fortes pour m'élever à la contemplation des choses célestes et éternelles. Daignez par votre droite attirer mon âme vers vous et l'unir à vous pour jamais. Qu'elle me mette au-dessus des hauteurs de la terre les plus élevées; qu'elle me nourrisse pour jamais des mets du céleste héritage, le continuel objet de mes soupirs dans cet exil si triste, où mon corps fragile et mortel appesantit mon âme.

Déchargez, ô mon Dieu, cette âme misérable,
De ce funeste poids qui sans cesse l'accable.

En sorte que toute pénétrée de votre essentielle lumière, elle n'ait plus que du mépris pour la terre et n'ait de goût que pour le ciel, de haine que pour le péché et d'amour que pour la justice. Est-il rien de plus grand et de plus doux que de ne soupirer du milieu des ténèbres et des amertumes de cette vie, qu'après les douceurs ineffables qu'on ne trouve qu'en Dieu, et ce bonheur suprême qui ne finit jamais, et de n'être plus occupé que de cet heureux séjour, dont les délices sont les seules véritables?

Quand vous verrai-je, cher objet de mon amour et de mes désirs, vous, ô mon Dieu, dont les douceurs sont ineffables, les bontés infinies, et les beautés sans prix? Quand paraîtrai-je devant vous? Quand pourrai-je parfaitement contempler vos merveilles? Quand me tirerez-vous de cette prison si obscure, en sorte que je bénisse votre saint nom, et que je ne sois plus à la peine de pleurer mes misères? Quand pourrai-je passer dans cette demeure si admirable, si magnifique, où les justes font retentir de continuels cantiques dans le transport d'une joie toute sainte? Heureux ceux qui habitent cette maison éternelle, puisqu'ils vous y loueront à jamais. Heureux et véritablement heureux ceux que vous avez choisis pour cet héritage céleste, et qui le possèdent désormais. Vos saints, ô mon Dieu, fleurissent à vos yeux comme des lis. Ils sont tout remplis de l'heureuse abondance de votre demeure, et dans la soif qu'ils ont de vous, vous leur faites goûter des torrens de vos délices, unique source de vie. Vous leur faites voir votre lumière éternelle: ces bienheureux esprits brillent à vos yeux comme autant de soleils, mais qui ne tiennent toutefois leur éclat que de vous. Que ces différentes demeures de votre maison éternelle sont admirables, magnifiques, délicieuses! Mon âme, quoique pécheresse, ne désire autre chose que cet heureux séjour; je ne

mon Dieu, qu'après les beautés de ... on et le sanctuaire de votre gloire. ... e donc et ne vous demande qu'une ... on Dieu, c'est d'habiter tous les jours dans votre demeure céleste. Un cerf ... ire-t-il avec plus d'ardeur les eaux ... aine, que mon âme, cette eau divine ... ouve qu'en vous, Seigneur, qui n'est ... vous-même? Quand viendra donc cet ... our, que je verrai mon Dieu que mon ... avec tant d'ardeur? Quand pourrai- ... lans cette terre des vivans? Dans cette ... terre on ne vit que pour mourir, et ... urait le voir avec des yeux mortels. ... e donc, misérable que je suis, encore ... é des liens de cette mortalité! Que ... nt que nous vivons dans ce corps fra- ... rtel, nous sommes dans un exil et ... u Seigneur. Nous n'avons point ici de ... et fixe; mais nous en espérons une ... re éternelle, et qui n'est pas moins ... C'est là notre patrie. Hélas! que mon ... ng! Jusques à quand te verrai-je, ô ... habiter avec ceux de Cédar? Qui me ... s ailes de colombe pour m'élever à cet ... éjour, et pour y jouir éternellement ... aite paix? Que pourrait-il y avoir de ... pour moi, que d'être avec mon Dieu, ... t souverain bien, et d'y être uni à ... ites donc, Seigneur, que je m'attache ... t le temps qui me reste à vivre dans ... ragile et mortel, comme il est écrit: ... e s'attache au Seigneur n'est plus avec ... nême esprit. » Donnez-moi des ailes ... s pour voler vers vous, et pour vous ... r sans cesse. Et comme toutes les ... a terre n'ont rien que de malheureux, ... z pas, ô soleil de justice, que mon ... ourne pour penser à cette vallée de ... de peur que l'interposition des images ... terrestres ne lui soit comme autant ... qui l'empêchent de porter sa vue vers ... d'en haut, et de voir vos splendeurs ... Que mon cœur désormais ne soupire ... près cet état de délices, où l'on jouit ... , d'une lumière et d'un bonheur qui ... jamais finir. Mais, ô mon Dieu, sou- ... cœur de votre propre main; sans ... urs il ne saurait s'élever vers des cho- ... imes. Quand me verrai-je dans ce lieu tout brillant de lumière, et où règne sans cesse la souveraine paix? Conduisez-moi selon vos désirs; que je puisse sous un tel guide m'élever au moins d'esprit et de cœur à cette région d'abondance, où sans cesse vous repaissez Israël de la vérité même, pour y contempler à jamais les trésors de votre sagesse infinie, qui préside à tout, qui sait tout, qui prend soin de tout.

Mais quand mon âme veut s'élever vers vous, le bruit que fait en elle ce qui peut lui rester de l'impression des choses sensibles, l'empêche d'entendre votre voix: imposez-leur silence; que mon âme elle-même se l'impose; qu'elle passe tout être créé sans s'excepter elle-même, pour s'élever vers vous. Et quand elle vous aura trouvé, ô Créateur de toutes choses, qu'elle puisse vous contempler à jamais. Qu'elle ne soupire plus qu'après vous; qu'elle ne vous perde jamais de vue; qu'elle vous médite et vous regarde sans cesse comme son souverain bien, et qui seul peut la rendre heureuse pour une éternité. Il y a bien des objets dont une âme qui nous aime peut s'entretenir légitimement, et se nourrir même en quelque manière; mais mon âme, ô mon Dieu, ne peut trouver véritablement son repos et sa joie dans aucun autre objet que vous. Je ne puis, pour être heureux, m'entretenir que de vous. Quelle douceur ne répandez-vous point, ô mon Dieu, dans les cœurs qui n'aiment que vous! Ils ne peuvent désormais y rechercher autre chose, ni même penser à d'autres objets. Heureux ceux qui n'espèrent qu'en vous, et dont toute la vie ne consiste qu'à vous adresser leurs vœux. Heureux le solitaire qui, dans le silence d'une sainte retraite, ne pense continuellement qu'à veiller sur lui-même; en sorte que pendant tout le temps qu'il lui reste à passer dans un corps fragile et mortel, il puisse au moins goûter comme par avance vos douceurs ineffables. Puissiez-vous, mon Sauveur, par les mérites de vos plaies adorables, et du sang si précieux que l'on en vit découler sur l'arbre de la croix, et dont vous nous avez rachetés, puissiez-vous des seuls traits de votre amour tout-puissant, blesser mon âme pécheresse pour qui vous avez souffert la mort. Que ne pouvez-vous point, parole éternelle de Dieu, parole de vie mille fois plus perçante que le glaive le plus perçant! O glaive à qui rien n'est impénétrable; flèche choisie de Dieu même, à qui le cœur de

l'homme n'opposerait qu'en vain le bouclier le plus à l'épreuve de tous autres traits, percez mon cœur des seuls traits de votre amour, en sorte qu'il s'écrie : « Votre amour, ô mon Dieu, m'a blessé jusques au vif; » et que cet amour soit une source féconde, qui, jour et nuit, fasse couler de mes yeux d'abondantes larmes. Percez, Seigneur, mon âme jusqu'au vif des traits puissans d'un tel amour. Qu'uniquement pénétrée du désir ardent de votre beauté, elle ne cesse jamais de gémir et de soupirer, qu'elle ne contemple votre gloire, mon Seigneur et mon Dieu, mon seul époux, mon unique bien-aimé, dont les merveilles sont ineffables, et qu'à la vue d'un tel objet, dont les douceurs passent toute idée, je puisse avec tous vos élus, adorer humblement votre majesté divine, et tout transporté d'une céleste joie, m'écrier à jamais avec ceux qui n'aiment que vous. « C'est maintenant que je vous contemple sans voile, unique objet de mes désirs, de mon espérance et de mon amour, depuis mon enfance, et que je ne puis plus cesser ni de vous contempler parfaitement sur le trône de votre gloire, ni de vous être intimement uni. C'est maintenant enfin que je puis toute une éternité vous louer, vous bénir, vous adorer, vous à qui seul je me suis attaché de toute mon âme, ô mon Dieu, qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE XXXVIII.

Prière dans l'affliction.

Ayez pitié, Seigneur, par votre bonté infinie, ayez pitié d'un misérable pécheur qui souffre justement la peine de son injustice, et qui ne souffre sans cesse que parce qu'il ne cesse de pécher. Si je considère, ô mon Dieu, les maux que j'ai commis, aurai-je lieu de me plaindre des maux que je puis souffrir, quelque grands qu'ils puissent être? Et qu'est-ce que je souffre pour expier tant de maux? Vous êtes, Seigneur, infiniment juste, et vos jugemens ne sont pas moins que la justice et la vérité même. Vous êtes vous-même, mon Seigneur et mon Dieu, la souveraine justice, le souverain ordre, et l'on ne saurait même trouver en vous aucune ombre d'iniquité. C'est uniquement par justice et non par cruauté que vous nous affligez en punition de nos péchés, ô Seigneur tout-puissant, Dieu de miséricorde, seul auteur de notre être. Nous nous sommes perdus nous-mêmes par notre faute; avec quelle bonté avez-vous réparé notre perte! Peut-on trop adorer une telle miséricorde! Rien ne se fait par hasard: vous êtes le seul auteur de tous les événemens de la vie. C'est vous seul, ô mon Dieu, qui prenez soin de toutes choses; mais principalement de vos fidèles serviteurs, dont toute l'espérance est fondée sur votre seule miséricorde. Ne me traitez donc point selon mes péchés, par où j'ai mérité si justement les effets de votre colère, mais selon cette miséricorde infiniment au-dessus de tous les péchés des hommes. Faites-nous souffrir avec une humble et continuelle patience toutes les peines dont vous nous punissez, et que mon cœur n'en soit que plus porté à publier vos louanges. Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi, et me donnez tous les secours dont vous savez que j'ai besoin, tant à l'égard de ce corps corruptible, qu'à l'égard de mon âme; vous savez et pouvez tout; vous qui seul vivez, ô mon Dieu, dans toute la durée des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXXIX.

Prière à Dieu mêlée de crainte et de confiance.

O Jésus mon Seigneur, Fils unique du Dieu vivant, qui avez bien voulu, pour racheter le genre humain, être étendu sur une croix et boire jusqu'à la dernière goutte le calice de votre passion, accordez-moi le secours que j'implore. C'est l'indigence même qui se présente devant la source de tout bien : c'est la misère même qui implore la miséricorde par essence; ne rejetez ni neméprisez les vœux qu'elle vous adresse. Mon âme vient à vous dans la faim qu'elle a de vous-même; ne la renvoyez point, sans lui faire part de ce mets divin qui seul peut la nourrir. Je soupire avec ardeur après cette céleste nourriture, et vous seul pouvez me la donner; donnez-la moi donc, ô mon Dieu. Je reconnais, ô mon adorable Sauveur, dont les douceurs et les magnificences sont incompréhensibles, que je ne suis qu'iniquité. Je confesse, Seigneur, que j'ai été conçu, et que je suis né dans le péché; que vous m'avez purifié par les eaux du baptême; que vous m'avez sanctifié par votre sainte grâce; et qu'ensuite je me suis engagé dans de plus grands

péchés. C'était nécessairement que j'etais né dans le mal; mais depuis je m'y suis plongé volontairement, vous n'avez pas laissé, ô mon Dieu, de vous souvenir de vos miséricordes, et de me tirer de la maison de mon père selon la chair, et du milieu des pécheurs, pour m'inspirer le désir de vous suivre, avec tous ceux qui marchent dans des voies droites dont toutes les délices sont de faire leur séjour parmi les lis, le symbole de la pureté; et qui sont assis avec vous à cette sainte table, où vous n'admettez, ô mon Dieu, que les pauvres d'esprit et de cœur. Cependant, malheureux que je suis, au lieu de reconnaître tant de bienfaits, j'ai poussé mon ingratitude jusqu'à commettre même de bien plus grands péchés depuis que j'ai fait profession d'une vie plus exacte et plus régulière, que je n'en avais commis auparavant; et au lieu de me corriger de mes anciens déréglemens, je n'ai fait au contraire qu'ajouter de nouveaux péchés à ces péchés anciens. Voilà, Seigneur, les maux par où je vous ai déshonoré autant qu'il a été en moi, et me suis moi-même plongé jusqu'au fond de l'impureté, quoique vous m'eussiez créé à votre image. L'orgueil et une infinité d'autres vices qui me pressent de toutes parts et m'affligent sans cesse, ont partagé mon âme en mille et mille manières. Mes iniquités ont pour ainsi dire regorgé jusque sur ma tête, et sont venues fondre sur moi comme un poids qui m'accable. Si vous ne me tendez la main, ô majesté suprême, qui vous plaisez sans cesse à nous faire miséricorde et à nous pardonner, pourrai-je n'en pas être entièrement submergé?

O Dieu saint, souverain Seigneur, considérez les insultes de mon ennemi : « Dieu, dit-il, l'a abandonné; il n'a plus de Dieu qui prenne sa défense; je ne cesserai de le poursuivre, que je ne me sois saisi de lui. » Mais jusqu'à quand, Seigneur, m'abandonnerez-vous? Jetez les yeux sur moi; daignez sauver mon âme par votre miséricorde; ayez pitié de votre enfant que vous avez régénéré au prix de votre sang. Considérez, Seigneur, que si ma malice est extrême, votre bonté est infinie. Comme un père délivre son enfant du danger, quoique par l'amour qu'il lui porte il le punisse ensuite de s'y être exposé, si je ne suis, ô mon Dieu, qu'un misérable pécheur, vous n'en êtes pas moins mon père et je n'en suis pas moins votre enfant : c'est de vous seul que je tiens et l'être de la nature et celui de la grâce : si j'ai péché, faites m'en porter la peine; mais mettez-moi ensuite de l'heureux nombre de ceux que vous donnez à votre Fils. Une mère peut-elle ne se pas souvenir de l'enfant qu'elle a mis au monde? Et quand même elle l'oublierait, vous nous avez promis, ô Père de miséricorde, de ne nous point oublier. Voici que j'implore votre secours, pourriez-vous ne me pas secourir? Je suis accablé de douleur, pourriez-vous me refuser quelque consolation? Hélas, malheureux que je suis, que dirais-je, que ferais-je, si, loin de me consoler, vous me rejetiez comme indigne de paraître à vos yeux? Hélas! que je serais malheureux d'être privé du souverain bien que je désire avec tant d'ardeur, et d'être livré au souverain mal que je crains avec tant d'horreur; de tomber de l'état de grâce dans l'état de péché, de l'être dans le néant! Si je cessais, ô mon Dieu, de soupirer après vous, après quoi pourrais-je soupirer? Loin de vous, ô véritable paix, quels troubles, quelles peines! Pourriez-vous, ô Jésus, mon Sauveur, me laisser mourir sans être présent à ma mort? Ne serais-je pas moins malheureux de cesser d'être que de cesser d'être avec vous, de cesser de vivre que de ne pas vivre de vous, ô vie essentielle?

Où sont, ô mon Sauveur, vos anciennes miséricordes? Me ferez-vous ressentir pour une éternité les effets de votre colère? Qu'elle s'apaise donc, et me faites miséricorde. Ne détournez point votre face adorable de devant moi, vous qui avez bien voulu pour mon salut ne la point détourner d'insultes aussi outrageantes que d'infâmes crachats : j'avoue que j'ai péché, que je ne mérite que l'enfer, et que je ne saurais de moi-même faire une pénitence capable de satisfaire votre justice; mais la foi ne nous apprend-elle pas que vos miséricordes surpassent infiniment toutes nos misères? Puissiez-vous, ô Dieu de bonté, ne point tenir compte de mes infidélités; n'entrez point en jugement avec votre serviteur, mais que votre bonté triomphe de ma malice. Quel serait mon malheur, qu'au grand jour du jugement que les livres de toutes les consciences seront ouverts, on pût dire de moi : « Voilà les œuvres de cet homme! » Que ferais-je, Seigneur, que ferais-je alors que les cieux mêmes révèleraient mes iniquités, et

que toute la terre s'élèverait contre moi? Que pourrais-je répondre? Que pourrais-je qu'être prosterné la face contre terre devant votre majesté si redoutable, tout pénétré de crainte et de confusion? Quelle ressource pourrais-je avoir dans un mal qui serait sans ressource? Pour prévenir un tel malheur, mon Seigneur et mon Dieu, je vais crier vers vous pendant que je le puis encore et que je le puis utilement; au lieu de pleurer ma misère, je vas implorer votre miséricorde. Mais si je confesse à Dieu l'excès d'une telle misère, cette vue n'est-elle pas trop capable de m'accabler de douleur, et si je n'ose me décharger dans le sein de sa miséricorde d'un si funeste poids, puis-je n'en être pas accablé? Dans une telle alternative, pleurez, ô mon âme, mais pleurez comme une jeune veuve désolée d'avoir perdu son cher époux; gémissez d'avoir mérité que Jésus, votre époux céleste, vous quittât comme indigne d'être désormais son épouse.

O colère du Tout-Puissant, pourriez-vous éclater sur un objet si indigne de vous et si peu capable de soutenir un tel poids? Ne souffrez pas, Seigneur, que je tombe dans le désespoir. Que je puisse respirer au contraire dans l'espérance de vos grâces. Si j'ai amassé par mes péchés des trésors de colère, vous n'avez pas perdu ceux de votre miséricorde. Vous ne voulez point, ô mon Dieu, la perte des pécheurs; et loin de pouvoir vous plaire à les voir mourir dans le crime, ce n'est que pour leur redonner la vie que vous avez souffert la mort. Si donc par votre mort vous leur avez redonné la vie, présentement, Seigneur, que vous êtes ressuscité pour vivre éternellement, pourrais-je mourir de cette sorte de mort qui ne pourrait être suivie que d'une mort éternelle? Daignez me tendre la main du haut de votre gloire, et me tirer des mains de mes ennemis; ne souffrez pas qu'ils aient lieu de triompher de ma perte. Pourrais-je, ô mon Sauveur, ne le pas espérer de votre bonté? Dans le temps même que nous étions vos ennemis, vous nous avez rachetés de votre propre sang, pour nous réconcilier avec votre Père adorable. Permettez-moi donc de me retirer à l'ombre de votre miséricorde et devant le trône de votre gloire, pour implorer votre protection et le pardon de mes offenses. Je ne cesserai point de gémir et de soupirer que vous ne me l'ayez accordé. Si lors même que nous étions si éloignés de vous demander grâce, vous vous êtes approché de nous pour nous l'offrir vous-même, pourriez-vous nous la refuser présentement que nous vous la demandons avec une humble instance, et que ce n'est pas moins que votre Esprit-Saint qui nous inspire de vous la demander? Au lieu de punir le pécheur dans votre créature, en faveur de votre créature faites grâce au pécheur; ne vous souvenez point d'un coupable qui ne peut qu'irriter votre colère, mais seulement d'un misérable qui ne peut que toucher votre miséricorde. Oubliez le superbe qui ne pourrait que vous irriter, pour vous souvenir de l'humble qui voudrait vous apaiser. Qui dit Jésus, dit Sauveur. Secourez-moi donc promptement, ô Jésus; dites à mon âme: « Je suis ton salut. » Celui qui nous enseigne à demander, à chercher, à frapper à la porte, n'est autre que vous-même, ô mon Dieu: pourrais-je ne pas tout espérer d'une telle miséricorde? Instruit donc par vous-même de la manière de vous prier, je viens avec humilité demander, chercher et frapper à votre porte. Mais faites-nous obtenir ce que nous demandons, trouver ce que nous cherchons, et nous ouvrir la porte où vous nous faites frapper. Je suis faible, fortifiez-moi; je me suis égaré, faites-moi rentrer dans la voie; je me suis donné la mort, redonnez-moi la vie. Réglez, selon votre esprit, tous mes sens, toutes mes pensées, tous les mouvemens de mon cœur, toutes les actions de ma vie; que je ne vive plus que pour vous. Je reconnais, Seigneur, que je me dois déjà tout entier à vous, pour m'avoir donné l'être, et que pour vous être fait homme pour mon salut, je vous devrais bien plus que moi-même, s'il était possible. Car qui êtes-vous, Seigneur, et qui est celui pour qui vous vous êtes livré? Mais que pourrais-je vous offrir au-delà de moi-même? Pourrais-je même sans vous, vous offrir ce que je puis avoir? Attirez-moi donc vers vous, et recevez le sacrifice de moi-même que je ne vous offre que par vous. Que je vous appartienne, non-seulement par ma nature et par une si heureuse nécessité, mais encore librement et par un pur amour, qui me rende conforme à vous et digne de vivre avec vous, ô mon Dieu, qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles.

CHAPITRE XL.

Il recommande à Dieu tout ce qu'il a, et qu'il ne tient que de Dieu.

Seigneur tout-puissant, un Dieu en trois personnes, unique centre de toutes choses, qui êtes vant toutes choses de toute éternité, et qui erez en toutes choses le Dieu béni dans tous les iècles, je vous recommande aujourd'hui et pour oujours, mon âme et tout ce qu'il y a de plus ntime en elle, mon cœur et tous ses désirs, mon ntendement et toutes ses pensées, ma mémoire t toutes ses idées, tout ce qui est en moi prinipe de sentiment et de vie, non-seulement à égard de mon corps et de ses sens, mais encore l'égard de mon âme, comme sa foi, sa confiance en vous, sa persévérance; je remets toutes es choses entre les mains de votre puissance nfinie : qu'il vous plaise, ô mon Dieu, me les onserver à jamais.

O sainte et adorable Trinité, exaucez ma rière, préservez-moi de tout mal, de toute occasion de scandale, de tout péché, mais principalement de ceux qui font mourir l'âme d'un eul coup, préservez-moi de tout piége des démons, et de mes ennemis visibles et invisibles. le vous le demande humblement par les vœux ue les patriarches ont jamais pu vous offrir our eux et pour votre peuple, par les mystères i dignes d'être adorés, et qu'il vous a plu de évéler aux prophètes, par les grâces que vous ous avez faites, ô mon Dieu, par le ministère les apôtres, par la constance des martyrs, par a foi de tous ceux qui ont confessé votre saint om, par la pureté des vierges, par l'intercession de tous les saints, de tout ce qu'il y a eu l'âmes, depuis le commencement du monde, ssez heureuses pour vous servir d'une manière digne de vous. Guérissez mon esprit de tout élèvement d'orgueil. Faites que la douleur que mon cœur ressent de ses fautes croisse de plus en plus, et détruise entièrement ce qui peut lui rester de sentimens d'orgueil. Inspirez-lui une véritable humilité. Touchez ce cœur de pierre jusqu'à lui faire répandre de tendres et saintes larmes. Délivrez-moi des piéges de mes ennemis qui ne pourront que m'engager dans les voies d'égarement; et me faites marcher sans cesse dans vos voies où l'on ne peut s'égarer. Apprenez-moi, Seigneur, à faire votre volonté; vous êtes mon Dieu. Faites-moi parfaitement connaître cette volonté toute sainte; et que je la suive de telle sorte, que je puisse attirer sur mon âme les effets de votre bonté. Faites-moi la grâce de ne vous demander que ce qu'il vous plaît que je vous demande, et qui me convient pour mon salut. Faites-moi répandre des larmes assez abondantes pour vous porter à rompre les liens de mes péchés. Daignez, mon Seigneur et mon Dieu, exaucer ma prière; mais rendez-la telle qu'elle doit être pour mériter d'être exaucée. Si vous m'abandonnez, ô mon Dieu, puis-je ne pas périr? Et le moindre de vos regards peut me préserver d'une telle perte. Si vous recherchez de la justice en moi, vous n'y trouverez que des œuvres de mort et qui ne peuvent inspirer que de l'horreur. Mais si vous me regardez de vos yeux de miséricorde, quelle que soit la corruption du tombeau de mes habitudes criminelles, j'en sortirai plein de vie. Détruisez en moi tout ce qui peut vous y déplaire, mais principalement tout ce qui pourrait être contraire à l'esprit de continence et de chasteté : sans cette vertu si estimable, j'aurais beau vous prier, je serais indigne d'être exaucé. Délivrez-moi, Seigneur, de tout obstacle à mon salut; faites au contraire que tout y puisse concourir. Appliquez à mes maux les remèdes qui leur conviennent. Pénétrez de votre crainte, ô mon Dieu, toutes les puissances de mon âme. Répandez dans mon cœur une douleur sensible de ses péchés. Abaissez les hauteurs de mon esprit par une sincère humilité. Que ma conscience, en un mot, soit désormais pure et sans tache. Faites, Seigneur, que j'aie pour mon prochain un véritable amour; et que je sois plus disposé à me souvenir de mes fautes que de celles des autres. Pardonnez à mon âme les maux qu'elle a commis; pardonnez lui ses crimes et ses iniquités; venez fortifier mes faiblesses, guérir toutes mes langueurs, enfin me redonner la vie. Donnez-moi, ô mon Dieu, un cœur qui vous craigne et vous aime, un esprit qui ne s'applique qu'à vous connaître parfaitement. Que je n'entende que votre voix; et qu'enfin les yeux de mon âme puissent vous contempler sans cesse. Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi. Daignez, du haut de votre gloire et de votre sainte majesté, jeter les yeux sur moi. Éclairez des rayons de votre splen-

deur éternelle les ténèbres de mon esprit et de mon cœur. Faites-moi, Seigneur, discerner le bien du mal, avec une attention exacte et fidèle. Pardonnez-moi tous mes péchés, ô mon Dieu, et me soyez favorable à l'heure de ma mort; je vous en demande la grâce au nom de celui par qui seul je puis l'espérer.

O très sainte et très pure Vierge, bienheureuse Marie, mère de Jésus-Christ notre adorable Sauveur, intercédez pour moi auprès de celui qui vous a rendue digne de devenir son temple. O saint Michel, saint Gabriel, saint Raphaël, vous tous, ô bienheureux chœurs d'anges, d'archanges, de patriarches, de prophètes, de saints évangélistes, de martyrs, de confesseurs, de prêtres, de lévites, de solitaires, de vierges; vous tous, ô saints, intercédez pour moi au nom de celui qui vous a choisis de toute éternité pour vous faire jouir du bonheur de le contempler éternellement. Intercédez auprès de Dieu pour un misérable pécheur; jusqu'à ce que ce Dieu de bonté l'ait délivré de la gueule du démon tout prêt à l'engloutir, et à le précipiter dans la mort éternelle. Que votre miséricorde, Seigneur, me fasse jouir un jour de cette heureuse vie qui doit être immortelle.

O Jésus mon Sauveur, daignez unir par une charité parfaite les évêques et les simples prêtres. Et que les rois et les princes qui n'aiment que votre justice, jouissent dès ce monde d'un règne tranquille et paisible. Daignez recevoir, ô mon Dieu, les vœux que je vous offre pour votre sainte Église répandue par tout l'univers; pour tout ce qu'elle renferme d'hommes et de femmes qui vous servent, soit dans le cloître ou dans le monde; pour tous ceux qui gouvernent cette multitude innombrable de fidèles, de véritables chrétiens, qui, par la foi qu'ils ont en vous, et par l'amour que vous leur inspirez pour vous, persévèrent constamment dans la pratique des bonnes œuvres. Conservez, ô mon Dieu, roi de gloire immortelle, conservez la pureté aux vierges. Donnez le don de continence à vos saints ministres, la grâce de vivre saintement à ceux qui vivent dans l'union conjugale, le pardon à tous ceux qui se repentent de leur fautes. Soyez l'appui des veuves et des orphelins, le protecteur des pauvres, l'asile de ceux qui gémissent encore dans cet exil si triste, la consolation des affligés, le repos éternel de ceux qui meurent dans votre sainte grâce. Conduisez au port du salut ceux qui naviguent encore dans cette mer du siècle. Accordez à tous ceux qui sont consommés dans le bien, la grâce d'y persévérer à jamais; à tous ceux qui n'y sont pas encore si avancés, de pouvoir s'y avancer de plus en plus; à ceux enfin qui sont encore dans le crime et dans l'iniquité, de changer de vie sans différer.

O Jésus mon Sauveur, dont les douceurs et les bontés sont incompréhensibles, Fils unique du Dieu vivant, seul Rédempteur du monde, je reconnais et je confesse que je suis de tous les pécheurs le plus indigne et le plus misérable. mais, ô Dieu tout-puissant, dont la clémence est infinie, et qui seul pouvez nous tirer de nos misères, faites-moi ressentir les effets de vos miséricordes. Souverain Seigneur, unique roi des rois, qui nous faites la grâce de vivre, faites-nous encore celle de bien vivre. Inspirez à mon âme de ne chercher que vous, de ne désirer que vous, de ne craindre et de n'aimer que vous, qui êtes un Dieu en trois personnes, et de faire sans cesse votre adorable volonté. Permettez-moi donc, ô mon Dieu, Père saint, dont la gloire est immense, et qui méritez d'être béni dans toute la durée des siècles, permettez-moi de vous prier, principalement pour ceux qui vous prient eux-mêmes pour moi, pour ceux qui se recommandent à mes prières quoique indignes, pour ceux qui me font du bien, pour ceux de mes parens et de mes amis qui vivent encore sur la terre. Daignez, par votre miséricorde, les sauver tous de la perte éternelle. Donnez à vos fidèles qui sont encore dans cette vie les secours dont ils ont besoin, et pour ceux qui sont morts dans votre sainte grâce, mais qui n'étaient pas encore assez purs pour vous voir et pour vous posséder, donnez-leur cet heureux repos qui ne se trouve qu'en vous. Mais j'ai moi-même plus besoin qu'aucun d'eux de votre grâce toute-puissante; puissiez-vous donc, ô mon Dieu, seul principe et seul centre de toutes choses, ne me juger à la fin de ma vie que selon votre miséricorde, me préserver alors de tous les piéges du démon, mon ancien ennemi, prendre ma défense quand il vous représentera tous mes péchés et tous mes crimes, m'unir enfin à tous les chœurs des anges et des esprits bienheureux, pour chanter, avec eux dans le ciel, votre gloire et

vos louanges pendant les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XLI.

Actions de grâces et très ardens désirs d'aimer Dieu.

O Jésus, mon seul Rédempteur, ma seule miséricorde, mon seul salut, faites que je vous loue et vous rende à jamais d'humbles grâces. Quelque disproportionnées qu'elles soient à vos bienfaits, quelque destituées d'un zèle digne de vous et de l'onction de votre divin amour, quelque éloignées enfin de celles que vous méritez, mon âme ne laisse pas de vous les offrir humblement, autant que peut lui permettre sa faiblesse infinie. Mais daignez suppléer par votre bonté toute-puissante à une telle faiblesse, seule espérance de mon cœur, seul soutien de mon âme, mon seul secours dans mes infirmités. Si je ne puis, ô mon unique vie, seul objet de mes désirs, vous aimer autant que je le dois, je désire au moins vous aimer autant que je le puis. Vous connaissez parfaitement, ô ma seule lumière, jusqu'aux replis les plus cachés de mon cœur, jusques à ses mouvemens les plus secrets, et s'il y a quelque bien en moi, c'est un don gratuit de votre grâce. Si donc, ô mon Dieu, vous m'inspirez de vous aimer, vous qui n'inspirez rien que de bon, donnez-moi ce que vous m'inspirez, faites que je vous aime autant que vous me l'ordonnez. Que je puisse vous louer et vous bénir à jamais du désir que vous m'inspirez de vous aimer de tout mon cœur, et qu'un tel amour produise en moi des fruits dignes de vous. Achevez, ô mon Dieu, ce que vous avez commencé, et me faites accomplir par votre miséricorde ce que vous m'avez fait vouloir par votre miséricorde. Changez par votre grâce, ô Dieu de bonté, l'excès de ma tiédeur en la faveur de votre amour. Je ne vous demande, dans mes prières, dans mes vœux, dans le souvenir que je vous rappelle de tous vos bienfaits, que de faire croître en moi votre divin amour. Votre bonté, ô mon Dieu, m'a tiré du néant, votre miséricorde m'a lavé dans les eaux du baptême, du péché de mon origine; et quoique je me sois plongé depuis dans le bourbier de mille autres péchés, vous n'avez pas laissé de me conserver la vie et de m'attendre jusques ici avec une patience extrême. Vous attendez, Seigneur, que mon âme retourne à vous par une véritable douleur de ses fautes, et qu'elle n'en commette plus; mais d'où mon âme pourrait-elle attendre que de vous la grâce de pleurer ses fautes avec une véritable douleur, et de n'en plus commettre? Vous m'avez donné l'être, ô mon Dieu, vous me le conservez avec tant de bonté, et vous souffrez toutes mes peines avec tant de patience! ne cessez jamais de prendre soin de moi. Je ressens pour vous une faim violente et une ardente soif; je ne désire que vous, je ne soupire qu'après vous, et comme un orphelin qui vient de perdre son père qu'il aimait avec tendresse ne cesse point de l'embrasser au fond de son cœur, en pleurant et en gémissant, je ne cesse point de pleurer la perte du bonheur dont nous jouissions dans notre premier père, non pas autant que je le devrais, mais autant que je le puis, dans le souvenir continuel de votre sainte passion, et de tous les outrages que vous avez soufferts. Que n'avez-vous point enduré pour mon salut, soufflets, flagellations, blessures mortelles, et une mort aussi terrible que celle de la croix, après quoi vous permîtes que l'on embeaumât votre corps, quelque incorruptible qu'il fût, et qu'on l'ensevelît, quoiqu'il dût le troisième jour ressusciter tout éclatant de lumière et de gloire; et monter dans le ciel. Je crois fermement toutes ces choses, et je ne me console ici-bas que dans la seule espérance de votre second avénement; je le désire même de toute l'ardeur de mon cœur pour être en état de contempler votre gloire infinie.

Que n'ai-je pu voir de mes propres yeux le souverain maître des anges, lorsque s'étant abaissé jusqu'à se faire homme, il conversait avec les hommes pour les rendre capables de converser avec l'auteur des hommes et des anges! Que n'ai-je pu être témoin de la bonté si admirable et si inestimable de ce Dieu fait homme, pour l'homme pécheur, d'avoir souffert la mort pour lui redonner la vie! Que ne pûtes-vous, ô mon âme, être présente à ce triste spectacle, pour être pénétré d'un glaive de douleur, de voir percer d'une lance le côté de votre Sauveur; de voir percer de cloux les mains et les pieds adorables de votre Créateur; de voir couler le précieux sang de votre rédempteur! Que ne pûtes-vous être abreuvée de larmes, de le voir abreuvé de fiel! Que ne fut-il en votre pouvoir de prendre part à la douleur de cette Vierge si

pure, sa très digne mère, et votre favorable protectrice!

Quels torrens de larmes vos yeux si chastes et si purs ne répandirent-ils point, ô mère de miséricorde, lorsqu'ils virent ainsi lier, flageller et crucifier votre Fils unique et bien-aimé, quoiqu'il fût l'innocence même! Quelle fut votre douleur de voir traiter si cruellement, et pour de misérables pécheurs, votre Seigneur, votre Dieu, votre propre Fils en tant qu'homme, quoiqu'il fût la sainteté même! Quels furent vos soupirs, ô mère aussi tendre que pure, lorsque votre Fils en mourant vous recommanda son disciple bien-aimé en ces termes : «*Femme, voilà votre enfant*, et qu'il vous recommanda de même à ce disciple bien-aimé, quand il lui dit parlant de vous : «*Voilà votre mère!*» C'était à la vérité un de ses plus dignes disciples, un de ses plus dignes serviteurs; mais pouvait-il remplacer dignement un tel maître! Que n'ai-je pu prendre part au bonheur qu'eut Joseph d'embaumer le corps de mon Seigneur descendu de la croix, et de le mettre dans son tombeau, ou témoigner au moins par quelques services, quoique indignes, la profondeur de mon respect pour une mort si précieuse! Que n'ai-je pu voir, quoique avec autant d'étonnement que ces saintes femmes, ces anges tout éclatans de lumière, qui leur apprirent que le Seigneur était ressuscité! Quelle consolation n'eût-ce point été pour moi d'apprendre une nouvelle si heureuse, et attendue avec tant d'impatience, et d'avoir part à ces paroles si consolantes d'un de ces bienheureux esprits : «Ne craignez point, vous cherchez Jésus crucifié, il n'est plus ici, il est ressuscité.» O mon adorable Sauveur, dont les bontés et les douceurs surpassent toute idée, quand me dédommagerez-vous de n'avoir pu être témoin de l'incorruptibilité de votre corps adorable, de n'avoir pu consacrer mes lèvres par les approches, avec un humble et profond respect, des cicatrices de vos plaies, et baigner dans les larmes d'une joie toute sainte, ces signes incontestables de votre résurrection. Objet si admirable, si incomparable, d'un prix si infini, quand me consolerez-vous de l'excès de ma douleur d'être si loin et si long-temps exilé de vous? Hélas, Seigneur, hélas! mon unique consolation dans les misères de cette vie, vous vous êtes retiré de mon âme, sans m'avoir préparé à une si cruelle absence! Avant de quitter vos disciples pour remonter au ciel, vous leur donnâtes votre bénédiction, et loin de pouvoir dès lors avoir part à un tel bonheur, je n'étais pas encore. Après avoir levé vos adorables mains au ciel, vous y fûtes porté sur une nuée, sans que j'aie pu être témoin d'une si glorieuse ascension. Les anges annoncèrent à ceux qui en furent témoins, qu'un jour ils vous verraient descendre du ciel, comme ils venaient de vous y voir monter. Que n'ai-je pu entendre une telle promesse, quoique je ne l'en croie pas moins pour ne l'avoir pas entendue!

Que dirai-je, que ferai-je, où irai-je pour trouver mon bien-aimé? Qui m'en apprendra des nouvelles? Qui lui dira que je languis d'amour pour lui? Toute la joie de mon cœur est changée en une profonde tristesse : mon âme et mes sens sont tombés dans une entière défaillance, ô seul Dieu de mon cœur et mon partage pour jamais. Rien ne peut consoler ce cœur que vous seul, ô mon Dieu : que me seraient sans vous, et le ciel et la terre? Je ne veux plus que vous, je n'espère plus que vous, je ne cherche plus que vous; mon cœur ne soupire plus qu'après la beauté de votre visage : ne détournez donc pas, Seigneur, vos yeux de dessus moi, vous qui avez aimé le genre humain avec tant de bonté. Secourez un orphelin uniquement abandonné à votre providence, ô Jésus mon adorable Sauveur; je suis cet orphelin : priez votre Père adorable d'avoir pitié de moi. Qu'il console mon âme, qu'il soupire sans cesse, comme une jeune veuve désolée de la perte qu'elle vient de faire. Recevez les larmes qu'elle vous présente dans la douleur d'avoir perdu un tel Père, un tel époux, jusqu'à ce qu'elle ait la joie et le bonheur de vous revoir. Daignez donc, ô mon Dieu, vous rendre sensible à mon âme, et je serai consolé. Que je vous voie, et je serai sauvé. Je ne désire que votre présence : montrez-moi votre gloire, et ma joie sera parfaite. Mon âme ressent pour vous une soif continuelle : mes sens mêmes ne soupirent plus qu'après vous; mon cœur n'a plus de mouvement que pour vous, ô mon Dieu, seule source dont les eaux rejaillissent à la vie éternelle. Quand serai-je assez heureux pour voir vos beautés ineffables? Quand viendrez-vous en moi, mon unique consolation, vous que j'attends sans cesse avec tant d'impatience? Quand vous verrai-je, unique objet de mes désirs et de ma

Puis-je être parfaitement content, que je is en état de contempler votre gloire à ja-? C'est après quoi je soupire avec tant d'ar-dans la faim que j'ai de vous. Quel sera bonheur de pouvoir un jour m'enivrer sain-nt dans votre demeure toute céleste, de orrens de délices dont je ressens jour et une soif si ardente! Que je puisse, ô mon , me nourrir d'un pain de larmes, en at-ant cet heureux jour que j'entendrai dire à mon âme : « Voilà votre époux bien-aimé. » Que l'espérance d'un bonheur si parfait ne me fasse trouver que des charmes et des douceurs, même au milieu des larmes, des soupirs et de tous les maux de cette vie. J'espère donc, ô mon divin Sauveur, que tôt ou tard vous viendrez dans mon âme; car vos bontés sont infinies. Que toute gloire et tout honneur vous puissent donc être rendus dans toute la durée des siècles! Ainsi soit-il.

FIN DES MÉDITATIONS DE SAINT AUGUSTIN.

CONSOLATION
DE LA PHILOSOPHIE,
PAR BOÈCE.

LIVRE I.

.[1] Autrefois l'enjouement de ma muse répon-
aux agrémens de mon âme et à la splendeur
a fortune; aujourd'hui les plus tristes accens
iennent seuls au déplorable état où je me
ve. Les muses qui m'inspirent sont couvertes
êtemens lugubres, et les larmes sincères
coulent de leurs yeux font bien voir que
avec raison qu'elles empruntent l'appareil
langage de la douleur. Mais ni la douleur
crainte n'ont pu les empêcher de me suivre
mon adversité. La gloire et la prospérité
nes premières années sont l'unique conso-
n des malheurs de ma vieillesse; vieillesse
naturée, fruit funeste de mon infortune!
jours coulaient tranquillement, la douleur
précipité le cours; mes cheveux ont blan-
avant l'âge, et dans le milieu de ma course,
corps faible et tremblant succombe sous le
s de mes chagrins. Ah! la mort est sans
e le plus grand de tous les biens, lorsque
s avoir respecté les jours d'une belle vie, elle
âte d'exaucer un malheureux qui l'invoque.
s la cruelle est sourde aux vœux des misé-
es : ils ont beau la prier, elle refuse de fer-
les yeux qui sont ouverts aux larmes. J'en
la triste expérience. Jalouse autrefois des
s fragiles que la fortune inconstante me pro-
ait, prête à m'en dépouiller, elle ouvrit le
beau sous mes pas; et aujourd'hui, que je
dans l'affliction, elle se plaît à me laisser
e; et parce que mon sort est malheureux,
semble vouloir qu'il soit éternel. O mes amis
vous vous êtes trompés lorsque vous avez tant vanté mon bonheur! Une fortune aussi peu durable que la mienne en méritait-elle le nom?

Pr. Pendant que je m'occupais de ces tristes pensées, et que j'exhalais ainsi ma douleur, j'aperçus au-dessus de moi une femme dont l'aspect inspirait la vénération la plus profonde. Ses yeux pleins de feu étaient mille fois plus perçans que ceux des hommes; les couleurs les plus vives annonçaient sa force; sa vigueur ne paraissait point altérée, quoiqu'à son air on s'aperçût bien que sa naissance avait précédé celle des hommes les plus âgés de ce siècle. Il était difficile de connaître la hauteur de sa taille, car quelquefois elle ne paraissait pas au-dessus du commun des hommes, et quelquefois elle semblait toucher aux nues, les pénétrer même, et dérober sa tête aux regards curieux des mortels. Ses vêtemens étaient composés du tissu délié d'une matière incorruptible, fait avec un art admirable et de ses propres mains, comme elle me l'apprit elle-même dans la suite. Leur éclat semblait un peu obscurci par un nuage léger, semblable à cette espèce de fumée qui, par succession de temps, s'attache aux vieux tableaux; au bas de sa robe on voyait la lettre Π, et au haut la lettre Θ, brochées dans l'étoffe, et entre ces deux lettres on remarquait différens degrés en forme d'échelle, par lesquels on montait de la plus basse à la plus élevée. On remarquait aussi qu'en quelques endroits sa robe avait été déchirée par des mains violentes, et que chacun en avait arraché ce qu'il avait pu. Dans sa main droite, cette femme majestueuse tenait des livres, et dans sa gauche elle portait un sceptre. Aussitôt qu'elle eut aperçu auprès de mon lit les déesses de la poésie occupées à dicter des vers à ma douleur, elle les regarda d'un air de dédain, et les yeux étincelans : « Qui est-ce donc, dit-elle, qui a osé introduire ces méprisables courtisanes? Incapa-

Les lettres *V.* et *Pr.*, à la tête de chaque alinéa, servent
iquer ce qui est en vers et ce qui est en prose dans
ginal latin.

bles d'apporter aucun remède à sa douleur, elles l'entretiennent, au contraire, par des poisons d'autant plus dangereux qu'ils paraissent plus doux. Ce sont elles qui, par des sentimens frivoles, étouffent les fruits solides de la raison; elles accoutument le cœur aux maux qui le dévorent, mais elles ne l'en délivrent pas. Séductrices! si vos caresses ne nous enlevaient que quelque profane mondain, car ce sont là vos conquêtes ordinaires, je ne m'en chagrinerais pas, je n'y perdrais rien; mais vous avez tenté de surprendre un de mes plus chers élèves. Éloignez-vous, perfides sirènes, dont l'artificieuse douceur conduit les hommes à leur perte. Sortez; c'est aux chastes muses que je protége qu'il appartient de prendre soin de ce malade. « A ces mots, cette troupe affligée, confuse, sortit au plus tôt pour aller cacher sa honte Pour moi, dont les yeux noyés de larmes n'avaient pu encore reconnaître cette femme qui parlait avec tant d'empire, je fus saisi d'étonnement, et les yeux baissés j'attendis en silence ce qu'elle ferait dans la suite. Alors elle s'approcha de moi, et, s'asseyant sur mon lit, elle regarda en pitié l'abattement extrême où la douleur m'avait jeté, et elle se plaignit en ces termes du trouble et du découragement où elle me voyait.

V. « Hélas! dans quel gouffre profond l'esprit de l'homme s'abîme-t-il! Dans quelles ténèbres, fermant les yeux à sa propre lumière, va-t-il se plonger lorsque son cœur est en proie aux soucis dévorans qu'augmente et qu'enflamme le souffle de la cupidité des choses de la terre! Ce philosophe, accoutumé à jouir du spectacle de la nature entière, lui qui, s'élevant jusqu'aux cieux, mesurait la course du soleil et de la lune, et suivait les astres dans les différens cercles qu'ils décrivent; lui qui s'appliquait à connaître cet esprit tout-puissant, âme et moteur de l'univers; qui connaissait pourquoi les astres sortent des mers orientales pour se coucher dans celles d'Hespérie; lui qui s'occupait à pénétrer l'origine de ces souffles impétueux qui agitent les flots de l'Océan, qui recherchait avec tant de soin ce qui, dans les beaux jours du printemps, fait éclore les fleurs, et ce qui, dans la saison fertile de l'automne, fait mûrir les raisins sur nos coteaux; lui qui avait interrogé toute la nature, et s'était efforcé d'en pénétrer tous les secrets : cet esprit si éclairé est plongé dans les ténèbres; cet homme si libre est accablé du poids de ses chaînes; cette âme qui s'élevait jusqu'aux cieux est contrainte de ramper honteusement sur la terre!

Pr. « Mais il vaut bien mieux m'occuper à guérir ce malade qu'à me plaindre de lui. » Alors me regardant fixement : « Est-ce donc toi, dit-elle, que j'ai nourri de mon lait; que j'ai élevé avec tant de soin? Est-ce toi dont j'ai pris plaisir à fortifier l'esprit et le cœur? Comment t'es-tu laissé vaincre? Je t'avais donné des armes qui devaient te rendre invincible; sans doute, tu n'en as fait aucun usage. Me reconnais-tu? Tu gardes le silence; est-ce par honte ou par étonnement? Plût au ciel que ce fût par une honte salutaire! Mais je le vois, c'est un stupide abattement qui t'ôte la parole. » Comme elle s'aperçut que non seulement je m'obstinais au silence, mais que j'étais sans mouvement, elle porta sa main sur mon cœur. « Il n'y a point de danger, s'écria-t-elle; ce n'est qu'une léthargie, maladie ordinaire aux esprits séduits par l'illusion. Il s'est un peu oublié lui-même, il se reconnaîtra, sans doute, en me reconnaissant. Mais pourra-t-il me reconnaître tant que le nuage des choses terrestres offusquera sa vue? » Aussitôt, pour le dissiper, elle essuya avec sa robe mes yeux presque éteints par l'abondance de mes larmes.

V. Alors l'épaisse nuit qui les couvrait se dissipa subitement; ils recouvrèrent leur première force et leur premier éclat. Ainsi quand le vent orageux du midi rassemble les nuages, et que tout le ciel semble devoir se fondre en pluie, le soleil est caché, et les astres de la nuit ne paraissant point encore, la terre est couverte d'épaisses ténèbres; mais si le froid Borée descend des montagnes de Thrace, il balaie l'atmosphère par son souffle impétueux; il force les barrières qui retenaient le jour captif, et le soleil, plus vif et plus brillant, reparaît aux yeux des mortels surpris et charmés de la splendeur de ses rayons.

Pr. C'est ainsi que les nuages de ma sombre douleur s'étant dissipés, je commençai à jouir de la lumière; et mon esprit, éclairé en même temps que mes yeux, fut en état de connaître la main charitable qui travaillait à ma guérison. « Eh quoi! m'écriai-je, en voyant que c'était la Philosophie; ô vous qui m'avez élevé dans votre sein, mère féconde de toutes les vertus, vous daignez descendre des cieux pour venir habiter

e moi le triste lieu de mon exil. Seriez-vous ac aussi impliquée dans les fausses accusations qu'on me suscite? » — « Avez-vous pu penser, on cher élève, me répondit-elle, que je vous andonnerais dans vos malheurs, et que je refuserais de partager avec vous la persécution à quelle vous n'êtes en butte que pour l'amour de moi? Je croirais faire un crime si, dans de pareilles circonstances, je me séparais un instant d'un innocent faussement accusé, et dont la cause est la mienne. Pensez-vous que de pareilles accusations soient capables de m'intimider? Rien de ce qui vous arrive ne peut m'inspirer ni surprise ni frayeur; j'y suis accoutumée. Est-ce donc la première fois que les méchans ont fait courir à la sagesse les plus grands dangers? Dès les premiers temps, avant la naissance de mon illustre élève Platon, j'ai eu de grands combats à soutenir contre la folle audace des hommes. Du vivant de Platon, Socrate son maître triompha par mon secours des horreurs d'un supplice injuste. Après sa mort glorieuse, la secte d'Épicure, celle de Zénon et beaucoup d'autres, prétendirent être les légitimes héritiers de ses sentimens. Chacun voulut par la violence se mettre en possession de ce savant héritage; je m'opposai de toutes mes forces à leur usurpation; mais comme chacun d'eux s'efforçait de m'attirer à lui, ils déchirèrent cette robe que j'avais tissue moi-même, et ils se glorifièrent de ce qui leur en resta dans les mains, comme si, en se retirant, ils m'avaient entraînée tout entière de leur côté. Il y eut même beaucoup de gens qui, ne réfléchissant point assez, les crurent du nombre des miens parce qu'ils les virent parés de quelques lambeaux de mes livrées; et se laissèrent séduire imprudemment par les erreurs de cette multitude profane. Mes élèves ont été mille fois persécutés. Anaxagore fut exilé, Socrate fut empoisonné, Zénon souffrit la plus horrible torture. Si vous ignorez ces exemples de la cruauté des hommes, parce qu'ils sont étrangers à votre patrie, vous ne pouvez ignorer les malheurs d'un Canius, d'un Sénèque, d'un Soranus, dont la mémoire est aussi récente que célèbre. Instruits de mes maximes, ils les pratiquaient; la pureté de leurs mœurs condamnait la perversité des méchans; voilà la seule cause de la persécution dont ils furent les victimes. Faut-il donc s'étonner si notre vie est agitée par tant de tempêtes, puisque nous nous faisons gloire de déplaire aux méchans. Leur nombre est infini, sans doute, mais il n'en est pas moins méprisable. Sans lois et sans guide, ils ne suivent que les mouvemens déréglés d'une fureur aveugle. Si nous sommes quelquefois obligés de céder à leurs violences, notre chef nous retire dans un fort imprenable : de là nous les voyons s'occuper à piller les bagages que nous leur abandonnons. Nous nous moquons de leur folle avidité, qui s'attache à des choses si viles et si méprisables; et nous bravons leur rage impuissante du haut de nos remparts inaccessibles à leur audace.

V. « Rien ne peut ébranler celui qui sait régler sa conduite, mépriser les événemens, fouler aux pieds le destin impérieux, et regarder d'un œil égal la bonne et la mauvaise fortune. Ni la mer irritée lorsqu'elle appelle les tempêtes du fond de ses abîmes; ni les volcans impétueux, lorsque du haut de leur cime entr'ouverte ils roulent des torrens de soufre et de fumée; ni la foudre des dieux, lorsque grondant dans les airs, elle s'annonce par des sillons de flammes et menace les plus hautes tours de les réduire en cendres; rien n'est capable de l'ébranler. Eh! pourquoi les malheureux s'étonnent-ils des vaines menaces d'un tyran? Qu'ils sachent ne rien désirer et ne rien craindre, et sa rage est vaincue. Mais s'ils livrent leurs cœurs aux impressions de la crainte et aux désirs de l'espérance, incertains, troublés, hors d'eux-mêmes, ils rendront bientôt les armes, et courront en aveugles au-devant des fers d'un cruel esclavage.

« Comprenez-vous cela? y seriez-vous insensible? Pourquoi fondez-vous en larmes? Parlez; quels sont vos sentimens? Si vous voulez que le médecin vous guérisse, découvrez-lui vos maux. » Alors ramassant toutes mes forces : « Qu'ai-je besoin de m'expliquer, lui dis-je? le seul aspect du lieu où je suis, n'est-il pas capable d'exciter votre pitié? Est-ce donc là cette riche bibliothèque où vous aviez pris plaisir à fixer votre séjour, et où vous m'instruisiez des choses divines et humaines? Étais-je, hélas! dans le triste état où je suis aujourd'hui, lorsque je sondais avec vous les secrets de la nature, lorsque vous me traciez les routes différentes que parcourent les astres, et que vous m'appreniez à être réglé dans mes mœurs et dans ma conduite, comme

ils le sont dans leurs cours? J'écoutais vos leçons avec tant de docilité, en est-ce là la récompense? Quel fonds doit-on donc faire sur cette maxime que vous avez prononcée par la bouche de Platon : Heureux les états si des philosophes en devenaient rois, ou si les rois devenaient philosophes! C'est encore par la bouche de Platon que vous avez dit : Qu'il est nécessaire que les sages prennent les rènes du gouvernement, de peur qu'en les abandonnant, les pervers ne s'en saisissent, et n'en abusent pour perdre les bons. Déterminé par ces maximes, je me suis fait un devoir de pratiquer publiquement ce que j'avais appris de vous dans le secret. Vous le savez, vous et le Dieu qui vous fait régner sur l'esprit et sur le cœur des sages; vous le savez, le désir de contribuer au bonheur des gens de bien est le seul motif qui a pu m'engager à prendre quelque part au gouvernement. De là tous ces démêlés funestes que j'ai eus avec les méchans, et le peu de cas que j'ai cru devoir faire du ressentiment des grands, quand, sans me l'attirer, je n'ai pu satisfaire à ceux qu'exigeaient de moi la voix de ma conscience et celle de l'équité. Combien de fois l'usurpateur Conigastus, si avide des dépouilles des faibles, m'a-t-il trouvé dans son chemin! Combien de fois ai-je empêché Triguilla, grand-maître de la maison du roi, de consommer les injustices qu'il avait commencées! Combien de fois ai-je mis à couvert, par mon autorité, les malheureux, que l'insatiable avarice de ces barbares calomniateurs persécutait avec tant de cruauté, et toujours impunément! Nulle considération n'a jamais été capable de me faire abandonner le parti de la justice. Quand j'ai vu les provinces dévastées par les rapines des particuliers, et accablées par les impôts publics, j'en ai été aussi vivement touché que ceux mêmes qui souffraient ces horribles vexations. Dans le temps d'une disette extrême, on ordonna l'achat et le transport d'une si prodigieuse quantité de grains, que la Campanie était ruinée sans ressource, si cet achat avait eu lieu; mais je m'y opposai avec vigueur : j'eus à cette occasion, en présence du roi, un démêlé des plus vifs avec le préfet du prétoire; je l'emportai, et l'ordre fut enfin révoqué. Des courtisans affamés des biens du consulaire Paulin, les dévoraient déjà par leurs désirs; je les arrachai à leur insatiable voracité. Albin, consulaire

comme lui, allait être la victime de la fauss[illegible]
cusation qu'on lui avait intentée, et des [illegible]
jugés qu'elle avait fait concevoir à son dé[illegible]
tage; je le sauvai de la persécution de Cyp[illegible]
son délateur. N'ai-je pas réuni contre moi [illegible]
de haines? Mais si le zèle de la justice m'[illegible]
attiré celle des gens en faveur, je devais [illegible]
moins n'avoir rien à craindre des autres, et ce[illegible]
dant sur la délation de qui ai-je été disgr[illegible]
Sur celle d'un Basile, qui, chassé du mini[illegible]
et accablé de dettes, a cherché à se sauve[illegible]
me perdant; sur celles d'un Opilion et d'un [illegible]
dence, qui, pour leurs injustices et leurs [illegible]
des reconnues, avaient été condamnés à l'[illegible]
Pour se soustraire à l'ordre du souverain, [illegible]
osèrent abuser du sacré privilége des ég[illegible]
en s'y réfugiant; mais le prince irrité le[illegible]
signifier que s'ils ne sortaient pas de Rav[illegible]
au jour prescrit, il les ferait arracher du [illegible]
asile qu'ils profanaient, et leur ferait imp[illegible]
sur le front la marque honteuse de leurs cri[illegible]
Pouvait-on donner la moindre confiance à [illegible]
gens jugés dignes d'un pareil châtiment? [illegible]
pendant, le jour même, on ajoute foi à la [illegible]
claration qu'ils font contre moi. Par où [illegible]
donc pu mériter qu'on eût pour moi si peu [illegible]
gards? Les condamnations subies par mes [illegible]
teurs justifient-elles leurs accusations? Si [illegible]
juste fortune n'a pas eu honte de voir l'innoc[illegible]
accusée, elle aurait au moins dû rougir [illegible]
bassesse de ceux dont elle s'est servie pour [illegible]
lomnier. Voulez-vous savoir ce qui m'a ren[illegible]
coupable? J'ai voulu sauver le sénat : voilà [illegible]
crime. Qu'ai-je fait pour cela? J'ai empêch[illegible]
infâme délateur d'accuser le sénat du crime [illegible]
lèse-majesté. Instruisez-moi, ô vous qui ensei[illegible]
la vérité aux hommes! Que dois-je faire? D[illegible]
nier un pareil crime, de crainte qu'il ne [illegible]
déshonore? mais je l'ai fait avec la plus [illegible]
délibération, et je le ferais encore avec ar[illegible]
Dois-je l'avouer? mais je m'ôte par-là [illegible]
moyen de me défendre; je fais triompher [illegible]
justice. M'imputerai-je à crime d'avoir v[illegible]
sauver les sénateurs? Leur conduite à [illegible]
égard méritait peut-être que je prisse mo[illegible]
cœur leurs intérêts; mais l'inconstante vi[illegible]
tude des choses de ce monde, toujours suje[illegible]
à se démentir, a pu occasioner quelque c[illegible]
gement dans leurs sentimens pour moi; leur [illegible]
rite au fond est toujours le même. Qu[illegible]

l'en arrive, rien au monde ne me
ais à déguiser la vérité, ni à auto-
songe. Peut-on m'accuser de l'avoir
rous, c'est la sagesse que j'en fais
is soin d'écrire tout ce qui regarde
affaire, afin que la postérité en soit
ne crois pas devoir prendre le même
qui concerne les lettres supposées,
s on m'impute d'avoir espéré de ré-
blique et l'ancienne liberté. La faus-
accusation eût paru avec la dernière
ce qui est décisif en de pareilles
l'eût confronté avec mes accusateurs
me servir contre eux de leurs pro-
tions. Et quelle liberté, hélas! pou-
encore espérer? Plût au ciel que
avoir par quel moyen la recouvrer!
ondu ce que Canius répondit à Cali-
usait d'être complice d'une conjura-
contre lui : « Si j'en avais été instruit,
riez pas. » Au reste, quelle que soit la
me cause cette malheureuse affaire,
point assez troublé pour me plaindre
s impies ont entrepris d'opprimer la
ce qui me jette dans la dernière sur-
de voir qu'ils ont réussi dans leurs
inels. Car si l'homme se porte au
peut-être la suite funeste de l'imper-
a nature. Mais qu'un scélérat puisse
ntre l'innocence tout ce que sa scélé-
uggèrera, et cela sous les yeux d'un
c'est pour moi un prodige inconce-
pé de la même idée, un des vôtres
aison : « Si c'est un Dieu qui gouverne
d'où peut venir le mal qui y règne?
oint de Dieu, d'où peut venir le bien
? » Après tout, est-il étrange que des
rvers, altérés du sang des sénateurs
les gens de bien, aient conspiré ma
qui me suis toujours fait un devoir
combattre pour les gens de bien et
at? Non, sans doute; mais devais-je
pareil traitement des sénateurs eux-
ppelez-vous, vous qui avez toujours
ile de toutes mes actions, rappelez-
uelle force je pris à Vérone la défense
au péril même de ma vie, lorsque
voulait détruire cet ordre respec-
de faire tomber sur tout le corps le
iculier qu'on imputait à Albin, l'un
de ses membres. Vous connaissez la vérité de tout ce que je dis, et vous savez que je ne cherche point en cela à me glorifier. La réputation qu'on acquiert en se vantant du bien qu'on fait, n'est qu'une récompense frivole qui diminue cette satisfaction intime, fruit précieux du témoignage consolant qu'une bonne conscience se rend à elle-même. J'ai fait le bien, et vous voyez quel avantage j'en retire. Quand je pouvais espérer la récompense d'une vertu réelle, on me punit d'un crime imaginaire; et comment m'en punit-on? A-t-on jamais vu les juges s'accorder si unanimement contre le plus grand coupable? Dans le nombre, il en est toujours quelques-uns qui, par erreur ou autrement, sont portés à douter des forfaits les plus avérés. Quand j'aurais été accusé d'avoir voulu brûler les temples du Seigneur et égorger ses ministres au pied de ses autels; quand j'aurais été soupçonné d'avoir machiné la perte de tous les gens de bien, on m'aurait écouté du moins, et l'on ne m'aurait condamné qu'après que j'aurais confessé mon crime, ou que j'en aurais été juridiquement convaincu. Mais on ne peut m'accuser que d'avoir voulu sauver le sénat, et cependant on me transporte loin de Rome; et sans vouloir m'entendre, on me proscrit, on me condamne à mort. O qu'il m'est avantageux que personne encore n'ait été convaincu d'un pareil crime! crime si glorieux au jugement de mes délateurs mêmes, que pour en ternir l'éclat, ils ont été forcés de dire, contre toute vérité, que j'ai tout sacrifié aux intérêts d'une ambition sacrilége. Mais vous qui habitiez dans mon cœur, vous en aviez banni tout intérêt humain; et je n'aurais osé, sous vos yeux, commettre un pareil crime. Car vous me répétiez souvent cette belle exhortation de Pythagore : « Suivez les inspirations de votre Dieu, » et il ne m'était pas possible de penser d'une manière si basse et si honteuse à moi, que vous travailliez avec autant de soin à perfectionner de plus en plus, et à qui vous proposiez Dieu même pour modèle. D'ailleurs ma maison, dont l'innocence est connue, mes amis, dont la probité est si recommandable, mon beau-père Symmaque, ce respectable, ce saint vieillard, tout me met à couvert d'un tel reproche. Mais c'est à vous qu'on impute toute la faute : quelle injustice! quelle horreur! On ne m'a cru coupable de ce crime que parce

qu'instruit à votre école, je pratique vos leçons et y conforme mes mœurs. Ainsi, non-seulement le respect qui vous est dû ne m'a pas garanti des attaques de mes ennemis, mais en m'insultant ils ont poussé l'audace jusqu'à vous insulter vous-même. Ce qui met le comble à mon malheur, c'est que la plupart des hommes ne décident des choses que par l'événement, et jugent indigne de leur approbation tout ce que la fortune n'a pas jugé digne de ses faveurs. De là vient que la première perte que font les malheureux est celle de l'estime publique. Non, je n'ose penser quels sont à présent les bruits qui se répandent à l'occasion de ma disgrâce, quels sont les jugemens divers qu'on en porte. Tout ce que je puis dire, c'est que ce qui accable le plus un malheureux, est de penser qu'aussitôt qu'on l'accuse, la plupart des gens sont persuadés qu'il ne lui arrive rien qu'il n'ait bien mérité; et cependant, si je suis dépouillé de mes biens, dégradé de mes dignités, déshonoré dans l'esprit de bien des hommes, c'est une peine cruelle que je ne me suis attirée qu'en faisant le bien. Il me semble voir les auteurs de mon désastre faire éclater leur joie impie dans les lieux où ils forgent les traits de leur calomnie. Il me semble les voir à l'envi en préparer de nouveaux, tandis que les gens de bien sont dans la dernière consternation à la vue des dangers auxquels je suis exposé. Les scélérats, sûrs de l'impunité, oseront concevoir les projets les plus odieux; ils oseront même les exécuter, animés par les récompenses qu'on leur propose; et les innocens, privés de tout appui, ne pourront se soustraire à la persécution de leurs ennemis ni parer leurs coups. Je puis donc m'écrier avec justice :

V. « Créateur de l'univers, qui, immuable sur votre trône éternel, donnez aux cieux leurs mouvemens rapides, et réglez le cours des astres; vous qui avez assujetti la lune à ces variations constantes qui tantôt la font briller des feux de son frère d'une manière si éclatante, qu'elle semble alors, pendant la nuit, régner seule au firmament, et qui tantôt lui font perdre peu à peu sa lumière, et la font disparaître enfin quand elle est plus près du soleil; vous qui avez commandé à un des astres les plus brillans, d'annoncer toujours, par son lever, les approches de la nuit, et, par son coucher, la naissance du jour; vous qui abrégez dans la saison des frimas la durée des jours rigoureux, et q saison contraire, précipitez les om nuit, afin qu'elles fassent place à des longs; vous qui dirigez, par votre sance, le souffle impétueux des aq dépouillent les arbres de leurs feuil douces haleines des zéphirs qui les fon toujours vous faites mûrir par les ar canicule les moissons abondantes pro le peu de grains confiés à la terre, so constellation du Bouvier. Tout suit lois; rien ne s'écarte de l'ordre imn vous avez prescrit; tout est enchaîné crets de votre volonté suprême. L'ho seul dont il semble que vous aban destinée. La fortune inconstante fait terre au gré de son caprice. L'innoce fre la peine qui n'est due qu'au cri crime, placé sur le trône, foule au vertu qui, tremblante, se cache dan bres, désolée de voir le juste puni p pable. Les scélérats font ainsi impun ce qui leur plaît; leurs mensonges, jures, rien ne leur nuit; et quand user de toutes leurs forces, ils attent sur l'autorité même des rois. Arbitre de toutes choses, jetez enfin un reg vidence sur la terre. Les hommes, la plus digne des êtres qui l'habitent, l y sont sans cesse le jouet de la fort sont agités, tourmentés, comme u l'est sur les flots par la tempête. C gneur, cette mer orageuse, et faite jamais ici-bas ce bel ordre qu'on v invariablement dans les cieux. »

Pr. Pendant que la douleur me f parler, la Philosophie me regardai tranquille; et aussitôt que j'eus fini j'ai vu couler vos larmes, me dit-ell compris que vous vous croyiez exilé reux. Mais êtes-vous donc véritablen ne vous trompez-vous point? êtes-v de votre patrie? ne vous en êtes- écarté par hasard? C'est vous sans vous en êtes exilé vous-même; et à qu être permis de vous en chasser? Ra que votre patrie n'est point, comm gouvernée par la multitude : elle l' souverain qui prend plaisir à la peu à la priver de ses citoyens. Obéir à

t être parfaitement libre. Ignorez-vous
nque y a fixé son domicile, n'en peut
ché? Oui, celui qui est à couvert de
arts, est à l'abri de toute violence et
raindre l'exil; mais quiconque en mé-
jour, mérite d'en être banni pour tou-
je suis donc touchée, c'est de la dou-
: vous vois plongé, et non pas du lieu
s trouve. C'est bien moins dans votre
liothèque que j'aime à fixer mon sé-
dans votre âme. J'ai pris plaisir à en
bibliothèque vivante, dans laquelle
, non les livres eux-mêmes, mais les
qu'ils contiennent. Vous ne vous êtes
rien, dans tout ce que vous avez dit, de
pour le bien public; vous pouviez en-
ire davantage. Tout le monde sait que
s qui vous sont imputées, les unes
es, et les autres sont des actions plus
éloges que de blâme. Ce que vous n'a-
u'en passant des insignes fourberies
mes de vos délateurs, sera répété mille
: public qui connaît parfaitement toute
Vous vous êtes récrié contre l'injustice
à votre égard; vous vous êtes plaint
it de ce qu'on me déshonore en m'ac-
ous paraissez outré de ce qu'on récom-
nal vos mérites; enfin votre muse en
a fini par faire des vœux pour at-
la paix éternelle qui règne dans les
us ces sentimens, tous ces mouvemens
it l'effet de votre affliction, et je crois
l'état de faiblesse où vous êtes, vous
teriez pas des remèdes violens : je vais
r de plus doux, vous préparer à en re-
plus efficaces qui puissent vous guérir
ent.
aque chose a son temps. Le laboureur
ui confierait ses grains à la terre lors-
stice d'été elle était desséchée par les
u soleil, privé pour sa nourriture des
érès, serait obligé d'aller chercher sur
s les glands dont se nourrissaient nos
'allez point dans les bois chercher la
olette, quand les froids aquilons y exer-
s fureurs; vous ne trouveriez au prin-
ur la vigne, que des pampres naissans:
voulez goûter les dons de Bacchus, at-
'automne, c'est la saison destinée pour
s raisins. Le Tout-Puissant a donné à
chaque saison sa propriéte particulière: chaque chose viendra dans son temps, et on ne peut attendre aucun succès de ses entreprises lorsqu'on sort de l'ordre, et qu'on franchit par impatience les bornes que la sagesse nous prescrit.

Pr. « Je crois donc, pour pouvoir vous guérir plus sûrement, devoir commencer par vous faire quelques questions qui me découvrent l'état de votre âme. Écoutez et répondez-moi en toute liberté ce que le cœur vous dictera. Pensez-vous qu'un destin aveugle préside aux choses de ce monde, et que tout y soit l'effet du pur hasard? » — « Non, lui répondis-je aussitôt; je n'ai jamais cru que l'ordre constant qui règne en ce monde puisse avoir un principe dénué d'intelligence. J'ai toujours pensé, au contraire, que l'intelligence suprême qui a tout créé par sa puissance, conduit tout par sa sagesse; et jamais je ne penserai autrement. » — « Je le sais, me dit-elle, vous venez de vous exprimer sur cela très énergiquement : vous avez, il est vrai, déploré le malheur des hommes, comme si la Providence n'en prenait aucun soin; mais vous avez hautement avoué que tout le reste de l'univers est gouverné par la suprême intelligence, et je suis étonné au-delà de toute expression, de ce qu'ayant un sentiment si raisonnable et si salutaire, votre esprit ne soit pas entièrement guéri. Mais allons plus avant, je soupçonne qu'il manque encore quelque chose à vos connaissances. Vous ne doutez point que Dieu ne connaisse tout en ce monde; mais savez-vous par quel ressort la Providence conduit tout? » — « J'ai de la peine, je l'avoue, j'ai de la peine à comprendre le sens de la question que vous me faites, ainsi ne soyez point étonnée si je n'y peux répondre. » — « Je ne me suis pas trompée, ajouta-t-elle, quand j'ai pensé qu'il y a quelque vide dans votre âme, par où le trouble a pénétré, comme l'ennemi pénètre dans une place par la moindre brèche; mais, répondez-moi, vous rappelez-vous quelle est la fin de toutes choses, quels sont les desseins de la sage nature? » — « Vous me l'avez appris, mais la douleur qui a troublé mes sens me l'a fait oublier. » — « Vous savez du moins, me dit-elle, quel est le principe de toutes choses? » — « Oui, je le sais : c'est Dieu qui est le principe tout-puissant et universel. » — « Eh ! puisque vous connaissez le premier principe de toutes choses, comment n'en connaissez-vous pas la dernière

fin? Tel est pourtant l'effet du trouble de l'esprit: il offusque la raison, mais il ne l'éteint pas; il ébranle l'âme, mais il ne la dégrade pas entièrement. Répondez-moi encore: vous souvenez-vous que vous êtes homme?» — «Eh! pourquoi, lui dis-je, ne m'en souviendrais-je pas?» — «Eh bien! dites-moi ce que c'est que l'homme.» — «C'est un animal raisonnable et mortel: je le sais; voilà ce qu'est l'homme; voilà ce que je suis.» — «N'êtes-vous rien de plus,» me dit-elle? «Non,» lui dis-je. «Ah! je sais maintenant la principale cause de votre maladie. Vous avez cessé de vous connaître vous-même: je connais le remède qui peut seul vous guérir. Votre mal est extrême et pourrait devenir mortel, puisque vous vous oubliez vous-même; que vous gémissez de vous voir exilé et dépouillé de vos biens; que vous ignorez la fin de toutes choses; que vous pensez en conséquence que les scélérats, qui font tout à leur gré, sont véritablement puissans et heureux; et qu'enfin, ne connaissant point les ressorts secrets que la Providence fait agir, vous pensez que tous ces événemens sont l'effet du hasard. En faut-il davantage non-seulement pour causer la plus grande maladie, mais la mort même de la raison? Mais, grâces en soient rendues au Tout-Puissant, auteur de la vie! cette raison naturelle ne vous a pas entièrement abandonné. Si vous ne savez pas comment Dieu gouverne le monde, vous savez du moins qu'il le gouverne. Ce premier principe vous conduira à d'autres vérités; cette étincelle de vie produira en vous une santé parfaite. Mais comme il n'est pas encore temps d'user des remèdes les plus forts, et que telle est la nature de l'âme, que lorsque quelque vérité en sort, l'erreur en vient toujours prendre la place, je tâcherai de dissiper peu à peu les ténèbres épaisses que l'erreur y répand, afin que la vérité victorieuse puisse y rentrer dans ses droits, et y briller d'une lumière plus pure.

V. «Les astres les plus brillans perdent leur éclat lorsqu'ils sont voilés par de sombres nuages; si le vent du midi agite les flots de la mer, son onde, qui le disputait à l'azur des cieux, se trouble et cesse d'être transparente; le fleuve impétueux qui coulait avec vitesse du haut des montagnes, arrêté quelquefois par les obstacles qui se trouvent sur la route, est obligé de se replier sur lui-même: voulez-vous marcher ici-bas sans obstacles et voir la vérité sans nuages, ne vous laissez ni ébranler par la crainte, ni séduire par la joie, ni entraîner par l'esp rance; car l'âme qui est en proie à ses passio perd tout à la fois sa lumière et sa liberté.»

LIVRE II.

Pr. La Philosophie, après m'avoir ainsi parl s'arrêta quelque temps, et quand elle vit q son silence n'avait fait que réveiller mon atte tion, elle recommença en ces termes. «Si pénètre bien la cause et la nature de votre m ladie, elle a pour principe le regret qu'exc en vous la perte de votre fortune. Vous vo exagérez à vous-même le changement de v tre état; voilà la cause du changement éto nant qui s'est fait dans votre âme. Je conç par quels artifices la fortune a opéré cette e pèce de prodige. Elle séduit par ses cares les plus familières ceux qu'elle a dessein tromper, et au moment où ils pensent jouir ses faveurs, l'infidèle les abandonne et les lais dans une douleur d'autant plus grande, qu avaient moins lieu de s'attendre à son infidéli Mais si vous approfondissez ce qu'elle vaut elle-même, vous verrez qu'elle n'avait rien de grand et de si beau; et qu'en la perdant, vo n'avez pas autant perdu que vous l'imaginez. J crois que je n'ai pas beaucoup de peine à vo en convaincre, car dans le temps même qu'el vous prodiguait ses caresses, vous la trait avec un mépris généreux, et, rempli de m maximes, vous insultiez quelquefois à la nité de ses faveurs. Je ne suis point surp néanmoins de vous voir un peu sorti de v ancienne tranquillité. Vous avez éprouvé plus grands revers, et il n'en est point de quelque façon que ce soit, ne trouble l'â surtout quand il est subit et inopiné. Ma est temps de vous disposer, par quelque c d'agréable et de doux, à des remèdes forts et plus efficaces. Que la rhétorique qu va jamais plus droit à l'esprit et au cœur, quand elle est dirigée par mes préceptes, raisse donc accompagnée de l'éloquence e la persuasion, et que la musique, dont je sers quelquefois, joigne à leurs charmes, sons, tantôt légers, tantôt sublimes de son h monie enchanteresse. O homme! qui peut a

er dans une si accablante tristesse? ıs éprouver quelque chose de bien de bien surprenant? En vous trai- e elle fait, la fortune n'a point dé- nduite ordinaire; telle est sa nature, ses mœurs. Uniquement constante nstance qui lui est propre, en chan- tre égard, elle a soutenu son carac- tait inconstante dans le temps même ıs accablait de caresses et qu'elle vous ar les charmes d'un bonheur appa- avez dû apercevoir sur le front de éesse, les traits de sa duplicité. Elle re se dérober aux yeux des autres, est entièrement dévoilée aux vôtres. nc de l'avantage que vous avez de la et ne vous amusez pas à de vaines i vous détestez sa perfidie, méprisez t renoncez à ses pernicieuses faveurs. votre peine aujourd'hui, aurait dû re tranquillité. La fortune vous aban- qui jamais a pu la fixer? Pouvez-vous estimer une félicité passagère? Vous cette fortune sur laquelle vous ne ompter au moment même que vous , et qui vous accablera de douleur en ant. Si personne donc n'est maître de si son changement rend les hommes x, la présence de cette inconstante est assuré d'un malheur prochain. Car pas de considérer ce qu'on a sous les rudence porte plus loin ses regards; t les événemens; et comme elle sait tune est toujours prête à changer, ssi qu'on ne doit ni redouter ses me- désirer ses caresses. Dès qu'une fois et à son joug, il faut supporter avec tout ce qui peut arriver sous son uloir prescrire des lois à cette déesse , qu'on a choisie pour sa souveraine, lter; impuissante pour guérir nos patience ne fait que les aigrir et les s insupportables. Quand une fois on barque aux vents et aux flots, c'est uosité qui la conduit, et non pas té. Quand on a confié ses grains à la faut s'attendre aux années stériles qu'à celles qui sont plus fécondes. êtes soumis à l'empire de la fortune, ir à ses caprices; vous voudriez fixer sa roue; eh! ne voyez-vous pas, insensé, que son essence consiste dans son instabilité?

V. « Cette souveraine maîtresse des événemens, les conduit toujours à son gré. Plus inconstante et plus agitée que l'Euripe, de la même main elle renverse le roi le plus redoutable et le mieux affermi sur son trône, et relève l'espérance et la gloire d'un roi vaincu et détrôné. C'est peu pour elle d'être insensible aux larmes et aux sanglots des malheureux, la cruelle s'en fait un jeu et un amusement. Rendre en moins d'une heure le même homme misérable et heureux, c'est un prodige qu'elle se glorifie d'opérer, c'est un spectacle qu'elle se plaît à donner à ceux qui sont attachés à son char.

Pr. « Mais je veux la mettre elle-même aux mains avec vous: voyez si elle a tort; elle va parler. — « Pourquoi, ô homme! vous répandez-vous sans cesse en plaintes contre moi? de quoi vous plaignez-vous? quel tort vous ai-je fait? de quels biens vous ai-je dépouillé? Je m'en rapporte à qui vous voudrez sur ce qui regarde la possession des biens et des honneurs de ce monde; et si vous prouvez qu'il est quelqu'un ici-bas qui ait sur eux un droit de propriété, j'avouerai que vous êtes en droit de les redemander comme vous ayant légitimement appartenu. Mais quand vous êtes venu en ce monde, vous étiez nu et dépouillé de tout. Je vous ai pris alors entre mes mains, je vous ai prêté mes richesses, je vous ai prévenu de mes plus abondantes faveurs, j'ai prodigué pour vous tout ce que j'ai de plus précieux et de plus brillant. Il me plaît de retirer aujourd'hui mes dons: ne vous plaignez pas que je vous dépouille de rien qui vous appartienne; rendez-moi plutôt les actions de grâces qui me sont dues pour vous avoir accordé la jouissance des biens qui n'étaient point à vous. Eh! quelle peut être la source de vos plaintes? Quelle violence vous ai-je faite? Les biens, les honneurs et toutes les choses de ce genre sont en mon pouvoir; j'en dispose à mon gré, ce sont des esclaves qui me reconnaissent pour leur souveraine; ils viennent avec moi et s'en vont de même: s'ils vous eussent appartenu, rien n'aurait pu vous les ravir. Quoi donc! serai-je la seule qui ne pourrai librement disposer de mes droits? Le ciel à son gré fait briller le soleil de l'éclat le plus vif, ou le couvre de nuages épais; l'année, qui couvre

la terre de fleurs et de fruits, la couvre aussi de brouillards et de frimas; la mer peut, à sa volonté, séduire nos yeux par un calme flatteur, ou nous effrayer par d'horribles tempêtes; et moi, dont l'inconstance fait le caractère et la nature, le caprice des mortels prétend me rendre stable et invariable, et me dépouiller ainsi de mon essence! Ma roue tourne sans cesse avec une rapidité sans égale : tel qui était au haut, le moment d'après rampe dans la boue, et celui qui était dans la poussière, se voit en un instant élevé au plus haut degré. C'est ainsi que j'exerce ma puissance; voilà mes jeux et mon amusement. Monte, si tu le veux, au plus haut de cette roue, mais à condition que, quand il me plaira, tu en descendras sans te plaindre. Ignorais-tu ma nature et mes mœurs? Ne sais-tu pas que, par des revers inouïs, Crésus, roi de Lydie, qui d'abord fit trembler Cyrus, peu après vaincu et captif, fut jeté dans un bûcher embrasé, et qu'il y aurait fini sa vie si je n'en eusse éteint les flammes par une pluie soudaine et abondante? As-tu oublié ce puissant roi de Perse qui, vaincu et pris par Paullus, fut réduit à un état si misérable qu'il excita la compassion de son vainqueur? Des royaumes florissans détruits subitement par mes coups, sont les événemens que la tragédie représente le plus souvent sur ses théâtres. L'ingénieuse fable ne t'a-t-elle pas appris que dans le vestibule du palais de Jupiter, deux tonneaux sont placés, dont l'un contient les biens, et l'autre les maux de ce monde? Qui sait si tu n'as pas plus puisé dans le premier que dans l'autre? Sais-tu toi-même si je t'ai entièrement abandonné? Ma propre inconstance est peut-être pour toi un juste motif d'espérer un changement avantageux. En attendant ne te laisse point accabler par la douleur, et sans vouloir toi-même régler ton sort, subis patiemment la loi commune à tous les hommes.

V. « Hommes injustes! ils se plaindraient toujours, quand l'abondance répandrait sans cesse sur eux autant de biens que la mer contient de grains de sable dans son sein, autant que le ciel fait briller d'étoiles dans une belle nuit. En vain un Dieu propice leur prodiguerait les richesses et les dignités; ce qu'ils ont, ils le comptent pour rien. Leur avidité dévore ce qu'elle a, et engloutit encore par ses désirs ce qu'elle ne peut se procurer. Quel frein pourra donc contenir dans de justes bornes cette voracité insatiable, puisque l'ardente soif des biens de ce monde s'accroît en elle par leur possession, et qu'elle s'estime toujours moins riche de ce qu'elle a, que pauvre de ce qu'elle n'a pas? »

Pr. « Si la fortune vous parlait ainsi en sa faveur, je ne vois pas ce que vous auriez à lui répondre : cependant si vous croyez avoir de quoi justifier vos plaintes, parlez; je vous écoute. » Alors je lui dis : « Toutes ces déclamations de la fortune sont belles, sans doute; elles sont assaisonnées de toutes les douceurs de l'éloquence, de tous les agrémens de l'harmonie : elles enchantent les oreilles, mais elles ne pénètrent point jusqu'au cœur des malheureux, où est le siége de leur douleur : elles peuvent tout au plus en suspendre le sentiment pendant qu'on les prononce; mais cesse-t-on de les entendre, la douleur se fait encore sentir plus vivement. » — « Vous avez raison, me dit-elle, aussi ne sont-ce pas là les vrais remèdes dont je veux me servir pour vous guérir. Je ne m'en sers que pour adoucir un peu votre douleur; le temps viendra où je ferai usage de remèdes plus forts et plus pénétrans. Cependant ne vous imaginez pas qu'on vous croie malheureux. Avez-vous oublié l'étendue et la mesure de votre ancienne félicité? Je passe sous silence la faveur que vous ont faite ces grands hommes qui ont bien voulu prendre soin de vous, et vous tenir lieu du père que vous aviez perdu. Les premiers de Rome ont ambitionné de vous avoir dans leur famille, et ce qui forme la plus précieuse des alliances, vous leur avez été uni par les liens de la tendresse avant de leur appartenir par ceux du sang. Qui ne vous a pas cru le plus heureux des mortels? Vous avez pour beaux-pères des hommes très-illustres; pour épouse, une femme d'une vertu distinguée; deux fils sont l'heureux fruit de votre premier mariage et le soutien de votre maison. Je ne parle point de ces hautes dignités qu'on a refusées à des vieillards pour en honorer votre jeunesse. Je passe sous silence ce qui peut vous être commun avec d'autres, et je me hâte de parler de ce qui vous concerne en particulier, de cet événement unique qui a mis le comble à votre gloire. Si les avantages temporels peuvent en quelque chose contribuer au bonheur des hommes, il n'y a aucun événement, quelque triste qu'il soit, qui puisse vous faire oublier

ce jour heureux, ce grand jour où vos deux fils, élus consuls en même temps, furent conduits chez vous environnés de sénateurs, au milieu de mille cris d'allégresse; ce jour où assis dans les premières places du sénat, ils vous entendirent prononcer le panégyrique du roi avec une éloquence qui vous attira les applaudissemens les plus flatteurs et les mieux mérités; ce jour où marchant entre ces deux jeunes consuls, vous fîtes dans le Cirque des largesses au peuple, d'une manière si satisfaisante pour lui et si glorieuse pour vous. Vous eûtes lieu alors de vous louer de la fortune, puisqu'elle vous témoigna la prédilection la plus marquée, en vous faisant une faveur qu'elle n'a jamais faite à aucun particulier. Voulez-vous donc compter à la rigueur avec elle? Voilà la première fois qu'elle a souffert que l'envie eût quelque prise sur vous. Considérez la nature et le nombre des événemens agréables ou fâcheux qui vous sont arrivés, vous serez forcé d'avouer que vous êtes encore heureux. Que si vous croyez avoir cessé de l'être, parce que les apparences de votre prospérité ont disparu, ne vous estimez pourtant pas encore vraiment malheureux; car ce que vous paraissez maintenant éprouver de fâcheux et de triste n'aura qu'un temps. Est-ce donc d'aujourd'hui que vous paraissez sur le théâtre de ce monde? Y êtes-vous si étranger? Pensez-vous que les choses humaines doivent être marquées au coin de la constance, puisque la vie même des hommes est si peu assurée, et peut s'évanouir si promptement? Quand, par une espèce de prodige, la fortune semblerait fixer ses faveurs, la mort n'en interromprait-elle pas le cours, du même coup dont elle trancherait le fil de vos jours? Que vous importe donc que la fortune se sépare de vous par la fuite, ou que vous vous en sépariez par la mort?

V. « Après toutes les vicissitudes qui changent continuellement la face de l'univers, peut-on compter sur des biens périssables, sur une félicité d'un moment? Tout change ici-bas. Les plus brillantes étoiles disparaissent le matin, quand le soleil monté sur son char étincelant commence à répandre ses rayons victorieux. Les roses que le zéphir fait éclore par son souffle fécond, brûlées par les ardeurs du vent du midi, se dessèchent et tombent, et la tige qui les portait n'est plus qu'un vil arbuste hérissé d'épines : l'onde tranquille de l'Océan se change dans un instant en une écume épaisse, lorsqu'elle est agitée par la tempête : tout change de même en ce bas-monde; rien de créé ne peut être durable : telle est l'éternelle et immuable loi du Créateur. »

Pr. « Rien n'est plus vrai, m'écriai-je, ô mère féconde des vertus! je ne peux nier que ma prospérité n'ait eu le cours le plus rapide; mais c'est précisément ce qui redouble ma douleur; car parmi toutes les espèces d'adversités, la plus insupportable est celle qui vient à la suite d'une grande fortune. » — « Pure idée! me répondit-elle, ce prétendu malheur n'existe que dans votre opinion, et ne vient point du fond des choses mêmes. En effet, si vous estimez tant le bonheur dont vous avez joui, comptez avec moi de combien d'avantages vous jouissez encore. Car si la Providence vous a conservé ce qu'il y a de plus précieux parmi tout ce qui est du ressort de la fortune, possédant encore ce qu'il y a de plus cher et de plus estimable dans le monde, pouvez-vous vous estimer malheureux? Or, il vit encore cet illustre Symmaque, votre beau-père, qui, par ses vertus, fait tant d'honneur à l'humanité; et ce que vous paieriez volontiers de tout votre sang, ce grand homme, ce sage accompli, oubliant ses propres intérêts, est uniquement touché des vôtres. Elle vit cette épouse incomparable, qui joint à un esprit élevé la plus rare modestie, la vertu la plus épurée; et pour achever son éloge en deux mots, elle vit cette digne fille de Symmaque si parfaitement semblable à son père, elle vit, et entièrement détachée de la vie, elle ne respire plus que pour vous. Ah! si quelque chose peut altérer le bonheur que vous avez de posséder une femme si respectable, c'est de voir que l'amour qu'elle a pour vous la fait languir de douleur. Que dirai-je de vos fils qui ont déjà été consuls, et qui, dès leur plus tendre jeunesse, ont montré par tant d'endroits qu'ils ont l'esprit de leur père et de leur aïeul? Ah! si tous les mortels font tant d'état de la vie, ne devez-vous pas vous estimer heureux, si vous considérez qu'il vous reste encore ce que tout le monde estime plus que la vie? Essuyez donc vos larmes, la fortune ne vous a pas encore dépouillé de tout; vous ne devez pas vous regarder comme accablé par cette tempête. Tel qu'un vaisseau qui n'a pas encore

perdu ses ancres, il vous reste des ressources qui peuvent, en vous donnant beaucoup de consolation dans votre état présent, vous donner de justes espérances d'un meilleur avenir. » — « Ah! que ces ressources me restent! m'écriai-je. Tant que je n'en serai pas privé, de quelque façon que les choses tournent, j'espère me sauver de ce naufrage. Vous voyez cependant combien j'ai perdu de mes dignités et de l'éclat dont je brillais. » — « J'ai déjà, me répondit-elle, j'ai déjà gagné quelque chose, puisque vous n'êtes pas entièrement mécontent de votre sort. Mais je ne puis vous pardonner votre excessive délicatesse. Quoi! vous vous croyez malheureux parce qu'il manque quelque chose à votre félicité! Eh! quel est donc l'homme dont le bonheur soit assez parfait pour qu'il n'y ait rien dans son état dont il puisse se plaindre? C'est en effet une chose bien bizarre et bien inquiétante que la nature des biens de ce monde; car on ne les possède jamais tous ensemble, ou si on les possède, ce n'est jamais pour long-temps. Celui-ci regorge de richesses, mais sa naissance le fait rougir. Celui-là est d'un sang illustre, d'une maison connue, mais la médiocrité de sa fortune lui fait désirer de rester inconnu au monde entier. Celui-ci est tout à la fois noble et riche, mais il passe ses jours dans un célibat affligeant. Cet autre a fait une alliance heureuse, mais privé des enfans qui en étaient le fruit, il voit avec regret que ses biens vont passer en des mains étrangères. Un autre enfin voit sous ses yeux une nombreuse famille, mais la mauvaise conduite de son fils ou de sa fille est pour lui une source intarissable de chagrins et de larmes. Ainsi nul n'est content de son état; car il n'en est aucun, ou qui ne soupire après ce qu'il ne connaît pas, ou qui n'ait lieu de regretter de l'avoir connu et éprouvé. Ajoutez à cela l'extrême sensibilité des gens heureux. Si tout ne leur vient pas à souhait, la moindre chose révolte leur délicatesse, qui n'est point accoutumée à se voir contrarier; un rien empoisonne leur félicité : vous êtes de ce nombre. En effet, combien se croiraient au plus haut degré du bonheur, s'ils avaient la moindre portion des débris de votre fortune! Ce lieu, qui est un exil pour vous, est une patrie bien chère à ceux qui en sont nés citoyens. Nul n'est malheureux que celui qui croit l'être; et celui-là au contraire est toujours heureux qui sait supporter avec une parfaite égalité d'âme tous les événemens de cette vie. Mais quelque heureux que l'on soit, si l'on se laisse aller inconsidérément aux mouvemens de l'impatience, on désirera sans cesse changer de situation et d'état. Que les douceurs de cette vie sont mêlées de cuisantes amertumes! Félicité peu durable, si ta possession a quelques agrémens, qu'il est cruel pour l'homme de ne pouvoir te fixer, et d'être exposé tous les jours à devenir la victime de ton instabilité! Non, la prétendue félicité des hommes n'est qu'une véritable misère, puisqu'elle n'a ni assez d'étendue pour remplir les désirs sans cesse renaissans des uns, ni assez de durée pour satisfaire la constance des autres. Pourquoi donc, ô mortels! cherchez-vous au dehors une félicité que vous ne trouverez qu'au dedans de vous-mêmes? Vous êtes dans une dangereuse erreur, dans une ignorance bien pernicieuse! Écoutez-moi, je vais en deux mots vous apprendre en quoi consiste le souverain bonheur. Avez-vous rien de plus cher que vous-même? Non, direz-vous. Eh bien! si vous êtes vraiment raisonnable, vraiment maître de vous-même, possédez ce que vous voudrez ni ne pourrez jamais perdre. Pour vous faire donc connaître que la vraie félicité ne consiste point dans tout ce qui dépend du hasard, raisonnez ainsi avec moi. Si la félicité est le souverain bien d'un être raisonnable, et qu'on ne puisse appeler souverain bien celui qui peut nous être ravi, puisque ce qui n'est point sujet à la vicissitude lui est certainement préférable, concluons que la fortune, puisqu'elle est inconstante, ne peut jamais nous procurer le vrai bonheur; car celui qui croit que la fortune le peut conduire à la félicité, sait qu'elle est sujette au changement, ou il ne le sait pas : s'il l'ignore, peut-il se croire heureux, vivant, comme il fait, dans une aveugle ignorance; et s'il le sait, ne doit-il pas sans cesse craindre de perdre ce qu'il sait qu'il peut perdre à tout moment! Or, peut-il être heureux dans les transes d'une crainte continuelle? Que s'il fait assez peu de cas de ces biens pour n'en pas regretter la perte, c'est la preuve la plus formelle de leur frivolité. Mais vous qui, persuadé par tant de raisons démonstratives, croyez que l'âme est immortelle, et qui voyez que le bonheur de ce monde finit avec la

ous ne pouvez douter que si le bonheur de me consiste dans ces biens passagers, la ne soit pour lui le comble du malheur. si au contraire il est des âmes généreuses pour arriver au bonheur, non-seulement acrifié leur vie, mais ont bravé même les lices les plus cruels, comment peut-on pense cette vie peut faire des heureux, puisque rte n'est point un véritable malheur?

« Quiconque veut se procurer une demeure ée et durable, qui soit à l'épreuve des efforts ents et de la violence des flots, qu'il n'en les fondemens ni sur une montagne élevée ns des sables arides. Les vents soufflent avec d'impétuosité sur le sommet des monta- : c'est là qu'ils exercent toute leur fureur ; édifice y serait exposé à une ruine pro- e : il ne serait pas plus assuré sur un sable ant, incapable d'en supporter le poids. Pré- donc à une situation plus agréable, un lieu bas et plus solide : là vous habiterez tran- ment. Que le vent gronde, que la mer sse, que le ciel tonne, rien ne pourra trou- a paix profonde dont vous y jouirez.

. « Mais je m'aperçois que mes raisons com- ent à faire quelque impression sur votre es- t sur votre cœur ; je vais donc aller plus et vous proposer des motifs de consolation uissans encore. Je veux, pour un moment, s biens de la fortune soient plus durables et caduques qu'ils ne le sont en effet ; y a-t-il cela quelque chose en eux qui puisse vous ir propre et vous appartenir véritablement, i, bien considéré, ne doive vous paraître méprisable ? Les biens de ce monde sont- écieux par leur nature, ou par l'opinion que en avons? Lequel de tous ces biens est le précieux? Est-ce une masse d'or, un amas nse d'argent ? Mais l'or et l'argent n'ont de e qu'autant qu'on s'en sert : l'avarice qui les se est un vice odieux ; la libéralité qui les d est une source de gloire. Mais en faisant de cet or et de cet argent, vous cessez de sséder ; il n'a donc aucun prix tant qu'il vous, puisqu'il n'en a que quand vous le buez aux autres. Qu'un seul homme ras- le tout ce qu'il y a d'or et d'argent sur la , son abondance appauvrira le reste des els. Qu'est-ce donc qu'un pareil bien? La d'un seul homme se fait entendre tout entière à une multitude, chacun de ceux qui la composent l'entend également ; au contraire, l'argent ne peut, qu'en se partageant, être possédé par plusieurs; or en le partageant, celui qui le possédait s'en dépouille lui-même. Que les richesses les plus abondantes sont donc peu de chose, puisque plusieurs ne peuvent ensemble les posséder tout entières, et qu'un seul ne les peut posséder sans réduire tous les autres à la misère ! Serait-ce l'éclat des pierres précieuses qui attirerait vos regards ? Mais tout leur éclat n'en peut communiquer aucun à ceux qui les possèdent. Est-il possible que les hommes puissent admirer de pareilles choses ! Une créature vivante et raisonnable peut-elle donc être si touchée de la beauté d'un être matériel et inanimé? Je sais que ces brillantes productions de la nature sont l'ouvrage de Dieu, et qu'elles ont en effet quelques traits de beauté; mais elles sont d'un ordre si inférieur aux créatures raisonnables, que je ne conçois pas comment des hommes peuvent, à leur vue, être frappés d'admiration. Les beautés de nos campagnes feraient-elles vos délices? Et pourquoi non ? Elles sont une des plus belles parties des ouvrages du Créateur. Nous admirons aussi le grand spectacle qu'offrent à nos yeux l'immense plaine de l'Océan lorsque son onde n'est point agitée, cette voûte azurée qui embrasse le monde, les astres qui y sont attachés, le soleil, la lune, etc ; mais toutes ces choses ne vous sont-elles pas entièrement étrangères ? De toute leur splendeur, en rejaillit-il sur vous le moindre rayon? Brillez-vous de l'éclat des fleurs que le printemps fait éclore ? Contribuez-vous en quelque chose à la maturité des fruits que l'été nous prodigue ? Pourquoi vous laissez-vous séduire par des plaisirs frivoles ? Pourquoi regardez-vous comme à vous appartenans des biens qui sont tout-à-fait hors de vous? Jamais la fortune ne pourra vous approprier ce qui, par sa nature, vous est absolument étranger. Les fruits de la terre, je le sais, sont destinés à être les alimens des créatures vivantes; mais vous n'en devez désirer que ce que le besoin exige : leur superfluité n'est point une fortune pour vous. La nature se contente de peu; si vous la surchargez par des excès, vous éprouverez une satiété toujours désagréable, souvent pernicieuse. Vous penserez peut-être qu'il est glorieux de briller par la variété et la magnificence des

habillemens; mais que vous en revient-il? S'ils flattent ma vue, je me contenterai d'en admirer la matière, ou de louer l'art de l'ouvrier. Serait-il plus glorieux de se voir suivi d'une foule nombreuse de valets? Mais s'ils sont pour la plupart des gens vicieux, votre maison sera un composé odieux à tout le monde, et dangereux pour vous-même : s'ils sont gens de bien, leur probité n'est point la vôtre. D'où je conclus que toutes ces choses que vous comptez au nombre de vos biens, ne vous appartiennent point véritablement, et ne font point votre bonheur; et si elles n'ont rien qui mérite votre estime et vos désirs, pourquoi avez-vous tant de joie quand vous les possédez, et tant de douleur quand vous les perdez? Si elles ne tiennent leur beauté que de la nature, elles plairaient quand elles ne seraient pas au nombre de vos possessions; car ce n'est pas parce que vous les possédez qu'elles sont précieuses; mais c'est parce qu'elles vous ont paru précieuses, que vous avez jugé à propos de les compter parmi vos richesses. Pourquoi donc désirez-vous avec tant d'empressement les biens de la fortune? Peut-être cherchez-vous, par l'abondance, à éviter la pauvreté; vous vous trompez : il faut en effet tant de choses pour soutenir une grande maison, que, dans la vérité, il manque toujours beaucoup à celui qui la tient, et qu'au contraire il ne manque presque jamais rien à celui qui mesure son aisance sur ce qui suffit à ses besoins, et non sur ce qu'il faudrait pour rassasier les désirs déréglés d'une ambition qui le porte à mille superfluités. Quoi donc! est-ce parce que vous n'avez en vous-même aucun bien qui vous soit propre, que vous cherchez votre bonheur dans ce qui est hors de vous, et totalement étranger? Quel renversement d'idées! L'homme, cet être en qui brille une émanation de la raison divine, s'imaginera ne pouvoir briller que par la possession de mille bagatelles dépourvues de vie et de sentiment! Chaque être se contente de ce qui est en lui; l'homme seul, dont l'âme est l'image de Dieu, peu content de l'excellence de son être, cherche à l'embellir par les productions de la nature, et il ne voit pas, l'aveugle qu'il est, l'outrage qu'il fait à la bonté et à la sagesse du Créateur. Le maître souverain de l'univers a voulu que l'homme fût élevé au-dessus de tout ce qui est sur la terre, et l'homme insensé se dégrade et s'abaisse au-dessous des plus viles créatures. Car si tout ce qui fait le vrai b d'un être, est plus estimable que cet ê même, dès que vous mettez, ô mortels félicité dans les biens de ce monde; vous l tez au-dessus de vous, et vous avez en q sorte raison : car telle est votre conditio lorsque vous connaissez votre excellenc êtes en effet au-dessus de tous les autres êt renferme ce-bas monde; mais si vous ête aveugles pour ne pas vous connaître vous-i vous êtes au-dessous des plus vils anima se pas connaître est une suite nécessaire nature; mais ce serait dans l'homme un inexcusable. Que votre erreur, encore ur est étrange, ô homme! de penser que les qui sont hors de vous peuvent vous donne que mérite et quelque éclat. Non, cela e possible. Un ornement extérieur a beau l il ne communique à ce qu'il couvre aucur véritable, et ne peut donner aucun mérite qui n'en a point. D'ailleurs, je soutiens qu prostituer le nom de *bien* que de le don choses qui peuvent nous nuire. Vous convi de ce principe sans doute. Or il est certa les richesses ont causé les plus grands pré à ceux qui les possédaient, puisqu'elles o jours été l'objet de la cupidité des hom plus méchans, qui cherchent à s'appropri toutes sortes de voies, le bien d'autrui, qu'ils s'estiment seuls dignes de posséder qu'il y a de trésors sur la terre. Jugez-vous-même, vous qui craignez à tout insta pour vous ravir vos richesses, on ne cherch moyens de vous faire périr. Vous cha tranquillement, en la présence même des v si vous étiez né sans bien et sans fortun triste avantage que celui d'être riche, pui n'en peut jouir qu'aux dépens de son r de sa tranquillité!

V. « Heureux et mille fois heureux ce p âge du monde où l'homme se content productions de la nature! le luxe et la sen n'avaient point encore corrompu ses mo ne connaissait ni l'art de teindre en pou brillante dépouille du ver à soie, ni celu prêter les mets et de travailler les vins. une longue diète, un peu de glands suffis faim. Un gazon frais lui procurait un so tranquille. Il se désaltérait au courant d'u seau, et pour se rafraîchir, il n'avait beso

de l'ombre d'un épais feuillage. Il ne s'exposait point sur les flots de l'élément perfide pour aller ramasser dans des climats éloignés les marchandises inconnues à sa patrie. Le bruit des trompettes n'effrayait point alors l'univers; la haine et la cruauté ne trempaient point leurs mains dans le sang des mortels; car qui eût été assez insensé pour commencer le premier une guerre où il aurait eu tout à craindre et rien à gagner? Plût au ciel que les mœurs de cet âge heureux régnassent dans le nôtre! Mais la cupidité est aujourd'hui plus ardente que les fournaises du mont Etna. Ah! quel est le malheureux mortel qui le premier arracha des entrailles de la terre l'or et les diamans, trésors funestes que la nature y avait si profondément et si sagement cachés!

Pr. « Que dirai-je des dignités et du pouvoir souverain? Vous regardez comme des dieux ceux qui les possèdent, parce que vous ignorez ce que c'est que la vraie grandeur et la vraie puissance. Si les méchans deviennent dépositaires de l'autorité souveraine, les fleuves de feu qui sortent des volcans, les torrens impétueux du plus affreux déluge n'ont rien de comparable aux ravages qu'ils feront sur la terre. Le gouvernement consulaire, vous le savez, ce principe heureux de la liberté, ne dégénéra-t-il pas autrefois dans un si grand excès d'orgueil et d'insolence que vos ancêtres furent près de l'abolir, comme ils avaient autrefois aboli par la même raison le pouvoir tyrannique des rois; que si les dignités, ce qui est très rare, tombent entre les mains des gens de bien, qu'aime-t-on en eux? Ce n'est pas leurs dignités, mais le bon usage qu'ils en font; et ce sont moins les grandeurs qui honorent la vertu que la vertu qui honore les grandeurs. Eh! qu'est-ce après tout que cette puissance et cette grandeur si vantée et si désirée? Considérez quels sont ceux sur qui vous ambitionnez de dominer; car pourriez-vous, sans éclater de rire, voir un insecte vain et superbe trancher du monarque, et s'arroger l'empire sur ceux de son espèce? Et qu'y a-t-il au vrai de plus faible que l'homme, si vous ne considérez que son corps? Le moindre des insectes peut déranger les ressorts de cette fragile machine, et la détruire même entièrement. Or le plus grand des monarques ne peut étendre plus loin son pouvoir; il ne peut l'exercer que sur les corps, qui sont si peu de chose, ou sur la fortune qui est quelque chose de moindre encore. Pour l'âme, elle est libre et souveraine d'elle-même: en vain tenterait-on de l'assujettir. Lorsque par ses réflexions elle s'est procuré la paix intérieure, qui pourrait la lui ravir? Rappelez-vous ce tyran qui pensait qu'à force de supplices il arracherait de la bouche d'un citoyen le secret d'une conspiration formée contre lui. Que son attente fut honteusement trompée! Cet homme courageux trancha sa langue avec ses dents; et la crachant au visage du tyran, il fit triompher son courage par les tourmens mêmes par lesquels ce monstre croyait faire triompher son inhumanité. Et quel mal peut-on faire, qu'on ne doive craindre d'éprouver à son tour? Busiris égorgeait ses hôtes; Hercule ayant logé chez lui, vengea leur mort en l'égorgeant lui-même. Régulus vainqueur avait donné des fers aux Carthaginois; vaincu à son tour, il tomba dans leurs fers. Quel cas peut-on donc faire de la puissance d'un homme qui ne peut empêcher que ce qu'il a fait aux autres ne lui soit fait à lui-même? D'ailleurs, si la puissance et les grandeurs étaient, par leur nature, des biens réels et véritables, jamais les méchans ne les possèderaient. Les contraires ne s'allient point ensemble: c'est la loi de nature. Puisque donc les méchans, et les plus méchans mêmes, possèdent très souvent les plus grandes dignités, il faut nécessairement en conclure que ces prétendus avantages ne sont pas de vrais biens. — Pour en juger encore mieux, examinons-en les effets. On reconnaît la force et la souplesse des organes à la force et à la légèreté des mouvemens du corps; on reconnaît le musicien à son chant ou à sa composition, le médecin au succès de sa pratique, l'orateur à l'éloquence de ses discours; car chaque chose produit ce qui est conforme à sa nature, et est incompatible avec ce qui est d'une nature contraire: or, ni les richesses ne peuvent satisfaire les désirs de la cupidité, ni la puissance la plus absolue ne peut rendre maître de soi-même un cœur esclave de ses passions, ni les dignités les plus respectables ne peuvent rendre respectables les méchans qui les possèdent; au contraire, loin de leur donner aucun degré de mérite, elles ne servent qu'à mettre leur indignité dans un plus grand jour. — D'où vient ce contraste? C'est que nous don-

nons à ces choses des noms qui ne leur conviennent point, comme il est aisé d'en juger par leurs effets. Oui, c'est sans raison que vous leur prodiguez les noms de richesses, de puissance et de dignités; et pour tout dire, en un mot, rien de ce qui est sous l'empire de la fortune n'est ni véritablement désirable ni bon en lui-même; puisque le plus souvent ce qui dépend d'elle n'est point le partage des gens de bien, et ne rend pas gens de bien les méchans qu'elle en favorise.

V. « Quels meurtres, quels ravages n'a point faits Néron, ce monstre détestable qui brûla la capitale du monde en égorgea les sénateurs, empoisonna son frère, trempa ses mains parricides dans le sang de sa mère, et, par une abominable curiosité, osa promener, sur ses charmes éteints par la mort, des yeux que les remords auraient dû remplir de larmes. Ce tyran, dont la mémoire sera à jamais en horreur, était pourtant le plus puissant des hommes. Son empire embrassait tout ce qui est compris entre les climats glacés du Nord et les plaines brûlantes du Midi. Maître de l'univers, il ne put l'être de sa fureur; et pour la signaler davantage, il se servit également du fer et du poison. »

Pr. « Mais je n'ai jamais, lui dis-je alors, été dominé par l'ambition. J'ai désiré seulement le pouvoir de faire le bien et les occasions d'exercer ma vertu, que l'oisiveté pouvait énerver. » — « C'est là, me répondit-elle, la passion des grandes âmes, mais qui pourtant ne sont point encore arrivées à la perfection. Elles se laissent enflammer par le désir d'acquérir de la gloire, en servant utilement leur patrie. Cette passion est belle sans doute; mais au fond, qu'elle est frivole! Considérez, en effet, ce que c'est que la terre. Il est démontré que, comparée à la vaste étendue des cieux, elle n'est qu'un point, un rien dans l'univers. Or, de cette terre, qui est si peu de chose, à peine, comme le dit Ptolémée, la quatrième partie en est-elle habitée. Si, de cette partie, nous retranchons encore ce que les lacs et les mers en couvrent de leurs eaux, et ce que les déserts en occupent, à quoi se réduira ce que les hommes en habitent? Cependant, renfermé dans un point de cette petite partie de l'univers, vous songez à la remplir du bruit de votre renommée, et à y rendre votre nom célèbre. La belle gloire, en effet, que celle qui est concentrée dans des bornes aussi ét et encore cet espace si borné est-il p entre des nations dont les langues, les et la manière de vivre sont différentes. ficulté des chemins, la diversité du lang peu d'habitude et de relation qu'elles on elles, sont autant d'obstacles qui empê votre réputation de s'y répandre. Eh! co un particulier y serait-il connu? la plup villes ne le sont pas. Cicéron nous appre de son temps l'empire romain, qui po était au plus haut point de sa gloire, et midable aux Parthes, n'était pas connu du mont Caucase. Voyez donc dans bornes étroites sera concentrée cette glo vous pensez étendre autant que l'univ nom d'un citoyen romain se fera-t-il co où l'empire romain n'est pas connu lui- Ajoutez à cela que les préjugés des natio si opposés les uns aux autres, que ce qui une couronne chez les unes, est puni d chez les autres. Ainsi donc, quelque aff gloire que vous soyez, vous ne parviend mais à étendre la vôtre parmi les peuples qui vous environnent. Contentez-vous d voir votre renommée renfermée dans vo trie, et cette gloire immortelle, qui fait de vos désirs les plus ardens, concent milieu de vos concitoyens. Êtes-vous sûr qu'elle passera à la postérité? Combien d illustres, faute d'historiens qui les aient cé sont tombés dans un oubli éternel! Les hi elles-mêmes, ainsi que leurs auteurs, n elles pas se perdre dans l'ombre de l'a Vous vous flattez pourtant d'une gloriet mortalité, et vous prenez pour une réalit chimérique que vous vous en formez. Mai que puisse être la durée de votre gloire, elle comparée avec l'éternité? Le moind ment a quelque proportion avec dix mi nées, parce que ces deux espaces sont limités; mais multipliez tant qu'il vous ces dix mille années, la somme qui en ré ne pourra jamais entrer en comparaison durée infinie de l'éternité. Car si une finie et limitée a toujours quelque prop avec une autre qui l'est aussi, elle ne p mais en avoir aucune avec l'infini. Ainsi, que étendue, quelque durée que puisse votre gloire, elle doit être regardée par n

à l'inépuisable durée de l'éternité, non-seulement comme peu de chose, mais comme un vrai néant. Cependant, insensés! vous ne faites le bien que pour acquérir cette vaine fumée de gloire, cette ombre de réputation. La récompense de vos actions, que vous ne devriez attendre que du témoignage satisfaisant de votre conscience et du plaisir de pratiquer la vertu pour la vertu même, vous la cherchez dans l'opinion et dans les vains discours des hommes. Faiblesse ridicule dont un certain railleur se moqua bien plaisamment un jour! Un de ces philosophes, qui ne le sont que de nom, ayant été insulté par quelqu'un, « Voici le moment, lui dit notre railleur, de connaître si tu es véritablement philosophe; ta patience en décidera. » Alors le prétendu sage rassemble toutes les forces de son âme, se contient de son mieux; et, fier de sa victoire : « Ai-je su souffrir? suis-je philosophe? s'écria-t-il insolemment. » — « Je croirais que tu l'es, dit le railleur, si tu avais su te taire. » Qu'il me soit permis de le dire, ces hommes distingués qui ne pensent qu'à la gloire, car c'est d'eux qu'il s'agit ici, que leur reviendra-t-il après leur mort de toute la renommée qu'ils se seront faite ici-bas? Car si, ce que je me crois bien fondé à nier, l'homme meurt tout entier, et que tout finisse avec lui, sa gloire ne sera plus rien quand il ne sera plus. Si, au contraire, l'âme qui n'a rien à se reprocher, dès qu'elle est délivrée de la prison de son corps, va faire son séjour dans les cieux, rassasiée d'une gloire plus pure, elle méprise toute la gloire de ce bas-monde. Pense-t-on aux vanités de la terre quand on jouit des biens solides qui nous sont réservés dans le ciel ?

V. « Que celui qui met le souverain bien dans la gloire, et qui n'a de passion que pour elle, mesure l'immense étendue des cieux et les bornes étroites de la terre. Il aura honte de chercher un nom qui, quelque célèbre qu'il soit, ne remplira jamais ce petit amas de boue. Hommes orgueilleux! vous cherchez en vain à vous élever au-dessus de votre condition mortelle. Quand votre renommée serait partout répandue; quand toutes les langues publieraient vos louanges, la mort ne respectera ni les titres de votre maison ni ceux de votre gloire. Elle frappe également les grands et les petits : sa faux rend tout égal. Où sont maintenant ce Fabricius, si fidèle à sa patrie, ce Brutus, si généreux défenseur de la liberté, ce Caton, censeur si sévère des mœurs? Le peu de lettres qui forment leur nom est tout ce qui reste d'eux. Ces noms subsistent encore avec honneur; mais que sont devenus ceux qu'ils désignent? Quelle que soit votre renommée, vous n'en serez pas moins cendre et poussière dans le tombeau; et si vous croyez qu'elle vous donnera une seconde vie, songez que quand elle viendra à s'anéantir, elle vous fera aussi éprouver une seconde mort.

Pr. « Mais afin que vous ne pensiez pas que j'aie contre la fortune une haine implacable et assez déraisonnable pour ne lui pas rendre justice, j'avoue qu'elle rend quelquefois un grand service aux hommes, et c'est lorsqu'elle se montre à eux à découvert, et qu'elle leur fait connaître à fond son caractère et sa conduite. Vous ne comprenez peut-être pas encore ce que je veux dire; c'est en effet quelque chose de si singulier, que j'ai de la peine à l'exprimer comme je le désire. Je pense que la mauvaise fortune est plus avantageuse aux hommes que la prospérité. En effet, celle-ci les abuse continuellement sous l'apparence séductrice d'une fausse félicité; celle-là leur découvre la vérité lorsque, par ses changemens continuels, elle leur montre son inconstance naturelle : celle-ci les abuse; celle-là les détrompe : celle-ci captive leurs cœurs par les charmes des faux biens de ce monde; celle-là leur rend la liberté, en leur en faisant connaître la fragilité et le néant. Aussi, l'une est toujours enflée d'orgueil, dissipatrice, insensée; elle ne se connaît pas elle-même : l'autre, au contraire, est toujours sobre, retenue, et l'adversité qu'elle éprouve la rend plus éclairée et plus prudente : enfin, la prospérité corrompt les gens de bien même et les entraîne au mal; la mauvaise fortune, au contraire, les arrache à la corruption, et les force de se tourner du côté du vrai bien. Et ne regardez-vous pas comme quelque chose de bien précieux l'avantage que vous a procuré cette fortune lamentable que vous éprouvez, en vous faisant connaître à fond le cœur de vos amis? Vous avez, par son moyen, reconnu ceux qui méritent ce nom d'avec ceux qui n'avaient que le masque de l'amitié. Les amis de la fortune vous ont abandonné, les vôtres vous sont restés

fidèles. A quel prix n'auriez-vous pas acheté cette connaissance dans le temps de votre prétendue félicité? Ne vous plaignez donc plus d'avoir perdu de vaines richesses; vous avez trouvé le plus grand des trésors, de vrais amis.

V. « Amitié! amour! principes de toute union, c'est vous qui faites la stabilité de l'univers. Si, chaque jour, le soleil sur son char nous ramène la lumière, s'il prête à la lune sa splendeur pendant la nuit, si les flots impétueux de la mer trouvent des bornes que leur fureur est forcée de respecter, c'est l'amour tout-puissant qui a établi ce bel ordre. Il règne sur la terre, dans la mer et dans les cieux. S'il en abandonnait un seul moment la conduite, cette harmonie ravissante se changerait en une guerre universelle; ce monde, dont tous les mouvemens sont si sagement et si invariablement réglés, trouverait sa destruction dans les élémens mêmes qui le composent. C'est lui qui unit les peuples entre eux par les liens sacrés de la société; il unit les cœurs des époux par des liens plus tendres encore, ceux d'un chaste mariage. O que les hommes seraient heureux si cet amour régnait toujours dans les âmes comme il règne dans les cieux! »

LIVRE III.

Pr. Enchanté de ce que la Philosophie venait de me dire, je restai long-temps dans une espèce de ravissement; je n'en sortis que pour m'écrier: « O puissante consolatrice des cœurs affligés! la douceur de vos accens et l'excellence de vos maximes ont fait tant d'impression sur mon âme, que je me crois maintenant à l'épreuve de tous les coups de la fortune. Non-seulement je ne crains plus ces remèdes violens dont vous m'avez parlé, mais je vous prie avec instance de me les administrer sans délai. »—« J'ai bien senti, me répondit-elle, que mes discours ont pénétré dans ton cœur; j'ai attendu patiemment ces bonnes dispositions, ou plutôt je les ai produites en toi. Ce qui me reste à dire, semblable à certains remèdes, a quelque amertume d'abord, mais rien n'est plus agréable ensuite. Tu me parais extrêmement avide, mais ton ardeur serait encore mille fois plus violente si tu savais où je veux te conduire. C'est à la félicité, félicité dont tu as bien quelque légère idée; mais trop occupé de ce qui n'en est que l'apparence, tu ne peux encore la contempler en elle-même. »—« Hâtez-vous donc, lui dis-je, de me la faire connaître telle qu'elle est. »—« Je l'entreprends volontiers, ajouta-t-elle, mais je veux auparavant essayer de te peindre l'espèce de béatitude qui t'est connue, afin qu'envisageant ensuite son contraire, tu reconnaisses enfin la vraie félicité.

V. « Quiconque veut semer pour recueillir, commence à défricher son champ, et à en arracher les épines et les mauvaises herbes, afin que la terre, débarrassée de ces productions inutiles, puisse fournir plus d'alimens aux précieux dons de Cérès. Si notre palais est affecté par quelque chose d'un goût désagréable, le miel que nous mangeons ensuite nous paraîtra infiniment plus doux et plus délicieux. La sérénité des cieux a des charmes plus puissans après un violent orage. La clarté du jour n'est jamais plus agréable qu'au moment où l'aurore dissipe les épaisses ténèbres d'une sombre nuit. Ainsi, commence par t'arracher aux illusions des biens faux et trompeurs, et le vrai bonheur pénètrera plus facilement dans ton âme. »

Pr. Alors les yeux fixés, recueillie en elle-même, et comme retirée dans le sanctuaire le plus intime de son âme, elle commença ainsi son discours. « Tous les hommes que tant de soins agitent, que tant de passions tourmentent, tendent par mille chemins différens au même but, au bonheur. Or, le vrai bonheur est celui qui satisfait si pleinement le cœur qui le possède, qu'il ne lui reste plus rien à désirer. Ce souverain bien doit donc renfermer en soi tous les autres biens, car il ne serait pas le bien suprême s'il laissait désirer quelque chose hors de lui. La béatitude est donc un état parfait, par la réunion de tous les biens. C'est à cet état heureux que tous les hommes tendent par des routes différentes; car tout homme a un désir inné du vrai bien; mais par une erreur funeste, la plupart se laissent séduire par des biens faux et trompeurs. Les uns, croyant que le bien suprême consiste à ne manquer de rien, travaillent nuit et jour à accumuler des richesses; les autres, pensant qu'il consiste dans les honneurs, ne s'occupent que du soin d'y parvenir, afin de s'attirer les hommages de leurs

ıyens. Ceux-ci le mettent dans la souve- ıuissance, et veulent en conséquence ou sur les hommes, ou partager le pouvoir x qui portent la couronne. Ceux-là s'ima- que la gloire est le plus grand de tous ıs, et toute leur ambition est de se rendre s par les armes ou par les sciences. Il en ıtres qui font consister la félicité dans la t qui ne croient heureux que ceux qui dans les plaisirs. Il en est même qui ne :hent quelques-uns de ces moyens que ;e procurer les autres : tels sont ceux qui irent les richesses que pour en acheter la ıce et les plaisirs; et ceux qui n'ambition- pouvoir souverain que pour être en état ser des richesses et de se faire un grand 'oilà donc ce qui partage toutes les affec- les hommes : l'illustration, l'autorité et e publique, qui semblent être des sources bles de gloire, une famille et des enfans, mblent être une source assurée de joie et ıheur. Je ne parle point de l'amitié, elle ıeut-être point du ressort de la fortune; reconnaît que l'empire de la vertu. Pour : reste, on ne le cherche que pour s'as- ıne puissance plus absolue, ou des plaisirs ›ondans. Les avantages du corps se rap- t visiblement aux biens dont je viens de ; car une constitution forte, une taille geuse, donnent une espèce de supério- a beauté donne de la réputation, et la ıst la source des plaisirs. On ne recherche t cela que la béatitude, car il est certain que chacun désire avec le plus d'ardeur, ; qui lui paraît être le souverain bien. Or, 'avons dit, le souverain bien et la vraie fé- sont une même chose; chacun regarde l'objet de ses désirs comme le vrai bon- Ainsi, pour faire le tableau de la félicité de ıde, il ne faut que réunir les richesses, les és, la puissance, la gloire et les plaisirs. :e, qui ne considérait que ces objets, fai- ı conséquence consister le vrai bien dans le volupté qu'ils produisent tous, plus ou , parce que chacun d'eux affecte plus ou l'âme, mais toujours agréablement. Reve- ıx différens penchans des hommes : tous ıent le souverain bien; mais leurs yeux obscurcis par les affections humaines, ils ent souvent dans la route qui y conduit. Tel dans le fort de son ivresse, un homme acca- blé par le vin, s'égare à la porte de sa maison. Quoi donc! a-t-on tort de faire tout ce qu'on peut pour ne manquer de rien? Non, sans doute, puisque rien ne contribue plus au bon- heur que cette aisance désirable par laquelle l'homme se suffit à lui-même et n'a pas besoin d'autrui. A-t-on tort aussi de penser que le bien suprême est souverainement digne de nos hom- mages? Encore moins; car ce qui fait l'objet des désirs de tous les hommes ne peut être que quelque chose de fort respectable. La puissance ne doit-elle pas aussi être mise au rang des vrais biens? peut-il y avoir rien de parfait sans elle? la gloire n'a-t-elle pas aussi son prix? ce qui est souverainement excellent peut-il ne pas être in- finiment glorieux? Je ne parle point des plaisirs, mais la béatitude ne peut certainement être ac- compagnée de tristesse. La béatitude est l'objet de tous les désirs, et l'on ne désire jamais que ce qui fait plaisir. Les hommes ne recherchent donc les dignités, la puissance, la gloire, la volupté, que parce qu'ils pensent par ces choses se procurer l'aisance de la vie, des hommages flatteurs, une réputation éclatante et une satis- faction parfaite. C'est donc au vrai bien que les hommes tendent par tant de routes différentes, et telle est la force invincible de leur nature, que, quoiqu'ils soient si peu d'accord sur les moyens, ils ne se proposent pourtant tous qu'une seule et même fin.

V. « Admirons la puissance de la nature : elle gouverne le monde en souveraine; elle le conserve par les sages lois qu'elle y a établies; elle unit par des liens indissolubles tous les êtres qui le composent. Malgré tous les changemens qu'ils éprouvent, son instinct est toujours le même en eux. Tirez un lion des déserts de l'Afrique, et apprivoisez-le; qu'enchaîné il vous suive, il vous craigne, et reçoive familièrement de vous sa nourriture ordinaire; si le hasard lui fait goûter une fois le sang, sa première férocité reprenant le dessus, il fera tout trembler par ses rugissemens; il brisera sa chaîne, et son propre maître sera peut-être la première victime de sa fureur. Mettez en cage un oiseau accoutumé à voltiger en chantant d'arbre en arbre; faites votre plaisir de lui fournir abondamment la nourriture la plus agréable; si en sautant dans sa prison il aperçoit de loin l'ombre des forêts,

il méprisera la nourriture que vous lui présenterez, il la foulera dédaigneusement aux pieds, il tombera dans une mélancolie profonde : dans son ramage plaintif, il ne chantera que les forêts; il soupirera sans cesse, et ne soupirera que pour elles. Pliez un arbrisseau, sa cime obéissante s'incline au gré de votre main; cessez de le retenir, il reprend son premier état, et se redresse avec élan. Le soleil chaque soir tombe dans les mers de l'Hespérie; mais, par une route secrète, le lendemain il se retrouve sur son char aux portes de l'Orient. Ainsi tout en ce monde revient à son premier état. L'ordre constant de l'univers est que chaque chose se renouvelle au moment qu'elle semble finir, et tout y roule ainsi dans un cercle éternel.

Pr. « Les animaux eux-mêmes ont aussi quelque idée, quoique très imparfaite, de leur premier principe et de la béatitude qui est leur fin. Leur instinct les fait tendre au vrai bien, et mille erreurs les en éloignent, comme elles en éloignent les hommes. Les hommes, en effet, parviennent-ils jamais à la béatitude par les moyens qu'ils croient propres à les y conduire? Si les richesses, les honneurs et les autres choses de ce genre peuvent procurer à un homme tout ce qu'il peut désirer, j'avouerai que leur possession peut faire des heureux. Mais si elles ne peuvent tenir ce qu'elles promettent; si en les possédant on manque encore de bien des choses, il faut convenir qu'elle n'est qu'une ombre trompeuse de la félicité. Or c'est toi-même que j'interroge, toi qui regorgeais de richesses il y a peu de temps. Dans ta plus grande abondance, n'as-tu jamais ressenti de trouble en ton âme? étais-tu à l'épreuve de ces émotions que cause une injure reçue? » — « Non, je l'avoue; je n'ai jamais eu l'esprit assez tranquille pour être libre de toute inquiétude. » — « Cela venait sans doute de ce qu'il te manquait des choses que tu souhaitais, ou que tu en éprouvais d'autres dont tu aurais souhaité d'être délivré. » — « Cela est vrai, j'en conviens. » — « Puisque tu souhaitais, il te manquait donc quelque chose? » — « J'en conviens encore. » — « Conviens aussi que celui qui manque de ce qu'il désire, ne peut nullement se suffire à lui-même? » — « Il faut bien que j'en convienne. » — « Et cette insuffisance, tu l'éprouvais au milieu de la plus grande abondance? » — « Cela est vrai, je ne peux le désavouer. » — « Tu dois donc en conclure que les richesses ne suffisent point à l'homme, puisqu'elles ne peuvent ni satisfaire ses désirs, ni même ses besoins, et c'est pourtant ce qu'elles semblaient lui promettre. Il faut encore soigneusement considérer que les richesses n'ont rien par elles-mêmes qui puisse les garantir de la main des voleurs; tu n'en peux pas disconvenir, puisque tous les jours le plus fort en dépouille le plus faible. Le barreau, en effet, ne retentit que des clameurs de ceux qui se plaignent qu'on les a dépouillés de leurs biens ou par fraude ou par violence. Chacun a donc besoin d'un secours étranger pour défendre ses richesses contre les attaques de ceux qui les convoitent. Voilà donc un effet bien contraire à l'idée qu'on se forme des richesses. On s'imagine qu'elles rendent l'homme indépendant et se suffisant à lui-même; et au contraire, elles le mettent dans la nécessité d'implorer le secours d'autrui. Richesses impuissantes, peuvent-elles empêcher que l'homme ne soit tourmenté par la faim et par la soif? Les glaces de l'hiver respectent-elles l'opulence? Non, me diras-tu; mais l'homme opulent trouve dans ses richesses de quoi fournir abondamment à tous ses besoins. Dis plutôt qu'il y trouve de quoi les soulager; mais l'en délivrent-elles absolument? D'ailleurs l'opulence, quelle qu'elle soit, désire toujours avec avidité. Il lui manque donc toujours quelque chose. Un rien suffit à la nature : rien ne suffit à la cupidité. Si donc les richesses, loin de délivrer l'homme de l'indigence, ne font qu'enflammer ses désirs sans satisfaire ses besoins, pouvons-nous penser qu'elles suffisent à son bonheur?

V. « Qu'il en accumule à son gré; que telles qu'un torrent elles coulent sans cesse dans ses trésors; qu'il y réunisse toutes les pierres précieuses que renferment les riches bords de la mer Rouge; que les plus vastes campagnes soient couvertes de ses nombreux troupeaux, et ne soient cultivées que pour lui; tant qu'il vivra, il n'en sera pas moins en proie aux soucis dévorans; et quand il mourra, ses richesses infidèles l'abandonneront pour toujours : elles ne le suivront point au tombeau.

Pr « Mais les dignités, me dira-t-on, ont quelque chose de plus grand; elles attirent à ceux qui en sont revêtus la vénération et les hommages des peuples. Faibles moyens encore pour rendre l'homme heureux! Changent-elles son cœur ces

i vantées? le purgent-elles des vices
introduisent-elles les vertus qu'il n'a
de rendre meilleurs ceux qui les pos-
les ne font que mettre leurs mauvaises
ıns un plus grand jour. Aussi sommes-
trés de la plus grande indignation de
les sont presque toujours le partage
ıes les plus méchans. C'est ce qui porta
faire de Nonius, tout sénateur qu'il
iillerie la plus piquante. Les dignités
; le vrai, l'opprobre des méchans. S'ils
ıchés dans la foule des particuliers,
nité serait moins connue. Toi-même,
éril qui te menaçât, tu n'as pu te ré-
avoir Décoratus pour collègue dans la
ıre, parce que tu le regardais comme
n plein de scélératesse, et comme un
lateur. Qui peut en effet se figurer que
urs puissent rendre dignes de nos
s ceux que nous regardons comme
des honneurs? Au contraire, si nous
ı sage, nous ne pouvons nous empê-
regarder comme digne de notre res-
: la faveur que lui fait la sagesse en
biter avec lui; car la vertu porte tou-
: elle un caractère de grandeur et de
ı'elle communique d'abord à ceux qui
nt. Puisque donc les dignités ne peu-
ːr le même effet, il est évident qu'elles
ıt, comme la vertu, ce caractère intrin-
ıoblesse et de grandeur. Au contraire,
qu'il faut attentivement considérer,
és du siècle rendent les méchans plus
es encore; puisque, loin de leur at-
ːspect des peuples, elles semblent ne
si haut que pour leur attirer plus
ıs de leur honte et de leur indignité.
ːs honneurs leur font cette espèce
, ils le lui rendent amplement, en les
de leurs vices, et en les faisant mépri-
ııme eux. Pour mieux connaître encore
ıntômes de grandeur ne peuvent pro-
ːux qui les possèdent une vraie véné-
lacez au milieu des nations barbares
e qui ait été plusieurs fois décoré du
ces nations en concevront-elles pour
e respect? Cependant, si l'effet naturel
ités était d'attirer la vénération, cet
it uniforme partout, comme l'est celui
ıi fait sentir sa chaleur en quelque endroit qu'il soit. Mais comme cette idée de grandeur ne consiste que dans la fausse opinion de certains peuples, elle s'évanouit et disparaît chez d'autres. Mais n'en cherchons point d'exemples hors de ton propre pays : les dignités qui y ont pris naissance y sont-elles éternelles? Qu'est-ce aujourd'hui que la préfecture du prétoire? Autrefois c'était une dignité distinguée; c'est maintenant une charge odieuse que chacun fuit. Celui qui exerçait autrefois la police sur les vivres était extrêmement considéré, aujourd'hui cette charge n'est rien. D'où viennent ces changemens? De l'opinion. Elle donne et ôte à son gré l'éclat et la considération à ces magistratures qui, n'ayant par elle-même aucune grandeur réelle, ne sont que ce qu'il lui plaît. Si donc les dignités ne peuvent rendre respectables ceux qui les possèdent, si elles s'avilissent entre les mains des pervers, si le temps flétrit leur éclat, enfin si l'opinion peut les dépouiller en un instant de toute leur gloire, quelle gloire peuvent-elles communiquer, puisqu'elles n'en ont aucune qui leur soit propre?

V. « La pourpre et le luxe du cruel Néron ne le garantirent pas de la haine de l'univers, cet insensé qui déshonora le sénat par les méprisables magistrats que sa méchanceté y introduisit. Et qui pourra penser que de telles dignités puissent rendre heureux, puisque le plus malheureux et le plus infâme des hommes en était l'arbitre et le dispensateur?

Pr. « Le trône et la faveur de ceux qui y sont assis sont du moins des sources assurées de puissance et de bonheur? J'en conviendrais peut-être si leur félicité était constante. Mais combien les annales du monde nous font-elles voir de monarques tombés du faîte des grandeurs dans un abîme de misères! O la belle puissance que celle qui ne peut pas se conserver elle-même! Si la souveraineté était la source du bonheur, moins elle aurait d'étendue, moins elle rendrait l'homme heureux. Or, quelque vaste que soit un empire, ses sujets ne sont encore qu'une bien petite partie de l'univers. Si donc le bonheur d'un monarque a les mêmes bornes que sa puissance, il faut que le malheur commence pour lui où finit son pouvoir, et conséquemment son malheur a bien plus d'étendue que sa prétendue félicité. Cette vérité était bien connue de ce tyran fameux qui, pour faire comprendre les dan-

gers auxquels il était exposé, les représentait sous l'emblème d'un glaive suspendu par un fil au-dessus de sa tête. O la faible puissance que celle qui ne peut se garantir des agitations de l'inquiétude et de la crainte! Ces hommes puissans cherchent la tranquillité, et ils ne peuvent se la procurer. Qu'ils nous vantent après cela leur prétendu pouvoir! Peut-on donner le titre de puissant à celui qui ne peut pas faire ce qu'il veut, à celui qui est contraint de se faire environner d'une garde nombreuse, qui craint plus ses sujets qu'il ne s'en fait craindre, et dont la puissance dépend entièrement de ceux qui le servent? Que dirai-je après cela des favoris des rois? Toujours compagnons de l'infortune de leurs maîtres, ils sont toujours les victimes de leurs caprices. Néron ne laissa à Sénèque, son précepteur et son favori, que le triste choix du genre de sa mort. Antonin fit périr par le glaive de ses soldats, Papinien, qui avait eu longtemps le premier rang dans sa cour. Ils périrent l'un et l'autre au moment où ils renonçaient à toute leur puissance. Sénèque même, pour prix des immenses richesses qu'il s'offrait d'abandonner à Néron, ne demandait que la liberté de s'ensevelir dans une profonde solitude; mais tout leur fut inutile, et ils furent tous les deux entraînés par le poids de leur malheureuse destinée. Et qu'est-ce donc que cette puissance qui est si dangereuse pour celui qui la possède, et si fatale à ceux mêmes qui cherchent à s'en débarrasser? Il n'y a de vrais amis que ceux que la vertu nous attache: ne comptons donc point sur ceux que la fortune nous fait. Infidèles comme elle, non-seulement ils nous abandonnent dans l'adversité, mais ils deviennent même nos ennemis; ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils auront vécu avec nous dans une plus grande intimité.

V. « Que celui qui veut être véritablement puissant, commence par régner sur lui-même; qu'il dompte sa colère, et ne soit point le vil esclave de ses passions. En effet, quand il étendrait son empire d'une extrémité de la terre à l'autre, pourrait-il se vanter d'être véritablement puissant, tant qu'il ne pourra pas chasser de son cœur les soucis dévorans?

Pr. « Parlons maintenant de la gloire. Oh! que souvent elle est trompeuse et honteuse même! et qu'un poète tragique a eu bien raison de s'écrier : O gloire! par ton pouvoir magique, tu fais honorer des hommes bien méprisables par eux-mêmes! Combien, en effet, ne sont illustres que dans la fausse opinion et par les injustes éloges du vulgaire! Eloges honteux! la raison les désavoue, et force ceux qui en sont l'indigne objet à rougir de leur propre gloire. Mais je veux que cette gloire soit fondée sur quelques mérites, qu'ajoute-t-elle au bonheur du sage qui ne le mesure pas sur la vaine opinion du vulgaire, mais sur le témoigage irréprochable de sa conscience? D'ailleurs, s'il est beau d'étendre au loin sa réputation, il est donc honteux de n'y avoir pas réussi : or, je l'ai déjà dit, il n'est pas possible que le nom d'un même homme soit en vénération à tous les peuples. Si c'est donc une gloire pour lui d'être connu en quelques climats, c'est aussi pour lui une espèce de honte d'être inconnu dans tous les autres. Quel cas enfin doit-on faire de l'estime du vulgaire? Elle n'est jamais l'effet d'un jugement réfléchi, et elle ne peut conséquemment être d'aucune durée. Que dirai-je de la noblesse? Ce n'est qu'une brillante chimère, dont l'éclat nous est absolument étranger, puisque nous ne le devons pas à notre propre mérite, mais à celui de nos ancêtres. Leur renommée n'est que pour eux; la véritable illustration ne vient point ainsi du dehors. Je vois pourtant un avantage dans la noblesse héréditaire, c'est d'imposer à ceux qui s'en glorifient l'indispensable nécessité de ne point dégénérer de la vertu de leurs aïeux.

V. « Au reste, tous les hommes naissent également nobles, puisqu'ils ont tous le même père, premier principe de toutes choses. C'est lui qui a donné au soleil et à la lune la lumière différente dont ils brillent. Il a placé les hommes sur la terre, et les astres dans le ciel. Il a renfermé dans des corps mortels des âmes émanées du céleste séjour. Ainsi tous les hommes ont une origine illustre. Ne vantez plus votre naissance et vos aïeux; remontez à votre premier principe, vous connaîtrez l'excellence de votre être, et vous verrez que le vice seul peut dégrader l'homme de la noblesse de son premier état.

Pr. « Que dirai-je maintenant des voluptés corporelles? On ne les désire jamais sans inquiétude; on ne s'y livre jamais sans repentir. Les maladies et les douleurs les plus cruelles en sont toujours le fruit funeste; et quiconque voudra réfléchir,

ndra qu'elles ont toujours la fin la plus Si ces voluptés grossières faisaient la féli- : l'homme, elles feraient également celle utes, dont l'instinct tend tout entier au tement de leurs appétits sensuels. Il sem- urtant que les agrémens et la fécon- 'une épouse procurent à l'homme une ction honnête et raisonnable. Cependant l'un a dit avec vérité, que la nature en nt des enfans aux pères, leur prépare it des bourreaux. Tu sais mieux que per- ce qu'il en faut penser. L'expérience et at présent t'en ont assez instruit. Pour e ne peux qu'applaudir à cette pensée pide : « N'avoir point d'enfans est un mal- ieureux. »

La volupté, comme l'abeille, porte avec elle guillon. A peine a-t-elle donné quelques s de miel, la perfide s'envole et laisse un dont la blessure se fait sentir long-temps.

« Il est certain que toutes ces choses dont je le parler ne sont que des routes égarées, e conduisent jamais à la félicité qu'elles ttent. D'ailleurs, quelles peines, quels ras n'entraînent-elles pas toujours avec Car enfin, mortels aveugles, que désirez- Les richesses? Mais vous ne les pouvez ler qu'en en dépouillant ceux qui les pos- : maintenant. Les dignités? Mais vous obligé de faire le personnage de suppliant s de ceux qui les dispensent. Vous qui ne iez qu'à vous élever au-dessus des autres, erez contraint de vous abaisser honteu- t devant eux. Voulez-vous acquérir une e puissance? vous serez sans cesse exposé e embûches, à mille dangers. Recherchez- a gloire? en courant après elle, vous per- otre repos et votre liberté. Une vie volup- : serait-elle l'objet de vos désirs? Eh! qui être assez insensé pour devenir volontai- it le vil esclave de son corps? Que ceux enorgueillissent des qualités de ce corps sable, se fondent sur bien peu de chose! me le plus accompli ne le cède-t-il pas léphans en grandeur, aux taureaux en aux tigres en vitesse? Contemplez la vaste ie, la solidité et les rapides mouvemens eux, et vous mépriserez tous ces vils ob- indignes de votre admiration. Et qu'est-ce tout que la beauté du corps? Moins bril- lante que celle des fleurs, elle se flétrit plus vite qu'elles. Ah! si les hommes, s'écriait Aristote, avaient les yeux assez perçans pour pénétrer le fond des choses, que cet Alcibiade, qui leur paraît si beau au dehors, leur paraîtrait intérieurement hideux! Si donc on fait quelque cas de votre beauté, ce n'est pas à l'excellence de votre nature que vous en êtes redevable, mais à la faiblesse des yeux qui vous regardent. Et pour comprendre enfin combien on a tort de tant estimer les qualités du corps, il suffit de considérer que pour détruire cette prétendue merveille, il ne faut qu'une fièvre de trois jours. Concluons de tout cela que toutes ces choses qui ne peuvent nous procurer ni tous les biens qu'elles nous promettent, ni tous ceux que nous pouvons désirer, ne sont point les routes sûres par lesquelles les hommes peuvent parvenir à la félicité.

V. « Mortels infortunés! dans quels égaremens tombe votre ignorance! Vous en savez assez, je l'avoue, pour ne point aller chercher l'or sur les arbres de vos forêts, ni les perles sur les pampres de vos vignes; vous n'êtes point assez stupides pour tendre sur les montagnes l'hameçon perfide que vous préparez aux poissons; ce n'est point sur les bancs de sable de la mer d'Étrurie que vous chassez les chevreuils timides : vous savez dans quels antres profonds la mer recèle les perles éclatantes et la pourpre vermeille; vous savez sur quelles côtes se pêche chaque espèce de poisson; vous savez tant de choses, et le ciel a permis que vous ignoriez où réside le vrai bien! Aveugles que vous êtes, vous cherchez sur la terre ce qui est au-dessus des cieux! Ames grossières! puissiez-vous courir en forcenés après les honneurs et les richesses, les acquérir ces faux biens avec des peines incroyables, et détrompés enfin, venir rendre hommage au bien suprême! C'est tout le mal que je vous souhaite.

Pr. « Je crois t'avoir suffisamment montré ce que c'est que le faux bonheur. Si tu t'en crois assez instruit, il ne me reste plus qu'à te faire connaître le véritable. » — « Je vois clairement, lui répondis-je, que ni les richesses ne peuvent faire que l'homme se suffise à lui-même, ni les couronnes le rendre véritablement puissant, ni les dignités véritablement respectable, ni la gloire véritablement illustre, ni les voluptés lui procurer une satisfaction parfaite. » — « Rien n'est plus

vrai, mon cher élève; mais en sais-tu la raison?» —«Je l'entrevois, lui dis-je; mais je vous supplie de m'en instruire pleinement.»—«Cela vient, me dit-elle, de ce que l'homme divise ce qui est indivisible, et substitue le faux à la place du vrai, et ce qui n'est qu'imperfection à ce qui est souverainement parfait. Tu ne peux disconvenir que quiconque n'a besoin de rien ne soit assez puissant.»—«Non, sans doute.»—«Eh bien! se suffire à soi-même, et être véritablement puissant, est donc une seule et même chose. Avançons: ce qui a ces deux qualités réunies te paraît-il méprisable? n'est-il pas digne au contraire de la vénération de tout le monde? Ajoutons donc cette qualité aux deux autres, et des trois ne faisons qu'un seul et même tout. Te paraîtra-t-il suffisamment illustre? Ne conviendras-tu pas que ce qui se suffit à soi-même, ce qui est souverainement puissant et digne d'un souverain respect, n'a pas besoin d'emprunter une splendeur étrangère?» —«J'en conviens, sans doute.»—«Ces quatre qualités réunies ne sont-elles pas la source d'une joie parfaite?»—«J'en conviens encore; car je ne vois pas que celui qui jouirait de tous ces avantages, pût jamais avoir aucun sujet de tristesse.» Ces cinq choses donc : n'avoir besoin de rien, être véritablement puissant, respectable, illustre et heureux, ne diffèrent que dans les expressions; car, dans le fond, ce n'est qu'une seule et même chose. Le malheur des hommes vient donc de ce qu'ils divisent ce qui est essentiellement indivisible; ils courent seulement après une portion de cette unité qui n'a point de parties; et ainsi ils ne parviennent ni à se procurer le tout, puisqu'ils ne le recherchent pas; ni la portion qu'ils convoitent, puisqu'elle n'existe point séparément du tout. Développons cette pensée. Celui qui ne court qu'après les richesses, qui n'aspire qu'à se délivrer de l'indigence, ne s'embarrasse point d'être puissant et de dominer; il lui importe peu d'être dan un état vil et obscur; il renonce même aux plus innocens plaisirs, pour ne veiller qu'à la conservation de son argent. Il n'est donc pas suffisamment heureux, puisqu'il est sans pouvoir, sans joie et sans gloire. Celui au contraire qui ne cherche qu'à dominer, prodigue ses richesses et méprise les plaisirs. L'honneur et la gloire, destitués du pouvoir suprême, n'ont pour lui aucun appas; et dès lors, de combien de choses est-il dépourvu! Il manque quelquefois des plaisirs nécessaires; souvent il est en proie à mille inquiétudes dont il ne peut se garantir. Il n'est donc plus véritablement puissant, comme il cherchait à l'être. On doit raisonner de même des dignités, de la gloire et des voluptés; car comme elles sont indivisibles, on ne peut les posséder l'une sans l'autre dans un degré parfait. Quiconque les recherche séparément ne peut s'en procurer aucune, comme il le désirerait. Que s'il les recherche toutes, il tend sans doute à la béatitude; mais la trouvera-t-il dans toutes ces choses, qui, comme nous l'avons démontré, sont incapables de donner ce qu'elles promettent? Ce n'est donc pas par ces moyens insuffisans et trompeurs qu'il faut chercher la vraie félicité.» — «Il faut en convenir, lui dis-je; c'est une vérité incontestable.»—«Te voilà donc instruit, mon cher élève; tu connais maintenant le faux bonheur, et ce qui y conduit. Tourne à présent tes yeux du côté opposé, tu y trouveras ce bonheur véritable que je t'ai promis.»—«Il faudrait être aveugle pour le méconnaître. Vous me l'avez montré en me faisant le portrait de son contraire. Car, si je ne me trompe, celui qui est parvenu à la vraie félicité se suffit à soi-même, est tout à la fois souverainement puissant et respectable, et jouissant de la plus grande gloire et de la satisfaction la plus parfaite. Puisque donc toutes ces choses sont inséparables, ce qui peut nous procurer la jouissance parfaite d'une d'entre elles, nous procure infailliblement le bonheur véritable.»—«O mon cher élève! te voilà parfaitement heureux, si à ces vérités tu ajoutes encore...» — «Eh quoi? dis-je.»—«Attends un moment, et réponds-moi. Penses-tu qu'aucune des choses périssables que renferme ce bas-monde, puisse nous procurer cette vraie félicité?» — «Non, certainement: vous m'en avez pleinement convaincu.» — «Ces apparences du vrai bien ne donnent donc à l'homme qu'une ombre de bonheur, et ne peuvent lui procurer cette béatitude parfaite que nous cherchons?» — «Non, sans doute.» — «Puisque tu sais distinguer la vraie béatitude d'avec son fantôme, il ne te reste plus qu'à savoir où réside cette félicité suprême.»—«Et c'est, m'écriai-je, ce que je désire avec la plus grande ardeur; ce que j'attends avec la plus vive impatience.»—«Me voilà disposée à te satisfaire. Mais si, comme le dit Platon

n *Timée*, on doit, dans les moindres implorer le secours divin, que penses-tu s devions faire pour obtenir la grâce de dans sa source le bien suprême?» — levons, lui dis-je, invoquer le Tout-Puisnteur de toutes choses; c'est un devoir nsable; qui ne s'en acquitte pas, ne peut reprendre avec succès.» — «Tu as raison, ondit-elle;» et élevant sa voix, elle comette invocation :

tre infini, créateur du ciel et de la terre, sagesse éternelle gouverne l'univers decommencement des siècles; vous qui, repos immuable, donnez le mouvement la nature, rien ne vous a porté à créer l ouvrage que votre bonté seule. Pour r, vous n'avez eu d'autre modèle que adorables. Source de toute beauté, les le ce monde ne sont qu'une faible image s; quoique parfait dans son tout, pour uvrage immense fût aussi parfait dans de ses parties, votre sagesse toute a su concilier, dans les élémens, les les plus opposées entre elles. C'est par que le froid s'accorde avec le feu, et avec son contraire; c'est par ses lois lgré sa légèreté, ce feu subtil et rapide ore point dans les airs; et que, malgré s, la terre n'est point submergée par profond qui l'environne. C'est vous qui ndu dans l'univers cet esprit puissant me, et qui, sans sortir de lui-même, uer le mouvement dans toute la narégler les révolutions des cieux sur le ui s'en trouve dans les idées de l'intelnfinie. Vous avez également créé les les autres substances spirituelles d'un férieur. Vous les répandez sur la terre s cieux, et elles y restent attachées au vous leur avez destiné, jusqu'à ce que, oi pleine de bonté, une flamme divine ne à vous qui êtes leur premier prinmon Dieu! ô mon Père! élevez nos âmes séjour auguste que vous habitez. Cones à la source du bien. Favorisez-nous lumière céleste qui seule peut vous dé-l nos yeux, et les rendre capables de templer. Dissipez l'obscurité qui vous e. Brillez de toute votre gloire. Nous s trouver qu'en vous la paix et le bonheur que nous cherchons; car vous êtes notre premier principe, notre dernière fin. notre guide, notre soutien. Vous êtes tout à la fois et le terme heureux auquel nous aspirons, et la voie qui y conduit.

Pr.« Puisque je t'ai appris à distinguer le bien parfait d'avec celui qui ne l'est pas, il faut maintenant te montrer en quoi réside ce bien suprême, cette souveraine félicité; et pour y parvenir, examinons d'abord si ce bien, tel que tu l'as défini il y a un moment, existe véritablement dans la nature : sans cela nous courons après un vain fantôme, en croyant chercher la vérité. Mais je crois qu'on ne peut nier qu'un tel bien existe, et qu'il est la source de tous les biens; car nous n'appelons une chose imparfaite que parce qu'il lui manque quelque chose de ce que contient ce qui est plus parfait. Si donc, dans quelque genre que ce soit, on reconnaît quelque imperfection, on doit conclure que, dans ce même genre, il y a quelque chose de parfait. Si l'on suppose en effet qu'il n'y a rien de parfait dans la nature, on ne pourra jamais comprendre comment ce qui est imparfait peut exister : car la nature n'a point commencé ses ouvrages par des choses imparfaites. D'abord elle a produit ce qui est parfait et accompli, et ensuite, comme lasse et épuisée par ses premières productions, elle a fait paraître quelque chose de moins parfait. Si donc on trouve dans les choses périssables de ce monde quelque ombre de félicité, on ne peut douter qu'il n'y ait un bien plus réel, capable de nous procurer une félicité plus solide et plus parfaite.» — «J'en conviens,» lui répondis-je. «Apprends donc maintenant, me répliqua-t-elle, où elle réside? Il ne faut qu'une étincelle de raison pour comprendre que Dieu, principe de toutes choses, est souverainement bon; et que puisqu'il est le meilleur de tous les êtres, le bien parfait ne réside et ne peut résider qu'en lui seul. Sans cela, il ne serait pas au-dessus de tous les autres êtres, puisqu'il y en aurait quelque autre de plus excellent, dans lequel résiderait le bien parfait, et dont, par conséquent, l'existence précèderait la sienne; car il est évident que les êtres les plus parfaits ont précédé les autres. Ainsi, pour ne pas faire une progression qui aille à l'infini, il faut convenir que le Dieu suprême est la plénitude de tous biens et de toutes

perfections, et conséquemment qu'en lui réside la vraie béatitude. » — « O la grande, ô l'aimable vérité ! » m'écriai-je. « Mais, ajouta-t-elle, afin que tes sentimens soient aussi purs qu'invariables, comprends bien en quel sens j'ai dit que le souverain bien est en Dieu. Ne va pas te persuader que ce principe tout-puissant de toutes choses, ait reçu d'un autre principe ce bien parfait qui est en lui ; ni que ce Dieu en qui réside la vraie béatitude, et cette souveraine béatitude, soient d'une nature différente. Car si Dieu avait reçu ses perfections d'un autre principe, celui-ci serait sans doute plus excellent que Dieu même ; car celui qui donne est préférable à celui qui reçoit. Or nous faisons, avec raison, profession de croire que Dieu est le plus excellent de tous les êtres ; il ne peut donc tenir ce qui est en lui que de sa propre nature. Que s'il tient de sa propre nature ce bien parfait dans lequel consiste la félicité, mais que ce bien soit distingué de la nature divine, qui comprendra jamais d'où peut venir leur union ? Et ce qui achève de prouver que le bien parfait et Dieu ne sont point deux choses différentes, c'est qu'il est certain que ce qui est différent du souverain bien, ne peut être le souverain bien lui-même ; ce qu'il serait impie de dire ou de penser de Dieu, puisque, ainsi que je viens de le dire, il est, par sa nature, le plus excellent de tous les êtres. Car c'est une vérité constante, que rien ne peut être meilleur que son principe ; d'où je conclus que ce qui est le premier principe de toutes choses, est en même temps, par sa propre nature, le plus parfait de tous les biens, le bien suprême. Or, le bien suprême et la vraie félicité ne sont qu'une seule et même chose ; tu en conviens. Dieu est donc notre vraie, notre souveraine félicité. » — « Je ne peux, lui dis-je, contester la vérité de vos principes, ni les justes conséquences que vous en tirez. » — « Voici encore, ajouta-t-elle, un argument qui les confirme. Il ne peut y avoir deux souverains biens différens l'un de l'autre ; car s'ils sont différens, il est évident que l'un n'a pas ce qu'a l'autre. Aucun des deux ne sera donc parfait, puisqu'il manquera à chacun ce qui est propre à l'autre. Or, ce qui n'est pas parfait ne peut être souverainement bon ; il ne peut donc y avoir deux biens suprêmes différens l'un de l'autre. Ainsi, puisque, comme nous l'avons montré, Dieu est le souverain bien, et que la vraie félic[illegible] aussi le souverain bien, il s'ensuit que, l[illegible] cité suprême et la divinité sont une se[illegible] même chose. » — « On ne peut certaine[illegible] m'écriai-je, rien dire de plus vrai, d[illegible] juste, ni de plus digne de Dieu. » — « [illegible] m'arrête pas là, me dit-elle ; je veux, s[illegible] la méthode des géomètres, tirer des pr[illegible] tions que j'ai prouvées, cet excellent corol[illegible] Si les hommes ne sont heureux qu'en [illegible] nant à la béatitude, et que la béatitude [illegible] divinité même, ils ne sont donc heureux [illegible] parvenant à la divinité. Or, comme la j[illegible] fait les justes, et la sagesse les sages, la di[illegible] fait les dieux. Tous les hommes donc qui so[illegible] faitement heureux, sont autant de dieu[illegible] « Dieux, dis-je, par participation ; car il [illegible] qu'un seul Dieu par essence. » — « Mais q[illegible] beau que ce corollaire te paraisse, je [illegible] ajouter quelque chose de plus beau et d[illegible] excellent encore. Écoute : la béatitude par[illegible] renfermer tant de choses, ces choses sont [illegible] si j'ose m'exprimer ainsi, comme auta[illegible] membres nécessaires pour former le cor[illegible] tier de la béatitude, ou en est-il une qu[illegible] comme l'essence constitutive de la béat[illegible] et à laquelle les autres se rapportent c[illegible] autant de propriétés ? » — « Faites-moi [illegible] prendre cela, je vous prie. » — « La béat[illegible] ajouta-t-elle, n'est-elle pas un bien ? » — [illegible] sans doute, et même elle est le souverain [illegible] — « Mais, ajouta-t-elle, être parfaitement [illegible] sant à soi-même, souverainement puiss[illegible] jouir de la gloire la plus éclatante et de [illegible] tisfaction la plus entière, n'est-ce pas la [illegible] béatitude ? » — « Oui, sans doute ; et [illegible] concluez-vous ? » — « Toutes ces espè[illegible] biens sont-elles donc autant de parties de l[illegible] titude, ou se rapportent-elles au souverai[illegible] comme à leur principe ? » — « Je crois en[illegible] votre question, mais je désire ardemme[illegible] vous y répondiez vous-même. » — « Je [illegible] satisfaire et t'apprendre ce que tu doi[illegible] ser. Si toutes ces choses étaient des part[illegible] la béatitude, elles seraient différentes le[illegible] des autres ; car telle est la nature des p[illegible] que différentes entre elles, elles constitu[illegible] pendant un seul et même tout. Mais je t'[illegible] démontré que toutes ces choses ne diffèr[illegible] rien ; ne les regardons donc pas comme le[illegible]

ıstituantes de la béatitude. D'ailleurs, il tain que toutes se rapportent au bien en l ; car on ne les recherche que parce ; ont l'apparence du bien. Le bien est en ınique objet de nos désirs, et jamais nous ıs porterons à rechercher avec ardeur ce st pas, ou du moins ce qui ne nous paraît e un bien; et au contraire, nous sommes llement portés à ce qui se présente à nous apparence du bien, quand même ce n'en ɔas véritablement un. Le bien, encore une st donc l'unique objet des désirs de notre ar ce qui nous porte à désirer une chose, s réellement l'objet de nos désirs que la elle-même. Si quelqu'un, par exemple, ler à cheval pour sa santé, il désire cerent plus sa santé que le plaisir de monter ıl. Puisque donc nous ne désirons aucunes qu'à cause du bien que nous croyons r en elles, c'est moins vers ces choses que bien lui-même que tendent nos désirs. us avons établi pour principe que ce centous nos désirs aboutissent, est la béatila béatitude et le vrai bien sont donc ellement une seule et même chose, tu ne as en disconvenir. Or, je t'ai fait voir que t la béatitude sont aussi une même chose; st donc par essence le véritable, le souveen.

Approchez, venez ici, misérables esclaves upidité des choses de ce monde! vous y rez un repos durable, un port assuré, un nviolable ouvert à tous les malheureux. ɜs trésors que roulent avec eux le Tage et ıus, tous ceux que l'Inde renferme en son lans le climat brûlant où il coule sur un ɪarsemé d'émeraudes et de diamans; tous jets funestes de votre convoitise, mortels ės! toutes ces brillantes productions que ; nature a enfouies dans de profondes ca-, ne servent qu'à vous aveugler de plus en ɹa lumière des cieux, cette lumière qui en ɪrnement, qui les anime et les conduit; umière divine peut seule dissiper les ténèe votre âme. Sans son secours, vous coufailliblement à votre perte. Lumière aussi re que brillante, quiconque en est éclairé ılus frappé de l'éclat du jour : toute la eur du soleil s'éclipse et s'évanouit dele. »

Pr. « Cette lumière, lui dis-je, vous l'avez fait briller à mes yeux. Je conviens de tout ce que vous venez de dire, vous l'avez appuyé par les raisons les plus solides et les plus persuasives. » — « Mais n'estimerais-tu pas encore plus, reprit-elle, l'avantage de connaître la nature du vrai bien? » — « Je l'estimerais infiniment, puisque je parviendrais en même temps à connaître Dieu, qui est le souverain bien. » — « Je vais te satisfaire, ajouta-t-elle, en partant de ce que je viens dire, comme d'autant de principes incontestables. Je t'ai fait voir que ce que l'on ne peut trouver qu'en plusieurs choses, ne peut être le vrai bien, le bien parfait, puisque ces choses étant différentes entre elles, ce qui serait dans l'une manquerait nécessairement à l'autre, et qu'ainsi aucune ne pourrait procurer le vrai bien, qui, comme je te l'ai montré ensuite, ne peut se rencontrer que dans le seul être où se trouvent réunies l'indépendance absolue, la puissance suprême, la véritable gloire et la souveraine volupté, qui, séparées les unes des autres, ne seraient pas dignes de nos désirs, et qui ne sont le véritable bien que par leur réunion. Le bien suprême ne se trouve donc que dans la parfaite unité; ils ne sont l'un et l'autre qu'une même substance, puisqu'ils ont les mêmes effets. Considérons maintenant que les choses ne subsistent que par l'union, et que la désunion les fait périr. Dans les animaux, par exemple, tant que le principe qui les anime est uni au corps, l'animal existe; il vit : mais que cette union cesse, que ce principe de vie se sépare du corps, il périt; il n'est plus. Le corps de l'homme subsiste tant que les membres qui le composent sont réunis, mais si on les sépare, si on les désunit, s'ils cessent de former un seul et même tout, ce n'est plus qu'une masse informe. Si je parcours ainsi tous les êtres, je te ferai voir que l'union les fait subsister, et que la désunion les détruit. Or, il n'est point d'être qui, tant qu'il suivra l'instinct de sa nature, abandonne le soin de sa conservation, et cherche sa destruction et sa fin. Sans doute les animaux qui jouissent de la faculté de vouloir et de ne pas vouloir, ne renonceront point d'eux-mêmes à la vie; chacun d'eux travaille à sa conservation, et fuit la mort avec horreur. » — « Mais dois-je penser de même des arbres et des plantes? dois-je le penser des choses inanimées? » — « Sans doute, tu le dois.

Car pour parler d'abord des espèces végétatives, ne les vois-tu pas naître chacune dans les terrains qui leur sont les plus convenables et les plus propres à leur procurer la durée dont elles doivent jouir, selon leur nature. Les unes couvrent nos champs, les autres croissent sur les montagnes; celles-là prennent naissance dans le sol fangeux d'un marais; celles-ci s'attachent aux rochers; il en est même que produit abondamment un sable aride, et stérile pour tout le reste. Changez-les de terrain, elles périront incontinent. La nature leur a assigné, s'il est permis de parler ainsi, à chacune leur pays natal; tant qu'elles y restent, cette sage mère en prend soin, et les y conserve tout le temps que, selon les lois générales, elles doivent y demeurer. Pour leur fournir la subsistance, de profondes racines vont puiser dans les entrailles de la terre les sucs qui forment et nourrissent la moelle, le bois et l'écorce dont elles sont composées. Quelle attention de la nature! ce qu'elles ont de plus délicat, la moelle, par exemple, est toujours au centre, enveloppée de plusieurs couches d'un bois dur, qui lui-même est revêtu d'une écorce épaisse, espèce de cuirasse destinée à défendre le corps de la plante, des injures de l'air et des saisons. Peut-on voir sans admiration le soin que cette mère féconde a pris pour multiplier et conserver les espèces par des graines et des semences qui se développent par succession, les reproduisent sans cesse, et semblent leur assurer une espèce d'immortalité? Les choses mêmes qui nous paraissent inanimées n'ont elles pas aussi une espèce d'instinct pour ce qui leur est propre? Le feu, par sa légèreté, s'élève vers le ciel; la terre, par son poids, retombe toujours sur elle-même. Ainsi chaque élément a le mouvement et la région qui lui est propre; là il trouve le principe de sa subsistance, ailleurs il trouverait celui de sa destruction. Les corps durs, les pierres, par exemple, ont leurs parties fortement attachées les unes aux autres, comme pour résister à leur destruction. Les fluides au contraire, comme l'air et l'eau, cèdent facilement et se divisent au moindre effort; mais aussitôt leurs parties se réunissent sans laisser la moindre trace de leur division. Pour le feu, il n'en souffre aucune. En parlant du penchant qui nous porte à tout faire pour notre conservation, je n'entends point parler des mouvemens libres et volontaires de l'âme, mais des simples mouvemens naturels, tels que sont ceux qui nous font faire la digestion sans que nous nous en apercevions ou qui entretiennent en nous la respiration, pendant que nous dormons profondément. Ainsi les animaux ne désirent pas leur conservation par un désir libre et réfléchi, mais par le simple instinct de leur nature. De là vient que souvent, tandis que la nature en est saisie d'horreur, la volonté de l'homme reçoit la mort avec tranquillité, avec joie même; et souveraine maîtresse d'elle-même, elle renonce quelquefois au penchant invincible qui le porte à multiplier et à éterniser son espèce. Ainsi, par un instinct général, tout cherche à conserver son existence, et dans les idées de la Providence, cet instinct est le principe le plus efficace de la subsistance de tous les êtres créés. » — « Je vois à présent de la manière la plus claire ce qui tantôt me paraissait très incertain. » — « Tout cherche donc sa conservation, reprit-elle. Or tout ce qui cherche sa conservation, craint sur toutes choses la division de ses parties. En effet, si on détruit son unité, on détruit son être; ainsi tout tend à l'unité. Or, je t'ai montré que la parfaite unité et le vrai bien sont une même chose : tout tend donc au bien, et on peut le définir parfaitement, en disant : « Le bien est ce que tout désire. » — « Rien n'est plus vrai que ce que vous venez de dire; car, ou les choses n'ont aucune fin à laquelle elles tendent, et alors tout ira au hasard; ou il y a une fin dernière à laquelle tout se rapporte, et cette fin dernière ne peut être que le souverain bien. » — « Quelle joie pour moi, s'écria-t-elle! tu commences, mon cher élève, à comprendre la vérité; et ce qui t'y a conduit, c'est la connaissance de la fin de toutes choses. Or, comme c'est à cette fin que tout tend, et que le bien est aussi le but où tendent tous nos désirs, nous avons raison d'en conclure que le souverain bien est la fin de toutes choses.

V. « Si nous désirons sincèrement connaître la vérité, et que nous ne cherchions pas à nous faire illusion, rentrons en nous-mêmes, portons le flambeau jusqu'au fond de notre cœur, nous y trouverons le trésor que nous cherchons vainement au dehors de nous-mêmes. La vérité, que de sombres nuages dérobaient à nos yeux, nous paraîtra alors plus brillante que le soleil : car

:te masse terrestre qui enveloppe notre âme, :n peut éteindre entièrement la lumière. Nous rtons au dedans de nous-mêmes le germe de ıtes les vérités; l'étude et l'instruction ne :vent qu'à l'y faire éclore. Sans cela, comment urrions-nous répondre si promptement et si :n aux interrogations que l'on nous fait? La nière était en nous; et pour la ranimer, il fallait qu'une étincelle d'un feu étranger : et cela est ainsi, Platon a bien raison de dire, ıe ce que nous croyons apprendre, nous le vions déjà, et que toute la science consiste à ressouvenir de ce qu'on a oublié sans s'en ıercevoir. »

Pr.—« Platon a raison sans doute; car c'est déjà ıur la seconde fois que vous me rappelez toutes s choses J'en ai deux fois perdu la mémoire. La 'emière, quand mon âme a participé à la contaon de la masse terrestre qui lui sert de prison; la seconde, lorsque l'excès de ma douleur a ımme étouffé toutes ses facultés. »—« Eh bien! 'prit-elle, si tu réfléchis mûrement sur tous les 'incipes dont tu viens de convenir, tu te rap:lleras bientôt par quels ressorts la Providence ivine régit l'univers, ce que tu croyais n'avoir mais su. »—« Il est vrai que quoique je vous aie rous que j'étais sur cet article dans la plus pronde ignorance, j'entrevois en ce moment ce ue vous voulez m'en dire; je vous supplie néanıoins de bien vouloir m'en instruire à fond. »— Ne m'as-tu pas avoué, il y a un moment, que la ıgesse divine gouverne le monde? » — « Je l'ai voué, sans doute, et je le confesse encore : c'est ne vérité dont je ne me départirai jamais, et voici :s raisons qui me portent à le croire. Ce monde st composé de parties si différentes et si conraires, qu'elles n'auraient jamais pu former un ɔut si régulier, si un être souverainement puisant ne les avait réunies ensemble, et cette union 'aurait pas subsisté long-temps entre des choses ui tendent mutuellement à s'entre-détruire, si et être suprême n'avait pas conservé, par sa sa;esse, ce qu'il a formé par sa puissance. L'ordre nvariable qui règne dans toute la nature, ces nouvemens si réglés, qui se font toujours dans :s mêmes espaces de temps et de lieu, avec les nêmes influences et avec les mêmes effets, ne ıeuvent être que l'ouvrage d'un être infini, qui, mmuable, fait tout mouvoir; et ce principe créaeur et modérateur de toutes choses, quel qu'il soit, je le reconnais pour mon Dieu. » — « Tu penses si bien, me dit-elle, que je ne te crois pas fort éloigné de parvenir à la béatitude, et de revoir ta vraie patrie. Mais revenons au sujet de notre entretien. Nous avons dit que Dieu est la souveraine béatitude, et qu'une des principales propriétés de la béatitude, est de se suffire à soi-même. Par conséquent Dieu n'a besoin d'aucun secours étranger pour gouverner l'univers : car s'il en avait le moindre besoin, on ne pourrait pas dire qu'il se suffit à lui-même. C'est donc par lui-même qu'il régit tout : or il est le vrai bien par essence; c'est donc par le souverain bien que tout est conduit; il est le mobile et comme le gouvernail de tout l'univers; c'est par lui qu'il existe, et il ne subsiste que par lui. » —« J'en conviens de tout mon cœur, m'écriai-je, et j'avais quelque idée que vous vouliez en venir là. »—« Tu commences donc à connaître la vérité; écoute : ce qui me reste à te dire te la fera comprendre de plus en plus. Dieu se servant du bien comme d'un gouvernail pour tout conduire en ce monde, et tout, comme je te l'ai montré, tendant naturellement au bien, peut-on douter que tout n'obéisse volontairement aux lois de cet être suprême? autrement son gouvernement, loin de faire le bonheur des êtres qu'il gouverne, serait une espèce de servitude et de tyrannie. Ainsi, tant qu'on se conduira par le véritable instinct de la nature, on ne s'opposera point aux volontés du Créateur. Eh! qui pourrait s'y opposer, puisque étant la souveraine béatitude, il est souverainement puissant? Rien donc ne veut ni ne peut résister au souverain bien. C'est donc ce bien suprême qui conduit avec force, et règle tout avec douceur. »—« Ce que vous me dites, et la manière dont vous le dites, me plaisent également, et les hommes insensés devraient bien rougir des vaines objections qu'ils font avec tant d'ostentation contre ces vérités. » — « La fable, reprit-elle, en te racontant les attentats des géans, et leur révolte contre le ciel, n'a pu te dissimuler qu'ils ont été terrassés et punis, comme ils le méritaient, par la force et par la douceur tout ensemble. Téméraires comme eux, ces insensés dont tu parles auront le même sort. Mais opposons leurs raisons aux miennes, peut-être du choc de ces raisons contraires, sortira-t-il quelque étincelle de vérité. Dieu est tout-puissant, tu le sais, et personne n'en doute.

S'il est tout-puissant, il n'y a rien qu'il ne puisse faire; cependant tu conviendras qu'il ne peut faire le mal: le mal n'est donc rien, puisque celui qui peut tout ne le peut faire.» — « Prenez-vous donc plaisir, répliquai-je, à m'embarrasser dans un labyrinthe de raisonnemens dont il paraît impossible de se retirer? Cette multiplicité de principes n'est-elle point contraire à l'infinie simplicité de l'essence divine? Tantôt vous commenciez par la béatitude: vous disiez qu'elle est le souverain bien, et vous ajoutiez que le souverain bien est Dieu; que Dieu conséquemment est la vraie béatitude, et que quiconque jouit de cette béatitude, est Dieu. Vous avez ajouté que l'essence du vrai bien est en même temps l'essence de Dieu et celle de la béatitude, et que le vrai bien est celui que tout désire. Vous avez dit ensuite que la bonté de Dieu est le sceptre dont il gouverne le monde; que tout en suit volontairement les lois, et vous avez fini par dire que le mal n'est point un être réel. Vous avez tiré toutes ces propositions les unes des autres, et vous ne les avez appuyées que sur des raisons tirées d'elles-mêmes, sans en chercher au dehors.» — « Non, mon cher élève, non, reprit-elle, je n'ai point voulu t'embarrasser, mais t'instruire: et par la grâce du Dieu que nous avons invoqué, nous voilà parvenus à expliquer ce qu'il y a de plus difficile et de plus important. Telle est en effet la nature de l'essence divine, qu'elle ne se communique à aucun être, et n'admet rien d'étranger en elle, mais, comme le dit Parménides, c'est un cercle infini de perfections, qui se renferment toutes les unes les autres. J'ai donc dû ne point chercher au dehors les raisons des grandes vérités que je viens d'établir, mais les tirer du fond même de ces vérités; car, comme le pense excellemment Platon, les raisons doivent toujours être analogues au sujet que l'on traite.

V. « Heureux qui, brisant les tristes liens qui nous attachent à la terre, peut s'élever vers le bien suprême et le contempler dans sa source. Le fameux chantre de la Thrace, déplorant la perte de sa chère Eurydice, tira de sa lyre des sons si touchans, qu'il rendit tous les êtres sensibles à son malheur. Les forêts couraient après lui; les fleuves suspendaient leur cours impétueux; les animaux les plus farouches, oubliant leur férocité, laissaient ceux dont ils ont accoutumé de faire leur proie écouter en paix le chantre divin. Les lions cruels, la biche timide, le chien affamé et le lièvre craintif, n'étaient plus sensibles qu'à la douceur de ses accords. Mais voyant que ses sons, capables de tout charmer, ne pouvaient charmer sa douleur: « Impitoyables dieux du ciel! s'écria-t-il, puisque vous êtes insensibles à ma voix, je cours implorer le dieu des enfers.» Arrivé sur les sombres bords, il met en usage toute la science de sa mère; sa voix, d'accord avec sa lyre, exprime de la manière la plus touchante toute la force de sa douleur, et toute l'ardeur de son amour. Il adresse à Pluton les vœux les plus ardens et les plus tendres. A ses accens enchanteurs, Cerbère étonné reste sans voix; les furies vengeresses, devenues sensibles, pleurent pour la première fois; la roue, instrument éternel du supplice d'Ixion, s'arrête subitement; Tantale oublie la soif qui le dévore, et ne cherche plus à l'éteindre. Le cruel vautour, qui déchire sans cesse les entrailles sans cesse renaissantes de l'infortuné Titie, rassasié des sons enchanteurs, oublie sa voracité; Pluton lui-même, l'inflexible Pluton, sent la compassion naître au fond de son âme. « Je suis vaincu, dit-il; Orphée, tu triomphes! la vie et la liberté d'Eurydice seront la récompense de l'harmonie victorieuse de tes chants. Je te la rends; mais voici la loi que je t'impose. Tant que tu seras dans les enfers, garde-toi de jeter les yeux sur elle: si tu la regardes, tu la perds.» Mais qui peut donner des lois à l'amour? L'impérieux amour n'en reçoit que de lui-même. Près de franchir la barrière qui sépare les enfers du séjour des vivans, Orphée ne put résister à l'impatience de son amour. Il regarda Eurydice, et il la perdit pour toujours. Cette fable est une instruction pour quiconque aspire au ciel. Si, vaincu par ses passsions, il jette un regard de complaisance sur les faux biens de ce bas-monde, il perd au même instant tous les droits qu'il avait à l'héritage céleste.»

LIVRE IV.

Pr. La Philosophie me disait toutes ces choses avec autant de majesté que de douceur; elle allait reprendre la parole, lorsque, pressé par le

e j'avais encore au fond de mon cœur, en lui disant : « Toutes les vérités dont z entretenu jusqu'à ce moment, me invinciblement établies, et par la so- s raisons, et par l'évidence dont elles divin caractère en elles-mêmes ; mais 'avez rien appris d'absolument nou- n'avez fait que me rappeler ce que la douleur m'avait fait entièrement ou- pour guérir entièrement cette douleur ole, il faudrait en détruire la cause, Je suis inconsolable de voir qu'un rainement bon souffre que le mal se laisse impuni. Vous conviendrez que idée suffit pour jeter l'âme dans la e consternation : mais voici ce qui ncore davantage. Tandis que la mé- rospère et règne ici-bas, la vertu non- est privée des justes récompenses ite, mais abattue, méprisée, les mé- ulent aux pieds, et lui font souffrir qui ne sont dues qu'aux crimes ; et cela s l'empire d'un Dieu qui sait tout, qui t qui ne veut que le bien ! Voilà ce dont ni assez s'étonner ni trop se plaindre. » ait sans doute, me répondit-elle, le ent le plus déplorable et le plus mons- comme tu te l'imagines, dans une ssi bien réglée que celle du souverain mille, ce qu'il y a de plus vil était en andis que ce qu'il y a de plus précieux s l'humiliation et dans le mépris. Mais pas ainsi ; car en posant pour principes que nous venons d'établir, tu com- avec l'aide de celui dont le gouverne- sujet de notre entretien, que la vraie est le partage des bons, et que les sont toujours faibles et méprisables ; e n'est jamais sans châtiment, ni la récompense ; que les gens de bien sont éritablement heureux, et les méchans réellement malheureux, et plusieurs rités semblables qui feront cesser tes et te rempliront d'un courage à toute Et puisque je t'ai fait connaître la na- séjour de la béatitude, je crois que, rêter à bien des choses qui ne sont pas nt nécessaires, je dois te montrer tout chemin qui doit te conduire à ta vé- trie. Je donnerai des ailes à ton âme, afin que sortant de l'abattement où elle est plongée, elle puisse s'élever à cette patrie désirable. Je lui en montrerai le chemin ; je lui servirai de guide, et je lui fournirai tous les moyens nécessaires pour y parvenir en sûreté.

V. « J'ai des ailes capables de me porter au-dessus des nues : par leur secours, l'âme méprisant ces bas lieux, s'élève dans les airs, laisse derrière elle les nuages et les tempêtes, vole au-dessus de la sphère du feu, pénètre jusqu'à ces maisons brûlantes que le soleil habite successivement ; elle suit ce bel astre dans toute sa course ; elle s'élève au-dessus de la plus haute des planètes, s'élance impétueusement d'un pôle à l'autre, parvient jusqu'au plus haut de l'empirée, et vole ensuite au séjour de la lumière éternelle. C'est là que le roi des rois a établi son trône sur des fondemens inébranlables. C'est de là qu'il gouverne le monde, et que, quoique immuable, il se porte partout sur son char rapide. Si tu as le bonheur de revenir un jour dans cette demeure auguste que tu cherches sans te ressouvenir que tu l'as connue, tu t'écrieras : « Ah ! voilà ma patrie, je m'en souviens ; c'est de là que je suis sorti ; c'est là que je veux demeurer éternellement. « Alors, si du haut de ce séjour de lumière tu daignes abaisser tes yeux sur ces ténèbres épaisses qui couvrent la face de la terre, tu verras que ces fiers tyrans qui font trembler des peuples, ne sont, malgré toute leur grandeur, que de vils esclaves, que de malheureux exilés. »

Pr. — « Vous me faites là de bien magnifiques promesses : hâtez-vous de les remplir ; car je ne doute point que vous ne soyez en état de le faire : hâtez-vous de satisfaire les désirs que par ces promesses vous avez fait naître dans mon cœur. » — « Je le veux bien, me répondit-elle, et je commence par te faire voir que les gens de bien sont toujours véritablement puissans, et que les méchans sont la faiblesse même. Ces deux propositions se démontrent l'une par l'autre ; car le bien et le mal étant deux contraires, dont les qualités s'excluent mutuellement, si les gens de bien sont puissans, il s'ensuit que les méchans ne le sont pas ; et si je montre, au contraire, que les méchans sont sans puissance, il est évident qu'elle est le partage des gens de bien. Mais pour rendre ma démonstration plus complète, je ne m'en tiendrai pas à l'une de ces deux propositions ; je les démontrerai alternativement.

l'une et l'autre. Il y a deux principes qui concourent nécessairement aux actions des hommes : la volonté et le pouvoir. Le défaut de l'une ou de l'autre est un obstacle insurmontable à tous les actes humains. Car si le vouloir manque, l'homme n'essaie seulement pas d'agir; et s'il manque de pouvoir, en vain s'efforcerait-il de le faire. Ainsi, quand tu vois quelqu'un ne point parvenir à ce qu'il désire avec ardeur, tu conclus d'abord qu'il n'en a pas le pouvoir; et, par une conséquence contraire, s'il y parvient, tu ne doutes point qu'il n'ait été puissant à cet égard. Or, tu ne doutes pas non plus que la force consiste à pouvoir agir, et la faiblesse à ne le pouvoir pas. » — « Rien n'est plus clair que ce raisonnement. » — « Eh bien! continua-t-elle, te souviens-tu que je t'ai montré que tous les hommes, par un penchant naturel, tendent à la béatitude, quoiqu'ils prennent différentes routes pour y parvenir? Te rappelles-tu aussi que la béatitude et le bien sont une même chose, et qu'ainsi on ne peut aspirer à celle-là sans aspirer à l'autre? Par conséquent, tous les hommes, les méchans comme les bons, tendent naturellement au bien. Or, il est certain que les bons ne sont tels que parce qu'ils parviennent au bien : ils parviennent donc au but de leurs désirs; et les méchans, au contraire, cesseraient de l'être, s'ils parvenaient à ce but désirable. Reprenons ce raisonnement en peu de mots. Les bons et les méchans tendent naturellement au bien : les premiers y parviennent, les autres n'y parviennent pas; les premiers ont donc en partage le pouvoir dont il faut nécessairement que les autres manquent, puisqu'ils n'y parviennent pas. » — « Cela, lui dis-je, me paraît indubitable et fondé sur la nature des choses, et sur les conséquences les plus justes. » — « Supposons, reprit-elle, que de deux hommes qui ont tous les deux le même projet, l'un l'accomplisse naturellement, et que l'autre, prenant toute autre route que celle que la raison lui dicte, ne parvint point à l'accomplir, et ne fit que l'imiter, lequel des deux croirais-tu le plus puissant? Et pour te faire mieux comprendre mon idée : marcher, n'est-il pas vrai, est un mouvement naturel à l'homme; ses pieds sont naturellement destinés à cet office. Si donc, pour marcher, l'un ne se sert que de ses pieds, et que l'autre ait besoin, pour le faire, de se servir encore de ses mains, lequel des deux penses-tu être le plus fort? Certainement, c'est celui qui, tout naturellement et sans effort, fait ce que l'autre ne peut faire. Mais tu me demanderas peut-être à quoi nous mène ce raisonnement. Le voici. Le souverain bien est l'objet désirable dont l'acquisition est proposée aux méchans comme aux bons : ceux-ci y parviennent naturellement par le véritable chemin, qui est celui de la vertu; les méchans, au contraire, s'efforcent inutilement d'y parvenir, parce qu'ils suivent les routes égarées que leurs passions leur font prendre. » — « J'entends cela, et j'en conclus avec vous, ainsi que des principes dont j'étais convenu, que la vraie puissance est le partage des bons, et la faiblesse, celui des méchans. » — « Tu vas droit à la vérité, et c'est une marque assurée des progrès de ta convalescence. Mais, pour mettre à profit les heureuses dispositions où je te vois, je veux entrer dans un plus grand détail, et te donner de nouvelles preuves. Tu vois déjà quelle est la faiblesse des méchans qui ne peuvent parvenir à ce but commun, où les porte si fortement le penchant de la nature; penchant impérieux et presque invincible, et qui pourtant est en eux sans effet. Que leur impuissance est donc grande, et qu'elle est funeste! Car ce n'est pas seulement de quelques avantages frivoles qu'ils se voient privés, mais de la seule chose essentielle. Ils la cherchent sans cesse; ils courent après elle jour et nuit, et, les misérables qu'ils sont! ils ne peuvent jamais l'atteindre; leurs vains efforts ne font que manifester leur faiblesse, tandis que les gens de bien font à cet égard le plus heureux usage de la supériorité de leurs forces. Tu regarderais, en effet, comme supérieur en force et en vigueur, celui qui, de son pied, parviendrait au bout de l'univers; tu dois donc regarder comme un prodige de force, celui qui est parvenu au but suprême, à ce but où se terminent et ses désirs et nos idées. Par la raison contraire, tout scélérat est rempli de faiblesse. Car pourquoi les méchans se livrent-ils au vice? Est-ce parce qu'ils ignorent le vrai bien? Une semblable ignorance est la preuve certaine de la petitesse de leur génie. Connaissent-ils leurs devoirs, et ne s'en écartent-ils que parce que la convoitise et les passions les en éloignent et les précipitent dans l'abîme du vice? Nouvelle preuve de leur faiblesse, puisqu'ils ne peuvent résister à ces

es de leur bonheur. Est-ce avec une connaissance et une volonté décidée ıbandonnent la vertu pour se livrer au En ce cas, non-seulement je ne leur conıs de vraie force, mais je ne les regarde mme des hommes. Car c'est n'être plus e de ne pas tendre à ce qui est la fin de qui existe. Quand je dis que les méchans, t le plus grand nombre des hommes, ne ien, cela paraît un paradoxe étrange. e plus vrai pourtant; car je ne nie pas ːxistent en qualité d'hommes méchans, nie qu'ils soient simplement, et à prot parler, des hommes. Un cadavre est nme mort, mais ce n'est point vériıent un homme. Ainsi, les méchans sont mmes vicieux; mais ils ne méritent point i la qualité d'hommes. Car pour être e chose, il faut en conserver le rang et ctère; dès qu'on s'en écarte, on cesse ce qu'on était. Mais les méchans, me on, ont pourtant une espèce de puissance. nviens; mais cette puissance pernicieuse uite fatale de l'excès de leur faiblesse. Ils t puissans que pour le mal; et, s'ils t le vrai pouvoir, qui est le partage des le bien, ils seraient dans l'heureuse imnce de faire le mal. Mais plus ils ont de ltion et de force pour le faire, plus ils nt qu'ils ne peuvent rien; puisque, comme 'avons fait voir, le mal, à parler stricten'est rien. Pour te donner encore une lus précise de l'espèce de puissance dont nt les méchans, rappelle-toi que le soubien est le plus puissant de tous les êtres: ndant il ne peut faire le mal; tu en con- Revenons maintenant aux hommes : à que d'être insensé, on ne peut pas dire oient tout-puissans; or, cependant ils peuire le mal. » — « Ah! je ne le sais que trop, -je; plût au ciel qu'ils fussent impuissans gard! » — « Puisque donc, ajouta-t-elle, le ain Être, qui ne peut faire que le bien, ıt-puissant, et que les faibles mortels si ns pour le mal, ne le sont pas pour bien es choses, concluons que le pouvoir de e mal est au fond une impuissance réelle. ons à tout cela, que toute puissance est ble, et que tout ce qui est désirable se rte au bien, comme à sa fin dernière : or la puissance de faire le mal ne peut jamais se rapporter au bien : elle n'est donc pas désirable; et si toute vraie puissance est en effet désirable, celle de faire mal n'en est donc pas véritablement une. De tout ceci, il est aisé de conclure que le vrai pouvoir est le partage des gens de bien, et que la plus déplorable faiblesse est celui des méchans. Platon a donc bien eu raison de dire que les sages sont les seuls qui fassent ce qu'ils désirent. Les méchans font, il est vrai, ce qui les flatte; mais ils ne satisfont jamais leurs désirs, quoiqu'ils pensent le faire en suivant leurs goûts déréglés; car les actions honteuses ne conduisent jamais à la félicité, qui est le but commun de tous les désirs des hommes.

V. « Voyez sur leurs trônes ces rois superbes: la pourpre brillante qui les couvre, la garde qui les environne, cet orgueil féroce qui éclate sur leur front, ne sont que de vains dehors qui cachent le trouble et la rage qui les dévorent dans le cœur. Ces maîtres de l'univers sont des esclaves infortunés qui gémissent sous le poids de leurs chaînes. La convoitise verse à grands flots son poison dans leurs cœurs, la colère les enflamme, le chagrin les dessèche, leurs espérances trompées font leur tourment. Chacun de ces tyrans est en proie à mille tyrans intérieurs. Accablés sous le cruel empire de tant de maîtres inhumains, sont-ils jamais véritablement maîtres de faire ce qu'ils désirent?

Pr. « Comprends donc enfin à quelle bassesse indigne les vices conduisent, et de quel éclat au contraire brille toujours la probité, et conclus-en que les gens de bien ne restent jamais sans récompense, ni les scélérats sans châtiment. Car on peut regarder comme la récompense solide de nos actions, la fin pour laquelle nous les faisons. Ainsi la couronne proposée à ceux qui courent dans la lice, est la récompense qui les anime; mais nous avons déjà vu que la béatitude est en même temps le bien suprême, auquel nous aspirons tous. Le bien est donc tout ensemble le mobile universel, la fin et la récompense de nos bonnes actions. La vertu ne manque donc jamais de sa juste récompense. Le diadème glorieux qui la couronne est à l'épreuve des attentats et de la cruauté des méchans. Ils ne dépouilleront jamais l'honnête homme de cette satisfaction intime et glorieuse inséparable de la probité. Si elle lui venait du dehors, elle

pourrait peut-être lui être ravie, ou par celui dont il l'aurait reçue, ou par quelque autre; mais puisqu'elle est essentiellement attachée à la vertu même, il ne peut la perdre qu'en perdant sa vertu. Enfin on n'aspire aux récompenses que parce qu'on les croit un véritable bien : celui donc qui pratique le bien, trouve dans le bien même sa récompense, et quelle récompense! La plus belle et la plus grande dont nous puissions jamais avoir l'idée. Souviens-toi de la conséquence que je tirais il y a un moment, et raisonne ainsi : La béatitude et le vrai bien sont une même chose ; celui donc qui parvient au vrai bien, parvient à la béatitude : ainsi tous les gens de bien sont véritablement heureux, précisément parce qu'ils sont gens de bien. On ne peut être véritablement heureux sans participer en quelque chose à la Divinité; les gens de bien sont donc en quelque façon des dieux, dont le bonheur et la gloire ne peuvent être altérés, ni par la durée du temps, ni par l'effort d'aucune puissance, ni par les attentats de la malignité. Par ce que je viens de dire, le sage comprend aisément que le vice ne reste jamais impuni; car le bien et le mal, la récompense et le châtiment, étant des contraires, comme la vertu est elle-même la récompense de l'homme vertueux, la perversité des méchans fait elle-même leur supplice : car la peine étant un mal, et le mal une peine, peuvent-ils se croire exempts de peines, eux qui sont entièrement livrés au vice qui est le plus grand de tous les maux? On peut même inférer de ce que nous avons dit ci-devant, qu'ils cessent d'être ce qu'ils étaient; ils n'ont plus en effet que la seule apparence d'hommes. Leur perversité leur en fait perdre la nature. Car comme la probité élève l'homme au-dessus de sa condition mortelle, le vice au contraire le dégrade et le rend semblable aux bêtes. Oui, le vice opère cette honteuse métamorphose. L'injuste usurpateur n'est plus un homme, c'est un loup ravissant; un plaideur de profession, un monstre de chicane et un chien hargneux, qui inquiète et maltraite tout son voisinage; ces fourbes adroits, qui tendent des embûches d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus cachées, n'ont-ils pas le caractère et l'odieuse finesse du renard? Ces gens colères, toujours dans l'emportement et dans la rage, ne sont-ils pas des lions furieux? Cette âme tremblante que tout alarme, qui frémit où il n'y a pas la moindre apparence de danger, n'a-t-elle pas toute la timidité du cerf? Ce paresseux, cet insensible, qui croupit dans sa stupidité, ne mène-t-il pas la vie de la plus vile des bêtes de charge? Cet esprit léger que rien ne fixe, qui change à chaque instant de désirs et d'idées, n'est-il pas tout semblable à l'oiseau qui voltige sans cesse de branche en branche? Enfin ce débauché qui se plonge dans les voluptés les plus grossières et les plus honteuses, vit-il comme un homme ou comme un pourceau? C'est ainsi qu'en cessant d'être vertueux, l'homme cesse d'être homme. La vertu en eût fait un Dieu, le vice en fait une bête immonde; et il lui arrive quelque chose de plus funeste que ce que la fable nous raconte des compagnons d'Ulysse.

V. « Ce prince, après avoir long-temps erré sur les flots, fut poussé par les vents dans l'île où régnait la fameuse Circé, fille du soleil. Cette déesse, par la force de ses enchantemens, donna à la liqueur traîtresse qu'elle offrit à ces nouveaux hôtes le pouvoir de les métamorphoser. Ils burent à longs traits la liqueur pernicieuse; aussitôt la tête de celui-ci se change en une hure de sanglier. Celui-là est couvert de la peau d'un lion; il en a les dents et les griffes terribles. Cet autre, mêlé parmi les loups auxquels il ressemble, veut déplorer sa triste aventure; mais au lieu de gémissemens, il pousse des hurlemens affreux. Cet autre, sous la peau d'un tigre, devenu animal domestique, rôde dans toute la maison. Il est vrai qu'un dieu propice avait empêché le chef de ces malheureux de boire dans la coupe empoisonnée; il l'avait préservé du changement honteux qui lui était préparé; mais ses compagnons avaient éprouvé l'indigne métamorphose. Réduits à la vie des animaux, ils avaient perdu et la voix et la figure humaine; il ne leur resta de leur premier état que l'âme seule, gémissant sans cesse sur le changement monstrueux que l'enchanteresse venait d'opérer. Impuissante enchanteresse! ta magie n'a donc de pouvoir que sur les corps; il ne peut s'étendre sur les âmes : elles sont à l'épreuve de tes enchantemens. Ah! il est des poisons malheureusement plus puissans et plus pernicieux. Ce sont ceux qui pénétrant jusqu'au fond de l'âme, exercent leur fureur sur elle,

ils ne laissent à l'extérieur aucune marque
rdre affreux qu'ils y causent.
Je le vois et je l'avoue, lui dis-je; les hom-
eux se dégradent par leurs mauvaises
ils n'ont que l'apparence d'hommes; leur
ous les sentimens des plus vils animaux;
désirerais que ceux d'entre les méchans,
ne atroce exerce sa cruauté sur les gens
n'eussent jamais eu le pouvoir de leur
—« Aussi ne l'ont-il pas, me répondit la
hie. Cependant s'ils étaient dans l'im-
e de faire le mal, leur peine et leur
seraient beaucoup moins grands. Car
cela paraisse incompréhensible, il est
: vrai que les méchans sont plus mal-
quand ils ont assouvi leurs desseins cri-
que quand ils ont été dans l'impuissance
re. Car si c'est un malheur de désirer le
st un plus grand malheur de pouvoir le
re, puisque sans ce pouvoir funeste, leur
e volonté resterait sans effet, et que
sirs pernicieux s'anéantiraient. Ainsi
malheur de désirer le mal, un plus grand
de pouvoir le faire, le comble du mal-
le faire en effet; et ces trois espèces
ines se réunissent dans celui qui ac-
sa mauvaise volonté, pour le rendre sou-
nent malheureux. » — « Je le crois ainsi,
s-je, et c'est ce qui me porte à désirer qu'ils
l'être si malheureux en cessant de pou-
e le mal. » — « Ils cesseront, ajouta-t-elle,
ront de l'avoir ce pouvoir funeste, plus
tu ne le penses, et qu'ils ne le pensent
nes. Que cette vie en effet paraît courte,
terme le plus éloigné paraît proche à une
ée pour l'immortalité! Il ne faut qu'un
pour anéantir les espérances perverses
hans, pour renverser leurs projets cri-
et pour les empêcher de mettre le der-
able à leur malheur. Si c'est en effet un
d'être vicieux, c'est un plus grand
de l'être long-temps, et c'est par con-
un bonheur pour les méchans que la
enne mettre fin à leur vie criminelle. Car
e nous avons dit du malheur attaché au
bien vrai, il s'en suit que ce malheur est
and il est éternel. » — « Cette conséquence,
-je est bien surprenante et bien difficile
endre; je vois cependant qu'elle a une
on nécessaire avec ce que vous avez pré-
cédemment établi. » — « Rien de plus vrai, me dit-elle; car, ou il faut admettre sans difficulté cette conséquence, ou il faut démontrer que les prémisses sont fausses, ou que cette conséquence n'y est pas renfermée; car si les prémisses sont vraies et la forme de l'argument juste, la conséquence est vraie aussi. Voici encore quelque chose d'aussi surprenant, mais qui émane également de ce que nous venons de dire. L'aurais-tu pensé? Les méchans sont beaucoup plus heureux quand ils paient la juste peine due à leurs forfaits, que quand ils restent impunis. Pour le prouver, je pourrais dire que le châtiment les corrige, qu'il épouvante les autres et leur sert d'exemple, etc. Mais ce n'est point par ces raisons, qui viennent d'abord à l'esprit de tout le monde, que je veux prouver combien l'impunité contribue au malheur des méchans. Écoute-moi: que les gens de bien soient heureux, et les méchans vraiment malheureux, nous en sommes convenus. Convenons maintenant que si l'on mêle quelque bien à l'infortune d'un misérable, il est moins malheureux que celui dont la misère n'est adoucie par rien; et que si à l'infortune de celui-ci, on ajoute encore un nouveau degré de mal, son sort est infiniment plus à plaindre que ne l'est le sort de celui dont le malheur a reçu quelque adoucissement par l'espèce de bien qu'il éprouve. Or le châtiment des méchans est un bien, puisque c'est la justice qui l'exerce; et par une raison contraire, l'impunité de leurs crimes est un mal, puisque c'est une injustice manifeste. Les méchans sont donc beaucoup plus à plaindre, lorsque, contre les règles de la justice, ils échappent au châtiment qui leur est dû, que lorsque la justice les punit comme ils le méritent. Car on ne disconviendra pas que rien n'est plus juste que de punir le crime, ni rien de plus injuste que de le laisser impuni; et on ne disconviendra pas non plus que ce qui est juste est un bien, et ce qui est injuste un véritable mal. »
— « Tout cela, lui dis-je, suit naturellement de ce que vous avez déjà établi; mais je vous supplie de me dire si vous croyez que le malheur des méchans finit avec leur vie, et si leur âme ne souffre rien après leur mort? » — « Ah! les supplices qui les attendent, me dit-elle, sont terribles, mais d'un genre différent; car les uns peuvent servir à les purifier, et les autres, plus affreux, ne servent qu'à les tourmenter sans fruit.

Mais ce n'est pas de cela dont il s'agit à présent. Revenons à ce que nous venons d'établir. Je t'ai montré le néant de cette prétendue puissance des méchans, qui te causait tant d'indignation; je t'ai fait voir que leurs crimes ne restent jamais impunis; que le pouvoir qu'ils ont de les commettre, pouvoir qui te faisait tant de peine, et dont tu désirais si ardemment la fin, ne peut jamais être de longue durée; que plus il dure, plus il contribue à leur malheur, et que s'il durait toujours, leur malheur serait infini. Enfin, je t'ai fait connaître que les méchans sont plus malheureux lorsque la justice souveraine les épargne que quand elle les punit; d'où j'ai conclu que leur punition n'est jamais plus terrible que lorsqu'ils paraissent n'en éprouver aucune. » — « Quand je pèse vos raisons, lui répondis-je, rien ne me paraît plus vrai que ce que vous venez de dire: mais que la plupart des hommes sont bien peu disposés, je ne dis pas seulement à le croire, mais même à l'écouter! » — « Je le sais, reprit-elle; leurs yeux, couverts des ténèbres de l'ignorance, ne s'ouvrent pas aisément à la lumière de la vérité. Ils ressemblent à ces oiseaux nocturnes que le grand jour aveugle. Car, n'envisageant point l'ordre établi par la Providence, et ne consultant que leurs sentimens déréglés, ils regardent comme un grand bonheur le pouvoir de faire le mal, et de le faire impunément. Mais que ces idées sont contraires à la loi éternelle! Voici ce qu'elle nous apprend. Quiconque s'efforce d'atteindre à la perfection, n'a pas besoin d'autre récompense; il la mérite et se l'adjuge lui-même. Quiconque, au contraire, suit ses inclinations perverses et se tourne du côté du mal, devient son propre bourreau, en se précipitant dans l'abîme de l'iniquité. Ainsi, maître de s'attacher par ses pensées au ciel ou à la terre, l'esprit de l'homme tantôt s'élève, et prend sa place au milieu des astres, et tantôt se plonge dans l'ordure et dans la fange. Mais ces idées sont au-dessus du vulgaire. Eh quoi! penserons-nous comme lui? nous mettrons-nous au rang de ces mortels méprisables, plus semblables à de vils animaux qu'à des hommes? Si quelqu'un, non-seulement avait perdu la vue, mais ne se ressouvenait pas même d'en avoir joui, et qu'il pensât que rien ne manque à la perfection de sa nature, certainement il n'y a que des aveugles qui pussent penser comme lui, et presque tous les hommes le sont. Qui d'entre eux, par exemple, concevra que celui qui fait une injure est plus malheureux que celui qui la reçoit? Cette vérité est pourtant fondée sur les raisons les plus solides. Juges-en. Tu conviens que tout scélérat est digne de punition, et je t'ai suffisamment montré qu'il est en même temps malheureux. Tu conviendras aisément aussi que tout homme est malheureux dès qu'il est digne de châtiment. Or, supposons que tu sois juge, et qu'assis sur le tribunal, tu décides entre celui qui a reçu l'injure et celui qui l'a faite, lequel des deux, à ton jugement, doit être puni? » — « Je n'hésiterais pas, lui dis-je; je forcerais l'agresseur à faire à l'offensé une satisfaction proportionnée à l'injure. » — « Celui qui fait l'injure est donc plus malheureux que celui qui la reçoit, puisqu'à ton jugement, il est seul digne de punition. » — « J'en conviens, lui dis-je; et je vois que par ces raisons et beaucoup d'autres qui se tirent des mêmes principes, une injure ne fait le malheur que de celui qui en est l'auteur et non de celui qui en est l'objet, parce qu'une action honteuse rend, par sa nature, ceux qui la font, réellement malheureux. » — « Les orateurs, reprit-elle, ne considèrent guère cette vérité lorsqu'ils s'appliquent à émouvoir la compassion des juges en faveur de ceux qui ont reçu quelque grand outrage. En effet, ceux qui en sont les auteurs sont seuls dignes de compassion; et leurs accusateurs, loin de se déchaîner contre eux, devraient les prendre en pitié, comme des malades qu'on mène au médecin, et les conduire ainsi avec bonté aux pieds de leurs juges, recevoir dans une punition salutaire le vrai remède aux maladies de leurs âmes déréglées. Leurs défenseurs eux-mêmes ne devraient les défendre que faiblement, ou plutôt, pour leur être d'un plus grand secours, ils devraient changer de style et devenir leurs accusateurs. Je n'en dis pas assez. Les méchans eux-mêmes, s'ils sentaient que la vertu peut encore, par quelque endroit, rentrer dans leur cœur, et que les châtimens peuvent les purifier de leurs fautes, loin de les envisager avec horreur, les regarderaient comme le principe de leur bonheur, et loin de chercher à se défendre, s'abandonneraient sans réserve aux rigueurs salutaires de la justice. Par ce que nous venons de dire, il est aisé de voir que la haine ne peut jamais avoir d'accès dans le cœur du sage; car il

sensé pour haïr les gens de bien, et
our haïr les méchans. En effet, la mé-
t une maladie de l'âme, comme la lan-
ne maladie du corps. Or, si l'humanité
nd que les malades sont dignes de
compassion, pourquoi n'aurions-nous
grande pitié de ceux qui sont engagés
e, puisque le vice est la plus funeste
s maladies?
lle fureur vous porte, aveugles mor-
rcher dans la guerre une fin plus
h! si vous désirez la mort, la cruelle
e trop vite au-devant de vous. Insen-
naux féroces arment contre vous leurs
trières; qu'est-il besoin, pour vous
'avoir recours à vos épées? Qui peut
r à ces guerres barbares où vous
rez une mort mutuelle? Est-ce la dif-
vos mœurs avec celle de vos voisins?
à la fois inhumain et injuste! Guidés
ce et la raison, voulez-vous rendre à
qui lui est dû? Chérissez les gens de
ritent tout votre amour; et plaignez
, ils sont dignes de toute votre pitié. »
je repris la parole, et je lui dis: « Je
ent que le bonheur des uns et le mal-
tres ont leur source dans la bonté ou
ité de leurs œuvres. Mais que pense-
le la fortune? Il n'est certainement
mme sensé qui préfère l'exil, la pau-
umiliation, au plaisir de tenir dans
premier rang par ses richesses, ses di-
n pouvoir. La sagesse ne devient-elle
orieuse et plus utile lorsqu'elle peut
ter aux peuples commis à ses soins
ont elle jouit? La prison, les chaînes
les supplices inventés par les lois, ne
nés qu'aux mauvais citoyens; ils
ablis que contre eux: pourquoi donc,
raste injuste, les méchans ravissent-
mpenses qui n'étaient dues qu'à la
lis que les gens vertueux souffrent
qui ne devraient être infligées qu'aux
Cette confusion déraisonnable me
e plus grand étonnement, et je vou-
en apprendre la cause; car enfin je
s surpris si un aveugle hasard prési-
ce qui arrive; mais c'est Dieu qui
ut en ce monde, et cependant, tan-
juste rétribution, le sort des gens de bien est rempli d'agrémens, et celui des méchans est rempli d'amertume; et tantôt, au contraire, par un renversement étrange, les désagrémens de la vie sont le partage des bons, tandis que les pervers jouissent à leur gré de tout ce qu'ils désirent. En arriverait-il autrement s'il n'y avait point de Providence? » — « Ah! répondit la Philosophie, si tu connaissais l'ordre établi par cette Providence, tu ne penserais pas que les choses arrivent ici-bas fortuitement et sans dessein; mais quoique cet ordre ne te soit pas connu, tu ne dois pas en être moins persuadé que ce monde est bien gouverné, puisqu'il l'est par un maître souverainement bon.

V. « L'ignorance est la source ordinaire de notre étonnement. Voir l'étoile polaire presque immobile, et la constellation qui en est proche, prévenir avec tant d'empressement le lever des autres astres, et rester cependant sur l'horizon long-temps après eux, c'est un phénomène pour ceux qui n'entendent rien en astronomie. Quand la lune s'éclipse au milieu de la nuit, et que les étoiles recouvrent la clarté que la supériorité de sa lumière leur dérobait, le vulgaire superstitieux, saisi d'admiration et de frayeur, pousse des cris lugubres, et croit, par les sons aigus dont il frappe les airs, secourir l'astre défaillant, et lui rendre son premier éclat. Sait-on au contraire la cause de quelque événement? on n'en est plus frappé. On voit sans surprise les flots de la mer se rompre en mugissant contre le rivage, lorsqu'ils sont poussés par un vent orageux; on n'est point étonné de voir la neige se fondre en torrens aux premières ardeurs du soleil. Les hommes ne sont surpris que de ce qui arrive subitement ou inopinément. Ont-ils le temps d'en pénétrer la cause? la connaissance qu'ils acquièrent, en dissipant leur erreur, fait cesser leur étonnement.

Pr.—« J'en conviens, lui dis-je; mais comme c'est à vous qu'il appartient de découvrir les choses les plus cachées, et de dévoiler les mystères les plus profonds, daignez m'expliquer celui qui me cause tant de perplexités. »—« Tu me demandes, reprit-elle en souriant, la chose du monde la plus difficile. Cette matière est une source inépuisable de difficultés. Semblable aux têtes de l'hydre, quand on en tranche une, il en renaît mille autres. Il faut tout le feu du génie pour en venir à bout; car il ne s'agit pas de moins ici

que de traiter tout ensemble de la Providence, du destin, des événemens fortuits de la prescience divine, de la prédestination et de la liberté de l'homme. Sens-tu de quel poids est un pareil engagement? Je veux pourtant bien employer le peu de temps qui me reste, à faire sur ces importantes matières une courte dissertation, puisqu'elle peut concourir à ta guérison. Mais quoique la poésie ait pour toi de si grands charmes, je différerai quelque temps pour t'en donner le plaisir. Il faut que je te développe auparavant, par des raisonnemens suivis, ces matières qui sont si étroitement liées l'une à l'autre. » Alors elle commença ainsi : « C'est de l'immuable volonté de Dieu que tout ce qui se produit en ce monde par la génération; que tout ce qui, dans la nature, est sujet à tant de changemens et à tant de mouvemens divers, reçoit son existence, son arrangement et sa forme. L'intelligence infinie, sans jamais sortir de la simplicité qui lui est essentielle, est le mobile universel de tout ce qui arrive dans le monde en tant de manières. Cet enchaînement des choses et des événemens, considéré dans sa source divine, est ce que nous appelons la Providence; mais si nous l'envisageons dans son objet, c'est-à-dire dans les choses créées, qui reçoivent de la Providence la forme et le mouvement, c'est ce que les anciens nommaient destin. Au premier coup d'œil, la Providence et le destin semblent être une même chose, mais à les approfondir on en sent la différence; car la Providence est la souveraine intelligence elle-même, qui règle et conduit tout; et la destinée est le différent arrangement des choses créées, par lequel elle les met chacune à sa place. La Providence en effet embrasse tout à la fois toutes les choses de ce monde, quelque différentes, quelque innombrables qu'elles soient, et la destinée est attachée à chaque chose en particulier, et diversifiée, pour ainsi dire, autant que les choses le sont par les différentes combinaisons du mouvement, des modifications, des temps et des lieux; de sorte que cet ordre des choses et des temps réuni dans les idées de Dieu, est ce qu'on doit appeler Providence; et quand on le considère divisé et distribué successivement aux créatures, c'est ce qu'on a nommé destin. Ces deux choses sont donc différentes: l'une cependant dépend de l'autre; car l'ordre des destinées n'est que l'effet de la Providence. En effet, comme un ouvrier, en concevant l'idée de l'ouvrage qu'il projette, le produit intérieurement tout entier, quoiqu'il ne l'exécute ensuite que successivement au dehors; de même, la Providence, par un seul acte, règle d'une manière immuable tout ce qui doit se faire dans l'univers, et elle se sert ensuite du destin pour l'exécuter en détail successivement, et de mille manières différentes. Soit donc que le destin exerce son action par l'influence directe de la Providence, soit qu'il l'exerce par l'impulsion particulière de l'âme ou par celle de toute la nature, soit par l'influence des astres, soit par le ministère des anges ou par l'artifice des démons, soit enfin que toutes ces puissances y concourent, ou que quelques-unes seulement y aient part, il est toujours certain que l'idée universelle et invariable de tout ce qui doit se faire au monde, telle qu'elle est en Dieu, est ce que nous devons appeler Providence, et que le destin n'est que le ministre de cette Providence, qui sert à développer dans la suite des temps ce que la Providence a réglé par un seul acte de sa volonté toute puissante. Ainsi, ce qui est soumis au destin, et le destin lui-même, tout est sujet aux lois souveraines de la Providence; mais la Providence embrasse bien des choses qui ne dépendent aucunement du destin. Telles sont celles qui sont plus prochainement et plus intimement unies à la Divinité. L'exemple suivant va éclaircir ma pensée. Supposons un grand nombre de cercles concentriques mus les uns dans les autres: le plus petit étant le plus proche du centre commun, devient à l'égard des autres une espèce de centre autour duquel ils tournent; le plus éloigné, au contraire, est celui dont le diamètre a le plus d'étendue; et l'espace qu'il embrasse devient plus grand à proportion qu'il s'éloigne davantage du point central. Ainsi, pendant qu'il est dans la plus grande agitation, ce qui touche de plus près au centre commun n'en éprouve aucune. De même, ce qui est le plus éloigné de Dieu, est plus sujet aux lois du destin, ce qui en est plus proche en dépend moins, et ce qui est uni invariablement à Dieu en est tout-à-fait exempt. L'ordre du destin n'est donc, par rapport à la Providence, que ce que l'effet est à son principe, le raisonnement à l'entendement, la circonférence du cercle à l'indivisibilité de son

centre, et le temps à l'éternité. C'est cet ordre du destin qui donne le mouvement aux cieux et aux astres, qui conduit les élémens, et les change mutuellement les uns dans les autres. C'est par ses lois que la génération remplace sans cesse les êtres qui périssent, par d'autres qui leur succèdent; ce sont elles qui règlent les actions et le sort des hommes, par un enchaînement aussi invariable que la Providence, qui en est le premier principe. Tel est en effet l'ordre admirable de cette Providence immuable et infiniment simple; elle produit au dehors, d'une manière toujours entièrement conforme à ses vues, cette multitude de choses qui, sans l'ordre qu'elle leur prescrit, seraient abandonnées au caprice du hasard. Il est vrai que les hommes ne pouvant apercevoir cet ordre admirable, s'imaginent que tout ici-bas est dans une confusion universelle; mais il n'en est pas moins certain que, par la direction de la Providence, il n'est point d'être qui de soi ne tende au bien. Car (comme je te l'ai déjà évidemment démontré), les scélérats eux-mêmes ne font point le mal, comme mal; ils ne le font que parce qu'il se présente à leur imagination sous l'apparence du bien. Ils ne cherchent que le bien, et s'ils n'y parviennent pas, c'est une erreur fatale qui les égare; mais leur égarement n'est, ni ne peut être l'effet de cet ordre divin qui émane du bien suprême. Cependant, me diras-tu, peut-il y avoir une confusion plus déplorable et plus injuste que celle qui règne sur la terre? Les biens et les maux y sont indistinctement le partage des bons et des méchans. Des bons et des méchans : ah! les hommes ont-ils assez de lumière et d'équité pour discerner les gens de bien d'avec ceux qui ne le sont pas? Leur opinion à ce sujet ne se contredit-elle pas le plus souvent? Tel, au jugement des uns, est digne de récompense, qui, au jugement des autres, mérite les derniers supplices. Mais supposons un moment qu'il est parmi les hommes quelqu'un d'assez éclairé pour pouvoir connaître les gens de bien et les méchans, le sera-t-il assez pour approfondir cette disposition intérieure de l'âme, que j'appellerai son tempérament, s'il m'est permis de me servir à son égard d'un terme qui semble n'être propre qu'au corps? Eh! pourquoi n'en userais-je pas? Celui qui ignore la différence des tempéramens n'est-il pas également surpris de ce que parmi ceux qui jouissent d'une bonne santé, il en est à qui les choses douces sont nécessaires, tandis que les amers conviennent à beaucoup d'autres, et que dans le nombre de ceux qui sont malades, il en est à qui les remèdes doux suffisent, tandis qu'il faut, pour la guérison des autres, user des plus violens? Cela, au contraire, n'a rien d'étonnant pour les médecins qui connaissent la différence des tempéramens, et qui savent juger des différens degrés de santé et de maladie. Or, dis-moi, qu'est-ce qui fait la santé de l'âme? n'est-ce pas la probité? Quelles en sont les maladies? ne sont-ce pas les vices? Et quel est celui qui sait conserver ce qui est bien, et détruire ce qui est mal? n'est-ce pas Dieu? Ce souverain maître des esprits et des cœurs, qui du haut de son trône éternel, jette un regard de providence sur tous les êtres créés, connaît, par sa science infinie, ce qui convient à chacun, et le lui prépare par sa souveraine bonté. La merveille consiste donc en ce que la Providence fait avec intelligence et dessein, ce qui ne jette les hommes dans la surprise que parce qu'ils ignorent quel en est le motif, l'ordre et la fin. Car pour approfondir les secrets de cette Providence divine, autant qu'il est permis à la raison humaine de le faire, je t'apprendrai que souvent elle condamne ce qui paraît à tes yeux la justice et la probité même. Notre bon ami Lucain ne nous dit-il pas que la cause de César trouva grâce devant les dieux, tandis que celle de Pompée paraissait la plus juste aux yeux de Caton? Ce qui se fait donc ici-bas de contraire à tes idées n'en est pas moins dans l'ordre; le désordre apparent qui t'afflige si fort n'existe que dans ta fausse opinion. Mais supposons pour un moment quelqu'un d'assez bonne conduite pour mériter l'approbation de Dieu et des hommes, mais qui n'ait pas assez de force d'âme pour soutenir avec constance la mauvaise fortune, et qui peut-être abandonnerait la vertu, la regardant comme inutile, parce qu'elle ne l'aurait pas garanti de l'adversité; la sagesse compatissante de la Providence le ménagera cet homme faible, et lui épargnera des revers qui pourraient lasser sa patience, et la porter au mal. D'un autre côté, s'il est une vertu parfaite en ce monde, un homme saint, et qui approche de Dieu autant qu'il est permis à la faiblesse humaine d'en approcher, la Providence ne permettra pas qu'il lui

arrive la moindre adversité; elle le rendra inaccessible aux maladies. Car, comme l'a dit excellemment quelqu'un qui pense mieux que moi, le corps d'un homme saint est pétri de perfections et de vertus. C'est par une disposition également sage de cette Providence adorable, que souvent le pouvoir souverain est entre les mains des gens de bien, afin qu'ils soient en état de réprimer l'insolence des méchans. Quelquefois, selon la différence des caractères, elle mêle, pour les uns, les biens avec les maux; elle interrompt, par quelques adversités, la prospérité de ceux-ci, de peur qu'elle ne les corrompe; elle permet que ceux-là éprouvent les plus grands revers, afin d'exercer leur patience, et de perfectionner leur vertu. La timidité des uns s'effraie-t-elle sans raison? la témérité des autres brave-t-elle tout avec audace? la Providence leur fait faire, par les adversités, l'expérience de leurs forces, et leur apprend à se connaître eux-mêmes. Il en est qui, par une mort glorieuse, se sont acquis une réputation immortelle; il en est d'autres dont la constance inébranlable au milieu des plus grands supplices, nous fait voir qu'il n'est rien dont la vertu ne puisse triompher. Ainsi tout, par la sagesse de la Providence, arrive à propos et pour le plus grand bien d'un chacun, jusqu'à ce mélange même de biens et de maux qu'éprouvent les méchans. Car s'il leur arrive des disgrâces, il n'est rien de plus convenable, puisqu'au jugement de tout le monde, ils sont dignes de punition; punition salutaire pour eux, puisqu'elle sert à les corriger, et salutaire pour les autres qu'elle épouvante et qu'elle détourne du crime. Si au contraire ils jouissent de quelque prospérité, c'est une leçon vivante qui apprend aux gens de bien le peu de cas qu'ils doivent faire de la fortune, puisqu'elle se prête si indignement aux désirs de l'iniquité. Peut-être aussi la Providence n'apporte-t-elle des biens à certaines gens que parce qu'elle prévoit qu'indubitablement l'indigence porterait au mal leur naturel fougueux et incapable de rien souffrir. Ainsi, elle les retient par ses bienfaits; elle les corrige même. Car, considérant d'un côté le mauvais état de leur conscience chargée de crimes honteux, et de l'autre l'état florissant de leur fortune, ils craignent qu'en continuant leur vie criminelle ils ne perdent tous les avantages dont ils jouissent; et ils changent leurs mœurs corrompues, pour éviter un changement de fortune, dont l'idée seule les fait frémir. La Providence permet que d'autres ne s'élèvent au comble du bonheur que pour tomber de plus haut dans l'abîme qu'ils se sont creusé eux-mêmes. Il en est d'autres à qui elle n'accorde le droit de vie et de mort qu'afin qu'ils exercent la patience des gens de bien, et qu'ils fassent subir à ceux qui sont pervers comme eux, le juste châtiment de leur méchanceté. Car ce n'est pas seulement entre les gens de bien et les méchans, qu'il y a une guerre éternelle; les méchans se la font entre eux-mêmes : et comment pourraient-il s'accorder ensemble? Chacun d'eux n'est jamais d'accord avec sa propre conscience, qui, déchirée par les remords, déteste le mal après l'avoir fait. Souvent même l'horreur qu'ils ont pour de plus méchans qu'eux les porte à haïr l'iniquité et à mener une vie vertueuse, afin de ne plus ressembler à ceux qu'ils abhorrent; et ainsi, par un miracle insigne de la Providence, les méchans servent à la conversion des méchans mêmes. Il n'y a que Dieu seul qui puisse tirer de cette sorte le bien du mal. Telle est la sagesse de son gouvernement, que ce qui s'écarte dans un sens de l'ordre général qu'il a établi, rentre dans un autre ordre de la Providence : car, sous son empire, rien ne se fait au hasard, tout a son motif et sa fin. Au reste, il ne m'est pas possible de suivre la Providence dans toutes ses opérations; il n'est permis ni d'entrer dans le sanctuaire de ses conseils, ni d'en développer les mystères. Je me contente donc d'avoir montré en général, que Dieu, auteur de tout être, gouverne tout par ce penchant invincible qui fait que tout tend au bien; et que, rapprochant ainsi tout de lui-même, tout ce qui est sous son empire est bien dans l'ordre de la destinée. Aussi ce qui paraît mal aux yeux de notre aveugle raison, nous paraîtrait tout différent si nous pouvions pénétrer les ressorts secrets de la sage conduite de la Providence. Mais je vois qu'un sujet si difficile et si sublime, et un raisonnement si long, commencent à te fatiguer. Je vais donc prendre le ton poétique pour te délasser un peu, et te donner encore la force d'aller plus avant.

V. « Si ton âme veut connaître, dans ses effets, la sagesse toute-puissante du Dieu qui lance le

qu'elle élève ses regards jusqu'au fir-
Les astres dont il brille conservent
une paix éternelle. Le soleil, malgré
é de son char, ne sort point de sa car-
aller fondre les glaces du nord. L'ourse,
sur l'un des pôles du monde, toujours
r l'horizon, voit sans envie le reste des
plonger dans les flots, et jamais ne s'y
comme elles. C'est toujours le même
dit à la nuit d'étendre sur l'univers son
breux : c'est le même qui tous les ma-
tit de le replier pour faire place à
Ainsi l'amour de l'ordre renouvelle sans
urs des globes célestes; ainsi il conserve
une harmonie invariable. Il fait égale-
tir sa puissance aux élémens; il accorde
avec le sec, et le froid avec le chaud. Il
feu cette légèreté rapide qui le porte
vers les cieux; il donne à la terre ce
jours égal qui la maintient invariable-
s son assiette. C'est cet amour bienfai-
ait éclore mille fleurs charmantes dans
jours du printemps; il mûrit dans l'été
dons de Cérès; il nous fait recueillir
omne les fruits les plus abondans, et
nsuite la triste et humide saison de
ar cette alternative salutaire, il produit
ve tout ce qui respire; et, le détrui-
ite, il le fait périr et disparaître quand
it fatal est arrivé. Pendant ces révolu-
tre suprême, assis sur son trône, tient
ins les rênes de l'univers; sa toute-puis-
le principe de tout ce qui s'y fait; sa
n est la loi, et sa sagesse en est le juge.
le mouvement à tout; et le dirigeant
, il ramène à l'ordre tout ce qui paraît
ter. Si sa providence abandonnait le
monde; si elle cessait un instant de
les êtres dans le cercle qu'elle leur a
nt se détruirait et rentrerait dans le
ais l'amour du bien contient tout dans
t conserve tout, en faisant tout remon-
ource d'où il est sorti.

Vois-tu maintenant la juste conséquence
e nous avons dit jusqu'à présent?» —
le est-elle?» lui dis-je. «Que cha-
être satisfait de son sort.» — «Com-
peut-il être?» répliquai-je tout éton-
voici, continua-t-elle. Tout ce qui
i-bas d'agréable ou de fâcheux sert à récompenser ou à exercer la vertu, et à punir et corriger le vice. La mauvaise fortune, comme la bonne, est donc toujours juste ou avantageuse, et nul dès lors n'a droit de s'en plaindre.» — «Ce que vous dites est une vérité certaine, répondis-je; et plus je considère ce que vous venez de dire de la Providence et du destin, plus cette vérité me paraît constante. Il faut pourtant convenir qu'elle est contraire à l'opinion de la plupart des hommes, qui pensent et qui disent hautement qu'il y a des malheureux dont la situation est très déplorable.»—«Je le sais bien, me dit-elle, et je veux bien condescendre à ces idées du vulgaire, et ne point trop m'écarter de sa manière de parler, ni de ses usages Mais, réponds-moi, ce qui est avantageux n'est-il pas un vrai bien? Or ce qui sert à corriger le vice ou à exercer la vertu est avantageux; n'ai-je pas droit d'en conclure que la fortune qui produit ces bons effets, est un vrai bien? Et telle est celle de ces hommes estimables qui brisent les chaînes qui les attachent au mal, et s'efforcent d'entrer dans le chemin de la vertu, ou de ceux qui y marchent depuis long-temps, en combattant avec courage contre les obstacles qui s'y rencontrent. Quant à la prospérité, qui sert de récompense à la vertu, le vulgaire lui-même la regarde comme un vrai bonheur.» — «J'en conviens, lui dis-je; mais aussi regarde-t-il comme le comble du malheur l'adversité, qui sert de châtiment au vice.» — «Prends garde, reprit-elle, de ne pas te jeter dans une erreur insoutenable, en entrant trop dans l'opinion populaire. De tout ce que tu viens de m'accorder, il résulte que toute fortune, quelle qu'elle soit, est un bien pour ceux qui pratiquent ou qui cherchent à pratiquer la vertu; et qu'au contraire tout tourne à mal pour ceux qui persévèrent dans le vice.» — «Je l'ai avoué, lui dis-je, et cela est vrai, quoique personne n'ose le dire.» — «L'homme sage, ajouta-t-elle, ne doit donc pas plus s'alarmer quand il a à combattre contre l'adversité, que l'homme courageux quand il faut marcher à l'ennemi; car plus il y a d'obstacles à vaincre, plus il y a pour celui-ci de gloire à acquérir, et plus il y a pour l'autre de moyens de croître en mérite et en sagesse. La vertu même ne tire son nom que de la vigueur avec laquelle elle résiste à tant d'adversités. Vous donc, qui y avez fait tant de progrès, fuyez une vie molle et voluptueuse qui

énerverait votre âme, et combattez avec courage contre la prospérité, ainsi que contre l'adversité, ne vous laissant ni abattre par celle-ci, ni corrompre par l'autre, et tenant en tout ce juste milieu où réside la vertu. Quiconque en sort peut rencontrer une ombre de félicité, mais il n'obtiendra point le prix inestimable réservé à la pratique de la vertu. En un mot, l'homme est toujours maître de tirer avantage de sa condition quelle qu'elle soit : fût-elle des plus misérables, selon les idées du vulgaire, elle peut servir à exercer sa constance, à corriger ses défauts ou à punir ses vices.

V. « Agamemnon paya d'un sang bien précieux le vent favorable qui conduisit sa flotte à Troie. Il fut obligé, pour l'obtenir, d'étouffer les sentimens de sa tendresse paternelle, et de consentir au sacrifice de l'infortunée Iphigénie sa fille, qu'un ministre des dieux égorgea en sa présence : il éprouva ensuite, pendant dix ans entiers, toutes les horreurs d'une cruelle guerre; mais enfin il vengea, par la ruine de Troie, l'opprobre de son frère. Ulysse eut le cœur percé de douleur quand il vit ses compagnons dévorés par le géant Polyphème; mais il vengea leur mort en privant de la lumière du jour ce monstre affreux, et lui faisant payer par des larmes de sang celles que le malheureux sort de ses compagnons lui avait fait répandre. C'est à ses pénibles travaux que l'immortel Alcide doit toute sa gloire. Il lui fallut dompter l'indomptable orgueil des centaures, terrasser un lion formidable et en arracher la sanglante et glorieuse dépouille, percer de ses flèches des monstres ailés, ravir le trésor confié à la garde d'un dragon furieux, enchaîner d'une main puissante ce monstre à trois têtes, gardien des enfers, faire dévorer par ses propres chevaux un prince inhumain, couper les têtes renaissantes de l'hydre de Lerne, terrasser le géant Antée, éteindre par la mort de l'infâme Cacus le juste ressentiment d'Évandre, abattre le monstrueux sanglier d'Erimanthe. Il couvrit de sa peau ces épaules robustes qui devaient un jour porter le ciel; il en soutint en effet le poids énorme sans en être ébranlé, et ce fut le dernier de ses travaux. Le ciel, dont il avait été le soutien, devint pour jamais son séjour. Mortels courageux, suivez ces traces glorieuses; combattez avec constance, vous triompherez des obstacles qui se rencontrent sur la terre, et le ciel sera la récom[...] éternelle de votre courage et de vos com[...]

LIVRE V.

Pr. La Philosophie parut alors vouloir ch[...] de conversation; mais je l'arrêtai en lui d[...] « L'exhortation que vous venez de faire e[...] doute très belle, très solide et très dig[...] vous; mais j'éprouve en ce moment que la [...] tion de la Providence est, comme vous le [...] tantôt, unie et impliquée avec bien d'a[...] car je ne puis m'empêcher de vous dema[...] vous croyez qu'il y ait un hasard, et ce que [...] —« Je veux me hâter, répondit-elle, de sat[...] à la promesse que je t'ai faite de te mon[...] chemin par lequel tu dois retourner à ta [...] ble patrie. Les questions que tu me fais p[...] sans doute avoir quelque utilité, mais elle[...] éloignent un peu de notre but, et je crai[...] que, fatigué par ces digressions, tu n'eus[...] la force de parvenir où je veux te condui[...] « Rassurez-vous, lui dis-je; c'est pour m[...] récréation et un repos que d'apprendre [...] pique et flatte ma curiosité. D'ailleur[...] résolvant d'une manière solide ces diffi[...] questions que notre dissertation fait [...] le reste en deviendra beaucoup moins dif[...] —« Je veux bien, ajouta-elle, condescend[...] désirs. » Et sans perdre de temps, elle com[...] ainsi. « Si on définit le hasard un événeme[...] duit par un mouvement fortuit, et qui n[...] cune connexion avec les principes ordinai[...] choses, je le dirai hardiment, il n'y a po[...] hasard, et ce mot est absolument vide d[...] Car, puisque Dieu ne permet pas que rie[...] de l'ordre de sa Providence, il ne peut r[...] river fortuitement et qui n'ait été presc[...] permis par elle. Rien ne se fait de rien; c[...] axiome consacré et qui a passé de tout [...] pour incontestable. Il est vrai que les a[...] l'entendaient plutôt de la matière que des [...] efficientes; mais l'un suit de l'autre; et [...] chose n'avait point de principe, on p[...] dire qu'elle viendrait de rien. Or, comm[...] est impossible, il est impossible aussi [...] hasard, dans le sens que je viens de [...] finir, soit quelque chose de réel. » — « M[...]

nc rien, répliquai-je, qu'on puisse
le ce nom, quoique le vulgaire ne
bien ce que c'est? N'y a-t-il rien de
qu'on puisse attribuer au hasard?»
ote, me dit-elle, va te répondre pour
dans sa physique, expliqué cette ques-
u de mots, et d'une manière qui paraît
rme à la vérité. Toutes les fois, dit
philosophe, que l'on se propose de
que chose, et que, par des causes
, la chose arrive tout différemment
on se proposait, c'est un événement
que l'on nomme hasard. Par exem-
quelqu'un, dans le dessein de cul-
champ, en remue la terre, et y
trésor, cette découverte est regardée
effet seul du hasard. Néanmoins elle
tes causes, dont le concours l'a pro-
r si le propriétaire du champ l'eût
lte, et si quelque homme riche n'eût
isie d'y enfouir son trésor, il n'y au-
s été trouvé. Cet événement heureux
n'est donc fortuit que parce que ce-
aché son or, et celui qui a cultivé son
ont concouru, sans en avoir l'inten-
peut donc définir le hasard un événe-
piné, produit par différentes causes
irent ensemble à ce que l'on faisait
tre motif et pour une autre fin; et ce
est l'effet de l'ordre invariable établi
Providence adorable, qui dispose tout
se, et fait que chaque chose vient dans
t dans le lieu qu'elle lui a marqué.
s la région habitée par ce peuple guer-
ombat en fuyant, et par une retraite
e n'engage ses ennemis à le poursuivre
les percer de coups, d'autant plus iné-
u'ils sont moins prévus, le Tigre et
sortent du même rocher; mais bien-
lots se séparent et coulent dans des
ns. Si dans la suite de leur cours ils
nt de nouveau, les vaisseaux et tout ce
aient avec leurs ondes, portés d'abord
it par chacun de ces fleuves, se trou-
s leur jonction, fortuitement réunis
le mille manières différentes : mais
inaisons, quelque fortuites qu'elles
, sont l'effet naturel de la pente du
lequel coulent ces fleuves, et de la di-
leur cours. Ainsi le hasard, quoiqu'il paraisse indépendant de tout, est pourtant assujetti aux lois de la Providence, et n'existe que par elles.»

Pr. «Cela est ainsi sans doute, répondis-je; mais cet enchaînement des choses, cet ordre du destin, ne détruit-il pas la liberté de l'homme?» — «Non, me dit-elle; l'homme est véritablement libre. La liberté est l'apanage de toute créature raisonnable. Car tout être doué de raison est capable par lui-même de discerner les choses, et de connaître ce qu'il doit désirer ou fuir. Dès lors il peut se porter à l'un, et se détourner de l'autre. Ainsi, tout être en état de raisonner et de juger, a la liberté de vouloir ou de ne pas vouloir. Il est vrai que cette faculté n'est pas égale dans tous les êtres raisonnables. Car les substances célestes ont une intelligence plus pénétrante, une volonté plus pure et un pouvoir plus parfait de se porter à ce qu'elles désirent. Les âmes moins libres qu'elles, le deviennent encore moins, quand, s'éloignant de la divinité, elles sont renfermées dans la prison d'un corps mortel, et elles semblent perdre toute leur liberté et devenir entièrement esclaves, lorsque fermant les yeux à la raison, elles se plongent honteusement dans le vice. Car aussitôt qu'elles se détournent de la souveraine vérité, qui est la vraie lumière, pour s'attacher aux choses d'ici-bas, l'ignorance vient les couvrir d'un voile ténébreux; elles sont agitées de mille affections tumultueuses et déréglées; et si elles y consentent, si elles s'y livrent, elles appesantissent les fers qu'elles se sont forgés elles-mêmes; et leur liberté corrompue devient le principe de leur esclavage honteux. Dieu qui voit tout, qui entend tout, a prévu cela de toute éternité, et a destiné à chacun ce qu'il a mérité par ses bonnes ou par ses mauvaises actions.

V. «Homère célèbre, avec tous les charmes de la poésie, le soleil, père de la lumière. Cependant ce soleil impuissant ne peut pénétrer ni les entrailles de la terre ni les abîmes de la mer. Les yeux du Créateur de l'univers sont bien plus pénétrans. Ni la profonde masse de la terre, ni les nuages épais de la plus ténébreuse nuit, ne peuvent rien dérober à sa vue. D'un seul regard, il voit tout ce qui a été, tout ce qui est, et tout ce qui sera; et puisqu'il est le seul qui connaisse tout, c'est lui seul aussi qui est le vrai soleil et la vraie lumière du monde.»

Pr. « Me voilà, lui dis-je, accablé de nouveau par le poids d'une difficulté bien plus grande encore. La prescience de Dieu me paraît absolument contraire à la liberté de l'homme. Car si cette prescience s'étend sur tout, et qu'elle soit essentiellement infaillible, il faut nécessairement que ce qu'elle a prévu arrive. Si donc, de toute éternité, elle connaît non-seulement les actions des hommes, mais encore leurs desseins et leurs désirs les plus cachés, que devient leur libre arbitre, puisque tout arrivera infailliblement comme l'aura prévu cette prescience infaillible ? Si en effet l'événement pouvait la tromper, elle n'aurait plus une connaissance assurée de l'avenir. Sa prétendue science ne serait qu'une opinion douteuse et sujette à l'erreur; ce qu'on ne peut dire de Dieu sans blasphème. Je sais qu'il y en a qui croient résoudre cette difficulté en disant que les choses n'arrivent pas nécessairement parce que Dieu les a prévues; mais que Dieu les prévoit nécessairement, parce qu'elles doivent arriver. Mais je n'approuve point leur idée; car c'est tomber d'une difficulté dans une autre. En effet alors la nécessité ne sera plus, il est vrai, du côté des choses futures ; mais elle sera du côté de la prescience. Au reste, ce n'est point là le véritable état de la question. Il s'agit uniquement de prouver que les événemens prévus arrivent nécessairement sans que pour cela la prescience de Dieu nécessite leurs causes efficientes. Je me sers, pour expliquer ma pensée, d'un exemple familier. Si quelqu'un est assis, l'opinion de ceux qui le croient dans cette posture est nécessairement vraie ; et en retournant la proposition, on peut dire que si ceux qui le pensent ainsi, pensent vrai, il est nécessaire en effet qu'il soit assis. Il y a donc nécessité des deux côtés : et l'existence de la chose et la vérité de l'opinion qu'on en a, sont alors également nécessaires. Cependant la vérité de l'idée de celui qui me croit assis, n'est point la cause de ce que je le suis ; mais plutôt c'est parce que je suis effectivement assis, que son idée est vraie; et quoique la cause de ma situation vienne d'ailleurs, cependant il y a, ainsi que je l'ai dit, nécessité des deux côtés. On doit raisonner de même de la Providence et des choses futures. Car quoiqu'elles soient prévues parce qu'elles doivent arriver, et qu'elles n'arrivent pas précisément parce qu'elles sont prévues, cependant il semblerait qu'il y aurait nécessité absolue, ou que Dieu prévît les événemens parce qu'ils doivent arriver, ou que ces événemens arrivassent parce que Dieu les aurait prévus : ce qui suffit assurément pour détruire la liberté de l'homme. D'ailleurs, y a-t-il rien de plus déraisonnable que de dire que des événemens futurs soient la cause de la prescience de Dieu ? Ce qui ne doit se faire que dans la suite des temps peut-il être la cause de cette prescience, qui est de toute éternité ? L'avenir n'en peut pas plus être la cause que le passé. A cet égard, tout est égal entre eux ; car s'il est de toute nécessité qu'une chose soit, quand je suis sûr qu'elle est, il est également nécessaire qu'elle arrive, quand je suis sûr qu'elle arrivera. L'événement d'une chose prévue est donc absolument inévitable. Que si elle n'arrive pas comme je le pense, l'opinion que j'en ai est une erreur véritable, et non pas une science. Eh ! comment avoir une vraie connaissance d'un événement, s'il ne doit pas certainement et nécessairement arriver. Comme la science ne peut s'allier en aucune façon avec l'erreur, il est indubitable que ce qu'elle conçoit évidemment devoir arriver, arrivera, de toute nécessité, de la manière qu'elle le conçoit. Comment donc comprendre que Dieu, de toute éternité a prévu les événemens, s'ils sont incertains ? Car s'il croit qu'ils arriveront infailliblement, et que cependant il soit possible qu'ils n'arrivent pas, il se trompe; ce qu'on ne peut ni dire ni penser sans blasphème. D'un autre côté s'il ne les connaît que pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des choses contingentes, qui peuvent arriver ou ne pas arriver, quelle idée aurons-nous alors de sa prescience ? Elle ne diffèrera pas de ce ridicule oracle de Tirésias : « Tout ce que je dirai sera ou ne sera pas. » Elle n'aurait aucun avantage sur l'opinion des hommes, si sa connaissance se bornait à regarder l'avenir comme quelque chose d'incertain : mais comme il ne peut y avoir la moindre ombre d'incertitude dans cet être adorable, source et principe de tous les êtres, il est constant que les choses dont il a prévu l'existence arriveront infailliblement. Mais que devient alors la liberté de l'homme, dont la volonté et les actions sont liées par la nécessité que leur impose l'infaillibilité de la prescience ? Et si l'homme est dépouillé de son libre arbitre, quelle confusion, quel désordre

absurdité ne s'ensuivra-t-il pas? Qu'on
ilors d'encourager les gens de bien par
r des récompenses, et d'épouvanter les
ns par la crainte des supplices. Alors ce
ous appelons équité deviendra le comble
njustice ; car pourquoi récompenser ou
l'homme qui ne peut plus rien mériter,
ı'il ne fait plus rien par la détermination
volonté, dans la nécessité où il est de jus-
par ses actions, l'infaillibilité de la pres-
divine? Alors il n'y aura plus ni vices ni
; le bien et le mal, tout sera confondu,
qui est le comble de l'impiété, nos mau-
actions mêmes auront la Providence pour
pe, puisque toutes les choses qui se font
s se font par ses ordres, et que l'homme,
de son libre arbitre, sera forcé de les
ter. Toute notre espérance est donc éteinte;
nos prières deviendront superflues. Car,
ous reste-t-il à espérer ou à demander, si
arrive par un enchaînement nécessaire et
ien ne peut changer? Le seul lien qui unit
me à Dieu ne subsistera donc plus? Nous
pensé jusqu'à présent qu'une humble prière
attirait les grâces de Dieu : de là est venu
nmerce sacré par lequel nous nous élevons
'à la lumière inaccessible qu'il habite, pour
entretenir avec lui. Mais si une fatalité
-puissante nécessite nos actions, nos prières
plus aucune force; il n'y a plus aucune
entre Dieu et nous; et séparés de ce
ipe souverain de toutes choses, l'homme,
ırvu de son soutien, retombera dans le
.

« Quelle contrariété règne parmi les choses
us étroitement unies! Dieu a-t-il donc mis
l'opposition entre deux vérités, que, quoi-
es subsistent chacune prise à part, elles ne
ent subsister ensemble? Non; les vérités ne
nt être contraires les unes aux autres; elles
indissolublement unies entre elles par des
s secrets; mais notre âme appesantie, ac-
e par le poids de son corps mortel, n'a
assez de lumière pour les apercevoir. Mais
quoi brûle-t-elle donc d'un si grand désir
couvrir les vérités cachées? Sait-elle déjà
l'elle recherche avec tant d'empressement
it d'inquiétudes? Non, sans doute. Mais si
ignore, que cherche-t-elle donc, l'aveugle
le est? Peut-elle désirer, peut-elle recher-
cher ce qu'elle ne connaît pas? sait-elle où le trouver? Et n'en ayant aucune idée, comment le reconnaîtrait-elle quand le hasard le lui ferait rencontrer? N'est-ce point que cette âme, quand elle contemplait l'intelligence suprême, y puisait les idées générales et particulières de chaque être, et qu'à présent qu'elle est renfermée dans la prison ténébreuse de son corps, elle a perdu la connaissance distincte et particulière de chaque chose, mais que cependant il lui en reste encore quelques notions générales? Ainsi, lorsque l'homme cherche la vérité, on peut dire que s'il ne la connaît pas comme il faut, du moins il ne l'ignore pas absolument; mais consultant les idées générales qui lui sont restées, il s'efforce, par ce peu de connaissances qui lui restent, de parvenir à une connaissance plus parfaite, en rappelant ce qu'il a oublié, pour le joindre à ce qui reste encore gravé dans sa mémoire. »

Pr.— « Voilà, me répondit la Philosophie, une vieille plainte qu'on fait depuis long-temps contre la Providence. Cicéron, dans ses livres de la Divination, s'est beaucoup tourmenté pour y répondre : tu es depuis long-temps dans le même embarras; mais personne, jusqu'à présent, n'y a répondu avec assez d'exactitude et de solidité. La difficulté vient de l'impuissance où sont la plupart des hommes de comprendre la simplicité infinie de la prescience divine. Si l'on pouvait s'en former une juste idée, toutes les difficultés s'évanouiraient bientôt. Je vais essayer de le faire, après avoir dissipé ce qui fait à présent le sujet de ton trouble et de ton embarras. Je te demande d'abord pourquoi tu ne goûtes pas la réponse de ceux qui disent que la prescience ne blesse point la liberté, parce qu'elle n'impose aucune nécessité aux choses futures. Car, dis-moi, n'est-ce pas uniquement parce que dès qu'elles sont prévues, elles ne peuvent plus ne pas arriver, que tu conclus qu'elles sont nécessitées? Mais si, comme tu en es convenu, la prescience n'impose aucune nécessité, pourquoi, libres dans leurs principes, deviendraient-elles nécessaires dans l'événement? Pour te faire entendre les conséquences de ces raisonnemens, supposons un moment qu'il n'y ait aucune prescience; les actions libres ne pourront être censées contraintes ou nécessitées par ce qui n'existe pas. Convenons main-

tenant que cette prescience existe, mais qu'elle n'impose aucune nécessité aux choses futures : je crois que la liberté de l'homme reste pour lors également dans tout son entier. Mais, me diras-tu, si la prescience ne nécessite pas les événemens, il est toujours certain qu'elle est une marque assurée qu'ils arriveront infailliblement. Mais arriveraient-ils moins infailliblement s'il n'y avait point de prescience? Ce qui n'est que la marque et le signe d'une chose, est bien la preuve de son existence; mais elle n'en est pas le principe. C'est pourquoi il faudrait commencer par démontrer que tout arrive par les lois d'une nécessité absolue, avant d'établir que la prescience en est la marque. Car, s'il n'y a aucune nécessité, la prescience ne pourra en être le signe. Ce n'est d'ailleurs ni par les signes d'une chose, ni par aucun autre moyen pris hors d'elle, mais par ses seuls principes intrinsèques, que l'on parviendra à faire une démonstration solide. Mais comment peut-il se faire, dira-t-on, que les choses prévues n'arrivent pas? Vaine demande! Je ne dis point que je crois qu'elles n'arriveront pas, je dis seulement que, quoiqu'il soit certain qu'elles arriveront, il n'est pas moins certain qu'elles ne sont aucunement nécessitées. Pour t'aider à le comprendre, rappelle-toi mille choses qui se font tous les jours à nos yeux. Un habile cocher, par exemple, conduit un char avec adresse; il fait obéir à son gré les chevaux fougueux qui le traînent, etc. Est-ce par nécessité que cela se fait? Non, sans doute. Il n'y aurait plus d'art ni d'adresse en rien, si tout se faisait par les lois d'une nécessité impérieuse. Ce qui se fait donc librement n'était certainement pas nécessité avant son existence; ainsi, bien des événemens arriveront librement dans leur temps. Car tout le monde, je crois, conviendra que ce qui arrive, était futur, de la même manière qu'il arrive; l'existence de ces choses est donc parfaitement libre, quoiqu'elle ait été prévue. Car la connaissance et la prévision des choses futures ne leur impose pas plus de nécessité que notre connaissance et notre vue n'en imposent à celles qui arrivent journellement sous nos yeux. Mais voilà précisément, me diras-tu, le point de la difficulté. Je ne puis supposer qu'un événement futur puisse être prévu, et rester libre et contingent. Cela semble impliquer contradiction : car s'il est prévu, il arrivera nécessairement, et s'il n'arrive pas nécessairement, il ne peut être prévu; puisque la prescience ne peut avoir pour objet qu'une vérité dont la certitude soit infaillible. Car, encore une fois, prévoir comme certain ce qui est libre et contingent, c'est moins avoir une connaissance lumineuse qu'une opinion ténébreuse et sujette à l'erreur. Toute l'obscurité de cette matière vient de ce que tout le monde croit connaître les choses à fond, et telles qu'elles sont elles-mêmes : ce qui est absolument faux, puisque l'étendue de nos connaissances ne dépend point de la nature des choses, mais de celle de notre intelligence; car, pour expliquer ma pensée par une comparaison, l'œil et la main connaissent d'une manière différente la rondeur d'un même objet. L'œil, quoique éloigné, n'a besoin que d'un regard pour saisir tout d'un coup la figure de l'objet; mais la main est obligée de s'en approcher, de s'y attacher et de le suivre dans tout son contour, avant que de pouvoir en connaître la rondeur; l'homme lui-même le connaît d'une manière différente, par les sens, par l'imagination, par la raison et par l'intelligence. Les sens ne peuvent juger de la figure que comme inhérente à la matière. L'imagination détache la figure du sujet même, et en juge séparément. La raison va plus loin : faisant abstraction des individus, elle considère l'espèce en général, et se forme l'idée de l'universel. L'intelligence a des vues encore plus sublimes : sans s'arrêter à ces idées générales, elle considère la simplicité de l'essence constitutive de chaque chose, et, ce qu'il faut bien remarquer, ces différentes facultés renferment les qualités de celles qui leur sont subordonnées; mais les inférieures ne peuvent atteindre aux objets des plus parfaites; car les sens se bornent uniquement à la matière. L'imagination ne peut se former l'idée des universaux, ni la simple raison celle de l'essence. L'intelligence, au contraire, infiniment plus élevée, juge de tout ce qui a rapport aux choses, de la même manière dont elle en conçoit l'essence. Car si elle considère les objets sensibles, leur figure et leur idée générale, elle ne le fait ni par le ministère des sens, ni par celui de l'imagination, ni par celui de la raison même, mais par sa propre lumière qui embrasse et pénètre tout. De même, la raison, quand elle se

l'idée des universaux, ne se sert ni de la
e l'imagination, ni du secours des sens.
idée générale que la raison de l'homme
i-même. L'homme est un animal à deux
et raisonnable. Or, cette idée générale
ne des connaissances qui sont du ressort de
nation et des sens; mais sans leur secours,
n les acquiert par ses seules lumières.
l'imagination elle-même, en qui les es-
qui font son objet, entrent d'abord par les
ne laisse pas de se les former ensuite par
pre force, quoique tous les sens restent
ne entière inaction. Tu vois donc que
en moins de la nature des objets que de
e nos différentes facultés, que provient
rence de nos connaissances. Et cela doit
si: car le jugement étant un acte propre
culté qui juge, il est bien plus naturel de
qu'elle le forme d'elle-même et par ses
forces, que par l'influence d'une cause
re.
Les anciens sages, trop peu connus, qui
tré l'école de Zénon, pensaient que des
matériels il sort sans cesse une foule d'i-
nvisibles qui viennent s'imprimer dans
, comme le style grave rapidement sur
ttes ces signes qui sont les interprètes
ensées. Mais si l'âme n'agit point par
ne; si, purement passive, elle n'est qu'un
miroir où les objets viennent se peindre,
peut venir cette ardeur qu'elle a de
naître, et cette faculté de connaître en
que chose, de faire l'analyse des objets
ont connus, d'en diviser à cet effet les
es parties, et de les réunir ensuite sous
et même point de vue? D'où vient peut-
on gré, s'élever jusqu'au plus haut des
t descendre ensuite dans les plus pro-
îmes? Pourquoi, recueillant ses connais-
t les comparant ensemble, sait-elle faire
er la vérité des ténèbres de l'erreur?
ainement elle est douée d'une force ac-
me faculté puissante, dont serait inca-
n être qui, semblable à la matière, ne
opre qu'à recevoir les impressions des
xtérieurs. J'avoue pourtant que ces im-
s précèdent d'ordinaire nos idées. La
qui frappe nos yeux, la voix qui reten-
oreilles, semblent réveiller notre âme.
sations lui rappellent les idées qui y
répondent; elle en fait l'application aux différens objets, et réunit les images qui entrent en elle par les sens, aux idées purement spirituelles qu'elle renferme en elle-même.

Pr. « Si dans les sensations corporelles, quoique les qualités des objets sensibles affectent les organes des sens, et que l'impression faite sur eux précède le sentiment de l'âme et l'excite en y recueillant les idées auxquelles elle ne faisait pas attention auparavant; si dans ces sortes de sensations, dis-je, le sentiment intérieur de l'âme n'est point une impression purement passive qui vienne du dehors, mais l'effet de sa propre activité qui s'aperçoit et juge de ce qui se fait dans les corps, à combien plus forte raison les êtres qui sont absolument indépendans de la matière, ne sont-ils point assujettis, dans leurs idées, aux espèces sensibles, mais jugent de tout par les seules forces de leur intelligence? Aussi voyons-nous que chaque espèce a une façon de connaître qui lui est propre. Ces animaux qui vivent dans la mer, aussi immobiles que les rochers auxquels ils sont attachés, sont doués de la seule faculté de sentir, et destitués de toute autre qualité ultérieure. Les autres animaux qui, par leurs divers mouvemens, nous donnent lieu de croire qu'ils ont des désirs et des aversions, avec la faculté de sentir, ont encore l'imagination. La raison est la propriété essentielle de la nature humaine, comme l'intelligence l'est de la nature divine; et celle-ci est évidemment la plus parfaite, puisqu'elle renferme tout le reste. Si les sens et l'imagination, parce que les idées abstraites des universaux ne sont pas de leur ressort, osaient soutenir que la raison ne les conçoit pas, et lui parler ainsi: « Ce qui est à notre portée ne peut être considéré d'une manière générale, et par abstraction à tout sujet; donc, ou vous ne concevez pas les universaux, ou nous n'avons aucun objet qui nous soit propre; or, nous sommes bien assurés d'avoir des objets sur lesquels nous exerçons nos fonctions, donc vous ne pouvez avoir aucune idée des universaux. » La raison ne pourrait-elle pas leur répondre: « Facultés subalternes, vous ne pouvez vous élever au-dessus des choses corporelles et sensibles; pour moi qui les conçois d'une manière plus noble et plus parfaite que vous, j'ai d'eux des idées générales que vous êtes incapables d'avoir. Restez donc dans votre sphère, et ne me dispu-

tez pas les connaissances que j'ai, parce qu'elles sont au-dessus de vous. » C'est sans doute à la faculté de connaître la plus parfaite qu'il faut s'en rapporter sur ce sujet; et nous qui, avec les sens et l'imagination, possédons la faculté de raisonner, nous lui donnerions sûrement gain de cause en ce procès. Le même tort que les sens et l'imagination auraient avec la raison, dans la supposition que je viens de faire, la raison l'a vis-à-vis du souverain Être, lorsqu'elle pense qu'il ne voit pas l'avenir autrement qu'elle. Car tel est ton raisonnement : On ne peut pas prévoir avec certitude ce qui ne doit pas nécessairement arriver. Il n'y a donc point en Dieu de prescience des événemens futurs; ou s'il y en a, elle leur impose une nécessité absolue. Voilà comme on raisonne. Mais si nous pouvions voir par les lumières de l'intelligence infinie, ce que nous ne voyons qu'imparfaitement par celles de la raison, nous conviendrions que cette faible raison doit le céder à l'intelligence suprême, plus encore que les sens et l'imagination ne doivent le céder à la raison. Élevons-nous donc, s'il est possible, jusqu'à cette divine lumière, nous verrons en elle ce que nous ne trouverons jamais en nous-mêmes; nous y verrons, dis-je, comment les événemens futurs, quoiqu'ils doivent arriver librement, sont pourtant prévus avec certitude, et que cette prévision non-seulement n'est pas une opinion vague et imparfaite, mais, au contraire, est une science véritable, et infiniment parfaite dans son infinie simplicité.

V. « Que la nature a pris de plaisir à varier la figure des animaux qui vivent sur la terre! Les uns rampent sur la poussière et ne s'y traînent qu'avec peine; les autres, d'une aile légère et rapide, fendent les airs, et parcourent sans peine l'immense étendue de la plaine azurée; d'autres impriment sur la terre la trace de leurs pas, et tantôt ils traversent les campagnes, tantôt ils s'enfoncent dans l'épaisseur des bois. Mais toutes ces espèces différentes ont cependant la tête penchée vers la terre. L'homme seul porte la tête droite et élevée, et s'il veut user de sa raison, il verra que, puisque ses yeux sont faits pour contempler le ciel, son âme doit se détacher de la terre. Ne serait-il pas honteux pour lui que son cœur fût attaché aux choses d'ici-bas, tandis que son corps, par sa posture, l'avertit sans cesse de se porter vers cell ciel?

Pr. « Élevons-nous donc vers le Très-Ha puisqu'il est constant qu'il ne faut pas jug la manière de connaître par la nature de l connu, mais par celle de la faculté qui co considérons, autant qu'il est permis à de tels de le faire, quelle est la perfection nature divine, afin de mieux juger de la de ses connaissances. Il ne faut que consu raison pour avouer que Dieu est éternel. dérons donc ce que c'est que l'éternité : que nous en concevrons nous conduira à c la nature et des connaissances de l'Être é L'éternité est la jouissance entière et p d'une vie sans commencement, sans succ et sans fin. Cette idée va s'éclaircir en la c rant avec celle du temps. Pour tout ce temporel, le présent n'est que le passa passé à l'avenir. Rien de ce qui est sujet à pire du temps ne peut jamais jouir tout à de sa vie tout entière. Le jour d'hier a d'être pour lui, et le jour de demain n pas encore. Dans celui même d'aujourd'hu ne jouissez à la fois que d'un instant ra passager. Tout ce qui est donc sujet à l cession du temps, quand même, ainsi qu tote l'a pensé du monde, il n'aurait jan de commencement, et que sa durée dût s'é autant que celle des temps, à parler avec sion, ne mérite pourtant pas le titre d'ét puisqu'il ne réunit pas ensemble tous les de sa vie, et que jouissant à peine du pr il ne jouit plus du passé, et ne jouit pas de l'avenir. Ce qui est véritablement ét doit jouir tout à la fois de toute la plé d'une vie sans fin. Rien ne doit être ni p futur pour lui. Toujours, et tout en lui-n l'immense succession des temps n'est rien égard. Tout est toujours présent à ses C'est donc à tort que, de ce que Platon avoir cru que le monde a toujours existé rera toujours, quelques-uns en concluer ce monde créé est éternel comme son Cré car il y a bien de la différence entre avo durée sans fin, mais successive, comme le l'a dans l'opinion de ce grand philosop jouir tout à la fois, sans succession et san tage d'une vie infiniment parfaite; ce peut se dire que de Dieu. Au reste, ne

penser que la préexistence du Créateur aux choses créées, puisse se mesurer par la durée du temps; cette préexistence est une propriété essentielle de la nature divine, avec laquelle le temps n'a aucune proportion. Si dans sa succession infinie, il paraît l'imiter en quelque chose, il lui est absolument impossible de l'égaler. C'est pourquoi ne pouvant jouir, comme elle, d'une parfaite immutabilité, il dégénère en un mouvement successif et sans fin; et ne pouvant réunir son existence en un seul point, il se partage et s'écoule dans ces espaces immenses que forment le passé et l'avenir. Dans l'impossibilité où il est de jouir tout à la fois de toute la plénitude de son être, il imite l'état immuable de Dieu, mais seulement en ce qu'en quelque sorte il ne cesse jamais d'exister, et reste présent, autant que peut le permettre la rapidité avec laquelle le moment présent s'enfuit. Ce moment, tel qu'il est, est une faible image de cette éternité toujours présente à Dieu. Mais comme il cesse d'être aussitôt qu'il existe, il se renouvelle sans cesse; et par une succession perpétuelle forme l'infinité des siècles. Ainsi ce n'est qu'en continuant à s'écouler sans fin qu'il acquiert son étendue; étendue immense, mais qu'il ne peut réunir dans un seul point fixe et immuable. Si nous voulons donc, à l'exemple de Platon, donner aux choses des noms qui leur conviennent, celui d'éternel ne sera donné qu'à Dieu seul; et puisque toute faculté intelligente connaît les choses selon sa nature, et que celle de Dieu est de jouir tout à la fois de l'éternité tout entière, sa lumière infinie, indépendante de la succession des temps, réunit le passé et l'avenir, et lui fait tout voir comme toujours présent; et ainsi ce que nous appelons prescience, est moins une prévision de l'avenir qu'une vue simple et actuelle de toutes choses éternellement présentes à Dieu. Aussi cette connaissance n'est, à proprement parler, que la divine Providence, qui, du haut de son trône, voit toutes choses tout à la fois et d'un seul coup d'œil. Dis-moi maintenant, mon cher élève, comment pourrais-tu penser que la vue de Dieu nécessite les événemens, puisque celle des hommes ne les nécessite pas? Car tu conviendras que tes regards n'imposent aucune nécessité à ce qui se fait sous tes yeux. Or, s'il est permis de comparer en quelque chose l'homme avec Dieu, tout est éternellement présent à ses yeux, comme l'instant présent l'est aux tiens. Sa prescience ne change donc en rien ni la nature ni les propriétés des choses. Elles sont présentes à ses yeux telles qu'elles arriveront un jour. Infaillible dans ses jugemens, d'un seul et même regard elle voit comme nécessités celles qui doivent arriver nécessairement, et comme libres celles qui arriveront librement. Ainsi, quoique du même coup d'œil, tu voies un homme se promener sur la terre, et le soleil rouler dans les cieux, tu sais très bien que le mouvement du premier est parfaitement libre, et que celui de l'autre ne l'est pas. La prescience de Dieu n'altère donc en rien les qualités des choses toujours présentes à son égard, et qui ne sont futures qu'eu égard à la succession des temps. Ce n'est donc pas par une simple conjecture, mais par une connaissance certaine, et fondée sur la vérité même, que Dieu voit ce qui arrivera, quoiqu'il sache qu'il arrivera librement. Si tu m'objectes maintenant que ce que Dieu voit comme futur, ne peut pas ne point arriver; et que ce qui ne peut pas ne point arriver, n'est plus libre, mais nécessité, je trouverai ici une vérité très solide, mais qui ne peut être connue que de ceux qui s'élèvent jusqu'à la contemplation de la Divinité : oui, je le dirai, le même avenir peut être regardé comme nécessaire, relativement à la connaissance de Dieu, quoique relativement à sa propre nature et à celle de son principe, il reste toujours véritablement libre. Il y a en effet deux espèces de nécessités; l'une absolue, l'autre conditionnelle. Tous les hommes mourront; voilà une nécessité absolue. Cet homme se promène, car je le vois : voilà une nécessité qui n'est que conditionnelle. Car, quoique nécessairement ce que je vois existe, il ne s'ensuit pas qu'il existe nécessairement. Rien en effet ne force cet homme à marcher; il le fait librement et par sa pure volonté; cependant dès que je le vois marcher, il faut nécessairement qu'il marche. On peut dire de même, que ce que la Providence voit, ne peut pas ne point être, quoiqu'il soit pourtant libre de sa nature et dans son principe. Or, Dieu voit comme actuellement présentes toutes les actions libres qui doivent se faire dans la suite des temps; elles sont donc nécessaires conditionnellement, et eu égard à la connaissance que Dieu en a; mais considérées en elles mêmes, elles n'en sont pas moins libres.

Ainsi tout ce que Dieu a prévu arrivera sans doute; mais tout ce qui est l'effet du libre arbitre ne change point de nature au moment de son existence. En effet, il arrive librement, parce qu'avant que d'être, il a pu ne pas arriver. Mais qu'importe, diras-tu, que nos actions ne soient pas nécessitées en un sens, si elles le sont dans un autre, par la connaissance antécédente que Dieu en a? Il n'est pas difficile de répondre à ta difficulté. Rappelle-toi ce que je t'ai dit du mouvement du soleil qui parcourt les cieux, et de celui de l'homme qui marche sur la terre; l'un et l'autre, dès qu'ils existent, ne peuvent pas ne point être; l'un cependant n'était pas libre avant son existence, et l'autre l'était. De même les choses qui sont présentes aux yeux, existent certainement, mais les unes sont une suite nécessaire des lois de la nature, et les autres dépendent entièrement de la volonté de leurs agens. Ce n'est donc pas sans raison que j'ai dit que ce qui, considéré relativement à la connaissance de Dieu, peut être regardé comme nécessaire, est pourtant véritablement libre, si on le considère en lui-même; de même tout ce qui est du ressort des sens est universel et singulier tout ensemble: singulier considéré en lui-même, et universel quand la raison le considère sous une idée générale et par abstraction à tout sujet. Mais, ajouteras-tu, si je peux, à mon gré, faire ou ne pas faire ce que Dieu a prévu, et que je vienne à changer de dessein, je tromperai sa prescience, qui a prévu ce que je ne ferai pourtant pas. Je réponds à cela qu'il est vrai que tu peux changer de dessein à ton gré, mais tu ne tromperas pas plus pour cela cette Providence adorable qui sait que tu peux changer, et qui sait en même temps si tu le feras ou non, que tu ne peux tromper ceux qui te voient, lorsque, sous leurs yeux, tu exerces ta liberté au gré de ton caprice. Quoi! me diras-tu encore, les connaissances de Dieu changeront donc au gré de mon inconstance; et puisque je peux vouloir une chose, et le moment d'après en vouloir une autre, la connaissance que Dieu a de moi éprouvera donc la même variation? Non, sans doute, mon cher élève. L'œil de Dieu voit l'avenir tout entier comme toujours présent. Ses connaissances ne varient point comme toi, en saisissant tantôt un objet, tantôt l'autre. Mais telle est la propriété essentielle de sa nature infiniment simple, qu'éternellement invariable, il voit d'un seul regard, tous les changemens de ta volonté. Tu peux par-là résoudre la difficulté que tu faisais il y a un moment, en disant qu'il paraissait indigne de Dieu que sa science tînt en quelque chose de nos actions futures. Elle n'en dépend en rien; et telle est sa perfection souveraine, qu'embrassant tout par une connaissance toujours actuelle et infiniment simple, elle donne l'ordre à tout, et ne le reçoit de rien. De tout ceci, concluons que l'homme jouit d'une pleine liberté; qu'en conséquence les lois sont justes dans les récompenses qu'elles proposent aux bonnes actions, et dans les châtimens qu'elles décernent aux mauvaises. Dieu, dont la prescience éternelle voit toutes nos actions comme toujours présentes, les juge de toute éternité, et prépare dès lors une récompense infinie aux bons, et des supplices terribles aux méchans. Ce n'est donc point en vain que nous mettons notre espérance en lui, et que nous lui adressons nos vœux. S'ils partent d'un cœur juste et droit, ils ne seront point rejetés. O hommes, fuyez donc le vice; pratiquez la vertu. Qu'une juste confiance vous anime, et que l'humilité de votre prière la fasse monter vers le trône de l'Éternel. Si vous ne vous faites point illusion à vous-mêmes, vous devez savoir avec quelle ardeur vous êtes obligés de vous porter au bien, puisque vous ne pouvez rien faire qui échappe aux regards d'un Dieu souverainement juste, et qui voit tout. »

FIN DE LA CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

TRAITÉ

; LA CONSIDÉRATION,

PAR SAINT BERNARD.

U PAPE EUGÈNE.

; SAINT PÈRE,

:nt en pensée de travailler à quelque
ii puisse ou édifier votre âme, ou sa-
tre esprit, ou vous consoler dans vos
is je ne sais comment je me trouve par-
le vouloir et le non-vouloir. J'aurais
irler, mais je me sens retenu en con-
:e l'amour et la majesté me comman-
choses qui sont tout-à-fait opposées.
'amour me presse, et de l'autre la ma-
:tient; néanmoins la bonté que vous
pas de m'ordonner, mais de me prier
e qu'il vous siérait beaucoup mieux de
:r, m'oblige à la fin de vous donner les
en effet, pourquoi la modestie qui me
squ'ici ne se rendrait-elle pas, puisque
lui cède si volontiers? Il est vrai que
ssis maintenant dans la chaire de saint
iis quand vous seriez porté sur les ailes
rous ne seriez jamais soustrait à l'amour
eur. L'amour ne vous regarde point
on seigneur, il vous reconnaît toujours
fils, même élevé sur le trône. Il vous est
iis de lui-même, il vous obéit sans con-
reçoit vos ordres avec plaisir, et vous
ans une pleine liberté. O combien voit-
sonnes qui n'en usent pas de la sorte,
:e sont poussées à vous rendre leurs de-
par la crainte ou l'intérêt! Ce sont ceux
onnent mille bénédictions de bouche, et
maudissent dans le cœur, qui vous flat-
it le monde, et qui vous abandonnent
soin. Mais la véritable charité ne se dé-
iis. J'avoue que je suis déchargé à pré-
oins qu'une mère doit à son enfant; mais
pas dépouillé de la tendresse que je con-
serve toujours pour votre chère personne. Je vous ai porté autrefois dans mon sein, ne croyez pas que vous en puissiez sortir si aisément. Montez aux cieux si vous voulez, descendez dans les abîmes, vous ne vous éloignerez jamais de moi, parce que je vous suivrai partout où vous puissiez aller. Je vous ai aimé lorsque vous étiez pauvre de volonté, je vous aimerai encore, à présent que vous êtes le père des pauvres et des riches. Car autant que je vous puis connaître, je sais bien que, pour être devenu le père des pauvres, vous ne laissez pas de vous conserver dans l'esprit de pauvreté. Je suis assuré que ce changement s'est fait en votre personne; mais non pas que vous ayez changé vous-même. Votre nouvelle dignité n'a point succédé à votre première condition, mais elle y a été ajoutée. C'est pourquoi je prendrai la liberté de vous donner des conseils, non en qualité de maître, mais de mère, et de mère très affectionnée. Peut-être que je paraîtrai plutôt une mère en délire, mais ce sera seulement à celui qui ne sait pas aimer, et qui n'a jamais éprouvé la force de l'amour.

LIVRE I.

CHAPITRE PREMIER.

Saint Bernard porte compassion au pape, à cause de ses occupations continuelles.

Quel sujet donc prendrai-je pour commencer? Il me semble que je ne le puis plus à propos que par vos occupations continuelles, puisqu'elles sont tout le sujet de la compassion que je vous porte. Je dis que je vous porte compassion, si toutefois vous sentez votre mal, autrement je devrais simplement dire que je souffre, puisqu'il n'y a pas sujet de compatir lorsqu'il

ne se trouve personne qui pâtit avec nous. J'ai donc de la compassion si vous avez de la douleur; mais si vous n'en avez point, je ne laisse pas de souffrir extrêmement, d'autant plus que je sais qu'un membre qui est devenu insensible est très fort éloigné de la guérison, et qu'un malade qui a perdu le sentiment est dans un état bien dangereux. A Dieu ne plaise que j'aie ce sentiment de votre sainteté! Je sais les délices dont vous jouissiez il n'y a pas long-temps dans votre chère solitude; il n'est pas possible que vous en ayez perdu l'habitude si tôt; vous ne pouvez pas en si peu de temps n'être point touché de la perte que vous en avez faite: une plaie récente n'est point sans douleur, parce qu'elle n'est pas encore endurcie, ni devenue insensible en un moment; quoique, si vous voulez confesser la vérité, les grands dommages que vous souffrez tous les jours ne manquent pas de vous donner un sujet continuel d'une juste douleur. Je me trompe si ce n'est malgré vous qu'on vous arrache d'entre les bras de votre aimable Rachel, et il faut nécessairement que votre douleur se renouvelle autant de fois qu'il vous arrive d'en être séparé. Mais quand est-ce que cela n'arrive point? Combien de fois prenez-vous des résolutions, mais en vain! Combien de fois vous remuez-vous sans bouger de votre place! Combien de tentatives sans passer outre! Combien d'efforts sans rien gagner! Vous êtes toujours dans le travail, et vous n'enfantez jamais. Vous pensez avancer d'un côté, et vous êtes emporté de l'autre. Enfin, vous vous désistez au même moment que vous commencez, et à peine avez-vous fait un pas, qu'on vous arrête aussitôt, et qu'on vous rompt tous vos desseins. «Les enfans, dit le prophète, ont été tout prêts de voir le jour; mais la mère n'a pas eu assez de force pour les mettre au monde.» Il est certain que vous connaissez toutes ces choses mieux que personne; mais vous me pardonnerez si j'ose dire que vous seriez tout-à-fait endurci, et que vous auriez déjà pris une grande habitude du travail, comme la génisse d'Éphraïm, si vous étiez paisible au milieu de tous ces embarras. Dieu veuille que vous ne soyez pas encore dans ce déplorable état, qui est le partage de celui qui est tombé dans un sens réprouvé.

Certainement je souhaite que vos affaires vous laissent en paix, mais non pas que vous ayez la paix avec elles, et je ne crains pour vous rien davantage que cette paix. Vous croirez peut-être que cela ne peut pas arriver de la sorte; mais pourtant je dis qu'il vous peut arriver à vous-même, si, comme nous le voyons assez souvent, vous veniez à négliger les choses par habitude et par nonchalance.

CHAPITRE II.

Combien l'habitude a de force pour engendrer le vice, et l'endurcissement du cœur.

Ne vous assurez pas trop, s'il vous plaît, sur les bons sentimens dans lesquels vous pouvez vous trouver à présent: il n'est rien de si bien établi dans le cœur humain, qui ne s'évanouisse avec le temps. Il se fait ordinairement un calus à l'entour d'une vieille plaie qui a été négligée, qui la rend d'autant plus incurable qu'elle devient insensible. Enfin, une douleur aiguë et continuelle ne peut pas être de longue durée, parce que si elle n'est pas apaisée d'un autre côté, il faut nécessairement qu'elle cesse d'elle-même; si bien qu'en peu de temps, ou elle recevra du soulagement par les remèdes, ou elle deviendra insensible par la continuité.

En effet, qu'est-ce que l'habitude ne détruit point? qu'est-ce que l'assiduité n'endurcit point? qu'est-ce qui peut résister à l'usage continuel? Combien de personnes ont-elles éprouvé que des choses pour lesquelles elles avaient au commencement une extrême aversion à cause de leur amertume, leur sont devenues très douces avec le temps, par le fréquent usage qu'elles en ont fait! Écoutez un juste qui se plaint de ce malheur: «Les choses, dit-il, auxquelles j'avais horreur de toucher auparavant, sont devenues ma nourriture ordinaire dans l'extrémité où je suis.» En effet, une chose d'abord vous semblera insupportable; puis si vous vous y accoutumez, vous ne la trouverez plus si pesante; peu après elle vous paraîtra légère; ensuite vous ne la sentirez plus du tout, jusque-là même qu'à la fin elle vous deviendra agréable et vous donnera du plaisir. Ainsi on tombe peu à peu dans l'endurcissement du cœur, et de celui-ci dans l'aversion de la vertu. Et voilà cette grande et continuelle douleur, qui doit bientôt finir, comme j'ai dit ci-dessus, ou par la guérison, ou par l'insensibilité.

Certainement c'est ce qui m'a toujours fait

craindre pour vous, et que je crains encore qui ne vous arrive, que pour avoir trop différé les remèdes, et ne sentant plus votre mal, ou ne le pouvant pas supporter davantage, vous ne vous engagiez tout-à-fait dans le danger par désespoir, sans vous en pouvoir jamais retirer. Je crains, dis-je, que ne croyant pas facilement venir à bout de tant d'occupations qui sont excessives, vous ne vous y endurcissiez par accoutumance, et que sans y penser, vous ne vous priviez vous-même du sentiment d'une douleur aussi juste qu'elle vous serait utile. Ah! que vous agiriez avec bien plus de prudence, de vous en retirer au moins pour quelque temps, plutôt que de souffrir qu'elles vous entraînent et vous emmènent peu à peu où vous ne voudriez pas aller! Vous me demandez où elles pourraient vous entraîner; je le dis hardiment, à l'endurcissement du cœur. Mais ne demandez pas davantage quel est ce cœur endurci; car si vous ne l'appréhendez pas extrêmement, je dirais que c'est le vôtre. Il n'y a que le cœur endurci qui n'a pas horreur de lui-même, parce qu'il est devenu insensible. Ne vous arrêtez pas seulement à ce que je vous en dis; demandez-le à Pharaon, et vous apprendrez que jamais personne qui ait été dans cet état d'endurcissement n'a fait son salut, si ce n'est peut-être celui auquel, suivant la remarque d'un prophète, « Dieu, par sa miséricorde, a ôté le cœur de pierre qu'il avait, pour lui en donner un de chair. »

Mais encore qu'est-ce qu'un cœur endurci? C'est celui qui n'est ni touché par la componction, ni attendri par la piété, ni ému par les prières; celui qui ne se rend point aux menaces, et qui s'endurcit par les châtimens : il est méconnaissant des bienfaits qu'il a reçus, perfide dans les conseils qu'il donne, cruel dans les jugemens qu'il prononce, effronté dans la déshonnêteté, intrépide dans les périls, inhumain dans les choses humaines, et téméraire dans les divines. Il a mis en oubli tout le passé, il ne se soucie pas du présent, et n'a point de prévoyance pour l'avenir. C'est celui qui ne se souvient, entre toutes les choses passées, que des seules injures qu'on lui a faites, qui ne tire aucun profit des présentes, et qui ne prévoit les futures que pour mieux se préparer à la vengeance. Et, pour comprendre en peu de mots toutes les mauvaises qualités de cet horrible monstre, c'est celui qui n'a ni crainte de Dieu ni respect pour les hommes. Voilà où ces maudites occupations vous pourront entraîner, si vous continuez, comme vous avez commencé, de vous y donner tout entier, en sorte que vous ne réserviez rien de vous pour vous-même. Croyez-moi, c'est perdre tout votre temps, et s'il m'est permis de faire l'office d'un autre Jéthro à votre égard, je dis que vous vous consumez vous-même par un travail inutile dans ces choses qui ne sont qu'affliction d'esprit, qu'épuisement de l'âme, et qu'un entier anéantissement de la grâce. Enfin, pour bien nommer tous les fruits de ces grands travaux, ce ne sont proprement que de véritables toiles d'araignées tendues pour attraper des mouches.

CHAPITRE III.

Qu'il est indigne des prélats de l'Église de ne vaquer à autre chose qu'à entendre ou à terminer les différens de ceux qui plaident.

Dites-moi, je vous prie, quel est cet emploi de plaider, ou d'entendre plaider du matin jusqu'au soir. Encore, si l'on se contentait d'y employer les journées seulement; mais les nuits mêmes n'en sont pas exceptées. A peine laisse-t-on à la nécessité de la nature ce qui pourrait suffire pour le repos du corps, qu'il faut aussitôt se lever et se remettre à l'audition des procès. Un jour fournit de nouveaux différens à l'autre, et la nuit découvre de nouvelles chicanes à la suivante, jusque-là qu'on ne saurait trouver un moment pour respirer en son particulier, ni pour reposer de fois à autre, ni pour se donner tant soit peu de relâche. Je ne doute point que vous ne déploriez aussi bien que moi toutes ces misères; mais ce sera toujours en vain, si vous ne vous étudiez pas à y apporter le remède. Cependant, je vous conjure de tout mon cœur de vous conserver toujours dans ces premiers sentimens, et de prendre garde de ne vous y endurcir jamais par aucune habitude. « Je les ai frappés, dit Dieu par son prophète, « et ils ne l'ont pas senti. » Prenez garde de ne pas ressembler à ces endurcis; mais plutôt entrez dans les sentimens de ce juste qui s'écrie dans la défiance de soi-même : « Quelle est ma force pour supporter un si pesant fardeau? ou quel est mon but et ma fin pour avoir tant de

patience?» Pour moi, je n'ai ni la force des pierres, ni ma chair n'a la dureté du bronze.

C'est assurément une grande vertu que la patience; mais pourtant je ne vous la souhaite point en ces rencontres, et je dirais volontiers ici que l'impatience serait quelquefois plus à désirer. Pourriez-vous approuver la patience des gens à qui saint Paul disait : «Vous êtes sages, et néanmoins vous souffrez volontiers ceux qui ne le sont pas?» C'était sans doute une ironie plutôt qu'une louange, et une raillerie qu'il faisait de la trop grande docilité de certaines personnes, qui, donnant les mains à de faux apôtres par lesquels ils étaient abusés, se laissaient aller à suivre aveuglément leurs nouvelles et pernicieuses doctrines.

C'est pourquoi il ajoute : « Vous souffrez (mal à propos) qu'ils vous réduisent dans la servitude. Ce n'est pas une patience bien louable de vous laisser mettre dans les fers, lorsqu'il est en votre pouvoir de demeurer libre; et vous ne devez point du tout dissimuler la servitude à laquelle on vous assujettit tous les jours sans que vous y pensiez. C'est la marque d'un cœur tout hébété de ne pas ressentir les peines qu'il endure continuellement. Le prophète Isaïe dit que «la souffrance donne de l'entendement à l'ouïe;» ce qui est véritable, pourvu qu'elle ne soit point excessive; car si elle va dans l'excès, bien loin de donner de l'entendement, elle engendre le mépris. Et il est dit dans les Proverbes que « lorsque l'impie est tombé dans l'abîme des péchés, il ne se soucie plus de rien.» Partant, éveillez-vous enfin de ce profond sommeil, et ne vous méfiez pas seulement, mais ayez une horreur extrême du joug de cette malheureuse servitude qui vous pend sur la tête, ou plutôt qui vous accable déjà entièrement. Quoi! pensez-vous être moins esclave pour être esclave de tout le monde, et non d'une seule personne? Il n'y a point de servitude plus honteuse ni plus insupportable que celle des Juifs, qui la traînent partout après eux, et qui rencontrent leurs seigneurs et leurs maîtres, en quelque lieu qu'ils aillent. Dites-moi, je vous prie, où êtes-vous jamais libre? où êtes-vous en sûreté? où vous possédez-vous vous-même? Ce n'est partout qu'un bruit et un tumulte épouvantable, et le joug de votre servitude vous accable de tous côtés.

CHAPITRE IV.

Quelle sorte de servitude est bienséante ou peu sortable au serviteur des serviteurs de Dieu.

Il ne faut pas, s'il vous plaît, que vous m'opposiez ce que l'Apôtre disait aux Corinthiens, «lorsque j'étais parfaitement libre, je me suis rendu l'esclave de tout le monde;» car il y a une grande différence entre son état et le vôtre. Croyez-vous que saint Paul s'assujettît de la sorte à tous les hommes, dans l'espérance d'un gain honteux? Pensez-vous qu'il souffrait que toutes les parties de la terre, les ambitieux, les avares, les simoniaques, les sacriléges, les concubinaires, les incestueux et autres semblables monstres, se rendissent près de sa personne pour obtenir les dignités ecclésiastiques, ou pour s'y maintenir par son autorité apostolique? Non, non; cet homme, qui regardait Jésus-Christ comme sa vie, et la mort comme son plus grand avantage, s'était rendu l'esclave de tous les hommes, afin d'en gagner plusieurs à Jésus-Christ, mais non pas pour augmenter les profits de son avarice. Il n'est donc pas juste que vous vous serviez de l'adresse admirable de saint Paul, et de sa charité également libre et libérale, pour établir plus légitimement l'exercice servile et honteux qui se pratique dans votre cour; mais sans doute ce serait une chose plus digne de votre apostolat, plus salutaire à votre conscience, et plus utile à l'Église de Dieu, si vous écoutiez ce même apôtre qui dit ailleurs: «Vous avez été acheté bien chèrement, ne vous rendez pas esclaves des hommes.» En effet, qu'est-il de plus servile et de plus indigne, surtout à un souverain pontife, que de passer nonseulement tous les jours, mais toutes les heures du jour dans une application continuelle en des choses et pour des choses si peu sortables à votre condition; car après cela, quel temps peut-il rester pour vaquer à la prière, à l'instruction des peuples, à l'édification de l'Église, à la méditation de la loi du Seigneur? Il est vrai qu'on n'entend tous les jours autre chose dans le palais que citer des lois; mais ce sont celles de Justinien et non pas de Jésus-Christ. Voyez vous-même si cela est bien juste; car certainement «la loi du Seigneur est immaculée et convertit les âmes;» mais ces autres lois ne sont que des sources de procès et de chicanes, qui ren-

versent le jugement des hommes. Or, je vous prie, quelle peut être votre intention, vous qui êtes le pasteur et l'évêque des âmes, de souffrir qu'on ne parle jamais en votre présence de la loi de Dieu, et qu'on allègue à tout moment les lois profanes des empereurs? Je me trompe si cette méchante pratique ne vous donne beaucoup de scrupules, et je pense qu'elle vous oblige souvent de crier au Seigneur avec le prophète-roi : « Les impies m'ont entretenu de leurs affaires; mais elles sont bien éloignées de votre loi. » Allez donc, et vantez-vous maintenant d'être libre sous le faix de ces grands embarras, dont vous ne pouvez pas même vous dégager. Car si vous le pouvez et ne le voulez pas, vous êtes encore plus esclave de votre propre volonté, qui est si fort pervertie. Et de vrai, celui qui est maîtrisé par le vice, n'est-il pas devenu son esclave? Il n'est rien de plus constant, si ce n'est peut-être que vous estimiez qu'il vous serait plus honteux d'être dominé par un homme que par le péché. Qu'importe que vous soyez dans la servitude volontairement, ou malgré vous, puisque la servitude volontaire est toujours plus misérable, encore que celle qui est forcée soit plus digne de compassion. Mais, me direz-vous, que voulez-vous que je fasse? Je désire que vous vous dispensiez quelquefois de ces occupations. Vous me répondrez peut-être que c'est une chose impossible, et qu'il est beaucoup plus aisé de renoncer au souverain pontificat. Certes, vous auriez raison si je vous obligeais de les quitter absolument; mais je vous conseille seulement de les interrompre quelquefois.

CHAPITRE V.

Qu'il ne faut point négliger ses propres affaires pour vaquer à celles d'autrui.

Écoutez, s'il vous plait, ce que je blâme en vous, et ce que je vous conseille. Si dans la condition où vous êtes, vous donnez tout à l'action et rien à la considération, je vous loue, mais non pas en cela; et je crois qu'il n'y a personne qui ne soit de mon sentiment, après qu'il aura appris de Salomon « que celui qui se retranche du trop d'action, parviendra à la sagesse, » vu même qu'il est nécessaire à l'action d'être prévenue par la considération. Que si, d'un autre côté, vous voulez vous donner tout entier à tout le monde, à l'exemple de celui qui s'est fait tout à tous, je loue votre humanité, pourvu qu'elle soit entière; mais comment sera-t-elle entière, si vous en êtes excepté? Vous êtes homme aussi bien que les autres : afin que votre humanité soit entière et parfaite, il faut que vous soyez compris dans le même sein qui reçoit tous les autres; autrement, « que vous servirait-il, suivant la parole de notre Seigneur dans l'Évangile, de gagner tous les autres, si vous vous perdez vous seul? » Or tous les autres vous possédant, il est bien juste que vous soyez aussi l'un de ceux qui vous possèdent. Pourquoi seriez-vous seul frustré du don que vous faites de vous-même à tout le monde? Jusques à quand « serez-vous un esprit qui va, et qui ne revient point? » Pourquoi ne vous recevrez vous pas vous-même à votre tour parmi les autres? Vous voulez bien donner ce que vous devez aux sages et aux fous, et vous vous refusez à vous seul! Le sage et le fou, l'esclave et le libre, le riche et le pauvre, l'homme et la femme, le vieux et le jeune, le clerc et le laïque, le juste et l'impie, vous possèdent tous également, tous boivent de la fontaine publique de votre sein, et vous seul demeurerez à l'écart tout languissant de soif! Si celui-là est maudit, qui se donne la plus mauvaise part, que deviendra celui qui s'en prive entièrement? A la bonne heure, que vos eaux s'écoulent dans les places publiques, que les hommes et les bêtes en boivent, et donnez-en même à boire aux chameaux du fils d'Abraham; mais buvez donc vous-même avec les autres, de la source de votre puits. Il est dit dans les Proverbes « que l'étranger ne boive point de cette eau. » Croyez-vous être étranger en cette rencontre? Mais à qui ne seriez-vous pas étranger si vous l'étiez à vous-même? « Celui qui est mauvais à soi-même ne peut être bon à personne. » C'est pourquoi souvenez-vous, je ne dis pas toujours, je ne dis pas souvent, mais du moins quelquefois, de vous restituer à vous-même : jouissez de vous-même avec les autres, ou bien après les autres. Quoi de plus condescendant? Aussi je donne ce conseil dans un esprit d'accommodement plutôt que dans la rigueur de la justice. En effet, je pense être en ce point plus indulgent que l'Apôtre : vous me direz que je le suis donc plus qu'il ne faut. Je ne dirai pas le contraire; mais peut-être m'est-il nécessaire d'en user de la sorte. Car je m'assure

que vous ne serez pas satisfait de mes avis, qui vous paraîtront trop scrupuleux, et que vous prendrez un sentiment plus rigoureux. Mais il vous siéra beaucoup mieux de suivre des maximes plus sévères, qu'à moi d'aller jusqu'à une présomption repréhensible; et je crois qu'il y a plus de sûreté pour moi de paraître auprès de votre sainteté plus timide que téméraire. Peut-être même qu'il n'a pas été à propos d'en user autrement, en donnant des avis à un sage, afin d'accomplir ce qui est écrit : « Faites naître occasion au sage, et il deviendra plus avisé. »

CHAPITRE VI.

Que la puissance de juger ne convient pas si bien aux évêques qu'aux princes temporels.

Je vous prie d'entendre le sentiment de l'Apôtre sur ce sujet : « Est-il possible, » dit-il, « qu'il ne se trouve pas entre vous une personne capable de juger les différends qui naissent entre les frères? » Et peu après il conclut : « Je le dis pour votre confusion, si cela est ainsi; prenez donc pour vos juges les derniers de toute l'Église. » Ainsi, suivant le sentiment de saint Paul, c'est une chose tout-à-fait indigne de vous, qui êtes le successeur des apôtres, d'exercer un ministère si vil et si abject, et de vous mettre en la place des personnes les plus méprisables. Et c'est aussi ce qui faisait dire à ce grand évêque, en donnant ses instructions à un autre évêque : « Qu'une personne engagée dans le service de Dieu ne doit point s'embarrasser dans les affaires séculières. »

Pour moi, je vous le pardonne aussi, et je ne prétends pas avancer les maximes les plus sévères; je parle seulement des choses qui se peuvent aisément pratiquer; car, dans le temps où nous sommes, je ne doute point que ceux qui vous demandent justice sur les différends de leurs intérêts temporels, ne fussent très mal satisfaits si vous n'aviez point d'autre réponse à leur donner que celle de notre Seigneur : « O hommes! qui m'a établi votre juge? » Bon Dieu! quel jugement ne ferait-on point de vous? Ne dirait-on pas aussitôt que cet homme grossier et ignorant ne connaît pas la primauté de son siége, qu'il déshonore la souveraineté du premier tribunal du monde, et qu'il déroge honteusement à la dignité apostolique? Et cependant je ne pense pas que ceux qui tiennent ce langage puissent jamais montrer que pas un des apôtres se soit établi juge des autres, ou qu'il ait entrepris de régler leurs limites ni de faire le partage de leurs terres. Je lis bien que les apôtres ont comparu devant les tribunaux pour y être jugés; mais je ne lis point qu'ils aient pris séance afin de juger les autres. Il est vrai que cela doit arriver un jour; mais cela n'est pas encore arrivé. Quoi! un serviteur qui ne veut pas être plus grand que son maître, ou un disciple qui ne prétend point l'emporter sur celui qui l'a envoyé, ou un fils qui veut demeurer dans les limites établies par ses pères, seront réputés les destructeurs de leur dignité! Le Seigneur et le Maître s'excuse en disant : « Qui m'a établi votre juge? » Et le serviteur et le disciple croira qu'on lui fait tort s'il ne juge pas universellement tout le monde! Pour moi, il me semble que celui-là a un juste sentiment des choses, qui tient pour indigne des apôtres ou de leurs successeurs, de s'employer au jugement de ces bagatelles, eux qui sont établis pour juger définitivement des choses de la dernière importance. Et de vrai, ceux qui jugeront les anges dans le ciel devraient-ils s'amuser aux différends des hommes pour des biens de la terre? C'est sur leurs péchés, et non sur leurs héritages, que s'étend votre pouvoir; et vous avez reçu les clefs du royaume des cieux afin d'en exclure les pécheurs, et non pas ceux qui possèdent des biens ici-bas : « afin que vous sachiez, » dit notre Seigneur, « que le Fils de l'homme a pouvoir de remettre les péchés sur la terre, etc. » Quelle est plus grande, à votre avis, la dignité et la puissance, ou de remettre les péchés, ou de borner les héritages? Certes il n'y a nulle comparaison de l'une à l'autre. Les princes et les rois de la terre sont établis juges de ces choses basses et terrestres, pourquoi voulez-vous passer dans l'héritage des autres? Pourquoi mettez-vous votre faux dans la moisson d'autrui? Je sais bien que vous n'en êtes pas incapable; mais il est indigne de votre grandeur de vous arrêter en des choses de si petite conséquence, puisque vous devez vous employer en d'autres beaucoup plus importantes. Enfin, lorsque la vérité le requiert, écoutez le sentiment de l'Apôtre plutôt que le mien : « Si c'est vous, dit-il, qui devez juger tout le monde, il n'est pas séant de vous occuper au jugement des moindres choses. »

CHAPITRE VII.

pale occupation d'un pape doit être dans l'étude ertu, et dans la méditation de l'éternité.

en de la différence entre s'appliquer s séculières par rencontre seulement, iécessité pressante, ou s'y donner en- comme si c'était des choses de consé- méritassent les soins d'une personne qualité. Véritablement, si je voulais à des maximes plus sévères, plus plus sincères, il me faudrait encore en d'autres choses à celles que je viens lais parce que nous sommes dans un à-fait corrompu, je me contenterai de ir ici de ne vous donner jamais tout toujours à l'action, mais de réserver une partie de votre cœur et de votre ir vaquer à la réflexion. Je dis ceci ue de la nécessité que de la justice, ans la vérité ce ne soit pas une injus- ler à la nécessité. En effet, s'il était s'appliquer à tout ce qui est de la :, la raison même convaincrait que ı, qui est utile généralement à toutes veux dire la piété, devrait absolu- préférée en tout et partout, et devenir ou le principal emploi de toute notre ous me demanderez ce que c'est que le dis que c'est de vaquer à la consi- Peut-être me direz-vous que je suis sentiment que celui qui, donnant la de la piété, a dit « qu'elle est le culte Je crois pourtant que nous ne voulons deux qu'une même chose : et si vous ien garde, vous trouverez que je n'ex- le même sentiment par mes paroles, artie seulement. Y a-t-il rien de plus ı culte de Dieu que ce que lui-même orte à pratiquer chez le Psalmiste : et considérez que je suis Dieu. » Ce principale partie de la considération. e plus utile pour toutes choses que par une certaine présomption de bonté, e les avantages de l'action même, par de la prévoyance et du bon ordre ıblit dans les choses qui sont à faire? ce une nécessité d'en user de la sorte; t il arriverait souvent que les choses ient avoir un heureux succès, étant prévues et préméditées, deviendraient préjudiciables par le trop de précipitation qu'on y aurait apportée. Je m'assure que si vous rappelez bien votre mémoire, cette même chose vous sera souvent arrivée et dans l'expédition des causes, et dans les grandes affaires, et dans les délibérations des choses plus importantes.

Or ce que fait premièrement la considération, c'est qu'elle purifie la source même d'où elle tire son origine, je veux dire l'esprit. Ensuite elle gouverne les passions, dirige les actions, corrige les excès, règle les mœurs, et établit le bon ordre et l'honnêteté dans la vie : elle lui donne une parfaite connaissance des choses divines et humaines; c'est elle qui remet dans l'ordre ce qui était dans la confusion, qui rassemble ce qui était désuni, qui recueille ce qui était dispersé; elle pénètre les choses plus cachées, recherche avec soin les véritables, examine les vraisemblables, et découvre celles qui sont feintes et déguisées. C'est elle qui règle premièrement les choses qu'elle doit faire, et qui repense avec attention à celles qu'elle a déjà faites, afin qu'il ne demeure rien dans l'esprit, ou qui ne soit corrigé, ou qui ait besoin de correction. Enfin, c'est elle qui prévoit les afflictions lorsqu'elle est dans la prospérité, et qui ne les sent presque point quand elles sont arrivées, dont l'un est un effet de la force, et l'autre de la prudence.

CHAPITRE VIII.

Que l'union et l'excellente harmonie des quatre vertus principales vient de la piété et de la considération.

C'est encore ici où vous pouvez remarquer l'agréable concert et l'union des vertus, avec la dépendance qu'elles ont les unes des autres, comme vous voyez en ce lieu, que la prudence est vraiment la mère de la force, et que l'entreprise qui n'a point été formée par la prudence, n'est pas tant un acte de force que de témérité. C'est elle aussi qui, tenant le milieu comme juge entre la volupté et la nécessité, leur prescrit certaines bornes qu'elles ne doivent point passer, donnant à celle-ci ce qui lui peut suffire, et ôtant à celle-là ce qui serait excessif, et ainsi formant de toutes les deux une troisième vertu, qu'on appelle tempérance. Car c'est cette même considération qui condamne également d'intempérance celui qui se retranche les choses nécessaires avec obstination, et celui qui prend les

superflues avec excès. La temperance donc ne consiste pas seulement à retrancher ce qui est superflu, mais aussi à prendre ce qui est nécessaire. Et saint Paul n'est pas seulement le fauteur de cette opinion, il en est l'auteur même, lorsqu'il enseigne que le soin que nous devons à notre corps ne s'accomplit point par les désirs déréglés; car en parlant du soin de la chair, qui ne s'accomplit point, il marque le retranchement du superflu, et ajoutant que ce n'est point par « les désirs déréglés », il ne veut pas qu'on manque au nécessaire. C'est pourquoi il me semble que ce n'est pas une mauvaise définition de la tempérance, de dire qu'elle ne va ni au-dessus ni au-dessous de la nécessité, suivant cet axiome du philosophe, « rien de trop. »

Quant à la justice qui est aussi l'une des quatre vertus, il est constant que l'âme doit être prévenue de la considération, afin de la former en elle. Car il faut premièrement qu'elle se réfléchisse sur elle-même pour tirer de son propre fonds la règle de la justice, en ne faisant point à autrui ce qu'elle ne voudrait pas qu'on lui fît, et ne lui refusant pas aussi ce qu'elle souhaiterait qu'on lui donnât. Et c'est en ces deux points que consiste toute la conduite de la justice. Or cette vertu ne se trouve jamais seule; et je vous prie de considérer ici avec moi la belle union de cette vertu avec la tempérance, et la liaison de ces deux vertus avec la prudence et la force dont nous venons de parler. Car, comme c'est une partie de la justice, de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on nous fît, et que le point de sa perfection est, comme dit notre Seigneur, « de faire aux autres ce que nous voudrions qu'ils nous fissent », ces deux choses ne pourraient jamais être, si la volonté qui doit donner toute la forme aux vertus n'était si bien réglée en elle-même qu'elle ne voulût rien de superflu, ni ne rejetât aussi le nécessaire par scrupule, ce qui est le propre de la tempérance. Enfin c'est la tempérance qui donne la mesure à la justice pour être juste, suivant la parole du sage qui dit : « Ne soyez pas trop juste. » Montrant par-là que la justice n'est pas bien ordonnée, si elle n'est retenue par le règlement de la tempérance. Bien plus, la sagesse même ne refuse pas de suivre cet ordre de la tempérance, selon le sentiment de saint Paul, lequel, conformément à la sagesse qu'il avait reçue de Dieu, dit : « qu'on ne doit pas être plus sage q faut, mais qu'il faut être sage avec sob D'ailleurs notre Seigneur nous fait voir cessité que la tempérance a de la justice, lc blâme dans l'Évangile la tempérance d qui s'abstenaient de manger afin de p grands jeûneurs devant les hommes. Il e qu'on remarquait de la tempérance dan repas; mais il n'y avait point de justic leurs pensées, parce qu'ils avaient des plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu. Mai comment l'une et l'autre de ces vertus pc elle subsister sans la force, puisque ce n' un effet d'une force médiocre, de rete volonté dans les bornes du trop et du trc en sorte qu'elle se contente de cette méc mitoyenne, toute nue, toute pure, toute toujours la même et partout égale à elle- comme étant également limitée de tous et dans laquelle seule se rencontre la vert

Dites-moi, je vous prie, si vous le po laquelle de ces trois vertus pensez-vou faille attribuer ce juste milieu, qui les t si bien toutes, qu'il semble appartenir à c en particulier. Ne croiriez-vous pas qu'il vertu même, et rien autre chose? Mais était ainsi, il n'y aurait pas plusieurs ver toutes n'en feraient qu'une. Ou bien p comme il n'y a point de vertu sans ce mili faut-il pas dire qu'il est en quelque façor que force, et comme la moelle et le souti térieur de toutes les vertus, qui les unit tell par ensemble, qu'elles ne paraissent plus même vertu; vu principalement qu'elles n pas liées entre elles, en jouissant toute lement de quelqu'une de ses parties; que chacune en particulier le possède entier et sans division? Par exemple, qu' de plus propre à la justice que ce milieu, doit tenir en toutes choses? Car si elle garde pas en quelque rencontre, il est c qu'elle ne rendra pas à un chacun ce qui l partient, qui est pourtant ce qu'elle doit Quoi de plus essentiel à la tempérance, q tire tout son être et son nom de tempé que de ce qu'elle ne souffre rien d'exce d'immodéré? Mais je crois que vous av aussi, qu'il n'appartient pas moins à la puisque c'est elle principalement qui le serve par sa vertu, et le retire en son ent

milieu des vices, qui font leurs efforts de tous côtés pour l'étouffer, et qui le maintient fortement comme le solide fondement du bien et le siége de la vertu. Il est donc vrai que c'est le propre de la justice, de la tempérance et de la force, de tenir le milieu en toutes choses; mais prenez garde qu'elles ne soient différentes entre elles, en ce que l'amour et la recherche de ce juste milieu appartient proprement à la justice, l'efficacité et l'exécution à la force, et la jouissance et l'usage à la tempérance. Reste maintenant à faire voir que la prudence n'est point exclue de cette communauté.

En effet, n'est-ce pas elle qui est la première à trouver et à découvrir ce milieu, lequel était délaissé depuis long-temps par la négligence de l'esprit, et qui était renfermé comme dans un cachot, par l'envie que lui portent les vices, et en quelque façon enseveli dans les ténèbres de l'oubli? Et c'est de là que je vous dis, que peu de personnes le découvrent; parce que la prudence appartient à très peu de personnes. La justice donc cherche ce juste milieu, la prudence le trouve, la force le maintient, et la tempérance le possède. Ce n'est pas mon dessein de traiter ici des vertus; mais ce que j'en dis en passant, est seulement pour vous exhorter à la pratique de la considération, par le moyen de laquelle on découvre ces vérités et plusieurs autres semblables. Et de vrai, n'est-ce pas perdre absolument tout le temps de votre vie, que de n'en pas employer la moindre partie dans un exercice si pieux et si utile?

CHAPITRE IX.

Que les anciens papes s'attachaient bien plus aux fonctions ecclésiastiques qu'aux séculières; et qu'on ne doit point s'éloigner témérairement de leurs pratiques ni de leurs exemples.

Mais quoi? si tout d'un coup vous vous appliquez entièrement à cet exercice, vos prédécesseurs ne l'ont point pratiqué de la sorte; et ainsi vous vous rendrez odieux à plusieurs personnes qui ne vous verront plus marcher sur les traces de ceux qui vous ont devancé: et il semblera que vous n'agissiez de cette manière que pour insulter à leur pratique. L'on vous attribuera ce proverbe commun, que «celui qui fait ce que personne n'a fait encore devant lui, surprend tout le monde», comme s'il recherchait de se faire admirer d'un chacun. Aussi ne pouvez-vous pas, tout ensemble et en même temps, ni corriger tous les défauts, ni réduire dans une juste mesure tous les excès de leur conduite. Il pourra bien arriver qu'avec le temps, vous y pourrez travailler peu à peu et avec succès, selon la sagesse que Dieu vous a donnée: mais cependant servez-vous du mal d'autrui pour faire tout le bien que vous pourrez. Ce n'est pas que si nous prenons les exemples des papes les plus pieux et non des modernes, nous n'en trouvions plusieurs qui ont bien su se donner du loisir parmi toutes les plus grandes affaires. On a vu Rome menacée d'un siége, et l'épée des Barbares levée sur la tête de ses habitans; et néanmoins tout cela n'empêcha point le pape saint Grégoire de prendre son temps pour travailler à l'interprétation des saintes Écritures; puisqu'en ce même temps, comme il se voit dans la préface de son ouvrage, il fit ses commentaires sur la dernière et la plus difficile partie du prophète Ézéchiel, avec autant d'exactitude que d'éloquence.

CHAPITRE X.

Il déclame fortement contre les abus et les fourberies des avocats, des procureurs et des juges du siècle.

Mais vous me direz: je veux que cela ait été autrefois de la sorte, l'on est maintenant dans une autre pratique. Nous ne sommes plus dans ce temps-là, les mœurs des gens d'aujourd'hui sont toutes différentes de celles du passé, et les mauvais temps ne nous menacent pas seulement à présent, mais ils sont déjà arrivés. La fourberie, les surprises et les violences règnent présentement dans le monde: on ne voit que des calomniateurs et très peu de protecteurs; partout les plus puissans oppriment les plus pauvres, et ainsi je ne puis abandonner sans secours les personnes qui sont dans l'oppression, ni dénier la protection des lois à ceux qui souffrent injure. Or, si l'on ne plaide point les causes, si l'on n'écoute point les parties, quel jugement peut-on donner sur tous leurs différens?

Véritablement, je tombe d'accord qu'il faut examiner les affaires; mais il les faut examiner autant qu'il est nécessaire. Car la manière dont on se sert aujourd'hui est tout-à-fait exécrable et indigne, je ne dis pas de l'Église, mais du

barreau même. Pour moi, je ne sais comment les oreilles de votre sainteté peuvent supporter ces disputes d'avocats et ces contestations de paroles, qui sont plus propres à détruire qu'à découvrir la vérité. Retranchez donc cette mauvaise pratique, arrêtez ces grands parleurs, et imposez silence à ces discours artificieux et mensongers. Ces sortes de gens ne s'étudient qu'à produire le mensonge; ils sont éloquens contre la justice, et savans pour la fausseté. « Ils sont sages pour faire le mal, dit le prophète, et bien disans contre la vérité. » Ils entreprennent d'instruire ceux dont ils devraient recevoir des nstructions; ils établissent, non pas ce qu'ils ont trouvé de véritable dans les pièces de leurs parties, mais ce qu'ils ont inventé d'eux-mêmes; ils fabriquent des calomnies contre l'innocence, détruisent la simplicité de la vérité, et font tout leur possible pour empêcher l'équité d'un jugement. Cependant, il n'est rien qui fasse mieux connaître la vérité sans aucune peine, comme une courte et pure exposition du fait.

Je souhaiterais donc que, dans les causes qui doivent nécessairement passer devant vous (car il n'est pas nécessaire que toutes y passent), vous prissiez la coutume de rendre une bonne et prompte justice, et que vous retranchassiez tous ces avenirs inutiles et ces délais processifs qui ne servent qu'à consumer les parties en frais. Appelez devant vous les causes des veuves, des pauvres, et de ceux qui n'ont pas le moyen de plaider; mais vous en pouvez commettre plusieurs à d'autres juges, et déclarer qu'il y en a quelques-unes qui ne méritent point d'audience, puisqu'on ne doit point l'accorder à des gens dont les crimes sont d'ailleurs assez publics et manifestes, sans qu'ils aient besoin d'un jugement particulier. En effet, l'imprudence de quelques-uns va jusqu'à tel point, qu'encore qu'on ne remarque dans toute leur affaire qu'une ambition très déréglée, ils n'ont point de honte de poursuivre des audiences avec grande instance, se produisant eux-mêmes, au grand scandale de plusieurs, en des choses où le seul témoignage de leur propre conscience était capable de les jeter dans la dernière confusion. Mais comme jusqu'ici l'on n'a point réprimé l'insolence de ces effrontés, le nombre s'en est toujours accru, et leur endurcissement en est devenu plus grand. C'est une chose étrange, que les vicieux ne craignent point de par devant les personnes qui sont engagées le vice; et qu'on ne sente point la mau odeur d'un seul, lorsque tous les autres se aussi mauvais. Par exemple, on n'a jam rougir un avare en présence d'un autre a ni un impudique devant un impudique, voluptueux devant un autre voluptueux. voyons l'Église toute remplie d'ambitieux, ne trouve personne maintenant qui ait h de tous les artifices et des intrigues de l' tion, non plus qu'une compagnie de voleur a point pour les dépouilles des passans.

CHAPITRE XI.

Qu'on doit punir sévèrement les avocats et les procur ne cherchent qu'à tirer du profit de leur malice

Si donc vous êtes le disciple de Jésus-C que votre zèle s'anime et que votre au s'arme contre cette sorte d'impudence et peste universelle. Regardez votre divin qui en use de la sorte, et écoutez-le, qu dit : « Que celui qui me sert, me suive. prête point son oreille pour écouter ces g trafic, mais il prend un fouet pour les punir leur parle point ni n'écoute point tous leu cours, il ne s'assied point pour les juger il les poursuit pour les châtier : toutefois en dit la cause, « parce, dit-il, qu'ils fai une maison de trafic de la maison d'ora Voilà de quelle façon il vous faut comporte ces sortes de personnes. Que ces négocians honte de paraître devant vous, si cela se sinon, qu'ils en aient au moins de la cr puisque vous avez en main de quoi les ch que ces banquiers vous appréhendent, et de s'assurer en leurs richesses, qu'ils en nent de la défiance, qu'ils cachent leur a en votre présence, et qu'ils sachent que êtes plus disposé à le renverser par terre recevoir. Je suis certain qu'en pratiquan gneusement et avec fermeté ce conseil vous donne, vous gagnerez plusieurs de c famés de gains honteux, en leur donnan emplois plus honnêtes, et vous en empê plusieurs autres de s'attacher à l'avenir sortes de trafics infâmes, outre que cela servira beaucoup pour trouver le loisir vous exhorte à prendre. Ainsi vous ne donnerez pas peu de temps pour vaque

ration, en refusant, comme je l'ai dit, ier audience à certaines affaires, com- les autres à d'autres personnes, et ter- vous-même celles que vous jugerez de votre connaissance, par un fidèle re, selon l'exigence de la cause. J'ai des- vous dire encore d'autres choses sur ce : la considération; mais je les réserve commencement d'un second livre. Ainsi, celui-ci de peur que cet entretien ne vous is déjà fort agréable, ne vous soit dou- onéreux si je lui donnais encore plus ie.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

les misères de son temps, et déclame contre la mé de ceux qui parlaient mal du mauvais succès de tion de la Terre-Sainte.

ésolu, très saint Père Eugène, de m'ac- quoique tard, de la promesse que je me s vous avoir faite il y a déjà quelque J'aurais de la confusion d'un si grand i je me sentais coupable de la moindre nce, ou de quelque mépris; mais cela int de la sorte, et vous savez que nous tombés dans des temps fâcheux qui ent nous devoir presque retrancher le : notre vie, et à plus forte raison celui études, lorsque Dieu irrité par nos pé- araissait en quelque façon avoir jugé le avant le temps, véritablement avec jus- ais dans un entier oubli de sa miséri-

., il n'a épargné ni son peuple ni son t de vrai les gentils ne demandent-ils à est leur Dieu? » Ce qui ne doit point étrange, puisque les enfans de l'Église, qui portent le nom de chrétiens, ont is le désert, ou passés par le fil de l'é- consumés par la faim. « La dissension vée parmi les princes, et le Seigneur a qu'ils se soient égarés dans les lieux , au lieu de suivre le droit chemin. Ils ouvé dans leurs routes que de l'affliction, misère. La peur, la tristesse et la con- fusion ont rempli les palais de leurs rois. Ceux qui leur portaient des paroles de paix et de bonheur n'en ont rapporté que de la honte. Nous ne criions que la paix, et il n'y avait point de paix : nous faisions espérer un heureux succès, et voilà tout en désordre; » comme si nous avions agi dans cette affaire par témérité et par légèreté. Cependant nous n'avons fait dans cette rencontre aucune démarche à l'aveugle, mais par le commandement de votre sainteté, ou plutôt de la divine majesté par votre bouche. Pourquoi donc avons-nous tant jeûné, sans qu'il nous ait regardé favorablement? pourquoi nous sommes-nous humiliés, sans qu'il ait témoigné l'agréer? Car, en effet, tout cela n'a point apaisé sa colère contre nous, et son bras est toujours levé sur nos têtes pour nous punir. Néanmoins, avec quelle patience entend-il tous les jours les voix sacriléges et les blasphèmes des Égyptiens, lorsqu'ils lui reprochent « qu'il les a fait sortir d'Égypte par adresse, afin de les faire mourir de faim dans le désert! » Certes on ne peut douter que « les jugemens de Dieu ne soient très justes. » Mais ce sont des abîmes si profonds, qu'il me semble que je puis dire avec grande raison : « Bienheureux celui qui n'en sera point scandalisé. »

Mais comment l'homme est-il si téméraire que d'oser reprendre ce qu'il ne peut comprendre en nulle façon? Remontons, s'il vous plaît, jusques aux siècles passés, et y considérons les jugemens divins, si peut-être nous n'y trouverons point notre consolation. Car un grand personnage s'en est expliqué de la sorte : « Seigneur, je me suis souvenu de vos jugemens depuis un siècle, et j'en ai été fort consolé. » Je parle d'une chose que personne n'ignore, et toutefois que personne ne connaît au temps où nous sommes. En effet, les cœurs des hommes sont ordinairement disposés d'une telle manière, qu'ils ignorent dans la nécessité ce qu'ils connaissent parfaitement quand il n'en est plus besoin. Lorsque Moïse voulut retirer son peuple de la terre d'Égypte, il leur en promit une autre beaucoup plus excellente, et autrement ces gens qui n'avaient de l'attachement qu'à la terre, ne l'auraient jamais suivi. Il les fit donc sortir de l'Égypte; mais il ne les fit point entrer dans la terre qu'il leur avait promise. Néanmoins on ne peut pas imputer ce mauvais succès à la témérité du chef.

puisqu'il ne faisait rien que par un exprès commandement de Dieu, et par son assistance particulière, confirmée par une infinité de miracles.

Vous medirez peut-être que ce peuple était fort grossier, et qu'il se révoltait continuellement contre Dieu et contre Moïse, son serviteur. J'avoue qu'ils étaient des incrédules et des rebelles. Mais que font ceux-ci? Interrogez-les. Il n'est pas nécessaire que j'avance ce qu'eux-mêmes confessent très volontiers. Je dirai seulement une chose : quels grands progrès pouvaient faire des gens qui, pendant toute leur marche, ne pensaient qu'à leur retour? Ces Hébreux, dans tout leur chemin, ne retournaient-ils pas incessamment en Égypte de cœur et de volonté? Que si ces misérables sont morts et ont péri à cause de leur infidélité continuelle, avons-nous sujet de nous étonner si les nôtres, marchant sur leurs traces, ont souffert les mêmes disgrâces? Mais comme la perte de ceux-là n'a point été contraire aux promesses que Dieu leur avait faites, aussi devons-nous dire le même de ceux-ci, parce que les promesses de Dieu ne se font jamais au préjudice de sa justice. Écoutez un autre exemple sur ce sujet.

La tribu de Benjamin avait offensé Dieu, aussitôt les autres tribus se préparent pour en tirer la vengeance, et même par l'ordre de Dieu qui leur destine un chef particulier pour commander à ceux qui devaient combattre. Ils en viennent aux mains, appuyés sur le grand nombre de leurs troupes, sur la bonté de leur cause, et ce qui est encore davantage, sur l'assistance divine. Mais, « ô que Dieu est terrible dans ses jugemens sur les enfans des hommes! » ceux qui étaient destinés à venger le crime, tournèrent le dos à la vue des coupables, et une poignée de gens mit en fuite des troupes considérables. Néanmoins ils ont recours au Seigneur, et ils entendent de sa bouche ; « Remontez. » Ils remontent une seconde fois, et ils sont une seconde fois battus et mis en déroute. Ainsi des hommes justes entreprennent une juste guerre, la première fois avec l'assistance de Dieu, et la seconde par son ordre exprès, et néanmoins ils demeurent vaincus. Mais aussi se sont-ils trouvés d'autant plus fermes en la foi, qu'ils avaient été faibles dans le combat.

Or, je vous prie, de quelle manière ne me traiteraient point ceux-ci, si je les avais persuadés de retourner une seconde fois à la guerre, et qu'une seconde fois ils eussent été défaits? Et si je les exhortais pour une troisième de reprendre le chemin de la Terre-Sainte, et de donner encore une troisième bataille, après en avoir perdu une première et une seconde, jugez un peu de la disposition avec laquelle ils pourraient m'écouter. Cependant les Israélites ayant été frustrés de leurs espérances par deux fois consécutives, ne laissent pas d'obéir une troisième, et ils deviennent victorieux. Mais peut-être que ceux-ci me diront : Comment pouvons-nous savoir que c'est Dieu qui vous a parlé? quels miracles faites-vous pour nous obliger d'en croire à votre parole? Je n'ai point de réponse à vous faire sur cet article, il faut épargner ici ma pudeur. C'est à vous à répondre pour vous et pour moi, selon que vous avez ouï et ce que vous avez vu, ou plutôt selon ce que Dieu vous inspirera.

Mais vous serez peut-être surpris de ce que je m'étends un peu trop sur ce sujet, au lieu de celui dont j'avais résolu de vous entretenir. Je le fais néanmoins sans avoir oublié ma résolution; mais parce que je crois que ces choses n'en sont pas fort éloignées : car je me souviens fort bien que j'ai promis à votre sainteté un entretien de la considération; et assurément ce n'est point un sujet de peu d'importance, mais qui a besoin de beaucoup de considération. Que si les grandes choses doivent être considérées par les grands hommes, à qui cet exercice peut-il appartenir plus justement qu'à vous, qui n'avez point d'égal sur la terre? Mais vous en userez selon la sagesse et la puissance qui vous en a été donnée d'en haut. Il n'appartient pas à ma bassesse de vous prescrire la manière dont vous devez vous comporter : il suffit de vous faire connaître qu'il est à propos de faire quelque chose qui puisse consoler l'Église, et fermer la bouche aux méchans,

J'ai été bien aise de vous faire ce petit discours par forme d'apologie, afin que, tel qu'il est, il puisse assurer votre conscience, et nous servir d'instruction à vous et à moi, sinon à l'égard de ceux qui ne jugent des choses que par l'événement, au moins à l'égard de votre sainteté même, puisqu'il n'est point de justification plus parfaite ni plus entière que le témoignage de notre conscience. Pour moi, je me mets fort peu en peine

lamné par ceux qui nomment le bien, nal, bien, et qui prennent les ténèbres nière, et la lumière pour les ténèbres. t nécessairement que l'un des deux ime beaucoup mieux que les hommes t contre moi que contre Dieu. Ce onheur tout particulier, qu'il veuille e moi comme d'un bouclier. Je reçois eur sur moi toutes les calomnies des t les traits envenimés des blasphéma- n qu'ils n'arrivent point jusqu'à sa esté. Je veux bien être dans le mépris, is nulle gloire, afin qu'on ne se prenne le de Dieu. Qui me fera la grâce que rifie en cette parole : « J'ai souffert le mépris, et ma face a été couverte on ? » Ce m'est un honneur singulier n société avec Jésus-Christ lorsqu'il injures que vous faisaient les méchans ées sur ma personne. » Mais il est eprendre notre sujet, et de poursui- e je vous avais proposé au commen-

CHAPITRE II.

ifférence qu'il y a entre la considération et la contemplation.

s prie donc de bien examiner ce que par le mot de considération ; car je ne pas dire que ce soit partout la même e la contemplation, d'autant plus que onsiste proprement en la certitude, et a la recherche des choses. Si bien que sens-là, on peut définir la contempla- isant, qu'elle est une véritable et cer- de l'esprit sur quelque chose, ou bien eption assurée et non douteuse de la t que la considération est une pensée che à la recherche, ou une application it qui cherche la vérité, quoique sou- les prenne indifféremment l'une pour

CHAPITRE III.

divise la considération en quatre parties.

naintenant, pour ce qui regarde le fait nsidération, je crois que vous y devez er quatre choses, ainsi qu'elles se pré- vous-même, ce qui est au-dessous de qui est à l'entour de vous, et ce qui est au-dessus de vous. Il faut que votre considération commence par vous, de peur que vous laissant à part, vous ne vous étendiez en vain sur toutes les autres choses. « Car que vous servirait-il de gagner tout le monde, si vous vous perdez vous-même ? » Or si vous êtes sage, n'est-il pas vrai qu'il manquerait quelque chose à votre sagesse si vous n'étiez pas sage pour vous-même ? Mais si vous me demandez qu'est-ce qui y manquerait, je vous dirai, qu'à mon sens, tout y manquerait : en effet, quand vous auriez la connaissance de tous nos mystères, que vous connaîtriez parfaitement l'étendue de la terre, la hauteur du ciel, la profondeur de la mer, si vous ne vous connaissez point vous-même, vous serez semblable à celui qui bâtit sans fondement et qui travaille plutôt à la ruine qu'à l'établissement d'un édifice. Tout ce que vous bâtirez hors de vous, sera comme un monceau de poussière emporté par les vents. Celui-là donc n'est pas vraiment sage qui ne l'est pas pour soi-même ; mais le vrai sage est sage pour soi, et doit être le premier à boire de la source de son puits.

Il faut donc que votre considération commence par vous-même, et non-seulement qu'elle commence, mais qu'elle finisse aussi en vous. De quelque côté qu'elle se promène, il faut que vous la rappeliez toujours à vous avec le fruit du salut. En un mot, il faut que vous soyez toujours le premier et le dernier que vous considériez. Prenez l'exemple du souverain Père de tous les hommes, qui retient son Verbe en lui-même dans le même temps qu'il le produit au dehors. Votre Verbe est votre considération : si elle va quelque part, qu'elle ne s'éloigne point de vous, qu'elle parte de chez vous en telle façon qu'elle n'en sorte point ; qu'elle prenne l'essor sans vous quitter, dans l'affaire de votre salut : personne ne vous doit être plus cher que le Fils unique de votre Mère. Ne pensez rien contre votre salut : j'ai trop peu dit, contre, je devais dire, outre votre salut. Enfin, il faut que vous bannissiez de votre pensée tout ce qui se présente à votre considération, s'il ne regarde en quelque façon votre salut.

CHAPITRE IV.

Que la connaissance de soi-même consiste en trois différentes considérations, et premièrement de la première partie de la considération.

Cette considération de vous-même se divise en trois parties : à considérer ce que vous êtes, qui vous êtes, et quel vous êtes ; ce que vous êtes dans la nature, qui vous êtes en votre personne, et quel vous êtes dans vos mœurs. Par exemple, ce que vous êtes, un homme ; qui vous êtes, le pape ou souverain pontife ; quel vous êtes, doux, bénin, ou autre chose de semblable. Il est vrai que la première connaissance appartient plutôt à un philosophe qu'à un homme apostolique ; néanmoins, si vous l'avez agréable, il se trouve beaucoup de choses tout-à-fait dignes d'être considérées dans la définition de l'homme, qu'on appelle ordinairement un animal raisonnable et mortel. Et il n'y a rien en cela qui soit contraire à votre profession ni à votre dignité ; mais vous y trouverez quelque chose qui peut contribuer à votre salut. Car en considérant ces deux choses ensemble, raisonnable et mortel, sans doute vous en tirerez ce fruit, que la condition de mortel humiliera la qualité de raisonnable, et la raisonnable encouragera la mortelle : ce qu'une personne prudente et sage ne doit jamais négliger. On pourrait faire encore quelque autre considération en ce lieu, mais nous en traiterons ci-après, et peut-être plus utilement par le rapport des parties.

CHAPITRE V.

De la seconde partie de la considération de soi-même, savoir qui nous sommes et d'où.

Il faut maintenant considérer qui vous êtes, et de quoi vous avez été fait : quoiqu'il me semble que je ne dois point tant m'arrêter sur ce second article, de quoi, le laissant plutôt à la connaissance que vous en pouvez avoir. Je dirai seulement que ce serait une chose tout-à-fait indigne de vous, de rien faire qui ne fût point parfait, après avoir été ci-devant dans une si haute perfection. En effet, n'auriez-vous pas sujet de rougir de vous voir petit dans la grandeur, après avoir été grand dans la petitesse ? Vous n'avez pas encore oublié votre première profession, et quoiqu'on vous en ait arraché, vous n'en avez jamais perdu le souvenir ni moins encore l'affection. Certainement il ne vous sera point inutile de l'avoir tous les jours devant les yeux dans tous les commandemens que vous ferez, dans tous les jugemens que vous rendrez, et dans tous les règlemens que vous ordonnerez. Cette considération vous fera mépriser le vain éclat de l'honneur dans l'honneur même : et c'est en cela que se trouve le vrai point de la grandeur. Que cette pensée ne s'éloigne jamais de votre cœur, elle vous sera un bouclier impénétrable, même à cette flèche du psalmiste : « L'homme ayant été élevé dans l'honneur, n'a point compris. » Dites-vous donc souvent à vous-même, j'etais abject dans la maison de mon Dieu. Qu'est-ce que cela ? de pauvre et d'abject être élevé par-dessus les nations et les royaumes. Qui suis-je ou quelle est la maison de mon père pour être assis dans le plus sublime de tous les trônes ? Certes, celui qui m'a dit : « Mon ami, montez plus haut, » s'est assuré de mon amitié, et s'il me trouve dans le défaut, ce qui n'est point expédient, celui qui m'a élevé pourra bien me renverser par terre. Alors cette plainte ne sera plus de saison, « en m'élevant vous m'avez écrasé. » Il n'y a pas sujet de se réjouir de son élévation lorsqu'elle nous engage à prendre de plus grands soins. Celle-là porte toujours sa vue sur le péril où elle se trouve, et ceux-ci font connaître la fidélité d'un ami. Ne manquons donc pas à ceux-ci, si nous ne voulons qu'à la fin on nous fasse honteusement descendre au dernier lieu.

CHAPITRE VI.

Quel doit être l'exercice des princes de l'Église.

Véritablement je ne puis dissimuler que je ne sois devenu plus grand que je n'étais ; mais je dois considérer en toute manière à quel dessein j'ai été élevé de la sorte. Car je ne crois pas que ce soit pour avoir la domination sur les autres, puisque le prophète ayant été élevé de la même façon, entendit ces paroles qu'on lui disait : « C'est afin que tu arraches et que tu détruises, que tu ruines et que tu dissipes, que tu bâtisses et que tu plantes. » Qu'y a-t-il en cela qui ressente le faste et la pompe ? On s'est ici voulu servir expressément de l'exemple d'un paysan qui travaille à la sueur de son front, afin de mieux exprimer l'exercice du travail spirituel. Et partant, pour avoir un juste sentiment

de cet état d'élévation, il faut que je pense que c'est une obligation de servir les autres qui m'a été imposée, plutôt qu'un droit d'empire et de domination qui m'ait été donné. Je ne suis pas plus grand que le prophète, et quand je pourrais entrer en comparaison avec lui dans l'égalité de la puissance, il n'y aurait nulle comparaison pour les mérites.» Ce sont là, très saint père, les sages réflexions que vous devez faire et les instructions que vous devez prendre pour vous-même. Croyez, si vous voulez, que vous êtes autant que l'un des prophètes, n'est-ce pas assez pour vous? Oui certes, et peut-être trop; mais c'est par la grâce de Dieu que vous êtes ce que vous êtes. Je veux donc que vous soyez autant qu'un prophète. Mais quoi! êtes-vous plus que prophète? Si vous êtes bien avisé, vous vous contenterez de la mesure que Dieu vous a donnée, autrement ce qui serait de plus tiendrait de la qualité du mal. Apprenez, par l'exemple du prophète, que vous êtes élevé au-dessus des autres, non pas tant pour exercer la domination sur eux que pour exécuter ce qu'il faut dans le temps. Sachez que vous avez plus besoin d'un hoyau que d'un sceptre pour accomplir l'œuvre du prophète, puisqu'il ne fut pas élevé pour régner mais pour arracher le mauvais grain. Pensez-vous que vous ne trouverez point à travailler dans le champ de votre maître? Oui sans doute, et beaucoup; car les prophètes ne l'ont pu nettoyer entièrement: ils ont encore laissé de l'ouvrage à faire aux apôtres leurs enfans, et les apôtres à vous qui êtes leur fils. Et ne croyez pas que vous puissiez tout achever vous-même; vous en laisserez une partie à votre successeur, et celui-ci aux autres qui viendront après lui, et ceux-ci encore aux derniers jusqu'à la consommation des siècles.

Enfin sur les onze heures on trouve des ouvriers qui ne font rien; on leur reproche leur oisiveté et on les envoie travailler à la vigne. Les apôtres qui vous ont devancé ont ouï qu'on leur disait, « que la moisson était abondante, mais qu'il y avait peu d'ouvriers. » Il faut que vous preniez l'héritage de vos pères, puisque si vous êtes fils, vous êtes naturellement héritier. Mais pour faire voir que vous êtes vraiment leur héritier, veillez avec grand soin et ne demeurez pas dans l'oisiveté, de peur qu'on ne vous dise, comme à ceux de l'Évangile: «Pourquoi demeurez-vous tout le jour sans rien faire?»

Mais à plus forte raison devez-vous prendre garde qu'on ne vous trouve pas dans les délices ni dans les pompes du siècle, puisque le testament de votre père ne vous ordonne rien de tout cela. Mais que porte-t-il? Si vous vous contentez de sa disposition, vous hériterez des soins et du travail plutôt que de la gloire et des richesses. Vous flattez-vous de l'élévation de votre trône? c'est une éminence pour découvrir de loin tout ce qui se passe, et le nom d'évêque ne vous marque point tant l'autorité de la domination que le travail de votre charge. Il est bien juste que vous soyez placé dans une si haute élévation d'où vous puissiez voir toute chose, puis que vous êtes établi pour veiller et prendre garde à tout. Et de vrai, cette vue générale que vous devez avoir sur tout le monde, vous engage bien plus au travail qu'au repos. Quel plaisir pouvez-vous avoir en un lieu où il ne vous est pas permis de vous reposer? Et quel repos pouvez-vous prendre lorsque vous êtes incessamment pressé par les soins continuels de toutes les Églises? Aussi l'apôtre saint Pierre ne vous a laissé autre héritage que celui-là. « Je vous donne, dit-il, ce que je possède.» Et qu'est cela? Je sais bien que ce n'est ni or ni argent, puisqu'il dit lui-même, «je n'ai ni or ni argent: » que s'il arrive pourtant que vous en possédiez, vous pouvez vous en servir selon la nécessité du temps, mais non pas selon votre fantaisie. Ainsi vous en userez comme si vous n'en usiez pas. Il est certain que l'or et l'argent ne sont ni bons ni mauvais à l'égard du bien de l'âme; l'usage en est bon, l'abus en est mauvais: le trop grand soin est encore pire; mais l'ardeur et l'avidité d'en avoir est tout-à-fait infâme. Vous pourrez bien trouver quelque prétexte pour en amasser; mais vous ne tirerez point votre droit de l'apôtre, puisqu'il n'a pu vous donner ce qu'il n'avait pas. Il vous a donné ce qu'il avait, c'est-à-dire l'empressement et le soin de toutes les églises; non point la domination, puisqu'il dit en termes formels: «Nous ne prétendons point avoir la domination sur le clergé; mais nous sommes établis pour être le modèle du troupeau.» Et afin que vous ne pensiez pas que cela ait été dit par humilité plutôt que par vérité, la voix du Seigneur se fait entendre dans l'Évangile en cette sorte: «Les rois des nations les traitent avec empire, et ceux qui en ont le gouvernement sont appelés bienfai-

teurs. » Et il conclut, « mais il n'en est pas de même parmi vous. » D'où l'on voit manifestement que la domination est absolument interdite aux apôtres.

Allez donc maintenant, et soyez assez hardi pour joindre la domination avec l'apostolat, ou l'apostolat avec la domination. Certes l'un et l'autre vous est défendu; et si vous les voulez posséder tous deux ensemble, vous serez privé de tous les deux. Autrement ne croyez point que vous soyez excepté du nombre de ceux desquels Dieu se plaint par son prophète: « Ils ont régné, mais non pas de ma part; ils ont commandé, mais je ne les ai point approuvés ». Que si vous voulez régner de la sorte, vous aurez de la gloire, mais non pas devant Dieu. Voilà ce qui est défendu; voyons à présent ce qui est ordonné. « Que celui, dit notre Seigneur, qui est le plus grand parmi vous, devienne comme le plus petit; et celui qui préside, comme celui qui sert. » Voilà la règle qui est prescrite aux apôtres: la domination leur est défendue et le service leur est ordonné; ce qui leur est confirmé par l'exemple du législateur quand il dit ensuite : « Et moi je suis au milieu de vous, comme celui qui rend service aux autres. » Qui ne s'estimera glorieux dorénavant de porter la qualité que le Seigneur de la gloire a honorée le premier en sa personne? C'est avec raison que saint Paul s'en glorifie en ces termes: « Sont-ils ministres de Jésus-Christ? Je le suis aussi. » Et il ajoute : « Je parle comme n'étant pas sage, je le suis plus qu'eux : j'ai souffert plus de travaux, j'ai été plus souvent dans les prisons, j'ai reçu plus de coups, et me suis trouvé presque toujours dans les dangers de la mort. » Ô l'excellent service! service mille fois plus glorieux que toutes les principautés du monde. Si donc vous voulez vous glorifier, voilà la règle des saints qui vous est prescrite, et la gloire des apôtres qui vous est proposée. La croyez-vous si peu honorable? Ah! plût à Dieu que je fusse semblable aux saints dans ce genre de gloire. Le prophète s'écrie : « Que vos amis, ô mon Dieu, ont été honorés, et que leur principauté a été fortement établie! » L'Apôtre s'écrie : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de mon Seigneur Jésus-Christ! » C'est dans cet excellent genre de gloire que les apôtres et les prophètes ont choisi pour eux et qu'ils vous ont laissé pour héritage, dans lequel je souhaite de tout mon cœur que vous vous glorifiiez : reconnaissez votre héritage dans la croix de Jésus-Christ, et dans la multiplicité des travaux. Heureux celui qui a pu dire: « J'ai plus travaillé que tous les autres. » C'est là une véritable gloire en laquelle il n'y a rien de vain, rien de mal, rien qui ressente la bassesse. Que si la grandeur du travail vous épouvante, la gloire de la récompense vous doit encourager, puisque chacun recevra sa récompense à proportion du travail qu'il aura fait. Que si saint Paul a travaillé plus que tous les autres, il n'a pourtant pas tout achevé, et il reste encore beaucoup de choses à faire. Entrez dans le champ de votre maître et considérez avec attention combien il y est demeuré d'épines et de ronces de son ancienne malédiction. Avancez, dis-je, dans le monde, car le monde est ce champ qui a été commis à votre garde. Allez-y, non comme maître, mais comme fermier, pour voir ce qui s'y passe, et pour donner ordre aux choses dont vous devez rendre compte. Allez-y, dis-je, par les démarches d'une vigilance et d'un soin très exact, car tous ceux qui ont reçu le commandement d'aller par toute la terre ne s'y sont pas transportés par la présence corporelle, mais seulement par la prévoyance de l'esprit; de même aussi vous devez en quelque façon lever les yeux de votre considération, et regarder sur les campagnes si d'aventure la sécheresse ne les a point disposées au feu plutôt que leur blancheur à la moisson. Combien y en a-t-il que vous aviez cru être chargées de très bon blé, lesquelles étant considérées de plus près ne se trouveront remplies que de méchans buissons! Que dis-je de buissons! Ce ne sont que de vieux arbres demi-pourris, incapables de porter d'autres fruits que de chétifs glands, ou quelques cosses pour la nourriture des pourceaux. Jusques à quand occuperont-ils la terre? N'est-il pas vrai que si vous y allez, et que vous les trouviez en si mauvais état, vous aurez honte d'avoir tenu si long-temps la cognée sans rien faire, et d'avoir reçu la faux apostolique sans vous en servir utilement?

C'est de ce champ que sortit autrefois le patriarche Isaac, quand il rencontra Rebecca pour la première fois; et l'Écriture remarque « qu'il y était allé pour y méditer. » Pour lui, il y fut pour s'entretenir dans ses pensées; mais vous

vous devez y aller pour arracher ce qu'il y a de mauvais. Vous avez déjà dû faire toute la considération nécessaire, et maintenant le temps est venu de travailler à bon escient. Il est trop tard à cette heure de penser à ce que vous avez à faire; vous deviez auparavant vous asseoir, suivant le conseil de notre Seigneur, pour considérer sérieusement l'ouvrage auquel vous alliez vous engager, afin de mesurer vos forces, de peser la sagesse qui vous était nécessaire, de faire provision de mérites, et d'examiner le fonds de vos vertus. Il faut donc que vous preniez courage, et que vous songiez que le temps de travailler est venu, si toutefois celui de la considération a précédé. Si votre cœur s'est ému, il est présentement nécessaire de remuer la langue et les bras. « Il faut vous ceindre de votre épée, de cette épée de l'esprit qui est la parole de Dieu. » Il faut rendre votre main et votre bras glorieux, en exerçant les vengeances sur les nations, et les châtimens sur les peuples, en réduisant leurs rois dans la servitude et leur noblesse dans les fers. » Si vous exécutez cela, vous honorerez votre ministère, et il vous honorera aussi. Ce n'est pas là une principauté commune : elle vous oblige à chasser les méchantes bêtes de vos terres, afin que vos troupeaux soient en sûreté dans leurs pâturages. Il est de votre devoir de dompter les loups, mais non pas de dominer les brebis, puisqu'elles vous ont été commises pour les repaître, et non pas pour les opprimer. Si vous avez considéré sérieusement qui vous êtes, vous ne pouvez ignorer que vous êtes obligé à toutes ces choses, « et si vous le savez, et ne le faites point, sans doute vous êtes coupable, et vous avez péché. » Vous n'avez pas encore oublié l'endroit où vous avez lu, « que le serviteur qui sait la volonté de son maître, et qui ne l'exécute pas comme il doit, sera puni très rigoureusement. » Ainsi le pratiquaient les prophètes et les apôtres. Ils étaient généreux dans les combats, et ne se laissaient point aller à la mollesse dans la soie. Si donc vous êtes le fils des apôtres et des prophètes, il faut vous comporter de la même sorte. Faites connaître la noblesse de votre extraction par la ressemblance de votre conduite, puisque effectivement elle ne tire toute son excellence que de l'ingénuité les mœurs et de la fermeté de la foi. « C'est par son moyen qu'ils ont triomphé des royaumes, qu'ils ont pratiqué les œuvres de justice, et qu'ils ont obtenu la récompense qui leur était promise. » Voilà le testament de la succession de votre père, que nous ouvrons en votre présence, afin que vous y voyiez la part qui vous appartient. Revêtez-vous de la force, et vous êtes leur héritier; possédez la foi, possédez la piété, possédez la sagesse, mais la sagesse des saints, qui est la crainte de Dieu, et vous aurez reçu ce qui est à vous; vous avez votre patrimoine tout entier sans aucun détriment, et c'est la vertu qui est ce fonds d'une valeur inestimable. Certes, l'humilité est un fonds précieux, sur lequel tout édifice spirituel qu'on y bâtit, croît à vue d'œil, et devient en peu de temps un temple de sainteté, où Dieu se plaît à habiter : aussi est-ce par le moyen de cette vertu, que plusieurs ont étendu leurs conquêtes jusques aux portes de leurs ennemis. Et de vrai, quelle autre vertu a autant de pouvoir pour abattre la superbe des démons et la tyrannie des hommes? Cependant, puisqu'elle est un fort rempart contre l'attaque de l'ennemi, pour toutes sortes de personnes indifféremment, je ne sais d'où vient que sa force paraît plus grande dans les grands, et plus illustre dans les personnes illustres? Du moins ne se trouve-t-il point de pierrerie plus éclatante, surtout dans la personne du souverain pontife, qui devient par cette vertu d'humilité d'autant plus illustre au-dessus de soi-même, qu'il est plus élevé par sa dignité au-dessus de tous les autres.

CHAPITRE VII.

Il reprend sa première question, qui il est, et l'examine plus exactement.

On trouvera peut-être à redire de ce que, ne m'étant pas encore assez expliqué sur la première partie de ma division, je suis entré insensiblement dans la seconde, ayant commencé à montrer quel vous devez être, avant que d'avoir parfaitement représenté qui vous êtes. Mais je m'imagine qu'ayant eu honte de faire paraître un homme tout nu dans un lieu si élevé, je me suis hâté de le parer de ses plus beaux ornemens, sans lesquels vous êtes d'autant plus difforme que vous paraissez plus illustre par leur éclat. Peut-on cacher la désolation d'une ville qui est située sur le sommet d'une montagne, ou empêcher qu'on ne voie la fumée d'une chan-

delle qui a été éteinte sur le chandelier? C'est un singe sur un toit, qu'un roi insensé sur le trône. Écoutez donc, s'il vous plaît, ce que j'ai à vous dire sur ce sujet, et s'il ne vous est pas agréable, au moins vous sera-t-il salutaire. C'est une chose monstrueuse qu'une suprême dignité et un esprit bas, un premier siége et une dernière conduite, une langue magnifique et une main inutile, un discours éloquent et point de fruit, un visage grave et des actions légères, une autorité souveraine et une résolution chancelante. Je vous ai présenté le miroir; que le visage y reconnaisse sa difformité, et réjouissez-vous de ce que le vôtre est exempt de ces défauts. Ne laissez pas néanmoins de vous y regarder, afin que, si peut-être vous y voyez beaucoup de choses qui vous donnent de la complaisance, vous ne manquiez pas aussi d'y en remarquer plusieurs autres qui ne vous doivent pas être fort agréables. Je veux bien que vous vous glorifiiez du bon témoignage de votre conscience; mais je souhaite aussi que vous en preniez un juste sujet de vous humilier. C'est une parole assez rare que celle-là : « Je ne me sens coupable de rien; » et sans doute vous marchez avec bien plus d'assurance dans le chemin de la vertu lorsque le mal ne vous est point inconnu. C'est pourquoi, comme j'ai déjà dit, tâchez de vous bien connaître, afin que, parmi les misères qui vous environnent, vous jouissiez de la satisfaction de votre conscience; et encore plus, afin que vous sachiez ce qui vous manque. Mais qui est celui qui ne manque de rien? Tout manque à celui qui croit que rien ne lui manque.

J'avoue que vous êtes le souverain pontife; mais croyez-vous pour cela que vous soyez absolument souverain? Si vous vous estimez le premier, sachez que vous êtes le dernier de tous. Voulez-vous savoir celui qui est véritablement souverain? C'est celui à qui l'on ne peut rien ajouter de nouveau. Or, vous vous trompez lourdement si vous avez ce sentiment de vous-même. Non, non, vous n'êtes pas du nombre de ceux qui pensent que les dignités soient des vertus; vous avez connu la vertu par expérience, auparavant que les honneurs. Laissez cette opinion à Nabuchodonosor, à Alexandre, à Antiochus, à Hérode et aux autres Augustes, qui n'ont point fait difficulté de se faire rendre les honneurs qui n'appartenaient qu'aux dieux. Pour vous, considérez que si l'on vous appelle souverain, ce n'est point que vous le soyez d'une manière absolue, mais par comparaison seulement. Et quand je dis par comparaison, j'entends celle des offices que vous êtes obligé de rendre, et non pas des mérites que vous ayez. Que les hommes donc vous regardent comme le ministre de Jésus-Christ et comme le souverain de tous les ministres; ce que j'ose bien dire sans préjudicier à la sainteté de pas un en particulier. J'approuve très fort que vous tâchiez de parvenir au plus haut degré de la perfection, mais non pas que vous croyiez y être arrivé, ou que vous vouliez qu'on le croie auparavant que cela soit; autrement, comment travailleriez-vous à votre avancement, si vous étiez parfaitement satisfait de vous-même? Partant, n'ayez point de négligence à chercher ce qui vous manque, ni de honte à confesser le manquement dans lequel vous vous trouvez. Servez-vous du langage de l'un de vos devanciers, et dites comme lui : « Je ne suis pas encore arrivé au terme, et je ne suis point encore parfait. » Et ailleurs : « Je ne crois pas encore avoir atteint la perfection. » Voilà la science des saints qui est bien éloignée de celle qui enfle. Il est vrai que celui qui s'en sert ne s'attire que de la douleur et de la peine; mais nul sage ne s'est jamais voulu exempter de ce travail, parce que la douleur, qui a la vertu de chasser l'engourdissement mortel d'un cœur endurci et impénitent, lui est tout-à-fait salutaire. Ainsi celui-là était vraiment sage, qui a pu dire : « Ma douleur m'est toujours présente. » Mais il est temps de reprendre ce que nous avons laissé dans ce lieu dont nous nous sommes un peu détournés.

CHAPITRE VIII.

De la dignité du souverain pontife et de la grandeur de sa puissance.

Recherchons, s'il vous plaît, encore plus soigneusement qui vous êtes et quel personnage vous représentez aujourd'hui dans l'Église de Dieu. Qui êtes-vous? le grand prêtre et le souverain pontife. Vous êtes le prince des évêques, l'héritier des apôtres; vous avez la primauté d'Abel, le gouvernement de Noé, le patriarcat d'Abraham, l'ordre de Melchisédech, la dignité d'Aaron, l'autorité de Moïse, le tribunal de Samuel, la puissance de Pierre, l'onction de Jésus-

Christ. Vous êtes celui à qui l'on a donné les clefs, et à qui l'on a confié la garde des brebis. Il y a véritablement d'autres portiers du ciel, et d'autres pasteurs de troupeaux; mais vous avez hérité de l'une et l'autre qualité avec d'autant plus de gloire que vous les possédez d'une manière fort différente au-dessus de tous les autres. Ceux-là ont soin des troupeaux qui leur ont été assignés, chacun du sien en particulier; mais tous les troupeaux en général ont été commis à votre garde : l'unique composé de tous les autres, commis uniquement à votre seule personne. Et non-seulement vous êtes le pasteur des troupeaux, mais encore l'unique pasteur de tous les autres pasteurs. Si vous me demandez d'où je tire cette preuve, c'est de la parole même de notre Seigneur : car auquel, je ne dis pas des évêques, mais même des apôtres, a-t-on donné toutes les brebis en garde d'une manière si absolue et si indéfinie? «Pierre, si vous m'aimez, ayez soin de paître mes brebis.» Mais quelles brebis? pensez-vous qu'il parle des peuples d'une ville, d'une nation ou d'un royaume particulier? Non, il dit en général, mes brebis. Par où il est évident à tout le monde, qu'il ne lui en a pas désigné quelques-unes en particulier; mais que toutes universellement lui ont été données en garde, puisqu'il ne peut y avoir d'exception où il n'y a nulle distinction. Peut-être aussi les autres disciples étaient-ils présens lorsque donnant cette commission à un seul, il prétendait par-là recommander à tous l'unité en un seul troupeau et en un seul pasteur, conformément à ce passage : «Ma colombe, ma belle, ma parfaite est unique.» Où il y a unité, là est la perfection : les autres nombres, au lieu de se perfectionner, se divisent à mesure qu'ils s'éloignent de l'unité; d'où vient aussi que les autres qui savaient le mystère, prirent chacun la charge d'un peuple particulier. Saint Jacques même, qui semblait être la colonne de l'Église, se contenta de la seule Jérusalem, laissant à saint Pierre toutes les autres. Et c'était bien à propos que saint Jacques fût établi au même lieu où Jésus-Christ avait été mis à mort, afin de soutenir la famille de son frère défunt; car il était appelé le frère du Sauveur; or le frère de notre Seigneur le cédant à saint Pierre, qui des autres serait assez téméraire pour lui disputer sa prérogative? Il est donc vrai, suivant les canons ecclésiastiques, que les autres ont été appelés pour entrer en la participation des soins; mais vous avez été établi dans la plénitude de la puissance. Leur pouvoir est restreint dans certaines limites, mais le vôtre s'étend sur ceux-là même qui ont reçu l'autorité sur les autres. En effet, n'est-il pas en votre pouvoir, si le sujet s'en présente, de fermer le ciel à un évêque, de le déposer de son évêché, et même de le livrer à Satan? Votre privilége demeure donc inébranlable, soit dans la puissance des clefs qui vous ont été données, soit dans la garde des ouailles qui vous ont été commises. Mais voici encore un autre exemple qui ne confirme pas moins votre prérogative. Les disciples étaient en mer, et le Seigneur leur apparut sur le rivage, mais dans un corps ressuscité, ce qui leur fut un grand sujet de joie. Saint Pierre connaissant que c'était son maître, se jeta aussitôt en mer et vint à lui de cette sorte, pendant que les autres y arrivèrent dans leurs barques. Qu'est-ce que cela? sinon un témoignage de l'unique pontificat de saint Pierre, par lequel il a reçu le gouvernement, non d'une seule barque, comme les autres de la leur particulière, mais universellement de tout le monde. Car la mer représente le monde universel, et les barques chaque église particulière. C'est pourquoi saint Pierre marchant une autre fois sur les eaux, à l'exemple de son maître, il fit connaître par-là qu'il était le seul vicaire de Jésus-Christ, qui devait commander, non-seulement à une nation particulière, mais généralement à tous les peuples de la terre. Ainsi que dans l'Apocalypse, « plusieurs eaux signifient plusieurs peuples; » de même aussi pendant que chacun a sa barque particulière, l'on vous a donné la conduite de ce vaisseau d'une grandeur démesurée, qui est l'Église universelle composée de toutes les autres et répandue par toute la terre.

CHAPITRE IX.

Il lui fait voir l'importance de la considération de notre propre nature.

Voilà qui vous êtes : mais n'oubliez pas en même temps ce que vous êtes; car je me souviens fort bien que je vous ai promis d'en parler encore dans la première occasion qui s'en présenterait. O que c'est bien à propos que vous joignez la considération de ce que vous étiez au-

paravant, avec cette autre, qui vous êtes à présent! Que dis-je, ce que vous étiez? vous l'êtes encore maintenant : pourquoi cesseriez-vous de considérer ce que vous n'avez pas cessé d'être? En effet, ce n'est qu'une même considération, ce que vous avez été et ce que vous êtes, quoique celle-ci, qui vous êtes, soit différente de la première; mais il ne faut pas pourtant que l'une efface l'autre dans la recherche que vous devez faire de vous-même. Car comme je viens de le dire, vous êtes encore maintenant ce que vous étiez par le passé. Et vous ne l'êtes pas moins que ce que vous êtes devenu depuis, si ce n'est peut-être que vous ne le soyez encore davantage. Enfin, vous avez celui-là de la nature, et vous avez emprunté celui-ci, sans être changé en lui. Le premier n'a point été retranché; mais l'autre y a été ajouté. Il faut que nous traitions de tous les deux ensemble; car, comme je me souviens de l'avoir déjà dit, ces deux choses comparées l'une avec l'autre, elles en deviendront bien plus utiles.

J'ai dit ci-dessus, qu'en considérant ce que vous êtes, aussitôt se présente la nature par laquelle vous êtes homme, puisque effectivement vous êtes né homme. Mais lorsqu'on demande qui vous êtes, on répond par la condition de la personne, qui est, par exemple, celle d'évêque, tel que vous êtes devenu et non pas né. Lequel des deux vous semble être plus purement à vous, et vous appartenir plus particulièrement, ou ce que vous êtes devenu avec le temps, ou ce que vous êtes par nature? N'est-il pas vrai que c'est ce que vous êtes par votre naissance? Je vous conseille donc de considérer principalement ce que principalement vous êtes; c'est-à-dire homme, puisque c'est ce que vous êtes né.

Mais il ne faut pas seulement que vous considériez ce que vous êtes né, il faut aussi regarder quel vous êtes né, à moins que vous ne vouliez perdre le fruit et l'avantage de votre considération. Dépouillez-vous donc de ces habits dont vous avez hérité, et qui ont été maudits dès le commencement du monde. Déchirez cette couverture de feuillage, qui cache bien votre honte, mais qui ne guérit point vos plaies. Otez le fard de cet honneur passager et le faux brillant de cette gloire trompeuse, afin de considérer nuement votre nudité, « puisque vous êtes sorti nu du ventre de votre mère. » Quoi! En êtes-vous sorti la tiare sur la tête? En êtes-vou[s] éclatant de pierreries, couvert de soie, [...] plumes et tout chargé d'or et d'argent? [...] dissipez par les regards de votre consid[ération] toutes ces choses, comme des nues du [...] qui passent avec grande vitesse et s'év[anouis]sent en un moment, vous ne trouvere[z] qu'un homme tout nu, pauvre, misérabl[e, di]gne de compassion; un homme qui s[e plaint] d'être homme, qui rougit d'être nu, qui [pleure] d'être né, qui murmure de ce qu'il est au [monde;] « un homme né pour le travail, » et no[n pour] l'honneur; « un homme né d'une femm[e, » et] partant né dans le crime; « qui a peu de [temps] à vivre, » et partant toujours dans la cr[ainte;] « qui est rempli d'une infinité de misères, [» et par] conséquent toujours dans les larmes et [les san]glots. Et l'on peut bien dire avec vérité [que ses] misères sont en très grand nombre, puis[qu'elles] s'étendent au corps et en l'âme tout en[semble.] Et de vrai quelle partie demeure exem[pte de] misère en celui qui naît dans le péché, a[vec un] corps faible et une âme stérile? Il en es[t] véritablement rempli, puisque, outre l'in[firmité] du corps et l'extravagance du cœur, il h[érite de] l'impureté de son origine, et est assuje[tti à la] mort. C'est un assemblage qui vous ser[a salu]taire, si en pensant que vous êtes le sou[verain] pontife, vous considérez aussi que vous a[vez été] et que vous n'êtes encore qu'un peu d[e pous]sière tout-à-fait digne de mépris. Il fa[ut que] votre considération imite la nature, ou [ce qui] est davantage, l'auteur de la nature, en j[oignant] ensemble les choses les plus élevées a[vec les] plus basses. N'est-il pas vrai que la natur[e a uni] le souffle de la vie à une boue tres vile [dans la] personne de l'homme? Et l'auteur de la [nature] n'a-t-il pas uni le Verbe avec le limon en [sa pro]pre personne? Ainsi prenez votre modèl[e tant] sur l'ouvrage de notre création que sur [le mys]tère de notre rédemption, afin que vous [étant] assis le plus haut de tous, vous ne pren[iez pas] des sentimens élevés de vous-même, ma[is que] vous vous conserviez dans l'humilité et d[ans les] modestes sentimens des âmes humbles.

CHAPITRE X.

De la troisième partie de la considération de soi-même, savoir quel on est.

Si donc vous considérez combien vous êtes grand, ne manquez pas de considérer aussi, et principalement, quel vous êtes. Sans doute cette considération vous retiendra en vous-même, et ne vous permettra pas de vous éloigner de vous-même, ni de vous élever dans des pensées de grandeur et d'excellence au-dessus de vous. Demeurez constamment en vous-même, ne vous abaissez point au-dessous, ne vous élevez point au-dessus, ne vous avancez pas plus loin, ni ne vous étendez point plus au large : tenez-vous toujours dans le milieu, si vous ne voulez perdre la juste mesure. Le milieu est toujours le lieu le plus assuré; ce milieu est le siége de la médiocrité, et la médiocrité est la vertu même. Le sage tient pour exil toute demeure qui est hors de la médiocrité. C'est pourquoi il ne veut point demeurer, ni au loin qui est au-delà de la médiocrité, ni au large qui est au dehors, ni en haut, ni en bas, dont l'un est au-dessus, et l'autre au-dessous. Enfin, il arrive ordinairement que la longueur passe les bornes, que la largeur trouve de la division, que la hauteur est proche de sa ruine, et la profondeur de l'abîme. Je m'explique plus clairement, de peur que vous ne pensiez pas que je veuille ici parler de la longueur, largeur, hauteur et profondeur que l'apôtre saint Paul nous exhorte à comprendre avec tous les saints, et que je réserve pour un autre discours et à un autre temps. Mais pour le présent, j'entends par la longueur, celle qu'un homme se promet dans une plus longue durée de sa vie; par la largeur, l'étendue que l'esprit se donne en mille soins inutiles et superflus; par la hauteur, la grande présomption qu'il a de soi-même ; et par la profondeur, le trop grand abattement dans lequel il se laisse quelquefois aller. N'est-il donc pas véritable que celui qui se promet une longue vie, se jette dans un chemin égaré, en passant les bornes de la vie par des soins trop étendus? Et de là vient que les hommes se trouvant comme en exil dans le siècle présent, par l'oubli d'eux-mêmes, se transportent par des soins superflus en d'autres siècles qui leur seront inutiles, ou même qui ne seront jamais. De même, lorsque l'esprit s'étend en beaucoup de choses, il faut nécessairement qu'il soit déchiré par une infinité de soins, parce que cette étendue excessive le jette dans un entier épuisement, et ce trop grand épuisement lui cause de la douleur par la division. Pour ce qui est de la hauteur de sa présomption, c'est un précipice dans lequel il trouve sa ruine, ainsi que vous l'avez pu lire dans les Proverbes : « Le cœur s'élève devant sa ruine. » Et tout au contraire, l'abattement d'une âme trop craintive, la jette dans un abîme de désespoir. Or, l'homme courageux ne s'y laissera pas aller, le prudent ne s'assurera nullement sur l'incertitude d'une longue vie. Le tempéré règlera ses soins, se modérera dans les choses superflues, et ne se privera point des nécessaires. Et le juste ne prendra point de soi des sentimens plus hauts qu'il ne doit ; mais il dira avec Job : « Si je suis juste, je n'en lèverai pas la tête davantage. »

CHAPITRE XI.

Il exhorte le pape à une sérieuse considération de soi-même.

Il faut donc que votre sainteté marche avec grande précaution et avec toute l'équité possible dans cette considération de vous-même, afin que vous ne vous attribuiez rien au-delà de la vérité, et que vous ne vous épargniez point au détriment de la justice. Or, vous vous attribuez plus que la vérité ne permet, lorsque non-seulement vous vous donnez le bien que vous n'avez point, mais aussi que vous croyez avoir de vous-même celui que vous possédez. Examinez avec soin quel vous êtes de vous-même et quel par la libéralité de Dieu, et prenez garde de ne pas vous tromper vous-même : ce qui arriverait infailliblement si, ne faisant pas un juste partage, vous ne gardiez point pour vous ce qui est à vous, et ne rendiez point sans fraude à Dieu ce qui lui appartient. Je ne doute point que vous ne soyez très persuadé que le mal vient de vous et le bien de Dieu; mais en considérant quel vous êtes, ne manquez pas aussi de vous représenter quel vous avez été.

Il faut considérer les premiers temps de votre vie avec les derniers : regardez si vous avez profité en vertu, en sagesse, en intelligence, en douceur de mœurs, ou si d'aventure, ce qu'à Dieu ne plaise! vous vous en êtes éloigné.

Si vous êtes plus patient ou plus impatient qu'à l'ordinaire, plus colère ou plus doux, plus superbe ou plus humble, plus affable ou plus sévère, plus traitable ou plus difficile, plus lâche ou plus courageux, plus sérieux ou plus dissipé, plus timide ou peut-être plus hardi qu'il ne faudrait. Voilà, certes, un grand champ qui vous est ouvert pour entretenir votre considération. Je ne vous en fais souvenir que d'une petite partie pour vous en servir comme d'une semence que je ne sème pas moi-même, mais que je vous présente pour la semer. Il faut que vous connaissiez la qualité de votre zèle, votre clémence et votre discrétion qui est la modératrice de ces vertus; quel vous êtes à pardonner les injures, quel à les venger, et le soin que vous apportez en l'une et en l'autre à garder la mesure, le temps et le lieu. Car ces trois choses sont tout-à-fait à considérer dans l'usage de ces vertus, de peur qu'elles ne cessent d'être vertus, du moment qu'elles passent les bornes prescrites; puisque ce n'est point la nature, mais l'usage qui leur donne la qualité de vertus, n'étant rien de plus visible que d'elles-mêmes elles sont indifférentes. C'est vous qui en faites des vices, lorsque vous en abusez et que vous les confondez, ou qui en faites des vertus, lorsque vous en faites un bon usage et que vous y gardez l'ordre. Et souvent il arrive que l'œil de la discrétion venant à s'obscurcir, l'une usurpe la place de l'autre et s'empare de ses limites. Or, il y a deux causes de cet obscurcissement, qui sont la colère et la mollesse du cœur: celle-ci énerve la censure du jugement, et l'autre la précipite. Comment donc la piété de la clémence et la droiture du zèle ne se trouveraient-elles pas en danger de l'un des deux côtés? Un œil troublé de colère ne regarde jamais rien avec douceur, et un esprit touché d'une certaine mollesse, lâche et efféminée, ne voit point ce qui est juste. Enfin, vous ne serez point innocent, si vous punissez celui auquel vous deviez peut-être pardonner, ou si vous pardonnez à l'autre que vous étiez obligé de punir.

CHAPITRE XII.

Qu'il ne faut pas trop s'emporter dans la prospérité, ni trop s'abattre dans l'adversité.

Je souhaite de plus, que vous reconnaissiez quel vous serez trouvé dans le temps de la tribulation. Si vous êtes demeuré constant dans vos afflictions et compatissant dans celles d'autrui, vous avez sujet de vous réjouir, puisque c'est là la marque d'un bon cœur; comme, au contraire, le caractère d'un cœur pervers est de témoigner de l'impatience dans ses propres misères et de manquer de compassion dans celles du prochain. Que dirai-je de la prospérité? Ne se trouve-t-il rien qui demande votre considération? Certes, il y a bien de quoi, si vous considérez attentivement combien il se trouve peu de personnes qui, dans la prospérité, ne se soient quelque peu relâchées de la conduite et du grand soin qu'elles avaient de leur perfection. On n'a que trop vu que la prospérité a fait souvent dans la conduite des gens peu avisés ce que le feu fait sur la cire, et le rayon du soleil sur la neige et sur la glace. David était un homme sage, Salomon l'était encore plus que lui, et néanmoins les trop grandes caresses de la bonne fortune ont perverti le jugement du premier en partie, et de l'autre entièrement. Disons donc que celui-là est véritablement grand, lequel étant tombé dans l'adversité, n'est pas déchu de la moindre partie de sa première sagesse; que cet autre n'est pas moins grand, lequel se voyant caressé de la bonne fortune, ne s'y est nullement laissé surprendre; encore qu'il soit bien plus aisé de trouver des personnes qui aient conservé leur sagesse parmi les attaques de la mauvaise fortune, que d'autres qui ne l'aient point perdue dans une bonne; mais surtout que celui-là est grand et préférable à tous les autres, qui, dans la prospérité, ne s'est point laissé aller à un rire indécent, ni à quelque parole insolente, ni à un plus grand soin de s'habiller plus magnifiquement, ou de se traiter plus délicatement qu'il ne faisait auparavant.

CHAPITRE XIII.

Il exhorte le pape à fuir l'oisiveté, la bagatelle et les vains entretiens.

Encore que le sage conseille avec raison d'écrire sur la sagesse dans un temps de repos, il faut pourtant se donner garde du repos dans le repos même. Il faut surtout fuir l'oisiveté comme la mère des bagatelles et la marâtre des vertus. Les bagatelles, qui ne sont que niaiseries parmi les séculiers, deviennent des blasphèmes

ans la bouche des prêtres. Que si néanmoins n s'y laisse aller quelquefois, il faut les supporter, mais non pas les rapporter; il faut les révenir avec prudence, et jeter le discours sur uelque chose de plus sérieux, qui ne soit pas ;ulement utile, mais qui puisse aussi plaire la compagnie, et fermer la bouche à ceux qui 'ont que des sottises à dire. Souvenez-vous que ous avez consacré votre bouche à l'Évangile, u'il ne vous est plus permis de l'ouvrir à ces rtes de choses, et que ce serait un sacrilége our vous de vous y habituer. Le prophète dit ue « les lèvres du prêtre sont les gardiennes de ı science, et qu'on attend la loi de sa bouche, t non pas des fables et des niaiseries. » Ce n'est as encore assez que votre bouche ne prononce unais des paroles de plaisanteries, que l'on eut faire passer pour galanteries et gentillesses; ne faut pas non plus que vous prêtiez vos reilles à les entendre. Il serait honteux de vous oir éclater de rire pour des sottises, et enre plus de les dire pour en faire rire les au'es. Mais pour ce qui est de la médisance, j'ai ien de la peine à dire lequel des deux est plus :iminel, ou de la publier ou de l'entendre.

CHAPITRE XIV.

u'il faut sur toutes choses éviter l'acception des personnes dans le jugement des procès.

Il n'est pas besoin que je lasse vos yeux inulement sur le sujet de l'avarice, puisque tout : monde sait que vous ne faites pas plus de cas e l'argent que de la paille. Non, il n'y a rien à 'aindre de ce côté-là dans les jugemens que ous rendez; mais il y a un certain vice qui ne resse pas moins souvent ni moins dangereuseient des embûches aux yeux des juges, dont je e puis souffrir que vous ignoriez ce qui peut tre caché dans votre conscience. Vous me deiandez ce que c'est? Et je vous réponds que est l'acception des personnes. Croyez assuréient que vous n'êtes pas peu coupable, si dans os jugemens vous regardez plutôt la personne es pécheurs que le sujet de leurs mérites. Il se 'ouve encore un autre défaut, duquel si vous ous connaissez exempt, je crois que vous êtes : seul de tous ceux que j'ai connus parmi les iges; car en cela, selon le dire du prophète: Vous vous êtes, véritablement et uniquement, evé au-dessus de vous-mêmes. » C'est la facilité de donner créance aux gens, n'ayant jamais trouvé un seul des grands hommes qui se soit assez précautionné contre les ruses de ce fin renard : c'est là la seule cause de tant d'emportemens arrivés pour des choses de néant, de tant de condamnations de personnes innocentes et de tant de jugemens rendus au préjudice des absens. Au reste, je me réjouis infiniment avec vous (car je ne crains point d'être taxé de flatterie auprès de vous), je me réjouis, dis-je, de ce que jusqu'à présent vous ayez rendu la justice sans qu'on ait fait nulle plainte de votre conduite sur ce sujet; c'est à vous de connaître si ç'a été sans aucun manquement de votre part. Enfin il faut maintenant porter votre considération sur les choses qui sont au-dessous de vous. Mais ce sera pour le commencement d'un autre livre, étant à propos d'abréger cet entretien à cause de vos grandes occupations.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Que le souverain pontife ne doit pas tant s'employer à soumettre tous les peuples à sa puissance, qu'à faire tout son possible pour les attirer tous dans le giron de l'Église.

La fin du livre précédent doit servir de commencement à celui-ci, et partant, suivant la promesse que je vous y ai faite, il faut examiner à présent les choses qui sont au-dessous de vous. Il n'est pas nécessaire, très saint Père, que vous me demandiez quelles sont ces choses-là; mais peut-être auriez-vous plus de sujet de me demander qui sont celles qui n'y sont pas. Il faudrait absolument sortir du monde, pour en trouver quelques-unes qui n'appartiennent point à vos soins. Vos ancêtres ont été destinés à la conquête, non pas de quelques nations particulières, mais de tout le monde universel. « Allez par tout l'univers, » leur a-t-on dit; et aussitôt ayant vendu leurs robes, ils se sont pourvus d'épées, c'est-à-dire d'un langage tout de feu et d'un esprit plein d'ardeur, qui sont les armes puissantes dont on se sert pour le service de Dieu. Jusques où ne sont point allés ces illustres vainqueurs, ces enfans de conquérans? Jusques où ces braves n'ont-ils point porté leurs flèches acérées avec les charbons de désolation? « Leur

réputation s'est répandue par toute la terre, et leurs paroles se sont fait entendre jusqu'aux derniers confins du monde. » Ces paroles toutes brûlantes du feu que le Seigneur a envoyé sur la terre, pénétraient et embrasaient tout le monde. Ces généreux combattans tombaient quelquefois par terre, mais ils ne succombaient pas; au contraire ils triomphaient même après leur mort. « Leur principauté, dit le psalmiste, a été puissamment affermie, et ils ont été les princes de toute la terre. Vous leur avez succédé dans leur héritage, de telle sorte que vous êtes véritablement leur héritier, et l'univers est votre héritage. Mais de quelle manière cet héritage vous appartient, ou leur a appartenu, c'est ce qu'il faut maintenant examiner avec une juste considération. Car pour moi, je ne crois pas qu'on vous ait donné sur lui un pouvoir et un droit absolu en toutes façons, et il me semble que vous n'en avez seulement reçu qu'une certaine administration qui vous a été confiée. Si vous prétendez usurper cette possession, sans doute vous y aurez de l'opposition de la part de celui qui a dit : « C'est à moi toute la rondeur de la terre, et toute sa plénitude. » Quoi! pensez-vous être celui dont parle le prophète, quand il dit : « Toute la terre sera sa possession? » C'est Jésus-Christ seul qui la possède, et par le droit de la création, et par le mérite de la rédemption, et par la donation que son père lui en a faite. Et en effet, à quel autre a-t-on dit : « Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour votre héritage, et les extrémités de la terre pour votre possession? » Il faut donc que vous lui en cédiez le domaine et la possession, et que vous vous contentiez d'en prendre le soin; c'est la part que vous y avez, vous ne devez pas y prétendre davantage.

Mais quoi, me direz-vous, vous ne désavouez pas que j'y dois présider, et vous m'en défendez la domination! Il est vrai, je le soutiens de la sorte, comme si effectivement ce n'était pas y présider que d'en avoir l'intendance et le soin. Une ferme n'est-elle pas dépendante du fermier? et l'enfant de la maison n'est-il pas soumis à son gouverneur? Cependant ni le fermier n'est seigneur de la ferme, ni le gouverneur de son jeune maître. Ainsi vous présidez sur le monde pour lui servir de conseil, pour veiller à son bien et pour le conserver; vous y présidez pour lui être utile; vous y p serviteur fidèle et prudent établi sur sa famille. » Et pour voir à sa nourriture dans son pour gouverner, mais non avec empire. Conduisez-vous et ne cherchez pas la domin mes, étant homme comme l que l'iniquité ne vienne à Mais je n'ai déjà que trop lorsque j'ai traité la questio J'ajouterai donc seulement n'y a ni poison ni poignard pour vous que la passion d ne voulez bien fort vous tro rément que vous n'avez p les grands apôtres, quelq puissiez vous attribuer. F cette parole de saint Paul aux sages et aux fous. » E vous puisse être appliqué que le fâcheux nom de r à celui qui sert qu'à c c'est au serviteur qu'on quand on lui dit : « C maître ? » Si donc vo pas dominateur, mais fous, vous devez em considérer avec toute ment vous pourrez fa pas sages le devien se sont pervertis re mens. Or de toutes si je puis parler ain l'infidélité; et parta nations infidèles, gentils.

C'est pourquoi il vailler en sorte qu sent à la foi; qu'éta tirent point, et q retournent; que les chemin de la vertu; pelés à la connais séducteurs soient invincibles, afin qu dent, sinon qu'ils pouvoir de sédui lement à ce genr prendre garde; j'

ır faire voir leur innocence, et con- malice de leurs adversaires? Je vous ıe réponse qu'ils ont coutume de faire; nous ne voulons point, disent-ils, ·r de la peine inutilement. Il y a dans Rome des gens qui se portent entiè- ıvoriser les appelans, afin d'entrete- ·nter les appellations; de sorte qu'il us avantageux de renoncer à notre demeurant paisibles chez nous, que ·r à Rome malgré nous.

·i, je vous avoue que je n'ai pas beau- ·eine à les croire : car, en effet, où -vous dans un si grand nombre d'ap- qui se font aujourd'hui, un appelant été condamné à restituer un seul écu ·is les dépens qu'il a fait faire mal à pro- intimé? C'est une chose bien surprenante, ·ès avoir examiné les raisons des parties, les appelans se trouvent toujours bien fon- et tous les intimés en défaut. « Aimez la ·ice, dit le sage, vous qui êtes établis pour ·er tout le monde. » Ce n'est pas assez que ·us gardiez la justice, il faut encore que vous ·imiez. Il est vrai que ceux qui la gardent, la ·ardent; mais ceux qui l'aiment ont du zèle en ·ı faveur. Celui qui aime la justice, cherche la ·ustice et la suit; mais de plus, il poursuit et fait la guerre à l'injustice. Je sais bien que vous n'êtes pas du sentiment de ces gens qui regardent les appellations comme une chasse abondante. Certainement j'ai honte de la maxime qui passe aujourd'hui en proverbe parmi les infidèles, « Nous avons découvert deux bons cerfs à courir. » Mais pour en parler avec plus de modération, il y a plus de raillerie en cette rencontre que de justice. Néanmoins si vous aimez la justice, vous souffrirez les appellations; mais ·ous ne vous y attacherez point. Je ne vois pas ·ourtant que la justice d'un seul homme en votre ·rsonne puisse être beaucoup utile aux Églises · Dieu, lorsque les opinions de ceux qui ont un ·ıtiment contraire emportent le dessus. Mais ·us traiterons ce sujet quand nous parlerons ·s choses qui sont autour de votre sainteté.

Pour le présent, ne croyez pas vous employer ·tilement à cette considération, en vous ap- ·uant à la réforme des appellations, et en les ·elant, s'il se peut, dans une pratique légi- Et si vous me demandez, ou bien si vous

ceux-ci; mais cependant on méprise les premiers et on favorise les seconds avec la dernière injustice, quoique néanmoins vous soyez également redevable aux uns et aux autres; aux opprimés pour les relever de leur misère, et aux ambitieux pour réprimer leur insolence.

CHAPITRE II.

De l'ordre qu'il faut garder dans les appellations du saint siége apostolique.

Puisque vous voici tombés sur le sujet des appellations, il ne sera pas hors de propos d'en traiter un peu plus amplement. Il est besoin d'une fort grande et sainte considération dans ces sortes d'affaires, de peur que ce qui a été institué par une pure nécessité ne devienne tout-à-fait inutile par le mauvais usage qu'on en peut faire. Et à moins qu'on y apporte toute la modéraion possible, je crois qu'il en pourrait arriver des dommages très considérables. On appelle devant vous de tous les endroits du monde : ce qui est véritablement un témoignage invincible de votre singulière primauté. Mais si vous voulez demeurer dans de justes sentimens, vous ne vous réjouirez point tant de votre prérogative que de l'utilité qui en peut revenir à tous les fidèles, puisqu'on dit aux apôtres : « Ce n'est pas de ce que les malins esprits vous sont soumis, que vous devez prendre sujet de vous réjouir. » Il est vrai, comme j'ai déjà dit, qu'on appelle devant vous de tous côtés, et Dieu veuille que ce soit avec autant d'utilité que de nécessité ; Dieu veuille qu'aussitôt que celui qui est dans l'oppression crie, celui qui l'opprime le sente, et que la misère du pauvre n'augmente point l'orgueil de l'impie. Qu'y a-t-il de plus beau que de voir l'invocation de votre nom servir d'asile à l'innocence opprimée et d'épouvante à la malice artificieuse? et au contraire, quoi de plus pervers et de plus injuste que de voir celui qui fait injure à un autre, s'en retourner avec joie, et celui qui l'a soufferte, s'être donné de la peine inutilement et sans aucun fruit? Certainement il y aurait de l'inhumanité en vous, si vous n'étiez point touché du malheur de celui qui, outre le déplaisir qu'il a reçu dans les injures qu'on lui a faites, est doublement affligé par les fatigues d'un long chemin et par les dépenses excessives qui l'ont ruiné. Mais aussi vous ne feriez pas moins paraître de lâcheté si vous ne traitiez pas avec toute la sévérité nécessaire celui qui a été en partie l'auteur et en partie la cause de tant de misères. Éveillez-vous donc, homme de Dieu, lorsque ces malheurs arrivent; que votre compassion s'émeuve et que votre indignation se fasse connaître dans ces occasions; vous devez l'une à l'offensé et l'autre à celui qui a fait l'offense. Faites en sorte que celui-là soit consolé par le rétablissement de toutes ses pertes, par la réparation des injures qu'on lui a faites, et par la fin de ses misères; et que celui-ci se repente d'avoir fait ce qu'il n'a pas eu crainte de commettre, et qu'il n'ait pas sujet de se moquer des peines qu'il a fait souffrir à l'innocent.

Mon sentiment serait aussi de faire subir la même peine à celui qui aura appelé sans sujet. C'est la règle immuable de la justice divine, et si je ne me trompe, la loi même des appellations, qui vous prescrit cette juste pratique, afin qu'une appellation illicitement usurpée ne puisse tourner à l'avantage de l'appelant, ni servir au préjudice de l'intimé. En effet, pourquoi souffrira-t-on qu'un homme ait été obligé de subir de grandes fatigues inutilement? Il est bien plus juste que celui qui a voulu faire du mal à son prochain, s'en soit fait à soi-même. C'est une injustice d'avoir appelé injustement, mais appeler injustement sans être puni, c'est entretenir les appellations injustes. Or toute appellation à laquelle on n'a point été contraint par déni de justice, est injuste. Il est bien permis à une personne d'appeler lorsqu'on lui fait du tort, mais non pas pour faire tort à un autre. On peut licitement appeler d'une sentence; mais on ne le peut qu'injustement avant la sentence, à moins que le grief ne soit tout-à-fait manifeste. Partant, celui qui appelle sans être grevé, fait connaître clairement, ou qu'il a dessein de donner de la peine, ou qu'il veut gagner du temps. Or l'appellation doit être un refuge pour les gens de bien, et non un subterfuge pour les méchans. Combien avons-nous vu de personnes qui ont été poussées à faire ces appellations, afin que, pendant ce temps-là, il leur fût permis de faire ce qui ne leur était permis en nul autre temps! Nous savons même que quelques-uns ont pris sujet de passer toute leur vie dans des pratiques abominables, par exemple d'incestes et d'adul-

tères, sous prétexte d'une appellation frivole. Qu'est-ce que cela? donner protection à l'impudicité au lieu de jeter la terreur dans l'esprit des impudiques. Jusques à quand donc dissimulerez-vous, ou au moins ne vous apercevrez-vous point du murmure et des plaintes de toute la terre? Jusques à quand dormirez-vous? Jusques à quand votre considération ne s'éveillera-t-elle point pour mettre ordre à tant d'abus et de désordres de toutes ces appellations? Elles se pratiquent contre le droit et la justice, contre la coutume et la raison. On ne fait nul discernement de lieu, de moyen, de temps, de cause ni de personne. On les interjette indifféremment sans aucun sujet, et très souvent avec beaucoup de malice. C'était autrefois un très puissant moyen d'épouvanter ceux qui voulaient faire du mal aux autres; et aujourd'hui les méchans s'en servent pour donner de la terreur aux bons. « L'antidote s'est changé en poison; mais ce changement ne vient point de la droite du Très-Haut. »

Les gens de bien sont intimidés par les impies, afin d'être empêchés de faire du bien, et effectivement ils en sont empêchés par la crainte qu'ils ont de vos fulminations. On appelle les évêques afin qu'ils n'osent prendre la liberté de rompre ou de défendre les mariages illicites; et on appelle de leurs jugemens afin qu'ils ne puissent châtier ni réprimer les rapines, les larcins, les sacriléges et autres semblables crimes. On appelle de leurs sentences afin de leur ôter le pouvoir de refuser ou de suspendre les personnes infâmes et indignes des offices sacrés et des bénéfices ecclésiastiques. Quel remède trouverez-vous à un mal si dangereux, afin d'empêcher que le moyen qu'on avait trouvé pour le guérir ne serve à lui donner la mort? Notre Seigneur se mit en colère autrefois de ce que la maison d'oraison était devenue une retraite de voleurs : et vous, qui êtes son ministre, vous souffrez que ce qui était le bouclier des misérables serve d'armes à l'injustice! Voyez comme on prévient le bon droit des opprimés, et que les appelans ne sont pas tant ceux qui souffrent injure, que ceux qui la veulent faire souffrir aux autres. Quel mystère y a-t-il là-dessous? Mais c'est à vous de l'examiner sérieusement, et non pas à moi de l'exagérer.

Mais, me dites-vous, pourquoi ceux qui sont appelés mal à propos ne viennent-ils pas se présenter pour faire voir leur innocence, et convaincre la malice de leurs adversaires? Je vous fais la même réponse qu'ils ont coutume de faire; c'est que nous ne voulons point, disent-ils, nous donner de la peine inutilement. Il y a dans la cour de Rome des gens qui se portent entièrement à favoriser les appelans, afin d'entretenir et fomenter les appellations; de sorte qu'il nous est plus avantageux de renoncer à notre droit, en demeurant paisibles chez nous, que d'y renoncer à Rome malgré nous.

Pour moi, je vous avoue que je n'ai pas beaucoup de peine à les croire : car, en effet, où trouverez-vous dans un si grand nombre d'appellations qui se font aujourd'hui, un appelant qui ait été condamné à restituer un seul écu pour tous les dépens qu'il a fait faire mal à propos à l'intimé? C'est une chose bien surprenante, qu'après avoir examiné les raisons des parties, tous les appelans se trouvent toujours bien fondés, et tous les intimés en défaut. « Aimez la justice, dit le sage, vous qui êtes établis pour juger tout le monde. » Ce n'est pas assez que vous gardiez la justice, il faut encore que vous l'aimiez. Il est vrai que ceux qui la gardent, la gardent; mais ceux qui l'aiment ont du zèle en sa faveur. Celui qui aime la justice, cherche la justice et la suit; mais de plus, il poursuit et fait la guerre à l'injustice. Je sais bien que vous n'êtes pas du sentiment de ces gens qui regardent les appellations comme une chasse abondante. Certainement j'ai honte de la maxime qui passe aujourd'hui en proverbe parmi les infidèles, « Nous avons découvert deux bons cerfs à courir. » Mais pour en parler avec plus de modération, il y a plus de raillerie en cette rencontre que de justice. Néanmoins si vous aimez la justice, vous souffrirez les appellations; mais vous ne vous y attacherez point. Je ne vois pas pourtant que la justice d'un seul homme en votre personne puisse être beaucoup utile aux Églises de Dieu, lorsque les opinions de ceux qui ont un sentiment contraire emportent le dessus. Mais nous traiterons ce sujet quand nous parlerons des choses qui sont autour de votre sainteté.

Pour le présent, ne croyez pas vous employer inutilement à cette considération, en vous appliquant à la réforme des appellations, et en les rappelant, s'il se peut, dans une pratique légitime. Et si vous me demandez, ou bien si vous

voulez avoir quelque égard à mon sentiment, je vous dirai qu'il ne faut ni mépriser les appellations, ni s'en servir en toutes rencontres. Et véritablement j'ai de la peine à déterminer lequel des deux est le plus fâcheux; si ce n'est que le mauvais usage semble nécessairement attirer après soi le mépris, et partant qu'il faut faire une plus forte guerre à celui qui cause plus de mal. Ou plutôt ne peut-on pas dire, que celui qui est mauvais en soi, et encore plus mauvais dans ses effets, est véritablement le plus nuisible? N'est-ce pas ce mauvais usage, qui n'affaiblit pas seulement le droit de la nature, mais aussi qui le détruit entièrement; n'est-ce pas lui qui diminue et même qui anéantit souvent le prix et la valeur des choses les plus précieuses? Quoi de plus précieux que les sacremens? Dès lors pourtant qu'ils sont administrés par des personnes indignes, ou qu'on les profane par un mauvais usage, on n'en a plus d'estime ni de respect, et on en fait d'autant moins de cas qu'ils sont destitués de la vénération qui leur est due. J'avoue que les appellations sont un grand bien et un bien général pour tout le monde, et même aussi nécessaire que le soleil l'est aux mortels; car c'est un soleil de justice qui découvre et qui réprouve les œuvres des ténèbres. Il les faut absolument conserver et maintenir, quand la nécessité les recherche, mais non pas quand elles servent d'inventions à la fourberie et à la mauvaise foi, telles que sont toutes les appellations abusives, qui ne soulagent point les misérables, mais qui favorisent la malice des appelans. Comment donc ne viendraient-elles point à mépris? Combien de personnes ont-elles relâché de leurs propres intérêts, en déférant à ces sortes d'appellations, plutôt que de se tourmenter inutilement par la longueur des voyages? Plusieurs autres ne pouvant se résoudre à faire une perte volontaire, ont passé par-dessus ces appellations frivoles et méprisé ces grands noms, sans se soucier de ce qui en pouvait arriver.

Je vais vous rapporter pour l'exemple une chose qui ne va pas mal à ce sujet. Un certain homme avait fiancé une femme publiquement; le jour des noces étant arrivé, toutes choses étant préparées et les parens conviés, voici qu'un autre, qui voulait avoir cette femme de son voisin, vient inopinément à crier qu'il en appelait, assurant qu'elle lui avait été promise auparavant, et qu'elle lui appartenait avec plus de justic[e] le fiancé demeura tout interdit, les assis[tants se] regardent; le prêtre n'ose passer outre, [tout] cet appareil est rendu inutile; chacun [s'en re]tourne souper chez soi, et la fiancée d[emeure] séparée de la table et du lit de son époux [jusqu'à] ce que l'on soit de retour de Rome. La ch[ose est] arrivée à Paris, la capitale des Gaules et l[a ville] des rois. Dans la même ville, un autre p[articu]lier ayant fiancé une femme, avait pr[is jour] pour la solennité des noces; sur ces ent[refaites] on fit courir un mauvais bruit, au rap[port de] quelques-uns qui disaient qu'il y avait [un em]pêchement légitime qui devait arrêter [le ma]riage. L'affaire fut portée devant le juge [ecclé]siastique; mais sans attendre la senten[ce, on] appela à Rome sans aucun sujet et sans [aucun] grief, mais seulement à dessein de retard[er l'af]faire. Cependant le mari, soit qu'il ne vou[lût pas] perdre tous les préparatifs qu'il avait fai[ts, soit] qu'il ne pût souffrir d'être privé plus long[temps] de la compagnie de celle qu'il aimait, san[s avoir] égard ou feignant de ne savoir point [ce] qui avait été fait, accomplit ce qu'il avait [résolu] de faire. Que dirai-je encore de ce qu'un [certain] jeune homme entreprit dernièrement d[ans l'é]glise d'Auxerre? L'évêque du lieu étant [mort], et le clergé s'étant assemblé selon la c[outume] pour en élire un autre en la place du d[éfunt], celui-ci se présentant interjeta un appel [et em]pêcha de passer outre, jusqu'à ce qu'il [fût allé] à Rome et en fût revenu. Néanmoins il ne [déféra] point lui-même à son appel, parce que [voyant] qu'on n'en tenait compte, comme étant [frivole] et déraisonnable, il assembla ses gens et [fit une] élection, sans se mettre en peine de ce[lle qui] avait été faite par les autres, trois jour[s aupa]ravant.

Puisqu'il est visible par ces exemples [et une] infinité de semblables, que l'abus de ces [appel]lations ne vient pas du mépris que l'on e[n fait], mais que le mépris vient de l'abus, vo[yez, je] vous prie, d'où peut venir que votre [zèle se] porte presque toujours à punir le mépris [et ne] témoigne rien du désordre qui arrive par [l'abus]. Voulez-vous empêcher le mépris avec [plus de] succès, ayez soin que ce malheureux ger[me soit] étouffé dans le ventre de sa méchante [mère]; ce qui arrivera infailliblement si vous p[unissez] l'abus avec toute la sévérité qu'il mérit[e].

l'abus, et le mépris demeurera sans excuse; et dès lors qu'il ne pourra plus s'excuser, il n'aura plus la hardiesse de paraître. Que personne n'en fasse un mauvais usage, et personne n'en fera de mépris, ou au moins il s'en trouvera peu. Au reste, vous faites parfaitement bien en refusant la grâce ou le prétexte des appellations, de renvoyer plusieurs affaires à ceux qui en ont l'intelligence et qui en peuvent prendre la connaissance avec plus d'exactitude, étant très certain qu'on rend la justice bien plus sûrement et plus promptement au lieu où la connaissance du fait est plus assurée et plus facile. Ah! que par ce moyen, vous ferez bien plus de grâce aux parties, et combien vous leur épargnerez de peines et de dépenses. Tout ce que vous avez à prendre garde plus particulièrement, c'est de bien connaître la capacité des personnes à qui vous donnerez ces sortes de commissions. J'aurais encore plusieurs choses à ajouter avec utilité sur cette matière; mais comme je me souviens de la résolution que j'ai prise, je me contente de vous donner quelque sujet d'y penser, et je passe à d'autres choses.

CHAPITRE III.

Que les prélats de l'Église n'ont pas tant été établis pour dominer et travailler à leurs intérêts qu'à l'utilité des fidèles.

Il me semble que je ne dois pas passer légèrement le premier sujet qui se présente. Il est donc vrai que vous présidez sur toute l'Église et que vous y présidez uniquement. Mais pourquoi? C'est en cela même que je dis que vous avez besoin de considération. Croyez-vous que ce soit pour tirer votre accroissement de ceux qui vous sont soumis? Nullement; mais bien plutôt afin qu'ils reçoivent le leur de votre part. Ils vous ont établi leur souverain, mais pour eux et non pour vous. Autrement, comment pourriez-vous vous estimer supérieur à ceux dont vous mandiez la faveur? Écoutez ce que dit notre Seigneur : «Ceux qui ont la puissance sur les autres, sont appelés bienfaiteurs.» Mais cela se dit de ceux qui sont hors de l'Église. En quoi donc est-ce qu'il nous regarde? En ce qu'on ne pourrait dire cela de vous qu'avec mensonge, si votre intention n'était de présider plutôt à ceux qui vous feraient du bien, que de devenir leur bienfaiteur. C'est à faire à un esprit bas et limité de ne pas tant chercher le profit de ses sujets que le sien propre; mais surtout, il n'est rien de si infâme dans un souverain. Que le docteur des gentils a eu bonne grâce de dire que c'était aux pères à amasser des richesses pour leurs enfans, et non pas aux enfans pour leurs pères! Mais il n'a pas eu moins de gloire quand il a dit : «Je ne cherche point les dons, mais l'utilité des autres.» Il faut pourtant que je passe à d'autres choses, de peur qu'en m'arrêtant trop à celles-ci, quelqu'un ne croie que je veuille vous taxer d'avarice, quoique dans le livre précédent j'aie assez témoigné combien vous étiez éloigné de ce vice, après la connaissance que j'ai eue des grandes sommes d'argent que vous avez refusées, même dans votre extrême nécessité. C'est donc à vous que j'écris sur cette matière; mais non pas pour vous, n'étant point raisonnable que ce que l'on vous adresse ne serve qu'à vous seul. Comme je traite ici de l'avarice, dont chacun sait assez que vous n'êtes point entaché, c'est à vous de voir si la chose est telle en effet : du moins puis-je dire, sans parler des présens des pauvres gens, auxquels vous n'avez pas voulu toucher, que j'ai vu des sacs pleins d'argent venus d'Allemagne, qui n'étaient nullement diminués de leur première pesanteur; mais seulement du peu d'estime qu'on en faisait. On regardait l'argent comme de la paille, et les mulets s'en retournaient en leur pays aussi chargés qu'ils en étaient venus, sans avoir été aucunement soulagés de leurs fardeaux. Chose à la vérité fort surprenante! car jusqu'ici Rome n'avait jamais renvoyé l'or et l'argent qu'on lui avait apporté. Et pour moi je crois bien que cela ne se pratique point de l'avis des Romains. En voici un fait particulier. Deux personnages, tous deux riches et tous deux criminels, se transportent à Rome. L'un était de Mayence et l'autre de Cologne. On fit grâce à l'un des deux sans rien prendre de lui, et l'autre apparemment ne la méritant point, on lui dit : Vous sortirez de la ville avec le même habit que vous y êtes entré. O excellente parole! parole tout-à-fait digne de la liberté apostolique. Et de vrai, en quoi celle-ci est-elle différente de cette autre : «ton argent te soit en perdition,» si ce n'est que l'une témoigne plus de zèle, et l'autre plus de retenue?

Qu'est-il encore arrivé à cet autre qui était

venu de delà la mer et presque des dernières extrémités du monde, courant par mer et par terre pour acheter une seconde fois un évêché, par le moyen de son argent et de celui de ses amis. Il avait apporté une bonne somme d'argent; mais il fut obligé de la remporter, non pas pourtant tout entière, parce qu'il tomba malheureusement entre les mains de certaines gens qui étaient plus disposés à recevoir qu'à donner. Pour vous, vous vous comportâtes dignement en conservant vos mains innocentes dans ces deux occasions, refusant absolument de les imposer sur la tête de l'ambitieux, et ne voulant point les ouvrir pour recevoir la Mammone d'iniquité. Mais vous en usâtes encore d'une manière bien plus obligeante à l'endroit d'un pauvre évêque, lorsque vous lui fournîtes de quoi donner aux autres, de peur qu'il ne fût taxé d'être peu libéral. Il reçut en cachette de votre sainteté ce qu'il distribua en public; et ainsi votre bourse pourvut à la confusion de ce prélat, et par votre libéralité satisfaisant à la pratique de votre cour, il déclina l'envie de ceux qui aiment les présens. C'est une vérité que vous ne pouvez pas cacher, puisque j'ai su votre action de bonne part, et que je connais la personne. Je sais bien que vous ne prenez pas plaisir à ce récit, mais je le publie d'autant plus volontiers, que vous avez plus de répugnance à l'entendre. Si ce sentiment vous est utile, le mien m'est tout-à-fait avantageux, puisque je ne dois pas avoir moins de zèle pour manifester la gloire de Jésus-Christ que vous, pour ne chercher point la votre. Que si vous continuez de vous en fâcher, je vous répondrai par les propres termes de l'Évangile : « Plus il le leur défendait, plus ils le publiaient, en disant, il a bien fait toutes choses. »

CHAPITRE IV.

Qu'il ne faut pas témérairement confondre et troubler les rangs des ordres et des dignités de l'Église. D'où il prend sujet de parler contre l'abus des priviléges et des exemptions.

Il faut vous parler maintenant d'un autre sujet (si toutefois il est différent du précédent) auquel on pourrait dire qu'il appartient en quelque façon. Vous en jugerez vous-même par la considération que vous en ferez. Il me semble que celui qui met ce défaut au nombre des diverses espèces d'avarice, ne s'éloigne pas fort de la vérité; et je crois qu'il en constitue une espèce particulière, ou du moins qu'il en a l'apparence. Certainement il y va de votre perfection, non-seulement d'éviter le mal, mais aussi ce qui en a l'apparence, puisque votre conscience est intéressée en l'un, et votre réputation en l'autre. Croyez assurément que ce qui a la couleur du vice ne vous est nullement permis, quoique d'ailleurs il ne fût pas contre votre conscience; et si vous en doutez, interrogez vos pères, et ils vous diront : « Abstenez-vous de tout ce qui a l'apparence du mal. » Il est bien raisonnable que le ministre de notre Seigneur imite son maître, qui a dit : « Que celui qui me sert, me suive. » Et duquel il est écrit : « Le Seigneur a régné, il s'est revêtu de beauté et de force. » Ayez donc la fermeté en la foi, et de la beauté dans la gloire, afin de faire connaître que vous êtes l'imitateur de Dieu. Votre force doit être le témoignage de votre bonne conscience; et votre beauté, l'éclat d'une bonne réputation. Ainsi, revêtez-vous, je vous prie, de cette force, puisqu'elle doit faire toute la joie du Seigneur, qui ne se plaît pas moins aussi dans votre beauté que dans sa propre ressemblance. Revêtez-vous des habits de votre gloire, prenez ces doubles vêtemens dont cette femme forte de l'Écriture a coutume d'habiller ses domestiques. Qu'il ne se trouve dans votre conscience nulle faiblesse, ni chancellement dans la foi. Que votre réputation ne soit nullement flétrie d'aucune tache ou apparence de mal : et ainsi vous serez revêtu de ces deux sortes d'habits, et votre époux prendra ses plaisirs avec votre âme qui est son épouse, et votre Dieu trouvera sa joie avec vous. Vous êtes surpris, sans doute, d'un tel discours, n'ayant point jusqu'à présent compris ce que je veux dire. Mais pour ne vous pas tenir plus longtemps en suspens, j'entends parler du murmure et de la plainte des Églises. Elles crient qu'on les tronque et qu'on les démembre. Il n'y en a point, ou presque point, qui ne se plaigne, ou qui ne craigne cette plaie. Vous me demandez quelle est cette plaie ? On soustrait les abbés à la dépendance des évêques, les évêques à celle des archevêques, et les archevêques à celle des primats ou des patriarches. Y a-t-il de la bonté dans cette apparence de mal ? A peine la chose même pourrait-elle trouver une excuse légitime. Il est vrai qu'en agissant de la

sorte, vous faites connaître que vous avez la plénitude de la puissance, mais non pas peut-être celle de la justice. Vous le pratiquez ainsi, parce que vous en avez le pouvoir; mais la question est de savoir si vous en devez user. Vous êtes établi pour conserver à chacun son degré et son rang d'honneur, mais non pour le leur envier, comme quelqu'un des vôtres a prononcé, « L'honneur à qui l'honneur appartient. »

« L'homme spirituel qui juge si bien de toutes choses, qu'il n'est jugé lui-même de personne, » doit faire trois sortes de réflexions dans tout ce qu'il entreprend. Premièrement, si la chose est licite; secondement, si elle est de la bienséance; en troisième lieu, si elle est utile. Car, quoiqu'il soit constant dans la philosophie chrétienne, que rien n'est bienséant qui ne soit licite, ni rien d'utile qui ne soit bienséant et licite; ce n'est pas une conséquence nécessaire que tout ce qui est licite, soit aussi bienséant et utile. Or, accommodant, s'il est possible, ces trois choses au sujet duquel nous traitons, n'est-il pas vrai qu'il vous sied tout-à-fait mal de n'avoir point d'autre loi que votre volonté, et d'exercer tout votre pouvoir sans nullement écouter la raison, parce qu'il n'y a point de juge ici-bas devant lequel on vous puisse appeler? Êtes-vous plus grand que votre maître, qui a dit : « Je ne suis point venu pour faire ma volonté? » Certainement, ce n'est pas moins la marque d'un esprit bas, que d'un orgueil par trop exalté, d'agir par caprice plutôt que par raison, et de ne se laisser point conduire par les lumières du jugement, mais par les mouvemens de son appétit. Est-il rien de plus brutal? Que s'il est indigne d'un homme raisonnable de vivre en bête, qui pourra souffrir que vous qui êtes le conducteur de tous les hommes, vous fassiez un si grand affront à la nature humaine, et une injure si notable à votre réputation? En dégénérant de la sorte, ce qu'à Dieu ne plaise, vous rendrez particulier à votre personne l'opprobre général de tous les hommes, et l'on dirait spécialement de vous : « L'homme étant élevé dans l'honneur, a manqué d'entendement; il a été comparé et est devenu semblable aux animaux privés de la raison. » Mais quoi de plus indigne de vous que de posséder tout, et n'être pas content de tout? à moins que vous ne travailliez, je ne sais comment, à vous approprier encore en particulier jusques aux plus petites parties de ce grand tout qui vous a été donné, comme si déjà elles n'étaient pas entièrement à vous. C'est pourquoi je souhaite très fort que vous vous souveniez ici de la parabole du prophète Nathan, où celui qui possédait des troupeaux très nombreux avait passion d'avoir encore une petite brebis, qui était l'unique qu'un pauvre homme avait en sa possession. Souvenez-vous encore, s'il vous plaît, de l'action, ou plutôt du crime du roi Achab, lequel étant maître de toutes choses, ambitionnait encore une vigne très peu considérable. Je prie Dieu que vous n'entendiez jamais ce qu'on lui dit : « Tu as tué et tu as possédé. »

Mais ne m'opposez point, s'il vous plaît, le grand fruit qui arrive de ces exemptions, puisqu'il n'y en a point d'autre, sinon que les évêques en deviennent plus insolens et les moines plus dissolus, et je puis dire même plus appauvris. Considérez, je vous prie, un peu plus attentivement les biens et les mœurs de tous ces affranchis, et remarquez si vous ne trouverez pas dans ceux-ci une indigence tout-à-fait honteuse, et dans les autres une vie entièrement séculière, qui sont les deux filles de cette malheureuse mère la liberté. Et en effet, comment ce peuple vagabond et malheureusement libre, ne se jetterait-il pas dans le crime avec plus de licence, n'ayant personne qui le reprenne? Et comment la religion étant désarmée ne serait-elle pas dépouillée et pillée avec plus de liberté, ne se trouvant personne qui la défende? Car à qui auront-ils recours? Sera-ce aux évêques qui se tiennent offensés du tort qu'on leur a fait? Certes, ils regarderont avec plaisir et les maux qu'ils commettent et ceux qu'ils endurent. Enfin quelle utilité dans la perte de ces malheureux? Pour moi, j'ai bien peur qu'il n'en revienne point d'autre que celle dont le Seigneur menace par son prophète. « Il mourra, dit-il, dans son péché, et je te demanderai compte de son sang et de sa perte. » En effet si celui que l'on soustrait de la puissance d'un autre en devient orgueilleux, et que l'autre à qui on le soustrait s'en formalise et s'en mette en colère, comment celui qui fait ce retranchement sera-t-il innocent? Ce n'est pas encore assez et c'est trop couvrir le feu; écoutez ce que je vais dire plus clairement. Si celui qui murmure est mort selon

l'âme, comment celui qui en donne le sujet pourra-t-il se conserver la vie? Et comment celui qui a donné l'épée de laquelle tous les deux ont reçu le coup de la mort, ne sera-t-il pas coupable de la mort de tous les deux et tout ensemble de la sienne? C'est ce que je disais incontinent : « Tu as tué et tu as possédé. » Ajoutez à cela que ceux qui en entendent parler en sont scandalisés, en conçoivent de l'indignation, en médisent et en blasphèment, c'est-à-dire en sont blessés mortellement. Ce n'est point un bon arbre que celui qui porte de tels fruits, des insolences, des dissolutions, des renversemens, des dissimulations, des scandales et des haines. Et ce qui est plus déplorable, des inimitiés mortelles et de continuelles médisances entre les Églises. Remarquez, je vous prie, la vérité de cette parole : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas expédient. » Et peut-être même que la chose n'est pas licite. Pardonnez-moi, s'il vous plaît, mais j'ai de la peine à croire qu'une chose qui engendre tant de choses illicites, soit licite en elle-même.

Enfin pensez-vous qu'il vous soit permis de couper les membres des Églises, de confondre l'ordre et de changer les limites qui avaient été mises par vos pères? S'il est du devoir de la justice de conserver le droit à chacun, comment peut-on l'ôter à quelqu'un et demeurer juste? Vous vous trompez si vous croyez que votre autorité apostolique a été établie de Dieu pour être seule aussi bien que souveraine; et si vous êtes dans cette croyance, elle est contraire au sentiment de celui qui a dit : « Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu. » Et quoique ce qu'il a ajouté ensuite : « Quiconque résiste à la puissance, résiste à l'ordre de Dieu, » ne soit pas dit uniquement pour vous, néanmoins il s'entend principalement de vous. Enfin c'est le même qui a prononcé que « toute personne doit être soumise aux puissances supérieures. Il ne dit pas à la puissance suprême comme si elle était unique; mais « aux puissances supérieures, » comme étant plusieurs en nombre. Votre puissance n'est donc pas seule établie de Dieu; il y en a de moindres et d'inférieures qui le sont aussi. Et comme on ne doit pas séparer ceux que Dieu a unis ensemble, de même aussi ne doit-on pas mettre en parallèle ceux qui ont été mis dans un ordre subalterne. Vous feriez un monstre si, détachant un doigt de la main, vous l'a
à la tête, en sorte qu'il se trouvât plus h
la main et à côté du bras. Il en est de m
dans le corps mystique de Jésus-Chri
placez les membres autrement qu'il ne l
posés; si ce n'est peut-être que vous soy
l'erreur de croire que ce soit un autre qu
a établi dans son Église « les uns pour être
les autres prophètes, les autres évan
les autres docteurs et pasteurs, afin de t
à la perfection des saints, à l'accompli
de leur ministère, et à l'édification du
Jésus-Christ. » C'est ce corps que le mê
Paul vous figurant par son éloquence v
apostolique, et l'unissant d'une façon
leuse à son chef, vous représente « com
toutes ses parties, et lequel étant parfa
lié par toutes les jointures de la subord
fournissant à tous les membres, par un
tion secrète, ce qui est proportionné à
cun, fait que le corps prend son accroi
et qu'il est édifié par la charité. » Mais n
pas que cet établissement soit à mépri
être fait en la terre; il a son exemplair
ciel. « Car le fils ne peut rien faire ici-
ce qu'il a vu faire à son père, surtout
qui lui a été dit sous le nom de Moïse
garde de bien faire tout, selon le mo
vous en a été donné sur la montagne. »

Cet exemplaire avait été vu par c
disait : « J'ai vu la sainte cité de Jé
nouvelle qui descendait du ciel et qui é
rée, venant de Dieu. » Pour moi, je cr
a parlé de cette sorte par rapport à ce
dit, en ce que, comme dans le ciel l
phins, les chérubins et tous les autres
célestes, jusqu'aux anges et aux arc
ont tous leur rang particulier sous u
chef qui est Dieu, de même en est-il ic
les patriarches, les primats, les arch
les évêques, les prêtres, les abbés et
autres fidèles, sont tous ordonnés de c
nière sous un seul souverain pontife. Il
donc pas faire peu d'estime d'un ordre
Dieu est l'auteur, et qui tire son origine
Que si un évêque dit : « Je ne veux point
dre de l'archevêque, ou un abbé, je
point obéir à l'évêque, cela ne se pratiq
dans le ciel. » Sinon, peut-être, que vo
ouï quelqu'un des anges qui ait dit : « Je

être sous les archanges, » ou quelque les ordres inférieurs qui ne veuille se tre qu'à Dieu seul. Quoi donc, me dis? vous voulez m'empêcher de donner penses? Nullement, mais bien de dispenl à propos; je ne suis pas si ignorant que ache que vous êtes établi le dispensateur s les trésors de l'Église; «mais ç'a été édification et non pour la destruction.» dit l'Apôtre, « on cherche un dispensaii soit fidèle.» Quand la nécessité presse, ense est excusable; quand il y a de l'utile est louable : j'entends l'utilité publinon la particulière; et à moins que cela encontre, ce n'est pas tant une dispensalèle qu'une cruelle dissipation. Au reste, monde sait qu'il y a certains monastères rs évêchés qui relèvent particulièrement nt siége par leur fondation, et suivant tion des fondateurs; mais il y a bien de rence entre les libéralités que la dévotion dès son établissement, et les entreprises ambition qui ne peut souffrir de supé. Mais en voilà assez sur cette matière.

CHAPITRE V.

. du devoir du souverain pontife de faire garder par monde les décrets apostoliques et les instituts des s pères.

reste plus autre chose, sinon que votre ération s'étende généralement sur l'état sel de toute l'Église, pour voir si les peu nt soumis, comme ils doivent, au clergé, les aux prêtres et les prêtres à Dieu; si, dans nastères et dans les maisons religieuses, rde la discipline, et si les observances ères y sont dans leur vigueur; si la cenle l'Église ne manque point de réprimer uvaises mœurs et les méchantes doctrines; vignes du Seigneur sont florissantes par été et par la sainteté de la vie des prési les fleurs produisent des fruits par l'once des fidèles; enfin si vos décrets et vos nances apostoliques sont observés avec l'exactitude qui leur est due; en sorte que e champ de votre divin maître il ne se rien d'inculte par votre négligence, ni vé par l'artifice des ennemis. Que cela ne arriver, il ne faut nullement que vous en z; car, sans faire mention d'une infinité de choses qui ont été négligées en diverses rencontres, il m'est aisé de vous faire voir qu'on en a même renversé quelques-unes de celles que votre main avait plantées. N'avez-vous pas vous-même prononcé de votre bouche dans le concile de Reims les articles suivans? Cependant qui est celui qui les pratique ou qui les a pratiqués? Vous vous trompez si vous croyez qu'on les observe; et si vous ne le croyez pas, vous êtes coupable d'avoir fait des lois pour n'être point gardées, ou de souffrir qu'elles ne le soient pas.

« Nous ordonnons, avez-vous dit, tant aux évêques qu'à tout le reste du clergé, qu'ils aient grand soin de ne point offenser les yeux de ceux qui les regardent, et auxquels ils doivent servir de modèle et d'exemple tant par la superfluité que par la diversité des couleurs immodestes, ou par l'ouverture malhonnête de leurs habits, ou par une tonsure indécente; mais plutôt qu'ils condamnent les désordres publics par leurs déportemens religieux, et témoignent l'amour qu'ils ont pour l'innocence par leurs conversations bien réglées, ainsi que le demande la dignité de l'ordre ecclésiastique. Que si, ayant été avertis par leurs évêques, ils passent quarante jours sans leur obéir, nous voulons que de l'autorité des mêmes évêques, ils soient privés de leurs bénéfices. Et si les évêques négligent de faire subir cette peine aux délinquans, comme les fautes des inférieurs ne viennent ordinairement que de la négligence et du peu de soin des supérieurs, nous les déclarons suspendus de leurs offices, jusqu'à ce qu'ils aient imposé la peine portée par ce décret aux ecclésiastiques qui dépendent de leur juridiction. Nous avons aussi jugé à propos d'ajouter à cet article que pas un ne soit établi archidiacre ou doyen, s'il n'est déjà diacre ou prêtre. Et si les archidiacres, doyens ou prevôts, qui sont au-dessous des ordres susdits, ne se mettent pas en peine de les recevoir par désobéissance, qu'ils soient absolument privés de la dignité à laquelle ils ont été élevés. Or nous défendons d'y nommer les jeunes gens ou ceux qui n'ont pas encore reçu les ordres sacrés; mais qu'on ne donne ces dignités qu'à des personnes qui se sont rendues recommandables par leur sagesse et par le mérite de leur bonne conduite. »

Voilà ce que vous avez prononcé vous-même; ce sont vos ordonnances; mais en quoi ont-elles

été observées? On élève encore tous les jours aux dignités de l'Église, des jeunes gens et des personnes qui ne sont point engagées dans les ordres sacrés. Et pour ce qui regarde le premier article, il est vrai que le luxe des habits a été défendu; mais il n'a pas été réprimé. On ordonne une peine, mais elle n'a point encore été exécutée. Il y a déjà quatre ans que nous avons ouï publier ces ordonnances; mais nous n'avons point encore vu, non sans douleur, qu'un seul ecclésiastique ait été privé de son bénéfice, ni un seul évêque suspendu de son office. Mais ce qui s'en est ensuivi doit être pleuré avec des larmes très amères. Et qu'est-ce que cela? C'est l'impunité qui est la fille de la négligence, la mère de l'insolence, la racine de l'impudence et la nourricière de toute prévarication. Certainement il y va de votre bonheur d'employer tous vos soins à vous défendre de cette malheureuse négligence, qui est la première mère de tous les maux. J'espère que vous y travaillerez avec succès; mais pour le présent levez vos yeux, s'il vous plait, et voyez si cette peau de diverses couleurs n'est pas aussi messéante que par le passé à ceux qui sont dans les ordres sacrés, et si les taillades excessives de leurs habits ne découvrent pas presque leur nudité avec autant d'immodestie qu'auparavant. Je sais bien qu'ils répondent ordinairement, que Dieu ne se met guère en peine de la façon des habits, mais seulement de la bonté des mœurs, comme si cette forme d'habits n'était pas une marque visible de la difformité des âmes et des mœurs. D'où vient que les ecclésiastiques veulent paraître autre chose qu'ils ne sont? C'est un procédé qui n'est ni chaste ni sincère. Ils sont guerriers par leurs habits, ecclésiastiques par leurs revenus; et cependant ils ne sont ni l'un ni l'autre par leurs actions, puisqu'ils ne vont point à la guerre comme les soldats, et qu'ils ne prêchent point l'Évangile comme des ministres ecclésiastiques. De quel ordre sont-ils donc? En voulant être de tous les deux, ils abandonnent et confondent l'un et l'autre. Saint Paul dit que « chacun ressuscitera dans son ordre. » Mais dans quel ordre ceux-ci pourront-ils ressusciter? Ceux qui ont péché sans ordre, périront-ils aussi sans ordre? Certes, si l'on croit avec vérité que Dieu, qui est souverainement sage, ne laisse rien sans ordre depuis le plus haut des cieux jusques au plus bas de la terre, je crains fort que l'ordre d[e] ne se trouvera point ailleurs, « que da[ns] où il n'y a nul ordre et où réside une éternelle. »

O malheureuse épouse d'avoir été con[fiée à de] tels conducteurs, qui n'ont point de h[onte de] retenir pour eux-mêmes ce qui avait [été des]tiné pour son entretien! Ce ne sont poi[nt vé]ritablement les amis de l'époux, ce son[t ses ri]vaux et ses ennemis. Mais c'est assez p[arlé des] choses qui sont au-dessous de vous, sir[on à l'é]gard de la matière qui est tout-à-fait ab[ondante,] du moins à l'égard du dessein que je [me suis] proposé. Passons maintenant à celles q[ui sont à] l'entour de vous, et ce sera le quatriè[me livre] qui nous en fera l'ouverture.

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Des choses qui sont à l'entour de sa sainte[té].

Si j'avais mieux connu, mon très aim[é Eu]gène, de quelle façon vous avez reçu les p[remières] parties de mon ouvrage, j'aurais, suiv[ant cela,] continué le reste avec plus de confianc[e ou] plus de précaution, ou du moins je m'[en serais] tout-à-fait désisté. Mais comme je n'ai p[u] avoir cette satisfaction à cause de la dist[ance des] lieux, ne vous étonnez pas si dans le do[ute où je] suis; j'ai de la peine à poursuivre et à [mettre au] le jour à ce qui reste. Après avoir traité [dans les] trois livres précédens, des trois premièr[es parties] de la considération, j'ai maintenant à [venir] et à vous parler des choses qui sont [à l'en]tour de vous. Ce n'est pas qu'elles [ne soient] aussi au-dessous de vous, mais elles v[ous sont] d'autant plus importunes, qu'elles v[ous tou]chent de plus près; parce que, se présen[tant con]tinuellement devant vos yeux, elles ne [souffrent] pas qu'on les néglige, qu'on les dis[simule,] qu'on les mette en oubli. Elles pressent [avec] de violence, elles s'ingèrent avec plus [d'impé]tuosité, et il y aurait sujet de craindre q[u'elles ne] vinssent à la fin à accabler le monde. Je [ne doute] nullement que vous ne sachiez par votre [propre] expérience la considération exacte et [prudente] dont il faut user en leur endroit. F

us ne cesserez point d'être toujours ac- :vos occupations ordinaires, vos travaux t point de bornes et vos inquiétudes ne jamais. Il ne vous restera jamais de jamais votre cœur ne sera libre, vous eaucoup de peine et peu de profit. Je : tous ces soins qui vous pressent tous s du côté de la ville, de votre cour et de glise particulière. Tout cela, dis-je, est de vous, votre clergé et votre peuple, us êtes spécialement évêque, et à qui séquent vous êtes redevable d'un soin lier. J'y comprends encore les anciens du qui sont de votre conseil privé et qui juges de toute la terre, et tous vos autres iques et commensaux, chapelains, majors- et autres officiers destinés au service de iinteté. Ce sont tous ces gens-là qui vous plus familièrement, qui vous font de quentes instances et qui vous sollicitent us d'importunité; ce sont eux, desquels ai de dire, « qu'ils ne craignent point er l'épouse bien-aimée, même aupara- l'elle le veuille. »

CHAPITRE II.

des mœurs du clergé et du peuple de Rome, et du soin et de la vigilance des anciens pasteurs.

ièrement il est tout-à-fait de la bien- que ce clergé, qui doit être le modèle et le de toutes les Églises du monde, soit ement réglé, d'autant plus que ce qui se l à propos en votre présence, doit tour- otre plus grande confusion. Il est très ant pour la gloire de votre sainteté que ui sont tous les jours devant ses yeux, si bien réglés et si bien instruits qu'ils it servir de miroir et de modèle de l'hon- et du bon ordre que l'on doit observer en choses. Il faut qu'on remarque qu'ils sont ligens à s'acquitter de leurs offices, plus s d'administrer les sacremens, plus soi- de l'instruction des peuples et plus cir- ts à se conserver dans une parfaite chas- ue dirai-je du peuple? C'est le peuple . Je n'ai pu ni en moins de paroles, ni is mieux exprimer le sentiment que j'ai diocésains. Qu'y a-t-il de plus connu dans les passés que l'insolence et le faste des s? C'est une nation qui ne sait ce que c'est que la paix, et qui est accoutumée à la sédition; une nation farouche et peu traitable jus qu'à présent, qui n'a jamais su se soumettre que lorsqu'elle n'a pu résister. Voilà la plaie que je vous ai découverte, c'est à vous de travailler à sa guérison; et vous ne pouvez pas vous en excuser. Vous riez, peut-être, de ce que je vous dis, parce que vous êtes déjà persuadé qu'elle est entièrement incurable; mais ne vous défiez point si fort de vous-même, on exige seulement de vous que vous travailliez à sa guérison, mais non pas que vous la guérissiez. Enfin vous avez pu entendre ces paroles : « Ayez-en soin, » mais non pas, rendez-lui la santé. En effet, ce qu'a dit un poète est véritable :

Il n'est pas au pouvoir du meilleur médecin
De guérir le malade et de le rendre sain.
OVIDE. Eleg. 10, *de Pont.*

Mais je ferais mieux de vous citer quelqu'un des vôtres. Saint Paul dit : « J'ai travaillé plus que tous les autres. » Il ne dit pas, j'ai profité plus que tous les autres, ou, j'ai fait plus de fruit que tous les autres; il est trop religieux pour se servir d'une parole si insolente. Mais comme d'ailleurs cet homme, instruit de Dieu même, avait appris que chacun recevra sa récompense selon le travail qu'il aura fait, et non selon le succès qu'il en aura eu, il a cru qu'il fallait plutôt se glorifier de ses travaux que de ses progrès, ainsi que vous voyez qu'il a dit en un autre endroit : « En beaucoup de travaux. »

De même aussi faites, je vous prie, ce qui est de votre devoir; car Dieu ne manquera pas de son côté à ce qui dépend de lui, sans avoir égard à vos soins ni à vos inquiétudes. Plantez, arrosez, cultivez et vous avez satisfait à votre devoir; mais Dieu donnera l'accroissement où il lui plaira et non pas vous. Quand il ne lui plaira pas, vous ne perdrez rien de votre part, suivant ce que dit l'Écriture, que « Dieu rendra à ses saints la récompense de leurs travaux. » On travaille en assurance, quand le défaut du succès ne le rend point inutile. Ce que je dis sans préjudice de la puissance et de la bonté de Dieu; je sais bien que le cœur de ce peuple est endurci; mais Dieu peut de ces pierres en susciter des enfans d'Abraham. Qui sait s'il ne changera point de sentiment, s'il ne leur pardonnera point, et s'il ne les convertira et ne les guérira

point? Mais ce n'est pas mon dessein de prescrire à Dieu ce qu'il doit faire, je souhaite seulement de vous persuader les choses que vous devez faire et de quelle manière vous les devez faire.

Mais voici un endroit qui me met en peine, et un sujet qui ne me donne pas peu de difficulté. Je ne sais par où commencer pour vous dire mon sentiment. Je vois la réponse toute prête, et qu'on ne manquera pas de me dire aussitôt, que ce n'est point la coutume; car on ne pourra pas dire que la chose ne soit pas juste. Et j'aurais même de la peine à avouer qu'elle n'ait point été en usage, puisque je sais qu'elle y a été; de sorte qu'on peut bien dire qu'elle a cessé d'être en pratique, mais non pas qu'on lui en donne une nouvelle qui n'ait point encore été usitée. Qui pourra nier qu'une chose ne soit point en usage, laquelle n'est pas seulement arrivée une fois, mais qui a été pratiquée un temps considérable? Je dirai librement ce que c'est, quoique inutilement. Et pourquoi? Parce qu'il ne sera pas agréable aux grands de l'Église, qui ont plus de complaisance pour la majesté que pour la vérité. Il y a eu des papes avant vous qui donnaient tous leurs soins à la nourriture de leur troupeau, qui mettaient toute leur gloire dans le nom et la fonction de pasteur, qui ne jugeaient rien indigne de leur grandeur que ce qui était contraire au salut de leurs ouailles, qui n'y cherchaient point leurs propres intérêts, mais qui dépensaient tout ce qu'ils avaient en leur faveur. Ils y employaient toute leur industrie, tous leurs biens, jusqu'à leur propre personne. Ce qui a fait dire à l'un d'eux : « Je me dônnerai moi-même pour le salut de vos âmes. » Et comme s'ils disaient : nous ne sommes pas venus pour être servis, mais pour servir les autres, ils leur prêchaient l'Evangile gratuitement, sans qu'il leur en coûtât rien, toutes les fois qu'il était nécessaire. Tout le profit, toute la gloire et toute la satisfaction qu'ils prétendaient tirer de ceux qui se soumettaient à leur doctrine, n'était que de trouver les moyens de disposer ces peuples à servir Dieu parfaitement; c'est à quoi ils travaillaient en toutes manières avec toute la contrition du cœur et les souffrances du corps, « parmi les travaux et les angoisses, dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité. »

Mais, je vous prie, où est maintenant cette coutume? Il en est venu une autre bien différente; les pratiques d'à présent sont bien autres que celles du passé, et Dieu veuille qu'elles ne soient pas plus mauvaises. J'avoue néanmoins que le soin, l'inquiétude, le zèle et l'empressement se font encore apercevoir; mais s'ils ne sont pas diminués, du moins sont-ils transférés en d'autres sujets. En effet, je puis vous rendre ce témoignage que maintenant l'on n'épargne point les biens plus que par le passé, et il n'y a que la diversité de l'emploi qui en fasse la différence. Étrange abus! peu de personnes jettent les yeux sur la bouche du législateur, et tous ne regardent qu'aux mains. Il est vrai que ce n'est pas sans raison, puisque ce sont elles qui font toutes les affaires de la papauté. Donnez-moi, je vous prie, quelqu'un dans toute cette grande ville, qui vous ait reconnu pour pape, sans égard et sans espérance de quelque somme d'argent. Certes, toutes les protestations de service qu'ils vous font ne tendent qu'à obtenir quelque autorité sur les autres. Ils promettent d'être fidèles, afin d'avoir plus de moyen de nuire à ceux qui s'y fient. Ils prétendent dès là qu'on ne doit les exclure d'aucun conseil, et il n'y a point de secret dont ils ne veulent être participans. S'il arrive que quelqu'un d'eux se présente à la porte, et qu'un huissier le fasse attendre le moins du monde, je ne voudrais pas pour lors être en sa place. Mais je vous prie de remarquer en peu de mots si je connais bien les façons de faire et le génie de cette nation. Premièrement ils sont prudens pour faire du mal, et ils ne savent point du tout faire du bien. Ils sont odieux au ciel et à la terre, ayant porté leurs mains sacriléges sur l'un et sur l'autre; ils sont impies envers Dieu, téméraires pour les choses saintes, séditieux entre eux, envieux sur leurs voisins, et inhumains à l'endroit des étrangers. Comme ils n'aiment personne, personne aussi ne les aime; et parce qu'ils veulent que tout le monde les craigne, il faut nécessairement qu'ils craignent aussi tout le monde. Ils ne peuvent supporter la domination, et ne savent ce que c'est que de commander. Infidèles à leurs supérieurs et insupportables à leurs inférieurs; effrontés à demander et opiniâtres à refuser; importuns quand ils ont à recevoir; impatiens jusqu'à ce qu'ils reçoivent, et ingrats après qu'ils ont reçu. Ils ont appris à dire beaucoup

e choses et à en faire très peu; grands prometteurs et peu d'exécution; flatteurs avec toute la complaisance possible, et médisans jusqu'à emporter la pièce; extrêmement dissimulés et traîtres avec la dernière malice. J'ai fait cette longue digression dans la pensée que je devais vous informer plus amplement et plus à fond de cette partie des choses qui sont à l'entour de vous. Mais il faut maintenant reprendre ce que nous avions déjà commencé.

Quelle étrange coutume est celle-là, d'acheter ces gens par la dépouille des Églises, pour vous faire des acclamations publiques! On sème la substance des pauvres devant la porte des riches, l'argent brille dans la boue, on accourt de tous côtés, et ce n'est point le plus pauvre qui l'emporte, mais celui qui est le plus fort ou qui a couru le plus vite. Il est vrai que cette coutume, ou plutôt cette mort n'a point commencé de votre temps, mais il serait à souhaiter qu'elle y finît. Passons à d'autres choses. Cependant au milieu de tout cela, vous marchez tout couvert d'or et tout brillant de superbes ornemens, quoique vous soyez pasteur. Quel bien en revient-il à vos ouailles? Si j'osais parler, je dirais que ce sont là plutôt des pâturages des démons que des brebis. Saint Pierre en usait-il de la sorte? Et saint Paul se jouait-il ainsi des fidèles? Vous voyez que tout le zèle de l'Église ne va maintenant qu'à soutenir la dignité : on donne tout à l'honneur et au faste, et rien du tout, ou très peu de chose à la vertu. Que si dans quelque rencontre vous voulez vous comporter un peu plus modestement ou vivre plus familièrement qu'à l'ordinaire, gardez-vous bien, vous dit-on, de prendre cette conduite; elle n'est point de la bienséance, ce n'est point la façon d'agir du temps, elle ne convient nullement à la majesté de votre état; considérez, s'il vous plaît, la personne que vous représentez. Au reste on ne fait nulle mention du bon plaisir de Dieu, on ne se plaint point de la perte du salut, si ce n'est que nous voulions appeler salutaire ce qui est élevé, et juste ce qui est glorieux. Ainsi tout ce qui est humble est méprisé parmi les gens de la cour; de telle sorte qu'il est plus aisé de trouver des personnes qui aiment l'humilité que d'autres qui veuillent paraître humbles. La crainte de Dieu est estimée simplicité, pour ne pas dire folie. Enfin, on veut faire passer pour hypocrite celui qui est avisé et ami de sa propre conscience, et pour inutile au monde celui qui aime le repos et la retraite.

CHAPITRE III.

Du luxe des habits qu'il faut retrancher, et du zèle qui est nécessaire au souverain pontife.

Que dites-vous donc à tout cela? Ces gens qui vous environnent des filets de la mort, ne vous empêchent-ils point votre sommeil? Souffrez un peu, et me supportez, ou plutôt pardonnez-moi si je vous dis toutes ces choses avec plus de crainte que de témérité. C'est une sainte émulation que j'ai pour vous, et Dieu veuille qu'elle vous soit aussi utile qu'elle est ardente en moi. Je sais quelle est votre demeure; les incrédules et les destructeurs sont de votre compagnie : ce sont des loups et non pas des brebis, et toutefois vous en êtes le pasteur. Ce sera sans doute une considération bien profitable que celle qui vous fera, s'il est possible, trouver les moyens de les convertir, de peur qu'ils ne vous pervertissent. Pourquoi nous défions-nous que ceux qui de brebis qu'ils étaient ont pu devenir des loups, ne puissent encore une fois devenir des brebis? C'est ici, c'est ici où je ne veux point vous épargner, afin que Dieu vous épargne. Ou désavouez, ou montrez que vous êtes pasteur de ce peuple. Je ne crois point que vous le désavouiez, de peur que celui de qui vous tenez la place ne vous désavoue pour son héritier. Je parle de saint Pierre, que l'on n'a jamais vu marcher ni chargé de pierreries, ni vêtu de soie, ni couvert d'or, ni porté sur une haquenée blanche, ni entouré de soldats, ni environné d'une infinité d'officiers. Certainement il a cru que, sans tout cet appareil, il pouvait aisément accomplir ce commandement du Sauveur : « Si vous m'aimez, ayez soin de paître mes ouailles. » En effet, dans tout cet éclat, vous êtes plutôt le successeur de Constantin que de saint Pierre. Je vous conseille toutefois de le souffrir pour un temps, mais non pas de le rechercher comme une chose qui vous soit absolument due. Je vous exhorte bien plutôt à vous acquitter parfaitement des choses qui sont de votre devoir. Quoique vous soyez vêtu de pourpre et couvert d'or, néanmoins, comme vous êtes l'héritier du pasteur, vous ne devez pas avoir en horreur les fonctions pasto-

rales, ni rougir de l'Évangile. Au contraire, si vous le prêchez sans contrainte, vous participez à la gloire des apôtres. Prêcher l'Évangile, c'est repaître son troupeau; faites donc l'office d'évangéliste, et vous aurez accompli le devoir de pasteur.

Mais, me dites-vous, vous m'exhortez à paître des dragons et des scorpions, et non pas des brebis. C'est pour cela aussi que je vous dis qu'il les faut entreprendre plus fortement par la parole que par l'épée; car pourquoi voulez-vous encore une fois vous servir de l'épée, puisqu'on vous a déjà commandé de la remettre dans le fourreau? Ce n'est pas qu'à mon sens, celui qui croirait que cette épée n'est point à vous, ne ferait pas toute la réflexion nécessaire sur la parole de notre Seigneur, quand il dit: « Remettez votre épée dans le fourreau. » Elle est donc à vous, et vous la pouvez tirer selon votre volonté, mais non pas de votre propre main: autrement si elle ne vous appartenait en nulle façon, lorsque les apôtres dirent à notre Seigneur: « Il y a ici deux épées, » il ne leur aurait pas répondu; « C'est assez, » mais il aurait plutôt dit: « C'est trop. » Il est donc vrai que toutes les deux épées, la spirituelle et la matérielle appartiennent effectivement à l'Église, mais celle-ci doit être tirée pour la défense de l'Église et celle-là par l'autorité de l'Église, la spirituelle par la bouche du prêtre et la matérielle par la main du soldat, et cela selon l'ordre de l'Église et le commandement de l'empereur. Mais nous traiterons de cette matière une autre fois. Il suffit maintenant que vous preniez en main celle qui vous a été donnée pour châtier les rebelles, et que si vous ne pouvez pas les blesser tous, ou la plus grande partie, pour leur salut, au moins que vous le fassiez à l'égard de ceux que vous pourrez guérir.

Vous me direz sans doute: « Je ne suis pas meilleur que mes pères. Qui d'entre eux a été, je ne dis pas écouté, mais n'a point été baffoué par cette nation rebelle? » Et c'est pour cela même que vous devez la presser davantage, pour voir si peut-être ils ne vous écouteront point plus volontiers et ne quitteront point leurs mauvaises habitudes. Il faut que vos instances soient d'autant plus puissantes, qu'ils s'opiniâtrent davantage à vous résister. Mais on m'accusera peut-être d'aller jusqu'à l'excès en parlant de la sorte. Il semble pourtant que ce soit à moi que s'adresse cette parole: « Pressez-les à temps et à contretemps. » Reprenez donc saint Paul de son excès, si vous l'osez. On commande au prophète de crier incessamment; après qui, sinon après les scélérats et les pécheurs? « Annoncez à mon peuple ses crimes, lui dit-on, et à la maison de Jacob ses péchés. » Remarquez prudemment qu'il parle tout ensemble et des scélérats et du peuple de Dieu, et qu'il dit la même chose de tous les deux. Quoique ce soit des scélérats et des méchans, prenez garde qu'on ne vous dise: « Ce que vous n'avez pas fait au plus petit des miens, vous ne me l'avez pas fait à moi-même. » J'avoue que jusqu'à présent ce peuple a paru extrêmement endurci et indompté; mais je ne sais d'où vous pourriez avoir appris qu'il est absolument indomptable; il peut devenir ce qu'il n'a point encore été. Et si vous avez sujet de vous défier de vous-même, « il n'est rien d'impossible à Dieu. » S'ils ont un front endurci, endurcissez le vôtre encore plus que le leur; il n'est rien de si dur qui ne cède à ce qui l'est davantage. Écoutez ce que Dieu dit à son prophète. « Je t'ai donné un front plus dur que n'est celui de ce peuple. » Vous aurez satisfait pleinement à votre devoir si vous vous êtes comporté envers ce peuple d'une telle manière que vous puissiez dire: « Mon peuple, qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait? » Si vous en avez agi de la sorte, sans y avoir rien profité, il vous reste encore une chose à faire et à dire: « Sortez de la demeure des Chaldéens. » Et dites-leur: « Il faut que je m'en aille prêcher l'Évangile à d'autres villes. » Je me persuade que vous ne vous repentirez point de votre bannissement, en prenant toute la terre pour votre seule ville.

CHAPITRE IV.

Quelles qualités doivent avoir les conseillers et les officiers du souverain pontife.

Parlons maintenant de ceux qui sont toujours à vos côtés et qui vous servent de conseil. Ce sont des gens qui ne vous quittent point et qui vous sont intimes. Ainsi, s'ils sont gens de bien, ils le sont principalement pour vous, et s'ils sont méchans, leur malice vous est aussi plus préjudiciable qu'à personne. Ne dites point, s'il vous plaît, que votre santé est parfaite, lorsque vous vous plaignez du côté; je veux dire que

vous ne pensiez point être homme de bien, en vous appuyant sur les méchans. Car si vous êtes bon, quel fruit peut-on tirer d'une bonté qui ne se trouve qu'en vous seul? Et comme il me souvient de l'avoir déjà dit dans le livre précédent, quel profit la justice d'un seul homme peut-elle apporter à l'Église, lorsque l'opinion de ceux qui sont dans une disposition contraire emporte le dessus? Certainement votre bonté étant assiégée par les méchans, n'est pas plus assurée que votre santé dans le voisinage d'un serpent. Il n'est pas fort aisé de se garantir d'un mal intestin; et tout au contraire on reçoit d'autant plus de soulagement d'un bien domestique que l'on en jouit plus souvent. Mais soit qu'ils vous soulagent ou qu'ils vous donnent de la peine, à qui peut-on s'en prendre plus raisonnablement qu'à vous, qui les avez choisis ou qui les avez agréés. Je ne parle pas de tous absolument, puisqu'il y en a quelques-uns dont vous n'avez point fait le choix; mais qui vous ont élu eux-mêmes. Néanmoins, il n'ont point d'autre pouvoir que celui que vous leur avez donné ou que vous leur avez permis. Ainsi je reviens toujours à mon premier point; il faut vous imputer à vous-même tout ce que vous souffrez de celui qui ne peut rien faire sans votre permission. Ceux-là mis à part, il faut encore que vous preniez bien garde de ne procéder pas sans une grande considération, au choix et à la réception de ceux que vous destinez à être employés dans un exercice de cette importance. Il est de votre devoir, à l'exemple de Moïse, d'appeler et d'assembler de toutes parts des vieillards, et non de jeunes têtes; des vieillards, dis-je, dans la probité des mœurs plutôt que dans le nombre des années, et que vous connaissiez parfaitement pour de véritables anciens du peuple. Et de vrai ne doit-on pas choisir de toutes les parties du monde, ceux qui doivent être les juges du monde? Certes, il ne faut nullement recevoir à cet emploi celui qui sollicite pour y entrer. On n'a pas besoin de grandes prières, mais de bon conseil dans cette rencontre. Il y a des choses que l'importunité de ceux qui nous prient, nous arrachent malgré nous ou que nous donnons quelquefois à une nécessité inévitable. Et cela se peut dans les choses qui sont de notre disposition; mais lorsqu'il ne m'est pas permis de faire ce que je voudrais, quel égard puis-je avoir à la prière que l'on m'en fait? Si ce n'est peut-être que celui qui me prie, me fasse cette prière, non pas tant, afin que je veuille, mais afin qu'il me soit permis de vouloir ce qu'il désire. Il y a gens qui sollicitent des faveur des autres, et il y en a qui sollicitent pour eux-mêmes. Il faut que vous teniez pour suspect celui pour lequel on vous sollicite, mais celui qui sollicite pour soi-même a déjà reçu son jugement, puisqu'il n'importe que la sollicitation se fasse pour soi ou pour autrui. Sachez encore que tout ecclésiastique qui fréquente la cour sans être de la cour, est assurément de ce genre d'affamés; et comptez du nombre de ces solliciteurs, celui qui fait le complaisant et qui s'avance à parler sur la requête des particuliers, quoiqu'en apparence il ne sollicite pour personne. Vous n'avez rien à craindre de la tête du scorpion, la piqûre ne vient que de sa queue.

Que si, comme il arrive assez souvent, vous sentez que votre cœur s'attendrisse par les flatteries de ces sortes de gens, souvenez-vous qu'il est écrit. « Tout homme présente de bon vin au commencement, mais quand les gens du festin sont enivrés, alors il ne donne que le plus mauvais. » Ne faites pas plus d'estime de l'humilité de celui qui craint que de celui qui espère. C'est le propre d'une personne adroite et artificieuse de témoigner beaucoup d'humilité lorsqu'elle a dessein d'obtenir quelque chose; et c'est de ces gens-là dont parle l'Écriture, quand elle dit. « Il y a des personnes qui s'humilient par un mauvais dessein, et dont l'intérieur est plein de fraude et de tromperie. » Vous pouvez prendre chez vous-même des exemples familiers et évidens de cette vérité. Combien en avez-vous reçu dans la posture de supplians, qui se sont rendus peu après importuns, insolens, opiniâtres et rebelles ! Les derniers temps découvrent le mal intérieur que les premiers nous avaient caché. Un jeune homme qui parle beaucoup et qui s'attache à l'éloquence des termes, manque ordinairement de prudence et de sagesse : vous devez le regarder comme le véritable ennemi de la justice. Aussi est-ce de ces faux frères que veut parler l'Apôtre quand il vous dit : « Prenez garde de n'imposer les mains sur personne avec précipitation. »

C'est pourquoi, après que vous aurez rejeté de votre cour toutes ces sortes de gens infectés,

ayez soin sur toute chose de n'y admettre que des personnes dont vous ne puissiez jamais vous repentir. Il vous serait honteux de rétracter souvent ce que vous auriez fait, et ce serait une chose malhonnête, de ne voir jamais de sûreté dans toutes vos résolutions. Examinez donc très soigneusement en vous-même, et avec ceux qui vous aiment, toutes les choses que vous aurez à faire. Pesez-les bien auparavant que de les faire, puisqu'il n'est plus temps de s'en dédire, après qu'on les a faites. C'est le conseil du sage : « Fais toutes choses avec délibération, et tu ne te repentiras point après les avoir faites. » Persuadez-vous bien qu'il est très difficile de faire épreuve dans les cours, de ceux que l'on y doit recevoir, et partant, si cela se peut, il faut choisir des personnes qui aient été déjà éprouvées, et non pas les mettre à l'épreuve, après qu'on les a choisies. Pour nous, dans nos monastères, nous recevons toutes sortes de gens, dans l'espérance qu'ils se perfectionneront ; mais la coutume de la cour est d'y recevoir les gens de bien, plutôt que de les rendre tels. Que si nous avons reconnu par expérience qu'il y a beaucoup plus de gens de bien qui se sont pervertis à la cour, que de méchans qui y soient devenus plus vertueux ; il est bien juste de chercher des personnes en qui la corruption ne soit point à craindre, ni l'amendement à souhaiter ; je veux dire des gens parfaits. Ainsi ne choisissez point ceux qui demandent et qui courent après ces emplois ; mais ceux qui les évitent, ou qui les refusent. « Obligez ceux-là d'y entrer, et même contraignez les y. » Je m'imagine que votre esprit se reposera sûrement dans les hommes qui ne sont point effrontées, et qui ont de l'honnêteté et de la crainte, pourvu qu'ils ne craignent que Dieu, et n'espèrent rien que de Dieu ; qu'ils ne regardent pas aux mains, mais aux besoins de ceux qui viennent de loin ; qu'ils soutiennent fortement la cause des affligés, et qu'ils jugent avec équité la cause des débonnaires ; qu'ils soient bien réglés dans leurs mœurs, recommandables par leur sainteté, disposés à l'obéissance, exercés à la patience, soumis aux règlemens, sévères à la censure, catholiques dans la foi, fidèles dans leurs ministères, unanimes en la paix, et conformes dans l'unité ; qu'ils soient droits dans leurs jugemens, prévoyans dans leurs conseils, discrets dans leurs ordonnances,

industrieux dans la disposition des chose rageux dans l'exécution, modestes dan paroles, constans dans l'adversité, pieu la prospérité, modérés dans leur zèle ; qu soient point lâches dans la compassion, oisifs dans leur repos, point dissolus dai maison, point emportés dans les festins inquiétés du soin de leurs affaires domes point cupides du bien d'autrui, point pro du leur ; enfin très circonspects en toutes cl en tous lieux ; qu'ils ne refusent, ni ne rech les légations, toutes les fois qu'il est néc d'agir pour les intérêts de Jésus-Christ ne rejettent point par opiniâtreté les chos ils s'excusent par modestie ; que dans leu missions, ils ne courent point après l'argent, mais qu'ils suivent Jésus-Chri grande pureté d'attention ; qu'ils ne co rent point la légation comme un mo faire de grands profits, et n'y cherchent p présens, mais l'avancement des âmes ; représentent aux rois un saint Jean-Bap leur personne, un Moïse aux Égyptie Phinée aux fornicateurs, un Élie aux ido un Élisée aux avares, un saint Pierre au teurs, un saint Paul aux blasphémateurs Jésus-Christ aux gens de trafic ; qu'ils i sent les peuples, sans les mépriser ; qu'il vantent les riches sans les flatter ; qu'il soin des pauvres, bien loin de les surch qu'ils méprisent et ne craignent point les m des princes ; qu'ils n'entrent point avec t dans les assemblées, et n'en sortent p colère ; qu'ils ne dépouillent point les É mais qu'ils travaillent à leur réforme ; et lieu d'épuiser les bourses, ils tâchent de r les cœurs, et de corriger les vices ; qu'ils vent leur réputation, et n'envient point c autres ; qu'ils fassent estime de l'oraison mettent en pratique, et qu'en toutes ch se confient plus en la prière qu'en leur in et en leur travail ; que leur entrée soit pa et leur sortie nullement fâcheuse ; que le cours soient édifians, leur vie juste, leur p agréable, et leur mémoire en bénédiction se rendent agréables par leurs œuvres que par leurs paroles, et qu'ils s'attirent pect par leurs actions vertueuses, et n leur faste et leur orgueil ; qu'ils soient h avec les humbles, et innocens avec les inn

eprennent sévèrement les endurcis, répri-es méchans, et rendent aux superbes ce ont mérité ; qu'ils ne soient point ardens richir ou enrichir leurs familles du bien uvés et du patrimoine du crucifix, don-ratuitement ce qu'ils ont reçu de même, t sans intérêts la cause de ceux qui souf-njure, prenant vengeance des nations, et contre les péchés des peuples ; enfin, qui, mple des septante de Moïse, fassent con-à tout le monde qu'ils ont reçu de votre les saints mouvemens qui les portent, sens, soit présens, à ne travailler qu'à vous et à plaire à Dieu ; qui retournent auprès s fatigués de travaux, et non pas chargés ouilles ; se glorifiant tout ensemble, non rapporté avec eux tout ce qu'il y a de urieux et de plus précieux dans les pays ers, mais d'avoir laissé la paix aux royau-ì ils ont été, la loi de Jésus-Christ aux es, le repos aux monastères, le bon ordre lises, la discipline aux ecclésiastiques, et un peuple agréable et adonné aux bonnes s.

CHAPITRE V.

ar divers exemples le refus des présens, et reprend fortement l'arrogance des officiers du pape.

t juste à présent de rapporter ici l'action tre très cher ami Martin d'heureuse mé-Vous l'avez su, mais je ne sais si vous n souvenez. Ce grand homme, qui était al prêtre, ayant rempli quelque temps la de légat dans la Transylvanie, en revint vre, que manquant d'argent et de che-il eut grande peine à arriver jusqu'à Flo-où l'évêque du lieu lui donna un cheval porta à Pise où nous étions pour lors. Le ain, comme je crois, l'évêque, qui avait faire contre un particulier, laquelle de-juger ce jour-là, le suivit et commença citer le crédit de ses amis, après lesquels contraint de s'adresser à notre légat, au-l avait plus de confiance, ne croyant pas ût avoir déjà oublié la grâce qu'il venait ouvellement de recevoir de lui. Mais le rdinal lui dit pour toute réponse : « Vous trompé, car je ne savais pas que vous eus-e affaire près d'être jugée. Prenez votre qui est dans l'écurie ; » et en même temps il le lui rendit. Que dites-vous à cela, mon cher Eugène ? n'est-ce pas là une histoire d'un autre siècle, un légat revenir sans or d'un pays tout rempli d'or, passer dans une terre pleine d'argent, sans l'avoir connu, et avoir sur-le-champ rendu un présent qui lui pouvait être suspect ?

Mais que cet endroit m'est agréable, où l'occasion se présente de faire mention et de nommer un personnage d'une excellente réputation ; je veux dire, Geoffroi, évêque de Chartres, qui a fait glorieusement la charge de légat apostolique dans l'Aquitaine à ses propres dépens durant l'espace de plusieurs années. Je parle d'une chose dont j'ai été témoin ; car j'étais avec lui dans ce pays-là, lorsqu'un certain prêtre lui fit présent d'un poisson qu'on appelle vulgairement un esturgeon. Le légat s'étant enquis combien il avait coûté : « Je ne le prendrai point, lui dit-il, à moins que vous n'en receviez l'argent ; » et en même temps il lui fit payer ce qu'il avait coûté, que le prêtre fut contraint de recevoir malgré lui et avec confusion. Une autre fois, comme nous étions dans un certain bourg, la dame du lieu lui envoya par dévotion deux ou trois plats fort beaux qui n'étaient pourtant que de bois, avec une belle serviette. Ce saint homme, qui avait la conscience fort timorée, les regarda quelque temps et les trouva très beaux, mais on ne put jamais les lui faire accepter. Je vous laisse à penser si celui qui refusa des plats de bois en eût accepté d'argent. Il ne se trouvera personne qui ait pu faire ce reproche au légat : « Nous avons enrichi Abraham. » Mais il pouvait dire aux peuples en toute liberté avec Samuel : « Parlez de moi devant le Seigneur et devant son oint, si j'ai ôté le bœuf ou l'âne à quelqu'un, si j'ai calomnié ou opprimé personne, si j'ai reçu le moindre présent de qui que ce soit ; car je suis prêt à m'en défaire sur-le-champ et à le restituer. » Ah ! s'il se trouvait beaucoup de personnes semblables à ceux dont nous venons de parler, que vous seriez heureux, et que le siècle où nous sommes serait agréable à tout le monde ! Ne vous semblerait-il pas que la félicité de ce siècle approcherait en quelque façon de la béatitude éternelle, si de quelque côté que vous pussiez vous tourner, vous vous voyez environné d'une si belle troupe de bienheureux ?

Je vois bien, autant que je vous puis connaître, que vous êtes tout surpris, et que tirant

un profond soupir du fond de votre cœur, vous dites en vous-même : Quoi ! ce qu'on dit pourrait-il bien être un jour? pourrions-nous bien encore être en ce monde lorsque ces choses arriveront? Qui me fera la grâce de vivre et de voir ces merveilles? O si durant ma vie je voyais l'Église de mon Dieu soutenue par de si fortes colonnes; si je voyais l'épouse de mon Seigneur gardée par des gens aussi fidèles et aussi purs que ceux-là, qu'y aurait-il de plus heureux et de plus assuré que moi puisque je verrais à mes côtés des observateurs et des témoins de mes actions d'une probité si reconnue, auxquels je pourrais avec assurance confier tous mes secrets, communiquer tous mes desseins, et me reposer de toutes choses en eux comme à un autre moi-même; et qui ne me laisseraient pas détourner tant soit peu du droit chemin si je le voulais, qui m'empêcheraient de tomber dans le précipice et me réveilleraient fort soigneusement si je venais à m'endormir; qui prendraient assez d'autorité et de liberté pour me retenir si je voulais trop m'élever, et pour me reprendre si je passais les bornes qui me sont prescrites; qui auraient toute la constance et la force nécessaires pour me fortifier si je venais à chanceler, et pour m'encourager si je me laissais trop aller à la défiance; enfin, dont la foi et la sainteté me porteraient à tout ce qu'il y a de saint, d'honnête, de chaste, d'aimable et de recommandable? Jettez donc vos yeux, mon cher Eugène, sur l'état présent de votre cour ou de l'Église, et sur les exercices des prélats, surtout de ceux qui approchent de plus près votre personne. Mais c'est assez parler sur ce sujet.

J'ai fondé le mur, mais je ne l'ai pas percé; pour vous, il vous est permis de le percer et d'y regarder en qualité de fils de prophète. De moi, je n'oserais pas m'avancer davantage; je me contente de vous parler d'une chose qui est connue de tout le monde. C'est une chose tout-à-fait ridicule que vos ministres entreprennent de précéder ceux qui sont prêtres aussi bien que vous. Il n'y a point de raison en cela, la pratique ancienne y a toujours été contraire, et la dignité du caractère s'y oppose entièrement. Et si la calomnie voulait s'autoriser de quelque coutume, il serait bien plus à propos de s'en moquer que de l'ordre suprême qui a été justement établi, quoique ce qu'ils allèguent soit tout-à-fait frivole. Nous sommes, disent-ils, ceux qui approchent de plus près le saint Père dans toutes les cérémonies; quand il s'assied, nous sommes assis les plus proches de lui, et quand il marche, nous suivons immédiatement sa personne. Mais tout cela n'est point un privilége de leur dignité, c'est un devoir de leur charge, qui est exprimé par le nom de diacres dans le service qu'ils sont obligés de rendre en toutes les occasions. On peut leur répondre : « Dans les assemblées régulières, vous n'avez votre séance qu'aux pieds des prêtres qui environnent la majesté du pape de tous côtés. Vous êtes assis plus proches, afin que vous soyez plus prêts à lui rendre les services nécessaires. » Nous lisons dans l'Évangile qu'il y eut une dispute entre les disciples, « lequel d'entre eux semblait être le plus grand. » Ah ! que vous seriez heureux si toutes les choses qui sont auprès de vous se trouvaient sur ce pied-là !

CHAPITRE VI.

Que le souverain pontife étant obligé de vaquer aux choses les plus importantes, ne doit point s'amuser à prendre le soin de ses affaires domestiques; mais qu'il en doit donner la commission à une personne particulière.

Je suis tout-à-fait ennuyé du tracas de la cour, il faut sortir du palais et nous en retourner à la maison, où l'on nous attend avec impatience. Ceux que nous y trouverons ne sont pas seulement autour de vous; mais ils sont en quelque façon au dedans de vous. Ce ne sera pas une considération inutile que celle qui vous porte à mettre l'ordre dans votre maison, et à pourvoir à ceux qui sont pour ainsi dire dans votre sein et dans votre giron. Elle vous est entièrement nécessaire. Écoutez, s'il vous plaît, l'apôtre saint Paul : « Si quelqu'un n'est pas capable de gouverner sa famille, comment aura-t-il le soin qui est nécessaire au gouvernement de l'Église. » Et ailleurs : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens et de ses domestiques, il paraît assez qu'il n'a point la foi et qu'il est infidèle. » Mais en disant cela, je ne prétends pas que vous deviez vous attacher à des choses de néant, vous qui êtes obligé de vaquer à celles qui sont de la dernière importance, ni vous abaisser mal à propos, en donnant aux plus petites affaires le temps que vous devez employer aux plus grandes. Pourquoi vous rejetteriez-vous de nou-

veau en des embarras desquels Dieu vous a retiré? «Toutes ces choses, dit-il, vous seront infailliblement données.» Il est vrai qu'il faut faire celles-ci et ne pas omettre les autres; mais en faisant les unes par vous-même, il faut que vous preniez soin de trouver des personnes à qui vous donniez la charge et la conduite des autres. En effet, si un serviteur n'est pas seul suffisant pour avoir tout ensemble et la conduite des chevaux et le soin de la table, comment pourriez-vous par vous-même vaquer en même temps et aux affaires de votre maison et à celles du Seigneur, de laquelle il est écrit: «O Israël, que la maison du Seigneur est grande!» Il faut nécessairement qu'un esprit occupé à des affaires si différentes et si importantes, soit tout à fait dégagé du soin des choses basses et de moindre conséquence; il faut qu'il soit tellement libre, qu'il ne souffre nulle contrainte par quelque occupation attachante; si fort ingénu, qu'il ne se laisse aller à aucun sentiment indigne de son caractère; si droit et si juste, qu'il ne gauchisse jamais par aucune intention mal réglée; si bien avisé, qu'il ne forme point de soupçon sans fondement; si vijilant, que nulle pensée étrangère ou curieuse ne le fasse sortir hors de soi-même; si ferme, que nul accident inopiné ne l'ébranle; si invincible, que nulle tribulation, de quelque durée qu'elle soit, ne l'abatte; et enfin si grand et si étendu, que la perte de toutes les choses temporelles ne le fasse jamais tomber dans la tristesse ni dans le chagrin.

Ne doutez nullement que vous ne soyez privé de tous ces biens et accablé de tous ces maux, si, divisant votre esprit, vous voulez le partager entre les affaires de Dieu et vos petits intérêts domestiques. Il faut que vous cherchiez quelqu'un et que vous l'engagiez à travailler en votre place; je dis en votre place, et non pas avec vous; car il y a des choses que vous devez faire par vous-même, quelques-unes qui se doivent faire par d'autres et par vous tout ensemble, et d'autres par des personnes particulières et sans vous. Qui sera assez sage pour bien comprendre toutes ces choses? Certainement il ne faut pas que votre considération s'y endorme; et je crois que vous devez mettre les affaires domestiques de votre maison entre les choses que j'ai nommées les dernières, et que vous les devez administrer par une autre personne, comme je viens de le dire. Mais s'il arrive que celui-là ne soit pas fidèle, il vous trompera infailliblement, et s'il n'est pas assez prudent, il sera trompé lui-même. C'est pourquoi il faut que vous cherchiez un économe fidèle et prudent, à qui vous puissiez confier sans inquiétude le gouvernement de votre maison; encore serait-il inutile, s'il n'avait pas une troisième chose. Me demandez-vous quelle elle est? C'est l'autorité. En effet, il lui servirait de peu de vouloir et de savoir faire toutes choses parfaitement, s'il n'était pas en son pouvoir d'effectuer ce qu'il sait et ce qu'il veut. Il faut donc que vous lui donniez le pouvoir de faire ce qui lui semble le meilleur. Que si vous avez la pensée que cette conduite pourrait être au préjudice de la raison, souvenez-vous que c'est un économe fidèle, qui ne voudra jamais rien faire contre la raison; et songez qu'il est prudent, et par conséquent qu'il sait parfaitement comment il faut agir selon la raison. Mais surtout sa volonté fidèle et prudente fera des merveilles lorsqu'on lui donnera tous les moyens d'exécuter aisément ce qu'elle aura jugé nécessaire, en faisant que tous ceux de la maison lui obéissent sans contredit. Il faut que tous les domestiques lui soient parfaitement soumis, qu'il ne trouve point des gens qui contredisent à tout, et qui lui demandent continuellement: «Pourquoi avez-vous fait de la sorte?» Qu'il ait le pouvoir de recevoir et de renvoyer tous ceux qu'il juge à propos; de changer les officiers et de donner les commissions de servir à ceux qu'il lui plaira, et quand il lui plaira; que tous le craignent, en sorte qu'ils en profitent tous, et qu'il les gouverne d'une si bonne manière, qu'il soit utile à tous et en toutes choses. Gardez-vous bien de prêter l'oreille aux rapports secrets et aux murmures particuliers qu'on vous fera de lui, mais plutôt croyez que ce sont des médisances. Et je vous prie de prendre cette maxime générale, de tenir pour suspects tous ceux qui craignent de vous dire en public ce qu'ils vous disent en particulier. Et quiconque refusera de vous dire publiquement ce que vous ugez à propos qui soit dit de la sorte, croyez que c'est un calomniateur plutôt qu'un accusateur. Enfin, il n'en faut qu'un seul qui ordonne à tous les autres ce qu'ils doivent faire, et à qui tous soient obligés de rendre compte. Ayez une entière confiance en celui-là, et ne pensez qu'à

vous et aux affaires de l'Église de Dieu. Que si vous n'en trouvez pas un qui soit et fidèle et prudent tout ensemble, il vaut mieux vous confier à celui qui est fidèle, comme au plus sûr des deux. Et au cas que vous n'en puissiez trouver un seul qui vous soit tout-à-fait propre, je vous conseille de supporter plutôt quelque chose de celui qui est moins fidèle que de vous embarrasser dans ce labyrinthe, vous souvenant que le Sauveur s'est servi d'un Judas pour son économe. Quoi de plus honteux à un évêque que de prendre soin de son ménage et de la moindre bagatelle, de s'informer de toutes choses en général et de tout le particulier en détail, de se laisser ronger par les soupçons et de se mettre en colère pour les moindres choses ou perdues ou négligées? Je dis ceci à la confusion de certaines personnes qui font tous les jours la visite de tous leurs biens, qui calculent tout, et qui se font rendre un compte exact jusqu'à des choses de néant. Cet Égyptien n'en usait pas de la sorte, lequel ayant donné le soin de tous ses biens à Joseph, ne savait rien de ce qui était dans sa maison. Qu'un chrétien donc rougisse de ne vouloir pas se fier à un chrétien, après qu'un homme sans foi s'assure en la foi d'un serviteur et même d'un étranger, jusqu'à lui donner l'intendance de tous ses biens.

Chose étrange! les évêques ne manquent point de gens à qui confier les âmes, et ils ne trouvent personne à qui donner l'administration de leurs revenus. O les justes estimateurs des choses, de prendre un très grand soin des choses de néant, et de n'en prendre que très peu ou point du tout de celles qui sont de la dernière conséquence! Mais, comme on le peut connaître assez clairement, c'est que nous supportons bien plus patiemment les pertes de Jésus-Christ que les nôtres. Nous calculons soigneusement tous les jours la dépense que nous faisons; mais nous nous mettons fort peu en peine des dommages continuels qui arrivent au troupeau de notre Seigneur. On tient chaque jour un compte exact avec les officiers, du prix des viandes et de la quantité du pain; mais on confère fort rarement avec les prêtres de tous les péchés ordinaires des peuples. Si une bête de charge vient à tomber par terre, il se trouve aussitôt quelqu'un pour la relever; mais qu'une âme périsse, personne ne s'en soucie. Pour moi, je ne m'étonne pas de ce désordre, puisque nous n'apercevons pas même les défauts dans lesquels nous tombons tous les jours. N'est-il pas vrai qu'à chaque compte que l'on nous rend, nous nous fâchons, nous nous échauffons, et nous nous laissons aller à l'inquiétude et à l'impatience? Ah! qu'il nous serait bien plus avantageux de supporter la perte des biens que celle des âmes! « Pourquoi, dit l'Apôtre, n'endurez-vous pas plutôt qu'on vous trompe? » Je vous prie donc, vous qui enseignez les autres, de vous instruire vous-même, si toutefois vous n'avez pas déjà appris à faire plus d'état de vous-même que de vos biens temporels. Faites en sorte que ces choses passagères qui ne peuvent nullement se fixer en vous, passent au-delà de vous et non par-dedans vous. Comme le ruisseau creuse la terre par où il coule, de même le cours des choses temporelles ronge la conscience qui les reçoit. Que si un torrent peut passer sur la campagne sans offenser les blés, vous aurez lieu de croire que vous pouvez manier toutes ces affaires sans que votre âme en reçoive aucun dommage. Enfin, je vous conseille de faire tous vos efforts pour détourner de vous le cours de toutes ces choses; qu'il y en ait plusieurs que vous ignoriez, d'autres que vous dissimuliez, et quelques-unes dont vous ne vous ressouveniez jamais.

Néanmoins, il y en a de certaines que je souhaite que vous connaissiez particulièrement : ce sont les mœurs et les déportemens de vos domestiques. Il ne faut pas que vous soyez le dernier à savoir les désordres de votre maison, ce que l'on sait être souvent arrivé à plusieurs de vos prédécesseurs. C'est pourquoi, comme j'ai déjà dit, donnez l'administration des autres choses à d'autres personnes; mais prenez vous-même le soin du bon règlement qui se doit garder chez vous, et ne le confiez point à d'autres. Si quelqu'un se laisse aller à quelque parole insolente devant vous, ou qu'il y paraisse dans un état indécent, ne manquez point de le punir sur-le-champ, et de venger l'injure qu'il vous a faite. C'est l'impunité qui engendre ordinairement la hardiesse, et la hardiesse l'insolence. Il est de l'honneur d'un évêque qu'on ne voie dans sa maison que sainteté, que modestie et qu'honnêteté, et c'est le soin de la discipline qui les y maintient. Il faut que les prêtres qui demeu-

ent avec vous, soient ou plus honnêtes que les autres, ou qu'ils leur servent de risée. Ne souffrez donc point qu'il y ait rien de dissolu ni d'indécent dans le visage, dans les habits, et dans le marcher de ceux qui sont autour de vous; que les évêques, vos confrères, apprennent de vous à ne point tenir chez eux de jeunes élégants frisés et ajustés à la façon des mondains. Certainement c'est une chose fort messéante, de voir des perruques frisées se mêler avec des têtes mitrées. Souvenez-vous de cet avis du sage: «Si vous avez des filles, prenez garde de leur montrer un visage trop gai.»

Ce n'est pas que je prétende vous inspirer de la sévérité, mais bien de la gravité. Celle-là éloigne trop les esprits faibles, et celle-ci tient en bride ceux qui sont trop légers. L'excès de la première vous rendrait odieux, et le défaut de la seconde méprisable; mais la médiocrité est toujours la meilleure. Je souhaite donc que vous ne soyez ni trop sévère ni trop mou. Quoi de plus agréable que ce milieu, qui fait que vous n'êtes point insupportable par trop de sévérité, ni méprisé par trop de familiarité? Dans le palais, montrez que vous êtes pape, et dans la maison, que vous êtes père de famille. Que vos domestiques vous aiment, ou tout au moins qu'ils vous craignent. Il est toujours avantageux de parler peu, pourvu toutefois que vous n'en perdiez point l'agrément de l'affabilité. Il faut donc réprimer la langue en toute occasion, mais surtout dans les festins. Enfin, la meilleure conduite que vous puissiez tenir en toutes choses, est de faire paraître de la sévérité dans vos actions, de la gaieté sur votre visage, et de la gravité dans vos paroles. Il faut que vos chapelains, et ceux qui vous accompagnent ordinairement dans les offices divins, soient respectés; et il est de vos soins d'en choisir qui méritent cet honneur. Chacun doit leur rendre service comme à vous-même, et ils doivent recevoir de votre main toutes les choses nécessaires. Il faut qu'ils se contentent de celles que vous leur donnez, et que vous preniez garde aussi qu'ils ne manquent de rien. Si vous en trouvez quelqu'un qui demande quelque chose à ceux qui viennent en cour, traitez-le comme un autre Giezi. Vous en devez faire de même des huissiers et des autres officiers de votre palais. Mais si je vous donne tous ces avis, c'est par surabondance de discours; car je me souviens fort bien qu'il y a déjà long temps que vous avez établi ce bon ordre. En effet, quoi de plus digne de votre apostolat, de plus salutaire pour votre conscience, de plus honorable pour votre réputation, et de plus avantageux pour l'exemple de tous les peuples! C'est un excellent canon que celui qui ne détruit pas seulement l'avarice dans le cœur, mais qui l'enlève même aux atteintes de la calomnie.

CHAPITRE VII.

Sommaire des qualités qui sont à désirer dans la personne du souverain pontife.

Il est temps de mettre fin à ce quatrième livre; mais je souhaiterais auparavant, ou répéter par forme d'épilogue la plupart des choses que j'ai déjà rapportées, ou y ajouter celles que j'ai pu omettre sans y penser. Premièrement, et sur toutes choses, considérez que la sainte Église romaine, de laquelle Dieu vous a établi le chef, est la mère et non la dame de toutes les Églises, et que vous, en votre particulier, n'êtes point le Seigneur des évêques, mais l'un d'entre eux, comme le frère de ceux qui aiment Dieu, et le confrère de ceux qui le craignent. D'ailleurs faites réflexion que vous devez être la règle de la justice, le miroir de la sainteté, l'exemplaire de la piété, le soutien de la vérité, le défenseur de la foi, le docteur des nations, le chef des chrétiens, l'ami de l'époux, le paranymphe de l'épouse, le directeur du clergé, le pasteur des peuples, le précepteur des ignorans, le refuge des opprimés, l'avocat des pauvres, l'espérance des misérables, le tuteur des orphelins, le juge des veuves, l'œil des aveugles, la langue des muets, le bâton des vieillards, le vengeur des crimes, la terreur des méchans, la gloire des bons, la verge des puissans, le fléau des tyrans, le père des rois, le modérateur des lois, le dispensateur des canons, le sel de la terre, la lumière du monde, le prêtre du Très-Haut, le vicaire de Jésus-Christ, l'oint du Seigneur, et enfin le Dieu de Pharaon.

Écoutez ce que je vous dis, et Dieu vous en donnera l'intelligence. Lorsque vous verrez la puissance jointe à la malice, il faut que vous preniez des sentimens plus qu'humains. Il faut que votre présence épouvante les méchans; il faut que celui qui ne craint point les hommes ni leur épée, redoute l'esprit de votre colère;

que celui qui a méprisé vos remontrances appréhende les prières que vous adresserez à Dieu; que celui contre qui vous vous fâcherez ne croie point que ce soit un homme seulement, mais Dieu même qui est irrité contre lui; que celui qui ne vous aura point écouté, tremble de peur que Dieu ne vous écoute contre lui. Mais il ne reste plus maintenant qu'à vous entretenir des choses qui sont au-dessus de vous; c'est ce que j'espère, avec l'aide de Dieu, achever dans le livre suivant, et par le même moyen m'acquitter entièrement de la promesse que je vous en ai faite.

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

Des choses qui sont au-dessus de nous, c'est-à-dire de Dieu et des choses divines.

Encore que les livres précédens soient intitulés : de la Considération, il s'y trouve néanmoins beaucoup de choses qui sont mêlées de l'action, en ce qu'ils avertissent et instruisent non-seulement de celles qu'il faut considérer, mais aussi de celles que l'on doit faire; au lieu que celui-ci ne traite uniquement que de la considération. En effet, on n'a pas besoin d'action, mais de spéculation dans les choses qui sont au-dessus de nous, desquelles nous avons à parler; et il n'y a rien à faire à l'égard de celles qui sont toujours d'une même façon et seront éternellement de même, non plus que de quelques-unes qui sont de toute éternité. C'est ce que je vous prie, très sage Eugène, de bien remarquer avec toutes les lumières d'un esprit aussi éclairé que le vôtre; parce qu'il faut nécessairement que votre considération s'éloigne de son objet toutes les fois qu'elle se détourne des choses divines pour s'arrêter à celles d'ici-bas et terrestres, soit qu'elle les envisage afin de les connaître, soit qu'elle les désire pour en avoir l'usage, soit qu'elle s'y exerce et en dispose pour satisfaire à son devoir. Néanmoins, si elle ne s'y applique que comme à des moyens qui lui sont nécessaires pour rechercher les divines, il est certain qu'elle ne s'éloigne pas beaucoup, parce que les considérer et s'y attacher de la sorte, c'est rentrer dans son droit chemin. Et de vrai, c'est là le plus sublime et le plus excellent usage qu'on puisse faire des choses présentes, puisque, selon la science de saint Paul, « ce qui est invisible en Dieu, devient visible par la connaissance des choses qui ont été faites. » Sans doute, ce ne sont pas les citoyens, mais les exilés qui ont besoin de cette échelle. Ce qu'a bien vu l'auteur de cette opinion, lorsque, disant que « les choses invisibles se connaissent par les visibles, » il ajoute expressément : « par la créature du monde. » En effet, qu'est-il besoin de degrés à ceux qui sont déjà montés sur le trône? Telle est la créature du ciel, qui a toujours devant soi le miroir dans lequel elle voit clairement toutes ces choses; elle voit le Verbe, et dans le Verbe ce qui a été fait par le Verbe. De sorte qu'elle n'a nul besoin d'emprunter des créatures la connaissance du Créateur, vu même qu'il n'est pas nécessaire qu'elle se rabaisse jusqu'à elles pour les connaître, puisqu'elle les voit dans un lieu où elles sont d'une manière bien plus excellente qu'en elles-mêmes. De là vient aussi qu'elle ne se sert point pour cela de l'entremise des sens corporels, se tenant lieu de sens à elle-même et tirant d'elle-même sa connaissance. C'est là véritablement une excellente façon de connaître, de n'avoir besoin que de soi-même, sans l'aide de qui que ce soit pour voir tout ce qui nous plaît! d'autant plus qu'être aidé d'autre part, c'est être dans la sujétion, et être moins parfait et moins libre.

Mais de plus, si vous dépendez des choses inférieures, cela n'est-il pas tout-à-fait contre l'ordre, et indigne de votre qualité? C'est assurément faire tort aux choses supérieures, de les rendre dépendantes des inférieures; mais nul homme ne s'en trouvera parfaitement exempt, jusques à ce qu'il soit parvenu à l'état de liberté des enfans de Dieu. Ce sera pour lors, comme dit saint Jean, « que les hommes seront enseignés de Dieu, » et que, sans l'entremise d'aucune créature, ils seront bienheureux par la possession de Dieu seul. Ce sera être retournés en leur patrie, avoir passé du pays des corps dans la religion des esprits, qui n'est autre que Dieu même, esprit suprême et suprême demeure des esprits bienheureux. Et afin que le sens ou l'imagination ne s'attribue rien en cette

occasion; il est la vérité même, la sagesse, la puissance, l'éternité et le souverain bien. Mais durant cette vie nous en sommes éloignés, et le lieu de notre séjour est une vallée de larmes où la sensualité règne, et où la considération est en exil; où les sens corporels ont bien la liberté et la puissance d'agir, mais où l'œil spirituel étant embarrassé, se trouve dans les ténèbres et dans l'obscurité. Quelle merveille donc si l'étranger a besoin du secours des habitans du pays? Heureux, toutefois, celui qui voyage pour un temps; s'il peut attirer à son soulagement la grâce des habitans dont il a besoin pour son passage, se servant de leur entremise sans y établir sa jouissance, les pressant sans leur demander, et se maintenant plutôt en qualité de maître que de suppliant.

CHAPITRE II.

Il établit plusieurs degrés et plusieurs espèces de considération.

Celui-là est assurément un grand homme qui tâche de se servir de l'usage des sens, comme des richesses des citoyens, en les employant pour le salut de son âme et de celles de plusieurs. Mais cet autre n'est pas moins à estimer qui s'en sert par la méditation, comme d'un degré pour monter à la connaissance des choses invisibles; et toute, la différence qu'on y peut trouver n'est autre, sinon que le dernier est plus agréable et l'autre plus utile, l'un plus heureux et l'autre plus fort. Or le plus grand de tous est celui qui, méprisant l'usage des choses et des sens corporels, autant qu'il est permis à la fragilité humaine, a pris l'habitude de s'envoler, pour ainsi dire, par la contemplation vers les choses célestes, sans y monter par degrés, mais par des transports inopinés et surprenans. C'est de ce dernier genre qu'étaient, comme je le crois, ces ravissemens de saint Paul; je les appelle ravissemens et non élévations par degrés, puisque lui-même témoigne qu'il a été ravi et non pas qu'il est monté; d'où vient qu'il usait de ces termes: «soit que nous ayons été transportés à Dieu en esprit.» Et voici de quelle manière ces trois choses arrivent, lorsque la considération, quoique dans le lieu de son bannissement, étant devenue maîtresse par l'étude de la vertu et le secours de la grâce, vient ou à réprimer la sensualité de peur qu'elle ne se rende insolente, ou à la contraindre, de peur qu'elle ne s'échappe, ou à s'éloigner d'elle, de peur d'en être souillée; dans le premier état, elle est plus puissante, dans le second plus libre, et dans le troisième plus pure, parce que ce transport et ce vol se font tout ensemble par les ailes de la pureté et de l'allégresse.

Voulez-vous que je vous distingue ces différentes espèces de considération par leurs propres noms? Appelons, s'il vous plaît, la première, dispensative, la seconde, estimative, et la troisième, spéculative. Les définitions particulières feront mieux connaître la nature de chacune. La dispensative est une considération qui se sert des sens et des choses sensibles avec ordre et liaison pour arriver jusqu'à Dieu. L'estimative est une considération qui examine et pèse toutes choses avec prudence et exactitude pour chercher Dieu; et la spéculative est une considération qui se recueille en elle-même et se retire des choses humaines, selon qu'elle est aidée de la grâce, pour contempler Dieu. Je crois que vous remarquez assez que celle-ci est le fruit des deux autres, et que si elles ne se rapportent à cette dernière, elles pourront bien paraître ce qu'on dit qu'elles sont, mais en effet elles ne le seront pas. Car quant à la première, à moins qu'elle n'ait celle-ci en vue, elle sème beaucoup, et ne recueille rien. Pour la seconde, si elle ne s'y rapporte point, elle fait du chemin, mais elle n'avance guère. Et ainsi ce que la première désire et la seconde sent, la troisième le goûte. Ce sont pourtant les deux premières qui conduisent à ce goût, quoique plus tard, avec cette différence toutefois que l'on n'y arrive par la première qu'avec plus de travail, et par la seconde avec plus de repos.

CHAPITRE III.

Que l'on cherche les choses qui sont au-dessus de nous, savoir Dieu et les anges, par l'opinion, par la foi et par l'entendement.

Vous avez, me dites-vous, suffisamment expliqué par où l'on monte; mais il vous reste maintenant à dire jusqu'où il faut monter. Certainement vous vous trompez, si vous vous y attendez, puisque cela est ineffable. Quoi! vous pensez que je vous puisse exprimer «ce que l'œil n'a point vu, ni l'oreille entendu, et ce qui n'est point entré dans le cœur de l'homme!» Mais

saint Paul dit « que Dieu nous l'a révélé par son esprit. » Tant il est vrai que les choses qui sont au-dessus de nous ne sont point enseignées par la parole, mais révélées par l'esprit. Or il faut que la considération recherche, que la prière demande, que la sainteté de vie mérite et que la pureté obtienne ce que le discours ne peut pas expliquer.

Mais ne vous imaginez pas qu'en vous parlant des choses qui sont au-dessus de nous, je prétende vous engager à la considération du soleil, de la lune et des étoiles, du firmament ou des eaux qui sont par-dessus les cieux; car quoique toutes ces choses soient élevées au-dessus de celles d'ici-bas, elles le sont seulement à l'égard du lieu qui les contient : mais d'ailleurs elles leur sont beaucoup inférieures, par leur prix et par la dignité de la nature, puisqu'elles sont corporelles, et que la meilleure partie de vous-même est spirituelle. D'où s'ensuit que vous ne pouvez chercher qu'en vain quelque chose qui lui soit supérieur, et qui ne soit point esprit. Or comme Dieu est esprit et les saints anges aussi, c'est pour cela qu'ils sont au-dessus de vous, Dieu par nature, et les anges par grâce. Il est vrai que la raison est une partie de vous-même et ce qui est de plus excellent dans l'ange; mais Dieu n'a pas seulement en soi quelque chose de très excellent, il est tout très excellent et très parfait.

Au reste il y a trois moyens par lesquels, comme par autant de voies, il faut que notre considération se porte à chercher Dieu et les esprits bienheureux qui sont avec lui, savoir, l'opinion, la foi et l'entendement. De ces trois choses, l'entendement s'appuie sur la raison, la foi sur l'autorité, et l'opinion se défend seulement sur la vraisemblance. Les deux premières possèdent la vérité avec certitude; mais la foi ne l'envisage que voilée et enveloppée, au lieu que l'entendement la possède toute nue et à découvert. Et pour l'opinion, comme elle n'a rien d'assuré, elle cherche la vérité par la vraisemblance plutôt qu'elle ne la comprend.

Mais surtout, il faut ici éviter la confusion, de peur que la foi ne s'arrête dans l'incertitude de l'opinion, et que l'opinion ne révoque en doute ce qui est assuré et déterminé par la foi. De plus, il faut savoir que l'opinion est téméraire, lorsqu'elle se croit dans l'assurance; que la foi est faible, lorsqu'elle se laisse aller dans le doute, et que dès lors que l'entendement veut passer les limites de la foi, il est tenu pour transgresseur et coupable d'attentat, en voulant pénétrer trop avant dans les secrets de la divine majesté.

Il s'en trouve plusieurs qui ont pris l'entendement pour l'opinion; mais ils se sont trompés. L'opinion peut bien passer pour l'entendement, mais non pas l'entendement pour l'opinion. Et pourquoi cela? Parce que celle-ci peut être trompée, et non celui-là : ou bien s'il a pu être trompé, ce n'était point l'entendement, mais l'opinion; d'autant que le vrai entendement ne possède pas seulement la vérité avec certitude, mais il a aussi une connaissance assurée de la vérité. Voici la définition que nous pouvons donner de chacun en particulier : La foi est un certain avant-goût volontaire et assuré d'une vérité qui n'est pas encore évidente. L'intelligence ou l'entendement est une connaissance assurée et évidente des choses invisibles. Et l'opinion est une croyance que quelque chose est véritable, ne sachant pas qu'elle est fausse. De sorte que, comme je l'ai dit, la foi n'a rien de douteux, ni d'incertain, ou si elle a quelque doute, c'est une opinion et non pas la foi. Mais en quoi diffère-t-elle de l'entendement? En ce que bien qu'elle n'ait point d'incertitude aussi bien que l'entendement, elle a pourtant de l'obscurité ce que n'a point l'entendement. Enfin, si vous entendez bien quelque chose, il ne vous reste plus rien à demander là-dessus, ou s'il en reste de quelque manière que ce soit, vous ne l'entendez pas. Or il n'y a rien que nous désirions tant de savoir, que les choses que nous savons déjà par la foi, et lorsque ces choses dont nous sommes assurés par la foi nous seront évidentes, pour lors il ne manquera plus rien à notre béatitude.

CHAPITRE IV.

De quelle manière nous devons considérer les anges.

Après avoir expliqué ces choses de la façon que nous venons de dire, il faut maintenant élever notre considération vers cette Jérusalem céleste qui est notre mère, et chercher prudemment et avec attention, par les trois voies susdites, les choses qui nous sont inconnues, selon toutefois que nous en aurons la permission, ou plutôt que Dieu nous en donnera la connais-

ıce. Premièrement donc, il faut savoir que les ɔitans de cette sainte cité sont des esprits issans, glorieux, bienheureux, distingués en rsonnes, disposés en différentes dignités, qui ıt toujours demeurés dans leur ordre depuis commencement, parfaits dans leur genre, cétes de corps, perpétuels par l'immortalité, passibles, qui n'ont point été créés, mais qui t été faits, cela s'entend par la grâce et non r la nature, purs d'esprit, bénins dans leurs aftions, pieux dans la religion, intègres dans la stetė, indivisibles dans leur union, jouissant ne paix inaltérable, et que Dieu a produits ur vaquer au service et aux louanges de la rine majesté. Nous avons appris toutes ces oses par la lecture, et nous les croyons par la . Mais touchant les corps de ces esprits cétes, il y en a quelques-uns qui sont fort en ute, non-seulement d'où ces corps ont pu être més, mais aussi si réellement ils en ont de elque manière que ce soit. C'est pourquoi si elqu'un est d'avis de mettre cette question tre les problématiques, je n'y contredis nulnent. Or, qu'ils soient doués d'entendement, us le savons, non par la foi ni par l'opinion, is par l'entendement même, parce qu'ils ne uvent en manquer et jouir de Dieu tout enmble. Nous savons encore quelques-uns de leurs ms, que nous avons appris par l'oreille, par squels nous pouvons en quelque façon conjecrer et discerner les offices, les mérites, les derés et les ordres de ces esprits bienheureux, oique l'oreille des hommes n'en ait pas eu toute certitude possible. Mais ce que nous n'avons int appris par l'oreille ne peut pas être de la i, puisque saint Paul assure que « la foi nous est nue par l'ouïe. » Ainsi nous n'en pouvons parler ıe par opinion. En effet, pourquoi les noms : ces esprits célestes, seraient-ils venus à notre nnaissance, s'il ne nous était pas permis, sans éjudice de la foi, de raisonner sur les choses nt les noms ne nous sont point inconnus, tels ıe sont ceux-ci : les anges, les archanges, les rtus, les puissances, les dominations, les trônes, s chérubins et les séraphins? Mais que signint ces noms? Ne se trouve-t-il point quelque fférence entre ces esprits que nous appelons nplement anges, et ceux qu'on nomme arınges? Pourquoi donc cette distinction de grés? Certes nous pouvons croire (si toutefois vous n'avez point de pensée plus raisonnable) qu'on appelle *anges* ceux qui ont été donnés pour gardiens à chaque homme en particulier, selon la créance commune, qui, selon la doctrine de saint Paul, « ont été envoyés au service de ceux qui parviennent à l'héritage du salut, » de qui le Sauveur a dit : « Leurs anges voient toujours la face de mon Père. » Nous pouvons croire que les *archanges* sont au-dessus de ceux-ci, et qu'ayant plus de part dans tous les divins mystères, ils ne sont envoyés que pour des causes extraordinaires et les plus importantes, du nombre desquels était le grand saint Gabriel, archange, qui fut envoyé à la vierge Marie pour le sujet le plus important qui se puisse jamais rencontrer. Nous pouvons croire que les *vertus*, qui sont encore plus élevées, ont le pouvoir et la liberté de faire des prodiges dans les élémens, et des élémens qui paraissent pour donner de la terreur aux mortels. Et c'est de là peut-être qu'après avoir lu dans l'Évangile : « Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, » vous trouvez ensuite, « car les vertus des cieux seront ébranlées, » savoir, ces esprits par lesquels les signes se font. Nous pouvons croire que les *puissances*, qui sont supérieures à ces vertus, sont celles qui répriment la puissance des ténèbres, et arrêtent la malignité de cet air empesté, de peur qu'il ne fasse tout le mal qu'il voudrait, ou qu'il n'en fasse que pour notre avantage. Nous pouvons croire que les *principautés* les précèdent, et que c'est par leur conduite et leur sagesse que toutes les principautés de la terre sont établies, gouvernées, limitées, transférées, retranchées et changées; que les *dominations* sont tellement élevées au-dessus de tous les ordres précédens, qu'en comparaison d'elles, tous les autres ne semblent que des esprits destinés à servir, et qu'on leur doit rendre compte, comme à des souverains, du gouvernement des principautés, de la protection des puissances, de l'opération des vertus, de la révélation des archanges, du soin et de la prévoyance des anges. Que les *trônes* sont encore bien plus hauts que les précédens, et qu'ils sont appelés trônes, parce qu'ils sont assis, et qu'ils sont assis parce que Dieu se repose en eux, dans lesquels il ne se reposerait s'ils n'étaient assis eux-mêmes. Vous me demanderez qu'est-ce que j'entends par cette

saint Paul dit « que Dieu nous l'a révélé par son esprit. » Tant il est vrai que les choses qui sont au-dessus de nous ne sont point enseignées par la parole, mais révélées par l'esprit. Or il faut que la considération recherche, que la prière demande, que la sainteté de vie mérite et que la pureté obtienne ce que le discours ne peut pas expliquer.

Mais ne vous imaginez pas qu'en vous parlant des choses qui sont au-dessus de nous, je prétende vous engager à la considération du soleil, de la lune et des étoiles, du firmament ou des eaux qui sont par-dessus les cieux; car quoique toutes ces choses soient élevées au-dessus de celles d'ici-bas, elles le sont seulement à l'égard du lieu qui les contient : mais d'ailleurs elles leur sont beaucoup inférieures, par leur prix et par la dignité de la nature, puisqu'elles sont corporelles, et que la meilleure partie de vous-même est spirituelle. D'où s'ensuit que vous ne pouvez chercher qu'en vain quelque chose qui lui soit supérieur, et qui ne soit point esprit. Or comme Dieu est esprit et les saints anges aussi, c'est pour cela qu'ils sont au-dessus de vous, Dieu par nature, et les anges par grâce. Il est vrai que la raison est une partie de vous-même et ce qui est de plus excellent dans l'ange; mais Dieu n'a pas seulement en soi quelque chose de très excellent, il est tout très excellent et très parfait.

Au reste il y a trois moyens par lesquels, comme par autant de voies, il faut que notre considération se porte à chercher Dieu et les esprits bienheureux qui sont avec lui, savoir, l'opinion, la foi et l'entendement. De ces trois choses, l'entendement s'appuie sur la raison, la foi sur l'autorité, et l'opinion se défend seulement sur la vraisemblance. Les deux premières possèdent la vérité avec certitude; mais la foi ne l'envisage que voilée et enveloppée, au lieu que l'entendement la possède toute nue et à découvert. Et pour l'opinion, comme elle n'a rien d'assuré, elle cherche la vérité par la vraisemblance plutôt qu'elle ne la comprend.

Mais surtout, il faut ici éviter la confusion, de peur que la foi ne s'arrête dans l'incertitude de l'opinion, et que l'opinion ne révoque en doute ce qui est assuré et déterminé par la foi. De plus, il faut savoir que l'opinion est téméraire, lorsqu'elle se croit dans l'assurance; que la foi est faible, lorsqu'elle se laisse aller dans le doute, et que dès lors que l'entendement veut passer les limites de la foi, il est tenu pour transgresseur et coupable d'attentat, en voulant pénétrer trop avant dans les secrets de la divine majesté.

Il s'en trouve plusieurs qui ont pris l'entendement pour l'opinion; mais ils se sont trompés. L'opinion peut bien passer pour l'entendement, mais non pas l'entendement pour l'opinion. Et pourquoi cela? Parce que celle-ci peut être trompée, et non celui-là : ou bien s'il a pu être trompé, ce n'était point l'entendement, mais l'opinion; d'autant que le vrai entendement ne possède pas seulement la vérité avec certitude, mais il a aussi une connaissance assurée de la vérité. Voici la définition que nous pouvons donner de chacun en particulier : La foi est un certain avant-goût volontaire et assuré d'une vérité qui n'est pas encore évidente. L'intelligence ou l'entendement est une connaissance assurée et évidente des choses invisibles. Et l'opinion est une croyance que quelque chose est véritable, ne sachant pas qu'elle est fausse. De sorte que, comme je l'ai dit, la foi n'a rien de douteux, ni d'incertain, ou si elle a quelque doute, c'est une opinion et non pas la foi. Mais en quoi diffère-t-elle de l'entendement? En ce que bien qu'elle n'ait point d'incertitude aussi bien que l'entendement, elle a pourtant de l'obscurité ce que n'a point l'entendement. Enfin, si vous entendez bien quelque chose, il ne vous reste plus rien à demander là-dessus, ou s'il en reste de quelque manière que ce soit, vous ne l'entendez pas. Or il n'y a rien que nous désirions tant de savoir, que les choses que nous savons déjà par la foi, et lorsque ces choses dont nous sommes assurés par la foi nous seront évidentes, pour lors il ne manquera plus rien à notre béatitude.

CHAPITRE IV.

De quelle manière nous devons considérer les anges.

Après avoir expliqué ces choses de la façon que nous venons de dire, il faut maintenant élever notre considération vers cette Jérusalem céleste qui est notre mère, et chercher prudemment et avec attention, par les trois voies susdites, les choses qui nous sont inconnues, selon toutefois que nous en aurons la permission, ou plutôt que Dieu nous en donnera la connais-

·emièrement donc, il faut savoir que les de cette sainte cité sont des esprits , glorieux, bienheureux, distingués en ɜs, disposés en différentes dignités, qui jours demeurés dans leur ordre depuis encement, parfaits dans leur genre, cé- ɛ corps, perpétuels par l'immortalité, les, qui n'ont point été créés, mais qui aits, cela s'entend par la grâce et non ture, purs d'esprit, bénins dans leurs af- pieux dans la religion, intègres dans la , indivisibles dans leur union, jouissant ıix inaltérable, et que Dieu a produits juer au service et aux louanges de la ıajesté. Nous avons appris toutes ces ar la lecture, et nous les croyons par la ı touchant les corps de ces esprits cé- l y en a quelques-uns qui sont fort en on-seulement d'où ces corps ont pu être mais aussi si réellement ils en ont de manière que ce soit. C'est pourquoi si n est d'avis de mettre cette question problématiques, je n'y contredis nul- Or, qu'ils soient doués d'entendement, avons, non par la foi ni par l'opinion, · l'entendement même, parce qu'ils ne en manquer et jouir de Dieu tout en- Nous savons encore quelques-uns de leurs ue nous avons appris par l'oreille, par nous pouvons en quelque façon conjec- liscerner les offices, les mérites, les de- les ordres de ces esprits bienheureux, l'oreille des hommes n'en ait pas eu toute ıde possible. Mais ce que nous n'avons ıpris par l'oreille ne peut pas être de la que saint Paul assure que « la foi nous est ar l'ouïe. » Ainsi nous n'en pouvons parler · opinion. En effet, pourquoi les noms sprits célestes, seraient-ils venus à notre ıance, s'il ne nous était pas permis, sans ɜe de la foi, de raisonner sur les choses ı noms ne nous sont point inconnus, tels ıt ceux-ci : les anges, les archanges, les les puissances, les dominations, les trônes, ubins et les séraphins? Mais que signi- ı noms? Ne se trouve-t-il point quelque ıce entre ces esprits que nous appelons ıent anges, et ceux qu'on nomme ar- ı? Pourquoi donc cette distinction de ' Certes nous pouvons croire (si toute-fois vous n'avez point de pensée plus raisonnable) qu'on appelle *anges* ceux qui ont été donnés pour gardiens à chaque homme en particulier, selon la créance commune, qui, selon la doctrine de saint Paul, « ont été envoyés au service de ceux qui parviennent à l'héritage du salut, » de qui le Sauveur a dit : « Leurs anges voient toujours la face de mon Père. « Nous pouvons croire que les *archanges* sont au-dessus de ceux-ci, et qu'ayant plus de part dans tous les divins mystères, ils ne sont envoyés que pour des causes extraordinaires et les plus importantes, du nombre desquels était le grand saint Gabriel, archange, qui fut envoyé à la vierge Marie pour le sujet le plus important qui se puisse jamais rencontrer. Nous pouvons croire que les *vertus*, qui sont encore plus élevées, ont le pouvoir et la liberté de faire des prodiges dans les élémens, et des élémens qui paraissent pour donner de la terreur aux mortels. Et c'est de là peut-être qu'après avoir lu dans l'Évangile : « Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, » vous trouvez ensuite, « car les vertus des cieux seront ébranlées, » savoir, ces esprits par lesquels les signes se font. Nous pouvons croire que les *puissances*, qui sont supérieures à ces vertus, sont celles qui répriment la puissance des ténèbres, et arrêtent la malignité de cet air empesté, de peur qu'il ne fasse tout le mal qu'il voudrait, ou qu'il n'en fasse que pour notre avantage. Nous pouvons croire que les *principautés* les précèdent, et que c'est par leur conduite et leur sagesse que toutes les principautés de la terre sont établies, gouvernées, limitées, transférées, retranchées et changées ; que les *dominations* sont tellement élevées au-dessus de tous les ordres précédens, qu'en comparaison d'elles, tous les autres ne semblent que des esprits destinés à servir, et qu'on leur doit rendre compte, comme à des souverains, du gouvernement des principautés, de la protection des puissances, de l'opération des vertus, de la révélation des archanges, du soin et de la prévoyance des anges. Que les *trônes* sont encore bien plus hauts que les précédens, et qu'ils sont appelés trônes, parce qu'ils sont assis, et qu'ils sont assis parce que Dieu se repose en eux, dans lesquels il ne se reposerait s'ils n'étaient assis eux-mêmes. Vous me demanderez qu'est-ce que j'entends par cette

séance? Rien autre chose qu'une souveraine tranquillité, une sérénité très paisible, et une paix qui surpasse tout entendement. Tel est le Seigneur des armées qui est assis dans les trônes, jugeant toutes choses dans une très parfaite tranquillité, très paisible en lui-même, et très serein et très calme, et qui établit les trônes parfaitement semblables à lui-même. Que les *chérubins* puisent dans la fontaine même de la sagesse, qui est la bouche du Très-Haut, les fleuves de la science, pour les répandre ensuite sur tous les citoyens de la Jérusalem céleste; et c'est peut-être de ce torrent dont parle le prophète-roi : « Un torrent impétueux qui réjouit la cité de Dieu. » Enfin, que les *séraphins* soient des esprits tout embrasés de ce feu divin, qu'ils communiquent partout, afin que ses citoyens soient autant de lampes ardentes et luisantes, ardentes en charité, et luisantes en connaissance.

Ah, mon cher Eugène! qu'il fait bon ici, et qu'il y ferait encore meilleur pour nous si nous nous trouvions tous entiers, où nous ne sommes arrivés que par une partie de nous-mêmes! Nous y sommes déjà en esprit, mais non pas encore entièrement; nous n'y sommes que par une partie, et par une partie trop petite. Nos affections languissent accablées sous le pesant fardeau de la chair, et nos désirs demeurant attachés à la fange, il n'y a que la simple considération toute sèche et toute faible qui s'élève jusque-là. Et toutefois ce peu de satisfaction que nous en recevons déjà, ne laisse pas de nous faire écrier : « Seigneur, j'ai chéri la beauté de votre maison et le lieu où réside votre gloire. Que si l'âme vient une fois à se recueillir tout entière en elle-même, et que, retirant ses affections de tous les endroits où elles sont détenues captives, en craignant ce qui n'est point à craindre, en aimant ce qu'il ne faut point aimer, en s'affligeant en vain, et en se réjouissant encore plus vainement, elle prenne son vol vers le ciel avec toutes ses forces et sa pleine liberté, qu'elle s'y transporte par la ferveur de son esprit et s'y insinue par l'abondance de la grâce, n'est-il pas vrai qu'aussitôt qu'elle aura commencé à se promener dans ces demeures tout éclatantes de lumières, et à considérer de plus près ce glorieux sein d'Abraham, et à visiter sous l'autel quel qu'il soit les âmes des martyrs, lesquels étant déjà revêtus de la première étole
attendent la seconde avec une patie
veilleuse, n'est-il pas vrai, dis-je, que
elle s'écriera encore bien plus forte
disant avec le prophète : « J'ai dema
chose à mon Dieu, et je la lui deman
core avec instance, qui est, que je p
meurer tous les jours de ma vie dans l
du Seigneur, afin que je connaisse sa v
que je visite son saint temple? » Qui
rait d'y voir le cœur de Dieu? d'y a
par expérience quelle est sa bonne vo
volonté de bon plaisir et sa volonté par
volonté, dis-je, qui est bonne en ell
agréable en ses effets et à ceux qui
jouissance, parfaite pour les parfaits
ceux qui ne recherchent rien qu'elle. C
clairement les entrailles de la miséric
pensées de la paix, les richesses du
mystères de la bonne volonté, les sec
bonté qui sont cachés aux mortels, et
même aux élus, quoique pourtant à le
tage, afin qu'ils ne cessent point de
tandis qu'ils ne sont pas encore trouvés
d'aimer dignement.

On peut voir en ceux qu'on appe
phins, de quelle manière aime celu
aucun sujet d'aimer, mais qui ne hait
tout ce qu'il a fait; de quelle façon il
il avance, il embrasse ceux qu'il a f
être sauvés; de quelle façon ce feu div
mant les péchés de la jeunesse qu'il a
les pailles de ses ignorances, il la p
parfaitement et la rend très digne de s
On peut voir dans les *chérubins*, qu
pelés plénitude de science, que Dieu
gneur des sciences, qu'il est le seul q
ce que c'est qu'ignorance, qui est tout
et dans lequel il n'y a nulles ténèbre
tout œil, et qui ne peut jamais être
parce que jamais il n'est fermé, qui n
emprunter de lumière hors de soi,
besoin de s'approcher pour voir, p
voit par lui-même et qu'il est lui-mêm
pre lumière. On peut voir, dans les *tr*
le juge qui a pris séance ne doit nulle
suspect à l'innocence, ne voulant s
personne et ne pouvant lui-même êtr
parce qu'il aime et qu'il connaît de la
nous venons de dire, Au reste, la per

nce est une marque infaillible de sa ranquillité. Ah ! je désire que mon jue fasse par un tel juge qui aime si paret qui n'est point sujet à l'erreur ni e. On peut voir dans les *dominations*, grande est la majesté de ce Seigneur, ipire subsiste par sa seule volonté et our bornes de sa puissance que l'uniternité. On peut voir dans les *princi*principe de tout être, et que comme est conduite par le gond, de même est gouverné par sa providence. On dans les *puissances* avec quel pouême prince protége ceux qu'il goui chassant et repoussant les autres s qui leur sont contraires. On peut les *vertus*, qu'il y a une vertu qui artout également, de laquelle toutes nnent leur être, qui est vivifiante, efvisible, immobile, mais pourtant qui es choses utilement et qui les mainement; et lorsqu'elle fait paraître aux les effets extraordinaires, on les apmiracles et des prodiges. Enfin, on et admirer dans les *anges* et les *ar*la vérité et l'expérience de cette pa'il a véritablement soin de nous, puiscesse point de nous réjouir par les ces excellens esprits, de nous instruire révélations, de nous avertir par leurs ns et de nous consoler par les bons 'ils nous rendent continuellement.

CHAPITRE V.

les grâces et les avantages des anges dérivent de Dieu en eux.

nique et le même esprit souverain qui tous ces avantages, dont nous venons , à ces esprits célestes auxquels il a re, les leur distribuant à chacun comme u; c'est lui qui opère en eux toutes ces qui leur a donné la vertu de les opérer, diversement. Car les *séraphins* sont rasés, mais de ce feu de Dieu ou plutôt ui est Dieu même. Et le plus grand qu'ils possèdent, c'est qu'ils aiment, pas autant que Dieu ni de la même ma- Dieu. Les *chérubins* sont tout lumixcellens en science, mais par participaa vérité, et partant ce n'est ni de la façon ni autant que la vérité. Les *trônes* sont assis, mais par la faveur de celui qui est assis en eux ; ils jugent aussi avec tranquillité, mais non pas avec la mesure ni en la manière de la paix pacifiante, de cette paix qui surpasse tout entendement. Les *dominations* sont dominantes; mais elles dominent sous le même Seigneur, auquel elles rendent service. Or quel rapport de cette domination particulière avec la souveraine, l'éternelle et l'unique ? Les *principautés* président et gouvernent; mais elles sont elles-mêmes gouvernées, en sorte que si elles cessaient d'être gouvernées, elles cesseraient aussi de gouverner. La force excelle dans les *puissances ;* mais celui à qui elles sont redevables de leur force est tout autrement fort qu'elles ; car non-seulement il est fort, mais il est la force même. Les *vertus* ont soin, selon leur office et leur pouvoir, d'exciter les cœurs engourdis des hommes, par le changement des signes; mais c'est la vertu qui demeure en elles qui fait ces merveilles. Elles les font véritablement en quelque façon, mais à l'égard de Dieu on peut dire qu'elles ne les font pas. Enfin, il y a tant de différence de l'une à l'autre, que le prophète dit singulièrement à Dieu : « Vous êtes le Dieu qui opérez les merveilles. » Et parlant encore de lui en un autre endroit, il dit : « Celui qui seul fait les grandes merveilles. » Enfin, les *anges* et les *archanges* sont proches de nous ; mais celui-là nous est encore plus proche, qui n'est pas seulement auprès de nous, mais qui est ausssi au dedans de nous.

Que si vous me répliquez qu'un ange peut aussi se trouver au dedans de nous, je ne le nie point, vu qu'il est écrit, « l'ange qui parlait en moi. » Mais il y a encore ici une différence très notable; car l'ange qui est en nous nous y inspire le bien, mais il ne l'y apporte pas; il nous exhorte au bien, mais il ne produit pas le bien en nous. Au lieu que Dieu est tellement au dedans de nous qu'il y communique et y verse le bien, ou plutôt qu'il s'y répand et s'y communique lui-même, de telle sorte que l'apôtre n'a point fait difficulté de dire qu'il n'est qu'un même esprit avec le nôtre, quoiqu'il ne soit pas une même personne ni une même substance. « Celui, dit-il, qui est uni à Dieu, est un même esprit avec lui. » L'ange est donc avec l'âme, et Dieu est dans l'âme; l'ange y est comme demeurant

avec elle, et Dieu y est comme sa propre vie. Ainsi, comme l'âme voit par les yeux, entend par les oreilles, flaire par le nez, goûte par le palais, et touche par tout le reste du corps, de même Dieu opère diverses choses en divers esprits; par exemple, il se montre aimant dans les uns, connaissant dans les autres, et en d'autres opérant d'autres choses, « selon qu'il manifeste son esprit en chacun pour son utilité. » Qui est donc celui-là qui nous est si commun par les paroles et si éloigné dans les choses? Comment est-ce que celui dont nous parlons si souvent, quand il est renfermé dans sa majesté s'échappe entièrement de notre vue et de nos affections? Écoutez comme il parle aux hommes : « Autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont-elles éloignées des vôtres, et mes pensées de vos pensées. » On dit que nous aimons, et la même chose se dit de Dieu : on dit que nous connaissons, et la même chose se dit aussi de Dieu, avec plusieurs autres choses. Mais Dieu aime comme charité, il connaît comme vérité, il juge comme équité, il domine comme majesté, il dirige comme principe, il protége comme salut, il opère comme vertu, il révèle comme lumière, il assiste comme bonté. Les anges font toutes ces choses et nous aussi, mais d'une manière bien plus basse, et non par le bien que nous sommes, mais par celui auquel nous participons.

CHAPITRE VI.

Que la qualité de principe et d'essence ne convient proprement qu'à Dieu seul.

Mais passons maintenant au-delà de ces esprits, et dites, si vous le pouvez, avec l'épouse du cantique : « Après que je les ai un peu passés, j'ai trouvé celui que mon âme désire. » Qui est celui-là? Certes je ne puis rencontrer rien de meilleur que « celui qui est. » C'est la réponse qu'il à voulu qu'on donnât de lui-même; c'est ce qu'il a enseigné à Moïse lorsqu'il lui ordonne de dire au peuple : « Celui qui est m'a envoyé vers vous; » et cela avec grande raison, puisqu'on ne peut rien trouver de plus conforme à l'éternité, qui est Dieu même. Si vous dites de Dieu qu'il est bon, qu'il est grand, qu'il est bienheureux, qu'il est sage ou quelque autre chose de semblable, tout est compris en ce mot : « C'est celui qui est. » Car être tout cela, est son propre être. Si vous y ajoutez encore cent autres choses, vous ne vous êtes point éloigné de son être. Si vous les dites, vous n'y ajoutez rien, et si vous ne les dites pas, vous n'en diminuez rien aussi. Que si maintenant vous avez considéré cet être si singulier et si souverain, n'est-il pas vrai qu'en comparaison de lui, tout ce qui n'est point lui vous paraît plutôt n'être point, qu'être? Qu'est-ce encore que Dieu? Celui sans lequel rien n'est. Il est autant impossible que quelque chose soit sans lui, que lui sans lui même; il est son être et l'être de toutes choses, et ainsi il est en quelque façon le seul qui est, étant son propre être, et l'être de tous les êtres. Qu'est-ce que Dieu? « Il est le principe, » c'est la réponse qu'il a faite de lui-même. Il se trouve plusieurs principes dans les choses, mais c'est à l'égard des postérieurs; autrement si vous regardez ce qui précède, c'est le principe même que vous trouverez. C'est pourquoi si vous cherchez un vrai et simple principe, il faut que vous en trouviez un qui n'en ait point d'autre. Car celui qui a donné commencement à toutes choses n'a point eu lui-même de commencement, puisqu'il faut nécessairement que celui qui a commencé ait tiré son commencement de quelque endroit, rien ne l'ayant pu tirer de soi-même. Si ce n'est peut-être que quelqu'un s'imagine que ce qui n'était point ait pu se donner le commencement pour être, ou que quelque chose ait été avant que d'être. Mais comme la raison ne peut consentir à l'un ni à l'autre, il demeure constant que rien n'a pu être son principe à soi-même, et que ce qui a eu un principe ne peut pas être le premier principe. D'où il s'ensuit que le vrai principe n'a jamais eu de commencement, mais que tout a commencé par lui-même.

Qu'est-ce que Dieu? C'est celui dont les siècles ne se sont jamais approchés ni éloignés, sans que pour cela ils lui soient coéternels. Qu'est-ce que Dieu? « Celui duquel, par lequel, et dans lequel toutes choses ont été faites. » Duquel toutes choses sont sorties par création et non par semence; par lequel, afin que vous ne pensiez pas qu'il y ait un autre auteur, ou un autre architecte de l'univers; dans lequel, non comme dans un lieu, mais comme dans sa vertu, tout a été fait; duquel, comme d'un seul principe, auteur de toutes choses; par lequel, afin de ne pas introduire un second

pe qui soit; l'ouvrier dans lequel, de
[ue vous n'admettiez un troisième prin-
qui soit le lieu; duquel, et non pas de
parce que Dieu n'est point la matière, il
cause efficiente de toutes choses et non la
ielle. C'est en vain que les philosophes
ient une matière, Dieu n'en a pas eu be-
Il n'a point cherché de boutique ni d'arti-
l a fait toutes choses par soi-même et en
ème. Mais de quoi? De rien. Car s'il les
faites de quelque chose, il n'aurait pas fait
à, et partant il n'aurait pas fait toutes
. Gardez-vous bien de croire que de sa
ance incorrompue et incorruptible il ait
outes choses quoique bonnes, mais pour-
orruptibles. Vous me demanderez si toutes
s sont en lui, où est-il lui-même? Je ne
: rien davantage; car quel lieu est capable
contenir? Mais où n'est-il pas? Je ne sau
n plus vous le dire. Car quel lieu peut être
ui? Dieu est incompréhensible, néanmoins
n'en avez pas peu compris, si vous avez
reconnu que ne pouvant être enfermé en
ne lieu que ce soit, il n'est nulle part; et
'étant exclu d'aucun lieu, il est partout.
comme toutes choses sont en lui, il est
lui-même en toutes choses, de sa manière
-fait sublime et incompréhensible. Enfin,
e dit l'évangéliste : « Il était dans le
e,» ou si vous voulez, il est où il était
que le monde fût fait. Ne me deman-
oint davantage où il était, il n'y avait
iors de lui, et partant il était dans lui-
.

CHAPITRE VII.

De la simplicité et Trinité de Dieu.

est-ce que Dieu? La chose dont on ne
ien penser de mieux. Si vous approuvez ce
ient, il ne faut pas que vous croyiez qu'il
quelque chose qui soit Dieu, et que Dieu
t pas; car, assurément, ce serait quelque
de meilleur. Et comment ne serait-ce pas
ne chose de meilleur que Dieu, si Dieu
pas ce qui lui donne l'être? Or, nous con-
s avec bien plus de raison que cette divi-
ar laquelle on dit que Dieu est, n'est autre
que Dieu même; il est donc vrai qu'il n'y
en Dieu que Dieu. Quoi! disent-ils, niez-
que Dieu ait la divinité? Nullement; mais
il est lui-même ce qu'il a. Vous niez donc qu'il soit Dieu par la divinité? Point du tout. Mais il ne l'est pas par une autre que celle qu'il est lui-même, ou si vous croyez en avoir trouvé une autre, je proteste, avec l'aide de Dieu qui est trinité, que je la combattrai avec toute la vigueur qui me sera possible. La quaternité divise le monde, mais elle ne marque point la déité. Dieu est trinité, il est chacune des trois personnes. Que s'il vous plaît d'ajouter une quatrième divinité, pour moi je suis persuadé que je ne dois nullement adorer celle-là qui n'est point Dieu, et je crois bien que vous en ferez de même, et que « vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et ne servirez que lui seul. » Ce serait là une glorieuse divinité qui n'oserait pas s'attribuer un honneur divin! Mais il est bien plus à propos de rejeter tout-à-fait cette quatrième, que de la recevoir sans honneur. On dit bien qu'il y a plusieurs choses en Dieu, et on le dit sainement et catholiquement; mais toutes ces choses n'en sont qu'une. Autrement, si nous les croyons différentes les unes des autres, nous ne tenons pas seulement une quaternité, mais, s'il est permis de parler ainsi, une centenité. Par exemple, nous disons que Dieu est bon, grand, juste, et une infinité d'autres choses semblables; mais si vous ne les regardez toutes comme une seule chose en Dieu et avec Dieu, vous aurez un Dieu multiple. Cependant, il m'est aisé de penser quelque chose de meilleur qu'un Dieu de cette sorte. Et si vous me demandez ce que c'est, je vous dirai que c'est une pure simplicité. A bien juger des choses, la nature simple est préférable à la multiple. Je sais ce qu'on a coutume de répondre à cela. Nous ne soutenons pas, disent-ils, qu'il faille attribuer à Dieu plusieurs choses de cette manière; mais seulement une divinité que toutes ces choses-là sont. Vous soutenez donc un Dieu qui est au moins double, s'il n'est pas multiple; et partant vous n'êtes point encore arrivé à ce pur simple, et à cet être dont on ne peut rien penser de meilleur. Car ce qui est sujet à une seule forme n'est pas plus simple qu'une fille serait vierge, qui n'aurait été connue que d'un seul homme. Je le dis hardiment: ce Dieu qui serait double ne serait pas le mien, parce que j'en ai un autre qui est meilleur. J'avoue que je préfèrerais celui qui ne serait que double, à l'autre qui serait plus grand en

nombre et plus multiple; mais je n'en ferais nulle estime en comparaison de celui qui serait parfaitement simple. Celui-ci est mon Dieu véritablement et catholiquement. Il a aussi peu ceci et cela, que celles-ci ou celles-là. Il est celui qui est et n'est point ces choses-là. Il est pur, simple, entier, parfait, subsistant en soi-même, ne prenant rien en soi des temps, des lieux, ni des choses; ne mettant rien de soi en elles, n'ayant rien en soi qui se divise par le nombre, ni qui se puisse rassembler dans l'unité, parce qu'il est simplement un et non une chose unie. Il n'est point composé de parties comme le corps; il n'est point dans de différens sentimens comme l'âme; il ne subsiste point par ses formes, comme tout ce qui est créé, et n'en a pas même une seule, selon que quelques-uns l'ont voulu croire. En effet, ce serait une grande louange à Dieu de dire qu'il se contenterait d'une forme, afin de s'exempter de plusieurs autres. Ce serait dire que Dieu ne serait redevable de ce qu'il est qu'à une seule chose, au lieu que toutes les autres doivent leur être à plusieurs. Quoi donc! celui auquel tout ce qui est est redevable de son être, reconnaîtra un autre bienfaiteur de son être? Cette louange, comme l'on dit ordinairement, vaut autant qu'un blasphème. N'est-ce pas davantage de n'avoir besoin de rien que d'avoir besoin d'une seule chose? Rendez donc à Dieu ce respect de lui attribuer ce qui est plus excellent. Si votre cœur a pu monter jusque-là, comment pourrez-vous placer votre Dieu au-dessous? Il est lui-même sa forme et son essence. C'est dans ce degré suprême que je le regarde; et si j'en connaissais un plus relevé, je le lui donnerais. N'aurait-on point sujet de craindre que la pensée pût encore aller au-dessus de celui-là? Mais qu'elle s'élève tant qu'elle voudra, il est encore au-delà de sa portée. C'est une chose ridicule, de chercher le Très-Haut au-dessous de ce que l'homme peut concevoir, mais c'est une impiété de l'y placer. Il faut le chercher au-delà et non au-deçà.

Élevez-vous encore, si vous pouvez, dans une plus haute pensée, et Dieu se trouvera encore plus élevé. Dieu n'a point de forme, il est la forme lui-même. Il n'a point d'affection, il est l'affection même. Il n'est point composé, il est purement simple. Et, pour vous faire connaître clairement ce que j'entends par le terme de simple, c'est le même que le mot d'un. Dieu est aussi simple qu'il est un; or, il est tellement un que rien ne l'est comme lui, de sorte que si l'on peut parler de la sorte, il est très un. Le soleil est un, parce qu'il n'y en a point d'autre; la lune est une, parce qu'il n'existe point aussi d'autre lune; Dieu est véritablement un en cette manière, mais il l'est encore plus. Et comment ce plus? Il est un à soi-même. Voulez-vous que je vous le donne mieux à entendre? Il est toujours le même et de la même manière. A la vérité le soleil est un, la lune est une, mais ce n'est pas de la même façon que Dieu; car l'un et l'autre déclare qu'il n'est pas un à soi-même, celui-là par ses mouvemens, et celle-ci par ses défaillances. Mais Dieu n'est pas seulement un à soi-même, il l'est encore en soi-même, n'ayant rien en soi que soi-même. Il ne reçoit point d'altération par le temps, ni d'altérité, si l'on peut user de ce mot, dans sa substance. Ce qui a fait dire à Boèce avec beaucoup de vérité : Cet être est vraiment un, dans lequel il ne se trouve nul nombre, ni rien autre chose que ce qui est. Il ne peut servir de sujet, puisqu'il est la forme même. Et si vous comparez à cet un tout ce qu'on peut appeler un, il cessera d'être un. Toutefois, Dieu est trinité. Mais quoi! détruisons-nous ce qui a été dit de l'unité, en admettant la trinité? Nullement; mais nous établissons l'unité. Nous disons le Père, nous disons le Fils, nous disons le Saint-Esprit : toutefois, nous ne disons pas trois Dieux, mais un seul Dieu. Que veut donc dire, pour parler ainsi, ce nombre sans nombre? Si l'on dit trois, comment n'y a-t-il point de nombre? Et si l'on dit un, où est ce nombre? Mais, dites-vous, j'y trouve de quoi compter et de quoi ne pas compter. Il n'y a véritablement qu'une substance, mais il y a trois personnes. Qu'y a-t-il de surprenant ou d'obscur en cela? Rien du tout, si l'on conçoit les personnes séparément de la substance. Néanmoins comme ces trois personnes sont cette même substance, et cette unique substance ces trois personnes, qui pourra nier qu'il y ait un nombre, puisque véritablement le nombre de trois s'y trouve? Mais, d'autre part, quel nombre trouvera-t-on, puisque effectivement il n'y a qu'une seule chose? Ou bien, si vous croyez

st aisé d'expliquer ce mystère en disant expliquez ce que vous avez compté. Sont-natures? Il n'y en a qu'une. Les essences? en a qu'une. Les substances? Il n'y en a :. Les déités? Il n'y en a qu'une. Mais ce it pas, me direz-vous, ces choses-là que je e; ce sont les personnes. Quoi! ces per-s qui ne sont pas cette nature qui est une, sont pas cette unique essence, cette uni-ibstance, cette seule divinité? Non, non, ètes catholique et partant vous n'aurez de parler de la sorte.

CHAPITRE VIII.

luralité des personnes en Dieu résulte des propriétés; ais qu'il n'y a qu'une seule et simple essence.

it de la foi catholique de confesser que les étés des personnes ne sont autre chose s personnes mêmes, et que celles-ci ne sont chose qu'un seul Dieu, une divine subs-une divine nature, une divine et souve-majesté. Comptez donc, si vous pouvez: is la substance, les personnes qui sont nême substance; ou sans les personnes, opriétés qui sont ces mêmes personnes; ou i quelqu'un tâche de diviser les personnes la substance, ou les propriétés d'avec les ines, je ne sais pas comment il pourra se adorateur de la Trinité, en même temps e laisse aller à compter ce nombre exces-tant de choses. Servons-nous donc du e de trois, mais sans préjudice de l'unité: sons une chose, mais sans confusion de iité. Car ce ne sont point des noms vides, paroles inutiles qui ne signifient rien. uelqu'un me demandera comment ce que enons pour catholique peut être? Qu'il lui de croire que cela est ainsi, et qu'encore la ne soit point évident à la raison, l'opi-toutefois, n'en doute point, et la foi en tièrement persuadée. Ce mystère est ex-nent relevé et digne de respect; mais on t pas l'examiner avec trop de curiosité. ient la pluralité se peut-elle rencontrer 'unité, et dans une telle unité, ou cette unité dans la pluralité? Il y a de la témé-le vouloir trop pénétrer, il est de la piété :roire, et c'est la vie et la vie éternelle de naître.

it pourquoi si vous le trouvez bon, mon cher Eugène, que votre considération se porte maintenant à examiner plusieurs sortes d'unités, afin que vous connaissiez plus clairement l'émi-nence de cet un singulier et singulièrement ad-mirable. Il y a une sorte d'unité qu'on peut ap-peler *collective;* lorsque, par exemple, plusieurs pierres sont un monceau. Il y en a une autre qui est appelée *constitutive,* lorsque plusieurs membres constituent un même corps ou que plu-sieurs parties composent un même tout. La troisième se peut appeler *conjugative,* par la-quelle deux personnes ne sont plus deux, mais une seule chair. Par celle qu'on appelle *native,* il se forme un seul homme de l'âme et du corps. Il y a encore une unité *potestative,* par la-quelle une personne de vertu tâche de se trou-ver toujours une et toujours égale à elle-même, sans se laisser aller à l'inconstance ni au chan-gement. *L'unité de sentiment* est celle qui fait que plusieurs personnes, par le moyen de la charité, ne sont qu'un même cœur et une même âme. L'autre unité, qu'on appelle *votive,* fait qu'une âme qui est attachée à Dieu de toutes ses affections n'est plus qu'un même esprit avec lui. Enfin, il y a une unité qu'on peut appeler *dignative,* par laquelle le Verbe divin a pris notre limon pour l'unir en sa personne. Mais qu'est-ce que sont toutes ces unités à l'égard de cet *un* souverain, et uniquement *un*, où la con-substantialité fait l'unité? Si vous faites le rap-port de quelqu'une de ces unités sur cet *un* su-prême, elle paraîtra une en quelque façon; mais si vous la voulez faire entrer en comparaison, elle ne le sera point du tout. Il est donc vrai qu'entre toutes les choses qu'on peut justement appeler *unes,* c'est l'unité de la Trinité, par la-quelle les trois personnes ne sont qu'une même substance, qui tient le premier rang. Et il faut mettre au second cette unité par laquelle au contraire trois substances ne sont qu'une même personne en Jésus-Christ. Or, considérant dans la vérité et avec prudence cette unité, ainsi que toutes les autres choses qui peuvent être appe-lées *unes,* il est certain qu'on les peut nommer justement unes; mais ce n'est que par imitation de cette unité souveraine et non par comparaison. Et nous ne nous éloignons nullement de cette confession de l'unité, lorsque nous soutenons le nombre trois; parce que dans cette trinité nous n'admettons point de multiplicité, non plus que

de solitude dans l'unité. C'est pour cela que quand je dis un, je ne me sens point troublé par le nombre de la trinité, à cause qu'il ne multiplie, ni ne change, ni ne divise point l'essence. Et aussi quand je dis trois, je ne reçois point de reproche par la vue de l'unité, parce qu'elle n'assemble point ces trois avec confusion, ni ne les réduit point à la singularité.

CHAPITRE IX.

Qu'en Dieu il n'y a qu'une seule nature en trois personnes, et au contraire qu'en Jésus-Christ il y a plusieurs natures en une seule personne.

J'avoue que je n'ai point d'autre sentiment de cette unité à laquelle j'ai donné entre toutes les autres le second rang après cette première souveraine. Je dis donc qu'en Jésus-Christ, le Verbe divin, l'âme et la chair, ne sont qu'une seule personne sans confusion des essences, et que ces trois choses demeurent dans leur nombre sans préjudice de l'unité personnelle. Aussi je ne nie pas que cette unité ne soit de même genre que celle par laquelle l'âme et la chair ne font qu'un seul homme. En effet, il était fort à propos que le sacrement qui avait été institué en faveur de l'homme, eût un rapport et une ressemblance plus particulière à l'état dans lequel il avait été créé. Il était encore à propos qu'il eût de la convenance avec cette unité souveraine qui est en Dieu et qui est Dieu même, afin que comme en Dieu les trois personnes sont une même essence, de même ici, par une certaine contrariété très convenable, les trois essences ne fussent qu'une même personne. Remarquez, je vous prie, la beauté de cet ordre dans la disposition de cette unité entre les deux autres dans Jésus-Christ homme, qui a été établi le médiateur de Dieu et de l'homme. Cette convenance, dis-je, est tout-à-fait belle, en ce que ce sacrement salutaire, par une juste ressemblance, répond fort bien à tous les deux, et à celui qui sauve et à celui qui est sauvé. Ainsi cette unité demeurant mitoyenne entre les deux autres paraît au-dessous de l'une et au-dessus de l'autre, autant inférieure à celle qui lui est supérieure, qu'elle est supérieure à celle qui est au-dessous d'elle.

Enfin, cette personne en laquelle Dieu et l'homme ne font qu'un, Jésus-Christ, enferme en soi une si grande et si particulière force d'union, que vous pouvez sans erreur d[...] deux choses réciproquement, l'un de l'a[...] prononcer véritablement et catholiquem[...] Dieu est homme et l'homme est Dieu. [...] n'en est pas de même de l'âme et du cor[...] quoique l'âme et le corps ne constituent [...] seul homme, vous ne pouvez pas dire to[...] sans une extrême absurdité, que l'âme est l[...] et que le corps est l'âme. Et ce n'est poi[...] chose fort surprenante que l'âme, avec t[...] force de son empressement naturel, ne p[...] lier ni attacher à soi la chair par ses affe[...] de la même façon que la divinité a uni à [...] homme, « qui a été prédestiné fils de Di[...] sa vertu. » C'est une longue chaîne, et [...] bien de la force pour lier, que la divine p[...] tination, puisqu'elle est éternelle. Et d[...] quoi de plus long que l'éternité? Quoi d[...] puissant que la divinité? Aussi cette un[...] jamais pu être divisée par la mort même [...] que le corps et l'âme aient été séparés l[...] l'autre. Et c'est là, peut-être, ce qu'a vou[...] celui qui a protesté qu'il n'était pas dig[...] délier le cordon de son soulier.

CHAPITRE X.

Il rapporte à la personne de Jésus-Christ la parabol[...] dans saint Mathieu, des trois mesures de fari[...]

Que si quelqu'un veut encore rapport[...] trois choses dont je viens de parler, les tr[...] sures de farine de l'Évangile, dont la [...] mêlée de levain et pétrie en un seul pain [...] semble que ce rapport se pourrait fair[...] justement. En effet, cette femme a si bie[...] ces trois choses, que malgré la séparati[...] a été faite du corps d'avec l'âme, jamais [...] tant le Verbe divin n'a pu être séparé de [...] de l'autre. Cette unité est demeurée insé[...] dans la séparation même; et la séparatio[...] est arrivée en quelque partie, n'a pu pr[...] à l'unité, qui est demeurée en toutes les [...] soit que l'âme et le corps aient été uni[...] qu'ils aient été séparés d'ensemble, l'uni[...] sonnelle est toujours demeurée inviolabl[...] les trois. Le Verbe divin, l'âme et la cha[...] toujours également demeurés un même [...] Christ et une même personne, après la m[...] l'homme. C'est, comme je crois, dans [...] trailles de la Vierge que s'est faite cette [...] et ce mélange du levain, et elle est cette [...]

ilé et levé cette pâte. Aussi je ne pense loigner de la vérité en disant que la foi ie est ce levain céleste. En effet, « elle a a heureuse d'avoir cru, parce que ce qui it été dit de la part du Seigneur a été li en elle. » Or tout cela ne serait pas ac-si, selon la parole de notre Seigneur, a pâte n'eût été levée et perpétuellement en nous conservant également dans la aussi bien que durant la vie, un même t et entier, Jésus-Christ avec sa divinité, eur entre Dieu et les hommes.

s dans cet admirable mystère, l'on y peut remarquer, conformément aux trois me-le farine de l'Évangile, trois degrés d'une tion merveilleuse et tout-à-fait convenable e sujet, savoir : le nouveau, l'ancien et el. Le nouveau, qui est l'âme, que l'on re tirée du néant au moment qu'elle est l'ancien, qui est la chair, que l'on sait assé jusqu'à nous depuis le premier des s, c'est-à-dire Adam ; l'éternel, qui est le divin, que l'on assure, avec une vérité able, avoir été engendré du Père éternel ui est coéternel. Or si vous faites ici une e réflexion, vous admirerez dans ces trois trois différens effets de la puissance di-ne chose faite de rien, une chose nou-e celle qui était ancienne, et une éternelle heureuse de celle qui était morte et con-e. Mais en quoi est-ce que tout cela con-à notre salut ? Beaucoup en toutes façons. rement en ce qu'ayant été réduits au néant péché, nous avons en quelque façon été ne seconde fois par le moyen de ce mys-fin que nous soyons comme les prémices créatures. Secondement, en ce que nous été transférés de notre ancienne servitude a liberté des enfans de Dieu, marchant ement dans un renouvellement d'esprit. sième lieu, en ce qu'ayant été appelés de ance des ténèbres au royaume de la clarté le, nous avons eu l'honneur d'y être assis moyen de Jésus-Christ. Loin de nous donc lheureux hérétiques qui tâchent de sépa-chair du Sauveur d'avec la nôtre, soute-par une impiété criminelle, qu'il y en a e nouvelle créée dans la Vierge et non e sa substance. Mais il y avait déjà long-que l'esprit du prophète avait agréable-ment prévenu cette opinion, ou plutôt ce blasphème des impies, lorsqu'il dit : « Il sortira un rejeton de la racine de Jessé et une fleur poussera de sa racine. » Il aurait pu dire, une fleur poussera du rejeton ; mais il a mieux aimé dire « de la racine, » afin de faire connaître plus clairement que la fleur avait tiré son origine du même tronc que le rejeton. Ainsi la chair a été prise du même endroit d'où la Vierge est sortie, et comme ce germe a été produit de la racine, celle-là n'a point été nouvelle dans la Vierge.

CHAPITRE XI.

Il poursuit le même sujet de la considération de Dieu.

Je ne sais si vous ne trouverez point mauvais que nous continuions encore à rechercher ce que c'est que Dieu, tant à cause qu'on a déjà fait cette question beaucoup de fois, que parce que vous doutez fort qu'on en puisse trouver la vérité. Néanmoins, très saint Père, je soutiens qu'il n'y a que Dieu seul qu'on ne peut jamais chercher inutilement, quand même on ne pourrait pas le trouver. Apprenez-le de votre propre expérience, sinon croyez-en celui qui l'a éprouvé, non pas moi, mais le saint prophète qui a dit : « Seigneur, que vous êtes bon à ceux qui espèrent en vous, et à l'âme qui vous recherche ! » Qu'est-ce donc que Dieu ? A l'égard de toutes choses, il en est la fin ; à l'égard de la prédestination, il en est le salut ; et à l'égard de soi-même, lui seul en a la connaissance. Qu'est-ce que Dieu ? Une volonté toute-puissante, une vertu parfaitement bonne et bienfaisante, une lumière éternelle, une raison immuable, une souveraine béatitude ; qui crée les âmes afin qu'elles jouissent de lui, qui leur donne la vie afin qu'elles le connaissent ; qui leur imprime des affections afin qu'elles le désirent ; qui leur donne de l'étendue afin qu'elles le comprennent, et qui les justifie afin qu'elles en méritent la possession ; qui les embrase pour leur donner du zèle ; qui les rend fécondes pour leur faire porter du fruit ; qui les dirige pour les rendre justes ; qui les forme pour être bonnes ; qui les gouverne pour acquérir la sagesse ; qui les fortifie pour travailler à la vertu ; qui les visite afin de les consoler ; qui les éclaire afin de leur donner l'intelligence des choses ; qui les perpétue pour les rendre immortelles ; qui les remplit pour

leur faire jouir de la béatitude, et qui les environne pour les tenir en sûreté.

CHAPITRE XII.

Que Dieu récompense les bonnes œuvres par sa bonté, et qu'il punit les crimes par sa justice.

Qu'est-ce que Dieu? Il est la peine des méchans, aussi bien que la gloire des humbles. En effet, il est une règle d'équité très raisonnable, inflexible et immuable, qui atteint partout, et contre laquelle il faut nécessairement que toute iniquité se brise et se confonde. Et de vrai, comment tout ce qui est enflé et déréglé ne tomberait-il point en pièces en la choquant? Malheur à tout ce qui se rencontre opposé à cette rectitude, parce qu'étant la force même, elle ne saurait jamais céder. Quoi de plus contraire et de plus fâcheux aux volontés des méchans, que de faire toujours de vains efforts et de résister toujours inutilement? Malheur aux volontés qui s'opposent à l'équité, puisqu'elles ne remportent jamais d'autre avantage que la peine de leur résistance. Hé! quel plus grand supplice que de vouloir toujours ce qui ne sera jamais? Quoi de plus misérable qu'une volonté qui est toujours nécessitée de vouloir et de ne vouloir pas; de telle sorte que comme elle ne peut se porter ni à l'un ni à l'autre qu'avec une intention mauvaise, aussi ne peut elle éviter la misère qui l'accompagne toujours? Jamais elle n'obtiendra ce qu'elle veut, et toutefois elle souffrira éternellement ce qu'elle ne veut pas. Aussi est-il bien juste que celle qui ne se porte jamais à ce qui est honnête et raisonnable, ne puisse aussi jamais parvenir à la possession de ce qu'elle souhaite le plus. Qui fait cela? C'est le Seigneur notre Dieu, le quel étant juste, s'oppose au méchant à son tour. Il n'y aura jamais d'accord entre le bon et le mauvais, parce qu'ils sont opposés l'un à l'autre, quoiqu'ils ne s'offensent pas réciproquement. La blessure est reçue dans un sujet particulier, ce qui ne peut être en Dieu, comme il est dit dans les actes, «tu souffres du mal en regimbant contre l'éperon;» ce n'est pas l'éperon qui reçoit le mal, mais celui qui regimbe contre l'éperon.

Dieu est encore le supplice des impudiques, par la raison «qu'il est la lumière.» Or il n'est rien de plus odieux aux âmes impures et criminelles. «Quiconque fait du mal, hait la lumière.» Mais ne pourront-elles
Nullement. Cette lumière luit par
pas pour tous. «Elle luit, dit sai
les ténèbres, et les ténèbres ne l'or
Cette lumière voit les ténèbres, p
est une même chose de voir et de
ténèbres ne la voient point récipro
que les ténèbres ne la comprenn
on les voit, afin qu'ils en aient de
et ils ne voient point, afin qu'ils
pas de consolation. Mais ils ne son
ment par la lumière et dans la lu
donc sont-ils vus encore? De tous
vent voir, afin qu'ils reçoivent un
confusion par le plus grand no
ceux qui les voient. Cependant,
grande multitude de spectateurs
d'œil si insupportable à l'impudic
propre. Il n'y a point de regar
soit sur la terre, qu'une conscie
ténèbres souhaite davantage et
éviter que le sien. Les ténèbres
cachées à elles-mêmes, elles se
qu'elles ne voient point autre cho
des ténèbres les suivent partout,
de lieu où elles se puissent cacher
non pas même dans les ténèbres
qui ne meurt jamais.» Le souve
passés, lequel étant une fois entré
dire, engendré par le péché, s'e
attaché à l'âme, qu'il ne peut plu
ché. Il ne cesse point de ronger
et se repaissant de cette nourri
consumera jamais, il perpétue sa
ment. Ah! que j'ai horreur de c
et de cette mort toujours vivante
reur de tomber entre les mains
vivante, et de cette vie toujours r

C'est là cette seconde mort qui
tout-à-fait, quoiqu'elle tue touj
fera la grâce de les faire mourir
qu'ils ne meurent point éternell
qui disent aux montagnes, tom
et aux collines couvrez-nous,» qu
ils, sinon de finir ou d'éviter l
moyen de la mort même? Et s
«Qu'ils invoqueront la mort et qu'
pas.» Faites un peu plus d'atten
est constant que l'âme est immort
ne vivra pas un seul moment sans

de peur qu'elle ne cesse un moment d'être ce qu'elle est ; de sorte que, tandis que l'âme subsiste, la mémoire subsiste aussi. Mais, ô Dieu! dans quel état? Toute infectée de péchés, horrible par ses crimes, enflée de vanité, hideuse par le mépris et la négligence. Les choses qui ont précédé sont passées et ne le sont pas; elles sont passées de la main, mais elles ne le sont pas de l'esprit. Ce qui a été fait ne peut qu'il ne soit fait; ainsi, quoique faire, ait été dans le temps, avoir été fait demeurera éternellement. Ce qui a passé les temps ne passe point avec le temps, et par conséquent il est d'une nécessité inévitable que vous soyez éternellement tourmenté de ce qu'éternellement vous vous souvenez avoir mal fait. Ce sera là éprouver la vérité de cette parole : « Je t'accuserai et te ferai paraître toi-même devant tes yeux. » C'est le Seigneur qui parle de la sorte; et il est nécessaire que tout ce qui lui est contraire, soit aussi contraire à soi-même, de sorte qu'il n'est plus temps de se plaindre avec Job: « O le conservateur des hommes, pourquoi m'avez-vous, fait contraire à vous, et que par ce moyen je sois devenu insupportable à moi-même? » C'est donc une vérité, mon cher Eugène, que tout ce qui est contraire à Dieu ne peut point s'accorder avec soi-même, et que quiconque est repris de Dieu est repris en même temps de soi-même. Alors il n'est plus temps que la raison dissimule la vérité, ni que l'âme, étant détachée de ses membres corporels et toute recueillie en elle-même, puisse éviter la lumière de la raison. Et comment le pourrait-elle pour lors, ses sens étant ensevelis dans la mort, par lesquels elle avait coutume de satisfaire sa curiosité, de sortir hors d'elle-même, et de courir après la vanité de ce monde qui ne fait que passer? Vous voyez donc qu'il ne manquera rien à la confusion des impudiques, lorsqu'ils paraîtront comme un spectacle à Dieu, aux anges, aux hommes et à eux-mêmes. Ah! que ces misérables seront bien mal placés, se trouvant opposés au torrent de cette droite équité, et exposés à la lumière de cette vérité manifestée! N'est-ce pas là être perpétuellement tourmentés et dans une confusion perpétuelle? « Seigneur notre Dieu, dit le prophète, accablez-les d'une double affliction. »

CHAPITRE XIII.

De la longueur, largeur, profondeur et hauteur de Dieu.

Qu'est-ce que Dieu? La longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur. Quoi donc, me dites-vous, faites-vous maintenant profession de la quaternité que vous avez si fort détestée par le passé? Point du tout, je l'ai détestée et la déteste encore. Il semble d'abord que j'aie voulu parler de plusieurs choses différentes, mais elles n'en sont qu'une en effet. Nous expliquons un Dieu selon la portée de notre esprit, et non pas selon ce qu'il est en lui-même. Nos pensées sont différentes et non pas son essence : nos façons de parler sont diverses; il y a plusieurs voies pour le trouver ; mais elles ne signifient qu'une même chose et elles ne cherchent qu'un même Dieu. Ce n'est point la diversité de substance que l'on exprime par ce nombre de quatre, ni les dimensions ordinaires que nous voyons dans les corps, ni la distinction personnelle que nous adorons dans la Trinité, ni le nombre des propriétés que nous confessons dans les personnes, qui n'est autre que les personnes mêmes; car chacune de ces quatre choses en Dieu est les quatre tout ensemble, et toutes ces quatre ne sont que la même chose. Mais comme nous ne pouvons pas atteindre à la simplicité de Dieu, lorsque nous tâchons de comprendre cette unité, elle se présente à notre imagination comme multipliée en quatre. Et c'est le miroir et l'énigme, par lequel seulement il nous est permis de voir ici-bas ces choses, qui fait cela ; mais lorsque nous le verrons face à face, nous le verrons comme il est. Car, pour lors, la lumière de notre âme, qui est maintenant extrêmement faible, quelque effort qu'elle puisse faire, ne tombera point dans le défaut de sa pluralité: elle se recueillera davantage en elle-même, s'unira et se conformera à l'unité de Dieu ou plutôt à l'unité qui est Dieu ; en sorte qu'une seule face réponde à une seule face, à cause que « nous serons semblables à lui en le voyant comme il est. » Vision bienheureuse après laquelle David soupirait avec grande raison quand il disait : « Seigneur, ma face vous a cherché et je chercherai votre face. » Et parce que nous sommes encore dans l'état de la recherche, montons cependant sur ce char à quatre roues, puisque étant faibles et infirmes, nous avons besoin d'un tel aide afin que par ce

moyen nous puissions comprendre ce qui nous comprend, c'est-à-dire la disposition de ce char admirable. Car celui qui est le conducteur et le premier inventeur de ce char nous avertit que nous travaillons à « comprendre, avec tous les saints, quelle est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur. » Il a dit comprendre et non pas seulement connaître, afin que ne nous contentant pas de la curiosité de la science, nous aspirions de tout notre possible au fruit, qui ne consiste pas à connaître, mais à comprendre. Autrement, comme a fort bien dit l'apôtre saint Jacques, « celui qui sait le bien et qui ne le fait pas, est véritablement coupable. » Et saint Paul en un autre endroit, « courez en sorte que vous compreniez. » J'expliquerai ci-après ce que c'est que comprendre.

Qu'est-ce donc que Dieu? Je dis que c'est la longueur, et celle-ci, l'éternité, la quelle est si longue qu'elle n'a point de bornes soit pour le lieu, soit pour le temps. Je dis encore que Dieu est la largeur, et celle-ci la charité, laquelle est si étendue en Dieu, qu'elle n'est resserrée par aucune limite, « puisqu'il ne hait rien de ce qu'il a fait. Il fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais, et pleuvoir sur les justes et sur les impies. » De sorte que ce sein comprend ses ennemis mêmes, et n'étant pas encore saisfait de cela, il s'étend jusqu'à l'infini. Il surpasse non-seulement toute affection, mais aussi toute connaissance, ainsi que l'apôtre ajoute en disant : « qu'il faut savoir encore la charité de Jésus-Christ qui excède toute science. » Que dirai-je davantage? Elle est éternelle, si ce n'est peut-être qu'il soit même quelque chose de plus, parce qu'il est l'éternité même. Vous voyez par-là que la largeur est égale à la longueur; et je souhaite que vous ne la conceviez pas seulement égale; mais aussi la même que ce que l'une est, l'autre l'est aussi, et qu'une n'est pas moins que deux, ni les deux plus qu'une. Dieu est éternité, Dieu est charité : une longueur sans étendue, une largeur sans élargissement; dans l'une et dans l'autre il excède également les bornes du lieu et du temps; mais cela se fait par la liberté de sa nature, et non par l'énormité de sa substance. De cette matière, celui qui a fait toutes choses avec mesure est immense; et quoique immense, il est pourtant la mesure de la même immensité.

Qu'est-ce encore que Dieu? La hauteur et la profondeur. Par l'une il est au-dessus de choses, et par l'autre il est au-dessous; d que dans la divinité jamais l'égalité ne m d'aucun côté; elle se soutient partout fort et demeure éternellement immuable e même. Remarquez, s'il vous plaît, que la h est la puissance et la profondeur, sa sages choses se répondent également l'une à l' lorsque l'on connaît la hauteur à laquelle peut atteindre, et la profondeur que l' peut non plus pénétrer; ce que saint Pa mirait et qui le portait à s'écrier : « O h des richesses de la sagesse et de la scie Dieu, que vos jugemens sont incomp sibles et vos voies inconcevables! » Il fau que nous nous écriions avec saint Paul, e sidérant en Dieu et avec Dieu la très unité de ces choses : « O sagesse très pu qui atteint partout fortement! O puissan sage qui dispose toutes choses avec dou Ce n'est qu'une seule et même chose; m a plusieurs effets, et les opérations sont rentes. Cette unique et même chose est gueur à raison de l'éternité, la largeur à de la charité, la hauteur à raison de la m et la profondeur à raison de la sagess

CHAPITRE XIV.

Il enseigne de quelle façon on peut comprendre les ci-dessusdites selon l'Apôtre.

Nous connaissons ces choses-là, mai cela croyons-nous les avoir comprises? (point la dissertation, mais la sainteté comprend, si toutefois l'on peut compre quelque façon ce qui est incompréhensib si cela ne se pouvait pas, l'Apôtre n'aur dit : « Afin que nous comprenions avec t saints. » Donc il faut que les saints le co nent. Mais vous me demandez comment? êtes saint, vous l'avez déjà compris e l'avez connu; si vous ne l'êtes pas, trav le devenir et vous l'apprendrez par votre expérience. On devient saint par une af sainte, qui est double et qui consiste d sainte crainte et un saint amour de Dieu. qui possède parfaitement ces deux exc qualités s'en sert comme de deux bras moyen desquels elle comprend Dieu; ell brasse, elle le serre, elle le tient et elle d l'ai tenu et je ne le quitterai point. » Au r

pond à la hauteur et à la profondeur, r à la longueur et à la largeur. En effet, l plus à craindre qu'une puissance à n ne peut résister, et une sagesse de n ne peut se cacher? Véritablement, si nquait de l'une ou de l'autre, il serait aindre; mais ayant un œil qui voit tout, in qui peut tout, certes on le doit crain- ite manière. Mais quoi de plus aimable ur même, par lequel vous aimez et vous ? Si est-ce pourtant que l'éternité venant re à lui, le rend encore infiniment plus parce que ne pouvant plus se démentir, dehors toute la défiance qui le pouvait Aimez donc avec persévérance et avec et vous possédez la longueur; étendez amour jusqu'à vos ennemis, et vous la largeur; enfin, ayez tous les soins de vous maintenir dans la crainte, et z atteint la hauteur et la profondeur.

en, si vous aimez mieux encore par itres qualités, répondre également aux vines dont nous parlons, vous en vien- nt par l'admiration, par la crainte, par t par la patience. Certes, on ne peut nirer la hauteur de la majesté; on doit l'abîme de ses jugemens; sa charité la ferveur de l'amour, et son éternité persévérance qui ne se lasse jamais de Qui est-ce qui se trouve dans une plus admiration que celui qui contemple la finie de Dieu? Qui est plus dans la ue celui qui pénètre la profondeur de e? Qui est plus touché d'amour que pense attentivement à sa charité? Et plus constant dans la persévérance de que celui qui imite l'éternité de cette puisque la persévérance est en quelque e image de l'éternité, et que c'est elle in à laquelle on donne l'éternité, ou plu- net l'homme en possession de l'éternité, cette parole de notre Seigneur : « Qui- ura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. » quez donc maintenant, s'il vous plaît, quatre espèces de contemplation dans e choses. La première et la plus grande, c'est l'admiration de la majesté; celle-ci demande un cœur parfaitement net et pur, afin qu'étant exempt de tout vice et déchargé de tous péchés, elle s'élève plus aisément vers les choses divines, et que, l'ayant quelquefois et pour quelques momens ravi d'étonnement et en extase, elle le tienne dans une admiration continuelle. La seconde, qui s'applique à la considération des jugemens de Dieu, lui est aussi nécessaire, en ce que, par cet aspect plein de frayeur, venant à épouvanter plus fortement celui qui envisage cet objet terrible, elle en chasse les vices, y établit les vertus, y donne le commencement à la sagesse, et y conserve l'humilité. Car l'humilité est le fondement le plus ferme et le plus solide de toutes les vertus, et si elle vient à chanceler tant soit peu, tout ce grand amas de vertus ne manquera point de tomber en ruine. La troisième contemplation s'occupe, ou plutôt se repose dans le souvenir des bienfaits de Dieu; et de peur que l'homme ne tombe dans l'ingratitude, elle le sollicite continuellement à la reconnaissance et à l'amour de son bienfaiteur. Le prophète parle de ceux-ci quand il dit à Dieu : « Ils ne s'entretiendront que de l'abondance de vos douceurs. » La quatrième, oubliant toutes les choses passées, se repose dans la seule attente des promesses, et comme elle envisage toujours l'éternité (car les choses promises sont éternelles), elle entretient la patience et donne de la vigueur et du courage à la persévérance. Or, maintenant, je crois qu'il est aisé de faire le rapport de nos quatre qualités avec ces quatre dont parle l'Apôtre, puisque la méditation des promesses comprend la longueur; le ressouvenir des bienfaits, la largeur; l'admiration de la majesté, la hauteur; et la vue des jugemens divins, la profondeur. Il faudrait insister davantage à la recherche de celui qui n'a point encore été assez trouvé, et qui ne peut être trop recherché; mais comme on le cherche plus dignement, et qu'on le trouve plus aisément par la raison que par la dispute, je veux bien mettre fin à cet entretien, mais non pas à la recherche d'un si grand bien.

FIN DU TRAITÉ DE LA CONSIDÉRATION.

IMITATION

DE JÉSUS-CHRIST,

PAR FRERE JEAN GERSEN.

LIVRE I.

UTILES POUR LES AMES SPIRITUELLES.

CHAPITRE PREMIER.

ation de Jésus-Christ, et du mépris de toutes les vanités du monde.

i qui me suit ne marche point dans *ıres* (Jean , VIII, 12). Ce sont les aroles de Jésus-Christ, qui nous aver- miter sa vie et ses actions, si nous vou- véritablement éclairés et délivrés de glement du cœur.

ıtre principale occupation soit donc de ı vie de Jésus-Christ.

loctrine de Jésus-Christ est plus excel- toutes celles des saints; et qui aurait , y trouverait une manne cachée.

arrive que plusieurs après avoir en- ıvent l'Évangile en sont peu touchés, ls n'ont pas l'esprit de Jésus-Christ.

ıur entendre parfaitement et avec goût s de Jésus-Christ, il faut travailler à vie conforme à la sienne.

ıoi vous sert-il de dire des choses su- · la Trinité, si vous n'êtes pas humble, r-là vous déplaisiez à la Trinité?

vérité, ce ne sont pas les discours re- rendent l'homme juste et saint; mais ie pleine de vertus qui le rend agréable

mieux sentir la componction que d'en léfinition.

vous sauriez par cœur toute la Bible les maximes des philosophes, à quoi ɔut cela sans la charité et sans la grâce

Vanité des vanités, et tout est vanité (Eccl., 1, 2), excepté aimer Dieu et ne servir que lui.

La souveraine sagesse consiste à tendre au royaume des cieux par le mépris du monde.

4. C'est donc une vanité de rechercher des richesses périssables, et d'y mettre sa confiance.

C'est encore une vanité d'ambitionner les honneurs et d'aspirer à un état élevé.

C'est une vanité de suivre les désirs de la chair, et de souhaiter ce qui doit un jour nous faire punir rigoureusement.

C'est une vanité de désirer une longue vie, et de se mettre peu en peine de mener une bonne vie.

C'est une vanité de ne faire attention qu'à la vie présente, et de ne pas prévoir l'avenir.

C'est une vanité d'aimer ce qui passe avec une extrême vitesse, et de ne pas tendre avec ardeur au terme où nous attend une joie éternelle.

5. Souvenez-vous souvent de cette maxime : *L'œil ne se rassasie point de voir, ni l'oreille d'entendre* (Ibid., 8).

Travaillez donc à détacher votre cœur de l'amour des choses visibles, et à vous occuper des invisibles; car ceux qui suivent l'attrait de leurs sens souillent leur conscience et perdent la grâce de Dieu.

CHAPITRE II.

De l'humble sentiment qu'on doit avoir de soi-même.

1. Tout homme désire naturellement de savoir : mais à quoi sert la science sans la crainte de Dieu?

Un humble paysan qui sert Dieu vaut assurément mieux qu'un philosophe superbe qui

s'oublie lui-même pour considérer le cours des astres.

Celui qui se connaît bien est fort petit à ses yeux, et n'est pas flatté des louanges des hommes.

Quand je connaîtrais toutes les choses qui sont dans le monde, sans avoir la charité, de quel secours me serait ma science devant Dieu, qui doit me juger sur mes œuvres?

2. Renoncez à un désir excessif de savoir, parce qu'il est la source de beaucoup de dissipations et d'illusions.

Les savans sont bien aises d'être connus et de passer pour des sages.

Il y a bien des choses dont la connaissance sert peu ou ne sert point du tout à l'âme.

Et c'est une grande folie de s'appliquer à autre chose qu'à ce qui peut contribuer au salut.

Les longs discours ne rassasient pas l'âme; mais une bonne vie réjouit l'esprit, et une conscience pure donne une grande confiance en Dieu.

3. Plus et mieux vous savez, plus vous serez jugé avec rigueur, si vous n'avez vécu plus saintement.

Loin donc de vous enorgueillir de votre habileté ou de votre science, que les connaissances qui vous ont été données soient plutôt pour vous un sujet de crainte.

S'il vous semble que vous savez beaucoup de choses, et que vous les savez assez bien, songez cependant qu'il y en a beaucoup plus que vous ignorez.

Ne vous élevez point (Rom., XI, 20); mais avouez plutôt votre ignorance.

Pourquoi vouloir vous préférer aux autres, puisqu'il s'en trouve beaucoup qui sont et plus habiles que vous, et plus versés dans la loi de Dieu?

Si vous voulez apprendre et savoir quelque chose utilement, aimez à être inconnu, et à être compté pour rien.

4. La science la plus sublime et la leçon la plus utile, c'est la vraie connaissance et le mépris de soi-même.

Ne faire aucun cas de soi-même, et avoir toujours des autres des sentimens favorables et avantageux, c'est une grande sagesse et une grande perfection.

Quand vous verriez un autre manquer ouvertement ou commettre de grands crimes, vous ne devriez pas pour cela vous croire meilleur; parce que vous ignorez combien de temps vous pourrez persévérer dans le bien.

Nous sommes tous fragiles, mais vous devez croire que personne n'est plus fragile que vous.

CHAPITRE III.

De la connaissance de la vérité.

1. Heureux celui que la vérité enseigne par elle-même, non par des figures et des paroles qui passent, mais en se montrant telle qu'elle est!

Nos opinions et nos sens nous trompent souvent, et leurs vues sont très bornées.

A quoi servent ces grandes subtilités sur des choses cachées et obscures, dont l'ignorance ne nous sera point imputée au jugement de Dieu?

C'est une grande folie de négliger les connaissances utiles et nécessaires, pour nous appliquer à celles qui sont curieuses et nuisibles.

Nous avons des yeux, et nous ne voyons pas.

2. Et qu'avons-nous affaire des genres et des espèces?

Celui à qui le Verbe éternel se fait entendre est débarrassé de bien des opinions.

Toutes choses ne viennent que de ce Verbe, toutes choses parlent de lui; et il est *le Principe qui nous parle* (Jean, VIII, 25).

Sans lui personne n'a ni intelligence ni jugement sain.

Celui à qui cet unique Verbe tient lieu de tout, qui rapporte tout à lui seul, et qui voit tout en lui seul, peut conserver la stabilité du cœur, et jouir en Dieu d'une paix constante.

O Vérité! ô mon Dieu! unissez-moi avec vous par une éternelle charité.

Je m'ennuie souvent de tant lire et de tant écouter; c'est en vous que se trouve tout ce que je veux, tout ce que je désire.

Que tous les docteurs se taisent, que toutes les créatures gardent le silence devant vous; parlez-moi vous seul.

3. Plus on est recueilli et simple de cœur, plus on a de facilité à comprendre bien des choses, même les plus relevées, parce qu'on reçoit d'en haut le don d'intelligence.

Une âme pure, simple et constante, ne se dissipe point dans la multiplicité de ses actions,

parce qu'elle les fait toutes pour la gloire de Dieu, et qu'elle s'efforce de ne se permettre aucune recherche qui se rapporte à elle.

Qui vous embarrasse et vous inquiète plus que les désirs immortifiés de votre cœur?

L'homme de bien et qui a de la piété règle d'abord au dedans de lui-même les actions qu'il doit faire au dehors; et elles ne l'entraînent pas au gré de ses inclinations vicieuses; mais il les assujettit aux lois de la droite raison.

Qui a un plus rude combat à soutenir, que celui qui tâche de se vaincre lui-même?

Et ce devrait être là notre occupation, de nous vaincre nous-même, de remporter chaque jour quelque avantage sur nous, et de faire de nouveaux progrès dans le bien.

4. Toute perfection en cette vie est mêlée de quelque imperfection, et toutes nos lumières ne sont point sans quelque obscurité.

Une humble connaissance de vous-même est une voie plus sûre pour aller à Dieu que toutes les recherches les plus profondes de la science.

Il ne faut point blâmer la science, ou toute autre connaissance simple, qui est bonne en soi et dans l'ordre de Dieu; mais il faut toujours préférer une conscience pure et une vie vertueuse.

Mais parce que plusieurs cherchent plutôt à devenir savans qu'à bien vivre, ils s'égarent souvent, et le fruit qu'ils tirent de leurs études est presque nul, ou du moins bien médiocre.

5. Oh! s'ils avaient autant d'ardeur pour déraciner les vices de leur cœur, et pour y faire naître les vertus, que pour agiter de vaines questions, on ne verrait ni tant de maux et de scandales dans le monde, ni tant de relâchement dans les cloîtres.

Certainement, au jour du jugement, on ne nous demandera pas ce que nous aurons lu, mais ce que nous aurons fait; ni si nous avons bien parlé, mais si nous avons vécu saintement.

Où sont maintenant tous ces docteurs et ces maîtres que vous avez connus lorsqu'ils vivaient et qu'ils étaient si célèbres par leur science?

D'autres remplissent aujourd'hui leurs places, et je ne sais même s'ils pensent à eux : pendant leur vie, ils semblaient être quelque chose, et maintenant on n'en parle plus.

6. Oh! que la gloire du monde passe vite! Plût à Dieu que leur vie eût répondu à leur science! alors ils auraient utilement lu et étudié.

Qu'il y en a dans le monde qui se perdent par une vaine science, sans se mettre en peine de servir Dieu! Et comme ils songent plus à s'élever qu'à devenir humbles, *ils s'égarent dans leurs pensées* (Rom., I, 21).

Celui-là est vraiment grand, qui a une grande charité.

Celui-là est vraiment grand, qui est petit à ses propres yeux, et qui compte pour rien toute la gloire du monde.

Celui-là est vraiment sage, *qui regarde tous* les biens de la terre *comme de la boue, afin de gagner Jésus-Christ* (Philipp., III, 8).

Et celui-là est vraiment savant comme il convient, qui fait la volonté de Dieu et renonce à la sienne.

CHAPITRE IV.

De la circonspection dans la conduite.

1. Il ne faut pas croire tout ce qu'on nous dit, ni tout ce qui nous passe par la tête; mais il faut peser chaque chose selon Dieu, avec prudence et à loisir.

Hélas! souvent on croit et l'on dit des autres plus facilement le mal que le bien, tant nous sommes faibles! Mais les hommes parfaits ne croient pas légèrement tous les rapports, parce qu'ils connaissent le penchant de l'homme vers le mal, et sa grande facilité à pécher en paroles.

2. C'est une grande sagesse de n'être ni précipité dans ses actions, ni opiniâtre dans ses propres sentimens.

C'est encore un effet de cette sagesse de ne pas croire tout ce qui se dit, et de n'être pas empressé à rapporter aux autres ce que l'on a entendu ou ce que l'on croit.

Demandez conseil à un homme sage et consciencieux, et cherchez plutôt à recevoir des leçons d'un homme meilleur que vous qu'à suivre vos propres idées.

La bonne vie rend un homme sage selon Dieu, et lui tient lieu d'expérience en bien des choses.

Plus un homme sera humble en soi et soumis à Dieu, plus il sera sage et modéré dans toute sa conduite.

CHAPITRE V.

De la lecture de l'Écriture sainte.

1. C'est la vérité et non l'éloquence qu'il faut chercher dans les saintes Écritures.

On doit lire toute l'Écriture sainte dans le même esprit qu'elle a été faite.

C'est notre propre utilité que nous y devons chercher, plutôt que la délicatesse du langage.

Nous devons lire avec autant de plaisir les livres pieux écrits avec simplicité que ceux qui sont élevés et profonds.

Ne vous arrêtez point au mérite de l'écrivain, qu'il ait peu ou beaucoup d'érudition; mais que ce soit l'amour de la pure vérité qui vous porte à lire.

Ne demandez point qui a dit telle chose, mais faites attention à ce qui est dit.

2. Les hommes passent, mais *la vérité du Seigneur demeure éternellement* (Ps. CXVI, 2).

Sans acception de personne, Dieu nous parle en diverses manières.

Souvent notre curiosité nous arrête dans la lecture des livres saints, parce que nous voulons comprendre et raisonner lorsqu'il faudrait passer simplement.

Si vous voulez tirer du fruit de vos lectures, lisez avec humilité, avec simplicité et avec foi, et n'aspirez jamais à la réputation de savant.

Interrogez volontiers, et écoutez en silence les paroles des saints, et ne méprisez pas les sentences des anciens, car on ne les cite pas sans sujet.

CHAPITRE VI.

Des affections déréglées.

1. Toutes les fois que l'homme a quelque désir désordonné, aussitôt il tombe dans l'inquiétude : l'orgueilleux et l'avare ne sont jamais en repos; le pauvre et l'humble de cœur passent leurs jours *dans une paix profonde* (Ps. XXXVI, 11).

Celui qui n'est pas encore parfaitement mort à lui-même est aisément tenté, et il succombe dans les plus petites choses.

Celui qui est faible dans la vie spirituelle, qui est en quelque façon encore charnel, et qui a du penchant pour les choses sensibles, a bien de la peine à se dégager entièrement des désirs terrestres : de là vient qu'il tombe souvent dans la tristesse lorsqu'il se prive de ce qu'il aime; il se fâche même aisément quand on lui résiste.

2. S'il vient à obtenir ce qu'il souhaite, il est aussitôt accablé par les reproches de sa conscience; parce qu'il a suivi sa passion, qui ne lui procure point la paix qu'il cherchait.

C'est donc en résistant à ses passions, et non pas en s'en rendant esclave, qu'on trouve la vraie paix du cœur.

Il n'y a donc point de paix dans le cœur de l'homme charnel, il n'y en a point dans l'homme livré aux choses extérieures; elle ne se trouve que dans l'homme fervent et spirituel.

CHAPITRE VII.

Qu'il faut renoncer aux vaines espérances et à l'orgueil.

1. C'est être bien vain que de mettre son espérance dans les hommes ou dans les créatures.

N'ayez point honte de servir les autres pour l'amour de Jésus-Christ, et de paraître pauvre dans ce monde.

Ne vous appuyez point sur vous-même, mais mettez votre espérance en Dieu.

Faites ce qui est en vous, et Dieu aidera votre bonne volonté.

Ne comptez ni sur votre science ni sur l'adresse d'aucun homme; mais comptez plutôt sur la grâce de Dieu, qui aide les humbles et humilie les présomptueux.

2. Ne vous glorifiez point de vos richesses, si vous en avez; non plus que de vos amis, quelque puissans qu'ils soient; mais glorifiez-vous en Dieu, qui donne tout et qui désire encore de se donner lui-même par-dessus tout

Ne tirez point vanité de votre taille ni de votre beauté, que la moindre infirmité altère et flétrit.

N'ayez point de complaisance en vous-même pour votre habileté ou pour votre esprit, de peur de déplaire à Dieu, de qui viennent tous vos avantages naturels.

3. Ne vous croyez pas meilleur que les autres, de peur que vous ne vous trouviez le pire de tous aux yeux de Dieu, qui connaît l'intérieur de l'homme.

Ne vous enorgueillissez pas de vos bonnes œuvres; parce que les jugemens de Dieu sont bien différens de ceux des hommes, et que souvent ce qui plaît aux hommes lui déplaît.

vez quelques bonnes qualités, croyez,
rver l'humilité, qu'il y en a beaucoup
es autres.
risquez rien à vous mettre au-dessous
ı lieu que vous risquez beaucoup en
nt au-dessus d'un seul.
ι continuelle accompagne l'humilité;
ousie et la colère agitent souvent le
ırgueilleux.

CHAPITRE VIII.

faut éviter la trop grande familiarité.

ìcouvrez point votre cœur à tou- de personnes (Eccl., VIII, 22); mais
vos affaires avec un homme sage et
)ieu.
rement avec les jeunes gens et avec
rs.
ez point les riches, et ne cherchez
ıs montrer chez les grands.
ımerce avec les humbles et les sim-
les personnes de piété et de bonnes
ne vous entretenez que de ce qui peut

e familiarité avec aucune femme, mais
lez à Dieu en général toutes celles
ertueuses.
ıaitez de commerce familier qu'avec
ec ses anges, et fuyez la connaissance
es.
ıt avoir de la charité pour tous les
ıais il n'est pas convenable d'être fa-
tous.
quelquefois qu'un inconnu éblouit
le sa réputation, et que cependant il
eux de ceux qui le voient de près.
oyons quelquefois plaire aux autres
ant avec eux, et c'est alors que nous
ns à leur déplaire par le dérèglement
qu'ils remarquent en nous.

CHAPITRE IX.

De l'obéissance et de la soumission.

un très grand bien de vivre dans l'o-
d'être soumis à un supérieur, et de
son maître.
eaucoup plus sûr d'être dans la dé-
que d'avoir à gouverner les autres.
s vivent dans l'obéissance plutôt par nécessité que par un principe de charité : aussi ont-ils leurs peines, et s'abandonnent-ils aisément au murmure; et jamais ils n'acquerront la liberté d'esprit, s'ils ne se soumettent de tout leur cœur pour l'amour de Dieu.

Courez d'un côté ou d'un autre, vous ne trouverez de repos que dans une humble soumission à la conduite d'un supérieur.

L'idée qu'on se fait des lieux et le plaisir de changer en ont trompé plusieurs.

2. Il est vrai que chacun aime à agir selon son propre sens, et qu'il a plus d'inclination pour ceux qui pensent comme lui.

Mais si Dieu est avec nous, il est nécessaire que, pour le bien de la paix, nous renoncions aussi quelquefois à notre sentiment.

Quel est l'homme assez éclairé pour savoir tout parfaitement?

Ne mettez donc point trop de confiance en votre sentiment, mais daignez aussi écouter celui des autres.

Si le votre est bon, et que, dans la vue de Dieu, vous l'abandonniez pour suivre celui d'un autre, vous ferez dès lors plus de progrès.

3. Car j'ai souvent ouï dire qu'il est plus sûr de recevoir un conseil que de le donner.

D'ailleurs, il peut se faire que le sentiment de chacun soit également bon; mais ne vouloir pas acquiescer à celui des autres, lorsque la raison ou la chose même le demande, c'est une marque d'orgueil et d'opiniâtreté.

CHAPITRE X.

Qu'il faut éviter les discours inutiles.

1. Évitez, autant que vous pouvez, le commerce tumultueux des hommes : en effet il y a bien de l'inconvénient à se mêler des affaires du siècle, quoiqu'on s'en entretienne avec une intention simple; car bientôt la vanité corrompt notre âme et l'asservit.

Je voudrais qu'il me fût arrivé plus souvent de garder le silence, et de ne m'être pas trouvé parmi les hommes.

Mais pourquoi aimons-nous tant à parler et à converser les uns avec les autres, puisque rarement nous sommes rendus à nous-mêmes sans avoir blessé notre conscience?

Ce qui nous fait trouver ces conversations si agréables, c'est que nous cherchons à nous consoler mutuellement par nos entretiens, et que

nous désirons de soulager notre cœur des diverses pensées qui le fatiguent.

D'ailleurs nous parlons et nous nous occupons volontiers de ce que nous aimons, de ce que nous désirons, de ce qui nous fait de la peine.

2. Mais, hélas ! c'est souvent en vain et sans fruit ; car cette consolation extérieure nous fait perdre beaucoup de consolations intérieures et divines.

Il faut donc veiller et prier, afin que le temps ne se consume pas en choses vaines.

S'il est permis et à propos de parler, parlez de choses édifiantes.

La mauvaise habitude et notre négligence à nous perfectionner contribuent beaucoup au peu de soin que nous avons de garder notre langue.

Ce n'est pourtant pas un petit secours pour avancer dans la piété qu'une conférence religieuse sur les choses spirituelles, surtout entre des personnes qu'un même cœur et un même esprit unissent en Dieu.

CHAPITRE XI.

Des moyens d'acquérir la paix, et du zèle pour s'avancer.

1. Nous pourrions jouir d'une paix profonde, si nous voulions ne pas nous occuper des discours et des actions d'autrui, qui ne nous regardent point.

Comment pourrait demeurer long-temps en paix celui qui se mêle des affaires des autres ; qui cherche les occasions de se répandre au dehors ; qui se recueille peu ou rarement au dedans de lui-même ?

Heureux les simples, parce qu'ils jouiront d'une paix profonde !

2. Pourquoi s'est-il trouvé des saints élevés à un si haut degré de perfection et de contemplation ?

C'est qu'ils se sont appliqués à éteindre entièrement en eux tous les désirs terrestres, et que par-là ils ont pu s'attacher à Dieu dans toute la plénitude de leur cœur, et s'étudier eux-mêmes en toute liberté.

Pour nous, nous sommes trop occupés de nos propres passions, et nous nous inquiétons trop des choses qui passent ; rarement même nous surmontons parfaitement un seul vice ; et nous n'avons point d'ardeur pour faire chaque jour quelque progrès : de là vient que nous restons toujours froids et tièdes.

3. Si nous étions parfaitement morts à nous-mêmes et entièrement libres au dedans, nous pourrions alors goûter les choses de Dieu, et éprouver quelques-unes des douceurs attachées à la contemplation.

Le plus grand et l'unique obstacle pour nous est que nous ne sommes point exempts de passions et de mauvais désirs, et que nous ne nous efforçons pas d'entrer dans la voie parfaite des saints.

D'ailleurs, s'il nous arrive la moindre disgrâce, nous nous laissons trop vite abattre, et nous allons chercher des consolations humaines.

4. Si nous tâchions, comme des gens de cœur, de rester fermes dans le combat, nous verrions certainement le secours du Seigneur descendre du ciel sur nous ; car il est prêt à aider ceux qui combattent et qui espèrent tout de sa grâce, puisque c'est lui qui nous fournit des occasions de combattre pour nous faire vaincre.

Si nous ne faisons consister qu'en certaines observances extérieures notre avancement dans la piété, notre dévotion prendra bientôt fin.

Mais mettons la cognée à la racine de l'arbre, afin que, purifiés de nos passions, nous jouissions de la paix de l'âme.

5. Si dans toute une année nous déracinions un seul vice, nous deviendrions bientôt des hommes parfaits.

Mais nous éprouvons souvent le contraire, et nous trouvons que nous étions meilleurs et plus irréprochables au commencement de notre conversion qu'après plusieurs années d'exercice.

La ferveur et le désir d'avancer doivent croître chaque jour ; mais à présent on compte pour beaucoup d'avoir pu conserver une partie de sa première ferveur.

Si nous nous faisions d'abord un peu de violence, nous en tirerions l'avantage de pouvoir dans la suite faire tout avec facilité et avec joie.

6. Il en coûte de quitter ses habitudes, mais il en coûte encore plus d'aller contre sa propre volonté : cependant, si vous ne surmontez pas les petites et légères difficultés, quand viendrez-vous à bout de surmonter les plus grandes ?

Résistez dans le commencement à votre inclination, et défaites-vous de votre mauvaise habitude, de peur qu'elle ne vous jette, peut-être insensiblement, dans de plus grands embarras.

Oh ! si vous considériez quelle paix vous vous

procureriez à vous-même, et quelle joie vous causeriez aux autres en vous conduisant bien, je suis persuadé que vous seriez plus soigneux de votre avancement spirituel.

CHAPITRE XII.

Des avantages de l'adversité.

1. Il nous est avantageux d'avoir quelquefois les peines et des traverses, parce que souvent elles rappellent l'homme à son propre cœur, pour lui faire connaître qu'il est dans un lieu d'exil, et qu'il ne doit mettre son espérance en aucune chose du monde.

Il est bon que nous souffrions quelquefois des contradictions, et que l'on pense mal et peu avantageusement de nous, lors même que nos actions et nos intentions sont bonnes; cela sert souvent à nous porter à l'humilité et à nous préserver de la vaine gloire:

Car nous cherchons plus volontiers au dedans de nous le témoignage de Dieu, lorsqu'au dehors les hommes nous méprisent et n'ont pas de nous une bonne opinion.

2. C'est pour cela que l'homme devrait mettre tout son appui en Dieu, afin qu'il n'eût plus besoin de chercher de toute part des consolations humaines.

Quand un homme qui a le cœur droit est affligé, ou tenté, ou tourmenté par de mauvaises pensées, c'est alors qu'il comprend qu'il a plus besoin de Dieu, sans lequel il voit qu'il ne peut rien de bien: c'est alors aussi qu'il s'attriste, qu'il gémit et qu'il prie sur les misères qu'il endure; c'est alors qu'il s'ennuie de vivre trop long-temps, et qu'il désire la mort, pour *être dégagé des liens du corps et pour être avec Jésus-Christ* (Philipp., 1, 23); c'est alors encore qu'il voit clairement qu'il ne peut y avoir en ce monde ni entière sécurité, ni paix parfaite.

CHAPITRE XIII.

De la résistance aux tentations.

1. Tant que nous sommes dans ce monde, nous ne pouvons être sans quelque peine et sans tentation.

Aussi est-il écrit dans Job que *la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle* (Job, VII, 1).

Ainsi chacun devrait être en garde contre les tentations auxquelles il est sujet, et veiller dans la prière, de peur de donner lieu aux surprises du démon, qui jamais ne s'endort, mais qui *tourne sans cesse, cherchant qui il pourra dévorer* (I. Pierre, 8).

Il n'y a point d'homme si parfait et si saint qui n'ait quelquefois des tentations; et en effet nous ne pouvons en être entièrement exempts.

2. Cependant, quelque fâcheuses et pénibles que soient les tentations, elles sont souvent très utiles à l'homme, parce qu'elles l'humilient, qu'elles le purifient, qu'elles l'instruisent.

Tous les saints ont passé par beaucoup de peines et de tentations, et ils y ont trouvé leur avancement; et ceux qui n'ont pu y résister ont été réprouvés et se sont perdus.

Il n'y a point d'ordre si saint, ni de lieu si retiré où il n'y ait des tentations et des peines.

3. Tant que l'homme vit, il n'est point entièrement à couvert des tentations; parce que, nés dans la concupiscence, nous portons en nous la source des tentations.

Une tentation ou une peine succède à une autre, et nous aurons toujours quelque chose à souffrir, car la félicité est un bien que nous avons perdu.

Plusieurs cherchent à éviter les tentations, et ils y tombent d'une manière plus dangereuse.

Ce n'est pas seulement par la fuite que nous pouvons vaincre, mais c'est par la patience et par une véritable humilité que nous devenons plus forts que tous nos ennemis.

4. Celui qui n'évite le mal qu'au dehors, sans en extirper la racine, fera peu de progrès: au contraire les tentations lui reviendront plus promptement, et il se trouvera plus mal qu'auparavant.

Avec le secours de Dieu, vous surmonterez peu à peu la tentation par la patience et par une persévérance courageuse, plus efficacement que par la rigueur et en vous tourmentant vous-même.

Prenez souvent conseil dans la tentation, et gardez-vous de traiter durement celui qui est tenté; mais essayez de le consoler, comme vous souhaiteriez qu'on fît pour vous.

5. La source de toutes les mauvaises tentations est l'inconstance de l'esprit et le peu de confiance en Dieu; parce que, comme un vaisseau sans gouvernail est emporté de côté et d'autre au gré des flots, de même l'homme qui

se relâche et qui n'est pas ferme dans ses résolutions est agité de tentations différentes.

Le feu éprouve le fer, et la tentation éprouve l'homme juste : nous ne savons souvent ce que nous pouvons; mais la tentation montre ce que nous sommes.

Il faut cependant veiller, surtout au commencement de la tentation; parce qu'alors l'ennemi est plus aisément vaincu si on lui ferme entièrement l'entrée de son âme, et qu'on aille au-devant de lui pour le repousser dès qu'il frappe à la porte.

C'est ce qui a fait dire à un ancien (Ovid. *Remed. am.* 91) : « Opposez-vous aux premiers symptômes : le remède vient trop tard quand, à force de délais, le mal à fait des progrès. »

En effet, ce n'est d'abord qu'une simple pensée qui se présente à l'esprit, ensuite une imagination forte, puis la délectation, suivie d'un mouvement déréglé et enfin du consentement; et c'est ainsi que peu à peu l'ennemi entre jusqu'au fond du cœur, lorsqu'on ne lui résiste pas dès le commencement; et plus on a négligé long-temps de résister, plus on s'affaiblit de jour en jour, et plus au contraire l'ennemi devient puissant.

6. Quelques-uns essuient les plus fortes tentations au commencement de leur conversion; d'autres à la fin; et d'autres en sont tourmentés presque toute leur vie.

Il y en a qui sont tentés assez faiblement, suivant les vues de la sagesse et de la justice de Dieu, qui pèse l'état et les mérites des hommes, et qui dispose tout pour le salut de ses élus.

7. C'est pourquoi nous ne devons point nous décourager lorsque nous sommes tentés; mais nous devons prier Dieu avec d'autant plus de ferveur, afin qu'il daigne nous assister dans toutes nos peines; et, selon la parole de saint Paul, *il nous fera tirer de la tentation un avantage* tel, *que nous puissions persévérer* (I. Cor., x, 13).

Humilions donc nos âmes sous la main de Dieu, dans toutes nos tentations et toutes nos peines, parce qu'*il sauvera les humbles d'esprit* (Ps. xxxiii, 19), et qu'il les élèvera.

8. C'est dans les tentations et dans les traverses que l'on reconnaît les progrès qu'un homme a faits; c'est là que le mérite croît, et que la vertu paraît avec plus d'éclat.

Il n'est pas étonnant qu'un homme soit et fervent lorsqu'il n'a rien à souffrir; n au milieu de l'adversité il persévère av tience, il y a lieu d'espérer un grand pr

Il y en a qui se soutiennent dans les gr tentations, et qui souvent succombent dans qui sont légères et journalières; c'est af cette humiliation les empêche de présum mais d'eux-mêmes dans les grandes occa après avoir été faibles dans de si petites.

CHAPITRE XIV.

Qu'il faut éviter les jugemens téméraires.

1. Tournez les yeux sur vous-même, e dez-vous de juger les actions des autres.

En jugeant les autres, on travaille en on se trompe souvent, et l'on fait aiséme fautes; mais en se jugeant et en s'approf sant soi-même, on travaille toujours avec

Nous jugeons fréquemment des chose vant l'inclination de notre cœur; car l'a propre nous fait aisément perdre l'avanta juger selon la vérité.

Si Dieu seul était toujours l'objet de n tentions et de nos désirs, nous ne serions aisément troublés de ce qui répugne à notr

2. Mais souvent il y a quelque attache s au dedans, ou même quelque objet au de qui nous entraîne également.

Plusieurs se recherchent sourdement mêmes dans ce qu'ils font; ils ne s'en ap vent pas.

Ils semblent aussi être dans une heureus lorsque les choses se font suivant leurs dé leurs sentimens; mais si elles tournent ment qu'ils ne désirent, ils s'émeuvent a et tombent dans la tristesse.

De la diversité des sentimens et des op naissent assez souvent des dissensions ent amis et des concitoyens, entre des per religieuses et dévotes.

3. On quitte difficilement une vieille hab et personne ne se laisse volontiers condui delà de ses propres lumières.

Si on s'appuie sur sa raison et sur son trie plus que sur la vertu victorieuse de Christ, il arrivera rarement et bien tar l'on devienne un homme éclairé; parce qu veut que nous lui soyons parfaitement s

our ardent nous élève au-dessus de
iement humain.

CHAPITRE XV.

uvres faites par un motif de charité.

: doit faire du mal pour rien au
pour l'amour de qui que ce soit; mais
é de qui peut en avoir besoin, il faut
, de propos délibéré, interrompre
euvre ou la changer en une meil-
par cette conduite le bien n'est pas
is il est changé en mieux.
iarité les œuvres extérieures ne ser-
n; mais tout ce qui se fait par un
charité, quelque petit et méprisable
lui-même, devient tout-à-fait pro-
Dieu considère bien plus la grandeur
i fait agir que l'action même.
iit beaucoup quand on aime beau-

eaucoup quand on fait bien ce que

: bien quand on préfère le bien com-
opre satisfaction.
souvent que c'est la charité qui fait
t plutôt la chair; car il est bien rare
ition naturelle, la volonté propre,
de quelque récompense, le désir de
ntage particulier, ne se glissent point
on fait.
qui a une vraie et parfaite charité ne
nt son avantage; mais il désire uni-
ie tout tende à la gloire de Dieu : il
même envie à personne, parce qu'il
joie dans aucun bien qui lui soit
e veut pas non plus se réjouir en lui-
s il cherche sa félicité en Dieu par-
les biens; il n'attribue aucun bien
e, mais il rapporte tout à Dieu, de
nt tous les biens comme de leur
dans la jouissance duquel tous les
:posent comme dans leur dernière

aurait une étincelle de la vraie cha-
ndrait sans doute que toutes les
la terre sont toujours pleines de

CHAPITRE XVI.

Qu'il faut supporter les défauts des autres.

1. Ce qu'on ne peut corriger ou dans soi ou dans les autres, on doit le supporter avec patience, jusqu'à ce que Dieu en ordonne autrement.

Songez que cela est peut-être plus avantageux pour vous éprouver et pour vous affermir dans la patience, sans laquelle nos mérites ne doivent pas être grandement prisés.

Cependant, quand vous rencontrez de ces obstacles, vous devez humblement demander à Dieu qu'il daigne vous aider, et que vous puissiez les supporter avec douceur.

2. Si quelqu'un, après avoir été averti une ou deux fois, ne veut pas se rendre, ne contestez point avec lui; mais remettez le tout à Dieu afin que sa volonté se fasse, et qu'il soit glorifié dans tous ses serviteurs, puisqu'il fait changer avantageusement le mal en bien.

Étudiez-vous à supporter avec patience les défauts et toutes les faiblesses des autres, parce que vous en avez aussi beaucoup qu'il faut que les autres supportent.

Si vous ne pouvez vous rendre tel que vous souhaitez, comment pourrez-vous réformer un autre à votre gré?

Nous aimons que les autres soient parfaits, et cependant nous ne nous corrigeons pas de nos propres défauts.

3. Nous voulons qu'on reprenne les autres avec sévérité, et nous ne voulons pas qu'on nous reprenne; l'indulgence qu'on a pour eux nous déplaît, et cependant nous ne voulons pas qu'on nous refuse ce que nous demandons; nous voulons qu'on gêne les autres par des règlemens, et nous ne pouvons souffrir qu'on nous resserre davantage : il est donc visible par-là combien il est rare que nous traitions le prochain comme nous-même.

Si tous étaient parfaits, qu'aurions-nous alors à souffrir pour Dieu de la part des autres?

4. Mais Dieu a réglé les choses présentes de manière que nous apprenions à *porter les fardeaux les uns des autres* (Gal., VI, 2), parce qu'il n'y a personne sans défaut, personne sans son fardeau, personne qui se suffise à lui-même, personne assez sage pour se conduire : mais nous devons mutuellement nous supporter, nous

consoler, nous aider, nous instruire et nous avertir.

Or, c'est dans les crises de l'adversité que paraît le mieux toute l'étendue de la vertu de chacun; car ce ne sont pas les occasions qui rendent l'homme fragile; elles ne font que le montrer tel qu'il est.

CHAPITRE XVII.

De la vie religieuse.

1. Il faut que vous appreniez à vous vaincre en beaucoup de choses, si vous voulez conserver la paix et l'union avec les autres.

Ce n'est pas peu de chose de vivre dans les monastères ou dans une congrégation, de s'y conduire d'une manière irréprochable, et d'y persévérer avec fidélité jusqu'à la mort.

Heureux celui qui, après avoir bien vécu, y a terminé heureusement sa carrière!

Si vous voulez avoir la constance convenable, et faire des progrès, regardez-vous comme un banni, étranger sur la terre.

Il vous faut devenir fou pour l'amour de Jésus-Christ, si vous voulez mener une vie vraiment religieuse.

2. L'habit et la tonsure servent peu; c'est le changement de mœurs et l'entière mortification des passions qui font le vrai religieux.

Celui qui cherche autre chose que Dieu seul et le salut de son âme ne trouvera que tribulation et chagrin.

On ne peut pas même demeurer long-temps en paix, si on ne s'efforce de devenir le plus petit et le serviteur de tous.

3. Vous êtes venu pour obéir, non pour gouverner; sachez que vous êtes appelé pour souffrir et pour travailler, non pour passer le temps dans l'oisiveté ou dans de vains entretiens.

C'est donc ici que les hommes sont éprouvés, *comme l'or dans la fournaise* (Sag., III, 6); personne n'y peut demeurer, s'il ne veut de tout son cœur s'humilier pour l'amour de Dieu.

CHAPITRE XVIII.

Des exemples des saints Pères.

1. Jetez les yeux sur les exemples parlant des saints Pères, en qui ont brillé la vraie perfection et la religion, et vous verrez que ce que nous faisons est peu de chose et presque rien.

Hélas! qu'est-ce que notre vie, si on la compare à la leur? Les saints et les amis de Jésus-Christ ont servi le Seigneur *dans la faim et dans la soif, dans le froid et dans la nudité, dans le travail et dans la fatigue, dans les veilles et dans les jeûnes* (II. Corinth., XI, 27), dans les prières et dans de saintes méditations, dans une infinité de persécutions et d'opprobres.

2. Oh! combien de grandes tribulations ont souffertes les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges et tous les autres qui ont voulu suivre les traces de Jésus-Christ! car *ils ont haï leurs âmes en ce monde, afin de les posséder dans la vie éternelle* (Jean, XII, 25).

Oh! quelle vie austère et détachée les saints Pères ont menée dans le désert! quelles longues et fâcheuses tentations ils y ont éprouvées! combien de fois ils ont été tourmentés par l'ennemi! qu'ils ont offert à Dieu de fréquentes et de ferventes prières! qu'ils ont pratiqué de rigoureuses abstinences! qu'ils ont eu de zèle et d'ardeur pour leur avancement spirituel! quels rudes combats ils ont livrés à leurs vices pour les dompter! quelle pureté et quelle droiture dans leur intention à chercher Dieu!

Ils travaillaient pendant le jour, et ils consacraient les nuits à la prière, quoique pendant le travail ils ne cessassent de prier en esprit.

3. Ils employaient utilement tout leur temps; leurs heures leur paraissaient trop courtes pour leurs entretiens avec Dieu, et la douceur qu'ils goûtaient dans la contemplation leur faisait même oublier la nécessité de nourrir leur corps.

Ils renonçaient à tout, aux richesses, aux dignités, aux honneurs, à leurs amis et à leurs parens; ils ne désiraient rien des choses du monde; à peine prenaient-ils les alimens nécessaires à la vie; ils gémissaient de l'obligation de servir leur corps, même dans la nécessité.

Ils étaient donc pauvres des biens de la terre, mais très riches en grâce et en vertu: au dehors ils manquaient de tout, mais au dedans ils étaient remplis de la grâce et des consolations divines.

4. Ils étaient éloignés du monde, mais ils étaient très unis à Dieu, et ses amis intimes et familiers; ils étaient vils à leurs yeux et à ceux de ce monde, mais ils étaient précieux et chers à ceux de Dieu.

Ils se conservaient dans une humilité sincère, ils vivaient dans une obéissance simple, ils marchaient dans la charité et la patience; aussi avançaient-ils de jour en jour dans la vie de l'esprit, et acquéraient-ils un grand crédit auprès de Dieu.

Ils ont été donnés pour modèles à tous les religieux, et ils doivent plus nous porter à notre avancement que le nombre des tièdes au relâchement.

5. Oh! combien grande était la ferveur de tous les religieux au commencement de leur saint institut!

Oh! quelle ardeur pour l'oraison! quelle émulation pour la vertu! quelle vigueur dans la discipline! quel respect dans tous, et quelle obéissance pour la règle de leur maître!

Leurs vestiges, qu'on ne suit plus, attestent encore que c'étaient des hommes véritablement saints et parfaits, qui, en combattant si généreusement, ont foulé le monde aux pieds.

Maintenant on regarde comme un grand religieux celui qui n'a point transgressé la règle, celui qui a pu supporter avec patience l'état qu'il a embrassé.

6. O tiédeur et négligence de notre état, de dégénérer si promptement de l'ancienne ferveur, et de trouver même la vie ennuyeuse par abattement et par lâcheté!

Dieu veuille que le désir d'avancer dans la vertu ne s'assoupisse pas entièrement en vous, qui avez vu souvent nombre d'exemples de personnes pieuses!

CHAPITRE XIX.

Des exercices d'un bon religieux.

1. La vie d'un bon religieux doit être ornée de toutes les vertus, afin qu'il soit intérieurement tel qu'il paraît extérieurement aux hommes; et il est bien juste qu'il soit beaucoup plus saint au dedans qu'il ne le paraît au dehors, parce que le fond de notre cœur est sous les yeux de Dieu, que nous devons infiniment respecter en quelque endroit que nous soyons, et en la présence de qui nous devons marcher avec la pureté des anges.

Chaque jour nous devons renouveler notre première résolution, nous exciter à la ferveur, comme si notre conversion ne faisait que de commencer, et dire : « Aidez-moi, Seigneur « Dieu, dans mon bon propos et dans votre « saint service, et faites-moi enfin la grâce de « commencer aujourd'hui parfaitement, puis- « que ce que j'ai fait jusqu'à présent n'est rien. »

2. Notre avancement se proportionne sur notre résolution; et qui veut faire de grands progrès, doit s'y porter avec beaucoup de soin.

Si celui qui prend les plus fermes résolutions ne laisse pas souvent de se relâcher, que sera-ce de celui qui n'en forme que rarement, ou qui n'en forme que de faibles!

Cet abandon de nos bonnes résolutions arrive cependant de différentes manières, et la plus légère omission de quelques exercices ne manque guère de causer à l'âme quelque dommage.

Les résolutions des justes sont plus fondées sur la grâce de Dieu que sur leur propre sagesse; et c'est toujours en lui, quoi qu'ils entreprennent, qu'ils mettent leur confiance : car l'homme propose, mais Dieu dispose; et *la voie de l'homme n'est pas au pouvoir de l'homme* (Jérém., x, 23).

3. Si c'est par un esprit de piété, ou pour le bien du prochain, que l'on omet quelquefois un exercice ordinaire, il sera aisé de réparer dans la suite cette omission; mais si on le quitte légèrement, par dégoût ou par négligence, c'est une omission répréhensible, et l'on sentira qu'elle est nuisible.

Efforçons-nous de tout notre pouvoir, et nous ne laisserons pas de manquer encore aisément en bien des choses.

Nous devons néanmoins nous proposer toujours quelque chose de fixe, surtout contre les obstacles qui nous retardent le plus.

Nous devons examiner et régler avec le même soin notre intérieur et notre extérieur, parce que l'un et l'autre contribuent à notre avancement.

4. Si vous ne pouvez pas vous recueillir continuellement, faites-le de temps en temps, et pour le moins une fois le jour, le matin ou le soir.

Le matin, formez vos résolutions; le soir, examinez votre conduite, quelles ont été en ce jour vos paroles, vos actions et vos pensées; car peut-être en tout cela avez-vous souvent offensé Dieu et le prochain.

Armez-vous, en homme courageux, contre les artifices du démon; mettez un frein à l'in-

tempérance, et vous réprimerez plus aisément tout désir déréglé de la chair; ne soyez jamais oisif; mais occupez-vous ou à lire, ou à écrire, ou à prier, ou à méditer, ou à quelque ouvrage utile à la communauté.

Il faut néanmoins être discret dans les exercices du corps, et tous ne conviennent pas également à tous.

5. Les pratiques qui ne sont pas communes ne doivent pas être montrées au dehors; car on s'acquitte plus sûrement dans le secret de celles qui sont particulières.

Prenez garde cependant d'être lâche dans les exercices communs, et d'être trop ardent pour ceux de votre choix; mais après avoir rempli pleinement et fidèlement tout ce qui est de devoir et de règle, s'il vous reste encore quelque temps, rendez-vous à vous-même selon les mouvemens de votre dévotion.

Tous ne peuvent pas s'assujettir au même exercice; mais l'un convient mieux à celui-ci, et l'autre à celui-là.

On aime aussi à varier ses exercices selon la convenance du temps; parce que les uns plaisent davantage les jours de fêtes, et les autres les jours ordinaires : nous avons besoin des uns dans le temps de la tentation, et des autres dans un temps de paix et de tranquillité : quand nous sommes tristes, certaines pensées nous conviennent, et d'autres quand nous trouvons de la joie dans le Seigneur.

6. Aux approches des principales fêtes, il faut renouveler ses pieux exercices, et implorer avec plus de ferveur les suffrages des saints.

Nous devons, d'une fête à une autre, prendre des résolutions comme si nous devions alors sortir du monde et passer à la fête éternelle; ainsi, dans ces saints temps, nous devons nous préparer avec soin, vivre dans une plus grande piété, et pratiquer tous nos devoirs avec plus d'exactitude, comme devant bientôt recevoir de Dieu le prix de nos travaux.

7. Et si ce bonheur est différé, croyons que nous ne sommes encore ni assez bien préparés, ni assez dignes d'une si grande gloire, *qui nous sera découverte* (Rom., VIII, 18) dans le temps marqué, et travaillons à nous mieux préparer à ce passage.

Heureux, dit l'évangéliste saint Luc, *le serviteur que son maître, quand il viendra, trouvera veillant : je vous le dis, en vérité, il l'établira sur tous ses biens* (Luc, XII, 43, 44).

CHAPITRE XX.

De l'amour de la retraite et du silence.

1. Cherchez un temps propre pour penser à vous-même, et rappelez-vous souvent les bienfaits de Dieu.

Abandonnez les lectures de pure curiosité; préférez celles qui sont plus propres à vous toucher le cœur qu'à vous occuper l'esprit.

Si vous renoncez aux conversations oiseuses, aux courses inutiles, à la recherche des nouvelles et des bruits publics, vous trouverez un temps suffisant et propre pour vous livrer à de pieuses méditations.

Les plus grands saints, dès qu'ils le pouvaient, évitaient le commerce des hommes, et préféraient de servir Dieu dans le secret.

2. Quelqu'un a dit : « Toutes les fois que j'ai été parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme (Sénèque, *ép.* VII, mais en d'autres termes).

C'est ce que nous éprouvons trop souvent lorsque nous avons de longues conversations.

Il est plus aisé de se taire tout-à-fait que de ne pas trop parler; il est plus aisé de se tenir caché chez soi que de se bien garder au dehors.

Quiconque veut donc arriver à la vie intérieure et spirituelle, il faut qu'à l'exemple de Jésus-Christ il s'éloigne de la foule.

Il n'y a point de sûreté à se produire quand on n'aime pas à se tenir caché; point de sûreté à parler quand on n'aime pas à se taire; point de sûreté à présider quand on n'aime pas à dépendre; point de sûreté à commander quand on n'a pas appris à bien obéir.

3. Personne ne peut goûter une joie bien assurée, s'il n'a en soi le témoignage d'une bonne conscience.

Cependant les saints, dans leur sécurité même, ont toujours été remplis de la crainte de Dieu; et ils n'ont été ni moins vigilans, ni moins humbles, pour avoir eu de grandes vertus et avoir reçu une grâce éclatante.

Au contraire, l'assurance des méchans ne vient que d'orgueil et de présomption, et ne sert à la fin qu'à les tromper.

Ne vous promettez jamais une parfaite sécu-

rité en cette vie, quoique vous paraissiez être un bon religieux ou un pieux solitaire.

4. Souvent les plus saints aux yeux des hommes ont couru les plus grands dangers par leur trop de confiance.

C'est pourquoi il est plus utile à plusieurs de n'être pas tout-à-fait exempts de tentations, mais d'être souvent attaqués, de peur qu'ils ne vivent avec trop de sécurité, qu'il ne leur arrive de s'enorgueillir, qu'ils ne se livrent même avec trop de licence aux consolations extérieures.

Oh! que l'on conserverait une conscience pure, si on ne cherchait jamais de joie passagère, si on ne s'occupait jamais des choses du monde!

Oh! que l'on goûterait de paix et de tranquillité, si on retranchait toute vaine sollicitude, si on ne pensait qu'à son salut et aux choses divines, et si on mettait en Dieu toute son espérance!

5. Nul n'est digne des consolations du ciel, s'il ne s'est exercé avec soin dans la sainte componction.

Si vous voulez en être pénétré jusqu'au fond du cœur, entrez dans votre chambre, éloignez-vous du tumulte du monde, suivant ce qui est écrit : *Soyez touchés de componction jusque sur vos lits* (Ps. IV, 5).

Vous trouverez dans votre cellule ce que souvent vous perdrez au dehors.

La cellule devient douce à qui continue d'y demeurer; mais quand on la garde mal, elle devient ennuyeuse.

Si dès le commencement de votre conversion vous l'habitez et la gardez fidèlement, elle sera dans la suite votre plus chère amie et votre plus douce consolation.

6. C'est dans le silence et dans le repos que l'âme dévote fait des progrès, et qu'elle apprend les sens cachés de l'Écriture.

Elle y trouve des torrens de larmes dont elle se lave et se purifie toutes les nuits, afin de s'approcher avec d'autant plus de familiarité de son Créateur, qu'elle vit plus éloignée des troubles du monde.

Quand un homme se sépare de ses connaissances et de ses amis, Dieu, en récompense, s'approche de lui avec les saints anges.

Il vaut mieux être caché et avoir soin de son âme que de faire des miracles en s'oubliant soi-même.

Il est louable, dans un religieux, de sortir rarement, d'éviter d'être vu, de ne vouloir pas même voir les hommes.

7. Pourquoi voulez-vous voir ce qu'il ne vous est pas permis d'avoir? *Le monde passe, ainsi que ce qui flatte sa concupiscence* (I Jean, II, 17).

Le goût de la sensualité entraîne à la promenade; mais quand ce moment est passé, qu'en rapportez-vous autre chose qu'un poids sur la conscience et une dissipation de cœur?

La gaîté de la sortie produit souvent la tristesse au retour; et le soir passé dans la joie est suivi le lendemain d'un triste matin.

Ainsi tout plaisir sensible s'insinue agréablement; mais à la fin il blesse et donne la mort.

Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyiez où vous êtes?

Vous y voyez le ciel, la terre et tous les élémens; car c'est d'eux que tout est fait.

8. Que pouvez-vous voir, en quelque lieu que ce soit, qui puisse être stable sous le soleil?

Vous croyez peut-être pouvoir vous satisfaire pleinement, mais vous n'y parviendrez jamais.

Quand d'un seul coup d'œil vous verriez tout ce qui est dans le monde, que verriez-vous autre chose que vanité?

Levez les yeux vers Dieu qui est dans le ciel, et priez-le de vous pardonner vos péchés et vos négligences.

Laissez les choses vaines aux hommes vains; et, pour vous, occupez-vous de ce que Dieu vous a ordonné.

Fermez votre porte sur vous, et appelez à vous Jésus, votre bien-aimé; demeurez avec lui dans votre cellule, parce que vous ne trouverez point ailleurs une paix aussi profonde.

Si vous n'en étiez point sorti, et que vous n'eussiez point prêté l'oreille aux bruits qui courent dans le monde, vous vous seriez mieux maintenu dans les douceurs de la paix.

Dès que vous prenez plaisir à écouter quelquefois ce qui se dit de nouveau, c'est une nécessité que votre cœur en souffre quelque trouble.

CHAPITRE XXI.

De la componction du cœur.

1. Si vous voulez faire quelque progrès, conservez-vous dans la crainte de Dieu, et ne vous permettez pas trop de liberté; mais assujettissez tous vos sens à une exacte discipline, et ne vous livrez pas à une joie indiscrète.

Livrez-vous à la componction du cœur, et vous trouverez la dévotion: la componction ouvre l'entrée à plusieurs biens que le relâchement a coutume de faire bientôt perdre.

Il est étonnant qu'un homme puisse jamais se livrer entièrement à la joie dans cette vie, lorsqu'il considère et qu'il apprécie son exil et les dangers infinis auxquels son âme est exposée.

2. La légèreté de notre cœur et le manque d'attention à nos défauts nous rendent insensibles aux maux de notre âme; mais souvent nous avons la folie de rire lorsque nous avons sujet de pleurer.

Il n'y a de vraie liberté et de solide joie que dans la crainte de Dieu, accompagnée d'une bonne conscience.

Heureux qui peut se débarrasser de tout ce qui est capable de le distraire, et se recueillir tout entier dans une sainte componction!

Heureux qui rejette loin de lui tout ce qui peut souiller ou charger sa conscience!

Combattez courageusement: une habitude se surmonte par une autre habitude.

Si vous savez vous défaire des hommes, bientôt ils vous laisseront faire ce que vous voudrez.

3. Ne vous chargez point des affaires des autres, et ne vous engagez point dans celles de vos supérieurs.

Ayez toujours l'œil sur vous principalement, et faites-vous des leçons à vous-même, préférablement à tous vos amis.

Si vous n'avez pas la faveur des hommes, n'allez pas vous en attrister; mais que toute votre peine soit de ne pas vous conduire avec la régularité et la circonspection qui conviendraient à un serviteur de Dieu et à un bon religieux.

Il est souvent plus avantageux et plus sûr de n'avoir pas en cette vie beaucoup de consolations, surtout de celles qui sont selon la chair.

Cependant, si nous ne sentons pas les consolations divines, ou si nous ne les sentons que rarement, c'est notre faute; parce que nous ne recherchons pas la componction du cœur, et que nous ne rejetons pas absolument les vaines consolations du dehors.

4. Reconnaissez que vous êtes indigne que Dieu vous console, mais que vous méritez de vivre plutôt dans les tribulations.

Quand un homme est véritablement pénétré de componction, tout le monde alors lui paraît amer et insupportable.

Un homme bien disposé trouve toujours assez de quoi s'affliger et de quoi pleurer.

Car, soit qu'il se considère lui-même, soit qu'il envisage son prochain, il sait que personne ne vit ici-bas sans tribulation; et plus il s'examine de près, plus il gémit.

Les sujets d'une juste douleur et d'une componction intérieure sont nos péchés et nos vices, sous le poids desquels nous sommes tellement abattus que rarement il est en notre pouvoir de nous élever à la contemplation des choses célestes.

5. Si vous pensiez plus souvent à votre mort qu'à la longueur de la vie, il n'est pas douteux que vous travailleriez avec plus de ferveur à vous corriger.

Si vous faisiez aussi de sérieuses réflexions sur les peines futures de l'enfer et du purgatoire, je suis persuadé que vous supporteriez volontiers le travail et la peine, et qu'aucune rigueur ne vous effraierait.

Mais, parce que ces objets ne passent pas jusqu'à notre cœur, et que nous aimons encore ce qui nous flatte, nous restons toujours froids et très négligens.

6. C'est souvent faute de spiritualité que notre misérable corps se plaint si aisément.

Priez donc avec humilité le Seigneur qu'il vous donne l'esprit de componction, et dites-lui avec le prophète: *Seigneur, nourrissez-moi du pain des larmes, et faites-moi boire en abondance l'eau de mes pleurs* (Ps. LXXIX, 6).

CHAPITRE XXII.

De la considération des misères de l'homme.

1. Vous serez misérable, en quelque endroit que vous soyez, et de quelque côté que vous vous tourniez, si vous ne vous tournez vers Dieu.

Pourquoi vous troublez-vous de ce que les choses ne vous réussissent pas selon votre volonté et vos désirs?

st celui à qui tout succède à son gré? Ce vous, ni moi, ni aucun homme sur la

st personne en ce monde qui n'ait quelne ou quelque traverse, fût-il roi ou

st le plus heureux? C'est certainement i peut souffrir quelque chose pour Dieu. est des personnes faibles et imparfaites nt : « Que cet homme mène une vie heuqu'il est riche! qu'il est grand! qu'il est t et élevé! »
considérez les biens du ciel, et vous vertous ces biens temporels ne sont rien; ontraire ils sont très incertains et plutôt e, parce qu'on ne les possède jamais sans ude et sans crainte.
licité de l'homme ne consiste pas à avoir ns temporels en abondance, mais la mé lui suffit.
une vraie misère de vivre sur la terre.
l'homme veut vivre selon l'esprit, plus la sente lui devient amère, parce qu'il sent t qu'il voit plus clairement les défauts de ption humaine.
nanger, boire, veiller, dormir, se repovailler, être asservi à toutes les autres és de la nature, c'est vraiment une grande et une grande peine pour un homme qui en serait volontiers affranchi et libre rvitude du péché.
i effet, l'homme intérieur est bien acca monde de toutes les nécessités du corps.
le prophète demande-t-il avec ardeur ouvoir être délivré, lorsqu'il dit : *Seiaffranchissez-moi de mes nécessités.* iv, 17).
malheur à ceux qui ne connaissent pas sère! et malheur encore plus à ceux qui cette vie misérable et sujette à la cor-!
l s'en trouve qui y sont si attachés, quoient à peine le nécessaire en travaillant nendiant, que s'ils pouvaient toujours i-bas, ils ne se soucieraient point du e de Dieu.
cœurs insensés et infidèles, qui sont telenfoncés dans l'amour des choses de la u'ils n'ont de goût que pour ce qui flatte :

Mais à la fin les malheureux reconnaîtront avec douleur toute la bassesse et tout le néant de ce qu'ils ont aimé.

Au contraire les saints de Dieu et tous les fidèles amis de Jésus-Christ n'ont point fait d'at tention à ce qui plaisait à la chair ni à ce qui brillait dans le temps; mais toutes leurs vues et tous leurs souhaits ne respiraient que les biens éternels.

Tout leur désir s'élevait vers les biens immua bles et invisibles, de peur que l'amour des biens visibles ne les entraînât vers la terre.

Ne perdez pas, mon cher frère, l'espérance de vous avancer dans la vie spirituelle; vous en avez encore le temps et le loisir.

5. Pourquoi voulez-vous remettre de jour en jour l'exécution de vos bonnes résolutions?

Levez-vous, commencez à l'instant, et dites : « Voici le temps d'agir, voici le temps de com« battre, voici le temps propre pour me cor« riger. »

Quand vous êtes dans la disgrâce et dans les afflictions, c'est alors le temps de mériter.

Il faut que *vous passiez par le feu et par l'eau*, avant d'arriver *au lieu du rafraîchissement* (Ps. LXV, 11).

Si vous ne vous faites violence, vous ne surmonterez point le vice.

Tant que nous portons ce corps fragile, nous ne pouvons être sans péché, ni vivre sans ennui et sans douleur.

Nous voudrions bien être en repos et à l'abri de toute misère; mais, parce que nous avons perdu l'innocence par le péché, nous avons aussi perdu la vraie félicité.

C'est pourquoi il nous faut avoir patience et attendre la miséricorde de Dieu, *jusqu'à ce que ce temps de l'iniquité soit passé* (Ps. LVI, 2) et *que ce qu'il y a de mortel en nous soit absorbé par la vie* (II, Cor. V, 4).

6. Oh! combien est grande la fragilité humaine, qui a toujours du penchant au vice!

Vous confessez aujourd'hui vos péchés, et demain vous retombez dans les mêmes fautes dont vous vous êtes accusés.

Dans ce moment vous formez la résolution d'être sur vos gardes, et une heure après vous agissez comme si vous n'aviez rien résolu.

Nous pouvons donc avec justice nous humilier et n'avoir jamais une haute opinion de nous-

mêmes, puisque nous sommes si fragiles et si inconstans.

Nous pouvons même perdre en un instant, par notre négligence, ce qu'avec le secours de la grâce nous avons eu peine à acquérir par un long travail.

7. Que deviendrons-nous de plus à la fin du jour, si nous sommes si tièdes dès le matin?

Malheur à nous si nous voulons ainsi nous livrer au repos, comme si nous jouissions déjà de la paix et de la sécurité, tandis qu'il ne paraît pas encore dans notre conduite la moindre trace de vraie sainteté!

Nous aurions bien besoin d'être de nouveau formés aux bonnes règles comme de bons novices; s'il pouvait y avoir lieu d'espérer de notre part quelque amendement pour l'avenir, et un plus grand progrès dans la vie spirituelle.

CHAPITRE XXIII.

De la méditation de la mort.

1. Bientôt ce sera fait de nous ici-bas; voyez comment vous pouvez faire autrement.

L'homme est aujourd'hui, et demain il disparaît; et quand il n'est plus sous les yeux, il s'efface aussi bientôt de l'esprit.

O stupidité et dureté du cœur humain qui ne s'occupe que du présent et ne prévoit pas davantage l'avenir!

Vous devez vous comporter dans toutes vos actions et dans toutes vos pensées comme si vous deviez mourir aujourd'hui.

Si vous aviez la conscience pure vous ne craindriez pas beaucoup la mort.

Il vaudrait mieux éviter le péché que de fuir la mort.

Si vous n'êtes pas prêt aujourd'hui, comment le serez-vous demain?

Demain est un jour incertain; et que savez-vous si vous l'aurez?

2. Que nous sert-il de vivre long-temps, quand nous nous corrigeons si peu?

Ah! une longue vie ne sert pas toujours à nous amender; mais souvent elle ne fait que nous rendre plus coupables.

Plût à Dieu que pendant un jour seulement nous eussions bien vécu en ce monde!

Plusieurs comptent les années de leur conversion; mais souvent le fruit de leur amendement est bien petit.

S'il est terrible de mourir, il est peut-être plus dangereux de vivre long-temps.

Heureux qui a sans cesse devant les yeux l'heure de sa mort, et qui se dispose tous les jours à mourir!

Si jamais vous avez vu mourir un homme, songez que vous passerez aussi par le même chemin.

3. Pensez le matin que vous n'irez point jusqu'au soir; le soir venu, ne vous flattez point d'aller jusqu'au lendemain matin.

Soyez donc toujours prêt, et vivez de manière que la mort ne vous prenne jamais au dépourvu.

Plusieurs meurent d'une mort subite et imprévue, *parce que le Fils de l'Homme viendra à l'heure que vous ne pensez pas* (Luc, XII, 40).

Lorsque cette dernière heure arrivera, vous commencerez à juger bien autrement de toute votre vie passée, et vous aurez un grand regret d'avoir été si négligent et si lâche.

4. Qu'heureux et sage est celui qui s'efforce maintenant d'être pendant sa vie ce qu'il souhaite de se trouver à sa mort! car ce qui donnera une grande confiance de mourir heureusement, c'est le parfait mépris du monde; le désir ardent d'avancer dans la vertu, l'amour de la régularité, le travail de la pénitence, la promptitude de l'obéissance, l'abnégation de soi-même, et la patience à souffrir toutes les adversités pour l'amour de Jésus-Christ.

Vous pouvez faire beaucoup de bien pendant que vous êtes en santé; mais, malade, je ne sais de quoi vous serez capable.

Peu deviennent meilleurs par la maladie, de même que ceux qui font beaucoup de pèlerinages se sanctifient rarement.

5. Ne comptez ni sur vos amis ni sur vos proches, et ne remettez pas à l'avenir l'affaire de votre salut, parce que les hommes vous oublieront plus tôt que vous ne pensez.

Il vaut mieux aujourd'hui prendre à temps vos sûretés, et envoyer quelques bonnes œuvres devant vous, que de compter sur le secours des autres.

Si vous êtes à présent sans inquiétude pour vous-même, qui en prendra pour vous à l'avenir?

Voici maintenant un temps bien précieux; *voici le temps favorable, voici les jours de salut* (II Cor., VI, 2): mais qu'il est douloureux

que vous n'employiez pas mieux ce temps, par le bon usage duquel vous pouvez mériter de vivre éternellement !

Le moment viendra où vous désirerez seulement un jour, où même une heure, pour vous corriger; et je ne sais si vous l'obtiendrez.

6. Ah, mon cher frère! de quel danger vous pouvez vous préserver, seulement par la crainte et la défiance continuelle de la mort !

Appliquez-vous maintenant à vivre de manière qu'à l'heure de la mort vous ayez plus sujet de vous réjouir que de craindre.

Apprenez maintenant à mourir au monde, afin qu'alors vous commenciez à vivre avec Jésus-Christ.

Apprenez maintenant à mépriser tout, afin qu'alors vous puissiez aller librement à Jésus-Christ.

Châtiez maintenant votre corps par la pénitence, afin qu'alors vous puissiez avoir une ferme confiance.

7. Ah ! insensé que vous êtes, comment vous promettez-vous de vivre long-temps, puisque vous n'avez pas un seul jour d'assuré?

Que de gens ont été trompés et enlevés du monde contre leur attente !

Combien de fois avez-vous ouï dire : « Un tel « a été tué d'un coup d'épée, tel autre s'est noyé, « un autre en tombant de haut s'est cassé la tête, « celui-ci est mort à table, celui-là a fini ses « jours en jouant ! »

L'un a péri par le feu, l'autre par le fer, un autre par la peste, et un autre par les mains des voleurs : et c'est ainsi que la mort est la fin de tous, et que la vie des hommes passe rapidement comme l'ombre.

8. Qui se souviendra de vous après votre mort? ou qui priera pour vous?

Faites, faites maintenant, mon cher frère, tout ce que vous pouvez faire; parce que vous ne savez pas quand vous mourrez, ni quelles seront pour vous les suites de la mort.

Tandis que vous en avez le temps, amassez-vous des richesses qui ne périront jamais.

Ne pensez qu'à votre salut; ne vous occupez que des choses de Dieu.

Faites-vous maintenant *des amis* en honorant les saints et en imitant leurs actions, *afin qu'à votre mort ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels* (Luc, XVI, 19.)

9. Observez-vous sur la terre comme un voyageur et un étranger que les affaires de ce monde ne regardent point.

Conservez votre cœur libre et élevé en haut vers Dieu, parce que *vous n'avez point ici une cité permanente* (Hebr., XIII, 14).

Adressez tous les jours au ciel vos prières, vos gémissemens et vos larmes, afin qu'après la mort votre âme mérite de passer heureusement dans le sein du Seigneur.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXIV.

Du jugement et des peines des pécheurs.

1. Considérez en toutes choses quelle en sera la fin, et comment vous comparaîtrez devant ce juge sévère à qui rien n'est caché, qui ne s'apaise point par des présens et ne reçoit point d'excuses, mais qui jugera selon la justice.

O pécheur misérable et insensé ! que répondrez-vous à un Dieu qui connaît toutes vos iniquités, vous qui tremblez quelquefois à la vue d'un homme en colère?

Que ne vous précautionnez-vous pour le jour du jugement, puisque personne ne pourra être excusé ou défendu par un autre, et que chacun au contraire se trouvera assez chargé de soi-même?

Maintenant votre travail peut être fructueux, vos larmes agréées, vos gémissemens exaucés, votre douleur satisfactoire et propre à vous purifier.

2. C'est un grand et salutaire purgatoire pour l'homme patient, qui, exposé aux injures, est plus affligé de la malice des autres que du tort qu'on lui fait; qui prie avec affection pour ceux qui lui sont contraires, et leur pardonne du fond du cœur; qui est toujours prêt à demander pardon aux autres; qui est plus porté à la miséricorde qu'à la colère; qui se fait souvent violence à lui-même, et tâche d'assujettir entièrement la chair à l'esprit.

Il vaut bien mieux se purifier maintenant de de ses péchés, et se corriger de ses vices, que de remettre à les expier en l'autre monde.

En vérité, nous nous trompons nous-mêmes par notre attachement déréglé à la chair.

3. Sur quelle autre chose agira ce feu dévorant, que sur vos péchés?

se relâche et qui n'est pas ferme dans ses résolutions est agité de tentations différentes.

Le feu éprouve le fer, et la tentation éprouve l'homme juste : nous ne savons souvent ce que nous pouvons; mais la tentation montre ce que nous sommes.

Il faut cependant veiller, surtout au commencement de la tentation; parce qu'alors l'ennemi est plus aisément vaincu si on lui ferme entièrement l'entrée de son âme, et qu'on aille au-devant de lui pour le repousser dès qu'il frappe à la porte.

C'est ce qui a fait dire à un ancien (Ovid. *Remed. am.* 91) : « Opposez-vous aux premiers symptômes : le remède vient trop tard quand, à force de délais, le mal à fait des progrès. »

En effet, ce n'est d'abord qu'une simple pensée qui se présente à l'esprit, ensuite une imagination forte, puis la délectation, suivie d'un mouvement déréglé et enfin du consentement; et c'est ainsi que peu à peu l'ennemi entre jusqu'au fond du cœur, lorsqu'on ne lui résiste pas dès le commencement; et plus on a négligé long-temps de résister, plus on s'affaiblit de jour en jour, et plus au contraire l'ennemi devient puissant.

6. Quelques-uns essuient les plus fortes tentations au commencement de leur conversion; d'autres à la fin; et d'autres en sont tourmentés presque toute leur vie.

Il y en a qui sont tentés assez faiblement, suivant les vues de la sagesse et de la justice de Dieu, qui pèse l'état et les mérites des hommes, et qui dispose tout pour le salut de ses élus.

7. C'est pourquoi nous ne devons point nous décourager lorsque nous sommes tentés; mais nous devons prier Dieu avec d'autant plus de ferveur, afin qu'il daigne nous assister dans toutes nos peines; et, selon la parole de saint Paul, *il nous fera tirer de la tentation un avantage* tel, *que nous puissions persévérer* (I. Cor., x, 13).

Humilions donc nos âmes sous la main de Dieu, dans toutes nos tentations et toutes nos peines, parce qu'*il sauvera les humbles d'esprit* (Ps. xxxiii, 19), et qu'il les élèvera.

8. C'est dans les tentations et dans les traverses que l'on reconnaît les progrès qu'un homme a faits; c'est là que le mérite croît, et que la vertu paraît avec plus d'éclat.

Il n'est pas étonnant qu'un homme soit pieux et fervent lorsqu'il n'a rien à souffrir; mais si au milieu de l'adversité il persévère avec patience, il y a lieu d'espérer un grand progrès.

Il y en a qui se soutiennent dans les grandes tentations, et qui souvent succombent dans celles qui sont légères et journalières; c'est afin que cette humiliation les empêche de présumer jamais d'eux-mêmes dans les grandes occasions, après avoir été faibles dans de si petites.

CHAPITRE XIV.

Qu'il faut éviter les jugemens téméraires.

1. Tournez les yeux sur vous-même, et gardez-vous de juger les actions des autres.

En jugeant les autres, on travaille en vain, on se trompe souvent, et l'on fait aisément des fautes; mais en se jugeant et en s'approfondissant soi-même, on travaille toujours avec fruit.

Nous jugeons fréquemment des choses suivant l'inclination de notre cœur; car l'amour-propre nous fait aisément perdre l'avantage de juger selon la vérité.

Si Dieu seul était toujours l'objet de nos intentions et de nos désirs, nous ne serions pas si aisément troublés de ce qui répugne à notre sens.

2. Mais souvent il y a quelque attache secrète au dedans, ou même quelque objet au dehors, qui nous entraîne également.

Plusieurs se recherchent sourdement eux-mêmes dans ce qu'ils font; ils ne s'en aperçoivent pas.

Ils semblent aussi être dans une heureuse paix, lorsque les choses se font suivant leurs désirs et leurs sentimens; mais si elles tournent autrement qu'ils ne désirent, ils s'émeuvent aussitôt et tombent dans la tristesse.

De la diversité des sentimens et des opinions naissent assez souvent des dissensions entre des amis et des concitoyens, entre des personnes religieuses et dévotes.

3. On quitte difficilement une vieille habitude, et personne ne se laisse volontiers conduire au-delà de ses propres lumières.

Si on s'appuie sur sa raison et sur son industrie plus que sur la vertu victorieuse de Jésus-Christ, il arrivera rarement et bien tard que l'on devienne un homme éclairé; parce que Dieu veut que nous lui soyons parfaitement soumis,

encore plaisir à pécher craigne la mort et le jugement.

Il est bon toutefois que, si l'amour divin ne vous détourne pas encore du mal, au moins la crainte de l'enfer vous retienne.

Mais celui qui néglige de se maintenir dans la crainte de Dieu, au lieu de pouvoir longtemps persévérer dans le bien, tombera bientôt dans les piéges du démon.

CHAPITRE XXV.

De la ferveur avec laquelle nous devons travailler à l'amendement de notre vie.

1. Soyez vigilant et exact dans le service de Dieu, et rappelez-vous souvent pourquoi vous êtes venu ici, et pourquoi vous avez quitté le siècle : n'était-ce pas afin de vivre pour Dieu et de devenir un homme spirituel ?

Soyez donc plein de ferveur pour votre avancement, parce que vous recevrez bientôt la récompense de vos travaux, et qu'alors il n'y aura plus pour vous ni crainte ni douleur dans votre dernier état.

Votre travail maintenant sera de courte durée; et vous trouverez ensuite un grand repos, et même une joie éternelle.

Si vous persistez à être fidèle et fervent dans vos actions, Dieu sera sûrement fidèle et magnifique dans ses récompenses.

Vous devez conserver une ferme espérance de remporter le prix; mais vous ne devez pas vous en tenir assuré, de peur de tomber dans la tiédeur ou dans la présomption.

2. Un homme agité et flottant souvent entre la crainte et l'espérance, étant un jour accablé de douleur, et prosterné pour prier dans une église devant un autel, disait en lui-même ces paroles : « Oh! si je savais que je dusse persévérer! » et aussitôt il entendit intérieurement cette divine réponse : « Si vous le saviez, que « voudriez-vous faire? Hé bien, faites mainte« nant ce que vous voudriez faire alors, et vous « serez en pleine assurance. »

Et aussitôt se sentant consolé et fortifié, il s'abandonna à la volonté de Dieu; et toutes ses agitations inquiétantes cessèrent : il ne se mit plus en peine de savoir ce qui devait lui arriver; mais il s'appliqua davantage à connaître quelle était la volonté de Dieu, son bon plaisir, et ce qui était le plus parfait, afin de commencer et d'achever toutes sortes de bonnes œuvres.

3. *Espérez au Seigneur et faites le bien*, dit le prophète; *et vous habiterez la terre, qui vous nourrira de ses richesses* (Ps. XXXVI, 3).

Il est une chose qui empêche bien des gens de s'avancer et de travailler avec ferveur à se corriger; c'est qu'ils redoutent la difficulté ou la peine du combat : en effet ceux-là surtout avancent plus que les autres dans la vertu, qui travaillent avec le plus de courage à vaincre ce qu'ils trouvent de plus pénible et de plus contraire à leurs inclinations; car l'homme fait d'autant plus de progrès, et mérite une grâce d'autant plus abondante, qu'il fait plus d'efforts pour se vaincre lui-même et pour se mortifier intérieurement.

4. Mais tous n'ont pas également à vaincre et à se mortifier.

Cependant celui qui aura plus de zèle et d'émulation, quoiqu'il ait plus de passions à surmonter, sera plus en état de faire des progrès qu'un autre dont les mœurs sont bonnes, mais qui a moins de ferveur pour la vertu.

Deux choses particulièrement contribuent à un parfait amendement : c'est de s'arracher avec violence aux penchans vicieux de la nature, et de s'attacher avec zèle à la poursuite de la vertu, dont on a le plus besoin.

Appliquez-vous aussi avec plus de soin à éviter et à vaincre en vous ce qui vous déplaît le plus souvent dans les autres.

5. Profitez de tout pour vous avancer; de sorte que, si vous voyez de bons exemples ou que vous en entendiez parler, vous vous animiez à les imiter : si, au contraire, vous trouvez quelque chose de répréhensible, donnez-vous bien de garde de faire la même chose; ou si quelquefois vous l'avez fait, ayez soin de vous en corriger au plus tôt.

Comme vous avez les yeux ouverts sur les autres de leur côté, ils les ont pareillement ouverts sur vous.

Qu'il est doux et agréable de voir des frères fervens, pieux, réglés et exacts observateurs de la discipline! qu'il est triste et fâcheux d'en voir de désordonnés, qui ne remplissent pas les devoirs de leur vocation! qu'il est pernicieux de négliger les obligations de son état, et de donner ses soins à des affaires dont on n'est point chargé!

6. Souvenez vous de la fin que vous vous êtes proposée, et mettez-vous devant les yeux l'image de Jésus crucifié.

Vous avez bien lieu de rougir, en considérant la vie de Jésus-Christ, en ce que vous n'avez pas encore fait plus d'efforts pour y conformer la vôtre, après avoir été long-temps dans la voie de Dieu.

Un religieux qui s'occupe à méditer attentivement et pieusement la vie très sainte et la Passion du Seigneur y trouvera abondamment tout ce qui lui est utile et nécessaire; et il n'a pas besoin de chercher hors de Jésus quelque chose de meilleur.

Oh! si Jésus crucifié venait dans notre cœur, que nous serions bientôt suffisamment instruits!

7. Un religieux fervent accepte et fait avec joie tout ce qu'on lui commande.

Un religieux lâche et tiède essuie peine sur peine, et n'éprouve que chagrins de toutes parts; parce qu'il est privé des consolations intérieures, et qu'il lui est défendu d'en chercher au dehors.

Le religieux qui s'écarte de sa règle est exposé à une grande chute.

Celui qui cherche des adoucissemens et le relâchement sera toujours dans l'embarras, parce qu'il y aura toujours une chose ou une autre qui lui déplaira.

8. Comment font tant d'autres religieux qui vivent dans les cloîtres sous une discipline assez sévère?

Ils sortent rarement, ils vivent dans la retraite, ils se nourrissent pauvrement; ils sont grossièrement vêtus, ils travaillent beaucoup, ils parlent peu; ils veillent long-temps, ils se lèvent de bonne heure, ils font de longues prières, ils ont de fréquentes lectures, et ils se maintiennent dans une entière régularité.

Considérez comment les chartreux, les moines de Cîteaux et les religieux et religieuses de différens ordres se lèvent chaque nuit pour adresser leurs cantiques au Seigneur: il serait donc bien honteux pour vous de montrer de la paresse dans un si saint exercice, au moment où un si grand nombre de religieux commencent à louer Dieu avec joie.

9. Oh! si vous n'aviez rien autre chose à faire qu'à chanter de cœur et de bouche les louanges du Seigneur notre Dieu!

Oh! si vous n'aviez jamais besoin de r
ni de boire, ni de dormir, mais que vo
siez toujours louer Dieu, et ne vaque
exercices spirituels, vous seriez alors pl
reux qu'à présent que vous êtes asservi
les nécessités du corps! Plût à Dieu que
soins n'existassent point, mais que nou
sions à prendre que la nourriture spirit
notre âme, nourriture, hélas! dont n
sayons assez rarement.

10. Quand un homme est parvenu
de ne chercher sa consolation dans aucu
ture, il commence alors à goûter Dieu
tement; il sera alors satisfait de tout
arrivera; il ne se réjouira pas alors d'avo
coup, il ne s'affligera pas d'avoir peu;
s'abandonnera entièrement et avec une
confiance entre les mains de Dieu, qui
lieu de tout et en toutes choses, pour
ne périt ni ne meurt, pour qui tout est
et à la volonté de qui tout obéit sans dé

11. Souvenez-vous toujours de votr
songez que le temps perdu ne revient p

Vous n'acquerrez jamais les vertus sa
coup de soin et d'application.

Dès que vous commencerez à vous r
vous commencerez à vous en trouver m
si vous vous livrez à la ferveur, vous ép
une grande paix, et vous sentirez que
de Dieu et l'amour de la vertu vous ren
travail plus léger.

Un homme qui a de la ferveur et du
prêt à tout.

Il y a plus de peine de résister aux
aux passions qu'à supporter les fati
corps.

Qui n'évite pas les petites fautes to
à peu dans de plus grandes.

Vous serez toujours content le soi
vous aurez utilement employé la journé

Veillez sur vous-même; encourag
vous-même: avertissez-vous vous-même
qu'il en soit des autres, ne vous négli
vous-même.

Vous n'avancerez dans la vertu qu'au
vous vous ferez violence.

LIVRE II.

IOPRES POUR CONDUIRE A LA VIE INTÉRIEURE.

CHAPITRE PREMIER.

De la conversation intérieure.

: *royaume de Dieu est au dedans de* it le Seigneur (Luc, XVII, 21).

ertissez-vous de tout votre cœur au Sei - et abandonnez ce misérable monde, et ie trouvera le repos.

nez à mépriser les choses extérieures, is livrer aux intérieures, et vous verrez me de Dieu venir en vous.

e royaume de Dieu est la paix et la donne le Saint-Esprit (Rom. XIV, 17), 'est point donné aux impies.

-Christ viendra chez vous en vous fai - tir toutes ses consolations, si vous lui : dans votre intérieur une demeure digne

la gloire et la beauté *qu'il cherche est ins* (Ps. XLIV, 14), et c'est là qu'il met complaisance.

te souvent l'homme intérieur, il s'entre- icement avec lui, il le remplit de con- agréables, il le met dans une paix :, il le traite avec une familiarité sur- :.

urage, âme fidèle, préparez votre cœur oux, afin qu'il daigne venir en vous et :.

oici ce qu'il dit : *Si quelqu'un m'aime, ma parole, et mon père l'aimera, viendrons à lui, et nous ferons en e demeure* (Jean, XIV, 23).

donc place dans votre cœur à Jésus - et refusez-en l'entrée à tout le reste.

s possédez une fois Jésus - Christ, vous e, et lui seul vous suffit : il pourvoiera e et veillera fidèlement à tous vos be - i sorte qu'il ne vous sera plus nécessaire ttendre des hommes.

s hommes changent promptement et t bientôt ; mais Jésus - Christ demeure nent, et donne un appui ferme jusqu'à

3. Il ne faut pas faire grand fond sur un homme fragile et mortel, quelque utile et quelque bon ami qu'il soit ; et il ne faut pas non plus s'affliger beaucoup, s'il résiste et s'il contrarie quelquefois.

Ceux qui sont aujourd'hui pour vous peuvent être demain contre vous, et réciproquement : souvent les hommes changent comme le vent.

Mettez toute votre confiance en Dieu ; qu'il soit l'unique objet de votre crainte et de votre amour : c'est lui qui répondra pour vous, et qui saura bien tourner les choses à votre plus grand avantage.

Vous n'avez pas ici de demeure permanente (Hebr., XIII, 14) ; quelque part que vous soyez, vous y êtes étranger et passager, et vous n'aurez jamais de repos que vous ne soyez intimement uni à Jésus-Christ.

4. Que cherchez-vous ici autour de vous, puisque ce n'est point ici le lieu de votre repos ?

Votre demeure doit être dans le ciel, et vous ne devez regarder toutes les choses de la terre que comme en passant.

Elles passent toutes, et vous passerez de même avec elles. Prenez garde de vous y attacher, de peur qu'elles ne vous possèdent et ne causent votre perte.

Que vos pensées s'élèvent vers le Très-Haut, et que votre prière s'adresse sans cesse à Jésus-Christ.

Si vous ne savez pas vous élever à la contemplation des choses célestes, arrêtez-vous à la Passion de Jésus-Christ et demeurez avec plaisir dans ses plaies sacrées.

Car si vous recourez avec dévotion aux plaies et aux précieux stigmates de Jésus, vous vous sentirez bien fort dans l'affliction ; vous ne vous soucierez guère du mépris des hommes, et vous souffrirez aisément les traits de la médisance.

5. Jésus-Christ fut aussi en ce monde méprisé des hommes, et abandonné de ses connaissances et de ses amis au plus fort de son affliction et au milieu des opprobres.

Jésus - Christ à voulu souffrir et être méprisé ; et vous oseriez vous plaindre de quelque chose !

Jésus - Christ a eu des ennemis et des calomniateurs ; et vous voudriez n'avoir que des amis et des bienfaiteurs !

A quel titre votre patience sera - t - elle couronnée, si vous ne rencontrez point d'adversités ?

Si vous ne voulez rien souffrir de ce qui vous contrarie, comment serez-vous ami de Jésus-Christ ?

Souffrez constamment avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, si vous voulez régner avec Jésus-Christ.

6. Si vous étiez une fois bien entré dans le cœur de Jésus, et que vous eussiez un peu goûté de son ardent amour, vous ne vous soucieriez alors aucunement de ce qui pourrait vous être avantageux ou préjudiciable; mais vous vous réjouiriez plutôt d'être dans l'opprobre parce que l'amour de Jésus porte l'homme à se mépriser lui-même.

Celui qui aime Jésus et la vérité, qui est vraiment intérieur et dégagé de toute affection déréglée, peut librement se tourner vers Dieu, s'élever en esprit au-dessus de soi-même, et trouver son repos dans cette jouissance.

7. Celui qui apprécie les choses suivant ce qu'elles sont en elles-mêmes, et non d'après ce qu'on en pense ou ce qu'on en dit, est véritablement sage, et bien mieux instruit par Dieu que par les hommes.

Celui qui sait marcher dans les voies intérieures, et faire peu de cas des choses extérieures, ne cherche point les lieux et n'attend point les temps pour vaquer aux exercices de piété.

L'homme intérieur est bientôt recueilli, parce qu'il ne se répand jamais tout entier au dehors; il n'est dérangé ni par le travail extérieur, ni par les occupations nécessaires en certains temps; mais il s'accommode aux choses comme elles se présentent.

Celui qui est bien disposé et réglé au dedans se met peu en peine des actions brillantes et mauvaises des hommes.

L'homme ne trouve d'embarras et de distraction qu'autant qu'il s'attire d'affaires.

8. Si vous aviez le cœur bien droit, et que vous fussiez purifié, tout contribuerait à votre utilité et à votre avancement.

Si beaucoup de choses vous déplaisent et vous troublent souvent, c'est que vous n'êtes pas encore entièrement mort à vous-même, ni parfaitement détaché de toutes les choses de la terre.

Rien ne souille et n'embarrasse le cœur de l'homme comme l'amour impur des créatures.

Si vous renoncez aux consolations extérieures, vous pourrez contempler les chose goûter souvent des joies intérieures

CHAPITRE II.

De l'humble soumission.

1. Ne vous mettez pas fort en pei qui des hommes est pour vous ou c mais faites en sorte et ayez soin qu avec vous dans tout ce que vous fait

Ayez la conscience pure, et Dieu vous défendre ; car la méchanceté d ne pourra nuire à celui que Dieu v assister.

Si vous savez souffrir et vous t éprouverez indubitablement le secou gneur.

Il sait le temps et la manière de vo vous devez par conséquent vous ab lui.

Il n'appartient qu'à Dieu de vous de vous délivrer de toute confusion.

Il nous est souvent avantageux, conserver dans une plus grande hur les autres connaissent nos défauts et r prennent.

2. Quand un homme s'humilie po fauts, il apaise aisément les autres, bientôt ceux qui sont irrités contre lu

Dieu protége l'humble et le délivre et le console; il s'abaisse jusqu'à lui, il de grâces abondantes, et, après l'a dans l'abaissement, il l'élève à la gloi révèle ses secrets, et l'attire doucemen invitation.

L'humble, quelque confusion qu'il est assez solidement dans la paix, p c'est sur Dieu et non pas sur le mo s'appuie.

Ne croyez pas avoir fait le moindre si vous ne vous jugez inférieur à tous.

CHAPITRE III.

De l'homme juste pacifique.

1. Commencez par vous établir dan et vous pourrez alors pacifier les autre

L'homme pacifique est plus utile q vant.

L'homme passionné tourne même l mal, et croit aisément le mal.

L'homme juste pacifique tourne tout en bien.

Celui qui est bien établi dans la paix ne soupçonne point les autres : mais celui qui est mécontent et inquiet est toujours agité de divers soupçons; il n'est point en repos, et il n'y laisse pas les autres.

Il dit souvent ce qu'il ne devrait pas dire, et il ne fait pas ce qu'il conviendrait le plus de faire; il est attentif à ce que les autres sont obligés de faire, et il néglige ses propres devoirs.

Exercez donc d'abord votre zèle sur vous-même, et vous pourrez alors avec justice l'étendre jusque sur votre prochain.

2. Vous savez bien justifier et colorer vos actions, et vous ne voulez pas recevoir les excuses des autres : il serait bien plus juste de vous accuser vous-même et d'excuser votre frère.

Si vous voulez être supporté, supportez aussi les autres.

Voyez combien vous êtes encore éloigné de la vraie charité et de la vraie humilité, qui ne sait concevoir de colère et d'indignation contre personne que contre soi-même.

Il n'y a pas grand mérite à vivre avec ceux qui ont de la probité et de la douceur; puisque c'est une chose qui plaît naturellement à tout le monde, que chacun de nous se fait un plaisir de vivre en paix, et que nous aimons davantage ceux qui pensent comme nous.

Mais de pouvoir vivre en paix avec des hommes durs et méchans ou déréglés, ou contrarians, c'est l'effet d'une grande grâce et d'une vertu héroïque qu'on ne peut assez louer.

3. Il y en a qui se maintiennent dans la paix, et qui la conservent aussi avec les autres.

Il y en a qui ne sont point en paix et qui n'y laissent point les autres; ils leur sont à charge, mais encore plus à eux-mêmes.

Enfin il y en a qui jouissent eux-mêmes de la paix, et qui tâchent d'y ramener les autres.

Cependant toute notre paix, en cette misérable vie, doit consister plutôt à souffrir humblement qu'à ne point éprouver des contrariétés.

Celui qui sait le mieux souffrir jouira d'une plus grande paix : il est vainqueur de lui-même et maître du monde, ami de Jésus-Christ et héritier du ciel.

CHAPITRE IV.

De la pureté du cœur et de la simplicité d'intention.

1. L'homme a deux ailes pour s'élever au-dessus des choses de la terre, la simplicité et la pureté.

La simplicité doit être dans l'intention, et la pureté dans l'affection.

La simplicité cherche Dieu, la pureté l'embrasse et le goûte.

Aucune bonne œuvre ne vous coûtera lorsque vous serez intérieurement libre de toute affection déréglée.

Si vous ne vous proposez et ne cherchez que le bon plaisir de Dieu et l'utilité du prochain, vous jouirez de la liberté intérieure.

Si votre cœur était droit, toutes les créatures alors seraient un miroir pour régler votre vie et un livre de sainte instruction.

Il n'est créature si petite et si vile qui ne soit l'image de la bonté de Dieu.

2. Si vous étiez intérieurement bon et pur, vous verriez alors et vous saisiriez tout avec justesse.

Il n'y a rien dans le ciel ni dans l'enfer qu'un cœur pur ne pénètre.

Chacun juge des choses extérieures selon ses dispositions intérieures.

S'il y a quelque joie dans le monde, c'est assurément pour l'homme dont le cœur est pur; et s'il y a quelque affliction et quelque peine, c'est plutôt le partage d'une mauvaise conscience.

Comme le fer mis au feu perd toute sa rouille et devient tout enflammé, ainsi l'homme qui se donne entièrement à Dieu se dépouille de la tiédeur et se transforme en un homme nouveau.

3. Quand on commence à tomber dans la tiédeur, on craint alors le moindre travail, et on reçoit avec plaisir les consolations extérieures.

Mais quand on commence à se vaincre parfaitement et à marcher courageusement dans la voie de Dieu, on juge alors moins pénible ce qu'auparavant on trouvait très onéreux.

CHAPITRE V.

De la considération de soi-même.

1. Nous ne pouvons pas nous fier sans mesure à nous-mêmes, parce que souvent la grâce et l'intelligence nous manquent.

Nous avons peu de lumières, et ce peu même nous le perdons bientôt par notre négligence.

Souvent aussi nous ne nous apercevons pas combien nous sommes intérieurement aveugles.

Souvent nous faisons mal, et nous nous en excusons encore plus mal.

Quelquefois nous agissons par passion, et nous croyons que c'est par zèle.

Nous reprenons de petites fautes dans les autres, et nous nous en passons de plus grandes.

Nous sommes assez prompts à sentir et à trouver excessif ce que nous avons à souffrir des autres, mais nous ne prenons pas garde à ce qu'ils ont à souffrir de nous.

Qui s'examinerait bien, et avec équité, n'aurait pas sujet de juger désavantageusement un autre.

2. Un homme intérieur préfère le soin de soi-même à tout autre soin; et quiconque fait bien attention à soi-même se tait aisément sur le compte des autres.

Jamais vous ne serez intérieur et vraiment dévot si vous ne gardez le silence sur les autres, et si vous n'avez pas une attention particulière sur vous-même.

Si vous êtes entièrement occupé de Dieu et de vous-même, tout ce que vous voyez au dehors fera peu d'impression sur vous.

Où êtes-vous, quand vous n'êtes pas présent à vous-même? et quand vous avez tout parcouru, qu'avez-vous gagné, si vous vous êtes négligé?

Pour avoir la paix et être véritablement uni à Dieu, il vous faut négliger tout le reste, et n'avoir que vous devant les yeux.

3. Vous avancerez donc beaucoup si vous vous préservez de tout soin temporel; mais vous reculerez insensiblement si vous faites cas de quelque objet temporel.

Qu'il n'y ait rien pour vous de grand, d'élevé, d'agréable, de convenable, que Dieu seul ou ce qui vient de Dieu.

Regardez comme une chose vaine toute consolation qui vient des créatures.

Une âme qui aime Dieu méprise tout ce qui est au-dessous de Dieu.

Dieu, qui est éternel, immense et remplissant tout l'univers, est le seul qui puisse donner à l'âme de la consolation, et au cœur une vraie joie.

CHAPITRE VI.

De la joie d'une bonne conscience.

1. Ce qui fait la gloire de l'homme de bien, c'est le témoignage d'une bonne conscience.

Ayez une bonne conscience, et vous serez toujours dans la joie.

La bonne conscience peut supporter bien des choses, et elle se réjouit jusque dans l'adversité.

La mauvaise conscience est toujours timide et inquiète.

Vous serez dans un repos délicieux si votre cœur ne vous reproche rien.

Ne vous réjouissez que quand vous aurez fait le bien.

Les méchans n'ont jamais de véritable joie, et ne sentent pas la paix intérieure; parce qu'*il n'y a point de paix pour les impies*, dit le Seigneur (Is. XLVIII, 22; LVII, 21).

Et s'ils vous disent : « Nous sommes en paix, « les maux ne viendront point fondre sur nous : « et qui osera nous nuire? »

Ne les croyez point, parce que la colère de Dieu s'élèvera tout à coup, que leurs œuvres seront réduites à rien, et que leurs desseins seront dissipés.

2. Il n'est pas difficile à celui qui aime de mettre sa gloire dans les afflictions, parce que se glorifier ainsi, c'est se glorifier dans la croix du Seigneur.

La gloire que les hommes se donnent réciproquement passe bien vite.

La gloire du monde est toujours accompagnée de tristesse.

La gloire des gens de bien est dans le fond de leur conscience, et non dans la bouche des hommes.

La joie des justes est de Dieu et en Dieu; elle a sa source dans la vérité.

Celui qui désire une gloire véritable et éternelle, ne se soucie guère de celle qui passe avec le temps; et celui qui recherche ou qui ne méprise pas de tout son cœur cette gloire passagère est convaincu par-là d'être moins touché de la gloire éternelle.

Celui qui ne s'embarrasse ni de la louange ni du blâme jouit d'une grande tranquillité de cœur.

3. On sera aisément content et en paix si on a la conscience pure.

n'êtes pas plus saint quoiqu'on vous
plus méprisable quoiqu'on vous blâme.
tes ce que vous êtes, et aucun propos
vous rendre plus grand que vous ne
yeux de Dieu.
s considérez bien ce que vous êtes au
le vous-même, vous ne vous soucierez
que diront de vous les hommes.
me ne voit que le dehors, et Dieu voit
u cœur.
me aperçoit les actions, et Dieu pèse les
s.
toujours bien et s'estimer peu, c'est le
'une âme humble.
uloir recevoir aucune consolation des
, c'est le signe d'une grande pureté et
nfiance intérieure.
ui qui ne cherche au dehors aucun té-
e en sa faveur, fait bien voir qu'il s'est
ent abandonné à Dieu;
e n'est pas celui qui se rend témoi-
lui-même qui doit être approuvé,
Paul, *mais celui à qui Dieu rend té-*
ge (II Cor., x, 18).
au fond du cœur la voix de Dieu, et
u dehors aucune affection, c'est l'état
me intérieur.

CHAPITRE VII.

'amour de Jésus par-dessus toutes choses.

ureux celui qui conçoit ce que c'est
Jésus et se mépriser soi-même pour l'a-
Jésus.
: quitter tout autre ami pour cet ami,
e Jésus veut être aimé seul et par-des-
s choses.
ur de la créature est trompeur et chan-
'amour de Jésus est fidèle et persévé-

ique s'attache à la créature tombera
appui fragile; celui qui s'attache à Jésus
ranlable à jamais.
-le et conservez-le pour ami, parce qu'il
abandonnera point lors même que les
ous abandonneront, et qu'il ne vous
amais périr.
, bon gré mal gré, que vous soyez un
ré de tout.
ez-vous auprès de Jésus à la vie et à la
mort; et reposez-vous sur sa fidélité, puisqu'il peut seul vous assister lorsque tout vous manquera.

Votre bien-aimé est de nature à n'admettre aucun autre avec lui; mais il veut posséder seul votre cœur, et y siéger comme un roi sur son trône.

Si vous saviez bien vous dégager de toute affection aux créatures, Jésus prendrait plaisir à demeurer avec vous.

Regardez comme perdu presque tout ce que vous ôterez à Jésus pour le donner aux hommes.

Ne vous fiez point et ne vous appuyez point sur un roseau que le vent agite, parce que *toute chair n'est que du foin, et toute sa gloire* tombera *comme la fleur des champs* (Is. xl, 6).

3. Vous serez bientôt trompé, si vous ne vous arrêtez qu'aux apparences extérieures des hommes.

Car si vous cherchez chez eux votre consolation et votre avantage, vous n'y trouverez souvent que votre perte.

Si vous cherchez Jésus en toutes choses, vous y trouverez infailliblement Jésus.

Si au contraire vous vous cherchez vous-même, vous vous trouverez aussi vous-même, mais pour votre malheur;

Car l'homme se fait plus de mal à lui-même, lorsqu'il ne cherche pas Jésus, que tous ses ennemis et le monde entier ne peuvent lui en faire.

CHAPITRE VIII.

De la familiarité avec Jésus.

1. Quand Jésus est présent tout est bon, et rien ne paraît difficile; mais quand Jésus est absent tout est pénible.

Quand Jésus ne parle pas au cœur, toute consolation est insipide; mais si Jésus dit seulement une parole, on ressent une grande consolation.

Marie Madelaine ne se leva-t-elle pas du lieu où elle pleurait dès que Marthe lui eut dit : *Le Maître est ici, et il vous appelle* (Jean, xi, 28).

L'heureux moment où Jésus fait passer des larmes à la joie de l'esprit!

Que vous êtes aride et dur sans Jésus!

Que vous êtes insensé et vain si vous désirez autre chose que Jésus!

Cette perte n'est-elle pas plus grande que celle du monde entier?

2. Que peut vous procurer le monde sans Jésus? Être sans Jésus, c'est un enfer insupportable; être avec Jésus, c'est un paradis délicieux.

Si Jésus est avec vous, aucun ennemi ne pourra vous nuire.

Qui trouve Jésus trouve un précieux trésor, ou plutôt un bien qui est au-dessus de tous les biens; et qui perd Jésus perd infiniment, et plus que s'il perdait le monde entier.

Qui vit sans Jésus est dans la dernière pauvreté; et qui est bien avec Jésus est souverainement riche.

3. C'est un grand art que de savoir converser avec Jésus, et une grande prudence que de savoir retenir Jésus avec soi.

Soyez humble et pacifique, et Jésus sera avec vous.

Soyez pieux et tranquille, et Jésus demeurera avec vous.

Vous pouvez bientôt éloigner Jésus et perdre sa grâce, si vous voulez vous répandre au dehors; et si vous l'éloignez et que vous le perdiez, à qui aurez-vous recours? et qui chercherez-vous alors pour ami?

Vous ne sauriez vivre heureusement sans un ami; et si Jésus n'est pas votre ami préférablement à tous les autres, vous serez abîmé dans la tristesse et dans la désolation.

Vous faites donc une folie si vous mettez dans quelque autre votre confiance et votre joie.

Il faut plutôt choisir d'avoir tout le monde pour ennemi que d'offenser Jésus.

Qu'entre tous ceux qui vous sont chers Jésus soit donc le plus spécialement aimé.

4. Que tous soient aimés pour Jésus, mais Jésus pour lui-même.

Jésus-Christ seul doit être singulièrement aimé, parce qu'il est le seul que l'on trouve le meilleur et le plus fidèle de tous les amis.

Que tous, amis et ennemis, vous soient chers en lui et pour lui; et il faut le prier pour eux tous, afin que tous le connaissent et l'aiment.

Ne souhaitez jamais d'être loué ou aimé uniquement; parce que cela n'appartient qu'à Dieu, qui n'a point de semblable.

Ne désirez pas non plus que le cœur d'un autre soit occupé de vous; et vous-même ne soyez pareillement occupé de qui que ce soit; mais que Jésus seul occupe votre cœur et celui de tous les gens de bien.

5. Soyez pur et libre au dedans, sans a ment pour aucune créature.

Il faut vous dépouiller de tout, et p Dieu un cœur pur, si vous voulez jouir d et goûter combien le Seigneur est doux.

C'est à quoi vous n'arriverez jamais eff ment, si vous n'êtes prévenu et attiré grâce, de manière qu'ayant tout écarté éloigné, vous vous unissiez seul à seul ave

Car, lorsque la grâce de Dieu vient au s de l'homme, il devient capable de tout; e se retire, il deviendra pauvre et faib comme abandonné aux châtimens.

En cet état il ne doit point se laisser a ni perdre l'espérance; il doit au contraire mettre paisiblement à la volonté de D souffrir pour l'amour de Jésus-Christ tout lui arrive; parce qu'après l'hiver vient après la nuit le jour, et après la tempête l temps.

CHAPITRE IX.

De la privation de toute consolation.

1. Il n'est pas difficile de mépriser les lations des hommes lorsqu'on reçoit cel Dieu.

Mais il est grand et très grand de pouv passer de toute consolation tant humain divine, de souffrir de bon gré pour l'h de Dieu cette espèce d'exil où se trouve le de ne se chercher en rien, et de ne faire retour sur son propre mérite.

Quelle merveille que vous soyez dans et dans la dévotion lorsque la grâce vous c'est un moment désirable pour tout le m

On marche agréablement lorsqu'on est par la grâce de Dieu : et qu'y a-t-il de s nant, que l'on ne trouve rien d'onéreux lors est porté par le Tout-Puissant et conduit souverain guide?

2. Nous sommes bien aises de trouver que chose qui nous console, et l'homme pouille difficilement de lui-même.

Le saint martyr Laurent triompha du et de son attachement pour son évêque, qu'il sut mépriser tout ce qui paraissait d agréable dans le monde, et qu'il souffrit p ment, pour l'amour de Jésus-Christ, d'êt paré du souverain pontife Sixte qu'il aima tendrement.

Ainsi, par l'amour du Créateur, il surmonta l'amour de la créature, et il préféra le bon plaisir de Dieu à une consolation humaine.

Apprenez de même à quitter, pour l'amour de Dieu, l'amour le plus nécessaire et le plus cher; et ne vous affligez pas s'il vous arrive d'être abandonné d'un ami, sachant qu'il faut enfin que nous soyons tous séparés les uns des autres.

3. Il faut que l'homme se livre de longs et de rudes combats avant qu'il apprenne à se vaincre parfaitement et à tourner toute son affection vers Dieu.

Quand l'homme s'appuie sur lui-même, il se laisse aisément aller à la recherche des consolations humaines.

Mais celui qui aime véritablement Jésus-Christ, et qui travaille avec ardeur à acquérir les vertus, au lieu de chercher ces consolations et ces douceurs sensibles, cherche plutôt à souffrir pour Jésus-Christ les épreuves les plus fortes et les plus rudes travaux.

4. Lors donc que Dieu vous donne une consolation spirituelle, recevez-la avec action de grâces; mais reconnaissez que c'est un don de Dieu, et non la récompense de votre mérite.

Gardez-vous de vous élever, gardez-vous d'en avoir trop de joie et d'en concevoir une vaine présomption; mais que ce don vous rende plus humble, plus circonspect, plus timoré dans toutes vos actions, parce que ce moment passera et que la tentation viendra ensuite.

Lorsque cette consolation vous sera ôtée, ne perdez pas aussitôt l'espérance; mais attendez avec humilité et avec patience une nouvelle visite d'en haut, parce que Dieu a le pouvoir de vous redonner une plus grande consolation.

Cela n'est ni nouveau ni étrange pour ceux qui ont de l'expérience dans les voies de Dieu, puisque les plus grands saints et les anciens prophètes ont souvent éprouvé ces vicissitudes.

5. C'est pour cela que l'un d'eux, sentant la présence de la grâce, s'écriait : *J'ai dit dans mon abondance : Je ne serai jamais ébranlé* (Ps. XXIX, 7); mais la grâce s'étant retirée, il ajoute, pour exprimer ce qu'il avait alors éprouvé : *Vous avez détourné de moi votre visage, et je suis tombé dans le trouble* (Ps. XXIX, 8).

Cependant, au milieu de ces épreuves, il ne perd point l'espérance, mais il prie le Seigneur avec plus d'instance, et il dit : *Je crierai vers vous, Seigneur, et j'adresserai mes prières à mon Dieu* (Ps. XXIX, 9).

Enfin il recueille le fruit de sa prière, et il publie qu'il a été exaucé : *Le Seigneur*, dit-il, *m'a écouté, et il a eu pitié de moi; le Seigneur s'est rendu mon protecteur* (Ps. XXIX, 11); mais en quoi? *Vous avez*, dit-il, *changé mes gémissemens en allégresse, et vous m'avez comblé de joie* (Ps. XXIX, 12).

Si Dieu en a usé ainsi avec les plus grands saints, faibles et misérables comme nous sommes, nous ne devons pas perdre l'espérance, quoique nous soyons tantôt fervens et tantôt froids, vu que l'Esprit saint vient et se retire selon son bon plaisir.

C'est pourquoi le saint homme Job dit : *Vous visitez l'homme le matin, et aussitôt vous le mettez à l'épreuve* (Job, VII, 18).

6. Sur quoi puis-je donc compter, ou en quoi dois-je fonder ma confiance, si ce n'est dans la seule miséricorde de Dieu et dans la seule espérance de la grâce céleste?

Car que j'aie près de moi des gens de bien, de fervens religieux, des amis fidèles, que je lise de saints livres ou de beaux traités, que j'entende le chant des cantiques ou des hymnes, je tire de tout cela peu de secours, j'y trouve peu de goût lorsque je suis abandonné de la grâce, et laissé à ma propre indigence.

Alors je n'ai point de meilleur remède que la patience et le renoncement à moi-même pour me soumettre à la volonté de Dieu.

7. Je n'ai jamais trouvé d'homme si pieux ni si dévot qui n'ait quelquefois éprouvé cette soustraction de la grâce, ou qui n'ait senti ralentir sa ferveur.

Il n'y a jamais eu de saint si élevé et si éclairé qui, devant ou après, n'ait essuyé des tentations.

En effet, on n'est pas digne de la haute contemplation de Dieu quand on n'a pas souffert pour Dieu quelques tribulations; car la tentation est d'ordinaire un signe de la consolation qui doit suivre.

Aussi est-ce à ceux qui ont été éprouvés par les tentations qu'est promise la consolation céleste.

C'est à celui, dit le Seigneur, *qui sera victorieux, que je donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie* (Apoc., II, 7).

8. La consolation divine est aussi donnée à l'homme pour le fortifier dans les adversités.

La tentation revient ensuite, afin qu'il ne s'élève point dans le bien qu'il opère.

Le diable ne dort point, et la chair n'est pas encore morte; ne cessez donc point de vous préparer au combat, parce que vous avez à droite et à gauche des ennemis qui ne sont jamais en repos.

CHAPITRE X.

De la reconnaissance pour les grâces de Dieu.

1. Pourquoi cherchez-vous le repos, puisque vous êtes né pour le travail?

Disposez-vous à la patience plutôt qu'aux consolations, et à porter la croix plutôt qu'à vivre dans la joie.

Car quel est l'homme du siècle qui ne recevrait pas de bon cœur les consolations et les joies spirituelles, s'il pouvait toujours les avoir?

En effet, les consolations spirituelles passent de beaucoup toutes les délices du monde et toutes les voluptés charnelles.

Puisque toutes les délices du monde sont ou vaines ou honteuses, et que les délices de la vie spirituelle sont les seules qui soient satisfaisantes et honnêtes, parce qu'elles naissent des vertus, et que c'est Dieu qui les répand dans les âmes pures.

Mais personne ne peut toujours jouir à son gré de ces divines consolations, parce que la tentation ne nous donne guère de relâche.

2. Or, deux grands obstacles aux visites du ciel sont, une fausse liberté d'esprit, et une grande confiance en soi-même.

Dieu accorde un bienfait à l'homme lorsqu'il lui donne la grâce de la consolation; mais l'homme fait mal lorsqu'il ne rapporte pas le tout à Dieu avec actions de grâces.

De là vient que les dons de la grâce ne peuvent pas couler sur nous, parce que nous sommes ingrats envers leur auteur, et que nous ne faisons pas remonter le tout jusqu'à la source d'où il découle.

Car la grâce est toujours donnée à celui qui en a une juste reconnaissance, et Dieu ôte à l'orgueilleux ce qu'il a coutume d'accorder à l'humble.

3. Je ne veux pas d'une consolation qui me fait perdre la componction, et je n'aspire point à une contemplation qui mène à l'orgueil.

Car tout ce qui est élevé n'est pas saint; tout ce qui est doux n'est pas bon; tout ce qu'on désire n'est pas pur; tout ce qu'on prise n'est pas agréable à Dieu.

Je reçois volontiers une grâce qui me rend plus humble, plus timoré, et plus disposé à me détacher de moi-même.

Celui qui a été instruit par le don de la grâce, et éprouvé par la peine de sa privation, n'osera s'attribuer rien de bon, mais confessera plutôt qu'il est pauvre et dénué de tout.

Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et attribuez-vous ce qui est à vous; c'est-à-dire remerciez Dieu de sa grâce, et reconnaissez que vous ne devez imputer qu'à vous seul le péché et la juste peine qui lui est due.

4. Mettez-vous toujours au plus bas rang, et on vous élèvera au plus haut; car il n'est point de premier rang sans le dernier.

Les plus grands saints aux yeux de Dieu sont plus petits à leurs propres yeux; et plus ils sont dignes de gloire, plus ils sont humbles au fond du cœur.

Remplis de la vérité et de l'idée de la gloire céleste, ils n'ont aucun désir de vaine gloire.

Fondés et affermis en Dieu, ils ne peuvent être susceptibles d'aucun orgueil.

Et comme ils attribuent à Dieu tout le bien qu'ils ont reçu, ils ne cherchent point cette gloire que les hommes se donnent mutuellement; mais ils ne veulent que celle qui vient de Dieu: ils souhaitent par-dessus toutes choses que Dieu soit loué en eux et dans tous les saints, et tous leurs vœux tendent à ce but.

5. Soyez donc reconnaissant des plus petites faveurs, et vous serez digne d'en recevoir de plus grandes.

Que la moindre vous soit aussi précieuse que la plus grande, et regardez la plus commune comme une grâce spéciale.

Si l'on considère la grandeur de celui qui donne, rien de ce qui vient de lui ne paraîtra petit ni méprisable; car rien n'est petit de ce qui vient d'un Dieu souverainement grand.

Ne nous envoyât-il que des peines et des châtimens, ils doivent nous être agréables, parce que c'est toujours pour notre salut qu'il permet tout ce qui nous arrive.

Que celui qui veut conserver la grâce de Dieu soit reconnaissant lorsqu'il la reçoit, et patient lorsqu'elle lui est ôtée : qu'il prie pour la recouvrer ; qu'il soit vigilant et humble pour ne la plus perdre.

CHAPITRE XI.

Du petit nombre de ceux qui aiment la croix de Jésus-Christ.

1. Jésus-Christ a maintenant beaucoup d'amateurs de son royaume céleste, mais peu qui veuillent porter sa croix.

Il a beaucoup d'amateurs de ses consolations, mais peu qui veuillent avoir part à ses souffrances.

Il en trouve beaucoup qui désirent avoir place à sa table, mais peu qui soient les imitateurs de son abstinence.

Tous veulent se réjouir avec lui, mais peu veulent souffrir quelque chose pour lui.

Plusieurs suivent Jésus jusqu'à la fraction du pain, mais peu jusqu'à boire le calice de sa passion.

Plusieurs révèrent ses miracles, mais peu embrassent l'ignominie de sa croix.

Plusieurs aiment Jésus tant qu'il ne leur arrive rien de fâcheux ; plusieurs le louent et le bénissent tant qu'ils en reçoivent quelques consolations, mais si Jésus se cache et les abandonne pour quelque temps, ils murmurent ou tombent dans un excès d'abattement.

2. Ceux au contraire qui aiment Jésus pour Jésus, et non pour leur propre consolation, le bénissent dans la peine et dans l'affliction aussi bien que dans les plus grandes consolations.

Et quand il lui plairait de ne leur donner jamais de consolation, ils ne laisseraient pas de le louer sans cesse, et seraient toujours disposés à lui rendre des actions de grâces.

3. Oh ! combien est puissant l'amour de Jésus lorsqu'il est pur et sans aucun mélange d'intérêt ou d'amour-propre !

Ne doit-on pas traiter de mercenaires tous ceux qui cherchent toujours des consolations ?

Ceux qui ne pensent qu'à leurs commodités et à leurs intérêts ne montrent-ils pas qu'ils s'aiment eux-mêmes plus qu'ils n'aiment Jésus-Christ ?

Où trouvera-t-on quelqu'un qui veuille servir Dieu gratuitement ?

4. On trouve rarement un homme assez spirituel pour être détaché de tout ; car un vrai pauvre d'esprit et détaché de toutes les créatures, qui pourra le trouver ? *Ce trésor est plus précieux que ce qu'on va chercher au loin et aux extrémités du monde* (Prov., XXXI, 10).

Quand un homme aurait donné tous ses biens, ce n'est encore rien.

Quand il aurait fait une rude pénitence, c'est encore peu de chose.

Quand il aurait appris toutes les sciences, il serait encore loin du but.

Quand il aurait une grande vertu et la dévotion la plus ardente, il lui manquerait encore beaucoup, je veux dire une chose souverainement nécessaire.

Et quoi ? C'est qu'après avoir tout quitté, il se quitte lui-même ; qu'il sorte entièrement de lui-même ; qu'il ne retienne rien de son amour-propre ; et qu'après avoir fait tout ce qu'il a su être de son devoir, il pense n'avoir rien fait.

6. Qu'il ne regarde par comme considérable ce qui pourrait passer pour grand ; mais qu'il confesse qu'il n'est véritablement qu'un serviteur inutile, suivant ce que dit la vérité même : *Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles* (Luc, XVII, 10).

C'est alors qu'il pourra être vraiment pauvre d'esprit et détaché de tout, et dire avec le prophète : *Je suis isolé et pauvre* (Ps. XXIV, 16).

Cependant personne n'est plus riche ni plus puissant, n'est plus libre que celui qui sait renoncer à soi-même et à tout, et se mettre au dernier rang.

CHAPITRE XII.

Du chemin royal de la sainte croix.

1. Voici un langage qui paraît dur à plusieurs : *Renoncez à vous-même, portez votre croix, et suivez Jésus* (Luc, IX, 23).

Mais il sera bien plus dur d'entendre cette dernière parole : *Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel* (Math., XXV, 41).

Car ceux qui maintenant entendent et suivent de bon cœur le précepte de la croix ne craindront pas alors d'entendre l'arrêt d'une éternelle condamnation.

Ce signe de la croix paraîtra dans le ciel lorsque le Seigneur viendra pour le jugement.

Alors tous les serviteurs de la croix, qui pendant leur vie se seront conformés à Jésus-Christ crucifié, s'approcheront avec une grande confiance de Jésus-Christ devenu leur juge.

2. Pourquoi donc craignez-vous de porter la croix, qui est la voie par où l'on arrive au royaume du ciel?

Dans la croix est le salut, dans la croix est la vie, dans la croix est un rempart contre les ennemis, dans la croix est l'abondance des douceurs célestes, dans la croix est la force de l'âme, dans la croix est la joie de l'esprit, dans la croix est le comble de la vertu, dans la croix est la perfection de la sainteté.

Il n'y a ni salut pour l'âme, ni espérance de la vie éternelle que dans la croix.

Prenez donc votre croix et suivez Jésus, et vous arriverez à la vie éternelle.

Il vous a précédé portant sa croix, et il est mort pour vous sur la croix, afin que vous portiez aussi la croix, et que vous désiriez de mourir sur la croix : parce que, si vous mourez avec lui, vous vivrez aussi avec lui; et si vous partagez ses souffrances, vous partagerez aussi sa gloire.

3. Voilà donc que tout est renfermé dans la croix, et que tout consiste à y mourir.

Et il n'y a point d'autre chemin qui mène à la vie et à la vraie paix intérieure que celui de la sainte croix et de la mortification continuelle.

Allez où vous voudrez, cherchez tout ce qu'il vous plaira; vous ne trouverez ni une voie plus élevée au-dessus, ni une voie plus sûre au-dessous que la voie de la sainte croix.

Disposez et arrangez tout suivant vos désirs et vos vues; vous ne trouverez rien, sinon qu'il vous faut toujours souffrir bon gré mal gré; et ainsi vous trouverez toujours la croix; car ou vous sentirez de la douleur dans le corps, ou vous aurez des peines dans l'âme.

4. Quelquefois Dieu s'éloignera de vous, quelquefois vous serez éprouvé par votre prochain, et, qui pis est, souvent vous serez à charge à vous-même.

Et cependant il n'y aura ni remède ni consolation qui puisse vous délivrer ou vous soulager, mais il vous faudra souffrir tant qu'il plaira à Dieu.

Car Dieu veut que vous appreniez à souffrir les tribulations sans consolation, que vous vous soumettiez à lui sans réserve, et que les tribulations vous rendent plus humble.

Nul ne ressent aussi vivement la passion de Jésus-Christ que celui à qui il est arrivé de souffrir quelque chose de semblable.

La croix est donc toujours dressée, et elle vous attend partout.

Vous ne pouvez l'éviter, quelque part que vous fuyiez; parce qu'en quelque endroit que vous alliez, vous vous y portez et vous vous y trouverez toujours vous-même.

Tournez-vous en haut, tournez-vous en bas, tournez-vous au dehors, tournez-vous au dedans, et dans tous ces sens vous trouverez la croix; et il est nécessaire que partout vous vous armiez de patience, si vous voulez jouir de la paix intérieure et mériter une couronne éternelle.

5. Si vous portez la croix de bon cœur, elle-même vous portera et vous conduira au terme désiré, au terme où se trouvera la fin de vos souffrances, mais non pas en cette vie.

Si vous la portez à regret, vous appesantissez votre fardeau et vous vous surchargez vous-même; et il vous faut cependant la porter.

Si vous rejetez une croix, vous en trouverez certainement une autre, et peut-être plus pesante.

6. Croyez-vous éviter ce que nul mortel n'a pu fuir?

Qui d'entre les saints a vécu dans le monde sans croix et sans affliction?

Notre Seigneur Jésus-Christ lui-même, tant qu'il a vécu, n'a pas été un moment sans souffrir. *Il fallait*, dit-il, *que le Christ souffrît*, qu'il ressuscitât d'entre les morts, *et qu'il entrât ainsi dans sa gloire* (Luc, XXIV, 6).

Et comment donc cherchez-vous un autre chemin que ce chemin royal de la sainte croix?

7. Toute la vie de Jésus-Christ a été une croix et un martyre; et vous, vous cherchez le repos et la joie.

Vous vous trompez si vous cherchez autre chose que des souffrances; parce que toute cette vie mortelle est remplie de misères, et de toute part environnée de croix.

Et plus un homme a fait de progrès dans la vie spirituelle, plus les croix qu'il rencontre lui paraissent souvent pesantes, parce que la peine de son exil croît à proportion de son amour.

8. Néanmoins, affligé en tant de manières, il

n'est pas sans soulagement et sans consolation, parce qu'il sent que les fruits de sa patience à porter la croix augmentent de plus en plus.

En effet, lorsqu'il s'y soumet de bon cœur, tout le poids de son affliction se change en une ferme espérance des consolations divines; et plus la chair est abattue par l'affliction, plus l'esprit est fortifié par la grâce intérieure.

Et quelquefois même l'amour des souffrances et de l'adversité, inspiré par le désir de se rendre conforme à Jésus crucifié, fortifie l'homme au point qu'il ne voudrait pas être sans douleur et sans affliction, parce qu'il est persuadé qu'il sera d'autant plus agréable à Dieu qu'il pourra souffrir pour lui des maux plus multipiés et plus violens.

Ceci est l'effet non de la vertu de l'homme, mais de la grâce de Jésus-Christ, qui peut et opère de si grandes choses dans une chair fragile, que ce qu'elle abhorre et fuit naturellement, elle l'entreprend et s'y affectionne par la ferveur de l'esprit.

9. Il n'est pas naturel à l'homme de porter la croix, d'aimer la croix, de châtier et d'asservir son corps, de fuir les honneurs, de souffrir volontiers les affronts, de se mépriser soi-même et de souhaiter d'être méprisé, de soutenir toutes sortes d'adversités et de pertes, et de ne désirer aucune propriété en ce monde.

Si vous consultez votre propre nature, vous ne pourrez rien de semblable par vous-même; mais si vous mettez votre confiance dans le Seigneur, la force vous sera donnée d'en haut, et le monde et la chair seront assujettis à votre empire;

Vous ne craindrez pas même le démon votre ennemi, si vous êtes armé de la foi et marqué du signe de la croix de Jésus-Christ.

10. Disposez-vous donc, comme un bon et fidèle serviteur de Jésus-Christ, à porter courageusement la croix de votre Seigneur qui a bien voulu être crucifié par amour pour vous.

Préparez-vous à souffrir dans cette misérable vie bien des maux et différentes incommodités; parce que tel sera votre sort en quelque lieu que vous soyez, et que vous en trouverez infailliblement, dans quelque retraite que vous vous cachiez.

Il faut que cela soit ainsi; et il n'y a pas d'autre remède contre tant de maux et de douleurs que de vous supporter vous-même.

Buvez avec amour le calice du Seigneur, si vous voulez être son ami et avoir part à sa gloire.

Abandonnez à Dieu la disposition de ses consolations, afin qu'il en use comme il lui sera le plus agréable.

Mais pour vous, tenez-vous prêt à souffrir des tribulations, et regardez-les comme les plus grandes consolations, parce que *les souffrances de la vie présente*, puissiez-vous seul les endurer toutes, *n'ont aucune proportion* pour mériter *la gloire de l'autre vie qui se manifestera en nous* (Rom., VIII, 18).

11. Quand vous en serez venu au point de trouver les tribulations douces, et de les goûter pour l'amour de Jésus-Christ, alors estimez-vous heureux, parce que vous avez trouvé un paradis sur la terre.

Tant que les souffrances vous feront peine, et que vous chercherez à les éviter, vous serez malheureux, et le désir de fuir la peine vous suivra partout.

12. Si vous vous disposez, comme vous le devez, à souffrir et à mourir, vous vous sentirez aussitôt plus à l'aise, et vous trouverez la paix.

Quand vous auriez été ravi comme saint Paul jusqu'au troisième ciel, vous ne seriez pas pour cela assuré de n'avoir plus de contradictions à souffrir. *Je lui ferai connaître*, dit Jésus, *combien il faudra qu'il souffre pour mon nom* (Act., IX. 16).

Votre partage est donc de souffrir, si vous êtes résolu d'aimer Jésus et de le suivre constamment.

13. Plût à Dieu que vous fussiez digne de souffrir quelque chose pour le nom de Jésus!

Quelle gloire il vous en reviendrait! quelle joie pour tous les saints de Dieu! et quelle édification pour le prochain! Car tout le monde recommande la patience, quoiqu'il y en ait peu qui veuillent souffrir.

Vous devriez bien souffrir avec joie de légères peines pour Jésus-Christ, puisque tant de gens en souffrent de beaucoup plus grandes pour le monde.

14. Soyez persuadé que votre vie doit être une mort continuelle: plus un homme meurt à lui-même, plus il commence à vivre pour Dieu.

Personne n'est propre à comprendre les choses du ciel s'il ne se soumet à supporter les adversités pour Jésus-Christ.

Rien de plus agréable à Dieu, rien en ce

monde de plus salutaire pour vous que de souffrir de bon cœur pour Jésus-Christ :

Et si vous aviez à choisir, vous devriez plutôt souhaiter de souffrir des tribulations pour Jésus-Christ que d'être comblé de consolations, parce que vous deviendriez par-là plus semblable à Jésus-Christ et plus conforme à tous les saints ;

Car notre mérite et notre avancement dans la perfection de notre état ne consistent pas à goûter beaucoup de douceurs et de consolations, mais plutôt à souffrir courageusement beaucoup d'afflictions et de peines.

15. Assurément, s'il y avait eu quelque chose de meilleur et de plus utile pour le salut des hommes que les souffrances, Jésus-Christ nous l'aurait sans doute appris par ses paroles et par son exemple.

Au contraire il exhorte clairement et les disciples attachés à sa suite, et ceux qui désirent de le suivre, à porter leur croix ; et il leur dit : *Si quelqu'un veut venir à moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive* (Luc, IX, 23).

Ainsi, après avoir tout lu et tout examiné, concluons enfin *que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu* (Act., XIV, 21).

LIVRE III.

DE LA CONSOLATION INTÉRIEURE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'entretien intérieur de Jésus-Christ avec l'âme fidèle.

1. LE FIDÈLE. — *J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu me dira au fond du cœur* (Ps. LXXXIV, 9).

Heureuse l'âme qui écoute le Seigneur lorsqu'il lui parle intérieurement, et qui reçoit de sa bouche des paroles de consolation !

Heureuses les oreilles qui reçoivent les impressions de l'inspiration divine, et qui ne font aucune attention aux suggestions de ce monde !

Heureuses parfaitement les oreilles qui écoutent non la voix qui résonne au dehors, mais la vérité qui les instruit au dedans !

Heureux les yeux qui, fermés aux choses extérieures, sont attentifs aux choses intérieures !

Heureux ceux qui pénètrent dans le[s] intérieures, et qui, par des exercices journ[aliers] s'étudient à se rendre de plus en plus ca[pables] de comprendre les secrets du ciel !

Heureux ceux qui mettent leur joie à s[...] per de Dieu, et qui se dégagent de tous l[...] barras du siècle !

Remarquez bien ceci, ô mon âme ! et f[...] toutes les portes de vos sens, afin que vous [puis]siez entendre ce que le Seigneur votre Di[eu] intérieurement.

2. JÉSUS-CHRIST. — Voici ce que dit [...] bien-aimé : *Je suis votre salut* (Ps. XXXI[...] votre paix et votre vie.

Tenez-vous avec moi, et vous trouve[rez la] paix ; laissez là tout ce qui passe, cherc[hez ce] qui est éternel.

Que sont tous les biens temporels, sin[on des] objets séduisans ?

Et que vous servent toutes les créatur[es si] vous êtes abandonné du Créateur ?

Renonçant donc à tout, rendez-vous ag[réable] et fidèle à votre Créateur, afin de pouvoir [obte]nir la vraie félicité.

CHAPITRE II.

Que la vérité se fait entendre intérieurement sans le [bruit] des paroles.

1. LE FIDÈLE. — *Parlez, Seigneur, [...] que votre serviteur écoute* (I Rois, III, 9[...]

Je suis votre serviteur ; donnez-moi [l'in]telligence, afin que je comprenne vos [com]mandemens (Ps. CXVIII, 125).

Rendez mon cœur docile aux paroles de [votre] bouche, *que vos instructions se répa[ndent] comme la rosée* (Deut., XXXII, 2).

Les enfans d'Israël disaient autrefois à M[oïse] : *Parlez-nous vous-même, et nous vous [écou]terons ;* mais *que le Seigneur ne nous [parle] point de peur que nous ne mourions* (E[xod.,] XX, 19).

Ce n'est pas là, non, ce n'est pas là, Seig[neur,] la prière que je vous fais ; mais plutôt a[vec le] prophète Samuel, je vous dis humblem[ent et] instamment : *Parlez, Seigneur, parc[e que] votre serviteur écoute* (I Rois, III, 9, 1[0]).

Que ni Moïse, ni aucun des prophètes [ne me] parle ; mais parlez-moi plutôt, vous, Seig[neur] mon Dieu, qui avez inspiré et éclairé to[us les] prophètes, parce que vous seul pouvez sa[...]

m'instruire parfaitement, et qu'eux sans vous ne me seront d'aucune utilité.

2. Ils peuvent à la vérité faire entendre des mots, mais ils n'en donnent pas l'esprit;

Ils disent de belles choses, mais, si vous vous taisez, ils n'enflamment point le cœur;

Ils exposent la lettre, mais vous en découvrez le sens;

Ils annoncent des mystères, mais vous donnez l'intelligence de ce qu'ils signifient;

Ils notifient vos commandemens, mais vous aidez à les accomplir;

Ils montrent le chemin, mais vous donnez la force d'y marcher;

Ils n'agissent qu'au dehors, mais vous instruisez et éclairez les cœurs;

Ils arrosent extérieurement, mais vous donnez l'intelligence de la fécondité;

Ils font retentir des mots, mais vous donnez ce qui frappe l'ouïe.

3. Que ce ne soit donc pas Moïse qui me parle; mais parlez-moi, Seigneur mon Dieu, qui êtes l'éternelle vérité, de peur que je ne meure et sans avoir fait aucun fruit, si je suis seulement averti au dehors sans être embrasé au dedans; de peur que je ne sois jugé et condamné pour avoir entendu votre parole sans l'avoir pratiquée, pour l'avoir connue sans l'avoir aimée, pour l'avoir crue sans l'avoir gardée.

Parlez donc, *Seigneur, parce que votre serviteur écoute* (I Rois, III, 9, 10): car *vous avez les paroles de la vie éternelle* (Jean, VI, 69).

Parlez-moi pour donner quelque consolation à mon âme, et pour l'entier amendement de ma vie; d'ailleurs, pour vous assurer la louange, la gloire et un honneur éternel.

CHAPITRE III.

Qu'il faut écouter avec humilité la parole de Dieu, et que plusieurs n'en prisent pas la valeur.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, écoutez mes paroles, paroles pleines de douceur, et infiniment supérieures à toute la science des philosophes et des sages de ce monde.

Mes paroles sont esprit et vie (Jean, VI, 64), et on n'en doit pas juger par les lumières de l'esprit humain :

On ne doit point y chercher une vaine satisfaction; mais il faut les écouter en silence, et les recevoir en toute humilité et avec affection.

2. LE FIDÈLE. — Et j'ai dit : *Heureux l'homme que vous aurez instruit vous-même, Seigneur, et à qui vous aurez appris votre loi*, afin que vous adoucissiez pour lui l'amertume des mauvais jours (Ps. XCIII, 12, 13), et qu'il ne soit pas sans consolation sur la terre.

3. JÉSUS-CHRIST. — C'est moi qui ai enseigné les prophètes dès le commencement, et jusqu'à présent je ne cesse de parler à tous les hommes;

Mais plusieurs sont sourds à ma voix et s'endurcissent.

Plusieurs écoutent plus volontiers le monde que Dieu, ils suivent plus aisément les désirs déréglés de leur chair que le bon plaisir de Dieu.

Le monde ne promet que des biens temporels et de peu de valeur, et on le sert avec une grande ardeur: j'en promets d'infinis et d'éternels, et les cœurs des hommes y sont insensibles.

Qui est-ce qui me sert en tout et m'obéit avec autant de soin qu'on sert le monde et ses maîtres? *Rougissez, Sidon, dit la mer* (Is., XXIII, 4); et si vous en demandez la raison, la voici :

Pour un modique intérêt, on entreprend un long voyage; et pour obtenir la vie éternelle, à peine la plupart font-ils un pas.

On court après une vile récompense; quelquefois on n'a pas honte de plaider pour une obole, et on ne craint point de se fatiguer jour et nuit sur une vaine espérance et sur la plus petite promesse.

4. Mais, ô honte! pour acquérir un bien immuable, pour une récompense inestimable, pour un honneur suprême et une gloire qui n'aura jamais de fin, on ne veut pas essuyer la moindre peine.

Rougissez donc, serviteur paresseux et qui vous plaignez sans cesse, rougissez de ce qu'on trouve les esclaves du monde plus ardens pour leur perte que vous ne l'êtes pour votre salut; de ce qu'ils ont plus d'empressement pour la vanité que vous n'en avez pour la vérité.

Cependant ils sont quelquefois trompés dans leur espérance; mais ma promesse ne trompe personne, et ne renvoie pas les mains vides celui qui met en moi sa confiance.

Je donnerai ce que j'ai promis, je ferai ce que j'ai dit, pourvu néanmoins qu'on persévère fidèlement jusqu'à la fin dans mon amour.

Je récompense tous les gens de bien, et

j'exerce par de rudes épreuves tout ceux qui se sont consacrés à mon service.

5. Écrivez mes paroles dans votre cœur, et méditez-les avec soin ; car elles vous seront très nécessaires dans les temps de la tentation.

Ce que vous ne concevez pas en le lisant, vous le comprendrez au jour de ma visite.

J'ai coutume de visiter mes élus de deux manières, par la tentation et par la consolation; et je leur donne tous les jours deux leçons : l'une en les reprenant de leurs défauts; l'autre en les exhortant à s'avancer dans la vertu.

Celui qui me méprise et n'écoute pas mes paroles a un juge qui le jugera... au dernier jour (Jean, VIII, 48).

Prière pour demander la grâce de la dévotion.

6. LE FIDÈLE. — Seigneur Dieu, vous êtes tout mon bien.

Et qui suis-je pour oser vous parler? Je suis le plus pauvre et le plus petit de vos serviteurs, un misérable vermisseau, beaucoup plus pauvre et plus misérable que je ne pense et que je n'ose le dire.

Souvenez-vous toutefois, Seigneur, que je ne suis rien, que je n'ai rien et que je ne peux rien.

Vous seul êtes bon, juste et saint; vous pouvez tout, vous donnez tout, vous remplissez tout, excepté le pécheur que vous laissez vide.

Souvenez-vous de vos miséricordes (Ps. XXIV, 6), et remplissez mon cœur de votre grâce, vous qui ne voulez point souffrir de vide dans vos ouvrages.

7. Comment puis-je me supporter dans cette misérable vie, si vous ne me soutenez par votre miséricorde et votre grâce?

Ne détournez pas de moi votre visage (Ps. XXVI, 19), ne différez pas de me visiter, ne retirez point de moi vos consolations, de peur que *mon âme* ne devienne *devant vous comme une terre sans eau* (Ps. CXLII, 6).

Seigneur, *enseignez-moi à faire votre volonté* (Ps. CXLII, 10), enseignez-moi à vivre dignement et humblement en votre présence, parce que vous êtes ma sagesse, vous qui me connaissez dans la vérité, et qui m'avez connu avant que le monde fût créé, et avant que je fusse né dans le monde.

CHAPITRE IV.

Qu'il faut marcher devant Dieu selon la vérité et dans l'humilité.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, marchez en ma présence dans la vérité, et cherchez-moi toujours dans la simplicité de votre cœur.

Celui qui marche devant moi selon la vérité sera à couvert des attaques de l'ennemi, et la vérité le délivrera des séductions et de la calomnie des méchans.

Quand la vérité nous aura mis en liberté, vous serez vraiment libre, et vous vous soucierez peu des vains discours des hommes.

2. LE FIDÈLE. — Seigneur, ce que vous dites est vrai : faites, je vous prie, qu'il s'accomplisse en moi.

Que votre vérité m'instruise, qu'elle me garde et me conduise à une heureuse fin; qu'elle me délivre de toute affection mauvaise et de tout attachement déréglé, et je marcherai avec vous dans une grande liberté de cœur.

3. JÉSUS-CHRIST. — Je vous enseignerai, c'est la vérité qui vous le dit, ce qui est juste et agréable à mes yeux.

Pensez à vos péchés avec un grand déplaisir et avec douleur, et ne croyez jamais être quelque chose à cause de vos bonnes œuvres.

Vous n'êtes en effet qu'un pécheur, et sujet à beaucoup de passions qui vous asservissent.

De vous-même, vous tendez toujours au néant.

Vous tombez bientôt, vous êtes bientôt vaincu, vous êtes bientôt troublé, vous êtes bientôt découragé.

Vous n'avez rien dont vous puissiez vous glorifier, mais vous avez bien des sujets de vous humilier, parce que vous êtes beaucoup plus faible que vous ne pouvez l'imaginer.

4. Ne regardez donc comme importante aucune des choses que vous faites.

Ne trouvez rien de grand, rien de précieux et d'admirable, rien qui mérite d'être estimé, rien de relevé, rien de vraiment louable et désirable, que ce qui est éternel.

Que la vérité éternelle vous plaise plus que toutes choses; que votre extrême bassesse vous déplaise toujours.

Ne craignez, ne blâmez et ne fuyez rien tant que vos vices et vos péchés, qui doivent plus vous déplaire que toutes les pertes du monde.

a qui ne marchent pas devant moi ité; mais, conduits par un certain es- iosité et d'orgueil, ils veulent décou- secrets et pénétrer les plus hauts le Dieu, tandis qu'ils se négligent et leur salut.

tombent souvent dans de grandes et dans des péchés énormes, parce r suis contraire à cause de leur or- leur curiosité.

nez les jugemens de Dieu, redoutez u Tout-Puissant.

vous bien d'ailleurs de vouloir appro- œuvres du Très-Haut; mais cherchez vos iniquités, en combien de points vous avez manqué, et combien de vres vous avez négligées.

qui portent toute leur dévotion dans d'autres dans des images, et d'au- les signes extérieurs et des figures. s-uns me confessent de bouche, mais t peu dans le cœur.

d'autres qui, ayant l'esprit éclairé et ns épurées, soupirent sans cesse pour éternels, n'entendent qu'avec peine choses de la terre, ne s'assujettissent t aux besoins de la nature; et ceux-là que l'Esprit saint leur dit intérieu-

l leur apprend à mépriser les biens et à aimer ceux du ciel, à dédaigner et à désirer nuit et jour le bonheur

CHAPITRE V.

merveilleux effet de l'amour divin.

DÈLE. — Je vous bénis, Père céleste, on Seigneur Jésus-Christ, parce que daigné vous souvenir de moi, tout e je suis!

des miséricordes, et Dieu de toute on (II Cor., 1, 3), je vous rends ce que vous voulez bien me consoler s, quoique je sois indigne de toute n.

toujours vous bénir et vous glorifier les siècles des siècles, avec votre Fils le Saint-Esprit consolateur.

neur Dieu qui m'honorez de votre ur, lorsque vous viendrez dans mon cœur, toutes mes entrailles en tressailleront de joie!

Vous êtes ma gloire et *la joie de mon cœur* (Ps. CXVIII, 3).

Vous êtes mon espérance et mon refuge au jour de mon affliction.

2. Mais parce que je suis encore faible dans mon amour et imparfait dans mon peu de vertu, j'ai grand besoin que vous m'affermissiez et que vous me consoliez: visitez-moi donc plus souvent, et me donnez vos saintes instructions.

Délivrez-moi de mes mauvaises passions, et guérissez monc œur de toutes ses affections déréglées; afin qu'étant bien guéri et purifié au dedans, je devienne assez libre pour vous aimer, assez fort pour souffrir, assez ferme pour persévérer.

3. C'est une grande chose que l'amour; c'est un très grand bien, qui seul rend léger tout ce qui est pesant, et supporte avec égalité toutes les inégalités de cette vie; car il porte son fardeau sans en sentir le poids, et il rend doux et agréable tout ce qui est amer.

Le noble amour de Jésus porte à faire de grandes choses, et il excite à désirer tout ce qu'il y a de plus parfait.

L'amour veut toujours s'élever, et n'être jamais retenu par les choses d'ici-bas.

L'amour veut être libre et dégagé de toute affection mondaine, de sorte que son affection intérieure ne rencontre aucun empêchement, qu'il ne se laisse pas jeter dans l'embarras pour quelque avantage temporel, ou abattre pour quelque perte.

Ni dans le ciel, ni sur la terre, il n'y a rien de plus doux que l'amour, rien de plus fort, rien de plus élevé, rien de plus étendu, rien de plus agréable, rien de plus parfait et de meilleur; parce que l'amour est né de Dieu, et que, dédaignant toutes les créatures, il ne peut trouver de repos qu'en Dieu.

4. Celui qui aime vole, court et se réjouit; il est libre, et rien ne le retient.

Il donne tout pour tout, il possède tout en tout; parce qu'il se repose dans le seul qui est au-dessus de tout, et qui est l'auteur et la source de tout bien.

Il ne regarde pas aux dons, mais il élève ses regards au-dessus de tous les biens jusqu'à celui qui les donne.

Souvent l'amour ne connaît point de bornes; mais son ardeur l'emporte au-delà de toutes les bornes.

L'amour ne trouve rien de pesant; il compte les travaux pour rien; il entreprend plus qu'il ne peut; il ne s'excuse jamais sur l'impossibilité, parce qu'il se croit tout possible et permis.

Ainsi l'amour est capable de tout; il exécute pleinement et effectue bien des choses, tandis que celui qui n'aime pas perd courage et se laisse abattre.

5. L'amour veille toujours, et ne s'assoupit point dans le sommeil même.

Il se fatigue sans se lasser, il est à l'étroit sans être gêné, il est effrayé sans être troublé; mais comme une flamme vive et un flambeau allumé, il s'élève en haut et se fraie un passage assuré.

Celui qui aime entend le langage de l'amour.

C'est un grand cri qui va jusqu'aux oreilles de Dieu, que cette ardente affection d'une âme qui lui dit : « Mon Dieu ! mon amour ! vous êtes tout « à moi, et je suis tout à vous. »

6. Dilatez l'amour de mon cœur, afin que j'apprenne à goûter intérieurement combien il est doux d'aimer, de se fondre et de nager dans les délices de votre amour;

Que je sois embrasé d'amour au point que, par un transport de ferveur et de ravissement, je m'élève au-dessus de moi-même;

Que je chante le cantique de l'amour;

Que je vous suive jusqu'au ciel, vous qui êtes mon bien-aimé;

Que mon âme, transportée de joie et d'amour, chante vos louanges jusqu'à la défaillance;

Que je vous aime plus que moi-même, que je ne m'aime que pour vous, et que j'aime en vous tous ceux qui vous aiment véritablement, comme l'ordonne la loi de l'amour, dont la lumière vient de vous.

7. L'amour est prompt, sincère, pieux, complaisant et agréable, fort, patient, fidèle, prudent, constant, courageux, et ne se cherchant jamais :

Car, dès qu'on se recherche soi-même, on cesse d'aimer.

L'amour est circonspect, humble et droit; il n'est ni lâche, ni léger, ni occupé de choses vaines; il est sobre, chaste, stable, tranquille et attentif à la garde de tous ses sens.

L'amour est soumis et obéissant aux supérieurs, vil et méprisable à ses yeux, plein de piété et de reconnaissance envers Dieu, toujours plein de confiance et d'espérance en lui, lors même qu'il ne se sent aucun goût pour lui; parce qu'on ne vit point en amour sans douleur.

8. Celui qui n'est pas disposé à tout souffrir, et à se soumettre constamment à la volonté de son bien-aimé, n'est pas digne du nom d'ami.

Il faut que celui qui aime embrasse avec plaisir, pour son bien-aimé, les choses les plus dures et les plus amères; et que rien de ce qui peut lui arriver de fâcheux ne soit capable de l'en détacher.

CHAPITRE VI.

Des épreuves de celui qui aime véritablement.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, votre amour n'a pas encore assez de force et de prudence.

2. LE FIDÈLE. — Pourquoi, Seigneur?

3. JÉSUS-CHRIST. — Parce qu'à la moindre contrariété vous abandonnez ce que vous avez commencé, et que vous cherchez les consolations avec trop d'avidité.

Celui qui aime courageusement demeure ferme dans les tentations, et n'ajoute point foi aux persuasions artificieuses de l'ennemi :

Comme il est content de moi dans la prospérité, il n'en est pas mécontent dans l'adversité.

4. Celui qui aime avec discernement considère moins ce qu'il reçoit de celui qui l'aime que l'amour de celui qui le lui donne;

Il a plus d'égard à l'amour même qu'à l'avantage qu'il en retire, et il met son bien-aimé au-dessus de tous ses dons.

Celui qui m'aime noblement ne s'attache point à mes dons, mais à moi par-dessus tous mes dons.

5. Tout n'est pas perdu, quoique vous sentiez quelquefois pour moi et pour mes saints moins d'affection que vous ne voudriez.

Cette bonne et douce affection que vous ressentez quelquefois est un effet de la présence de la grâce, et une sorte d'avant-goût de la céleste patrie; mais il ne faut pas trop y faire fond, parce que cela va et vient.

Mais combattre les mouvemens déréglés de l'âme et mépriser les suggestions du démon, c'est la marque d'une solide vertu et d'un grand mérite.

6. Ne vous troublez donc point des imaginations étranges qui vous viennent, sur quelque sujet que ce puisse être.

Gardez votre ferme propos et votre intention dirigée vers Dieu, et ne regardez pas comme une illusion d'être quelquefois ravi tout à coup en extase, et de retomber aussitôt dans les inepties ordinaires de votre cœur :

Car c'est malgré vous que vous les souffrez plutôt que vous ne les causez; et tant qu'elles vous déplaisent et que vous y résistez, c'est pour vous un mérite et non une perte.

7. Sachez que l'ancien ennemi fait tous ses efforts pour étouffer vos bons désirs, et pour vous arracher à tous vos exercices de piété; je veux dire au culte religieux des saints, à la pieuse méditation de ma passion, au souvenir utile de vos péchés, à la garde de votre cœur, et à la ferme résolution de vous avancer dans la vertu :

Il vous suggère plusieurs mauvaises pensées, pour vous causer du dégoût et de l'horreur, pour vous détourner de la prière et des saintes lectures.

L'humble confession de vos péchés lui déplaît, et, s'il le pouvait, il vous ferait renoncer à la communion.

Ne le croyez pas, et ne vous en embarrassez pas, quoique souvent il vous tende des piéges pour vous surprendre :

N'imputez qu'à lui les pensées mauvaises et impures qu'il vous suggère; dites-lui : « Retire-toi, esprit immonde; rougis, miserable; il faut que tu sois bien impur pour me souffler aux oreilles de telles obscénités.

« Éloigne-toi de moi, séducteur abominable, tu n'auras jamais en moi la moindre part; mais Jésus sera avec moi comme un puissant guerrier, et tu demeureras chargé de confusion.

« J'aime mieux mourir et souffrir toutes les peines imaginables que de consentir à tes suggestions.

Tais-toi et ne me parle plus; je ne t'écouterai plus, quelques importunités que tu me prépares.

« *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrais-je craindre? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, qui ai-je à redouter? Quand tout un camp s'armerait contre moi, mon cœur n'en sera point effrayé* (Ps. XXVI, 1—3).

« *Le Seigneur est mon aide et mon rédempteur* » (Ps. XVIII, 15).

8. Combattez comme un vaillant soldat; et si quelquefois vous succombez par fragilité, reprenez plus de courage qu'auparavant, mettant votre confiance dans une grâce plus abondante de ma part; et soyez bien en garde contre la vaine complaisance et contre l'orgueil.

C'est ce qui en induit plusieurs en erreur, et les fait tomber dans un aveuglement presque incurable.

Que la chute de ces superbes, qui présument follement d'eux-mêmes, serve à vous précautionner et vous tienne toujours dans l'humilité.

CHAPITRE VII.

Du soin de cacher la grâce sous la garde de l'humilité.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, rien n'est pour vous plus utile et plus sûr que de cacher la grâce de la dévotion, de ne vous en point élever, d'en parler peu, et de n'y point attacher trop d'importance; mais plutôt de vous mépriser vous-même, et de craindre que vous ne soyez indigne du don qui vous en a été fait.

Il ne faut pas trop vous attacher à cette disposition, qui peut trop tôt se changer en une autre toute contraire.

Dans le temps que vous possédez la grâce, pensez combien vous êtes ordinairement misérable et pauvre lorsque vous ne l'avez pas.

L'avancement dans la vie spirituelle consiste non-seulement à jouir de la grâce de la consolation, mais à en souffrir la privation avec humilité, avec abnégation et avec patience :

En sorte que vous ne vous relâchiez point alors de votre assiduité à la prière, et que vous n'omettiez pas vos autres exercices ordinaires de piété;

Mais qu'au contraire vous fassiez de bon cœur, selon vos forces et vos lumières, tout ce qui dépend de vous, et que, malgré l'aridité et le trouble que vous éprouvez dans votre âme, vous ne vous négligiez pas entièrement.

2. En effet, il y en a beaucoup qui, dès que les choses ne vont point à leur gré, se laissent aller à l'impatience ou au découragement :

Car *la voie de l'homme n'est pas toujours en son pouvoir* (Jér., X, 23); mais c'est à Dieu de donner sa grâce et ses consolations, quand

il veut, autant qu'il veut, et à qui il veut, selon son bon plaisir, et non au-delà.

Il y a eu des indiscrets qui se sont perdus par la grâce même de la dévotion, parce qu'ils ont voulu faire plus qu'ils ne pouvaient, ne considérant point la portée de leur faiblesse, mais suivant les mouvemens de leur cœur plutôt que les lumières de la raison; et parce qu'ils ont eu la présomption d'entreprendre plus qu'il ne plaisait à Dieu, ils ont bientôt perdu la grâce.

Ceux qui ont voulu mettre leur nid dans le ciel sont tombés dans la pauvreté et dans l'abandon de l'avilissement; afin qu'humiliés et appauvris, ils apprissent à ne point voler de leurs propres ailes, mais à se mettre à couvert sous les miennes.

Ceux qui sont encore nouveaux et peu expérimentés dans la voie du Seigneur, s'ils ne se conduisent par les conseils des personnes sages, peuvent aisément s'égarer et se perdre.

3. Que, s'ils aiment mieux suivre leur sentiment que de s'en rapporter aux autres qui ont de l'expérience, ils finiront d'une manière dangereuse, supposé qu'ils ne veuillent point renoncer à leurs propres idées.

Ceux qui sont sages à leurs propres yeux ont rarement assez d'humilité pour se laisser conduire par les autres.

Il vaut mieux avoir peu de science avec l'humilité et une intelligence bornée que des trésors d'érudition avec une vaine complaisance.

Il est plus avantageux pour vous d'être moins riche que d'être dans une abondance qui pourrait vous porter à l'orgueil.

Ce n'est pas se conduire avec assez de discrétion que de se livrer tout entier à la joie, et d'oublier sa pauvreté passée et la chaste crainte du Seigneur, qui fait appréhender de perdre la grâce qu'on a reçue.

C'est aussi manquer de vertu et de sagesse que de se trop décourager dans le temps de l'adversité et de quelque affliction que ce soit, et de se livrer à des pensées et à des sentimens peu dignes de la confiance qu'on doit avoir en moi.

4. Celui qui, durant la paix, aura vécu avec trop de sécurité, se trouvera souvent lâche et timide à l'excès dans le temps de la guerre.

Si vous saviez être toujours humble et petit à vos yeux, et en même temps diriger et régler votre esprit avec sagesse, vous ne tomberiez pas sitôt dans le péril et dans le péché.

C'est un bon conseil à suivre, dans la ferveur de la dévotion, que de réfléchir sur ce qui arrivera lorsque la lumière se sera retirée.

Et quand cela sera arrivé, pensez que cette lumière peut revenir, et que je ne l'ai retirée pour un temps que dans la vue de votre sûreté et de ma gloire.

5. Une telle épreuve vous est souvent plus utile que si vous aviez toujours tout à souhait.

Car, pour juger du mérite d'un homme, il ne faut pas examiner s'il a beaucoup de visions et de consolations, ou s'il est versé dans les saintes Écritures, ou s'il est élevé en dignité;

Mais s'il est fondé dans la vraie humilité et rempli de la divine charité; s'il cherche toujours l'honneur de Dieu purement et sans réserve; s'il se compte pour rien et se méprise sincèrement, et s'il aime mieux être méprisé des autres et vivre dans l'humiliation que d'être honoré.

CHAPITRE VIII.

Du peu de cas qu'on doit faire de soi-même aux yeux de Dieu.

1. LE FIDÈLE. — *Je parlerai à mon Seigneur, quoique je ne sois que poussière et cendre* (Gen., XVIII, 27).

Si je me crois quelque chose de plus, aussitôt vous vous élevez contre moi; mes inquiétudes rendent un témoignage si vrai, que je ne peux rien y opposer.

Mais si je m'abaisse, si je rentre dans mon néant, si je me dépouille de toute estime de moi-même, si je me réduis à la poussière dont je suis formé, votre grâce me sera propice, votre lumière s'approchera de mon cœur; et toute estime de moi-même, quelque petite qu'elle soit, ira s'engloutir et se perdre pour jamais dans l'abîme de mon néant.

C'est là que vous me montrez à moi-même, et que vous me faites voir ce que je suis, ce que j'ai été, et où je suis parvenu; car je ne suis rien, et je ne le savais pas.

Si je suis abandonné à moi-même, dès lors je ne suis plus que néant et infirmité; mais si tout à coup vous jetez un regard sur moi, aussitôt je me sens fortifié et je suis rempli d'une nouvelle joie;

Et il est fort surprenant que je sois ainsi relevé tout d'un coup, et que vous m'embrassiez avec tant de bonté, moi qui suis continuellement

traîné par mon propre poids vers les choses ici-bas.

2. C'est l'effet de votre amour qui me pré-ent gratuitement, qui m'assiste dans un si rand nombre de besoins, qui me préserve des us grands périls, et qui me délivre véritable-ent d'une infinité de maux.

Car en m'aimant d'un amour déréglé, je me is perdu; et en cherchant et n'aimant que vous 'un amour pur, je vous ai trouvé et je me suis ouvé moi-même, et cet amour m'a fait rentrer ncore plus prefondément dans mon néant.

Parce que, ô douceur infinie! vous faites pour oi plus que je ne mérite, et plus que je n'o-rais espérer ni demander.

3. Soyez béni, ô mon Dieu! de ce que, tout ndigne que je suis de tous vos biens, votre gé-érosité et votre infinie bonté ne cessent jamais le faire du bien, même à des ingrats et à ceux qui se sont le plus éloignés de vous.

Faites-nous retourner à vous, afin que nous soyons reconnaissans, humbles et tout dévoués à votre service; parce que vous êtes notre salut, notre vigueur et notre force.

CHAPITRE IX.

Qu'il faut rapporter toutes choses à Dieu comme à leur dernière fin.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, je dois être votre souverain bien et votre dernière fin, si vous avez un vrai désir d'être heureux.

Cette intention purifiera vos affections, qui trop souvent se portent mal à propos vers vous-même et vers les créatures.

Car si vous vous recherchez en quelque chose, vous tombez aussitôt dans la langueur et dans la sécheresse.

Rapportez donc tout à moi comme à votre fin principale, puisque c'est moi qui vous ai tout donné.

Considérez tous les biens particuliers comme des émanations du souverain bien; il faut donc les rapporter tous à moi comme à leur origine.

2. C'est de moi, comme d'une source vive, que le petit et le grand, le pauvre et le riche reçoivent l'eau qui donne la vie.

Et ceux qui me servent volontiers et librement recevront grâce pour grâce.

Mais celui qui voudra mettre sa gloire hors de moi, ou se complaire dans quelque bien particulier, n'aura jamais de joie véritable, et son cœur ne se dilatera point; mais il se trouvera embarrassé et malheureux en mille manières.

Vous ne devez donc vous rien approprier du bien qui est en vous, ni attribuer aucun mérite à qui que ce soit, mais attribuez tout à Dieu, sans lequel l'homme n'a rien.

J'ai tout donné; je veux qu'on me rende tout, et j'exige avec une grande rigueur les actions de grâce qui me son dues.

3. Voilà la vérité qui bannit toute vaine gloire.

Et si la grâce céleste et la vraie charité prennent possession d'un cœur, il n'aura plus aucune envie, et il ne se trouvera plus resserré, il ne sera plus obsédé par aucun amour particulier.

Car la divine charité surmonte tout et déploie toutes les forces de l'âme.

Si vous pensez sagement, vous ne vous réjouirez qu'en moi, vous n'espèrerez qu'en moi; parce que *nul n'est bon que Dieu seul* (Luc, XVIII, 19), qui doit être loué par-dessus tout, et béni en toutes choses.

CHAPITRE X.

Qu'il est doux de mépriser le monde et de servir Dieu.

1. LE FIDELE. — Je parlerai encore, Seigneur, et je ne demeurerai point dans le silence; je dirai aux oreilles de mon Dieu, de mon Seigneur, de mon Roi qui est dans le ciel :

O quelle abondance de douceurs secrètes vous avez réservée, Seigneur, à tous ceux qui vous craignent! (Ps. XXX, 20.)

Mais que n'êtes-vous pas à ceux qui vous aiment! que n'êtes-vous pas à ceux qui vous servent de tout leur cœur!

Elles sont vraiment ineffables les délices que vous prodiguez dans la contemplation à ceux qui vous aiment.

La marque la plus éclatante que vous m'ayez donnée de la douceur de votre charité, c'est de m'avoir créé lorsque je n'existais point, de m'avoir ramené à vous pour vous servir, et de m'avoir commandé de vous aimer lorsque je m'égarais loin de vous.

2. O source d'un amour éternel! que dirai-je de vous?

Comment pourrai-je vous oublier, vous qui

avez daigné vous souvenir de moi, lors même que j'étais dans un état de corruption et de mort?

Vous avez fait miséricorde à votre serviteur au-delà de toutes ses espérances, et vous l'avez honoré de votre grâce et de votre amitié au-delà de tous ses mérites.

Que vous rendrai-je pour cette faveur? car il n'est pas donné à tous de tout quitter, de renoncer au siècle, et d'embrasser la vie religieuse.

Fais-je beaucoup en vous servant, vous que toutes les créatures sont obligées de servir? Je ne dois pas regarder comme quelque chose de bien grand que je vous serve.

Mais ce qui me paraît vraiment grand et admirable, c'est que vous ayez bien voulu recevoir pour serviteur un homme si pauvre et si indigne, et l'associer à vos plus chers serviteurs.

3. Tout ce que j'ai et tout ce que j'emploie à votre service est à vous.

Mais c'est vous, au contraire, qui me servez plus que je ne vous sers.

Le ciel et la terre, que vous avez créés pour le service de l'homme, les voilà toujours prêts, et ils font tous les jours ce que vous leur avez prescrit.

Et cela même est peu de chose; vous avez été jusqu'à destiner les anges au service de l'homme.

Mais ce qui est bien au-dessus de tout cela, c'est que vous avez daigné vous assujettir au service de l'homme, et que vous avez promis de vous donner vous-même à lui.

4. Que vous rendrai-je pour ce nombre infini de bienfaits?

Que ne puis-je vous servir tous les jours de ma vie! Que ne puis-je du moins vous servir un seul jour d'une manière digne de vous!

Vous êtes véritablement digne de toutes sortes de services, de toutes sortes d'honneurs, et d'une louange éternelle.

Vous êtes véritablement mon Seigneur; et moi je suis votre pauvre serviteur, qui dois vous servir de toutes mes forces, et ne me lasser jamais de publier vos louanges.

Je le veux, je le désire ainsi: ayez la bonté de suppléer tout ce qui me manque.

5. C'est un grand honneur, c'est une grande gloire de vous servir et de mépriser tout pour vous.

Car vous comblerez de grâces ceux qui se consacreront de bon cœur à votre très saint service.

Ceux qui auront renoncé pour votre amour à tous les plaisirs de la chair trouveront les douces consolations de l'Esprit saint.

Ceux qui, pour la gloire de votre nom, seront entrés dans la voie étroite, et auront dédaigné tous les soins du siècle, jouiront d'une grande liberté de cœur.

6. Oh! qu'il est agréable et doux le service de Dieu, qui rend l'homme véritablement libre et saint!

O état sacré de la profession religieuse, qui rend l'homme égal aux anges, agréable à Dieu, terrible aux démons, et recommandable à tous les fidèles!

O service toujours digne de notre amour et de nos désirs, qui nous fait mériter le souverain bien, et nous procure une joie qui ne finira point!

CHAPITRE XI.

Qu'il faut examiner et modérer les désirs de son cœur.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, il vous faut apprendre encore bien des choses dont vous n'êtes pas assez instruit.

2. LE FIDÈLE. — Quelles sont ces choses, Seigneur?

3. JÉSUS-CHRIST. — C'est que vous assujettissiez entièrement vos désirs à mon bon plaisir, et que vous ne vous aimiez pas vous-même, mais que vous n'ayez d'ardeur que pour faire ma volonté.

Vos désirs vous enflamment souvent, et vous emportent avec violence : mais considérez si c'est ma gloire ou votre propre intérêt qui vous touche le plus.

Si c'est pour moi que vous agissez, vous serez toujours content, de quelque manière que je dispose les choses; mais s'il s'y glisse quelque recherche secrète de vous-même, voilà ce qui vous inquiète et vous trouble.

4. Prenez donc garde de trop compter sur des projets que vous aurez formés avant de me consulter; de peur que vous ne vous en repentiez dans la suite, ou que ce qui vous avait plu d'abord, et que vous aviez recherché comme le meilleur, ne vienne à vous déplaire.

Car il ne faut pas suivre d'abord tout mouve-

t qui paraît bon; mais il ne faut pas aussi ter d'abord celui qui paraît mauvais.

l est bon quelquefois d'user de retenue, ne en fait de projets et de désirs pieux; de r que par trop d'empressement vous ne tom- s dans la distraction, qu'en vous écartant la règle vous ne causiez du scandale aux au- s, ou même que la résistance des autres ne s jette tout à coup dans le trouble et dans attement.

i. Il faut au contraire user quelquefois de lence, s'opposer courageusement aux désirs sens, et ne pas faire attention à ce que la ir veut ou ne veut pas; mais plutôt travailler c soin à l'assujettir, même malgré elle, à prit.

l faut la châtier et la contraindre à se sou- ttre, jusqu'à ce qu'elle soit prête à tout, et elle ait appris à se contenter de peu, à aimer choses les plus simples, et à ne se plaindre ucun inconvénient.

CHAPITRE XII.

De la manière de se former à la patience et de combattre ses passions.

1. LE FIDÈLE. — Seigneur Dieu, la patience, à que je vois, m'est extrêmement nécessaire : r il arrive en cette vie bien des contrariétés;

Puisque, quelques mesures que je prenne ur avoir la paix, ma vie ne saurait être sans erre et sans douleur.

2. JÉSUS-CHRIST. — Il est vrai, mon fils. Aussi rétends-je, non que vous cherchiez une paix i soit exempte de toute tentation, ou qui 'essuie aucune contrariété, mais que vous ju- iez avoir trouvé la paix, lors même que vous rez exercé par différentes tribulations et rouvé par beaucoup de contradictions.

Si vous dites que vous ne pouvez pas tant uffrir, comment pourrez-vous supporter dans temps le feu du purgatoire?

De deux maux il faut toujours choisir le moin- re : afin donc de pouvoir éviter les supplices ternels de l'avenir, appliquez-vous à souffrir atiemment pour Dieu les maux présens.

Croyez-vous que les gens du monde n'aient ien ou presque rien à souffrir? c'est ce que ous ne trouverez pas, même parmi ceux qui ivent dans les délices.

3. Mais ils ont, dites-vous, beaucoup de plaisirs, et ils font toutes leurs volontés; moyennant quoi ils sentent peu leurs peines.

4. Je veux bien que cela soit ainsi, et qu'ils aient tout ce qu'ils souhaitent; mais, à votre avis, combien cela durera-t-il?

Bientôt ces riches du siècle *disparaîtront comme la fumée* (Ps. XXXVI, 20), et il ne leur restera aucun souvenir de leurs plaisirs passés : et ce n'est pas même sans amertume, sans ennui et sans crainte, qu'ils en jouissent pendant leur vie;

Car la chose même dont ils ne se promettent que de la satisfaction leur cause souvent de la douleur et de la peine.

C'est avec justice qu'il leur arrive, pour avoir recherché et poursuivi les plaisirs d'une manière déréglée, de ne pouvoir s'y livrer sans amertume et sans confusion.

Oh! que tous ces plaisirs sont courts! qu'ils sont faux! qu'ils sont déréglés et honteux!

C'est néanmoins ce que leur ivresse et leur aveuglement les empêchent de concevoir; mais, comme des bêtes sans raison, pour jouir d'une légère satisfaction dans cette vie corruptible, ils donnent la mort à leur âme.

Pour vous, mon fils, *ne vous laissez donc point aller à vos mauvais désirs, et renoncez à votre propre volonté* (Eccl., XVIII, 30). *Mettez votre joie dans le Seigneur, et il vous accordera les demandes de votre cœur* (Ps. XXXVI, 4).

5. En effet, si vous voulez jouir des vrais plaisirs, et recevoir de moi des consolations abondantes, c'est dans le mépris de toutes les choses du monde, et dans le retranchement de tous les vains plaisirs que sera votre bénédiction, et que vous en recevrez en échange les plus abondantes consolations.

Et plus vous vous priverez de toute consolation de la part des créatures, plus vous en trouverez en moi de douces et de puissantes.

Mais vous n'y arriverez pas d'abord sans éprouver quelque amertume et soutenir quelques combats.

L'habitude invétérée s'y opposera; mais vous la surmonterez par une meilleure.

La chair murmurera; mais vous la réprimerez par la ferveur de l'esprit.

L'ancien serpent vous sollicitera et vous in-

inquiètera; mais vous le mettrez en fuite par la prière.

D'ailleurs, en vous occupant d'un travail utile, vous lui fermerez la grande entrée de votre âme.

CHAPITRE XIII.

De l'obéissance de l'humble sujet à l'exemple de Jésus-Christ.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, celui qui se soustrait à l'obéissance se soustrait lui-même à la grâce; et celui qui cherche à avoir des biens propres perd les biens communs.

Celui qui ne se soumet pas volontiers et de bon gré à son supérieur fait voir que sa chair ne lui est pas encore parfaitement soumise, mais que souvent elle se révolte et murmure.

Apprenez donc à vous soumettre promptement à votre supérieur, si vous voulez dompter votre chair.

Car l'ennemi du dehors est bien plus tôt vaincu quand l'homme intérieur n'est point dans le désordre.

Il n'est point pour votre âme d'ennemi plus fâcheux et plus redoutable que vous-même, lorsque vous n'êtes pas bien d'accord avec l'esprit.

Il faut absolument que vous conceviez un vrai mépris de vous-même, si vous voulez triompher de la chair et du sang,

C'est parce que vous vous aimez encore d'un amour trop déréglé que vous craignez de vous résigner entièrement à la volonté des autres.

2. Mais quelle merveille que vous, qui n'êtes que poussière et néant, vous vous soumettiez à un homme dans la vue de Dieu, lorsque moi, qui suis le Tout-Puissant et le Très-Haut, qui ai tout fait de rien, je me suis humblement soumis à l'homme pour l'amour de vous!

Je me suis rendu le plus humble et le dernier de tous, afin que mon humilité vous fît vaincre votre orgueil.

Apprenez à obéir, poussière que vous êtes; terre et limon, apprenez à vous humilier et à vous abaisser sous les pieds de tout le monde;

Apprenez à rompre vos volontés, et à vous soumettre à toute sorte de dépendance.

3. Animez-vous contre vous-même, et ne souffrez point que l'orgueil vive en vous; mais rendez-vous si soumis et si petit que tous puissent marcher sur vous et vous fouler aux pieds *comme la boue des rues* (Ps. XVII, 43).

Qu'avez-vous à vous plaindre, hom[me]
néant?

Qu'avez-vous à répondre à ceux qu[i]
font des reproches, misérable pécheur q[ui]
tant de fois offensé Dieu et tant de fois
l'enfer?

Mais je vous ai regardé avec indulgence
que votre âme a été précieuse à mes yeu[x]
que vous connussiez l'étendue de mon [a]
et que vous fussiez toujours reconnaiss[ant]
mes bienfaits; que vous vous appliquassi[ez]
cesse à être véritablement soumis et hum[ble]
que vous souffrissiez avec patience le
qu'on fait de vous.

CHAPITRE XIV.

Que nous devons considérer les secrets jugemens [de Dieu]
pour ne pas nous enorgueillir de nos bonnes act[ions]

1. LE FIDÈLE. — Seigneur, vous faites g[ronder]
sur moi le tonnerre de vos jugemens, [et]
ébranlez tous mes os de crainte et de f[rayeur]
et mon âme est toute saisie d'épouvante.

Je suis frappé d'étonnement, et je co[nsidère]
que *les cieux ne sont pas purs à vo[s yeux]*
(Job, XV, 15).

Si vous avez trouvé de la corruptio[n dans]
les anges (Job, IV, 18), et si vous ne l[es avez]
point épargnés, que deviendrai-je?

Les étoiles sont tombées du ciel (A[poc.]
VI, 13); et moi, poussière, que puis-je e[spérer?]

Ceux dont les actions paraissaient l[ouables]
sont tombés au plus bas; et ceux qui man[geaient]
le pain des anges, je les ai vus faire leurs [délices]
de la nourriture des pourceaux.

2. Il n'est donc plus de sainteté, Sei[gneur,]
dès que vous retirez votre main.

Aucune sagesse ne sert de rien, si vo[us ces-]
sez de la conduire;

Aucune force ne peut aider, si vous [con-]
tinuez de la conserver;

Aucune chasteté n'est en assurance, [si vous]
ne la défendez;

Aucune attention ne nous est utile, [si votre]
divine surveillance ne s'y joint.

Car, abandonnés à nous-mêmes, nou[s tom-]
bons et nous périssons;

Mais si vous nous visitez, nous nous r[elevons]
et nous vivons:

C'est que nous sommes inconstant[s, et que vous]
nous affermissez;

sommes tièdes; mais vous nous em-

que je dois avoir des sentimens humbles
cts de moi-même!
je dois faire peu de cas de ce que je pa-
oir de bon!
que je dois m'humilier profondément,
ur, sous la profondeur de vos jugemens
trables, où je trouve que je ne suis autre
que néant et pur néant!
oids immense! ô mer sans bornes, où je
ve rien de moi que néant en total!
peut donc se cacher l'orgueil? où peut se
la confiance en ma propre vertu?
e vaine jactance est absorbée dans la pro-
r de vos jugemens sur moi.
u'est-ce que toute chair devant vous?
gile s'élèvera-t-elle contre celui qui l'a
?
ment de vains propos peuvent-ils enfler
nt le cœur est vraiment soumis à Dieu?
monde entier n'élèvera pas celui que la
s'est assujetti; et toutes les louanges des
s n'ébranleront pas celui qui a mis toute
érance en Dieu:
ces discours ne sont véritablement rien
mes, puisqu'ils passeront avec le son de
aroles; au lieu que *la vérité du Sei-
demeure éternellement* (Ps. CXVI, 2).

CHAPITRE XV.

lle disposition il faut être, et comment on doit parler sur tous les objets désirables.

ÉSUS-CHRIST. — Mon fils, parlez ainsi en
occasion: « Seigneur, si c'est votre bon
r, que cela soit ainsi.
gneur, si c'est pour votre gloire, que la
se fasse en votre nom.
gneur, si vous voyez que cela me con-
e, et si vous jugez qu'il me soit utile,
-moi la grâce d'en user pour votre gloire;
is si vous prévoyez qu'il me sera nuisible,
'il ne servira point au salut de mon âme,
n'en le désir.»
tout désir ne vient pas de l'Esprit saint,
e bon et juste qu'il paraisse à l'homme.
t difficile de juger au vrai si c'est le bon
mauvais esprit qui vous pousse à désirer
cela, ou si c'est un mouvement de votre
esprit.

Plusieurs ont été trompés à la fin, qui semblaient d'abord conduits par le bon esprit.

2. C'est donc toujours avec la crainte de Dieu et l'humilité du cœur que vous devez désirer et demander tout ce qui se présente de souhaitable à votre esprit: et vous devez surtout vous en rapporter à moi avec une résignation parfaite, et me dire:

«Seigneur, vous savez ce qui est le mieux; « que ceci ou cela se fasse comme vous l'or-« donnerez.

«Donnez-moi ce qu'il vous plaît, et selon la «mesure qu'il vous plaît, et dans le temps qu'il « vous plaît.

«Agissez avec moi selon vos vues, selon votre «bon plaisir et pour votre plus grande gloire.

«Placez-moi où il vous plaira, et disposez de «moi librement en toutes choses.

«Je suis dans votre main; tournez et retour-«nez-moi de toutes manières.

«Voici votre serviteur, je suis prêt à tout; car «je désire de vivre, non pour moi, mais pour «vous; faites que ce soit d'une manière parfaite «et digne de vous.»

Prière pour demander l'accomplissement du bon plaisir de Dieu.

3. LE FIDÈLE. — Jésus, dont la bonté est infinie, accordez-moi votre grâce, *afin qu'elle soit avec moi, qu'elle travaille avec moi* (Sag., IX, 10), et qu'elle persévère avec moi jusqu'à la fin.

Faites-moi toujours désirer et vouloir ce qui vous est le plus agréable, et ce qui vous plaît le plus.

Que votre volonté soit la mienne; et que ma volonté suive toujours la vôtre et s'accorde parfaitement avec elle!

Que vouloir et ne vouloir pas me soit toujours commun avec vous, et que je ne puisse jamais vouloir ou ne vouloir pas que ce que vous voulez ou ne voulez pas!

4. Faites que je meure à toutes les choses du monde, et que pour vous j'aime à être méprisé et inconnu dans ce tourbillon du siècle.

Faites qu'au mépris de tout ce qu'on a coutume de désirer, je me repose en vous uniquement, et qu'en vous mon cœur trouve la paix.

Vous êtes la vraie paix du cœur, vous êtes son

unique repos; hors de vous tout est pénible et inquiétant.

C'est *donc dans cette paix,* c'est-à-dire dans vous, unique et souverain bien éternel, que *je m'endormirai et* que *je me reposerai* (Ps., IV, 9). Ainsi soit-il!

CHAPITRE XVI.

Qu'il ne faut chercher de vraie consolation qu'en Dieu.

1. LE FIDÈLE. — Tout ce que je peux désirer ou imaginer pour ma consolation, ce n'est point en cette vie, c'est dans l'autre que je l'attends.

Quand j'aurais seul toutes les consolations du monde, et que je pourrais jouir de toutes ses délices, il est certain que tout cela ne pourrait pas durer long-temps.

Ainsi, mon âme, tu ne pourras trouver une pleine consolation ni une joie parfaite qu'en Dieu, qui est le consolateur des pauvres et le protecteur des humbles.

Attends un peu, mon âme; attends l'accomplissement des promesses de Dieu, et tu auras dans le ciel l'abondance de tous les biens.

Si tu désires avec trop d'empressement les biens présens, tu perdras les biens éternels et célestes.

Use des biens temporels, et désire ceux qui sont éternels.

Aucun bien temporel ne peut te rassasier, parce que tu n'as pas été créée pour en jouir.

2. Quand tu possèderais tous les biens créés, tu ne pourrais être heureuse ni satisfaite;

Mais c'est dans la possession seule de Dieu, le créateur de toutes choses, que consiste ton bonheur et ta félicité :

Bonheur non pas tel que l'imaginent et le préconisent les amateurs insensés du monde, mais tel que l'attendent les vrais et fidèles disciples de Jésus-Christ, et que le goûtent quelquefois par avance les personnes spirituelles et d'un cœur pur, *dont la conversation est dans le ciel* (Philip., III, 20).

Toute consolation qui vient des hommes est vaine et de peu de durée.

L'heureuse et véritable consolation est celle que la vérité fait goûter intérieurement.

L'homme dévoué à Dieu porte partout avec lui Jésus son consolateur, et lui dit : « Assistez-« moi, Seigneur Jésus, en tout lieu et en tout « temps.

« Que mon unique consolation soit de '
« de bon cœur être privé de toute cons
« humaine.

« Et si votre consolation me manque, q
« tre volonté et cette juste épreuve me ti
« lieu de la grande consolation;

« Car *vous ne serez pas toujours en c*
« *et vos menaces ne seront pas étern*
(Ps., CII, 9.)

CHAPITRE XVII.

Qu'il faut déposer toute sollicitude dans le sein de

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, laisse
agir avec vous comme je veux; je sais
vous convient.

Vous pensez en homme; vous jugez s
des choses selon les inclinations de l'hom

2. LE FIDÈLE. — Seigneur, ce que vou
est vrai.

Vous prenez plus de soin de moi que
pourrais prendre moi-même.

Car on est trop exposé à se tromper
on ne se repose pas de tout sur vous.

Seigneur, pourvu que ma volonté soit t
droite, et qu'elle demeure fermement att
vous, faites de moi tout ce qu'il vous pla

Car tout ce que vous ferez de moi n
être que bon.

Si vous voulez que je sois dans les té
soyez-en béni.

Et si vous voulez que je sois dans la lu
soyez-en encore béni.

Si vous daignez me consoler, soyez-en
Et si vous voulez que je sois affligé, s
toujours également béni.

3. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, vous voi
la disposition où vous devez être constan
si voulez marcher avec moi.

Vous devez être aussi disposé à souffr
vous réjouir.

Vous devez être aussi volontiers dans
gence et dans la pauvreté que dans l'abo
et la richesse.

4. LE FIDÈLE. — Seigneur, je souffr
bon cœur pour vous tout ce qui m'arriv
votre ordre.

Je veux recevoir indifféremment d
main le bien et le mal, la douceur et l'am
la joie et la tristesse, et vous rendre grâc
tout ce qui m'arrivera.

Préservez-moi de tout péché, et je ne craindrai ni la mort ni l'enfer.

Pourvu que vous ne me rejetiez pas pour toujours, et que vous ne m'effaciez pas du livre de vie, tout ce qui pourra m'arriver de fâcheux ne me nuira point.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il faut souffrir avec patience les misères de cette vie, à l'exemple de Jésus-Christ.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, je suis descendu du ciel pour votre salut.

J'ai pris sur moi vos misères, non par nécessité, mais par un excès d'amour, afin de vous apprendre à être patient et à souffrir sans murmure les maux de cette vie.

Car depuis le moment de ma naissance jusqu'à celui de ma mort sur la croix, je n'ai point été sans douleur.

J'ai vécu dans une extrême indigence des biens temporels.

J'ai souvent entendu former bien des plaintes contre moi.

J'ai souffert avec douleur les ignominies et les opprobres; je n'ai reçu que de l'ingratitude pour mes bienfaits, que des blasphèmes pour mes miracles, que des reproches pour ma doctrine.

2. LE FIDÈLE. — Seigneur, puisque vous avez été patient durant votre vie, principalement pour accomplir en cela les ordres de votre Père, il est bien juste que, n'étant qu'un misérable pécheur, je me supporte patiemment selon votre volonté, et que, tant qu'il vous plaira, je porte pour mon salut le poids de cette vie corruptible.

Car, quelque onéreuse que l'on trouve la vie présente, elle est cependant devenue aujourd'hui très méritoire par votre grâce, et plus supportable pour les faibles, d'après votre exemple et ceux de vos saints.

Elle est même beaucoup plus remplie de consolation qu'autrefois sous l'ancienne loi, lorsque la porte du ciel restait fermée, et que même le chemin qui y mène était moins connu, vu le peu de personnes qui se mettaient en peine de chercher le royaume des cieux.

Ceux mêmes qui alors étaient justes, et qui devaient être sauvés, ne pouvaient entrer dans le royaume céleste avant que vous eussiez souffert, et que vous eussiez acquitté la dette de votre sainte mort.

3. Oh! quelles actions de grâces je dois vous rendre de ce que vous avez daigné montrer à moi et à tous les fidèles la voie droite et sûre qui conduit à votre royaume éternel!

Car votre vie est notre voie; et c'est par une sainte patience que nous allons à vous, qui êtes notre couronne.

Si vous n'aviez pas marché devant nous pour nous montrer le chemin, qui se serait mis en peine de le suivre?

Hélas! combien y en a-t-il qui demeureraient bien loin en arrière, s'ils n'avaient pas devant les yeux vos admirables exemples!

Eh! si après tant de miracles et tant d'instructions de votre part nous sommes encore tièdes, que serait-ce donc si nous n'avions pas pour vous suivre le secours d'une si grande lumière!

CHAPITRE XIX.

Qu'il faut supporter les injures, et quelles sont les marques de la véritable patience.

1. JÉSUS-CHRIST. — Qu'avez-vous à dire, mon fils? Cessez de vous plaindre à la vue de mes souffrances et de celles des autres saints.

Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang (Hébr., XII, 4).

Ce que vous souffrez est peu en comparaison de ceux qui ont souffert tant de maux, qui ont été si rudement tentés, si violemment affligés, et exercés en tant de manières.

Il vous faut donc repasser dans votre esprit leurs peines, qui ont été très grandes, pour supporter plus aisément les vôtres qui sont si légères.

Et si elles ne vous paraissent pas légères, prenez garde que ce ne soit l'effet de votre impatience.

Cependant, grandes ou petites, tâchez de les supporter toutes avec patience.

2. Mieux vous vous disposez à souffrir, plus vous agissez avec sagesse et plus vous méritez; vous trouverez même vos maux plus légers quand vous vous y serez préparé par une forte résolution et par l'habitude.

Et ne dites pas : « Je ne peux supporter cela « de la part d'un tel homme, et ce ne sont pas « là de ces choses que je doive souffrir; car il « m'a fait un grand tort, et il me reproche des « choses auxquelles je n'ai jamais pensé : mais

« je souffrirai volontiers de la part d'un autre, « et autant que je croirai devoir souffrir. »

Ce n'est pas une pensée raisonnable de ne pas considérer la vertu de patience en elle-même, et par qui elle doit être couronnée, mais d'avoir plus égard aux personnes et aux offenses qu'on a reçues.

3. Celui-là n'est pas véritablement patient qui ne veut souffrir qu'autant qu'il lui plaît et de qui il lui plaît.

L'homme vraiment patient ne fait point attention par qui il est éprouvé, si c'est par son supérieur, par un égal ou par un inférieur; si c'est par un homme de bien et un saint, ou par un homme méchant et méprisable.

Mais quelque mal qu'il lui arrive, il le reçoit sans distinction avec reconnaissance, comme venant de la main de Dieu; et il le regarde comme un grand avantage, parce que rien de ce qu'on souffre pour Dieu, quelque petit qu'il soit, ne peut être sans mérite devant lui.

4. Soyez donc toujours prêt au combat, si vous voulez remporter la victoire.

Vous ne pouvez sans combat obtenir la couronne de patience.

Si vous ne voulez pas souffrir, vous refusez d'être couronné; et si vous désirez la couronne, combattez avec courage, souffrez avec patience.

On n'arrive au repos que par le travail, et sans combat on ne remporte point la victoire.

5. LE FIDÈLE. — Rendez-moi possible par votre grâce, Seigneur, ce qui me paraît impossible par les forces de la nature.

Vous savez que je suis peu capable de souffrir, et qu'à la moindre adversité je suis bientôt abattu.

Faites que j'aime et que je désire pour la gloire de votre nom toutes les tribulations qui serviront à m'exercer; car il est très avantageux pour le salut de mon âme de souffrir et d'être tourmenté pour vous.

CHAPITRE XX.

De la nécessité de reconnaître sa propre faiblesse, et des misères de cette vie.

1. LE FIDÈLE. — *Je confesserai contre moi-même mon injustice* (Ps. XXXI, 5): oui, Seigneur, je vous ferai l'aveu de ma faiblesse.

Souvent la moindre chose m'abat et m'attriste.

Je prends la résolution d'agir avec courage; mais, à la moindre tentation qui sur tombe dans la plus grande peine.

C'est quelquefois d'un rien que naît lente tentation; et lorsque je me croi en assurance, parce que je ne sens pa ger, je me trouve quelquefois presque par un souffle léger.

2. Ayez donc égard, Seigneur, à ma et à la fragilité que vous me connaisse

Ayez pitié de moi, et *tirez-moi du b afin que je n'y demeure pas enfo* LXVIII, 15), et que je ne reste pas dans l'humiliation.

Ce qui souvent m'afflige et me co vant vous, c'est d'être si sujet à tom faible pour résister à mes passions.

Quoiqu'elles n'aillent pas jusqu'à m un consentement, cependant leurs att doublées me causent beaucoup de d'inquiétudes; et je suis ennuyé de vi chaque jour en guerre contre moi-mêm

Ce qui me fait encore mieux com faiblesse, c'est que les imaginations bles entrent toujours plus aisément esprit qu'elles n'en sortent.

3. O très puissant Dieu d'Israël, zé âmes fidèles, daignez jeter les yeux s vaux et les peines de votre serviteur, et dans toutes ses démarches.

Animez-moi d'une force céleste, a vieil homme, cette misérable chair qui encore entièrement soumise à l'esprit, prendre le dessus, elle qu'il faudra s combattre jusqu'au dernier soupir de heureuse vie.

Hélas! qu'est-ce que cette vie, où les afflictions et les misères, où tout de piéges et d'ennemis!

Car à peine une affliction ou une finit-elle qu'il en survient une autre; pas même encore sorti d'un combat présente plusieurs autres auxquels o tendait point.

4. Et comment peut-on aimer une vi de tant d'amertumes, sujette à tant de et de misères!

Comment peut-on même appeler vie de tant de maux pestilentiels et de mo

On l'aime néanmoins, et plusieur chent le plaisir.

On accuse souvent le monde d'être vain et trompeur, et cependant on ne le quitte qu'avec peine, parce qu'on est trop dominé par les plaisirs de la chair.

C'est qu'il y a des choses qui nous portent à l'aimer, et d'autres qui nous portent à le mépriser.

La concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie (I Jean, II, 16) nous inspirent l'amour du monde; mais les peines et les misères qui en sont la juste suite donnent pour lui de la haine et du dégoût.

5. Mais, hélas! l'amour déréglé du plaisir l'emporte dans une âme livrée au monde, et elle croit trouver des délices sous les épines; parce qu'elle n'a jamais connu ni goûté la douceur de Dieu et les charmes intérieurs de la vertu.

Ceux au contraire qui méprisent parfaitement le monde, et qui s'efforcent de vivre pour Dieu, sous sa sainte loi, n'ignorent pas quelle est cette douceur divine promise à ceux qui renoncent véritablement au monde, et voient plus clairement combien le monde s'égare et en combien de manières il se trompe.

CHAPITRE XXI.

Que se reposer en Dieu est au-dessus de tous les biens et de tous les dons.

1. LE FIDÈLE.—Mon âme, repose-toi toujours dans le Seigneur, par-dessus toutes choses et en toutes choses, parce qu'il est le repos éternel des saints.

Très doux et très aimable Jésus, faites que je me repose en vous plus que dans toutes les créatures, plus que dans la santé et la beauté, plus que dans la gloire et les honneurs, plus que dans la puissance et les dignités, plus que dans la science et la subtilité de l'esprit, plus que dans toutes les richesses et tous les arts, plus que dans la joie et dans les divertissemens, plus que dans la réputation et les louanges, plus que dans toutes les douceurs et les consolations, plus que dans toutes les espérances et toutes les promesses, plus que dans tout ce qu'on peut mériter et désirer, plus que dans tous les dons et toutes les faveurs que vous pouvez donner et répandre sur tous les hommes, plus que dans toute la joie et l'allégresse que l'esprit humain peut recevoir et sentir, enfin plus que dans les anges et les archanges et toute l'armée céleste, plus que dans toutes les choses visibles et invisibles, et plus que dans tout ce qui n'est pas vous-même, ô mon Dieu!

2. Parce que vous êtes, Seigneur mon Dieu, bon au-dessus de toutes choses; vous êtes le seul Très-Haut.

Vous êtes le seul Tout-Puissant; vous êtes seul capable de nous satisfaire et de nous remplir.

Vous êtes seul la source des plus grandes douceurs et des plus abondantes consolations.

Vous êtes le seul souverainement beau et souverainement aimable.

Vous êtes le seul souverainement noble et souverainement glorieux, en qui tous les biens ont toujours été, sont et seront éternellement réunis dans toute leur perfection.

C'est pourquoi tout ce que vous me donnez hors vous, tout ce que vous me découvrez de vous ou me promettez, est trop peu et ne suffit point, tandis que je ne vous verrai pas et que je ne vous posséderai pas pleinement.

Car en vérité mon cœur ne saurait goûter un vrai repos, ni être parfaitement content, s'il ne se repose en vous, et ne s'élève au-dessus de tous vos dons et au-dessus de toute créature.

3. O Jésus-Christ, mon époux bien-aimé, dont l'amour est infiniment pur, souverain Seigneur de toutes les créatures, qui me donnera les ailes d'une vraie liberté pour voler jusqu'à vous, et me reposer en vous?

Oh! quand me sera-t-il donné de m'occuper pleinement de vous, et de goûter combien vous êtes doux, mon Seigneur et mon Dieu?

Quand pourrai-je me recueillir si parfaitement en vous, qu'embrasé de votre amour, je n'aie plus aucun sentiment de moi-même; mais que je ne sente que vous d'une manière élevée au-dessus de tous les sens, et qui n'est pas connue de tous?

Au contraire, je gémis maintenant presque sans cesse, et je porte avec douleur le poids de mon malheur.

Parce que dans cette vallée de misères je rencontre mille objets nuisibles qui me jettent très souvent dans le trouble, dans la tristesse et dans l'obscurcissement.

Très souvent ils m'embarrassent et me détournent, ils m'attirent et m'empêchent d'avoir un libre accès auprès de vous, et de jouir de ces doux embrassemens que vous accordez sans cesse aux esprits bienheureux.

Soyez touché de mes soupirs, et de tant de maux qui me désolent sur la terre.

4. O Jésus, splendeur de la gloire éternelle, qui êtes la consolation de l'âme pendant son exil! ma bouche et sans parole devant vous, et mon silence vous en dit assez.

Jusqu'à quand mon Seigneur tardera-t-il à venir!

Qu'il vienne à moi, son pauvre petit serviteur, et qu'il me remplisse de joie!

Qu'il étende sa main, et qu'il délivre un misérable de tous ses maux!

Venez, venez, parce que sans vous je n'aurai ni un jour ni une heure de contentement; parce que vous êtes ma joie, et que sans vous la nourriture me manque.

Je suis misérable, en quelque manière prisonnier et chargé de chaînes, jusqu'à ce que vous me consoliez par la lumière de votre présence, que vous me rendiez la liberté, et que vous me montriez un visage plein de bonté.

5. Que les autres cherchent au lieu de vous tout ce qui leur plaira; pour moi, rien ne me plaît et ne me plaira jamais que vous, ô mon Dieu, mon espérance, mon salut éternel!

Je ne me tairai point, et je ne cesserai point de prier, jusqu'à ce que votre grâce revienne et que vous me parliez intérieurement.

6. JÉSUS-CHRIST. — Me voici : je viens à vous, parce que vous m'avez invoqué.

Vos larmes et les désirs de votre âme, votre humiliation et la contrition de votre cœur, m'ont touché et m'ont amené à vous.

7. LE FIDÈLE. — Oui, Seigneur, je vous ai invoqué et j'ai désiré de vous posséder, bien résolu de dédaigner tout pour vous; car c'est vous qui m'avez excité le premier à vous chercher.

Soyez donc béni, Seigneur, d'avoir eu cette bonté pour votre serviteur selon la multitude de vos miséricordes.

Que pourrait vous dire de plus votre serviteur, si ce n'est de s'humilier profondément devant vous, en se rappelant toujours son iniquité et sa bassesse?

Car il n'est rien de semblable à vous dans tout ce qu'il y a de plus merveilleux au ciel et sur la terre.

Toutes vos œuvres sont excellentes, vos jugemens sont pleins d'équité, et votre Providence gouverne tout.

Soyez donc loué et glorifié, ô sagesse du Père! que ma bouche, que mon âme, que toutes les créatures ensemble vous louent et vous bénissent à jamais.

CHAPITRE XXII.

Du souvenir des bienfaits multipliés de Dieu.

1. LE FIDÈLE. — Seigneur, ouvrez mon cœur à votre loi, et apprenez-moi à marcher dans la voie de vos commandemens.

Accordez-moi la grâce de connaître votre volonté, et de repasser dans ma mémoire, avec un profond respect et une sérieuse attention, tous vos bienfaits, tant en général qu'en particulier, afin que je puisse vous en rendre de dignes actions de grâces.

Je sais cependant et je confesse que je ne puis vous louer dignement, même pour la moindre de vos faveurs.

Je suis beaucoup au-dessous de tous les biens que vous m'avez faits; et quand je considère votre grandeur, mon esprit se perd dans cet abîme.

2. Tous les avantages de l'âme et du corps, tous les biens que nous possédons au dehors et au dedans, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre surnaturel de la grâce, sont autant de bienfaits de votre main, et ils font éclater votre libéralité, votre tendresse, votre bonté, de qui nous avons reçu tous les biens.

Que si quelqu'un en a plus reçu, et un autre moins, tout est cependant à vous, et sans vous on ne peut avoir le moindre bien.

Celui qui a plus reçu ne peut pas se glorifier de son mérite, ni s'élever au-dessus des autres, ni insulter à celui qui a moins reçu;

Parce que le plus grand et le meilleur est celui qui s'attribue le moins, et qui est le plus humble et le plus empressé à vous en rendre des actions de grâces :

Et celui qui se croit le plus vil de tous, et qui se juge le plus indigne, et le mieux disposé à recevoir de plus grands dons.

3. Pour celui qui a moins reçu, il ne doit ni s'en affliger, ni s'en plaindre, ni porter envie à celui qui a reçu davantage; il doit plutôt ne regarder que vous, et louer infiniment votre bonté de ce que vous dispensez vos dons si abondamment, si gratuitement et si volontiers, sans acception de personnes.

Tout vient de vous; il faut donc vous bénir en tout.

Vous savez ce qu'il convient de donner à chacun : et pourquoi celui-ci a moins, et celui-là plus, ce n'est pas à nous de le décider, c'est à vous seul, qui avez marqué la mesure des mérites de chacun en particulier.

4. C'est pourquoi, Seigneur mon Dieu, je regarde comme une grande grâce de ne pas avoir beaucoup de ces dons, qui au dehors paraissent, selon le jugement des hommes, dignes de louange et d'admiration :

De sorte que, si quelqu'un se trouve pauvre et abject, non-seulement il ne doit pas en ressentir de la peine, de la tristesse et du découragement, mais il doit plutôt s'en consoler et s'en réjouir;

Parce que vous, qui êtes Dieu, avez choisi des hommes pauvres, vils et méprisables aux yeux du monde, pour en faire vos amis et vos domestiques intimes;

Témoins vos apôtres mêmes, *que vous avez établis princes sur toute la terre* (Ps., XLVI, 17).

Cependant ils ont vécu dans le monde sans se plaindre; ils y étaient si humbles et si simples, si éloignés de toute malice et de tout déguisement, qu'ils se réjouissaient même de souffrir des opprobres pour votre nom, et qu'ils embrassaient de tout leur cœur ce que le monde abhorre le plus.

5. Rien donc ne doit donner tant de joie à celui qui vous aime et qui connaît la valeur de vos bienfaits, que l'accomplissement de votre volonté sur lui et l'exécution de vos desseins éternels :

Il doit en être content et consolé, au point de consentir aussi volontiers d'être le plus petit, qu'un autre désirerait d'être le plus grand;

D'être aussi paisible et aussi satisfait au dernier rang qu'un autre au premier;

Et d'être aussi disposé à vivre dans le mépris et dans l'abjection, et à n'avoir ni nom ni réputation, que les autres souhaitent de se voir les plus grands et les plus honorés dans le monde.

Car votre volonté et l'amour de votre gloire doivent prévaloir dans son cœur sur tout autre sentiment, et lui causer plus de consolation et de plaisir que tous les bienfaits qu'il a reçus ou qu'il recevra.

CHAPITRE XXIII.

De quatre choses qui procurent une grande paix.

1. JÉSUS-CHRIST.—Mon fils, je vais vous enseigner le chemin de la paix et de la vraie liberté

2. LE FIDÈLE. — Faites, Seigneur, ce que vous dites, parce qu'il m'est agréable de l'entendre.

3. JÉSUS-CHRIST. — Appliquez-vous, mon fils, à faire la volonté d'autrui plutôt que la vôtre;

Aimez toujours mieux avoir moins que plus;

Cherchez toujours la dernière place et à être au-dessous de tous;

Souhaitez toujours, et demandez dans vos prières que la volonté de Dieu s'accomplisse pleinement en vous :

Voilà celui qui marche dans le chemin de la paix et du repos.

4. LE FIDÈLE. — Seigneur, cette courte instruction que vous me donnez renferme une grande perfection;

Elle contient peu de paroles; mais elle est pleine de sens, et peut produire beaucoup de fruit :

Et si je pouvais la mettre fidèlement en pratique, je ne devrais pas tomber si facilement dans le trouble;

Car, toutes les fois que je me sens inquiet et accablé de peines, je trouve que je m'en suis écarté.

Mais vous, qui pouvez tout et qui désirez toujours le progrès de l'âme, augmentez la mesure de vos grâces, afin que je puisse accomplir ce que vous me dites, et achever l'ouvrage de mon salut.

Prière contre les mauvaises pensées.

5. Seigneur mon Dieu, *ne vous éloignez pas de moi; mon Dieu, songez à me secourir* (Ps. LXX, 12), parce qu'il s'est élevé en moi diverses pensées et de grandes terreurs qui affligent mon âme.

Comment pourrai-je m'en tirer sans dommage? comment pourrai-je les dissiper?

6. Vous me dites : *Je marcherai devant vous, et j'humilierai les superbes de la terre* (Is., XLV, 2);

J'ouvrirai les portes de votre prison, et je vous découvrirai les plus grands secrets.

7. Faites, Seigneur, comme vous le dites; et

que votre présence dissipe toutes les mauvaises pensées.

Ma seule espérance et mon unique consolation est de recourir à vous, de me confier en vous, de vous invoquer de tout mon cœur, et d'attendre patiemment qu'il vous plaise de me consoler.

Prière pour demander la lumière de l'esprit.

8. Éclairez-moi, ô bon Jésus ! des rayons de la lumière intérieure, et chassez toutes les ténèbres du fond de mon cœur.

Arrêtez les nombreux égaremens de mon esprit, et brisez l'effort des tentations qui me font violence.

Combattez fortement pour moi, et exterminez ces bêtes cruelles, je veux dire ces passions pleines d'attraits, afin que *par votre puissance la paix s'établisse* (Ps. CXXI, 7), et que vos louanges retentissent sans mesure dans votre sanctuaire, c'est-à-dire dans une conscience pure.

Commandez aux vents et aux tempêtes; dites à la mer : Calme-toi; et à l'aquilon : Ne souffle plus; et il se fera un grand calme.

9. *Envoyez votre lumière et votre vérité* (Ps. XLII, 3), afin qu'elles éclairent la terre; parce que je suis une terre inutile et sans fruit, jusqu'à ce que vous m'éclairiez.

Seigneur, répandez d'en haut votre grâce; pénétrez mon cœur de la rosée céleste; versez-y les eaux de la piété pour arroser la surface de la terre; afin qu'elle produise de bons et de très bons fruits.

Relevez mon âme accablée du poids de ses péchés, et tenez tous mes désirs élevés vers les choses du ciel, afin qu'ayant goûté la douceur de la félicité d'en haut, je ne pense qu'avec dégoût aux choses de la terre.

10. Enlevez-moi et arrachez-moi à toute consolation passagère venant des créatures; car rien de créé ne peut pleinement satisfaire mes désirs et me consoler.

Unissez-moi à vous par le lien indissoluble de l'amour, parce que vous suffisez seul à celui qui vous aime, et que sans vous tout est frivole.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il faut éviter toute recherche curieuse sur la conduite d'autrui.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, ne soyez point curieux, et ne vous embarrassez point de soins inutiles.

Que vous importe ceci ou cela? *Suivez moi* (Jean, XXI, 22).

Car que vous importe que celui-ci soit de tel ou tel caractère, ou que celui-là agisse ou parle de telle ou de telle manière? Vous n'avez pas à répondre pour les autres; vous ne rendrez compte que pour vous-même.

De quoi donc vous inquiétez-vous? C'est moi qui connais à fond tous les hommes; qui vois tout ce qui se fait sous le soleil, et qui sais dans quelle disposition chacun se trouve, ce qu'il pense, ce qu'il veut, et où tendent toutes ses vues.

C'est donc à moi qu'il faut s'en rapporter; pour vous, conservez-vous dans cette heureuse paix.

Laissez l'homme inquiet s'agiter tant qu'il voudra; tout ce qu'il aura fait ou dit tombera sur lui, car il ne peut me tromper.

2. Ne vous empressez point de courir après l'ombre d'une grande réputation, ni d'entrer dans la familiarité de plusieurs, ni d'avoir des amitiés particulières; car tous ces soins causent des distractions et de grandes ténèbres dans le cœur.

Je vous ferais volontiers entendre ma parole, et je vous découvrirais mes secrets, si, observant avec soin ma venue, vous m'ouvriez aussitôt la porte de votre cœur.

Soyez sur vos gardes, veillez dans la prière, et humiliez-vous en tout.

CHAPITRE XXV.

En quoi consiste la paix solide du cœur et le véritable avancement.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, je l'ai dit : *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; mais je ne vous la donne pas comme le monde la donne* (Jean, XIV, 27).

Tous désirent la paix, mais tous ne se mettent pas en peine de faire ce qui peut procurer une paix véritable.

Ma paix est avec ceux qui sont doux et humbles de cœur.

La paix se trouvera pour vous dans une grande patience.

Si vous m'écoutez, et si vous vous conformez à ma parole, vous pourrez jouir d'une paix profonde.

2. LE FIDÈLE. — Que ferai-je donc?

3. JÉSUS-CHRIST. — En toute chose soyez attentif à ce que vous faites et à ce que vous dites; et n'ayez pas d'autre intention que celle de me plaire et de ne désirer ou chercher rien hors de moi.

D'autre part, ne jugez jamais témérairement les paroles ou des actions des autres, et ne vous embarrassez pas des affaires dont vous n'êtes point chargé; c'est là le vrai moyen d'être peu ou rarement troublé.

Mais de ne jamais sentir aucun trouble et de ne souffrir aucune peine de corps ou d'esprit, ce n'est pas une chose possible en cette vie; c'est le privilége du repos éternel.

Ne vous imaginez donc pas que vous ayez trouvé la véritable paix, lorsque vous ne sentez rien qui vous fasse peine; ni que tout aille bien, lorsque personne ne vous traverse; ni que ce soit un bonheur parfait, lorsque tout réussit à votre gré.

Ne croyez pas non plus que vous soyez quelque chose de bien grand ni spécialement chéri de Dieu lorsque vous sentez les mouvemens et les douceurs d'une tendre dévotion; car ce n'est pas à ces caractères qu'on reconnaît celui qui aime véritablement la vertu, et ce n'est pas en toutes ces choses que consistent l'avancement et la perfection de l'homme.

4. LE FIDÈLE. — En quoi donc, Seigneur?

5. JÉSUS-CHRIST. — A vous dévouer de tout votre cœur à la volonté divine; à ne chercher vos intérêts ni dans les petites choses ni dans les grandes, ni dans le temps, ni dans l'éternité;

En sorte que, regardant tout du même œil, et appréciant tout au même taux, vous me rendiez constamment grâces, dans l'adversité comme dans la prospérité.

Si vous êtes assez fort et assez persévérant dans votre espérance pour préparer votre cœur, lors même que vous êtes privé de toute consolation intérieure, à soutenir encore de plus rudes épreuves;

Si, loin de vous justifier, comme ne méritant point de tant souffrir, vous louez la justice et la sainteté de mes dispositions sur vous, vous marchez alors dans le droit et véritable chemin de la paix, et vous pouvez espérer avec certitude que vous aurez de nouveau la joie de sentir ma présence.

Que si vous arrivez jamais au parfait mépris de vous-même, soyez persuadé que vous jouirez alors d'une grande abondance de paix, autant que peut le comporter l'état de votre pèlerinage.

CHAPITRE XXVI.

De l'excellence de la liberté d'esprit, qu'on obtient plutôt par une humble prière que par la lecture.

1. LE FIDÈLE. — Seigneur, c'est le propre d'un homme parfait de ne jamais perdre de vue les choses du ciel, et de passer comme sans soin à travers une infinité de soins, non par indolence, mais par une certaine prérogative d'une âme libre, en ne s'attachant à aucune créature par une affection déréglée.

2. Je vous conjure, ô Dieu plein de bonté! de me préserver des soins de cette vie, de peur que je n'en sois trop occupé; de beaucoup de nécessités du corps, de peur que le plaisir ne me séduise; de toutes les peines de l'âme, de peur qu'abattu par les difficultés, je ne me décourage.

Je ne parle pas seulement de ces choses que la vanité mondaine ambitionne avec tant d'ardeur; mais encore de ces misères qui, étant la peine de la malédiction commune à tous les mortels, appesantissent péniblement l'âme de votre serviteur, et l'empêchent d'entrer toutes les fois qu'elle le voudrait dans la vraie liberté d'esprit.

3. O mon Dieu, douceur ineffable! changez pour moi en amertume toute consolation de la chair capable de me détourner de l'amour des biens éternels et de m'attirer malheureusement à elle par l'amorce de quelque plaisir présent et sensible.

Que la chair et le sang, ô mon Dieu! ne triomphent point de moi;

Que le monde et sa gloire passagère ne me séduisent point;

Que le démon avec tout ses artifices ne m'abuse point!

Donnez-moi de la force pour résister, de la

patience pour souffrir, de la constance pour persévérer.

Au lieu de toutes les consolations du monde, donnez-moi l'onction infiniment douce de votre Esprit saint;

Et, au lieu de l'amour charnel, répandez dans mon cœur l'amour de votre saint nom.

4. Le manger, le boire, le vêtement, et toutes les autres choses qui servent au soutien du corps sont véritablement à charge à une âme fervente.

Faites que j'use de ces soulagemens avec modération, et que je ne m'y attache point avec trop d'ardeur.

Il n'est pas permis de les rejeter tous, parce qu'il faut soutenir la nature; mais de rechercher le superflu et ce qui flatte davantage, c'est ce que défend votre sainte loi; car, autrement la chair se révolterait contre l'esprit.

Que votre main, je vous en supplie, me gouverne et me montre un juste milieu entre ces extrémités, afin que je ne donne dans aucun excès.

CHAPITRE XXVII.

Que l'amour-propre nous éloigne extrêmement du souverain bien.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, il faut vous donner à moi tout entier, et ne vous réserver rien de vous-même.

Sachez que l'amour de vous-même vous nuit plus qu'aucune chose du monde.

Selon que vous avez plus ou moins d'affection, chaque chose vous attache plus ou moins.

Si votre amour est pur, simple et bien réglé, vous ne serez esclave de rien.

Ne désirez point ce qu'il ne vous est point permis d'avoir, gardez-vous d'avoir ce qui peut vous embarrasser et vous priver de la liberté intérieure.

Il est étonnant que vous ne vous abandonniez pas à moi du fond du cœur, avec tout ce que vous pouvez désirer ou posséder.

2. Pourquoi vous consumer de chagrins inutiles? Pourquoi vous fatiguer de soins superflus?

Tenez-vous fortement attaché à ma volonté, et vous n'y perdrez rien.

Si vous cherchez ceci ou cela, si vous voulez demeurer ici ou là pour votre commodité et pour votre satisfaction particulière, vous ne serez jamais en repos ni exempt d'inquiétude, parce qu'en tout vous trouverez quelque défaut, et partout quelqu'un qui vous contrariera.

3. Ce qui est donc inutile, ce n'est pas d'acquérir ou d'accumuler autour de vous toutes sortes de biens, c'est plutôt de les mépriser et de les retrancher de votre cœur jusqu'à la racine.

Et ceci doit s'entendre non-seulement de la quantité de l'argent et des richesses, mais encore de l'ambitieuse recherche des honneurs et du désir des vaines louanges; toutes choses qui passent avec le monde.

Le lieu est un faible rempart, si vous n'avez pas l'esprit de ferveur;

Et la paix que vous aurez cherchée au dehors ne durera guère, si la disposition de votre cœur ne porte pas sur le véritable fondement, c'est-à-dire si vous ne vous appuyez pas sur moi.

Vous pouvez bien changer, mais non vous rendre meilleur :

Car à la première occasion qui se présentera et que vous saisirez, vous trouverez ce que vous avez voulu éviter, et pis encore.

Prière pour obtenir la pureté du cœur et la céleste sagesse.

4. LE FIDÈLE.—Affermissez-moi, mon Dieu, par la grâce de votre Esprit saint.

Faites que l'homme intérieur se fortifie en moi, que je vide mon cœur de tout soin inutile et de toute inquiétude, et que je ne me laisse emporter au désir d'aucune chose vile ou précieuse;

Mais que je regarde toutes les choses comme passagères, et moi-même comme devant passer avec elles; car *il n'y a rien de stable sous le soleil*, où *tout est vanité et affliction d'esprit* (Ecclés. II, 17).

Oh! que de sagesse à en juger de la sorte!

5. Donnez-moi, Seigneur, le don céleste de la sagesse, afin que j'apprenne à vous chercher et à vous trouver avant tout; à vous goûter et à vous aimer par-dessus toutes choses; et à juger le reste des choses selon ce qu'elles sont dans l'ordre de votre sagesse.

Faites que je m'écarte avec prudence de ceux qui me flattent, et que je souffre avec patience ceux qui me contredisent :

Car c'est une grande sagesse, de ne se point laisser ébranler par tous les vains discours, et de ne point prêter l'oreille aux dangereuses flatte-

me sirène ; puisque c'est le moyen de s'a- en assurance dans le chemin où l'on est

CHAPITRE XXVIII.

Contre les langues médisantes.

ésus-christ. — Mon fils, ne trouvez pas is que quelques-uns pensent mal de vous, lisent des choses que vous n'entendez pas iers.

s devez penser plus désavantageusement de vous-même, et croire que personne lus faible que vous.

ous vivez de la vie intérieure, vous ne ferez ınd cas de paroles que le vent emporte.

ı'est pas une médiocre prudence de se ans des rencontres fâcheuses, de se tour- érieurement vers moi, et de ne se point ır des jugemens des hommes.

ue votre paix ne dépende point des dis- les hommes ; car qu'ils jugent bien ou mal s, vous n'en êtes pas pour cela un autre ı.

e trouvent la vraie paix et la solide gloire ? ; pas en moi ?

elui qui ne souhaite point de plaire aux ‹s, et qui ne craint pas de leur déplaire, d'une grande paix.

t d'un amour déréglé et d'une crainte vaine ıissent toutes les inquiétudes du cœur et pation des sens.

CHAPITRE XXIX.

ıment il faut invoquer et bénir Dieu dans toutes ses peines.

: fidèle. — Que votre nom soit béni dans s siècles, ô Seigneur, qui avez permis que ›ntation et cette affliction m'arrivassent.

e peux l'éviter ; mais je dois nécessairement ir à vous, afin que vous m'aidiez et que ı fassiez tourner à mon avantage.

;neur, me voici dans l'affliction, et mon st dans une triste situation ; mais je suis ment tourmenté par cette passion.

ue vous dirai-je en ce moment, Père ai- ? Je suis pressé de toutes parts : *délivrez- e cette heure-là* (Jean, xii, 27).

s je ne suis arrivé à cette heure qu'afin que oyez glorifié quand j'aurai été bien humi- ue vous m'aurez délivré.

Qu'il vous plaise, Seigneur, de me délivrer (Ps. xxxix, 14).

Car pauvre comme je suis, que puis-je faire ? et où irai-je sans vous ?

Donnez-moi la patience, Seigneur, encore cette fois.

Assistez-moi, ô mon Dieu ! et je ne craindrai rien, quelques maux que j'aie à souffrir.

2. Et que puis-je vous dire maintenant au milieu de mes peines ? Seigneur, *Que votre volonté soit faite* (Math., vi, 10).

J'ai bien mérité cette affliction et cet accablement : il faut donc que je souffre, et qu'il vous plaise que ce soit avec patience, jusqu'à ce que l'orage passe et que le calme revienne.

Au reste, votre main toute-puissante peut éloigner de moi cette tentation et en modérer la violence, afin que je n'y succombe pas entièrement ; comme vous en avez souvent usé autrefois envers moi, *ô mon Dieu, ô Dieu de miséricorde !* (Ps. lviii, 18.)

Et plus cela est difficile pour moi, plus *ce changement de la droite du Très-Haut* (Ps. lxxvi, 11) vous est aisé.

CHAPITRE XXX.

Qu'il faut implorer le secours de Dieu, et attendre avec confiance le retour de sa grâce.

1. jésus-christ. — Mon fils, je suis *le Seigneur qui fortifie au jour de l'affliction* (Nahum., i, 7).

Venez à moi lorsque vous serez dans la peine.

Ce qui arrête le plus les consolations du ciel, c'est que vous différez trop de recourir à la prière :

Car, avant de me prier avec instance, vous cherchez au dehors beaucoup de consolations et du soulagement.

De là vient que tout cela vous sert peu, jusqu'à ce que vous reconnaissiez que c'est moi qui délivre ceux qui espèrent en moi, et que hors de moi il n'est point de secours assez puissant, point de conseil utile, point de remède durable.

Mais maintenant que vous avez repris vos esprits après la tempête, ranimez-vous à la vue de mes miséricordes.

Car je suis près de vous, dit le Seigneur, pour rétablir toutes choses non-seulement dans leur entier, mais encore avec abondance et avec profusion.

2. Y a-t-il rien qui me soit difficile ? ou ressemblerai-je à celui qui dit et ne fait pas?

Où est votre foi? Soyez ferme et persévérez;

Soyez patient et courageux : la consolation vous viendra dans son temps.

Attendez-moi, attendez : *Je viendrai et je vous guérirai* (Math., VIII, 7).

C'est une tentation qui vous tourmente, et une vaine frayeur qui vous épouvante.

Que vous revient-il de vous inquiéter sur un avenir incertain, sinon d'*avoir tristesse sur tristesse* (II Corinth., II, 3)? *A chaque jour suffit son mal* (Math., VI, 34).

C'est une chose vaine et inutile de s'attrister ou de se réjouir par avance de ce qui n'arrivera peut-être jamais.

3. Mais il est dans l'humanité de se laisser séduire par de semblables illusions; et c'est la marque d'une âme encore faible de se rendre si aisément aux suggestions de l'ennemi.

Car il se met peu en peine si c'est par des objets réels ou par des chimères qu'il jette dans l'illusion et dans l'erreur: si c'est par l'amour des biens présens ou par la crainte des maux à venir qu'il fait succomber.

Que votre cœur donc *ne se trouble point et qu'il ne craigne point* (Jean, XIV, 27).

Croyez en moi, et ayez confiance en ma miséricorde.

Lorsque vous vous croyez le plus éloigné de moi, c'est souvent alors que je suis le plus près de vous.

Quand vous vous imaginez que presque tout est perdu, c'est souvent alors l'instant d'acquérir plus de mérite.

Tout n'est pas perdu lorsqu'il arrive quelque chose contre votre attente.

Vous ne devez pas juger de votre état par ce que vous ressentez actuellement, ni vous abandonner à l'affliction, de quelque part qu'elle vienne, comme s'il ne vous restait plus d'espérance d'en sortir.

4. Ne vous croyez pas totalement abandonné, parce que je vous ai envoyé pour un temps quelque affliction, ou que je vous ai retiré la consolation que vous désirez; car c'est par cette voie qu'on arrive au royaume des cieux.

Il est sans contredit beaucoup plus avantageux pour vous et pour mes autres serviteurs d'être ainsi éprouvés par des adversités que d'avoir tout à souhait.

Je connais vos secrètes dispositions; je sais qu'il est fort utile pour votre salut que vous soyez quelquefois sans goût, de peur que le bon succès ne vous élève, et que vous ne vous plaisiez à vous croire ce que vous n'êtes pas en effet.

Ce que j'ai donné, je puis l'ôter et le rendre quand il me plaira.

5. Ce que j'ai donné est à moi; quand je le reprends, je ne vous ôte rien du vôtre; parce que c'est de moi que vient *toute grâce excellente et tout don parfait* (Jac., I, 17).

Si je vous envoie quelque peine ou quelque contradiction n'en murmurez point, et que votre cœur n'en soit point abattu.

Je peux en un moment vous soulager et changer votre chagrin en joie.

Cependant je suis juste et très digne de louanges lorsque j'en agis ainsi avec vous.

6. Si vous jugez des choses sainement et selon la vérité, vous ne devez jamais dans les adversités vous laisser si fort abattre par la tristesse: mais plutôt vous devez vous en réjouir, m'en remercier, et regarder même comme un sujet unique de joie que je vous afflige sans vous épargner.

Je vous ai aimés, comme mon Père m'a aimé (Jean, XV, 9), ai-je dit à mes chers disciples, qu'en effet j'ai envoyés dans le monde, non pour jouir des plaisirs passagers, mais pour soutenir de rudes combats; non pour y être honorés, mais pour y être méprisés; non pour vivre dans l'oisiveté, mais pour travailler; non pour se reposer, mais pour porter beaucoup de fruits par la patience.

Souvenez-vous, mon fils, de ces paroles.

CHAPITRE XXXI.

Du mépris de toutes les créatures, afin de pouvoir trouver le Créateur.

1. LE FIDÈLE. — Seigneur, j'ai bien besoin encore d'une plus grande grâce, s'il faut que j'arrive à ce point que nul homme et nulle créature ne puissent me causer d'embarras.

Car tant que quelque chose me retient, je ne peux voler librement vers vous.

C'était ce vol libre que souhaitait celui qui di-

ui me donnera des ailes comme celles olombe, pour prendre mon vol et ' mon repos? (Ps. LIV, 7.)

a-t-il de plus tranquille que l'homme il est simple?

'y a-t-il de plus libre que celui qui ne ıen sur la terre?

t donc s'élever au-dessus de tout ce qui , se quitter parfaitement soi-même, se ir dans cet état d'élévation, et reconnaî-es créatures n'ont rien de commun avec i êtes le créateur de toutes choses.

'on n'est parfaitement dégagé de tout ce créé, on ne pourra s'occuper librement ıes divines.

est-ce pour cela qu'il s'en trouve si peu nt capables de la contemplation, parce n a peu qui sachent se détacher tout-à-choses périssables et créées.

ur en venir là, il faut une grande grâce ; l'âme et la transporte au-dessus d'elle-

'homme n'est point élevé en esprit, s'il nt dépouillé de toute attache aux créa-il n'est point entièrement uni à Dieu, ju'il fait, et même tout ce qu'il a n'est e grande valeur.

là sera long-temps petit et rampant, qui ıd cas de toute autre chose que de l'uni-ı, du bien infini, du bien éternel.

ıut ce qui n'est pas Dieu n'est rien, et ; compté pour rien.

une grande différence entre la sagesse mme de piété que Dieu éclaire, et la d'un homme de lettres que l'étude a ıbile.

ınce qui vient d'en haut par l'inspiration ıt incomparablement plus noble que celle juiert laborieusement par les efforts de ıumain.

ı'en trouve plusieurs qui voudraient s'é-, contemplation; mais ils ne s'appliquent re ce qu'il faut pour y parvenir.

ıtre grand obstacle, c'est qu'on s'arrête atiques extérieures et à des choses sen-ıt qu'on fait peu de cas de la parfaite ıtion.

sais ce que c'est, par quel esprit nous conduits, et ce que nous prétendons, ıi voulons passer pour spirituels, de prendre tant de peines et des soins pour des choses passagères et viles, et de nous occuper à peine quelquefois sérieusement, et dans un parfait recueillement, de ce qui se passe au dedans de nous.

4. Chose déplorable! à peine sommes-nous un peu rentrés en nous-mêmes, qu'aussitôt nous nous répandons au dehors, et nous ne pesons pas scrupuleusement nos actions.

Nous ne considérons pas combien sont vils les objets de nos affections, et nous ne gémissons point de la corruption générale.

C'est parce que *toute chair avait corrompu sa voie* (Genèse, VI, 12), que le déluge universel vint à la suite.

Ainsi, nos affections intérieures étant corrompues, c'est une nécessité que les actions qui en procèdent le soient aussi, et montrent qu'il n'y a plus de vigueur dans notre âme.

C'est d'un cœur pur que naissent les fruits d'une bonne vie.

5. On demande quelles grandes choses a faites un homme; mais on n'examine pas avec le même soin quel degré de vertu le fait agir.

On s'informe s'il est courageux, riche, bien fait, habile, bon écrivain, bon musicien, bon artiste; mais à quel point il est pauvre d'esprit, patient et doux, pieux et intérieur, c'est ce que la plupart ne demandent point.

La nature considère l'homme par les dehors; la grâce s'attache à l'intérieur.

Celle-là se trompe souvent, celle-ci espère en Dieu pour n'être pas trompée.

CHAPITRE XXXII.

Du renoncement à soi-même et à toute cupidité.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, vous ne pouvez être parfaitement libre si vous ne renoncez entièrement à vous-même.

Ceux qui conservent l'esprit de propriété et qui s'aiment eux-mêmes, qui sont avides, curieux, inquiets, qui cherchent toujours leurs aises et non pas les intérêts de Jésus-Christ, qui imaginent et forment souvent des projets sans solidité (car tout ce qui ne vient point de Dieu ne saurait subsister), tous ceux-là sont dans l'esclavage.

Retenez bien cette maxime courte et pleine de sens : «Quittez tout, et vous trouverez tout;

« renoncez à vos convoitises, et vous trouverez « le repos. »

Méditez bien cette leçon; et quand vous l'aurez mise en pratique, vous comprendrez tout.

2. LE FIDÈLE. — Seigneur, ce n'est point là l'ouvrage d'un jour ni un jeu d'enfans : mais dans ce peu de mots est renfermée toute la perfection de la vie religieuse.

3. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, vous ne devez pas ni reculer, ni commencer par vous décourager en apprenant en quoi consiste la voie de perfection; vous devez bien plutôt tendre à ce qu'il y a de plus élevé, ou au moins y aspirer par vos désirs.

Je voudrais que vous fussiez dans cette disposition, et que vous en fussiez venu au point de ne plus vous aimer vous-même, mais de n'avoir plus d'autre volonté que la mienne et celle du Père que je vous ai donné pour conducteur: vous seriez alors l'objet de mes complaisances, et toute votre vie se passerait dans la joie et dans la paix.

Vous avez encore bien des choses à quitter; et si vous ne me les sacrifiez pas entièrement, vous n'obtiendrez point ce que vous demandez.

Je vous conseille, pour vous enrichir, d'acheter de moi de l'or éprouvé au feu (Apocal., III, 18), c'est-à-dire cette sagesse d'en haut qui foule aux pieds les choses d'ici-bas.

Préférez-la à la sagesse du siècle, à toute vaine complaisance dans les hommes et dans vous-même.

4. Je viens de vous dire d'acheter ce qu'il y a de plus vil au prix des choses les plus précieuses et les plus grandes aux yeux des hommes :

Car on regarde comme une chose vile et petite, et il semble qu'on ait presque oublié cette véritable sagesse du ciel, qui n'a point de hauts sentimens d'elle-même, et qui ne cherche point à être exaltée sur la terre, que plusieurs préconisent de bouche, mais dont ils s'éloignent par leur conduite; c'est cependant cette perte précieuse qui est cachée au grand nombre.

CHAPITRE XXXIII.

De l'instabilité du cœur humain, et de l'obligation de se proposer Dieu pour fin dernière.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, ne comptez pas sur votre disposition : celle où vous vous trouvez maintenant se changera bientôt en une autre.

Tant que vous vivrez, vous serez, même malgré vous, sujet au changement; de sorte que vous vous trouverez tantôt dans la joie, et tantôt dans la tristesse; tantôt en paix, et tantôt dans le trouble; tantôt dévot, et tantôt sans dévotion; tantôt fervent, et tantôt dans la tiédeur; tantôt grave, et tantôt léger.

Mais l'homme sage et bien instruit des choses spirituelles demeure ferme au milieu de tous ces changemens, ne prenant point garde à ce qu'il sent en lui-même, ni de quel côté souffle le vent de l'instabilité, mais tournant toutes les vues de son esprit vers l'excellente fin à laquelle tout doit tendre.

Car c'est ainsi qu'en me prenant sans cesse pour l'unique objet de son intention au milieu de tant d'événemens différens, il pourra demeurer constamment inébranlable et toujours le même.

2. Plus l'œil de l'intention est pur, plus on marche avec constance au milieu des différentes tempêtes.

Mais l'œil même de l'intention pure s'obscurcit dans plusieurs, parce qu'ils le tournent bientôt sur le premier objet agréable qui se présente;

Car il est bien rare de trouver une personne parfaitement exempte de la tache d'une secrète recherche de soi-même.

C'est ainsi qu'autrefois les Juifs étaient venus à Béthanie chez Marthe et Marie, *non pour Jésus seulement, mais aussi pour voir Lazare* (Jean, XII, 9).

Il faut donc purifier l'œil de l'intention, de manière qu'il soit simple et droit, et le tourner vers moi, sans l'arrêter sur aucun des différens objets qui se rencontrent.

CHAPITRE XXXIV.

Que celui qui aime Dieu le goûte sur toutes choses et en toutes choses.

1. LE FIDÈLE. — Voici mon Dieu et mon tout! Que veux-je davantage et que pourrais-je désirer de plus heureux?

O parole délicieuse et douce! mais pour celui qui aime Dieu, et non pas le monde ni ce qui est dans le monde.

Mon Dieu et mon tout! C'est assez dire à qui l'entend, et il est doux à celui qui aime de le répéter souvent;

Car, quand vous êtes présent, ô mon Dieu! tout plaît, et quand vous êtes absent, tout déplaît.

/ous portez dans le cœur la tranquillité, : paix profonde et une joie parfaite.

/ous enseignez à juger sainement de tout et ous louer en toutes choses, et sans vous rien peut plaire long-temps;

)u s'il est quelque chose qui doive plaire et ter le goût, il faut que votre grâce s'y trouve que votre sagesse l'assaisonne.

:. Que ne goûtera pas celui qui sait vous iter! et que pourra-t-il y avoir d'agréable r celui qui ne vous goûte pas?

Mais les sages du monde et ceux qui n'ont de it que pour les plaisirs de la chair sont aveu-s dans leur propre sagesse; car ils ne trou-t d'une part qu'une grande vanité, et de itre que la mort.

Ceux au contraire qui méprisent le monde et mortifient leur chair pour vous suivre, sont onnus pour les vrais sages, parce qu'ils quit-t la vanité pour la vérité, et la chair pour prit;

Ce sont eux qui goûtent véritablement Dieu; tout ce qu'ils trouvent de bon dans les créa-es, ils le rapportent à la gloire du Créateur.

Il y a cependant une grande et très grande férence entre goûter le Créateur et la créa-e, l'éternité ou le temps, la lumière incréée la lumière créée.

3. O lumière éternelle, qui surpassez toutes lumières créées! *dardez* du haut du ciel *s rayons éclatans* (Ps. CXLIII, 6) qui puis-it pénétrer jusque dans le fond de mon cœur.

Purifiez, réjouissez, éclairez et vivifiez mon ie avec ses puissances, afin qu'elle s'attache à us dans des transports de joie.

Oh! quand viendra ce moment heureux et sirable, où vous me rassasierez par votre pré-ice, et où vous me serez tout en toutes choses!

Tant que vous ne m'accorderez pas cette grâce, i joie ne sera point parfaite.

Hélas! le vieil homme vit encore en moi, il n'est int entièrement crucifié, il n'est point parfai-nent mort; il forme encore des désirs violens ntre l'esprit, il excite des guerres intestines, ne permet point à l'âme de régner en paix.

4. Mais *vous qui domptez l'orgueil de la er et calmez la violence de ses flots* (Ps. LXXVIII, 10), *levez-vous, Seigneur, et venez mon secours* (Ps. XLIII, 26).

Dissipez les nations qui veulent la guerre (Ps. LXVII, 31); atterrez-les par votre puissance.

Montrez, je vous prie, la grandeur de vos merveilles, et faites éclater la gloire de votre droite, parce qu'il n'y a point pour moi d'autre espérance ni d'autre refuge qu'en vous seul, ô mon Seigneur et mon Dieu!

CHAPITRE XXXV.

Qu'il n'y a dans cette vie aucun abri contre la tentation.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, vous n'êtes jamais en assurance dans cette vie; mais les armes spirituelles vous sont toujours nécessaires pour toute la vie.

Vous vivez au milieu des ennemis; et vous êtes attaqué à droite et à gauche.

Si vous ne vous couvrez donc de tous côtés du bouclier de la patience, vous ne serez pas long-temps sans être blessé.

De plus, si vous ne fixez votre cœur en moi avec une volonté sincère de tout souffrir pour moi, vous ne pourrez soutenir l'ardeur du combat, ni parvenir à la couronne des bienheureux.

Il faut donc que vous franchissiez tout avec courage, et que vous armiez puissamment votre bras contre tout ce qui s'oppose à vous; car *la manne est donnée au vainqueur* (Apocal., II, 17), et une extrême misère est le partage des lâches.

2. Si vous cherchez du repos en cette vie, comment arriverez-vous un jour au repos éternel?

Préparez-vous, non à beaucoup de repos, mais à une longue patience.

Cherchez la vraie paix, non sur la terre, mais dans le ciel; non parmi les hommes et les autres créatures, mais en Dieu seul.

Vous devez tout souffrir avec joie pour l'amour de Dieu; travaux, douleurs, tentations, vexations, chagrins, nécessités, maladies, injures, contradictions, réprimandes, humiliations, affronts, corrections et mépris.

Voilà ce qui aide la vertu, ce qui caractérise un disciple de Jésus-Christ, ce qui lui forme une couronne dans le ciel.

Je lui donnerai une récompense éternelle pour un travail de peu de durée, et une gloire qui ne finira point pour une humiliation passagère.

3. Pensez-vous que vous aurez toujours à souhait des consolations spirituelles?

Mes saints n'en ont pas toujours eu de pareilles; au contraire, ils ont toujours eu beaucoup de peines, des tentations de toutes les sortes, et de grandes afflictions.

Mais ils se sont soutenus avec patience dans toutes ces épreuves, et ont mis leur confiance en Dieu plus qu'en eux-mêmes, bien persuadés *que les souffrances de la vie présente n'ont aucune proportion avec la gloire future* (Rom., VIII, 18) qui doit en être la récompense.

Voulez-vous avoir d'abord ce que tant d'autres ont à peine obtenu après beaucoup de larmes et de pénibles travaux?

Attendez le Seigneur, comportez-vous avec courage, et reprenez de nouvelles forces (Ps. XXVI, 14).

Ne perdez pas confiance, et ne quittez pas prise; mais exposez constamment corps et âme pour la gloire de Dieu.

Je vous en récompenserai amplement, et je serai avec vous dans toutes vos afflictions.

CHAPITRE XXXVI.

Contre les vains jugemens des hommes.

JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, jetez-vous avec confiance dans les bras du Seigneur; et ne craignez pas les jugemens des hommes, lorsque votre conscience vous rend témoignage de votre piété et de votre innocence.

C'est un avantage et un bonheur de souffrir de cette sorte; et ce ne sera point une peine pour un cœur humble, et qui s'appuie sur Dieu plus que sur lui-même.

Plusieurs parlent beaucoup, et par cette raison il faut ajouter peu de foi à ce qu'ils disent.

D'ailleurs il n'est pas possible que tout le monde soit content.

Quoique Paul ait tâché de plaire à tous selon le Seigneur, et qu'il se soit fait tout à tous, il s'est néanmoins mis fort peu en peine d'être jugé au tribunal des hommes.

2. Il a assez fait tout ce qui était en lui et tout ce qu'il pouvait pour l'édification et le salut des autres; mais il n'a pu empêcher qu'on ne l'ait condamné ou méprisé quelquefois.

C'est pourquoi il a tout remis à Dieu, qui connaît tout; et il ne s'est défendu que par la patience et l'humilité, contre les *bouches de ceux qui parlaient le langage de l'iniquité* (Ps. LXII, 12), contre les vains et faux so
et contre les discours que chacun à son
plaît à répandre.

Il a cependant répondu quelquefois à
cusations, de peur que son silence ne f
les faibles un sujet de scandale.

3. *Qui êtes-vous pour craindre un l
mortel?* (Is., LI, 12.) Il est aujourd'hui
main il ne paraît plus.

Craignez Dieu, et vous ne craindrez p
hommes.

Quel mal peut vous faire un homme
paroles ou par des outrages? Il se fait
tort qu'à vous; et quel qu'il soit, il ne
éviter le jugement de Dieu.

Pour vous, ayez Dieu devant les yeux,
dez-vous bien de contester ou de vous pl

Que si vous paraissez succomber pour
sent, et souffrir une confusion que vous
pas méritée, ne vous en fâchez pas et n
nuez point votre couronne par votre impa

Mais plutôt levez les yeux au ciel ve
qui ai le pouvoir de vous délivrer de tou
fusion et de toute injustice, et de rendre
cun selon ses œuvres.

CHAPITRE XXXVII.

De la pure et entière résignation de soi-même pour la liberté du cœur.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, quitte
vous-même, et vous me trouverez.

Demeurez sans rien choisir et sans
aucune propriété, et vous gagnerez t
beaucoup;

Car, aussitôt que vous vous serez résign
retour, une grâce plus abondante sera ré
sur vous.

2. LE FIDÈLE. — Seigneur, combien
faut-il que je me résigne? et en quoi faut
je me quitte moi-même?

3. JÉSUS-CHRIST. — Toujours, et à
heure; dans les plus grandes choses comm
les plus petites; je n'excepte rien, je v
contraire vous trouver en tout dans un
dépouillement.

Autrement, comment pourrez-vous
moi, et moi à vous, si vous n'êtes parfai
dépouillé de toute volonté propre au de
au dehors?

Plus vous le serez promptement, mie

vous en trouverez; et plus votre renoncement sera parfait et sincère, plus vous y gagnerez.

4. Quelques-uns s'abandonnent à moi, mais avec quelque réserve; car n'ayant pas une entière confiance en Dieu, ils travaillent encore à pourvoir à leurs besoins.

Quelques-uns s'abandonnent d'abord entièrement à moi; mais ensuite la tentation survenant, ils retournent à eux-mêmes: aussi ne font-ils aucun progrès dans la vertu.

Ceux-là n'obtiendront pas la vraie liberté d'un cœur pur, ni les douceurs de ma familiarité, si auparavant ils ne se résignent tout-à-fait, et s'ils ne me font chaque jour le sacrifice d'eux-mêmes, sans quoi il n'y a ni ne peut y avoir d'union parfaite avec moi.

5. Je vous l'ai dit très souvent, et je vous le répète encore: Quittez-vous vous-même, abandonnez-vous à moi, et vous jouirez d'une grande paix intérieure.

Donnez tout pour tout; ne cherchez, ne redemandez rien, demeurez purement et inviolablement attaché à moi, et vous me possèderez;

Vous aurez la liberté du cœur, et *les ténèbres ne* vous *couvriront point* (Ps. CXXXVIII, 11).

Que vos efforts, vos prières, vos désirs aient pour but de vous dépouiller de toute propriété, et de suivre nu Jésus-Christ nu, de mourir à vous-même, et de vivre éternellement pour moi.

Alors s'évanouiront toutes les vaines imaginations, les troubles mal fondés, et les soins superflus.

Alors aussi disparaîtra toute crainte excessive, et tout amour déréglé mourra en vous.

CHAPITRE XXXVIII.

De la bonne conduite dans les choses extérieures, et du recours à Dieu dans les périls.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, le but auquel vous devez soigneusement tendre, c'est, en tout lieu, et dans toutes vos actions ou occupations extérieures, d'être recueilli, libre et maître de vous-même;

En sorte que tout vous soit assujetti, et que vous ne le soyez à rien.

Que vous soyez le maître et le directeur de toutes vos actions, et non le serviteur de l'esclave;

Mais que plutôt, en homme libre et en véritable Israélite, vous entriez dans le partage et la liberté des enfans de Dieu, qui s'élèvent au-dessus des choses présentes, et portent leurs regards vers les éternelles;

Qui ne voient que de l'œil gauche les biens qui passent, et fixent l'œil droit sur ceux du ciel;

Qui ne se laissent point attirer par les biens temporels pour s'y attacher;

Mais qui au contraire les ramènent aux usages pour lesquels ils ont été destinés par Dieu, et établis par le souverain ouvrier, qui n'a rien laissé de déréglé dans son ouvrage.

2. D'ailleurs si, dans tous les événemens de la vie, vous ne vous arrêtez pas aux apparences, si vous n'examinez pas avec des yeux charnels tout ce que vous voyez et entendez, mais que, dans toutes les affaires qui se présentent, vous entriez aussitôt avec Moïse dans le tabernacle pour consulter le Seigneur, vous recevrez quelquefois sa divine réponse, et vous en reviendrez instruit de bien des choses sur le présent et sur l'avenir.

Car Moïse eut toujours recours au tabernacle dans ses doutes et ses difficultés; et la prière fut toujours sa ressource contre les dangers et contre les méchancetés des hommes;

Et c'est ainsi que vous devez vous retirer dans le secret de votre cœur, pour y implorer avec plus d'instance le secours de Dieu.

En effet, on lit que Josué et les enfans d'Israël furent trompés par les Gabaonites, parce qu'auparavant *ils ne consultèrent point le Seigneur* (Josué, XI, 14), et que, par trop de crédulité à leurs flatteuses paroles, ils se laissèrent séduire par une fausse compassion.

CHAPITRE XXXIX.

Que l'on ne doit pas agir à contre-temps dans les affaires.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, confiez-moi toujours vos intérêts, j'y mettrai bon ordre en son temps.

Attendez ce qu'il me plaira d'ordonner, et vous y trouverez votre avantage.

2. LE FIDÈLE. — Seigneur, je vous remets assez volontiers toutes mes affaires, parce que mes propres lumières sont peu capables de réussir.

Puissé-je m'inquiéter peu de l'avenir, et me soumettre sans hésiter à votre bon plaisir!

3. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, souvent l'homme

se tourmente beaucoup pour une chose qu'il désire; mais, quand il l'a obtenue, il commence à en juger autrement, parce que ses affections pour un objet sont peu constantes, et qu'elles le portent aisément de l'un à l'autre.

Ce n'est donc pas peu de renoncer à soi-même jusque dans les plus petites choses.

4. Le vrai progrès de l'homme consiste dans cette abnégation de soi-même, et l'homme qui a renoncé à soi-même est très libre et dans une grande assurance.

Cependant l'ancien ennemi, qui s'oppose à tout bien, ne cesse de le tenter, et lui dresse au contraire nuit et jour de dangereuses embûches, pour essayer de le faire tomber dans les piéges de la séduction, s'il n'est point sur ses gardes.

Veillez et priez, dit le Seigneur, *afin que vous ne tombiez pas dans la tentation* (Math. XXVI, 41).

CHAPITRE XL.

Que l'homme n'a rien de bon par lui-même, et qu'il ne peut se glorifier de rien.

1. LE FIDÈLE. — *Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui? ou qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que vous l'honoriez de vos visites?* (Ps. VIII, 5.)

Quel mérite avez-vous trouvé dans l'homme pour lui donner votre grâce?

De quoi pourrai-je me plaindre, Seigneur, si vous m'abandonnez?

Ou que puis-je vous représenter avec justice, si vous ne faites pas ce que je vous demande?

Certes, je peux bien penser et dire avec vérité : « Seigneur, je ne suis rien, je ne peux rien « par moi-même, je n'ai rien de bon; mais je « manque en tout, et je tombe sans cesse au « néant;

« Et si vous ne m'aidez et ne me fortifiez inté« rieurement, je tombe aussitôt dans la tiédeur « et dans le relâchement. »

2. *Pour vous*, Seigneur, *vous êtes toujours le même* (Ps. CI, 28); et vous demeurerez éternellement tel que vous êtes, toujours bon, juste et saint, faisant tout avec bonté, avec justice, avec sainteté, et réglant tout avec sagesse.

Mais moi, qui suis plus porté à déchoir qu'à faire des progrès, je ne suis pas toujours dans le même état; car je change à tous les instans.

Néanmoins les choses vont mieux dès qu'il vous plaît, et que vous me tendez une main secourable : car vous pouvez seul me secourir sans le ministère des hommes, et m'affermir de telle sorte que je ne change plus si souvent de disposition, mais que mon cœur se tourne vers vous seul et y trouve son repos.

3. C'est pourquoi, si je savais renoncer à toutes les consolations humaines, soit pour acquérir la ferveur, soit à cause de la nécessité où je me trouve de recourir à vous, puisqu'il n'est point d'homme qui puisse me consoler, je pourrais alors avec raison espérer tout de votre grâce, et goûter avec joie le don d'une nouvelle consolation.

4. Je vous rends grâces, puisque c'est de vous que me vient tout ce qui m'arrive de favorable.

Pour moi, homme inconstant et faible, je ne suis que vanité et néant devant vous.

De quoi puis-je donc me glorifier? et à quel titre désiré-je d'être estimé?

Serait-ce pour mon néant? Mais ce serait le comble de la vanité.

En vérité, la vaine gloire est une peste bien dangereuse et la plus grande des vanités, puisqu'elle nous détourne de la vraie gloire et nous dépouille des faveurs du ciel;

Car, dès que l'homme se complaît en luimême, il vous déplaît; et dès qu'il aspire à être loué des hommes, il est privé des véritables vertus.

5. Mais la vraie gloire et la joie sainte est de se glorifier en vous, et non pas en soi-même; de se réjouir en votre nom, et non pas en sa propre vertu; et de ne prendre plaisir dans aucune créature qu'à cause de vous.

Que votre nom soit loué, et non le mien; qu'on exalte vos ouvrages, et non les miens; que votre saint nom soit béni, et que je n'aie aucune part aux louanges des hommes.

Vous êtes ma gloire, vous êtes toute la joie de mon cœur; je me glorifierai et me réjouirai tout le jour en vous; et pour ce qui me regarde, je n'ai nul sujet de me glorifier *que dans mes infirmités* (II Cor., XII, 5).

6. Que les Juifs cherchent à recevoir la gloire les uns des autres; pour moi, je rechercherai celle *qui vient de Dieu seul* (Jean, V, 44).

Car toute la gloire humaine, tout l'honneur temporel, toute la grandeur du monde, quand

les compare à votre gloire éternelle, ne sont e vanité et folie.

O vérité qui m'éclairez, et miséricorde en qui spère, mon Dieu, bienheureuse Trinité, qu'à s seul soit louange, honneur, puissance et ire dans tous les siècles des siècles!

CHAPITRE XLI.

Du mépris de tous les honneurs temporels.

. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, ne cherchez pas à s attrister lorsque vous voyez les autres ho-és et élevés, tandis que vous êtes dans le mé- et dans l'humiliation.

levez votre cœur au ciel vers moi, et le mé- des hommes sur la terre ne vous attristera nt.

. LE FIDÈLE. — Seigneur, nous sommes dans euglement, et la vanité nous a bientôt séduits.

i je me considère bien, aucune créature ne jamais fait d'injustice, et je n'ai conséquem-nt aucun juste sujet de me plaindre de vous.

u contraire, parce que j'ai souvent et griè-ent péché contre vous, il est juste que toutes créatures s'arment contre moi.

a confusion et le mépris me sont justement, et à vous la louange, l'honneur et la gloire;

t si je me dispose à souffrir volontiers le pris et l'abandon de toutes les créatures, et à tout-à-fait compté pour rien, je ne puis être dement établi dans la paix intérieure, ni être iré spirituellement, ni vous être parfaite-nt uni.

CHAPITRE XLII.

Qu'il ne faut point fonder sa paix sur les hommes.

. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, si vous fondez re paix sur quelque personne, par goût et r le plaisir de vivre ensemble, vous serez s l'instabilité et dans le trouble;

ais si vous avez recours à la vérité toujours nte et immuable, l'éloignement ou la mort n ami ne vous jettera point dans la tritesse.

'est sur moi que doit être fondé votre atta-ment pour un ami; et c'est pour moi que s devez aimer tous ceux qui vous paraissent tueux et dignes d'être particulièrement chéris ette vie.

ans moi, l'amitié n'est ni solide, ni durable, oute affection dont je ne suis pas le lien n'est éritable ni pure.

Vous devez être mort à toutes vos affections pour les personnes que vous aimez, jusqu'à souhaiter, autant qu'il dépend de vous, d'être privé de tout commerce avec les hommes.

Plus l'homme s'éloigne de toutes les consolations de la terre, plus il s'approche de Dieu;

Et il s'élève d'autant plus vers Dieu, qu'il descend plus profondément en lui-même, et qu'il devient plus vil à ses propres yeux.

2. Au contraire, celui qui s'attribue quelque bien empêche la grâce de venir en lui, parce que la grâce du Saint-Esprit cherche toujours un cœur humble.

Si vous saviez vous anéantir parfaitement et arracher de votre cœur toute affection pour les créatures, ce serait alors à moi de venir en vous avec l'abondance de mes grâces.

Lorsque vous tournez vos regards vers les créatures, vous perdez la vue du Créateur.

Apprenez à vous vaincre en tout pour l'amour du Créateur; vous pourrez alors parvenir à bien connaître Dieu.

Quelque petite que soit une chose, si on s'en occupe, et si on l'aime désordonnément, elle éloigne du souverain bien et souille l'âme.

CHAPITRE XLIII.

Contre la vaine science du siècle.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, ne vous laissez pas toucher par la beauté et la subtilité des discours des hommes: *car le royaume de Dieu ne consiste point dans les paroles, mais dans la vertu* (I Cor., IV, 20).

Faites attention à mes paroles, qui embrasent les cœurs et éclairent les esprits, qui inspirent la componction et consolent en différentes manières.

Ne lisez jamais un mot dans l'intention de pouvoir paraître plus savant ou plus instruit.

Apprenez à mortifier vos passions, parce que cela vous sera beaucoup plus utile que la connaissance de plusieurs questions difficiles.

Après avoir lu et appris beaucoup de choses, il vous faut toujours revenir à un seul principe.

C'est moi *qui donne la science à l'homme* (Ps. XCIII, 10), et qui accorde aux enfans même des connaissances plus claires que toutes celles que l'homme peut donner.

Celui à qui je parle sera bientôt sage, et s'avancera beaucoup dans la vie de l'esprit.

Malheur à ceux qui cherchent à apprendre des hommes beaucoup de choses curieuses, et se mettent peu en peine d'apprendre la manière de me servir !

Un jour viendra où paraîtra le maître des maîtres, le Christ, le Seigneur des anges, pour entendre les leçons de tous les hommes, c'est-à-dire pour examiner les consciences de chacun d'eux ;

Et alors, *la lampe à la main, il examinera à fond Jérusalem* (Sophon., I, 12), *et il portera la lumière sur ce qui est caché dans les ténèbres* (I Cor., IV, 5), et les langues des raisonneurs seront forcées au silence.

3. C'est moi qui élève en un moment un esprit humble au point qu'il pénètre plus de secrets de la vérité éternelle qu'on ne peut en apprendre en dix années d'étude dans les écoles.

C'est moi qui enseigne sans le bruit des paroles, sans le mélange des opinions, sans le faste des honneurs, sans le choc des disputes.

C'est moi qui apprends à mépriser les choses de la terre, à dédaigner les biens présens, à chercher les biens éternels, à ne goûter que les biens éternels, à fuir les honneurs, à supporter les scandales, à mettre toute son espérance en moi, à ne désirer rien hors de moi, et à m'aimer ardemment par-dessus toutes choses.

4. Car tel, en m'aimant de tout son cœur, a appris des choses toutes divines, et en a parlé d'une manière merveilleuse ;

Il a fait plus de progrès, en renonçant à tout, qu'il n'en aurait fait en étudiant ce qu'il y a de plus subtil.

Mais je dis aux uns des choses communes, et j'en dis aux autres de particulières ;

Je me découvre doucement à quelques-uns sous des symboles et des figures ; mais je révèle à d'autres mes mystères dans un grand jour.

Les livres parlent à tous le même langage, mais tous ne s'y instruisent pas également ;

Parce que c'est moi qui enseigne intérieurement la vérité, qui sonde le cœur, qui développe les pensées, qui fais faire les actions, distribuant à chacun ce que je juge convenable.

CHAPITRE XLIV.

Qu'il ne faut pas s'embarrasser dans les choses extérieures.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, il faut que vous ignoriez bien des choses, et que vous vous regardiez comme un homme mort au monde et pour qui tout le monde est crucifié.

Il vous faut aussi laisser passer bien des propos sans y prêter l'oreille, et plutôt vous occuper de ce qui peut contribuer à votre paix.

Il vaut mieux détourner les yeux des choses qui déplaisent, et laisser à chacun son sentiment que de désobliger par des contestations.

Si vous êtes bien avec Dieu, et que vous ayez son jugement devant les yeux, vous souffrirez plus aisément d'avoir le dessous.

2. LE FIDÈLE. — Hélas ! Seigneur, où en sommes-nous venus ! On pleure pour une perte temporelle, on travaille et l'on court pour un léger intérêt, et l'on met en oubli les pertes de l'âme ; et à peine s'en souvient-on à la fin : on est attentif à ce qui ne sert que peu ou point du tout, et l'on passe négligemment sur ce qui est souverainement nécessaire, parce que l'homme se répand tout entier au dehors, et s'il ne revient promptement à lui-même, il s'arrête avec plaisir aux choses extérieures.

CHAPITRE XLV.

Qu'il ne faut pas croire tout le monde, et qu'il est aisé de s'échapper en paroles.

1. LE FIDÈLE. — *Assistez-moi, Seigneur, dans mon affliction ; car c'est en vain qu'on attend son salut des hommes* (Ps. LIX, 13).

Combien de fois m'est-il arrivé de ne point trouver de bonne foi où je croyais en trouver !

Combien de fois aussi en ai-je trouvé où j'en attendais le moins !

L'espérance que l'on met dans les hommes est donc vaine ; mais les justes attendent de vous leur salut, ô mon Dieu.

Soyez béni, Seigneur mon Dieu, dans tout ce qui nous arrive !

Nous sommes faibles et inconstans : nous nous trompons et nous changeons aisément.

2. Quel est l'homme qui, en toute rencontre puisse s'observer avec assez de prudence et de circonspection pour ne tomber jamais dans aucune surprise ni dans aucune perplexité ?

Mais celui qui met sa confiance en vous, Seigneur, et qui vous cherche avec un cœur simple, ne tombe pas si facilement.

Et s'il tombe dans quelque peine, quel que soit même son embarras, vous l'en retirerez promptement, ou vous le consolerez; car vous n'abandonnerez pas celui qui espère en vous jusqu'à la fin.

Il est bien rare de trouver un ami fidèle qui demeure attaché à son ami dans toutes ses disgrâces.

Vous seul, Seigneur, vous seul êtes très fidèle en tous les temps, et après vous il n'en est point de semblable.

3. Oh! que cette âme sainte (sainte Agathe) était bien éclairée lorsqu'elle disait : *Mon cœur est bien affermi et bien fondé en Jésus-Christ!*

S'il en était ainsi de moi, je serais moins susceptible des craintes humaines, et moins sensible aux traits de paroles piquantes.

Qui peut tout prévoir? qui peut se précautionner contre les maux à venir?

Si ceux qu'on a prévus ne laissent pas de blesser souvent, que feront les maux imprévus, que de frapper rudement ?

Mais pourquoi, malheureux que je suis, n'ai-je pas été sur mes gardes? Pourquoi aussi ai-je été si facile à croire les autres?

C'est que nous sommes des hommes; et nous ne sommes rien autre chose que des hommes fragiles, quoique plusieurs nous estiment et nous appellent des anges.

A qui me fierai-je, Seigneur? à qui, sinon à vous? Vous êtes la vérité même, qui ne trompez point, et qui ne pouvez être trompé.

Et au contraire *tout homme est menteur* (Ps. cxv, 11), faible, inconstant, et sujet à faillir, surtout en parlant; de sorte qu'il faut à peine croire d'abord ce qui paraît dit avec droiture.

4. Que vous nous avez avertis sagement de nous garder des hommes, parce que *l'homme a pour ennemis ceux de sa propre maison* (Mich., vii, 6; Math., x, 36), et qu'il ne faut pas croire ceux qui diront : *Il est ici, ou il est là!* (Luc, xvii, 21.)

C'est ce que j'ai appris à mes dépens; et puisse ma propre expérience me rendre plus précautionné et ne pas *me jeter dans l'égarement!* (Ps. xxi, 3.)

« Soyez discret, me dit quelqu'un, soyez discret; gardez pour vous seul ce que je vous dis. »

Et pendant que je me tais et que je crois la chose secrète, il ne peut lui-même garder le silence qu'il m'a recommandé; mais à l'instant il me trahit et se trahit lui-même, et il est parti.

Préservez-moi, Seigneur, de ces discoureurs et de ces indiscrets; que je ne tombe pas entre leurs mains, et que je ne fasse jamais de semblables fautes.

Mettez dans ma bouche des paroles de vérité et sur lesquelles on puisse compter, et éloignez de ma langue tout artifice.

Je dois éviter par toute sorte de moyens de faire à personne ce que je ne veux point souffrir de la part des autres.

5. Oh! qu'il est bon et avantageux, pour conserver la paix, de ne point parler des autres, de ne pas croire tout indifféremment, de ne pas redire aisément ce qu'on a entendu, de se découvrir à peu de personnes, de chercher toujours à vous avoir pour témoins des mouvemens de son cœur, et de ne point se laisser aller à tous les vents des propos, mais de souhaiter que tout en nous et hors de nous s'accomplisse selon votre bon plaisir!

Que c'est un moyen sûr pour conserver la grâce céleste de fuir ce qui éclate aux yeux des hommes, et de ne point courir après ce qui semble attirer l'admiration au dehors, mais de rechercher avec tout le soin possible ce qui produit la correction des mœurs et une augmentation de ferveur!

A combien de gens a-t-il été nuisible que leur vertu ait été connue et louée prématurément!

A combien d'autres n'a-t-il pas été utile de conserver la grâce dans le silence durant cette vie fragile, qui est appelée avec raison une tentation et une guerre continuelle!

CHAPITRE XLVI.

De la confiance qu'il faut avoir en Dieu quand on est attaqué par des paroles piquantes.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, demeurez ferme et espérez en moi; car que sont des paroles, sinon des paroles? elles volent en l'air, mais elles n'endommagent point la pierre.

Si vous êtes coupable, pensez que vous devez être bien aise de vous corriger;

Si la conscience ne vous reproche rien, son-

gez qu'il doit vous être agréable de souffrir cela pour Dieu.

Le moins que vous puissiez faire, c'est de souffrir de temps en temps quelques paroles, puisque vous ne pouvez pas encore soutenir de grandes épreuves.

Et pourquoi de si petites choses vous pénètrent-elles le cœur, si ce n'est parce que vous êtes encore charnel, et que vous faites plus d'attention aux hommes qu'il ne convient?

Car c'est par la crainte du mépris que vous ne voulez pas qu'on vous reprenne de vos fautes, et que vous cherchez des excuses pour les couvrir.

2. Mais examinez-vous mieux, et vous reconnaîtrez que le monde et le vain désir de plaire aux hommes vivent encore en vous;

Car, lorsque vous craignez d'être abaissé et chargé de confusion pour vos défauts, il est bien visible que vous n'êtes ni véritablement humble, ni véritablement mort au monde, ni le monde crucifié pour vous.

Mais écoutez ma parole, et vous ne vous soucierez point de dix mille paroles des hommes.

Eh! quand on dirait contre vous tout ce que peut inventer la plus noire malignité, quel tort vous feraient ces discours, si vous les laissiez passer sans y faire plus d'attention qu'à un fétu? pourraient-ils seulement vous arracher un cheveu?

3. Mais celui qui n'est pas intérieur, et qui n'a pas Dieu devant les yeux, se choque aisément d'une parole de blâme;

Au lieu que celui qui met sa confiance en moi, et qui ne cherche point à s'appuyer sur son propre jugement, ne craindra rien de la part des hommes;

Car c'est moi qui juge et qui connais tous les secrets, qui sais de quelle manière la chose s'est passée, qui connais celui qui fait l'injure et celui qui la souffre.

C'est de moi que l'ordre est émané, c'est par ma permission que la chose est arrivée, *afin que les sentimens secrets de bien des cœurs soient mis en évidence* (Luc, II, 35).

Je jugerai le coupable et l'innocent; mais par un secret jugement j'ai voulu auparavant éprouver l'un et l'autre.

4. Le témoignage des hommes est souvent trompeur; mon jugement est vrai, il subsistera, et il ne sera point contredit.

Il est caché pour l'ordinaire, et peu de personnes en pénètrent toutes les particularités; mais il n'est ni ne peut jamais être erroné, quoiqu'il ne paraisse pas juste aux yeux des insensés.

Il faut donc, dans tous les jugemens, recourir à moi, et ne point s'appuyer sur son propre sens.

Car le juste ne sera point troublé, quelque chose qu'il lui arrive par l'ordre de Dieu; quelque injustement que les hommes le traitent, il s'en mettra peu en peine;

Mais il ne concevra pas non plus une vaine joie s'il se voit justifié par d'autres d'une manière raisonnable; parce qu'il considère que c'est moi *qui sonde les cœurs et les reins* (Ps. VII, 10), et que je ne juge pas selon l'extérieur et les apparences qui décident les hommes;

Car souvent une chose est criminelle à mes yeux quoiqu'elle paraisse louable au jugement des hommes.

5. LE FIDÈLE. — Seigneur Dieu, juge équitable, fort et patient, qui connaissez la fragilité et la malice des hommes, soyez ma force et toute ma confiance;

Car le témoignage de ma conscience ne me suffit pas.

Vous connaissez ce que je ne connais pas; c'est pourquoi j'ai dû m'humilier toutes les fois qu'on m'a repris, et le souffrir avec douceur.

Ayez aussi la bonté de me pardonner pour toutes les fois que je n'en ai pas usé ainsi, et accordez-moi encore la grâce d'être plus patient;

Car votre abondante miséricorde m'est d'un plus grand secours pour obtenir mon pardon que ma prétendue justice pour défendre ma conscience qui ne m'est pas connue.

Quoique *je ne me sente coupable de rien, je ne suis pas pour cela justifié* (I Cor., IV, 4); *parce que*, si vous nous jugez sans miséricorde, *nul homme vivant ne sera justifié devant vous* (Ps. CXLII, 2).

CHAPITRE XLVII.

Qu'il faut supporter les plus grandes peines pour obtenir la vie spirituelle.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, ne vous laissez point abattre par les travaux que vous avez entrepris pour moi, et que les afflictions ne vous découragent jamais; mais que dans tout événement ma promesse vous fortifie et vous console.

Je suis assez puissant pour vous récompenser au-delà de toutes bornes et de toutes mesures.

Vous ne travaillerez pas long-temps ici-bas, et vous ne serez pas toujours dans les douleurs.

Attendez un peu, et vous verrez bientôt la fin de vos maux.

Un moment viendra où toutes les peines et les agitations cesseront :

Tout ce qui passe avec le temps est court et peu considérable.

2. Faites bien ce que vous faites; travaillez fidèlement à ma vigne, et je serai votre récompense.

Écrivez, lisez, chantez, gémissez, gardez le silence, priez, souffrez courageusement les adversités; la vie éternelle mérite bien tout cela, et des combats encore plus grands.

La paix viendra un jour qui est connu du Seigneur; et ce ne sera point un jour suivi de la nuit comme les jours du temps présent; mais la lumière y sera perpétuelle, la clarté infinie, la paix solide, et le repos assuré.

Vous ne direz pas alors : *Qui me délivrera de ce corps de mort?* (Rom., VII, 24.) Vous ne vous écrierez plus : *Hélas! que mon exil est long!* (Ps. CXIX, 5.)

Parce que la mort sera détruite, que vous jouirez d'une santé inaltérable, que vous n'aurez plus de chagrin, que vous goûterez une heureuse joie, que vous serez dans une société douce et glorieuse.

3. Oh! si vous aviez vu les couronnes immortelles des saints dans le ciel, et à quelle gloire sont maintenant élevés ceux qu'autrefois le monde méprisait et regardait même comme indignes de vivre!

Il est certain que vous vous abaisseriez bientôt jusqu'à terre, et que vous aimeriez mieux obéir à tous que de commander à un seul; et au lieu de désirer des jours de joie dans cette vie, vous vous réjouiriez plutôt d'avoir à souffrir pour Dieu, et vous regarderiez comme le plus grand avantage d'être compté pour rien parmi les hommes.

4. Oh! si vous goûtiez bien ces vérités, et si elles pénétraient jusqu'au fond de votre cœur, comment oseriez-vous vous plaindre même une seule fois?

Ne doit-on pas supporter tout ce qu'il y a de plus pénible pour acquérir la vie éternelle?

Ce n'est pas peu de chose que de gagner ou de perdre le royaume de Dieu.

Levez donc les yeux au ciel : c'est où je suis, et où sont avec moi tous mes saints, qui ont eu dans le siècle de rudes combats à soutenir; maintenant ils sont dans la joie, dans la consolation, dans la sécurité, dans le repos, et ils demeureront éternellement avec moi dans le royaume de mon Père.

CHAPITRE XLVIII.

Du jour de l'éternité, et des misères de cette vie.

1. LE FIDÈLE. — O très heureuse demeure de la céleste cité! O jour brillant de l'éternité, que la nuit n'obscurcit jamais, qu'au contraire la souveraine vérité éclaire sans cesse! jour éternel de joie, de sécurité, et n'éprouvant jamais aucune vicissitude!

Oh! plût à Dieu que ce jour fût déjà venu, et que tout ce qui est temporel eût pris fin!

Il luit à la vérité cet heureux jour, pour les saints, dans tout l'éclat de sa lumière éternelle; mais il ne se laisse entrevoir que de bien loin, et comme dans un miroir, à ceux qui voyagent encore sur la terre.

2. Les citoyens du ciel éprouvent combien ce jour est rempli de joie; et les enfans d'Ève, exilés sur la terre, gémissent des amertumes et des ennuis de cette vie.

Les jours de cette vie sont courts et fâcheux, remplis de douleurs et de peines;

L'homme y est souillé de mille péchés, asservi à mille passions, agité de mille craintes, déchiré de mille soins, dissipé par mille curiosités, embarrassé de mille vanités, environné de mille erreurs, accablé de mille travaux, fatigué par les tentations, amolli par les délices, tourmenté par la pauvreté.

3. Oh! quand viendra la fin de tant de maux? quand serai-je délivré du misérable esclavage des vices?

Quand ne me souviendrai-je plus que de vous seul, Seigneur? quand goûterai-je en vous une joie parfaite?

Quand serai-je quitte de tout embarras, dans une pleine liberté, délivré de toute peine d'esprit et de corps?

Quand jouirai-je d'une paix solide, d'une paix inaltérable et assurée, d'une paix intérieure

et extérieure, d'une paix affermie de toutes parts?

Jésus plein de bonté! quand paraîtrai-je devant vous pour vous voir? quand contemplerai-je la gloire de votre règne? quand me serez-vous tout en toutes choses?

Oh! quand serai-je avec vous dans votre royaume, que vous avez préparé à vos bien-aimés de toute éternité?

Je suis un pauvre abandonné et banni dans une terre ennemie où les combats sont continuels et les disgrâces très grandes.

4. Consolez-moi dans mon exil, adoucissez mes douleurs, parce que mon cœur ne soupire que pour vous :

Car je trouve onéreux tout ce que le monde m'offre pour me consoler.

Je désire de jouir intimement de vous; mais je ne puis y parvenir.

Je voudrais ne tenir qu'aux choses du ciel; mais les choses temporelles et mes passions immortifiées me rabaissent vers la terre.

Je veux m'élever en esprit au-dessus de tout; mais malgré moi je suis ravalé par la chair au-dessous de tout.

C'est ainsi que j'ai le malheur d'être en guerre avec moi, et que je suis devenu insupportable à moi-même, l'esprit voulant s'élever en haut, et la chair se portant toujours en bas.

5. Oh! quelles peines intérieures je ressens lorsque, méditant les choses du ciel, une foule d'objets charnels se présentent à moi pendant ma prière! Mon Dieu, *ne vous éloignez pas de moi* (Ps. LXX, 12), *et ne vous détournez pas de votre serviteur dans votre colère* (Ps. XXXVI, 9).

Faites briller vos *éclairs*, *et dissipez ces* illusions; *décochez* vos *flèches* (Ps. CXLIII, 6), et que tous ces fantômes de l'ennemi soient anéantis.

Rappelez à vous tous mes sens; faites que j'oublie toutes les choses du monde; donnez-moi la force de rejeter promptement et avec mépris les images des vices.

Secourez-moi, vérité éternelle, afin qu'aucune vanité ne fasse impression sur moi.

Venez, douceur céleste, et que toute impureté disparaisse devant vous.

Pardonnez-moi aussi, et usez envers moi de miséricorde et d'indulgence toutes les fois que dans ma prière je pense à autre chos[e qu'à] vous;

Car je confesse avec vérité que je suis [habi]tuellement sujet à beaucoup de distraction[s].

Souvent en effet je ne suis point où [mon] corps est debout ou assis, mais je suis plu[tôt où] m'emportent mes pensées;

Je suis où est ma pensée; ma pensée e[st or]dinairement où est ce que j'aime;

Ce qui se présente d'abord à mon esp[rit, c'est] ce qui me plaît naturellement, ou ce que l[']habi]tude me rend agréable.

6. C'est pour cela que vous avez dit claire[ment], ô éternelle vérité : *Où est votre tréso[r, là] aussi est votre cœur* (Math., VI, 21).

Si j'aime le ciel, je pense avec plaisi[r aux] choses du ciel;

Si j'aime le monde, je me réjouis avec [lui de] ses prospérités, et je m'attriste de ses disg[râces];

Si j'aime la chair, mon imagination s'o[ccupe] souvent de ce qui regarde la chair;

Si j'aime l'esprit, je prends plaisir à [penser] aux choses spirituelles :

Car je parle et j'entends volontiers par[ler de] toutes les choses que j'aime, et j'en emport[e avec] moi les images.

Mais heureux l'homme qui, par l'amo[ur de] vous, Seigneur, bannit de son cœur tout[es les] créatures, qui fait violence à la nature, [et qui] par la ferveur de l'esprit crucifie les conv[oitises] de la chair; afin que, jouissant de la sé[rénité] d'une bonne conscience, il vous offre une [prière] pure, et que, dégagé au dehors et au ded[ans de] tout ce qui est terrestre, il soit digne de se [mêler] parmi les chœurs des anges.

CHAPITRE XLIX.

Du désir de la vie éternelle, et quels biens sont pro[mis] à ceux qui combattent.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, lorsque vous sentez inspirer d'en haut le désir [de la] béatitude éternelle, et que vous souhaitez [sortir] de la prison de votre corps pour être en é[tat de] contempler ma lumière sans alternative d'a[ucune] ombre, ouvrez votre cœur et recevez cette [inspi]ration sainte avec toute l'ardeur possible.

Rendez de très grandes actions de grâc[es à la] souveraine bonté qui daigne vous traiter [d'une] manière si favorable, qui vous excite si a[rdem]ment, qui vous soutient d'une manière si

te pour vous empêcher de retomber par votre opre poids vers les choses de la terre :

Car ceci n'est point le fruit de vos pensées ou vos propres efforts; mais c'est un don de la âce céleste et d'un regard favorable de Dieu, n que vous avanciez dans les vertus et dans umilité, que vous vous disposiez aux combats e vous aurez à soutenir, et que vous vous efrciez de vous unir à moi de tout votre cœur de me servir avec une volonté pleine de ferur.

2. Mon fils, souvent le feu brûle, mais la mme ne s'élève point sans fumée:

C'est ainsi que quelques-uns brûlent du sir des choses du ciel sans toutefois être empts de la tentation qui naît des affections arnelles;

Et de là vient qu'ils n'agissent pas bien pument pour la gloire de Dieu, quoiqu'ils le lui mandent avec tant d'instance.

Tel est aussi fort souvent votre désir, que vous avez représenté comme devant aller juqu'à nportunité;

Car ce qui a une teinture d'intérêt personnel st ni pur ni parfait.

3. Demandez non ce qui vous plaît et vous ommode, mais ce qui m'est agréable et gloux; parce que, si vous jugez sainement, vous vez préférer mes ordres à votre désir et à tout qu'il y a de désirable, et vous y conformer.

Je sais quels sont vos désirs, et j'ai souvent tendu vos gémissemens.

Vous voudriez déjà jouir de la glorieuse lirté des enfans de Dieu; vous pensez déjà avec isir au séjour éternel et à la céleste patrie, où joie est abondante, mais l'heure n'en est pas core venue; il vous reste encore un autre temps passer, temps de guerre, temps de travail et épreuve.

Vous souhaitez de jouir pleinement du souain bien, mais vous ne pouvez pas encore btenir.

C'est moi qui suis le souverain bien : attendezi, dit le Seigneur, jusqu'à ce que le règne de eu arrive.

4. Il faut que vous soyez encore éprouvé sur terre et exercé en diverses manières.

Il vous sera donné de temps en temps quelque nsolation, mais il ne vous sera pas accordé pleine satiété.

Prenez donc des forces et armez-vous de courage (Josué, I, 6), tant pour agir que pour souffrir ce qui est contraire à la nature.

Il faut vous revêtir de l'homme nouveau, et devenir un autre homme.

Il faut que vous fassiez souvent ce que vous ne voudriez pas faire, et que vous abandonniez ce que vous voudriez faire.

Ce qui plaît aux autres réussira, et ce qui vous plaît n'aura point de succès;

On écoutera les discours des autres, et les vôtres seront comptés pour rien;

Les autres demanderont, et ils recevront; vous demanderez, et vous n'obtiendrez pas.

5. On parlera des autres avec de grands éloges, et l'on ne parlera pas de vous;

On confiera aux autres telle ou telle affaire, et l'on ne vous jugera propre à rien.

La nature s'en attristera quelquefois, et ce sera beaucoup si vous le supportez sans vous plaindre.

C'est par ces choses et par une infinité d'autres semblables que le Seigneur a coutume d'éprouver jusqu'à quel point son fidèle serviteur pourra se renoncer et rompre en tout sa propre volonté.

A peine y a-t-il rien où vous ayez plus besoin de mourir à vous-même que quand il vous faut voir et souffrir ce qui contrarie votre volonté; mais surtout lorsqu'on vous ordonne des choses déplacées et qui vous paraissent peu utiles;

Et parce qu'étant soumis à un maître, vous n'osez résister à une autorité supérieure, il vous paraît bien dur de vous conduire selon la volonté d'autrui et d'abandonner en tout votre propre sentiment.

6. Mais considérez, mon fils, le fruit de ces travaux, leur fin prochaine et la grandeur infinie de la récompense; et alors vous y trouverez, non une surcharge, mais une consolation puissante pour soutenir votre patience;

Car pour avoir sacrifié de bon cœur la légère satisfaction de faire maintenant votre volonté, vous la verrez éternellement satisfaite dans le ciel.

En effet, vous trouverez là tout ce que vous voudrez, tout ce que vous pourrez désirer.

Là vous possèderez toutes sortes de biens, sans craindre de les perdre;

Là votre volonté, toujours unie à la mienne,

ne désirera rien hors de moi, rien de particulier;

Là personne ne vous résistera, personne ne se plaindra de vous, personne ne vous embarrassera, rien ne vous fera obstacle;

Mais tous les objets de vos désirs s'offriront à vous tout à la fois; ils rempliront et combleront toutes les affections de votre cœur:

Là je dédommagerai des opprobres par la gloire, de l'affliction par un tribut de louanges, de l'humiliation du dernier rang par un trône honorable dans mon royaume éternel;

Là on recueillera les fruits de l'obéissance, on s'applaudira des travaux de la pénitence, et l'humble assujettissement sera glorieusement couronné.

7. Humiliez-vous donc à présent sous la main de tous, et ne vous informez pas qui est celui qui a dit ou qui a commandé;

Mais ayez très grand soin, quand votre supérieur, ou votre inférieur, ou votre égal demande ou désire quelque chose de vous, de prendre tout en bonne part, et de mettre tout votre zèle à l'accomplir avec une affection sincère.

Que l'un recherche une chose, et l'autre une chose différente; que l'un se glorifie de celle-ci et l'autre de celle-là, et qu'ils en reçoivent mille et mille louanges; pour vous, ne mettez votre joie ni en ceci ni en cela, mais dans le mépris de vous-même, dans l'accomplissement de ma seule volonté, et dans ce qui peut m'honorer.

Ce que vous devez désirer, c'est que, *soit par votre vie, soit par votre mort* (Philip., I, 20), Dieu soit toujours glorifié en vous.

CHAPITRE L.

Comment un homme désolé doit se remettre entre les mains de Dieu.

1. LE FIDÈLE.—Seigneur Dieu, Père saint, soyez béni maintenant et pendant l'éternité; car ce que vous avez voulu a été fait, et ce que vous faites est bon.

Que votre serviteur se réjouisse en vous, non en lui-même, ni en quelque autre; parce que vous seul, Seigneur, êtes la véritable joie; vous êtes mon espérance et ma couronne, vous êtes mon plaisir et ma gloire.

Que possède votre serviteur, sinon ce qu'il a reçu de vous, même sans l'avoir mérité?

Tout est à vous, et ce que vous avez ce que vous avez fait.

Pour moi, je suis pauvre et dan vaux dès ma jeunesse (Ps. LXXXVII mon âme s'attriste quelquefois jusqu'au quelquefois aussi elle se trouble elle-m vue des maux qui se présentent à souffr

2. Je désire la joie que donne la paix demande la paix de vos enfans, que vo rissez dans la lumière de vos consolatio

Si vous me donnez cette paix, si vo en moi cette joie sainte, l'âme de votr teur se répandra en chants d'allégresse fervente à vous louer.

Mais si vous vous retirez, comme vo très souvent, il ne pourra point courir voie de vos commandemens; il tombera traire sur ses genoux pour se frapper la parce qu'il n'est plus aujourd'hui ce q hier et le jour d'auparavant, *lorsqu lumière luisait sur sa tête* (Job, XXI qu'*à l'ombre de vos ailes il était à* (Ps. XVI, 8), des assauts de la tentatio

3. Père juste et toujours digne de lo l'heure est venue d'éprouver votre servi

Père aimable, il est juste que votr teur souffre maintenant quelque cho vous.

Père à jamais adorable, l'heure que v prévue de toute éternité est arrivée o serviteur doit succomber extérieureme un peu de temps, mais sans cesser de viv rieurement en vous;

Où il doit être un peu méprisé, h abaissé devant les hommes, accablé d frances et de langueurs, mais pour se encore avec vous dans l'aurore d'un jo veau, et pour être glorifié dans le ciel.

Père saint, vous l'avez ainsi ordonné l'avez ainsi voulu, et ce que vous avez o est accompli.

4. Car c'est une faveur pour celui q aimez de souffrir et d'être affligé en ce pour l'amour de vous, quelque souvent qui que ce soit que vous permettiez que l arrive.

Rien ne se fait sur la terre sans votre et votre providence, et sans quelque rai

C'est un bien pour moi, Seigneur, *q m'ayez humilié, afin que j'appren*

;es *pleines de justice* (Ps. cxviii,
: je bannisse de mon cœur toute en-
te présomption.
ıvantageux que *mon visage ait été*
: confusion (Ps. lxviii, 8), afin que
à vous plutôt qu'aux hommes pour
la consolation.
ıre appris de là à redouter votre ju-
ɔénétrable, par lequel vous affligez le
l'impie, mais non sans équité ni sans

ıus rends grâces de ce que, loin de
fautes impunies, vous m'avez frappé
ıdes coups en m'accablant de dou-
n m'envoyant des peines intérieures
res.
: sous le ciel n'est capable de me con-
n'est vous, Seigneur mon Dieu, qui
ste médecin des âmes, qui blessez et
qui *conduisez jusqu'aux enfers et*
rez (Tobie, xiii, 2).
ous votre discipline, et votre verge
ira à m'instruire.
ɔici entre vos mains, ô Père aimable,
ɔe sous la verge de votre correction.
sur mon dos et sur mon cou, afin que
au gré de votre volonté le penchant
ıtne dans des écarts.
e moi un disciple pieux et humble,
us le savez si bien faire, afin que je
ıformément à tous vos désirs.
ındonne, et tout ce qui est en moi, à
ection; il vaut mieux être châtié dans
que dans l'autre.
vez tout en général et en particulier,
vous est caché dans la conscience de

ɔnnaissez les choses futures avant
rivent, et vous n'avez pas besoin que
'ous instruise ou vous avertisse de ce
e sur la terre.
vez ce qui est utile pour mon avance-
ombien la tribulation sert à purger la
vices.
moi selon votre désir et votre bon
ne me rejetez pas à cause de ma vie
péchés, qui est connue de vous seul
lus clairement que de qui que ce soit.
s-moi la grâce, Seigneur, de savoir ce
que je sache, d'aimer ce que je dois
aimer, de louer ce qui vous est le plus agréable, d'estimer ce qui est précieux devant vous, de blâmer ce qui est méprisable à vos yeux.

Ne permettez pas que je juge des choses sur ce que je vois au dehors, ni que je condamne sur un ouï-dire de personnes ignorantes; mais que je fasse, selon la vérité, un juste discernement des choses sensibles et des spirituelles, et sur toutes choses que je cherche avec soin quelle est votre volonté et votre bon plaisir.

8. Les hommes se trompent souvent en jugeant sur le rapport des sens; les amateurs du siècle se trompent aussi en n'aimant que les biens visibles.

En quoi un homme est-il meilleur, pour être plus grand dans l'opinion d'un autre homme?

C'est un imposteur qui trompe un imposteur, un homme vain qui séduit un homme vain, un aveugle qui égare un aveugle, un malade qui abuse un malade en le comblant d'éloges; et en le louant faussement, il le déshonore véritablement;

Car, comme dit l'humble saint François, « L'homme n'est en effet que ce qu'il est à vos « yeux, et rien de plus. »

CHAPITRE LI.

Qu'il faut s'attacher aux exercices les plus bas, quand on manque de forces pour les plus relevés.

1. JÉSUS-CHRIST.—Mon fils, vous ne pouvez pas toujours vous maintenir dans le plus fervent désir des vertus, ni persévérer dans le plus haut degré de contemplation; mais vous vous trouvez quelquefois, à cause de la corruption de votre origine, dans la nécessité de descendre à des exercices plus bas, et de porter malgré vous et avec ennui le fardeau de cette vie corruptible.

Tant que vous serez chargé de ce corps mortel, vous ressentirez des dégoûts et des peines d'esprit.

Il faut donc que, revêtu de chair, vous gémissiez souvent du poids de la chair : puisque vous ne pouvez vous appliquer continuellement aux exercices spirituels et à la contemplation des choses divines.

2. Alors il vous est expédient d'avoir recours à des exercices extérieurs d'humilité, et de vous délasser par la pratique des bonnes œuvres; d'attendre avec une ferme confiance ma venue et ma visite céleste; de souffrir patiemment votre

exil et la sécheresse de votre cœur, jusqu'à ce que je vous visite de nouveau, et que je vous délivre de toutes vos peines.

Car je vous ferai perdre le souvenir de tous vos travaux et jouir du repos intérieur.

J'exposerai à vos yeux les prairies délicieuses des Écritures, afin que, le cœur dilaté par la joie, vous commenciez à courir dans la voie de mes commandemens;

Et vous direz : *Les souffrances de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire qui éclatera un jour en nous* (Rom., VIII, 18).

CHAPITRE LII.

Que l'homme ne doit point se croire digne de consolation, mais plutôt digne de châtimens.

1. LE FIDÈLE.— Seigneur, je ne suis pas digne de vos consolations ni d'aucune de vos visites spirituelles; et conséquemment vous me traitez avec justice lorsque vous me laissez dans la pauvreté et dans la désolation.

Car, quand je pourrais répandre un océan de larmes, je ne serais pas encore digne de votre consolation.

Je ne mérite donc que d'être châtié et puni, parce que je vous ai souvent et grièvement offensé, et que j'ai péché en mille manières.

Tout bien considéré, je ne mérite donc pas la moindre de vos consolations.

Mais vous, ô Dieu plein de clémence et de miséricorde, qui ne voulez pas que vos ouvrages périssent, afin de faire paraître les richesses de votre bonté sur des vases de miséricorde, vous daignez consoler votre serviteur au-delà de tout ce qu'il peut avoir mérité, et d'une manière au-dessus de tout ce qui est humain.

Car vos consolations ne sont pas comme celles des hommes.

2. Quai-je fait, Seigneur, pour obtenir quelque part aux célestes consolations?

Je ne me souviens pas d'avoir fait aucun bien; mais je sais que j'ai toujours eu de la pente au vice et de la négligence à me corriger :

C'est la vérité, et je ne peux en disconvenir; si je disais autrement, vous vous élèveriez contre moi, et personne ne pourrait me défendre.

Quai-je mérité pour mes péchés, sinon l'enfer et le feu éternel?

Je confesse dans la vérité que je suis digne de confusion et de tout mépris, et il ne me convient pas d'être mis au nombre de ceux qui voués à votre service.

Et quoique j'aie peine à l'entendre, néa pour rendre témoignage à la vérité cont même, je m'accuserai de mes péchés, afi rendre digne d'obtenir plus aisément vo séricorde.

3. Que dirai-je, coupable comme je tout couvert de confusion?

Je n'ai pas la hardiesse de parler; peux prononcer que ce seul mot : J'ai Seigneur, j'ai péché; ayez pitié de mo donnez-moi;

Permettez-moi *de donner quelques à ma douleur avant que je passe e terre ténébreuse et toute couverte des de la mort* (Job, X, 20, 21).

Qu'exigez-vous de plus d'un criminel misérable pécheur, que d'avoir le cœur de s'humilier pour ses péchés?

C'est dans la vraie contrition et l'hum du cœur que naît l'espérance du pardon, troubles de la conscience s'apaisent, grâce perdue se recouvre, que l'homme à couvert de la colère à venir, que Dieu pénitente se rencontrent pour se don saint baiser.

4. L'humble contrition des pécheurs e vous, Seigneur, un sacrifice agréable, odeur infiniment plus douce que celle d cens qu'on brûle en votre présence.

Elle est aussi ce doux parfum que vo lûtes bien laisser répandre sur vos pieds parce que *vous n'avez jamais rejeté u contrit et humilié* (Ps. L, 19).

Là est l'asile contre la fureur de l'enne

Là se corrige et se purifie tout ce q contracté de vicieux et d'impur.

CHAPITRE LIII.

Que la grâce de Dieu est incompatible avec le goût d de la terre.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, ma gr précieuse; elle ne souffre point le méla choses étrangères ni des consolations ter

Il faut donc rejeter tout ce qui fait ob la grâce, si vous désirez en recevoir l'inf

Cherchez un lieu de retraite, aimez à de seul avec vous-même, ne recherchez l'en de personne; mais adressez plutôt à Di

prière, afin de conserver l'esprit de
ction et la pureté de conscience.
tez pour rien le monde entier : préférez
le vous occuper de Dieu à toutes les oc-
s extérieures;
ous ne pourrez en même temps vous oc-
moi et prendre plaisir aux choses qui

t vous éloigner de vos connaissances et
mis, et tenir votre âme dans la privation
consolation temporelle.
ainsi que l'apôtre saint Pierre recom-
instamment aux fidèles de Jésus-Christ
garder ici-bas *comme des étrangers et*
ageurs (I Pierre, II, 11).
! quelle sera la confiance d'un mourant
e attache ne retient dans le monde!
avoir ainsi le cœur détaché de tout, c'est
e comprend pas une âme encore ma-
l'homme animal ne connaît point la li-
l'homme intérieur.
endant il veut être vraiment spirituel,
u'il renonce tant aux étrangers qu'à ses
, et qu'il se garde de lui-même encore
de tout autre.
l vous aurez remporté sur vous-même
ire parfaite, vous surmonterez plus ai-
tout le reste.
ume victoire complète que de triompher
ême.
lui qui se tient tellement assujetti que
soit en tout soumise à sa raison, et sa
moi, est véritablement vainqueur de
e, et maître du monde.
ous voulez vous élever à ce haut degré,
mmencer avec courage et mettre la co-
a racine, pour arracher et détruire ce
t secret et déréglé vers vous-même et
iens particuliers et sensibles.
de ce vice, de cet amour trop déréglé
me pour soi-même, que vient presque
u'il a à vaincre radicalement;
vient à bout de le surmonter et de le
, il jouira aussitôt d'une paix profonde
grande tranquillité.
arce qu'il y a peu d'hommes qui travail-
ourir parfaitement à eux-mêmes et à se
entièrement de leurs penchans, ils de-
concentrés en eux-mêmes, et ne peu-
ever en esprit au-dessus d'eux-mêmes.

Cependant celui qui désire de marcher avec moi en liberté, doit nécessairement mortifier toutes ses inclinations mauvaises et déréglées, et ne s'attacher passionnément à aucune créature en particulier.

CHAPITRE LIV.

Des différens mouvemens de la nature et de la grâce.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, observez avec soin les mouvemens de la nature et de la grâce; car ils sont très opposés et presque imperceptibles, et à peine peuvent-ils être discernés, si ce n'est par un homme spirituel, intérieur et éclairé d'en haut.

Tous, à la vérité, désirent le bien et se le proposent dans leurs paroles ou dans leurs actions; c'est ce qui fait que plusieurs sont trompés par l'apparence du bien.

2. La nature est artificieuse; elle en attire plusieurs, les engage dans ses filets, et les séduit; elle n'a jamais d'autre fin qu'elle-même :

La grâce au contraire marche avec simplicité, et fuit jusqu'à la moindre apparence du mal; elle ne tend point de piéges, et fait toutes choses purement pour Dieu, en qui elle se repose comme sa dernière fin.

3. La nature meurt à regret, et ne veut être ni gênée, ni domptée, ni abaissée, ni soumise volontairement au joug.

La grâce au contraire porte à la mortification, à résister à la sensualité, à chercher d'être dans la dépendance, à désirer de se vaincre, à ne vouloir faire aucun usage de sa liberté;

Elle aime à être retenue sous la discipline, et ne désire de dominer sur personne;

Mais elle est disposée à vivre, à demeurer, à être toujours sous la dépendance de Dieu, et à se soumettre humblement *pour l'amour de Dieu à toutes sortes de personnes* (I Pierre, II, 13).

4. La nature travaille pour son propre intérêt, et considère quel avantage elle peut tirer d'autrui.

La grâce au contraire examine, non ce qui est utile et avantageux, mais plutôt ce qui peut servir à plusieurs.

5. La nature aime à recevoir des honneurs et des respects;

Mais la grâce est fidèle à renvoyer à Dieu tout honneur et toute gloire.

6. La nature craint la confusion et le mépris;

Mais la grâce *se réjouit de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* (Act., v, 41).

7. La nature aime l'oisiveté et le repos du corps;

Mais la grâce ne peut être oisive, et elle embrasse le travail avec plaisir.

8. La nature cherche à se procurer ce qu'il y a de précieux et de beau, et elle a horreur de ce qui est vil et grossier;

Mais la grâce se plaît aux choses simples et abjectes, ne dédaigne point ce qu'il y a de plus rude, et ne refuse pas de porter les habits les plus usés.

9. La nature envisage les biens temporels, se réjouit de ses gains sur la terre, s'attriste d'une perte, s'irrite de la moindre parole injurieuse;

Mais la grâce envisage les biens éternels, ne s'attache point aux choses temporelles, ne se trouble point de plus grandes pertes, et ne s'irrite point des paroles les plus dures, parce qu'elle met son trésor et sa joie dans le ciel, où rien ne périt.

10. La nature est avide, et reçoit plus volontiers qu'elle ne donne; elle aime les choses en propre et pour son usage particulier.

La grâce au contraire est charitable et communique ce qu'elle a, ne veut rien en propre, se contente de peu, et juge *qu'il est plus heureux de donner que de recevoir.* (Act., xx, 35).

11. La nature a du penchant pour les créatures, pour sa propre chair, pour les vanités et pour les courses;

Mais la grâce porte à Dieu et à l'exercice des vertus, renonce aux créatures, fuit le monde, hait le désir de la chair, retranche les allées et venues, rougit de paraître en public.

12. La nature est bien aise d'avoir quelque consolation extérieure, pour contenter ses sens;

Mais la grâce cherche à se consoler en Dieu seul, et à mettre tout son plaisir dans le souverain bien, de préférence à tous les biens visibles.

13. La nature fait tout pour son profit et son utilité propre, et ne peut rien faire gratuitement;

Mais elle espère obtenir pour ses bienfaits quelque chose d'équivalent ou de meilleur, ou des louanges ou de la faveur;

Et elle désire qu'on fasse grand cas qu'elle fait et de ce qu'elle donne.

La grâce, au contraire, ne recherche avantage temporel;

Elle ne demande d'autre récompense qu seul;

Et elle ne souhaite des biens tempor plus nécessaires que ce qui peut lui s l'acquisition des biens éternels.

14. La nature se fait un plaisir d'avoi coup d'amis et de parens, elle se glorifi rang et d'une naissance illustre, elle e plaisante envers les grands, elle flatte les elle applaudit à ses semblables;

Mais la grâce aime jusqu'à ses ennemis s'enfle point du grand nombre de ses an

Elle ne fait cas ni du rang ni de la nais si une plus grande vertu ne les accompag

Elle favorise le pauvre plutôt que le ri

Elle s'intéresse plus à l'homme innoce l'homme puissant;

Elle partage la joie de l'homme sincère celle du trompeur;

Et elle exhorte toujours les bons *à rech avec ardeur les qualités les plus pa* (I Cor., xii, 31), et à se rendre sembla fils de Dieu par leurs vertus.

15. La nature se plaint bientôt de ce manque et qui lui fait de la peine;

La grâce supporte constamment la pa

16. La nature rapporte tout à elle-mên ne combat et ne dispute que pour ses in

Mais la grâce rapporte toutes choses à qui en est la source;

Elle ne s'attribue aucun bien, et ne s' rien avec présomption;

Elle ne conteste point et ne préfère po avis à celui des autres; mais elle soum ses sentimens et toutes ses lumières à la éternelle et au jugement de Dieu.

17. La nature cherche à savoir les sec à entendre des nouvelles, elle aime à se p au dehors et à s'assurer de beaucoup de par le témoignage des sens;

Elle désire d'être connue, et de fa choses qui puissent lui attirer des louang l'admiration;

Mais la grâce ne se soucie point d'app des choses nouvelles ou curieuses, par tout cela vient de la corruption du vieil h

at rien de nouveau ni de durable sur la

enseigne donc à réprimer les sens, à
ı vaine complaisance et l'ostentation, à
ıvec humilité tout ce qui pourrait être
admiré, et à rechercher en toutes choses
toutes les sciences, l'utilité qui en peut
ainsi que l'honneur et la gloire de Dieu;
ıe veut point qu'on parle avantageuse-
'elle ni de ce qui la touche; mais elle
: que Dieu soit béni dans tous ses dons,
celui qui les répand tous par pure charité.
Cette grâce est une lumière surnaturelle
lon spécial de Dieu, et proprement le
es élus et le gage du salut éternel, puis-
élève l'homme des choses de la terre à
des choses du ciel, et de charnel qu'il
rend vraiment spirituel.
donc la nature est assujettie et vaincue,
grâce se répand avec abondance, et cha-
r, par ses nouvelles influences, l'homme
r se réforme pour devenir une plus par-
age de Dieu.

CHAPITRE LV.

orruption de la nature et de l'efficace de la grâce divine.

: FIDÈLE. — Seigneur mon Dieu, qui
créé à votre image et ressemblance, ac-
-moi cette grâce dont vous m'avez fait
re l'excellence et la nécessité pour le sa-
n que je surmonte ma mauvaise nature
ntraîne au péché et à la perdition.
je sens dans ma chair *la loi du péché*
ppose à la loi de mon esprit (Rom.,
), et qui me traite en esclave pour me
éir à la sensualité en beaucoup de choses;
: ne peux résister à ses passions, si votre
nte grâce ne m'assiste en répandant son
n dans mon cœur.
ı a besoin de votre grâce, et d'une grande
pour vaincre la nature, toujours *portée*
l dès son enfance (Genèse, VIII, 21).
, étant tombée par Adam le premier
:, et ayant été corrompue par le péché,
e de cette tache est tombée sur tous les
s;
orte que cette même nature, que vous
éée bonne et droite, se prend maintenant
vice et l'infirmité de la nature corrom-
pue, parce qu'abandonnée à elle-même, son mouvement propre la porte au mal et vers les choses de la terre

En effet, le peu de force qui lui est resté n'est que comme une étincelle cachée sous la cendre.

Voilà ce qui est la raison naturelle, enveloppée d'épaisses ténèbres, conservant encore le discernement du bien et du mal, et faisant encore la distinction du vrai et du faux; quoiqu'elle soit dans l'impuissance d'accomplir tout ce qu'elle approuve, et qu'elle ne jouisse plus de la pleine lumière de la vérité ni de la première pureté de ses affections.

3. De là vient, ô mon Dieu, que *je me plais dans votre loi selon l'homme intérieur* (Rom., VII, 21), persuadé que votre commandement est bon, juste et saint, et condamnant tout ce qui est mauvais, et le péché qu'il faut fuir;

Mais *par la chair je suis asservi à la loi du péché* (Rom., VII, 25), obéissant à la sensualité plutôt qu'à la raison; parce que *je trouve en moi la volonté de faire le bien, sans trouver le moyen de l'accomplir* (Rom., VII, 18).

De là vient que je forme souvent plusieurs bonnes résolutions; mais, parce que la grâce me manque pour aider ma faiblesse, le moindre obstacle me fait reculer et me décourage :

De là vient que je connais la voie de la perfection, et que je vois assez clairement comment je dois me comporter; mais, accablé par le poids de ma propre corruption, je ne m'élève point à ce qui est le plus parfait.

4. Oh! que votre grâce, Seigneur, m'est nécessaire pour commencer le bien, pour le continuer et pour l'achever!

Car sans elle je ne peux rien faire; mais je peux tout en vous, fortifié par le secours de votre grâce.

O grâce vraiment céleste, sans laquelle il n'y a point de vrais mérites, sans laquelle tous les dons de la nature doivent être comptés pour rien!

Ni les arts, ni les richesses, ni la beauté ou la force, ni l'esprit ou l'éloquence, ne sont d'aucune valeur devant vous, Seigneur, sans votre grâce.

Car les dons de la nature sont communs aux bons et aux méchans; mais le don propre des

élus est la grâce ou la charité; et ceux qui en sont revêtus sont jugés dignes de la vie éternelle.

Cette grâce est si éminente que ni le don de prophétie, ni le pouvoir de faire des miracles, ni la plus haute contemplation, ne sont rien sans elle :

La foi même, l'espérance et les autres vertus ne vous sont point agréables sans la charité et sans la grâce.

5. O grâce infiniment heureuse, qui enrichissez en vertus le pauvre d'esprit, et qui comblez de vos dons celui qui est humble de cœur! venez, descendez en moi;

Remplissez-moi de bonne heure de vos consolations, de peur que la lassitude et la sécheresse de mon esprit ne fassent tomber mon âme en défaillance.

Je demande avec instance, Seigneur, de trouver grâce devant vos yeux; car votre grâce me suffit, quand je n'obtiendrais rien de tout ce que la nature désire.

Que je sois tenté, que je sois agité de beaucoup de tribulations, je ne craindrai point les maux tant que votre grâce sera avec moi.

C'est elle qui est ma force, c'est elle qui me donne conseil et secours; elle est plus puissante que tous mes ennemis, plus sage que tous les sages.

6. Elle enseigne la vérité; elle montre la règle, elle est la lumière du cœur, elle console dans les peines, elle bannit la tristesse, elle dissipe la crainte, elle nourrit la dévotion et produit les larmes.

Que suis-je sans elle, qu'un bois sec et un tronc inutile qui n'est bon qu'à être jeté?

Que votre grâce donc, *Seigneur, me prévienne et m'accompagne toujours, et qu'elle me tienne sans cesse appliqué à la pratique des bonnes œuvres, par Jésus-Christ votre fils. Ainsi soit-il* (Oraison du XVI[e] dim. après la Pentec.).

CHAPITRE LVI.

Que nous devons renoncer à nous-mêmes et imiter Jésus-Christ en portant la croix.

1. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, vous ne pourrez passer en moi qu'autant que vous pourrez sortir hors de vous-même.

Comme ne rien désirer au dehors établit la paix du dedans, de même renoncer intérieurement à soi-même produit l'union avec Dieu.

Je veux que vous appreniez à vous renoncer parfaitement vous-même, pour être soumis à ma volonté sans contradiction et sans murmure.

Suivez-moi (Math., IX, 9); *je suis la voie, la vérité et la vie* (Jean, XIV, 6). Sans la voie on ne marche point; sans la vérité on ne connaît rien; sans la vie on ne vit point.

Je suis la voie que vous devez suivre, la vérité que vous devez croire, la vie que vous devez espérer.

Je suis la voie qui ne peut égarer, la vérité qui ne peut tromper, la vie qui ne peut finir.

Je suis la voie la plus droite, la vérité souveraine, la vie véritable, la vie bienheureuse, la vie incréée.

Si vous demeurez dans ma voie, *vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera* (Jean, VIII, 32), et vous arriverez à la vie éternelle.

2. *Si vous voulez arriver à la vie, gardez mes commandemens* (Math., IX, 17).

Si vous voulez connaître la vérité, croyez-moi.

Si vous voulez être parfait, vendez tout.

Si vous voulez être mon disciple, renoncez-vous vous-même.

Si vous voulez posséder la vie bienheureuse, méprisez la vie présente.

Si vous voulez être élevé dans le ciel, humiliez-vous sur la terre.

Si vous voulez régner avec moi, portez la croix avec moi; car il n'y a que les serviteurs de la croix qui trouvent le chemin de la béatitude et de la vraie lumière.

3. LE FIDÈLE. — Seigneur Jésus, puisque votre voie est étroite et méprisée du monde, faites-moi la grâce de vous imiter et de supporter les mépris du monde : car *le disciple n'est pas au-dessus de son maître, ni le serviteur au-dessus de son seigneur* (Math., X, 24).

Que votre serviteur s'exerce à retracer votre vie; parce qu'en cela consiste mon salut et la vraie souveraineté.

Tout ce que je lis ou entends hors de là ne me satisfait ni ne me réjouit pleinement.

4. JÉSUS-CHRIST. — Mon fils, puisque vous savez et que vous avez lu toutes ces choses, *vous serez bienheureux si vous les pratiquez* (Jean, XIII, 17).

qui a reçu mes commandemens et
garde est celui qui m'aime; et je l'ai-
ussi et je me découvrirai à lui (Jean,
, et je le ferai asseoir avec moi dans le
de mon Père.

FIDÈLE.—Seigneur Jésus, puisse arri-
uissé-je mériter ce que vous avez dit et

çu la croix, je l'ai reçue de votre main;
terai, et je la porterai jusqu'à la mort,
vous me l'avez imposée.

d'un bon religieux est véritablement
x, mais une croix qui le conduit au ciel.
ose est commencée, il n'est plus permis
er, et il ne faut point quitter.

urage, mes frères, marchons ensemble;
ra avec nous.

avons embrassé cette croix pour Jésus,
ons sur la croix pour Jésus.

notre soutien, lui qui est notre guide
chef.

notre roi qui marche devant nous, et
battra pour nous.

ns-le courageusement, que personne ne
rien d'effrayant.

s prêts à mourir généreusement dans
erre;

souillons point notre gloire par une fuite
e en abandonnant la croix.

CHAPITRE LVII.

me ne doit point trop se décourager quand il tombe
dans quelque faute.

SUS-CHRIST. — Mon fils, la patience et
té dans les adversités, me sont plus
es que beaucoup de consolation et de
dans la prospérité.

quoi vous attristez-vous d'une chose lé-
'on a dite contre vous? Eût-elle été plus
rable, vous n'auriez pas dû en être ému:
issez-la passer maintenant;

est ni la première attaque, ni une attaque
e, et ce ne sera pas la dernière si vous
ng-temps.

êtes assez courageux tant qu'il ne vous
ien de fâcheux;

conseillez même bien les autres, et
vez les fortifier par vos paroles, mais
l'affliction se présente inopinément à votre porte, vous manquez de résolution et de force.

Considérez l'excès de votre faiblesse, dont vous ne faites que trop souvent l'épreuve dans les moindres rencontres : cependant c'est pour votre salut que tout se fait, lorsque ces choses et autres semblables vous arrivent.

2. Bannissez cette faiblesse de votre cœur le mieux que vous pourrez, et, si elle vous atteint, qu'elle n'aille pas toutefois jusqu'à vous abattre et vous occuper long-temps.

Souffrez au moins avec patience, si vous ne le pouvez avec joie.

Quoique vous entendiez ces discours avec peine, et que vous en ressentiez de l'indignation, modérez-vous, et ne souffrez point qu'il sorte de votre bouche aucune parole peu mesurée qui puisse scandaliser les faibles.

L'émotion excitée en vous s'apaisera bientôt, et votre ressentiment intérieur s'adoucira par le retour de la grâce.

Je vis encore, *dit le Seigneur* (Jérém., XXII, 24), tout prêt à vous secourir et à vous consoler plus que jamais, si vous mettez en moi votre confiance et m'invoquez avec ardeur.

3. Soyez plus courageux, et préparez-vous à souffrir encore plus.

Tout n'est pas perdu pour vous sentir souvent pressé d'afflictions ou tenté violemment.

Vous êtes homme et non pas un Dieu; vous êtes chair et non pas un ange.

Comment pourriez-vous persévérer toujours dans le même degré de vertu, puisque cette constance a manqué à l'ange dans le ciel, et au premier homme dans le paradis?

C'est moi qui relève et délivre ceux qui gémissent dans l'affliction, et qui élève jusqu'à ma divinité ceux qui connaissent leur faiblesse.

4. LE FIDÈLE.—Seigneur, bénie soit votre parole, *plus douce que le rayon du miel le plus pur ne l'est à ma bouche* (Ps. CXVIII, 103).

Que ferais-je au milieu de tant d'afflictions et de peines, si vous ne me souteniez par vos saintes paroles?

Pourvu que j'arrive enfin au port du salut, que m'importe comment et combien j'aurai souffert?

Donnez-moi une bonne fin, accordez-moi une heureuse sortie de ce monde.

Souvenez-vous de moi, ô mon Dieu! et con-

duisez-moi par le droit chemin de votre royaume. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LVIII.

Qu'il ne faut point sonder ce qui est au-dessus de nous, ni les secrets jugemens de Dieu.

1. JÉSUS-CHRIST.—Mon fils, gardez-vous de discuter des matières trop relevées et les secrets jugemens de Dieu; pourquoi celui-ci est ainsi abandonné, et celui-là élevé à un si haut degré de grâce; pourquoi l'un est accablé de tant d'afflictions, et l'autre comblé de tant d'honneurs.

Toutes ces choses passent la portée de l'esprit humain, et il n'y a ni raisonnement ni discussion qui puisse pénétrer la profondeur des jugemens de Dieu.

Lors donc que l'ennemi vous suggère ces pensées, ou que des curieux vous questionnent sur cela, répondez par ces paroles du prophète: *Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est plein d'équité* (Ps. CXVIII, 137), et par celles-ci : *Les jugemens du Seigneur sont vrais et justifiés par eux-mêmes* (Ps. XVIII, 10).

Il faut craindre mes jugemens, et non pas les examiner, parce qu'ils sont incompréhensibles à l'esprit humain.

2. Gardez-vous aussi de mouvoir des questions ou des disputes sur les mérites des saints; quel est entre eux le plus saint, ou lequel a été le plus élevé dans le royaume des cieux.

De telles questions engendrent souvent des débats et des contestations inutiles, et nourrissent aussi l'orgueil et la vaine gloire, d'où naissent des jalousies et des dissensions, chacun faisant d'orgueilleux efforts pour assurer le premier rang, l'un à un saint, et l'autre à un autre.

D'ailleurs, le désir de savoir et d'approfondir ces choses, loin d'être d'aucune utilité, déplaît plutôt aux saints: car *je suis, non pas un Dieu de dissension, mais un Dieu de paix* (1 Cor., XIV, 33); et cette paix consiste plus dans une vraie humilité que dans le désir de s'élever.

3. Il en est qui, par un zèle de prédilection, ont plus d'affection pour quelques saints que pour d'autres; mais affection qui est plus de l'homme que de Dieu.

C'est moi qui ai fait tous les saints, qui leur ai donné la grâce, qui les ai élevés à la gloire, qui connais les mérites de chacun, *qui les ai prévenus de mes plus douces bénédictions* (Ps., XX, 4).

Par ma prescience j'ai connu mes bien-aimés avant tous les siècles; je les ai choisis et tirés du monde, et ce ne sont point eux qui m'ont choisi les premiers.

Je les ai appelés par ma grâce et attirés par ma miséricorde: je les ai fait passer par diverses épreuves.

J'ai répandu dans leur cœur des consolations merveilleuses, je leur ai donné la persévérance, j'ai couronné leur patience.

4. Je les connais tous depuis le premier jusqu'au dernier; je les aime tous d'un amour inappréciable.

C'est moi qui dois être loué dans tous mes saints, c'est moi qui dois être béni par-dessus toutes choses et honoré en chacun d'eux, puisque je les ai élevés à une si grande gloire, et prédestinés sans qu'il y ait eu en eux aucun mérite propre qui ait précédé.

Celui donc qui méprise un des moindres de mes saints n'honore pas le plus grand; parce que c'est moi qui ai également fait le plus petit et le plus grand;

Et celui qui dégrade quelqu'un des saints me dégrade moi-même, et tous les autres qui sont dans le royaume des cieux.

Tous ne sont qu'un par le lien de la charité; ils n'ont tous qu'un même sentiment, une même volonté, et ils s'aiment tous en moi seul.

5. Mais ce qui est bien plus sublime, ils m'aiment encore plus qu'eux-mêmes et leurs mérites;

Car, élevés et ravis au-dessus d'eux-mêmes, et dégagés de l'amour propre, ils s'abîment entièrement dans l'amour qu'ils me portent, et ils y jouissent d'un parfait repos.

Il n'est rien qui puisse les détourner ni les rabaisser; parce que, pénétrés de la vie éternelle, ils brûlent du feu d'une charité qui ne peut s'éteindre.

Que les hommes charnels et terrestres, qui ne savent aimer que leur satisfaction particulière, cessent donc de discourir sur l'état des saints.

Ils en retranchent et y ajoutent selon leur inclination, et non selon la règle de l'éternelle vérité.

6. C'est ignorance en plusieurs, et surtout en ceux qui, étant peu éclairés, savent rarement aimer quelqu'un d'un parfait amour spirituel.

Ils ont encore pour tels ou tels une affection naturelle et une amitié tout humaine; et ils s'imaginent qu'il en est des choses du ciel comme de celles de la terre.

Mais il y a une différence infinie entre ce que pensent les imparfaits et ce que les hommes éclairés connaissent par la révélation d'en haut.

7. Gardez-vous donc, mon fils, d'exercer votre curiosité sur ces objets qui sont au-dessus de vos lumières; mettez plutôt vos soins et votre attention à pouvoir être seulement le plus petit dans le royaume de Dieu.

Et quand quelqu'un saurait qu'il est plus saint ou plus grand qu'un autre dans le royaume des cieux, que lui servirait cette connaissance, si elle ne le portait à s'humilier devant moi et à glorifier mon nom avec plus d'ardeur?

Celui qui pense à la grandeur de ses péchés et à la faiblesse de ses vertus, et combien il est éloigné de la perfection des saints, fait une chose bien plus agréable à Dieu que celui qui s'amuse à disputer sur le degré plus ou moins élevé de leur gloire.

Il vaut mieux invoquer les saints par de ferventes prières accompagnées de larmes, et implorer humblement leurs glorieux suffrages, que de vouloir pénétrer par une vaine recherche les secrets de leur état.

8. Les saints sont contens et très contens, pourvu que les hommes sachent se contenter et réprimer la licence de leurs vains discours.

Les saints ne se glorifient point de leurs mérites, parce qu'ils ne s'attribuent aucun bien, mais qu'ils le rapportent tout à moi, vu que je leur ai tout donné par ma charité infinie.

Ils sont remplis d'un si grand amour de la Divinité et d'une joie si surabondante, qu'il ne manque rien à leur gloire, et qu'il ne peut rien manquer à leur félicité.

Plus les saints sont élevés dans la gloire, plus ils sont tous humbles en eux-mêmes, et plus ils se rapprochent de moi et me deviennent chers.

C'est pourquoi vous trouvez écrit qu'*ils jetaient leurs couronnes au pied du trône de Dieu* (Apocal., IV, 10); et encore, qu'*ils se sont prosternés* devant l'Agneau, et qu'*ils ont adoré celui qui vit dans les siècles des siècles* (Apocal., V. 14).

9. Plusieurs recherchent qui est le plus grand dans le royaume de Dieu, et ils ne savent pas s'ils seront dignes d'être comptés parmi les plus petits.

C'est quelque chose de grand que d'être même le plus petit dans le ciel, où tous sont grands; parce que tous y seront appelés enfans de Dieu et le seront en effet.

Le moindre d'entre eux *en vaudra mille* (Isaïe, LX, 22), *et le pécheur de cent ans* (Isaïe, LXV, 20) *mourra.*

Aussi, comme mes disciples me demandaient qui était le plus grand dans le royaume des cieux, ils reçurent cette réponse:

Si vous ne vous convertissez et ne devenez comme des petits enfans, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quiconque donc se rendra petit comme cet enfant, c'est lui qui est le plus grand dans le royaume des cieux (Math., XVIII, 3, 4).

10. Malheur à ceux qui dédaignent de s'humilier volontairement avec les petits! car la porte du royaume des cieux étant basse ils ne pourront y entrer.

Malheur aussi aux riches qui ont ici leur satisfaction; parce que, tandis que les pauvres entreront dans le royaume de Dieu, ils demeureront dehors et jetteront des cris de désespoir.

Humbles, réjouissez-vous; *pauvres*, soyez transportés de joie, *parce que le royaume de Dieu est à vous* (Luc, VI, 20), si cependant vous marchez dans la vérité.

CHAPITRE LIX.

Qu'il faut mettre toute son espérance et toute sa confiance en Dieu seul.

1. LE FIDÈLE. — Seigneur, quelle assurance puis-je avoir en cette vie? ou quelle est ma plus grande consolation dans tout ce qui paraît sous le ciel?

N'est-ce pas vous, Seigneur mon Dieu, dont la miséricorde est infinie?

Où me suis-je trouvé bien sans vous? ou quand ai-je pu me trouver mal étant avec vous?

J'aime mieux être pauvre pour l'amour de vous que riche sans vous.

Je préfère mon pèlerinage sur la terre avec vous à la possession du ciel sans vous.

Où vous êtes, là est le ciel: la mort et l'enfer sont où vous n'êtes pas.

Vous êtes l'objet de tous mes désirs; c'est donc

une nécessité pour moi de vous adresser mes gémissemens, mes cris et mes prières.

Enfin il n'est personne en qui je puisse me confier pleinement, et qui, dans mes besoins, puisse me secourir plus à propos que vous seul, ô mon Dieu!

Vous êtes mon espoir, vous êtes ma confiance, vous êtes mon consolateur et l'ami le plus fidèle en toutes choses.

2. *Tous cherchent leurs propres intérêts* (Philipp., II, 21); mais vous, vous ne voulez que mon salut et mon avancement, et vous tournez tout à mon avantage.

Quoique vous m'exposiez à différentes tentations et à beaucoup de traverses, vous réglez le tout pour mon bien, vous qui avez coutume d'éprouver en mille manières ceux que vous aimez;

Et vous ne devez être ni moins aimé, ni moins loué dans ces épreuves, que si vous me remplissiez de vos célestes consolations.

3. Je mets donc en vous, Seigneur Dieu, toute mon espérance et toute ma ressource; c'est sur vous que je me décharge de toutes mes tribulations et de toutes mes peines; parce que je ne trouve que faiblesse et inconstance dans tout ce que j'envisage hors de vous.

Car ni la multitude des amis ne sera utile;

Ni les protecteurs les plus puissans ne pourront aider;

Ni les sages donner de bons conseils;

Ni les livres des savans procurer quelque consolation;

Ni aucune matière précieuse tirer d'embarras;

Ni aucun lieu retiré et agréable mettre en sûreté, si vous-même ne daignez donner assistance, aide, force, consolation, instruction et protection.

4. Car tout ce qui paraît propre à nous procurer la paix et la félicité n'est rien sans vous, et ne contribue véritablement en rien à notre bonheur.

Vous êtes donc la fin de tous les biens, la plénitude de ma vie; un abîme qui épuise tous les discours; et la plus puissante consolation de vos serviteurs est d'espérer en vous par-dessus toutes choses.

Mes yeux sont élevés vers vous; je mets ma confiance en vous, ô mon Dieu, père des miséricordes!

Bénissez mon âme, et sanctifiez-la par votre bénédiction céleste, afin qu'elle devienne votre demeure sainte et le trône de votre gloire éternelle, et que dans ce temple que vous daignez habiter il ne se trouve rien qui blesse les yeux de votre majesté!

Regardez-moi selon la grandeur de votre bonté et selon la multitude de vos miséricordes; et exaucez la prière de votre pauvre serviteur, banni loin de vous dans la région de l'ombre de la mort.

Protégez et conservez l'âme de votre petit serviteur au milieu de tant de périls qui environnent cette vie corruptible; et, m'accompagnant de votre grâce, conduisez-moi par le chemin de la paix dans le séjour de l'éternelle clarté. Ainsi soit-il.

CHAPITRE LX.

Contre la vanité du monde.

1. Certainement la conversation de ce monde est funeste et périlleuse; car la chasteté périt dans les délices, l'humilité dans les richesses, la compassion dans le négoce, la vérité dans la multitude des paroles, la charité dans la malignité du siècle.

Comme il est difficile qu'un arbre planté sur les bords d'un chemin fréquenté puisse garder son fruit jusqu'à ce qu'il soit mûr, de même il est difficile qu'un homme qui converse selon la vie du monde puisse se conserver dans une parfaite pureté, dans la justice, et sans offenser Dieu en diverses manières.

2. Oh! combien sont aveugles ceux qui recherchent et qui désirent la gloire et la louange du monde!

Qu'est-ce que la joie du monde, si ce n'est malignité et mauvaise vie qui n'est ni châtiée ni corrigée; où l'on s'abandonne à la débauche, à l'ivrognerie, à la gourmandise et à toutes les vanités mondaines, sans pouvoir souffrir d'être repris, châtié ou corrigé?

Ceux qui vivent mal s'imaginent, au sein des délices, qu'ils y sont assurés pour jamais, quand personne ne les reprend et ne les corrige de leurs iniquités; ils ne considèrent pas qu'il n'est rien de plus malheureux en ce monde que la félicité des pécheurs, par laquelle ils tombent dans une maladie incurable, et affermissent leur volonté dans le mal.

3. Si vous recherchez, si vous désirez les dignités dans l'intention sincère d'y vivre justement et saintement, je loue et approuve votre dessein; mais qu'il est rare que l'effet réponde à cette louable intention! Il est bien peu d'hommes qui aient ainsi justement et saintement vécu.

Qu'il est déplorable d'être dans l'élévation avec une âme de boue, c'est-à-dire d'occuper les emplois les plus éminens de l'Église, et de ne point élever son cœur vers Dieu et vers les choses de Dieu!

Qu'il est déplorable de remplir le premier rang, et d'être au-dessous des autres par la bassesse des sentimens et l'inconduite de la vie!

C'est une grande infortune que l'instabilité du cœur et la faiblesse du caractère.

Les puissans sont dignes d'autant de morts qu'ils donnent de mauvais exemples à leurs sujets et à tous ceux qui leur sont soumis.

4. Celui qui veut acquérir la sagesse du monde court de grands dangers; car la sagesse du monde nous attache à la terre, nous expose aux tentations du démon, nous ravit le salut, donne la mort à l'âme, et engendre la cupidité.

Si vous convoitez les pompes et les vanités du siècle, si vous aimez les délices de la chair, considérez et voyez combien toutes ces choses ont peu de solidité et de durée : elles s'évanouissent comme un songe.

5. Qu'en est-il revenu aux adorateurs du siècle; de leur orgueil, de leur ostentation, de leur confiance en leurs richesses? Ils ont passé comme l'ombre, ou comme un vaisseau rapide qui fend les flots de l'Océan et disparaît sans laisser aucune trace de son passage.

Ils ont été consommés dans leur malice, et la plupart d'entre eux ont abandonné l'enseignement et la voie de la vérité.

6. Où sont maintenant les princes et les grands seigneurs du temps passé qui possédaient de si vastes domaines, qui ont amassé d'immenses trésors d'or et d'argent, qui ont bâti des villes et des forteresses, qui ont vaincu des rois et conquis des royaumes?

Où sont les sages et les savans du temps passé qui ont mesuré et décrit le monde?

Où est le bel Absalon? où est le fort Samson? où est le vaillant Alexandre? où sont les puissans empereurs? où sont les nobles rois et les princes illustres?

A quoi leur a servi la sagesse du monde et la science profane? Quels avantages ont-ils retirés de la beauté, de la force, de la prouesse, de la vaillance, du pouvoir, de la noblesse, du sang, de l'éclat de la magnificence, de leurs vastes états et de la superfluité des richesses trompeuses?

Où sont les voluptés, les plaisirs charnels, les délectations de leur concupiscence? Que sont devenus les amusemens et les délices dont ils se sont enivrés? Où sont l'arrogance, la fierté, la présomption et la vaine gloire dont ils étaient remplis?

Hélas! tout est passé, disparu, anéanti : il est impossible de rien découvrir de leurs restes parmi les restes des autres hommes, parce que leurs cadavres ont servi de pâture aux vers, qu'ils ont été réduits en poussière, et que leurs âmes reçoivent la peine ou la récompense qu'elles ont méritée.

7. Laissons donc les plaisirs sensibles et mondains; n'ambitionnons que les joies intérieures de l'esprit, en nous convertissant, en retournant à Dieu de tout notre cœur, et en faisant sa volonté.

Au roi des siècles, immortel, invisible, à l'unique Dieu, soit honneur, gloire et action de grâces; parce que lui seul est le commencement, le milieu et la fin de notre consolation intérieure.

Ainsi soit-il.

LIVRE IV.

DU SACREMENT DE L'EUCHARISTIE.

Exhortation affectueuse à la sainte communion

JÉSUS-CHRIST. — *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai* (Math., XI, 28).

Le pain que je donnerai, c'est ma chair que je donne *pour la vie du monde* (Jean, VI, 52).

Prenez et mangez; ceci est mon corps, qui sera livré pour vous : faites ceci en mémoire de moi (I Cor., XI, 24)

Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui (Jean, VI, 57).

Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie (Jean, VI, 64).

CHAPITRE PREMIER.

Avec quelle révérence il faut recevoir Jésus-Christ.

1. LE FIDÈLE.—Oui, ce sont là vos paroles, ô Jésus, vérité éternelle, quoiqu'elles n'aient pas été dites dans le même temps ni écrites dans le même endroit.

Puis donc qu'elles sont de vous et qu'elles sont véritables, je dois les recevoir toutes avec reconnaissance et avec foi.

Elles sont de vous, et c'est vous qui les avez proférées; elles sont aussi à moi, puisque vous les avez dites pour mon salut.

Je les reçois avec joie de votre bouche, afin qu'elles s'impriment plus profondément dans mon cœur.

Des paroles si tendres, si pleines de douceur et d'amour m'encouragent; mais mes propres péchés m'épouvantent, et l'impureté de ma conscience me défend d'approcher de ces grands mystères.

La douceur de vos paroles m'y excite, mais la multitude de mes défauts me gêne.

2. Vous me commandez d'approcher de vous avec confiance, si je veux avoir part avec vous; et de recevoir la nourriture de l'immortalité, si je désire obtenir la vie et la gloire éternelle.

Venez à moi, dites-vous, *vous tous qui êtes dans la peine et qui êtes chargés, je vous soulagerai.*

Oh! quelle douceur et quelle bienveillance cette parole fait entendre à un pécheur, lorsque vous-même, Seigneur mon Dieu, vous invitez l'indigent et le pauvre à la communion de votre très saint corps!

Mais que suis-je, Seigneur, pour oser m'approcher de vous! Quoi! *la vaste étendue des cieux ne peut vous contenir* (III Rois, VIII, 27), et vous dites : *Venez à moi, tous!*

3. A quoi tend cette condescendance si charitable et une si tendre invitation?

Comment oserai-je venir à vous, moi qui ne sens en moi aucun bien qui puisse m'inspirer cette confiance?

Comment vous introduirai-je dans ma maison, moi qui ai si souvent offensé un Dieu plein de bonté?

Les anges et les archanges vous révèrent, les saints et les justes vous redoutent, et vous dites : *Venez à moi, tous!*

Si vous ne le disiez vous-même, Seigne[...] pourrait croire que cela fût véritable?

Et qui oserait aller à vous, si vous ne l[...] mandiez?

4. D'un côté Noé, cet homme juste, tr[...] pendant cent ans à la construction de l'[...] pour s'y sauver avec un petit nombre [...] sonnes; et moi, comment pourrai-je me [...] rer en une heure pour recevoir avec respe[...] qui a construit l'univers?

Moïse, votre grand serviteur et vot[...] particulier, fit une arche de bois incorru[...] qu'il revêtit encore d'un or très pur, pou[...] poser les tables de la loi; et moi, créatu[...] rompue, j'oserai si aisément vous recevoi[...] l'auteur de la loi et le dispensateur de la [...]

Salomon, le plus sage des rois d'Isra[...] sept ans à élever un temple magnifiq[...] gloire de votre nom, et en célébra la dé[...] par une fête de huit jours; il offrit mille [...] pacifiques; et, au son des trompettes et [...] des cris de joie, il plaça solennellement [...] d'alliance dans le lieu qui lui était prépar[...]

Et moi, malheureux et le plus pauv[...] hommes, comment vous ferai-je entrer ch[...] qui suis à peine capable d'employer dévot[...] une demi-heure?

Et plût à Dieu que je pusse employer un[...] fois dignement un temps plus court enco[...]

5. O mon Dieu! combien ces fidèles ser[...] ont-ils fait d'efforts pleins de zèle pou[...] plaire!

Hélas! que ce que je fais est peu de [...] que je mets peu de temps à me prépar[...] communion, rarement tout-à-fait recuei[...] plus rarement encore libre de toute distra[...]

Et certes, en la salutaire présence d[...] divinité, aucune pensée indécente ne [...] s'offrir à mon esprit, aucune créature ne [...] m'occuper, puisque c'est non pas un ange [...] le Seigneur des anges que je dois recev[...] moi.

6. Il y a cependant une différence bien [...] entre l'arche d'alliance avec tout ce qu'el[...] fermait, et votre corps très pur avec ses ine[...] vertus;

Entre les sacrifices de la loi, qui n'étaie[...] des figures de l'avenir, et la véritable ho[...] votre corps, qui est l'accomplissement d[...] les anciens sacrifices.

ɔurquoi donc ne suis-je pas plus embrasé
: adorable présence?
quoi ne me préparé-je pas avec plus de
ır recevoir vos saints mystères, puisque
iens saints, les patriarches et les pro-
les rois et les princes, avee tout leur
ont montré tant de dévotion et de zèle
culte divin?
ıvid, ce roi si pieux, dansa de toutes ses
levant l'arche de Dieu, au souvenir des
s accordés autrefois à ses pères; il fit
vers instrumens de musique, il composa
umes, et les fit chanter avec allégresse;
ɔli de l'Esprit-Saint, il les chanta souvent
ne sur la harpe; il apprit au peuple d'Is-
ıuer Dieu de tout son cœur, et à le bénir
ɔrifier chaque jour unanimement.
n avait alors tant de dévotion, et si l'on
ınait de chanter les louanges de Dieu en
e de l'arche d'alliance, quel respect et
évotion ne dois-je pas avoir aujourd'hui,
ien que tout le peuple chrétien, en pré-
u sacrement par excellence, et en rece-
précieux corps de Jésus-Christ!
usieurs courent en divers lieux pour visi-
eliques des saints, et sont dans l'admira-
récit de leurs actions;
nsidèrent avec étonnement la grandeur
liques élevées en leur nom, et ils baisent
ssemens sacrés enveloppés dans l'or et
soie;
ɔici que je vous vois présent sur l'autel,
ɔon Dieu, le saint des saints, le créateur
nmes, et le Seigneur des anges!
ent ce qui porte les hommes à ces pèleri-
c'est la curiosité et l'envie de voir ce qu'ils
as encore vu; aussi en rapporte-t-on peu
pour son amendement, surtout quand on
courses si légèrement et sans être touché
raie contrition.
ici, dans le sacrement de l'autel, vous
ésent tout entier, ô Jésus-Christ, vrai
t vrai homme;
ɔn y reçoit un fruit abondant pour le salut
toutes les fois qu'on vous reçoit digne-
t avec ferveur.
e qui nous y attire, ce n'est ni légèreté,
osité, ni sensualité; mais c'est une foi
une espérance vive, et une charité sin-

10. O Dieu! créateur invisible du monde, que la manière dont vous agissez avec nous est admirable!

Avec quelle douceur et quelle bonté traitez-vous vos élus, à qui vous vous donnez vous-même pour nourriture dans ce sacrement!

Car cela passe toute intelligence; cela surtout ravit les cœurs des personnes pieuses et embrase leur amour.

En effet vos vrais et fidèles serviteurs, qui travaillent toute leur vie à se corriger, reçoivent souvent dans ce très saint sacrement un accroissement considérable de ferveur et d'amour pour la vertu.

11. O grâce admirable et cachée du sacrement, qui n'est connue que des fidèles serviteurs de Jésus-Christ, et que les âmes infidèles et esclaves du péché ne peuvent sentir!

C'est dans ce sacrement que se confère la grâce du Saint-Esprit, que l'âme recouvre la force qu'elle avait perdue, et que renaît sa beauté défigurée par le péché.

Cette grâce est quelquefois si grande, que, par la plénitude de dévotion qu'elle produit, non-seulement l'esprit, mais le corps même y trouve dans sa faiblesse un surcroît de forces.

12. Nous devons cependant bien gémir et nous affliger de notre tiédeur et de notre négligence, parce que nous ne nous portons pas avec plus d'empressement à recevoir Jésus-Christ, en qui est toute l'espérance et tout le mérite de ceux qui doivent être sauvés;

Car c'est lui qui est notre satisfaction et notre rédemption; lui qui est le consolateur des exilés dans cette vie et le bonheur éternel des saints.

Il y a donc bien lieu de s'affliger de ce que plusieurs font si peu d'attention à ce mystère salutaire, qui fait la joie du ciel et la ressource du monde entier.

Oh! quel est l'aveuglement et la dureté du cœur humain de ne pas faire plus d'attention à ce don ineffable, et d'en venir à cette insensibilité par l'usage même qu'on en fait tous les jours!

13. Car, si ce très saint mystère ne se célébrait qu'en un seul lieu, et n'était consacré que par un seul prêtre dans le monde, avec quel empressement pensez-vous que les hommes courraient en ce lieu et vers ce prêtre unique pour voir célébrer les divins mystères? Mais mainte-

nant il y a plusieurs prêtres, et Jésus-Christ est offert en plusieurs lieux, afin que la grâce et l'amour de Dieu pour les hommes paraissent avec d'autant plus d'éclat que la sainte communion est plus répandue dans le monde.

Je vous rends grâces, ô bon Jésus, pasteur éternel, qui avez daigné nourrir de votre corps et de votre sang précieux de pauvres exilés tels que nous, et nous inviter de votre propre bouche à la participation de ces saints mystères, en nous disant : *Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.*

CHAPITRE II.

Que Dieu donne à l'homme, dans le sacrement de l'Eucharistie, de grandes preuves de sa bonté et de son amour.

1. LE FIDÈLE. — 1. Plein de confiance en votre bonté et en votre grande miséricorde, je viens à vous, Seigneur, comme malade à mon Sauveur, comme affamé et altéré à la fontaine de vie, comme indigent au roi du ciel, comme esclave à mon Seigneur, comme créature à mon Créateur, comme un malheureux désolé à mon tendre consolateur.

Mais d'où me vient ce bonheur que vous daigniez me visiter? Qui suis-je pour que vous vous donniez à moi?

Comment un pécheur ose-t-il paraître devant vous? et vous, comment daignez-vous venir vers un pécheur?

Vous connaissez votre serviteur, et vous savez qu'il n'y a en lui aucun bien qui mérite que vous lui fassiez cette grâce.

Je confesse donc ma bassesse; je reconnais votre bonté; je loue votre miséricorde, et je vous rends grâces de votre excessive charité.

Car c'est pour vous-même que vous en usez ainsi, et non pour mes mérites; c'est pour me faire mieux connaître votre bonté, pour m'inspirer une charité plus abondante, et pour me recommander plus parfaitement l'humilité.

Puis donc que cela vous plaît, et que vous l'avez ordonné ainsi, j'accepte avec joie la faveur que vous daignez me faire; et plaise à votre bonté que mes péchés n'y mettent point d'obstacle!

2. O très doux et très aimable Jésus! quel respect, quelles actions de grâces, quelles louanges ne vous devons-nous pas continuellement pour la réception de votre corps sacré ne trouve personne qui soit capable comprendre l'excellence!

Mais quelles seront mes pensées communion en m'approchant de mon que je ne peux révérer autant que je que je souhaite cependant de recevoi votion? Quelle pensée meilleure et taire pourrai-je avoir que de m'humili dément devant vous et d'exalter vot bonté pour moi?

Je vous loue, mon Dieu, et je vo jamais : je me méprise moi-même, et j mets à vous dans l'abîme profond de m

3. Vous êtes le saint des saints, et plus vil des pécheurs.

Voilà que vous vous abaissez jusqu' ne suis pas digne de lever les yeux ve

Vous venez à moi, vous voulez être vous m'invitez à votre banquet!

Vous voulez me donner à manger u céleste et le pain des anges; pain qui que vous-même, pain vivant qui êtes du ciel, et qui donnez la vie au mond

4. Voilà d'où nous vient votre am nous vient cette bonté que vous faites

Quelles actions de grâces et quelle ne vous sont pas dues pour ces faveur

Oh! le salutaire et utile conseil qui instituer ce sacrement!

Oh! le doux et délicieux festin, où êtes donné vous-même pour nourritu

Oh! que vos œuvres sont admira gneur! que votre vertu est puissante! vérité est ineffable!

Car vous avez parlé, et toutes cho faites; et ce que vous avez ordonné s'e

5. C'est une chose merveilleuse, notre foi, et qui surpasse notre intellig vous, Seigneur mon Dieu, vrai Die homme, vous soyez contenu tout ent faible espèce du pain et du vin, et être consumé, vous soyez mangé par vous reçoit.

O vous, Seigneur de toutes choses, besoin de personne, vous avez bien vou en nous par votre sacrement!

Conservez mon cœur et mon corps afin qu'avec une conscience tranquille puisse plus souvent célébrer et rece

ernel vos saints mystères, que vous
llement institués et établis pour votre
r l'éternelle mémoire de vos bienfaits.
s-toi, mon âme, et rends grâces à
ı don si excellent, et pour cette con-
gulière qu'il t'a laissée dans cette
mes.
s les fois que tu célèbres ce mystère
ois le corps de Jésus-Christ, tu tra-
uvre de ta rédemption, et tu parti-
les mérites de Jésus-Christ.
arité de Jésus-Christ ne diminue
grande efficacité de son sacrifice
: ne s'épuise jamais.
onc toujours t'y disposer par un re-
t d'esprit, et considérer avec une
ntion ce grand mystère du salut.
u célèbres ou entends la messe, ce
te paraître aussi grand, aussi nou-
i agréable que si ce jour-là même
, descendant pour la première fois
de la Vierge, s'était fait homme; ou
à la croix, il souffrait et mourait
des hommes.

CHAPITRE III.

il est utile de communier souvent.

LE.—Voici que je viens à vous, Sei-
profiter de votre don, et pour me
; votre sacré banquet, *que vous
n Dieu, préparé pour le pauvre
miséricorde* (Ps. LXVII, 11).
'ous que se trouve tout ce que je
désirer; vous êtes mon salut et ma
mon espérance et ma force, mon
na gloire.
z donc aujourd'hui *la joie dans
'tre serviteur, parce que j'ai élevé
vers vous, Seigneur Jésus* (Ps.

de vous recevoir maintenant avec
ıvec respect; je souhaite de vous in-
z moi pour mériter d'être béni par
Zachée, et d'être mis au nombre
Abraham.
lésire ardemment de recevoir votre
n cœur souhaite de s'unir à vous.
z-vous à moi, et cela me suffit:
vous, toute consolation est insuffi-

Je ne peux être sans vous, et ne peux vivre si vous ne me visitez.

Il faut donc que je m'approche souvent de vous, et que je vous reçoive comme un remède pour mon salut, de peur que je ne manque de forces en chemin, si je suis privé de cette nourriture céleste.

Car c'est ainsi, très miséricordieux Jésus, que prêchant aux peuples et les guérissant de leurs diverses maladies, vous dites un jour: *Je ne veux pas les renvoyer à jeun, de peur que les forces ne leur manquent en chemin* (Math., XV, 32).

Usez-en donc de même à mon égard, vous qui avez laissé votre personne dans le sacrement pour la consolation des fidèles.

Car vous êtes la douce nourriture de l'âme; et qui vous mangera dignement sera participant et héritier de la gloire éternelle.

Pour moi, qui tombe et qui pèche si souvent, qui me laisse si aisément aller à la tiédeur et à l'abattement, il m'est véritablement nécessaire de me renouveler, de me purifier, de me ranimer par de fréquentes prières, par des confessions, par la réception de votre corps sacré, de peur que, m'en abstenant trop long-temps, je ne vienne à abandonner mes saintes résolutions.

3. Car les inclinations de l'homme sont portées au mal dès sa jeunesse, et si ce divin remède ne vient à son secours, il tombe bientôt dans les plus grands excès.

Ainsi la sainte communion retire du mal, et fortifie dans le bien.

En effet, si je suis encore si négligent et si tiède, maintenant que je communie ou que je célèbre les saints mystères, que serait-ce si je ne recourais pas à ce remède, et si je ne cherchais pas un si puissant secours!

Et quoique je ne sois pas tous les jours en état ni bien disposé pour célébrer, je ferai pourtant en sorte de recevoir ces divins mystères dans les temps convenables, et de participer à une si grande grâce.

Car l'unique et principale consolation de l'âme fidèle, tant que son corps mortel la tient éloignée de vous, c'est de se souvenir souvent de son Dieu, et de recevoir son bien-aimé avec une tendre affection.

4. O merveilleux effet de votre tendresse pour nous, que vous, Seigneur Dieu, qui donnez l'être

et la vie à tous les esprits, daigniez venir dans une pauvre âme, et rassasier sa faim de toute votre divinité et de toute votre humanité!

Oh! heureuse et bienheureuse l'âme qui mérite de vous recevoir avec piété, vous qui êtes son Seigneur et son Dieu, et d'être remplie d'une joie toute spirituelle en vous recevant!

Oh! que le Seigneur qu'elle reçoit est grand! que l'hôte qu'elle loge est aimable! que la compagnie qu'elle se donne est douce! que l'ami qu'elle se fait est fidèle! qu'il est beau et noble l'époux qu'elle embrasse; époux digne d'être chéri par-dessus tous les époux, et d'être aimé plus que toutes les choses les plus désirables!

O mon très doux bien-aimé, que le ciel et la terre, et tous leurs ornemens disparaissent devant vous; parce que tout ce qu'ils ont de louable et d'éclatant vient de votre libérale bonté; et que jamais ils n'approcheront de l'éclat de votre nom, vous *dont la sagesse n'a point de bornes* (Ps. CXLVI, 5).

CHAPITRE IV.

Que ceux qui communient dévotement en retirent de grands avantages.

1. LE FIDÈLE.—Seigneur mon Dieu, *prévenez* votre serviteur *de vos plus douces bénédictions* (Ps. XX, 4), afin que je mérite de m'approcher dignement et dévotement de votre sacrement auguste.

Élevez mon cœur vers vous, et tirez-moi de mon profond assoupissement.

Visitez-moi par votre grâce salutaire, afin que je goûte en esprit votre divine douceur, qui est pleinement renfermée dans ce sacrement comme dans sa source.

Éclairez aussi mes yeux pour contempler un si grand mystère, et fortifiez-moi pour le croire d'une foi ferme et assurée.

Car c'est ici votre ouvrage, et non celui d'aucune puissance humaine; c'est une institution sacrée qui vient de vous, et non une invention de l'homme.

Aussi nul homme par lui-même n'est capable de concevoir et de comprendre ces mystères, qui passent même la pénétration des anges.

Que pourrai-je donc découvrir et connaître d'un secret si profond et si sacré, moi, pécheur indigne, qui ne suis que terre et cendre?

2. Seigneur, c'est dans la simplicité de mon cœur, avec une foi ferme et sincère, et s
commandement exprès, que je m'appı
vous, plein d'espérance et de respect; e
sincèrement que vous êtes ici présent
sacrement, comme Dieu et comme hom

Vous voulez donc que je vous reçoiv
je m'unisse à vous par le lien de l'amou

C'est pourquoi j'implore votre bon
vous demande pour cela une grâce part
afin que je me dissolve tout en vous, e
m'y perde par amour, et que je ne son
chercher ailleurs d'autre consolation.

Car ce sacrement, si sublime et si res
est le salut de l'âme et du corps, le re
toutes les infirmités spirituelles;

C'est par lui que mes vices sont gu
mes passions sont réprimées, que m
tions sont vaincues et affaiblies, que
est répandue avec plus d'abondance
vertu commencée s'accroît, que la foi s'
que l'espérance se fortifie, et que la cha
flamme et se dilate.

3. Car vous avez donné et vous do
core bien souvent des grâces dans ce s
à vos bien-aimés qui le reçoivent av
tion, vous, mon Dieu, sauveur de m
réparateur de la faiblesse humaine, s
toute consolation intérieure.

En effet, vous répandez en eux d'ab
consolations dans différentes traverses
de leur propre bassesse vous les élevez
rance de votre protection, et par u
toute nouvelle vous les réjouissez et le
intérieurement; de sorte que ceux qui
communion se sentaient dans le troubl
ferveur se trouvent ensuite changés e
après s'être nourris de cette chair et de
vage céleste.

Vous en usez ainsi avec vos élus da
pensation de vos dons, afin qu'ils reco
au vrai et qu'ils éprouvent d'une ma
dente combien ils sont faibles par eux
et combien d'indulgence et de grâces il
nent de vous;

Car étant d'eux-mêmes froids, durs
vots, ils méritent par vous d'être plein
veur, de zèle et de dévotion.

En effet, quel est celui qui, approch
blement de la source des délices, n'en ı
pas quelque douceur? ou quel est celu

t auprès d'un grand feu, n'en reçoit pas
chaleur? Vous êtes cette source tou-
eine et surabondante, ce feu toujours
:t qui ne s'éteint jamais.
:st pourquoi, s'il ne m'est pas permis de
ans la plénitude de cette source, ni de
ns être désaltéré, j'approcherai cepen-
. bouche de l'ouverture de ce canal cé-
in d'en recevoir au moins quelque petite
qui soulage ma soif, et de ne pas tomber
e entière sécheresse.
e ne peux encore être tout céleste et tout
omme les chérubins et les séraphins, je
au moins de m'animer à la dévotion et
arer mon cœur, afin qu'en recevant avec
: ce sacrement de vie, j'obtienne au
uelque étincelle de ce feu divin.
tout ce qui me manque, suppléez-y par
nté et par votre grâce, bon Jésus, sau-
s saint, qui avez daigné appeler à vous
; hommes, en disant : *Venez à moi,
ıs qui êtes dans la peine et qui êtes
, et je vous soulagerai.*
travaille en effet à la sueur de mon vi-
on cœur est déchiré de douleur; je suis
de péchés; les tentations me tourmen-
ıe infinité de passions déréglées m'ob-
:t me persécutent : et je n'ai personne
de, personne qui me délivre et me sauve,
st vous, Seigneur Dieu, mon Sauveur,
s mains de qui je me remets avec tout
n'appartient, afin que vous me gardiez
ous me conduisiez à la vie éternelle.
vez-moi pour l'honneur et la gloire de
om, puisque vous avez destiné votre
: votre sang à me servir de nourriture
euvage.
*s, Seigneur Dieu, mon Sauveur, que
'imens de dévotion croissent en moi,
ortion que je m'approcherai plus
t de votre mystère sacré* (Oraison de
).

CHAPITRE V.

nité du sacrement de l'Eucharistie, et de l'état du sacerdoce.

SUS-CHRIST. — Quand vous auriez la pu-
ı anges et la sainteté de saint Jean-Bap-
ous ne seriez pas encore digne de re-
ni de toucher ce sacrement; car il est
au-dessus du mérite de l'homme de consacrer et de tenir entre ses mains le sacrement de Jésus-Christ, et de se nourrir du pain des anges.

Sublime mystère, et grande dignité des prêtres, à qui a été donné ce qui n'a pas été accordé aux anges! Car il n'y a que les prêtres légitimement ordonnés dans l'Église qui aient le pouvoir de célébrer et de consacrer le corps de Jésus-Christ.

Le prêtre est, à la vérité, le ministre de Dieu, se servant de la parole de Dieu selon l'ordre et l'institution de Dieu; mais Dieu est lui-même le principal acteur et celui qui opère invisiblement, parce que tout lui est soumis quand il veut, et que tout lui obéit quand il commande.

2. Vous devez donc, dans cet auguste sacrement, vous en rapporter bien plus à la toute-puissance de Dieu qu'à votre propre sens ou à aucun signe visible; et ainsi il faut que vous en approchiez avec crainte et respect.

Veillez sur vous-même, et considérez de qui le ministère vous a été confié par l'imposition des mains de l'évêque.

Vous voilà devenu prêtre et consacré pour célébrer; ayez soin désormais d'offrir à Dieu ce sacrifice dans le temps convenable, avec foi et avec piété, et de mener une vie irrépréhensible.

Vous n'avez pas diminué votre charge, mais vous vous êtes désormais lié plus étroitement au joug de la discipline, et vous êtes obligé à une plus grande perfection de sainteté.

Un prêtre doit être orné de toutes les vertus, et donner aux autres l'exemple d'une vie régulière.

Sa conversation ne doit avoir rien de celle du peuple et du commun des hommes; mais elle doit être avec les anges dans le ciel, ou avec les hommes parfaits sur la terre.

3. Un prêtre, revêtu des habits sacrés, tient la place de Jésus-Christ, afin de prier Dieu instamment et humblement pour lui-même et pour tout le peuple.

Il porte devant et derrière lui le signe de la croix du Seigneur, afin de rappeler continuellement le souvenir de la passion de Jésus-Christ.

Il porte la croix devant lui sur la chasuble, afin qu'il considère avec soin les traces de Jésus-Christ, et qu'il s'efforce de les suivre avec ferveur;

Il porte la croix derrière lui, afin qu'il sup-

porte avec douceur, pour l'amour de Dieu, tous les maux qui peuvent lui venir de la part des hommes.

Il porte la croix devant lui, afin qu'il pleure ses propres péchés;

Il la porte derrière lui, afin qu'il pleure aussi par compassion les péchés des autres, qu'il sache qu'il est établi médiateur entre Dieu et le pécheur, et qu'il ne cesse de prier et d'offrir le saint sacrifice jusqu'à ce qu'il ait mérité d'obtenir grâce et miséricorde.

Quand le prêtre célèbre, il honore Dieu, il réjouit les anges, il édifie l'Église, il aide les vivans, il procure le repos aux morts, et se rend participant de toutes sortes de biens.

CHAPITRE VI.

Demande de ce qu'il faut faire avant la communion.

1. LE FIDÈLE. — Seigneur, quand je compare votre grandeur et ma bassesse, je suis tout tremblant, et je demeure confondu en moi-même : car, si je ne m'approche pas de vos saints mystères, je fuis la vie; et si je m'en approche indignement, j'encours votre disgrâce.

Que ferai-je donc, ô mon Dieu, qui êtes mon appui et mon conseil dans mes besoins?

2. Enseignez-moi le droit chemin, prescrivez-moi quelque courte pratique convenable pour la sainte communion.

Car il m'est avantageux de savoir de quelle manière je dois vous préparer mon cœur avec dévotion et avec respect, pour recevoir avec fruit votre sacrement, ou pour célébrer un sacrifice si grand et si divin.

CHAPITRE VII.

De l'examen de conscience, et de la résolution de s'amender.

1. JÉSUS-CHRIST. — Il faut sur toutes choses que, pour célébrer, toucher et recevoir ce sacrement, le prêtre de Dieu s'en approche avec une parfaite humilité de cœur et un profond respect, avec une foi pleine et une attention pure d'honorer Dieu.

Examinez soigneusement votre conscience, et, selon votre pouvoir, purifiez-la et nettoyez-la par une vraie contrition et par une humble confession; en sorte que vous n'ayez ou ne remarquiez en vous rien de grave qui vous cause des remords et qui vous empêche de vous approcher librement de l'autel.

Ayez regret de tous vos péchés en général, et affligez-vous en particulier et gémissez davantage des fautes où vous tombez tous les jours;

Et si le temps vous le permet, confessez à Dieu, dans le secret de votre cœur, toutes les misères où vous réduisent vos passions.

2. Gémissez et soyez affligé d'être encore si charnel et si mondain;

Si peu mortifié dans vos passions, si plein des mouvemens de la concupiscence;

Si peu attentif à garder vos sens extérieurs, si souvent occupé de vaines imaginations;

Si vivement empressé pour les choses extérieures, si porté à rire ou à vous dissiper;

Si peu disposé aux larmes et à la componction, si vif pour le relâchement et pour les commodités de la chair, si indolent pour les austérités et pour la ferveur;

Si curieux d'entendre des nouvelles et de voir de belles choses, si lâche à embrasser ce qui est humble et abject;

Si avide d'amasser, si avare à donner, si serré pour retenir;

Si inconsidéré dans vos paroles, si peu modéré dans votre silence;

Si peu réglé dans vos mœurs, si indiscret dans vos actions, si intempérant dans le manger;

Si sourd à la parole de Dieu, si ardent pour le repos, si lent pour le travail;

Si éveillé pour entendre des fables, si endormi pour les saintes veilles;

Si impatient d'en voir la fin, si dissipé tant qu'elles durent;

Si négligent en récitant l'office divin, si tiède en célébrant, si aride en communiant;

Sitôt distrait, si rarement bien recueilli;

Si prompt à vous mettre en colère, si disposé à blesser les autres;

Si enclin à juger, si sévère à reprendre;

Si gai dans la prospérité, si abattu dans l'adversité;

Si fécond en bonnes résolutions, et si stérile en effets.

3. Après avoir ainsi confessé et déploré ces défauts et tous les autres avec douleur et un vif sentiment de votre propre faiblesse, formez une

ferme résolution de travailler sans cesse à vous corriger et de vous avancer dans la vertu.

Ensuite, avec une pleine résignation et une détermination entière, offrez-vous, en l'honneur de mon nom, sur l'autel de votre cœur, comme un holocauste perpétuel, en me remettant avec foi entre les mains votre corps et votre âme, afin qu'en cet état vous méritiez d'approcher pour offrir à Dieu le sacrifice, et de recevoir avec fruit le sacrement de mon corps.

4. Car il n'y a point d'oblation plus méritoire ni de satisfaction plus grande pour effacer les péchés que de s'offrir soi-même à Dieu purement et sans réserve, en lui offrant le corps de Jésus-Christ à la messe et à la communion.

Si l'homme fait ce qui est en lui, et s'il est vraiment pénitent toutes les fois qu'il approchera de moi pour demander pardon et grâce, *je jure par ma vie, dit le Seigneur,* moi qui *ne veux point la mort* du pécheur, *mais* plutôt *qu'il se convertisse, et qu'il vive* (Ézéch., XXXIII, 11), que je ne me souviendrai plus de ses péchés, mais qu'ils lui seront tous pardonnés.

CHAPITRE VIII.

De l'oblation de Jésus-Christ sur la croix, et de celle que nous devons faire de nous-mêmes.

1. JÉSUS-CHRIST. — Comme je me suis volontairement offert à Dieu mon Père pour vos péchés, les mains étendues sur la croix, et le corps entièrement nu, de sorte qu'il n'est rien demeuré en moi qui ne soit entré dans ce sacrifice de votre réconciliation avec Dieu ;

Vous devez aussi, tous les jours à la messe, avec toute l'intimité dont vous êtes capable, vous offrir volontairement à moi comme une hostie pure et sainte, ainsi que toutes vos puissances et toutes vos affections.

Que vous demandé-je plus constamment que de vous abandonner entièrement à moi ?

Tout ce que vous me donnez, sans vous, je le compte pour rien, parce que ce ne sont pas vos dons, c'est vous-même que je cherche.

2. Comme il ne vous suffirait pas d'avoir tous les autres biens sans moi, rien aussi de ce que vous me donnerez ne pourra me plaire, si vous ne vous offrez pas vous-même.

Offrez-vous à moi, et donnez-vous tout entier pour Dieu, et votre oblation me sera agréable.

Considérez que je me suis offert tout entier à mon Père pour vous ; je vous ai aussi donné tout mon corps et tout mon sang pour nourriture, afin que je fusse tout à vous et que vous fussiez persévéramment tout à moi.

Mais si vous demeurez en vous-même, et que vous ne vous abandonniez pas de bon cœur à ma volonté, votre oblation n'est pas entière, et l'union ne sera pas parfaite entre nous.

Cet abandonnement volontaire de vous-même entre les mains de Dieu doit donc précéder toutes vos œuvres, si vous voulez obtenir la liberté de l'esprit et de la grâce.

Car ce qui fait qu'il y en a si peu qui soient éclairés et libres intérieurement, c'est qu'ils ne savent pas se renoncer parfaitement eux-mêmes.

L'arrêt que j'ai prononcé subsistera : *Quiconque ne renonce pas à tout ne peut être mon disciple* (Luc, XIV, 33).

Si vous voulez être mon disciple, offrez-vous donc à moi avec toutes vos affections.

CHAPITRE IX.

Que nous devons nous offrir à Dieu avec tout ce que nous avons, et prier pour tous.

1. LE FIDÈLE. — Seigneur, tout ce que le ciel et la terre renferment vous appartient.

Je désire de me donner à vous par une oblation volontaire, et d'être immuablement à vous.

Je m'offre aujourd'hui à vous, Seigneur, dans la simplicité de mon cœur, pour être à jamais votre serviteur, vous obéir et vous offrir sans cesse un sacrifice de louange.

Recevez-moi avec l'oblation sainte de votre précieux corps, que je vous offre aujourd'hui en présence des anges qui assistent invisiblement, afin que ce soit pour mon salut et pour celui de tout votre peuple.

2. Seigneur, je mets sur votre autel de propitiation tous les péchés et tous les crimes que j'ai commis devant vous et devant vos saints anges, depuis le jour où j'ai pu pécher jusqu'à présent ;

Afin que vous les brûliez et les consumiez tous par le feu de votre charité, que vous effaciez toutes les taches de mes péchés, que vous purifiiez ma conscience de toute prévarication, que vous me rendiez votre grâce que j'ai perdue en vous offensant, et que vous m'accordiez un par-

don entier en me recevant par miséricorde au baiser de la paix.

3. Que puis-je faire pour l'expiation de mes péchés, que de les confesser humblement, de les pleurer, et d'implorer sans cesse votre miséricorde!

Je vous en conjure, mon Dieu, écoutez-moi favorablement dans ce moment où je suis en votre présence.

J'ai un extrême déplaisir de tous mes péchés, je ne veux plus jamais les commettre; j'en gémis au contraire et j'en gémirai toute ma vie, prêt à en faire pénitence et à y satisfaire selon mon pouvoir.

Pardonnez-moi, mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés pour la gloire de votre saint nom.

Sauvez mon âme, que vous avez rachetée de votre précieux sang.

De ce moment je m'abandonne à votre miséricorde, je me remets entre vos mains.

Traitez-moi selon votre bonté, et non selon ma malice et mon iniquité.

4. Je vous offre aussi tout le bien qui est en moi, quoique très petit et très imparfait;

Afin que vous daigniez le réformer et le sanctifier; que vous l'ayez pour agréable, que vous le rendiez digne de vous être présenté, que vous le perfectionniez toujours de plus en plus, et que vous me conduisiez à une bonne et heureuse fin, moi qui suis un paresseux inutile et le plus petit des hommes.

5. Je vous offre encore tous les saints désirs des âmes pieuses, les besoins de mes parens, de mes amis, de mes frères, de mes sœurs, de tous ceux qui me sont chers, de ceux qui m'ont fait quelque bien, ou qui en ont fait aux autres pour l'amour de vous, et de ceux qui ont désiré et demandé que j'offrisse des prières et que je disse des messes pour eux et pour tous ceux qui leur appartiennent, soit qu'ils vivent encore ou qu'ils soient sortis de ce monde;

Afin que tous ressentent le secours de votre grâce, l'appui de votre consolation, votre protection dans les dangers, et la délivrance de leurs peines; et que, dégagés de tous leurs maux, ils vous rendent avec joie d'amples actions de grâces.

6. Je vous offre encore des prières et des hosties de propitiation, principalement pour ceux qui en quelque chose m'ont offensé, contristé ou blâmé, ou qui m'ont fait quelque tort ou quelque peine;

Pour tous ceux aussi que j'ai pu moi-même contrister, troubler, peiner et scandaliser, par mes paroles, par mes actions, avec connaissance ou sans le savoir;

Afin que vous nous pardonniez à tous nos péchés et nos offenses mutuelles.

Otez, Seigneur, de nos cœurs tout soupçon, toute aigreur, toute colère, tout esprit de contestation, et tout ce qui peut blesser la charité et altérer l'amour fraternel.

Ayez pitié, Seigneur, ayez pitié de ceux qui vous demandent miséricorde; donnez votre grâce à ceux qui en ont besoin; et rendez-nous tels que nous soyons dignes de jouir de votre grâce et que nous fassions des progrès vers la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

CHAPITRE X.

Qu'il ne faut pas se dispenser légèrement de la sainte communion.

1. JÉSUS-CHRIST. — Il vous faut souvent recourir à la source de la grâce et de la divine miséricorde, à la source de toute bonté et de toute pureté, afin de pouvoir être guéri de vos passions et de vos vices, et de mériter plus de force et de vigilance contre toutes les tentations et tous les artifices du démon.

L'ennemi, qui sait le fruit et le puissant remède qu'on trouve dans la sainte communion, s'efforce de toute manière, et en toute occasion, d'en détourner et d'en éloigner, autant qu'il peut, les âmes fidèles et pieuses.

2. En effet, il en est quelques-uns qui, dans le temps qu'ils pensent à se disposer à la sainte communion, éprouvent les plus fâcheuses suggestions de Satan.

Ce malin esprit, comme il est écrit dans le livre de Job (I, 6), vient se mêler parmi les enfans de Dieu, pour les troubler par sa malice ordinaire, ou pour les rendre excessivement timides et irrésolus;

Jusqu'à ce qu'il ait affaibli leur dévotion ou détruit leur foi par ses attaques, s'il parvient à leur faire abandonner tout-à-fait la communion ou à ne les en laisser approcher qu'avec tiédeur.

Mais il ne faut point se mettre en peine de ses

artifices ni de ses illusions, quelque honteuses et horribles qu'elles soient; il faut au contraire rejeter sur lui tous ces fantômes.

Il faut mépriser ce misérable et s'en moquer; et, malgré ses attaques et les troubles qu'il cause, on ne doit point abandonner la sainte communion.

Souvent aussi un grand empêchement est le désir d'avoir une dévotion sensible, et certaines inquiétudes au sujet de la confession.

Suivez le conseil des personnes sages, et défaites-vous des inquiétudes et des scrupules, parce qu'ils mettent un obstacle à la grâce et détruisent la dévotion de l'âme.

N'allez pas pour quelque trouble ou quelque peine légère vous priver de la sainte communion; mais allez au plus tôt vous confesser, et pardonnez de bon cœur aux autres toutes les offenses qu'ils vous ont faites.

Que si vous avez vous-même offensé quelqu'un, demandez-lui humblement pardon; et Dieu sera plein d'indulgence pour vous.

4. Que sert-il de tarder long-temps à se confesser ou de différer la sainte communion?

Purifiez-vous au plus tôt, rejetez promptement le poison, hâtez-vous de prendre le remède, et vous vous en trouverez mieux que d'avoir différé long-temps.

Si vous remettez aujourd'hui pour une raison, il en surviendra peut-être demain une autre plus considérable, et vous pourriez ainsi vous éloigner long-temps de la communion et vous y trouver moins disposé.

Tirez-vous, le plus tôt que vous pourrez, de la peine et de la langueur où vous êtes, parce qu'on ne gagne rien à demeurer long-temps dans l'inquiétude, à persévérer long-temps dans le trouble, et à se tenir éloigné des divins mystères pour des obstacles qui se présentent tous les jours.

Il est au contraire très nuisible de différer long-temps la communion, parce que ce délai cause ordinairement un profond assoupissement.

Chose déplorable, il se trouve des personnes tièdes et dissipées qui saisissent volontiers des prétextes pour reculer leur confession, et qui souhaitent de différer par-là leur communion, pour n'être point obligées de veiller plus soigneusement sur elles-mêmes.

5. Hélas, qu'on a peu d'amour et de dévotion quand on se dispense si aisément de la communion!

Que celui-là est heureux et agréable à Dieu, qui vit de telle manière et qui conserve sa conscience dans une telle pureté, qu'il serait prêt et en état de communier tous les jours, s'il lui était permis et qu'il le pût faire sans singularité!

Si quelqu'un s'en abstient quelquefois, par humilité ou par quelque empêchement légitime, son respect est louable.

Mais si la tiédeur s'y glisse, il doit s'exciter lui-même et faire ce qui est en lui; et le Seigneur secondera son désir en faveur de sa bonne volonté, qu'il considère particulièrement.

6. Mais si quelqu'un a un empêchement légitime, qu'il conserve au moins la volonté et le pieux désir de communier; et ainsi il ne sera pas privé de l'effet du sacrement;

Car tout homme pieux peut, tous les jours et à toute heure, communier spirituellement avec fruit et sans empêchement;

Et cependant il doit, en certains jours et à temps marqué, recevoir sacramentellement le corps de son Rédempteur avec un tendre respect, et rechercher en cela l'honneur et la gloire de Dieu plutôt que sa propre consolation.

Au surplus, on communie spirituellement, et on est invisiblement rassasié, toutes les fois qu'on repasse affectueusement dans son esprit le mystère de l'Incarnation et de la passion de Jésus-Christ, et qu'on s'embrase de son amour.

7. Celui qui ne se préparera à la communion qu'aux approches d'une fête ou parce que la coutume l'y contraint, sera souvent mal préparé.

Heureux celui qui s'offre à Dieu en holocauste toutes les fois qu'il célèbre les saints mystères ou qu'il communie!

Ne soyez ni trop long ni trop court en célébrant, mais conformez-vous à l'usage ordinaire et approuvé de ceux avec qui vous vivez.

Vous ne devez point causer de peine et d'ennui aux autres, mais vous devez tenir la route commune, conformément à l'institution des anciens, et avoir plus d'égard à l'utilité des autres qu'à votre dévotion ou à votre inclination particulière.

CHAPITRE XI.

Que le corps de Jésus-Christ et l'Écriture sainte sont très nécessaires à l'âme fidèle.

1. LE FIDÈLE. — O mon doux Seigneur Jésus, quelle douceur ressent une âme pieuse qui mange avec vous à votre divin banquet, où on ne lui sert point d'autre viande à manger que vous-même, qui êtes son unique bien-aimé, et le plus intéressant de tous les objets qui peuvent exciter les désirs de son cœur!

Et il me serait doux de répandre du fond de mon âme des larmes en votre présence, et d'arroser vos pieds de mes pleurs ainsi que la pieuse Madeleine.

Mais où est cette dévotion? où est cette abondante effusion de larmes saintes?

Certes, tout mon cœur devrait être embrasé et pleurer de joie en votre présence et en celle de vos saints anges;

Puisque je vous ai véritablement présent dans ce sacrement, quoique vous y soyez caché sous des espèces étrangères.

2. Car mes yeux ne pourraient pas vous envisager dans la divine clarté qui vous est propre, et le monde entier ne pourrait subsister à l'éclat de la gloire de votre divine majesté.

C'est donc par ménagement pour ma faiblesse que vous vous cachez dans le sacrement.

Je possède réellement et j'adore celui que les anges adorent dans le ciel; mais je ne le vois encore que par la foi, au lieu qu'ils le voient face à face et sans voile.

Il faut que je me contente de la lumière de la vraie foi, et que je marche à sa faveur *jusqu'à ce que le jour* de la clarté éternelle *commence à luire et que les ombres* des figures *soient dissipées* (Cant., II, 17).

Mais lorsque cet état parfait sera venu (I Cor., XII, 10), l'usage des sacremens cessera, parce que les bienheureux dans la gloire céleste n'ont pas besoin du remède du sacrement.

Puisqu'ils sont dans une joie sans fin et en présence de Dieu, contemplant sa gloire face à face; et que, transformés de lumière en lumière dans l'abîme de sa divinité, ils goûtent *le Verbe* de Dieu *fait chair* (Jean, I, 14), tel qu'il a été au commencement et qu'il sera dans l'éternité.

3. Quand je me rappelle ces merveilles, il n'y a point même de consolation spirituelle qui ne me cause un mortel ennui, parce que, tant que je ne vois pas clairement mon Seigneur dans sa gloire, je compte pour rien tout ce que je vois et tout ce que j'entends dans le monde.

Vous m'êtes témoin, mon Dieu, que rien ne peut me consoler, qu'aucune créature ne peut me tranquilliser que vous seul, ô mon Dieu, vous que je désire contempler éternellement.

Mais ce n'est pas une chose possible durant le cours de cette vie mortelle; il faut donc me résoudre à une grande patience, et soumettre tous mes désirs à votre volonté.

Car vos saints, Seigneur, qui se réjouissent maintenant avec vous dans le royaume des cieux, ont, pendant leur vie, attendu avec foi et avec une grande patience l'avénement de votre gloire.

Ce qu'ils ont cru, je le crois; ce qu'ils ont espéré, je l'espère; le terme où ils sont arrivés, j'ai la confiance d'y arriver par votre grâce.

En attendant, fortifié par les exemples des saints, je marcherai dans la foi.

J'aurai aussi des livres saints pour être ma consolation et le miroir de ma vie, et, par-dessus tout, votre corps sacré pour remède souverain et pour refuge.

4. Car je sens que deux choses me sont ici bas extrêmement nécessaires, sans lesquelles cette misérable vie me serait insupportable.

Renfermé dans la prison de ce corps, je reconnais que j'ai besoin de deux choses, de nourriture et de lumière.

C'est pourquoi, par égard pour ma faiblesse, vous m'avez donné votre corps sacré pour être la nourriture de mon âme et de mon corps; et *votre parole pour être la lampe qui éclaire mes pas* (Ps. CXVIII, 105).

Sans ces deux choses je ne pourrais bien vivre, car la parole de Dieu est la lumière de mon âme, et votre sacrement, le pain qui donne la vie.

On peut dire aussi que ce sont deux tables placées à droite et à gauche dans le trésor de votre sainte Église.

L'une est la table de l'autel sacré, sur laquelle est un pain sanctifié, c'est-à-dire le précieux corps de Jésus-Christ;

L'autre est la table de la loi divine, qui contient la sainte doctrine qui enseigne la vraie foi, et qui mène sûrement jusqu'à l'intérieur du voile où est le Saint des saints.

Je vous rends grâces, Seigneur Jésus, lumière

mière éternelle, pour cette table de la sainte, que vous nous avez préparée par tère de vos serviteurs les prophètes et les et autres docteurs.

vous rends grâces, Créateur et Rédemp- hommes, qui, pour faire connaître votre à tout le monde, avez préparé le grand où vous nous avez présenté pour nour- ion plus un agneau figuratif, mais votre it corps et votre précieux sang;

lant de joie tous les fidèles par ce festin t les enivrant avec le calice du salut où ent toutes les délices du paradis, et où s anges se repaissent avec nous, mais anière plus douce et plus heureuse.

! que le ministère des prêtres est grand able, puisqu'il leur a été donné de consa- Dieu de majesté par leurs paroles saintes, nir de leurs lèvres, de le tenir dans leurs le le recevoir de leur propre bouche, et stribuer aux autres!

que les mains d'un prêtre doivent être tes! que sa bouche doit être pure! que ps doit être chaste! que son cœur doit mpt de souillures pour recevoir en soi de toute pureté.

doit sortir de la bouche d'un prêtre, qui souvent le sacrement de Jésus-Christ, parole qui ne soit sainte, honnête et utile. yeux doivent être simples et chastes, l'ils ont coutume de regarder le corps de Christ; ses mains doivent être pures et vers le ciel, puisqu'elles touchent si sou- Créateur du ciel et de la terre.

principalement aux prêtres qu'il est dit loi : *Soyez saints, parce que je suis moi qui suis le Seigneur votre Dieu* ɪx, 2).

e votre grâce nous assiste, ô Dieu tout- , afin que, nous étant chargés du minis- erdotal, nous puissions vous servir di- t et avec ferveur dans toute la pureté onne conscience.

nous ne pouvons pas mener une vie aussi te que nous le devrions, accordez-nous s la grâce de pleurer comme il faut les que nous avons commis, et de vous servir is avec plus de ferveur dans un esprit té et dans la ferme résolution de vouloir ent le bien.

CHAPITRE XII.

Que celui qui veut communier doit s'y préparer avec grand soin.

1. JÉSUS-CHRIST. — Je suis l'ami de la pureté, et toute sainteté vient de moi.

Je cherche un cœur pur, et c'est là le lieu de mon repos.

Préparez-moi une grande salle bien ornée, et je ferai la Pâque chez vous avec mes disciples.

Si vous voulez que je vienne à vous, et que j'y demeure, *purifiez-vous du vieux levain* (I Cor., v, 7) et nettoyez la maison de votre cœur.

Bannissez-en toutes les choses du siècle et tout le tumulte des vices : Soyez-y *comme le passereau solitaire sur un toit* (Ps. ci, 8), et rappelez-vous les excès de votre vie dans l'amertume de votre âme;

Car quiconque aime, prépare toujours à son cher bien-aimé le lieu le meilleur et le plus beau, parce que c'est par-là que l'on connaît l'affection de celui qui reçoit son bien-aimé.

2. Sachez cependant que par votre propre mérite vous ne pouvez assez faire pour cette préparation, quand vous y emploieriez une année entière et que vous n'auriez rien autre chose dans l'esprit;

Mais c'est par ma seule bonté et par ma seule grâce qu'il vous est permis d'approcher de ma table, et comme si un pauvre était invité à celle d'un riche, et qu'il n'eût rien à lui rendre pour ses bienfaits que d'humbles soumissions et des actions de grâces.

Faites ce qui est en vous, et faites-le avec soin : recevez, non par coutume, non par nécessité, mais avec crainte, avec respect, avec amour, le corps de votre bien-aimé le Seigneur votre Dieu, qui daigne venir à vous.

C'est moi qui vous ai appelé, moi qui ai ordonné que cela se fît, moi qui suppléerai ce qui vous manque : venez, et me recevez.

3. Quand je vous accorde la grâce de la dévotion, remerciez-en votre Dieu; ce n'est pas que vous en soyez digne, mais c'est que j'ai eu pitié de vous.

Si vous n'avez pas cette grâce, et qu'au contraire vous vous sentiez de la sécheresse, persévérez dans la prière, gémissez, frappez à la porte, et ne cessez pas jusqu'à ce que vous mé-

ritiez de recevoir quelque miette ou quelque goutte de cette grâce salutaire.

Vous avez besoin de moi, et je n'ai pas besoin de vous;

Et vous ne venez pas à moi pour me sanctifier; mais c'est moi qui viens à vous pour vous sanctifier et vous rendre meilleur;

Vous venez pour recevoir de moi votre sanctification et pour être uni à moi, pour recevoir une nouvelle grâce et travailler avec une nouvelle ardeur à la réformation de vos mœurs.

Ne négligez pas une pareille grâce; mais préparez votre cœur avec tout le soin possible, et introduisez chez vous votre bien-aimé.

4. Au reste, vous devez non-seulement vous exciter à la dévotion avant la communion, mais encore vous y conserver avec soin après avoir communié.

La vigilance n'en est pas moins nécessaire alors que ne l'était auparavant une bonne préparation;

Car le soin de conserver précieusement cette grâce est la meilleure préparation pour en obtenir encore une plus grande;

C'est se mettre en effet dans une bien mauvaise disposition que de se livrer aussitôt après avec trop d'effusion aux consolations extérieures.

Gardez-vous de parler beaucoup, demeurez dans la retraite, et jouissez de votre Dieu; car vous le possédez lui-même et le monde entier ne peut vous l'enlever

C'est à moi que vous devez vous donner tout entier, de sorte que désormais, libre de toute inquiétude, vous viviez, non en vous, mais en moi.

CHAPITRE XIII.

Que l'âme dévote doit désirer de tout son cœur de s'unir à Jésus-Christ dans le sacrement.

1. LE FIDÈLE. — Qui me donnera, Seigneur, le moyen de vous trouver seul, de vous ouvrir tout mon cœur, et de jouir de vous comme mon âme le désire? en sorte que personne ne me méprise, qu'aucune créature ne me touche et ne m'intéresse; mais que vous seul me parliez et que je ne parle qu'à vous, comme un bien-aimé a coutume de parler à son bien-aimé, et comme un ami a coutume de manger familièrement avec son ami.

Ce que je vous demande, ce que je désire, c'est d'être entièrement uni à vous, de détacher mon cœur de toutes les créatures; et d'apprendre de plus en plus, par la sainte communion et la fréquente célébration des saints mystères, à goûter les choses célestes et éternelles.

Ah! Seigneur Dieu, quand vous serai-je tout-à-fait uni, entièrement absorbé en vous, et dans un oubli total de moi-même?

Soyez en moi, et moi en vous; et faites-moi la grâce que nous demeurions unis ainsi à jamais.

2. Vous êtes vraiment mon bien-aimé, *choisi entre mille* (Cant., v, 10), en qui mon âme souhaite de demeurer tous les jours de sa vie.

Vous êtes véritablement mon pacificateur, en qui se trouve la paix souveraine et le vrai repos; hors de qui il n'y a que travail, que douleur, que misère infinie.

Vous êtes vraiment un Dieu caché (Is., XLV, 15), et vous n'avez point de commerce avec les impies, mais votre entretien est avec les humbles et les simples.

Oh! que votre esprit est doux, Seigneur, qui, pour montrer votre tendresse envers vos enfans, daignez les nourrir d'un pain délicieux descendu du ciel (Office du Saint-Sacrement). *Il n'est* vraiment *point d'autre nation aussi distinguée, qui ait des dieux qui se communiquent à elle, comme* vous, *notre Dieu, vous vous communiquez* (Deut., IV, 7) à tous vos fidèles, à qui, pour les consoler chaque jour, et pour tenir leur cœur élevé vers le ciel, vous vous donnez en nourriture et en pleine jouissance.

3. Quel autre peuple, en effet, est aussi illustre que le peuple chrétien? ou quelle créature sous le ciel est aussi chérie de son Dieu qu'une âme pieuse, dans laquelle il daigne entrer pour la nourrir de sa chair glorieuse?

O grâce ineffable! ô bonté admirable! ô amour immense, dont l'homme est singulièrement favorisé!

Mais que rendrai-je au Seigneur pour cette grâce, pour cette charité si excellente?

Je ne puis rien donner de plus agréable que de livrer totalement et d'unir intimement mon cœur à mon Dieu.

Alors mes entrailles tressailliront de joie quand mon âme sera parfaitement unie à Dieu.

Alors il me dira : « Si vous voulez être avec « moi, je veux être avec vous. »

Et je lui répondrai : « Daignez, Seigneur, de« meurer avec moi; je souhaite de tout mon « cœur d'être avec vous, tout mon désir est que « mon cœur vous soit uni. »

CHAPITRE XIV.

Du désir ardent de quelques âmes pieuses pour le corps de Jésus-Christ.

1. LE FIDÈLE.—*Seigneur, quelle abondance de douceurs vous avez réservée en secret pour ceux qui vous craignent!* (Ps. xxx, 20.)

Quand je pense, Seigneur, à quelques âmes pieuses qui s'approchent de votre sacrement avec la dévotion et l'ardeur la plus grande, je me confonds souvent en moi-même, et je rougis de m'approcher avec un cœur si tiède et si froid de votre autel et de la table de la sainte communion; de demeurer si aride et si peu touché; de n'être pas entièrement embrasé devant vous qui êtes mon Dieu, et de ne point sentir d'attraits et de mouvemens affectueux, comme plusieurs saintes âmes qui, transportées d'un désir extrême de la communion et de l'amour sensible dont elles brûlaient, ne pouvaient retenir leurs larmes, mais ouvraient en même temps la bouche de leur cœur et celle de leur corps, et soupiraient passionnément après vous, ô mon Dieu, comme après la source des eaux vives, ne pouvant tempérer leur faim ni se rassasier d'une autre manière qu'en recevant votre corps avec des transports de joie et une avidité spirituelle.

2. Oh! que leur foi, vraiment ardente, prouve évidemment votre divine présence!

Car ceux-là *reconnaissent* véritablement *leur Seigneur dans la fraction du pain* (Luc, xxiv, 35), dont le cœur est si brûlant pour Jésus, tandis qu'il marche avec eux.

Je suis souvent bien éloigné d'avoir cette piété tendre et cette dévotion, un amour si vif et une si grande ardeur.

Soyez-moi propice, ô Jésus plein de bonté, de douceur et de miséricorde; et accordez, au moins de temps en temps, à ce pauvre indigent qui vous le demande la grâce d'éprouver dans la sainte communion quelques sentimens de ce tendre amour;

Afin que ma foi se fortifie de plus en plus, que mon espérance en votre bonté s'augmente, et que ma charité, une fois bien embrasée pour avoir goûté cette manne céleste, ne s'éteigne jamais.

3. Votre miséricorde peut même m'accorder entièrement cette grâce si désirée, me visiter avec bonté et m'embraser de l'esprit de ferveur quand le jour de votre bon plaisir sera venu.

Car, quoique je ne brûle pas encore d'un feu égal à celui de ces âmes qui vous sont spécialement dévouées; cependant votre grâce me fait souhaiter de ressentir ces désirs si enflammés, et vous demander avec ardeur d'entrer en partage avec tous ceux qui vous aiment le plus ardemment, et d'être admis dans leur sainte société.

CHAPITRE XV.

Que la grâce de la dévotion s'acquiert par l'humilité et par le renoncement à soi-même.

1. JÉSUS-CHRIST. — Il vous faut chercher avec empressement la grâce de la dévotion, la demander avec ardeur, l'attendre patiemment et avec confiance, la recevoir avec gratitude, la conserver avec humilité, travailler soigneusement avec elle, et remettre à Dieu, jusqu'à ce qu'il vienne, le temps et la manière dont il lui plaira vous visiter.

Vous devez surtout vous humilier lorsque vous ne sentez en vous que peu ou point de ferveur; mais vous ne devez ni vous laisser trop abattre, ni vous affliger avec excès.

Dieu donne souvent en un moment ce qu'il a long-temps refusé.

Il accorde quelquefois à la fin de la prière ce qu'il a différé de donner au commencement.

2. Si la grâce était toujours accordée sans délai, et si on l'obtenait à souhait, ce don ne serait pas bien proportionné à la faiblesse de l'homme;

Il vous faut donc attendre la grâce de la dévotion avec une espérance ferme et une humble patience; cependant prenez-vous-en à vous-même et à vos péchés, lorsqu'elle ne vous est pas donnée ou qu'elle vous est secrètement ôtée.

C'est quelquefois peu de chose qui met obstacle à la grâce ou qui la cache; si toutefois on doit appeler peu de chose, et non pas une chose très considérable, ce qui s'oppose à un si grand bien.

Mais si vous levez et détruisez entièrement

cet obstacle, petit ou grand, vous aurez ce que vous avez demandé.

3. Car, aussitôt que vous vous serez abandonné à Dieu de tout votre cœur, et que, sans chercher tantôt une chose et tantôt une autre suivant votre fantaisie et votre inclination, vous vous serez remis entièrement à lui, vous vous trouverez dans l'union avec Dieu et dans la paix; parce que rien alors ne vous satisfera et ne vous plaira autant que le bon plaisir de la volonté divine.

Quiconque élèvera donc au ciel dans la simplicité de son cœur son intention vers Dieu, et se débarrassera de tout mouvement déréglé d'amour ou d'aversion pour les créatures, sera très propre à recevoir la grâce, et méritera le don de la dévotion.

Car le Seigneur répand sa bénédiction sur les vases qu'il trouve vides;

Et plus un homme renonce parfaitement aux choses d'ici-bas, et meurt à soi-même par le mépris qu'il se porte, plus aussi la grâce vient promptement en lui, plus elle lui est donnée abondamment, et plus elle élève son cœur qu'elle trouve libre.

4. *Alors il verra, il sera dans l'abondance, il en sera dans l'admiration, et son cœur se dilatera* en lui-même (Isaïe, LX, 5); parce que la main du Seigneur sera avec lui, et que lui-même se sera mis entre les mains de Dieu totalement et pour toujours.

C'est ainsi que sera béni l'homme (Ps. CXXVII, 4) qui cherche Dieu de tout son cœur, et qui ne livre point son âme à la vanité.

Un tel homme, en recevant la sainte Eucharistie, mérite la grâce d'une grande union avec Dieu; parce qu'il ne considère ni sa dévotion, ni sa propre consolation; mais, par-dessus toute dévotion et toute consolation, l'honneur et la gloire de Dieu.

CHAPITRE XVI.

Que nous devons exposer nos besoins à Jésus-Christ, et lui demander sa grâce.

1. LE FIDÈLE. — O très doux et très aimable Seigneur, que je souhaite ardemment de recevoir en ce moment, vous connaissez ma faiblesse et la détresse où je suis; vous savez dans combien de maux et de vices je suis plongé; combien de fois je me trouve appesanti, tenté, troublé, et souillé de péchés.

Je viens à vous pour chercher du remède, je vous adresse ma prière pour recevoir de la consolation et du soulagement.

Je parle à vous, qui voyez à découvert toutes les dispositions de mon cœur, et qui pouvez seul me consoler parfaitement et m'aider.

Vous savez de quels biens j'ai surtout besoin, et combien je suis pauvre en vertus.

2. Me voici devant vous, pauvre et dénué, vous demandant grâce et implorant miséricorde.

Rassasiez ce mendiant qui vous implore, embrasez ma froideur par le feu de votre amour, éclairez mon aveuglement par la clarté de votre présence.

Faites que je ne trouve que de l'amertume dans toutes les choses de la terre, que je souffre avec patience toutes les peines et les contrariétés, que je méprise et que je mette en oubli tout ce qui est bas et créé.

Élevez mon cœur au ciel vers vous, et ne permettez pas que je m'égare sur la terre.

Que dès ce moment à jamais je ne me plaise qu'en vous, parce que vous seul êtes ma nourriture et mon breuvage, mon amour et ma joie, ma douceur et tout mon bien.

3. Puissiez-vous m'échauffer entièrement par votre présence, m'embraser et me transformer en vous-même; en sorte que je devienne un même esprit avec vous par la grâce d'une intime union et par l'infusion d'un ardent amour!

Ne souffrez pas que je sorte d'auprès de vous affamé et altéré; mais agissez avec moi selon votre miséricorde, comme vous avez souvent agi avec vos saints d'une manière admirable.

Qu'y aurait-il de merveilleux que par vous je devinsse tout feu et que je me consumasse en moi-même, puisque vous êtes un feu toujours ardent et qui ne s'éteint jamais, un amour qui purifie les cœurs et qui éclaire l'esprit?

CHAPITRE XVII.

Du désir ardent et empressé de recevoir Jésus-Christ

1. LE FIDÈLE. — Seigneur, je désire de vous recevoir avec une parfaite dévotion et un amour ardent, avec toute l'affection et toute la ferveur de mon cœur, comme vous ont désiré dans la communion nombre de saints et de personnes

euses qui vous ont été le plus agréables par sainteté de leur vie, et qui étaient dans la votion la plus fervente.

O mon Dieu! amour éternel, tout mon bien! icité toujours durable! je veux vous recevoir ec le désir le plus véhément et le respect le is profond qu'ait jamais eu ou pu sentir aucun vos saints.

2. Et quoique je sois indigne d'avoir tous ces itimens de dévotion, je ne laisse pas de vous rir toute l'affection de mon cœur, comme si vais moi seul tous ces désirs enflammés qui us sont si agréables.

Mais je vous présente aussi et vous offre, avec plus profond respect et toute l'ardeur de mon ur, tout ce qu'une âme pieuse peut concevoir désirer.

Je ne veux rien me réserver, mais je veux us faire volontairement et de tout mon cœur sacrifice de moi-même et de tout ce qui m'aprtient.

Seigneur, mon Dieu, mon créateur et mon dempteur, j'aspire à vous recevoir aujourd'hui ec la même affection, le même respect, le ême désir de vous louer et de vous honorer, ec la même reconnaissance, la même dignité, le même amour, avec la même foi, la même pérance et la même pureté que vous désira et us reçut votre très sainte mère, la glorieuse erge Marie, lorsqu'elle répondit avec humilité dévotion à l'ange qui lui annonçait le mystère l'incarnation : *Voici la servante du Seieur, qu'il me soit fait selon votre parole* uc, I, 38).

3. Et comme votre bienheureux précurseur an-Baptiste, le plus excellent des saints, tresillit de joie en votre présence par un mouveent du Saint-Esprit, lorsqu'il était encore enrmé dans le sein de sa mère; et comme depuis, yant Jésus marcher parmi les hommes, il dit s'humiliant profondément, et avec le sentient d'un tendre amour : *L'ami... de l'époux i est auprès de lui et qui l'écoute est ravi entendre la voix de l'époux* (Jean, III, 29): même aussi je souhaite d'être embrasé de ints et ardens désirs, et de me présenter à us avec toute l'affection de mon âme.

C'est pourquoi je vous offre et vous présente s transports de joie, les affections ardentes, s ravissemens d'esprit, les lumières surnaturelles, et les visions célestes de tous les cœurs pieux, avec toutes les vertus et toutes les louanges que vos créatures vous ont données et vous donneront à jamais dans le ciel et sur la terre.

Je vous les offre pour moi et pour toutes les personnes qui ont été recommandées à mes prières, afin que vous soyez dignement béni de tous et glorifié à jamais.

4. Recevez mes vœux, Seigneur mon Dieu, et les désirs que je forme de pouvoir vous donner les louanges infinies et les immenses bénédictions qui vous sont légitimement dues à cause de votre grandeur ineffable.

Voilà l'hommage que je vous rends et que je voudrais vous rendre chaque jour et à chaque moment;

Et j'invite et conjure instamment de tout mon cœur tous les esprits célestes et tous vos fidèles serviteurs de se joindre à moi pour vous louer et vous rendre des actions de grâces.

5. Que tous les peuples du monde, toutes les tribus et toutes les langues vous louent; et qu'ils glorifient avec des transports de joie et avec une dévotion ardente et la sainteté et la douceur de votre nom.

Et que tous ceux qui célèbrent cet auguste mystère avec respect et avec piété, et le reçoivent avec une foi vive, puissent trouver grâce et miséricorde devant vous, et qu'ils prient instamment pour moi, pauvre pécheur.

Et, lorsqu'ils jouiront de l'objet désirable de leur dévotion et des fruits de leur union avec vous, et qu'ils reviendront de votre sainte et céleste table remplis de consolations et merveilleusement rassasiés, qu'ils daignent se souvenir de moi, malheureux indigent.

CHAPITRE XVIII.

Que l'homme ne doit point scruter curieusement le mystère du Saint-Sacrement; mais qu'il doit être un humble imitateur de Jésus-Christ, en soumettant ses sens à la décision sacrée de la foi.

1. JÉSUS-CHRIST. — Il faut vous garder de toute recherche curieuse et inutile sur la profondeur de ce sacrement, si vous ne voulez pas vous plonger dans un abîme de doutes.

Celui qui veut sonder la majesté de Dieu sera accablé de sa gloire (Prov., XXV, 27).

Dieu peut faire plus que l'homme ne peut comprendre.

Il n'y a de tolérable qu'une humble et pieuse recherche de la vérité, toujours prête à se laisser instruire, et cherchant à marcher selon la saine doctrine des saints Pères.

2. Heureuse la simplicité qui laisse les sentiers difficiles des questions épineuses, et qui marche dans la voie droite et sûre des commandemens de Dieu!

Plusieurs ont perdu la dévotion en voulant approfondir des choses trop relevées.

On demande de vous de la foi et une vie pure, et non une haute intelligence ni une profonde connaissance des divins mystères.

Si vous n'entendez ni ne comprenez les choses qui sont au-dessous de vous, comment comprendrez-vous celles qui sont au-dessus?

Soumettez-vous à Dieu, abaissez votre esprit sous le joug de la foi; et les lumières de la science vous seront données selon qu'elles vous seront utiles et nécessaires.

3. Il y en a qui souffrent de violentes tentations touchant la foi et touchant ce sacrement; mais ce n'est point à eux qu'il faut l'imputer, c'est plutôt à l'ennemi.

Ne vous mettez point en peine, ne disputez point avec vos pensées, ne répondez point aux doutes que le démon vous suggère; mais croyez à la parole de Dieu, croyez les saints et les prophètes; et l'esprit malin s'enfuira loin de vous.

Il est souvent très avantageux à un serviteur de Dieu d'être exposé à ces tentations;

Car le démon ne tente point les infidèles et les pécheurs, dont il est déjà assuré; mais les âmes fidèles et pieuses, il les tente et les tourmente de différentes manières.

4. Continuez donc à marcher avec une foi simple et ferme, et approchez-vous du sacrement avec un profond respect;

Et pour tout ce que vous ne pouvez pas comprendre, reposez-vous-en tranquillement sur un Dieu tout-puissant.

Dieu ne vous trompe point; mais on se trompe quand on se fie trop à soi-même.

Dieu marche avec les simples, il se découvre aux humbles, *il donne l'intelligence aux petits* (Ps. CXVIII, 130), il ouvre l'esprit aux âmes pures, et il cache sa grâce aux curieux et aux superbes.

La raison humaine est faible et peut se tromper, mais la vraie foi est infaillible.

5. La raison et toutes les recherches naturelles doivent suivre la foi, et non la précéder ni la détruire.

Car la foi et l'amour l'emportent ici par-dessus tout, et opèrent par des voies secrètes dans ce très saint et très auguste sacrement.

Dieu, qui est éternel, immense, et d'une puissance infinie, fait dans le ciel et sur la terre des choses admirables et incompréhensibles, et l'on ne peut pénétrer la profondeur de ses œuvres merveilleuses.

Si les œuvres de Dieu étaient telles que la raison humaine pût aisément les comprendre, on ne devrait plus les appeler merveilleuses et ineffables.

FIN DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

PRINCIPES

DE

LA VIE CHRÉTIENNE,

PAR LE CARDINAL BONA.

PREMIÈRE PARTIE.

DE LA VIE CHRÉTIENNE, DE SA FIN ET DE SES DEVOIRS.

CHAPITRE PREMIER.

De trois sortes de Chrétiens.

Quand je considère avec attention la multitude des Chrétiens qui vivent dans l'étendue de l'Église catholique, et que je fais réflexion sur la suite de leurs actions et de leur vie, il me semble que l'on en peut remarquer de trois sortes. Les premiers sont ceux qui, suivant en esprit et en vérité la doctrine et les exemples de Jésus-Christ, font voir, par une pratique constante et perpétuelle de la perfection de l'Évangile, qu'ils sont chrétiens de nom et d'effet. Servant Dieu, et méditant nuit et jour sur la loi, ils crucifient leur chair avec ses désirs et ses concupiscences, sans s'abattre ni perdre courage dans les afflictions, et sans s'élever ni s'enfler d'orgueil dans les prospérités qui leur arrivent. Il y en a quelques-uns dans ce rang qui se distinguent des autres, et qui se font remarquer par l'éminence d'une vertu qui semble être fort au-dessus de la condition humaine. Ils gardent l'abstinence jusqu'à un jeûne perpétuel; ils conservent la chasteté jusqu'à se priver de tous les plaisirs permis; ils exercent la patience jusqu'à souffrir les croix et les flammes; ils renoncent à eux-mêmes jusqu'à s'abaisser au-dessous des autres et à se haïr; ils méprisent les richesses jusqu'à distribuer tout leur bien aux pauvres; ils aiment Dieu autant qu'on le peut aimer en cette vie; enfin ils possèdent toutes les vertus en un si éminent degré que les autres qui les voient en sont surpris d'étonnement, et avouent qu'ils sont trop faibles pour arriver à une si grande perfection. Les chrétiens de cette sorte sont réduits à un très petit nombre, et sont presque inconnus; étant morts et crucifiés et au monde et à eux-mêmes, ils mènent une vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Les Chrétiens de la seconde sorte sont ceux qui se contentent de faire profession de la foi, et qui s'imaginent que toutes les obligations de l'homme chrétien se réduisent à quelques pratiques extérieures. Ils sont quelquefois touchés de la crainte de Dieu, et ne laissent pas d'avoir des idoles qu'ils adorent. Ils approchent souvent des sacremens; mais c'est avec tant de lâcheté et tant de négligence, qu'ils n'en tirent aucun profit. Ils tâchent de s'abstenir des grands péchés, et négligent les petits. Ils n'omettent pas les devoirs extérieurs de la religion; mais ils sont engagés si avant dans l'amour des choses de la terre, et si fort attachés à leurs intérêts, et à eux-mêmes, qu'ils ignorent absolument ce que c'est que la vie intérieure, la perfection chrétienne, l'élévation de l'esprit à Dieu, la renonciation à toutes choses, sans laquelle nul ne peut être disciple du Sauveur, comme il l'a déclaré tant de fois lui-même. S'ils ne l'ignorent pas absolument, ils refusent au moins de s'en instruire autant qu'il faut; et dès que quelqu'un leur propose les règles d'une vie sainte, ils le renvoient aux monastères et aux déserts, trompés qu'ils sont par une erreur tout-à-fait folle et déplorable.

La troisième sorte de Chrétiens comprend tous ceux à qui l'on donne ce nom, parce qu'ils sont nés de parens chrétiens, qu'ils ont été ré-

générés dans les eaux du baptême, et qu'ils demeurent parmi des chrétiens; mais ils sont plus corrompus dans leurs mœurs que les païens; ils sont déréglés, scélérats et abominables, et leur nombre est immense.

CHAPITRE II.

Troisième sorte de Chrétiens.

Ce sont ceux qui font profession de connaître Dieu, et qui renoncent à lui par leurs œuvres; car aimant trop leur corps et les commodités de leurs corps, et s'attachant opiniâtrément aux maximes du siècle, ils s'endurcissent de telle sorte contre la vérité de l'Évangile que peu s'en faut qu'ils ne rougissent d'être chrétiens. Ils se flattent de jour en jour dans leurs péchés, et en font une si forte habitude qu'ils n'en ont plus aucune honte. Ils n'ont de l'affection que pour les choses de la terre; et, ne jugeant du bien et du mal que par rapport aux plaisirs du corps, ils ne recherchent dans toutes leurs actions, non plus que les bêtes, qu'à donner à leurs sens ce qu'ils désirent. Ils regardent les richesses comme le souverain bien, et s'ils ne les peuvent acquérir par de bonnes voies, ils tâchent de les avoir par de mauvaises. Rien ne leur paraît infâme ni indigne d'eux, pourvu qu'ils amassent de l'argent et qu'ils s'élèvent aux dignités, dont ils font un abus sacrilége pour offenser leur Créateur. On peut dire d'eux ce que l'on disait autrefois de certains Grecs, qu'ils bâtissent comme s'ils devaient toujours vivre, et qu'ils vivent comme s'ils devaient mourir le jour suivant. Ils gardent cette conduite parce qu'ils n'ajoutent point de foi à la parole de Dieu, et qu'ayant oublié la condition de la nature humaine, ils se promettent une longue suite d'années. Ils se reposent dans la jouissance des objets qui passent, et qui seront bientôt chassés par d'autres objets, et ne se soucient point de ceux qui demeurent parce qu'ils ne songent jamais à l'éternité.

Ils sont tourmentés par l'ambition, amollis par la volupté, enflés par l'orgueil, déchirés par l'envie, agités par leurs passions, et tellement dégoûtés de la piété chrétienne qu'ils n'ont que de l'aversion et de l'horreur des commandemens de Dieu. Jésus-Christ déclare hautement que bienheureux sont les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, et qui souffrent persécution: ceux dont je parle disent, au contraire, que bienheureux sont ceux qui abondent en richesses, qui sont élevés au-dessus des autres, et qui sont respectés de tout le monde. Le Sauveur a dit que quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être son disciple; et ceux-ci retiennent avec passion ce qu'ils possèdent, et ne le perdent qu'avec douleur. Ils désirent même le bien d'autrui, et sont fort disposés à le ravir quand personne ne les empêche. Quelques-uns d'entre eux, après s'être engagés dans l'ordre ecclésiastique, et avoir protesté publiquement qu'ils ne veulent point avoir d'autre partage que Jésus-Christ, renoncent à une promesse si solennelle, amassent sans cesse argent sur argent, et possèdent sous Jésus-Christ, qui est pauvre, des biens qu'ils ne possédaient pas dans le monde, qui est riche. Le Seigneur nous a commandé d'aimer nos ennemis, et de faire du bien à ceux qui nous veulent du mal. Les Chrétiens de ce dernier ordre haïssent leurs ennemis, et les offensent au moins par leurs désirs, quand ils ne peuvent les offenser en effet. Le Seigneur nous commande que si quelqu'un veut prendre notre tunique, nous lui laissions encore emporter notre manteau; que si quelqu'un nous donne un soufflet sur la joue droite, nous lui présentions encore l'autre: y a-t-il quelqu'un qui lui obéisse? ou plutôt, y a-t-il quelqu'un qui ne méprise pas ce commandement, ou ce conseil, et qui ne s'en moque pas? Que chacun parcoure l'Évangile, et qu'il examine la vie de ceux qui font profession de le suivre, il trouvera qu'il y a très peu de personnes qui l'observent exactement, et qui lui rendent l'honneur et le respect qu'ils lui doivent. Ils ne daignent pas même le lire ni l'écouter. Ils préfèrent à la parole de Dieu les contes impertinens et les faussetés criminelles du monde, et font voir clairement par-là qu'ils sont du nombre de ceux qui n'entendent point la parole de Dieu, parce qu'ils ne sont point de Dieu. L'homme chrétien étant obligé de croire la parole de Dieu, de suivre ses conseils, et d'observer ses commandemens, il est sans doute que celui qui les méprise, et qui les foule aux pieds, n'est point chrétien. La foi qui n'a point les œuvres est morte, et un grand nom ne servira de rien s'il n'est soutenu par la pureté des mœurs et par la sainteté des devoirs auxquels il oblige.

Il n'appartient pas à la foi seule de mettre la différence entre le chrétien et l'infidèle. Il ap-

rtient aussi aux mœurs, et la vraie religion se it distinguer de la fausse par les œuvres. ielle peut être la foi de ceux qui méprisent les nmandemens de Dieu? Elle est semblable à le du démon, qui croit et qui tremble. Plût à eu que ces personnes-là ne fussent pas plus chantes que le démon! Car au lieu que le mon a la foi et la crainte, elles n'ont point la inte, bien qu'elles se vantent d'avoir la foi.

CHAPITRE III.

Que le péché originel est la cause de tous les maux.

Quiconque connaîtra la grandeur du péché du emier homme n'aura pas de peine à découvrir source de ce désordre; car depuis qu'il a perdu justice originelle, la masse entière de la na-re corrompue est tombée en tant de maux 'il n'y a point de discours qui puisse les expri-r. De là vient que la vie de l'homme est toute nplie de travail et de douleur, de vices et de chés, et que le poids de son inclination le rte continuellement au mal. De là vient la ofondeur prodigieuse de l'ignorance qui en-oppe notre esprit par ses ténèbres; de là vient reuglement et la rébellion indomptable de la ncupiscence qui entraîne l'âme et qui l'attache a terre. De là vient l'aversion de Dieu, l'amour s choses périssables, les cuisantes inquiétudes, folles joies, les procès, les contestations, les erelles, les hérésies, les sacriléges, les dé-uches détestables, et la damnation éternelle presque tout le genre humain. C'est par un ltiment très juste de cette rébellion impie que omme, qui s'étant enflé d'orgueil par sa propre onté, a abandonné Dieu, a été abandonné de eu, qui n'ayant pas voulu faire un bon usage son libre arbitre lorsqu'il l'a pu, il ne peut is maintenant s'en servir pour faire le bien, ur aimer Dieu comme il faut, pour croire en , pour agir par le principe de son amour, et ur former de bonnes pensées, s'il n'est pré-nu et excité par la grâce et par la miséricorde Dieu. L'homme étant donc abandonné à soi-me se tourne vers soi par le poids de son iour, et s'arrêtant sur soi seul, s'y repose mme dans son centre. Il serait à souhaiter que is les Chrétiens comprissent bien cette vérité; r s'ils avaient une fois reconnu qu'ils sont ré-its comme des esclaves sous la tyrannie du péché, et qu'ils sont incapables de tout bien, ils imploreraient certainement, par l'assiduité et par la ferveur de leurs prières, le secours de celui qui opère en nous la volonté et l'action, et de qui procède tout ce que nous avons de lumière, de force et de capacité. Mais la plupart demeurent ensevelis dans une profonde ignorance, et étant trompés par une erreur déplorable, aiment leur aveuglement et leurs langueurs, et croient jouir d'une parfaite santé parce qu'ils ne sentent pas leur maladie.

CHAPITRE IV.

De l'occasion et du dessein de cet ouvrage.

Roulant souvent ces pensées dans mon esprit, et songeant, dans l'amertume de mon âme, aux jours perdus de ma vie passée, je me suis trouvé comme environné de deux soins, dont l'un regarde le passé et l'autre l'avenir, et qui me causent tous deux, à l'égard de ces deux temps, beaucoup de peine et de crainte; car si je rappelle dans ma mémoire les actions de ma vie passée, et que j'en fasse un sérieux examen, j'ai horreur d'avoir contrevenu tant de fois à la loi de Dieu, d'avoir violé tant de fois les promesses que je lui avais faites au baptême de renoncer à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, et j'ai honte d'avoir été si infidèle à sa grâce. Que si je tourne ma pensée vers l'avenir, j'appréhende le jugement de Dieu, et n'étant assuré ni du pardon de mes péchés ni de mon salut, je tremble de tout le corps. Dans cette perplexité j'ai résolu, moyennant la grâce de Dieu, de chercher un puissant secours et pour moi et pour les autres qui sont tourmentés du même mal, et de prescrire des remèdes qui soient toujours prêts, afin que la faiblesse de la mémoire puisse être soulagée par l'assiduité de la lecture, et que ceux qui désireront entrer dans le chemin de la perfection soient délivrés de la peine d'une trop longue recherche. Comme la connaissance de la vérité dépend de certains principes qui comprennent en abrégé, et comme en substance, toute la doctrine, et que les philosophes appellent axiomes, et les médecins aphorismes, je me suis proposé de réduire dans ce petit ouvrage, sous certains chefs qui soient courts, et qui comprennent beaucoup de choses en peu de paroles, ce qu'il y a de plus important et de plus néces-

saire dans l'Écriture, dans les saints Pères, et dans les auteurs spirituels touchant la manière de vivre saintement. La seule chose nécessaire, et d'où dépend uniquement notre bonheur, est de savoir ce que c'est que vivre saintement et chrétiennement. « Car que servirait à l'homme de gagner tout le monde, et se perdre soi-même; et s'étant perdu une fois, par quel échange se pourra-t-il racheter? » Que peut-on dire ou penser de si déréglé et de si extravagant qu'est la conduite de ceux qui, se vantant d'être Chrétiens, mènent une vie tout-à-fait éloignée de la doctrine et des exemples de Jésus-Christ? C'est en vain que l'on s'attribue un nom que l'on dément par ses actions

CHAPITRE V.

D'où vient que plusieurs personnes apprennent les règles de la vie chrétienne, et que peu de personnes les suivent.

Il n'y a personne qui ne puisse aisément lire, apprendre, et méditer les règles et les préceptes de la vie chrétienne; mais ce qui donne un juste sujet de douleur, c'est qu'il n'y a presque personne qui en comprenne le sens et la force. Nous reconnaissons sans peine que nous devons nous ouvrir le chemin du ciel par la renonciation à nous-mêmes, par les jeûnes, par les veilles, par les mortifications du corps, et par un grand nombre d'afflictions; mais quand il est question d'agir, il semble que nous soyons dans un autre sentiment. Il nous est aisé de dire qu'un Chrétien doit souffrir patiemment les calomnies, les persécutions, les supplices et la mort; mais dès que ces maux-là sont proches de nous, dès que le danger de perdre la vie est présent, alors notre esprit est obscurci d'un épais nuage, et ce qui nous paraissait autrefois fort clair nous paraît tout ténébreux. Nous sommes humbles quand personne ne nous méprise, et patiens quand nous n'avons rien à souffrir. Nous demeurons d'accord des préceptes de la vie chrétienne quand il semble qu'ils ne nous regardent point; mais dès qu'ils nous touchent de près, la douceur des cupidités de la terre s'insinue dans notre âme, l'inquiète, la trouble, et lui fait chercher une interprétation aisée et commode de ces préceptes. La vérité est enveloppée de ténèbres. Les hommes en ont aversion à cause de son austérité, que la nature corrompue ne saurait souffrir. Étant rebutés de l'amertume qui accompagne la vertu, et attirés par la douceur qui se mêle au vice, ils se portent à ce dernier avec une extrême impétuosité, et rejetant la vérité, ils embrassent le mensonge. Que s'ils écoutent quelquefois des prédicateurs qui la leur disent, bien qu'ils reconnaissent qu'ils marchent dans la nuit et dans l'ombre de la mort, et qu'ils commencent à entrevoir le jour, ils se replongent à l'heure même dans leurs ténèbres, et ferment les yeux de peur de voir la lumière qui leur est présentée, comme ceux qui font un faible effort pour s'éveiller, et qui, étant accablés de sommeil, retombent dans leur premier assoupissement. Il ne faut donc pas s'étonner que nous fassions tant de résolutions qui ne sont suivies d'aucune exécution: c'est que nous ne prévoyons pas les difficultés qui ont accoutumé de se rencontrer dans la pratique des bonnes œuvres, et qui nous font reculer dès qu'elles se présentent. C'est aussi que, mettant notre confiance dans nous-mêmes plutôt que dans le secours de Dieu quand la tentation survient, nous sommes vaincus, afin que nous apprenions que la victoire ne vient point de nos forces, mais de la miséricorde de Dieu. Enfin cela vient encore de ce que, nous adonnant assez à la méditation de la vérité, nous prenons fort peu de soins de régler nos affections. Nous aimons mieux apprendre les lois de la vertu que de les pratiquer, et nous recherchons la science de Dieu à dessein de réformer nos mœurs selon les règles qu'elle prescrit, mais seulement pour attirer les louanges des hommes. Or, c'est un travail fort inutile que d'apprendre la sagesse pour vivre dans la folie.

CHAPITRE VI.

Que les règles de la perfection de l'Évangile n'ont pas été faites seulement pour les religieux, mais pour tous les Chrétiens.

Comme il y a plusieurs personnes qui, ne voulant ni apprendre ni observer les maximes de la perfection chrétienne, et qui, ne désirant pas aussi d'être soupçonnées d'y avoir renoncé légèrement, assurent qu'elles ne regardent que ceux qui sont enfermés dans les cloîtres, et qui ont renoncé aux soins du monde, j'entreprends en cet endroit de faire voir la vanité et la fausseté de leur prétention, afin que cette erreur étant dissipée, la vérité paraisse avec plus d'éclat. Il faut demeurer d'accord qu'il y a deux

its parmi les Chrétiens, celui du siècle et celui la religion; mais il est vrai aussi qu'ils tendent par deux différens chemins à la même fin. sont semblables et égaux en ce qui regarde pratique de la vertu, le mépris du monde, la uvreté d'esprit, l'amour de la croix : il n'y a e cette différence, que les religieux sont plus oitement obligés à la perfection que les perpnes du siècle, parce qu'ils s'y sont engagés r leurs vœux et par leur règle; ils ont d'ailleurs ntracté les mêmes obligations, puisque le ème Évangile a été prêché aux uns et aux au-s. Dieu ne commandant que la charité, et ne fendant que la cupidité, il n'y a nulle disiction, nulle exception de personnes à cet ard. Le Sauveur a défendu d'avancer une pale inutile, et a déclaré qu'il en faudra rendre mpte au jour du jugement; il a défendu de se ettre en colère, de désirer le bien d'autrui, et us ne voyons aucune différence qu'il ait mise itre les religieux et les personnes mariées. uand il a dit que ceux qui pleurent sont bien-ureux, et que ceux qui rient sont malheureux; ıand il a enseigné qu'il faut toujours prier, noncer à toutes choses, haïr son âme, souffrir s injures avec patience, entrer par la porte roite, il n'a excepté personne. L'apôtre saint aul, écrivant à tous les Chrétiens, et à ceux ıême qui étaient mariés, et qui élevaient des nfans, n'exige-t-il pas d'eux tout ce que l'on eut exiger des religieux les plus austères? Ayant, leur dit-il, de quoi nous nourrir et de uoi nous couvrir, nous devons être contens. » u'aurait-il pu demander de plus à des anachoètes? Les apôtres saint Pierre et saint Jacques 'écrivaient-ils pas à tous les fidèles quand ils les xhortaient à être saints, parfaits et accomplis n toute manière, de sorte que rien ne leur ıanquât? Enfin, quand le Sauveur a dit : Soyez parfaits comme votre Père céleste est arfait, » il a parlé à tous ceux qui croyoient en ıi, et il leur a proposé un excellent modèle de ainteté, afin que nous tous qui sommes apelés enfans de Dieu, et qui le sommes par doption, tâchions d'imiter la perfection de otre Père. Ainsi les Chrétiens sont obligés à ne grande sainteté, s'ils ne veulent être privés le la succession de leur Père, comme des enfans ndignes de lui.

CHAPITRE VII.

De l'utilité de cet ouvrage. Exhortation à la perfection.

Les autorités que je viens de rapporter nous obligent à mépriser toutes les choses que les hommes prennent pour des biens, pour nous appliquer uniquement à suivre les vestiges de Jésus-Christ, et à monter jusqu'au comble de la perfection de l'Évangile. C'est le but où tend tout ce que j'ai ramassé dans ce petit ouvrage, afin qu'ayant dissipé les illusions de nos sens, et compris la vérité, nous retournions au pays de notre origine pour y triompher des vices et y régner éternellement. Les enfans du siècle tâchent de persuader que la perfection est extrêmement difficile, et qu'il n'est pas possible de l'acquérir en ce monde, afin que chacun s'abandonnant à la paresse et à l'oisiveté, personne n'entreprenne de chercher ce qu'il n'espère pas de trouver.

Il est certain cependant que rien n'est difficile à celui qui veut fortement; ce qui de soi est le plus malaisé, est rendu aisé par la grâce. La beauté de la justice est si excellente, la joie que donne la lumière incréée est si agréable, la splendeur de la vérité immuable est si éclatante que si l'on en pouvait jouir seulement un jour, on mépriserait la plus longue vie que l'on puisse mener ici-bas, avec tous les plaisirs et tous les biens qu'elle pourrait fournir. Il est écrit « qu'un seul jour dans la maison de Dieu vaut mieux que mille partout ailleurs. » Au reste, je supplie ceux qui prendront la peine de lire ce petit traité de ne point trouver étrange qu'il y ait quelques redites, et de considérer que cela procède du rapport qui est entre les vertus et entre les règles qu'elles prescrivent. C'est un effet de la force de la vérité, que plus nous nous approchons d'elle, plus nous la rencontrons souvent. Que s'il y a des préceptes qui paraissent rudes, et tout-à-fait au-dessus des forces de l'homme, il est à propos de se souvenir que « le royaume du ciel se prend par violence, » et que quand quelqu'un supporterait seul toutes les souffrances de la vie présente, elles n'auraient point de proportion avec cette gloire que Dieu doit un jour découvrir en nous. Le travail est de peu de durée, au lieu que la récompense est éternelle.

CHAPITRE VIII.

Combien la considération de la fin dernière est nécessaire aux Chrétiens.

On ne saurait ni exprimer ni concevoir combien l'ignorance de la dernière fin est extrême parmi les Chrétiens. Vivrions-nous autrement que nous vivons, s'il n'y avait point d'éternité, et qu'il n'y eût ni à craindre ni à espérer après cette vie? Il y a très peu de personnes qui considèrent sérieusement qu'ils n'ont qu'une seule affaire en ce monde, mais une affaire très importante à laquelle ils se doivent appliquer de toute leur force, qui est d'arriver à la fin qui leur est propre, qui est recherchée pour elle-même, qui ne peut être rapportée à nulle autre, et dont l'apôtre saint Philippe parlait lorsqu'il disait : « Seigneur, montrez-nous votre Père, et il nous suffit. » Notre fin, qui est Dieu, et la claire vision de Dieu, laquelle n'aura point de fin, nous suffit en effet. Tout le reste n'est que bagatelle, que vanité, et qu'affliction d'esprit. Nous pouvons apprendre par la structure de notre corps quelle est la fin pour laquelle nous avons été créés. Dieu nous a faits avec le visage élevé, afin que nous regardassions le ciel qui est le lieu de notre origine et notre véritable patrie. Cependant la plupart des hommes étant courbés comme des bêtes vers la terre, ne cherchent que la terre, n'ont de l'affection que pour la terre, et comme s'ils étaient accablés de léthargie, à peine lèvent-ils la tête lorsque l'on fait un grand bruit, ou même que l'on les brûle pour les éveiller. Que s'ils profèrent quelques mots mal articulés, ils retombent à l'heure même dans leur assoupissement, sans vouloir écouter la doctrine du salut, ou sans comprendre ce qu'ils en ont écouté. C'est une parole du Sauveur : « Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu, et toutes ces choses vous seront données comme par surcroît. » Cependant nous mettant fort peu en peine de chercher le royaume de Dieu, nous cherchons premièrement l'argent, les dignités du siècle et les plaisirs, et nous n'avons aucun autre soin. Le même Seigneur nous a enseigné que « une seule chose est nécessaire. » Nous ne laissons pas de nous partager à plusieurs, qui sont autant d'empêchemens à notre salut. Notre maître nous commande d'agir envers les hommes comme nous voudrions qu'ils agissent envers nous, et tenant une conduite toute contraire, nous leur faisons un traitement que nous ne voudrions pas souffrir de leur part. Le Seigneur a dit : « Ne jugez point, » et nous ne laissons pas de juger avec une très grande rigueur, et d'accuser notre frère d'avoir une paille dans l'œil, lorsque nous ne nous apercevons pas d'une poutre qui est dans le nôtre. Dieu nous commande que nous l'aimions de tout notre cœur, et sur toutes choses : cela n'empêche pas que nous n'aimions les richesses et les plaisirs plus que lui, et que nous ne lui préférions tout ce qui favorise les sentimens de la nature corrompue, et tout ce qui flatte la concupiscence. Ainsi, la prédication de la croix est inutile pour nous. L'incarnation du Verbe et la force des sacremens ne nous servent de rien, puisque nous vivons de la même sorte que si nous n'avions aucune connaissance de Dieu et de notre fin. La vie de chaque animal consistant dans une opération conforme à sa vie, et l'opération propre de l'homme étant la connaissance et l'amour de Dieu, tout ce que nous faisons qui se rapporte à cette fin est salutaire, tout ce que nous faisons qui ne s'y rapporte point est inutile, et tout ce que nous faisons qui y est contraire est pernicieux.

CHAPITRE IX.

D'où vient que tous les hommes ne sont pas heureux, bien qu'ils désirent tous de l'être.

Toutes les personnes raisonnables demeurent d'accord qu'il n'y a point d'homme qui ne désire d'être heureux. Mais on a souvent disputé avec beaucoup de chaleur pour savoir en quoi le bonheur consiste, et les philosophes ont consumé leur temps et leur esprit pour l'apprendre.

Les Chrétiens, les infidèles, les savans, les ignorans, désirent également de posséder le véritable bonheur; mais il n'y a que les Chrétiens qui sachent en quoi il consiste, parce qu'il n'y a qu'eux qui aient découvert, par la lumière de la foi, que Dieu est l'unique source de la félicité, l'objet de tous les désirs, le souverain bien, la dernière fin que nous devons aimer plus que toutes choses, et en la jouissance de laquelle nous devons nous reposer. On ne saurait assez déplorer l'aveuglement et le désordre d'un nombre innombrable de Chrétiens qui, bien qu'ils souhaitent avec ardeur d'être heureux, ne font rien

devenir. Leur esprit est si fort ébloui fausse image de la félicité, et leur cœur charmé par la trompeuse douceur des : la terre, qu'ils ne cherchent jamais rien t au-dessus des sens. De là vient que, : désir qu'ils aient d'être heureux, ils ne it jamais l'être, parce qu'ils ne veulent porter leurs actions à la fin dernière. s sont malheureux, non par aucun des- l'ils aient de l'être, mais par le dérègle- ui les porte à une conduite qui les rend reux malgré qu'ils en aient.

me tout cercle, quelque grand qu'il puisse a qu'un milieu que l'on appelle centre, es les lignes se terminent, et comme, e division que l'on puisse faire de la cir- nce, il n'y a jamais qu'un centre qui, te- ujours le milieu, semble commander les dont il est également éloigné, ainsi l'es- : l'homme n'a que Dieu qu'il doive cher- t où il doive tendre, et dès qu'il s'éloigne il est accablé par une multitude d'objets mpêchent de trouver celui qu'il cherche. 'exige rien de nous, sinon que nous le ions, parce qu'il n'y a que cela qui soit ire.

nd tout le reste nous manquerait, il ne anquerait rien de nécessaire absolument, e notre vie même ne l'est pas. Que si vie n'est pas absolument nécessaire, ce rapporte à elle l'est encore moins. Mais que jouit de la vie est obligé à en jouir Dieu, et à le servir, parce que les créatures nables ont été mises dans le monde à on qu'elles seront heureuses si elles se nt vers le bien immuable, et malheureuses se détournent de lui.

CHAPITRE X.

nt rapporter toutes choses à Dieu par la pureté de l'intention.

sque nous ne sommes dans le monde que e des étrangers, et que nous n'y passons mme des voyageurs qui vont à leur pays, sommes obligés de marcher sans nous r, et de nous informer avec soin du lieu us prétendons arriver; c'est-à-dire d'exa- sérieusement l'intention qui nous pousse in où nous tendons. En effet, l'homme n'agit jamais qu'il ne se propose une fin, et plus son intention est pure, plus son action est parfaite.

L'intention donne le prix à l'action, et la foi sert de règle à l'intention. Les impies et les réprouvés disent : « Jouissons des biens présens; » car nous ne devons jouir que de Dieu, et user seulement des créatures. Elles sont, selon le dessein de Dieu, comme des chemins qui nous mènent à lui, et comme les moyens d'acquérir sa possession : mais, par un effet de notre malice, elles deviennent des empêchemens qui nous détournent de cette fin, parce que, comme dit le sage, « elles sont devenues un objet d'abomination, et un sujet de tentation aux hommes, et un filet où les pieds des insensés ont été pris. » Il parle des insensés qui, au lieu de choisir Dieu pour guide, détournent les yeux de peur de voir sa lumière, qui, aimant la beauté des créatures, marchent dans l'ombre et dans l'obscurité, et ont les yeux d'autant plus faibles pour supporter l'éclat de la lumière céleste qu'ils sont plus attachés à l'ombre et à l'obscurité où ils marchent.

Puisque les créatures n'ont été faites que comme des moyens qui peuvent servir à obtenir notre fin dernière, nous sommes obligés de retirer d'elles notre affection, et de la mettre en Dieu, qui est cette fin. La bonté de la fin étant souveraine et indépendante, elle doit être recherchée et aimée sans bornes et sans mesures, au lieu que tout ce qui sert à parvenir à la fin n'ayant qu'une bonté indépendante qu'il tire de la fin même, il ne doit être aimé qu'autant qu'il sert à parvenir à cette fin. Le Chrétien est obligé de rapporter à Dieu toutes ses pensées, toutes ses paroles et toutes ses actions, non de bouche et avec tiédeur d'esprit, mais avec toute l'application et tout l'effort dont il est capable, et d'un cœur entièrement dégagé de l'amour des choses de la terre. Nous sommes souvent trompés par l'apparence du bien, et nous retombons sur nous-mêmes en cherchant jusque dans nos exercices spirituels nos commodités et nos intérêts, plutôt que Dieu. C'est pour cela que l'Écriture témoigne que le chemin du salut est étroit et difficile, parce que la nature corrompue, qui rapporte tout à elle-même, résiste à la loi de Dieu et à la pureté de l'intention. Mais dès que l'on a surmonté cette résistance par un long usage et par le plaisir que l'on prend dans l'ob-

servation de la loi de Dieu, on trouve le chemin large, le commandement léger, et le joug doux.

CHAPITRE XI.

D'où vient que la plus grande partie des hommes s'éloignent de leur fin.

Le plus sage des hommes a dit excellemment, et par le principe d'une sublime sagesse, que le nombre des insensés est infini. Il y a, en effet, une multitude innombrable de personnes qui, par une folie insupportable et digne d'être pleurée avec des larmes qui ne tarissent jamais, passent toutes leurs années dans les bagatelles, préférant le corps à l'esprit, le temps à l'éternité, la terre au ciel, jusqu'à ce que leur vie criminelle soit terminée par une mort affreuse, et qu'en un moment ils descendent aux enfers.

Quand il s'agit de gagner un procès, d'acquérir un héritage et d'obtenir une dignité, on n'épargne aucune peine, on emploie tout ce que l'on a d'argent, on étudie les livres, on cherche des titres; mais lorsqu'il s'agit d'acquérir le royaume du ciel, et d'obtenir le souverain bonheur, tout le monde est dans un profond assoupissement, d'où personne ne tâche de revenir. Nous avons une merveilleuse subtilité pour sentir tout ce qui touche et tout ce qui blesse notre corps, comme la faim, la soif, le froid, le chaud, la douleur, la maladie, et nous ne manquons ni de soin ni d'adresse pour nous garantir de toutes ces choses; mais nous sommes insensibles à la faim, au froid, à la maladie, aux autres maux de l'âme, comme si cette plus noble partie de nous-mêmes, par laquelle nous vivons, nous raisonnons, et nous sommes semblables aux anges, nous était tout-à-fait étrangère, ou comme si elle n'était point du tout. La partie animale l'emporte. Nous aimons plus la vie temporelle que l'éternelle, et jamais nos soins ne sont si empressés que quand il s'agit de faire en sorte qu'un homme qui doit bientôt mourir, meure un peu plus tard qu'il ne devrait. Ce désordre procède premièrement d'une ignorance fort grossière, ou plutôt d'un défaut d'application, qui est cause que personne ne sait le sujet pour lequel il a été créé, la fin qu'il se doit proposer, le chemin par où il y peut arriver, ou que personne n'y pense sérieusement, comme l'Écriture s'en plaint par ces paroles : « La terre est entièrement désolée, parce qu'il n'y a personne qui pense de tout son cœur. »

Il procède aussi de la multitude et de la cruauté des ennemis, qui fondent sur nous de toutes parts, et dont, à moins que le Seigneur des armées ne les écrase, nul ne peut éviter les piéges. Nous sommes environnés et comme assiégés par la chair qui est fragile, par le monde qui nous caresse, par les démons qui nous dressent des embûches. Ce désordre procède encore du peu de lumière qui nous reste au milieu des ténèbres dont le monde est couvert, et quelque faible que soit cette lumière, on ne se met point en peine d'en demander une plus forte à celui qui a seul le pouvoir de dissiper les nuages qui obscurcissent les yeux de l'âme. Enfin il procède de la lâcheté et de l'inconstance, qui est cause que tous les efforts de notre vertu ne se terminent qu'à des désirs sans produire aucunes œuvres.

Quand il est question d'agir, la difficulté nous étonne, et nous fait lâcher le pied. Tout le monde voudrait bien aller à Jésus-Christ; mais personne ne veut aller après lui. On voudrait jouir de lui sans l'avoir imité, et le posséder sans l'avoir suivi. On voudrait le profit sans le travail, et la couronne sans le combat. La récompense plaît et attire; mais la peine et la fatigue déplaisent et rebutent.

CHAPITRE XII.

Que nous sommes souvent trompés par de fausses apparences.

La félicité du siècle, et tout ce que le monde aime et estime est comme une peinture qui, étant regardée au faux jour du présent, semble avoir quelque beauté, mais qui, étant exposée au grand jour de l'éternité, ne paraît que comme un amas confus de traits mal formés. La lumière de l'Évangile, qui luit dans les ténèbres, et qui n'est point comprise par les ténèbres, est sombre aux yeux des hommes du monde. C'est cependant la seule lumière qui nous éclaire et qui nous fait discerner le bien et le mal, le vrai et le faux, le précieux et le vil; c'est par elle que nous connaissons la vérité qui est immuable, qui habite dans l'homme intérieur, et qui nous apprend à ne point attacher notre amour à la beauté des créatures, mais à le porter jusqu'à leur Créateur. Elle nous enseigne à mettre notre

onfiance dans Dieu seul, et à ne la mettre ni lans les princes ni dans nos amis, ni dans nos ropres frères, parce qu'ayant chacun leurs deseins particuliers, et recherchant leurs intérêts, ls demeureront avec nous tant qu'ils croiront jue nous leur pourrons être utiles, et nous bandonneront dès qu'ils n'espèreront plus tirer le nous aucun avantage. Il faut donc bien prendre garde de ne nous pas laisser tromper par l'apiarence, de ne pas chercher notre consolation u notre félicité dans les créatures, qui ne sont ju'un pur néant, et qui n'ont point d'autre prix jue celui qu'elles tirent de l'erreur du peuple, le notre ignorance et de notre aveuglement, et le ne pas abandonner pour elles Dieu, qui est eul qui soit véritablement, qui est la source de ous les biens, et hors duquel on ne peut trouer ni de paix ni de repos. Quiconque s'éloigne le cet être souverain tombe dans le dernier de ous les malheurs.

CHAPITRE XIII.

Du désordre et du déréglement de la vie humaine.

La vie humaine est comme un cercle agité l'un mouvement perpétuel. On boit, on mange, n dort; puis on se lève pour manger encore et our dormir. On amasse des richesses sans se asser jamais d'en amasser. On veut vivre agréalement, et mourir le plus tard que l'on peut. l y a entre le baptême et le dernier soupir un mas confus et monstrueux d'occupations saintes t profanes, de sacremens et de crimes, de conessions et de rechutes. Nul ne passe aucun jour ans commettre quelque péché, et tout le monde ourt au hasard sans regarder le terme où il end. Tout le monde court, mais il y a peu de ersonnes qui arrivent au bout de la carrière, arce qu'il y en a peu qui considèrent la granleur de la gloire qui est préparée dans le ciel à eux qu triomphent du siècle, et qui gardent les ommandemens du Sauveur. Dieu ayant tiré le nonde du néant, a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, et lui a donné un entendenent pour le connaître, une volonté pour l'ainer, une mémoire pour se souvenir de ses préeptes et pour les observer, des sens pour le ervir, et une bouche pour publier ses louanges.

Il a créé pour l'homme toutes les choses qui ont dans le monde, et il les lui a assujetties afin que, demeurant sujet à son Créateur, il se servît d'elles et pour son salut et pour la gloire de Dieu. Mais les hommes, étant corrompus par la volupté, se mettent au-dessous de tout ce qu'il y a de plus bas parmi les créatures, et abusent pour leur plaisir, et au mépris de Dieu, de tous ses dons intérieurs et extérieurs, de la science, des richesses, des honneurs, de la santé et de la vie. Il est certain, cependant, que s'ils en faisaient un bon usage, ils trouveraient que ce leur serait des ornemens pour embellir leur esprit, des secours pour les soulager dans le voyage de cette vie, des moyens très propres pour arriver à leur fin. Le déréglement et la malice de l'homme sont si extrêmes, qu'il emploie à sa propre ruine les biens que Dieu lui accorde pour obtenir la souveraine félicité.

CHAPITRE XIV.

Que le droit chemin pour arriver à la dernière fin est que chacun porte sa croix.

Tout homme qui veut arriver promptement à sa fin doit suivre les règles immuables de la raison éternelle, et courir, par un chemin convenable à son état, au terme qu'il se propose. Mais tous ne gardent pas cette conduite. Plusieurs étant trompés par une erreur extravagante, se font un chemin selon leur caprice, au lieu de suivre celui qui leur est marqué par la divine Providence. Naaman, général des troupes du roi de Syrie, refusa d'abord de se servir d'un remède aisé qui lui avait été ordonné par le prophète Élisée, et aimait mieux en faire un autre qu'il avait inventé lui-même, qui était de se faire toucher par ce prophète. Il s'en retournait donc tout en colère avec sa lèpre, et n'en aurait jamais été guéri si, suivant enfin le sage conseil de ses fidèles domestiques, il n'eût exécuté ce qu'Élisée lui avait prescrit. Les personnes dont je parle se proposent de la même sorte des routes particulières pour marcher vers leur fin, et font plusieurs résolutions fort contraires à leur état, et qu'elles n'ont jamais ni le pouvoir, ni l'occasion, ni le moyen d'exécuter. De là vient qu'elles ne forment que de vains désirs, et qu'elles n'agissent jamais sérieusement pour arriver à leur terme.

Il y a cependant un chemin fort court et fort aisé que le Sauveur a montré, quand il a dit, que celui qui veut le suivre prenne sa croix, et qu'il

la porte. Il a dit qu'il prenne sa croix, et n'a pas dit qu'il prît celle d'un autre. Il a dit qu'il prenne la croix que Dieu lui aurait donnée, et non pas celle qu'il aurait choisie lui-même; celle qui lui aurait été préparée par l'éternelle sagesse, qui fournit la force nécessaire pour la porter, et non pas celle dont il se serait chargé indiscrètement, et qui serait trop pesante pour lui.

Il faut donc, premièrement, prendre garde de ne se pas égarer dans la recherche de sa fin; car quiconque manque à la reconnaître manque aussi à choisir les moyens convenables pour y arriver. Quand on connaît sa fin on voit plusieurs chemins qui y conduisent; mais il faut que chacun préfère celui qui est le plus convenable à son état, afin qu'il porte sa croix de la manière que Dieu le commande. La croix de chaque chrétien consiste à s'acquitter exactement de son devoir, à souffrir patiemment les afflictions qui surviennent de jour en jour, et à ne laisser échapper aucune occasion de s'instruire de la perfection à laquelle sa profession l'oblige; car il n'y a personne qui ne puisse parvenir au plus parfait état de la religion chrétienne, en demeurant dans la vocation où Dieu l'a mis.

CHAPITRE XV.

Des conditions de la dernière fin, et d'où vient que plusieurs s'en éloignent

Il y a deux conditions de la fin dernière : l'une qu'elle est un bien parfait, et l'autre qu'elle est suffisante par elle-même, et qu'elle ne demande aucun bien extérieur pour nous procurer un parfait repos, et pour contenter tous nos désirs. Quiconque à besoin de quelque chose est agité du désir de l'obtenir, et quiconque est agité de quelque désir, ne jouit pas d'un parfait repos jusqu'à ce que la possession ait apaisé l'agitation de son désir. Or, ces deux conditions ne se rencontrent qu'en Dieu, parce qu'étant le seul bien parfait et souverain, il peut seul remplir tous nos désirs. «Je serai rassasié, dit le prophète, lorsque je me réveillerai dans une gloire pareille à la vôtre.» C'est cependant un dérèglement détestable de définir le souverain bien comme le définissent presque tous les hommes, quand ils disent que c'est celui qu'ils aiment sur tous les autres avec une ardeur si étrange qu'ils ne s'en peuvent séparer, bien que, selon le témoignage de leur propre conscience, ils ne puissent douter que ce ne soit un mal. Ainsi la corruption de leur esprit est si extrême qu'ils ne défèrent plus ni à leur jugement, ni à celui des autres. De là vient qu'un grand nombre de personnes, soit par l'aveuglement de leur entendement ou par le dérèglement de leur volonté, s'éloignent du souverain bien, et de leur véritable fin, sans pouvoir jamais s'en approcher. Ces âmes perdues, dont la misère donne de l'horreur, troublent et renversent l'ordre que Dieu a établi, quand elles se séparent de lui, et qu'elles s'attachent aux créatures comme à leur fin, qu'elles trouvent des délices dans les épines, qu'elles chérissent les ténèbres dont elles sont enveloppées, le corps de mort qu'elles portent, les filets au milieu desquels elles marchent, le lieu d'affliction qu'elles habitent, sans appréhender l'arrêt terrible que le souverain juge prononcera contre ceux qui s'éloignent de la fin qui leur a été proposée. « Ils suivent, dit saint Paul, dans leur conduite la vanité de leurs pensées; ils ont l'esprit plein de ténèbres, sont entièrement éloignés de la vie de Dieu, à cause de l'ignorance où ils sont et de l'aveuglement de leur cœur. Ayant perdu tout remords et tout sentiment, ils s'abandonnent à la dissolution, pour se plonger avec une ardeur insatiable dans toutes sortes d'impuretés.

« Ils se sont imaginé que notre vie n'est qu'un jeu; que ce n'est qu'un trafic pour amasser de l'argent, et qu'il faut acquérir du bien par toutes sortes de voies, même criminelles. » Il arrive souvent, par l'effet d'un jugement épouvantable de Dieu sur eux, qu'ils sont punis du débordement de leurs mœurs corrompues par la perte de leur foi qui était pure, et qu'ils deviennent semblables aux insensés qui disent dans leur cœur, il n'y a point de Dieu.

J'ai déjà marqué la source de ce dérèglement, et quand on la montrerait mille fois, on ne la montrerait pas encore assez. C'est qu'Adam a péché, et qu'en péchant il a non-seulement perdu la grâce qu'il avait reçue, mais aussi la connaissance du bien, et a corrompu toute sa postérité dans sa personne, comme dans la tige d'où elle devait sortir. Cette corruption est comme un poids effroyable qui accable l'homme, et qui l'entraîne avec violence vers les voluptés charnelles et vers les objets qui flattent les sens, et qui le porte à commander impérieusement aux autres, à s'estimer avec excès, à chercher le repos,

et à éviter le travail. Il faut ajouter à ces désordres l'obscurcissement de l'esprit, l'ignorance, la fausseté des idées, l'incertitude des jugemens, une multitude prodigieuse d'égaremens et d'erreurs et une violente aversion de toute sorte de bonnes pensées. Il faut ajouter encore l'affaiblissement de la volonté, le peu de soin que l'on a de rechercher le vrai bien, une lâcheté et une langueur extrême quand on est obligé de s'opposer aux mouvemens d'un appétit qui est incessamment attaché aux biens périssables. C'est pour ce sujet que l'Écriture, parlant du méchant, dit : « Le souvenir de Dieu est banni de toutes ses pensées ; ses voies sont souillées en tout temps. » Quand on ne connaît point Dieu, on ne connaît point non plus les vertus, qui ne sont distinguées des vices que par la fin où elles tendent, et non par les devoirs dont elles s'acquittent. L'âme qui a été délivrée, par la grâce de notre Sauveur Jésus-Christ, de cette injuste domination des démons, et de cette misérable servitude du péché, s'attache étroitement à Dieu, où elle trouve tout ce qu'elle peut désirer, et où elle jouit d'une paix très profonde sans rien aimer ni rien chercher hors de lui. En effet, celui à qui Dieu ne suffirait pas serait tout-à-fait insatiable.

CHAPITRE XVI.

Autre raison pour laquelle plusieurs n'arrivent jamais à leur dernière fin.

Rien n'étant si conforme à la raison, comme tout le monde en demeure aisément d'accord, que de préférer l'avenir au présent, le ciel à la terre, et l'éternité au temps, il est malaisé de comprendre pourquoi la plupart des hommes qui sont persuadés de cette vérité, et qui la confessent de bouche, la démentent par leurs actions. Ils s'appliquent uniquement aux devoirs de la vie civile, et font tous les efforts dont ils sont capables pour cultiver leurs terres, augmenter leurs revenus, pour amasser des richesses, et pour obtenir des dignités. Mais ils se conduisent aussi lâchement à l'égard de tout le reste que s'ils n'avaient ni lumière ni sentiment. Si on leur parle de Dieu, de la vie éternelle, de la perfection du Chrétien, ou ils ne comprennent pas ce qu'on leur dit, ou ils l'oublient à l'heure même, parce qu'il n'y a que ce qui frappe leurs sens qui touche fortement leur esprit. Ils reconnaissent, par une expérience continuelle, que les biens de la terre ne tiennent pas mieux entre nos mains que s'ils n'y étaient attachés qu'avec un fil, et qu'ils s'échappent fort aisément, et suivant, nonobstant cela, les mouvemens de leurs sens, ils retournent aux objets périssables, à la jouissance desquels ils sont accoutumés.

Nous avons dit que la principale cause de ce malheur est la désobéissance de notre premier père, de laquelle l'ignorance, le défaut de lumière, les tentations et l'inconstance, sont sortis comme des ruisseaux de leur source. Il y en a encore une autre qu'il faut considérer avec une grande attention, et c'est la faiblesse de notre esprit, qui ne comprend point ce qui est de l'esprit de Dieu, et qui ne conçoit que confusément, et qu'imparfaitement les plus terribles vérités. On ne forme que de légères idées de la laideur du péché, de l'horreur de la mort, de la rigueur des jugemens de Dieu, de l'éternité des peines de l'enfer. Ce sont des paroles qui frappent les sens, et qui n'ont aucune force pour toucher le cœur. Nous ne considérons en elles que le son qui entre dans les oreilles, et nous ne faisons aucune attention au sens qui nous devrait instruire, et nous porter à de bonnes résolutions. Par une suite du même principe, nous ne regardons dans le péché que les effets qu'il produit à l'égard du monde et du temps présent, et nous le désapprouvons plutôt à cause du préjudice qu'il apporte devant les hommes, ou à notre dignité, ou à notre réputation, qu'à cause qu'il déplaît à Dieu, et qu'il attire un châtiment qui n'a point de fin. Nous ne regardons dans un homme mourant que ce qui paraît au dehors, et nous ne songeons non plus aux effets qui suivent la mort, et qui touchent l'âme, comme sont le jugement et les peines de l'enfer, que si nous n'y avions aucun intérêt. Nous ne nous attachons qu'à l'extérieur des objets qui flattent les sens, et, par une folie déplorable, nous croyons être heureux quand nous en jouissons un moment, sans faire réflexion que cette jouissance passagère nous coûtera peut-être une éternité de supplices.

Personne ne doute que l'âme ne soit immortelle, et de savans philosophes ont laissé des commentaires sur ce sujet ; mais nul ne médite sur l'état où son âme sera après la mort, et ne

s'en inquiète non plus que si elle devait mourir avec le corps. Cela vient de ce qu'une partie considérable des hommes ne se conduisent ni par la foi ni par la raison, et qu'ils courent au hasard après les objets qui plaisent aux sens, et évitent ceux qui leur déplaisent, de la même sorte que s'ils n'avaient rien autre chose à faire dans cette vie, ni rien du tout à appréhender dans l'autre.

CHAPITRE XVII.

Que nous sommes enfans de Dieu, et que nous sommes obligés de vivre de son esprit.

Si quelqu'un avait une fois bien conçu qu'il est enfant de Dieu, qu'il a été racheté par le précieux sang de Jésus-Christ, et qu'en recevant une nouvelle naissance, il a reçu aussi l'espérance d'une vie qui n'a point de fin, il n'aurait de l'estime que pour cette noblesse spirituelle; et bien loin d'attacher son affection à la terre, il songerait sans cesse au ciel et à l'éternité, et veillerait avec une application continuelle sur soi-même, pour ne rien faire d'indigne de la qualité d'enfant de Dieu. Si un acteur qui fait le personnage de roi apporte tout le soin dont il est capable pour ne rien dire et pour ne rien faire qui ne réponde à cette dignité, bien qu'il ne fasse qu'un personnage de théâtre inventé pour le seul divertissement d'une multitude oisive, le Chrétien n'est-il pas sans comparaison plus obligé de faire tous ses efforts pour ne rien laisser échapper ni dans ses paroles, ni dans ses actions, qui soit indigne de Jésus-Christ? Un peintre qui veut faire une copie fidèle a toujours les yeux sur l'original, de peur d'en perdre l'idée: ainsi un Chrétien qui a choisi pour modèle la vie et les actions du Sauveur doit agir, parler et vivre de telle sorte que l'on ne puisse rien remarquer en lui qui soit contraire à l'excellence et à la perfection de ce modèle. « Celui qui dit qu'il demeure en Jésus-Christ, doit marcher lui-même comme Jésus-Christ a marché. » L'esprit qui règne en nous est l'esprit d'Adam, par lequel ayant été réduits sous la servitude du diable, nous demeurons étroitement attachés à nos intérêts et à nous-mêmes. Comme nous sommes, par la nature, enfans de la colère, si nous suivons les mouvemens de la nature, nous ne ferons rien que selon les desseins de Satan qui nous tient sous une cruelle servitude. Mais depuis que nous en avons été délivrés par le sang du Sauveur, nous devons nous conduire par le principe de la grâce, et demeurer étroitement unis au corps dont nous avons été faits les membres.

Adam, le premier homme, est le terrestre formé de la terre, et Jésus-Christ, le second homme, est le céleste descendu du ciel. Comme donc nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste. Prenons garde de ne pas perdre par notre malice le titre de Chrétien que nous portons. Que si quelqu'un n'a point l'esprit de Jésus-Christ, il n'est point à lui, dit l'apôtre.

On peut dire que celui-là a vraiment l'esprit de Jésus-Christ, dont la vie intérieure et extérieure est semblable à celle de Jésus-Christ, qui a soin de l'imiter, et qui agit et parle comme Jésus-Christ a agi et parlé. Le même apôtre nous avertit en un autre endroit de ne pas marcher selon l'homme, comme s'il disait : Ne marchez pas selon l'homme, mais selon celui qui a fait l'homme. Ne vous éloignez point de celui qui vous a créé, afin qu'étant animé de son esprit, vous soyez fait enfant de Dieu. Or, nul ne peut être enfant de Dieu s'il n'est animé de l'esprit de Jésus-Christ.

CHAPITRE XVIII.

Que le juste vit de la foi.

Ce que la racine est à l'arbre, ce que le fondement est à l'édifice, ce que la source est au ruisseau, la foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, l'est à la vie chrétienne et aux vertus. C'est par elle que l'on doit commencer à régler sa vie spirituelle, selon l'autorité de l'Écriture, qui dit que « le juste vit de la foi. » Il est certain, et toutes les personnes savantes et spirituelles en demeurent d'accord, que c'est à elle proprement qu'appartiennent les éloges les plus magnifiques qui sont donnés à la sagesse dans les livres sacrés. « Tout l'or au prix d'elle n'est qu'un peu de sable, et l'argent devant elle sera considéré comme de la boue. Elle est un trésor infini pour les hommes, et ceux qui en ont usé sont devenus les amis de Dieu. Elle est l'effusion toute pure de la clarté du Tout-Puissant; elle est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu, et l'image de sa bonté. » Elle enseigne toutes les

érités, et nous montre ce que nous devons aimer, et poursuivre ce que nous devons haïr et uir. Elle nous apprend que les biens du monde ont des maux, et que les maux sont des biens uand on les souffre avec patience. Elle apprend mépriser tout ce qui se présente aux yeux et out ce qui flatte les sens. Elle nous donne la onnaissance de Dieu et de nous-mêmes, en quelle consiste notre salut et notre perfection. lle nous délivre des erreurs d'une multitude nsensée, et nous inspire les maximes d'une véitable sagesse. Elle nous retire de la captivité du iècle, et nous fait respirer l'air de la liberté. n'y a rien de si éloigné que ces principes et eux de la doctrine du monde.

Le Sauveur, par la miséricorde duquel nous vons reçu la foi, ne pouvant se tromper, c'est ne conséquence nécessaire que nous sommes bligés de vivre de la foi, de suivre les maximes u'elle prescrit, et de détester la fausse et pernicieuse doctrine du monde. Il faut cependant remarquer et reconnaître qu'il n'y a oint d'inclination ni de faculté en nous qui ne ous pousse avec une extrême violence à renerser la foi dans son fondement. Le principal oin et la plus forte application qu'aient les peronnes du monde est de rechercher les commoités de la vie présente, sans penser jamais à éternité. Nous sommes entraînés dans ce délorable dérèglement par l'esprit d'Adam et par concupiscence qui règne dans ce corps de ort. C'est le sujet du gémissement des élus, ui disent : « Je ne fais pas le bien que je veux, ais je fais le mal que je ne veux pas. Malheueux que je suis ! qui nous délivrera de ce corps e mort ? » L'apôtre répond : « Ce sera la grâce e Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur. » 'est elle, en effet, qui, nous délivrant de l'aveu lement et de la faiblesse, nous donne la conaissance du bien et la force de le pratiquer.

CHAPITRE XIX.

Que la renonciation à soi-même et à toutes choses est le fondement de la vie chrétienne.

La puissance de la foi est fort grande. Elle st immobile et immuable, et rend semblable à le le Chrétien qui vit d'elle, et qui agit par son ouvement. Elle ne voit rien que Dieu, ne dére rien que lui : elle se repose doucement en i, parce qu'il est sa lumière et sa joie et qu'il remplit tous ses désirs. Elle ne cherche aucun plaisir en ce monde, et ne met point sa confiance dans les princes ni dans aucun homme, parce qu'ils ne sauraient sauver. Toutes les choses qui sont sous le ciel étant faibles et périssables, celui qui s'appuie sur elles tombe avec elles, au lieu que celui qui s'appuie sur ce qui est ferme et inébranlable, demeure lui-même inébranlable. Nous ne devons rien voir que par la lumière de la foi, comme les bienheureux ne voient rien que par celle du Verbe. Il faut que notre vie soit une vive image de la foi, une fidèle expression de la vérité, et nous ne devons nous glorifier en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, bien qu'elle soit un sujet de honte pour ceux qui suivent les maximes corrompues du siècle. Le premier homme pouvait, dans l'état de l'innocence où il avait été créé, arriver à sa dernière fin par un usage légitime des plaisirs que Dieu lui avait préparés. Mais depuis qu'il a abandonné son Créateur, et qu'il a infecté de son péché ses descendans, avant même que de leur avoir communiqué la vie, la divine sagesse a trouvé une autre voie pour nous conduire à notre fin, savoir, la voie de la croix et de la bassesse par où le Seigneur a marché, et qu'il a montrée à tout le monde quand il a prêché la renonciation à soi-même : « Si quelqu'un, dit-il, veut venir après moi, qu'il se renonce à soi-même, qu'il porte sa croix tous les jours et qu'il me suive. Si quelqu'un vient à moi et ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfans, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple. Quiconque d'entre vous ne renonce à tout ce qu'il a, ne peut être mon disciple. »

Voilà le fondement de la vie chrétienne, la science sublime du Sauveur, qui paraît si dure au monde, et qui est si contraire à son esprit : la souveraine félicité, la haute sagesse, qui est inconnue aux sages de la terre, et qui enseigne à connaître et à suivre Jésus-Christ crucifié, à se haïr soi-même avec tout ce que le monde aime et estime, comme les honneurs, les richesses et les plaisirs, et à aimer ce que le monde hait, comme la pauvreté, la douleur, le mépris, les afflictions. Il faut avoir une grande grâce pour bien comprendre ce principe, une plus grande pour le goûter avec plaisir, et une très grande pour l'accomplir par ses actions.

CHAPITRE XX.

De la folie de ceux qui veulent être damnés.

Les supplices éternels n'étant que pour ceux qui se les préparent par les péchés qu'ils commettent volontairement, et les récompenses éternelles étant aussi destinées à tous ceux qui veulent les obtenir, qui n'aurait cru que l'enfer aurait été vide, et que le ciel aurait été rempli d'une multitude innombrable de personnes? Car qui pourrait se persuader qu'il se trouvât un homme assez insensé pour vouloir être éternellement malheureux dans le temps qu'il ne dépend que de lui d'être éternellement bienheureux? Il est certain, néanmoins, que le nombre de ceux qui arrivent au royaume du ciel est très petit, et que celui de ceux qui se perdent est si grand qu'en comparaison celui des élus n'est presque rien, selon le témoignage de l'Écriture, et selon cette parole du Sauveur même : «Ne craignez point, petit troupeau.» D'où vient donc la folie qui fait préférer aux hommes une éternelle misère à une éternelle félicité? Qui voudrait porter à sa bouche une coupe où il se douterait qu'il y aurait du poison, de quelque soif qu'il pût être pressé? On commet cependant en tout temps et en tous lieux des péchés pour la punition desquels on sait, non par conjecture, mais avec toute sorte d'assurance, qu'il y a un feu allumé, lequel ne s'éteindra jamais.

Quelques-uns attribuent une si horrible folie au défaut de la foi. Il est vrai qu'elle peut être attribuée à cette cause à l'égard de quelques personnes. Mais il semble qu'elle ne doit être imputée qu'à un défaut d'attention à l'égard du plus grand nombre. Bien que ceux qui composent ce grand nombre soient persuadés qu'il y a un enfer, et que personne n'est condamné à en souffrir les tourmens s'il ne se les prépare en quelque sorte lui-même par les péchés qu'il commet durant cette vie, ils oublient pourtant à l'heure même cette vérité, et leur imagination, fortement attachée aux objets des sens, et comme abrutie par une trop longue jouissance des plaisirs, détourne les pensées de l'avenir, et empêche que l'entendement ne considère l'horreur et la durée des supplices où se termine une volupté d'un moment, et la facilité que nous avons pendant le cours de cette vie d'éviter un malheur éternel, et d'acquérir une souveraine félicité. Plût à Dieu que les hommes fissent une sérieuse réflexion sur ces choses, qu'ils les comprissent bien, et qu'ils pourvussent à ce qui leur doit à la fin arriver! Rien n'étant si propre à l'homme que de penser, l'ordre naturel de ses pensées est qu'il s'occupe avant toutes choses à connaître sa fin. La négligence du salut va audelà de toute sorte d'erreur et d'ignorance, quelque grossières ou criminelles qu'elles puissent être.

CHAPITRE XXI.

Du caractère du véritable Chrétien.

Le Chrétien est un homme qui fait profession de la foi et de la loi de Jésus-Christ, et qui imite sa vie et ses vertus. Cette profession l'oblige à s'élever au-dessus de la terre pour vivre d'une vie divine. «La grâce de Dieu notre Sauveur, dit l'apôtre, a apparu à tous les hommes, et elle nous a appris que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous devons vivre dans le siècle présent avec tempérance, avec justice et avec piété, étant toujours dans l'attente de la béatitude que nous espérons et de l'avénement glorieux du grand Dieu et notre Sauveur Jésus-Christ, qui s'est livré lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de nous purifier, pour se faire un peuple particulièrement consacré à son service et fervent dans les bonnes œuvres.» Comme un homme sans étude et sans lettres ne peut prendre la qualité de docteur, comme un homme qui n'a jamais manié les armes n'est pas capable de commander une armée, comme un homme qui n'a point appris un art ne fait point profession de l'exercer, ainsi un homme qui n'imite point Jésus-Christ ne peut être appelé Chrétien. Le véritable Chrétien est un homme qui, ayant renoncé aux désirs du siècle, aime Dieu de tout son cœur, et son prochain en Dieu et pour Dieu. Il ne cherche que Dieu dans son prochain, et ne se préfère à personne, parce qu'il sait que la grâce de la naissance spirituelle rend égaux tous ceux auxquels elle se communique. Il vit avec tempérance et avec justice, et se conduit de telle sorte qu'il n'y a rien dans ses actions qui puisse choquer ceux qui les voient. Il use des biens extérieurs comme un malade use des remèdes. Il ne désire rien de ce qui pourrait lui être ôté par un autre. Il ne recherche de

plaire à personne, et n'appréhende de déplaire qu'à Dieu. Il hait son corps comme un corps de péché, et le châtie continuellement, de peur qu'il ne se soulève. Il conserve en toutes rencontres une fermeté inébranlable, et, s'élevant au-dessus de tout le monde, il n'est ni épouvanté ni ému des menaces, des persécutions et des injures. Il jouit de la même tranquillité d'esprit dans les prospérités et dans les disgrâces. Jamais il ne se détourne de la lumière de la vérité. Il condamne la jouissance des biens présens par l'ardeur du désir avec lequel il soupire après les biens à venir. Vivant de foi, d'espérance et de charité, il croit ce qu'il ne voit pas encore, il espère ce qu'il n'a pas, et souhaite ce qu'il ne possède pas parfaitement. Il aime Dieu avec une si ardente charité, qu'il n'y a point de travail ni de danger auquel il ne fût prêt à s'exposer pour son service, quand il n'y aurait aucune récompense promise à ceux qui combattent pour sa gloire. Attendant le royaume du ciel, par la confiance qu'il a mise en la miséricorde de Dieu et en sa propre conscience, il peut dire avec l'apôtre : « J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra en ce grand jour. »

Il est rempli de joie quand il a été jugé digne de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus-Christ, et il croit avoir perdu tous les jours auxquels il n'a rien souffert pour lui. Sa gloire, sa félicité et sa sagesse consistent en des choses qui passent parmi le monde pour déshonneur, pour misère et pour folie. Il déteste les faux principes de la prudence de la chair, qu'il faut posséder d'immenses richesses, s'élever au-dessus des autres, et ne point souffrir le mépris. Il suit exactement les vérités que la foi enseigne, qu'il faut mépriser les richesses, renoncer à soi-même, ne se glorifier qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ; enfin il se conduit de telle sorte qu'il semble que toutes ses actions et toutes ses paroles crient : « Mon royaume n'est pas de ce monde. »

Tout ce que je viens de dire est fort relevé et fort difficile, mais le royaume du ciel se prend par violence; il mérite bien que l'on fasse toutes sortes d'efforts pour le posséder, et on ne le possède point autrement.

CHAPITRE XXII.

De quelle manière un Chrétien doit faire ses actions.

Un Chrétien doit faire toutes ses actions avec une grande tranquillité et une grande douceur, et considérer avec soin toutes les circonstances du lieu, du temps, des personnes et principalement de la fin. Il n'agira jamais avec précipitation, parce qu'elle vient plutôt d'une impétuosité soudaine de la nature, que de la raison ou de la grâce. Il se gardera bien de se répandre légèrement sur quantité d'objets inutiles, parce qu'il sait que cette dissipation le rendrait moins présent à soi-même et moins disposé à recevoir les inspirations de Dieu, auxquelles il obéira avec joie aussitôt qu'il les aura reçues. Il prendra garde de ne rien faire par préoccupation, autrement il se tromperait souvent dans le discernement des choses, et se porterait à des entreprises qui pourraient être blâmées. Au commencement de chaque action, il implorera la lumière et l'assistance de Dieu; il examinera après cela la part que Dieu y prend, et la part qu'il y prend lui-même; dans la suite il évitera les sentimens de la complaisance qui flatte l'âme, et qui la détourne de sa fin, et il prendra garde enfin que la vaine gloire ne se mêle dans ses desseins, et n'en ruine le mérite. Il se proposera surtout de ne point chercher les louanges des hommes, mais la seule gloire de Dieu; et faisant souvent réflexion sur son néant, il étouffera les pensées de vanité et d'orgueil dans leur naissance; il ne se mêlera d'aucune affaire du siècle, à moins que Dieu ne l'y engage. Mais alors il lui obéira avec joie, et désirera de devenir anathème, et d'être éloigné de la présence de Jésus-Christ pour ses frères, parce qu'il sait que la perfection de la vie que nous menons sur la terre, ne consiste pas dans la jouissance sensible de Dieu, mais dans l'accomplissement de sa volonté; il n'entreprendra rien au-dessus de ses forces, et ne s'appliquera à l'exécution de ce qu'il aura entrepris qu'autant qu'il le pourra faire sans rien perdre de sa liberté ni de son repos, parce qu'il est certain que celui qui se répand sur les choses extérieures, et qui s'empresse, étouffe l'esprit de Dieu, et trouble la paix de sa conscience.

Comme l'ange qui était chargé de la conduite de Tobie lui rendait tous les devoirs qu'aurait pu lui rendre un domestique qui aurait été à ses

gages, et ne laissait pas d'être toujours en la présence de Dieu, ainsi un homme de bien s'occupe aux affaires comme les autres, et semble quelquefois en être accablé, et a néanmoins le cœur attaché à Dieu. Son corps est sur la terre, mais son âme est dans le ciel, et cette meilleure partie de lui-même demeure exempte des affections charnelles.

CHAPITRE XXIII.

Que les bonnes actions d'un Chrétien doivent convenir à son état.

Il n'y a point de distinction entre les emplois où chaque Chrétien est engagé par son état, et la grande affaire de son salut; et personne ne peut faire plus sûrement cette affaire qu'en s'aquittant exactement des devoirs auxquels sa condition l'oblige. Le démon nous dresse un piége fort subtil pour nous empêcher d'arriver à notre perfection, quand il excite en nous le désir de faire de grandes choses dans un autre lieu et dans une autre profession que celle où Dieu nous a mis. Ce désir partage l'esprit, l'embarrasse, et lui ôte l'attention qu'il doit aux affaires qu'il a entre les mains, et qui dépendent de son état. Celui qui après avoir choisi avec une prudence ordinaire un genre de vie, en cherche un autre où il s'imagine qu'il servirait Dieu avec une plus grande perfection, se trompe extrêmement : il néglige ses obligations, et ne fait rien de ce qu'il doit, dans le temps même qu'il s'empresse pour faire plusieurs grandes choses qu'il ne doit pas faire.

La perfection de la vie chrétienne dépendant de la bonté de chaque action, ceux-là y apportent un grand obstacle, qui, s'étant accoutumés à ne s'acquitter qu'avec négligence des devoirs auxquels leur état les oblige, ont l'esprit perpétuellement occupé à toute autre chose qu'à ce à quoi ils devraient l'avoir. Ils s'arrêtent pendant toute leur vie au commencement des bonnes entreprises; ils font plusieurs résolutions et n'exécutent rien; ils ont beaucoup de feuilles et point de fruits, comme des arbres qui, ayant été plusieurs fois transplantés, n'ont pu jeter de profondes racines en aucun lieu.

CHAPITRE XXIV.

De quelle manière doit vivre un Chrétien.

Un Chrétien doit vivre de telle sorte, qu'il s'abstienne des plaisirs, du goût et de la bonne chère, des habits et des ornemens qui sont contraires à la modestie, du jeu, de la paresse, du désir des honneurs et des louanges, et de l'amour de l'argent. Il doit étouffer tous les mouvemens de la colère, et ne faire jamais à un autre le traitement qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît. Il ne doit rien faire avec négligence, avec précipitation, avec feintise et déguisement. Tout devoir de la vie chrétienne, tout exercice extérieur de vertu, n'est qu'artifice et imposture, s'il n'est animé de l'esprit de la vérité. De méchans hommes représentent quelquefois sur le théâtre les actions des saints. L'un représente la constance d'un martyr, l'autre la modestie d'une vierge, l'autre les actions héroïques d'un apôtre, ou du Sauveur; mais quand il a joué ce personnage emprunté, il reprend le sien, qui est un personnage fort déshonnête et fort infâme. Ceux qui n'agissent que par vanité et pour acquérir de la réputation sont des acteurs et des bouffons qui, n'ayant point de vertu, font les saints sur le théâtre; leur vie n'est rien autre chose qu'une comédie.

Il y a peu de personnes qui arrivent au comble de la perfection chrétienne, parce qu'il y en a peu qui agissent par l'esprit de la vérité. Les fausses maximes du monde l'emportent sur les exemples et sur les préceptes du Sauveur, et les plus communes idées que la vertu a mises au fond de nos âmes sont effacées par les opinions corrompues des hommes.

Étant donc obligés de vivre au milieu d'une foule de personnes infectées d'une pernicieuse doctrine, il faut que chacun s'examine souvent soi-même, et qu'il voie s'il ignore le bien, ou s'il a quelque soin de s'acquitter de son devoir. Pour arriver à la vérité, il n'y a qu'un chemin qui ne change point. Quiconque veut le tenir doit regarder, non la terre, mais le ciel; non les hommes, mais Dieu, qui est la voie, la vérité et la vie.

CHAPITRE XXV.

[Q]ue les bonnes actions doivent être faites par le mouvement de l'esprit de Dieu.

Il faut bien prendre garde que les sens ne s'attribuent la principale partie de nos actions, parce que c'est de là que viennent tous les péchés. La vérité ne nous éclaire de sa lumière que lorsque la lueur des sens est cachée. A peine pouvons-nous nous promettre d'avoir fait une seule action qui soit bonne dans toutes ses circonstances, parce qu'encore que nous en ayons commencé plusieurs par le mouvement de la grâce, au lieu de lui être fidèles, nous retombons aussitôt sur nous-mêmes.

L'ange dit autrefois à l'évêque de l'église de Sardes : « Je ne trouve point vos œuvres pleines devant Dieu. » Les prières, les jeûnes, les aumônes et les autres œuvres semblables, sont pleines devant les hommes, qui ne voient que le dehors, et vides devant Dieu, qui voit le cœur, à moins qu'elles ne soient faites par le mouvement de son esprit, et avec un désir sincère d'accomplir sa volonté. Il est parlé dans l'Évangile de dix vierges, parmi lesquelles il y en avait cinq folles qui furent exclues du festin des noces, non faute de pureté ni de lampes, c'est-à-dire d'œuvres, mais d'huile, c'est-à-dire d'une pure intention et de saintes affections. La même chose nous arrivera, si, pour rendre nos actions agréables à Dieu, nous ne les animons de son esprit. La vie de tous les Chrétiens est la même à l'extérieur. Mais comme la montre d'une horloge dépend des ressorts et des roues ; comme l'éclat du teint dépend de la vigueur de la santé, ainsi la sainteté des actions dépend de celle de l'esprit qui les produit, et c'est elle qui met toute la différence qui se rencontre entre les bons et les méchans. Le royaume de Dieu est au dedans de nous.

CHAPITRE XXVI.

D'où procède la perfection des actions chrétiennes.

Ceux qui mangent avec excès n'ont jamais qu'une santé languissante, et tombent enfin dans l'indisposition et dans la maigreur, pour n'avoir pas su proportionner la quantité des alimens à la portée de leur estomac, au lieu que ceux qui gardent la tempérance, et qui non-seulement mangent peu, mais aussi ne mangent rien qui ne soit de facile disgestion, conservent leurs forces jusque dans un âge fort avancé. Ainsi il y a des personnes qui, bien qu'elles accomplissent quantité de bonnes œuvres, ne font presque aucun progrès dans le chemin de la perfection chrétienne, parce que, y marchant autrement qu'il n'y faut marcher, ils croient avoir beaucoup avancé quand ils ont fait beaucoup d'actions avec tiédeur et négligence, au lieu qu'ils devraient s'efforcer de les faire avec une ferveur qui s'accrût de jour en jour, parce que c'est dans l'accroissement de cette ferveur que consiste celui de la perfection, plutôt que dans l'amas de quantité d'actions relâchées.

Il y en a d'autres, au contraire, qui font de grands progrès dans l'amour de Dieu, bien qu'ils fassent peu de choses, parce que, pour peu qu'ils fassent, ils le font avec une charité qui de jour en jour devient plus ardente, et avec une intention qui devient plus pure. Enfin ils se portent à toutes leurs actions avec une si forte application et avec un si grand zèle, qu'à la fin de chacune ils peuvent répéter cette importante parole que le Sauveur prononça sur la croix : « Tout est accompli. » J'ai accompli tout ce que Dieu désirait de moi ; je l'ai accompli avec la ferveur que ma faiblesse a pu me permettre, avec le moins d'imperfection qu'il m'a été possible, selon la grâce que celui qui a dit : « Vous ne pouvez rien faire sans moi, » m'a donnée, et de le vouloir et de le faire. Ils passent chaque jour de telle sorte que lorsque la nuit est arrivée ils peuvent dire avec confiance : « Tout est accompli. » Ils se conduisent de telle façon durant tout le cours de leur vie que, quand ils l'ont achevée, ils peuvent assurer qu'ils ont exécuté tout ce que Dieu leur avait commandé. Quiconque vit de la sorte vit chrétiennement, et ne craindra point dans le mauvais jour.

CHAPITRE XXVII.

De l'utilité de la présence de Dieu.

Il n'y a point de meilleure règle pour nous acquitter exactement de nos devoirs que de regarder Dieu comme présent en chacune de nos actions, et de songer que c'est de lui, qui opère tout en toutes choses, qu'elle doit recevoir le mouvement, la vie et l'être.

Cette nécessité où nous vivons, d'être exposés

à tout moment aux yeux d'un Dieu à qui rien ne peut échapper, nous oblige à faire toutes nos actions avec toute la perfection possible. Dieu nous remplit, c'est par lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être, et jamais il ne nous abandonne si nous ne nous détournons pas de lui pour nous tourner vers les créatures. L'inclination violente qui nous porte aux plaisirs qui flattent nos sens est comme une semence corrompue qui nous reste du vieil Adam, et qui nous détourne de la présence de Dieu; car il est certain que si nous étions dégagés de l'amour des créatures, nous jouirions sans cesse de cette sainte présence, selon la promesse que le Sauveur nous en a faite par ces paroles : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » La douceur que Dieu a réservée à ceux qui le craignent est infinie et inexprimable; mais elle est cachée, cette douceur, et il n'y a que ceux qui la goûtent qui la connaissent.

Pour être riche il ne suffit pas de posséder un trésor, il faut être assuré qu'on le possède et en savoir le prix et l'usage. Nous avons dans nous un trésor d'un prix inestimable, un bien infini. Pourquoi donc le négligeons-nous pour courir après les atomes imperceptibles des biens qui n'ont qu'une fausse apparence, et qui ne sauraient jamais apaiser la soif qui nous presse? « Enfans des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant? Jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge? » Il ne tient qu'à nous de posséder Dieu à tout moment. Nous avons d'immenses richesses que nous ne connaissons point. Nous pouvons goûter comme par avance la douceur de la félicité dont les saints jouissent dans le ciel, et nous nous en soucions fort peu, parce que la partie inférieure et les sens trouvent que cette présence continuelle de Dieu les incommode, et qu'ils tâchent de s'en défaire et d'attirer à eux la partie supérieure. Comme nous sommes quelquefois privés de la consolation qui vient des biens du ciel, nous en cherchons aussitôt une autre sur la terre, si nous n'avons soin de regarder Dieu comme présent, et de nous unir à lui par la foi.

Dieu même a donné ce précepte à Abraham, le père de tous les fidèles, pour le porter au comble de la perfection, quand il lui a dit : « Marchez en ma présence et soyez parfait. » David a dit aussi : « J'ai toujours le Seigneur devant moi. C'est pour cela que mon cœur se réjouit. » Celui qui a le souverain bien présent, a grand sujet de se réjouir.

CHAPITRE XXVIII.

D'où vient que l'imitation des saints semble difficile.

Nous croyons qu'il est très difficile de régler notre vie sur celle des saints, parce que nous les concevons comme des esprits dégagés du corps, comme des hommes qui jouissent d'un souverain bonheur dans le ciel, qui est leur patrie, et où il y a une paix parfaite, une joie inexprimable, une lumière très éclatante, et où se trouve le comble de tous les biens. Mais si nous voulons les imiter comme nous y sommes obligés, nous devons les considérer d'une autre manière. Ils ont été des hommes comme nous, chargés d'un corps semblable au nôtre, infectés de la même corruption de la concupiscence de la chair, exposés aux mêmes tentations et aux mêmes dangers; et cependant, par la foi, ils ont conquis les royaumes, ont accompli les devoirs de la justice et de la vertu, et ont fait des actions merveilleuses. « Élie, comme dit l'apôtre saint Jacques, était un homme sujet comme nous à toutes les misères de la vie; et cependant, ayant prié Dieu avec grande ferveur qu'il ne plût point, il cessa de pleuvoir sur la terre durant trois ans et demi; et ayant prié de nouveau, le ciel donna de la pluie, et la terre produisit son fruit. » On peut dire la même chose des autres saints, dont nous admirons la rare vertu et les héroïques exploits. Ils ont été semblables à nous, formés du même limon, et exposés aux mêmes tentations sur la terre, et nous ont cependant presque infiniment surpassés par la grandeur de courage par laquelle ils se sont élevés au-dessus de la faiblesse de la chair, de l'orgueil du monde, et de l'envie des démons. Pourquoi donc reculons-nous? Il nous est aisé d'imiter les saints si nous le voulons, et si renonçant à la paresse, et mettant notre confiance, non dans nos forces, mais dans le secours de Dieu, nous tâchons de monter au comble de la perfection, où ils sont heureusement parvenus. Une grande partie de la sainteté consiste à vouloir efficacement l'acquérir.

CHAPITRE XXIX.

ɪous devons rapporter toutes nos actions à la gloire de Dieu.

ctrine constante de l'apôtre saint Paul ɨi nous voulons que nos actions soient ɪs de véritable vertu, nous les devons ɪr à Dieu et à sa gloire. « Soit, dit-il, s mangiez, soit que vous buviez, et quelɪe que vous fassiez, faites tout pour la :Dieu. » Il dit encore en un autre endroit: que vous fassiez, ou en parlant ou en , faites tout au nom du Seigneur Jésusrendant grâces par lui à Dieu le Père. » que nous faisons de bon, et que nous ns point pour l'amour de Dieu, est un ɪr le seul défaut de la bonne fin, bien tion semble bonne quand on n'en consiɪe le devoir. Or, c'est par la fin, et non evoir, que l'on distingue les vertus des

:voir est l'action extérieure que l'on doit . la fin est le terme où l'on doit rapporter que l'on fait. Que si nous demeurons ɪ aux créatures, et que nous les aimions es-mêmes sans les rapporter à Dieu, c'est cupiseence damnable, selon cette parole ɪtre saint Jean: « N'aimez point le monde, ɪi est dans le monde. »

: doctrine est fondée sur ce que nous ne ; ici-bas que des étrangers, qui passons ler à notre pays. Il nous est permis de :rvir des créatures comme d'une commour achever promptement notre voyage. ɔus devons aimer Dieu pour lui-même, u'il est notre souverain bien et notre dern, et que ce n'est que lui dans qui l'on un parfait repos, l'accomplissement de s désirs, une jouissance assurée, et une ɪmuable. Quiconque ignore cette fin aussi la manière de bien vivre. Quiconɔonnaît, sait à qui il doit rapporter toutes ions et les devoirs de toutes les vertus. our ce sujet que bien que les théologiens ɪt d'un commun consentement qu'il y a ions qui d'elles-mêmes ne sont ni bonnes ɪvaises, comme de se promener, de mane dormir, ils ne laissent pas d'enseigner :lui qui dort, qui mange, ou qui se prosans rapporter ces actions-là à sa fin dernière, commet un péché, parce qu'il s'écarte de la règle générale des actions humaines, qui est aussi la fin où elles doivent tendre. C'est ce que le Sauveur a exprimé, quand il a dit : « Votre œil est la lampe de votre corps. Si votre œil est simple, tout votre corps sera éclairé; mais si votre œil est impur et mauvais, tout votre corps sera ténébreux. » Cet œil est l'intention par laquelle chacun agit, et si l'entention n'est droite, l'action est ténébreuse. Or, l'intention n'est point droite si elle ne rapporte l'action au souverain bien comme à son principe. Tout bien vient d'en haut, et tout ce qui s'en écarte est péché.

CHAPITRE XXX.

Que l'amour de soi-même est la racine de tous les péchés.

Depuis que le premier homme est tombé, par un amour dérégIé et excessif de soi-même, dans le grand péché par lequel il a assujetti tous ses descendans, dès le moment de leur conception et de leur naissance, à la mort, à l'ignorance et à la concupiscence, la nature humaine a été couverte de ténèbres si épaisses, et entraînée par un poids si prodigieux vers la terre, que s'étant détournée de Dieu, elle s'est tournée vers elle-même, et qu'ayant perdu le goût des délices innocentes de l'âme, elle s'est répandue sur les plaisirs infâmes du corps.

C'est de là qu'est venue l'impérieuse domination qu'exerce l'amour de nous-mêmes, le plus cruel ennemi des vertus. Quand nous lui obéissons, nous ne recherchons en toutes nos actions que nos intérêts, l'honneur ou le plaisir. La chair « n'est point soumise à la loi de Dieu, et ne le peut être, » comme dit le saint apôtre. Tous ses mouvemens nous portent au péché, et nous mettent dans l'état horrible de la damnation. Il n'y a rien de si contraire à nos intérêts que l'amour-propre, qui nous excite avec tant de violence à les rechercher. Dieu nous ayant commandé de rapporter tout à lui comme à la dernière fin, celui qui en toutes choses ne cherche que soi et son intérêt, ne rapporte aucune de ses actions à la vie éternelle. Aussi, comme le docteur des nations ajoute au même endroit : « Nous ne sommes point redevables à la chair pour vivre selon la chair. Que si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si vous faites mourir par l'esprit les passions de la chair, vous

vivrez.» La religion chrétienne nous presse de faire servir les membres de notre corps à la piété et à la justice, pour mener une vie sainte, comme nous les avons fait autrefois servir à l'impureté et à l'injustice, pour commettre de mauvaises actions. «Soyez saints, dit le Seigneur, parce que je suis saint.»

L'amour de soi-même et le désir de procurer ses intérêts, empêche de concevoir les principes et les préceptes de la vie chrétienne; car qui pourra jamais persuader à une personne remplie de l'amour d'elle-même, que tout ce que le monde estime et admire n'est que vanité, et qu'un pur néant; que les honneurs et les dignités ne sont qu'une servitude éclatante et qu'affliction d'esprit; qu'il y a de la force et de la grandeur de courage à pardonner à nos ennemis, et à faire du bien à ceux qui nous veulent du mal; qu'il est plus avantageux de mépriser les richesses que de les posséder; qu'il est plus glorieux d'obéir pour l'amour de Dieu que de commander; qu'il est plus louable de se vaincre soi-même et de réprimer ses passions que de réduire sous sa puissance les plus fortes places?

Toutes ces maximes paraissent dures et incroyables à ceux qui s'ament eux-mêmes, parce qu'étant attachés à la terre par l'amour-propre, comme par des liens indissolubles, ils ne se plaisent qu'aux plaisirs de la terre. Les enfants de Dieu sont conduits et poussés par l'esprit de Dieu, pour ne vivre plus selon la chair, mais selon l'esprit. Que s'ils font quelques actions de la chair dont ils ne se peuvent dispenser durant cette vie mortelle, ils y sont excités, non par l'amour-propre, mais par un principe surnaturel, et répriment les désirs de la chair par un exercice continuel de mortification et de pénitence. Les amateurs d'eux-mêmes disent qu'il faut tempérer d'une grande discrétion la rigueur que l'on exerce sur son corps; mais il faut avoir la discrétion qui vient du ciel, parce que la prudence de la chair est la mort de l'âme.

CHAPITRE XXXI.

Que l'amour de soi-même a bâti la ville de Babylone.

Dieu a placé au commencement l'homme dans le paradis; mais depuis que nous avons tous péché en Adam, nous avons été transférés du paradis en ce monde, de Jérusalem à Babylone, de notre patrie dans un lieu de bannissement, d'un état de liberté, d'innocence et de vie, à un état de servitude, de corruption et de mort. Ainsi, étant tombés de la vérité dans la vanité, non-seulement nous sommes semblables à la vanité, mais, comme le prophète a dit dans les psaumes : «Tout homme vivant sur la terre est un abîme de vanité.» Il est vanité selon son corps, qui est sujet à la corruption et à la mort; vanité selon son âme, qui, servant à l'iniquité, mérite la mort éternelle; et vanité selon les biens, qui périssent, et qu'il faut quitter au moins à la mort. Cependant nous poursuivons avec ardeur cette vanité. Nous recherchons avec empressement ces mensonges qui nous trompent, et qui, de citoyens de la Jérusalem du ciel, nous font citoyens de la Babylone de l'enfer. Deux amours ont bâti ces deux villes : l'amour de Dieu, qui va jusqu'au mépris de soi-même, a bâti Jérusalem, qui est la ville de Dieu; l'amour de soi-même, qui va jusqu'au mépris de Dieu, a bâti Babylone, qui est la ville du démon. Le chemin qui mène à cette dernière est large et court, au lieu que celui qui mène à l'autre est étroit, difficile et long; car il est beaucoup plus aisé de descendre et de tomber sur la terre, que de monter et de s'élever au ciel. Que chacun s'examine donc soi-même et qu'il considère ce qu'il aime. S'il aime Dieu et qu'il se méprise soi-même, il est citoyen de la Jérusalem céleste. S'il s'aime soi-même, il est de Babylone, d'où l'Écriture crie qu'il faut sortir : « Sortez, dit-elle, de Babylone; retirez-vous du milieu de Babylone.» Le psalmiste dit aussi : «Fille de Babylone, dont je vois déjà la ruine, heureux celui qui prendra tes enfans et les brisera contre la pierre!»

Nous sortons de Babylone lorsque nous nous retirons de la confusion des vices. Nous brisons les enfans contre la pierre quand nous retranchons et que nous surmontons par l'amour de Jésus-Christ les cupidités et les pernicieux désirs. L'amour de soi-même est la mort de l'âme, comme l'amour de Dieu en est la vie. Ce n'est pas s'aimer que de se perdre en s'aimant.

CHAPITRE XXXII.

)ue chacun se cherche même dans les choses les plus saintes.

C'est une chose étonnante que quelque diver-ité d'inclinations qu'il y ait parmi les hommes, ls s'accordent tous en ce qu'il n'y en a aucun qui, son jugement, soit peu de chose, qui veuille éder et se soumettre à un autre, et qui, pour asse que soit sa condition, ne désire d'être es-imé. Tout le monde veut s'élever au-dessus des utres. Tout le monde s'épargne, et n'épargne ersonne que soi. Chacun soutient opiniâtré-ıent son sentiment. Chacun admire ses propres vantages. Personne n'approuve que ses inven-ions et ses maximes, et tout le monde rejette elles où il n'a point de part. Tous se glorifient le leur ignorance, comme si c'était une science, t bien qu'ils ne sachent rien, ils s'imaginent out savoir. Ils cachent les vices qu'ils ont, et nalgré le témoignage de leur conscience qui les rahit, ils font semblant d'avoir les vertus qu'ils ı'ont pas. Mais ce qui est le plus étonnant, c'est que les plus vertueux, qui semblent ne recher-her que la volonté, l'honneur et la gloire de)ieu, retombent sur eux-mêmes par un certain t presque imperceptible mouvement de la na-ure corrompue, en faisant de bonnes actions, ıon pour plaire à Dieu, mais pour jouir de la atisfaction qui procède des bonnes œuvres. Plus 'action est sainte, plus le piége que l'amour-ropre dresse aux personnes spirituelles est sub-il. Qu'y a-t-il de si saint que d'observer les ommandemens de Dieu, de lire l'Écriture, de rêcher l'Évangile, de participer souvent aux acremens, et de s'acquitter du ministère de l'au-el? Cependant le désir de la louange souille l'ordinaire la sainteté de ces fonctions, et si celui qui les exerce ne prend un soin tout particulier le garder son cœur, tout son travail devient nutile. « Quand je parlerais le langage de tous es hommes, et des anges mêmes, dit l'apôtre, i je n'avais point la charité, je ne serais que omme un airain sonnant, et une cymbale reten-issante. »

Quand quelqu'un aurait distribué tout son bien pour nourrir les pauvres, et qu'il aurait livré son corps pour être brûlé, s'il ne le faisait avec une intention pure pour l'amour de Dieu, cela ne lui servirait de rien. Le prophète Aggée dit dans le même sens : « Vous avez mangé et vous n'avez point été rassasiés. Vous avez bu, et vous n'avez point été désaltérés. Celui qui a amassé la récompense de son travail l'a mise dans un sac percé. » Tant il est vrai que les bonnes œuvres ne servent de rien quand on se cherche dans elles au lieu de chercher Dieu. Les ruses de la nature, qui se cherche en tous lieux et en toutes choses, étant extrêmement subtiles, nous devons pénétrer avec soin les replis les plus cachés de nos cœurs, de peur qu'au commencement, au milieu, ou à la fin de nos actions, il ne se mêle quelque pensée d'intérêt, quelque sainte et honnête qu'elle paraisse. La règle de la vie chrétienne est de n'aimer et de ne chercher que ce qui regarde Dieu, et de mépriser et de haïr ce qui nous regarde.

CHAPITRE XXXIII.

Ce que tous les Chrétiens sont obligés de savoir.

Tout Chrétien est obligé de savoir les commandemens de Dieu et des hommes. Les commandemens de Dieu sont ceux qui sont compris dans le Décalogue, et ceux de la foi, de l'espérance et de la charité. La foi oblige à croire les articles contenus dans le symbole. L'espérance nous donne la confiance d'obtenir par la grâce de Dieu, et par notre coopération, la vie éternelle et les moyens qui nous la procurent et que nous demandons lorsque nous récitons l'oraison dominicale. La charité nous oblige à aimer Dieu sur toutes choses, et le prochain comme nous-mêmes.

Ces trois vertus concourent pour rendre l'homme parfait. La foi éclaire son entendement et le conduit. L'espérance l'élève à Dieu, et la charité l'y unit. Outre ces commandemens, il y en a d'autres qui obligent à recevoir le baptême et l'eucharistie, et à confesser ses péchés, quand l'Église n'en aurait rien ordonné; « car si un homme ne renaît de l'eau et de l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » Et si nous ne mangeons la chair du Fils de l'homme, et ne buvons son sang, nous n'aurons point la vie en nous. La pénitence est un remède ordonné de Dieu pour ceux qui ont perdu l'innocence de leur baptême. Enfin il y a des lois humaines qui ont été établies par les puissances ecclésiastiques ou civiles, et que l'on est obligé d'apprendre afin de les observer avec toute la soumission qui leur

est due. Mais personne ne peut être capable de tous ces devoirs, si les ténèbres de son esprit ne sont dissipées par un rayon de la véritable lumière, comme il est écrit : « Heureux celui que vous instruisez, Seigneur, et à qui vous enseignez votre loi. » Car depuis le péché, l'homme est assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et ne mesure plus le bien que par sa concupiscence, au lieu de le mesurer par la vérité. C'est pourquoi il faut implorer le secours de Dieu, et le prier qu'après nous avoir commandé ce qu'il lui a plu, il nous donne ce qu'il nous a commandé en dissipant nos ténèbres, en guérissant nos langueurs, en chassant la cupidité, et en versant la charité, qui est la fin du précepte, parce que quiconque aime Dieu accomplit généralement ses commandemens.

CHAPITRE XXXIV.

De la différence de l'homme intérieur et de l'homme extérieur.

Notre espérance ne se termine point à ce monde ni au temps présent. Nous n'avons point été créés pour jouir des biens de cette vie, ni d'un honneur que la plupart des hommes recherchent ici-bas; mais pour jouir d'un bonheur éternel que Dieu nous a promis, et que nous ne saurions encore comprendre, selon cette parole de l'Écriture, que « l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » Ayant donc été destinés à la gloire éternelle qui est préparée pour nous dès la création du monde, c'est un horrible égarement de nous conduire par les raisons de la sagesse humaine, au lieu de nous conduire par celle de la sagesse divine, et d'agir par le mouvement de la nature au lieu d'agir par celui de la grâce. Ceux qui pénètrent le secret de leur conscience, et qui demeurent au milieu d'elle avec Dieu, sans être possédés d'aucun désir des biens extérieurs sont très heureux. Ce sont des hommes intérieurs qui se préparent à connaître les mystères de Dieu, et qui écoutent la voix par laquelle il parle à leur cœur. Mais ceux qui sont fort sensibles aux choses extérieures, qui écoutent volontiers des nouvelles, qui regardent les spectacles avec plaisir, ne sont point des hommes intérieurs, quelque prétexte qu'ils puissent chercher pour couvrir leur vanité. Ce sont des hommes partagés et dissipés, attachés à eux-mêmes et qui aiment les plaisirs de la terre au lieu d'aimer ceux du ciel. Ils n'ont pas la lumière nécessaire pour connaître les choses de Dieu, parce qu'ils n'en ont presque jamais fait le sujet de leur méditation et de leur étude, et ainsi se souciant fort peu de l'éternité, « ils suivent dans leur conduite la vanité de leurs pensées, et sont entièrement éloignés de la vie de Dieu, à cause de leur ignorance. » On recule dans la science de Dieu à mesure que l'on avance dans la prudence de la chair, et plus on aime les créatures, moins on aime le Créateur.

CHAPITRE XXXV.

Combien il est pernicieux de former de mauvaises idées.

Les personnes sages pèsent les choses dans une juste balance, et en jugent non selon l'opinion ou l'estime des hommes, mais selon le véritable prix qu'elles ont en elles-mêmes. En effet, chaque chose a comme deux faces, une véritable et naturelle, l'autre artificielle et comme empruntée. La véritable est conforme aux idées de Dieu. L'artificielle est tracée sur le faux modèle des passions, et suivant le caprice de l'amour-propre. Ainsi l'épiscopat, pour me servir de cet exemple, selon la véritable idée que Dieu en a, est un fardeau formidable aux épaules des anges mêmes, et une servitude par laquelle l'évêque est obligé de pourvoir au salut des âmes suivant l'ordre de Dieu et suivant les règles que les apôtres nous ont laissées. Mais, selon l'idée des hommes, l'épiscopat est une dignité par laquelle ceux qui y sont élevés tiennent un rang considérable dans l'Église, possèdent de grandes richesses, et reçoivent les respects des peuples. De là vient que ceux qui regardent l'épiscopat selon la véritable idée, l'appréhendent, le fuient et le refusent quand il leur est offert, et que ceux qui n'en ont que la fausse idée des hommes, le désirent, s'empressent pour l'obtenir, et au lieu de chercher Dieu, se cherchent eux-mêmes. Il faut dire la même chose de toutes les autres dignités, tant de l'Église que du siècle. Le désordre et la corruption qui règnent dans toutes les conditions des hommes, procèdent de ce que la plupart d'entre eux ont perdu les véritables idées des choses, et de ce qu'étant accoutumés aux erreurs et aux illusions du monde, ils haïssent

la vérité et sont incapables de recevoir la lumière que Dieu ne communique qu'aux âmes pures.

On a dans la bouche des paroles fort magnifiques, des titres consacrés par le sang du Sauveur et par les vertus héroïques des saints. Les uns se font appeler évêques, les autres prêtres ou diacres; quelques-uns, moines ou religieux; d'autres sont appelés rois, princes ou magistrats, et tous généralement sont appelés chrétiens. Mais personne ne sait ni ne se met en peine d'apprendre quelle est la signification et la force de ces noms-là, quelle en est l'idée, l'obligation et le devoir; quelles vertus il faut avoir pour être élevé à ces dignités. On néglige les choses, et on ne retient que des noms qui n'en sont qu'une vaine image. Personne n'a soin de devenir tel qu'il fait profession d'être. Personne ne suit les vestiges du Sauveur. L'amour-propre, ce vice si subtil et si dangereux, qui est à peine découvert par les plus habiles, et surmonté par les plus parfaits, cause dans nous tous ces désordres. Il n'y a presque nulle différence entre les biens et les maux de cette vie selon l'idée véritable que l'on en doit former, parce que les uns et les autres étant vains et passagers, ne doivent être comptés que pour rien. Voilà pourquoi David, qui était un homme selon le cœur de Dieu, ne songeait qu'à l'éternité, et disait : « J'ai médité sur les temps passés et sur les années des siècles précédens. » Et Salomon, son fils, le plus sage de tous les hommes, après avoir fait un dénombrement des biens et des maux de cette vie, s'écrie : « Vanité des vanités, et tout est vanité. »

CHAPITRE XXXVI.

Qu'il y a trois choses nécessaires aux Chrétiens : de veiller sur eux-mêmes, de bien employer le temps, et de faire un bon usage des sacremens.

La fidélité que nous devons à Dieu demande de nous principalement trois choses.

La première est de veiller avec une attention continuelle sur nous-mêmes et sur nos actions. Faute de cette attention, nous nous éloignons souvent du droit chemin, et nous égarons dans des routes écartées; nous cherchons notre bonheur où il n'est pas, et ne voulons pas croire ceux qui nous montrent le lieu où il est. L'homme est distingué des bêtes par l'usage de la raison, et le Chrétien est distingué des infidèles par la foi. Lorsque quelqu'un, ou pour le plaisir, ou pour la gloire, agit témérairement, inconsidérément, bassement, avec précipitation et avec impétuosité, il s'éloigne de la manière d'agir des hommes, et s'approche de celle des bêtes. Mais lorsqu'il agit pour soi et pour ses intérêts, il se met au rang des infidèles. Comme l'on n'acquiert la perfection d'un art qu'en faisant plusieurs ouvrages selon les règles que cet art prescrit, ainsi l'on n'acquiert la force, la justice, la tempérance, la prudence que par des actions de ces vertus-là mêmes.

Le second devoir auquel nous sommes obligés est de faire un bon usage du temps, d'un moment duquel dépend l'éternité. C'est un avis fort commun parmi les philosophes que la connaissance de ce qui est utile ne suffit pas à un homme sage, mais qu'il faut encore qu'il veille avec une application toute particulière, pour ne laisser échapper aucune occasion de pratiquer la vertu. En effet, le temps passe avec une vitesse incroyable, et le temps qui est passé inutilement ne peut jamais être réparé. Le temps passe, et l'insensé ne fait aucune réflexion sur ce qu'il perd en perdant le temps. Il aime à jouir des conversations agréables, et à goûter les plaisirs qui flattent ses sens; et cependant le temps favorable s'écoule, les jours et les heures que Dieu lui donne par une grande miséricorde pour obtenir le pardon de ses péchés, pour acquérir la grâce, et pour mériter la gloire, s'échappent insensiblement. Si nous devons rendre compte de toute parole inutile, c'est-à-dire de toute parole que nous aurons prononcée sans une cause raisonnable, nous le devons rendre encore plutôt du temps que nous aurons employé inutilement.

Le troisième devoir dont nous ne pouvons nous dispenser, est de faire un bon usage des sacremens de pénitence et d'eucharistie, dont nous ne tirons souvent aucun fruit, parce que nous nous en approchons avec froideur et sans les dispositions nécessaires. Les fruits ordinaires et naturels que nous devons tirer de la pénitence sont l'humilité et l'amour de l'abaissement, et ceux de l'eucharistie sont l'amour de Dieu et la douceur envers le prochain.

Comme un avare qui jour et nuit amasse de l'argent ne songe qu'à gagner et à s'enrichir, ainsi ceux qui s'approchent souvent de ces deux sacremens avec les dispositions nécessaires ne

pensent qu'à Dieu, et ne peuvent penser à autre chose sans souffrir une extrême violence. Le fondement de la perfection est de se séparer entièrement de tout ce qui n'est point Dieu.

CHAPITRE XXXVII.

Que la pénitence est nécessaire à tous les Chrétiens.

Tout Chrétien doit vivre et mourir de telle sorte qu'il fasse voir par les marques extérieures de sa douleur, et par le mépris avec lequel il traite son corps, qu'il est un pénitent qui s'efforce de satisfaire à la justice de Dieu, et d'expier les péchés qu'il a commis contre lui. C'est là le commencement et le sommaire de la prédication de l'Évangile. « Jean était dans le desert, baptisant et prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés. » La première fois que Jésus-Christ, notre chef et notre législateur, se manifesta aux hommes, « il alla dans la Galilée prêchant l'Évangile du royaume de Dieu, et disant : Le temps est accompli, et le royaume de Dieu est proche; faites pénitence, et croyez à l'Évangile. » Un autre évangéliste dit : « Jésus commença à prêcher en disant: Faites pénitence, parce que le royaume du ciel est proche. » La pénitence précède, comme une disposition nécessaire pour recevoir l'Évangile, afin que l'âme étant lavée de toutes ses taches, elle devienne capable de recevoir la grâce de Dieu, qui « n'entre point dans une âme maligne, et qui n'habite point dans un corps assujetti au péché. »

L'homme fait à Dieu un sacrifice agréable, et qui apaise sa colère, lorsque étant touché d'un véritable repentir, il confesse ses péchés, et lui en demande pardon avec un cœur brisé de douleur. La plus grande malice du peché consiste dans le mépris de Dieu; car quiconque pèche méprise Dieu, et le hait faute de foi et d'attention. Et certes, qui serait si insensé et si téméraire que d'oser violer la loi de Dieu, s'il croyait et s'il considérait sérieusement ce que Dieu est, et ce que c'est que d'offenser ce Dieu dont la bonté est extrême, la puissance infinie, et la majesté redoutable? Le péché originel nous a jetés dans cet abîme profond de misères, et nous a donné une aversion secrète de Dieu, qui est cause que nous le fuyons comme des insensés, et que nous quittons la source de tous les biens, pour nous rouler comme dans la boue des biens faux et périssables du monde : ce qui procède, ou de ce que nous ne connaissons pas la vérité, ou de ce que nous cédons à l'infirmité. Nul ne saurait comprendre combien cet aveuglement est grand et déplorable, s'il n'a considéré attentivement que la malice du péché est si extrême, qu'elle n'a pu être expiée que par la passion et par la mort du Fils unique de Dieu. Si nous sommes bien persuadés de ces vérités, et fortement convaincus de l'énormité du péché, nous passerons tous les jours de notre vie dans la douleur et dans les larmes, comme des coupables qui attendent à tout moment l'arrêt de leur condamnation. On obtient aisément pardon de quelque péché que ce soit, quand on s'efforce de l'expier par les œuvres de la pénitence, et par l'amendement de la vie.

CHAPITRE XXXVIII.

Des marques et des fruits de la véritable pénitence.

On ne pourra jamais éviter le péché, à moins que d'en avoir conçu beaucoup d'horreur et de haine; et jamais on ne persévèrera dans l'exercice de la pénitence, si l'on ne brûle d'un ardent désir d'acquérir la perfection. Il ne faut jamais s'approcher du sacrement de la pénitence, qu'outre la contrition et la ferme résolution de ne plus offenser Dieu, on ne se délivre de quelque péché particulier, en retranchant toutes les occasions de le commettre. Le principal avantage que l'on doit tirer de la confession, est de faire de dignes fruits de pénitence, en détestant toutes sortes de péchés, en redoutant les jugemens de Dieu, en se confondant soi-même, en acceptant de bon cœur toutes les satisfactions qui nous sont imposées, en réprimant les mouvemens et les désirs contraires à la loi de Dieu, en évitant les occasions où nous sommes en danger de commettre quelque péché, et souffrant avec joie les abaissemens et les mépris, en examinant souvent sa conscience, et en pénétrant les replis les plus cachés de son cœur, en arrachant du fond de son âme tout ce qui est mauvais et corrompu, et en tâchant d'y planter tout ce qui est bon et parfait.

Celui qui est dans cette disposition a toujours ses péchés devant les yeux, et ceux des autres derrière lui. Il est pénétré d'une vive douleur

ıtes, et ne regarde point celles des au-
e châtie soi-même de ses défauts, et
ux de ses frères. Il redoute les dangers
:xposé, qui ne sont qu'en trop grand
et qui ne peuvent jamais être évités
de soin.
t, nous sommes incessamment excités
ɔar l'engagement étroit et inévitable
avons avec des personnes et des ob-
attirent au péché; par les habitudes
que nous avons contractées, par l'in-
que nous avons de nous-mêmes au pé-
ļui est beaucoup plus violente que l'on
rdinairement; car comme elle est née
ıe sorte avec nous, elle s'insinue fine-
rtificieusement dans l'âme, obscurcit
e de la raison, assoupit la conscience
le sentiment de ses péchés. Ainsi nous
:ttons chaque jour un grand nombre,
ıssion qui nous pousse à les commettre
tumance nous empêchent d'apercevoir.
lus grands maux que produise la mal-
habitude de pécher, est que plus on
plus on s'aveugle.

CHAPITRE XXXIX.

: manière il faut avoir soin de se corriger des
moindres péchés et de les déraciner.

lité avec laquelle on commet les péchés
.e l'on appelle véniels est tout-à-fait
ıble. Chacun sait que ces péchés, qui
la grandeur infinie de Dieu, ne sont
ers en effet, et que dans l'autre vie ils
piés par de rigoureux supplices.
e on ne peut s'abstenir absolument de
ɔéchés-là sans une grâce particulière de
faut au moins tâcher d'en diminuer le
le jour en jour, et de se délivrer de
ı par la pratique d'une vertu qui lui
'aire. Comme au temps de la maladie
ıse on évite non-seulement les per-
ui en sont frappées, mais aussi leurs
leurs meubles, ainsi on doit craindre
non-seulement tous les péchés véniels,
si tout ce qui peut exciter à les com-
:t toutes leurs suites, qui peuvent por-
ison mortel dans l'âme. Il se présente à
ıoment diverses occasions de curiosité,
rie, de bouffonnerie, de colère, de con-
, d'impatience, de distraction, de dissipation d'esprit, et de plusieurs autres fautes et imperfections semblables. Comme il est fort difficile, non-seulement de les éviter, mais même de les connaître, il faut au moins, malgré toute la résistance de la nature corrompue, en arracher les affections; car tant qu'elles demeureront dans notre cœur, jamais nous ne pourrons nous en corriger, ni en obtenir le pardon, quand même nous les soumettrions cent fois aux chefs de l'Église dans le sacrement de pénitence.

Je sais bien que c'est de ces fautes légères dont l'Écriture parle quand elle dit que le juste tombe sept fois en un jour. Mais il est vrai aussi que le juste vit de telle sorte qu'il ne tombe jamais en ces fautes, si ce n'est par faiblesse ou par surprise.

Pour ce qui est des vices, quiconque souhaite de les arracher entièrement, doit réprimer les mauvais mouvemens dès qu'ils s'élèvent dans son âme, et faire à l'heure même un acte de la vertu contraire. Si, par exemple, il reçoit une injure, il doit d'abord réprimer le mouvement de sa colère, puis exercer un acte de patience et d'humilité, se réjouir de ce qu'il souffre le traitement qu'il mérite, désirer d'avoir souvent de pareilles occasions de souffrir, aimer sincèrement celui de qui il a reçu l'injure, et être prêt à le servir quand il en trouvera l'occasion.

Ce n'est pas assez d'éviter le mal, il faut encore faire le bien. Un serviteur ne s'aquitte pas de son devoir envers son maître parce qu'il s'abstient de l'outrager; il est obligé de le servir fidèlement et de faire ce qu'il lui commande. Plusieurs se trompent de croire que leur salut soit en sûreté parce qu'à leur jugement ils ne font point de mal, bien qu'ils manquent à leur devoir, et qu'ils aient fort peu de soin de s'appliquer à la vertu : « Retirez-vous du mal, et faites le bien, » dit David dans ses psaumes. On n'est pas moins obligé de faire le bien convenable à sa condition et à son état, que de s'abstenir du mal.

CHAPITRE XL.

Que les ecclésiastiques et les religieux sont plus étroitement obligés à la perfection que les autres.

Bien que la règle de la perfection chrétienne ait été donnée à tous les fidèles, comme nous l'avons fait voir ci-dessus, on ne saurait pourtant nier que ceux qui se sont particulièrement

consacrés au service de Dieu, soit par des vœux solennels faits dans un ordre approuvé de l'Église, ou par leur entrée dans le clergé, ne soient plus étroitement obligés à sa garder que les autres.

Ceux qui sont dans ces états-là doivent non-seulement se sanctifier eux-mêmes, mais instruire encore les autres fidèles par leur prédication et par leur exemple, les éclairer et les conduire au salut. Il n'est pas permis de rien négliger en ceci, parce que la moindre négligence cause de très grandes pertes. C'est pourquoi ils doivent se conduire de telle sorte, et s'adonner avec une application si forte et si continuelle à l'exercice des vertus, que les personnes du monde ne sortent jamais de leur compagnie sans frapper leur estomac, et sans dire : «Ces hommes-là sont vraiment enfans de Dieu.» Comme un religieux reconnait que le vœu qu'il a fait d'être pauvre le rend incapable de posséder aucune chose en propriété, ainsi il doit reconnaître que le vœu qu'il a fait d'obéir ne lui permet pas d'être maître de sa volonté ni de ses désirs. Celui-là est vraiment pauvre et vraiment obéissant qui se dépouille avec joie de toutes choses, même de celles qui sont nécessaires à la conservation de sa vie, et qui est toujours prêt à obéir à la moindre marque de la volonté de son supérieur, soit que ce qu'il lui commande soit fâcheux ou agréable. Celui, au contraire, qui se fâche d'être dans la disette, qui en murmure et qui s'en plaint, qui obéit à regret à son supérieur, n'est point un vrai religieux; car il ne doit vivre dans aucun autre élément, s'il est permis de parler de la sorte, que dans le mépris de soi-même, dans un abaissement volontaire, dans la renonciation à toutes choses, afin qu'il soit conforme à Jésus-Christ, qui n'a rien possédé sur la terre, et qui a obéi à son père jusqu'à la mort.

A quoi sert de lire et de louer les vies de notre Seigneur et des saints, si nous les lisons et les louons de la même manière que si elles ne nous touchaient en rien? Elles ne nous sont proposées que pour nous servir de modèle. Il n'y a rien de si pernicieux à un religieux que la prospérité et la licence. Il n'est jamais en si grand danger que lorsqu'il fait ce qui lui plaît, et que tout lui réussit. Un saint homme disait autrefois, qu'il n'y a point de religieux dans le ciel qui n'ait été martyr sur la terre, la vie d'u[n reli]gieux qui garde exactement sa règle n'ét[ant] autre chose qu'un martyre non sanglant

La cause pour laquelle plusieurs vive[nt] irrégulièrement dans la religion, est q[u'ils ne] font pas assez de réflexion sur la perfec[tion de] leur état et sur le danger qu'il y a de se r[elâcher] de la moindre pratique de la discipline ré[gulière.] De ce défaut d'attention procède peu à pe[u l'ou]bli de la vocation, l'omission de la prièr[e et des] autres exercices. Ceux qui sont en cet [état tâ]chent bientôt après d'excuser les mépri[s qu'ils] font de leur règle par des subtilités q[ue leur] fournit l'amour-propre. Et étant privé[s de la] douceur de l'esprit de Dieu, ils cherch[ent une] fausse consolation parmi les créatures. Il [y en a] peu qui suivent Jésus-Christ dans la sin[cérité] de leur cœur par le chemin épineux de l[a croix.] Le nombre de ceux qui s'égarent est si [grand,] que ce que la plupart font passe en q[uelque] sorte pour permis.

Il faut donc bien prendre garde que l['exem]ple de la multitude ne soit l'occasion de [notre] perte. C'est une folie désespérée, à un [homme] tiède et imparfait, de prétendre être e[n assu]rance dans un état où les plus grands [saints] n'ont marché qu'avec crainte.

CHAPITRE XLI.

Description des religieux qui ont oublié leur voca[tion].

La vie d'un religieux ne consiste poin[t dans] l'extérieur, dans l'habit, dans l'air du v[isage,] ni dans une sorte de contenance bien com[posée,] mais dans l'esprit d'humilité et dans un[e occu]pation intérieure avec Dieu. Cependant [comme] la faiblesse de la nature humaine ne per[met pas] de garder toujours la même rigueur, on [se re]lâche peu à peu, et on cherche une façon [de vi]vre plus aisée et plus commode. De là vie[nt que] les ordres qui ont été les plus saints da[ns leur] origine, s'éloignent par la suite du te[mps de] cette première pureté, et descendent com[me par] degrés imperceptibles à une manière [de vivre] tout humaine et toute profane. C'est po[urquoi] qu'il y a quantité de faux religieux et d[e faux] ecclésiastiques qui n'ont rien de leur pro[fession] que l'habit, et qui ont les mœurs plus c[orrom]pues que les enfans de ce siècle. Ils ne s'oc[cupent] qu'à faire des civilités et des cérémonies

chercher les dignités, à gagner l'affection des grands, à amasser des richesses. Ils usent de mille ruses et de mille détours pour arriver à leurs fins et pour procurer leurs intérêts particuliers plutôt que le bien commun de l'Église. Ils demeurent dans la maison de Dieu comme ses enfans; mais ce sont des enfans fort éloignés de la vertu de leur père. On les appelle serviteurs de Dieu, et ils ne lui obéissent point. Ils vivent du patrimoine de Jésus-Christ sans aucune inquiétude. Ils jouissent d'amples revenus qui leur ont été donnés pour servir Dieu et l'Église, et ne font rien pendant une année qui mérite les alimens qu'ils consument en un jour. Ils ne manquent point de paroles pour s'entretenir des jours entiers de choses inutiles avec les hommes; mais ils en manquent pour s'entretenir un moment ou de Dieu ou avec Dieu.

Il y en a d'autres qui, ayant aversion de leur vocation, bien que l'apôtre avertisse les fidèles de demeurer en celle où ils se trouvent, aspirent à une autre sous prétexte d'une plus grande perfection; et au lieu de changer de mœurs, comme ils devraient, ils diffèrent d'en changer jusqu'à ce qu'ils soient en un autre état, où ils n'arriveront jamais. Ce sont là des songes et des rêveries de personnes éveillées; c'est une tentation subtile du démon; car en changeant de lieu, on ne change pas d'esprit, et on se porte partout soi-même avec ses vices.

CHAPITRE XLII.

Qu'un religieux doit être éloigné du monde.

Un religieux pourra espérer d'avoir acquis quelque commencement de perfection, lorsque les hommes le haïront et le mépriseront. Chacun hait ceux qui ne lui ressemblent point, et c'est pour cela que le Sauveur a dit à ses disciples : « Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait à lui; mais parce que vous n'êtes point du monde, et que je vous ai choisis et séparés du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. » Que si le religieux n'est point du monde, il doit vivre de telle sorte dans son monastère, que ceux qui le voient puissent reconnaître qu'il fait profession d'expier, par les exercices de la pénitence, les péchés qu'il a autrefois commis dans le siècle. Plus il sera éloigné de la conduite du monde, plus il sera proche de la perfection; et plus il s'abstiendra de la fréquentation des personnes du monde, plus il jouira de la paix et de la liberté de son âme. On suit aisément le plus grand nombre, et l'exemple des méchans corrompt les gens de bien. « Ils se mêlèrent parmi les nations, dit David dans les psaumes, ils les imitèrent dans leurs mœurs, ils adorèrent leurs idoles. » « Alors le prêtre sera comme le peuple, » dit un autre prophète. Une conversation trop fréquente et trop libre avec les personnes du siècle a encore ces mauvais effets de donner du dégoût, de découvrir les défauts, de produire le mépris et d'allentir la ferveur de la piété. « Quiconque ayant mis la main à la charrue, regarde derrière soi, n'est point propre au royaume de Dieu. »

CHAPITRE XLIII.

De ceux qui recherchent la conduite des âmes.

C'est une grande témérité à des ecclésiastiques de rechercher avec empressement la conduite des âmes, de laquelle ils ne sont point capables, et de se charger par un pur motif d'ambition et de vanité de cette fonction, où Dieu ne les appelle point, et à dessein, non de nourrir le troupeau, mais d'être nourris eux-mêmes; non de le conduire, mais de commander. C'est une chose horrible et déplorable que de voir que plusieurs recherchent la conduite des âmes sans considérer à quoi on s'engage quand on répond à Dieu du salut de ces âmes qui ont été rachetées du sang de Jésus-Christ, et que l'on se charge d'un fardeau qu'il faut porter jusqu'à la porte du ciel, sous peine d'être damné si l'on s'en décharge par sa faute.

Pour excuser leur ambition ils se servent volontiers de ces paroles de l'apôtre : « C'est une vérité certaine que si quelqu'un souhaite l'épiscopat, il désire une fonction et une œuvre sainte. » Mais ils ne prennent pas garde qu'après que l'apôtre a loué ce dessein, il en donne la crainte par ce qu'il ajoute : « Il faut donc que l'évêque soit irrépréhensible, qu'il soit sobre, prudent, grave, modeste, chaste, aimant l'hospitalité, capable d'instruire. » Qui est-ce qui a acquis une si grande sainteté, qu'il puisse se promettre d'être irrépréhensible en toutes choses? C'est donc avec raison que l'on a dit que l'art de conduire les âmes est l'art des arts, et que c'est

une charge formidable aux épaules des anges mêmes. Et certes, combien faut-il de jugement pour gouverner des personnes qui ont des inclinations si différentes, une légèreté incroyable, et nulle sincérité! Combien faut-il de lumière pour pénétrer le secret des cœurs qui semble être réservé à Dieu, et pour discerner les intentions! Combien faut-il de prudence pour reconnaître le naturel et la pente de chaque personne! Combien faut-il de soin pour les détourner du péché! Combien d'adresse pour éviter les tentations et les occasions de mal faire! Combien de science pour conduire une conscience! Combien de courage pour réprimer l'insolence des pécheurs! Combien de force pour repousser leurs ennemis! Combien de patience pour souffrir les fautes des imparfaits! Combien de persévérance pour perfectionner les plus avancés! Enfin combien d'habileté pour s'acquitter de tous les devoirs de la justice chrétienne! Il est certain que tant d'excellentes qualités ne se peuvent trouver dans une seule personne sans une grâce particulière de Dieu, et partant on ne doit jamais accepter la charge des âmes sans y être manifestement appelé. Il faut considérer long-temps ce que l'on peut et ce que l'on ne peut pas porter; car quiconque n'est pas capable de profiter aux autres, ne doit pas entreprendre de leur présider.

CHAPITRE XLIV.

Que la prière est nécessaire à tous les Chrétiens.

La prière est si nécessaire que la foi nous oblige à croire que sans elle personne ne peut être sauvé; car qui peut, sans le secours de la grâce, suivre la voix de Dieu qui l'appelle? et qui peut mériter ce secours sans le demander? C'est pour cela que l'Écriture nous enseigne qu'il faut prier sans cesse, et implorer toujours l'assistance dont nous avons toujours besoin. Or celui-là prie toujours qui n'omet jamais de prier à certaines heures de chaque jour. Celui-là prie toujours qui par la pureté de son intention rapporte à Dieu toutes ses actions, puisque prier n'est rien autre chose que d'élever son esprit à Dieu. Celui-là prie toujours, qui conserve dans son cœur un désir ardent et efficace de prier, car ce désir-là même est une prière. Celui-là prie bien qui vit bien. Jamais aucun n'est tombé dans le péché et dans l'impiété, et n'a abandonné Dieu, qu'il n'ait auparavant renoncé à la prière.

La prière est le canal par où les ruisseaux de la grâce coulent sur l'âme. Dès que ce canal tarit l'âme tombe dans la sécheresse et dans la mort. Il ne suffit pas de prononcer quelques prières sans attention et sans respect, comme font plusieurs, dont Dieu se plaint quand il dit : « Ce peuple s'approche de moi de bouche et me glorifie des lèvres, mais son cœur est éloigné de moi. Quiconque prie de la sorte n'évitera pas l'effet terrible de cette imprécation du prophète: « Que sa prière même lui tourne à péché. » C'est un mensonge et une imposture de chanter : « Le mensonge et l'iniquité m'est en haine et en abomination, » dans le temps même que l'on commet des crimes. Tel est dans les excès de la table et de la bonne chère, qui dira : « J'ai oublié de manger mon pain. » Tel se divertit et s'abandonne à de folles joies, et dira : « Mes larmes sont devenues mon pain, et ma nourriture durant le jour et durant la nuit. » Il dira encore à Dieu : « Ceux qui se détournent de vos commandemens tombent en votre malédiction. » Toutes ces sortes de prières sont exécrables, excitent la colère de Dieu, et méritent de très rigoureux châtimens. Quiconque n'élève pas son esprit à Dieu au moins deux fois le jour, le matin quand il se lève, le soir quand il se couche, et ne prie pas Dieu avec ferveur durant quelque temps, n'est pas digne du nom de Chrétien. Il faut employer au moins autant de temps à nourrir l'âme, que l'on en emploie à nourrir le corps. Que si en priant on sent quelque sécheresse, et qu'on soit privé de la douceur et de la consolation de l'esprit de Dieu, on ne doit pour cela ni omettre ni interrompre sa prière. La vraie dévotion et le solide plaisir de l'âme ne consistent pas dans un zèle ardent, dans une douceur sensible, dans des tendresses et des larmes. Les Turcs et les infidèles sentent quelquefois toutes ces choses au milieu de leurs prières et de leurs sacrifices. Mais elle consiste dans une prompte volonté de servir Dieu, et de s'abstenir de tout péché. Les choses de Dieu ne sont connues que par la foi et non par les sens.

CHAPITRE XLV.

Des dispositions nécessaires à la prière.

plusieurs personnes qui demandent des es pour apprendre à prier Dieu, comme ère était un art, ou un métier dont il y règles certaines. Je ne condamne pas les es qui ont été laissés sur ce sujet par des d'une singulière vertu. Je prétends nt qu'ils ne suffisent pas, et qu'il faut ne application continuelle pour garder r et ses sens, sans laquelle on ne peut esprit de prière. Et certes, comment un ssipé durant tout le jour, et répandu conversations inutiles du siècle, pourrait-ueillir et s'unir à Dieu, pour traiter avec plus importante de toutes les affaires, elle du salut? C'est une des plus grandes où les hommes puissent tomber que omettre qu'ils s'acquitteront en un mo-l'emploi le plus difficile qu'ils puissent ans cette vie, duquel ils ont été fort durant tout le jour, et auquel ils n'ont pensé sérieusement. La prière demande toute pure, et dégagée de tous les fan-e la terre, afin qu'elle puisse s'attacher ient à Dieu. La meilleure disposition y puisse apporter est l'intégrité de la nnocence des mœurs. Quiconque souhaite ppliquer et d'y faire quelque progrès, voir de l'estime que pour les choses du être aussi insensible qu'un mort pour celles de la terre. La prière, pour être doit être accompagnée de la foi et de é.

CHAPITRE XLVI.

oi plusieurs ne tirent aucun fruit de la prière.

peu de personnes qui profitent de la t de la méditation, parce qu'elles ont ositions et des sentimens contraires aux ır lesquels elles méditent, et qu'elles ne pas à Dieu comme des victimes, pour ir toutes ses volontés. Il est vrai qu'elles andent qu'il leur découvre sa volonté, la leur fasse accomplir; mais elles ne pas de faire beaucoup de choses con-ı cette volonté, parce qu'ayant deux lles en répandent un devant Dieu dans , et se réservent l'autre, au lieu de dire avec le prophète: « Je vous ai cherché de tout mon cœur. »

D'autres, étant poussés par un esprit de curiosité et d'orgueil, s'occupent à de hautes spéculations qui ne servent ou de rien, ou de peu, pour connaître les vices et pour les déraciner. Que s'ils s'excitent quelquefois eux-mêmes à gémir et à soupirer devant Dieu, la douceur de ces soupirs se dissipe à l'heure même, et ils demeurent aussi impatiens, aussi opiniâtres, aussi désobéissans, et aussi attachés à leurs autres vices, qu'ils l'étaient auparavant. C'est pour cela que les conversions qui arrivent en un moment, et qui procèdent d'une émotion violente, ne sont pas pour l'ordinaire de durée, parce que dès que l'émotion qui a ébranlé la volonté cesse, la bonne résolution cesse aussi, et le désordre recommence.

D'autres ont recours à la prière comme à une source de joie et de consolation, à dessein de goûter la douceur qu'elle apporte; et ceux-là au lieu de chercher Dieu se cherchent eux-mêmes.

D'autres n'ont dessein de tirer aucun profit de la prière, que d'y apprendre à discerner le bien et le mal, et ceux-là se trompent eux-mêmes, parce que c'est en effet une des plus grandes illusions du démon que d'apprendre de sublimes vérités dans la prière, et de ne pratiquer aucune vertu. Quand un homme serait ravi jusqu'au ciel, et qu'il y entendrait des paroles ineffables, qu'il n'est pas permis de rapporter, cela ne lui servirait de rien s'il ne se dépouillait de l'esprit du monde, et qu'il ne sentît croître, dans sa volonté, la promptitude et le zèle de servir Dieu. Celui-là prie bien qui ne veut rien savoir ni rien posséder que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

CHAPITRE XLVII.

Qu'il ne faut jamais omettre l'exercice de la prière.

C'est une erreur commune qu'il est très difficile de méditer, bien qu'il n'y ait personne qui ne médite chaque jour, puisque méditer n'est rien autre chose que rouler des pensées dans son esprit. Mais ce qui est fâcheux est que nous ne songeons le plus souvent qu'à des choses ou inutiles ou pernicieuses. Pourquoi donc ne méditons-nous pas sur les mystères de notre religion et sur l'affaire de notre salut? Il serait aisé d'y appliquer notre esprit, pour peu que

nous veillassions à le détourner des soins de la terre. Ce qui nous rend peu propres à la prière est que nous ne voulons pas mourir à nos sens, et embrasser l'opprobre de la croix. Nous omettons souvent l'exercice de la prière à dessein de vaquer à de bonnes œuvres dont nous ne tirons aucun fruit, parce que nous les faisons sans la lumière que l'on n'obtient que dans la prière, sans l'ordre de la grâce, et par notre propre mouvement plutôt que par celui de Dieu. C'est un grand abus de négliger les exercices intérieurs pour vaquer aux extérieurs. L'âme languit et devient presque mourante, si elle n'est nourrie chaque jour par la prière, comme le corps s'affaiblit et se détruit, s'il n'est soutenu par les alimens. L'âme a besoin de prendre d'autant plus souvent des alimens pour augmenter ses forces, que les ennemis qui l'attaquent sont plus puissans et en plus grand nombre que ceux qui attaquent le corps. L'union étroite qu'elle a avec ce corps est cause qu'elle est tourmentée par le froid, par le chaud, par les maladies, par la soif, par la faim, et par les autres maux sensibles. Elle l'est aussi par son corps même, par ses sens, par sa concupiscence, par le démon et par le monde.

Quand nous prions, nous devons chercher Dieu au fond de notre âme, l'invoquer dans l'homme intérieur, où il habite comme dans son temple. Pour prier, il n'est pas nécessaire d'élever la voix, ni de prononcer des paroles fort éclatantes; il ne faut que s'adresser à Dieu, et l'adorer en esprit et en vérité. Il n'y a que ceux qui ne peuvent s'entretenir avec lui dans le secret de leur cœur, et lui représenter d'eux-mêmes leurs nécessités, qui aient besoin d'avoir recours à des formules de prières. Il est vrai pourtant que l'Église exprime ses prières publiques par la voix et par le chant, afin que les fidèles en soient édifiés, et qu'ils unissent leurs cœurs pour s'élever tous ensemble à Dieu. Car il est certain d'ailleurs que nous sommes le temple du Seigneur, le lieu de la prière, et que le royaume de Dieu est au dedans de nous.

CHAPITRE XLVIII.

Des conditions de la prière.

Pour rendre la prière parfaite, il faut que celui qui demande quelque chose à Dieu ne soit excité que par son amour à la demander. Car, bien que la chose soit bonne et désirable d'elle-même, il y a plus de sûreté et plus de perfection à ne la désirer et à ne la demander que parce qu'elle plaît à Dieu, de peur que le poison de l'amour-propre ne se cache sous la bonté de la chose que l'on demande. La foi vive et la présence de Dieu sont les bases de la prière. Il faut s'approcher de lui avec une simplicité semblable à celle d'un enfant qui cherche le sein de sa mère.

Quiconque en priant s'amuse à faire réflexion sur sa prière, n'est pas parfaitement attentif, puisqu'il se détourne de Dieu qu'il prie, pour se tourner vers la prière par laquelle il prie. Ainsi il tombe souvent dans les distractions, bien qu'il tâche de les éviter. Il n'y a donc rien si fort à désirer que la prière, qu'une simplicité parfaite et dégagée de toute autre vue que de celle de Dieu, étant certain que celui qui s'unit à Dieu par une si grande attention qu'il ne songe pas seulement qu'il prie, prie avec une très grande ferveur. Jamais un esprit qui aura Dieu présent ne s'égarera. Comment s'égarerait-il, puisqu'il est plongé dans l'océan immense de la nature divine? De quelque côté qu'il se tourne, il ne saurait jamais en sortir.

Si par la permission de Dieu il survient un grand nombre de distractions, la prière pour cela ne sera pas inutile à ceux qui feront tout ce qui leur sera possible pour les rejeter. Dieu sera proche d'eux et les assistera, bien qu'il leur paraisse peut-être fort éloigné. Il est plus aisé de surmonter les distractions en les méprisant et en se détournant des objets qu'elles proposent, qu'en les combattant, parce que ce combat imprime ces objets dans l'esprit et leur donne de la force.

Une prière où l'âme sent de la sécheresse et ne reçoit aucune consolation, est d'autant plus agréable à Dieu qu'elle l'est moins à la nature.

CHAPITRE XLIX.

De deux manières de prier.

Comme ceux qui voyagent ont toujours dans l'esprit le lieu où ils vont, ainsi ceux qui prient y doivent toujours avoir la fin où ils tendent, qui est de s'unir à Dieu, afin d'éloigner plus aisément tous les obstacles qui pourraient empêcher cette union. Si ceux qui prient avaient un autre dessein que celui-là, leur travail serait inutile.

Il y a deux sortes de prières : une est commune et ordinaire, et se fait par notre soin et par notre application, avec le secours toutefois de la grâce qui nous prévient et qui nous accompagne ; car, comme l'apôtre nous l'enseigne, nul ne peut confesser que Jésus est le Seigneur, sinon par le Saint Esprit ; l'autre sorte de prière est particulière et infuse. Elle ne dépend point de nous, mais de Dieu qui la donne à ceux qu'il lui plaît et quand il lui plaît. On peut demander la grâce de l'une et de l'autre de ces prières, qui nous fait chercher afin que nous trouvions, qui nous fait demander afin que nous recevions, qui nous fait frapper à la porte afin qu'elle nous soit ouverte. Il faut néanmoins s'appliquer à la manière de prier la plus ordinaire et la plus commune, si ce n'est que, par une inspiration de Dieu, on ne soit appelé à une autre plus sublime.

Au reste, la grâce de la prière et de la méditation n'est rien autre chose qu'une facilité d'élever son esprit à Dieu, de concevoir de saints désirs et de répandre son âme devant le Seigneur. Dieu a accoutumé d'accorder cette grâce aux humbles qui implorent son secours au lieu de mettre leur confiance dans leur propre force, et qui attendent le mouvement de prier de celui-là même de qui ils en ont reçu le précepte, parce qu'en effet : « Toute grâce excellente et tout don parfait vient d'en haut, et descend du Père des lumières. » Aussi faut-il commencer la prière par l'aveu de notre faiblesse, par la détestation de nos péchés, parce que c'est en cette occasion que le juste devient l'accusateur de soi-même. Il y faut joindre la droite intention, en ne nous proposant aucune autre fin que d'accomplir la volonté de Dieu, de laquelle l'apôtre dit : « La volonté de Dieu est que vous soyez saints. » Celui qui prie d'une autre manière se ferme la porte de la miséricorde divine.

CHAPITRE L.

Que la prière est la source de tous les biens.

On ne peut dire véritablement de la prière ce qui a été écrit dans la Sagesse : « Je l'ai plus aimé que la santé et que la beauté. J'ai résolu de la prendre pour la lumière qui m'éclaire, parce que sa clarté ne peut être jamais éteinte. Tous les biens me sont venus avec elle, et j'ai reçu de ses mains des richesses innombrables ; et je me suis réjoui en toutes ces choses, parce que cette sagesse marchait devant moi, et je n'avais pas su qu'elle était la mère de tous ces biens ; car elle est un trésor infini pour les hommes, et ceux qui en ont usé sont devenus les amis de Dieu. » La prière est la source de la grâce, la mère des vertus, l'illumination de l'esprit, la consolation des affligés, le plaisir de ceux qui se réjouissent, la nourriture de l'âme, le principe et la conservation de tous les biens. Elle apaise la colère de Dieu, obtient le pardon des péchés, chasse les vices, détourne les dangers et allume dans les cœurs le feu de la charité.

Il n'y a point de vertu dont on n'exerce des actes dans la prière. La foi y paraît la première, étant certain que personne ne prierait s'il ne croyait que Dieu est présent, qu'il écoute les cris de ceux qui l'invoquent, qu'il a le pouvoir de les exaucer, et qu'il en a la volonté, lorsque ce qu'ils demandent est juste. L'espérance est animée par la prière, parce que nous mettons notre confiance dans la miséricorde et dans l'assistance de Dieu. La charité y est excitée par la vue de la bonté divine que nous sommes obligés d'aimer sur toutes choses. Nous apprenons dans la prière à accomplir toute justice, et à juger de toutes choses par la prudence des justes. On y exerce la force, parce que celui qui prie prend une ferme résolution de servir Dieu, et de tout souffrir pour l'amour de lui. On y exerce la tempérance, parce que l'âme s'y détache des objets de la terre pour ne goûter que les délices du ciel. C'est principalement dans la prière que les dons de l'Esprit saint se font sentir. L'entendement y est éclairé d'une lumière céleste ; il jouit de la sagesse divine, et s'unit si étroitement à Dieu qu'il regarde les créatures comme un pur néant.

Étant rempli d'une clarté qui croît de jour en jour, il a le don du conseil qui l'empêche de se tromper dans sa conduite. Il est animé de la piété, qui le porte à prier en faveur des autres ; ayant conçu la grandeur de la majesté divine, il est saisi de crainte, et soutenu par sa force qui le rend capable de supporter de grands travaux pour le nom de Jésus-Christ. Voilà comment ceux qui s'adonnent beaucoup à la prière acquièrent beaucoup de vertus.

SECONDE PARTIE.

DE LA MODÉRATION DES PASSIONS ET DE L'AMOUR DES VERTUS.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il faut chercher la vérité et fuir la vanité.

Tout le monde loue la verité, et souhaite de la connaître ; mais il y a peu de personnes qui la cherchent où elle se trouve ; car si on le savait, on ne chercherait et on n'aimerait qu'elle. Il est évident qu'elle n'est point dans les choses qui de leur nature sont passagères et périssables, parce que ce qui est dans un sujet passager et périssable ne peut être stable et permanent. Il la faut donc chercher dans les choses qui ne peuvent ni passer ni périr, et qui étant véritablement seront toujours ; il la faut donc chercher dans la vertu, qui n'est rien autre chose qu'une égalité de vie convenable à la vérité, exempte de vanité et du désir des choses périssables. L'homme est dans cet état convenable à la vérité lorsque les passions sont soumises à la raison, et qu'il se laisse lui-même conduire à l'esprit de Dieu. Mais dès qu'il est assujetti à l'impérieuse domination de la concupiscence, il tombe de la vérité dans la vanité ; il est agité de divers mouvemens de ses passions, tantôt de la crainte et tantôt du désir ; tantôt de l'inquiétude et tantôt d'une vaine joie ; tantôt d'un regret cuisant d'avoir perdu ce qu'il possédait, et tantôt d'une ardeur insatiable d'acquérir ce qu'il ne possède pas ; tantôt du ressentiment d'une injure, et tantôt de l'impatience de s'en venger.

La vanité et le plaisir sont les deux sources de tous les maux qui tourmentent l'âme : la vanité produit une ardeur extrême d'exceller, et de s'élever au-dessus des autres, un amour insatiable de gloire, une haute estime de soi, le mépris d'autrui, et la haine de la vérité ; le plaisir donne l'inclination qui porte à boire et à manger, à jouer, à prendre les divertissemens qui flattent les sens, et qui charment les esprits attachés à la terre. De là naît les dissipations d'esprit, et le mouvement inquiet et déréglé par lequel il se répand continuellement sur les créatures ; il recherche les bagatelles du siècle, et les compagnies où il se puisse agréablement divertir, et être loué de ses vanités et de ses folies. Voilà ce qui rend la loi de Dieu et la perfection de l'Évangile si odieuses aux hommes charnels. L'Évangile ne recommande rien tant que l'humilité, et la nature corrompue se porte toujours à l'orgueil. L'Évangile prêche la pénitence, et l'homme pécheur en a une violente aversion ; la foi nous est donc extrêmement nécessaire pour nous enseigner toute sorte de vérités, et la victoire par laquelle le monde est vaincu est l'effet de cette foi.

Le Fils de Dieu, qui est de même substance que son Père, ayant dessein de nous persuader de l'obligation qui nous était imposée de détacher nos affections des choses de la terre, a confirmé la vérité de sa prédication par une sublime pratique des vertus. Au lieu que les hommes souhaitent les richesses, il a voulu être pauvre ; au lieu qu'ils soupirent après les dignités et le pouvoir absolu de commander, il s'est caché de peur d'être élu roi ; au lieu qu'ils trouvent les affronts insupportables, il n'y en a point en dont il n'ait consenti d'être chargé ; au lieu qu'ils ont horreur des calomnies, il a permis que son innocence ait été condamnée. Sa vie est une instruction qui nous marque distinctement tous nos devoirs, de sorte que nous ne saurions commettre aucun péché, si ce n'est en recherchant ce qu'il a méprisé, ou en fuyant ce qu'il a souffert. Celui-là est sans doute insensé, qui se persuade que le bonheur de la vie consiste dans la jouissance des choses pour lesquelles le Sauveur n'a eu que du mépris.

CHAPITRE II.

Combien il est important pour arriver à la perfection chrétienne, de ne pas négliger les moindres choses.

Il y a peu de personnes qui arrivent au comble de la perfection chrétienne, parce qu'il y en a peu qui, après avoir surmonté les grands péchés, veuillent se faire violence pour combattre les petits dont elles reçoivent chaque jour des atteintes. Celui qui n'a pas soin d'éviter les fautes les plus légères, se dispose sans y penser à commettre de grands péchés. On ne se porte jamais d'abord à des crimes atroces, parce qu'ils font trop d'horreur. Nul n'est assez prodigue pour dissiper en un jour tout son bien, il ne le dissipe que par la suite du temps. Cette dépense, dira-

trop peu considérable pour m'incom-
lle n'ôte rien de mon fonds; il dit la
iose des autres dépenses, jusqu'à ce
aient fait toutes ensemble ce qu'une
urait pu faire, et que, de riche qu'il
es l'aient réduit à une extrême pau-

use presque de la même sorte dans le
lans le manger. Ce morceau-là, dit-on,
t faire de mal, et on peut le prendre
ier les bornes de la tempérance. Ainsi,
arge l'estomac, et on le remplit peu à
'udités qui causent ensuite des maladies
s. Les occasions de rendre à Dieu de
services et d'exercer les actes des plus
ertus sont très rares, au lieu que celles
les vertus communes et ordinaires se
nt à chaque moment; c'est pourquoi il
ler sur soi-même avec une attention
lle pour éviter les moindres défauts,
les mauvais désirs, résister aux mou-
le sa volonté, et déraciner du fond de
l'amour de soi-même. Nul ne devient
1 coup fort méchant; mais, comme dit
celui qui néglige les petites fautes,
ientôt en de plus grandes. Quelque lé-
quelque innocente que paraisse la con-
que l'on tire des créatures, elle ne man-
iis de priver de celle que l'on recevrait
. Au contraire celui qui se prive de la
iie de ses amis, des visites et des con-
is inutiles, des consolations qui viennent
ses extérieures, et qui se contente de
irist qui suffit en effet tout seul pour
isoler, trouve en lui une joie ineffable.
me qui s'est vidée de l'amour des créa-
t de soi-même, est remplie aussitôt de
t de tous les biens dont il est l'unique
, à peu près de la même sorte que les
hes enseignent qu'un lieu d'où l'air, ou
autre corps a été chassé, est rempli aus-
in autre. Mais les vicieuses habitudes
s avons contractées dès notre jeunesse
nnent attachés aux plaisirs de la terre,
d'autant plus sensibles qu'ils sont plus
, et nous empêchent de nous élever jus-
plaisirs surnaturels, qui sont en quel-
e éloignés, et qui ne peuvent être goûtés
la foi.
nous roulons dans la chair et dans le sang; jamais nous ne sortons hors de nous-mêmes; et cependant nous ne jouirons jamais d'aucun repos jusqu'à ce qu'ayant rejeté toutes les consolations de la terre, nous demeurions unis à Dieu qui est notre partage et notre joie, la fin et le centre de toutes choses.

CHAPITRE III.

Que la croix, et la renonciation à toutes choses, est nécessaire à tous les Chrétiens.

La vie d'un Chrétien ne doit être qu'une croix continuelle, et une renonciation à toutes choses. Nul ne connaît la douceur de la croix s'il ne l'a bien goûtée au fond de son cœur. Ceux qui l'ont éprouvée savent quel en est le plaisir, et si par un ordre de la divine Providence ils en sont quelquefois privés, ils tombent aussitôt dans une tristesse très amère. Le monde se persuade faussement que les gens de bien sont malheureux, parce qu'ils sont souvent pauvres et méprisés; mais ils se tiennent heureux et se glorifient en la croix, parce que rien ne leur arrive contre leur intention. S'ils sont pauvres, ils sont bien aises de l'être. S'ils sont affligés, ils se réjouissent dans l'affliction. S'ils sont méprisés, ils aiment le mépris. Or il est certain que personne n'est si heureux que celui qui a tout ce qu'il désire. Bien que les impies, dont les inclinations sont honteuses et criminelles, soient heureux selon le jugement du monde, parce qu'ils ont tout ce qu'ils désirent d'avoir, ils sont en effet très misérables, parce qu'ils veulent avoir ce qu'ils ne devraient pas vouloir.

La religion chrétienne consiste principalement dans la croix et dans la renonciation à toutes choses. Quiconque embrasse la doctrine de Jésus-Christ, sans se proposer le mystère de la croix, s'éloigne extrêmement du dessein de l'Évangile. Le Sauveur a caché beaucoup de choses à ses disciples, parce qu'ils ne les pouvaient porter alors. Mais quelque faibles et quelque peu intelligens qu'ils fussent, il ne laissa pas de leur prédire clairement qu'il serait livré aux Gentils pour être moqué et crucifié.

Saint Paul ne nourrit que de lait les Corinthiens qui étaient convertis depuis peu de temps à la foi, parce qu'ils n'étaient pas capables de viandes plus solides, et ne laissa pas de leur prêcher Jésus-Christ crucifié qui était un scandale aux Juifs, et une folie aux Gentils. Et bien

qu'il sût beaucoup de choses, il fit profession de ne savoir que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

L'ancienne Église a caché beaucoup de mystères aux catéchumènes, mais elle ne leur a jamais caché la croix de Jésus-Christ. On fait le signe de la croix sur le front du Chrétien, afin qu'il n'ait point de honte de la croix. A Dieu ne plaise qu'un Chrétien se glorifie en autre chose qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a été donnée de Dieu, pour être notre sagesse, notre justice, et notre sanctification. Comme c'est par la croix qu'il nous a rachetés, nul ne peut recevoir que par elle le fruit de la rédemption. C'est de là que procède la nécessité indipensable de renoncer à soi-même, et quiconque refuse de s'acquitter de ce devoir, refuse d'être disciple de Jésus-Christ. « Si quelqu'un, dit-il, vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfans, ses frères et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut-être mon disciple, et quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple. » Il dit par la bouche d'un autre évangéliste : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il se charge de sa croix et me suive. Car celui qui se voudra sauver soi-même se perdra, et celui qui se perdra pour l'amour de moi se sauvera. » Il n'a pas dit seulement qu'il fallait renoncer à l'orgueil, à la gourmandise, à l'ivrognerie, à la luxure, aux richesses et aux biens qui sont hors de nous ; cela serait supportable : mais il nous a commandé de renoncer à nous-mêmes, à nos affections, et à tout ce que l'esprit d'Adam nous inspire, et à tout ce qu'il produit dans nous-mêmes. Nous devons retrancher et rejeter tout cela, crucifier notre chair avec ses vices, et ses concupiscences, et exprimer en nous une image de Jésus-Christ crucifié. Ce discours est dur à la chair et au sang, mais il contient la foi et notre salut.

CHAPITRE IV.

Que la renonciation à toutes choses est le fondement de la vie chrétienne.

La renonciation à toutes choses est la première pierre de notre édifice. De quoi servent les plus hautes méditations sur la nature divine, et sur les mystères, les entretiens avec Dieu, et la pratique des vertus, si en tout cela nous ne cherchons rien que nous, et si étant enflés d'o nous nous adorons comme des idoles, et i sons les autres avec une arrogance égale : des Pharisiens? Celui qui croit être inser plus sage que tous les philosophes, et cel se tient pour le dernier des hommes est a sus de tous les rois. Notre salut, notre v notre perfection, ne consistent point dans l cours élevés de la sagesse humaine, ni l'opération des effets miraculeux et surna mais dans la croix, dans l'abaissement e les opprobes de Jésus-Christ.

Jamais personne ne sera sauvé, ne prat la vertu et n'arrivera à la perfection, s'il nonce à soi-même, et que, retranchant to vices, il ne se conforme au modèle que Christ lui a donné quand il a été attach croix. Il faut pourtant prendre garde que Simon de Cyrène porta la croix après Christ, et ne mourut pas sur la croix lui, ainsi il y a plusieurs personnes qui p des croix très pesantes, et qui ne laissent vivre à elles-mêmes et de souffrir par propre, au lieu de souffrir par l'amour d

Qui aurait jamais pensé que l'amour se trouverait sur la croix, dont la natur si violente aversion? Il n'est néanmoins q vrai qu'il y a plusieurs personnes qui e sent de dures croix à dessein de se var leurs peines, et de les faire paraître les hommes. Ceux-là portent la croix, m ne veulent pas y être attachés avec Jésus- Ils se tourmentent et affligent extrême mais ils n'en tirent aucun profit, et perde le mérite de leurs bonnes œuvres. Plusie plaignent de ce que le bruit des affaires t la tranquillité de leur esprit ; mais tout trouble cette tranquillité vient du dedans mêmes, parce qu'ils ne peuvent rien s qui soit contraire à l'alliance qu'ils ont fait leurs sens, et qu'ils fuient avec horreur qui combat leurs commodités et leurs in C'est le sujet de la guerre intestine, qui entre la raison et l'appétit jusqu'à ce q soit accoutumé à obéir.

Si quelqu'un avait un ami intime, de sence duquel il ne pût se priver un mom avec lequel il fût accoutumé de s'entrete dormir et de manger, et qu'il apprît d'un l digne de foi que son ami eût dessein

et de le tuer, son amitié ne se changerait-s tout d'un coup en une haine implacable? ıi perfide, c'est notre corps que nous flat-que nous caressons, que nous servons. Il trompe sous l'apparence de l'amitié, et de nous ôter la vie de l'âme. Il n'est pas que nous cherchions des ennemis éloignés, n avons un dans nous-mêmes qui nous continuellement des piéges pour nous :. Qu'un Chrétien se sépare soi-même de ème, et il n'aura plus d'empêchement à lut.

CHAPITRE V.

e manière il faut combattre les vices et les inclinations vicieuses.

ut considérer attentivement ce que nous s et ce que nous craignons, ce qui nous de la joie ou de la tristesse, notre cœur ıt point de mouvement qui ne vienne de le ces affections. Il est tourné vers Dieu e nous n'aimons rien que lui, que nous ignons rien que lui, ou que nous ne crai-rien que pour lui, que nous n'avons au-oie ni aucune tristesse que celle qu'il nous . Quand nous ne savons pas régler ces mens, nous devenons semblables aux au lieu que quand nous savons les régler, devenons semblables aux anges. Nous es heureux quand nos affections sont sou-à la raison et conformes à la vérité, et peut appeler saintes. Mais quand elles n'y ıi soumises ni conformes, ce sont des dé-nens qui dissipent et qui troublent l'âme. ont des monstres que l'on ne saurait ter sans les combattre perpétuellement.

n'est pas assez de prendre une résolution ale de réformer nos mœurs et de réprimer ıssions, parce que dans ce projet si vague us corriger, de renoncer à nous-mêmes nous priver de la consolation que donnent :atures, la nature corrompue ne trouve ui l'incommode. Bien que ce projet-là sem-re formé contre elle, elle ne le traversera s. Au contraire, elle y trouve une image ble de la vertu qu'elle approuve, qu'elle :t qu'elle admire, et c'est cette image que idèles et les philosophes ont embrassée. ce qui trompe plusieurs personnes qui se lent en vain d'avoir surmonté leurs vices, parce que quand elles font quelque bon dessein, elles ne sentent point qu'il soit combattu par l'inclination de leur nature. Mais dès qu'elles entreprennent d'attaquer, non tous les péchés en commun, mais un seul en particulier, et d'étouffer une passion qui s'élève avec insolence dès qu'elles sont obligées à souffrir la moindre peine, c'est alors que l'on reconnaît la vanité et la faiblesse de toutes les résolutions qu'elles avaient prises.

Il faut donc observer avec soin les occasions particulières qui ne manquent jamais, de renoncer à soi-même, de réprimer ses passions, et s'y porter avec courage. C'est l'unique moyen d'assujettir les sens à la raison, et de déraciner les vices. Or cela ne se peut faire dans une application continuelle et infatigable, sans une attention profonde qui descende et qui pénètre jusques au centre de la corruption, sans une violence qui arrache du fond du cœur les affections qui y ont jeté les plus profondes racines. Le mouvement par lequel notre volonté se porte à Dieu est un mouvement violent, parce qu'il est contraire à l'inclination de la nature corrompue, et s'il ne reçoit souvent une nouvelle impression qui le fortifie, nous retombons vers nous-mêmes par un autre mouvement, qui est comme naturel à notre faiblesse.

Comme il est aisé d'arracher les mauvaises herbes qui croissent dans les parterres, et impossible d'empêcher que de nouvelles ne naissent; ainsi nous pouvons retrancher nos inclinations vicieuses avec tant de soin qu'il semble que nous ayons changé de nature; mais tout notre soin n'empêche pas que notre nature ne soit corrompue dans son fond, et qu'elle ne produise sans cesse des mouvemens déréglés, qui nous obligent à nous tenir toujours sur nos gardes, et à avoir toujours les armes entre les mains. Que si quelqu'un est assez heureux pour exercer avec la grâce de Dieu un seul acte d'une vertu extraordinaire, cet acte-là suffira pour vaincre toute la résistance de la nature, et pour l'affranchir de la tyrannie des passions.

Il y a eu des saints qui, après avoir surmonté une fois la révolte de la nature, en suçant le pus d'un ulcère, ont manié depuis toute sorte de plaies, non-seulement sans dégoût, mais avec plaisir, tant il est important de se vaincre soi-même par une action héroïque.

CHAPITRE VI.

Du soin que l'on doit avoir de garder les sens extérieurs.

Les yeux étant comme des portes par où les vices entrent dans l'âme, il ne faut pas permettre qu'ils s'arrêtent un seul moment sur les objets qui attirent au péché, et qui nuisent à la perfection; et il les en faut détourner avec le même soin et la même promptitude avec laquelle on se retire des lieux infectés de la maladie contagieuse.

Les choses créées peuvent être regardées avec trois sortes d'yeux. Les premiers sont des yeux purement humains, qui ne recherchent que la beauté extérieure et sensible, et qui ne considèrent rien autre chose. Les seconds sont des yeux de philosophes, qui ne regardent la simétrie des corps qu'à dessein d'en découvrir la nature. Les troisièmes sont des yeux de Chrétiens, qui, par la vue des créatures, s'élèvent à l'amour du Créateur. Les fidèles ne voient rien que par ces yeux-là. Ils s'élèvent des choses visibles à Dieu qui est invisible, qui est la beauté souveraine d'où toutes les autres sont sorties comme des ruisseaux de leur source, parce qu'il a un être véritable, et que les créatures n'ont d'être véritable qu'en lui, au lieu qu'en elles-mêmes elles n'ont qu'un être imaginaire, et ne sont proprement que des ombres. La vie des sens dépend de leurs objets, comme la vie du corps dépend de l'âme. La vie des yeux consiste dans la vue des objets agréables, et la vie des oreilles dans les sons et dans l'harmonie. La mort des sens n'est rien autre chose que la séparation qui les éloigne des objets d'où ils tirent leur vie.

Il n'y a rien de si contraire et de si pernicieux à la vie chrétienne que la vie des sens : car les facultés de l'âme étant unies à l'imagination, et l'imagination étant unie aux sens corporels par un lien presque indissoluble, lorsque celle-ci est émue par les sens, elle ébranle les facultés de l'âme, tente la volonté, et l'attire à consentir à des plaisirs déshonnêtes, ce que l'on ne peut éviter qu'en détournant les sens de ces objets qui attirent aux plaisirs. Or, il y a deux manières de procurer la mort des sens : l'une naturelle et l'autre morale.

La première arrive lorsque l'on sépare les sens des objets qui leur sont propres, comme lorsque l'on détourne les yeux de dessus les beautés les plus innocentes, que l'on bouc oreilles pour n'entendre aucuns discours, cuns concerts. La mort morale des sens c non à les séparer absolument de leurs c mais à les priver du plaisir que la jouissa ces objets apporte; ce qui arrive quand le voient et que les oreilles entendent sans dre aucun plaisir à ce qu'elles entenden ce qu'ils voient. La première mort ou la pr séparation est sans doute la plus sûre et aisée, pourvu qu'elle se fasse avec discr car il est plus facile d'éviter les occasi prendre aucun plaisir défendu que de le rer. L'autre mort des sens est exposée grands dangers, parce que le rapport et respondance qui se rencontre entre les pu ces et l'âme est cause que les sens l'entr aisément, et l'attirent à la jouissance des terrestres.

Quelque persuadés que nous soyons de nité des plaisirs des sens et du préjudice causent à l'âme, néanmoins comme nous mes accoutumés dès notre jeunesse, et qu idées sont gravées fort profondément dan âme, il faut une longue méditation et qu d'actes contraires pour les dissiper, et mettre en leur place les principes solides vie chrétienne. Dieu étant un esprit, et u très pur, nul ne peut s'approcher de lui q soit dégagé du nuage des imaginations relles, et que ses sens ne soient deven quelque sorte spirituels par une longue pr de la mortification.

CHAPITRE VII.

De la nécessité de combattre la gourmandise et la c

Il n'est pas fort difficile à un homme qui Dieu, et qui s'applique avec soin à la pr de la vertu, de renoncer à tous les biens rieurs, à toute la pompe du siècle, à to plaisirs de la terre; mais nul ne peut re son corps les alimens dont il a besoin. C est obligé de boire et de manger pour le rir; mais comme c'est une action où il plaisir il faut le combattre, de peur que l cupiscence ne nous dresse des piéges, qu ne fassions par le motif de la volupté c nous sommes obligés de faire pour con notre vie, et que la volupté, qui doit é

Dieu. Ils veulent ce qui leur plaît, et non ce que Dieu veut; et quand ils veulent ce que Dieu veut, ils le veulent, non parce que Dieu le veut, mais parce qu'il leur plaît.

Étant ainsi trompés par une erreur aveugle, ils aiment davantage le plaisir de la possession que la chose même qu'ils possèdent. Ils obéissent à leurs passions dans le temps qu'ils croient servir Dieu fort fidèlement. Ils ne font aucun progrès dans la vertu; et après s'être beaucoup tourmentés, ils ne trouveront rien entre leurs mains que de l'amour d'eux mêmes et de l'orgueil.

Il faut donc chercher Dieu en esprit de vérité pour lui seul et non pour aucun plaisir. Le temps de cette vie est un temps de travail, de combat et de ténèbres. Le repos, la joie et la lumière sont réservés à un autre.

CHAPITRE X.

Que nous vivons d'opinion.

Tout le monde demeure d'accord que nous vivons d'opinion; mais tout le monde ne comprend pas combien cette opinion a de force. Elle exerce un pouvoir absolu, ou plutôt un empire tyrannique en différentes manières. Elle fait, selon son caprice, des heureux et des misérables, des pauvres et des riches, des sains et des malades; étant certain que nul n'est ni heureux, ni riche, ni sain, s'il ne croit l'être. Elle cause la joie ou la tristesse, selon la persuasion dont les esprits sont prévenus, plutôt que selon la commodité ou l'incommodité qu'ils ressentent. En effet, la plupart des hommes ont accoutumé de se réjouir ou de s'affliger par le préjugé qu'ils ont conçu de la beauté ou de la malice d'un objet; et ce préjugé-là dépend toujours plutôt de l'opinion que de la vérité. Nous reconnaissons par expérience que quand le bien que nous espérions, ou le mal que nous appréhendions, est arrivé, le plaisir de l'un et l'ardeur de l'autre ou diminuent extrêmement, ou se dissipent tout-à-fait.

L'opinion ne rend pas seulement l'avenir présent, elle rassemble les événemens qui sont attachés aux différentes parties du temps, et fait sentir en un moment tout son pouvoir. N'est-ce pas elle qui distribue toute seule les louanges, la réputation et la gloire? Sans elle tous les trésors ni toutes les dignités ne pourraient contenter un ambitieux ni un avare. Aman tenait le premier rnag dans le royaume d'Assuérus; il possédait des biens immenses, et il s'imagina être aussi malheureux que s'il n'eût rien possédé, parce qu'un esclave avait manqué de se lever pour le saluer comme il entrait dans le palais. Un autre grand mal que l'opinion produit, est qu'elle donne une aussi longue étendue au temps présent que s'il ne devait jamais finir et qu'elle resserre l'éternité. Ainsi du néant elle fait une éternité, et de l'éternité un néant. Il nous arrive aussi très souvent de juger des péchés par l'opinion plutôt que par la raison, ce qui est cause que plusieurs tombent dans un vice lorsqu'ils tâchent d'éviter son contraire. Ainsi, celui qui veut éviter l'avarice tombe dans la prodigalité. Celui que l'on reprenait de lenteur et de paresse, devient inquiet et turbulent, et celui que l'on accusait d'être impudent, devient timide. Enfin, l'opinion est cause que nous jugeons de nous-mêmes, non selon la vérité, non selon le sincère témoignage de notre conscience, mais selon la fausse créance des hommes. Notre vanité et notre extravagance sont si extrêmes qu'au lieu de nous contenter de la vie que nous possédons en nous-mêmes, nous en cherchons une chimérique et imaginaire, qui ne subsiste qu'en idée, et qui ne dépend que de la pensée de certaines personnes qui ne nous connaissent point, qui ne nous aiment point, et dont nous avons souvent méprisé le jugement.

Négligeant ainsi la véritable vie, nous prenons un très grand soin de conserver et d'embellir une vie imaginaire et qui ne dépend que du caprice d'autrui; de sorte que nous penserions ne rien savoir, si les autres ne nous estimaient savans. Nous ne saurions jamais être délivrés de ces erreurs et de ces illusions que par la lumière que la grâce de Dieu répand dans nos âmes. Toute opinion est vraie ou fausse, selon qu'elle est éclairée d'une vraie ou d'une fausse lumière.

CHAPITRE XI.

Que la plus grande partie des Chrétiens méprisent la science du salut.

Toutes les sciences qui sont conformes à la vérité sont bonnes en elles-mêmes; mais ceux qui travaillent à leur salut avec crainte et tremblement, se mettent en peine d'apprendre princi-

palement ce qui y peut contribuer, parce que le temps de la vie est fort court. Il ne sert de rien de savoir beaucoup de choses, si l'on ignore l'ordre et la manière dont on doit savoir. « Celui-là, dit saint Jacques, est coupable de péché qui, sachant le bien qu'il doit faire, ne le fait pas. » C'est comme s'il disait que celui qui mange sans digérer s'incommode, parce que les alimens mal digérés nuisent plus qu'ils ne profitent. Si la science dont on charge l'esprit sans discernement et sans choix n'est digérée par la chaleur de la charité, et si elle ne passe dans les mœurs, elle se tourne en habitudes corrompues, et attire la mort et la damnation éternelle.

Pendant le voyage que nous faisons ici-bas, nous devons avoir un soin tout particulier de conserver et la vie de notre âme qui dépend de la grâce, et la vie de ce même corps. Mais la plus grande partie des hommes méprisent la vie de l'âme, et emploient tout leur esprit, toute leur capacité et toute leur adresse, à conserver la vie du corps et à la passer agréablement. C'est pourquoi étant enveloppés d'épaisses ténèbres qui les aveuglent, et n'ayant que la prudence de la chair, au lieu d'avoir la science des saints, ils courent impétueusement après leurs concupiscences. Que si ceux qui parlent sans sincérité, et qui ont dessein de tromper par leurs discours sont odieux aux hommes, comme dit le sage, ceux qui ne vivent pas sincèrement, et qui imposent non-seulement par leurs paroles, mais aussi par leurs actions, sont encore plus odieux à Dieu même. Ils se vantent d'avoir la science de Dieu, bien qu'ils ne l'aient point; ils s'instruisent de ses voies, comme s'ils cherchaient sa justice dont ils sont fort éloignés; ils voient les défauts des autres, et ne voient point les leurs; ils corrigent leurs frères, et ne se corrigent point; ils se mêlent des affaires d'autrui, et négligent leurs propres affaires; ils sont remplis de vices, et par une dissimulation exécrable, ils louent les vertus qu'ils n'ont pas, et cachent les vices qu'ils ont. Mais ils ne sauraient tromper Dieu, dont la lumière plus éclatante que celle du soleil pénètre les replis les plus cachés du cœur humain, éclaire les ténèbres les plus profondes, et découvrira au dernier jour ce qui aura été le plus secret. Plût à Dieu que chacun vît ses taches et ses imperfections à la faveur de cette lumière! Il lui serait très aisé de les effacer, car comme il y a deux manières de connaître nos défauts, l'une en eux-mêmes et à travers les nuages qui nous environnent, l'autre dans la splendeur des perfections divines, la première connaissance ressemble à un jour sombre et froid de l'hiver, et la seconde à un jour clair et chaud de l'été, qui découvre par le vif éclat de sa lumière les imperfections les plus imperceptibles, et qui les consume par l'excès de son ardeur. Or, nul ne peut voir cette lumière ni s'approcher de Dieu, qu'il ne sorte de soi-même. La vérité et la science solide ne se trouvent qu'en Dieu; hors de lui, tout est fable, mensonge et folie.

CHAPITRE XII.

Des désordres que cause la volonté propre.

Toutes les actions que nous faisons pendant cette vie selon notre volonté propre, et contre la volonté de Dieu, sont comme autant de pièces de bois qui seront brûlées en l'autre vie par un feu qui ne s'éteindra jamais. L'enfer n'est rien autre chose que la propre volonté, et s'il n'y avait point de propre volonté, il n'y aurait point d'enfer ni de démons. La volonté des damnés qui résistent opiniâtrément à la volonté de Dieu fait tout leur crime et tout leur malheur. Plus un Chrétien est détaché dans ce monde de sa propre volonté, plus il est éloigné de l'enfer et proche de la félicité éternelle.

S'il y avait quelqu'un qui fût tout-à-fait dégagé ici-bas de sa propre volonté, il se pourrait tenir assuré de la possession du royaume du ciel. Le Sauveur a enseigné en peu de paroles la manière dont on se doit défaire de sa propre volonté, quand il a dit: « Suivez-moi. » Car ayant témoigné qu'il était venu dans le monde pour faire non sa volonté, mais celle de son Père, il faut disposer la nôtre à se dépouiller de toute propriété, et à embrasser la croix qui est douce à l'esprit, bien qu'elle soit amère à la chair. La religion dont nous faisons profession nous oblige en toutes sortes d'entreprises et d'événemens, à l'imitation de Jésus-Christ, que la volonté de Dieu soit faite, et non pas la mienne. C'est une soumission que nous devons à la volonté souveraine et éternelle qui a créé toutes les autres et qui les conserve, de la prendre pour l'unique règle de nos pensées, de nos actions et de nos paroles. Celui-là jouit d'une

liberté, qui en toute rencontre peut èrement : Oui, mon Père, je vous en oire, parce que vous l'avez voulu ainsi ; x rien que ce que Dieu veut. Il dispose avec une suprême sagesse ; je me sou- tout mon cœur à sa disposition dans érités et dans les disgrâces. Je cher- gloire et non la mienne, et je suis d'être dans l'état où sa providence a or- : toute éternité de me mettre. Les trou- s inquiétudes qui nous agitent ne pro- ue de ce que nous ne savons pas nous e à la volonté de Dieu, ou de ce que le voulons pas. Or, c'est une peine in- ble que de ne vouloir pas être en l'état st en effet.

CHAPITRE XIII.

De l'utilité de la solitude.

itude de corps et de cœur, où l'on cul- bruit son propre fonds, est d'une im- que l'on ne saurait assez estimer pour ut l'homme, tant au dehors qu'au de- est pour cela que les sages fuient la l'ils haïssent les longs discours, qu'ils leurs yeux et leurs oreilles à la curio- ils ne se mêlent point d'affaires où ils oint d'intérêts, et qu'ils ont toujours prit cette parole de l'Écriture : « Celui anche de ses actions comprendra la sa- Dieu est unique et seul ; il faut être seul trouver. Que si la nécessité de procurer de Dieu oblige quelquefois un homme vaquer à des fonctions extérieures, elle he pas que son âme n'ait une retraite in- , où étant comme dans son centre, il la paix au milieu du tumulte. Il se re- lle heure qu'il lui plaît dans le secret de r, où il trouve un merveilleux ordre, et it repos. Ceux au contraire qui se ré- , et qui se dissipent autour et comme endue de la circonférence des créatures, ennent jamais à leur centre qui est Dieu. un supplice très rude à ceux qui ont peu re et peu de sagesse de demeurer seuls quelques heures, et de faire réflexion -mêmes. C'est pour cela qu'ils usent de dresse pour s'oublier, et qu'ils emploient ement le temps, qui est la chose du monde la plus précieuse. Les nécessités de la vie leur en dérobent une partie, et le reste leur est si insupportable qu'ils cherchent toutes sortes d'occasions de le perdre. Ils appréhendent d'être seuls et de rentrer en eux-mêmes, parce qu'ils n'y rencontrent rien qui leur plaise. Ils ont horreur quand ils se regardent avec attention, et n'ayant chez eux que du chagrin, de la tristesse et de l'inquiétude, ils cherchent du divertissement parmi les créatures. Ils se fuient quand ils voient qu'ils sont autres qu'ils ne voudraient, et que leur âme est nue, difforme, chargée de péchés et remplie de misères.

Il ne faut pas s'étonner de ce qu'il y a si peu de personnes qui puissent supporter la solitude, et de ce que presque tout le monde aime le tumulte et les affaires. Plusieurs se tiennent malheureux quand ils n'en ont point, et ils le seront toujours jusqu'à ce qu'ils aient appris à demeurer en Dieu et en eux-mêmes, et à s'y reposer. Le Sauveur nous a enseigné que le nombre des élus est petit, au lieu que celui des appelés est fort grand, afin que nous fuyions le grand nombre, et que nous vivions parmi le plus petit. Il faut même appréhender au milieu de ce petit nombre, parce que nul ne sait combien peu il y a d'élus.

CHAPITRE XIV.

Combien les richesses sont nuisibles. Qu'il faut réprimer le désir d'être riche

Le Sauveur enseigna à ses disciples combien l'amour des richesses est pernicieux, et combien il est contraire à la religion chrétienne et au salut éternel, lorsque après avoir fait un serment comme il avait accoutumé d'en faire dans les occasions les plus importantes, il leur dit : « Je vous le dis, en vérité, il est bien difficile qu'un riche entre dans le royaume du ciel. » Pour graver plus profondément dans le cœur de ses auditeurs cette épouvantable sentence, et pour exagérer la difficulté du salut des riches, il ajouta : « Je vous le dis encore une fois, il est plus aisé qu'un chameau passe par le trou d'une aiguille, que non pas qu'un riche entre dans le royaume du ciel. » La porte du ciel est étroite, et ceux qui sont chargés du bagage des richesses n'y peuvent entrer.

Nous devons user des richesses comme un malade use des remèdes. Il en a aversion en

tant qu'ils sont amers, et il les aime en tant qu'ils sont nécessaires pour recouvrer sa santé. La santé est la fin qui est désirée indéfiniment, et pour elle-même. Le remède n'est désiré que pour la santé. Il n'y a point de malade qui soit bien aise de prendre souvent des remèdes. Ils voudraient tous n'en prendre qu'un, et ils le rejetteraient absolument s'ils pouvaient guérir sans le prendre.

Tout Chrétien doit être dans la même disposition à l'égard des richesses. Il les doit regarder comme des secours nécessaires durant son voyage, et non pas comme des objets qui ne servent qu'à exciter sa concupiscence. Il faut qu'il désire de s'en passer autant qu'il est en son pouvoir, parce que, comme dit l'apôtre : « C'est une grande richesse que la piété et la modération d'un esprit qui se contente de ce qui suffit. » Entre les conseils que le saint vieillard Tobie donna à son fils, il lui dit : « N'appréhendez rien, mon fils; nous vivons dans la pauvreté, mais nous aurons beaucoup de bien si nous craignons Dieu, si nous nous éloignons de tout péché. » Celui-là est vraiment riche, qui est riche pour l'éternité, qui sème non des trésors, mais des vertus. Il est difficile que le désir d'amasser de l'argent soit exempt de péché, parce que cet argent, auquel tout obéit, fournit tout ce qui peut entretenir la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, et l'orgueil de la vie, qui font de si fortes impressions sur l'esprit. Voilà pourquoi l'amour des richesses est si violent, et pourquoi il porte souvent à commettre toutes sortes de crimes. Comme les enfans qui jouent aux palets sont fort attentifs à leur jeu, et se soucient fort peu des palets avec lesquels ils jouent, ainsi nous devons avoir soin de notre vie sans aimer pourtant l'argent qui est nécessaire à sa conservation, et sans y attacher notre cœur, car dès que notre cœur y est attaché, il se salit et se corrompt parmi les ordures de la terre, et est réduit à une misérable servitude. Quand on jette des noix parmi le peuple, les enfans et les jeunes gens courent pour les ramasser, et se battent quelquefois pour en avoir, au lieu que les hommes faits les méprisent. Quand on donne de l'or et de l'argent, et que l'on distribue des dignités, un homme de bien et qui craint Dieu ne s'empresse point pour en avoir. Ce ne sont, dit-il, que des noix à mon égard, et je les laisse ramasser aux enfans. Que si pendant qu'on les jett[e] tombe une dans les plis de ma robe, pe[ut-être] que je la casserai et que je la mangerai; [si] elle tombe à terre, je ne me baisserai pas [pour la] ramasser, et je ne pousserai jamais ceux [qui se]ront proches de moi pour l'avoir plutôt q[u'eux], parce qu'une noix n'en vaut pas la peine. [Or] les choses extérieures même ne la vale[nt pas] cette peine-là, puisque la foi nous e[nseigne] qu'elles ne doivent pas être mises au r[ang] des biens.

Quand le Fils de Dieu s'est fait homm[e, il n'a] point voulu être riche, pour nous appr[endre à] mépriser les richesses. Les enfans du siè[cle qui] ne les veulent pas mépriser, méprisent l[a doc]trine du Sauveur. Mais les enfans de Die[u ne] font point de trésors sur la terre, où les [vers et] la rouille les mangent, et où les voleurs [les dé]terrent et les dérobent. C'est être asse[z riche] sur la terre que de n'y pas manquer de p[ain].

CHAPITRE XV.

De l'usage des richesses.

Il y a fort peu de personnes qui exa[minent] avec soin quel est le propre et le légitim[e usage] qu'on doit faire des richesses. Ce sont [des se]cours nécessaires à notre faiblesse durar[t cette] vie. Un homme de bien les amasse san[s faire] tort à personne, les possède sans y attac[her son] cœur, les conserve sans inquiétude, les [perd] sans regret, et les dépense honnêtement [quand] la nécessité l'y oblige.

On doit juger de la nécessité de la d[épense] de chaque personne par la qualité de sa [condi]tion : car les uns étant princes et les aut[res su]jets, les uns étant d'une extraction noble [et les] autres d'une famille médiocre, il est certa[in que] ceux qui sont dans les places les plus élev[ées ont] besoin de plus de bien pour faire hon[neur à] leurs charges, au lieu que les autres doi[vent se] contenter de moins. Ils sont tous les admi[nistra]teurs de leurs biens, et doivent s'en [servir] comme de fidèles dispensateurs selon les [règles] de la modestie chrétienne, et donner l[e reste] aux pauvres. Dieu est le vrai maître [de ces] biens. Nous ne sommes que ses économe[s. Il est] aisé dans cette vue de garder la pauvr[eté vo]lontaire en possédant de grands biens, [et de] pratiquer ce précepte de l'Écriture : « Si

es vous viennent en abondance, n'y mettez votre cœur. » La nature a caché l'or dans ntrailles des montagnes, dans des mines ndes et inaccessibles. C'est pourquoi les s qui l'aiment et qui le cherchent sont toucourbés vers la terre, et ne lèvent jamais ux au ciel. Au contraire, un homme sage, nant par sa pensée la fin de toutes les choisibles qui doit bientôt arriver, en détache œur pour l'attacher aux invisibles, où se ent des richesses stables et durables. Il d'être honoré dans un lieu où personne honoré qu'il ne le mérite. Il souhaite de r dans un royaume où l'on n'appréhende ne disgrâce. Il fait un sacrifice à Dieu de e qu'il possède et est prêt de s'en dépouili Dieu l'a agréable. Les marques par less nous pourrons reconnaître que notre est détaché des richesses sont : si nous es bien persuadés que ce sont des charges, nous en sentons la pesanteur; si nous en du dégoût et si nous les quittons sans resi, quand nous les possédons, nous n'en point de vanité; si nous ne regardons les les les plus précieux et les palais les plus ifiques que comme des trophées de l'orhumain et des obstacles à notre salut. ne nous inquiètera jamais quand nous sedégagés de la passion du bien, parce que qui ne peut rien perdre est en assurance. plus avantageux de jouir de la joie de la eté que d'être accablé de tristesse au mies biens, comme il est plus avantageux de en porter sur un méchant lit que d'être le dans un lit fort riche. On est heureux d on est content.

CHAPITRE XVI.

Qui sont les pauvres d'esprit.

Sauveur a déclaré que le royaume du ciel ste dans la pauvreté d'esprit, quand il a dit : heureux sont les pauvres d'esprit, parce e royaume du ciel est à eux. » Or, ceux-là véritablement pauvres d'esprit, qui ne dét point les richesses et qui ne se reposent dans leur possession, qui ne possèdent et ésirent rien qui leur puisse être ôté, qui hendent plus de devenir riches que les s du siècle n'appréhendent de devenir pauvres; qui, s'élevant au-dessus de toutes les choses créées, peuvent, de la plus haute région de leur âme, tenir le langage qui suit : Je suis riche de la grâce de Dieu, et je suis dans l'abondance, parce que je possède tout ce que je souhaite, et que je ne possède rien dont je ne me puisse priver sans douleur et sans perte. La vérité immuable, qui demeure avec moi, me découvre des richesses ineffables dont la possession me rend heureux. Je trouve dans cette vérité l'assemblage de tous les biens, et je ne cherche rien hors d'elle. Je reconnais dans elle que de moi-même je n'ai rien, je ne suis rien, et je ne puis rien. Elle crie d'une voix terrible que toutes les choses inférieures qui, d'elles-mêmes, n'ont ni vérité ni bonté, et qui ne sont pas une même chose avec elle, n'osent pas approcher de moi, ni me présenter leur image. Je vois dans elle que les créatures ne sont qu'un néant, que rien ne me peut arriver que par la permission de cette vérité immuable, qui est la providence éternelle du Père éternel, qui m'a tiré nu du sein de ma mère pour me mettre sur la terre, et qui, dans le temps qu'elle a ordonné, m'en retirera nu pour me mettre dans le tombeau.

Voilà ce que les vrais pauvres d'esprit disent de tout leur cœur selon la sublime science des saints, qui a été versée dans leur âme du haut du trône de Dieu, et c'est pour cela que le Sauveur a assuré que le royaume du ciel est à eux, parce qu'ils n'ont rien qui sente la terre. Plût à Dieu que tous les Chrétiens comprissent bien cette vérité ! S'ils l'avaient tous comprise, il n'y en aurait aucun qui aimât, qui cherchât les biens périssables de la terre. Mais comme il y a très peu d'élus, il y a ausssi très peu de pauvres d'esprit. L'Écriture déclare que celui qui n'a point couru après l'or, et qui n'a point mis son espérance dans les trésors, est heureux; et parce que c'est l'effet d'une vertu fort rare, elle ajoute : « Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'il a fait des merveilles durant sa vie ? » C'est en effet une merveille fort surprenante que de voir un homme qui ne souhaite rien de ce que le monde admire, qui fasse son trésor de la pauvreté, qui use des secours nécessaires à notre faiblesse avec toute la modération à laquelle la loi éternelle nous oblige, et qui possède les biens extérieurs de la même sorte que s'ils ne les possédait pas.

Il y a peu de personnes qui arrivent à cette perfection, parce qu'il y en a peu qui négligent les commodités que l'on n'acquiert que par la richesse, et qui obéissent au commandement que le Sauveur nous fait de chercher premièrement le royaume du ciel, dans l'assurance que le reste nous sera donné comme par surcroît. Il nous a aussi avertis de ne nous point mettre en peine où nous trouverons de quoi boire et de quoi manger pour le soutien de notre vie, ni d'où nous aurons des vêtemens pour couvrir notre corps, parce que notre Père céleste sait que nous en avons besoin. Pourquoi n'ajoutons-nous point de foi aux promesses de Dieu? Pourquoi nous défions-nous des soins de sa providence? Les liens de la concupiscence qui nous tient en captivité sont des obstacles à notre croyance. Ils nous font boucher nos oreilles à la vérité, et arrêter nos yeux à la terre sans les pouvoir lever au ciel. Le sentier par où la vérité y conduit est extrêmement étroit : pour le tenir, il ne faut pas être chargé ni d'habits ni de bagage. Les riches marchent avec leurs grands équipages par le chemin de la mort, qui est un chemin fort large. Que nous servira-t-il d'avoir été dans l'abondance des richesses du siècle, si nous manquons de celles qui durent éternellement? Nous sommes des exilés et des voyageurs. Ceux qui sont obligés de passer par des chemins étroits et difficiles, doivent retrancher de leur bagage, et non pas l'augmenter.

CHAPITRE XVII.

De l'obligation de l'aumône.

On ne peut, sans s'exposer au péril de la damnation éternelle, retenir des richesses qui ne sont nécessaires ni au soutien de la vie ni à la bienséance de l'état, et les employer à des usages inutiles et profanes, et principalement si elles sont amassées des revenus de l'Église; mais il les faut appliquer ou au soulagement des pauvres, ou à d'autres œuvres qui tendent à la gloire de Dieu. Les richesses n'ont rien d'excellent ni de louable que dans leur usage. Elles deviennent inutiles et criminelles dès qu'elles sont enfermées dans des coffres, qu'elles ne sont point portées au trésor du ciel, qu'elles ne servent qu'à celui qui les possède, que le pauvre n'en reçoit point de soulagement dans son besoin, ni l'étranger de consolation dans sa disgrâce.

On donne le nom de biens aux richesses, aux passions et aux trésors, non parce qu'ils font homme de bien celui qui les possède, mais parce qu'ils peuvent servir à faire du bien. La libéralité augmente la justice chrétienne, selon cette parole de l'Écriture : « Il répand ses dons et ses libéralités sur les pauvres; sa justice demeure éternellement. » Salomon dit aussi : « Les richesses de l'homme sont la rançon de son âme. » Et dans un autre endroit : « L'eau éteint le feu, et l'aumône résiste aux péchés. » Comme il n'y a rien d'aussi conforme à la foi et à la piété chrétienne que de soulager la misère des pauvres, et de se souvenir de la condition commune de notre nature à la vue de leurs besoins, il n'y a rien d'aussi cruel ni d'aussi pernicieux que de refuser aux autres ce qui leur est nécessaire, et de se le refuser à soi-même pour amasser à des héritiers des richesses qu'ils dissiperont en très peu de temps. C'est une misère beaucoup plus extrême et que l'on ne saurait jamais assez déplorer, de perdre son âme pour enrichir ses proches.

Je n'examine point ici en quelle occasion ni de quelle manière on est obligé, sous peine de péché mortel, de donner aux pauvres son superflu, parce qu'il n'appartient pas à la science humaine, mais à la prudence chrétienne de décider cette question dans les rencontres particulières. C'est cette prudence qui, par l'onction de la grâce, enseigne à chaque fidèle de quelle portion de ses biens il se doit priver soi-même, pour subvenir à la grande ou à l'extrême nécessité des pauvres. Je n'examine pas non plus quelle est cette grande ou cette extrême nécessité; je me contente d'écouter la voix du Sauveur, qui sans apporter aucune distinction nous fait commandement : « Donnez l'aumône de ce que vous avez. » J'écoute aussi la voix de saint Jean-Baptiste, le prédicateur de la pénitence, qui étant consulté par les peuples sur ce qu'ils devaient faire, leur répond : « Que celui qui a deux vêtemens en donne à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en fasse de même. » J'écoute le prophète qui chante : « Heureux celui qui pense attentivement au pauvre : le Seigneur le délivrera lorsqu'il sera lui-même dans l'affliction. » J'écoute Isaïe, qui dit : « Faites

part de votre pain à celui qui a faim, et faites entrer en votre maison les pauvres et ceux qui ne savent où se retirer; lorsque vous verrez un homme nu, revêtez-le, et ne méprisez point votre propre chair. J'écoute le très saint vieillard Tobie, qui instruit son fils de cette sorte : « Donnez l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage de dessus aucun pauvre, et Dieu ne détournera point le sien de dessus vous. Exercez la miséricorde autant que votre pouvoir le pourra permettre. Si vous avez beaucoup, donnez en abondance; si vous avez peu, donnez quelque chose de ce peu-là avec joie. C'est une bonne récompense que vous amasserez pour le jour de votre nécessité, parce que l'aumône délivre du péché et de la mort, et qu'elle ne permet pas que l'âme tombe dans les ténèbres. » Que peut-on dire davantage? Il nous avertit de donner du peu que nous avons pour nous délivrer du péché et de la mort éternelle. Mais écoutons l'apôtre que le Seigneur aimait. Voici ce qu'il dit aux fidèles : « Que si quelqu'un a des biens de ce monde, et que voyant son frère en nécessité il lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui? Que si la charité ne demeure point en lui, la concupiscence y demeurera, et dans le siècle à venir il se trouvera avec le riche qui était vêtu de pourpre et de lin, qui se traitait magnifiquement tous les jours, et qui ne donnait pas au pauvre Lazare les miettes qui tombaient de sa table. La conscience d'un riche avare lui reproche sa dureté et lui crie : « Pourquoi chassez-vous le pauvre qui est pressé par la faim? C'est lui procurer la mort que de refuser de le nourrir. Le pain que vous avez de reste lui appartient; les vêtemens qui se gâtent dans vos maisons sont à ceux qui sont nus; l'or que vous gardez dans vos coffres est à ceux qui ont besoin. » Au jour du jugement, le Sauveur condamnera les impies au feu éternel pour n'avoir pas fait les œuvres de miséricorde : « J'ai eu faim, leur dira-t-il, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été sans habits, et vous ne ne m'avez pas revêtu. » Le Sauveur n'exprime point en cet endroit si le pauvre à qui on a refusé l'aumône était dans une extrême nécessité; car à peine, durant tout le cours de la vie, trouverons-nous un homme qui soit dans le dernier besoin, qui ne puisse vivre sans notre secours, et qui n'ait personne que nous qui puisse ou qui veuille l'assister. Les rencontres où toutes ces conditions-là concourent sont fort rares, et s'il fallait attendre qu'on les eût trouvées pour donner l'aumône, on ne la donnerait jamais.

Il faut donc donner l'aumône dès que l'on a du superflu, puisque la miséricorde est comme l'accomplissement et la perfection de toutes les vertus, et il ne faut pas remettre les libéralités à la fin de la vie, comme plusieurs font, parce qu'elles sont d'un plus grand mérite quand elles sont faites en parfaite santé, et au temps auquel on pourrait retenir le bien que l'on donne.

CHAPITRE XVIII.

De la nécessité de la patience.

Entre les exercices nécessaires aux Chrétiens pour acquérir la vie éternelle, il n'y en a point de si utile que celui de la patience, par laquelle ils imitent la bonté que Dieu a de souffrir les crimes des hommes, et de faire lever son soleil sur les méchans aussi bien que sur les justes. La patience apaise la colère, retient la langue, conduit l'esprit, garde la paix, réprime l'impétuosité des passions, éteint la haine, abaisse l'orgueil, surmonte le monde, mortifie la chair, donne de la modestie dans la prospérité, de la générosité dans les disgrâces, de la douceur dans les injures, rejette les tentations, souffre les persécutions, fait la perfection de la vertu, et lui sert de couronne. Elle empêche seule tous les maux, et si chacun était si heureux que de la posséder, on ne commettrait plus d'injustice ni d'autre crime.

La différence qu'il y a entre les sages et les insensés est que les uns ont une patience invincible, et que les autres ne l'ont pas. C'est une grande vertu, qui sert comme de digue pour empêcher le débordement des vices et des passions. Dieu donne aux gens de bien l'occasion de l'exercer, et permet qu'il leur arrive des disgrâces, afin qu'ils les souffrent constamment, et qu'ils apprennent à se modérer et à se dompter eux-mêmes; car comme nous ne pouvous étouffer les sentimens de la nature, ni empêcher l'émotion que lui donnent les injures, nous avons besoin de la patience pour la retenir, de peur que suivant son inclination elle ne se porte à la vengeance.

Les philosophes l'ont relevée par des louanges extraordinaires, et ont prétendu, en la pratiquant, faire paraître la grandeur de leur sagesse; mais comme leur sagesse était fausse, leur patience l'était aussi. Ils ont été aussi éloignés de la vraie sagesse que de Dieu, qui est son unique principe; mais pour nous, nous avons appris du Sauveur que l'on ne peut arriver au royaume de Dieu que par un grand nombre d'afflictions. Notre véritable sagesse est de savoir Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié; d'aimer sa croix, et de la porter avec joie. La vie d'un Chrétien devant être une fidèle image des souffrances de nôtre maître, celui qui a de l'aversion de la croix ne mérite pas le nom de Chrétien. Que personne n'espère s'exempter du châtiment: Dieu châtie tous ceux qu'il reconnaît pour ses enfans, sans excepter son Fils unique, bien qu'il n'eût aucun péché. Il a fallu qu'il ait souffert, et que par ses souffrances il soit entré dans la gloire. Chacun est exercé et purifié par les disgrâces de cette vie, ou au moins averti de se convertir et de se corriger. De quelque affliction qu'aucun soit éprouvé pendant cette vie, jamais elle n'approchera de la pesanteur ni de la honte de la croix du Sauveur.

CHAPITRE XIX.

Que les adversités sont des occasions de pratiquer les vertus.

La vie que nous menons sur la terre est un chemin par où nous allons à notre pays. Il a toutes les conditions des chemins ordinaires; il est uni également en quelques endroits, en d'autres il est haut et bas. Tantôt il est beau et agréable; tantôt il est rempli de ronces et d'épines. Il se trouve quelquefois bordé de précipices, et paraît inaccessible. On y est quelquefois incommodé de la presse, et quelquefois épouvanté de l'horreur de la solitude. On est quelquefois en danger d'y être attaqué par les bêtes, et quelquefois par les voleurs. Pendant un jour on y a de la pluie, et pendant un autre du beau temps. On trouve en tous lieux des traverses et des disgrâces, et cette parole d'un ancien philosophe, qu'il y a des procès partout, est véritable dans l'ordre de la grâce. On ne saurait acquérir la vertu sans combattre, et nul ne pourrait reconnaître ce qu'il a de courage et de force s'il n'avait des adversités et des afflictions. Supposons que quelqu'un soit élevé jusques au ciel par les louanges des insensés, dont le nombre est presque infini, que l'on n'ait que de la complaisance pour ses sentimens; que l'abondance et la délicatesse de sa table lui offrent les mets les plus délicieux; que ses affaires soient si bien réglées que ses revenus fournissent plus que suffisamment à la magnificence de sa dépense; qu'il soit logé dans un superbe palais; qu'il n'y ait point d'honneur ni de plaisir dont il ne jouisse. Cette supposition étant faite de la sorte, je demande qui pourrait jamais avoir une assez grande éloquence pour persuader à cet homme-là que tout ce que le monde appelle des biens n'est que vanité et qu'un pur néant, et que les maux de cette vie sont des bienfaits de Dieu, par lesquels il nous prépare à la possession d'un bonheur éternel?

Dieu exerce ses élus par des afflictions, afin qu'ils apprennent par leur propre expérience combien il y a d'inconstance et de misère dans toutes les choses que les hommes prennent pour des biens; et au contraire, combien il y a de bonheur dans ce que les méchans prennent pour des maux, comme si la souveraine félicité consistait à ne rien souffrir. Les personnes sages doivent au milieu des plus grandes adversités se soumettre avec joie aux ordres de la Providence, et placer leur cœur dans un lieu où les disgrâces de cette vie ne puissent atteindre. Quelque cruauté que les méchans exercent contre les gens de bien, selon le pouvoir qu'ils en auront reçu de Dieu; de quelque disgrâce dont les justes soient attaqués, il ne s'attristeront point. Un juste est dans un tel état que la prospérité ne le peut corrompre, ni l'adversité l'abattre. Quoi qu'il lui arrive il dit constamment: « C'est une affliction qui m'est destinée, je la souffrirai. » Cela devait arriver de la sorte, et je suis bien aise qu'il soit arrivé. Tous les hommes sont sujets à la puissance de Dieu, soit qu'ils le veuillent, ou qu'ils ne le veuillent pas. Les uns lui obéissent comme ses enfans, et font ce qui est juste; les autres souffrent ce qui est juste comme des esclaves. Aucun n'échappe à sa justice. Chacun ou fait, ou souffre ce que sa loi ordonne.

CHAPITRE XX.

… souffrir avec patience les afflictions qui surviennent chaque jour.

…ieurs s'imaginent qu'ils auront des croix …santes et des afflictions fort rudes, et se …ent de les supporter constamment. Étant … de la vaine lueur de cette image, ils se …dent qu'ils ont fait une action illustre de …e, dans le temps qu'ils redoutent et qu'ils … les moindres peines. Il faut exterminer …reur, et remarquer avec soin que l'on ne …ercer que très rarement la patience dans …ndes entreprises, au lieu qu'on la peut … très souvent dans les plus petites, et …n en trouve presque à chaque moment des …us, soit en supportant les défauts des …, ou en corrigeant les siens propres. Il …mbrasser avec une plus grande joie la …que Dieu envoie que celle que l'on a …, parce que celle que l'on a choisie n'est …jours envoyée de Dieu. Comme les mala… réjouissent lorsqu'ils ont trouvé un mé…qui peut et qui veut les guérir d'une ma…langereuse, ainsi quand nous sommes … de médisances et chargés d'injures, nous … nous réjouir de ce que nous avons trouvé …rsonnes qui guérissent les maladies de …âme, et qui nous procurent la grâce de …qui est le plus riche trésor que nous puis…amais posséder. Il faut que nous soyons …s de tout ce qui nous arrive. Ce qui plaît …he point; il n'y a que ce qui déplaît qui … Quiconque veut bien souffrir le mal qui …ive, diminue sa peine et augmente son …. La résistance de la nature n'ôte rien à la …ce de son prix, pourvu que les mouvemens … excite ne s'élèvent point jusqu'à la par…sonnable, qui est le siége du mérite et du …ite. Cette partie doit demeurer ferme, et …er le secours de Dieu par de ferventes …s. Que si elle se trouble, s'inquiète et se …, si elle néglige son devoir, ce sera une …e certaine d'un soulèvement volontaire, …ne rébellion formée avec une parfaite dé…ion.

…st aisé d'exercer les vertus qui consistent …l'action, et malaisé d'exercer celles qui …ent dans la souffrance, parce qu'elles sont …elque sorte hors de nous, et qu'elles sont plus contraires que les autres aux sentimens de notre nature. Au reste, les soldats nous donnent un bel exemple de souffrir avec modération et avec confiance pour l'amour de Dieu, tout ce qui nous survient chaque jour de fâcheux et d'incommode. En effet, ce qu'ils souffrent avec joie dans l'espérance de passer en repos le temps de leur vieillesse, où ils ne sont pas assurés d'arriver, est tout-à-fait incroyable. Combien de fatigues et de travaux durant les voyages, quelles rigueurs durant l'hiver, quelles chaleurs durant l'été; combien de disettes en toutes saisons, combien de périls et de blessures! Pourquoi donc ne souffrirons-nous pas un travail de peu de durée, pour jouir d'un repos qui ne finira jamais? Si nous considérons la grandeur de la récompense que Dieu nous promet, tout ce que nous souffrirons nous paraîtra fort léger et fort supportable.

CHAPITRE XXI.

Qu'il se faut réjouir des afflictions qui arrivent.

Comme lorsque l'on élève un édifice on prend plus de peine, et on apporte plus de soin à tailler une pierre qu'une autre, selon l'élévation et la beauté de la place où l'architecte la destine, ainsi chaque chrétien est éprouvé par de plus rudes afflictions, et par de plus pesantes croix, selon le prix de la couronne et le degré de la gloire que Dieu lui prépare. Comme le marbre, s'il avait de la raison, souffrirait patiemment les coups de ciseau, et remercierait le sculpteur qui le taille, nous devons aussi nous réjouir de ce que Dieu nous polit, et nous embellit par le ciseau des afflictions pour nous mettre dans une place plus éminente de son palais. Il châtie ceux qu'il aime, de peur qu'étant corrompus par les prospérités du siècle ils ne s'éloignent du chemin du salut. Les méchans sont comme des ministres de Dieu, qui sont nécessaires aux bons pour les exercer, et pour les accoutumer par des épreuves continuelles à la pratique des vertus.

Cette vérité ne pouvant être révoquée en doute, il faut se mettre à l'écart de ses ennemis dans la disposition où le saint roi David était envers Séméï, lorsqu'il dit : « Le Seigneur lui a ordonné de maudire David, et qui osera lui demander pourquoi il l'a fait? » Nul ne pourrait nous faire du mal si Dieu ne le voulait et ne le permettait, et il ne le veut et ne le permet que

pour sa gloire et pour notre salut. Au reste, il ne faut point attendre de consolation des créatures, mais de Dieu, qui est la première cause de nos maux. La vraie consolation ne se trouve qu'en Dieu qui est la vérité, et qui nous enseigne que l'affliction nous est nécessaire, et qu'il la faut recevoir avec joie comme un gage de son affection : «Mes frères, dit saint Jacques, considérez comme le sujet d'une extrême joie les diverses afflictions qui vous arrivent, sachant que l'épreuve de notre foi produit la patience. Or, la patience doit être parfaite dans ses œuvres et dans ses effets.» Les piéges, les calomnies, les persécutions, et les autres maux de cette vie, sont des biens que nous devons chérir parce qu'ils sont conformes à la volonté de Dieu, à laquelle nous devons rapporter, comme au premier principe, tout ce qui paraît le plus contraire à la chair et au sang.

Le Sauveur dit à Pilate, qui était un juge injuste : «Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi s'il ne vous avait été donné d'en haut.» Lorsqu'en tout ce qui nous arrive nous reconnaissons ce pouvoir que Dieu donne aux hommes sur nous, nous conservons la paix de notre âme. Si nous regardons hors de Dieu tout ce qui nous tourmente, il nous remplira l'esprit d'une infinité d'idées très facheuses, et comme tout pèse extrêmement hors de son centre, il nous accablera d'un poids insupportable, et nous troublera l'imagination par de fausses images de choses qui n'ont jamais été et qui ne seront jamais. C'est de là que viennent les tristesses mortelles qui serrent le cœur, les insomnies qui dérobent le repos de la nuit, et les inquiétudes incurables. Que si au contraire nous nous accoutumons à regarder tout en Dieu, et à rapporter tout à lui, nous demeurerons fermes et inébranlables, et nous dirons avec le saint homme Job : «Il n'est rien arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur; que son nom soit béni.» Dieu qui permet que je sois affligé prend un soin tout particulier de moi, avec une bonté non pareille; il m'a attaché à la croix, j'y demeurerai jusqu'à ce qu'il m'en détache.

CHAPITRE XXII.

Qu'il faut souffrir les médisances.

Si le mal que les hommes disent de nous nous afflige plus que nos péchés, qui devraient seuls nous affliger, c'est une preuve évidente que nous nous aimons plus que nous n'aimons Dieu. Non-seulement il souffre des hommes perdus qui disent contre lui d'horribles blasphèmes, mais il leur communique ses bienfaits; et si quelqu'un nous reproche quelque défaut, à nous qui sommes tout remplis de péchés et de crimes, nous ne le saurions souffrir, et nous nous emportons de colère comme si c'était un mépris tout-à-fait insupportable. Nous devrions plutôt appréhender que de fausses louanges ne nous donnent de la vanité, et qu'une trop grande prospérité ne nous sépare de la croix du Sauveur et ne nous prive de sa gloire.

Si l'on mettait dans la balance les châtimens que nos péchés méritent et les tourmens que le Sauveur a soufferts pour les expier, et dans l'autre, tous les supplices, tous les affronts et tous les opprobres; ces derniers seraient sans doute trouvés très légers. Il faut d'ailleurs considérer que la pesanteur ou la légèreté des maux dépend de la disposition de celui qui les souffre plutôt que de celui qui les fait. Quiconque les méprise et ne s'en sent point blessé ne souffre rien. La blessure ne vient pas tant de la main qui a jeté le trait que du corps qui l'a reçu. Quelque quantité de traits que l'on pût jeter contre un corps aussi dur que le diamant, il n'en serait point entamé. La force que les injures et les médisances ont de nous fâcher, ne vient pas tant de l'insolence des méchans que de notre faiblesse. Celui-là est sans doute fort heureux qui sait se conduire si sagement que l'on ne puisse former aucun soupçon qui lui soit désavantageux, et dont le mérite est tout-à-fait au-dessus de la calomnie. Que si nous ne pouvons arriver à une si haute perfection, tâchons au moins de ne donner aucune occasion de dire du mal de nous; car nous aurions tort de nous plaindre des médisans, si nous avions donné lieu à la médisance. Que si, après que nous aurons pris tous les soins que l'on peut prendre pour ne rien faire de contraire à l'honnêteté, nos ennemis ne laissent pas de débiter contre nous leurs extravagances nous nous console

rons par cette parole du Sauveur, que l'on ne saurait trop souvent répéter : « Vous serez bienheureux lorsque les hommes diront faussement toute sorte de mal contre vous. » Que les hommes croient et disent de nous tout ce qu'il leur plaira, nous ne laisserons pas d'être bienheureux si notre conscience ne nous accuse d'aucun crime devant Dieu. Les opinions des hommes sont changeantes et trompeuses. Leurs jugemens sont vains, et ne peuvent ni nuire ni servir. « Si je voulais plaire aux hommes, dit l'apôtre, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ. » Il n'est pas possible de plaire généralement à tout le monde ; chacun a son jugement et son inclination différente. Celui qui est loué de l'un est moqué de l'autre. Un philosophe à qui l'on disait, « Tout le monde se moque de vous, » répondit : « Je ne suis pas pourtant moqué. » Il jugeait que l'on ne pouvait se moquer de ceux qui ne s'inquiètent pas des moqueries.

CHAPITRE XXIII.

Que nous devons souffrir avec patience et les maux qui nous arrivent et les défauts des autres.

Le meilleur remède dont on se puisse servir en toute sorte d'adversités et d'afflictions est de détourner son esprit des objets qui lui déplaisent, et de le tourner vers Dieu. Nous avons une si grande tendresse pour nous-mêmes que nous ne saurions considérer ce qui nous blesse sans être touchés très sensiblement. D'ailleurs, comme toutes les douleurs qui nous déchirent le cœur procèdent de l'appréhension de perdre ce que nous aimons, le plus excellent moyen de nous garantir de ces douleurs est de n'aimer que le bien qui n'est sujet à aucun changement, et qui ne nous peut être ôté par aucune créature.

Lorsque quelqu'un nous offense ou par ses actions ou par ses discours, nous devons retenir notre langue de peur qu'elle ne lâche des paroles qui témoignent notre émotion ; car comme c'est une marque qu'un esprit est faible quand il ne peut digérer de viandes solides, c'est une preuve qu'un esprit est léger quand il ne peut supporter une parole fâcheuse. Un saint homme disait autrefois qu'il n'avait jamais eu d'affliction qu'il n'eût surmontée par le silence ; car ce qui nous tourmente se dissipe quand nous le méprisons, au lieu qu'il se fortifie et s'établit quand nous en concevons de la colère. Celui qui se fâche d'être méprisé, mérite de l'être. Ce n'est pas assez d'étouffer sa douleur et de garder le silence ; il faut se condamner soi-même et se juger digne de mépris. Un homme sage qui s'examine avec attention ne considère pas tant ce qu'il souffre que ce qu'il mérite de souffrir. Il ne juge point les autres de peur de se condamner soi-même, selon cette parole de l'apôtre : « Mais vous, ô hommes, qui que vous soyez, qui condamnez les autres, vous vous rendez inexcusables ; car en les condamnant vous vous condamnez vous-mêmes, puisque vous faites les mêmes choses que vous condamnez.

Celui qui doit dix mille talens ne se doit pas fâcher contre un autre qui ne doit qu'une somme beaucoup moins considérable. C'est une extravagance de prétendre guérir les défau s d'autrui par l'impatience et par l'orgueil qui sont les vices les plus dangereux. « Qui êtes-vous, dit l'apôtre, pour oser condamner le serviteur d'autrui ? S'il tombe, ou s'il demeure ferme, cela regarde son maître. Ou comment pouvez-vous dire à votre frère, ainsi qu'il est écrit dans l'Évangile : Mon frère, laissez-moi ôter la paille qui est dans votre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre ? » Il n'appartient qu'à Dieu de juger des péchés d'autrui, comme il n'appartient qu'à lui de les châtier par sa justice, ou de les guérir par sa miséricorde. Pour nous il ne nous appartient que de les empêcher et de les corriger quand il est en notre pouvoir ; sinon de les supporter avec patience. Si le vice nous déplaît, ôtons-le de nous-mêmes avant que de le reprendre dans les autres. Nous devons être tels envers eux que Dieu est envers nous, c'est-à-dire miséricordieux et patiens.

CHAPITRE XXIV.

Des remèdes de l'impatience.

Il y a quantité d'affaires et de devoirs dont nous ne saurions nous dispenser. Il y a un grand nombre de personnes avec qui nous sommes obligés de converser, et il est difficile qu'elles soient toujours de notre avis, et que tout réussisse de la manière que nous souhaitons. C'est pourquoi nous devons avoir un soin tout particulier de conserver la tranquillité de notre esprit, et de ne point tomber dans l'impatience. Il faut

pour cela prévoir ce qui arrive d'ordinaire dans les affaires, dans les conférences et dans les autres occasions, sans que nous puissions l'empêcher ni le changer; car quand nous aurons une fois prévu tout ce qui peut arriver de plus fâcheux, de plus incommode et de plus désagréable, et que nous nous serons préparés à le souffrir avec patience, nous éviterons sans peine toute sorte d'emportemens et d'inquiétudes.

Le principal soin auquel nous devons nous appliquer est d'user de toutes les choses extérieures d'une manière qui ait rapport à leur nature. Or, par leur nature elles doivent nous servir et non pas nous commander; par leur nature elles sont sujettes à quantité d'accidens, et ne sont point en notre puissance; et c'est pour cela que jamais elles n'ébranlent l'assiette d'un homme ferme. Si on l'emmène en exil, si on le dépouille de ses biens, si on le prive de ses charges, si on le menace des supplices et de la mort, il ne se laisse ni abattre ni vaincre. Il ne se tient pas même offensé de tous ces fâcheux traitemens, parce qu'il y a long-temps qu'il a prévu qu'ils sont hors de lui, et qu'ils n'en dépendent point. Ce ne sont pas tant les choses qui nous incommodent et qui nous inquiètent que l'opinion que nous avons d'elles. Jamais personne ne se fâche, ne s'attriste, ne craint et ne tremble, si ce n'est qu'il souhaite et qu'il recherche quelque chose qui ne dépende point de lui.

Les martyrs ont lassé la cruauté des bourreaux et ont fait voir une invincible constance au milieu des plus horribles tourmens. On a vu des femmes et des enfans auxquels les coups de fouet et les feux n'ont pu arracher un soupir. Les tyrans ont pu les battre et les tuer, et n'ont pu les vaincre, parce qu'ils méprisaient tout ce que les tyrans peuvent ou donner ou ravir; mais personne ne pouvoit leur ôter leur force ni leur courage, parce que cela n'est point au pouvoir des princes.

CHAPITRE XXV.

Que l'humilité est la vertu particulière des Chrétiens.

Le Verbe de Dieu, le principe de la sagesse, le maître de toutes les vertus, crie : « Apprenez de moi. » Nous allons sans doute entendre quelque chose de fort important; car qui est celui qui dit, apprenez de moi? C'est celui qui a créé le ciel et la terre, et qui a tiré la lumière du sein des ténèbres. Nous enseignera-t-il à faire la même chose, et à créer un monde nouveau? La création est un chef-d'œuvre réservé à la divine puissance. Il nous enseignera ce qu'il s'est fait pour l'amour de nous, et qu'ayant « la forme et la nature de Dieu, il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur, en se rendant semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors. » Apprenez de moi, dit-il, non à ressusciter les morts, non à chasser les démons, non à guérir les lépreux, non à rendre la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, non à passer la mer à pied sec, comme quelques-uns à qui j'en ai donné le pouvoir l'ont passée; mais apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Il n'a point voulu nous enseigner à nous rendre aux autres ce qu'il était lui-même. Il n'a point voulu nous commander de faire autre chose que ce qu'il faisait. Il a réduit tous les trésors de sa science et de sa sagesse à nous enseigner à être humbles.

Il faut que ce soit quelque chose de fort difficile et de fort grand que d'être humble, puisque l'on ne peut l'apprendre que de celui dont la grandeur est infinie. L'enflure de l'orgueil humain ne pouvait être guérie que par celui qui, étant Dieu, « s'est rabaissé lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. »

L'humilité est donc une vertu propre et particulière aux Chrétiens. Elle a été inconnue à l'orgueil des philosophes. Le Sauveur nous l'a recommandée sur toutes les autres par ses actions et par ses paroles, afin que marchant dans une nouvelle vie, nous courions après lui et nous obtenions la récompense à laquelle nous sommes appelés, et que nous considérions attentivement le terme d'où nous sommes partis, le but où nous tendons, le chemin que nous avons fait et les provisions que nous avons pour le reste de notre voyage. Nous n'arriverons jamais à la fin que nous nous proposons, si l'humilité ne nous précède, ne nous accompagne et ne nous suit dans toutes nos entreprises.

Lorsque nous nous réjouissons d'une bonne action que nous avons faite, l'orgueil en corrompt tout le mérite, et nous avons sujet d'ap-

préhender que le désir de la louange ne ruine ce que nous faisons de plus louable. Que si les pensées qui s'élèvent dans notre esprit nous veulent persuader que nous sommes quelque chose, nous avons toujours devant les yeux la terre, qui nous avertit de notre première origine. Nous ne sommes rien que terre, et nous retournerons bientôt en terre. L'édifice des vertus doit être élevé sur le fondement de l'humilité. Si quelqu'un avait le don de faire des miracles et de transporter les montagnes, quand il parlerait le langage de tous les hommes, qu'il aurait le don de prophétie, qu'il aurait converti tous les infidèles à la foi, et qu'il aurait distribué tout son bien pour nourrir les pauvres, il sera toujours dans un très grand péril de tomber, et de perdre par l'orgueil le prix et la gloire de ses vertus, si connaissant sa propre faiblesse il n'appréhende la chute dont il est menacé, et si se défiant de soi-même il ne travaille à son salut avec crainte et tremblement. La véritable sagesse des Chrétiens consiste à apprendre à devenir humble.

CHAPITRE XXVI.

Que l'homme doit s'approcher de Dieu par l'humilité, comme il s'est éloigné de lui par l'orgueil.

L'orgueil, le plus détestable et le plus dangereux de tous les vices, tira son origine du premier ange, lorsque cet esprit rebelle, ayant abandonné Dieu et s'étant tourné vers soi-même, eut l'insolence de s'attribuer les avantages qu'il possédait, comme si au lieu de les avoir reçus il les eût eus de son propre fonds et en eût été l'unique principe. Voici les paroles par lesquelles il déclare dans Isaïe le projet de son apostasie, et exprime l'excès insupportable de sa vanité : « Je monterai au ciel, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées, et je serai semblable au Très-Haut. » Le même malheur arriva à l'homme qui, ayant été trompé par les artifices du serpent, désira d'être égal à son Créateur, comme s'il eût pu être riche comme lui de ses propres biens. C'est pour cela que l'Écriture dit que c'est par l'orgueil que l'homme a commencé à se séparer de Dieu et à s'éloigner de l'affection de son Créateur; et prétendant s'élever, il est tombé d'une chute horrible. L'orgueil est donc le premier de tous les péchés, selon le témoignage de la même Écriture. C'est comme une maladie héréditaire que notre premier père nous a laissée, par laquelle regardant dans toutes nos pensées et dans toutes nos actions, notre propre excellence comme notre unique objet, nous nous détournons de Dieu et nous nous tournons vers nous-mêmes.

Pour retourner à lui, dont nous nous sommes éloignés par l'orgueil, il faut prendre un chemin contraire, qui est celui de l'humilité. Le fondement sur lequel elle doit être établie est la connaissance de notre faiblesse et de notre misère, et l'aveu que nous n'avons rien, que nous ne pouvons rien, que nous ne sommes rien et que rien ne nous est dû. Dieu a formé avec du limon le corps du premier homme, et y a versé une âme qu'il avait créée capable de lui et ornée des dons de la grâce. Cette âme en a été dépouillée par le péché et souillée d'une tache que la nature, quelque effort qu'elle fasse, ne saurait jamais effacer. Ayant été rétablie dans l'état de grâce par la miséricorde de Jésus-Christ notre Sauveur, elle s'est éloignée une seconde fois de la justice, est devenue laide et désagréable à Dieu, et l'aurait toujours été depuis, si le père des miséricordes ne la délivrait de la servitude du péché en la regardant d'en haut, et ne la remettait dans la liberté de ses enfans. Nul ne peut se relever après sa chute, s'il ne confesse que l'action même par laquelle il se relève est un effet de l'assistance de Dieu.

Qui est-ce qui met la différence entre un homme et un autre homme, et qui est-ce qui le sépare de la masse corrompue de la nature pour en faire un vase d'honneur, si ce n'est la grâce qui lui est donnée par Jésus-Christ? Que si quelqu'un, enflé d'une vaine tumeur, disait : C'est ma foi qui met la différence entre moi et un autre, c'est ma prière, c'est ma justice ; l'apôtre paraîtrait à l'heure même, et lui répondrait : « Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu ; que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point reçu ? » Le même apôtre dit dans un autre endroit : « Nous ne sommes pas capables de former de nous-mêmes aucune bonne pensée, comme de nous-mêmes, mais c'est Dieu qui nous en rend capables. » Enfin le Sauveur dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire, afin qu'aucun ne se glorifie devant lui, et que, comme il est écrit, celui

qui se glorifie ne se glorifie que dans le Seigneur. Les pécheurs ne sauraient se glorifier, parce qu'ils n'en ont point de sujet; ni les justes, parce qu'ils n'ont point d'autre gloire que celle qu'ils ont dans celui en l'honneur duquel ils chantent : « Vous êtes ma gloire, et vous me faites marcher la tête levée. » Quelqu'un se glorifiera-t-il de n'avoir pas rejeté les grâces et les inspirations de Dieu? Ce serait sans doute la dernière extravagance; ce serait comme si quelqu'un se vantait qu'il n'aurait tenu qu'à lui de se rendre misérable et de se jeter dans un puits, et qu'il ne l'aurait pas voulu faire. Ce n'est que par un effet de la miséricorde de Dieu que l'on ne rejette pas ses inspirations; car s'il retirait ses lumières et ses secours, personne ne pourrait connaître ses bienfaits ni s'en servir. Il faut donc que nous surmontions le désir de la gloire par le zèle de la justice, et qu'en toutes nos bonnes actions l'amour de la louange cède à celui de la vérité. Nous ne devons nous glorifier en rien, puisque nous n'avons rien de nous. Le fondement de toutes les vertus est de savoir et de croire que de nous-mêmes nous ne pouvons rien, nous ne sommes rien et nous n'avons rien. C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, et ainsi il faut craindre que la grâce, qui est donnée aux humbles, ne soit ôtée aux superbes.

CHAPITRE XXVII.

Description de l'orgueil.

L'orgueil est une tumeur par laquelle l'homme s'enfle avec un excès extraordinaire, et s'attribue des avantages qui ne lui appartiennent point. Il tâche de donner aux autres une idée fort haute et fort belle qu'il a conçue de soi-même, et pour cet effet il se vante de la noblesse de sa naissance, de l'éminence de ses dignités, des avantages de son corps et de son esprit, et s'élève de la même sorte que s'il surpassait le reste des hommes en grandeur et en puissance. Il en est beaucoup plus fier lorsqu'il a un grand nombre de domestiques, quantité d'habits et de meubles précieux, des perles et des pierreries, de l'or et de l'argent, des palais magnifiques et tout ce qui peut entretenir la vanité et l'insolence de l'esprit humain. Il affecte des titres fort relevés, les louanges et les applaudissemens des peuples, comme si c'étaient des preuves certaines d'un mérite qui le mît au-dessus des autres. Il se glorifie de toutes ces choses et s'y repose
dans le souverain bien, sans se mettre en
de la vie éternelle. C'est aussi de là que p
l'aversion que chacun a de tout ce qu
l'abaisser et faire voir qu'il est au-dessu
autres. C'est d'où vient le déplaisir et le c
que l'on sent quand il arrive quelque ch
semble diminuer ou affaiblir le mérite q
s'attribue. C'est encore d'où procède la
qu'ont presque tous les hommes que le
treprises ne réussissent mal, parce qu'
tous passion d'être loués et estimés. Les d
du peuple et les plus vils artisans ne s
exempts de cette maladie. Ils désirent d'
au-dessus de ceux de leur métier. Les p
phes qui ont écrit tant de belles choses
pris de la gloire n'ont pu s'en garantir; i
condamnée par leurs paroles et recherc
leurs actions. Ce poison subtil s'insinue
ceptiblement, et, bien que la racine en
rachée, il en reste des filets que les plus
ne peuvent voir. C'est pourquoi il faut o
avec un soin particulier tous les mouven
l'orgueil, les réprimer par la crainte d
et préférer la vérité aux fausses louange

La fumée qui sort d'une fournaise s'é
l'air, s'y épaissit et obscurcit le soleil
comme elle n'a rien de solide, elle se dissi
sitôt. Ainsi les superbes s'élèvent, mais
ils ne sont point établis sur le fondemen
des vertus, plus ils s'élèvent et plus ils
dent, plutôt aussi ils s'évanouissent et
raissent. « J'ai vu l'impie élevé en grand
le prophète, et fleurissant comme un
toujours vert; mais il a passé et est dis
un moment. Je l'ai cherché et je ne l'ai
trouver.

CHAPITRE XXVIII.

Des motifs de l'humilité.

Nous sommes entraînés au péché par l
de la nature corrompue, et ayant à marc
un chemin extrêmement glissant, nous n
rions jamais nous préserver de la chute
ne nous tenait par la main. Quand nous
les péchés énormes, c'est un effet de la
corde divine, qui éloigne de nous les oc
de les commettre, et si elle ne les élo
nous ne savons que trop par expérience
danger nous serions. S'il y a quelque

:'est un bien fort léger et fort imparfait. ı devant être pur et entier, et ne pouvant r le mélange d'aucun mal, qui oserait as- ju'il ait jamais fait une action qui soit dans toutes ses circonstances, et qui, t aucun défaut, puisse plaire à Dieu? Qui jui travaille à son salut avec la même ap- m, et qui recherche la perfection avec la ardeur avec laquelle les enfans du siècle :hent les richesses et les honneurs? Nous s assurés que nous avons commis de péchés, et nous ne sommes point assurés ous aient été remis. Ainsi nous ne savons ı sommes dignes d'amour ou de haine. ue nous ayons sujet de croire que Dieu pardonné, nous ne saurions nous pro- avec certitude la grâce de la persévé- et c'est un secret qui ne sera révélé qu'au venir.

:st-ce qui, faisant réflexions sur toutes ces , pourra se glorifier, s'attribuer quelque ge, et mettre sa confiance dans soi-même? -ce qui ne sera pas saisi de frayeur, et qui fessera pas publiquement qu'il n'est rien ne peut rien? L'âme ne peut rien dès que retiré son secours, et ne voit rien dès que retiré sa lumière, de même que l'air n'a : splendeur dès que le soleil est passé. ui aura bien compris cette vérité désirera connu pour méprisable de tout le monde, e aussi fort méprisé qu'il croit le mériter, n usait d'une autre façon, il agirait contre pres lumières. La vérité est la compagne able de l'humilité, et plus l'âme avance ı connaissance de la vérité, plus elle ap- certainement qu'elle n'est rien et qu'elle t rien.

CHAPITRE XXIX.

ux qui n'ont point d'humilité n'ont aucune vertu.

t qui tombent dans le péché se relève- aisément de leur chute s'ils imploraient re même le secours du médecin; mais la t sont si fort aveuglés par leur orgueil e connaissent pas leurs maladies, ou qu'ils nent qu'ils les guériront eux-mêmes. Cela se qu'au lieu d'avoir recours à Dieu pour ver et de dépendre de sa grâce, ils pour- dans leurs ordures, et changent leur remède en poison, en ne l'attendant que d'eux-mêmes. Il n'y a point d'homme si malheureux que celui qui croit voir fort clair, bien qu'il soit aveugle; car, n'implorant le secours de peronne, il n'y a point de précipice où il ne se jette. Cette ancienne parole que l'on dit être descendue du ciel : « Connaissez-vous vous-mêmes, » nous avertit que de nous-mêmes nous ne sommes rien, mais qu'avec Dieu nous pouvons tout. Plusieurs perdent courage et languissent dans leur misère, parce qu'ils ne mettent point leur espérance dans le secours de celui de qui l'apôtre a dit : « Je puis tout en celui qui me fortifie, » et de qui David a dit : « Étant soutenu de mon Dieu, je forcerai les murailles de mes ennemis. » L'humilité qui n'est pas généreuse et qui ne s'élève pas aux plus hautes vertus avec le secours de celui qui a pris la faiblesse de notre nature, pour nous communiquer la puissance de la sienne, n'est pas une vraie humilité. Comme un fer rouge brûle non de lui-même, mais par le feu dont il est pénétré, ainsi l'homme brûle non de lui-même, mais par l'amour de Dieu qui est en lui. Il luit aussi non de lui-même, mais de la splendeur de la sagesse et de la vérité que le père des lumières lui communique. Comme un instrument agit non par sa propre force, mais par celle qu'il reçoit de la main de l'artisan, ainsi l'homme agit par la force qu'il reçoit de Dieu, qui donne à tous le vouloir et le faire, et qui produit en nous toutes nos œuvres. Dès que l'homme est privé de l'amour de la sagesse et de la lumière de Dieu, il est saisi d'un froid mortel, d'une obscurité épaisse, et d'une ignorance profonde, qui le rend aussi inutile que l'instrument l'est hors de la main de l'artisan. L'homme n'étant rien, n'ayant rien, et ne pouvant rien de lui-même, il doit demeurer dans le néant comme dans son centre, et lorsqu'il sera bien persuadé qu'il ne peut rien de lui-même, il pourra tout avec la grâce de Dieu.

CHAPITRE XXX.

Que le vrai humble, veillant avec attention sur soi-même, n'entreprend point de juger les autres.

L'humilité est une vertu par laquelle l'homme se connaissant soi-même devient vil et méprisable à ses propres yeux. Il se connaît quand il s'examine, quand il ouvre le livre de sa conscience, qu'il repasse sur toute sa vie, et qu'il

se présente à son propre tribunal pour être jugé par soi-même. Malheur à l'âme qui, s'élevant par une extravagante vanité, et se répandant sur les choses extérieures, ne s'aperçoit pas de sa perte et de sa ruine. C'est pour cela que l'Écriture exhorte les pécheurs à retourner à leur cœur, afin qu'en pénétrant tous les replis et en découvrant la misère, ils s'abstiennent de condamner les autres. Cependant la plupart manquent en ce point; et, par un malheur qui ne peut jamais être assez déploré, bien qu'ils soient dans un aveuglement si prodigieux qu'ils ne connaissent point leurs vices, ils recherchent avec une curiosité incroyable les défauts des autres.

C'est le propre des imparfaits de ne se point connaître et s'occuper continuellement à reprendre les défauts d'autrui. Au contraire, plus ceux qui se mettent en peine de connaître le fond de leur âme avancent dans la connaissance d'eux-mêmes, plus ils confessent qu'ils sont imparfaits, parce qu'étant éclairés d'une plus vive lumière, ils voient combien ils sont éloignés de la sainteté et du comble de la perfection. Ils ne jettent jamais la vue sur les autres, s'ils n'y sont obligés par le devoir de leur charge, parce qu'ils sont assez occupés à corriger leurs propres défauts. La pratique des saints est de brûler d'un zèle fort ardent contre eux-mêmes, et de supporter les défauts des autres avec une extrême patience. C'est la marque d'une notable imperfection de ne pouvoir souffrir les imparfaits. Comme dans l'ordre de la nature Dieu a tiré tous les êtres du néant, ainsi, dans l'ordre de la grâce, il tire toutes les vertus du néant d'une âme qui est bien persuadée qu'elle n'est rien et qui le confesse franchement. La solide vertu est celle qui est éprouvée par les moqueries, par les injures, par le mépris et par une pratique continuelle de l'humilité. Sans cela, tout ce qui paraît n'est qu'illusion, hypocrisie et fantôme. Celui qui amasse des vertus sans humilité, jette de la poussière au vent.

CHAPITRE XXXI.

Description du vrai humble.

Celui-là doit être estimé vrai humble, qui est au-dessus de toute élévation et au-dessous de tout abaissement, qui étant dans une place éminente, ne s'élève point pour les honneur[s]
lui rend, ni pour les louanges qu'on lui [...]
et qui étant mis dans le dernier lieu ne p[...]
mais être chargé d'autant de mépris, d[...]
de confusion, ni d'autant d'opprobres q[...]
se persuade en mériter encore davanta[...]
vrai humble est celui qui désire de n'êtr[...]
estimé, et qui veut passer non pour h[...]
mais pour bas et pour méprisable aux ye[...]
autres, de sorte qu'ils croient que qu[...]
souffre toutes sortes de disgrâces ce n'[...]
une preuve de sa vertu, mais un effet de[...]
cessité qui les lui rend inévitables. Que[...]
rive qu'il commette quelque faute, il n'a p[...]
honte d'en demander pardon à ceux qui [...]
été témoins, principalement s'il a avancé q[...]
chose de contraire à la vérité, ou qu'il ait[...]
la réputation de quelqu'un, et cette rép[...]
est, selon le sentiment d'un grand perso[...]
une espèce de martyre. Que s'il dit ou qu'i[...]
quelque chose qui nuise à sa réputation[...]
est fâché en tant que Dieu en est offensé[...]
il en est bien aise en tant que ce lui est u[...]
casion de souffrir la confusion et le mé[...]
ne fait rien pourtant à dessein de se rend[...]
prisable.

Si on donne un mauvais sens aux paro[...]
plus innocentes qu'il aura dites; si ceu[...]
aura honorés de son amitié et de sa conf[...]
et chargés de ses bienfaits, désapprouv[...]
conduite, fuient sa rencontre et le persé[...]
si, après de longs travaux, au lieu de [...]
férer les récompenses qu'il mérite, on le [...]
d'affronts, il n'en fait aucune plainte, [...]
qu'il n'estime rien toutes ses actions, et [...]
une aussi forte passion pour le mépris q[...]
autres en ont pour la gloire.

Quand il est abandonné de tout le mon[...]
recours à Dieu, où il trouve l'abondance[...]
joie et le comble de tous les biens. Il cach[...]
le silence tout ce qui le regarde, et est aus[...]
paré à souffrir toutes sortes d'injures et[...]
fronts qu'un mort qui est dans le tombe[...]
dont on a perdu la mémoire. Au dedans d[...]
même, il se met toujours au-dessous [...]
supérieurs, de ses égaux et de ses infér[...]
bien qu'au dehors il ait égard à la biensé[...]
ait soin de conserver sa dignité. Il croi[...]
mement qu'il est le plus méchant de to[...]
hommes, parce qu'il compare ses péché[...]

les autres. D'ailleurs il considère en soi
a de soi, au lieu qu'il considère dans les
:e qu'ils ont de Dieu. Il souhaite d'être
ı et d'être la fable et le divertissement du
Il se tient indigne du pain qu'il mange,
ı qu'il boit, de la compagnie des hommes,
ımodités de la vie et des avantages de la
Quand il est préféré aux autres, il se
ɛ trouble et s'attriste, et se tient in-
t incapable de toute charge.

ı un léger crayon et une imparfaite image
humble, par où tout Chrétien pourra re-
re combien il est éloigné de cette vertu
Sauveur, qui a été fait pour nous l'oppro-
hommes et le mépris du peuple, a si
ommandée à ses disciples. Au reste, dans
que de cette vertu, il n'y a nul danger à
ɛr moins que l'on ne vaut, au lieu qu'il
ın très grand à s'estimer plus. Celui qui,
ant par une porte, se baisse plus qu'il ne
: se fait aucun mal; mais celui qui se
de l'épaisseur d'un demi-doigt plus qu'il
se casse la tête. Ainsi celui qui s'humilie
: se fait aucun tort, au lieu que celui qui
pour peu que ce soit se cause un grand
ce.

: pourquoi ceux qui veulent éviter les oc-
de l'orgueil n'ont garde de se préférer,
ne de se comparer à d'autres. C'est ainsi
imitent le Sauveur, qui étant Fils de
pris la forme d'un serviteur pour nous
l'exemple de l'humilité.

CHAPITRE XXXII.

lonté de l'homme doit être soumise et conforme à la volonté de Dieu.

ıe saurait offrir aucun présent aussi agréa-
Dieu, ni lui faire un sacrifice aussi relevé
se soumetre et se conformer absolument
lonté. Cette suprême majesté n'exige rien
mme, si ce n'est qu'il s'immole comme
stie vivante, sainte et agréable, et qui-
: s'est immolé de la sorte s'est acquitté du
ccellent devoir de la religion. Par cette
mité et par cette soumission à la volonté
u, nous ne sacrifions pas ou nos biens ex-
s ou une partie de nous-mêmes, mais
acrifions notre jugement, notre volonté
re personne entière, sans exception et
serve. Toutes les fois qu'il reste dans nous quelque chose de nous, nous devons en sortir et nous quitter jusqu'à ce que Dieu y demeure seul, et que nous soyons parfaitement disposés et déterminés à tout ce que la Providence aurait ordonné à notre égard. Dieu n'accomplira jamais en nous sa volonté, tant qu'il y aura quelque chose qui y apportera de la résistance. Il demande notre cœur entier, et quiconque ne le lui donne pas entier ne lui donne rien. Il n'est pas défendu à une créature aussi faible que l'homme de former quelques désirs; mais il doit s'élever aussitôt au-dessus de soi-même, et s'attacher à celui qui exerce un pouvoir absolu dans l'univers. Il est le Créateur, et nous ne sommes que des créatures; il est le maître, et nous ne sommes que des serviteurs; il est tout-puissant, et nous ne sommes qu'infirmité et que faiblesse.

Nous devons donc corriger notre volonté, et la soumettre à la sienne en lui disant: « Que ce que vous voulez soit fait, et non pas ce que je veux. » Ce sont les paroles que le Sauveur dit autrefois à son Père, et qu'il dit comme en notre personne, afin que nous apprissions à ne vouloir que ce que Dieu veut. Le Sauveur pouvait-il vouloir autre chose que ce que voulait son Père? N'ayant qu'une nature divine, ils ne peuvent pas avoir deux volontés contraires. C'est pourquoi il nous a enseigné à prier en ces termes: « Que votre volonté soit faite dans la terre comme elle l'est dans le ciel. » Nous vous demandons, Seigneur, la grâce de faire votre volonté comme les anges la font, et d'obéir à vos commandemens comme les anges y obéissent.

Les hommes font leur volonté et non celle de Dieu quand ils font ce qui leur plaît au lieu de faire ce que Dieu commande. Otons du milieu de nous le combat que l'apôtre décrit quand il dit: « La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair. » Lorsque l'esprit et la chair seront d'accord, et que la chair n'aura plus de désirs qu'elle puisse combattre, et que la concupiscence aura été changée en charité, la volonté de Dieu, qui ne tend qu'à notre sanctification, sera accomplie. Dieu est unique; quiconque lui est uni n'a qu'un esprit et qu'une volonté avec lui.

CHAPITRE XXXIII.

Qu'il faut tout recevoir de la main de Dieu.

La perfection consiste à recevoir de la main de Dieu, sans émotion et sans trouble, tout ce qui nous arrive, et « à jeter dans son sein toutes nos inquiétudes, parce qu'il a soin de nous. » A la réserve du péché, qui est le seul mal véritable, tout ce que le monde prend pour un mal vient de Dieu, comme l'Écriture sainte le témoigne quand elle dit : « Les biens et les maux, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses procèdent de Dieu. » Elle dit encore dans un autre endroit : « Je suis le Seigneur, et il n'y en a point d'autre. C'est moi qui forme la lumière et qui forme les ténèbres, qui fais la paix et qui crée les maux. Je suis le Seigneur qui fais toutes choses. » Puisque tout ce qui arrive dans le monde n'arrive que par la permission de Dieu, et par un ordre secret et immuable de sa volonté, n'est-il pas juste que nous recevions de sa main tout ce qui nous survient de fâcheux et d'incommode, et que nous le prenions pour une marque de son affection; que nous nous attachions aux décrets de sa providence au lieu de nous fier à la nôtre, qui est toujours timide et incertaine, et qui détruit tout ce que Dieu élève dans nous? Il permet ou il envoie les calomnies, les tromperies, les vols, les brigandages, les meurtres, les guerres, les maladies, les ruines, les désolations, les stérilités, et les autres calamités, soit publiques ou particulières, à dessein de châtier les méchans et d'éprouver les bons. Que si quelqu'un de ces accidens nous afflige et nous tourmente, il faut que nous imitions la patience du saint prophète Job, qui après avoir souffert toute sorte de maux, disait : « Le Seigneur m'a donné des biens, et le Seigneur me les a ôtés. Sa volonté a été accomplie, que son nom soit béni. »

Quand les maîtres donnent des ordres aux serviteurs dont ils connaissent la fidélité, ils ne leur en rendent point de raison, et ne leur expliquent pas leurs desseins. Nous devons, comme des serviteurs humbles et obéissans, exécuter les ordres de la Providence, sans nous mettre en peine de ce qu'elle désire faire de nous ou des autres. Figurons-nous que le Sauveur nous dit ces paroles qu'il dit autrefois à saint Pierre : « Que vous importe? pour vous suivez-moi. » Si une bonne œuvre que nous aurons entrepri interrompue ou empêchée par une malad par une autre disgrâce, nous ne devons poi concevoir de tristesse, parce que Dieu sait c nous est le plus avantageux. Ainsi nous jou d'une tranquillité que rien ne pourra trou et la vérité criera aux passions inquiètes e multueuses qu'elles se gardent bien d'appr du lieu où réside le Dieu de la paix.

CHAPITRE XXXIV.

Qu'il faut être content de tout ce qu'il plaît à Dieu d'or par sa providence.

C'est sans doute un fort bon désir que d sirer que Dieu nous envoie des affliction qu'il nous donne occasion de souffrir po mour de lui. Mais il vaut beaucoup mieu entièrement soumis à sa volonté et à ses or et le prier qu'il dispose de nous comme plaira.

On ne reconnaît la vie surnaturelle que privation de mouvement et de sentimen lieu que l'on reconnaît la naturelle par le vement et par le sentiment, comme par ses ordinaires. En effet, celui qui s'aband soi-même et qui transporte en quelque s Dieu tous ses mouvemens, vit de la vie grâce, et ne sait rien de ce qui le regarde plus qu'un enfant qui n'est que depuis un sur la terre. Il ne regarde ce qui lui arriv par rapport à la volonté et à la providen Dieu. Il ne s'applique rien de ce qui arrive le monde, si ce n'est ce qu'il plaît à Dieu, la main duquel il est de la même sorte l'instrument est dans la main de l'artisan. point de curiosité pour pénétrer les conse Dieu. Il les adore avec une parfaite soumis et il les croit toujours justes, bien qu'il puisse comprendre. Il veut ce que Dieu de la même manière que Dieu le veut, et la même raison. Il rend sa volonté parfait conforme à celle de Dieu, à l'égard de to biens de la nature, de la grâce et de la g de sorte qu'il se dépouille autant qu'il pe sa liberté, du pouvoir d'agir et de ses a mêmes, afin que la volonté de Dieu vi agisse seule en lui.

Depuis que la volonté a été corrompue péché, elle s'aime par un effet de sa corru

›d plaisir à être maîtresse de ses actions. ['elle cherche la gloire de Dieu, elle la e dans ses actions, et y trouve de la com›ce comme dans un bien qui lui est pronsi quand elle se prive elle-même de son et de la joie qui en procède, elle se sourfaitement aux ordres de Dieu, lui remet ›nté entre les mains, s'oublie soi-même, lie en même temps le reste des créatures. : nécessairement que la volonté de Dieu écutée. Il a fait tout ce qu'il a voulu, et peut résister à sa volonté; mais elle est ccomplie, quand elle est accomplie par t dans nous.

CHAPITRE XXXV.

Qu'il ne faut souhaiter que ce qui plaît à Dieu.

›ut trouver la paix et la tranquillité de âme dans l'accomplissement de la volonté u. Si nous avons commis des péchés, si vons excité les autres à en commettre, si chés-là ont eu des suites dangereuses, n devons concevoir une douleur très sin-:t tâcher de les effacer par nos larmes, et expier par une satisfaction dont la rigueur le à leur énormité. Mais il faut aussi éviaquiétude et le trouble, et travailler pai-.ent à notre amendement, en implorant éricorde de Dieu, qui a permis que nous ; tombés, pour nous apprendre à ne nous ever, mais à craindre, et à ne nous pas atr ce qui lui appartient.
ıs attendrons de lui avec un esprit humiavec un cœur contrit le pardon et la mi-rde, comme un serviteur attend avec ce l'arrivée de son maître, qui viendra il lui plaira. Le serviteur fidèle et pru-ıe souhaite rien et ne demande rien que la é de son maître, et dans quelque événeque ce soit, il dit de tout son cœur : «Oui, 'ère, je vous en rends gloire, parce que 'avez voulu ainsi. Que votre volonté soit › Je suis prêt à me soumettre à tout ce vous plaira d'ordonner. Voulez-vous que malade, ou que je me porte bien? Vouas que je jouisse de la douceur de vos con-ıus, ou que je sois dans l'amertume et les es? Voulez-vous que je sois dans l'abon-, ou dans la disette? Je suis content de tout ce que vous voudrez faire; faites de moi ce qu'il vous plaira.

Cette préparation d'esprit et cette indifférence à tout ce que Dieu veut, rend l'homme intrépide et inébranlable, et le met au-dessus de toutes sortes de disgrâces, de soins, et d'inquiétudes. En effet, si le Sauveur nous a défendu de nous mettre en peine où nous trouverons de quoi manger, de quoi nous vêtir, de quoi entretenir notre vie, il nous a plus étroitement défendu de nous mettre en peine des autres choses moins nécessaires. On perd la paix de l'esprit quand on la cherche avec trop d'empressement. Ainsi, il faut se délivrer absolument de tous les soins pour se reposer uniquement dans la volonté de Dieu.

La curiosité, qui nous fait rechercher ce qui nous doit arriver, est un effet de l'amour que la nature a pour tout ce qui lui est propre, et de l'aversion qu'elle a pour tout ce qui lui est contraire. Dieu qui voit du haut du ciel ce qui se fait sur la terre, sait ce qui est avantageux à chaque homme en particulier, et disposant de toutes choses avec autant de douceur que de force, il prend un soin singulier de ceux qui se reposent sur sa providence, et qui ne veulent dépendre que de lui.

CHAPITRE XXXVI.

Qu'il faut mettre en Dieu l'espérance de notre salut.

Ceux qui ont quelque teinture de la sagesse chrétienne non-seulement se reposent sur la Providence divine, et remettent entre ses mains le soin des choses dont l'usage leur est nécessaire durant cette vie, sans se mettre en peine du jour suivant, ainsi que le Sauveur l'a ordonné; mais ils établissent aussi l'espérance de leur salut sur la volonté de celui qui n'abandonne point ceux qui espèrent en lui. Ceux qui sont solidement affermis dans cette espérance, et dans cette conformité de leur volonté avec celle de Dieu, travaillent à leur salut avec crainte et tremblement, et chantent des cantiques de miséricorde et de justice à la louange de leur Seigneur, dont les jugemens sont un abîme, dont nul ne peut pénétrer la profondeur sans une extrême témérité. Il est certain que pendant cette vie personne ne peut, sans une révélation particulière, être assuré de son salut · mais Dieu

garde tout Chrétien d'en désespérer jamais. Il n'y a que ceux qui, par une opiniâtreté invincible, ont resolu de pourrir dans leurs ordures, et de persévérer dans leurs péchés qui soient capables de tomber dans un si funeste désespoir. Mais ceux qui se souviennent qu'ils ont été rachetés du sang de Jésus-Christ, et qu'ils ont reçu le baptême, ne se défient point de la bonté de Dieu, ne se lassent point de lui demander la grâce et le pardon qu'il n'a jamais refusé à ceux qui le lui ont demandé avec larmes et avec un cœur brisé de douleur.

Ce sont là les grands et les salutaires desseins du Seigneur, qui sont choisis parmi tous les autres, et recherchés avec sagesse, de peur que, si notre prédestination nous était connue, l'assurance ne nous donnât de l'orgueil et de la paresse : «Que celui qui croit être ferme prenne garde à ne pas tomber.» Le nombre des élus étant petit, le fidèle doit vivre seulement avec le petit nombre, afin d'assurer sa vocation, et de remporter à la fin la couronne. «La porte de la vie est petite, le chemin qui y mène est étroit, et il y en a peu qui le trouvent,» comme le Seigneur nous l'a enseigné. C'est pourquoi il faut passer par le chemin étroit et trembler, dans le temps même où notre course rapide nous semble la mieux garantie, parce que personne n'est assuré du don de la persévérance.

Il ne faut pas pourtant perdre courage, mais mettre notre espérance en Dieu, et assujettir notre volonté à la sienne à l'égard et du temps et de l'éternité. Quelqu'un dira peut-être : je ne suis pas assuré de la volonté de Dieu. Quoi donc! est-ce que vous êtes assuré de la vôtre? Il est certain que vous ne l'êtes pas. Si vous n'êtes assuré ni de l'une ni de l'autre, que ne mettez-vous plutôt votre espérance dans la volonté de Dieu que dans la vôtre? Celui qui met sa confiance en soi plutôt qu'en Dieu est très superbe et très malheureux; mais celui qui la met en Dieu, qui est fidèle dans ses promesses et qui n'a jamais trompé ceux qui ont espéré en lui, est très heureux.

CHAPITRE XXXVII.

Que l'esprit et la perfection de la religion chrétienne consistent dans la charité.

Bien que par la foi que nous recevons au baptême nous acquérions le nom de Chrétiens, et que nous le soyons en effet, il est vrai pourtant que l'esprit et l'âme de la religion chrétienne consistent dans la charité, et que ce n'est que par elle que nous pouvons vivre chrétiennement. Comme Dieu, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés, a envoyé son Fils au monde afin qu'il nous rachetât par son sang, nous devons aussi l'aimer de tout notre cœur et de toutes nos forces, et notre prochain comme nous-mêmes. C'est en cela que consiste cet amour, que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier, et qui a envoyé son Fils pour être la victime de propitiation pour nos péchés. C'est le premier et le principal commandement où toute la loi et les prophètes sont renfermés. Le fondement de notre foi est de savoir et de connaître l'amour de Dieu envers nous, par lequel, lorsque nous étions encore ses ennemis, nous avons été réconciliés avec lui par son Fils. C'est le feu que notre Rédempteur est venu jeter dans la terre; et que désire-t-il, sinon qu'il s'allume? C'est l'esprit des premiers Chrétiens, qui n'étaient qu'un cœur et qu'une âme. C'est comme l'âme qui donne la vie au corps de l'Église. C'est une marque que Jésus-Christ notre Seigneur nous a laissée, pour distinguer ses disciples de ceux qui ne le sont pas, lorsqu'il nous a dit : «C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres.» La perfection de la vie chrétienne consiste dans cet amour par lequel nous nous unissons à Dieu. Or, comme la perfection est un ouvrage de la grâce, nous ne devons pas présumer d'y arriver par les forces de la nature, ni mettre notre confiance en nous, mais en Dieu, et implorer continuellement son secours, afin qu'il nous préserve du mal auquel nous sommes si fort portés de nous-mêmes, et qu'il nous délivre des tentations que nous suscitent nos ennemis, dont les ruses et les piéges sont innombrables. Que si nous tombons dans quelque péché, et qu'après notre chute nous perdions courage, c'est une marque évidente que nous avions mis notre espérance en nous-mêmes, au lieu de la mettre en Dieu. Celui qui se défie de soi-même, reconnaît sa faiblesse, prie Dieu avec plus d'ardeur, et combat avec plus de courage.

Or, le désir d'arriver à la perfection doit être

un désir efficace qui croisse de jour en jour, et qui excite sans cesse aux bonnes œuvres. Ce n'est pas assez de louer la perfection et de la recommander aux autres, il faut travailler pour l'acquérir de peur d'être du nombre de ceux qui ne détestent les imperfections et les péchés que dans les autres. L'homme sera dans cette perfection lorsqu'il aura présenté à Dieu son âme pure, nue, simple, sans malice, sans affection pour les créatures, et détachée des plaisirs de la terre.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'ordre de la charité.

Celui qui vit avec justice et avec sainteté, et qui sait le véritable prix des choses, tient un tel ordre dans sa charité qu'il prend garde de ne pas aimer ce qu'il ne doit pas aimer, d'aimer ce qu'il doit aimer, et de ne l'aimer ni plus ni moins, mais autant qu'il le doit aimer. C'est pour cela que de grands hommes on dit que la vertu n'était rien autre chose qu'un amour bien réglé, et le péché rien autre chose qu'un amour déréglé. Ce n'est pas qu'il n'y ait d'autres affections, mais c'est qu'elles procèdent toutes de l'amour comme de leur source; de sorte que quand l'amour est bien réglé, elles le sont aussi, et que quand il ne l'est pas, il n'y a aussi parmi elles que confusion et que désordre. Toute la vertu de cette vie consiste à aimer avec ordre ce que l'on doit aimer. Savoir le discerner et le choisir, c'est prudence. Ne s'en séparer pour aucun accident fâcheux qui survienne, c'est force. N'en être détourné par l'attrait d'aucun plaisir, c'est tempérance; ni par l'enflure de l'orgueil, c'est justice. L'ordre de l'amour suit l'ordre naturel des choses, si bien que comme il n'y a rien qui approche de la grandeur ni de la bonté de Dieu, il n'y a point aussi d'amour qui ne doive être au-dessous de l'amour que nous lui portons. En l'aimant nous réformons nos mœurs, et nous acquérons la pureté qui nous est nécessaire pour nous unir à sa pureté. On juge de la qualité de nos mœurs par celle de notre amour, parce qu'il n'y a que les bons ou les mauvais amours qui fassent les bonnes ou les mauvaises mœurs.

L'âme garde l'ordre de la charité lorsqu'elle aime de toutes ses forces Dieu qui est au-dessus d'elle, et qu'elle aime les autres âmes comme elle-même. Les objets de l'amour sont Dieu, le prochain, nous-mêmes. Il n'y a point de commandement de s'aimer soi-même, parce que personne ne s'aime soi-même d'un amour déréglé, si ce n'est en aimant Dieu, de qui l'on doit recevoir la force et la mesure de l'amour. Chacun se doit aimer soi-même ou par la raison qu'il est juste, ou à dessein de le devenir; et il doit aimer les autres hommes par de semblables motifs. Quiconque s'aime d'une autre manière s'aime d'une manière injuste, parce qu'il s'aime à dessein d'être injuste. Or, quiconque aime l'injustice et l'iniquité hait sa propre âme. Personne ne doit s'aimer pour soi-même, mais pour celui qui est le souverain bien et la dernière fin, et à qui nous devons nous attacher de tout notre cœur. Dès qu'il s'aime pour soi-même il ne s'aime plus pour Dieu, s'éloigne de ce bien immuable pour ne jouir que de soi, et viole la règle qui nous a été donnée pour régler notre amour; car il nous a été commandé d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, et de tout notre esprit, et de consacrer à cet amour toutes nos pensées, toutes nos actions, et tous nos efforts. Que si l'on aime quelque autre chose, il ne la faut aimer que par rapport à celui où tend l'impétuosité de notre amour.

Chacun doit aimer son prochain comme soi-même, et rapporter l'amour du prochain à l'amour de Dieu; de sorte que le prochain aime lui-même Dieu de tout son cœur, de toute son âme, et de tout son esprit. Ainsi l'amour de Dieu doit précéder et régler les autres amours, si bien que Dieu soit aimé avant toutes choses, et que les autres choses ne soient animées qu'en lui et pour lui.

CHAPITRE XXXIX.

De l'amour du prochain.

On ne saurait aimer Dieu sans aimer le prochain, ni aimer le prochain sans aimer Dieu: «Nous avons reçu ce commandement de Dieu, que celui qui aime Dieu doit aussi aimer son frère. Si quelqu'un dit j'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, c'est un menteur. Car comment celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas?» Celui qui nous a commandé d'aimer notre prochain n'a excepté personne, ni le pécheur, ni le pauvre, ni l'étranger, ni l'ennemi.

Il faut donc aimer tous les hommes, de quel-

que condition qu'ils soient, et les aimer d'un cœur pur, d'une bonne conscience, et d'une foi sincère; non de paroles, ni de langue, mais par œuvres et en vérité. L'amour ne se fait connaître que par les œuvres. Comme le Sauveur nous a aimés et s'est livré pour nous, non en considération d'aucune chose qu'il y eût en nous et qui fût digne d'être aimée, mais à cause de l'amour qu'il avait pour Dieu, ainsi nous devons tous nous aimer en vue de Dieu, et avec la même pureté avec laquelle nous nous aimerons dans le ciel, sans aucun égard aux biens ni aux avantages qui se rencontrent dans aucun, si ce n'est autant qu'ils se peuvent rapporter à Dieu. Les justes sont unis entre eux par une charité si étroite, que chacun se réjouit de posséder dans la personne d'un autre les dons et les grâces qu'il n'a pas lui-même, et s'il en a quelqu'une que les autres n'aient pas, il la leur communique très volontiers.

Comme nous nous unissons tous à Dieu par l'amour que nous lui portons, et que nous sommes faits un seul esprit avec lui, ainsi nous sommes unis de telle sorte avec ceux que nous aimons que nos biens deviennent communs, et que chacun possède dans un autre ce qu'il n'a pas en soi. C'est ainsi que l'on garde tous les commandemens, et que l'on accomplit toute justice, qui n'est rien autre chose qu'un amour pur et parfait. L'amour commencé est une justice commencée, l'amour avancé est une justice avancée, et l'amour achevé est une justice achevée. Cette justice est parvenue au plus haut degré où elle puisse monter durant cette vie, quand pour la conserver on méprise la vie même.

CHAPITRE XL.

Quelle est la règle de l'amour de nos frères.

La règle de l'amour du prochain est contenue dans ces deux préceptes : « faites aux autres le traitement que vous voudriez que l'on vous fît, et ne faites point aux autres le traitement que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. » Chacun doit examiner sérieusement devant Dieu quel est le traitement qu'il voudroit que les autres lui fissent, et quel est le traitement qu'il ne voudrait pas qu'ils lui fissent; et s'il reconnaît qu'il souhaite que personne ne le méprise, que chacun souffre ses défauts avec patience, et parle à son avantage, il en usera de la même sorte envers les autres. Quand nous faisons aux autres un traitement que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent, c'est une marque que nous avons l'esprit injuste et le cœur déréglé. Le vrai disciple de Jésus-Christ n'entreprend point de juger les mœurs des autres, mais il les laisse juger à celui à qui le Père en a donné le pouvoir. Il tâche de connaître ses propres défauts et de s'en corriger. Il se juge avec rigueur, et se croit plus coupable qu'aucun autre. Il ne voit et n'entend rien qui trouble la tranquillité de son âme, parce que si ce qu'il voit et ce qu'il entend est bon, il en loue Dieu, et si au contraire il est mauvais, il en fait un bon usage, en détournant son esprit du mal et en le tournant vers Dieu sans inquiétude et sans trouble. Si le devoir de sa charge ou le précepte de la correction fraternelle l'oblige à reprendre les autres de leurs vices, il le fait avec zèle, avec douceur, et avec une charité qui compatit à leurs faiblesses. Or, il n'y a rien de si contraire à la charité que l'aigreur et le trouble. Il excuse les fautes légères, et s'abstient autant qu'il peut de les condamner, parce qu'il est persuadé qu'il n'y a point de vertu parmi les hommes qui n'ait quelque tache, ni de sainteté qui soit à l'épreuve de la censure, quand on veut prendre la liberté de donner une interprétation peu favorable aux actions qui paraissent au dehors. Il y a des vices partout où il y a des hommes, et exiger d'eux une perfection à laquelle il ne manque rien, n'est autre chose que flatter sa propre impatience sous prétexte d'un bon zèle. Celui qui s'occupe à condamner les mœurs des autres, ne fera jamais aucun progrès dans la vertu.

CHAPITRE XLI.

De la véritable amitié.

L'amitié consiste dans la communication des biens, d'où il s'ensuit que l'amitié est telle que sont les biens que les amis se communiquent. Or, il n'y a point d'autres biens véritables que les éternels et les surnaturels, et partant l'amitié solide consiste dans la communication de ces biens-là. L'amitié charnelle se rompt aisément, parce que l'esprit ne demeure pas toujours attaché aux choses sensibles. La spirituelle au contraire se conserve, parce qu'encore qu'il survienne quelquefois de l'aigreur entre les amis, néanmoins la charité l'adoucit et la consume.

L'amitié qui attache l'âme à la personne aimée est une amitié dangereuse qu'il faut fuir, et dont il faut étouffer les premiers mouvemens, de peur qu'ils ne corrompent l'âme par la douceur de leur poison. Cet attachement paraît quand la personne que nous aimons occupe toutes nos affections et toutes nos pensées, quand notre cœur se repose dans elle comme dans son centre, et que nous lui consacrons toutes nos actions comme à une idole. Bien que cette amitié semble pure et innocente, elle ne laisse pas de devenir peu à peu charnelle et d'amollir le cœur. Les hommes de probité sont toujours graves, ils sont sérieux et doux envers tous; mais ils ne sont caressans envers aucun, ni familiers qu'avec peu de personnes.

La modestie, la prudence, la sévérité et la droiture de l'équité paraissent dans leur conversation. Leur vie est tout intérieure, et ils ne se répandent point au dehors par leurs actions, ni par leurs paroles. Ils ne sauraient se dispenser de converser quelquefois avec les hommes; mais dès qu'ils les ont quittés, ils oublient ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu parmi eux pour s'attacher uniquement à Dieu. Ils usent d'une grande prudence quand ils ont à traiter avec ceux qui marchent par un autre chemin qu'eux, et qui tendent à une autre fin. Leur conduite est aussi différente que leur inclination. Un homme du ciel et un homme de la terre n'ont garde de s'accorder, puisqu'ils ne s'entendent pas, et qu'ils ne parlent pas le même langage. Comme un homme qui a la peste la peut donner par son haleine, ainsi les hommes charnels communiquent une contagion secrète à ceux qui approchent d'eux. Les malades ne guérissent point en s'approchant de ceux qui se portent bien, au lieu que ceux qui se portent bien s'infectent souvent en s'approchant des malades.

CHAPITRE XLII.

Des bons offices par lesquels on gagne l'amitié.

Tous les hommes ont une inclination secrète de plaire et d'être aimés, et usent de toute l'adresse dont ils sont capables pour gagner l'affection des autres; mais jamais cette affection ne sera solide et durable, si elle n'est fortifiée par l'amour de Dieu. L'amitié que l'on n'entretient que par des bons offices humains ressemble à un commerce qui ne dure qu'autant que dure l'intérêt que l'on en tire, ou que l'on en espère. La civilité et l'honnêteté que nous exigeons avec tant de rigueur de nos amis, n'est qu'un jeu de paroles, une vanité et une tromperie toute pure Ceux qui s'acquittent de ces devoirs avec plus de faste et plus de pompe que les autres, font de grandes promesses; mais dès qu'on leur demande quelque grâce, ils font voir qu'il n'y avait que de l'imposture dans leurs discours, et qu'il n'y avait rien de vrai, de solide, ni de sincère.

Il est certain néanmoins que si les hommes aimaient Dieu de tout leur cœur, ils s'aimeraient aussi très sincèrement les uns les autres, ils entretiendraient la paix entre eux, et n'auraient ni querelles ni inimitiés. Aucun ne serait attaché à sa volonté, et tous le seraient à celle de Dieu, dont l'amour, quand il se trouve en quelque lieu, unit de telle sorte tous les cœurs, qu'ils veulent tous ensemble la même chose et ne veulent que ce que Dieu veut

Puisque l'objet que nous aimons sur tous les autres est comme le centre où tendent tous nos désirs, si Dieu était aimé sur toutes choses par tous les Chrétiens, ils n'auraient tous qu'un même cœur, une même volonté, un même amour, un même désir, et il y aurait entre eux une très parfaite union; mais parce que chacun n'aime que soi-même et ne recherche que ses intérêts particuliers, personne n'estime le bien et l'avantage de son prochain, si ce n'est qu'il en puisse tirer quelque profit. Un philosophe ou un mathématicien ne se fera pas aimer par sa science et par sa vertu; mais s'il est riche et qu'il ait inclination à exercer la libéralité, il aura après lui une grande suite, parce qu'il n'y a personne qui n'aime l'argent. Les haines, les inimitiés et les guerres ne procèdent que de l'aversion que chacun a des avantages que possède son prochain, quand ces avantages sont contraires à ses intérêts.

Personne ne se considère comme un membre de la société civile. Chacun se considère comme un particulier, hors duquel il ne porte point son affection, et il ne l'étend sur les autres qu'autant qu'ils peuvent lui être utiles.

Quand un homme sage fait une sérieuse réflexion sur toutes ces choses, il est fort éloigné de rechercher la vaine amitié des hommes du

monde, bien qu'il ne fasse jamais rien à dessein d'encourir leur haine. Il est content de demeurer dans la solitude, de garder le silence et de s'entretenir avec Dieu, dans lequel seul il trouve toute sorte de joies et de consolations.

CHAPITRE XLIII.

Des occasions d'exercer la charité envers le prochain.

On ne manque jamais d'occasions d'exercer la charité envers le prochain. Le corps et l'esprit sont sujets à tant de misères que l'on ne saurait faire un pas, ni tourner les yeux de quelque côté que ce soit, sans découvrir quelque sujet qui ait besoin de notre secours. Les justes ont besoin de nos prières pour obtenir la grâce de persévérer dans la justice, n'y ayant que trop d'exemples de plusieurs grands hommes qui ont succombé à de légères tentations, et qui, par un malheur déplorable, sont déchus de l'espérance de la vie éternelle. La faiblesse de la nature corrompue est extrême, la rage du démon si envenimée, la rébellion de la chair si insolente, la force des mauvaises habitudes si invincible, la corruption du siècle si incurable, que nul ne peut être en sûreté. Ceux qui sont dans le malheureux engagement du péché ont aussi besoin de nos prières pour ne pas pourrir dans leurs ordures; car ils ne sauraient se relever d'eux-mêmes, ni à moins que Dieu ne leur tende du haut du ciel sa main toute-puissante. Les infidèles, dont un nombre innombrable descend chaque jour aux enfers, sont dans une nécessité aussi pressante. Il y a, d'ailleurs, des misères corporelles presque infinies : les uns sont pressés par la faim et par la soif; les autres sont exposés à la nudité; les autres sont accablés de dettes, de procès et de maladies; quelques-uns sont persécutés par le crédit de leurs ennemis et par les calomnies de leurs envieux; les autres sont affligés par la perte de leurs biens et de leur liberté, et par un grand nombre d'autres disgrâces. La misère de ceux qui sont entre l'espérance de la vie et l'appréhension de la mort, dans cet épouvantable moment d'où dépend l'éternité, n'est pas moins extrême. Enfin, la nécessité des âmes qui n'ont point d'autre espérance que celle qu'elles mettent dans les prières des vivans est encore une nécessité très pressante.

Il faut exercer la charité envers toutes ces personnes selon l'étendue du pouvoir que Dieu nous donne, et les assister par nos aumônes, par nos conseils, par nos prières, et par d'autres bons offices. Le Sauveur se tient redevable du bien que nous leur faisons, et, au dernier jour, il nous en donnera une très ample récompense.

CHAPITRE XLIV.

De l'obligation d'aimer les ennemis.

L'amour des ennemis est une vertu tout-à-fait héroïque, et le comble de la perfection de l'Évangile. Le Sauveur nous en a fait lui-même le commandement, quand il nous a dit : « Et moi je vous dis : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez enfans de votre Père, qui est dans le ciel, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. » Comme ce commandement est dur à la chair et au sang, le Sauveur qui le donne élève nos esprits quand il dit : « Afin que vous soyez les enfans de votre Père qui est dans le ciel ; » afin qu'oubliant notre naissance corporelle, nous vivions selon la spirituelle, que nous avons reçue de Jésus-Christ. Il ne nous oblige pas seulement à aimer nos ennemis, mais encore à leur faire du bien, à avoir des sentimens qui leur soient avantageux, à parler d'eux favorablement, à prier pour eux; et si nous manquons à quelqu'un de ces devoirs, notre Père ne nous pardonnera pas nos péchés, comme le Sauveur nous en menace.

L'apôtre nous a dit aussi : « Si votre ennemi a faim, donnez-lui à manger; s'il a soif, donnez-lui à boire. Ne vous laissez point vaincre par le mal, mais travaillez à vaincre le mal par le bien. » Il n'est pas en notre pouvoir de n'être pas vaincus par les hommes, mais il est en notre pouvoir de n'être pas vaincus par le mal. Celui-là est vaincu par le mal, qui hait ceux qui lui font du mal, et celui-là vainc le mal par le bien, qui les aime de tout son cœur comme ses bienfaiteurs, qui a compassion de leurs maux et qui les soulage avec joie. L'amour persuade mieux de cette vérité que tous les argumens des philosophes ne sauraient faire. Il faut craindre, non les maux que les hommes nous peuvent faire par leurs

tions ou par leurs paroles, mais ceux que nous nous ferions en les haïssant, en entrant en impatience, en cherchant la vengeance. Il n'y a que l'amour qui nous rende invincibles et qui nous mette au-dessus de tous les maux. « Les eaux des adversités et des persécutions n'ont pu éteindre l'amour, et les fleuves ne l'inonderont point. » Il faut qu'un embrasement soit bien ardent, quand les fleuves ne le peuvent éteindre.

CHAPITRE XLV.

Qu'il faut aimer le véritable bien.

Dieu est le souverain bien que nous sommes obligés, par un commandement indispensable, d'aimer de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toutes nos forces. C'est l'unique fin et l'unique dessein où nous devons rapporter nos actions et nos pensées. Il est vrai aussi que toutes les vertus se trouvent en quelque manière renfermées dans cet amour de Dieu considéré en qualité de souverain bien. La tempérance est un amour qui conserve le cœur pur et entier pour Dieu. La force est un amour qui supporte pour lui toute sorte de peines et de fatigues. La justice est un amour qui lui obéit avec une humble soumission, et qui commande comme il faut à tout ce qui est au-dessous de Dieu; enfin la prudence est un amour qui fait faire un sage discernement des choses qui peuvent nous approcher de Dieu, et de celles qui peuvent nous en éloigner.

Le souverain bien doit être aimé pour lui-même et pour sa bonté infinie, et non en vue de la récompense ni par intérêt. C'est pourquoi cet amour est estimé parfait, lorsque nous n'aimons les créatures que pour Dieu, de qui leur bonté est venue, et que nous l'aimons sans mesure et sans limites; de sorte que notre volonté, qui ne peut jamais égaler sa bonté infinie, en approche au moins autant qu'il est possible; et enfin lorsque nous l'aimons sur toutes choses, et que nous regardons tous les biens créés comme un pur néant en comparaison de lui.

Au reste il faut avoir un soin particulier de prendre garde que l'usage que l'on s'accoutume de faire des biens sensibles ne diminue la force, et n'éteigne peu à peu dans nous l'ardeur de l'amour de Dieu. Nous ne nous portons qu'avec lenteur vers les biens éternels et spirituels, parce qu'ils sont éloignés des sens, au lieu que nous nous portons avec plus de promptitude vers les biens temporels et sensibles, bien que nous les estimions moins que les premiers. D'ailleurs, comme la nature se cherche toujours, et qu'elle est très subtile, elle invente tant de ruses, et elle trouve tant de détours pour se cacher qu'il est difficile que nous évitions ses piéges.

Notre cœur ne peut être rempli de l'amour de Dieu, qui est le bon amour, s'il n'est auparavant libre de l'amour du monde, qui est le mauvais amour, de même qu'un vase qui est plein ne peut être rempli d'une liqueur qu'il n'a pas, qu'il n'ait été vidé de celle qu'il a. « N'aimez point le monde, dit l'apôtre que Jésus aimait, ni ce qui est dans le monde. » Il nous est défendu par ces paroles d'aimer les créatures de telle sorte qu'en les aimant nous oubliions le Créateur. Elles semblent avoir de la beauté; mais combien plus excellente est la beauté de celui qui les a produites! En nous les donnant il nous a permis d'en user pour l'amour de lui, à condition que nous ne jouirons que de lui-même. Celui qui cherche hors de Dieu le bien qui lui est propre, ne le trouvera jamais. Celui qui aime Dieu sur toutes choses est aussi aimé de lui, et celui qui est aimé de Dieu peut-il manquer de quelque bien? Au reste il nous aimera toujours, si nous ne cessons jamais de l'aimer.

CHAPITRE XLVI.

En quoi consiste l'amour de Dieu.

L'amour de Dieu paraît principalement à souffrir beaucoup avec joie à cause de lui. C'est souffrir que d'aimer, et plus on aime, et plus on aussi on souffre. Les apôtres étaient tous remplis de joie de ce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus. La tendresse envers Dieu, et les larmes, sont souvent des effets purement naturels, au lieu que les vertus véritables et les joies solides procèdent d'un amour agissant, qui va jusqu'à l'obéissance parfaite et jusqu'à l'accomplissement entier des commandemens. Celui qui aime sincèrement obéit en toutes choses avec inclination et avec plaisir, non par la crainte du châtiment, mais par un zèle pour la justice qui fait trouver léger et agréable tout ce qui paraît pesant et fâcheux aux sens.

L'Écriture ne déclare que les commandemens de Dieu sont légers qu'afin que l'âme, à laquelle ils semblent pesans, reconnaisse qu'elle n'aime pas encore parfaitement, et afin qu'elle demande la grâce par laquelle ces commandemens lui soient rendus légers et agréables. Ceux qui ne se portent à la vertu que par la crainte du châtiment trouvent des grandes difficultés dans l'observation des commandemens de Dieu; mais la charité parfaite chasse la crainte, et change de telle sorte la loi qu'au lieu d'être comme un poids qui nous appesantit et qui nous accable, elle est comme des ailes qui nous soutiennent et qui nous élèvent. Un serviteur qui aime bien son maître lui obéit avec joie, et plus le commandement qu'il a reçu est difficile, plus son zèle est ardent pour l'exécuter. Enfin il ne refuse aucun travail, quelque rude et fâcheux qu'il puisse être, parce qu'il n'y a rien de rude ni de fâcheux à celui qui aime. Un méchant serviteur garde une conduite toute contraire; car, comme il craint son maître sans l'aimer, il se soucie fort peu de ses commandemens, et use de tous les prétextes qu'il lui est possible de trouver pour en éluder l'exécution. Ceux qui apportent des raisonnemens humains pour s'exempter de l'observation de la loi de Dieu, sont aisément convaincus de ne le point aimer, non plus que ce méchant serviteur n'aime point son maître. Ils cherchent les opinions les plus relâchées; et ayant une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils ont recours à des docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et qui, pour favoriser la pernicieuse licence des pécheurs, ébranlent les commandemens de Dieu et de l'Église par un si grand nombre d'interprétations et de restrictions très dangereuses qu'il n'en reste presque aucun auquel on se croie obligé. Ainsi les hommes vivent, non comme ils devraient, mais comme il leur plaît, parce qu'il y a une si prodigieuse diversité de sentimens touchant la morale que presque tout ce que l'on veut est permis.

Nous serons pourtant jugés au redoutable tribunal de Jésus-Christ, non selon les imaginations des hommes, mais selon la loi de Dieu. Alors il n'y aura plus d'opinions; il n'y aura que la vérité toute pure. Je sais bien qu'il ne faut pas condamner absolument toute sorte de probabilités; mais j'appréhende que ce qui paraît probable à plusieurs ne soit trouvé faux au dernier jugement. J'ai peur qu'une trop grande liberté d'inventer de nouvelles opinions ne soit à plusieurs l'occasion de leur perte. Il n'y a que celui qui aime Dieu avec ardeur, et qui est toujours prêt à lui obéir, qui comprenne bien cette doctrine. Il se répand de telle sorte par son amour dans le sein de Dieu que de Dieu et de lui il ne se fait qu'un esprit et une volonté, selon cette parole de l'Écriture: « Dieu est amour, et ainsi quiconque demeure dans l'amour demeure dans Dieu, et Dieu demeure en lui. » Cette union produit une vraie joie, qui comble l'âme d'un ineffable plaisir. Quand elle possède de la sorte le souverain bien qu'elle aime, elle s'attache fortement à ses commandemens, parce qu'elle a en lui, de lui et par lui, tout ce qu'elle peut désirer. Or, chacun aura une preuve qu'il se sera fortement attaché aux commandemens de Dieu, quand Dieu sera tout son soin, tout son désir, toute son espérance, l'unique objet de ses sens et le seul sujet de ses discours et de ses pensées.

CHAPITRE XLVII.

De quelle manière il faut aimer Dieu pour l'aimer parfaitement.

Les hommes souhaitent naturellement de savoir, et le désir de la science croît en eux à mesure que la science même y croît. Quand ils sont parvenus à ce haut point de suffisance, qu'ils s'imaginent avoir acquis de sublimes connaissances touchant la nature divine, ils en sentent une extrême joie, et ont une très grande estime des spéculations qui la leur apportent. De là vient qu'ils aiment quelquefois mieux la connaissance de Dieu que Dieu même. C'est ainsi que les philosophes ayant connu Dieu ne l'ont point glorifié, mais se sont égarés dans leurs vains raisonnemens, et qu'au lieu d'aimer Dieu ils se sont aimés eux-mêmes et leur science. Il y a de la sorte plusieurs Chrétiens qui aiment plus et estiment plus la science et l'amour de Dieu que Dieu même et sa volonté. Il est difficile de regarder un bon miroir sans y voir son image. Il est impossible de regarder Dieu, qui voit toutes les créatures, sans nous voir aussi en quelque sorte en lui; mais il faut attacher de telle sorte notre cœur à lui par l'amour de sa beauté éternelle et de sa bonté infinie, que nous ne nous arrêtions ni à la simple vue, ni au plai-

ir qu'elle apporte. Si nous en usions autrement, ous nous aimerions nous-mêmes dans le temps nême que nous penserions aimer Dieu. Comme Dieu est un esprit et un acte très pur, il faut 'adorer et l'aimer en esprit et en vérité; et our l'aimer de la manière qu'il doit être aimé, l faut l'aimer uniquement pour lui-même et our sa bonté, sans aucun rapport à notre intéèt ni à notre satisfaction.

CHAPITRE XLVIII.

Que l'on avance davantage dans l'amour de Dieu par la pratique de la vertu que par l'étude et par la méditation.

Comme un paysan qui n'a point d'études ime bien plus le soleil, de la lumière et de la haleur duquel il jouit tous les jours, qu'un veugle qui aurait appris exactement tout ce ue les philosophes enseignent des causes, des ffets et des propriétés de la lumière; un simple Chrétien aime plus Dieu par la connaissance que ui donne la pratique des règles de la foi qu'un ubtil théologien par la seule étude qu'il a faite les matières de la religion. Comme un vigneron qui travaille à la vigne et qui boit toujours du in en a une connaissance plus exacte qu'un omme savant qui demeure dans le Nord où il l'y a point de vignes et où on ne boit pas de in; car bien qu'il puisse parler de la manière lont on cultive la vigne et dont on fait le vin, de es propriétés et de ses effets, néanmoins, n'en yant jamais goûté, il n'aura pas l'expérience le la joie dont il remplit le cœur quand il est ris avec modération, et du désordre de l'iresse qu'il cause quand il est pris avec excès. Ainsi il arrive souvent qu'un homme du peuple, qui ne sait pas lire, parle plus doctement de Dieu et des choses de Dieu qu'un docteur célèbre qui a passé toute sa vie sur les livres. Cela procède de ce que l'expérience surpasse la spéculaion et l'amour la science, et de ce que l'on s'uit plus étroitement à Dieu par les affections du œur que par les méditations de l'esprit. Ainsi i nous désirons acquérir promptement un arlent amour de Dieu, nous devons employer outes les forces de notre âme à la prière plutôt qu'à l'étude. Nous connaîtrons Dieu plus parfaiement par l'amour que par la science, parce que l'amour même est une science, et que l'arleur de l'amour redouble l'attention avec laquelle nous méditons sur la grandeur de Dieu, et en acquérons de jour en jour une connaissance plus parfaite. En aimant Dieu nous avons moins de peine et nous obéissons plus fidèlement à ses commandemens qu'en étudiant pour le connaître.

La connaissance que nous pourrions acquérir de lui, dans le lieu de cet exil, serait une connaissance renfermée dans des bornes très étroites, au lieu que l'amour que nous lui portons peut être aussi étendu qu'il nous plaira ou qu'il lui plaira à lui-même, qui ne met point de bornes à l'amour qu'il demande. Cependant il y a des personnes qui se trompent elles-mêmes par une erreur si extravagante qu'elles aiment mieux chercher toujours Dieu sans le trouver que le posséder en l'aimant.

CHAPITRE XLIX.

Que la véritable sainteté consiste dans l'amour de Dieu

Dieu nous a commandé d'être saints, quand il nous a dit : « Soyez saints parce que je suis saint. » La sainteté n'est rien autre chose qu'une pureté parfaite et exempte de toute tache; car comme toutes les choses se gâtent et se corrompent par le mélange de celles qui leur sont inférieures, comme l'argent s'altère par le mélange du plomb, qu'une étoffe se salit par le rejaillissement de la boue, ainsi l'âme se souille par l'attache qu'elle a au monde, et ne peut jamais être pure et sainte qu'elle ne se détache de tout ce qu'il y a de créé.

La sainteté consiste donc dans une pureté parfaite et dans une union étroite avec Dieu, où l'âme se trouve lorsque étant délivrée de la rouille des passions terrestres, et élevée audessus des créatures, elle peut dire hardiment et véritablement avec l'apôtre : « Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ? Sera-ce l'affliction, ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer, ou la violence? Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni tout ce qu'il y a au plus haut des cieux, ou au plus profond des enfers, ni toute autre créature ne nous pourra jamais séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.

Le jeûne, les aumônes, les austérités corpo-

relles, la fréquentation des sacremens et d'autres pratiques semblables peuvent beaucoup contribuer à l'acquisition de la sainteté. Mais elles ne servent de rien sans l'amour, non pas même à celui qui, selon la supposition de l'apôtre saint Paul, aurait distribué tout son bien pour nourrir les pauvres, ou livré son propre corps pour être brûlé. On peut être quelquefois dispensé de la pratique des autres vertus; les malades sont dispensés du jeûne, les pauvres de faire l'aumône, les infirmes de se mortifier par les grandes austérités; mais nul n'est dispensé d'aimer Dieu et d'accomplir ce précepte, qui est la fin de tous les autres et la perfection de la loi.

La pauvreté, la maladie et les autres obstacles qui empêchent d'exercer les autres vertus, servent à entretenir et à nourrir l'amour. Il est dans notre cœur, et quand Dieu nous le demande, il ne nous demande rien qu'il n'ait mis au milieu de nous-mêmes. C'est la seule chose nécessaire, et qui nous suffit pour nous rendre saints. C'est le principal commandement, le plus aisé et le plus doux; car qu'y a-t-il de si doux que d'aimer? Qui est-ce qui oserait dire, je ne saurais aimer? Celui qui aime Dieu seul, l'aime en toutes choses, et toutes choses en lui; et celui qui aime quelque chose autrement qu'en Dieu et pour Dieu, n'aime point Dieu, parce qu'il aime quelque chose qui n'est point Dieu. Il n'y a rien ni au-dessus ni à côté de Dieu, et partant l'âme ne peut se détourner de lui qu'elle ne se tourne vers ce qui est au-dessous; et quand elle s'y sera tournée, jamais elle ne pourra se décharger du poids des choses inférieures dont elle sera accablée qu'en se rapprochant de Dieu, d'où elle s'était malheureusement éloignée.

Nous sommes donc obligés, pour être saints, de sortir de nous-mêmes et de tout ce qui est hors de Dieu, pour rentrer dans ce principe d'où nous sommes tombés, et pour nous attacher si inséparablement à lui que nous ne soyons plus avec lui qu'une vie, un esprit et un bonheur.

CHAPITRE L.

Qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Il n'y a rien qui nous puisse servir d'un si puissant aiguillon, pour nous exciter à travailler sérieusement à la réforme de nos mœurs et à régler notre vie selon les maximes de l'Évangile, que cette terrible et épouvantable parole : « Il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus, » surtout si nous en pénétrons bien le sens. Nul ne sait s'il est appelé par cette vocation par laquelle ceux-là sont appelés selon le décret de Dieu, desquels il est écrit : « Ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. » Nul ne sait « s'il est digne d'amour ou de haine; c'est un secret réservé pour l'avenir. » Nul ne sait s'il persévérera jusqu'à la fin dans sa vocation. Le saint apôtre considérant la profondeur de ce mystère en conçut une horreur religieuse, qui le fit écrier en ces termes : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu ! que ses jugemens sont impénétrables et ses voies incompréhensibles ! » Tout Chrétien, dans une si grande incertitude de persévérer, et dans un si extrême danger de se perdre, doit être saisi d'un tremblement continuel, se mettre en peine de rendre sa vocation certaine, de vivre de la foi qui agit par l'amour, et de faire voir, par ses bonnes œuvres, qu'il est du nombre si petit et si heureux de ceux que Dieu a choisis avant la création du monde par un effet de sa miséricorde. Il est aisé de justifier par le témoignage de l'Écriture, par quantité d'autres preuves et de raisons, et par l'expérience même, que le nombre des élus est très petit et beaucoup plus petit que celui des réprouvés, quand on ne se proposerait la question qu'à l'égard de ceux qui font profession de la foi catholique, et que l'on ne comprendrait point parmi eux les enfans qui meurent avant l'âge de raison. C'est pour cela que le Sauveur a averti ses disciples de la difficulté et de la peine qu'il y a à tenir le chemin du salut. « Entrez, leur a-t-il dit, par la porte étroite, parce que la porte de la perdition est large et le chemin qui y mène est spacieux, et il y en a beaucoup qui y passent. » Puis il ajoute, comme saisi d'étonnement : « Que la porte de la vie est petite, que le chemin qui y mène est étroit, et qu'il y en a peu qui le trouvent ! » Quelqu'un lui ayant fait cette demande, comme il est rapporté par saint Luc : « Seigneur, y en aura-t-il peu de sauvés? » Il leur répondit : « Faites effort pour entrer par la petite porte, car je vous assure que plusieurs chercheront le moyen d'y entrer et ne le pourront. » Le roi David ayant fait cette demande au Seigneur : « Qui demeurera dans votre taberna-

le? » fait cette réponse, dictée par l'Esprit saint : Ce sera celui dont la vie est pure et les actions ont justes. » Ayant fait cette autre demande ans un autre psaume : « Qui sera digne de monter sur la montagne du Seigneur? » Il répond : « Celui qui a les mains nettes et le cœur ur; qui peut dire mon cœur est net, je suis pur le péché. » Qui osera assurer qu'il est innocent t qu'il n'a commis aucune faute? Le Sauveur ous dit : « Celui qui ne prend pas sa croix et ne e suit pas n'est pas digne de moi. » Or, comien y a-t-il peu de personnes qui embrassent la roix de Jésus-Christ! Écoutons ce qu'en dit 'apôtre : « Tous cherchent leurs propres intérêts t non ceux de Jésus-Christ. » Ceux qui ne cherhent pas les intérêts de Jésus-Christ sont des éprouvés. Le Sauveur dit encore : « Je vous dis n vérité, que si vous ne vous convertissez, et i vous ne devenez semblables à de petits enfans, ous n'entrerez point dans le royaume du ciel. » Si l'orgueil des hommes du monde pèse cette parole de l'Évangile, il reconnaîtra sans doute qu'il y en a très peu qui se mettent en peine de devenir semblables aux enfans en humilité et n simplicité. L'apôtre témoigne que ceux que Dieu a appelés par son décret pour être saints, ont été prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils. Qui peut se vanter que sa vie soit conforme à celle de Jésus-Christ? Qui est-ce qui souffre avec lui, pour pouvoir être glorifié avec lui? Il a été dit à tous : « Si vous voulez entrer n la vie, gardez les commandemens. Tous se ont écartés du droit chemin; ils sont tous corompus. Il n'y en a pas un qui fasse le bien; il n'y en a pas un seul. »

Le roi du ciel a déclaré que son royaume se rend par violence, et que ce sont les violens qui l'emportent. Comme la violence est contraire à la nature, il y a peu de personnes qui veulent e faire violence, et qui préfèrent aux biens présens et sensibles ce royaume, qui est un royaume venir, éloigné des sens, et connu seulement par la foi. Si les étoiles ne sont pas sans tache aux yeux de Dieu, que pourront être des hommes attachés à la terre et qui vivent dans la nuit ténébreuse du siècle? Si toutes nos justices sont souillées, comme dit le prophète, que seront os injustices et nos iniquités? « Que si les justes mêmes se sauvent avec tant de peine, que deviendront les impies et les pécheurs? » Il n'y eut que huit personnes sauvées dans l'arche de Noé, tout le reste des hommes, dont le nombre était innombrable furent ensevelis sous les eaux du déluge. Lot s'échappa seul avec sa femme et ses deux filles de l'incendie qui consuma les villes infâmes avec tous leurs habitans. De presque six cent mille Juifs qui étaient sortis de l'Égypte il n'y en eut que deux, savoir, Caleb et Josué, qui entrèrent dans la terre promise.

Toutes ces choses qui leur arrivaient étaient des figures qui font voir combien le nombre des élus est petit en comparaison de celui des réprouvés. La même vérité peut être confirmée par le petit nombre de personnes qui meurent avec une véritable contrition. Car bien que plusieurs semblent mourir en bon état, il est néanmoins difficile que la douleur que l'on conçoit de ses péchés par la crainte de la mort suffise pour faire une véritable pénitence. Comment un pécheur commencera-t-il à bien vivre quand il est près de cesser de vivre? Comment pourra-t-il détester plus que tous les maux les péchés, et les plaisirs qu'il a aimés avec une passion très ardente durant tout le cours de sa vie? Comment pourra-t-il embrasser de tout son cœur la pénitence dont il a toujours eu une aversion et une horreur incroyable? Comment pourra-t-il se résoudre sincèrement et efficacement à quitter, au cas qu'il lui reste quelque temps à vivre, des objets auxquels il est accoutumé par une longue et ancienne jouissance? Comment un esprit pressé par les douleurs de la maladie et de la mort méditera-t-il sur les vérités surnaturelles, qui sont des vérités fort éloignées des sens, et auxquelles il n'a presque jamais pensé pendant qu'il a joui d'une parfaite santé? Comment, dans la dernière extrémité où il est réduit par le peu de temps qui lui reste, par la langueur qui l'abat, et par la tentation qui l'accable, pratiquera-t-il des vertus contraires aux crimes dont il a fait une forte habitude durant tout le cours de sa vie?

On sait par expérience qu'à peine se trouve-t-il quelqu'un qui, après que le péril est passé, demeure ferme dans ses bonnes résolutions. Chacun reprend sa manière de vie ordinaire, et oublie les projets qu'il avait faits, soit par l'appréhension de la mort ou par le conseil de ses amis, par l'effet d'une prudence purement humaine; et cela est d'autant plus vrai qu'il n'y a presque

personne qui dans la maladie la plus dangereuse perde toute espérance de guérir, et c'est une ruse par laquelle le démon trompe et perd un grand nombre de Chrétiens. D'ailleurs un homme est peu capable d'aucune action lorsqu'il est agité par la crainte de la mort, et que les puissances de son âme sont tellement épuisées qu'il n'entend plus rien des exhortations qu'on lui fait d'exercer des actes de vertu, ou qu'il n'entend tout au plus que le son des paroles.

Il est permis d'espérer que ceux qui ont donné à la fin de leur vie des marques de pénitence seront sauvés, mais il n'est pas permis de s'en assurer, et il y en a un mémorable exemple dans la personne d'Antiochus. Lorsqu'il fut arrivé à l'extrémité de sa vie, il s'humilia sous la puissante main de Dieu, promit de réparer les dommages qu'il avait causés aux Juifs, d'embellir le temple, de fournir de ses propres revenus à la dépense des sacrifices, de renoncer au paganisme, et d'aller publier lui-même la grandeur de Dieu par toute la terre. Cependant il ne mérita po pardon. « Ce scélérat, dit l'Écriture, d dait à Dieu la miséricorde qu'il ne dev obtenir, » parce que sa pénitence n'était p pénitence sincère, et qu'elle ne procédait l'appréhension de la mort.

Y a-t-il quelqu'un qui puisse faire u rieuse réflexion sur toutes ces choses san bler de tout le corps? Y a-t-il quelqu'un milieu de tant de difficultés et tant de ose s'assurer de son salut? Y a-t-il quelqu ne tremble point dans l'incertitude s'il es d'amour ou de haine? Puisqu'il y a peu d moins peut-être que nous ne croyons, il fa éloigner de la multitude, et vivre avec nombre des innocens, des prédestinés, saints; afin que chacun, selon le tém avantageux que lui rendra sa conscience dire à Dieu qui sera son juge: Donnez-m compense que vous m'avez promise, parce exécuté les commandemens que vous m'av

FIN DES PRINCIPES DE LA VIE CHRÉTIENNE.

LE CHEMIN DU CIEL,

PAR LE CARDINAL BONA.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Je me crois obligé, mon cher lecteur, avant que 'entrer en matière, de vous prévenir sur deux eproches que j'ai tout lieu de craindre qu'on ne me isse; car on pourra m'accuser premièrement 'être téméraire et présomptueux. Comment osez-ous prétendre, dira-t-on, de conduire les hommes au ciel, vous qui tenez si fort à la terre? Vous ed-il bien de louer la vertu que vous ne savez pas ratiquer? D'ailleurs nous apprendrez-vous quelue chose de nouveau par votre ouvrage? Vous raitez un sujet qu'une infinité d'hommes savans t polis ont épuisé dans tous les siècles; et, joinant le mensonge au larcin, vous usurpez le bien 'autrui que vous voulez faire passer pour le vôtre. 'est par de semblables discours que plusieurs attaqueront ce fruit de mon travail. A cela j'opposerai premièrement cette parole d'un sage : «Je uis comme la pierre dont on se sert pour aiguiser e fer, quoiqu'elle ne coupe pas.» A quoi j'ajouterai la réponse d'un autre sage : «Je ne suis pas ssez téméraire pour entreprendre de guérir les utres, étant malade moi-même; mais couché dans a même infirmerie que vous, je m'entretiens avec ous de notre commun mal; je vous fais part des emèdes qu'on m'a communiqués. Écoutez ce que e vous ai dit plus d'une fois, je vous ouvre le ond de mon cœur.» Qu'on ne me regarde pas omme un maître qui dogmatise, mais plutôt omme un disciple qui essaie de se former à la ertu; car il arrive d'ordinaire que les hommes 'instruisent eux-mêmes par un heureux retour, n instruisant les autres.

Pour ce qui regarde le second reproche, j'avoue le bonne foi que j'ai mis peu du mien dans ce livre, et que j'ai pris ailleurs presque toutes les pensées qui le composent. En lisant les ouvrages les Pères de l'Église et des anciens philosophes, 'ai recueilli plusieurs endroits dont ma propre expérience m'enseignait l'utilité, dans la vue que 'en aurais besoin un jour; mais à la manière des beilles, de plusieurs sucs j'en ai composé un qui n'est propre: tantôt ajoutant quelque chose aux xpressions de ces auteurs, et tantôt donnant un autre tour et une forme différente à leurs pensées, m'attachant surtout à prendre un style simple et uni; car j'enseigne ici à bien faire et non pas à bien discourir. Ce livre est donc un abrégé des instructions que les Pères nous ont données pour la conduite de la vie, et un recueil des meilleures réflexions morales de Sénèque, d'Épictète, d'Antonin et des autres sages du paganisme. J'ai voulu qu'on pût voir comme d'un seul coup d'œil tant d'avis salutaires dont j'ai reconnu l'utilité dans mes maux, sans toutefois citer les auteurs qui m'ont fourni ces maximes; car enfin, ce sont ici des remèdes pour l'âme plutôt que des délassemens pour l'esprit. Je cherche à rendre les hommes meilleurs, et non pas à leur plaire; et il importe peu à un malade de savoir le pays d'où viennent les remèdes qu'on lui donne, ou de connaître la main qui les a composés, pourvu qu'on le guérisse. Au reste, je me suis dispensé de bien dire des choses qui semblaient comme se présenter d'elles-mêmes. J'en ai effleuré d'autres que je pouvais creuser davantage, persuadé que je suis qu'il vaut mieux ne savoir qu'un petit nombre de sages maximes, qu'on ait toujours devant les yeux et qu'on s'applique à tous momens, que de se charger la mémoire d'une infinité de préceptes dont on ne fasse nul usage. Celui-là sans doute sait beaucoup qui sait ce qui suffit pour être sauvé. Fasse le ciel que ce petit ouvrage soit utile à tout le monde, et qu'il commence par faire de bonnes impressions sur son auteur, afin que mes actions ne décréditent pas mes paroles!

CHAPITRE PREMIER.

De la fin dernière de l'homme. Que c'est un grand mal que de s'en détourner. Des moyens qui y conduisent, et dans quel ordre on les doit pratiquer.

1. O vous qui lisez cet ouvrage, mon dessein est de vous conduire au ciel et de vous mettre en possession d'un bien qui ne vous laisse plus rien à désirer! Tous les hommes veulent être heureux : c'est le but où ils tendent tous naturellement; mais par un aveuglement déplorable, dont le péché du premier homme est la cause,

ils abandonnent la recherche du véritable bonheur pour courir après des biens faux et trompeurs. Les uns, épris de l'amour des richesses, croient que c'est être parfaitement heureux que d'avoir tout en abondance; les autres font consister le souverain bien dans la souveraine autorité; ils veulent régner ou tenir de fort près à ceux qui gouvernent. Quelques-uns, plus déraisonnables encore, établissent leur félicité dans la bonne chère et dans l'usage des plus honteux plaisirs; tant l'idée que ces hommes ont de la béatitude est grossière : ainsi tous travaillent sans aucun fruit. Ils marchent comme dans un labyrinthe, où les pas qu'ils font pour en sortir les engagent toujours plus avant. Il sont d'autant plus dignes de compassion qu'ils ne connaissent pas leurs misères.

2. Voilà ce qui te jette dans une abîme de maux, homme infortuné. Tu désirerais une vie tranquille, suivie d'une mort heureuse; mais tu es aveugle sur le choix du vrai bien et des moyens qui y font arriver. Tu prends des routes écartées, tu t'égares, et tant de mouvemens que tu te donnes ne servent qu'à t'éloigner de ta fin. Au lieu d'envisager ce bien immense qui peut seul fixer tes désirs, puisqu'il n'y a rien au-dessus, tu cours çà et là sans dessein et sans but, semblable à ces fourmis insensées qui montent au sommet des arbres et en descendent sans rien apporter avec elles. Le Créateur nous a tirés du néant afin que nous l'aimions uniquement et que nous le servions de toutes nos forces, de tout notre esprit et de tout notre cœur, et que nous tendions à lui comme à notre dernière fin. Or pensez sérieusement quelle partie de votre vie vous donnez à celui à qui vous vous devez tout entier. Toute action, toute démarche qui ne vous conduit pas à lui vous égare et vous perd. En voyageant vous vous proposez un terme où vous vous arrêtez enfin et où vous trouvez le repos. Dieu est votre fin : vous devez rapporter à lui toutes vos pensées, toutes vos paroles et toutes vos actions jusqu'à ce que ce temps heureux soit venu, où sa possession achèvera de combler vos désirs. Ce qui ne vous mène pas à votre dernière fin, vous conduit à la mort éternelle.

3. Si, faisant route sur la mer, vous veniez à descendre pour faire provision d'eau douce, vous pourriez peut-être ramasser quelques coquilles sur le rivage; mais ce ne serait qu'à la hâte et regardant toujours le maître du vaisseau, et prêt à retourner au moindre signe qu'il vous ferait. C'est ainsi que vous devez vous conduire dans la vie. Que Dieu soit le principal objet de votre cœur, et que l'usage que vous fer[...] des créatures soit sans attache et ne vous dé[...] tourne en rien de la fin que vous vous serez pr[...] posée. Elles dépendent de vous, afin que vo[...] dépendiez de celui qui vous les a soumises.

A peine perdez-vous de vue la divine uni[...] qu'une multitude de désirs frivoles s'empare[...] de votre âme. Toutes les choses que vous reche[...] chez alors avec un amour déréglé sont autan[...] d'idoles auxquelles vous rendez un culte pr[...] fane. Ce sont là vos dieux, à qui vous n'im[...] molez véritablement ni boucs ni taureaux, ma[...] à qui vous vous sacrifiez vous-même par le pl[...] honteux de tous les sacriléges. La loi de l'amo[...] ne permet pas qu'on aime autre chose que Die[...] si ce n'est en Dieu et pour Dieu. Enfin c'est [...] comble du malheur que de renoncer au souve[...] rain bien pour s'attacher aux créatures.

4. Le prince des médecins a dit que plus o[...] donne de nourriture à des corps malades, pl[...] on altère leur constitution naturelle. On pe[...] dire la même chose des âmes. Quiconque ve[...] sincèrement se convertir doit se purifier d'abo[...] de tout le venin qu'il a contracté par sa vie d[...] réglée, avant que de se nourrir de l'alime[...] solide des vertus. Or voici comment il s'y fa[...] prendre. Vous devez avant toutes choses fai[...] pénitence des péchés que vous avez commi[...] vous dépouiller ensuite de toute affection au p[...] ché, retrancher les mauvaises habitudes jusqu[...] la racine, asservir sous le joug de la raison l[...] passions qui se soulèvent, mortifier votre corp[...] ne lui rien accorder au-delà du nécessair[...] mettre un frein à votre langue et une garde [...] vos sens, et arracher entièrement les ronces [...] les épines qui pourraient vous empêcher d'arr[...] ver à ce lieu élevé où la vertu fait sa demeur[...] Que craignez-vous? pourquoi vous imagine[...] vous les voies qui mènent au vrai bonheur pl[...] difficiles qu'elles ne le sont? Il ne tient qu'à vo[...] d'être heureux avec le secours de celui qui e[...] votre principe et votre fin. Mais pour arriver à lu[...] il faut que vous sortiez en quelque façon de vou[...] même. Vous ne serez jamais plus près de Die[...] que lorsque vous serez plus éloigné de vous.

5. Pensez donc sérieusement à ce bien auquel vous aspirez. Examinez les voies qui y conduisent; étudiez les progrès que vous ferez sur la route; fouillez dans les replis de votre conscience; ouvrez les yeux à la lumière, et songez qui vous devez être, lorsque vous pouvez devenir autre que vous n'êtes. C'est bien tard reconnaître ses erreurs que de s'en apercevoir dans un temps où il ne sert de rien d'être éclairé. Apprenez à vaincre vos convoitises, à modérer vos craintes, à mépriser le monde et à vous détacher de ces choses que vous ne pouvez garder long-temps. Quittez-les avant qu'elles vous quittent, afin que la mort ne trouve rien en vous qu'elle puisse détruire. Ayez un très grand soin de votre âme, et que la plus excellente partie de vous-même ne soit pas la plus négligée. Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son âme? Est-ce un gain que celui qui se fait aux dépens du salut?

CHAPITRE II.

Que celui qui veut bien vivre doit choisir un maître qui le conduise. Des qualités d'un bon directeur. Des devoirs du disciple.

1. Il n'y a rien de plus important, lorsque l'on commence à servir Dieu, que de s'ouvrir à un directeur habile dont on suive tous les conseils; car enfin voyage-t-on sans guide en des pays inconnus? apprend-on sans maître un art difficile? On trouvera très peu de personnes qui se soient formées à la vertu d'elles-mêmes et sans le secours d'autrui. Les livres apprennent véritablement ce qu'il faut faire en général; mais ils n'enseignent ni la manière ni le temps d'appliquer les règles. Il faut être au fait particulier des choses pour en bien juger. Un médecin ne peut prescrire sûrement par lettres un régime de vie; il est nécessaire qu'il voie le malade et qu'il lui tâte le pouls. Les maladies de l'âme, plus cachées et plus imperceptibles que celles du corps, demandent la présence et les soins d'un sage directeur. Saint Paul, destiné à être l'apôtre des gentils, est envoyé à Ananie, après sa conversion, pour apprendre de lui les voies du salut; car on ne peut, sans de longs et pénibles efforts, vaincre la malignité de la nature, bannir de son imagination des idées criminelles, et avancer dans les sentiers de la vertu, semés de tant d'épines. On a donc besoin d'un ami fidèle qui découvre les périls, qui fasse entrevoir les piéges et qui ouvre le chemin à la victoire dans un combat dont le succès est souvent douteux. Mais à qui m'adresserai-je? me direz-vous. Ayez recours à un homme zélé et prudent, qui veuille et qui puisse vous être utile, dont la présence inspire du respect et non pas de la crainte; qui sache corriger un coupable plutôt que le punir, et dont les bons exemples instruisent encore plus que les paroles. On a mauvaise grâce d'ordonner ce qu'on ne pratique pas.

2. Choisissez un homme ennemi de toute adulation, qui ne se communique au monde que dans des vues de miséricorde, qui n'aime ni les festins des riches ni les maisons des grands, qui puisse démêler la piété solide de la fausse, comme un orfévre distingue une bonne pièce de celle qui ne l'est pas, qui soit incapable de se méprendre dans le jugement qu'il portera de vos penchans et de vos goûts, qui comme un médecin habile sache vos infirmités les plus cachées, et vous donne à propos les remèdes convenables aux dispositions de votre âme. Je veux qu'il connaisse les esprits à fond, leurs dons et leurs attraits, leurs bonnes et leurs mauvaises qualités; qu'il se fasse tout à tous en s'accommodant au génie de chacun; que touché du seul désir de votre avancement spirituel, il n'ait en vue aucun intérêt sordide; qu'il attire la confiance par sa douceur et par sa bonté; qu'il connaisse toutes les ruses du démon et tous les moyens d'échapper à ses artifices; et qu'enfin son caractère vous convie à lui découvrir sans peine tous les secrets de votre cœur. Vous serez heureux si vous pouvez rencontrer un tel ami.

3. Parlez-lui sans feinte. Faites-lui connaître vos inclinations corrompues, vos affections déréglées, le bien que vous faites, et les pensées que vous croyez que Dieu vous inspire. Importunez-le, pressez-le de vous dire le défaut essentiel qu'il aura remarqué dans vous, et de vous le dire plus d'une fois. Que la sincérité avec laquelle vous vous ouvrirez à lui, attire la sienne, et bannisse de son esprit certain ménagement dont les plus gens de bien ne se défont qu'avec peine. Il vous dira peut-être qu'il ne trouve rien à reprendre en vos mœurs; mais ne croyez pas pour cela n'avoir plus de défauts. Que savez-vous s'il ne se tait pas de peur de vous aigrir par un avis sincère, et qu'il croit désormais inutile?

C'est alors que vous devez redoubler vos importunités, et tâcher de le convaincre par vos actions, que vous travaillez à vous rendre meilleur. Avouez-lui vos erreurs; suivez religieusement la forme de vie qu'il vous aura prescrite; recevez avec joie ses reproches, ses réprimandes; et si vous ne sortez pas toujours d'avec lui plus vertueux que vous n'étiez, sortez-en du moins avec des dispositions à le devenir. Dans la vie spirituelle, c'est avoir fait un pas vers la guérison que de vouloir être guéri.

4. Au reste, les devoirs réciproques du directeur et du disciple consistent d'un côté à vouloir rendre les bons offices, et de l'autre à vouloir en profiter. Les conseils du maître seront sans doute utiles, pourvu qu'il ne trouve pas un esprit opiniâtre, indocile et incapable de connaître ses défauts et de s'en corriger; car on voit des hommes qui se confiant en leurs propres lumières refusent de se soumettre à celles d'autrui. Je sais, disent-ils, tout ce que vous me voulez enseigner : à quoi bon apprendre de vous ce qui n'est ignoré de personne? On leur répond : « Vous savez tout cela sans doute, mais vous n'y pensez pas. » Vous vous étourdissez sur vos devoirs. Si un sage directeur ne vous en instruit pas, au moins il vous en fait souvenir, et vous retrace des idées que le temps allait peut-être effacer. Notre esprit se cache souvent à lui-même les vérités les plus sensibles; il faut les lui développer et les lui mettre sous des jours différens. Enfin, ce n'est qu'à force de remontrances et d'avis que la vertu se perfectionne et s'épure. Quelques-uns n'osent avouer leurs défauts par une mauvaise honte, dont il n'y a que les enfans qui dussent être capables. Ils cachent le mal qui les consume, et haïssent la main qui peut les guérir. Ce silence pernicieux est un effet des artifices du démon qui travaille sans cesse à notre perte. Tandis que, sans craindre de blesser la pudeur, vous faites voir les plaies les plus cachées de votre corps, une fausse honte vous empêche de découvrir celles de votre âme, comme si elles se refermaient par le soin que vous prenez de les dérober à la vue; il arrive au contraire qu'on les connaît malgré vos précautions, et que vos maux ne sont ni cachés ni guéris.

5. Pouvez-vous vous plaindre d'un médecin qui vous dit : Vous avez la fièvre, vous êtes en péril; ne mangez pas de tout le jour, éte ce feu qui consume vos entrailles? Ne le r cíez-vous pas de ces avis? ne payez-vous p conseils? Mais lorsqu'on vous dit : Vos pa sont vives, de fausses opinions vous gouve vos désirs sont extrêmes, aussitôt vous vo criez, et c'est une injure que vous ne pard qu'avec peine. Homme faible! quel tort vo un pareil avis? Le miroir n'est pas cause laideur, il ne fait que la découvrir : il vou sente tel que vous êtes. Corrigez donc les d qu'on reprend en vous; réformez vos m lavez ces taches qui souillent votre âme. I est aisé, si vous le voulez, de vous rendr prochable aux yeux de tous les hommes.

CHAPITRE III.

De la manière d'expédier ses péchés. Qu'il faut re jusqu'aux moindres affections au péché, et coupe cine des vices. Que la pensée de la mort et de l'éte un souverain remède contre le péché.

L'homme, s'éloignant de sa dernière f le péché, tombe nécessairement dans de g misères. Le péché est la source de tous le qu'on voit dans le monde. C'est un poi pandu sur la face de la terre. Si l'on n'e naît pas la difformité en le commettant, effrayé de sa laideur quand il est comn tyran joignit autrefois des corps morts vans, afin de tourmenter les uns par l'od supportable des autres. C'est là l'image timent que souffrent les pécheurs. Il étroitement liés à l'instrument de leur su ils ne peuvent s'en séparer. Si vous n faites pas violence pour vous empêcher de dans le crime, vous souffrirez nécessai lorsque vous y serez tombé. Le dessei mauvaise action est conçu à peine que grin et la douleur le suivent de près. En le péché qui a introduit la mort dans le r et qui a allumé le feu des enfers. Ne donc pas un moment à expier vos péché douleur, par la confession, et en satisf la justice divine. Au reste, ce n'est p d'éviter les grands péchés, il faut même les plus petits. S'ils ne donnent d'un coup la mort à l'âme, ils l'affaibliss la font languir et la conduisent à la mort navire soit couvert et submergé d'un mer, ou que l'eau entrant par des ouver

empiisse peu à peu et le fasse couler à fond, on fait également naufrage. Plus il vous est aisé d'éviter les fautes vénielles, plus vous vous déshonorez en y tombant. Plus votre ennemi est faible, plus il vous est honteux d'en être vaincu.

2. Vous travaillez en vain à orner votre âme de vertus, et à la faire jouir de la liberté des vrais enfans de Dieu, lorsque vous conservez encore quelque affection au péché, et que marchant dans le désert vous avez le cœur en Égypte. Si après avoir pardonné des injures et renoncé aux amours illégitimes, vous prenez encore plaisir à entendre des discours de malignité ou à regarder la beauté des femmes, vous vous séduisez vous-même et vous mettez des obstacles à votre bonheur. Il faut aller à l'origine du mal, et retrancher les mauvaises habitudes. Malheureux enfans du péché, si vous ne coupez que des branches, la racine que vous aurez épargnée poussera toujours de nouveaux jets. Vous voulez, dites-vous, exterminer tous vos vices. Puis-je vous croire lorsque je vous vois ne leur fermer qu'à demi l'entrée de votre cœur? Vous ajoutez que vos déréglemens vous font horreur. J'en suis persuadé; mais cette répugnance est commune à tous les hommes. Ne voit-on pas les plus méchans aimer et haïr le crime tout à la fois, et le détester lors même qu'ils le commettent? Pourquoi votre conduite dément-elle vos discours? Un libertin se dégoûte quelquefois de sa mauvaise vie, tout prêt à se réconcilier dans un moment avec ses désordres, au lieu qu'un homme vraiment converti coupe entièrement la racine de ses vices; convaincu qu'il est de sa fragilité, il évite toute occasion de pécher. L'ombre du mal lui fait horreur, et la vue d'un objet dangereux lui fait prendre la fuite.

3. Que tardez-vous à dépouiller le vieil homme? Pourquoi opposer aux commandemens si précis du Seigneur la faiblesse de la nature? Qui connaît mieux l'étendue de vos forces que celui qui en est l'auteur? Que n'obéissez-vous à un Dieu bienfaisant, qui ne cherche que vos avantages? O aveuglement des hommes! ô témérité incroyable! Vil esclave, vous osez résister en face à votre maître! Vous trouvez ses lois trop rigoureuses, comme s'il ordonnait des choses impossibles, et qu'il eût moins en vue votre salut que votre châtiment! Telle est la corruption des hommes. Ils font peu de chose pour Dieu, et ils regardent comme une grande peine l'attache à son service. Si vous vouliez vous éprouver, vous vous trouveriez plus de force que vous n'en croyez avoir. Pourquoi n'osez-vous livrer le combat? Il n'est pas difficile; il ne vous paraît tel que parce que vous n'osez l'entreprendre. Combien de choses effrayaient de loin, dont on a trouvé dans la suite la pratique douce et aisée! Commencez donc. N'ayez pas une injuste défiance de vous-même. Dieu n'a garde d'abandonner ceux qui combattent pour lui. Vous aurez des forces du moment que vous en voudrez avoir.

4. Le moyen de vaincre tous les vices est de regarder chaque jour comme le dernier de sa vie; car on n'est si attaché au monde que parce qu'on croit ne le devoir quitter de long-temps. Une infinité d'hommes que l'on porte tous les jours au tombeau vous avertissent en vain à toute heure que vous devez mourir. Au milieu de tant de morts vous pensez à peine à la mort, et il n'y a rien que vous oubliiez si facilement que ce qui est toujours devant vos yeux. Un jour viendra pourtant qui vous instruira malgré vous de la vérité, et qui vous séparera de ce corps que vous engraissez avec tant de soin. Alors les ténèbres s'évanouiront, et vous connaîtrez, à la faveur d'une lumière nouvelle, que vous marchiez dans une profonde nuit. Après avoir vécu tant d'années, à peine trouverez-vous un seul jour qui se soit écoulé dans l'innocence, et que vous n'ayez souillé d'aucun crime. Le premier âge s'est passé dans les jeux. Il a fait place aux folies et aux débordemens de l'adolescence. Celle-ci a été suivie des débauches de la jeunesse. Que vous reste-t-il de tout ce temps qui vous a conduit du berceau à la vieillesse, que des maladies, suites honteuses du péché? Où en serez-vous lorsqu'il vous faudra rougir du passé et craindre l'avenir? Que vous serviront alors ces richesses qui vous ont coûté tant de peines et de soin? Quelle ressource trouverez-vous dans vos plaisirs infâmes, dans vos dignités et dans tout l'éclat de votre grandeur? S'il vous était permis de recommencer l'ouvrage, que vous vous y prendriez bien d'une autre manière! Mais, hélas! en ce moment fatal tous regrets seront inutiles. Si donc vous voulez mettre le temps à profit, quittez dès à présent ce que

vous souhaiteriez alors d'avoir quitté. Est-ce trop faire que de renoncer à des choses qui passent pour acquérir un bonheur éternel?

5. Demandez à un mourant ce qu'il pense des richesses, des honneurs, et de ce qui fait généralement la passion des hommes, vous n'en trouverez aucun qui n'ait là-dessus des sentimens tout autres que ceux qu'il avait eus jusque-là. C'est alors que l'on connaît le prix de chaque chose, et qu'on pèse tout dans une juste balance. Si cette sorte de sagesse est presque inutile à ceux qui vont cesser de vivre, elle vous peut apporter de grands avantages en vous ouvrant les yeux sur vos égaremens. Pourquoi laisser venir la tempête, lorsque vous pouvez faire route en toute sûreté? Il ne tient qu'à vous de prévenir le mal. Pourquoi attendre qu'il soit arrivé pour y donner remède? Est-il temps de prendre des précautions lorsqu'on enfonce dans les eaux? la prudence est-elle de saison après le naufrage? On sait qu'une infinité de saints personnages, après avoir renoncé à toute attache aux choses de la terre, après avoir quitté le monde et s'être eux-mêmes quittés, se sont fait une étude continuelle d'apprendre à bien vivre et à bien mourir, lesquels arrivés à une extrême vieillesse ont avoué néanmoins en mourant qu'ils étaient fort ignorans en cet art: tant il est vrai que rien n'est si difficile que d'y bien réussir. Et vous attendrez pour être homme de bien que vous ayez atteint un âge où peu sont parvenus! C'est une grande folie de commencer à vivre lorsqu'il est temps de mourir.

6. Quelle est donc votre conduite, homme insensé? et quel rapport vos mœurs ont-elles avec votre foi? Vos jours s'évanouissent comme l'ombre. Votre vie est un point, et moins encore. A peine êtes-vous né que vous cessez d'être. Arrêtez, si vous le pouvez, ce temps qui fuit si vite. Empêchez que ce jour, cette heure ou ce moment, ne vous échappent. Vous l'oseriez inutilement. Plutôt que de vous obéir, ces instans rapides vous entraîneraient avec tout ce qui vous environne. Cependant vous préférez un temps si court à l'éternité qui n'a point de fin. O aveuglement déplorable! On travaille sans cesse pour les commodités de ce corps qui s'use tous les jours et qui doit bientôt périr; on ne croit jamais avoir assez fait pour cette vile partie de nous-mêmes, et l'on se soucie peu d'assurer à son âme les biens de la vie future, comme si ses intérêts ne nous touchaient en rien. Le corps est-il malade? on fait tout pour le guérir. L'âme est-elle languissante? on ne compte pour rien sa faiblesse. Lorsqu'on vous a dit: «Repassez les mers, changez d'air si vous voulez vivre,» avez-vous appréhendé les fatigues d'un long voyage? Refusâtes-vous jamais un breuvage amer qui pouvait vous soulager? Dieu a attaché la vie éternelle à des pratiques aisées, et l'on refuse d'obéir. Avez-vous un procès? vous vous en occupez tout entier; vous n'oubliez rien pour vous rendre vos juges favorables, tandis qu'à la veille du jugement terrible qui doit décider de votre sort éternel, vous riez, vous badinez, vous péchez, prêt à tomber dans un feu qui ne s'éteindra jamais. Quittez donc vos égaremens. Entrez dans les dispositions et dans les sentimens que vous aurez sur le point de mourir. La vraie philosophie consiste à élever l'âme au-dessus du corps, et à s'en séparer en quelque façon autant que le permet la condition humaine.

7. Que votre grande affaire soit d'affranchir vos actions de la juridiction du temps, et de leur donner un droit à l'éternité. Travaillez dans cette vue; reposez-vous plein de cette pensée; songez que ce qui est décidé pour l'éternité est perpétuel et irrévocable. Le riche avare demande encore une goutte d'eau depuis tant de siècles, et la demandera inutilement durant l'éternité. L'éternité est une durée toujours présente que nous ne devrions jamais nommer sans gémissement et sans horreur. C'est une roue qui tourne incessamment; c'est un commencement sans progrès et sans fin qui se renouvelle toujours. La pensée sérieuse de l'éternité dégoûte des plaisirs du monde, fait rentrer l'homme en lui-même, et lui inspire une tristesse salutaire. Elle assujettit l'âme rebelle; elle excite à la vertu celui qui ne se repaissait que de choses vaines et frivoles; elle apaise la faim et la soif; elle fait trouver le travail facile, la douleur supportable et toutes les peines de la vie courtes et légères. Supposons qu'on ait rempli de nombres arithmétiques les espaces immenses du ciel. Dieu seul pourrait supputer ces chiffres infinis. Cependant toutes ces unités ne feraient pas la moindre partie de l'éternité et le cours d'autant de siècles qu'il y aurait de figures gravées au-dessus de nos têtes ne diminuerait rien de sa

dorée. Hélas! ces malheureux qui brûlent depuis tant d'années dans les enfers, et qui brûleront toujours, sont à peine au commencement de leur supplice. Si ces réflexions ne vous étonnent pas, si elles ne vous font pas changer de vie, vous êtes plus insensible que le marbre.

CHAPITRE IV.

De la gourmandise. Des maux qu'elle attire après elle. Des remèdes contre ce vice. A quelles marques on peut reconnaître qu'on l'a surmonté.

1. Le premier combat que vous avez à soutenir est contre la gourmandise, laquelle nourrit et entretient les autres vices. C'est elle qui a livré notre corps et notre âme à la mort; car nos premiers pères en mangeant du fruit défendu, ont fait mourir tous les hommes avant qu'ils fussent nés. C'est d'elle encore que se sert tous les jours l'ennemi de nos âmes pour les affaiblir et les perdre. De cette source viennent la stupidité, la langueur et l'ennui. De là les joies folles, les vains amusemens, les discours sans fin, les entretiens dissolus. De là l'incontinence, les disputes et les querelles, la pesanteur de l'esprit, et la ruine totale des vertus. De là le mauvais ordre des affaires temporelles suivi de l'indigence. De là enfin les maladies, et la mort avant le temps; car il y a peu de malades qui ne le soient par leur intempérance. Un corps qui n'est point surchargé des humeurs que l'excès des viandes et du vin engendre d'ordinaire, peut bien être attaqué par les maux; mais il en est rarement accablé. La gourmandise tue plus d'hommes que l'épée.

2. O assujettissement brutal et honteux! ô cupidité insatiable! Quoique la nature vous ait donné un corps de médiocre grandeur, vous surpassez en gourmandise les animaux les plus grands et les plus avides. Un taureau se contente de quelques pâturages de peu d'étendue. Une forêt nourrit plusieurs éléphans. L'homme seul trouve l'univers trop étroit. Ce qui vole dans les airs, ce qui nage dans les eaux, ce qui vit dans les bois, suffit à peine à sa convoitise. Entrez dans les cuisines des grands : voyez tous ces feux, tous ces hommes occupés, ce nombre de valets courans çà et là, ce carnage d'animaux de toute espèce. Regardez tous ces vins qui rafraîchissent, ces longs buffets où brillent la magnificence et le luxe, ces officiers rangeant les mets avec ordre, ou coupant les viandes avec art, cette exactitude enfin avec laquelle tous s'acquittent de leur emploi; croiriez-vous qu'il ne s'agit que d'un repas d'une seule famille, et que c'est pour elle qu'on a fait venir ces vins de si loin et qu'on a apprêté tous ces mets avec tant de fracas? Au reste je ne veux pas que vous vous refusiez la nourriture dont vous avez besoin. On est obligé de manger chaque jour; mais à la faveur de la nécessité la volupté se glisse insensiblement, et c'est là un des piéges les plus délicats que la cupidité nous puisse tendre, et où il est le plus difficile de ne pas tomber. Voulez-vous savoir ce qu'il faut pour apaiser la faim? Mesurez votre corps, consultez vos forces, vous n'aurez nulle peine à connaître ce qui vous est nécessaire, et ce qui est au-delà du besoin. La nature se contente de peu; mais rien ne satisfait la convoitise.

3. L'appétit n'est nullement dédaigneux. Pourvu qu'on le rassasie, il lui importe peu de quoi on le satisfasse. Après ce moment si court où le goût juge de ce qu'on lui présente, il n'y a plus de différence entre les mets délicats et les communs. Il faut manger quand on a faim; il faut boire quand on a soif. Voilà ce que demande la nature. Du reste elle se soucie fort peu que le pain dont vous vous nourrissez soit blanc ou grossier, et que vous buviez des liqueurs glacées ou une eau simple puisée dans un fleuve voisin. Les poissons qu'on pêche en des mers éloignées, les oiseaux de divers plumages, les animaux dont on dépeuple les bois, les vins de tous climats, enfin tous les ragoûts d'Apicius sont les instrumens du supplice que l'intempérance se prépare à elle-même. Écoutez Épicure. Il prescrit à ses disciples une vie sobre et frugale comme amie de la volupté. En effet, il n'est point de mets si exquis que l'excès ne rende insipide, comme il n'en est point de si désagréable au goût que la faim n'assaisonne. Voulez-vous vous défaire de la vaine délicatesse dans vos repas? Pensez à votre fin, songez que vous mourrez bientôt, que ce corps engraissé avec tant de dépense et de soin sera la nourriture des vers, et que vous travaillez nécessairement pour eux. Soutenez votre corps sans étouffer les lumières de votre âme. Usez de ces viandes que l'on rencontre partout, dont l'apprêt est facile, et qui ne dérangent ni votre santé ni vos affaires. Celui-là est extrêmement libre qui sait se passer de peu et que tout ac-

commode. De combien de choses a-t-on trouvé l'usage inutile, lorsqu'on est venu à en manquer! Enfin le corps a besoin de nourriture, mais il n'a que faire de ces assaisonnemens qui piquent le goût, et qui irritent la faim au lieu de l'apaiser.

4. Ne pensez pas, au reste, avoir beaucoup fait en méprisant les choses superflues, si vous ne savez encore vous passer des nécessaires. Je ne vous croirai maître de vous-même que lorsque vous serez persuadé que le pain le plus grossier suffit pour la vie avec un peu de vin faible ou trempé, et que les herbes croissent autant pour l'usage des hommes que pour celui des bêtes. Vous aurez toute mon estime quand vous ne mangerez que pour satisfaire au besoin, pour réparer vos forces, et dans la vue de la gloire de Dieu; quand vous ferez peu de cas des festins des grands, que vous ne vous mettrez à table qu'à regret, et que vous userez des viandes comme un malade use d'une médecine; quand vous vous étudierez à modérer le plaisir du goût, puisqu'on ne peut le détruire; quand vous ne prendrez qu'avec répugnance une nourriture délicate qu'on vous aura ordonnée pour votre santé; quand enfin votre cœur sera aussi pur que votre corps. Car la chasteté parfaite est une marque beaucoup moins équivoque de l'abstinence qu'un visage exténué.

CHAPITRE V.

De l'impureté. Combien ce vice est honteux. Que rien n'est plus facile que d'y tomber. Des moyens de l'éviter. Qu'on ne doit s'attacher qu'aux plaisirs de l'esprit, qui sont les seuls plaisirs solides.

Il n'est point de vice plus honteux que celui-là, et il n'y en a point qui soit en possession de nous faire plus souvent rougir. L'apôtre avait compris que son nom seul est infâme lorsqu'il défendait de le prononcer. De là cette pudeur qu'on remarque sur le visage des hommes bien nés au moindre soupçon qu'ils ont qu'une action une fois commise par fragilité a pu être connue. De là vient que quelques-uns n'osent déclarer au tribunal de la pénitence les folies d'une jeunesse égarée, aimant mieux s'exposer à une infamie éternelle que d'avoir un seul témoin de leur crime. Au reste il est fort difficile qu'un homme plongé dans cette boue en puisse sortir, et il y a peu à espérer du salut de celui qui est souillé de ce vice. Ici les forces de l'homme sont inutiles. On ne peut être chaste qu'avec le secours du Seigneur.

2. Le premier remède à cette maladie est de vous adresser à Dieu, et demander avec ferveur votre guérison à celui qui seul a le pouvoir de vous guérir. Vous devez aussi rejeter toutes pensées malhonnêtes dès qu'elles se présentent avec la diligence et la vitesse dont vous secouriez vos habits où un charbon de feu serait tombé. Malheur à vous si vous délibérez alors un seul moment sur ce que vous avez à faire. Une ville est bientôt rendue dont le gouverneur écoute les propositions de l'ennemi. Fuyez l'oisiveté, la bonne chère et tout ce qui peut vous donner des idées contraires à la pudeur. N'ayez point de commerce avec les hommes corrompus. Tout est à craindre et rien à négliger. Les justes même conservent quelquefois en eux des restes de ce vice. Un souffle secret du serpent entretient encore en eux certaines affections légères qui ne sont point à la vérité criminelles, mais qui ne laisseraient pas de séduire insensiblement l'esprit, de former dans le cœur des attaches dangereuses, et de conduire au péché si on ne les retranchait de bonne heure. Vous ne serez jamais parfait si vous méprisez les plus petites choses. Les événemens les plus considérables ont ordinairement des causes assez légères.

3. Surtout ayez une extrême défiance de vous-même. Quiconque ne craint pas de tomber a déjà fait une grande chute. Combien d'hommes, et quels hommes! après s'être vaincus eux-mêmes, et avoir triomphé cent fois des ennemis de leur salut, ont succombé en regardant imprudemment une femme! Je ne rapporterai point ici les exemples de Samson, de David et de Salomon, qu'on a cités tant de fois. Une expérience journalière vous touchera davantage. Examinez-vous vous-même; vous trouverez en vous de quoi rougir, vous apprendrez à vous défier de votre sagesse et à craindre. En vérité, c'est une grande folie que de s'exposer à des dangers où des hommes de tout pays et de tout âge ont péri; mais tel est notre orgueil ou notre incrédulité. Nous ne pouvons croire tant de faiblesses honteuses qu'après y être nous-mêmes tombés. Dieu a créé la femme pour servir à l'homme d'aide et d'appui; mais la malice du serpent l'a rendu sa plus cruelle ennemie. Elle blesse, elle

consume, elle tue. La voix d'une hyène, les yeux d'un basilic, sont moins terribles que ses discours et ses regards. Fuyez sa présence, fuyez ses entretiens séduisans, ô vous qui désirez votre salut! Elle est encore aujourd'hui ce qu'elle fut autrefois; elle chasse l'homme du paradis de délices.

4. Les liens du sang, une amitié honnête, de bonnes intentions sont les prétextes ordinaires dont on se sert pour justifier des visites; mais qu'une apparence de bien cache quelquefois de grands maux! On en vient à se contraindre un peu moins, on tombe sur des matières délicates, il échappe un geste, un regard, on fait des présens, on s'abandonne à de folles joies, on bannit la modestie et on renonce enfin à toute pudeur; car on n'arrive au comble du crime que par degrés. Tel qui tremblait autrefois en voyant imprimés sur le sable les pas d'une femme, ose regarder aujourd'hui des yeux lascifs et des nudités scandaleuses. Un doux poison agissant secrètement sur le cœur, il périt avant que de s'être aperçu du danger. Ainsi la lumière s'obscurcit d'abord et s'éteint ensuite. Ainsi une âme destinée pour le ciel, s'attache désormais à la terre, oubliant son Dieu et s'oubliant elle-même, jusqu'à ce que la flamme de la convoitise soit enveloppée dans le feu éternel. Malheureux! qui achètent des plaisirs si courts au prix d'une fin si funeste. On croirait qu'ils auraient tous mangé de l'herbe de l'île de Sardaigne. Ils rient en expirant.

5. Que cherchez-vous, homme insensé, incapable de prendre un bon conseil ou de le suivre? Des plaisirs? Dieu en a établi d'éternels dans le ciel. Préférerez-vous les joies fausses et trompeuses de ce monde aux biens infinis de l'autre? Levez les yeux au ciel; voyez les citoyens de cette bienheureuse patrie; ils ont mangé autrefois leur pain avec de la cendre. L'eau dont ils se désaltéraient ils y ont mêlé leurs larmes. On les a vus accablés de maux, obscurs, méprisés, gémissant sans cesse, passant les nuits dans la prière et privés de toute consolation. C'a été par les tourmens et les supplices qu'ils sont parvenus à cette félicité que rien ne troublera jamais. Voyez les enfers et un nombre infini de malheureux ensevelis dans une profonde nuit. Ceux-ci se sont livrés aux vaines joies du monde et aux plaisirs des sens. Qu'ils connaissent bien aujourd'hui le poison de la volupté! Considérez et tremblez. Le plaisir est court, la peine est éternelle.

6. Que si les plaisirs ont tant de pouvoir sur vous, que n'en choisissez-vous de solides, de purs, de vrais et de constans, tels que sont ceux que donne un esprit tranquille et un cœur pur? La volupté des sens est fausse et passagère; elle s'entretient mollement dans le vin et dans les parfums; elle craint le grand jour, et n'habite que des lieux obscurs et infâmes. Si elle brille quelquefois au dehors, au fond elle est très misérable; elle commence et finit au même instant, et l'usage même qu'on en fait la détruit et la consume. Il n'en est pas ainsi de la volupté de l'âme. Elle est douce, paisible, courageuse, élevée. Elle est solide et durable. Comme elle ne donne jamais de dégoût, elle n'est suivie d'aucun remords. On en jouit sans honte; elle ne laisse point de chagrin après elle, elle ne peut échapper. Mais si vous la voulez posséder cette volupté si pure, il faut que vous renonciez à celle des sens; car le véritable plaisir consiste à mépriser tous les plaisirs.

CHAPITRE VI.

De l'avarice. On en découvre la malignité. Comparaison du pauvre et du riche. Combien les richesses sont vaines et trompeuses.

1. Le caractère de l'avarice est proprement de se cacher. C'est là un de ses artifices ordinaires dont vous devez surtout vous défier. Vous ne trouverez personne qui avoue de bonne foi qu'il est avare. L'un vous dira qu'il amasse pour ses enfans; l'autre se veut faire un fonds considérable dans la vue de soulager les pauvres. Celui-ci a dessein de racheter un jour ses péchés par de pieux établissemens. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aucun d'eux ne touchera jamais à l'amas de son or. Ils cherchent toujours au contraire à l'augmenter, pendant qu'au milieu de tant de soins la vie s'écoule, cette vie pour laquelle on courait après les richesses. Comme ce n'est pas assez à un malade qui se sent pressé de la soif d'être assis sur les bords d'une rivière, de la voir couler et d'y enfoncer les mains, et qu'il faut qu'il boive de cette eau s'il veut apaiser ses ardeurs, de même les trésors qu'un avare contemple et manie ne sont pas capables de remplir ses désirs, parce qu'ils ne peuvent couler au

fond de son cœur où l'avarice fait sa demeure. Dieu seul peut combler les désirs d'une âme qu'il a créée pour le connaître et pour l'aimer.

2. Je suppose que vous possédiez seul tout ce qui a fait la fortune de plusieurs hommes puissans, que vous ayez plus de richesses que Salomon, que vous habitiez un palais de marbre où l'or et les perles brillent de toutes parts, que vous marchiez sur des trésors, que vous ayez les statues des plus grands maîtres et tout ce que l'art a pu imaginer pour satisfaire un luxe curieux et délicat. La possession de tant de choses ne fera qu'irriter encore votre convoitise; car les désirs qu'inspire la nature sont bornés, au lieu que ceux qui viennent de l'opinion sont infinis. Que vous importe que vos greniers et que vos coffres soient pleins, si comptant pour rien ce que vous avez, vous ne songez qu'à acquérir ce que vous n'avez pas? Celui-là a besoin de tout, que rien ne contente. Plût à Dieu que vous puissiez faire réflexion sur les malheurs que les richesses entraînent après elles, et sur les avantages dont elles nous privent! Vous conviendriez que l'apôtre a nommé avec beaucoup de raison la convoitise, la racine de tous les maux. En effet les fraudes, les guerres, les trahisons n'ont point d'autre cause. Otez l'avarice, vous ôtez l'ambition et la discorde. Elle remplit la terre de voleurs, la mer de pirates, les villes de tumulte, les maisons de perfidies, et le barreau d'injustice, tant le rapport que les richesses et les vices ont ensemble est étroit!

3. Comparez le pauvre et le riche; regardez le visage de l'un et de l'autre. Celui-ci ne peut cacher le trouble et l'ennui qui le consument, tandis qu'on remarque en celui-là un air serein et une joie douce et naïve. L'autre, au milieu de mille soins cuisans, étale de riches meubles et une félicité apparente. L'autre, exempt de tout chagrin, jouit au dedans de lui-même d'une véritable paix. Le premier est tourmenté de l'envie d'acquérir et de la crainte de perdre. Il est exposé aux coups de la fortune, et ce qu'il a est fort au-dessous de ce qu'il désire. Le second n'a rien et rien ne lui manque. Que craindrait-il? ce qu'il possède ne peut donner d'envie, et il en jouit sans attache. Que les jours du pauvre sont heureux! Qu'il passe de douces et de tranquilles nuits! Le riche au contraire porte toujours une sorte de maladie avec soi, et les épines dont il est environné le suivent partout. S'il n'en ressent pas les piqûres, c'est que son assoupissement est mortel.

4. Écoute, malheureux avare. Ces maisons si superbes, ces trésors, ces domaines que tu possèdes, même au-delà des mers, un jour marqué de toute éternité les enlèvera avec la vie. Toutes choses t'échapperont en ce moment, et elles périront pour toi comme tu périras pour elles. Tu comprendras alors que ce que tu admirais était vil et méprisable, et que, semblable aux enfans, tu faisais cas de bagatelles. Comme on les voit sur le rivage ramasser avec empressement de petits cailloux de différentes couleurs, tu cours avec ardeur après des pièces de monnaie et des pierres luisantes. S'il y a quelque différence entre eux et toi, c'est qu'il s'amusent à peu de frais, et qu'il t'en coûte fort cher pour satisfaire tes caprices. Ce n'est pas toutefois que je veuille que vous vous défassiez des biens que vous tenez de la Providence. Je ne blâme que les richesses acquises par des voies injustes et sordides, ou possédées avec trouble. Qu'elles entrent dans vôtre maison sans entrer dans votre cœur. Soyez préparé à les quitter, lorsque Dieu l'ordonnera. N'attendez pas que les voleurs ou les disgrâces de la fortune vous les ravissent. Otez aux accidens de la vie toute juridiction sur vous, en vous privant vous-même de vos biens par un détachement véritable. C'est ainsi que vôtre cœur ne les possédant pas, vous vous posséderez vous-même.

5. Bannissez le luxe et le faste. Réglez vôtre table et vos habits non sur l'exemple d'autrui, mais plutôt sur les saines maximes de l'Évangile. Une pauvreté sobre et frugale sait se transformer en richesse, et ne manque de rien. La nature n'a que peu de besoins. Elle craint la faim, la soif et le froid, et rien de plus. Sans marbres et sans soies on peut être logé, on peut être vêtu. Faut-il pour éteindre ma soif que je boive dans un vase précieux, dont la fragilité me donne des alarmes? Ne puis-je couper le pain qui me nourrit qu'avec un couteau enrichi de pierres précieuses? Ne peut-on laver les mains que dans un bassin de riche métal? Une lumière ne peut-elle éclairer, si elle n'est soutenue d'un chandelier d'or et travaillé avec art? C'est se rendre esclave de l'or que de s'imaginer en tirer quelque éclat. Ne vaudrait-il pas mieux aimer

s véritables biens, qui rendent l'homme meilleur, et que ni la fortune ni la mort ne lui sauraient ravir? Pourquoi craignez-vous la pauvreté, ayant un royaume au dedans de vous même? Le royaume de Dieu est dans vous.» Gardez-vous bien de chercher d'autres richesses. Cherchez votre bien véritable. «Il n'y a que Dieu seul qui soit bon.» Possédez-le, et régnez en possédant celui qui renferme tous les trésors. Le monde n'est rien à un homme à qui Dieu tient lieu de toutes choses.

6. Ce qui brille dans le monde, ce qui y paraît grand est vain et trompeur. Pourquoi admirez-vous un homme couvert d'or et de pourpre, et suivi d'un grand nombre de valets? Tout cela est une figure et une décoration. On étale ces choses, on ne les possède pas; et tandis qu'on s'en amuse, elles disparaisssent. Ce n'est au reste ni le lycée ni le portique, ce n'est point la croix de Jésus-Christ et la sagesse éternelle, qui m'enseignent cette vérité: c'est le monde lui-même; ce sont ses plus zélés partisans. Écoutez Aman, cet homme élevé si haut par son poste, par ses dignités et par ses richesses. Il assemble ses amis, et leur avoue que tout ce qu'il possède n'est rien. «Il me semble, leur dit-il, que tant d'avantages dont je jouis ne sont rien lorsque je vois Mardochée assis en ma présence à la porte du palais du roi.» O folie étrange! ô fatal aveuglement! J'avais toujours cru que les richesses et les honneurs étaient un pur néant en comparaison de ces biens que donne la vertu, et que l'éternité assure. Mais voici un mondain qui les avilit bien davantage; ils ne lui paraissent rien auprès d'une chimère qu'il désire. Ce n'est donc pas avoir beaucoup fait que de compter pour peu de chose les richesses si fausses et si vaines. Il faut mépriser quelque chose de réel et qui réside en vous; il faut modérer vos passions, enchaîner vos convoitises, aimer la pauvreté, et ne faire cas que de ce qui fournit aux vrais besoins. Au reste la pensée continuelle de la mort vous portera naturellement au mépris de toutes choses.

CHAPITRE VII.

De la colère. Le portrait d'un homme en colère. Les effets, les causes et les remèdes de cette passion.

Je ne puis penser à la colère sans concevoir une forte indignation contre elle. Ce sentiment est juste contre un monstre furieux, contre un vice cruel, qui s'étant une fois emparé d'un homme, éteint en lui toutes les lumières de la raison. La colère est une folie de quelques momens; elle ne respire que le sang et les supplices; elle choque les bienséances; elle rompt les plus doux nœuds de l'amitié et les liens du sang les plus forts. Pourvu qu'elle blesse un ennemi, elle n'appréhendera pas de se nuire à elle-même; semblable à ces ruines qui se brisent sur les choses mêmes qu'elles écrasent. Toutes grâces disparaissent de dessus un visage en fureur. Les yeux étincellent, les veines s'enflent, les cheveux se hérissent, les lèvres et les dents sont agitées d'un mouvement involontaire; la voix se grossit, devient tremblante et ne sort qu'avec peine. De toutes les passions de l'âme il n'y en a point qui produise au dehors des changemens plus considérables: les traits s'altèrent, le front se rétrécit, la tête, les mains et le corps sont ridiculement agités; on fait des gestes menaçans, on frappe la terre, on s'arrache les cheveux, on déchire ses habits, et on vomit quelquefois le sang avec rage. Si les dehors de la colère sont si affreux, quels effets pensez-vous qu'elle produise au dedans. Les monstres des enfers, que les poètes représentent environnés de serpens vomissant des feux et poussant d'horribles sifflemens, sont l'image d'un cœur que la honte, la haine et la fureur déchirent. On peut cacher les autres vices; la colère se montre insolemment. Elle s'imprime sur le front, et comme un feu se prend à tout ce qu'elle rencontre. Plus vous faites d'efforts pour la retenir, plus elle sort avec violence. Un homme en colère n'est capable ni de justice ni de raison.

2. Les autres passions se renferment en de certaines bornes; celle-ci n'en connaît point; elle ose tout, elle tente tout, et ne respecte ni Dieu ni les hommes. De là ces blasphèmes et ces plaintes téméraires contre le ciel; de là ces discours insensés des impies sur la Providence. Non-seulement une injure reçue excite la colère, une offense qu'on craint de recevoir l'allume; tant on est ingénieux à se tourmenter. Souvent on s'emporte sans avoir d'objet à sa fureur, et l'on tourne contre soi-même des traits qu'on ne sait où porter. Souvent on s'en prend à des choses inanimées qui n'ont pu ni nous blesser ni nous nuire: on brise des vases, on déchire un papier innocent. Un

verre renversé, une table bien moins servie que de coutume, le bruit d'une porte ou d'une chaise excitent en nous des mouvemens de fureur que ces choses n'ont pas méritées et qu'elles ne peuvent ressentir. Un cheval peu docile, un chien qui aboie, le chant des oiseaux, une mouche qui vole peut enflammer notre colère. Insensés que nous sommes, nous châtions des animaux qui seraient en droit de nous punir nous-mêmes de notre peu de modération.

3. Si l'on vient à considérer les funestes effets de la colère, on conviendra qu'il n'y a point de plus grand fléau sur la terre. On verra des villes ruinées et des nations entièrement détruites; on verra des monceaux de corps et des fleuves grossis du sang des hommes. Ces villes autrefois si florissantes, dont vous remarquez à peine les tristes restes, la colère les a renversées; ces vastes provinces qui furent si peuplées, la colère en a fait un désert. Elle a causé des incendies, elle a empoisonné les eaux, elle a exterminé des familles. Tandis que les bêtes vivent doucement entre elles sous les lois d'un sage instinct, des hommes furieux se sont déchirés les uns les autres. Ajoutons à cela que la colère efface en nous l'image de Dieu, lequel agit toujours avec tranquillité; qu'elle répand de profondes ténèbres dans le cœur, qu'elle dérobe la connaissance de la vérité, qu'elle nous empêche d'écouter les plus sages conseils, et qu'elle trouble toutes les facultés de notre âme. Cependant, à la honte de la raison, on n'a attaché que peu d'infâmie à cette passion brutale, et quelques-uns s'imaginent y trouver une sorte de gloire. Venons maintenant aux remèdes dont on se peut servir pour la détruire, ou au moins pour la modérer et la soumettre aux lois de la sagesse.

4. Il faut s'opposer aux commencemens de la colère, et, lorsqu'on s'aperçoit qu'elle se soulève, dédaigner le sujet qui veut nous y exciter. Quand une fois elle aura gagné le cœur, vous l'apaiserez difficilement. L'ennemi s'étant emparé d'une place, ne reçoit point de lois du vaincu, et il est plus aisé de se garantir d'un mal contagieux que d'en arrêter le cours. Les pluies et les orages ne se forment jamais dans la partie supérieure de l'air; les vents n'agitent point cette région voisine des astres : elle est calme et tranquille, et voit les tempêtes et les foudres gronder au-dessous d'elle. De même un esprit élevé se conserve toujours dans une assiette paisible; il étouffe les chagrins qui allumeraient sa colère, et retient sagement ses paroles, convaincu qu'il est que les emportemens aigrissent les maux loin de les adoucir. Plus les oiseaux font d'efforts pour se dégager d'un buisson englué, plus ils s'embarrassent dans le piége; plus nous nous raidissons contre le mal, plus nous lui donnons de prise sur nous. L'injure est moins à charge que la colère qui la repousse. Si l'on ne se fâche d'ordinaire que parce qu'on se croit méprisé, celui qui a d'humbles sentimens de lui-même est bien éloigné de venger une offense qu'il n'a pas ressentie. Quiconque se venge avoue qu'il se sent blessé, et montre un cœur peu magnanime en rendant blessure pour blessure.

5. Lorsque vous entendez un discours fâcheux, songez moins à ce que mérite son auteur qu'à ce que vous vous devez à vous-même. Faut-il que la malignité d'autrui puisse troubler un moment la paix de votre âme? Tandis que Dieu laisse vivre tant de pécheurs endurcis, pourquoi ne souffririez-vous pas un méchant homme, qui l'est peut-être moins que vous? Hélas! on ne pense point à guérir la corruption de son cœur, duquel on est toujours le maître, et on veut rendre meilleurs des gens qui ne dépendent pas de soi. Pourquoi vous plaignez-vous? Ce que vous souffrez n'est-il pas encore trop doux par rapport aux châtimens que vos crimes ont mérités? Sur quels titres exigez-vous donc tant d'égards? Celui qui vous offense pèche, et se fait ainsi un grand tort à lui-même; mais quel mal vous fait-il? il accomplit ce qui a été ordonné de tout temps pour votre salut. Écoutez les paroles du Seigneur : « Pardonnez et je vous pardonnerai. » Si cette voix de tonnerre ne vous éveille pas, vous ne dormez point, mais vous êtes mort. L'indulgence que nous aurons pour les fautes d'autrui sera la mesure du pardon que nous obtiendrons des nôtres.

6. Bannissez de votre esprit ces vains soupçons, qui coûtent souvent de grandes querelles. Celui-ci, dit-on, m'a salué peu civilement; celui-là m'a interrompu en parlant, ou m'a regardé avec un visage fier et chagrin. Si une fois vous donnez entrée à ces chimères, cent conjectures viendront en foule les fortifier. Comme l'injure dépend presque toujours du tour qu'on donne aux choses, il est à propos d'agir avec simpli-

de prendre tout en bonne part. Soutetre vous-même l'intérêt de l'absent et t pas qu'on a toujours trop de penchant ce qui blesse, et à se fâcher avant que ait de justes réflexions. Examinez toues à loisir. Un jour de plus change les le face, et découvre la vérité. Magistrat, bligeriez pas un inconnu à payer à quelne somme modique, si vous n'aviez de preuves de la dette, et dans le commerce e vous condamnez votre ami sans l'enll n'est rien de si imprudent que d'ajouux rapports. Les uns mentent à dessein per : les autres, parce qu'on les a tromque l'on vous dit tout bas est presque nseveli dans le silence. Est-il juste de se n public sur ce qu'on ne croit qu'au fond cœur? Enfin il n'est point à propos de r et de tout entendre. On n'a point enu l'injure que l'on ignore.

rsqu'on vous dit que quelqu'un a dit du vous, examinez votre conduite, et sonous n'avez point le premier tenu de lui ours fâcheux; souvenez-vous que vous tretenez des défauts d'autrui, et que de tours sur vous-même vous rendent plus plus équitable; car enfin devez-vous pupitié dans les autres la licence et l'amour sirs, vous qui n'avez jamais rien refusé ns? Comment un traître, un parjure oseırsuivre avec tant de chaleur un ment un manque de foi? Vous sied-il bien tant de ménagemens, vous qui avez si circonspection et d'égards? Ayez moins les yeux ce que vous endurez, que ce que ez fait souffrir. Vous trouverez en vous nes crimes si odieux dans les autres. Nous tous enclins au mal, et obligés de nous nos communs défauts. Si vous n'avez rien reprocher aujourd'hui, pourrez-vous deoir la même confiance? « Que celui qui est prenne garde de ne pas tomber. »

st-il étonnant qu'un ennemi vous nuise, ami vous manque au besoin, qu'un fils , et qu'un serviteur soit infidèle? N'est-il ssi ordinaire de voir ces choses, que de des roses au printemps et des fruits en omme il arrive à celui qui parcourt une ville de trouver des embarras en son , quelquefois de tomber et d'essuyer souvent les injures du temps; de même on rencontre dans le cours de cette vie pénible et tumultueuse des obstacles qui déconcertent, et des contretemps qui excitent de grandes disputes. Après tout, devez-vous vous plaindre de l'injure que vous a faite un méchant homme? Deviez-vous attendre autre chose de lui? Il s'est fait voir tel qu'il était; montrez-vous de votre côté tel que vous êtes. Remplissez le devoir d'un homme de bien, en faisant tous vos efforts pour le rendre meilleur. Si vous lui pardonnez, si vous le comblez même de bienfaits, vous lui inspirerez peut-être du goût pour la vertu, ou du moins de la bonne volonté pour vous. Que s'il arrivait que par votre procédé vous n'en puissiez faire ni un homme de bien, ni un ami, vous aurez toujours certainement acquis un nouveau degré de vertu. Vous dit-on que quelqu'un vous a décrié dans le monde, et qu'il est de vos plus grands ennemis? Répondez alors : Je n'en crois rien. Il a peut-être répété sans dessein ce qu'il a ouï dire à quelque autre. Ses intentions sont bonnes. Il ne tient pas à lui que je ne valusse un peu mieux; je l'ai peut-être offensé le premier. Il ne m'a point fait une injure; il a repoussé seulement celle qu'il avait reçue. Je suis coupable du mal qu'il trouve en moi; il se faut rendre justice. D'un autre côté, si je suis innocent de la faute qu'il m'impute, est-ce un si grand malheur que d'être faussement accusé? J'imiterai Jésus-Christ, et je dirai avec le prophète : « Je me suis tu, et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est votre volonté. » Soyez donc bien convaincu que quels que soient les discours ou les actions des hommes à votre égard, il ne vous pourront nuire que suivant les dispositions de votre cœur, et qu'ils changeront de nature par l'usage que vous en ferez.

9. L'opinion est ce qui fait l'offense. Les choses ne sont point capables d'elles-mêmes d'agiter notre esprit. C'est lui qui se trouble et détermine les événemens à son égard par le jugement qu'il en fait. Personne ne blessera votre cœur si vos réflexions ne le blessent pas. Mais, me direz-vous, c'est un scélérat qui me persécute. Attendez un peu; quelque autre le saura châtier de ce qu'il vous fait souffrir, ou plutôt il est déjà puni par le péché qu'il commet en vous outrageant. Cet ennemi, ajoutez-vous, ne devrait-il pas se servir de sa raison pour se corri-

ger? Que n'usez-vous vous-même de la vôtre pour vous rendre plus doux et plus patient? Que ne faites-vous le bien pour le mal? Aurez-vous toujours devant les yeux les défauts d'autrui et jamais les vôtres? Au reste, qui que vous soyez qui trouvez la vengeance si douce, je ne vous l'interdis pas, pourvu que vous attaquiez d'abord votre plus grand ennemi. Or, vous n'en avez point de plus redoutable, ni qui vous ait rendu plus de mauvais offices que votre colère. Commencez à vous venger par elle. Ne cherchez point les ennemis au dehors, lorsque vous en avez de domestiques. Platon étant sur le point de frapper un esclave, contre qui il était extrêmement irrité, arrêta son bras tout à coup : « Je te frapperais, lui dit-il, si je n'étais pas en colère. » Il voulut en cette occasion punir son emportement plutôt que son esclave; et il se souvint qu'un maître furieux est plus coupable qu'un serviteur négligent, et qu'enfin plus on est honnête homme, plus on retient les saillies de son esprit.

10. Les magistrats et tous ceux qui sont chargés de la conduite des autres, sont obligés quelquefois de montrer une sorte de colère qui s'accommode fort bien avec un cœur tranquille, et qui est même un fruit de la raison. On doit reprendre sans aigreur, et corriger sans trouble. A quelles extrémités serait réduit un homme de bien, s'il fallait qu'il s'émût toutes les fois qu'il remarquerait des fautes, lesquelles ne sont que trop fréquentes. Je veux donc qu'on ait pour ceux qui ont failli la même douceur et les mêmes dispositions qu'un médecin aurait pour un frénétique. Comme on ne s'avise pas de s'emporter contre les rigueurs de l'hiver, ou contre les chaleurs de l'été, on ne doit pas non plus se passionner sur les fautes des hommes naturellement méchans. D'ailleurs, c'est se venger innocemment que de ne se pas venger d'un ennemi; car enfin, il ne vous offense que dans le dessein formé de vous mortifier. S'il vous trouve insensible, il sera au désespoir de n'avoir pu percer votre cœur, et que vous ayez su émousser ses traits par votre indifférence. C'est convenir d'une injure que de s'en offenser; elle s'efface par le mépris qu'on en fait; mais il est honteux d'être outragé, et de ne pas venger son honneur. Je vous réponds, qu'il est bien plus honteux de craindre le mépris, et que cette appréhension est un aveu de sa propre faiblesse. Le sage, peu inquiet des discours des hommes, ne trouve de honte qu'à faire le mal sans rougir. Cet homme me méprise, dira-t-il, ce sont ses affaires. C'est à moi à ne pas mériter de tels sentimens par l'indignité de ma conduite; cet autre me hait; cela le concerne seul. Pour moi, je ne lui en veux pas plus de mal. C'est ainsi qu'une patience vraiment magnanime désarme les méchans, et qu'elle imite la bonté de Dieu toujours prêt à faire grâce aux pécheurs, et à combler de ses bienfaits ses ennemis. Il faut plus de courage et de grandeur d'âme pour ne pas s'apercevoir d'une injure que pour la pardonner.

CHAPITRE VIII.

De l'envie et de la paresse. Caractère de l'un et de l'autre. Les remèdes convenables à ses vices.

1. L'envie est son bourreau à elle-même. Elle se déchire avant que d'attaquer l'objet qui la blesse. Si le châtiment suit de près les autres vices, il accompagne et précède même celui-ci, puisque la prospérité d'un voisin fait son tourment et que les avantages d'un rival le consument d'ennui. C'est ainsi que le crime et la peine marchent d'un pas égal. Les autres vices ne combattent que quelque bien particulier. L'envie combat tous les biens, et détruirait, s'il lui était possible, la nature de toutes choses. Elle est opposée à la bonté de Dieu, qui répand avec profusion les richesses de son être. Elle est contraire à l'état des bienheureux, qui ne jouissent pas moins de la félicité des autres saints que de la leur. Elle l'est à la charité chrétienne, qui sait se réjouir des avantages de ses ennemis. Elle l'est enfin à la loi naturelle, qui nous porte à souhaiter à autrui les biens que nous avons. Comme un œil malade est blessé de la lumière du jour, l'envieux ne peut soutenir l'éclat de la vertu d'autrui. Il ne voit que trop pour son repos le mérite des hommes; et c'est peut-être de là que le mot latin tire son origine.

2. Satan n'a de la jalousie que contre nous, et non pas contre les autres anges rebelles, tandis que vous, qui êtes homme, portez envie aux hommes; plus méchant en cela que les démons. Rien ne marque tant un cœur petit et qui se sent même contraint d'avouer sa faiblesse; car on ne porte envie à quelqu'un que parce qu'on croit voir en lui des talens ou des vertus qu'on n'a

z-vous cesser d'être envieux? mépri-
ns périssables de ce monde, aimez les
Jn homme épris des choses célestes
loigné d'envier aux autres ce qui doit
ir. Un prince ne s'avise pas de sou-
instrumens dont se sert un vil artisan.
un esprit occupé de grandes choses
les petites. Hélas! n'a-t-on point assez
opres maux sans se faire un tourment
ur d'autrui? Comment serez-vous ja-
eux, si une félicité plus grande que la
capable de troubler votre repos? Ce
enviez à votre prochain, vous ne le
z peut-être pas quand il en serait
s j'entrevois un moyen de vous associer
ieurs et de vous faire partager avec lui
ses et ses plus rares talens : aimez-le
nt, et ses avantages seront les vôtres.
sans embarras des biens de son pro-
qu'on a de la joie de l'en voir revêtu.
oins la paresse à l'envie, parce que
utre nous portent à la tristesse. Celle-ci
ur le bonheur d'autrui, celle-là est in-
n sien propre. Toutes deux ne peuvent
e dans un cœur lâche et bas. Comme
ue les petits, » la paresse est le vice
it languissant, d'une âme dégoûtée
invisibles, laquelle s'imaginant tou-
difficultés dans l'entreprise, n'ose rien
et de noble. « Le paresseux veut et ne
» Toujours inconstant et léger, incom-
utrui, à charge à soi-même, et trai-
out son lien, il ressemble à ce morceau
ue les enfans font tourner par des coups
redoublés, qui s'agite en rond et n'a-
s. Le paresseux veut toujours faire et
amais; il est comme l'eau tiède. Les
ne le peuvent goûter, « et Dieu même
» En vain désirez-vous votre salut, si
ortez de l'assoupissement où vous êtes,
s ne recueillez toutes vos forces pour
ner à de grandes choses. Comme l'oi-
ait pour voler, l'homme est né pour la
bien il travaille pour les choses du
bien il est esclave du monde et de ses
es. Quels mouvemens ne se donne-t-il
être riche et pour obtenir une dignité
nt désirée? Combien en coûte-t-il pour
r ses passions? N'aura-t-on de l'indiffé-
e pour le bonheur éternel? Rougissez
d'être sans vivacité dans une affaire si impor-
tante. Le travail est court, la récompense est
immortelle. Il n'y a rien que l'homme ne puisse
surmonter avec le secours de la grâce. Ayez du
courage et bientôt vous verrez disparaître ces
vains fantômes que l'amour-propre vous pré-
sente. Il ne faut que vouloir fortement une chose
pour en venir à bout. Faites ce que vous pouvez
et rien ne vous sera impossible, Dieu n'aban-
donnant jamais quiconque travaille pour lui.

CHAPITRE IX.

De l'orgueil, de l'ambition et de la vaine gloire. Caractère d'un homme superbe. Combien les honneurs sont vains et dangereux. Combien l'enflure du cœur est criminelle. Des moyens de s'en guérir.

1. L'orgueil, l'ambition et la vaine gloire sont tous vices qui ont ensemble un rapport fort étroit, et qui donnent naissance aux divers maux qui affligent les hommes, de même que la mer est la source féconde de tous les fleuves. Quand un homme s'est une fois proposé pour fin sa propre grandeur, il néglige ce qu'il doit au prochain, et il bannit de son cœur toute crainte de Dieu. S'il lui faut des crimes pour s'élever, il ne balancera point à en commettre, et à s'ouvrir un chemin à ce qu'il appelle la gloire par la perfidie, par la désolation des familles et par la cruauté. Quoiqu'il soit haï de Dieu et des hommes, il court avidement après les louanges. S'il se trouve en un poste élevé, il s'y plaît, il s'en croit digne; il entreprend même de se placer plus haut que sa fortune ne lui permet. Entrant dans toutes les affaires, se mêlant de tout, parlant de soi sans pudeur, et des autres avec mépris. On le voit quelquefois prendre des dehors modestes pour cacher son orgueil; mais s'il vient à être refusé du poste où il espérait de parvenir, alors il ne garde plus de mesures, il fait tout retentir de ses plaintes, et sème partout des haines et des querelles. Comme il traite avec une hauteur insupportable ceux qu'il croit au-dessous de lui, il a une indigne complaisance pour ceux qu'il voit au-dessus; il les flatte lâchement, et leur est plus dévoué que le plus vil esclave. S'il a quelques talens, au lieu de reconnaître que Dieu en est l'unique auteur, il se les rapporte à lui-même. Voyez-le s'entretenant avec d'autres hommes. Il veut attirer toute l'attention sur lui, il parle sans fin, il veut toujours briller fût-ce

aux dépens de son jugement, et discourt sans rougir des matières les plus sublimes qu'il ignore. Examinant avec une curiosité maligne les actions des hommes, en jugeant témérairement, les condamnant avec rigueur, ou les empoisonnant par des interprétations désavantageuses. Il hait les réprimandes; il rejette les conseils; il méprise les plus sages avis; à la démarche et au ton de sa voix on juge aisément de la bonne opinion qu'il a de lui-même, et du peu de cas qu'il fait des autres. En effet, il se croit de belles qualités qu'il n'a pas, et celles qu'il peut avoir sont dans son imagination fort au-dessus de leur juste valeur. Enfin il ne connait point la douceur du repos; car, comme la gloire où il aspire dépend du jugement des hommes, il faut qu'il se donne de longs et pénibles soins pour s'assurer leur estime. « L'orgueil est la source de tout péché. »

2. Si vous mettiez dans une balance d'un côté la moindre partie des biens qui nous sont destinés dans le ciel, et de l'autre les états, les empires et tout l'univers, cette légère partie du bonheur éternel l'emporterait toujours infiniment sur le monde entier et sur toutes ses pompes, et les enlèverait par son poids comme le vent enlève les feuilles. Tournez donc vos regards vers le ciel, et rendez-vous digne de ce séjour pour qui vous êtes né. Défaites-vous des folles pensées de votre propre excellence, et connaissez vos vrais avantages. Si un prince vous avait adopté pour son fils, combien seriez-vous jaloux de votre sang! Or vous êtes le fils de Dieu; vous êtes racheté du sang de Jésus-Christ. N'oubliez pas votre origine et vos priviléges. Pourquoi vous attacher aux choses de la terre, si méprisables et si peu dignes de vous? Le Père céleste vous appelle à l'héritage des cieux, à des biens immortels. Que de si magnifiques promesses vous inspirent de nobles sentimens. Vantez sans cesse un père si puissant et si bon, et devenez, s'il se peut, semblable à lui par la sainteté de vos mœurs. Il n'y a point d'autre route pour arriver à la véritable gloire.

3. Que sont-ce, à votre avis, que les sceptres et les couronnes, sinon des chaînes dorées et une misère réelle couverte d'un faux éclat? Si les hommes savaient juger de la grandeur, loin de combattre pour le trône ils voudraient en descendre, et il y aurait plus de royaumes que de rois. Une grande fortune est un grand esclavage. J'en prends à témoin ceux-mêmes que le monde croit si heureux. Ils ont bien d'autres sentimens de leur état; si leur puissance est quelquefois à charge à tout un peuple, elle le leur est encore davantage. On les voit soupirer après la liberté, regretter la douceur d'une vie privée, et haïr ces marques extérieures de grandeur dont ils avaient été si fort éblouis. Plusieurs, connaissant la vanité du monde, regardent avec frayeur cette pompe dont ils se trouvent environnés. Ils redoutent la mort et le jugement d'un Dieu, auprès duquel les distinctions et les dignités ne peuvent rien, et qui punit sévèrement les moyens criminels qu'on a employés pour y parvenir. Vivez donc de manière que vous puissiez paraître avec confiance devant ce redoutable tribunal. Celui qui est maintenant humilié sera alors comblé de gloire.

4. Vous vous trompez grossièrement si vous croyez trouver dans des accroissemens de dignités et d'honneurs la paix et le repos. Ces mêmes choses que vous faisiez sans contrainte dans une médiocre fortune, vous ne pourrez plus vous les permettre. Plus vous serez élevé, plus il sera facile de remarquer vos défauts. Si vous avez eu autrefois des jours tranquilles pensez-y souvent, et jouissez au moins d'un si doux souvenir; car vous espèreriez en vain de revoir des momens aussi heureux. Il vous sera interdit d'être seul, de disposer du temps à votre gré, et de suivre vos penchans. Apprenez de plus qu'on ne tombe de si haut que dans des précipices, et que plusieurs ont trouvé une infinité de chagrins et de périls et une funeste mort, où vous vous promettez de rencontrer le repos. Les tables des grands sont chargées de viandes délicates, mais suspectes; et c'est d'ordinaire dans les coupes enrichies de pierres précieuses que se mêlent les poisons. Combien de rois ont teint le trône de leur sang! Le chemin est glissant dans les lieux les plus élevés; ce ne sont alentour qu'affreux précipices. On marche sûrement sur un terrain bas et uni. Tant de flatteurs qui accompagnent un prince lui portent tous envie, et sont ses plus grands ennemis. Que de piéges qui l'environnent! que de périls de toutes parts! que d'infidélité dans les amis! que de dissimulation dans les proches! Les crimes souillent rarement les cabanes des pauvres : pour vivre tranquillement il faut vivre caché. Celui que les hommes ne

oint n'a rien à craindre des hommes.
s voyiez un chien ou un cheval vou-
premier rang entre les animaux de
, pourriez-vous vous empêcher d'en
ous moins ridicule de vous croire au-
utres hommes, parce que vous avez
esses ou de crédit qu'ils n'en ont ?
perbe, d'où vous vient donc tant d'or-
'est en droit de se faire valoir que par
es qui nous sont propres. Or quels
raiment à vous, puisque vous n'en
ue vous n'ayez reçus de Dieu ? Il n'y
misère et vos péchés qui vous appar-
uste titre. Si donc vous tenez de Dieu
s que vous avez, ne lui dérobez pas
i lui est due, en vous les attribuant.
au reste de préférer un cheval à un
qu'il a de meilleurs pâturages, que
t d'or, et qu'il est couvert d'un riche
e sont-ce pas plutôt sa vitesse et sa
font tout le prix ? De même on ne
lie tirer vanité de quelques avantages
t purement étrangers. Mais, me di-
suis meilleur que les autres. Je sors
n illustre. Si vous tenez ce langage,
itez pas qu'on vous estime, puisqu'on
èrement honorer qu'un homme de
nt humble et qui sache mépriser la
éritable noblesse consiste de plus à
t de tout faste et de tout orgueil,
a point de solide grandeur sans une
destie. A un homme parvenu au com-
eurs il ne reste plus qu'un seul moyen
qui est de s'abaisser au-dessous des

bien aux misères de votre condition
surez la petitesse de votre corps, et
rez dans ces réflexions de quoi mor-
orgueil. Si la terre est un point,
ques philosophes l'ont sagement dé-
ur un point que vous établissez des
ue vous affermissez des états. Pen-
te terre, sur laquelle vous marchez
faste, vous couvrira bientôt, et que
possessions il ne vous restera qu'un
qui renfermera vos membres glacés.
élevez de grands édifices qui durent
cles ; signalez-vous par vos empor-
es sentir à de vastes contrées la du-
e joug : désolez-les par de longues
et de sanglantes guerres. Un temps viendra où vous comprendrez trop tard le vide des dignités et la vanité des honneurs. Ce qui brille comme le verre en à la fragilité, et un moment voit tomber ces chênes si élevés, qui ont été plusieurs siècles à se former.

7. On peut se garantir de la vanité en menant une vie retirée ; car on ne s'avise guère d'être magnifique pour soi seul, et on se soucie même fort peu de l'être aux yeux de ses plus confidens amis. C'est en faveur du grand nombre, c'est pour une foule de spectateurs qu'on étale ses richesses et qu'on fait briller son orgueil. S'habille-t-on de pourpre dans une retraite ? se fait-on servir dans de la vaisselle d'or lorsqu'on est seul? déploie-t-on de riches meubles dans un désert? Non sans doute. L'ambition cherche un théâtre, et n'est jamais plus vive qu'au milieu des applaudissemens des hommes. L'abeille compose son miel, le cheval fournit sa carrière, les arbres donnent leurs fruits dans la saison ; et ces animaux et ces plantes n'ont point d'autre fin. Mais l'homme, non content de faire le bien, veut encore être applaudi, il veut être remarqué et montré au doigt, Après tout, qui sont ceux dont vous recherchez l'estime avec tant d'ardeur ? des hommes vains, inconstans et légers que vous méprisez vous-même, et qui condamneront demain ce qu'ils approuvent aujourd'hui. D'ailleurs la vie de celui qui applaudit est courte, aussi bien que la vie de celui qu'on loue. Ces honneurs ne se rendent que dans un petit coin de la terre, qui n'est elle-même qu'un point, et dans cet espace si étroit l'approbation n'est jamais générale, et est rarement sincère. Quelle sorte de gloire y a-t-il d'être loué de la postérité, de ces hommes qu'on n'a jamais vus et qu'on ne verra jamais? Que ne vous plaignez-vous aussi de n'avoir pu vous assurer l'estime de ceux qui sont venus avant vous ? Je suppose que les hommes qui vous honorent fussent éternels sur la terre, et que votre nom ne dût jamais mourir : à quoi cela vous servirait-il durant votre vie et après votre mort? On est vainement loué où l'on n'est plus, et réellement tourmenté en des lieux où l'on est. De plus, le prix de chaque chose est en elle-même, et le blâme ou l'estime qu'on en fait n'en peuvent ni augmenter ni diminuer la bonté. Qu'on cesse de regarder le soleil, en sera-t-il moins lumineux? Indépendamment de

toute approbation et de tout éloge, un fruit ne peut-il pas avoir de la douceur, une fleur de la beauté, et un diamant de l'éclat? Le caractère d'une âme élevée et convaincue de la grandeur de son origine est de mépriser les louanges, et de se contenter du témoignage qu'elle se rend en secret. Vous voulez être loué? Vous voulez donc imposer aux hommes? car enfin, qu'y a-t-il en vous qui soit digne de louange? Combien êtes-vous fragile, misérable, incertain de votre salut? Vous seriez un serviteur inutile, quand même vous auriez rempli tous vos devoirs; mais oseriez-vous vous flatter de cet avantage? Prenez donc garde que vous ne soyez autre qu'on ne vous croit, et qu'on ne loue dans vous ce que vous y condamnez vous-même. Reconnaissez devoir à Dieu ce que vous ne tenez que de lui, l'être, la vie, l'intelligence, et il ne vous restera que le péché. N'étant donc rien, vous n'avez nul droit de vous élever, et vous ne serez quelque chose qu'autant que vous saurez vous convaincre de votre néant et de votre bassesse.

CHAPITRE X.

De la manière de mortifier son corps et ses sens. Ce qu'on peut raisonnablement accorder à son corps. Qu'il faut surtout réprimer la liberté de ses regards. On condamne le luxe des habits.

1. Vivez de manière que vous ne donniez à votre corps, que ce qui est nécessaire à la santé. Il faut le traiter durement, de crainte qu'il ne se révolte. Ménagez-le quelquefois, mais n'en devenez pas l'esclave. Apaisez la faim et la soif; habillez-vous de peur du froid; logez-vous pour vous garantir des injures de l'air. Du reste, soyez en garde contre mille commodités superflues que l'art a inventées comme autant de piéges pour surprendre votre âme. Lorsqu'on prend tant de soin de son corps, et qu'on flatte curieusement sa délicatesse, on a d'ordinaire peu d'amour pour la vertu. Après tout, c'est oublier qui vous êtes, et à quoi vous êtes destiné, que de vous rendre l'esclave de cette partie de vous-même que vous ne devriez regarder que comme la prison de votre âme, et le tombeau de votre liberté. Si l'homme sage a soin du corps sans lequel il ne peut vivre, il est bien éloigné de vivre pour lui. Le corps est l'instrument de l'âme, si j'ose parler ainsi. Or que dirait-on d'un artisan qui négligerait son art pour s'occuper de l'unique soin d'embellir ses outils? C'est pre d'un esprit grossier et pesant de ne qu'à ce qui regarde le corps.

2. Comme la mort entre dans l'âme pa nistère des sens, il faut les dégager auta est possible des choses de la terre, affail tention trop vive qu'ils ont aux objet que s'unissant à eux sans s'y plonger ils ôtent pas le goût des vérités célestes; c aux sens à obéir, et non pas à command tout on doit réprimer avec soin la liberté c qui, présentant fort vite à l'esprit les reçues, excitent des désirs contraires à la et donnent naissance aux plus grands lorsqu'on ne les munit pas d'une fidèle Si la pureté de l'homme intérieur acco et conduit vos regards, vous ne verrez que des traces de la main du Tout-Puis adorant Dieu dans les créatures, vous v verez avec joie à la contemplation de se deurs. O vous qui désirez votre salut, dé vos regards de dessus une femme parée. la plus vive image de la cupidité. Fuyez la comédie et les autres spectacles de mê ture. Ils amusent vainement, ils rem l'esprit didées frivoles, et l'empêchent ter les choses de Dieu. Le cœur suit touj routes dangereuses que les yeux ont trac

3. L'ouïe est un sens qui porte à l'âme naissance de la sagesse et de la vérité; est extrêmement à craindre que ne mett une garde de circonspection à vos oreil n'introduisent le mensonge au lieu de la et de folles erreurs au lieu de la sagess mez-les donc aux vains discours, aux res indiscrets, aux rapports et à ces sations oisives qui ne peuvent contribuer avancement spirituel. Comme le plai beau concert dure encore après que le est fini par le souvenir d'un chant plein ceur, de même des discours séduisans q bent dans le cœur, sans peut-être le ble bord, y laissent des impressions dan qui se font sentir dans la suite et q saurait presque effacer. Moins vous vou tiendrez avec les hommes, et plus Dieu muniquera à vous au fond de votre cœu gard des parfums, et des senteurs co avec art, laissez-les aux hommes mous rompus. Pour vous, ne songez qu'à répa

lieux la bonne odeur de Jésus-Christ. Du mortifiez votre goût par le jeûne, et le toupar le cilice, par la discipline, et en cou: sur la dure. Il vaut mieux en châtiant son le sauver, que le perdre éternellement avec me, en lui faisant des caresses meurtrières. L'extérieur de la personne étant une mar-)eu équivoque de la situation du dedans, issez les manières qui laissent deviner que ur est mauvais et que l'esprit est peu mai: lui-même. Les sages païens ne voulaient u'un homme de bien remuât seulement le sans quelque raison. Content de souhaiter areille régularité, je ne l'exige pas; mais ux que vous vous interdisiez à vous-même ouffonneries indécentes, les contenances nodestes, un rire immodéré, des gestes et lémarche mal réglés. Je veux que vous ne ez rien échapper qui prévienne les hommes e vous. Évitez le désordre dans vos habits, z point une contenance peu assurée ou rie, un visage distrait, un air plein de méni tout ce qui peut donner du dégoût ou ennui; car il y a bien des choses honnêtes lles-mêmes que la bienséance défend de r voir.

L'homme était nu dans le paradis terrestre, rougissait point de sa nudité, parce qu'il connaissait pas; mais à peine eut-il péché n'ayant plus sa robe d'innocence, il eut bel'habits pour cacher sa honte et pour se ir. Ensuite, par la malice des hommes, la du crime est devenue une marque de dignité e ressource à l'orgueil. On se pare plutôt ı ne s'habille, et on a moins en vue de sare à la nécessité que de plaire et d'allumer nvoitise. Comme les habillemens sont une ue de la disposition du cœur, les ajustemens és, les miroirs et les parfums font voir un t efféminé. Lorsqu'on se pare avec tant de , songe-t-on bien à ce que cachent de si s parures? Celui dont l'âme est ornée de s fait peu de cas d'ornemens étrangers. La aime à se montrer simple et sans fard, iincue qu'elle est que les choses dont on rait l'accompagner sont fort au-dessous . Mais la folie des hommes est de couvrir ourpre une âme de boue. Il y en a qui poravec joie des chaînes d'or, comme si la iificence de leurs liens en diminuait la pesanteur et l'incommodité. D'autres se font des plaies pour y introduire de l'or; ils se percent les oreilles et y attachent des joyaux dont le prix pourrait faire subsister plusieurs familles, plaçant leur vanité dans une chose qui fut autrefois un genre de supplice. Plusieurs, plus curieux de la beauté du corps que du salut de leur âme, perdent tous les jours beaucoup de temps à s'ajuster. Ainsi on se charge d'ornemens qu'on foulerait aux pieds si on connaissait ses vrais intérêts, tant les folles opinions des hommes ont prévalu. Habillez-vous donc simplement et sans attention, dans la vue du seul besoin, fuyant également la malpropreté et le faste, et vous conformant en tout à la bienséance de votre état. Mais fussiez-vous couvert d'or et de pierres précieuses, vous êtes difforme si vous ne vous revêtez de la beauté de Jésus-Christ: cette beauté est solide et ne change jamais; au lieu de jeter un vain éclat sur un corps mortel, elle orne et elle enrichit le dedans. C'est une vanité ridicule que de répandre de l'or sur du fumier.

CHAPITRE XI.

Qu'il faut mettre un frein à sa langue. Combien il est important et en même temps difficile de la dompter. Ce qu'il faut observer en parlant. Ce qu'il faut éviter. Dans quelle disposition on doit souffrir les mauvais discours.

1. Comme « la vie et la mort dépendent de la langue, » il est si nécessaire d'y mettre une garde, que j'ose dire qu'on le doit faire avec le même soin dont on conserverait la prunelle des yeux. On compare celui qui n'est point le maître de sa langue à une ville ouverte de toutes parts. Il faut pourtant avouer que sans le secours du ciel il est presque impossible de la retenir, et que l'homme qui dompte les lions, les ours et les taureaux, peut à peine dompter cette faible partie de lui-même. Il est né avec une si grande envie de parler qu'il se sent naturellement porté à produire au dehors ses plus légères idées et ses moindres désirs. Cela vient peut-être de ce que la langue étant voisine du cerveau, en est plus facilement ébranlée, et est plus à portée d'exprimer par les paroles les impressions qu'elle en reçoit; mais en même temps la nature a mis audevant d'elle le double rempart des dents et des lèvres, pour vous apprendre que c'est un ennemi dangereux que vous devez garder avec soin. Au reste la vigueur de l'esprit s'affaiblit

par des discours sans fin, comme un parfum précieux s'évapore lorsqu'on ne bouche pas l'entrée du vase où il est renfermé. Celui qui n'a pas une continuelle attention sur ses paroles, en a peu sur lui-même.

2. Soyez extrêmement discret et retenu; évitant ce défaut si commun de parler au hasard avant que d'avoir presque pensé. Fuyez, d'un autre côté, la dissimulation et la duplicité. Expliquez vos sentimens avec candeur, vous souvenant toujours que Dieu vous a donné la parole pour communiquer aux autres vos pensées telles qu'elles sont au fond de votre cœur. Avant que de parler songez si vous ne vous sentez point agité de quelque passion violente, et ne parlez qu'après que le trouble aura cessé. Sans cette sage précaution vous direz bien des choses dont vous aurez lieu de vous repentir. Si vous avez un cœur doux et tranquille, si votre âme est vide de toute affection déréglée, vous garderez aisément le silence. On fait soi-même son caractère par ses discours. Ainsi avec un esprit bien fait, sage et réglé, on parle peu et on parle à propos; comme on ne doit attendre que des paroles vaines et emportées d'un esprit en désordre.

3. Ne tenez point des discours inutiles et frivoles; parlez toujours avec discrétion, comme vous usez des alimens avec choix. Si vous examinez la nourriture que vous voulez prendre, devez-vous être moins attentif aux choses que vous avez à dire? Si un morceau corrompu excite de grandes maladies, un discours imprudent ne cause-t-il pas dans la société d'étranges maux? Accoutumez-vous à vous entretenir vous-même et à entretenir rarement les autres. Les sages se sont repentis souvent d'avoir parlé, et jamais d'avoir gardé le silence. Voyez ces animaux dont l'instinct approche le plus de la raison, se sont les moins babillards. Les femmes et les enfans, dont le jugement est moins ferme et moins solide que celui des hommes, se répandent aussi beaucoup plus en paroles. Peut-on supposer de bonnes qualités à celui qui débite sans fin des discours vides de sens? Si vous aimiez Dieu de tout votre cœur, vous ne vous entretiendriez que de lui et des moyens de devenir parfait comme lui; car on ne peut dissimuler l'amour lorsqu'il est extrême. Il échappe, quelque précaution qu'on prenne pour le cacher. Vous ne parlez presque jamais des choses de Dieu, parce que vous tenez encore à vos vices, parce que vous faites rarement de bonnes lectures, et que méditant peu les vérités du salut, vous vous trouvez stérile sur ce sujet, lors même que vous en voudriez discourir. Quand le cœur est plein de quelque chose, il s'épanche par les paroles.

4. Les entretiens les plus ordinaires des hommes roulent sur les inclinations, sur les mœurs et sur la conduite d'autrui. Chacun a autant de juges de ses actions qu'il y a de personnes dans une ville. Nous sommes aveugles sur nos propres défauts, et fort clairvoyans sur ceux du prochain. Nous avons le cœur ouvert aux railleries et aux médisances dont on le déchire, et nous l'avons fermé aux louanges qu'on lui donne. Or plus ce vice est commun, plus il faut apporter de soin à l'éviter. C'est une assez grande affaire que de vous corriger de vos défauts. Qu'ils attirent toute votre attention et toute votre haine. De plus n'allez pas révéler un secret important, soit que vous en soyez le maître, ou qu'on vous l'ait confié. Plusieurs sont tombés dans de grands embarras pour n'avoir su se taire. Dire son secret à un seul, c'est souvent le dire à plusieurs. Il s'écoule sourdement d'abord, et se répand ensuite avec bruit. Cette imprudence par laquelle on se trahit soi-même, vient ordinairement de ce que parlant trop long-temps on s'échauffe dans la conversation, et on s'enivre en quelque sorte de la douceur qu'on trouve à se communiquer. Quelqu'un vous dit son secret; gagné par cette marque de confiance, vous lui déclarez le vôtre, dont vous regardez le sien comme garant; mais tandis que vous lui gardez peut-être une fidélité exacte, il confie votre secret aux premiers qu'il rencontre. Tous le savent pour l'avoir appris en particulier et tout bas. L'oiseau qui vole va moins vite que ce secret éventé; c'est bientôt un bruit populaire. S'il est vrai que la langue a causé tous les maux qui désolent les hommes., pesez long-temps vos paroles; mettez une garde à vos lèvres, et ne parlez que lorsque la bienséance ou la nécessité vous y obligeront. L'économie des paroles est plus estimable que celle de l'or. Au moins le prodigue en se faisant tort, oblige-t-il autrui, au lieu que le grand parleur nuit aux autres et se nuit à lui-même. Écouter beaucoup et parler peu, c'est le caractère de la Divinité.

;ue n'épargne rien : ni les princes
g met au-dessus des lois, ni les
ieux que leur innocence en affran-
: pas affranchis de la médisance.
lui-même n'a pu échapper à ses
exemple si grand et si digne de
porte à la souffrir avec patience.
ensure est un aiguillon qui anime
t un frein qui retient lorsqu'on
r. Elle est le plus cruel ennemi
ices. En apprenant ce qu'on trouve
; vous, vous apprenez ce que vous
Voulez-vous après tout ne pas
'aits empoisonnés de la médisance?
Lorsque satisfait de l'estime des
, vous garderez sur elle un profond
ıe vous blessera assurément pas.
ıporte ce que l'on pense et ce que
ous? Vous avez au dedans de vous-
ıoin irréprochable et un juge in-
nterrogez votre conscience, et con-
témoignage vivez en paix. Quelle
uelle honte de faire dépendre son
ıuelques discours peu sensés, et de
de soi-même que par rapport aux
:s autres! Qu'on dise ce que l'on
; n'en êtes pas pour cela plus mau-
ıdamment de nos pensées, l'or est
:raude conserve son éclat. Qu'on
ux d'une source nette et pure, ces-
ur cela de couler? Qu'on y jette de
se purifiera-t-elle pas aussitôt, et ne
-t-elle pas aussi claire et aussi belle
nt? De même vous ne devez pas être
ıille, parce que des méchans vous dé-
it penser injustement de vous-même
déconcerter sur des bruits injurieux
ourir de vous. Voyez ces enfans qui
sein de leur nourrice, et qui font à
des outrages innocens, leur déran-
eveux, leur donnant de petits coups
és à la faiblesse de leur âge. Tout
oint regardé comme une injure,
:lui qui la fait n'est point capable de
e mépris. Je veux que vous soyez à
ceux qui vous attaquent par leurs
ns les mêmes dispositions où ces
ıvent pour leurs enfans. Lorsque vous
vivement touché d'une injure, vous
e sur vous à votre ennemi, et vous
lui faites un honneur qu'il ne mérite pas; car vous lui laissez entendre que vous faites cas de son estime, puisque vous êtes si mortifié de ses mépris. C'est là sans doute une grande faiblesse, et qui ne peut venir que d'un cœur petit. Vous ne serez jamais heureux lorsque vous penserez qu'on peut vous mépriser.

CHAPITRE XII.

Des sens intérieurs. Quel usage on doit faire des opinions. Qu'il faut se remplir l'esprit de bonnes pensées. Qu'il faut réprimer l'appétit sensitif. De sa pente au mal. Plusieurs conseils sur ce sujet.

1. La véritable sagesse consiste à ne prendre aucune opinion contraire à la nature et à la droite raison. Je veux que vous combattiez les erreurs de l'imagination comme le logicien combat les sophismes. Votre fils est mort; ce n'est pas un mal qui vous doive tant affliger, puisqu'il ne dépendait pas de vous de le faire vivre. Votre père vous a déshérité. Si vous n'avez pas donné lieu à ce procédé rigoureux, ce n'est pas un mal, ce n'en est un qu'autant que vous souffrez impatiemment cette injure; et c'est même un bien si vous la recevez avec tranquillité. Vous irez loin avec de pareils principes. On a emprisonné votre ami; pourquoi vous désespérer, s'il ne lui est rien arrivé autre chose que d'être mis en prison? Ingénieux à nous tourmenter, nous imaginons nous-mêmes mille circonstances fâcheuses dont nous entretenons notre peine; ôtez les maux d'opinion, il en restera peu de réels. Comme on lie un furieux, il faut, si je puis parler ainsi, enchaîner l'imagination dont les vapeurs étouffent les pures lumières de l'esprit. Elle est une bête farouche qui échappe souvent et qui cause partout de grands désordres. La nouveauté lui plaît, le repos la gêne, elle franchit toutes bornes et s'égare avec bruit. Employez donc tous vos soins à la retenir. Empêchez qu'elle ne vous trouble dans vos jugemens; vous souvenant toujours que ce qui est hors de vous-même ne vous doit point toucher.

2. Examinez attentivement les choses qui se présentent: démêlez leur nature de plusieurs circonstances étrangères qui les enveloppent. Étudiez-en les qualités essentielles, les avantages et la fin. Voyez si elles vous regardent et si elles dépendent en quelque chose de vous. Si cela n'est pas, loin de leur donner entrée dans votre âme, faites tous vos efforts pour la leu

fermer. Souvenez-vous d'ailleurs que Dieu lit au fond de votre cœur, et que vos plus secrets sentimens ne lui peuvent échapper. Plein de cette vue, craignez de penser en sa présence ce que vous rougiriez de dire devant un homme de bien. Que vos pensées soient douces, paisibles, simples, pures et éloignées de toute malice; qu'elles soient telles que vous puissiez avec confiance les déclarer à celui qui vous en demanderait compte sur-le-champ; car enfin il est honteux de penser ce qu'on aurait honte de dire. Un moyen, au reste, de bannir de son esprit les mauvaises pensées, c'est de s'occuper de bonnes.

3. Il n'est rien que l'âme doive craindre davantage que cette partie inférieure d'elle-même, qu'on appelle l'appétit sensitif, puisque c'est la source de tous les crimes. Il faut être toujours en garde contre lui, lui faire une guerre continuelle, et le soumettre au joug de la raison, autant que la faiblesse humaine le permet. Qu'on n'espère ni trêve ni repos. On doit combattre sans relâche et sans fin un ennemi irréconciliable, qui ne nous ménage pas. Il se cache au dedans de vous, ou plutôt vous êtes à vous-même un ennemi plus redoutable que l'armée du grand Xerxès. Gardez-vous de vous-même. Il faut plus de courage pour se vaincre que pour soumettre des villes. Il faut plus de force pour jouir de soi-même que pour conserver la conquête de tout le monde. Je ne demande pas, au reste, que vous détruisiez vos passions; il suffit de les modérer et de les assujettir à la raison. Les stoïciens avaient tort de les condamner. C'est un apanage de notre nature, lequel, loin d'être mauvais, peut être même fort utile. Qui ôterait les passions, ôterait aussi les vertus, puisque sans combat il n'y a point de victoire.

4. Véritablement c'est là un combat très difficile et d'un succès fort douteux. Les passions naissent avec nous, et ce n'est qu'après qu'elles ont pris un grand empire, et que la volonté séduite par une apparence de bien s'est accoutumée à les suivre, que la raison s'aperçoit de leur tyrannie et se met en devoir de leur résister. Il n'est pas possible non plus d'empêcher les premiers mouvemens; il suffit d'en arrêter les progrès et de les réprimer, lorsqu'on sent le trouble s'élever dans son âme; car il est bien plus facile de s'opposer aux commencemens d'une passion que d'en arrêter les saillies. Un moyen de se conserver dans une grande tranquillité, est de prévoir les événemens et de s'y préparer avant qu'ils arrivent. Est-il temps de chercher des remèdes lorsqu'on est dans le péril? Au contraire, si vous êtes sage, vous direz et vous ferez alors peu de chose. Moins on fait de démarches inutiles, moins on tient de discours superflus, et moins aussi on ressent d'inquiétude et de trouble. Si ces observations vous paraissent petites, songez que leur usage importe extrêmement, et que ce qui conduit à la perfection ne peut être que fort grand.

5. On peut comparer le vieil homme infecté par le péché d'Adam à un arbre venu d'une semence corrompue. La racine est l'amour déréglé de soi-même. Le penchant au mal, l'agitation, le trouble et les habitudes criminelles composent le tronc, les branches et les feuilles. Les pensées, les paroles et les œuvres contraires à la loi de Dieu, sont les fruits qu'on en doit attendre. Coupez la racine de l'arbre, retranchez l'amour de vous-même, et d'un seul coup vous détruirez tous vos vices. Or, le moyen d'extirper cette racine empoisonnée, c'est d'avoir un parfait mépris de soi-même; c'est de se convaincre fortement qu'on n'a ni science, ni talens, ni vertus, que mille autres ne possèdent dans un plus haut degré. C'est de ne pas craindre de déplaire aux hommes, et d'en être méprisé. C'est enfin de se voir volontiers privé de toute consolation, et des commodités de la vie. On se sauve en sachant se haïr, comme on se perd en s'aimant d'un amour désordonné.

CHAPITRE XIII.

De l'amour. Sa nature, ses causes et ses effets. Les remèdes de cette passion. Quelques réflexions sur la haine.

1. L'amour est un mouvement de l'âme, qui se complaît dans le bien; c'est cette première impression dont elle se sent frappée à la vue de ce qui lui paraît bon et convenable. L'amour est le nœud qui assemble les parties de l'univers; c'est la passion principale qui agite notre cœur, et qui en conduit les ressorts. Lorqu'il est véritable et légitime, il se tourne vers son principe et tend au souverain bien, dont il est un écoulement. Or, examinez-vous vous-même et sondez votre cœur. Voyez quelle affection y domine. Ce qui fait sa plus forte attache est sa divinité, ou son idole. De là vient que le Créateur a voulu

mme l'aimât de toute l'étendue de son
n que n'y ayant plus de place pour la
, il ne tombât pas dans l'idolâtrie.
y a plusieurs causes de l'amour; car,
ler de la beauté et de la bonté, le rap-
inclinations et des goûts, des dehors
s, la noblesse, le savoir, les talens et les
e l'esprit ou du corps, ont coutume de
naître. L'amour est lui-même un aimant
e l'amour. Lorsqu'il est suivi de bien-
force les plus indifférens à aimer, dans
e de passer pour ingrats. Ceux qui ont
vif, le sang subtil, le naturel doux et fa-
aussi fort enclins à l'amour.
pouvoir de l'amour est si grand qu'il
me en quelque façon celui qui aime en
imé. L'amour est comme un oubli, et un
de soi-même, et une mort volontaire.
ui aime n'est plus à soi; il ne se retrouve
ne vit pas, il ne pense et n'agit que
autre, et on peut dire qu'il ne serait en
eu, s'il n'était pas où est l'objet qui le
Oh! qu'on est malheureux d'aimer autre
que Dieu! Peut-on en s'attachant aux
le la terre si fragiles, si bornées et si su-
u changement, remplir toute l'étendue
désirs, et se plonger et se perdre dans ce
ime? En aimant Dieu et en cessant de
our soi, on vit en celui qui est la vie et
e de toutes choses, et notre bien immua-
mour profane est rempli d'inquiétude et
ble; au lieu que l'amour divin est doux
quille. Celui-là est toujours mêlé de ja-
celui-ci ne craint point les rivaux, il vou-
ue tous brûlassent du même feu qui le
e. Aimez donc votre Dieu, si vous ne vous
pas vous-même. Il y va plus de votre in-
ue du sien. Souvenez-vous que les hom-
chent et meurent comme l'herbe des
, et qu'on ne peut perdre son Dieu qu'en
de l'aimer.
'amitié ne peut être ni solide, ni sincère,
elle n'a pour fondement que des motifs
s, et qu'elle n'est appuyée que sur le rap-
s humeurs et sur des vues d'intérêt ou de
Que la vertu et la sainteté de la vie soient
s liens qui vous attachent à un ami. Du
mour de la beauté sensible, qui élève nos
selon Platon, à la contemplation de la
divine, est, quoiqu'il en dise, le plus grand ennemi des vertus. Une belle personne inspire enfin des désirs criminels, et soit qu'il sorte de ses yeux une vive lumière ou qu'il en parte de certains esprits, elle enchaîne celui qu'elle regarde et le conduit à sa perte. Comment se guérir de l'amour? Il s'augmente par le soin même qu'on prend à l'éteindre, et il se glisse si subtilement dans le cœur, qu'on s'aperçoit que l'on aime avant qu'on ait délibéré si on devait aimer. Pour vaincre aisément l'amour, il faut s'opposer à ses commencemens; il faut effacer l'image de la personne aimée en s'occupant utilement d'affaires et de soins. Mais qu'il est à craindre qu'une rencontre imprévue ne réveille une idée qu'on travaillait à détruire! Ce n'est qu'avec le secours du temps et de l'absence qu'on peut entièrement la bannir. Plusieurs se sont guéris de l'amour par un principe d'honneur: ils se voyaient avec chagrin la fable du public, et ils n'ont pas voulu se livrer plus long-temps à l'infamie, aux périls et à un triste repentir. Quelques-uns ont su affaiblir l'impression que faisait sur eux une beauté dangereuse par une juste considération de ses défauts et des chagrins qu'un engagement entraîne d'ordinaire après soi; mais après tout le remède le plus efficace contre l'amour c'est l'amour de Dieu, c'est le goût de la vertu, c'est le désir d'une récompense éternelle. Des vues si élevées éteignent bientôt en nous les affections frivoles, et par un saint orgueil nous font dédaigner les choses de la terre et haïr les attaches funestes aux bonnes mœurs.

5. La nature semble avoir lié toutes choses par les chaînes de l'amour. C'est lui qui rassemble des compagnies d'oiseaux dans les airs, des troupeaux dans les prairies et sur les montagnes, et qui fait vivre en société dans les bois les bêtes les plus farouches. La haine seule peut rompre ces nœuds sacrés formés par l'amour. Elle est le vice des hommes paresseux et timides qui se laissent aisément aller aux soupçons, et qui sont toujours tourmentés de la crainte de perdre. Il y en a qui haïssent tout le monde et se haïssent eux-mêmes, semblables à ces oiseaux de malheureux augure qui vivent dans une éternelle nuit. Si vous rencontrez de ces hommes, qu'ils excitent votre pitié plutôt que votre colère. Rompez doucement et sans bruit tout commerce avec ceux qui veulent vous nuire, comme vous échappez adroitement en luttant

aux attaques de votre adversaire. Au reste, vous garantirez votre cœur de toute injuste haine en démêlant des endroits favorables dans ce qui vous paraissait odieux, en donnant aux choses une interprétation et un tour avantageux, et en haïssant ce qui mérite seul d'être haï, je veux dire le péché et les peines de l'enfer. Que si quelque autre objet excite votre courroux, vous le blessez bien moins par votre colère que vous ne vous blessez vous-même. Si on est obligé d'aimer jusqu'à ses ennemis, que reste-il que l'on puisse haïr innocemment? Il faudrait sortir de la nature des choses qui existent pour trouver un juste objet à sa haine, car il n'est permis de détester que le mal qui est un pur néant. Qué si l'on pouvait haïr les hommes, y en aurait-il quelqu'un qui vous dût être plus odieux que vous qui vous êtes rendu si souvent à vous-même de si mauvais offices

CHAPITRE XIV.

Du désir et de la fuite. Ce qui est à désirer et à fuir.

1. Celui-là est sans doute très heureux, qui, se soumettant parfaitement à Dieu, ne désire rien avec ardeur, et qui voulant tout ce qui arrive, dit en lui-même : « Le Seigneur me donne la santé, il m'envoie des maladies, il me veut riche, il me veut pauvre, il ordonne que je quitte ces lieux, sa volonté est que j'y demeure. Il est le maître et je suis préparé à tous événemens. » Si vous êtes dans des dispositions contraires et que vous disiez : « Quand irai-je là, quand possèderai-je ces choses? » vous serez toujours misérable; car souhaitant sans cesse ce qui est au dehors de vous-même, vous n'aurez jamais de repos et vous marcherez comme dans une roue, sans pouvoir atteindre à un but. Il n'y a que vos opinions, vos pensées et vos actions, qui dépendent de vous. Mais ni la santé, ni les honneurs, ni les richesses n'en dépendent pas. Qui que ce soit autre que vous n'a de juridiction sur les premières, au lieu que celles-ci vous étant étrangères, sont exposées à divers accidens. C'est pourquoi, si vous êtes sage, vous ne désirerez pas, ou ce ne sera que faiblement et avec cette précaution utile de penser qu'elles sont au pouvoir d'autrui, et qu'on ne les possède pas long-temps. Les biens de la terre ne méritent pas d'attirer vos désirs, puisque la figure de ce monde passe. Tout vous réussit-il au gré de vos vœux, il faudra tout quitter malgré vous à l'heure de la mort. Entrez donc au dedans de vous-même; creusez dans votre cœur, vous y trouverez une source abondante de biens qui ne saurait tarir.

2. Des philosophes firent autrefois consister la sagesse à se soustraire aux coups de la fortune. Ils osèrent disputer de la félicité avec les dieux au milieu des douleurs les plus vives. En voyant le peu de pouvoir qu'a l'homme sur les accidens de la vie, ils concluaient qu'il n'y a que ses sentimens et ses pensées qui dépendent de lui. De profondes réflexions leur acquirent un empire si absolu sur les mouvemens de leur âme qu'ils les gouvernaient à leur gré, et se vantaient avec raison d'être seuls riches, puissans et heureux. Ce n'est que par une étude et une pratique continuelle que vous parviendrez comme eux à regarder avec indifférence les choses qui vous environnent. Si vous pouvez une fois vous établir dans cet état heureux, vous ne serez pas plus fâché de manquer de beaucoup de choses que vous l'êtes de ne posséder pas l'empire des Tartares et de manquer d'ailes pour voler. Ce qui est au dehors de nous-mêmes ne nous concerne pas.

3. Il faut donc réprimer ses désirs; aussi bien on se flatterait inutilement de les pouvoir remplir, puisque plus on satisfait sa convoitise, plus on l'irrite. Celui que les ardeurs de la fièvre consument, ne peut en buvant éteindre ce feu, parce que ce n'est pas une soif ordinaire qui le dévore, mais la maladie. Il en est ainsi de ceux qui ne règlent pas leurs désirs selon la raison, qui a de si justes bornes, mais au gré des vices et du luxe, dont les lois sont changeantes, bizarres et infinies. Si vous vous renfermez dans les besoins de la nature, vous vous contenterez à peu de frais, et rien ne vous manquera; mais si vous passez les termes qu'elle prescrit, vous vous trouverez pauvre au milieu des richesses. Peu de choses satisfont la nature, rien ne suffit à la convoitise.

4. On doit observer dans la conduite de la vie ce que la bienséance prescrit dans un repas. Pour suivre ses lois, si on vous présente de quelques mets, prenez-en sans empressement. Si celui qui fait les honneurs sert les autres et vous oublie, ne vous en mettez pas en peine.

N'avancez point la main avant que ce soit à vous à prendre, mais attendez modestement votre tour. Faites la même chose par rapport aux richesses et aux honneurs, si vous voulez vous rendre digne d'être admis un jour au banquet de l'agneau. Que si vous avez assez de courage pour refuser même ce qui vous est offert, non-seulement vous mériterez de vous asseoir au festin des saints, mais vous jouirez encore d'une partie de leur félicité dès cette vie. Au reste, on a son bonheur entre les mains quand on ne souhaite pas ce qui est hors de soi-même; et si c'est être heureux que de posséder tout ce qu'on désire, qui l'est davantage que celui qui a tout ce qu'il veut, en ne voulant que ce qui dépend de lui?

5. Nous fuyons bien des choses que nous avons en horreur comme nous étant contraires, qui nous sont en effet très utiles. Si elles blessent nos sens, elles apportent de grands biens à notre âme. La mort, l'exil, la pauvreté, le travail, la honte, les maladies et tant d'autres maux qu'on ne peut éviter, sont de ce genre-là. A dire le vrai, ce ne sont point de véritables maux, et ils ne devraient faire nulle impression sur notre cœur. Socrate les comparait à ces masques hideux avec quoi on fait peur aux enfans, lesquels n'ont rien d'affreux que la figure. Nous sommes uniquement frappés des apparences, et nous jugeons des choses par quelques marques extérieures, plutôt que par ce qui est de réel en elles. Qu'est-ce que la mort, sinon un vain fantôme, que vous appréhendez sans fondement? Combien a-t-elle semblé douce, non-seulement aux saints, mais encore à Socrate et à plusieurs autres sages du paganisme? La crainte de la mort est horrible, mais la mort en elle-même ne l'est pas. Il faut juger ainsi de tant d'autres choses qui vous paraissent si terribles. Bannissez de vaines opinions, et vous trouverez qu'il n'y a que le péché qui doive vous faire horreur.

CHAPITRE XV.

De la joie et de la tristesse. Comment un homme de bien se doit réjouir. Que celui qui prévoit tout ne s'afflige de rien. Plusieurs remèdes contre la douleur.

1. Lorsque vous vous réjouirez, que la modestie accompagne toujours vos plaisirs. Ayez votre cœur dans vos mains, afin que s'il est nécessaire vous puissiez passer sans trouble de la joie à la tristesse. Jésus-Christ, qui connaissait sans doute le prix des choses, nomme heureux ceux qui gémissent, et non pas ceux qui rient. Il sied mal en effet à un Chrétien, dont la profession est d'aimer uniquement les biens éternels, de se réjouir sur ce qui est périssable, et de se dissiper en de folles joies au milieu de tant de justes motifs de douleur et de tant de dangers qui assiégent l'âme et le corps de toutes parts. Ce qu'on appelle plaisirs passe fort vite et est presque toujours un commencement de douleur. Il n'est de vraie joie que celle que donne la bonne conscience, et qui se fait sentir aux hommes justes qui se sont rendus maîtres de bonne heure des passions de leur cœur. Voulez-vous goûter sans fin cette joie? cherchez-en la source au dedans de vous-même. Les plaisirs qui viennent des choses extérieures sont faibles et languissans, et ne remplissent pas le cœur. On peut rire sans être entièrement satisfait. C'est quelque chose de sérieux que la joie véritable; elle naît d'un cœur pur, des sages conseils, des bonnes œuvres, du mépris des voluptés, et du cours tranquille d'une vie innocente. Voici ce que dit la vertu : Pour goûter une joie pure et solide, il faut pleurer long-temps.

2. La tristesse est un sentiment de l'âme qui se trouble à la vue d'un mal présent ou dans la crainte qu'il n'arrive; mais d'ordinaire nos opinions nous tourmentent beaucoup plus que les choses mêmes qui les font naître. Pour vivre heureux il ne faut point se mettre en peine de ce que pensent les hommes de nos services, de nos affaires et de nos biens, mais réformer nos propres jugemens là-dessus. Ce n'est pas votre faute si vous recevez un affront, si on vous maltraite et si on vous ravit votre bien; mais il dépend de vous de faire sur cela de sages réflexions, et de penser que ce qu'on appelle mal est quelquefois un solide avantage. Si vous savez détourner votre esprit d'une vue affligeante pour l'élever vers le ciel, où sont les joies pures et durables, vous n'aurez jamais de tristesse. L'homme de bien ne peut être jamais affligé. Ce n'est pas qu'il soit insensible aux misères de la vie, c'est qu'il se met au-dessus. Il les regarde comme des occasions d'exercer sa patience, et comme des grâces du ciel qui le conduisent à une gloire qui n'aura point de fin. On peut bien le croire malheureux, mais on ne peut pas faire qu'il le soit.

3. Faites votre compte que tous les maux qui peuvent affliger les hommes vous doivent en effet arriver. Ils vous seront moins sensibles lorsque vous y serez préparé, comme ils sont supportables à ceux qui se promettaient un long et paisible bonheur. Serait-il étonnant qu'on vous enlevât la moitié de vos biens, ou que vous les perdissiez entièrement, que votre maison fût abattue, vos granges brûlées, et vos amis infidèles? Serait-ce un prodige de voir votre réputation flétrie par la malice de vos ennemis, et vos dignités passer en d'autres mains? Non sans doute. Aussi les maladies, la captivité et les pertes de biens ne sont point des maux imprévus à un sage. Il les a long-temps médités avant que d'en être attaqué, et il les rend plus légers par sa prévoyance, tandis que le reste des hommes ne les adoucit que par une longue habitude à souffrir. Le malheur qui arrive à quelqu'un peut tomber sur tous les hommes. Y a-t-il des riches qui puissent n'être pas réduits à une extrême pauvreté? Des hommes en place qui soient à couvert de l'abjection et du dernier mépris? Le royaume le plus florissant n'est-il pas quelquefois à la veille de sa décadence et de sa ruine? et n'avons-nous pas vu en ce siècle un roi perdre la tête par le plus détestable de tous les parricides? Il n'y a pas toujours l'intervalle d'une heure entre les richesses et la pauvreté, entre un palais superbe et une cabane, entre le trône et le lieu du supplice. Vous devez donc vous convaincre fortement qu'il n'est point de condition à l'épreuve des misères de la vie, et que vous y êtes exposé comme le reste des hommes. On supporte aisément la mauvaise fortune quand on l'a toujours attendue.

4. Une vie heureuse dérobe les occasions d'exercer la vertu. C'est l'adversité qui la fait connaître; c'est la patience qui en découvre l'étendue et le prix. «Nous sommes devenus, dit l'apôtre, un spectacle à Dieu, aux anges et aux hommes. «En effet, quel spectacle plus grand, et, si je l'ose dire, plus digne de Dieu même, qu'un homme tranquille au milieu des maux de la vie, et victorieux de lui-même? Ne mérite-t-il pas que le Créateur daigne jeter alors les yeux sur son ouvrage? Lorsque les flots sont calmes et les vents favorables, qui peut connaître l'habileté d'un pilote? De même, «que sait celui qui n'est point tenté?» On vous plaint d'être tombé dans cette disgrâce : pour moi, je vous trouve heureux d'avoir eu une occasion de vous éprouver. Le même accident pouvait arriver à tout autre qu'à vous; mais peu eussent été capables de souffrir avec la même force. Vous ne devez donc point vous abattre sous le poids des adversités, quelque pesant qu'il soit; mais le soutenir avec courage, et marcher d'un pas assuré, vous souvenant qu'après les premiers momens on se familiarise avec elles, et qu'on n'y trouve plus rien d'horrible que l'idée qu'on en avait. Si la pauvreté, la honte, les injures, et tant d'autres choses qu'on nomme communément des maux, étoient des maux de la nature, tous les hommes y seraient également sensibles; mais il n'en va pas ainsi; car plusieurs les souffrent avec patience, et beaucoup d'autres ne s'en aperçoivent même pas. D'où il s'ensuit que ce n'est point la nature qui nous porte à nous en affliger, mais une opinion fausse et trompeuse. Pourquoi vous séduisez-vous vous-même? Il n'est point de disgrâces que vous ne puissiez adoucir, puisqu'elles sont toutes supportables, lorsqu'on ne leur suppose pas une horreur qu'elles n'ont point, et lorsqu'on évite de les redoubler par son impatience. On n'est malheureux qu'autant qu'on le croit être.

5. S'il est vrai que le temps adoucit et emporte enfin les plus violens chagrins, pourquoi lui devoir sa tranquillité, lorsqu'on peut soi-même se la procurer de bonne heure? Quand vous travailleriez à nourrir votre douleur, elle ne laisserait pas de s'éteindre enfin. Non-seulement nos amis, qui la trouvoient d'abord raisonnable, la condamnent comme ridicule lorsqu'on la pousse trop loin, mais encore nous venons à nous en ennuyer nous-mêmes aussi bien que les autres. Si la tristesse peut diminuer les maux de la vie, je consens que vous versiez des larmes la nuit et le jour, que vous vous priviez du sommeil, et que vous vous fassiez souffrir à vous-même les plus mauvais traitemens; mais si les pleurs sont inutiles, s'ils ne peuvent adoucir la mauvaise fortune, apprenez à vous modérer, et à opposer aux malheurs une sage constance. Il est honteux à un pilote de se laisser enlever le gouvernail par les flots, et de voguer au gré de la tempête. Mais celui-là est digne de louange qui n'a point abandonné la conduite du vaisseau près de faire

naufrage, et que la mer a enveloppé en faisant son devoir.

CHAPITRE XVI.

De l'espérance et du désespoir. Comment on doit modérer ces deux passions.

1. L'espérance est une passion vaine et trompeuse, et le songe d'un homme qui veille, si elle n'a Dieu pour objet, qui peut vaincre seul les plus grands obstacles. Pourquoi vous tourmenter dans l'attente d'un bien incertain, et porter vos pensées jusque dans l'avenir? Vous espérez parce que vous êtes rempli de vains désirs, et que vous avez une haute estime des biens de la terre; mais vous ne serez jamais heureux lorsque vous aurez cette passion dans le cœur; ne lui donnât-on pour but que des choses aisées à obtenir, et plusieurs fois obtenues, elle répand toujours dans une âme l'inquiétude et le trouble. Comme on ne s'avise pas de vouloir monter sur des lieux inaccessibles, on ne doit point se promettre ce qui ne dépend pas de soi. Si vous étudiez les misères de la vie, vous verrez que ce qu'elles ont de plus insupportable est de retrancher les espérances.

2. On ne saurait trop s'accoutumer à regarder ce qui nous environne comme sujet au changement et à la mort, et comme suspendu à un fil très délié sur un précipice. N'oubliez jamais que vous êtes mortel, et que vous n'avez nulle assurance de prolonger votre vie jusqu'à la fin de ce jour, ni même de cette heure. Dieu vous ayant donné à titre d'usufruit ce que vous possédez, il dépend de lui d'en étendre ou d'en resserrer la durée. Lorsqu'il vous le redemandera, c'est à vous à le rendre sans vous plaindre. Concluons qu'il n'y a rien sous le soleil qui doive exciter nos espérances, et que le seul bien souverain et véritable est en droit de les animer.

3. L'indolence, la petitesse du cœur, la crainte excessive des difficultés prévues, la défiance de soi-même et le manque d'habileté, sont les causes ordinaires du désespoir; mais on l'adoucit en se représentant les exemples de ces hommes généreux qui ont surmonté de plus fâcheux obstacles, et qui sont sortis de plus grands périls que ceux où l'on se trouve. Commencez par agir et recueillez toutes vos forces. Dieu vient au secours de celui qui travaille. D'ailleurs combien de choses rebutaient par la difficulté qu'on trouve aisées dans la suite! Il était destiné de toute éternité que ce mal vous arriverait. Ou bien il est supportable, ou il est au-dessus des forces de la nature. Si vous pouvez l'endurer, souffrez et ne vous désespérez pas; si vous ne le pouvez, ne perdez pas pour cela tout courage; il finira après peu de momens, en mettant fin à votre vie. Pensez que ce qui se peut souffrir est léger, et qu'il dépend de vous d'adoucir les plus grands maux, en les regardant comme nécessaires et utiles, et comme des occasions d'exercer la vertu.

CHAPITRE XVII.

De la crainte. Combien elle est vaine. Des moyens de la surmonter. Qu'il faut toutefois éviter la sécurité et l'audace. Quelques réflexions sur la colère.

1. La plupart des hommes s'agitent et se troublent dans la vue d'un mal qui n'existe pas et qui ne doit jamais arriver. La cruauté a moins imaginé de tourmens qu'un esprit inquiet ne s'en fait souffrir à lui-même dans la crainte de perdre des biens ou de ressentir des maux. On redouble les misères de la vie par l'appréhension que l'on en a. Pourquoi vous affligez-vous avant le temps, et allez-vous au-devant des chagrins par une prévoyance inutile? Pourquoi vous rendre dès à présent misérable, parce que vous le pouvez être un jour? C'est être insensé que de se troubler sur des idées et de s'alarmer sur des soupçons. Souvent vous prenez une parole équivoque du mauvais côté; souvent un traitement fâcheux de la part d'un grand passe dans votre esprit pour plus fâcheux qu'il ne l'est, parce que vous pensez moins au degré de sa colère qu'à ce que peut cet homme en courroux. Or, toutes ces craintes sont frivoles, et vous alarment d'autant plus qu'elles n'ont nul fondement. Ce qui est réel n'afflige que jusqu'à certain point; ce qui n'existe pas laisse à l'esprit toute la liberté d'imaginer des malheurs et le tourmente sans fin. Il y a cette différence entre souffrir des maux et les attendre que les afflictions ont des bornes et que la crainte n'en a point. Ce qui vient d'arriver est la mesure de notre chagrin : tout ce qui peut nous accabler est la règle de nos frayeurs.

2. Si vous voulez affranchir votre âme de ces erreurs, regardez ce que vous pouvez craindre,

comme s'il était déjà arrivé. Familiarisez-vous avec ce mal, essayez vos forces contre lui, mesurez sur lui vos craintes, et vous trouverez que votre imagination grossissait les objets. Y a-t-il rien de plus triste que d'être exilé ou renfermé dans une prison? Le supplice du feu n'est-il pas le plus cruel des supplices? Vous trouverez cependant même parmi les païens, un généreux mépris de tous ces maux. Étienne, sous un amas de cailloux, de chair et de sang, prie tranquillement le Seigneur. Laurent, couché sur un gril ardent, fait éclater sa joie et insulte la cruauté de ses juges. La vierge Apolline se jette elle-même sur un bûcher allumé. Le philosophe Anaxarchus, brisé dans un mortier, brave encore le tyran. Socrate avale sans se troubler le poison qui lui est présenté, et boit à la santé de Critias. Pourquoi tant appréhender ces feux et ce nombre de bourreaux empressés autour d'un homme condamné à mourir? Tout cet appareil ne mène pourtant qu'à la mort que tant de jeunes enfans et de filles délicates ont embrasée avec joie. Séparez les choses de la pompe et du tumulte qui les environnent, ôtez-leur le masque qui les couvre, et vous trouverez que ce qu'elles ont de plus effrayant et de plus terrible est la crainte qu'elles inspirent. Comme les enfans ont peur de ceux avec lesquels ils jouent le plus familièrement lorsqu'ils les voient se déguiser, nous sommes effrayés des circonstances de la douleur beaucoup plus que de la douleur même.

3. N'oubliez jamais quelle est la condition des hommes; songez que vous êtes dans un corps fragile, sujet à mille infirmités et condamné à la mort. Dites-vous à vous-même : Je sais que je suis menacé de bien des maux; mais, après tout, qu'ai-je à craindre? La maladie? Elle pourra contribuer au salut de mon âme. La pauvreté? Elle conduit à une vie innocente et tranquille : en perdant les richesses, je perdrai une source d'ennuis et de soins, et je serai exposé à moins de dangers. On me fera souffrir des affronts? Si je les ai mérités, je m'en prendrai à moi-même; et si on m'insulte sans raison, content du témoignage de ma conscience, je me consolerai en secret. J'aurai à essuyer des refus? Les rois mêmes n'ont pas ce qu'ils souhaitent. On m'exilera loin de ma patrie? J'irai volontiers : je suis citoyen de tout le monde. Je deviendrai aveugle? La convoitise n'entrera plus par mes yeux, et j'aurai moins de désirs. Les hommes diront du mal de moi? Ils ne feront en cela que suivre leur penchant, et me rendront justice. Je mourrai? Je ne suis en ce monde qu'à condition d'en sortir. Je finirai mes jours en une terre étrangère? Celui qui n'a point ici-bas de demeure assurée est de tous les pays. Je mourrai dans la fleur de mon âge? Je ne dois pas me plaindre que Dieu brise de bonne heure les liens qui m'attachent à la vie. Ni la mort ni la douleur ne sont point des maux; ce sont des apanages de notre nature. On ne doit pas craindre ce qu'on ne peut éviter.

4. Fuyez cependant la témérité et n'entreprenez rien au-delà de vos forces. La présomption est suivie de près de la chute. Nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu qui fait seul tout notre appui. La témérité vient de la bonne opinion que l'on a de soi-même, du mépris de ses ennemis et d'un esprit plein d'ardeur et peu expérimenté aux affaires. Avec de la prudence on mesure ses forces et on ne manque guère de réussir. Il arrive au contraire que les hommes entreprenans et hardis rencontrent des difficultés qu'ils n'avaient pas prévues et se ralentissent tout d'un coup, venant à reconnaître la vanité de leurs pensées et la folie de leurs desseins. Une fausse sécurité entraîne toujours bien des maux après elle.

5. Enfin vous surmonterez la colère en diminuant l'opinion de l'injure reçue, car c'est vous qui imaginez des crimes qui ne furent jamais. Vous vous troublez sans raison, et vous voulez trouver dans la conduite d'autrui de quoi justifier vos emportemens. On ne vous blesserait pas si vous ne vous blessiez vous-même. Les nourrices disent aux enfans qu'elles leur donneront ce qu'ils souhaitent s'ils cessent de pleurer. De même lorsque vous sentirez la colère s'élever dans votre âme, dites-vous à vous-même: Le moyen de parvenir à mes fins est de me posséder; si je m'écrie, si je m'emporte, mes affaires n'en iront que plus mal. Choisissez quelques jours durant lesquels vous vous proposiez de ne vous point mettre en colère, quelque sujet que vous en puissiez avoir. Continuez durant un ou deux mois de faire ces attentions sur vous-même, et vous vous apercevrez d'un si grand progrès que vous rirez des mêmes choses qui vous faisaient auparavant entrer en fureur. Surtout souvenez-

us que si les mœurs douces et polies donnent la joie à ceux avec qui nous vivons, elles en pandent dans notre cœur infiniment davange, et que l'homme tranquille est toujours ntent, supérieur aux événemens et maître de i-même.

CHAPITRE XVIII.

puissances de l'âme raisonnable. Qu'il faut garantir son ntendement de toute vaine curiosité. A quelle science on le oit principalement appliquer. Combien l'étude des défauts 'autrui est blâmable. Qu'il faut se mettre peu en peine des ıgemens des hommes. Qu'on doit renoncer à sa propre olonté.

1. Dieu nous a donné l'intelligence, afin que us le connaissions, et qu'en le connaissant us venions à l'aimer. Mais le péché a détruit : ordre en répandant sur nôtre âme l'ignonce et l'aveuglement. On se trompe presque ıjours dans la connaissance de la vérité, et n ne sait souvent ce qu'il est à propos de faire de fuir. Comme on use d'une extrême vigiıce pour arrêter le cours d'un mal contagieux, pour empêcher qu'il n'entre des personnes spectes dans une ville assiégée, on doit fer-ɪr soigneusement la porte de l'entendement x objets dangereux que les sens lui présentent; r les sens offrent les images, l'intelligence les ;oit, le jugement les examine et les propose à volonté. Or, ces images étant bonnes ou mauises, c'est à l'esprit à les admettre ou à les jeter.

2. Surtout gardez votre âme de toute vaine riosité; elle est née pour le ciel; elle est cable d'une sagesse solide; ne l'occupez pas ımusemens frivoles. Il arrive ordinairement à ıx qui veulent savoir ce qui ne les regarde s, de périr dans cette recherche, comme en ılant un poison fort subtil, on meurt presque ınt que d'en connaître le goût. Il y a peu de férence entre ne rien savoir et savoir ce qu'il mporte pas d'apprendre. Celui qui aspire à véritable sagesse n'étudie point pour paraître ʼant, mais pour régler ses mœurs et se rendre illeur. Il cherche moins dans les sciences ce i orne l'esprit que ce qui réforme le cœur. us observez le ciel et vous voudriez connaître pouvoir des planètes sur les corps subluires; mais que vous serviront toutes ces conissances, si vous ignorez votre propre faisse ? Vous voudriez parler avec grâce ? Apprenez qu'il y a quelque chose au-dessus de la plus sublime éloquence, et que c'est de savoir se taire à propos. Les nouveautés vous plaisent? Pratiquez des vertus toujours nouvelles et faites-vous un cœur nouveau. Vous ne pouvez souffrir les erreurs? Combattez vos vices et vos égaremens. Vous trouvez du plaisir à parcourir les histoires et à voir tant d'actions illustres comme si elles se passaient sous vos yeux? A la bonne heure, pourvu que vous n'ignoriez pas ce que vous avez à faire dans les occasions qui se présenteront à vous. Vous savez terminer les différens et accommoder les querelles? Que ne savez-vous apaiser le trouble que vos passions excitent dans votre âme? Si vous ne vous répandiez pas tant au dehors, et si vous ne recherchiez pas tant de choses inutiles, vous deviendriez habile dans la seule science qu'il importe de savoir, et vous parviendriez enfin à être bon.

3. Pourquoi sécher sur des questions qu'il y a plus de sagesse à mépriser qu'à résoudre? Pourquoi tant d'efforts pour apprendre ce que vous devriez oublier si vous l'aviez appris ? Il est une intempérance de lecture et une convoitise de savoir. On amasse des livres sans fin, et l'on fait même vanité d'avoir de grandes bibliothèques qui servent de spectacle à la curiosité, plutôt que de retraite pour l'étude. La plus longue vie suffirait à peine à parcourir les tables de tous les livres qu'on a faits. Les uns sont mauvais et dangereux, les autres ne renferment que des bagatelles et ne méritent pas d'être lus. Il y en a une infinité qui n'apprennent rien, et qu'il ne faut ouvrir que pour en faire moins de cas. Ceux dont la lecture est utile sont en fort petit nombre. Pour avoir de la sagesse et de la raison, il n'est pas besoin de tant de lecture et de savoir.

4. O vanité des pensées des hommes ! ô aveuglement déplorable! on apprend plusieurs arts. On acquiert de vastes connaissances et une érudition profonde, comme si on avait à vivre plusieurs siècles ; et on se met peu en peine de se procurer la vie éternelle qui est le fruit des vertus, et non des sciences. A quoi bon rechercher les actions des princes de l'antiquité, et écrire les guerres des peuples et les révolutions des états? Ne vaudrait-il pas mieux vous appliquer à éteindre vos propres maux qu'à représenter la décadence des empires. Au lieu de mesurer

avec le secours de la géométrie de vastes possessions, apprenez à connaître l'étendue de vos justes besoins. L'arithmétique enseigne à supputer de grosses sommes, et est en liaison avec l'avarice. Si vous apprenez cet art, apprenez en même temps à mépriser les richesses, et à perdre sans regret ce que l'on compte avec tant de soin. Vous êtes touché de la musique et de la juste harmonie de ses tons; soyez-le davantage de la douceur que goûte une âme, lorsque la raison et les sens sont parfaitement d'accord. S'il est beau d'inventer des tons tristes ou gais, il est plus beau de ne se pas dissiper en de folles joies durant la prospérité, et de ne se pas laisser abattre dans la disgrâce. Je ne blâme pas les arts, les sciences et les talens; mais ils doivent céder à la connaissance de nous-même et de notre dernière fin. Le plus savant de tous les hommes sait peu de chose, s'il ne se connaît pas lui-même.

5. Observer continuellement les autres, et se faire une étude de censurer leur conduite et de démêler leurs mauvaises qualités, est un vice bas et honteux. Qui êtes-vous pour juger le serviteur d'autrui? « S'il tombe ou s'il est debout, c'est l'affaire de son maître. » Le souverain Seigneur de toutes choses s'est réservé à lui seul le droit de le juger. Comment osez-vous usurper ce qui n'appartient qu'à lui? Jetez vos yeux sur vous-même, entrez dans votre cœur, considérez vos imperfections, vos misères et vos fausses vertus; sans aller plus loin, vous trouverez de quoi piquer votre critique et exercer votre censure. Songez d'ailleurs qu'on peut donner un mauvais tour aux actions les plus innocentes. Les Juifs osaient bien condamner les œuvres de Jésus-Christ, et les hérétiques donnent aux livres sacrés un mauvais sens. Comme les corps mal constitués tournent en humeurs vicieuses la plus saine nourriture, un esprit mal fait empoisonne tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend. Il veut pénétrer les motifs et juger les intentions que celui-là seul connaît, qui sonde les reins et les cœurs. Mais je veux qu'une action ne se puisse défendre; quel droit avez-vous de la décrier? Comment ne rougissez-vous pas d'exhumer des choses honteuses, et de produire au grand jour ce qui était enseveli dans le silence? Plus méchant que ceux que vous osez blâmer, exercez votre médisance sur vous-même; jugez-vous en secret, condamnez-vous, vous méritez moins de grâce que le reste des hommes. Plus vous serez sévère à vous-même, plus Dieu vous sera propice au jour du jugement.

6. Comme on est ingénieux à démêler les défauts d'autrui, et qu'on trouve même une sorte de prudence dans ces observations délicates, on est aussi fort porté à croire que les hommes sont dans les mêmes dispositions à notre égard, qu'ils pensent mal de nous, qu'ils en parlent désavantageusement, qu'ils n'ont pour nous nul attachement sincère, et qu'ils nous méprisent au fond de leur cœur. Cette défiance continuelle de la part des hommes est un grand défaut que vous vaincrez, en surmontant l'envie que vous avez d'être estimé et de plaire. Vous devez rejeter jusqu'à la pensée de vouloir approfondir ce que l'on pense et ce que l'on dit de vous, et vous souvenir que vous avez souvent de pareilles inquiétudes, lorsque les hommes ne songent à rien moins qu'à s'entretenir sur votre sujet. Dites-vous à vous-même avec l'apôtre: « Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ. » Dites au monde: « Il m'importe peu que vous me jugiez en cette vie. » En effet, vous n'êtes réellement que ce que vous paraissez aux yeux du Seigneur. Les discours et les pensées des hommes ne peuvent ni donner les vertus, ni ôter les vices. Il vaut mieux être bon que de le paraître.

7. Il n'y a qu'un moyen de satisfaire ses désirs, qui est de renoncer à sa propre volonté et de la transformer en celle du Seigneur. Vous jouirez d'une paix solide, et tout ce que vous voudrez arrivera, si vous ne souhaitez que ce qui plaît à la Providence. Le bonheur de la vie consiste à vouloir ce que le ciel ordonne plutôt que ce qui semble nous flatter. Dieu nous mène à la fin à laquelle il nous a de tout temps destinés par des chemins aisés ou difficiles, par la prospérité ou bien par la disgrâce. Suivez avec joie la main céleste qui vous guide. Aussi bien vos murmures ne changeront point l'ordre de la Providence; ils ne feront que vous rendre plus coupable. Dieu conduit dans ses sentiers celui qui veut bien y marcher, et y entraîne l'homme rebelle, qui refuse de le suivre.

CHAPITRE XIX.

de ceux qui avancent dans la vertu. Plusieurs moyens ire des progrès. De l'estime qu'on doit faire du temps. n emploi. Qu'il faut toujours conserver la présence de

si vous voulez devenir parfait, vous devez toujours vos défauts devant les yeux, et d'un désir d'avancer dans la vertu; parce e vouloir pas y faire des progrès, c'est r. Continuez donc votre route, et marchez ıds pas, afin de jouir de bonne heure d'un pur et d'un esprit tranquille. Vous con-z au reste que vous êtes changé en mieux, ıs apercevez en vous des défauts qui vous ıt jusque-là échappé; comme c'est dans un e une marque de guérison de sentir son u'il ne connaissait pas encore. Défiez-vous ıuellement de vous-même; examinez votre et jugez de votre avancement spirituel par ›ériorité de votre raison sur vos passions lies. C'est un bien estimable que se possé-être d'accord avec soi. Comme le méchant e à toute heure, l'homme de bien est tou-le même.

Si vous pouviez en un jour vous détacher ıte affection aux créatures et vous tourner)ieu de tout votre cœur, vous parviendriez jour au comble de la sainteté. Voici les ıes auxquelles vous reconnaîtrez que vous ıez devant Dieu d'une manière qui lui est ble. Si vous n'avez que du dégoût pour les ı passagères du monde, si vous aimez la te, si toutes vos actions tendent à la per-n, si vous méprisez enfin les jugemens des ıes, vous êtes sans doute dans les voies igneur. Vous vous fortifierez au reste dans :min pénible, en méditant assidûment la la mort de Jésus-Christ; car le divin Sau-est un livre où l'on trouve tout ce qui est saire pour le salut éternel. Quand tous les seraient perdus, on puiserait dans lui, ıe dans une riche bibliothèque, les plus nes connaissances. Mais ce n'est pas assez nnaître Jésus-Christ et de penser en lui, si : l'imite en pratiquant ce qu'il a enseigné, ıe il l'a pratiqué lui-même. On a besoin aussi grand modèle pour réformer son

Quelqu'un a dit fort sagement que pour er dans la piété, il faut continuellement appliquer des remèdes à ses maux. En effet, une infinité d'obstacles empêchent d'arriver au comble de la vertu. Tel est l'amour excessif de soi-même ou de quelque créature. Telles sont ces affections qui renaissent, qui jettent le trouble dans l'âme et qu'on ne quitte qu'à regret. Tels sont les épanchemens de cœur dans de longues conversations, la délicatesse des repas, l'inquiétude dans les affaires temporelles, l'attachement à son sens et le peu d'attention que l'on fait aux mouvemens de la grâce et à ses impulsions toutes divines. Voilà les obstacles qui vous arrêtent, voilà les difficultés que vous avez à surmonter. Que la vertu anime vos actions; que la vue de votre dernière fin vous soutienne et vous inspire une promptitude et une activité toutes saintes; que de pures intentions vous guident, et que chaque chose que vous ferez soit conforme à l'idée de perfection que vous en avez conçue. Mesurez votre progrès dans la vertu, moins par le nombre de vos exercices spirituels que par la manière dont vous vous en acquitterez. Ce n'est pas ce que l'on fait qui mérite d'être loué, ce sont les conditions dont on accompagne chaque action.

4. Le temps fuit, les jours échappent, et ce qui est passé ne peut revenir. Vous ne vivez pas cependant, mais vous pensez à vivre, peu touché de l'heure présente, et toujours occupé du lendemain. Tandis que vous amassez de quoi passer la vie commodément, elle s'écoule : la vieillesse arrive, la mort vient, et ne vous trouve pas encore préparé. Comme les voyageurs, qui trompent par leurs discours l'ennui d'un long chemin, se trouvent tout d'un coup arrivés au terme dont ils se croyaient fort éloignés, on est surpris de se voir à la fin d'une vie passée au milieu des embarras des affaires et des vains amusemens. Que tardez-vous donc à bien user du temps qui vous est donné? Mettez à profit ce jour-ci et cette heure même, puisque leur perte est irréparable. Vous êtes si attentif à conserver vos possessions et à empêcher qu'on ne les usurpe. Sur la moindre contestation pour des limites, vous intentez des procès et vous avez même quelquefois recours aux armes. Il n'y a que votre temps que vous vous laissez volontiers dérober, et que vous abandonnez à tous les hommes; vous montrant prodigue d'une chose de laquelle seule il vous sied bien d'être

avare. Comptez vos années et pensez à l'usage que vous en avez fait; vous trouverez que, quand vous auriez vécu un siècle, vous avez peu vécu. Le sommeil, les repas, les procès, les amis, les discours oisifs en ont emporté la meilleure partie. Si vous ajoutez à cela le temps que vous avez passé à ne rien faire, ou à faire toute autre chose que ce que vous deviez, vous compterez à peine dans une longue vie quelques jours utilement employés pour vous-même, et la mort vous paraîtra toujours prématurée. On vous entend quelquefois vous plaindre que les heures passent vite, et que vous les avez perdues; mais que ne vivez-vous de sorte que vous ne puissiez ne pas les regretter, et vous dire à vous-même : quand ils reviendraient ces jours écoulés si rapidement, je n'en voudrais pas faire un autre usage. Puisqu'il n'y a que chaque jour qui nous soit présent, et qu'il ne nous l'est que par les momens dont il est composé, on doit en jouir à l'instant, et ne pas attendre un avenir qui ne dépend pas de nous. Les espérances et les délais font en quelque sorte qu'on ne vit pas. Pourquoi compter sur le lendemain? Vivez dès aujourd'hui.

5. Ayez Dieu seul en vue dans toutes vos pensées, dans toutes vos paroles, et dans toutes vos actions, et soumettez-vous absolument à sa volonté. Quand on a Dieu pour guide on ne se peut égarer. Tout ira bien, si vous rapportez tout à sa gloire, et si vous vous regardez toujours comme marchant en présence de celui qui voit tout, qui soutient tout et qui pourvoit à tout. En vain voudriez-vous échapper à ses regards. Il est intimement présent non-seulement à vos discours et à vos actions, mais même à vos plus secrètes pensées. Ne croyez pas être seul lorsque vous vous êtes enfermé dans votre chambre, ou que vous vous trouvez environné de ténèbres. Dieu est avec vous, et il sanctifiera votre retraite, si vous vous entretenez avec lui. « C'est en lui que nous vivons, que nous agissons et que nous sommes. » Mangez, parlez, promenez-vous en sa présence. Appelez-le dans toutes vos affaires, et vivez de sorte qu'il daigne jeter sur vous des regards pleins de miséricorde et d'amour. C'est un heureux engagement d'être homme de bien, que de marcher toujours devant son juge. Vivez comme s'il n'y avait dans l'univers que Dieu et vous. Soumettez-vous avec joie aux ordres de s[a pro-]vidence dans la disgrâce comme dans l[a pros-]périté. Si vous cherchez Dieu de tout votr[e cœur,] il vous importe peu par quelle voie vous [alliez à] lui. Heureux mille fois si vous le pouvez t[rouver.]

CHAPITRE XX.

Des avantages de la solitude. Qu'il faut éviter la c[ompagnie] des méchans. De la corruption et des vices du mon[de. On] doit travailler à acquérir les vertus. A quelles ma[rques on] reconnaît qu'on les a acquises.

1. C'est le caractère d'un esprit bien r[églé et] exempt de toute affection corrompue, d[e pou-]voir demeurer avec soi-même. Comme [Dieu] suffit à lui seul et jouit dans une profon[de paix] de ses perfections infinies, vous approch[ez en] quelque sorte de la Divinité en sacha[nt être] seul. Si vous appelez Jésus-Christ dan[s votre] retraite, et que vous ne vous en sépariez, [jamais] vous serez moins solitaire. Si vous vou[s sentez] si pressé de l'envie naturelle de parler, e[ntrete-]nez-vous avec vous-même; mais prene[z garde] d'entretenir alors un méchant homm[e. Mais] que me dirai-je à moi-même? Dites-vous [ce que] les hommes se disent si volontiers da[ns les] conversations ordinaires; entretenez-vou[s de vos] propres défauts; représentez-vous vos fa[iblesses] et vos misères, et censurez sans ména[gement] tout ce qui est digne de censure. Une va[ste car-]rière s'ouvre à vous; vous ne pouvez m[anquer] de vices à détruire et de plaies à guéri[r. Vivez] caché, et cachez même votre retraite. C['est une] ridicule vanité que de vouloir se faire [louer] d'être solitaire. Que la solitude du cœur [accom-]pagne celle du corps, et vous la rende a[gréable] et utile. Renoncez aux vains amusemens[; sé-]parez-vous des choses qui ne vous regard[ent pas;] comme vous vous êtes séparé des hom[mes, ne] tenez plus désormais aux créatures, et ba[nnissez] en même les idées dangereuses. Éloigne[z les in-]quiétudes du siècle et les pensées friv[oles, et] dans un profond recueillement pensez [unique-]ment à Dieu et à vous-même. C'est da[ns ce si-]lence de l'âme, dans cet oubli et ce dé[tache-]ment de toutes choses, que consiste la [paix du] cœur et la vraie tranquillité. Aspirez [à cette] double solitude; entrez-y fort avant. O[n trouve] Dieu où l'on ne trouve plus de créature[s.]

2. Si vous voulez être bon, fuyez le co[mmerce] des méchans; évitez aussi le tumulte et [...] si contraires aux bonnes mœurs. On sort [...]

toujours de la compagnie des hommes pire qu'on n'y était entré. Notre esprit peu affermi dans le bien ne peut soutenir les assauts de tant de vices qui l'attaquent à la fois; et rien ne lui est plus ordinaire que de leur donner entrée à tous. Un convive sensuel et délicat amollit votre cœur; un voisin opulent et magnifique allume votre convoitise; un exemple seul d'incontinence ou d'avarice est capable de vous perdre. Tout entraîne vers le mal. Les proches, les compagnons, les domestiques; partout des piéges, partout des périls. A peine est-on né que la malignité de ce monde entre par tous les sens, et que mille opinions corrompues se glissent dans l'esprit. Vous trouverez peu d'hommes qui ne louent quelque vice, qui ne l'impriment ou qui ne l'insinuent. Retiré dans une famille chrétienne vous conserviez votre innocence; vous goûtiez loin du monde une paix et une joie toujours inséparables de la vertu. Quelqu'un vous a appelé, vous l'avez suivi; plusieurs se sont mis de la partie; la société est devenue nombreuse; chacun s'est communiqué ses passions et ses vices; tous ont donné dans d'étranges excès : vous revenez chez vous vicieux et corrompu. Le pis est que vous ne pouvez connaître tous vos maux si vous ne rentrez dans votre première solitude. Retirez-vous donc autant que votre état le permet, de peur que la multitude des hommes ne vous imprime ses erreurs et ses vices. Vous éprouverez d'ailleurs que moins l'esprit est dissipé, plus il se trouve satisfait.

3. Supposons pour un moment que vous soyez sur une haute montagne, et que de là vous puissiez découvrir toute la face de la terre : qu'y verriez-vous qui ne vous fît détester le monde et qui ne vous portât à le fuir? Vous verriez les chemins remplis de voleurs, les mers couvertes de pirates, des guerres allumées de toutes parts, de vastes campagnes teintes du sang des hommes, le crime couronné et les vices heureux; vous verriez des infamies qui sont en horreur à eux mêmes qui les commettent; vous découvririez des actions insensées qui déshonoreraient devant les hommes ceux qui les font, si les témoins de ces folies n'en étaient eux-mêmes coupables. On viole la justice jusque dans son sanctuaire, et l'innocence n'est pas toujours en sûreté dans les lieux qui lui sont destinés pour asile. Avec de grandes richesses, on ose mépriser les lois et se croire au-dessus d'elles. Ici on déchire le prochain par des médisances, là on le corrompt par des flatteries; ici des haines implacables, là les trahisons des faux amis; l'un ne pense qu'à se remplir de viandes et de vin, l'autre languit dans une indigne mollesse : celui-ci est en proie à l'avarice, cet autre l'est à l'ambition, et fait dépendre son bonheur des jugemens d'autrui. Jetez les yeux sur cette multitude d'hommes assemblés pour des affaires de commerce; ils pèchent presque tous par le tort qu'ils se font l'un à l'autre, par le mépris des lois du Seigneur et par le mauvais usage de leurs biens, et amassent ainsi un trésor de colère pour le jour du jugement. Comment donc pouvoir marcher au milieu de tant de précipices? comment conserver son innocence parmi tant de pécheurs? Si on ne la souille pas entièrement, peut-on ne ne la point ternir? Le seul moyen d'éviter tant de piéges est de vivre loin du commerce des hommes; car une âme séparée des créatures et renfermée en elle-même a une force invincible; elle regarde le monde comme une prison, et la solitude comme un jardin de délices.

4. Mais c'est peu de quitter le monde, si on ne travaille dans la retraite à se connaître soi-même et à pratiquer la vertu. Sans la vertu il n'y a pour l'homme ni joie, ni repos, ni bonheur. Trois choses ont ensemble de grands rapports : Dieu, la lumière et la vertu. Dieu est la lumière même, et la vertu de toutes choses; la lumière est comme la vertu du monde et l'image de Dieu; la vertu est la lumière de l'âme, et nous fait enfans de Dieu. Pour arriver au plus haut point de la vertu il faut bannir de son cœur tous les vices. La vertu rend l'homme parfait, répare l'innocence perdue et répand la joie dans une âme; elle soutient la nature incapable de s'attacher d'elle-même aux biens surnaturels; elle rend aisée la pratique du bien; elle inspire une sage conduite; elle dissipe les ténèbres; elle fait résister au péché; elle comble de mérites, et procure enfin la vie éternelle. Au reste, pour acquérir la vertu il faut étudier la nature et les actes de chaque vertu particulière, parce qu'on doit connaître avant que d'aimer. Il faut se fortifier continuellement dans l'exercice des vertus; et si on manque d'occasions, imiter les guerriers qui, dans un temps de paix, ne laissent pas de combattre sans ennemis et de s'éprouver dans de feintes

batailles. Figurez-vous, par exemple, qu'on vous impute les plus grands crimes, qu'on vous déchire par les plus noires calomnies, que l'on vous ravit tous vos biens, et vous considérant en cet état, affermissez votre cœur par la patience, comme si vous enduriez en effet tous ces maux. S'ils viennent un jour à tomber sur vous, vous aurez le plaisir de vous trouver préparé contre eux. Un soldat qui a vu plusieurs batailles sait se comporter vaillamment dans l'occasion.

5. Comme ce n'est que par des exercices longs et pénibles qu'on peut acquérir les vertus, voici les marques auxquelles vous pourrez reconnaître que vous en avez quelqu'une : Si vous avez éteint ou considérablement affaibli le vice opposé à cette vertu; si vous soumettez vos affections déréglées au joug de la raison, et que vous trouviez de la facilité à les vaincre; si vous pratiquez cette vertu sans peine, et si vous goûtez, même en la pratiquant, de la douceur et du plaisir; si, méprisant les discours des hommes lâches et timides, vous faites sans contrainte ce qui rebute les imparfaits; si vous vous sentez du dégoût et même de l'horreur pour ces mêmes vices auxquels une longue habitude vous tenait attaché; si jusque dans le sommeil vous êtes alarmé de ce qui blesse la pudeur, et choqué de ce qui est opposé à la justice; si vous faites tous vos efforts pour imiter ce que vous louez dans les autres, et si vous vous éloignez de ce qui vous y paraît digne de blâme; si les plus petites fautes vous paraissent considérables, et que vous évitiez les moindres défauts avec une étude et une vigilance continuelles; si vous apprenez sans émotion et sans trouble les avantages de vos égaux, et si vous ne leur enviez point ces richesses et ces honneurs dont ils viennent d'être comblés; si vous avouez ingénument vos fautes, et si vous êtes bien aise que tous les hommes vous reprennent et vous corrigent; si content du témoignage de votre conscience, vous cachez scrupuleusement vos bonnes œuvres, et que vous ne cherchiez dans le bien que vous faites d'autre récompense que le plaisir d'avoir bien fait; si vous cultivez enfin la vertu sans relâche, persuadé que la vraie vertu est agissante et ennemie de toute langueur.

CHAPITRE XXI.

Des vertus théologales. Qu'il faut justifier sa foi par Qu'on doit mettre sa confiance dans Dieu seul. qui nous portent à l'aimer. Que l'amour du montre par les bienfaits. Exhortation à l'aumône

1. On ne peut plaire à Dieu sans la est le fondement de la vie chrétienne et les vertus. C'est à cette sagesse, qui a d monde, que l'on doit fortement s'atta jetant tout raisonnement superbe et riosité vaine. Mais ce n'est pas assez de on ne vit conformément à sa croyance, la foi sans les œuvres est une foi morte donc pas démentir par vos mœurs ce professez par vos discours. Si vous l'Évangile, pourquoi ne le suivez-vous vous attendez une vie immortelle, pou préférez-vous une félicité qui passe ? sert-il d'avoir une religion si vraie et si votre cœur est faux et plein de mali même fort difficile de bien croire en viv et l'on peut dire que celui-là seul a une foi, qui pratique ce qu'elle enseigne.

2. Comme Dieu gouverne tout par dence, et que sans son ordre il ne tomb seul passereau sur la terre, ni une fe arbres, abandonnez-vous à lui avec plein de confiance et détaché des cho sibles, et ne faites nul doute qu'il ne corde tout ce qui vous sera nécessaire. que les vues et les prévoyances des hom presque toujours fausses et trompeuses vous conduire par la divine sagesse san tude et sans trouble. Que s'il arrive des imprévus, qui semblent interrompre détruire vos desseins; s'il vous survient ladies, si on vous suppose des crime vous tombiez en d'horribles malheurs, dez pas pour cela courage, mais, plein rance et de foi, soumettez-vous à la vo Seigneur. Croyez que par ces disgrâc maux la divine Providence vous condui qu'elle vous a destinée de toute éterni vive espérance des biens à venir emp ressentir les misères de la vie. La m notre foi et de notre confiance au Seign celle de notre fermeté et de notre patie

3. La charité, cette reine des vertus des bonnes œuvres, a Dieu et le procha objet. On doit aimer Dieu de tout son co

toute son âme et de toutes ses forces. On doit l'aimer plus que toutes choses à cause de lui-même et de sa bonté infinie. C'est lui qui vous a donné l'être, la vie, les sens, l'intelligence; c'est lui qui vous a délivré de la servitude du démon, qui a enrichi votre âme de dons si excellens, et qui vous a préparé un bonheur éternel, sans aucun égard à vos mérites. Le ciel, la terre, l'air, les eaux, et tout ce que ces vastes corps renferment, publient ses louanges et vous avertissent d'aimer infiniment celui qui les a créés pour votre usage. Pourquoi cherchez-vous de toutes parts à remplir votre âme de biens? Aimez l'unique bien qui comprend toutes sortes de biens. Aimez ce bien si simple, ce bien souverain, le plus grand et le plus aimable qu'on puisse imaginer. Vous n'avez qu'un moyen de reconnaître les bienfaits du Créateur : c'est de l'aimer. L'amour n'est point oisif, il n'est point intéressé. Il se porte aux grandes choses, nulle difficulté ne le rebute. Si on peut ôter la vie à celui qui aime, on ne peut lui ravir son amour.

4. La nature semble nous avoir disposés à la société par ce penchant mutuel que nous avons les uns pour les autres. Nous sommes tous membres d'un même corps; nous sommes tous appelés à une même foi et à un même héritage. On ne peut aimer Dieu en haïssant son frère. On pratique au reste l'amour envers le prochain en faisant du bien à tous les hommes, et en les prévenant par des marques de bienveillance et d'estime. Mais lorsque vous donnerez, faites-le avec joie, et que rien ne retarde les effets de votre libéralité, que la modestie de celui qui reçoit. Pour soulager la misère, contentez-vous de la connaître, et n'attendez pas que celui qui est dans le besoin vous dise cette parole qui coûte tant à prononcer : « Je vous prie. » En prévenant la demande, et même le désir d'un ami, vous multipliez le bienfait, au lieu que vous ne l'obligez pas gratuitement, si vous souffrez qu'il se déclare. Que si vous n'avez pu deviner son besoin, interrompez-le lorsqu'il commencera de vous en instruire. Épargnez-lui la honte de tout dire, et laissez-lui croire par votre vivacité à le secourir, que vous l'eussiez fait sans en être prié. Accompagnez le bienfait de discours obligeans, et craignez de le gâter par des retardemens, par un air chagrin, par des reproches et en vous en faisant un honneur devant les hommes. Qu'il vous suffise d'avoir rempli votre devoir, et Dieu qui pénètre les choses les plus cachées sera lui-même votre récompense.

5. L'aumône est l'effet le plus noble de la libéralité chrétienne. Elle justifie la foi, elle rachète les péchés et nous assure l'héritage du ciel. Ne méprisez pas le pauvre dont l'indigence peut vous enrichir à jamais. Vos péchés vous ont rendu l'esclave du démon, délivrez-vous de cette captivité par vos richesses, et que l'objet de l'avarice devienne entre vos mains un instrument de miséricorde. Tandis que vous récompensez le vil bouffon qui vous fait rire, ne donnerez-vous rien à Jésus-Christ qui vous offre le royaume des cieux? On paie le tribut au prince, même dans les années stériles, et on refuse à Jésus-Christ, le roi des rois, un morceau de pain, lorsqu'on a tout en abondance. Craignez de vous rendre coupable du sang de votre frère par une cruelle épargne, puisque c'est le tuer que de ne le pas nourrir. Quelle folie de procurer à ceux qui viendront après soi une vie commode et heureuse, en leur laissant de grands biens, et de s'exposer par-là soi-même à une mort éternelle! Ne vaudrait-il pas mieux que vos héritiers eussent moins et que vous vous trouvassiez à l'heure de la mort riche en bonnes œuvres? Supputez vos richesses, voyez ce que vous possédez ici-bas et quel est le trésor que vous avez dans le séjour céleste, et assurez-vous que de tous ces biens il ne vous restera après cette vie que ce que vous avez envoyé au ciel par le canal des pauvres. Confondez-vous sur votre extrême dureté, vous souvenant qu'un ennemi peut percer votre maison, et que ce qui est dans les cieux ne peut vous être ravi.

CHAPITRE XXII.

De la prudence. Combien cette vertu est nécessaire, et en même temps difficile. Des devoirs de l'homme prudent.

1. Comme un architecte ne peut réussir dans les ouvrages qu'il entreprend sont la ligne et le plomb, nous ne saurions nous bien conduire si nous n'avons la prudence pour règle. Elle est comme la mesure des autres vertus, la raison qui nous guide, l'œil de l'âme et l'art de bien vivre. Mais il est triste qu'une vertu qui assaisonne toutes nos actions, pour ainsi dire, soit d'un usage si difficile et si obscur. Ce qui en fait la difficulté, c'est qu'elle embrasse toutes choses

par son étendue, et que les événemens étant d'ordinaire douteux et liés à des circonstances diverses, peu d'esprits sont capables de s'y conduire avec ordre, d'accorder ce qui paraît se contredire, et de trouver en tout le meilleur tempérament. La prudence a des routes peu connues, parce qu'on ignore presque toujours les causes de ce qui arrive, et qu'en découvrant la face des choses, on n'en voit pas les fondemens. D'ailleurs, comme on ne peut pénétrer les desseins de la Providence sur l'avenir, on ne saurait presque déterminer ce qui convient davantage.

2. La prudence est le fruit d'un long usage et d'une heureuse mémoire. Vous avez peu à craindre si vous suivez votre expérience et celle d'autrui, et si vous évitez de marcher en des lieux élevés d'où il est facile de tomber. Il faut aussi s'éprouver soi-même, puis examiner les affaires qui se présentent et étudier enfin le caractère de ceux avec qui l'on s'engage et pour qui l'on agit. Vous ne sauriez trop faire d'attention sur vous-même et être trop en garde contre les illusions de l'amour-propre qui fait toujours oser plus qu'on ne peut. Celui-là a perdu sa réputation, pour trop avoir présumé de son éloquence; celui-ci s'est embarrassé dans des dépenses qu'il n'a pu soutenir; cet autre a ruiné sa santé pour avoir entrepris ce qui était au-dessus de ses forces. Mesurez-vous donc avec ce que vous voulez entreprendre. Songez qu'un fardeau trop pesant accable. N'entreprenez que ce que vous pouvez achever, ou dont le succès est possible et même probable. Sachez aussi connaître les hommes. Observez leurs inclinations. Voyez s'ils méritent que vous leur donniez une partie du temps de votre vie, et craignez de vous sacrifier inutilement à autrui. Examinez enfin si vous avez du penchant pour ce qui se présente, et si vous vous y trouvez propre. Avec de la répugnance on travaille sans aucun fruit.

3. L'homme prudent évite de rien entreprendre, lorsqu'il sent au dedans de lui-même de l'émotion et du trouble. Il est convaincu qu'une âme hors de son assiette et transportée par la passion n'est pas capable de discerner le vrai du faux, et ce qui est honnête de ce qui ne l'est pas. Il sait aussi que la précipitation nuit souvent aux plus sages desseins, et qu'elle engage quelquefois dans de grands embarras. C'est pourquoi il n'agit que par de fortes raisons et qu'après avoir soumis ses sentime[illegible] lumières d'autrui. Les pensées des homm[illegible] changeantes, leurs vues peu justes, les [illegible] mens sont douteux et l'expérience trom[illegible] Le seul moyen de ne se pas égarer est d[illegible] de sages conseils. Il est encore de la pr[illegible] de regarder les choses en elles-mêmes [illegible] rées de l'éclat qui les environne. Mettan[illegible] les richesses, la réputation et la digni[illegible] minez précisément ce qui se présente. [illegible] faire attention à des fantômes et à des [illegible] Prévoyez de loin et découvrez comme [illegible] étiez en un lieu éminent tout ce qui pe[illegible] ver, afin de n'être pas obligé de dire ave[illegible] Je n'y avais pas pensé. Délibérez long[illegible] examinez mûrement ce qui s'offre, ju[illegible] avec solidité, regardez-le sous plusieu[illegible] et craignez que quelque mauvaise circ[illegible] ne gâte l'action que vous êtes sur le [illegible] faire, que votre sagesse ne dégénère e[illegible] et en subtilité, et que trompé par la [illegible] blance du bien et du mal, vous ne tomb[illegible] le vice en croyant embrasser la vertu. M[illegible] que vous vous serez une fois déterminé, [illegible] tez promptement ce que vous avez rés[illegible] maturité. On ne doit jamais suspen[illegible] bonne résolution, laquelle n'est lou[illegible] lorsqu'elle est accomplie.

CHAPITRE XXIII.

De la justice et de la religion. Des actes de l'une et [illegible] Ce que c'est que la pénitence, et en quoi elle c[illegible]

1. La justice est une vertu sublime, [illegible] autrui plutôt que pour soi, qui répa[illegible] damment ses biens sur le prochain, et [illegible] serve que la jouissance de soi-même. [illegible] pêche les hommes de se nuire les uns au[illegible] et entretient la paix dans l'univers; [illegible] comme une intelligence secrète de tou[illegible] ture, et fait tout le lien de la société ci[illegible] lequel il n'est rien de louable et d'[illegible] L'homme juste n'offense personne. Bie[illegible] d'usurper ce qui appartient à autrui, [illegible] bien à tous; il pense et parle avantag[illegible] de tous, et contribue de tout son po[illegible] bonheur du prochain. S'il est en pla[illegible] commande que ce qui est conforme à [illegible] et à la droite raison. Il est de facile [illegible] préfère les intérêts d ceux qui dépe[illegible] lui à ses propres avantages. Puissant [illegible]

récompensant la vertu et retenant ainsi chacun dans le devoir. S'il a des supérieurs, il leur est parfaitement soumis; il obéit avec joie à leurs ordres, et entretient, autant qu'il est en lui, la paix et la concorde. Content de son état, il ne brigue ni rang ni dignités, et n'entre jamais dans les affaires qui ne le concernent pas. Enfin il tient à la justice sans intérêt aucun; et dans les actions d'équité qu'il exerce, il ne se propose d'autre récompense que celle d'être juste.

2. La religion, la plus illustre des vertus, a pour objet immédiat Dieu et son culte. Or, le premier culte qui est dû au Seigneur est de croire en lui et d'avoir une haute idée de sa grandeur et de sa bonté. Mais ce n'est pas assez de le connaître, puisque les démons mêmes croient en lui et le haïssent. Il faut l'aimer et lui marquer son amour par des actes de religion qui sont souvent aussi connus que négligés. Vous reconnaissez que Dieu gouverne l'univers, et a une particulière attention sur les hommes; qu'il est le tout-puissant et le très-haut, seul juste et seul bon. Vous le croyez votre bien souverain et votre fin dernière, et vous attendez de lui un bonheur éternel. Que ne lui rendez-vous donc un culte proportionné à sa grandeur et à vos espérances? Que ne l'honorez-vous par le plus profond respect? Pourquoi lui préférez-vous un vil morceau de terre? Votre religion est vaine si vous ne la justifiez par vos œuvres. Voulez-vous être vraiment religieux? marchez en présence de Dieu, et soyez, s'il se peut, parfait comme lui. Celui-là honore la Divinité, qui l'imite. Comme la vraie religion vous attache à Dieu, et attache Dieu à vous, gardez-vous bien de relâcher ces nœuds par l'indolence, par les égaremens et par les péchés. Quelle folie de se montrer sage dans ses paroles et infidèle dans ses mœurs! Un célèbre philosophe païen se moqua autrefois de ces hommes insensés, en disant qu'il n'y avait rien de plus grand et de plus sublime que les discours des Chrétiens, ni rien de plus bas et de plus indigne que leur conduite.

3. Lorsqu'on a eu le malheur d'offenser Dieu, on retourne à lui par la pénitence. Elle porte à détester le péché et à satisfaire à la justice divine. Elle consiste à avoir de l'horreur de ses fautes passées, à les expier par les souffrances et par la privation des plaisirs, et à faire tous ses efforts pour n'y pas retomber dans la suite. Le plaisir passe fort vite, et ne laisse après lui que ce qui ronge durant la vie, et ce qui tourmente après la mort: car enfin cachât-on ses infamies à tous les hommes, on n'est pas pour cela innocent à ses propres yeux. On a au dedans de soi-même un tribunal redoutable, où chacun est son accusateur, son témoin et son juge. C'est là que vous devez tous les jours comparaître et vous faire rendre à vous-même un compte exact de votre conduite. Plaidez votre cause devant vous, et ne craignez pas de vous condamner à la rigueur. Rappelez le soir toutes les heures du jour; repassez vos actions, vos paroles et même vos pensées, sans rien omettre et sans vous flatter. Si vous reconnaissez votre iniquité, Dieu vous la pardonnera. Un aveu sincère de nos fautes en est le remède le plus certain. Qu'importe qu'on ignore votre vice, si vous ne sauriez vous le cacher à vous-même? Que vous sert-il d'être publiquement absous, si vous êtes secrètement condamné? Fussiez-vous dans un désert, vous ne pouvez échapper à votre conscience et à ses reproches. Que si vous méprisez sa voix, vous êtes le plus misérable de tous les hommes.

4. La vie est composée du présent, du passé et de l'avenir. Le présent ne dure qu'un instant, et finit pour ainsi dire avant que d'exister. L'avenir n'est pas encore; mais il est en votre pouvoir de rappeler le temps passé, et d'en faire une sérieuse étude. N'ayez point de honte de vous affliger sur vos iniquités, et de vous reprocher vos égaremens. Un souvenir continuel de vos fautes passées sera un puissant aiguillon qui vous poussera à vous en corriger. Exercez une juste vengeance sur vous-même, et ne retombez plus dans les crimes que vous pleurez. Plusieurs se voyant échappés du naufrage disent adieu à la mer pour toujours, et conservent toute leur vie la mémoire du péril et de la bonté du Seigneur qui les en a délivrés. Je veux que vous ayez la même horreur du crime, et des occasions qui vous y ont fait tomber. Vous êtes sorti d'un grand péril, ne vous y exposez plus. Dieu vous a fait grâce autant de fois que vous l'avez offensé. Que sa bonté n'autorise pas votre malice. Vous portez si souvent votre vue sur l'avenir. Pensez plutôt à vos jours écoulés. Le passé est d'un grand secours pour régler ce qui est à faire. Plusieurs pourraient acquérir la sagesse, s'ils ne pensaient pas déjà l'avoir acquise.

Enfin souvenez-vous que quiconque ne devient pas meilleur chaque jour, devient chaque jour plus méchant.

CHAPITRE XXIV.

De la piété envers ses proches. De ce qu'on doit à ceux qui sont au-dessus de nous. On exhorte à l'obéissance et à la gratitude. Comment on doit recevoir et reconnaître un bienfait.

1. Il n'est point de termes assez forts pour louer dignement celui qui pourrait dire avec vérité : J'ai toujours obéi à ceux qui m'ont donné la vie. Leurs commandemens doux ou rigoureux m'ont toujours servi de loi. J'ai été bon citoyen et bon sujet. Je ne me suis jamais lassé de faire du bien à mes frères et à mes proches, et il n'a pas tenu à moi qu'ils ne fussent tous parfaitement heureux. Ce sont là des devoirs de la piété qui nous porte à rendre à notre patrie et à nos parens ce qu'ils ont droit d'exiger de nous. Le respect dû aux princes, aux magistrats, aux supérieurs, aux maîtres et à tous ceux qui sont au-dessus de nous par leurs dignités, par leur sagesse, par leur âge et par leur sainteté, est de même nature. On a coutume de demeurer debout en leur présence, de se découvrir, de leur donner la main, de descendre de cheval ou de carrosse, de se prosterner à leurs pieds, de leur baiser les mains ou la robe, et de leur rendre d'autres honneurs suivant l'usage du pays. Mais pour vous acquitter de ces devoirs avec une candeur et une franchise vraiment chrétiennes, vous devez vous bien convaincre de l'estime qui est due à leur mérite et à leur dignité. Cette juste prévention à leur égard vous inspirera une crainte respectueuse, vous éloignera d'une familiarité indécente, et ne vous laissera voir votre élévation que pour vous faire mieux sentir votre petitesse et votre néant. Toute puissance vient de Dieu ; si vous regardez Dieu dans ceux qui sont au-dessus de vous, vous ne croirez jamais leur avoir rendu trop de déférence et d'honneur.

2. Comme la désobéissance du premier homme a été la source funeste de tous nos maux, la soumission du fils de Dieu à la volonté de son père nous a fait rentrer dans tous nos droits, à condition que nous serions obéissans comme lui. L'obéissance est comme la perfection des choses, puisqu'elle est le lien qui les unit à leur principe, en rapportant à Dieu tout ce qui vient de lui. Jésus-Christ nous a surtout recomman
vertu qu'il a lui-même pratiquée aux de
sa propre vie ; et on nous enseigne que
préfère au sang des victimes, parce qu'
ferme le sacrifice de la volonté. Nous
donc écouter les ordres de celui que l
dence a placé au-dessus de nous, com
voix qui se ferait entendre du ciel, e
soumettre sans réserve et sans en re
les motifs et les raisons. Qui sait parf
obéir ne sait ce que c'est que d'examiner
lui commande. Que mon supérieur me r
que la loi s'explique et m'ordonne ce qu'
que je fasse. Je ne dispute point, je ne
ni raison ni excuses. J'obéis simple
promptement, et suis prêt à exécuter
même zèle ce qui est dur ou facile.
qu'une occasion où il soit permis d'être
et rebelle : ce serait le cas où l'on voud
détourner du bien, et vous porter à
commandemens du Seigneur. Hors de
sez en tout sans délai et sans murmure.

3. La gratitude a pour objet les devo
bienfait engage ; elle doit avoir surtout
estime de la grâce reçue, et considérer l
plus le cœur de celui qui donne que l'im
de la chose. Rien ne doit effacer le souv
bienfait ; car c'est en quelque sorte rec
une obligation que de l'avoir toujours p
comme c'est être ingrat que de l'oubli
cet avantage en cette sorte de recon
qu'elle est à la portée de tous les homme
ne faut être ni riche, ni habile, ni heur
la pratiquer. Tout vous manquât-il, l
ne peut vous manquer, laquelle a le po
vous acquitter envers les plus grands r
que vous recevez un bienfait, ouvrez vo
à la joie, et faites-la paraître au deh
que votre bienfaiteur venant à la rema
goûte à son tour comme le premier fr
libéralité ; car s'il y a du plaisir à conte
ami content, il y en a infiniment dav
l'avoir rendu tel. Celui qui se laissant v
obliger, ne montre alors ni répugnance
grin, a fait un premier pas vers la re
sance. Celui qui cache un bienfait re
ingrat qui ne méritait pas de le recev
lui qui le publie, qui en relève la grand
confesse incapable de le pouvoir jamai
naître, l'a déjà en quelque sorte reco

cepter un don avec indolence et chagrin, c'est marquer qu'on en fait peu de cas. Ne remercier que faiblement celui qui vous donne, c'est faire pis que si on gardait le silence. On oblige à peine un homme de bien, qu'il songe dans le moment à s'acquitter, persuadé que la justice exige de lui rendre ce qu'il a reçu. Mais que le bienfait de votre ami ne soit pas toujours la mesure de votre reconnaissance. Imitez la terre qui rend avec usure ce qu'on lui a confié. N'allez pas non plus vous acquitter avec trop d'empressement. Quelques-uns ont reçu à peine un présent, qu'ils en renvoient un autre sur l'heure, comme s'ils ne pouvaient se décharger trop vite d'un fardeau qui les importune. C'est là rejeter en quelque façon le don qu'on a reçu, et le vouloir anéantir par une générosité prématurée.

CHAPITRE XXV.

De la vérité. De l'usage qu'on en doit faire. Éloge de la simplicité. De la manière de pratiquer la fidélité

1. Que vos discours, vos gestes, vos écrits et tout votre extérieur soient pleins de vérité. Le langage trompeur est indigne d'un Chrétien. Avoir d'autres sentimens dans la bouche que ceux qu'on a dans le cœur, c'est le vice du peuple et du sexe le plus faible. Un homme qui a le cœur grand et élevé, expose naturellement les choses telles qu'elles sont, évitant dans ses discours toute enflure, toute restriction, toute obscurité, tout détour et toute mauvaise foi. La vérité si simple aime les paroles simples et sans fard. Comme elle est innocente, elle ne craint pas de se montrer toute nue. Au contraire, le menteur et le fourbe tiennent des discours pleins d'obscurité et de déguisement, et ne craignent pas moins le grand jour que le scélérat lorsqu'il commet un crime. Prenez donc garde de parler d'une façon et de penser d'une autre, comme vous portez en public des habits différens de ceux que vous mettez dans votre maison. Songez qu'il ne faut que suivre l'instinct de la nature pour avoir ce vice en horreur. Les enfans, dans un âge encore tendre et incapables de raison, se reprochent leurs mensonges les uns aux autres, et condamnent déjà par un sentiment naturel ce qu'ils font par légèreté; et c'est en quoi nous ne saurions trop admirer la divine Providence, qui fait naître en nous les vertus qui font tout le fondement de la société civile. Mais le plus horrible et le plus condamnable des mensonges est celui des mœurs et des actions. Si vous croyez avec raison qu'il est indigne d'un homme généreux de mentir dans ses discours, devez-vous avoir moins horreur de paraître autre que vous n'êtes? C'est un grand point que d'être un et indivisible, si j'ose parler ainsi.

2. La simplicité, cette vertu si peu connue des hommes, est d'un grand mérite devant Dieu. Le Seigneur se complait avec les simples et daigne s'entretenir familièrement avec eux. Comme il est une substance très simple, il aime à voir dans les âmes une image, quoique imparfaite, de sa simplicité. Être simple au reste, c'est être exempt de toute hypocrisie; c'est se montrer au dehors tel que l'on est au dedans; c'est dans les occasions avouer ses défauts avec candeur et franchise; c'est être enfant par la bonté de son cœur; c'est détester toutes vues et toutes démarches politiques; c'est supposer dans tous les hommes de la probité et de la foi, sans s'écarter néanmoins des règles de la prudence; c'est ne pas craindre de paraître insensé aux yeux du monde, afin d'être sage devant Dieu; c'est faire enfin toutes ses actions dans le seul dessein de plaire au Seigneur. Prudence de la chair, politique malheureuse, tu te tourmentes vainement et te dissipes en plusieurs soins. Une seule chose est nécessaire : une voie unique conduit au vrai bonheur et à la possession d'un être très pur et très simple. On s'en éloigne en tenant plusieurs routes.

3. On doit respecter la fidélité comme le plus grand bien qui soit parmi les hommes, puisque sans elle le commerce ne se pourrait soutenir, que les amitiés et les alliances seraient de courte durée, et que les états tomberaient dans d'effroyables désordres. Cependant une vertu si nécessaire est fort rare dans le monde. Ces contrats où l'on apporte tant de précautions, où l'on appelle tant de témoins, ne sont-ce pas autant de preuves de notre perfidie? Ces actes mêmes si solennels ne sont-ils pas quelquefois d'un faible secours contre la mauvaise foi? La plupart des hommes ont une âme de boue, et ont les sentimens assez bas pour préférer un vil intérêt à la parole et à l'honneur. O aveu de notre infidélité et de notre malice, honteux au genre humain! On n'ose se fier à autrui sans témoins et sans garans, et on croit trouver plus

de sûreté dans des écrits que dans le sanctuaire du cœur des hommes. Au reste, l'homme fidèle s'acquitte constamment de ce qu'il a promis, il cache inviolablement un secret qui lui est confié, et garde la foi même à ses ennemis, dût-il perdre une couronne et la vie. Il est véritablement très lent à promettre, parce qu'il sait qu'une promesse indiscrète est bientôt suivie du repentir. Mais quand une fois il a engagé sa parole, rien au monde ne peut l'empêcher d'y être fidèle, à moins que des circonstances étrangères n'en rendissent l'exécution impossible et qu'il n'y eût du mal à la tenir. On est délié naturellement d'une promesse qu'on ne peut accomplir sans crime.

CHAPITRE XXVI.

De l'amitié, et des devoirs à quoi elle engage. Quelques conseils touchant les entretiens des hommes.

1. Il n'est rien dans le commerce de la vie de plus utile et de plus doux que l'amitié. On la définit l'union de deux personnes fondée sur la vertu, et entretenue par une mutuelle communication des biens. Quel bonheur n'est-ce pas de rencontrer un cœur dans lequel on puisse verser son secret, dont on ait moins à se défier que de soi-même, dont la conversation adoucisse l'ennui de la solitude, dont les conseils nous éclairent, dont la joie bannisse nos chagrins, et dont la présence nous console? Qu'y a-t-il de plus doux que d'avoir quelqu'un auquel on puisse avouer librement ses fautes et qu'on entretienne toujours avec fruit? Comme on ne sent pas d'abord les blessures que font les plus petits animaux, et qu'on ne s'en aperçoit que par la tumeur qui paraît dans la suite, les avantages qu'on retire de la conversation d'un ami, bien qu'imperceptibles dans le moment, se reconnaissent peu après. Au reste, quoiqu'il n'y ait point de véritable amitié sans une affection réciproque, il est plus essentiel d'aimer que d'être aimé. Aimer est le fondement de l'amitié, être aimé en est la principale circonstance. Après tout, la vraie amitié est celle dont Jésus-Christ est le lien, et qui n'est point formée par un vil intérêt, par une présence agréable, par de basses complaisances et par d'indignes flatteries; mais par la crainte du Seigneur et par l'amour de la vertu. Il ne peut y avoir de solide amitié entre des méchans.

2. On ne saurait user de trop de précautions dans le choix d'un ami, suivant ce proverbe si trivial, qu'avant que de faire amitié avec quelqu'un il faut avoir mangé plusieurs mesures de sel avec lui. Le véritable ami doit avoir quatre qualités essentielles : la fidélité, cette vertu si rare, dont on trouve à peine quelques vestiges sur la terre, et sans laquelle on ne peut avoir de juste confiance; de bonnes intentions, afin que l'amitié ait un but honnête, et qu'un sentiment tout divin ne dégénère pas en une affection corrompue; de la discrétion, afin qu'on n'exige pas de vous des choses impossibles, et que vous sachiez à quoi vous en tenir; il doit enfin avoir de la patience pour souffrir courageusement, s'il le faut, toutes sortes de disgrâces pour son ami. Informez-vous d'ailleurs de la conduite qu'il a tenue dans ses premières amitiés, et assurez-vous qu'il sera tel à votre égard qu'il a été envers les autres. Un ami fidèle est un trésor qu'on ne saurait conserver avec trop de soin, et dont on ne peut regretter la perte avec trop de larmes. Vous serez mille fois heureux si vous pouvez rencontrer un homme qui aime votre personne plutôt que vos richesses, que votre table et que les agrémens de votre esprit; qui vous reprenne de vos fautes, qui vous soutienne lorsque vous serez sur le point de tomber, et qui vous encourage dans vos peines. Un tel ami n'a peut-être pas de second sur la terre. De tant de gens qui se disent nos amis, il y en a bien peu qui le soient en effet. Presque personne n'aime gratuitement. Quelle sorte d'amitié est-ce que celle que règle l'intérêt, qui n'est fondée que sur l'activité qu'elle reçoit, et qui finit dès qu'elle n'a plus rien à prétendre. Il y a une grande indigence de vrais amis dans les lieux où l'on croit en voir un très grand nombre.

3. Comme un médecin emploie, s'il est nécessaire, le fer et le feu pour guérir un malade dont la santé lui est chère, vous devez reprendre courageusement et constamment un ami plein de défauts, sans rien négliger ni feindre. C'est une mauvaise et fausse complaisance que celle qui entretient les vices. Mais vos avis doivent être secrets et exempts de toute amertume et de toute aigreur. Délibérez long-temps avant que d'admettre quelqu'un dans votre confidence. Mais quand une fois vous l'en aurez jugé digne,

ouvrez-lui le fond de votre cœur et entretenez-vous aussi librement avec lui que vous feriez avec vous-même. Véritablement on doit vivre de sorte qu'il n'y ait rien au dedans de soi qu'on ne pût découvrir même à ses plus grands ennemis. Mais comme il est établi par l'usage d'être réservé sur beaucoup de choses, communiquez à votre ami vos inquiétudes les plus cachées et vos sentimens les moins connus. Quelques-uns disent aux premiers qu'ils rencontrent ce qui est de nature à n'être révélé qu'aux seuls amis. D'autres sont si dissimulés qu'ils dérobent la connaissance de leurs secrets aux personnes qui leur sont les plus chères, et qu'ils se les déroberaient à eux-mêmes s'il était possible. Évitez le double défaut d'être trop ouvert ou trop réservé. L'un est peu sûr, l'autre est peu honnête. Mais, après tout, le moyen de parler à tous les hommes sans se commettre n'est pas de leur cacher ce qu'on fait, mais de ne rien faire qui leur doive être caché.

4. Rien ne ressemble plus à l'amitié que l'affabilité, qui règle la manière de s'entretenir avec les hommes. Elle doit être accompagnée de discrétion et de modestie; car un homme de bien doit écouter beaucoup et parler peu, et se souvenir que c'est un grand défaut que de chercher à se faire connaître plutôt qu'à connaître les autres, que de se produire au lieu d'observer, et que de prodiguer vainement ce qu'on possède au lieu de s'enrichir innocemment du bien d'autrui. Accoutumez-vous à souffrir les discours et les mœurs de ceux avec lesquels vous avez à vivre, et comme il est fort ordinaire d'entendre plusieurs choses vaines, fausses, ridicules, puériles et contraires au bon sens, dissimulez sagement que vous vous en êtes aperçu. Ne cherchez pas non plus à être flatté. C'est le caractère d'un esprit lâche et efféminé de ne se plaire qu'avec ceux qui lui cèdent et qui lui applaudissent. Parlez peu de vous-même et de ce qui vous concerne. Ne soyez point trop attaché à vos propres sentimens, et évitez de vouloir imposer par un air important et par l'enflure des paroles. Si vous apercevez des fautes contre la bienséance, pensez si vous ne tombez pas quelquefois vous-même dans de pareilles bévues, et sachez tirer toujours quelque avantage de ce que l'on dit et de ce que l'on fait. Vos affaires sont en bon chemin, si les défauts d'autrui sont comme autant de leçons qui servent à vous instruire et à vous corriger.

5. Lorsque vous voyez des manières et des mœurs qui ne vous étaient pas connues, et qui vous semblent opposées à celles du pays où vous êtes né, gardez-vous bien de les condamner. C'est le caractère d'un petit génie de trouver ridicules des coutumes qu'il n'a point vu pratiquer. Il faut regarder les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, et n'en pas juger par l'impression qu'elles font d'abord sur nous. Le vulgaire fait cas de la nouveauté, de la pompe, du bruit, des dehors fastueux et brillans, de ce qui est rare et de ce qui coûte beaucoup. Le sage, au contraire, élevé au-dessus des opinions du peuple, considère le mérite et le prix de chaque chose indépendamment de l'estime ou du blâme qu'on en fait. Vous pouvez vous instruire vous-même par des réflexions sensées sur tout ce qui se présente. Ne renoncez pas à cet avantage. Imitez aussi les comédiens qui pleurent sans être tristes, qui achètent et ne possèdent pas, qui commandent sans orgueil et qui s'emportent sans colère. Plût à Dieu que vous puissiez vous conduire ainsi dans le commerce de la vie, vous prêtant au monde et ne vous y livrant pas, et n'ayant nulle attache pour lui. Le monde est un grand théâtre où chacun joue un rôle différent. Mais que vous seriez heureux si vous pouviez regarder le spectacle sans entrer sur la scène! Tandis que le comédien sue et s'agite, le spectateur se réjouit tranquillement.

CHAPITRE XXVIII.

De la libéralité. En quoi elle consiste. Comment on la doit pratiquer. De la différence qu'il y a entre cette vertu et la magnificence.

1. Je n'appellerai jamais libéral un furieux qui hait les biens que Dieu lui a confiés, qui ne sait ni les retenir ni les donner, et qui ne les distribue pas, mais qui les dissipe. Celui-là seul est libéral qui donne avec raison, qui proportionne ses bienfaits à son pouvoir, qui les répand avec mesure, qui fait de justes choix, qui connaît les temps propres pour obliger, et qui considère en cela les avantages d'autrui plutôt que les siens propres. La libéralité s'occupe au reste de la distribution des bienfaits, et a pour objet les richesses données ou reçues. Mais comme il est plus noble de donner que de recevoir, sa fin

principale est de faire du bien. Que s'il n'était pas en notre pouvoir de faire des largesses, avec de la bonne volonté nous ne laisserions pas d'être libéraux. Cela est si véritable que ceux qui nous donnent le plus ne sont libéraux que parce qu'ils ont un dessein formé de nous obliger. Se sent-on redevable aux fleuves ou à la mer de porter des vaisseaux chargés de richesses, ou aux vents de les conduire heureusement au port? Non sans doute; parce que ces choses, quoique bienfaisantes, n'ont pas la volonté de nous enrichir. Lorsque vous donnerez, faites-le promptement et sans délai. La diligence redouble le prix du bienfait. Plusieurs gâtent leurs dons par un air chagrin et sévère, et en différant de donner. Ils lassent leurs amis par des retardemens, et les troublent par l'espérance et le désir. Si on donne promptement, lorsqu'on donne volontiers, on peut juger que celui qui n'oblige que tard, oblige malgré lui. Un bon cœur court en quelque sorte au-devant du besoin, persuadé qu'il est que le présent le plus agréable aux hommes est celui qui les vient chercher.

2. Rapporter tout à son avantage particulier, vouloir seul être heureux, c'est le moyen de ne l'être jamais. Si vous voulez vivre commodément pour vous-même, vous devez vivre pour autrui. Pourquoi craindre tant de dépenser ces revenus dont vous n'êtes que l'économe? Ces richesses, que vous enfermez sous tant de clefs, et qui sont peut-être le prix du sang des hommes, ne sont pas à vous. On vous les a seulement confiées pour un temps, après lequel elles passeront en d'autres mains. Elles deviendront la proie d'un ennemi ou d'un héritier qui vous hait. L'unique moyen de vous les rendre propres est de les donner. Vous vous croyez riche, parce que vous possédez de l'argent, des maisons et des terres; mais si vous savez vous défaire de tout cela pour secourir le prochain, vous convertirez des biens fragiles en de bonnes œuvres qui demeureront éternellement. L'or et l'argent ne sont des métaux précieux que lorsqu'on s'en dépouille pour soulager le prochain.

3. Comme la libéralité règle les dépenses communes, la magnificence conduit les extraordinaires. Voilà la différence qui se trouve entre ces deux vertus, d'ailleurs si semblables. L'une se fait voir jusque dans les plus petites choses; l'autre ne paraît que dans les grandes. On peut pratiquer celle-là sans être riche, au lieu que celle-ci suppose de grands revenus. C'est surtout dans la construction des grands édifices que la magnificence éclate. Celui qui donnerait un diamant de grand prix pour orner les autels ne serait peut-être que libéral, mais on le nommerait magnifique s'il employait la valeur de cette pierre précieuse à élever un temple ou quelque autre édifice superbe. Il sied bien de dépenser de grandes sommes à construire des maisons destinées au culte de Dieu ou à la commodité du public, pourvu qu'en cela on sache se mesurer à sa fortune; car enfin, donner plus qu'on ne peut, et emprunter pour éblouir les yeux des hommes, ce n'est pas être magnifique. Celui-là seul est libéral et magnifique qui se prive de ce qu'il donne au prochain.

CHAPITRE XXVIII.

De la force. Quels en sont les devoirs. Que l'homme courageux ne doit point craindre la mort.

1. L'esprit humain étant naturellement faible, nous devons le munir par la force, afin que la crainte des périls ne le détourne pas de l'honnêteté et de l'exacte vertu. La force a deux parties. La première et la plus essentielle est de souffrir les travaux et d'essuyer les périls qui se présentent. La seconde est de courir même au-devant, s'il est nécessaire. L'homme courageux ne s'expose point témérairement aux maux de la vie; mais il soutient constamment ceux qui lui arrivent. Il ne cherche point le danger, il le méprise; il a de la force où les autres n'en ont plus, et est debout où tous sont tombés. Les refus, les affronts, les injures ne peuvent l'abbattre. La prison, les tourmens ni la mort même ne peuvent l'ébranler; étouffant tous murmures et toutes plaintes par la magnanimité de son cœur, il est incapable de se détourner jamais du bon chemin, quoiqu'on le prie, quoiqu'on le menace. A-t-il entrepris une chose louable? nuls obstacles ne peuvent le faire reculer; il avance à grands pas autant qu'il est en lui, et ne s'arrête qu'après être arrivé à son but. Loin de succomber sous le nombre et sous le poids des affaires, il les soutient avec une contenance ferme et assurée. Ni force ni puissance ne le feront plier. Sa vertu s'animant au milieu des plus grands périls, et paraissant même alors avec plus d'éclat, il pense uniquement à la fin

qu'il s'est proposée, et non à ce qu'il souffre pour y parvenir.

2. Comme durant le calme on prépare sur la mer des secours contre la tempête, il faut dans la bonne fortune faire provision de vertu et de force contre la mauvaise. Imaginez-vous que tous les malheurs qui vous peuvent accabler vous sont en effet arrivés; que vous avez perdu vos enfans et les personnes qui vous sont les plus chères; que le naufrage, l'exil, les plaies, les maladies, les injures, les calomnies et les supplices sont des maux présens et inévitables pour vous: et mettez-vous dans la disposition où vous voudriez être si vous étiez véritablement aux prises avec eux. Ainsi préparé par de sages réflexions, vous pourrez dire dans les divers événemens : J'ai prévu tout cela, je m'y suis disposé, j'ai appris à le mépriser. Ce qui vous donne de la joie ou du chagrin est résolu de toute éternité. D'ailleurs, quoique nos vies soient distinguées par tant d'événemens divers, on peut dire qu'elles se ressemblent toutes en général, puisque les jours de tous les hommes sont limités, et que les biens ou les maux qui leur arrivent ont une mesure et une fin. Pourquoi murmurer? pourquoi vous plaindre? Quand on vous ravirait tout ce que vous possédez, vous ne perdriez rien qui fût véritablement à vous. Rendez de bon cœur ce que Dieu vous redemande, et ne faites pas par votre résistance aux ordres du ciel qu'il vous soit enlevé malgré vous. Épicure soutient que le sage peut être heureux au milieu des tourmens. Qu'il soit, ajoute-t-il, dans le taureau de Phalaris, il dira qu'il s'y trouve doucement et qu'il se met peu en peine de la douleur qu'il endure. C'est là, ce semble, une étrange doctrine, mais dont la pratique ne nous doit pas paraître impossible, à nous qui avons les exemples de tant de martyrs qui ont fait voir de la constance dans les plus vives douleurs, et de la joie au milieu des flammes. On les eût crus insensibles aux tourmens. C'est que les maux se changent en délices pour celui qui aime Dieu et qui souffre volontairement pour lui.

3. La mort est une épreuve où la force paraît dans toute son étendue. Car rien n'est plus difficile que de mépriser la vie, dont l'amour est naturel à tous les hommes et qu'ils regardent comme ce qu'ils ont au monde de plus précieux et de plus cher. Si vous avez la vraie sagesse, vous n'envisagerez point comme un mal la mort, qui est la fin de nos misères et le commencement d'une meilleure vie. Quittez sans peine ce corps, que vous devez un jour reprendre. Il y a de la folie à craindre ce qu'il est impossible d'éviter. On doit appréhender ce qui est douteux et attendre ce qui ne peut être incertain. Voyez les enfans et les imbéciles, ils ne craignent point la mort. Pourquoi la raison ne fera-t-elle pas ce que la faiblesse de l'âge ou de l'esprit fait en eux? Souvenez-vous que la vie ne vous a été donnée qu'à condition de la terminer par la mort; et que ne vouloir pas mourir, c'est en quelque sorte avoir voulu ne pas vivre.

4. Remercions la nature de nous avoir permis de jouir pour un temps du spectacle des choses de ce monde et d'en user; et partons sans répugnance lorsque le terme de notre demeure sera expiré. D'ailleurs, s'il était donné à un sage prêt à mourir de vivre une seconde fois, voudrait-il accepter un tel présent? Voudrait-il revenir dans une prison de neuf mois, s'exposer encore à l'imbécillité et aux craintes de l'enfance, aux égaremens et aux folies de la jeunesse, aux inquiétudes de l'âge viril et aux infirmités de la vieillesse? Quelque heureuse que sa vie eût été, il refuserait sans doute de renaître. Pensez aux maux que vous quittez et au bonheur qui vous attend. Pour ne pas craindre la perte de cette vie, il faut désirer l'éternelle. Ce qui cause vos frayeurs, c'est que vous vous trouvez vide de bonnes œuvres et que vous ne concevez le désir de faire le bien que sur le point de mourir. Si vous aviez vécu saintement, vous verriez avec joie l'éternité s'approcher. Il n'est point de juste qui ne regardât la naissance de l'homme comme un supplice, si elle n'était pas nécessairement suivie de la mort.

5. Pour se trouver tranquille et content à l'heure de la mort, il faut s'y être long-temps préparé. Familiarisez-vous donc avec elle par une méditation fréquente, afin que quand elle arrivera vous puissiez l'envisager sans trouble. Ce n'est pas le nombre des années qui persuade que l'on a assez vécu, c'est le désir de quitter ce corps pour se rejoindre à son principe. Celui qui a appris à bien mourir trouve toujours qu'il a long-temps vécu. Mais pour bien mourir, il faut avoir mené une vie innocente.

Voulez-vous vous procurer une douce mort? Rompez tous les jours quelques-uns de ces liens qui vous attachent à ce misérable monde. La mort est peu redoutable lorsqu'il ne nous reste presque rien qu'elle nous puisse enlever. Voulez-vous vivre heureusement? Ne craignez point la mort et préparez-vous-y, de quelque nature qu'elle puisse être. Mettez-vous peu en peine si vous devez finir votre vie par le fer ou par le feu. Vivez de manière que vous puissiez dire chaque jour : J'ai vécu. Celui-là vit et meurt tranquillement, qui creuse tous les jours son tombeau et qui se met en droit de prétendre à une meilleure vie. Pour bien vivre, il faut mourir à tous momens.

CHAPITRE XXIX.

De la magnanimité. Caractère de l'homme magnanime.

1. La magnanimité est une vertu sublime, dont le nom seul a quelque chose de grand, qui a un pouvoir fort étendu et qui tend à ce qu'il y a de plus élevé; sans elle les autres vertus ne pourraient atteindre à leur but; car comme il se rencontre toujours mille difficultés dans leur pratique, on doit fortement se raidir contre ces obstacles, jusqu'à ce qu'on ait acquis le bien que l'on s'était proposé : c'est ce que fait la magnanimité. Elle porte aux actions les plus héroïques et à entreprendre sous la protection du Seigneur les desseins les plus difficiles. Il faut oser si on veut parvenir à quelque chose de sublime. Ce qui est parfait ne se donne pas à vil prix. Un homme vraiment homme est ce qu'il y a au monde de plus grand.

2. L'homme magnanime a des vues si élevées qu'il méprise les choses où le commun des hommes trouve le plus de grandeur; faisant des actions dignes de la plus haute estime, il dédaigne la gloire qui y est attachée, incapable de se troubler si on lui refuse les honneurs qu'il mérite, et rejetant même ceux qui lui sont offerts, hors les occasions où l'intérêt de Dieu et l'obéissance due aux supérieurs semblent exiger le contraire; craignant de blesser sa conscience, et nullement de déplaire aux hommes, et se proposant pour récompense de ses actions le plaisir de faire le bien et non celui d'être applaudi; placé comme sur un lieu éminent et supérieur aux événemens de la vie, on ne peut l'abattre ni le vaincre. Toujours égal et semblable à lui-même, il est content de l'état où il se trouve, et ne pense point à s'élever plus haut Maître de son cœur et de ce qu'il possède, il ne prie point, il ne se soumet point lâchement, parce qu'il trouve en lui toutes les ressources dont il a besoin. Rien ne l'épouvante, rien ne le peut faire plier. S'il se montre en public, ce n'est pas pour s'attirer une vaine estime, c'est pour faire éclater les dons qu'il a plu à Dieu de répandre sur lui. On le voit au milieu des applaudissemens conserver une profonde humilité, parce qu'il rapporte à Dieu seul tous ses talens et la gloire qui en est le fruit, et qu'il est fortement convaincu que de lui-même il n'a rien, qu'il ne peut rien et qu'il est un pur néant. Avoir d'humbles sentimens de soi-même et recevoir les honneurs qu'il rend au mérite sans intéresser sa modestie, c'est se renfermer dans les justes bornes de la vertu. Car enfin, s'il est défendu de courir après la gloire, ce n'est pas un crime que d'en être comblé.

3. L'homme magnanime s'expose volontairement aux traits de ses ennemis ou de ses envieux, s'il ne peut arriver qu'à ce prix à un haut degré de vertu. Comme il n'a ni fierté ni hauteur pour ses inférieurs, il ne s'insinue point auprès des riches et des grands par de basses flatteries, et il respecte leur puissance sans leur sacrifier sa liberté. Il laisse voir à tous les hommes l'amour ou la haine qu'il a dans le cœur pour ce qui est digne d'être aimé ou d'être haï; et comme il ne craint ni n'espère, il dit et fait hautement ce qu'il est à propos de ne pas cacher. Agissant comme le reste des hommes, il se conduit par des motifs différens des leurs. Il est extrêmement réservé et craint la foule et le tumulte du monde. Oubliant les injures, souffrant ce qui ne se peut éviter, dédaignant les plaintes et les soumissions inutiles. Il loue peu, et content de lui-même de mériter des louanges, il ne cherche point à être loué. Il suit les avis d'un supérieur ou d'un ami prudent. Du reste il ne régla jamais sa conduite sur les maximes d'autrui. Ne trouvant presque rien d'extraordinaire et de grand, il admire peu de choses. Sa démarche est lente, sa voix grave, ses discours fermes et modérés. Comme ses passions lui sont soumises, il ne se précipite jamais; et comme il se suffit à lui-même, il est

fort éloigné de s'empresser pour les choses du monde.

CHAPITRE XXX.

De la patience. Des occasions de la pratiquer. De ses effets. Des marques de la vraie patience. Quelques prétextes pour supporter les maux de la vie. De la nécessité de la persévérance.

1. La patience est une vertu qui nous fait souffrir avec tranquillité les maux de la vie. Mais comme ces maux sont de plusieurs sortes, on lui donne des noms différens par rapport à ceux qu'elle a à soutenir. Lorsqu'elle reçoit les injures sans se troubler, on l'appelle patience. On la nomme égalité d'âme quand elle sait perdre les biens sans se décourager, et longanimité lorsqu'elle fortifie le cœur contre le chagrin que donne une espérance long-temps différée. Enfin c'est la constance, lorsqu'elle affermit l'âme contre les malheurs particuliers ou publics. Au reste, il n'est point de vertu qu'on ait plus souvent occasion de pratiquer. Nous sommes exposés à tant de maux, nous avons tant d'ennemis de toutes parts, qu'on a dit avec beaucoup de raison que la vie de l'homme est ici-bas une guerre continuelle. En effet, il n'y a presque point de moment où l'on n'ait à combattre. Quand on manquerait d'ennemis au dehors, n'est-on pas à soi-même un très cruel ennemi? Ce qui nous ronge, ce qui nous inquiète vient de nous, et a sa source dans notre cœur. Nous pleurons en naissant, et dans un temps où l'on ne sait ni parler ni agir, on sait déjà répandre des larmes. C'est un essai qui dure toute la vie et qui ne se termine que par la mort. S'il y a eu des personnes qui n'ont jamais ri, vous n'en trouverez point qui n'aient jamais pleuré. On a donc besoin de la patience pour s'affermir le cœur et l'esprit et pour épurer sa vertu. Il faut avoir été long-temps exercé par les maux de la vie, pour connaître de quoi on est capable. La sagesse est le fruit de la patience.

2. Malheur à l'homme qui n'a jamais éprouvé de mauvaise fortune. Celui qui jouit depuis long-temps d'une parfaite santé a tout à craindre, selon les médecins, et les matelots se défient toujours d'un grand calme. Ne regardez point comme un supplice le mal que vous endurez; recevez-le plutôt comme une occasion de combattre. On ne peut triompher qu'après avoir vaincu, et on ne saurait vaincre si on ne livre de combat. « S'il a fallu que Jésus-Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire, » comment osez-vous prétendre à une félicité qui vous est étrangère, sans passer par les tribulations et les peines? Vous vous trompez si vous croyez aller au ciel par une autre voie. Faire le bien et souffrir des maux, sont deux épreuves indispensables que la vertu exige de nous. Au reste, les marques d'une véritable patience sont de supporter constamment les misères de la vie, de ne point murmurer à la vue des croix que Dieu nous envoie, de ne point fuir la présence de ceux qui nous affligent, de fermer l'entrée de notre cœur à toute haine contre eux, d'adorer toujours dans les maux la main du Tout-Puissant qui nous frappe, de garder alors un humble silence, d'aimer nos persécuteurs, de ne se plaindre qu'à Dieu seul des injures qu'on reçoit de la part des hommes, de lui offrir un cœur plein de reconnaissance et de joie, et préparé à souffrir les plus grands maux. Enfin une marque de la vraie patience est de supporter les défauts et les imperfections du prochain.

3. En perdant les biens de la vie, on a cet avantage de connaître combien ils sont fragiles de leur nature. Tout ce que vous possédez, tout ce que vous aimez doit enfin périr, et est avec vous sans être proprement à vous. Ne vous laissez point aller aux vains désirs d'un établissement solide et durable. Il n'est rien de stable ni d'éternel pour des hommes sujets à périr si ce n'est la vertu. C'est la seule chose immortelle qui soit accordée aux misérables mortels. Tout le reste enferme en soi un principe de mort. Mettez donc un grand intervalle entre vous et ce que vous possédez. On ne peut rien enlever à l'homme juste, parce qu'il regarde toujours ce qu'il a comme lui étant étranger. Pourquoi vous désespérer sur la mort d'un fils, sur le vol de quelques pièces de monnaie et sur l'incendie de vos maisons, et ne pas gémir sur la perte de votre modestie, de votre pudeur et de votre courage? C'étaient là de véritables biens qu'il dépendait de vous de conserver, au lieu que vos possessions n'étaient pas des biens réels, et que vous n'aviez nulle juridiction sur elles. En pleurant si amèrement leur perte, vous faites connaître combien vous méritiez peu de les

avoir. Si vous n'aviez pas un amour déréglé pour les choses de la vie, vous ne souffririez pas si impatiemment d'en être privé. Les biens extérieurs ne sont jamais des occasions de chagrin et de trouble pour un sage, parce qu'il ne s'y est jamais attaché.

4. Lorsque vous êtes sur le point de faire quelque chose, considérez-en toutes les circonstances. Vous en trouverez plusieurs qui seraient capables de vous troubler dans la suite, si vous ne les aviez pas prévues. Vous appelez un domestique? Il se peut faire qu'il ne vienne pas dans le moment, ou qu'il s'acquitte mal de ce que vous lui ordonnerez. Vous êtes sur le point d'aller trouver quelqu'un? Il peut arriver qu'il se fasse celer chez lui, qu'on vous refuse l'entrée de sa maison, ou qu'il vous traite avec dédain. Attendez-vous à de pareils contretemps, et rien ne pourra vous troubler. Mais cet homme ne m'a point reçu chez lui, quoiqu'il ait reçu tout le monde! Il m'a écouté avec froideur! Il m'a donné une place peu honorable! Voilà les plaintes ordinaires de ces âmes superbes qu'un long bonheur a rendues faussement délicates et sensibles. Celui qui sait que ces inconvéniens et ces dégoûts sont inséparables du commerce du monde, loin d'en être mortifié, ne daigne pas seulement y prendre garde. Il est persuadé qu'il n'est point de maxime plus utile dans l'usage de la vie, que de souffrir ce qu'on ne peut réformer. Lorsque vous vous sentez blessé par la malice d'un homme sans pudeur, songez, qu'il n'est pas possible, qu'il n'y ait dans le monde ni fourbes ni méchans; et puisqu'il est vrai que cela ne peut être, ne soyez pas surpris de voir un scélérat s'abandonner à son penchant. Craignez vous-même d'avoir fait une faute, en ne prévoyant pas qu'il en userait ainsi à votre égard. Le monde a toujours été tel qu'il est aujourd'hui, et il y a des vices partout où l'on rencontre des hommes.

5. Lorsque vous avez à souffrir quelque accident fâcheux, pensez moins à ce que vous endurez qu'à vos iniquités passées. Si vous savez vous rendre justice, vous conviendrez que vous méritez encore de plus grands châtimens. Le sage dispensateur des biens et des maux vous frappe pour vous guérir, pour vous éprouver, pour vous fortifier et pour vous rendre digne de lui. Il réserve à des peines éternelles ceux qu'il semble épargner en cette vie. Comment sa d'ailleurs si vous êtes capable de suppo pauvreté, tant que vous aurez tout en dance? Comment connaîtrai-je avec que meté et quelle constance vous savez sout insultes de tout un peuple, si les appla mens vous suivent jusqu'à une extrême vie Je vous ai entendu plus d'une fois cons malheureux avec beaucoup d'éloquence : voir comment vous vous prendrez à vous c vous-même et à modérer votre douleur. récompensez le médecin qui vient d'ap le fer et le feu sur vos plaies, pourquoi n vez-vous pas avec soumission les remè Dieu vous envoie? Il faut être insensé p garder comme des maux des châtimens taires à notre âme. Si la pauvreté, les m et toutes ces choses que vous nommez de pouvaient disputer avec vous, elles vous cheraient votre lâcheté et vous diraien homme, pourquoi nous regardes-tu av reur? Est-ce nous qui t'ôtons la prude justice et la force? Tient-il à nous qu sois toujours tranquille et content? Les dus maux de la vie se changeraient en bi toi, si tu savais t'élever au-dessus d'eux solidité de ton esprit et par la fermeté cœur. Le plus grand de tous les maux es pouvoir souffrir le mal.

6. Il vous est permis de laisser voir c faiblesse dans le malheur d'autrui et n le vôtre. Pleurez avec les misérables; m leur chagrin ne perce pas votre cœur. C vous doucement vers eux pour les amen qu'à vous. Il faut se baisser pour relev qui languit couché sur la terre. Souvene de plus que toutes les choses de la vie o faces, l'une triste et fâcheuse, et l'aut portable, et que vous êtes le maître de Ainsi, lorsqu'un homme vous a fait une ne le regardez point comme un ennemi q hait, car c'est là le mauvais côté; mais gez-le par un endroit favorable, songez c racheté du sang de Jésus-Christ aussi bi vous, et qu'il est appelé à la même glo vous faites réflexion d'ailleurs que la v l'amitié est bien faible, lorsqu'il s'agit montrances et d'avis, vous devez être bi d'entendre la vérité de la bouche d'un e Toujours attentif sur votre conduite, il r

ı nul défaut, et il saura démêler en vous
es que vous eussiez difficilement aperçus.
décriera dans les assemblées, et il décou-
ans sa colère les maladies secrètes de votre
'irez avantage de ces mauvais offices, et
es servir à votre salut. Lorsqu'on se voit
aux regards d'un censeur mal inten-
, on devient extrêmement circonspect.
a persévérance met comme le sceau aux
, et les couronne. Le prix qu'on promet à
ui commencent n'est donné qu'à ceux qui
nt. C'est pourquoi, faites en sorte de ne
oint démentir. Pensez que les meilleures
es sont peu utiles si l'on n'y fait tous les
uelques progrès, qu'on recule, lorsqu'on
pas tous ses efforts pour avancer, et que
eu qu'on s'arrête on se sent entraîner
poids de la concupiscence. Faites-vous
gle de vie et suivez-la jusqu'à la mort. Le
re d'un esprit léger est de changer tous
rs ses exercices, et de chercher des lieux
emplois différens. Il importe peu que
oyez ailleurs, pourvu que vous soyez au-
arbre que l'on transplante souvent, sèche
te, et l'usage des différens remèdes est
re à la santé. Si l'apôtre, ce vase d'élec-
ubliant ce qu'il avait fait, ne pensait qu'à
lui restait à faire, et ne croyait jamais
rivé à un but, comment faut-il que vous
nduisiez, vous qui devriez souhaiter de
mme il a commencé? L'amour de l'étude
tres dure en nous jusqu'à la mort. Rien ne
paiser la soif des richesses et le désir des
rs. On court sans fin après des choses
ivent bientôt finir; et on a goûté à peine
x de la sagesse divine, qu'on ne se soucie
: puiser dans ses sources. Jésus-Christ a
nné le peu de soin que l'on a de sa propre
tion, lorsqu'il a dit : « Soyez parfaits
: votre Père céleste est parfait. » Un but
ous est ouvert, pour vous faire connaître
uelque haut point de vertu que vous soyez
, il vous reste toujours beaucoup de che-
faire.

CHAPITRE XXXI.

De la tempérance. Du secours qu'elle tire de la modestie et de la pudeur. De l'abstinence et de la chasteté.

1. La tempérance modère le plaisir du goût et du toucher; elle rejette les voluptés superflues et étudiées, et admet les nécessaires autant que la droite raison le permet. Sa grande règle est de satisfaire aux besoins et de ne rechercher jamais le plaisir pour le plaisir. Cette vertu est très élevée, puisqu'elle conserve à l'homme la dignité de sa nature, et qu'elle l'empêche de s'abaisser à la condition des bêtes. Elle tire un grand secours de la pudeur, laquelle est le frein des passions, la preuve non équivoque d'un bon naturel, la gardienne de la pureté, et le témoin de l'innocence. Si cette vertu est fortement imprimée dans votre âme, elle vous apprendra à éviter toute action basse et honteuse, à respecter la présence de Dieu, à vous respecter vous-même, et à aimer constamment cette beauté qui est inséparable de la tempérance. Vous connaîtrez au reste que vous avez de la pudeur, lorsque le seul nom de l'intempérance saura vous alarmer, lorsque pour être seul chez vous vous ne vous croirez pas sans témoin, et lorsque vous aurez horreur de ces hommes corrompus qui regardent leurs maisons moins comme un asile contre les injures de l'air que comme un lieu propre à cacher leurs débauches. Après tout, que vous servirait-il de vous dérober aux yeux des hommes? Dieu vous voit partout où vous êtes, et vous ne pouvez échapper aux reproches d'une conscience qui vous suit et qui vous accuse en tous lieux.

2. L'abstinence et la sobriété règlent l'usage de ce qu'on prend pour sa nourriture, et la chasteté regarde le toucher. Il est véritablement très difficile de demeurer dans les bornes du besoin, en usant des alimens qui entretiennent la vie. Le corps demande incessamment, et n'écoute point les remontrances. On peut néanmoins le soutenir à peu de frais, et l'accoutumer peu à peu à une vie frugale et modérée; mais telle est notre corruption. Nous assujettissons la nature à nos vices, et nous irritons, par des mets recherchés et des liqueurs peu naturelles, la faim et la soif qu'il est facile d'apaiser. On conserve malaisément la chasteté au milieu de tant d'objets qui allument la convoitise, si la

crainte du Seigneur, la fuite des occasions, la vigilance sur nos sens et le respect de nous-mêmes ne nous retiennent sur les bords du précipice. Lorsqu'on ne se craint pas soi-même, on ne craint guère ordinairement les autres. Voulez-vous être chaste? veillez sur vos yeux, de peur que vous ne veniez à aimer malgré vous ce que vous aurez imprudemment regardé. Pourquoi êtes-vous si épris d'une beauté fragile et de peu de durée? Attendez un peu, et elle ne sera plus. Des rides couvriront bientôt ce front si serein; un nuage obscur se répandra sur ces yeux si pleins de feu; la blancheur de ces dents sera ternie. Fuyez la compagnie des hommes corrompus, craignez une vie molle et oiseuse, abattez votre corps par le jeûne, et en le traitant durement. Celui qui aime ce misérable tombeau, où il est renfermé durant cette vie, se perd, et court à la mort éternelle.

CHAPITRE XXXII.

De la douceur et de la clémence. Des devoirs et de la dignité de ces vertus.

1. On a besoin de la douceur pour retenir les saillies de la colère et pour demeurer dans les bornes que la vertu nous prescrit. La colère est comme une épée que nous a donnée la nature, pour reprendre et corriger ceux qui nous sont soumis, pour repousser nos injures ou celles d'autrui, et pour empêcher que l'impunité n'autorisât la malice des méchans; car il y a autant de cruauté, si je l'ose dire, à pardonner toujours qu'à ne pardonner jamais. Lorsque la justice vous forcera de châtier un coupable, adoucissez sa rigueur par votre clémence. Punissez en quelque sorte malgré vous, et usez-en envers les méchans comme Dieu en a usé à votre égard. Il a long-temps souffert vos crimes, afin que sa patience touchât votre cœur, et le convertît enfin à lui. De même montrez-vous indulgent envers les hommes dans la vue de les rendre bons. La guérison des malades dépend presque toujours de la modération et de la douceur du médecin, et on ne le congédie que lorsque le mal est sans espérance. Un homme doux, qui ne connaît ni le trouble ni la colère, est semblable à un rocher fort élevé, au pied duquel les flots viennent se briser : le repentir l'apaise plutôt que le châtiment. Écoutez le Sauveur du monde qui élève sa voix, et à tous les hommes : « Venez tous, et appr moi. » Il n'ajoute pas qu'il leur veut ens guérir les malades, à purifier les lépreux ner la lumière aux aveugles et la vie aux mais il leur dit : « Apprenez de moi que doux. » Ne dirait-on pas qu'il renferme seul précepte de la douceur tous les tr sa science et de sa sagesse? tant il est v cette vertu est d'un prix inestimable.

2. Comme la douceur apaise la co clémence modère les châtimens dus aux pables; celle-là doit être la vertu de hommes, au lieu que celle-ci ne convi prement qu'aux supérieurs, aux magi aux princes. Elle sait adoucir les peine nées par les lois, et cette indulgence n'e un effet de l'amitié, de la crainte, du gain ou de quelque autre motif semblab elle est une suite de la bonté et de la qui règnent dans une âme. Pourquoi b forteresses sur le sommet des montag couper les avenues qui y conduisent? mence seule met un prince en sûreté; e plus fidèle garde de sa personne et la n citadelle qui défende ses États. Un prince veut être craint, parce qu'il sait il est odieux, et ses sujets le craignent naire autant qu'ils le haïssent. L'horre a pour lui fait désirer sa mort, et tout est maître de la vie d'autrui, lorsqu'il ab la sienne. En vain donc un prince se rempart de sa puissance, s'il ne s'en es de la bienveillance de ses sujets. Un roi mépriser les offenses, qui punit quelq injures faites à ses sujets, et qui ne v mais les siennes, est vraiment digne d C'est le caractère d'une grande âme d'êtr modérée et tranquille.

CHAPITRE XXXIII.

De la modestie, de l'amour de l'étude et des précau doit y apporter. De la nécessité et de la manièr quelque relâche à l'esprit.

1. La modestie est le plus bel ornem qualités de l'âme; elle réprime les vice comme le dehors de l'honnête homme. vous gardiez le silence, votre contenan gestes vous font connaître. La vertu éc

[illegible] dans les moindres choses. L'air du visage, [illegible]re, la démarche et les regards, sont des si[illegible] peu équivoques de la disposition intérieure [illegible] l'âme. Vivez donc de manière qu'on vous juge [illegible] de la conversation des anges ; que la bien[illegible]ce règle vos gestes, vos regards, le ton de [illegible]tre voix et tout votre extérieur. Évitez les ma[illegible]res molles et efféminées, aussi bien que les [illegible] grossiers et rustiques. Surtout souvenez-[illegible] que la vraie modestie a sa source dans le [illegible], d'où elle se répand sur toute la personne, [illegible] y paraître d'une façon sensible. Un homme [illegible]deste est une vive image de la Divinité, puis[illegible] sa seule présence est capable de retenir cha[illegible] dans le devoir. Qu'il est beau de faire du [illegible] en se montrant seulement ! Il est du ressort [illegible] modestie de régler la dépense et d'empê[illegible] qu'on ne sorte des bornes de son état par [illegible] des habits, des équipages, des meubles, [illegible] le nombre des valets. A dire le vrai, tout [illegible] attirail ne fait qu'embarrasser votre âme, et [illegible] de l'embellir, ne sert qu'à orner vainement [illegible] qui vous est étranger. Pourquoi êtes-vous si [illegible] des vanités du monde ? pourquoi vous glo[illegible]-vous dans une suite nombreuse de domes[illegible] ? Cette foule qui vous accompagne est [illegible] une troupe ennemie dont vous ne sauriez [illegible] vous défier. Peu attentifs à exécuter vos or[illegible], ils portent leurs regards curieux sur ce que [illegible] faites. Humbles et soumis en entrant chez [illegible], ils s'y conduisent avec insolence, et en [illegible] presque toujours d'une manière odieuse.

[illegible] L'amour de l'étude doit être accompagné [illegible] deux conditions essentielles : il faut qu'il soit [illegible]éré, car le désir de savoir passe presque [illegible]jours les justes bornes ; il doit aussi réveiller [illegible] paresse de l'âme, et la porter à apprendre des [illegible] nécessaires et utiles. La nature a donné [illegible] l'homme un esprit curieux. Sûre de la beauté [illegible] de la perfection de ses ouvrages, elle l'a fait [illegible] afin qu'il en fût le spectateur et le témoin ; [illegible] des choses si grandes et si sublimes seraient [illegible] quelque façon perdues, s'il n'y avait des [illegible] sur la terre pour en connaître l'ex[illegible] le prix. Mais nous abusons des bien[illegible]ature en recherchant, par une curio[illegible] ce qu'il serait utile d'ignorer. Celui [illegible] infinité de choses n'est pas le plus [illegible] celui qui s'est instruit de bonne [illegible] qu'il lui convient de savoir. Il faut commencer par apprendre ce qui regarde le salut. Du reste, si vous vous appliquez à d'autres études, que ce soit toujours dans la vue de devenir meilleur. Prenez garde aussi que la lecture d'un grand nombre de livres ne produise en vous de la confusion sans aucun fruit. Il faut en lisant un ouvrage s'attacher à l'esprit de l'auteur, s'en nourrir en quelque sorte, et le tourner en sa propre substance, si on veut en tirer quelque chose de solide qui s'imprime fortement dans le cœur. On trouve de l'agrément dans une lecture variée, et de l'utilité dans une étude fixe et certaine.

3. Il est à propos quelquefois de donner relâche à son esprit, et de faire succéder le repos au travail, parce qu'une forte application ne peut long-temps durer. Les législateurs ont établi de certains jours où les hommes pussent prendre entre eux quelques divertissemens honnêtes, et réparer leurs forces par le repos et par la joie. Plusieurs choses égaient l'esprit et le délassent : telle est une promenade dans un lieu agréable et découvert, afin que l'esprit puisse s'élever dans l'air libre et pur, et le corps s'y fortifier ; tel est le séjour des maisons de campagne, où l'on vit innocemment loin du faste et du tumulte des villes ; telles sont les différentes espèces de chasse où vous pouvez vous divertir, pourvu qu'elles ne choquent pas la bienséance de votre état ; telles sont : la pêche, cet amusement si permis, les lectures agréables, les concerts et la musique, un jeu honnête, et une conversation délicate et polie, où les lois de la charité et de la pudeur ne soient en rien blessées. Quelques-uns, par une sévérité outrée, haïssent le commerce des hommes. Ils se cachent dans les ténèbres, et ne savent ce que c'est que de badiner avec grâce. D'autres dissipés par de vains amusemens, et continuellement répandus dans le monde, sont incapables de toute étude sérieuse. Fuyez ces extrémités, et faites succéder une chose à l'autre. L'éloignement des hommes vous fera désirer de les voir, et leur commerce vous disposera bientôt à vouloir jouir de vous-même dans la retraite. C'est ainsi que la solitude et la société s'aideront l'une l'autre. Le repos vous empêchera de haïr le travail, et le travail viendra vous guérir de l'ennui inséparable d'un long repos. On en voit plusieurs qui, ne ménageant nullement leurs forces, prennent toujours sur eux-mêmes, et ne

savent jamais s'arrêter où il faut. Ceux-là ne peuvent ni quitter leurs études, ni les reprendre quand ils les ont laissées. Se donnent-ils au travail ? Ils joignent les nuits aux jours, et ne se reposent qu'après qu'ils se sont épuisés. Sont-ils engagés dans les divertissemens et les plaisirs ? Ils se dissipent si follement qu'ils ne peuvent plus reprendre leur premier travail. Si le délassement est utile à l'esprit, le relâchement lui est extrêmement contraire. C'est en cela qu'on a besoin de la prudence pour connaître les justes bornes où l'on doit s'arrêter; car les choses les plus permises deviennent criminelles dès-là qu'on les pousse trop loin.

CHAPITRE XXXIV.

De l'humilité. En quoi elle consiste. De la connaissance de soi-même. Le caractère d'un homme vraiment humble.

1. L'humilité a pour auteur Jésus-Christ, qui l'a enseignée par ses paroles et par son exemple. Après les vertus théologales et intellectuelles, elle tient le premier rang entre les autres, puisqu'elle bannit l'orgueil qui est la source de tous les maux. Elle nous rend agréables à Dieu, qui prend plaisir à se communiquer aux humbles; elle est le fondement de toutes les vertus, sans lequel l'édifice spirituel ne pourrait long-temps durer; encore que son nom ait quelque chose de bas et d'abject, elle est le don des forts et des parfaits, et élève l'âme à ce qu'il y a de plus grand; elle sait pratiquer les actions les plus élégantes sans orgueil, et les plus difficiles sans crainte, et se porter aux entreprises les plus nobles sans sortir de sa situation naturelle. Au reste, elle ne consiste pas seulement, comme le croit le commun des hommes, dans le mépris de soi-même; elle peut aussi se rencontrer avec le désir modéré des honneurs. Un homme vraiment humble peut souhaiter la gloire comme la récompense des actions louables; et peut, en pratiquant le bien, chercher à faire honorer la vertu sans aucun retour sur soi-même. Il sait que toute gloire qui n'est pas le fruit de la vertu est fausse et trompeuse; mais, connaissant d'ailleurs sa bassesse et son peu de mérite, il a beaucoup d'aversion pour les honneurs. Il sait qu'ils contribuent bien peu aux bonnes œuvres que Dieu lui inspire de faire, et il craint avec raison que le désir d'une gloire juste et légitime ne le conduise insensiblement à en rechercher une qu'il n'aurait pas méritée
après tout, le parti le plus sûr est de m
les honneurs. On les augmente même en l
tant, et on les redouble par le refus qu'on

2. Pourquoi n'êtes-vous pas humble ? C
vous ne vous connaissez pas vous-même. L
propre a moins de peine à vous tromper s
sujet que n'aurait un imposteur qui vou
une fausse relation d'un pays éloigné. Q
que l'homme ? Un corps faible et fragile
rellement sans défense, dépendant de r
cours étrangers, et exposé aux injures
une masse de boue, un animal plein de
ennemi de tout bien, et assez fou pour p
la terre au ciel, et les choses périssables a
nelles. « Tout homme vivant n'est que v
Il n'est point d'animal sur la terre dont
soit plus fragile, qui soit plus furieux dan
lère, plus troublé dans ses craintes,
emporté dans ses plaisirs. D'où vous vien
tant d'orgueil, misérable créature ? S'i
reste quelque peu de raison, reconnais
défauts si honteux, et vos misères si prof
pour être parfaitement humble, vous n'av
vous connaître.

3. L'homme vraiment humble a un
mépris de soi-même; il se plaît à para
aux yeux du monde, et non pas humble
portant à Dieu seul les honneurs qu'il
se défiant continuellement de sa faible
mant à être compté pour rien, il n'a d'
que pour dédaigner les louanges. Comm
toujours devant les yeux ses défauts, et
contraire il n'envisage dans les autres
grâces dont Dieu les a comblés, il se croit
méchant de tous les hommes. Et voilà e
l'humilité est ingénieuse. Elle sait compa
misères à ce qu'elle voit de bien dans les
d'où il arrive que l'homme le plus pa
peut dire sans mensonge le plus impar
hommes. On le voit obéir avec une sou
entière à ceux que la Providence a placés
sus de lui; on le voit résister à ses pa
avouer sans peine ses défauts, souffrir co
ment les affronts, et s'acquitter avec j
fonctions les plus humiliantes et les plu
Ennemi de toute singularité, circons
retenu dans ses discours, aimant à de
obscur et caché, il se met au-dessus de t
se croyant inférieur à tout et un pur

scrétion et de modestie, il ne parle que
ité; éloigné des joies immodérées, il
porté à rire qu'à verser des larmes.
de son cœur se répand sur toute sa
Il a la démarche grave, les yeux bais-
te la contenance d'un criminel prêt à
'e devant le tribunal du souverain
eprésentant sans cesse les crimes qu'il
incertain s'ils lui sont pardonnés, dou-
n salut éternel, il n'ose lever les yeux
ais s'humiliant avec le publicain, il de-
: de ferventes prières la rémission de
enfin il ne marche qu'avec crainte, et
finiment les biens de la vie et le faste
. Celui qui est vil à ses propres yeux,
éloigné d'avoir de l'estime pour les
la terre.

CHAPITRE XXXV.

parfaits. Caractère de l'homme parfait. Que
ion avec Dieu est la fin de la vie parfaite.

omme parfait celui à qui rien ne man-
que peut-il manquer à un homme qui,
tous péchés et de tous vices, et orné
ertus, est uni intimement à son Dieu,
enu un même esprit avec lui. C'est là
ut point de la perfection chrétienne et
ous devez tendre toujours. Si chaque
regardée comme parfaite lorsqu'elle
e à son terme, Dieu étant votre fin
vous êtes nécessairement parfait lors-
ournant à votre principe, vous vous
lui. Mais, on ne peut arriver à cet état
e sans une grâce particulière du ciel;
: il y a fort peu d'hommes sur la terre
illent à acquérir les dispositions néces-
ur recevoir un don si singulier et si
e là vient qu'il y en a si peu de parfaits.
iècle en voit naître à peine quelques-uns.
s appellerez un homme parfait celui
peut être épouvanté par les périls, ni
ar ses passions; qui sait être heureux
adversités et content au milieu des op-
qui se montre tranquille au fort de la
qui méprise ces mêmes choses que le
hommes craint ou poursuit avec tant
ude et d'ardeur; qui dédaigne de s'at-
ux biens de la terre; qui n'a d'autre
celui qu'il tire de sa propre vertu;
qui, toujours libre, toujours égal, et toujours semblable à soi-même, est élevé au-dessus de tout, vide de tout désirs et plein de son Dieu; qui ne se laisse point ravir les véritables biens qu'il possède; qui sait tirer avantage de tous les maux de la vie; qui n'est jamais trompé dans ses espérances ni déconcerté par les événemens; qui considère les choses par leur propre valeur et non par l'opinion qu'en ont les hommes; qui, supérieur aux choses créées, ne les regarde que pour s'élever par ce moyen à la contemplation divine; qui, se montrant toujours inébranlable et tranquille, a déjà la meilleure partie de lui-même dans le lieu d'où il tire son origine. Comme les rayons du soleil, quoique répandus sur la face de la terre, sont néanmoins attachés au corps dont ils partent, ainsi, bien que l'homme parfait vive et s'entretienne avec nous, son cœur est pourtant lié étroitement à son Dieu. Son esprit doux et paisible ressemble à cette région de l'air où il ne se forme ni nuages ni tempêtes. Comme il ne souhaite rien, il a peu de besoins; il n'est point inconstant ni léger; il parcourt tous les siècles pour y trouver des leçons qui l'instruisent. De même que le soleil répand sa lumière de toutes parts, il considère toutes les choses créées; et retranchant la multiplicité des désirs, il se repose et se fixe dans l'amour de la souveraine unité. On ne le voit point s'empresser pour chercher au dehors de lui-même une félicité qu'il trouve au fond de son cœur. Il n'agit que pour Dieu, il ne respire que pour Dieu, toujours prêt à quitter le monde pour se réunir entièrement à lui. Comparez maintenant votre vie à l'état que je viens de décrire, et vous conviendrez que vous êtes fort éloigné de la perfection chrétienne.

3. Véritablement il n'est pas possible que vous arriviez à un état si relevé, si celui-là ne vous attire à lui, qui a dit : « Vous ne pouvez rien faire sans moi. » Mais il dépend de vous de préparer les voies à la grâce par les dispositions nécessaires. La fin de la vie parfaite est une intime union avec Dieu; mais, « comme Dieu habite une lumière inaccessible, » vous ne pouvez parvenir jusqu'à lui si vous ne dissipez les ténèbres que les créatures répandent dans votre âme. L'homme ne saurait se lier étroitement à la Divinité s'il ne s'élève au-dessus des choses créées et au-dessus de soi-même. Le moindre

attachement à la créature ressemble à ce petit poisson qui arrête, dit-on, les plus grands vaisseaux au milieu de leur course. C'est là le triste sort d'une infinité d'âmes, lesquelles, comme des navires chargés des richesses du ciel arriveraient sans doute au port de l'union b reuse si elles n'étaient retenues sur la r quelque affection déréglée. Dieu est un simple, et notre âme n'est capable de s'u qu'autant qu'elle est une et simple com

FIN DU CHEMIN DU CIEL.

INSTITUTIONS

DE

FRÈRE JEAN TAULER.

CHAPITRE PREMIER.

ité du péché, et comment on peut s'unir sainte-
à Dieu par une véritable et sincère pénitence.

Christ notre Dieu et notre Seigneur e, qui par la sainteté de sa vie, par les s et par les conseils qu'il donne dans ıgile, nous a enseigné suffisamment le e plus court qui conduit à la béatitude , commence sa prédication sainte par les: «Faites pénitence, car le royaume x est proche.» En effet, la chose du qui nous est le plus nécessaire à tous nous sommes, si nous voulons un jour vés, est de faire pénitence et de n'en ıpre jamais l'exercice pendant cette vie, t point exempte de péché. Or il faut ue nous ne pouvons pas faire une par-ıitence, si auparavant nous ne savons balance juste pour peser avec équité té du péché; car quiconque pèche traite tout-puissant avec tant d'outrage et de et il se fait à lui-même un si grand ıe s'il connaissait bien l'un et l'autre, l, ni la terre, ni tout ce qui est dans et sur la terre, ne serait capable de commettre la moindre faute de pro-béré; au contraire il choisirait plutôt de tous les jours d'une nouvelle mort que ler son âme de quelque péché.

ché donc est ce qui nous sépare de Dieu attache aux créatures qui ne sont que :'est une tache et une souillure de l'âme; nort de l'esprit, le piége du démon, la réparable du temps, la privation de la ivine, de toutes les vertus et du bonheur Le péché est une tristesse et une afflic-la conscience, un obscurcissement de un déréglement de la volonté, un trou-œur et une inquiétude de tous les sens. C'est une idolâtrie, un renoncement à la foi, le triomphe de l'ennemi, un poison mêlé de dou-ceur, le commencement de la damnation, l'oc-casion de plusieurs autres péchés, une joie pas-sagère, une peine durable, une honte éternelle, un objet aimable à la vérité aux yeux du monde, mais odieux et détestable aux yeux de Dieu et de ceux qui l'aiment. En un mot, il n'y a point de termes qui puissent exprimer l'horreur du péché; le mal qu'il nous fait ne se peut com prendre; la honte et la confusion qui le suivent ne sauraient s'effacer, et les tourmens qu'il nous cause sont insupportables.

Et parce que tout pécheur choisit et aime en péchant une chose vile et périssable et préfère son propre plaisir au bien souverain et immua-ble, en mettant sa volonté au-dessus de la vo-lonté de Dieu, il commet par ce choix criminel une irrévérence infinie contre la majesté de Dieu, et il lui fait un affront d'autant plus sensible que le Créateur est plus noble et plus excellent qu'une misérable créature et qu'un malheureux plaisir d'un moment; aussi se rend-il coupable par ce crime d'un supplice qui ne doit pas du-rer moins que l'éternité.

C'est pourquoi ile st besoin, afin d'entrer dans une véritable pénitence, que le pécheur, pour ex-pier l'irrévérence et le mépris avec lesquels il a traité Dieu, se présente devant sa face avec une profonde réflexion sur soi-même, qu'il se confesse coupable avec humilité, qu'il demande grâce et miséricorde, qu'il loue et glorifie Dieu du plus profond de son cœur, qu'il s'abaisse et se pros-terne au-dessous de tous les hommes et qu'il abandonne tous ses désirs à la conduite aimable de la volonté divine.

Mais parce qu'il a cherché dans les créatures un plaisir et une satisfaction qu'il devait atten-dre uniquement du Créateur, il est juste qu'il pleure ses péchés dans l'amertume et dans l'af-

fliction de son cœur, qu'il s'accuse au tribunal de la confession devant le prêtre, qui tient la place de Dieu et qui a la puissance de lier et de délier, et que, formant une ferme résolution de s'amender avec un vif sentiment de douleur, il accomplisse les œuvres d'austérité et de satisfaction qui lui auront été enjointes suivant la discipline sainte de l'Église, et qu'il porte des fruits dignes de pénitence.

Au reste, cette contrition et cette douleur ne doit pas prendre sa naissance d'une crainte purement servile, comme des peines de l'enfer ou du purgatoire, ni d'un sentiment tout charnel et tout humain qui nous fasse pleurer avec plus d'amertume le tort que nous nous sommes fait à nous-mêmes que l'injure que nous avons faite à Dieu: car une douleur de cette sorte jette l'homme dans une espèce de désespoir, comme si Dieu n'avait plus de soin de le conduire, et quelque véhémente qu'elle puisse être, elle ne mérite pas le pardon d'un seul péché, parce qu'elle ne vient pas du parfait amour de Dieu ,qui est la source et l'origine de toute véritable contrition.

Mais il faut que notre repentance soit toute divine et toute surnaturelle, et que, faisant gémir l'homme pour ses péchés, il soit moins vivement touché de sa propre perte que du déshonneur sanglant et du nombre d'offenses et d'affronts qu'il a faits à Dieu son père fidèle et tout-puissant, qui lui a donné l'être, qui l'a racheté, et qui l'a comblé et le comble tous les jours de tant de bienfaits.

Cependant lorsqu'il pleure et qu'il envisage le moindre péché qu'il a fait contre Dieu avec plus de déplaisir que tous les châtimens, toute la confusion et tous les maux qui lui en pouvoient arriver, il naît en son âme une ferme confiance en Dieu, de ce qu'il veut bien lui pardonner si volontiers ses désordres : car cette contrition vient de l'amour, et l'amour n'est jamais sans quelque douceur et quelque consolation. Et lorsqu'il considère ensuite que ce Dieu, qui est si grand et si élevé au-dessus de ce qu'il y a de plus grand dans le monde, ne lui a pas seulement remis ses fautes, mais qu'il a encore daigné le consoler par sa bonté infinie, tout abominable pécheur qu'il est, alors le feu de la contrition s'allume si fort dans son âme qu'il s'imagine qu'il n'aura jamais assez de douleur, et il demande à Dieu non-seulement de lui pardonner ses péchés par uneffe t de sa miséricorde, mais encore de les punir et d'en tirer vengeance sur lui-même par une action de sa justice, si ce doit être pour sa majesté sainte un plus grand sujet de gloire; car plus il ressent les effets de la bonté divine et plus est-il percé du regret des fautes qu'il se souvient d'avoir commises contre elle.

Or quiconque est arrivé à ce degré sublime de contrition, d'avoir le même amour et le même respect pour la justice que pour la miséricorde, tous ses péchés et la peine de tous ses péchés lui est remise au même moment. Et certes c'est bien une plus grande consolation de se livrer à la justice que de s'abandonner à la miséricorde, puisque c'est bien une plus grande mortification, et que la consolation doit être plus abondante où la mortification est plus rude et plus austère. Chacun doit donc faire une alliance d'autant plus étroite avec Dieu et s'unir à lui par un amour d'autant plus ardent et plus attachant, et par une volonté d'autant plus ferme de ne pécher jamais, qu'il se trouvera sujet à un plus grand nombre de défauts.

Que si quelqu'un peut-être n'est pas encore pénétré d'une si cuisante douleur et ne la peut pas même obtenir, qu'il s'afflige de ses péchés, qu'il forme de brûlans désirs d'en concevoir un véritable regret, plutôt par le déplaisir qu'il a de l'outrage qu'il a fait à Dieu que par un ressentiment de sa propre ruine; et qu'ainsi, par une sainte confiance, il espère que le Tout-Puissant par sa miséricorde, qui n'a point de bornes, lui pardonnera tous ses crimes.

Le pécheur donc qui sera dans ce sentiment, s'étant prosterné aux pieds du Seigneur, jettera les yeux sur ses péchés avec un saisissement rigoureux; il en fera un examen sévère, et s'armant d'une ferme confiance, il s'en rendra lui-même l'accusateur devant Dieu, et il en obtiendra d'autant plutôt le pardon qu'il en aura fait une recherche plus exacte; car encore qu'une mère puisse quelquefois oublier son fils unique, le Seigneur nous rend lui-même ce témoignage qu'il ne saurait jamais nous oublier, et il est si disposé à faire miséricorde qu'un peu d'étoupe jetée au milieu d'un brasier ardent n'est pas si prompte à prendre le feu qu'il est prompt lui-même à pardonner au pécheur qui a une véritable repentance de toutes ses fautes.

En effet, il ne se rencontre ni temps ni ob-

re la grâce de Dieu et le pécheur pé-
renaît entre l'un et l'autre une fidélité
aite que si elle n'avait point été violée
hé; et l'amour de Dieu est si grand et
-dessus de notre conception qu'il n'im-
is ce qu'il a une fois pardonné, et qu'il
as qu'on en reçoive ni déplaisir, ni
, pourvu qu'on continue de travailler
ement de sa vie.
e, l'essence de la sincère pénitence,
réconcilie parfaitement avec Dieu,
n ce que l'homme pénitent étant tou-
douleur sincère de tous ses péchés et
l et en particulier, se porte à Dieu par
ment d'amour, et à toutes les vertus à
Dieu, en se séparant pour toujours de
i est contraire à Dieu, avec une résolu-
e et inflexible de n'avoir jamais d'atta-
our ces choses, ni par la crainte de la
ar la considération de quoique ce soit
isse arriver. Ainsi, appuyant tous les
on cœur sur la bonté divine, qu'il fonde
espérance sur les mérites de la vie
de la mort douloureuse du Sauveur;
point d'autre occupation ni d'autre
ue les louanges de Dieu, et qu'il lui
actions de grâces infinies de ce qu'il
onné ses péchés, qu'il lui en a donné
ble contrition, qu'il lui a fait naître
de s'en abstenir à jamais, cependant
n arrêt juste et équitable, il a préci-
le feu des enfers un grand nombre de
qui valaient beaucoup mieux que lui,
ut pas commis tant de crimes.
e qui fait qu'il produit ensuite les
érieurs de la pénitence, comme les
veilles, la prière, l'aumône et d'autres
mblables, qui sont d'autant plus agréa-
u qu'elles ont davantage de ce regard
te pente aimable vers lui. C'est pour-
pez-vous surtout à toutes les sortes
s qui vous font mieux concevoir la
ine, qui vous disposent davantage à
os péchés et à les examiner de plus en
qui vous encouragent à prendre une
onfiance en Dieu; et plus la pratique
vres sera fréquente, plus aussi l'avance-
s la pénitence sera considérable; car il
, pour la perfection de cette vertu, que
ons une profonde réflexion sur la mi-
séricorde de Dieu et sur la fidélité incomparable qu'il a pour nous, que nous nous abaissions avec un grand mépris de nous-mêmes, que nous ne comptions toutes nos bonnes œuvres pour rien, que nous nous estimions entièrement indignes de l'excès des faveurs dont il nous a comblés et dont il nous comble encore, et que nous publiions que nous sommes incapables de lui rendre des actions de grâces proportionnées au moindre de ses bienfaits. Et que pourrons-nous lui répondre lorsqu'il nous reprochera l'infidélité outrageuse avec laquelle nous avons trahi son inviolable fidélité?

C'est pourquoi il faut, comme je viens de dire, ne faire aucune estime de toutes nos bonnes œuvres, quand elles seraient aussi méritoires et en aussi grand nombre que le sont celles de toutes les créatures ensemble. N'estimons rien de grand que ce qui nous manque encore; concevons autant de dédain et de mépris pour nous-mêmes que nous aurons de respect et de vénération pour Dieu, sans néanmoins manquer jamais à faire tout le bien que nous pouvons faire, en rapportant à lui seul le mérite des bonnes œuvres qu'il opère en nous; et certes il n'y a point de moyen plus efficace pour effacer le péché et la peine du péché que cette sorte d'exercice, jusque-là même que dans un fort petit espace de temps, une personne pourrait, par un pur acte d'amour de Dieu, et par une sorte de dégoût, d'aversion et d'horreur qu'il aurait de soi-même, se procurer un si parfait et si généreux affranchissement de tout péché par la seule vue de la gloire de Dieu, que tous ses crimes et les châtimens dus à ses crimes lui seraient remis; en sorte que, s'il venait à mourir en cet état, son âme s'envolerait tout droit dans le sein de Dieu, quand il aurait été auparavant coupable lui seul de tous les péchés de l'univers.

Que s'il arrive qu'après l'absolution de nos péchés nous ne recevions le pardon que d'une petite partie de la peine, c'est que notre contrition ou l'aversion que nous avons au péché et notre retour à Dieu ne se fait pas «de toute l'étendue de notre cœur, de toute notre âme, de tout notre esprit, ni de toutes nos forces,» comme Dieu nous le commande; car le vrai amour et la vraie confiance en Dieu étant unis à la haine parfaite, au dégoût et au mépris de

nous-mêmes, est comme un riche trésor avec lequel nous pouvons acquérir tout ce que nous désirons, et plus encore que nous ne saurions désirer, n'étant pas possible que Dieu se dispense de nous accorder l'effet de tous nos désirs, se sentant blessé par les traits de notre amour dans un endroit où il n'a pas, pour ainsi dire, la force de se défendre.

Au reste, il n'y a personne qui puisse plus véritablement obtenir le don de pénitence que celui qui s'applique à méditer sur la passion adorable de notre Seigneur Jésus-Christ, sur ses souffrances rigoureuses, sur sa mort pleine d'ignominie, et sur sa vie sainte en laquelle il a fait paraître une fidélité tout entière.

C'est particulièrement de cette passion dont il faut tâcher d'imprimer sur nous de profonds caractères, en faisant une sérieuse réflexion sur la qualité de celui qui l'a voulu souffrir pour l'amour de nous, mais avec un recueillement et une attention plus grande que la briéveté de cet ouvrage ne permet de le dire.

Et certes, c'est un grand sujet de joie et de consolation d'avoir la mémoire incessamment occupée de cet aimable objet, et l'on ne saurait trop s'étonner de ce que nous pouvons oublier pendant un moment à nous entretenir de la grandeur et de la fidélité de Dieu, ou bien de notre bassesse et de notre perfidie, et de parler cependant ou d'entendre parler de quelque autre chose, puisque la réflexion fréquente sur ces pensées est l'exercice le plus profitable pour faire naître en nous le mépris de nous-mêmes, et nous donner une douleur parfaite de tous nos péchés et de tous nos déréglemens. N'ayons donc point d'autre objet de toutes nos pensées que la seule passion de notre Sauveur, en sorte néanmoins que nous nous arrêtions davantage sur l'excès de sa fidélité et de son amour envers nous que sur la rigueur de ses souffrances.

Mais chacun se proposera comme un modèle à imiter dans toutes ses actions et ses abaissemens l'amour fidèle, la vie et la passion de notre Seigneur Jésus-Christ, et de quelque affliction qu'il se trouve accablé il fera cette prière : « Seigneur mon Dieu, infiniment fidèle et aimable, comme vous avez voulu de toute éternité et avant que je fusse, que les maux que je souffre m'arrivassent, je demande que cet ordre s'exécute, non pas selon mes désirs, mais selon votre volonté adorable, qui n
présent, et qui me sera éternellei
chère que la liberté de choisir ce qu
plus selon mon inclination. »

Enfin la meilleure pénitence qu'
faire est de dégager son âme des ch
peuvent traverser, et de l'unir étr
Dieu. C'est pourquoi il faut être soi
pratiquer avec plus de zèle toutes les
nous peuvent le plus servir pour o
avantage, et éviter adroitement tout c
en peut éloigner, prenant garde surt
pas se rechercher soi-même dans ces
choses. Le plus sûr est de marcher dar
par lesquelles Jésus-Christ et ses saint
ché, et de suivre les mêmes vestiges c
ont marqués. Que si quelqu'un est si f
infirme que de ne les pouvoir suivre
des exercices rudes et difficiles, qu'il
possible ; car Dieu n'en demande pas
de lui, et il ne considère pas tant les œ
l'amour, l'intention et l'esprit avec le
les lui rapportons : et c'est là particu
ce qu'il demande et ce qu'il désire de r

Abandonnez-vous donc tout entier
serve à la conduite de votre Dieu, vous s
à ce qu'il fasse de vous tout se qu'il lui
il y rétablira sans doute ce que vous y
truit par le péché ; car puisque vous
rompu votre corps, votre âme, vos
forces et tout ce qui est en vous, jetez
diment entre les bras de celui avec
défauts sont incompatibles, qui vous
que vous ne vous aimez vous-même, et
aimait au moment même que la haine
aviez pour vous était si grande que
donniez la mort. S'il vous a donc aimé
votre rébellion et votre désobéissan
avez bien plus sujet d'espérer qu'il vou
qu'il vous assistera et qu'il vous do
choses qui vous sont nécessaires, lors
serez soumis à ses ordres.

Il y avait un saint homme aimé de l
quel le seigneur avait donné une con
infuse de toute l'Écriture sainte, et lui
découvert l'esprit et les sens différens ;
seignait encore de quelle façon les ho
vaient en ce temps-là, et comme il y
dont les œuvres n'étaient point du tout
rées devant Dieu, quoiqu'elles parussen

aux yeux des hommes; il lui révélait aussi quelle était la mort de plusieurs personnes dont on ne faisait aucun état dans ce monde, ce qui arrive ordinairement à l'égard des gens de bien, et qui étaient pourtant plus grands devant Dieu que tous ceux qui paraissent grands ici-bas. Et comme le Seigneur opérait encore plusieurs autres grandes merveilles en sa faveur, cet homme de Dieu le priait de cette sorte : « Seigneur, ne m'accordez ni les unes ni les autres de ces grâces; retirez de moi, je vous prie, ces dons qui me tourmentent si cruellement. » Dieu lui ôta ces lumières et le laissa pendant cinq ans dépourvu de toutes consolations, exposé à de grandes tentations, et traversé d'un grand nombre d'afflictions et de misères.

Il arriva donc qu'un jour, comme il pleurait à chaudes larmes, deux anges s'étant présentés pour le consoler, il dit ces paroles : « Seigneur mon Dieu, je ne demande aucune consolation, et je serai assez heureux si je puis garder le lieu où vous habitez dans mon âme, afin qu'il n'y entre et n'y paraisse jamais aucune autre chose que vous. » A ces paroles il fut à l'instant environné d'un si grand éclat de lumière qu'il n'est pas possible de trouver des termes pour l'expliquer; et le Père célestel ui dit : « Je vous donnerai mon fils, afin qu'il vous accompagne toujours en quelque lieu que vous soyez. » — « Non, mon Dieu, repartit ce saint homme, je désire demeurer en vous et dans votre essence même. » Alors le Père céleste lui repondit : « Vous êtes mon fils bien-aimé, dans qui j'ai mis toute mon affection. »

Ce même ami de Dieu, interrogé sur ce qu'il jugerait à propos de faire s'il avait passé tous les jours de sa vie dans des crimes énormes, comme font un grand nombre de pécheurs : « Si j'avais, dit-il, exécuté tous les ordres qu'un sage et prudent directeur m'aurait prescrits après une confession parfaite de mes péchés, je n'y voudrais plus jamais penser ensuite, ni souiller mon cœur de leur souvenir, mais je m'efforcerais, par la pureté de ma vie, de faire oublier à Dieu tous les péchés où je serais tombé; car le péché n'est rien, il n'a ni être ni subsistance, et ne peut produire que le mal, en réduisant au néant ceux qui le commettent : lors donc que nous n'y voulons plus consentir, que nous en avons une entière aversion, et que nous produisons « des fruits dignes de pénitence, » Dieu le met en oubli; car si nous ne le commettons point, n'étant rien de lui-même, il ne paraît point devant Dieu; et quand il est une fois hors de connaissance, c'est alors que l'âme reçoit une guérison parfaite. »

A quoi ce saint personnage ajouta encore ces paroles : « Quand j'aurais, dit-il, passé quarante ans dans le péché, et que le moment de ma mort serait tout proche, si j'avais fait une confession sincère de mes péchés, et qu'il me restât autant de temps qu'il en faut pour réciter le salut de l'ange à la Vierge, afin de faire un acte de retour à Dieu par un sentiment d'amour parfait, tiré du plus profond de mon cœur, après cette conversion à Dieu et cette horreur du péché, j'espèrerais sortir de ce monde dans la pureté et l'innocence. Mais quand je n'aurais fait qu'un seul péché, et que je mourrais dans la douleur, dans la contrition et dans les larmes, ma mort serait la mort d'un pénitent. »

« Je ne veux point, disait-il, me mettre en peine d'acquérir la connaissance de mon Dieu; je sais que cela surpasse mes forces dans cet état malheureux; j'aime bien mieux acquérir les dispositions qu'il faut avoir pour être tout à lui, afin de connaître ensuite par les choses que Dieu fait en moi et sans moi, ce que je suis obligé de faire pour lui.

« C'est à lui à éclairer mon entendement, et à moi à m'abandonner à la conduite de ses lumières. L'amour et la connaissance sont deux choses qui sont toutes deux bonnes; mais la véritable union de l'âme avec son Dieu vaut la beaucoup mieux. Pendant le sommeil, je suis à vérité sans action; mais je ne laisse pas toutefois d'être. Mais lorsque je m'abandonne tout entier sans réserve à la conduite de la Providence, et c'est alors que je me trouve heureusement uni à Dieu, et que je suis devenu par la grâce une même chose avec lui, personne ne me saurait plus nuire; car celui qui est uni à Jésus-Christ, souffre sans déplaisir l'éloignement et la séparation de toutes choses. »

Or que celui qui est arrivé à cet heureux état prenne soigneusement garde en toutes sortes de rencontres de n'en pas décheoir, et qu'il ne s'attache jamais à aucune créature par quelque sentiment d'amour et de plaisir. Certes nous quittons sans peine tout ce que nous possédons avec Dieu; mais si nous sommes fâchés de le

perdre, c'est une marque que nous le possédions contre la volonté de Dieu. Enfin personne n'est digne d'une véritable pénitence que celui qui la désire de toute l'étendue de son cœur; et il n'y a que Dieu seul qui la puisse donner; car Dieu est un don qui ne peut être donné que par soi-même; il est une lumière que lui seul peut produire dans nos âmes; il est l'opération de la grâce; il est la vie en lui-même; il est toute l'essence de la créature; prions-le que, suivant les exemples, la doctrine et les maximes que nous venons de rapporter, il nous donne la grâce de faire une parfaite et véritable pénitence. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II.

Du mal que nous font les péchés véniels, et de quelle manière nous les pouvons éviter.

Quoiqu'il ne soit pas en notre pouvoir d'éviter tous les péchés véniels, nous devons néanmoins, et nous pouvons, avec la grâce de Dieu, veiller sur nous avec tant de soin, qu'il soit rare que nous y tombions même par mégarde, mais que nous n'en commettions jamais de propos délibéré, quand il s'agirait même de sauver notre vie; car tout ainsi qu'un nuage épais obscurcit les yeux du corps, de même les péchés véniels obscurcissent les yeux de l'âme, et nous empêchent de voir Dieu; ils éteignent la ferveur de l'amour divin; ils empêchent que nos prières ne soient exaucées aussi facilement qu'elles le seraient si nous en étions affranchis; ils défigurent et souillent l'âme, ce qui contriste l'esprit saint, et donne sujet de joie à l'esprit malin; ils privent l'âme de la familiarité de Dieu, autant de temps qu'elle demeure sans s'en corriger; ils entraînent l'homme dans de plus grands et de plus énormes péchés; ils affaiblissent tellement les forces de l'âme qu'elle en est moins capable de résister à ses mauvaises inclinations; ils rendent l'esprit paresseux et languissant à faire le bien; ils attachent nos désirs aux choses passagères; ils prolongent la durée des souffrances du purgatoire, et ils tiennent l'âme privée pendant un long temps de la vue et de la présence de son Dieu.

Que chacun examine maintenant en soi-même si c'est peu de chose que les désordres que nous causent ces sortes de péchés, particulièrement lorsqu'on les commet de propos délibéré, ou bien par une méchante habitude. Or il faut savoir qu'il y a six moyens ou six dispositions par lesquelles, avec le secours de la grâce, on peut éviter les péchés tant mortels que véniels, pendant que nous sommes actuellement dans ces dispositions.

La première est, lorsque nous sommes protégés par la puissance de Dieu, et que toutes nos forces sont soutenues de la force même divine, c'est-à-dire lorsque Dieu le Père engendre, pour le dire ainsi, son Fils unique dans le fond de nos cœurs; car alors la grâce de Jésus-Christ pénètre toutes les puissances de notre âme, en sorte que chacune d'elles reçoit une certaine vigueur toute divine pour résister à tout ce qui n'est point de Dieu, et à tout ce qui lui est contraire.

La seconde est lorsque les puissances inférieures attendent l'ordre des puissances supérieures; car c'est ce qui conserve l'homme dans la droiture et dans la justice; et c'est là l'état dans lequel Dieu avait créé le premier homme qui tomba dans le péché, au même moment que les puissances inférieures de son âme se détournèrent de la dépendance qui les soumettait aux puissances supérieures. Ainsi il faut nécessairement que nous tombions lorsque, sans l'aveu et les ordres de la raison, nous nous portons au plaisir des sens. Mais lorsque la droite raison nous permet de sortir comme de nous-mêmes pour agir au dehors, nous ne devons point appréhender de chute; et pour cela, il est besoin d'avoir une grande lumière d'en haut et une profonde humilité, de peur d'être surpris par notre ennemi.

La troisième est lorsque la volonté humaine, s'abandonnant entièrement à la volonté divine, ne fait qu'une même volonté avec elle, et que la raison ayant toujours l'œil tourné vers Dieu, n'a point d'autre soin que de mépriser sa propre volonté pour vivre selon la volonté divine; car en demeurant dans cet état, l'homme ne pèche jamais sans qu'il ne pèche qu'en en sortant.

La quatrième est lorsqu'on garde de la modération en toutes choses; car celui qui peut prendre le milieu dans toutes ses actions est sans défauts, puisque tous les défauts viennent d'un déréglement qui consiste à faire plus ou moins qu'il ne faut; mais celui qui fait ce qu'il doit faire, et qui omet ce qu'il doit

mettre, est toujours écouté favorablement de ieu.

La cinquième est lorsque l'homme embrasse ntérieurement et extérieurement une pauvreté olontaire; car les pauvres vivant au milieu d'une ffliction continuelle, s'ils viennent à tomber par asard dans quelque péché, ils portent avec eux ur peine toute prête, qui consume leur faute ans la fournaise ardente de la pauvreté.

La sixième est lorsque le feu vivant de l'Esrit saint a embrasé le cœur de l'homme, parce ue le grand amour de Dieu efface tous les péés de l'homme et le rend pur et exempt de oute souillure; en sorte que si quelqu'un brûait incessamment de ce feu divin, il vivrait ussi incessamment sans péché, n'étant pas posible que l'amour et la haine puissent se concilier nsemble dans un même cœur. Celui donc qui ime parfaitement Dieu est comme forcé d'éiter tout ce qui est contraire à Dieu; celui enn qui, examinant par avance toutes ses paroles t toutes ses actions avant que de les produire, egarde celles qui ne sont d'aucune utilité, les upprime pour la gloire de Dieu, et travaille de outes ses forces de la manière que je viens de lire, à se garder du péché, celui-là, dis-je, est léfendu et respecté par les anges et par toute a troupe céleste des bienheureux; son oraison, qui est toute pure, est aussitôt exaucée de Dieu; l a la liberté de s'approcher de lui et de jouir le sa familiarité; et pour un plaisir passager qu'il a méprisé, il trouve en Dieu la paix et la onsolation de son âme; son cœur est si bien afermi et ses forces tellement augmentées que es tentations ne sauraient plus le vaincre ni l'entraîner dans de grands péchés; et s'il mourait dans cet état, il entrerait dans la joie de la céleste patrie sans passer par les souffrances du purgatoire.

CHAPITRE III.

De deux fonds qui sont en nous, l'un bon et l'autre mauvais; et comment nous devons perpétuellement veiller sur le mauvais fonds pour le connaître, afin de lui résister et de le détruire.

Puisque toutes nos œuvres, tant bonnes que mauvaises, tirent leur force et leur récompense du fonds, c'est-à-dire de l'intention et de l'amour qui les produisent au dehors et qui leur donnent leur perfection, et que tout notre salut consiste dans un bon fonds et dans une intention qui ne cherche que Dieu et qui se renonce soi-même, ce qui se rencontre en très peu de personnes, et qu'au contraire, tous les péchés, tous les maux et la damnation éternelle viennent d'un fonds maudit et malheureux, et qui se cherche soi-même et qui est opposé à Dieu, je tâcherai, avec le secours de la grâce, d'expliquer comment on peut connaître la différence qui est entre ce bon et ce mauvais fonds.

Certes la vérité nous apprend elle-même que si «le grain de froment étant tombé en la terre ne meurt, il demeure stérile; mais qu'après qu'il est mort il porte beaucoup de fruit.» Ces paroles, dis-je, sorties de la bouche de la vérité même, qui est la sagesse éternelle de Dieu le Père, nous apprennent par cette similitude que nous devons entièrement mourir à nous-mêmes, si nous voulons devenir féconds en vertus; car comme un grain de froment, ou bien quelque autre chose que ce puisse être, ne peut recevoir une autre forme qu'elle ne meure auparavant en elle-même et qu'elle ne perde sa première forme; de même nous ne saurions être unis à Jésus-Christ, pour être membres de son corps et parés de ses grâces, si nous ne quittons auparavant et ne faisons mourir en nous tous nos vices et tous nos défauts, et si nous ne nous abandonnons et ne nous renonçons entièrement nous-mêmes en toutes les choses où nous nous cherchons, où nous nous aimons, où nous nous désirons nous-mêmes, tant à l'égard de l'âme qu'à l'égard du corps.

Or il n'y a personne qui le puisse faire s'il ne reconnaît auparavant quels sont les objets pour lesquels il a de l'attachement, et qui sont comme entre Dieu et lui, afin d'y renoncer et d'y mourir; car autant que chacun se connaît soi-même, autant peut-il se mortifier et se désavouer soi-même. Et parce que plusieurs se trompent malheureusement dans le rapport de ces deux choses, je vais décrire en peu de paroles le fonds de cette malice, dont tous les obstacles qui sont entre Dieu et l'homme tirent leur origine. Et en vérité la connaissance de ce fonds est beaucoup plus avantageuse à l'homme que s'il possédait sans elle l'esprit d'un ange et que s'il avait lui seul autant d'intelligence que tous les esprits des bienheureux ensemble.

Ce fonds criminel ne recherche donc et n'aime

Dieu et la créature que pour ses propres intérêts; car, quoiqu'il fasse paraître quelquefois de l'amour pour Dieu et pour le prochain, ce n'est qu'une tromperie et une illusion prodigieuse, pour imposer et pour nuire à tout le monde. Ce fonds s'imagine avoir de la justice et de la bonté; il se glorifie souvent de ses œuvres et de ses omissions, mais principalement de celles qui ont quelque apparence de vertu et de sainteté, et il s'en élève en son cœur, comme si c'était en effet des vertus solides; en quoi se trompant soi-même, il s'attribue, et non pas à Dieu, toutes les choses qu'il possède, et quoiqu'il n'aime pas les vertus, il recherche les honneurs et les louanges qui sont dues aux vertus.

Il condamne les autres, tantôt à cause de leurs défauts et tantôt aussi à cause de leurs bonnes œuvres : ce qui lui arrive, parce qu'il ne croit pas qu'il y ait une seule personne meilleure que lui et qu'il ne veut point avoir d'égard à la faiblesse des autres, ni à l'inclination qu'ils ont au mal, désirant toujours qu'on croie qu'il est quelque chose, quoiqu'il soit vraiment accablé sous le poids de toutes sortes de malice. Il n'y a point de péchés qui lui paraissent grands ni énormes; au contraire il ne les regarde que comme des bagatelles; ce qui est une preuve très évidente qu'il lui manque encore beaucoup de choses, puisqu'il est si fort dépourvu de la véritable lumière et dans un si grand aveuglement qu'il ne sait pas même ce que c'est que le péché; car s'il connaissait bien que c'est une fuite et un éloignement du souverain bien, qui est Dieu même, sans doute qu'il laisserait plutôt déchirer son cœur en pièces que d'y donner son consentement.

De plus, il pratique sans peine les bonnes œuvres par lesquelles il espère augmenter en estime en réputation, ce que sa faiblesse ne lui permettrait pas de pratiquer s'il était obligé de les faire en secret pour la seule gloire de Dieu.

Pour ce qui est de la pente qu'a si facilement la volonté à l'amour et à la haine des créatures périssables, et généralement à tout ce qui lui arrive, c'est une funeste production de ce fonds malheureux qui se cherche soi-même. Enfin celui qui estime grand tout ce qu'il fait, et qui veut produire des œuvres extraordinaires avec une force médiocre, est dans un tel aveuglement qu'étant pauvre, misérable et malheureux, il s'estime néanmoins être d
bondance des richesses. Ce même fonc
force de paraître toujours bon, quelque
en nombre que soient les maux dont il es
et quoiqu'on ne le puisse accuser d'aucu
lice qu'il n'ait commise en effet, ou qu'
pu commettre si Dieu ne l'avait point
par sa miséricorde.

C'est de ce fonds qu'il arrive que p
n'oseraient attrister personne par leurs
ni par leurs actions, parce qu'ils ne s
souffrir qu'on leur réponde, ni que le
les reprennent à leur tour. Ce fonds s'i
avoir un amour si fervent pour Dieu
peut pas souffrir dans le prochain ce
contre l'honneur et la gloire de cet être s
c'est pourquoi il le reprend de ses défa
une extrême rigueur : mais s'il voyait
ment ses propres défauts, il oublierait a
ceux des autres, quelque grands qu'ils
être, et prenant soin de lui-même sa
che, il s'efforcerait, de toute l'étendue
pouvoir, d'arracher la racine de ses vices.
les fois que ce fonds reçoit quelque répri
il ne cesse de se justifier et de se défen
ne souffre point qu'on l'humilie ni qu'o
dresse; mais il dit : « Les autres sont aus
à leurs défauts; pour moi j'ai agi a
bonne intention, ou par ignorance ou fai
Mais il faut tenir pour indubitable que,
les fois que notre fonds nous fait sort
vraie humilité, du profond anéantisse
du mépris de nous-mêmes, il ne manqu
de nous égarer et de nous perdre,
nous ne nous en apercevions pas.

Ce fonds n'aime dans tous les objets
amour que l'apparence et les dehors, a
lement de s'acquérir parmi les homm
time et la réputation de grand; c'est p
il se rend quelquefois lui-même son pro
cusateur, afin de mériter des louanges p
fausse humilité; mais si les autres l'ac
son orgueil ne le peut souffrir. Il se mo
cile et complaisant à tout le monde pour
l'amitié et se faire préférer aux autres;
on le reprend de ses fautes, il se plaint
lui fait injustice, de peur qu'on ne remarc
ce fonds criminel se trouve en lui, et
quelqu'un l'offense et le choque en quel
nière que ce puisse être, ou bien qu'on

laisse emporter insolemment à la colie tous les biens qu'il a reçus tant de des hommes; et cependant lorsqu'il lans les autres la même contenance et mouvemens qui sont en lui, il les reles condamne à l'instant comme s'il ɔt de ces défauts.

ɥuelque effort qu'on fasse pour dénds, il ne meurt néanmoins jamais nt dans cette vie; et une personne a pouiller et sortir de soi-même par la ı et l'anéantissement, elle y trouve ɪelque chose de reste à mortifier et à car ce fonds malheureux se cheroutes choses, s'il se voit privé des porelles, il recherche les spirituelles, ique même aux exercices de piété ttache vicieuse et un plaisir désorregarde en lui les vertus comme si partenaient en propre, et ne s'arrête ent en Dieu, qui est auteur de tout il se repose plutôt dans les dons qu'il ui. Que si quelqu'un est mort inté: dans ce fonds et s'empêche de comactions les plus noires, alors ce mause rend si subtil et sait se déguiser si ɪt que celui qui le possède pense état assez avantageux; il croit avoir en toutes choses et s'être parfaiteté soi-même, quoiqu'à peine il ait nier pas pour sortir de ses inclinapense avoir cherché Dieu en toutes oiqu'il n'ait jamais eu un seul moment e amour.

ı défauts et un nombre infini d'autres e ce méchant fonds qui, étant corle péché, se réfléchit et retourne sur par un sentiment d'amour-propre, lonté singulière et affectée, et par : et une complaisance pour soi-même; ɪe en cent manières son plaisir et son ɪarticulier dans les biens passagers et ı, dans le boire et le manger, dans dans le repos, dans les vains amuses le désir d'apprendre des nouvelles, lles compagnies, dans la consolation des créatures; il se recherche même ɪs la dévotion intérieure, dans le goût spirituelles, dans la prière, dans la ı divine, en rapportant à sa propre satisfaction les dons du ciel, soit intérieurs ou extérieurs. comme aussi le royaume des cieux, et Dieu même; ce qu'il fait en tant d'autres manières innombrables qu'on ne saurait assez déplorer ce mal; que s'il perd par hasard un objet de complaisance, il en recherche tout aussitôt un autre pour s'y reposer avec plaisir.

Au reste, quiconque désire pénétrer dans la connaissance de ce fonds corrompu, il faut qu'il prenne garde exactement aux choses suivantes, et il se remarquera lui-même dans ce fonds, lorsqu'il plaira à Dieu de lui ouvrir les yeux de l'âme, et que le temps propre pour cela sera arrivé.

Premièrement, il faut qu'il soit le gardien et l'observateur sévère de soi-même, de ses sens extérieurs et intérieurs, et de toutes ses facultés, afin qu'il n'ait point d'yeux, d'oreilles, de parole, d'attouchement, ni de désirs que pour les choses qui lui sont nécessaires; il veillera sur ses sens intérieurs de toute l'étendue de ses forces, de peur que quelque fantôme étranger ne s'en empare et ne s'y dépeigne; il se cachera dans la solitude et se séparera de la compagnie de tous les hommes; et, se recueillant incessamment en soi-même, il empêchera ses sens de se dissiper et de courir après les créatures; il fuira soigneusement les plaisirs et les vains divertissemens du siècle; il demeurera en secret et inconnu à tout le monde, afin de recevoir d'autant moins d'images des créatures; il aura toujours présente aux yeux de son âme la vie et la passion de notre Seigneur Jésus-Christ pour en faire continuellement le sujet de la méditation avec un désir sincère et un ferme propos de l'imiter, et il formera sa vie et règlera toutes ses actions sur le modèle de cette vie très parfaite, prenant garde de près combien il lui est semblable en tout ce qu'il fait et ce qu'il ne fait pas, dans sa patience, dans son humilité, dans sa résignation, dans son jugement, dans sa tempérance, dans sa justice, dans sa vérité et dans tout le reste des vertus.

Et lorsqu'il se trouvera dissemblable, il se plongera dans une humilité profonde, où envisageant sa bassesse et son néant, il se prosternera avec confiance devant la miséricorde divine, la priant de l'assister dans la pauvreté et l'indigence véritable où il se voit réduit. Cependant qu'il fasse tout son possible, et qu'il n'épargne rien de ce qui est en lui pour mourir

à ce fonds criminel, dans tous ses vices, dans son amour-propre, dans sa volonté particulière, dans ses propres plaisirs, dans ses propres commodités, dans son propre jugement et dans l'estime de soi-même.

Plus on mortifie promptement ce fonds, et plutôt découvre-t-on ce fonds bienheureux où Dieu habite dans l'âme. Au reste, il n'y a personne qui puisse connaître ce fonds criminel, tant qu'il demeure uni et engagé avec lui, et qu'il s'y laisse mener et conduire dans tout ce qu'il fait et ce qu'il ne fait pas, ne cherchant et n'aimant que soi-même dans tout ce qui regarde le corps et l'esprit.

Il est donc absolument nécessaire que chacun veille soigneusement sur soi-même, et que partout où il s'apercevra, qu'il se cherche et qu'il s'aime soi-même, comme par exemple lorsqu'il marche ou qu'il est arrêté, qu'il boit ou qu'il mange, qu'il pense, qu'il se repose, et généralement dans toutes ses paroles et ses actions; il se mortifie et se résigne dans toutes ces choses; qu'il sorte et se détache soi-même, et apprenne à ne rechercher en tout cela que la volonté et l'unique gloire de Dieu. Mais peut-être que quelqu'un me dira : si je suis obligé de m'abandonner entièrement moi-même, comment est-ce que je pourrai aimer Dieu? O que si vous vouliez vous laisser conduire à Dieu en toutes choses, sans doute qu'il vous mettrait bientôt en état de l'aimer en toutes choses! Car lorsqu'il vous ôte toute la douceur et la consolation, tant de l'esprit que du corps, que vous pensez que tout ce que vous faites et ce que vous ne faites pas lui est désagréable, que toutes vos œuvres ne méritent aucune récompense, que vous êtes le plus vil et le plus détestable de tous les hommes, que Dieu et toutes les créatures sont irrités justement contre vous et prononcent votre condamnation, enfin que vous êtes abandonné de Dieu et de tous les esprits bienheureux; si vous pouviez dans cet état souffrir sous la main de Dieu toutes ces adversités avec une humble résignation et sans murmurer; si vous connaissiez pleinement votre bassesse, en sorte que vous vissiez que vous n'avez rien qui vous appartienne et qui vous soit propre que le vice et le péché; si vous persévériez dans l'exercice ordinaire des bonnes œuvres et de la charité, et que votre indigence et votre accablement ne vous fissent interrompre la pratique d'auc[...] vertus, le Seigneur vous élèverait bie[...] degré sublime où il vous apprendrait [...] et à vous renoncer vous-même en toute[...]

Mais tant que vous vous cherchez, q[...] vous aimez, que vous agissez pour vo[...] et que vous demandez la récompense [...] de vos actions, sans pouvoir souffrir [...] auprès des autres pour ce que vous êt[...] demeurez dans une illusion et dans un[...] pitoyable. Aussi lorsque vous méprisez q[...] à cause de ses défauts, et que Dieu ne vo[...] cher dans votre sécheresse comme dans v[...] lations, lorsque vous pensez être quelq[...] et que vous voulez à cause de la conduite[...] vie et des lumières de votre esprit êtr[...] à ceux qui ne vivent pas selon vos ma[...] qui ne font et n'entendent pas les chose[...] vous, vous êtes sans doute dans une [...] voie, vous ne vous connaissez pas vous-[...] vous êtes aveuglé par ce fonds de m[...] vous possède, qui corrompant mainte[...] les exercices de toutes vos bonnes œuv[...] réduira dans d'étranges extrémités à la[...] peut-être vous précipitera dans l'abîme[...] quand vous viendrez à le découvrir et [...] naître. Pendant que vous êtes donc dans[...] de la grâce, apprenez à le détruire et à [...] ce fonds avec le secours de Dieu. C'est l[...] leure science et la plus grande sage[...] puisse acquérir dans cette vie, et en com[...] de laquelle toute autre sagesse ne doit p[...] pour une véritable folie.

CHAPITRE IV.

De l'abaissement de la patience et de la résignation [...] mortifié, et des marques qu'il doit avoir en lui-[...] n'être pas abusé.

Il y a trois choses qui suivent ordin[...] la mort de l'homme. La première, qu'o[...] velit, et qu'on le met dans le tombea[...] conde, qu'il est permis de le fouler a[...] jusqu'au jour du dernier jugement; e[...] sième, que son corps se réduit en p[...] C'est en ces trois choses qu'on recon[...] qui est vraiment homme de Dieu et [...] ment mort au monde; car premièremen[...] baisse sous la main de Dieu, et sous le[...] des hommes, avec une si profonde [...] qu'il ne s'élève jamais dans son âme au[...]

de vaine gloire contre son prochain; contraire, il se persuade qu'il n'y en a nul qui ne soit meilleur et plus saint que it Dieu, et il s'estime véritablement la et la plus abjecte des créatures. Secon- il souffre avec une ferme constance et ible résignation d'être foulé aux pieds e monde jusqu'au jour du dernier juge- est-à-dire il endure de bon cœur et avec ine simplicité jusqu'à la mort toutes les, toute la confusion, tous les opprobres ronts, toutes les douleurs et les souf- de quelque part qu'elles lui arrivent, té des créatures, soit justement ou avec, sans s'excuser ni se défendre, sans se ni se venger en aucune façon, mais de- dans un assujettissement et une insen- reille à celle d'un corps qui est renfermé épulcre; il reçoit avec une égalité d'es- érable tout ce qui lui arrive, ou tout ce ausent les autres, soit un bien ou un une chose agréable ou fâcheuse, une u un mépris; et il demeure sans trouble gitation exempt de tout désir de ven-

mement, il est entièrement mort et our tout ce qui n'est point Dieu; il se lui avec courage; il renouvelle sa fer- il étouffe tellement dans son cœur les la cupidité des biens terrestres et passa-, encore que Dieu l'enrichisse ou le ré- is l'indigence, il demeure toujours sou- ordres avec une résignation parfaite, ose en lui seul. Il reçoit des créatures les cessaires, et dont la nature ne se peut assujettit son être et sa volonté à la e son Créateur. Il s'abandonne lui-même ce qu'il possède, et se dépouillant de choses qui pouvaient le faire tomber echerche de soi-même, et lui en faire la jouissance et la propriété, il se réduit éant, afin que la volonté de Dieu s'ac- en lui sans aucune sorte d'empêche-

ncore une autre mort spirituelle; c'est ction qui n'a point de forme, qui nous r des chemins inconnus, et qui ne met terme ni de relâche à nos douleurs. s voies désertes et arides par lesquelles ut-puissant fait passer d'ordinaire ceux qu'il aime, et desquelles, lorsque nous sentons en nous les vestiges, nous devons faire le sujet de nos mortifications, sans nous dissiper au dehors et rechercher ailleurs du soulagement, de la joie et du plaisir; mais au contraire étant dans une attente continuelle de ce que Dieu nous prépare par cette affliction intérieure, nous y offrir volontairement, afin que notre conscience nous puisse rendre ce témoignage que nous sommes véritablement morts et crucifiés avant Jésus-Christ qui s'est vu suspendu en la croix dans une affliction et un abandonnement extrême, sans assistance ni soulagement quelconque, et qui a rendu l'esprit de cette manière entre les mains du Père éternel. C'est de ces sortes de personnages que saint Paul dit : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ : car alors que Jésus-Christ, qui est votre vie, viendra à paraître, vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire. »

Certes c'est une œuvre bonne et digne de louange de méditer la passion du Fils de Dieu, et de réciter souvent avec abondance de larmes la prière du Seigneur. Mais c'est une chose bien plus agréable à Dieu de suivre Jésus-Christ dans l'abaissement et l'humilité. Allez, allez où vous voudrez, vous êtes appelé de Dieu pour le suivre, et il faut que vous portiez quelque croix quelle qu'elle puisse être; si vous voulez en éviter une, vous en rencontrerez une autre qui sera peut être beaucoup plus pesante, et il n'y a point de sagesse ni d'éloquence humaine capable de vous délivrer de cette croix. Si vous voulez être disciple de Jésus-Christ, il faut que vous viviez dans les souffrances; « car le serviteur n'est pas plus grand que le maître, ni le fils que le père, ni le disciple que le maître, mais tout disciple est parfait lorsqu'il est semblable à son maître. »

Ces paroles contiennent en abrégé tout ce qui se peut dire ou écrire, et toute la sagesse consiste en ce point que vous appreniez à souffrir et à supporter les adversités. Saint Pierre, qui était un véritable imitateur de Jésus-Christ, dit aux fidèles : « Jésus-Christ, qui n'avait commis aucun péché, a souffert pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous marchiez sur ses pas. » Nous ne pouvons donc point prendre de voie plus certaine, plus assurée, ni plus courte que celle que ce souverain Maître de toute vérité a trouvée, dans laquelle il a marché, et qu'il

nous a enseignée; et il ne faut pas croire qu'il y en ait de meilleure ni de plus honorable que celle par laquelle nous retournons au Père en suivant son Fils.

Mais de peur que quelqu'un ne s'égare dans ce chemin, et afin que la grâce et la nature agissent ensemble et de concert, il y a trois marques nécessaires qui, se rencontrant en une personne, empêchent qu'elle ne soit abusée, ni par l'attrait d'une fausse liberté, ni par les lumières trompeuses de la nature, ni par les faux prophètes. Dieu pourra peut-être bien permettre que son âme en soit troublée, mais bien loin que cette agitation lui soit désavantageuse, au contraire, elle contribuera à son salut éternel.

La première marque est que le pécheur s'applique sérieusement à demander à Dieu une vraie et sincère connaissance de tous ses péchés, et la grâce de s'en confesser avec une parfaite contrition, et que persévérant sans relâche dans le désir d'y satisfaire, suivant les ordonnances de l'Église catholique, il évite de toutes ses forces les occasions de rechute; persévérant, dis-je, sans relâche dans cette ferveur et dans ce zèle : alors Dieu accomplira en lui les œuvres de sa grâce, et l'affranchira de cette liberté malheureuse qui porte au péché.

La seconde marque est qu'il désire le salut et le bonheur de son prochain, avec autant d'ardeur que son salut et son bonheur propre, qu'il le secoure et le soulage selon l'étendue de son pouvoir, tant dans les besoins du corps que de l'âme, afin de se rendre agréable aux yeux de Dieu, et qu'il prie avec une égale fidélité pour ses amis et ses ennemis, et généralement pour tous ceux pour qui Dieu veut être prié. C'est là le véritable moyen d'aimer son prochain comme soi-même, et de n'être point abusé par les fausses lueurs de la raison naturelle.

La troisième marque est qu'il fasse de puissans efforts pour imiter dans ses actions intérieures et extérieures la vie et la conduite adorable du Sauveur, et qu'il demande au Père céleste de le vouloir unir si parfaitement à lui, qu'il ne trouve et ne remarque rien au fond de son cœur que Jésus-Christ « et Jésus-Christ crucifié, » qui le conduise et l'élève à son Père, par le mérite et la sainteté de sa vie et de sa passion; car il n'y a point d'autre voie pour aller à la vie que par le Fils, comme il l'assure lui-même par ces paroles : « Je suis la voie; si quelq tre par moi il sera sauvé. » Dans cette v faux prophète, aucune liberté décevi cune lumière de la nature ne nous séd

Il y a encore trois autres marques quelles nous pouvons juger qu'une possède assurément des dons de Dieu rels.

La première est qu'un homme aim nemi, et s'efforce de procurer du bie qui lui désire du mal; ce qui étant u bien au-dessus de la nature, et qui lui rement contraire, elle est comme for quitter ici d'elle-même pour se laisser à la grâce. Jésus-Christ nous a enseig parole et montré par son exemple l'am doit avoir pour ses ennemis lorsqu pour ses bourreaux, il dit : « Mon père nez-leur, car ils ne savent ce qu'ils fon

La seconde marque est que l'hom son Dieu avec tant de fidélité, qu'il so toute l'étendue de ses désirs que toute tures brûlent d'un violent amour p Créateur, et qu'il puisse accomplir en vrage de sa volonté sainte, comme il a toute éternité de l'accomplir en tous nous sommes, afin que son nom soit sa la terre comme au ciel, et c'est encore l choses qui répugnent à la nature et lonté de l'homme; car toutes les chos nature aime, elle se les réserve à elle se en vouloir faire part à d'autres; mais ne veut pas jouir seule de son amour communique dans tous ses ouvrages à nations juives et chrétiennes, et elle n'a désirs que ceux de plaire à Dieu. C'est faut que la nature cède et succombe enti et qu'elle renonce à toute sorte de pro

La troisième marque est que l'hom Dieu, et le cherche avec tant de sincé désire avec l'apôtre que son âme soit sé son corps, afin de pouvoir être unie i tement à son Dieu, sachant bien que ce parfaite ne peut se faire ni ne sauroit rable que par la mort du corps. Que t qui remarquent donc en eux de ces désirs soient assurés que ce sont des dessus de la nature; car la grâce sur nature lorsqu'elle s'offre d'elle-même à et qu'elle demande d'être anéantie,

rle l'apôtre : «Malheureux que je suis, qui
: délivrera de ce corps de mort?» Or comme
y en a plusieurs qui sont abusés par des mou-
mens et par des suggestions intérieures,
oyant que c'est Dieu qui les porte à faire ou
ne pas faire une chose plutôt qu'une autre,
oique ce soient des mouvemens de la nature,
des inspirations de l'esprit séducteur; comme
ne suffit pas d'avoir une bonne intention, il
t absolument nécessaire que tous ceux qui
maginent être bons considèrent et examinent
igoureusement si c'est dans la lumière naturelle
dans quelqu'autre lumière trompeuse qu'ils
archent; car les actions qui partent de la na-
re seule sans la grâce ne méritent point la
licité éternelle.

Il faut donc savoir que l'instinct ou la lumière
la nature qui paraît dans l'entendement ne
us invite et ne nous porte qu'aux fantômes et
x illusions, et à la recherche et à la possession
plaisir, de la complaisance et de la louange
nous-mêmes.

La lumière et le conseil de notre bon ange
us pousse et nous sollicite à mortifier partout
tre nature avec une vraie discrétion. La lu-
ère et l'inspiration de l'esprit malin nous
ve et nous jette à la fin dans l'orgueil et dans
pensée que nous sommes quelque chose, que
ur savons quelque chose, que nous possédons
elque chose, que nous pouvons quelque chose.
nous donne une complaisance vaine; il nous
t naître l'estime de nous-mêmes et le désir de
nétrer et de comprendre les choses les plus
blimes et les plus relevées. Il nous porte à la
ne gloire, au dégoût des choses saintes, et
us les autres péchés, particulièrement à ceux
la nature a plus de pente, et il augmente
me la force et la vigueur de cette mauvaise
lination. Au contraire, la lumière divine nous
nduit à l'humilité, à la résignation, à la chas-
é, au dénûment de toutes choses et à l'unité.

Que chacun examine maintenant par ces mar-
s de quel esprit il est mû et par quel instinct
git; car toute la lumière, toute la connais-
ce et tous les mouvemens dont l'homme est
té dans l'âme et dans le corps, une rare in-
igence de toute l'Écriture sainte, toute la
esse de la raison et la plus grande subtilité
l'entendement, ne peuvent pas donner à
mme la tranquillité véritable, ni mettre la paix dans le fond de son âme : il n'y a que la seule lumière divine, cette lumière de la grâce du Sauveur qui le puisse, lorsqu'on la reçoit avec une humilité profonde et un amour tout divin.

Et afin qu'on connaisse plus parfaitement la différence qu'il y a entre la nature et la grâce, il faut savoir que le *moi*, le *mien*, ceci et cela est à moi; les apparences et les fantômes, les plaisirs, la propre volonté, la finesse, la recherche et la possession de soi-même, toutes ces choses appartiennent à la nature, et en sont les propres marques.

Apprenez maintenant, par ce qui suit, l'opposition et la diversité qui se rencontre entre les productions de la nature et celles de la grâce. La nature désire de vivre pour les créatures corruptibles; et la grâce veut faire mourir l'homme à ces mêmes créatures. La nature se plaît à faire éclater toutes ses actions aux yeux du monde, afin d'en tirer de la gloire; et la grâce cherche à être cachée, à être inconnue, à être méprisée. La nature souhaite une longue vie et appréhende la mort; la grâce ne demande que le dégagement et la séparation de toutes choses pour arriver à Jésus-Christ par la mort; la nature est travaillée de soins et d'inquiétudes pour les choses de la terre, la grâce ne s'en soucie point, parce que son amour l'attache inséparablement au souverain bien; la nature est volage et inconstante dans ses bonnes œuvres, la grâce demeure ferme et invariable dans la prospérité et dans l'infortune; la nature se plaît en elle-même, aux nouvelles du monde, au passe-temps et dans les créatures passagères; la grâce n'a de désir ni pour soi ni pour les créatures, mais pour Dieu seul et pour la sainteté de la vie. La grâce rend l'homme humble, patient et juste, sans qu'il le sache ni qu'il s'en aperçoive; mais la nature veut tout savoir, et elle recherche partout les douceurs et les consolations intérieures. Tout le secret de la vie spirituelle consiste donc à faire le discernement des actions de la nature d'avec les œuvres de la grâce; car le langage de la nature et de tout ce qui tient d'elle est, comme nous l'avons dit auparavant, le *moi* et le *mien*, le *bon gré* et le *mal gré;* elle se cherche soi-même et persévère dans son immortification; mais Dieu et sa grâce éloignant toujours cette propriété, qui s'exprime par *moi* à *moi* et *mien*,

portent l'homme, par ce moyen, à se résigner et se mortifier en toutes choses, et à persévérer dans cette humble disposition.

Mais parce que la lumière et l'instinct de la nature et les ruses de l'esprit malin ont beaucoup de ressemblance avec les inspirations de l'Esprit saint, nous devons demander à Dieu avec une humble soumission le discernement de la véritable lumière; et nous devons prendre conseil de notre supérieur ou de notre confesseur dans toutes les choses qui nous sont de conséquence, sans nous fier jamais à notre propre lumière, de peur que le démon ne nous surprenne; enfin, vous pourrez connaître par ces marques si votre dessein est bon ou mauvais; car s'il cherche l'anéantissement et la destruction de sa propre volonté, de son inclination et de ses plaisirs, c'est pour l'ordinaire un effet de la grâce; car la nature n'a d'empressement que pour la consolation et le plaisir; elle n'a d'autres désirs que de s'appuyer incessamment sur soi-même, et elle a toujours des raisons et des excuses contre tout ce qui la porte à s'abaisser et à s'humilier. Le démon tâche aussi d'exciter en elle ces mêmes mouvemens; mais l'inspiration divine, soit qu'elle vienne de Dieu seul ou par l'entremise d'un ange saint, invite toujours l'homme à l'humiliation et à l'anéantissement de soi-même, sans lui laisser aucun prétexte du contraire.

La seconde marque est que l'Esprit saint non-seulement nous exhorte d'accomplir les préceptes divins et de suivre les conseils de Jésus-Christ; mais avec le désir de les pratiquer, il nous inspire aussi la lumière d'une sage discrétion, qui est si nécessaire pour garder la juste mesure en les pratiquant sans rien faire de plus ni de moins qu'il ne faut : au lieu que la nature et le démon passent d'ordinaire les bornes de la discrétion. Et parce que la nature pourrait, par adresse et par subtilité, contrefaire l'esprit de Dieu en ce point, si vous voulez encore vous éclaircir davantage, pour connaître si c'est elle ou non, après que vous aurez reçu cette inspiration, prenez quelque objet agréable; et s'il se glisse dans votre âme avec charme et avec douceur, c'est une marque que vos premiers mouvemens étaient des mouvemens de la nature qui se cherchait elle-même; car une chose aime celle qui lui ressemble : l'union de ces deux semblables donne du plaisir. Mais au contraire si vous trouvez du dégoût et de l'amertume dans cet objet, c'est un témoignage que votre première inspiration venait de l'Esprit saint.

La troisième marque est si ce mouvement ne cesse pas aussitôt après qu'il est commencé, mais persévère pendant un long temps dans le même état; car la nature étant inconstante d'elle-même, elle ne demeure pas long-temps dans une même assiette, lorsqu'on lui fait quelque sorte de résistance. Il en est de même de notre ennemi que nous pouvons vaincre aisément et mettre en faute, en nous opposant à ses desseins; mais la grâce est constante et durable lorsqu'on lui donne place et qu'on a soin de la conserver. Enfin, comme il n'est pas possible qu'on puisse connaître de science certaine en cette vie, la différence qu'il y a entre la nature et la grâce, lorsqu'il vous arrivera quelque chose de plaisant ou de désagréable, d'avantageux ou de contraire à l'égard de l'âme ou du corps, soit qu'il vienne de la nature ou de la grâce, élevez aussitôt vos yeux vers Dieu, en le lui rapportant, et priez-le qu'il soit employé tout-à-fait pour sa gloire, lui qui est le maître aussi bien de la nature que de la grâce. Ainsi vous mettrez la grâce au-dessus de la nature, par l'humble résignation de vous-même et par le désir que vous aurez d'exécuter avec zèle les ordres de la volonté de Dieu, lorsqu'elle vous sera connue. Que si vous êtes en doute de savoir ce qui sera le plus agréable au Seigneur, le plus sûr est de choisir ce qui choque davantage la nature, pourvu qu'il s'accorde avec l'Écriture sainte et avec la vie du Sauveur. Vous pourrez en cette sorte relever et enrichir, par la sainteté de votre intention, les œuvres de la nature, et les offrir à Dieu avec un saint abandonnement, principalement celles à l'égard desquelles la volonté de Dieu ne vous est pas assez connue.

CHAPITRE V.

Des obstacles de notre avancement spirituel, et des moyens au contraire qui nous conduisent à une haute perfection.

La première chose qui s'oppose dans nous à l'esprit de Dieu, et qui met obstacle à sa grâce, est notre nature immortifiée et perverse, qui s'attache avec un amour et un plaisir déréglé aux choses de la terre. Ceux qui sont remplis de cette mauvaise inclination sont aussitôt touchés d'amour ou de haine pour toutes les choses tem-

le quelque part qu'elles leur arrivent, perdent l'amour de Dieu, et persévè-leurs vices et dans leurs passions sans nortifier.

ıde chose est l'amour de soi-même, la opre, l'attache à son propre sens, et ıe de sa propre satisfaction, qui ravis-ent la paix de l'âme et divisent les : qui n'aime et ne cherche pas Dieu outes choses, et plus que soi-même, mbe aisément dans la négligence du ieu et de toutes les autres vertus, et ême. Il ne regarde que soi-même, ne ses intérêts, n'envisage que son pro-ur, et ne recherche que son plaisir : ive qu'il est facilement séduit par les et vaincu par les tentations diverses onnent.

ème est que nous sommes trop faciles siper et à sortir hors de nous-mêmes s : nous prenons plaisir à la compa-hommes, nous tenons des discours uperflus, nous nous mêlons de beau-ioses sans nécessité, et nous mettons de plusieurs qui ne nous regardent i nous prive de la douceur et de l'en-ret avec Dieu.

ième est que nous agissons avec trop ınce, d'impétuosité et de hardiesse, et faisons trop peu d'état des petites es médiocres défauts, quoiqu'ils nous rdre la paix et la pureté de cœur.

nième est que nous nous laissons em-des mouvemens d'estime de nous-de vaine complaisance pour les vertus nes œuvres qui en effet ne viennent ıs, et par un fond d'orgueil nous vou-ın réputation auprès des autres, ce en nous la véritable humilité, et nous es d'être souvent abandonnés de Dieu.

me est que nous sommes trop enclins ce que nous voyons et de ce que nous , et que nous entrons avec trop de lé-ns de mauvais soupçons et dans des ıs d'envie, ce qui étoufe en nous la ur nos frères.

ème est que nous sommes paresseux à des dans l'oraison, d'où vient que nos à Dieu et nos désirs s'évanouissent.

ième est que nous n'examinons pas le fond de notre cœur, que nous ne nous efforçons pas de répondre aux inspirations divines par l'abnégation de nous-mêmes, et que nous ne nous tenons pas en la présence de Dieu avec une résolution mâle et vigoureuse; ce qui fait que détournant les yeux de notre âme de dessus cette simple lumière qui est en nous, pour les jeter sur les différens objets qui se présentent, Dieu cesse de nous éclairer, et nous perdons la connaissance de nous-mêmes : notre âme est partagée par une multitude de pensées et d'affections qui la jettent dans l'instabilité, et nos sens extérieurs sont insatiables.

La neuvième est que nous faisons toutes nos actions plutôt par une espèce d'accoutumance, quoique bonne en soi, que par un mouvement d'amour, ou par un sentiment intérieur, et que nous faisons plus d'estime de certaines singularités ou pratiques particulières, et du grand éclat et de la multiplicité des bonnes œuvres, que de la pureté de l'intention et du brûlant amour de Dieu, c'est pourquoi nous ne ressentons point comment Dieu demeure en nous par la plénitude de sa grâce.

La dixième est que nous recevons comme des créatures ce que nous devrions ne recevoir que de Dieu seul ; et dans cette façon de recevoir les choses, nous sommes occupés et travaillés de beaucoup de soins et d'inquiétudes, sans avoir de véritable confiance en Dieu, d'où il arrive certainement que ne nous abandonnant jamais à une véritable résignation, nous ne possédons aussi jamais la véritable paix du cœur.

Il y a semblablement de certains points de perfection opposés à ces défauts, qui rapporteront des fruits très considérables à ceux qui tâcheront d'en faire leurs exercices pendant leur vie.

Le premier point est que l'homme en toutes choses agisse purement pour Dieu, qu'il se renonce en tout temps soi-même, et qu'il ne se cherche en aucune rencontre.

Le second point est qu'il explique toutes choses en bonne part, et qu'il prenne occasion d'avancer son salut de tout ce qu'il verra et de tout ce qu'il entendra.

Le troisième est qu'il ait pour tous les hommes indifféremment une charité générale; qu'il les regarde tous comme ses frères, sans rien dire d'eux dans leur absence que ce qu'il dirait s'ils étaient présens.

Le quatrième est qu'il reçoive toutes choses de la seule main du Seigneur, et que s'offrant à lui avec toutes les créatures, il lui en fasse un sacrifice de louanges continuelles; et ainsi Dieu, regardant favorablement cette sainte reconnaissance de son serviteur, lui fera trouver la paix en toutes choses.

Le cinquième est qu'il vive dans une paisible tolérance des afflictions que Dieu lui envoie, sans murmurer en aucune sorte contre Dieu ni contre les hommes, soit du peu de bien qu'il a reçu ou des grands maux qu'il souffre; mais qu'étant satisfait de tout, il persévère avec patience dans l'état où Dieu l'a mis, sans en vouloir sortir par son propre choix, et de cette sorte il jouira d'un repos solide et d'une véritable joie.

Le sixième est qu'il soit tellement disposé et préparé en lui-même, qu'il soit tout à Dieu en toutes choses, que Dieu lui soit toutes choses en tout, qu'il connaisse et qu'il aime Dieu en chaque créature, et chaque créature en Dieu, et qu'il regarde aussi toutes les créatures selon la plus noble manière qu'on les puisse considérer, savoir, en ce qu'elles sont émanées de Dieu comme de leur source.

Le septième est qu'il tienne son esprit élevé à Dieu dans la pureté, dans le dégagement et dans la fermeté, au-dessus des choses passagères et périssables, et que demeurant toujours seul, unique et indivisible en soi-même, il continue dans la constance et dans la ferveur de ses exercices; qu'il s'attache amoureusement dans le fond de son cœur et de toutes ses forces au Dieu tout-puissant, en sorte qu'il donne à tous les hommes un exemple de vertu et de sainteté en sa propre personne, et qu'il ramène à Dieu tout le monde par ses paroles, par ses œuvres et par la conduite de sa vie. Il faut de plus qu'il embrasse une pauvreté volontaire, la patience dans les adversités, l'abnégation de sa propre volonté; que l'obéissance qu'il rend à Dieu soit sans bornes et sans reserve, et qu'il aime jusques à ses ennemis; car ce sont là les marques qui nous font connaître que l'amour divin et la perfection de la vie spirituelle est cachée dans une âme.

Or, afin qu'une personne puisse acquérir et conserver plus sûrement toutes ces rares qualités, il faut qu'elle ait soin de s'exercer dans les choses suivantes :

Elle élèvera souvent son cœur à Dieu
plorant par de ferventes oraisons le s
sa grâce, puisqu'elle ne peut pas soi-n
faire de bien. Que si elle tombe dans les
péchés, elle rentrera incontinent en e
avec une forte contrition de cœur, e
nera à son Dieu dans un ferme prop
confesser et de faire tous ses efforts po
riger de ses fautes. Elle ne manqu
jamais d'entendre tous les jours la sai
avec une grande dévotion et une pro
connaissance, car c'est dans ce sacrifi
renouvelle chaque jour cette étonnante
cevable charité, par laquelle le Dieu
s'est donné et laissé comme un gage sa
autres pauvres et misérables créatu
elle désirera de toute l'étendue de s
avec une forte application d'esprit à ce
et une grande pureté d'intention, de
tous les jours le corps auguste de Jésu
par le ministère de tous les prêtres de l
et elle l'offrira avec eux à Dieu son p
pour elle que pour les vivans et les mo
pour ceux principalement auxquels el
que le mérite en soit appliqué, et elle
de très grands avantages; car le corp
gneur lui est donné spirituellement pa
prêtres qui sont au-delà de la mer, et
aussi d'une façon beaucoup plus exce
plus utile qu'à plusieurs prêtres même
sont pas si bien disposés à le recevoir.

Elle se préparera aussi fort souvent,
ticulièrement les jours de fêtes, à la co
de ce sacrement adorable; et si elle ne
avoir ce bonheur, qu'elle demeure sans
et en repos dans une véritable résigna
qu'elle s'abaisse dans la vue de son prop
mais qu'elle se dispose cependant à le
en esprit, afin de répondre au moins s
tendue de ses forces à l'excès de l'amou
Dieu. Elle écoutera encore avec avidité
de Dieu, lorsqu'on l'explique dans les
suivant le sens et la tradition de l'Églis
Elle la lira aussi elle-même, tant par le
s'instruire que par la volonté de l'im
puis elle s'arrêtera pendant quelqu
dans un esprit de recueillement, com
avait reçu le corps adorable du Sauve
que la parole de Dieu, qui est la nour
l'âme, puisse agir en elle. Enfin elle fuira

son pouvoir toute sorte de compagnie, quelque sainte qu'elle puisse être, lorsqu'elle la mettra en danger de négliger les vertus dont nous venons de parler, ou qu'elle lui fera naître l'occasion de tomber dans quelque péché.

CHAPITRE VI.

La racine et l'enchaînement des vertus.

Puisque la certitude de la foi nous apprend que ce Dieu tout-puissant est au dedans de nous, et qu'il est même plus proche de nous que nous-mêmes, d'où vient que nous ne le sentons point du tout? C'est parce que sa grâce ne peut agir en nous. Et pourquoi sa grâce ne peut-elle agir en nous? C'est parce que nous ne la désirons pas avec un cœur humble et un profond sentiment de dévotion. Et pourquoi ne la désirons-nous pas avec un cœur humble? C'est parce que nous n'aimons pas Dieu de tout notre cœur et de tous nos sens. Et pourquoi n'aimons-nous pas Dieu de tout notre cœur et de tous nos sens? C'est parce que nous ne le connaissons pas. Et pourquoi ne le connaissons-nous pas? C'est parce que nous sommes inconnus à nous-mêmes. Et pourquoi sommes-nous inconnus à nous-mêmes? C'est parce que nous négligeons de faire une réflexion exacte sur notre vie. Et pourquoi ne faisons-nous point de réflexion exacte sur notre vie? C'est parce que l'œil de notre esprit est aveuglé. Et pourquoi l'œil de notre esprit est-il aveuglé? C'est parce qu'il est rempli de la boue et de la poussière des choses périssables. Par la boue et la poussière, j'entends le dérèglement de l'amour que nous avons pour nous-mêmes, pour les créatures, pour le monde et pour notre propre chair, et le plaisir que nous prenons dans toutes ces choses. Et pourquoi l'œil de notre esprit est-il couvert de boue et de poussière? C'est parce que nous ne voulons pas mourir à notre sensualité, et nous élever à Dieu de toute l'étendue de notre cœur. Voilà pourquoi la lumière de la grâce n'agit point en nous.

Considérons aussi d'un autre côté l'enchaînement des vertus. Tous ceux qui désirent que Dieu répande sur eux les rayons de la grâce et du véritable discernement doivent mépriser et fuir l'amour du monde, le plaisir et la prudence; car autant que je goûte et que je discerne les choses de Dieu, autant je me plais à trouver du dégoût et de l'amertume dans celles du monde. Autant que j'aime à ressentir cette amertume et ce dégoût, autant ai-je de joie dans l'obéissance que je rends à mon Dieu. Autant que je lui rends d'obéissance et de soumission, autant ai-je de paix dans mon cœur et de tranquillité dans ma conscience. A proportion de cette paix intérieure et de cette sérénité d'une conscience nette, mes sens sont retenus et gouvernés par la sagesse, et mon entendement se trouve épuré. A proportion de cette pureté d'esprit, s'accroît et se perfectionne la connaissance que j'ai de mon Dieu. A proportion de l'avancement que je fais dans la connaissance des choses de Dieu, je m'avance aussi dans la crainte chaste et respectueuse envers lui. Selon les progrès que je fais en marchant devant Dieu dans cette crainte chaste et filiale, je me sens embraser de son amour. Suivant la mesure et la quantité de cet amour divin qui m'enflamme, je garde les commandemens, j'embrasse la doctrine, et j'exécute les ordonnances de mon Dieu. Autant que j'ai d'affection pour observer ses règlemens et ses préceptes, autant prends-je de soin pour éviter les péchés. Autant de soin que je prends pour m'en abstenir, j'en prends autant pour me recueillir en moi-même et y demeurer renfermé. Autant que je me retire dans moi et que j'habite en mon intérieur, autant me reconnais-je tel que je suis. Autant de progrès que je fais dans cette connaissance de moi-même, autant conçois-je de mépris pour moi-même. Autant que j'ai de mépris pour moi, autant suis-je éloigné de la poursuite des honneurs et de toutes les choses passagères. A mesure que je m'éloigne de la recherche de l'honneur et des autres biens de la terre, j'entre en possession d'une pauvreté volontaire et spirituelle. Autant que j'embrasse volontairement cette pauvreté, autant suis-je éloigné de me plaindre du besoin des choses qui me manquent. Autant que j'étouffe en mon âme ces sortes de plaintes, autant m'exercé-je à la patience. Je suis humble autant que je suis patient. A proportion de cette humilité, je m'empêche de mépriser ceux qui me méprisent. Autant que je m'abstiens de mépriser ceux qui me traitent avec mépris, autant suis-je pauvre selon l'esprit et les affections du cœur. A proportion de cette

pauvreté spirituelle, je me trouve dépouillé de toute propre volonté. Autant que je suis dépouillé de toute volonté propre, autant suis-je aussi disposé à ne vouloir autre chose que ce que Dieu veut. Enfin, selon que je n'ai point d'autre volonté que la sienne, Dieu veut ce que je veux; et de cette façon, je participe à sa lumière, qui m'éclaire et me fait être un même esprit avec lui. Mais il est besoin pour cela d'un dégagement entier et d'une séparation des créatures. L'homme est véritablement un composé d'éternité et de temps; plus il s'attache aux choses temporelles et s'y repose, plus il s'éloigne des choses éternelles qui lui semblent petites, comme un objet semble petit à celui qui le regarde de loin; et il ne peut jamais arriver à la véritable paix, au contraire, il est aveuglé et se refroidit dans l'amour divin, et il devient inconstant avec les choses inconstantes qu'il poursuit, sans pouvoir jamais contenter cette insatiabilité qu'elles lui causent.

Que celui donc qui désire se dégager de tout vice et de tout défaut se dépouille premièrement de toute sorte d'amour et d'attachement pour les créatures périssables. L'amour de Dieu et l'abondance des choses temporelles ont de la peine à se souffrir dans un même sujet; car l'amour est un feu qui consume toutes les choses terrestres, et qui fait une heureuse désolation en l'homme. Le manquement et la privation de toutes les choses temporelles est donc la porte et l'entrée des choses éternelles et divines.

CHAPITRE VII.

De la manière que nous devons retourner à notre première origine, qui est Dieu; et comment nous devons surmonter nos défauts.

Quiconque veut sortir des chaînes du péché et marcher dans la voie des vertus et de son salut, et s'y avancer, aura soin de prendre bien garde aux choses suivantes et de s'y exercer soigneusement.

Le premier exercice où il doit s'occuper est un dégagement libre et un divorce avec les plaisirs du siècle, et généralement avec tous les vices. Il en fera une recherche fréquente et exacte en lui-même, il en découvrira l'origine et la source; il s'en rendra l'humble accusateur devant Dieu; il s'élèvera vers le Seigneur de toutes les puissances de son âme, par une oraison continuelle, par un dégagement véritable, par des occupations sages et vertueuses, et par un châtiment sévère du corps, afin de l'assujettir à l'esprit.

Le second exercice est qu'il s'offre soi-même de bon cœur et avec joie à souffrir patiemment le nombre innombrable de toutes les peines, de toutes les afflictions et de toutes les disgrâces qui lui peuvent arriver de Dieu ou de la part des créatures.

Le troisième est qu'il grave en son âme les souffrances et la mort de son Sauveur, qui a été crucifié pour lui; qu'il suive infatigablement les instructions pleines de douceur, les entretiens édifians et la sainteté de la vie dans laquelle il nous a précédé, et qu'il s'efforce de s'avancer de plus en plus par les routes qu'il nous a marquées. Ensuite, abandonnant toutes sortes d'occupations extérieures, il se retirera dans le silence et dans le secret de son âme, avec une forte résignation et une abnégation parfaite de sa propre volonté en toutes choses, et s'anéantissant dans une humilité profonde, comme s'il était mort, il ne se recherchera lui-même en quoi que ce puisse être; mais il aura toujours devant les yeux, en toute sa conduite, l'honneur et la gloire de Jésus-Christ et de son Père, qui est dans les cieux, et se montrera également doux et humble avec tout le monde, tant à ses ennemis qu'à ses amis.

Lorsque l'homme qui est arrivé à cet état vient à agir, il trouve une espèce de tranquillité et de quiétude qui ne se peut exprimer dans ses sens extérieurs, qui auparavant se portaient au dehors vers les objets sensibles avec trop d'empressement et d'activité. Et c'est alors que l'esprit, comme par un dernier effort de ses puissances, dont la nature est si relevée, sortant et se dérobant du corps, arrive à une certaine expérience surnaturelle des choses divines, et s'efforçant de pénétrer et de percer toujours plus avant, à mesure qu'il se dépouille et se sépare en quelque sorte de la nature terrestre qui lui est unie, il s'élève au comble des richesses spirituelles et de la perfection, par un cercle qui représente l'éternité de Dieu; car les richesses de l'âme les plus précieuses consistent à sortir de dessous le poids des vices pour s'élever par le secours de la grâce dans une intelligence lumineuse de soi-même, où elle reçoit sans cesse les influences des consolations célestes, et

où elle voit toutes choses par les yeux de la vertu, et les exécute par les règles de la prudence. Ainsi elle demeure heureusement affranchie dans le Fils par le Fils, c'est-à-dire dans la vérité par la vérité; quoique revenant aux créatures, elle ne laisse pas de les voir sous leur propre nature, et c'est là ce qu'on peut appeler comme une sortie et un ravissement de l'esprit, lequel, passant les bornes du temps et du lieu, s'envole jusque dans le sein de Dieu, même par une contemplation fervente et amoureuse.

Mais avant qu'on puisse arriver jusqu'à ce parfait dégagement, il faut avoir dompté et vaincu la nature par bien des sortes de mortifications, de manière que l'homme spirituel ne fasse plus aucune action que par un pur sentiment de vérité et de bonté, et qu'il connaisse parfaitement comment l'homme sensuel et immortifié vit encore en lui, quand bien même il aurait un grand désir de se sanctifier dans une manière de vie qu'il aurait choisie par son propre esprit, et qui montrerait quelque apparence de sainteté, comme il en paraît d'ordinaire dans plusieurs grands; car tant que l'homme ne mortifie pas son propre sens, son entendement et sa volonté, et ne s'exerce pas au dedans et au dehors, dans le corps et dans l'esprit, il demeure imparfait et ne mérite pas d'être éclairé et d'être baptisé dans le feu du Saint-Esprit; c'est pourquoi il n'a de goût pour la justice et pour la vérité que suivant les sens et le dérèglement des sens. Que si Dieu permet qu'il lui arrive pour l'éprouver quelque avantage, ou quelque déplaisir, dans le corps ou dans l'esprit, ou bien même que ses proches soient dans l'affliction et dans l'opprobre, il juge de tout cela suivant les maximes de sa justice sensuelle et corrompue, et il s'imagine bien faire.

Il tombe ensuite dans l'ignorance de ses vices et de soi-même, et condamne son prochain par un jugement présomptueux et téméraire. Et si quelqu'un entreprend de lui contredire, il s'emporte à l'instant dans des excès de colère, de querelles et d'iniquité, et la paix, qui est entre Dieu et lui, est troublée autant de fois que quelqu'un choque le moins du monde sa volonté; et quoique Dieu, par sa miséricorde infinie, redonne son amoureuse paix à cette âme inconstante lorsqu'elle rentre dans la connaissance de soi-même, avec une sensible douleur, toutefois pendant qu'elle demeure encore attachée aux choses qui lui appartiennent, elle n'entre point en possession du fonds de toutes les vertus, et elle n'a point un goût parfait pour la vérité qui lui est si proche. Mais les personnes humbles et soumises s'assujettissent elles-mêmes à Dieu et à toutes les créatures pour l'amour de Dieu, avec une véritable résignation. Quoiqu'il y en ait quelques-unes, qui dans l'adversité ne sont pas maîtresses des premiers mouvemens, Dieu permettant souvent que ces personnes y soient sujettes durant un long temps, afin que le sentiment de cette misère les porte à s'humilier profondément, et leur soit une occasion de plusieurs autres biens que Dieu en veut tirer par sa providence; car malgré tout ce qui leur arrive, et dans le corps et dans l'esprit, sitôt qu'elles sont rentrées au fond d'elles-mêmes, elles deviennent douces, humbles et patientes et s'élevant à Dieu sur les ailes de leur espérance, elles résistent à tous les vices par un principe de véritable amour, elles meurent en toutes choses au dérèglement des sens, et elles se retirent et se cachent en elles-mêmes pour y exercer des actes de piété, de patience, d'amour et d'humilité. C'est là que l'Esprit saint les remplit d'une science solide, ou plutôt d'une sagesse qui les fortifie, qui les dirige et qui les conduit à la perfection de toutes les vertus, en leur apprenant de quelle façon elles doivent se comporter à l'égard de Dieu, à l'égard d'elles-mêmes et à l'égard de toutes les créatures, tant bonnes que mauvaises.

Elles sont si profondément enracinées dans l'humilité qu'il n'y a point de mouvement ni de pensée de vaine gloire qui leur puisse nuire; car s'il s'en élève quelqu'une dans leur esprit, elles se plongent aussitôt dans leur néant, et la surmontant sans beaucoup de difficultés, elles l'étouffent entièrement, et comme elles ne combattent que pour la seule vérité, Dieu prend lui-même les armes pour les défendre. Elles prennent toujours la dernière place, en sorte qu'on ne saurait les faire tomber plus bas, ainsi elles sont toujours plutôt en état de s'élever ou de monter que de déchoir ou de descendre. Elles ont de très médiocres sentimens d'elles-mêmes, et elles se garantissent par-là de plusieurs violentes tentations, et échappent par

cette subtilité sainte les piéges du démon, tout de même que les petits poissons s'échappent aisément des filets, à cause de leur petitesse, pendant que les plus grands y demeurent enfermés. Elles résistent et meurent aux affections de la nature et à la pente qu'elle a au péché, au plaisir et à la recherche excessive des commodités de la chair, et elles ne s'occupent pendant toute la durée de leur vie qu'à la mortification, à l'anéantissement et à l'abnégation d'elles-mêmes. Voici donc les trois principaux points de la conduite qui les rend victorieuses et triomphantes dans toute sorte de rencontres.

Premièrement, elles veillent soigneusement à la garde de leurs sens, et ne leur donnent aucune liberté; mais elles les lient et les retiennent comme avec un frein perpétuel, si ce n'est que l'honneur de Dieu demande qu'elles en usent autrement.

Secondement, elles s'exercent continuellement et avec ferveur à l'oraison, qui est comme une source d'eau vive qui lave et purifie leur intérieur.

Troisièmement, elles entrent dans la passion de Jésus-Christ, elles impriment l'esprit de ses souffrances sur leur cœur embrasé d'amour et elles détruisent par ce moyen toutes les mauvaises pensées et étouffent les désirs criminels de la chair; car si elles ressentent quelque affection sensuelle, ayant aussitôt recours à Jésus-Christ, elles se retirent promptement dans la profondeur de ses plaies, où tous les mauvais désirs étant forcés de s'éloigner d'elles, ils ne peuvent leur nuire en aucune sorte. Et ainsi ces personnes, après s'être dépouillées de toutes sortes d'images et de fantômes, obtiennent une véritable paix par la pureté de leur conscience: et c'est là comme elles sont environnées du souverain bien d'une façon simple, cachée et surnaturelle comme sous un nuage de résignation et une sainte obscurité, exempte de toute illusion, et dans laquelle elles se sont ensevelies elles-mêmes pour plaire à Dieu, par un parfait renoncement d'elles-mêmes, dans le temps et pour l'éternité. Plongeons-nous donc sans cesse dans les plaies sanglantes du Sauveur, imprimons intérieurement au fond de notre cœur l'excès de ses souffrances, de ses douleurs et de son amour, et gravons extérieurement sur nos fronts et sur nos poitrines la marque salutaire de la croix; car on ne saurait trouver pendant cette vie de plus fortes armes pour vaincre toutes sortes de dangers et de tentations.

CHAPITRE VIII.

De la manière dont on doit user des dons de Dieu, du recouvrement de la grâce et de la simplicité toute nue de la foi.

Dieu tout-puissant et infini ne nous départit jamais ses dons à dessein seulement que nous les possédions, mais afin que nous agissions avec eux et que nous pénétrions de quelle utilité peuvent être et à quel usage peuvent servir les grâces que nous avons reçues de lui, et ce qu'il veut opérer par elles; car il ne sème jamais la semence que pour en recueillir du fruit, et il n'envoie pas la consolation pour consoler l'homme simplement, mais il la lui envoie pour l'attirer et le faire dépouiller de toutes choses et de soi-même, afin de se pouvoir donner à lui.

Que si quelqu'un était si fidèle à Dieu et à soi-même que de faire toutes choses sans consolation et sans soulagement, cela serait et bien plus glorieux à Dieu et bien plus utile et plus agréable à la créature, et étant d'un plus grand mérite, il recevrait une récompense plus abondante. Car ce n'est pas ici le temps de joie et de consolation; mais l'une et l'autre est réservée pour le temps de la récompense que nous attendons dans le siècle avenir. Il vaut bien mieux refuser même et rejeter en cette vie la récompense, puisque nous n'avons rien qui convienne mieux à cet exil que la persécution, les disgrâces et l'adversité; car ce monde-ci n'est pas un séjour de consolation, mais une vallée de larmes, et il pourrait arriver aisément que la consolation deviendrait la perte et la ruine de tous nos biens. De plus, lorsque Dieu, par sa miséricorde, nous envoie cette sorte de soulagement, c'est bien souvent à cause de la fragilité et de la faiblesse humaine; car il est certain que celui-là recevra moins de consolation dans le siècle avenir, qui aura désiré d'en recevoir de continuelles de Dieu dans le siècle où nous sommes.

C'est une marque qu'on n'est point dans la résignation véritable que de refuser de servir Dieu à ses dépens; et la connaissance, le sentiment et l'expérience de quelque douceur dans cette vie, est la récompense de ces sortes de personnes qui devraient avoir bien plus de sujet de se réjouir, si elles possédaient la foi toute

ne et toute pure, sans nulle autre connaissance; car plus la foi est pure, simple et nue, elle est mille fois plus louable, plus noble et de plus grand mérite. C'est cette foi qui est digne que Dieu se découvre à elle d'une façon surprenante, en lui-même et en son essence admirable. La foi et simple et pure est notre partage dans cet exil. La science et l'intelligence sont réservées pour le siècle avenir. Tout notre salut et nos bonnes œuvres tirent donc leur origine de la foi. Si vous demandez à une personne, qui sont ses parens, elle vous répond, comme elle l'a appris des autres, que ce sont tels ou tels, et elle croit ce qu'on lui en a dit. Ainsi, si on entend dire que celui-ci ou celui-là est mort, on y ajoute foi, quoiqu'on l'ignore. Il en est de même des mystères de l'Église, il les faut croire. Que c'est donc véritablement une belle chose que d'avoir une foi nue! Je dis nue, non pas qu'elle soit dénuée de bonnes œuvres, mais parce qu'elle ne désire point de savoir quoi que ce soit, ni d'être remplie d'aucune consolation sensible.

Or qu'aucune véritable perfection ne consiste dans les révélations et dans les consolations, c'est une chose très constante, en ce qu'il arrive souvent que quand ces consolations et ces dévotions sensibles abandonnent une personne, elle devient plus imparfaite et plus portée aux vices qu'auparavant. Et c'est ce qui arrive ordinairement à ces nouvelles plantes, et qui ne commencent que de naître dans le champ de la grâce, lesquelles croissant en perfection ne trouvent point d'autre remède, ni d'autre secours pour se conserver, que de s'attacher fortement à une foi toute simple et toute nue. Et quoique Dieu leur communique en ce temps-là plus rarement ses lumières, c'est pourtant alors qu'elles le possèdent plus abondamment, et c'est pour cela que ceux qui s'appliquent à mortifier et à rompre courageusement leur volonté propre, tant dans la prospérité que dans l'adversité, arrivent bien plutôt que tous les autres, par une résignation vraie et sincère, dans une foi simple, au comble de la perfection. Ce n'est pas que Dieu souvent n'ait accoutumé de retirer en quelque manière sa grâce et cette dévotion douce et sensible de ceux qui commencent et qui sont encore imparfaits, afin qu'ils apprennent par-là à s'humilier et qu'ils reconnaissent que la première ferveur de leur zèle et de leur amour pour Dieu, ne venait pas d'eux; et encore afin d'éprouver si pour l'amour de Dieu ils persévèreront dans la véritable patience.

Le Seigneur ôte aussi quelquefois à l'homme cet attrait et cette sensibilité de dévotion, parce qu'il a peut-être perdu le souvenir des dons qu'il a reçus, et qu'il a négligé de s'exercer dans de saints désirs. La grâce lui est donc ravie, afin que devenant, par ce moyen, plus pur, il se dispose à en attirer sur soi une plus grande, à la recevoir ensuite avec un esprit de reconnaissance, à l'estimer par les règles de la sagesse, et à apprendre à ne chercher purement que Dieu seul dans toutes les faveurs qu'il nous accorde.

On pourrait ici former cette question, savoir: comment l'homme peut recouvrer la grâce qu'il a perdue, et se rendre capable de la recevoir une seconde fois, c'est ce que je m'en vais expliquer.

Il faut qu'il confesse devant Dieu, avec une profonde humilité, qu'il a été méconnaissant de cette grâce, et qu'il est indigne de la recevoir; qu'il s'offre à Dieu dans un esprit parfaitement soumis à ses ordres, pour demeurer autant de temps qu'il lui plaira privé de toute dévotion et de tout désir sensible. Ensuite il évitera, avec autant de soin que la mort même, toute sorte de consolation et de plaisir sensuel, il se recueillera en soi-même, il s'appliquera avec quelque sorte de violence aux exercices de piété, et il demeurera attaché inviolablement au culte et au service de Dieu; il s'occupera aussi avec une forte application à la pensée des souffrances de Jésus-Christ, soit qu'il y trouve du goût, soit qu'il n'y en trouve point; de plus, il recevra avec un humble respect le sacrement adorable du corps du Sauveur, afin que la vertu de ce sacrement saint allume en son cœur une charité éternelle pour son Seigneur; qu'il y détruise et y anéantisse tout ce qui le rend dissemblable à lui, et qu'il le transforme heureusement en Dieu, tout entier et sans réserve. Certes, celui qui aura soin de s'exercer dans toutes ces choses ensemble, ou dans quelqu'une en particulier, recouvrera sans doute la grâce du Sauveur, si Dieu n'aime mieux permettre, pour coopérer davantage à son salut, qu'il en soit privé pendant quelque temps, et qu'il demeure dans l'indigence, comme il veut que ses plus chers amis soient dans la pauvreté durant cette vie, et privés de toute consolation tant intérieure qu'exté-

rieure, et qu'ils se sacrifient entièrement, suivant sa volonté, dans le temps et dans l'éternité, au feu de son amour.

CHAPITRE IX.

Comment nous pouvons acquérir et pratiquer la vraie humilité et la charité parfaite, et de quelle manière nous pouvons connaître la bonté de Dieu et notre malice.

L'humilité est le fondement et la gardienne de toutes les vertus; c'est elle que notre Seigneur Jésus-Christ, qui en est le principe exemplaire, a particulièrement choisie pour abattre et pour détruire l'orgueil du diable; c'est elle qu'il nous a laissée comme un gage très précieux, et qu'il nous a commandé de suivre comme la voie la plus assurée du salut éternel, lorsqu'il a dit: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » C'est cette même vertu que l'apôtre appelle la puissance du Seigneur. « Je me glorifierai, dit-il, bien volontiers dans mes faiblesses, afin que la puissance de Jésus-Christ habite d'autant plus en moi. » Il ne faut donc point que personne rougisse du mépris de soi-même ni des œuvres d'humiliation et d'abaissement, puisque c'est ce mépris et cette humiliation qui nous rendent semblables à la majesté même du roi de gloire. Enfin, sans l'humilité, toutes les autres vertus dégénèrent en autant de vices.

Mais qu'est-ce que la véritable humilité? Certes ce n'est rien autre chose qu'un abaissement profond et un humble prosternement du cœur et de l'esprit en présence de la majesté de Dieu, que la justice nous commande de faire, et à quoi les devoirs de l'amour nous sollicitent.

Or il y a deux sortes d'humilité : une qui a de l'éclat sans ardeur, et l'autre qui est lumineuse et ardente tout ensemble.

L'humilité éclatante est celle qu'on pratique par raison plutôt que par amour; car alors que l'homme considère son abaissement et la grandeur de Dieu, son infidélité et la fidélité de ce maître suprême; lorsqu'il voit d'un côté ce que c'est que Dieu, et combien de faveurs il en a reçues, et de l'autre ce qu'il est lui-même, et combien d'outrages il lui a faits, il trouvera, s'il veut faire réflexion sur ces choses, quantité de belles raisons qui le porteront à s'abaisser et à s'anéantir justement.

Mais parce que cet homme agit plutôt par raison que par amour, c'est pour cela que cette sorte d'humilité est plutôt éclatante qu'embrasée; car encore qu'il trouve dans ses raisons de quoi se mépriser justement lui-même, il ne peut pas néanmoins souffrir avec paix et douceur d'être l'objet du mépris des autres; et se voyant méprisé par eux, il se met aisément en colère, sa raison s'obscurcit, et il oublie ce qu'elle lui avait fait voir auparavant, qu'il est digne d'être exposé aux mépris de tout le monde. Il est certain que l'humilité, aussi bien que toutes les autres vertus, sont des actions de la volonté, et que comme nous ne les connaissons que par le moyen de la raison, nous n'y trouvons aussi de plaisir ni de goût que par le moyen de l'amour; car on ne trouve en aucune vertu ce goût qui est au-dessus de la nature que par le moyen de la charité.

L'autre sorte d'humilité que nous avons appelée lumineuse et ardente tout ensemble, se pratique plutôt par amour que par raison, quoiqu'elle ne se pratique pas sans raison; car lors que l'homme vraiment humble, ramassant par amour toutes ses forces, s'élève de tout son pouvoir à Dieu qui l'excite et qui le porte à considérer ce que c'est que Dieu, et combien il faut qu'il soit grand et admirable au-delà de tout ce qu'on en peut dire, puisque toutes les créatures ne sont pas capables de le renfermer ni de le comprendre; combien lui seul doit être puissant et élevé d'avoir fait toutes les créatures de rien, et d'avoir une puissance qui ait autant d'étendue que sa volonté, de plus, qu'il nous a créés pour un si haut degré d'honneur, qu'il n'y a point de créature qui eût osé penser que Dieu l'eût dû choisir pour une si grande gloire, et que nous ne pouvons pas non plus concevoir nous-mêmes comment il eût pu nous rendre plus grands; car, ne pouvant pas faire que nous fussions des dieux par nature, puisque c'est un avantage qui ne peut convenir qu'à lui seul, il a fait que nous fussions des dieux par grâce, en nous rendant capables de posséder avec lui, dans l'union de l'amour éternel, une même béatitude, une même joie et un même royaume. C'est pourquoi il nous a créés à son image et ressemblance, afin que, par cette image, nous fussions capables d'être unis à lui, et que nous lui devinssions semblables dans les vertus, autant que l'état de la condition humaine le peut permettre.

Il a aussi créé le ciel et la terre, et tout ce

qui est sous le ciel pour notre usage et pour notre utilité, afin que, ne servant que lui seul en gardant ses commandemens, nous jouissions avec lui d'un bonheur éternel; mais lorsque nous violons ses commandemens par une désobéissance et une malice noire, et sachant bien ce que nous faisons, nous méritons d'être privés de la félicité des bienheureux, et de servir éternellement de matière au feu des enfers. Alors ce souverain Seigneur, considérant que nous étions destinés à des tourmens qui ne devaient point avoir de fin, et que nous ne pouvions être rachetés par aucune créature, étant touché de la compassion de nos misères, il n'a pas épargné son propre fils unique, lui qui est cette clarté incompréhensible dans laquelle Dieu le père se connaît parfaitement, et lui-même et toutes choses par laquelle il a été fait; qui n'a qu'une même essence et une même nature avec lui; qui est l'idée et l'exemplaire de toutes les créatures, et le miroir sans tâche de la majesté de Dieu. Il n'a pas, dis-je, épargné un fils si cher et si aimable; mais l'a livré pour nous tous jusqu'à la mort de la croix, afin de nous rappeler de notre exil à cette félicité éternelle dont nous étions bannis, et pour laquelle il nous avait créés dès le commencement du monde.

Lors donc que l'homme humble et enflammé de l'amour divin, comme j'ai commencé à dire, voit, par les yeux de cet amour, l'excès de la grandeur et de la fidélité de son Dieu, et ce que c'est que Dieu; combien sont admirables les choses qu'il a faites pour nous, et pourquoi il les a faites, et que c'est par un pur effet de son amour, puisque cela n'ajoute rien à son bonheur; et que d'un autre côté il considère ce qu'il est lui-même et la grandeur des péchés qu'il a commis contre ce fidèle et souverain Seigneur, cette considération le fait passer de lui-même en lui-même avec un si grand mépris et une haine si forte de sa propre personne qu'il ne saurait que penser; car il confesse qu'il ne connaît point de lieu si bas et si abject qu'il n'en mérite un qui le soit encore davantage, et qu'il n'y a point d'anéantissement si humble qui ne soit trop relevé pour lui. Il ne cesse d'être dans un profond étonnement de ce qu'il ne se peut mépriser davantage, et il est dans le doute de ce qu'il doit faire pour cela. Et après avoir examiné toutes chose, il ne trouve point de meilleur moyen que de s'en plaindre amoureusement au Seigneur, son Dieu et son fidèle ami, et s'abandonnant de tout son cœur à son aimable volonté, il se renonce entièrement soi-même et se remet à Dieu de faire tout ce qui lui plaira et de lui et de toutes les autres créatures; et c'est en quoi il trouve une véritable paix qu'aucune créature n'est capable d'altérer, personne ne le pouvant plus aller trouver dans la bassesse où il s'est retiré.

S'il arrivait néanmoins par hasard que quelque créature l'ayant rencontré l'abaissât et le méprisât de telle sorte qu'il commençât à en être ébranlé, car il y a bien peu de personnes qui ne soient quelquefois sensibles à la douleur et à la tristesse, il serait obligé de recevoir cette humiliation, non pas comme de la part d'un homme faible et fragile, et il ne devrait pas pour cela s'emporter de colère contre lui, mais plutôt comme de la main de son Seigneur qui se sert de cet homme comme d'un instrument pour lui procurer un si grand bien, et il en devrait rendre d'humbles actions de grâces au Tout-Puissant du plus profond de son cœur, et être ravi de joie de ce que le Dieu éternel ait daigné se souvenir de lui. En effet, c'est un plus grand bonheur de passer par les tribulations dans ce monde et d'être accablé de misères que d'être exempt de peines et de souffrances; car «le Seigneur est auprès de ceux qui ont le cœur dans l'affliction,» et les adversités nous font bien plus tôt arriver à la connaissance de nous-mêmes, et cette connaissance nous est bien plus avantageuse que celle du mouvement des cieux et de toutes les choses qui sont dans le monde. Mais lorsque cet homme humble et amateur de Dieu se sent poussé de nouveau à publier les louanges du Seigneur et à lui rendre grâces, et que, suivant les mouvemens qui le font agir, il s'efforce d'y satisfaire de toute l'étendue de son pouvoir et qu'il est embrasé du feu de l'amour divin, il repasse pour lors avec grand soin dans son esprit tout ce qu'il a plu au Dieu de majesté de faire dans la nature humaine, s'arrêtant particulièrement à considérer comment il a été le plus pauvre, le plus vil et le plus méprisable de tous les hommes pour l'amour de nous. Ensuite il examine sa vie infiniment humble et fidèle, et toute remplie de vérité et de charité, et il voit comme il n'a jamais trompé l'attente de

ceux qui l'ont invoqué; et certes on peut trouver un si grand nombre de choses dans cette vie qu'il n'est pas possible de les décrire, pourvu qu'on y veuille seulement faire réflexion, et la considérer avec les yeux de l'amour.

Après tout cela, il considère avec une exacte et profonde réflexion comment son Dieu et son fidèle maître est mort de la plus honteuse, de la plus ignominieuse et de la plus cruelle de toutes les morts, en sorte qu'à peine est-il demeuré une seule goutte de sang dans tout son corps. Il pense comment ce corps délicat était tellement percé de plaies et déchiré de toutes parts qu'il n'y restait pas une seule partie entière assez grande pour y placer seulement la pointe d'une aiguille. Il voit qu'il a souffert tous ces tourmens par les propres mains de ceux qu'il avait créés de rien pour les élevér à une gloire ineffable et les rendre participans de sa même béatitude, et qu'il a enduré toutes ces cruautés par la force de son amour pour la peine qui était due à leurs péchés. Il considère comme, par un prodige de fidélité, il a été suspendu dans la croix avec tant de honte et de confusion, étendant les bras pour recevoir ses ennemis et penchant sa tête pour leur donner le baisér de paix, ayant le cœur ouvert afin que nous y puissions entrer, et ayant versé tout son sang pour nous purifier et nous blanchir, et avec encore plusieurs autres marques d'amour qu'y rencontre celui qui médite sur ces mystères.

D'ailleurs, il examine attentivement comme non-seulement il n'a pas rendu grâces à son aimable Sauveur pour toutes les choses admirables et surprenantes qu'il a daigné faire et souffrir dans la nature humaine, mais que, demeurant même dans une entière ingratitude, il l'a souvent crucifié de nouveau par ses crimes et par ses désordres, et que néanmoins il lui a accordé par sa misécorde le pardon de si grands attentats, et lui a souvent envoyé des personnes pour l'avertir, pour l'instruire et pour lui donner bon exemple, auxquelles il a donné la mort, pour me servir de l'expression de l'Évangile, après les avoir couverts d'opprobres, pour obéir à ses plaisirs déréglés, et contenter son inclination.

Lors donc que l'âme humble et transportée de l'amour de son Dieu trouve en soi tous ces sujets de surprise et d'étonnement, elle passe plus avant à la considération de la majesté de son Sauveur, et de sa fidélité envers nous, et d'un autre côté, elle regarde notre bassesse et notre infidélité envers lui, quoique toute la fidélité que nous pouvons concevoir que Dieu a eue pour nous ne soit rien effectivement en comparaison de la vérité; car la fidélité de Dieu est aussi grande que Dieu, puisque c'est Dieu même, et notre entendement n'est qu'une faible créature, incapable de le comprendre. Et quoique l'ouvrage de notre rédemption soit grand, c'est pourtant peu de chose, si on le compare avec la fidélité et l'amour extrême qui en ont obligé l'auteur de l'accomplir. Lors donc que l'âme humble fait entrer sa bassesse en comparaison avec tous ces excès et toutes ces grandeurs, qu'elle ne rencontre en elle qu'un grand nombre de péchés, et que tout ce qu'elle conçoit de son néant est infiniment au-dessous de la vérité, et n'est rien même de ce qu'elle est en effet; il s'élève en son esprit de si puissans mouvemens de mépris, de dédain et d'aversion pour elle-même, qu'elle ne sait plus ce qu'elle doit penser, et elle s'étonne de ne pouvoir avoir plus de vénération et de respect pour son Dieu, et de haine et de mépris pour elle-même; car quand nous rendrions chaque moment autant d'honneur au Dieu tout-puissant que lui en pourraient rendre toutes les créatures ensemble, nous devrions estimer tout cela pour rien; comme au contraire quand nous nous abaisserions autant que se peuvent abaisser toutes les créatures, nous devrions croire que c'est très peu de chose, en comparaison de ce que nous avons mérité; parce que n'étant que corruption et que de misérables vers de terre, nous n'avons pas laissé d'outrager si souvent par nos affronts et par nos mépris la sainteté de celui qui nous a aimés d'un amour si désintéressé.

Véritablement, si nous considérons ces choses avec fidélité, nous concevrons un si profond respect pour Dieu, et tant d'horreur pour nous-mêmes, que nous ne pourrions former aucune autre pensée que celle de nous abandonner parfaitement, de nous renoncer sans réserve, et de mourir entièrement dans le Seigneur; car c'est dans ces exercices que nous trouvons tout le bonheur de la vie, et une douceur divine que personne n'a jamais pu goûter, que celui qui se renonçant soi-même est mort dans le Seigneur à tous ses vices et à tous ses défauts.

l'est en cet heureux état que nous nous éle-
s à Dieu par notre amour, et que nous deve-
s une même chose avec lui, que nous nous
ngeons et que nous nous abîmons dans son
ance par notre humilité, et que nous y mou-
s parfaitement à nous-mêmes : non pas que
s cessions d'être créatures, mais parce que
s devenons une même vie avec Dieu par la
ce, lorsque par un transport d'amour de
u, nous élevant nous-mêmes au-dessus de
s-mêmes, nous mourons entièrement par
milité, et nous cachons en Dieu : toutes les-
lles choses ensemble composent une seule
ndeur qui est Dieu même ; car Dieu est au-
t au-dessous de nous qu'il est au-dessus ; et
iqu'il y ait différens exercices de piété pour
ver à lui, celui néanmoins de la considéra-
ı de sa fidélité et de sa grandeur divine, et
notre infidélité et de notre bassesse, en est
si doux et si saint que c'est une chose éton-
ite que nous puissions jamais l'oublier.

Ayons donc soin de nous y occuper sans
se ; car je ne sache point de meilleure prati-
: pour nous faire acquérir promptement, et
milité même, et toutes les autres vertus ; et
n que d'abord ce ne soit pas sans peine et
s difficulté que nous nous méprisons nous-
mes, néanmoins cet exercice de mépris nous
pose et nous rend plus propres à la résigna-
n, et nous ne nous emportons pas avec tant
violence contre ceux qui nous offensent, ne
méprisant pas tant que nous ferions, si nous
nous adonnions pas ordinairement à cette
nte pratique ; car lorsqu'appliquant notre es-
t à Dieu pendant le trouble de la tentation,
s voyons la rigueur des tourmens qu'il a
fferts, et comment il a été rebuté et méprisé
nme un ver de terre qui est foulé aux pieds de
t le monde, nous avons honte de notre lâ-
té qui nous fait trouver de la peine à souffrir
u de chose pour l'amour de celui qui en a
t et enduré pour nous de si grandes et de si
raordinaires. Cette pensée nous donne une si
te indignation contre nous-mêmes qu'à peine
nmes-nous capables de nous supporter, et
t ce qui fait que nous n'avons plus de ressen-
ient des maux que nous causent nos persé-
:eurs.

Or il faut continuer la pratique de cet exer-
s purement pour la gloire de Dieu, et par le principe d'un véritable amour, plutôt que pour en recueillir le fruit des vertus ; car c'est une chose bien plus parfaite de s'occuper uniquement de l'amour de Dieu que de pratiquer les vertus à cause de lui, puisque l'amour est la voie la plus courte, et celle par où nous arrivons le plus promptement à Dieu, et sans le divin amour, il n'y a point de vertu dans laquelle nous trouvions ce goût spirituel qui est si au-dessus de la nature. Cet amour est l'âme et l'esprit des vertus, et l'exercice que l'homme en a fait lui inspire un si grand dédain pour soi-même, que non-seulement il se méprise, mais qu'il souffre même sans émotion d'être méprisé des autres, jusque-là que ce mépris lui cause de la joie, lorsque ce n'est point par sa faute qu'on le méprise ; et l'amour qu'il a pour la gloire éternelle de son Dieu fait qu'il ne se soucie aucunement de toutes les afflictions ni de toutes les douleurs qu'on lui peut causer, et plus ses souffrances sont rudes et pénibles, plus il y prend de plaisir et y trouve de consolation. C'est par ce moyen qu'il devient parfaitement semblable à Dieu, et qu'il lui est très agréable, puisqu'il n'y a rien de plus noble et de plus grand sous le soleil que de souffrir les afflictions avec paix et douceur, par un acte d'amour de Dieu ; car s'il y avait eu quelque chose de plus grand et de meilleur, sans doute que le Dieu tout-puissant n'eût pas manqué de le communiquer à son fils unique. Souffrons donc de bon cœur la tribulation, afin que nous puissions être semblables à notre Dieu et notre fidèle rédempteur ; mais même ne faisant aucun état des maux que nous souffrons, ni de notre abaissement, tenons plutôt à grand honneur que Dieu nous juge dignes de souffrir pour son amour.

Cette pensée nous fait entrer dans la véritable connaissance de notre néant, nous fait gémir de la vie que nous avons passée dans le désordre et dans l'erreur, et nous fait clairement connaître combien nous sommes éloignés de Dieu, aussi bien que les autres choses pour lesquelles nous avons eu de l'amour et de l'estime, en quoi consiste la véritable humilité. Or celui qui ne peut pas souffrir avec égalité d'esprit le mépris de soi-même, et qui sent de la complaisance pour l'honneur qu'on lui rend, n'a point encore d'aversion pour soi-même, et n'est point parfaitement humble, mais il porte encore au-

dedans de lui la racine et le principe de l'orgueil; car le vrai humble ne s'efforce point de passer pour humble, mais pour une personne vile et méprisable; il se réjouit du mépris qu'on fait de lui, et s'attriste de l'honneur qu'on lui rend, et comme les personnes du monde ont de la haine pour leurs ennemis, celui-ci tourne toute son aversion contre soi-même, connaissant qu'il n'a point de plus cruel ni de plus capital ennemi que lui-même; car le monde et le démon ne nous combattent que par nos propres armes : lorsque nous sommes victorieux de nous mêmes, nous le sommes sans doute de tous nos ennemis.

Enfin si quelqu'un désire de posséder la vertu d'humilité dans sa perfection, qu'il apprenne à aimer Dieu avec ferveur, et qu'il lui demande cette grâce par des mouvemens et des transports sans relâche; car c'est Dieu lui-même qui nous donne d'une façon toute particulière cette noble vertu de charité, et la charité est la mère de l'humilité, en sorte qu'à mesure que l'amour de Dieu croît en nous, l'aversion sainte de nous-mêmes s'y fortifie; car l'amour nous fait connaître avec combien d'injustice nous nous aimions auparavant, et de quelle façon nous devons nous aimer dans la suite. Nous nous aimons véritablement autant que nous nous abaissons et que nous nous prosternons devant la majesté divine, et Dieu est autant élevé et glorifié en nous que nous nous humilions et nous anéantissons pour lui. Ainsi notre parfaite élévation consiste dans l'abaissement, et l'abaissement fait notre parfaite élévation; car plus nous nous élevons par l'orgueil et par l'amour de nous-mêmes, plus la grâce de Dieu et la vertu se diminue en nous, et plus nous nous abaissons et nous méprisons pour l'amour de Dieu, plus sa grâce s'augmente en nous.

Le vrai humble, et qui pratique tout de bon l'humilité, sent en son cœur une certaine pente à l'abaissement, et ne saurait avoir de repos qu'il ne soit descendu jusqu'à la dernière place, et lorsqu'il y est arrivé il commence à être content, et ainsi la vertu de l'humilité se change en lui dans une forte habitude. Or descendre à la dernière place n'est autre chose que de ne se rien réserver de propre; et parce que pendant que nous sommes dans ce corps mortel il nous reste toujours plusieurs choses à abandonner et à mépriser, c'est pour cela que nous devons toujours chercher la dernière place, aussi bien il n'y a point de personne si humble qui ne le puisse devenir encore davantage, et l'amour que nous avons pour Dieu n'est jamais si grand qu'il ne puisse encore s'accroître de beaucoup. Nous ne saurions donc jamais chercher un lieu assez bas et assez profond, et nous ne devons jamais interrompre de nous humilier et de nous abaisser toujours de plus en plus, car véritablement le cœur humble est un grand vaisseau dans lequel Dieu verse abondamment sa grâce et toutes les vertus, et l'humilité est d'un si grand prix qu'elle mérite que Dieu nous l'apprenne lui-même, et nous enseigne intérieurement ce qui ne se peut exprimer par des paroles.

Lors donc que nous avons offensé Dieu par nos péchés, et que nous avons perdu ou blessé sa charité, il n'y a que l'humilité seule qui puisse faire notre paix et nous réconcilier avec lui; car l'humble connaissance de nos fautes est si agréable aux yeux de Dieu qu'elle nous obtient le pardon généralement de tous nos péchés. Plus le véritable humble croît en vertu, plus il s'estime petit et s'imagine que ses défauts sont grands. Enfin il tire avantage de tout. S'il est malade, il reçoit sa maladie de la main de Dieu avec action de grâces; s'il se porte bien, il remercie Dieu de sa santé, et tâche de l'employer avec plus de zèle à son service; s'il est dans le mépris, il glorifie pareillement Dieu, sachant qu'il en mérite davantage; s'il est dans l'honneur, la pensée qu'il a d'en être indigne fait qu'il s'en méprise davantage. Il croit que tout le monde doit avoir autorité sur lui, et qu'il ne la doit avoir sur personne, et pour le dire en un mot, il use d'une ruse sainte et d'une tromperie salutaire envers lui-même pour cacher et pour diminuer ses bonnes œuvres, et pour agrandir et exagérer ses défauts. Il est doux et miséricordieux envers le prochain, il élève ses moindres vertus, il diminue ses imperfections et ses défauts, et les excuse de toutes ses forces, ou parce qu'il a agi par faiblesse ou avec bonne intention, ou même par ignorance, et peut-être aussi il s'en est déjà corrigé.

CHAPITRE X.

Continuation du même sujet.

'est pourquoi tous ceux qui désirent acquérir milité vraie et parfaite, qui est le chemin le droit et le plus sûr pour nous conduire à our de Dieu et à toute sorte de sainteté, me j'ai déjà remarqué auparavant, doivent nnaître qu'ils ne peuvent rien sans la grâce Dieu. Qu'ils considèrent donc d'un côté sa adeur infinie, et la fidélité qu'il a pour eux; le l'autre, leur néant et l'infidélité avec la- lle ils l'abandonnent; qu'ils apprennent à faire parfait mépris d'eux-mêmes, et qu'ils se suadent qu'il n'y a personne qui puisse s'hu- er et se mortifier assez, quand même il ffrirait autant lui seul que toutes les créa- s ensemble ont jamais souffert.

les sentimens feront naître en celui qui est ment humble une liberté sainte et une forte fiance en Dieu, car plus l'humilité est pro- le, plus cette liberté est grande. Il élè- a aussi son esprit de toutes ses forces pour le rifier et lui rendre grâces de toutes les fa- rs qu'il en a reçues, et quand il pourrait le blier d'autant de louanges et d'actions de ces lui seul chaque moment de sa vie que tes les créatures ensemble l'en ont comblé uis le commencement de leur être, il doit nmoins estimer tout cela ou fort peu de se, ou même rien du tout, et ce lui sera un yen de se croire toujours dans l'impuissance s'abaisser autant qu'il le doit, et d'honorer le glorifier Dieu autant qu'il y est obligé, et se trouvera rempli d'une joie très sensible de r que ce défaut et cette impuissance où il se uve à l'égard de Dieu ne viendra que de la jesté et de la grandeur infinie de cet être su- me; car il ne faut point chercher à se conten- soi-même, et à trouver sa consolation en lque sorte d'exercice que ce soit, mais il doit e tout ce qu'il fait pour la seule gloire de u, et lorsqu'il sent quelque peine et qu'il ouve des difficultés en le servant, il faut il les reçoive de la main du Seigneur, et qu'il ie que Dieu permet que cela arrive de la sorte a de l'humilier et de le rendre solidement able; et ainsi, par un véritable esprit d'abais- uent, il s'estimera indigne de toute joie spi- uelle et de toute consolation divine, il s'abandonnera à la conduite que Dieu a résolue sur lui dans le temps et pour l'éternité, et cette résignation lui sera plus agréable que le pouvoir d'user éternellement de sa liberté.

En effet, quoiqu'il n'y ait point d'action qui nous donne tant de joie que de publier les louanges de Dieu, il y a néanmoins bien plus de plaisir et de satifaction à lui appartenir et à être tout à lui, puisque cette qualité semble nous faire entrer plus avant en Dieu, et forme en nous, par manière de dire, plutôt une passion de Dieu qu'une action de notre âme qui s'abandonne entre ses mains. Au reste, si on veut faire passer cette humilité en habitude, il faut être soigneux de la pratiquer souvent, car il n'y a que l'assiduité de l'exercice qui fasse une autre nature, c'est-à-dire qui change et qui corrige les inclinations de la nature; et si l'exercice a la vertu de le faire, combien à plus forte raison le fera la grâce qui agit en cet exercice?

Enfin le soleil éternel et divin peut répandre immédiatement les rayons de sa lumière sur cet homme humble, parce qu'il s'est comme absorbé lui-même dans son propre néant, qu'il se tient immédiatement assujetti à Dieu, et que sans regarder ni devant ni derrière lui, il ne lève les yeux en haut que pour y voir cet unique objet. Et ce qui nous sert le plus pour arriver à cet heureux état, c'est un respectueux silence et une retraite de corps et d'esprit dans la solitude.

De plus, cet homme s'abaisse et se prosterne au-dessous tant de Dieu que de toutes les créatures jusqu'au moindre ver de terre qui n'a jamais offensé Dieu, quoiqu'il n'en ait pas reçu de si grands bienfaits que lui. Il a un profond respect et une extrême révérence pour le Créateur son Dieu et pour tout ce qui vit en Dieu, comme la très glorieuse mère de Jésus-Christ, tous les anges et les bienheureux, l'Église sainte et les sacremens.

L'humilité chasse toute sorte de douleurs et de tristesse, il n'y a que celui qui est vide de cette excellente vertu qui soit assujetti aux peines et aux souffrances qui sont les filles de l'orgueil; car si l'ange de lumière eût été humble, il ne fût jamais devenu l'ange des ténèbres, et sa chute n'est qu'une punition de son orgueil. Marie, au contraire, cette glorieuse mère de Dieu, n'a jamais été souillée de la moindre tache du péché parce qu'elle était parfaitement humble : et

certes celui qui serait rempli d'une véritable humilité ne commettrait jamais aucun crime, et Dieu pourrait opérer et accomplir en lui sans aucun obstacle toutes ses volontés. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « Si on me demandait lequel de tous les hommes est le meilleur, je répondrais que c'est le plus humble ; et si on me faisait cent fois la même demande, je ferais cent fois la même réponse. »

Mais considérons maintenant les actions et la conduite du vrai humble, c'est-à-dire de quelle façon il agit en toutes choses.

Premièrement, commençant par soi-même, il reconnaît parfaitement sa propre indignité, son abjection et son néant, comment il s'est rendu indigne par ses péchés de toutes les grâces et de tous les bienfaits qu'il pouvait recevoir de la libéralité de Dieu, et coupable de tous les supplices, de toutes les afflictions et de tous les tourmens que Dieu lui-même avec toutes les créatures lui peuvent faire ressentir ; il confesse qu'il ne mérite point que Dieu l'ait tiré du néant par la création ; il ne cesse jamais de lui rendre grâce de tout son pouvoir, et avec beaucoup d'humilité de sa conservation et de sa subsistance ; il avoue aussi qu'il n'a aucunement mérité tous les effets de la grâce et tous les biens dont Dieu l'a comblé ; il fait donc une offrande à la gloire du Dieu tout-puissant et de sa propre personne et de toutes les choses du monde, comme étant autant de ruisseaux qui sont sortis de la source féconde de ses miséricordes infinies ; il ne devient point enflé pour aucune grâce ni pour aucun droit de Dieu, soit de science ou de sagesse, de force, de beauté, de richesses, ou de quelqu'autre avantage que ce soit ; mais au contraire, il s'estime indigne de toutes ces faveurs, et il n'en reconnaît point aucune autre cause que la seule bonté de Dieu. J'ose donc assurer hardiment que Dieu ne trouve en cet homme aucune résistance à ses dons et à ses richesses, et que c'est pour cela qu'il le conduit au comble de la perfection ; car lorsque Dieu veut agir en lui, il y trouve une liberté entière et un parfait dégagement ; cet homme reçoit l'impression de Dieu, il la suit, et coopère avec elle comme fait l'instrument à la production de l'ouvrage. Il publie pareillement qu'il est indigne du lieu qu'il occupe, soit lorsqu'il est assis ou debout, ou même lorsqu'il est couché, et il ne s'attribue rien que ce qu'il tient de lui-même, c'est-à-dire le péché, et toutes sortes de défauts, et quoiqu'il s'humilie sans cesse, il estime son humiliation même ou rien du tout, ou du moins très peu de chose. Soit donc qu'il boive ou qu'il mange, ou qu'il fasse quelqu'autre action, il cherche le lieu le plus abject de la maison, il prend la dernière place à table, et se contente des moindres mets qui s'y servent ; en un mot, il désire que dans toutes les choses dont la nature ne se peut passer, le partage le plus vil et le plus désavantageux lui arrive, et il reçoit avec joie le rebut et le mépris de tous les autres, et ne croit jamais en avoir trop peu ; mais se croyant indigne de cela même, il avoue qu'il ne l'a ni mérité, ni pu mériter de Dieu.

Il est humble, doux, et court en ses discours, il est sincère et véritable en ses réponses, il est simple et modeste dans sa conversation et dans son vêtement, il est prêt à rendre service à tout le monde sans déguisement, il pratique l'humilité dans tous ses exercices, et dans toutes ses œuvres intérieures et extérieures, devant Dieu et devant les hommes, en sorte qu'il ne peut être sujet de chute et de scandale à personne. Ainsi, il chasse, il surmonte, il abat l'orgueil, qui est la source, l'origine, et la cause de toute iniquité ; car l'humilité brise et dissipe toutes les chaînes et tous les piéges du démon, du monde et du péché ; elle règle et modère toutes les facultés de l'homme ; elle le place dans le trône de la vertu et lui ouvre la porte du royaume des cieux, et Dieu, écoutant favorablement ses prières, le comble abondamment de ses grâces. Notre Seigneur Jésus-Christ même, qui est la maîtresse pierre de l'angle, lui sert de fondement, sur lequel il bâtit avec une profonde humilité l'édifice de toutes les vertus qui ne peut plus aisément tomber ensuite.

Enfin, cet homme demeure sans plainte et sans douleur en toutes choses, parce que recevant tout ce qui lui arrive de la main du Seigneur, il ne murmure contre aucune créature, quelque honteux et quelque indigne traitement qu'il en reçoive ; au contraire, quand il serait troublé, banni, battu, percé de coups, et même livré à la mort par les autres, il ne croirait point qu'ils lui eussent fait d'injustice, et il ne les accuserait en aucune manière du tort qu'il en au-

reçu, et ainsi il souffrirait la mort sans ne; car, comme il reçoit tout de la main de u, il croit que tout lui est utile et avantageux, u ne donnant rien à personne que ce qui est convenable, ce qui est une chose aussi cerne qu'il est certain que Dieu est vivant. L'huilité est donc le chemin le plus court, le plus oit et le plus sûr pour arriver sans peine à nour de Dieu et à la perfection de toutes les rtus.

CHAPITRE XI.

la patience et de la résignation extérieure dans toutes sortes d'adversités et de tentations.

La patience, la résignation, l'obéissance, et ites autres vertus, sont les filles de l'humilité. la résignation accompagnée de patience est deux sortes, l'une extérieure et l'autre inieure. Vous pourrez connaître par ces mares si vous possédez la première; car vous rerez de la main de Dieu tout-puissant tout ce i vous arrivera au dehors de vous, comme s épanchemens de la source infinie de charité i est dans son cœur paternel, et non pas nme l'ouvrage des créatures, et ainsi vous trerez bientôt dans une union parfaite avec la onté de Dieu, et serez reçu dans la compagnie ses amis qu'il a prédestinés. Vous apprendrez e c'est lui qui permet que toutes les disgrâces, nt vous êtes combattu, vous arrivent par un et de sa bienveillance paternelle, et de cette rité suprême qu'il a eue, et qu'il aura encore ur vous, et par laquelle il a fait souffrir à son s bien-aimé, lors qu'il vivait dans le monde, t ce qu'on peut s'imaginer de plus rude et plus inhumain; car il n'y a point d'autre se qui l'oblige de permettre les maux qui us accablent. Ne souffrez donc pas que la granur de votre affliction, ni le ressentiment de jure qu'on vous fait, vous ravisse le fruit de tre humiliation, et ne dites point en vousme, c'est la méchanceté et l'aveuglement des mmes qui me causent tous ces maux; mais es plutôt, c'est Dieu par sa miséricorde et r son amour de père qui se sert de ces ornes pour me procurer ces grands avantages, quoique l'utilité que j'en reçois me soit innue, elle est très manifeste à celui qui me nble de ces faveurs. C'est pourquoi je soufrai de bon cœur tout ce qui m'arrivera, et je n'aurai d'autre soin dans mes afflictions que d'accomplir sa volonté, et quand même il me donnerait la mort par la rigueur de ses instrumens, je ne cesserai jamais d'espérer en la tendresse et en la charité de ce Père qui vit éternellement, et qui est dans une heureuse impuissance de mourir.

Ce sont là les sentimens dont était transporté Job, ce saint exemple de patience, qui n'attribuait point aux voleurs la perte et le pillage de ses biens, mais qui se consolait plutôt en ces termes : « Le Seigneur me les avait donnés et le Seigneur me les a ôtés. Cet accident s'est accompli par l'ordre et le bon plaisir du Seigneur; que son saint nom soit beni. »

Au reste, il s'en rencontre plusieurs qui, par la bonne constitution de leur nature et de leur tempérament, sont si fort portés au repos et à la modération que la moindre grâce leur fait souffrir avec patience et soumission toutes les adversités qui leur arrivent. Les humeurs dont ils sont composés sont dans une juste proportion, leur sang est d'une qualité propre à leur inspirer une humble résignation, et leur appétit irascible est dans le calme et dans le repos. C'est pourquoi ils n'ont aucune peine à mener une vie paisible et accommodante avec toutes sortes de personnes. Et véritablement de semblables inclinations sont bonnes et avantageuses, mais ne méritent pas beaucoup devant Dieu, si elles ne sont parées et enrichies d'une grâce abondante.

Cette sorte de résignation est faible et languissante, mais la résignation de l'homme de bien doit être forte et vigoureuse, afin qu'elle mérite de recevoir pour récompense la vie éternelle. C'est aussi par elle que la raison devenant la maîtresse dompte avec un engagement tout divin les soulagemens d'un appetit irascible; et quoique le feu de la colère que causent les choses extérieures lui fasse bouillonner le sang, l'eau céleste et rafraîchissante de la grâce doit éteindre cet embrasement, et par ce moyen la nature reprend la place et le rang dans lequel Dieu l'avait établie après lui avoir donné l'être.

Et certainement cette faculté qu'on appelle irascible est une excellente puissance de l'âme, pourvu qu'elle ait de la vigueur et de la fermeté; car elle est un secours et une aide considérable

qui porte la raison à entreprendre tout ce qu'il y a de plus grand et de plus relevé, et à quoi l'âme aspire incessamment suivant l'inclination de sa plus noble et de sa plus excellente partie.

Il se rencontre de certains chiens de chasse si nobles et si généreux que, par les seuls sentimens de la nature, ils emploient toutes leurs forces à la prise ou de la plus courageuse bête ou d'une proie la plus excellente, et s'ils rencontrent des animaux lâches et méprisables, ils ne daignent pas seulement s'y arrêter, bien loin de les poursuivre, les estimant indignes de leur courage. Les premiers jappent très rarement, et ne laissent pas cependant de rapporter quantité de gibier quoiqu'ils ne fassent point de bruit; les autres, au contraire, qui ont les inclinations basses, crient beaucoup, et prennent très peu de proies. Les hommes qui sont accoutumés à se laisser facilement emporter à la vengeance, aux disputes et à la colère, sont semblables à ces derniers, et certes ils font bien voir qu'ils n'ont qu'une timidité de femme et non pas un courage d'homme.

Mais pour vous, ô âme généreuse, chassez ceux de ces chiens qui sont lâches et paresseux, et gardez seulement ceux qui ont du courage et de l'action. Dressez tellement vos puissances inférieures, je veux dire l'appétit concupiscible, l'irascible et même le raisonnable, que, gardant un silence intérieur, ils suivent secrètement dans la solitude de l'esprit les traces de la proie la plus noble et la plus relevée, c'est-à-dire du Verbe éternel de Dieu qui demeure au fond de l'âme, qu'ils poursuivront de tout leur pouvoir et de toutes leurs forces jusqu'à ce qu'ils le prennent pour s'en nourrir en esprit après l'avoir pris, et pour s'en repaître avec joie par la jouissance essentielle et bienheureuse de sa nature divine.

Mais laissez à ces chiens lâches et timides la jouissance animale et terrestre pour soulager leur nécessité, afin d'apaiser leur colère et de faire cesser leur jappement. Ainsi, tâchez d'être dans l'ordre, dans le repos et dans la paix, au-dedans et au dehors, dans la tranquillité et dans la douceur.

Que si vous vous sentez peut-être agité de quelque mouvement d'impatience dans les adversités, résistez de toute votre puissance et demeurez ferme comme Jésus-Christ, le plus parfait de tous les hommes, est demeuré ferme lorsqu'il était si fort travaillé de la pensée des supplices qu'il allait endurer, qu'il disait avec un grand serrement de cœur : « Mon âme est triste jusques à la mort. Et que dirai-je? Mon Père, délivrez-moi de cette heure de tourment. » Combien fallait-il que son âme fût travaillée de la présence de sa passion, puisque sa seule pensée le fit tomber en agonie, et lui fit verser une sueur de sang. De même lorsqu'il vous arrive quelque affliction, ramassez toutes vos forces le plus promptement qu'il vous est possible, et, sanctifiant cette affliction dans sa source (puisqu'elle prend son origine de cet amour qui est Dieu même), tâchez de la présenter en esprit et de l'offrir avec humilité au Père céleste comme une victime choisie et précieuse, en lui disant: « O Père de toute paternité, voilà votre fille « faible et indigente, qui reçoit aujourd'hui « cette affliction de votre main paternelle comme « le gage le plus cher et le plus précieux de votre « amour! O Père infiniment aimable, s'il faut « que je boive le calice de cette passion, comme « un malade qui est obligé de prendre un breuvage amer pour chasser les langueurs de sa « maladie, que votre volonté soit accomplie et « non pas la mienne! La seule chose que je vous « demande instamment est que, ne pouvant « rien sans vous, il vous plaise m'accorder la « grâce et la force de supporter ces souffrances « conformément aux ordres de votre volonté. »

Que si vous en usez de la sorte, soyez assurée que la clémence du Père éternel tiendra ses yeux ouverts et arrêtés sur vos misères, et viendra vous secourir à propos, si vous voulez seulement l'attendre, tout de même qu'un père qui ne peut pas laisser long-temps son fils, qui est l'objet de sa tendresse, dans les peines et dans l'affliction, sans venir à son aide et sans soulager et adoucir son amertume par la charité de ses entrailles. Prenez garde encore lorsque vous vous verrez dans la disgrâce, de ne vous pas abandonner au désespoir, et de ne pas dire en vous défiant de l'amour de votre père : Dieu m'a mise en oubli, le Seignenr m'a délaissée; mais pensez plutôt « qu'il châtie celui qu'il aime, et frappe de ses verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans. » Car il voyait de ses propres yeux que son Fils bien-aimé versait une sueur de sang par l'excès de sa douleur; il le voyait

attaché à un poteau, déchiré cruellement à coups de fouets, et enfin sécher comme de l'herbe sur le bois de la croix, et cependant il ne l'en aimait pas moins, au contraire, il lui étoit aussi cher dans le moment qu'il était suspendu dans la croix qu'à présent qu'il repose en son sein et dans le plus haut des cieux. Et il est indubitable que la même chose est arrivée à ceux qu'il a aimés tendrement. « Ils ont été grillés ; ils ont été jetés dans des liqueurs bouillantes ; ils ont été consumés par le feu ; ils ont été réduits en cendre et en poussière. »

Enfin c'est de cette sorte que Dieu vous traite, ô âme généreuse, car si vous désirez plaire uniquement au seigneur votre Dieu et être reçue dans sa familiarité, recevez de bon cœur et chérissez les souffrances qu'il vous envoie, « et si vous persévérez jusqu'à la fin vous serez parfaite et sauvée, » comme Jésus-Christ, qui est la bouche de la vérité, en rend lui-même témoignage.

Et certes la résignation de l'âme dans les adversités est comme un excellent luth qui, par la douceur de ses sons, rend une agréable harmonie, car le Saint-Esprit, qui en sait toucher les cordes, c'est-à-dire les puissances d'une âme entièrement soumise au Seigneur, y fait retentir des airs d'allégresse si pleins de douceur que ces accens mystiques montent dans le secret et dans le silence jusqu'aux oreilles du Père céleste. On entend sortir de ce luth deux sortes de sons et de chants. Les grosses cordes ou les basses rendent un son sourd et obscur, les cordes déliées ou les dessus font un son clair et perçant. Car durant que la douleur travaille les forces du corps, il n'en sort qu'un son cassé et lugubre, au lieu que l'âme persévérant dans une ferveur volontaire et dans une humble résignation produit un son délicieux. Or dans ce mélange charmant de sons différens, l'Esprit saint tient la place du maître d'orgue, les puissances de l'âme en sont les gros et les petits tuyaux, et les anges du ciel en font aller les soufflets mystérieux ; et font naître, tant dans les facultés de l'âme que du corps, les spirituelles délices d'une sainte dévotion, toutes les fois que l'esprit divin se plaît d'y entonner des cantiques élevés d'un parfait amour. Et qui pourrait faire concevoir la douceur des concerts de l'Esprit saint? Certes, celui qui est assez heureux pour les entendre, se sentant rempli de la joie des anges, croit être présent aux noces de l'époux, et c'est là comme le prélude et l'avant-goût heureux et sensible que nous avons dès ce monde de la joie pure et inaltérable que nous attendons dans la vie à venir.

Considérez maintenant comment les hommes véritablement humbles et patiens sont de généreux soldats de Jésus-Christ entièrement dignes de leur maître ; car qui peut comprendre l'excès du plaisir que ressentoit dans son cœur ce roi suprême du ciel voyant son fils nouvellement revêtu de pourpre, et, dans cet équipage extraordinaire de soldat, se faisant le porte-enseigne de tous les martyrs visibles et invisibles qui ont paru depuis ce temps-là? Cet habit militaire lui a été accordé dans le temps comme la récompense de sa valeur ; car ayant vu dans l'état si parfait de son éternité que cet ornement militaire lui manquait encore, il descendit de son trône royal établi dans le palais des cieux, non pas comme un roi triomphant, mais comme un humble serviteur, et se signalant dans le combat, il gagna par la grandeur de son courage ces armes et ces livrées qui le parent d'une façon qui ne se peut concevoir en présence du Père éternel et de toute l'armée céleste des bienheureux qui avaient vu s'écouler plus de cinq mille ans sans le voir revêtu de sa pourpre et porter son équipage de guerre. Il prenait un plaisir incroyable de s'en voir paré, parce qu'il croyait que tous ses élus et ses plus chers amis portaient une semblable livrée et étaient parés de même, et il était ravi que son père qui était dans les cieux fût présent aux combats rudes et aux travaux pénibles de ses martyrs souffrans qui paraissent déjà si brillans dans l'Église de toute la clarté qui rejaillit de leurs corps bienheureux ; car le Dieu tout-puissant a couronné leur patience d'une lumière extraordinaire et d'un état prodigieux de gloire, et leur a donné pour récompense la possession entière du royaume des cieux. Les anges mêmes ne peuvent pas prendre cet habillement de guerre et porter cette couronne de martyrs parce que l'état sublime de la nature angélique ne leur a jamais permis d'exercer cette vertu de résignation qui consiste à souffrir avec patience.

Au reste, le Père éternel, par la tendresse de ses entrailles, est si porté à favoriser une âme pour cette gloire ineffable qu'elle possède au-

dessus de ses anges et qu'elle mérite en souffrant avec patience les afflictions temporelles dans un corps terrestre et passible, que si quelque prédestiné pouvait souffrir ces tourmens rigoureux qui, pénétrant jusqu'au fond du cœur, arrêtent et tarissent la source de la vie naturelle, et qui sont d'autant plus agréables à Dieu qu'ils sont plus sensibles; s'il les pouvait, dis-je, supporter sans le secours d'une consolation intérieure ou extérieure, Dieu lui accorderait, comme une faveur singulière, la souffrance volontaire d'une si extrême douleur, ainsi qu'il a fait cette grâce à son fils bien-aimé, lorsqu'étant suspendu en la croix, il lui dit : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » A quoi Dieu le Père, avec toute la milice céleste, voyant son Fils si résigné dans les plus horribles douleurs, ne lui fit point d'autre réponse, sinon qu'il le combla de gloire dans l'éternité. Tant il est vrai qu'une seule heure de résignation parfaite dans l'abattement et dans la douleur pourrait élever l'âme patissante et désolée à un plus haut degré de perfection qu'elle ne pourrait acquérir par la pratique de ses bonnes œuvres pendant le cours d'une année entière. Et pourtant celui qui est le plus soumis et le plus résigné dans l'affliction est plus semblable à Jésus-Christ, car Jésus-Christ n'a jamais dit un mot pour se garantir de ses supplices, il n'a jamais fait paraître, ni dans le mouvement de ses yeux ni dans la contenance de son corps, aucun défaut de résignation. Il s'est laissé percer de clous les pieds et les mains, et a souffert qu'on lui déchirât cruellement la tête avec des pointes d'épines. Enfin, renonçant à soi-même et à toutes les consolations de la nature, il a bien voulu, comme parle le prophète, se laisser réduire par sa passion « dans la poussière et dans la mort. »

O que nous avions besoin de ces vivans instrumens de cruauté, de ces cœurs farouches et impitoyables qui attachèrent Jésus-Christ à la croix, puisque ce sont leurs actions barbares qui ont fait l'accomplissement et la plénitude de sa gloire et de la nôtre! Mais ces mêmes sortes d'instrumens, ces cœurs inhumains et envenimés ne sont pas moins nécessaires jusqu'au dernier jour du monde pour l'épreuve et la préparation des justes à la gloire; car, selon qu'il est dit dans l'Évangile, comme « il a fallu que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire, » de même il faut que les élus, qui sont ses membres vénérables, arrivent à sa gloire par leurs souffrances. Souvenez-vous néanmoins, ô âme sainte, dans quelque amertume que vous soyez plongée, de retracer dans votre mémoire pour affermir votre courage toutes les paroles de consolation que Jésus-Christ nous a laissées, comme celle-ci, par exemple : « Je vous ai aimé de la même sorte que mon Père m'a aimé. » Souvenez-vous aussi de ses promesses fidèles par lesquelles il vous assure que « tous les cheveux de votre tête sont comptés; » et encore : « Il n'y aura pas un seul cheveu de votre tête de perdu. » Et ailleurs : Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » Et dans un autre endroit : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point ». Et plus bas encore, dans les afflictions et les angoisses de la mort; « regardez en haut et levez la tête de vos âmes avec joie, parce que votre rédemption est proche. »

Enfin tous ceux qui sont enrôlés dans la milice de Jésus-Christ disent hautement avec l'apôtre : « Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur : je vous le dis encore une fois, réjouissez-vous. »

Mais ne vous étonnez point, ô âme qui brûlez d'amour! si vous n'éprouvez point les douceurs de la consolation divine dans le moment même que vous offrez au Seigneur dans vos prières, vos croix et vos tribulations, et croyez que vous êtes un vase sacré qu'il veut encore purifier davantage avant que d'y verser le baume de ses consolations célestes. Toutefois soyez assuré que si vous persévérez dans la ferveur de votre zèle et de votre prière, vous avez un roi riche et libéral qui, encore qu'il ne vous présente peut-être pas sur l'heure le vin que l'on donne aux forts, au moins vous donnera-t-il, lorsque vous y penserez le moins, le vin trempé des malades; c'est-à-dire le soulagement intérieur que les anges saints, qui sont ses ministres, vous apporteront au milieu des larmes de la componction. Que si peut-être le Dieu tout-puissant ne daigne pas vous envoyer des adversités, ce n'est pas à cause de votre vertu ou de votre courage, mais parce qu'il connaît parfaitement combien vous êtes indigne de porter les armes sous l'étendart de Jésus-Christ, qui étant le Dieu des batailles, ne doit point avoir des soldats timides, et qui ne méritent pas ce rang glorieux.

Néanmoins son palais royal est grand et magnifique, et il y a diverses demeures. Si vous n'avez pas le cœur de vous mettre au nombre des soldats illustres et vaillans, efforcez-vous d'arriver aux moindres charges et aux emplois les plus vils de sa maison; quand vous ne serviriez qu'à allumer le feu et à apprêter les viandes, c'est-à-dire à faire naître en vous par vos prières le feu de la dévotion, et à lui préparer la matière pour l'entretenir, vous occupant à l'exercice des œuvres de miséricorde. Soyez un exemple de perfection et de sainteté pour tout le monde. Faites reluire la douceur et la paix sur votre visage, la modestie et l'honnêteté dans les compagnies. Gardez en votre conversation le milieu entre la trop grande liberté et la trop grande contrainte. Ne vous abandonnez point aux excès de la joie ni de la tristesse. Que toutes vos actions et vos paroles soient si justement conduites et réglées que « tous les hommes les voyant glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Efforcez-vous de pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres avec le même repos d'esprit que si vous étiez en effet sur le point d'entrer dans le royaume de Dieu. Que votre intention se porte si directement vers le Seigneur que vous fassiez toutes choses uniquement pour son honneur et sa gloire, et non par une vaine complaisance pour les créatures; car Dieu jugera et récompensera toutes vos œuvres suivant les désirs de votre cœur. Si donc votre intention est pure, toutes vos œuvers sont pures et dans l'ordre de la bonté; mais au contraire, si votre intention est criminelle, toutes vos œuvres sont criminelles, soit qu'elles soient dans le dérèglement; car l'intention vicieuse est un fiel empesté qui, par la malignité de son venin, corrompt et détruit toutes choses.

Mais pour venir à ce qui vous regarde en particulier, lorsque toutes choses vous arrivent à souhait, que vous jouissez d'une santé parfaite, que vous êtes dans l'abondance des choses nécessaires, que vos louanges sont dans la bouche de tout le monde et toutes vos actions en estime, que vous êtes en bonne intelligence avec le prochain, et que tout vous réussit heureusement, faites sortir la vertu de toutes ces choses, changez la nature en grâce, et rentrant dans vous-même pour vous en détacher, dites en votre cœur : « O Père miséricordieux! voilà vos soldats bien-aimés qui marchent dans la voie étroite parmi les ronces et les épines, pendant que moi qui suis le dernier de tous ceux qui vous servent, n'étant que souillure et impureté, je me promène dans les lieux les plus vastes de votre palais au milieu des roses et des lys. Je vois bien, mon Dieu, que votre providence adorable me comble de ses biens temporels, parce que vous connaissez la faiblesse de ma nature fragile et infirme, et telle que si vous ne l'attiriez à vous par la suffisance des biens de la terre, comme on attire les petits enfans en leur présentant des fruits, je tomberais aisément dans l'abîme de ma perdition éternelle. Je vous fais donc maintenant un sacrifice de moi-même et de tout ce que je puis, par le moyen de votre grâce, étant tout prêt à souffrir toutes les misères, toutes les croix et toutes les afflictions qu'il vous plaira de m'envoyer, et chantant à votre honneur des cantiques de louanges en reconnaissance de tous vos bienfaits, je m'écrie en esprit avec les enfans du peuple d'Israël : « Salut et gloire vous soit donnée au plus haut des cieux. »

Et ainsi offrez en esprit avec une humilité profonde à votre Père qui est dans les cieux même votre prospérité; car cette sorte de résignation vous pourra mettre si bien auprès de Dieu que, par un effet de son amour paternel, il vous fera passer de l'état de simple servante à celui d'une reine très agréable devant ses yeux; c'est-à-dire qu'il vous rendra sa plus secrète et sa plus particulière amie par l'abondance du zèle dont il remplira votre cœur.

Que si Dieu permet que vous passiez la vie sans beaucoup de tribulations, c'est un témoignage que vous n'êtes point encore au nombre de ces reines qu'il aime; car toute âme qui veut être la reine chérie et bien-aimée de cet époux éternel, ne peut point se promettre d'arriver à cette gloire que par les feux et les brasiers des persécutions et des déplaisirs qui pénètrent jusqu'à la moelle des os, et qui préparent l'âme de même que l'artisan prépare la cire devant le feu pour la rendre capable de recevoir la forme qu'il lui veut donner; car si le suprême ouvrier lui veut imprimer les traits augustes et si aimables de son essence divine et éternelle, il faut absolument qu'elle détruise son ancienne forme, et que par la connaissance qu'elle aura

de cette sublime métamorphose dans cette opération surnaturelle, elle se dépouille entièrement du vieil homme, puisqu'il est impossible, aussi bien dans l'état de la nature que dans celui de la grâce, qu'une chose prenne une forme nouvelle et parfaite avant que d'avoir quitté la vieille et l'imparfaite qu'elle avait.

Lors donc que le Dieu tout-puissant veut opérer dans une âme ce divin changement de sa vieille forme en une nouvelle, il emploie les afflictions les plus cuisantes et qui pénètrent jusqu'à la source de la vie pour purifier cette âme, et la faire ainsi passer dans cette bienheureuse transformation. C'est pourquoi le Père céleste n'a pas accoutumé de laver légèrement l'âme qu'il veut enrichir de ses dons les plus précieux, et dans laquelle il a résolu de produire un changement si sublime et si noble; mais il la baigne, il la plonge, et la précipite dans un océan d'amertume, comme il fit autrefois jeter dans la mer Jonas, son prophète, et comme David dit de lui-même : «Tous vos orages et tous vos flots sont venus fondre sur moi.» Je vous dis en vérité que Dieu permettrait plutôt que cent mille âmes fussent exposées à quelque danger à l'occasion de cette âme qu'il a élevée si haut, et qu'il a choisie par une grâce toute particulière de son amour, que de ne la pas préparer à cette gloire par les souffrances, jusque-là même qu'il jetterait pour un temps dans les ténèbres et l'aveuglement une infinité de saints personnages, afin qu'ils préparassent ce vase d'élection par les jugemens téméraires et désavantageux qu'ils en feraient, et qu'ils porteraient contre elle dans cet état d'ignorance. Mais enfin après avoir ainsi purifié ce vase sacré, il lèverait le bandeau de dessus leurs yeux, et ne traitant pas avec rigueur une faute qu'ils auraient commise par une conduite cachée de sa providence admirable, il leur ferait voir à découvert dans l'éclat de sa lumière divine ce vase d'or pur et enrichi de pierres précieuses.

Je dis bien davantage : Dieu enverrait plutôt un ange du ciel pour disposer par les tribulations ce vase chéri, comme nous lisons qu'il en envoya un au saint patriarche Jacob, que de le laisser dans la souillure et l'impureté. Certes, l'épreuve des élus n'est pas toujours une épreuve ordinaire, mais souvent les souffrances que Dieu leur envoie lorsqu'ils y pensent le moins, sont si inouïes et si fort au-dessus des souf
ces communes qu'ils n'en ont jamais con
pareilles ni même rien appréhendé qui e
proche. Soyez pourtant ferme, et prene
courage, ô âme affligée, car Jésus-Chris
époux que vous avez choisi parmi tant d'a
entre dans votre cœur au milieu de vos
tions et au travers des portes fermées, c
dire de vos puissances qui sont resserré
leur dureté propre et naturelle, pour y
de nouvelles douceurs et des consolatio
traordinaires. Souffrez patiemment les
que vous sentez et en faites votre enfer et
purgatoire dans ce monde; car l'âme qui
dans la pureté, dans la résignation et d
souffrances, et dont les discours ont été c
et sans déguisement, s'envole à la mor
les délices du royaume des cieux, où la r
tion de mille années paraît plus courte q
fait ici l'espace d'un seul jour. Ne laisse
point échapper aucune de vos croix sans e
avantage, mais dites en vous-même : «Sei
«mon Dieu, je vous offre cette afflictic
«m'est bien due, quoique involontaire, j
«tache et l'unis aux souffrances de votr
«sion adorable, afin qu'étant unie à la v
«au mérite de vos souffrances, cette un
«rende agréable aux yeux de votre Père, c
«votre passion rendit utile et salutaire ce
«larron qui fut attaché à la croix avec vou

Donnez-vous de garde surtout, lorsqu
êtes dans l'affliction, de ne vous point ab
ner à aucun désordre; car un désordre
faute un autre, et jette l'âme pour l'or
dans le trouble et l'agitation; outre que
réglement de l'esprit est une croix inté
plus rude et plus pesante à l'âme que tou
peines qu'elle souffre au-dehors. Tâche
dans tous les maux qui vous arrivent de d
rer dans l'ordre de Dieu, parce que c'es
qu'il veut éprouver ses élus, et qu'encor
ne sentent bien souvent que la douleur d
souffrances au dehors et une amertume
portable au dedans, néanmoins l'opérat
la grâce agissant par le mérite de la pass
Jésus-Christ, ne laisse pas de passer plus
en eux, et emportant au dehors la rouill
térée du péché, elle purifie leurs âmes
dans de toutes les humeurs malignes et in
de leurs inclinations terrestres et animal

l'Esprit saint venant à découvrir la
ıme et la menant de clarté en clarté, il
ne sa propre image.
es tentations de la chair corrompue et
es de l'esprit malin sont une sorte de
on à laquelle l'âme étant arrivée, elle
a invariablement assujettie aux ordres
car quelque déréglées, quelque im-
puissent être les pensées qui naissent
si au moment de leur naissance, ou
rès qu'elles sont dissipées, elle se
rs Dieu par de fervens désirs, ces pen-
stes sont chassées et s'évanouissent
l'âme reçoive aucune tache par leur
contagieuse, quelque sales et enveni-
lles puissent être, tant que la volonté
refuse d'y donner son consentement.
ui a fait dire à saint Augustin : « Que
produit des concupiscences charnelles,
'elle ne nuit point lorsque la raison,
ı d'y consentir, y forme une généreuse
ce, aimant mieux être semblable en
ux anges du ciel que d'être conforme
é aux animaux qui sont dans la boue
la fange, et aux démons de l'enfer. »
, la justice infinie de Dieu bénit cette
et ne laisse jamais sans récompense
qui renonce, pour l'amour de lui
voit point, à son plus cher ami qui
ırs devant ses yeux, et qui est uni in-
ment avec elle, je veux dire à son
orps qu'elle fait périr et dessécher dans
désirs afin de plaire à Jésus-Christ. Il
de la justice divine de récompenser au
cette action par la grâce dont elle la
endant cette vie, et par les plaisirs
t inaltérables dont elle la comble éter-
t dans la gloire.
lonc, ô âme constante, que vous êtes
mouvemens impurs, faites un sacrifice
vous-même dans une parfaite humilité,
ui de toute l'effusion de votre cœur :
igneur et mon Dieu, qui sondez la pro-
les cœurs, et qui pénétrez les replis de
nsées, vous savez combien je souhaite-
ous présenter un esprit tout pur et tout
nais que ne possédant qu'un vase plein
otion et de pensées qui me sollicitent
je vous l'offre néanmoins tel qu'il est, et
'offrirais encore bien plus volontiers s'il était plus digne de vous être consacré. C'est pourquoi je vous prie, mon Dieu, de le laver de votre sang précieux, afin de le rendre capable de l'infusion de votre grâce, qui seule peut vous le faire trouver agréable, et je vous conjure de l'enrichir de toute la beauté et de toute la gloire à laquelle votre charité paternelle et votre providence infinie m'ont prédestinée « avant que les cieux fussent créés et que le globe de la terre fût formé. »

La dernière sorte de résignation est lorsque le cœur, qui est le père des bons désirs, se porte tellement à l'obéissance qu'il ne veut plus vivre par lui-même, mais qu'il vit et qu'il règle toutes ses actions par le conseil prudent et salutaire d'un directeur habile et éclairé; c'est là la voie la plus assurée pour arriver au ciel, et par laquelle on évite plus aisément les embûches du diable. Toutes les œuvres qui se pratiquent dans cette résignation sont remplies de grâces; mais il est bien difficile de discerner si celles que l'homme de bien fait par son propre esprit viennent de la nature ou de la grâce. Le chemin de l'enfer est fermé à celui qui anéantit sa propre volonté, ce qui fait dire à saint Bernard : « Qu'il n'y aura que la volonté propre qui sera brûlée dans l'enfer; détruisez la première, et le dernier ne subsistera plus; » car à mesure que l'homme se quitte et sort de lui-même, l'esprit de Dieu y entre et y habite.

Qu'il y a de religieux qui perdent le fruit de leur martyre, qui, étant remplis de leur propre volonté, se servent de guide à eux-mêmes dans tout ce qu'ils font; d'où il arrive que par tous leurs plus laborieux exercices ils ne méritent qu'une médiocre béatitude, ou peut-être point du tout, au lieu que s'ils faisaient ce qu'ils font par l'obéissance, ils seraient de grands saints devant Dieu !

CHAPITRE XII.

De la plus parfaite résignation intérieure de l'âme, et du transport par lequel l'esprit s'abîme tout en Dieu, et ne devient plus qu'une même chose avec lui par le moyen d'une pauvreté véritable, et des sentimens de mépris pour soi-même.

Nous avons parlé jusqu'à présent de la résignation qui appartient à l'âme, en tant qu'elle communique la vie au corps, et à laquelle on donne le nom de résignation extérieure. Il faut traiter maintenant de la résignation intérieure

qui a rapport à l'esprit seul, qui ne sert point d'organe corporel pour agir; mais dont les opérations pures, immatérielles et indépendantes du temps, s'élèvent jusqu'à un bien corporel et incréé, qui est Dieu même. C'est là que l'esprit étant attiré d'en haut, et faisant effort en toutes ses puissances, agit par une vigueur surnaturelle, aime et est embrasé d'un amour surnaturel, et s'attache à cet être pur et séparé de toute matière, non dans le dessein de paraître dans le temps, mais par un violent désir de l'éternité; et, se dépouillant entièrement de soi-même, il abandonne sincèrement tout ce qu'il est, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il aime, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il possède; toutes ces choses se sont évanouies devant lui, elles ont péri et ont fait naufrage dans l'abîme inépuisable de la Divinité, et il est devenu en quelque sorte à leur égard sans mouvement, sans vie, sans action et sans puissance.

Il n'y a point de langue capable de parler dignement de la grandeur de cette resignation intérieure, mais il faut confesser notre faiblesse et dire avec Jérémie: « Ah! Seigneur, je ne puis parler, parce que je ne suis qu'un enfant. » Cela n'empêche pas néanmoins qu'on ne puisse l'acquérir par le secours de la toute-puissance infinie de Dieu, « à qui rien n'est impossible. » Au reste, du grand nombre de moyens que l'homme a de sanctifier sa vie, c'est celui-ci auquel moins de personnes s'appliquent avec sincérité et sans surprise, dont la raison est que la plupart ne s'appuient que sur sa propre complaisance et sur ses sentimens particuliers, et ne se laissent conduire que par leur amour-propre. Or, quiconque veut entrer dans cette sainte carrière, il faut qu'avant toutes choses il retranche l'amour-propre, qui n'est autre chose qu'un fardeau pesant et incommode, qui empêche par son poids que l'esprit ne puisse passer par la porte étroite de Jésus-Christ, c'est-à-dire qu'il ne s'anéantisse dans cette résignation extérieure dont nous avons parlé auparavant, qui est la voie qui conduit à la résignation sublime et intérieure dont nous traitons.

Il y en a d'autres qui ne sont spirituels qu'en apparence, et qui ont tant de complaisance pour eux-mêmes et si bonne opinion de tout ce qu'ils font, qu'ils s'imaginent avoir traversé cette première route si difficile avec une sainteté imaginaire dont ils s'attribuent la propriété, pendant que ce n'est au dedans et au dehors d'eux qu'immortification et amour-propre. Ces sortes de personnes sont incapables de marcher dans cette voie parfaite qui consiste dans le renversement de la nature, et néanmoins s'y laissant conduire par une lumière trompeuse, elles pensent être déjà montées au plus haut degré de la perfection, lorsqu'il leur serait bien plus avantageux d'être dans l'ignorance de ceux qui commencent; car les démons, qui sont des esprits de malice, après avoir perdu la grâce, font leur jouet de ces personnes, et les amusant dans un très pernicieux jeu d'esprit, les séduisent par une lueur fantastique et décevante dont ces malheureux font leur Dieu, et l'objet de leur culte et de leur adoration. Ce qui est, à vrai dire, la chute de toutes la plus funeste, puisque c'est le démon même qu'ils adorent sous cette fausse clarté, et que tout le monde convient que c'est le plus grand de tous les péchés; car il est plus facile de se reconnaître après avoir commis cent brigandages que de se relever de cette extrême chute. Il arrive néanmoins par un juste jugement de Dieu, que personne ne peut comprendre, que quelques-uns de ceux qui sont parvenus à ce haut point de perfection ne laissent pas de tomber et de se perdre avec ceux des anges prévaricateurs qui étaient dans la plus haute élévation, et que d'autres obtiennent avec les plus élevés des anges fidèles la souveraine béatitude. Et c'est ce que dit Jésus-Christ: « De deux personnes qui seront au même temps dans un même lit (ce lit signifie le repos, la douceur et le plaisir de la vie contemplative) l'une sera prise et l'autre laissée, » c'est-à-dire effacée du livre de vie, et passera tout en riant dans les pleurs et les gémissemens éternels. Que le cœur juste et vertueux prenne donc garde de ne pas résister aux impressions de l'Esprit saint, de peur que l'effet d'une menace si rude et si dangereuse ne tombe sur lui; car comme cet esprit divin est le maître de cet art noble et relevé, Dieu le père en est le conservateur fidèle, et Jésus-Christ le guide et le conducteur assuré de ceux qui en sont les apprentis bien-aimés, « qu'il garde comme la prunelle de ses yeux, » comme il le dit lui-même par son prophète.

Il faut donc que ce cœur qui est mû et con-

duit par l'Esprit saint dans cet ouvrage sublime et intérieur, ait une crainte amoureuse et une vénération sainte pour la parole de Dieu, et qu'il en fasse si grand état qu'il perde plutôt le souvenir du ciel et de la terre que d'en négliger le moindre mot; car l'esprit du Seigneur ne regarde que celui « qui a l'esprit de pauvreté et de pénitence, et qui reçoit ses discours avec tremblement, » comme il l'assure lui-même par son prophète; et c'est sans doute pour cette raison que sa providence nous a donné la doctrine pure de Jésus-Christ et des apôtres, toute l'Écriture sacrée et les exemples éclatans avec la conduite des saints, pour nous servir de rempart contre les erreurs, et pour nous fournir un chemin sûr dans lequel nous puissions marcher sans crainte d'égarement. Que si, outre ces lumières, quelqu'un se sentant le cœur pur et net se trouve encore éclairé par quelque sentiment rare et sublime, par quelque image formée dans l'imagination, il ne faut pas qu'il s'y attache et se la rende propre, mais qu'il consulte quelque ami de Dieu, ou son directeur, et qu'il suive leur avis pour agir sûrement.

Il y a encore une excellente observation qui peut servir beaucoup pour un véritable avancement spirituel, et pour faire croître en nous la haute idée que nous devons avoir de la grandeur et de la majesté de Dieu : c'est que notre esprit dans sa méditation et dans son exercice conçoive et se représente Dieu toujours de plus grand en plus grand, et de plus incompréhensible en plus incompréhensible; et que sachant que son sentiment n'est pas fondé sur l'incertitude de son opinion, mais sur la vertu de l'être divin, il règle suivant cette maxime son entendement et sa conception autant qu'il est en son pouvoir, et autant qu'il plaira à Dieu par une bonté féconde et effective, de se manifester à lui dans ces tenèbres lumineuses. Celui qui profite dans cet accroissement intérieur de l'esprit, rejette toutes les pensées et toutes les considérations des choses créées; car plus Dieu paraît grand à la connaissance de l'âme, plus les créatures lui deviennent petites et imperceptibles; de même que le glorieux père saint Benoît vit autrefois dans cette lumière tout le monde recueilli en abrégé comme sous un rayon du soleil.

C'est dans cet état qu'on se dépouille de toute l'affection des objets terrestres et passagers, et que Dieu, par un prodige qui surpasse tout autre prodige, enlève et ravit tellement l'esprit de l'homme au-dessus de sa portée et de ses forces par l'éclat admirable de sa lumière, que s'élevant au-dessus de lui-même et cessant d'être ce qu'il était, il se voit comme revêtu de la forme et de l'image de Dieu. C'est là que l'esprit humain se trouve comme dépouillé de sa propre lumière auprès de cette lumière si éclatante, et de sa propre connaissance auprès d'une autre connaissance qui est si relevée, et de l'amour qui lui est propre auprès d'un autre amour infiniment plus parfait qu'il ne possède pas; non point qu'il soit effectivement sans amour, mais parce que réfléchissant pendant sa contemplation sur la connaissance qui lui est propre, il ne trouve rien ni dans son essence, ni dans sa vie, ni dans ses facultés, ni dans sa connaissance, ni dans son amour qui ne soit trop faible et trop limité pour comprendre la grandeur de Dieu; car comme un petit moucheron n'est pas capable d'embrasser par sa connaissance la vaste étendue du ciel, de même l'esprit humain reconnaît qu'il n'est pas capable de renfermer Dieu dans la sienne; et ainsi il s'élève jusqu'au trône de la majesté divine en s'abaissant dans son propre néant, et il avoue qu'il n'y a aucune puissance en lui qui puisse atteindre à l'intelligence parfaite de cet être souverain. Il n'a garde néanmoins de faire cette injure à la gloire infinie du Dieu tout-puissant, que de révoquer en doute et de nier qu'il ne puisse lui communiquer cette lumière d'une façon surnaturelle; mais se tenant renfermé dans l'humble connaissance de ses défauts, il reconnaît l'honneur qui est dû au Seigneur, comme à son père, et la vaste étendue de sa domination.

Il faut que l'âme demeure ici muette et dans un profond silence, et non-seulement il ne lui est pas permis de parler, mais même il lui est défendu d'agir au dedans et au dehors, quoique l'esprit souffre une agitation douce et insensible, et qui ne se peut exprimer dans le miracle si surprenant que la Divinité impénétrable opère en lui par l'éclat sans pareil de sa lumière souveraine. Certes, le plaisir que Dieu prend à disposer et élever l'âme à cette nourriture céleste, est tout-à-fait rare et surprenant, car plus il se fait connaître dans cette clarté pure et brillante, plus l'esprit devient affamé de cette viande di-

vine qu'il connaît et qu'il ignore tout ensemble, et plus sa faim s'augmente, plus Dieu désire de la rassasier et de remplir tout ce qu'il y a de vide en lui. Ainsi il se fait comme un cercle infini de l'esprit qui se rassasie ayant faim, et qui redevient affamé après s'être rempli, et qui trouve tout autour de lui de sacrés pâturages où il se repaît aussi bien pendant sa satiété que pendant sa faim.

Il se rencontre encore un second cercle spirituel dans ce premier, lorsque Dieu se rend volontairement compréhensible à l'esprit, et que par une lumière surnaturelle et supportable à ses yeux il s'accommode à sa faiblesse et se laisse comme renfermer dans ce cercle spirituel, c'est-à-dire dans la sphère de l'entendement qui l'environne.

Dieu est aussi lui-même un véritable cercle dont la circonférence infinie n'a point de bornes, et qui renferme, comme un point au milieu de son centre, l'esprit vaste de l'homme, qui, dans la puissance qu'il a de comprendre les choses, a plus d'étendue que le ciel et la terre, et qui est néanmoins si petit en comparaison de cette immensité incompréhensible de Dieu qu'à peine peut-on dire qu'il soit quelque chose; ce que l'esprit venant à reconnaître, il se plonge de nouveau dans son néant, sans que sa propre essence, qui est créée, laisse pour cela de lui demeurer tout entière; et c'est seulement dans ce transport et dans cette extase qu'il se fond et se perd dans la lumière infinie et impénétrable de la Divinité, avec laquelle il s'unit d'une manière ineffable, mais plus immédiatement que l'air le plus pur ne s'unit aux rayons du soleil lorsque, pendant sa plus grande force, il y répand ses clartés; et quoique la splendeur du soleil et l'air soient unis ensemble par eux-mêmes, cette splendeur néanmoins n'ôte point à l'air sa nature et son essence; mais elle le puriefie, l'éclaire, l'ennoblit et le transforme.

La même chose arrive à l'esprit humain. Il est parfaitement éclairé, ennobli et transformé dans la ressemblance et l'image de Dieu, sans que cette proximité et cette union avec Dieu lui fasse perdre son essence créée; car pour rendre à Dieu son créateur l'adoration qui lui est due, il confesse que cette essence créée, qui est faite de rien, tire son origine par une émanation comme naturelle de l'essence incréée de Dieu, et que par un retour surnaturel elle remonte à sa source. L'esprit qui est arrivé à cet état se perd et est submergé dans la mer profonde de la Divinité, en sorte qu'il peut dire : Dieu est au dedans de moi, Dieu est au dehors de moi, Dieu est tout à l'entour de moi, il me tient lieu de toutes choses, et je ne connais rien que lui seul. Au reste, le cœur de l'homme vertueux et de bonne volonté, qui soupire après ces choses sans néanmoins en goûter ni en ressentir les douceurs, ne doit pas laisser de publier hautement et de toutes ses forces les richesses immenses dont Dieu comble ses élus, et ce sera un moyen véritable pour en obtenir sa part et voir ses désirs satisfaits selon la mesure de sa disposition sainte.

Certes, si un homme était père de neuf filles qu'il aimât toutes chèrement, et qu'on en élevât une seulement d'entre elles à la qualité de reine, et qu'on lui mît la couronne sur la tête, les huit autres seraient obligées, par l'affection qu'elles portent à leur sœur, et par l'intérêt qu'elles prennent dans l'honneur de leur père, d'en témoigner un transport de joie extraordinaire, et de les en congratuler, quoiqu'il n'y en eût qu'une seule qui montât sur le trône. Il faut que tous les cœurs purs et sanctifiés entrent dans les mêmes sentimens et imitent cette même conduite. Or nous remettons le soin d'enseigner cette voie si élevée, cette approche vers Dieu et cette union avec lui si agréable, cette science sublime et cette profonde sagesse, à celui qui est, comme nous avons dit auparavant, le docteur universel et le souverain maître de tout le monde.

Il ne faut pas ignorer néanmoins que les personnes les plus spirituelles qui sont dans une plus haute élévation, et dont le zèle est plus pur, se sentent quelquefois accablées d'une si grande pauvreté au dedans d'elles-mêmes, qu'il n'y a point de mort du corps, quelque rude et cruelle qu'elle puisse être, qu'elles ne souffrissent volontiers, si c'était le plaisir de Dieu, pour se délivrer de cette indigence où elles se trouvent dénuées de toute consolation spirituelle.

En effet, cette affliction intérieure est un mal qui pénètre jusqu'au fond des os, et qui tourmente d'autant plus ceux qui en sont travaillés que, les faisant comme sécher de douleur sur un échafaud, ils sont contraints de souffrir

s aiguillons de la mort sans pouvoir mourir et ns qu'aucune créature leur puisse donner de nsolation dans le temps ni dans l'éternité; ais ils demeurent comme étouffés et sans resiration, au milieu de l'un et de l'autre, jusqu'à que Dieu, par sa miséricorde, brise les chaînes les détache de leurs croix. Les créatures sont lus capables d'irriter la douleur de ces personnes ue de l'adoucir; car ce n'est pas un petit supplice à un esprit généreux, quand il considère qui convient à la noblesse de sa nature, et à uoi le porte l'inclination de la grâce, d'être bligé de demeurer dans le commerce des créaures, parce qu'il sait bien qu'il ne peut pas posséder immédiatement et sans l'entremise d'aucune qualité terrestre, l'état glorieux qui lui st propre, s'il n'est dépouillé, affranchi et dégagé de toute matière. C'est pourquoi il ne considère ce corps que l'esprit anime et vivifie que omme une prison obscure et affreuse où l'âme st retenue dans les supplices. Il ne regarde aussi abondance de l'or, de l'argent et de toutes les ichesses, que comme de la boue, ne pouvant ien trouver en elles qui flatte son goût et qui ui donne du plaisir.

Il est indigne de la grandeur de l'aigle de se repaître d'herbe, comme font les bœufs et les hevaux; et le prophète assure que « toute chair e sèche et se flétrit comme l'herbe. » Aussi l'esrit épuré ne trouve qu'une amertume insupportable dans les plaisirs de la terre, et il est emblable à une personne extrêmement altérée, qui on présenterait un breuvage amer et du inaigre lorsqu'il demanderait du vin excellent our se rafraîchir.

Au reste, l'humble résignation que Dieu nous rescrit dans ces langueurs et dans ces dégoûts st ce qui nous fait demeurer dans une certaine galité d'esprit, et attendre en repos ce qu'il ésire de nous, afin de ne vouloir rien que ce u'il veut. Et parce que c'est son dessein que ous souffrions, nous devons nous y soumettre ans chagrin, et n'ayant plus de volonté propre, l faut que nous soyons tout prêts à recevoir avec ne profonde humilité tout ce qui nous viendra le la part du Seigneur, comme s'il nous disait : Je ne vous connais point, je ne sais qui vous êtes, oute votre vie m'est étrangère et inconnue; » e qui est sans doute une grande épreuve et une rès rude tentation. C'est là qu'on remarque la différence qui est entre le fils et le serviteur; car le serviteur recule lorsque la persécution est proche, au lieu que le fils demeure inséparablement attaché à son père, aussi bien dans l'adversité que dans le bonheur; en sorte que quand il se mettrait en colère contre lui, qu'il lui refuserait toute sorte d'assistance et de consolation, et qu'il s'emporterait même jusqu'à le frapper, il ne l'abandonnerait pas pour cela, mais il lui demeurerait constamment attaché. C'étaient les sentimens de l'apôtre qui a marché si sûrement dans cette haute carrière, et qui étant livré de Dieu à une tentation si noire et si honteuse, ne songeait qu'à exécuter les ordres adorables de sa providence. Il portait en lui-même tout ensemble, comme dans un vase animé d'un esprit pur, et les ténèbres impures de la tentation et la lumière éclatante de la grâce, et il n'était pas moins agréable à Dieu dans cette tentation basse et infâme que lorsqu'il fut ravi jusqu'au troisième ciel.

Dieu agit de la même sorte dans les autres élus qu'il aime, car il les laisse souvent dans une si extrême indigence, et dans une si grande sécheresse intérieure, qu'ils ne croient pas qu'il y ait aucun Chrétien qui soit si dépourvu qu'eux de grâces, de foi, de charité et de toute sorte de biens. Il demeure pourtant caché dans le secret de leur cœur, d'où il les préserve sans qu'ils s'en aperçoivent, et il les éprouve par cette croix rigoureuse de la pauvreté qui les fait soupirer ardemment après la mort qui les fuit et qui s'éloigne d'eux toujours davantage. Ainsi Dieu par sa sagesse les perfectionnant dans leurs souffrances, les conduit au comble de la gloire. Souvenez-vous donc incessamment, ô âme sainte, de ces maximes et de cette doctrine, afin que vous persévériez à jamais dans la résignation vraie et parfaite, et qu'ainsi vous possédiez toujours la véritable perfection en Jésus-Christ, notre Seigneur. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XIII.

De l'obéissance qui est due à Dieu, aux supérieurs et généralement à tout le monde; les louanges de cette vertu et la manière de l'acquérir et de la pratiquer.

Puisqu'il est constant que toutes les vertus tirent leur naissance de l'humilité, et que l'obéissance est comme sa fille aînée, après avoir

traité de la première, nous devons maintenant parler de celle-ci. L'obéissance est donc une vertu par laquelle l'homme sortant de lui-même, et quittant sa propre volonté, choisit et se propose de faire tout ce qui lui est commandé en Dieu et selon Dieu; ou bien si vous voulez, l'obéissance est la flexibilité de l'âme soumise, et son activité infatigable après toute sorte de biens. L'obéissance, en soumettant l'homme à la volonté de Dieu, l'assujettit aussi bien à s'abstenir des choses qui lui sont défendues qu'à exécuter celles qui lui sont ordonnées; et réduisant toutes ses puissances animales sous l'empire de la raison, qui est leur souveraine, elle fait vivre l'homme suivant les règles de cette même raison dans une parfaite modestie. De plus, cette même vertu le rend soumis à l'Église, aux sacremens et à ses supérieurs; elle lui fait suivre tous les dogmes, les pratiques, les préceptes, les conseils, les ordonnances et les coutumes de l'Église, elle le plie et l'amollit, en sorte qu'il est toujours prêt à aider de ses conseils et de ses soins toutes sortes de personnes, et de leur rendre assistance avec discernement dans les besoins tant du corps que de l'esprit, suivant la mesure de leur nécessité; c'est elle enfin qui unit ensemble, par le lien d'une continuelle paix, tous les membres d'un corps et d'une compagnie. En effet, il n'y a que celui qui est vraiment obéissant qui possède effectivement l'esprit de concorde. Or cette vertu le fait aimer de tous ceux avec lesquels il passe sa vie; car s'étant interdit l'usage de sa propre volonté, il n'attend pas qu'on use de commandement, et n'apporte aucun retardement à l'exécuter; mais aussitôt qu'on lui ordonne quelque chose, il obéit avec promptitude à tout le monde.

Qu'il s'en trouve peu présentement dans cette obéissance véritable et parfaite, et qui, renonçant à toute propriété de leur volonté, ne désirent pas d'assujettir la créature et Dieu même à leurs propres désirs; mais aiment mieux se soumettre aux ordres des autres, disant sans cesse avec l'apôtre : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Certes l'obéissance est une si grande vertu que la moindre œuvre qu'elle fait faire, quelle qu'elle puisse être, est beaucoup plus agréable à Dieu et vaut incomparablement mieux que les plus grandes actions où elle n'a point de part, comme serait même d'entendre la messe, de lire, de prier, de méditer ou de s'appliquer à quelque autre exercice le plus saint qu'on puisse s'imaginer. Elle accomplit toujours en toutes choses et avant toutes choses ce qui est de meilleur; elle n'est point sujette à l'erreur, elle n'est point oisive ni paresseuse, il n'y a rien à reprendre dans ses œuvres, et il ne lui manque aucune sorte de biens; car à proportion que quelqu'un s'éloigne de soi-même par l'obéissance, et ne se cherche plus, qu'il quitte et qu'il renonce tout ce qui lui appartient, et meurt à tous les vices, Dieu à proportion vient le remplir de sa grâce et de ses vertus; et plus nous nous désavouons dans nos vices, plus nous devenons maîtres de nous; car qui est plus maître de soi que celui qui, usant de sa liberté et de sa puissance, porte son âme dans ses mains et la peut donner à qui il lui plaît.

Il est capable d'élever son cœur tout entier à Dieu sans aucun empêchement, ce qui n'est possible qu'à celui qui est mort à soi-même en Jésus Christ, et alors il ne peut plus périr, parce qu'ayant été racheté par la grâce du Rédempteur, comme il vient à ne plus vouloir de soi-même, c'est pour lors que Dieu commence à vouloir; de lui c'est pourquoi il ne faut point que ces paroles : « je veux, et je ne veux pas, » s'arrêtent dans la bouche de l'homme obéissant, ni qu'on lui entende jamais dire : « cela est ainsi, ou cela est d'une autre sorte, ceci, ou cela; » mais il ne s'appliquera qu'à se dégager entièrement de soi-même, et il recevra par ce moyen tout ce qu'il pourra désirer pendant qu'il aimera plus la volonté de Dieu que tout ce que Dieu lui pourrait donner. Aussi ne lui saurait-on faire une prière plus utile que celle-ci : « Donnez-moi, Seigneur, tout ce que vous voudrez, et traitez-moi en toutes choses suivant les décrets de votre aimable volonté. » Cette oraison est plus élevée au-dessus des autres que le ciel ne l'est au-dessus de la terre; car quoique ce soit un grand plaisir de nous voir exaucés lorsque nous demandons à Dieu la grâce et les vertus, c'en est un incomparablement plus grand de s'abandonner à sa conduite, qui vaut mieux que tout autre bien, et de ne chercher avant toutes choses, en toutes choses et après toutes choses, qu'à faire sa volonté.

Aussi, de toutes les prières que Jésus-Christ a faites pendant sa vie mortelle, la principale et

excellente est celle qu'il adressa à son n ces termes, lorsqu'il était sur le point assion : « Mon Père, que votre volonté e, et non pas la mienne. » Elle est celle de les oraisons qu'il a jamais faites la plus se et la plus agréable au Père éternel, la ile aux hommes et la plus terrible au C'est par cette résignation de sa volonté e que nous sommes tous sauvés si nous ons, et c'est pour cela que la plus grande us parfaite joie de ceux qui sont vérita- t humbles consiste à faire la volonté de ec plaisir, en quoi ils trouvent moyen ire la nature dans son dernier abaisse- le relever la majesté de Dieu jusqu'à son ut degré de gloire, et de rendre l'homme des plus grandes faveurs du ciel, parce it donné tout pour tout et s'étant entiè- renoncé lui-même, il ne demande pour ense sinon que la volonté de Dieu soit lie.

donc que nous nous résignons nous- à la volonté divine, nous sommes comme s dans le Saint-Esprit, et devenons en- Dieu, et nous pouvons nous assurer que rière est bonne si elle a rapport à ce e. D'où vient que saint Augustin dit : lèle serviteur de Dieu ne désire point ui dise ou qu'on lui commande des choses renne plaisir d'entendre; mais plutôt il plaisir d'entendre tout ce qu'on lui dit, ce qu'on lui commande. »

il faut savoir qu'il y a plusieurs condi- écessaires à la véritable et à la parfaite nce.

remière condition est qu'elle soit sage et e, afin qu'elle connaisse qu'on ne lui sau- n commander ni défendre en quoi elle choquer l'honneur de Dieu et le respect dû à ses commandemens. Pour ce qui e les autres exercices, comme la prière, e, le jeûne, le travail des mains, et gé- nent tous les autres, ils lui seront d'au- us utiles et profitables, qu'elle les prati- avec plus de simplicité et d'obéissance.

econde condition est qu'elle soit simple déguisement, et qu'elle s'exerce non par ance de recevoir en cette vie ou dans l'au- lque avantage particulier, mais par le nique de la gloire de son Dieu; car quoi- qu'il soit permis d'avoir de la passion pour la vie éternelle, l'obéissance néanmoins est d'autant plus excellente et plus agréable à Dieu qu'elle n'a pour objet que la grandeur de la majesté divine; et cet état n'est point celui des serviteurs et des mercenaires, mais des enfans qui préfèrent l'honneur de leur père à quelque récompense que ce puisse être. Aussi font-ils de plus grands progrès dans la vertu par une seule action que n'en feraient par mille ans de service les mercenaires qui n'agissent que par l'espérance du salaire qu'ils attendent de Dieu.

La troisième condition est qu'elle soit gaie et contente; « car Dieu aime celui qui donne avec joie, » et les services forcés et involontaires lui plaisent peu ou point du tout. Si vous voulez donc obéir avec plaisir, apprenez à beaucoup aimer, parce que l'amour rend toutes choses faciles, et trouve toujours tout ce qu'il fait trop petit pour être offert à celui qu'il aime.

La quatrième condition est qu'elle soit prompte et diligente; car la véritable obéissance ne sait ce que c'est que lenteur et retardement, mais elle est toujours attentive et préparée à tout, et elle se sent plus portée à exécuter ce qu'on lui commande que ce qu'elle avait entrepris de son propre mouvement; parce que, connaissant que le moindre acte d'obéissance est plus agréable à son bien-aimé que ce que la volonté propre peut faire de plus grand, elle ne désire rien davantage que de se quitter et se renoncer soi-même afin d'être tout à Dieu.

La cinquième condition est qu'elle soit mâle et vigoureuse, afin qu'elle entreprenne avec un courage intrépide tout ce qu'on lui ordonne, et ne trouve presque jamais rien de trop difficile ou d'impossible. Que si elle pouvait faire elle seule tout ce qui a jamais été fait, cela ne passerait pour rien à son jugement; car elle est si sainte et si raisonnable que, perdant le souvenir de tout ce qu'elle a fait, ou de ce qui lui reste à faire, elle n'a égard qu'à ce qu'elle doit à celui qui est l'objet de toutes ses actions : ainsi, désirant d'agir toujours davantage, elle est plus prête à obéir que les autres à commander.

La sixième condition est qu'elle soit pieuse et désintéressée, la parfaite obéissance n'agissant point dans la vue de plaire aux hommes, mais avec une intention droite de procurer la seule

gloire de Dieu. Elle reçoit avec révérence, comme de la main du Seigneur, tout ce qui lui est enjoint, en sorte que quand on lui commande quelque chose, elle quitte sans peine ce qu'elle avait commencé d'elle-même, quoiqu'il fût peut-être meilleur que ce qu'on lui ordonne, car l'obéissance est plus contente dans les petites choses qu'elle fait sans attache que la volonté propre dans les grands ouvrages en s'y attachant. Celui donc qui se plaint que l'obéissance est difficile n'a pas encore goûté ce que c'est que d'obéir; car la douceur de l'obéissance est autant au-dessus du plaisir de la propriété que le goût des choses célestes surpasse celui des choses de la terre; car Dieu a dans lui-même de quoi récompenser tout ce qu'on fait, et tout ce qu'on cesse de faire pour l'amour de lui. Il ne faut donc pas que nous possédions aucun bien, pour grand qu'il puisse être, avec un tel attachement que nous ne le puissions quitter avec joie quand Dieu ou les hommes nous le commandent, en quoi, bien loin de faire quelque perte, nous méritons infiniment. Car le dessein que nous avons eu de glorifier Dieu dans une œuvre importante (et que nous devons avoir dans toutes nos actions, si nous voulons qu'elles soient bonnes) ne se perd point lorsque nous entreprenons une œuvre moindre par obéissance, et que nous nous soumettons et nous assujettissons à un homme; mais nous acquérons encore le mérite de l'obéissance, qui est sans doute une vertu plus agréable aux yeux de Dieu que tout ce que nous aurions pu faire par notre propre volonté.

La septième condition est que la vraie obéissance soit humble, puisqu'elle est la fille même de l'humilité; car lorsque l'humble obéissant, faisant réflexion sur la conduite des saints, reconnaît comme ils se sont tous accordés dans le désir fervent de devenir parfaitement soumis, comme ils ont détruit et oublié leurs propres sentimens, et avec quel zèle ils se sont renoncés, soudain qu'ils ont remarqué qu'ils pouvaient avoir quelque complaisance pour eux-mêmes; mais surtout lorsqu'il considère l'obéissance de son amant fidèle, qui, étant roi et « Roi des rois et Seigneur des seigneurs, a été obéissant et assujetti jusqu'à la mort de la croix; » alors il devient embrasé d'un brûlant désir d'obéissance, et se montre prompt, ardent et actif à pratiquer toute sorte de biens, non-seulement sous l'ordre de Dieu et des supérieurs qui le gouvernent, mais encore sous la direction généralement de tous les hommes auxquels il obéit plus volontairement, et avec d'autant plus de joie qu'ils sont d'une condition plus basse et plus ravalée, parce que la mortification en est plus grande que de se soumettre à ceux qui ont droit de lui commander.

Or, à mesure que nous nous renonçons plus nous-mêmes, nous devenons aussi plus semblables à celui qui non-seulement obéit pour l'amour de nous à son Père qui est dans les cieux, « mais qui s'est livré lui-même entre les mains des pécheurs, » les laissant faire de lui tout ce qu'ils ont voulu, sans s'en plaindre; et plus nous avons de ressemblance avec lui, plus il a d'amour pour nous. Enfin, quoique ce soit une chose grande et louable d'obéir à nos supérieurs pour la gloire de Dieu, c'en est une bien plus excellente d'obéir à nos égaux; mais c'en est une qui les surpasse toutes deux que de se soumettre pour l'amour de ce même Dieu à ceux qui nous sont soumis, parce que cela demande une humilité plus profonde et une mortification plus rigoureuse.

Ce n'est pas qu'on doive prendre ceci comme si nous étions obligés d'obéir aux inférieurs contre les ordres supérieurs, ou comme si celui qui est véritablement humble devait penser qu'il y eût quelqu'un au-dessous de lui, ou qui lui fût inférieur dans les qualités personnelles. Néanmoins il y a de certains degrés de condition et de dignité : le prêtre est d'un ordre plus relevé qu'une personne laïque, le prélat est au-dessus du sous-diacre, et les jeunes gens cèdent aux veillards; mais je ne puis pas comprendre comment le vrai humble pourrait s'imaginer qu'il y eût quelqu'un au-dessous de lui, si ce n'était à l'égard de la condition.

Enfin, les livres sont pleins de miracles que les saints ont opérés par le moyen de l'obéissance, et l'on y voit entre autres comme un jeune novice, après avoir arrosé long-temps avec de l'eau qu'il allait querir fort loin un bois sec et et aride, et qui était planté dans la terre, lui fit enfin porter des fruits. Aussi n'y a-t-il personne dans une si grande sécheresse et si vide des eaux de la grâce, qui ne puisse, en se soumettant au joug agréable de l'obéissance,

comme revivre et fleurir, et produire une abondance merveilleuse de fruits, l'obéissance étant un lieu vaste et propre pour recevoir toutes sortes de grâces. Celui donc qui fera une réflexion équitable sur ces choses et se plaira dans le saint exercice de l'obéissance, n'en trouvera point le joug pesant, mais il obéira de bon cœur et avec une extrême joie à la volonté des autres, il trouvera une plus grande satisfaction d'esprit lorsqu'il aura plus de peine à se soumettre, et il sera plus diligent à obéir pour la gloire de Dieu qu'on ne pourra être prompt à lui commander.

CHAPITRE XIV.

Du renoncement de la propre volonté, de l'usage des choses de la terre, comment nous devons être pauvres d'esprit et produire toutes nos actions extérieures par un principe de sainteté et de vertu.

L'obéissance produit l'abnégation de la propre volonté et du propre sens; car on ne saurait, à moins que d'être véritablement obéissant, assujettir en toutes choses sa volonté à une volonté étrangère, quoiqu'en demeurant attaché à sa propre volonté on puisse faire des actions extérieures. Or, cette abnégation et ce détachement dont nous avons déjà amplement parlé ci-dessus fait vivre l'homme avec une véritable discrétion dans tout ce qu'il fait et ce qu'il ne fait pas, sans aucun choix d'une chose plutôt que d'une autre, le soumettant pour la gloire de Dieu à la volonté de ses supérieurs, et lui faisant suivre les conseils des personnes vertueuses avec lequelles il vit.

Qui est-ce donc qui affecte la propriété, sinon celui qui ne vit que pour soi, ne fait rien pour Dieu, et ne s'emploie pas pour les gens de bien? Cette sorte d'esprit particulier s'attache avec tant d'opiniâtreté à toutes ses pensées, et à tous ses projets, qu'à peine l'en peut-on détromper. Il a de si hauts sentimens de soi-même qu'il a bien de la peine à les abandonner, ce qui sans doute ne peut venir que d'un principe d'orgueil, d'où il arrive qu'il perd quelquefois la paix de sa conscience, et qu'il ne trouve aucun goût aux bonnes œuvres qu'il fait, parce qu'il est indisposé à recevoir la grâce, et ne fait que choisir et désirer tantôt une chose et tantôt une autre.

Il y a des temps qu'il souhaiterait volontiers de passer par diverses épreuves, d'avoir la paix avec Dieu, et de faire une généreuse conversation, et pour lors il voudrait être réduit dans l'indigence et dans la mendicité. Quelquefois il lui prend envie de se retirer dans une solitude, ou dans quelque autre congrégation plus sainte, et dans cette multiplicité de pensées et d'égaremens, il s'imagine être heureux; mais en vérité il n'est mû que par lui-même, et il n'est conduit que par sa propre volonté, quoiqu'il ne le sache point, qu'il n'y pense point, et qu'il ne s'en aperçoive point; car il n'arrive presque jamais qu'il s'élève aucun trouble dans l'homme que par sa propre volonté, soit qu'il le connaisse ou qu'il ne le connaisse pas, l'amour étant la source de la paix et de la bonne intelligence qui est entre les hommes, et la volonté propre étant le venin qui empoisonne cette source et qui lui est directement opposée, outre que Dieu n'a rien tant en aversion que la propre volonté. « Faites cesser, dit saint Bernard, la propre volonté, et l'enfer ne subsistera plus. » Et sur qui pensez-vous que ce feu dévorant exercera sa force, que sur la propre volonté?

Au reste, il y en a quantité qui ont répugnance pour plusieurs sortes de choses, et qui affectent une manière de vie, d'actions, et de demeure particulière; mais on peut dire de ces personnes que les choses de la terre ne leur font point d'obstacles; mais qu'elles sont elles-mêmes leur obstacle dans ces choses, pendant qu'elles les recherchent avec un amour déréglé. Qui que vous soyez donc, qui êtes dans ce désordre, commencez par vous-même, et vous renoncez tout le premier; car certes si vous n'arrachez de votre cœur, et ne rejetez loin de vous cet amour-propre et désordonné, de quelque côté que vous vous tourniez, quelque part que vous vous sauviez, vous rencontrerez toujours de l'agitation et de l'empêchement; car plus s'enfuit celui qui ne se quitte point, et qui ne tâche point de se quitter, et moins trouve-t-il ce qu'il cherche, étant semblable en cela à celui qui s'est égaré de son droit chemin, sa propriété redouble à mesure que se multiplie le choix qu'il fait tantôt d'une chose, tantôt d'une autre, et par-là il s'égare de plus en plus. Que faut-il donc faire pour éviter ce malheur? il faut que nous sortions de nous-mêmes, et que nous nous délaissions aussitôt qu'il se présente à nous quelque objet dans lequel nous nous cherchons avec un amour vicieux, et alors nous aurons tout abandonné.

Mais faisons voir maintenant ce que c'est que l'amour déréglé. Si je me sens couvert de honte et de confusion, si je me trouve accablé de quelque disgrâce, si je souffre une perte de biens, ou qu'il m'arrive quelqu'autre déplaisir, et que cela me fasse tomber dans un grand ennui et dans une grande affliction, c'est un témoignage évident que je suis possédé de moi-même: car si ces choses arrivaient à une personne que j'aimasse moins que moi, elles ne me toucheraient pas si sensiblement dans sa personne que dans la mienne, quoique je valusse infiniment moins qu'elle : ce qui ne peut venir que de l'affection propre et déréglée que nous nous portons; car nous sommes obligés en conscience d'aimer plus que nous-mêmes ceux qui sont plus vertueux que nous, et d'avoir pour eux plus de tendresse, puisqu'ils sont plus chers et plus agréables à Dieu, dont l'amour est la règle du nôtre, et qu'ainsi nous devons aimer davantage les choses qu'il aime le plus, et même ne rien aimer ni haïr en nous que ce que Dieu y trouve ou d'aimable ou digne de haine.

Si donc l'amour déréglé de nous-mêmes ne nous aveuglait pas, nous ressentirions de la joie au milieu de l'accablement et de la persécution; car il n'y a que cet ennemi domestique qui nous est contraire, et qui devrait être par conséquent l'objet de notre aversion, qui souffre et qui est abattu des maux que nous sentons. Et qui est celui je vous prie qui serait fâché que quelqu'un s'unit avec lui pour faire la guerre à son ennemi capital? Nous sommes donc entièrement insensés, si nous nous laissons troubler et enflammer à la colère, lorsqu'on nous ravit la propriété de ce que nous possédons; et y a-t-il rien que nous devrions avoir tant en horreur que cette propriété malheureuse, qui produit en nous tant de fausses joies et de véritables misères, et qui nous réduit dans un tel endurcissement qu'il n'est pas possible d'élever avec liberté notre cœur et notre esprit à Dieu comme nous voudrions? Mais qu'est-ce que Dieu aime davantage en nous que la totalité de nous-mêmes, s'il est permis de parler de la sorte, afin de pouvoir accomplir en nous sans resistance tous les mouvemens de sa volonté bienfaisante?

Celui donc qui se possède avec moins d'attachement est celui que Dieu chérit davantage, qui a non-seulement plus de conformité avec lui, et de disposition à exécuter avec joie ses commandemens, mais qui est encore rempli de plus de sagesse, et qui est aussi plus à Dieu et plus à soi-même, suivant l'ordre parfait de la charité; car plus nous aimons Dieu et plus nous tâchons de lui plaire, plus aussi nous avons d'amour sincère et véritable pour nous-mêmes; sur quoi il est à propos de remarquer qu'encore que nous soyons obligés de renoncer à toute propriété désordonnée, nous devons néanmoins conserver, sans la perdre jamais, la propriété légitime et la possession où nous sommes de louer Dieu, de l'aimer et de le servir continuellement, et il ne nous est pas permis de l'abandonner, puisque c'est en elle que consiste notre vie éternelle; car nous aimerons éternellement Dieu, nous le louerons, et nous serons toujours devant lui prêts à lui rendre service, et nous ne vivrons point d'autre vie que de celle-là lorsqu'il règnera en nous par sa gloire.

Au reste, lorsqu'en glorifiant Dieu, le zèle que nous avons pour lui nous fait tomber comme en défaillance, ne sachant plus quelles louanges ni quelles marques d'amour lui donner à cause de la grandeur infinie de sa majesté, et que cette faiblesse nous sert pour nous élever à Dieu, nous sommes alórs plutôt dans un état passible, que nous n'agissons en recevant l'influence divine, et nous devenons par elle une même vie avec Dieu, qui nous élève au-dessus de nous, et qui nous faisant vivre en lui nous fait mourir à nous-mêmes. Si bien qu'alors par cet amour divin qui nous a transporté en Dieu et nous a fait mourir en lui, nous ne sommes plus avec notre Dieu qu'une vie et qu'un amour. Nous vivrons un jour perpétuellement de ces trois sortes de vies, sans que l'une empêche l'autre; car lorsque nous aimons Dieu, ou que nous le louons par la grâce ou dans la gloire, nous sommes actuellement toujours présens devant lui, et sentons comme une faim continuelle et un désir insatiable de le glorifier; mais lorsque nous nous élevons au-dessus de nous-mêmes par des transports d'amour, nous produisons moins notre action que nous ne la recevons, tout ce que nous faisons n'étant rien autre chose qu'une certaine pente sans effort et une affection simple et amoureuse vers l'amour éternel, qui est Dieu même, ce qui surpasse la portée et les désirs de la puissance qui aime; en sorte que quand nous

sommes ainsi élevés par l'amour au-dessus de ce que nous sommes, nous sommes entièrement rassasiés, et il ne nous manque plus rien.

Mais disons quelque chose de plus de l'amour-propre. Comme celui qui vit dans cet attachement de soi-même ne se quitte jamais si aisément que son orgueil n'aimât toujours mieux commander aux autres que de leur obéir, au contraire, celui qui s'est occupé à anéantir en toutes choses sa propre affection, tant dans ce qu'il fait que dans ce qu'il cesse de faire, et même dans ce qu'il souffre, est plus porté à rendre qu'à recevoir l'obéissance; ainsi la cause et la matière de tout orgueil est détruite en lui, l'humilité y reçoit sa dernière consommation, Dieu y acquiert toute la puissance qu'il veut avoir sur l'homme, et la volonté humaine devient si étroitement unie à la volonté divine que l'homme ne saurait vouloir ni désirer que ce que Dieu veut et désire. C'est en cet état qu'il se dépouille du vieil homme pour se revêtir du nouveau, qui est créé suivant la volonté sainte du Seigneur.

Certes, si quelqu'un abandonnait quelque grand empire, ou renonçait même à la souveraineté de tout l'univers, et en cédait la jouissance, ce serait ne rien quitter du tout ou bien quitter très peu de chose s'il se réservait la possession de soi-même; mais celui qui se renonce et se quitte soi-même a tout quitté, quelques biens qu'il possède encore, soit richesses, soit honneurs, ou bien quelque autre chose qu'il ait été obligé de se réserver; car il sait se servir de tout pour la gloire de Dieu dans la rigueur de sa nécessité, comme de choses qu'on lui a prêtées, et il en use comme un serviteur à qui on a laissé l'usage d'une chose pour en donner le superflu aux pauvres et aux misérables, et non pas le retenir par un amour désordonné. Il s'imagine que ceux qui ont plus grand besoin que lui des biens qu'il possède en sont plus les maîtres que lui-même; et il a une si forte aversion dans son cœur pour toutes les choses de la terre qu'il recherche à être plutôt dans l'opprobre et le mépris que dans l'honneur et la gloire, et qu'il préfère l'obéissance au commandement. Aussi le monde ne lui peut-il sembler qu'une rude croix, fuyant ce que le monde aime, et aimant ce que le monde fuit.

Mais lorsqu'il espère pouvoir faire quelque fruit par ses actions extérieures, soit en gagnant quelqu'un à Dieu, soit en servant les malades, ou bien exerçant quelqu'autre action de charité, il quitte avec joie la retraite et la solitude, quelqu'inclination qu'il ait pour elle, parce que « la charité ne cherche point ses propres intérêts; » et il n'y a point de vie plus parfaite que celle qui se passe dans le commerce et dans la société des hommes, lorsqu'elle est remplie de charité envers le prochain; et d'autant qu'il est plus porté au recueillement intérieur que beaucoup d'autres, il se produit au dehors avec bien moins de danger et moins d'embarras que ceux qui se portent avec facilité aux objets extérieurs. Or l'homme doit employer tous ses soins pour retrancher en soi l'amour et le plaisir des êtres étrangers, afin de demeurer pur et sans souillure parmi les choses coulantes et passagères; car Dieu ne veut pas que nous ayons la propriété d'aussi peu de bien que notre œil serait capable d'en renfermer. C'est pourquoi tantôt il nous ôte, tantôt il nous redonne ce qu'il nous a ôté, et nous fait passer par tant d'épreuves différentes, afin que nous mettant dans un dénûment entier et une indigence parfaite, il puisse opérer lui-même notre salut en nous.

Lors donc que l'homme détaché et mort au monde se produit au dehors et se tourne vers les objets extérieurs, il ne laisse pas pour cela de demeurer toujours renfermé dans lui-même et d'avoir sans cesse les yeux de son âme tournés vers le Seigneur; et s'apercevant qu'il s'est porté inutilement et sans nécessité aux choses du dehors, il retourne aussitôt sa pensée et son affection vers Dieu, avec une grande aversion de sa légèreté et de son inconstance; et parce qu'il n'a point d'attache pour aucune chose, il n'a point de peine, soit à s'occuper extérieurement, soit à se recueillir en lui-même. L'apôtre saint Pierre dit : « Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté; » quoiqu'ils n'eussent en effet quitté qu'une barque et des filets. Sur quoi saint Grégoire dit : « Que celui-là a quitté beaucoup qui, en renonçant à ce qu'il possédait, a encore renoncé à la concupiscence. » Ils ont donc quitté en le suivant tout ce qu'ils pouvaient souhaiter et prétendre en ne le suivant pas; car celui qui se quitte soi-même et sa propre volonté, quitte aussi effectivement toutes choses que si elles lui appartenaient et qu'il en

fût le maître, puisque c'est quitter ce que l'on s'abstient de désirer pour l'amour de Dieu. D'où vient que le Seigneur disait lui-même : « Bienheureux les pauvres d'esprit; » c'est-à-dire de volonté. Et nous ne devons point douter que s'il y eût une voie plus sûre que celle-là, ce fidèle maître ne nous l'eût enseignée, puisqu'il dit encore dans un autre endroit : « Que celui qui veut venir après moi, commence par renoncer à soi-même; car c'est en cela que tout consiste. »

Veillez donc sur vous-même avec une entière exactitude, et aussitôt que vous remarquerez en vous la moindre recherche de vous-même, renoncez-y au même moment, parce que vous y aurez d'autant moins de peine que vous aurez été plus prompt à le faire; et vous serez d'autant plus propre à cette abnégation de vous-même que vous vous serez quitté plus de fois. Mais lorsque vous vous y exercerez, faites-le plutôt pour la gloire de Dieu que pour l'amour de cette vertu.

Il faut néanmoins savoir qu'il n'y a personne en cette vie qui soit si parfaitement mort à toutes choses qu'il n'en rencontre encore quelqu'une à quoi il doive mourir. Mais il y en a bien peu qui songent à bâtir sur ce fondement et qui considèrent assez qu'il doit y avoir de la proportion et de l'égalité entre une chose qu'on achète et le prix auquel on l'achète, et que par conséquent Dieu, avec toutes ses richesses, n'entrera ni plus ni moins en nous, qu'autant que nous quitterons tout et nous-mêmes aussi, et il ne vivra au dedans de nous qu'autant que nous y mourrons à nous-mêmes. C'est pourquoi faites tous vos efforts et employez tout ce que vous avez pour votre propre abnégation; car c'est ainsi, et non point autrement que vous obtiendrez une paix véritable, laquelle étant fondée et affermie sur l'immutabilité de Dieu ne pourra être que très difficilement troublée.

Certes, les hommes ne doivent pas tant prendre garde à ce qu'ils font qu'à ce qu'ils sont en eux-mêmes; car si le fond de leur cœur était bon, leurs actions le seraient aussi sans difficulté; et si leur conscience était juste et droite, leurs œuvres le deviendraient aussi. Plusieurs font consister la sainteté dans l'action; mais ce n'est pas en quoi consiste sa meilleure et sa principale partie, puisqu'on doit établir la sainteté dans l'être même de la chose, c'est-à-dire qu'il faut être saint pour agir saintement; car quelque saintes que soient nos œuvres, elles ne nous sanctifient point en qualité d'œuvres : c'est nous, au contraire, qui les sanctifions autant que nous sommes saints; et autant qu'est saint le principe qui les produit en nous, autant aussi sont-elles saintes. Comme le boire, le manger, la veille, le repos, la prière, le discours, la mortification de la chair par le jeûne, et généralement toutes nos actions n'ont rien de grand et de considérable qu'autant qu'elles sortent d'une source abondante d'amour, qui les rapporte à la gloire éternelle de Dieu, et l'étendue de cet amour est la mesure de leur sainteté; car celui qui aime Dieu davantage est sans doute celui qui est le plus saint en lui-même.

Nous devons donc employer tous nos soins à nous procurer un grand fonds de sainteté et de justice, pour en faire autant de bonnes œuvres que nous le pourrons; car c'est au fond de l'âme que réside l'essence de l'homme juste, et sa béatitude, et toutes ses œuvres deviennent vertueuses de ce que sa volonté est bonne et occupée par amour au service de Dieu. Enfin, c'est là qu'il faut rapporter sans cesse tous nos soins et tous nos exercices; c'est la fin à laquelle toutes nos actions et toutes nos omissions doivent tendre, afin que Dieu soit glorifié en nous et que ses grandeurs soient reconnues ; et plus nous agirons dans cet esprit, plus toutes nos œuvres, telles qu'elles puissent être, seront grandes et divines.

C'est pourquoi attachez-vous fortement à votre Dieu, ô âme fidèle, et toute sorte de biens vous accompagneront : ne cherchez que lui seul et vous rencontrerez tous les autres biens en lui; car celui qui abandonne tout et qui ne réserve rien pour l'amour de Dieu, possède sans doute toutes choses en Dieu, comme dit l'apôtre : « Et il n'y a rien qui lui soit plus agréable, ni qui nous soit plus utile et plus doux que de faire, d'omettre et de souffrir pour sa seule gloire tout ce que nous faisons, ce que nous omettons et ce que nous souffrons, parce que cela ne se fait jamais sans un avantage considérable, et il n'y a point d'action qui soit plus propre pour produire en nous toute sorte de sainteté; car Dieu répand toujours avec abondance toute sorte de biens dans celui qui lui est uni par amour et par des sentimens de louange,

dans un vase très propre pour recevoir
s de sa grâce.
donc que nous sommes arrivés à cet état,
)tenons avec joie en renonçant à nous-
, en glorifiant Dieu et en nous unissant à
l'amour, ce que nous ne recherchions
rant, lorsque nous suivions nos propres
ens qu'avec beaucoup de peine et de dé-
De sorte que notre abnégation «fait
toutes choses à notre avantage.» C'est
oi nous devons renoncer de bon cœur à
rropre volonté, qui est la peste la plus
t la plus dangereuse dont nous puissions
taqués; car elle ravit à Dieu, autant
i est possible, sa toute-puissance, sa sa-
t sa justice, et elle serait bien aise qu'il
ût ou ne pût pas punir ses péchés, ce qui
)ter sa puissance et sa sagesse; et parce
voudrait bien s'exempter des châtimens
ritent ses crimes, elle voudrait en même
qu'il fût injuste. Et comme l'âme qui
)ieu endurerait plutôt toutes sortes de
et de tourmens que de retrancher la
e partie de sa gloire, de même une âme
e de la lèpre de la propre volonté prive-
eu volontiers de son excellence, afin de
ver sa propriété. Prions celui qui s'est
obéissant jusqu'à la mort pour l'amour
is, de nous préserver de ce malheur.
oit-il.

CHAPITRE XV.

atience que nous devons avoir dans toutes nos afflic-
, à l'exemple de Jésus-Christ et de tous les saints.

négation de la propre volonté dont nous
parlé auparavant engendre la patience,
ous avons aussi dit quelque chose lorsque
vons traité de cette sorte de résignation
accompagnée de souffrances.
patience est une vertu qui sait supporter
ermeté et constance toutes les disgrâces
s les troubles que causent la persécution
nominie. On peut dire qu'elle est comme
ige de la paix, et que sans elle personne
it goûter de tranquillité véritable. C'est
édecine salutaire qui guérit toutes sortes
mités; car de quelque tourmens que la
soit déchirée, l'esprit vraiment patient ne
pas de persévérer dans la douceur et dans
s. D'où vient que le Seigneur dit : « Sauvez vos âmes par la patience de votre corps. » Et en effet, la patience soulage et adoucit beaucoup les douleurs et les incommodités du corps, et plus un homme souffre involontairement et avec impatience dans l'âme, plus il est tourmenté dans le corps. Celui donc qui possèderait cette vertu dans un plus haut degré goûterait une joie plus sensible au milieu même des affronts les plus sanglans et des persécutions les plus violentes, parce qu'il n'y a pas jusqu'aux afflictions qui ne nous plaisent et que nous ne trouvions agréables lorsque nous les supportons pour soutenir la gloire éternelle de Dieu.

Véritablement si nous voulions jeter les yeux sur la rigueur des souffrances que les saints ont endurées, nous recevrions toutes les adversités qui nous arrivent, non-seulement avec patience, mais encore avec joie, voyant comme ils ont triomphé au milieu des peines les plus cuisantes et des tourmens les plus cruels. N'a-t-on pas entendu le glorieux saint André, apôtre de Jésus-Christ, regardant la croix sur laquelle il allait être attaché, s'écrier en ces termes ? « Je vous salue, ô croix vénérable qui avez été consacrée par le corps de Jésus-Christ et parée de ses membres comme d'autant de pierres précieuses, recevez-moi avec la même joie que je m'approche de vous, et retirez-moi d'entre les hommes pour me remettre entre les mains de mon maître. » N'a-t-on pas aussi entendu le grand saint Vincent, au milieu des plus rudes supplices, dire en riant à celui qui était son juge ? « Insulte, malheureux, emploie contre moi toute la rigueur de ta rage, tu verras que Dieu me donnera plus de force pour souffrir que tu n'en auras pour me tourmenter; car plus tu t'imagines que ta colère s'allume, plus tu exerces envers moi ta miséricorde. » Si nous étions pareillement pleins d'une véritable patience, nous n'aurions point de plus grande satisfaction que celle de nous voir exposés aux mépris et aux mauvais traitemens de tout le monde; et plus nos persécuteurs nous feraient de mal, plus nous seraient-ils favorables et indulgens; car il n'y a point de souffrance, si petite qu'elle puisse être, qui ne vaille mieux que la possession de tout l'univers, si on l'endure pour l'amour de Dieu, puisqu'il ne nous donne pas moins que lui-même pour récompense, quelque légères que soient les peines que nous souffrons pour sa gloire.

Si nous voulons donc considérer les saints chacun en particulier, et voir ce qu'ils ont enduré pour Dieu, quoiqu'ils fussent des hommes fragiles comme nous, et si nous prenons garde en même temps que la main de Dieu n'est point raccourcie ni devenue plus faible, mais qu'elle nous donne le même secours et la même grâce qu'à eux, nous aurons certes grand sujet de rougir de honte de ne pouvoir non-seulement, mais même de ne vouloir pas souffrir aucune chose pour l'amour de Dieu, qui a autant de pouvoir de nous secourir maintenant qu'il en a eu d'assister autrefois les martyrs.

Mais quand, après avoir envisagé les souffrances des saints, nous venons à considérer celles du Sauveur, qui ont été privées de toute consolation; que nous regardons attentivement sa mort si honteuse, ses tourmens si rigoureux, et tels que personne n'en a jamais enduré de semblables; que nous considérons comment il a été mis au nombre des criminels, qu'il n'est par demeuré une seule goutte de son sang dans tout son corps, et qu'il ne lui est pas resté une seule partie qui ne fût brisée et déchirée; que nous pensons à ce qu'il était, et que ça été par un effet de son amour qu'il s'est exposé à toutes ces cruautés pour l'expiation des péchés mêmes qui avaient armé contre lui ses propres bourreaux qu'il avait créés de rien pour les élever à une joie ineffable; de plus, avec combien de tendresse et de fidélité il a traité ses ennemis qui lui donnaient la mort, ouvrant ses bras pour les recevoir, abaissant sa tête pour leur donner le baiser de paix, ouvrant son cœur afin qu'ils y trouvassent un lieu de repos, et leur témoignant quantité d'autres marques de son amour que je serais trop long à rapporter; lors, dis-je, que nous considérons tous ces outrages que le Sauveur du monde a si parfaitement soufferts, ces considérations nous fortifient, nous encouragent et nous animent à la patience plus que toute autre chose. Sans doute, que si nous examinions attentivement l'excellence et la grandeur de cette majesté qui a souffert pour nous dans la nature humaine, ce serait une espèce de prodige que nous refusassions d'endurer pour elle, non-seulement les tourmens les plus rudes, mais même les peines de l'enfer sans relâche; voyant ce qu'a souffert pour nous celui qui est le souverain Seigneur qui seul subsiste proprement et hors duquel il n'y a point de véritable être, afin de satisfaire aux offenses que nous avons commises contre lui, voulant être, non-seulement l'exemple et le modèle de notre patience, mais encore la couronne et le prix de notre victoire; car il ne veut pas que nos souffrances soient inutiles et infructueuses, et il nous donnera pour reconnaissance de notre fermeté dans les afflictions, non-seulement une récompense abondante, mais même il nous accordera tout le fruit de sa passion dans laquelle nous trouverons bien plus d'assurance, de repos et de consolation que dans nos souffrances qui ne peuvent nous être utiles et avantageuses que par le mérite des siennes.

Ainsi, puisque Jésus-Christ, dont l'amour fidèle n'a pu être éteint par notre infidélité, s'est renoncé si volontiers lui-même et a tant souffert non-seulement avec patience, mais encore avec plaisir, pour la gloire de son Père et pour notre salut, nous devons aussi recevoir pour l'amour de lui avec tranquillité d'esprit tout ce qu'il nous envoie ou ce qui nous arrive de la part des hommes; car si nous avons une véritable patience, ni la privation des choses de la terre, ni la perte de nos parens, de nos proches et de nos amis, ni la maladie, ni les affronts, ni la mort, ni la vie, ni le purgatoire, ni le démon, ni l'enfer même ne nous pourront pas attrister, parce que nous sommes soumis avec un amour sincère aux ordres de la volonté divine. En effet, quand on ne se sent coupable d'aucun péché mortel, et qu'on s'est jeté entre les bras de Dieu, il est facile de supporter tout ce qui lui plaît que nous supportions dans le temps et dans l'éternité, pourvu que nous ayons toujours cette prière dans la bouche : « Mon Père, que votre volonté soit accomplie en moi, et non pas la mienne. »

Ces paroles sont très agréables à Dieu, et celui qui les peut dire dans le même esprit qu'elles nous ont été enseignées ne tombera jamais dans le trouble ni dans la tristesse, mais il goûtera des délices infinies, et jouira d'une paix profonde au milieu de son plus grand renoncement; parce que c'est Dieu qui en est lui-même la source, et que l'homme, toutes les fois qu'il se quitte et qu'il s'abandonne entièrement, le trouve au fond de son cœur, comme le principe immuable de son abnégation. Enfin, cette patience arme l'homme et le fortifie contre les

lains emportemens de la colère et contre
promptitudes subites que cause l'adversité,
ui se rencontrent souvent au dedans et au
rs de nous, peuvent porter notre esprit à
rses tentations; car il ne se rencontrera ja-
s aucune véritable pratique de la vertu dans
l qui n'est pas entièrement disposé à souffrir
ôt toutes choses quelque pénibles et rigou-
es qu'elles puissent être, que de négliger
épondre aux inspirations divines, et d'ac-
plir de toutes ses forces la souveraine vo-
é de Dieu.

ue si quelqu'un succombe à l'impatience
s son affliction, l'adversité ne le rend pas
hant, mais elle découvre seulement la cor-
tion de ce vice qui était caché en lui. Et il
rrive de même qu'à une pièce de cuivre
verte d'argent qui, avant que d'être mise au
pour être éprouvée, paraissait toute d'ar-
t pur, mais qui ayant été jetée dans le four-
a, paraît aux yeux ce qu'elle est en effet,
s que le feu y ait produit autre chose que de
s découvrir le cuivre qui était caché.

ertes, notre Dieu aurait très grand sujet
ire à l'âme embrasée de son amour: « J'ai bien
lu me faire homme à cause de vous. Si
c vous ne devenez des dieux à cause de
, vous me traitez avec une extrême injustice.
ais tellement caché ma divinité en prenant
re nature qu'il y avait bien peu de person-
s qui connussent ma puissance et ma force,
ce qu'ils ne voyaient en moi que misères,
e peines, qu'afflictions depuis le commence-
nt de mon enfance jusqu'à la fin des tour-
s de ma croix, et parce que je marchais
mi eux comme si j'eusse été un d'eux. Vous
z donc cacher tellement votre nature hu-
e tout entière dans ma divinité que per-
e ne puisse remarquer votre faiblesse, mais
otre vie soit si approchante de la vie di-
qu'on ne puisse rien voir dans toute vos
s qui ne soit de Dieu. » Ce qui ne consiste
être abondant en paroles agréables, à
la contenance des personnes de piété, à
r notre visage du masque trompeur de la
et de la sainteté, à être partout en réputa-
et en estime, à posséder entièrement l'a-
et l'affection des personnes spirituelles
ui sont aimées de Dieu, et enfin à être chéris
ressés du Seigneur avec tant de tendresse
que nous nous imaginions qu'il a comme perdu le souvenir de toutes choses pour ne songer qu'à nous seuls, et afin de nous accorder plus promptement tout ce que nous lui demanderons.

Ce n'est pas là, dis-je, ce que Dieu demande de nous: ce qu'il prétend nous enseigner par sa vie et par sa doctrine est bien différent. Il veut que nous ne soyons aucunement émus des choses fâcheuses ou agréables, et que nous apprenions à supporter avec une humilité d'esprit constante et dégagée ceux qui nous traitent de fourbes et d'imposteurs, ou qui nous percent des traits envenimés de leurs paroles piquantes et outrageuses, à dessein de noircir la pureté de l'estime et de la réputation que nous nous sommes acquise; de plus, si on ne se contente pas de nous maltraiter de parole, mais qu'on en vienne jusqu'aux effets, si l'on nous ravit les nécessités de la vie, et si, après nous les avoir ravies, on nous ôte encore ces secours dont on ne se peut absolument passer, si on outrage nos corps, et si on leur fait des blessures qui soient suivies d'infirmités et d'incommodités continuelles, s'il nous arrive quelque peine et quelque affliction qui nous jette dans l'accablement, enfin, si toutes les meilleures actions que nous pouvons faire sont malicieusement expliquées par les autres, il veut, dis-je, que nous ne supportions pas seulement avec égalité d'esprit toutes ces épreuves qui nous viennent de la part des hommes, mais même que nous les recevions avec patience comme des fléaux et des châtimens qu'il nous envoie, quand même il nous retirerait toutes les consolations de sa présence, et qu'il s'éloignerait autant de nous que s'il y avait une muraille épaisse qui nous séparât de lui, et quand il nous traiterait avec tant de sévérité lorsque nous lui venons demander du secours et du soulagement dans nos travaux et dans nos extrêmes souffrances, que de fermer les yeux lorsque nous nous présentons devant lui, ne daignant ni nous voir ni nous entendre, mais nous abandonnant dans le combat de nos misères et de nos déplaisirs, comme il a été lui-même abandonné par son Père. Nous devons entous ces divers sujets d'amertume nous cacher dans le sein de la divinité, afin que, demeurant inébranlables au milieu de la désolation, nous ne cherchions de l'adoucissement dans aucune

créature mortelle, mais dans cette seule parole de Jésus-Christ : « Votre volonté soit faite. »

CHAPITRE XVI.

Du dégagement intérieur qui nous unit à Dieu, et qui nous tient toujours devant lui en tout lieu et en toutes nos actions.

Il faut que celui qui désire mener une vie de séparation et d'affranchissement demeure dans la cité de Jérusalem, c'est à dire dans un séjour de paix, où il ne soit point troublé par les remords du péché qui tue l'âme; où il soit exempt de toute affection déréglée pour les créatures, et sans aucun sentiment d'amour ni de haine; où il puisse élever sans obstacle son esprit à Dieu, et ayant sans cesse les yeux attachés sur lui, suivre les mouvemens et les inspirations qu'il lui donne; et où enfin il ait toujours ses désirs tournés vers lui, et soit continuellement consacré à son service; car la vie contemplative et dégagée se passe bien plus au dedans de nous qu'au dehors. Or quoiqu'il faille que celui qui étant encore imparfait, désire se donner tout entier à Dieu, s'éloigne des choses extérieures, et qu'il ne le puisse pas faire sans beaucoup de difficultés et de peines, à cause que les objets pour lesquels nous avons de l'amour demeurent fortement attachés à nous malgré que nous en ayons; néanmoins celui qui est parfait n'est pas tant obligé de fuir les empêchemens extérieurs, parce que ne possédant rien avec un amour désordonné, il trouve si peu de difficulté et de résistance à retourner à Dieu par des actes de charité, par de profonds respects, et par d'autres saints exercices, qu'il n'a point besoin de se faire aucune violence dans cet heureux retour qui l'élève à son Créateur. Et quoiqu'il nous soit impossible, pendant que nous gémissons sous le poids de cette chair corrompue, de persévérer dans une même force d'esprit, et dans une même attention devant Dieu, aussitôt néanmoins que l'homme vertueux s'aperçoit qu'il s'est laissé emporter à des choses frivoles et inutiles, soudain il les abandonne en se haïssant lui-même, et détestant son inconstance. Et parce que sa volonté s'y portait sans attachement, elle n'a point de peine à les quitter, ayant plus d'inclination à rentrer et à se recueillir en elle-même qu'à en sortir et se dissiper.

Il s'en trouve néanmoins qui sont d'un naturel plus paisible et plus tranquille que les autres, quoiqu'ils ne soient pas pour cela plus [illegible] en sainteté; mais celui-là seul est le plus saint qui est le plus rempli de l'amour divin, qui étudie davantage à connaître la volonté de Dieu, et qui, après l'avoir connue, l'exécute le plus fidèlement, qui combat le plus généreusement pour Dieu, et qui meurt le plus parfaitement à ses vices et à ses défauts. C'est lui qui étant embrasé de charité et de zèle, pèse tellement les moindres petites fautes qu'à peine se peut-il supporter à cause de la grande amertume de son cœur et du dégoût violent qu'il a pour soi-même. C'est pourquoi il évite pour l'amour de Dieu de toutes les forces de son esprit tous les péchés et tous les défauts; et cela ne doit point paraître surprenant, puisque les moindres choses qui déplaisent à Dieu lui causent plus de douleur que quelque perte particulière ou quelque désavantage qui lui puisse arriver : ainsi sa sainteté s'augmente à mesure qu'il s'exerce dans la charité. Efforçons-nous donc autant que nous pourrons de fuir au dehors les hommes, et tout ce qui nous peut faire quelque obstacle, et au dedans, les vaines pensées, les amusemens, et les affections dangereuses. Soyons sourds et muets à toutes choses. Ne faisons point de réflexion sur les biens ni sur les maux qui nous arrivent. Reposons-nous en Dieu en unité de cœur et d'esprit. Ne nous mêlons en aucune façon des affaires des autres. Interprétons favorablement toutes leurs actions selon le sentiment de la charité et de la tendresse que nous devons avoir pour tout le monde; et enfin considérons et examinons nos propres défauts avec une application vive et profonde, parce que c'est là l'unique moyen, et il n'y en a point d'autre, pour arriver à la parfaite unité de cœur.

Mais quelqu'un me dira, plusieurs se [illegible] du monde, se retirent dans leur partic[illegible] y trouvent un repos assez doux; est-ce [illegible] qu'on peut faire de mieux? Certes, c'est u[illegible] bien louable de fuir les occasions, mais [illegible] pas encore assez; car celui qui est vrai[illegible] parfaitement juste l'est en tout lieu et [illegible] tous les hommes; et celui qui est injuste, p[illegible] son injustice dans les lieux les plus saints [illegible] plus sacrés. Or qui est celui qui est juste? [illegible] celui qui possède effectivement Dieu, et [illegible] voit sans cesse en tout lieu et en toute renc[illegible] aussi présent devant ses yeux que dans le [illegible]

t dans sa solitude; car c'est lui qui adore
n esprit et en vérité. » préférablement à
hoses, c'est-à-dire qui demeure éter-
nt attaché à lui par les nœuds de la cha-
i l'aime de toute l'étendue de son cœur,
insi lui rend ses adorations « en esprit et
é. » Celui donc qui aime vraiment Dieu
pas se mettre en peine de l'aller chercher
ı, puisqu'il le peut toujours trouver pré-
milieu de son cœur, qu'il est plus proche
que nous ne le sommes de nous-mêmes,
est le conservateur de tous tant que nous
, et l'essence, pour ainsi dire, de notre

pourquoi lorsque quelqu'un ne possè-
le Dieu seul, et n'aura d'attachement à
ne et à toutes les autres choses qu'en
que pour Dieu, qui sera l'unique objet
amour et de ses désirs, il ne trouvera
un obstacle à combattre, et son être de-
pour ainsi dire tout divin, il trouvera
rtout où il voudra, il l'aura présent en
ux et dans toutes ses actions, et ce sera
ême qui sera l'opérateur de toutes ses
œuvres; car c'est à lui qu'appartiennent
nent les actions que nous faisons, et c'est
iculièrement qui les produit. Ainsi lors-
us prenons Dieu pour notre seule fin, et
ıs l'aimons avec une entière fidélité, il
ossible que ce ne soit lui qui opère prin-
ent toutes nos œuvres. Aussi l'homme
pas aimer et chercher Dieu avec une in-
pure, sans aucun secours particulier de
ème, et par les seules forces de la nature
urait surmonter sa nature, ni s'élever
nt au-dessus de son être qu'il n'ait plus
r que pour Dieu, et de mépris que pour
ne, puisque tous ces actes sont surnatu-

s, personne ne peut nuire à celui qui
cherche vraiment Dieu en tout ce qu'il
sonne ne lui peut ravir cet objet de son
et la circonstance des lieux ni la multi-
s hommes ne lui donnent point de dis-
ı; mais ne soupirant qu'après Dieu, et ne
t de plaisir qu'en lui seul, rien ne peut
her de demeurer dans le recueillement
eu de la plus grande dissipation, et de
er sans trouble et sans agitation l'union
e qu'il a avec lui. Or, l'affranchissement
de ce trouble et de cette agitation est au-dessus de nos forces, et il ne peut venir que de Dieu en qui l'unité et la multiplicité ne sont qu'une même chose. Cherchez donc Dieu, aimez-le, et vous le proposez en toutes vos actions; accoutumez-vous à commander à votre esprit, afin d'avoir en tout temps et en tout lieu Dieu présent à votre cœur et à votre esprit. Voyez avec quels sentimens et avec quelle ferveur vous vous teniez devant lui dans l'église et dans votre cellule, afin de conserver ce même esprit devant les hommes, dans vos occupations et dans vos adversités. Au reste, souvenez-vous d'éloigner de vous, hors le temps de la prière, la disposition où vous ne voudriez pas être dans le temps qui lui est destiné, parce que si vous avez eu quelque passion pour quelque chose avant que de prier, elle reviendra (quoique vous pussiez faire) vous distraire et vous importuner lorsque vous penserez vous appliquer à l'oraison.

Il faut remarquer que quand je parle de l'égalité, ma pensée n'est pas que nous ne devions faire aucune distinction ni différence de lieux, d'actions et de personnes; car qu'y aurait-il de plus impertinent, puisqu'il est hors de doute qu'il y a des lieux meilleurs les uns que les autres, et des œuvres d'un mérite bien différent? Mais je veux montrer que nous devons en tout lieu et en toute action conserver le même esprit, la même fidélité, le même amour et le même zèle pour Dieu, étant certain que personne ne peut nuire ni ravir la présence de son créateur, à celui qui est tellement disposé qu'il est toujours le même partout, et porte sans cesse tous les mouvemens de ses désirs et de son affection vers Dieu; mais celui qui ne l'a pas ainsi présent, et qui est obligé de l'aller chercher au dehors, se trouve souvent engagé dans des compagnies, dans des lieux et dans des actions qui, ne lui étant point si favorables, l'empêchent souvent d'arriver à son dessein, parce qu'il n'a pas Dieu présent devant ses yeux. Et parce qu'il n'aime pas uniquement Dieu, mais qu'il s'aime et se cherche lui-même avec Dieu en toutes choses par une affection désordonnée, il se trouve embarrassé et distrait non-seulement dans la compagnie des méchans, mais encore dans celle des gens de bien; il trouve des obstacles dans l'église aussi bien que dans les places publiques, parce qu'il porte dans son sein la source

de ses distractions, et que tout ce qu'il aime avec déréglement est le sujet de ses inquiétudes, puisque Dieu ne lui tient pas encore lieu de toutes choses, et qu'il n'est pas le seul terme de ses désirs et de ses affections.

Enfin vous devez prendre garde comment est-ce que nous pouvons posséder Dieu en toutes choses. Avoir Dieu dans sa pensée, c'est tenir toujours son esprit tourné vers lui, et ne s'occuper d'aucune autre chose; car il ne suffit pas à l'homme de penser simplement à Dieu, puisqu'il le perdrait lorsqu'il viendrait à en perdre la pensée; mais nous devons avoir en nous cette essence subsistante par elle-même, ce Dieu qui est si fort au-dessus de toutes les créatures et de toutes nos pensées : c'est-à-dire nous devons nous élever par de ferventes aspirations, afin de trouver Dieu en nous, lors même que nos puissances cessent d'agir. C'est alors que nous ressentons dans nous-mêmes, sans interruption, un certain poids de notre amour simple qui nous emporte vers le Créateur, sans que les créatures le puissent arrêter, parce que son action est plus forte que la leur, qu'il n'est point sujet à leur changement, et qu'il n'est ébranlé ni par les prospérités ni par les afflictions. C'est un œil clair et perçant qui découvre la différence de toutes choses, qui pénètre les ombres et les fantômes, et qui, n'ayant que Dieu pour objet, n'est point ébloui par des illusions trompeuses et imaginaires; car de même que l'œil de l'esprit contemple Dieu dans les objets spirituels comme dans sa miséricorde, dans sa bonté et dans ses perfections, ainsi l'œil du corps de l'homme juste et simple voit Dieu au travers de toutes sortes de nuages. Celui qui est disposé de la sorte a toujours plus de pente vers Dieu que hors de lui et vers les créatures, et cette pente l'avertit en tout temps et en tous lieux de son devoir, si ce n'est peut-être qu'il le quittât exprès et de dessein formé, ce qu'il ne peut presque jamais faire.

Or celui qui est si solidement affermi et comme naturalisé en Dieu, si on peut parler ainsi, le reçoit d'une façon toute divine, et Dieu se fait éclater en lui partout; car, comme cet homme rapporte tout à la gloire du Seigneur, il le trouve et le goûte en toutes choses, et, recevant tout de sa main, il le glorifie, il lui rend grâce et l'a toujours présent devant ses yeux.

Enfin, donnant tous ses soins à Dieu avec vigilance continuelle, il ne s'embarrasse j sciemment et de propos délibéré dans des series superflues, mais il fait reluire et é Dieu dans toutes ses actions; que s'il s'est échapper dans quelques inutilités, il les aussitôt et entre en colère contre soi-mê s'accuse avec gémissemens devant Dieu d gèreté, il forme une ferme résolution de tacher jamais à des occupations vaines et les, et il croit telles toutes celles où il n point de la gloire de Dieu, de son utilité culière ou de celle du prochain.

Celui donc qui se garde de la sorte pas être aisément séduit, parce qu'aya jours présent Dieu qu'il aime par-dessu choses, il en est sans cesse comme a semblable à celui qui, étant brûlé d'une dente, quoi qu'il fasse, quoi qu'il pense qu'il dise, ne peut perdre l'idée ni la n du rafraîchissement qu'il désire, et le s en demeure aussi long-temps que l'arde soif qui le presse; ou comme celui qui e ment passionné pour quelque chose, part qu'il soit et quoi qu'il fasse, il ne mais en oubli l'objet qu'il aime; tout ce présente à ses yeux lui en retrace l'im s'imprime d'autant plus profondément que son amour est plus violent, et il également dans l'occupation comme dan pos vers la chose qu'il aime.

C'est ainsi que nous devons aimer D sorte que nous portions dans notre es tout lieu et en toute action l'image amour et de sa présence; et comme Die toutes choses, et que toutes choses lui s sentes, de même il doit être présent n lement à nos volontés, à nos désirs et à cupations, mais même à nos œuvres e omissions, afin que lui seul en soit le et la règle. Or, pour apprendre à avoir Dieu présent, il ne suffit pas de se dé extérieurement des choses étrangères, faut encore se faire une espèce de solitu rieure, où l'homme puisse tellement p toutes choses partout et avec quelque pe qu'il se rencontre, que rien ne l'empêch river à son Créateur bien-aimé; et pour est nécessaire qu'il porte toujours Dieu d cœur, que l'idée qu'il en a, et la char

nbrase, lui soient aussi intimes que sa propre ence; c'est-à-dire qu'il soit aussi disposé à le evoir, et qu'il s'y porte avec autant d'inclition que si c'était un privilége de sa nature, l'avoir présent en lui-même en tout temps et tout lieu; car comme celui qui désire apendre à écrire est obligé d'apporter un soin trême dans les commencemens, de prendre rde exactement à la main de son maître, puis s'exercer lui-même dans l'écriture, et de trar souvent avec beaucoup de peine et de diffilté les caractères; et que s'il continue dans cet ercice qui lui est d'abord si pénible, il arrive ensiblement à un état où, n'étant plus obligé faire réflexion sur la figure des lettres, il les me sans peine (ce qui arrive semblablement toutes sortes d'arts et de disciplines); ainsi doit comme fixer et arrêter la présence de u dans l'homme par divers exercices; car t lui qui nous sollicite et qui nous avertit de e manière en toute rencontre que si nous nions garde le moins du monde à ce qu'il s dit, sans nous dissiper et nous répandre onsidérément au dehors, nous l'aurions part présent devant les yeux, nous le sentirions nous-mêmes, nous serions transformés en , nous nous verrions unis, et pour ainsi dire niliarisés avec lui, en sorte que nous serions s cesse occupés de sa présence adorable; et te pente, qui nous emporterait ainsi vers Dieu, us mettrait dans un état de liberté et d'affranssement qu'aucune difficulté, aucun trouble, aucune idée des choses du monde ne nous urrait ravir.

Mais que celui qui veut arriver à ce degré doit e vigilant! qu'il doit observer les ordres de u avec une grande exactitude, et les exécuter èlement! qu'il ne possède donc rien avec une ache déréglée; mais qu'il rapporte tout à la ire de Dieu, et qu'il ne s'applique jamais de pos délibéré aux choses vaines, inutiles et roles; que s'il s'aperçoit d'y avoir quelque engement, qu'il le rompe et le détruise à l'instant c une douleur extrême et une confusion senle de son inconstance; car s'il veut acquérir véritable fermeté, il faut qu'il ne conserve n de propre et de particulier, mais qu'il quitte it pour retrouver tout, et toutes choses lui ont douces et avantageuses en toutes rentres. Et quoique cela ne se puisse faire sans peine, et que peut-être il ne puisse pas arriver là du commencement, qu'il ne laisse pourtant pas d'y faire tout son possible, parce que son travail ne demeurera point sans recevoir une grande récompense, et que la grande sainteté n'est le prix que d'un travail extraordinaire; quoiqu'en effet celui qui est embrasé d'une ardente charité ne soit point incommodé du tratravail, ou que, s'il en est incommodé, il l'aime et l'embrasse de grand cœur pour la gloire de Dieu.

Certes, tous les saints qui nous ont précédé ont passé par de rudes épreuves, et ont été de sévères examinateurs de leurs défauts, comme on voit en ce qui arriva il n'y a pas long-temps à une certaine personne, qui, ayant négligé de réciter vêpres à l'heure accoutumée à cause d'un assoupissement où elle se trouvait, et s'en étant ensuite aperçue, s'emporta avec tant de colère contre elle-même, qu'elle se condamnait à faire le tour de la province pour châtiment de sa négligence. Sans doute que cette humiliation lui servit davantage pour acquérir la véritable humilité que si elle avait récité vêpres à l'heure d'obligation. Il faut donc examiner soigneusement nos négligences afin de devenir plus fermes et plus soigneux. C'est pourquoi, ô mon âme, si tu veux acquérir l'entière perfection des vertus, dégage-toi de toutes choses, et donne-toi seule sans réserve à celui qui t'a choisie et que tu as choisi entre mille, et même par-dessus tout le monde, afin d'être l'épouse de celui qui est le roi et le Seigneur de l'univers. Qu'as-tu affaire avec les créatures périssables? Travaille seulement à t'en dégager en attendant ton unique époux, qui est l'auteur de toutes les créatures, afin qu'il trouve ton cœur dans une entière liberté, toutes les fois qu'il lui plaira d'y entrer.

CHAPITRE XVII.

Le moyen de faire toutes nos actions de la manière la plus parfaite, afin de ne trouver dans nous, en quelque lieu que ce soit, aucun obstacle en ce que nous faisons.

Il se rencontre des personnes qui par leur assiduité et leur travail arrivent dans un état où les occupations extérieures dans lesquelles elles se trouvent légitimement engagées ne leur causent aucune distraction, et ne produisent en leur cœur et en leur esprit aucune image qui leur puisse nuire; car le cœur et l'esprit, qui sont

créature mortelle, mais dans cette seule parole de Jésus-Christ : « Votre volonté soit faite. »

CHAPITRE XVI.

Du dégagement intérieur qui nous unit à Dieu, et qui nous tient toujours devant lui en tout lieu et en toutes nos actions.

Il faut que celui qui désire mener une vie de séparation et d'affranchissement demeure dans la cité de Jérusalem, c'est à dire dans un séjour de paix, où il ne soit point troublé par les remords du péché qui tue l'âme ; où il soit exempt de toute affection déréglée pour les créatures, et sans aucun sentiment d'amour ni de haine ; où il puisse élever sans obstacle son esprit à Dieu, et ayant sans cesse les yeux attachés sur lui, suivre les mouvemens et les inspirations qu'il lui donne ; et où enfin il ait toujours ses désirs tournés vers lui, et soit continuellement consacré à son service ; car la vie contemplative et dégagée se passe bien plus au dedans de nous qu'au dehors. Or quoiqu'il faille que celui qui étant encore imparfait, désire se donner tout entier à Dieu, s'éloigne des choses extérieures, et qu'il ne le puisse pas faire sans beaucoup de difficultés et de peines, à cause que les objets pour lesquels nous avons de l'amour demeurent fortement attachés à nous malgré que nous en ayons ; néanmoins celui qui est parfait n'est pas tant obligé de fuir les empêchemens extérieurs, parce que ne possédant rien avec un amour désordonné, il trouve si peu de difficulté et de résistance à retourner à Dieu par des actes de charité, par de profonds respects, et par d'autres saints exercices, qu'il n'a point besoin de se faire aucune violence dans cet heureux retour qui l'élève à son Créateur. Et quoiqu'il nous soit impossible, pendant que nous gémissons sous le poids de cette chair corrompue, de persévérer dans une même force d'esprit, et dans une même attention devant Dieu, aussitôt néanmoins que l'homme vertueux s'aperçoit qu'il s'est laissé emporter à des choses frivoles et inutiles, soudain il les abandonne en se haïssant lui-même, et détestant son inconstance. Et parce que sa volonté s'y portait sans attachement, elle n'a point de peine à les quitter, ayant plus d'inclination à rentrer et à se recueillir en elle-même qu'à en sortir et se dissiper.

Il s'en trouve néanmoins qui sont d'un naturel plus paisible et plus tranquille que les autres, quoiqu'ils ne soient pas pour cela plus éminens en sainteté ; mais celui-là seul est le plus saint qui est le plus rempli de l'amour divin, qui s'étudie davantage à connaître la volonté de Dieu, et qui, après l'avoir connue, l'exécute le plus fidèlement, qui combat le plus généreusement pour Dieu, et qui meurt le plus parfaitement à ses vices et à ses défauts. C'est lui qui étant embrasé de charité et de zèle, pèse tellement les moindres petites fautes qu'à peine se peut-il supporter à cause de la grande amertume de son cœur et du dégoût violent qu'il a pour soi-même. C'est pourquoi il évite pour l'amour de Dieu de toutes les forces de son esprit tous les péchés et tous les défauts ; et cela ne doit point paraître surprenant, puisque les moindres choses qui déplaisent à Dieu lui causent plus de douleur que quelque perte particulière ou quelque désavantage qui lui puisse arriver : ainsi sa sainteté s'augmente à mesure qu'il s'exerce dans la charité. Efforçons-nous donc autant que nous pourrons de fuir au dehors les hommes, et tout ce qui nous peut faire quelque obstacle, et au dedans, les vaines pensées, les amusemens, et les affections dangereuses. Soyons sourds et muets à toutes choses. Ne faisons point de réflexion sur les biens ni sur les maux qui nous arrivent. Reposons-nous en Dieu en unité de cœur et d'esprit. Ne nous mêlons en aucune façon des affaires des autres. Interprétons favorablement toutes leurs actions selon le sentiment de la charité et de la tendresse que nous devons avoir pour tout le monde ; et enfin considérons et examinons nos propres défauts avec une application vive et profonde, parce que c'est là l'unique moyen, et il n'y en a point d'autre, pour arriver à la parfaite unité de cœur.

Mais quelqu'un me dira, plusieurs se séparent du monde, se retirent dans leur particulier, et y trouvent un repos assez doux ; est-ce donc là ce qu'on peut faire de mieux ? Certes, c'est une chose bien louable de fuir les occasions, mais ce n'est pas encore assez ; car celui qui est vraiment et parfaitement juste l'est en tout lieu et devant tous les hommes ; et celui qui est injuste, portera son injustice dans les lieux les plus saints et les plus sacrés. Or qui est celui qui est juste ? C'est celui qui possède effectivement Dieu, et qui le voit sans cesse en tout lieu et en toute rencontre, aussi présent devant ses yeux que dans le sanc-

il respecte sa justice dans ceux qui se
Enfin, comme il rend grâces à Dieu
re un sacrifice de louanges pour ceux
doux et bienfaisans, tant envers lui
s les autres. il tâche aussi de le glori-
e le remercier pour ceux qui sont rus-
fâcheux et importuns aux autres et à
e, croyant que c'est pour son utilité
ère et pour le bien des autres que Dieu,
oute-puissance, permet qu'ils vivent en
Ainsi, le juste trouve Dieu dans tous les
, toutes les choses lui tournent à bien,
écouvre Dieu de la façon la plus excel-
i lui est possible. Ce n'est pas pourtant
ée que cet homme doive s'imaginer qu'il
permis de tomber dans des défauts et
mettre quelques désordres; mais c'est
s toutes les choses qu'il voit et qu'il en-
rs de lui, il doit tâcher d'y trouver Dieu
de la façon que nous avons dit. Et celui
insi Dieu présent en toutes choses dans
ndement, c'est-à-dire dans son essence
mple et toute nue, ou dans l'œil de son
i voit Dieu au travers de toutes sortes
s, et qui s'efforce de sanctifier sa vie, et
rcer dans toutes les vertus, en sorte
puisse pratiquer par une pente amou-
ers Dieu, qui surpasse la portée des
e la nature, et tout discernement; celui-
connaissant ce que c'est que la véritable
ène une vie parfaitement heureuse.
t que celui qui veut être juste choisisse
irement l'une de ces deux choses, ou
ouve, qu'il apprenne, et qu'il cherche
ns ses œuvres, ou que s'élevant même
ssus de toutes œuvres par l'amour, il
noins vers Dieu qu'il n'en reçoive l'im-
n divine; et parce que nous ne pouvons
e sans nous occuper à quelque ouvrage,
solument nécessaire de nous accoutumer
libres et dégagés en tous lieux et en
rencontres, et d'avoir Dieu présent en
hoses. Toutes les fois donc qu'un homme
et uni à Dieu sera obligé d'avoir quelque
rce avec les hommes, il veillera sur lui
es ses forces, et il s'imprimera si avant
sprit la présence de Dieu que son en-
ent ni la mémoire ne puissent être occu-
remplis d'aucune forme ni d'aucune
étrangères.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il n'y a rien d'impossible à la volonté humaine, lorsque étant unie à la volonté divine, elle ne cherche que Dieu en toutes choses. De la consolation intérieure et du délaissement.

Tant qu'on se sent rempli de bonne volonté on ne doit se troubler ni s'affliger avec excès d'acune chose, ni croire que l'on soit fort éloigné de Dieu, parce que la vertu et toutes les bonnes œuvres dépendent de la volonté. Il ne manque donc rien à celui qui possède vraiment une volonté juste. C'est pourquoi si vous désirez d'avoir l'humilité, la charité ou quelques autres vertus, vous n'avez qu'à les désirer de toute l'étendue de vos forces, et sans doute vous les avez déjà; personne n'est capable de vous les ravir, ni les créatures ni Dieu même, pourvu que votre volonté soit droite et conforme à la sienne. Or la volonté est conforme à celle de Dieu et comme déifiée lorsque nous voulons purement pour la gloire de Dieu tout ce que nous voulons; ce qui ne se rencontre pas naturellement dans la volonté; et il n'y a point de marque plus assurée pour connaître sa conformité et son union avec Dieu que si on voit qu'elle en recherche uniquement la gloire en toutes choses.

Il n'y a rien qui puisse vaincre cette volonté, ni la mort, ni la vie, ni le démon, ni l'enfer, ni quelqu'autre créature que ce puisse être. Toutefois, ce n'est pas assez de dire simplement je voudrais être de cette façon ou de celle-là; mais il faut vouloir puissamment et de toute l'efficacité de ses désirs, en disant, je veux absolument faire ainsi et être tel. Quand je serais éloigné d'une distance infinie de quelque vertu ou de quelque bien spirituel, si j'en souhaitais la possession avec une volonté parfaite, j'en serais plus le possesseur est le maître que des choses mêmes que je tiendrais enfermées dans mon sein sans les vouloir posséder; car la bonne volonté n'est pas moins puissante pour produire le bien devant Dieu que la volonté criminelle a de force pour faire le mal. Or il est certain qu'encore que je ne commette peut-être aucune action vicieuse, néanmoins si je suis dans une volonté délibérée d'en commettre quelqu'une, je ne suis pas moins coupable devant Dieu que si je l'avais effectivement commise, jusque-là même qu'il se pourrait faire que je consentirais à la mort de plusieurs personnes avec une si forte détermina-

de ses distractions, et que tout ce qu'il aime avec déréglement est le sujet de ses inquiétudes, puisque Dieu ne lui tient pas encore lieu de toutes choses, et qu'il n'est pas le seul terme de ses désirs et de ses affections.

Enfin vous devez prendre garde comment est-ce que nous pouvons posséder Dieu en toutes choses. Avoir Dieu dans sa pensée, c'est tenir toujours son esprit tourné vers lui, et ne s'occuper d'aucune autre chose; car il ne suffit pas à l'homme de penser simplement à Dieu, puisqu'il le perdrait lorsqu'il viendrait à en perdre la pensée; mais nous devons avoir en nous cette essence subsistante par elle-même, ce Dieu qui est si fort au-dessus de toutes les créatures et de toutes nos pensées : c'est-à-dire nous devons nous élever par de ferventes aspirations, afin de trouver Dieu en nous, lors même que nos puissances cessent d'agir. C'est alors que nous ressentons dans nous-mêmes, sans interruption, un certain poids de notre amour simple qui nous emporte vers le Créateur, sans que les créatures le puissent arrêter, parce que son action est plus forte que la leur, qu'il n'est point sujet à leur changement, et qu'il n'est ébranlé ni par les prospérités ni par les afflictions. C'est un œil clair et perçant qui découvre la différence de toutes choses, qui pénètre les ombres et les fantômes, et qui, n'ayant que Dieu pour objet, n'est point ébloui par des illusions trompeuses et imaginaires; car de même que l'œil de l'esprit contemple Dieu dans les objets spirituels comme dans sa miséricorde, dans sa bonté et dans ses perfections, ainsi l'œil du corps de l'homme juste et simple voit Dieu au travers de toutes sortes de nuages. Celui qui est disposé de la sorte a toujours plus de pente vers Dieu que hors de lui et vers les créatures, et cette pente l'avertit en tout temps et en tous lieux de son devoir, si ce n'est peut-être qu'il le quittât exprès et de dessein formé, ce qu'il ne peut presque jamais faire.

Or celui qui est si solidement affermi et comme naturalisé en Dieu, si on peut parler ainsi, le reçoit d'une façon toute divine, et Dieu se fait éclater en lui partout; car, comme cet homme rapporte tout à la gloire du Seigneur, il le trouve et le goûte en toutes choses, et, recevant tout de sa main, il le glorifie, il lui rend grâce et l'a toujours présent devant ses yeux. Enfin, donnant tous ses soins à Dieu avec une vigilance continuelle, il ne s'embarrasse jamais sciemment et de propos délibéré dans des niaiseries superflues, mais il fait reluire et éclater Dieu dans toutes ses actions; que s'il s'est laissé échapper dans quelques inutilités, il les quitte aussitôt et entre en colère contre soi-même, il s'accuse avec gémissemens devant Dieu de sa légèreté, il forme une ferme résolution de ne s'attacher jamais à des occupations vaines et inutiles, et il croit telles toutes celles où il ne s'agit point de la gloire de Dieu, de son utilité particulière ou de celle du prochain.

Celui donc qui se garde de la sorte ne peut pas être aisément séduit, parce qu'ayant toujours présent Dieu qu'il aime par-dessus toutes choses, il en est sans cesse comme altéré et semblable à celui qui, étant brûlé d'une soif ardente, quoi qu'il fasse, quoi qu'il pense et quoi qu'il dise, ne peut perdre l'idée ni la mémoire du rafraîchissement qu'il désire, et le souvenir en demeure aussi long-temps que l'ardeur de la soif qui le presse; ou comme celui qui est fortement passionné pour quelque chose, quelque part qu'il soit et quoi qu'il fasse, il ne met jamais en oubli l'objet qu'il aime; tout ce qui se présente à ses yeux lui en retrace l'image qui s'imprime d'autant plus profondément en lui que son amour est plus violent, et il penche également dans l'occupation comme dans le repos vers la chose qu'il aime.

C'est ainsi que nous devons aimer Dieu, en sorte que nous portions dans notre esprit en tout lieu et en toute action l'image de son amour et de sa présence; et comme Dieu est en toutes choses, et que toutes choses lui sont présentes, de même il doit être présent non-seulement à nos volontés, à nos désirs et à nos occupations, mais même à nos œuvres et à nos omissions, afin que lui seul en soit le principe et la règle. Or, pour apprendre à avoir toujours Dieu présent, il ne suffit pas de se dépouiller extérieurement des choses étrangères, mais il faut encore se faire une espèce de solitude intérieure, où l'homme puisse tellement pénétrer toutes choses partout et avec quelque personnes qu'il se rencontre, que rien ne l'empêche d'arriver à son Créateur bien-aimé; et pour cela, il est nécessaire qu'il porte toujours Dieu dans son cœur, que l'idée qu'il en a, et la charité qui

Dieu : c'est pourquoi si notre volonté était grande et aussi parfaite qu'elle ait jamais ı aucun autre, nous aurions autant de sain- que les plus saints même en ont eu; mais avons beau la souhaiter seulement, elle ne 'a en nous qu'à mesure que s'augmentera : bonne volonté.

ıelqu'un me demandera peut-être, comment 'ai-je donc acquérir cette sainteté, puis- le ne tombe point sous les sens, qu'elle ne en moi aucune trace qui me la fasse con- ;, et qu'outre cela je vois un grand nom- e personnes qui s'occupent à des exercices dérables, et qui font des œuvres rares et eilleuses dont je ne rencontre pas la moin- artie en moi? A cela il faut considérer deux s qui appartiennent à l'amour : la première ın essence même, et la seconde est son ou- : ou bien plutôt son effet. Pour son essence, st autre chose que sa grandeur, qui réside la volonté; d'où il s'ensuit que celui qui : plus rempli de bonne volonté est aussi qui a le plus de véritable charité. Or cette té est cachée au fond de l'âme, et c'est la grande difficulté qui se rencontre à la ıvrir dans le prochain, que Dieu nous dé- de juger légèrement des autres. Quant à :age ou l'effet de l'amour, il paraît quelque- extraordinaire, comme dans une joie ex- e, dans une dévotion fervente, ou dans ıue chose semblable; mais ce n'est pas là ce y a toujours de meilleur et de plus consi- ›le, puisque ces signes extérieurs se peu- rencontrer sans la véritable charité, et que ture a souvent accoutumé de verser en nous ouleurs et ces plaisirs, ou que Dieu permet, e à l'esprit méchant, de les exciter en ıme afin de le faire estimer des autres.

: n'est donc pas celui qui en est rempli le plus damment qu'on doit estimer le plus saint; il faut examiner soigneusement si c'est Dieu ıous comble de ses faveurs, et pourquoi il en comble, parce que souvent sa miséri- e ne donne ces consolations que pour en- ager l'homme à s'élever à une plus grande ction, et pour le conserver dans la sainteté ı vie; c'est pourquoi lorsque celui auquel il : accoutumé de départir ses dons s'avance la parfaite charité, il lui retire peu à peu uissance de ces douceurs. Et quand quel- qu'un serait fidèle à Dieu dans ces consolations, il faudrait toujours prendre garde avec beaucoup de circonspection si sa fidélité viendrait véritablement d'un principe de charité; et après tout, quand il en demeurerait assuré, il ne s'ensuivrait point de là que cet état fût parfait; ce qui se peut assez connaître de ce que cette consolation, qui se goûte dans la pratique de quelque œuvre de charité, est moins estimable que les actions que nous sommes obligés de faire nécessairement, soit qu'elles regardent l'âme, soit qu'elles regardent le corps; jusque-là même, que quand une personne serait aussi élevée dans la contemplation que l'ont été saint Pierre et saint Paul, ou bien quelqu'un des autres apôtres, s'il venait à connaître qu'un pauvre malade eût besoin de lui pour lui faire chauffer un bouillon, ou bien pour lui rendre quelque autre service, il ferait beaucoup mieux d'interrompre le repos de sa contemplation pour assister charitablement ce pauvre, que de s'arrêter dans la douceur présente de la vie contemplative.

En effet, il ne faut jamais négliger les commandemens de Dieu sous prétexte de quelque saint exercice que ce soit; mais quittant Dieu pour Dieu même, c'est lui faire un sacrifice plus agréable de s'employer par amour à secourir ceux qui sont ses membres. Et il ne faut pas s'imaginer que ce changement nous puisse être préjudiciable; car Dieu rend avec usure ce qu'on quitte pour lui plaire, comme il le témoigne dans l'Évangile par ces paroles : « Quiconque abandonnera son père ou sa mère, etc., sera récompensé au centuple, et aura pour héritage la vie éternelle. » Où il est clair que le mot de centuple marque la joie et le plaisir que ressent celui qui quitte et abandonne quelque chose pour la gloire de Dieu; car la joie spirituelle qui vient de ce délaissement, est cent fois plus pure et plus excellente que n'est celle que nous donne la possession de quelque bien particulier. C'est pourquoi, si quelqu'un souhaitait avec empressement de ressentir en son âme la présence divine et les consolations qu'y ressentent plusieurs saints personnages, et que Dieu lui refusât cette faveur, s'il sacrifiait de tout son cœur sa volonté à la gloire de Dieu, il obtiendrait bien plus véritablement l'effet de ses désirs que s'il le recevait d'une manière qui frappe le sens; car l'abnégation de la propre volonté nous donne une satis-

pleins de Dieu, n'ont plus de place pour recevoir les créatures. Mais cela ne doit pas encore nous suffire; au contraire, il n'y a rien qui ne doive servir à nous faire croître dans la vertu, et nous devons tirer avantage, en quelque endroit que nous soyons, de toutes les choses qui nous arrivent, quelque étrangères, quelque irrégulières ou inégales qu'elles puissent être. En effet, ce n'est que dans cet état et jamais auparavant que nous commençons à être heureux, et nous ne devons donner aucune borne, ni aucun terme à cette croissance spirituelle, mais la laisser s'avancer et se fortifier de plus en plus, nous persuadant que celui qui veut arriver à cette perfection doit se réfléchir sur toutes ses œuvres avec une profonde attention, entrer dans une connaissance parfaite de soi-même et des plus secrets sentimens de son cœur; recevoir son Dieu de la manière la plus sainte qui lui est possible, et enfin se rendre semblable à ces hommes qui, comme dit le Seigneur, « veillent toujours en attendant leur maître. »

Mais, pour prendre ces choses de la façon la plus excellente, il est nécessaire que recevant tout ce qui arrive de la main de Dieu, nous lui en rendions des actions de grâce et de louange, comme à celui qui en a ainsi ordonné pour notre plus grand avantage, afin que nous puissions rapporter à sa gloire, et pénétrer de toutes les forces de notre entendement, tout ce que nous entendons, tout ce que nous voyons et tout ce que nous concevons, et que, y donnant un sens favorable, nous en retirions un profit extrême; « car nous savons, » dit l'apôtre, « que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. » Il est encore nécessaire que nous examinant avec une soigneuse recherche, nous nous efforcions de nous prosterner et de nous anéantir devant Dieu; de recevoir de sa main, comme nous avons déjà dit, tout ce qui nous arrive; de reconnaître que toutes nos souffrances sont beaucoup au-dessous de nos démérites, et que regardant d'un œil de charité et de compassion toutes les actions de notre prochain, nous les interprétions en bonne part, ce qui ne nous sera pas difficile, si le fond de notre âme est dans cette parfaite disposition, qui seule est capable de changer toutes choses en mieux, et de chanter hautement les louanges de Dieu en toutes rencontres.

Certes, il ne faut point faire de difficulté d'appeler un vrai disciple de Jésus-Christ qui est dans ces sentimens, et on peut qu'il lui découvre ses voies secrètes et ca il est toujours en attente et comme en sen pour prendre garde de quel côté viendr maître qu'il attend, et il observe en tout choses qui lui arrivent, quelque étra qu'elles puissent être, s'il n'y rencontrer de celui après lequel il soupire; car celui le fond bon est vigilant et ingénieux d soin qu'il prend de plaire à Dieu, et dans noncement parfait de soi-même. Or il soin pour cela d'une extrême diligence, n'y devons pas moins employer que tout forces, puisque c'est un moyen pour nous justes et saints, et pour trouver Dieu en choses et le comprendre d'une manière divine, tant dans nos actions que dan souffrances.

Celui donc qui fait toutes ses œuvre une parfaite égalité d'esprit, les fait ju équitables; et si chacun en usait de la Dieu, qui est tout-puissant, se ferait p avec autant d'éclat dans les hommes le terrestres que dans les plus spirituels plus semblables à la Divinité; car Dieu é conservateur de toutes les créatures, il est bien par son essence dans les méchans qu les justes, et il est plus proche d'eux qu le sont eux-mêmes, et plus intime à le sence que leur essence même. C'est pou celui qui sait s'élever par les forces agis de son amour, étant arrivé au haut de s sence créée, y trouvera Dieu avec lequel il immédiatement, et ne fait en un certai presque qu'une même chose; et comme lui-même il trouve Dieu, il le rencontrera dans les autres créatures, puisque, en les dant comme élevées avec Dieu au-dessus d essence créée, elles sont en quelque m une même chose avec lui. Ainsi il trouvera en chaque chose créée, dans les bons et les méchans, dans ceux-ci par la justice les châtimens, et dans les autres par la gr

De plus, comme il publie dans les uns l séricorde divine, il bénit dans les autres l tice et sa bonté, qui souffre leur malice patience, qui les protége et qui les atten jour à la pénitence; et comme il adore la mence et la bonté de Dieu dans ceux qui

sauvés, il respecte sa justice dans ceux qui se perdent. Enfin, comme il rend grâces à Dieu et lui offre un sacrifice de louanges pour ceux qui sont doux et bienfaisans, tant envers lui qu'envers les autres. il tâche aussi de le glorifier et de le remercier pour ceux qui sont rustiques, fâcheux et importuns aux autres et à lui-même, croyant que c'est pour son utilité particulière et pour le bien des autres que Dieu, par sa toute-puissance, permet qu'ils vivent en cet état Ainsi, le juste trouve Dieu dans tous les hommes, toutes les choses lui tournent à bien, et il y découvre Dieu de la façon la plus excellente qui lui est possible. Ce n'est pas pourtant ma pensée que cet homme doive s'imaginer qu'il lui soit permis de tomber dans des défauts et de commettre quelques désordres; mais c'est que dans toutes les choses qu'il voit et qu'il entend hors de lui, il doit tâcher d'y trouver Dieu présent de la façon que nous avons dit. Et celui qui a ainsi Dieu présent en toutes choses dans son entendement, c'est-à-dire dans son essence toute simple et toute nue, ou dans l'œil de son âme qui voit Dieu au travers de toutes sortes d'images, et qui s'efforce de sanctifier sa vie, et de s'exercer dans toutes les vertus, en sorte qu'il les puisse pratiquer par une pente amoureuse vers Dieu, qui surpasse la portée des forces de la nature, et tout discernement; celui-là seul, connaissant ce que c'est que la véritable paix, mène une vie parfaitement heureuse.

Il faut que celui qui veut être juste choisisse nécessairement l'une de ces deux choses, ou qu'il trouve, qu'il apprenne, et qu'il cherche Dieu dans ses œuvres, ou que s'élevant même au-dessus de toutes œuvres par l'amour, il agisse moins vers Dieu qu'il n'en reçoive l'impression divine; et parce que nous ne pouvons pas être sans nous occuper à quelque ouvrage, il est absolument nécessaire de nous accoutumer à être libres et dégagés en tous lieux et en toutes rencontres, et d'avoir Dieu présent en toutes choses. Toutes les fois donc qu'un homme parfait et uni à Dieu sera obligé d'avoir quelque commerce avec les hommes, il veillera sur lui de toutes ses forces, et il s'imprimera si avant dans l'esprit la présence de Dieu que son entendement ni la mémoire ne puissent être occupés ni remplis d'aucune forme ni d'aucune image étrangères.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il n'y a rien d'impossible à la volonté humaine, lorsque étant unie à la volonté divine, elle ne cherche que Dieu en toutes choses. De la consolation intérieure et du délaissement.

Tant qu'on se sent rempli de bonne volonté on ne doit se troubler ni s'affliger avec excès d'acune chose, ni croire que l'on soit fort éloigné de Dieu, parce que la vertu et toutes les bonnes œuvres dépendent de la volonté. Il ne manque donc rien à celui qui possède vraiment une volonté juste. C'est pourquoi si vous désirez d'avoir l'humilité, la charité ou quelques autres vertus, vous n'avez qu'à les désirer de toute l'étendue de vos forces, et sans doute vous les avez déjà; personne n'est capable de vous les ravir, ni les créatures ni Dieu même, pourvu que votre volonté soit droite et conforme à la sienne. Or la volonté est conforme à celle de Dieu et comme déifiée lorsque nous voulons purement pour la gloire de Dieu tout ce que nous voulons; ce qui ne se rencontre pas naturellement dans la volonté; et il n'y a point de marque plus assurée pour connaître sa conformité et son union avec Dieu que si on voit qu'elle en recherche uniquement la gloire en toutes choses.

Il n'y a rien qui puisse vaincre cette volonté, ni la mort, ni la vie, ni le démon, ni l'enfer, ni quelqu'autre créature que ce puisse être. Toutefois, ce n'est pas assez de dire simplement je voudrais être de cette façon ou de celle-là; mais il faut vouloir puissamment et de toute l'efficacité de ses désirs, en disant, je veux absolument faire ainsi et être tel. Quand je serais éloigné d'une distance infinie de quelque vertu ou de quelque bien spirituel, si j'en souhaitais la possession avec une volonté parfaite, j'en serais plus le possesseur est le maître que des choses mêmes que je tiendrais enfermées dans mon sein sans les vouloir posséder; car la bonne volonté n'est pas moins puissante pour produire le bien devant Dieu que la volonté criminelle a de force pour faire le mal. Or il est certain qu'encore que je ne commette peut-être aucune action vicieuse, néanmoins si je suis dans une volonté délibérée d'en commettre quelqu'une, je ne suis pas moins coupable devant Dieu que si je l'avais effectivement commise, jusque-là même qu'il se pourrait faire que je consentirais à la mort de plusieurs personnes avec une si forte détermina-

tion de ma volonté, qu'encore bien que je n'exécutasse pas ce projet, je ne laisserais pas d'être coupable devant Dieu de ces crimes et de passer pour homicide à ses yeux. Ce n'est pas que je veuille assurer que le crime qui est consommé par l'action ne soit plus énorme que celui de pure volonté; mais je prétends que le consentement seul fait le péché sans même être accompagné d'une action, puisqu'il consiste bien plus dans la volonté que dans l'opération.

Que si cela est de la sorte, pourquoi est-ce que la volonté juste n'aura pas la même force? Sans doute que nous sommes plus puissans pour faire le bien que le mal, parce que Dieu étant le coopérateur de la bonne volonté, il la soulage et lui adoucit les peines de son action; mais la volonté injuste n'est aidée ni secourue que de la seule iniquité.

Or, d'autant plus que la grâce de Jésus-Christ jointe à la bonne volonté est plus puissante que la volonté criminelle étant seule, d'autant plus la bonne volonté fortifiée du secours de la grâce pourra plus efficacement opérer tout ce qu'elle voudra que la volonté criminelle qui n'est soutenue que par sa propre malice. J'assure donc, et j'assure fermement, que ma volonté me rend toutes choses possibles. Par elle je suis capable de soutenir tous les travaux imaginables, de nourrir tous les pauvres, de faire seul tout ce que les autres font de bonnes œuvres, et enfin d'accomplir tout le bien qui se peut concevoir; car si je veux ardemment toutes ces choses et qu'il ne me manque que la seule puissance de les exécuter, si je suis tout prêt à les faire avec joie, pourvu que j'en aie l'occasion et le moyen, je serai réputé devant Dieu comme si je les avais toutes exécutées.

Et il n'y a personne qui me puisse ravir pour un moment le fruit de cette bonne volonté; au contraire, si elle se portait à quelqu'œuvre avec plus de pente et d'ardeur que celui qui la produit, et que je contribuasse de tous mes désirs à son accomplissement, quand même je ne l'accomplirais pas extérieurement, je ne laisserais pourtant pas de recevoir de Dieu (qui juge des choses avec justice) une plus grande récompense pour cette action que celui qui aurait eu de la peine à la faire. Je n'oserais pas néanmoins assurer la même chose de ceux en qui la volonté et l'amour ont une égale force, et dire qu'il y a égalité de récompense en celui qui agit et en celui qui ne contribue rien en l'action; car, en vérité, celui qui ne souffrira point les tourmens du martyre n'aura point cette couronne qui doit être la récompense particulière des martyrs, quoique d'ailleurs il ait les mêmes désirs et le même zèle que ceux qui ont effectivement enduré les peines du martyre. Que si quelqu'un voulait soutenir que la parfaite volonté sans les œuvres mérite autant seule que lorsqu'elle est jointe avec les bonnes œuvres, je ne voudrais pas m'opiniâtrer à combattre cette opinion, sachant combien est grande la vertu et la puissance d'une bonne volonté qui veut pleinement et fait tout ce qui est en son pouvoir; car, si vous pouvez avoir autant d'amour et de zèle que jamais personne en ait eu pour publier les louanges de Dieu, vous ne manquerez pas de mériter autant que si vous l'aviez fait effectivement, pourvu que votre volonté soit entière, droite et parfaite.

Enfin, il n'y a jamais de temps trop court pour l'homme qui est juste et droit, à cause de la perfection de sa volonté; car lorsqu'elle est tellement disposée qu'elle voudrait faire tout son possible, non-seulement dans le temps si court de cette vie, mais encore durant l'espace de mille ans, si la vie durait aussi long-temps, on lui imputera devant Dieu tout le bien qu'elle aurait pu faire pendant une si longue suite d'années. Or la volonté est droite et parfaite lorsqu'elle n'est point corrompue par le mélange d'aucune propriété vicieuse; c'est-à-dire lorsqu'elle ne se sent noircie d'aucune malice, mais que devenant ennemie et même entièrement séparée de sa propre méchanceté, elle est transformée dans la volonté divine, en sorte qu'elle ne désire que ce qu'elle croit être agréable à Dieu, et même elle déclare cette disposition intérieure autant qu'elle le peut et qu'elle le juge à propos tant dans ses œuvres que dans ses omissions. Plus donc la volonté est ferme dans ces sentimens, plus elle est juste et parfaite, et il n'y a rien qui lui soit impossible, soit qu'elle veuille aimer Dieu ou bien quelqu'autre chose.

Il faut néanmoins savoir que si quelqu'un désirait d'avoir autant de sainteté que les plus saints en ont jamais eu, il ne l'aurait pas pour cela tout aussitôt. Nul n'est saint qu'à proportion de l'ardeur avec laquelle sa volonté se porte

vers Dieu : c'est pourquoi si notre volonté était aussi grande et aussi parfaite qu'elle ait jamais été en aucun autre, nous aurions autant de sainteté que les plus saints même en ont eu; mais nous avons beau la souhaiter seulement, elle ne croîtra en nous qu'à mesure que s'augmentera notre bonne volonté.

Quelqu'un me demandera peut-être, comment pourrai-je donc acquérir cette sainteté, puisqu'elle ne tombe point sous les sens, qu'elle ne laisse en moi aucune trace qui me la fasse connaître, et qu'outre cela je vois un grand nombre de personnes qui s'occupent à des exercices considérables, et qui font des œuvres rares et merveilleuses dont je ne rencontre pas la moindre partie en moi? A cela il faut considérer deux choses qui appartiennent à l'amour : la première est son essence même, et la seconde est son ouvrage ou bien plutôt son effet. Pour son essence, ce n'est autre chose que sa grandeur, qui réside dans la volonté; d'où il s'ensuit que celui qui est le plus rempli de bonne volonté est aussi celui qui a le plus de véritable charité. Or cette charité est cachée au fond de l'âme, et c'est pour la grande difficulté qui se rencontre à la découvrir dans le prochain, que Dieu nous défend de juger légèrement des autres. Quant à l'ouvrage ou l'effet de l'amour, il paraît quelquefois extraordinaire, comme dans une joie extrême, dans une dévotion fervente, ou dans quelque chose semblable; mais ce n'est pas là ce qu'il y a toujours de meilleur et de plus considérable, puisque ces signes extérieurs se peuvent rencontrer sans la véritable charité, et que la nature a souvent accoutumé de verser en nous ces douleurs et ces plaisirs, ou que Dieu permet, même à l'esprit méchant, de les exciter en l'homme afin de le faire estimer des autres.

Ce n'est donc pas celui qui en est rempli le plus abondamment qu'on doit estimer le plus saint; mais il faut examiner soigneusement si c'est Dieu qui nous comble de ses faveurs, et pourquoi il nous en comble, parce que souvent sa miséricorde ne donne ces consolations que pour encourager l'homme à s'élever à une plus grande perfection, et pour le conserver dans la sainteté de sa vie; c'est pourquoi lorsque celui auquel il avait accoutumé de départir ses dons s'avance dans la parfaite charité, il lui retire peu à peu la jouissance de ces douceurs. Et quand quelqu'un serait fidèle à Dieu dans ces consolations, il faudrait toujours prendre garde avec beaucoup de circonspection si sa fidélité viendrait véritablement d'un principe de charité; et après tout, quand il en demeurerait assuré, il ne s'ensuivrait point de là que cet état fût parfait; ce qui se peut assez connaître de ce que cette consolation, qui se goûte dans la pratique de quelque œuvre de charité, est moins estimable que les actions que nous sommes obligés de faire nécessairement, soit qu'elles regardent l'âme, soit qu'elles regardent le corps; jusque-là même, que quand une personne serait aussi élevée dans la contemplation que l'ont été saint Pierre et saint Paul, ou bien quelqu'un des autres apôtres, s'il venait à connaître qu'un pauvre malade eût besoin de lui pour lui faire chauffer un bouillon, ou bien pour lui rendre quelque autre service, il ferait beaucoup mieux d'interrompre le repos de sa contemplation pour assister charitablement ce pauvre, que de s'arrêter dans la douceur présente de la vie contemplative.

En effet, il ne faut jamais négliger les commandemens de Dieu sous prétexte de quelque saint exercice que ce soit; mais quittant Dieu pour Dieu même, c'est lui faire un sacrifice plus agréable de s'employer par amour à secourir ceux qui sont ses membres. Et il ne faut pas s'imaginer que ce changement nous puisse être préjudiciable; car Dieu rend avec usure ce qu'on quitte pour lui plaire, comme il le témoigne dans l'Évangile par ces paroles : « Quiconque abandonnera son père ou sa mère, etc., sera récompensé au centuple, et aura pour héritage la vie éternelle. » Où il est clair que le mot de centuple marque la joie et le plaisir que ressent celui qui quitte et abandonne quelque chose pour la gloire de Dieu; car la joie spirituelle qui vient de ce délaissement, est cent fois plus pure et plus excellente que n'est celle que nous donne la possession de quelque bien particulier. C'est pourquoi, si quelqu'un souhaitait avec empressement de ressentir en son âme la présence divine et les consolations qu'y ressentent plusieurs saints personnages, et que Dieu lui refusât cette faveur, s'il sacrifiait de tout son cœur sa volonté à la gloire de Dieu, il obtiendrait bien plus véritablement l'effet de ses désirs que s'il le recevait d'une manière qui frappe le sens; car l'abnégation de la propre volonté nous donne une satis-

faction, et nous attire une récompense cent fois plus grande que n'est une consolation sensible en retenant l'usage et la propriété de sa volonté.

Certes, on trouve en Dieu tout ce qu'on peut prétendre et espérer ou pour le corps ou pour l'esprit; et il est bien plus avantageux de recevoir en nous son action, que si nous agissons nous-mêmes pour l'amour de lui. Or qu'il faille interrompre l'exercice de la contemplation pour satisfaire aux devoirs de la charité; c'est ce que témoigne l'apôtre, lorsqu'il dit : « Je désirais moi-même devenir anathème, et être séparé de Jésus-Christ pour le salut de mes frères. » Ce qu'il entend, non de la privation de la véritable charité, mais de l'éloignement de la consolation sensible que Dieu versait en son âme; car il n'a jamais voulu pour rien au monde être privé un seul moment du parfait amour; quoiqu'il soit vrai néanmoins que ceux qui sont amis de Dieu ne manquent jamais d'en être consolés, puisqu'ils trouvent leur contentement dans tout ce que Dieu leur envoie et dans tout ce qu'il lui plait d'opérer en eux, quelque chose que ce puisse être, soit fâcheuse, soit agréable.

Au reste, il y en a plusieurs qui se croient remplis d'une bonne volonté, ce qui n'est point effectivement; car ils sont dominés par leur amour-propre, qui prétend que Dieu les doit traiter de telle ou de telle sorte : mais ils se trompent lourdement; et c'est être entièrement éloigné de la bonne volonté, qui ne doit demander à Dieu ni joie, ni consolation intérieure, ni une chose plutôt qu'une autre, mais qui doit souhaiter de toute l'étendue de ses désirs d'accomplir sa volonté adorable. Et quoique dans l'état de grâce on puisse, absolument parlant, demander quelque autre chose, c'est toujours une imperfection de la désirer avec trop d'empressement. Ce que Dieu désire de nous avant toutes choses, est que lui cédant entièrement notre volonté, nous lui laissions faire tout ce qui lui plaît, en quoi consiste la paix véritable et continuelle dont nous jouissons. Sans cela, tout ce que nous disons à Dieu, ou bien ce qu'il nous dit lui-même, ne nous sert de rien ou de très peu de chose, jusqu'à ce que nous puissions dire dans le sentiment de l'apôtre : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » C'est alors que Dieu sait ce qu'il doit faire, et notre résignation lui est bien plus agréable que si nous lui promettions de faire de notre propre volonté des choses entièrement extraordinaires pour sa gloire; car, quoi que nous puissions faire ou dire, Dieu ne demande et ne désire rien tant de nous, sinon que nous lui disions du fond de notre cœur : « Seigneur, que votre volonté, qui m'est plus chère que toutes choses, soit accomplie.

Lorsque l'ange Gabriel porta à la Vierge mère la nouvelle du dessein de la suprême Trinité, toutes ses paroles eussent peu servi pour la rendre mère de Dieu, si elle ne lui eût offert sa volonté. Mais aussitôt qu'elle la lui eut offerte avec une résignation si parfaite., elle devint la vraie mère du Verbe éternel, qui est Dieu, et, concevant celui qui était Fils de Dieu, elle mérita de l'avoir aussi pour son propre fils, et d'être véritablement, et de porter le nom de sa mère. Il n'y a rien qui puisse mettre l'homme en sûreté et le rendre juste, que de renoncer à sa propre volonté. Avant cela, qu'il sache qu'il n'a rien fait devant Dieu pour s'avancer dans la perfection, quoique le choix d'une chose plutôt que d'une autre ne laisse point de subsister avec la grâce qui fait bien choisir. Mais lorsqu'il est arrivé à ce point que de se résigner et s'offrir entièrement à Dieu, de souffrir et d'endurer tout pour l'amour de lui, tant au dedans qu'au dehors de soi-même, il commence à être dans le bon chemin, et il n'y était point auparavant. Il est, pour ainsi dire, dans une aussi grande sûreté que Dieu même; il est plus maître généralement de toutes choses qu'il ne l'était d'aucune en particulier; et il goûte une joie que nul autre que celui qui a renoncé à sa propre volonté n'est capable de ressentir.

Comment se peut-il donc faire qu'il s'en trouve si peu qui aient si parfaitement assujetti leur volonté à celle de Dieu? Il n'y a presque plus personne qui veuille mourir entièrement à son propre sens, soit qu'il s'en aperçoive, ou qu'il n'en reconnaisse rien. Plusieurs se passionnent pour ce bien-ci ou pour celui-là, pour ce genre de vie ou pour cet autre; et cependant tout ce qu'ils font n'est ordinairement qu'un effet de leur propre volonté. Mais celui qui, par un parfait dégagement, s'est démis de sa volonté entre les mains de Dieu, et l'a attachée fortement à lui, reçoit de bon cœur tout ce qui lui arrive dans le temps et dans l'éternité, ex-

cute volontiers tout ce que Dieu demande de lui, et règle tous ses désirs sur les siens.

Je ne craindrai donc point de dire qu'un seul salut de l'ange, récité pour la gloire éternelle de Dieu avec abnégation de soi-même, est plus utile et vaut beaucoup mieux que tout le psautier entier chanté plusieurs fois en son honneur avec attachement à sa propre volonté; car celui qui s'est entièrement quitté, et qui a abandonné toutes choses, entre si avant en Dieu, qu'il faut que celui qui le veut toucher touche Dieu auparavant, puisque cet homme ainsi détaché demeure en Dieu, et que Dieu habite réciproquement en lui. Il reçoit tout ce qui lui arrive comme venant de la main du Seigneur; il s'efforce de lui en rendre grâces et de l'en glorifier; et ainsi prenant tout ce qui lui vient comme de la part de Dieu, il trouve un plaisir secret et ineffable en toutes choses. Aussi ne peut-il rien venir de lui qui soit fâcheux ni amer; car tout de même qu'un breuvage ne peut faire d'impression sur notre palais, qu'il n'ait auparavant arrosé notre langue, laquelle étant infectée d'une humeur acide et piquante, nous fait trouver rude et désagréable, à cause de son indisposition, une liqueur qui est en soi douce et délicieuse; ainsi celui qui s'est entièrement renoncé en ce qui regarde les vices et qui est déjà mort en Dieu, en est tellement environné de toutes parts, qu'il est impossible, comme j'ai déjà dit, qu'aucune créature en approche, qu'elle n'approche auparavant de Dieu, par lequel passe premièrement tout ce qui lui arrive, et dans qui chaque chose reçoit un assaisonnement qui la rend toute divine. D'où vient que, quelque sensible que soit le mal qui l'afflige, il n'a point de peine à le supporter, puisque Dieu le porte le premier, et ne permet qu'il lui arrive que pour son avantage. Aussi ne le reçoit-il que comme de la main de Dieu, et non pas de la part de celui qui le lui fait souffrir, ce qui ne peut pas venir de la force de sa nature.

Enfin, Dieu ne permet jamais qu'avec quelque sorte de répugnance et de regret, que personne soit traversé d'aucun déplaisir; c'est pourquoi il ne le souffrirait jamais s'il ne prévoyait le fruit et l'utilité qu'on en doit tirer. Car l'affliction, en qualité d'affliction, n'est point une chose qui soit agréable à Dieu, si ce n'est à cause du bien inestimable qu'il sait que nous en recevons, comme il l'a voulu et ordonné de toute éternité. Et parce qu'il partage, comme nous l'avons déjà remarqué, le poids des calamités avec celui qui s'est parfaitement abandonné à sa providence, et qu'il n'arrive aucune adversité à l'homme dans cet état qui n'ait passé auparavant dans Dieu; toutes ses croix et ses afflictions deviennent entièrement douces et acquièrent quelque chose de divin, en sorte qu'il ne met plus de différence entre le mépris et l'honneur, entre la douceur et l'amertume, toutes ces choses étant sanctifiées et comme déifiées dans le sein de la Divinité. Mais je dis plus, il préférerait de beaucoup l'amertume à la douceur, parce que l'ayant mieux méritée, il sait qu'elle lui est plus convenable : néanmoins, parce qu'il s'est assujetti tout entier aux ordres de Dieu, il reçoit avec plaisir tout ce qu'il lui plaît de lui envoyer, et il tâche de chérir tout ce qui vient de sa part. Il ne cherche rien, il n'aime rien que Dieu, et ne trouve de satisfaction que dans lui seul, tant il en est rempli, aussi bien dans ses dégoûts et dans ses déplaisirs, que dans sa joie et sa consolation.

C'est ici qu'on peut voir briller la lumière au milieu des ténèbres; car il n'est pas possible que quelqu'un souffre pour la gloire de Dieu, qu'il ne trouve dans ses souffrances quelque avant-goût des douceurs célestes de la Divinité : et quoiqu'il n'en sente peut-être rien, c'est à-dire qu'il ne les goûte point d'une façon sensible, Dieu se tenant caché en lui pour un temps, dès lors néanmoins qu'il endure comme il faut, il ne peut pas manquer de trouver du plaisir dans ses peines, connaissant qu'il les endure volontairement pour procurer à Dieu une gloire éternelle. Et puis il est absolument impossible qu'on ne trouve une secrète satisfaction en rendant à Dieu, avec un esprit pur, le véritable honneur qui lui est dû.

Mais à quoi bon, je vous prie, dire que toutes ces choses servent au salut, si ce n'est pour encourager ceux qui sont dans l'accablement ou dans des obscurcissemens d'esprit, à tâcher d'en faire un bon usage? Car en effet, quelle autre sorte d'avantage en pourrait-on retirer? Certes si quelqu'un s'était entièrement quitté en ce qui regarde le vice, pour se retirer en Dieu, il n'accomplirait jamais aucune œuvre qui ne fût accompagnée de la présence divine; car quoique,

par un oubli de soi-même, il vint à commettre quelque excès, ou dans les paroles ou dans les actions, ou qu'il lui vint quelque autre mauvais dessein dans l'esprit, il ne devrait pourtant pas interrompre pour cela le cours des bons exercices et des saintes occupations qu'il aurait commencées, parce que Dieu, à l'honneur duquel il les a entreprises, en étant le principe, excuse facilement tous les défauts et les petites légèretés qui s'y glissent, comme on peut remarquer dans saint Bernard et dans les autres saints. Aussi ne pouvons-nous point pendant que nous sommes ici-bas être entièrement exempts de ces faiblesses; et l'on ne doit pas jeter le froment parce qu'il s'y trouve quelques pailles : outre que ces mauvaises suggestions du diable et ces impressions malignes, bien loin de nuire à l'homme juste régénéré et qui sait vivre avec Dieu, lui apportent un très grand profit, suivant cette maxime de l'apôtre, qui nous apprend que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu.

CHAPITRE XIX.

Comment nous devons soutenir l'attaque des vices et nous défendre de la tentation.

La guerre que le vice déclare aux personnes vertueuses, pour les précipiter dans le mal, ne finit jamais sans qu'elles en retirent un profit et un avantage considérable. Or, il y a deux ordres de personnes vertueuses : les unes sont tellement disposées, qu'elles ne sentent qu'à peine, ou du moins très légèrement, les attaques du vice; mais les autres, quoiqu'elles soient dans les occasions qui se présentent tentées au dehors ou dans les sens, et sollicitées au péché, comme par exemple à la colère, à la vaine gloire, à l'intempérance de la bouche, à l'impureté ou à toutes sortes d'autres crimes, elles ne souffrent néanmoins au dedans ou dans la partie supérieure de leur âme aucune émotion vicieuse : elles y ont au contraire une entière aversion pour tous ces péchés, parce qu'ayant pris une résolution ferme et inébranlable de ne consentir jamais à la colère, à l'orgueil ni à quelque autre vice que ce puisse être, elles résistent avec un courage mâle à tous leurs efforts. Et quoique peut-être elles aient quelques vices attachés à la corruption de leur nature, comme on voit des personnes qui sont naturellement portées à l'orgueil, à la colère ou à d'autres fautes, il n'y a rien toutefois qui les puisse jamais porter à y donner leur consentement.

Ce sont ces dernières sortes de personnes que Dieu bénit et approuve particulièrement, et qui possèdent les vertus dans un degré bien plus noble et bien plus excellent que les autres; puisqu'il est vrai que la perfection des vertus ne s'acquiert que par un combat légitime et opiniâtre. Car « la puissance du Seigneur, comme dit l'apôtre, se fait paraître dans la faiblesse. » D'où il s'ensuit que la tentation nous est nécessaire : d'autant « qu'un athlète n'est point couronné qu'après avoir combattu selon l'ordre et les lois du combat. » Or celui qui n'est point attaqué ne peut pas combattre, et personne ne peut, sans combattre, acquérir la palme et la récompense qui est due à la victoire; au contraire, il serait honteux à celui qui n'a point eu de part à la victoire ni à la guerre, d'usurper la couronne et de s'attribuer l'honneur du triomphe. Comme donc « notre vie, qui est remplie de tentations et de combats, n'est qu'une guerre continuelle sur la terre, » et que cependant nous ne pouvons de nous-mêmes résister à aucune tentation, ce qui n'empêche pas que nous ne devions demeurer contens et satisfaits dans notre faiblesse; puisqu'il nous est plus avantageux de puiser en Dieu que dans nous-mêmes la force de résister au mal, et de nous soumettre plutôt à sa volonté que de conserver la liberté de notre choix, et qu'il n'y a rien de plus agréable ni de plus sûr, soit dans le temps, soit dans l'éternité, que d'appartenir à Dieu, qui, jouissant en tout d'un plein repos, fait aussi que celui qui lui appartient se trouve dans une paix parfaite, et possède Dieu réciproquement avec plus de propriété qu'il n'a jamais fait aucune chose; comme donc, ainsi que je l'ai dit, nous ne pouvons rien sans Dieu, il nous est absolument nécessaire d'être sans cesse attentifs et appliqués aux mouvemens de sa grâce, afin que nous puissions surmonter par sa force toutes les tentations qui nous assiégent, puisque autant de fois que nous remportons sur elles quelque avantage, nous donnons à Dieu un nouveau sujet de gloire, et une nouvelle matière de réjouissance aux anges saints. Enfin la pente que nous avons au mal n'est pas elle-même un péché, mais le péché consiste dans la volonté que nous avons de le commettre. Il y a pourtant

quelques péchés, comme par exemple, les pensées impures et déshonnêtes, dans lesquelles nous ne pouvons pas nous arrêter long-temps sans pécher, quoique nous n'ayons peut-être pas la volonté de passer jusqu'à l'action, parce qu'elles inclinent et font trop pencher l'homme vers le mal; c'est pourquoi aussitôt qu'on les remarque, il les faut chasser incontinent et en détourner notre esprit, qui peut vaincre tous les autres péchés par la résistance, mais qui ne peut surmonter celui de la chair que par la fuite.

Certes, si quelqu'un avait l'âme exempte d'infirmités, il ne devrait pas vouloir, quand cela dépendrait de son choix, être à couvert des tentations et affranchi des inclinations vicieuses, parce que ceux qui n'en ont point font toutes leurs actions sans aucun soin et sans aucune circonspection; et n'appréhendant rien de leur ennemi, ils n'ont nulle part à la couronne qui se donne à ceux qui combattent généreusement. Le parfait athlète est celui qui, surmontant les tentations et la pente que sa nature a au péché, exerce une domination et un empire sur son esprit. Les inclinations vicieuses sont comme les introductrices des vertus dans l'âme; elles nous rendent plus fervens au service de Dieu; elles servent d'aiguillon à l'esprit pour le faire marcher plus vite dans la voie des commandemens divins, et le faire réfléchir sur soi-même; et elles excitent en nous un amour violent et une pratique continuelle des bonnes œuvres. Enfin, le soin et l'application que nous avons de veiller sur notre propre corruption et sur notre propre misère, nous confirme et nous affermit dans le bien. Car plus nous avons de connaissance de nos infirmités, plus nous sommes obligés de soupirer ardemment après la grâce et les bénédictions du ciel, et de les conserver précieusement, puisque le vice aussi bien que la vertu dépendent de notre volonté.

CHAPITRE XX.

Comme il faut rendre grâces à Dieu de nous avoir non-seulement pardonné nos péchés, mais encore de nous avoir préservés de plusieurs vices; et comme nous devons retourner à lui par la douleur et par la contrition.

Le péché étant une chose si détestable, qu'aucune sorte de biens ni de maux qui nous puissent arriver dans le monde ne devrait être capable de nous en faire commettre ni grand ni petit, et cependant ayant été assez misérables pour en avoir commis un si grand nombre, c'est sans doute un sujet d'étonnement de voir que nous ne soyons point détruits et consumés par le feu violent de notre amour, quand nous considérons comment ce Dieu, rempli de charité et de miséricorde, nous faisant sortir de la mort du péché, nous a fait entrer dans la vie nouvelle de la grâce, et de ses ennemis que nous étions nous a rendus ses amis; ce qui est assurément un plus grand effet de son pouvoir que de tirer le monde du néant. Mais ce qui nous doit encore plus toucher, c'est que sa bonté trouve le moyen de faire servir à notre avantage nos propres péchés, en sorte que si nous le voulons, ils contribuent même à notre salut.

Ce n'est pas qu'on doive entendre ceci comme si nous n'étions point obligés d'avoir du regret ni du repentir de nos fautes; mais je prétends qu'elles nous sont utiles, parce qu'elles nous engagent à la pénitence, et nous sont un sujet d'humiliation et d'abaissement. Cette humiliation et cet abaissement ne laissent pas d'avoir encore une autre cause qu'il est à propos de connoître, comme il paraît en la glorieuse Vierge, mère de Dieu, qui, ayant toujours été sans souillure et préservée de tout péché, est bien plus obligée de s'humilier devant Dieu que la Madeleine qui a été délivrée de l'iniquité par la miséricorde divine, de même que la Vierge sainte en a été exempte par un privilége particulier; car c'est une faveur bien plus grande d'empêcher qu'une personne ne reçoive une blessure que de la guérir après avoir été blessée.

Nous devons donc pareillement rendre grâce à Dieu non-seulement des péchés qu'il nous a pardonnés par un excès de compassion, mais bien plus encore de ceux dans lesquels nous aurions pu tomber si sa bonté infinie ne nous avait soutenus; et il ne faut pas nous contenter de lui témoigner seulement notre reconnaissance pour les bienfaits que nous en avons reçus, il faut encore le remercier de tous ces biens qu'il nous aurait départis si notre malice ne s'y était opposée. Or plus les faveurs de Dieu se répandent sur nous avec abondance, plus nous sommes engagés à lui rendre avec respect et humilité des actions de grâces proportionnées à sa libéralité; c'est pourquoi, si quelqu'un veut bien considérer tout ce qu'il doit à Dieu, il trouvera qu'il a un sujet bien plus grand et plus pressant de s'hu-

milier pour toutes les grâces qu'il en a reçues, et qui l'ont empêché de se précipiter dans la profondeur des abîmes, que de ce qu'étant tombé dans le péché, il a trouvé miséricorde devant ses yeux; et puisqu'ils nous a remis tous nos crimes si obligeamment, nous devons entrer dans cette sainte confiance qu'il n'aurait jamais permis que nous eussions commis tant de désordres, s'il n'avait voulu se servir de notre propre chute pour procurer plus efficacement notre salut, et en tirer notre félicité, si nous voulons toutefois coopérer à sa grâce.

Car lorsqu'un criminel, qui est ressuscité de la mort du péché, et qui a fait un heureux divorce avec lui, a résolu de servir Dieu éternellement, et de ne vivre que pour lui seul, ce père d'infinie miséricorde lui ouvre ses entrailles avec autant de charité que s'il ne l'avait jamais offensé; il lui remet entièrement tous ses péchés pour ne les lui jamais imputer, quand ils seraient en aussi grand nombre que ceux que tous les hommes ensemble ont commis, pourvu qu'il pleure et qu'il gémisse sincèrement pour la seule gloire de Dieu, et qu'il ait principalement de l'aversion de ses iniquités, à cause qu'il sait qu'elles lui déplaisent; car le feu de la charité, qui est la source de cette douleur, consume toute la rouille du péché, lorsqu'elles sont assez fortes l'une et l'autre, et qu'elles procèdent, comme elles doivent, de toutes les forces de l'âme. Quelque faible pourtant que soit la contrition qui est conçue dans la seule vue de Dieu, elle lui est néanmoins bien plus agréable que les larmes que toutes les créatures unies ensemble ont jamais versées pour leur propre intérêt.

Enfin, le pécheur qui est ainsi converti est déjà en état que Dieu le reçoive aussi avant dans sa familiarité, et lui donne autant de part dans ses secrets qu'il a jamais fait à personne; parce que, le trouvant dans la préparation nécessaire, il ne se ressouvient plus de ce qu'il a été auparavant; car Dieu étant un Dieu de présence, dans lequel il n'y a ni passé ni avenir, il prend et il reçoit un chacun tel qu'il le trouve présentement, et il ne considère pas ce qu'il a été autrefois, mais ce qu'il est aujourd'hui. C'est pourquoi la grandeur de son amour lui fait souffrir de bon cœur pendant une longue suite d'années tous les mépris et les outrages qu'il reçoit des pécheurs, afin que l'homme entrant après tant de temps dans la connaissance de ses crimes et de la bonté que son créateur a pour lui de toute éternité, son affection, sa gratitude, sa révérence et son zèle envers l'auteur de son être, s'augmentent, se perfectionnent et s'enflamment davantage; car la connaissance des péchés fait souvent naître dans l'âme tous ces mouvemens, et c'est ce qui oblige la patience divine à tolérer les affronts et le déshonneur que lui font ses élus par leurs déréglemens, pour les faire monter un jour à une grandeur et une élévation extraordinaire.

Qui est-ce, je vous prie, qui a été plus cher et plus familier à Jésus-Christ que ces vases de sa miséricorde, c'est-à-dire ses apôtres, dont pas un n'est demeuré dans l'innocence parfaite, mais qui sont tous tombés dans le péché, quoique plus grièvement les uns que les autres?

Nous voyons dans l'ancienne et dans la nouvelle loi que les personnes dont Dieu a souvent reçu des outrages lui ont été ensuite les plus chères, et il arrive rarement qu'il élève quelqu'un à de hauts degrés de faveur qui n'ait fait auparavant quelque chute. Mais pourquoi ce fidèle amant nous traite-t-il de cette sorte, si ce n'est afin que nous nous humiliions plus profondément en considérant la grandeur de ses miséricordes, et afin que nous brûlions d'un zèle plus ardent de le servir et d'être attachés à lui par amour durant toute l'éternité? Car notre affection et la ferveur de nos exercices se doivent renouveler toutes les fois que le souvenir de nos péchés renouvelle en nous la contrition et la douleur : de sorte qu'aussitôt que vous vous apercevrez d'avoir commis quelque faute, retournez à Dieu de toutes les forces de votre cœur, et ayant un extrême dégoût de vous-même et une aversion véritable pour toutes sortes de péchés, considérez bien moins la confusion, le mal, le tourment, l'ignominie que vous méritez d'endurer par cette faute, que la moindre chose que vous avez entreprise contre l'honneur et la volonté de Dieu, et retournez à lui, comme j'ai dit, de toutes les forces de votre cœur, avec une résolution ferme et inébranlable de ne plus jamais l'offenser à l'avenir; mais que ce retour soit joint à une charité immuable vers Dieu comme vers un ami très fidèle, et dont la fidélité est si grande, qu'il ne peut et n'a jamais pu abandonner personne qui ait recherché avec confiance sa protection et son appui.

Enfin le grand mépris et le dégoût insupportable que nous avons de nous-mêmes, la résolution ferme et sincère que nous prenons de ne tomber jamais dans le péché, nos regards amoureux vers Dieu, la confiance que produit en nous la seule vue de l'amertume de ses souffrances et de l'immensité de son amour, toutes ces choses, dis-je, sont la parfaite pénitence. Lors donc que l'homme pénitent ne trouve rien de plus fâcheux ni de plus horrible que de déplaire à Dieu et de mépriser ses commandemens, et qu'il est plus vivement touché d'être coupable de ce mépris si criminel que de sa propre perte, il s'allume une sainte flamme dans son âme, et il s'y élève une généreuse confiance en Dieu, qui commence à lui faire sentir qu'il lui pardonnera très volontiers tous ses péchés. Or cette contrition n'est pas la fille d'une crainte basse et servile, mais d'une charité pure et désintéressée qui remplit l'âme d'une joie toute spirituelle, qui la fait sortir de toutes ses douleurs et de toutes ses misères par un ravissement en Dieu avec lequel faisant une espèce d'alliance inviolable, elle trouve en lui toute sa consolation. En un mot, à mesure qu'elle reçoit de la consolation, la contrition véritable s'augmente en elle, en sorte que son amour la porte à s'offrir et s'abandonner avec joie à la justice de Dieu, dans la résolution de supporter tous les supplices et tous les châtimens qu'il plaira à ce juge équitable d'exercer sur elle pour sa plus grande gloire. Et il n'est pas possible qu'une âme qui s'élève ainsi à Dieu par cette componction surnaturelle n'obtienne de lui la rémission de ses péchés, si elle en a seulement l'espérance; car il n'y a point de partie si petite et si imperceptible dans la miséricorde divine qui n'ait plus de poids et de force que la malice la plus noire et la plus criminelle.

Que si cela est de la sorte, n'est-ce pas une chose digne d'étonnement de voir que l'homme se puisse empêcher d'aimer Dieu de toutes les puissances de son âme, lui qui l'a attendu à pénitence, qui l'a reçu avec tendresse lorsqu'il s'y est présenté et qui s'est livré à la mort pour lui obtenir le pardon de ses crimes? Certes, celui-là est trop avare à qui la possession de Dieu, qui renferme en soi plus de bien qu'on n'en peut souhaiter, ne suffit pas pour en remplir et rassasier les désirs. Les richesses de Dieu sont sans paix et sans mesure. Contentez-vous donc de lui seul, et occupez-vous aux exercices qu'il vous a enseignés par sa vie sainte, par sa passion charitable et par sa mort douloureuse. Contentez-vous qu'il sache récompenser abondamment toutes vos œuvres; car les choses qu'il ignore demeurent ensevelies dans un oubli éternel, ou bien il a résolu de les punir selon la rigueur de sa justice.

Enfin il faut retracer dans notre mémoire que Dieu est le rédempteur universel de tout le monde, ce qui nous oblige de l'aimer plus ardemment, de le glorifier avec plus de zèle et de lui rendre de plus humbles actions de grâces que s'il n'était simplement que le rédempteur particulier de quelques-uns de nous; car chaque bienheureux nous sera un sujet singulier de joie dans le ciel, et nous serons comblés d'une nouvelle allégresse autant de fois que quelqu'un de ces esprits glorieux publiera les grandeurs de Dieu dans cette céleste patrie, parce que nous entendrons retentir les louanges de celui que nous chérissons de toutes les forces de notre âme par-dessus toutes choses, et qui a voulu refaire, rétablir et sauver ce que nous avions détruit par nos péchés.

CHAPITRE XXI.

Que ceux qui ne peuvent pas mener une vie austère, ne doivent pas juger pour cela qu'ils sont éloignés ou séparés de Dieu; mais qu'ils doivent imiter Jesus-Christ dans toutes ses vertus et dans sa charité parfaite.

Il y a des personnes infirmes qui, faisant réflexion sur la vie pénible et laborieuse de Jésus-Christ et des saints, et qui, se trouvant dans l'impuissance de supporter ces rigueurs, et ne sentant en elles aucune pente ni aucune inclination qui les y porte, deviennent lâches et timides, et s'imaginent être séparées de Dieu parce qu'elles ne vivent point dans l'austérité, en quoi elles n'agissent pas avec assez de prudence; car il n'y a aucune raison qui puisse porter celui dont la volonté est bonne et sincère, à croire qu'il est dans la disgrâce de Dieu; ou à cause de quelques petits défauts, ou à cause de la faiblesse de sa nature, ou bien parce que son corps ne peut pas supporter une manière de vie rude et pénitente, ou enfin à cause de l'inégalité où il se trouve dans le service de Dieu et dans la pratique des vertus. Mais voici ce qu'un homme de bien a principalement à faire · c'est

de détruire tellement jusque dans la racine ses plus considérables défauts et les vices qui lui nuisent davantage, qu'il ne consente jamais, pour quelque raison que ce puisse être, quand il y irait même de la vie ou de la mort, à quoi que ce soit de contraire à la loi de Dieu. Tant qu'il est dans cette volonté, il n'a point lieu de craindre d'être absent et éloigné du Seigneur; et s'il ne peut pas encore faire une pénitence rigoureuse, qu'il fasse au moins ce qu'il peut, et cela suffit; car l'apôtre dit que « les exercices corporels, quand ils sont seuls, servent à peu de chose; mais la piété est utile à tout, » parce qu'elle fait en toutes choses ce qui est le meilleur.

Et en effet, lorsqu'une âme qui vit dans la piété voit faire à un autre quelques actions grandes et non communes, elle rend grâces à Dieu de ce qu'il a donné à cet homme extraordinaire une grâce assez forte pour pouvoir suivre Jésus-Christ et tous les saints dans le chemin de la pénitence et dans l'austérité d'une vie exemplaire. Mais s'apercevant qu'elle n'a pas le courage de marcher dans la même carrière, elle confesse qu'elle est indigne que Dieu lui accorde les mêmes faveurs qu'il a accordées aux autres, et s'humiliant devant lui, elle s'efforce d'aimer et d'honorer dans les autres ce qu'elle connaît être au-dessus de son pouvoir, et n'avoir point en elle-même. Que si peut-être elle souhaitait de passer ses jours dans les austérités, avec un amour et un désir plus fort et plus sincère que celui qui endure de grands travaux et fait une sévère pénitence, et qu'elle voulût bien les embrasser si elle en avait la force, dès ce moment-là elle est bien plus effectivement dans cet heureux état, et elle mérite une récompense bien plus abondante que celui-là même qui s'exerce en des œuvres pénibles.

Ne croyez donc pas que les choses que vous ne pouvez pas faire vous séparent de Dieu; car encore que vous pensiez qu'il soit bien loin de vous, il en est pourtant tout proche; vous l'avez pour compagnon inséparable de votre voyage dans cet exil, et si l'entrée de votre cœur lui est fermée, « il ne se rebute point de heurter à la porte, selon la parole de l'Apocalypse, et quand quelqu'un la lui a ouverte, il y entre à l'heure même, il mange à sa table, et le fait ensuite manger à la sienne. » C'est après ce divin banquet que le repos succède au travail, puisqu'il est indubitable que personne ne peut acquérir la véritable paix de l'esprit s'il n'a mangé à la table de Jésus-Christ et n'a été convié à ce festin délicieux, c'est-à-dire si son âme ne lui sert de demeure. Or, Jésus-Christ devient l'habitant et l'hôte de l'âme qui tâche d'imiter et de posséder en elle-même sa vie adorable par la vraie patience, par l'amour et par les autres vertus, sans quoi toutes les austérités, quelque grandes qu'elles soient, ne doivent point être estimées.

Toutefois, en ce qui est de l'austérité de la vie, chacun doit prendre garde à quoi Dieu l'appelle et le sollicite davantage; car pour ce regard, tous n'ont pas le don et le pouvoir de marcher vers Dieu par le même chemin, et tout le monde ne peut garder une même façon de vivre, ni chaque particulier embrasser toutes les différentes voies d'aller à lui. Que chacun donc entretienne les bonnes coutumes et les pratiques de piété qui sont louables, et y rapportant toutes ses autres actions, renferme dans ses exercices ordinaires tous les exercices de vertu; car le changement des exercices et des occupations rend l'esprit volage et inconstant; et d'ailleurs, tout le bien que vous pouvez trouver dans un genre de vie se trouvera également dans un autre, pourvu qu'il soit raisonnable et bien réglé. Enfin, celui qui aime et ne recherche purement que Dieu, et qui désire pareillement que tous les autres n'aiment et ne cherchent que lui dans toute leur conduite et dans toutes leurs pratiques, participe dès lors à tous leurs divers exercices de vertu: ce qui se peut aussi entendre de la vie pénible et rigoureuse de quelques saints; car l'amour vous donne part à tous les biens que vous chérissez dans les autres.

Mais quoique nous ne puissions pas tous faire les mêmes choses, ni marcher par les mêmes routes à la vue des hommes, il faut pourtant que tous nos cœurs marchent dans la même voie à la vue de Dieu, c'est-à-dire dans la voie de l'amour, puisque tous ceux qui n'aiment pas Dieu n'y savent pas encore marcher, mais sont boiteux et impotens. Quelqu'un pourtant me dira peut-être: « Le Seigneur qui nous a rachetés, ayant mené un genre de vie si sublime, en sommes-nous pas justement obligés de l'imiter? » Oui, certes; car « il nous a servi d'exemple, afin que

marchions sur ses pas ; » et plus nous lui
es semblables, plus nous sommes parfaits.
aut pourtant pas prétendre faire tout ce
ı fait extérieurement; par exemple, il
ıé quarante jours et quarante nuits, et
faiblesse ne doit pas présumer de pouvoir
r cette longue abstinence que Jésus-Christ
ortée, aussi bien que quantité de travaux,
ous apprendre à le suivre non en corps,
n esprit. C'est pourquoi il faut s'étudier
naître en quoi nous pouvons le suivre
mment et raisonnablement. Certes, ce qu'il
ours le plus aimé dans ses imitateurs, c'a
'ils se conformassent à lui dans la charité
te envers Dieu et le prochain, et c'est ce qui
ait dire : « C'est en cela que tout le monde
ltra que vous êtes mes disciples, si vous
ntre aimez les uns les autres. » Et par con-
ıt les œuvres spirituelles ou qui appartien-
l'âme raisonnable, doivent être préférées
s qui ne sont purement qu'extérieures ou
elles, et on doit croire qu'elles sont les
ures. Cependant, il ne faut pas laisser pour
e justifier votre charité par vos œuvres,
: que vous en avez le pouvoir. Jésus-Christ
é quarante jours, tâchez de l'imiter en cela,
osant à votre esprit l'abstinence de tous
es, et ordonnant à votre corps le jeûne
ses forces; mais afin d'y parvenir, il faut
airement que veillant avec soin sur vous-
, lorsque vous vous verrez porté au déré-
nt et au mal, vous vous séparez en quel-
rte de vous-même et résistiez courageu-
t à la corruption de vos désirs et à la
malheureuse de votre nature.

reste, chacun doit, pour donner à Dieu
arques de l'amour qu'il lui porte, re-
r à se vaincre, et se mortifier dans toutes
ssions où le corps est le plus enclin; par
le, dans la délicatesse du manger et du
t dans d'autres choses de cette sorte, dont
pouvons facilement nous passer. Autre-
il arrive souvent que ceux qui ne travail-
oint à se mortifier ainsi par l'amour de
supporteront avec plus d'impatience une
: qui aura été proférée un peu trop aigre-
, bien qu'elle ne soit d'aucune conséquence,
eaucoup d'autres ne feraient la rigueur des
et l'outrage des injures. Que chacun donc
nne à endurer les plus légères choses, pour
la gloire de celui qui n'a pas refusé de souffrir les plus fâcheuses pour notre salut. Enfin, c'est ainsi que nous sommes obligés d'être attachés en toutes choses, autant que nous en sommes capables, à Jésus-Christ, dont nous n'aurons jamais le moindre soupçon d'être éloignés, tant que nous voudrons observer ses commandemens, et être obéissans à sa volonté. Or, plus nous possèderons l'humilité et l'obéissance dans un degré éminent, plus nous serons en état de souffrir davantage pour lui, et de marcher plus sûrement sur ses pas, personne n'ayant jamais été ni si obéissant, ni si humble que Jésus-Christ, qui est béni dans le siècle des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXII.

Comment nous devons réduire toutes nos puissances sous le joug de Jésus-Christ, faire toutes nos actions humblement et avec résignation en lui et par lui, et comment nous devons nous comporter dans les dons qu'il nous fait, et dans les visites qu'il nous rend.

Quiconque désire devenir ami intime de Dieu, il faut qu'il ait un soin particulier de retenir tous ses sens extérieurs, comme avec un frein perpétuel, sans jamais leur lâcher la bride, ni leur permettre de chercher, de poursuivre, ni de fomenter à leur plaisir en aucune action, ni en aucun objet que ce soit. Il est à la vérité permis à tout le monde d'user des choses que le discernement de notre raison juge utiles et nécessaires, et de toutes celles aussi qui peuvent servir à nous procurer la paix intérieure de l'esprit; mais il en faut user avec cette précaution que ce ne soit pas pour y chercher notre commodité ni notre plaisir, mais l'édification de notre âme, ce qui se doit entendre de toutes les choses licites et honnêtes, comme du manger, du sommeil, d'être couché, d'être assis, du dormir et d'autres semblables. Il faut de plus enchaîner les puissances intérieures, et ne leur pas permettre de produire aucune action jusqu'à ce qu'étant domptées et dépouillées de leur liberté, elles s'accoutument tellement à obéir que Dieu puisse accomplir en elles, sans résistance, l'œuvre de sa grâce.

Il y a peu de jours qu'une personne, qui avait ainsi assujetti toutes ses facultés, eut le bonheur d'entendre Dieu qui lui parlait de la sorte : « Dans le délaissement parfait de vous-même, où vous êtes maintenant, vous me priez avec

plus d'efficacité et de ferveur que vous n'avez jamais fait pendant tout le temps de votre vie, où vous avez eu l'usage de vos paroles, de vos actions, de vos désirs, de votre volonté et de votre entendement. Persévérez autant qu'il vous est possible dans cette heureuse captivité et dans ces chaînes spirituelles, observant soigneusement de ne rien désirer, de ne sortir jamais sans nécessité, de retrancher toutes pensées vaines et inutiles, et de ne parler qu'autant que la nécessité vous y oblige. Avant que d'entreprendre aucun exercice ou de commencer aucun de vos ouvrages, songez à ce que Dieu demande de vous, de quelle façon il veut que vous agissiez, et offrez-lui perpétuellement cette prière sans y rien ajouter ni diminuer : « Seigneur, que votre volonté soit faite. »

Ayez soin aussi d'éloigner de vous avec prudence et de bonne grâce tout ce qui vous peut faire de l'embarras et de la peine, tant au dedans qu'au dehors de vous ; fuyez les occupations extérieures, celles mêmes que vous pourriez avoir avec les gens de bien, touchant les choses saintes et permises. Et ne songez enfin qu'à célébrer un jour de Sabat continuel en l'honneur du Seigneur votre Dieu, et à lever tous les obstacles qui pourraient l'empêcher d'accomplir en vous l'œuvre sainte de sa grâce.

Que si la nécessité vous appelle au dehors pour y faire quelque chose, ne perdez point le souvenir de votre Dieu durant votre action, mais employez plutôt toutes vos forces à rejeter et à perdre tout ce qui vous appartient : car les actions extérieures que nous sommes obligés de faire indispensablement doivent être produites non par un principe d'amour-propre, mais par une pure simplicité; non par aucun effort de votre propre vertu ou par une application particulière, mais par un esprit de pauvreté, de repos, d'humiliation et d'abaissement ; et non enfin par aucune confiance que l'on ait en ses propres forces, ni par son propre fond, ou par sa propre volonté, mais par une résignation sincère aux ordres de Dieu.

Comme, par exemple, s'il m'avait donné un pouvoir absolu de gouverner selon ma volonté les neuf chœurs des anges, et de pouvoir encore créer de surcroît un aussi grand nombre de nouveaux ordres qui ne s'occupassent pas moins que les premiers des louanges et de l'amour de Dieu, et qui fussent également en sa dépendance, ce qui sans doute serait une faveur rare et extraordinaire, je devrais quitter de bon cœur toutes ces choses, quand Dieu se voudrait servir d'un autre tout seul pour les exécuter, ou bien d'un autre avec moi. Car en cela et en toute autre chose, je dois renoncer absolument à ma volonté, pour me soumettre avec crainte et humilité à la sienne, tant dans mes actions que dans mes omissions. Et en en usant de la sorte, il arrive souvent moins d'attachement et de complaisance pour moi dans les œuvres extérieures que je n'en avais peut-être dans le repos et le recueillement intérieur.

Ce qu'il faut faire, c'est d'abaisser et de mortifier la nature dans toutes les choses qui la flattent et où elle prend quelque plaisir, soit dans les actions intérieures, soit dans les exercices de l'entendement, soit dans les idées imaginaires que la fantaisie compose et ramasse, soit enfin dans tous les objets où l'esprit cherche du divertissement, quand ce serait même dans les opérations qui lui sont particulières, s'il y prend une satisfaction déréglée, et qu'il y trouve quelque sorte de joie et de douceur sensible; il faut, dis-je, mourir en nous-mêmes à toutes ces choses pour l'amour de Dieu, ne nous appuyant que sur lui seul par la pureté simple de notre cœur et par la simplicité pure de notre foi. Et pour un plus grand secours de cette foi vive, nous aurons le soin d'en prononcer le témoignage, en telle sorte que nous le puissions ouïr nous-mêmes, comme aussi de proférer souvent le nom adorable de Jésus-Christ, notre Sauveur, afin de mettre en fuite le démon qui est notre plus grand ennemi.

Et dans cet endroit il faut remarquer que l'exercice que nous faisons sur la vie et la passion du Sauveur, non-seulement de pensée et en esprit, mais encore par une impression qui les grave dans le fond et comme dans l'essence de l'âme, apporte un profit et un avantage cent fois plus grand que si nous nous y exercions simplement par spéculation et en idée, sans y prendre part par le fond et par la substance de l'âme. Ce qui sert aussi beaucoup à ceux qui se sont acquittés de leurs devoirs avec négligence, comme dans la récitation des heures de l'office divin. Que si quelqu'un est obligé de faire une chose par ordre et indispensablement, elle lui est d'autant

plus utile qu'il l'a fait avec plus de renoncement et de mépris de soi-même; plus il s'abaisse, plus son action le relève, et elle lui acquiert une liberté d'autant plus grande qu'il agit plus purement et plus saintement. On ne doit point craindre de pécher en cela par excès, car c'est là qu'en perdant le néant qui nous appartient par notre nature, nous entrons dans l'être de Dieu qui est au-dessus de tous les êtres dont la connaissance, comme dit saint Denis, est d'autant plus vraie, plus noble, plus utile, qu'elle sépare de son idée toutes les qualités des créatures, et qu'elle se réduit à un silence muet qui témoigne l'impuissance où l'on est de le comprendre.

C'est au milieu de ces ténèbres qu'on découvre plus clairement la lumière divine, et plus l'obscurité est profonde, plus la connaissance est véritable : si ce n'est que Dieu voulût peut-être se faire voir lui-même; et pour lors qui pourrait ne le pas reconnaître? Il ne faut pourtant pas s'appuyer sur cette manifestation, et comme nous ne la devons point demander, il ne faut pas non plus la refuser si elle se présente. Nous pouvons la prendre comme moyen, mais il ne faut pas en faire notre fin.

Il n'y a que Dieu seul en qui nous puissions nous reposer absolument et sans réserve. On doit mettre la main à la charrue, mais il ne faut regarder ni devant ni derrière, ni sur soi, ni même sur aucun des dons de Dieu, quand ce serait quelque lumière, quelque consolation intérieure, ou quelqu'autre faveur spirituelle; mais prenant comme un songe tout ce qui nous arrive dans le corps ou dans l'esprit, ne nous en attribuons quoi que ce puisse être; n'y arrêtons aucunement nos regards, et ne le considérons point avec présomption; mais abandonnons-nous-y avec une humilité sans déguisement, une crainte amoureuse, une résignation profonde, une parfaite mortification, une pauvreté sincère et un dénûment de nous-mêmes et de toutes choses qui soit dépourvu de tout secours, et renonçons même jusqu'à l'attachement que nous pourrions avoir à cette pauvreté.

Il est sans doute qu'un noyau ne peut pas produire un arbre, ni une fleur faire naître un fruit, s'ils ne meurent auparavant et ne cessent d'être ce qu'ils nous paraissent : et cependant qui a jamais été assez éclairé pour découvrir un arbre dans un noyau et un fruit dans une fleur? Il y a une disproportion et une différence extrême de l'un à l'autre, et cependant on ne voit paraître et sortir le fruit qu'à mesure que la fleur se passe, se sèche et se flétrit. Ainsi à proportion qu'une personne se quitte et se délaisse plus parfaitement, plus elle sèche, pour ainsi dire, et meurt à tout, elle commence à porter une plus grande abondance de fruits véritables et naturels en Jésus-Christ. Il ne faut donc point regarder les dons de Dieu, ni aucun des biens qui viennent de lui comme de leur source, soit en essence, soit dans l'épreuve que nous en faisons; mais nous devons nous soumettre au Seigneur avec une foi sincère, ne voulant et ne cherchant que lui seul : parce que cette volonté ou cette intention qui nous porte purement à Dieu ne se trompe jamais ni ne s'éloigne de lui, soit dans la méditation, soit hors de la méditation, soit dans la prière, soit hors de la prière, ou bien dans quelqu'autre exercice que ce puisse être. Il est pourtant à propos de savoir que, par ce terme de volonté ou d'intention, comme je l'ai appelé, on n'entend pas proprement ce qu'ordinairement ce terme signifie; car l'intention en ce sens n'est autre chose que vouloir actuellement ou tendre à quelque objet, ce qui n'exprime pas non plus la recherche et la poursuite que nous faisons de ce qui nous est convenable. Mais parce que nous n'avons point de terme plus propre, nous sommes obligés de nous servir de celui-là.

A dire le vrai, il se trouve au fond de notre nature une certaine inclination, mais très cachée, qui cherche en toutes choses sa propre commodité et qui sans cesse tend à ce but. Le Sauveur même n'a pas été exempt de cet instinct secret, puisque nous lisons dans l'Évangile que sa nature corporelle appréhendait extrêmement la mort. Mais l'esprit, qui avait un empire absolu sur la chair, le fit s'écrier en ces termes : « Mon Père, que votre volonté soit faite et non pas la mienne. » Il faut donc toujours vaincre et dompter par l'esprit les révoltes et les soulèvemens de la nature et de la sensualité, en sorte que nous ne cherchions pas, au moins de propos délibéré, notre avantage particulier ou quelque chose dont nous affectionnions la propriété.

Au reste ceux qui dans toute leur conduite n'ont d'autre vue que de suivre et d'imiter Jésus-Christ, et de se rendre à ses attraits, sans affecter une sorte d'exercice plutôt qu'une autre, ce qui

ne se rencontre que dans les parfaits, ceux-là, dis-je, sont sévèrement condamnés par ceux qui cherchent leurs intérêts, qui courent après leur avantage, qui font profession de paraître saints, et qui s'occupent à plusieurs différens exercices de leur propre volonté, que les autres ne pratiquent point comme nous avons dit, parce qu'étant soumis de bon cœur aux ordres de Dieu dans tout ce qui leur arrive, et n'ayant point d'attachement pour certaines dévotions particulières ni pour aucuns nouveaux exercices, ils rapportent tout à Dieu, dont ils reçoivent tout sans s'attribuer rien à eux-mêmes en quoi que ce soit.

Quand Dieu fait donc une faveur extraordinaire à quelque personne qui est obligée de s'occuper à quelques actions extérieures, comme à prendre son repas ou à quelque chose de semblable, qu'elle tâche de faire tellement remonter ce don jusqu'à son Créateur qu'elle n'en retienne pas même l'ombre ni le souvenir; qu'elle rende tout à celui à qui tout appartient; qu'elle fasse, par un esprit d'abaissement, de simplicité et de discrétion, ce qu'elle a à faire, et qu'elle rentre promptement autant qu'elle pourra en elle-même. Il faut encore avoir soin dans les actions extérieures de chercher et de choisir les lieux et les occupations où l'on peut commodément exercer l'humilité et la charité, et nous devons faire reluire le caractère de ces deux vertus dans les regards de nos yeux, dans les œuvres de nos mains, dans l'attention de nos oreilles, dans le mouvement de nos pieds, dans la contenance de tout le corps et dans toutes nos actions intérieures et extérieures. Prenons garde aussi de n'être pas prompts à enseigner ou instruire les autres, à les juger ou à les reprendre; mais empêchons-nous plutôt avec prudence et de tout notre pouvoir de nous mêler d'aucune chose, et soumettons-nous humblement en tout à l'auteur de notre être.

Rejetons aussi toutes les lumières qui se présentent à notre esprit, et soyons bien aises que Dieu surpasse notre connaissance; car celle que nous avons de Dieu, et que nous témoignons en avoir, est quelquefois cause que nous ne croissons point dans la vie spirituelle. Mais quand nous savons que Dieu est au-dessus de toute connaissance, et que nous éloignons de lui par nos jugemens toutes les choses créées, nous avançons dans la vertu, et nous montons à un plus haut degré de perfection. Car d'autant plus que nous sommes convaincus que Dieu surpasse la portée de notre entendement, et que nous le voyons élevé au-dedans de nous, plus nous entrons dans l'abaissement, dans le mépris et dans l'abnégation de nous-mêmes, et nous descendons comme au-dessous de l'humilité, ce mépris étant si pur, si simple et si sincère, qu'il vaut mieux que l'humilité; et si excellent, si parfait et si rare, qu'on ne saurait lui donner de nom.

Plus cette vertu nous fait paraître Dieu élevé au-dessus de nous, ne nous en donnant qu'une certaine connaissance obscure et incompréhensible, comme d'un objet qui est hors de l'atteinte de nos esprits, plus nous descendons dans notre néant, et plus nous mourons en cette manière et sortons comme de nous-mêmes, plus nous nous y abîmons en Dieu, et nous nous y perdons heureusement. Au reste, comme on ne peut pas dignement expliquer le silence et le mérite de cette vertu qui nous cache et nous abîme en Dieu, aussi ne peut-on pas bien dire l'excès et l'énormité du vice qui nous retient attachés à nous-mêmes. Certes, c'est un péché plus grand que celui de l'orgueil. L'emportement et la révolte de Lucifer ne se peut pas proprement appeler orgueil; c'est quelque chose de pire et de plus dangereux, et on pourrait avoir un attachement pour soi si funeste et si criminel qu'il égalerait même le crime de cet ange rebelle. Que toutes nos actions partent donc du fond de notre cœur par un esprit de pauvreté et d'anéantissement; qu'elles ne se fondent et s'établissent qu'en Dieu; et ayons une pleine confiance dans sa bonté, qui ne peut ni nous tromper, ni permettre que nous tombions.

Quelquefois l'esprit de Dieu excite en notre âme des désirs surnaturels, et se montre si manifestement à nous, qu'on ne peut pas douter que ce ne soit Dieu même qui se fait voir comme sous la lumière d'un éclair qui passe; car cette vision s'évanouit si subitement, qu'il ne reste plus en nous aucune trace ni aucune idée de ce que nous avons vu : nous ne pouvons comprendre ce que c'était : nous savons seulement avec certitude que c'était quelque chose; quelle était cette chose, nous ne le savons pas. Que s'il n'a pas fait naître en nous de violens désirs pour lui, et que nous ne sentions point de renouvellement intérieur, il ne faut pas croire pour cela que nous n'avons vu qu'une lumière fausse et

trompeuse, mais plutôt que l'entendement ni le sens ne l'ont pu concevoir à cause de sa grande subtilité et de la vitesse avec laquelle il disparaît, et qui fait qu'il n'en reste aucune impression; au lieu que si elle se fût attachée à notre esprit, et qu'il en eût pu comprendre quelque chose, sans doute que ce n'eût point été Dieu : c'eût pourtant été quelque chose de divin, car ni l'ange ni le démon ne se peuvent point répandre au fond de notre âme, et il n'y a que le souverain maître qui l'a créée, qui le puisse faire.

Enfin ce grand éclat de lumière, si on peut l'appeler ainsi, doit passer pour un nuage et une obscurité, à cause de son incompréhensibilité et de notre aveuglement; que si elle est si subite, si courte et si passagère, reconnaissons que c'est un effet de sa grandeur et de notre petitesse, comme aussi de la curiosité de notre esprit dont elle surpasse entièrement les forces, et à qui elle échappe et s'envole pendant qu'il tâche de la pénétrer : ce que Dieu permet par un trait de la fidélité qu'il nous porte, afin de faire naître dans l'âme de ses élus ce qu'il aime le plus, c'est-à-dire une vive connaissance de leur néant, un assujettissement sous la main de Dieu, dans la parfaite abnégation de soi-même, et un renouvellement intérieur produit au fond de l'âme par cet abaissement.

Que si, après avoir reçu une grâce si douce et si singulière, il se présentait quelque tentation impure à l'esprit, ce qui peut certainement arriver, elle contribuerait plus sans doute à notre avancement, si nous savions en user avec sagesse, que tous les dons que nous recevons avec des mouvemens de joie et de satisfaction; car cette tentation, aussi bien que toutes les autres épreuves, disposent l'homme et le préparent à recevoir ce bien pur et sans mélange qui se trouve d'autant plus vrai, plus assuré, plus parfait, plus saint, plus étroitement uni à nous et plus avantageux, qu'il est plus ineffable, plus incompréhensible, plus caché, plus dégagé de toute image, et passe plus promptement.

CHAPITRE XXIII.

Comment nous devons faire en Dieu nos actions extérieures, sans cesse revenir à lui, et nous y arrêter par un humble renoncement de toutes choses.

Toutes les fois que nous sommes obligés, par quelque juste raison, de faire l'office de Marthe, et d'être occupés au dehors, nous devons promptement rentrer en nous-mêmes, et reprendre l'exercice de Madeleine. Il faut empêcher la dissipation extérieure de nos sens; et il ne faut garder aucune idée ni aucune image des choses qui flattent secrètement notre nature et notre sensualité, et où elle prend plaisir à s'arrêter en se couvrant du voile de quelque excuse frivole. Je conseille à chacun de quitter au plus tôt tous ces amusemens, et de rentrer au plus profond de son âme, où Dieu est toujours présent, et là d'attendre ses ordres avec une persévérance courageuse, une respectueuse crainte et un humble mépris de soi-même, abaissant continuellement son esprit, et l'arrêtant en Dieu, et observant sa propre nature avec beaucoup de soin et de vigilance; car l'entendement et la nature ont toujours mille raisons : c'est pourquoi nous devons tâcher de toutes nos forces d'assujettir le premier au service de Jésus-Christ, de le rabaisser entièrement, de l'aveugler et de le soumettre à Dieu, comme un pauvre ignorant qui ne sait pas même la prière du Seigneur, et ne portons jamais aucun jugement du grand nombre de différentes lumières qui se présentent à notre esprit.

Ne recherchez point en vous-même, par des raisonnemens curieux, ô âme fidèle, quelle est la lumière de la grâce, et quelle est celle de la nature, et ne vous reposez qu'en Dieu seul et en Dieu inconnu. N'aimez que lui, et ne tendez qu'à lui seul. Cet amour et cette poursuite sont à couvert du mélange de toute erreur. Et quand il y aurait peut-être même quelque excès, ce qui peut arriver, il est facile d'y apporter du remède, si vous persévérez seulement dans cette intention unique et pure. On a bien de ces sortes de croix à porter; mais si dans le grand nombre des faiblesses qui vous environnent, vous avez soin de renouveler vos saintes résolutions et de rentrer souvent et promptement en vous-même, vous découvrirez enfin la vérité. Or ce recueillement et ce retour en soi-même se doit faire avec toutes les puissances supérieures et inférieures, avec la nature et sans la nature, et généralement de toutes les forces de l'âme; et alors il nous procurera une perfection et un avantage qu'il n'est pas possible d'exprimer; car si on pouvait le réitérer mille fois le jour, on acquerrait toujours à chaque fois nouvelle pureté, nouvelle

grâce, nouvelle lumière, nouvelle vertu. Que chacun prenne seulement garde de ne pratiquer ce recueillement que dans l'unique vue de Dieu, qui est l'objet de la foi, sans se soucier de tout ce qui se présente à lui, ou de lumière ou de joie intérieure.

O que si quelqu'un voulait s'abandonner à une sainte folie tant au dedans qu'au dehors de lui-même, et devenir sourd aux jugemens des hommes, certes ce serait un avantage incomparable, particulièrement à ceux qui ont l'esprit vif et perçant, qui goûteraient en très peu de temps, par expérience, des douceurs admirables, qu'on ne peut comprendre ni expliquer par des paroles, et ils les ressentiraient bien mieux que ceux qui ont l'esprit plus simple et plus tardif, et qui par conséquent ont plus de peine et sont obligés de travailler davantage.

Il faut outre cela destiner de certaines heures convenables pour toutes les actions que nous avons à faire au dehors, et nous en acquitter lorsque nous ne saurions nous occuper à rien de meilleur. C'est ainsi que nous devons nous employer à lire, à écrire et à travailler des mains, sans nous y arrêter pourtant beaucoup sans nécessité, mais rentrant aussitôt en nous-mêmes et retournant à Dieu qui est présent au fond de notre âme.

Nous devons aussi, dans toutes nos actions extérieures, consulter notre cœur pour connaître la volonté de Dieu et ce qu'il nous permet de faire, et il ne faut rien entreprendre sans avoir cherché soigneusement dans nous-mêmes ce qu'il désire; et l'ayant connu, ne manquons pas de l'accomplir fidèlement, et ne nous y opposons jamais. O mort, ô anéantissement, que tu renfermes une vie et une grandeur admirables! Ayons soin aussi de méditer tous les jours sur l'amertume de la passion du Sauveur, non par une coutume tiède et languissante, mais par un amour fervent qui nous plonge dans ses douleurs, qui ne nous fasse chercher que Dieu seul et soupirer après lui de toutes les forces de notre âme. Si nous ne sentons point pour lui ces désirs, prions-le particulièrement qu'il nous les donne. Si notre amour se refroidit et est prêt à s'éteindre, il faut le rallumer dans cette fournaise de charité toujours brûlante dans laquelle vous précipitant, résignez-vous sans feinte et sans déguisement aux ordres de Dieu, et demandez-lui instamment qu'il daigne suppléer par son amour au défaut du vôtre. Tout ce qui vous viendra ensuite de sa part, soit lumière, soit ténèbres, soit par des discours, soit dans le silence, recevez-le avec une même égalité d'esprit, ayant toujours ces paroles à la bouche: « Seigneur, que tout ce que vous voulez soit fait et de la façon que vous le voulez. »

Ce que je désire donc maintenant de tout mon cœur, mes chers frères, et ce que je vous conjure de désirer avec moi, est que je sois le dernier de tous les hommes, et que j'occupe partout le moindre rang et la place la plus basse. Que s'il arrive que je sois jamais élevé à quelque degré un peu éminent, plaise à Dieu que j'en sois précipité dans le lieu le plus abject et le plus honteux, et que je sois mis au-dessous des plus vils et des plus méprisables. Quoique je soumette ce désir même et cette volonté, quelque joie et quelque allégresse que je pusse avoir de la voir accomplie, et la sacrifiant à la volonté divine, je suis disposé à aller volontiers partout où il lui plaira, ne considérant, quand il est question de lui obéir que comme une même chose la grandeur et l'abaissement, le bonheur et l'infortune, l'honneur et l'ignominie.

C'est pourquoi je souhaite, je prie et je demande avec ardeur, non pour moi seul, mais pour tous vous autres qui êtes mes amis, que rien ne vous touche et ne vous plaise que l'accomplissement de la volonté divine. J'avoue qu'il me vient souvent des volontés, et des désirs même, de faire de bonnes œuvres et de pratiquer de saints exercices, comme par exemple d'aller en quelque lieu, de faire telle ou telle chose; mais abandonnant, sur l'heure tous ces desseins, je me remets entièrement sous la conduite de Dieu, et je n'ai pas laissé d'accomplir à ses yeux les effets de la bonne volonté, si toutefois elle est bonne, quoique je demeure au lieu qu'il lui plaît, trouvant en lui tous les lieux également agréables. Ainsi je vous conjure, vous autres qui désirez d'être et de passer pour mes amis, de renoncer absolument à la propriété de vous-mêmes, de tout ce que vous possédez et de tout ce que vous pouvez acquérir, et de détacher votre cœur des choses créées et de l'affection des hommes et des femmes, sinon en tant qu'on y recherche et qu'on y trouve Dieu. Il faut nécessairement de deux choses l'une, ou quitter

rtumes de la nature corrompue, ou aban-
r Dieu.
nerais sans doute beaucoup mieux, et
devriez faire aussi, être innocent, quoi-
irci, par la calomnie des hommes du plus
e et du plus horrible crime, que d'être
le devant Dieu de la faute la plus légère.
nons tous, je vous prie, à n'aimer dans
ue lui seul du fond de notre cœur, et pour
rs soyons bien aises d'embrasser une fa-
vivre abjecte et méprisée. Mais, hélas!
que tout le monde a banni l'exercice de
le humiliée, les amis de Dieu doivent le
r par leur zèle, le faisant paraître sur leurs
, dans leur équipage et dans toutes leurs
, s'efforçant de n'y faire éclater que la
humilité et le parfait mépris du monde!
acun s'assujettisse non-seulement à Dieu,
ncore à toutes les créatures, et que per-
ne condamne et ne reprenne ce qui n'est
commis à ses soins, de peur que, voulant
imprudemment une seule plaie, il n'en
lix autres. Qu'il ne juge personne sur
e défaut que ce soit, mais qu'il croie plu-
il égale en vices les plus imparfaits des
s; car s'il a quelque vertu plus que lui,
qu'il avoue qu'elle ne lui appartient point
lle ne vient pas de lui, mais de Dieu seul
il la doit rapporter, et lui en rendre grâ-
c toutes sortes de reconnaissances et avec
issement respectueux.
l procure et conserve la paix avec tout le
autant qu'il lui est posible, et qu'il par-
à tous ceux qui l'offensent comme il dé-
e Dieu lui pardonne. Qu'il se dégage au
et au dehors des créatures mortelles et
e autre occupation pour ne penser qu'à
eillir en soi-même. Qu'il laisse aux autres
de leurs affaires, et que pour lui il ne
e en tout que pour son avancement et son
Qu'il aime uniquement Dieu de tout son
ans le partager. Qu'il néglige la pompe
agnificence des paroles et méprise les cu-
s de l'esprit, de peur qu'il ne tombe dans
r; mais qu'il demeure inébranlablement
à la vraie humilité et à la résignation.
eçoive de la main du Seigneur tout ce qui
ive de déplaisir et d'amertume dans sa
me et dans celle des autres, et le souffre
murmurer, pour l'amour et la gloire de Dieu,
jusqu'au dernier soupir de sa vie. Qu'il ne se dé-
fende point quand on l'accuse, si ce n'est peut-
être en peu de paroles et avec beaucoup de sim-
plicité; mais que, se renonçant soi-même, il
s'accoutume à supporter tous les reproches avec
égalité d'esprit.

CHAPITRE XXIV.

Comment nous devons être unis à Jésus-Christ, et ne nous entretenir que des choses du ciel.

« Je connais, dit l'apôtre, un homme en Jésus-Christ. » Peu de personnes prennent comme il faut le sens de ces paroles. Certes, il est absolument nécessaire, si nous voulons n'être qu'une même chose avec Jésus-Christ, d'abandonner entièrement toute multiplicité, et tout ce qui porte nos regards vers un autre objet que lui, soit au dedans de nous, soit hors de nous. Tous les esprits bienheureux qui sont dans la gloire sont si inséparablement unis que chacun en particulier ressent les mêmes mouvemens de joie et d'allégresse du bonheur et de la félicité des autres que de la sienne propre, et leur volonté est tellement d'accord avec la divine que celui qui est le moindre de tous ne désire et n'ambitionne point la béatitude du plus élevé. Il serait à souhaiter que notre volonté fût ainsi unie à celle de Dieu; « car Dieu ne met point de différence entre le Juif et le Gentil. » Et il est sans doute que si saint Paul, ce vase d'élection, vivait encore, il aurait peut-être plus d'affection et de familiarité pour une personne que pour une autre; mais ce plus ou ce moins d'affection et de familiarité n'aurait pour règle en toutes choses que Jésus-Christ, et il ne considèrerait personne qu'autant qu'il serait à Jésus-Christ ou qu'autant qu'il voudrait le ramener à Jésus-Christ, et non autrement. De même, il ne faut pas qu'il y ait rien en nous qui ne soit conforme à la volonté divine; nous ne devons pas même avoir de l'amour et du désir pour notre propre bonheur éternel qu'en Jésus-Christ, ni vouloir être dans le ciel plus haut ou plus bas, plus près ou plus loin de Dieu que le Très-Haut l'a résolu de toute éternité et le veut maintenant; et cette résignation nous doit être si chère et si agréable, que nous ne puissions pas souhaiter autre chose.

Or il me semble qu'il n'y a rien qui contribue davantage à nous mettre en cet état, que de vivre comme si l'action de tous nos sens était

suspendue; que de nous renfermer en nous-mêmes hors du monde et de la chair, que de bannir entièrement de notre esprit les soins et les inquiétudes des choses passagères; que de nous entretenir assidûment avec notre Créateur et avec nous-mêmes; que d'entendre toujours parler avec joie des choses invisibles; que d'élever notre esprit au ciel, qui doit être un jour notre possession et notre héritage, afin de ne remplir les facultés de notre âme que d'idées célestes et divines, et la purifier des illusions terrestres et matérielles, pour la rendre un miroir sans tache qui représente l'image de la Divinité, qui soit sans cesse éclairé de sa lumière, et qui trouve en elle comme un commencement du siècle avenir. Et encore que notre corps soit parmi les choses d'ici-bas, notre esprit s'efforcera, par la ferveur et l'assiduité de ses prières, d'être admis, comme par quelque sorte de jouissance, dans la compagnie et la familiarité des bienheureux, en sorte que renonçant et méprisant les vanités de la terre, il se porte aux biens solides qui sont dans le ciel.

Il n'y a que celui qui est assez heureux pour goûter ces délices et sentir en lui-même l'agréable odeur qu'elles répandent, qui comprenne ceci parfaitement. D'où vient que nous lisons que le Seigneur a dit à saint Augustin : «O homme, si vous voulez m'acquérir, abandonnez-vous pour moi, et alors, vous ouvrant les bras, je me rendrai moi-même à vous en échange, et m'arrachant comme à moi-même, je me donnerai effectivement à vous.»

Une personne éminente en savoir s'informait d'une fille dont la vie était très parfaite, par quelle voie elle était arrivée à une si grande sainteté. Elle lui répondit, avec une obéissance humble et simple, qu'elle y était parvenue en pratiquant les maximes qui suivent.

«Premièrement, dit-elle, dès lors que je m'apercevais avoir quelque complaisance pour moi, à l'heure même, en quoi que ce pût être, j'y renonçais.

2. Je n'ai jamais cherché d'excuse à opposer aux calomnies qu'on inventait contre moi; mais j'ai laissé à la vérité le soin de m'excuser.

3. J'ai toujours chéri la pauvreté et rejeté la consolation des créatures périssables.

4. J'ai toujours refusé les honneurs qu'on m'a voulu rendre, et j'ai pris plaisir à demeurer dans le mépris et dans les opprobres qui m'arrivaient.

5. Je n'ai jamais été tellement accablée de peines, de douleurs et de traverses que je n'en aie souhaité encore de plus grandes, et ne me sois crue indigne que Dieu me les envoyât avec le don de les supporter.

6. Je ne me suis jamais arrêtée avec satisfaction sur aucune lumière ni sur aucune vérité qui m'ait été infuse de Dieu, et je ne me suis point reposée sur aucun don de sa grâce, mais sur lui seul, qui est le dispensateur de toutes les grâces.

7. Je me tournais et me portais sans cesse avec un amour violent vers le bien souverain et infini, qui est Dieu même.

8. Lorsque je connaissais des personnes qui commettaient quelque chose par leurs paroles ou par leurs œuvres contre la vérité, les voyant ainsi courir à leur perte et à leur damnation éternelle, je les reprenais de leurs défauts par une pure charité.

9. Depuis que j'ai commencé à marcher dans la voie du salut, je n'ai jamais retourné les yeux vers les créatures inconstantes.

10. J'ai tâché de m'exercer au dedans et au dehors dans toutes les vertus de la manière la plus parfaite; car je me suis tenu en esprit parmi les anges et les saints, dans le ciel et sur la terre, comme en la compagnie de personnes qui me sont aussi familières que l'est à un honnête homme sa propre famille.

C'est pourquoi toutes les fois que je rentre en moi-même, j'y trouve gravée, l'image de la Trinité dans laquelle je me trouve, comme toutes les créatures, n'être ensemble qu'une même chose avec Dieu, et je n'ai pas une moindre connaissance de ceci que de tous les articles de ma foi.»

Après que cette sainte fille eût parlé de la sorte, cet homme savant, qui l'avait interrogée, rendit des actions de grâces et de louanges à Dieu, pour les faveurs dont il l'avait comblée. Alors elle lui dit : «Enseignez-moi, monsieur, comment il faut que je vive. Vous traiterez, lui répliqua-t-il, plus doucement votre corps, afin qu'il n'appporte aucun empêchement aux fonctions de votre esprit.» Mais cette vierge extrêmement sage lui répartit : «A Dieu ne plaise que j'en use de la sorte, il est bien plus juste

que je suive jusqu'à la mort dans la pauvreté, dans la misère, dans la faim, dans la soif, dans le froid, dans le chaud, dans les tourmens et dans les affronts, Jésus-Christ mon Sauveur, qui n'a jamais goûté aucune douceur dans la vie.

CHAPITRE XXV.

Du but de toute la perfection, laquelle consiste à unir l'âme et toutes ses puissances avec Dieu.

Le principe et la source de tous les biens qui arrivent à l'homme spirituel, c'est de demeurer continuellement dans sa chambre dans le recueillement de son cœur et dans une réflexion exacte sur ses défauts, c'est d'apprendre, par la ferveur de sa dévotion aux plaies et aux souffrances de Jésus-Christ, et par la pratique des vertus morales, à accepter les biens et les maux avec égalité d'esprit; c'est de les recevoir avec actions de grâces, comme venant de la main de Dieu; c'est de persévérer avec joie dans ce désir et dans cette volonté.

Au contraire, la source et l'origine de tout le mal, c'est l'occupation inutile de nos sens extérieurs; ce sont les discours vains et frivoles; c'est l'amitié et la familiarité des hommes, qui est d'ordinaire si infructueuse. C'est pourquoi, que chacun concevant une forte aversion pour toutes les affections déréglées et pour toutes les voluptés qui l'éloignent de Dieu, se presse, autant que la faiblesse de sa nature le lui peut permettre, de rentrer en lui-même avec une profonde humilité et une résignation parfaite à la volonté divine, et que détournant les yeux de son corps de dessus les objets sensibles, il tienne ceux de son âme dans une innocence et dans une tranquillité véritable et continuelle; qu'il empêche son esprit de se remplir des images et des fantômes des choses visibles et périssables, pour ne l'appliquer et ne l'élever qu'à la contemplation des immortelles; qu'il affranchisse entièrement sa volonté et ses désirs des inquiétudes, des plaisirs, des craintes et de l'amour des biens de la terre, pour ne s'occuper sans cesse que de souhaits profonds et pressans et de prières ferventes, que de pensées du ciel toutes vives et toutes enflammées; qu'il excite et qu'il accoutume son cœur à demeurer toujours attaché par les liens de l'amour au souverain bien; qu'il possède avec une vraie pauvreté d'esprit et d'affection les richesses spirituelles et temporelles; qu'il ne remplisse sa mémoire que des choses d'en haut, et qu'il ne l'occupe que du premier être, qui est le seul bien par essence et incréé, en sorte que toute son âme, avec toutes ses puissances et toutes ses forces, se réunissant en Dieu, devienne un même esprit avec lui, et qu'ainsi, l'amour divin la faisant entrer dans un doux sommeil, au milieu des plaisirs célestes, elle écoute dans cette profonde paix ce que Dieu lui dit; et aussitôt qu'elle s'apercevra qu'il la veut encore faire passer plus avant dans la vie intérieure, qu'elle quitte la contemplation et les exercices particuliers auxquels elle s'occupait par son propre travail, pour entrer par un ravissement et par une extase continus dans l'obscurité sainte d'un silence éloquent, durant lequel Dieu lui fera connaître plus parfaitement son propre néant et celui de toutes les créatures, dans cette lumière suressentielle dont il est le Père et qui ne s'éteint jamais, où Dieu se trouve effectivement.

Pour les autres exercices, comme la contemplation, la méditation, les prières, le prosternement, le jeûne, les veilles, ils se doivent rapporter, comme à leur fin, à cette union amoureuse dont nous avons parlé, et il ne les faut entreprendre qu'avec prudence et discernement, et qu'autant qu'ils peuvent être utiles à l'entretenir. Or la raison pour laquelle si peu de personnes y arrivent, est qu'elles ne persévèrent pas dans la pratique de cette perfection, et qu'elles ont peu ou point du tout de soin de détruire en elles les voluptés et les vices, d'obtenir la pureté du cœur, et d'être sans cesse appliquées à Dieu de la manière dont nous l'avons dit. Mais parce qu'aucune créature mortelle, tant qu'elle vit parmi la corruption de la chair, ne peut demeurer continuellement dans cette sublimité de contemplation, je n'ai rapporté ces choses qu'afin que nous sachions à quoi il faut attacher nos affections, et quelle est l'occupation, l'exercice et l'emploi que nous devons donner à notre ferveur et à notre zèle, toutes les fois que nous tombons dans le trouble et dans la distraction.

Au reste, lorsque l'âme se trouve dans cette union avec Dieu, qu'elle lui en rende grâces et qu'elle s'en réjouisse; mais si elle s'aperçoit d'en être déchue, qu'elle s'afflige, qu'elle soupire,

qu'elle gémisse de sa perte, et qu'elle rentre de plus en plus au fond d'elle-même. Que si elle y rencontre de la difficulté au commencement, qu'elle ne se rebute pas pour cela ; car il arrive souvent que ce qu'une personne avait entrepris d'abord avec quelque sorte de violence et de peine, lui devient ensuite facile par l'habitude, et lui donne enfin de la satisfaction et du plaisir, pourvu qu'elle n'abandonne point son entreprise. En un mot, si quelqu'un veut faire des progrès dans la vertu, qu'il s'imagine être devant le Père céleste, qui est effectivement présent partout, et qu'il entende sans cesse ces paroles retentir à ses oreilles, comme s'il lui disait de vive voix : « Mon fils, rentrez en vous-même, en vous dégageant autant qu'il est possible de toutes choses; cherchez la pureté de cœur, en détournant votre entendement de dessus les images d'ici-bas, et en détachant votre volonté et votre cœur de l'amour des objets visibles. » Qu'il ajoute à cela, par un doux transport, un souvenir continuel de Dieu, en s'unissant immédiatement à lui avec ferveur, afin que l'âme, étant recueillie en elle-même avec toutes ses forces et toutes ses puissances, comme nous avons dit, devienne un même esprit avec lui.

C'est là l'abrégé de toute sainteté, par lequel on arrive aisément au terme et à la fin dernière de la perfection qu'on cherche si rarement, qu'à peine voit-on une seule personne entre mille qui se la propose, chacun consumant sa vie et ses forces dans des occupations qui ne servent de rien, et passant inutilement la plupart de ses jours sans faire aucun avancement spirituel, mais négligeant par un aveuglement déplorable ce bien auquel nul autre ne peut être comparé. Que celui donc qui souhaite d'être heureusement affranchi de toutes les vertus, se retire sans cesse en Dieu, et s'y arrête; qu'il en fasse comme le camp où il dresse ses tentes, et il triomphera de tous ses ennemis; car plus une personne connaît parfaitement sa bassesse, son infirmité et son impuissance, et offre plus sincèrement toutes ses œuvres à Dieu sans s'en rien attribuer, plus elle se sanctifie et elle-même et ses actions.

Que reste-t-il donc, sinon que nous foulant aux pieds nous-mêmes, aussi bien que le ciel, la terre, et tout ce qu'ils contiennent, nous fondions toute notre espérance en Dieu, et ne nous arrêtions que dans lui, ne souhaitant rien davantage, s'il est permis de parler ainsi, que d'avoir une union comme essentielle avec lui? Pourquoi faut-il, par un déréglement étrange, que nous fassions nos délices et nos plaisirs des créatures mortelles, avec lesquelles néanmoins nous ne pouvons avoir d'union, au lieu que nous pouvons en quelque sorte être transformés en Dieu? Offrons-nous donc à lui avec toutes les créatures, et toute l'affection et tous les désirs que nous avons pour elles; et en faisant, pour lui rendre honneur, ce sacrifice à sa divine volonté, nous avancerons plus sans doute de cette manière durant un seul jour dans la véritable vertu, que nous ne ferions pendant plus de trente années en conservant notre amour-propre.

CHAPITRE XXVI.

Abrégé des Institutions de Tauler renfermé en trois points. Comment nous devons nous quitter nous-mêmes pour nous donner parfaitement à Dieu.

Voici trois points qui comprennent comme en abrégé tout ce qui est traité plus au long dans cet ouvrage.

Le premier est que quiconque désire de s'élever à un degré sublime de sainteté et d'être reçu au nombre des amis particuliers de Dieu, quiconque veut l'aimer de toutes les puissances de son âme et le prochain comme soi-même, et le goûter véritablement dès ce monde-ci, il faut qu'il étouffe en son cœur toute la joie et le plaisir fictif qu'il pourrait prendre hors de Dieu dans les créatures mortelles quelles qu'elles soient; car on doit rejeter absolument quoi que ce puisse être qui flatte la nature, et en quoi elle cherche, elle trouve et se procure à elle-même, soit au dedans ou au dehors, un contentement déréglé dont Dieu n'est point la véritable cause, et dont on peut de plus se passer : et il ne faut point s'étudier à satisfaire en rien de ce monde notre sensualité. Ce point comprend toutes les choses que l'amour seul du plaisir et non la loi d'une nécessité légitime nous fait poursuivre.

Le second point est que celui qui voudra parvenir dans ce monde ou dans l'autre à la connaissance de la vérité souveraine, doit se retrancher les plaisirs même de l'esprit dans toutes les choses pour lesquelles il pourrait avoir quelque attachement ou quelque complaisance

›endant qu'on se quitte au dehors,
ler au dedans à de certains plaisirs
ıaissent des idées et des occupa-
ɪndement qui se cherche et se con-
ɪme, et qui se prenant pour son
sa fin, ferme la porte de sa con-
véritable lumière, en sorte qu'elle
répandre en lui ses rayons purs et
use du plaisir qu'il trouve dans ses
u'il cherche avec déréglement dans
ure et dans tous ses ouvrages, soit
emple ou qu'il médite, soit en re-
ɪmes et des images qui l'émeuvent
ɪn quelque sorte, ou enfin en s'oc-
d'objets intellectuels, ou en fai-
ː ce puisse être qui contribue de
contentement et au repos de l'es-
prend pas Dieu purement pour son
: et pour sa véritable fin, et qu'il
ni ne le possède pas lui seul, avec
ıple, sincère et dégagé de tous

ent et cette mortification de l'es-
comparaison plus difficile que celle
· les grands exercices de celui-ci,
beaucoup, se tenir à genoux, jeû-
autres semblables œuvres de piété,
ɪt agréables aux yeux de l'esprit,
ɪt la nature qui y préside, qui est
occuper et qui souvent se réserve
ɪêt dans ces sortes de pratiques
déréglement.
la mortification de l'esprit, il faut
x plaisirs, il faut les bannir et les
mourir entièrement à la propre
; il faut se dépouiller de toute
oute idée, de toute volonté, de
tion, de toutes manières d'agir qui
ɪt les bonnes œuvres de cette na-
ːe néanmoins qu'on ne pense pas
mis d'en négliger aucune.
ɔprement se mortifier et s'anéantir
ɪst là une espèce de mort, de délais-
ɔnégation qui fait que l'homme ne se
)ieu seul et ne se repose qu'en lui; il
: ne se fonde en nulle autre chose ni
re chose que purement et unique-
ː néant, afin que Dieu puisse ac-
ıi et avec lui tout ce qui plaît à sa
é, et que Dieu seul veuille, opère,
illumine, existe en cet homme, qui par conséquent n'ait plus de volonté, d'action, de lumière ni même d'existence, non pas absolument et à l'égard de sa nature propre, mais en une certaine manière en tant qu'il est tout absorbé en Dieu, qu'il n'a de lui-même ni mouvement, ni action, ni désirs, et qu'il ne cherche rien en son particulier ni pour le temps, ni pour l'éternité.

Le troisième point est qu'après que l'homme a entièrement brisé tous les liens qui l'attachaient au dehors ou au dedans, et qu'il a appris à ne s'appuyer que sur son propre néant, de la façon que j'ai déjà dit, il est en liberté de s'unir à ce bien pur et sans mélange, qui n'est autre que Dieu infiniment bon et infiniment puissant. Mais cette union doit être en quelque sorte essentielle; car l'esprit se retire tout entier en Dieu et non pas seulement à l'égard d'une de ses parties; c'est pourquoi il est vrai de dire que cette union est essentielle, entière, indivisible et parfaite; car l'esprit de son côté ne s'en détache jamais, et Dieu du sien y répond toujours essentiellement : l'homme en cet état reçoit Dieu d'une façon essentielle, non sous quelques images ou dans des méditations; non par quelque méditation d'esprit ni sous quelque sorte de goût ou de lumière, mais il le reçoit lui-même d'une manière qui surpasse de beaucoup toute raison, tout transport, tout goût et toute lumière qu'il puisse avoir, ou lui ou quelque autre créature. L'homme se trouve alors comme enveloppé d'un sacré nuage, mais Dieu l'illumine lui-même par son essence, lui qui est ineffable et infiniment au-dessus de tous les noms qu'on lui peut donner et qui ne subsiste proprement et simplement qu'en lui-même; car l'essence divine considérée en elle-même ne peut être désignée par aucun nom, et si on lui en donne quelqu'un, ce n'est que par rapport aux créatures. Par exemple, à cause qu'il est le créateur de toutes choses, nous l'appelons Dieu, et les Allemands l'appellent *Gott*, qui veut dire bon, comme il l'est effectivement. Et de ce que la créature a besoin de lui, nous l'appelons miséricordieux, doux, indulgent, favorable. Mais comme cette même créature, étant sujette aux vices, tombe souvent en des offenses que Dieu punit, nous lui donnons à cet égard le nom de juge et la qualité de vengeur, et ainsi nous lui imposons plusieurs

autres noms et attributs qui ne lui conviennent point proprement suivant sa nature, étant en soi sans nom, sans image, sans forme, sans qualités et dégagé de toutes sortes d'accidens.

Si on connaît Dieu de la sorte, la conversion qui nous attache à lui se peut dire véritable et essentielle, qui toute fois se forme en un moment, et ne s'exprime par aucun discours : et celui qui est parfait la peut renouveler mille fois durant l'espace d'un jour et d'une nuit, en sorte que par chacune des ces conversions il sera uni essentiellement à Dieu, et méritera la jouissance de la béatitude essentielle. Oh! que cette conversion est désirable, et que chacun devrait prendre plaisir à se délivrer de tout embarras, et à sortir de sa captivité pour ne tourner les affections et les regards de son âme que vers cette aimable lumière, afin de recevoir et de sentir le vif éclat de ses rayons, quoiqu'ils ne durent qu'un moment! Les hommes parfaits, et qui par conséquent sont dégagés des choses de la terre, étant une fois entrés dans cette voie n'en sortent plus après, qu'autant que la faiblesse humaine et la révolution des temps les oblige d'interrompre pour un moment le cours de cette splendeur passagère. Mais ils ne s'en aperçoivent pas plus tôt, qu'abandonnant toute autre chose, soudain ils rentrent de nouveau dans l'union de cette essence, et n'occupent toutes les forces de leur esprit qu'à ce seul exercice, n'ayant d'autre attente ni d'autre désir que de faire toujours place aux épanchemens amoureux de la Divinité, et de preparer à Dieu même une voie dans leur cœur, afin qu'il accomplisse en eux son œuvre avec plaisir, que le Père céleste y puisse produire immédiatement son verbe qu'il a engendré de toute éternité, et qu'il puisse exécuter les ordres de sa volonté divine, dans la plus pure, la plus excellente et la plus secrète partie de l'âme en tout lieu, en tout temps et en la manière qu'il lui plaît.

A peine l'homme peut-il arriver à cet état par un chemin plus court que par un assujettissement perpétuel à la volonté de Dieu, par une profonde humilité d'esprit, par un véritable abaissement de soi-même, et par une abnégation entière et sincère, se plongeant avec connaissance dans son propre néant, et dans son origine éternelle, qui n'est autre que Dieu dont la bonté et la grandeur sont infinies, dans lequel il a été de toute éternité, en oubliant et soi-
tous les hommes, et généralement tou
n'est point Dieu; en se dégageant des
des images de toutes les choses ét
ayant sans relâche Dieu seul pour objet
jusqu'à ce qu'il l'ait tellement attiré et
que tout autre objet quel qu'il puisse être
sence, soit de connaissance, soit de p
échappe et lui devienne inconnu, et qu'i
connaisse que Dieu seul, tant par l'e
que par la raison. Véritablement ceux c
de la sorte sont les plus parfaits de cet
ils servent plus à l'Église sainte durant
d'une heure, que ne font tous les autre
vent autrement pendant plusieurs an
un seul recueillement en nous-mêmes,
gard de cette sorte vers Dieu, vaut
mieux qu'un grand nombre d'œuvres e
cices qu'on pratique sans être dans cet
sition. C'est dans cette sainte pratiq
trouve une paix assurée, et une vie
semblable à celle de Dieu. Et c'est en e
l'abrégé de tout ce qui est contenu plu
dans ce livre, tant de ce qui précède, c
qui suit. Ce qu'il sera facile de compre
ce qui s'est passé dans une certaine a
que je vais ici rapporter en peu de paro

Un homme d'un rare mérite vit
deux femmes d'une probité extraordin
apprit au même temps par révélation
l'état et la perfection de l'une et de l'au
étaient occupées toutes deux à conten
médiatement Dieu. Mais il en voyait
voler si haut, qu'à peine pouvait il la r
ni la reconnaître, ne paraissant plus à
que comme un petit rayon qui sort d
beau : pour l'autre, il la voyait dans un
plus bas. Et étant frappé d'admiratio
de ces deux objets, parce qu'il voya
yeux de ces deux personnes étaient é
tournés vers Dieu, Dieu l'éclaira et l
naître que celle qui s'élevait le plus h
arrivée à ce degré de perfection, qu'el
tribuait pas le moindre de tous les do
recevait de lui quels qu'ils pussent ê
qu'aussitôt qu'elle les avait reçus, elle le
portait sincèrement, et que comme elle
les consolations divines sans s'y attache
approprier, aussi recevait-elle imméd
de la main du Seigneur toutes les sou

lités, les mépris et tout ce qui lui
ıde et de fâcheux, et faisant ainsi
ons de Dieu sur Dieu même, elle s'y
par ce moyen, ne souffrant aucun
ıcun retardement, par aucune usur-
ılière, et ne s'attachant uniquement
divine toute simple et toute pure.
que la cause pour laquelle l'autre
ıns une région plus basse, était
it du plaisir et de la satisfaction
elle recevait de Dieu, et qu'elle y
chement qui l'empêchait de monter
et de prendre l'essor jusqu'à Dieu.
Si mes ennemis ne règnent point
e, alors je serai pur et exempt de
ıds crimes; et il arrivera que les
a bouche, les désirs et les pensées
vous seront agréables. O mon Dieu!
force et mon libérateur! Bienheu-
e que vous instruisez, Seigneur, et
enseignez votre loi. » Car, ô mon
r, vous êtes un amour plein de
ıs bornes, ineffable et éternel; et
ez comme par un flux et reflux dans
ıternel, qui est notre origine éter-
es âmes qui s'abandonnent à une
ıplie de patience, de souffrances,
n et d'humilité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XXVII.

ut tenir dans le commencement et dans le
vie spirituelle. Comment il faut parler à pro-
le silence.

ses contribuent à rendre l'homme
mière est une conscience pure et
remords du péché mortel. C'est
lui qui désire devenir homme de
examiner et prendre garde sérieu-
is quel temps il est tombé dans le
le se purifier de toutes ses fautes,
donnances saintes de l'Église.
e est qu'il soit parfaitement soumis
ses aux ordres de Dieu, aux lois de
ıx mouvemens de la droite raison.
re une prompte obéissance à ces
; et c'est le moyen de vivre sans
ns inquiétude, et que notre cœur
roche rien dans toutes nos actions.
me, dont personne ne doit être
d'avoir toujours l'honneur de Dieu
pour fin principale dans tout ce que nous faisons; que si la multitude de nos affaires nous empêche d'avoir toujours ce premier objet devant les yeux, il faut au moins que nous soyons tellement disposés que nous n'ayons d'autre intention ni d'autres désirs que de vivre selon sa volonté adorable.

La possession de ces trois qualités fait l'homme de bien. Celui-là, sans doute, ne l'est pas à qui il en manque seulement une, et il doit savoir qu'il est privé de la grâce de Jésus-Christ; comme, au contraire, celui qui a formé dans son cœur le dessein de pratiquer ces trois maximes devient bon au même moment, et est susceptible de la grâce et de Dieu même, quelque méchant qu'il fût auparavant. Mais si cet homme, qui est bon, veut devenir un homme intérieur et spirituel, il faut encore ajouter trois qualités aux trois précédentes.

La première est d'avoir le cœur pur et dégagé de toutes les choses terrestres.

La seconde, de posséder intérieurement la liberté de l'esprit.

Et la troisième, de se sentir uni avec Dieu.

Que chacun donc de ceux qui s'imaginent être dans ces dispositions s'examinent soi-même, car quiconque désire avoir le cœur pur, et être délivré de toutes les images étrangères, ne doit pas mettre son amour ni son plaisir dans aucune des choses qu'il possède, ni s'attacher à aucun objet avec une avidité volontaire, ni s'arrêter et s'occuper de personne, ou souffrir qu'un autre s'occupe de lui par une affection déréglée; car toute familiarité, toute conversation et tout amour qui ne regardent point purement l'honneur de Dieu altèrent et souillent le cœur de l'homme, parce que leur origine vient de la chair et non pas de Dieu. C'est pourquoi celui qui aspire à la vie spirituelle et divine, doit renoncer à toutes les cupidités de la chair, s'attacher à Dieu seul par les liens de l'amour et de la charité, et le posséder ainsi en s'y attachant; car c'est le moyen d'effacer tous les fantômes qui sont peints dans notre cœur, d'en purifier les souillures, et d'éteindre les feux de l'amour déréglé dont il brûle pour les créatures. Ainsi, en possédant Dieu par la charité, on dissipe toutes les images étrangères qui sont au dedans. Et, en effet, « Dieu est un esprit » dont personne ne saurait faire le portrait; qu'on ne peut repré-

senter sous aucun trait ni exprimer par aucune figure, puisqu'il surpasse infiniment l'idée qu'on en pourrait former. Ce n'est pas que quand nous voulons approcher de Dieu, ou même durant nos exercices, il ne soit permis de tracer dans notre âme des images saintes et édifiantes, comme sont celles de la passion du Seigneur, et toutes les autres qui peuvent échauffer notre zèle et notre dévotion; mais pour ce qui regarde la possession de Dieu, il ne se faut appuyer que sur la pureté toute simple et toute nue, qui n'est autre que Dieu même. Voilà le premier point et comme le premier fondement de la vie spirituelle.

Le second est, ainsi que j'ai remarqué, la liberté intérieure qui consiste en ce que l'homme, rejetant toutes les idées profanes des choses du siècle, s'élève à Dieu promptement, librement, avec dégagement et sans images, dans tous les exercices de l'homme intérieur, comme dans les actions de grâces, dans les louanges de Dieu, dans les témoignages de respect, dans les prières ferventes et dans les mouvemens d'une charité embrasée, exerçant tous les actes de l'amour de Dieu avec le plaisir et la douceur de la grâce, et ayant une activité secrète pour toutes les occupations spirituelles. Cet exercice de l'homme intérieur nous conduit au troisième point, qui consiste à sentir son esprit uni avec Dieu.

Véritablement celui qui s'approche ainsi de Dieu par les élancemens intérieurs avec une liberté et un dégagement entier des objets extérieurs, et qui ne prend que Dieu seul pour fin, ne peut pas manquer de ressentir les effets de la bonté divine et d'éprouver en soi-même une union véritable avec Dieu, laquelle perfectionne la vie intérieure et spirituelle. Car cette union fait naître de nouveaux désirs, échauffe l'homme au dedans, et lui donne de nouvelles forces pour aimer et pour agir, et l'esprit, en agissant, acquiert une plus forte union avec Dieu; de sorte que l'esprit, et l'action de l'esprit, et l'union avec Dieu, et le progrès dans son amour, se perfectionnent et se renouvellent plus promptement: et c'est dans ce renouvellement d'œuvre et d'union que consiste la vie spirituelle.

Nous pouvons donc maintenant juger comment on peut devenir homme de bien par le secours des vertus morales, et même comme on peut se sanctifier par la pureté de l'intention, par les vertus qui sont dans l'âme et p[...] avec Dieu, sans quoi l'homme ne pe[...] bon ni spirituel. Les vertus morales [...] milité, la chasteté, la patience, la r[...] et les autres qui, se rencontrant avec [...] qualités que nous avons remarquées [...] réunies dans une personne, lui donn[...] d'espérer de mener une vie spirituelle [...] ne doit jamais s'attribuer autrement.

Pour ce qui est des vertus théologale[...] la foi vive, l'espoir et la confiance f[...] charité parfaite, elles sont nécessaires [...] fectionner cette sorte de vie. A quoi [...] coup aussi d'apprendre à modérer s[...] comme un sage de l'antiquité semble [...] sinuer lorsqu'il dit qu'il s'est souve[...] d'avoir parlé, mais jamais d'avoir ga[...] lence? «La langue, comme dit l'ap[...] Jacques, est un mal que l'on ne peu[...] elle est pleine d'un venin mortel, el[...] la guerre parmi plusieurs qui jouiss[...] paix. La langue est comme la main [...] la vie et la mort. Que chacun soit do[...] à écouter et lent à parler,» en sort[...] que d'ouvrir la bouche pour dire que[...] ou pour répondre, on fasse réflexio[...] de ces trois choses, ou s'il est à prop[...] ler, ou si Dieu en sera glorifié, ou s[...] nous écoutent y trouveront la paix. I[...] que «le cœur des insensés est dans le[...] et que la bouche des sages est dans l[...] C'est pourquoi que celui qui désir[...] timé sage aux yeux des hommes pou[...] de Dieu, s'abstienne de parler beauc[...] ne mêle rien dans ses discours qui m[...] repris. «Car celui qui ne fait point [...] parlant, dit l'apôtre saint Jacque[...] homme parfait.»

Qu'il prenne aussi bien garde de n[...] ser ou de ne pas troubler personne [...] roles, de peur qu'elles ne soient [...] verges que des paroles. Qu'il ait p[...] ment le mensonge en horreur. Qu'[...] jamais des bornes de la justice et d[...] lorsqu'il loue ou qu'il blâme quelqu[...] que l'un et l'autre est également [...] car si l'excès des louanges fait passe[...] les donne pour flatteur, le blâme exc[...] estimer envieux et téméraire. Qu'il é[...] roles piquantes aussi bien quand il [...]

instruit, et que ses discours soient tou-
compagnés de modération et de dou-
'il soit concis, circonspect, véritable et
dans ses paroles. Qu'il s'accoutume à
vec respect ceux qui sont présens et à
bien des absens. Qu'il ne s'emporte
ı des plaintes et des querelles. Qu'il
ant qu'il est possible au sentiment des
et qu'il ne s'y oppose que par son si-
le devoir de la charité fraternelle ne
de les instruire. Enfin qu'il mette en
ıtes les choses qui méritent d'être ou-
de même que s'il ne les avait jamais

CHAPITRE XXVIII.

ɯs devons être dégagés, tranquilles, purs et vides mêmes, afin que Dieu puisse agir dans notre âme, ɯogrès nous pouvons faire à chaque moment.

ue l'homme dont nous venons de parler ontinuellement dans la perfection de la tuelle, qu'il rende sa vie conforme à Dieu et qu'il devienne un même esprit son soin principal doit être de travail-us en plus à l'éloignement entier, sin-ontinuel de toutes les choses qui sont Dieu, et à une conversion parfaite et se vers ce souverain être avec un re-ɜnt libre et volontaire de toutes ses de tout son esprit et de tous ses sens, contribuer de toute l'étendue de son à cet unique et parfait retour de son s Dieu. Mais tout cela ne suffit pas si coopère de son côté; car c'est lui qui, cours de sa grâce, opère effectivement ıversion; c'est lui qui s'insinue au fond cœur et qui élève l'homme si fort au-es forces de sa nature, qu'il le place jus-; le sein de Dieu.

i quelqu'un demande quel est le moyen ourt et le plus assuré pour nous mettre disposition, je lui répondrai que c'est ɜurer recueilli soigneusement en soi-de s'accoutumer à faire de continuelles ıs sur son intérieur, parce que c'est là ent qu'on sent reluire la véritable lu-'est là qu'on entend les inspirations de saint, et qu'on reçoit les mouvemens ıs imprime et que l'homme doit suivre ucoup de promptitude; car il sollicite, il presse, et entraîne sans cesse ceux qui lui appartiennent; mais l'homme extérieur et qui se dissipe au dehors ne l'entend point. Il nous pousse et nous exhorte au dénûment, à la pureté, à la simplicité et au repos; et au contraire, la nature et notre sensualité, le monde et le démon nous incitent et nous emportent dans la multiplicité, dans les occupations extérieures et dans les inquiétudes. C'est à quoi l'homme intérieur et d'une véritable dévotion doit prendre garde afin de pouvoir reconnaître si Dieu est en lui, et tout demeurant continuellement en soi-même, il faut qu'il prépare une place au Seigneur pour accomplir en lui son œuvre : car le trône de Dieu est en notre cœur, puisque son royaume est en nous.

Que celui donc qui ne veut pas venir dans le lieu où il y a un trésor caché ne se plaigne point d'être pauvre et de n'avoir point de part à ses richesses, comme on en voit plusieurs qui sont si malheureux que de se plaindre à tort que Dieu ne leur accorde rien, qu'il ne les attire point à lui et qu'ils ne le sentent point au fond de leur âme. Car qui est celui qui peut accuser le soleil de ne pas répandre les rayons de sa lumière dans les lieux les plus secrets d'une maison, s'il bouche et s'il ferme en même temps toutes les fenêtres qui devaient servir de passage à la clarté? C'est ce qui fait dire au grand saint Augustin : « Je me suis trompé comme une brebis égarée cherchant au dehors de moi celui qui était au dedans. J'ai parcouru les rues et les places de cette grande ville du monde en vous cherchant, et je ne vous ai point trouvé parce que je vous cherchais mal et que je n'arrivais point au lieu où vous étiez. Vous étiez en moi et je vous cherchais dehors. Vous étiez proche et je vous cherchais loin : et si je fusse venu où vous étiez je vous eusse tout aussitôt rencontré. » Et ce même Père dit encore ailleurs : « J'ai commencé trop tard à vous aimer, ô vérité également ancienne et nouvelle ! J'ai commencé tard à vous connaître, ô vérité éternelle ! »

Certes quiconque désire de découvrir la vérité universelle doit sonder le fond de son cœur; il faut qu'il pénètre par des élancemens amoureux et de brûlans soupirs vers Dieu, jusqu'aux plus secrets replis de son âme, qu'il les développe sans cesse avec humilité et qu'il se place directement sous la main de Dieu sans regarder ni devant, ni

en arrière, ni à côté; mais jetant continuellement les yeux en haut.

Ainsi les influences de la Divinité, ces précieux rayons de miel qui coulent sans cesse et qui ne cesseront jamais de couler, pourront se répandre sur lui. Car comme la fluidité de l'eau fait qu'elle tombe d'elle-même dans le vase qui est placé au-dessous dans une juste proportion, ainsi lorsque notre âme est directement exposée à Dieu, le soleil de la Divinité qui ne peut avoir de couchant, et qui n'est jamais obscurci, darde sur elle ses rayons lumineux comme le soleil matériel verse les siens sur le côté de la terre qui est directement au-dessous de lui. Et comme celui-ci, ne rencontrant aucun obstacle, attire toutes les humeurs, les exhalaisons et les impuretés de la terre et les échauffe, les purifie, les dessèche et les élève jusque dans sa sphère, où ces vapeurs épaisses se changent en des météores si purs et si éclatans qu'ils brillent comme des étoiles, ainsi le soleil de justice produit le même effet dans l'homme intérieur qui regarde Dieu et qui lui est immédiatement soumis. Et en effet cet astre divin lance sans cesse sur le fond si bien préparé de cet homme les traits de sa lumière; il élève par une douce chaleur toutes les vapeurs impures des passions et des plaisirs de la terre et fait monter l'esprit de plus en plus jusqu'à ce qu'il arrive enfin à la sphère de sa divinité et qu'il le rende tout divin: en sorte que l'homme qui est ainsi transmué sent et trouve Dieu bien plus près de lui qu'il ne l'est ni lui-même ni quelque autre chose que ce soit; il le voit reluire aux yeux de son âme avec un plus grand rejaillissement de clarté que celle que le soleil visible fait paraître aux yeux de son corps et il se trouve intimement uni avec cette vive lumière qui le pénètre.

C'est l'opinion d'un théologien célèbre, que plusieurs auront la béatitude éternelle quoiqu'ils entrent ici-bas aussi peu dans la familiarité de Dieu et qu'ils y soient aussi ignorans dans la connaissance de ses secrets qu'un villageois qui aurait toujours été nourri à la campagne, sans être entré dans les palais des grands et sans avoir appris de quelle façon on s'y gouverne, serait peu informé avec quelles paroles et quelles civilités il faudrait aborder et entretenir la majesté royale. Et ce sentiment ne doit point paraître étrange, puisqu'il se trouve un grand nombre de personnes qui ont porté l'habit de religieux durant plusieurs années et qui désirent passer pour des gens de bien, et l'être effectivement, qui néanmoins sont si persuadés que les seules actions extérieures leur suffisent, qu'ils ne se mettent pas plus en peine de s'informer et de s'instruire de cette union et de cet entretien secret avec Dieu, que d'apprendre ce qui se passe dans la cour du Soudan d'Égypte, tant ces choses occupent peu leur amour et leur souvenir, comme si elles ne les regardaient point du tout! Que si d'aventure on vient à parler des choses divines et spirituelles, ils les entendent aussi peu qu'un homme nourri dans la Grèce entend le latin. Ils croient que c'est assez d'avoir récité de bouche de longues prières et un grand nombre de psaumes et de s'être acquittés extérieurement et d'une façon toute morte des obligations où la profession de leur obéissance les engage. Que Dieu s'unisse avec qui il lui plaira, ce n'est pas là le sujet de leur inquiétude. Au contraire, s'il y avait quelque espérance de s'élever aux honneurs, d'acquérir les commodités et de goûter les plaisirs qui se présentent dans la vie, alors vous connaîtriez combien toutes ces choses ne leur sont pas indifférentes. Il ne faut donc point s'étonner, au cas où ces personnes tièdes se trouvent quelquefois devant Dieu, si elles y tiennent et y tiendront toujours un rang infiniment au-dessous de ceux qui sont ses parfaits et ses véritables amis.

Après tout, l'homme intérieur veillera diligemment sur toute sa conduite, en prenant garde qu'il ne se mêle rien d'étranger, d'inégal et de disproportionné parmi cette lumière qui reluit en son âme, soit quelques illusions ou quelques pensées ou bien même quelque multiplicité intérieure ou extérieure; car il arrive souvent que le mépris des dons de Dieu couvre l'homme de ténèbres épaisses et le jette dans l'insensibilité, dans la sécheresse et dans le dégoût : de telle sorte qu'il a à contre-cœur tous les exercices de vertu, et qu'il perd presque la connaissance de tout ce qui regarde Dieu.

Les choses saintes et divines deviennent sa plus grande peine et son plus grand tourment, et il est incapable de se faire aucune violence pour aller à Dieu, dans l'incertitude où il est de quel côté il doit avancer. Mais qu'il conserve la patience dans toutes ces sortes d'émotions; car ces rudes épreuves ne ruinent pas entièrement

l'espérance du salut; la sagesse de Dieu au contraire les permettra, afin de rendre à l'avenir l'homme plus prudent et plus attentif sur sa conduite, puisqu'on conserve avec moins de soin les choses qu'on acquiert sans peine, ou bien afin qu'il ne s'attribue point le principe de sa grâce, mais que reconnaissant sa propre bassesse, il se rende d'autant plus agréable à Dieu qu'il lui rapportera toutes choses avec des sentimens plus sincères et une volonté plus ardente.

Véritablement, plus le retour et la conversion d'un homme vers Dieu sera forte, efficace et pure, plus intime aussi, plus parfaite et plus sublime, sera la jouissance qu'il aura de Dieu dans l'éternité, et ce qui manquera de perfection à l'une se trouvera de moins dans l'autre; car comme toutes les intelligences bienheureuses ont acquis tout leur éclat et leur grandeur par un retour et un regard fixe vers Dieu, qui leur a fait obtenir, dans un moment et par un seul acte, tout ce qu'ils possèdent et tout ce qu'ils posséderont jamais de béatitude et de gloire; de même Dieu a permis à tous les hommes de se tourner vers lui par des actes réitérés à l'infini, jusqu'à ce qu'ils aient aussi mérité un bonheur et une félicité parfaite, puisqu'il n'y a pas un seul instant auquel l'homme ne puisse s'approcher plus près de Dieu, et s'unir plus intimement à lui d'une manière merveilleuse et ineffable; et toutes les fois qu'il renouvelle ce mouvement et cette conversion, si elle est sincère et véritable, et qu'elle ne tende qu'à Dieu comme à son unique objet, il acquiert un renouvellement de grâce, de pureté, de lumière et de proximité.

Je supplie ceux qui passent leur vie sans crainte et sollicitude pour les choses du salut, de faire réflexion sur la grandeur de leur négligence, lorsqu'ils s'exposent par leur paresse, par leur langueur et par leur lâcheté, à perdre éternellement un rang et un bonheur qu'ils pouvaient aisément acquérir. Certes, si quelqu'un, en semant du blé sur la terre, pouvait, selon son choix et ses désirs, changer chaque grain en autant de rubis, de saphirs ou de perles d'un très grand prix, et que néanmoins il n'en voulût rien faire, il est sans doute que tout ce qu'il a d'amis au monde l'accuseraient d'être le plus négligent et le plus insensé de tous les hommes: et cependant celui-là néglige et méprise de plus grands biens sans comparaison, qui ne se porte pas de toutes ses forces, de toute sa volonté et de tous ses désirs vers Dieu qui est si puissant et si bon, et est la source aimable d'où il tire son origine, qui refuse de se soumettre à sa volonté adorable, et qui ne renouvelle et ne réitère pas à chaque moment sa conversion. Pratiquons donc sans cesse ce renouvellement et ce retour vers Dieu; quittant la multiplicité pour embrasser ce qui est simple, passons du temps à l'éternité; sortons de la bassesse de notre origine pour entrer dans la sublime profondeur de la Divinité; enfin, allons jusqu'à Dieu en nous élevant au-dessus de toutes choses et de nous-mêmes, avec tant de ferveur et de zèle que chaque acte de notre conversion soit capable de réparer la perte de plus de dix années.

Un jour le Seigneur se manifestant à un saint personnage dans une révélation, se plaignit à lui de six défauts qui sont ordinaires à ses amis.

« Le premier défaut, lui dit-il, est qu'ils cherchent leur consolation hors de moi, et qu'ils ne me découvrent pas à moi seul leurs afflictions, afin que par moi-même je les console, moi qui veux être le parfait et unique sujet de toute leur satisfaction.

« Le second est que lorsqu'ils se trouvent ensemble, ils s'entretiennent de choses vaines très inutilement, et ne se souviennent pas même de mon nom.

« Le troisième est que, venant à eux pour remplir leur cœur, leur âme et leurs sens de moi-même, et de toute sorte d'amour et de douceur, ils sont tellement occupés et distraits, ils sont embarrassés de tant de choses, et voilés par tant d'illusions, que je suis contraint de me retirer aussitôt avec douleur.

« Le quatrième est que, sous l'habit saint de la religion, ils me servent avec trop de tiédeur, de lâcheté et de déguisement, et qu'à peine se trouve-t-il quelques-uns qui m'aiment et qui m'affectionnent avec un véritable dégagement; mais c'est leur propre intérêt qu'ils cherchent, quoiqu'en secret, en me servant, et non pas moi, et c'est pour leur propre honneur qu'ils se passionnent, et non pas pour le mien.

« Le cinquième est qu'ils ne veulent pas me servir à leurs dépens, mais qu'il faut payer leurs peines, ou par quelque consolation, ou par quelque lumière et quelque dévotion sensible

ou bien par quelque autre récompense qui, venant à leur manquer, ait évanoui aussitôt toute leur ardeur et leur entreprise.

« Le sixième est que je suis toujours présent à leur cœur, que je me communique à eux avec amour, en leur offrant sans cesse les biens et les consolations que je suis prêt à leur donner, et que je les exhorte, tant par moi-même que par toutes les créatures, à me recevoir dans ma pauvreté et mon indigence, et à écouter mes avertissemens fidèles, et il n'y en a presque point qui le fassent; ils n'aiment et ne cherchent tous tant qu'ils sont que mes biens et mes faveurs, et non pas moi, et ils se causent une perte inconcevable, en ne voulant pas faire réflexion sur l'excès de l'amour que je leur porte. »

Une personne souhaitant que Dieu lui fît connaître quel genre de vie lui serait plus agréable, vit dans une apparition le Sauveur sous la figure d'un jeune homme parfait en beauté qui avait trois hommes devant lui : l'un était prosterné par terre à ses pieds, et le Seigneur tenait sa main étendue sur lui; l'autre était devant sa face, et quoiqu'il fût tout proche, il ne le regardait pourtant pas, parce qu'il était tourné de l'autre côté : et le troisième étant élevé de terre et exposé aux yeux de Dieu, voltigeait tout autour de lui.

Cette personne connut donc par révélation, que celui qui était prosterné à terre représentait ceux qui, par un effet de leur caprice, s'attachent toujours à leurs conceptions particulières et à leurs coutumes, aux exercices extérieurs et au travail de la vie active, comme est, de parler, de chanter, de lire et autres semblables, et qui ne sauraient élever leur visage pour voir Dieu, à cause que leur esprit est dissipé par la multiplicité des objets qui les jettent dans l'inquiétude. Dieu toutefois par sa miséricorde ne laisse pas d'étendre sur eux sa main secourable, dans le désir qu'il a d'agir en eux, attendant toujours s'il ne les trouvera point dans le dégagement et dans le repos. Cependant il leur laisse leurs occupations et leurs exercices; il ne force personne d'en sortir, et celui qui veut y demeurer y demeure.

Celui qui était devant la face du Seigneur, marquait ceux qui étant plus dégagés et plus élevés que les premiers, ne s'attachent pas comme eux à leurs sentimens et à leur conduite particulière; mais cependant ils sont souvent obligés de vaquer aux actions extérieures de vertu, lorsqu'ils gouvernent les autres, et qu'ils l
sistent par leurs enseignemens, par leurs co
tions ou par quelque autre sorte de servi
bien en leur parlant et en leur écrivant si le
de leur ministère les y engage. Et quoiqu
cette multiplicité d'objets et d'exercices le
tention soit toujours pure, l'action des s
laisse pas de lier en quelque sorte, d'asse
d'obscurcir l'homme intérieur, en sorte qu
lors il ne peut plus clairement voir Di
yeux de son entendement : mais au m
où ils se détournent de ces occupation
trouvent devant la face du Seigneur, et ils
çoivent au fond de leur âme, qui étant li
dégagée, ne cherche et ne désire que Dieu
de son côté agit en eux à l'instant.

Enfin, le troisième qui est élevé de te
qui voltige en tournant de part et d'autre,
ceux qui se délivrent de toutes les occu
terrestres, et qui se dégagent de toutes l
ses extérieures, afin que Dieu puisse ac
en eux incessamment les œuvres qu'il pl
volonté d'y produire. Ces personnes volen
le ciel et la terre, et elles passent avec au
rapidité que les nues, sans s'arrêter le m
monde à aucune créature, toujours dégag
tout, et jamais attachées à rien en aucune m
que ce soit. Au reste, comme Dieu vaut
que tout l'univers, son action aussi et s
vrage surpassent en bonté toutes les œu
tous les hommes : et comme ces person
donnent occasion d'agir en elles, elles l
plus agréables que tout le reste des mort
estime et chérit plus leur état et leur disp
que les actions et les exercices de tout le
ensemble.

CHAPITRE XXIX.

De la passion du Seigneur et de quelques autres e de piété.

Jésus-Christ, notre Seigneur, parla a
d'une certaine personne, de cette sorte : «
rement, lui dit-il, lorsque vous priez av
veur vous me faites descendre du plus h
cieux jusqu'à vous, et j'agis dès ce mome
autant de familiarité que fait un ami av
qu'il aime.

« 2. Lorsque, dans quelque chose que
qui regarde ou votre commodité particu
le service du prochain, vous sortez d

même et y renoncez absolument pour l'amour de moi seul, vous vous rendez semblable à moi en ce que je me suis offert volontairement à la mort afin de vous secourir et de vous faire entrer dans une réconciliation parfaite avec mon Père céleste.

3. « Lorsque vous me regardez avec les yeux invisibles de votre âme, de même que tous les saints ont fait, vous paraissez devant les miens comme un bel arbre qui est couvert de fleurs au printemps.

4. « Lorsque me rendant grâces de ce que je suis sorti d'une façon admirable du sein de mon père, pour souffrir un exil très honteux sur la terre, et une mort très ignominieuse sur la croix, vous vous représentez une image aussi vive de moi-même que si vous me voyiez présentement dans cet état, et que vous voudriez non-seulement partager ces tourmens avec moi, mais souffrir encore tous ceux que mes amis ont endurés, sachez que j'habite dès ce moment en vous, comme fait un roi puissant dans son palais, qui entretenant la paix de son royaume par l'équité de ses jugemens, délivre ses sujets de tous les troubles et de tous les désordres que cause la guerre.

5. « Lorsque éloignant de vous toutes sortes d'empêchemens, et mettant en oubli toutes les créatures mobiles et passagères, vous vous élevez de toute l'étendue de vos forces, et vous vous envolez au-dessus du temps jusqu'à moi par vos ravissemens et vos transports, vous me faites tellement perdre le souvenir de ma grandeur et de ma majesté, que vous m'obligez à descendre dans votre âme, où étant engendré par mon père d'une manière ineffable, je vous adopte tout ensemble pour mon fils, et du milieu de votre cœur ma providence dispose, conduit et gouverne le ciel et la terre. »

Un ange de lumière avait accoutumé d'apparaître à un ami de Dieu, et dans les entretiens que ce saint homme eut avec lui, il lui demanda, entre autres choses, quel était le moyen le plus parfait et le plus infaillible pour arriver à la fin dernière. Cet Esprit saint lui répondit que c'était de porter partout en soi-même, avec un amour et une reconnaissance extrême, le souvenir de la passion du Sauveur, et d'avoir soin de l'exprimer par sa vie et par ses mœurs, soit dans l'intérieur, soit dans l'extérieur, considérant avec attention en quoi on commet plus de fautes, en quoi on ne se conforme pas à la vie du Seigneur, et en quoi on est susceptible de haine ou d'amour, afin de mourir à ces imperfections par un sentiment de tendresse et de reconnaissance par la mort adorable de son Sauveur. Et parce qu'il n'y a point de nécessité présente qui oblige le fidèle à donner publiquement sa vie pour Jésus-Christ, comme nous apprenons que les saints martyrs l'ont fait par l'excès de l'amour qu'ils portaient à Dieu, il faut au moins qu'il renonce, tant au dehors que dans le fond de son cœur, à sa volonté et à sa propre satisfaction; car c'est ce que Dieu demande particulièrement de nous et ce qui lui est le plus agréable. Et il n'y a point de doute que la miséricorde du Sauveur ne conduise ceux qui tiendront cette route, à ses voies les plus courtes et les plus cachées, et aux communications les plus secrètes, les plus familières, les plus douces et les plus intimes de sa Divinité; mais il n'y a personne qui puisse s'y appliquer sûrement, personne qui puisse aspirer au repos de la contemplation, s'il ne passe par cette voie, c'est-à-dire par la mortification de son corps et de son esprit, de son intérieur et de son extérieur. Enfin celui qui se quitte et qui s'abandonne plus véritablement et plus parfaitement dans ce châtiment volontaire qu'il exerce sur soi-même, voit paraître en son âme avec plus d'éclat la vérité éternelle, qui le conduit dans une obscurité secrète, dans un silence tranquille et dans l'abîme profond de la Divinité, où il trouve un repos solide.

CHAPITRE XXX.

De la distinction des puissances de l'âme et de leur application à Dieu, et comment chacun doit suivre sa vocation.

Il faut, avant toutes choses, que chacun examine sa vocation et considère soigneusement quelles occupations et quelles pratiques font naître en lui un plus fervent amour de la Divinité, et l'unissent à Dieu de plus près et avec plus de force, afin d'embrasser ces exercices préférablement à tous les autres. Que s'ils consistent seulement dans l'action, dans des idées et des images qu'il se représente des choses divines, il doit savoir que ce n'est pas le moyen le plus propre pour arriver à cet état sublime qui est au-dessus des fantômes et des images, à

ce repos tranquille et cette union secrète où Dieu promet d'élever ses élus, et de leur parler au cœur. Ce second état est beaucoup plus excellent que le premier; mais si l'on se sent trop faible pour y parvenir, il faut s'appliquer à l'autre avec intention pure et sincère, puisque le Seigneur nous dit : « Il y a beaucoup de demeures différentes dans la maison de mon Père. »

Saint Denis, cet homme tout divin, nous apprend que l'homme est composé de quatre parties, qu'il est à propos de bien considérer, si l'on veut parvenir à l'état de vie le plus parfait. La première et la moins noble est l'homme extérieur, qui comprend un grand nombre de sens, d'organes et de puissances sensitives, qui ont toutes chacune leurs propriétés et leurs fonctions. La seconde, qui surpasse la première en excellence, est l'âme même, revêtue de ses facultés différentes et de ses opérations. La troisième, qui est au-dessus des deux autres et qui est indépendante du temps, est l'intelligence. Et la quatrième, qui vaut mieux que toutes les autres précédentes, est l'unité de l'homme avec Dieu, qui consiste dans une ressemblance parfaite et dans une proximité incompréhensible et ineffable de l'âme avec le Seigneur, où ceux qui veulent arriver doivent en quelque sorte transformer leurs autres parties et châtier tellement leur corps, qu'il passe pour ainsi dire à la nature de l'âme, l'âme à celle de l'intelligence, et l'intelligence à celle de l'unité avec Dieu. Nous allons maintenant apprendre de quelle manière se peut faire ce changement.

Il faut donc en premier lieu que chacun examine son homme extérieur, comme l'Écriture l'appelle, c'est-à-dire qu'il sonde et reconnaisse ses inclinations, ses habitudes, ses déportemens, ses paroles, ses actions, sa conversation, sa contenance, pour voir si toutes ces choses sont domptées et réduites dans les liens et dans la captivité, comme l'apôtre l'ordonne lorsqu'il dit : « Qu'on n'entende pas seulement parmi vous parler de fornication, d'impureté, d'avarice, d'actions déshonnêtes, de bouffonnerie, etc., comme on n'en doit point ouïr parler parmi les saints; » car c'est ainsi que le corps, avec toutes ses puissances, ses sens et ses fonctions, deviendra spirituel autant qu'il le peut être dans toutes ses actions extérieures, qu'il acquerra les propriétés de l'esprit, et qu'il paraîtra être plus revêtu de ces qualités que de celles de la chair : comme nous lisons dans saint Dominique que son corps était souvent élevé dans l'air, comme si la chair eût dit : « Je ne me souviens plus du fardeau ni du poids de ma nature, je jouis des avantages des esprits. » Nous apprenons encore touchant ce même saint, que revenant tard au monastère, lorsque toutes les portes étaient fermées et les religieux peut-être endormis, il passa lui et son compagnon au travers des portes; il fallait bien sans doute que la pesanteur de son corps eût acquis dans cette occasion la subtilité et la pénétration des esprits.

La seconde partie de l'homme que j'ai appelée âme ou esprit, peut être subdivisée en deux autres; la première, qu'on nomme la partie supérieure de l'âme, est une substance simple et pure, à qui on donne aussi simplement le nom d'esprit, lequel se porte toujours en haut par son action; et la seconde, qu'on appelle la partie inférieure et qui retient aussi promptement le nom d'âme, regarde le corps. C'est suivant cette partie que l'âme agit sur les choses matérielles, qu'elle communique la vie et le mouvement au corps, qu'elle l'éclaire, qu'elle rend ses sens raisonnables, qu'elle a une prudence charnelle, qu'elle agit et travaille sur sa fantaisie et qu'elle met en lui le discernement des choses extérieures; mais la partie supérieure surpasse de beaucoup celle-ci, elle ne tourne jamais les yeux sur les objets terrestres; et comme elle est une pure substance, elle lève toujours ses regards vers les choses d'en haut. Elle n'a besoin ni de lieu ni de temps, ni d'organe corporel pour agir. C'est un être tout spirituel et dégagé de toute matière qui s'occupe de l'intelligence.

Pour la partie inférieure de l'âme, qui regardant en bas flatte et caresse la nature par les images et les fantômes des choses sensibles, et par les charmes des créatures, elle devrait entièrement se porter de toute l'étendue de ses forces vers l'intelligence et vers la partie supérieure, où elle n'aurait de goût ni de connaissance que pour les biens spirituels, célestes et éternels; en sorte que tout son entretien serait comme celui de saint Paul dans le ciel, et qu'elle pourrait dire hardiment comme cet apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit

» Certes, lorsque la partie inférieure de ıme s'élève ainsi jusqu'à la supérieure, -dire jusqu'à l'intelligence, nous nous s indépendans du temps, et nous ressen- ıe pureté et une simplicité qui n'est pro- 'aux purs esprits.

; la ressemblance et l'unité avec Dieu sur- ›eaucoup, comme j'ai déjà dit, toutes ces L'intelligence doit se retirer dans cette ité suressentielle, si on peut parler de la elle doit obscurcir sa lumière, suspendre ion, y renoncer et se plonger tout en- ›mme si elle était aveugle et muette dans : obscurité de l'immensité divine où l'en- ıent devient muet lui-même, la raison ne ıt comprendre ni les paroles expliquer l'on sent en cet état, parce qu'on n'en ›rmer de portrait ni d'idée, ni trouver de pour l'exprimer. Toutes les fois que, ıe faveur singulière de Dieu, l'homme à cette extase, il affranchit la plus noble de soi-même des liens du siècle et du , et jouit en quelque sorte du bonheur ernité, c'est-à-dire qu'il ressent alors un goût de la vie éternelle, et qu'il voit ›plissement de cette sentence du Sauveur: ındez, afin que votre joie soit pleine et :; » car la joie de ces sortes de personnes, aint Bernard, est entière, quoiqu'elle ne ıs absolument parfaite. Cette perfection bien que l'on n'espère que dans la vie lle, où la joie demeure constante, inva- et sans interruption, comme dans un cer- ›int immobile de l'éternité; au lieu que le où nous sommes ici n'est que comme ınt qui coule et qui passe continuelle- Or celui qui emploie dans le temps toutes ces et les actions de son esprit pour arri- ce point fixe et arrêté, possèdera Dieu l'éternité d'une façon sans doute plus :, plus véritable et plus élevée, et qui ı plus intimement à la Divinité. Enfin, ue cette élévation soit simple, et qu'on dire qu'elle est comme un épanchement eu, elle a pourtant plusieurs degrés diffé- ıui se surpassent les uns les autres en ex- ce, en sorte que celui qui y monte avec le zèle, d'ardeur et de sincérité, s'approche ; près de Dieu, pourvu qu'il ait quitté tout ıent d'amour-propre, et qu'il n'ait que Dieu seul pour fin dans toute sa conduite. Au reste, on ne peut pas avancer plus sûrement dans cette voie que par la méditation du Sauveur et par l'entremise de sa passion, qui passe tout mérite, c'est-à-dire qu'on ne peut aller au Père que par la faveur du Fils.

Les théologiens disent que dans les personnes divines le Père est le principe et l'origine, parce que le Verbe éternel sort de lui comme une lumière, et le Saint-Esprit en procède; et ces trois clartés, s'il est permis de parler de la sorte, brillent et subsistent dans la simple et unique essence divine. Or, il faut que celui qui veut recevoir les rayons de cette divine lumière, obscurcisse en lui toute autre lumière que, celui qui désire la regarder soit aveugle pour tout autre objet, car Dieu étant une essence pure et indépendante, il faut que l'esprit qui veut s'unir à lui soit pur et indépendant, et que s'il veut pénétrer les secrets et les mystères de sa sainteté infinie, il soit dégagé de tout ce qui peut entretenir sa sensualité. C'est ce qui fait dire à saint Denis, écrivant à Timothée son coévêque: « Puisque nous ne pouvons pas maintenant, mon très cher ami, entendre les paroles charitables et pleines de consolation de Paul, notre instituteur bien-aimé, méprisons toutes choses pour nous approcher sincèrement de Dieu même, mais nous ne le pourrons faire qu'en fermant les yeux à tout autre objet, et recueillant intérieurement tous nos sens; « C'est ainsi que nous arriverons à cette unité qui surpasse toute connaissance, à l'exemple du dévot Hiérotée qui, en recevant les impressions de Dieu, acquit l'intelligence des divins mystères que nous ne pouvons pas acquérir par la seule force de notre esprit.

CHAPITRE XXXI.

Les raisons pour lesquelles il faut aimer ses ennemis.

Il y a sept raisons qui ont obligé Jésus-Christ, notre rédempteur, à souffrir avec bonté auprès de lui le perfide Judas, qui était son plus grand ennemi.

La première a été, afin que l'ayant continuellement devant ses yeux, il renouvelât et rafraîchit sans cesse l'image des souffrances et des douleurs qui lui étaient préparées : car encore que sa sagesse divine et éternelle sçût avant le temps tous les tourmens qu'il devait endurer,

il voulait néanmoins que la nature humaine dont il s'était revêtu, en rencontrât partout la vive image, pour les ressentir par avance.

La seconde, afin que ce qu'il enseignait par ses paroles, de l'amour que nous devons porter à nos ennemis, fût confirmé par son exemple.

La troisième, afin qu'il nous apprît qu'il n'y a aucune occasion où nous devions éviter de faire paraître la charité dans nos œuvres.

La quatrième, afin que tout le monde, qui est très porté par sa corruption à la perte des gens de bien, fût détourné, par cette conduite, de détruire et d'exterminer les bons avec les méchans, lorsqu'il verrait renaître des imitateurs de Judas, dont le Sauveur n'ignorait pas que le nombre devait être très grand.

La cinquième, afin que s'il se rencontre d'aventure parmi une troupe de véritables amis, quelque perfide comme Judas, qu'ils ne perdent point pour cela l'espérance et ne tombent point dans le découragement, mais qu'ils le supportent avec la même bonté que Jésus-Christ supporta Judas.

La sixième, afin qu'étant venu dans ce monde par l'amour qu'il a eu de toute éternité pour les hommes, et y accomplissant l'œuvre de sa charité et de sa miséricorde infinie, il en donnât des marques dans celui qui le trahissait, lui faisant beaucoup de faveur, comme à ses amis et à ses élus, de peur de lui donner sujet de commettre l'attentat abominable qu'il avait conçu dans son cœur par la malice de sa volonté; car le Sauveur avait prévu, avant tous les temps, qu'il le livrerait à la mort.

La septième a été, qu'encore qu'il sçût de toute éternité que Judas le trahirait, et qu'il commettrait par sa propre méchanceté un crime si énorme, il ne l'a pas choisi néanmoins pour le pousser à commettre ce crime; car autrement il en serait lui-même la cause, ce qu'on ne peut croire sans offense, puisqu'au contraire, Judas en était la cause et le principe. Mais il l'a supporté avec tendresse aussi bien que ses élus, afin que sa bonté au lieu de le jeter dans le désespoir lui donnât de l'encouragement et de l'espérance, comme on le connaît clairement par les paroles qu'il proféra la nuit qu'il fut arrêté, en disant à Judas : «Mon ami, qu'êtes-vous venu faire ici ?» et tâchant par ce discours, qu'il tirait du fond de la charité toujours fidèle, de le faire rentrer en soi-même, et espérer en sa miséricorde divine.

Certes, cet excès d'amour de Jésus-Christ nous enseigne, non par des discours, mais par la vérité et par les œuvres, que nous devons avoir les mêmes entrailles de charité envers nos amis, et nos ennemis; et voici encore d'autres raisons qui nous y obligent :

1. Parce que nos ennemis sont aussi bien que nos amis lavés dans les eaux sacrées du baptême; et que par conséquent on doit respecter en eux la dignité de la foi.

2. Que nous sommes tous les enfans d'un même Père qui nous a tous créés.

3. Que nous sommes tous formés à la ressemblance de la très auguste Trinité.

4. Que nous sommes tous représentés dans l'idée fixe et permanente de la sagesse divine.

5. Que le Seigneur qui nous a créés brûle sans cesse pour nous tous du feu de son amour.

6. Que dans l'embrasement de sa charité éternelle, il nous a témoigné à tous une égale affection, en se revêtant de la nature humaine.

7. Que cette même affection lui a fait accepter de bon cœur pour nous toutes les amertumes de la mort.

8. Qu'il y a sujet d'espérer, et de supposer même, que nos ennemis sont déjà ou seront un jour, par la grâce de Dieu, dans la disposition requise pour participer au mérite infini de la mort précieuse de Jésus-Christ, et à son héritage éternel.

9. Que le Fils de Dieu même, et tous ses amis nous ont laissé un grand nombre d'illustres exemples de cet amour.

10. Que le Seigneur qui nous a rachetés, a daigné nous commander cet amour, et nous l'a enseigné par lui-même.

11. Que nous devons craindre que l'amour que nous portons à nos amis, ne soit un instinct de la nature, au lieu que nous pouvons croire avec assurance que la charité que nous avons pour nos ennemis, et les services que nous leur rendons, sont des effets de la grâce.

12. Que celui qui commet une injure contre son Créateur offense et méprise pareillement toutes les créatures; d'où il s'ensuit, que lorsque nous faisons par une malice volontaire, comme il arrive souvent, quelque outrage à cet auteur de notre être, nous devons avant toutes choses, avoir de l'aversion pour nous-mêmes, et regar-

der ensuite avec humilité nos ennemis, comme un châtiment légitime qui nous est envoyé de la part de Dieu, et que nous nous sommes justement attiré par nos iniquités.

13. Qu'encore que nous ne nous sentions coupables d'aucun péché nous devons néanmoins, par un abaissement véritable, être dans la crainte et dans l'appréhension que peut-être Dieu n'en connaisse en nous, et avoir soin dans cette pensée de recevoir de bon cœur la persécution de nos ennemis, telle qu'elle puisse être, comme une punition très équitable que Dieu exerce sur nous, et comme un témoignage de sa charité.

14. Qu'encore que nous eussions être dans l'innocence devant Dieu, nous recevrons la haine de nos ennemis comme un fléau qu'il nous envoie pour nous châtier par un effet de l'amour infini qu'il nous porte, étant certains qu'il veut par-là réveiller notre prudence afin que veillant sans cesse à la garde de nous-mêmes avec humilité, circonspection et tremblement, nous méritions de ne pas éprouver la vengeance de sa juste colère.

15. Que nous ne pouvons point gagner nos ennemis d'une façon plus sainte, qui leur soit plus avantageuse, qui nous soit plus utile, et qui soit plus glorieuse à Dieu, que par la ferveur d'une charité toute divine.

16. Que nous ne pouvons point les apaiser plus véritablement, ni mettre mieux notre homme extérieur en repos, ni acquérir une plus profonde paix de l'esprit, ni unir notre âme plus fortement à Dieu, que par les nœuds de cet amour divin qui nous fait chérir nos ennemis comme nos amis.

17. Qu'il est de la nature de l'amour divin d'aimer, et que par conséquent, si vous lui demandez pourquoi il aime, il vous répondra : « Je suis l'amour; » et si vous continuez de lui demander pourquoi il aime même son ennemi, il vous dira : « J'embrasse dans l'étendue de mon affection mes amis et mes ennemis, parce que je suis l'amour divin, qui trouve en moi-même de quoi aimer tout ce que j'aime dans toutes les choses que j'aime, et je les aime parce que je ne puis pas m'empêcher de les aimer. »

Une vierge qui avait mené une sainte vie, étant interrogée au moment de sa mort à quels exercices elle s'était occupée, elle répondit qu'elle s'était particulièrement appliquée à quatre choses qui lui avaient donné devant Dieu tout le crédit qu'elle avait souhaité. « La première, dit-elle, est que je tâchais de combler de quelque bienfait ceux qui me causaient quelque injure ou quelque déplaisir, ce que je n'eusse pas fait sans doute s'ils ne m'avaient auparavant offensée. La seconde, j'ai aimé tout le monde avant moi-même. La troisième, mes plaintes n'ont jamais découvert mes afflictions qu'à Dieu seul qui me soutenait aussitôt par ses consolations. La quatrième, j'ai toujours eu le cœur libéral, et je donnais au moins de volonté, quand je ne le pouvais faire autrement. »

CHAPITRE XXXII.

De la pauvreté des choses temporelles, de celle du corps, de celle de l'âme et de l'esprit, et de la mortification parfaite.

Il y a trois sortes de personnes qui sont poussées et conduites par l'esprit de Dieu. Les premières sont celles qui ne le savent et ne s'en aperçoivent point, et ne laissent pas pour cela d'en recevoir un très grand avantage, de même que Jacob était poussé par son frère Ésaü. Les autres ne le savent pas à la vérité, toutefois elles y consentent volontiers, ainsi que l'apôtre saint Pierre était tiré de prison par un ange Les troisièmes le savent et s'en réjouissent, et ce sont ceux qui imitent parfaitement Jésus-Christ dans la pauvreté véritable de toutes choses et d'eux-mêmes. Or, il y a quatre espèces différentes de cette pauvreté. La première consiste dans le dénûment de tout ce que l'on possède sur la terre, et celle-ci se partage encore en trois membres : 1. De n'avoir la propriété d'aucune chose. 2. De ne nous servir de ce que la Providence divine nous envoie qu'autant que la nécessité nous y oblige. 3. De n'avoir aucune inquiétude d'amasser par notre travail les biens de ce monde.

La seconde est la pauvreté du corps, qui se partage aussi en trois membres : 1. D'être dégagés de toutes les affections de la chair et du sang. 2. De ne rechercher en quoi que ce soit les commodités temporelles. 3. De n'avoir nul attachement pour tout ce qui est au monde.

La troisième est la pauvreté de l'âme qui demande pareillement trois choses de nous : 1. D'être vides de nos propres pensées. 2. D'être affranchis des affections et des désirs dont

l'âme s'occupe. 3. De renoncer aux douceurs et aux consolations divines.

La quatrième est la pauvreté de l'esprit qui a besoin aussi de trois choses : 1. D'effacer de notre mémoire le souvenir des créatures. 2. De délivrer notre entendement des objets et des images visibles. 3. De ne prendre et ne chercher volontairement de satisfaction dans aucune créature, ni dans les dons de Dieu, mais de se résigner absolument à sa direction et de se perdre, pour ainsi dire, en s'abandonnant aux ordres cachés et profonds de sa volonté. C'est ce qui fait dire à un célèbre théologien qu'il y a aujourd'hui des personnes qui font des miracles plus visibles que saint Pierre, le chef des apôtres, et tous les autres saints n'en ont fait en ressuscitant les morts, en rendant la vue aux aveugles, et en faisant marcher droit les boiteux. Ce sont ceux qui résistent aux voluptés et aux plaisirs et qui renoncent à leur propre volonté, dans toutes les choses qu'on désire pour la seule satisfaction et non pour la nécessité. Et certes, il n'y a point de doute que mépriser pour l'amour de Dieu ces sortes de superfluités et les attraits de la concupiscence, et se vaincre soi-même en brisant les liens qui y attachent, ce ne soit faire une chose bien plus agréable à Dieu que de ressusciter un nombre infini de morts. Car quelque petit que puisse être le sujet de l'opposition et de la résistance que nous nous faisons à nous-mêmes, comme par exemple, de supprimer un mot d'excuse ou de défense que nous nous sentons pressés de proférer, ou quelque autre parole de cette sorte qui ne peut affliger notre prochain, ni lui nuire, ni aussi lui être utile, mais que nous dirions seulement avec quelque plaisir par une vaine récréation, et que nous voulons bien ne pas dire pour l'amour de Dieu, on ne saurait exprimer combien ce juge éternel se plaît de nous voir ainsi résister courageusement à nous-mêmes, éteignant et mortifiant en nous ces petites satisfactions. Je ne crains pas même d'avancer qu'on peut, en s'appliquant à ce pieux exercice, retirer une âme des liens du purgatoire. Certes, les saints faisaient autrefois sans peine et même avec plaisir ces œuvres merveilleuses que j'ai dites, les opérant par la toute-puissance du Très-Haut et non par aucun effort de leur vertu. Mais dans cette pratique, il faut faire violence à sa nature, quelque faible qu'elle puisse être, et la détruire entièrement, et lorsque cette mortification n'est produite que par l'amour qu'on porte à Dieu, elle lui est, comme nous avons déjà dit, beaucoup plus agréable que de rendre la vie à un nombre infini de morts.

Mais quelqu'un me dira peut-être : « Puisque la plus grande perfection de l'homme consiste dans une entière mortification de soi-même et dans une tranquillité inaltérable de l'homme intérieur, qui se porte en haut par sa pureté ineffable, et se repose dans le ciel à l'exemple des anges, d'où vient qu'on nous a laissé si peu de choses par écrit touchant cette perfection, et qu'on n'enseigne pas à tout le monde le moyen de l'acquérir ? » Dieu a répondu ainsi à cette difficulté par une voie en quelque façon surnaturelle. « On n'a mis en écrit que les actions les plus ordinaires de mes amis qui ont paru dans l'antiquité, parce que le commun des hommes ne comprend pas celles qui sont les plus rares et les plus excellentes. De plus, si cette paix et ce repos d'esprit était connu indifféremment de tout le monde, on mépriserait sans doute tous les exercices de mortification qui semblent rudes à ceux qui sont imparfaits, pour se donner avant le temps aux exercices intérieurs, ce qui leur causerait ensuite une paresse extrême et une négligence des bonnes œuvres ; car tous ceux qui vivent maintenant, cherchent presque tous en toutes choses leur intérêt propre, mais principalement leurs aises et leurs commodités, et bien plus encore aujourd'hui qu'on n'a fait dans les siècles passés. »

CHAPITRE XXXIII.

Comment il faut nous exercer jour et nuit pour faire naître et agir en nous Jésus-Christ. De cinq dons de Dieu que l'on obtient par cet exercice, et des ailes des Séraphins dont il est parlé dans Isaïe.

Quiconque veut être assez heureux pour faire naître sans cesse Jésus-Christ dans son cœur, de même qu'il est engendré de toute éternité dans le sein de son père, doit s'y disposer par la préparation suivante. Qu'il ne se lasse point de prendre garde continuellement à son homme intérieur et à son homme extérieur ; qu'il abaisse, qu'il humilie, qu'il anéantisse celui-ci avec tous ses sens, toutes ses forces corporelles et toute la satisfaction que sa nature trouve, soit dans le boire

le manger, soit dans le sommeil, soit à s ou à être couché, soit dans quelque te de sensualité ou de compagnie non nételle qu'elle puisse être, quand elle serait , de sœurs ou de ceux qui sont autrement le sang. Il retranchera pareillement ses corrompues et ses mauvaises habitudes, se mettra pas plus en peine des nécessens et de sa nature que s'il était mort ces choses, comme dit l'apôtre : « Vous :t, et votre vie est cachée en Dieu avec arist. »

, il élèvera son homme intérieur aule lui-même, et le conduira à Dieu sans r ni à droite ni à gauche, afin qu'il ire dans l'esprit de l'apôtre : « Oubliant qui est derrière moi, et m'avançant à qui est devant moi, je cours incessamrs le bout de la carrière. » Il aspirera sans rès Dieu de toutes ses forces et de tout rit, par une humilité profonde de soiui le mettra au-dessus de toutes choses : nant prosterné en esprit aux pieds du r, il ne considèrera ni les dons qu'il en , ni les faveurs qu'il en peut recevoir en- les voies différentes par lesquelles Dieu nous, et nous à lui ; mais il attachera nt ses regards sur Dieu seul, en sorte nd il le voudrait combler de toutes ses il ne ferait autre chose que se réfléchir néant, disant sans cesse : « O mon Sei- t mon Dieu, je ne cherche aucunement érêts ; je n'ai de passion que pour vous, tre honneur et pour l'accomplissement e volonté. » C'est à quoi l'on ne peut arri- aucune méditation où l'on se serait ap- par son propre choix ; mais en se mettant ne sainte indifférence à suivre Dieu, il lui plaira, sans se restreindre à au- nière, pratique ou méthode particulière ; r arriver à l'état que j'ai dit, une de ces es ou pratiques qu'il est libre de choisir t être utile aujourd'hui, qui demain n'y lus propre, mais au contraire. C'est pour- faut, comme je viens de dire, se tenir ent à l'égard de ces diverses manières Dieu, et être prêt à le suivre en toutes, prévenir en aucune, ou s'y attacher par- ement.

' ce qui est des choses que le devoir de l'obéissance et la règle nous engagent à pratiquer, comme lire, chanter, prier, il les faut faire comme si nous ne les faisions point ; c'est-à-dire avec brièveté et recueillement ; et c'est ce qu'il faut observer dans le sommeil et dans les repas ; car premièrement, il faut peu dormir, et sitôt qu'on est éveillé, on doit promptement se lever de corps et d'esprit avec crainte et déplaisir, comme en disant : « Hélas ! c'est là une infirmité de ma chair corrompue ! O abîme de douceur, de charité et de grandeur ! Seigneur, mon Dieu, qui êtes si fidèle dans votre amour, voilà que je vous ai encore mis en oubli une fois ! » Ensuite se levant avec une grande humilité et une résolution remplie de frayeur et de crainte, il faut demander trois ou quatre fois pardon à Dieu, faisant le signe de la croix ; puis s'élevant au-dessus de soi-même de toutes ses forces, de tout son pouvoir et de tous ses sens, se retirer avec joie dans la profondeur immense de la Divinité. Pour ce qui est de la posture et de la contenance de son corps, qu'il prenne celle qu'il croit capable de le porter plus sûrement à Dieu ; en sorte que, s'il s'y trouve plus appliqué étant assis que lorsqu'il est debout ou à genoux, ce qui se peut facilement remarquer, qu'il ne fasse pas de difficulté de s'asseoir.

Enfin, celui qui est ainsi uni à Dieu en esprit, ne doit point appréhender de pécher par négligence, lorsqu'il laisse ses prières particulières et les exercices dont il use en particulier pour s'occuper de Dieu, quelque saintes que soient les images et les idées qu'il prend pour sujet de ses méditations : car comment pourrait-on mieux conserver toutes sortes d'exercices dans leur force et dans leur véritable usage, qu'en les rapportant à la fin à laquelle toutes choses doivent tendre et aspirer, et d'où ces exercices d'ici-bas, quoique saints, doivent être bannis, lorsque nous jouirons de cette souveraine fin avec les bienheureux ? Or, pour pratiquer cet exercice, il faut prendre trois heures différentes de la nuit, dans lesquelles on doit le renouveler avec une ferveur et une dévotion particulière. La première est le soir après complies ; la seconde à minuit, et la troisième sur le point de l'aurore avant le lever du soleil. Nous devons dans tous ces trois temps veiller sur nous avec un soin et une diligence extraordinaire, comme Jésus-Christ nous en avertit en disant : « Veillez, parce que vous

ne savez quand le Seigneur viendra, le soir ou à minuit, au chant du coq ou au matin. » Et il n'y a point de doute que si nous en usons de la sorte, Dieu ne nous visite quelquefois dans l'éclat de sa majesté ; et alors il faudra le prier instamment qu'il accomplisse en nous, de la manière la plus parfaite, l'ouvrage de la grâce, qu'il a accoutumé d'accomplir en ses saints.

Mais afin que nous n'y apportions aucune résistance de notre part, il faut prendre du loisir et un temps et un lieu convenable pour y correspondre. A l'égard des autres actions qui se font durant le jour, nous devons toujours tourner de ce côté-là les yeux de notre cœur, avec des désirs et des élancemens amoureux, afin que nous n'ayons au fond de notre âme d'affection que pour Dieu seul ; et si par hasard notre sensualité voulait se porter ailleurs, et s'occuper et prendre plaisir à quelque autre chose, il faut la retirer aussitôt, jusqu'à ce que la raison, qui est sa gouvernante intérieure, la rende plus sage et plus modérée. Il faut aussi au commencement de chaque œuvre, de chaque parole et de chaque exercice rentrer en nous-mêmes, et voir si notre conscience nous les permet, et si nous devons les omettre ou les exécuter, et croire que ce que nous faisons et omettons de la sorte après avoir consulté notre intérieur, est agréable à Dieu.

Lorsque nous mangeons, nous devons, à chaque morceau que nous portons à la bouche, former un désir de recevoir autant de fois de la main du Père éternel le sacrement auguste de l'eucharistie. Il ne faut jamais chercher aucune sorte de plaisir dans le boire et le manger, mais il faut obéir seulement aux nécessités de la nature, et à mesure que nous faisons descendre les viandes au fond de notre estomac, il faut aussi faire descendre le nom vivifiant de Jésus-Christ au fond de notre âme, en disant : « O sang aimable et précieux de Jésus-Christ mon Sauveur, qui avez été répandu par l'embrasement de son amour excessif, coulez sur la dureté et la sécheresse de mon cœur, qui a plus besoin d'une nourriture céleste et spirituelle pour être soutenu, que ma chair n'a besoin d'une nourriture terrestre et matérielle pour subsister ! » Ainsi vous élevant à Dieu par des désirs secrets, autant de temps que vous mangez, pensez plutôt à nourrir l'homme intérieur, qui doit toujours vivre, qu'à entretenir une chair corrompue qui périra bientôt. En vérité, quiconque vivra de la sorte, s'il désire, mais s'il désire de toute l'étendue de son cœur, il éprouvera en soi-même cette génération divine dont nous avons parlé, et principalement il recevra de Dieu les faveurs singulières que je vais marquer.

La première est le mépris de l'homme extérieur et corruptible, et le peu de soin des commodités du corps et des sens, et des plaisirs qu'on prend aux choses passagères, en sorte qu'on ne songera ni aux honneurs, ni aux avantages de cette vie, ni à la délicatesse du boire et du manger, ni à la satisfaction du corps, ni aux faveurs et aux disgrâces, ni à l'amour, ni à la haine, ni à la louange, ni au blâme, ni à ce qu'on lui donne ou à ce qu'on lui ôte ; mais il pourra dire avec l'apôtre : « Je n'ai estimé toutes les choses du monde que comme la boue, afin de gagner Jésus-Christ. »

La seconde est qu'à chaque moment il s'approchera de Dieu toujours de plus en plus en esprit, et Dieu deviendra plus présent à son âme que les choses corporelles ne sont présentes à ses sens, étant toujours prêt, autant de fois qu'il respirera, à s'élever à Dieu de nouveau, et à le connaître par quelque sorte de science et d'expérience.

La troisième est qu'il obtiendra la paix véritable dans ce monde, et qu'il méritera d'avoir quelque sorte d'avant-goût de cette paix éternelle dont il jouira à jamais, et il la possèdera avec tant d'assurance qu'il n'y aura personne capable de la lui ravir ; et soit que ce qui est au monde se renverse et périsse, soit que toutes les choses visibles meurent, il gardera toujours un repos inaltérable au fond de soi-même, parce qu'il se plongera avec toutes ces choses dans la profondeur de la volonté divine, qui lui est très agréable, et qui le conservera dans une tranquillité parfaite tant qu'il agréera tout ce qu'elle ordonne.

La quatrième est un discernement parfait de toutes les choses qui lui sont nécessaires, tant au dedans qu'au dehors, et une lumière si abondante qu'il puisse aisément connaître la source de sa pente, de ses mouvemens et de ses inclinations, et voir si les uns et les autres viennent de l'esprit ou de la nature. Il découvrira encore plusieurs vérités secrètes qui éclatent tant en lui que hors de lui, et il acquerra un grand nombre d'autres discernemens très purs.

quième est que, dans l'homme qui vit
anière que j'ai dite, le Père éternel ac-
sans cesse sa génération éternelle,
s celle de son Verbe éternel qu'il engen-
commencement dans son propre sein,
commencera pourtant à engendrer aussi
en cet homme qu'en son éternité. L'es-
celui à qui il fera cette grâce sentira
te génération un certain changement,
ation et un ravissement véritable dans la
ce singulière d'un repos éternel et dans la
on des créatures périssables, et il com-
à avoir du dégoût pour toutes les choses
viendront point de cette origine, ou
étant venues n'y retourneront point, en
e tout ce qui est en lui changera de
selon qu'il s'unira à cette génération
e dans le fond de son âme, et toute la
cité qui pourrait être en lui sera réduite
.

même conduite est figurée dans un en-
Ésaïe, où ce saint prophète voit deux
is qui ont chacun six ailes, et les entend
un à l'autre : « Saint, saint, saint, le
r Dieu des armées ! » Car les séraphins
présentent ceux qui sont brûlans de
et les âmes embrasées de l'amour divin,
ent avoir six ailes.

emière est la figure du mépris et de
r qu'on doit avoir pour ce monde et
attraits, suivant cette parole de Jésus-
« Personne ne peut servir deux maî-
dont les commandemens sont opposés,
r à Dieu et au monde tout ensemble,
ls sont si contraires l'un à l'autre.

conde marque le violent amour qu'on
oir pour les biens éternels et immuables,
aisir qu'on doit prendre à considérer la
patrie, la joie des esprits bienheureux,
que suivant les expressions de l'apôtre,
otre entretien soit dans les cieux. »

oisième signifie qu'on doit se quitter,
onner et se renoncer intérieurement et
rement, sans faire aucune sorte de ré-
e souvenant de ce précepte du Seigneur :
elui qui veut venir après moi, renonce à
e, prenne sa croix tous les jours et me

uatrième, qu'on doit avoir soin de con-
la pureté de conscience, en s'occupant
particulièrement à la rendre toujours libre,
nette et exempte de toutes sortes de défauts,
et en retournant à Dieu comme à son principe,
par un renouvellement continuel.

La cinquième signifie qu'il faut veiller infa-
tigablement à observer les ordres de la volonté
divine, ne souhaitant autre chose que de les exé-
cuter à toute heure et à tout moment, quand on
les reconnaît en soi-même.

La sixième, qu'il faut souhaiter ardemment
d'être délivré de toutes les choses périssables et
mortelles, de père, de mère, de frères, de sœurs
et de son corps même, le considérant comme une
triste prison, et, dans le désir pressant de voir
Dieu, soupirer après la mort et dire avec l'apô-
tre : « Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est
un avantage : malheureux que je suis ! qui me
délivrera des liens de ce corps mortel, » afin
que je puisse être avec Jésus-Christ ?

L'âme remplie de charité s'envole avec ses
ailes, comme les séraphins qu'Ésaïe nous assure
avoir vus jusque sur le trône glorieux de la Tri-
nité, chantant avec ces bienheureux esprits :
« Saint est le Père en sa toute-puissance ; saint
est le Fils dans sa sagesse infinie ; saint est l'es-
prit du Père et du Fils dans l'amour ardent de
sa bonté. »

Certes, toute âme qui s'est ainsi élevée au-
dessus du temps, qui est morte à tous les plai-
sirs, qui a renoncé à soi-même, qui brûle d'une
ardente charité pour son Créateur, est semblable
à ces esprits séraphiques, dans l'ordre et dans
la compagnie desquels étant reçue, elle jouira
éternellement de la clarté bienheureuse, elle
entrera par son amour incomparable dans la
possession de l'essence divine, et le feu de sa
charité la consumant peu à peu, elle se dissou-
dra et s'épandra pour ainsi dire dans les abîmes
de la Divinité. Je prie le Père éternel, le Roi des
rois, et le Seigneur des seigneurs, de nous ac-
corder à tous cette grâce.

CHAPITRE XXXIV.

Comment nous devons chercher Dieu en notre âme, y remar-
quer sa présence et nous confier en lui. Quelques observa-
tions sur l'esprit humain.

Lorsque quelqu'un se sent tellement privé de
la présence de Dieu qu'il ne l'aperçoit aucune-
ment en soi, qu'il ne se donne ni repos ni relâ-
che jusqu'à ce qu'il ait mérité par ses pieux em-

pressemens de retrouver dans son âme celui qu'il cherche. Et certes, n'est-ce pas une chose honteuse à un homme de bien de passer seulement une heure sans avoir quelque assurance que son Dieu est présent en lui? Mais ce qu'il doit estimer de plus indigne de lui, et de plus blâmable, est de prétendre trouver de la consolation dans les créatures mortelles, ou de chercher quelque chose hors de Dieu; car c'est seulement en le retenant enfermé dans son cœur, et en l'y conservant fidèlement, qu'il va partout en sûreté, et que le bonheur et la prospérité accompagnent toutes ses actions; au lieu que sans lui, il n'y a point de lieu ni de personnes qui le puissent mettre un seul moment en assurance.

Le Seigneur a accoutumé de se cacher quelquefois, pour ainsi dire : et alors si nous le mettons en oubli, et nous abandonnons à la poursuite de quelque créature, il se retire loin de nous, il nous prive long-temps des douceurs de sa présence, et à peine nous accorde-t-il aucun intervalle de consolation. C'est donc lui seul qu'il faut chercher; c'est lui seul qu'il faut suivre; on ne saurait regarder Dieu quand on regarde autre chose. Ce ne sont ni les dons, ni la grâce, ni tout ce qu'il y a de désirable que nous devons principalement rechercher en lui. Quand on le possède, on a tout, dons, grâces, pardon de péchés, recouvrement de temps perdu, lorsqu'on en a abusé pendant la prière, ou pendant quelque autre exercice, et généralement tout ce qu'on peut s'imaginer; mais pour cela il faut sans délai retourner à lui, nous abandonner entièrement à sa divine conduite, et nous accoutumer sans cesse à le connaître et le sentir toujours présent, non-seulement dans nos pensées, mais aussi dans le fond de notre âme.

Que si nous tombons dans quelque faute par négligence, tout le plus tôt que nous pouvons recourir à Dieu, c'est le meilleur. C'est pourquoi n'attendons pas que nous ayons rencontré l'occasion de nous confesser, de nous mettre en prière, ou de pratiquer quelque action de pénitence; mais immédiatement après notre chute élevons notre esprit à Dieu, et quoique nous n'ayons pas toutes les préparations nécessaires, ayons toujours recours à lui, et puis confessons notre faute au prêtre, dans le temps propre et favorable pour cela. Dieu ne s'irrite point pour ces sortes de manquemens de notre nature affaiblie, qui ne peut rien par elle-même. R donc à lui, et nous y présentons au m notre impuissance et notre néant; pl nous en approchons souvent, et mieux re sons-nous l'excès de sa bonté, et la gra notre misère. Nous ne devons point de nous rendre importuns par nos reto quens. Il trouve toujours bon que nou nions à lui pour implorer son aide; et c' bonté si pleine de clémence avec laquel reçoit tant de fois, qui doit allumer en charité plus ardente, et y faire naître d mens d'une humilité plus profonde, vo nous avons besoin si souvent d'éprouv fets réitérés de sa miséricorde et de s et que nous ne nous précipitons pas da ché par nos paroles et par nos actions se mais encore par nonchalance, en négli mieux faire les exercices que nous som gés de pratiquer, et méprisant un no nombrable de biens dont l'omission, l d'être inutile, est entièrement préjudic

Quittons-nous donc nous-mêmes, et tirant en Dieu, n'ayons plus de volont Lorsqu'une personne tâche de faire sible, il ne faut point douter que Dieu père avec elle, et que si elle tombe alo poids, la grâce ne vienne pour la rele soutenir. Il ne faut point qu'aucun s'éton si fragile et si enclin au péché, c'est apanages de notre condition et de notr de n'être rien et de ne pouvoir rien; et par un effet de sa bonté, ne nous c sans cesse, nous retournerions aussi notre premier néant. Il permet ordin que ses plus chers amis soient toujo ronnés de quelques défauts, comme, p ple, de l'inclination à la colère et à l' afin qu'ils se fassent connaître aux a que la grâce qu'il verse en eux y soit c comme le feu s'entretient et se conser cendre qui le couvre. C'est de là q quelquefois que nous avons une con de Dieu si claire et si évidente qu'il se nous ne connaissions rien aussi parfaite lui; mais d'autres fois cette même con se perd et s'évanouit tellement que, recouvrer, nous avons besoin d'être se toute sa grâce. Or, Dieu permet cett tude par un effet de son amour, parc

n'étant confirmée par aucune expé-
vient plus pure, et plus elle est pure et
lus elle est utile et mérite davantage.
si nous voulions dans cette pauvreté
e nous appuyer que sur Dieu seul, et
cher de nous-mêmes avec un peu plus
e et moins de science! Et certes, pen-
nous jouissons d'une santé parfaite,
ions nous exercer dans la véritable
envers Dieu, afin que quand le temps
en avons plus de besoin est arrivé,
en soyons fait par l'usage une sainte
puisque, dans le moment de notre
nécessité, elle sert infiniment et fait
repos ceux qui se sont accoutumés à
er, et ont appris par un exercice fré-
continuel à ne s'assurer qu'en Dieu
e confiance acquise avec tant de peine
ail est bien plus utile et plus considé-
cette assurance commune qui fait que
rions autant espérer en Dieu dans la
que dans l'abondance, quoiqu'à la
re confiance ne devrait être ni plus ni
nde dans les accidens fâcheux que dans
nens favorables, puisque les uns et les
ennent également de la bonté et de
e Dieu, et que celui qui les pourrait
de sa main avec égalité d'esprit, se-
heureux dans l'indigence que dans
e. Et si, lorsque d'une grande connais-
Dieu et d'une grande satisfaction inté-
elqu'un passe à une ignorance et une
e, il s'y résignait de bon cœur, il ferait
temps un grand progrès dans la vertu,
andonnait alors tout entier à Dieu, son
nt deviendrait en quelque façon tout
is comme le progrès de ces hommes
st plus avantageux et plus admirable,
i aussi que leur négligence est plus
se et plus déplorable.
tout ce qui vient de dehors dans l'âme
tant et passager; mais tout ce qui pro-
dedans d'elle est stable et permanent.
sa toute-puissance, y a choisi et pré-
place pour lui, qui n'est autre que
ou l'esprit même d'où découlent les
s supérieures, et qui est d'une excel-
blime et si élevée qu'il n'y a point de
qui en ait jamais approché, ni qui puisse
nême parvenir à un si haut degré de perfection; et si cela arrivait, on peut dire en quelque façon que Dieu ne remplirait jamais cette place qu'il a choisie et qu'il s'est préparée dans notre âme. L'image de Dieu éclate avec tant de rapport à cet original suprême, qu'en voyant celle-ci on connaît celui-là. Dieu y est toujours présent et y engendre sans cesse son Fils; car partout où est le Père, il faut qu'il engendre et produise naturellement son Fils. Mais bien plus, il nous engendre aussi nous-mêmes et nous fait, par la grâce de l'adoption, ses enfans adoptifs. C'est de ce fond que procède la vie, l'action et le mérite que Dieu opère lui-même dans l'homme, et qui persévèrent en lui aussi long-temps qu'il demeure dans la grâce, soit qu'il mange ou qu'il dorme, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, ou enfin quoi qu'il fasse, pourvu que ce ne soit rien d'incompatible avec la grâce.

Or, si quelqu'un veut découvrir en soi-même cette nativité et cette présence de Dieu, et en retirer un grand fruit, il est nécessaire qu'il fasse retourner et réfléchir ses forces vers leur origine, et remonter jusqu'à l'essence de l'âme par un certain retour, comme naturel, et elles y trouveront Dieu présent. Ces facultés dans cet état tombent comme en extase et deviennent toutes divines, d'où il s'ensuit que toutes les actions qui en procèdent sont aussi divines et semblables au principe qui les produit. Mais entre toutes ces actions, la plus noble et la plus sublime est l'abnégation et le renoncement de soi-même, et le détachement de toutes ces choses particulières, c'est-à-dire de tout ce qui n'est point Dieu. Et la plus utile de ces actions et qui sert davantage à ce fond intérieur, est de quitter toutes ces choses qui nous dissipent par les sens, et qui sont passagères et périssables.

Mais tout cela ne suffit pas encore, si on ne le fait pour l'amour de Dieu purement, si on ne soupire après lui, si on ne s'y attache et si on ne le prie ardemment de nous faire avancer de plus en plus. Il faut aussi prendre garde soigneusement qu'il ne vienne rien de dehors dans l'esprit qui puisse lui faire obstacle, ni qu'il y ait aucune chose restreinte à ceci ou cela, puisque tout ce qui est ainsi particulier n'est sans doute point Dieu.

De plus, cette vie intérieure ne souffre point d'interruption, elle n'est point oisive. Les autres

arts demandent du relâchement et du repos; celui-ci est un art et une science céleste, où il faut que l'homme donne tout son temps; car partout où elle se rencontre, ou bien elle y est tout entière, ou bien elle n'y est point du tout. Elle ne peut point souffrir d'amour-propre; elle ne veut point qu'on cherche un autre objet et une autre fin que Dieu seul, qui est présent à toutes choses, en tous lieux et en tout temps, qui se rencontre dans les êtres les plus petits comme dans les plus grands, parce qu'il ne souffre ni accroissement, ni diminution, étant en toutes choses : d'où il est évident qu'agissant en lui, par lui et avec lui, nous faisons toujours en chaque œuvre ce qui est de meilleur, puisqu'il ne lui manque aucun bien; mais de plus, nous y trouvons un doux repos et un agréable relâchement, comme dit le prophète : « C'est là mon repos dans le siècle des siècles. »

Mais on me dira : « Puisque Dieu est si proche de nous et qu'il fait sa demeure au fond de notre âme avec tant d'éclat et de majesté, pourquoi nous est-il si fort inconnu, et d'où vient qu'il nous paraît si éloigné ? » La réponse est facile : il faut s'en prendre à notre langueur et à notre négligence. Il faut premièrement que nous apportions un soin et une exactitude extrêmes de notre part, et lorsque nous venons à perdre ce sentiment et que nous sommes dissipés en dehors, il faut s'armer d'une foi plus vive et en faire tout son appui; car il n'y a rien qui nous puisse plus aisément faire tomber dans l'infidélité que cette sorte d'égarement et de dissipation. Que chacun commence donc par recourir à Dieu et rentrer en soi-même avec lui, et alors il n'aura que Dieu seul entre soi et les créatures, comme il dit lui-même : « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit. » Tous nos efforts ne doivent donc tendre qu'à faire en sorte que Dieu le tout-puissant soit le commencement, le milieu et la fin de toutes nos œuvres et de toute notre vie.

Il faut encore remarquer soigneusement les trois maximes suivantes :

La première, que nous agissons toujours avec la même ferveur que si nous ne faisions que commencer; cela réveille la langueur et dissipe la paresse.

La seconde, que nous nous conservions toujours dans la familiarité secrète de Dieu; c'est le moyen d'avoir le calme, le repos et dans la conscience.

La troisième, que nous recevions toutes de la main du Seigneur avec les même mens, et nous jouirons d'un repos conti

Que chacun se résigne, s'offre et s'aba à Dieu aussi souvent et avec autant de f et qu'il apprenne à commencer avec l même sorte que s'il ne devait plus rien suite de tout cela, et que la récompens salut éternel fût attachée à chacune de vres. C'est ce qu'on peut faire mille foi et recommencer toujours en quelque ét se trouve. C'est pourquoi, si quelqu'un a perdu tout son temps, et se persuade son zèle et toutes ses actions ne lui ser rien, parce qu'elles n'ont pas été bie qu'il recommence de nouveau sans diffé s'offre à Dieu sans réserve, qu'il s'élè avec autant de ferveur que s'il voul seul retour vers Dieu réparer la perte années, comme véritablement il le pou s'il ne manque de diligence ni d'affect seule conversion de cette sorte faite faut, est préférable à cent autres.

Une chose est nouvelle lorsqu'elle e de son commencement, et plus elle en che plus elle est nouvelle. Une chose e lorsqu'elle n'est point divisée par partie le renouvellement dont nous parlons. acquièrent leur béatitude par un d'amour; mais parce que nous n'en po faire de même et que notre conversi œuvres n'ont pas autant de force que nous sommes obligés de renouveler et d souvent les nôtres, jusqu'à ce que cette cation d'actes et de retours vers Dieu en nous cette essentielle et véritable c qui nous attache fixement à lui. Il est à toujours également auprès de nous, n divers obstacles qui nous empêchent d jours également auprès de lui; c'est forçons autant que possible tout ce q pable de nous en éloigner, et passons a pour le joindre; chaque action que nou tons à Dieu, en nous abandonnant nou nous fait faire des avancemens ad quoique ce ne soit que la moindre pe plus petite oraison, fût-elle aussi cou prière du Seigneur, ou enfin quelque a

‹e être, pourvu qu'on la réitère souvent même intention, tout cela contribue à ›vancement.

qui veulent apprendre un métier, quoi- ›ord ils soient fort ignorans et fort gros- ›ivent s'essayer tant de fois à en produire › chef-d'œuvre, qu'enfin ils se rendent par l'exercice, et acquièrent l'habitude de Il faut observer la même chose en cette › science. Or on peut connaître quand une ›e possède Dieu, lorsqu'on voit qu'elle tente de tout, qu'elle n'a point de peine à ›iller, et à se passer pour l'amour de Dieu ›ses qu'elle chérit le plus, en sorte qu'elle ›jours également satisfaite, soit qu'elle , soit qu'elle ne les ait pas; qu'elle jouit t d'une paix égale, à la campagne comme le, dans la solitude comme en compagnie, on chante, comme quand on s'afflige, dans ›eur comme dans la disgrâce, dans la dou- ›mme dans l'amertume. Il est vrai qu'elle imer tous les autres biens selon le besoin en a, mais sans s'y attacher, puisqu'en ant Dieu toutes choses lui sont bonnes, et ›uent à son repos.

n, la marque qui nous apprendra si une ne se conduit dans la vie active comme il 'est si elle reçoit sans émotion de la part u tous les plaisirs qui lui arrivent : et le de le pouvoir faire, c'est de ne se point de beaucoup de choses, et de fuir l'em- de celles dont on se peut passer. Ainsi on en état de prendre soin de soi-même, et ›xion que nous faisons sur nous, nous re- ›ans un recueillement volontaire. Surtout, ›ut point que nous ayons de choix ni de › particulière; mais quand nous serions tement les plus élevés, il faut être tout › nous voir les plus abaissés, ou au con- le passer de la dernière bassesse au plus egré d'élévation, nous accommodant avec › simplicité à tout ce qui nous arrive, que ›yons persuadés que nous ne pouvons être

CHAPITRE XXXV.

Des pensées sur lesquelles nous devons méditer, et le moyen de parvenir à la véritable pauvreté d'esprit, en rejetant toutes images qui servent de matières à nos méditations.

Quelqu'un me demandera peut-être s'il faut bannir toutes sortes d'images et s'attacher à Dieu par un acte d'esprit et dégagé de toute imagination. A quoi je réponds qu'on peut se dépouiller de toute image en deux manières, pour s'appliquer purement à Dieu, dont l'une est utile et l'autre nuisible; car si je dissipais les images qui sont bonnes avant que de les bien connaître, ce serait agir imprudemment et sans raison, parce que ce serait dérober à ma connaissance la vérité qu'elle pouvait acquérir par le moyen de ces images. Mais qu'y a-t-il d'utile, me direz-vous? « Premièrement, c'est que l'homme considère sa vie passée et celle qui passe encore si mal à présent, avec un repentir cuisant et une forte aversion. Secondement, qu'il s'efforce de connaître la vie et la conduite de notre Sauveur. Troisièmement, qu'il tâche, autant qu'il est en lui, de pénétrer la passion rigoureuse et la mort qu'il a endurée par son amour ineffable. Voilà des idées et des conceptions qui sont utiles, et celui qui ne les aura pas considérées avec beaucoup de sagesse, aura peine à monter plus haut. Mais quelles sont les plus sublimes de ces images et de ces idées? Ce sont celles qui nous marquent, 1° l'union profonde et incompréhensible de la nature divine avec la nature humaine; 2° la noblesse, l'excellence et les richesses de l'esprit humain; 3° le corps précieux du Sauveur. Si on s'applique à considérer ces choses, on connaîtra que les images en sont extrêmement relevées.

Mais quelles sont enfin les images les plus pures et les plus nettes? Ce sont celles que la foi nous donne sujet de former, 1° de la Trinité adorable des trois personnes; 2° de la génération éternelle du Fils et de son inexistence dans le Père qui l'engendre, comme aussi de la procession du Saint-Esprit, qui émane de tous les deux, du Père et du Verbe, et qui demeure en eux; 3° l'essence de la Divinité simple et infinie tout ensemble. C'est en pensant à ces objets divins, autant que notre foi obscure en est capable, qu'on se forme des idées et des images qui surpassent toutes les autres en pureté.

Que si on veut savoir pourquoi il faut renoncer à toutes sortes d'images, la raison est qu'elles ne sont que des moyens pour nous conduire à la vérité toute simple et toute nue. Si je veux donc arriver à cette vérité, il faut que je laisse après moi peu à peu le chemin qui m'y conduit; il faut parcourir avec ordre toutes les pensées qui nous guident, commencer par les plus basses, passer à celles qui tiennent le milieu, pour s'élever enfin aux plus sublimes, afin de ne pas perdre un seul point de la vérité que l'on cherche; car une des plus nobles occupations de l'homme pendant cette vie, est de se transmuer par sa raison dans les idées qui nous représentent la Divinité.

Au reste, il y a trois marques qui nous font connaître quand il faut raisonnablement rejeter ces images, afin que nous ne les chassions pas à contre-temps, et que nous ne les retenions pas aussi plus qu'il ne faut : 1° lorsque nous avons du dégoût pour tout ce que nous concevons et pour tout ce que nous entendons dire; 2° lorsque rien de ce qui entre en notre pensée ou qui frappe notre ouïe ne nous cause aucun plaisir; 3° lorsque nous sentons en nous une soif et un désir ardents pour le souverain bien, où nous ne saurions néanmoins atteindre, et que nous disons dans l'ardeur qui nous presse de plus en plus : « Mon Seigneur et mon Dieu, je ne puis avancer plus avant; c'est à moi à vous adresser mes prières et à vous de les exaucer. » Lorsqu'une personne se sent pressée de la sorte, non-seulement elle peut, mais même elle doit avec raison se dépouiller de toutes les images, quoique saintes, dont nous venons de parler.

Mais on ne manquera pas de me dire : « A quoi donc s'attache l'esprit, s'il rejette ainsi toutes sortes d'images? » Il ne s'attache à rien du tout, et il demeure entièrement nu et dégagé; car s'il s'appuyait sur quelque chose, il faudrait nécessairement que cela même fût quelque image. Il prend donc pour partage les souffrances et la croix de l'amour dont il désire n'être jamais délivré, si ce n'est que son Créateur l'en délivre lui-même, de même que Job, cet homme saint, disait : « Mon âme a choisi la croix. » On peut former ici cette question : quelle est cette croix d'amour sur laquelle l'âme juste est attachée? Voici ce qui la compose. Une partie se présente à elle sans être appelée, mais elle la rejette comme étant une créature : elle désire l'autre partie de toute l'étendue de son cœur sans la pouvoir obtenir; c'est la vision et la jouissance de Dieu. Il est attaché à cette croix par trois sortes de liens. Le premier test le pur amour de la Divinité; le second sont les désirs saints et sincères; le troisième l'intention pure et toute de Dieu. Les trois colonnes qui soutiennent cette croix, sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit; et comme un voleur suspendu à la croix ne peut s'attacher à aucune de ces colonnes, de même l'esprit crucifié ne peut s'attacher à aucune des trois personnes que par la foi; et comme on couvre les yeux des criminels, et qu'on laisse leur bouche en liberté, de même il faut voiler les yeux de l'esprit, afin qu'ils ne puissent point immédiatement voir Dieu, et permettre à la volonté de l'aimer immédiatement.

Enfin, si on veut savoir quel est celui qui est véritablement pauvre et crucifié, c'est celui qui s'exerçant sincèrement et de tout son pouvoir, dans tout ce que son esprit peut comprendre de plus relevé, ne laisse pas d'être abandonné sans consolation de Dieu et de toutes les créatures, en sorte qu'il ne peut recevoir aucune sorte de soulagement, ni de lui, ni d'elles, ni de soi-même, jusque-là qu'il est tellement délaissé qu'il ne saurait à qui avoir recours, ni au dedans ni au dehors de soi. Et certes, on ne pourra jamais jouir intérieurement de la vérité essentielle, si on ne s'accoutume et si on ne s'exerce à se voir privé de Dieu; c'est-à-dire des douceurs de sa présence, avec la même liberté et le même dégagement qu'on le désire et qu'on le cherche. Et c'est le propre d'un homme véritablement résigné, de n'avoir aucune propriété, d'être en cette façon privé de Dieu, de soi-même, et de toutes les créatures, et de vivre en lui-même dans une pauvreté entière autant de temps qu'il plaît à Dieu.

CHAPITRE XXXVI.

Comment on peut connaître si notre volonté est entièrement détruite et transmuée en celle de Dieu.

Comme dans les chapitres précédens nous avons amplement traité de la parfaite résignation et du renoncement de la volonté propre, qui sont les véritables voies qui conduisent à la perfection et à la sainteté, nous nous contenterons d'y ajouter ici quelques points, par lesquels chacun pourra facilement connaître si sa volonté

tièrement détruite et transmuée en celle u.

'il ne veut consentir à aucun péché, soit soit petit; mais si en les évitant et y ré- sans cesse, il en détourne sa volonté; car omme qui vit selon sa volonté propre, ne as être sans péché.

il se trouve disposé à pratiquer toutes les auxquelles il est obligé, et que Dieu de- de lui; car nul ne peut avoir cette dispo- par soi-même.

i. n'ayant aucune appréhension des tour- ıi de la mort, il est prêt à endurer toutes pour l'amour de Dieu.

il renonce et abandonne toutes les choses, rporelles, soit spirituelles, qui peuvent ıer en quelque sorte son union avec Dieu, e c'est Dieu même qui est le plus excellent e qui y opère, en lui ôtant l'attachement s choses.

i sa volonté est conforme à la volonté di- il a continuellement pour objet et pour fin out ce qui lui arrive, l'honneur et la gloire u, n'ayant d'affection ni d'attachement ur ce qui est le meilleur et le plus propre rer son Créateur; car lorsque quelqu'un ıssé d'un tel désir qu'il ne souhaite rien chose que de voir triompher partout ıa et la volonté de Dieu, et de voir détruire er aux pieds la sienne propre, déjà son t remplie de la lumière et de la clarté des ureux. En vérité, il est bien aisé de dire: ıaite et je désire que la gloire de Dieu s'ac- sse en moi et en toutes les créatures; mais vailler que pour cela par des exercices ıels, et le mettre en pratique, c'est ce très difficile, et il n'y a que les parfaits soient capables, lesquels étant entièrement à eux-mêmes, demeurent toujours dans sortes d'événemens, soit dans la prospé- dans l'adversité, dans l'indigence ou dans ıesses, dans la vie ou dans la mort, con- immobiles dans l'essence immuable de la

i, persistant ainsi dans cette vérité essen- il se retire sans cesse dans la volonté ca- céleste et inconnue de son Dieu, et s'y ille tellement de la sienne propre qu'il n'en s du tout, autant qu'il lui est possible de oint avoir, en sorte que dans ce dénû-ment il ne veuille ni le bien ni le mal, ni quoi que ce puisse être au monde; alors le néant devient l'objet de la volonté humaine, qui ne connaissant point la volonté divine qui est toute simple, et n'exerçant aucun vouloir propre, laisse à Dieu de faire en elle ce qu'il veut. Et c'est là l'union suprême de la volonté humaine avec la divine, et comme l'anéantissement de l'une dans l'autre.

Or la seule cause principale de tous ces effets n'est autre que la passion de Jésus-Christ, dans laquelle celui qui entre se lave et se purifie de tout ce qui est hors de Dieu. Il s'attache et s'unit d'une façon parfaite et accomplie à ce souverain être dans ce trésor inestimable qui est caché dans les souffrances du Sauveur, et monte ainsi au plus haut degré de la perfection, où il peut aisément obtenir tout ce qu'il demande à Dieu; car il répond en toutes choses à ce que Dieu exige de lui: et c'est ce qui fait que Dieu réciproquement ne peut rien refuser à ses demandes, puisqu'il ne refuse jamais rien à celui qui accomplit parfaitement ses ordres; et que lorsque la capacité du cœur est remplie de bonne volonté, la main du Créateur tout-puissant ne s'épuise jamais en la comblant de ses dons et de ses grâces.

CHAPITRE XXXVII.

Combien les amis secrets de Dieu sont utiles dans ce monde; le moyen de les reconnaître.

Tous ceux qui sont devenus tels que je viens de dire, quoique cachés et inconnus au monde, sont les véritables amis de Dieu, qui par la ferveur de leurs prières appuient et soutiennent la religion chrétienne. Ils sont touchés d'une si grande compassion envers tous les pécheurs, qu'ils seraient tout prêts à endurer la mort pour eux, s'ils pouvaient, par ce moyen, les ramener à Dieu. Et pour quel sujet croyez-vous que ce juste juge tolère si long-temps les pécheurs, et n'en tire pas vengeance sur-le-champ, si ce n'est que ces personnes saintes étant toujours attachées en esprit aux plaies du Sauveur, y puisent une grâce abondante qui, leur servant pour remonter à Dieu, elles le fléchissent à l'égard des pécheurs? Or comme la grâce les fait prier et les rend obéissans en tout aux ordres de Dieu, elles l'obligent aussi, pour ainsi dire, à leur tour, de les exaucer et de condescendre à leur volonté. Et parce que dans l'Ancien-Tes-

tament, sous la rigueur de la loi, la grâce ne découlait pas avec une si grande abondance des plaies de Jésus-Christ que dans la loi nouvelle, la vengeance divine ne manquait point de poursuivre les criminels immédiatement après leur crime; mais maintenant, dans la nouvelle alliance, il coule un ruisseau parfait de la grâce de Jésus-Christ, qui, arrosant tous les cœurs purs, et les obligeant par amour de s'attacher à leur Créateur, engage Dieu réciproquement à faire la même chose à l'égard de la créature.

O que si quelqu'un était éclairé d'une assez grande sagesse pour pouvoir connaître ces hommes parfaits dont nous parlons, ces secrets amis de Dieu, et entrer dans leur familiarité, ils ne manqueraient pas d'accomplir aussitôt tout ce qu'ils souhaiteraient de lui, et même tout ce qu'ils lui commanderaient; en quoi certes il ferait très sagement, puisqu'ils obtiennent sans peine tout ce qu'ils demandent à Dieu! Mais il n'y a que ceux qui leur ressemblent qui les puissent bien connaître, parce que leur sainteté est comme un or caché dans le sein de la terre qui ne paraît point, et que ceux dont le cœur est accablé du poids des choses de ce monde ne sauraient découvrir. Tous leurs trésors sont renfermés dans le fond de leur âme, les yeux charnels ne les sauraient apercevoir. Leur sainteté est au-dessus des fantômes et des images; c'est pourquoi ils sont inconnaissables à ceux qui ne voient les choses que par ces sortes d'images. Ils ont pris dans les plaies de Jésus-Christ tout ce qu'ils possèdent, et ceux qui n'ont pas puisé dans les mêmes sources ne peuvent pas comprendre leur vie; ils conservent tout ce qu'ils ont dans un certain repos paisible et tranquille, sans qu'il sorte de leur bouche une seule parole d'emportement, d'où il arrive que ceux qui sont travaillés d'inquiétudes et de pensées impures ne les connaissent point; ils ne sont attachés à aucune dévotion, ni à aucune pratique trop particulière; c'est pourquoi ils sont inconnus à ceux qui se plaisent à ces particularités : et c'est ce qui fait que ces personnes qui sont très pieuses selon la vérité, passent pour méprisables aux yeux du monde, parce qu'on ne peut pas aimer ce qu'on ne connaît point. Enfin leurs exercices sont au-dessus de toutes sortes de discours, et ceux qui veulent juger de leur vie par leurs paroles se trompent souvent.

Il n'appartient qu'à une grande sages nétrer ces personnes, et cette vertu ne s point dans les colléges de Paris, mai passion du Sauveur, où tous ceux qu flexion se rendent savans dans la sages

Mais quoique ces amis de Dieu soie nus et méprisables au monde, ils n pourtant pas de connaître, de savoir qui le dominent et le jugement effroy il est menacé s'il ne sort de ses déso c'est là le sujet de leur plus sensible co c'est ce qui les tourmente le plus, c'es fliction et leur croix la plus fâcheuse: ils ne s'arrêtent et ne pensent qu'à moment qui est toujours présent, san ter par des soins immodérés pour le pour l'avenir; mais ils adorent Dieu moindres choses comme dans les plus Enfin, ils n'agissent point comme é jettis au joug de la loi; car ce que les a à regret, comme y étant forcés par l'o qu'ils doivent à l'Église sainte, ceux-c tent par un sentiment d'amour et par gnation volontaire, avec beaucoup milité et d'abaissement; mais c'est n'arrive guère qu'après avoir consum ses forces, parce que le long exercice tification atténue le corps et le dessèc dans la moelle des os.

Ceux donc qui arrivent à cet éta gueur observent les coutumes et les de l'Église, plus ou moins à proportio forces. Toute leur action consiste dans tissement, et ils ne font autre chos conserver leur volonté libre, dégagé appliquée à observer ce que Dieu d'eux. Ils entrent de vrai en société autres hommes; mais c'est sans en grav dans leur esprit pour s'occuper d'el aiment, mais sans avoir pour eux d'attac d'affection. Ils compatissent à leur mis sans s'abandonner eux-mêmes au ch l'inquiétude. Ils se confessent des défa remarquent dans leur charité, et cett sion est bien plus noble que celle qu'o fautes ordinaires. Pendant qu'ils p tiennent tous leurs sens dans le recue car « Dieu est esprit » et ils prennent bi de ne point mettre de séparation ent lui, en se cherchant eux-mêmes en

chose que ce puisse être. Alors une certaine lumière se répandant dans la partie supérieure de leur âme, leur fait connaître que Dieu leur tient lieu d'essence, de vie et d'action, et qu'ils ne sont rien autre chose que ses adorateurs. Ils mangent, ils boivent et dorment extérieurement; mais leur esprit ne s'occupe point à ces actions animales, et leur sommeil, leur boire et leur manger se rapporte à la gloire de Dieu, qui est leur fin, en cela aussi bien qu'en toute autre chose. Ils ne pratiquent pas beaucoup d'exercices extérieurs, et parlent très peu, et tout ce qu'ils font, ils le font dans une grande simplicité; ils gardent l'honnêteté dans la conversation, et on peut dire que tout ce qu'ils font vient d'eux sans eux. Leurs sens sont exempts de troubles. Ils ne vivent pas tous d'une même manière, mais leur conduite extérieure est différente suivant la diversité des circonstances et des événemens; le fond de leur âme, leur intérieur et le centre de leur esprit, pour ainsi dire demeure pourtant toujours le même. Lorsqu'ils s'arrêtent à eux-mêmes ils y trouvent des opinions incertaines et des pensées douteuses; mais sitôt qu'ils retournent à Dieu, tous leurs doutes s'évanouissent, parce que dès lors ils connaissent avec certitude la vérité même, et ne s'attribuent la propriété d'aucune chose. Mais c'en est assez dit; aussi bien ce n'est pas par la multiplicité des paroles qu'on arrive à cet état, mais par une vie sincère, une humilité profonde et une ardente charité.

Enfin, comme ils n'ont rien qui les empêche de se recueillir en Dieu à toute heure, ils conservent aussi toujours une union libre et entière avec Dieu par leur amour, et ils regardent toujours vers lui, en quoi il y en a plusieurs qui se perdent misérablement, en s'occupant à des objets frivoles et inutiles, et en se causant une perte qu'ils ne peuvent jamais réparer. En effet, celui qui vient à se relâcher de cette application amoureuse et de cet attachement à Dieu, fait une perte plus considérable dans les biens spirituels durant une heure seulement, que s'il perdait l'empire de tout le monde. Bien davantage, quand quelqu'un possèderait toute l'Écriture sainte, et qu'en l'enseignant aux autres il les conduirait à la vie éternelle, quand il soulagerait l'indigence de tous les hommes, tout cela lui servirait à fort peu de chose s'il se séparait de Dieu, et s'il demeurait le maître et le propriétaire de soi-même, et était ainsi empêché de recourir à Dieu, de se résigner à lui et de se consacrer à son honneur, puisque toute l'Écriture sainte ne nous a point été donnée à d'autre intention, que de nous apprendre à être et demeurer toujours le sacrifice intérieur et vivant que Dieu veut de nous.

CHAPITRE XXXVIII.

De la préparation pour recevoir dignement l'eucharistie. Les grâces et les avantages qu'elle renferme.

De tous les exercices que l'on peut pratiquer, je crois qu'il n'y en a point de plus excellent, de plus divin, de plus propre, et de plus assuré pour acquérir le souverain bien et nous unir étroitement avec lui, que de recevoir souvent, avec un cœur plein de foi et brûlant d'amour, le sacrement du corps du Seigneur. Une personne demandant à Dieu par la prière, qui est-ce qui pouvait s'approcher d'un si redoutable mystère, et quand et comment on le pouvait; voici ce que Dieu lui fit connaître. » Celui qui n'a point ce qu'il doit avoir, qui désire ce qu'il ne possède pas encore, et qui trouve bon tout ce que je fais, me peut recevoir quand il le juge à propos, et il n'est pas absolument nécessaire d'attendre qu'il se trouve rempli de l'abondance d'une dévotion sensible; mais qu'il prenne garde, et qu'il considère soigneusement combien est grande sa volonté, son zèle, et son amour envers moi : je le dis encore une fois; qu'il ne se mette pas beaucoup en peine de ce qu'il sent, mais de ce qu'il veut, et de ce qu'il désire. »

Celui donc qui souhaite de s'approcher avec assurance de ce sacrement doit, avant toutes choses, avoir la conscience pure et nette de tout péché; il doit ensuite porter sa volonté, son affection et ses désirs vers Dieu, en sorte qu'il ne cherche, qu'il ne souhaite, qu'il ne poursuive que lui seul et sa grâce. Enfin, il renoncera à tout ce qui déplaît à Dieu, en soumettant humblement sa volonté à la volonté divine, qui lui doit être plus chère que toute autre chose. Chacun pourra connaître combien il est proche de Dieu, ou combien il en est éloigné, parce qu'il sentira que son amour et son respect envers cet auguste sacrement s'augmenteront par l'usage fréquent de la communion, et que sa crainte filiale ne s'amoindrira ni diminuera en rien. Celui qui trouvera ces dispositions en lui,

fait d'autant mieux qu'il s'en approche plus souvent, et qu'il ne se laisse pas facilement priver d'une si grande grâce : « car les délices du Dieu tout-puissant sont de demeurer avec les enfans des hommes. »

Mais si quelqu'un se sent dans la tiédeur et dans la négligence, sans dévotion et sans désir de prendre cette sacrée nourriture, qu'il ne s'en abstienne pas pour cela, pourvu que sa conscience ne soit tourmentée du remords d'aucun péché ; car c'est alors qu'il a plus grand besoin de ce don précieux, et de ce secours céleste, dans lequel il trouve le comble de la sainteté, de l'amour, et généralement de tout ce qui lui est nécessaire; s'il s'en approche, et s'il le reçoit avec un cœur libre et dégagé de toutes les choses du monde, et qui soit uni et appliqué uniquement à Dieu. C'est proprement aussi dans ce sacrement adorable qu'on trouve la grâce avec plus d'abondance que partout ailleurs, d'autant que les sens et les puissances de l'âme, qui étaient dissipés, s'y amassent et s'y réunissent, par la vertu agissante de la présence corporelle de notre Seigneur Jésus-Christ. Mais principalement ceux que leur faiblesse fait tomber plus facilement, sont relevés et ramenés à eux-mêmes, ils sont délivrés des embûches de toutes les choses de la terre; ils sont embrasés du désir de celles du ciel ; ils sont excités à la pratique des choses saintes par Dieu même qui habite en eux. Enfin, leur corps est renfermé et renouvelé dans le corps adorable de Jésus-Christ. Il faut ajouter à cela que ce sacrement nous transforme en Dieu et nous unit heureusement à lui, en sorte que nous devenons maîtres de tout ce qui lui appartient, et que son corps et son cœur ne sont plus qu'un même corps et un même cœur avec le nôtre. Nos sens, tous nos membres, notre amour, notre volonté, nos désirs et toutes nos puissances, lui sont tellement soumises, et se rapportent si immédiatement à lui, que nous le sentons dans toutes les facultés de notre âme et de notre corps. Lors donc que quelqu'un se trouve couvert de misère et chargé du poids de ses péchés, qu'il courre avec une humble reconnaissance de sa bassesse et de son néant, à ce transport rempli de toutes sortes de richesses, et à cette source féconde en délices, et il éprouvera sans doute en soi-même qu'il est capable de l'enrichir, et de suppléer abondamment à toute son indigence. Qu'il fasse cette réflexion, et qu'il dise ainsi en lui-même, en s'en approchant : « Mon charitable Seigneur et mon Dieu, voilà que la multitude de mes iniquités est venue à un tel excès que je ne puis plus les effacer; c'est pourquoi je désire recevoir votre Fils bien-aimé, et vous l'offrir pour mes péchés, lui qui s'est offert lui-même à vous comme une hostie parfaite sur l'autel de la croix, afin qu'il satisfasse lui-même pour moi à votre justice, puisque vous n'avez rien de plus cher ni sur la terre ni dans le ciel, et qu'il n'y a que lui seul qui soit capable de faire ma paix avec vous par cette satisfaction. Je veux aussi recevoir, ô Père céleste ! ce même Fils bien aimé, afin de vous rendre par lui des actions de louanges et de grâces, et de vous l'offrir pour tous les dons, toutes les faveurs et toutes les grâces dont vous m'avez comblé, moi qui suis un pauvre pécheur indigne, et qui ne puis jamais reconnaître dignement tant de bienfaits. »

Qu'il reconnaisse ensuite combien il a de pente au mal, et combien il est paresseux à faire le bien, et qu'il dise : « O Père éternel ! je veux recevoir votre Fils bien-aimé pour vous en faire un sacrifice, afin de surmonter par lui le monde, la chair et le démon, qui sont mes ennemis mortels. Je désire aussi, ô Père de miséricorde, recevoir ce même Fils, afin que ses richesses surviennent à ma nécessité, que sa bonté infinie dissipe ma malice, et que sa divinité incompréhensible répare les pertes de mon humanité, soulage sa faiblesse, remplisse son vide, et lui communique la perfection qui lui manque.

« Enfin, ô Père de consolation ! je désire recevoir ce même Fils, qui est l'objet de votre amour ; afin que vous m'affermissiez aussi solidement en vous que vous avez permis qu'il fût attaché fixement sur la croix, d'où il n'a point voulu descendre jusqu'à ce qu'il m'eût pleinement racheté, et qu'il m'eût reconcilié avec vous. Je vous prie, par l'excès de sa charité infinie, de me faire la grâce de demeurer toujours si fortement attaché à vous, et de persévérer dans cette union avec tant de fermeté, que je ne puisse jamais vous quitter, quand je vous verrais abandonné de tout le monde. Et je vous fais aussi cette prière, mon Dieu, pour tous ceux pour lesquels j'ai une obligation particulière de vous prier, et même pour tous les vivans et les morts. »

Après cela, qu'il médite profondément sur la

randeur de celui qu'il va recevoir, et combien en est indigne, lui qui mériterait plutôt de rvir de victime aux flammes éternelles que loger en son sein le Dieu de majesté. Qu'il souvienne que Marie, cette vierge sainte et ès digne mère de Dieu, qui n'avait jamais ché, fut saisie de crainte lorsque l'ange lui orta la nouvelle qu'elle devait concevoir le Fils é Dieu. Qu'il pense comment saint Jean, le récurseur de Jésus-Christ, trembla lorsqu'il t obligé de toucher de ses mains l'humanité crée du Sauveur et de la plonger dans les eaux n Jourdain. Avec combien plus de raison, nous ui sommes des malheureux et abominables pécheurs, devons-nous apporter autant de respect, crainte et d'amour qu'il nous est possible, en cevant le Dieu de gloire.

Quiconque donc désire se détacher et se élivrer de tous les vices et de tous les défauts, ui veut être paré magnifiquement des grâces des vertus, et qui s'efforce de retourner à sa remière origine, doit mener une vie qui le rende igne de participer souvent au sacrement adoible du corps du Seigneur, par lequel il sera ni à notre grand Dieu, aussi intimement qu'une etite goutte d'eau avec le vin quand on le verse ans un grand vase plein de cette liqueur; de orte que toutes les créatures ensemble ne sauient rien trouver qui divise et qui sépare de ieu une âme qui est en cet état. Que si elle ne ent pas cette union au dedans de soi, elle ne oit pas perdre courage pour cela, mais elle oit avoir une ferme confiance aux paroles de ieu, puisque si lorsqu'elle sent moins Dieu lle croit plus fortement, sa foi en est d'autant lus vive et lui donnera une récompense plus bondante, pourvu qu'elle fasse tout son posible. A dire le vrai, il n'y a presque personne armi nous qui ait une foi ferme, constante et éritable.

Quelqu'un me dira sans doute : Mais comment pourrai-je espérer ou croire quelque chose le grand, moi qui me sens si défectueux, si autif et si fort enclin au péché? Que chacun listingue donc deux choses en soi, qui ont aussi té effectivement en Jésus-Christ, les deux paries de l'âme, la supérieure et l'inférieure. La artie supérieure du Sauveur était continuellement occupée à la possession et à la jouissance éritable du bonheur éternel, quoique la partie inférieure fût accablée en même temps d'un grand nombre d'afflictions, et fût obligée de combattre pour ainsi dire avec les travaux et les souffrances; et cependant l'une de ses parties n'empêchait point l'autre de se porter vers son objet, ni de faire ses fonctions. C'est de la sorte que nous en devons user. Il faut que les puissances supérieures de notre âme s'élèvent à Dieu, et s'attachent fortement à lui, tandis que les puissances inférieures seront avec le corps dans l'affliction et dans les tourmens. Oui, il faut que l'esprit se porte à Dieu avec beaucoup d'effort et de courage, et y demeure dans la simplicité et le dégagement : car les puissances supérieures n'ont rien du tout de commun avec les puissances inférieures; et ces dernières, qui sont les sens, ne concernent que les impressions du corps, telles que sont la faim, la soif, le froid, le déplaisir, le tremblement, les soins, et les autres choses de cette nature, qui sont ou agréables ou fâcheuses.

Au reste, plus le combat que ces ennemis nous livrent est rude, et plus la victoire que nous remportons sur eux est honorable; plus l'attaque des vices que nous surmontons est violente, et plus notre vertu est ferme et agréable à Dieu. Si nous voulons donc recevoir dignement le sacrement auguste du corps du Seigneur, prenons garde si nos puissances supérieures sont tournées vers Dieu, si notre volonté le cherche; voyons ce que nous aimons et ce que nous cherchons en lui avec une attention pure, et combien est grande la fidélité qui nous attache à son service; mais examinons toutes ces choses suivant les sentimens sincères que nous trouvons au fond de notre cœur. Certes, celui qui est disposé de la sorte, ne reçoit jamais durant cette vie le sacrement du corps du Seigneur, qu'il n'y trouve des grâces toutes singulières; et plus il le reçoit souvent, plus est grand l'accroissement des grâces qu'il y trouve; jusque-là même que quelqu'un pourrait s'en approcher une seule fois avec tant de ferveur, un amour si brûlant, et une intention si pure, qu'au lieu que devant il était destiné à demeurer dans le dernier ordre des anges par sa disposition moins parfaite, il mériterait par cette nouvelle ferveur si violente et si épurée de passer non-seulement au second, mais même d'être élevé jusqu'à la huitième ou neuvième hiérarchie. D'où vient que si deux personnes passaient leur

vie tout entière dans une perfection et une sainteté égale, et que l'une cependant s'appliquât plus souvent que l'autre à communier dignement, elle en recevrait cet avantage de briller éternellement par-dessus elle comme un soleil lumineux, et d'être unie à son Dieu d'une façon toute particulière et tout admirable.

Au reste ces fruits précieux du corps de Jésus-Christ ne se communiquent pas seulement dans la communion visible et extérieure, mais bien davantage dans celle qui est invisible et intérieure, qui consiste dans une soif ardente de l'âme, qui est altérée des douceurs de ce sacrement. Or chacun pourrait ainsi communier en esprit en quelque rencontre que ce pût être, soit en santé, soit en maladie, et même mille fois le jour, et davantage, avec une foi si pure, que Dieu le comblerait de plus de grâces que tous les hommes ensemble. Mais cependant on doit communier sous les espèces du sacrement, autant que notre ferveur nous y porte, et que les ordonnances de l'Église le permettent. Et si peut-être nous ne nous y sentons point excités, ne laissons pas de nous y disposer de toutes nos forces, menant une vie qui serve à nous y préparer, et ainsi nous acquerrons dans ce siècle présent la vraie sainteté qui nous fera trouver un bonheur éternel dans le siècle à venir; car la sainteté consiste à suivre et à imiter Dieu, et la béatitude, à le posséder parfaitement.

CHAPITRE XXXIX.

Douze grands et ineffables dons que la miséricorde divine accorde à ceux qui communient dignement.

L'homme spirituel et intérieur trouve dans la participation du corps de Jésus-Christ douze fruits excellens, que presque tout le commun des hommes et même beaucoup de religieux ignorent entièrement.

Le premier est que la force et la vertu de ce sacrement si auguste lui donne non-seulement le pouvoir, mais même la facilité d'abandonner toutes les choses terrestres et périssables, en sorte qu'il puisse dire avec l'apôtre : « Je regarde toutes choses comme des ordures, afin de gagner Jésus-Christ. » Car celui qui n'a rien, et qui ne désire rien, est sans doute plus riche que celui qui possédant toutes choses en abondance, ne laisse pas d'en désirer toujours davantage, et a encore besoin de quelque chose de plus. Or il y a cinq verités, dont la considération sérieuse et attentive nous fera trouver du dégoût et de l'amertume dans toutes les choses du siècle.

La première est que le plaisir qu'on prend dans la créature obscurcit la connaissance que l'entendement a de Dieu ; car tandis qu'on trouve de la satisfaction dans les choses terrestres et passagères, on ne peut connaître ni aimer celles qui sont célestes et éternelles. Mais lorsque les hommes parfaits sont obligés d'agir et de parler selon la partie inférieure de l'âme, la supérieure n'est point empêchée pour cela de contempler la vérité, parce que cette portion suprême se tenant élevée par-dessus tous les temps jusque dans l'éternité, elle s'y connaît elle-même aussi, et y voit toutes choses. C'est dans cette élévation de l'âme au-dessus des sens que la partie subalterne, qui est éloignée de cet état sublime, ni aucune des créatures ne peut rien sur la partie supérieure, soit pour l'aider ou l'empêcher dans son action. Que si cette partie si élevée s'applique à comprendre dans soi-même la vérité, avec cette discrétion qui y est requise, alors se rabaissant et se mêlant aux actions et aux ouvrages de la partie inférieure, elle en souffre quelque empêchement dans sa fonction propre. Car afin que les actions de cette partie qui lui est soumise se fassent dans l'ordre, elle en doit être le guide et la modératrice. Or pendant que la partie suprême de l'âme est occupée à régler et conduire ces actions extérieures, elle ne peut pas si bien vaquer à la conduite et et au règlement de l'intérieur.

La seconde est que l'amour des choses périssables affaiblit et diminue celui qu'on doit avoir pour Dieu ; et plus on est passionné pour la créature, moins on aime le Créateur qui leur a donné l'être à toutes. D'où il s'ensuit nécessairement qu'il faut entièrement déraciner de l'âme toute affection terrestre et humaine dont Dieu n'est point la cause et l'origine ; car il n'y a point de créature qui renferme en soi toutes sortes de perfections, et lorsque l'âme ne les trouve pas toutes dans un seul être créé, elle les va chercher dans un autre, et elle ne demeure jamais satisfaite et en repos jusqu'à ce qu'elle ait rencontré toutes les perfections inséparablement unies dans cet être entièrement simple et parfait, qui est toutes choses en tous ceux auquels il se donne ; ce qu'on ne trouve

[q]u'en Dieu seul. C'est pourquoi, encore que nous [i]nvoquions les saints, et qu'ils puissent nous ai[d]er beaucoup par leurs prières auprès de Dieu, [p]uisqu'ils ne font qu'un même esprit en lui, [a]vec lui, et qui ne sort point de lui, il ne nous [e]st pas permis néanmoins de nous reposer en [e]ux comme dans notre dernière fin, qui ne peut [ê]tre autre que Dieu.

La troisième est que le plaisir des créatures [e]st ordinairement mêlé d'une amertume qui est [d]'autant plus grande au dedans, qu'elle ne se [f]ait point sentir au dehors. Et certes, il nous de[v]rait être bien moins difficile d'endurer quelque [b]lessure dans le corps que de supporter les re[p]roches de notre conscience, après avoir commis [u]n péché.

La quatrième est que ce même plaisir est [p]artagé, et qu'il ne se rencontre pas tout à la [f]ois dans une seule créature; car, par exemple, la [s]atisfaction qu'on trouve dans les habits propres [e]t curieux n'est pas la même que celle du boire [e]t du manger; ce qui arrive pareillement dans [l]es choses spirituelles, où le plaisir de la prière [e]st différent de celui de la dévotion. Et certes, il [e]st avantageux à l'homme qu'une pure créature [n]'enferme pas toutes sortes de perfections, parce [q]ue s'il pouvait trouver en elle le sujet d'une joie [p]arfaite, il ne chercherait jamais son Créateur.

La cinquième est que les créatures nous cau[s]ent aisément de l'ennui; car il n'y en a point, [p]our charmante qu'elle soit et quelque conso[l]ation qu'elle nous apporte, qui ne nous donne [d]u chagrin et du dégoût, si nous en avons tant [s]oit peu long-temps l'usage ou la vue. Celui-là [d]onc seulement qui est tout-à-fait libre et affran[c]hi de tout ce qui est hors de Dieu, se trouve par[f]aitement heureux, et dès ce monde, par l'avant-[g]oût précieux de la vie éternelle, et dans la cé[l]este patrie, par la jouissance d'un bonheur qui [n]e finira jamais. Et c'est la présence de la lu[m]ière divine qui se répand dans l'âme par la par[t]icipation de l'eucharistie, qui chasse et qui dis[s]ipe toutes les ténèbres des créatures périssables.

Le second fruit d'une communion sainte est l'avancement dans les choses qui servent pour l'éternité. Dieu attire l'homme en quatre manières : 1° Par les douceurs de sa bonté que sa [s]agesse a communiquée à toutes les créatures, [a]fin de mener et de conduire l'homme, qui les sur[p]asse toutes en excellence, à la connaissance du Dieu tout-puissant et tout bon, qui est le souverain bien, auquel nous arrivons par la voie des créatures. C'est ce qui fait dire à un saint : « Vous admirez la hauteur du ciel et l'étendue du firmament; mais, ô mortel, vous êtes encore plus élevé que tout cela, vous qui recevez dans le corps de Jésus-Christ ce qui est au-dessus de toute hauteur, ce qui surpasse toute étendue, et ce que le ciel et la terre ne peuvent comprendre. » 2° Dieu gagne les âmes par la promesse de l'éternelle béatitude, ainsi que le remarque l'apôtre par ces paroles : « L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et l'esprit de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. » Celui qui mériterait de goûter en vérité la moindre partie de ces délices dès ici-bas, pourrait bien dire assurément avec saint Augustin : « Je n'estime rien de toutes les choses qui sont au monde, en comparaison de l'amour pour cette céleste demeure. » 3° Dieu fait venir l'homme à lui par l'exemple des martyrs. Je me souviens d'avoir ouï dire qu'il y avait des bienheureux plus élevés dans la gloire que ces martyrs; mais pour moi, dans l'ardeur dont le Saint-Esprit nous anime, je dis hardiment qu'entre tous les chastes amours, je chéris principalement celui des martyrs, qui est si parfait et si généreux; car plus on connaît la bonté et le mérite de la cause de celui qu'on aime, plus on conçoit aussi d'amour et de zèle pour lui; et cette considération me fait aisément croire que nul ne surpasse les saints martyrs en charité, puisque nul n'a mieux connu qu'eux la juste cause et la valeur inestimable de celui pour lequel ils ont donné leur vie. Je trouve néanmoins qu'on peut encore monter plus haut d'une certaine façon singulière, lorsque l'esprit s'envole par-dessus le temps jusque dans l'éternité, où s'unissant à Dieu, il devient une même chose avec lui, et, par cette union, il connaît et il aime non pas ce qui est de plus ou de moins noble, mais toutes choses en toutes choses, les considérant dans cet objet infiniment noble, toutes réunies d'une façon très éminente, et dans un égal degré de noblesse. C'est là proprement que l'esprit, après s'être élevé au-dessus de tout, se surpasse soi-même et demeure inébranlable dans un certain repos éternel, où plus il connaît et aime l'éternité, plus il s'y affermit et y devient lui-même comme éternel. 4° Enfin, Dieu attire l'âme par

le riche présent qu'il lui fait de son corps précieux, en lui donnant sa chair pour viande et son sang adorable pour breuvage, et nous exhortant à le recevoir lorsqu'il dit : « Mangez et buvez, mes amis; enivrez-vous, mes bien-aimés, afin que vous mettiez en oubli toute tristesse. »

Le troisième fruit de l'eucharistie est l'élèvement de l'âme au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu; car alors le Seigneur la met dans un transport de joie, qui surpasse tous les autres plaisirs du corps et de l'esprit, et lui faisant part des douceurs de sa divinité, il la fait mourir entièrement au plaisir des créatures. Il dissipe aussi tout ce qui pourrait la troubler dans la contemplation de la vérité divine, et dans la jouissance de cette joie suréminente qu'elle ressent; ce qui fait qu'elle est obligée de se faire violence pour aller chercher les choses dont la faiblesse humaine ne se peut passer : car, d'autant plus que les biens de l'esprit sont plus excellens que ceux du corps, le plaisir que nous y trouvons est aussi plus abondant et plus pur, et la peine que nous souffrons d'autant plus grande, lorsque nous passons quelquefois des occupations de l'esprit à celles du corps : car l'âme voudrait ne se séparer jamais de cette pureté où elle trouve tant de douceur, et lorsqu'elle en est privée, elle ne souffre pas moins que si elle se voyait chassée du paradis, et repoussée de la porte de la gloire. Je ne sais pas même si les souffrances des peines d'enfer pour un temps lui sembleraient plus rigoureuses et plus sensibles que la privation des chastes délices qu'elle goûte en cette occupation sainte, et du plaisir si pur et si doux qu'elle éprouve dans la contemplation de la vérité divine.

Dieu élève aussi l'âme au-dessus des images terrestres de toutes les choses qui passent; car, pendant que l'image de la moindre des créatures est attachée à l'âme, qui y met son affection, le Créateur ne s'unit jamais à elle, mais lorsqu'elle se trouve une fois unie à lui de cette sorte, il n'y a point de passé ni d'avenir à son égard, rien ne peut lui donner ni chagrin ni joie immodérée, et elle possède toutes choses en ce moment incommutable de l'éternité, qui n'est autre que Dieu. Dans cette union bienheureuse, elle perd le souvenir de tout ce qui est hors de Dieu, et elle s'oublie elle-même. Enfin, Dieu élève cette âme au-dessus de toute action intérieure et extérieure; et dans cette élévation, qui la met au-dessus de toute créature, elle produit toutes ses actions non par la vue de quelque intérêt ou de quelque avantage qu'elle en attende, mais par les seuls mouvemens de l'amour qu'elle porte à Dieu. L'homme est peu de chose, pendant qu'il ne s'élève pas au-dessus du reste des créatures et de soi-même : plus il monte au-dessus d'elles, plus il devient pur et dégagé du commerce et du mélange de la terre; et à mesure que la pureté croît en lui, il devient plus propre à recevoir la splendeur et la gloire de l'éternité, qui est Dieu-même.

Le quatrième fruit de l'eucharistie est de rendre l'âme forte et vigoureuse pour pratiquer toute sorte de biens; car Dieu lui fait perdre le souvenir des choses humaines, et la confirme tellement dans la pensée des spirituelles, dont il la nourrit, que l'homme en est presque réduit à l'oubli de sa propre nature, jusque-là qu'elle agit le plus souvent sans qu'il s'en aperçoive : mais agissant de cette sorte sans aucune réflexion ni mouvement libre et volontaire, il ne pèche ni ne mérite aucunement. Or cet oubli de soi-même tire son origine de trois causes. La première est la grâce même; car de s'oublier ainsi, c'est un des plus riches présens de la miséricorde divine, et toutes les créatures ensemble ne le sauraient mériter pour un autre. Aussi ceux qui possèdent cette faveur doivent plutôt passer pour des anges visibles sur la terre que pour des hommes, puisqu'ils ont en quelque manière la pureté et la blancheur de ces bienheureuses intelligences, en ce que leur nature opère indépendamment de leur sens, et que leurs propres pensées ont plus pour objet les choses spirituelles que les corporelles. La seconde cause est le soin qu'on a de donner peu à la nature; car, tout ainsi que le même feu qui dévore, qui consume et qui convertit tout en soi-même plus on lui fournit de matière, étant couvert de cendres, conserve à peine quelque chose de sa chaleur et de sa lumière; de même plus on retient la nature dans l'austérité et dans la discipline, et moins sent-elle les infirmités et les besoins ordinaires. La troisième cause est le plaisir que l'âme prend à méditer sur les choses spirituelles; et c'est ce qui affermit tellement l'esprit dans les bonnes pensées, qu'il ne peut

s'occuper de rien de bon, et, s'il voulait en user autrement, il ne le pourrait pas sans se faire violence. C'est pourquoi il est d'une extrême conséquence que chacun apprenne à recueillir ses pensées en lui-même, et je m'étonne comment plusieurs peuvent s'arrêter à tant de pensées déraisonnables, ou du moins inutiles; car plus l'esprit en est rempli, et moins est-il capable de pénétrer la vérité; au lieu qu'il la connaît d'autant mieux qu'il est moins agité de toutes ces illusions. Enfin, Dieu arrête et fixe tellement la mémoire et les puissances de l'homme dans la méditation des biens spirituels, qu'il tombe presque dans l'oubli de soi-même, et néglige et méprise tout le reste pour ne désirer que le ciel et l'éternité.

Le cinquième fruit de l'eucharistie est l'illumination de l'entendement et de la raison dans la connaissance de Dieu même, et de tout ce qui se voit dans le miroir de l'éternité; car alors l'esprit connaît toutes les créatures par les idées qu'elles ont dans l'entendement divin; il voit Dieu en Dieu même, où tous les êtres sont en un certain sens la même chose que lui, sans accroissement ni diminution; savoir, dans cette éternité immuable qui n'est autre que Dieu, n'étant sujets que dans le temps aux altérations qui les font croître et décroître. Au reste, plus on connaît parfaitement chaque chose en Dieu, plus aussi l'aime-t-on parfaitement en lui, et la jouissance qu'on a de toutes les perfections et du bonheur de Dieu en est plus parfaite et plus accomplie. Autant, dis-je, que nous connaissons parfaitement toutes choses en Dieu, autant sommes-nous enrichis de toute sorte de perfection; et plus nous avons ici-bas d'amour et de connaissance de Dieu, plus aussi nous y goûtons comme les prémices de la félicité future, en attendant que nous en possédions la plénitude dans le ciel pour toute l'éternité. Cependant Dieu élève quelquefois ici-bas l'âme au-dessus d'elle-même, afin de lui faire obtenir par grâce tout ce qu'il a lui-même par nature; et ce soleil de justice la pénètre si vivement de la clarté de ses rayons, qu'elle en reçoit l'éclat de toute sorte de vertus et de sainteté durant tout le cours de sa vie. Et comme la lumière visible luit au milieu des ténèbres, et est commune aux bons et aux méchans, de même ces personnes éclairent également tout le monde, selon que chacun est capable de supporter les impressions de la lumière divine. Je dis plus, cet éclat merveilleux de la divinité rend l'âme non-seulement toute divine, mais en quelque façon elle devient Dieu par grâce, demeurant néanmoins dans son être de créature, puisque dans cette essence infinie et inaltérable il ne se rencontre autre chose que Dieu en Dieu même. Enfin cette divine lumière, qui surpasse tout ce qu'il y a d'agréable, étant la vie éternelle, comble l'âme de joie et d'allégresse; elle reçoit la vue intérieure de toutes les créatures raisonnables, dont le plaisir et le bonheur est d'autant plus abondant que la connaissance qu'ils en ont est plus parfaite. Mais surtout l'âme, qui est heureusement réformée, trouve des charmes tout extraordinaires dans la contemplation de cette vérité simple, qui est Dieu même.

Le sixième fruit de l'eucharistie est l'embrasement et l'ardeur de l'amour divin. Il n'y a que Dieu seul à qui toutes choses soient dues; il s'aime lui-même à cause de lui-même par sa charité, et l'âme qui est embrasée de son amour le doit aussi aimer, et lui-même et toutes choses en lui et par lui, d'une manière toute divine et toute pure. *Dieu* est effectivement *Charité*, et la Charité est véritablement Dieu : «Celui qui demeure dans la Charité demeure certainement en Dieu, et Dieu demeure en lui,» non-seulement comme le conservateur de sa vie (car il conserve ainsi par son être l'essence de tout le reste des créatures), mais comme un ami demeure en celui qu'il aime, car l'un découvre à l'autre ses plus secrètes pensées, et Dieu révèle aussi avec beaucoup de tendresse tous ses secrets à ses amis qui sont ses élus bien-aimés, et il n'a rien de si caché dans son essence, qu'il ne découvre à l'âme juste autant qu'elle en est capable, pourvu seulement qu'elle soit préparée pour recevoir les influences de sa grâce, dont la moindre participation donne à tous ceux qui méritent de l'obtenir du mépris pour eux-mêmes et pour toutes les choses qui sont hors de Dieu. Un ami se plaît aussi dans la compagnie de son ami. Et certes, il n'y a que Dieu seul qui soit constant et invariable dans son amitié, lui qui nous assure qu'il nous a aimés, et qu'il nous aime encore *de sa charité éternelle*, qui n'a ni commencement ni fin, et qu'il demeurera avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

En vérité, ce sacrement auguste donne de grandes consolations à tous les gens de bien, et celui-là est parfaitement heureux qui peut s'en approcher souvent avec un cœur pur et une conscience sans reproche, puisqu'en participant de cette sorte au corps du Seigneur, il en reçoit aussi la vertu qui l'établit dans une sainteté parfaite. Alors l'âme demeure en Dieu par la connaissance et par l'amour; car il faut croire qu'elle demeure plus dans la chose qu'elle aime que dans celle qu'elle anime. «L'amour, comme dit saint Grégoire, n'est jamais oisif, et s'il est dans une âme, il y produit de grandes choses; et s'il y était sans action, il ne serait plus ce qu'il est.» Or, l'amour agit dans l'âme avec mesure et sans mesure. Il agit avec mesure, parce qu'il fait supporter patiemment à l'homme toutes choses pour l'amour de Dieu; ce qui n'est rien proprement si l'on considère la majesté et la grandeur divine, pour qui l'on n'est pas moins obligé de supporter que d'abandonner toutes choses. Il agit sans mesure, parce qu'il transporte l'âme dans l'éternité au-dessus des temps où elle produit des actions qui surpassent la portée de ses forces.

Le septième fruit de l'eucharistie est l'accomplissement de tout ce qui cause notre béatitude. Le grand saint Denis dit : «Que la sainteté est une perfection, une pureté et un dégagement. Or, c'est Dieu qui opère dans l'âme toute pureté et toute perfection, en sorte qu'étant ainsi purifiée et parfaite, elle n'a plus aucun attachement ni aucun commerce avec la créature. Par exemple, on dit que l'eau est pure lorsqu'elle n'est altérée par aucun mélange; si vous la mêlez avec du vin, elle perd sa pureté par ce mélange, et l'excellence de cette liqueur ne la lui saurait conserver. C'est ainsi qu'il faut que l'âme soit pure et séparée du mélange de toute créature tant spirituelle que corporelle, et il est absolument nécessaire qu'elle mette en oubli jusqu'aux anges et aux saints pendant ce moment bienheureux que Dieu, qui surpasse toute pureté, l'attire et l'unit à lui, elle et toutes ses puissances. Mais ce moment heureux ne peut pas durer beaucoup pendant cet exil. On connaît distinctement dans ce miroir très lumineux les images des créatures. Or, ce miroir de l'éternité du Père n'est autre que son entendement, dans lequel il imprime sa propre image qui est son Fils et son Verbe, et dans cette image vivante, c'est-à-dire dans son Fils, sont renfermées et connues les idées et les images de toutes les choses. Mais cela se passe d'une façon qui surpasse l'effort et le pouvoir de la nature, n'y ayant rien dans cette façon de connaître que Dieu en Dieu même. Secondement, Dieu, par sa liberté infinie qui est son essence même, dégage l'âme de toute propriété; car elle ne peut être en repos jusqu'à ce qu'elle perce et qu'elle s'envole au-dessus de ce qui est hors de Dieu, et qu'elle acquière une liberté toute divine dont rien ne pourra interrompre l'exercice, et cela se peut faire en tant qu'elle devient elle-même éternelle, en se fixant dans cette éternité immobile qui est Dieu même. Il faut remarquer que j'appelle libre ce qui n'est lié ni attaché à aucune chose, et avec quoi rien de tout ce qui est hors de Dieu n'a de liaison; l'âme, donc, en ce sens, est parfaitement libre lorsqu'elle se met au-dessus de tout ce qui n'est point Dieu, et qu'elle n'a d'affection ni pour elle ni pour aucune créature, mais qu'elle les renvoie toutes à Dieu qui seul mérite tout notre amour. Le Seigneur perfectionne aussi l'âme par sa divine ressemblance qui est son fils Jésus-Christ notre Sauveur; et plus cette image substantielle de la Divinité est souvent et vivement imprimée dans une âme, plus cette âme devient semblable au Père éternel en toute sorte de perfections, et elle est enfin au comble de sa grandeur lorsqu'elle est arrivée à une unité paisible où elle ne forme plus aucune ressemblance ni de Dieu ni des choses divines, ni d'aucune perfection, ni des degrés différens qui se trouvent dans le bien, parce qu'elle ne rencontre en Dieu aucune distinction entre toutes ces choses. L'âme qui est en cet état ne se perfectionne plus, étant entièrement parfaite en Dieu, qui est la souveraine perfection.

Le huitième fruit de l'eucharistie est le trésor de toutes les richesses; car Dieu enrichit l'âme du don de sagesse qu'il verse sur elle, afin qu'elle ne fasse jamais rien dont elle se repente après. La sagesse en Dieu, est cette lumière immortelle et inaccessible à la créature, par laquelle il se connaît soi-même; et l'âme est unie à Dieu, et Dieu à l'âme, autant, et ni plus ni moins qu'elle est avancée dans la connaissance et dans l'amour divin; et dans cette union du divin amour, l'âme est non-seulement Dieu par grâce avec Dieu,

est même, pour ainsi dire, Dieu en la même grâce; ce qu'il faut toutefois sainement. Certes, celui dans qui la éside est comme le temple du Dieu tout-qui habite en lui; car il aime ceux dans vertu se trouve, et il remplit leurs dé-ce qu'il est lui-même la sagesse, et qu'il t et s'aime en toutes choses. C'est là sse, qu'on recommande à tout le monde, tant non-seulement l'origine de toute la , mais la béatitude même, et Dieu ne donner à l'homme de plus grand ni de aitable, puisque c'est le comble de la u bonheur dont jouit éternellement la inte et adorable. Tous les hommes dé-turellement la sagesse, mais il y en a peu iennent effectivement pendant un seul ou même pendant un moindre espace de y en peut avoir; car si quelqu'un la pos-rant cet intervalle plus court qu'un mo-la possèderait sans doute tout entière, il n'y a point en elle de plus ni de moins. elle-même, et en tous ceux à qui elle se . C'est Dieu même qui est la sagesse, et trons en la jouissance de Dieu qu'à pro-le la connaissance que nous avons de la ui nous fait ainsi trouver Dieu en Dieu encontrer nous-mêmes en lui.

vième fruit de l'eucharistie est l'allé-ntinuelle de l'âme: « L'esprit content, et nce satisfaite, dit le sage, est comme un ontinuel, » parce qu'une conscience pure souillée par le mélange impur d'aucune remplit le cœur d'une joie parfaite. Ce-qui elle est se trouve joyeux dans l'in-té comme dans la commodité, dans la comme dans le bonheur, et ses entrailles issent de joie devant le Dieu vivant. Il é de changer en une paix éternelle able toutes les afflictions qui lui arri-il goûte même par anticipation ce plai-ible dont il jouira dans la vie bienheu-ns crainte de le perdre. Plus cet avant-délices du ciel sera fréquent et abon-ette personne, et plus sa béatitude en mplie, et il est certain qu'il possèdera e vie et dans le siècle à venir toutes les s divines, avec d'autant plus d'abon-u'il aura eu dans celui-ci le cœur plus s sincère. Certes, quand on amasserait ensemble tout ce que Dieu a donné de joie à toutes les créatures, ce ne serait rien en comparaison du moindre sentiment d'allégresse qu'on éprouve dans cet avant-goût de la vie éternelle. Enfin, lorsque l'homme est certain et assuré d'être dans cette vie immuable, qui est Dieu même, et qu'il s'y conforme, et s'y rend semblable selon son pouvoir, dans le degré suprême de toute la perfection; c'est alors seulement qu'il est arrivé au meilleur état où l'on puisse être dès ce monde, se trouvant dans une si sainte et si heureuse disposition envers ce bien souverainement estimable, qui n'est autre que Dieu. Et c'est là un bonheur qui n'est jamais interrompu dans les gens de bien; la majesté du Seigneur est sur leur langue comme un rayon de miel; elle est dans leurs oreilles comme un concert harmonieux d'instrumens, et dans leurs cœurs comme un transport de joie ineffable et un inénarrable ravissement. Toutes les créatures ensemble ne pourraient pas donner pour un moment cette sublime perfection, et cette joie indicible que l'âme pure ressent de la présence adorable de Dieu tout bon et tout-puissant dans l'eucharistie.

Le dixième fruit de ce sacrement est une certitude et une sécurité bienheureuse. Il y a trois sortes de certitudes. La première vient de la foi, qui nous fait croire des choses entièrement inconnues à nos sens; et cette vertu surnaturelle rend tous les gens de bien certains et convaincus de la vérité par la force de cette même vérité qu'elle embrasse. « Toutes choses sont possibles à celui qui croit, » et nous sommes exaucés dans nos prières suivant la mesure de notre foi. Il est certain que c'est par la force de cette vertu que tous les saints ont fait les prodiges et les merveilles que nous apprenons qu'ils ont opérés; mais notre Sauveur, il opérait toutes ses œuvres merveilleuses par l'efficacité de la vérité, qui n'est autre que lui-même. Autant que nous avons de l'efficacité de la foi, autant agissons-nous par elle efficacement, et autant qu'il se trouve en nous de vérité, autant d'œuvre faisons-nous aussi par sa vertu et son efficacité. La seconde certitude vient d'une révélation véritable qui se fait à l'esprit des choses futures. Il y a des personnes à qui il n'arrive presque jamais rien dont elles n'aient auparavant un pressentiment dans leur cœur. C'est à la vérité un avantage, mais ce n'est pas le plus grand de tous; car l'idée des

choses qu'elles connaissent est comme une espèce de milieu et de séparation entre Dieu et elles. La troisième certitude appartient à la vie éternelle, et à cette félicité que toutes les créatures raisonnables et bienheureuses possèdent par la continuelle jouissance d'un bien qui étant Dieu même et sa propre béatitude, est celle aussi de toutes les créatures dont il est le Dieu; et cette certitude ne s'acquiert que dans la plus haute connaissance et le plus parfait amour de Dieu, et dans la plus étroite union avec lui, et ceux qui l'ont une fois obtenue peuvent dire hardiment avec l'apôtre : « Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni quoi que ce puisse être au monde, ne me pourra jamais séparer de l'amour de Dieu. » Or personne ne peut mériter par soi-même ce don excellent, mais tout le mérite, même de tous les hommes ensemble, ne serait pas capable de le procurer à une seule personne. C'est une faveur qui ne se fait qu'à ceux que Dieu a choisis pour cela de toute éternité, et qui sont dans le détachement d'eux-mêmes et de toutes choses. Elle commence dans cette vie, et continue dans la suite infinie de tous les siècles.

Le onzième fruit de l'eucharistie est une paix parfaite qui commence ici dans les élus, et qui durera éternellement dans le ciel. Tout homme de bien devrait jouir d'une triple paix. La première, avec le prochain; car celui-là n'aura jamais la paix avec Dieu, qui ne l'aura pas avec son frère, autant qu'il sera en son pouvoir. Le Seigneur même et le Créateur de toutes choses, observait une si grande concorde et une si parfaite correspondance avec ses disciples, qu'ils ne souhaitaient rien davantage que de pouvoir toujours demeurer auprès de lui. Il faut que cet exemple nous apprenne à vivre de telle sorte que tous ceux avec qui nous vivons soient bien aises d'avoir notre compagnie. Au reste, quoique ce soit un bien de conserver la paix à l'égard de nos semblables, il n'est pas néanmoins très considérable, car il est fort naturel à la ressemblance de causer la paix; mais de l'entretenir avec nos ennemis et nos dissemblables, comme il n'y a que le seul amour de la Divinité qui le puisse faire, on ne doit point douter que ce ne soit une vertu très rare et très excellente. La seconde est la paix d'une conscience pure, qui jouit au dedans et au dehors d'un repos continuel : or la pureté de la conscience consiste dans l'union et l'accord mutuel de Dieu et de l'homme. Deux choses conservent l'homme dans cette paix et dans ce repos. La première est la fuite perpétuelle de tout ce qui est contraire à Dieu et à la conscience, soit grand soit petit. La seconde est l'usage et l'exercice continuel de tout ce qui regarde l'honneur de Dieu, et l'utilité du prochain et de l'Église, à quoi chacun doit travailler suivant sa vocation, conformément à son état, et dans son ordre : car tout ce qui se fait avec ordre et mesure est toujours louable, et quelque petite que soit une action, si on la fait dans l'ordre et de la manière qu'il faut, elle apporte toujours du repos au dedans et au dehors, soit qu'on s'en aperçoive ou qu'on ne l'aperçoive pas. La troisième sorte de paix est un entier éloignement de tous vices et de tous péchés. Pour la posséder, il faut être dans l'heureuse impuissance de nuire à personne, et de recevoir aucun dommage par qui que ce soit. Et prenant la paix en ce sens, il n'y a que Dieu seul qui jouisse de cette paix, et plus l'homme se rend semblable à lui en l'imitant, plus il obtient par grâce ce que le Seigneur possède par nature; et c'est ainsi qu'on acquiert heureusement cette paix éternelle, qui est Dieu.

Le douzième et dernier fruit de l'eucharistie est l'union inséparable de l'âme et de Dieu. L'effet de cette admirable union est de faire participer l'âme à toutes les perfections divines, et de la remplir si abondamment de toutes ces richesses qui sont Dieu même qu'elle n'est plus touchée du désir d'aucune autre chose possédant dans cette union bienheureuse tout ce qu'elle aime, c'est-à-dire Dieu, et toutes choses en lui, et sa perfection suprême, dans cette éternité qui surpasse tous les temps et qui ne reçoit aucune mesure, étant infinie et Dieu même. Cette union de l'âme avec Dieu est comme l'heureux commencement de la béatitude dont elle jouira à jamais, lorsqu'étant au-dessus des choses, temporelles, elle possèdera éternellement Dieu dans la gloire : et même cette union si merveilleuse renferme tout ce que toutes les créatures raisonnables possèderont de perfection dans leur éternelle félicité. Enfin, l'âme ainsi unie à son Dieu dans cette vie passagère y reçoit déjà quelque goût de la grâce, qui est un commencement de ce nœud divin qui la doit lier heureusement avec le Seigneur dans l'éternité de son règne. Tous

hommes ensemble ne pourraient pas expli- pleinement par leurs paroles et par leurs s, l'utilité, les avantages et les délices ineffes que l'âme sainte trouve en recevant dignement le corps du Seigneur. Il faut prier ardemment la divine miséricorde, avant et après la communion, de nous faire la grâce d'en recevoir tous les fruits.

FIN DES INSTITUTIONS DE FRÈRE J. TAULER.

LE DIRECTEUR
DES
AMES RELIGIEUSES,
PAR LOUIS DE BLOIS.

CHAPITRE PREMIER.

1. Occasion de cet ouvrage. 2. Devoir d'un religieux. 3. Fautes qu'un religieux doit éviter. 4. Exhortation à la persévérance.

1. Vous me demandez, mon cher Odon, un ouvrage de piété qui, comme un miroir fidèle, vous représente vous-même à vos yeux, avec tout ce que vous pouvez avoir de bon ou de mauvais. Je vous avoue que votre prière me surprend. Sans doute vous ne me connaissez pas, quand vous exigez une chose toute spirituelle d'un homme encore terrestre et charnel. Je ne veux pourtant pas qu'on puisse m'accuser d'avoir regardé avec indifférence ou avec trop peu d'égard une demande aussi édifiante que la vôtre. Je me rends donc à vos instances, et je vous envoie un petit recueil de maximes spirituelles. Ma pauvreté ne me permet pas de vous faire un plus riche présent. Recevez celui-ci tel qu'il est. Il vous servira au moins comme d'une ébauche pour entrevoir ce que vous êtes, ce que vous n'êtes pas encore et ce que vous devez être.

2. Je vous exhorte d'abord à vous rappeler souvent et sérieusement le motif qui vous a fait entrer en religion. C'est afin de mourir au monde et à vous-même; c'est afin de ne vivre que pour Dieu seul. Voilà tout ce que vous vous êtes proposé en renonçant au siècle; il faut donc en venir à bout, quoi qu'il en coûte. Pour cela, mon cher frère, apprenez à mépriser tout ce qu'il y a d'objets sensibles sur la terre; accoutumez-vous à rompre votre volonté par de généreux efforts, à vous renoncer vous-même par un saint abandon de tout ce que vous avez de plus cher, à détruire vos passions et vos mauvaises inclinations par la mortification chrétienne. Travaillez à fixer les pensées vagues qui dissipent l'esprit, et affermissez-vous contre les dégoûts et les ennuis qui abattent le cœur. Telle doit être votre occupation tous les jours et tous les momens de votre vie. J'avoue que c'est une guerre difficile à soutenir, mais elle sera suivie d'une couronne de gloire : c'est un état de souffrance et de peine, mais il est accompagné des plus précieux avantages. Évitez surtout l'indolence et le relâchement, et soyez exact, vigilant, attentif, ferme, intrépide dans les combats qu'il vous faudra livrer à vous-même. Allez-y, pour ainsi dire, à corps perdu, et ne vous épargnez point par une délicatesse mal entendue. Dieu le demande, et la sainteté de votre état l'exige. Vous portez le nom de religieux; il s'agit de l'être en effet, et d'en remplir les obligations, d'en combattre le vice et de le chasser de votre âme, d'être enfin toujours en garde contre le déréglement de la nature, les saillies de l'humeur, les plaisirs des sens et les attraits de la volupté.

3. Comprenez bien ce que je vous dis. Si vous permettez à l'orgueil, à la vanité, à une secrète complaisance pour vous-même, de prendre l'ascendant sur votre raison; si vous suivez votre propre sens dans votre conduite; si vous regardez avec mépris ce qui paraît bas et petit aux yeux des hommes, vous n'êtes point vraiment religieux.

Si vous ne réprimez l'envie, la haine, les amertumes du cœur, les mouvemens d'indignation; si vous navez soin d'écarter les défiances, les soupçons injustes, les jugemens téméraires, les plaintes puériles, et à plus forte raison les murmures qui sentent la révolte, vous n'êtes point religieux.

Si dans un différend qui s'élève entre un de vos frères et vous, vous ne travaillez pas à vous

réconcilier sur-le-champ; si vous ne pardonnez pas à l'instant, quelque injure qu'on vous ait faite; si vous roulez dans votre esprit des desseins de vengeance; si vous y conservez de l'aigreur; si vous faites paraître du ressentiment au dehors, et si vous ne donnez pas au contraire toutes les marques d'une affection sincère; si vous hésitez même à secourir dans l'occasion celui qui vous a maltraité, vous n'êtes point religieux : que dis-je, vous n'êtes pas chrétien, vous êtes un abominable aux yeux de Dieu.

Si après être tombé dans quelque faute, vous avez honte de vous en accuser, comme la règle y oblige; si vous ne recevez pas avec beaucoup d'humilité, de docilité et de patience les reproches et les corrections que l'on vous fait, vous n'êtes point religieux.

Si vous ne rendez pas à votre supérieur une obéissance prompte, entière et générale, en tout ce qui n'est pas mauvais; si vous n'avez pas pour lui le respect et la tendresse qui est due à celui qui tient sur nous la place de Dieu, vous n'êtes point religieux.

Si vous cherchez à vous dispenser du chœur ou de quelqu'autre exercice commun; si vous assistez à l'office divin sans l'attention et la dévotion requise, vous n'êtes point religieux.

Si vous bornez tous vos soins à bien régler votre extérieur, et que votre intérieur n'en soit pas le principal objet; si vous vous contentez d'être présent de corps aux exercices, sans que l'esprit et le cœur y aient part; si vous n'y allez que par habitude, vous en perdez tout le mérite, vous n'en retirez aucun fruit; vous n'êtes point religieux.

Si vous ne vous appliquez avec ferveur à la prière, aux lectures de piété et aux autres pratiques de dévotion; si votre âme, tout occupée des choses du monde, demeure courbée vers la terre et ne prend que rarement son essor vers le ciel, vous n'êtes point religieux.

Si vous cherchez à satisfaire votre sensualité dans les repas; si vous prenez de la nourriture au-delà du nécessaire; si, en ce qui regarde le vin, vous ne vous contentez pas d'une très petite mesure, surtout quand vous vous portez bien, et que vous avez d'ailleurs de la bière ou quelqu'autre boisson convenable, vous n'êtes point religieux.

Si vous voulez être bien habillé, mollement couché, jouir de mille petites commodités qui ne conviennent point à l'état que vous avez embrassé; si vous accordez à votre corps le repos qu'il souhaite et refusez à Dieu le travail qu'il demande, vous n'êtes point religieux.

Si vous fuyez la solitude et le silence, aimant à vous dissiper en des entretiens inutiles et par des ris immodérés, vous n'êtes point religieux.

Si vous prenez du plaisir à vous trouver dans la compagnie des séculiers, à sortir du monastère et à vous montrer dans les villes et dans les châteaux, vous n'êtes point religieux.

Si vous êtes assez hardi pour disposer de la moindre chose, donner ou recevoir, envoyer ou retenir quoi que ce soit, sans la permission de votre supérieur, vous n'êtes point religieux.

Si vous estimez peu les règles du monastère, et que vous en violiez de propos délibéré quelqu'une, quelque petite qu'elle soit, vous n'êtes point religieux.

En un mot, si dans le monastère vous cherchez autre chose que Dieu, et que vous ne tendiez de toutes vos forces à la perfection de votre état, vous n'êtes point religieux.

4. Ainsi, pour revenir à ce que je disais d'abord, si vous voulez remplir le nom que l'on vous donne et être un véritable moine, vivez en véritable moine : armez-vous, combattez contre vous-même, n'omettez rien de ce qui est en vous pour vaincre et dompter votre amour propre. Mais si vous ne trouvez pas d'abord la paix que vous cherchez; si Dieu diffère à vous accorder la tranquillité de votre âme; si les mouvemens de la concupiscence vous attaquent; si les passions s'élèvent, n'en soyez pas étonné. Quand Dieu même pour votre avantage permettrait à ces ennemis domestiques de vous faire la guerre pendant toute votre vie, ne vous laissez point abattre; mais vous humiliant devant Dieu à la vue de vos faiblesses, attendez tout de la force de sa grâce.

Saint Paul, ce vaisseau d'élection, n'eut-il pas à souffrir durant tout le temps qu'il vécut, une tentation humiliante, un aiguillon de la chair, dont l'ange de Satan se servait pour lui donner des soufflets et pour l'insulter? Et quoiqu'il eût souvent prié le Seigneur de l'en délivrer, il ne fut point exaucé, parce qu'il ne lui était pas avantageux de l'être. « Ma grâce vous suffit, lui répondit le Seigneur; car ma puis-

sance ne paraît jamais avec plus d'éclat, que dans la faiblesse.» Il n'en fallut pas davantage à ce serviteur de Dieu, pour supporter dans la suite avec courage, et même avec gaîté, la rigueur des épreuves imposées à sa vertu. Fortifiés par l'exemple de ce généreux athlète de Jésus-Christ, ne nous laissons point abattre par la tentation: soutenons-en les attaques avec courage, sans que rien puisse jamais nous faire chanceler dans les bons desseins que nous avons pris.

Ce qui nous paraît un travail pénible et chagrinant, Dieu, prêt à le récompenser, s'en fait un spectacle agréable. A la vue de la récompense qui nous attend, volons avec une ardeur invincible à cette espèce de martyre spirituel, où l'on demande le sacrifice de notre âme. Oui, n'en doutons point; eussions-nous reçu mille blessures dans le combat, eussions-nous été renversés par terre mille fois, mille fois foulés aux pieds de nos ennemis, nous sommes encore assurés de la victoire, pourvu qu'au lieu de mettre lâchement les armes bas, nous résistions jusqu'au bout. Faisons seulement ce qui est en notre pouvoir, abandonnons le reste aux dispositions de la Providence, et disons: «Que ce qui est arrêté par la volonté divine dans le ciel, s'accomplisse.» C'est cette soumission aux ordres de Dieu qui doit faire toute notre consolation et toute notre ressource dans les souffrances. Après tout, la peine est le partage de l'homme. De quelque côté qu'il se tourne, et quelque part qu'il aille, les tribulations, les croix, les tentations l'accompagneront partout et dureront autant que sa vie. Il doit par conséquent être toujours prêt à les soutenir. Heureux, si la grâce l'élève à ce haut dégré de perfection et de bonheur, où l'on ressent une véritable joie à tout souffrir pour le Seigneur!

CHAPITRE II.

1. Office de la nuit ou du matin. 2. Attention à l'office. 3 Distractions et sécheresses. 4 Serviteurs mercenaires et infidèles. 5. Serviteurs fidèles. 6. Mauvais religieux.

1. Eh bien, mon cher frère, vous ai-je assez développé les devoirs d'un vrai religieux? Ne voudriez-vous point encore des instructions plus étendues? Désireriez-vous que je vous marquasse en détail la manière dont vous devez régler votre intérieur et votre extérieur, le train de vie que vous devez mener et à quelles occupations vous devez principalement consacrer chaque moment de la journée, pour tenir une conduite raisonnable et digne de Dieu? Je le veux bien, continuez à m'écouter.

A votre réveil et sur le point de vous lever pour l'office de la nuit, faites dévotement le signe de la croix, et demandez à Dieu par une courte prière le pardon de vos péchés et le secours de sa grâce. Ensuite rejetez les idées grossières et confuses dont le sommeil laisse assez souvent des traces dans l'esprit; occupez votre âme de quelque pensée spirituelle, purifiez-la de plus en plus par de saints désirs; excitez-vous à de secrets transports de joie, de vous voir appelé à chanter les louanges du Seigneur et à lui rendre vos hommages.

Que si la pesanteur du sommeil, la fragilité de la chair, la légèreté naturelle à l'esprit mettent obstacle à ces élévations vers le ciel, bien loin de vous rebuter, prenez courage, faites-vous violence, et triomphez de toutes ces dificultés par un effort de la volonté et de la raison; «car le royaume des cieux se prend par violence et il n'y a que ceux qui se font violence qui l'emportent.» La mesure du travail que vous entreprendrez pour votre Dieu sera la mesure de la récompense que vous recevrez de lui.

Après vous être promptement levé, offrez en sacrifice au Créateur votre âme et votre corps, et mettez l'un et l'autre sous sa protection. Accourez aussitôt au chœur, comme dans un asile assuré contre les poursuites de vos ennemis, comme dans un jardin de délices spirituelles. En attendant que l'office commence, faites en sorte que votre esprit, dégagé de toutes pensées tumultueuses, se trouve dans une situation libre et tranquille; et au milieu de ce profond recueillement, tâchez de vous exciter à de tendres sentimens d'amour pour Dieu.

2. Durant l'office, ayez soin d'en prononcer et d'en écouter toutes les paroles avec respect, avec attention, avec une sainte joie. C'est le temps de goûter combien le Seigneur est doux, le temps de ressentir les charmes ineffables et la force incompréhensible de la parole de Dieu, le temps d'acquérir l'intelligence des Écritures et de comprendre ces oracles de l'Esprit-Saint, qui furent toujours la nourriture et les délices des âmes chastes, humbles et mortifiées. Souvenez-

vous donc de l'attention qu'il y faut apporter.

Évitez cependant une trop grande contention d'esprit, surtout si vous ne vous sentez pas la tête à l'épreuve d'une trop forte application : sans cela vous pourriez vous causer un grand préjudice à vous-même, et tomber dans un accablement, une confusion d'idées, une gêne et une contrainte qui, vous rendant impraticable l'usage de la méditation, vous fermerait l'entrée à la connaissance des divins mystères.

3. Que les distractions ne vous causent point une inquiétude scrupuleuse, qui pourrait vous jeter dans le trouble et le découragement; mais chantez les louanges du Seigneur avec une attention assez tranquille d'un côté pour bannir la perplexité de ce saint exercice, et de l'autre assez vive pour faire naître la joie. Si votre cœur vous échappe malgré vous, ne vous alarmez point, tâchez de le rappeler par un doux effort, et faites sans trouble et sans embarras ce qui dépendra de vous, abandonnant le reste à la volonté divine.

Vous n'avez qu'à aimer Dieu constamment, et les défauts dont il vous est impossible de vous défaire vous deviendront un sujet d'humiliation, un motif de vertu, une occasion de mérite, une source de consolation. Le terroir bien disposé trouve jusque dans le fumier un surcroît de fertilité, et l'homme rempli de bonne volonté jusque dans le sein de la misère, retire en son temps le fruit de ses imperfections et de ses faiblesses. Cela arrive lorsque le Seigneur, qui semble quelquefois se cacher, daigne reparaître. Mais en attendant le temps de sa visite, il faut souffrir avec patience l'abandon où il nous laisse; car que servirait-il de s'impatienter? Ce serait ajouter peine sur peine et faire voir, d'une manière bien sensible, qu'au lieu d'une humilité parfaite, on n'a qu'un amour propre pernicieux pour le salut.

Êtes-vous à la prière avec respect, et dans un vrai désir d'y apporter de l'attention; il n'en faut pas davantage. Dieu est content de vous malgré les distractions qui vous empêchent d'être aussi attentif que vous le souhaiteriez. Il ne vous fera jamais un crime de ces écarts d'une nature faible et volage, pourvu que vous ne vous y arrêtiez pas volontairement quand ils arrivent, et qu'auparavant vous n'y ayez pas donné occasion, faute de veiller à la garde de vos sens. Ne pouvant alors rendre au Seigneur un hommage parfait, offrez-lui du moins avec une humilité profonde votre bonne volonté et la droiture de vos intentions. Le démon après cela n'aura plus aucun sujet de vous chicaner.

Quand vous n'auriez autre chose à présenter à Dieu que la résolution sincère de sacrifier votre corps et votre âme à son service, avec les sentimens d'une humble crainte à la vue de son auguste majesté, il n'en faut pas davantage pour vous donner la juste confiance que vous ne perdrez pas la récompense que Dieu promet à ceux qui lui sont fidèles. Mais malheur à vous, si durant l'oraison vous êtes lâche, indolent, inappliqué! car il est écrit : « Maudit est celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment ! » Employez toutes vos forces pour lui donner tout ce qui dépend de vous, et vous serez quitte de tout, quand même vous ne pourriez pas tout ce que vous voulez.

Persuadé de la vérité de cette maxime, ne vous troublez point lorsque vous rencontrez des obstacles qui ne vous permettent pas d'aller aussi loin que vos bons désirs. Si vous avez l'esprit abattu, le cœur sec ou languissant, mal à la tête, les sens dissipés; si vous ressentez quelque tentation ou quelque autre peine, gardez-vous bien de dire : Me voilà sans ressource, le Seigneur m'abandonne, mon service lui déplaît; langage ordinaire des enfans de la défiance. Au lieu que, si vous portez cet état avec soumission et sans murmure pour l'amour de celui qui vous a appelé et qui vous a élu, croyant fermement « qu'il est toujours à côté de ceux qui souffrent, » pour les soulager dans leurs travaux et les récompenser, vous ne sauriez croire quel poids immense de gloire ce Dieu rempli de bonté vous prépare. Alors vous pourrez dire avec le prophète : « Seigneur, j'étais devant vous comme une bête, et néanmoins j'ai toujours été avec vous, et vous avec moi. »

Mais écoutez ce qui suit, mon frère. Quand vous seriez rempli des délices de la plus douce contemplation; quand, élevé au-dessus de vous-même, vous seriez transporté jusqu'au troisième ciel et favorisé de l'entretien des anges, tout cela serait moins grand et moins estimable que de soutenir de bon cœur pour l'amour de Dieu les peines de la vie spirituelle, les aridités, les sécheresses, les désolations intérieures. Pour

quoi? Parce que ce dernier état vous rend plus semblable à Jésus-Christ souffrant. Ce divin Sauveur accablé de tristesse, d'ennui, de frayeur, et réduit à une agonie mortelle, eut recours à son père, en lui disant : «Mon père, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne! » et lorsqu'il se vit attaché sur la croix, les mains et les pieds percés de clous, il se contenta de dire: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? » Et c'est pour vous, mon cher frère, qu'il a souffert avec un très grand amour les douleurs et les ignominies d'une passion si remplie d'amertumes. Souffrez donc à son exemple avec un sainte et invincible patience, et attendez en silence le temps où il plaira au Tout-Puissant de vous délivrer. Soyez assuré que quand il paraîtra au jour de ses vengeances, il n'examinera pas si vous avez eu beaucoup de consolations intérieures, mais si vous avez été fidèle à le servir et à l'aimer.

4. Parmi ceux qui servent Dieu, la plupart ne sont que des serviteurs mercenaires et infidèles. Tandis qu'ils jouissent des douceurs d'une dévotion sensible, et qu'ils ont actuellement le don des larmes, on leur voit une ferveur, un attrait pour l'oraison, une ardeur pour toute sorte de bonnes œuvres, une tranquilité d'âme, qui porterait à croire qu'ils sont au-dessus des faiblesses ordinaires à tous les hommes; mais dès qu'ils sont privés de ces faveurs, leur vertu s'évanouit; ils entrent dans le trouble, dans l'indignation, dans l'amertume, dans l'impatience; ils négligent la prière; ils abandonnent leurs exercices; et parce qu'ils ne ressentent pas à leur gré les joies spirituelles, ils se tournent vers les plaisirs des sens, par un changement funeste et déplorable.

Quand on est capable d'en venir là, il est visible qu'on n'aime point Dieu d'un amour pur et chaste; que l'on ne désire ses dons que par un amour déréglé, et qu'on ne cherche que sa propre satisfaction; car si on aimait Dieu purement, et sans avoir de l'attachement pour ses seules douceurs, le chagrin de s'en voir privé n'ôterait point la paix intérieure et ne porterait point ceux dont je parle à quitter Dieu pour se livrer aux plaisirs des sens. Ils ne servent donc pas Dieu fidèlement, puisqu'une petite épreuve suffit pour les rendre infidèles à leurs engagemens; et on les doit mettre au rang de ceux dont l'Évangile dit : «qu'ils ne croient que pour un temps, et qu'ils abandonnent leur devoir au moment de la tentation. « La prospérité les retient, l'adversité les écarte. Tant que Dieu remplit leur âme de délices, ils sont à lui; dès qu'il les en prive, ils quittent son service; ce qui donne droit de dire que c'est plus pour eux que pour lui qu'ils le servent, puisqu'ils cherchent leur propre satisfaction à faire leur propre volonté, plutôt que celle de Dieu.

Quel est leur aveuglement! La sainteté, qui consiste proprement dans la destruction des vices, ils la mettent dans les consolations spirituelles; ne sachant pas qu'elles rendent toujours équivoque l'amour qu'on a pour Dieu, et que la preuve la plus certaine du véritable amour est de soutenir avec courage la privation de ces douceurs. Ne vous y trompez pas : la dévotion sensible vient plus souvent de l'homme que de Dieu, de la nature que de la grâce, de l'humeur et du tempérament que d'un principe surnaturel et divin. Mais enfin, de quelque part qu'elle procède, si on n'est continuellement sur ses gardes, elle produit un secret orgueil, une criminelle complaisance en soi-même et une pernicieuse sécurité: témoins les personnes dont je parle. Dans les accès de leur ferveur, elles forment aisément des soupçons et des jugemens au désavantage du prochain, et le méprisent comme indigne de participer aux privilèges dont elles jouissent. Elles se croient déjà des modèles de sainteté et les dépositaires des secrets de Dieu. Elles souhaitent les révélations célestes, et s'imaginent bientôt qu'elles en ont. Elles vont même jusqu'à désirer qu'il se fasse en leur faveur ou par elles des miracles éclatans, pour convaincre les autres hommes qu'ils sont très éloignés du haut degré de sainteté où elles croient être arrivées. C'est ainsi que se perdent dans leurs pensées ceux qui soupirent plus après les bénédictions du ciel, qu'après celui qui en est le dispensateur.

5. Les fidèles serviteurs en usent autrement. Ils s'oublient eux-mêmes pour ne songer qu'à Dieu; ils ne cherchent qu'à accomplir sa volonté, qu'à procurer sa gloire, qu'à lui faire un sacrifice continuel de leur amour-propre. Qu'il répande dans leur cœur les joies spirituelles, ou qu'il en suspende le cours pour laisser leur âme dans l'aridité, ils sont toujours les mêmes, tou-

jours dans une égalité d'esprit que rien ne trouble, toujours constans à aimer, à louer, à bénir le Seigneur. Ni les nuages qui s'élèvent dans l'intérieur, ni la violence des impressions des sens, ni la froideur de leur âme, ni l'engourdissement de l'esprit, ni la sécheresse du cœur, ni la violence des tentations, rien au monde, les peines non plus que les douceurs, ne les tirent de la tranquillité, ni ne font sortir leur âme de son assiette. Ce n'est pas qu'ils soient insensibles aux impressions de ces mouvemens : les uns les flattent, et les autres les affligent ; mais la supériorité de la raison les met au-dessus des sentimens de la partie inférieure de l'âme. Le fond de la volonté se conserve dans le calme au milieu du tumulte qui s'élève autour d'elle. Elle est tranquille, parce que toujours conforme à ce qu'il plaît à Dieu d'ordonner ou de permettre, elle se contente de désavouer tous les mouvemens qui s'élèvent contre l'ordre de la raison.

Heureux état ! où l'homme appuyé sur la pierre ferme, c'est-à-dire, sur la charité, se trouve inébranlable dans l'amour qu'il a pour son Dieu, et incapable de goûter aucune consolation que dans une parfaite soumission à ses ordres. Heureux état ! où l'on fuit avec ardeur tout ce qui déplaît à Dieu, où l'on regarde avec horreur ce qui pourrait souiller le moins du monde la pureté de l'âme, et où l'on se remet de tous les événemens de la vie à la Providence. Comme on a par ce moyen le cœur pur, libre et tranquille, on est véritablement dévot ; car c'est dans cette pureté, dans cette liberté, dans cette tranquillité, que consiste la vraie dévotion et la plus agréable aux yeux de Dieu.

Pour celle qu'on nomme dévotion sensible, elle n'est ni d'une aussi longue durée, ni si capable de nous rassurer. Aussi voyons-nous que Dieu la donne plus communément à ceux qui sont depuis peu convertis, ou qui commencent à entrer dans la vie spirituelle, qu'à ceux qui y ont déjà fait des progrès considérables. Elle ne laisse pourtant pas d'être d'une grande utilité quand on sait en faire un bon usage ; c'est pourquoi elle est aussi l'objet des désirs des âmes les plus avancées, de ceux que Jésus-Christ dit qu'il n'appellera plus serviteurs, parce qu'il les regarde comme ses amis. Oui, ceux-ci recherchent les consolations intérieures, dont les charmes sont si délicieux, et dont la force pour soutenir dans la vertu est si merveilleuse. A peine en sont-ils privés, qu'ils s'en plaignent à leur divin maître, et le conjurent avec le prophète de leur « rendre cette joie sainte, qui est le gage précieux de sa protection. » Ils ont une ardeur inconcevable pour ces communications où Dieu se laisse voir à découvert, et où l'on jouit de ses chastes et délicieux embrassemens ; mais le désir qui les anime est pur, spirituel, plein de modération et de retenue, et par-là bien différent de celui des faux dévots, qui n'est qu'une avidité indiscrète, une vraie sensualité, un effet de légèreté et de faiblesse, un empressement inquiet et plein de trouble. Les vrais dévots soupirent après les douceurs de la grâce ; mais loin d'avoir en vue leur satisfaction particulière, ils n'y cherchent qu'un nouveau moyen de croître en ferveur, de se purifier sans cesse de leurs imperfections et de plaire de plus en plus à leur divin époux. Ils aiment les consolations, et quand Dieu les leur fait goûter, ils ne manquent pas de l'en remercier ; mais ils les aiment comme des moyens, et non comme leur fin. En sorte que, ne les prenant jamais pour motif ni pour règle de leur conduite et des mouvemens de leur cœur, ils sont à cet égard dans une liberté et une indépendance parfaite, prêts à faire également leur devoir quand même ce secours leur serait ôté. C'est, encore un coup, que ces faveurs ne sont pas la fin où ils tendent, mais le canal par où ils remontent jusqu'à Dieu, jusqu'au souverain bien, à qui l'on est obligé de tout rapporter, et en qui seul il est permis de s'arrêter. Enfin pour comble de bonheur, moins ils sont attachés à cette sorte de grâces, plus elles leur sont données avec profusion.

Quelque riches qu'ils soient des dons célestes, on ne remarque point en eux d'élèvement de leur cœur ; ils ne s'en estiment pas davantage, et n'en conçoivent pas le moindre mépris pour les autres ; s'estimant peu eux-mêmes, les faveurs dont ils sont comblés, loin de leur inspirer de l'orgueil, leur font sentir de plus en plus qu'étant indignes de toute grâce spirituelle, le peu qu'ils en ont vient de la pure miséricorde du Seigneur, et que ceux à qui l'on a fait de plus riches présens, et confié des dépôts plus considérables, en rendront à Dieu un compte plus sévère. Dans cette idée ils se regardent

comme les derniers des serviteurs de Dieu, marchent toujours avec une sainte frayeur, et font d'autant plus de progrès dans l'humilité que les bénédictions que le ciel verse sur eux sont plus abondantes.

Quelle joie, quels transports, quelle gloire pour eux, si à l'exemple de Jésus-Christ ils se voyent diffamés, noircis de calomnies, accablés d'outrages, d'injures, d'humiliations, sans y avoir donné aucun sujet! C'est alors qu'ils se réjouissent dans le fond de leur cœur, et qu'ils sont plus contens que s'ils avoient des révélations et des visions, ou qu'ils opérassent les plus grands prodiges. Ces routes extraordinaires leur paraissent à craindre plutôt qu'à souhaiter, et ils sont toujours en garde contre ce qui pourrait les porter à la vaine gloire et à une secrète complaisance en eux-mêmes. Le démon a beau se transfigurer en ange de lumière, ils ne donnent point dans ses piéges, et avec le signe de la croix, ils savent rendre inutiles les artifices qu'emploie le serpent infernal pour les séduire.

Ils n'ont pas la présomption ni l'orgueil de fonder l'espérance de leur salut sur le nombre ou sur le mérite de leurs bonnes œuvres; mais ils mettent toute leur confiance dans les mérites de Jésus-Christ, qui leur a acquis par son sang la liberté des enfans de Dieu.

Pour vous, mon cher frère, après avoir reconnu la différence qui se trouve entre les faux dévots et ceux qui le sont véritablement, faites vos efforts pour être du nombre de ces derniers. Si par malheur vous étiez encore de ceux dont vous ne voudriez point être, gémissez, humiliez-vous : Dieu donne sa grâce aux humbles, et c'est avoir déjà un pied dans la compagnie des véritables serviteurs de Dieu, que de reconnaître avec humilité et confesser avec douleur qu'on est encore au rang des serviteurs lâches, inutiles et infidèles; mais travaillez cependant jusqu'à la mort, et ne craignez rien. A ce prix vous ne serez point rejeté avec les mauvais serviteurs, mais vous entrerez avec les bons dans la joie et dans la gloire de votre maître.

6. Il y a une troisième espèce de gens engagés au service de Dieu, qu'on ne saurait regarder en aucun sens comme ses serviteurs, et qui sont plutôt de vils esclaves du démon. Je parle de ces misérables et infortunés religieux qui ne font aucun cas de la dévotion et de la grâce, qui négligent tout-à-fait le soin de leur salut, qui honorent Dieu des lèvres, tandis que le cœur est loin de lui. Plongés dans un déluge de maux, à peine jettent-ils les yeux sur le danger qui les environne et sur le moyen d'en échapper. Ils sont aujourd'hui tels qu'ils étaient hier : ils sortent du chœur tels qu'ils y étaient entrés, pleins de vices et de défauts, tièdes, lâches, dissipés, immodestes, le dirai-je? effrontés. Que sert à ces malheureux de mêler leur voix à celles de leurs frères pour chanter les divins cantiques? Leurs lèvres souillées irritent le Seigneur, loin de l'apaiser.

Plût au ciel que le monde eût retenu ces gens-là! Pourquoi sont-ils venus dans le monastère? Faut-il que leurs pieds impurs foulent une terre aussi sainte? Faut-il que la piété de ceux qui ont fait des libéralités aux maisons religieuses serve contre leur intention à nourrir de tels sujets? Faut-il que les pécheurs dévorent ce qui n'a été donné que pour la subsistance des justes? Faut-il enfin qu'ils profanent, par des plaisirs grossiers et charnels, la maison de Dieu, le lieu saint, l'école respectable où l'on doit apprendre à mener sur la terre la vie des anges, et à faire leurs fonctions. Puisqu'ils voulaient croupir dans le vice, que ne se tenaient-ils dans le siècle, qui est le lieu de la corruption? et pourquoi sont-ils entrés dans la religion, qui est le lieu de la pureté? La vie criminelle qu'ils auraient menée dans le monde ne leur eût attiré qu'un enfer, au lieu que la vie molle et sensuelle qu'ils mènent dans la maison de Dieu leur prépare un double supplice; mais mon dessein n'est pas de vous entretenir au long sur leur sujet. Revenons donc à vous.

CHAPITRE III.

1. Exercices de chaque jour; fuir l'oisiveté. 2. Lecture spirituelle. 3. Prière.

1. Ayez soin de régler d'avance, et de vous prescrire heure par heure tout ce que vous devez faire dans la journée; mais souvenez-vous que cette exactitude à déterminer toutes vos occupations doit être accompagnée d'une grande fidélité à suivre l'ordre que vous aurez une fois choisi. Que si pourtant l'obéissance, ou toute autre bonne raison, ou enfin quelque contretemps imprévu, vous oblige d'interrompre et même de retrancher en tout ou en partie quel-

qu'un de vos exercices ordinaires, gardez-vous bien de vous en inquiéter.

C'est la liberté d'esprit, l'égalité d'âme, la pureté du cœur, que vous devez chercher avant toutes choses, et tous vos efforts doivent principalement aboutir à vous procurer une paix inaltérable que nul retour d'amour-propre ne puisse troubler. Tâchez de vous maintenir dans cet état, sans perdre Dieu de vue; par-là vous vous rendrez plus agréable à ses yeux qu'en faisant les bonnes œuvres les plus pénibles et les actes de vertu les plus héroïques. Laissez donc sans crainte tout ce qui pourrait donner atteinte à cette heureuse tranquillité; et de quelque utilité qu'une chose vous paraisse, quelque rapport qu'elle puisse avoir à la piété, faites-en le sacrifice et abandonnez-la pour un temps, pourvu que l'obéissance n'y soit point intéressée. Le scrupule est un obstacle à la véritable paix, à la parfaite confiance en Dieu et au progrès spirituel. C'est pourquoi l'on ne saurait assez prendre de mesures pour en prévenir les suites.

Évitez avec soin l'oisiveté : c'est un poison qui gagne peu à peu, et qui donne enfin la mort à l'âme. Fuyez avec la même attention les occupations qui ne sont d'aucune utilité pour le salut. Quand je parle de l'oisiveté, j'entends celle qui est vicieuse; car il y a une espèce d'inaction qui n'a rien que de louable : c'est lorsque l'âme repose dans le sein de la Divinité, et que, délivrée du bruit et de l'impression des objets sensibles, elle se tient dans un silence intérieur, où elle semble ne pas agir mais seulement recevoir les faveurs de son bien-aimé. Si la main de Dieu vous y conduit quelque jour, ô que vous serez utilement et heureusement oisif! Partout ailleurs ne soyez pas un seul moment sans vous appliquer ou à la lecture, ou à la méditation, ou à la prière, ou à quelque autre occupation sérieuse.

2. Si vous vous rendez assidu à la lecture des livres spirituels, si vous vous y portez avec empressement, vous éprouverez bientôt qu'il n'y a rien de plus propre à remplir l'âme de joie, à lui adoucir les exercices de la piété, à l'accoutumer insensiblement aux pures délices de l'esprit, à la dégoûter des plaisirs des sens, à l'affermir parfaitement dans ses bons desseins. Mais pour en retirer de si grands fruits, il faut s'appliquer non-seulement avec ardeur, mais encore avec sagesse; c'est-à-dire, y rechercher des instructions salutaires, des motifs d'aimer Dieu de plus en plus, et non de quoi flatter la curiosité, comme serait un vain étalage d'érudition, ou l'ornement du discours et la politesse des termes. Le royaume de Dieu ne consiste pas dans la beauté du langage, mais dans la sainteté de la vie. Cependant comme on ne doit pas se faire une peine de ne pas rencontrer dans un livre de dévotion l'élégance du style, il ne faut point aussi, quand elle s'y trouve, la rejeter avec mépris, mais en profiter avec reconnaissance; car c'est un don de Dieu. Recevez tout avec actions de grâces, et tout contribuera à votre avancement dans la vertu.

Ne vous chagrinez pas de voir que ce que vous lisez ou ce que vous entendez dire de bon s'efface aussitôt de votre souvenir. Ce défaut de mémoire, qui, malgré le soin que vous prenez d'éviter dans vos lectures la précipitation et l'excès, paraît vous enlever la divine semence, ne vous en dérobe pas tout le fruit. Les maximes de la vie spirituelle dont on se nourrit souvent, et qui semblent d'abord s'effacer de l'esprit, ne laissent pas de maintenir l'âme toujours pure aux yeux de Dieu; semblables à ces eaux vives, qui purifient les canaux par où elles ne font que couler, sans s'y arrêter. Après tout, le grand avantage que vous devez retirer de la doctrine céleste répandue dans les livres ne consiste pas à en retenir les paroles, mais à en conserver les effets, qui sont la pureté de l'âme et une forte résolution de faire toujours et en toutes choses la volonté du Seigneur.

Appliquez-vous tout ce que les livres disent contre les défauts et les vices, et n'en faites jamais l'application aux autres, par un travers où il y aurait peu de sûreté pour vous et beaucoup de prévention contre le prochain. Cette conduite peu charitable pourrait facilement altérer la paix de votre conscience, et même la souiller.

Si vous tombez par hasard sur certains endroits qui pourraient alarmer la chasteté, et que vous ne puissiez vous dispenser de lire, passez-y rapidement. Il faut espérer alors que, vos lectures se faisant dans l'ordre de Dieu, ces matières délicates ne feront point d'impression sur votre cœur. Mais si, malgré vos soins et vos précautions, elles trouvent entrée dans votre

esprit, qu'elles ne fassent qu'en effleurer la pointe, et qu'elles soient aussitôt rejetées avec fidélité; c'est un excellent moyen d'arrêter les suites que pourraient avoir les images indécentes qui se présentent à l'esprit, et de prévenir les mouvemens impurs. Que si cela ne suffit pas, et que des tentations importunes continuent à vous fatiguer et à vous troubler, désavouez-les promptement. Opposez la raison à la chair, refusez de consentir au crime, munissez-vous du signe sacré de notre rédemption, invoquez le Seigneur, tournez vers lui toutes vos pensées, car ce n'est point ici qu'il faut combattre de front pour vaincre l'ennemi. C'est en fuyant, c'est en pensant à toute autre chose, que vous échapperez au danger.

Ne suivez pas l'exemple de ceux qui ne gardent aucun ordre dans leurs lectures, et qui se jettent indifféremment sur tout ce que le hasard présente à leurs yeux. Imitez encore moins ceux qui ne veulent que du merveilleux, à qui rien ne saurait plaire sans la grâce de la nouveauté, et pour qui les choses les plus utiles sont fades et insipides dès qu'elles sont communes, à la portée de tout le monde et autorisées par un long usage. Loin de vous des sentimens si bizarres, plus propres à vous égarer dans les voies spirituelles, qu'à vous faire avancer. Loin de vous une maladie si dangereuse et si capable de vous exposer aux plus grands risques.

Bornez-vous donc à une lecture utile, dont vous aurez fait un choix prudent. Demeurez-y attaché, malgré les dégoûts que vous y pourriez sentir. Relisez même plusieurs fois les endroits qui vous paraîtront importans et propres à vos maladies spirituelles. En un mot faites vos lectures avec méthode, et non avec confusion, ni en passant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ce n est pas que dans le temps de la tentation, des peines intérieures et de la disette spirituelle, on ne puisse quitter pour un temps le livre qu'on aurait commencé, et chercher ailleurs la force, la consolation et la nourriture dont on a besoin. C'est à la prudence à choisir alors ce que la nécessité semble exiger.

Rien de plus vrai que cette maxime des maîtres de la vie spirituelle, qu'il est très utile de passer de la lecture à l'oraison, et de l'oraison à la lecture. C'est une pratique très louable de les faire succéder l'une à l'autre pour en bannir le dégoût et l'ennui. L'esprit, plein de vigueur au sortir de l'un de ces exercices, se trouve en état de reprendre l'autre avec des forces toujours nouvelles. Enfin ces deux sources étant jointes ensemble, les biens qui en découlent n'en sont que plus abondans. Et qui vous empêche même de mêler de telle sorte l'oraison avec la lecture, que vous n'en fassiez qu'une seule et unique occupation? Vous n'avez qu'à interrompre de moment à autre ce que vous lisez, pour faire de courtes aspirations vers le ciel, pour soupirer après Dieu par de tendres élancemens d'amour. Et combien y a-t-il de traités, combien de livres, d'où vous pourrez tirer tout à la fois des sujets de lecture, de prière et de méditation? Tels sont en particulier les livres de l'Écriture-Sainte, dont on peut dire que la lecture n'est autre chose qu'un entretien continuel de l'âme avec son Dieu.

3. Dans le concours des prières et des oraisons qui se font en communauté, avec celles que vous vous êtes prescrites à vous-même, souvenez-vous de donner toujours la préférence aux premières. S'il vous semble que vous n'y êtes pas aussi fervent qu'aux autres, soyez persuadé qu'avec moins de goût sensible, vous y trouverez plus d'avantages réels. Préférez de même tout ce qui est dans le train de la régularité à toute œuvre de surérogation; car il faut que l'obéissance tienne dans votre esprit la première place, et elle doit aller avant tout le reste.

Peut-être voudriez-vous savoir les matières dont vous pourrez vous occuper dans les oraisons que vous ferez en particulier? Si vous m'en croyez, vous les commencerez par vous accuser vous-même devant Dieu, et par lui demander le pardon de vos offenses. Après quoi vous le prierez d'éteindre en vous les passions déréglées et les inclinations vicieuses, et de vous affranchir de tout ce qui est contraire à l'ordre et à la raison. Vous lui demanderez la grâce de supporter avec patience et avec joie les tentations et les autres peines de la vie. Vous lui demanderez l'humilité la plus profonde, la charité la plus ardente. Vous le conjurerez de régler vos démarches, de vous apprendre la science du salut, d'éclairer votre ignorance, de vous soutenir dans vos faiblesses, de vous prendre sous sa protection. Voilà les points où je crois que vous devez le plus insister.

De telles grâces sont quelque chose de bien grand et de bien relevé, aussi ne les obtiendrez-vous que par une constante fidélité, et par une longue persévérance à les demander. Persévérez donc à frapper chaque jour à la porte : le Seigneur à la fin vous ouvrira, et vous donnera la nourriture céleste dont vous avez besoin pour marcher toujours avec courage dans les routes difficiles de la vertu.

Soyez fidèle à le remercier des dons qu'il vous fait. Rien ne le choque davantage que de voir qu'on oublie ses bienfaits, et qu'on les paie d'ingratitude.

Un grand secret pour attirer plus facilement et plus promptement sur vous la miséricorde du Seigneur, c'est de redoubler la ferveur de vos prières, en les faisant pour toute l'Église, pour tous ses besoins, pour tous les fidèles qui la composent, pour les vivans, pour les morts, enfin pour tous les hommes sans exception.

CHAPITRE IV.

1. Excellence de la méditation sur la passion du Sauveur. 2. Méthode de faire des aspirations et de les diversifier. 3. Autre méthode d'aspirations pour ceux qui ne sont point encore avancés dans la vie spirituelle.

1. Si vous souhaitez apprendre quels peuvent être encore les objets des occupations journalières dont vous pouvez espérer plus de profit, je vous dirai que le chant des psaumes est utile, que la méditation des autres parties de l'Écriture-Sainte l'est aussi; que la considération des créatures, qu'on a soin de rapporter au Créateur, a ses avantages; que toutes les autres manières de prier sont bonnes, les saints cantiques, les actions de grâces, et généralement toute réflexion pieuse de quelque nature qu'elle soit. Mais enfin il y a, de l'aveu de tout le monde, un exercice plus utile que les autres, que rien ne saurait remplacer, et qui seul peut suppléer à tout le reste : c'est la méditation de la vie et de la mort de Jésus-Christ; et c'est surtout avec raison que l'on préfère à tout autre sujet la mémoire de sa passion sacrée. Elle est en effet un moyen efficace pour la destruction des passions et des affections désordonnées, un asile favorable pour le temps de la tentation, une ressource assurée dans les dangers, un doux soulagement dans les maux, un repos charmant dans les travaux, le remède le plus prompt contre les distractions, le chemin qui conduit à la vraie sagesse, l'unique entrée à la contemplation, la joie la plus pure de l'âme, une fournaise qui ne cesse de brûler d'amour, l'adoucissement des adversités les plus cruelles, la source féconde d'où toutes les vertus se répandent sur nous, un modèle achevé de toute perfection, un port assuré contre les écueils du siècle, l'espérance de tous les Chrétiens, leur mérite, leur salut.

2. J'ai connu un religieux qui s'était fait une méthode de partager l'histoire de la passion de notre Seigneur en plusieurs points principaux, et de s'en proposer chaque jour un pour le méditer. Un jour, par exemple, il avait devant les yeux Jésus-Christ agonisant dans le jardin des Olives; et ce jour-là, quelque part qu'il se trouvât, en quelque endroit qu'il allât, quelque chose qu'il fît, il ne perdait point son Sauveur de vue, à moins que son devoir ne l'occupât à quelque autre objet nécessaire; et parcourant ce qui se passa dans le jardin, il parlait à peu près de la sorte à son âme : «O mon âme, voici votre Dieu, regardez, voyez, examinez, considérez votre Créateur, votre père, votre rédempteur, votre Sauveur. Voici votre ressource et votre soutien, votre secours et votre confiance, votre force et votre salut, votre sainteté et votre perfection, votre mérite et votre récompense, votre tranquillité et votre joie, votre lumière et votre vie, votre couronne et votre gloire, votre amour et votre souverain bien, votre premier principe et votre fin dernière. Jusques à quand serez-vous dans la dissipation, fille vagabonde? Jusques à quand fuirez-vous la lumière, pour courir après les ténèbres? Jusques à quand abandonnerez-vous la paix pour vivre dans le tumulte? Revenez, revenez, Sulamite; et puisque le nom que vous portez est le symbole de la paix, commencez enfin à vous tranquilliser, à vous recueillir, à rentrer dans vous-même. Abandonnez tout pour n'embrasser qu'une seule chose; car il n'y a qu'une seule chose nécessaire. Demeurez avec votre Seigneur; placez-vous auprès de votre Dieu, ne quittez point d'un pas ce divin maître; asseoyez-vous à l'ombre de votre bien-aimé, et mettez toutes vos délices à partager avec lui le calice plein d'amertume, qu'il boit à longs traits. Ah! qu'il est bon pour vous d'être là ! Heureux endroit ! d'où l'ennemi du salut n'approcha jamais, et où les embûches, les dangers, les ténèbres ne

trouvent aucun accès. Tout y est dans une parfaite sûreté, tout y brille d'une clarté lumineuse. Mon âme, que ce soit donc pour vous une demeure de choix et d'inclination. Vous y trouverez toute l'assurance, toute la liberté, toute la joie, tous les agrémens que vous pouvez désirer. C'est là que les vertus réunies répandent au loin un parfum céleste, mille fois plus doux que celui des fleurs les plus odoriférantes. C'est de là, comme d'un feu sacré, que partent les plus claires lumières et les ardeurs les plus épurées. Enfin c'est là que vous trouverez la véritable consolation, la véritable paix, le véritable repos, le comble de tous les biens. »

Telles étaient les réflexions courtes et pieuses dont se nourrissait ce religieux pour s'animer à la piété, pour rentrer dans son intérieur et pour élever son esprit vers Dieu. Il en choisissait une, deux, trois, tantôt plus, tantôt moins, suivant le mouvement de sa dévotion et l'impression de la grâce. Il réitérait aussi et répétait souvent les mêmes aspirations.

Il gravait profondément dans son âme ce que Jésus-Christ fit et souffrit dans le jardin des Oliviers. Et à quels sentimens de dévotion ne s'excitait-il pas à la vue de ce divin Sauveur? Tantôt il pesait avec attention l'excès prodigieux de son humilité, de sa douceur, de sa patience, et l'ardeur inconcevable de sa charité; tantôt il s'attendrissait sur les souffrances et sur les humiliations de ce Dieu de majesté. D'autres fois il s'animait ou à le remercier de tant de bienfaits, ou à lui rendre amour pour amour, ou à demander le pardon de ses péchés, ou à solliciter quelque grâce. Il s'adressait souvent la parole à lui-même, en se disant avec ferveur : «O mon âme! quand serez-vous prête à marcher sur les traces de votre Dieu, à imiter son humilité, sa douceur et sa patience? Quand ferez-vous reluire dans votre conduite un exemple aussi touchant? Quand est-ce que guérie de vos infirmités spirituelles, et délivrée des passions et des inclinations vicieuses, vous verrez disparaître tout ce qui se trouve en vous de mauvais et de déréglé? Quand supporterez-vous avec tranquillité et avec plaisir les peines et les tentations qui vous arrivent? Quand aimerez-vous parfaitement votre Dieu? Quand est-ce qu'unie intimement à lui, vous aurez le bonheur de le tenir entre vos bras? Quand serez-vous tout abîmée dans son amour? Quand paraîtrez-vous devant lui avec la pureté, la simplicité, le dénûment qu'il exige? Quand pourrez-vous sans obstacle jouir de ses chastes embrassemens? O si vous aimiez votre Dieu avec ardeur! ô si vous étiez inséparablement et pour jamais attachée à votre souverain bien!»

Il fixait encore quelquefois ses regards vers le ciel, et il les accompagnait de ces paroles: «O mon âme! où est votre amour? où est votre trésor? où est l'objet de vos désirs? où est votre souverain bien? où est votre Dieu? Quand aurez-vous le bonheur de le voir, de le posséder et de jouir de lui? Quand aurez-vous la liberté de mêler votre voix à celles des citoyens de la Jérusalem céleste, pour chanter à jamais ses louanges?» C'est ainsi qu'il s'entretenait d'esprit et de cœur, ou qu'il prononçait même de bouche tout bas ces paroles, dont il prenait, comme je l'ai dit, tantôt plus, tantôt moins, suivant le mouvement de l'Esprit saint.

D'autres fois il chargeait son âme de reproches, la blâmant de sa pesanteur, de sa mollesse, de sa tiédeur, de son ingratitude, de son endurcissement, de son insensibilité, de son inconstance, de sa misère et de ses malheurs. Quelquefois, pour se fortifier contre la pusillanimité et pour dissiper ses vaines frayeurs, il lui tenait ce langage : «Ne vous découragez point, ô mon âme; ne vous abandonnez pas au désespoir; consolez-vous et ayez confiance. Vous avez péché, il est vrai, vous êtes couverte de plaies, mais voici votre Dieu, voici le médecin céleste prêt à vous guérir. Il a assez de bonté et de miséricorde pour vouloir vous pardonner, et assez de puissance pour faire disparaître tous vos péchés en un instant. Peut-être la qualité de juge dont il est revêtu vous fait-elle trembler? Mais rassurez-vous; celui que vous avez pour juge, vous l'avez aussi pour avocat. Quand il vous voit pénitente, il prend en main votre cause pour solliciter une abolition entière de vos péchés; et quand il vous voit humiliée en sa présence, il est votre juge, non pour vous condamner, mais pour porter en votre faveur un arrêt de vie et de salut. Sa bonté est infiniment plus grande que votre malice, et ses miséricordes vont incomparablement plus loin que vos péchés. Je vous dis ceci non pas afin que, persévérant dans le mal, vous vous rendiez in-

digne de sa divine clémence, mais afin qu'en détestant sincèrement vos crimes, vous ne désespériez pas d'en obtenir la rémission. Que votre Dieu est plein de douceur! qu'il est plein de bonté! qu'il est digne qu'on l'aime et qu'on le désire plus que tout le reste! Quelle tendresse n'a-t-il pas pour tous les ouvrages de ses mains! Ah! quand on pense à lui, peut-on se figurer quelque chose de sévère, de rude, d'effrayant? S'il est terrible, ce n'est que pour ceux qui, abusant de sa patience, diffèrent de se convertir. Ne faut-il pas qu'à la fin il punisse des crimes dont l'énormité fait injure à sa bonté, et dont l'infamie déshonore sa sainteté? Pour les fautes légères, qu'il n'est pas possible d'éviter en ce monde, elles ne doivent point, ô mon âme, vous jeter dans la consternation. Ne pensez pas que Dieu vous regarde de mauvais œil, parce que vous aurez des imperfections et des faiblesses. Vous ne lui en deviendrez que plus chère si vous désirez un plus haut degré de perfection, et que vous travailliez à y parvenir. Bien plus, ce sera lui-même qui vous soutiendra dans ces généreux efforts, qui vous rendra de jour en jour plus parfaite, et, ce que vous n'oseriez peut-être pas espérer, qui vous embellira jusqu'à vous rendre un objet digne de ses regards et de toute sa tendresse.» Tels étaient à peu près les entretiens de ce religieux avec lui-même, et tels les moyens qu'il employait pour s'animer à chérir son bien-aimé de l'amour le plus pur et le plus ardent. Il prenait aussi la liberté de lui adresser à lui-même la parole, et en soupirant après lui par de saints désirs: «O Jésus, disait-il, mon doux Jésus! Pasteur plein de bonté, maître plein de douceur, roi de la gloire éternelle, quand pourrai-je paraître devant vous sans aucune tache, sans avoir rien qui puisse vous déplaire, et avec l'humilité qui seule peut gagner votre cœur? Quand mépriserai-je entièrement les choses sensibles pour l'amour de vous? Mais surtout quand aurai-je cette parfaite abnégation de moi-même, qui consiste dans un sacrifice entier de mon amour-propre? Oh! si je pouvais une bonne fois me voir parfaitement guéri de cet amour-propre et de ma propre volonté! Je serais à couvert des passions et de toute affection déréglée, je ne me chercherais en rien. L'amour-propre est la seule chose qui soit capable de mettre entre vous et moi un mur de séparation: lui seul ar
que je devrais faire vers vous. Quand
je donc délivré? Quand m'abandon
vous par une entière résignation à vos
Quand vous servirai-je avec un cœ
tranquille, un cœur dont la sincérit
naisse pas les raffinemens de l'amou
et dont le calme ne puisse être troub
nuages des passions? Quand vous a
sans partage? Quand aurai-je la cons
me jeter dans votre sein adorable et
cher entièrement à vous? Quand ress
les saints transports de votre amou
est-ce que ce même amour, ce feu
vous êtes venu apporter sur la terre
pour jamais le fond de tiédeur et d'im
qui est en moi?

«O mon Dieu, la douceur de mon
consolation, ma vie, mon amour, m
mon trésor, mon unique bien, mon p
ma fin! Que ne suis-je déjà dans la
des douceurs ineffables que l'on goûte
bras et pendant que l'on vous posséd
puis-je m'attacher à vous par les lien
lubles du plus tendre amour! Que n
vous être uni de la manière la plus in
plus parfaite! Car, hélas! qu'ai-je
dans le ciel et que puis-je aimer sur
si ce n'est vous, ô mon Dieu? Mon cœ
chair ne peuvent pas soutenir la vio
désirs qui me portent vers vous, ô Die
cœur, ô Dieu qui êtes mon partage
mais! Ah! quand est-ce que le mond
sera plus rien, et que les embarras, le
tudes, les vicissitudes du siècle ser
pour moi? Quand serai-je au terme de
lerinage, à la fin de mon triste et d
exil? Quand verrai-je les ténèbres de
mortelle sur leur déclin et le jour b
l'éternité prêt à luire et à se lever
Quand est-ce que, délivré du poids d
mortel, je pourrai m'élever jusqu'à vo
est-ce enfin que, sans délai et sans au
chement, je serai assez heureux pour
face à face, et vous bénir de concert
vos saints, durant toute l'éternité?
moment qui doit faire mon bonheu
Dieu, mon amour, mon désir, mo
bien!»

Il faisait un usage fréquent de ces a

ant qu'elles sont un excellent moyen de venir bientôt à l'union de l'âme avec Dieu une parfaite abnégation de soi-même. Il it toujours prêtes celles que nous venons de porter pour être en état de s'en servir en que temps et en quelque lieu qu'il se trou- Mais quand il avait quelques momens de qu'à l'ordinaire, c'est alors qu'il s'abandonnait bien plus long-temps et bien plus libre- à ces divins transports. Assis aux pieds de divin maître, à l'exemple de Marie, il goû- les plus pures joies, et ce n'est pourtant sa propre satisfaction qu'il y cherchait, il ait en vue que la gloire du Seigneur. Au eu de tout cela, il n'oubliait point de pro- les autres actions de la religion, et de les rsifier selon les occurrences, comme d'ado- Dieu, de le louer, de lui rendre des actions grâces, de lui faire des prières ardentes, et ent avec une tendresse, une vivacité, une sion de cœur admirables.

s'adressoit encore à la sainte Vierge, comme reine pleine de miséricorde, comme à une remplie de bonté, comme à celle à qui il donné de dispenser les trésors célestes, et qui répand libéralement. En présence de cette te mère de Dieu, il redoublait ses pieux ssemens, implorant sans relâche ses fa- par de saintes importunités.

Un autre jour il considérait son Sauveur livré ses ennemis par le baiser du traître Judas, il appliquait à cet objet les exercices de dé- ion dont nous avons parlé. Il parcourait si par ordre les mystères de la Passion, con- nant un jour à chacun; et après le dernier, il reprenait et recommençait à les parcourir it de nouveau. Pour l'endroit de la Passion i représente Jésus-Christ suspendu à la croix, n'attendait pas pour y penser qu'il vint dans rang; mais quand il le jugeait à propos, il donnait quelques momens les autres jours; et ne s'en passait guère qu'il ne fit des ré- ions particulières aux plaies du Sauveur cru- , qui ont été aussi douloureuses pour lui salutaires au genre humain; et lorsqu'il en ait couler le sang à grands flots, il tâchoit citer en son âme tous les sentimens de com- sion et de reconnaissance qu'un tel spectacle ge de nous.

Aux jours des fêtes du Sauveur et de la sainte Vierge, il s'occupait des mystères que l'Église y célèbre, en suivant son esprit plutôt que son propre goût. Il interrompait sans peine les points de la Passion qui arrivaient ces jours-là, tournant ses exercices et ses aspirations à la solennité et aux circonstances des mystères ou de la fête; mais ce qui transportait surtout ces jours-là ce fidèle serviteur de Dieu, c'était le chant des psaumes et des autres cantiques de l'Église.

Au reste, je sais, à n'en pouvoir douter, que l'usage continuel et réitéré de ces dévotes aspirations fut pour lui une source abondante de consolations spirituelles, et que son travail fut abondamment récompensé. Je vous propose un exemple, c'est à vous à voir si vous jugez à propos de le suivre. Si vous le faites, quels avantages n'en retirerez-vous pas? Tant de pensées vagues et inutiles, bannies de votre âme, y laisseront un vide, qui sera d'abord rempli par une foule de pieuses réflexions et de saints désirs. De là, une heureuse habitude de la présence de Dieu, qui vous accoutumera à ne le perdre jamais de vue. De là, la retenue de vos sens, qui réprimera leur convoitise, qui les tiendra en garde contre les objets dangereux, qui leur apprendra à se soumettre à la raison, et qui, les garantissant de tout ce qui pourrait se troubler, les conservera toujours dans un calme parfait. De là, cette facilité que vous éprouverez à vous frayer une route à la contemplation la plus éminente et à la perfection la plus sublime. De là, enfin, le bon usage du temps, de ce bien si précieux, dont la moindre parcelle ne pourra point alors vous échapper, à quelque travail que vous soyez occupé, et en quelque endroit du monde que vous vous trouviez.

Vous voyez par tout ce que j'ai dit que ce que j'entends par le terme d'aspirations se réduit à des oraisons jaculatoires, à des désirs embrasés qui se portent vers le ciel comme des traits de feu, à des élancemens de cœur vers Dieu, également vifs et tendres. Vous pourrez, quand vous voudrez, vous en former vous-même avec des expressions différentes de celles dont je me suis servi. Et dans l'usage de ces aspirations saintes, si vous sentez que leur ardeur se ralentisse par la lecture, interrompez-la; mais lisez, au contraire, et relisez plusieurs fois la même chose, si cela vous facilite ces saintes élé-

vations de l'âme et son union avec Dieu. Car je ne prétends pas gêner votre dévotion. Il faut qu'elle soit libre, et que vous suiviez l'impression de la grâce sans aucune inquiétude.

3. Celui qui commence, qui n'est qu'aux premiers élémens de la vie intérieure, et qui n'a fait encore aucun progrès dans l'oraison ni dans la pratique de la mortification, ne feroit peut-être pas bien d'observer en tout la méthode qu'on vient de donner. Il lui sera plus avantageux de s'en tenir à celle qui suit. Qu'il se propose donc aussi un point de la Passion à considérer tous les jours. Quelque part qu'il soit, et dans quelque situation qu'il se trouve, qu'il tâche de l'avoir continuellement devant les yeux, pourvu néanmoins qu'il ne soit point obligé d'ailleurs de s'occuper de ces sortes d'affaires, qui semblent demander toute l'application de l'esprit. Hors ces cas-là, il pourra s'entretenir ainsi avec son âme, en présence de Jésus-Christ souffrant.

« O mon ame! voici votre Dieu. Voyez, ingrate! regardez, misérable! considérez, malheureuse! du milieu de votre indigence, considérez votre Dieu, votre créateur, votre rédempteur, le roi de la gloire éternelle, réduit pour l'amour de vous à cet état humiliant. Voyez comment la suprême majesté s'est abaissée : regardez les cruautés et les indignités que votre Sauveur souffre, et comprenez, s'il est possible, combien vous a aimé celui qui, pouvant se dérober aux tourmens, les cherche et les endure pour l'amour de vous. Sortez, mon âme, sortez de la poussière... captive depuis trop long-temps, fille de Sion, rompez vos chaînes. Levez-vous et cessez de vous traîner dans l'ordure de vos vices, dans le désordre d'une vie tiède, molle et languissante. Jusqu'à quand un charme trompeur vous donnera-t-il de la sécurité au milieu des plus grands dangers? jusqu'à quand vous retiendra-t-il endormie dans le sein même de la mort? jusqu'à quand mettrez-vous votre repos dans ce qui ne sauroit être qu'un principe d'agitation et de trouble, que la source de mille peines? jusqu'à quand abandonnerez-vous la carrière de la vertu, pour être vagabonde, et pour courir dans des routes égarées? Revenez à votre Dieu, puisqu'il vous attend; hâtez-vous, puisqu'il est prêt à vous recevoir. Il ira au-devant de vous à bras ouverts; ne différez pas

davantage, approchez-vous de Jésus, guérira, il vous purifiera ; unissez-vou et il vous éclairera, il vous guidera ; vous à Jésus, et il vous bénira, il v vera.

Qu'il emploie même quelquefois de encore plus vifs, pour reprocher encore tement à son âme l'excès de son ingratit sa malice. « Hélas, mon âme ! pourra quelle a été votre ingratitude pour votre et votre Dieu ! Vous avez reçu de lui faits si considérables et en si grand no vous lui avez toujours rendu le mal pou C'est lui qui vous a créée à son image et semblance, qui vous a favorisée du do mortalité, qui a formé pour vos usages la terre, avec tout ce que renferme l étendue. C'est lui qui vous a comblée d grâces; lui qui vous a appelée et condui de l'église catholique; lui qui, vous arra écueils et aux orages du siècle, vous a dans le port tranquille de la vie religi que là, comme dans un paradis terrestr dans le véritable séjour des délices spi il ne vous manquât ni motif de vous ré jours dans le Seigneur, ni moyen de les bonnes œuvres. C'est lui qui a souffer longue patience l'énormité de vos crim dans le temps que vous l'offensiez, vous précipiter dans les flammes éte toujours retenu sa main vengeresse. C étant le roi des rois, s'est incarné po de vous, et qui, étant votre créateur core fait votre frère; lui qui, non cont devenu dans sa naissance un enfant faib devenir encore durant sa vie un homn leurs : et tout cela pour vous. Oui, vous qu'il a langui dans la tristesse et agonie mortelle, pour vous qu'il a été son apôtre et saisi par ses ennemis, qu'il a été garrotté et chargé d'outrag un criminel, pour vous qu'il a eu le vi vert de crachats et meurtri de soufflets, qu'il a été l'opprobre du monde et le j vile populace, pour vous qu'il a été couronné d'épines, pour vous qu'il a d'un roseau et chargé du poids de sa cr vous qu'il a été cloué à cette croix et a fiel et de vinaigre, pour vous qu'il a rép sang adorable, pour vous qu'il est mo

Enfin c'est lui qui, ayant acquis par
›rix le royaume des cieux, vous a
ablement à tant d'autres pour vous
l'héritage qui vous promet ce que
t vu, ce que l'oreille n'a point en-
ie le cœur de l'homme ne saurait

s, mon âme, que lui avez-vous rendu
grâces? Vous avez quitté et méprisé
s en a favorisée, vous vous êtes de-
ut sentiment de respect et de crainte
ii vous a aimée, vous avez secoué le
e douceur de celui qui vous a choi-
s devenue semblable aux enfans de
ne une prostituée, vous vous êtes
au crime sans remords et sans honte;
t alliance avec la mort, vous avez
c le démon. D'abord vous vous êtes
otre enfance à toute sorte de mal,
cessé depuis d'entasser crime sur
ijouter aux désordres communs aux
ies des excès qui ne pouvaient peut-
s loin. Malheureuse, vous avez cruci-
par vos péchés Jésus-Christ, qui
rise pour son épouse, et vous avez
laies d'une passion si douloureuse,
ude et l'énormité de vos péchés.
vous donnera des soupirs et des gé-
roportionnés à de si grands maux?
os yeux une fontaine de larmes pour
et jour une aussi noire ingratitude?
t que celui où vous êtes réduite! De
us tournerez-vous? O si vous étiez
ire et sans tache! O si vous ne vous
iverte d'une telle infamie! O si vous
is quitté le Seigneur! Mais, hélas!
rdu l'innocence, vous avez contracté
deuses, vous vous êtes honteusement
vous avez lâchement abandonné vo-
qui recourir? quel secours implorer?
le celui-là même que vous avez of-
on et miséricordieux au-delà de tout
it dire. Humiliez-vous, jetez-vous à
néantissez-vous en sa présence, et
iendrez miséricorde. »
elquefois à propos que ce pécheur
ctement au Seignenr ses gémisse-
plaintes à peu près en ces termes:
eigneur! mon doux Jésus, hélas!
' comment ai-je pu trahir votre parti, avoir pour vous une si coupable indifférence, oublier ce doux titre de sauveur, qui vous a coûté si cher? Comment ai-je perdu la crainte de vos jugemens? Comment ai-je été capable de fouler aux pieds votre loi? Je suis donc un prévaricateur, ô mon Dieu! je suis un ingrat, ô mon créateur! je suis le plus malheureux de tous les hommes, ô mon sauveur, ô ma vie, ô mon unique bien! Malheur à moi, misérable que je suis! malheur à moi, parce que j'ai péché! malheur à moi de m'être dégradé jusqu'à la condition des bêtes, ou plutôt d'être tombé dans un état encore plus honteux! Doux Jésus, pasteur charitable et le meilleur de tous les maîtres, aidez-moi. Me voilà abattu sous le poids de mes péchés, relevez-moi; me voilà prêt à tomber dans le précipice, tendez-moi la main; me voilà souillé de mille crimes, purifiez-moi: me voilà couvert de plaies, guérissez-moi; me voilà dans la langueur et dans la foiblesse, fortifiez-moi; me voilà perdu, sauvez-moi. Je mériterais, je l'avoue, que la terre s'entr'ouvrît sous mes pieds et m'ensevelît dans ses abîmes. Je suis indigne et du jour que vous m'avez donné, et des grâces que je vous demande; car mon ingratitude est horrible, l'énormité de mes péchés est infinie; mais votre miséricorde l'est infiniment davantage. Vous donc, Seigneur, qui aimez tendrement les hommes, vous qui êtes mon espérance, ayez pitié de moi, suivant l'étendue de votre miséricorde, et effacez mon péché suivant la multitude de vos bontés. »

D'autres fois se laissant aller à de soudains mouvemens de dévotion, il se prosternera devant Dieu, s'écriant avec ferveur: « Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guérir. » Ou bien: « O mon Dieu, soyez propice à ce très grand pécheur. » Ou encore: « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi. » Ou enfin: « Seigneur, secourez-moi. » Il déchargera pareillement son cœur en présence de la sainte Vierge et des saints; il emploiera de semblables gémissemens pour implorer leur intercession auprès de Dieu.

CHAPITRE V.

1. Comment un commençant doit s'exercer dans la considération de ses péchés. 2. Comment il peut méditer sur la gloire du ciel. 3. Comment il montera peu à peu aux exercices les plus sublimes. 4. Diverses indiscrétions à éviter dans la ferveur.

1. Il doit chaque jour, ou du moins très souvent, rentrer sérieusement en lui-même, et se rappeler les péchés de sa vie passée, avec une humilité profonde et une ferme résolution de ne les plus commettre. Il doit ensuite s'en accuser devant Dieu, s'arrêtant plus particulièrement sur ceux dont la grièveté et l'énormité ont le plus offensé la bonté divine. Mais pour les péchés d'impureté, il ne doit les considérer qu'en gros, sans trop s'y arrêter, de peur que, dans une matière si délicate, les fautes passées ne réveillassent des idées capables de donner occasion à des fautes nouvelles. Dans cette confession il doit surtout s'exciter à une contrition véritable, à des larmes sincères, à une piété tendre et sensible, et faire en sorte que le motif de sa componction se prenne des outrages qu'il a faits à son Dieu, à son Créateur, au meilleur de tous les pères, et de l'ingratitude qu'il a opposée à ses bienfaits, plutôt que des peines éternelles, dont ses péchés l'ont rendu digne.

Il ne s'attachera pas tellement à ces formules d'aspirations et de plaintes amoureuses, qu'il se croie obligé d'employer toutes celles que nous avons proposées dans le chapitre précédent. Il n'est point nécessaire, ni d'en prendre un grand nombre, ni de suivre l'ordre que nous y avons observé. Qu'il s'arrête à celles qu'il voudra, qu'il en choisisse le nombre qu'il jugera à propos, et qu'il les place de la manière qui lui paraîtra la plus convenable. S'il en prend une, deux ou trois, qu'il s'en souvienne et s'en nourrisse dans toutes les occupations de la journée: et il peut fort bien se borner là si cela lui plaît. S'il en veut prendre un plus grand nombre, il le peut encore. Tout ce que je désire c'est que sa dévotion soit entièrement libre, et toujours exempte de ce qui pourrait y répandre la confusion et la perplexité. J'ai connu une personne qui dans ses occupations extérieures bornait tous ses entretiens sur la passion à ce peu de paroles ou à d'autres semblables: « O mon aimable Jésus, ô pasteur plein de bonté, ô maître plein de douceur! aimable Jésus, ayez pitié de moi; pasteur plein de bonté, guidez-moi; maître plein de douceur, instruisez-moi; mon Seigneur et mon Dieu, secourez-moi. » J'en ai connu un autre qui faisait choix de quelques pensées, tantôt plus courtes, et tantôt plus étendues, et qui aimait surtout à exprimer le même sentiment en mille et mille manières différentes.

Tout cela doit être laissé à la discrétion et au goût de notre disciple. Il lui est libre encore, s'il le juge à propos, d'employer la considération de la mort, du purgatoire, du jugement, de l'enfer et du paradis, pour s'animer à la componction et se fortifier dans le dessein qu'il a pris de marcher à grands pas dans les voies spirituelles. Plus un tel exercice approchera de la crainte filiale et de l'amour divin, plus il sera agréable à Dieu et propre à purifier l'âme. Au contraire, plus il donnera dans la crainte servile, moins il en retirera de fruit. La crainte filiale nous fait craindre le péché de peur d'outrager un Dieu infiniment bon, et de perdre sa grâce et son amitié; la crainte servile nous fait craindre ce même péché de peur qu'il ne nous rende la triste victime des peines de l'enfer. C'est pourtant toujours une bonne chose que d'user de la crainte même servile, comme d'un frein qui nous empêche de faire le mal. Mais il faut se souvenir de n'en pas demeurer là, et de passer de la crainte des esclaves à celle des enfans.

2. Lorsqu'il voudra méditer sur la gloire du ciel, il pourra prendre ce qui suit pour sujet de ses réflexions: « O que la céleste Jérusalem est un doux séjour! Ses murs sont bâtis des pierres les plus précieuses, ses portes brillent de l'éclat des perles les plus fines, ses rues et ses places sont pavées de l'or le plus pur, ses jardins émaillés de fleurs présentement le spectacle du monde le plus riant. C'est là que retentissent continuellement des paroles d'allégresse, que se chantent sans relâche des cantiques de joie, que se renouvellent sans cesse des cris de réjouissance, que se font toujours entendre les concerts des esprits bienheureux. C'est là que le baume et les parfums répandent les plus douces odeurs. C'est là que règne une paix un repos qui passe tout sentiment, un calme au-dessus de toute imagination, un jour éternel, une union formée par un seul et même esprit qui anime tout, une ferme sécurité, une éternité assurée, une tranquillité perpétuelle, une agréable félicité, une douceur

ineffable, un charme délicieux. C'est là que les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur père. O quel avantage que d'assister aux chœurs des anges, et d'être pour jamais en société avec les patriarches et les prophètes, avec les apôtres et les martyrs, avec les confesseurs et les vierges, et surtout avec la glorieuse vierge Marie mère de Dieu! Quel bonheur que de se voir pour toujours exempt de crainte, de tristesse, de chagrin, de peine, d'ennui, de travail, d'embarras, de dégoût, en un mot de tout besoin! Mais quelle abondance de consolations! quelle multitude de délices! quel excès de joie! quelle vaste étendue et quel abîme de plaisir, de voir la gloire ineffable de la Trinité, cet être immense qu'on ne saurait comprendre, cette lumière douce et ravissante qu'on ne saurait assez aimer; de voir dans Sion le Dieu des dieux, le Seigneur des seigneurs; de le voir non dans un miroir, et en énigme, mais face à face; de voir enfin l'humanité sainte de Jésus-Christ dans son état de gloire! Si l'on trouve tant d'agrément sur la terre à considérer la grandeur, la diversité, les révolutions, la clarté brillante des astres, l'éclat et les rayons du soleil, la blancheur resplendissante de la lune, la lumière répandue dans les airs; à regarder la variété des oiseaux, des fleurs, des paysages, des couleurs; à écouter le son harmonieux des belles voix et les doux accords des instrumens, à sentir l'odeur des fleurs et des parfums, et à se nourrir de mets délicieux; si tout cela saisit l'âme et la pénètre de joie, quel sera le torrent de volupté dont cette âme sera enivrée quand elle pourra voir, écouter, sentir, goûter, posséder pleinement celui qui est la beauté et la bonté même, le principe d'où émane tout ce qu'il y a de beau et de bon dans l'univers, la source féconde de toutes les perfections, dont tout le reste n'est qu'un faible écoulement, Ah! je comprends ce que c'est que l'état de l'homme resscuscité quand il entre dans son éternité bienheureuse. C'est comme lorsque le printemps, succédant aux rigueurs de l'hiver, vient renouveler la nature, embellir le ciel et la terre, réjouir tous les cœurs. Mais que dis-je? il y a plus de différence entre ces deux choses qu'entre les épaisses ténèbres de la nuit la plus obscure, et l'éclat du soleil dans son midi. Qu'il est donc charmant, ce séjour de la Jérusalem céleste, puisque tout ce qui peut plaire s'y trouve en abondance, et que tout ce qui pourrait chagriner en est banni! Qu'il est charmant, puisqu'on a le bonheur d'y louer le Tout-Puissant durant les siècles des siècles! »

Il faut néanmoins, autant que cela se peut, rendre ces désirs du ciel purs et désintéressés, et soupirer après la céleste patrie, non à cause du plaisir dont on y jouira, mais à cause de la gloire et des louanges qui en reviendront à Dieu. Quoiqu'à dire vrai ces sortes de méditations, qui ont pour objet la vie éternelle, conviennent mieux à ceux qui ont déjà fait du progrès dans la spiritualité, ces aspirations ont plus de vérité et de pureté dans leur bouche que dans ceux qui, n'étant point encore exercés à la mortification des sens, sont sujets à se chercher eux-mêmes, plutôt que les intérêts de Dieu.

3. Revenons donc aux pieux gémissemens qui leur conviennent. Ils doivent s'y appliquer avec ferveur et avec persévérance; et si vous me demandez combien de temps, je vous répondrai qu'il est difficile de le déterminer. On peut dire, en général, que cela doit durer jusqu'à ce que le mépris du monde et de soi-même ait pris quelque empire sur leur cœur, et que quelques progrès qu'ils auront déjà faits dans la vie spirituelle aient allumé dans leur âme une sainte ardeur d'en faire de nouveaux. Cela vient quelquefois dans un mois, et quelquefois seulement après plusieurs. Il y en a même qui ne se trouvent dans cet état qu'après des années entières. La parfaite conversion du cœur est pour quelques-uns un ouvrage de longue haleine. Ordinairement elle ne se fait que par degrés; mais il y a des âmes que Dieu prévient tellement par les bénédictions de sa grâce, qu'un instant suffit pour opérer en elles un changement entier et parfait.

Au reste on peut, parmi ses exercices ordinaires de pénitence, en pratiquer de plus doux et de plus consolans, en y joignant les louanges de Dieu, des actions de grâces et des adorations. Cependant le pénitent doit faire son occupation principale de s'occuper de ses péchés, d'en gémir et de s'en affliger nuit et jour. Et néanmoins s'il ne peut tirer de ses yeux les larmes qu'il voudroit répandre en abondance, il ne doit pas trop s'en alarmer. La détestation du péché et l'horreur pour les moindres fautes sont comme

les larmes du cœur, que Dieu exige principalement.

Après que l'amertume salutaire d'une véritable contrition aura redonné quelque lustre à l'image de Dieu, que le péché avait si étrangement défigurée, alors, animé d'une nouvelle confiance, on pourra se servir plus utilement des réflexions et des aspirations plus spirituelles dont nous avons parlé. C'est ainsi qu'on avancera peu à peu dans la voie de la perfection. Mais sachez qu'on ne s'élève de la sorte qu'à mesure qu'on s'affermit dans l'humilité chrétienne, et que l'on n'entre en familiarité avec le céleste époux qu'à proportion de la ferveur qu'on a pour se disposer à ces communications étroites.

Quand on se sentira froid et languissant, on tâchera d'allumer dans son cœur le feu de l'amour divin, en faisant des réflexions sérieuses sur l'incarnation et sur la passion du Fils de Dieu, et en formant de pieux entretiens avec soi-même à l'occasion de ces mystères. Par ce moyen, le cœur embrasé d'une sainte ardeur se portera bien vite à la prière et aux aspirations, et l'âme apprendra à demeurer unie avec son unique et souverain bien. En s'accoutumant à cette excellente pratique, on parvient en peu de temps à n'avoir plus besoin d'employer les considérations et les réflexions pour se porter à Dieu : d'une simple vue on se sépare des créatures, on les oublie et on s'enivre saintement et heureusement dans le torrent des délices de l'amour divin.

La qualité de pécheur et le devoir de pénitent n'obligent point à repasser dans son esprit tous les péchés de sa vie passée, ni à tenir toujours devant ses yeux l'image fâcheuse de ses anciens désordres. Ce seroit un obstacle à la liberté de l'âme et aux progrès de la charité : il suffit d'élever souvent son cœur à Dieu par l'amour le plus tendre et le plus vif. Ce qui n'empêche pas que l'on ne déteste de temps en temps tout ce qui a pu nous ôter sa grâce, et ce qui pourroit encore retarder la course qui nous porte amoureusement à lui ; car je ne prétends pas que par négligence on laisse effacer de sa mémoire ce qu'on a fait de mal ; il faut au contraire qu'on s'en ressouvienne toujours, mais de telle manière que ce souvenir n'empêche pas un plus grand bien. C'est pourquoi je voudrais qu'on se contentât pour lors de faire chaque jour à Dieu la confession de ses péchés en général, sans trop descendre dans le particulier.

4. Pour les petites fautes, dont les âmes les plus justes ne sont pas exemptes, nous avons un moyen de les effacer plus prompt et plus efficace que ne le serait une attache scrupuleuse à les examiner en détail et à nous en punir par des pénitences amères. Ce moyen est de les jeter dans la fournaise d'un amour qui soit plein de vivacité, de force et de tendresse, et de les plonger avec confiance dans les abîmes de la divine miséricorde : là ils s'évanouiront comme l'on voit disparaître une étincelle qui tombe au milieu de la mer. N'oublions rien pour retrancher de bonne heure les peines de conscience qui pourraient nous inquiéter mal à propos, les scrupules qui se repaissent de vains fantômes, la pusillanimité qui méconnaît les règles de la sagesse et de la raison, les défiances que l'embarras et le trouble accompagnent toujours. De quelque bon principe que ces inquiétudes semblent sortir, elles n'ont guère que des suites funestes. Ce sont des épines dont il faut couper la racine dès qu'elle paraît ; sans cela elles ôtent la liberté de l'âme, elles empêchent son activité et la font marcher plus lentement dans le chemin de la vertu.

Nous ne devons rien tenter au-dessus de nos forces. Contentons-nous de notre sort, c'est-à-dire du degré de perfection que Dieu nous accorde. Si nous ne pouvons pas arriver à celui que nous désirons, travaillons du moins à acquérir celui qui est proportionné à nos talens. Quand on ne se flatte point, et qu'on ne se laisse pas aveugler par un excès d'amour-propre ; l'on voit aisément à quel degré de vertu on peut arriver. Cependant la bonté divine est libérale et infiniment libérale ; aimant à se communiquer avec profusion, elle ne manque jamais de le faire quand elle trouve une âme bien disposée. C'est pourquoi si un homme appliqué à la vie intérieure ne se trouve pas tout d'un coup élevé à la contemplation ni à la charité parfaite, qu'il se dise qu'il n'est point encore capable de cet heureux état ; car à quoi lui servirait d'être favorisé d'une grâce dont il ne ferait pas un bon usage? Qu'il se hâte donc de déraciner tous ses vices, pour se rendre moins indigne d'un si grand bien. Mais encore un coup, qu'il ne s'obstine point à vouloir aller au-delà de ses forces.

: à la grâce à le prévenir avec bonté, et lui à la suivre avec humilité. Qu'il se garde ien de vouloir pousser son esprit avec vio- ers un terme où il ne peut encore parve- désir présomptueux de monter trop haut it que le précipiter plus bas, et une chute ière serait la peine de sa témérité. Ce n'est il ne soit obligé de faire de continuels ef- our devenir de jour en jour plus parfait; es efforts ne doivent point tenir d'un ement fougueux, d'un soin chagrinant, ntreprise violente et tumultueuse.

l fasse attention à la mesure de la grâce reçue, et qu'il n'oublie jamais qu'on ar- is facilement, plus sûrement, plus promp- et plus agréablement même, au degré élevé de la contemplation, quand c'est la lu Seigneur qui nous y porte, que quand ous tourmentons nous-mêmes pour y par- Ce n'est point ainsi qu'on acquiert l'intel- e de la théologie mystique; il faut aller ent et avec beaucoup de retenue, de peur trop grande envie d'obtenir ce qu'on n'a fasse perdre tout d'un coup ce que l'on a. ain des larmes est une nourriture excel- t délicieuse; mais il y a des personnes qui nnent trop, et cet excès abat leurs forces, les réparer. On les voit s'abandonner aux pendant si long-temps, et avec tant de ence, que leur corps et leur esprit, égale- puisés, succombent enfin à cet exercice, iolent, et par lui-même, et par sa durée. nie pourtant pas qu'il n'y ait des âmes pri- es, dont les larmes, quoique continuelles, raient être accusées d'indiscrétion, parce Saint-Esprit les fait répandre.

voit-on pas encore des gens qui, dans le nt que Dieu les plonge dans le torrent de ices, font de nouveaux efforts pour porter erveur au-delà de l'impression de la grâce? ls ne tardent guère à être punis de leur in- tion; et c'est lorsque Dieu, les abandonnant propre faiblesse, leur fait enfin sentir e poids de leur misère; et aussitôt ils se nt incapables de goûter les grâces qu'il isait. Il faut donc modérer de telle sorte cet de ferveur dont on est quelquefois animé, lieu d'y ruiner les forces de notre âme, on ive au contraire un surcroît de vigueur. and on a la tête forte, on peut se laisser aller plus librement à des aspirations animées et pleines d'ardeur. Quand on l'a faible, on doit se ménager, surtout si ces efforts indiscrets ont déjà contribué autrefois à la situation fâcheuse où l'on se trouve. On se voit quelquefois réduit à un si triste état, qu'on ne saurait presque s'occuper d'un motif de componction, d'une méditation courte et légère, d'une simple lecture. La moindre application incommode, lors même que, pour se la faciliter, on se met dans une posture commode, qu'on s'appuie la tête ou qu'on se tient assis. Telles sont les suites déplorables qne l'indiscrétion traîne après soi. Ceux qui les éprouvent ne doivent pas pour cela se livrer au désespoir. Qu'ils travaillent au contraire pour écarter adroitement tout ce qui pourrait aigrir leur mal, et qu'il prient humblement le Seigneur de leur rendre, par un effet de sa bonté, le bien qu'ils se sont ravi par leur faute. Si Dieu écoute leurs vœux, qu'ils ne manquent pas de l'en remercier, S'ils ne les exauce point, qu'ils ne laissent point de le bénir, et qu'ils apprennent à supporter avec patience, pour l'amour de lui, un malheur qu'ils se sont attiré par leur imprudence.

Je veux que l'homme véritablement spirituel se tienne en garde aussi contre l'inconstance et la légèreté; et qu'après un choix judicieux des pratiques qui lui paraîtront les meilleures, il y persévère constamment malgré les dégoûts et amertumes qui pourraient survenir. Il y a pourtant ici une précaution à prendre; c'est d'obéir avant toutes choses à l'Esprit saint, et de sacrifier sans peine toutes les méthodes particulières, à celle qu'il nous inspire, pourvu qu'on ne prenne pas ses propres pensées pour des inspirations du Saint-Esprit. Il nous attire en diverses manières et il a un nombre infini de voies pour nous conduire dans ses celliers mystérieux où l'on est abreuvé d'un vin céleste, et dans ses couches spirituelles où l'on s'unit à lui par l'amour le plus pur. Suivons-le donc partout où nous avons un juste sujet de croire que sa voix nous appelle, et n'écoutons jamais celle de notre propre volonté.

Nous devons toujours être entre les mains de ce divin esprit, comme des instrumens dans la main de l'ouvrier; toujours prêts à plier du côté qu'il voudra, toujours disposés à suivre toutes les pratiques qu'il lui plaira de nous inspirer. L'âme qui se voit élevée à une sublime contemplation et à la jouissance anticipée du bonheur

des saints, ne s'y doit pas tellement absorber qu'elle ne conserve la liberté de s'offrir continuellement à Dieu pour faire en tout sa volonté. C'est alors que cette âme comblée des faveurs de son Dieu passe légèrement sur les mystères de notre seigneur, pour courir avec ardeur et voler même partout où l'esprit du Seigneur la veut transporter.

Mais comme il peut s'élever des doutes et des incertitudes dans cette voie, il est bon de consulter et de suivre les avis que l'on vous donnera. Ceux que l'on consulte doivent avoir trois qualités : la prudence, l'expérience et l'humilité. Vous avancerez beaucoup plus par ce moyen, que si vous vous en rapportiez à vos lumières, et que vous suivissiez vos propres vues. Avec toutes ces précautions il ne faut point encore tellement s'appuyer sur ses bonnes intentions et sur les conseils des autres, qu'on ne recoure à la prière avec un saint tremblement. On ne saurait trop s'humilier devant Dieu, ni trop lui demander la grâce d'être sûrement conduit dans ses voies, d'être éclairé de ses lumières et d'être mis à l'abri de cet esprit de séduction qui nous fait suivre si souvent l'erreur sous l'apparence de la vérité.

Enfin gravez profondément dans votre âme cette maxime importante, que vous ne pourrez jamais vous unir parfaitement à Dieu que vous ne soyez entièrement libre et dégagé de tout ce qui n'est pas Dieu.

CHAPITRE VI.

1. Courage qu'il faut avoir pour souffrir les peines intérieures. 2. Fuite de l'oisiveté durant ces peines. 3. Tentations d'impureté et divers artifices du démon. 4. Humilité.

1. Je vous ai fourni jusqu'ici, mon très cher frère, de salutaires instructions pour une âme qui, ne bornant pas ses désirs à une vertu commune, porte ses vues jusqu'au plus haut degré de la perfection. Je vous ai marqué quels doivent être ses commencemens et ses progrès dans les exercices de la vie intérieure. C'est à vous maintenant de lire et de mettre en pratique ce que je vous ai enseigné. Si vous le faites, et que favorisé du secours d'en haut vous sentiez votre âme éclairée d'une lumière céleste et attendrie par le chant des psaumes et des cantiques, « n'ayez pas pour cela des sentimens élevés de vous-même, mais craignez. » Si votre cœur étant dilaté par la joie, vous courez avec ardeur dans la voie des commandemens, sachez que cela ne vient pas de vous, c'est un don de Dieu; et comme il peut seul dilater le cœur, il peut aussi, en retirant sa grâce, le faire retomber dans le resserrement et dans la tristesse. Aujourd'hui le soleil de justice répand ses rayons dans votre âme : il en dissipe les ténèbres, il en calme les tempêtes, il vous rend l'heureuse tranquillité; mais si cet astre brillant veut cacher sa lumière, qui le forcera de la répandre ? Or n'en doutez pas, il se cache quelquefois : attendez-vous à des temps d'obscurité, où ces divines clartés ne paraissant plus, vous retomberez dans les ténèbres, dans le trouble et dans l'agitation.

Que dirai-je des assauts que vous livreront les malins esprits? Semblables aux flots réitérés d'une mer en couroux, ils donneront sans cesse à votre cœur de violentes secousses, et vous vous croirez à tout moment sur le point de faire un triste naufrage. La tentation sera peut-être si affreuse, que les pensées qu'elle vous suggèrera vous paraîtront ne pouvoir entrer que dans l'esprit d'un homme réprouvé. Il vous semblera que tout l'enfer est conjuré contre vous, et que Dieu dans sa colère vous a livré à Satan. Souvent même vous ne pourrez ouvrir la bouche ni pour prier, ni pour chanter les louanges du Seigneur. Des attaques si affligeantes en elles-mêmes le deviendront encore plus par leur durée et par leurs fréquens retours. Le démon ne se contentera pas d'un assaut ni de plusieurs; plongé et replongé dans cette fournaise, vous passerez de tristes jours, environné de peines, tantôt plus, tantôt moins affreuses, mais toujours très cruelles.

Mais que rien de tout cela ne vous abatte et ne vous fasse entrer en défiance de votre bien-aimé. Songez que toutes ces peines, dans les desseins de sa miséricorde, sont des épreuves pour faire paraître dans tout son éclat votre amour pour lui; des leçons pour vous apprendre à compatir à ceux qui, comme vous, seront en butte aux traits du tentateur; des moyens d'expier vos péchés et de prévenir de nouvelles fautes, des dispositions à des grâces plus abondantes; enfin des préservatifs contre l'orgueil, qui vous font sentir que sans sa grâce vous ne pouvez rien. C'est donc par un effet de l'amour qu'il a pour vous qu'il permet que vous soyez

tenté ; c'est par bonté qu'il semble en quelque manière s'éloigner de votre âme pour un temps, quoiqu'il n'en soit jamais plus près qu'alors : c'est dans sa miséricorde qu'il vous frappe, qu'il paraît en colère et prêt à vous réduire en poudre.

Conduite admirable de l'époux céleste à l'égard d'une âme qui est à lui ! Au commencement, et lorsque les nœuds de l'engagement sont à peine formés, il la visite, il la fortifie, il l'éclaire, il gagne son cœur, en ne lui faisant trouver que de la joie à son service ; il l'y engage par la douceur de ses attraits ; il se montre continuellement à elle, pour la retenir par les charmes de sa présence ; en un mot, il ne lui fait goûter que délices, que douceurs, pour ménager sa faiblesse ; mais dans la suite, il lui ôte le lait et lui donne la nourriture solide des afflictions : il lui ouvre les yeux et lui découvre combien elle aura à souffrir à sa suite. Parle, et voilà le ciel, la terre et l'enfer conjurés contre elle. Ennemis au dehors, tentations au dedans ; au dehors, les tribulations et les ténèbres ; et dans le fond de l'âme, les sécheresses et les désolations : tout contribue à son martyre. Ici l'époux se dérobe à ses yeux ; il reparaît quelque temps après pour la quitter encore. Tantôt il la laisse dans les ombres et les horreurs de la mort, tantôt il la rappelle à la lumière et à la vie, pour lui faire éprouver la vérité de cet oracle : « C'est lui qui précipite dans le tombeau, et c'est lui qui en retire. » C'est ainsi que Dieu éprouve les âmes, qu'il les purifie, qu'il les humilie, qu'il les instruit, qu'il les rend pliables à sa volonté, qu'il retranche tout ce qu'elles avaient de rude, de difforme et de rebutant, et qu'il les pare de tous les ornemens qui peuvent les rendre agréables à ses yeux.

Mais aussi quand il les trouve fidèles, pleines de patience et de bonne volonté, quand un long usage des tribulations les a portées, par le secours de sa grâce, jusqu'à ce haut degré de perfection qui consiste à souffrir avec tranquillité et avec joie toute sorte de tentations et de peines, alors il les unit à lui de la manière la plus parfaite, il leur confie ses secrets et ses mystères ; il se communique pleinement à elles, n'usant plus d'aucune réserve, comme au commencement de leur conversion.

Après cela, les plus fortes tentations seront-elles capables de vous déconcerter ? Vous les regarderez plutôt comme un gage précieux de l'amour que Dieu vous porte, comme un combat où il cherche non à exposer votre salut, mais à faire paraître votre courage et votre fidélité, pour les récompenser ensuite d'une couronne de gloire. Ainsi tenez ferme et ne cessez de vous écrier avec le saint homme Job : « Quand Dieu me tuerait, je ne laisserai pas d'espérer en lui. » Il est vrai que, tant que durera la tempête, vous n'assisterez à l'office divin qu'avec peine, parce que votre esprit sera tout obscurci de nuages et hors d'état de s'appliquer ; mais ayez patience et faites tranquillement ce qui dépendra de vous : la nuit passera, les ténèbres se dissiperont, et tôt ou tard le jour reviendra.

2. Prenez garde surtout que le temps de ces ténèbres ne soit pour vous un temps de négligence et de paresse. Si vous ne pouvez prier ni réciter les psaumes, ni méditer, appliquez-vous à la lecture. Si un dégoût affreux vous rend encore cet exercice impraticable, écrivez ou travaillez à quelque ouvrage des mains, rejetant toujours avec soin le tumulte des pensées vagues et inutiles.

Il pourrait vous venir alors quelque envie de dormir hors le temps destiné au sommeil, et une envie assez forte pour vous importuner considérablement, et vous jeter dans un abattement extraordinaire. En ce cas-là, peut-être ferez-vous mieux de prendre, en vue de Dieu et pour sa gloire, un moment de repos que de vous raidir contre ce petit besoin de la nature ; car si vous n'avez qu'une occupation extérieure à opposer à cet assoupissement, vous serez libre, il est vrai, tant qu'elle durera ; mais à peine sera-t-elle finie, à peine voudrez-vous reprendre vos exercices spirituels, que la pesanteur du sommeil vous accablera de nouveau. Le repos que vous prendrez dans une telle circonstance doit être court et léger ; ne le prolongez pas au-delà du temps qui suffit pour réciter deux ou trois psaumes ; l'âme alors se trouvera tout autre, libre, agissante et pleine de gaîté. Ce que je viens de dire n'est que pour les personnes tempérantes dans le boire et dans le manger. Pour peu qu'on fût sujet à sa bouche, le remède serait plus propre à aigrir le mal qu'à le soulager. L'on s'ensevelirait peut-être dans un sommeil long et profond, et la perte du temps serait la suite funeste de cette misérable mollesse.

3. Mais quelle vigilance et quels soins ne faut-il pas principalement employer contre le démon de l'impureté, quand il veut ou nous arrêter à de sales imaginations, ou nous porter à des actions criminelles? Le grand point est de rejeter d'abord ces tentations de l'esprit avant qu'elles aient eu le temps d'y pénétrer. Si vous manquez de repousser l'ennemi dès la première attaque, quelles brèches ne fera-t-il pas d'abord dans votre intérieur? Après quoi il y entrera comme dans une place de conquête, et aussitôt il mettra votre âme dans les fers. C'est alors que, privé de votre première liberté et de vos anciennes forces, vous aurez bien plus de peine à le renverser.

Cependant quand vous auriez d'abord commis quelque négligence, et que vous vous trouveriez déjà embarrassé des liens de votre ennemi, ne vous rendez pas pour cela. Criez au secours, et si dans cette espèce d'abattement et de commencement de défaite, vous ne sauriez faire autre chose que de vous remuer, pour ainsi dire, et de ramper à terre, donnez encore cette marque de la résolution où vous êtes de résister jusqu'à la mort. Conjurez le Seigneur avec les instances les plus vives de rompre vos chaînes et de vous rendre la liberté, ou d'empêcher au moins que vous ne consentiez à la tentation, s'il ne veut pas qu'elle finisse encore.

Quelque redoutable que paraisse votre ennemi, et quelque obscénité, quelque impureté, quelque extravagance qu'il vous propose, il vous sera souvent facile de le repousser en méprisant ses malignes suggestions. Allez toujours votre chemin, sans faire attention à un chien qui ne peut qu'aboyer, mais qui ne saurait mordre. C'est une comparaison familière des maîtres de la vie spirituelle, qui ne veulent point qu'on s'amuse à disputer avec le démon, comme s'il était possible de lui fermer la bouche et d'arrêter jamais sa langue dévouée à l'iniquité. S'il est cependant trop importun, et que repoussé une ou deux fois il revienne toujours à la charge, il faut en venir généreusement aux mains avec lui, se rappeler les jugemens redoutables du Seigneur, comparer l'instant du plaisir avec l'éternité du supplice; employer les jeûnes, les macérations et les autres remèdes violens qui peuvent réprimer les révoltes de la chair d'une manière prompte et efficace. C'est ainsi qu'il faut obliger l'ennemi de se retirer, chargé de honte et de confusion.

Le démon nous attaque de différentes manières. Tantôt il vient secrètement et sans faire semblant de rien, ou même sous les dehors spécieux de la piété, pour nous engager plus sûrement dans ses piéges, et tantôt à force ouverte il se jette sur nous, pour nous faire succomber à la violence et à la multitude des coups qu'il nous porte. En certains temps, il se glisse d'une manière insensible comme un serpent, tâchant de nous conduire à de grandes fautes par le moyen des plus petites, ou de nous faire passer par-dessus de certains remords et de certains doutes, pour nous former ensuite une conscience fausse, ou endurcie; et dans d'autres rencontres, sans garder ces ménagemens, il se présente avec toutes les horreurs, et propose tout à coup les plus grands crimes. Quelquefois il emploie les consolations spirituelles ou les peines intérieures, pour nous enfler ou pour nous abattre; et d'autres fois il se sert de la prospérité ou de l'adversité temporelle, pour nous porter à la mollesse ou pour nous précipiter dans le désespoir. C'est pourquoi il faut toujours être sur ses gardes, toujours recourir à la passion du Sauveur, comme à notre grande ressource, toujours implorer avec larmes le secours de Dieu.

4. Souvenez-vous surtout de ce que j'ai commencé à vous dire; c'est de ne pas vous enorgueillir des dons célestes que Dieu pourrait vous avoir accordés. «Qu'avez-vous, dit saint Paul, que vous n'ayez reçu? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu?» Ne serait-ce pas une injustice criante? N'ouvrez donc jamais votre cœur aux inspirations séduisantes de la vaine gloire et de je ne sais quelle secrète complaisance en vous-même. A plus forte raison devez-vous éviter de faire jamais parade aux yeux du monde de ce qui pourrait se passer en vous d'extraordinaire. Il faudrait pousser l'indiscrétion bien loin pour se faire de ces sortes de faveurs un sujet d'ostentation. Gardez votre secret pour vous, et pour vous seul, à moins qu'un motif de zèle pour l'avancement spirituel du prochain, ou un besoin pressant qu'il aurait de consolation, ou l'obéissance, ou la considération de quelque grand bien que vous pourriez procurer par cette

vie, ou enfin une indispensable nécessité, ne vous obligeât de faire connaître l'état de votre âme et les faveurs singulières que Dieu y répand; et dans ces cas-là même, ne vous découvrez qu'à des personnes sages et discrètes, et que ce soit toujours avec la pudeur, la modestie et l'humilité qui conviennent aux amis de Dieu.

Au reste, ne regardez pas les dons de Dieu comme la récompense de vos mérites et le fruit de votre travail; mais soyez persuadé que vous en êtes indigne, comme vous l'êtes en effet, et que tout ce que vous méritez, c'est qu'il vous rejette et qu'il vous abandonne à vos misères. Ne vous comparez point avec ceux qui sont encore imparfaits, et peut-être moins avancés que vous dans la vertu. Jetez plutôt les yeux sur ceux qui sont les plus fervens et les plus saints; afin que vos défauts étant placés auprès des perfections de ces grandes âmes, ce point de vue vous frappe davantage.

Humiliez-vous, abaissez-vous, regardez-vous comme le dernier des hommes, dans toute la sincérité de votre cœur. Mais quoi! me direz-vous, comment en viendrai-je là? La plupart des Chrétiens, dépourvus de tout sentiment de crainte et de pudeur, mènent une vie criminelle; et, grâces au ciel, je suis fort éloigné de leur désordres. Quoi! faut-il que je donne dans mon esprit la préférence à de telles personnes, et puis-je avec vérité me placer au-dessous d'elles? Oui, vous le pouvez, et vous le devez. Considérez que ceux qui sont aujourd'hui les plus méchans peuvent se trouver demain dans un degré de vertu plus éminent que le vôtre; considérez que s'ils avaient reçu les mêmes grâces que vous, ils vous surpasseraient de beaucoup en sainteté, et que si ces grâces si abondantes ne vous soutenaient pas, vous tomberiez dans des excès plus crians que les leurs. Considérez tout cela, et vous reconnaîtrez que les plus grands pécheurs vous peuvent être préférés. Si vous étiez instruit des secrets de Dieu, quelles seroient vos idées? quelles seroient vos maximes? On vous verrait céder volontiers aux autres les premières places, et vous faire un devoir de n'occuper jamais que la dernière; on vous verrait prosterné avec joie aux pieds de vos frères, rendre avec empressement les services les plus bas aux derniers de tous les hommes, respecter l'image de Dieu en eux, et, par ce motif de piété, n'avoir pour tout le monde qu'une sincère déférence; honorer le Seigneur dans la personne de vos supérieurs, et vous porter à l'obéissance avec une ardeur qui ne vous permettrait jamais ni le plus petit murmure, ni le plus léger retardement.

Mais j'ai encore quelque chose de plus excellent à vous proposer, et un degré d'humilité plus parfait à exiger de vous. C'est de vous abaisser d'esprit et de cœur pour l'amour de Dieu, non-seulement au-dessous du reste des hommes, mais encore au-dessous des autres créatures de l'univers. Ainsi ne vous regardez plus que comme de la poussière que chacun a droit de fouler aux pieds, et en vous voyant, croyez que vous voyez un poids inutile à la terre, un monstre indigne du jour. Pénétrez le fond de votre ingratitude, de votre infidélité, de votre lâcheté, de votre inconstance, de votre misère et de votre néant, et peut-être parviendrez-vous enfin jusqu'à ces bas sentimens de vous-même, et jusqu'à vous mépriser souverainement.

Quand le serpent infernal viendra frapper avec insolence à la porte de votre cœur, et qu'il vous inspirera de vous croire quelque chose, de vous laisser aller à la vaine gloire, de vous préférer aux autres, repoussez vivement ce séducteur; fermez lui toutes les avenues, et quand il trouverait le secret de répandre son venin en vous, jusqu'à faire que votre âme en ressente la malignité, qu'il n'ait pas du moins la force de la faire consentir à son souffle empoisonné. Car si vous cédez un moment aux sollicitations de ce père du mensonge, si vous lui accordez ce qu'il demande, si vous vous laissez prendre à ses appas, c'en est fait, vous avez violé les sacrés engagemens que vous aviez pris avec l'époux de votre âme, vous avez souillé cette couche nuptiale qui étoit auparavant couverte de lis et de roses, et vous ne rentrerez point en grâce que vous n'ayez rompu un si détestable commerce, et que vous ne vous soyez profondément humilié en présence de votre bien-aimé. Peut-être même qu'avant de rentrer en grâce et en faveur, il faudra subir la peine de votre infidélité, et demeurer long-temps en proie aux douleurs et aux afflictions; jusqu'à ce que votre Dieu, qui est un Dieu jaloux et vengeur, ait purifié votre âme et lui ait rendu sa beauté indignement ternie par un infâme rival. Mais en voilà assez sur cette matière.

CHAPITRE VII.

1. Nourriture du corps. 2. Habits. 3. Modestie. 4. Conversations. 5. Recueillement et présence de Dieu au milieu des occupations extérieures. 6. Mortifications excessives. 7. Charité fraternelle. 8. Soin d'éviter les petites fautes.

Nous avons parlé jusqu'ici de la manière d'assister à l'office divin, de la nature des exercices spirituels qu'il faut choisir; de la méthode qu'on doit garder, de ce qu'on y doit faire ou éviter. Passons maintenant aux autres points qui nous restent à traiter.

1. Pour ce qui regarde la nourriture du corps, fuyez tout excès. Plus l'estomac est rempli, moins l'esprit est en état de s'appliquer aux exercices spirituels, parce qu'il n'est pas possible que le corps, surchargé des humeurs qu'engendre l'excès des viandes, ne fasse ressentir sa pesanteur à l'âme, et ne la rende moins propre à s'élever à Dieu. Non, cela n'est pas possible. Le vin surtout produit ce fâcheux effet, quand on en prend, je ne dis pas jusqu'à s'enivrer, mais jusqu'à passer les bornes de la plus rigide tempérance. Il embrase le corps, bouleverse tout l'intérieur, étouffe l'activité de l'âme, et la met dans une espèce d'engourdissement et de stupidité qui la rend presque semblable aux bêtes. C'est donc en vain qu'un homme qui est encore sujet à sa bouche prétendrait à la vie intérieure.

Commencez par retrancher sur cette matière tout désir immodéré. Ne vous embarrassez point si ce qu'on vous donne pour nourriture est exquis et délicat; pourvu que cela soit raisonnable, et qu'on le puisse manger, que voulez-vous davantage? Faisant profession d'une vie parfaite et mortifiée, vous devez vous mettre à table, pour y prendre dans les dons de Dieu de quoi réparer vos forces, et non de quoi nourrir la volupté; et vous n'êtes point religieux si les mets les plus ordinaires et les plus convenables à la pauvreté vous causent du chagrin, ou vous excitent au murmure.

Si vous goûtiez bien Jésus, la plus pauvre nourriture vous paraîtrait délicieuse. Il n'y a ni frugalité, ni même indigence, où l'amour de Jésus ne fusse trouver du goût : aimez Jésus, et vous préférerez les repas les plus vils aux festins les plus somptueux. Jésus, pressé de la faim, s'est souvent contenté de pain sec pour l'amour de vous. Jésus, pressé de la soif, a été pour l'amour de vous abreuvé de fiel et de vinaigre.

L'avidité ne convient qu'aux animaux dépourvus de raison. Mais l'homme ne doit manger et boire que modérément, et avec réserve. Soyez même en garde contre cette pointe de plaisir qui est inséparable de l'usage des alimens, et ne vous y arrêtez jamais. Si vous cherchez à satisfaire la sensualité, elle fera dans votre âme d'étranges ravages : c'est un feu secret, qui mine à mesure qu'on le nourrit,

Mais comme il faut souvent refuser à la chair ce qu'elle demande mal à propos, il faut aussi quelquefois la forcer à prendre ce qu'elle voudrait refuser; car il est des temps où elle rejette avec dégoût ce qui est absolument nécessaire pour soutenir la vie du corps.

Mais dans le temps que celui-ci prend sa réfection, il faut aussi donner à l'âme sa nourriture. Il faut se rendre fort attentif aux lectures qui se font de la parole de Dieu, des maximes de la vertu ou des exemples des saints. Si ces lectures ne se font pas à la table où vous mangez, ne vous privez pas pour cela de cet aliment spirituel; mais entretenez-vous avec Dieu dans le silence, autant que la bienséance le permet. Tout au moins conservez toujours dans votre esprit quelque sainte pensée qui l'empêche de s'évaporer.

2. Modéré et retenu dans la nourriture, soyez-le de même dans vos habits. Rejetez, méprisez, ayez en horreur tout ce qui pourrait blesser la simplicité religieuse, et n'imitez point ces misérables moines qu'une sotte vanité fait rougir de leur état, au lieu de rougir de leurs désordres. Quand ils doivent sortir du monastère et paraître dans le monde, on les voit s'accommoder avec une affectation ridicule, prendre certains habits préférablement à d'autres, s'étudier à les ajuster de telle et de telle façon, se faire une honte de porter la robe et le manteau de la manière que la règle le prescrit; enfin paraître en public avec la mollesse et la propreté des mondains, et non avec l'humilité convenable à des religieux : spectacle monstrueux et bizarre, dont le démon triomphe, dont les libertins plaisantent, et dont les sages gémissent de compassion ou sont indignés de colère. Peut-on jamais mieux que par une telle extravagance faire éclater au dehors l'orgueil, la délicatesse, la mondanité, qui est cachée dans le fond de l'âme?

Quels religieux, qui sont si prodigieusement éloignés du véritable esprit de la religion! Quels religieux, qui ne sont rien moins que ce que leur nom signifie! Quels religieux, qui sont plutôt esclaves du démon que serviteurs de Jésus-Christ! Est-ce là ce qu'ils lui ont promis, lorsque par le vœu de pauvreté ils ont dit un adieu solennel au monde, à ses pompes et à ses vanités? Est-ce là ce que le roi des rois leur a enseigné dans son Évangile? Est-ce là ce qu'il leur a appris par ses exemples, quand ayant une crèche pour berceau, il n'était couvert que de quelques pauvres langes, ou quand on le produisait par dérision revêtu d'une robe blanche et d'un manteau de couleur de pourpre? Est-ce là suivre Jésus? Est-ce là marcher sur ses traces? Quel horrible désordre! Quelle étrange folie!

Ne réglez pas votre conduite sur celle de ces hommes vains et ridicules. Mais soit que vous sortiez du monastère, ou que vous y demeuriez enfermé, contentez-vous d'un habit qui soit modeste et décent. C'est un point dont la profession que vous avez embrassée vous fait un devoir indispensable.

3. Ayez les yeux baissés en quelque temps que ce soit, mais surtout durant l'office divin. Porter la vue de tous côtés sans besoin et par esprit de légèreté, c'est se mettre en danger de voir des objets capables de faire tort à l'âme et de corrompre la pureté du cœur. Quand même il n'y aurait aucun péril à craindre, l'ordre de la régularité demande que vous accoutumiez vos yeux à être retenus et baissés. Mais surtout n'ayez jamais la curiosité de tourner les yeux, encore moins de fixer vos regards sur le visage de quelque femme que ce soit.

Ne marchez ni trop vite, ni d'un air trop empressé, à moins que la nécessité ne vous oblige de redoubler vos pas. Évitez principalement la trop grande précipitation dans l'église ou dans les autres endroits consacrés à la prière. Que votre démarche, même par tout ailleurs, soit accompagnée de bienséance et de modestie; évitant néanmoins une certaine lenteur qui tient de la mollesse et de la nonchalance. Que tout votre extérieur enfin soit si réglé qu'il ne respire qu'honnêteté et modestie.

Faites paraître sur votre visage un air toujours content; un air de joie, qui soit tempéré par une gravité convenable; un air prévenant, qui vous rende affable avec tout le monde; un air de douceur, qui se soutienne au milieu des chagrins les plus amers. Pour cela, dissimulez si bien les peines qui pourraient malgré vous s'emparer de votre âme, que les autres n'aient rien à souffrir de votre mauvaise humeur, et qu'ils ne puissent pas même s'en apercevoir. Si vous riez, que ce soit avec la retenue qui convient à une personne religieuse. Contentez-vous d'un simple souris, et n'allez point jusqu'à un ris véritable. Pour les éclats de rire, évitez-les comme un des grands obstacles à la perfection, et comme un écueil qui ferait tomber votre âme dans le précipice. Un ris immodéré force les barrières qui défendent la pudeur, il jette l'intérieur dans une dissipation funeste, il attriste le Saint-Esprit et souvent le bannit du cœur.

4. Faites vos délices de la solitude et du silence, toujours plus disposé à écouter qu'à parler. Dans vos paroles point de précipitation, point de vivacité excessive, point de clameurs, point de contestations; mais n'ouvrant votre bouche qu'à des discours pleins de droiture et de vérité, prononcez-les toujours avec douceur, modestie, retenue et candeur.

Évitez également et l'indécence qu'il y a à parler trop haut, et la mauvaise grâce qu'on aurait de parler si bas qu'on eût de la peine à se faire entendre. Les circonstances du lieu, du temps, du sujet que l'on traite et de la personne avec qui l'on s'entretient, veulent quelquefois qu'on élève la voix un peu plus haut qu'à l'ordinaire. Il est donc vrai de dire qu'un religieux obligé de parler doit toujours parler modestement suivant son état, ordinairement à voix basse, conformément aux règles saintement établies dans la religion, et quelquefois d'un ton un peu plus élevé, suivant les occurrences particulières.

N'assurez jamais une chose trop affirmativement, si ce n'est quand elle intéresse la foi et le salut. Hors de là, si l'on conteste ce que vous avancez, prenez le parti de céder ou de vous taire. S'il est expédient de ne faire ni l'un ni l'autre, vous pouvez parler d'une manière positive de ce qui vous est clairement connu; mais exposez vos raisons avec humilité et avec modestie. Vous n'avez point de meilleur moyen que celui-là pour prévenir toute dispute qui pourrait blesser votre religion. Que les traits piquans

de la raillerie soient à jamais bannis de vos discours. Ne vous faites point un plaisir de rapporter ce qui pourrait ou vous attirer des éloges, ou devenir pour les autres un sujet de blâme. Si vous y êtes forcé par la nécessité ou engagé par la considération de quelque grand avantage, faites-le avec honnêteté, retenue, et pureté d'intention.

Regardez avec horreur tout récit de fable ou d'histoire où l'on passe les bornes de l'honnêteté et de la pudeur. Loin de les rapporter, interdisez-vous la liberté même de les entendre. C'est un poison présenté à l'âme, dont la malignité ne tarderait guère à lui devenir fatale. Pour les badineries et les bagatelles qu'on pourrait raconter en votre présence, si vous êtes contraint de les entendre, soyez assez sage pour ne pas les redire. N'approuvez jamais ces langues indiscrètes qui tiennent des discours impertinens, indécens, pernicieux. En pareille occasion, il faut observer le précepte de la correction fraternelle, et tâcher avec douceur de ramener à la raison ceux qui s'échappent de la sorte. S'il n'est pas à propos de leur faire ces charitables remontrances, rompez le discours autant que cela vous est possible, et détournez la conversation sur des matières plus innocentes. Ne prêtez pas même l'oreille, si cela se peut, à la détraction ni à la médisance.

6. Prenez garde que les récréations et les promenades qu'on vous permet ne dégénèrent en abus, et profitez-en de manière qu'elles puissent servir plutôt que mettre obstacle à votre progrès spirituel. Vous pouvez vous y prêter pour la gloire de Dieu, et non vous y livrer tout-à-fait; vous pouvez en faire un délassement honnête, et non un divertissement excessif. Votre esprit hors de son assiette, venant à se répandre au dehors, s'égarerait bientôt, et toutes ces fausses joies lui étant contraires, il n'y trouverait que de l'amertume. Son égarement donnerait prise aux objets sensibles, l'impression des objets exciterait quelque passion, et la passion jetterait dans l'âme le trouble, la dissipation et le chagrin. Apprenez donc à vous renfermer dans vous-même par une simplicité d'âme qui ne vous permette pas de vous partager en une foule de sentimens divers, mais qui vous fasse voir Dieu seul et aimer Dieu seul en tout ce qui se présente à vous. Cette simplicité n'exclut point la multitude des pensées ou des occupations; mais elle les réunit sous un même point de vue, parce qu'elle les rapporte toutes à Dieu, et réprimant par ce moyen le tumulte confus des vaines idées et des désirs déréglés, elle établit dans un cœur le calme et la liberté. Que serait-ce si vos récréations et vos délassemens vous enlevaient tant de précieux avantages? Mais non : vous vous y souviendrez de Dieu, il y sera le principal et même l'unique objet de votre pensée; car ce ne serait point assez de dresser alors votre intention vers lui d'une manière vague et générale.

Il faut en user de même dans toutes les autres occupations extérieures, et vous devez y réunir ensemble les exercices de Marie et de Marthe. A l'exemple de celle-ci, faites votre travail pour la gloire du Seigneur avec ardeur et avec sagesse, et à l'exemple de celle-là, apportez-y un esprit vide des objets sensibles et plein de Dieu et des choses divines; surtout si ce qui vous occupe d'ailleurs n'est pas de nature à mériter toute votre attention. Marthe a quelque chose de bon; mais enfin elle n'est point assez parfaite, puisque malgré son intention pure et droite, elle se laisse distraire dans son emploi par la multitude et la diversité de ses pensées, et que mille choses sont capables de lui causer de l'embarras et du trouble. Marie a pris la meilleure part; parce qu'elle a su fixer la légèreté de son esprit et se procurer la tranquillité du cœur, en ne s'attachant qu'à l'unique nécessaire, qui est de s'unir à Dieu. Il faut donc qu'au commencement de vos actions votre intention soit droite et pure, comme celle de Marthe, et que dans la suite de ces mêmes actions elle soit simple, sans trouble et sans partage, comme celle de Marie : « Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera pas ravie. » Vous avez fait le même choix. Si vous ne vous y tenez autant qu'il est en vous, stérile en bonnes œuvres, vous ne porterez pas les fruits de sainteté que votre profession exige. Conservez donc chèrement une simplicité d'âme que ni les lieux exposés au bruit, ni les temps d'orage, ne puissent altérer. Si vous êtes encore trop faible et trop peu avancé dans la vertu pour suivre Marie dans son vol rapide vers le ciel et dans la sublimité de sa contemplation, suivez-la du moins dans les exercices de sa piété moins

relevée et plus à votre portée, dans son affection à laver de ses larmes les pieds du Sauveur, dans sa docilité à écouter les leçons de son divin maître; dans son empressement à chercher dans le sépulcre le corps du Seigneur; car dans toutes ces occasions elle ne se départit jamais de son heureuse simplicité : elle n'aima que Jésus, elle ne songea qu'à Jésus, elle ne chercha que Jésus.

Imitez-la dans toutes ces saintes pratiques, non pas tant pour y trouver des consolations, que pour y plaire au Seigneur. Si par un malheureux retour d'amour-propre votre but principal était alors de vous procurer les douceurs d'une dévotion sensible, votre âme ne serait plus une chaste épouse de Jésus-Christ, mais une vile esclave du péché, pour ne pas dire une infâme prostituée du démon. De ces exercices moins sublimes, vous passerez peut-être à d'autres qui le seront davantage. Vous monterez en haut après avoir demeuré quelque temps en bas; si pourtant on peut appeler bas et petit, un état dont l'élévation est toujours très grande.

6. C'est un grand défaut que la singularité. Suivez le train de la communauté généralement, dans tout ce que le relâchement et l'abus n'auront pas introduit de contraire à l'état des vrais religieux. Vous êtes, grâces au ciel, avec des personnes dont les austérités, quoique modérées selon la règle, ne laissent pas de rendre la conduite irréprochable, et de la mettre hors de tout soupçon de relâchement. Tenez donc pour suspectes les abstinences et les veilles qui vous distingueraient de ceux avec qui vous avez le bonheur de vivre. Si vous en faites plus qu'eux sur ce point, du moins n'allez pas considérablement au-delà, hors le cas où l'inspiration du Saint-Esprit vous marquerait clairement qu'il demande de vous cette sorte de saints excès.

Ce seroit un attentat que de rien entreprendre en cette matière sans l'approbation du supérieur. Les mortifications excessives qu'on ferait de son chef ne seraient propres qu'à en ôter le mérite, et à ruiner tellement le corps, qu'on ne pourrait plus ensuite l'employer aux bonnes œuvres. Dieu veut la pureté de votre cœur, et non la destruction de votre corps. Il prétend que vous le soumettiez à l'esprit, et non que vous en fassiez la victime d'un zèle indiscret.

La prudence doit par conséquent modérer l'ardeur non-seulement dans l'oraison, mais encore dans la mortification. Et comme il faut réveiller, animer, exciter la volonté quand elle paraît s'endormir ou marcher avec lenteur dans la carrière de la vertu, il faut aussi l'arrêter et lui mettre un frein quand elle se laisse trop emporter aux mouvemens de sa dévotion.

7. Tenez-vous continuellement en la présence de Dieu avec un saint respect, et faites sans cesse retentir à l'oreille de votre cœur cet important avis de saint Paul : « Soyez attentif sur vous-même. » Ne cherchez point à savoir curieusement ce que font les autres, et si vous n'êtes point chargé de veiller sur eux, n'examinez point leur conduite et leurs actions. Tournez sur vous tous vos soins et toutes vos recherches. Je ne prétends pas dire que vous regardiez avec indifférence les péchés où pourrait tomber votre prochain, et que vous ne fassiez votre possible, ou pour le corriger par vous-même, ou pour procurer d'ailleurs son amendement : c'est la curiosité que je blâme, et non le zèle et la charité. Sur ce point enfin je ne prétends condamner que ce qui ressentiroit l'esprit léger ou trop curieux, ou ce qui blesseroit l'amour sincère dont vous êtes redevable au prochain.

Pour les défauts que vous apercevez dans les autres, ou dont vous entendez parler, persuadez-vous sans autre examen que les choses ne sont pas tout-à-fait telles qu'elles paraissent. Donnez-leur au moins, s'il se peut, un tour avantageux. Mais si le mal est si évident, que de quelque côté qu'on le considère on ne saurait l'excuser par une interprétation favorable, détournez-en la vue et la pensée, et rentrant en vous-même pour ne penser qu'à vos propres péchés, prosternez-vous devant Dieu si les circonstances où vous vous trouvez le permettent, et priez en même temps pour vous et pour les autres. Vous vous épargnerez par-là les soupçons inquiets et turbulens, et les jugemens téméraires.

Prenez bien garde encore de ne point consentir volontairement, avec réflexion, à vous faire un sujet de joie d'un péché que commettrait votre frère, quelque léger qu'il fût, ni de tout ce qui pourrait lui arriver de fâcheux. Gémissez-en pour lui devant le Seigneur, vous souvenant des devoirs de la charité chrétienne. Jésus notre chef nous a tous réunis, pour être membres d'un même corps. Jésus notre Sauveur nous a tous

rachetés pour être le prix de son sang. Qu'ainsi les faiblesses d'autrui, loin d'exciter en vous une indignation amère, vous portent à une tendre compassion. Supportez dans vos frères, avec une patience égale, et les défauts du corps, et les imperfections de l'esprit. Il est écrit : « Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ.

Ce seroit une jalousie de démon que de regarder avec peine les bénédictions de la grâce dont les autres sont favorisés. Cette vue doit toujours vous inspirer une sainte émulation et une pieuse complaisance. Et quoique vous vous trouviez dépourvu des biens spirituels dont vous voyez un autre enrichi, ne laissez pas de vous en réjouir, puisque le Seigneur y trouve sa gloire. Rendez-lui-en des actions de grâces, comme si ce bien vous était propre. En effet, il serait à vous par ce moyen. Vous en profiterez. On couronnera en votre personne le mérite d'autrui, et ce qui vous était auparavant étranger commencera dès lors de vous appartenir en propre, et d'être regardé comme à vous.

Prenez pour maxime qu'il ne faut ni affecter de plaire au monde, ni craindre de lui déplaire. Dans les personnes même qui vous sont unies par les nœuds les plus étroits de la nature, n'aimez que Dieu, que la grâce de Dieu, que l'ouvrage de Dieu; et dans ceux qui vous paroissent le plus dignes de haine, ne haïssez que les vices, les péchés et les imperfections. Qu'il n'y ait point de motif de parenté, d'amitié ou de reconnaissance, capable de vous faire jamais commettre la moindre offense contre Dieu, ou de vous porter à seconder, flatter, approuver qui que ce soit dans son péché.

On est quelquefois inquiet de l'absence d'un ami, et fâché de ne point jouir de la compagnie et de l'entretien de certaines personnes. Loin de vous ces regrets frivoles. On ne peut les justifier que quand ils ont pour fondement le profit spirituel que ces personnes pourraient nous procurer par leur présence; encore faut-il alors donner des bornes à son chagrin. Aimez Dieu dans tous les hommes et tous les hommes en Dieu, et n'aimez personne par des motifs humains, par un rapport d'humeur, par des vues d'intérêt ou de plaisir. Il arrivera de là que ni l'absence des gens de bien et de vos amis, ni la présence des méchans et de vos ennemis, ne vous causeront point une tristesse excessive. Que dis-je, vos ennemis? Vous n'aurez point d'ennemis alors, puisque vos persécuteurs même vous seront chers, parce qu'ils contribuent le plus à votre mérite et à votre salut.

Ne vous attachez point aux choses de ce monde, quelque agrément et quelques merveilles qu'elles renferment dans leur nature, à quelque perfection que l'art et l'industrie les aient portées, et quelque bien que vous puissiez y trouver, ou que vous en entendiez dire. Les créatures ne sont faites que pour être rapportées à la gloire de leur auteur, les biens périssables ne vous sont accordés que pour réveiller en vous le désir des biens éternels, et la joie ne vous est permise qu'autant qu'elle est en Dieu, et selon le Seigneur. Tout plaisir sensible, de quelque part qu'il vienne, doit donner de la crainte. Quels mauvais effets ne produit pas une vaine satisfaction recherchée ou goûtée mal à propos! L'âme s'y engage souvent à ne pouvoir s'en déprendre, et cette malheureuse satisfaction lui fera contracter une infinité de taches qui la souilleront.

8. Ayez en horreur toute affection aux péchés même les plus légers. Quand pourtant vous en commettez quelqu'un par surprise et par faiblesse, n'en concevez point un chagrin capable de vous jeter dans la pusillanimité. Contentez-vous de vous en accuser humblement devant Dieu, de renouveler en sa présence vos bons desseins, de ranimer votre confiance et votre ferveur, en jetant tous vos péchés dans l'abîme immense de ses miséricordes, ou dans les ouvertures salutaires des sacrées plaies de Jésus. Tant que vous habiterez ce corps de boue, l'âme se ressentira toujours de la fragilité de la chair. Vous pourrez, il est vrai, étouffer dans votre cœur toute attache pleinement volontaire aux plus petites fautes; mais vous ne pourrez jamais vous garantir tout-à-fait du péché.

Les âmes les plus justes, les religieux les plus dévots, ne sont pas impeccables. Ils manquent quelquefois, et peut-être souvent; mais avant leur chute, ils tâchent de l'éviter, et après être tombés, ils se relèvent. Pour les mauvais religieux, ils pèchent; mais sans s'inquiéter de leurs péchés, sans songer à les prévenir par la fuite des occasions, ni à les réparer par la pénitence. Ils ne soupirent qu'après le relâchement

de la discipline régulière, après un train de vie dont la liberté approche du libertinage. L'office divin et les autres exercices de la règle sont pour eux un joug onéreux, et ils n'ont jamais plus de plaisir que quand ils trouvent quelque prétexte de s'en dispenser. Ils veulent dans le boire et dans le manger de la superfluité et de la délicatesse. Ils cherchent avec empressement les occasions de se dissiper et de s'amuser. La vie religieuse n'a rien que de dégoûtant pour eux, et c'est pour en charmer les ennuis, qu'ils se livrent aisément à de folles joies, à entendre les nouvelles du monde, à chercher tout ce qui flatte leur curiosité, à s'accorder l'usage de ce qui est le plus selon le monde, et par cela moins convenable à la simplicité religieuse. C'est une chose monstrueuse que leur amour-propre, le ridicule de leurs amusemens, la perte qu'ils font du temps, l'inutilité de leurs entretiens, la dissolution de leurs discours, leur air évaporé, et leurs manières toutes séculières. Ce qu'il y a de plus pernicieux en tout cela, c'est qu'ils s'imaginent ou qu'ils ne font point de mal, ou qu'il est si petit qu'on ne doit pas s'en faire une peine de conscience. Déplorable insensibilité! qui, les rassurant quand ils ont tout à craindre, et leur persuadant qu'ils se portent bien lorsqu'ils sont tout couverts de plaies, les empêche de gémir sur leur malheureux état, et de travailler à l'amendement de leur vie et à la guérison de leurs blessures.

Religieux infortunés! religieux insensés! religieux dont la conduite dément si visiblement la profession qu'ils ont embrassée! Leurs blessures leur paraissant peu de chose ils les négligent et n'en sont point du tout effrayés. Mais qu'ils tachent que n'usant d'aucune précaution pour les éviter, ni d'aucun remède pour s'en guérir, elles se multiplieront sans nombre, elles s'aigriront de plus en plus et ne tarderont pas à leur donner le coup de la mort; sans compter que cette coupable négligence, cet endurcissement si marqué, ne manquera pas de les précipiter tôt ou tard dans l'orgueil, la révolte, la désobéissance, les murmures, la médisance, la haine, l'envie, la fierté, l'intempérance, en un mot dans tous les vices, et dans tous les crimes même les plus énormes.

Mon cher frère, n'imitez point ces mauvais religieux; ils ne sont point du nombre des vrais disciples de Jésus-Christ crucifié; ils ne sont pas du nombre des amis chéris de Dieu; ils n'en sont point, et ils ne sauraient jamais en être qu'en cessant d'être ce qu'ils sont. Soyez plus zélé pour vos véritables intérêts; abandonnez, éloignez, rejetez, sacrifiez tout ce qui pourrait arrêter dans votre cœur le progrès de l'amour divin. Hâtez-vous d'arriver à la perfection de votre état par une entière abnégation de vous-même, comme par le chemin le plus court, le plus assuré, et même l'unique capable de vous y conduire.

CHAPITRE VIII.

1. Abnégation de soi même. 2. Marque de la parfaite abnégation. 3. Obligation où est l'âme religieuse de tendre à la perfection. 4. Manière de terminer saintement les actions de la journée. 5. Conclusion de l'ouvrage.

1. Si vous désirez maintenant savoir en quoi consiste la véritable abnégation, la parfaite mortification de soi-même, cette voie admirable qui conduit bientôt à la perfection la plus sublime, le voici en peu de mots : c'est de renoncer à toute propriété; or, renoncer à toute propriété, c'est se dépouiller de toute volonté propre pour ne vouloir que ce que Dieu veut; se dépouiller de toute recherche de soi-même pour n'envisager que les intérêts du Seigneur; se dépouiller du vieil homme, de cet homme de péché, « pour se revêtir de l'homme nouveau, qui est créé selon Dieu dans une justice et une sainteté véritable. »

Mais afin que vous pénétriez mieux cette maxime importante, développons-la, en donnant quelque étendue à ce peu de paroles. Mon cher frère, vous vous êtes engagé par un vœu solennel à observer la pauvreté; il faut par conséquent que vous soyez pauvre. Mais comment l'être véritablement? sinon par une pauvreté qui vous interdise l'usage des biens et des commodités de la vie; par une pauvreté qui en retranche même le désir et l'affection, par une pauvreté d'esprit qui vous autorise à dire à Jésus-Christ avec saint Pierre : « Voila que nous avons tout quitté pour vous suivre. » Si, susceptible encore de quelque amour sensuel, vous désirez pour votre propre satisfaction ce que vous n'avez point, ou que vous vous recherchiez le moins du monde dans ce que vous pourriez avoir, vous ne possédez pas la pauvreté volontaire, la pauvreté véritable et essentielle

et vous ne pouvez point tenir à Jésus-Christ le langage du prince des apôtres. A son exemple, débarrassez-vous de tout ce qui pourrait vous empêcher d'aller sur les traces de votre divin maître; quittez tout, biens, désirs, espérances; renoncez à tout, au monde et à vous-même. Que tout ce qui n'est pas Dieu soit incapable, je ne dis pas de former un attachement dans votre cœur, mais encore de lui servir d'amusement. Que ce cœur, dévoué à Dieu seul et indépendant de tout le reste, se maintienne toujours dans cette précieuse liberté; qu'il soit tel au milieu des plus grands revers qu'il est dans la prospérité la plus florissante; que celle-ci ne lui inspire point une folle joie, ni ceux-là des chagrins amers. Soit qu'on vous refuse ce qui vous manque, soit qu'on vous ravisse ce que vous possédez, soyez toujours le même. Conservez toujours la paix du cœur et la tranquillité de l'esprit, et vous serez toujours riche et toujours heureux, quand même vous perdriez tout le reste. Je le répète, renoncez entièrement pour l'amour de Dieu non-seulement au monde, mais aussi à vous-même. Or vous dire de renoncer de la sorte à vous-même, c'est vous dire d'étouffer les mouvemens de la concupiscence, d'amortir tout sentiment naturel de plaisir, de colère et d'indignation, d'être insensible à tout ce qui peut vous arriver de fâcheux ou d'agréable, et de vous soumettre en tout cela, sans la moindre contradiction, aux ordres de la Providence.

Voilà quelle est la route abrégée de la perfection, cette mortification parfaite de nos désirs, ce sacrifice entier de notre amour-propre, cet anéantissement total de nous-mêmes. Telle est la carrière qui s'ouvre aujourd'hui à vos yeux, et que vous devez fournir avec courage. Elle aboutira, elle vous conduira droit au comble de la perfection, à ce lieu de repos, de sûreté, de sainteté, à ce terme heureux qui n'est autre chose que la parfaite pureté de l'âme et la divine charité.

2. Vous me demanderez peut-être comment vous pourrez connaître si vous êtes parvenu à un état si sublime et si saint. Je vous répondrai que vous y êtes déjà si vous vous tenez renfermé dans votre cœur, après l'avoir rendu inaccessible au bruit et au tumulte; si ce cœur, dégagé de tout soin trop vif et trop empressé, de tout attachement vicieux, de toute impression trop forte des objets sensibles, de toute inquiétude et de tout embarras, se porte tendrement vers Dieu et se repose amoureusement en lui; enfin si votre mémoire, votre entendement, votre volonté, c'est-à-dire toute votre âme, se trouve heureusement unie à cet unique et souverain bien. C'est en cela que consiste le point essentiel de la perfection.

Il est vrai que tandis que nous sommes revêtus de cette chair corruptible nous ne pouvons pas nous attacher tellement à contempler Dieu que nous ne le perdions quelquefois de vue; mais nous devons au moins fixer sur lui toute l'attention dont nous sommes capables, et rappeler dans notre esprit sa divine présence toutes les fois que des pensées vaines et déréglées l'emportent ailleurs. Au reste, pour ne pas penser à Dieu dans tous les instans de la journée, il ne s'ensuit pas qu'on perde sa présence et qu'on s'éloigne de lui. On lui demeure toujours uni au milieu même des occupations les plus étrangères à la piété, pourvu qu'on s'y porte avec pureté d'intention, par un motif de nécessité ou d'utilité, dans les circonstances qu'il faut et de la manière qui convient. C'est avec ces saintes dispositions que vous devez lire, méditer, écrire, écouter, vous entretenir et travailler; et quand vous vous appliquerez de la sorte ou à des matières de spéculation ou à des choses sensibles, assurez-vous qu'elles ne seront pas capables de vous éloigner de Dieu. Au contraire, on pourra dire alors que le corps de vos actions est une oraison continuelle.

Que vous êtes heureux, mon cher frère! que vous êtes un digne élève de la science des saints, de la philosophie chrétienne, de la théologie mystique, si ce que je viens dire, après avoir frappé vos oreilles, a pénétré jusque dans votre cœur! Plus heureux encore, si véritablement animé de cet esprit d'abnégation de vous-même, vous avez déjà mis « la cognée à la racine de l'arbre! » Quel est cet arbre? c'est l'amour-propre, la volonté propre, dont nous avons déjà tant parlé. Quelle est cette cognée? c'est la ferveur dans les exercices de la vie intérieure; surtout cette ferveur qui s'allume par une méditation continuelle de la passion du Sauveur, qui se nourrit par de fréquentes aspirations vers Dieu, et qui est toujours accompagnée d'une obéissance exacte et d'une très grande sobriété. Arbre mau-

it, mais cognée heureuse! O ciel! quelle différence entre les deux! Celui-là est chargé de fruits amers, et celle-ci est remplie d'agrémens et de douceurs : celui-là donne la naissance et l'accroissement à toutes sortes de malheurs et de désordres, et celle-ci procure les biens les plus précieux et la charité la plus parfaite; celui-là, indigne de la lumière, est obligé de cacher sa honte dans le sein de l'obscurité; et celle-ci, plus brillante que l'or et plus éclatante que les pierreries, mérite d'avoir le ciel et la terre pour spectateurs. Cet arbre ténébreux est en vous, mon cher frère, comme dans le reste des hommes. Oui, il est dans vous-même; et tandis qu'il y sera, vous ne jouirez jamais d'une parfaite clarté. Si vous voulez donc que le soleil de justice répande sa lumière dans votre âme, coupez cet arbre et le jetez loin de vous. Il est dur, il est épais; et peut-être que ni les premiers coups, ni les premiers jours, ni les premières années, ne suffiront pas pour l'abattre. Apportez donc ici une persévérance et une patience à toute épreuve.

Une âme délivrée de tout amour-propre ne cherche que ce qui plaît à Dieu. Elle n'a point de peine à s'élever et à s'unir au divin auteur de son origine; semblable à la flamme qui monte naturellement en haut quand elle n'y trouve point d'obstacle. Mais comme la grossièreté des autres corps les précipite toujours en bas, de même l'amour-propre appesantit les âmes. Tandis qu'elles n'en sont pas entièrement déchargées, elles peuvent tout au plus tendre vers le ciel d'une manière imparfaite, et voir de temps en temps quelques faibles lueurs de la lumière éternelle. Mais enfin elles ont toujours un poids fatal qui, les entraînant vers la terre, leur ôte la liberté de se perdre heureusement dans l'abîme des divines clartés. Elles ont toujours quelque reste d'un malheureux levain qui, fomentant encore en elles la corruption de la nature, les empêche de s'unir parfaitement à Dieu, qui est tout leur bien souverain, et qui peut seul les rendre heureuses.

Le Seigneur, plein de miséricorde et de bonté, épargne à quelques-unes de ces âmes choisies la trop grande violence ou la trop longue durée des tentations, et les conduit à son saint amour par des routes moins pénibles. Mais on ne doit pas aisément se persuader qu'on est favorisé d'un si grand privilége, quelque enrichi qu'on soit des dons célestes. Qu'ainsi personne ne se flatte d'être arrivé à la parfaite abnégation de soi-même, qu'il n'ait passé par un grand nombre de rigoureuses épreuves, et qu'il ne les ait souffertes avec une entière soumission. Que de gens paraissent dévots, patiens, humbles, quand ils n'ont ni contradictions, ni mauvais traitemens, ni tentations, ni chagrins à essuyer; mais qui à l'approche des croix les plus légères éclatent en murmures, sont pleins d'indignation et se livrent aux transports de la plus vive impatience! Preuve évidente qu'il sont encore remplis d'eux-mêmes, délicats, immortifiés. Le sceau des tribulations souffertes avec courage jusqu'au bout est donc la seule marque qui caractérise ceux qui ont le véritable esprit de l'abnégation chrétienne. Si quelquefois le Seigneur n'éprouve pas d'abord une âme dans la fournaise des afflictions, quelle sache que c'est pour la ménager, et parce que sa vertu est encore trop faible pour soutenir des épreuves aussi fortes. Ceux qui ont une piété véritable ne manquent d'occasions de souffrir que quand ils manquent de force et de courage pour obtenir la grâce et le mérite de la souffrance. Dieu prend plaisir à purifier par mille peines différentes l'âme avec qui il veut s'unir de l'union la plus intime. Il la charge de croix, pour la parer des ornemens les plus propres à la rendre agréable à ses yeux, et à lui donner les traits de la plus parfaite ressemblance avec Jésus Christ.

On n'arrive donc au plus haut point de la perfection que quand, dépouillé de tout amour-propre, on n'a d'autre volonté que celle de Dieu, quand on est prêt à recevoir pour l'amour de lui les adversités, les humiliations et les désolations intérieures, avec la même égalité d'âme que la prospérité, les honneurs et les consolations; enfin quand on en est parvenu jusqu'à souffrir avec un véritable goût et une sainte joie toutes sortes de peines et de tentations. Quiconque en est là, a trouvé la perle précieuse de l'Évangile, préférable à tous les trésors de la terre. Il est uni à Dieu en tout lieu, en tout temps et dans toutes sortes d'occupations. Rien ne l'empêche de s'élancer à tout moment dans le sein de la Divinité. Comme il ne s'éloigne jamais de la présence de Dieu, une lumière céleste guide ses pas; la pureté, la tranquillité, la simplicité,

la joie, la douceur, l'accompagnent partout; il entre dans la contemplation la plus sublime avec autant de facilité que nous en avons à vivre et à respirer. Mais il ne nous appartient pas de vouloir expliquer par nos faibles expressions les faveurs que Dieu fait en cette vie, même à ces âmes choisies. Il ne nous appartient pas de parler des communications intimes, des grâces singulières et de la sainte familiarité où elles entrent avec leur divin époux. O vous qui goûtez les avantages de cet heureux état, rendez-en gloire au Seigneur, et confessez que c'est Dieu seul qui, transformant ainsi en ange et rendant en quelque manière semblable à soi-même un homme encore sujet aux faiblesses de la nature humaine, « sait tirer l'indigent de la poussière et le pauvre de dessus le fumier, pour le mettre au rang des plus grands princes. »

3. Peut-être, mon cher frère, serez-vous tenté de me dire que cet état est trop relevé pour vous, que vous n'y sauriez parvenir, et que vous n'y aspirez pas pour ne point vous donner une peine inutile. Excuse vaine et frivole. Si vous êtes dans ces sentimens, vous n'êtes point religieux. Votre profession ne vous oblige point à la vérité à être parfait, mais elle vous oblige à faire tous vos efforts pour le devenir : elle vous oblige à tendre à la perfection, c'est-à-dire à ne rien négliger pour y arriver. Flattez-vous tant qu'il vous plaira, suivez à votre gré les maximes les plus relâchées, employez tous les faux-fuyans et tous les vains prétextes que l'amour-propre a coutume de fournir, il ne sera pas moins vrai de dire que vous êtes obligé en conscience d'aspirer à la perfection de votre état, et d'employer toutes vos forces pour l'acquérir. La chose est ainsi; vos idées particulières n'en changeront pas la nature, et loin de vous dispenser de vos obligations, elles aggraveront votre faute. Si vous l'avez ignoré jusqu'ici, apprenez-le du moins en ce moment. Ainsi plus d'excuse, plus de prétexte. Vous vous êtes lié, vous vous êtes engagé; vous demeurerez toujours dans vos liens et dans vos engagemens. Et véritablement que prétend-on en disant : « Je ne suis pas capable d'une si grande perfection? » D'où peut venir une telle défiance? Ignorez-vous que Dieu peut faire infiniment plus que la faiblesse humaine n'est capable de penser? Vous ne pouvez point arriver à la perfection par vos propres forces, j'en conviens; mais Dieu peut vous y conduire. Ayez de la foi, espérez en Dieu, non en vous-même, mettez votre confiance dans sa grâce et non dans votre industrie, non plus que dans vos efforts, et dès là vous êtes dans la voix de la perfection. Ce qui suppose qu'en comptant sur la grâce, vous y coopériez fidèlement en travaillant de votre côté selon toute l'étendue de vos forces. Ne manquez pas à Dieu de fidélité, et son assistance ne vous manquera pas. Faites donc, encore un coup, tout ce qui est en votre pouvoir; disposez-vous au combat, préparez vos armes, animez-vous à détruire vos vices et à les exterminer; infailliblement vous en viendrez à bout, si vous ne cessez point de les combattre par un véritable renoncement à vous-même, par un profond recueillement, par l'usage fréquent des saintes aspirations, par des élévations continuelles de votre cœur au ciel, par une heureuse habitude de marcher toujours en la présence du Seigneur. Une des choses les plus capables de vous faciliter ces saintes pratiques, c'est la méthode que je vous ai donnée, de vous proposer un point de la passion de Jésus-Christ, d'y avoir l'esprit attaché durant toute la journée, et de vous en occuper tendrement avec lui ou avec vous-même. Je ne cesserai de vous dire qu'il faut vous nourrir ainsi de saintes pensées pendant tout le jour, autant que vos forces le permettront. Que ce soit là votre but, votre étude, votre application. Tendez à cet heureux état avec une sollicitude qui ne saurait être trop vive, pourvu qu'elle soit toujours accompagnée de paix et de tranquillité.

Quand à chaque instant, pour ainsi dire, des distractions importunes voudraient vous arracher à ce digne objet de votre attention, point de découragement ni de pusillanimité. Soyez ferme et constant, et faites que vos retours à Dieu soient aussi fréquens que vos égaremens. Un travail assidu surmontera tous ces obstacles, et ce travail même, perdant peu à peu ce qu'il avait d'abord de pénible, deviendra bientôt une occupation douce et agréable. Environné d'une lumière nouvelle, dont l'éclat n'avait encore jamais frappé vos yeux, vous commencerez à voir les merveilles que Dieu cache aux prudens du siècle, et à goûter les délices qu'il réserve aux âmes justes. Une heureuse régénération vous fera cesser d'être ce que vous étiez, et vous changeant en

un autre homme, elle vous rendra semblable aux anges, et vous fera partager avec eux le bonheur de n'être jamais un moment sans aimer et sans bénir le Seigneur. Alors vous ferez un grand cas de ce que vous regardiez autrefois avec indifférence, et vous mépriserez souverainement ce qui faisait auparavant l'objet de votre estime. Alors ce qui plaisait à l'amour-propre, commencera à vous déplaire; et ce qu'il avait en horreur n'aura pour vous que des charmes. Alors tout ce qu'il y a de pénible dans la vertu s'évanouissant devant vous, vous porterez avec joie ce qui vous paraissait insupportable. Alors enfin vous ne trouverez plus de difficulté ni d'obstacle dans votre chemin, parce que l'habitude de la vertu vous en fera comme une seconde nature, et que l'amour de Dieu remplira toute votre âme, et vous contentera parfaitement. Or, comme il est impossible que l'esprit ne soit continuellement occupé de ce que le cœur aime avec ardeur, vous aurez autant de facilité pour penser à Dieu et aux choses du ciel que vous en aviez autrefois à concevoir des pensées vaines, extravagantes, et semblables aux songes de la nuit. O transformation heureuse! ô changement de la droite du Très-Haut! que vous méritez bien de faire l'unique objet de tous nos désirs!

Ceci n'est point pour vous, religieux lâches, tièdes et indévots, religieux de nom et d'habit, mais qui n'êtes rien moins que religieux par votre conduite. Malheur à vous, parce que méprisant la sainteté de votre état, et violant les vœux que vous avez faits à Dieu, vous croupissez sans pudeur et sans remords dans la boue de vos vices, dans la vanité, dans la paresse, dans toutes vos passions. Heureux, au contraire, et mille fois heureux les religieux qui, quoique peu avancés dans la vertu et chargés encore de plusieurs défauts, ne laissent pas de tendre de toutes leurs forces à la perfection! Il est constant qu'ils sont du nombre des enfans que Dieu s'est adoptés, et que Jésus-Christ console par ces tendres paroles : « Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre père de vous donner son royaume. » Quoiqu'ils ne soient peut-être qu'au commencement de leur carrière, ils peuvent en toute sûreté attendre le jour de leur mort : elle sera précieuse aux yeux du Seigneur. Qu'ils l'attendent donc tranquillement cette mort bienheureuse. Mais que dis-je? Ce ne sera pas pour eux une mort, mais un jour de paix et de repos en Dieu, et un simple passage de la mort à la vie.

Eh bien! mon cher frère, que dites-vous à ce'a? Êtes-vous toujours flottant dans l'incertitude du parti que vous devez prendre? Balancerez-vous encore? Allons, courage : que de si puissans motifs vous fassent entrer dans la route qui conduit au salut. Préparez généreusement votre âme à la lutte des tentations, et ne vous rebutez point quelques difficultés qui se présentent. Au milieu des croix du dedans et du dehors, dites avec soumission : « Que la volonté du Seigneur s'accomplisse. » Faut-il suer et longtemps et beaucoup? Faut-il livrer de rudes combats avant de surmonter et de détruire tout-à-fait le vieil homme? Que cela ne vous étonne point.

Fermez les yeux sur ce qu'il pourra vous en coûter pour remporter la victoire, et ne faites attention qu'à l'avantage inestimable dont elle sera un jour suivie. D'ailleurs vous ne pouvez pas douter que la bonté divine ne se fasse un plaisir de vous aider dans vos travaux, de vous secourir dans vos besoins, de vous rassurer dans vos craintes, d'affermir vos pas chancelans, de vous soutenir dans vos dangers, de vous soulager dans vos maux, de vous relever dans vos chutes, de vous consoler dans vos peines. Elle répandra, n'en doutez pas, de temps en temps dans votre âme l'onction précieuse de sa grâce. Vous n'avez qu'à persévérer, et il faudra nécessairement que la violence des tentations cède à la force de l'amour divin. Les tentations perdront peu à peu leur force, et la ferveur de la dévotion en ôtera à la fin toute amertume. Le poids des tribulations diminuera insensiblement, et l'espérance vous les fera trouver légères. Ainsi le mal se dissipant chaque jour, vous ne verrez plus que des sujets de joie et d'actions de grâces. Les disgrâces, les afflictions de cette vie changeant de nature en votre faveur, la terre même deviendra pour vous un paradis.

Tout ceci arrivera infailliblement pourvu que vous persévériez avec courage sans jamais vous rebuter, et que vous ne soyez pas du nombre de ceux qui commencent bien, mais qui, trompés ensuite par les artifices du démon ou rebutés par les tentations et les peines, abandonnent légèrement leurs entreprises, rejettent le joug

des tribulations, se scandalisent du Seigneur même quand il les appelle aux souffrances, le quittent, et disent avec les Juifs : « Ce joug est trop dur, et qui peut le porter? » Architectes ignorans et malhabiles, au lieu de bâtir sur la pierre ferme, ils édifient sur un sable glissant. Quelle merveille si leur bâtiment est bientôt renversé par le souffle des vents ou par le torrent des grandes eaux? Plaise au Seigneur qu'un si grand mal ne leur ôte pas au moins le dessein ni le courage de le réparer. Qu'ils ramassent incessamment les débris de leur maison, et que ce ne soit plus sur le sable, mais sur la pierre, qu'ils en jettent de nouveau les fondemens.

Pour vous, mon très cher frère, s'il arrivait, par un malheur que je prie Dieu de détourner, que votre édifice spirituel vînt à manquer, s'il tombait en ruine, ne différez pas un seul instant de le rétablir, et travaillez de toutes vos forces à faire un nouvel ouvrage plus beau que le premier. S'il tombe deux fois, dix fois, cent fois, mille fois, un million de fois, relevez-le toujours aussi souvent qu'il sera tombé, et ne désespérez jamais de la miséricorde ni de la clémence de votre Dieu. Le seul péché du désespoir rend le Seigneur plus irréconciliable que les crimes les plus affreux par leur énormité et par leur multitude. Désespérer du pardon de ses péchés, c'est nier la puissance et la bonté de Dieu, et blasphémer contre le Saint-Esprit. Qu'il est consolant pour nous de penser que nous ne saurions être si enclins à pécher, que Dieu ne le soit encore plus à pardonner! si néanmoins on ne s'obstine pas à abuser de sa longue patience, c'est-à-dire si l'on se convertit à lui de tout son cœur avant la mort. Tels doivent être les sentimens d'un vrai chrétien sur ce sujet.

4. Mais je craindrais de vous ennuyer si je poussais plus loin mes instructions : j'en arrêterai donc ici le cours. Cependant, avant que de finir, j'estime qu'il ne sera pas inutile de toucher légèrement la manière dont vous devez terminer les actions de la journée.

Le soir, avant de vous coucher, repassez sérieusement dans votre esprit ce que vous avez fait de mal durant le jour, sans entrer poi dans un détail trop embarrassant. Dem ensuite le pardon de vos fautes au père d séricordes; promettez-lui de mieux vi l'avenir, et d'éviter avec sa grâce jusqu'au petits péchés. Priez-le de vous préserver (la nuit de tout ce qui pourrait souiller âme ou votre corps. Mettez l'un et l'autr la protection du Sauveur, de sa sainte m de votre ange gardien. En vous couchant dévotement le signe de la croix, et vous dans une situation honnête et décente, votre cœur à Dieu pour vous occuper de que sainte pensée, jusqu'à ce que vos sen bent peu à peu dans le sommeil.

Si par malheur le sommeil devenai profond, et qu'au lieu de vous procu repos salutaire, il vous jetât dans la pes et dans l'abattement; s'il excitait dans l' nation des fantômes impurs, ou qu'il fît corps des impressions fâcheuses, ces acc sans trop vous effrayer, vous doivent p gémir devant Dieu sur la fragilité de chair. Demandez-lui pour lors avec insta tempérance dans le boire et dans le man la retenue de vos sens, deux vertus qui pi nent presque toujours les illusions noct et qui sont d'ordinaire suivies du don de tinence.

5. Voilà, mon cher frère, ce que j'ai p pour satisfaire à vos désirs. Vous m'avi mandé un miroir, en voici un; c'est à v voir si vous vous y reconnaissez, si vous couvrez tous vos défauts. Pour peu qu soyez satisfait de mon travail, j'en bénis gneur; que s'il n'a pas permis que j'y réu je l'en bénis également. C'est de ses don que j'ai prétendu vous faire part; et je r rien vous donner que ce que j'avais aupa reçu moi-même de sa bonté. Au reste, de que nature que soit le petit écrit que je adresse, je vous prie d'y jeter quelque yeux. Je vous souhaite, mon très cher frè la part de Dieu, mille et mille bénédicti je vous conjure instamment de le prier pou

FIN DU DIRECTEUR DES AMES RELIGIEUSES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

SAINT AUGUSTIN. —CONFESSIONS.

LIVRE I.

—

LIVRE II.

—

LIVRE III

—

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

—

LIVRE VIII.

—

LIVRE IX.

—

LIVRE X.

LIVRE XI.

LIVRE XII.

LIVRE XIII.

SAINT AUGUSTIN. — MÉDITATIONS.

BOÈCE. — CONSOLATION DE LA PHILOSOPHIE.

SAINT BERNARD. — TRAITÉ DE LA CONSIDÉRATION.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

GERSEN. — IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

LIVRE I.

—

LIVRE II.

—

LIVRE III.

LIVRE IV.

BONA. — PRINCIPES DE LA VIE CHRÉTIENNE.

PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

BONA. — LE CHEMIN DU CIEL.

J. TAULER. — INSTITUTIONS.

LOUIS DE BLOIS. — LE DIRECTEUR DES AMES RELIGIEUSES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

